Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti46pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

Paris. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

Fr. Lit.
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

TOME XLVI

TROISIÈME SÉRIE — TOME XX

27e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1890

197185
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1890

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 1 TOME XLVI 5 JUILLET 1890

« BULGARIAN ATROCITY »

L'exécution de Panitza.

S'il faut dire notre avis tout franc sur la conspiration du major Panitza, c'était une mauvaise plaisanterie. Il n'y avait là rien qui ne relevât de l'opérette. Jamais pièces officielles, jamais documents judiciaires ne furent d'un plus haut comique. Jamais tribunal ne fut moins impartial et moins sérieux. Jamais les formes ne furent plus dérisoires. Jamais condamnation ne fut plus révoltante ; jamais exécution n'aura été plus odieuse.

On se rappelle les faits allégués. Nous disons les faits par politesse, car, à lire l'acte d'accusation, on croit rêver debout. Quatorze personnes, dix officiers et quatre civils, étaient inculpés de complot contre le prince Ferdinand et surtout contre ses ministres. Ces quatorze personnes ont des noms qui se ressemblent tous, si bien qu'on ne les distingue pas aisément l'un de l'autre. Il y a Kizof et Rizof. Il y a Novarof et Tchaodorof. Il y a Mirkof et Milo Kolaf. Le complot est contraire à toutes les règles de l'art. D'abord les conjurés sont trop nombreux; ensuite la préparation dure trop longtemps. Elle commence en 1887 et n'est sur le point d'aboutir que dans la nuit du 11 au 12 janvier 1890. Durant ces trois années, la subtile police bulgare, l'œil éveillé de M. Stamboulof n'ont rien vu, rien soupçonné. Les conspirateurs ne prennent guère pourtant la peine de se cacher.

Ils se réunissent à l'hôtel Vitoscha, dont le patron, Théodore Arnaudof, est des leurs. On boit, on mange et on pérore. Cela se passe presque chez le marchand de vin du coin, preuve éclatante qu'on veut garder un absolu secret. L'âme de la conjuration, c'est le major Panitza. Il n'est pas besoin de le faire plus intéressant qu'il n'était. La personne ne signifie rien dans l'espèce. Le droit violé en sa personne est tout. Ce Panitza était, à ce qu'il paraît, un coureur de cabarets, du genre des ivrognes vantards. Qu'il ait un jour, entre deux verres d'eau-de-vie, parlé de renverser le prince Ferdinand, c'est possible: il était Bulgare. Qu'il ait projeté à table une révolution militaire, c'est possible encore : son grade de major l'abusait peut-être, en de certains moments, sur son influence réelle. Mais qu'il ait été un homme vraiment dangereux, voilà ce que le procès n'a nullement établi, ce qui ne ressort, à aucun degré, des circonstances de la cause.

En 1887, Panitza se trouvait à Roustchouk pour affaires de service. Un beau matin, il reçoit une dépêche qui le prie de vouloir bien venir à Giourgevo. Il y va. Là, il rencontre M. Viliamof, qui, sans douter le moins du monde de ses capacités, lui demande de tenter un coup d'État en Bulgarie. (M. Viliamof est le secrétaire de la légation de Russie à Bucarest.) Outre M. Viliamof, il y avait aussi un M. Kalabkof, négociant à Roustchouk, officier de réserve dans l'armée russe et qualifié *d'agitateur*. Agitateur au service de la Russie. Correspondance chiffrée entre M. Kalabkof et la légation russe, par l'intermédiaire du drogman, M. Jacobson. De cette correspondance dont on a découvert la clef, il résulterait : 1° qu'un plus haut personnage tient le fil du complot: c'est M. de Khitrovo, ministre de Russie à Bucarest. Un plus haut personnage encore se mêle de tout ceci ; on ne sait, en vérité, pourquoi : c'est M. Zinovief, directeur du département asiatique au ministère russe des affaires étrangères. Enfin le plus haut de tous les personnages ne dédaigne pas d'encourager Panitza dans sa besogne occulte. Ce n'est ni plus ni moins que le tsar. — Altesse, saluez!

Le plan est d'une simplicité enfantine. On a peine à concevoir qu'il ait fallu trois ans entiers pour l'arrêter. Le prince revient de faire son tour d'Europe. Les ministres vont courtoisement l'attendre à la gare. Mais Panitza a travaillé l'armée. Il en a embauché — ou débauché — une partie. Quelle partie? Un capitaine de cavalerie et un lieutenant, au moins. Sans doute aussi un médecin militaire : on n'en est pas bien sûr. Il a gagné la garde d'honneur qui doit former le cortège du prince. A un signal, les rangs se rapprochent : le prince et ses ministres sont pris. Le coup ne fut manqué que parce que le train arriva en avance et parce que deux ministres n'étaient pas venus, celui des finances et celui de la guerre — les deux ministres qu'il était indispensable de tenir.

I. P.

Panitza ne lâche pas pied pour si peu. Il récidive; mais décidement, pour un conspirateur si obstiné, il a peu d'imagination. Il n'invente pas; il se borne à changer de lieu. On n'a pu enlever le prince à la gare, on l'enlèvera au palais. Toujours la garde d'honneur. La nuit du 11 au 12 janvier dernier est pleine d'événements terribles. Cette nuit là, passé minuit, Panitza se couvre d'un grand manteau, prend son gros revolver et embrasse sa femme tout en pleurs. Il va chez Rizof, puis Rizof et lui vont chez Arnaudof; puis Panitza, Rizof et Arnaudof vont chez le docteur Mirkof, le faux frère, suivis à bonne distance par le brosseur du major, Milo Kolaf. Comme il y a un planton à la porte, le brosseur enfonce la fenêtre. Arnaudof entre dans la cour. Panitza entre avec Rizof. Le médecin se présente dans le simple appareil : « Nous sommes trahis, lui dit Panitza. Tu vas me donner une lettre pour ton cousin, le colonel Kizof, le commandant de la place. Lui seul peut nous tirer d'affaire. » Mirkof refuse. Rizof tire son sabre et Panitza son gros revolver. Le docteur, intimidé, s'exécute. Mais n'importe. Panitza n'est pas content. Il sent que la partie est perdue. Au fait, comment est-elle perdue, sans avoir été jouée? M. Stamboulof ne s'en inquiète pas. Il ne sait qu'une chose : c'est qu'il a sauvé la patrie. Le général russe Domontovitch n'était-il pas à la frontière, prêt à venir constituer un gouvernement provisoire, à faire convoquer une grande skouptchine à Tirnovo, à imposer un autre prince, un prince de son choix? Et maintenant on voit le mobile du complot.

Ah çà! mais, est-ce que M. Stamboulof est convaincu bonnement que la Russie aurait besoin, pour détrôner Ferdinand de Cobourg, si elle y tenait beaucoup, d'un major, d'un capitaine et d'un lieutenant de l'armée bulgare? Elle n'aurait qu'à souffler dessus, car le jeune trône est relativement fragile, et le souffle russe vient de loin : il vient du fond de l'Asie, et c'est le souffle de millions et de millions d'hommes. Le gouvernement bulgare nous paraît prendre un ton provocateur qui lui messied étrangement. Nous ne sommes pas à l'ordinaire, nous, Français, contre les petits peuples avec les grands empires. Mais il faudrait pourtant que les petits peuples se tinssent tranquilles, assez pour ne pas compromettre la paix de tous les peuples. Autrement, qu'il soit fait de leurs princes comme ils semblent vouloir qu'il en soit fait.

Qu'on nous pardonne l'expression, mais notre langue n'en a ni de plus exacte, ni de plus claire : le gouvernement bulgare nous ennuie. Que nous soyons exposés aux horreurs de la prochaine guerre, à cause de ce qu'on est convenu de nommer les États des Balkans, c'est déjà très dur à penser. Mais que M. Stamboulof, de son propre mouvement ou poussé par d'autres, irrite les choses à plaisir, comme si la mèche ne brûlait pas assez vite, cela devient insupportable. C'est une question de sûreté européenne. Au fond, en faisant fusiller Panitza, c'est sur la Russie qu'on a voulu tirer. Le tsar a entendu siffler les balles. Panitza a payé pour lui, qui est trop haut. Panitza est mort victime, mort assassiné; non point assassiné juridiquement, comme on l'a dit, assassiné sans épithète. Pendant ce temps, le prince Ferdinand passe le Danube en touriste. Qu'il prenne garde de ne pas le repasser aussi agréablement. Il ferait bien de se méfier de son premier ministre. Contre l'ordre établi — si l'on peut appeler un ordre ce régime arbitraire et de terreur, de comédie et de mélodrame — M. Stamboulof est sûrement un conspirateur plus dangereux que Panitza. Dangereux au dedans et au dehors. D'un côté la Russie injuriée, de l'autre la Turquie dépouillée. — C'est trop, prince, c'est trop!

S.

UNE TRAVERSÉE EN BRETAGNE

Souvenirs.

Tout le monde connaît ce dialogue du *Bourgeois gentilhomme*, entre M. Jourdain, qui parle de feu son père, et un farceur qui se moque de lui :

M. JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui, marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

Comme beaucoup de choses comiques, cette définition du commerce, pour ironique et plaisante qu'elle soit, est parfaitement juste. L'argent n'est pas le but du commerce. Les hommes ont besoin de beauté, de vérité, de choses utiles; les artistes cherchent pour eux le beau; les savants, le vrai; les commerçants, l'utile. L'argent vient ensuite comme une juste rémunération du service rendu, de l'effort et du temps dépensés. Si l'argent vient en première ligne, tout disparaît : l'art devient cabotinage, la science charlatanisme, le commerce escroquerie; il ne s'agit plus de fournir aux gens ce qui leur est nécessaire, mais de leur en donner l'apparence, pour leur extorquer en retour, à peu de frais, le plus d'argent possible. Il n'y a pas à se dissimuler que notre civilisation moderne entre dans cette voie. C'est ainsi qu'il y avait autrefois des auberges pour les voyageurs, et qu'il faut maintenant des voyageurs pour les auberges, où ils jouent le rôle du charbon dans les locomotives. On rencontre encore heureusement, par-ci par-là, de bonnes auberges qui vous donnent, pour un prix honnête, tout le confortable que vous êtes en droit d'exiger, et je regrette de ne pouvoir citer telle de ces maisons hospitalières où j'aurais voulu passer ma vie, tant j'y étais heureux. Mais cela n'est rien en comparaison des auberges de l'âge d'or, comme il y en avait encore dans ma jeunesse. Je me souviens qu'une fois, en Bretagne, après une journée d'aventures sur terre et sur mer, harassé, extenué, j'arrivai à l'heure de la soupe dans une de ces hôtelleries d'autan. La *table d'hôte* méritait bien son nom, car l'hôte y présidait lui-même avec sa famille, accueillant les voyageurs comme des amis. On apporta un énorme gigot, parfumé et cuit à point, d'où le jus coulait comme d'une fontaine; l'hôte le découpa avec art et servit les convives de la meilleure grâce du monde. On ne mangeait jamais assez à son gré.

— Mais voyez donc cette petite tranche, vous disait-il, comme elle a bonne mine! Vous ne pouvez pas la refuser.

Et il fallait s'exécuter.

J'avais un bras de mer à traverser et ne savais comment faire.

— Justement, me dit l'hôte, un bateau part demain; le capitaine consentira sans doute à vous prendre.

Le lendemain matin, j'allai voir le bateau qui était assez grand, ponté, à deux mâts, ayant trois hommes d'équipage sans compter le capitaine, un tout jeune homme presque imberbe, brun et trapu, avec de grands yeux bleus dont la douceur n'excluait pas l'énergie. Il était d'une politesse et d'une réserve extrêmes, et me prit à son bord sans difficulté. Quand la direction du bateau fut bien déterminée, sa marche assurée, le capitaine disparut dans une écoutille; je crus qu'il allait dormir.

Quelques minutes après, un son fin, agreste, résonna dans les flancs du navire. Le capitaine jouait du hautbois! Pendant toute la traversée, il joua les airs de son pays, ces airs d'un caractère si sauvage à la fois et si sympathique, qui reposent si bien de la musique trop civilisée, rafraîchissent l'âme comme une brise salée. Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel d'un bleu intense; de belles vagues écumeuses se succédaient à intervalles réguliers, et le navire, toutes voiles dehors, incliné légèrement sur le côté droit, suivait leur mouvement dans un rythme voluptueux. J'ai connu des heures plus enivrantes, je n'en ai pas connu de plus délicieuses. Pour être véridique, je dois avouer que deux femmes assises sur le plancher, pâles, l'œil fixe et hagard, paraissaient éprouver des impressions bien différentes des miennes.

Nous approchions du terme de cet heureux voyage. Le hautbois se tut; le capitaine remonta sur le pont. Je m'approchai, et lui demandai ce que je lui devais pour la traversée.

Il recula d'un pas, rougit jusqu'aux yeux.

— Mais... me dit-il d'un air offensé, vous ne me devez rien!...

Et me voilà, à mon tour, rougissant, fort embarrassé de mon personnage, désolé d'avoir blessé cet honnête garçon.

— Au moins, lui dis-je, me permettrez-vous de donner quelque chose à vos hommes?

— Faites, je ne peux pas vous en empêcher.

Et il se détourna pudiquement pour ne pas voir.

J'espérais le rejoindre, l'inviter à déjeuner, lui faire accepter au moins un verre de bière; mais le lendemain mon œil interrogea vainement la mer et l'horizon : dès l'aurore, le poétique navire et son harmonieux capitaine avaient disparu.

Ces mœurs primitives, ce désintéressement existent-ils encore quelque part?

C. Saint-Saëns.

(*Continuer.*)

RESTIF DE LA BRETONNE

Réformateur et précurseur.

Quand on veut parler de ce bohème extraordinaire qui s'appelle Restif de la Bretonne, on se heurte à quelques difficultés. Il y a d'abord toute une partie du public qui ne le connaît pas, qui ne l'a jamais lu, et pour qui le nom de Restif évoque à peine un souvenir de catalogue. Comment dès lors provoquer l'intérêt de gens qui, sollicités chaque jour par tant de livres nouveaux, ont bien autre chose à faire que d'étudier les deux cents volumes de Restif? Parmi les lecteurs plus attentifs ou plus flâneurs, qui ont des curiosités de tout, la plupart ont été tellement rebutés par quelques passages de celui qu'on a nommé le Jean-Jacques des halles et du ruisseau, que toute analyse sur cet auteur leur semble éclaboussée d'ordures. Reste une troisième catégorie de lecteurs infiniment restreinte, mais redoutable. Rien de ce qui est Restif ne leur est étranger. Ils connaissent tout ce qu'on a écrit sur lui : ils ont lu Gérard de Nerval, ils ont relu Monselet qui, trois fois, a republié le même hommage à Restif; ils ont étudié la bibliographie et l'iconographie de Restif par le bibliophile Jacob; médité l'étude de M. Jules Soury; consulté les introductions d'Assézat, les notices de M. Uzanne, de M. Alcide Bonneau, de M. Maurice Talmeyr, de M. Firmin Boissin. Quelques-uns sont allés en pèlerinage à la petite ferme de la Bretonne, près d'Auxerre, à Sacy, où Restif est né en 1734. Ils sont entrés dans cette chambre où il a vécu enfant, où son portrait est encore accroché. Le cœur plein d'une émotion de lettré, ils ont retrouvé tout ce qu'il a dépeint avec un charme incomparable. Ces quelques initiés, ces restifomanes, comme on les a appelés, vous demandent depuis quelques semaines : « Avez-vous lu *les Inscripcions*, c'est-à-dire le journal intime de Restif de la Bretonne, publié par M. Paul Cottin ? » Il nous a paru curieux, à propos de ces pages qui complètent la physionomie d'un écrivain à qui on n'a pas rendu suffisamment justice, de mêler un instant ses idées à nos discussions contemporaines. Tout ce qui nous passionne l'a préoccupé. Il n'est pas un point où son ardeur de réforme ne se soit portée. Depuis la question de l'orthographe jusqu'à la question sociale, il a touché à tout. Il peut être considéré comme le premier des naturalistes. Prenant ses personnages en pleine réalité, il avait ainsi une base, comme il disait, puis il associait au récit principal d'autres anecdotes, et passait d'un sujet à un autre avec une rapidité d'exécution égale à sa mobilité de sensations. Il a enfin mis à découvert une hypertrophie de personnalité, une exaltation de son moi qui en font un des cas littéraires les plus étranges : c'est un grand précurseur.

***

Commençons par l'orthographe. Les querelles provoquées par la réforme dont on mène grand bruit en ce moment datent de loin. Pour ne pas remonter plus haut que le XVIIe siècle, Bossuet, que les partisans et les adversaires de la réforme pourraient engager dans leurs polémiques d'une manière assez inattendue, commença, quand il était écolier en théologie, par adopter le système phonétique. Les mots orthographiés comme *pène*, *dispence*, *cors*, *contre*, sont dans une de ses méditations de 1650. Il revint ensuite au système étymologique, et, pour le dire en passant, l'histoire des variations de cette orthographe a permis à un ingénieux commentateur de Bossuet, l'abbé Lebarq, dans une thèse présentée il y a deux ans à la Faculté des lettres de Paris, de retrouver, avec ce fil conducteur, la date de quelques œuvres qui n'étaient classées jusque-là que par ordre de matière liturgique. A partir de 1655, Bossuet ne commit plus que de rares rechutes involontaires dans la méthode phonétique. Enfin, en 1656, il rompit pour jamais avec elle. La conversion du grand évêque sur ce point fut même si complète que, dans un débat qui s'était élevé entre académiciens sur les deux méthodes, il fit cette déclaration de foi orthographique :

« On ne lit pas lettre à lettre, mais la figure entière du mot fait son impression tout ensemble sur l'œil et sur l'esprit : de sorte que, quand cette figure est changée considérablement tout à coup, les mots ont perdu les traits qui les rendent connaissables à la vue, et les yeux ne sont pas contents. »

Au XVIIIe siècle, Voltaire étudiait les questions de cet ordre avec un peu moins de solennité. N'avait-il pas l'habitude, selon trois jolis néologismes de Restif de la Bretonne, qui les avait inventés pour le peindre, de *frivoliser*, d'*agrémenter* et de *superficiellisier* toutes choses? « Écrivez *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira, disait Voltaire, mais convenez, ajoutait-il dans une de ses gambades de style, convenez que, dès qu'elle paraît, elle est persécutée. »

Restif de la Bretonne n'exécuta pas son projet d'orthographe ou de langue réformée, mais il en a donné un aperçu général dans *Monsieur Nicolas* : « J'entreprens, disait-il avec cette assurance qui étonne et qui amuse toujours, j'entreprens de doner aux Français une ortografe facile, invariable et conforme à la prononciacion. » Comme il ne faisait rien à demi, il allait jusqu'à créer un nouvel « alfabet ». A travers ses fantaisies révolutionnaires circulaient quelques idées justes. Elles seront adoptées plus tard, disait le bibliophile Jacob, qui, parmi les excentricités de ce polygraphe, savait découvrir les réformes pratiques. Restif, en effet, n'avait-il pas observé avec raison qu'il faudrait marquer la différence des deux espèces de *s*, l'un doux, l'autre dur ? Il voulait que l'on orthographiât social, vraisemblable, avec le *s* long (*ſ*), et les mots rose, aisé, avec le *s* ordinaire. Certaines demandes de réforme qu'il a formulées sont les mêmes que celles qui alimentent aujourd'hui les polémiques de la néographie. De même que M. Louis Havet, Restif voulait la disparition du *ph*, lettres de luxe. Il demandait également que le *j* fût substitué au *g* dur, que l'on écrivît *gajure*, *juger*, *jirofłée*. Allant plus loin encore, allant jusqu'à l'extrémité du système, Restif se serait entendu à merveille avec M. Paul Passy, ou Pol Pasi, comme disent avec impertinence les conservateurs de l'orthographe qui n'approuvent pas la tentative du « prézidan de l'associasion fonétique don le bu è de substituer dans l'usage l'ortografe fonétique à l'ortografe tradisionnelle ».

Le difficile, en ces sortes d'affaires, est de savoir où l'on s'arrêtera. M. Michel Bréal citait dernièrement l'autorité d'un linguiste qui a démontré que, dans la conversation familière, les syllabes *le*, *re* ne se prononçaient plus. « L'écriture, ajoutait ironiquement M. Bréal, devra donc, d'après le système phonétique, enregistrer des épels comme un *s'mp soldat*, un *m'mb* de l'Institut, sous peine d'être accusé de nous ramener à la langue académique. » Ainsi déformée, la langue française risquerait de n'avoir pas de plus parfait modèle que la *Lanterne de Boq tillon*.

Qu'il y ait quelque chose à faire, cela n'est pas douteux. Notre orthographe est encombrée de vétilles. Il est absurde, par exemple — et M. Bréal, dont on ne saurait trop invoquer l'autorité dans ces questions, le constatait déjà en 1872 — il est absurde d'écrire *un verrou*, *des verrous*; *un bijou*, *des bijoux*, et de transformer en règles pour les noms en *ou* ce qui n'a été qu'une fantaisie et un caprice venant après les incertitudes de notre ancienne orthographe. Écrire *dixième* et *dizaine*, *feux* et *bleus*, c'est vouloir, en vérité, que la grammaire apparaisse à l'enfant pleine d'embûches, de *chausse-trapes* par un *p*, tandis que *trappe* en prend deux. Pourquoi? Pourquoi *abatage* et *abattre*, *agrandir* et *aggraver*, *apercevoir* et *apporter*, *coureur* et *courrier*, *exigeant* et *exigence*, *existant* et *existence*, *fabricant* et *trafiquant*, *honneur* et *honoré*, *patronage* et *patronnesse*, *préférant* et *préférence*, *regret* et *regretter*, puisqu'on dit *rejet* et *rejeter?*

Au lieu de proposer en bloc tout un plan de réformes, de vouloir arriver du premier coup à supprimer les doubles consonnes, comme le demande M. Havet, à écrire désormais *desus*, *chiène*, *bone* — réforme que Restif proposait également et dont il donnait un exemple le premier en coupant un *n* de son nom et en écrivant *la Bretone;* au lieu de déclarer la guerre sur tous les points à la fois, dans l'espoir qu'on demandant beaucoup, on accordera un peu, ne serait-il pas plus simple, plus modeste peut-être, mais plus pratique à coup sûr, de commencer d'abord par dresser une liste des anomalies qui se présentent à tout homme

de lettres au bout de la première plumée d'encre ? Ces inadvertances, qui sont autant de casse-têtes (avec un *s* au pluriel, si l'on veut, tandis que *serre-tête* est invariable, on n'a jamais su pourquoi), ces bizarreries insupportables, les agitateurs de la réforme les soumettraient avec une malice respectueuse à l'Académie française qui prononcerait. On ferait ensuite une campagne pour que les dictées de composition ou d'examen ne soient pas une lutte où l'on joue la difficulté.

Quand on constate que depuis cent ans on n'a pas gagné une simplification, on en conclut qu'il faut faire en orthographe comme en politique : *sérier* les questions avec un esprit paisible et discernateur. Ce dernier mot était de Restif. Il en a créé bien d'autres. Il a mis au monde presque autant de mots nouveaux qu'il croyait avoir d'enfants naturels. Parmi ces mots, il en est beaucoup qui n'étaient pas viables. Cependant quelques-uns, comme *énergiser* le cœur, *gémisseur*, *femmelet*, *impressionnant*, méritaient de faire leur chemin.

Mais le bouleversement de l'orthographe, les néologismes, c'étaient là jeux de prote. Restif avait de plus hautes ambitions : il voulait réformer la société. Comme il considérait que dans la loterie de la vie humaine, selon ses termes, les ouvriers n'avaient que des chances de malheur, il aurait souhaité que la sollicitude du gouvernement s'étendît sans cesse sur les classes pauvres. L'État-tuteur, l'État-providence, c'était son idée fixe. Plus tard, cependant, il se défia des formules toutes faites. S'il avait rêvé un instant la cueillette des fruits que l'on se partage en commun, toutes les fantaisies de Morelly, de Mably et de J.-J. Rousseau, il n'était nullement sectaire, encore moins tribun. Aussi lit-on dans une de ses « Inscripcions » cette petite phrase significative : « Depuis quelque temps, les ouvriers de la capitale sont devenus intraitables parce qu'ils ont lu, dans nos livres, une vérité trop forte pour eux : que l'ouvrier est un homme précieux. Depuis qu'ils l'ont lue, cette vérité, ils paraissent prendre à tâche de la rendre un mensonge, en négligeant leur travail, et en diminuant de valeur au moins de la moitié. C'est ce qu'on entend dire aux maîtres de toutes les professions : « Nous ne faisons pas autant d'ouvrage cette année qu'il y a deux ans. »

*
* *

Peu revendiqué comme socialiste à cause de ses accès de franchise, Restif n'est guère connu de nos jours comme romancier. Il marque cependant une importante évolution dans la littérature. Il ne relève d'aucun écrivain. Parmi tant d'auteurs que l'on pourrait appeler des auteurs d'emprunt, de surface et de surmoulage, sa nature éclate brutalement, cyniquement, parfois même odieusement. Le goût est sans cesse révolté par le gaspillage, les audaces ou les infamies de sa plume. Mais il a quelque chose qui littérairement fait tout pardonner : il est lui. Avec sa personnalité impétueuse, *tempéramenteuse* — c'est encore un de ses mots — il a brisé toutes les formules connues. Malgré les souillures qui déshonorent son œuvre, on éprouve pour lui et quelques-uns de ses livres une vive curiosité. N'a-t-il pas été le grand historiographe des dédaignés ? Quels avaient été avant lui les auteurs assez courageux pour donner aux petites gens droit de littérature ? Quand on a cité l'histoire comique de *Francion*, publiée en 1622, par Charles Sorel, impatienté des histoires tragiques et des romans comme l'Astrée, puis *le Roman comique* de Scarron, puis ce livre moins comique, *le Roman bourgeois* par Furetière, qui lui aussi, dans un sentiment de réaction contre l'idéalisme à la mode, déclarait que ses personnages ne seraient ni des héros ni des héroïnes, habitués à dresser des armées ou à renverser des royaumes, mais des gens de médiocre condition ; enfin les *Aventures de M. d'Assoucy*, qui las, disait-il, de « traîner ses guestres » dans Paris, partait pour la Bourgogne et, tout en pérégrinant et ne souhaitant d'autres choses pour « sa disnée qu'un potage aux choux et une queue de mouton », s'amusait à ramasser les locutions populaires et à leur faire un sort ; quand on a passé tout cela en revue, on sait à peu près à quoi s'en tenir sur les tentatives des auteurs qui, au XVIIe siècle, semblaient prendre pour mot d'ordre littéraire : Place à la bourgeoisie ! Place au peuple !

Au commencement du XVIIIe siècle, voici le neveu d'un chanoine, le fils d'un écuyer et d'une femme de chambre, Gil Blas. Certes, l'œuvre de Lesage est bien l'œuvre d'un bourgeois jusqu'au bout des ongles, du maître de tous les observateurs à mi-côte. Mais les longues histoires intercalées dans ces pages d'un moraliste qui n'a jamais d'étonnements ni de colères font de ce livre une série de livres, et témoignent, par ce sacrifice au goût d'alors, de l'incertitude où était le roman.

Tout le monde sentait si bien la nécessité d'ouvrir une nouvelle voie, loin des chemins battus, que Crébillon fils, dans la préface des *Égarements du cœur et de l'esprit*, disait que « le roman serait peut-être celui de tous les genres qu'on pourrait rendre le plus utile, s'il était bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses et forcées, de héros dont les caractères et les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendait comme la comédie le tableau de la vie humaine ». Marivaux, qui était l'homme à l'affût de tous les genres de succès, le sentit merveilleusement. Lançant son petit manifeste en tête de *la Vie de Marianne*, il écrivait : « Il y a des gens qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble ; mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mises dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que

l'homme dans un cocher et ce que c'est que la femme dans une petite marchande. »

Marivaux se savait même bon gré d'étudier l'état d'âme d'un savetier et d'examiner, dit-il à je ne sais plus quelle page du *Spectateur*, quelle forme pouvaient prendre des idées philosophiques dans la tête d'un homme qui raccommodait des souliers. Il s'arrêtait devant une échoppe, il se glissait au milieu d'un groupe, il écoutait et notait une dispute; il revenait, sa « provision » faite, et, rentrant chez lui, il s'amusait à démonter et à mettre en mouvement dans ses romans les ressorts de ces gens de peu, jusqu'à ce qu'il en eût assez et n'achevât même pas le récit de ces aventures qui n'étaient pour lui que des prétextes à montrer son esprit étincelant.

Restif n'y songeait guère. Tandis que le *Paysan parvenu* de Marivaux arrive à la fortune par son joli visage, son peu de scrupules, ses capitulations de conscience qui font de ce Jacob exploitant tous les cœurs de femmes un personnage très particulier, le *Paysan perverti* de Restif est la contre-partie. Ce mot même de parvenu, Restif, dès les premières lignes du *Paysan perverti*, l'écrit avec colère, comme s'il voulait éveiller dans l'esprit du lecteur un désir de protestation contre un livre où Marivaux avait « amabilisé » le vice, au lieu de faire une œuvre de vérité, de tristesse et de pitié.

Dès le début du *Paysan perverti*, on est en pleine réalité. Le roman moderne commence. Ce petit paysan bourguignon est enlevé à son village parce que, dit un huissier du canton, cet enfant a une si heureuse physionomie, des mains si délicates et si peu faites pour porter la pioche ou le manche de la charrue que ce serait un meurtre « de laisser loin de la ville un jeune homme comme ça ».

On l'emmène à Auxerre, on le place chez un faiseur de portraits. On veut qu'il apprenne le métier de peintre, un bel et bon métier quand on y est habile, disent sentencieusement les braves parents restés au village. Les premiers jours du petit Edmond sont tristes. Ses lettres sont toutes mouillées de larmes. Mais les larmes de la jeunesse sont comme certaines pluies matinales de printemps : elles durent peu. Edmond, qui ressemble à Restif comme un frère, ne tarde pas à trouver que la ville et ses jeunes habitantes ont quelque agrément. Aussi dut-il sourire quand son frère Pierrot lui envoya cette lettre de leur mère : « Mon Edmond, je t'envoie des chausses de filoselle avec les culottes, deux vestes et l'habit de baracan pour te faire brave les dimanches et fêtes : mon Pierrot me conte tout et me dit qu'il se présente un bon parti pour toi. Tu es sage, il faut l'être, mon enfant. Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Ce bon parti, c'était la maîtresse du peintre, le patron, qui trouvait ingénieux de s'en débarrasser ainsi. Edmond « comme un jeune étourneau se laisse engluer » pendant que Pierrot, qui représente la paix dans le bonheur au village, dit à sa fiancée Marie-Jeanne : « Marie-Jeanne, tu me parais bien soigneuse, tu seras bonne ménagère quand nous serons ensemble; tu aimes ton père et ta mère, tu aimeras bien ceux qui viendront de toi et ils t'aimeront bien et tu en feras de bons sujets. Tu ne saurais voir battre un chien, tu élèveras doucement les enfants par réprimandes tempérées de bonté et tu les engageras à bien faire par ce petit sourire que tu fais à présent. En finissant ces paroles — ajoutait Pierrot, qui racontait cette entrevue dans une lettre à son frère — je la laisse et je la vois, quand je m'en vas, qui me regarde tant qu'elle peut; et si je me retourne tout à fait, elle baisse les yeux et devient toute honteuse. »

Ainsi commencent ces deux romans parallèles, l'un paisible dans un heureux coin de terre, l'autre traversé par tous les orages. Edmond arrive à Paris; il y retrouve, enlevée par un marquis, une de ses sœurs, celle qui méritait bien le nom de Paysanne pervertie. Edmond provoque le marquis, se bat en duel avec lui, le blesse, et, par une brusque dépravation des sentiments qui font de ce paysan avec ses grâces d'Adonis le monsieur Alphonse du XVIIIe siècle, il l'exploite et se livre à des infamies comme celles que Restif trouvait dans son imagination fougueuse et malade. De temps en temps, comme un refrain mélancolique et doux, arrivent de là-bas les lettres du frère qui, avec l'instinct de la tendresse, devine qu'il se passe quelque chose. « Oh ! que je serais dolent, lui écrit-il, si des fautes ou des malheurs... » Pierrot n'ose pas achever. Son cœur tressaute. Les malheurs fondent sur Edmond. Accusé d'un crime d'empoisonnement, on l'arrête. Il saisit une baïonnette, poignarde trois gardes. Il est condamné aux galères. Quand il revient dans son village, vieux mendiant que personne ne reconnaît, il va prier au cimetière sur la tombe de ses parents, puis il écrit sur place à son frère : « Avant-hier, j'ai baisé le seuil de ta porte; je me suis prosterné devant la demeure de mes vénérables parents. Je t'ai vu; et les sanglots m'ont suffoqué. Ton chien est venu pour me mordre; il a reculé en hurlant, dès qu'il m'a eu senti, comme si j'eusse été une bête féroce : tu l'as sans doute pensé toi-même. Tu as lancé une pierre; elle m'a atteint : c'est la première de mon supplice... Ta femme t'a appelé; vous êtes sortis ensemble, pour aller aux tombeaux. Je vous devançais. Vous avez prié. Et tu as dit à ta femme : — La rosée est forte, la pierre est trempée; le serein pourrait te faire mal; allons-nous-en. — La rosée ! c'étaient mes larmes ! Adieu. Edmond le malheureux. »

Les journalistes, les sous-feuillistes, comme disait Restif irrité, organisèrent autour de ce livre, que l'on se passait de main en main, la conspiration du silence. Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, fut seul à signaler « l'injustice ou l'insensibilité de la plupart

des gens de lettres qui n'admiraient que de petites beautés froides et conventionnelles ». Construit, on le voit, avec la préoccupation de types et de milieux vrais, ce livre est le livre d'avant-garde du naturalisme : « Je me disais, en écrivant le *Paysan perverti*, racontait Restif quand il faisait l'histoire de ses livres : Il ne faut pas mentir. Je fis, ajoutait-il, les premières lettres avec un plaisir infini, parce qu'en parlant de mon héros, je racontais les aventures de ma jeunesse, à mon arrivée à Auxerre en 1751, et pendant le cours de mon apprentissage. Pour donner à mon livre ce fonds de vérité dont je m'étais fait un devoir en prenant la plume, en 1766, je donnai à mon *Paysan perverti* les aventures de Borne, procureur du roi des eaux et forêts, et je les amalgamai au revers des miennes et de celles de quelques autres jeunes gens que le séjour de la capitale avait perdus. Une histoire terrible d'un jeune homme qui, s'étant déshonoré, n'osa plus se montrer et n'errait que la nuit, vint à mon secours pour achever celle du malheureux Edmond. »

Il ne se contentait pas de proclamer la méthode de travail actuel des grands romanciers, la méthode d'après nature, il se rapprochait encore d'eux en réclamant pour les conditions basses, les basses classes, comme ont dit à notre époque les Goncourt, le droit au roman : « J'avance, disait-il, que malgré l'opinion contraire les personnages d'une condition ordinaire sont plus intéressants que ceux pris entre les princes qui tiennent moins à nous. » Il était toujours stupéfait de voir des Parisiens s'intéresser aux mœurs des Cafres et des Hottentots, et ne pas s'inquiéter, s'ils habitaient la rue Saint-Honoré ou le faubourg Saint-Germain, des habitants du faubourg Saint-Marceau ou du faubourg Saint-Jacques : « Aucun de nos écrivains ne s'en est occupé, dit-il dans une petite note perdue au milieu des quatre cent quarante-quatre histoires des *Contemporaines ;* moi, je les fais connaître : ils parlent leur langage, leurs mœurs sont fidèlement exposées dans mes récits et dans leurs discours, souvent rapportés de mémoire. » Dans sa chasse au document, il battait tous les quartiers de Paris. Quand on lui avait donné un canevas, il allait sur les lieux où on lui avait dit que telle scène s'était passée. Il entrait chez un perruquier, avec une barbe de réserve, parfois vieille de huit jours, et tandis qu'on le savonnait il jetait au hasard les noms des personnes dont on lui avait parlé, démarquant lorsqu'il écrivait, mais bien peu, car il s'attira souvent des histoires infiniment désagréables.

« Restif est l'homme qui a le plus vécu dans la rue et le plus fréquenté le petit peuple, » a écrit M. Taine dans un de ses volumes sur la Révolution. « C'est le peuple-auteur, » avait déjà dit Monselet. Au milieu de tout ce qu'il a publié, il y a un volume qu'il faut citer à part. Il le fit avec les souvenirs attendris de son enfance. C'est le livre intitulé : *la Vie de mon père*. Roman d'un honnête homme de ce temps-là, qui a la fierté du travail, la joie du bien accompli et peut aller dormir à jamais dans le cimetière de Sacy en se disant comme dernière parole : « J'ai fait ce que j'ai pu. » Ces pages, il faudrait qu'elles fussent répandues dans les écoles de France : elles inspireraient à chaque enfant l'amour de la petite patrie dans la grande.

Restif de la Bretonne, éducateur de la jeunesse! Ce n'est point un paradoxe pour ce livre qui ressemble si peu aux cent quatre-vingt-dix-neuf autres. Il est juste d'ajouter que pour sa défense Restif disait : « Qu'est-ce qu'un romancier? Le peintre des mœurs. Les mœurs sont corrompues, devrais-je peindre les mœurs de l'Astrée? »

*
* *

Restif n'est-il pas encore plus notre contemporain par certains défauts, par l'étalage surtout de sa personnalité? Non content de se prendre pour modèle, de raconter les faits qui lui sont arrivés, il écrivait en note qu'il avait sangloté, en composant tel chapitre, et que celui qui n'en serait pas ému, touché, déchiré, n'aurait pas l'âme humaine et serait une brute... Que tel passage était digne de Shakespeare; que *les Contemporaines* devraient être entre les mains de toutes les femmes et de toutes les filles... Ailleurs, que ce livre est unique en son genre, qu'il sera un monument du courage, de la constance d'un Français... Et, comme s'il voulait tout résumer, que si la Bourgogne en général et Sacy en particulier ne l'ont pas plus vanté, lui, l'auteur de tant de livres sublimes, c'est que nul n'est prophète en son pays. Il ajoutait humblement : « Jésus ne l'était pas à Nazareth. »

Romans, notes pleines d'accès de vantardise, lettres de ceux qui lui faisaient des compliments, tout cela ne suffit pas. Il veut plus encore. Il commence son histoire personnelle, sous le titre de *Monsieur Nicolas*, et il y en a seize volumes. Il a voulu, dit-il, dans son introduction, léguer aux moralistes son âme viciée, pour qu'ils la dissèquent utilement aux yeux de leur siècle et des âges futurs. Il rêve un tel empiètement sur la mémoire des hommes qu'il est décidé à l'obtenir à tout prix, fût-ce au prix de sa dignité, fût-ce en étant même méprisé. *Les Confessions* de J.-J. Rousseau semblent, à côté, un livre presque modeste. Jamais on n'avait donné au moi une place aussi exorbitante : « Je suis, disait-il lui-même, au tome X de cette autobiographie qui n'en finit pas, mais dont il faudrait extraire des morceaux choisis, je suis un animal multiple, quelquefois rusé comme le renard, quelquefois bouché, lent et stupide comme le baudet, souvente fois fier et courageux comme le lion, parfois fugace et charognier comme le loup, tantôt aigle et vautour, tantôt simple épervier, plus souvent perdrix, alouette, dilacérées. » La première partie se passe dans la ferme de la Bretonne et l'herbe profonde des grands prés, à la lisière des bois sombres. Il se représente petit gardien de son troupeau;

il éprouve l'enchantement de la solitude, l'éblouissement de la liberté.

Un jour que, dans un vallon sauvage, il s'amusait pour se réchauffer à allumer du feu, il aperçut dans les airs un oiseau de proie qui tournoyait et qui finit par se précipiter dans un buisson : « J'y courus, dit-il : il plumait une alouette. Un coup de bâton lui cassa une aile au moment où il voulait l'enlever et je l'assommai. L'alouette palpitait encore. Il me vint une idée. J'avais entendu dans la Bible, que mon père nous lisait le soir, parler des sacrifices d'Abraham. Il me sembla qu'étant roi de mon vallon, je pouvais bien en être le prêtre. Je considérai l'oiseau de proie comme un coupable qui troublait la paix de ce séjour d'innocence. Sa mort était juste, et je résolus d'en faire hommage à Dieu par un sacrifice. Cette idée me parut très belle! Midi arriva. »

Cette poésie biblique, ces nuages d'autel primitif, tout cela était bien loin quand Restif courait les rues d'Auxerre ou s'enfonçait la nuit dans les rues de Paris, toujours en quête d'aventures. Quand on relit ces pages jaunies de *Monsieur Nicolas*, imprimées par Restif lui-même en caractères différents, selon l'importance des impressions subies; quand on parcourt ensuite son calendrier, c'est-à-dire la liste historique et journalière des femmes et des ouvrages dont il avait parlé dans son autobiographie « inappréciable en dépit des platitudes et des choses révoltantes » écrivait Schiller à Goethe; enfin, quand on arrive au volume publié par M. Paul Cottin et qui contient toutes les inscriptions que Restif gravait sur le parapet des quais de l'île Saint-Louis — cette passion de plus en plus folle du moi sous toutes les formes apparaît comme le modèle monstrueux des confidences que nous font les écrivains depuis plus de cent ans.

Dans un article des plus vifs contre ce genre de littérature personnelle, M. Brunetière se demandait quelles sont les causes de ce développement maladif du moi. Au lieu de répondre à cette question, il préférait montrer comment, au XVIIe siècle, un auteur, loin de parler de sa personne et de sa condition, ne donnait dans ses œuvres que son talent et ses idées. M. Brunetière, remontant au XVIe siècle, faisait un procès à Montaigne de s'être claquemuré dans la contemplation de soi-même, uniquement soucieux de ses affaires, de ses maladies et de son repos, quand il y avait tant de questions à éclaircir, d'erreurs à combattre et de vérités à défendre. Ne pourrait-on pas répondre à M. Brunetière, en invoquant précisément l'exemple de Montaigne, que c'est dans les temps les plus troublés de l'histoire que la personnalité humaine éprouve le besoin de faire un retour sur elle-même? N'est-il pas naturel que, témoin de tant de folies, Montaigne se soit recueilli dans la contemplation intérieure? Au XVIIe siècle, en face d'idées générales qui dominaient le monde des esprits et les pliaient sous une discipline religieuse, monarchique et littéraire, il était tout simple que personne n'eût la fatuité de se faire centre et but d'un livre. Mais au XVIIIe siècle, dans le courant qui emportait les idées vers l'égalité et les droits de l'individu, il n'est pas surprenant qu'un valet comme Rousseau ou un paysan comme Restif se soient plu à parler longuement d'eux-mêmes et de toutes leurs histoires à leurs contemporains. Enfin, de nos jours, il y a un impérieux besoin de revanche intime éprouvé par toute personnalité qui se croit méconnue, effacée ou broyée par la loi du nombre.

R. VALLERY-RADOT.

VIEIL AMOUR

Nouvelle.

Au loin, dans l'air limpide et léger du déclin d'une chaude journée de mai, on apercevait vaguement la tache un peu claire, formée sur la pierre noire de la montagne par le groupement des maisons de la petite ville.

Au fur et à mesure qu'on approchait, celles-ci devenaient plus distinctes, se détachaient les unes des autres, en laissant entre elles de grands espaces où venaient s'encadrer les rues et les places que bordaient de hauts peupliers. On voyait ensuite la fumée s'élancer des toits en briques rouges, on apercevait les travailleurs, revenant des champs, les épaules chargées, et s'appelant entre eux par des cris joyeux que répercutaient longtemps les échos d'alentour.

La ville semblait être de construction récente, car le regard était tout de suite charmé par de jolies habitations blanches, presque des villas, coquettement parées de gracieux perrons, qui descendaient dans des parterres aux allées tournantes, où fleuraient bon les roses et les clématites. Cependant, à l'extrémité du bourg, s'étendait une rangée de maisons, donnant d'un côté sur une rue et qui, de l'autre, étaient bordées par des jardins, d'où on découvrait jusqu'au pied de la montagne la perspective d'une campagne un peu aride. Ces maisons-là faisaient contraste avec les autres : elles étalaient de hautes façades carrées, que plus d'un demi-siècle avait déjà rendues grises et tristes, et leurs parterres étaient remplacés par des jardins potagers. L'une d'entre elles, la plus grande et la plus sombre, avait ses volets ouverts du côté de la montagne seulement; mais à ce moment du jour, les rayons du soleil incendiaient la vieille habitation de ses derniers feux et la noyaient dans une teinte rougeâtre, ce qui lui prêtait une apparence de mélancolique poésie.

Soudain, une de ses fenêtres s'ouvrit, laissant voir la tête d'une vieille femme. Vieille femme, elle ne

l'était peut-être pas réellement, car, après un examen attentif, elle ne paraissait guère plus de quarante ans. Ses joues n'avaient point encore pris ces tons d'ivoire qui distinguent les gens âgés ; elles conservaient, au contraire, un peu de cette fraîcheur factice, qu'un souffle de vent, la flamme d'une émotion intérieure, fait subitement monter au visage des femmes et leur redonne, pour un instant, en l'automne de leur vie, les apparences de la jeunesse. Elle ne devait pas ressentir souvent ces émotions, douces et passagères, car sa physionomie avait cette expression froide et indifférente des vieilles filles, dont le cœur a dû se fermer à l'amour et qui n'ont pas trouvé autour d'elles assez de tendresse pour remplir leur âme. Elle avait des yeux bleu clair assez sévères et des traits anguleux qui donnaient à son visage une dureté que ne parvenaient pas à adoucir deux bandeaux de cheveux presque blancs, lissés avec un très grand soin. Une assez grande quantité de rides contribuaient à augmenter son expression d'austérité amère, comme si elles eussent été moins le résultat de l'empreinte des années que celui d'une souffrance cachée et longtemps sentie. Aucun bonnet, aucune pointe de dentelle ne protégeait sa tête. Elle était vêtue d'une robe noire raide et simple. Une très petite collerette blanche, d'une égalité de plis vraiment monastique, encadrait son cou. Sans doute, elle ne voulait jeter qu'un rapide coup d'œil sur le paysage, car elle tenait encore à la main un merveilleux ouvrage de broderie, presque entièrement fini, véritable œuvre de patience qui devait absorber tout son temps.

Elle leva d'abord les yeux sur la montagne qu'achevaient de dorer les feux du couchant, puis sur les collines qui lui étaient adossées et dévalaient de chaque côté de la hauteur en une longue pente onduleuse et verdoyante, se continuant jusqu'à l'extrême limite de l'horizon par des vignes et des champs pleins d'animation et de vie.

Elle s'était volontairement cloîtrée depuis quelque temps, pâlissant sur la nappe d'autel, dont l'église avait besoin pour le lendemain même, jour où Monseigneur devait venir donner la confirmation. Et maintenant les douces émanations du printemps agissaient plus fortement sur sa tête. Soudain, comme elle laissait errer ses regards sur la campagne, elle vit déboucher un baptême d'un sentier voisin : la nourrice marchait la première, tenant dans ses bras le blanc bébé et les parents suivaient riants et ravis ; au loin, les cloches de l'église commençaient à tinter doucement, annonçant que l'enfant allait devenir chrétien.

Très dévote, elle baissa la tête, en entendant cette sonnerie, ainsi qu'elle le faisait dans le lieu sacré, quand celui qui servait la messe agitait sa clochette d'argent, et sa pensée fut doucement ramenée pour un instant dans la petite église tranquille où elle passait les heures les plus agréables de sa vie. Cependant le baptême était arrivé, et les cloches vibraient maintenant pleinement, éclatant en un carillon sonore dont les accents joyeux lui faisaient presque mal à entendre, tant elle sentait ne pouvoir associer plus longtemps son âme triste et inquiète à cette manifestation d'une réjouissance très humaine. Elle se disait que tout était joie et allégresse autour d'elle, au milieu de cette nature en fête; qu'elle n'avait jamais connu le bonheur et ne le connaîtrait point désormais... Alors un soudain apitoiement se fit dans son cœur sur elle-même, un voile obscurcit ses yeux, et deux larmes qui la transfigurèrent descendirent lentement sur ses joues...

La fenêtre était maintenant fermée. La broderie avait coulé à terre, découpant ses fines dentelures sur le carreau en briques rouges bien lavé; et dans la chambre antique, garnie de meubles massifs en velours d'Utrecht, brodés au petit point par quelque aïeule de la famille, la vieille fille pleurait maintenant doucement sans éclat, ni sanglots.

Puis tout à coup, se levant brusquement, elle ouvrit une armoire et tira de dessous une pile de linge un petit coffret ancien, en bois noir, à incrustations d'ivoire. Ce coffret contenait quelques vieux souvenirs : bracelet de cheveux, bouquets desséchés, livre de première communion. Elle les enleva rapidement pour arriver à un paquet de lettres, attachées par une faveur qui avait dû être bleue. Elle le prit, dénoua le ruban, et commença à les lire une à une. C'étaient de petits billets, écrits vivement, d'une écriture pressée et trouée à certains endroits, comme si l'encre avait manqué dans la hâte ; de temps en temps, il s'en échappait quelques pétales de roses ou de violettes qu'on ne reconnaissait plus qu'à leur forme et qu'elle replaçait soigneusement.

Ces lettres avaient dû être lues bien souvent, car le papier en était tout usé à l'endroit des plis. Souvent les mots étaient effacés : sans doute des larmes étaient tombées à ces places-là ; mais qu'importe, elle connaissait ces billets par cœur, et même quand les mots manquaient, ses lèvres ne cessaient pas de remuer.

*
* *

Clémence Desnoyer avait eu aussi son petit roman d'amour commencé très tôt et fermé trop vite. Élevée à la ville voisine, dans un pensionnat, elle était venue, à seize ans, passer ses vacances, comme d'habitude, dans la maison paternelle, et y avait rencontré, par hasard, son cousin Henri Maubert. Celui-ci étudiait son droit à Paris, et, très occupé par son travail et ses plaisirs, ne faisait que de rares et courts séjours chez ses parents. Comme le jardin de Clémence n'était séparé de celui d'Henri que par une haie d'aubépine, la connaissance fut vite faite entre les deux jeunes gens; et chacun aimant les promenades matinales dans les allées encore humides, ils échangèrent de longues con-

versations. Bientôt ils s'aimèrent sans s'avouer d'abord autrement leur affection que par des regards, des rougeurs et de timides serrements de mains. Bientôt des lettres suivirent, passionnées mais chastement affectueuses, qu'on déposait le soir à la dérobée dans la haie.

Ce fut un amour charmant, continuellement troublé par des peurs subites, des effarements, quand ils risquaient d'être surpris ensemble, ou quand, rallumant la nuit sa bougie pour lire les billets d'Henri, Clémence entendait du bruit dans la chambre de ses parents. Cette crainte perpétuelle d'être découverts donnait à cette virginale tendresse une saveur toute particulière qui enchantait Henri, déjà blasé sur les conquêtes faciles.

Les adieux furent déchirants entre les amoureux. Henri jura à sa chère petite fiancée une fidélité éternelle : dès qu'il aurait terminé son droit, il viendrait s'établir à N... et demanderait la main de Clémence.

Henri était sincère, en parlant ainsi : il avait absolument oublié le dédain dans lequel il tenait autrefois sa ville natale et la promesse qu'il s'était faite à lui-même de ne jamais venir s'établir dans ce trou de province, peuplé de gens aux idées mesquines et étroites.

Maintenant, au contraire, en parcourant les sentiers fleuris alentour de cette petite ville, il se surprenait à lui trouver des charmes ignorés jusqu'alors : il se disait que la campagne est quelquefois belle, et qu'une vie tranquille et simple avec une femme aimée doit être souvent bien douce.

Il avait oublié Paris et les maîtresses qu'il y avait laissées. Cette fois, son cœur était plus ému que ses sens, et, à cause de cette impression nouvelle pour lui, il croyait aimer pour la première fois de sa vie, alors qu'il aimait simplement d'une manière différente. La candeur et l'innocence de la jeune fille le charmaient, mais c'étaient là des liens trop fragiles pour retenir longtemps un homme aussi passionné qu'Henri : il était trop jeune pour ressentir déjà une passion durable et Clémence trop enfant pour la lui faire éprouver.

Néanmoins, la jeune fille avait pris au sérieux toutes les promesses d'Henri : elle croyait son amour sincère ; elle rapportait au couvent une espérance qui devait remplir sa vie si monotone. Au milieu de chacune de ses occupations, le souvenir de son fiancé venait l'envahir, avec d'autant plus de persistance et de charme que ses occupations l'empêchaient de s'y livrer complètement. Un mot lu par hasard, une parole jetée au vent, lui rappelaient telles ou telles choses dites par lui en diverses occasions, et aussitôt il lui semblait entendre le son de sa voix, voir apparaître son fin visage avec certains sourires qui, effacés dans sa pensée, lui semblaient maintenant encore plus doux et plus séduisants.

Le soir, dans la cour, sous les hauts platanes qui laissaient filtrer une lueur un peu faible, elle relisait les lettres d'Henri. Elle devait les relire bien souvent, ces chers petits billets, car sa mère étant morte, Clémence ne sortit pas de pension cette année-là, ni l'année suivante ; elle avait donc dix-neuf ans quand elle rentra à la maison paternelle.

Pendant ces trois années de séparation, son amour avait encore augmenté : elle ne se représentait plus Henri que comme une vision idéale, à laquelle elle prêtait toutes les perfections morales et physiques. Son amourette d'enfant était devenue une passion sérieuse.

Elle songeait avec de petits battements de cœur qu'il l'attendait déjà sûrement là-bas dans la petite maisonnette de leur rêve... Oh ! comme ils allaient être heureux.

. . . . . .

. . . . . .

Non, Henri ne l'attendait pas : il n'était revenu qu'une seule fois à N... depuis trois ans. Ses parents avaient l'air triste et paraissaient éviter qu'on parlât de leur fils... Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Un peu inquiète, Clémence s'informa, et les commères du village l'instruisirent complaisamment des faits qu'elle ignorait : Henri avait une liaison sérieuse, très sérieuse à Paris, depuis près de deux ans !...

Ce n'était pas tout : on lui insinua tout doucement, en employant tous les ménagements dus à l'innocence de la jeune fille, qu'Henri ne pourrait pas se débarrasser facilement de cette liaison, car il avait « un enfant » de « cette fille ».

Et les provinciaux avaient une façon toute particulière de marquer leur mépris, rien que dans la manière de prononcer : « *cette fille* », « *un enfant* ».

Cette révélation bouleversa Clémence : elle sentait bien que son bonheur était fini et que, même si Henri revenait à elle, il lui serait impossible de pardonner.

Elle était trop intelligente pour ne pas pressentir que la conduite privée des hommes ne peut ressembler à celle des femmes, et malgré son sens provincial un peu étroit, elle eût excusé certains écarts. Mais l'idée de l'enfant l'indignait. C'était quasiment un mariage, cette longue cohabitation à deux... cette naissance...

Ainsi Henri n'aurait plus rien à attendre des joies douces et saintes du mariage : il avait escompté son bonheur d'avance, et avec quelle femme !...

Clémence était restée jusqu'alors très naïve, ne cherchant pas à pénétrer certaines choses qui préoccupent souvent les jeunes filles, et vivant heureuse de son amour, sans voir au delà. Maintenant, elle avait des curiosités âpres, auxquelles elle était comme contrainte d'obéir et qu'il lui était néanmoins douloureux de satisfaire. Quand le soir, dans la petite ville tranquille, elle rencontrait certaines filles, ouvrières

ou moissonneuses, de mœurs faciles, elle ne détournait plus les yeux, en voyant les jupes courtes, les poitrines mal protégées par des chemises trop larges et les gorges rejetées en arrière, secouées par des rires nerveux que provoquaient les facéties des galants qui les serraient de très près. Mais lorsqu'elles étaient passées, l'étonnement faisait place au mépris, et elle avait des frissons de dégoût, en songeant que la maîtresse d'Henri était une de ces filles-là et qu'ils s'embrassaient peut-être maintenant au-dessus du berceau d'un innocent enfant dont la présence semblait légitimer cette banale et honteuse liaison.

Henri avait aimé cette femme après elle, et maintenant elle ne pouvait songer à son fiancé sans que la vision d'une de ces vilaines filles entrevues sur la route vînt se placer entre elle et lui : tout son amour lui semblait souillé, et elle était continuellement envahie par des hontes subites, comme si elle eût été coupable aussi. Elle ne voulait plus relire les lettres d'Henri et, dans un mouvement de colère, pour ne plus les voir, elle les avait enfouies dans le fond d'une armoire fermée à double tour, et dont elle avait essayé ensuite, sans y parvenir, d'égarer la clef.

Cependant M. Maubert avait rappelé son fils, se flattant que la grâce et la beauté de Clémence feraient peut-être une impression sur lui et pourraient amener un changement dans sa vie.

L'ordre avait été donné de telle façon qu'Henri n'osa pas s'y soustraire, et, deux jours après, il était à N.

A la vue de Clémence, plus belle encore que par le passé, et assurément d'une beauté plus touchante, le souvenir de l'idylle ébauchée trois ans auparavant lui revint subitement. Son père lui apprit que sa cousine n'avait jamais oublié celui qu'elle considérait comme son fiancé, et cette fidélité ravit le jeune homme. Il tenta de se rapprocher de Clémence, de faire au passé de délicates allusions que celle-ci ne voulut pas comprendre. Henri insista : il y avait maintenant dans la petite fiancée si vite oubliée un double attrait, qui devait exercer une influence durable chez un homme plus âgé et rassis par les épreuves de la vie. Clémence n'était déjà plus une fillette et pas encore une femme : elle avait perdu les formes grêles de l'adolescence et, tout en conservant le charme de la très jeune fille qui se trouble et rougit sans savoir pourquoi, elle avait acquis en même temps le sérieux de la femme dont l'esprit s'est aiguisé par la souffrance et mûri dans la réflexion. On pouvait parler désormais devant elle de beaucoup de choses, sans craindre de ne pas être compris.

Henri devint très sérieusement épris et, lassé par l'existence qu'il menait à Paris, il ne manifesta plus qu'un désir : épouser Clémence et rester à N.

A son tour, aux paroles passionnées de son cousin, la jeune fille sentit de nouveau battre son cœur, et, pour mettre une barrière infranchissable entre sa faiblesse et son amour, elle lui laissa entendre qu'elle connaissait sa vie.

Mais Henri la rassura bien vite : « Ce n'était rien cela, et il ne fallait pas qu'elle en conçût l'ombre d'une jalousie. » Il lui expliqua alors avec mille restrictions, suivies de sous-entendus mystérieux, que l'entraînement irréfléchi qu'on éprouve pour certaines personnes ne ressemble pas du tout à la pure et sainte affection que vous fait ressentir celle qu'on estime et dont on veut faire sa femme. Il fut éloquent, persuasif et bien près de vaincre, si Clémence n'avait été arrêtée par la pensée de l'enfant. Elle lui en parla, croyant de sa part à un élan d'amour qui le pousserait à tout sacrifier pour elle; mais au souvenir de son fils, son sourire sceptique s'effaça, et l'éclat railleur de ses yeux s'éteint dans une lueur d'attendrissement, suivi d'un embarras subit, d'un court instant de réflexion : « On verrait, on pourrait le mettre en pension... Son père s'en chargerait peut-être... »

Clémence fut blessée jusqu'au fond de l'âme de voir qu'il ne l'aimait pas plus que tout : s'il eût abandonné la mère et l'enfant pour elle, elle eût peut-être été généreuse à son tour pour ce dernier; mais l'idée que « l'enfant » de « cette fille » partagerait plus tard avec les siens l'affection paternelle lui semblait odieuse.

Elle s'entêta alors dans un refus qui exaspéra encore l'amour d'Henri et que nulle supplication ne put vaincre. Elle alla jusqu'à feindre de ne plus l'aimer. Cependant, quand il partit désespéré, lui lançant un dernier adieu mouillé de larmes, tout son courage l'abandonna, et elle demeura anéantie, brisée comme un pauvre roseau trop longtemps secoué par l'orage.

. . . . . .

Deux ans plus tard, on apprit qu'Henri venait d'épouser sa maîtresse pour légitimer son enfant.

Les années se passèrent, les parents d'Henri moururent et la jeune fille cessa d'avoir de ses nouvelles. M. Desnoyer mourut à son tour, et Clémence resta seule dans sa grande maison, sans jamais vouloir se marier...

Elle arrangea son existence à sa fantaisie, comme une personne qui n'a pas à s'inquiéter des autres; — mais c'est justement cette sollicitude pour les autres qui rend la vie quotidienne légère et facile. Clémence, n'ayant à penser qu'à elle, fût devenue très égoïste, si elle ne s'était imposée un certain nombre des devoirs prescrits par la religion. Dès lors, sa vie se trouva remplie par la pratique d'une dévotion un peu étroite et par l'accomplissement de travaux longs et fastidieux.

Tout le poids des préjugés, des manies d'une petite ville de province, étouffés un instant par l'amour d'un homme intelligent, vinrent l'oppresser de nouveau; et comme elle n'était pas, après tout, une âme supé-

rieure, elle cessa, du moment où elle ne fut plus soutenue par le désir de se rendre digne d'Henri et de lui plaire, de s'occuper des choses de l'esprit. Elle divisa chacune de ses journées en un certain nombre de petites cases, remplies par des occupations de tout genre qu'elle se croyait forcée d'exécuter strictement : prières, charités, travaux domestiques et manuels, tout était prévu d'avance, et la seule distraction qu'elle s'accordât consistait à broder des ornements d'église. Elle était obligée souvent, pour que son ouvrage fût plus régulier, de compter la trame de la toile, fil par fil, et c'était dans cette préoccupation, qui eût été odieuse à toute organisation pensante, que s'écoulaient ses plus belles après-midi.

Elle considérait aussi la prière plutôt comme un devoir que comme une consolation, car elle n'était pas vraiment pieuse. Depuis le jour où elle avait vu s'effondrer son bonheur, un levain d'amertume s'était déposé en son âme, et y avait tué les instincts de douceur et d'humilité qui caractérisent les natures vraiment évangéliques. Jamais elle ne s'était avoué qu'elle avait immolé son avenir à son orgueil et à son ressentiment, et elle se considérait, au contraire, comme une victime. C'est alors qu'elle se crut dans l'obligation, pour continuer son rôle, de faire désormais montre des plus belles vertus chrétiennes. A la vérité, elle se rendait bien à l'église deux fois par jour pour y murmurer du bout des lèvres des prières, toujours les mêmes, mais elle n'avait pas ces élans de foi et d'adoration qui sont la consolation des êtres déshérités.

Elle menait la vie la plus mesquine du monde. Elle donnait tout son superflu aux pauvres, mais elle ne savait pas leur dire de ces paroles qui sont plus douces que le bienfait lui-même et mettent un baume sur le cœur des malheureux. Sa charité était glaciale, comme l'égoïsme chrétien qui nous fait tout supporter et nous priver de tout en vue de la récompense future.

Cependant, tout au fond de son être, brillait encore une petite lueur de tendresse, bien faible, à la vérité, et que la lourde monotonie du temps, qui marchait toujours, allait peut-être bientôt faire vaciller et disparaître. Quelquefois cette lueur se ravivait : à la vue de deux fiancés tendrement enlacés ou d'une famille unie qu'égayaient la présence de beaux enfants, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler les temps lointains et doux de son amour. Elle aussi avait été aimée ; elle eût pu être heureuse... être épouse et mère.

Ces moments d'épanchements de son cœur étaient rares et la faisaient cruellement souffrir après; car le souvenir d'Henri lui rappelait celui de sa maîtresse, et elle ne pouvait penser à l'un sans être obligée de maudire l'autre... Ainsi donc, de sa vie passée, deux seules choses subsistaient encore : son amour pour Henri, sa haine contre la maîtresse.

Clémence, au moment où commence ce récit, avait fini de relire ses lettres : elle restait perdue dans une rêverie douloureuse, tandis que le timbre un peu éloigné et adouci de la cloche se faisait entendre à la vieille église, annonçant le salut.

***

Clémence venait de sortir pour se rendre à l'église, et comme elle fermait lentement la porte de sa maison, elle entendit de grands cris auxquels elle ne fit d'abord pas attention, car c'était fête au village ce jour-là; mais soudain, une clameur plus violente que les autres lui fit brusquement tourner la tête, et elle aperçut, dans un nuage de poussière, un énorme chariot entraîné par le galop rapide de deux chevaux, qui accourait avec une vitesse désordonnée, sur un pauvre bébé tombé au milieu de la route. On voyait les efforts inutiles du charretier qui, debout, le corps penché en arrière, se cramponnait furieusement aux guides. Clémence devina l'horrible catastrophe et elle ferma involontairement les yeux. Cela ne dura pas une seconde, mais il y eut dans la foule un tel frémissement joyeux que la vieille fille regarda et ne s'étonna pas de voir l'enfant sur les bras d'un homme qui traversait le trottoir, tandis que le véhicule poursuivait sa course, rapidement, chargé des invectives et des menaces de la foule.

Clémence éprouva tout aussitôt un grand soulagement ; mais comme elle n'était pas curieuse de son naturel et que les souffrances des autres ne pouvaient l'émouvoir longtemps, elle se disposait à continuer sa route, quand l'homme qui venait de sauver l'enfant l'appela.

Il voyait bien que toutes les commères de la rue étaient trop occupées à se livrer aux longs commentaires inutiles qu'on fait toujours après l'événement, pour songer à la pauvre petite victime, dont il était cependant urgent d'examiner la blessure.

— Mademoiselle Desnoyer, lui dit-il, il faut que je voie dans quel état se trouve cette pauvre enfant.

Et, en même temps, il lui fit signe d'ouvrir sa porte.

Clémence reconnut le médecin du village, et elle revint sur ses pas : cinq minutes après, l'enfant était étendu sur le grand lit à baldaquin de Mlle Desnoyer, et la vieille fille écoutait distraitement le médecin, qui le déshabillait.

— C'est un enfant étranger au pays. Voyez donc, mademoiselle Desnoyer, il a un manteau de voyage... Pauvre petite, elle l'a échappée belle... Un peu plus le chariot lui passait sur le corps...

— Vous avez eu beaucoup de présence d'esprit et de courage, docteur, lui fit observer Clémence.

— Bah! tout autre à ma place en eût fait autant... Mais elle n'a rien du tout, cette petite, un simple évanouissement. C'est parfait; elle va bientôt revenir à elle. Maintenant, je vais me mettre à la recherche des parents; l'enfant se sera sans doute égarée pendant la fête... Ils doivent être joliment inquiets. Vous voudrez

bien rhabiller cette enfant, mademoiselle, je reviens de suite.

Clémence s'approcha de la petite fille d'assez mauvaise grâce: il lui déplaisait fort d'être dérangée dans ses habitudes et surtout de manquer le « salut » auquel elle assistait tous les soirs. Tout en essayant très maladroitement de passer les bas de l'enfant, elle l'examinait. La petite fille pouvait avoir trois ou quatre ans ; son mignon visage tout pâle était entouré de longs cheveux blonds, coupés en carré sur le front et retombant derrière la tête en longues boucles. A la vue de ce joli petit corps si frêle, la vieille fille ne put se défendre d'un mouvement de terreur, en songeant que les lourdes roues du chariot auraient écrasé ses membres si délicats. Elle en ressentait, malgré elle, une sorte de pitié qui, triomphant de son égoïsme, amollissait son cœur, et se traduisait par des mouvements très doux dans la toilette du bébé.

Elle voulut le soulever pour lui passer son pantalon, mais le petit corps inerte retomba sur ses bras dans le plus gracieux abandon. Clémence resta alors immobile, craignant, dans son inhabileté, de lui causer une souffrance, et elle contempla de nouveau longuement la petite fille. Jamais elle n'avait vu de bébés déshabillés, ou en tout cas elle ne s'était point souciée de les regarder, car on se console plus aisément de ne pas posséder une chose en affectant de la traiter avec dédain. C'est ainsi qu'elle avait persuadé aux autres et à elle-même qu'elle n'aimait pas les enfants. Maintenant qu'elle en sentait un à sa discrétion, couché dans ses bras, elle ne se souvenait plus de ses anciennes préventions, et elle en arrivait à s'imaginer qu'il lui appartenait. — Ce fut pour elle une sensation passagère, mais très douce, qui la rendit presque tendre pour ce pauvre enfant. Dès lors, elle fut aussi adroite qu'une jeune mère, au lendemain de la naissance de son premier né, et elle continua d'habiller la petite fille sans presque la toucher: désormais, elle allait lentement, très lentement, moins peut-être par crainte de faire mal à l'enfant que par désir de prolonger plus longtemps sa toilette.

Ce long évanouissement finit par l'inquiéter : elle se pencha sur la petite fille et sentit un léger souffle. Le bébé fit un mouvement, ouvrit un œil et promenant un regard étonné sur la chambre, dit :

— Maman !

En même temps, ses yeux tombèrent sur Clémence, dont le visage avait déjà repris son expression glaciale, et elle s'écria :

— Oh ! vous n'êtes pas maman, vous !

Cette simple phrase avait été prononcée de telle façon que la vieille fille en ressentit une grande amertume. Elle s'éloigna brusquement de l'enfant, qui était déjà retombée dans une demi-somnolence.

Le plaisir, un peu naïf, dont elle jouissait un instant auparavant, avait fui bien loin d'elle; jamais peut-être elle n'avait senti si profondément l'isolement dans lequel elle vivait.

Elle se disait que son visage ne plaisait pas aux enfants parce qu'étant restée vieille fille et vivant seule, elle avait perdu l'habitude de sourire, et, à la vue de ce beau bébé, elle songea à Henri et un regret lui mordit le cœur. Ce n'était peut être plus l'amour ni l'amoureux qu'elle regrettait maintenant...

*
* *

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement et le médecin entra suivi d'une religieuse, qui portait le vêtement gris des sœurs de charité.

— La voilà, ma sœur, dit le docteur, en désignant le bébé étendu sur le lit.

— Dieu soit loué, c'est bien elle, s'écria la religieuse, en s'approchant de la petite fille.

Et pour répondre à l'interrogation muette de Clémence, elle continua :

— J'avais égaré cette enfant au milieu de la foule, qui encombrait la grande place, et je la cherchais partout, quand j'ai eu le bonheur de rencontrer M. le docteur... Maintenant, je vais m'occuper de trouver la personne chez qui je devais la conduire ; mais vous la connaissez peut-être : c'est Mlle Desnoyer ?... Clémence Desnoyer ?...

Clémence s'avança un peu intriguée :

— Je suis précisément Mlle Desnoyer, ma sœur, dit-elle.

Devant cette déclaration, la sœur regarda alternativement Clémence et le docteur. Celui-ci comprit, salua et se retira.

— Vous pouvez parler, maintenant, ma sœur, dit Clémence.

— Mademoiselle, commença doucement la religieuse, je vais vous entretenir de personnes que vous avez perdues de vue depuis bien longtemps, sinon oubliées...

— Je vous en prie, ma sœur, dit Clémence, continuez.

La religieuse poursuivit alors sans autre préambule :

— Vous souvenez-vous, mademoiselle, de votre cousin M. Henri Maubert?...

En entendant ces paroles, tout le sang de Clémence afflua à son cœur; elle put à peine dominer son émotion pour répondre un oui étouffé.

— Vous savez que M. Maubert s'était marié à Paris, il y a à peu près dix-huit ans... Cette union n'a pas été heureuse, mademoiselle...

Le visage de Clémence avait perdu depuis un instant l'expression d'aménité dont il était toujours revêtu, quand elle parlait aux personnes portant l'habit religieux, et sa physionomie s'était soudain tellement durcie, que la sœur continua un peu plus timidement :

— Les malheureux époux perdirent successivement leurs deux enfants, et ils n'élevèrent qu'à grand'peine une petite fille qui naquit ensuite, il y a quatre ans passés... M. Maubert n'a d'ailleurs pas joui longtemps du bonheur que lui procurait son enfant. Il est mort l'année dernière.

Clémence se leva brusquement, puis retomba sur sa chaise comme une masse... Les pensées les plus tumultueuses bouleversaient son esprit... Mort, il était mort, celui qu'elle avait tant aimé! Son corps glacé reposait depuis un an déjà dans la terre humide!...

Devant l'émotion de son interlocutrice, la religieuse s'était arrêtée; maintenant elle reprenait d'une voix très douce et à peine distincte :

— Sa femme ne lui survécut pas bien longtemps... Et à présent, ajouta-t-elle, en désignant l'enfant étendue sur le lit, cette pauvre petite est orpheline!... Elle n'a aucune fortune. Vous êtes sa seule parente, mademoiselle; sa mère a désiré bien vivement que vous vous chargiez d'elle. Si non, elle n'aura d'autre refuge qu'un orphelinat!...

Clémence croyait rêver. Comment cette femme avait eu l'impudence de penser qu'elle accueillerait son enfant!... Elle répondit d'une voix glaciale :

— Eh bien, qu'elle entre dans un orphelinat; la fille de l'ancienne maîtresse de M. Maubert (et ici sa voix s'altéra un peu) ne m'est rien.

Et elle souligna ces paroles d'un geste impérieux désignant l'enfant, qui continuait à sommeiller, la bouche entr'ouverte par un sourire.

La religieuse s'attendait sans doute à quelque chose de semblable, car elle ne se découragea pas. Depuis un instant, elle examinait les images représentant des sujets de piété qui garnissaient les murs, le Christ accroché au-dessus du lit et orné d'un rameau de buis béni :

— Mademoiselle, dit-elle en se levant, vous réfléchirez encore. Vous lirez cette lettre, qui modifiera sans doute votre décision. Quels que soient les torts qu'on ait eus envers vous, vous les oublierez, j'en suis convaincue, à cause de cette pauvre petite orpheline et parce que vous êtes chrétienne.

Et sur cette très douce parole, elle déposa une lettre sur la table et sortit.

Mais Clémence ne songeait déjà plus à l'enfant; sa pensée était ramenée violemment à son fiancé, et son âme s'absorbait dans une douleur infinie. Son pauvre Henri, si bon, si généreux, qui lui murmurait à l'oreille des paroles comme elle n'en avait jamais entendues depuis! Et à ce moment toutes les scènes heureuses de son amour se déroulaient devant ses yeux pour lui faire paraître plus douloureux encore le moment présent. Cela avait été bien court, et maintenant c'était fini, fini, elle ne pourrait jamais plus l'embrasser, lui dire qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer! Et la douleur atroce, aiguë qui vous étreint toujours devant l'irréparable, tenaillait son cœur... Oh! que cet amour rétrospectif lui semblait beau à présent! Elle se sentait des besoins de tendresse infinis, comme aux beaux jours de sa jeunesse. Mais le néant, la tombe étaient là pour glacer ces élans... Ses yeux tombèrent alors sur l'enfant, toujours endormie! Dominée par un besoin pressant d'aimer quelque chose d'Henri, elle s'était baissée, et, sans qu'elle s'en rendît compte, ses lèvres effleuraient le front du bébé. Puis au contact de cette peau fraîche, elle se redressa brusquement : elle n'y songeait donc plus! Mais c'était aussi son enfant, à elle, à cette femme; c'était leur enfant à tous les deux... Et la malheureuse répétait machinalement cette phrase qui avivait sa jalousie. De nouveau son attendrissement disparaissait devant la haine qu'elle ressentait toujours contre la maîtresse d'Henri. Non, elle n'en voulait pas de cette enfant, elle n'en voulait pas!

Mais ses yeux tombèrent sur la lettre que la religieuse avait déposée sur la table; elle la prit, rompit le cachet et lut les lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« Vous êtes la dernière personne à laquelle je devrais oser écrire, et cependant je m'adresse à vous avec confiance. Vous devez me haïr, mademoiselle, car j'ai été un obstacle à votre bonheur; mais, hélas! j'ai souffert cruellement aussi à cause de vous et vous êtes bien vengée.

« Après votre refus d'épouser Henri, il attendit deux grandes années, espérant sans doute que vous reviendriez sur votre décision. Ce fut au bout de ce temps seulement que notre mariage eut lieu, Henri voulant légitimer l'enfant qu'il aimait tendrement. Je fus bien heureuse, à l'idée d'une réhabilitation que j'avais peut-être d'ailleurs méritée, mais que je n'osais espérer. Ma joie devait être être courte.

« Une fois mariés, les différences d'éducation, dont Henri n'avait pas paru s'apercevoir jusqu'alors, s'accusèrent bien nettement, et il commença à me faire de continuels reproches sur toutes choses. Il avait toujours été vif et emporté; mais naguère il rachetait ses torts en les avouant avec une spontanéité charmante. Après notre mariage, il cessa d'en avoir; moi seulement étais toujours coupable. Et, si je me révoltais, il s'ensuivait des scènes atroces, auxquelles il semblait prendre un âpre plaisir. Toutes les raisons que ses amis lui donnaient dans le temps pour le détourner d'une union avec moi se représentaient à son esprit, et il me les répétait avec une exactitude si scrupuleuse qu'on aurait pu croire qu'il venait de les découvrir à l'instant même. Auparavant, ces arguments l'irritaient et l'affermissaient plutôt dans sa résolution, car il obéissait à une tendance particulière de son caractère, qui le poussait à vouloir toujours paraître son maître. Il avait d'ailleurs la conviction bien arrêtée d'accomplir un devoir;

mais s'il était trop généreux pour reculer devant une obligation, il n'avait pas assez de fermeté pour en supporter jusqu'au bout toutes les conséquences.

« Néanmoins, à cette époque, rien ne vint troubler ma sérénité, car j'ignorais les projets qu'il avait eus sur vous. Je crus donc par la suite que son humeur devenait plus sombre, et je redoublais de prévenances qui l'irritaient davantage encore. Une fois je le surpris contemplant votre portrait, relisant vos lettres et, à ce moment, je compris que ce n'était pas son caractère qui avait changé, mais son cœur : Il ne m'aimait plus et vous aviez tout son amour... Dès lors il cessa de dissimuler sa préoccupation. Quand ses yeux perdus dans le vague avaient une douceur infinie, c'est qu'il songeait à la blonde fiancée dont j'avais vu l'image, et si, par hasard, jalouse, je tentais de le ramener à l'heure présente, sa physionomie revêtait aussitôt son expression glaciale... Je ne pouvais donc l'avoir heureux que lorsque sa pensée vous appartenait...

« A chaque instant c'étaient de nouvelles déceptions, qui m'éloignaient plus que les années elles-mêmes du temps où j'avais eu un peu de son affection. Un jour, en rangeant un tiroir, il y trouva quelques fleurs et les lettres que nous avions échangées autrefois; il me dit alors d'un ton lassé :

« — Il faudra brûler toutes ces « choses inutiles... »

« Et pendant ce temps il cachait les vôtres avec un soin jaloux, les relisant avec amour...

« Il n'y eut bientôt plus entre nous une seule pensée commune, car je n'osais presque pas lui parler. Je lui cachais mes larmes; mais l'idée que je pouvais être malheureuse l'exaspérait encore, et il cherchait alors à me trouver plus coupable pour ne pas être obligé de s'attendrir en me plaignant

« Nos deux enfants, qu'il aimait tendrement, moururent l'un après l'autre, et son humeur devint encore plus sombre. Cette petite fille fut le dernier rayon de joie sur une vie que ma présence empoisonnait. Il s'éloignait parfois des journées entières et, quand il rentrait, j'étais étreinte d'une telle impression d'angoisse en entendant le grincement de la clef dans la serrure que, pendant un instant, les battements de mon cœur s'arrêtaient. Je prenais alors mon enfant sur mes genoux et, lui recommandant de ne pas faire de bruit, nous restions collées l'une contre l'autre, dissimulées dans un coin de la chambre que la lampe n'éclairait pas... Bien souvent j'eus la tentation de nous enfuir au loin, mais l'idée de l'enfant me retenait; elle le retenait, lui aussi, je le devinais quelquefois à l'éclat froid de ses yeux, et nous restions ensemble comme deux forçats rivés à la même chaîne. J'aurais bien voulu mourir la première, mais ce fut lui qui s'en alla, et je n'eus même pas la consolation d'adoucir ses dernières années par ma tendresse : mon affection lui était à charge, et les remèdes présentés par ma main lui semblaient plus amers.

« Je n'avais point cessé de l'aimer, et après lui je traînais une vie désolée. J'avais été trop longtemps annihilée pour avoir du courage et de l'énergie. J'aurais voulu vivre pour ma fille, mais la maladie m'empêchera, je le sens bien, d'accomplir jusqu'au bout cette tâche douce et sacrée.

« Je fais ce qu'aurait fait Henri s'il m'avait survécu, convaincue que vous ne repousserez pas la fille de celui que vous avez aimé... Je me sens bien faible aujourd'hui, et elle est là insouciante et gaie, me déchirant le cœur chaque fois qu'elle me dit « Maman ». Dans quelques jours, elle sera peut-être seule au monde!...

« Oh! mademoiselle, pitié, pitié pour l'enfant d'Henri! Qu'elle n'aille pas dans un orphelinat! Soyez la seconde mère de la fille de votre fiancé... Regardez le petit médaillon qu'elle porte au cou ou plutôt consultez votre cœur, on dit qu'elle ressemble à son père... »

***

Clémence devina plutôt qu'elle ne lut ces dernières lignes d'une écriture tremblée et à moitié effacées sous des traces de larmes.

Elle avait maintenant la gorge serrée par une émotion poignante, à l'idée des tortures de cette malheureuse femme, en même temps que son âme était inondée d'une douce joie en apprenant l'amour éternel d'Henri...

Ses longues souffrances étaient oubliées : c'était en vérité peu de chose à côté du bonheur dont elle jouissait en ce moment. Et elle ressentait cet apaisement profond qui se fait en vous quand, après avoir longtemps détesté et haï, on pardonne enfin, la cause de votre douleur disparaissant... N'avait-elle pas d'ailleurs été la plus heureuse, la fleur exquise de son amour reposait encore dans son cœur, parée de ses plus douces illusions?... tandis que la femme d'Henri avait vu s'effeuiller les siennes une à une sous l'indifférence et le détachement de son mari... Peut-être si Clémence avait épousé son fiancé, celui-ci se fût-il aperçu de beaucoup de défauts auxquels il n'avait pas pris garde et qui, d'ailleurs, lui avaient paru charmants alors. N'était-elle pas gauche, timide, remplie de préjugés? Elle aurait souffert de ses reproches, et cet amour, si grand au début, se fût vite amoindri, usé, épuisé sous les tracasseries et les amertumes de la vie quotidienne. Ainsi donc, après dix-huit ans de mariage, au lieu de se sentir doucement émue à la lecture de ses lettres d'amour, elle les eût peut-être parcourues d'un regard sceptique... si toutefois elles avaient encore existé!...

Interrogeant alors son cœur et faisant un retour sur son existence passée, elle se demanda si elle aurait eu le courage et la résignation de sa rivale. Dans son orgueil, elle s'était imaginée jusqu'à cet instant que sa vie avait été celle d'une sainte; mais maintenant elle se

rendait compte que si il y a une sorte de grandeur dans l'accomplissement journalier d'un devoir sévère qu'on s'est imposé, du moins rien là-dedans ne peut blesser votre fierté; tandis que la malheureuse femme d'Henri avait constamment souffert par la faute d'un autre, et pas une plainte ne s'était exhalée de son âme! Oh! oui, la *fille perdue*, comme elle se plaisait à l'appeler dans le temps, avait été plus généreuse que la virginale enfant chez qui l'orgueil avait triomphé de l'amour!

Quelles tortures morales n'avait-elle pas dû endurer avant de se décider à faire à sa rivale l'aveu que son mari l'avait toujours aimée!... Elle n'aurait certainement pas eu ce courage, elle...

C'est qu'elle était *mère!* Elle avait connu des joies dont, un instant avant, Clémence appréciait la douceur... Et là était désormais le seul point sombre dans le passé de la vieille fille, la seule lacune dans le présent : elle pouvait adopter cette petite, mais elle ne serait jamais la sienne...

Elle s'approcha alors de l'enfant pour prendre le médaillon dont on parlait dans la lettre. Elle l'ouvrit et contempla longuement le visage d'Henri. Elle le reconnaissait bien, et cependant ce n'était plus le doux fiancé, à la physionomie aimable et enjouée, qu'elle avait tant aimé. Sur ses traits, très vieillis, se lisait une expression amère et douloureuse qui faisait peine à voir.

Elle les compara avec ceux du bébé et elle les retrouva tous, mais tout petits et mignons, enjolivés encore par cette fraîcheur exquise, qui est un des plus grands charmes de l'enfance.

A ce moment la petite fille s'éveillait; elle regarda le médaillon et dit :

— C'est papa et puis maman.

Eh! quoi, ce médaillon renfermait le portrait de la femme d'Henri?

Clémence, prise d'une curiosité un peu inquiète, se hâta d'ouvrir le second compartiment; mais elle ne vit rien que quelques traces de peinture : le portrait avait dû être gratté, car on apercevait encore de larges éraillures sur l'or.

— Maman n'y est plus! s'écria la petite fille.

Clémence songea alors que, par un sentiment de délicatesse exquise, elle avait sans doute effacé son portrait, afin que l'ancienne fiancée d'Henri ne vît plus dans cette enfant que la fille de celui-ci...

Ainsi elle s'était privée de la joie de laisser un souvenir d'elle à son enfant : plus rien désormais ne rappellerait à celle-ci la mémoire de sa mère!... Ses yeux se mouillèrent alors et des larmes de pitié tombèrent à la place des traits disparus de sa rivale. Le visage de la vieille fille exprimait en ce moment une douceur communicative, une bonté qui mettait dans ses yeux et dans le coin de ses lèvres quelque chose de cette tendre expression maternelle que l'enfant se rappelait bien. Le bébé en fut soudain très attendri et, ne sachant comment la consoler, lui dit :

— Ne pleure plus; tu ressembles presque à maman maintenant.

Cette parole qui, une heure avant, l'eût frappée comme une injure, lui fut en ce moment aussi douce qu'un bienfait : la morte était une martyre, et elle éprouvait maintenant pour elle autant de pitié qu'elle avait ressenti de haine autrefois... Elle voulait désormais avoir de vrais sentiments maternels pour l'enfant qu'on lui avait léguée...

— Embrasse-moi, je t'en prie, dit-elle à la petite fille, je serai ta maman.

Deux bras se nouèrent à son cou, et elle sentit sur ses joues les lèvres fraîches du bébé. Elle le serra contre sa poitrine, et la douce chaleur de ce petit corps pénétrant jusqu'à son cœur lui causa une sensation exquise, point encore éprouvée, qui éveilla lentement en son être quelque chose de cette tendresse maternelle qui sommeille au cœur de toutes les femmes. Elle comprit alors qu'il existe une affection plus puissante encore que l'amour, qui au lieu de troubler calme et repose. Et cette affection-là, qui avait consolé la pauvre femme d'Henri de toutes ses misères, allait lui procurer, à elle aussi, le seul bonheur possible... peut-être... ici-bas.

A ce moment la religieuse entrait, et son regard, tournant dans la chambre déjà demi-obscure, fut tout de suite arrêté par la masse du haut lit; elle distingua, se détachant sur la blancheur éblouissante du couvre-pied, la forme un peu sombre de la vieille femme et la gracieuse silhouette de l'enfant qui l'enlaçait.

Elle sourit et, sans faire un pas de plus, sortit en tirant doucement la porte derrière elle.

JEAN DE ROCHEDOLE.

LES FEMMES D'ÉMILE AUGIER

Études sur son œuvre (1).

Les mères sont nombreuses dans l'œuvre d'Émile Augier. Il n'en pouvait être autrement dans un théâtre élevé à la gloire de la famille. Leurs travers et leurs préjugés y sont tracés d'une main plus discrète que jamais; mais à larges et belles touches l'auteur a représenté l'amour maternel, capable d'héroïsme et de dévouement, qui est le meilleur titre de la femme au respect et à l'admiration.

Elles ont des physionomies très distinctes; mais presque toutes valent également par le cœur. Je laisse

(1) *Émile Augier*, par Hippolyte Parigot. — 1 vol. in-8°, 241 pages, qui paraîtra prochainement à la librairie Lecène et Oudin.

de côté la marquise de Grandchamp, qui brusque trop volontiers la timidité de Philiberte; Mme Bernier, d'un *Beau Mariage*, qui par faiblesse pour sa fille heurte la respectable fierté de son gendre; Mme Maréchal, qui est une Gabrielle sur le retour; et cette margrave de la *Pierre de Touche*, qui m'a l'air d'avoir assez sottement élevé son enfant, avec une autorité plus hautaine qu'éclairée : « Bleu de ciel ou bleu de Prusse, vous ferez ce que je jugerai convenable. Vous avez assez d'esprit, Dorothée, pour savoir que vous n'en avez pas (1). » Celles-là sont plutôt des belles-mères, c'est-à-dire le type devenu classique de ces femmes qui ne sont ni belles ni mères. Je rappelle aussi, et pour mémoire, Mme Fourchambault, à qui l'office maternel ne sert que de parade et d'attitude; son égoïsme y trouve son compte : elle est moins une mère attendrie qu'une épouse incommode et récriminante, ce que les Latins appelaient la *matrone* « dotée et aboyeuse ». C'est l'exception dans le théâtre d'Émile Augier. A côté de Mme Fourchambault, voyez Mme Bernard. Celle-ci est une mère. Elle représente le dévouement, l'autorité respectée et capable de toutes les tendresses, l'amour maternel, enfin, qui est tout cela en même temps, sans éclat et sans effort.

Noble femme, qui consacre sa vie à racheter un égarement de jeunesse, et après s'être tout entière attachée à la fortune de son fils, à la fois son orgueil et sa honte, caressé l'espoir de sa vieillesse et le souvenir vivant de sa faute, l'oblige à sauver l'homme qui l'a trompée, elle, qui l'a abandonné, lui, et à reconnaître enfin ce père, qui n'a pas eu le courage de légitimer son enfant : « Il le faut, je le veux, tu le dois (2) ! » s'écrie-t-elle en se levant de toute sa hauteur, puisant la force et l'autorité jusque dans l'aveu de son infortune et de son erreur. Mais, dès que l'honorabilité du père, même parjure et marié ailleurs, est en question, c'est aussi la dignité du fils, même abandonné, même oublié, qui est en jeu! Est-ce qu'une mère se résout à cela? Est-ce que cet homme n'est pas le père de son enfant? Est-ce que cet enfant de son âme et de sa chair n'est pas tout pour elle? Est-ce que l'honneur de ce fils peut courir des hasards avec celui de ce père encore innomé? Est-il enfin pour cette femme un sacrifice trop coûteux à sa fierté dès longtemps blessée, une souffrance trop cruelle à son cœur meurtri, pourvu que d'un aveu, si pénible qu'il soit, elle pare à une autre déchéance, qui, atteignant même indirectement son fils, serait cette fois pire que la sienne propre? Les beaux sentiments! Et puisés aux sources vives de l'humanité! Qu'Émile Augier a eu raison d'exalter l'humilité vaillante de ces mères qui honorent la femme et pour qui l'héroïsme est une accoutumance! Oui, il excelle à la peinture de cette sainteté douloureuse et modeste, de cette passion qui se concentre dans le souvenir et s'efforce à la réparation. De tels caractères sont le plus beau plaidoyer qu'un auteur puisse faire en faveur de la famille. Émile Augier l'a fait avec plus de sensibilité vraie que d'éloquence et d'éclat.

Nous avons vu ailleurs les luttes que soutient Mme Caverlet et avec quelle courageuse résignation elle en triomphe dès que l'avenir de ses enfants l'exige. Cette figure, si touchante pourtant, m'émeut moins encore que celle d'une vieille paysanne, en bonnet rond, en robe de toile, qui se dissimule et s'efface, et dont je veux forcer la réserve, au risque de troubler sa contenance. Ah! la bonne vieille! La digne femme que Mme Guérin! Qu'elle a une belle âme de mère, cette ménagère timide, qui fait fonction de domestique parce que la domestique ne fait pas fonction de servante, qui a des recettes pour le soufflé, qui est humble, prévenante, trottant menu, passant à la dérobée, et qui sent en elle quelque chose de grand, de démesuré, d'inattaquable : l'amour de son fils, le commandant, le colonel! Pour lui elle souffre en silence le hautain mépris de M. Guérin, les privautés de Françoise, et tout, enfin : tout, ce qui n'est rien auprès du sentiment qui la console et la récompense largement! Elle respecte son mari par réverbération, si j'ose dire, parce qu'il est le père de son grand homme! Elle supporte de l'époux autoritaire et ingrat mille avances, avec une conscience disciplinée, par déférence pour son officier, son supérieur, qui est aussi celui de M. Guérin. L'amour de ce fils, c'est son orgueil et sa force intimes. Au reste, elle est si timide et réservée, qu'il faut lui faire violence pour l'isoler et l'analyser un moment. Mais prenez garde qu'un caractère comme celui-là est plus moral et plus vrai dans sa simple tendresse que plus d'une héroïne raisonneuse de nos drames lyriques ou logiques.

GUÉRIN.

Eh bien, madame Guérin, je t'y prends encore à faire fonction de domestique.

MADAME GUÉRIN

Mais, mon ami, Françoise est si paresseuse.

GUÉRIN.

Toujours Françoise!... C'est la faute à Voltaire! C'est la faute à Rousseau! S'il ne suffit pas d'une servante, prends-en une seconde, mais ne tracasse pas cette fille, qui est la nièce de Brénu.

MADAME GUÉRIN.

Je la tracasse? Je fais sa besogne!

GUÉRIN.

C'était donc bien pressé?

MADAME GUÉRIN.

Dame, tu attends du monde...

GUÉRIN, *tirant une clef de sa poche et la lui donnant.*

Passe pour cette fois. Mais n'y revenez plus, et souvenez-vous que la femme de César ne doit pas épousseter les meubles. Ne cherche pas à comprendre, va, ce n'est pas ton affaire.

(1) *La Pierre de touche*, II, III. — Calmann Lévy, éditeur.
(2) *Les Fourchambault*, II, VIII. — Calmann Lévy, éditeur.

MADAME GUÉRIN.

Je sais bien que je suis une bête, et que tu as en moi une pauvre compagne; c'est pourquoi je cherche à me rendre utile d'une autre façon.

GUÉRIN.

C'est bien!... Tu t'es rendue suffisamment utile en me donnant un fils. Le sage ne demande rien de plus à une femme.

MADAME GUÉRIN.

Que Dieu a été bon de m'accorder un mari comme toi et un fils comme lui!

GUÉRIN.

Ta, ta, ta, ton fils! Ne dirait-on pas? Ce n'est pas un génie non plus, ma mère?

MADAME GUÉRIN.

Pas un génie! Colonel à trente-trois ans!

GUÉRIN.

D'abord il n'est que lieutenant-colonel.

MADAME GUÉRIN.

Mais tu sais bien qu'en parlant à un lieutenant-colonel on dit : colonel (1).

Ah! la bonne, la bonne vieille! Voyez-vous comme elle se redresse en parlant du colonel, et comme elle serait tentée d'approcher sa main de sa coiffe pour saluer M. Guérin militairement? Au moment où elle apprend qu'il va revenir, ce fils, la voilà toute bouleversée : « Ah! il a eu raison, dit-elle, de me faire prévenir! Si je l'avais vu là, tout à coup, devant moi, je crois que j'aurais eu une suffocation ? » Il est là; elle va pour l'embrasser; et elle s'arrête avec terreur. Elle a découvert au front une cicatrice, inaperçue des autres. Elle a de bons yeux, Mme Guérin, des yeux de maman. Et elle rit, et elle pleure, réjouie par son fils, rabrouée par son mari. Mais elle est trempée à toute épreuve. Louis s'est laissé prendre à l'élégante coquetterie de la châtelaine voisine, Mme Lecoutellier. Encouragé tout d'abord, il est bientôt rebuté. Mme Guérin a tout appris : elle n'a pu supporter l'idée d'un chagrin ou d'un affront pour ce fils tant aimé; elle n'a pu voir sans frémir le spectacle du colonel rentrant pâle, jetant son chapeau, cachant son visage dans ses mains, pendant que de grosses larmes coulaient entre ses doigts. Elle a pensé tout de suite, la chère femme, que c'était la mère qui faisait tort au fils, et que la paysanne éloignait la grande dame; elle a pris aussitôt sa résolution, et elle va trouver celle qui fait pleurer Louis. Jusqu'ici elle a vécu dans la soumission; elle est toute prête au sacrifice.

MADAME GUÉRIN.

C'est vrai, madame; vous ne pouvez pas être la belle-fille d'une pauvre paysanne comme moi.

CÉCILE.

Je ne dis pas cela, madame.

(1) *Maître Guérin*, II, I. — Édition Calmann Lévy.
(2) *Ibid.*, II, IX.

MADAME GUÉRIN.

Oh! dites-le. Je ne m'en offenserai pas. Je sais bien que je n'ai pas les manières du monde, et je suis trop vieille et trop bornée pour les prendre; vous auriez à chaque instant à rougir de moi. C'est tout simple, je ne vous en veux pas: je n'en veux qu'à moi-même de ne pas être la mère qu'il faudrait à un homme comme mon fils... Vous emmènerez mon fils à Paris; je ne le suivrai pas, ne craignez rien. Je resterai dans mon coin de province, et, l'été, si cela vous gêne de m'avoir trop près de votre château... j'ai une métairie de mon père à vingt lieues d'ici, j'irai m'y installer pour faire valoir; vous direz à vos invités : Ma belle-mère est à sa terre de Frémineau... c'est le nom de la métairie.

CÉCILE.

Je ne veux pas vous séparer de votre fils.

MADAME GUÉRIN.

Que m'importe, s'il est plus heureux sans moi? Je n'ai pas besoin qu'il soit là pour le voir : je n'ai qu'à fermer les yeux (1).

Cette paysanne, qui est une mère, a dans son dévouement l'instinct de toutes les délicatesses. Se sacrifier est peu; il faut encore que le sacrifice soit acceptable et même séduisant pour la coquette Mme Lecoutellier. Non seulement Mme Guérin consent à disparaître sans bruit, sans que personne sans doute; mais elle imagine un alibi qui est une ingénieuse concession à ce monde qui la regarderait en pitié. Oui, la métairie de Frémineau est une trouvaille, une attention raffinée de la mère aux abois. Frémineau, cela n'écorche pas trop les oreilles; elle vivra dans sa métairie, et on la croira dans sa terre. Vous direz : Mme Guérin est dans sa terre de Frémineau. Sainte femme! C'est tout simplement un trait de génie, qu'elle a rencontré sans effort au fond de son cœur. Si elle est capable de courage pour assurer une union, qui ne lui sourit guère, vous pensez qu'elle ferait plus encore, s'il s'agissait d'un mariage qu'elle a désiré. En effet, lorsque Louis a reconnu son erreur, lorsqu'il a découvert et déjoué les menées équivoques de maître Guérin, lorsque enfin il a refusé la main de Cécile pour demander celle de la douce Féraucin, et qu'il est ruiné, déshérité, et chassé, alors elle se redresse fièrement sous la menace, et d'un seul mot révèle tous les affronts dévorés et la force de cet amour maternel, qu'elle renfermait précieusement, et qui était sa dignité :

Oui, monsieur, dit-elle, à maître Guérin, nous avons un compte à régler. Voilà trente-cinq ans que je courbe la tête devant vous, je la relève enfin... Je dis que je suis lasse d'être votre souffre-douleurs. J'ai tout supporté sans me plaindre, même des outrages que vous croyiez secrets... J'avais un respect superstitieux pour le père de mon fils; je ne vous séparais pas de mon fils dans ma tendresse et dans mon admiration. Aujourd'hui, je vous ai jugé (2).

(1) *Maître Guérin*, III, IX.
(2) *Maître Guérin*, V, IX.

Et elle se retire droite sous l'œil qui jadis la courbait d'un regard, fière au bras de son fils en grand uniforme, qui est tout pour elle, et sans qui tout ne lui est rien. Car c'est la propre beauté de ces passions muettes, qu'elles apparaissent dans toute leur grandeur dès qu'elles cessent de se contraindre. C'est aussi un rare mérite chez un écrivain que de deviner ces caractères et de les mettre en leur vrai jour, avec une délicatesse de sentiment et d'expression qui les effleure sans les effaroucher. Ah! la bonne, l'excellente bonne vieille que Mme Guérin!

Cette touche discrète est si bien dans le jeu d'Émile Augier qu'à plusieurs reprises il a esquissé des caractères d'époux et d'épouse dont le cœur n'a pas une ride, et qui se reposent du sentiment de l'amour sur celui d'une douce et réciproque affection. Il se plaît à peindre le crépuscule de l'amour, aussi volontiers, et plus même, que les ardeurs des midis rayonnants. Faut-il rappeler le marquis et la marquise de Puygiron, si respectueusement tendres l'un pour l'autre, et qui confondent leurs souvenirs en une mutuelle vénération? Devant la compagnie, ils ont une dignité souriante, et qui se réserve; ils s'appellent marquis et marquise, se donnant du vous comme Oreste à Pylade, jusqu'au prochain détour du chemin, qui les isole dans la vie, et leur permet de se tutoyer affectueusement (1).

Faut-il citer aussi le comte et la comtesse de Thommeray, plus jeunes, dont les caractères sont à peine indiqués, et qui laissent une vive impression de tendresse douce et sereine? Plus jeunes encore, les époux étroitement unis s'appellent Hubert et Mathilde (2), tous deux sains de cœur comme d'esprit, qui s'abandonnent à l'amour comme à la vie, répandant autour d'eux un parfum de bonheur loyal, sans mélange ni raffinement. Leur passion n'est ni compliquée, ni mystérieuse, ni exaltée. Ils mettent dans leur amour le bon sens et la bonne foi de la bonne nature. Moi, dit Hubert,

> . . . Moi, je passe mes journées
> A la fraîche senteur des terres retournées.
> Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
> Des puissances d'en bas je m'inquiète peu :
> Toute servilité de mon âme est exclue,
> Et mes blés mûriront sans que je les salue.
> Comment le temps charmé passe-t-il? Je ne sais!
> Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
> Je rapporte à ma femme heureuse et souriante
> La fatigue des champs saine et fortifiante.
> Et, riche le matin, le soir plus riche encor
> Sur mon frais oreiller j'admire mon trésor (3).

Mais cet amour si simple et si sincère n'est-il pas un peu trop raisonnable ou artificiel? Et, en particulier, les jeunes femmes, les épouses de ce théâtre sont-elles des caractères vrais ou mêmes vraisemblables? Est-ce donc ainsi qu'on aime? Avec cette rectitude et presque cette exactitude digne des soins du ménage? Ces femmes sont-elles des femmes? Ou ne sont-ce pas plutôt des idées abstraites, des maximes de la vie domestique, coiffées, avenantes, relevées de falbalas, de petits amours de salle à manger, ou des jouets articulés et brevetés avec la garantie de la raison pratique et de la saine morale? Gabrielle, Antoinette, Camille (2) ont-elles connu l'amour? Les romantiques n'en veulent point convenir: « — Vous voyez bien, disent-ils, qu'elles s'y essayent trop prudemment.

« Vit-on jamais passion si prosaïque, ou lyrisme si bourgeois? Que dites-vous? Passion? Elles s'engagent avec infiniment de sagesse dans une manière de sentiment, où entre un peu d'orgueil et de jalousie, avec un goût pour la ligne droite et l'existence régulière, qui ne les mènera jamais à aimer d'amour. Elles surveillent leur cœur, et l'écument, comme leur pot. » — Il est vrai que les naturalistes sont venus, qui ont crié de toutes leurs forces : — « La femme qui aime d'un amour reposé ou fier, qui mêle à ce sentiment celui du devoir modestement accompli, tout cela est de pure convention ; et la nature ne s'accommode point de cette poésie, si séduisante qu'elle soit. La nature n'est qu'exceptions, toutes ennemies de la règle. Il s'agit bien de famille, d'honneur ou de fierté, quand il s'agit d'aimer! Ces femmes-là ne sont bonnes qu'à faire d'honnêtes femmes. » — Or, cela n'est pas tout à fait un éloge, dans une certaine littérature qui prétend serrer la réalité de près.

Il faut avouer qu'Émile Augier a rêvé pour la femme un idéal de passion très honnête, familier et qui se laisse atteindre. Il convient encore de reconnaître que même les femmes qui ont été victimes du caprice ou de l'erreur (j'en excepte pourtant Olympe et Séraphine) (1) sont des figures empreintes d'une tendresse qui rachète la faute, qu'elles la payent d'une souffrance intime et d'une tristesse inavouée, et que les plus irréprochables (ce qui ne veut pas dire les plus heureuses en leur ménage) avaient conçu l'amour à la façon d'un mutuel devoir et d'un délicieux contrat. Elles y ont apporté la fortune, la jeunesse, et une ingénuité confiante, une droiture de cœur, qui tient à leur éducation même et au milieu dans lequel elles ont grandi. Et, franchement, n'est-il pas permis de se demander qui a côtoyé la vérité de plus près, de ceux qui ont exalté ou ravalé la passion à plaisir, peignant les uns et les autres des *cas* de l'amour plutôt que l'amour même, et de l'écrivain qui, ayant pris position dans le monde bourgeois, la classe moyenne, donne aux jeunes femmes les qualités moyennes de

(1) *Maître Guérin*, V, IX.
(2) *La Jeunesse.* — Édition Calmann Lévy.
(3) *La Jeunesse*, V, I.

(1) *Gabrielle. Le Gendre de M. Poirier. Paul Forestier.*
(2) *Le Mariage d'Olympe. Les Lionnes pauvres.*

ce monde où elles sont nées? Elles ne sont pas lyriques. M. Charrier ni M. Pommeau ne l'étaient, qui les ont élevées. Elles sont douées d'une faculté de raison et de prévoyance qui exclut la poésie et les préserve des faiblesses? C'est que, toutes petites, elles ont appris à voir et à compter, et aussi à raisonner, plus isolées dans la maison du banquier que la fille du peuple dans sa chambre ou les princesses dans leur palais. Et si, par surcroît, Émile Augier leur a donné le charme de l'honnêteté (car pourquoi l'honnêteté n'aurait-elle pas son charme et sa poésie?), un cœur franc, des préjugés un peu démodés, qui assurent leur foi dans le mariage, avec une fierté de caste naissante qui les met à l'abri des molles complaisances ou des lâches concessions; je dis qu'il a essayé de créer des caractères de femmes, qui fussent de leur temps et de leur compagnie, avec une sensibilité discrète, qu'elles tiennent de son fonds de nature et de son talent, à lui. Elles sont toutes en ces quelques lignes du *Gendre de M. Poirier*. Le reste n'est que nuances, plutôt que différences :

A la bonne heure, dit Gaston, vous n'êtes pas romanesque. — Je le suis à ma manière, répond la jeune femme : j'ai là-dessus des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi, comme toutes les impressions d'enfance : quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents ; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature. — Voilà, reprend Gaston, des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette ; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

— Prenez garde, réplique-t-elle, il y a le revers de la médaille! Je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu ; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi..., je me croirais veuve (1).

Ainsi parle Antoinette, la petite pensionnaire, qui vient de se révéler une reine déguisée en bourgeoise, ou, pour mieux dire, une femme de cœur et de raison avec toute la fierté de la femme et les pudeurs de la jeune fille. C'est tout juste cette transformation, ce point de maturité qu'Émile Augier a touché avec infiniment de tact dans ses caractères féminins, ce mélange de candeur et de jugement, de tendresse et d'orgueil, de naïveté confiante et d'inflexible jalousie, qui découvre l'enfant dans la femme, toujours subsistant et délicat. Ce sont ces préjugés, comme dit Antoinette, qui la rattachent à la jeunesse, et en même temps l'affermissent dans la vie. Ils sont à la fois la source de sa tendresse ingénue, de son désintéressement, et aussi de cette fierté qui résiste à l'affront. C'est le fond du caractère ; et tout cela se dérobe harmonieusement sous les dehors d'une grâce aisée et simple. Les souvenirs d'enfance ont fait d'Antoinette une femme ; c'est la gratitude qui a formé le cœur de Thérèse (1), et ce premier sentiment développé en elle remonte à ses plus jeunes années. Pupille de Pommeau, elle a été élevée, dotée, mariée par le brave homme, que les sacrifices attirent ; elle a épousé un avocat, M. Léon Lecarnier, lui a donné un fils, et ces trois êtres, le bienfaiteur, le mari et l'enfant, sont la trinité chère à son cœur, sa religion et sa foi. Mais son mari est infidèle et porte le déshonneur au foyer du bienfaiteur. Quand elle apprend que son époux la trahit et la ruine, son orgueil et sa raison se révoltent. Elle n'est pas une femme de grands sentiments. Elle est, de son propre aveu, une honnête femme et rien de plus. Honnête femme, cela ne signifie pas seulement attachée à son devoir, dévouée à sa maison. Cela veut dire aussi une conscience droite, un peu bourgeoise, oui, sans doute, et qui conçoit que l'amour est un engagement, qui lie au même titre qu'un bienfait. Et c'est pourquoi elle s'emporte d'abord à l'idée qu'elle est trompée doublement, dans ses espérances et dans ses droits, qu'elle a une rivale, mais aussi qu'elle est dépouillée par elle ; et dans sa honte d'être victime entre quelque colère d'être dupe. Oui, elle est bourgeoise dans son premier transport ; mais le second mouvement est d'une femme, en qui persiste l'amour filial de l'enfant : et c'est là ce qui l'élève au-dessus des natures vulgaires et donne à cette figure un attrait de poésie douce et jeune. Lorsqu'elle a découvert que c'est Pommeau, son tuteur, son père, qui est trahi comme elle, tout d'un coup son cœur s'épure, son amour blessé cède la place à l'affectueuse pitié, et elle a le courage de se taire, de se résigner à l'affront, pour épargner la vieillesse et les illusions du brave homme. Elle méprise son mari moins qu'elle n'adore son tuteur. Et c'est décidément un caractère très féminin que tant de courage allié à tant de bonté :

J'ai l'orgueil de ce que je vaux, dit-elle à son mari. Aussi n'est-ce pas, croyez-le bien, une sotte revendication de mes droits d'épouse que je poursuis : chacun rêve pour soi un destin différent de celui des autres, et le sort de chacun est le même pour tous. On se récrie d'abord, on se résigne ensuite, et j'aurais accepté de vous, puisqu'il le fallait, tous ces crève-cœur que la jeunesse nous prépare en nous abandonnant ; mais ici l'outrage est double, et ce qui m'en révolte n'est pas ce qui m'en touche. Que tout le monde n'ait pas pour le plus excellent, aujourd'hui le plus à plaindre des êtres, la piété filiale que je lui ai vouée, je le veux bien ; mais ce n'était donc pas assez de lui dérober sa femme, de piller son trésor ; par delà le mari, c'est la dignité même de l'homme qu'il vous fallait atteindre : voilà ce qu'à mon lit

(1) *Le Gendre de M. Poirier*, III, 1.

(1) *Les Lionnes pauvres*.

de mort je ne vous pardonnerai pas, ce que, lui vivant, je n'oublierai jamais; et puisse le ciel l'aveugler jusqu'au bout, car le moment venu, entre lui et vous je n'hésiterais pas (1)!

Elle hésitera cependant, à l'heure de la crise, parce que, si elle est fille, elle est mère aussi, et que l'enfant représente l'espérance, partant le devoir le plus fort.

Plus jeune, élevée dans un milieu plus artiste, Camille Forestier, lorsqu'elle apprend que Paul s'enfuit avec Léa de Clers, dont elle est presque la nièce, Camille, avec moins d'expérience, a autant de sensibilité naïve et de ferme décision. Son premier chagrin est d'être trahie; mais le second de l'être par cette tante chérie:

> Moi qui vous aimais tant, Léa! (2).

C'est son seul reproche et le mot dont elle l'accueille. Elle tombe du haut de son amour, mais aussi de ses croyances d'enfant. On lui dérobe sa foi de femme et de jeune fille. Et comme la jeunesse est plus prompte en ses desseins, elle se résout à mourir et fait le sacrifice de ses rêves et de ses souvenirs:

> Il n'est plus ici-bas de bonheur pour moi-même;
> Ma vie est un obstacle à deux êtres que j'aime;
> Dieu me pardonnera : ce n'est pas mon malheur
> Que je vais abréger en mourant... C'est le leur!
> Oh! quelle volupté de mourir de la sorte!
> Comme ils se souviendront de leur petite morte!
> Comme ils en parleront, et diront en songeant :
> Elle nous aimait bien pourtant, la pauvre enfant (3)!

De sorte qu'il est aisé de voir à présent l'idée qui domine ces caractères féminins. Émile Augier les a pris dans leur milieu, leur en a donné les qualités, et les préjugés, avec une nuance de sensibilité touchante, qui est l'âme même de la jeune fille et ajoute au charme de l'épouse. C'est-à-dire que l'observation concourt avec la poésie pour donner à ces aimables figures le relief de la vérité, fût-elle un peu bourgeoise, sans faner cette fleur de jeunesse, cette fraîcheur de sentiment qui se conserve au cœur de la femme par les souvenirs d'enfance et la pratique de l'honnêteté.

HIPPOLYTE PARIGOT.

(1) *Les Lionnes pauvres*, V, I.
(2) *Paul Forestier*, IV, IX.
(3) *Ibid.*, IV, X.

DE LA TOUR EIFFEL A VANCOUVER

Par la nouvelle ligne transcanadienne.

DE PORT-ARTHUR A WINNIPEG. — LES TRAINS AMÉRICAINS. UN BOOM. — L'OMBILIC CANADIEN.

La situation de Port-Arthur explique sa prospérité : tête de ligne des bateaux qui sillonnent les lacs et gare importante du Canadian-Pacific, elle met en communication tout l'Ouest avec les États-Unis et le bassin du Saint-Laurent.

Les quais sont encombrés de marchandises, les wagons sont bondés de ballots, et deux grands élévateurs d'une capacité de plus de 1 million de boisseaux sont toujours en mouvement. Les élévateurs sont des grandes bâtisses carrées munies de machines à vapeur, et ont pour rôle de décharger les céréales, les nettoyer, les peser et les charger à nouveau.

Géographiquement, la région dans laquelle nous allons entrer forme un plateau de 2500 kilomètres, qui se prolonge jusqu'aux montagnes Rocheuses et qu'arrosent des rivières telles que la Sasketchewan et la rivière Rouge, et des lacs dont les plus importants sont ceux de Winnipeg et du Manitoba. Administrativement, cette vaste étendue de terres, autrefois propriété de la compagnie de la baie d'Hudson, qui y avait le monopole du commerce, est divisée en province du Manitoba à l'est et territoires du Nord-Ouest subdivisés en cinq districts.

Le train qui va rouler jusqu'aux plages du Pacifique nous attend au débarcadère, et chacun va choisir la place qu'il doit occuper, non pendant quelques heures, mais durant plusieurs jours. Il faut convenir qu'en Amérique, les compagnies rivalisent pour satisfaire le voyageur, et leur offrent tout le confort désirable. Il est évident que le public appliquerait avec la dernière rigueur la loi de Lynch aux directeurs qui voudraient les enfermer dans des cages à poulets semblables à nos wagons. Les voitures sont plus larges que les nôtres, deux fois plus longues, et l'on peut s'asseoir sur les banquettes sans risquer d'être, au bout de quelques instants, ankylosé. Sent-on le besoin de se remuer? on enfile un corridor central, et on se rend au fumoir, ou l'on s'accoude sur la plate-forme. Désire-t-on jouer aux cartes, le conducteur adapte entre deux banquettes une planche qui fait l'office de table. Le soir, en une minute, un nègre transforme le wagon en dortoir : les sièges se changent en lits, les tables deviennent des séparations, les panneaux supérieurs se rabattent en formant un second étage de couchettes, et des rideaux épais permettent à la pudeur de ne pas s'offusquer. Au

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

matin, des cabinets très propres et très spacieux vous offrent les instruments de toilette désirables, et même, si le cœur vous en dit, vous pouvez prendre un bain. La nourriture n'est pas oubliée : un wagon-restaurant est accroché chaque jour aux trains, et à trois reprises différentes la voix du garçon vous appelle autour d'une table où, pour la somme de trois ou quatre francs, vous pouvez rassasier un appétit aiguisé par le mouvement et le grand air.

Toutes ces douceurs expliquent le chiffre prodigieux des voyageurs: pour un oui ou pour un non, on monte dans les *chars*, c'est l'expression canadienne, et on se déplace pendant quatre ou cinq jours avec moins d'embarras que nous ne mettons pour nous rendre à Rouen ou à Bruxelles.

Un cri rauque du conducteur : *All in board!* (en voiture!) précède de quelques secondes seulement le départ, et vers midi nous commençons à rouler. Il y a une vingtaine d'années, ces pays étaient encore sauvages. Quelques tribus indiennes et des chasseurs de fourrures étaient seuls à les parcourir. On s'embarquait sur des pirogues qui descendaient les cours d'eau. Pour aller d'une rivière à l'autre, on était réduit à porter à dos d'hommes les embarcations et les marchandises, à travers des chemins qu'on appelait des *portages*, et ce manège peu pratique et fatigant se continuait jusqu'au lac Supérieur : on mettait des mois à parcourir des espaces qu'on franchit en quelques heures. Actuellement, les terrains incultes sont devenus des champs fertiles; de larges voies de communication ont remplacé les chemins à portages, et des villes se sont fondées comme par enchantement. Le véritable enchanteur n'est autre que le fameux *struggle for life*, qui amène chaque année des milliers d'émigrants européens et en peu de temps métamorphose ces pauvres diables en propriétaires aisés.

Le chemin de fer a été construit sur l'ancienne route Dawson, grande artère qui autrefois reliait les plaines glacées du Nord aux provinces tempérées du Sud, et suit la Kaministiquia dont les flots encaissés entre deux parois de rochers forment de bruyantes cascades. Il franchit la chaîne peu élevée des monts Huron et s'engage sur une véritable nappe d'eau que recouvre un nombre infini de ponts : ce ne sont que lacs, marécages boueux, rivières non navigables.

La seule richesse est le bois, et la seule industrie les scieries, dont les bruits stridents déchirent le silence de la nuit. Les noms donnés aux villages sont instructifs : tantôt ils indiquent la nationalité des premiers arrivants, tels Penmark, Bergen, Carlstadt; tantôt ils font connaître les goûts artistiques ou les opinions religieuses des fondateurs, ainsi Murillo et Saint-Ignace; j'ai même lu à une gare le nom de Secretan. Là, sans doute, s'est retirée quelque victime du krach qui cherche à comprendre

Comment en cuivre vil l'or pur s'est-il changé!

Cinq cents kilomètres séparent Port-Arthur de Winnipeg. En descendant du train, la première affiche qui frappe nos regards est un tableau représentant la ville en 1860 — deux huttes et un hangar. Dès 1812, lord Selkirk avait déjà installé auprès du fort Garry, comptoir fondé par la Compagnie de la baie d'Hudson au confluent de l'Assiniboine et de la rivière Rouge, des colonies d'Irlandais; mais il fallut l'ouverture du Canadian-Pacific pour donner la vie à ces contrées. En quelques années, il est vrai, on rattrapa le temps perdu : maintenant le village compte 30 000 âmes et a été sacré capitale du Manitoba. Grisés par ce succès, les habitants sont en train de pétitionner pour être autorisés à changer le nom de Winnipeg, qu'ils trouvent trop commun (Winnipeg vient de deux mots indiens : *oui nipi*, eau sale, surnom qu'expliquent les dépôts d'argile en suspension dans la rivière), et ils demandent à le remplacer simplement par le nom de Reine de l'Ouest ou Ombilic canadien. Malheureusement pour leur bourse, les citoyens du futur Ombilic n'ont pas été assez modestes et ont voulu aller trop vite en besogne. Dès la construction du chemin de fer, un syndicat se forma et décida une hausse formidable des terrains; c'est ce qu'on appelle *faire un boom*. En quelques jours, le mètre carré atteignit des prix ridicules; puis subitement, comme rien n'expliquait cet engouement, la spéculation s'arrêta, et en un jour une panique engloutit des fortunes. Assagis, peut-être un peu tard, les colons attendent que l'émigration constante, l'augmentation des transactions, la facilité des communications et la fertilité du sol leur apportent les bénéfices qu'ils sont en droit d'attendre.

La ville, construite au moment de cette splendeur momentanée, est fort belle. Les rues, larges comme nos boulevards, sont bordées de boutiques très bien achalandées et sillonnées de tramways électriques. Les palais officiels attirent surtout les regards par leurs dimensions exagérées et leur style baroque. L'hôtel de ville, qu'ils citent comme leur Parthénon, est un des types les plus criards de cette architecture sauvage, de ces constructions bariolées et à effet qu'affectionne le Nouveau-Monde. Au-dessus du portail s'étalent dans un large écusson les armes de la ville (deux épis et un train), et devant la mairie, au milieu d'un square, se dresse une colonne en granit, surmontée d'un grenadier. Cette colonne a été élevée — une inscription en lettres d'or l'apprend à la foule — en souvenir des victoires remportées par les Anglais contre les insurgés en 1885 et en l'honneur des soldats morts dans les combats. Or, il est bon de savoir que, dans cette lutte héroïque plusieurs milliers d'habits rouges pourchassèrent environ deux cent cinquante pauvres métis, qui luttaient pour conserver leurs droits méconnus, et que les Anglais perdirent en tout et pour tout quatre

hommes — sans même un caporal! Beau trophée, qu'au premier jour de l'indépendance jetteront bas les descendants de Riel et de ses compagnons! Saint-Boniface, un des faubourgs de Winnipeg, est la résidence de Mgr Taché, une des figures les plus intéressantes du clergé canadien et un des apôtres de l'influence française. C'est dans la cathédrale de Saint-Boniface qu'a été enterré par ses soins le malheureux Riel, pendu pour satisfaire de basses rancunes, dont tous les Français-Canadiens visitent la tombe comme celle d'un héros et d'un martyr.

Six lignes de chemins de fer partent de Winnipeg. L'une au nord, ouverte jusqu'à Prince-Albert, sur la Sasketchewan supérieure, doit aboutir à York, port de la baie d'Hudson, et mettre ainsi la région en communication directe avec l'Angleterre par un chemin que pendant six mois seulement les glaces laissent libre, mais qui raccourcira la distance entre les deux pays de plus de 2000 kilomètres. Deux autres lignes suivent à droite et à gauche les méandres de la rivière Rouge, au sud, et mènent à Saint-Paul et à Mineapolis, sur le Mississipi, et enfin trois autres tronçons rejoignent des bassins miniers.

DE WINNIPEG A REGINA. — LE GRENIER DE L'EUROPE. CHASSE AU LONG-LAKE. — LES INDIENS. — LE FEU DANS LA PRAIRIE. GRAND BANQUET PATRIOTIQUE.

A partir de Winnipeg, nous traversons une région où les exploitations agricoles se suivent sans interruption. Il faudrait la plume de l'auteur de la *Terre* pour décrire ces admirables champs de blé dont les épis brillent au soleil avec des reflets de vieil or. Que sont nos pauvres plaines de la Beauce à côté de ces immensités couvertes de moissons! Le Manitoba aspire à devenir le grenier de l'Europe, et il est à craindre que cette espérance ne se réalise. Comment notre sol fatigué pourra-t-il, en effet, lutter contre ces terrains neufs et fertiles? Ici la main-d'œuvre est chère, des travaux préparatoires et dispendieux sont nécessaires, les impôts sont accablants, le prix des moyens de transport exagéré; là-bas la terre, pour ainsi dire vierge, produit sans être labourée, les propriétaires et leurs familles suffisent à la cultiver, les taxes sont nulles et les chemins de fer ont des tarifs infimes! Et les blés succèdent aux avoines, les seigles alternent avec les orges, et la même fertilité se continue pendant plus de 400 kilomètres!

Nous nous arrêtons plusieurs jours à Regina, capitale de la province d'Assiniboine et siège du gouvernement, décidés à abandonner la grande route et à pousser une pointe à l'intérieur. C'est justement le lendemain l'ouverture de la chasse, et le commissaire des Indiens, M. Forget, un des agents les plus appréciés de l'administration canadienne, nous offre une partie vers le nord, nous promettant force gibier et même des campements indiens. Comment refuser une invitation tellement alléchante! Depuis notre arrivée nous n'avions pas encore aperçu un descendant de ces Peaux-Rouges avec les aventures desquels Gustave Aimard a bercé notre enfance, et nous étions un peu honteux de ne pas avoir encore visité un *wigwam* ni fumé le calumet de paix avec un grand chef. Notre espérance ne fut pas déçue.

Après une longue journée de marche à travers un terrain sablonneux, brûlés par un soleil torride et dévorés par des fourmis ailées, nous plantons nos tentes sur une petite éminence. Les premiers rayons du soleil nous trouvent déjà debout et contemplant le spectacle féerique qui s'offre à nos regards. Entourée partout de collines boisées, une belle nappe d'eau — le Long-Lake — s'étend à nos pieds et disparaît au loin dans les brumes du matin. A notre droite, une petite anse, sur laquelle nagent des myriades d'oiseaux de toutes les espèces et de toutes les nuances. On dirait une gigantesque palette de peintre, où toutes les couleurs auraient été jetées pêle-mêle : c'est sur des ailes rosées de pélicans que se joue la lumière; elle glisse sur des corps noirs de cormorans et d'outardes, fait scintiller des ventres blancs de canards, pendant que tout ce petit monde salue de ses notes réjouies la venue du jour. Au premier coup de fusil, débandade générale et la chasse commence. Pour une belle ouverture, ce fut une belle ouverture. En deux jours, nous usons toutes nos cartouches sur des volatiles dont la chair est aussi délicate que le plumage est éclatant, et le combat finit faute de munitions. Mais, me diront les Nemrods de Paris, est-ce bien la peine d'aller si loin pour ne tuer que des canards? Je reconnais la justesse de cette observation, mais c'est le moment de rappeler le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que... ce qui lui reste, » et en matière cynégétique on a tout ravi au Canada, à l'exception de ses oiseaux. Les buffalos n'existent plus que dans les ménageries, les ours ont émigré vers le Nord, et le cerf et l'élan ne vivent que dans les forêts du Labrador.

Une visite chez les Indiens occupe notre dernière journée. Nous en avons vu à la chasse quelques-uns se glisser au milieu des herbes en imitant avec une rare perfection le cri des canards, puis, lorsque la victime arrivait à bonne distance, se lever tout à coup et envoyer avec un mauvais fusil à piston une décharge toujours productive; mais nous voulions les regarder de plus près, examiner leurs installations et admirer leurs épouses. J'ai rencontré dans mes voyages un grand nombre de peuplades nomades, pauvres et déguenillées, mais j'avoue ne m'être jamais trouvé en présence d'une misère aussi noire que celle qui pèse sur ces malheureux. Les Bédouins de Palestine et les Bécharis de la haute Égypte ne sauraient leur être comparés; et cette tribu, d'après ce que l'on nous a dit, n'était ni plus ni moins riche que ses voisines.

Elle appartenait à la famille des Saulteux, et rien, je vous l'affirme, dans la physionomie des femmes ou dans leur tournure n'indiquait qu'elles méritassent le nom de saulteuses! Habillées, en partie du moins, avec des haillons cousus ensemble, les traits décharnés, l'œil éteint, elles étaient occupées à confectionner leur plat national, dont je m'empresse de donner la recette dans le cas où quelque adroite ménagère se déciderait à faire un essai de cuisine indienne.

On fait sécher au soleil de la viande, on la cuit, puis on la réduit en petits morceaux; on arrose ce hachis avec la graisse de l'animal et on y jette quelques fruits sauvages. Il ne reste plus qu'à triturer cette mixture avec ses pieds dans de grands baquets et à laisser refroidir. Au bout de deux ou trois jours, on se trouve en présence d'une pâte dure et compacte qu'on enferme pour l'hiver dans des peaux. Ce plat s'appelle le *pemmican;* il est pour le Peau-Rouge ce que le kouss-kouss est pour le Kabyle ou le pilaf pour l'Arabe; on nous assura que c'était immangeable. Heureusement nos hôtes ne poussèrent pas l'amabilité jusqu'à nous offrir de goûter à ce brouet, que Lycurgue n'eût pas manqué de recommander aux Spartiates, s'il l'eût connu, et plus heureusement encore leur hospitalité fut moins chaleureuse que celle des Esquimaux : nous n'eussions pas hésité à laisser nos manteaux aux mains de leurs femmes... pour les garantir du froid.

Notre retour fut marqué par un incident bien indigène. Arrivés au sommet d'une colline, nous apercevons au loin une lueur significative : la prairie était en feu, et nous nous trouvions en rase campagne, sans un abri où éviter la trombe enflammée qui s'avançait avec une rapidité foudroyante, aucun hangar où attacher nos chevaux, qui se démenaient dans les brancards. Notre camarade avait déjà eu pareille mésaventure ; il nous conseille de rester tranquilles à notre place, et, puisque nous avions la chance d'assister à un spectacle nouveau pour nous, de ne pas en perdre un détail. C'était sinistre, mais splendide. Un rideau de fumée se développait à l'horizon comme un front de bataille — avant l'invention de la nouvelle poudre — les flammes étincelaient au milieu de ce nuage et formaient des colonnes rougeâtres qui, contrairement à celles dont parle l'Écriture, nous barraient le chemin. En quelques minutes, l'incendie, attisé par le vent, fond sur nous; pendant un instant, nous entendons autour de nous le crépitement des herbes, nous sentons une chaleur suffocante ; mais en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le foyer ardent a tout dévoré et est déjà loin, continuant son œuvre dévastatrice.

Nos bottines étaient roussies, mais au moins nous avions vu le feu... de la prairie.

Nous croisons, en route, de longues files de chariots et des équipes d'ouvriers qui vont commencer les travaux d'une ligne de chemin de fer partant de Regina pour aboutir à Prince-Albert, où elle se raccordera avec l'embranchement de Winnipeg. En dix-huit mois, plusieurs centaines de kilomètres doivent être livrés à la circulation.

Le ministre de l'intérieur est venu poser le premier rail de la nouvelle ligne, et les habitants ont profité de cette visite pour s'offrir une petite réjouissance. Des affiches collées sur les poteaux télégraphiques et les clôtures des propriétés annoncent que, par décision du maire, le jour d'aujourd'hui sera considéré comme fête civile, les magasins et les bureaux fermés, et que le soir un banquet sera offert à l'honorable Dewdney. Nous n'avons garde de manquer à cette agape fraternelle, et à six heures et demie nous nous rendons à la salle du festin, ornée d'oriflammes et de cartouches, où les plus pompeuses devises s'étalent en gros caractères : « A notre grand empire! Aux merveilleux territoires du Nord-Ouest! Au Canada, grand comme le monde!! »

Les invités sont en tenue de cérémonie : tous ces braves négociants qui, deux heures auparavant, se vendaient les uns aux autres pour deux sous de cassonade ou un gramme de bismuth, sont sanglés dans des fracs à la dernière mode, la boutonnière ornée d'un bouquet que ne désavouerait pas un clubman de Pall-Mall. Presque tous, il y a deux ans, eussent été bien embarrassés de mettre une chemise blanche et un vêtement noir : telle est l'activité et la persévérance de cette intelligente et laborieuse population!

Ce banquet, au delà de l'Océan, ne fut guère différent des repas patriotiques de nos contrées : même nourriture, même discours ; au dessert, cependant, on introduit sur l'estrade les femmes des principaux convives, qui viennent entendre les toasts et la harangue officielle.

Après de nombreuses santés portées aux dames, au gouverneur général (grognements des libéraux), au chef du parti libéral (grognements des conservateurs), le ministre prend la parole et fait l'éloge de sa politique, ainsi que cela se passe dans tous les pays où il y a des ministres.

L'heure du départ l'oblige à écourter sa péroraison, et il quitte la salle au milieu des applaudissements unanimes, non sans serrer affectueusement la main du cuisinier, réclame électorale qui manque rarement son effet.

Nous profitons de la fanfare qui accompagne l'Excellence à la gare et quittons Regina aux accords de la fanfare municipale.

EUGÈNE RICHTENBERGER.

(A suivre.)

CHRONIQUE MUSICALE

Jeanne d'Arc à l'Hippodrome.

Qui l'aurait cru pourtant, que l'Hippodrome nous consolerait un jour des tristesses de l'Opéra; que le drame musical y viendrait chercher une voie nouvelle? Et qui l'aurait pensé, surtout, que la miraculeuse épopée de notre délivrance nationale y rencontrerait enfin le cadre et le milieu vainement cherchés pour elle au théâtre? Quand Théophile Gautier déclarait l'histoire de Jeanne d'Arc un merveilleux sujet pour le cirque olympique, il croyait lancer un truculent paradoxe. Et voilà qu'un homme est venu qui l'a pris au mot et qui lui a donné raison. Il est vrai de dire que cet homme est un musicien; — sans la musique, un pareil miracle eût-il été possible? Ajoutons encore, pour ne rien céler, que ce musicien est l'auteur de *la Korrigane* : compositeur, homme de théâtre et de cheval, gentleman accompli, capable d'écrire une belle œuvre à toute vapeur, d'en diriger l'exécution au galop, de la faire répéter lui-même en selle, et de l'imposer d'autorité à un public de blasés et jolies femmes. Il n'avait eu qu'à se montrer pour que tout l'Hippodrome, bêtes et gens, chevaux et cavaliers, figurants, musiciens et directeurs, fussent gagnés à la cause de l'art : noble conquête s'il en fut, et qui mériterait la plume de Buffon. Avec M. Widor, nulle crainte de ridicule ou de scandale. Sa partition improvisée en moins de cinq semaines — on s'est décidé au dernier moment — est merveilleusent adaptée à son milieu. Elle prend l'orchestre de la maison, le renforce et l'assouplit, sans déranger par trop ses habitudes, et tout en lui conservant ses sonorités caractéristiques les fait sonner plus noblement. Elle s'interdit toute complication, se cantonne, par prudence, dans deux ou trois tonalités franches, et avec cela remplit l'immense arène, supplée aux imperfections d'une mise en scène nécessairement rudimentaire, soutient l'intérêt d'une action décousue, enfin s'empare si bien des spectateurs qu'à l'une des premières représentations, elle a pu leur faire attendre le décor à sensation resté en route.

Qu'a-t-il fallu pour cela? Trois thèmes heureusement développés, poignant retour d'une phrase de hautbois évoquant l'enfance heureuse au pied du bûcher, quelques notes de harpe tombées du ciel. Point de compromettant librettiste; pas même de livret; des paroles autant seulement qu'il en faut pour déployer les masses chorales. Pas d'intrigue; rien que la légende — ou plutôt l'histoire — suivie pas à pas. D'abord l'ouverture, avec la plainte de la patrie en deuil, qui reviendra pour conduire Jeanne au bûcher, et deviendra plus tard l'apothéose. Puis la paix du village de Domremy encore épargné par la guerre; une courte scène de pillage; la grande pitié de Jeanne et l'apparition. Au deuxième tableau, le siège d'Orléans, le divertissement guerrier obligatoire, et la danse des ribaudes bientôt dispersées par la Pucelle; l'assaut et la déroute de l'Anglais. Au troisième tableau, la place de Rouen, le glas, les apprêts, le cortège des pénitents et des prêtres, le supplice détaillé dans toute son horreur : Jeanne défaillante à la vue de l'échafaud, le poignant souvenir du village traversant son angoisse; ses voix l'appelant au martyre. Puis le crépitement des flammes, et soudain, rayonnant de leur sombre lueur, le bronze équestre et triomphal, salué par les belles strophes de M. Dorchain.

Ce n'est là, je le crois, que le cadre d'un drame plus complet, rêvé peut-être par l'auteur, et que le succès l'encouragera sans doute à nous donner quelque jour. Mais il n'importe : le plus fort est fait. L'imprévu de cette tentative, ce n'est ni la belle partition de M. Widor — on l'en savait parfaitement capable; ni la fusion de l'art hippique et de la symphonie — cela devait finir ainsi depuis le temps que le cirque et la musique frayent ensemble; ni même le problème résolu du décor circulaire enveloppant la piste, à la fois visible et transparent — dont un côté laisse passer le regard et dont l'autre l'arrête, donnant à la ronde l'impression d'une place publique (le truc a raté l'autre jour sans que personne ait sourcillé). L'important, c'est la révélation du pouvoir de la musique, l'affirmation de son indépendance. N'est-elle pas la fée souveraine, toujours et partout maîtresse, accommodant toutes choses à son désir, et recrutant au besoin, pour ses serviteurs marionnettes, ombres chinoises et musiciens de cirque? Si quelqu'un doutait encore, il doit être aujourd'hui convaincu. Je vois là plus qu'un succès, presque un événement, et sinon peut-être la préface, du moins le symptôme d'une prochaine évolution artistique. De plus en plus, la musique de théâtre se passera du secours du langage : la parole chantée est essentiellement lyrique; et d'ailleurs les mots vieillis, vides de sens, n'entament plus le cœur. Bien autrement intense est la double émotion d'une chose vue et d'un sentiment suggéré. La pantomime serait donc le drame musical de l'avenir. Je remercie M. Widor d'avoir apporté l'appoint du talent et du succès à l'une de mes théories les plus chères. Que l'habile chef d'orchestre de l'Hippodrome, M. Wittmann, et Mlle Littini, la touchante interprète de Jeanne, aient aussi part à ma gratitude.

René de Récy.

LES DIALECTES ET LA LANGUE FRANÇAISE

Allocution de M. Michel Bréal à la fête des félibres le 22 juin 1890.

Je crois être l'interprète de tous ceux qui m'entourent, tant félibres et cigaliers que simples assistants, en remerciant notre président (1) de son discours si spirituel et si aimable, et qui a l'air de nous arriver tout imprégné des parfums du Midi, quoiqu'il soit d'un homme qui, depuis trente ans, a pris racine sur le sol parisien. Vous l'avez dit avec raison : les moins chauds patriotes ne sont pas ceux qui ont quitté la terre natale. Toutes les fois que la tâche quotidienne laisse à leur pensée un instant de liberté, ils retournent en idée à la maison paternelle, ils revoient ces sentiers dont vous nous parliez tout à l'heure, et, s'ils ne peuvent retrouver les compagnons de leur jeunesse, leur main cherche, pour les remplacer, la main de jeunes gens au cœur chaud et enthousiaste.

Tout naturellement alors revient sur les lèvres la langue qui, la première, a frappé nos oreilles et dont nous avons d'abord articulé les sons. C'est le secret de la séduction qui réside dans les dialectes. Le parler de notre enfance reste, pour nous, à travers la vie, la langue des inspirations spontanées et des sentiments profonds. C'est la langue de la partie instinctive de notre être. Depuis qu'on a creusé davantage le problème de la personnalité humaine, on a mieux reconnu ce qui se cache en nous de souvenirs obscurs et d'expérience inconsciente. Ces souvenirs remontent de temps à autre à la lumière, sans que nous sachions toujours au juste où nous les tenions enfouis. Je crois que l'homme perdrait beaucoup en force de résistance et en valeur morale, s'il voulait renoncer à cette partie de son âme ; il répudierait parfois le meilleur de son héritage, car c'est là que se trouvent les premiers sentiments d'affection et de piété, le respect des aïeux, l'amour du foyer, le culte des dieux pénates. Il faudrait plaindre ceux chez qui les luttes de la vie auraient balayé ou stérilisé ces premières semences!

Nous avons vu, depuis quelques années, naître simultanément et sur différents points ces associations qui, laissant de côté nos divisions politiques ou religieuses, groupent entre eux les enfants d'une même région, que ce soit la Provence ou l'Anjou, que ce soient les descendants des anciens Arvernes ou bien les Celtes de Bretagne. L'unité nationale n'a rien à craindre de ces aspirations : elle doit, au contraire, en tirer un surcroît de force. L'attachement à la province est fait de la même étoffe que l'amour de la patrie : un peuple qui a sa nationalité à défendre ne saurait avoir trop de raisons de l'aimer, et il sera doublement résolu au jour du danger, si la France est pour lui, non une idée abstraite, mais l'image agrandie du coin de terre où il est né.

(1) M. Sextius Michel.

C'est au lendemain de 1870 que j'ai écrit les lignes que vous avez bien voulu rappeler tout à l'heure. Je me félicite de les avoir écrites, puisqu'elles m'ont valu l'amitié de Mistral, de Roumanille, et puisque je leur dois de me trouver aujourd'hui au milieu de vous. Je suis prêt à le répéter : l'école, qui représente la France et qui apporte avec elle la langue française, doit traiter avec égard et sympathie le patois du village. Vous l'avez bien compris, ce sont deux frères. Le patois est le frère puîné, qui est resté à la maison pendant que l'aîné courait les grandes routes, acquérait de l'instruction, conférait avec des hommes d'importance, devenait riche en savoir et en honneurs. Mais, en revanche, le petit frère qui n'a pas quitté le village connaît mieux les traditions, il s'entend mieux aux choses familières de la vie, il sait le vrai nom des fleurs et des oiseaux, et il a de touchants mots pour dire tous les sentiments de l'âme et pour nommer toutes ces choses délicates et chères auxquelles est suspendu notre cœur.

J'applaudirai tout à l'heure les lauréats de vos concours de poésie. Mais je ne crois pas que le dialecte doive faire partie du programme officiel de l'école. Il y a quelques années, un félibre, d'ailleurs bien intentionné, a proposé, pour les écoles du Midi, des thèmes provençaux et des versions provençales. Faut-il appliquer au parler natif les méthodes savantes qui nous permettent à grand'peine de retenir quelques mots de latin et de grec! Je ne le pense pas. A ceux qui savent le dialecte, ces exercices paraîtraient trop faciles, et ils n'apprendraient pas grand'chose à ceux qui ne le savent pas. Il faut désirer que l'idiome paternel ne rappelle à nos enfants que des souvenirs sans mélange. Mais ce que nous avons le droit de demander, c'est que l'instituteur ait la considération qui convient pour un langage français, et qui, bien qu'il ne soit pas le langage officiel, n'en a pas moins ses lois régulières : si le maître est bien inspiré, il le fera intervenir de temps en temps pour éclairer un mot, pour montrer une parenté, pour laisser entrevoir une origine. Il n'en faut pas plus : on dissipera ainsi les préventions et l'on rectifiera les idées fausses. C'est le plus sûr moyen de faire respecter et aimer nos vieux idiomes provinciaux.

Laissez-moi vous citer une parole d'un spirituel professeur de Hollande venu dernièrement aux fêtes de Montpellier. Il assistait au banquet des félibres et écoutait avec étonnement les derniers produits de la muse provençale. Quand ce fut à son tour de porter un toast : « Jusqu'à présent, nous a-t-il dit, je me regardais comme un demi-Français ; mais je vois bien qu'ici il en faut rabattre, et que parmi les gens du Midi je ne suis qu'un quart de Français, car vous autres, félibres, vous parlez chacun deux langues françaises. »

Avouez qu'il était impossible de mieux dire que le professeur de Groningue.

Mais vous avez encore un autre mérite : c'est de n'être pas exclusifs. Dans l'armée des Méridionaux, vous admettez des volontaires : pour passer Provençal au choix, il suffit d'aimer votre beau ciel, de parcourir avec bonheur vos vieilles cités, d'avoir fait le pèleri-

nage de Maillane ou d'avoir bu à la coupe catalane.

Il n'y a pas ici de privilège de naissance : comme dans vos anciennes cours d'amour, la loi suprême est l'attraction des cœurs. Voilà pourquoi vous avez eu l'idée de choisir cette année pour président d'honneur un homme né sur le bord de notre ancienne frontière du Nord-Est. Vous saluez avec sympathie les groupes provinciaux qui se sont formés à côté du vôtre, et à l'occasion vous vous y mêlez. J'ai entendu dire qu'au dîner celtique on a vu s'asseoir des Provençaux, des Gascons, des Flamands, des Basques. Quelques-uns prétendent même y avoir rencontré des nègres. Pendant qu'en d'autres pays on travaille à susciter la guerre des races, c'est notre façon à nous de résoudre la question! Sans prétendre nous offrir en modèle, nous croyons que cette manière de régler le grand débat des langues et des nationalités a bien son mérite.

Vous n'êtes pas de ceux qui pensent que l'homme appartient sans réserve aux formes du passé, et que sa destinée lui est dictée à l'avance par le nom qu'il porte, par la langue qu'il parle, par la religion qu'il a reçue, par la latitude où il est né. Vous êtes trop Français pour adopter ces théories exotiques. Nous voulons garder, nous voulons cultiver avec amour ce que chaque province a de meilleur : mais c'est pour le mettre au service de tous. Un passé de dix siècles nous est cher : mais nous vivons dans le présent. « La province — le mot est d'un Breton qui a passé sa vie à colliger les contes et les légendes de son pays — la province est la grand'mère : mais la France est la mère! »

... J'ai oublié de vous parler de Florian. Grâce à vous, j'ai appris à le mieux connaître. En lisant sa biographie, en parcourant ses écrits, je me suis pris à l'aimer. Vous m'avez donné le désir de visiter la ville d'Anduze, le village de Massanne et les vallées des Cévennes où il a placé sa pastorale. Il m'a semblé que vous avez bien choisi votre patron, car son existence me rappelle l'histoire même du Midi. Une jeunesse à qui tout souriait, les dons du talent le plus facile, une vie qui ne semblait avoir d'autre but que l'amour et la joie! Puis tout à coup un orage se lève dans le ciel, le touche et le brise... Il semblait que tout était fini pour lui. Mais voici qu'après un intervalle d'un siècle, vous lui faites la plus touchante et la plus gracieuse résurrection. N'est-ce pas, messieurs, n'est-ce pas en abrégé l'histoire de la poésie provençale?

CHOSES ET AUTRES

En partant du Manneken-Pis,
Nous étions dix :
En arrivant à Waterloo,
Zéro!

Ainsi peuvent chanter les quelques Belges qui avaient imaginé, ces jours derniers, d'organiser, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de Waterloo, une grandiose manifestation germanophile. On sait que nos terribles flamingants en ont été pour leur courte honte. Un des jolis fours de l'année, leur petite promenade! Le bourgmestre de Waterloo, un pur celui-là! avait pourtant promis un pourboire de 200 francs aux exécutants d'une cantate qui devait être braillée au pied du Lion; il était convenu que l'on boirait le canon d'alarme à l'extermination des fransquillons et que l'on arroserait de faro les mânes de Wellington. Un détachement de pompiers anglais, venu de Hastings, devait être mobilisé pour la circonstance et se développer par le chemin creux. Nous l'avons échappé belle! Fort heureusement, nous comptons beaucoup de sympathies sur le sol belge, et par miracle (une fois n'est pas coutume), ce sont les gens d'esprit qui ont fait loi. Une contre-manifestation, drapeau tricolore en tête, attendait l'ennemi en gare de Braine-Lalleux; la troupe de Blücher a été sifflée. Au bout de cinq minutes, c'était à qui ne manifestait plus. Cela tournait au lendit scolaire. Jusqu'aux pompiers anglais qui lâchaient; à l'exemple des Saxons de Leipsig, ils ont levé la pompe en l'air. On en rira longtemps à Bruxelles.

A Paris aussi, nous avons bien ri, et franchement il n'y avait que cela à faire. Nous aurions pu nous fâcher, comme tant d'autres, et imiter le pieux Abdul-Hamid, qui, pour faire respecter l'ombre du Prophète, a exigé la reprise de *la Fille de Roland;* mais la chose était vraiment au-dessous du mécontentement de la France. Nos amis de là-bas, assez nombreux et assez dévoués Dieu merci, ont épargné un dérangement à M. Bourée. Ce n'est pas la faute de la Belgique s'il y a une colonie prussienne à Bruxelles : il y en a bien une à Paris! Rappelez-vous ce que dit à peu près le vieux *lied :* « La patrie de l'Allemand est partout où l'on a besoin de bottiers. » Cinquante Flamands, dont quarante-neuf Prussiens, ne parviendront donc pas à nous brouiller avec les Belges. Il paraît d'ailleurs qu'à la fin de cette journée mémorable, les manifestants eux-mêmes protestaient... de leur amour pour nous. Ni germanophiles ni gallophobes, tous orangistes. Va pour orangistes, puisque ce parfum politique a des amateurs. « La preuve que nous aimons les Français, a dit l'un des orateurs de la Butte-au-Lion, c'est que nous venons ici flétrir le nom de Napoléon, un nom qui doit être détesté en France, puisque les Français ont renversé Napoléon III. »

Petit perfide! Tu es malin, monsieur, savez-vous.

***

Il n'y a pas à dire, c'est un coup droit. Distinguons cependant.

Il est parfaitement exact que nous avons renversé Napoléon III : j'ajoute que nous n'en éprouvons aucun remords. Gambetta n'y a pas nui, c'est incontestable; mais, hélas! il n'était pas besoin, au lendemain de

Sedan, d'un tribun tel que lui pour chasser l'Empire : le bon Glais-Bizoin y aurait suffi. Passons. — Quant à Napoléon Ier, c'est une autre affaire. Peut-être savez-vous l'histoire de France, ô flamingant. Cependant, si subtil que vous soyez, et vous l'êtes comme un ange, vous ne pouvez pas sentir les nuances de cette histoire-là comme un Français. Je crains que ce que je vais dire ne vous paraisse légèrement obscur; il n'est pas nécessaire d'ailleurs que vous compreniez.

Napoléon Ier était un tyran. Cela, je vous l'accorde; notez toutefois que cette découverte n'est pas votre propriété personnelle et que M. Lanfrey s'en était avisé avant vous. Nos pères, nos mères surtout, ont cruellement souffert de sa tyrannie; aussi avons-nous eu de très grands poètes pour la maudire. Seulement, cela ne regarde que nous. Si légitime que soit notre ressentiment, il n'est pas article d'exportation, et les bons Français le laissent à la douane, quand ils passent la frontière. Lorsqu'il s'agit de l'étranger, les hommes de ma génération, ceux qui sont nés à la pensée pendant le désastre de 1870, n'éprouvent pour le chef de la Grande Armée qu'une sorte de filiale tendresse et beaucoup de gratitude, à cause de l'immense vent de gloire qu'il a fait souffler dans le drapeau. Mais, me direz-vous, puisque vous vous flattez d'être républicains, c'est illogique. Parbleu!

M. Thiers a écrit un gros ouvrage, en style très médiocre, qui est, à sa manière, aussi beau que l'*Iliade;* nous intéresse infiniment. Notre patriotisme trompe ne le lisez pas, cela ne vous amuserait point. Nous, cela sa douleur d'un jour en songeant aux maîtres horions que le grand despote a distribués, à travers le monde, sur tant d'échines si roides aujourd'hui. C'est ce Napoléon-là que nous offrons aux étrangers. L'autre, celui de M. Lanfrey, est pour l'usage interne. Il y a donc quelque candeur à nous inviter à « flétrir », en compagnie de pompiers anglais et de cordonniers poméraniens, le nom du vaincu de 1815. Cette candeur vous honore, mais elle nous ferait presque douter de vos qualités de psychologue. Flétrir l'homme de Waterloo! Ce serait flétrir la France, dont, ce jour-là au moins, il était le dieu. Nous ne pouvons pas être de la fête. Avez-vous compris?

Peut-être une anecdote, suivie d'une citation, vous aidera-t-elle à saisir ma pensée. Le 18 juin 1815, à midi, un passant se promenait sur la grande route de Gand à Bruxelles. Il cheminait lentement, tout en lisant les *Commentaires de César*. Tout à coup, un roulement sourd l'interrompit dans sa lecture. Il prêta l'oreille...

Écoute un peu, monsieur, pour une fois. Ce n'est pas du flamand, je t'en réponds!

Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc d'un arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo!

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait. Quel était ce combat? Était-il définitif? Napoléon était-il là en personne? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, que le serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage? Mais quel sang coulait! Chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait en ce moment dans mon cœur : mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Signé : CHATEAUBRIAND bonapartiste aussi à ses heures!

* * *

Il n'y a décidément que les races latines pour les catastrophes élégantes. Je raffole de cette révolution de San-Salvador. Quel joli métier, et si facile! Au cours d'un bal donné à la présidence de la république, un général, suivi de ses troupes, entre dans la salle : il interrompt un quadrille pour annoncer que la tyrannie a vécu et que la justice va enfin régner. Le président, incommodé sans doute par la chaleur du bal, était allé se reposer dans ses appartements privés. On monte le prévenir. Ici les choses se brouillent un peu. Que s'est-il passé au juste? On l'ignore, mais il y a eu des coups de revolver pour gâter une page si pure. Vingt-trois morts, dont le président! Si l'on a constitué un peu vivement le gouvernement provisoire, je vous le laisse à penser. Il paraît qu'il est déjà par terre. Alors, ce n'était pas cela encore? Des tyrans comme les autres? Coquin de sort! La fin de la dépêche me rassure : « M. Guirola, nous dit-on, dirige maintenant les différentes branches de l'administration... » Ce citoyen Guirola, je le vois d'ici; doit-il réformer, le gaillard! De la prudence, señor, l'opérette vous guette. Entre un homme d'État et son buste, il y a place parfois pour un couplet.

URSUS.

DANS LE MONDE DES LETTRES

La religion de la souffrance humaine.

Il ne se passe plus guère, maintenant, de semaine que « la religion de la souffrance humaine » ne nous soit prêchée partout où l'on discourt. Tous les apôtres de l'alliance russe nous en révèlent les mystères nombreux; les curieux de sensations exotiques s'agitent délicieusement autour d'elle, voluptueux; chacun s'ingénie personnellement à contenter sa sentimentalité et sa curiosité avec cette formule slave, si facile à retenir dans sa vibration pitoyable. M. de Vogüé alla un jour la chercher dans Tolstoï et, lui faisant un piédestal pompeux avec l'ornement de son style, il nous la présenta, séduisante, comme une belle fille inconnue ramenée par Stanley des bords du lac Nyanza, une belle fille dont la race et le type se révéleraient pour la première fois à nos yeux. Depuis ce temps chacun, à l'envi, eut à cœur de se rallier à cette religion de pitié, autant parce qu'elle venait de l'étranger que parce qu'elle flattait nos goûts charitables. Les plus sages d'entre les maîtres, eux-mêmes, se groupèrent autour du comte Tolstoï, et l'on ne songea plus qu'à vanter le nouveau culte qui devait, disait-on, avoir sur nos âmes blasées de si vigoureuses et salutaires influences.

Je ne voudrais certes point diminuer cette conception de l'âme slave, ni enrayer par un « déjà vu »! cette vague aspiration charitable qui tendrement nous entraîne. Au cours du mouvement social qui s'indique en ce moment, cette religion aura de trop bons effets pour qu'on songe à la dénigrer ou rabaisser. D'où qu'elle vienne et où qu'elle aille, elle reste encore ce que l'on a trouvé de mieux depuis Jésus-Christ. Mais c'est justement l'antiquité de cette religion que je voudrais montrer et, sans remonter au si beau : « Aimez-vous les uns les autres », indiquer la source directe où Léon Tolstoï a puisé sa doctrine. Cette source, elle est en France. **1848** a connu ces excès sentimentaux. Un peu d'attention suffira pour nous en apercevoir et nous rendre compte que si nous trouvons nouveau l'auteur de *Ma Religion,* c'est que nous avons oublié notre histoire intellectuelle, même la plus contemporaine.

*
* *

« Si l'on osait donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens. »

Enlevez le doute ou la peur qui commence cette phrase, mettez : *Quand vous donnerez* des conseils au génie, et vous entendrez la voix du maître de Toula prêchant aux penseurs le renoncement à leurs abstractions pour suivre la croisade humanitaire. Et cependant cette voix est celle d'une femme, d'un grand cœur aussi, Mme de Staël. Oh! sans doute, la pitié humaine que l'on trouve dans les œuvres de Mme de Staël est encore bien vague et on y prend plutôt l'idée de la vertu qu'on n'y apprend celle-ci. N'empêche qu'après avoir lu Mme de Staël, on se sent plein d'amour pour le genre humain; et c'est, je crois bien, d'elle et de ceux qui la fréquentèrent que l'on peut dater l'apparition, bien qu'inconsciente encore, de la religion de la souffrance humaine.

D'ailleurs, cette religion se précise bientôt sous des traits plus nets, où nous la reconnaissons sans erreur possible. Est-il même besoin de prononcer le nom de Victor Hugo, et la gloire de ce poète n'est-elle pas inséparable de ses vibrations humanitaires? Il a frémi à toutes les douleurs, à toutes les souffrances, à toutes les injustices. Son âme orageuse et irréfléchie, qui ne distingue pas très bien les différentes nuances de son panthéisme, se retrouve entière et très claire lorsqu'on fait appel à sa charité. Il tressaille éternellement pour les déshérités, pour les vaincus. Il pleure toujours sur les misérables.

Mais voici Lamennais. Les aspirations du poète se précisent ici plus clairement. Du jour où Lamennais eut rompu avec Rome et le dogme, qu'il trouvait trop accommodant, son œuvre ne fut plus qu'un grand cri de pitié pour « le peuple », comme il appelle les malheureux. Il étala avec la plus navrante complaisance les misères du peuple, ses maladies et ses défauts. Il en accusa hautement ceux qui détiennent le pouvoir et ne font rien pour les soulager et les corriger.

Les Paroles d'un Croyant, le Livre du Peuple, Du Passé et de l'Avenir du Peuple, De l'Esclavage moderne, toutes les brochures que Lamennais publia de 1834 à 1848 furent certainement la source de la révolution humanitaire qui s'opéra à cette dernière date. Ces livres sont la Bible socialiste et charitable. Jamais on ne s'émut avec tant de sincérité pratique. Et en même temps que lui n'étaient-ils pas tous aussi grands et aussi généreux, les hommes de cette époque pleins des mêmes tendresses? Au nom de quel principe Lamartine a-t-il donc présidé les banquets de 1848, si ce n'est au nom des revendications au bonheur, à la paix, pour les misérables? Et que faisait Michelet dans ses livres du *Prêtre,* de *la Famille,* de *la Femme,* de *l'Amour,* etc., dans tous ces poèmes exaltés, s'il ne cherchait pas toujours le soulagement des misères, l'apaisement des souffrances, l'amélioration des conditions sociales? Il cherchait tellement ces choses que ses livres, entre autres *l'Amour,* s'ils sont les plus somptueux, sont aussi les plus incomplets, presque toujours, que l'on rencontre sur ces matières, par la raison que leur auteur ne voyait qu'un point : la douleur à diminuer. Et tous les orateurs de cette époque qui, soit révolutionnaires, soit soutiens du trône, se mêlant aux événements préparatoires de la révolution, discutèrent sur le même fond, s'ils différaient sur les moyens : la pitié pour le peuple. — Mignet, Guizot, Thiers, Villemain, de Tocqueville, Odilon Barrot, toute cette belle gerbe oratoire, c'était l'épi de la régénération du prolétaire, du droit à la vie pour les misérables; tous clamaient leur douleur de voir la souffrance. Le souffle du phalanstère de Ménilmontant, la doctrine saint-simonienne qui pré-

chait, comme Lamennais, l'association et le partage des souffrances pour les amoindrir, avaient passé sur les âmes et forcé à l'action. Et c'est encore peut-être la doctrine saint-simonienne, avec sa préoccupation d'atténuer par la communauté les charges de chacun, son souci d'améliorer la condition sociale, c'est la plus claire source de la doctrine nouvelle dont la Russie s'est faite la régénératrice et qu'elle nous présente comme nouvelle, parce qu'elle l'a transformée dans son âme mystique et soumise.

* *

Ces brillantes joutes oratoires et ces cris retentissants d'écrivains de génie avaient été, en effet, entendus là-bas, chez les Slaves. Lorsqu'on souffre soi-même, on a l'oreille fort sensible à la douleur des autres; sous le régime des tsars, tout ce qui s'apitoyait était complaisamment écouté. Il se trouvait, d'ailleurs, que rien n'était mieux fait pour absorber nos idées humanitaires que l'âme slave dont le mysticisme chrétien se plaisait aux chimères rédemptrices. Lorsque les idées d'Hugo, de Michelet, de Lamennais et de Lamartine, arrivèrent chez ce peuple elles trouvèrent le plus propice terrain de culture. Elles prospérèrent toutes seules, car elles n'étaient pas nouvelles, elles éveillaient seulement un écho. Le Christ, avant tous les autres, avait réclamé au nom du pauvre, et les Slaves n'étaient pas assez heureux pour se désintéresser de la doctrine fraternelle de Jésus. Sans doute, la pratique religieuse, chez le Slave, ne présente pas de caractère fanatique, ni même exubérant, mais elle n'en a pas moins un fond sérieux et convaincu. Le Russe n'est pas « inquisiteur », mais il est chrétien. Comme tout peuple encore épais, il a besoin de se fier à une puissance supérieure, et sa foi est d'autant plus enracinée qu'elle le console. Les philosophes à part, ce sont les moins fortunés qui croient le plus. Et voyez de suite l'effet des idées humanitaires arrivant dans ces âmes si préparées! Croyant aux Évangiles, disposés à écouter tous ceux qui les plaignent, les Russes se fortifient dans leur foi rédemptrice des misérables en apprenant que là-bas, en ce pays de France où le XVIIIe siècle avait semé son sensualisme et ses ricanements, en ce pays encore fumant du sang des siens et des envahisseurs, qu'en ce pays on prêchait la croisade humanitaire, celle du Christ, celle qu'ils suivaient. On nous crut en Russie, et on n'applaudit que davantage à l'excellence des théories chrétiennes. L'Évangile prit une nouvelle force dans l'âme de ceux dont il était le *Credo*. Ah! comme il fallait qu'il eût raison, ce Christ, pour que ceux qui l'avaient chassé revinssent à lui! Il n'y avait donc encore au monde qu'une vérité, celle qu'ils lisaient chaque jour et balbutiaient devant les images, puisque les plus éloignés y consentaient : Aimez-vous les uns les autres. La religion de la souffrance humaine était née.

Elle était née, mais la loi des développements humains lui interdisait de rester telle qu'elle arrivait. En passant dans une âme nouvelle, toute idée prend la forme de cette âme et de générale devient presque particulière; elle se nuance en tout cas. Les idées de pitié, dans l'âme française, avaient immédiatement pris la seule forme dont notre nature pouvait les entourer : la forme active. Notre caractère éveillé, prompt, rapide et relativement pratique, conduisait les philosophes à conclure de l'idée à l'action. Du moment que l'état du misérable était mauvais, la recherche du remède s'imposait à notre enthousiasme. Et le saint-simonisme fondait le phalanstère, Lamennais concluait aux « syndicats », à l'association pour me servir de son mot. Les poètes réclamaient la révolution, les orateurs politiques discutaient les solutions. Mais tous, Français logiciens et rêveurs à la fois, réclamaient l'application de leurs idées. Et comme notre impatience, naturelle à notre race, ne nous permet pas d'attendre, il nous fallut bien bouleverser. Piètre résultat, direz-vous, pour un si grand but! Le lieu n'est pas de rechercher si l'on pouvait trouver mieux que le second empire. Le manque de réussite n'a jamais, en tout cas, détruit la légitimité de la conception ni de l'action. Il s'agit seulement ici de montrer que nos qualités nationales nous conduisaient à la réalisation immédiate et que l'âme russe, de par sa constitution, ne pouvait conclure dans notre sens.

Tandis que nous marchions en avant, le Russe soumis et résigné retournait en arrière. Cela ressort très nettement du livre de Tolstoï : *Ma Religion*. Ce qu'il demande, cet apôtre, ce n'est pas la révolution, ce n'est pas une appropriation à l'état actuel des idées d'amour. C'est bien le retour à la simplicité primitive qu'il réclame. Tenir compte des transformations de l'humanité l'effraye trop, car ce compte l'oblige à un bouleversement qui répugne à sa nature très slave, par conséquent fort molle. La grande douceur, le sourire reposé de cette âme éloignent Tolstoï, avec effroi, de l'action. Des siècles de compression politique et sociale l'ont terrifié et lui ont rendu la vigueur antipathique. Aussi comme il est simple, au lieu d'avancer, de revenir en arrière! Comme il est bien plus facile de remonter le cours des années et, au lieu d'approprier l'idée nouvelle aux besoins nouveaux, de négliger ceux-ci!... Plus facile? Non, mais plus simple et plus commode. Puisque, dit Tolstoï, nous n'avons pas réussi à bouleverser, reprenons la pratique d'autrefois, renonçons à la civilisation qui n'est qu'une corruption — cette affirmation soulage si elle ne prouve pas — et soyons de nouveau les enfants qui suivaient Jésus. — Il y a, dans ce renoncement, une apathie qui se légitime, si elle doit demeurer vaine. L'âme de Tolstoï, qui est celle, magnifiée par le génie, de tous les Russes, cette âme répugne à la réalisation moderne, parce que celle-ci exige une action dont elle est incapable : le Slave subit. Elle répugne à la réalisation, parce que celle-ci réclame la mise en action de forces existantes dont la puissance terrifie sa mollesse. Et c'est peut-être ici que l'on trouvera la vanité des efforts du comte Tolstoï, en ce que sa doctrine, au lieu de tenir compte des faits accomplis, les supprime. Effectivement, ils demeurent, et qui les néglige s'égare, nous trompe et nous entraîne dans sa chute.

* *

Car enfin où en arrive la doctrine, si belle dans sa généra-

lité et si fausse dans sa pratique russe, de la religion de la souffrance humaine? Puisqu'ils n'agissent pas, les doctrinaires slaves, nous sommes bien forcés de nous en rapporter à leurs conclusions écrites. Et je crois bien que le dernier livre du comte Tolstoï : *la Sonate à Kreutzer,* est l'une de ces conclusions.

Il aboutit simplement, ce roman, à la suppression du genre humain. Ah! l'étrange et si logiquement russe interprétation de l'Évangile!

Si Tolstoï n'avait pas peur de l'action, il ne craindrait pas le peuplement de la terre. C'est au fond parce que la révolution lui répugne qu'il est abstentionniste. Car il sait bien que le jour où les malheureux seront en nombre, ils se révolteront.

Si la religion de la souffrance humaine doit conduire à cette déformation de la nature à force de vouloir trop revenir à celle-ci, n'hésitons pas à la condamner dans ses conséquences slaves. Et tout en constatant la beauté de l'idée, dont nous avons aussi le mérite, arrêtons-nous à l'application charitable, mystique si l'on veut même. Mais que la nature et Dieu nous préservent de devenir des Posdnichef!

ANDRÉ MAUREL.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur.—M. Barbey, ministre de la marine, et M. Develle, ministre de l'agriculture, sont allés assister à Nancy aux fêtes organisées en l'honneur de Jeanne d'Arc.

M. de Freycinet, ministre de la guerre, est allé visiter l'école d'enfants de troupe de Rambouillet.

Sénat. — Le 26, adoption du projet de loi concernant la convocation en temps de paix des soldats de l'armée territoriale affectés à la garde des voies de communication. Suite de la discussion de la proposition de loi concernant les délégués mineurs.

Le 27, suite de la deuxième délibération de la proposition de loi de M. Bérenger relative à l'atténuation des peines en cas de premier délit et à l'aggravation en cas de récidive. Un amendement de M. Trarieux est renvoyé à la commission.

Le 30, discussion de la proposition de loi concernant le régime douanier des riz et maïs, adoptée par la Chambre.

Le 1er juillet, vote du projet relatif à l'adduction à Paris des eaux de l'Avre.

Chambre des députés. — Le 26, question de M. Plichon au ministre de l'intérieur au sujet des récents incendies de l'arrondissement d'Hazebrouck. Question de M. de Bernis au sujet d'une violation de la loi municipale commise par le maire de Nîmes. Interpellation de M. Boudeau au ministre de la justice à propos de l'affaire Borras. M. Thévenet, ancien garde des sceaux, explique sa conduite dans cette affaire. M. Fallières défend les magistrats incriminés et promet de prescrire la revision du procès.

Le 28, suite de la discussion du projet de loi concernant la fabrication et l'imposition des vins de raisins secs. M. Berger et M. de Fourtou combattent le projet, qui est appuyé par M. Jamais.

Le 30, vote du projet de loi concernant la vente à la compagnie de Paris-Lyon du chemin de fer d'Alais au Rhône. Suite de la discussion du projet de loi concernant la fabrication et l'imposition des vins de raisins secs. Après un discours de M. Develle, ministre de l'agriculture, qui soutient la taxe de trois francs, la Chambre décide de passer à la discussion des articles. Vote d'une proposition de loi concernant l'éligibilité de certains magistrats.

Le 1er juillet, interpellation de MM. Laur et de Lamarzelle, concernant l'affaire du Crédit foncier. M. Rouvier, ministre des finances, explique sa conduite à ce sujet. Un ordre du jour de blâme dirigé contre lui est repoussé. Vote du crédit d'un million pour les victimes des orages et des inondations.

Allemagne. — Le Reichstag a discuté le projet de loi relatif à l'augmentation de l'effectif des troupes en temps de paix. M. Rickert a combattu le projet de loi et le septennat; il a déclaré que le plan du ministre de la guerre était irréalisable au point de vue financier, et réclamé le service de deux ans. M. Windthorst a soutenu le projet, mais avec la ferme confiance que le gouvernement se rallierait au vote annuel du budget de la guerre et au service de deux ans. Le chancelier de Caprivi a constaté que le moment était mal choisi pour songer à une réduction du service, et il a réclamé le vote du projet sans modifications. Le député socialiste Bebel a combattu le projet et rappelé que la seule cause des armements des États européens était l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Le ministre de la guerre, M. Verdy du Vernois, a insisté sur l'urgence des mesures projetées, en faisant ressortir la supériorité actuelle du nombre des troupes françaises; il s'est prononcé contre la réduction du service à deux ans. Les crédits ont été votés en troisième lecture.

Faits divers. — Les dépouilles mortelles du poète polonais Adam Mickiewicz, qui fut professeur au Collège de France, ont été exhumées du cimetière de Montmorency, pour être transportées à Cracovie, où sont inhumés les grands hommes de la Pologne. Plusieurs discours ont été prononcés dans cette cérémonie, notamment par MM. Renan, Lermina et le prince Czartoryski. — Inauguration à Saint-Denis des statues de Vercingétorix et de Nicolas Leblanc, l'inventeur de la soude artificielle. — La distribution des récompenses aux artistes du Salon des Champs-Élysées a eu lieu au palais de l'Industrie, sous la présidence de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. — Rencontre à l'épée entre MM. Henry Fouquier et Charles Laurent, qui a reçu trois blessures sans gravité. — Exécution capitale de Vodable, l'assassin de la rue Basfroi. — Michel Eyraud, l'assassin de l'huissier Gouffé, a été ramené à Paris.

Nécrologie. — Mort de M. Hiroux, député du Nord (Avesnes); — de lord Carnavon, ancien ministre, ancien lord-lieutenant et vice-roi d'Irlande; — de l'éditeur Charles Marpon; — du marquis Du Puy de Parnay, ancien trésorier-payeur général; — du compositeur et musicologue belge Édouard Grégoir; — du général comte Hector d'Estampes.

English Journal. — Deutsche Zeitung.

Sous ces titres (1), un groupe de professeurs de l'Université publient deux journaux rédigés l'un en allemand, l'autre en anglais, et destinés aussi bien aux gens du monde qu'aux élèves des classes supérieures des lycées.

Ce sont bien, en effet, des journaux que nous avons sous

(1) *English Journal.* — Rédaction : MM. M..., professeur au lycée Louis-le-Grand; J..., professeur au lycée M...

Deutsche Zeitung. — Rédaction : MM. F..., professeur au lycée Michelet; S..., professeur au lycée Condorcet. — Hachette, Paris.

les yeux, avec une revue de la France et de l'étranger, un feuilleton, des articles scientifiques et militaires, des *Variétés*, des modèles de correspondance commerciale, des nouvelles à la main, des charades, des annonces, etc.

Un journal dans nos lycées! c'était là une entreprise fort nouvelle et de nature à effrayer quelques esprits; mais un coup d'œil jeté sur les numéros de l'*English Journal* et de la *Deutsche Zeitung* a bien vite fait taire nos scrupules. Au contraire, il nous paraît que ces deux petits journaux auront dans la rénovation de l'étude des langues étrangères en France leur part active et utile.

Le Conseil supérieur de l'instruction publique, en adoptant les conclusions du judicieux rapport présenté par M. Bossert, inspecteur général de l'Université, a voulu indiquer que l'étude des langues modernes dans nos lycées ne devait pas être exclusivement grammaticale, et que la tâche du professeur ne consistait pas à poursuivre, parallèlement à l'enseignement classique, une œuvre que les maîtres chargés d'enseigner les langues anciennes peuvent, en raison du temps considérable dont ils disposent, accomplir avec plus de succès; il a pensé que les deux disciplines devaient être toutes différentes.

Présenter l'allemand et l'anglais sous leur aspect véritable, c'est-à-dire sous la forme de langues parlées; entretenir nos élèves de cette pensée que les langues vivantes sont avant tout des instruments de la connaissance humaine; leur montrer à chaque instant, derrière le mécanisme grammatical, des civilisations qui se développent en même temps que celle de notre pays, des peuples qui vivent et dont l'histoire se poursuit à nos côtés; leur faire connaître l'Allemagne et l'Angleterre, et les rendre curieux des choses de l'étranger : n'est-ce pas là, pour le professeur de langues modernes, tout un programme? n'est-ce pas la matière inépuisable de leçons pleines d'intérêt et véritablement vivantes?

Tels sont aussi les principes dont se sont inspirés les rédacteurs de l'*English Journal* et de la *Deutsche Zeitung;* j'ajoute que si la publication de ces petits journaux n'était pas chose aisée, les auteurs ont très heureusement résolu toutes les difficultés.

Leurs journaux sont, en effet, rédigés avec beaucoup de sens et de tact. Des feuilles étrangères, on cite textuellement les passages qui peuvent intéresser le lecteur français; parfois, pour les lui rendre accessibles, on abrège, on résume les dissertations politiques du *Times* ou de la *Gazette de Cologne;* on prépare et l'on relie entre eux les divers fragments par les explications qui sont indispensables; et, en offrant au lecteur une série de textes écrits en allemand comme en anglais vraiment modernes, on lui donne les moyens d'apprendre les langues vivantes telles qu'on les parle et telles qu'on les écrit de nos jours.

Enfin, l'on n'a pas oublié que les deux petits journaux s'adressent à un public jeune, extrêmement sensible, et que l'on doit à la jeunesse un exposé des choses très fidèle, mais dépourvu de passions politiques; l'on a su se mettre en garde contre les exagérations de la presse étrangère et de la presse française : l'*English Journal* et la *Deutsche Zeitung* sont conçus dans un esprit de dignité patriotique qui fait le plus grand honneur aux hommes qui en dirigent la publication.

MAURICE POTEL.

The Times.

M. Elwal vient de publier, dans un ordre d'idées analogue: *the Times*. C'est un numéro du grand journal de la Cité, le numéro du 14 novembre 1888, dans l'ensemble de son texte et de ses dispositions typographiques; ouvrage présentant tous les termes spéciaux et les néologismes de la langue anglaise courante, tant au point de vue du langage, du commerce, de l'industrie, que des professions techniques; véritable livre de lecture permettant de saisir sur le vif les mœurs, les usages et les actes de l'Angleterre contemporaine. — Paris, Delalain. 1 vol. in-8° à 2 colonnes (rel. toile, 4 fr. 50).

Revue bibliographique.

HISTOIRE.

La collection du *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France*, publiée sous les auspices du ministère des affaires étrangères (Alcan), vient de subir une transformation des plus heureuses avec la publication du tome VIII, relatif à la *Russie*. L'auteur ne s'est pas borné, comme on l'avait fait dans les précédents volumes, à grouper un choix chronologique de textes, qui ne peut guère intéresser que les diplomates. Il a eu l'idée d'ajouter aux instructions proprement dites les pièces les plus curieuses de la correspondance diplomatique et de relier ces divers documents entre eux par des analyses et des notices qui les expliquent et les éclairent, et permettent d'en apprécier très exactement l'intérêt et la portée. L'ensemble des pièces réunies dans le premier volume s'étend depuis l'origine des relations entre la France et la Russie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748); le second comprendra la période de 1748 à 1793. L'introduction, dans laquelle M. Rambaud a mis en lumière pour la première fois les rapports diplomatiques des deux pays, et les nombreux commentaires annexés aux textes, font de cet ouvrage le premier travail complet qui ait été publié en France ou en Russie sur les relations des deux pays. Et, à ce titre, il présente assurément un intérêt et une originalité beaucoup plus marquants que si l'auteur se fût rigoureusement limité à la publication des instructions officielles.

DIVERS.

A ceux qui, sur la foi des déclarations banales des souverains ou des diplomates, escomptent, avec un parfait optimisme, le maintien de la paix européenne, il convient de recommander la lecture d'un récent ouvrage du colonel Hennebert sur *la Guerre imminente* (Kolb). Voilà du moins un auteur qui ne se paye pas de mots et ne se fait guère d'illusions. Il estime que le magnifique succès de notre Exposition universelle aura pour résultat d'accélérer l'inévitable duel. En faisant étalage de nos richesses, nous avons excité la cupidité de ceux qui ne voient dans la guerre qu'une industrie lucrative. Aussi faut-il préparer sans relâche nos moyens de défense; on a fait beaucoup jusqu'ici, ainsi que nous l'explique M. Hennebert, mais en montrant qu'il reste encore beaucoup à faire. Une des questions les plus graves, encore en suspens, est celle des alliances. La Belgique semble faire d'une façon occulte le jeu de l'Allemagne; cette expérience pourra lui coûter cher. La Suisse reste neutre, et offrirait un rempart assuré, si les Allemands ne prenaient soin depuis longtemps de l'envahir d'une façon pacifique et de mettre la main sur son réseau de chemins de fer. Quant à l'alliance de la Russie, elle est, en l'état actuel des choses, une nécessité évidente et inéluctable; si la France et la Russie, restant isolées, sont à la merci de la Triple alliance, elles peuvent, en unissant leurs intérêts et leurs forces, rétablir l'équilibre européen bouleversé depuis vingt ans.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : HENRY FERRARI.

Moy et Motteroz, Libr.-Imp. réunies. Lt. D. 7, rue Saint-Benoît. [14879]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 2 TOME XLVI 12 JUILLET 1890

CROQUIS PARLEMENTAIRES (1)

M. René Goblet.

« C'est dans les petites boîtes que sont les bonnes épices », « c'est dans les petits pots qu'on met les bons onguents », « les petits coqs sont les meilleurs », dit la sagesse des nations. Ce qui est vrai des petites boîtes, des petits pots et des petits coqs, est également vrai des petits hommes. Voyez la place que les petits hommes tiennent dans l'histoire de l'humanité. Prenons deux exemples seulement, non loin de nous. Napoléon était petit, M. Thiers tout petit. Il serait intéressant d'étudier la psychologie des petits grands hommes. En voici le trait principal. Ils sont ambitieux, impérieux et autoritaires. Ils ont la passion de commander et ils commandent sèchement. Ils éprouvent le besoin de voir quelqu'un de plus petit qu'eux.

Lorsque Louis Blanc eut décidé d'écrire un livre sur la Révolution française, il se sentit un beau jour fort perplexe. Tel des renseignements qui lui étaient nécessaires, M. Thiers seul pouvait le lui donner. Il s'en ouvrit à ses amis, qui l'encouragèrent : « Allez-y toujours, il ne vous mangera pas. » Louis Blanc y fut et revint enchanté. M. Thiers l'avait reçu à merveille. Louis Blanc, en petit homme qu'il était, avait tout de suite deviné la cause profonde de ce charmant accueil : « Il aura été, disait-il, flatté de constater que je suis plus petit que lui. »

Généralement les petits hommes passent pour avoir ce que, dans la langue courante, on appelle « un sale caractère ». C'est-à-dire, ici, un caractère difficile, et l'on peut en donner une raison quasi physiologique. Leur sang a vite fait un tour; ils ont la tête trop près du cœur, et le cœur trop près de la poche où est la bile.

Mais qui, dans la fable, se tire toujours d'affaire et sauve les autres? Ce ne sont point les géants : on les représente aussi bêtes qu'ils sont gros. Qui est l'esprit malin de ce monde? Un nain, un Obéron, un Rübezahl, un Riquet à la Houppe, un Poucet. L'ogre enlève, pour dormir, ses bottes de sept lieues : Poucet n'hésite pas, il les chausse et il file son chemin. Les embarras de voitures n'existent point pour lui : il passe entre les jambes des chevaux, entre les rais des roues, sous l'essieu. C'en est, quand on a la toise, à souhaiter de rapetisser.

M. René Goblet est dispensé à tout jamais de former ce vœu impossible. Un érudit, que cela n'a pas empêché d'arriver jeune à l'Institut, a écrit très gravement une phrase mémorable : « Duguesclin ne tarda guère à atteindre l'âge de neuf ans. » Ainsi de M. René Goblet. Né le 26 septembre 1828, à Aire (Pas-de-Calais), il ne tarda guère à atteindre une hauteur de quatre pieds et demi. Ses succès au collège et à l'École de droit ne la lui firent pas dépasser. Il mit à ne pas grandir une obstination qui, après ce qu'on vient d'établir sur la supériorité des petits hommes, fait

(1) Voy. dans la *Revue* des 17, 31 août, 14, 28 septembre, 5 et 19 octobre, 2 et 23 novembre 1889, 11 janvier, 10 mai et 21 juin 1890, les portraits de M. Tony Révillon, de M. Floquet, de M. Clémenceau, de M. Anatole de la Forge, de M. Naquet, de M. Turquet, de M. Paul Déroulède, de M. Maurice Barrès, de M. le comte de Mun, de Mgr Freppel et de M. de Freycinet.

suffisamment présager quelles doivent être ses destinées. Dans sa province, au chef-lieu, s'il vous plaît, M. Goblet fut tout de suite un grand avocat. Pour lui, comme pour tous ceux qui ont en eux-mêmes leur mérite, la réputation précéda les honneurs. Le 4 septembre 1870, M. René Goblet n'était qu'un avocat de talent et de renom inscrit au barreau d'Amiens. Deux jours après, le 6 septembre, il devenait bâtonnier de son ordre. La révolution lui procurait d'abord un avancement professionnel.

« Lui procurait » n'est pas exact. Il ne s'agit que d'une coïncidence, mais elle est curieuse. Il y a des gens qui, l'Empire renversé, ont mis six mois à se produire. Ils ne datent du 4 septembre qu'approximativement. D'autres ne sont que par à peu près le personnel nouveau du nouveau régime. M. Goblet n'est ni de la veille ni du lendemain. Il est juste du jour et de l'heure. Comme certains microrganismes, il est né en une nuit. Il est, politiquement, de génération spontanée. C'est à peine si, l'année d'avant, il avait coopéré à fonder un journal démocratique, le *Progrès de la Somme*. M. René Goblet se révèle avec l'hégire. En ce temps-là, il acquit d'un coup son développement définitif. Depuis lors, il n'a pas changé. Il n'a pas grandi, il n'a rien appris.

Il a toujours sa belle tête d'avocat du barreau d'Amiens, aux joues ornées des favoris réglementaires. Et ce ne sont point les favoris trop longs, broussailleux, fantaisistes, de M. Jules Ferry, ni les pattes de lapin de M. Floquet, ni les cadenettes de M. Lefèvre-Pontalis — l'incarnation vivante de la conférence Molé — ni le double buisson de M. Ricard, ni les barbes rares et correctes de la vieille magistrature, comme on en voit encore quelques-unes au Sénat. Ce sont les côtelettes officielles, étroites et presque rases près de l'oreille; larges, touffues et plus épaisses au coin de la bouche.

Il a toujours ses belles manières d'avocat du barreau d'Amiens. M. Goblet n'a pu se défaire de cette froideur solennelle avec laquelle, suivant les traditions anciennes, on pose, au Palais, la première phrase de l'exorde : « Messieurs de la cour, messieurs les jurés. » Il a gardé, jusqu'à Paris, ces animosités de ville moyenne qui font que toute divergence d'opinion tend à prendre l'aigreur d'une inimitié personnelle. Il a transporté dans la politique la querelle de la rue Saint-Fuscien et de la rue des Trois-Cailloux. Il y a apporté aussi beaucoup de préjugés et de formules surannées. Un bon Suisse de nos amis dit volontiers de quiconque ne partage pas ses idées : « C'est un entiché. » Il prononce : entiqué. On ne saurait croire à quel point M. Goblet est « entiqué ».

Il est demeuré réfractaire aux vues d'ensemble, aux conceptions générales. Il ne voit que par une lucarne, par une meurtrière, une fente étroite, une mire. Il a des œillères qui ne lui permettent de regarder ni à droite ni à gauche. Il est bridé de court par le jacobinisme. Personne plus que lui ne s'est réclamé du titre enviable de libéral. Personne pourtant n'est moins libéral que lui. Ou plutôt il faut s'entendre : il est tout à la fois un libéral et un jacobin, selon les cas. Libéral, libéràtre, libertaire envers ses amis, en deux ou trois questions; d'un jacobinisme plein de morgue envers les autres, dans toutes les autres questions.

Libéral comme le fut la Révolution, avec la guillotine pour correctif : capable de donner comme elle le choix à ses adversaires : La liberté ou la mort! (Il va sans dire que la mort signifie seulement, en l'espèce, la mort civile, l'exclusion de la république, et que M. Goblet, pour si jacobin qu'on le tienne, n'a envoyé réellement aucun de ses adversaires à l'échafaud. M. René Goblet est bien — comment exprimer cela sans forcer les termes? — M. Goblet est bien le compatriote de Robespierre.

Il est sorti du même pays et du même milieu, dans des circonstances différentes, heureusement pour nous et pour lui. Mais supprimons la différence des temps et jugeons dans l'abstrait. Il y a entre ces deux constructions intellectuelles un air de famille très marqué. Ils sont, à des degrés fort inégaux, deux exemplaires du même type, l'un exaspéré, l'autre atténué. Même entêtement, même raideur dogmatique, même impuissance à douter de quoi que ce soit. Chez M. Goblet, évidemment, moins de pathos, moins de ron-ron, moins d'amour de la phrase, moins d'hypocrisie surtout et de feinte dévotion — nulle hypocrisie — une incorruptibilité, ou, ce qui suffit, une honnêteté infiniment plus sûre; même parole, tranchante comme le couperet de Samson.

A qui M. Goblet ressemble-t-il encore, parmi les contemporains? Un peu à M. Clémenceau, avec une sophistique moins savante et moins habile, avec plus de contentement de soi-même et moins de mépris du prochain, avec moins de sécheresse de cœur, moins de mobilité, plus de sérieux. Il ressemble à un Clémenceau à qui il manquerait, entre autres choses, le boulevard et l'Opéra : par ses défauts et par ses qualités c'est un Clémenceau de province.

Celui qui nomma M. Goblet procureur général à Amiens le mit en sa vraie place. Il était fait pour les fonctions d'accusateur public. Dans sa robe rouge, sur son siège, il représentait dignement, en raccourci, la société accomplissant son devoir de poursuivre et de punir. Le soupçon rapide, la bouche bien dentée, la poigne tenace, la cervelle farcie de procédure, sa tête ronde toute hérissée, en quelque sorte, d'articles du Code pénal, il avait tout ce qu'il faut pour enlever une condamnation. Quand il avait happé quelqu'un, ce quelqu'un passait un vilain quart d'heure. Les caricaturistes — cette engeance ne s'interdit rien — le travestissent ordinairement en roquet. Ils se trompent. Il n'aboie pas autant qu'il mord. Il a de la voix, mais il a

des crocs. C'est avec lui qu'il eût fait bon filer d'abord en Belgique, si l'on eût été inculpé d'avoir volé le portail de la cathédrale d'Amiens! Monsieur le procureur général, je vous présente bien mon respect, mais les Borras ne trouvent pas toujours leur Marcou. Nous causerons par-dessus la frontière.

Aussi bien, la vie politique de M. Goblet offre assez d'intérêt pour qu'on ne s'occupe que d'elle seule. De 1871 à la dissolution de l'Assemblée nationale, M. René Goblet fit partie de l'Union républicaine. Il intervint à plusieurs reprises dans les discussions, et jamais sans éclat ou, du moins, sans succès. Il était entré au Parlement tambour battant et trompettes sonnant — les trompettes de sa renommée provinciale. Le ton assuré de ses discours, sa manière de raisonner par aphorismes, lui eurent bientôt conquis ce qu'on appelle l'autorité, ce qui n'est trop souvent, dans les Chambres, que le droit de s'égarer audacieusement et d'entraîner à sa suite les indécis qui, sous tous les régimes, forment la majorité.

Les élections de 1876, où le ballottage lui fut contraire, rendirent au barreau M. René Goblet, qui, par dédommagement, fut fait maire d'Amiens. Mais M. de Fourtou, dès son arrivée aux affaires, s'empressa de le révoquer. Cependant l'opposition au Seize-Mai s'était organisée, Gambetta était allé par la France jetant aux quatre vents, qui se chargeaient de le porter à l'Élysée, le dilemme implacable : se soumettre ou se démettre. La vengeance d'Amiens ne se fit pas attendre. M. Goblet, qui n'avait pu se faire élire un an auparavant, fut élu le 14 octobre 1877, avec cinq mille voix de plus que son concurrent. Il avait, à la vérité, changé de circonscription. Mais voilà tout de même ce que c'est que d'avoir contrarié Amiens! On est Picard ou on ne l'est pas! M. Goblet fit voir à M. de Broglie qu'il l'était.

L'autorité, dont M. René Goblet avait joui dans l'Assemblée nationale, il la retrouva dans la Chambre de 1877. Elle s'y affirma, s'y accrut, y devint considérable. Jusqu'au renouvellement de 1889, elle ne se démentit pas un instant. Elle résista à toutes les épreuves et traversa, en même temps que tous les ministères, toutes les vicissitudes. Sous-secrétaire d'État à la justice en 1879, ministre de l'intérieur dans le cabinet Freycinet en 1882, ministre de l'instruction publique dans le cabinet Brisson en 1885, ministre des affaires étrangères en 1887, enfin, président du conseil, M. Goblet, pendant une dizaine d'années, a marché de sommet en sommet, chaussé des bottes de sept lieues. Point d'anicroche, point de choc qui diminuât sa situation et ébranlât sa certitude. Un cabinet était jeté à terre, un portefeuille lui tombait des mains : M. Goblet en ramassait un autre et attendait patiemment la prochaine combinaison. Passez muscade! et il passait, sans arrêt, sans encombre. Il passait de la place Vendôme à la place Beauvau et de la rue de Grenelle au quai d'Orsay : en touchant le pont de la Concorde, il reprenait des forces et peut-être songeait-il au moment où, pour sept ans, il pourrait se fixer sur la rive droite, car ils étaient plusieurs qui avaient fait ce rêve.

On peut dire que, même alors, il n'avait rien appris. Toutefois il s'était modifié. Entre 1879 et 1882, entre 1882 et 1885, entre 1885 et 1887, il avait senti de plus en plus que le pouvoir glissait vers le radicalisme et, sans le moindre calcul ni la moindre complaisance, par le penchant de sa nature, il avait glissé vers le radicalisme, comme le pouvoir. Il s'était arrangé seulement pour être le pivot, dans cette conversion, et n'avoir qu'un demi-tour à faire, ce qui n'exige pas d'effort, chiffonne à peine le pli et ne rompt point l'inflexibilité. Il n'avait pas changé de visage, mais comme tout visage a deux profils, et comme ces profils ne sont pas pareils, il montrait maintenant le côté jacobin, quitte à se placer de trois quarts lorsqu'on lui rappellerait timidement que jadis on l'avait connu libéral.

Libéral! Eh! ne l'était-il pas comme il peut l'être : à la mode jacobine? Ne réclamait-il pas, dans le « programme électoral arrêté par le congrès républicain du département de la Somme, le 13 septembre 1885 », et qui a tout l'air d'avoir été rédigé par lui, ne réclamait-il pas « l'établissement d'un impôt sur les revenus, le vote d'une loi prononçant l'expulsion des princes appartenant aux familles qui ont régné sur la France, le développement *dans un sens démocratique* des programmes de l'instruction primaire »?

Le libéralisme des deux premières mesures éclate sans qu'il soit besoin d'insister et, quant à la troisième, qu'on ne prenne pas le change : « développement de l'instruction primaire dans le sens démocratique » signifie extinction de l'enseignement libre, guerre aux écoles congréganistes. M. Goblet, ministre de l'instruction publique et des cultes, ne demandait pas précisément la séparation immédiate des Églises et de l'État. Il désirait qu'on abordât, dans un bref délai, la question des rapports entre l'État et les Églises et, si la séparation n'était pas prononcée, qu'on votât le budget des cultes « en dehors de tout esprit d'hostilité contre le clergé, mais en faisant respecter tous les droits de la société civile et de l'État ». Voilà, en vérité, une conclusion des plus sages, mais les prémisses gâtent tout.

« Voter le budget des cultes en dehors de tout esprit d'hostilité » n'est là que comme pis-aller. L'idéal, « ce serait de prononcer la séparation des Églises et de l'État ». Oui, mais, dans ce cas fortuné, comment ferait-on « respecter les droits de la société civile et de l'État »? M. Goblet, ministre de l'instruction publique et des cultes, ne s'est-il pas aperçu qu'il supprimerait ainsi le lien légal entre les Églises et l'État, et — pourquoi ne pas le dire? — le lien de subordination des Églises à l'État? Les Églises séparées de l'État, ce serait ou les Églises toutes-puissantes dans l'État déchiré, ou les Églises

asservies dans l'État despotique. Tout le mal vient de ce qu'on s'imagine les Églises d'une part, et de l'autre, l'État, comme deux êtres concrets, distincts, et qui peuvent ne pas se rencontrer. On se les imagine comme deux époux, mari et femme, qui feraient mauvais ménage, et on est tenté de leur dire, devant M. le maire : « Divorcez! » Mais dites donc à l'âme de divorcer d'avec le corps, au cœur d'avec le cerveau, à la foi d'avec la raison! Cela peut être absurde, mais il faut en prendre son parti : le citoyen et le croyant ne sont qu'un homme. A moins que vous ne soyez complètement logiques et que vous n'enleviez au croyant le droit de suffrage! Ce serait le fin du fin dans le jacobinisme.

M. René Goblet ne pouvait se dissimuler tout à fait combien la tâche était ardue, et il y allait prudemment. Comme le général de *la Grande-Duchesse,* il prenait trois chemins, sinon quatre. Il commencerait par déposer un projet de loi sur les associations. Admirez le trait de génie! Mais, si cette loi sur les associations est faite pour les Églises, elle est faite aussi pour l'État qui, après tout, n'est qu'une association. Traiter également l'Église catholique et la chambre syndicale des coiffeurs, nous ne prétendons pas qu'il y ait iniquité en droit, nous prétendons qu'il y a impossibilité en fait.

C'est ce que M. Goblet recherchait et promettait, en 1885 : l'impossible. Depuis 1885, trois défaites électorales l'ont aigri et exaspéré. Il ne s'en tient plus à si peu de chose. Il est « républicain progressiste », à présent, par opposition aux républicains sans épithète aux républicains actuels, qui piétinent et n'avancent pas. Il veut la continuation des réformes entreprises (lesquelles?); la nomination du Sénat au suffrage universel et l'application énergique des lois scolaires. Au lendemain de l'affaire de Vicq, il recommande l'énergie! C'est la précaution inutile.

Voulant tout ce qu'il veut, il veut, par conséquent, la revision. La république telle qu'elle est ne lui dit rien qui vaille. Comme il la traite, cette république « bourgeoise, autoritaire, centralisatrice, réactionnaire et cléricale »! Oh! pour réactionnaire et cléricale, elle l'est! République « centralisatrice et autoritaire », sans doute, mais est-ce bien à M. Goblet de s'en plaindre, lui qui a centralisé dans ses mains tant de ministères, lui qui adore le commandement comme l'adorèrent Napoléon et M. Thiers? Quant à « bourgeoise », bourgeois vous-même! — ce n'est pas une injure. Mais on ne va pas dire ces choses-là, en Seine-et-Oise, à Versailles, à des bourgeois archi-bourgeois. Autrement, il vous en cuira aux prochaines élections sénatoriales.

M. Goblet, hâtons-nous de l'ajouter à sa louange, n'en est pas à cela près qu'un échec le décourage : il s'irrite, mais ne s'humilie pas. Et son caractère reprend le dessus, ce fatal caractère qui a failli lui jouer et nous jouer de si mauvais tours. Qui ne se souvient de cette espèce de haut-le-corps que fit l'opinion publique (la métaphore est hardie, mais si juste), lorsqu'on apprit que M. Goblet était appelé au ministère des affaires étrangères? Aux affaires étrangères, lui, M. Goblet! Mais il en ignorait le *b, a, ba!* Mais s'il était pris d'une de ses colères! Il n'en fut pas pris. Il fut doux, abordable, affable; il fut d'une courtoisie irréprochable. Quand survint l'incident Schnæbelé, il joignit à beaucoup de calme beaucoup de dignité. Ceux qui l'ont vu vers ce temps même peuvent être témoins qu'il souffrait, et ils lui savent gré encore de ce qu'ils l'ont vu souffrir.

Il fut aux affaires étrangères ce qu'il avait été à l'instruction publique, ce qu'il aimait à dire qu'il était : l'avocat du ministère. Il se renseignait, sans fausse honte, auprès de ses directeurs et de ses chefs de division : « Expliquez-moi donc votre affaire, » leur disait-il. Il leur disait même ce que dit toujours l'avocat : « Préparez-moi donc mon dossier. » Le dossier préparé, il l'étudiait, après quoi il se sentait prêt à plaider. Le plus souvent, il plaidait très bien, avec une conviction toute fraîche, et il gagnait sa cause. Sous un régime parlementaire porté au degré où est le nôtre, c'est, à ce qu'il semble, tout ce qu'on doit attendre d'un ministre. M. René Goblet était un excellent ministre.

C'était un excellent ministre et un politique détestable. Les deux faces, *Janus bifrons*, le libéral et le jacobin. A la Chambre, l'éloquence de M. Goblet, sa probité inattaquable et fière, forçaient l'estime de tout le monde, et, néanmoins, il était seul; il formait à lui seul le groupe des indépendants, des sauvages, enfermé dans une intransigeance hautaine qui étonnait et écartait. Dans les divers ministères qu'il a occupés, il n'a laissé que des regrets. Les uns le regrettent parce qu'il les soutenait, les autres parce qu'il les écoutait; le sentiment est unanime. Il lui est arrivé de comprendre et de débrouiller en deux heures les questions les plus épineuses, et il y a des choses d'une simplicité élémentaire qui lui ont échappé toute sa vie. M. René Goblet n'est que contradiction. Il est éloquent et ne persuade pas; on l'estime et on ne peut le suivre; il est violent, emporté, parfois pointu et grincheux, et on l'aime; il est intelligent, et il a cette espèce d'inintelligence jacobine qui s'étend comme un voile sur les objets et les défigure.

Il est provincial et jacobin; il est de la province jacobine, car le jacobinisme est une sorte de provincialisme politique. Il accuse la république que nous avons d'être bourgeoise, mais que serait la sienne? Elle ne serait pas athénienne, à coup sûr. M. Goblet est bon homme au fond et parfaitement honnête homme, homme de talent, d'esprit, de ressources, et tout ce que vous voudrez — mais... il n'est pas d'ici.

SYBIL.

L'ÉCUYÈRE

Nouvelle.

Comment! tu n'as jamais été au cirque? C'est pas possible!... Dites donc, vous autres, Périer qui n'a jamais vu de cirque!

— Oh!... Ah! par exemple!... A ton âge?...

Et la foule de mes petits camarades de huitième m'entourait, me regardait avec curiosité, m'accablait de questions ironiques, sans me laisser le temps de répondre.

— C'est vrai que tu ne sais pas ce que c'est qu'un cirque? reprit un peu dédaigneusement celui qui avait parlé le premier, un *fort*, presque toujours premier. Moi, j'y vais chaque fois qu'on a des congés.

— Moi, dit un autre, renchérissant, j'y ai été à deux ans, avec maman!... Pourquoi ta mère ne t'y mène-t-elle pas? ajouta-t-il en se retournant vers moi.

— Je n'ai pas de maman, répondis-je.

— Elle est morte? dit le *grand*, avec cette absolue indifférence des enfants pour la mort et les deuils qu'elle cause.

J'hésitai une seconde avant de répondre. Je n'avais pas de maman, c'est vrai; je n'en avais jamais eu près de moi; mais on ne m'avait pas dit qu'elle fût morte... Cependant, cela devait être ainsi, puisque tous les enfants ont des mamans : si je n'en avais pas, c'est que la mort me l'avait prise.

— Oui, répondis-je lentement, elle est morte.

— Eh bien, et ton père, alors? Il pourrait bien t'y mener? Si tu savais comme c'est amusant, les chevaux! Et les clowns, donc!

— Ah! je te crois, que c'est amusant, les clowns! s'écrièrent les autres avec un ensemble admirable.

Et ils se mirent à me raconter les merveilles de ces spectacles si chers aux enfants... et parfois à d'autres encore. Devant mes yeux passaient et repassaient ces brillantes images, comme les tableaux étincelants d'un kaléidoscope.

Je revins chez nous tout excité, la tête farcie d'éblouissantes visions, et bien décidé à prier mon père, dès le soir même, de me mener au cirque le dimanche suivant.

Mais, quand vint le moment de parler, la chose me parut tout à coup plus difficile que je ne l'avais cru.

C'était un intérieur très austère que le nôtre : on eût dit que tout y était sacrifié au travail; nulle place pour le plaisir. Mon père, très occupé toute la journée, rentrait à sept heures fatigué, absorbé, pressé de se mettre à table. On dînait vite, et presque silencieusement; puis mon père se plongeait dans la lecture de son journal; et la soirée s'achevait souvent sans un mot, ma grand'mère ne parlant pas plus que nous. Parfois, cependant, elle entamait un de ses sujets de prédilection et faisait, avec une singulière animation, une sorte de conférence qu'il n'était pas permis d'interrompre. Mon père n'était-il pas de son avis et se permettait-il de le dire? Elle éclatait en reproches, en phrases indignées sur « le changement qui s'était fait en lui depuis sa jeunesse, alors qu'il était *si bon fils, si doux, si obéissant* »; puis, sa voix se haussait de plus en plus, ses yeux gros et ronds semblaient prêts à lui sortir de la tête; elle se levait, arpentait à grands pas le salon, jusqu'à ce qu'une attaque de nerfs mît brusquement fin à cette scène.

C'était une forte et vigoureuse personne que ma grand'mère, très grasse, très rouge, grande, quoique déjà un peu voûtée. Ses attaques de nerfs, qui ressemblaient à des convulsions, entrecoupées de cris et de hoquets, avaient quelque chose d'effrayant. Mon pauvre père en était malade : aussi évitait-il de la contrarier en quoi que ce fût. Lui, si bon, si sensé, si délicat, d'un jugement si sûr, combien dut-il souvent souffrir de cet esclavage moral où le tenait sa mère!

Il ne se montrait vraiment tendre et gai qu'avec moi, lorsqu'il m'emmenait promener les jours de congé.

Avec ma grand'mère il était bon toujours, et d'une scrupuleuse politesse — sachant, au reste, quelle mercuriale lui serait adressée, et que de jours on le bouderait, s'il oubliait un seul de ces petits égards qu'elle exigeait comme un hommage qui lui était dû. Mais dans toute cette déférence, comme on sentait la gêne, le convenu! — Pauvre père! Comment, tout jeune encore, éprouvai-je pour lui, mêlée à ma tendresse, une sorte de pitié? Sans doute, ma petite intelligence d'enfant comprenait vaguement qu'il était victime de sa bonté, et, il faut le dire aussi, de sa faiblesse vis-à-vis de cette mère égoïste et tyrannique.

J'aurais voulu attendre au dimanche suivant, pour lui parler du cirque en tête-à-tête; mais nous n'étions qu'à mercredi : jamais je n'aurais la patience d'attendre quatre jours encore! — Aussi, le soir même, assis sur mon tabouret bas, au coin du feu, en face de ma grand'mère, qui travaillait à l'une de ces fines et interminables broderies où elle se piquait d'exceller, je prononçai tout à coup d'une voix claire, vibrante de désir :

— Papa, pourquoi ne me mènes-tu jamais au cirque? Je voudrais tant y aller!

Pourquoi mon père tressaillit-il à cette question si simple, tandis que ma grand'mère lui jetait un regard oblique, en serrant les lèvres comme elle faisait quand elle n'était pas contente? — Il me sembla démêler un peu d'embarras dans le ton contrarié que prit mon père pour me dire :

— Ne pense donc pas à autre chose qu'à ton travail! A ton âge, on ne va pas au spectacle.

Je ne me tins pas pour battu :

— Mais si, père! Tous mes camarades y ont été!

Toquin y va chaque fois qu'il est en congé... Et il y en a de bien plus petits que moi qui y vont!

Ce fut le tour de mon père de jeter un regard furtif sur ma grand'mère : on eût dit qu'il attendait d'elle la réponse que je lui demandais. Mais elle continuait à broder sans mot dire, les lèvres pincées aux coins, et tirait son aiguille par saccades nerveuses. Mon père se décida à me dire :

— Ce que font les autres n'est pas une raison pour que tu en fasses autant... Nous ne voulons pas troubler tes études par des distractions inutiles... Quand tu pourras, sans inconvénient, aller au cirque, nous y y mènerons.

Je ne retins de sa phrase que la demi-promesse de la fin :

— Oh! bientôt, père, dis! Bientôt, n'est-ce pas?

Je battais des mains, ravi.

Soudain, ma grand'mère leva les yeux de dessus son ouvrage, et fixa sur moi un regard de si étrange froideur qu'ils me semblèrent d'acier. Elle était pâle, et paraissait contenir à grand'peine son indignation :

— Il faut espérer, prononça-t-elle lentement, que tu garderas un peu de ton ardeur pour des plaisirs plus nobles que celui-là!

Un demi-soupir partit de derrière le journal où s'abritait mon père. Il me sembla qu'une douche glacée tombait tout à coup sur mon enthousiasme, et je n'osai plus dire un mot.

Je songeais avec étonnement à la façon bizarre dont mes parents avaient accueilli ma demande. Toujours blotti dans mon coin favori, la tête appuyée contre le marbre de la cheminée, je les examinais curieusement; et un fait que je n'avais point encore noté m'apparaissait soudain : la profonde dissemblance qu'il y avait entre eux et moi.

Ils se ressemblaient évidemment, quoique chez mon père les traits fussent affinés par l'intelligence et la bonté. Il avait les yeux moins bleus, moins *gros*, plus allongés que ceux de ma grand'mère; son front était plus haut que le sien, avec des saillies au-dessus des sourcils, et une pente graduelle vers les cheveux; son nez était d'un dessin plus noble, plus large; et sa bouche aux lèvres rouges sous ses moustaches blondes exprimait la plus grande bonté. Ses cheveux, à peine châtains — comme ceux de ma grand'mère avant qu'elle eût grisonné — avaient dû être très blonds dans son enfance. Enfin, ils avaient tous deux la peau fine et blanche, elle, seulement, plus rouge que lui.

Pourquoi donc, moi, étais-je si brun, un vrai petit moricaud comparé à mon père? Mes cheveux frisés étaient noirs; ma peau même avait une pâleur brune; et mes yeux de velours sombre attiraient jadis les belles dames autour de ma bonne : « Oh! le bel enfant! s'écriait-on; quels yeux noirs! Des yeux espagnols... » Et ma bonne se taisant, on insistait : « Ce n'est pas un petit Français, n'est-ce pas?... Sa maman doit être espagnole? » — Mais Florine se contentait de répondre sèchement : « Il est Parisien »; et m'emmenait jouer plus loin.

Maintenant ces détails me revenaient; et je me disais : « Les enfants ressemblent à leurs parents, à leurs grands parents... Mais moi, à qui donc est-ce que je pouvais ressembler? Ni à mon père, ni à ma grand'mère, certes!... A ma mère, peut-être?... » Et l'envie me prit de questionner mon père à ce sujet; mais je me contins : ma première tentative de conversation avait si mal réussi! — Seulement, je me promis d'interroger sérieusement Florine.

C'était elle qui me menait promener tous les jeudis au parc Monceau, quand ma grand'mère ne m'emmenait pas en voiture au bois de Boulogne. D'habitude je voyais revenir sans enthousiasme le moment de la promenade : c'était si monotone, ce parc Monceau, et si petit! On en avait si vite fait le tour! — En été, encore, on pouvait s'asseoir, s'amuser au bord de la mare, à l'ombre des grands arbres qui entourent la simili-ruine en colonnade. Mais, en mars, que ce jardin me paraissait triste et froid! — Je n'étais pas à l'âge où les grâces de la nature extérieure vous touchent; et ce délicieux coin de verdure en plein Paris ne m'apparaissait que comme un préau trop étroit pour mes jeux.

Ce jeudi-là, cependant, ce fut avec une précipitation joyeuse que je saisis le bras de ma bonne, et l'entraînai de l'avenue Ruysdaël dans l'intérieur du parc. Puis, sous les arbres dénudés par l'hiver où quelques ramiers seuls nous tenaient compagnie, je lui dis à brûle-pourpoint :

— Florine, est-ce que j'ai eu une maman?

Je vois encore l'expression troublée qui passa subitement sur son visage, et l'espèce de tremblement avec lequel elle me répondit :

— Mais certainement, Henri! tous les enfants ont eu une maman.

J'essayais de rencontrer son regard; mais elle détournait la tête, comme pour admirer les canards qui nageaient dans l'étang.

Je repris :

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est morte, dis, Florine?

Elle ne répondit pas tout de suite. Puis, d'une voix étouffée :

— Oh! oui, mon Dieu! il y a longtemps.

Elle paraissait si troublée que je n'osais pas trop continuer. Pourtant je repris encore :

— Est-ce que je ne l'ai jamais vue, ma maman?

Elle soupira, et dit tristement :

— Non, mon petit Henri, non, jamais!

Ce fut mon tour de soupirer :

— Ah! m'écriai-je, quel malheur qu'elle soit morte! Que je voudrais donc en avoir une, de maman! Les autres enfants en ont bien; moi, je n'ai qu'une grand'mère; ce n'est pas la même chose...

Florine ne répondant rien — était-ce l'émotion qui faisait trembler son bras sous le mien? — je continuai comme me parlant à moi-même :

— Elle n'aurait pas des yeux froids et durs, bien sûr, ma maman! Et puis, elle serait jeune... Et puis, Florine, elle me mènerait au cirque, comme la maman du petit Jacquart; et papa, lui, et grand'mère ne veulent pas. Pourquoi?

Florine tourna subitement son visage de mon côté, et me considéra avec une stupéfaction mêlée d'épouvante.

— Eh bien! quoi? m'écriai-je, agacé, est-ce que, toi aussi, cela t'étonne tant que je désire aller au cirque? Pourquoi me regardes-tu comme cela, Florine?

Elle parlait à mi-voix :

— Mon Dieu! si elle pouvait l'entendre, la pauvre âme!

Jamais je n'avais vu Florine dans un pareil état. Il n'y eut plus moyen de lui arracher aucun renseignement sur ma mère : à toutes mes questions, elle répondait évasivement, et finit par déclarer qu'elle ne se rappelait plus rien, qu'il y avait trop longtemps que ma pauvre maman était morte. Et elle ajouta précipitamment :

— Surtout, ne va pas faire toutes ces questions à ton père ou à ta grand'mère, mon chéri! cela leur ferait de la peine.

Je me rabattis sur le cirque, que Florine fut obligée de me décrire aussi exactement que le lui permit son expérience fort incomplète sur ce point. — Quand je sus qu'il y avait un cirque aux Champs-Élysées, je n'eus plus de repos qu'elle ne m'eût promis de me le montrer le jeudi suivant. Mais comment faire pour obtenir de ma grand'mère la permission de me promener aux Champs-Élysées au lieu du parc Monceau? — Tout se passa le plus facilement du monde : Florine qui, sous son air naïf, cachait une certaine finesse, fit remarquer à ma grand'mère qu'à l'approche du printemps le parc est bien humide; que j'aurais plus de soleil, plus d'air aux Champs-Élysées. Ma grand'mère n'y vit pas de malice et accorda la permission.

Ma déception fut grande quand Florine me montra, le jeudi suivant, le bâtiment de forme ronde, absolument clos, où se donnent les représentations du Cirque d'été. Car j'avais un vague souvenir de la foire au pain d'épices, avec des tréteaux, des affiches flamboyantes, des paillasses criant et pirouettant, de grosses femmes en jupes courtes, tout un tapage de couleurs et de paroles devant lequel, à mon grand regret, on ne m'avait point permis de m'arrêter. Mais Florine m'ayant appris que le Cirque ne s'ouvrait qu'après Pâques, je me rassurai :

— Alors, sans doute, pensai-je, nous le verrons entouré de clowns et de pierrots, de beaux messieurs et de belles dames arrivant à cheval, aux sons de la grosse caisse, pour parader devant les spectateurs!... Mais il fallait patienter un bon mois encore.

En attendant, je prenais goût aux Champs-Élysées, où désormais on nous laissait libre de venir tous les jeudis : ma grand'mère avait pris la jaunisse à la suite d'un refroidissement, et mon père étant très absorbé par ses affaires, je ne sortais plus qu'avec Florine.

*
* *

Un jeudi du commencement d'avril — Pâques était très tard cette année-là — je venais de rejoindre ma bonne sur le banc d'où elle surveillait mes jeux tout en tricotant, lorsque tout près de nous passa, en nous frôlant, une personne qui, s'étant retournée, fit une exclamation en regardant Florine, et s'arrêta net à deux pas de moi. Je regardai cette dame qui me considérait si attentivement et qui avait paru reconnaître Florine : je ne l'avais jamais vue. Elle me semblait comme pétrifiée devant moi; ses yeux ne me quittaient plus. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut le trouble de Florine, qui s'était levée en balbutiant je ne sais quel bonjour embarrassé, et semblait vouloir m'emmener. Mais la belle dame — elle me parut très belle — lui fit un signe de prière. Puis tout à coup, s'agenouillant devant moi, elle m'attira doucement à elle, et me dit d'une voix qui pénétra jusqu'à mon cœur :

— Voulez-vous m'embrasser?

On me reprochait souvent une timidité farouche, qui me clouait les lèvres et me paralysait lorsque les visiteurs de ma grand'mère m'adressaient la parole. Mais je n'éprouvais aucune crainte devant cette étrangère que je voyais pour la première fois. Les enfants sont comme les chiens : ils pressentent ceux qui les aiment. Et il y avait de la tendresse dans ce regard profond qui m'enveloppait comme d'une caresse. Il y avait aussi je ne sais quoi d'ému, de triste, d'inquiet dans ces grands yeux noirs, qui me saisit par certaines fibres secrètes, inconnues de moi-même jusque-là. Aussi, je jetai mes bras autour du cou de l'étrangère, et je l'embrassai, sans hésiter, de tout mon cœur. Quand je me dégageai de son étreinte, je m'aperçus avec étonnement que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Qu'il est gentil! disait-elle à Florine, qui feignait d'être absorbée par son tricot.

Puis à moi :

— Comment vous appelez-vous?

J'énumérai consciencieusement tous mes noms :

— Henri-Manuel-Marie Périer.

— Manuel! répéta-t-elle, et ses joues se couvrirent de larmes.

Elle s'était relevée vivement et s'essuyait les yeux avec un petit mouchoir parfumé d'une odeur capiteuse que j'avais sentie aussitôt qu'elle s'était approchée de moi. Chose étrange, l'importance que prennent parfois dans la mémoire certains détails insignifiants! Depuis ce jour, l'odeur de l'oppoponax éveille en moi toute une série de souvenirs, qui se groupent autour d'une figure de femme agenouillée, souriante au milieu de ses larmes, qui coulent de deux yeux superbes...

Ces larmes me déconcertèrent. Je cherchais comment j'avais pu lui faire de la peine. Cependant elle s'éloigna aussi brusquement qu'elle était venue.

As-tu vu, Florine, dis-je, comme elle a pleuré en disant *Manuel?* La connais-tu, cette dame? Pourquoi m'a-t-elle embrassé?

Mais Florine était dans un de ses moments d'humeur bourrue, et n'opposait à mes questions qu'un silence obstiné.

Elle se leva, en haussant les épaules comme pour dire : « Après tout, je n'y suis pour rien! » et me ramena avenue Ruysdaël.

Le jeudi suivant, Florine se fit un peu tirer l'oreille pour retourner aux Champs-Élysées; mais je la priai tant qu'elle finit par céder. Faut-il le dire? L'étrange et troublante rencontre du jeudi précédent m'avait préoccupé toute la semaine; et je n'avais plus qu'une idée : revoir la belle inconnue, lui demander pourquoi elle avait pleuré.

D'abord, personne ne vint; et, pendant deux heures, il fallut me contenter de jouer avec mes petits camarades. Puis, leurs bonnes les ayant rappelés, j'allai retrouver la mienne, pour rentrer à mon tour. O bonheur! A côté d'elle, sur le même banc, la belle dame causait avec animation.

Il me sembla que Florine s'essuyait les yeux, et je l'entendis qui disait :

— Non, je vous en prie, madame! Pensez donc! Si monsieur ou madame nous voyait!

— Ah! répondit l'inconnue avec un accent passionné, un baiser, c'est bien mon droit, voyons!... Croyez-vous que la honte se gagne, comme une maladie, dans un baiser?

Ces mots, que je ne compris pas alors, me sont revenus souvent à la mémoire. Ce que je compris, c'est qu'elle voulait m'embrasser. Et sans m'expliquer l'espèce d'aimant qui m'attirait vers cette femme, sans raisonner, je lui tendis ma joue le plus simplement du monde.

Cette fois, elle me serra avec une sorte de frénésie, me couvrant de larmes et de baisers, qu'elle interrompait pour m'examiner avec des yeux qui semblaient tout voir, de grands yeux noirs, profonds et tendres :

— Mon petit Manuel! mon petit Manuel! disait-elle avec exaltation.

Je la regardai étonné :

— C'est Henri qu'on m'appelle, lui dis-je.

— Ah! oui, s'écria-t-elle, Henri!... Votre grand'mère s'appelle Henriette, n'est-ce pas?

Son ton était amer. Sa figure, subitement changée, m'effraya presque : il y avait comme de la haine dans ses yeux noirs. Et, brusquement, comme l'autre fois, elle me quitta, sans retourner la tête, marchant d'un pas cadencé, avec une espèce de balancement des hanches qui faisait onduler sa robe de faille mordorée. — Comme l'autre fois, je la suivis des yeux, très intrigué.

— Pourquoi, dis-je à Florine, m'appelle-t-elle *Manuel*, en pleurant si fort?

Florine se décida à me dire que cette pauvre dame avait perdu un enfant comme moi, qui s'appelait Manuel, et qu'elle avait pensé à lui en me voyant, parce que je lui ressemblais. Mais elle refusa obstinément de convenir qu'elle connaissait l'étrangère.

*
* *

Il y a des moments où le ciel même semble d'accord avec nous pour nous faciliter la réalisation de nos plus secrets désirs. Il était écrit que j'irais au cirque cette année-là; et voici comment cette chose difficile s'accomplit très facilement.

Le mois de mai s'annonçait particulièrement beau et chaud. On en profita pour envoyer à Vichy ma grand'mère, qui avait été très souffrante de sa jaunisse et en avait gardé quelque chose au foie. Il fut convenu que mon père l'installerait à Vichy et passerait quelques jours avec elle, pendant que je resterais à Paris avec Florine, afin de ne pas interrompre mes classes.

C'était la première fois que mes parents se séparaient de moi, et ils parurent très émus au moment du départ. L'émotion de mon bon père fit couler à flots mes larmes d'enfant — ces larmes qu'on n'a pas le temps d'essuyer avant que revienne la joie.

La pauvre Florine, bouleversée par la vue de mon chagrin, me promit de faire, pendant ces huit jours, toutes mes volontés, de me faire manger tous mes mets préférés; de me rendre, enfin, « plus heureux qu'un roi ».

Mais je pensais à bien autre chose qu'aux œufs à la neige et aux crêpes de ma vieille bonne! L'imprudente! elle eût frémi, si elle eût pu deviner de quelle façon j'entendais lui faire tenir sa promesse.

Aux premiers mots que je lui dis de mes projets, elle bondit, s'enfuit dans sa cuisine, ne voulut plus rien écouter. Mais je revins à la charge, avec la ténacité des enfants gâtés qui savent le faible de ceux à qui ils ont affaire. Le plus puissant de tous mes arguments fut que « je ne mangerais plus », tant qu'elle ne consentirait pas à me mener au cirque. Et, dans sa terreur de me voir tomber malade, elle m'accorda tout, à la condition que je n'en soufflerais mot à personne.

Pauvre fille! A l'heure qu'il est, père de famille à mon tour et bien persuadé du mal que l'on fait à un enfant en lui accordant secrètement les choses que lui défendent ses parents, je n'ai pas le courage de lui en vouloir, car, sans elle, j'aurais vu une fois de moins... Mais n'anticipons point.

Me voilà donc au cirque, un dimanche après-midi, assis à côté de Florine, au premier rang, et, certes, « plus heureux qu'un roi », selon la promesse de ma bonne.

Je regardais de tous mes yeux, riant à m'étouffer des

grimaces des clowns. Les récits de mes petits camarades ne me semblaient pas exagérés, bien au contraire; et je voyais avec regret approcher la fin du spectacle. La dernière partie du programme était annoncée en ces termes : « Exercices équestres, par Mlle Manuela. »

Depuis quelque temps, Florine faisait tous ses efforts pour me décider à partir avant la fin : elle semblait inquiète, alléguait la foule, la fatigue que j'éprouverais d'une si longue séance. Mais je refusai net de bouger; d'ailleurs, du premier rang, où nous étions, ce n'était guère facile. Florine se résigna en soupirant.

Quand parut la belle dame, toute vaporeuse dans ses jupes de gaze rose, et qu'elle passa lentement devant nous sur son cheval noir, je ne pus retenir un cri de surprise qui lui fit tourner la tête de mon côté : Mlle Manuela, c'était la belle étrangère des Champs-Élysées !

Si j'avais eu un doute au premier moment, je n'en eus plus aucun lorsque son noir regard s'attacha sur le mien, un sourire radieux illuminant son visage. Et, tout de suite, elle se leva, debout sur la selle, excitant son cheval, qui partit ventre à terre.

On eût dit qu'une joie subite leur donnait à tous deux des ailes.

On tendit devant elle, au-dessus du cheval, de larges barrières en étoffe qu'elle franchissait d'un bond tellement léger qu'elle semblait véritablement voler.

On l'applaudissait avec frénésie. Le public semblait l'adorer : elle avait bien plus de succès que les autres écuyères, et cela me faisait plaisir. — Elle souriait, saluait, assise sur son cheval qu'elle avait remis au pas. — Ce que je remarquai tout de suite avec ravissement, c'est que ses sourires s'adressaient à moi. Arrivée devant moi, elle se penchait sur sa selle, et me jetait un long regard, lumineux et doux, un regard comme je n'en avais jamais reçu. Aussi, très excité, je me démenais, battais des mains avec enthousiasme.

Florine avait, naturellement, essayé de me faire croire que je me trompais, abusé par une ressemblance extraordinaire entre Mlle Manuela et ma belle étrangère; mais ses raisonnements étant absolument dédaignés, elle se tut et attendit la fin du spectacle avec une résignation comique. Alors, elle m'emmena précipitamment, et ne parut respirer à l'aise que lorsque la porte cochère de notre hôtel de l'avenue Ruysdaël, se referma sur nous.

Pendant quelques jours encore, je savourai rétrospectivement mon plaisir défendu, ne pouvant me tenir d'en parler à Florine, que j'allais retrouver dans sa cuisine tout exprès pour cela.

Mais je ne comprenais plus rien à ma bonne : elle, si bavarde naguère, se renfermait maintenant dans un silence sombre, ne répondant jamais un mot à toutes mes phrases exubérantes. On eût dit que le remords d'un crime la poursuivait, depuis qu'elle avait cédé à mon caprice, et je l'entendais parfois soupirer en secouant la tête : « Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! »

Pour moi, j'avoue à ma honte qu'aucun remords ne me tourmentait. A cet âge, le plaisir laisse des impressions plus vives que le sentiment du devoir accompli ou négligé; et c'est tout au plus si j'éprouvai une sorte de malaise lorsqu'en embrassant mon excellent père je me dis qu'un secret était désormais entre lui et moi.

*
* *

Les semaines s'écoulèrent; ma grand'mère revint des eaux, et la vie reprit, tranquille et monotone comme par le passé.

Un soir, nous sortions de table, lorsque Florine entra et remit une lettre à mon père. Il changea de couleur en la lisant, et je vis que sa main tremblait en tenant le papier. Quand il eut fini, il tendit la lettre à ma grand'mère en lui disant :

— Lisez ceci, je vous prie, ma mère; j'ai besoin de votre avis.

Sa voix était émue. Elle le regarda une seconde d'un œil perçant, et prit la lettre sans mot dire. Mon père semblait suivre avec anxiété sur sa figure les impressions qui s'y montraient à mesure qu'elle avançait dans sa lecture. — De pâle qu'elle était d'abord, elle devint pourpre; ses lèvres tremblaient; enfin elle laissa glisser la lettre sur ses genoux. Alors mon père lui dit :

— Vous le voyez, ma mère : elle se meurt... Je ne puis lui refuser de voir l'enfant, à ce moment suprême... Ne le pensez-vous pas, mère?...

Lentement, sans le regarder, elle lui rendit la lettre, et dit simplement :

— Veux-tu que Florine l'habille tout de suite ?

Les yeux de mon père se voilèrent de larmes; il s'inclina et baisa la main de sa mère. Puis, se relevant vivement, il se dirigea vers la porte :

— Ce n'est pas la peine de faire venir Florine, dit-il avec précipitation. Le temps presse : Henri viendra comme il est. Le temps est clair et beau; il n'y a pas de boue.

Il sortit. Je courus après lui, criant :

— Où veux-tu m'emmener, dis, père?

Il tressaillit :

— Tu étais là, enfant? dit-il, avec un trouble étrange. Viens vite, prends ton chapeau, ton pardessus, viens!

Nous descendîmes l'escalier en courant. Nous allions, vite, vite; lui, marchant à grandes enjambées, que je pouvais à peine suivre. Je n'osais plus l'interroger; lui-même semblait oublier qu'il m'avait à ses côtés.

Cette soirée de juin était particulièrement douce; l'air était tiède et parfumé. Dans la nuit transparente,

on distinguait encore l'azur du ciel et même le vert des arbres.

Chaque détail de ce soir là m'est resté gravé dans la mémoire, comme sur une plaque de cuivre mordue par l'acide sont incrustés tous les traits d'un dessin.

Je regrettais que mon père marchât si vite : il eût été si bon de se promener, bras dessus bras dessous, dans cette tranquille et superbe nuit! — Mais il pensait bien à cela, lui! sa figure pâle se contractait par moments, comme sous le coup de pensées terribles; puis il soupirait, murmurait je ne sais quelle exclamation, et courait toujours, comme s'il s'agissait d'arriver à temps pour le départ d'un train.

Nous avions descendu la rue de Monceau, pris le faubourg Saint-Honoré; et, de là, enfilé la rue du Colisée. Peu à peu mon père ralentit sa marche. Il semblait tout à coup se souvenir de ma présence. Nous arrivions devant une grande maison, non loin des Champs-Élysées, dont j'apercevais déjà les arbres. Mon père s'engagea sous la porte cochère, jeta à la concierge un nom que je n'entendis pas, et ouvrit la porte du palier. Alors, seul avec moi, sous le gaz éclairant l'escalier, il me regarda avec angoisse et me dit à mi-voix :

— Écoute bien, mon enfant : nous allons voir une dame très malade; comme j'ai à lui parler, tu m'attendras dans la pièce à côté jusqu'à ce que je t'appelle. Elle voudra probablement te voir aussi, t'embrasser... avant...

Sa voix tremblait si fort, que je le regardai en ouvrant tout grands mes yeux. Je me hasardai à dire :

— Est-ce que je la connais, père? Qui est-ce?

Il me fit signe de me taire. Nous étions arrivés au bout de notre course. La sonnette de l'entresol ayant été tirée, la porte s'ouvrit, laissant voir dans son entre-bâillement une cornette de sœur. Elle ne fit aucune question à mon père, mais nous pria de la suivre, ajoutant :

— M. le curé est auprès de la malade; si vous voulez bien attendre au salon, il viendra vous prévenir quand vous pourrez entrer.

Elle ouvrit une porte et nous fit entrer dans un petit boudoir tendu de satin jaune qui me parut merveilleusement beau. Chez nous, c'était si sombre de couleur! les rideaux, les meubles, les tentures des glaces étaient d'un brun austère. A la bonne heure! ici, au moins, on aimait ma couleur préférée, le jaune! Et les dorures des glaces, des plafonds, des portes mêmes s'étalaient partout sans vergogne, à la place des boiseries noires de notre salon à nous. Mes yeux de neuf ans en étaient délicieusement éblouis. J'eus le temps de noter ces détails pendant que mon père, assis sur un canapé, la tête dans ses deux mains, paraissait abîmé dans ses réflexions.

De temps en temps, des bruits confus s'échappaient de la pièce voisine, et l'on entendait vaguement la voix du prêtre, comme une sorte de mélopée grave et douce. Puis un silence se fit, et il me sembla qu'une autre voix, plus faible, parlait sur un ton de prière. Mon père avait relevé la tête et écoutait, les yeux rivés sur la portière de satin, ces sons qui nous arrivaient parfois si distincts que nous saisissions des phrases tout entières :

— Ah! mon père, disait cette voix, c'est le moment! De grâce, faites vite!...

Mon père s'était levé, très pâle. La portière se souleva et le prêtre parut. C'était un de ces vieux ecclésiastiques à tête de martyr, dont les longs cheveux blancs encadrent un visage émacié, et qui ont dans les yeux, avec l'ardeur de la foi, la charité de l'Évangile. Il s'avança vers mon père :

— C'est un bien grand malheur, monsieur, que cet affreux accident, dit-il à mi-voix. Le médecin ne laisse aucun espoir : elle a, comme je vous l'écrivais, les reins brisés et souffre cruellement... C'est une question d'heures. Aussi, quoiqu'elle ait condamné sincèrement son passé, je n'ai pas cru devoir lui refuser la dernière grâce humaine qu'elle demande encore avant de s'abandonner tout entière aux mains de Dieu : voilà pourquoi je vous ai fait venir, monsieur. Vous plaît-il que je vous mène auprès de cette pauvre enfant?

Mon père, trop ému pour parler, fit un geste d'assentiment; mais, avant de sortir, il se retourna vers moi. Le prêtre suivit son regard, et ses yeux se fixèrent sur moi avec une expression de commisération telle que j'en fus remué sans savoir pourquoi.

— Reste là, me dit mon père.

Et il disparut avec l'ecclésiastique.

Pourquoi la conversation qui s'ensuivit dans la chambre de la malade, et que je ne compris pas alors, m'est-elle cependant restée si nettement gravée dans ma mémoire que je la pourrais redire comme si je venais de l'entendre? Il semble que les âmes d'enfants sont comme des clichés de photographies qui n'ont pas été retouchés et où les moindres détails sont accusés crûment.

Resté seul, je m'approchai de la portière et me mis à écouter de toutes mes oreilles ce qui se passait de l'autre côté.

— C'est vous! dit la voix faible mais distincte de la malade. Je vous remercie d'être venu : c'est la dernière fois que je vous dérangerai... Je suis bien mal...

— Manuela! s'écria mon père d'une voix étouffée par l'émotion.

Ce nom me fit tressaillir : j'appuyai mon oreille tout contre la draperie de satin. Mon cœur battait; tous mes nerfs étaient tendus.

— J'ai voulu vous voir, reprit celle que mon père avait appelée Manuela, parce que je voulais vous expliquer ma conduite... ne pas vous laisser un souvenir trop infâme de moi...

Elle parlait lentement, comme épuisée par la souffrance.

— Ah! Manuela, pourquoi remuer le passé? dit mon père. Je ne garde de vous, je vous le jure, que le souvenir d'une année d'amour, unique dans ma vie, et qui m'avait fait entrevoir le bonheur. La fatalité nous a séparés...

— Non! s'écria Manuela avec une sorte d'aigreur, non, non! pas la fatalité : votre mère! Oui, je sais... vous avez cru bien faire... Mais pourquoi ne m'avoir pas laissé l'enfant? Vous avez eu peur que j'en fasse un être perdu, comme moi-même, et vous m'avez persuadé que, pour son bonheur à lui, il fallait qu'il fût élevé loin de moi!... Et vous avez pu m'arracher mon consentement! Mon Dieu! comment est-ce que cela s'est fait?... Vous ne vous êtes pas dit que vous m'ôtiez ma dernière sauvegarde; que, faute d'une main d'enfant pour me retenir, je pouvais tomber, rouler dans l'abîme!... Et vous me l'avez pris, mon Manuelito! Et vous avez eu la cruauté de me laisser croire qu'il était mort!... Mais de quelle pâte êtes-vous donc fait? Ah! j'ai été coupable, certes : je me suis donnée, vendue à qui m'a voulue! Mais si vous saviez comme vous m'avez fait souffrir!

Elle pleurait à fendre l'âme.

Alors mon père dit, d'une voix à peine distincte :

— Manuela, à cette heure suprême, je vous jure que je n'ai pu agir autrement, que j'ai eu le cœur déchiré comme vous... Nous nous sommes séparés; rappelez-vous pourquoi : je m'étais jeté aux genoux de ma mère, la suppliant de consentir à notre mariage; elle avait été inexorable. Elle se tuerait, déclarait-elle, si cette chose se faisait; et elle était femme à le faire... Dieu! je ne le sais que trop, moi qui la retins à peine, un jour où elle se précipitait par la fenêtre!... Je vous le demande, Manuela : devais-je laisser mourir ma mère?

J'entendis Manuela sangloter :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Mon père continua d'une voix plus ferme :

— Elle nous laissait pourtant une lueur d'espoir. Si vous consentiez à nous laisser élever le petit au sein de ma famille, sans chercher à le reprendre; si, de votre côté, vous vous décidiez à quitter le métier d'écuyère, pour vivre sagement, modestement, d'un autre travail, ma mère se réservait de revenir sur son refus... C'était une épreuve de deux années qu'elle voulait nous imposer : nous étions jeunes; je vous aimais assez pour attendre. Et vous aviez accepté, Manuela, ajouta mon pauvre père d'une voix tremblante; seulement...

— Seulement, s'écria soudain Manuela d'une voix vibrante que je reconnus à n'en pouvoir plus douter, seulement c'était une chose impossible! Car j'avais l'amour de ma profession; j'étais liée à mon métier par toutes les racines de mon être, jusqu'à en mourir... comme j'en meurs!... Et cette vie que vous me proposiez à titre d'épreuve, cette vie sédentaire et calme, vous auriez dû comprendre qu'elle me serait intolérable!...

Elle s'arrêta un instant; puis reprit avec amertume :

— Pourquoi n'avez-vous pas compris cela? Pourquoi m'avoir pris l'enfant? Est-ce qu'avec cet ange gardien auprès de moi, je pouvais songer à mal? J'aurais fait mon métier honnêtement, pour gagner ma vie et la sienne. Mais vous n'avez pas cru en moi; et c'est votre dureté qui m'a perdue...

— Manuela! Par pitié! interrompit mon père.

Mais elle reprit, haletante :

— Je vous ai écrit pour ravoir le petit : vous avez laissé toutes mes lettres sans réponse. Florine seule a eu pitié de moi, et me l'a amené un jour en cachette... Il avait deux ans. — Puis, ce fut tout : il paraît que ma vue et mes baisers pouvaient le corrompre!... Alors, savez-vous ce qui est arrivé? Il est arrivé que votre dureté avait fait son œuvre; que la coupe de mes misères était pleine et débordait... que j'ai été affolée; que j'ai senti ma jeunesse crier en moi! Et j'ai voulu vivre, et j'ai vécu, oui, vécu de la vie que vous me défendiez! J'ai repris mon métier; et avec mon métier me sont revenues les tentations auxquelles je n'aurais pas succombé si vous ne m'aviez pas abandonnée : car j'ai succombé, cédé avec folie, avec ivresse, avec rage! Et plus je descendais bas, plus je voulais descendre, m'enivrant de cette fange où vous m'aviez laissée rouler... Je me disais : « C'est lui le coupable, et non pas moi! »

Elle s'interrompit encore une fois, à bout de forces.

Toute cette scène m'avait bouleversé à tel point que j'en éprouvais comme une douleur physique : j'aurais voulu crier. C'était comme si, tout à coup, un bandeau se fût retiré de devant mes yeux, me laissant voir crûment la réalité, cachée jusqu'à ce jour.

L'auteur des *Contemplations* a dit :

> La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
> Sur la branche trop faible encore pour le porter.

Hélas! je ne sais si c'est bien vrai : ce qui est plus vrai, c'est que la douleur mûrit, et parfois vieillit avant l'âge. Cette nuit terrible opéra dans mon âme une véritable révoluion : de l'enfant gai, insouciant, que j'étais, je devins un être triste, rêveur, inquiet, à qui la vie apparaît désormais injuste, incompréhensible, cruelle...

Aux premiers mots de Manuela, j'avais pressenti (sans la comprendre, assurément) la triste, la navrante vérité. Les noms de Manuela, de Florine, de ma grand'mère, m'avaient été des traits de lumière; et je savais maintenant qui était celle qui, là, à deux pas de moi, agonisait sur cette couche où la faisaient crier si douloureusement son corps et son âme.

Un rideau seul nous séparait : je n'avais qu'à le soulever, faire un pas, et je me trouverais près d'elle. Pourquoi, à ce moment suprême, éprouvai-je tout à

coup une incapacité absolue de mouvement? — Il me semblait que j'allais tomber comme une masse. Cramponné aux plis de la lourde portière, je fixais des yeux hagards sur le panneau en face de moi; et ce panneau, entièrement en glace, me renvoyait mon image, si pâle, si épouvantée, que je me fis à moi-même l'effet d'un spectre. A ce moment, des gémissements partirent de la chambre à côté, où toute conversation avait cessé. On entendait des pas précipités; et, mêlés aux plaintes de la malade, je distinguais les sanglots de mon père.

Alors, n'y tenant plus, je soulevai la portière de satin, et j'entrai. Dans la chambre à peine éclairée, une odeur d'acide phénique traînait; j'aperçus vaguement mon père, à demi agenouillé au chevet du lit — un grand lit de bois noir à colonnes, drapé de brocart d'or, et qui me fit l'effet sinistre d'un corbillard. Au milieu des dentelles de ses oreillers reposait Manuela, la figure livide, décomposée par la souffrance, et qui n'avait plus rien de vivant que ses grands yeux noirs.

Je me sentais défaillir. Elle me vit venir, eut un faible sourire, fit le geste de me tendre les bras :

— Manuelito... dit-elle, d'une voix comme un souffle.

Alors, dans une grande angoisse, je m'abattis sur sa poitrine.

— Maman! m'écriai-je, éperdu.

Puis un nuage s'étendit sur mes yeux, et je tombai sans connaissance.

ALBERT BRATEL.

ADAM MICKIEWICZ

Le poète et le patriote.

Adam Mickiewicz a quitté, le samedi 28 juin dernier, le cimetière de Montmorency pour les caveaux de Saint-Wenzel, au mont Wawel de Cracovie. Là-bas, il va se rencontrer avec des mânes illustres : Hedvige, de Pologne, et Jagellon, de Lithuanie, dont le mariage réalisa l'union du Royaume et du Grand-Duché dans la foi chrétienne; nos vieux rois héroïques, qui portèrent le casque plus souvent que la couronne; Étienne Bathory, qui arrêta les Moscovites d'Ivan le Terrible; Jean Sobieski, qui battit les Turcs sous les murs de Vienne; les rois Piasts, les rois Wasa, et Kasimir le Grand, qu'on appelait le roi des paysans; les héros de nos guerres d'indépendance, Kosciuszko, qui le premier arma les paysans de la faux recourbée et combattit en *czamara* rustique; Joseph Poniatowski, neveu de roi, presque roi de la Pologne des camps, qui débuta à Ziélencé, en 1792, et termina, en 1813, dans les flots de l'Elster, l'épopée des légions polonaises.

Certes, là-bas est la Pologne; mais elle était aussi, elle est encore à Montmorency. Mickiewicz, en s'en allant, y laisse bien d'autres illustres morts dont les noms sont inscrits à toutes les pages de la glorieuse histoire de nos régénérations : depuis cette Czartoryska, qui fut princesse de Wurtemberg sans cesser d'être une patriote polonaise, depuis le vaillant missionnaire des Indes, Florian Topolski, jusqu'aux héros de tant de batailles, les Kniaziéwicz et les Niemcéwicz, celui-ci l'un de nos plus grands poètes en même temps que l'un de nos plus hardis capitaines.

La colline de Montmorency, malgré le départ de son hôte glorieux, ne cessera pas de rivaliser avec le mont Wawel; aux deux bouts de ce monde européen, à travers lequel sont dispersés les exils et les tombeaux polonais, se dresseront toujours ces deux panthéons jumeaux de nos vieilles gloires.

Une affection égale, ici comme là-bas, continuera à entourer nos grands morts. Les habitants de Montmorency étaient fiers de leurs tombes polonaises, fiers de ces glorieuses inscriptions illisibles pour eux. A la cérémonie de samedi, ils ont écouté religieusement les discours des orateurs, même les discours en polonais et en tchèque; ils ont suivi le cortège, émus de voir le lourd cercueil, par les ruelles rapides qui dégringolent à l'église, porté sur les épaules des jeunes gens. Les chants nationaux, prière pour la patrie ou marche belliqueuse, les ont animés des mêmes sentiments que nous. Et un ouvrier nous disait : « Voyez-vous, entre les Polonais et les Français, ce n'est pas comme entre d'autres peuples, si amis qu'ils soient : *c'est dans la racine* que nous nous aimons. »

Avant que le départ de Mickiewicz, dans ce Paris si affairé, soit devenu une nouvelle de quinze jours, c'est-à-dire, suivant le mot d'Alfred de Musset, une vieille nouvelle, quelques mots sur l'homme et son œuvre.

L'œuvre, quoi qu'elle ne soit pas connue des Français autant qu'elle le mériterait, est cependant dans leurs mains : le *Livre des Pèlerins polonais* a eu l'honneur d'être traduit par Montalembert, et, pour le reste, la traduction de Christian Ostrowski suffira, au moins pour les œuvres qui peuvent supporter une traduction. Quant à l'homme, à défaut des travaux publiés en langue nationale, on s'en fera une idée par le livre si complet, si impartial même, que nous devons à la piété de son fils (1).

*
* *

Adam Mickiewicz est né en 1798, à Nowogrodek, une petite ville de Lithuanie. La date et le lieu de sa naissance ont une importance capitale dans la formation de son génie. Il était petit enfant quand on commençait déjà à s'entretenir, dans toute la Pologne et la Lithuanie, des exploits des légions de Dombrowski sur tous les champs de bataille de la Révolution fran-

(1) Ladislas Mickiewicz, *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre.* — Paris, Savine, in-12, 1888. — Voy. la *Revue* du 7 juillet 1888.

çaise, avec Kniaziewicz en Lombardie et à Rome, avec Zaionczek et Sulkowski en Égypte, avec Jablonowski à Saint-Domingue.

Il était adolescent quand Napoléon écrasa la Prusse, démembra l'Autriche, et leur arracha ces vastes lambeaux de leur proie dont il forma ce noyau de la future Pologne, le grand-duché de Varsovie. Il avait quatorze ans quand l'Empereur franchit le Niémen, annonçant la résurrection de la Pologne, quand la Grande Armée, et notamment le 5me corps commandé par Joseph Poniatowski, traversa Nowogrodek, les drapeaux enflés par le souffle de la victoire et l'enthousiasme de tout un peuple, et, hélas! quand l'armée libératrice repassa, quelques mois après, réduite à une poignée d'hommes qu'un froid de vingt-six degrés allait encore décimer.

Quelles impressions laissèrent dans l'âme de l'enfant et de l'adolescent, d'abord ces rumeurs de victoire qui arrivaient de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram; puis le spectacle imposant de cette colossale armée dans sa marche sur Moscou; puis le naufrage de la fortune française et des espérances polonaises; c'est ce que ses œuvres mêmes nous apprendront.

Le lieu de sa naissance n'importe pas moins que la date. Mickiewicz était Lithuanien, et bien qu'il ait beaucoup voyagé par la suite, c'est la nature lithuanienne qui a laissé dans son âme et dans ses sens la première et la plus forte empreinte, celle que n'ont pu effacer ni les paysages grandioses de la Crimée, du Danube ou d'Italie, ni les magnificences de Rome, ni les séductions de la ville et de la campagne parisiennes. Ce sont des souvenirs d'enfance, peut-être colorés par le prisme de l'absence, qui revivent dans les pages les plus brillantes de ses poésies.

La Lithuanie est un pays de plaine, de forêts et de marécages; c'est une nature pauvre et sévère qui n'attirera jamais les artistes de l'Occident. Seul un enfant du pays a pu en saisir le charme discret et maternel, et même des marais, cernés de joncs et de roseaux, faire jaillir la poésie; nous montrer deux étangs voisins

« Semblables à deux amants qui penchent leurs faces l'une contre l'autre. Celui de droite avait des eaux unies et pures comme les joues d'une jeune fille; celui de gauche était plus sombre, comme la pâle figure d'un jeune homme déjà ombragée du duvet viril. Les bords du premier étaient couverts d'un sable doré qui resplendissait comme une blonde chevelure; le front du second était hérissé de roseaux, de saules touffus... De ces étangs sortent deux ruisseaux qui se serrent l'un contre l'autre comme des mains entrelacées (1). »

Et quel charme féerique, la nuit sur ces flaques d'eau! Elles jouissent d'un orchestre aquatique, de chœurs qui se répondent comme des harpes éoliennes,

(1) *Pan Tadeusz*, chant VIII.

« car nulle part les grenouilles ne chantent aussi bien que chez nous ».

La forêt lithuanienne, Mickiewicz la connaît dans tous ses détails, dans toutes les merveilles de sa vulgaire et robuste flore. Il sait les noms de tous les arbres, de tous les arbustes, même de toutes les mousses et de tous les champignons; et ces cryptogames, se redressant sous les épithètes homériques dont il les escorte, prennent dans ses vers les plus nobles allures. Que parlez-vous des arbres les plus célèbres de l'Orient, du Midi, du beau pays d'Italie, des Tropiques? Est-ce l'aloès, le citronnier, le cyprès qui parleront ainsi au cœur du poète?

« Le cyprès, s'écrie un des personnages de *Pan Tadeusz*, je lui trouve l'air d'un laquais allemand en livrée de deuil, qui n'ose ni lever la main ni baisser la tête de peur de manquer à l'étiquette. Tout cela vaut-il notre bouleau blanc, qui, semblable à une veuve sur le corps de son mari, se tord les bras, laisse tomber jusqu'à terre le long de ses épaules les ruisseaux de sa tresse, éloquent de pose, quoique muet de douleur? »

Et, apostrophant un noble polonais qui a toujours le crayon à la main : « Pourquoi, si vous aimez tant à dessiner, ne pas peindre les arbres de nos forêts (1)? »

N'y a-t-il pas là une vue artistique de premier ordre? En France, n'est-ce pas en peignant « les arbres de nos forêts » que les Millet, les Corot, les Français, et tant d'autres ont renouvelé l'art du paysage? Qui ne connaît le mot de Courbet : « Est-ce que vous n'avez pas de pays, que vous ne savez peindre que ceux des autres? »

Or personne n'a su mieux peindre que Mickiewicz la forêt de son pays, aux profondeurs infinies, dont le plus ardent chasseur connaît à peine la lisière; ce *matecznik*, ce « paradis des animaux », où abondent les fauves, où l'aurochs maintient les traditions de l'âge préhistorique, où le castor continue à construire des digues, où rugissent les ours au fond des cavernes, où pullulent les sangliers, les loups, les élans aux larges cornes, où la solitude est pleine de pièges, où des fondrières perfides comme des Villis, sous la souriante verdure de leur surface, cachent le gouffre qui engloutira le cavalier avec son coursier; cette forêt, pleine de la terreur et du mystère antiques, devant laquelle « les chiens fuient en hurlant, les yeux égarés, et, longtemps après, quoique caressés par la main du maître, tremblent à ses pieds comme possédés du démon de la crainte » (2).

Le brouillard même de la Lithuanie a ses enchantements (3) :

« Le vent caressait les vapeurs de ses mains étendues, les lissait, les couchait sur la prairie; et le soleil, dar-

(1) *Pan Tadeusz*, chant III.
(2) *Ibid.*, chant IV.
(3) *Ibid.*, chant VI.

dant ses rayons d'en haut, les brodait, les argentait, les dorait et les empourprait. Tels deux artistes de Sluck tissant une ceinture précieuse : la jeune fille, assise au milieu, lisse la trame avec la main, tandis que le tisserand lui jette d'en haut des fils d'or, de pourpre et d'argent, destinés à former sur la chaîne les nuances et les fleurs. C'est ainsi que le matin avait enveloppé toute la nature de blanches vapeurs, et le jour les animait de mille dessins brillants. »

L'humanité, dans cette Lithuanie-là, était tout aussi étrange que la nature. Récemment placée, en 1795, sous le joug russe, le pays frémissait encore des agitations d'autrefois, de la liberté anarchique des diètes et des diétines. Au-dessus du paysan attaché à la glèbe s'élevait une classe très nombreuse de nobles; ils étaient si nombreux que cela cessait d'être une aristocratie pour devenir une démocratie. Pour être noble, il n'était même pas nécessaire de posséder, comme le Mathias *Poing-sur-la-hanche* du *Pan Tadeusz*, une gentilhommière délabrée, où grouillaient lapins et volailles, si bien qu'elle ressemblait plutôt à une chaumière irlandaise, à un poulailler ou à un clapier, qu'à une habitation humaine. On pouvait être domestique, comme le belliqueux porte-clefs Gervais, sans cesser d'être gentilhomme : il suffisait qu'on portât au flanc une épée et qu'on sût la manier. Cette démocratie nobiliaire était patriarcalement ou aristocratiquement hiérarchisée. Liens de famille, liens de clientèle. Les Soplica (1), qui ne sont pourtant que des hobereaux, peuvent appeler sous les armes tout un canton, parents, amis, obligés. Les Dobrzynski de Dobrzyn leur opposent une force égale. Sans doute, il y a des tribunaux, des juges et des jugements; mais les juges ont le sabre au côté, sont prêts à faire raison au plaideur mécontent, et les jugements ne s'exécutent que par une expédition militaire. Notaire, huissier, assesseur, tout ce monde manie aussi bien le fusil que la plume d'oie. Quant au sénéchal, il a un talent particulier : celui de lancer un couteau dont le manche repose dans le creux de sa main. Le sujet de *Pan Tadeusz*, c'est le procès à propos du vieux château de Soplicow, procès qui se déroula au milieu de cent péripéties, parmi les exploits d'huissier et les exploits de capitan, parmi les beuveries pantagruéliques et les batailles sanglantes.

Quels types singuliers que ceux que met en scène Mickiewicz! Comme tous les Dobrzynski portent le même nom, et que leurs prénoms sont invariablement ou Mathias ou Barthélemy, ils ne se distinguent entre eux que par des sobriquets, et ces sobriquets viennent ordinairement des armes qu'ils préfèrent. Ainsi *Goupillon* porte une énorme massue incrustée de pierres de silex; *Rasoir*, un sabre affilé; *Cruchon*, une espingole qui crache douze balles à la fois. Il y a aussi la *Verge* de Mathias Poing-sur-la-hanche, et le *Canif* du porte-clefs Gervais. Ces armes de famille sont illustres dans ce canton perdu comme la Durandal de Roland dans le monde entier. Leurs propriétaires ne jurent que par elles, en parlent à tout propos et hors de propos: c'est sur elles que reposent les folles gageures, les paris absurdes, et que roulent les plaisanteries éternellement ressassées. De quoi qu'il s'agisse, d'une guerre privée contre les Soplica ou d'un soulèvement national contre les Russes, on est sûr d'entendre Goupillon hurler qu'il faut les asperger, et Rasoir qu'il faut les raser, et Cruchon qu'il faut leur donner à boire.

* * *

C'est dans ce milieu qu'Adam Mickiewicz a été élevé. Les Mickiewicz figurent même parmi les tribus turbulentes de son épopée. Leur grenier regorgeait de vieilles armes, depuis le sabre de l'aïeul, qui avait combattu pour Stanislas Leczcinzski, celui du grand-père, qui avait combattu contre Stanislas Auguste, jusqu'à celui du père, qui avait combattu avec Kosciuszko. C'est là qu'a dû se développer cette humeur militante, guerroyante, à laquelle le poète n'a pu donner cours par l'action, mais qui anime toute sa poésie. Il était trop jeune au moment des guerres de Napoléon; il était absent de Pologne au moment de l'insurrection de 1830; le choléra le surprit au moment où il organisait, pour la guerre de Crimée, la légion polonaise de Constantinople. Mais toute son œuvre est une œuvre de guerre : par la satire, par l'injure, par l'ironie spirituelle ou l'invective virulente, par la prière furieuse, par l'invocation vengeresse, par les vers mâchés comme des balles, par toutes les armes dont un Victor Hugo a pu harceler l'homme de Décembre — par toute la lyre — Mickiewicz a guerroyé contre le tsar, et, pendant vingt-cinq ans, prolongé la fusillade de Grochow ou d'Otcrolenka. Son vers cingle comme la Verge de Mathias, coupe comme le cimeterre de Rasoir, asperge et assomme comme la massue de Goupillon, crache les balles à la douzaine comme le tromblon de Cruchon. C'est le tumulte guerrier de Dobrzyczin ou de Soplicov que ces poésies ont ramené en deçà de la frontière lithuanienne.

Mickiewicz n'a pas attendu d'être un poète pour attaquer la domination russe : il lui a suffi de savoir assembler des rimes. En 1810, à douze ans, à propos d'un incendie à Nowogrodek, il rimaillait un pamphlet contre le maître de police.

En 1822, il écrivait l'*Ode à la Jeunesse :*

« Repoussons la violence par la violence, et la bassesse, jeunes encore, apprenons à la terrasser... Salut, aurore d'indépendance! Après toi le soleil de la liberté ! »

La même année, il adressait une épître au professeur Lelewel, qui venait d'inaugurer son cours d'histoire générale à l'Université de Vilna; et, rappelant les souvenirs napoléoniens, il montrait « de l'ère démocratique

(1) Prononcez : *Sopitsa*, et plus loin : *Sopitsar*.

s'envolant l'aigle impériale ; l'étoile des légions polonaises se lève sanglante; et maintenant bien que les géants de l'Ouest la Grande Armée soient terrassés, leur sang peut encore féconder la terre ».

Naturellement, il fut plus ou moins affilié à une association secrète qui s'était fondée parmi les étudiants de Vilna : lorsque l'orage fondit sur elle en 1823, et que l'on commença à bâtonner et à transporter les conspirateurs imberbes, Mickiewicz fut, par grâce spéciale et faveur paternelle de l'administration, enfermé au couvent des Basiliens; puis interné à Pétersbourg.

A Pétersbourg, il se lia d'amitié avec ceux des révolutionnaires russes qui devaient livrer bataille à l'empereur Nicolas, le jour de son avènement, dans sa propre capitale, sur la place du Sénat : les Ryléief et les Bestoujef. Il se souviendra d'eux dans ce poème des *Aïeux*, où défilent des tableaux si tragiques du despotisme tsarien :

« Ne m'avez-vous point oublié? Vos figures étrangères ont droit de cité dans mes rêves. Où êtes-vous maintenant? Le noble cou de Ryléief, que je serrais fraternellement dans mes bras, a été, sur un ordre du tsar, pendu à l'infâme gibet. Malédiction sur les peuples qui lapident leurs prophètes! Cette main que Bestoujef, poète et soldat, me tendait, plume et arme lui ont été arrachées; le tsar l'a attachée à une brouette; aujourd'hui elle pioche dans une mine, rivée à une main polonaise (1) ».

C'est à Pétersbourg aussi que Mickiewicz s'éprit de Pouchkine, auquel il a consacré dans ces mêmes *Aïeux* un si touchant souvenir.

Il s'en fallut de peu que le grand poète polonais et le grand poète russe ne fussent compromis dans la prise d'armes de la place du Sénat et dans les terribles expiations qui suivirent. Juste à temps, les instances de ses amis ou de mauvais présages retinrent Pouchkine déjà en route sur Pétersbourg, et la police força Mickiewick à voyager plus loin : à Odessa, puis à Moscou.

En 1828, parut son poème de *Konrad Wallenrod*. Le sujet est l'histoire d'un Lithuanien nommé Alph, qui, las de voir le joug de l'Ordre Teutonique peser sur sa patrie, s'avise d'un moyen désespéré. Il change de nom, se fait appeler d'un nom allemand, Konrad Wallenrod, obtient d'être affilié à l'Ordre, et s'y distingue par de tels exploits, même en combattant ses compatriotes, qu'il est élu grand-maître. Alors commence pour lui l'œuvre de vengeance : il gaspille les trésors de la communauté en orgies, laisse les ennemis envahir toutes les frontières de l'État, s'arrange à éprouver défaite sur défaite. Lorsque ses frères teutoniques soupçonnent enfin ses intentions, il est trop tard : l'Ordre est perdu, la Lithuanie est libre. Condamné par une Sainte-Vehme, il jette à ses juges son vrai nom, sa vraie nationalité, et, sous le couteau, glorifie son œuvre de destruction : comme Samson, il a saisi les colonnes du temple et l'a fait crouler sur lui-même et sur les oppresseurs de son pays. Deux êtres seulement ont eu son secret : un *vaïdelote* ou barde des Lithuaniens, et Aldona, sa bien-aimée, qu'il a décidée à chercher un asile dans le cloître et qui expire à la même heure que lui. Seul le vaïdelote survit pour chanter sur la harpe la sublime trahison d'Alph et réhabiliter sa mémoire parmi les Lithuaniens affranchis.

L'allusion était transparente : l'Ordre Teutonique, c'était la Russie; le peuple opprimé, c'était toujours la Lithuanie, et encore la Pologne. Ce que Konrad Wallenrod avait osé, c'était aux Polonais de l'imiter : capter la confiance des intrus, conquérir des grades militaires dans leur armée, recevoir de leurs mains les canons et les fusils qu'on tournerait contre eux au jour de l'insurrection.

Personne ne s'y trompa en Lithuanie ni en Pologne. Seul, dit-on, le tsar Nicolas, moins clairvoyant ce jour-là qu'à l'ordinaire, aurait fait adresser des félicitations au poète sur son admirable talent.

Quand parurent les *Hymnes*, surtout l'hymne à la *Mère polonaise*, écrite en 1830 sur une terre de liberté, à Genève, — personne ne pouvait plus s'y méprendre. La mère polonaise doit élever son enfant pour la lutte prochaine, pour le martyre. Elle doit l'habituer à faire ses jouets des instruments du combat et du supplice, comme l'Enfant-Jésus, dit-on, jouait avec la Croix :

« Que sa main s'accoutume à la chaîne, qu'elle apprenne à traîner l'infâme tombereau; que son front ne pâlisse pas devant la hache de l'exécuteur et ne rougisse pas à l'aspect de la corde. Car il n'ira pas, comme les croisés d'autrefois, arborer la victoire sur les murs de Solyme; ni, comme les soldats du drapeau tricolore, creuser le sillon de la Liberté, l'arroser de leur sang. Un espion ténébreux lui jettera le défi ; il lui faudra combattre un tribunal parjure ; la lice du tournoi sera le cachot souterrain; un ennemi tout-puissant sera son arbitre et son juge. Vaincu, l'arbre desséché de la potence sera son monument funèbre ; sa gloire et son immortalité, les pleurs bientôt consolés d'une femme et les entretiens nocturnes de ses concitoyens. »

Et, le 29 novembre 1830, l'*Ode à la Jeunesse*, les conseils et l'exemple de *Konrad Wallenrod*, l'hymne *à la Mère polonaise*, provoquaient cette réplique formidable : l'insurrection de Varsovie et le soulèvement général.

D'autres hymnes célébrèrent le dévouement d'Ordon, qui, au dernier jour du siège de Varsovie, s'ensevelit avec les assaillants sous l'explosion d'une redoute; le dévouement de la comtesse Émilie Plater, cachée sous un uniforme de colonel, et dont le sexe ne se révéla que lorsqu'une blessure mortelle eut déchiré sa poitrine (*la Mort du colonel*).

Et voyez quelle puissance a la poésie! Ses fictions enfantent parfois la réalité; car la colonelle Émilie

(1) *Les Aïeux*, IIIe partie, *Voyage en Russie*.

Plater de 1831 n'a fait que réaliser l'héroïne d'une légende de Mickiewicz, cette Grajina qui combat sous l'armure de son époux, tombe sous le coup de feu d'un Teuton et dont le dernier mot est : « Ne découvrez pas mon sein ! »

*
*

Bientôt, l'armée polonaise vaincue sema de proscrits toutes les routes de l'Europe occidentale. On vit arriver En France les combattants de Grochow, de Dembé, d'Iganié, d'Ostrolenka, de Czysté ; on reconnut en eux beaucoup des combattants de nos guerres napoléoniennes, survivants des légions de Dombrowski et de Poniatowski, qui avaient mêlé leur sang au nôtre sur le plateau de Rivoli, à Friedland, à la Moscova, à la Béresina, à Waterloo. Ils furent les hôtes fêtés de la France, que l'insurrection polonaise avait peut-être sauvée d'une coalition. On les traita en frères, en soldats, en martyrs de la liberté européenne.

Mickiewicz écrivit pour eux ce livre étrange, qui est à la fois un Coran, un Évangile, une Apocalypse — le *Livre du pèlerin polonais*. Là se manifeste un christianisme en même temps contrit et belliqueux, tenant de *l'Imitation de Jésus-Christ* et du *Service en campagne*. Le poète révélait aux Polonais le sens et la grandeur de leur douloureuse mission. Leur vie maintenant était un pèlerinage, dont le but, quelque jour enfin atteint, serait la Terre-Promise, c'est-à-dire la Pologne libre dans l'Europe libre. Il leur enseignait à supporter l'exil, la pauvreté succédant parfois à l'opulence, le pain de l'étranger et son escalier rude à gravir. Il leur apprenait à se considérer comme le peuple de Dieu parmi les gentils, comme le croyant parmi les idolâtres, comme les semences dispersées de la liberté, comme des élus marqués d'un stigmate de gloire et de malheur, et qui devaient soigneusement se distinguer des infidèles. »

« Portez les *polonaises* d'insurgés, vieux et jeunes; car vous êtes tous soldats de la patrie insurgée; et en Pologne c'était le costume que l'on donnait aux mourants.

« Et beaucoup d'entre vous mourront dans le costume d'insurgés; et que tous soient prêts à mourir.

« Qui donc ne reconnaîtrait sous la polonaise d'insurgé l'homme qui a vaincu à Waver, et l'homme qui a vaincu à Stoczek, et l'homme qui a opéré sa retraite avec l'armée lithuanienne, et l'homme qui a commandé le régiment de Volynie, et les hommes qui les premiers ont crié : *A bas Nicolas!* »

Tout ce que le patriotisme blessé, l'orgueil militaire froissé, le regret de la famille et du foyer paternel, la foi et même le fanatisme religieux pouvaient donner de ressort à des âmes, Mickiewicz l'a concentré dans ces pages brûlantes et dont la France tout entière pleura, la France raisonneuse et incroyante de 1830! Le Polonais, dans la défaite, dans l'exil, dans la misère, en fut relevé à ses propres yeux.

Et en même temps qu'il l'exaltait, joignant à ses préceptes des litanies guerrières et des formules de prière qui sentaient la poudre, Mickiewicz l'apaisait. Il apaisait ces rivalités si promptes à s'émouvoir entre proscrits, rivalités entre gens de provinces différentes, entre soldats de l'armée de Mazovie et soldats des armées de Volynie et de Lithuanie, entre partisans de la royauté et partisans de la république, entre infortunés toujours défiants, toujours prompts à échanger les épithètes de traîtres et d'espions.

Ce que fut le poète et le prophète, nous le retrouvons dans le professeur du Collège de France : ce n'est pas seulement l'histoire et la littérature des Slaves qu'il y expose, c'est surtout le rôle des Slaves dans le monde, la mission de la Pologne.

Comme on savait à peine en France ce que c'était que les Slaves, Mickiewicz disait à ses auditeurs : « Vous avez vu une armée slave (les légions polonaises) visiter toutes les capitales de l'Europe, pendant qu'une armée slave (les Russes) s'attachait à ses pas depuis Moscou jusqu'à Paris; vous avez entendu le *hourra* russe éveillant partout l'écho du *hourra* polonais; et vous demanderiez où sont les Slaves! »

Cette mission des Polonais, la solidarité de leur cause avec celle de la France et de la liberté, Mickiewicz les exaltait dans une langue étrange, heurtée, incorrecte, toute d'improvisation, mais éloquente, ardente, pleine de saveur, de traits, de trouvailles géniales, si bien que Michelet, assis parmi les auditeurs, disait au plus cher de ses collègues : « Dites donc, Quinet, il a créé une langue française plus jolie et plus expressive que celle que nous parlons. »

Deux fois, le cours de Mickiewicz a été interrompu : une première fois par M. Villemain, une seconde fois dans la réaction qui suivit 1848. Quand fut fermée cette chaire, qui était une tribune dressée au cœur de l'Europe et qui avait pour auditoire des proscrits de toute race, Mickiewicz reprit sa plume de polémiste; et quand cette plume fut brisée, la main de Mickiewicz s'étendit vers l'épée. Le second Empire, qui lui défendait d'être professeur et d'être journaliste, lui ouvrit une carrière nouvelle en déclarant la guerre à la Russie. C'est sous un uniforme polonais que Mickiewicz, en 1855, fut frappé du choléra, sur le chemin de la Crimée à Constantinople.

*
* *

Ses œuvres, le temps nous manque pour les analyser; certaines perdent beaucoup à la traduction, tant les beautés en sont délicates; d'autres paraîtront aujourd'hui entachées de romantisme; d'autres enfin, de celles qui émeuvent le plus profondément les Polonais, seront presque intelligibles à des Français, qu'effarouchera un élément par trop mystique, par trop nébuleux, par trop slave.

De toutes ces œuvres, celle qui perd le moins à une

traduction, celle qui, par sa précision de contours et sa perfection classique, par ses qualités de pittoresque, de poésie et d'humour, servira le mieux, pour des Français, d'initiation à toutes les autres, c'est le poème en douze chants de *Pan Tadeusz*. C'est, si l'on veut, un poème héroï-comique, mais c'est quelque chose de plus : *Pan Tadeusz* a la bonhomie idyllique d'*Hermann et Dorothée*, il a la gaieté du *Lutrin*, il a l'observation pénétrante et fine des meilleurs romans de Dickens. Mais, à certains moments, parmi ces scènes familières, parmi les comiques batailles entre les Dobrzynski et les Soplica, brille un éclair, roule un tonnerre. En pleine idylle amoureuse, en pleine bucolique, en pleine kermesse, éclate l'épopée; ces héros du *Lutrin* deviennent des héros de l'*Iliade*. On entend tout à coup gronder le canon d'Iéna, on voit luire les sabres des légions polonaises et les baïonnettes de la Grande Armée; l'aigle noir de Napoléon et l'aigle blanc de Pologne prennent leur vol vers Moscou. La *Marche de Dombrowski* retentit, et les gentillâtres presque grotesques des premiers chants, et Goupillon, et Cruchon, et Rasoir, et le Comte un peu fat, et l'amoureux Thaddée Soplica, et tous les braillards et tous les turbulents, nous apparaissent sous l'uniforme des lanciers de Poniatowski, transformés, par la vertu du patriotisme et de la discipline militaire, en vaillants colonels, en sous-officiers exemplaires, en soldats obéissants et intrépides. L'interminable procès de Soplica contre Horeszko disparaît; le procès de Pologne contre Moscovie s'instruit au milieu des hourras de victoire. Et dans le lointain, avec sa vieille garde, passe « l'Empereur, le vrai, pas celui des Moscovites ».

J'ai parlé des merveilleux paysages de ce poème; mais que d'admirables portraits! Quelle délicieuse fiancée que Sophie Horeszko, quelle amusante coquette que Télimène, quelle figure étrange que ce Robak qui, sous son froc de frère quêteur, cache un passé si tragique et une si haute mission d'avenir :

« Les allures de ce bernardin trahissaient qu'il n'avait pas toujours porté le capuchon, que ce n'était pas entre les murs d'un cloître qu'il avait vieilli. Il avait au-dessus de l'oreille droite, vers la tempe, une large cicatrice; et dans sa barbe, on apercevait les traces récentes d'un coup de lance ou d'un coup de feu. Certes, ce n'était pas en lisant son bréviaire qu'il avait reçu ces blessures...

« Pendant la messe, quand il se retournait, les mains levées vers le peuple pour prononcer le *Dominus vobiscum*, maintes fois, son mouvement était si brusque et si agile, qu'on eût dit qu'il faisait demi-tour à gauche, au commandement de son officier. Les paroles de la liturgie prenaient un tel accent dans sa bouche qu'on eût dit d'un capitaine à la tête de son escadron : au point que les enfants de chœur s'en étaient aperçus. »

*
* *

Tout Mickiewicz est dans ce poème. Profondément catholique, car il était un Polonais, un Lithuanien, son œuvre est placée sous l'invocation de celle que nos ancêtres ont honorée comme reine de Pologne et grande-duchesse de Lithuanie. L'épopée de *Pan Tadeusz*, comme la série des *Hymnes*, débute par une invocation à la Vierge Marie : une invocation imposante comme celle du poète de Lucrèce à Vénus, Mère du peuple romain :

« Vierge Marie, toi qui défends la sainte montagne de Czenstochowa, et règnes à Vilna sur la porte Ostra; toi qui protèges le château de Nowogrodek et son peuple fidèle! Jadis, au berceau, lorsque ma mère éplorée m'eut voué, mourant, à tes autels, tu me rendis la santé par un miracle; je soulevai ma paupière appesantie, et je pus le même jour aller sans appui, dans ta sainte chapelle, remercier Dieu de la vie que tu m'avais rendue. Par un miracle non moins grand, daigne ramener les Polonais au sein de leur patrie absente!... »

Catholique, il le resta toute sa vie; mais catholique indépendant, debout et le front haut devant le pape de Rome, auquel il reprocha un jour, parlant à sa personne, d'avoir déserté la cause de la Pologne; catholique mystique, dans le genre de ceux que l'Inquisition brûlait autrefois, et qui, dans *l'Église et le Messie*, a parlé un si rude langage au clergé officiel; catholique parce qu'il était un patriote, et patriote avant tout, estimant que la meilleure messe est celle qui se dit « à la mode des aïeux, sur le champ de bataille, les armes à la main, sur un autel de tambours et de canons, et sous un baldaquin d'aigles blancs et d'ardentes bannières (1) », mettant le mousquet aux mains de son moine Robak, approuvant presque en 1855 les Polonais qui se sont faits Turcs afin de mieux s'assurer l'appui de la Porte contre Moscou.

Dans le *Pan Tadeusz* respire la haine de l'oppression moscovite bien plus que la haine des Russes. Si Mickiewicz s'y est complu à orner de tous les vices l'odieux major Plout (2), il a placé en regard le loyal et humain capitaine Rybkof. Lui, l'ami de Pouchkine, de Ryléief, de Bestoujef, il n'a pu croire à l'éternité du divorce entre les deux grandes nations slaves; et, au grand scandale des esprits étroits, il a osé dire « qu'à une certaine hauteur l'idée polonaise et l'idée russe arriveraient à se concilier ».

Fermé à toute intolérance, il n'était point un antisémite. Un des héros de son poème, c'est le bon juif Yankiel, un frère du bon *Reb* d'Erckmann-Chatrian; un israélite qui est un patriote polonais, qui a toujours dans son auberge de l'eau-de-vie pour fortifier les cœurs et dans le fond de ses chariots des fusils et des balles, et qui, sur son tympanon, sait jouer la *Marche des légions* à faire pleurer Dombrowski lui-même. — En 1855, Mickiewicz a même songé à former une légion

(1) *Le Livre du pèlerin : la Prière du pèlerin.*
(2) *Plout* veut dire coquin.

de juifs polonais : non qu'il crût qu'ils renouvelleraient les exploits des Macchabées; mais parce qu'il espérait beaucoup de l'effet moral que leur enrôlement produirait sur leurs coreligionnaires de là-bas.

Mickiewicz, proscrit, conspirateur, poète, publiciste, professeur dans une chaire française, a été pendant vingt-cinq ans le centre de la patrie dispersée, l'âme de l'émigration, la Pologne vivante. Mort, son esprit plane sur ses ruines; il reste le souffle qui un jour animera les ossements desséchés, fera rentrer la vie dans les squelettes. De son cercueil, promené de Montmorency à Cracovie, à travers la moitié de l'Europe, sortent des voix, des conseils, des exhortations, des chants d'espérance et de résurrection.

Voyez sur l'arc de triomphe de l'Étoile cette déesse qui, la cuirasse aux seins, le casque en tête, les larges ailes éployées, les bras étendus, indiquant de son glaive nu le chemin de la victoire et de la mort, soulevant les vieux guerriers aux robustes muscles et les éphèbes aux membres agiles, de sa bouche ouverte pousse le cri qui fait tressaillir les peuples et trembler les potentats coalisés. Cette déesse-là, en qui les Français saluent leur *Marseillaise,* tous les Polonais reconnaîtront en elle la Muse de Mickiewicz.

I. DI KWIATKOWSKI.

ÉTUDES COLONIALES

La France et l'Angleterre.

Do ut des. — Sous ce titre emprunté à M. de Bismarck, une revue anglaise, l'*Asiatic Quarterly Review*, fortement teintée de *Jingoism*, publie dans son numéro d'avril un article signé des trois initiales E. G. B. qui est un petit monument de naïveté politique, mais qu'il ne nous paraît pas inutile de signaler dans les circonstances présentes. On y peut constater une fois de plus avec quel tranquille et merveilleux aplomb certains de nos voisins d'outre-Manche disposent des droits et des intérêts des autres nations; ils chantent avec une conviction parfaite le vieux refrain, *Rule Britannia, rule the waves,* persuadés de la meilleure foi du monde, nous l'espérons pour eux, que si l'Angleterre doit régner sur l'Océan, elle doit régner aussi sur tous les pays baignés par ses flots.

E. G. B. est animé d'ailleurs des meilleures intentions. Il a remarqué que dans les possessions coloniales de la Grande-Bretagne, s'il en est que l'honneur national ou leur grande valeur intrinsèque interdit de céder, il y en a d'autres dont elle pourrait disposer pour faire disparaître des causes de conflit avec d'autres États et surtout pour arrondir convenablement ses domaines d'outre-mer.

« On nous appelle un peuple de boutiquiers, dit-il; pourquoi alors ne pas mettre en œuvre nos instincts commerciaux? Un capitaliste se sert de ses fonds en vue d'un gain futur. Il se défait d'obligations et d'actions afin de s'en procurer d'autres d'une valeur actuelle moindre, mais d'un bien plus grand avenir. Les actions qu'il vend, étant excellentes, sont très demandées par une certaine classe de petits acheteurs; celles qu'il acquiert sont de celles que seul un grand capitaliste peut se permettre de posséder. De même, la Grande-Bretagne a beaucoup de domaines qu'elle peut abandonner sans en ressentir la perte, et qui, soit par leur situation, soit par le développement de leurs ressources, présentent une valeur réelle pour d'autres nations, et celles-ci peuvent nous donner en échange des territoires qui, par leur position géographique ou par leur nature, nous seraient *en puissance* beaucoup plus précieux qu'à elles. »

C'est on ne peut mieux raisonner, et si à l'appui de cette politique d'échanges territoriaux, E. G. B. invoque les grands traités, depuis ceux d'Utrecht jusqu'à ceux de Vienne, nous y ajouterons les tout récents arrangements conclus entre les grandes puissances coloniales de notre temps, comme la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

Le collaborateur de l'*Asiatic Quarterly Review* est un homme pratique. Ces arrangements, dont il ne parle guère, bien qu'il les connaisse assurément, ne sont pas encore suffisants pour écarter toute chance de conflit ni surtout pour donner satisfaction à son vif désir de voir s'arrondir les possessions anglaises. Aussi va-t-il droit aux faits et, s'adressant aux diverses puissances concurrentes de l'Angleterre, il leur adresse des propositions fermes.

Les États-Unis ont dans l'Alaska un territoire contigu à la Colombie britannique et qui commande le détroit de Behring, où se sont élevées naguère des contestations irritantes à propos de pêcheries entre marins américains et anglais. La cession de l'Alaska mettrait un terme à ces chicanes et arrondirait à ravir le domaine de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord; mais, pour être fidèle à la maxime *Do ut des*, « donnant, donnant », E. G. B. offre à l'oncle Sam le Honduras anglais, qui est une belle colonie de 8000 milles carrés, de 28 000 habitants, et qui fait pour un demi-million d'affaires par an. Ce serait en même temps une belle position stratégique en cas d'ouverture d'un canal océanique. A ses compatriotes qui pourraient hésiter sur les avantages de cet échange, E. G. B. fait remarquer que le commerce de Balize se fait presque tout entier avec les États-Unis et que, du reste, comme tôt ou tard le Mexique et l'Amérique centrale tomberont au pouvoir de la grande république, le Honduras anglais ne sera plus alors qu'une enclave sans valeur. Nous ne savons ce que les Mexicains et les Centre-Américains penseront de cette argumentation; mais ne se pourrait-

il pas que quelque citoyen des États-Unis répondît à E. G. B. que, comme « tôt ou tard la Colombie britannique pourrait bien être englobée aussi dans la grande république », il ne semble pas très utile actuellement de causer de cette combinaison.

Nous reviendrons à la fin de cet article, si on le veut bien, aux propositions que E. G. B. fait à la France, et nous passerons à ses ouvertures au Portugal : « La baie Delagoa, le chemin de fer du Transvaal, la navigation du Zambèze, le commerce d'esclaves au Mozambique, dit-il, sont autant de questions qui ne souffrent pas de retard, ou qu'un retard ne rendra que plus difficiles à résoudre... Et il n'y a qu'une manière d'arranger ces questions, c'est de mettre les Portugais hors de l'Afrique orientale », par les voies pacifiques assurément, au dire de E. G. B., qui, écrivant un peu avant avril, n'a pas l'air de se douter des événements de cette date et ajoute candidement : « Une grande puissance ne peut faire la guerre à un État aussi faible que le Portugal, et pourtant ne peut mettre en péril ses propres intérêts par une chevaleresque déférence envers la faiblesse; l'arbitrage d'un tiers ne nous a jamais réussi, et le seul procédé qui nous soit laissé est celui de *Do ut des.* » Le gouvernement britannique ne semble pas persuadé de la sûreté de cette méthode : l'*ultimatum* adressé au cabinet de Lisbonne à propos du Chiré et du pays des Makololos en est la preuve; mais E. G. B., qui est une bonne âme, tient ferme pour la politique d'échange. Aussi démontre-t-il aux Portugais que les 1400 milles de côtes de leur colonie de Mozambique ne valent presque rien, qu'ils en sont sérieusement embarrassés, et que ce serait pour eux une excellente affaire que de troquer ce territoire, si vaste qu'il soit, pour les florissants établissements anglais de la Côte d'Or et de Lagos. Reste à savoir qui gagnerait au change, et rien n'est moins certain qu'à Lisbonne on envisage la chose sous le même point de vue que l'ingénieux rédacteur de l'*Asiatic Quarterly Review*.

Comme beaucoup de ses compatriotes du reste, celui-ci ne peut se faire à l'idée que cette côte orientale d'Afrique ne soit point entièrement et exclusivement britannique.

Aussi la présence, les progrès et les projets des Allemands dans ces parages lui sont-ils un gros crève-cœur. Mais, puisque le grand-chancelier a mis en avant la politique du *Do ut des*, pourquoi ne consentirait-on pas à Berlin à la pratiquer à ce propos? Et puis, l'Allemagne s'est aussi attribuée une bonne part de la Nouvelle-Guinée, cette grande et belle terre qui est l'appendice septentrionale de l'Australie. Là aussi sa présence est assez gênante, bien qu'elle n'y ait pas encore créé d'important établissement. Il serait si facile de s'entendre : en échange de sa part de Nouvelle-Guinée, le gouvernement allemand voudrait bien accepter la baie du Walfisch, sur la côte de Cimbebasie que, dans un accès de *morbus consularis*, M. Luderitz a conquise à l'Allemagne. Il est vrai que cette conquête est demeurée stérile, comme cette lugubre côte africaine du cap Frio, à l'embouchure du fleuve Orange; comme les pays désolés des Damaras. Mais, avec l'appoint de la baie du Walfisch, cela ferait très bien sur la carte; et comme, d'autre part, le cabinet de Berlin recevrait Héligoland et une petite île aux Antilles, en échange de ses possessions sur la côte orientale d'Afrique, devenue dès lors tout anglaise depuis Zeylah jusqu'au Cap, si tout le monde ne se déclare pas aussi content que E. B. G. et ses amis, c'est qu'il y a des gens d'un bien mauvais caractère.

Il est vrai que si les suggestions de E. G. B. ont peut-être été accueillies en haut lieu, celui-ci ne doit pas être pleinement satisfait du dernier traité anglo-allemand. On n'a pas l'air d'avoir été séduit à Berlin par la baie du Walfisch, et si l'on y a reçu Héligoland avec plaisir, on garde un gros morceau de l'Afrique orientale, ce qui n'est pas pour enchanter les *Jingoes*, malgré le protectorat de Zanzibar que la vieille Angleterre s'est si délibérement adjugé.

Enfin, quand les portions néerlandaises de Bornéo et de la Nouvelle-Guinée seront devenues anglaises, moyennant la rétrocession de la Guyane britannique à la Hollande, tout irait à souhait avec le reste du monde, n'était la France avec laquelle « nous avons tant de points de contact, dit E. G. B., que nous pouvons difficilement espérer écarter jamais toute cause possible de froissement. Il y aura toujours quelque question d'Égypte ou de Syrie pour raviver une antique rivalité; mais il y a quelques questions irritantes qui pourraient être apaisées pour toujours; et parmi les principales sont la question des pêcheries de Terre-Neuve et celle des *récidivistes* à la Nouvelle-Calédonie et dans les îles voisines ».

Nous ne méconnaissons pas, à coup sûr, les avantages qu'il y aurait à mettre fin à ces questions en effet fort irritantes, surtout la première. On sait qu'en vertu des traités d'Utrecht, dont les stipulations à l'endroit des pêcheries de Terre-Neuve furent renouvelées dans les traités subséquents jusqu'en 1835, et interprétées depuis lors à maintes reprises par des conventions et des arrangements entre le gouvernement anglais et la France, nous avons conservé le droit de pêche non seulement sur les bancs de Terre-Neuve, mais encore sur une grande partie des rivages et des baies de cette île, ainsi que le droit exclusif d'y installer des établissements provisoires. Les Terre-Neuviens, ou tout au moins une certaine partie d'entre eux, souffrent impatiemment cet état de choses, et n'ont rien épargné pour nous contre-carrer dans l'exercice de nos privilèges, s'insurgeant moralement contre leur métropole en refusant de laisser exécuter les conventions passées par le cabinet de Londres avec nous. En ce moment même, la question est encore sur le tapis et a fait l'objet de débats dans les Parlements des deux États. Il

serait donc extrêmement désirable d'arriver à une entente et d'en finir avec un sujet de conflit perpétuel entre les pêcheurs français et, nous ne dirons pas les autorités anglaises, mais le petit gouvernement local de Terre-Neuve. Au début de son article, E. G. B. parle de possessions anglaises que, pour des motifs de dignité nationale ou d'intérêts matériels puissants, il ne pourrait être question d'aliéner. Nous craignons fort qu'en se plaçant sur ce terrain, la question de Terre-Neuve ne soit bien difficile à trancher. Pour la résoudre, E. G. B. nous propose tout simplement d'abandonner avec nos droits sur les pêcheries les deux îles de Saint-Pierre et Miquelon que nous possédons à titre souverain dans ces parages. Or, si l'on songe que ces deux îles et ces droits de pêche nous ont toujours été attribués par des traités conclus même après des guerres aussi désastreuses que celles de la succession d'Espagne, de Sept ans et du premier Empire, il y aurait vraiment quelque chose de choquant à les abandonner devant les prétentions des Terre-Neuviens. Nous sommes convaincus que l'opinion publique en France s'élèverait hautement contre le gouvernement qui en assumerait la responsabilité. E. G. B. dit que « si Terre-Neuve appartenait aux États-Unis, ou même avait été réunie à la Confédération canadienne, il y a longtemps que les Français auraient reçu l'invitation de s'en aller ». Ce serait à voir; mais Terre-Neuve appartient à l'Angleterre, qui a mis son sceau à des actes solennels qui l'engagent vis-à-vis de nous, et dont nous avons le droit et le devoir de réclamer l'exécution.

Nous disons le devoir; car, en dehors de l'honneur national, il y a des intérêts considérables attachés à cette question des pêcheries de Terre-Neuve, intérêts que E. G. B. semble ignorer complètement. Des milliers de familles sur notre littoral de la Manche et de l'Océan ne vivent que de la pêche de Terre-Neuve. Nos ports expédient chaque année une flotte de 500 bâtiments vers ces parages et qui en rapportent des millions de kilogrammes de poissons salés et autres produits de leur pêche. Quant aux deux îles, malgré leur population restreinte de 5000 habitants, elles font annuellement pour près de 30 millions d'affaires : « Elles tiennent, dit le capitaine Nicolas, le troisième rang comme importance commerciale parmi toutes nos colonies. Comme revenu annuel, elles sont supérieures à plusieurs de nos départements métropolitains. Quant au mouvement de la navigation, il est supérieur à la plupart de nos ports français (1). »

Que nous offre en échange E. G. B? La Dominique, une des Antilles, située, il est vrai, entre la Guadeloupe et la Martinique et qui ne serait certes pas à dédaigner, si, la question de dignité mise à part, nos pêcheries de Terre-Neuve n'avaient point une importance commerciale et industrielle hors de proportion avec les produits et la valeur de l'île qui nous est proposée par le rédacteur de l'*Asiatic Quarterly Review*.

Quant à l'autre troc qui est mis en avant, comme il s'agit à la fois de la côte d'Afrique et de l'Océanie, ce serait à croire que E. G. B. prend les Français pour des Polynésiens d'autrefois auxquels on achetait une récolte entière pour un rang de verroteries ou un petit couteau, ou bien pour des nègres qui vous donnent un chargement d'ivoire contre un vieil uniforme et quelques bouteilles de tafia. Sous prétexte que la Nouvelle-Calédonie, possession française, est un lieu de déportation, les Anglo-Australiens ont découvert que nous risquions de les contaminer; et comme ils ont décidé que l'océan Pacifique devait être à eux, à l'instar de la malle abandonnée qui, n'étant à personne, devait être à Robert Macaire, il est nécessaire, indispensable, décrété par le destin que la France évacue un archipel où elle s'est établie alors que les États qui divisent l'Australie étaient à peine formés. Or E. G. B., dans sa sollicitude pour le bon accord des peuples et la plus grande gloire des Anglo-Saxons, a trouvé tout seul que pour la Nouvelle-Calédonie et ses dépendances nous serions ravis de recevoir... la Gambie anglaise. Pour le coup, c'est proprement offrir un œuf pour avoir un bœuf. Assurément le petit établissement de la Gambie est une enclave dans nos possessions sénégalaises, qu'il serait plus agréable que réellement utile d'absorber. Entre les mains des Anglais, cette petite colonie n'a point prospéré. Le cabinet de Londres nous l'a offerte à plusieurs reprises, car, bien avant E. G. B., il songea à pratiquer la politique des échanges territoriaux. Jamais la transaction n'a abouti, car on en a demandé toujours trop cher, sans jamais cependant pousser les exigences au point où s'avance E. G. B. Mais, aujourd'hui que par une convention nouvelle, celle du 10 août 1889, la haute Gambie nous est définitivement acquise, il n'y a plus qu'un intérêt de moins en moins pressant à posséder cet établissement en décadence. Contrairement à ce que prétend E. G. B , il ne nous a point empêché d'étendre notre autorité sur les rivières du Sud jusqu'aux Scarcies, et dans l'intérieur sur le Fouta-Djalon, où nous pénétrons par la Cazamance, le Rio-Nunez et la Mellacorée beaucoup plus aisément que par la Gambie. La petite colonie que l'on nous offre là contre le magnifique archipel néo-calédonien n'a donc aucune « valeur potentielle pour la France », comme le prétend E. G. B ; et si un jour ou l'autre, dans quelque nouvelle combinaison à débattre entre le Royaume-Uni et le gouvernement de la République, elle entre en ligne de compte, ce ne sera guère que comme appoint et non comme équivalent d'une possession importante. Il faut que E. G. B. et ceux qui pensent comme lui se pénètrent bien de cette pensée que, s'il est possible et désirable d'arriver à

(1) *La France coloniale*, publiée par Alfred Rambaud, p. 606. — A. Colin, éditeur.

étouffer des germes de conflit par des échanges territoriaux, il est non moins indispensable que ces échanges soient opérés sur des bases parfaitement équitables. Nous n'avons pas qualité pour parler au nom des États auxquels E. G. B. s'est hasardé à faire des ouvertures dans ce sens; nous n'avons pas même le droit d'élever la voix au nom du gouvernement de notre pays; mais ce que nous pouvons affirmer sans crainte, c'est que celui-ci ne prendra pas les projets d'E. G. B. pour point de départ d'une négociation. Il est très bien de faire de la politique d'affaires, voire de boutiquier; mais quand on veut en faire une de colporteur ou de traitant exotique, il ne faut pas s'adresser à des égaux en civilisation. Les Français ont été parfois un peu sentimentaux, mais ces temps-là sont finis; et eux aussi peuvent répondre à E. G. B. et ses pareils : « Donnant, donnant. » On le verra bien, nous en sommes convaincus, lorsque les deux cabinets de Londres et de Paris auront causé de Zanzibar.

F. H. C.

DE LA TOUR EIFFEL A VANCOUVER

Par la nouvelle ligne transcanadienne.

LE PAYS DES RANCHES. — LES MONTAGNES ROCHEUSES. — BANFF. GLACIER-HOUSE. — LE FRASER.

Après Regina, s'étend la steppe désolée, sans un brin d'herbe, ni le plus petit arbuste, parsemée çà et là de lacs salés: c'est le désert américain qui se continue, à travers les États-Unis, jusqu'au Mexique. Dans la vallée de la Sasketchewan, la nature devient plus riante. Medecine-Hat est une jolie ville construite sur les bords du fleuve, qui doit son importance à des mines de charbon exploitées dans le voisinage. Sur la rive droite commence la province d'Alberta, célèbre par ses pâturages et ses troupeaux.

L'élevage des bestiaux et des chevaux, depuis quelques années, a été importé par des Yankees qui, tentés par la fertilité du sol et le bon marché des terres, ont acquis de vastes propriétés et s'y sont installés. Actuellement, plus de 5 millions d'acres sont transformés en prairies, et un seul *ranche* renferme plus de 47 000 bœufs et 4300 chevaux. Calgary est le centre et le grand marché de la région. C'est là que les *cow-boys*, aux vareuses bouffantes, aux chapeaux à larges bords, le *laso* à la main et la carabine en bandoulière, embarquent leurs animaux pour Chicago et New-York. Dans ces parages se termine le plateau central qui, depuis Winnipeg, s'étend à travers le continent. Le niveau du sol commence à s'élever, et l'on atteint par une pente douce la base des montagnes Rocheuses, dont les cimes bleuâtres se dessinent à l'horizon.

Les montagnes Rocheuses (*Rockies Mountains*) ne sont pas, comme les Alpes ou les Pyrénées, formées d'une chaîne unique que l'on traverse par des cols tels que le Gothard ou le mont Cenis; elles se composent de trois arêtes parallèles : les montagnes Rocheuses proprement dites à l'est; les monts Selkirks et les monts d'Or que sépare la rivière Colombie; enfin, à l'ouest, les monts Cascades, qu'arrose le Fraser, se continuent jusqu'au bord de l'océan Pacifique et vont au nord rejoindre les grands glaciers de l'Alaska. Le chemin de fer doit donc, en réalité, franchir trois chaînes de montagnes et descendre au fond de trois vallées profondes.

A l'entrée du premier col est située Banff, enclave que le gouvernement, eu égard à ses sites incomparables, a désignée comme propriété nationale :

Banff est un parc anglais fait sur une montagne;

mais là s'arrêtent toutes ses ressemblances avec Baden et Montmorency. Le Canadian-Pacific vient d'y construire un grand hôtel, adossé à un pic qui domine la rivière de l'Arc, dont les cascades successives s'aperçoivent des balcons. Au loin, une chaîne de glaciers que précède une forêt de sapins ferme l'horizon. Pendant notre séjour, un congrès de médecins est venu examiner des sources sulfureuses, dans l'intention d'établir à Banff une station thermale, rivale des stations européennes. Je ne doute pas que cette troupe d'esculapes n'ait reconnu à ces sources des vertus mirifiques, et que de nombreux malades imaginaires n'y puissent guérir leurs incurables maladies; mais je ne crois pas que d'ici longtemps on parvienne à détrôner Aix ou Luchon. Les Américains, qui sont passés maîtres en réclames et savent allécher le gogo, ignorent absolument le moyen de l'amuser; ils savent lui soutirer de l'argent, mais n'arrivent jamais à le dérider; et, par cette simple raison, pendant longtemps encore les habitants du nouveau monde traverseront l'Océan pour chercher dans nos contrées, sinon la guérison, du moins un peu de joie et de gaieté.

A partir de Banff, le chemin de fer longe le lit de la rivière de l'Arc, dont le cours tortueux force la voie à changer de rive à tout moment. Les montagnes affectent les formes les plus bizarres : tantôt les pics figurent des clochers de cathédrales, tantôt la chaîne présente une suite d'échancrures; on dirait une scie gigantesque montrant les dents au ciel. Le mont Stephen marque le sommet de la Passe. La descente s'effectue dans la vallée du Cheval-qui-Rue (*Hicking Horse Pass*), ainsi nommée à cause d'un accident arrivé à sir Hector qui, le premier, franchit ce défilé et était meilleur explorateur que cavalier consommé. Nous suivons les bords de la rivière des Castors, qu'om-

(1) Suite et fin. — Voy. les trois numéros précédents.

bragent des forêts de cèdres séculaires, les uns rongés par l'incendie, les autres poussant à des hauteurs prodigieuses leurs ramures d'un vert sombre. De toutes parts émergent des pics et des glaciers ; çà et là, des petits lacs, véritables lacs de ballade allemande, dont les eaux claires et limpides reflètent jusqu'au plus petit détail les arbres et les sommets. Au fond de la vallée coule la Colombie, dans laquelle se jette la rivière des Castors. Nous la franchissons ; puis, la laissant pousser une pointe au nord, à la recherche de son grand affluent, l'Athabasca, nous continuons notre route vers l'ouest.

Le village de Donald marque la limite de la partie orientale de la ligne. Nous entrons maintenant dans la région du Pacifique, et, pour faire honneur sans doute à cette nouvelle contrée, on attelle une seconde locomotive. Ainsi renforcés, nous nous engageons dans les monts Selkirks, dont la traversée nécessita les travaux d'art les plus importants. Nous montons par une route vertigineuse et semée de ponts à chevalets qui paraissent tenir par la force du raisonnement. Le plus élevé est celui jeté sur la rivière Stoney ; il est soutenu par deux piles en bois affectant la forme de la partie supérieure de la tour Eiffel et plonge à 286 pieds dans un ravin. Le point culminant est atteint au col Roger, à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer, long défilé encaissé entre deux pics, l'un le mont Carrol, du nom d'un ingénieur, et l'autre le mont Ermite, baptisé par un parrain à imagination développée, qui lui trouva une ressemblance avec un ermite debout ayant son chien à ses côtés. A deux kilomètres est la station, qui mérite un séjour de quelques jours.

Le train nous dépose devant la véranda d'un gracieux chalet suisse, où, pour que l'illusion soit complète, le directeur a eu le bon goût d'installer des servantes accortes dont le corsage semble appartenir bien plutôt à quelque grosse fille des Grisons qu'à une plate enfant de l'Amérique. *Glacier-House* — c'est le nom de l'hôtel — est au milieu d'un bois de sapins. De quelque côté que se porte le regard, on aperçoit des glaciers qui miroitent au soleil et font à la vallée verdoyante une ceinture étincelante de blancheur. Au nord et à l'est, la chaîne du mont Donald, haut de 4000 mètres, puis le grand glacier d'Illecellewaet, d'une superficie de près de 40 kilomètres, séparé du double glacier de Girkie par un amas de pierres noires qui s'avance comme un éperon. Au sud, une suite de pics neigeux à travers lesquels une rivière trace sa route tourmentée, et à l'ouest, le mont Chéops, qui semble une gigantesque pyramide de 3500 mètres transportée des bords du Nil, dont le sommet neigeux

> Prend des airs de nostalgie
> Dans cet air qui n'est jamais bleu.

La descente dans la vallée est la partie la plus extraordinaire du voyage, tant au point de vue du pittoresque des paysages qu'eu égard aux difficultés matérielles que les ingénieurs ont vaincues. Tout amour-propre d'Européen mis de côté, je dois déclarer qu'aucun passage, ni dans les Alpes, ni dans le Tyrol, ni au Semmering, ne peut soutenir la comparaison. Le chemin de fer, qui lèche les parois d'une montagne, contourne par une pente vertigineuse un cirque de glaciers et, après être descendu de 200 mètres dans l'espace de 10 kilomètres, revient par une boucle presque à son point de départ, sur les bords de la rivière d'où l'on aperçoit au-dessus de sa tête quatre voies superposées sur lesquels le train vient de rouler. Les forêts qui nous entourent portent les traces d'un violent incendie qui récemment a dévoré la région, et pendant un mois s'est propagé à plus de 1500 kilomètres. Le sol est jonché de débris carbonisés ; çà et là s'élèvent des troncs à demi-consumés entremêlés d'arbres si gros et si grands que la flamme n'a pu les abattre et qui se dressent tristement, sans feuillage, au milieu de leurs frères foudroyés, leurs écorces noircies portant le deuil d'un tel carnage. Pour ajouter à l'horreur du décor, la rivière Illecellewaet, que l'on vient de traverser sur soixante-trois ponts, s'engage dans une gorge si profonde qu'on n'en voit pas le fond, et disparaît dans l'Albert-Cañon, un des plus sinistres spectacles de la nature qu'on puisse contempler.

A Revelstoke, nous retrouvons la Colombie, qui n'est plus la petite rivière rencontrée déjà à Golden, mais un large fleuve de 800 mètres qui coule entre la chaîne des monts Selkirks et celle des monts d'Or. On franchit ces derniers par le col de l'Aigle, qui est assez sauvage pour être habité par cet oiseau d'une réputation plutôt casanière. Le sommet est formé par quatre lacs aux eaux noirâtres qui communiquent entre eux et occupent la largeur du défilé. La voie les passe sur pilotis et débouche sur le versant occidental.

La nature change aussitôt d'aspect. Les bouleaux et les érables font leur première apparition et reposent la vue des tristes sapins. La station de Crigellachie est célèbre dans l'histoire du Canadian-Pacific ; c'est là que se sont réunies, le 7 novembre 1885, les deux équipes qui travaillaient à l'est et à l'ouest, et que fut posé le dernier rail qui mettait définitivement en communication les deux océans. Pendant la nuit, nous continuons à descendre dans la plaine, et, au matin, nous nous trouvions sur un remblai qui surplombe le cours du Fraser, encaissé entre deux chaînes de rochers. La ligne a dû être creusée dans le roc et est formée d'une suite continue de tunnels. Dans les courts instants que nous passons à la lumière, nous voyons les rapides et les cascades tumultueuses du fleuve. Le Fraser est reconnu comme un des fleuves les plus poissonneux. Il semble difficile qu'il n'occupe pas le premier rang : pendant six heures consécutives, nous avons suivi ses rives, et, pendant six heures, nous avons croisé, sans interruption, des migrations de

saumons qui remontaient le courant en bandes serrées. Les Indiens les ramassent à pleins bras et les font sécher; les hommes civilisés les transportent dans des pêcheries et confectionnent ces boîtes de conserves dont ils inondent les épiceries européennes.

Après la ville de Yale, nous abandonnons le Fraser et, à Port-Moody, nous apercevons les flots bleus et contemplons l'azur de l'océan Pacifique. Quelques kilomètres le long d'un golfe splendide, et le train s'arrête sur les quais de Vancouver, *terminus* de la ligne, éloignée de Montréal de 5000 kilomètres environ.

VANCOUVER. — LE SAN-FRANCISCO CANADIEN. — AVENIR DU PAYS.

Il y a quatre mois, Vancouver était parfaitement inconnue en France, et aucune carte géographique n'en faisait mention. Il a fallu les récits émouvants de Gabrielle Bompard et l'odyssée de son introuvable amant pour apprendre au public l'existence de cette ville, déjà célèbre en Amérique, en passe de devenir une des plus grandes cités du nouveau monde. Les citoyens des États-Unis — qui, cependant, n'ont pas l'étonnement facile — restent stupéfaits devant le développement continuel de ce centre commercial, qu'ils nomment le *San-Francisco canadien* et qu'ils sont forcés de considérer comme le futur rival de leur grand entrepôt californien.

Autrefois, il suffisait, nous apprend la mythologie, de semer dans les champs béotiens des dents de dragon, pour donner naissance à une troupe de guerriers tout prêts à s'entre-tuer; de nos jours, grâce aux progrès de la science, on n'a qu'à poser quelques rails de fer — matière plus facile à se procurer que des dents de dragon — pour voir surgir de terre, en quelques mois, une ville bien construite que vient habiter une population active et laborieuse.

La fondation de Vancouver tient d'ailleurs un peu du miracle. En 1885, l'espace qu'elle remplit était couvert d'une des forêts vierges les plus touffues, aux arbres dignes de figurer dans la Yosemite-Valley. Quelques habitants de Victoria, la capitale insulaire de la Colombie anglaise, venant chasser sur la terre ferme, séduits par la beauté du site et sa situation privilégiée au fond d'un golfe, achetèrent à vil prix les terrains environnant cette baie; puis, en gens pratiques, résolurent de combiner une bonne affaire.

Les travaux du Canadian-Pacific étaient à ce moment presque terminés; ils partirent pour Montréal, s'abouchèrent avec le gouvernement et la compagnie du chemin de fer, persuadèrent aux directeurs qu'il était impossible de trouver une station sur l'Océan meilleure que celle qu'ils venaient proposer — ce qui était exact — et, par un de ces arguments que Basile trouve sans réplique, eurent gain de cause. Ils s'engagèrent à donner à la compagnie du Canadian le tiers de leurs propriétés, et celle-ci décida le prolongement, jusqu'au Pacifique, de la voie qui, dans le principe, devait s'arrêter à Port-Moody. A peine cette nouvelle fut-elle connue, que les émigrants se précipitèrent en foule vers cette plage sauvage. Les ouvriers s'y installèrent les premiers; puis bientôt après, les indigènes de l'Est et les émigrants, alléchés par d'habiles réclames, accoururent avec leurs familles, et, en 1886, la première maison en pierre fut construite. Quelques chiffres prouveront mieux que tous les récits l'extraordinaire développement de cette cité; ils donneront une idée de l'animation qui y règne et du mouvement des affaires qui s'y brassent.

En 1886, 600 habitants s'étaient construit quelques misérables huttes au milieu de la forêt, à peine défrichée. En 1888, la population s'élevait déjà à 6000 âmes; maintenant elle atteint 15 000 âmes, et, chaque mois, près d'un millier de nouveaux arrivants descendent des wagons.

Comme il faut loger toute cette émigration, les maisons se construisent comme par enchantement; on s'arrache au poids de l'or les plus petits appartements, et les loyers atteignent des prix que les propriétaires seuls ne trouvent pas excessifs. L'année dernière, de nouvelles constructions ont été achevées pour une somme de 5 millions de francs, et, au 1er janvier 1890, les bureaux de l'enregistrement ont évalué les propriétés bâties et non bâties à environ 75 millions de francs.

C'est un beau denier, on en conviendra, pour une ville âgée de trois ans à peine! La hausse sur les terrains a atteint des proportions fantastiques. En 1885, l'hectare s'était vendu 1500 francs; actuellement, dans le quartier des affaires, le mètre se paye couramment 200 francs, et une plus-value de 25 pour 100 s'est produite depuis le mois d'octobre dernier. Cette hausse, comme on pourrait le croire, n'est nullement produite par la spéculaton; il n'y a pas là un *boom*, comme nous avons vu s'en produire à Winnipeg. L'augmentation de la valeur provient du nombre toujours croissant d'habitants, et, la demande étant supérieure à l'offre, l'avenir se présente, pour les citoyens, plein de joie et de dollars.

Les industries commencent à se fonder, des usines se bâtissent, des scieries sont en pleine prospérité, et les fermiers des environs amènent déjà en ville des bestiaux et des céréales. La vie n'est pas fiévreuse, à Vancouver, comme dans les villes des États-Unis, et les déceptions ne sont pas à craindre. Les colons, en effet, savent fort bien qu'ils ne doivent pas s'attendre à découvrir des mines d'or ou des puits de pétrole, comme en Californie ou en Pensylvanie, et à faire fortune du jour au lendemain. La population, plus sérieuse, s'occupe de transactions, d'échange et de petit commerce; et l'activité dévorante qui règne dans toutes les rues prouve que tout le monde trouve à travailler et à gagner de l'argent.

C'est d'ailleurs principalement à sa situation géographique que la ville doit sa fortune.

A l'extrémité du chemin de fer transcontinental, réunie bientôt aux États-Unis par un embranchement du Northern-Pacific, elle deviendra le point de relâche le plus fréquenté par les bateaux qui d'Amérique se dirigeront sur l'extrême Orient. Son port, fermé par un goulet très étroit, aussi sûr que celui de Brest, dont il a la superficie et la forme, est abrité par des montagnes contre le vent du nord et par des îles contre les tempêtes du large; et la distance qui sépare ce rivage de Yokohama étant sensiblement inférieure à celle qui s'étend entre San-Francisco et le Japon, on peut hardiment prévoir que, d'ici quelques années, Vancouver attirera à elle tout le trafic entre l'Europe, l'Amérique et l'Asie orientale, et deviendra une des villes les plus importantes du monde.

Nous voici arrivés au terme de ce long voyage. Ainsi que l'on a pu s'en convaincre par ce récit, le Canada, qui pendant si longtemps avait semblé prendre plaisir à mériter l'épithète dédaigneuse de Voltaire, a enfin secoué sa torpeur. Le sang nouveau que l'émigration a infusé dans ses veines a ranimé ses forces, le travail a bouleversé son sol, et *les quelques arpents couverts de neige* sont devenus des villes commerçantes et des champs fertiles.

L'industrie a tracé des routes, canalisé des torrents, escaladé des montagnes. L'aisance s'est répandue dans toutes les familles, la richesse a déjà couronné les efforts d'un grand nombre; il lui manquait un bien, le plus précieux de tous, l'indépendance. Tout permet de supposer que bientôt il l'aura conquis.

Turgot disait, il y a cent cinquante ans : « Les colonies sont comme les fruits, qui tombent de l'arbre à leur maturité. »

La maturité est venue, et, malgré les projets tardifs de fédération impériale, il est certain que l'heure de la séparation du Canada avec l'Angleterre ne tardera pas à sonner.

Nous autres Français, nous serons heureux de voir entrer dans le concert des puissances ce nouvel État, où nos compatriotes sont en si grand nombre, l'influence de nos idées si considérable, et nous saluerons de tous nos vœux cette république nouvelle qui représentera, au milieu des peuples anglo-saxons, la race latine avec sa langue et ses apirations généreuses, cette république dans laquelle, à côté du léopard anglais et de l'aigle saxon, affamés l'un et l'autre de sang et de carnage, l'alouette gauloise fera entendre son chant, symbole de joie et de liberté.

EUGÈNE RICHTENBERGER.

FIN.

LA RÉVOLUTION BRÉSILIENNE

Son influence sur les autres États de l'Amérique du Sud.

Depuis plusieurs mois déjà, l'empire du Brésil a disparu, et l'on s'habitue à voir un gouvernement républicain à Rio-de-Janeiro. L'opinion publique, d'abord fortement émue par cette révolution inattendue, a eu depuis lors beaucoup de nouveaux passe-temps; elle ne s'occupe plus de l'empereur don Pedro, elle se soucie peu du maréchal da Fonseca. D'ailleurs, la couronne impériale semble définitivement remplacée par les étoiles fédératives sur le nouveau drapeau brésilien, et la jeune république, sans être officiellement reconnue par toutes les nations européennes, a conquis, sans coup férir, sa place au soleil.

Et cependant cette révolution dont on ne parle plus, et qui nous intéressa à peine pendant quelques heures (surtout par sympathie pour un vieillard exilé), aura peut-être les plus graves conséquences dans l'Amérique du Sud. On connaît fort peu en France ce qui se passe au pied des Andes ou sur les rives de l'Amazonas, et nos plus grands hommes d'État seraient peut-être embarrassés si on leur demandait leur opinion sur une question de politique intérieure du Paraguay ou de l'Équateur. Nous étonnerons donc probablement nombre de nos lecteurs en leur exposant que la proclamation de la république au Brésil peut entraîner la disparition de plusieurs États sud-américains.

Et, avant tout, la jeune république est-elle viable? Oui, à la condition de ne pas s'occuper de politique étrangère pendant de longues années encore. Le nouveau gouvernement n'a pas, comme l'empire, la certitude de la paix intérieure; jamais don Pedro n'eut à réprimer de sérieuses révoltes, toutes les provinces étant unies par un lien commun. Mais, aujourd'hui, il n'en est plus de même; chaque province a son autonomie propre, et l'État n'est constitué que par une fédération peu solide de vingt et un pays libres, qui sont loin d'avoir des aspirations ou des désirs identiques.

Les régions du Sud, San-Paolo, Santa-Catarina, et surtout Rio-Grande-do-Sul, sont exploitées depuis de longues années déjà par les Européens, et l'immigration y a donné les plus beaux résultats économiques. Les usines s'y élèvent et les voies ferrées y poussent comme par enchantement; les moulins à vapeur anglais, les brasseries allemandes y abondent; et toutes ces industries qui constituent la richesse du pays sont insuffisamment garanties au point de vue douanier. Quel sera le système à appliquer? L'avenir prouvera si le libre-échange ne mènera pas mieux ces contrées à la grande fortune qui leur est réservée que la protection à outrance employée jusqu'à ce jour.

Dans le Nord, au contraire, on ne s'occupe que de travaux agricoles; toute la zone septentrionale se caractérise par l'exclusive production de la canne à sucre, du café, du cacao, de la vigne et du bois. Comment allier les intérêts de pays aussi différents et qui seront cependant obligés de marcher ensemble, puisqu'ils ne constituent que des parties d'une grande fédération? Aussi le gouvernement de Rio aura-t-il fort à faire avant d'arriver à une sécurité assez absolue pour songer à s'immiscer dans une question de politique étrangère.

Le Brésil ne peut donc plus intervenir chez ses voisins. Bien profondes vont être les modifications qui résulteront de ce nouvel état de choses. Certaine reine d'Angleterre affirmait à son lit de mort qu'à toute heure du jour ou de la nuit elle avait pensé à reprendre Calais; M. de Bismarck, en 1871, déclarait qu'enfin le rêve de toute sa vie était réalisé, la germanisation de l'Alsace et de la Lorraine. Quel est donc l'homme d'État argentin qui pourrait certifier ne pas avoir toujours espéré l'annexion de l'Uruguay, c'est-à-dire la reconstitution de l'ancienne vice-royauté de la Plata? Et qui empêchera aujourd'hui cette violation de territoire, maintenant que l'équilibre sud-américain est détruit par la disparition de l'empire brésilien, seul gouvernement assez fort intérieurement pour imposer sa volonté à l'extérieur?

Il est vrai qu'en 1828, après une longue lutte, la République de l'Uruguay dut son indépendance à l'intervention de ses amis de Buenos-Ayres; pendant plusieurs années elle avait fait partie du Brésil sous le nom de province cisplatine, mais depuis lors les choses ont bien changé. Le peuple argentin a pris coutume de se conduire en maître sur la côte de l'Atlantique, et si don Pedro n'était venu, les armes à la main, défendre ses alliés du Sud, il est probable que l'Uruguay, vaincu par Rosas, n'existerait plus depuis nombre d'années. Maintenant que le Brésil est obligé de se surveiller lui-même, le temps est proche où la Plata coulera entre deux rives argentines, où le drapeau au soleil de mai flottera à Montevideo comme à Buenos-Ayres.

Un seul pays pourrait s'opposer à l'action accaparante de ce peuple étonnant, qui en l'espace de cinquante ans a transformé les pampas stériles en provinces florissantes : c'est le Chili. Mais le Chili ne s'occupe que de la côte du Pacifique, et jamais ceux que l'on a appelés les Anglais sud-américains, à cause de leur tempérament entreprenant et de leur grand sens pratique, ne consentiront à contre-balancer l'influence argentine dans l'Est, si aucun intérêt chilien n'est en jeu. Ah! si la Plata songeait à s'étendre sur le Pacifique, il n'en serait plus de même. Le gouvernement de Santiago ne souffrirait aucune incursion sur la pente occidentale des Andes; le Pérou et la Bolivie ont essayé de protester contre leur puissant voisin : ils savent ce qu'il leur en a coûté. Tous deux sont annihilés pour de longues années et incapables de se défendre. Un impôt de guerre écrasant a réduit à néant les ressources financières des nations vaincues; les forteresses péruviennes, dont quelques-unes avaient la réputation d'être imprenables, sont démantibulées, et leurs murs croulants signalent le passage d'un ennemi impitoyable dans le succès.

La Bolivie, amoindrie, diminuée, ne touche plus à la mer; Antofagasta est le chef-lieu d'une province chilienne et la tête de ligne d'une grande voie ferrée, destinée à s'avancer jusqu'au cœur du pays. Désormais, les locomotives chiliennes porteront la civilisation jusqu'au fond de ces terres inaccessibles où seuls pénétraient les Indiens et les lamas.

De son côté, la République Argentine, toujours désireuse d'étendre son influence envahissante, conçoit le projet de construire un chemin de fer qui aboutira, lui aussi, sur le plateau bolivien. La situation est identique à celle des Russes et des Anglais en Afghanistan. Dans un très bref délai, Chiliens et Argentins se trouveront face à face. Quel sera le résultat de cette rencontre? Quand ces deux nations jalouses vont être en présence sur un terrain neutre, il est vrai, mais convoité par toutes deux et incapable de se défendre, la lutte sera fatalement engagée. L'enjeu, ce sera la Bolivie, et aujourd'hui déjà il n'est pas nécessaire d'être grand prophète pour annoncer sa disparition prochaine et inévitable. Le Brésil ne sera plus là, comme autrefois, pour empêcher la République Argentine de s'agrandir encore; cette dernière a beau jeu, et peut-être même pourra-t-elle s'entendre avec le Chili pour partager la Bolivie sans effusion de sang inutile.

Voilà donc deux États, l'Uruguay et la Bolivie, menacés dans leur existence par suite de la proclamation de la république au Brésil, ou plutôt parce que le gouvernement républicain, peu affermi au Brésil, ne pourra plus secourir les uns afin d'abattre les autres. Il faut voir autre chose dans la révolution de Rio que l'avènement à la présidence d'un homme inconnu il y a quelques mois, maréchal d'hier par suite d'une émeute, ou que l'exil d'un vieil empereur philanthrope et incompris. De grandes choses se préparent dans l'Amérique du Sud; tout y est encore à faire; les passions y sont violentes, les guerres vite déclarées, les vainqueurs peu cléments. Un avenir prochain ne nous donnera que trop raison!

S. A. VAN RAALTE.

COURRIER LITTÉRAIRE

Je me rappelle encore l'étonnement, la curiosité, l'émotion, qui saluèrent l'apparition du *Poète de Madeleine*. Le secret fut si longtemps et si bien gardé que

deux ou trois femmes du grand monde, qui avaient un peu d'encre aux doigts, se laissèrent soupçonner et même complimenter. Puis l'auteur véritable, dont le voile était devenu transparent, donna au public *Souvi* et les *Nouvelles amours d'Hermann et Dorothée*.

Est-ce parce que ce livre parodiait un chef-d'œuvre que je déteste, ou parce qu'il raillait un peuple que je n'aime guère, ou encore parce qu'il ravivait les angoisses de l'année terrible? Je ne sais, mais les *Nouvelles amours d'Hermann et Dorothée* me paraissaient supérieures, et de beaucoup, au *Péché de Madeleine*. C'était un livre singulier, mal fait peut-être et qui languissait par moments, comme tous les romans autobiographiques. Mais quelle douceur caressante dans certaines pages idylliques! Et lorsque le cadre s'élargissait, quelle sévère éloquence, quelle amère poésie! Je me rappelle la scène finale : les officiers allemands buvant du champagne et regardant Paris en flammes, pendant que les derniers défenseurs de la Commune se replient d'asile en asile, à travers les tombes du Père-Lachaise, jusqu'à ce coin sinistre où ils devaient mourir. Et il me semble que le frisson d'autrefois fait encore tressaillir mes os.

Après de longues années et de grandes souffrances, l'auteur a repris la plume. Elle a voulu sans doute essayer de cette vertu d'apaisement que possède notre art quand il est sincèrement pratiqué. Fantômes légers, création de nos rêves, faites-nous oublier un instant le souvenir trop réel de ce qui a été et de ce qui n'est plus! Vague et douce tristesse des douleurs imaginaires, prends, pour une heure, dans notre âme en deuil, la place des lourds et incurables regrets de la vie!

La Fausse route! En lisant le titre (1), on devine le livre. On goûte déjà la mélancolie des bonheurs manqués, des tendresses gaspillées, l'étonnement de se voir des cheveux blancs alors qu'on a encore l'envie et le pouvoir d'aimer. Combien de nous y marchent, dans la « fausse route », et y marcheront jusqu'au bout, avec cet héroïsme que nous mettons parfois à cacher et à expier les méprises de notre cœur! Aussi l'histoire du comte Herbert de Précy a-t-elle de trop bonnes raisons pour nous émouvoir.

Vous vous rappelez ce personnage de la *Bête humaine*, auquel la vue d'une gorge nue donnait des idées de meurtre, et qui ne parvenait pas à séparer, dans son désir, les images de la volupté et l'idée du sang. Eh bien, il y a dans le comte de Précy quelque chose de ce pâle Lantier, l'amoureux assassin de Zola; et, comme dans Zola, c'est par des prédispositions atavIques que s'explique la sombre fatalité. Mais, au lieu d'être mise crûment en relief, cette conception cruelle est adoucie, à demi voilée, symbolisée par une imagination délicate et discrète.

Lorsque Herbert, enfant, brise une poupée à ressorts qu'il admire; lorsque Herbert, adolescent, dans un fougueux tour de valse, jette au fond d'un étang et noie presque une grisette éprise de lui, je reconnais l'inexorable logique du roman français, où rien n'arrive qui ne soit significatif et prophétique; et dans ces incidents légers, presque ridicules, je vois le dénouement annoncé par des figures : Herbert est né pour faire souffrir, il sera le fléau de ce qu'il aime.

En effet, il ne manque point à sa destinée. Nous voudrions le retenir dans ce grand jardin, dans cette vieille maison de campagne où il joue avec sa cousine Lucy, et que l'auteur a décrite avec tant de charme. Mais le roman, comme la vie, doit marcher. Un cœur tendre, innocent, dévoué, s'est offert à lui : il ne saura pas attendre le calme bonheur qui lui est promis; un ouragan de passion l'emportera vers cette éblouissante et impérieuse Lilia, dont l'amour est une malédiction. Les fautes et les déceptions se succèdent jusqu'à ce que, délaissé, désabusé, accablé par le sentiment de l'irréparable, Herbert marche tristement vers ce duel où la haine ne l'anime plus, où le froid sentiment de l'honneur conventionnel le soutient à peine, puisqu'il n'est même pas sûr d'être offensé.

L'amour, la vie et la mort, toutes les énigmes de la destinée humaine passent devant ses yeux dans cette suprême soirée et s'éloignent sans avoir dit leur secret à ce rêveur navré. Herbert survit à ce sanglant combat, mais pour assister à la mort de sa première, de sa seule amie, et pour porter son deuil éternel.

Cette note douloureuse semble modeste, sobre et contenue, si on la compare à l'accent désespéré de certaines œuvres récentes. C'est cependant cette même note qui, il y a un quart de siècle, fit tressaillir, dans le *Péché de Madeleine*, une société ivre de plaisir et d'esprit, emportée par la joie de vivre; ce fut le premier cri du pessimisme qui l'éveillait pour lui faire sentir et savourer au fond de la coupe l'*amari aliquid*, « l'amertume innomable qui torture au milieu des fleurs ». Nous sommes allés plus loin : avons-nous eu raison? Si devant les excès d'aujourd'hui, vous voulez ressaisir l'émotion plus fine d'autrefois, venez la redemander à la voix qui vous a charmés, à un talent qui, je vous l'assure, n'a ni diminué de force, ni changé de nature, qui n'a rien perdu de sa puissance et de sa grâce.

*
* *

Tous les libraires vous diront qu'on vend beaucoup mieux un mauvais roman qu'un joli volume de nouvelles. Franchement voilà un fait, seigneur public, qui n'est pas à votre honneur! Est-ce que vous baisseriez, monseigneur?

La nouvelle embrasse tous les genres du roman; elle y joint son apport personnel : l'apologue d'Ésope, l'idylle de Théocrite, l'essai d'Addison et de Charles Lamb. Elle vaut double, et par ce qu'elle exprime et

(1) *La Fausse route*, par l'auteur du *Péché de Madeleine*. — Ollendorff.

par ce qu'elle suggère. Elle oblige le lecteur à imaginer et à penser; elle se prolonge et s'achève dans son esprit. Comme l'esquisse d'un tableau, elle est le germe du chef-d'œuvre possible, mais non réalisé et peut-être irréalisable. Elle est humaine au plus haut degré, étant une ébauche, comme l'homme lui-même. Elle lui donne l'à peu près de la beauté, la beauté entrevue, aux contours vagues et flottants, la seule qu'il puisse atteindre et serrer dans ses bras, comme fit ce pauvre Ixion qui fut heureux avec une nuée, et eut raison.

Ces réflexions me sont inspirées par le dernier recueil de M. Jules Claretie. A son tour, il les justifie.

La composition d'un volume de nouvelles ressemble à l'art charmant de faire un bouquet. Peu d'écrivains possèdent ce talent comme M. Claretie. Le premier récit, celui qui donne son nom au recueil, *la Cigarette* (1), est un écho de la dernière guerre carliste, un drame concentré en quelques pages où la bonhomie spirituelle de Dumas père alterne avec la froideur émouvante de Mérimée. *Tuyet*, l'histoire du petit Tonkinois venu à Paris pour l'Exposition et qui ne voulait point s'en retourner au pays du soleil sans avoir vu la neige, ressemble d'abord à la causerie d'un journaliste, curieux et philosophe, qui erre à travers les campements de l'Esplanade. Quand le romancier se dévoile, nous sommes déjà conquis, et nous aurons une larme pour la mort du petit Linh comme s'il avait vraiment existé et comme si nous l'avions connu. L'odyssée de maître Gaston Thommassière, ancien notaire, qui va à Paris pour arracher son fils à une femme de théâtre et s'y marie lui-même avec une petite actrice du Palais-Royal, est un vaudeville du bon temps, rehaussé par des détails extrêmement savoureux. Le récit des circonstances qui ont amené Mlle Gabrielle Vernier, plus familièrement Gabri, à jeter au nez du régisseur Bléquinet son rôle de l'*Éducation laïque*, et le font passer aux jolies mains de Mlle Marguerite Copin, qui remplit si bien le personnage et le costume, les débuts de cette intéressante jeune fille « sur les planches de la Montausier » et surtout ceux du vieux notaire périgourdin dans les cabinets du café Anglais, tout cela peut être recommandé comme un remède contre le spleen et la jaunisse. Surtout ne passez point cette gracieuse page du *Mariage manqué*, simple historiette, toute en velléités amoureuses et en regrets inutiles, comme Sterne aurait pu en écrire s'il avait collaboré au *Figaro* ou à la *Vie parisienne*. Elle aboutit à ce mot charmant : « Oui, le mariage est une loterie. Celui qui gagne le gros lot... c'est celui qui n'a pas pris de billet ! »

*
* *

Sœur Marthe (2) est une œuvre très étrange et, malgré certaines défaillances d'exécution, très remarquable. Il peut arriver qu'un savant soit en même temps un rêveur et un artiste. Son imagination, enragée chevaucheuse qui dévore l'espace comme la « buveuse d'air » du cavalier arabe, s'élancera plus d'une fois dans ce champ indéfini de l'hypothèse, terrain des conquêtes futures, qui s'étend bien loin en avant, toujours en avant de la science. Au delà de ce qui est acquis, classé, indiscutable, elle entrevoit ce qui sera ou ce qui peut être.

Donc, *Sœur Marthe* est née d'une de ces impatiences de la faculté créatrice qui devance l'esprit scientifique. Après avoir beaucoup expérimenté, las de prendre des notes, un célèbre professeur se sera endormi dans son laboratoire. Voici ce qu'il a rêvé :

« Il y a en nous, dans notre âme qui paraît unique, des existences multiples. En nous s'agitent quantité de personnes diverses qui ont chacune leur pensée et leur caractère spécial. Si l'on cherchait bien, on trouverait chez chacun de nous l'étoffe d'un saint, d'un aventurier, d'un débauché, d'un criminel, d'un usurier et d'un héros. Eh bien, par le magnétisme nous pouvons faire apparaître tous ces individus dissimulés, latents, qui sont en nous et qui, dans la vie de chaque jour, se cachent dans le principal personnage qui est nous-même. D'ailleurs, tous ces bonshommes qui sont cachés sont encore nous-même, et notre moi est l'ensemble de tous ces individus... »

Ainsi parle le docteur Laurent Verdine, et il ne tarde pas à vérifier cette théorie à ses dépens. En jouant de l'orgue dans une rustique chapelle, il magnétise sans le vouloir la sœur Marthe, pieuse et pure jeune fille qui tient l'école du village. Il éveille en elle son double invisible et inconnu, Angèle de Mérande (c'est le nom qu'elle eût porté dans le monde), un être plein de séduction et de passion. Les choses vont si loin que la vie magnétique menace d'absorber la vie réelle : Angèle veut vivre dans un rêve sans fin, sous la gracieuse enveloppe de sœur Marthe, et elle fera vivre Verdine avec elle dans ce songe enchanté. Elle lui donnera le bonheur, puisqu'elle est aimante autant qu'adorable; la richesse, car elle connaît le secret d'un testament qui fera d'elle une héritière; la vérité, car elle pourra, aux heures de lucidité, reculer pour lui les bornes de la connaissance humaine. Mais Verdine est un honnête homme, et, d'ailleurs, il craint les gendarmes, qui n'entrent pas assez dans ces nouvelles théories et qui, lorsqu'on leur parle dédoublement du moi, répondent détournement de mineure. Il commande à Angèle de disparaître, et pour jamais. Elle n'obéit que trop bien à cet ordre cruel. Plus tard, fou d'amour, éperdu de désespoir, tenant dans ses bras un cadavre vivant qui ne répond plus à ses caresses, il la supplie, lui ordonne en vain de revenir. Le domaine des lois naturelles n'est pas comme celui où s'exerce d'ordinaire notre volonté, un chaos de désirs contradictoires, d'ordres révoqués, de colères sans lendemain, d'aspirations qui se croisent

(1) *La Cigarette*, par Jules Claretie. — Dentu.
(2) *Sœur Marthe*, par Charles Epheyre. — Ollendorff.

et se démentent. Ici, la parole dite ne peut se reprendre, l'arrêt porté doit s'exécuter jusqu'au bout. Sœur Marthe continuera sa paisible carrière, sans se douter qu'elle a été, en rêve, la bien-aimée d'un carabin. Verdine, navré, retourne à ses sommambules parisiennes, qui, paraît-il, ne valent pas le diable.

Si *Sœur Marthe* était vraie, vous ressembleriez tous à une maison de six étages du boulevard Haussmann. Dans les caves, un professeur de cor donne ses leçons; au rez-de-chaussée, un *mastroquet* offre aux passants son zinc hospitalier et ses « cabinets de société », plus hospitaliers encore. A l'entresol, une horizontale; au premier, un banquier réactionnaire et juif; au second, un sénateur d'extrême gauche; au troisième, un membre de l'Institut qui travaille dans les papyrus; au quatrième, un pédicure, et un photographe au cinquième. Le concierge est tailleur et boulangiste; sa demoiselle suit les cours du Conservatoire. Voilà, mes amis, l'image fidèle de votre moi!

L'humble auteur de ce *Courrier* habite, près des champs et de la mer, une maisonnette à lui tout seul. C'est peut-être pour cela qu'il croit encore à l'unité et à l'identité du moi.

Jeune mari, faites lire à votre femme ce joli roman de *Sœur Marthe*; mais prévenez-la que les doctrines de l'auteur n'ont pas encore reçu l'estampille officielle de la science, que ni Charcot ni Richet ne se risqueraient à les contresigner. Sinon vous pourriez vous attendre à la trouver (pas la science, votre femme!) assise sur les genoux de votre meilleur ami, et elle vous dirait innocemment, comme une personne qui se réveille d'un sommeil profond :

— Tu sais, mon ami, ce n'est pas moi : c'est l'autre!

*
* *

« Ce livre n'a d'autre prétention que de divertir ceux qui le liront, comme il m'a diverti à l'écrire. Puissiez-vous y distinguer pourtant le double caractère que j'ai tâché d'y marquer, le souci de notre art de conteur et le respect de l'amour humain... »

C'est dans ces termes que M. Marcel Prévost, le très ingénieux et très original auteur du *Scorpion*, de *Chonchette*, de *Mlle Jaufre*, dédie à Albert Delpit son nouveau roman, *Cousine Laura* (1).

Ainsi il a voulu trois choses : s'amuser en nous amusant, faire une œuvre d'art, peindre l'amour tel qu'il est sans le surfaire ni l'avilir. A-t-il réussi?

Sur le premier point, je déclare, en mon âme et conscience, qu'il a atteint son but et que son récit est charmant. Sur le second, la réponse est oui, avec deux ou trois réserves. En tout une demi-page peut-être que je trouve un peu trop chaude : mots légèrement cyniques, brusques dévoilements de nudités, ardents contacts qui aiguillonnent la chair et font jaillir au visage comme une brûlante bouffée d'amour physique. Si ferré que l'on soit sur le sixième commandement, cela inquiète, cela remue trop. L'homme a un corps, c'est certain, c'est démontré. Encore faudrait-il que le corps ne se fît pas la part du lion dans l'acte de société qui l'unit à l'être moral, pour l'exploitation du capital-existence. Il y a des choses qu'il faut sous-entendre dans un roman, comme on y sous-entend le déjeuner et le dîner.

Quant à cet « amour humain » que M. Prévost a promis à Delpit de respecter, qui donc le représente dans son livre? Est-ce Paul Plagel qui n'y croit pas? Est-ce le baron Van Heyst qui y croit trop? Est-ce Henri Nodier qui oublie et se souvient à volonté, prend des résolutions et ne les exécute jamais, qui est, en somme, l'esclave de toutes ses sensations? Est-ce Laure, cette honnête femme inconsciente, bonne, belle, douce, raisonnable, mais vulgaire, vaniteuse et un peu lourde de corps et d'esprit, qui eût été une excellente mère de famille si elle n'avait pas eu une magnifique voix de soprano, qui aurait épousé le secrétaire du roi Léopold et l'aurait rendu parfaitement heureux s'il n'avait pas plu après la première représentation de *Faust* au Grand Théâtre de Lille, ce qui l'oblige à chercher refuge, avec son cousin, dans un restaurant de nuit où il se passe des choses graves? Et cette bonne Mme Castelain, sa digne mère, qui bénit en pleurant le faux ménage et lui fait son lit! J'avais espéré mieux d'elle au début : la voici presque au niveau de l'horrible mère Cardinal. Ce n'est pas elle, en tout cas, qui m'apprendra comment on « respecte l'amour ». Que serait-ce, monsieur, si nous parlions de Guigui, de cette ravissante gamine qui fait tourner la tête des vieillards de soixante-dix ans? Vous la maltraitez en paroles, mais, au fond, c'est votre favorite, puisque vous lui prêtez le plus vif, le plus brillant de votre esprit. Plus d'un lecteur imitera les vieux abonnés de Lille, et sera, comme eux, amoureux de Guigui.

Amoureux de Guigui! Voilà un bien mauvais symptôme. Qu'avons-nous tous, s'il vous plaît, et qu'a donc le roman contemporain à rôder autour de ces adolescentes, si effroyablement instruites qu'elles ne retrouveraient un peu d'innocence qu'en devenant femmes? Pourquoi analyser sans cesse le charme malsain qu'exerce la virginité vicieuse sur les sens à demi épuisés? Pourquoi projeter un jet de lumière électrique sur ces vilains petits coins de l'âme inférieure? Pourquoi nous glisser sous le nez, ironiquement, cet énervant bouquet de fleurs du mal, alors qu'il pousse d'honnêtes roses et de chastes lis dans votre jardin?

Je me suis permis de discuter les tendances élégamment sensualistes de M. Marcel Prévost, mais je veux encore rendre justice à sa désinvolture, à sa verve, à ces jolis bouts de psychologie moitié rieuse, moitié attendrie, qu'il égrène sur sa route. Que les coryphées du genre ennuyeux y prennent garde! Qu'ils se mé-

(1) *Cousine Laura*, par Marcel Prévost. — A. Lemerre.

fient de Marcel Prévost et de Paul Hervieu! Voici une nouvelle génération de moqueurs qui se montre : le règne des endormeurs pourrait bien être près de finir.

Encore un mot, pour ne pas rester sur une prophétie! M. Marcel Prévost sait le belge à ravir. Il en use et en abuse pour combler de ridicule le souverain du Congo et sa cour. Je ne défends pas les courtisans de Léopold, mais il y a des gens d'esprit à Bruxelles, savez-vous, pour une fois, monsieur!

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

UNE IDÉE PHILANTHROPIQUE. — L'INNOCENCE INTERMITTENTE. LE TRAVAIL DE NUIT ET LE REPOS DU DIMANCHE.

C'est par une pluie battante que Vodable a payé sa tête à la société. La guillotine était trempée. Une coutume barbare interdit l'usage du parapluie aux condamnés à mort, et qu'il pleuve ou qu'il neige, la loi exige que l'on sorte tête nue de la Roquette.

Petite exécution d'été, d'ailleurs, la dernière. Presque pas d'amateurs. La bonne société et les membres des grands cercles sont aux eaux. On ne s'est pas dérangé pour un criminel aussi peu sympathique, et Vodable est mort seul et abandonné, comme tous les égoïstes.

Il n'en sera certes pas de même pour Eyraud, dont les derniers moments s'annoncent comme un succès considérable, et chacun s'occupe déjà de retenir sa place.

Ce genre de spectacle est si goûté aujourd'hui de la population parisienne qu'un groupe de philanthropes, parmi lesquels nous remarquons le nom de M. Osiris, a mis en avant une idée ingénieuse.

C'est un fait reconnu que les exécutions capitales manquent du confortable le plus élémentaire. Non seulement, en cas de pluie, elles ne sont pas abritées, mais encore les spectateurs y sont entassés pêle-mêle, s'y bousculent et s'y disputent parfois. Pourquoi n'établirait-on pas, de chaque côté de la guillotine, des gradins en amphithéâtre, contenant plusieurs milliers de places, où tout le monde serait assis à l'aise? Ces places seraient, bien entendu, payantes et divisées en premières, secondes et troisièmes. On pourrait les retenir en location moyennant un supplément.

Quant à la recette, elle serait toujours consacrée à une œuvre de charité : tantôt à des inondés ou à des incendiés; tantôt à des associations philanthropiques. Des affiches, apposées la veille sur des colonnes spéciales, préviendraient le public. Par exemple :

DEMAIN

EXÉCUTION DE VODABLE

Au profit de l'œuvre des victimes du travail de nuit.

Il est puéril de prétendre que ce système amoindrirait la solennité des exécutions capitales. C'est au contraire avec l'organisation actuelle qu'elles sont la plupart du temps scandaleuses, et qu'elles occasionnent des incidents répugnants. Remarquez, en outre, que les criminels emporteraient cette consolation suprême, que si leur vie n'a pas été exemplaire, leur mort du moins est utile à quelques-uns de leurs concitoyens. Il serait d'ailleurs convenable de leur délivrer un certain nombre de places analogues aux billets d'auteurs, qu'ils offriraient à leur famille et à leurs amis.

*
* *

L'autre jour, racontent les gazettes, Eyraud a donné à son juge d'instruction, M. Doppfer, sa parole d'honneur qu'il n'était pas le principal coupable. Comme le magistrat n'avait pas l'air persuadé, Eyraud lui a demandé avec indignation :

— Vous douteriez de ma parole d'honneur?

— Hum! a fait M. Doppfer.

— C'est bien, a répliqué Eyraud.

Et, dès lors, il a affecté de ne plus répondre. En rentrant dans sa cellule, il a mandé ses deux compagnons de voyage, Gaillarde et Soudais, et les a priés d'exiger de M. Doppfer une rétractation ou une réparation par les armes.

L'affaire en est là. L'avis général dans le monde de la magistrature est que M. Doppfer aurait tort d'accepter une rencontre dans de pareilles conditions.

*
* *

Mais tandis qu'il est si simple d'être coupable, on ne s'imagine pas combien il est difficile d'être innocent par le temps qui court. Voyez Borras. Il y a un mois, c'était la plus noble victime du XIXe siècle et l'on poussait des cris de vengeance contre les jurés qui l'avaient condamné ; d'innombrables souscripteurs lui envoyèrent leur obole, et Borras devenait peu à peu une de nos gloires nationales. Plusieurs villes commençaient même à se disputer l'honneur de lui avoir donné le jour.

On ne devait pas tarder à être las de l'entendre appeler le Juste. Un beau matin, quelqu'un risqua ces mots :

— Borras est-il aussi innocent que cela?

Et de même que dans une foule il suffit qu'un gamin crie : « Au feu! » pour déterminer une panique, il n'en fallut pas davantage pour éveiller des soupçons sur l'innocence de Borras. Les souscriptions cessèrent d'affluer ; le sculpteur qui avait déjà modelé la maquette de la statue s'arrêta. Des voix crièrent : « Rendez l'argent! » On venait d'inventer l'innocence intermittente.

La loi interdisant la revision du procès, il est probable qu'on ne saura jamais à quoi s'en tenir. Quoi qu'il en soit, si Borras n'est pas coupable, il a bien mérité l'honnête aisance dont il va jouir ; si, au contraire,

il l'est, la plus grande réserve lui est commandée. Qu'il soit dorénavant poli avec tout le monde, qu'il évite d'injurier la magistrature; surtout qu'il ne se croie pas obligé de se présenter à la députation. Il se trouve maintenant dans la situation délicate d'un homme qui n'a plus le droit de commettre de crime. Le plus léger meurtre qu'il se permettrait pourrait entraîner des conséquences terribles pour lui.

Qui sait si, lui-même, après de longues années d'une existence honorable et paisible, n'arrivera pas à se poser cette question :

— Étais-je innocent? Ne l'étais-je pas? Je ne m'en souviens plus du tout.

***

La Chambre des députés, dont le goût pour le travail est proverbial, s'est occupée sérieusement cette semaine d'empêcher les autres de travailler. Cette tentative a été couronnée de succès.

Des orateurs professant les opinions politiques les plus différentes — ce qui prouve que l'idée est dans l'air — ont déclaré qu'il était inhumain qu'à notre époque de civilisation les femmes travaillassent la nuit, ainsi que les ouvriers au-dessous de dix-huit ans. « Et si je veux être battu? » demande Martine. « Et si je veux travailler? » peuvent demander ouvriers et ouvrières qui ont besoin d'un supplément de salaire.

Les personnes qui voudront travailler à partir de huit heures du soir devront en faire préalablement la demande aux autorités sur une feuille de papier timbré. Le gouvernement devient décidément le père du peuple, pour ne pas dire le pion, et la société tend à se transformer en un pensionnat, où les heures de travail sont réglées comme les heures de classe, et où il faut s'amuser à un signal convenu.

Toutefois, la Chambre a daigné faire quelques exceptions pour des industries spéciales. C'est ainsi que les femmes qui préparent les conserves de sardines, les plieuses de journaux et les ouvrières en modes sont autorisées à travailler la nuit. Mais cela n'a pas été voté sans protestations. Quelques farouches philosophes se sont écriés :

— Périssent les sardines plutôt qu'un principe!

Et ils ont tremblé à l'idée que des modistes passaient la nuit, et qu'à quatre heures du matin de pauvres ouvrières pliaient de simples journaux.

Pour cette fois-ci, cependant, les couturières et les journaux sont sauves. Mais on frémit en pensant que, quelques philanthropes de plus, et l'usage de la sardine disparaissait de la société moderne!

Une intéressante discussion a eu lieu également à propos du dimanche.

De hardis réformateurs ont déclaré que le dimanche avait le privilège d'être le jour du repos depuis un temps immémorial, au détriment des autres jours, ce qui constituait une injustice flagrante. « Pas de monopole! » Le dimanche a donc été destitué.

On ne sait pas encore quel est le jour qui prendra sa place et qui sera nommé dimanche. Les uns ont prononcé le samedi, d'autres le lundi. On n'est pas tombé d'accord.

Espérons que cette grave question sera résolue avant les vacances.

ALFRED CAPUS.

ESSAIS ET NOTICES

Le « Drame de la Passion à Oberammergau ».

Sous le titre : *le Drame de la Passion à Oberammergau* (1), J.-T. de Belloc vient de nous donner la traduction française du drame religieux allemand que représentent tous les dix ans les habitants d'Oberammergau. Voici à quel propos :

« L'an 1633, il régnait, dans les pays voisins de l'Ammerthal, une épidémie tellement dangereuse que peu de personnes échappaient à la mort.

« Bien que la vallée de l'Ammer soit séparée de ces pays par les montagnes et qu'on eût pris toutes les précautions pour se préserver du fléau, il y pénétra néanmoins.

« Un journalier de ce pays, voulant célébrer les fêtes du village avec sa famille, vint d'Esheulohe, où il travaillait pendant l'été. Il réussit à franchir les montagnes par des sentiers secrets, se glissa dans sa maison et y apporta la maladie.

« Le lendemain, il avait cessé de vivre.

« Dans l'espace de trois semaines, quatre-vingt-trois personnes furent emportées par le fléau.

« En cette extrémité, les habitants du village firent vœu, s'ils échappaient à la terrible épidémie, de représenter publiquement, tous les dix ans, le drame de la Passion de Jésus-Christ, sauveur du monde, afin d'exprimer ainsi leur reconnaissance.

« Les pieux habitants de la vallée de l'Ammer espéraient que Dieu, par ce moyen, augmenterait sa gloire et faciliterait le salut des hommes, qu'il les délivrerait de l'épidémie et les préserverait du plus grand de tous les maux, d'une mort subite.

« La foi et la confiance de ces chrétiens ne furent point trompées : pas une seule personne, après ce vœu, ne mourut de cette maladie, bien qu'un grand nombre en fût atteint. L'année suivante (1654), on accomplit le vœu...

« Les montagnards d'Oberammergau, fidèles au vœu de leurs ancêtres, firent de même tous les dix ans... »

Ils le font cette année.

Après avoir donné ces explications, l'auteur nous trace une sorte de biographie fort intéressante des principaux acteurs qui figurent dans cette représentation. Vient enfin la traduction du texte, qui est tiré presque mot pour mot de l'Évangile. C'est simple, naïf et néanmoins très grand.

(1) 1 vol. in-12. Paris, Louis Carré.

Et, au milieu d'une vaste prairie, dans un cadre absolument patriarcal, la représentation doit profondément émouvoir. C'est qu'en effet, soit que nous le considérions comme Dieu ou comme homme, Jésus n'en reste pas moins pour l'esprit le héros sacro-saint du dévouement.

Le livre de J.-T. de Belloc sera précieux pour les personnes qui ont l'intention d'aller assister à la représentation du drame et qui ne connaissent pas la langue allemande.

V. Levinck.

*
* *

La Campagne (1).

Il s'agit moins d'un ouvrage nouveau que d'un livre en partie renouvelé : dans le texte d'abord, par l'addition de pages excellentes; autour du texte, par des illustrations ingénieuses, finement exécutées, formant un agréable et fidèle commentaire. Si de ces illustrations je parle en premier lieu, c'est que la manière dont elles ont été offertes à l'écrivain est bien caractéristique, tout à fait à son honneur. M. Noël n'a pas eu besoin de poursuivre avec un éditeur des négociations plus ou moins laborieuses : un groupe d'artistes rouennais ou d'origine rouennaise (Paul Baudouin, Fréchou, Lelarge, etc.) s'est entendu pour donner spontanément au bibliothécaire de la ville cette marque éclatante de sympathie.

Que ce titre de bibliothécaire ne vous effraye point et ne vous fasse pas croire que M. Eugène Noël est un citadin plutôt qu'un campagnard, un érudit plus ami des livres que de la nature. Lettré, certes, il l'est et jusqu'au bout des ongles, quoi qu'il se donne parfois la coquetterie de s'en défendre; mais paysan, il l'est plus encore, par ses traditions de famille, ses goûts, ses recherches, de longues années passées au village.

Tout le monde a lu ses *Légendes françaises*, notamment son *Rabelais*, esquisse magistrale que, dès son apparition, salua Sainte-Beuve en une *Causerie du lundi*. On a, depuis, beaucoup écrit sur Rabelais, se servant quelquefois de ce petit livre sans l'indiquer ni le citer; mais personne mieux que M. Noël n'a saisi les traits essentiels de cette grande physionomie, personne surtout n'est entré plus avant dans le sens populaire et gaulois du *Pantagruel*.

Cette intelligence du génie gaulois n'a pas été de peu de ressource à l'auteur de *la Campagne* pour pénétrer dans l'intimité du paysan, pour le connaître non seulement dans ses habitudes actuelles, mais dans les ténèbres de ses mystérieux et reculés antécédents. C'est justement par cette faculté de considérer l'homme des champs, comme on disait au XVIIIe siècle, sous le double aspect de son développement historique et de son activité présente, que M. Noël est réellement original. *La Campagne* prendra place dans son œuvre entre deux ouvrages qui ont contribué à répandre son nom : *la Vie des fleurs* et *les Mémoires d'un imbécile*. Ce qui rattache ces divers livres entre eux, leur véritable lien, c'est la personnalité même de l'auteur, sa manière alerte, dégagée, souriante, de voir les objets, les êtres, individus et choses, hommes, animaux ou plantes, et de nous les présenter.

Le sentiment est aujourd'hui si peu en honneur parmi nous, que dans beaucoup d'esprits je nuirais peut-être à M. Noël en lui décernant l'épithète de sentimental. Aussi m'en garderai-je bien. Et pourtant, comme il faut que toute vérité soit dite, je dois ajouter que si, dans *la Campagne*, le charme des descriptions est très grand, le choix des détails fort heureux, la justesse des observations sérieusement efficace, ce qui domine cependant et qui fait l'âme du livre, c'est la générosité des vues et la profonde humanité de l'accent.

Avec la grâce et la prestesse de son style, M. Eugène Noël aurait pu se contenter de broder agréablement des fantaisies spirituelles sur le canevas expressément indiqué des douze mois de l'année. Il lui a plu toutefois, non pas d'élargir ce cadre déjà si large, mais d'intercaler dans la série des études naturelles quelque chose de très naturel aussi : rien moins que la vie humaine au village en ses plus touchants, ses plus saisissants épisodes. Quelques-unes de ces courtes histoires rustiques, si elles n'atteignent à la perfection, en approchent de bien près. Je citerai particulièrement la biographie de Jean Vannier, avec toutes les informations familiales, traditionnelles, qui s'y rapportent et la complètent. J'ai connu ce Jean Vannier et quelques-uns des siens; j'ai rencontré et coudoyé plusieurs des personnages dont parle M. Noël; et, à moins que les paysans n'aient beaucoup changé depuis plusieurs années, j'estime qu'il y a plus de vérité dans une page de *la Campagne* que dans *la Terre* de M. Zola, ce drame-caricature qui ne peut conduire qu'à perpétuer entre les divers éléments de la nation et à exaspérer les malentendus, les rancunes, les convoitises.

Jules Levallois.

(1) *La Campagne*, par Eugène Noël. — Cagnard, Rouen.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection sénatoriale. — Dans la Savoie, M. Forest, républicain, a été élu sénateur, en remplacement de M. Parent, républicain, décédé, par 358 voix, contre 257 données à M. Millioz, président de la commission départementale, républicain.

Élections législatives. — Dans les Vosges (Saint-Dié), le général Tricoche, républicain, a été élu député par 7078 voix, contre 5757 données à M. Picot, boulangiste, invalidé. — Dans l'Hérault (Béziers), où il s'agissait de pourvoir au remplacement de M. Verhnes, radical, décédé, il y a ballottage entre trois républicains : M. Masse (4460 voix), M. Bernard (3126) et M. Bisset (2133), et un revisionniste, M. Fournier (2854).

Intérieur. — Le rendement des impôts et revenus indirects, pendant le mois de juin, présente une plus-value de 8 524 500 francs, par rapport aux évaluations budgétaires, et une augmentation de 14 472 000 francs, par rapport aux résultats du mois de juin 1889.

Sénat. — Le 3, vote de divers projets de loi d'intérêt local. Suite de la discussion de la proposition de loi concernant les maïs et les riz.

Le 4, suite de la précédente discussion; vote de l'ensemble de la proposition adoptée par la Chambre, ainsi que de la proposition tendant à établir un droit sur les mélasses étrangères. Vote, en seconde lecture, de la proposition de loi de M. Bérenger, concernant l'atténuation des peines en cas de premier délit, et l'aggravation en cas de récidive.

Le 8, interpellation de M. Chesnelong au sujet de la laïcisation de l'école de Vieq; M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, explique cette mesure. Vote d'un ordre du jour de confiance, par 185 voix contre 66.

Chambre des députés. — Le 3, suite de la discussion et vote de la proposition de loi concernant la taxation des raisins secs. M. Delafosse interpelle le ministre des affaires étrangères sur la situation de la Tunisie. Il se plaint de ce que l'on n'est arrivé à aucun résultat sérieux depuis neuf ans que le protectorat est établi, et réclame des réformes. M. Ribot répond que ces neuf années, au contraire, n'ont pas été stériles, mais qu'il y a lieu d'encourager les colons. Vote à l'unanimité d'un ordre du jour de confiance.

Le 4, première délibération du projet de loi portant modification du tarif général douanier en faveur de certains produits de la Tunisie. Ce projet, appuyé par MM. Thomson, Lockroy et Ribot, ministre des affaires étrangères, est voté par 479 voix contre 24.

Le 5, question de M. Jacquemart au ministre de l'instruction publique à propos du classement de certains inspecteurs primaires. Le ministre répond que les règlements ont été observés. Première délibération du projet de loi adopté par le Sénat, concernant le travail des enfants, filles mineures et femmes employés dans l'industrie.

Le 7, suite de la précédente discussion. M. de Mun propose de fixer au dimanche le jour de repos hebdomadaire et de réduire à dix heures le travail du samedi. Cet amendement est repoussé par 314 voix contre 210.

Le 8, M. Rouvier, ministre des finances, demande la mise à l'ordre du jour de la discussion des projets de loi relatifs aux contributions directes et au régime des sucres. M. Casimir-Perier, président de la commission du budget, appuie cette demande. La mise à l'ordre du jour est votée pour le premier projet et repoussée pour le second. Suite de la discussion du projet de loi concernant le travail des enfants, des filles mineures et des femmes, dans l'industrie.

Institut. — Le peintre paysagiste français a été élu membre de l'Académie des beaux-arts.

Conformément à la proposition de l'Académie, le ministre de l'instruction publique a choisi M. Guillaume comme directeur de l'Académie de France à Rome.

Espagne. — Le ministre Sagasta a donné sa démission, qui a été acceptée par la reine régente. M. Canovas del Castillo a accepté la mission de former un nouveau cabinet qui est ainsi composé : le duc de Tetuan, ministre des affaires étrangères; Villaverde, justice; Cosgayon, finances; amiral Berenger, marine; Isasa, travaux publics; Silvela, intérieur; Fabié, colonies; M. Canovas garde la présidence du Conseil sans portefeuille. Il a donné lecture au Parlement du décret qui suspend la session législative.

Belgique. — Les délégués des puissances ont signé l'acte général de la Conférence antiesclavagiste, qui ne comprend pas moins de cent articles.

Faits divers. — Inauguration, à Londres, sous la présidence de M. Waddington, notre ambassadeur, du nouvel hôpital français. — Une fête historique a été organisée à Dieppe, pour reproduire l'entrée du Dauphin en 1448, après la prise du Pollet sur les Anglais. — Le 3e concours national de gymnastique et d'instruction militaire a eu lieu, au jardin des Tuileries, sous la présidence de M. Carnot, Président de la République. — A la Sorbonne, distribution des prix de la Société pour l'instruction élémentaire des filles, présidée par M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. — Le tribunal correctionnel de la Seine a condamné six nihilistes russes, prévenus de fabrication d'engins explosifs, chacun à trois ans de prison et 200 francs d'amende.

Nécrologie. — Mort de notre collaborateur M. Charles Grad, député protestataire de Colmar, au Reichstag, correspondant de l'Institut de France; — de M. Milhet-Fontarabie, sénateur républicain de la Réunion; — de M. Amagat, député républicain du Cantal; — de M. Pierre van Humbeck, ancien ministre de l'instruction publique de Belgique sous le cabinet libéral; — du général de brigade Cousin, du cadre de réserve; — de M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau et publiciste distingué; — de M. Stanislas Malinowski, directeur de l'école polonaise; — de M. Couvreux, grand entrepreneur des travaux publics.

Revue bibliographique.

DIVERS.

Voici un bien curieux ouvrage du comte Léon Tolstoï. *Le Travail* vient d'être traduit par MM. Tseytline et Pagès (Marpon-Flammarion). C'est dans ce livre que le célèbre réformateur a le plus nettement exposé ses théories sociales, en se prononçant pour l'absolue nécessité du travail manuel, qu'il considère comme un devoir pour tous et qui, loin d'exclure l'activité intellectuelle, lui paraît devoir contribuer énergiquement à accroître la dignité et la puissance de l'esprit. Ce qu'il y a de particulièrement singulier ici, c'est que ces considérations ont été suggérées à Tolstoï par le moujick Bondareff, humble paysan, qui avait écrit, dans un opuscule à la fois naïf et profond, que le travail de la terre était le travail par excellence. Tolstoï, à qui Bondareff avait été présenté, fut frappé de la justesse de ses théories, et il se mit d'abord à les pratiquer lui-même, puis à les formuler d'après le manuscrit même du moujick. A titre de curiosité, les traducteurs ont publié l'opuscule de Bondareff qui a inspiré les réformes sociales de Tolstoï.

La librairie Guillaumin a commencé la publication d'un *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, rédigé sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chilley. D'après les six fascicules actuellement parus, il y a lieu de constater que cet ouvrage offrira un exposé complet et très rationnel de toutes les questions économiques actuelles. Les collaborateurs, choisis en raison de leurs études spéciales, se sont surtout attachés à traiter chaque sujet avec une extrême précision et d'une façon très méthodique. Chacun de leurs articles forme un tout complet et bien ordonné qui suffit à donner une idée juste et nette des questions, et présente un exposé judicieux de leur état présent, avec un résumé impartial des théories antérieures. On peut regretter toutefois que ces articles ne soient pas suivis d'une notice bibliographique dont l'utilité aurait été très appréciée par les lecteurs désireux d'approfondir certains sujets spéciaux.

Émile Raunie.

L'administrateur gérant : HENRY FERRARI.

Mag. et Maréchal, imprimeurs, 13, 15, 17, rue Saint-Benoît. [1198]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 3 TOME XLVI 19 JUILLET 1890

UN ENGAGEMENT D'ARTISTE

Souvenirs (1).

Il est de fausses laideurs, comme de fausses maigreurs; la grande Rachel cumulait ces deux spécialités. Un seul mot la peint tout entière : elle était exquise, et l'exquis n'est pas à la portée de tout le monde; aussi les avis, à peu près unanimes sur son talent, ne l'étaient pas sur ses charmes. Elle donnait aux artistes la vision d'une statue antique marchant et agissant sur la scène, sans en avoir réellement les formes; son visage hébraïque n'avait rien de grec ni de romain, et elle était grecque, et elle était romaine. A l'Opéra, dans le ballet de *Sylvia*, Mlle Marquet, une vraie belle, en Diane irritée sortant de son temple et prenant une flèche dans son carquois pour la décocher au sacrilège Orion, causait une impression presque terrifiante par la splendeur sculpturale de ses bras, qui ne pouvaient appartenir qu'à une déesse. Tels n'étaient pas les bras de Rachel : minces, flexueux, ils offraient ces contours délicats, ces lignes serpentines que nous a montrés depuis l'impératrice Eugénie, dans tout l'éclat d'une beauté qui éblouissait l'Europe.

Les lignes serpentines, les contours délicats n'étaient pour rien dans le charme d'une actrice de *zarzuela* que j'ai applaudie plusieurs fois sur un théâtre d'Espagne. Grosse, courte, ramassée, elle semblait, au premier aspect, dénuée de toute grâce et de toute élégance. Dès qu'elle ouvrait la bouche et faisait un geste, elle se transfigurait; avec une voix de qualité médiocre, mais étendue et sympathique, elle donnait aux chansons locales, si séduisantes par elles-mêmes, une séduction nouvelle. Il y avait au même théâtre une grande brune, admirablement belle, qu'elle éclipsait complètement.

Cette cantatrice au charme énigmatique me faisait songer à une autre, d'un ordre tout différent, artiste plus que célèbre, astre dont les rayons fulgurants ont incendié le ciel de l'art pendant de longues années. A un talent grandiose, elle joignait une beauté tragique dont le caractère était parfois l'objet de discussions passionnées. En ce temps-là, un violoniste fort connu était souvent appelé dans la ville de N., où la musique était alors en grand honneur, grâce à l'influence d'un homme charmant, amateur éclairé, très aimé et apprécié pour son haut mérite et ses rares qualités, faisant à N., comme on dit, la pluie et le beau temps, et chargé de la mission délicate de choisir les artistes destinés à être la grande attraction des fêtes musicales.

Un jour, à l'issue d'un concert auquel le violoniste avait pris part, l'homme influent lui confiait ses inquiétudes au sujet de la saison suivante. Le public, ayant le goût difficile, ne voulait entendre que des chanteurs de premier ordre; on avait fait venir plusieurs fois M. X., Mme Y., Mlle Z.; on ne savait plus à quel saint se vouer.

— Il me semble, lui dit le violoniste, que vous n'avez jamais engagé Mme ***; c'est le plus grand talent qui existe.

— Tout le monde est d'accord là-dessus; mais il paraît que sa beauté n'est pas à la hauteur de son

(1) Voyez la *Revue* du 5 juillet.

talent; mes compatriotes, vous le savez, aiment beaucoup les jolies femmes; je craindrais qu'elle ne réussît pas.

Je ne partage pas vos craintes; elle a une taille admirable, des bras de statue, un cou de déesse, et elle a autre chose qui ne se définit pas. Engagez-la et vous verrez.

— J'aimerais mieux voir avant. Ne pourriez-vous me présenter?

Qu'à cela ne tienne; rien n'est plus facile.

Quelque temps après, l'amateur de musique venait à Paris, et la présentation était organisée chez la cantatrice. Elle habitait un ravissant hôtel, que le tout-Paris artiste et lettré d'alors a traversé dans d'inoubliables soirées. En y entrant, on était charmé, dès l'abord, par l'élégance sévère du lieu, qui n'avait rien de commun avec les nids capitonnés d'aujourd'hui : des meubles sérieux, des tableaux de prix, un orgue dont les tuyaux luisaient vaguement au fond d'une galerie; pas de colifichets, de bibelots inutiles; pas de palmes ni de couronnes. On sentait vaguement flotter dans l'air le parfum de l'encens brûlé en l'honneur de l'art, non de l'artiste.

Le visiteur est introduit et subit pendant quelques minutes l'influence du milieu. Une porte s'ouvre : *elle* paraît, vêtue avec une savante simplicité, tenant à la main un gobelet ancien d'un travail précieux, rempli de fleurs, et s'avance tranquillement, de l'air d'une femme qui se croit seule chez elle et vaque aux soins de son intérieur. Elle s'arrête surprise, reste un moment immobile, la bouche entr'ouverte, comme interloquée. Le charme opéra, instantané, foudroyant. La grande artiste avait une érudition immense, un esprit de démon; son interlocuteur était un avocat des plus brillants. Leur conversation fut un feu d'artifice qui eut pour bouquet l'engagement de l'étoile, aux conditions qu'elle voulut.

Quelle femme! disait l'amateur au violoniste en sortant de cette entrevue; quelle nature! mais elle est merveilleuse! mais elle est adorable! Ceux qui m'en avaient parlé n'y connaissent rien!

C. SAINT-SAËNS

(*A continuer.*)

LE TRÉSOR DE BEDJAIA (1)

Conte arabe.

Quand le petit-fils d'Hammad, fils de Bologguin, le sultan Moul-En-Naceur, eut du Gharb à la mer d'Orient imprimé la terreur de ses armes et par toute l'Ifrikiah (2) fait luire l'éclat de son nom, quand il eut déjoué par la ruse ou écrasé dans le sang les rébellions toujours grondantes du Djerjera et de l'Aurès, affermi sa domination à travers les landes et les sables sur les conquêtes de ses aïeux, et du Sahel aux oasis, pacifié les peuples prosternés dans l'ombre de son trône, au comble de la puissance, rassasié de victoires et de prospérités, il voulut se reposer dans sa gloire et donner pour tête à son empire une cité incomparable, digne du maître qui y trônerait sans pareil.

Il établit sa capitale près de la mer, parmi un cirque de pics escarpés, sur les pentes de la montagne jonchée de ruines où, en ses murs de boue, la misérable Bedjaïa donnait asile aux survivants des Berbères et des Nazranis (2). Pour la peupler, il y appela les chefs de ses tribus, les princes de ses royaumes, les marchands de tous les pays, les plus renommés savants de la Syrie et du Maghreb; il dévasta, pour l'orner, les richesses des villes vassales ou conquises; il y entassa les colonnes, les marbres et les métaux dont les Roumis se plurent jadis à décorer leurs provinces; et bientôt, comme surgie sous la main des Djenoun (3), resplendit Ennaceria, la ville d'Ennaceur, éclipsant en merveilles les plus merveilleuses cités de l'Ibérie et de l'Orient.

Par centaines s'y élevaient les mosquées, blanches dans la verdure sous le ciel bleu, avec leurs blancs minarets et leurs coupoles élançant jusqu'aux nues les pointes d'or de leurs croissants, reluisantes de dorures, de marbres, de cristaux; par milliers, autour du séraï royal, s'y groupaient les palais et les édifices; des citernes sans nombre versaient l'eau et la fertilité à ses jardins; un port sûr et profond déposait à ses pieds les richesses des nations; et pour la défendre contre toute surprise, une double enceinte de citadelles et de tours, jour et nuit en armes, autour d'elle veillait.

Mais la merveille entre tant de merveilles, la perle d'Ennaceria était ce château de la Perle, où le glorieux sultan entassa plus de trésors qu'on n'en peut voir en rêve, des armures de toute sorte, brodées de fines ciselures, enrichies de charmes et d'inscriptions invincibles, des boucliers impénétrables, de flamboyantes épées, des monceaux de pur argent, de l'or ouvré ou en lingots, des joyaux, des pierreries, telles que pour le grand Souleiman (4) lui-même les Djenoun n'en purent trouver de plus belles, et ces dix-neuf diamants sans prix, hommage des rois de l'Orient, ces diamants énormes, égaux en nombre et en splendeur aux anges qui entourent le Tout-Puissant, et que les peuples éblouis nommèrent les Mlaïka (5) d'Ennaceur.

---

1 *Bedjaïa.* C'est le nom indigène, dont nous avons fait Bougie.

(1) L'*Ifrikiah* des Arabes est l'*Africa* des Latins, correspondant à peu près à la partie orientale des pays barbaresques.

(2) *Nazranus*, les *Nazaréens*, les chrétiens.

(3) *Djenoun*, pluriel du mot *Djin*, génie, dont *Djinnia* est le féminin.

(4) Salomon, fils de David.

(5) *Mlaïka*, pluriel de *Malek*, ange (Coran, LXXIV, 30).

Telle fut Ennaceria, la ville du petit-fils de Hammad, fils de Bologguin. Les peuples, accourus de tous côtés au renom de sa gloire et de sa beauté, ne pouvaient se lasser de l'admirer; et Ennaceur lui-même, qui s'applaudissait en son œuvre, se plaisait, les soirs d'été, à aller de la haute mer l'embrasser d'un coup d'œil et contempler sa blanche favorite dans l'auréole vermeille dont l'empourpraient les flammes du soleil couchant.

Un soir que sur sa galère royale, parmi ses princes et ses émirs, il s'enivrait ainsi de ce spectacle, tous ses courtisans autour de lui, pour flatter l'orgueil du maître, rivalisaient à célébrer la beauté d'Ennaceria, la voyant d'âge en âge s'accroître et s'embellir de la dépouille des nations et prédisant déjà l'éternité à l'œuvre d'Ennaceur. Seul, à l'écart de leurs propos et de leurs flatteries, dans son burnous sordide, en silence accroupi se tenait Mohammed-el-Touati, un vieux marabout, dont Ennaceur pieusement recherchait la présence et dont, comme d'un bouffon, se raillaient à mi-voix les courtisans. Troublé du silence dédaigneux où se renfermait le saint personnage, Ennaceur se tourna vers lui et lui demanda si vraiment elle ne lui semblait pas admirable, cette cité immense sortie de terre à sa voix, et ce qu'il croyait que les siècles futurs ajouteraient d'embellissements à son œuvre.

L'homme de Dieu se leva, grave et solennel, sans répondre, et déployant devant les regards du sultan étonné son vieux burnous sordide percé de trous : « Regarde! » s'écria-t-il. Et soudain le présent avait disparu aux yeux d'Ennaceur, miraculeusement transporté par delà les années; et à travers les déchirures du burnous, comme un miroir magique lui dévoilant les mystères des âges, il voyait sa ville, son Ennaceria, telle que la ferait l'avenir. Où sont palais, dorures, châteaux et monuments? Où sont tant de merveilles assemblées à grands frais? Des ruines, des décombres partout; tout cet orgueil, toute cette gloire, écoulée, disparue, comme l'eau que boit avidement le sable.

Dans l'horreur de ce qu'il avait vu, Ennaceur en silence s'humilia et fondit en larmes. Il comprit la vanité de ce monde et la folie de ses grandeurs périssables; et abandonnant l'orgueil du trône, il se réfugia loin des splendeurs éphémères dont il s'était leurré, sur un îlot ignoré et désert, dans la solitude, la prière, les jeûnes et la pénitence.

Un siècle ne s'était pas écoulé, que le dernier des Beni-Hammad, le petit-fils d'Ennaceur, le sultan Yahïa, vaincu, dépouillé, accablé dans sa ville royale, suivait captif au Maghreb l'Almohade vainqueur! Et cette fastueuse capitale, édifiée avec tant d'orgueil, toute cette grandeur, qui avait été le rêve d'Ennaceur, croulant soudain, tombait misérablement en poussière. Ennaceria redevenait l'informe et solitaire Bedjaïa. Dévastée, pillée, ruinée, les débris de sa splendeur et de ses monuments gisaient çà et là dans la plaine et sur la montagne ; et aujourd'hui, ignorés par le passant qui les foule, enfouis dans les décombres et les cavernes, les trésors dont elle s'enorgueillissait dorment sous terre abandonnés à la garde des Djenoun.

Fléchi par les prières d'un pauvre fellah ou reconnaissant des sacrifices offerts, un Djin de temps en temps consent à entr'ouvrir sa cachette et à révéler le secret des trésors de l'antique Ennaceria. Mais la bienveillance, hélas! dans le monde des Djenoun n'est pas plus commune que parmi les hommes; et tous les Djenoun également ne prêtent pas l'oreille à la prière.

Nulle part cependant les Génies n'ont des serviteurs plus fidèles que dans le Sahel de Bedjaïa. En vain, malicieux et jaloux, ils se plaisent à leurrer le paysan naïf de mirages trompeurs, se raillent de sa cupidité, ou l'accablent de maléfices. Rien ne peut décourager l'espoir du fellah, acharné à rechercher les richesses stériles que recèlent les ruines de la somptueuse capitale ; et la perfidie des Djenoun est parfois vaincue à la longue par la persistance opiniâtre du malheureux qui les implore.

***

A une lieue environ de Bougie, vers le sud, au pied du Gouraïa, s'ouvre, comme un ravin, sur la vallée du Soummam, l'étroit vallon de l'Oued-Srir. Noyés dans la verdure, ou masqués par les trembles, les peupliers, par les massifs de lentisques du bord de l'eau, des blocs de pierre, des fûts de colonnes, des piliers romains, des restes de tombes, des ruines de koubbas (1), parmi les ronces et les épines, jonchent çà et là les pentes du vallon ; et la charrue, en retournant la terre, y découvre encore chaque jour des médailles antiques, des pièces d'argent ou de cuivre au nom de quelque sultan oublié ou à l'effigie d'un empereur. De place en place, quelques masures de fellah, quelques pauvres gourbis, plus rares à mesure qu'on s'enfonce dans la montagne, s'accrochent aux pentes raides, pendent sur le ruisseau.

Deux frères vivaient là, au pied d'une koubba, vide, écroulée, abandonnée, bâtie parmi les ruines d'un vieux portique romain, et où à peu de frais relevant les pierres, étayant les murs, avec des chaumes et du sable, ils étaient parvenus à se maçonner un abri. La tradition attribuait cette koubba au vieux Sidi-el-Touati, le marabout d'Ennaceur, dont la dépouille, transportée plus tard dans la ville, enorgueillit aujourd'hui une autre tombe sur la montagne; et l'on racontait encore dans les tribus montagnardes du Gouraïa qu'autour de la koubba le sultan Yahïa fugitif

(1) Les *koubbas* — tombeaux de personnages pieux servant de chapelles — sont ces petits édifices à coupoles blanches, répandus de côté et d'autre sur les collines et dans la campagne algérienne, et que nos troupiers ont baptisés du nom de *marabouts*.

avait caché les trésors de son aïeul, les remettant à la garde du saint qui avait prédit la ruine de sa ville.

Au pied de la koubba abandonnée par le cadavre du saint, Ahmed et Tahir, les deux frères, s'étaient établis. Quelques chèvres que sans attache ils laissaient paître autour de leur gourbi, le miel d'une ruche, un arpent de jardin qu'ils cultivaient, et les broutilles, ramassées dans le bois voisin, qu'ils roulaient en fagots et allaient vendre aux marchés du jeudi, suffisaient à leur subsistance. Ils supportaient allègrement la pauvreté dans l'espérance de quelque parcelle des trésors du vieux sultan que leur révéleraient les Djenoun du vallon.

Mais ils avaient eu beau invoquer avec ferveur le saint patron de la Koubba, Sidi-Mohammed le marabout, et religieusement accomplir les rites que les magiciens du Gharb (1) prescrivent envers les Djenoun; en vain ils leur avaient immolé des poules et des coqs, des noirs et des blancs, de nuit et de jour, aux heures les plus propices, à l'aube, au soir tombant, et même au moment terrible où s'endort dans le ciel la vigilance des Mlaïka, au moment solennel qui partage la nuit; en vain même ils s'étaient risqués hors des sentiers de Dieu, dans les voies du Chitan, à des pratiques païennes et à des reniements; aucun des deux frères, ni Tahir, ni Ahmed, n'avait jusque-là été consolé dans sa misère par la moindre faveur des Génies.

Ils espéraient, cependant. Le sol du vallon était fertile en trouvailles; et ils savaient que le sort favorise à la longue ceux que l'espoir n'abandonne pas.

***

Une nuit, un rêve visita leur maison et illumina de joie le sommeil des deux frères.

Ils se voyaient tous les deux à l'entrée de la koubba, sur les dalles luisantes, prosternés le front contre terre. Sous le dormant éclat des lampes qui l'inondaient d'une lumière vague et surnaturelle, la koubba, rebâtie à neuf, telle qu'aux premiers jours, resplendissait, parée de soieries, de drapeaux, d'inscriptions, d'offrandes de toute sorte; et, enfermée en ses balustres d'or, la tombe se dressait somptueuse parmi les draperies vert et or. La tombe était ouverte; enroulé dans son blanc linceul, le saint s'était éveillé du sommeil funèbre, et allongé sur les briques, la tête appuyée aux *chouahed* (2) de marbre, de ses grands yeux morts il les regardait. Eux, s'humiliant devant lui, poussant vers lui leur prière fervente, ils frappaient du front la terre.

— O les enfants, s'écria-t-il, j'ai lu dans votre pensée. Qu'il soit fait ainsi que vous souhaitez!

Et des voix tout autour, des voix sourdes et insensibles comme des battements d'ailes, des voix silencieuses de Djenoun les exhortaient, les entraînaient :

— Allez, allez! Suivez!

En même temps, le saint s'était dressé; et, les bras levés au ciel dans son linceul, il s'avança tourné vers l'Orient. Devant lui, pour lui livrer passage, les murs de la koubba semblèrent s'ouvrir et fondre; et, humbles et tremblants, rampant à terre sur les pas du fantôme, les deux frères suivaient.

Le saint s'avançait à travers la nuit, dégageant de son corps bienheureux une immatérielle lueur qui les guidait; et parmi les ruines des Roumis, les pierres écroulées, il s'arrêta devant un figuier germé contre le roc de la montagne.

Alors, par trois fois, il cria dans la nuit :

Moul-en-Naceur! Moul-en-Naceur!

Et, trois fois, une voix gémissante lui répondit sous terre :

— *Mektoub, ia Sidi!* tu l'avais dit!

La troisième fois, un grand bruit se fit, répercuté au loin dans les profondeurs de la montagne; et une dalle cachée sous la terre et les herbes se détacha, laissant voir une étroite fente où disparut le marabout.

Un couloir, un long couloir étroit, des degrés, des degrés sans fin, puis un bruit d'eau, une citerne, et tout au fond une porte qui cède et s'ouvre.

O splendeur inimaginable! Une chambre, vaste et profonde, dont la voûte circulaire, portant sur dix-neuf colonnes de porphyre, semblait taillée dans un bloc de saphir! Une chambre royale, pavée d'argent et d'or, lambrissée de métaux précieux, aux parois constellées de diamants, d'escarboucles, de topazes, de rubis, d'émeraudes, dont les feux croisés, mêlés, reflétés, faisaient dans la nuit un jour multicolore, plus brillant que le jour; et au front des colonnes, enchâssés chacun parmi des palmes en des gerbes d'or, des diamants énormes comme des œufs, au nombre de dix-neuf, qui projetaient leur éclat par-dessus tous les autres, si vif que les yeux vaincus se baissaient éblouis comme devant le soleil!...

***

Une béatitude céleste transfigurait le visage des deux frères, quand l'un à l'autre, à leur réveil, ils se racontèrent leur rêve; et leurs cœurs se répandirent en actions de grâces envers le marabout bienfaisant et les Djenoun, qui, pour les enrichir, compatissant à leurs prières, unissaient sur eux leur protection.

Ils s'empressèrent de visiter le lieu marqué par le rêve. Voilà bien les blocs indiqués, voilà le figuier germé contre le roc de la montagne. Mais ils eurent beau remuer l'herbe et la terre à l'entour, en vain ils fouillèrent le sol; la dalle, la dalle magique, qui dans le rêve se détachait et roulait à la voix du marabout,

(1) Les magiciens du Gharb (le royaume de *Gharb* du moyen-âge, l'Ouest, le Maroc) sont redoutés entre tous dans le monde musulman.

(2) Les *chouahed* (les *témoins*) sont ces tables de pierre qui se dressent aux deux extrémités des tombes musulmanes.

la dalle qui introduisait au trésor, ils ne purent la découvrir.

Ils s'en revinrent las, déçus, attristés, comptant néanmoins encore sur les heures propices de la nuit et les pratiques rituelles pour briser le sceau mystérieux qui les séparait de la fortune promise; et, le long du jour, pour se rendre les Génies favorables, ils brûlèrent en leur honneur des herbes, des aromates, de l'encens, du benjoin.

Quand approcha le milieu de la nuit, ils se dirigèrent de nouveau vers le figuier. La nuit, autour d'eux, dormait profonde, noire et sans lune, telle que l'aimaient les Djenoun pour y épandre leur vol, telle que pour leurs opérations ils l'avaient souhaitée. Prosternés tous les deux, ils invoquèrent les Djenoun longuement, les appelant par tous les noms qu'ils savaient leur être chers; et, selon les rites, leur sacrifiant un coq noir, ils se rougirent les bras jusqu'au coude du sang répandu et en aspergèrent la nuit. Puis, blêmes d'angoisses et de terreur, de leurs mains tâtant le sol, ils commencèrent tout autour à fouir. Et voilà qu'à peine avaient-ils gratté la terre, leur apparaissait la dalle, vainement cherchée tout le matin, à fleur de terre, sans efforts, et sous leur pioche elle roulait au pied du figuier.

La montagne s'ouvrait à eux, prête à leur livrer le royal trésor. Mais si étroite, si terrible devant eux se creusait l'ouverture, qu'ils hésitaient, transis, sur le seuil, sollicités en vain par l'immensité du bonheur qui les conviait. Une torche de résine qu'ils avaient allumée, en laissant pénétrer au regard la profondeur des ténèbres ouvertes, augmentait encore leurs craintes par l'horreur des dangers inconnus qu'elle leur semblait éclairer.

Tahir, enfin, plus résolu, s'engagea dans l'ouverture béante, et Ahmed le suivit. Ils rampaient, ils rampèrent longtemps, tremblants, heurtant le roc des bras et de la tête, frôlés par des viscosités de reptiles immondes, les pieds meurtris, suffoquant dans la fumée résineuse. Puis le passage semblait s'élargir, oblique, sinueux, tel que le leur avait montré leur songe; des contours, des degrés; et à leurs oreilles retentissait ce clair bruit d'eau qu'ils avaient perçu dans le rêve. Un souffle d'air les frappa au visage, éteignant tout à coup la torche; l'espace, devant eux, se déployait ténébreux et vaste; leurs pas résonnaient lointains, répercutés sous les voûtes profondes; et à leurs pieds l'eau clapotait, striée de paillettes luisantes. Et tout au fond, comme une aurore de lune, émergeait une lueur, sombre, immobile, qui semblait les inviter, les appeler. C'était là!

Ils avancèrent, contournant la nappe d'eau, se cramponnant aux rebords. Et la lueur grandissant leur montrait une porte de bronze d'où elle jaillissait en la pénétrant. Sans efforts, sous leurs mains, la porte roula dans une rumeur étrange; et le trésor apparut, vraiment royal, épanoui dans sa splendeur féerique.

Splendeur accablante pour un homme, et dont même un sultan, au comble de la gloire, pouvait à peine, sans défaillir d'ivresse, soutenir l'éclat vertigineux! Un étourdissement de merveilles! Un ruissellement de feux, de rayons, de perles, de diamants! Et au front des dix-neuf colonnes, les dix-neuf Anges d'Ennaceur, les dix-neuf diamants sans prix, dont un seul eût payé un royaume!

Et, aussitôt, enivrés par la possession de tant de bonheur, se jetant sur la proie qui s'offrait, plongeant dans ces richesses entassées, les deux frères avidement s'empressèrent à piller. Insatiablement, toute la nuit, emplissant leur burnous et gonflant leur tunique, ils travaillèrent à ravir aux parois de la chambre les joyaux qui l'illuminaient, à la dépouiller de ces magnificences; ils se partagèrent les dix-neuf Mlaïka, tirant au sort le dix-neuvième, avares de cette inouïe aubaine sans pareille qu'ils se disputaient l'un l'autre; et sous le poids de toutes ces merveilles précipitamment au hasard pillées, tous deux déjà ils succombaient, que l'énormité du trésor en paraissait à peine diminuée.

Écrasés sous leur butin, ils se décidèrent enfin à l'emporter, à sortir de la caverne, se promettant de bientôt revenir. A tâtons, chancelants, ils retrouvèrent leur route dans les ténèbres de la montagne, et ils marchaient en s'éclairant aux lueurs des diamants dont ils projetaient l'éclat devant eux.

*
* *

Quand ils atteignirent l'entrée de la caverne, hâves et fiévreux, accablés de bonheur et de fatigue, un jour pâle tombait du ciel; l'aube commençait à poindre par-dessus le Gouraïa. Sur le seuil, comme des voleurs tremblant d'être épiés, inquiets, ils s'arrêtèrent, promenant autour d'eux des regards craintifs.

Une femme était là, sur un bloc de pierre, assise tranquillement parmi les herbes humides et la rosée, et deux grands yeux railleurs les regardaient. Une femme de svelte stature et d'attitude fière. Bien qu'on ne pût rien distinguer de ses traits, un charme s'exhalait d'elle qui captivait le cœur; et, à travers tous les voiles qui la dérobaient en vain, sa beauté semblait rayonner et s'imposait victorieuse. Une longue robe bleue la couvrait, un *fouta* (1) de gaze rose pailletée d'or flottait, traînait de ses hanches à terre, et elle s'enveloppait la tête d'un fin haïk d'où jaillissait l'éclat de ses grands yeux.

Elle regarda les deux frères, l'un et l'autre tour à tour, d'un regard étrange; puis, se dressant soudain, et rejetant ses voiles, elle leur montra un visage si resplendissant, un tel éblouissement de rayons et de blancheurs, que tous les trésors d'Ennaceur pâlissaient

(1) On appelle *foutas* ces amples étoffes que les riches Mauresques des villes, dans leur intérieur, drapent autour de leurs hanches.

auprès de cette apparition radieuse, et que les dix-neuf Mlaïka du sultan semblaient à peine dignes de servir de cadre à sa beauté.

Et déjà, leur jetant pour adieu un long éclat de rire, à travers les pierres et les herbes, elle fuyait alerte, les laissant l'un et l'autre fascinés et stupides.

L'un et l'autre éperdus, abandonnant à la hâte le trésor si longtemps convoité, ils voulurent courir sur les pas de la houri céleste; et, craignant d'être prévenus l'un par l'autre, se cachant, se méfiant l'un de l'autre, chacun d'eux se croyait, au mépris de son frère, le préféré de la belle mystérieuse, seul désigné par les regards et l'adieu qu'à tous deux elle avait lancés.

L'un et l'autre, par des sentiers différents, se dérobant dans la verdure et dans les arbres, ils la suivirent le long de l'oued. Elle marchait, touchant à peine des pieds la terre; elle fuyait, d'arbre en arbre, disparaissant pour reparaître plus loin, sa robe bleue, ses roses foutas de gaze étincelant dans la verdure aux premières lueurs du jour. Elle fuyait toujours, remontant le cours de l'oued dans les gorges de la montagne. Et les deux frères, toujours haletants à sa poursuite, absorbés à deviner ses traces, derrière elle marchaient, sans se voir, couraient, éperdus d'amour, tremblant que la belle inconnue s'évanouit, disparût pour jamais à leurs regards.

Elle s'arrêta enfin, vers la source de l'oued, dans une maison bien close et de riche apparence, qu'ils ne connaissaient point et n'avaient point remarquée jusque-là.

Un jardin avec des grilles et des treillis verdoyants enfermait la maison, un jardin comme une corbeille, regorgeant de roses par-dessus les grilles et les treillis, de myrtes, d'orangers en fleurs, de jasmins, tout murmurant d'eaux fuyantes et limpides, tout retentissant de chants d'oiseaux, tout enivré de parfums.

Ahmed arriva le premier; et, violemment, il frappe à la porte. Un vieillard vient ouvrir, grave et majestueux comme un sultan, une large barbe noire descendant sur sa poitrine, un turban vert sur la tête, drapé dans une magnifique *djabadoui* (1) traînante.

— *la chek!* dit Ahmed précipitamment en portant la main sur son cœur et en s'inclinant devant le vieillard, c'est toi sans doute le père de la houri céleste qui vient de disparaître dans cette maison. La dot que tu exigeras, je te la donnerai, si riche que tu la veuilles. Mais accorde-moi ta fille en mariage. Sans elle je ne pourrai vivre désormais.

— Puisque tu as vu ma fille, tu en connais le prix et la beauté, répondit en souriant le vieillard. Seuls pourraient l'acheter les trésors et les dix-neuf Mlaïka du glorieux sultan Ennaceur.

Et, brusquement, le vieillard referma la porte.

— Tu les auras! dit Ahmed.

Et à toutes jambes, éperdûment, vers le gourbi Ahmed s'enfuit. Et tandis qu'il fuyait, derrière les murs et les treillis de la maison, un long éclat de rire, d'un rire strident, qu'il n'entendit pas, retentit.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, que devant la porte du jardin, Tahir à son tour se présentait et heurtait vivement. Le même vieillard vint ouvrir, le vieillard à l'aspect vénérable, grave et majestueux comme un sultan, une large barbe noire descendant sur sa poitrine, magnifiquement drapé dans sa djabadoli traînante.

— *la chek!* s'écria Tahir en s'inclinant, je suis riche, j'ai des trésors. La dot que tu voudras, si énorme soit-elle, je te la donnerai. Mais cette belle jeune fille qui vient de disparaître à mes regards dans la maison, ta fille, je la veux, il me la faut.

— Puisque tu as vu ma fille, répondit le vieillard, tu en connais le prix et la beauté. Les trésors et les Anges d'Ennaceur suffiraient seuls à l'acheter.

— Tu les auras! cria Tahir au vieillard, qui souriait en refermant la porte.

Et dévalant le long de l'oued, il courut précipitamment vers le gourbi. Et tandis qu'il s'encourait, derrière les murs et les treillis de la maison, un long éclat de rire, d'un rire strident, qu'il n'entendit pas, retentit.

* *

En entrant dans le gourbi, Tahir aperçut par terre, éparpillée, sa part de butin, et le plus précieux de son trésor était disparu, les diamants inestimables, les Anges d'Ennaceur, qu'il chercha vainement de tous côtés. Comme autour de lui il regardait en se désespérant, il vit son frère qui s'éloignait remontant l'oued et fléchissant sous le poids des trésors que trahissait le renflement du burnous.

Affolé, s'armant d'un poignard, Tahir se précipita vers son frère, aveugle de rage et menaçant :

— Ahmed! Ahmed! mes diamants, ma part de richesse, rends-la moi!... Par ta tête, arrête-toi, écoute-moi!

— Tes diamants, Tahir, il me les faut. Laisse-moi, laisse-moi! Par ta tête, si tu m'arrêtes, si tu me touches malheur à toi!

Tahir déjà s'élançait sur Ahmed et lui plongeait le poignard dans la poitrine, s'efforçant de lui arracher le trésor, qu'Ahmed, de ses mains crispées, retenait désespérément. Et tirant un poignard de sa ceinture, Ahmed à son tour, d'une main défaillante, s'accrochait à son frère et le frappait.

Ainsi l'un et l'autre, opiniâtrément, sans rien vouloir se céder, durant de longues minutes, se portant des coups mortels, ils luttèrent. Et l'un à côté de l'autre, ruisselants de sang, épuisés, le long de l'oued, ils tombèrent enfin, ils roulèrent. Et tandis que dans la

(1) Espèce de longue pelisse dont s'enveloppent, dans les villes, les Maures de distinction.

souffrance tous deux ils agonisaient misérablement, vers les sources de l'oued, au haut de la montagne, retentit un long éclat de rire, d'un rire strident et prolongé, que l'un et l'autre, cette fois, au milieu des râles suprêmes, ils entendirent.

En place des trésors, on trouva épars sur le sol des charbons par monceaux ; et une pestilentielle odeur de soufre et d'enfer infestait le gourbi.

Personne, depuis, dans la contrée, n'a revu la belle jeune fille inconnue, ni le vénérable vieillard à la longue barbe, à la barbe de jais, ni la belle maison, au merveilleux jardin comme une corbeille, regorgeant de roses, de myrtes, d'orangers en fleurs, de jasmins, tout murmurant d'eaux fuyantes et limpides, tout retentissant de chants d'oiseaux, tout enivré de parfums.

Les sources de l'oued sont et demeurées arides et solitaires, parmi les ronces et le roc. Aucune maison, aucun jardin ne s'y dresse ; seuls çà et là, sous le lourd soleil qui brûle, quelques troupeaux vaguent, broutant l'herbe rare et grêle, et un chevrier kabyle, en ses loques sordides, parfois se promène, modulant quelque air monotone sur son *atoba* (1) aux sons aigres.

***

Des *tolba* (2) de la tribu des Ouled-Amer, qui m'ont raconté cette histoire, gens âgés et d'expérience, m'ont assuré que la belle inconnue, pour qui s'étaient ainsi entre-tués les deux frères, n'était autre qu'une Djinnia, quelque fille des Afrites sans doute, et que les deux frères étaient morts victimes d'une perfidie de ces fils maudits de Chitan, qui s'efforcent de circonvenir et de mettre à mal les croyants. Car, fort sagement, ils remarquaient que, dans toute l'histoire, bien que le nom d'Allah doive toujours être présent à l'esprit et aux lèvres des vrais fidèles, ni dans le rêve, ni dans la réalité, ni le marabout, ni l'inconnue, ni même le vieillard à l'aspect vénérable, personne en aucune façon n'avait prononcé ce nom auguste et redoutable qui suffit seul à déjouer les impostures et à rompre les pièges des démons.

Il y a en effet deux sortes de Djenoun, qu'on doit soigneusement se garder de confondre : les bons Génies, amis de l'homme et serviteurs du Tout-Puissant, qui ont reçu la loi du Prophète et qu'attend l'immortalité céleste ; et les démons sacrilèges, esclaves de Chitan le Lapidé, qui n'ont de joie que dans nos souffrances et se plaisent à nous décevoir de funestes illusions.

Aussi, quand en rêve on est visité par un Djin, il faut, avant d'obéir à son invitation, bien exactement s'assurer si c'est un de ces bons génies dont le croyant n'a rien à craindre. Ceux-là, le nom d'Allah prononcé ne les dissipe point avec leurs prestiges, et, au lieu de fuir, ils s'empressent au contraire de glorifier le Prophète et de rendre avec nous au Dieu unique les honneurs et les louanges qui lui sont dus.

GUY-VALVER.

(1) La petite flûte en fer des Arabes.

(2) Les *tolba* (pluriel de *thaleb*), sont les lettrés arabes.

LES CONFÉRENCES « BODINIER »

Il y a quelques années, je faisais une tournée de conférences en Belgique, dans les principales villes : Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Bruges, etc... Nos voisins d'outre-Quiévrain sont, on le sait, très friands de ce genre d'éloquence familière. Aussi l'accueil qu'ils nous réservent est-il toujours plein de bonne grâce et d'affabilité. On a beaucoup chanté l'hospitalité écossaise ; l'hospitalité belge aurait plus de droits encore à nos refrains d'opéra-comique. J'en appelle à la mémoire de mes confrères. N'ont-ils pas gardé le souvenir le meilleur — disons même le plus ému — de la réception qui leur a été faite ? Avant la conférence, dîner abondant et délicat, avec une demi-douzaine de verres toujours remplis ; pendant la conférence, attention indulgente et applaudissements répétés ; après la conférence, réception intime, cordiale, agrémentée d'une intelligente causerie durant très tard dans la nuit — trop tard même souvent — car le conférencier, ce commis-voyageur en littérature, est obligé de se mettre en route de bonne heure pour voler à la conquête d'une autre ville !

Or, plus d'une fois, au cours de ces aimables causeries, on me demanda si le goût des conférences était aussi répandu à Paris qu'en Belgique ; si, soit dans les cercles, soit dans les salles publiques, ce sport intellectuel trouvait à s'exercer. Je répondis qu'en fait de cercles, je ne connaissais guère que le Cercle Saint-Simon. Quant aux salles publiques, je ne pus citer que celle du boulevard des Capucines. Il n'était pas question, bien entendu, des conférences universitaires, s'adressant à un public tout autre. On s'étonna de ma réponse. Je m'étonnai à mon tour de cet étonnement, la conférence ne me semblant pas essentielle au bonheur de l'humanité.

Mais peu de jours après, en wagon — l'esprit devient si lucide en wagon quand on y est seul et qu'on se laisse aller à la sensation activante de la vitesse ! — je réfléchis davantage, et, tout d'un coup, la lumière se fit en moi. La Muse des conférences mondaines m'apparut soudain, gracieuse, souriante, le verre d'eau traditionnel dans une main ; dans l'autre, un manuscrit coquet, pas formidable du tout, enrubanné de faveurs roses. Et cette aimable personne se mit à me chuchoter à l'oreille, suavement. Elle m'affirmait que la conférence, bien que d'importation anglaise, s'acclimaterait certainement chez nous, fils des Gaulois, ama-

teurs de beau langage. Elle m'assurait que les Parisiens et même les Parisiennes trouveraient quelque charme à entendre, aux heures inoccupées, un monsieur enfiler plus ou moins adroitement des phrases et jongler plus ou moins habilement avec des mots. Elle me disait que, semblable à toute chose en cette fin de siècle, la conférence devait se modifier, se transformer : quitter ses anciennes allures gourmées et un peu dogmatiques; désempeser sa cravate blanche ; substituer à l'habit noir, raide et solennel, une jaquette molle et fantaisiste... Elle ajoutait, cette délicieuse Muse, charmante compagne de ma solitude, que le règne était venu des causeries familières, presque intimes, sans prétention, dissimulant toute érudition un peu menaçante sous un langage aisé et des grâces légères... Elle me disait cela, et d'une voix si douce, si captivante, que je me rendais volontiers à toutes ses raisons. Et quand la jolie apparition s'évanouit, envolée dans les volutes de fumée de la locomotive, ma conversion était faite : je croyais à l'avenir de la conférence en France en général et à Paris en particulier.

M. Bodinier eut-il, comme moi, la même délicieuse vision ? Ébaucha-t-il un *flirt* passager avec cette Muse essentiellement moderne? Comme moi, fut-il séduit par les grâces de cette vaporeuse figure ? Je n'en veux point douter. Autrement, il n'eût jamais osé créer les Matinées-Causeries.

Il faut, en effet, une certaine hardiesse, à notre époque, pour tenter quelque chose de nouveau. Tout n'a-t-il pas été fait, et bien, et souvent fait ? Et puis, si nous avons de grandes qualités, nous autres Français, n'avons-nous pas aussi de grands défauts, dont la légèreté n'est pas le moindre, légèreté doublée d'un peu de paresse ?

Alexandre Dumas a dit spirituellement, à son habitude : « Chez nous, il n'y a d'égal à la soif de tout connaître que le désir de ne rien apprendre. »

Or, l'essence même d'une conférence est d'être quelque peu instructive. Oh ! très peu, j'en conviens; le moins possible même, je le demande... mais un peu néanmoins. Et fixer l'attention d'une assemblée, si restreinte qu'elle soit, n'est point chose aisée. L'intrépide M. Bodinier n'a pas hésité. Il n'a pas craint, en plein Paris, en plein « lendemain d'Exposition », d'inviter ses compatriotes des deux sexes à venir absorber la bonne pâture intellectuelle, servie à la becquée par un bataillon d'orateurs triés sur le volet. Il a osé... et, comme à tous les audacieux, la fortune lui a souri.

On est venu aux matinées-causeries avec timidité et scepticisme, d'abord ; bientôt, avec confiance et intérêt. De nombreux abonnements ont été souscrits ; on a tout doucement pris l'habitude de se retrouver, deux fois par semaine, en cette jolie salle du Théâtre d'Application ; on y causait avant, et après la conférence ; on y taillait une bavette comme dans un salon particulier... qui serait à tout le monde. Peu à peu, un public se formait d'habitués, d'*aficionados*, comme on dit aux arènes espagnoles, mais plus tranquilles, ceux-là, et n'attirant point sur eux les colères de la Société protectrice des animaux. Aux grands jours, des files d'équipages encombraient la rue Saint-Lazare ; les marchands et les concierges, sur leurs portes, regardaient les amateurs de beau langage se hâter vers la place réservée. Ces mots : « Théâtre d'Application... Conférences Bodinier » commençaient à voltiger sur les lèvres des hommes, et des femmes surtout, plus assidues encore.

Dans une soirée, entre deux tasses de café glacé, on se disait : « Avez-vous été chez Bodinier ?... Irez-vous chez Bodinier ?... On ne vous a pas vu chez Bodinier ? etc., etc ».

Je me suis laissé conter, sous toutes réserves, que les matinées-causeries étaient en train de remplacer insensiblement l'Opéra-Comique de nos pères, et que l'on commençait à y ménager des entrevues matrimoniales entre le jeune homme qui n'a l'air de rien savoir et la jeune fille qui se doute de tout... On m'a même cité des faits, des noms. Mais la discrétion professionnelle me fait un devoir de ne rien divulguer. Qu'il me soit permis seulement de constater qu'à Paris, cet hiver, on a beaucoup parlé des matinées-causeries, et, à Paris, quand on a parlé pendant quelque mois de quelque chose, cela s'appelle le succès.

Sans vouloir agiter outre mesure l'encensoir sur le nez de M. Bodinier — qui est aussi modeste qu'entreprenant — je dirai cependant que ce succès a été mérité. Il ne m'appartient pas d'apprécier quelles sont celles des conférences de l'année qui ont « fait prime » ; j'en serais d'ailleurs fort embarrassé, chacune ayant présenté un intérêt différent, mais réel toujours. Il me paraît plus opportun, au lieu de s'occuper du passé, de parler quelque peu de l'avenir et d'indiquer brièvement les projets de M. Bodinier pour la saison 1890-1891.

Donc, dès le mois de novembre prochain, dans une salle agrandie et avec des prix réduits, les matinées-causeries recommenceront pour finir en avril, peut-être en mai.

Les auditions musicales ayant été un grand attrait de la dernière campagne, chaque série comprendra deux conférences musicales avec auditions par les principaux artistes de Paris.

En six conférences, M. Camille Bellaigue, le distingué critique de la *Revue des Deux Mondes*, dont la causerie sur Grétry a été un des *clous* de cette année — fera l'historique d'*Un siècle de musique*. Il développera l'évolution musicale depuis Monsigny, Nicolo, jusqu'à Gounod, Delibes, Reyer, et *tutti quanti*.

Ces conférences seront complétées par deux autres faites par M. Arthur Pougin, avec sa compétence ordinaire, sur le XVIIIe siècle, de Lulli à Piccini.

Toute une phalange sacrée de poètes viendra s'asseoir à la table des causeries : MM. Coppée, Richepin, Mendès, Silvestre, Bouchor, Clovis Hugues, Haraucourt.

La liste des littérateurs et auteurs dramatiques est si abondamment fournie, les noms qui la composent sont si justement appréciés, qu'il est aussi difficile de les citer tous que de faire un choix. Mentionnons au hasard les noms qui tombent sous ma plume : MM. Becque, Brunetière, Abraham Dreyfus, Duruy, Ganderax, Hervieu, Hugues Le Roux, Jules Lemaître, Sarcey, Jacques Saint-Cère, etc., etc.

Ajoutons à cette liste les noms vénérés de deux maîtres de l'éloquence familière : MM. Legouvé et Jules Simon.

Et les artistes dramatiques ? Si habitués qu'ils puissent être à des scènes plus grandioses, ils ne dédaigneront pas la petite scène du Théâtre d'Application. Ils y paraîtront d'autant plus volontiers qu'ils parleront pour leur propre compte, et que c'est de leur pensée personnelle, et non de celle d'autrui, qu'ils seront les interprètes. Et les orateurs *pro domo sua* seront MM. Delaunay, Got, Mounet-Sully, Worms, Saint-Germain, les deux Coquelin comme représentants du sexe fort ; — Mmes Marie Laurent, Bartet, Worms-Baretta, Reichemberg, représentant le sexe soi-disant faible.

Parleront aussi quelques députés en rupture de Chambre : MM. Henry Fouquier et Henry Maret, Paul Deschanel, Maurice Barrès.

La fantaisie, la joyeuse fantaisie ne sera pas non plus oubliée avec MM. Donnay, Vaucaire, Fragerolle, Xanzoff et Meusy — le *Chat-Noir* allant en ville — et M. Gibert, le chanteur international, à l'esprit bien français.

C'est tout, ou à peu près tout. J'estime que l'on peut ajouter : et c'est assez.

Les lecteurs de la *Revue bleue* voudront bien me pardonner cette nomenclature un peu sèche des plaisirs qui les attendent l'an prochain, si la fantaisie leur vient de suivre les conférences Bodinier. Ils trouveront là un régal très délicat et très varié. N'est-il pas intéressant pour tous, pour les femmes surtout — plus curieuses, assure-t-on, que les hommes — de voir le *type* de l'auteur que l'on a lu, de connaître sa voix, son regard, son geste ; de vivre avec lui pendant un moment dans une sorte d'intimité ; et surtout, surtout, plaisir cruel et bien féminin, de le voir embarrassé, timide comme un écolier, et souvent, obligé, au début, d'employer la vieille formule usée, mais toujours bonne, et de faire appel à l'indulgence du public ?

Et puis, pour les paresseux — et ils s'appellent légion — n'est-ce pas une jouissance raffinée et délicieusement sybaritique d'écouter un monsieur qui a bien travaillé d'avance, et pendant longtemps quelquefois, pour vous amuser durant une heure, une toute petite heure ? Par un sentiment de fierté égoïste, chaque auditeur ne se figure-t-il pas que c'est pour lui seul que la victime a compulsé des textes, relu les auteurs, préparé les *impromptus* de sa causerie ?... Et, cette causerie finie, même si elle n'a pas été de premier ordre, ne sortons-nous pas toujours contents d'avoir vu, tandis que nous ne « faisons rien », un de nos semblables « s'agiter » devant nous et pour nous — comme dans les couplets de *Galathée* ?

O lectrices de la *Revue bleue*, que vous soyez ou non accessibles à d'aussi mauvais sentiments, allez l'année prochaine aux conférences Bodinier ! C'est le conseil que je vous donne et la grâce que je vous souhaite.

JACQUES NORMAND.

LES MÉMOIRES DE TALLEYRAND

D'après lui-même et les Mémoires contemporains.

M. Paul Andral, mort à la fin de 1889, avait la mission de publier les mémoires de Talleyrand à l'heure qui lui semblerait opportune.

Heure déjà reculée par lui, car déjà, le 24 mai 1868, il avait signé la déclaration suivante : *Aux termes du testament qui nous en a confié le dépôt, les mémoires du prince de Talleyrand ne peuvent être publiés que dans vingt ans. Le manuscrit est scellé et en sûreté ; il n'existe pas de copie. — Signé : Chatelain, notaire honoraire ; Paul Andral.*

Et c'était par le fait un deuxième ajournement. A l'origine, le manuscrit devait être publié trente ans après la mort de Talleyrand, qui date de 1838.

Quoi qu'il en soit, M. Andral, dès qu'il a senti sa fin approcher, s'est contenté de transmettre ses droits à M. le duc de Broglie, par un testament de 1887.

Maintenant, quand publiera-t-on ?

— A l'automne, semble dire M. le duc de Broglie, dans un *interview* qui a fait le tour de la presse.

Je le crois volontiers. Cependant, je ne puis m'empêcher de remarquer que depuis plus de quarante ans, on répand périodiquement, pour ainsi dire, des informations qui ne se confirment guère. Pour ne citer que les dernières, on annonçait en 1887 la date de 1898. On a prétendu aussi que Napoléon III avait acquis le manuscrit pour le détruire. Derrière ces ajournements successifs, il y a sans doute des questions de personnes. Peut-être attend-on certains décès.

Les auteurs de l'*Album perdu* (Latouche, Malitourne, Amédée Pichot) écrivaient, en 1828 : « Il existe de ces mémoires deux manuscrits, l'un à Paris, l'autre à Valençay. »

Toutefois, quand Amédée Pichot publia, en 1870, son remarquable recueil sur Talleyrand, il pensait que la saisie des papiers de Cambacérès avait dû faire prendre des précautions et déposer en lieu plus sûr les deux manuscrits. Il sait que leur auteur en lisait souvent certains fragments à ses amis, « mais jamais rien de postérieur au 18 brumaire ».

Les *Mémoires* du baron de Vitrolles ne confirment point cette réserve, mais alors ils n'avaient pas encore paru. Leur publication, faite sans tant d'atermoiements par M. Forgues, n'en présente pas moins le plus haut intérêt. Grâce à elle, nous savons maintenant que Talleyrand ne faisait point de sa vie politique un mystère si complet. Quant à l'autre, à ses amours de jeunesse, il passe pour en avoir laissé paraître les premières pages. Et, du reste, il a lu des parties fort importantes à M. de Vitrolles, qui n'était cependant pas un ami, tant s'en faut (1).

Se trouvant donc en tête-à-tête avec Vitrolles pendant toute une journée, Talleyrand alla chercher quelques grands cahiers, dont il lut peut-être soixante pages.

« Il fut probablement sensible au plaisir que j'en témoignai, dit Vitrolles, car, dans la suite, il chercha plusieurs fois à reprendre cette communication. Il choisissait dans les différentes époques des morceaux de longue haleine, au nombre desquels était l'histoire de la grande intrigue d'Erfurth. Alors, il souriait malicieusement.

« Vous le savez, disait-il, tout le monde a sauvé la France, puisqu'on la sauve trois ou quatre fois par an; mais, voyez-vous bien, à Erfurth, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement. »

L'Europe était, en effet, menacée d'être coupée en deux, si Alexandre avait cédé, à Erfurth, aux instances de Napoléon.

Vivement pressé par son illustre ami, soufflé dans ses réponses par Talleyrand qu'il voyait secrètement chaque soir chez la princesse de La Tour et Taxis, le tsar put ajourner sa décision en manifestant la crainte que, du côté de Napoléon, le manque de ligne directe, l'impératrice Joséphine restant stérile, ne fît chanceler plus tard le double empire. De là vint la première idée de divorce, avec l'espoir d'une seconde union avec une princesse de Russie. Le tout à l'état de sous-entendus. On se sépara sans se brouiller, mais sans rien conclure.

C'était tout ce qu'Alexandre voulait. Il en récompensa magnifiquement son secret inspirateur, et il n'en fallut pas davantage pour que celui-ci se vantât sous la Restauration d'avoir sauvé l'Europe. Les diplomates qui sauvent l'Europe me font un peu l'effet des faux philanthropes qui négligent les besoins de leur entourage pour ne penser qu'à ceux du genre humain.

Par le fait, Talleyrand reste cause première du ressentiment qui poussa ensuite Napoléon au mariage avec Marie-Louise, et à la campagne de Russie. Si l'Europe fut sauvée alors, la France en fut bien compromise :

« Il fallait cependant contenter la curiosité de l'Europe en ayant l'air d'avoir fait quelque chose à cette entrevue d'Erfurth. Et c'est ici la partie comique de l'épisode.

« M. de Talleyrand, au moment d'aller au spectacle, fit appeler M. de La Besnardière, son faiseur ordinaire; c'était aussi le meilleur.

« Il faudrait nous écrire, lui dit-il, quelque chose qui rendît raison de notre séjour ici : la démarche des deux empereurs auprès du roi d'Angleterre, et puis la garantie de ce que chacun possède. Pour nous, l'Italie et l'Espagne, et de l'autre côté la Finlande et la promesse des provinces du Danube, mais en ménageant quelques faux-fuyants.

La Besnardière se mit à l'œuvre, et le lendemain, il apportait le travail qu'il avait complété dans la nuit.

M. de Talleyrand approuve, et, se levant de son lit, se met à copier cette pièce sous la dictée de l'auteur. Il se rend immédiatement auprès de Napoléon et la lui présente comme l'œuvre de son génie.

Celui-ci en parut satisfait, et lorsque M. de Talleyrand se fut éloigné, il appela son secrétaire, Méneval, et lui dicta l'écrit sans faire aucun changement.

Plus tard, le chancelier Roumiantsof étant venu, Napoléon lui dit : « Je viens de dicter à Méneval l'acte qui, suivant moi, doit terminer nos conférences. Le voilà ! Voyez s'il vous convient, et entendez-vous avec Champagny. »

Ainsi, M. de Champagny, ministre des relations extérieures, n'eut connaissance que par Roumiantsof, c'est-à-dire par la Russie, de la pièce composée par son propre employé, La Besnardière, pièce qui, passant de main en main, était devenue la conception de plusieurs. Voilà comment se font les génies universels!

---

(1) *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles* publiés, selon le vœu l'auteur, par Eugène Forgues. 3 vol. in-8°. — Paris, Charpentier et Cie, 1884.

On sait quel maître homme était ce Vitrolles, aux *Mémoires* duquel je viens de puiser si largement.

Relevé des fonctions de ministre, poursuivi pour un prétendu complot, il subissait en 1818, au Palais-de-Justice, l'affront immérité d'un interrogatoire. Et comme le juge d'instruction lui demandait s'il n'entretenait point de relations avec les princes étrangers ni avec leurs ministres :

« Oui, messieurs, répliqua-t-il avec hauteur, j'ai eu les plus intimes relations avec les souverains alliés et leurs ministres. Au commencement de 1814, je me suis rendu au milieu d'eux, à Châtillon. Lorsque je suis arrivé, le rétablissement de la maison royale était uniformément repoussé par tous; on le regardait comme absurde et impraticable. Quinze jours après, cette Restauration était adoptée par tous comme le salut de la France et de l'Europe. Voilà quelles ont été mes relations avec les cours étrangères. »

M. de Vitrolles n'exagérait point. J'imagine que le souvenir du service rendu était précisément la cause de sa chute. Ce service rappelait trop un point de départ humiliant. Non que Vitrolles fût indiscret, familier, quémandeur! Non, il était pis que cela. Il se sentait et se montrait trop fort de son dévouement, de son désintéressement; il se croyait le droit d'avoir des idées à lui, un système à lui. Il osait donner des conseils non demandés, sans prendre le mot des favoris qui, ne le sentant point facile à englober, s'étaient retournés contre lui.

En un mot, Vitrolles gênait. Il n'avait que la valeur d'un pis-aller, et on y recourait uniquement dans les années mauvaises, comme celles de 1814, 1815, 1830. Aussi n'a-t-il parlé que de celles-là. Mais comme sa lecture donne à regretter cette sobriété! Il n'en est pas de plus attachante ni de plus saisissante en ce qui touche les misères secrètes du pouvoir et les basses intrigues politiques.

Quelques mots sur ce La Besnardière ne seront pas de trop ici, car il parut plus tard au Congrès de Vienne avec le titre de directeur au ministère des affaires étrangères. C'est un des rares qui n'avaient pas eu besoin de se montrer pour arriver. Ses capacités avaient parlé pour lui. Pendant son passage au ministère, Talleyrand avait reçu d'un de ses chefs de division certain rapport bien supérieur à l'homme qui le présentait. Il s'était enquis de son véritable auteur. C'était La Besnardière, dont l'avancement fut dès lors rapide, sans diminuer en rien sa modestie ordinaire. A ce rédacteur hors ligne, Talleyrand, qui n'aimait point à écrire, donna dès lors tout à préparer, même ses instructions les plus secrètes. Thiers affirme que La Besnadière rédigeait la correspondance de son chef avec Louis XVIII. M. d'Haussonville affirme que la chose était niée par les intimes de Talleyrand, et il paraît en douter aussi en faisant remarquer le ton si personnel de cette correspondance. Il cite des extraits à l'appui : ils ont toute la vie et la vivacité du dialogue, et les *Mémoires* attendus ne donneront pas mieux. Mais rien m'empêche La Besnardière d'avoir été une sorte de sténographe. A ce compte, il pouvait bien avoir été pour quelque chose dans leur rédaction.

*
* *

Mais revenons à cette mystification d'Erfurth. Il faut en lire le récit dans Vitrolles. Tout s'y passe en sous-entendus. Embarrassés de leur grandeur, les deux potentats ne veulent point risquer un mot, ni même une allusion qui puissent contrarier leur majesté par une fin de non-recevoir. De sorte que tout est préparé dans la coulisse. Chaque acteur ne paraît sur la scène qu'avec un rôle préparé, étudié, mot par mot. Le tout est conté avec une vie telle qu'on sent bien chez Vitrolles la transcription immédiate d'un récit du plus haut intérêt. Si tout le reste des fameux *Mémoires* est de même encre, c'est à regretter de ne pouvoir le connaître :

« Ils sont pleins de grâce et de finesse, dit Vitrolles à leur sujet; puis l'auteur les lisait admirablement. »

« Sa manière de dire n'était pas celle d'un autre ; il accentuait fort bien ce qu'il voulait faire ressortir dans ses phrases, et, quand j'ai voulu l'imiter, je n'ai pas réussi. »

J'ai dit que les éloges de M. de Vitrolles n'étaient pas suspects, car il n'est pas tendre pour l'auteur. On en jugera par ce bout de portrait, que je rogne bien à regret :

« Son esprit ne se montrait pas pressé de se produire. Le plus souvent, il se cachait sous le piquant des anecdotes. Je n'ai presque jamais entendu de lui ces traits, ces mots heureux qu'on lui a prêtés. Il portait dans le monde une grande réserve, ne se pressant jamais de parler et ne parlant que pour dire quelque chose. Il évitait avec soin les phrases toutes faites, les comparaisons vulgaires, les locutions triviales, et, jusqu'à ses derniers jours, il a détesté le *Comment vous portez-vous ?* »

« Il ne l'a jamais dit et n'y répondait jamais.

« Il connaissait cet art de cacher sa pensée ou sa malice sous le voile transparent des sous-entendus. C'était le sel le plus fin de la conversation d'autrefois, de ce temps où la conversation était tout l'emploi de l'esprit.

« Le choix de ses anecdotes était heureux ; il n'y faisait intervenir sa personne qu'autant que cela était nécessaire. Hors de ses récits, il allait rarement au delà de deux ou trois phrases, surtout dans les sujets sérieux.

« Il n'entrait jamais dans une discussion, même aux conseils. Son opinion se renfermait en peu de paroles; elles ne portaient jamais sur le fond du sujet, dont il ne s'inquiétait pas du tout, mais elles lui étaient dictées par quelque intention personnelle, un intérêt quelconque de flatterie ou tout autre.

Dans les affaires, il écrivait peu et seulement les lettres particulières très importantes, mais il choisissait bien ses faiseurs (comme on le verra plus loin). Il expliquait en peu de mots et en phrases entrecoupées ce que ses dépêches devaient contenir. Quand on lui apportait l'œuvre demandée, il la lisait avec attention. S'il n'en était pas pleinement satisfait, il repliait le papier et le remettait à l'auteur en disant : « *Ce n'est pas cela,* » ou : « *Ce n'est pas encore cela,* » ou bien : « *Ce n'est pas tout à fait cela.* »

Il fallait deviner jusqu'à ce qu'on obtînt le dernier triomphe : « *C'est cela!* »

« Ses rapports avec ses subordonnés étaient en général faciles, mais non affectueux ; il savait à l'occasion les leur rendre utiles. Avec les gens de son service, il avait de la bonté et cette générosité qui tient à la grande maison. »

« Dans la société, il portait toute la grâce qu'on peut accorder avec la plus complète indifférence de sentiment. Il n'appréciait que l'esprit dont il s'amusait. Fantasque dans ses relations, il se livrait aux plus imprévues, les admettait à une sorte de confiance, les aidait de ses conseils comme s'il se fût intéressé à leur fortune. Mais bientôt, sans le moindre prétexte et par caprice, il brisait des liens qu'il avait formés avec goût, et poursuivait de moqueries ceux qu'il avait le plus recherchés...

« Il y avait bien toujours quelques familiers autour cette grande existence. Mais excepté un seul, M. de Montrond, ils changeaient continuellement, et ceux qu'on avait vus les mieux traités étaient, au bout de deux ou trois ans, en butte aux invectives et aux colères...

« Ceux qui ont suivi comme moi M. de Talleyrand ont remarqué un travail qui lui était particulier pour payer le tribut qu'il devait à sa réputation d'homme supérieur.

« De loin en loin, tous les quinze ou vingt jours, il cherchait une pensée, juste ou fausse (peu lui importait, pourvu qu'elle fut inattendue!); il l'étudiait, la polissait... Mise ainsi en état, il ne lui était pas difficile

de l'amener dans la conversation à tout propos et à tout venant; et il appréciait le mérite de chacun au degré d'approbation ou d'admiration qu'on accordait à ces impromptus... Il aimait à étonner...

« M. de Talleyrand n'avait jamais eu la prétention de diriger les affaires du monde... On ne doit pas juger ses grands talents là où il ne les a jamais employés. Mais à toutes les époques de sa vie, au milieu de toutes les secousses du temps, il n'a eu qu'une pensée, celle de placer sa fortune au plus haut; et cela, il l'a accompli avec une admirable habileté, à travers des difficultés insurmontables à tout autre.

« Agioteur à une époque où personne ne pensait à l'être, et publiquement adonné aux femmes, il devint évêque à l'âge où l'on pouvait le devenir. Totalement privé de la faculté de parler en public, il n'en fut pas moins un membre distingué de l'Assemblée constituante. Émigré au dernier moment où il pouvait sauver sa tête, il obtint de rentrer en France, lorsque la proscription et la mort pesaient encore sur tous ceux de son rang, et il conjura ces dangers par son audace à servir les proscripteurs. »

« Là, comme dans toutes les autres circonstances de sa vie, il se tenait prêt à quitter ceux qu'il servait pour passer à ceux qui les renverseraient. Il ne fit rien pour amener les journées de Brumaire, mais il s'était placé en première ligne de ceux qui devaient en profiter... Il n'avait pas choisi la Restauration, plus hérissée de difficultés pour lui que toute autre combinaison... Il la subit comme une nécessité et l'affronta avec tout son esprit :

« Il en fallait beaucoup pour faire accepter l'évêque apostat, le prêtre marié, l'homme de grand nom qui avait juré haine à la monarchie, enfin celui qui s'était associé au meurtre du duc d'Enghien en le justifiant, si ce n'est en le conseillant. Néanmoins, il fut ministre, à la tête des affaires; grand-chambellan, à la tête des faveurs.

« Mais que d'habileté et de savoir faire déployés pour en arriver là! Le grand art de M. de Talleyrand tenait à ce qu'il ne s'endormait jamais sur sa fortune... En suivant chaque jour ses pensées, ses paroles, il n'y en avait pas une qui ne fût dictée par quelque intention personnelle...

« Ses regards ne s'arrêtaient jamais au présent et ne se perdaient point dans un avenir éloigné, vague et incertain, mais ils s'attachaient à ce qui était prochain. Il prenait ses mesures en conséquence. Dès qu'il vit les difficultés s'amonceler devant le gouvernement des rois, il se portait au-devant de tout ce qui pouvait les remplacer.

« Prenez y garde, monsieur de Vitrolles, me disait-il dans les commencements, le duc d'Orléans marche sur leurs talons, et plus tard!... »

Quelque temps après, il prenait ses garanties envers la république démocratique en se liant d'avance avec ceux qui en deviendraient les chefs; il attirait les plus violents tels que MM. Thiers, Mignet et autres, sans s'inquiéter du ressentiment que le roi pourrait en avoir.

Quand il invitait à dîner les coryphées d'une révolution possible, il ne prenait d'autre précaution que de faire servir le repas dans l'appartement de Mme la duchesse de Dino pour pouvoir dire : « Ce n'est pas chez moi, mais chez ma nièce. » — Il n'y avait qu'un escalier à traverser.

« J'arrivai un soir à l'hôtel; on m'avertit que c'était Mme la duchesse de Dino qui recevait. Grand fut mon étonnement de trouver tant de figures inconnues. J'en demandai l'explication à Pasquier, et il n'eut qu'à me dire les noms pour me faire comprendre. Je retrouvais le sage qui se préparait à tout événement. »

*
* *

Je trouve la confirmation du fait dans les *Souvenirs* du général Lamarque, avec cette différence que le général ne se regardait point comme reçu de Mme de Dino, et que Talleyrand n'y dissimulait point son opposition au pouvoir. Voici le texte :

« 10 avril 1825, j'avais refusé plusieurs fois de dîner chez M. de Talleyrand. Je n'ai pas cru devoir résister à de nouvelles instances qu'il me fit l'autre jour chez le duc de Vicence, et j'y ai dîné hier avec le maréchal Soult, M. Catalan, M. Molé et quelques autres messieurs dont j'ignore le nom. M. de T... est chez lui affable, caressant, soigneux; il parle volontiers et ne se refuse à aucune explication. Sa maison est magnifiquement montée et parfaitement tenue. Sa nièce en fait les honneurs : elle est grande, svelte, a de belles dents et les plus beaux yeux de Paris; on lui accorde beaucoup d'esprit et une grande influence sur son oncle.

« La conversation a longtemps eu pour objet la Chambre des pairs et la proposition de M. Ferrand pour l'organiser en cour judiciaire. M. Catalan a observé que s'il n'avait fallu, comme on veut maintenant l'établir, que la majorité des voix pour condamner à mort, il serait parti, lors du jugement de la dernière conspiration, vingt-huit charrettes du Luxembourg pour la place de Grève. C'en était assez pour déconsidérer, pour rendre à jamais odieuse la Chambre des pairs, pour l'assimiler aux tribunaux de 1793.

« Rappelant l'époque de ce jugement, M. de Talleyrand a dit que c'était de là que dataient l'élévation et la faveur de tous les hommes qui sont maintenant à la tête des affaires. M. P... qui avait demandé vingt-huit têtes, MM. Ch... D..., D..., M..., qui les avaient accordées, ont reçu de brillantes récompenses. »

*
* *

Un passage non moins curieux des *Mémoires* de Vitrolles est celui qu'il consacre au récit d'un des plus grands tours de force de *l'habile acrobate*, comme il appelle Talleyrand. C'est à la fin du tome troisième. Il s'agit des manœuvres savantes par lesquelles Talleyrand vint à bout de se faire accepter par le prince de Condé comme ayant voulu sauver le duc d'Enghien, qu'il avait au contraire perdu. — Le pauvre prince, qui n'avait pas grande perspicacité, finit par se croire l'obligé du personnage.

M. de Vitrolles conclut ainsi :

« Telle fut la grande habileté de M. de Talleyrand. Il atteignit le sublime dans le genre le plus bas, et il ne

se manqua jamais à lui-même. On vit, sur la fin d'une existence si décriée, ce vieillard se promener dans les rues de Londres avec le roi de la Grande-Bretagne, qui semblait lui faire les honneurs de son pays. - Jamais la morale publique n'avait été effrayée d'un pareil exemple, de tant de vices, de dérèglements, couronnés par de continuels succès et par une apparence de gloire. Voilà son génie... Qu'eût-il été s'il l'eût employé à défendre les grands intérêts de son pays? — Nul ne peut le dire. »

*
* *

A mon avis, ces derniers mots vont beaucoup trop loin. La fortune d'un tel homme était trop liée à celle de la patrie pour qu'il ne la servît point de toutes ses forces, même de toutes ses passions, que Vitrolles croit avoir été vives:

« Entré dans le monde sous les auspices de son jeune esprit, d'une très jolie figure qui faisait passer la difformité de son pied, et d'un grand nom qui couvrait la médiocrité de sa fortune, par goût, par entraînement et par calcul, il mit son avenir sous la protection des femmes. Elles ont toujours joué pour lui un premier rôle et ont successivement aidé et dominé sa vie politique. Je serais tenté de croire que les deux grands mobiles de cette existence ont été l'amour des femmes et l'amour de l'argent, et que toute son ambition, loin d'être le but, n'a été que le moyen de satisfaire ces deux passions. La politique était son industrie.

« — Voyez-vous, il ne faut jamais être pauvre diable, me disait-il. Moi, j'ai toujours été riche. »

Il avait beau dire, tout le monde savait bien qu'il était revenu en France sans un sou et que, jusqu'au jour où il devint ministre des relations extérieures, sous le Directoire, il vécut en empruntant de Mme de Staël 24 000 francs, hypothéqués sur la perspective de sa fortune, et qu'il eut toutes les peines du monde à rendre quand cette fortune fut arrivée :

« On a cherché dans les jeux de la Bourse la source de ces richesses, qui grandissaient avec ses emplois. Un jour, le premier consul, instruit de ce qu'on appelle les *affaires* auxquelles M. de Talleyrand se livrait avec assez d'impudeur, lui dit d'un ton de reproche et d'humeur :

« — On dit que vous êtes bien riche, monsieur de Talleyrand?

« Sans se déconcerter, il avait répondu :

« — Oui, général, j'ai acheté beaucoup de rentes la veille du 18 brumaire; je les ai revendues le lendemain, et ma fortune a été faite. »

M. de Vitrolles ne croit pas cependant que cette répartie puisse être prise au sérieux. Une personne préposée à la haute surveillance de la Bourse lui avait révélé que Talleyrand y avait beaucoup plus perdu que gagné :

« Il faut chercher ailleurs l'origine de sa fortune : elle s'expliquerait par les affaires de toute espèce que son crédit pouvait faire réussir, et aussi par les tributs des princes que la victoire réduisait à son appui.

« C'était bien mieux encore lorsqu'il s'agissait de ces traités où les grandes monarchies rachetaient leur existence après de complètes défaites. M. de Talleyrand penchait toujours à diminuer les énormes sacrifices que le vainqueur exigeait sans mesure. La modération de son caractère tournait ainsi naturellement au profit de ses intérêts. Et, par exemple, lorsque, dans le traité de Presbourg, il effaçait d'un trait de plume, de sa propre autorité, 10 millions sur 100 millions exigés par son maître, ne se croyait-il pas en droit de compter sur la reconnaissance de l'Autriche? »

*
* *

Chateaubriand a pesé plus que M. de Vitrolles sur ce point délicat. Et voici une page de ses *Mémoires* qui circonstancie bien les faits. La deuxième ligne est à remarquer; elle prédit juste en ce qui regarde la Saxe :

« Quand M. de Talleyrand ne conspire pas, il trafique. La Prusse voulait avoir la Saxe, qui, tôt ou tard, *sera sa proie*. La France devait favoriser ce désir, car, la Saxe obtenant un dédommagement dans les cercles du Rhin, Landau nous restait avec nos enclaves; Coblentz et d'autres forteresses passaient à un petit État ami qui, placé entre nous et la Prusse, empêchait les points de contact. *Les clefs de la France n'étaient point livrées à l'ombre de Frédéric.*

« Pour trois millions qu'il en coûta à la Saxe, M. de Talleyrand s'opposa aux combinaisons du cabinet de Berlin. Mais, afin d'obtenir l'assentiment d'Alexandre à l'existence de la vieille Saxe, notre ambassadeur fut obligé d'abandonner la Pologne au tsar, bien que les autres puissances désirassent qu'une Pologne quelconque rendît les mouvements du Moscovite moins libres dans le Nord. Les Bourbons de Naples se rachetèrent, comme le souverain de Dresde, à prix d'argent. M. de Talleyrand prétendait qu'il avait droit à une subvention en échange de son duché de Bénévent : il vendait sa livrée en quittant son maître. »

*
* *

Ce dernier trait est bien du Chateaubriand. Une ligne comme celle-là vaut tout un pamphlet.

On a beaucoup parlé des voies de fait auxquelles se porta M. de Maubreuil, pendant la cérémonie du 21 janvier, 1827, à Saint-Cloud. Le coup était si violent, que Talleyrand, renversé, dut être ramené chez lui, saigné et médicamenté :

« J'allai le voir, comme tous ceux de sa connaissance, dit Vitrolles, plusieurs fois par jour, jusqu'à ce qu'on fût rassuré. »

Mais ce n'était pas assez pour le vieux politique. Il voulait toujours tirer parti de tout, et il chercha ce qu'il pourrait faire d'un soufflet. Le rendre lui était impossible; se battre, bien difficile; le poursuivre en justice, bien commun. Il imagina de s'en faire une action magnanime. Il écrivit au procureur général une lettre bien étudiée pour annoncer qu'il se désistait

de toute poursuite personnelle, et pendant deux jours il lisait ou faisait lire la fameuse lettre à tous venants. Le plus grand nombre, et surtout les femmes de sa société, s'enthousiasmaient de tant de grandeur d'âme.

La vérité est que cette affaire Maubreuil ne pouvait gagner à tant de publicité, non à cause du soufflet, mais à cause de son point de départ. On se rappelle les faits. Maubreuil prétendait avoir reçu des agents de Talleyrand les instructions nécessaires pour tuer Napoléon, instructions que Talleyrand lui même aurait confirmées par un signe de tête convenu. Talleyrand déclarait ne point savoir ce que cela voulait dire. Mais M. de Vitrolles avait interrogé Maubreuil avant de le faire arrêter pour détournement des diamants et de la cassette de la reine de Westphalie, et il avait vu de ses propres yeux les facilités officielles accordées à cet homme pour l'accomplissement d'une mission qui ne pouvait être ce qu'elle était en apparence : arrêter et réintégrer les objets précieux de la couronne et les fonds du Trésor que les membres de l'ancien gouvernement tenteraient d'enlever. A cette fin, le ministre de la police, le directeur général des postes, le ministre de la guerre et les commandants supérieurs des troupes alliées du ressort de Paris l'autorisaient à requérir leurs agents et leurs troupes. Leurs quatre autorisations furent exhibées par Maubreuil à M. de Vitrolles ; il ajoutait que, le général Dupont (guerre) et Bourrienne (postes) avaient eu connaissance du but secret de sa mission. Il fit alors de nouvelles offres de service, ajoutant que si on voulait, « avant deux jours l'homme n'existerait plus. » M. de Vitrolles repoussa avec indignation. En tout ceci, la signature de Talleyrand ne paraissait pas, il est vrai ; mais, tout éclaircissement pris, il était resté à M. de Vitrolles la conviction que Roux-Laborie, auquel Maubreuil avait fait d'abord des ouvertures, avait été en parler à Talleyrand. Celui-ci, qui ne s'effrayait de rien, avait laissé aller les choses, sans vouloir se compromettre, même en paroles.

Plus tard, Maubreuil soutint avoir eu des conférences avec lui ; mais au commencement, lorsqu'il vit M. de Vitrolles, il se bornait à dire qu'il avait voulu parler à Talleyrand, que Roux-Laborie lui aurait répondu que M. de Talleyrand n'avait pas loisir de lui accorder un entretien, mais, comme preuve d'acquiescement, lui ferait un salut de la main en traversant le salon dans lequel ils se trouvaient. Le salut aurait été, en effet, accordé, et à dater de ce moment Maubreuil se serait cru dûment autorisé par le chef du gouvernement provisoire.

***

Pas plus à cette époque qu'à l'heure présente, on ne saurait voir une autorisation dans un salut. M. de Talleyrand n'était pas l'homme des violences, bien qu'il eût souffert de celles de Napoléon. Au retour d'Espagne, celui-ci lui avait fait des scènes terribles, l'accusant de toutes les trahisons, se reprochant de ne pas l'avoir fait pendre aux grilles du Carrousel. — « Mais il en est bien temps encore ! » criait il de façon à être entendu dans les salons voisins.

Je laisse ici parler M. de Vitrolles :

« M. de Talleyrand, impassible, s'était peu à peu reculé pour s'appuyer contre la muraille, comme s'il se fût abrité d'un orage qui aurait pu mouiller ses habits. Il ne répondait pas un mot et ne révélait pas la moindre émotion. Au milieu du débordement de ses outrages, Bonaparte lui donne ce dernier coup :

« — Vous ne m'aviez pas dit que le duc de San-Carlos était l'amant de votre femme !

« A ces mots, M. de Talleyrand retrouva l'étonnante présence de son bel esprit :

« — En effet, Sire, je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté ni la mienne.

« Lorsqu'il sortit, il s'adressa, avec sa face impassible, à ceux qui avaient entendu les éclats de voix et de fureur de Napoléon :

« — L'empereur a quelque chose aujourd'hui, dit-il... Je ne sais ce qu'il a ; il n'est pas comme à son ordinaire. »

On raconte que le soir, resté seul chez la vicomtesse de Laval, toujours étendu dans son fauteuil, il lui disait sans la moindre émotion tous les détails de cette épouvantable scène. Mme de Laval, vive dans ses impressions, se révoltait :

« — Comment, disait-elle, il vous a dit cela en face ?... Vous étiez seul avec lui... et vous ne vous êtes pas jeté sur lui.

« — Ah ! répondait-il, j'y ai bien songé, mais je suis trop paresseux pour cela. »

C'était aussi chez Mme de Laval que, toujours allongé dans un fauteuil, M. de Talleyrand aurait laissé voir, dans une nuit fameuse, qu'il connaissait le sort réservé au duc d'Enghien. Il avait tiré sa montre et dit, en voyant qu'elle marquait deux heures du matin : « A cette heure, le dernier des Condé aura cessé d'exister. » En admettant le mot, on n'y trouve point d'ailleurs la preuve que Talleyrand aurait conseillé l'exécution. Napoléon n'était pas homme à se laisser conseiller.

***

L'affaire Maubreuil nous a fait prononcer le nom bien oublié de Roux-Laborie. Quel était ce personnage ? M. de Vitrolles le peint d'une façon achevée. On verra qu'il existe toujours des Roux-Laborie :

« Il aimait l'intrigue, mais peut-être moins pour ses avantages personnels que pour l'intrigue elle-même. Son caractère facile, aimable, obligeant, faisait qu'on se demandait s'il intriguait pour obliger ou s'il obligeait pour intriguer. Mais il est certain que personne n'était plus heureux qu'on lui donnât quelque chose à faire, et qu'il a toujours fait plus pour les autres que pour lui-même... Son esprit facile était plein de for-

mules d'admiration et de ressources pour dire à chacun ce qui devait lui être le plus agréable. Roux-Laborie était surtout habile à se faire ouvrir toutes les portes. Il entrait ainsi dans beaucoup de confidences, de projets et d'ambitions. Il les servait toujours avec zèle, quelquefois avec succès, et ce n'étaient pas les plus minces. Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer, qui peut-être sans lui ne seraient point parvenus au ministère.

« Ses liaisons (sous l'Empire) étaient avec le duc de Bassano; mais, de plus, il était familier chez Cambacérès et M. de Talleyrand. Il se rendait intéressant à chacun précisément parce qu'il voyait les autres et avait toujours beaucoup à raconter. Il allait jusqu'aux limites de l'indiscrétion, mais sans dépasser le point qui lui eût enlevé les confiances.

« La publicité actuelle des journaux lui eût porté un coup mortel. Il faut dire du reste à son éloge qu'il conservait ses amis dans toutes les fortunes et leur rendait autant dans la disgrâce que dans la faveur; mais comme il lui en fallait de nouveaux à chaque changement de circonstances, sa vie était des plus occupées. On le rencontrait partout, et toujours pressé. Il écrivait cinquante billets dans la journée. Aussi s'était-il fait un style particulier, un laconisme à son usage, et son écriture n'était celle de personne. Il écrivait à quelqu'un qui avait rendu service à un de ses amis :

« Toujours parfait!
« Lui et moi,
« Avec sa reconnaissance,
« Demain,
« Chez vous,
« Cinq heures.
« N'est-ce pas? »

*
* *

L'affairé Roux-Laborie devint l'une des âmes damnées de Talleyrand, qui finit par vouloir le repasser à M. de Vitrolles comme adjoint à la secrétairerie d'État. Il est curieux de voir le diplomate marcher au but avec les feintes savantes qui lui sont habituelles.

C'est d'abord une série de coquetteries destinées à le faire désirer comme ami et craindre comme ennemi. Dès que Vitrolles a son portefeuille, Talleyrand s'écrie d'abord : « Il fallait lui donner des titres, une fortune, mais les ministères ne se donnent pas comme une récompense. »

Cependant, en tête-à-tête, il le câline, il le conseille affectueusement. En public, il se montre plus inégal, déclarant cependant que M. de Vitrolles est un homme d'esprit (suprême éloge dans sa bouche). Puis il le rabaisse en dessous. A ceux qui parlent des services rendus à la cause royale par le nouveau ministre, il répond : « Oui! il est allé quelque part, par là... chez les Prussiens. »

A ceux qui vantent son crédit, il dit encore : « Mais non! il est là au bout de la table du conseil, qui écrit. »

Bientôt il le serre de plus près. M. de Vitrolles voit arriver chez lui une de ses amies tout éperdue. Cette amie, qui a des relations avec l'entourage de M. de Talleyrand, sait à n'en pas douter qu'il est furieux contre M. de Vitrolles. Il l'accuse d'avoir dit :

« — Ce pied-bot est bon pour le premier moment, mais nous saurons bientôt nous en débarrasser. »

« — Voilà comme vous êtes, ajoute-t-elle, vous ne ménagez rien. C'est le combat du pot de terre contre le pot de fer. Vous vous perdrez! »

M. de Vitrolles, qui n'a rien dit, ne s'émeut point et saisit la première occasion de pousser son grand ennemi dans une embrasure de croisée (aux Tuileries, c'étaient de vrais cabinets). Il parle des propos rapportés et les dément sur son honneur.

Pendant ce temps, Talleyrand écoutait sans regarder, jouant sur la vitre avec un de ses doigts et murmurant :

« — Je ne sais pas un mot de tout cela, je ne comprends rien. »

Le même soir, la manœuvre se dessinait plus nettement. La confidente qui avait alarmé l'amie de M. de Vitrolles lui écrivait ce billet :

« On aime à croire aux protestations de M. de Vitrolles, mais on lui en demande un témoignage. L'occasion lui est facile : qu'il obtienne de Monsieur d'adjoindre à la secrétairerie d'État M. Roux-Laborie, l'ami de M. de Talleyrand. A ce prix, on ne conservera aucun ressentiment. »

Mais le secrétaire d'État n'était pas un timide, il refusa net, et vit tout aussitôt son ennemi devenir beaucoup plus caressant.

J'ai tenu à reproduire cette dernière anecdote; parce qu'elle nous livre bien le côté misérable des intrigues qui cernent tout homme en place.

*
* *

M. de Vitrolles n'a point fait grâce aux petits côtés de Talleyrand. Je crois qu'il a vu juste, et c'est pour cela que j'ai usé largement de son texte. Mais tant de petites roueries n'empêchaient point Talleyrand d'avoir une grande ampleur de vues. S'il trompa réellement Napoléon à Erfurth, il lui donna en d'autres occasions mémorables des avis précieux. J'en atteste le mémoire que Talleyrand fit parvenir à l'empereur au moment de la capitulation d'Ulm. C'était encore un plan d'arrangement de l'Europe :

« Ce plan, entièrement écrit de sa main, et jusqu'à ce jour inconnu, dit M. Mignet, mérite de fixer l'attention de l'histoire. »

Aujourd'hui plus que jamais, on ne saurait que partager l'avis de M. Mignet. A part la grandeur future de

la Prusse, impossible alors à prévoir, Talleyrand voit juste partout. Il propose de faciliter à l'Autriche la possession de tout le cours du Danube et d'une partie des côtes de la mer Noire, afin d'en faire une antagoniste perpétuelle de la Russie :

« Les Russes, ajoute-t-il, porteraient leurs efforts vers le midi de l'Asie, et le cours des événements les mettrait en présence des Anglais, transformant en futurs adversaires ces confédérés d'aujourd'hui. »

C'était un pressentiment fort net de ce qui arrive, en effet, à l'heure présente. L'homme qui l'émettait a pu, je le répète, avoir de vilains côtés. Comme cela se présente souvent, ses vices lui ont plus servi que ses qualités pour arriver au pouvoir. Je fais ici allusion à la manière dont il conquit les bonnes grâces de Barras. Le livre de M. Pichot ne peut le laisser entendre qu'à mots couverts, mais cette obscurité est assez transparente. Talleyrand n'en reste pas moins, par sa pénétration comme par la séduction de son esprit, un des diplomates qui ont encore le moins maladroitement servi la France.

LORÉDAN LARCHEY.

EN ALSACE-LORRAINE

Le traité de Francfort et les passeports (1).

Il n'est malheur si grand qu'il n'apporte avec lui quelque compensation. Le régime des passeports lui-même, qui fait tant souffrir les Alsaciens-Lorrains, a pour eux un bon côté. Ce disant, je ne fais point allusion au profit moral que procure la souffrance, à la vertu fortifiante et purifiante des tribulations. Je veux parler d'un effet moins sanctifiant. En soumettant les Français au régime des passeports, l'Allemagne a transgressé le traité qui lui a livré l'Alsace (2). Elle a porté la première atteinte au contrat qui stipule son droit de possession sur cette contrée. Que la France se soit tue jusqu'ici, cela se comprend sans peine. Il n'existe point de tribunaux pour décider sur de pareils manquements. Dans ces espèces, les avocats sont des armées; les plaidoiries, des batailles; les frais, des milliers de vies humaines; et c'est la force qui prononce. On y regarde à plusieurs fois avant de déchaîner de tels conflits.

Mais un particulier n'est pas tenu à la même réserve qu'une nation. N'ayant ni soldats ni canons pour appuyer ses dires, il ne menace, en parlant, ni la paix du monde, ni la vie d'autrui. Son plaidoyer reste verbal. Ce n'est qu'un avis personnel sur une question de droit. L'Allemagne, il est vrai, ne l'entend pas ainsi. Un gouvernement despotique ne saurait admettre qu'on discute ses actes. Il fait des lois pour condamner les opinions et bâtit des prisons pour séquestrer ses contradicteurs. Les socialistes en savent quelque chose, et aussi les Alsaciens-Lorrains. Toutefois, comme dit le proverbe, tout casse, tout passe, tout lasse; et le despotisme allemand lui-même ne saurait échapper à ce sort. Au témoignage des dernières élections, ses jours sont comptés.

Aidons pacifiquement à sa ruine dans la mesure de nos forces. Ne nous lassons pas de signaler ses excès et l'action funeste du pouvoir arbitraire qu'il détient. Montrons que, après avoir, par la violence faite à l'Alsace-Lorraine, ramené l'Europe vers l'époque barbare où les peuples, pris et repris au gré de la fortune des armes ou des alliances princières, étaient traités en troupeaux sans conscience, ce despotisme n'a même pas respecté les légers engagements qu'il avait consenti à prendre en échange des cessions de territoire qu'il imposait. Tandis qu'il exige d'autrui la plus rigoureuse exactitude dans l'observation de la parole donnée, il n'a garde de s'appliquer à lui-même une règle aussi incommode. Le droit cesse d'exister pour lui dès qu'il devient contraire à son intérêt.

Les stipulations établies par le traité de Francfort en vue de régler les relations des Français avec l'Alsace-Lorraine sont au nombre de deux, contenues dans les articles 2 et 11 de ce traité. L'article 2 déclare que *les sujets français du territoire cédé, domiciliés actuellement sur ce territoire, qui entendront conserver la nationalité française... seront libres de conserver leurs immeubles situés sur le territoire réuni à l'Allemagne.* Ainsi les propriétaires qui ont opté pour la France sont maîtres de garder les biens qu'ils possèdent dans le Reichsland. On ne peut ni confisquer ces biens, ni contraindre leurs possesseurs à les vendre.

Mais le droit de conserver implique-t-il celui de surveiller, de gérer et d'habiter? Cela ne paraît pas douteux. Il serait bizarre, en effet, que cette deuxième faculté ne fût point une conséquence directe et implicite de la première. Conserver un immeuble à charge de le faire gérer par autrui est une manière de posséder non seulement fort incomplète, coûteuse et soumise à des risques, mais souvent incompatible avec la nature des propriétés, les circonstances locales ou la

(1) Voy. la *Revue* du 21 juin 1890. Le nouveau livre de M. G. Heimweh, intitulé : *le Régime des passeports en Alsace-Lorraine*, paraîtra prochainement.

(2) M. le chancelier de Caprivi nous a appris, dans son discours du 10 juin dernier, que la chancellerie impériale n'avait pas été sans éprouver quelques scrupules touchant la légitimité du décret sur les passeports; mais que l'Office de la Justice, consulté sur ce sujet, « avait démontré clairement que le décret en question n'était pas contraire à l'article 11 du traité de Francfort. » Sans doute, les jurisconsultes de cet Office sont de l'école du brave professeur de Tubingue, qui accorde à l'Allemagne le droit d'entretenir à l'étranger des espions, voire des agents provocateurs, et refuse ce droit à la France.

condition des propriétaires. Et l'on doit admettre, sans doute, que le traité de Francfort n'a pas été rédigé dans l'intention de mystifier ceux-ci, en ne leur conférant que des droits illusoires, donnés d'une main et retirés de l'autre.

En m'exprimant ainsi, je suis loin de contester à l'Allemagne la faculté de refuser l'accès de l'Alsace-Lorraine à ceux des anciens habitants, restés propriétaires, mais devenus Français, dont elle aurait sujet de se plaindre. Rien de plus légitime qu'un tel refus, puisque le pouvoir d'expulser les étrangers est encore, dans tous les États de l'Europe, laissé à la discrétion du gouvernement. Mais l'Allemagne abuse de ce pouvoir en le faisant peser sur quantité de personnes inoffensives. Pour se mettre tout à son aise, elle a réduit énormément le nombre des propriétaires français, et cela, par le procédé le plus simple, en définissant à sa façon les qualités qui les désignent. Ce nom de propriétaire était reçu, d'un consentement unanime, avec la signification de possesseur d'un terrain, quelles que fussent d'ailleurs l'étendue et la destination de ce terrain, qu'il fût petit ou grand, cultivé en céréales ou en vignes, couvert d'herbes ou de bois, bâti ou non bâti, habité ou inhabité. Les Allemands ont changé cela. Ils ont décidé qu'un Français, pour être propriétaire en Alsace-Lorraine, y devait posséder non seulement un terrain, mais encore une maison, et qu'il devait habiter régulièrement cette maison pendant une partie notable de l'année. Et voilà comment les neuf dixièmes au moins des Français, réputés jadis propriétaires, ont perdu ce titre.

De plus, la qualité de propriétaire est jugée incompatible avec certaines autres. Ni les militaires ni les fonctionnaires français ne sauraient y prétendre. On voit le peu qui reste de vrais propriétaires. Le total s'en réduit à quelques rentiers; et, si l'on tient compte des exclusions prononcées contre les suspects, on jugera que l'Allemagne s'est arrangée pour n'avoir presque plus à compter avec l'article 2 du traité de Francfort. Tandis qu'elle élude ainsi, par une interprétation arbitraire, les stipulations de cet article, elle transgresse ouvertement celles de l'article 11, formulées dans les termes suivants :

« Les traités de commerce avec les différents États de l'Allemagne ayant été annulés par la guerre, le gouvernement français et le gouvernement allemand prendront pour base de leurs relations commerciales *le régime du traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée.*

« Sont compris dans cette règle les droits d'entrée et de sortie, le transit, les formalités douanières, *l'admission et le traitement des sujets des deux nations,* ainsi que de leurs agents. »

Je n'examinerai point si, dans ce membre de phrase : « l'admission et le traitement des sujets des deux nations », le mot « sujets » doit être considéré comme désignant la totalité des citoyens de chaque nation, ou seulement, eu égard à l'alinéa précédent, ceux de ces citoyens qui se livrent au commerce et à l'industrie. Il y aurait là, sans doute, matière à d'intéressantes discussions; mais peu importe pour l'instant le sens auquel on se tiendrait; mon raisonnement n'y est point intéressé. Pour qu'il porte son effet, il suffit qu'une catégorie de citoyens français soit placée, par le traité de Francfort, quant *à l'admission et au traitement* de ses membres, sous *le régime du traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée.* Or, il n'est pas contestable que telle ne soit tout au moins, aux termes de l'article 11, la situation des industriels, des commerçants et de leurs agents.

La règle des passeports n'édictant aucune disposition particulière en faveur de ces personnes, elles sont assujetties aux prescriptions de cette règle au même titre que les autres Français. Voyons donc si le régime des passeports est compatible avec les stipulations de l'article 11 relatives au traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée. Comparons à cet effet, au point de vue de l'admission et du séjour en Alsace-Lorraine, les conditions faites, d'une part, aux Français, et, de l'autre, aux étrangers des autres nations (1) :

1° Les Français et les autres étrangers, qui pénètrent en Alsace-Lorraine par la frontière française, doivent tous exhiber un passeport visé par l'ambassade allemande à Paris. Mais les autres étrangers y pénètrent librement par les frontières suisse et luxembourgeoise.

Les Français seuls sont tenus de produire un passeport, *quelle que soit la frontière* par laquelle ils entrent. (*Journal officiel d'Alsace* du 28 mai 1888. Avis imprimé de l'ambassade d'Allemagne à Paris.)

2° Les passeports sont délivrés par l'ambassade d'Allemagne à Paris directement, et sans autre forme de procès, à tous les étrangers, sauf aux Français.

Pour les Français seuls, l'ambassade allemande n'a pas de pouvoirs suffisants. Elle transmet la demande de visa de passeport, sollicité par les Français, en Allemagne. L'autorité souveraine allemande décide seule sur l'admission des Français.

Les Français seuls doivent fournir des pièces à l'appui, indiquer les motifs de leur voyage, les lieux où ils veulent se rendre, la durée de leur séjour, le tout accompagné de références. La transmission de ces dossiers au gouvernement allemand et le retour en France causent un retard de quelques semaines. (Avis imprimé de l'ambassade allemande à Paris.)

(1) La comparaison qui suit, portant sur quatre chefs, est empruntée à la très intéressante brochure publiée par M. Ed. Clunet, avocat à la cour de Paris, membre de l'Institut de droit international, sous le titre : *la Question des passeports en Alsace-Lorraine, au point de vue du droit positif, du droit public et du droit conventionnel franco-allemand.* Maréchal et Billard. Paris. 1888. La question des passeports vient encore d'être examinée dans l'important et patriotique ouvrage de M. Pascal Lauroy : *Metz et le joug prussien.* Paris, 1890.

Pour les Français seuls, la délivrance du passeport n'a lieu qu'après une procédure inquisitoriale instruite par l'autorité allemande centrale sur la personne, la condition, le caractère, les idées de l'impétrant.

En fait, les *Français seuls* éprouvent des refus de passeport.

3° Le visa des passeports de tous les étrangers est valable pour un an. Aucune limitation de séjour n'est imposée aux étrangers *autres que les Français*.

Les *Français seuls* ne jouissent, en vertu de leur passeport délivré après la série des formalités énoncées ci-dessus, que d'une permission de séjour de huit semaines. A l'expiration de ce délai, les Français doivent demander une prolongation de séjour au président du district. (Article 1er du rescrit du 23 mai 1888. Avis imprimé de l'ambassade allemande.)

4° Les étrangers munis de passeport n'ont aucune formalité à remplir après leur entrée en Alsace-Lorraine.

Les *Français seuls*, quelle que soit la frontière par laquelle ils sont entrés, et bien que munis du passeport délivré après enquête, s'ils séjournent plus de vingt-quatre heures dans une commune d'Alsace-Lorraine, doivent « faire une déclaration de résidence dans les vingt-quatre heures, soit au maire de la commune, soit, pour les villes de Metz, de Strasbourg et de Mulhouse, au directeur de la police». (Article 2 du rescrit du 23 mai 1888.)

Il est de toute évidence, après ces explications, que les Français, bien loin d'être admis et traités en Alsace-Lorraine sur le pied de la nation la plus favorisée, sont au contraire soumis à des rigueurs particulières et placés dans une condition inférieure à celle des nationaux d'aucun autre pays. En stipulant des garanties en leur faveur relativement à l'admission et au séjour en Alsace-Lorraine, le traité de Francfort les avait établis dans une situation privilégiée. Pour que l'Allemagne acquît le droit de les assujettir au régime des passeports, il ne suffisait pas qu'elle astreignît tous les étrangers sans exception à présenter, sur la frontière française du Reichsland, un passeport visé par son ambassade de Paris; il fallait en outre qu'elle leur imposât intégralement les conditions aggravantes qu'elle imposait aux Français. C'était la seule manière de frapper ceux-ci sans cesser de la maintenir, conformément au traité de Francfort, sur le pied de la nation la plus favorisée. Faveur assurément peu enviable et bien allemande que celle de n'être point battus plus fort que les autres! Mais il n'importe. Du moins la lettre du traité se fût ainsi trouvée respectée.

Ce n'est pas que je prétende quereller nos maîtres sur cette inobservation. Nous ne sommes pas encore assez germanisés pour nous plaire aux querelles d'Allemand, et ce serait en chercher une que de reprocher à l'Allemagne de n'avoir pas séquestré l'Alsace-Lorraine de tous les autres pays comme elle l'a séquestrée de la France. J'ai seulement voulu faire voir qu'elle aurait dû, pour agir correctement, nous mettre complètement en quarantaine, et montrer, par cette conséquence du régime imposé au Reichsland, à quelles énormités peut conduire une politique d'arbitraire et de violence.

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne, en instituant et appliquant le régime des passeports, a éludé l'article 2 et transgressé l'article 11 du traité de Francfort. La condition de réciprocité, expressément instituée par ce dernier article, autorisait la France à user de représailles. Cet État pouvait, à son tour, exiger le passeport de tous les étrangers franchissant sa frontière alsacienne-lorraine; et appliquer aux Allemands, sinon sur tout son territoire, du moins dans ses départements limitrophes, le traitement imposé aux Français dans le Reichsland. Les vingt mille Allemands recensés en 1886 dans Meurthe-et-Moselle, les cinq mille des Vosges, les cinq mille de Belfort, ceux en moindre nombre du Doubs, de la Haute-Marne, de la Meuse, pouvaient être assujettis par réciprocité aux contraintes du régime d'oppression.

Ces représailles ont été réclamées. Un député français est monté à la tribune pour demander qu'elles fussent exercées. Le gouvernement, tout en réservant la question de principe, s'y est refusé. Il a très bien agi. C'eût été faire le jeu de l'Allemagne que d'élever, sur la frontière de l'Est, barrière contre barrière. Le parti militaire, qui gouverne nos voisins, s'efforce de restreindre leurs relations avec la France. Il défend spécialement à ses officiers de passer la frontière. Il s'attache, en toutes circonstances et par tous les moyens, à dégoûter ses compatriotes de la franchir. La Triple alliance n'a-t-elle pas, sous la pression de l'Allemagne, essayé de mettre en interdit l'Exposition du Centenaire? Et le très illustre corps des médecins allemands de la réserve n'a-t-il pas maintenu jusqu'au bout cet interdit? C'est qu'il faut préserver les États dynastiques de la contagion républicaine et révolutionnaire, défendre le Droit divin contre les Droits de l'homme et ceux des peuples, et conserver les masses avec d'autant plus de soin dans la sainte ignorance des choses françaises, que cette ignorance permet de faire défiler sous leurs yeux les spectres les plus fantastiques et de tirer d'elles, à discrétion, des hommes et de l'argent.

Certes, de tels avantages sont assez précieux pour mériter qu'on les achète au prix de quelques sacrifices; et ce n'eût pas été, sans doute, au gré de l'Allemagne, faire un mauvais marché que de les payer par les souffrances de ses sujets établis dans les départements de l'Est. Quelle belle occasion pour elle, si la France se fût abaissée à cette vengeance, de prendre le beau rôle! de réchauffer la haine des populations germaniques contre l'ennemi héréditaire, de justifier le despotisme militaire et les armements à outrance,

d'augmenter ceux-ci sans mesure, d'étouffer une bonne fois les voix dissidentes qui prêchent la modération! Quel excellent prétexte de mettre les Français en contradiction avec eux-mêmes, de railler le peu de solidité de leurs principes humanitaires, de mettre l'Europe en garde contre leur caractère irascible et vindicatif! Mais, surtout, quel incomparable secours pour s'impatroniser en Alsace-Lorraine!

Ce malheureux pays se fût alors trouvé, par le fait des Français, complètement séparé de la France. Érigé en glacis de l'empire d'Allemagne et fermé, à ce titre, aux Français, il eût rencontré devant lui un autre glacis, celui de la France, fermé aux sujets de l'Empire et, par suite, aux Alsaciens-Lorrains. Ceux-ci n'eussent désormais communiqué librement qu'avec l'Allemagne; et, dès lors, rejetés de leur ancienne patrie, traités en simple enjeu à l'Ouest comme à l'Est, peut-être, le désespoir et la nécessité les y poussant, se fussent-ils résignés, sans protester davantage, à subir les conditions du traité de Francfort.

La France, heureusement, n'a pas commis cette faute. Bien loin d'user de représailles, elle a tranquillement poursuivi les préparatifs de la fête grandiose qu'elle avait résolu d'offrir à l'univers en mémoire de sa Révolution. Elle a répondu aux menaces et aux violences de l'Allemagne en appelant fraternellement tous les peuples à son Exposition du Centenaire. Et les peuples sont venus en foule, laissant leurs souverains se morfondre au logis ou s'entre-visiter pour tâcher de se désennuyer. La plèbe a été cette fois mieux partagée que ses maîtres. Pour elle, l'âge de fer s'est métamorphosé. Manifesté par une tour gigantesque, fanal de lumière et de progrès, et par d'immenses palais brillamment décorés, il a pris enfin, sous la main de la France, un caractère pacifique et joyeux.

De toutes les parties de l'Alsace-Lorraine les visiteurs sont accourus. Il n'est point de village, pour petit et retiré qu'il soit, qui n'ait fourni son pèlerin, heureux d'admirer les splendeurs du Champ de Mars et de l'Esplanade des Invalides, plus heureux encore de revoir la France et d'y retrouver des parents ou des amis qu'il n'avait pas embrassés depuis de longues années. Et, au retour, que de récits enthousiastes, que d'histoires merveilleuses, que d'explosions d'admiration et de patriotismes avidement recueillies, par un cercle d'auditeurs sans cesse renouvelé! On se réjouissait d'apprendre que la France est redevenue forte et riche, et que le monde entier s'est donné rendez-vous à son Exposition.

On apprenait aussi, non sans surprise, que les Allemands étaient venus comme les autres, qu'on entendait quantité de visiteurs parler *hochtitsch*, et que tous ces *Schwob* se promenaient aussi tranquillement dans Paris que s'ils avaient été chez eux. On se disait alors que les Français n'ont pas changé; que, malgré la défaite, ils restent, comme autrefois, hospitaliers et bons enfants, francs de cœur comme de nom, incapables de prétexter de mauvaises raisons pour opprimer autrui, trop éclairés et trop généreux pour attiser méchamment de vieilles rancunes ou faire expier de récents griefs à un populaire irresponsable. On rapprochait leur attitude envers les Allemands de la manière dont ceux-ci se comportent à leur égard en Alsace-Lorraine; on s'indignait du contraste, et l'on maudissait avec un regain de douleur et de colère la lamentable disgrâce d'avoir passé du gouvernement humain et libéral de la France à l'impitoyable étreinte de l'Allemagne.

Mais l'effet le plus considérable de cette hospitalière tolérance est celui qu'elle a produit au delà du Rhin. Elle y a, en grande partie, dissipé les préjugés et redressé les erreurs que le parti militaire s'efforce d'accréditer à son profit. Ce n'est pas sans peine que les Allemands se décidèrent à visiter l'Exposition. Sans doute, ils voyagent volontiers et ils aiment à s'instruire; mais recevoir, au lieu de leçons, des avanies et même, selon M. Tisza, des horions, cela n'est du goût de personne. Les voilà donc bien embarrassés : la curiosité, d'une part, les poussant vers Paris; la crainte, de l'autre, les retenant chez eux. Les voyez-vous à la brasserie, discutant autour des chopes la question du partir ou du non-partir. Ils mettent dans un plateau de la balance... la Bastille et le Temple, rebâtis pour commémorer de détestables rébellions!... le musée de la Révolution, où le bric-à-brac glorifie les pires excès de la Terreur!... et la frénésie de l'ex-Ligue des patriotes, et les appétits sanguinaires de la « nation sauvage », et tant d'autres menaces contre lesquelles leur presse officielle et officieuse les a prémunis avec une maternelle sollicitude. Il n'y a presque rien à mettre sur l'autre plateau : rien que l'attrait du fruit défendu et le besoin de changer d'air.

Mais ce besoin, il faut le croire, était irrésistible, puisqu'il a déterminé quelques hardis explorateurs à braver tous ces périls. O surprise! ils arrivent sans encombre. O merveille! avec leurs vêtements grisâtres, sans serrer leurs lunettes ni teindre leurs cheveux, ils circulent, reconnus de tous, le plus paisiblement du monde, gouaillés seulement par leurs compatriotes établis à Paris, qui font des gorges chaudes de leurs craintes chimériques. Nos voyageurs s'enhardissent. Ils se moquent à leur tour des sages que la prudence retient au pays. La confiance se propage, gagnant les plus timides; toute appréhension disparaît. De toutes parts, les Germains s'entassent sur les chemins de fer pour se précipiter aux rivages de la Seine. Tous admirent le spectacle qui s'offre à leurs yeux, les uns non sans dépit, les autres de bon cœur; et telle est la puissance du revirement qui s'opère dans les esprits que les feuilles même officielles tournent casaque et font chorus avec la foule.

La *Gazette nationale* (16 septembre 1889) célèbre sur

le mode lyrique cette entreprise merveilleusement réussie, qu'aucune autre ville du monde ne saurait surpasser avant longtemps. La *Deutsche Rundschau* décembre 1889 va plus loin. Elle rend loyalement hommage à l'urbanité française : « La presse allemande, dit cette Revue, donne une fausse image de la réalité quand elle affirme que l'Allemand, en cette qualité, est exposé à Paris à un mauvais traitement. Quiconque se conduit comme on doit le faire dans une maison étrangère peut être assuré d'être accueilli avec une politesse parfaite, ce qui n'est malheureusement pas le cas chez tous les Allemands... » Suit une énumération des infractions à la civilité que l'auteur de l'article impute à ses compatriotes : « Il est des Allemands, ajoute-t-il, qui s'imaginent qu'ils peuvent en prendre à leur aise à l'étranger, et lorsque le public français, qui n'est pas habitué à de telles grossièretés, se tourne contre eux, aussitôt le registre des excitations contre les Allemands s'enrichit d'un chapitre... »

Pour s'être produits vers la fin ou après la clôture de l'Exposition, ces jugements n'en traduisent que plus sûrement l'impression reçue par l'Allemagne. Ils expriment une opinion réfléchie et définitive. Aussi n'est-il plus possible désormais d'agiter devant la Germanie l'épouvantail d'un prétendu peuple sauvage, altéré de vengeance, le spectre d'une nation de cannibales assoiffée de sang allemand. Ces monstrueux fantômes étaient évoqués pour donner peur à la foule et profit à ses gardiens, pour maintenir le peuple dans la servitude et le pressurer à discrétion. Ils se sont évanouis à la lumière du phare de la tour Eiffel et des fontaines du Champ de Mars.

Non seulement ils se sont évanouis, au grand soulagement de toutes les bonnes gens qu'ils épouvantaient, mais la manière dont ils ont disparu a fait paraître à tous les yeux leur inanité. Et alors, chose grave! ces bonnes gens se sont aperçus qu'on avait exploité leur crédulité. Ils savent maintenant que leurs maîtres ne se font pas scrupule de les abuser; qu'ils apprêtent l'histoire à l'usage de la multitude; que, depuis les manuels de l'école primaire jusqu'aux articles de la presse reptilienne, les sources populaires d'instruction et d'information sont, sur certains sujets, sophistiquées de parti pris. N'ont-ils pas entendu leur souverain lui-même se plaindre qu'on inculquât trop mollement à la jeunesse allemande la haine de la Révolution française et l'horreur de ses principes? Ces bourgeois et ces manants se sont lassés, à la longue, de recevoir d'en haut des idées revues et corrigées. Malgré leur extrême patience, ils n'ont pas voulu supporter davantage l'atmosphère d'absolutisme et de contrainte policière dans laquelle on s'efforce de les maintenir; et, pour la dissiper, ils ont envoyé au Reichstag force progressistes et socialistes, qui font grand cas de la Révolution française, combattent le despotisme militaire, prêchent l'apaisement des haines de race et réclament, avec la suppression des lois d'exception, l'abolition du régime des passeports.

Sans avoir pris aucune part à ces élections, la France, on peut le dire, a cependant contribué pour beaucoup au résultat qu'elles ont amené. En s'abstenant de répondre aux provocations venues d'outre-Rhin, en opposant avec éclat, grâce à l'Exposition du Centenaire, sa politique libérale et humanitaire à la dure et égoïste politique de l'Allemagne, elle a remis en honneur, chez les nations voisines, les idées de liberté et de fraternité. Elle a restauré son ascendant moral et travaillé tout ensemble à son propre bien et à celui de tous les peuples. Avec le temps, le mouvement qu'elle a suscité se développera de plus en plus jusqu'à devenir irrésistible.

*
* *

Ce bénéfice à venir, auquel sa valeur morale et son caractère universel confèrent un si haut prix, n'est pas le seul que la France doive retirer de sa modération. En renonçant à exercer les représailles qu'autorisait la transgression de l'article 11 du traité de Francfort, elle s'est réservé un autre avantage plus immédiat et plus positif : celui de laisser l'Allemagne elle-même rompre ce traité! C'est un fait considérable, qu'il importe de bien établir.

Si la France, molestée par le régime des passeports, avait usé de réciprocité sur sa frontière, elle aurait en quelque sorte compensé l'offense reçue. En appliquant la loi du talion, elle se serait fait justice suivant la méthode barbare; et, puisque cette espèce de justice consiste dans la réparation de l'injure ou du tort par l'imposition d'un dommage équivalent, la partie lésée se fût trouvée satisfaite, une fois ce dommage infligé. Abrogée de part et d'autre, la clause du traitement réciproque des personnes sur le pied de la nation la plus favorisée disparaissait alors du traité; mais il n'y avait point de raison pour que les autres clauses fussent atteintes. Le traité de Francfort continuait donc à subsister, sauf le changement apporté à l'article 11.

Tout autre est la situation si, la France s'abstenant d'user de représailles, l'Allemagne reste seule à transgresser la convention. Cette convention est un contrat synallagmatique ou bilatéral, dont la nature ne change pas, soit qu'il existe entre ce que les protocoles diplomatiques appellent de hautes parties contractantes, soit qu'il lie ensemble des particuliers. Dans tous les cas, il est de l'essence d'un tel contrat de comprendre nécessairement et implicitement la condition résolutoire. Cette condition s'accomplit lorsque l'une des deux parties ne satisfait point à son engagement; et l'effet de son accomplissement est d'opérer la révocation de l'obligation en remettant les choses au même état que si cette obligation n'avait pas existé.

Il n'y a qu'une seule différence, quant à la résolution du contrat, entre un traité de nation à nation et

une convention privée. C'est que, en cas d'inexécution, cette dernière n'est pas résolue de plein droit et ne peut être annulée que par autorité de justice, tandis qu'il n'y a d'action judiciaire possible, en matière de traité, qui si les deux parties s'accordent pour constituer un tribunal et accepter ses décisions. Or, une telle façon de procéder serait impraticable dans l'espèce. Jamais l'Allemagne n'accepterait que des tiers intervinssent pour interpréter ce traité de Francfort qu'elle a imposé à la France sans le soumettre à la sanction de l'Europe. Dès lors, la résolution du contrat va de soi. En transgressant l'article 11 du traité de Francfort, l'Allemagne a rompu ce traité.

Cette transgression était d'ailleurs sans excuse. L'attitude du gouvernement français a toujours été correcte. A-t-on jamais entendu les membres de ce gouvernement parler de l'Allemagne comme l'ex-chancelier de l'Empire a tant de fois parlé de la France, en vue de peser sur les élections et sur les délibérations du Reichstag? A des violences de paroles, la France a-t-elle jamais ajouté, comme l'Allemagne, de soudaines menaces de guerre? A-t-elle, à grand fracas, expulsé les officiers allemands qui se trouvaient sur son territoire? Et si l'on passe des agissements des hommes d'État à ceux des subalternes, peut-on imputer à la France, malgré l'irritation bien naturelle des populations de sa zone frontière, rien qui approche du guet-apens Schnœbelé et des coups de fusil de Vexaincourt? Cependant l'Allemagne aurait voulu faire accroire que les provocations sont parties de la France, et présenter, par suite, le régime des passeports comme une mesure de légitime défense. Mais elle n'a donné le change à personne, pas même à ses nationaux, qui, depuis leurs récentes visites à Paris, savent à quoi s'en tenir sur le caractère et sur les dispositions des Français.

Encore ne suffit-il pas qu'on ait à souffrir d'un engagement dûment contracté pour prendre le droit de s'affranchir des conditions onéreuses qu'il impose. C'est pourtant ce qu'a fait l'Allemagne, quoique la sujétion créée par l'article 11 fût, en vérité, très supportable. Jamais le maréchal de Manteuffel ne s'estima gêné par cette clause et ne fut tenté de l'enfreindre; et maintenant encore, un très grand nombre d'Allemands, hautement opposés au régime des passeports, partagent cette manière de voir. Donc, en transgressant l'article 11, l'Allemagne, loin de céder à la nécessité, s'est déterminée par des motifs tout au moins très contestables. Aussi ne mérite-t-elle pas même le bénéfice des circonstances atténuantes. Mais que lui importe! Du moment que la force prime le droit, le bon plaisir doit prévaloir sur le respect des traités.

La violence, heureusement, défait elle-même ses ouvrages. Le régime des passeports a ruiné le traité de Francfort; l'œuvre de séquestration a détruit l'œuvre de spoliation. Et la France a maintenant les mains libres. Rien ne l'empêche de rompre, pour l'admission des marchandises allemandes, la clause du traitement réciproque sur le pied de la nation la plus favorisée. Aucune des obligations du traité, si grave, si capitale qu'elle soit, ne reste valide. La France peut, à l'instar de l'Allemagne, en secouer le fardeau à son heure et à sa convenance.

Cependant les conjurés de la Triple alliance continuent à monter la garde autour de l'ombre du traité de Francfort. L'Allemagne prétend maintenir ses compères sous les armes et les employer à la défense du régime des passeports. C'est trop demander à ces bons amis. C'est leur imposer, au lieu du rôle de compagnon d'armes, celui de sbire; et cela, sans réciprocité de services, car ni l'Autriche ni l'Italie n'ont besoin qu'on les assiste en cette forme. L'Autriche sait d'ailleurs, par expérience, combien un tel métier est ingrat et devient parfois désastreux. Et quant à l'Italie, elle n'en connaît que trop bien l'infamie par les longues et cruelles souffrances que lui infligea l'oppression étrangère. Certes, une alliance qui entraîne pour ses adhérents d'aussi onéreuses et répugnantes obligations n'est pas faite pour subsister. En même temps qu'elle s'évanouira, périra le traité qu'elle est destinée à maintenir. Pour l'Europe comme pour la France, le régime des passeports détruira le traité de Francfort.

Il ne serait pas impossible que le même effet se produisît pour l'Allemagne. On s'y apercevra peut-être que le régime qui accable l'Alsace-Lorraine et celui qui épuise l'Europe ne font qu'un. Peut-être s'y rappellera-t-on que la loi du septennat militaire, consentie par le Reichstag, il y a seulement trois ans — Dieu sait avec quelle difficulté et sous quelle formidable pression! — devait fixer *ne varietur* l'effectif de l'armée et le chiffre de son budget; et, si on se le rappelle, on constatera que cette promesse de fixité n'a été qu'un leurre, et que les charges tenues naguère pour écrasantes paraîtraient aujourd'hui très supportables et même bénignes, tant les effectifs et les dépenses se sont incessamment accrus et menacent de s'accroître de plus en plus. Comment ne pas reconnaître, si l'on vient à faire ces observations, que la nouvelle et copieuse aggravation des charges militaires coïncide avec l'imposition à l'Alsace-Lorraine du régime des passeports, et ne pas rester convaincu que cette aggravation provient du surcroît de tension politique et de méfiance internationale qui s'est développé à la faveur de ce régime?

Mais il y a autre chose. Comment concilier les réformes sociales avec l'accroissement des charges militaires? Comment accorder l'idéal des socialistes caressé par Guillaume II, la journée de huit heures, avec l'idéal du général de Caprivi : l'éducation du peuple par l'armée, au moyen, s'il est possible, du service universel de cinq ans, seul capable, suivant ce chancelier d'épée, « de discipliner la jeunesse » qui, même en Allemagne, paraît-il, « n'a plus de frein »?

Ces objectifs sont évidemment contradictoires; car, s'il faut, pour suffire aux charges actuelles de la nation, et spécialement aux charges militaires, que les ouvriers travaillent douze heures par jour, il est clair qu'ils devront travailler plus longtemps si les charges viennent à augmenter selon le vœu de M. de Caprivi, tandis qu'ils ne pourraient être soulagés, comme le désire l'empereur, que par une réduction des mêmes charges. Entre ces deux termes, il faut choisir; et c'est aussi ce qu'on fait, mais non pas au profit du menu peuple. On lui prodigue les bonnes paroles, mais les dépenses sont augmentées sans cesse. A quoi bon des règlements sur le travail et des caisses de secours s'il faut, en définitive, payer et peiner davantage!

Aussi bien les masses donnent-elles des signes non équivoques d'impatience. Elles délaissent leurs anciens guides pour se convertir en masse au socialisme. C'est que les socialistes mettent à découvert les plaies dont souffre le peuple et signalent hautement, bravement, sans égard pour les abus ni les préjugés, les remèdes propres à guérir ces plaies. Écoutons parler au Reichstag MM. Bebel et Liebknecht. Entendons-les retracer la misère des prolétaires, exposer les effets désastreux de l'aggravation des charges, dénoncer l'insatiable appétit du parti militaire et son outrecuidante prétention de régénérer la nation par une discipline agrémentée de bourrades, flétrir l'écrasant et absurde régime de la paix armée, stigmatiser les lois d'exception, les rigueurs policières, la corruption systématique de la presse, en un mot tous les moyens de compression et d'asservissement dont le despotisme fait usage pour enrayer le progrès des idées et ajourner l'émancipation des peuples. Entendons surtout leurs conclusions. Il n'y en a qu'une, toujours la même, qui clôt, en manière de refrain, tous leurs discours : « La folie des armements et les maux innombrables qu'elle entraîne proviennent de l'hostilité de la France et de l'Allemagne, et sont une suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, qui a été non seulement un crime contre la souveraineté nationale, mais encore une faute politique très grave. Arrangeons-nous donc avec la France et désarmons. »

On ne saurait répudier plus formellement le traité de Francfort. Ce que les socialistes proclament, d'autres Allemands le méditent, qui oseront le redire plus tard, quand ils seront à leur tour poussés à bout. Et ce sera bientôt, car le nombre des mécontents augmente avec une merveilleuse rapidité.

Cependant le maintien du régime des passeports finira par désabuser même les *Stockpreussen* les plus entêtés, ceux qui s'imaginent encore, avec le maréchal de Moltke, que les provinces conquises sont essentiellement allemandes (*wesentlich deutsch*). Il serait juste que ces chauvins allemands, reconnaissant leur erreur, réparassent la faute qui en fut la conséquence.

Si le régime des passeports nous procurait plus vite cet avantage, il ne faudrait point regretter de l'avoir souffert. Il a rompu d'emblée le traité de Francfort en ce qui concerne la France. Il a fait toucher du doigt à l'Europe le vice rédhibitoire et les dangers de ce traité. Enfin ce régime est déjà réprouvé par une partie des Allemands, et entre autres par les socialistes et les progressistes, c'est-à-dire par la fraction la plus vivace de la nation, par celle qui grandit incessamment en nombre et en force et à laquelle appartient l'avenir. Il apparaît à cette fraction avancée du peuple allemand non seulement comme un coup de despotisme du parti militaire, organisé par ce parti pour soutenir sa prépotence, comme une constante menace de guerre et un incessant appel à l'accroissement de l'armée, mais aussi comme une conséquence directe et une flagrante condamnation du traité de Francfort. Par là, sans doute, il amènera l'Allemagne à répudier ce traité, et ainsi hâtera-t-il la solution pacifique de la question d'Alsace-Lorraine. Le bien, dit-on, naît parfois de l'excès du mal. Nous en sommes réduits à souhaiter que la délivrance nous arrive par cette voie douloureuse. Nous n'espérions plus qu'elle vînt par une autre, depuis que, connaissant nos maîtres, nous avons appris ce qu'est le gouvernement actuel de l'Allemagne.

J. Heimweh.

LES ÉLECTIONS ET LES PARTIS EN BELGIQUE

Pour la quatrième fois, depuis six ans, les élections législatives ont donné la victoire au parti catholique en Belgique; les libéraux sont péniblement parvenus à entamer la majorité ministérielle, toujours formidable, et telle que le Parlement belge n'en a jamais connu jusqu'ici.

La ville de Gand, avec ses huit sièges, est perdue pour le libéralisme, qui, pourtant, au dernier scrutin partiel, y avait planté son drapeau. Il conserve — non sans avoir dû les défendre vigoureusement — ses positions dans le Hainaut et les pays liégeois.

Quelques succès locaux, sans grosse importance, réussissent mal à compenser l'effondrement des vastes espérances que le parti libéral avait conçues en engageant la bataille. Et nous assistons, assez surpris pour notre part, au spectacle d'un pays voisin, parlementaire comme le nôtre, qui, libéral au fond, semble vouloir s'attarder dans une politique réactionnaire, et qui, sympathique en général à la France, tolère parfois des provocations à notre adresse. C'est là une anomalie politique dont il est intéressant d'élucider le mystère; il est pour cela nécessaire de bien fixer la si-

gnification de la récente consultation électorale et de montrer, en quelques traits rapides, les dessous intimes qui en constituent les caractères essentiels.

*
* *

Faut-il croire les libéraux lorsqu'ils reprochent à leurs adversaires une pression administrative éhontée et une corruption de suffrages absolument cynique? En fait, la pression n'est pas douteuse, et il paraît certain qu'en certaines circonscriptions flamandes nombre d'électeurs ont fait preuve d'une vénalité tout à fait révoltante.

Mais de tels maquignonnages ne sauraient suffire à caractériser le sens et la portée de ces dernières élections. Rares les gouvernements qui s'abstiennent absolument de procédés analogues; toutes les oppositions s'en plaignent avec plus ou moins d'amertume; mais s'ils peuvent expliquer des victoires disputées ou des défaites légères, ils demeurent impuissants à déterminer les triomphes éclatants et les échecs irrémédiables.

Or, la majorité parlementaire en Belgique est si compacte et si fidèle qu'on serait tenté, à son aspect, de se demander si le ministère n'a pas véritablement conquis la confiance de son pays par une politique de justice et de sagesse qui a su rallier la plus grande partie des citoyens. Pour qui connaît et a vu les Belges et la Belgique, rien à la vérité ne vient confirmer une semblable hypothèse; et quand on a suivi d'un peu près la carrière du cabinet actuel, on est obligé de conclure que, s'il dure depuis si longtemps, il doit son existence moins à ses vertus personnelles qu'aux fautes de ses adversaires et à un concours d'heureuses circonstances dont il a su fort adroitement profiter.

Encore qu'elles remontent assez haut, les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié les origines du ministère actuel.

A la fin de 1884, lorsque après quelques mois de pouvoir, le cabinet Malou-Wœste eût succombé sous l'explosion des colères qu'avait déchaînées son fanatisme ultramontain, Léopold II fit appel à M. Bernaert, qui passait alors pour le plus libéral des catholiques, et représentait l'élément modéré dans le précédent conseil.

Ce nouveau gouvernement s'était annoncé comme un gouvernement de détente et d'apaisement.

Il n'était pas question, bien entendu, de revenir à l'école neutre de 1879, ni même de rapporter la loi de 1884, cette loi désorganisatrice de l'enseignement, pire que celle de 1842, et que le journal *l'Indépendance belge* avait justement appelée la loi de l'ignorance nationale. — Mais si l'on en maintenait le texte et l'esprit également désastreux, on promettait du moins d'apporter quelques tempéraments dans son application.

La promesse ne fut pas tenue. On n'introduisit aucun changement réel dans la politique du cabinet renversé. Sauf quelques atténuations de forme, la campagne entreprise contre la loi de 1879 se poursuivit avec le même acharnement; et l'on s'efforça d'effacer jusqu'aux derniers vestiges des heureuses conséquences qu'elle avait produites pour le développement de la culture nationale. Moins brutale, plus adroitement conduite que celle des prédécesseurs, l'œuvre du cabinet Bernaert ne devait pas être moins funeste pour l'avenir de la démocratie belge.

Près de mille écoles furent fermées. Environ quinze cents, sur les quatre mille survivantes, furent absorbées par les petits Frères, au moyen de l'adoption communale. Les instituteurs laïques furent révoqués, avec un traitement « d'attente » dérisoire, et bientôt réduits à la misère; l'inspection de l'État abolie et remplacée par celle du curé. L'intolérance religieuse sévit à tous les degrés de l'enseignement public (1), comme l'intolérance politique à tous les degrés de la hiérarchie administrative.

Les lois les plus incontestables relatives aux matières religieuses, notamment aux fondations pieuses, deviennent, grâce à la complicité ministérielle, lettre morte, pour peu qu'elles entravent l'action et les intérêts du clergé. Sous le ministre Wœste, les prescriptions légales sur les inhumations étaient ouvertement violées; sous le ministre de Volder, elles sont sournoisement éludées. Les libres penseurs étaient exclus du cimetière commun et de la tombe familiale pour être jetés au « trou des chiens ». Aujourd'hui encore, les enterrements civils sont officiellement réprouvés par le gouvernement; et malheur aux fonctionnaires qui se permettent d'y assister! Tous ceux d'ailleurs qui, dans l'administration ou la magistrature, veulent rester indépendants et résister aux empiètements d'un parti sans scrupule, sont brisés aussitôt et remplacés par des instruments plus dociles.

Bien qu'inexcusables en un pays où les deux partis rivaux sont également constitutionnels, également dynastiques, de nombreuses destitutions ont frappé des fonctionnaires de tout ordre, coupables seulement d'appartenir à l'opinion libérale; et la curée des places n'est pas encore terminée.

Que l'on s'imagine un Seize-Mai victorieux, survenant après nos lois scolaires — un Seize-Mai, pour être belge, n'en est, paraît-il, pas moins furieux — et l'on aura une notion exacte du régime auquel nos voisins sont soumis depuis six ans.

Un tel système de gouvernement n'est pas sans provoquer des rancunes violentes qu'il est toujours facile à une opposition avisée d'exploiter. Réduite à ces griefs particuliers, la partie semblait donc encore belle pour le libéralisme. Le cabinet conservateur ne s'en est

(1) La *Flandre libérale* du 25 juin mentionne le fait suivant : un sous-instituteur vient d'être révoqué par le conseil communal de Menin pour avoir professé cette hérésie que, d'après les Évangiles, le Christ avait des frères; et cela, non à l'école, en présence des enfants confiés à ses soins, mais au cabaret du village de Menin.

pas tenu là : il s'est laissé entraîner à des abus plus criants encore, d'ordre plus général, et qu'on aurait crus susceptibles non seulement de lui attirer les attaques de ses adversaires déclarés, mais même de lui aliéner l'opinion de tous les citoyens soucieux de l'honneur et de l'indépendance de la Belgique.

Les pratiques ultra-policières de MM. Bernaert et Lejeune vis-à-vis des grévistes, le rôle que jouèrent leurs agents provocateurs dans les mouvements de Charleroi et du Borinage, le procès Pourbaix, les révélations, insuffisamment démenties, que fournit la correspondance du duc d'Ursel, avaient déjà fait brèche au prestige et à la considération ministérielle : d'autre part, la collaboration du prince de Caraman-Chimay avec Nicter, son intimité avec M. de Mondion — qu'explique sans la justifier leur parenté, d'ailleurs inavouée — n'ont que médiocrement relevé dans l'opinion de la Belgique et de l'Europe, ce cabinet au chef duquel — à l'une des dernières séances de la Chambre — M. Frère-Orban a osé jeter, du haut de sa rude intégrité publique et privée, cette apostrophe sanglante : « Monsieur Bernaert, vous êtes un malhonnête homme ! »

Enfin dans une question où la sécurité nationale était en jeu, le même ministre s'est dérobé, avec plus de prestesse que de courage, aux plus impérieux devoirs de sa charge.

Après avoir fait voter les crédits pour les fortifications de la Meuse, il a tourné court lorsqu'il s'est agi de mettre en ligne l'armée qui défendra les forts. Malgré l'opinion unanime de l'état-major belge, il s'est abstenu de proposer le service obligatoire pour tous, craignant de froisser la nombreuse catégorie d'électeurs dont il quémande les suffrages. De la sorte, il prêtait le flanc à un double reproche de la part de ses compatriotes, ou de la part de la France ; ou bien il expose les premiers, faute de troupes, aux coups de l'envahisseur quel qu'il soit, sans même essayer de préserver la neutralité belge ; ou bien, complice de l'Allemagne, il ne fortifiait la Meuse que pour les apparences, en laissant aux armées allemandes le soin de garantir le territoire national dont il leur ouvrirait le passage.

La simple indifférence, en pareille matière, constituerait une trahison vis-à-vis de la Belgique ou un manquement aux traités internationaux : alternative équivoque dont pourraient seuls s'accommoder les flamingants de Waterloo.

Il y a trois ans, plusieurs députés de l'opposition s'étaient faits les interprètes chaleureux de ces patriotiques préoccupations. Entre autres, l'honorable M. Guillery conjurait la Chambre de consentir les sacrifices nécessaires pour la sauvegarde de la nationalité belge. Aux ministres qui objectaient et l'antipathie des électeurs pour le service personnel, et les promesses faites à cet égard par les élus, il répostait avec une haute éloquence : « Que nous importent ces promesses ? Il n'y a pas de droit contre le droit, il n'y a pas de promesses contre la patrie. » — Mais l'intérêt électoral prima les obligations du patriotisme ; le projet avorta, et la Belgique resta désarmée.

*
* *

L'attitude adoptée en cette circonstance par le ministère et par la droite a été incontestablement habile au point de vue politique, si elle est coupable au point de vue national. C'est même cette grave faute qui leur a fait pardonner toutes les autres, et qui les a sauvés au lieu de les perdre.

Et c'est là que nous pouvons enfin saisir le mot de la situation politique et les raisons qui ont déterminé la victoire des catholiques. Ils ont montré, dans la question militaire, qu'ils connaissaient leurs électeurs, et n'ont pas hésité à leur sacrifier les principes. — C'est qu'en effet, outre quelques capacitaires appartenant aux professions libérales, le corps électoral en Belgique se compose des censitaires qui payent les quarante-deux francs d'impositions annuelles.

C'est ce pays légal que ne perd jamais de vue le parti catholique ; c'est ce pays légal dont il sert toutes les passions, dont il ne se risquerait, sous aucun prétexte, à léser les intérêts.

Ce suffrage restreint, bien qu'en majorité sympathique aux doctrines libérales, a la peur de la démocratie et des progrès démocratiques. Il ne les accepte qu'à petite dose, et à la condition qu'on les lui présente sans brusquerie, après une préparation de longue main.

C'est ainsi qu'en 1879 la gauche avait, à la suite d'une patiente propagande, fait aboutir cette grande et généreuse réforme de l'enseignement primaire, la bête noire du parti catholique.

Se sentant battu d'avance sur le terrain des principes, celui-ci eut l'art de choisir, pour prendre sa revanche, le terrain des intérêts matériels ; et là multiplia ses protestations, qui ne restèrent pas sans écho parmi les électeurs de la bourgeoisie censitaire. — Les nouvelles écoles, les instituteurs, les programmes, avaient coûté cher. On ne constitue pas sans grands frais un enseignement national, pour ainsi dire, de toutes pièces.

En outre, il avait fallu liquider la gestion ruineuse de M. Malou, celui-là même qui jadis, aux reproches formulés contre ses gaspillages, avait répliqué du ton le plus badin : « Portez le tout à mon compte. » — De 1870 à 1874, M. Malou, devenu dès lors l'apôtre ardent des économies budgétaires, avait augmenté la dette publique de 280 millions.

Ce fut pourtant le cabinet libéral qui supporta la responsabilité des emprunts inévitables, et paya de sa chute les dilapidations de ses devanciers. Dès lors, les conservateurs se cantonnèrent dans cette politique d'intérêts, « d'affaires », et n'eurent garde, aux élec-

ns subséquentes, d'abandonner une tactique qui r avait si bien réussi.

Pour reconquérir le corps électoral, une ligne de nduite s'imposait impérativement aux libéraux : ait, au programme séduisant de leurs adversaires leur discipline exemplaire, d'opposer une discipline le et un programme sincère, mais qui ne pût en n inquiéter les timides. Malheureusement, tout le ti libéral ne sut pas comprendre cette nécessité itique.

es plus avancés crurent le moment venu d'accen- r leurs divergences de vues avec le gros de l'armée. titulant le groupe progressiste ou radical, et mar- nt sous le commandement de M. Paul Janson, cette nt-garde avait déjà, vis-à-vis du ministère Frère- an, joué le rôle dangereux qu'assumait si volontiers is notre ancienne Extrême gauche.

a défaite du libéralisme ne réconcilia que passagè- ent les deux groupes. A chaque scrutin de tout re, la Ligue libérale, dirigée par MM. Frère et Bara, l'Association libérale présidée par M. Janson ou De- ur, patronnaient des candidatures distinctes; quitte allier après le ballottage. Mais durant la période torale, que de coups ne se portait-on pas de part et tre! Que d'attaques, déchirant les personnes, avaient ore séparé les deux groupes! Il est délicat de dépar- er d'une manière précise les responsabilités des et des autres. Pourtant, c'est le groupe Janson qui premier lança contre les modérés l'épithète de trinaires, les accusant de vouloir marquer le pas, le rester figés dans leurs idées étroites de 1830, tiles à toutes les réformes que réclame la démo- tie, surtout à la revision constitutionnelle et à la pression de l'article 47 qui fixe la capacité électo- .

. Frère, sans repousser l'idée d'une extension con- rable de cette capacité, en veut subordonner la isation à ce qui fut sa pensée maîtresse : l'émanci- on des masses par l'instruction populaire.

t, la théorie du vétéran du libéralisme belge est tant plus facile à concevoir que les multitudes des pagnes sont, d'une façon avérée, sous l'influence et s la main du clergé. En mai 1884, M. Janson lui- ne confessait cette vérité : « Une seule force, disait- eut contenir l'Église en son domaine, c'est la démo- ie. — Mais il faut que cette force soit consciente; oilà pourquoi l'instruction du peuple est aujour- ii la chose essentielle. »

. Janson, par malheur, ne fut pas longtemps fidèle propre pensée; et deux ans plus tard, aux élections mmunales — le vent avait changé — il traitait les trinaires de traîtres; aux élections législatives, il ibattait avec amertume la candidature du bourg- stre de Bruxelles, l'honorable M. Buls, en faveur de uelle il dut se désister après le ballottage.

a vie publique de M. Janson est remplie de ces revirements absolus où s'attestent un tempérament excessif, une imagination mobile, que viennent éclairer et tempérer des intermittences de raison et d'esprit politique.

Cependant ses multiples variations et son amour immodéré de la popularité inquiètent nombre d'admirateurs du puissant tribun; et c'est pour eux encore une question de savoir si cet orateur de race acquerra jamais l'autorité d'un véritable homme d'État.

Aujourd'hui, il incline vers le suffrage universel dont il reconnaissait autrefois les périls immédiats. Il n'importe; le voici près de verser dans le parti Defuisseaux.

Quant aux libéraux modérés, ils se refusent à de telles contradictions. Pour eux, la signification du scrutin du 10 juin est bien claire. Elles ne constituent nullement une adhésion du pays aux idées cléricales, mais elles marquent une protestation contre les doctrines avancées, surtout contre les doctrines socialistes. Le pays n'a pas voulu, en réalité, aller à la droite, mais seulement à droite. Il ne s'est écarté de la gauche, où le poussent ses vraies sympathies, que parce qu'il redoute l'extrême gauche révolutionnaire. Ce qui semble confirmer cette thèse, c'est qu'en fait le libéralisme l'a emporté presque partout où il était représenté par un modéré; il a échoué là où il s'était teinté de radicalisme, ou compromis dans des alliances socialistes. — Il y a pis : sur certains points, par exemple à Gand, le développement des sociétés coopératives a mécontenté le petit commerce, et l'a poussé dans les bras des conservateurs. — Enfin le service personnel est une perspective insupportable à la partie flamande de la bourgeoisie belge; et, malgré toute sa justice, cette réforme est assez difficile à lui faire admettre pour que les libéraux refusent d'y ajouter, dès à présent, la revision de la Constitution, c'est-à-dire la menace la plus naturellement odieuse à des électeurs censitaires. Toute cette dernière partie du programme libéral a valu de grands succès à la droite, qui, raisonnablement, en d'autres circonstances, n'aurait pu en escompter le bénéfice.

En résumé, de la part des progressistes, des excès de langage et des concessions aux partis révolutionnaires; de la part des libéraux, des projets patriotiques, mais encore impopulaires : telle sont les grandes causes de l'insuccès que la gauche a subi. Joignez-y, chez les électeurs, un mélange de craintes légitimes et de répugnances égoïstes, qu'a flattées sans scrupule le parti conservateur : voilà le bilan moral de la journée du 10 juin.

*
* *

Si nous avons bien défini la psychologie des élections belges, la leçon qui s'en dégage n'est guère de nature à édifier ou à rassurer au point de vue politique. Rien n'est plus dangereux qu'une coalition d'intérêts, les uns égoïstes, les autres légitimes; rien n'est plus impénétrable pour un parti honnête qui veut bien res-

pecter les uns, mais refuse de se plier aux autres. Il est aisé de comprendre combien la tentation est forte d'encourager un mouvement qu'on croit favorable à son parti parce qu'il est dangereux pour ses adversaires; combien il est pénible de repousser certaines coalitions qui paraissent avantageuses, et qui grossissent les rangs, si elles affaiblissent l'autorité des idées et des hommes qui s'y compromettent.

C'est ainsi que s'explique l'alliance des progressistes avec les socialistes de Gand. Le 16 juin dernier, M. Anseele, le chef du parti socialiste, a tendu la main aux radicaux et a célébré leur concours en termes pompeux

« Vous connaissez tous la bataille des Éperons d'Or. Les West-Flamands traitaient les Gantois de traîtres parce qu'ils s'en croyaient abandonnés. Voici qu'au dernier moment, ils aperçoivent dans le lointain un nuage de poussière. C'étaient six cents Gantois qui accouraient prendre part à la bataille. Nous aussi nous avons injurié la bourgeoisie, nous lui avons reproché sa trahison. Mais nous voyons, nous aussi, le nuage de poussière, et nous nous écrions : Les progressistes sont là! Voilà Heyndericks, voilà Cambier. Laissez venir maintenant les Éperons-d'Or! *Laat de Gulden Sporen nu maar komen* ».

Nul ne peut dire encore si cette évocation de souvenirs un peu lointains aura le retentissement qu'espère M. Anseele dans les milieux progressistes.

Il nous paraît que le parti radical commettrait une nouvelle faute en répondant à cet appel, et en acceptant le programme commun du suffrage universel.

Libre aux catholiques d'y souscrire; en l'état actuel de l'instruction populaire, soit dans la Flandre, soit même dans la Wallonie, eux seuls pourraient, avec les révolutionnaires, trouver à ce changement quelques gains de mauvais aloi.

Quant aux progressistes, il leur serait impossible, une fois cette étape franchie, de poursuivre leur marche de pair avec les socialistes dont ils réprouvent les chimériques conceptions.

Voudront-ils donc rompre avec tout le parti libéral, c'est-à-dire sacrifier toutes leurs affinités naturelles à une alliance d'un jour, et au succès d'un principe, considérable, il est vrai, mais dont les conséquences prochaines seraient probablement à redouter?

Ne serait-il pas plus sage à eux de reprendre, de concert avec l'illustre chef du libéralisme national, la lutte pour le triomphe des doctrines traditionnelles du parti, avant d'en propager de nouvelles, actuellement inapplicables? S'attacher aujourd'hui au programme radical, n'est-ce pas se condamner volontairement à l'alternative ou d'une action fatalement stérile ou d'un bouleversement violent? Chacun sait, en effet, qu'il est impossible de faire aboutir légalement le programme Defuisseaux : par cette raison que le suffrage restreint, c'est-à-dire le pays légal, ne voudra pas se suicider. — Maintenir un tel programme, c'est donc renonc d'avance à convaincre le corps électoral, et par suite conquérir la majorité au Parlement. C'est s'acculer, dernière analyse, aux hasards et aux caprices de force brutale. Le parti libéral ne peut s'engager da cette impasse politique, sans mentir à toutes ses idé comme à tout son passé.

Il ne doit rien demander qu'à la légalité; tel est principe directeur de sa conduite.

Non qu'il faille fermer l'avenir aux progrès po tiques et sociaux dont la démocratie belge espère réalisation. Il s'agit seulement d'en sérier méthodiqu ment la conquête : « L'édifice constitutionnel pe s'élever encore, » a dit Léopold Ier. Rien n'est plus vra mais avant de perfectionner la Constitution, il faut r saisir le pays, lui rendre la liberté et la tolérance re gieuse, délivrer des ténèbres qui l'oppriment l'ens gnement national, restituer au peuple le sentiment ses droits et de ses devoirs patriotiques qu'on oblit systématiquement chez lui depuis plusieurs années. faut, avant tout, refaire une Belgique, une, lib éclairée. Ceux qui refuseront de collaborer à cette tâc préparent à leur pays la plus triste destinée qu'il ai redouter : le maintien de la domination clérjcale ou révolution sanglante

ALFRED BERL

COURRIER LITTERAIRE

Trois volumes, que je viens de lire l'un après l'aut m'ont présenté l'histoire de Paris en 1794, en 1815 en 1889 : la Terreur, les Cent-Jours et l'Exposition Centenaire, le même théâtre avec des décors et acteurs différents.

L'auteur du premier de ces ouvrages est M. Edmo Biré. Ayant conçu une idée originale, il l'a execu avec ténacité, avec science et conscience. Il a imagi un témoin de la Révolution française, trop prudent trop modeste pour y jouer un rôle, assez élevé dans société pour avoir connu personnellement quelqu uns des personnages du drame. Il lui a donné des o nions bourgeoises et moyennes, inclinant au royalis constitutionnel. Il l'a supposé, dans son coin obsc notant au jour le jour ce qu'il entend, ce qu'il voit, qui se passe et ce qui se prépare. Il a fait mieux plus : à force de compulser les documents de l'époq révolutionnaire, il a fini par se convaincre qu'il et lui-même cet homme-là. Il s'est persuadé qu'il av réellement vu — mais, là, vu comme je vous vois! l'incorruptible Maximilien sortir de chez le menuis Duplay pour se rendre à la fête de l'Être suprême, une nuance de pudeur colorer faiblement les jo pâles de Mlle de Corday d'Armont lorsque le bourre

ouvrit ses blanches épaules. Je ne serais pas très une d'apprendre qu'au cours de ces benoîtes et paci- ues années où nous vivons, M. Biré s'est plus d'une s réveillé tout en sueur, rêvant que les gendarmes Mauriot lui mettaient la main au collet pour le con- re aux Madelonnettes ou à la Force, et que Fou- ier-Tinville lisait en ricanant quelques pages de son rnal, les plus réactionnaires, aux jurés du sanglant ounal.

Quoi qu'il en soit, trois volumes de ces annales ima- aires ont déjà été donnés au public : *Journal d'un rgeois de Paris, Paris en* 1793, *Paris sous la Terreur* (1). second a été couronné par l'Académie française; st du troisième qu'il s'agit ici.

Souvent nous nous demandons : Comment vivait-on, s la Terreur? Les existences ordinaires étaient-elles pendues, arrêtées comme les pendules d'une ville vient de secouer un tremblement de terre? A quoi isaient, à quoi s'occupaient tout le jour ceux qui taient ni bourreaux ni victimes? Que disaient les médies? Que chantaient les opéras? Les peintres ient-ils jeté leurs pinceaux, les collégiens leurs tionnaires, les couturières leurs ciseaux? N'y avait-il s de fleurs pour les amoureux ni de charades pour abonnés du *Mercure?*

Le journal de M. Biré répond à ces questions et à n d'autres. Il nous raconte minutieusement l'histoire théâtres, petits ou grands, pendant cette première riode confuse de liberté illimitée, bientôt suivie d'une onde où la Convention et la Commune affichent, par décrets grotesques, la prétention de créer un art olutionnaire. Nous assistons aux dernières séances l'Académie française, réduite à une douzaine de mbres sans cesse en querelle. Sept réactionnaires tre cinq républicains : c'est la seule assemblée de is où le modérantisme ait la majorité! La politique is poursuit même à la distribution des prix du Con- rs général. Il est vrai qu'elle a lieu non à la Sor- nne, mais dans la salle des Jacobins, dont les échos sont pas difficiles à réveiller. Elle est présidée par le ueux Dufourny, qui va tout à l'heure céder la place non moins vertueux Boucher Saint-Sauveur : « Que s âmes, enfants de l'égalité, ne s'effrayent pas de ce e vos fronts seront un moment ceints de couronnes : ces couronnes ne sont pas celles de l'orgueil ou les de la tyrannie. » Ce qui pourrait effrayer davan- e les âmes des enfants de l'égalité, c'est qu'ils vont evoir l'accolade de Fouquier-Tinville. Et pourtant, n, il faut encore bénir la présence de l'assassin blic : pendant qu'il est là, il ne fait condamner per- nne, et la guillotine a un jour de congé.

Allons au Salon de peinture : c'est là que nous blierons le mieux, c'est là que l'empire de la Terreur fait le moins sentir. Moins brillant que celui de 1793, il offre encore une belle réunion de talents mûrs ou naissants. Les « saintetés » ne manquent pas, mais la mythologie domine, ainsi que les scènes antiques. L'influence de David est toute-puissante. Il n'a pas exposé, mais ses élèves sont là en force. Dans le nombre se distingue Gérard et un jeune homme de vingt-six ans qui a nom Girodet. Pour son début, il a envoyé ce délicieux *Endymion*, corps délicat et charmant que la lune amoureuse noie dans une vapeur d'argent. Heureux l'artiste qui a pu s'isoler dans ce beau rêve poétique! J'admire aussi, quoique d'une façon un peu différente, le *Portrait d'une femme tenant d'une main son bracelet sur lequel est peinte l'image de celui qui l'intéresse et de l'autre traçant sur le sable le sentiment dont elle est agitée.* Il y a vraiment des moments où la préciosité atteint au sublime en passant par l'absurde!

M. Biré a-t-il réussi à nous donner une illusion complète? Arrivons-nous à le prendre pour un contemporain de la Terreur? Non, pas tout à fait. Un contemporain n'est pas si bien informé, n'a pas tant de sources à sa disposition, n'est pas si impartial, ni si juste. Il ignore en partie ce qui se passe, ne sait rien de ce qui va se passer. Il me semble que cette curiosité poignante du lendemain devrait se lire dans chaque ligne d'un tel journal. Moins complet, moins raisonné que celui de l'historien, le récit du témoin oculaire est essentiellement concret. Il contient toujours une impression personnelle, un détail que lui seul a vu et qui nous fait voir tous les autres. C'est peut-être ce qui manque au livre de M. Biré et ce qu'il lui eût été facile de se donner, s'il avait voulu faire du roman historique, mêler l'imagination aux faits. Il s'est refusé ce genre d'attrait, et il faut louer sa probité. Moins dramatique, moins vivant, le livre est plus honnête et plus sûr.

***

Tournons quelques feuillets du grand livre. Nous sommes en 1815, au moment où les premières rumeurs du retour de l'île d'Elbe viennent de se répandre dans Paris. Cette fois, c'est bien un contemporain qui parle: vous le reconnaîtriez, au besoin, à ses informations erronées et à ses prévisions fausses. N'importe : il est là, il a vu et entendu. C'est un élève de rhétorique du Collège royal de Henri IV (1), et dans son journal il mêle aux grands événements du dehors les petits incidents du dedans, ses conversations, ses lectures, ses émotions d'écolier. Ce pêle-mêle est assez amusant : « L'empereur, dit-on, n'est encore qu'à Chalon-sur-Saône. Je suis enrhumé du cerveau. Ah! Dieu, quand ne ferai-je plus de discours latin! » Cependant, à d'autres moments, il trouve que le discours latin a du bon et que le collège vaut mieux que la caserne. Lorsque certains camarades, fougueux royalistes, parlent de s'engager

(1) *Paris sous la Terreur*, par Edmond Biré. — Perrin.

(1) *Les Cahiers d'un rhétoricien de* 1815. — Hachette.

pour aller combattre l'usurpateur, Émile Bary répond, en sage petit bourgeois qu'il est : « Faisons des thèmes et des versions ! » Voilà qui est bien dit ! Il éprouve pour Louis XVIII une pitié sincère mais platonique, une de ces pitiés qui s'expriment en vers : « On crie vive l'empereur ! dans la rue Saint-Jacques. Pauvre roi ! Un si brave et si honnête homme ! O Dieu, j'ai sur le cœur un poids de trois cents livres. » (Louis XVIII en personne, alors ?) Avec ce poids de trois cents sur le cœur, le jeune Bary s'amuse du spectacle. Lorsqu'il sort, il se mêle aux groupes et recueille des mots : « Nous ne recevrons plus dans nos salons, dit une dame, les jeunes gens qui n'auront pas pris les armes pour le roi. » Un farceur demande : « Les recevrez-vous dans votre particulier ? » — Au collège, on dévore le *Nain jaune*, qui, bien entendu, y pénètre comme toutes les choses interdites. Dans la cour, le petit Fain et le petit Montalivet, hier délaissés, sont très entourés. Les élèves s'insurgent contre la prière : De Wailly, le proviseur, dont le fils Alfred est soupçonné de bonapartisme, réprime la révolte « à coups de pied et à coups de poing ». A mesure que l'empereur approche, le désarroi augmente, les palinodies se multiplient, les cocardes tricolores sortent à demi des poches. Au milieu de tout cela, M. Naudet, imperturbable, corrige la copie de l'élève Bary : « De bonnes parties, mais le discours, en général, manqué. »

Enfin l'empereur est rentré aux Tuileries. Tout est changé en France, rien n'est changé au collège que le nom. Le tambour a succédé à la cloche, la messe s'est un peu raccourcie pour faire place à l'exercice. Mais le pion, « mylord Pouff, autrement dit la Grenouille », continue à tenir l'étude, et M. Naudet, d'après un usage universitaire qui se perd dans la nuit des temps, que nous avons hérité de nos pères et que nous transmettrons à nos descendants, continue à trouver « de bonnes parties » dans des « discours manqués ».

La comédie, au dehors, se développe sur d'autres données, et le malin rhétoricien en note les phases. Un des faits les plus amusants du moment, c'est la fièvre matrimoniale qui s'empare des jeunes Français menacés par la conscription. La passion va si vite dans les cœurs sensibles ! En trois jours, les épousailles sont bâclées. Un mari de plus, un soldat de moins !

Le jeune Bary semble avoir à sa disposition toute une bibliothèque que le proviseur de Wailly n'eût certainement pas approuvée. Il fait ses délices de *Vert-Vert* et du *Méchant*. Il admire de tout son cœur les *Idylles* de Gessner, bien que son bon sens esquisse une protestation réaliste contre ces bergeries sentimentales. La *Nouvelle Héloïse* lui donne l'expression de l'amour, croit-il, dans toute son ardeur et sa sincérité. Il savoure la délicieuse langueur de *René*, qui lui semble « harmonieux et brillant », bien que « taché de mauvais goût ». Après l'avoir lu, par un honnête désir de justifier son héros, il cherche dans l'antiquité des précédents qui permettent à un frère d'aimer sa sœur. Il rencontre cette phrase : « Il n'y a rien de plus poétique qu'une âme de seize ans. » Le voilà tracassé ; car, entre nous, bien qu'il ait fait beaucoup de vers français et latins il a seize ans et n'a point l'esprit poétique. Qu'est-ce à dire ? Son âme serait poétique, sans doute, « si elle n'était retenue par mille entraves ». En d'autres termes, c'est la faute du proviseur, de M. Naudet, et peut-être de ce pauvre « mylord Pouff ».

Si Émile Bary n'avait pas une âme poétique, il en avait une admirablement bonne en même temps que droite et ferme : « Ne dois-je pas me dire, écrit-il, avant de faire une action : Plaira-t-elle à mon père ? L'idée de le rendre heureux et content ne doit-elle pas aplanir devant moi tous les obstacles que je puis trouver en marchant vers les talents et la vertu. O mon père ! vous n'aurez pas en vain cultivé mon esprit et mon cœur. Mais que je suis peu avancé ! Que de choses j'ai à faire ! Que je suis éloigné du degré de perfection où ton amour pour moi veut m'élever ! Pourtant, je ne veux pas me décourager. Dieu, ma conscience et mon père, voilà les trois objets et les trois appuis de mes efforts. »

Les années passèrent, l'homme tint les promesses faites par le lycéen. Il prit sa place dans cette génération de 1830, dont il ne faut point médire, car nous ne la valons pas. Il devint un des meilleurs professeurs de l'Université, un modèle de conscience professionnelle et de dignité morale. Il enseignait les sciences et réservait ses loisirs à la philosophie, aux lettres, voire aux vers latins.

La fille de M. Bary, Mme Charles Garnier (qu'elle me pardonne de la nommer en toutes lettres !), en nous offrant ces cahiers d'un rhétoricien, qu'elle a fait précéder de quelques pages touchantes et délicates, n'a pas seulement rempli un devoir filial ; elle a rendu au public, à l'histoire des mœurs, un service dont je ne veux pas exagérer la portée, mais qui est réel. Elle a été aidée dans cette bonne œuvre par Francisque Sarcey, qui lui a envoyé une préface marquée de sa spirituelle bonhomie, et par la maison Hachette, qui a donné à ce petit livre l'apparence typographique et jusqu'à la couverture des volumes du temps. Avis aux curieux et aux bibliophiles. Tiré à un très petit nombre d'exemplaires, ce livre sera bientôt une rareté.

*
* *

Enfin, voici mon troisième acte. Le rideau se lève sur les splendeurs de l'Exposition. Le « compère » de la Revue est un des écrivains les plus aimés du *Figaro*, Parisis, ou, si vous l'aimez mieux, Émile Blavet. C'est la cinquième fois, si je ne me trompe, qu'il réunit en volume les articles intitulés *la Vie parisienne* (1). Mais

(1) *La Vie parisienne*, par Parisis (Émile Blavet). — Ollendorff.

mportance de cette année mémorable donne au livre ne valeur exceptionnelle, qui s'accroîtra encore avec l'temps. Je n'insisterai pas, car vous avez présents à sprit tous les tableaux de la féerie; vous les rappeler rait faire injure à votre mémoire. Deux choses m'ont ıppé en lisant, ou plutôt en relisant ces pages. La emière, c'est que, à la différence de beaucoup d'au- ıs articles du même genre, elles ont gagné, au lieu perdre, en passant du journal au volume. La se- nde observation, c'est que nous vivons bien vite, car ıs idées et nos sentiments sont déjà tout autres qu'ils étaient l'an dernier, pendant cette vaste fête des na- ıns qui fut pour tous une trêve, un long « baiser La- ourette » qui dura six mois. Ce n'est plus de l'ac- alité, et c'est presque de l'histoire.

A travers tous les contrastes de l'existence parisienne, r'il passe en revue les morts ou les succès de l'année, r'il nous mène à une première ou à un enterrement, r'il accompagne Edison au *Figaro,* le shah à l'Opéra, eilhac à l'Académie, les Hongrois à Saint-Cloud et les ureaux à la rue Pergolèse, qu'il raconte la rentrée de ɔquelin ou le centenaire des *Débats,* qu'il regarde ınser des bébés chez M. Cernuschi ou qu'il aille rendre site au commandant Hériot dans la maison de santé ı docteur Falret, qu'il esquisse la figure sympathique Flammarion, « ce Bœdeker du ciel, » sans lequel il t imprudent de voyager dans les planètes, qu'il donne ı dernier souvenir au pauvre Ludovic Lepic ou qu'il mande la note gaie aux cocasseries du Théâtre- bre, je retrouve toujours et partout cette philosophie ıdulgente, parfois mélancolique, d'un vieux Parisien Je la vie a rendu sceptique, mais qu'elle ne peut ndre méchant. Oui, il y a autant de bonté que de rve dans ces articles, et je suis sûr que ceux qui les sent ont souvent envie de serrer la main qui les rits.

Lorsque le fait du jour manque, Parisis le remplace mme Mme Scarron remplaçait le rôti : par une his- riette, par une fantaisie. Exemple, *le Jeu de la mort et hasard,* où il retouche et rajeunit la fameuse légende ı « guillotiné par persuasion ».

Il s'agit d'adoucir les derniers moments des con- amnés à mort en supprimant le sinistre appareil de ı justice. C'est M. Renan qui éveille gentiment le pri- onnier et, après lui avoir fait boire un bon coup, suivi un brin de toilette, lui propose une promenade en lein air. Le condamné, tout en déclarant que l'auteur e *l'Abbesse de Jouarre* est « un zigue », demeure un peu nquiet, parce qu'il a entendu, la nuit, cogner et clouer u côté de la place de la Roquette.

— C'est la fête qui s'installe, répond M. Renan. Le réfet de police a permis aux forains de s'établir sur a place. Allons-y donner un coup d'œil.

Les voici dehors. Bigre! que de monde! Devant le ondamné, deux grands bras rouges avec un trou rond u milieu, d'où il ne peut détacher ses regards :

— Qu'est-ce que cette machine-là?

— Ça? fait M. Renan de son air le plus candide, c'est un jeu... le jeu de la boule dans le trou... Voulez-vous faire une petite partie? Voici les six boules.

— Je te l'ai dit : Mince de monnaie.

— Allez toujours, c'est moi qui paye.

L'homme ramasse les six boules et, une à une, avec une dextérité dont la galerie s'émerveille, les enfile dans le trou.

— Gagné! vocifère-t-il en exécutant un entrechat frénétique... Aboulez le lapin.

— Minute! dit le maître du jeu, un gaillard trapu qui, debout sur la plate-forme, suivait d'un œil narquois ce palpitant exercice. Il n'y a que cinq boules.

— De quoi! Cinq boules? hurle le joueur. Il y en a six.

— Il n'y en a que cinq.

— Je te vas tuer!

— Je ne crois pas. Mais, puisqu'il y a doute, venez-y voir.

Sans défiance, l'homme se précipite. Il se penche sur la lunette pour vérifier les points. Le gaillard trapu lui pose la main entre les deux épaules, donne au corps une poussée légère et... la sixième boule passe par le trou.

Le compte y est.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

UN NOUVEAU ROMANCIER. — LES PALMES ACADÉMIQUES. LE SECRET DE L'INSTRUCTION.

La fusion du parti boulangiste et de la Société des gens de lettres sera le grand événement littéraire de l'année prochaine. M. Paul Déroulède est l'auteur de cette ingénieuse combinaison, qui doublera certainement le nombre des littérateurs français. Le succès de son premier roman, *Histoire d'amour*, prouve que le public est favorable à la fusion.

Nous ne voudrions pas commettre d'indiscrétion; nous croyons pouvoir dire cependant que M. Albin Valabrègue a déjà fait plusieurs fois le voyage de Jersey; et l'on a remarqué qu'il en revenait toujours avec des manuscrits sous le bras. Il ne faudrait donc pas s'étonner outre mesure si, cet hiver, l'excellent Daubray, du Palais-Royal, s'avançant vers la rampe, annonçait au Tout-Paris, suivant la formule consacrée :

— Mesdames et messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Ernest Boulanger et Albin Valabrègue.

Quoique M. Valabrègue ait fait jouer une grande

quantité de pièces et que le général soit à ses débuts, son nom, par un sentiment de délicatesse que tous nos lecteurs apprécieront, figurera le premier sur l'affiche.

Le bruit court aussi que M. Millevoye prépare un volume de poésies, son nom semblant d'ailleurs le prédisposer à ce genre de travail; que M. Laguerre travaille à une tragédie dans le genre de *la Fille de Roland*, et que M. Laur intrigue pour remplacer M. Francisque Sarcey au *Temps*. L'avenir nous apprendra ce qu'il y a d'exact dans ces racontars.

Il faut espérer que, de leur côté, les littérateurs ne se croiront pas obligés de faire de la politique et de créer des ennuis au gouvernement. Ce serait vraiment dommage de voir, tout à coup, MM. de Maupassant, Paul Bourget, Catulle Mendès, Becque, Paul Hervieu, Octave Mirbeau, Armand Silvestre, etc., organiser des meetings, fomenter des troubles, lancer des manifestations contre la Chambre des députés et se présenter au Conseil municipal. Concevez-vous Sarcey candidat à Neuilly?

***

Aux environs du 14 juillet, les ministres sont plus à plaindre qu'à blâmer. Le sort du ministre de l'instruction publique est surtout digne de pitié, car ce haut dignitaire est le détenteur des palmes académiques. Il dépend uniquement de lui qu'un homme soit officier d'académie ou ne le soit pas. Terrible responsabilité!

Il est arrivé cette année-ci douze mille demandes de palmes. Des familles entières demandent à être décorées, le père, la mère, les enfants et les grands parents. On reçoit de temps en temps des lettres de part ainsi conçues :

« Monsieur et madame X..., officiers d'académie, ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils Gaston.

« L'officier d'académie et l'enfant se portent bien. »

Malgré la plus virile énergie, le ministre finira par être débordé; bientôt il sera obligé de donner les palmes en bloc.

Ainsi :

« Par décret du 14 juillet 19... tous les habitants mâles et femelles de X...-sur-Seine sont décorés des palmes d'officier d'académie. Services exceptionnels. »

Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas beaucoup de mécontents et que les ministres ne perdent pas un peu la tête au milieu de cet amas de pétitions?

Les malheureux sont bien excusables quand ils commettent des confusions dans le genre de celle dont bénéficia, il y a quelques années, un bourgeois de Paris, nommé Durand.

Durand était, avec sa famille, en villégiature à Trouville. Chaque matin, régulièrement, il prenait son bain. Un jour, il s'aventura un peu trop loin de la plage; la fatigue le saisit pour revenir, et il se serait infaillibl ment noyé si le maître baigneur n'était venu à s secours.

Cette aventure le dégoûta des stations de bains mer et, l'année suivante, il se contenta de louer une vil au bord de la Marne. Mais il y a des fatalités. Par u après-midi de forte chaleur, Durand était en train tirer sa coupe dans le fleuve quand il s'embarras parmi les hautes herbes; son sang-froid l'abandonn ses yeux se brouillèrent, il coula à fond. Fort heure rement, un canotier, témoin de l'accident, s'avan avec son embarcation et sauva Durand.

Durand renonça aux fleuves et, l'année d'apr s'installa dans une maison sise sur un petit cours d'e de la vallée de Chevreuse n'ayant guère que cinquan centimètres de profondeur.

— Je ne me noierai pas ici, pensa-t-il.

Hélas! la guigne le poursuivait. Il prit, une fois, simple bain de pieds dans le petit cours d'eau ava que sa digestion fût complètement terminée.

Un commencement de congestion se déclara et allait s'évanouir quand un paysan accourut et le dépo sur la rive.

Il resta malade un mois. Nous renonçons à d peindre son étonnement et son émotion, lorsqu l'occasion du jour de l'an, il reçut une médaille sauvetage « pour sa belle conduite dans trois circo stances dramatiques ».

Qu'auriez-vous fait à sa place? Durand accepta médaille et l'arbora avec orgueil.

Des confusions analogues se produisent évidemme pour toutes les décorations, et il paraît bien difficile les éviter.

***

Eyraud — ce nom s'impose à quiconque tient u plume — porte décidément malheur à toutes les pe sonnes qui l'approchent. Voilà que M. Doppfer, qui e pourtant bien innocent du crime de la rue Tronso Ducoudray, est vivement attaqué dans la presse au Parlement. Il n'est accusé de rien moins que violer le secret de l'instruction.

Est-ce de sa faute s'il n'y a plus aucune différen entre la cour d'assises et un théâtre de genre, et si public tient, coûte que coûte, à avoir des détails sur pièce avant la première?

Un journal qui ne contiendrait pas chaque jour, su le crime à la mode, des petites notes pareilles à celle des courriers de spectacles, serait rapidement aban donné de ses lecteurs.

« Une indiscrétion à propos de la grande affaire qu va se dérouler devant la cour d'assises de la Seine. O nous affirme que le prévenu doit se faire la tête d Paulin Menier pour paraître devant le jury. Ce cri minel possède d'ailleurs à un point extraordinaire don de l'imitation, et il « tient » Paulin Menier Dumaine, entre autres, d'une façon surprenante. »

Ou :

« Les répétitions du drame de la rue X... sont en bonne voie. Le juge d'instruction est enchanté de son prévenu et n'hésite pas à lui prédire un grand succès. Sous une apparence froide, l'auteur du crime qui a tant ému Paris cache une certaine finesse, de l'esprit et de la littérature. Il produira beaucoup d'effet sur le public. »

Ou encore :

« Le prévenu sait maintenant son rôle de la première à la dernière ligne. On compte passer à la fin du mois. Le juge d'instruction lui a indiqué quelques coupures, qu'il a acceptées de bonne grâce. »

Rien n'ira contre ce besoin irrésistible de renseignements, et tout ce qu'on obtiendra avec des articles indignés et des projets de loi, c'est que M. Doppfer n'osera plus interroger Eyraud, de peur de trahir le fameux secret. On se représente aisément cette scène pénible :

EYRAUD. — (*Il est depuis un quart d'heure dans le cabinet du magistrat, qui ne lui adresse pas la parole. Il donne des signes d'impatience.*) Hum! Hum!...

M. DOPPFER. — (*Il regarde le plafond.*)

EYRAUD (*à part*). — Il ne sait donc pas que je suis là; c'est agaçant. (*Haut.*) Hum! Eh!...

M. DOPPFER. — (*Même jeu.*)

EYRAUD (*à part*). — Ah! je comprends. Il n'ose plus rien me demander. (*Avec bonté.*) Monsieur le juge...

M. DOPPFER. — Hein?

EYRAUD. — Mon cher monsieur Doppfer, je vois ce que c'est. Attendez, je vais être bien gentil. Contentez-vous de faire des gestes, je répondrai. De cette manière, vous ne vous compromettrez pas...

M. DOPPFER (*remercie d'un signe de tête et tire sa montre*).

EYRAUD. — Bon! vous désirez savoir à quelle heure le crime a été commis. Inscrivez, greffier. A huit heures moins un quart.

M. DOPPFER. — (*Il manifeste son contentement par un fin sourire et fait le simulacre de tordre le cou.*)

EYRAUD. — J'ai deviné. Je parie que vous me demandez si j'ai étranglé Gouffé avec les mains ou avec une corde?

M. DOPPFER. — (*Il baisse la tête.*)

EYRAUD. — Ne cherchez pas, je l'ai étranglé avec une corde.

M. DOPPFER. — (*Il coupe une feuille de papier avec des ciseaux.*)

EYRAUD. — On ne peut rien vous cacher!... Vous tenez absolument à ce que je vous dise en combien de morceaux j'ai découpé ma victime?... Permettez que je rappelle mes souvenirs. (*Il compte sur ses doigts.*) Un, deux... onze, douze; juste en douze morceaux.

(*L'interrogatoire continue sur le même ton.*)

ALFRED CAPUS

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 10, vote de divers projets de loi d'intérêt local. Validation de l'élection de M. Forest, sénateur de la Savoie.

Le 11, discussion, après urgence déclarée, et vote de la proposition de loi concernant la fabrication et l'imposition des vins de raisins secs. Adoption du projet de loi portant ouverture de crédits pour les sinistrés de la Martinique et de la Guadeloupe.

Chambre des députés. — Le 10, une interpellation de M. Laur, au sujet du traité franco-allemand et de ses conséquences, est renvoyée à un mois, par 212 voix contre 174. Discussion du projet de loi concernant les contributions directes du budget de l'exercice 1891. M. Renard critique le projet du gouvernement sur l'impôt foncier et réclame le dégrèvement des propriétés phylloxérées. M. Léon Say, en constatant l'importance de la réforme proposée, fait observer qu'il n'est guère possible de l'improviser et demande que la discussion en soit ajournée. M. Boutin, commissaire du gouvernement, se prononce dans un sens contraire.

Le 11, vote, sur le rapport de M. Burdeau, des projets de loi portant ouverture de crédits pour les sinistrés de la Martinique et de la Guadeloupe. Suite de la discussion du projet de loi concernant les contributions directes. Les demandes d'ajournement déposées par MM. Léon Say et Peytral sont vivement combattues par MM. Rouvier, ministre des finances, Casimir Périer et Burdeau, et repoussées par 278 voix contre 231.

Le 12, suite de la précédente délibération. Clôture de la discussion générale et passage à la discussion des articles. M. de La Martinière développe un contre-projet tendant à maintenir la partie du projet du gouvernement relative aux propriétés non bâties et à renvoyer le reste à la Commission du budget, qui est appuyé par M. de Soubeyran, combattu par MM. Rouvier, Casimir Périer et Burdeau, et repoussé par la Chambre.

Le 15, suite de la précédente discussion. M. Tavier développe un amendement tendant à remplacer, dès 1891 l'impôt de répartition, pour la propriété bâtie, par l'impôt de quotité, qui est voté par 286 voix contre 246.

Le 16, suite de la précédente discussion. M. Léon Say présente un amendement à l'article 5 portant réduction de la contribution foncière imposée à certains bâtiments ruraux, que le cabinet et la Commission du budget acceptent seulement en partie. Mais l'ensemble de l'amendement est voté par 260 voix contre 239.

Institut. — Le peintre paysagiste Français a été élu membre de l'Académie des beaux-arts.

Belgique. — Le cabinet a soumis à la Chambre un projet financier concernant un prêt de vingt-cinq millions à l'État libre du Congo. A l'exposé des motifs est jointe la communication d'une lettre royale et d'un extrait du testament du roi par lequel Léopold II, lègue, après sa mort, l'État libre du Congo à la Belgique.

Faits divers. — Inauguration à Fribourg du monument élevé sur la tombe des soldats français morts en 1870-1871. — Le mariage de l'explorateur Stanley a été célébré à Londres; la cérémonie religieuse a eu lieu à l'abbaye de Westminster.

Nécrologie. — Mort du général de division Droz, ancien inspecteur général des remontes; — de M. Alphonse Favre,

ancien professeur à l'Académie de Genève et membre correspondant de l'Institut de France; — du général Pejacsewitch, commandant d'un corps d'armée hongrois; — du docteur Paul Loye, maître de conférences à l'École des Hautes Études; — du vaudevilliste Victor Bernard; — du comte Théophile de Bremond d'Ars, historien distingué; de M. Gottfried Keller, littérateur suisse des plus estimés; — de M. Bagobert, juge au tribunal de 1re instance de la Seine; — du général américain Frémont; — de Mme Marc Séguin, veuve du célèbre inventeur.

Revue bibliographique.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

Signalons la troisième édition de l'intéressant ouvrage de M. l'abbé Duclos sur *Mademoiselle de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche* (Librairie académique Perrin). L'auteur a notablement développé son travail primitif et ajouté en même temps à son mérite historique. Il est le premier qui ait songé à tirer de son obscurité le personnage trop effacé de Marie-Thérèse, et à mettre en relief ses rares vertus, sa candeur et sa piété. Pour Mlle de La Vallière, il glisse rapidement sur la première partie de sa vie si souvent racontée, et il insiste de préférence sur son touchant repentir et sur la grande leçon de pénitence et d'humilité chrétienne qu'elle donna à la cour de Louis XIV.

Nous avons précédemment analysé l'intéressante étude de M. le marquis Costa de Beauregard sur *la Jeunesse du roi Charles-Albert*. Le même historien vient de compléter son premier travail par un nouveau volume intitulé : *les Dernières années du roi Charles-Albert* (Plon-Nourrit). Après nous avoir raconté le prologue douloureux du règne de ce prince, il a voulu remettre en lumière l'épilogue, qui fut plus douloureux encore. Il s'est attaché à pénétrer jusque dans ses replis l'âme mélancolique et mystérieuse de ce souverain, le plus grand des méconnus, qui, au milieu d'une cour brillante et magnifique, portait le cilice sous son manteau militaire, et qui, sur les champs de bataille, montrait autant de recueillement qu'à la messe. Le vaincu de Novare, dépossédé de son trône et mourant dans l'exil, restera certainement une des grandes figures de notre siècle, pour avoir accompli dans son royaume d'immenses réformes et avoir préparé l'évolution de l'Italie moderne.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

M. Esparcel vient de traduire l'ouvrage du professeur allemand Wychgram sur *l'Instruction des femmes en France* (Delagrave). L'auteur, depuis longtemps professeur à l'école municipale de jeunes filles de Leipzig, a suivi avec le plus vif intérêt l'œuvre créée en France à la suite du vote de la loi Camille Sée, et il est venu ici étudier ses effets. S'il a publié le résultat de ses observations, c'est parce qu'il estime que l'Allemagne peut toujours tirer quelque profit de la comparaison de ses institutions avec celles de peuples voisins. Après avoir retracé l'historique de l'enseignement des femmes jusqu'à nos jours, M. Wychgram étudie en détail la loi Camille Sée et résume les débats législatifs dont elle a été l'objet; puis il analyse les décrets et arrêtés qui ont constitué l'enseignement des jeunes filles, et expose en détail l'organisation générale, le plan d'études et le fonctionnement des nouveaux lycées ou collèges et le rôle de l'école normale de Sèvres. Il termine son travail par quelques considérations générales sur notre enseignement primaire. Le professeur allemand constate que la troisième république, en instituant l'instruction secondaire des femmes, a eu le mérite de réparer une omission regrettable des gouvernements antérieurs, et qu'elle a réussi à créer un organisme à peu près parfait. Mais, par contre, il critique très judicieusement notre abus des examens qui, par leurs programmes si complexes, exigent plutôt un ensemble de connaissances superficielles qu'un savoir approfondi et raisonné.

Si les Allemands se tiennent au courant de tout ce qui se passe chez nous, par contre nous restons trop souvent indifférents à ce qui se passe chez eux. C'est ainsi que nous n'avions jusqu'ici aucun élément d'information sur leur système d'instruction secondaire des femmes. L'*Aperçu général sur l'enseignement secondaire des jeunes filles en Allemagne*, par M. Eugène Blum, agrégé de l'Université, vient de combler très heureusement cette lacune. Dans cet ordre d'idées, l'Allemagne nous avait depuis longtemps devancés; depuis la fin du XVIIIe siècle, elle avait compris que l'instruction des femmes était le complément indispensable du mouvement de rénovation nationale, et la création des premières institutions spéciales date de cette époque. Aussi l'organisation actuelle des écoles allemandes de jeunes filles, qui est le fruit d'une longue expérience, nous offre-t-elle divers exemples à suivre. Par contre, le plan d'études ne rentre pas suffisamment, ainsi que le constate M. Blum, dans le cadre secondaire, bien qu'il contente à la fois les maîtres et les familles. Mais, en somme, il n'a peut être été rien fait de plus utile et de plus durable dans l'Allemagne contemporaine que la création des trois cents collèges réservés aux femmes. Chez nous, où, depuis dix ans, des établissements secondaires ont été ouverts à des milliers de jeunes filles, la constitution du nouvel enseignement, si satisfaisante qu'elle paraisse, prête cependant à quelques critiques, et M. Blum a pris soin de signaler, au cours de son travail les réformes qu'il considère comme les plus urgentes.

DIVERS.

M. de Saint-Albin, plus connu dans la presse hippique sous le pseudonyme de Robert Milton, vient de publier une très curieuse étude sur *les Courses de chevaux en France*, dans la Bibliothèque du sport récemment créée par la librairie Hachette. L'auteur, qui a passé toute sa vie dans le monde des courses et qui l'a observé, non en simple curieux, mais en amateur passionné, a voulu faire profiter le grand public de sa longue expérience et l'initier à un sujet qui, tout en paraissant fort simple au premier abord, exige, en réalité, un examen approfondi pour être bien connu. Après avoir brièvement retracé l'historique du turf, M. de Saint-Albin nous explique l'élevage, le dressage et l'entraînement, les courses plates et les steeples-chases. Puis il passe en revue les propriétaires, les entraîneurs et les jockeys dignes d'attention; il raconte la grande semaine de Chantilly et la journée du Grand Prix à Longchamp, et il termine son travail par un lexique des termes du turf et par divers renseignements techniques. Au cours de son récit, il fait connaître le personnel qui fréquente les hippodromes, il rappelle des anecdotes typiques, et, sur les questions spéciales, il cite fréquemment l'avis des juges les plus compétents. Cet ouvrage très instructif, qui est illustré de 36 photographies et de 66 vignettes par Crafty, ne peut manquer d'intéresser le public chaque jour plus nombreux qui, pour des raisons très diverses, se passionne pour tout ce qui touche aux courses de chevaux.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. [14949]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 4 TOME XLVI 26 JUILLET 1890

HECTOR BERLIOZ

Souvenirs (1).

Un paradoxe fait homme, tel fut Berlioz.

S'il est une qualité qu'on ne peut refuser à ses œuvres, que ses adversaires les plus acharnés ne lui ont jamais contestée, c'est l'éclat, le coloris prodigieux de l'instrumentation. Quand on l'étudie en cherchant à se rendre compte des procédés de l'auteur, on marche d'étonnement en étonnement. Celui qui lit ses partitions sans les avoir entendues ne peut s'en faire aucune idée : les instruments paraissent disposés en dépit du sens commun ; il semblerait, pour employer l'argot du métier, que cela ne dût pas *sonner ;* et cela sonne merveilleusement. S'il y a peut-être, çà et là, des obscurités dans le style, il n'y en a pas dans l'orchestre ; la lumière l'inonde et s'y joue comme dans les facettes d'un diamant.

En cela, Berlioz était guidé par un instinct mystérieux, et ses procédés échappent à l'analyse, par la raison qu'il n'en avait pas. Il l'avoue lui-même dans son *Traité d'instrumentation,* quand après avoir décrit en détail tous les instruments, énuméré leurs ressources et leurs propriétés, il déclare que leur groupement est le secret du génie et qu'il est impossible de l'enseigner. Il allait trop loin : le monde est plein de musiciens qui sans le moindre génie, par des procédés sûrs et commodes, écrivent fort bien pour l'orchestre. Ce traité d'instrumentation est lui-même une œuvre hautement paradoxale. Il débute par un avant-propos de quelques lignes sans rapport avec le sujet, où l'auteur s'élève contre les musiciens qui abusent des modulations et ont du goût pour les dissonances, *comme certains animaux en ont pour les plantes piquantes, les arbustes épineux* (que dirait-il donc aujourd'hui !). Puis il aborde l'étude des instruments de l'orchestre et mêle aux vérités les plus solides, aux conseils les plus précieux, des assertions étranges. Pour ne citer qu'un exemple : « La clarinette, dit-il, est peu propre à l'idylle. » Il ne voulait voir en elle qu'une voix propre à l'expression des sentiments héroïques. Mais la clarinette, très héroïque en effet, est aussi très bucolique ; il n'y a qu'à se rappeler le parti qu'en a tiré Beethoven dans la *Symphonie pastorale,* pour en être convaincu. Le joli début agreste du *Prophète,* qui n'était pas encore né quand Berlioz écrivit son traité, est encore venu lui donner un démenti.

Les grandes œuvres de Berlioz, à l'époque où parut l'ouvrage dont nous parlons, étaient pour la plupart inédites ; on ne les exécutait nulle part. Ne s'avisa-t-il pas de donner comme exemples, pour ainsi dire à chaque page, des fragments de ces mêmes œuvres ! Que pouvaient-ils apprendre à des élèves qui n'avaient jamais l'occasion de les entendre ?

Eh bien, il en est de ce traité de Berlioz comme de son instrumentation : avec toutes ses bizarreries, il est merveilleux. C'est avec lui que toute ma génération s'est formée, et j'ose dire qu'elle a été bien formée. Il avait cette qualité inestimable d'enflammer l'imagination, de faire aimer l'art qu'il enseignait. Ce qu'il ne vous apprenait pas, il vous donnait la soif de l'apprendre, et l'on ne sait bien que ce qu'on a appris soi-même.

(1) Voyez la *Revue* des 5 et 19 juillet.

Ces exemples, en apparence inutiles, faisaient rêver : c'était une porte ouverte sur un monde nouveau, la vue lointaine et captivante de l'avenir, de la Terre-Promise. Une nomenclature plus exacte, avec des exemples sagement choisis, mais sèche et sans vie, eût-elle produit de meilleurs résultats? Je ne le crois pas. On n'apprend pas l'art comme les mathématiques.

Le paradoxe et le génie éclatent à la fois dans *Roméo et Juliette*. Le plan de cette œuvre est inouï; jamais rien de semblable n'avait été imaginé. Le prologue (retranché malheureusement trop souvent) et la dernière partie sont lyriques; celle-ci même est dramatique, traitée en forme de finale d'opéra; le reste est symphonique, avec de rares apparitions chorales reliant par un fil ténu la première partie à la dernière et donnant de l'unité à l'ensemble. Ni lyrique, ni dramatique, ni symphonique, un peu de tout cela : construction hétéroclite où la symphonie prédomine, telle est cette œuvre immense. A un pareil défi au sens commun il ne pouvait y avoir qu'une excuse : faire un chef-d'œuvre, et Berlioz n'y a pas manqué. Tout y est neuf, personnel, sans rapport avec aucune œuvre antérieure, de cette originalité profonde qui décourage l'imitation. Le fameux *scherzo*, « la Reine Mab », vaut encore mieux que sa réputation; c'est le miracle du fantastique léger et gracieux. Auprès de telles délicatesses, de telles transparences, les finesses de Mendelssohn dans le *Songe d'une nuit d'été* semblent épaisses. Cela tient à ce que l'insaisissable, l'impalpable ne sont pas seulement dans la sonorité, mais dans le style. Sous ce rapport, je ne vois que le chœur des génies d'*Obéron* qui puisse soutenir la comparaison.

Roméo et Juliette me semble être l'œuvre la plus caractéristique de Berlioz, celle qui a le plus de droit à la faveur du public. Jusqu'ici, le succès populaire, non seulement en France, mais dans le monde entier, est allé à la *Damnation de Faust;* mais des œuvres aussi résistantes sont longues à dire leur dernier mot, et il ne faut pas désespérer de voir un jour *Roméo et Juliette* prendre la place victorieuse qui lui est due.

L'esprit paradoxal se retrouve dans le critique. Berlioz a été, sans conteste possible, le premier critique musical de son époque, en dépit de la singularité parfois inexplicable de ses jugements ; et pourtant la base même de la critique, l'érudition, la connaissance de l'histoire de l'art, lui manquait. Bien des gens prétendent qu'en art il ne faut pas raisonner ses impressions. C'est très possible, mais alors il faut se borner à prendre son plaisir où on le trouve et renoncer à juger quoi que ce soit. Un critique doit procéder autrement, faire la part du fort et du faible, ne pas exiger de Raphaël la palette de Rembrandt, des anciens peintres qui peignaient à l'œuf et à la détrempe les effets de la peinture à l'huile. Berlioz ne faisait la part de rien, que de la satisfaction ou de l'ennui qu'il avait éprouvé dans l'audition d'une œuvre. Le passé n'existait pas pour lui ; il ne comprenait pas les œuvres anciennes qu'il n'avait pu connaître que par la lecture. S'il a tant admiré Gluck et Spontini, c'est que dans sa jeunesse il avait vu représenter leurs œuvres à l'Opéra, interprétées par Mme Branchu, la dernière qui en ait conservé les traditions. Il disait pis que pendre de Lully, de *la Servante-Maîtresse* de Pergolèse : « Voir reprendre cet ouvrage, a-t-il dit ironiquement, assister à sa première représentation, serait un plaisir digne de l'Olympe ! »

J'ai toujours présents à la mémoire son étonnement et son ravissement à l'audition d'un chœur de Sébastien Bach, que je lui fis entendre un jour ; il n'en revenait pas que le grand Sébastien eût écrit des choses pareilles ; et il m'avoua qu'il l'avait toujours pris pour une sorte de colossal fort-en-thème, fabricant de fugues très savantes, mais dénué de charme et de poésie. A vrai dire, il ne le connaissait pas.

Et cependant, malgré tout cela et bien d'autres choses encore, il a été un critique de premier ordre, parce qu'il a montré ce phénomène unique au monde d'un homme de génie, à l'esprit délicat et pénétrant, aux sens extraordinairement raffinés, racontant sincèrement des impressions qui n'étaient altérées par aucune préoccupation extérieure. Les pages qu'il a écrites sur les symphonies de Beethoven, sur les opéras de Gluck, sont incomparables; il faut toujours y revenir quand on veut rafraîchir son imagination, épurer son goût, se laver de toute cette poussière que l'ordinaire de la vie et de la musique met sur nos âmes d'artistes, qui ont tant à souffrir en ce monde.

On lui a reproché sa causticité. Ce n'était pas chez lui méchanceté, mais plutôt une sorte de gaminerie, une verve comique intarissable qu'il portait dans la conversation et ne pouvait maîtriser. Je ne vois guère que Duprez sur qui cette verve se soit exercée avec quelque persistance dans des articles plus drolatiques que pernicieux ; et franchement le grand ténor avait bien mérité d'être un peu criblé de flèches. N'a-t-il pas narré lui-même, dans ses *Mémoires*, comment il avait étranglé *Benvenuto Cellini*, et l'auteur pouvait-il lui en être bien reconnaissant? Peut-être eût-il mieux soutenu l'ouvrage, si Berlioz eût employé pour l'y engager les arguments sonnants dont se servit Meyerbeer pour l'encourager à prolonger les représentations des *Huguenots*, comme le grand chanteur le raconte aussi dans le même livre, avec une inconscience et une candeur qui désarmeraient des tigres. On pourrait penser, d'après cela, que les *Huguenots* ne voguaient pas alors à pleines voiles et portés par un courant, comme de nos jours. Le public s'étonne parfois que les œuvres modernes s'installent si difficilement au répertoire de notre grand Opéra : cela tient peut-être à ce que tous les compositeurs n'ont pas cent mille livres de rente. J'ai dit *peut-être*, je n'affirme rien.

Berlioz a été très malheureux par suite de son ingéniosité à se faire souffrir lui-même, à chercher l'impos-

sible et à le vouloir malgré tout. Il avait cette idée très fausse, et malheureusement grâce à lui très répandue aujourd'hui dans le monde, que la volonté du compositeur ne doit pas compter avec les obstacles matériels. Il ne voulait pas comprendre qu'il n'en est pas du musicien comme du peintre, qui triture sur la toile, à son gré, des matières inertes, et que le musicien doit tenir compte de la fatigue des exécutants, de leur habileté plus ou moins grande ; et il demandait, dans sa jeunesse, à des orchestres bien inférieurs à ceux d'aujourd'hui, des efforts véritablement surhumains. S'il y a, dans toute musique neuve et originale qui devance son temps, des difficultés impossibles à éviter, il en est d'autres qu'on peut épargner aux exécutants, sans dommage pour l'œuvre ; mais Berlioz n'entrait pas dans ces détails. Je lui ai vu faire vingt, trente répétitions pour une seule œuvre, s'arrachant les cheveux, brisant les bâtons et les pupitres, sans arriver au résultat désiré. Les pauvres musiciens faisaient pourtant ce qu'ils pouvaient ; mais la tâche était au-dessus de leurs forces. Il a fallu qu'avec le temps nos orchestres devinssent plus habiles pour que cette musique arrivât enfin à l'oreille du public.

Deux choses avaient affligé sérieusement Berlioz : l'hostilité de l'Opéra, préférant aux *Troyens* le *Roméo* de Bellini, qui tomba à plat ; la froideur de la *Société des Concerts* à son égard. On en connaît la cause, depuis la publication du livre de M. Deldevez sur l'histoire de la Société ; c'est à l'influence de ses chefs qu'elle était due. Influence légitime d'ailleurs pour Deldevez, musicien sérieux et érudit, ayant tous les droits à une grande autorité. Peut-être ne comprenait-il bien que la musique classique, la seule qu'il eût profondément étudiée ; peut-être son antipathie pour la musique de Berlioz était-elle purement instinctive. C'était bien pis encore avec son prédécesseur Girard, musicien très inférieur à Deldevez, chef d'orchestre dont la direction beaucoup trop vantée avait introduit dans les exécutions une foule de mauvaises habitudes dont la direction suivante les a heureusement débarrassées. Une petite anecdote fera juger de la nature de son esprit, de la largeur de ses vues. Il me mande, un jour, qu'il désirait mettre au programme une de mes œuvres, et me fait prier d'aller le voir. J'y cours, et j'apprends dès les premiers mots qu'il a changé d'idée ; à cela je n'avais rien à dire, étant alors un jeune blanc-bec sans importance. Girard profita de la circonstance pour me faire un cours de morale musicale et pour me dire, entre autres choses, qu'il ne fallait pas employer les trombones dans une symphonie : « Mais, lui répondis-je timidement, il me semble que Beethoven, dans la *Symphonie pastorale*, dans la *Symphonie en ut mineur*... — Oui, me dit-il, c'est vrai ; *mais il aurait peut-être mieux fait de ne pas le faire.* » On comprend, avec de tels principes, ce qu'il devait penser de la *Symphonie fantastique*.

On sait que cet esprit rétrograde a tout à fait disparu de la rue Bergère, où Berlioz est maintenant en grand honneur, et que l'illustre Société a su entrer dans le courant moderne sans rien perdre de ses rares qualités.

La faveur du public commençait à venir à Berlioz dans les dernières années de sa vie, et *l'Enfance du Christ*, par sa simplicité et sa suavité, avait combattu victorieusement le préjugé qui ne voulait voir en lui qu'un faiseur de bruit, un organisateur de charivaris. Il n'est pas mort, comme on l'a dit, de l'injustice des hommes, mais d'une gastralgie causée par son obstination à ne suivre en rien les conseils des médecins, les règles d'une hygiène bien entendue. Je vis cela clairement, sans pouvoir y remédier, dans un voyage artistique que j'eus l'honneur de faire avec lui. « Il m'arrive une chose extraordinaire, me dit-il un matin : je ne souffre pas ! » Et il me confie ses douleurs, des crampes d'estomac continuelles, et la défense qui lui était faite de prendre aucun excitant, de s'écarter d'un régime prescrit, sous peine de souffrances atroces qui iraient toujours en s'aggravant. Or il ne suivait aucun régime et prenait tout ce qui lui faisait plaisir, sans s'inquiéter du lendemain. Le soir de ce jour, nous assistions à un banquet. Placé près de lui, je fis tout mon possible pour m'opposer au café, au champagne, aux cigares de la Havane ; mais j'eus beau faire, et le lendemain le pauvre grand homme se tordait dans ses souffrances accoutumées.

En outre de ma grande admiration, j'avais pour lui une vive affection née de la bienveillance qu'il m'avait montrée et dont j'étais fier à juste titre, ainsi que des qualités privées que je lui avais découvertes, en opposition si parfaite avec la réputation qu'il avait dans le monde, où il passait pour orgueilleux, haineux et méchant. Il était bon, au contraire, bon jusqu'à la faiblesse, reconnaissant des moindres marques d'intérêt qu'on lui donnait, et d'une simplicité admirable qui donnait encore plus de prix à son esprit mordant et à ses saillies, parce qu'on n'y sentait jamais cette recherche de l'effet, ce désir d'éblouir les gens qui gâte souvent tant de bonnes choses.

On sera sans doute étonné d'apprendre d'où était venue, à l'origine, la réputation de méchanceté du grand artiste. On l'a poursuivi, dans un certain monde, d'une haine implacable, à cause d'un article sur Hérold, non signé, dont la paternité lui avait été attribuée.

Or voici comment se terminait le feuilleton du *Journal des Débats*, le 15 mars 1869, au lendemain de la mort de Berlioz :

« ... Il faut pourtant que je vous dise... que c'est à tort si certains critiques ont reproché à Berlioz d'avoir mal parlé d'Hérold et du *Pré aux Clercs*. Ce n'est pas Berlioz, c'est un autre, un jeune homme ignorant et qui ne doutait de rien en ce temps-là, qui, dans un

feuilleton misérable, a maltraité le chef-d'œuvre d'Hérold. Il s'en repentira toute sa vie. Or cet ignorant s'appelait (j'en ai honte!), il faut bien en convenir... monsieur

JULES JANIN.

Ainsi, Janin, qui vivait pour ainsi dire côte à côte avec Berlioz, car ils écrivaient chaque semaine, dans le même journal, l'un la critique dramatique et littéraire, l'autre la critique musicale, a attendu qu'il fût mort pour le disculper d'un méfait qui a pesé sur toute sa vie, et dont lui, Janin, était l'auteur! Que dites-vous du procédé? N'est-ce pas charmant, et Janin ne méritait-il pas sa réputation d'excellent homme? Que voulez-vous? Janin était gras et Berlioz était maigre; il n'en fallait pas davantage pour que le premier passât pour bon et le second pour méchant. A quel sentiment le célèbre critique a-t-il obéi en publiant cette révélation tardive? A un remords de conscience? à un besoin d'étaler son crime au grand jour, pour en mieux jouir?...

On a reproché à Berlioz son peu d'amour pour les hommes, avoué par lui dans ses *Mémoires;* il est en cela de la famille d'Horace qui a dit : *Odi profanum vulgus;* de La Fontaine qui a écrit :

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire!

Avec sa nature supérieure, il ne pouvait aimer la vulgarité, la grossièreté, la férocité, l'égoïsme qui jouent un si grand rôle dans le monde et dont il avait été si souvent victime. On doit aimer l'humanité dont on fait partie, travailler si l'on peut à son amélioration, aider au progrès; c'est ce que Berlioz, dans sa sphère d'activité, a fait autant que personne en ouvrant à l'art des voies nouvelles, en prêchant toute sa vie l'amour du beau et le culte des chefs-d'œuvre. On n'a rien de plus à lui demander : le reste n'est pas le fait d'un artiste, mais d'un saint.

C. SAINT-SAËNS.

(*A continuer.*)

LE CROQUE-MORT

Nouvelle.

Après avoir parcouru les bâtiments dans leurs moindres détails, les visiteurs venaient de s'arrêter à l'entrée du jardin vaste et ensoleillé qui dominait la petite ville blanche coiffée de ses tuiles égayantes, et dont les étages dégringolaient joyeusement jusqu'à la plaine, tout fleuris par l'été.

A cette heure de midi, les pensionnaires faisaient la sieste, le jardin était désert, et l'on eut dit l'asile inhabité, si une plainte, un cri rauque échappés de l'aile affectée aux aliénés violents (les « mauvais », comme disaient les gens du pays) n'eussent par intervalles troublé le tranquille silence. Seul, dans un coin de parterre enclos de branches de cyprès, un homme marchait sous l'ardent soleil, vêtu de noir, un chapeau de haute forme à la main.

— Voilà un gaillard qui affronte bien bravement les insolations; si vous le faisiez rentrer, docteur? dit le sous-préfet, nouveau venu dans le pays, auquel le directeur et le médecin de l'asile faisaient les honneurs de la maison.

— Qui cela? Ah! le croque-mort! Pauvre diable! je m'en garderais bien, c'est sa seule manie; il serait cent fois plus dangereux pour lui de le contrarier. Les premiers jours (et voici deux ans qu'il est ici), on avait voulu mettre ordre à ses promenades par tous les temps; c'était en plein cœur d'hiver. Il a fallu recourir à la camisole. Je me suis avisé de le laisser faire, et depuis, pourvu que chaque jour à midi on lui permette de s'affubler d'un habit noir, d'une cravate blanche, du chapeau que vous lui voyez, et de passer une heure à marcher dans ce carré de jardin, il est doux comme un petit enfant.

— Et il se promène simplement?

— Il enterre ses morts.

— Ah! oui, croque-mort, m'avez-vous dit.

Le docteur sourit :

— C'est le sobriquet qu'on lui donne, car de sa profession il est musicien. Mauvais métier pour le cerveau, ajouta-t-il philosophiquement en hochant la tête.

Le directeur intervint :

— Vous devez le connaître, au moins de nom, vous, un Parisien? C'est X... dont on reprenait l'an passé une œuvre exquise, son opéra-comique *les Étoiles*.

— Bah! fit vivement le sous-préfet. X...! il est ici!... Mais oui, je l'ai rencontré il y a quelques années à Paris; un esprit charmant, très supérieur et si fin. Comment!... Lui!... Je le croyais mort!...

— Il en est revenu... fou.

— Attendez, je me rappelle... Un suicide, n'est-ce pas? Je n'ai jamais bien su l'histoire.

— Pas gaie! murmura le docteur.

— Croyez-vous qu'il me reconnaisse?

— Essayons.

Et, tout en causant, le groupe se dirigea vers le fou absorbé dans sa promenade, qu'il coupait de longs arrêts, debout, le buste incliné.

Laissant ses compagnons en arrière, le médecin s'approcha :

— X...! fit-il à demi-voix, touchant le bras du promeneur pour appeler son attention; voici les personnes que vous avez invitées au service. Voulez-vous les recevoir?

Le fou avait levé la tête, une tête fine, d'une rare distinction, remarquable par l'intelligence du front, la

beauté des yeux extraordinairement lumineux et tendres, et un vague sourire comme oublié à la commissure gauche des lèvres auxquelles il donnait une expression de douleur navrante. Les cheveux grisonnaient, plus âgés que le visage. Il pouvait avoir quarante-cinq ans.

A la question du docteur, il fit un signe d'assentiment et se rangea le long de la plate-bande, les yeux baissés. Sur un signe du médecin, le sous-préfet s'avançait :

— Qui enterre-t-il? demanda-t-il à voix basse.

— Il vous le dira.

Le sous-préfet s'était découvert et, prenant la main de l'artiste qu'il serra avec une involontaire émotion :

— J'ai voulu vous donner ce témoignage d'amitié, mon cher X... ; je suis Paul Drouet, un de vos grands admirateurs. Me reconnaissez-vous?

Le fou le regardait fixement. Après un petit silence et comme s'il n'eût entendu que la première partie de ces paroles :

— La cérémonie sera un peu longue, fit-il d'une voix basse et fatiguée : quatre le même jour, c'est beaucoup. Suivez-moi. On prononce le discours sur la première tombe ; vous voyez le cercueil? Dedans il y a le mort : l'amour de mes frères.

Il se tut, semblant écouter. Puis allant plus loin :

— Dans celui-là, c'est l'amour de mon fils. Il n'y a pas de discours, il était trop jeune...

Il fit une nouvelle pose et reprit sa marche.

— Entendez-vous? dit-il tout à coup, la figure extasiée. On a fait venir les grandes orgues ; c'est ma musique. Le cercueil qu'on descend, il est blanc, celui-là (sa voix tremblait) : c'est l'amour de ma femme.

Pendant quelques secondes, il demeura agenouillé au bord de la plate-bande, où deux touffes de mauves roses épanouissaient leur gerbe tout emplie d'un bourdonnement d'abeilles ; puis il reprit sa marche. Mais à quelques pas des touffes de mauves il se retourna, regarda avec précaution autour de lui, et, se penchant vers son compagnon attentif, il se mit à rire très bas :

— Vous savez, tous ces cercueils-là, au fond il n'y a rien ; tout ça ce sont des mots, des mots!

Et tandis que son rire s'éteignait, il continuait à marcher en répétant :

— Des mots! des mots!

Un saule fermait l'allée ; là il s'arrêta brusquement, crispant sa main autour de celle de son compagnon :

— Chut! fit-il.

Une indicible angoisse contractait son visage, agrandissait ses yeux fixés sur ce coin de terre que l'arbuste enveloppait de son ombre ; sa respiration devenait haletante ; il eut un sanglot :

— Le trou! comme il est profond, voyez-vous? C'est mon cœur qu'on enterre là. Il n'est pas mort, il dormait ; vite j'ai cloué la bière et on l'a emporté. Ah!...

Il venait de jeter un cri, faisant de ses deux mains, frémissantes d'épouvante, le geste de repousser :

— De la terre! jetez de la terre! encore... Encore! il veut sortir!... Encore... encore!

Les larmes ruisselaient sur son visage. Puis ses mains retombèrent, le halètement de sa poitrine s'apaisa, et avec un long soupir, sans traces d'émotion aucune, du même pas lent, il revint vers les deux spectateurs demeurés à l'entrée de l'allée. Là il se redressa et tendit la main à son compagnon.

Ce n'était plus le même homme ; la taille avait repris sa native élégance, la physionomie sa sérénité ouverte et intelligente. Il paraissait trente ans à peine ; la folie s'était envolée.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il au sous-préfet.

Bouleversé, croyant à un miracle, le jeune homme saisit la main de l'artiste :

— X!... mon cher X!...

Il s'arrêta ; le fou était devant lui, le dos voûté de nouveau, le regard indécis, avec son navrant sourire. L'âme était retombée dans sa nuit.

— C'est atroce! murmura le sous-préfet, rejoignant ses compagnons avec lesquels il reprit le chemin de l'asile. Et... il y a une histoire?

*
* *

— Pas gaie! avait dit le docteur ; très simple pourtant. Albert X... était le troisième enfant d'un riche armateur du Havre, mort subitement au seuil d'une ruine imminente, laissant une jeune femme grosse de sept mois et entourée de trois garçons. Quelques épaves de la fortune paternelle et la dot sauvée du naufrage constituaient désormais le patrimoine de la petite famille, bientôt accrue d'une fille, source de bien des larmes, objet de toutes les adorations.

Les quatre enfants avaient grandi : l'aîné, choyé de la mère qui voyait en lui l'homme de la maison, un reflet de l'absent, d'ailleurs très personnel, très autocrate, très écouté ; le second, mauvais sujet, bon enfant, toujours révolté, endetté, grondé et pardonné ; la fille, le petit *dieu!* né pour les gâteries et les hommages et, entre eux tous, Albert à genoux devant ces trois tyrans dont il était le chien de garde.

— Vois-tu, je te traite comme un autre moi-même, lui disait la mère, quand il était tout petit, payant d'un sourire les exactions des autres marmots.

Et Albert donnait ses jouets, veillait sur la nichée, faisant grave sa gaieté d'enfant, et renchérissant sur les indulgences et les sollicitudes maternelles.

A dix-neuf ans, un camarade, un grand, ayant blagué son frère aîné, il s'était battu à l'épée, en cachette. A vingt-trois ans, comme sa sœur allait se marier, la mère lui dit :

— Si cela allait manquer! la dot est si mince!... Ma fortune est peu de chose et vous êtes quatre!

— Donne-lui ma part, avait-il répondu en l'embras-

saut : moi, j'ai mon travail. Mais ne le lui dis pas, elle refuserait.

Sa sœur l'aimait beaucoup.

Cette même année-là, le cadet venait le trouver, à moitié fou !

— J'ai perdu au cercle : dix mille francs à payer demain. Je n'ai plus le sou, je vais me tuer.

— Grand bêta ! fit l'autre.

Il courut tout le jour.

A neuf heures du soir, il rentrait, hors d'haleine :

— Voilà ! fit-il.

Il avait tout vendu : le petit lopin venu du père, ses livres, ses armes, ses objets d'art, tout ! Vide la caisse, vides les murs de sa chambrette ; mais les dix mille francs y étaient.

La mère s'endormit de l'éternel sommeil. Albert, baisant tout en pleurs les mains froides qui, petit, l'avaient caressé, parlait encore tout bas à la morte. A côté, on liquidait les affaires de famille. On l'appela. Grand mécompte ! la fortune de la défunte se réduisait au tiers de ce qu'on avait attendu ; et point de livres, point d'état : la bouteille à l'encre.

— Ma sœur a eu soixante mille francs, déclara l'aîné ; donc il y avait soixante mille francs pour chacun de nous.

— Albert avait payé dix mille francs pour son frère ; où les avait-il pris ? Il ne vivait pas de l'air du temps ! ajouta le mari de la sœur, craignant pour la dot.

— Il y avait aussi un tas de choses qu'il a vendues, insinua le cadet toujours décavé ; ça devrait figurer dans la succession.

Ahuri, hébété, Albert voulut dire que c'était sa part qui avait doublé la dot réelle de sa sœur ; que ce qu'il avait vendu c'était son petit bien à lui : il lui fallait si peu ! — La preuve ? Où était-ce écrit ?

— Mais notre mère le savait bien. Les morts ne parlent pas ; et quand elle aurait parlé ! n'était-il pas son confident ? le préféré ?

— Tu sais pourtant bien que ce n'était pas pour moi, disait-il à son frère cadet.

— Puisque tu recevais plus, tu me le devais.

Il retourna près de la morte qu'on allait enlever :

— Mère ! mère ! emmène-moi ! criait-il le cœur crevé ; car tu sais bien, toi !

Et puis il se sauva, fuyant cette voix de l'injustice et de l'ingratitude qui le poursuivait.

— La mère l'a avantagé au détriment des autres, disait partout la famille du gendre. Il a trompé tout le monde et dépouillé ses frères.

De ce moment il ne vit plus personne. Comme il les avait aimés pourtant !

*

Il prit une maîtresse : il fallait bien qu'il se cramponnât à quelque chose. C'était une fille du quartier latin ; elle lui racontait en riant ses amants d'avant lui. Un jour, il la surprit lisant une lettre à la dérobée.

— Tu me trompes ? fit-il.

Elle, honteuse et baissant la tête :

— J'ai un enfant.

— Toi ? Où ça ?

A Jouy.

Il la regarda un moment, puis, sans parler, il lui tendit son mantelet et son chapeau :

— Je ne pouvais pas le tuer pourtant ! murmura-t-elle.

Il ouvrit la porte :

— Dépêche-toi donc !... Il faut le temps d'aller le chercher !

Un an après, la mère mourut : l'enfant, un garçon, avait quatre ans.

— Et maman ? demandait-il plaintivement ce soir-là, assis dans son berceau.

Albert le prit sur ses genoux, debout, tout nu dans sa petite chemise :

— Vois-tu, Pierrot, maman... c'est moi maintenant.

Ses œuvres commençaient à se répandre ; il en berçait le petit, il l'en élevait aussi, ambitieux pour ce fils de son âme héritier de son idéal, de son génie. Pierre atteignait sa dix-neuvième année quand un étranger se présenta au modeste logis de l'artiste :

— Je suis le frère de Marguerite, dit-il ; j'étais aux Indes. Il y a vingt-cinq ans que je suis parti, je ne pouvais pas savoir. J'ai fait fortune ; puisqu'il y a un enfant, je voudrais le connaître.

Au bout de six mois, le vieux garçon revint :

— Je pars pour l'Angleterre. J'ai cinquante ans, plus de famille ; j'adopte mon neveu.

Albert sourit :

— Pierre est mon fils ; j'en ai fait un homme. Nous avons vécu quatorze ans, lui pour moi, moi pour lui ; il prononcera.

Le soir même, il prit le jeune homme dans sa chambre et lui caressant la tête gaiement, tant il savait d'avance la réponse :

— Tu sais, fils, on veut nous divorcer.

Le jeune homme, gêné, baissait la tête :

— Je sais, dit-il.

— Eh bien, qu'en dis-tu ?

La vie était difficile ; il était une charge pour son père d'adoption, cela lui pesait ; puis cet oncle l'aimait, c'était le frère de sa mère. Il parla longtemps. Albert l'écoutait, muet ; son cœur lui faisait froid.

— Bonsoir, bon ami. Tu ne m'en veux pas, n'est-il pas vrai ?

Et, soulagé par ce silence, le jeune homme l'embrassa joyeusement. Huit jours après, la chambrette où il avait dormi quatorze ans était vide, et Albert s'en allait par les rues, cherchant... il ne savait plus.

Quand, après des semaines, il fut las de vaguer, il rentra au logis désert. Son art l'y attendait, patient comme un ami et prêt à lui sourire. Il ouvrit le piano

qui sous ses doigts tremblants se mit à lui parler : et son cœur se fondit en larmes, car ce que disait l'instrument c'était sa douleur d'abandonné qui n'avait pas de paroles humaines ; c'était aussi la consolation venue on ne sait d'où, quelque chose qu'il ne voyait pas et qui l'aimait pour sa misère. Et il pleura longtemps à sanglots, sur le piano qui chantait, comme il eût fait sur le cœur de sa mère.

***

. . . . . .

Un automne, un hiver! Et les fenêtres s'étaient rouvertes au soleil. Il avait travaillé : trois actes qu'on répétait. Quelle vie de fièvre! quelle vie d'enfer aussi! Son œuvre, c'était lui-même, son « verbe », tout ce qui en lui était resté enfoui faute d'une langue pour l'incarner. Comment leur expliquer cela à ces chanteurs? Il se sentait si étranger parmi eux! Avec la première chanteuse, la favorite du moment, c'était pire.

— Notre rossignol! disaient les auteurs à ses pieds.

Et pas une vocalise dans ce rôle, « une panne », comme elle disait, querellant le directeur.

Elle fit tant qu'on le lui reprit.

— Voulez-vous essayer la doublure? hasarda le directeur.

Une débutante arrivée de province. Elle avait vingt ans, une jolie taille, le sourire charmant, quelque chose de doux et de caressant dans toute sa personne.

L'audition terminée :

— Je serais si heureuse de chanter votre musique, moi, murmurait-elle, interrogeant Albert de ses jolis yeux inquiets et suppliants.

. . . . . .

La première venait de s'achever : un triomphe pour l'artiste, une ovation pour la débutante. Dans la loge où elle retirait sa couronne d'étoiles suivie des félicitations bruyantes du directeur et des auteurs ravis, Albert l'avait rejointe le dernier :

— Je vous remercie, fit-il simplement.

Elle lui avait pris les deux mains dans les siennes :

— C'est vrai? vous êtes content, dites?

— Je suis profondément heureux.

Elle secoua la tête, le regard fixé à terre :

— Heureux! vous ne savez pas ce que c'est.

— Qui vous l'a dit ?

Elle haussa les épaules :

— Vous avez faim qu'on vous aime. Personne n'a vu ça; alors ça vous a mis une peine dans le cœur et dont vous n'êtes pas guéri. Voilà.

Elle avait levé les yeux, des yeux humides. Il vit au fond une petite âme confuse, comme une fleur en bouton qui cherchait du soleil pour éclore, une enfance à bercer. Et tout ce profond de lui-même, tendre et caressant, qui depuis un an s'était refermé pareil à un berceau vide, il le sentit se rouvrir tout à coup sous le regard de la jeune fille, illuminé, en fête, ainsi qu'un temple au retour de son dieu.

***

La porte du logis se refermait derrière eux :

— C'est drôle, dit-elle, ça me fait l'effet de ma première communion où j'aimais tant le Jésus de l'autel que je lui disais en sanglotant que j'en voulais mourir. Aujourd'hui c'est toi... et c'est pourtant la même chose.

Il l'avait prise contre sa poitrine :

— Tu ne me feras jamais de mal, toi, n'est-ce pas? murmura-t-il, lui buvant le cœur dans un long baiser.

Ils étaient mariés.

***

Deux ans! c'est court quand le bonheur les ensoleille. Cette année-là, on jouait un drame lyrique de B..., un maître. Les auteurs avaient demandé la jeune étoile. Ah! on l'avait mangé le premier, le pain blanc!

— Tiens! je voudrais être riche, disait Albert assombri au retour des répétitions, tu ne chanterais que ma musique.

— Tu n'es donc pas fier des succès de ta mouche?

Il baissait la tête, n'osant tout dire : sa souffrance de la voir, elle, la chose sacrée, la nouvelle vie de son cœur, si familière à ces libertés, à ces convoitises vulgaires dont elle se grisait comme une enfant; son anxiété durant ces longues heures qui la déshabituaient du foyer et lentement, sourdement, la lui reprenaient.

A la fin, n'y tenant plus, il s'en ouvrit timidement, avec mille réticences.

— Je l'ai bien vu, dit-elle, tu es jaloux. Ah! vous êtes bien tous les mêmes, allez!

En partant, elle l'embrassa dans le cou, et riant :

— Grand enfant, puisque je n'aime que toi!

— Tous les mêmes! avait-elle dit.

N'était-il déjà plus pour elle l'être à part dont elle s'enorgueillissait, que d'un mot elle le faisait redescendre dans la foule, confondu, diminué? Et réellement il lui sembla qu'il était quelque chose de moins.

Quelque temps après :

— Tu sais, je ne veux plus que tu viennes le soir, dit-elle; tu ne peux plus travailler. Voilà trois mois que ta partition devrait être achevée, et moi j'attends mon rôle.

— Te laisser seule?

— Je prendrai Duchêne, mon dogue; ça suffit bien, va!

Duchêne, c'était une vieille parente qui l'avait suivie partout.

Il hésita, tourmenté, honteux de son tourment; mais quoi! elle avait raison : le travail souffrait. Il se résigna; il irait la chercher seulement.

Peu à peu, il la vit préoccupée, distraite, autre dans

leurs épanchements, dont l'enfantillage charmant avait disparu. En vain rappelait-il timidement ces heures d'autrefois qu'ils passaient à se lire dans l'âme, elle blottie sur sa poitrine, les yeux fermés, ne l'en devinant que mieux. Elle l'écoutait vaguement, souriait qu'il s'en souvînt; c'était tout. Il lui sembla qu'une nuit d'en bas, une nuit de néant, montait lentement autour de lui et qu'il était seul.

Un après-midi, en passant, il entra au théâtre; la répétition était terminée, le foyer vide. Au fond du couloir, empli d'un bruit de voix, un groupe se détachait sur l'entre-bâillement clair d'une porte. Un peu en arrière, un jeune homme très élégant, la fleur à la boutonnière, attachait le gant d'une femme qui, adossée au mur, le laissait faire en riant. Ce rire-là, Albert le connaissait. Il eut un éblouissement. Au bruit des pas, elle s'était retournée et, se détachant du groupe, vivement courut vers lui :

— C'est toi! Viens vite. B... te cherchait à l'instant.

B..., c'était le directeur.

— Passons par là, fit-il, désignant le fond du couloir.

Il voulait voir le jeune homme; pas un artiste, à coup sûr. Qui donc? Elle lui avait pris le bras :

— La porte est fermée.

Et rapidement elle l'entraînait avec des jabotements de petite fille. Le directeur était parti; ils rentrèrent.

Après bien des hésitations :

— Quel est donc cet individu qui boutonnait ton gant? demanda-t-il.

— Le deuxième régisseur. Tu sais bien?... Chose!

Elle mentait, pourquoi? Pourquoi n'avait-elle pas voulu qu'il vît le visage de cet homme?

Trois jours il lutta, doutant, hésitant, dévoré. Le quatrième soir, il alla au théâtre, prit son billet, se cacha dans un coin. Qu'elle était jolie! et comme elle la chantait, cette musique! Il la couvait, épiant, suivant ses regards, à l'affût. Parfois il lui semblait la voir sourire à quelqu'un; il fouillait la salle.

Après le second acte, sans savoir ce qu'il voulait, il gagna l'entrée des artistes et alla se coller contre une porte en face, la tête bourdonnante, les muscles tendus, sans penser à rien, attendant.

Un coupé vint stationner de l'autre côté, puis un fiacre. Le spectacle était fini. Duchêne parut faisant signe au fiacre; puis, arrêtée un moment sous la lumière crue du gaz, *elle,* tout à travers sous la dentelle noire de son voile et, derrière elle, le même jeune homme, un gardénia au revers sous le manteau de fourrure entr'ouvert.

D'un bond l'artiste fut sur la chaussée, titubant, voyant rouge. Devant le fiacre, Duchêne attendait; la chanteuse lui fit signe de monter et monta à son tour, tendant par la portière, que l'inconnu refermait lentement, sa main nue qu'il baisa au-dessus du poignet. Le fiacre partit.

— Au cercle! dit le jeune homme sautant dans le coupé qui s'éloigna au grand trot.

— Je suis arrivé au théâtre en retard, dit Albert en rentrant, pâle, la sueur aux tempes.

Et, hésitant, la voix étranglée, détournant les yeux pour ne pas la voir rougir :

— Tu montais en voiture.

— Ah!

Il y eut un silence.

— Nous avons eu des membres du grand cercle, ce soir, dit-elle négligemment. Si tu étais venu plus tôt, je t'aurais présenté.

Qu'est-ce qu'il allait faire?... Une scène? d'où ils sortiraient meurtris, avilis, elle blessée mortellement peut-être!...

Il eut peur et dégoût; puis une immense lassitude le prit...

— Elle ne comprend pas, se dit-il; elle ne voit pas.

Le lendemain, gravement, avec douceur, il dit l'indicible tourment de ceux qui ont mis leur vie dans un unique amour, les alarmes maladives de ceux qui ont beaucoup souffert. C'était tout son pauvre cœur angoissé qu'il lui mettait sous les yeux, s'en excusant presque.

Indifférente, elle l'écoutait : rien n'était éternel; c'était un grand malheur quand les gens ne voulaient pas le comprendre. Pourquoi s'acharnait-on à trouver des motifs de souffrir là où il n'y en avait pas?

Il fit un violent effort, et riant :

— Avoue du moins qu'il n'est pas gênant, ton pauvre jaloux. Hein! vois-tu si, comme d'autres que tu connais, j'intervenais à tout propos en maître, m'interposant, affirmant mon autorité?

Il la regarda; le visage, si doux d'ordinaire, s'était durci, et, froidement :

— Ce ne serait pas long! dit-elle.

Une fois seul, il tourna sur lui-même comme une bête perdue, écroulé, vieux, vide. Voilà tout ce qu'elle avait trouvé, tout ce qui restait de cet amour divin, sa foi à lui, la vie de son âme : pas même un peu de bonté! Elle aussi, elle lui faisait du mal!

Il repassa les mauvais jours d'autrefois, l'ingratitude de ses frères, l'abandon de l'enfant :

— Je ne veux plus souffrir, dit-il; je ne l'ai pas mérité.

Et s'ouvrant une veine, il attendit la mort.

Quand on arriva, il respirait encore; la vie le reprit : idiot d'abord, puis fou. En vain sa femme voulut-elle le disputer à la folie (car au fond elle l'aimait bien! ses frères aussi l'aimaient bien, et l'enfant aussi). Il ne la reconnaissait plus, voulait se jeter par la fenêtre dès qu'elle approchait. On le fit interner. Depuis ce jour, il était calme.

Deux années avaient passé. Elle avait vingt-trois ans, toute la fleur de sa jeunesse, de son talent, l'amour de

la vie. On obtint pour elle le divorce. Elle allait se remarier en Russie.

Lui, chaque jour, à midi, gravement il enterrait ses morts.

A. JULIAN-PERRY.

LA SITUATION EN ESPAGNE

Décidément, l'Espagne demeure la terre classique des conspirations.

Quand ce n'est pas un parti qui combat le pouvoir, ou un général qui se prononce contre la Couronne, c'est la Couronne qui conspire contre le ministère.

Ce qui s'est passé ces jours derniers *tra los montes* n'est pas pour démentir la tradition politique du noble et malheureux pays qui cherche encore, vainement, sous la monarchie alphonsiste, avec sa formule constitutionnelle définitive, un gouvernement stable et régulier.

Depuis cinq années pourtant, le ministère Sagasta lui en avait procuré l'illusion. Le Freycinet espagnol avait, au nom du parti libéral, gouverné avec une fortune incontestable et une adresse incontestée. Il avait esquivé des problèmes difficiles, évité des écueils dangereux, et même résolu — à demi — des questions capitales.

Il avait posé dans la législation le principe du mariage civil et du suffrage universel, s'il ne les avait pas fait prévaloir avec toutes leurs conséquences et dans toute leur rigueur. Il avait contenu les républicains irréconciliables, et rallié les autres. Sûr d'une majorité considérable dans le Parlement, il passait pour posséder la confiance de la régente ; et, soudain, sans qu'aucun vote des Cortès ou du Sénat lui eût été contraire, sans que rien pût, au lendemain même d'une victoire législative, faire présager sa retraite, une intrigue de cour ourdie par le maréchal Martinez Campos et le duc de Sexto le renverse dans les vingt-quatre heures. Au seul bruit de ce complot, sous la pression de ses collègues, M. Puycerver et le duc de Veraguá, et sur les conseils de quelques organes libéraux, il offre fièrement sa démission. A sa grande surprise, la régente l'accepte sans délai, comme il l'a donnée sans motif. Un ministère Canovas Silvela, qui attendait, déjà constitué dans la coulisse, recueille aussitôt sa succession.

Les conditions extra-parlementaires dans lesquelles s'est produite la chute du ministère Sagasta sont déjà bien étranges : les causes par lesquelles on prétend la justifier le sont encore davantage :

« Le parti libéral exerçait le pouvoir depuis cinq ans. L'y maintenir plus longtemps, c'était rompre l'égalité entre les deux partis dynastiques qui doivent se succéder aux affaires. Conformément aux règles du régime parlementaire sainement entendues, un ministère ne saurait s'éterniser aux dépens du parti rival. Les libéraux avaient fait leur temps ; en vertu du roulement, le tour des conservateurs était venu. »

Telle est, dans toute sa saveur, la nouvelle thèse d'équilibre constitutionnel qu'exposent doctement les journaux royalistes et conservateurs. Chose plus extraordinaire, ni les organes libéraux ni M. Sagasta lui-même ne s'en montrent fort scandalisés. C'est qu'au fond, chacun a son siège fait, et sait fort bien ce que parler veut dire. En réalité, M. Sagasta n'admet point la théorie dont il est aujourd'hui la victime ; mais il s'y résigne parce qu'il espère en redevenir le bénéficiaire, dans un laps de temps plus ou moins éloigné.

Quant aux démocrates et aux républicains qui, ainsi que M. Castelar, avaient cru à la compatibilité de la liberté et de la monarchie, des droits de la nation et du pouvoir royal, leur déception est profonde et leurs protestations sont énergiques.

Pour eux, l'origine de la crise n'est point un scrupule constitutionnel, ni même le moindre souci du parlementarisme : c'est un coup de tête, un caprice personnel, c'est-à-dire la négation de la souveraineté nationale.

Et voici la reine — dont la réputation de sagesse et d'esprit politique allait se consolidant — en butte à l'accusation toujours grave, en Espagne, de céder à la pression étrangère et d'y sacrifier les aspirations du pays.

Pour certains journaux, le duc de Sexto et le maréchal Campos ne sont pas les seuls auteurs de la combinaison ; il faut aussi faire la part de l'Autriche. On répète volontiers que la mère de la régente, l'archiduchesse Isabelle, fait fréquemment la navette entre Vienne et Madrid, et l'on ajoute que le docteur autrichien Riedel, médecin de doña Christine, sert d'intermédiaire habituel entre les deux cours. On a même affirmé que les 25, 26 et 27 juin, des dépêches chiffrées ont été adressées par l'archiduc Albert à la reine.

Il est difficile de déterminer l'exactitude de semblables allégations : ce qui est certain, c'est qu'il y a environ un mois, M. Sagasta avait cru devoir se plaindre auprès de sa souveraine de menées sourdes dont il se sentait l'objet de la part de quelques intimes de la dynastie. La régente défendit éloquemment ses amis incriminés, et protesta de leur correction au point de vue politique. Quelques semaines après, la retraite du ministère libéral venait singulièrement légitimer les plaintes et les soupçons que doña Christine avait repoussés avec l'accent d'une superbe indignation.

*
* *

En présence d'attitudes et d'actes aussi contradic-

toires, on est forcé ou d'admettre une duplicité incroyable chez la régente, ou de constater dans ses résolutions un revirement profond, qu'expliqueraient seules des inspirations pressantes, venues de haut et de loin.

Au cas où elle serait réelle, faudrait-il attribuer à cette intervention une portée qui dépasse le domaine de la politique intérieure? Et doit-on s'attendre à voir coïncider avec le changement ministériel un rapprochement subit entre l'Espagne et la Triple alliance?

Ce rapprochement est une ancienne idée de l'Allemagne, et rien n'indique qu'elle y ait renoncé aujourd'hui. Mais si le fait est plausible, il s'en faut qu'il soit probable. Tout d'abord, M. Canovas déclare formellement que l'Espagne continuera d'observer la stricte neutralité dont elle ne s'est pas jusqu'à ce jour départie.

Nous n'avons pas le droit de révoquer en doute la parole du premier ministre espagnol; mais il est permis de rappeler ici ses tendances. En sa qualité de fervent royaliste, il éprouve de médiocres sympathies pour la République voisine, et il redoute fort pour son pays la puissance d'attraction et l'influence contagieuse qu'elle dégage involontairement. Et, d'autre part, ses instincts l'inclineraient à une entente aussi cordiale que possible avec le souverain qui incarne si fortement le dogme monarchique.

Mais chez un politique aussi avisé, les préférences et les antipathies s'effacent devant l'intérêt gouvernemental. Il sent bien que les Espagnols ne se laisseraient pas entraîner dans une alliance aujourd'hui détestée. Elle eût pu jadis, du vivant et sous l'action continue d'Alphonse XII, devenir une réalité. Depuis l'incident des Carolines, elle est entrée dans l'ordre des impossibilités et des chimères. Devant une telle tentative, l'Espagne tout entière frémirait de la même émotion qui la souleva en 1885, quand l'Allemagne se permit d'attenter à ses droits territoriaux.

Et le ministère Canovas, aujourd'hui comme alors, redouterait l'éclat des fureurs populaires, et ne commettrait pas de nouveau l'imprudence de heurter le sentiment national, dont il est mieux instruit.

Mais, à défaut d'une hostilité franchement déclarée, ne pourrait-il manifester, d'une manière moins ouverte, une neutralité malveillante qui nous forcerait à immobiliser deux ou trois corps d'armée? Cette posture serait également dangereuse. M. Canovas ne saurait se dissimuler à quelles graves difficultés il doit faire face, dans son propre pays; il n'ira pas, de gaieté de cœur, les compliquer d'embarras extérieurs. L'idée républicaine française lui semble déjà recéler un péril virtuel pour le principe monarchique en Espagne. Combien s'aggraverait ce péril, le jour où la France, en guise de représailles, entamerait une campagne active en faveur des républicains espagnols?

***

En conséquence, bon gré, mal gré, le président du Conseil réservera exclusivement ses efforts et son attention à l'Espagne et aux luttes politiques qui s'y préparent; et loin de chercher de nouveaux ennemis, il prend à tâche de désarmer les anciens.

Chaque jour, ses organes officieux affirment que le ministère conservateur ne sera pas moins libéral que le précédent, qu'il respectera les lois qu'il a trouvées dans l'héritage de ses devanciers, même celles qu'il a le plus ardemment combattues. Ce qu'il veut surtout, c'est réaliser des économies budgétaires et corriger les multiples abus qui corrompent encore l'administration espagnole.

En dehors des libéraux dynastiques — dont l'opposition sera ultra-modérée — ces promesses rencontrent de nombreux incrédules. *La Cabra tira al monte*, dit le proverbe espagnol. « Un cabinet Canovas va toujours à la réaction, » disent les démocrates de Madrid. C'est sa seule raison d'être; et quand la reine est sortie de la vérité parlementaire pour faire appel à son concours, elle a oublié que les gouvernements périssaient par l'exagération de leur principe constituant. C'est ainsi que, pour durer, la royauté, dont l'essence est l'autorité, doit se montrer libérale et réformatrice. La république, au contraire, qui a la liberté pour fondement, doit constamment faire preuve de modération et d'énergie.

Mais on a persuadé à la régente que le libéralisme faisait insensiblement glisser la monarchie vers la réalité républicaine, sous des apparences dynastiques; et, si doux que fût le glissement, on lui a fait apercevoir l'abîme au bout de la pente. Le ministère va donc essayer de la remonter.

En vain, M. Silvela recommande-t-il, en sa remarquable circulaire à ses préfets, le respect de la loi et une stricte sincérité pendant la prochaine bataille électorale.

Le journal de M. Castelar, *El Globo*, répond que de cette circulaire on peut dire, à l'encontre de l'Évangile: « Que la lettre vivifie, mais que l'esprit tue. » — « Les écrits de M. Silvela sont toujours des palimpsestes. » Il ne faut pas seulement regarder les lignes, mais entre et sous les lignes. Là où l'on voit les mots: « Justice et liberté, » il faut lire: « Réaction et partialité ».

Ces méfiances viennent de recevoir d'ailleurs une fâcheuse justification à Barcelone et à Valence. Les libéraux, qui manifestaient paisiblement, sans porter la moindre atteinte au bon ordre et à la sécurité publique, ont été violemment refoulés par des charges de gendarmerie. Il y a eu plusieurs blessés dans la bagarre; détail médiocre et qui n'est pas de nature à troubler le ministre qui jadis a prononcé cette phrase fameuse: « Les troupes se déshonorent en refusant de faire feu sur le peuple. »

Les élections de février s'annoncent donc comme devant être des élections à poigne. On ne saurait moins attendre du même ministre qui a dit à propos de la

nouvelle loi électorale qu'il est chargé d'appliquer : « Les ouvriers ne demandent le suffrage universel que pour vendre leur vote. »

***

Un tel scepticisme au sujet des hommes et des choses fait présumer une dose assez légère de préjugés, et doit sérieusement rassurer les conservateurs sur le résultat final du scrutin. — Mais, bien qu'en Espagne, tout ministre soit sûr de la majorité qu'il désire, il se recèle néanmoins une part d'inconnu dans les flancs du monstre nouveau que l'on va interroger.

Il est vrai que ce suffrage universel a été organisé de telle sorte que les adversaires du gouvernement soient en définitive écrasés. C'est une combinaison bâtarde de scrutin d'arrondissement pour les campagnes et de scrutin de liste pour les villes, avec la représentation des minorités assurée à celles-ci, refusée à celles-là, et l'adjonction d'un député élu par chaque université ou association reconnue.

Les dispositions de la loi sont assez habilement combinées pour donner, sous couleur de garanties libérales, l'avantage numérique aux campagnes — en majorité royalistes — sur les villes, presque toutes républicaines.

Quoi qu'il en soit, si le parti républicain se coalisait, depuis Emilio Castelar, à l'aile droite, jusqu'à Ruis Zorilla et Pi y Margal, à l'aile gauche, le pays, malgré toute la pression administrative, enverrait aux Cortès une imposante minorité républicaine.

Réduit à ses seules forces et pris entre tous les démocrates, d'une part, et les conservateurs, de l'autre, le groupe de Sagasta serait considérablement entamé, sinon tout à fait anéanti.

Au contraire, une coalition entre républicains et libéraux dynastiques profiterait surtout à ceux-ci. Sur les listes électorales, les premiers seraient obligés de leur faire la part du lion ; et d'ailleurs leur succès, au lieu d'être une solution, ne serait qu'un nouvel atermoiement.

Cette politique de transaction et de transition a trouvé en Castelar un adepte longtemps fidèle; mais elle vient de lui causer un mécompte dont il ressent toute l'amertume, et qui n'est pas pour l'encourager dans la voie qu'il a suivie. En cessant de combattre la dynastie, il avait expressément subordonné son désarmement au maintien du ministère libéral. Bien qu'évolutionniste et non révolutionnaire, il avait déclaré au cercle républicain de Madrid, lors des élections municipales, que si la Couronne sacrifiait le libéralisme à la réaction, une « opération chirurgicale » serait nécessaire pour sauver le pays.

Or voici qu'aujourd'hui la régente a congédié le cabinet Sagasta. Si Castelar est encore de son propre avis, l'heure de l'opération chirurgicale pourrait bien avoir sonné. « Il faudra donc donner raison à M. Ruis Zorilla, » s'écriait-il au lendemain de la crise.

Depuis lors, le grand orateur s'est cantonné dans une attitude d'opposant attristé, mais irrésolu. Quel parti prendra-t-il en dernière analyse? Il est encore bien difficile de le prévoir.

Sortir du domaine paisible de la sereine discussion, entreprendre une ardente propagande contre les institutions actuelles, c'est, pour lui, renoncer à son rêve sublime de république idéale, un peu platonique, et presque inaccessible à force de pureté.

D'autre part, rester dans l'opposition constitutionnelle, s'allier aux libéraux dynastiques, et préparer avec eux le retour aux affaires de Sagasta — auquel succéderait sans doute un nouvel appel à Canovas — n'est-ce pas tourner indéfiniment dans le même cercle, et jouer le rôle de dupe?

Ainsi du moins l'estime Ruis Zorilla. Selon lui, se prêter au jeu stérile des camarillas, à la comédie qui se joue, depuis le pronunciamento de Sagonte, c'est perpétuer un régime où tout est artificiel, où rien n'est sincère : ni les Chambres, ni la majorité, ni la minorité, ni le ministère, ni le trône; un régime qui reste indifférent au pays, comme le pays lui reste étranger; où le peuple ne compte pour rien, où les coteries sont tout.

Or ce régime épuise les forces vives de l'Espagne sans donner satisfaction à aucun de ses besoins; il finirait par tarir les sources mêmes du développement et de la vie nationale. Force est donc de le détruire et le remplacer par celui de la souveraineté populaire, seule compatible avec la liberté et le progrès.

Et c'est ainsi, en persévérant, malgré leurs conceptions identiques, dans leurs tactiques particulières, que les deux hommes les plus considérables du parti républicain se sont trouvés jusqu'ici aux deux pôles opposés : l'un espérant tout du système qu'il voulait renverser, l'autre n'en attendant rien, et ne voulant rien demander qu'à l'entente et à l'action énergique de tous les républicains espagnols; tous deux également patriotes, également convaincus, et aussi, hélas! également désabusés; l'un, après avoir été ministre d'un monarque, s'est inébranlablement accroché, comme à l'ancre de salut, à l'idée républicaine, dont il est l'athlète et dont il veut devenir le réalisateur; l'autre a temporairement adhéré à la monarchie, après avoir gouverné une république dont il demeure l'apôtre théorique, mais convaincu. Et non seulement ils professent un égal dévouement au principe républicain, mais encore ils sont également attachés à la même formule républicaine; car, si Castelar en est revenu de la chimère fédéraliste, Zorilla a toujours été unitaire. Seules, des différences de nature et de tempérament, plus graves souvent que des divergences de vues, séparent ces deux hommes, dans l'union desquels apparaîtrait le gage de la victoire pour les républicains.

Cette union se consommera-t-elle jamais?

ALFRED BERL.

ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

Les biens du clergé.

« [illegible] vraies et justes sur ce qui avait précédé. »

[illegible]

Le 2 novembre 1789, l'Assemblée constituante a déclaré que les biens ecclésiastiques étaient à la disposition de la nation. Ce décret pouvait-il, comme Talleyrand l'avait affirmé en le proposant dans la séance du 10 octobre, « s'allier avec un respect sévère pour les propriétés » ? Est-il en contradiction avec l'article de la déclaration des droits qui reconnaît à la propriété un caractère inviolable et sacré? La prise de possession des biens ecclésiastiques par l'État mérite-t-elle les noms de confiscation, de spoliation?

Cette question, dit Mme de Staël, a été complètement épuisée par les excellents discours prononcés dans l'Assemblée constituante. Aussi n'est-ce pas sans hésitation, sans regret, que l'on se décide à la traiter de nouveau. A quoi bon enfoncer une porte ouverte? Mais nous entendons constamment parler du décret du 2 novembre comme d'un attentat. Dans des travaux très remarqués, les arguments contre ce décret ont été seuls bien exposés; les arguments qui l'ont fait adopter sont présentés d'une façon incomplète, inexacte. Ce qui était clair au siècle dernier est devenu peu à peu obscur, puis douteux. Il est donc à propos de remettre la vérité en lumière. Nous n'avons rien à ajouter à ce qu'ont dit les constituants; ils n'ont que trop parlé. S'ils s'étaient bornés à ce qu'ils avaient d'excellent, la discussion n'eût pas été bien laborieuse. Par malheur, les orateurs de la majorité ont mêlé à des raisons décisives des raisons moins bonnes. Leurs adversaires en ont profité pour prolonger un débat qui aurait dû être court et pour persuader aux gens peu attentifs que la thèse qu'ils combattaient avait des côtés faibles. Nous écarterons les arguments inutiles dont se sont servis les constituants. S'il est impossible de dire plus qu'eux, il est facile de dire moins, et cela sera peut-être préférable. Peut-être aussi réussirons-nous à plaider leur cause avec plus d'ordre et de méthode, et surtout à mieux dégager la question qui nous occupe des problèmes qui la compliquaient pour eux. Assurément, les constituants étaient soucieux de bien établir les droits de la nation, mais ils ne l'étaient pas moins de les mettre en vigueur : en même temps qu'ils s'appliquaient à les rendre manifestes, ils avaient à prouver qu'il convenait d'en user, à décider les moyens d'en tirer parti.

Il leur est arrivé plus d'une fois d'embrouiller tout cela. Au lieu de séparer nettement ces divers sujets, ils sont passés de l'un à l'autre d'une façon un peu confuse. Nous n'aborderons pas les points sur lesquels on peut encore disputer aujourd'hui. Nous ne rechercherons ni ce que valaient les biens du clergé ni ce qu'ils rapportaient. Nous n'examinerons pas davantage si la Constituante fit une faute en y touchant, s'il ne tenait qu'à elle de les mieux employer. Nous ne nous demandons ici qu'une seule chose : les biens de l'Église ont-ils pu être ôtés au clergé sans que le droit de propriété fût violé?

***

Pour répondre à cette question, deux méthodes s'offraient aux constituants : la méthode juridique et la méthode historique.

La première est la plus simple, la plus commode, la plus frappante. Elle a son point de départ dans la division classique des personnes. Aux individus qui existent par eux-mêmes, sans la volonté ni la participation de l'État, antérieurement à l'État, on oppose les personnes morales, qui sont des êtres fictifs et n'existent qu'autant qu'elles sont reconnues par la loi. Il dépend également du législateur et de les admettre à l'existence et de les supprimer. A plus forte raison n'ont-elles de droits que ceux qu'il leur concède. Il est bien certain que « les droits qui représentent la propriété sont sacrés comme elle »; qu'on doit, « sans se livrer à des recherches sur leur origine, regarder comme vraiment représentatifs de la propriété tous ceux qui en ont l'apparence ». Mais il est non moins vrai que « toute convention, tout acte qui donne à la propriété une forme éternelle, renferme la condition implicite que le souverain pourra rétablir le droit commun aussitôt qu'il le jugera utile, parce qu'aucun propriétaire ne peut étendre à l'éternité le droit qu'il a sur son bien (1) ».

Appliquez ces principes aux biens ecclésiastiques.

En supposant, ce qui n'était pas prouvé, que le clergé sous l'ancien régime eût reçu la personnalité juridique, il la perdait et du même coup toute espèce de droits si l'État le décidait ainsi : « La même raison qui fait que la suppression d'un corps moral n'est pas un homicide, fait que la révocation de la faculté aux corps de posséder des fonds de terre ne sera pas une spoliation, » disait Thouret, le 23 octobre 1789. Les fondations religieuses admises par les lois du royaume en vue de l'utilité publique ne devaient pas durer plus longtemps que l'utilité publique ne le demandait et que ne le permettait le législateur.

Je ne m'arrêterai pas à cette démonstration fondée sur le droit pur. Malgré sa haute valeur, malgré la force et l'éclat qu'elle prend lorsqu'elle reçoit les développements qui conviennent et qui lui furent donnés à la Constituante, on comprend qu'elle n'ait pas fermé la bouche à tout le monde. S'il n'y avait pour justifier le décret du 2 novembre d'autres raisons que celles que je viens d'indiquer très sommairement, le langage des

(1) Condorcet, *Vie de Turgot*.

adversaires de la Révolution serait admissible, au moins jusqu'à un certain point. Ils auraient toujours tort de reprocher avec tant de sévérité à la Constituante un acte absolument conforme à la doctrine enseignée par les grands jurisconsultes de l'ancienne monarchie, pratiquée par les rois de France et autorisée par un homme aussi respectable que Turgot (1); mais cette doctrine, si considérable qu'elle soit, peut être attaquée. L'abbé Maury lui reprochait d'être du domaine de la métaphysique. S'il voulait dire qu'elle prête à la controverse, j'avoue que je suis de son avis.

***

Plus conforme aux habitudes et aux exigences de notre temps, la méthode historique n'emprunte rien aux spéculations abstraites. Elle n'emploie que des faits. Elle n'a contre elle que sa longueur.

Elle consiste à rechercher patiemment à travers les âges l'origine, la véritable nature, la destination légitime des biens du clergé. Nous n'avons pas ici la place de faire, même en abrégé, ce travail immense. Il faudrait parcourir l'histoire ecclésiastique presque tout entière. Il faudrait au moins remonter jusqu'aux premiers siècles du moyen âge, à cette période d'anarchie où il n'y avait plus dans les Gaules aucun vestige d'organisation politique, où la notion même de l'État était perdue, où tout ce qui restait de vie sociale, morale, intellectuelle, s'était réfugié dans l'Église. Le rôle du clergé prit alors une extension dont nous avons peine à nous faire une idée exacte. A mesure que l'empire romain s'était enfoncé dans la décadence, dès le IVe siècle, l'Église s'était à beaucoup d'égards substituée à l'État défaillant. Peu à peu, sans l'avoir toujours voulu, elle s'était trouvée chargée d'une foule de services abandonnés par les pouvoirs publics et qui ne rentraient pas tous dans ses attributions naturelles. Outre le culte religieux, elle avait, autant que l'époque le permettait, ce que nous appelons aujourd'hui l'assistance publique; elle avait les écoles, les bibliothèques, les retraites où l'on trouvait, avec quelques ressources pour l'étude, une ombre de sécurité. Elle avait encore ses tribunaux où elle rendait une sorte de justice souvent inhumaine et peu équitable, moins grossière cependant que celle que l'on aurait rencontrée ailleurs.

Cette espèce d'invasion dans une foule de fonctions publiques ne prit pas fin avec les circonstances qui l'avaient amenée ou rendue possible. Alors même que l'on s'éloigna des années où l'Église seule était en état d'assister les malades et les indigents, de dispenser l'enseignement, de protéger les études, elle conserva la haute main sur les hôpitaux, les écoles, les collèges, les universités. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, l'instruction publique fut considérée comme une partie des matières ecclésiastiques (1).

C'est à cause de ce rôle démesuré, à raison de toutes ces fonctions, que le clergé fut largement doté. La superstition n'a pas été l'unique ni peut-être la principale origine du respect religieux qui enveloppa les biens d'Église et leur permit de s'accroître indéfiniment, sans que les rois de France, effrayés de ce progrès, soient jamais parvenus à l'arrêter ou simplement à obtenir la déclaration fidèle de ce que possédait le clergé.

Les biens ecclésiastiques étaient protégés par leur destination hautement proclamée.

« Faut-il rappeler les autorités saintes qu'aucun prêtre n'ignore, » demandait Durand de Maillane ; et il citait les paroles de saint Jérôme, insérées dans le livre de l'école, dans le décret même de Gratien : « Tout ce qu'ont les clercs appartient aux pauvres. » Il citait saint Augustin : « Les biens des églises ne sont pas aux évêques, mais aux pauvres, dont les évêques sont en quelque sorte les agents, *procurationem quodammodo gerunt.* »

C'est au nom des pauvres que l'Église combattit les prétentions des Mérovingiens sur ses domaines. Le jour où Clotaire demanda aux évêques une partie des revenus perçus par eux, Injuriosus lui dit qu'il était inique de vouloir remplir son trésor avec l'argent des pauvres (2). Lorsque les trouvères reprochaient aux moines d'accaparer tous les héritages des Gaules (3), on leur répondait que ce qui était donné aux saints était en réalité donné aux pauvres et non aux abbayes. N'était-il pas évident que des gens qui avaient fait vœu de pauvreté recevaient, non pour s'enrichir, mais pour le compte d'autrui? Ces pieuses transactions auraient le caractère du dol, si la bonne foi, présumée réciproque, des contractants, n'en couvrait l'irrégularité; et alors certainement il faut les traduire ainsi : « Je vous donne tel ou tel bien, parce qu'ils sont pour moi une occasion de tentation ou de chute, parce que le jour des vengeances approche... parce que, après vous être nourris et vêtus, vous les distribuerez aux pauvres, qui sont véritablement et uniquement les propriétaires que je veux donner aux biens que je vous confie (4). »

(1) Nous savons, par l'exemple de Maury, que les avocats du haut clergé ne craignent pas d'être irrespectueux en parlant de Turgot : il n'y a qu'à les rappeler à la décence, comme fit le duc de La Rochefoucauld.

(1) Elle y est presque toujours ranjée par les rédacteurs des *Cahiers de 89*.

(2) *Iniquum est ut pauperes quos tuo debes alere horreo, ab eorum stipe tua horrea repleantur.* Grégoire de Tours, IV, 2.)

(3) « Quand un prud'homme se couchait avec la pensée d'une mort prochaine, il ne regardait ni à ses fils ni à ses neveux. Il faisait venir les moines noirs de Saint-Benoît et leur donnait tout ce qu'il possédait... Les gens du siècle en étaient appauvris, les clercs toujours plus riches; aussi les Gaules couraient-elles à leur perte. » (Garin le Loherain, au début.)

(4) J'abrège à regret. Le passage est d'autant plus remarquable qu'il fait partie d'un discours dans lequel Clermont-Tonnerre refuse les biens ecclésiastiques à la nation. Ce discours n'a pas été prononcé et n'est pas au *Moniteur*. On le trouvera dans les *Archives parlementaires*, IX, 496.

Plus tard, quand on pensa moins à la fin du monde, ou que l'on cessa de la croire imminente, quand la piété se refroidit, si l'Église put exiger ce qu'on ne lui donnait plus spontanément; s'il ne paraissait pas odieux, s'il semblait naturel qu'elle s'arrogeât une part dans les biens de ceux qui ne lui avaient rien légué (1), c'est que cette part devait, au moins en théorie, être affectée à des services publics, ressemblait beaucoup à l'impôt que l'État prélève de nos jours sur les successions.

Multipliez les points de vue, épuisez la série des faits, vous arriverez toujours à la même conclusion.

Les biens ecclésiastiques, dit Fleury, sont les choses temporelles consacrées à Dieu pour le service des églises. Définition irréprochable, pourvu que par ces mots, *service des églises*, on entende non seulement ce qui s'appelle ainsi maintenant, mais tous les services qui s'y étaient joints au moyen âge. Il en résulte que l'Église ne possédait les trésors accumulés entre ses mains qu'à cause des charges assumées ou acceptées par elle. Elle n'avait par conséquent sur ce patrimoine pas plus de droits que le corps de la marine sur les bâtiments auxquels il est préposé, que le roi sur les domaines de la couronne administrés par lui dans l'intérêt des services publics (2). Le clergé n'était donc ni propriétaire ni même usufruitier. Il n'était, disait Grégoire le 23 octobre 1789, qu'un dispensateur, puisque s'il prenait pour lui plus que le strict nécessaire, c'était, selon les canons, un sacrilège véritable. « Les canons ont fait trois parts des bénéfices, disait de même Clermont-Tonnerre; le premier tiers doit être uniquement destiné au service divin, le deuxième à l'entretien des pauvres... Peut-on se dire propriétaire d'un bien dont un tiers seulement est à votre disposition?... Ces faits démontrent invinciblement que le clergé n'est point propriétaire, qu'il n'est qu'administrateur (3). »

*
* *

Dira-t-on, comme on l'a déjà fait plus d'une fois, que peu importe à quel titre l'Église commença de posséder? Que les biens du clergé ont pu n'être d'abord qu'un dépôt, mais qu'à la longue ils ont perdu ce caractère? Qu'une jouissance, abusive si l'on veut, mais prolongée pendant des siècles, avait donné sur eux au clergé des droits qu'il n'avait pas à l'origine? Parlera-t-on de prescription?

A défaut d'autres réponses, nous aurions celle que fournissent les articles 2236 et 2240 du Code civil : « Ceux qui possèdent pour autrui ne prescrivent jamais par quelque temps que ce soit... Ainsi, le dépositaire, l'usufruitier qui détiennent précairement ne peuvent prescrire... On ne peut prescrire contre son titre en ce sens qu'on ne peut se changer à soi-même la cause et le principe de sa possession. » Le clergé ne possédait pas pour lui : il était dépositaire, il n'a pas pu prescrire.

Mais nous n'avons pas besoin du Code. L'histoire suffit. Elle nous apprend que la jouissance du clergé n'a jamais changé de nature, qu'elle a constamment conservé les mêmes caractères.

Les preuves en sont innombrables. Qu'était-ce, par exemple, que le droit de régale, en vertu duquel le roi faisait siens tous les fruits des évêchés vacants? Qu'était-ce que les économats dont le clergé demandait si instamment la suppression en 1789? Fleury dit que depuis longtemps le roi ne profitait plus des fruits temporels de la régale, qu'ils avaient été attribués à la Sainte-Chapelle de Paris par saint Louis, que Louis XIII les lui avait retirés et que, par une déclaration de 1644, le roi s'en était réservé la disposition, mais qu'il en faisait ordinairement don au nouvel évêque. Si le roi en faisait don, c'est sans doute qu'ils étaient à lui; lui auraient-ils appartenu si le clergé eût été propriétaire?

« Faut-il rappeler, disait Treilhard à la Constituante, le 23 octobre 1789, que la puissance publique a constamment exercé le droit de disposer des possessions ecclésiastiques; qu'elle seule a consommé les unions, transactions et suppressions de bénéfices; qu'elle a, dans différentes occasions, forcé des aliénations pour le besoin public; qu'elle a supprimé des ordres entiers et disposé des immeubles dont ils avaient joui (1)? Qui donc pourrait méconnaître dans la nation un droit qu'elle a pour ainsi dire exercé chaque jour depuis que la monarchie existe (2)? »

(1) « Tout homme qui mourait sans donner une partie de ses biens à l'Église, ce qui s'appelait mourir déconfès, était privé de la communion et de la sépulture. Si l'on mourait sans testament, il fallait que les parents obtinssent de l'évêque qu'il nommât concurremment avec eux des arbitres pour fixer ce que le défunt aurait dû donner en cas qu'il eût fait un testament... Le Parlement corrigea tout cela. » (*Esprit des lois*, XXVIII, 41.)

(2) Discours de Mirabeau à la Constituante, dans la séance du 2 novembre.

(3) *Opinion* de Clermont-Tonnerre déjà citée. Thouret, dans la séance du 23 octobre, montra que, sur le revenu des biens de l'Église, le clergé ne pouvait prétendre qu'à la portion nécessaire pour son honnête subsistance, tout le reste étant incontestablement destiné à des emplois d'utilité publique. (Voir aussi le discours de Le Chapelier, dans la séance du 2 novembre.)

(1) Outre les biens des Jésuites, il y avait au moment de la Révolution, en économat ou régie séculière, ceux des Célestins, des Antonins, de Saint-Ruf, et d'autres encore.

(2) L'abbé Gouttes, qui n'approuvait pas toutes les suppressions proposées, qui voulait conserver la congrégation de Saint-Maur, les ordres mendiants, disait, le 13 octobre : « Tout le monde sait que si les bénéfices sont trop multipliés ainsi que les maisons religieuses, la nation a le droit de les supprimer et d'ordonner l'emploi des revenus de la manière la plus utile à la religion et à la société, d'empêcher que l'Église n'acquiert de trop grands biens. C'est ainsi qu'on s'est conduit dès les premiers siècles; et quelques membres du clergé s'étant plaints des réformes à cet égard, saint Jérôme répondit : « Je ne blâme pas les empereurs d'avoir porté de pareilles lois, elles sont sages : ce qui me fâche, c'est que le clergé ait forcé les empereurs à les porter ». Une vérité non moins constante, c'est que, dans tous les temps de calamités, on a pris des biens d'Église pour subvenir aux besoins de l'État. »

Personne ne niait que l'assistance publique eût droit au tiers des revenus perçus par l'Église. Maury en convint à la tribune, le 13 octobre. Les orateurs du clergé, les plus ardents à disputer à la nation les biens ecclésiastiques, déclaraient qu'ils ne les revendiquaient que dans l'intérêt de la société tout entière et en particulier dans l'intérêt des pauvres.

Recourir à ces biens pour doter les écoles ou les hôpitaux ne semblait pas un expédient révolutionnaire ou une expropriation (1). L'idée d'user des richesses ecclésiastiques pour faire face à des dépenses d'utilité publique se rencontre à chaque instant dans les Cahiers de 89. D'un bout à l'autre de la France, le Tiers parle d'une aliénation partielle de ces biens; à Brest, en Provence, il propose une aliénation totale (1). Une grande partie de la noblesse émet des vœux analogues : à Auxerre, elle veut vendre les biens des ordres religieux déjà supprimés et ceux des ordres et menses abbatiales que les États généraux jugeront à propos de supprimer ». A Montargis, elle pense à une « suppression totale et absolue » des ordres monastiques : leurs biens seront vendus. A Gien, elle croit que c'est remplir l'intention des fondateurs de maisons ecclésiastiques que d'employer les biens d'église « à des objets de piété et d'utilité publique », au soulagement de l'humanité, à l'extinction de la mendicité, à l'établissement d'une justice gratuite. En plusieurs endroits, à Chalon-sur-Saône, à Château-Salins, à Condom, à Longwy, à Mantes, à Vendôme, à Thionville, le clergé conseille de prendre des biens d'église pour fonder des écoles, des collèges, des hôpitaux, des bureaux de charité et d'autres institutions de bienfaisance.

Qu'est-ce à dire, sinon que, comme au moyen âge, ces biens existaient, ainsi que le soutenait Talleyrand, non pour l'intérêt des personnes, mais seulement pour le service de certaines fonctions?

Jusqu'à la Révolution, le clergé a professé que les biens ecclésiastiques ne doivent pas être considérés comme une propriété, qu'ils sont *res nullius*, parce qu'ils sont *res sacræ*, *res religiosæ*, en dehors et au-dessus du droit humain. Donnés à Dieu et à ses saints, et à personne autre (3), ils ne relèvent que du droit divin.

(1) Le concile de Trente avait prévu quelque chose de ce genre : si des fonds avaient été donnés à l'Église pour une certaine classe de pauvres ou de pèlerins, et si ces pauvres ou ces pèlerins venaient à manquer ou à être rares là où les fondations avaient été faites, il fallait employer les fonds à un usage plus convenable, *in alium usum qui pro loco et tempore utilior sit* (25e sess., c. 8).

(2) « Les biens de l'Église appartiennent aux fidèles; le clergé n'en est que le dépositaire, le gardien... Ils devraient être rendus à l'État au décès de chaque titulaire, vendus à son profit, et le prix destiné à l'amortissement de ses dettes. » (*Cahiers des doléances des communautés de la sénéchaussée de Draguignan*, publiés par M. Mireur, archiviste du Var, p. 440 et 461.)

(3) *Domino Deo suisque sanctis et non alteri*, dit Pie VI, dans son bref sur la Constitution civile du clergé.

En protestant d'avance contre toute aliénation, en revendiquant ce qui avait été enlevé à l'Église par suite de la suppression de plusieurs ordres religieux, Grammontins, Saint-Ruf, Antonins, Célestins et autres, le clergé de Châlons-sur-Marne se fonde précisément sur ce que le clergé n'est pas propriétaire. S'il ne peut consentir à ce qu'on touche à ses biens, c'est parce qu'ils ne sont pas à lui, parce que « il ne peut se considérer que comme dépositaire (1) ».

Dans le discours que j'ai déjà cité et qui était destiné à combattre la proposition de Talleyrand, Clermont-Tonnerre affirmait « comme dogme religieux d'une évidence incontestable » que les biens ecclésiastiques n'avaient d'autres propriétaires que les pauvres; c'est pour cela qu'ils avaient été déclarés inaliénables, soustraits à l'impôt. « Ces principes, disait Clermont-Tonnerre, ont été de tout temps ceux de l'Église, et jamais avant ce siècle de relâchement aucun prêtre n'avait soutenu qu'il fût propriétaire de son bénéfice, ni que le clergé ou la collection de tous fût propriétaire de ce dont chacun n'était que l'administrateur (2) ».

*
* *

A la Constituante, le clergé changea de langage. Il n'y avait plus pour lui le moindre avantage à passer pour autre chose que pour un vulgaire propriétaire. Il fallait d'ailleurs renoncer à être rien de plus. A cette condition seulement, on gardait quelque chance de retenir ce qu'on était menacé de perdre. Le pape pouvait encore, à Rome, en 1791, s'autoriser du droit divin, enseigner, comme au temps de Charlemagne, que l'homme qui s'empare du bien d'un ami ne commet qu'un vol, tandis que celui qui ravit un bien d'Église commet un sacrilège. Devant les constituants qui avaient lu le *Dictionnaire philosophique*, parler de biens sacrés et intangibles, d'excommunication, du châtiment d'Héliodore, ce n'était pas le moyen de se faire écouter. Le clergé se prétendit propriétaire. C'eût été jadis impiété de lui donner cette qualité; ce devint impiété de la lui refuser.

Qu'a-t-il allégué à l'appui de cette prétention nouvelle?

Selon les contemporains, jamais cause ne fut plus mal défendue (3). Il serait plus exact de dire qu'elle n'a pas été défendue du tout. On rencontre çà et là, chez quelques-uns des avocats du clergé, des paroles éloquentes, des objections qui ne sont pas sans justesse : mais cela n'arrive que dans les parties de leurs discours où ils envisagent les conséquences de

(1) Cahier du clergé de Châlons-sur-Marne, paragraphe sur le clergé, article 3; *Archives parlementaires*, II, 585.

(2) *Archives parlementaires*, IX, 496.

(3) *Histoire de la Révolution par deux amis de la liberté*. Il y a un bon résumé de la prise de possession des biens ecclésiastiques dans les pages 145-195 du t. IV de l'édition de 1790.

la déclaration proposée par Talleyrand. Sur ce terrain, ils se sentent forts (1). Ils indiquent à merveille les divers inconvénients qu'il y a à toucher aux biens ecclésiastiques. Ils expliquent habilement qu'une vente précipitée risque de se faire dans de mauvaises conditions. Quant à la propriété, elle était si incertaine qu'ils ne savent eux-mêmes à qui l'attribuer. Impossible de se mettre d'accord.

Les biens ecclésiastiques appartenaient-ils aux institutions qui en jouissaient? Au clergé de France? Ou à l'Église?

La première opinion était la plus conforme à la lettre des titres que l'on produisait. C'était celle de Montlosier : « Le clergé n'est pas propriétaire, disait-il; les biens dont il jouit ont été donnés, non au clergé, corps moral, mais à des institutions particulières. » Rien de plus plausible en apparence : en réalité rien de moins solide, de plus périlleux que de beaucoup insister sur les intentions des fondateurs. Tout le monde ne savait que trop qu'elles n'étaient pas remplies : les biens d'Église ne recevaient pas leur destination, leur emploi légitime; une répartition plus équitable était urgente Le pays entier la réclamait à bon droit. L'archevêque d'Aix, Boisgelin, convenait que les choses ne pouvaient rester comme elles étaient (2). Il fallait s'attendre tout au moins à voir disparaître une foule de maisons religieuses. Plusieurs ordres « n'existaient que d'une façon précaire et incertaine dans l'opinion publique (3) ». — « La suppression des abbayes commendataires et d'un grand grand nombre de monastères, de titres sans fonctions, ne pouvait rencontrer d'obstacles... Il n'était pas douteux que l'Assemblée constituante fût en droit de les opérer (4). » Si les biens détenus par les établissements ainsi condamnés étaient à eux, ils allaient se trouver sans maîtres.

La deuxième opinion ne présentait pas ce danger. Elle permettait de mieux répartir les biens ecclésiastiques sans en rien perdre. Mais elle était bien moins facile à défendre. Les donations dont on faisait tant de bruit étaient conçues en termes qui se conciliaient mal avec une propriété collective de tous les bénéfices par le clergé de France. Montlosier, l'abbé de Montesquiou et ceux qui pensaient comme eux, réfutaient le second système en exposant le premier. D'ailleurs, il n'y avait plus d'ordre du clergé. Qu'aurait-on gagné à établir qu'il avait été propriétaire?

Aussi quelques personnes trouvaient-elles plus prudent d'attribuer les biens ecclésiastiques à l'Église. A quoi l'on répondait : « Qu'est-ce que l'Église, si l'on entend par là autre chose que le clergé? Le mot reprend sa signification primitive, le sens du grec *ecclesia*, qui veut dire la réunion, l'ensemble, la société de tous les fidèles. Ce n'est pas alors autre chose que la nation même et les biens de l'Église sont, en vertu de votre propre définition, biens nationaux (1). »

Avec des prêtres profondément religieux, nullement voltairiens, comme Grégoire, avec des grands seigneurs comme un duc de La Rochefoucauld, avec des jurisconsultes comme Treilhard, avec des canonistes comme Durand de Maillane, un homme plus que modéré, un personnage célèbre par son dévouement pour la cour et son hostilité à la Révolution, le grave Malouet a constaté que le clergé n'était pas propriétaire. Cet aveu, s'empressait-il d'ajouter, n'établit pas les conséquences qu'on en tire. La proposition de Talleyrand devait être rejetée, attendu que la nation n'avait pas donné aux constituants le mandat exprès, spécial, dont ils auraient eu besoin pour l'adopter. Elle aurait certainement pu le faire, comme elle aurait pu prononcer l'abolition de la royauté. Elle n'avait pas manifesté cette volonté; on ne devait pas la lui supposer. En outre, Malouet niait l'utilité, la possibilité d'une aliénation générale des biens ecclésiastiques. Mais ces biens n'avaient pas été « donnés à un corps; subdivisés en autant de dotations distinctes que les ministres de l'Église avaient de services à remplir », ils étaient une propriété nationale, et Malouet proposait d'en vendre successivement jusqu'à concurrence de quatre cents millions, somme suffisante, d'après le Comité des finances, pour les besoins pressants du Trésor. Plus tard, après études, quand on connaîtrait mieux ces biens, que l'on en saurait exactement le produit et que l'on aurait fixé ce qu'il convenait de réserver pour les pauvres et les frais du culte, on pourrait probablement faire davantage.

* *

Le décret qui mettait les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation déclarait en même temps que le culte religieux et ses ministres seraient à l'avenir payés par l'État. On a voulu voir là la reconnaissance d'une dette. On a remarqué que plusieurs orateurs avaient prononcé le mot d'indemnité et d'autres analogues.

La portée de ces expressions se marque assez par cela seul qu'elles ont été relevées dans des discours où les biens ecclésiastiques sont appelés biens nationaux. Ces biens se trouvaient exactement dans le même cas que la catégorie des droits féodaux qui, prenant leur origine dans un démembrement de la souveraineté, avaient été supprimés sans indemnité. En abolissant les justices seigneuriales ou les droits de péage, l'État n'avait rien à payer : il n'avait pas à payer davantage

(1) Aussi Maury trouvait-il fort mauvais que l'on s'occupât du principe indépendamment des conséquences. (Séance du 30 octobre.)

(2) Séance du 31 octobre.

(3) Cahier du clergé d'Amont.

(4) Malouet, *Mémoires*, II, 75, 2e édit.

(1) Il faut lire, sur ces divers systèmes, ce que Talleyrand se proposait de dire et a dû se contenter d'imprimer. (*Archives parlementaires*, IX, 650.)

pour les biens d'Église qui n'étaient, comme le disait Condorcet, qu'une portion de son domaine. Seulement, s'il ne voulait pas d'interruption dans les services auxquels les biens avaient été consacrés, il devait les rémunérer. L'empire du catholicisme était resté tel, que le service divin semblait encore le premier de tous. On était si loin de songer à la séparation de l'Église et de l'État que, le 14 janvier 1791, dans un rapport sur l'aperçu des dépenses pour les trois premiers mois de l'année, le comité des finances évaluait les frais du culte à soixante millions, alors qu'il n'en comptait que trois pour l'instruction publique. Mais, pour être extrêmement inégales, les deux dotations proposées n'en avaient pas moins toutes deux même source et même nature. Aux ministres du culte, comme à tous les fonctionnaires y compris le roi, l'État ne devait et n'offrait qu'un traitement proportionné à l'importance des services qu'il leur demandait, une retraite s'il cessait de les employer. Entendre les choses autrement suppose ou une grande légèreté ou cette audace dont l'histoire religieuse offrait à Voltaire plus d'un exemple, « et même des exemples bien singuliers ».

Les biens ecclésiastiques avaient une sérieuse raison d'être au moyen âge. Dans le monde moderne, au milieu de notre société laïque, ils n'en avaient plus. Comme tant d'autres institutions de la même époque, ils n'étaient plus qu'un abus depuis que l'État occupait la place qui lui appartient. Le décret du 2 novembre, rendu en des circonstances plus favorables et sans les décrets qui suivirent, aurait toujours été violemment attaqué; il serait aujourd'hui jugé d'une façon plus équitable. Pour permettre de le dénigrer avec succès, il fallait la destruction complète de l'ancien régime, le trop rapide oubli du passé de la France, la Constitution civile du clergé, enfin les fautes qui servirent de prétexte à allumer la guerre civile et à faire croire qu'en tout ce qui touche aux matières ecclésiastiques la Constituante n'avait eu que des inspirations malsaines.

EDME CHAMPION.

METTERNICH ET LA QUESTION DES BALKANS (1)

Quelques jours avant l'entrevue de Péterhof, en 1888, une dépêche, sous la rubrique *Question d'Orient*, insérée dans une feuille du matin, annonçait « que certains hommes politiques seraient partisans d'une combinaison basée sur l'annexion de la Roumanie à l'Autriche ». La dépêche fit grand bruit, et le projet parut bizarre. Si nous demeurions moins étrangers à la politique générale de l'Europe, à l'histoire de la diplomatie au XIXe siècle, la nouvelle n'eût point été pour nous surprendre. Il ne s'agit que de la possession des bouches du Danube, et le projet n'est vieux que de cent années, l'empereur Joseph II l'ayant caressé en 1783, comme en 1855 le caressa le comte Buol, comme, sans doute, les ministres autrichiens le caressent encore à cette heure.

Les dépêches de Breteuil à Vergennes, publiées au début de l'expédition de Crimée, par ordre de Napoléon III, la correspondance de Marie-Antoinette et de Joseph II, mise au jour par M. d'Arneth, ne laissent pas plus d'obscurité sur le passé que n'en laissent, sur les faits contemporains, certains chapitres des *Mémoires* du comte de Beust. Au mois de janvier 1783, l'empereur d'Allemagne déclarait à l'ambassadeur de France que « si l'obstination de la Turquie à ne pas céder la Crimée à Catherine II amenait une rupture avec la Russie, il s'emparerait de la Moldavie et de la Valachie » : on avait en ces temps, à Vienne, le cœur chaud pour Saint-Pétersbourg. Plus tard, après que ce plan eut été déjoué par l'adresse de Vergennes, Joseph confessait à M. de Ségur que le voisinage des turbans serait toujours moins dangereux pour l'Autriche que celui des chapeaux, ce qui ne l'empêchait pas, en 1788, de reprendre les armes contre les turbans, de concert avec Catherine. Il était mort, quand la paix de Sistova donnait au roi de Bohême et de Hongrie, pour prix de trois ans d'efforts et de nombreux échecs, le territoire de l'Unna, sur la droite de la Save : l'empereur Léopold ne dut point juger l'indemnité autrement que ne l'eût appréciée son prédécesseur. C'était là de quoi tromper sa faim, un hors-d'œuvre, au plus un premier service, en attendant le plat de résistance.

Au bout de trois quarts de siècle, le comte Buol, à la nouvelle de l'enlèvement des ouvrages Malakof, crut sonnée l'heure où l'Autriche pourrait satisfaire ses appétits : « Nous avons les Principautés en poche, » dit-il à M. de Beust. C'était vrai; mais il fallut les rendre. On ne quittait point cependant les longs espoirs, et quand, au traité de Paris, on contraignait la Russie de céder à la Moldavie la rive gauche de la bouche de Kilia, l'arrière-pensée était, à Vienne, que l'on travaillait pour soi-même et que le bénéfice serait d'autant plus honnête, au jour prochain de l'annexion.

En 1869, pendant le voyage de François-Joseph à Constantinople, si le comte de Beust n'eût point été de grand sens, l'Autriche était peut-être lancée dans une aventure. La scène est vive : une tiède soirée de novembre sur la rive d'Asie, le décor d'un palais oriental, en face les masses vertes d'une forêt de platanes; c'est la fin d'un dîner de gala. On parle des provinces danubiennes. Ali-Pacha répond tout à coup à son voisin : « Écoutez donc! je vous parle sérieusement. Pourquoi ne les prendriez-vous pas? Nous vous les

(1) Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich, réunis par M. A. de Klinkowstroem, publiés par le prince Richard de Metternich. — Paris, Plon, 8 vol. in-8°.

cédons de grand cœur. » — « Le comte Andrassy, qui se tenait à proximité, ajoute Beust, s'avança en ce moment vers nous et se prononça avec une grande énergie contre une telle pensée. »

Le hasard ici est historien de mérite : il nous présente une si merveilleuse synthèse des intérêts en jeu dans la question de l'annexion, que les Mommsen et les Schwegler de l'an 4000 pourront se demander, si la scène n'est point symbolique, Ali-Pacha, Beust, Andrassy, étant personnages quelconques, d'existence douteuse, en qui s'incarnent la Turquie, l'Autriche, la Hongrie. Ils montreront quel avantage la Turquie trouvait à se donner, par l'abandon de principautés alors vassales, depuis indépendantes, un puissant voisin sur le corps duquel il faudrait passer pour arriver jusqu'à elle. Ils montreront que « les intérêts vitaux de l'Autriche étaient plutôt sur le bas Danube qu'à Salonique », mais qu'il était à ce moment trop tard pour annexer, la France et l'Angleterre ne commandant plus à la Russie, l'heure étant passée que « la Prusse n'avait pas voix au chapitre ». Ils montreront que ces Hongrois, objets pour nous d'une sympathie étrange, moins séduisants quand, au lieu de les regarder en femme et en artiste, on étudie leur politique oppressive, estimaient « qu'il y avait assez de Roumains dans le pays » et sacrifiaient à leur égoïsme les intérêts généraux d'un empire. Les Russes peuvent être en repos : ils n'ont pas dans la péninsule des Balkans de meilleur auxiliaire que le Magyar, ennemi du Slave. Tant que les gens de Buda-Pesth conserveront à Vienne quelque influence, les hommes d'État cisleithans pourront rêver d'un bleu Danube autrichien : ils en rêveront vainement, comme vainement en ont rêvé, un seul excepté, tous leurs prédécesseurs.

*
* *

Il faudrait ne pas connaître le nom de Metternich pour ne pas deviner quelle est l'exception. Le chancelier n'a jamais pensé comme tout le monde : ce qui n'est pas la moindre de ses originalités, non plus que celle dont il s'est le moins vanté. On pourrait donc affirmer de prime abord qu'il n'a pas dû traiter la question d'Orient comme l'eussent traitée Kaunitz, Buol ou le comte de Beust, et l'on s'assurerait sans peine de la justesse de cette induction en lisant quelques-uns des papiers réunis, dans ces dernières années, en une si singulière publication.

Singulière n'est point l'épithète exacte. Il n'est pas douteux que la réunion et le classement des *Mémoires, documents et écrits divers* aient dû coûter un rude labeur à M. de Klinkowstroem ; il n'est pas douteux non plus que peu de publications soient aussi incommodes et contiennent plus d'inutilités.

Pour connaître la méthode de l'éditeur, il suffit de jeter un regard sur la table des matières d'une année. Les papiers sont numérotés. D'abord, sous les premiers numéros, se trouvent les lettres particulières de Metternich, les réponses de ses correspondants sur « les événements du jour ». Viennent ensuite, dans leur ordre chronologique, ce que l'on pourrait appeler les papiers d'État, dépêches, rapports, instructions. On voit l'inconvénient de cette méthode : les mêmes faits passent deux fois sous les yeux du lecteur; les lettres sont pleines d'allusions souvent difficiles à saisir; tout lien manque entre les pièces officielles. Bien plus, les dépêches relatives à une même affaire sont, à chaque instant, coupées de pièces où sont traitées de tout autres questions. De là difficultés dans les recherches, rendues pénibles, en outre, par les superfluités dont M. de Klinkewstroem n'est du reste pas responsable.

Assez rares dans les quatre premiers volumes, elles débordent, du jour où le malheur des lecteurs voulut que le prince de Metternich, convolant pour la troisième fois, épousât la comtesse Mélanie de Zichy-Ferraris.

La princesse de Metternich a, pendant vingt-trois ans, noté, tous les soirs, les faits et gestes de son existence. Il n'y a rien dans ces cahiers, ni vues originales, ni pensées personnelles : des faits, uniquement des faits, et quels faits! Nous citons au hasard.

Le 7 août 1833, M. et Mme de Metternich se sont levés à sept heures; le 17 septembre, Mme de Metternich met dans ses cheveux un diadème d'or, joue à la guerre avec le tsar Nicolas, joue très bien et gagne trois parties. En 1840, à un bal à la cour, le diadème était remplacé par deux rubans de velours rouge garnis de diamants : la princesse avait l'air d'une Israélite, mais, rassurez-vous, cela lui allait à ravir.

Si du moins ces détails étaient notés avec les originalités du style de Metternich comparant l'acteur Lablache « à la tour de Saint-Étienne, qui voudrait chanter en faisant entendre le gros bourdon, mais qui n'arriverait à produire que des notes dignes d'un rossignol »; si l'on entrevoyait un reflet des secrètes pensées du chancelier! Au lieu de cela, des jugements sur Mme Lafarge et les ordonnances du docteur Jæger : « Le 7 juin 1834, Clément prend des bains salés : Dieu veuille qu'ils lui fassent du bien! » Quel trait de lumière c'eût été pour Michelet, que ces lignes du 27 décembre 1832 : « Clément ne veut pas quitter le lit : il dit qu'il n'a qu'une atteinte d'hémorroïdes et qu'il ne peut s'en débarrasser qu'en gardant le lit pendant quelques jours (1). »

C'est ce que, dans sa préface, le prince Richard de Metternich appelle « les aveux d'une belle âme ». On ne s'étonne pas de ces détails quand on sait quel culte la princesse professait pour la personne et pour les œuvres de son mari : les discours sont uniformément admirables et les dépêches merveilleuses; l'histoire de sa vie — l'Autobiographie — est une des plus belles choses qu'on puisse lire. L'éloge, il est vrai, est à peu

(1) Tome V, p. 265.

près le même pour miss Baba, un éléphant de la ménagerie du Prater, qui fait les plus jolis tours qu'on puisse voir : ces bons Allemands subissent toujours la séduction de la grâce légère.

Mme de Metternich a ainsi « laissé courir sa plume spirituelle et donné un corps aux idées dont son esprit débordait », pendant « trente gros volumes in-quarto, d'une écriture très serrée ». — « Bien que le moment d'ouvrir ce livre à tous ne soit pas encore venu », on a puisé trop largement « à cette source précieuse ». La phrase suivante, écrite le 1er août 1840, alors que Thiers croyait la guerre inévitable, eût suffi pour faire connaître la personne : « Toutes ces menaces me laissent bien indifférente, et je voudrais voir les puissances y attacher aussi peu d'importance que moi-même ».

Il est tel volume, le tome VI, qui, gros de 715 pages, renferme 280 pages du journal de la princesse : c'est trop de 250.

Le malheur est qu'il faut tout lire (1) ; car si l'homme est complexe, son système politique est un, et, à trier simplement les pièces relatives à la question d'Orient, on risquerait fort de ne point comprendre la conduite de Metternich. Il est juste de reconnaître que le lecteur, avec quelque habitude de l'analyse et le goût des études d'âmes, trouve dans les tomes IV, V et VI de quoi se consoler des dépêches vagues et interminables.

Peu d'hommes, en effet, se sont aussi complètement découverts que ce modèle des diplomates. On ne le connaît pas seulement par les idées qu'il exprime : la forme même, le style de certaines pièces dévoilent sa nature nerveuse. Telle lettre interrompue par l'arrivée d'un courrier laisse voir aux dernières lignes la mine longue du chancelier, joué par l'Angleterre dans l'affaire belge. Le style est sautillant, sec comme un éclat de rire, quand il s'agit d'annoncer à l'empereur la *Grande victoire* de 1822, quand le tsar adhère au projet d'un congrès destiné à régler les affaires de Grèce.

Cette vivacité se retrouve dans la physionomie, telle que la donne, au frontispice du premier volume, le portrait gravé par Unger d'après Lawrence. Est-ce la faute du peintre? — Au Louvre, devant le portrait de lord Whitworth, on se convaincra de l'incorrection de son dessin. — Est-ce la faute du graveur? — L'eau-forte est mauvaise. — Est-ce la faute du modèle? — Le prince semble difforme ; avec ses larges épaules, son cou d'une longueur invraisemblable — le cou des bustes de Richelieu — sa tête étroite au crâne haut et pointu. L'absence de barbe donne plus de relief encore aux traits, qui disent la race, au nez aquilin et fort, aux pommettes saillantes, au menton arrondi, sensiblement relevé, annonçant la volonté. La physionomie est vive, espiègle presque, animée par deux grands yeux, enfoncés à peine sous un front qu'allonge étrangement la calvitie. On ne sait si la bouche sourit, non de ce sourire niais qualifié de diplomatique, mais d'un sourire ironique, ou bien si les coins s'allongent en un pli de dédain.

On hésite de même quand il s'agit d'apprécier le caractère et de juger l'intelligence. Dans le caractère, un trait domine, l'orgueil. On l'aperçoit dans la signature enrubanée et prétentieuse. Il se manifeste sous mille formes, il revêt les aspects les plus inattendus : c'est l'orgueil Protée. Jugements sur les vivants et les morts, jugements sur soi-même, pièces officielles, lettres intimes deviennent autant de monuments de cet orgueil. Les contemporains sont le *petit* Nesselrode ; le *pauvre rêveur* Capo d'Istria ; Thiers est un *niais ou un acrobate;* Berryer *un sot; gens de mérite* que Richelieu, Mazarin et tant d'autres *plus célèbres.* Ici, l'orgueil naît des comparaisons, et les conséquences pratiques de cette tournure d'esprit seront la confiance en soi-même et le dédain des adversaires.

Voici qui semble d'un Méridional, de l'orgueil marseillais, un Metternich, tour à tour prophète, ange du remords, ministre de la Providence, donneur de coups d'épaule à Dieu: après Leipzig, Napoléon, auquel il a tout prédit à Dresde, n'a d'autre souci que de penser au chancelier à toute heure ; le prince en est sûr, il est pour l'empereur une conscience personnifiée. La chose est naturelle en somme : les décrets du ciel ne lui ont-ils pas donné la mission de mettre fin à tant de maux? Et l'histoire lui devra ce témoignage qu'il a usé de tous les moyens en son pouvoir pour seconder la main de Dieu.

Il n'a garde d'oublier l'hymne d'adoration à soi-même, hymne aux images parfois étranges. Tantôt il est la lanterne dont les hommes s'approchent pour s'éclairer. Tantôt ils sont vis-à-vis de lui comme des éponges avides d'idées : idées nettes du reste, et claires comme le cristal d'une source pure, nées d'une âme qui ne conçoit rien d'étroit, toujours en deçà et au delà de ce qui occupe la plupart des hommes d'affaires. C'est par cette âme qu'il tient dans le monde une place exceptionnelle, unique ; par elle qu'il est devenu une espèce de puissance morale en Allemagne, peut-être en Europe, puissance qui laisserait sentir du vide le jour où elle disparaîtrait : « Il y a en lui une hypertrophie constitutionnelle du moi, qui se développe

(1) L'on peut aujourd'hui échapper à ce travail assez rude, M. de Mazade ayant réuni en volume (Plon, in-8°, 1889) les articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre : *Un Chancelier d'ancien régime.* Le livre se ressent de la manière dont il a été composé : la physionomie du chancelier ne ressort pas avec assez de netteté; les traits en sont épars dans la série des articles. Certaines parties sont traitées d'une manière insuffisante : ainsi le rôle de Metternich, dans la période qui suit la révolution de Juillet, notamment en Belgique et en Italie; ainsi l'histoire des tentatives, après 1830 et vers 1847, pour reprendre la direction de la lutte contre la Révolution, et grouper les forces conservatrices. Néanmoins, le livre est commode, si l'on a besoin d'avoir vite une connaissance générale de la politique du chancelier.

sans répit, » a écrit M. Sorel (1). En 1856, au bas de l'épigraphe de son testament, le prince de Metternich mettait cette simple signature : « Moi » (2).

On doit se rappeler toujours ce côté du caractère, pour juger l'homme avec équité. Autrement, à la place de ce gros défaut, l'orgueil, on s'expose à lui prêter des vices et les plus vils. Elle n'est point, comme il apparaît d'abord, d'un Tartufe assez grossier, la page célèbre où, après avoir nié longuement que le traité de la Sainte-Alliance, « monument vide et sonore », ait été l'acte de coalition de l'absolutisme, le chancelier apprend au monde comment se constitua la « pentarchie morale » dont le congrès d'Aix-la-Chapelle détermina plus tard les attributions. L'orgueil de Metternich ne trouvait pas son compte dans la Sainte-Alliance, invention d'Alexandre : la pentarchie morale est le chef-d'œuvre du ministre autrichien. N'oublions pas non plus les circonstances atténuantes. La foule l'applaudit à Paris, le peuple se presse sur ses pas à Halle, crie très haut : « Nous voulons le voir. » Comment ne se pas croire la huitième merveille du monde, pourvu qu'il y ait un peu de puérilité dans votre cas? Et il s'en trouvait chez Metternich? Puis est-il si commun d'être appelé en duel par un empereur, de bouder un tsar de toutes les Russies? Or le tsar Alexandre a voulu se battre avec Metternich : Metternich a boudé le tsar Alexandre.

Passons sur l'orgueil, le vilain côté du caractère, comme la loyauté et la décision en sont les bons : « Je n'ai jamais connu de différence entre faire une promesse et la tenir. » — « Je sais aujourd'hui ce qu'il faut faire et je saurai demain ce qu'il faudra faire. » Metternich ne se démonte pas et n'hésite guère. Il s'est vite assigné un but, il y tend sans relâche, un certain scepticisme en politique l'empêchant de s'embarrasser des hommes : « Les hommes n'ont à mes yeux d'autre valeur que celle que leurs vertus ou leurs défauts leur assignent dans les affaires. » — « L'affection et la haine des individus sont des faiblesses qui n'exercent aucune influence sur mes relations d'affaires. »

En revanche, elles en exercent sur ses jugements. L'esprit est impossible à apprécier, par suite d'un curieux phénomène de dédoublement : l'esprit change avec le costume, et la robe de chambre lui vaut mieux que l'habit brodé. Chez l'homme officiel, une incroyable facilité à se payer de mots — et ceci est encore du Méridional — des dépêches oratoires, vagues, confuses, « du galimatias alambiqué », long à lasser les ambassadeurs les plus dévoués, comme Zichy (3). L'homme privé écrit, d'un style net, des lettres alertes, pleines de remarques fines et de définitions spirituelles. Le premier voit faux, annonce dans la *Gazette d'Augsbourg*, la veille de Navarin, « que le plus grand homme du continent a cette fois encore déjoué les espérances des libéraux », déclare en 1828 que la guerre turque est impopulaire dans toutes les classes en Russie. Le second écrit avec justesse « que le bien-être de l'Autriche ne saurait reposer que sur la base de la *conservation* », la Russie visant au contraire « à un accroissement progressif ». — « La révolution de Naples se dérobe à tous les calculs, » s'écrie le premier, quand le second en 1817, avait reconnu un mécontentement général en Italie.

On ne rencontre pas ce dualisme et ces contradictions dans les principes : ils sont uniformément conservateurs. Le chancelier « a employé les années 1801 et 1805 à classer ses vues et les a rangées en deux catégories : celles qui rentrent dans le domaine de la morale générale, celles qui ont un caractère matériel et spécial ». Il s'est réservé de traiter lui-même les premières. Il donne pour base à son système général, *la force dans le droit* ; pour fin à son système politique, *le repos*, c'est-à-dire *la sécurité dans la possession*. Pour parvenir à cette sécurité, on considère que les États forment un corps social semblable au corps de la société chrétienne. Chacun y conservant ses intérêts particuliers se trouve néanmoins lié aux autres par un intérêt commun, le maintien du repos. L'État a pour devise : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. » — «... La politique a donc pour but le maintien ou le rétablissement des rapports nationaux sur la base de la réciprocité, sous la garantie de la reconnaissance des droits acquis et du respect de la foi jurée. »

La forme très alambiquée ne fait pas les idées plus neuves. Au temps de « deux hommes de mérite », Richelieu et Mazarin, cela s'appelait simplement l'équilibre européen, et la comparaison prise du christianisme n'appartient même pas en propre à Metternich. Ce qui est nouveau, ce sont les conséquences que l'on tirera de ces principes. Le pacte moral entre États prend la valeur d'un pacte écrit. Quand on le viole par des empiétements matériels, ou « par une influence morale délétère », les autres États ont le droit, au nom du pacte, de ramener l'État envahisseur à ses frontières, ou de le purifier s'il est contaminé : c'est le droit à l'intervention, remède spécifique contre la Révolution, l'ennemie intime de Metternich.

Il s'est défini lui-même « l'homme de ce qui était ». Était-ce, comme le prétend M. Sorel, impuissance à comprendre et à combattre le mouvement libéral? L'impuissance à élever un nouvel édifice explique bien son application à conserver ce qui existait : l'aveu est au testament politique. Mais de cette impuissance à combattre ne découle pas l'impuissance à comprendre. En 1820, il se déclarait « fermement résolu à lutter contre la Révolution jusqu'à son dernier soupir, quoi-

(1) *Essais d'histoire et d'[illegible]*. 1 vol. in-12. Plon.

(2) Nous ne donnons pas les références multiples des textes qui [illegible] dans ce passage, [illegible] nous avons respecté [illegible] les phrases et les expressions du chancelier.

(3) Tome IV, p. 470.

u'il ne voulût pas parier qu'elle n'inonderait pas oute l'Europe ». Il a bien défini, après 1848, les partis n présence et leur avenir : conservateurs, libéraux, adicaux, les seconds destinés à être paralysés entre les eux autres.

Comment alors s'est-il entêté à demeurer immuable, au milieu du courant qu'il jugeait irrésistible? ar amour de l'ordre et de la stabilité. « Le régime arlementaire, a-t-il écrit, n'est pas autre chose que le rincipe : « Ote-toi de là que je m'y mette, » définition ui aurait du succès ailleurs que devant des lettrés. l hait le système représentatif, « parce qu'il n'est pas le ces hommes qui entendent, par marcher, culbuer, se relever et retomber ». — « L'idée de la pondération des pouvoirs, dit-il encore, a sa racine dans la upposition d'une lutte perpétuelle... et le repos est le remier besoin pour les États qui veulent vivre et prosérer. » Cela suffirait pour expliquer quarante années le lutte contre les idées libérales. Voici cependant nieux encore. Puisque Metternich a cru à sa mission livine dans la bataille contre Napoléon, on peut bien upposer, sans invraisemblance, qu'il s'est de même considéré comme l'envoyé du ciel contre les idées nouvelles. « C'est de Carlsbad, écrivait-il à Gentz, que latera l'ère du salut. » Si le chancelier n'en a pas écrit plus long ailleurs, peut-être est-ce prudence instinctive, peut-être est-ce qu'il a été vaincu.

*
* *

Le rôle joué par l'Autriche en Orient, durant la première moitié du XIXe siècle, s'explique par le caractère, l'esprit, les conceptions de l'homme qui la dirigea. Cela apparaît surtout dans la grande crise de 1821 à 1829, quand on examine comment la question se posait, comment on devait l'envisager et quels résultats on pouvait espérer; quand, à côté, on étudie les raisons pour lesquelles Metternich eut du problème une tout autre conception et cette conception même; quand on analyse les procédés à l'aide desquels il pensait obtenir une solution, et les causes qui amenèrent le premier échec grave de l'Autriche depuis 1815.

Cela commence par le soulèvement d'un peuple, désireux d'échapper à la domination de maîtres d'une autre race et d'une autre foi : la question est à l'origine purement gréco-turque. Metternich ne comprend rien de ce mouvement, n'y devine pas le premier éveil des nationalités diverses, que les sultans ont pu plier au même despotisme, mais n'ont pu fondre en un peuple unique. Il ne sent pas qu'ainsi commence la dissociation de l'empire ottoman par lui-même. Il voit seulement — fait bien plus grave à ses yeux — un attentat révolutionnaire, « que l'oppression même la mieux caractérisée ne pourrait justifier » (1). Aussi a-t-il décidé de prime abord que l'événement serait abandonné à lui-même.

On ne saurait s'étonner de cette hostilité envers les Grecs, l'absolutisme, en principe, ne pouvant admettre les rébellions, et les pouvant moins encore souffrir, quand il pèse sur des peuples indépendants jadis, de races diverses, d'aspirations opposées; car l'Autriche avait ses Grecs en Pologne, à Milan, à Mantoue, à Vérone. Aussi trouverait-on naturelle une réédition en faveur du sultan de l'intervention à Naples. Plus tard, Metternich regrettera « l'impossibilité où l'on s'est trouvé, au début, d'agir contre les Grecs, comme on avait agi contre les autres révolutions ». S'il ne marcha pas, c'est bien moins, comme il le prétend, parce qu'il eût fallu aider des infidèles contre des chrétiens, que pour avoir regardé l'affaire comme « placée hors de la civilisation ». La Turquie n'appartenait pas à la société chrétienne, à la pentarchie morale; elle s'était tenue en dehors de toutes les affaires de l'Europe : l'Europe lui notifiait qu'elle ne se sentait point appelée à se mêler des siennes.

Tout à coup, la question grandit et l'affaire privée devient une affaire internationale. Le massacre du patriarche et des évêques grecs à Stamboul, l'occupation de la Moldavie et de la Valachie par les Turcs, transforment la question hellénique en une question européenne : la Russie, jusqu'alors *ancrée* dans le système de Metternich, se trouve lésée, rappelle son ambassadeur, réclame le respect des traités. Simultanément, l'affaire devient d'importance pour l'Autriche, et son ministre doit sortir de son indifférence, entamer une politique nationale, reprendre les traditions de Charles VI et de Joseph II, puisqu'il y va désormais, non plus « de trois ou quatre cent mille individus pendus ou empalés par delà la frontière orientale, ce qui ne compte guère » (1), mais de pays aux portes de l'empire, de la basse vallée et des bouches du Danube. Ce sont régions que guette la Russie, que depuis 1812 travaillent ses émissaires : ce sont cependant régions qui forment l'indispensable complément des vallées hongroises et transylvaines. Que commandait l'intérêt bien entendu, qu'enseignaient les leçons de l'histoire? De chercher, par tous les moyens, à établir son influence dans ces régions, de profiter de toutes les circonstances pour s'y étendre et s'arrondir. Or, en prenant le parti des Turcs, on arrachait sûrement la Moldavie à l'influence russe, on regagnait probablement, en reconnaissance de l'appui prêté, la frontière de 1718, et l'on obtenait la rétrocession du pays valaque, jusqu'aux rives de l'Aluta. On se contenta d'incarcérer le prince Ypsilanti.

Si l'on cherche comment furent sacrifiés les traditions et les intérêts de l'Autriche, on trouve l'explication dans la tournure doctrinale de l'esprit de Metternich, dans sa terreur et dans sa haine de la révolution.

(1) Fournier, IV, p. 207.

(1) Fournier, III, [illegible]

Inventeur de la théorie de *la sécurité dans la possession*, il ne saurait porter atteinte à l'intégrité des provinces turques; hanté du spectre révolutionnaire, il ne peut manquer de soupçonner de ténébreux projets chez ceux qui parlent d'avantages à prendre sur le bas Danube et de la mission de l'Autriche en Orient. Pousser l'Autriche vers la mer Noire est une machiavélique combinaison des libéraux décidés à avoir leurs coudées franches en Occident, un plan sinistre « de la faction, la gueule ouverte pour avaler l'ordre social ». Cela est minutieusement expliqué et logiquement déduit dans un fragment de 1858 :

L'Autriche a été de tout temps un obstacle... aux efforts révolutionnaires des partis qui se démènent sous prétexte de *réforme* ou de renversement de l'*ordre de choses existant*... Un moyen d'arriver à leur but, c'est de pousser l'Autriche en *Orient*, moyen qui coïncide avec *l'élimination* de l'Autriche de l'Occident (1).

Il ne parlait pas autrement à Lebzeltern, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, dans la dépêche du 28 janvier 1822 :

Le jour où la Russie et l'Autriche feraient naître seulement la supposition que l'emploi de leurs forces réunies pourrait être indispensable dans le Levant, l'Italie, l'Allemagne et la France seraient perdues.

Comme Metternich attachait plus d'importance au salut de l'ordre social qu'à des accroissements de territoire, comme la politique autrichienne exigeait des troupes, comme on en avait peu — ce qui est peut-être au fond le secret de cette histoire — et que l'on réservait ce peu pour la lutte contre la révolution, on renonça à la politique autrichienne, pour faire de la politique européenne et l'on mit, au lieu de corps d'armée, des diplomates en campagne.

L'homme et son caractère ont eu ici encore leur influence. Diplomate, Metternich devait naturellement préférer les négociations à un appel aux armes; ambitieux, il devait craindre les rivalités, chercher à éloigner les généraux, avec lesquels il eût dû compter, de qui les succès pouvaient éclipser sa gloire; orgueilleux, convaincu de son génie, il devait s'estimer seul capable de mener tout à bien. Enfin, les congrès, dont l'initiative lui revenait, n'avaient servi jusqu'alors à régler que des questions de politique intérieure ou de police internationale; ils n'avaient eu à mettre la paix qu'entre un roitelet du fond de l'Italie et des sujets prêts à toutes les capitulations. Maintenant étaient en jeu les intérêts de deux puissants empires, peut-être le repos de l'Europe : quelle unique occasion d'être une fois encore, en apparence, le secrétaire des délibérations de la pentarchie; en réalité, le grand inspirateur des souverains, le souffleur des rôles qu'il leur composerait! Enfin, il fait bien reconnaître que si, en procédant de la sorte, on se condamnait à ne pouvoir faire prévaloir les intérêts de l'Autriche, on acquérait en compensation la faculté de surveiller la Russie. Dans le règlement de la question hellénique, on la mettait hors d'état de gagner une influence prépondérante chez les peuples de la péninsule, en se présentant comme la protectrice des opprimés, puisque les concessions, que l'on obtiendrait du sultan, seraient le résultat des travaux du Congrès, le fruit de l'intercession de l'Europe.

Si, dans sa manière de concevoir la question, les défauts de Metternich ont eu la plus grande part, ses qualités apparaissent dans les vues de détail, dans la manière dont il prépare et dont il poursuit la solution des difficultés. La décision du caractère lui a permis de se tracer rapidement un plan, l'esprit de suite l'a mis à l'abri de toute fluctuation. Son plan consiste à « diviser pour aboutir plus sûrement » : à séparer les affaires grecques des affaires danubiennes, à régler la question moldo-valaque et la question hellénique, l'une après l'autre, l'une sans l'autre au besoin, à obtenir d'abord de la Turquie l'évacuation des provinces, ensuite leur organisation, la pacification de la Grèce et quelques sûretés pour les insurgés. On avait plus souci de la première concession, l'évacuation des provinces danubiennes, parce que la rupture des relations diplomatiques entre Turcs et Russes pouvait trop aisément tourner à une guerre ouverte. On n'imaginait pas, toutefois, un procédé particulier pour résoudre la difficulté : les deux affaires devaient être renvoyées devant des assises européennes, où les puissances ne se placeraient pas « entre le sultan et ses sujets insurgés, mais en face de l'un et des autres ».

Mais comment se faire écouter à Constantinople? Metternich ne varie jamais sur ce point : pas plus qu'il n'entend charger de la pacification de la Grèce une des cinq grandes puissances, il n'entend que des troupes ou des escadres soient mises en mouvement contre Constantinople. Les menaces et les moyens de coercition seront menaces et moyens de coercition diplomatiques. Aux conférences de Saint-Pétersbourg, en 1825, il consent, pour effrayer le sultan, « à l'admission éventuelle de l'indépendance des Grecs »; mais l'homme « du principe de la conservation de toute chose légalement existante » ajoute cette restriction : « Non pas comme une reconnaissance de *droit*, mais comme une mesure de *fait et de nécessité*. » Aux conférences de Londres, la plus extrême mesure à laquelle il puisse adhérer serait le rappel simultané des ambassadeurs des cinq puissances.

Il est étrange que Metternich ait pu croire un instant au succès de semblables moyens, alors qu'il se trouvait en face des Ottomans : leur force d'inertie lui devait cependant être connue et pas plus que les autres hommes d'État, il ne pouvait ignorer, que les seules mesures

(1) Tome VIII, p. 605.

violentes et les coups de force avaient chance d'émouvoir l'indifférence de la Porte. Le système était donc condamné, du fait que Metternich exigeait qu'on s'en tînt aux moyens de douceur.

Que valaient, d'autre part, les *principes* en face de la sympathie toujours grandissante qu'inspirait l'héroïsme grec, en présence de l'intérêt que certaines puissances avaient à les violer? « Une cause nationale défendue avec vigueur et abnégation remue toujours le public, » disait, six ans plus tard, le chancelier, durant l'insurrection de Pologne. Il n'avait pas fallu si longtemps à l'Europe pour se convaincre de cette vérité. Inspirée par Canning, l'Angleterre, la première, aux conférences de Saint-Pétersbourg, se retirait de la pentarchie, parce qu'elle exigeait, pour traiter, la reconnaissance en principe de l'indépendance grecque. Les mêmes sentiments de bienveillance existaient plus naturellement encore en Russie. Ils avaient été contenus, tant que régnait Alexandre, ce rêveur sans cesse hésitant entre son inclination pour des coreligionnaires et les *principes* de la Sainte-Alliance. Pendant cette période, on s'explique le dédain de Metternich pour la Russie, « où rien n'est si rare qu'un homme »; pour les *gens* de Saint-Pétersbourg, « rien que des masques qu'il faut connaître pour savoir ce qu'il y a dessous »; pour l'empereur lui-même, « de tous les enfants du monde, le plus enfant », « toujours planté devant le chancelier, dès qu'il s'agit de se faire remettre la tête en bon état, toujours disposé, quand il s'égare, à demander un fil conducteur à sa vieille Ariane » (1). — « Toute notre politique actuelle n'est, à vrai dire, que de la politique d'invalide, » écrivait Metternich peu de jours avant l'avènement de Nicolas. Le nouveau tsar n'était invalide ni de corps ni d'esprit : avant lui déjà, le philhellénisme sentimental battait en brèche les *principes;* le philhellénisme d'intérêt leur devait porter le dernier coup.

La tradition de l'empire russe commandait de rechercher toutes les occasions d'affaiblir l'empire branlant des sultans. Que cela fût d'accord avec les principes de conservation ou non, que cela se fît au nom de l'Europe ou malgré l'Europe, Nicolas n'en avait souci. Tandis que Metternich se félicitait de l'avènement d'un prince qu'il savait résolu et résolument conservateur, à Londres, Charles Gréville, secrétaire du Conseil privé, écrivait le 12 février dans son journal :

> Le premier acte politique du nouveau tsar a été l'envoi d'une note au cabinet britannique déclarant son dessein de reconnaître l'indépendance de la Grèce et de la soutenir au besoin par les armes, nous demandant notre concours dans cette œuvre, mais se disant résolu à agir seul si nous jugions devoir nous abstenir (2).

De là sortirent la triple alliance et Navarin.

(1) Mémoires, *passim.*
(2) *Journal de Charles Greville*, p. 45, 1888.

*
* *

« Que dira notre ami Metternich de cet immense triomphe? Il rabâchera sur ses vieux et ennuyeux principes, il parlera de droit!... Vive la force! » s'écriait Nesselrode. On n'éprouvera pas de trop vive surprise à entendre Metternich répondre au chancelier russe : « C'est ainsi qu'ont pensé et parlé Carnot et Danton. »

On ne sait si le mot fut connu de Nicolas; mais la comparaison n'était pas pour l'arrêter, car il agissait selon les traditions de sa famille, en prince soucieux d'accroître la puissance de son empire, alors qu'il envoyait ses flottes dans la mer Ionienne comme lorsqu'il lançait Diebitch par delà les Balkans. Il obtenait de la sorte, au traité d'Andrinople, les bouches du Danube en Europe; en Asie, la plus grande partie des pays de Kars, de Bayezid, d'Erzeroum; enfin le libre passage de la mer Noire à la Méditerranée. Les Serbes lui devaient d'être indépendants, les Moldaves et les Valaques de n'être plus que des vassaux de la Turquie; et pour se payer du service rendu, il se faisait octroyer le droit de protéger les nouveaux États. Metternich pouvait gémir auprès d'Esterhazy :

> Le mal est fait, les pertes sont irréparables, l'existence future de l'empire ottoman est devenue problématique, et cependant il n'y a pas de puissance plus intéressée que l'Autriche à la conservation de ce qui restera de cet empire... L'Europe va se trouver placée dans une situation analogue à celle d'individus sortant d'une grande débauche; l'heure du décompte a sonné (1).

Ce que Metternich disait de l'Europe entière n'était vrai que de l'Autriche. Ses pertes étaient irréparables, en effet : d'abord la pentarchie, « toute *pure* et toute *grande* qu'elle fût dans son *principe*, » avait vécu; on avait perdu la direction de l'Europe, et l'Europe avait fait litière des *principes*, au profit d'insurgés et de révolutionnaires. La Turquie, dont on avait voulu sauver l'intégrité, était entamée de deux côtés. Le décompte était pour l'Autriche, qui, pour avoir pensé tout mener à sa fantaisie, voyait tout se terminer en dehors d'elle, à qui ses prétentions, son respect des *principes*, coûtaient son influence dans la péninsule balkanique; qui se trouvait diminuée de tout le prestige acquis par la Russie, affaiblie de toutes les pertes souffertes par la Turquie. Mais tout cela n'ouvrait pourtant pas les yeux à Metternich : il s'entêtait au culte des *principes*, et son entêtement ne laisse pas d'avoir quelque grandeur. Il faut une foi solide, pour écrire après de semblables déceptions : « L'Autriche ne vise et ne visera jamais à s'agrandir aux dépens d'autrui. »

Voilà qui certainement est très beau, mais qui ne se lit plus dans l'évangile des hommes d'État du Ballplatz. Peut-on les blâmer de cette rature? Il n'y a pas seule-

(1) Tome IV, p. 596.

ment pour les excuser les traditions, l'ethnographie et les nécessités géographiques. Ils ont jugé la politique des *principes* à ses résultats, et les résultats ne sont pas brillants, au dire de l'histoire et du comte de Beust :

En Italie, nous nous sommes identifiés avec le principe de la légitimité; un beau jour, il a été jeté par-dessus bord et nous avec. En Allemagne, nous nous sommes identifiés avec le Bundestag; un beau matin on s'en est débarrassé et de nous aussi. Attendrons-nous que le Turc, avec lequel nous nous identifions également, soit à son tour congédié, et qu'en Orient également nous n'ayons plus rien à dire (1)?

Cela se disait vers 1867. Depuis lors, les peuples ont pu se convaincre de plus en plus qu'aujourd'hui, quand on n'est pas de ceux qui mangent, on est de ceux qui sont mangés. L'Autriche le sait : elle veut manger.

ALBERT MALET.

LE « FOOTBALL » DES ANCIENS

Dans son livre si curieux et si amusant, *La Renaissance physique*, M. Philippe Daryl, avant de décrire le *football* ou *balle au pied*, recherche l'origine de ce jeu très aimé des Anglais, et croit pouvoir la reporter à une très lointaine antiquité : « C'est, dit-il, un sport très ancien... Les Romains paraissent l'avoir emprunté aux Grecs. Leur ballon, ou *follis*, était une vessie de bœuf enveloppée de cuir, que Martial, dans une de ses épigrammes, recommandait à tous les âges, comme un excellent exercice :

Follis decet pueros, ludere, folle senes.

Peut-être, les soldats de César l'importèrent-ils en Grande-Bretagne. Mais, selon toute apparence, dans la Rome antique, comme de nos jours à Paris, on lançait le ballon avec le poing, et c'est tout à fait exceptionnellement qu'on avait recours au pied; tandis que le jeu anglais, comme son nom l'indique, met en action les membres inférieurs.

Il faut savoir gré à Daryl de la discrétion, voire même de la timidité avec laquelle il risque ces rapprochements hasardés. En réalité, la conclusion de ce passage, très inattendue et très différente de ce que le début semblait promettre, c'est qu'il n'y a aucun rapport entre le jeu de ballon des Anciens, celui du moins où l'on se servait du *follis*, et le *football* des Anglais. Comment, en effet, assimiler un exercice qui se pratique avec le pied à cet autre où le ballon ne se lance qu'avec le poing. Car Daryl a raison : c'est ainsi que se jouait le *ludus follis* des Anciens. Une monnaie romaine nous montre des enfants et des vieillards qui s'envoient et se renvoient un gros ballon avec le poing. Si ce jeu a quelque analogie avec un de nos exercices modernes, c'est avec le très classique jeu du ballon, auquel on se livre encore dans nos jardins publics, et dont les Italiens, comme leurs grands ancêtres, sont toujours très friands. *Il giuoco del pallone* — c'est ainsi qu'ils le nomment — est le même jeu que celui du *follis*, et n'a rien qui rappelle le *football*.

Il en est de même de l'instrument qui servait à ce jeu. Daryl compare le ballon anglais au ballon romain. Il a bien tort. Le premier, relativement lourd et très résistant, est formé d'une vessie de caoutchouc fortement engainé de cuir de bœuf bouilli, et muni d'une poignée. Le *follis*, au contraire, était un ballon gonflé d'air, garni de plumes et très léger. Et c'est précisément à cette légèreté qu'il devait d'être surtout le jeu des vieillards et des enfants. Daryl croit qu'en écrivant ce vers :

Follis decet pueros, ludere, folle senes.

Martial recommande cet exercice à tous les âges. C'est une erreur. Il le recommande à ceux qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore en état de se livrer à des jeux plus violents. C'est ce que prouve clairement le vers qui précède. Voici l'épigramme complète :

Ite procul, parvenes, multis nobis convenit aetas:
Follis decet pueros, ludere, folle senes.

On retrouve d'ailleurs la même recommandation chez Clément d'Alexandrie et chez Galien. L'exercice du *follis*, comme celui de la petite paume, « est approprié à l'âge qui n'est pas encore capable de supporter de lourdes fatigues, et à celui qui ne l'est plus, aux personnes qui relèvent de maladie, et à celles qui désirent se délasser. » Cette phrase de Galien n'est-elle pas le commentaire même du distique de Martial, que Daryl n'a pas compris?

Mais de ce que le *follis* et le jeu qu'il représente n'ont aucun rapport avec le *football*, faut-il en conclure qu'il ne se puisse rien trouver chez les Anciens qui rappelle l'exercice national des Anglais? Non; et Martial, Clément d'Alexandrie et Galien, en réservant le *follis* aux vieillards et aux enfants, gardent pour les jeunes gens et les hommes faits, νέοις, ἀνδράσι, ἀνδρῶσι, un exercice plus violent, qui met en action toutes les forces du corps, un véritable *football*.

Pour ce jeu, que connaissaient déjà, s'il faut en croire Lucien, les Spartiates contemporains de Lycurgue, et dont les Romains firent leurs délices jusqu'à la fin de l'empire, on se servait d'un ballon plus petit que le *follis*, et plus solidement rembourré. Il s'appelait *harpastum*. Mot caractéristique pour ceux qui connaissent le grec, ou qui simplement savent le sens du nom donné par Molière à son avare. L'*harpastum*, c'est la balle

(1) *Mémoires du Comte de Beust*, t. II, p. [illegible].

qu'on se dispute et s'arrache à grands coups de pied, à grands coups de poing. Tel est, en effet, le caractère qui distinguait ce jeu brutal, et qui surtout le rapproche du *football*. Sans doute, les formes et les règles du jeu ancien semblent identiques à celles du jeu britannique : dans l'un comme dans l'autre, on était divisé en deux camps ; dans l'un comme dans l'autre, on cherchait à lancer la balle hors de certaines limites. Mais là n'est pas l'intérêt de la comparaison. Ce qui est significatif, c'est la lutte, la mêlée qui, aussitôt après le premier envoi du projectile, s'engageait autrefois entre les jeunes Romains, comme elle s'engage aujourd'hui entre les jeunes Anglais. On se précipitait les uns sur les autres, on se bousculait, on se colletait, on se renversait, on se blessait. « Hélas! malheureux que je suis, fait dire le poète Antiphane à un joueur d'*harpastum*, comme j'ai le cou endolori! »

Οἴμοι, κακοδαίμων, τὸν τράχηλον ὡς ἔχω.

Les spectateurs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des horions libéralement échangés pendant ces bagarres, ces *scrummages*, comme on dit outre-Manche.

Un jeune esclave curieux, s'étant un jour trop approché des joueurs d'*harpastum*, fut bousculé, culbuté, piétiné, et sortit de là avec une jambe cassée.

On aura du reste une idée de la violence et de la brutalité de cet exercice en lisant ces lignes que je traduis d'un opuscule de Galien : « Dans la partie où l'on forme deux camps opposés pour empêcher le joueur du milieu de saisir la balle, c'est un exercice des plus violents. Les mouvements du cou rejeté en arrière, les prises corps à corps sont aussi multipliés que dans la lutte. C'est le cou et la tête qui travaillent dans le rejet du corps en arrière ; d'autre part, ce sont les flancs, la poitrine, le ventre qui supportent l'effort dans les étreintes et les résistances du corps à corps, dans l'affermissement de l'assiette, et les divers assauts de cette lutte. En même temps, il y a vigoureuse tension des cuisses et des jambes, vu la nécessité de s'établir solidement sur ces membres dans de pareils engagements. Aller de l'avant ou se dérober obliquement n'est pas un médiocre exercice pour les jambes ; et, à vrai dire, c'est le seul qui assure l'action proportionnée de toutes leurs parties. Selon que vous avancez ou que vous reculez, ce sont des nerfs et des muscles différents qui jouent le principal rôle ; c'est encore à l'aide d'autres que s'exécute le mouvement oblique. »

Daryl déclare — et comme il a raison! — que le *football* est un jeu de goujats. On en peut dire autant du jeu de l'*harpastum*, tout semblable. Aussi, il me plaît que cet exercice brutal ait été surtout à la mode chez les Spartiates, qui ne m'ont jamais été sympathiques, et chez les Romains, que je n'aime guère davantage. J'ai cherché la trace de ce jeu chez les vrais Hellènes, les Grecs d'Athènes : je suis très heureux que mes recherches n'aient pas abouti. MAURICE ALBERT.

CHOSES ET AUTRES

Fêtes de charité.

Tandis que la pitié publique était accaparée par les taureaux de la rue Pergolèse, huit créatures humaines mouraient de faim. Cette histoire de la famille Hayem est épouvantable. Qu'une pareille monstruosité se soit accomplie en plein Paris moderne, le jour de la fête nationale, pendant qu'on dansait sous les lampions, quelle leçon pour notre orgueil de civilisés! J'avoue qu'il me sera difficile de m'intéresser à une réforme quelconque tant que l'on ne m'aura pas expliqué comment huit personnes peuvent mourir de misère, dans une ville où il y a plusieurs sociétés de belles âmes pour la protection des bêtes à cornes et où la charité officielle dispose d'un budget de quarante millions. Sachons-le, aucun de nous n'est innocent dans cette tragédie, et si jamais elle se renouvelait, Paris serait déshonoré. Tout le monde étant coupable, tout le monde a qualité pour prévenir le retour d'un tel remords. Que ceux qui payent l'impôt s'entendent avec ceux qui l'emploient, qu'on cherche le remède, qu'on le trouve surtout, et qu'on se hâte. Et, de grâce, pas de discours! Il y a eu jadis, à la tribune du Conseil municipal, une belle discussion indignée lorsque M. Lozé essaya de violer le principe de la liberté individuelle en imposant la muselière à nos frères les chiens, et tout dernièrement les droits de nos frères les taureaux ont inspiré d'éloquents vengeurs. C'est à merveille; gardons l'art oratoire pour ces sujets-là. Mais, cette fois-ci, le moins de phrases possible! Taisons-nous tous, comme on se tait quand on a honte, et agissons.

Ce malheureux Hayem sera longtemps le spectre de toutes nos fêtes. Il se trouvera probablement des économistes et des prédicateurs pour ergoter sur son suicide. Quant à moi, j'admire la façon dont cet humble est parti, en emmenant les siens. Ils appartenaient pourtant, ces misérables, à une race féconde en banquiers. Le père eût pu, comme tant d'autres, attendrir les antichambres et parvenir à force de hontes jusqu'à tel ou tel baron de la Bourse, philanthrope à ses heures, qui lui eût envoyé cent sous par un laquais. Il pouvait employer le pétitionnement à la mode et tirer à blanc sur M. Carnot, ce qui lui aurait valu une aumône immédiate et, le lendemain, une assez bonne presse. A quoi bon? Pour rouler, d'outrages en outrages, jusqu'au dépôt de mendicité, pour devenir un numéro dans les casernes de la misère? Ils ont jugé dans leur conscience qu'il était plus sage et plus digne de disparaître sans bruit. Quelques poignées de charbon, apportées par la fille aînée, ont suffi à la famille entière, et le pauvre patriarche vaincu s'en est allé,

avec toute sa race, chercher cette région où la fraternité serait écrite ailleurs que sur les murs, et qui n'existe qu'au delà de la vie.

Pourquoi faut-il que la mère soit restée? La nature a d'atroces caprices. Voici maintenant la machine humanitaire qui se met en branle et la société au grand complet qui entoure le lit de cette survivante. Que va-t-elle faire pour cette femme, la société? Lui donner du pain? Il est bien temps! On avait aussi parlé, tout bas, de lui donner des juges, pour lui apprendre. On y a renoncé, c'est fort heureux; mais la pauvre femme s'en tire à bon compte. En voulant mourir avec ses petits, il paraît qu'elle avait violé la loi...

La loi! Qu'elle nous laisse tranquilles, celle-là, par exemple! Il s'agit bien d'elle. Le pays où un semblable procès oserait s'instruire en serait souillé pour jamais. Il me semble lire ce qu'écrirait là-dessus le grand maître de la pitié, le chrétien Dickens, s'il était encore parmi les hommes. Non! pour cette fois au moins, silence au code! On l'appliquera demain.

*
* *

Nous sommes pourtant un peuple charitable. Voyez! la nouvelle du désastre de Fort-de-France a ému tous les cœurs. Là-bas, dans la mer des Antilles, il y a des milliers de Français qui pleurent sur les cendres de leurs maisons; toute une ville, coquette et charmante, a disparu dans les flammes:

Donnez, riches, l'aumône est sœur de la prière,

et en avant la musique, on va danser!

J'avais osé espérer, je l'avoue, que la chose se passerait sans violons. Une idée d'ours. Ces fêtes de charité ont le privilège de hérisser mon poil et de m'inspirer des grognements. Alors, décidément, il est impossible de faire le bien sans déranger nos plus jolies actrices de leurs occupations ordinaires? Une bourse, ouverte quelque part, où les bons Français iraient jeter leur obole, ne suffirait donc pas? Il est indispensable qu'un comité se fonde et qu'une gaudriole s'organise pour que nos concitoyens de la Martinique soient secourus. Le cabotinage est un grand vainqueur; le voilà qui galvaude jusqu'à l'aumône. Le pli est pris, ma mauvaise humeur n'y changera rien. Après tout, c'est un sot personnage que celui du philosophe du tableau de Couture : l'essentiel est que Fort-de-France se rebâtisse au plus vite. Noocez donc en paix, mes frères, puisque le cœur vous en dit, et que rien ne vous excite à la vertu comme une tombola. L'incendie de la Martinique procurera au Tout-Paris des premières une joyeuse journée; c'est toujours ça de pris, comme disait Scribe. Le programme est plein de promesses. Pour commencer, quelque chose qui ne s'est jamais vu, une course d'obstacles à Auteuil, avec rétablissement du pari mutuel, ce qui prouve, en passant, que les lois s'endorment de temps en temps, et que nous pouvons sans remords laisser sommeiller l'article du code que Mme Hayem a transgressé. Puis, grande fête des fleurs, la nuit, dans la galerie des Machines, avec le concours de nos plus sensibles horizontales; et je vous réponds qu'on ne s'ennuiera pas, surtout si l'on baisse le gaz à un moment donné. Enfin — et ce serait le clou de la fête — grande *corrida* avec extermination des taureaux. Séverine elle-même a consenti à laisser faire, tant l'esprit de charité opère des prodiges; par extraordinaire et pour cette fois seulement, la Société protectrice des animaux déposerait ses principes au vestiaire. Soyons Espagnols. Succès oblige : il importe de réussir aussi bien pour nos compatriotes que pour Paris-Murcie et Szegedin.

Suis-je assez malheureux? Voici que ces glorieux souvenirs me rendent toute ma maussaderie. La charité déguisée en folie, qui me choquait déjà quelque peu à propos de catastrophes exotiques, me semble presque impie lorsqu'il s'agit d'un malheur français. Et puis je songe aux sommes immenses qu'il va falloir accepter de l'étranger, et cela m'embarrasse. Nous en avons tant semé, de ces aumônes, aux quatre coins du monde, qu'ils vont tous se piquer d'honneur et nous accabler d'offrandes. Pourvu qu'ils sachent garder la mesure! Voyons, les Hongrois, pas de bêtises, ne vous ruinez pas!

*
* *

Pourtant, rendons cette justice aux peuples d'Europe : ils n'y mettent pas de précipitation. C'est bien, cela; c'est délicat. Se hâter eût été rastaquouère. Ils prennent leur temps, ces gens. Ils ne se jettent pas à notre tête comme des écervelés; ils ne veulent pas nous humilier. Mais je ne suis pas inquiet, allez, je connais leur cœur. On aime la France, sur le beau Danube bleu (valse connue). Il est vrai qu'on fait partie intégrante de la Triple alliance, qui n'a pas précisément pour but de s'occuper de notre bonheur; mais la politique est la politique. En revanche, quand une bonne occasion se présente de fraterniser avec les Français, on y va de gaieté de cœur, et on ne marchande pas sa sympathie. Par exemple, les lampions de la fête de Szegedin n'étaient pas soufflés qu'on refusait gentiment, le cœur sur la main, de participer à l'Exposition universelle, sans doute pour ne pas assister au four gigantesque qui se préparait, et pour ne pas voir de près l'humiliation d'une nation amie. Au lieu d'un four, l'Exposition a été un triomphe. Aussi les Tsiganes sont-ils venus empocher nos sous, sans y mettre d'entêtement, et il y avait mérite à cela. Un de leurs hommes d'État, dont le nom m'échappe, ne venait-il pas d'expliquer, du haut de la tribune, que Paris était un coupe-gorge où les drapeaux amis étaient insultés? Ce brave monsieur, je regrette vraiment d'avoir oublié son nom; je me rappelle seulement que sa prédiction lui porta malheur. Quelques jours après, son bel uniforme à brandebourgs (vous vous souvenez de

Berthelier dans ce costume? disparaissait sous les pommes cuites dont ses concitoyens le gratifiaient. La foule parlait vaguement d'utiliser l'eau bleue du beau Danube (musique de Strauss) pour y baigner ce haut fonctionnaire. Je me suis laissé dire qu'il dut venir incognito chercher à Paris un peu de sécurité, quelques mauvais garçons ayant proféré contre lui, en bon magyar, une menace qui ne peut se traduire en langue française que par la métaphore bien connue : « J'te vas crever le portrait! » Croyez-vous, par hasard, qu'il nous en veuille? Lui? vous ne le connaissez pas! C'est lui qui va présider, à Buda-Pesth, le comité qui s'organise déjà pour la fête de Fort-de-France. Les violons des Tsiganes vont gémir pour nous. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. S'il en était autrement, si nos obligés d'hier nous oubliaient, la parole serait au titi parisien, à ce philosophe, fils de Gavarni, qui résume souvent en une phrase la leçon d'un peuple. Et je sais bien ce qu'il dirait, notre gavroche. Cela tiendrait en moins de lignes qu'un discours au parlement hongrois : « Allons, la vieille Europe! crierait-il. Qu'est-ce que tu payes? »

Ursus.

UN PROSCRIT ITALIEN

Federico Confalonieri (1).

Voici la préface du livre :

Au lecteur,

Possesseur des mémoires autographes de Confalonieri, je crois devoir ne pas les garder dans les rayons d'archives particulières : je les livre à l'impression dans la même simplicité qu'il leur donna. Je n'estime pas qu'il soit nécessaire de les faire précéder d'une préface biographique ni d'une étude sur l'homme, le temps, l'influence qu'eurent ces conspirations, ces luttes, ces martyres, pour la conquête de notre indépendance, parce que toutes les phases de la vie de Confalonieri sont exposées par lui-même dans les documents que je publie. Je me bornerai à quelques détails relatifs à sa mort et à ses funérailles. Revenant de Paris en décembre 1846, retournant à Milan avec sa seconde femme Sophie O'Ferral, Confalonieri arriva le 8 à Hospenthal, dans le canton d'Uri. Il était si malade qu'on dut le porter de la voiture à la chambre qu'il devait occuper; le mal s'aggrava très rapidement et, le 10, il n'était plus. L'hydropisie dont il souffrait depuis tant d'années l'avait tué. La famille, dès qu'elle apprit le malheur, fit les démarches nécessaires pour que les restes du défunt fussent transportés en Lombardie et déposés, suivant son désir, à Muggio, près de Monsa, dans le tombeau de la famille Casati, où reposait déjà depuis seize ans sa première femme Teresa, qu'il avait tant aimée. Le comte de Spaur, gouverneur de la Lombardie, répondit par une lettre du 16 décembre 1846 au comte Gabrio Casati, beau-frère de Confalonieri, qu'il avait averti les Délégations de Come et de Milan, et donné les ordres nécessaires pour que les restes de Confalonieri fussent librement transportés et enterrés à Muggio. La police, toujours soupçonneuse, craignant que les funérailles ne donnassent un prétexte à des démonstrations patriotiques, rédigeait la circulaire suivante (confidentielle) :

« F. Confalonieri est mort en Suisse, ces jours derniers. C'était un amnistié politique qui retournait de Paris à Milan, sa patrie. Il est à présumer que cet événement sera annoncé dans la presse périodique, et que les journaux du parti radical de la Suisse et de la France en feront un sujet d'articles selon leurs tendances, et que son codétenu Alexandre Andryane, son emphatique apologiste, lui composera une nécrologie exagérée, comme il l'a déjà fait, il y a peu de temps, pour Pietro Maroncelli. Je crois donc nécessaire, monsieur le commissaire, de vous demander de veiller avec soin et vigilance sur tous les discours, agissements et démonstrations qui pourront avoir lieu au moment des funérailles. »

La police employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour empêcher la manifestation redoutée. Elle changea l'inscription mortuaire, qui contenait une allusion à ses malheurs politiques; elle y substitua ces simples mots : *A Federico Confalonieri. Requiem.*

Malgré tous les efforts de la police, la manifestation eut lieu, et les funérailles de Confalonieri (1) servirent d'occasion au peuple et à la noblesse milanaise pour se confondre ensemble sur la place San-Fedele et faire la première démonstration qui devait produire l'admirable concorde des cinq journées. Cet esprit généreux devait se réjouir dans l'infini, que sa dépouille mortelle servît à un aussi fécond accomplissement de ses espérances. Vivant, il avait été le martyr; mourant, il devait être le prophète du patriotisme.

Les *Mémoires* commencent ainsi :

« Ma Teresa adorée, il y a maintenant huit ans que nous fûmes séparés par la Providence. Il ne nous est pas donné de lire dans ses décrets si nous pourrons être encore réunis sur cette terre. Je cède au besoin irrésistible de mon cœur en épanchant ses douleurs dans le tien. Des obstacles très graves m'en ont empêché jusqu'ici, et la prudence devrait encore me retenir aujourd'hui (1). Je me décide à le faire pour toi, adorée compagne. Tu as partagé toutes mes peines : tu dois au moins connaître, avant que la mort m'enlève, les particularités de ce triste enchaînement d'événements qui ont enveloppé tes jours innocents avec les miens dans une infortune peut-être sans fin. Prépare ton cœur malheureux à la réouverture de cruelles blessures. Leur souvenir, je le sens, est une nouvelle souffrance, mais il pourra s'en dégager plus tard un soulagement pour les grands chagrins qui peuvent encore t'atteindre.

Certes, la liste est longue des hommes et surtout des jeunes hommes qui furent à cette époque compromis dans les procès politiques par leurs sentiments généreux. Ces sentiments étaient surtout répandus dans la classe élevée et instruite : c'était une vraie renaissance de l'amour de la patrie et de noble dévouement.

L'oppression, l'usurpation étrangère amène toujours dans un temps plus ou moins long la réaction du peuple opprimé. En 1815, un procès condamnait, comme conspirateurs, une douzaine de patriotes. En 1818, nouvelles condamnations au

(1) *Memorie e lettere di Federico Confalonieri*, publiés par Gabrio Casati. — Hoepli, éditeur, 2 vol. Milan, 1890.

(1) R. Bonfadini, *Mezzo secolo di patriotismo.*

(2) Le comte Gabrio Casati, son frère, après avoir été président du gouvernement provisoire, est devenu sénateur, ministre du roi Victor-Emmanuel et enfin président du Sénat du royaume d'Italie.

carcere duro; en 1820, Silvio Pellico, Maroncelli, le comte Arrivabene, Romagnosi et beaucoup d'autres; en 1821, Confalonieri, Pallavicino, Andryane, Tonelli, Pietro Borsieri, subissent le même sort, et les procès continuent en 1831, 1833 et 1835:

Parmi ces tentatives politiques, dit Bonfadini, la plus importante par le but proposé, la qualité des conspirateurs et les conséquences qui en résultèrent, fut celle de 1821, et parmi les victimes la figure la plus haute, la plus dramatique dont le nom soit resté dans la tradition populaire et dans l'histoire est celle du patricien milanais, le comte Federico Confalonieri.

Pour bien comprendre le caractère de Confalonieri, du gentilhomme se dévouant à une cause où le danger était certain, assuré, il faut le connaître au moment où il compromet son existence si enviable: descendant d'une des plus anciennes familles du Milanais, riche, intelligent, homme du monde accompli, ayant épousé par amour une femme belle et charmante, portant un nom connu qui devait devenir historique, Teresa Casati (1). Ce jeune couple était recherché par toute l'aristocratie milanaise et par les courtisans du vice-roi Eugène de Beauharnais, qui désirait grouper autour de lui toutes les élégances de la noblesse pour les fêtes qu'il donnait:

Il y avait à ce moment en Italie, dit le comte Arrivabene: une fureur pour les divertissements. Dans un carnaval, à Mantoue, il y eut dix-huit *veglioni* affolés. En une salle du théâtre, on avait installé des jeux de hasard, la roulette, le pharaon. J'étais un soir à côté d'un général français qui jouait un jeu d'enfer. — « Pourquoi ne jouez-vous pas? me dit-il. — Je n'ai pas d'argent sur moi, répondis-je. — En voilà. » — Il me prêta un louis, puis deux, puis dix: tous furent perdus. Je pouvais dire avec Dante:

Quando si parte il giuco della zara
Colui che perde si rimane dolente
Ripetendo le volte e triste impara.

Le vice-roi offrit à Confalonieri d'être son grand écuyer; l'offre fut refusée par celui-ci avec hauteur. Ses aspirations libérales devenaient plus vivaces et son influence se faisait déjà sentir. C'était le moment où les sociétés secrètes se formaient: les carbonari avaient des adeptes dans toute l'Italie; un souffle libéral s'élevait et développait le patriotisme. En 1814, la régence provisoire désigna Confalonieri comme un des députés qu'elle envoyait à Paris pour défendre les droits du pays près des puissances alliées. La relation de cette importante mission se trouve dans les lettres qu'il écrivit, soit à sa femme, soit à des amis, lettres que M. Gabrio Casati vient de publier en un volume qui fait suite aux *Mémoires* et qui les complète. Ces lettres étaient jusqu'à présent presque toutes inédites. En voici quelques fragments:

30 avril 1814.

Me voici à Paris, en parfaite santé. Je croyais connaître le vieux Paris, mais le nouveau, je l'avoue, m'était tout à fait inconnu. Allemands, Prussiens, Bavarois, Saxons, Russes et quantité d'autres nations forment une armée de 100 000 hommes. A droite des Champs-Élysées campent les grenadiers allemands; à gauche, les Cosaques; à l'Étoile, la garde russe; et dans ces camps enchanteurs, le beau monde s'en va discourant et se promenant, et ces lieux n'en sont que plus brillants. Les Cosaques tartares devenus *petits-maîtres* à Paris, c'est un spectacle absolument nouveau.

4 mai 1814.

Très chère femme, j'ai reçu des nouvelles de Milan. Milan se trompe, et le devoir de le détromper est bien douloureux, car l'erreur était douce. Nous sommes vendus: sort bien dur pour un peuple qui a laissé égorger cent mille victimes pour une cause qui n'était pas la sienne. Il y a un mois, nous aurions pu réclamer notre existence politique; maintenant, il ne nous reste plus qu'à l'implorer. L'Autriche est l'arbitre, la maîtresse absolue de notre destin.

Nous sommes venus demander l'indépendance, la vie d'un pays alors qu'il était déjà vendu! J'ai eu hier l'audience de l'empereur d'Autriche: « Vous m'appartenez par droit de cession et par droit de conquête; je vous aime comme de bons sujets, et rien ne me touchera plus que votre bien; » — voilà les premières paroles de l'audience. — « Vous avez besoin d'une cour, je vous enverrai un archiduc qui sera marié; le pays ne languira pas. — Majesté, nous avons une armée qui demande à être protégée; nous avons des prisonniers en Angleterre, en Espagne, en Russie, qui nous tendent les mains pour être délivrés; nous avons le culte des beaux-arts, nous demandons qu'on nous restitue les œuvres d'art enlevées par la force. — Ah! ah! nous sommes à Paris en alliés, comme protecteurs du trône, nous ne pouvons rien demander! »

Aujourd'hui, nous expédions un courrier qui porte de tristes nouvelles pour ceux qui aiment leur patrie. Ce sont des baïonnettes qu'il faudrait et non pas des députés!

Confalonieri, désespéré du lamentable résultat de sa mission, revient en Italie et cherche à occuper utilement sa vie. Il fonde des écoles d'enseignement mutuel. Malgré le mauvais vouloir du gouvernement, il crée un journal, *il Conciliatore,* dans lequel il expose des idées nouvelles. Il groupe autour de lui comme rédacteurs des hommes de talent animés des mêmes sentiments patriotiques, Silvio Pellico, Giovanni Arrivabene, Lodovico di Breme, Filipo Ugoni. Mais les théories philanthropiques et libérales du *Conciliatore* portèrent ombrage aux Autrichiens. En 1819, il est supprimé; plusieurs de ses rédacteurs sont arrêtés, Silvio Pellico, Gioya et Romagnosi. Puis, en 1821, une révolution éclate en Piémont, imitatrice, dit Cesare Balbo (1), de la révolution napolitaine. Elle dura un mois et fut vaincue en quelques heures par l'intervention autrichienne. Les carbonari deviennent de plus en plus suspects. Confalonieri est compromis, soupçonné de connivence avec le prince de La Litterna au moment où celui-ci est arrêté, ayant dans le double fond de sa voiture des papiers compromettants dans lesquels on trouve le nom de Confalonieri. En même temps, la police découvre que ses amis Castiglia et Pallavicino sont allés à Turin. On les arrête; et l'empereur François II institue pour instruire leur procès une commission extraordinaire sous la direction de Salvotti, homme passionné et dangereux. La sécurité de Confalonieri était menacée. Tout annonçait pour lui un sort semblable à celui de ses amis. Par sentiment de chevalerie, il ne voulut pas fuir le péril. Le 13 décembre 1821, la police envahit sa maison.

Confalonieri nous dit:

J'aurais pu m'enfuir à ce moment. A la vue des agents, j'étais passé dans un cabinet communiquant avec le toit de ma maison, où un passage était préparé depuis longtemps pour le cas échéant; mais le malheur voulut que peu de jours auparavant des maçons, faisant une réparation au toit, eus-

(1) *Mémoires de ma vie,* p. 24.

(1) Cesare Balbo, *Della storia d'Italia d'alle origini fino ai nostri tempi sommario.*

sent fermé le passage avec un mur à sec. Je me mis à démolir ce mur, en me servant seulement de mes mains. J'arrivais presque à sa fin, lorsque je me sentis poursuivi. Je me cachai et je fus découvert.

Dans un manuscrit du comte Gabrio Casati, on trouve ce fragment sur l'arrestation de son beau-frère :

New-York, 1837.

Averti que la police avait envahi la maison de Confalonieri, j'y courus. J'arrivai au moment où les agents faisaient la perquisition des papiers; ces misérables effrayaient ma sœur avec un pistolet près de sa figure, voulant qu'elle-même leur livrât son mari. Tout était en tumulte; la fureur de ces gueux était telle qu'on ne pouvait les comparer qu'aux satellites d'un infâme tribunal de la Terreur française.

Confalioneri arrêté, on le conduit en prison. La première ettre qu'il écrit à sa femme commence par : *Lasciate ogni speranza o voi ch'entrate*. On instruit son procès, et cette instruction dure deux ans! Les détails de ces interrogatoires, donnés dans les *Mémoires*, sont très curieux. D'une manière perfide, on pourrait dire frauduleuse, on cherche à lui faire désigner ses complices. On n'a aucune preuve de conspiration contre lui, mais on espère en trouver. « C'est un coupable, disait Salvotti; cela est sûr, on n'en peut douter : mais trouver la preuve est chose difficile. »

Le chapitre des *Mémoires* intitulé *Exposé de la part que j'ai prise aux choses politiques* est écrit de main de maître. Non seulement il met en scène les événements d'Italie, mais ceux de toute l'Europe, qui venait en si peu d'années de subir tant de transformations. En 1814, comme ambassadeur délégué, il avait connu à Paris presque tous les hommes qui jouèrent un rôle dans le grand drame européen. Il avait vu les empereurs et leurs premiers ministres. Séjournant quelque temps à la campagne chez le général de Lafayette, il y avait échangé ses idées politiques tour à tour avec de Broglie, le duc Decazes, de Lasteyrie, Dupin, Benjamin Constant, de Staël, de La Rochefoucault-Liancourt et beaucoup d'autres. Il analyse l'influence de la franc-maçonnerie et de toutes les sociétés secrètes qui se rattachent aux carbonari; et à la fin du chapitre, il dit : « A présent que j'ai exposé ma conduite, que chacun réponde à la question qui m'était faite : Étais-je coupable du crime de haute trahison et de conspiration? »

Pendant ces deux années de prison préventive, Confalonieri fut gravement malade. Privé de voir les siens, son anxiété devint extrême. Enfin, vers la fin de 1823, le bruit se répandit que la sentence allait être rendue. Ici, je ne peux mieux faire que traduire des fragments d'une lettre du comte G. Casati adressée au marquis Gualterio :

Quand, en novembre 1823, on put savoir que le procès allait être fini et que la commission était prête à rendre la sentence de haute trahison, c'est-à-dire la mort, ma sœur Teresa prit la détermination d'aller à Vienne implorer la grâce de l'empereur. Son beau-père, le vieux comte Confalonieri, et son fils Charles, voulurent se joindre à elle, et Teresa me demanda de les accompagner. Nous ne pouvions imaginer que la sentence de mort fût confirmée, et tout notre but était d'obtenir la meilleure commutation de la peine : nous espérions arriver à la relégation dans une place forte, et ma sœur se leurrait de l'espoir de partager l'exil de son mari. Nous partîmes affligés, mais nous n'avions aucune angoisse. Notre départ eut lieu le 1er décembre 1823; nous arrivions à Vienne le 8. Ma sœur rechercha de suite les plus hautes influences; le maréchal Bubna, le comte Wurmbrandt nous fournirent des conseils utiles. Teresa fut très bien accueillie par l'impératrice, femme pieuse sans ostentation et comprenant le malheur d'autrui. Après plusieurs jours d'attente, nous fûmes avertis que l'empereur nous donnerait audience le 24 décembre; la lettre ne mentionnait que le comte Confalonieri, son fils et moi. Ma sœur n'était pas admise à l'audience : elle s'en effraya, et nous partîmes inquiets pour le palais. L'empereur était, suivant son habitude, dans un grand salon qui suit la salle du Trône. Debout près de la porte d'entrée, appuyé à une fenêtre, il nous reçut avec gravité. Le comte exposa l'objet de la requête, excusant son fils et invoquant la clémence souveraine. Il dit tout ce qu'un père pouvait dire. Alors l'empereur prit la parole : il regrettait de ne pouvoir exercer sa clémence en faveur de Federico Confalonieri : la nécessité de l'exemple le forçait à laisser le cours de la justice libre; la sentence de mort était signée et déjà expédiée. A une pareille nouvelle, le père et le frère de Federico essayèrent d'exprimer les sentiments que leur cœur leur suggérait; mais les paroles expiraient sur leurs lèvres. Je cherchais à dire ce que je pensais pour eux et pour moi et à faire revenir l'empereur sur sa détermination; mais il répondit sèchement : « Je ne puis... » — Je ne me laissai pas intimider par cette attitude qu'on aurait pu appeler tibérienne, et j'insistai de nouveau avec chaleur; et lui, avec un mouvement d'impatience, répliqua : « C'est inutile, je ne puis pas. » — Et ensuite il s'adresse à Charles Confalonieri et moi, nous fait un sermon. Il termine en disant qu'il n'a pas voulu recevoir ma sœur pour ne pas lui annoncer directement la nouvelle, et il nous engage à retourner de suite à Milan avant l'exécution de la sentence. Je dis en sortant à Confalonieri : « L'empereur peut remercier Dieu que j'aie de la religion, sans cela cette fenêtre aurait donné un exemple plus grand que celui qu'il veut donner au peuple! Comment apprendre la fatale nouvelle à ma sœur? » Son désespoir fut tel qu'on peut l'imaginer. C'était une douleur immense, mais réfléchie, maîtresse d'elle-même, qui pensait aux moyens de conjurer un pareil malheur.

La nouvelle produisit dans Vienne un effet bien différent de celui que l'empereur et le prince de Metternich avaient prévu. La noblesse était blessée de voir frapper sa caste. Dans le peuple, ou pour mieux dire dans la classe moyenne, on ne pouvait croire à une telle rigueur pour un fait qui n'avait eu aucun résultat. L'impératrice fut vivement émue : elle envoya vers le soir chercher ma sœur. Cette bonne impératrice ne ressemblait pas à son mari; elle retint près d'elle ma sœur pendant deux heures. Deux fois dans cet intervalle, elle alla trouver l'empereur pour lui demander la grâce et revint avec un refus. Elle confondit ses larmes avec celles de ma sœur et lui dit en la congédiant de m'envoyer le lendemain matin dans son antichambre, où elle me ferait informer si l'on pouvait encore espérer. J'y fus à huit heures. Le comte de Wurmbrandt me remit un billet qui contenait ceci : « Sa Majesté l'impératrice a tenu sa promesse en rendant compte encore hier soir à Sa Majesté l'empereur de tout ce que la comtesse venait de lui dire; mais il y a tant de preuves accumulées contre le comte Confalonieri qu'on ne peut malheureusement lui donner d'espoir ». Ceci nous fit croire que tout était perdu, et nous décidâmes de partir à midi. Nous apprîmes plus tard que pendant la nuit l'impératrice continua à plaider la cause de Confalonieri. Sachant que François II se vantait de faire rigoureuse mais exacte justice, elle fit naître le doute que le procès ne fût pas régulier et que la sentence ne fût pas fondée sur des faits juridiques. Cet argument frappa l'empereur : il ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à plus ample information. Une estafette fut envoyée à quatre heures du matin; l'impératrice, craignant qu'une estafette pût être retardée, obtint d'en envoyer une seconde une heure après. Ceci fut œuvre de la Providence, car la première fut en effet retardée, et ce fut la seconde qui fit ajourner l'exécution. Ne sachant rien de tout cela, nous partîmes ma sœur et moi avec l'angoisse de ne pas arriver à temps pour embrasser une dernière fois cet infortuné. En route, nous nous décidâmes à faire signer une pétition par nos amis, parents et personnes les plus notables du pays pour la présenter à l'empereur, si le temps le permettait. Je ne m'arrêtai donc qu'un

jour à Milan pour recueillir les signatures, et, repartant avec une anxiété fébrile, j'arrivai le 3 janvier à Vienne. Je portai la pétition au comte Trautmansdorff, et j'appris la suspension de la sentence. L'espoir me revint. Je demandai une nouvelle audience de l'empereur. Elle fut bien différente de la première : il affecta une bénignité paternelle; il me dit qu'il attendait un rapport du procès et que, s'il avait une bonne nouvelle à m'annoncer, il me ferait appeler de nouveau. J'attendis jusqu'au 13. Enfin, ce jour-là, le secrétaire privé Martin m'annonça une nouvelle audience; l'empereur me dit que la peine de mort était commuée en *carcere duro*. Confalonieri devait se considérer mort pour toutes les communications extérieures. Je partis une heure après l'audience et j'arrivai à Milan le 18, où la nouvelle était déjà connue; mais Salvotti, pour goûter le plaisir de la vengeance, bien que sachant la commutation, fit prendre les mesures en usage pour les condamnés à la peine de mort.

Je voudrais pouvoir citer tous les passages éloquents et saisissants de ces *Mémoires :* la journée où on lit aux condamnés la fatale sentence, les adieux, le départ pour le Spielberg, l'arrivée à Vienne au dernier jour du carnaval, si bien que les malheureux condamnés, chargés de fer, traversent la ville en fête, illuminée :

On vint m'avertir que j'allais recevoir le prince de Metternich; on alluma des bougies, les meubles furent rangés, une table à thé servie. Si le fréquent tintement de mes fers ne m'avait rappelé que j'étais un misérable galérien à vie, mon imagination aurait pu se reporter aux beaux jours où, heureux, libre, aimé, je me préparais à recevoir des amis! A huit heures, les deux battants s'ouvrirent; je m'avançai, et je reconnus le prince de Metternich. Je le saluai; il me dit : « Ma foi, vous logez bien haut! au moins au troisième. — A un second bien haut, monseigneur; mais j'aurais bien voulu qu'il fût en mon pouvoir de vous éviter cette peine. »

En disant ceci, nous nous assîmes. Notre dialogue dura trois heures; nous parlions français. Je vais tâcher de te le résumer. Il me dit de m'ouvrir à lui en confiance, et que si je préférais parler au souverain, il pourrait m'en fournir l'occasion. Je répondis que je n'avais aucun désir de recevoir l'honneur d'une audience. « Alors, dit-il, sans faire de préambule, j'aborde la question : vous avez eu la malchance de vous laisser entraîner par des idées séduisantes, mais fausses; les vôtres ont succombé de toutes parts, nous sommes victorieux et les plus forts. La lutte a été décisive, et décisive non seulement pour notre génération, mais pour beaucoup d'autres. Le souverain vous demande de coopérer avec nous à assurer la tranquillité de ses États et surtout de votre pays. Pour cela, vous pouvez beaucoup. Le procès a fait connaître bien des choses, mais il y en a beaucoup encore à connaître et des plus importantes. Il y a les comparses à côté des chefs. La manifestation a été faite par vous, Confalonieri, mais vous n'étiez pas le seul chef, et cependant, aucun nom de ceux qui étaient avec vous ne figure au procès! Nous aurions besoin de savoir la part qu'ils ont dû prendre aux événements, d'être renseignés sur leur ligne d'action, vous seul pouvez nous aider. » Je répondis d'une manière évasive, sans compromettre personne. Le prince ne parut pas content de ma réponse et reprit avec chaleur : « Vous dites : *Je ne sais rien que vous ne sachiez;* permettez-moi de vous dire que c'est un paradoxe que vous soutenez. Dans le procès de Milan, tout est ténèbres; tous les fils étaient dans votre main, tous vos complices s'accordent à le dire. Là où il y a fédération, il y a *carboneria*. La fédération vient de vous, et vous prétendez ne pas appartenir à la *carboneria!* On vous montre comme le chef de toutes les affaires de la Lombardie. Vous dites que vous n'étiez en rapport avec le prince de Carignan que pour des questions d'enseignement mutuel, et cependant, celui-ci vous croyant mort, s'est écrié : *C'est une bien grande perte pour nous que la mort de Confalonieri!* Le prince de Metternich continua bien longtemps, en multipliant les preuves présumées de mon plan et de nombreux dires que je devais avoir. Je répondis et finis ma réplique ainsi : « Je serais presque tenté d'usurper pour moi ce mot d'un grand homme d'État (le prince de Metternich) : *Ma politique à moi, c'est de tromper en disant toujours la vérité;* disant aussi : *Ma fatalité à moi, c'est de tromper avec la vérité.* » Le prince sourit et dit : « On peut avoir de l'esprit sans réussir à persuader; la vérité vaut mieux que ses apparences, et il faut avouer que les apparences sont bien contre vous. »

Alors il passa à la péroraison; il me fit sentir que ce que le souverain désirait savoir de moi ne pouvait toucher à mon honneur; que si je voulais, je pouvais ne pas aller au Spielberg; que je ne devais pas me sacrifier, perdre ainsi le repos de ma femme et de ma famille; que si je voulais, mes compagnons d'infortune verraient leur sort s'améliorer sans qu'aucune autre personne soit inquiétée; et que mes révélations, qui pouvaient assurer le repos du pays, resteraient un secret entre le souverain, lui et moi. Le prince regarda la pendule, se montra surpris qu'il fût onze heures, et me quitta avec la même politesse qu'il avait montrée pendant tout l'entretien.

Sur ce mémorable colloque entre un des plus grands hommes d'État et un misérable condamné qui devait partir le surlendemain pour être enfermé à vie dans la plus terrible prison de la monarchie, toute réflexion est inutile.

Le 5 mars 1824, il arrivait au Spielberg, et, la lourde porte refermée sur lui, il se sentait retranché du nombre des vivants. Les chapitres suivants sont d'une tristesse poignante. Il raconte avec calme et placidité les tortures du *carcere duro,* le supplice de vivre sans nouvelles de sa famille, les vexations continuelles des perquisitions des cachots pour y découvrir les livres et le papier, le travail manuel exigé, les maladies provenant de la rigueur du climat, les efforts faits par les prêtres qui venaient le visiter pour lui faire nommer ses complices. Cette vie horrible dura treize ans. La légende raconte que l'empereur avait dans son cabinet le plan du Spielberg, que les prisonniers portaient sur le plan le numéro de leur cachot, et que l'empereur dirigeait lui-même la graduation des souffrances qui devaient leur être infligées.

La mort de ce souverain, que les Italiens comparaient à Tibère, fut la délivrance des condamnés politiques. Son successeur, Ferdinand III, ouvrit les portes du Spielberg. Confalonieri en sortit en 1836, malade et découragé. Il était gracié, mais exilé. Il alla d'abord en Amérique, d'où il écrit à Andryane :

« Je suis l'homme le plus à plaindre! Si je te disais mes journées de larmes en pensant au martyre de ma sainte Teresa, qui mourut pour moi! »

Il cherche à occuper sa vie. Il revient en France. Louis-Philippe, sur la demande de l'ambassadeur d'Autriche, le fait expulser en vingt-quatre heures. Il se réfugie en Belgique.

Enfin, une amnistie lui permit de rentrer dans sa patrie. Mais son sort avait été trop rude et désespéré, il avait trop souffert, il n'avait plus la force de vivre!

Je souhaite que ces *Mémoires* soient traduits en français. D'une réelle valeur littéraire, ils apportent aussi des documents nouveaux pour l'histoire de ces provinces lombardes, si remarquables à la fois par leur intelligence, leur industrie et leur patriotisme, et dont l'esprit se rapproche tant de l'esprit français.

C. C. DE MOLINA.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Les instructions aux ambassadeurs et ministres de France (1).

Vient de paraître le tome VIII de la *Collection des instructions publiées sous les auspices de la Commission des archives des affaires étrangères*. M. Alfred Rambaud était naturellement désigné pour publier les documents relatifs à la Russie; sa connaissance de la langue russe, la familiarité qu'il a acquise des historiens de la Russie et des sources de l'histoire russe, le remarquable précis qu'il a composé lui-même de cette histoire, le désignaient au choix de la Commission. Il a répondu à l'appel qui lui était adressé, et le présent volume formera, grâce à lui, l'une des parties les plus intéressantes et les plus importantes de la collection. Les relations de la France et de la Russie, sous l'ancien régime, ont été forts intermittentes, et, en réalité, jusqu'à vers la fin du XVIIIe siècle, d'un ordre secondaire. Mais les événements du XIXe siècle, de la fin du XIXe siècle surtout, qui ont changé en Europe l'équilibre des forces et le système des alliances, donnent aux origines, jusqu'alors assez négligées, des relations de la France avec la Russie, un intérêt rétrospectif considérable. Il ne faut donc point s'étonner, il faut se féliciter au contraire des développements que M. Alfred Rambaud a donnés à sa publication. A l'inverse de ce qui se passe pour les volumes du recueil consacrés aux États secondaires de l'Allemagne, à la Suède, à la Pologne même, où l'éditeur est encombré par des documents qui ont perdu toute vivacité, et se meut péniblement à travers les ruines d'une histoire morte, M. Alfred Rambaud est comme un voyageur dans un pays récemment découvert: tout lui est neuf, tout lui est attrayant et actuel. Bien que rares, les monuments ont tous une sorte de caractère d'attente, qui fait que le lecteur s'intéresse aux moindres détails des matériaux, des fondations et de la construction. Ce n'est pas de l'archéologie, c'est de l'exploration. M. Rambaud est sorti, et on ne peut que l'en approuver, du cadre méthodique qui avait sa raison d'être dans les volumes antérieurs de la collection. En réalité, c'est une histoire des relations de la France et de la Russie qu'il publie autour des instructions données aux envoyés français. Cette histoire vient à propos, et ce n'est pas sans une certaine déception que nous nous serions vus, sur ce terrain, devancés par les historiens et les investigateurs russes. Il était grand temps.

Entrés des derniers dans le champ, les savants russes y ont apporté l'impétuosité de leur nation et ils ont, en peu d'années, regagné le temps perdu. La magnifique et imposante collection de la *Société d'histoire en Russie*, que dirige avec un esprit si large et une compétence si variée M. le sénateur Alexandre Polovtsof, s'est placée au premier rang des grandes collections historiques européennes. Des publications parallèles, comme celles des archives Vosontsof, marquent brillamment le pas. Les historiens étrangers à la Russie doivent, non seulement pour l'histoire russe, mais pour l'histoire de leur propre pays, compter avec ces grands recueils. C'est ainsi que les *relations* de plusieurs des envoyés français dont M. Rambaud donne ici, pour la première fois, les *instructions*, ces relations, dis-je, sont déjà publiées par la Société d'histoire de Russie — en français; car les Russes, qui se piquent d'être polyglottes, publient tous les documents dans la langue originale. Dans l'un des derniers volumes parus cette année, M. Tratchevsky commence la publication des documents relatifs aux rapports de la Russie et de la France sous Napoléon Ier. L'ouvrage formera trois ou quatre volumes. Le premier volume embrasse les années 1800 à 1802. L'abondante bibliographie du livre de M. Alfred Rambaud montrera au lecteur français l'activité qui règne dans les archives et les laboratoires historiques de la Russie. Il verra que, malgré notre prétention de donner l'exemple des nouveautés et même des imprudences, nous ne sommes ni les plus actifs ni surtout les plus hardis dans l'œuvre des investigations diplomatiques et dans ces grandes entreprises d'enseignement national.

A côté des publications de la *Société d'histoire de Russie* se place, par rang d'honneur, le grand *Recueil des traités de la Russie*, par M. Martens. Les textes les plus secrets y sont insérés, et c'est un des ouvrages dont on peut dire que, sur plusieurs points, il a modifié ce que l'on croyait savoir auparavant. Les textes sont accompagnés d'un commentaire historique qui les relie et les interprète. Ce commentaire constitue une véritable histoire de la diplomatie russe. Huit volumes ont paru, quatre sont consacrés aux traités avec l'Autriche : ils s'arrêtent à 1849; quatre sont consacrés aux traités avec l'Allemagne et avec la Prusse, ils s'arrêtent à 1888. Les commentaires de M. Martens demeurent très abondants jusque vers 1848. Cette date mérite d'être signalée : nous en sommes encore en France à n'ouvrir nos archives que jusqu'en 1814. M. Martens ne tardera pas à arriver à la France, et, quelque intérêt que nous portions à son œuvre, nous nous félicitons d'avoir vu un Français prendre les devants.

Une notice sur les origines de la diplomatie russe ouvre la série des études de M. Alfred Rambaud. L'auteur relate ensuite les premières missions, très vagues, échangées entre la France et la Russie avant 1657, époque de l'envoi d'un agent revêtu d'une sorte de caractère, M. Desminières. Le volume comprend vingt-trois missions, de 1657 à 1748. Lorsque M. Rambaud n'a point trouvé, à proprement parler, de « Mémoire pour servir d'instruction », il y a suppléé par la correspondance, dont il a donné, pour éclairer ces textes et les compléter, des extraits abondants et toujours intéressants.

L'introduction, suivant l'usage, embrasse l'ensemble des relations de la France et de la Russie, des origines à 1789. C'est un brillant morceau d'histoire, composé avec une rare habileté de main, écrit avec une plume alerte et dans une forme remarquablement attrayante. Le point de vue, tout moderne, contemporain même, où s'est placé M. Alfred Rambaud pour considérer cette histoire, le caractère presque entièrement rétrospectif de son ouvrage y impriment une

(1) *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* — RUSSIE, avec une introduction et des notes par Alfred Rambaud, tome Ier, des origines jusqu'à 1748. — Ce travail de M. Albert Sorel a été lu par lui, en séance de l'Académie des sciences morales et politiques, dans une de ses séances de juin dernier.

vie singulière; mais on en reçoit par cela même, en plusieurs passages, l'impression que, dans le passé, la Russie aurait manifesté, selon le mot de Saint-Simon sur Pierre le Grand : « une passion » plus « extrême » de s'unir avec la France, et la France une répugnance plus obstinée à s'unir avec la Russie, que ne le démontrent les documents mêmes publiés par M. Rambaud. Il semblerait que cette passion russe aurait pris un caractère de sympathie magnanime, les refus de la France un caractère égoïste et chagrin, qui ne sont dans les traditions ni de la diplomatie russe ni de la diplomatie française. Les réalités — M. Rambaud, d'ailleurs, l'indique très clairement — étaient autres. La Russie voulait et devait nécessairement forcer ce qu'on appelait à Versailles la *barrière de l'Est,* c'est-à-dire gagner la Baltique, gagner la mer Noire, gagner l'Allemagne, démembrer la Suède, démembrer la Turquie, démembrer ou assujettir la Pologne. Or c'était alors le système de la France de conserver ces trois États et de s'en faire une barrière contre le Nord, un tampon, une réserve à diversions, « un appoint indispensable » dans sa lutte contre la maison d'Autriche. On conçoit que si la Russie avait pu, dans sa grande entreprise nationale, se faire aider par la France, elle y eût trouvé tout profit, et par suite tout agrément; mais comme il s'agissait pour la France de briser tout le système de sa politique, d'abandonner le commerce du Levant, dont elle avait le monopole, et le protectorat des chrétiens en Orient, dont elle avait le privilège, on s'explique pourquoi ses diplomates ont hésité.

M. Alfred Rambaud distingue cinq périodes dans l'histoire des relations entre la France et l'ancien régime de la Russie : 1° la Russie est à peine connue; elle n'a pour nous aucune importance politique; 2° à partir de 1654, la Russie prend une importance politique plus grande; mais sans être animée précisément d'hostilité contre la France, elle lui nuit en attaquant la Suède, la Pologne et la Turquie. Cette période s'étend jusqu'au traité d'alliance austro-russe de 1726; 3° la Russie, de 1726 à 1756; entre en hostilité directe avec la France en sa qualité d'alliée constante de l'Autriche; 4° elle conserve cette qualité après 1756; mais la France ayant renversé ses alliances et traité avec l'Autriche, la Russie devient indirectement notre alliée, sinon notre amie. En effet, bien qu'un moment elle fasse cause commune avec nous contre la Prusse, elle ne continue pas moins à menacer la Suède, la Turquie et la Pologne, dont la conservation semble toujours en France une condition de l'équilibre européen; 5° de 1775 à 1789, la France semble comprendre que la Russie ayant elle-même, par ses conquêtes sur la Suède, par le démembrement de la Pologne et par l'affaiblissement de la Turquie, achevé de détruire notre système ancien, « elle pourrait devenir l'élément d'un nouveau système et jouer dans l'équilibre européen le rôle qui avait été dévolu à ces trois victimes ». M. Alfred Rambaud s'arrête à la fin de cette période, qui ouvre à la politique moderne de nouvelles perspectives. Voici sa conclusion, qui résume fidèlement l'esprit de son ouvrage : « De tant de bouleversements allait sortir une Europe nouvelle où il ne serait plus question de la Pologne, ni de la Suède, ni presque de la Turquie. Alors cette alliance franco-russe rêvée par Pierre le Grand et Catherine Ire, réalisée un instant par Élisabeth, reprise dans les entretiens de Ségur et des ministres de Catherine II, cesserait d'être une impossibilité, et, par suite d'autres bouleversements accomplis dans l'Europe centrale, pourrait devenir une nécessité. Nous avons, poursuit M. Alfred Rambaud, étudié avec soin ces deux courants d'idées et d'intérêts qui tendaient constamment, l'un à éloigner, l'autre à rapprocher la France et la Russie. Les faits, d'une importance capitale, qui ont presque annihilé le premier de ces courants et donné à l'autre une force irrésistible, sont dans toutes les mémoires. C'est un autre échiquier européen, disposé tout autrement, que nous avons sous les yeux. Et plus nous avons dû accumuler de documents pour démontrer les difficultés qui s'opposaient à une communauté d'intérêts et d'action entre les deux pays, plus sûrement nous sommes amenés — dans la nouvelle position des problèmes européens — à affirmer la communauté d'intérêts et à prévoir la communauté d'action. »

Albert Sorel.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans l'Hérault (Béziers), au scrutin de ballottage, M. Mas, maire de Béziers, républicain, a été élu député, en remplacement de M. Vernes, républicain, décédé, par 7633 voix, contre 5327 données à M. Fournier, revisionniste.

Sénat. — Le 15, adoption du projet de loi relatif à la conservation des bâtiments de l'Exposition universelle de 1889.

Le 17, vote du projet portant modification du tarif général des douanes en faveur de certains produits originaires de la Tunisie.

Le 21, M. Rouvier, ministre des finances, dépose le projet de loi concernant les contributions directes pour l'exercice 1891, précédemment voté par la Chambre. Première délibération de la proposition de loi relative au contrat de louage et aux rapports des agents de chemins de fer avec les compagnies. Le Sénat vote la proposition et décide de passer à une deuxième délibération.

Chambre des députés. — Le 17, suite de la discussion du projet de loi concernant les contributions directes pour l'exercice 1891. Divers amendements, présentées par MM. Lavertujon, Haussmann, Ceccaldi et Arène, sont rejetés. M. Camille Pelletan se prononce contre les augmentations d'impôts, et repousse la surcharge de la propriété bâtie.

Le 18 et le 19, suite et fin de la précédente discussion. M. Jaluzot combat l'augmentation des patentes à l'égard des grands magasins de nouveautés. M. Rouvier, ministre des finances, insiste pour l'adoption du tarif élaboré par la Commission. L'ensemble du projet de loi est voté par 452 voix contre 68.

Le 21, question de M. Dupuy, ex-ministre des affaires étrangères, au sujet du bill Mac-Kinley, et de M. Engerand au ministre de la guerre, à propos de la nomination du général Brugère.

Nécrologie. — Mort du célèbre philanthrope sir Richard Wallace; — du général Claremont, ancien attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre à Paris, chambellan de la reine; — du sculpteur Jean Gautherin.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. [15004]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 5 TOME XLVI 2 AOUT 1890

LA JEUNESSE D'UN PHILOSOPHE HÉBRAÏSANT

M. Franck.

Les observateurs attentifs remarquent à l'heure qu'il est un fait considérable : le sentiment religieux, combattu par les uns, nié ou tourné en ridicule par différents adversaires, semble n'avoir nullement perdu sa vitalité interne. Pourchassé d'un côté, il reparaît ailleurs; mal accueilli sous telle ou telle de ses formes, ou gêné dans son ancienne expression, il revêt quelque aspect nouveau, cherche, adopte un nouveau langage. A bien juger de récentes expériences, il est clair qu'en général on ne l'a point détruit, mais seulement déplacé.

Nous ne prétendons certes pas que, dans cette évolution, les anciens croyants changent tous de foi : un grand nombre au contraire restent au point où ils en étaient; d'autres y reviennent. En dehors de ceux-là, ce que l'on peut noter et ce qui n'est pas un symptôme de décadence, c'est qu'une quantité croissante d'esprits manifestent de la répugnance pour la négation de toutes les idées qui donnent du prix à la vie, du courage dans les épreuves, de la fermeté au caractère. Ils ont soif d'affirmations fortifiantes. Mais où vont-ils les chercher? On entendait parler naguère et on entend parler encore aujourd'hui d'une religion de la souffrance, distincte, malgré les termes, dit-on, de celle qui a proclamé la maxime : « Bienheureux ceux qui souffrent! » Il était question, ces dernières semaines, d'âmes européennes, parisiennes même, éprises du bouddhisme et désireuses de s'y convertir, quelques-unes sans trop savoir peut-être ce que c'est que Bouddha et sa doctrine. Bref, ces altérés de croyances se tournent pour la plupart du côté de l'Orient, berceau des religions, patrie originelle des idées mystiques. Or, dit M. Franck (1), parmi les doctrines qu'on s'efforce de remettre en honneur, la *Kabbale* n'est pas oubliée, et le savant philosophe en cite plusieurs preuves : « Il faut d'abord qu'on sache, écrit-il, que, sous le nom de *Société théosophique*, il existe une vaste association qui, de l'Inde, a passé en Amérique et en Europe, en poussant de vigoureuses ramifications dans les États-Unis, en Angleterre et en France. Cette association n'est pas livrée au hasard : elle a sa hiérarchie, son organisation, sa littérature, ses revues et ses journaux. Son organe principal en France s'appelle *le Lotus*. C'est une publication périodique d'un très grand intérêt, qui emprunte au bouddhisme le fond des idées, sans avoir la prétention d'y enchaîner les esprits en leur interdisant les recherches nouvelles et les tentatives de transformation. Sur ce fond bouddhiste se développent souvent des considérations et des citations textuelles empruntées à *la Kabbale*. Il y a même une des branches de la Société théosophique, une branche française appelée l'*Isis*, qui a publié, dans le cours de l'année dernière, une traduction inédite du *Sepher ietzirah*, un des deux livres kabbalistiques qui passent pour les plus anciens et les plus importants. »

A ces faits significatifs, auxquels on ne saurait refuser le caractère de symptômes, M. Franck en ajoute

(1) *La Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*, par Adolphe Franck, membre de l'Institut; nouvelle édition. — Hachette, 1889. Avant-propos.

d'autres, dignes aussi d'attention. Il mentionne une *Revue* théosophique, l'*Aurore*, fondée par lady Caithness, duchesse de Pomar. Il parle encore de *l'Initiation*, « revue philosophique et indépendante des hautes études », mais qui ne manque pas, à l'occasion de s'occuper de la *Kabbale*. Enfin il annonce, non sans éloges, la thèse de doctorat de M. Amelineau : *Essai sur le gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne*.

Il est donc évident qu'un mouvement de retour s'opère vers les anciennes doctrines ou religieuses, ou philosophiques et religieuses à la fois, de l'Orient. Cette tendance n'est pas seulement l'effet de la curiosité : elle paraît signaler un besoin des âmes; elle suscite des moyens de propagande, des *Revues*, des brochures, des livres. Mais en même temps elle donne à réfléchir aux esprits qui étudient plutôt ces courants d'idées qu'ils ne s'y laissent entraîner. Est-ce aujourd'hui le moment de revenir au bouddhisme, à la *Kabbale*, au mysticisme, à la théosophie, au gnosticisme? Quelles sont les événements qui ont autrefois fait naître ces doctrines? Quelles sont les causes qui les ont ruinées? En reste-t-il des vestiges qui puissent contenter à quelque degré les intelligences avides de croire? Autant de questions qu'il importerait d'examiner. Ces questions, voilà plus de cinquante ans que M. Franck les étudie et les éclaire. Sans doute, l'activité de son pénétrant esprit s'est portée sur tous les problèmes de la science philosophique; cependant ce n'est ni rétrécir l'ampleur de ses travaux, ni en diminuer la haute valeur, que d'affirmer qu'il a traité, avec prédilection et une originalité réelle, la question des rapports de la philosophie et de la religion, d'abord dans l'antiquité la plus reculée, ensuite à travers le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes. Comment s'est formée cette partie de sa vocation, comment a-t-il acquis la science étendue et profonde qui donne tant d'autorité à ses écrits sur les religions orientales et sur la philosophie des Hébreux? C'est ce que vont nous apprendre la jeunesse de cet éminent philosophe et son éducation aussi étrange que jusqu'à ce jour inconnue.

M. Adolphe Franck est né en 1809, à Liocourt, humble village entre Metz et Nancy, de parents israélites. Sa famille descendait de ces émigrants qui, deux siècles auparavant, étaient venus de l'est de l'Europe se répandre en Lorraine et en Alsace, comme attirés par une vive sympathie pour la France. Son père exerçait un petit commerce; mais ce modeste marchand connaissait l'hébreu et, avide de science, il s'était procuré un exemplaire complet de l'*Encyclopédie*, qu'il lisait assidûment. Sa mère était une femme intelligente, très charitable et d'un esprit élevé. Le village de Liocourt, trop pauvre et trop peu étendu, n'avait pas de curé. Celui d'Allaincourt desservait les deux paroisses. Lorsqu'il officiait à Liocourt, le prêtre catholique recevait l'hospitalité dans la famille israélite de M. et Mme Franck, dont il aimait le caractère et honorait les mérites. Il appréciait, il louait hautement la bienfaisance de Mme Franck, qui secourait avec une égale bonté les pauvres des religions différentes. Lorsque cette excellente dame mourut, au moment de ses obsèques selon le rite hébraïque, le curé fit sonner la cloche de son église.

Élevé par de tels parents, l'enfant s'habitua au respect du sentiment religieux quelle qu'en soit la forme. Ce respect, on le sait, il l'a professé toute sa vie, sans jamais rien abandonner toutefois de l'entière liberté de sa raison et sans renoncer à une affection filiale pour le culte de ses ancêtres. De très bonne heure il fut initié à la connaissance des livres hébreux. Mais quelle langue entendit-il d'abord? Le village de Liocourt est occupé aujourd'hui par les Allemands; leur langue y est inconnue. Au commencement de notre siècle, on y parlait un patois lorrain. Or les Israélites, venus en Lorraine des différentes parties de l'Allemagne et de la Pologne, parlaient le *Jüdisch deutsch*, espèce de détritus formé de lambeaux d'hébreu et d'emprunts faits au trente langues du Nord. Ce *Jüdisch deutsch* a été, pendant ses douze premières années, la langue maternelle de M. Franck, celle dans laquelle lui ont été données toutes les leçons de son enfance. Qui s'en douterait aujourd'hui, en l'écoutant, en lisant ses livres?

Il n'avait encore que quatre ans lorsqu'on songea à lui apprendre à lire. Son premier livre de lecture fut non point notre alphabet, ni un recueil d'historiettes enfantines, ou encore un petit volume de leçons de choses, comme aujourd'hui, mais tout bonnement le *Pentateuque* hébreu, imprimé en caractères carrés, sans points voyelles. Il ne se souvient pas du tout d'avoir été effarouché par ce texte si difficilement déchiffrable. Cependant il fallait bien lui expliquer ce que signifiaient les phrases et les mots qu'il épelait : on lui en interprétait le sens au moyen du *Jüdisch deutsch*, ce patois bizarre et composite, seul idiome, peu s'en faut, qu'il comprît alors. Parmi les plus forts hébraïsants de notre époque, nous ne pensons pas que beaucoup aient commencé dans un âge aussi tendre leurs études orientales.

Cela se passait dans la famille. Il était pourtant nécessaire de lui enseigner méthodiquement le français que jusque-là on lui parlait à peine. Liocourt, vers 1815, possédait bien un instituteur; mais celui-là n'aurait pas obtenu le brevet d'aujourd'hui : il savait tout juste lire le français, avec un mauvais accent patois, et ne savait pas l'écrire. Pour apprendre à lire en prononçant correctement et pour prendre des leçons d'écriture, l'enfant était obligé chaque jour de se rendre au village d'Allaincourt, situé à une lieue de la demeure paternelle.

Vers dix ou douze ans, il eut avec son père une curieuse conversation. Il lui demanda ce que c'étaient que le Messie et cette Jérusalem dont il était si souvent

question dans les livres qu'il lisait : « Le Messie, lui répondit le père, n'est pas une personne; c'est une date, c'est 1789, l'ère de la liberté; et Jérusalem, c'est la France délivrée. — Et 1793, reprit l'enfant, qu'est-ce? — C'est tout le contraire, dit M. Franck. » Exégèse très libre assurément et tout à fait hétérodoxe, mais où respirait le patriotisme d'une âme ferme et élevée.

Lorsqu'il eut quatorze ans, on confia la suite de son éducation intellectuelle à un savant éminent, M. Ennery, qui plus tard a occupé le rang le plus élevé dans la hiérarchie rabbinique. Ce maître lui donnait des leçons de latin, et le voyant assez préparé par ses études précédentes, il entreprit avec lui la lecture et l'explication du *Talmud*, puis des principaux ouvrages de Moïse Maïmonide. Il était écrit sans doute que le jeune Franck aurait souvent affaire à des esprits indépendants, qui lui donneraient à la fois le respect de la raison et l'horreur de la guerre anti-religieuse. Son père et M. Ennery étaient de ceux-là. Il en rencontra un autre dans Maïmonide. Ce juif célèbre s'est, pendant une vie agitée et remplie de travaux, placé, en tant qu'écrivain, parmi les plus grands auteurs du XIIe siècle, et aussi parmi ceux qui ont exercé l'influence la plus considérable. Maïmonide peut être regardé, dit M. S. Munck, comme le vrai fondateur de la méthode que Spinoza enseigne dans son *Traité théologico-politique*, et qu'on appelle aujourd'hui l'exégèse rationnelle. Les récits les plus merveilleux de la Bible et les doctrines qu'elle contient, il essaye de les expliquer par les lois de la nature. Il n'y a rien, selon lui, dans la loi de Dieu, qui n'ait une raison ou physique, ou morale, ou historique, ou métaphysique, dont nous sommes en état de nous rendre compte par la réflexion. M. Ennery et son élève pouvaient-ils pratiquer les écrits de Maïmonide et n'y pas remarquer cette libre façon d'entendre les livres hébreux? Malheureusement, le texte qu'ils lisaient était une traduction hébraïque de l'arabe, langue dans laquelle Maïmonide a écrit la plupart de ses ouvrages, y compris le *Moré nebouchim* ou *Guide des égarés*. Plus d'une fois le professeur s'arrêta court, et dit au jeune élève : « Comprends-tu? moi je ne comprends pas. » Malgré tout, cette fréquentation d'un penseur tel que Maïmonide, dont le *Moré nebouchim* a donné l'impulsion à toutes les libres intelligences sorties du judaïsme, depuis Spinoza jusqu'à Mendelssohn, fut une gymnastique singulièrement utile pour le futur philosophe qui devait juger avec tant d'autorité et exposer dans une clarté si nouvelle les deux principaux traités de la *Kabbale* : le *Sepher ietzirah*, ou *Livre de la création*, et le *Zohar*, ou la *Lumière*, celui-ci plus important de beaucoup que le *Sepher ietzirah*.

On l'envoya terminer ses études au collège de Nancy. Il y remporta tous les prix de philosophie dans la classe d'un professeur très distingué, M. Gatien-Arnould, qui a occupé plus tard pendant un demi-siècle la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse et qui a appartenu à nos assemblées politiques sous la deuxième et la troisième république. Muni de son diplôme de bachelier ès lettres, le jeune Franck pensait à concourir pour être admis à l'École normale, alors appelée *préparatoire* et réduite par le gouvernement à des conditions très modestes. Il alla trouver son recteur et lui demanda conseil : « Ne vous présentez pas à cet examen, lui fut-il répondu; vous seriez éliminé infailliblement à cause de votre religion. » Le recteur était exactement renseigné. Libéral par sa constitution parlementaire, le gouvernement de la Restauration était loin de l'être dans ses tendances religieuses. Le jeune homme, attristé, se tourna d'un autre côté : il commença à étudier la médecine. Mais la vocation n'y était pas. M. Gatien-Arnould, étant nommé professeur à la Faculté de Toulouse, y appela son ancien élève de Nancy, qui, en un an, devint bachelier ès sciences, licencié ès lettres, et docteur ès lettres avec une thèse sur la liberté. Après la révolution de Juillet, M. Cousin, dès septembre 1830, organisa l'agrégation de philosophie. M. Franck s'empressa de concourir et fut reçu brillamment agrégé. Par scrupule de sincérité, il crut devoir avouer à M. Cousin qu'il était israélite. Le langage du maître montra que les temps étaient changés : « Vous êtes israélite! Mais si vous rencontrez sur votre chemin ce grand personnage qu'on nomme le christianisme, êtes-vous homme à le saluer avec respect? — Certes, oui, » répondit le jeune homme, qui avait vu le curé d'Allaincourt s'asseoir à la table de ses parents et dont les idées religieuses étaient aussi larges que philosophiquement solides. Il fut donc nommé professeur de philosophie à Douai, à Nancy, puis à Paris, au lycée Charlemagne. C'est là qu'il a eu des élèves tels qu'About, MM. Sarcey, Manuel et bien d'autres. C'est là que jeune encore il publia, en 1843, ce livre sur la *Kabbale* dont le retentissement fut considérable, et qui reparaît aujourd'hui soigneusement réimprimé.

Lorsque parut la première édition, certains critiques allemands, de ceux qui ne doutent jamais que de la science des autres, osèrent dire que M. Franck était incapable de parler avec compétence de la *Kabbale*, puisqu'il ne savait pas l'hébreu. On vient de voir combien ce jugement était juste. Les véritables orientalistes ne se trompèrent pas sur la valeur de l'ouvrage, qui se maintient debout depuis bientôt un demi-siècle. Il avait été le point de départ des travaux de l'auteur sur la philosophie religieuse; il est resté le centre autour duquel ses autres livres se groupent ou auquel ils se rattachent. On y est ramené naturellement dès qu'on lit les *Études orientales*, *Philosophie et Religion*, *la Philosophie mystique en France à la fin du* XVIIIe *siècle*, et tous les morceaux du même genre contenus dans de nombreux volumes d'essais de critique.

Dans tous, M. Franck marque en traits lumineux, sous une forme accessible, attachante, les phases his-

toriques du sentiment religieux ; il en fait ressortir la puissance qui l'impose aux plus rebelles, la singularité qui souvent le discrédite, les aspects distincts qu'il importe de ne pas confondre. Ce sentiment est tellement irrésistible que « sur une base purement matérialiste et athée », Auguste Comte a voulu édifier non seulement une philosophie, mais une religion dont il s'est lui-même proclamé le grand-prêtre. Dieu, selon lui, après un règne qui n'a pas été sans utilité et sans gloire, doit céder sa place à une autre puissance. C'est l'humanité qui désormais s'adorera elle-même (1). Le sentiment religieux, quand il s'abandonne aux imaginations mystiques, est entraîné à de bizarres égarements. D'après Simon le Magicien, le père du gnosticisme, certains anges ou éons tombés, ayant voulu être les maîtres absolus de l'homme et de la terre, enfermèrent la divine Pensée dans un corps de femme, dans le corps d'une prostituée. Ainsi asservie, Simon la rencontra à Tyr, sous le nom d'Hélène. Il la reconnut, lui rendit son nom d'Épinoïa avec la conscience d'elle-même et la présenta à l'adoration de ses disciples.

M. Franck reproduit (2) cette philosophie étrange d'après M. Amelineau et loue l'exposition qu'en donne celui-ci. Mais il ne lui accorde pas que le monothéisme, au sens biblique du mot, ait existé dans l'empire des Pharaons. Et il en apporte comme preuve la citation même sur laquelle se fonde M. Amelineau pour soutenir le contraire. Ce sont les lignes suivantes de notre savant égyptologue, M. Maspéro : « Au commencement était le Nun, l'océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient les germes des choses. De toute éternité Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même dans cette masse liquide sans forme encore et sans usage. » C'est bien ici le Dieu du panthéisme oriental.

Nous pourrions indiquer cent autres endroits où M. Franck montre qu'il est resté fidèle à son problème, je ne dis pas unique, mais préféré, favori, celui de la philosophie religieuse, avec toutes les questions qu'il embrasse. Sa science à cet égard, comme à tout autre, est allée s'enrichissant toujours. De là l'ampleur de son coup d'œil, la sûreté de sa critique, l'énergie de sa polémique qui, respectueuse pour les personnes, ne consent pas à ménager des erreurs anciennes qui se donnent pour des vérités nouvelles. De là aussi l'aisance avec laquelle il se meut au milieu des broussailles et des obscurités des constructions religieuses de l'Orient. Sur ce terrain, il est chez lui, il y est depuis sa première enfance, il y a grandi, il y a souffert aussi, mais il y a fondé son originalité propre. Dirai-je qu'il y a vieilli? Non : il semble que cette jeunesse que j'ai voulu retracer tout à l'heure ait duré sans interruption et dure encore, malgré ses quatre-vingts ans accomplis. A certains jours, sa verve, je devrais dire sa verdeur, est telle qu'on dirait un militant de la vingtième année, avec la mesure, la rectitude et la profondeur en plus. Comme il causait dernièrement avec M. Barthélemy-Saint-Hilaire, quelqu'un s'approcha d'eux et dit tout haut : « Voici les deux plus jeunes de nous tous! » Et les deux excellents et éminents octogénaires ne purent s'empêcher de sourire, mais ils ne dirent pas non.

CHARLES LÉVÊQUE.

(1) *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*, p. VI.

(2) *Nouveaux essais de critique philosophique*, par Ad. Franck, de l'Institut. — Hachette, 1889.

ESQUISSES D'ALSACE

Élections municipales.

L....en, 1876.

Chaude soirée d'août, samedi, veille d'élections municipales. Tout le village est en l'air, malgré la fatigue qu'on a rapportée des champs, malgré les nettoyages sans fin.

A la « Couronne » et au « Cerf », les deux grandes auberges du village, les salles sont bondées comme une veille de fête religieuse — alors que les pèlerins « welches » affluent de tous côtés.

Les *Krügele*, les *Schoppen* et les petits verres circulent activement : on parle beaucoup, et cela donne soif. De temps en temps, un coup de poing s'abat sur la table, et un formidable *Herrgott ninevierzig!* domine un instant le brouhaha général.

— Nous n'avons que faire de Mouti-Hans pour maire : c'est un lâcheur! Il fait ce que lui souffle ce damné de percepteur prussien... Ce qu'il nous faut, c'en est un qui ait du courage, et qui ose s'opposer aux *Spitz* (1).

— Qui, alors? qui?

— Sattler Sepp! s'écrient plusieurs voix.

— Sattler Sepp fera comme Mouti-Hans : il a aussi de l'eau de choucroute dans la tête.

— *Nunde tiè, nunde diè!*

Et Sepp lui-même se lève, rouge de colère, levant ses grands bras, prêt à lutter :

— Moi, je lâcherais? moi, qui ai fait mes sept ans; moi, qui aurais opté si ce n'étaient les vieux, qu'il faut bien que je soutienne?... Vous allez voir un peu! Moi, si j'étais maire, je commencerais, pour *les* vexer, par proposer la vente des forêts de *Gobe*. Avec le produit de cette vente, on pourrait agrandir et remettre à neuf la maison d'école. Je...

— Tout doux, interrompit le barbier du village, petit bossu à la tête tremblotante, au sourire railleur : tu commencerais par priver les administrés pauvres de

(1) Les casques à pointes, les Prussiens.

bois en hiver? Ils seraient bien avancés, d'avoir une maison d'école remise à neuf!... Puis, ne t'en déplaise, tu entres tout juste dans les idées des *Spitz* : faire des dépenses pour l'apparence, pour que le pays ait l'air plus riche que du temps des Français, quand c'est tout le contraire. Ah! oui, nous sommes en plein progrès : nos routes sont plus planes, nous avons deux distributions postales par jour — nous qui écrivons bien trois lettres par an... C'est que nous les payons terriblement, ces progrès : n'avons-nous pas trois fois plus d'impôts qu'autrefois?... Aussi, c'est pour cela que nos industriels de Mulhouse font faillite; c'est pour cela que dans notre petit village, chaque année, depuis 1870, deux ou trois familles ruinées ont dû émigrer!

— *Nundediè, nundediè!* s'écrie Sepp vaincu, tu as raison, tu as raison : voilà qui s'appelle parler!

Et des chapeaux s'agitent, on trinque :

— C'est bien parlé! Vive Steiner! Vive le barbier!

— Cependant les moins « lancés » poussent les autres du coude : devant les fenêtres ouvertes passe une silhouette connue...

— Le *vert*, le *vert!*...

Et les éclats de voix cessent : on parle plus bas, avec des regards obliques... La silhouette a disparu.

Cependant, sur la place, des groupes de femmes se forment. Vêtues de la camisole à fleurettes et de la jupe foncée un peu courte, elles ont gardé sur la tête le fichu à carreaux qui, aux champs, les garantissait du soleil. Quelques-unes ont des marmots sur les bras.

— Ces diables d'hommes, avec leur politique! ne feraient-ils pas mieux de venir nous donner un coup de main?... A quoi cela sert-il, tout cela? A perdre du temps et à boire l'argent à l'auberge : ils ne nous empêchent pas d'être Prussiens!

Et les murmures vont augmentant, les groupes se resserrent, elles parlent toutes à la fois. Cependant la grande Thérèse, la femme du bossu, renchérit sur les autres et, s'impatientant plus encore, elle envoie son gamin écouter à la fenêtre, voir si son homme ne va pas rentrer. L'enfant se juche sur le rebord de la croisée, cherche son père des yeux, écoute. Le bossu parle toujours, fait des gestes multipliés... L'enfant ne comprend pas. Il s'applique à écouter encore mieux, n'entend pas les *sst, sst* de sa mère et des voisines... et la grande Thérèse de s'impatienter de nouveau :

— Il ne revient pas, le petit monstre! Je voudrais pourtant bien savoir si mon homme va rentrer, oui ou non : la petite est seule à la boutique... Il lui avait dit qu'il ne partait que pour un petit quart d'heure.

— Oh! oui, pour un quart d'heure! Vas-y voir! Ils n'auront pas fini à minuit, ces *poucres*-là!

— *Jeses Gott!* ils vont boire tout le travail d'une semaine! Ah! si je pouvais seulement chercher le mien!

Et la Louise de Sattler Sepp joint ses doléances à celles de Thérèse :

— Va donc le chercher! lui dit une vieille encapuchonnée de sa mante ouatée.

— Le chercher, là, devant tous ces hommes?... Jamais je n'oserais!

— Mais si, mais si... Va donc, ils ne te mangeront pas!

— Qui est-ce qui « vient avec »?

Thérèse se décide à l'accompagner : lentement, elles avancent, évitant le rayon de lumière qui s'échappe des fenêtres grandes ouvertes.

Tirant son gamin par l'habit, la femme du bossu lui dit :

— Va, appelle ton père : son souper est prêt depuis longtemps...

L'enfant la regarde ébahi :

— Mais le père a soupé!

— Je le sais bien, chuchote la mère — mais c'est un prétexte qui lui permettra de partir.

Et l'enfant de crier :

— Père, père, écoute!...

— Qu'est-ce qu'il y a? grogne maussadement le bossu.

— Il faut venir souper...

— Tonnerre et grêle!... Il faut!...

Puis, se radoucissant un peu :

— Va dire à ta mère qu'elle soupe toujours : je n'ai pas faim.

Mais la grande Thérèse a entendu... Elle rage en silence, puis se fâche contre le petit :

— Il ne fallait pas lui dire *il faut*, petit bêta; on ne dit pas *il faut* aux hommes, entends-tu?

Et elle secoue l'enfant, qui n'en peut mais. Quant à Louise, elle n'ose appeler son homme... Elle rôde autour de la maison, s'arrêtant à une fenêtre... à une autre, hésitant toujours. Cependant d'autres femmes s'approchent à leur tour : les groupes qui stationnaient tout à l'heure sous les petits acacias de la mairie sont au complet devant les auberges, chuchotant, dénigrant, médisant.

Ici, on traite la grande Thérèse d'hypocrite : Ne sait-on pas qu'elle sera plus fière encore que le bossu, s'il arrive à être maire?... Ce n'est pas pour chercher son homme qu'elle est là — mais pour flairer s'il aura des voix.

— Tiens! voilà Louise qui pleure!

En effet, la petite couturière pleure, appuyée à la palissade de l'auberge, son tablier sur les yeux. Son homme, qu'elle a appelé bien doucement, s'est fâché tout rouge et l'a envoyée promener.

— Oh! la sotte!

Des vieilles croient la consoler en la houspillant :

— Est-ce qu'on pleure pour un homme? Il n'est pas perdu, va! tu ne l'auras que de trop.

Mais la petite femme, qui n'est mariée que du printemps, et qui aime son grand Sepp, n'entend pas ces raisons-là; elle reprend tristement le chemin de la maison, et disparaît au tournant de la route.

Pourtant les femmes, se sentant en nombre, s'enhardissent, se rapprochent, écoutent; et leur silence contraste avec l'animation des électeurs. Dans la salle basse à poutrelles, qu'éclairent des quinquets à pétrole, fumeux sous leurs grands abat-jour noircis, les visages vermillonnés des buveurs reflètent les émotions les plus différentes, la joie, l'envie, la colère, l'anxiété — mais surtout l'orgueil — tordent les bouches, enflent les voix, agitent les bras avec des gestes concentriques, remuent les nez, ébouriffent les cheveux. Le cliquetis des brocs d'étain, des cruchons et des verres va croissant encore, les coups de poings sur les tables accentuent mainte phrase renforcée par un juron : car dans la chaude buée tout imprégnée d'alcool, chacun s'entête de son idée, de son opinion particulière... Mais tous, ils sont frères par l'orgueil : orgueilleux de sa dignité passée — le maire, l'adjoint, le conseiller d'hier; orgueilleux de se sentir des voix — le candidat d'aujourd'hui; orgueilleux les votants, de participer à un acte aussi grave, eux dont la pensée ne va pas d'habitude plus loin que les semailles, les vendanges, les récoltes... tous orgueilleux d'être là, de se sentir quelque chose... et — ô vanité! — enchantés de savoir la houle féminine à deux pas... Pas de risque cependant qu'un seul regard se tourne du côté de la place : peuh! les femmes! qu'elles aillent donc coucher les marmots et préparer le « butin » du dimanche, *herrgott ninevierzig!...* Et pourtant, mes braves, vous avez beau faire les forts et les Jean-Bougon : ne sait-on pas que la *Sundgauere* (1) a autant que son homme la main à la barre du gouvernail? qu'ils s'entendent à merveille tous les deux? Travailleuse émérite, elle a aussi l'intelligence pratique et le flair des affaires. Par ses soins constants, qui entretiennent partout l'ordre et la propreté, tout prospère, tout réussit : jamais de lait gâté, jamais de fruits pourris, de légumes véreux, de grains montés. De ses œufs, de son beurre, de tout ce qui dépasse les besoins journaliers, elle fait une réserve qu'elle portera elle-même au marché prochain. Puis, quand viendront la fenaison, la moisson, vous la trouverez aux champs, à côté de son mari... ce qui ne l'empêche pas de tenir ses enfants propres et de raccommoder le linge. Rien d'étonnant alors à ce que l'homme la consulte pour ses affaires — qui ne sont plus siennes exclusivement — à ce qu'il rentre un peu inquiet quand, au sortir du cabaret, il voit tourner les maisons et les arbres : il sait qu'il va la trouver sur le seuil fronçant le sourcil et l'accueillant d'un : *Bim bluest! ietz bin ich Meister!* Par la floraison! maintenant, c'est moi le maître!) qui est plein de promesses.

Oui, elle est têtue, la blonde Alsacienne, et c'est parfois d'autorité qu'elle prend sa grosse part de gouvernement; mais qui osera lui en vouloir de cela? En regard de toutes ses qualités solides, que l'homme apprécie en silence — car il n'est pas expansif, ni faiseur de compliments, le Sundgauer — tel péché vraiment n'est plus que peccadille.

Mais revenons à nos moutons : dans la salle roussâtre, électeurs qui parlementent et gesticulent, et sur la place, en plein clair de lune, groupes de femmes aux claires camisoles d'été, aux larges tabliers de bonne toile « de ménage ». Dans les maisons, une à une s'éteignent les lumières. Au loin, on entend une querelle — voix rude de l'homme, voix aiguë de la femme, qui n'en finissent pas de se dire leurs vérités; de temps en temps, un chien aboie; dans les petits rus verdis qui coulent de chaque côté de la route, houhoutent les crapauds; lentement tinte le couvre-feu dans le clocher vibrant... Et le veilleur paraît, muni de sa pique qui heurte le sol en mesure et de sa lanterne qui balance — lançant devant chaque maison son récitatif, monotone comme une plainte :

— *Guete Lüt, lose was i eich will sage, d' glocke het zehne g' schlage* (1)*!*

Et les ménagères de s'exclamer :

— Bonté divine! déjà dix heures! et ils ne font pas mine de rentrer!

Le veilleur traverse les petits acacias de la place, et s'engage dans la rue d'en haut, où son ombre de fantoche passe, démesurée, sur les murailles des maisons. Il disparaît; son chant devient plus rare aux confins du village — et s'éteint dans l'éloignement.

Et les femmes ne s'en vont pas, les vieilles aux longues mantes plus tenaces encore que les jeunes : — ici, celles dont les hommes sont au « Cerf », — là celles qui ont les leurs à la « Couronne », — formant deux camps distincts où l'on sent une pointe d'animosité réciproque.

Cependant le bossu sort de l'auberge; il s'arrête un moment à parler aux femmes, leur disant quelque « bêtise », sans doute, car une fusée d'éclats de rire troue le silence, — puis s'en va, escorté de la grande Thérèse, qui le dépasse de la tête, et de son gamin tout grognon, ensommeillé, tenant sa mère par la jupe... Et, après lui, un autre sort encore, ne marchant droit qu'à demi, — et, au club, la conversation si animée, dont le bossu était l'âme, petit à petit est tombée. D'autres partent encore, et les femmes avec eux, — quelques-unes les grondant...

Tous sont sortis maintenant, sauf deux endormis qui restent l'un allongé sur un banc, l'autre accoudé sur la table. Bâillant à se fendre la bouche, la grosse aubergiste les réveille, et, aidée de son garçon les met à la porte, non sans peine... Clopin-clopant ils s'en vont. Le moins gris des deux chante *la Marseillaise :* « Le *char de la gloire* est arrivé! » — C'est le grand Sepp, qui va faire pleurer sa petite Louise.

(1) L'Alsacienne du Sundgau.

(1) Bonnes gens, écoutez ce que je veux vous dire : la cloche a sonné dix!

Et l'aubergiste tire ses volets jaunes avec fracas, cadenasse sa porte. Les rues sont désertes, et bientôt le village endormi... De dessous les buissons qui bordent le chemin, une forme sortie en rampant se lève... C'est le *vert*, l'espion, qui prestement décampe, disparaît.

Le cri du veilleur encore s'entend : « Écoutez, bonnes gens, ce que je veux vous dire : la cloche a sonné minuit. »

***

Aux premiers rayons de soleil, une bande joyeuse de garçons munis de haches, de couteaux, de paniers contenant des provisions, traverse en chantant le village. Ici et là, quelque rideau discrètement s'entr'ouvre et une fillette, dont le cœur commence à battre, suit des yeux celui qui a su lui plaire.

Les coqs s'éveillent, mais les fenêtres sont encore closes : après cette nuit agitée, la grasse matinée du dimanche sera plus longue encore que de coutume. Le coq s'égosille en vain, il ne fera pas lever son monde... Et ses poules codcodantes vont et viennent, la tête penchée, la crête pendante, l'œil fixant la porte obstinément fermée. Dans les écuries, le bétail piaffe d'impatience, la vache meugle, tirant sur sa longe, demandant le picotin et l'abreuvoir. Et au passage de la bande de jeunes gens, l'agitation redouble dans les écuries. Ils ne s'arrêtent pas pour cela, tout à leur gaieté, à l'espoir d'une belle journée de plein air et de repos. Ils s'engagent dans le sentier bordé de haies au pied desquelles rampent des clochettes au léger parfum de vanille, dans le chemin qui monte entre les champs de blé moissonné jusqu'au pied de la colline. Là, entrant dans la forêt, ils y abattront sept sapins de grandeurs différentes, sept sapins d'honneur, qui seront plantés aux portes des conseillers municipaux, des adjoints et du maire; — puis ils dîneront sous la feuillée, en attendant les femmes et les filles qui viendront leur aider à décorer les arbres abattus.

Cependant, vers sept heures, le village sort de son sommeil. Les ménagères se montrent ici et là : au jardin, tirant les légumes, coupant les herbes pour le pot-au-feu; — à la fenêtre, où, sur la planche à nouilles (*nudlebrett*) posée sur le large rebord, derrière un rideau fleuri de fuchsias et de géraniums, elles pétrissent quelque bonne galette pour le dessert de ce grand jour; — dans la basse-cour, adressant des *pî, pî, pî, pî* aux poules empressées, et des *wûri-wûri* aux oies et aux canards qui accourent en se berçant, leur distribuant lestement la pâtée de son et les graines.

A neuf heures, chacun de courir à la messe, plus courte aujourd'hui que de coutume, le curé sachant bien que tout le monde a hâte de voter, et qu'à onze heures, l'urne sera prête à recevoir les bulletins.

Et les hommes assistent à l'office debout, les bras croisés, les yeux fixés sur l'autel — mais la pensée ailleurs.

***

A la mairie, dont la petite cloche aiguë est en branle, et dont les portes sont enguirlandées, mais non pavoisées — on feint d'ignorer qu'il y a un drapeau allemand dans la salle du conseil; — à la mairie déjà, c'est un va-et-vient continuel... Ils sont au grand complet, les braves villageois, car c'est pour eux une question de patriotisme, que le vote... Ce sont les jeunes en vestons à la mode, cravates et couleurs voyantes, avec des chapeaux de paille ou de petits feutres; ce sont les vieux, fidèles aux usages du temps jadis, arborant triomphalement leur plus belle queue de morue brune ou verte, ornée de grands boutons de métal, et leur large chapeau de castor, semblable à celui des curés, si ce n'est que les bords n'en sont pas relevés, différant autant du tricorne bas-rhinois que le *nœud* diffère du *mieder*.

Aussi silencieux qu'hier à l'auberge ils étaient bavards, ils montent la rampe — raides et dignes.

De vieilles femmes qui portent *mieder* et fichu à palmettes attendent « leur vieux », à la porte, le livre de prières à la main, le visage épanoui au-dessus du nœud vert pomme, violet, grenat, qui attache leur bonnet. Les jeunes, au sortir de l'église, sont allées bien vite soigner le dîner.

Sous les acacias, une marchande de pains d'épices, de bonbons et de sucre d'orge se tient derrière sa table recouverte d'une belle serviette blanche; — et autour d'elle, un groupe de marmots endimanchés, aux habits neufs trop grands qui devront durer longtemps et passer aux plus jeunes, choisit ou convoite longuement les tentantes friandises. — Et les votants, les uns après les autres, reviennent. Les grands-pères et les papas achètent des pains d'épices aux marmots, repartent avec les tout petits, posément, penchés pour leur donner la main.

A deux heures, la petite cloche du *g'meind'hus* (mairie) appelle encore — cette fois, pour vider l'urne. Alors tout le village se trouve sur la place : les yeux levés vers les fenêtres du « conseil », où dix vieux dépouillent le vote. Le chaud soleil d'été darde ses rayons sur les murs blancs, animant plus encore tous ces gens impatients qui s'interpellent, trinquent, commèrent, pendant que la grosse aubergiste du « Cerf » circule entre les groupes, offrant de la bière et du vin blanc.

Mais quand le vieux père Huck, l'ancien charron, paraît à la fenêtre, tenant la liste des élus, le silence se fait, subit, complet. Toutes les têtes sont levées, même celles des enfants... Le charron ajuste ses lunettes; après avoir toussoté un peu, il commence d'une voix chevrotante : « Est nommé maire : Steiner, Louis, le barbier; sont nommés *atchuints* : Schmaltzer, Ludigari et Hugenschmidt; sont nommés conseillers : Immele Sepp, Touvet, Rigou et Schwartz. »

Alors de triomphants hourras s'élèvent. Le petit bossu

se redresse, entouré de grands gaillards qui lui serrent la main à la briser :

— Oui, oui, c'est bien! c'est toi qu'il nous fallait!...

Puis, baissant un peu la voix :

— Et n'oublie pas que nous sommes toujours Français — et garde ton courage.

Louise Immele — les larmes d'hier oubliées — toute fraîche dans sa petite robe grise, une rose à la boutonnière, un peigne en métal dans les cheveux, embrasse son grand Sepp, dont elle est fière. On se secoue la main de tous côtés, — et les enfants venus aux nouvelles s'en retournent vers ceux qui n'ont pu venir; le petit Xaveri part comme un trait renseigner sa mère : mais tout le monde rit, — car à la lucarne de son grenier la grande Thérèse montre sa tête ébouriffée, impatiente de savoir.

Les auberges se remplissent; les femmes et les marmots ont suivi les hommes : on trinque, on chante, c'est un bavardage animé et continuel, interrompu de temps en temps par des hourras frénétiques : « Vive Steiner! Vive Hugenschmidt! » — La petite Louise, à qui son homme verse largement à boire, crie : « Vive Sepp! » et tout le monde de faire chorus.

Cependant le groupe de femmes gravit à son tour le sentier qui mène au Tannwald, où l'attendent les abatteurs de sapins (*d'Tannehauer*), paresseusement couchés sous les arbres. Sept grands sapins communaux sont étendus, dépouillés de leurs branches jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, appointés du bas, afin d'entrer mieux en terre. On rit un peu, on nomme les élus, puis on se met à l'œuvre, les filles se moquant des garçons, qui les aident maladroitement. De larges rubans de couleurs sont enroulés autour des sapins, de grands bouquets sont attachés en haut — celui du maire, énorme. — Les branches se garnissent de houppettes de papier d'or et d'argent, de pampilles de verroterie... Et, quand tout est fini, on reprend en chantant le chemin du village, d'aucuns s'attardant quelque peu à cueillir des mûres sauvages en se disant de douces choses.

A la croix de mission, au-dessus du village, des marmots sont grimpés sur le socle pour voir si la troupe arrive — et lorsque les sapins se montrent au-dessus des champs, ce sont des cris de joie sans fin. Et tous, dans un nuage de poussière, galopent à la rencontre des arrivants, demandant à porter les branches et les guirlandes qui orneront les maisons des élus.

Le cortège fait une entrée triomphale dans le village, effarant les oies et les poules, qui s'enfuient à grand bruit d'ailes.

Les vieilles mères-grands se mettent aux fenêtres, souriant à cette folle jeunesse, se remémorant les beaux jours d'antan... Et bientôt le tapage commence : bruit de pics qui creusent les trous, coups de maillet qui enfoncent en terre les pieux calant les sapins, gais propos éclatant partout, cris d'une jeune fille qu'un garçon houspille en passant, tandis que perchée sur un escabeau vacillant elle décore une porte de maison.

La nuit vient après un coucher de soleil resplendissant. Chaque élu trouve son arbre devant sa porte illuminée, — son arbre d'honneur dans lequel se balancent des lanternes vénitiennes. Et des bandes de villageois circulent d'une maison à l'autre. Triomphant, dodelinant de la tête, le maire bossu, qui se tient sur sa porte à côté d'un tonnelet en perce, offre un verre de vin de sa vigne à tous ses complimenteurs; — et près de lui, calme et digne, la grande Thérèse, après chaque dégustation, rince les verres et les essuie avec une belle serviette blanche.

Une chaleur lourde traîne dans les rues, — dans laquelle se mêlent les odeurs des lampions, des beignets, des *strüble*. Tout est vie et bruit dans le petit village d'ordinaire si tranquille : seules, les fenêtres des fonctionnaires prussiens restent obstinément closes, — ce qui redouble la joie de nos braves Alsaciens.

Mme Gevin-Cassal.

(Sera continué.)

UN MARI

Nouvelle.

Le déjeuner fut silencieux. M. Dupré avait la physionomie d'un homme qui se contient avec peine. Inquiète, Mme Dupré le regardait à tout moment, cherchant à lire sa pensée dans ses yeux, et n'y parvenant pas.

On avait pris le café. Le domestique se retira. Alors, M. Dupré se levant :

— Voulez-vous, dit-il, que nous passions dans votre chambre? J'ai besoin de vous parler.

— Volontiers, mon ami. Mais comme vous êtes pâle! Seriez-vous souffrant?

— C'est de ma souffrance que je veux vous entretenir.

M. Dupré fit quelques pas, puis il s'arrêta brusquement, attendant d'être suivi. Mme Dupré ne se hâtait point. Elle faisait semblant de ranger divers objets. Elle paraissait bouleversée. Alors, le mari eut un geste d'impatience; il dit :

— Finissons-en!

Elle s'arma de courage et le suivit. Dès qu'ils furent entrés dans la chambre, M. Dupré ferma la porte avec soin. Puis, les bras croisés, le regard terrible, il vint se placer devant sa femme. Celle-ci s'était laissée tomber sur un fauteuil et, la tête perdue, attendait.

Il commença :

— M. Godefroid est mort!

— Ah! fit-elle en frissonnant.

— C'est moi qui l'ai tué.

— Vous?

— Moi.

Il ouvrit son portefeuille, y prit une lettre, la mit sous les yeux de l'épouse terrifiée, et dit :

— Vous connaissez cela ?

— Oui, répondit-elle.

Et, se levant avec effort, elle ajouta :

— Vous n'avez rempli que la moitié de votre tâche, Charles. Frappez donc l'autre coupable, pour que la justice soit complète.

— Pas de mélodrame, je vous en prie, dit M. Dupré; je ne me sens nullement d'humeur à goûter votre éloquence. Asseyez-vous, je le veux, et écoutez-moi.

Il passa la main sur son front et demeura, un instant, silencieux :

— Ainsi, reprit-il, vous avez trahi ma confiance, bafoué ma tendresse, sali mon nom, empoisonné ma vie. Vous avez fait cela sans remords, sans haine... sans amour! Vous avez fait cela, parce que la vertu n'est pas toujours amusante, parce que l'honneur est monotone, parce qu'il faut bien rire un peu!...

Elle eut un geste de supplication.

— Oui, je sais, je sais, dit-il, s'animant et élevant tout à coup la voix. Je connais votre excuse : vous n'êtes pas responsable de vos actes. Parbleu!... Votre mari doit plaindre vos chutes et adorer vos défaillances. N'est-ce pas?... Tout est la faute de vos nerfs malades et de votre cœur imbécile. Évidemment!... Eh bien! ces raisons-là, Suzanne, moi je ne les accepte pas. Je vous hais et je me vengerai! Vous m'avez dit, tout à l'heure : « Tuez-moi donc, comme vous avez tué l'autre. » Non, je ne vous tuerai pas! Vous seriez trop contente! J'entends que votre châtiment soit à la hauteur de votre trahison, et je vous garde quelque chose de plus terrible que la mort!

— Quoi donc? fit-elle avec épouvante.

— Ceci, c'est mon affaire. Vous comprendrez plus tard.

Et il ajouta, avec une ironie glacée :

— Je veux vous laisser le plaisir de la surprise...

Il sortit.

***

Le soir, au dîner, M. Dupré fut impassible. Toute trace d'émotion avait disparu de son visage. Jusqu'à la fin, il ne prononça pas une parole. Au moment de se lever de table, il dit à sa femme :

— Vous demeurerez libre de vos actes, comme par le passé. Je n'exige de vous qu'une chose, c'est que, chaque jour, vous preniez vos repas avec moi. Le reste de votre temps, je vous l'abandonne ; vous l'emploierez à votre guise.

Mme Dupré avait écouté en silence :

— Il sera fait comme vous le voulez, répondit-elle.

Et le lendemain, et les jours suivants, elle vint s'asseoir à table, en face de son mari, et demeura là, morne et affaissée, mangeant à peine, ayant peur, sans savoir de quoi elle avait peur, tressaillant au moindre bruit, attendant toujours le châtiment, étonnée qu'il ne vînt point. Son imagination travaillait. Elle cherchait à deviner quelle chose horrible allait se passer. Elle se rappelait certains romans qu'elle avait lus, avec une curiosité mêlée d'épouvante. Il y était question de maris trompés qui se vengeaient de l'amant et de la femme avec une cruauté atroce et raffinée. Mais, dans toutes ces histoires effrayantes, il y avait du sang répandu, et Mme Dupré savait qu'on n'en voulait pas à sa vie. Alors, de quelle peine mystérieuse était-elle donc menacée?

Bientôt, elle en arriva à se dire que, sans doute, elle n'avait rien à craindre. Apparemment, son mari était fort embarrassé. Il avait voulu la terrifier par l'annonce d'un châtiment effroyable, et, maintenant, obligé de réaliser sa menace, il ne savait quelle torture inventer. Et elle riait sous cape, en regardant cette sombre figure, ces yeux qui ne reflétaient plus une âme, ces lèvres qui demeuraient scellées.

Et l'impatience finit par la gagner. Elle eut l'idée de faire souffrir ce pauvre sot, qui — elle l'eût parié — passait en revue tous les supplices et n'en trouvait pas un à sa convenance. Et elle se mit à l'assaillir de paroles empoisonnées, raffinant ses méchancetés, disant des choses cruelles, avec une voix très douce. Comme toutes les femmes, elle savait l'art de mettre du venin dans les moindres mots. Par sa façon de prononcer, de souligner ceci, de glisser sur cela, elle prêtait à des phrases, d'apparence banale et pacifique, une signification insultante. Elle répétait souvent : *mon ami;* et, chaque fois qu'ils sortaient de ses lèvres, ces deux mots devaient donner à M. Dupré l'impression d'un soufflet reçu. Elle revenait sans cesse à la charge, s'acharnant sur son mari, décidée à le pousser à bout. Ah! si *cet homme* avait laissé échapper une parole de colère; s'il avait eu seulement un geste d'impatience; si un éclair — rien qu'un éclair — eût brillé dans ses yeux!... quelle joie! quel triomphe! Mais elle perdait son temps et sa peine : M. Dupré semblait ne rien voir, ne rien entendre. Les outrages pleuvaient sur lui, sans qu'il y prît garde. Il ne daignait pas sortir de son silence. Parfois, seulement, il fixait sur sa femme un regard glacé, qui, tout de suite, lui fermait la bouche.

***

Elle se lassa bientôt d'un moyen qui avait si peu de succès. Puis, cette froideur commençait à l'impressionner. Quel homme était-il donc pour se contenir ainsi? Son mari lui parut grand. Elle devint songeuse. Elle se rappela le passé, leur première entrevue, son cœur donné tout entier sans arrière-pensée; puis le mariage, l'amour, le bonheur!... Que c'était déjà loin, tout cela!... Elle s'oubliait à regarder en arrière, et de

choses charmantes lui revenaient à l'esprit. Elle revoyait les jours vécus, avec une netteté, une précision, qui la surprenait et la désolait. Elle s'enfonçait dans ses pensées. Et son âme éprouvait comme une jouissance amère. Et les souvenirs éveillaient les souvenirs. Elle voyait, pour ainsi dire vivantes devant ses yeux, une foule de circonstances qu'elle avait, depuis longtemps, bannies de sa mémoire. Comme *il* était beau, et séduisant, et irrésistible, quand il lui faisait sa cour avec les grâces polies d'un gentleman et les adorables délicatesses d'un cœur épris! Oh! comme il l'aimait! Certain soir — elle s'en souvenait, comme s'il n'y eût pas eu huit ans de cela — il l'avait amenée doucement près de la fenêtre, et là, tous deux, pendant un quart d'heure qui avait passé comme une minute, ils avaient délicieusement causé d'amour et d'avenir, en regardant les derniers feux du soleil. Ce qu'il lui avait dit, dans cet instant divin, elle eût dû ne l'oublier jamais, sans doute; car, maintenant que ces choses passées, ces choses mortes, ressuscitaient dans sa mémoire, elle sentait son énergie défaillir et son pauvre cœur se briser!

Et les premières années de leur union, combien douces, combien exquises elles avaient été! Dans son âme de vierge, elle s'était fait du mariage une idée touchante et haute. Élue à la dignité d'épouse, son cœur n'avait pas eu de déception. Toutes ses espérances avaient pris un corps, et elle avait trouvé que la réalité valait le rêve. Cette existence nouvelle n'avait eu pour elle, en effet, que des sourires. Elle avait vu toutes ses pensées comprises, tous ses sentiments partagés, tous ses désirs satisfaits. Elle n'avait eu qu'à se laisser aimer et à se laisser vivre. Et cela eût pu durer toujours! Et voilà que c'était elle qui, de ses propres mains, avait détruit son bonheur! De quelle folie sont donc possédées les femmes, lorsqu'elles jouent ainsi, sans mesure, sans raison, avec le repos de leur vie?...

Pourtant, elle n'avait pas été bien criminelle. Que pouvait-on lui reprocher, en somme? De l'étourderie, de la légèreté, quelques paroles imprudentes. Mon Dieu! cette lettre, l'infortuné jeune homme qui l'avait écrite avait pris, sans doute, les innocentes et banales coquetteries d'une femme habituée aux hommages pour les avances d'une malheureuse prête à succomber. Il s'était trompé; il l'avait outragée inconsciemment. Mais pouvait-elle donc être rendue responsable de l'audace d'un jeune fou? Se trouvait-elle atteinte par la maladresse coupable d'un libertin novice? Elle était restée pure, après tout. Elle était toujours l'épouse qui n'a dormi que sur le sein de l'époux et dont le cœur n'a battu que pour lui seul. Et de quel droit, alors, son mari le prenait-il donc avec elle de si haut? Pourquoi venait-il parler de crime à punir et de vengeance à exercer? C'est elle qui avait à se plaindre, c'est elle qui avait souffert par lui, c'est elle qui saurait se faire justice!...

Mais non, mais non, il ne fallait pas s'emporter ainsi! Quel est donc, en vérité, le mari qui eût cru sa femme innocente, après avoir lu ce que M. Dupré avait lu?

Elle acceptait donc le châtiment. Coquette, il était juste qu'elle fût punie. Mais elle saurait par son attitude attendrir son juge. A force de patience, de tendresse, d'humilité, de repentir, elle gagnerait son pardon. Et il n'y avait pas de temps à perdre. Elle était décidée à se mettre à l'œuvre sans tarder — aujourd'hui même.

Et malgré sa douleur, Mme Dupré ne put s'empêcher de sourire en songeant à l'étonnement qu'allait éprouver son mari. Il ne s'attendait à rien. Il n'était pas préparé à la lutte sur ce terrain nouveau. Aussi, aurait-il beau faire, il se trahirait, elle en était sûre; elle lirait au fond de son âme; elle pénétrerait ses secrètes pensées, ses secrets sentiments, et s'il avait seulement une seconde de pitié... pas même... un quart de seconde, il était perdu — elle était sauvée!

***

L'heure du dîner était venue. Il allait falloir réaliser la dure entreprise. Mme Dupré fit donc appel à toute son énergie; et l'émotion qu'elle éprouvait, émotion atroce et délicieuse, donnait à sa physionomie je ne sais quelle séduction étrange qui la rendait plus désirable : ses yeux, qui osaient à peine regarder, parlaient d'amour et demandaient grâce.

Mais ils brillèrent et brûlèrent en vain, ces yeux charmants! M. Dupré ne s'occupa point d'eux. Il mangea, silencieux, comme s'il eût été seul. Le repas terminé, il alluma son cigare et sortit. C'est ainsi qu'il avait fait les jours précédents; il ne jugeait pas à propos, sans doute, d'agir autrement, ce soir-là. On changeait son attitude, soit; lui gardait la sienne.

Mme Dupré ne se découragea point. Elle redoubla d'ardeur, au contraire, et aussi d'habileté! Elle mit en œuvre tous ses artifices, elle eut recours à ces mille petits manèges que les femmes savent de naissance et qui, d'ordinaire, leur réussissent auprès de tous les hommes. Mais celui-là était de bronze, apparemment; car rien ne sembla s'émouvoir en lui. Elle eut beau provoquer ses yeux et interroger ses lèvres, elle n'obtint d'autres paroles que les paroles indispensables, d'autre regard que le regard fixe qui lui glaçait le sang dans les veines...

***

Et cela dura des semaines, des mois!

***

Ce matin-là, elle revêtit certaine robe que M. Dupré aimait; elle se coiffa d'une certaine façon qu'elle savait agréable au regard de son mari; elle suspendit à son cou certaine petite croix d'or qu'aux jours déjà anciens de leur tendresse, il avait baisée cent fois — et le cou

avec elle — sous prétexte de dévotion. Et quand fut venue l'heure du déjeuner, elle descendit ainsi, parée comme une épouse qui n'a d'autre souci que l'époux, émue comme une vierge qui écoute le premier battement de son cœur. Et elle s'assit à table, et elle fut prévenante et câline comme elle ne l'avait jamais été. Elle mit dans ses gestes une coquetterie plus savante, dans ses paroles une douceur plus profonde, dans ses regards une tendresse plus enivrante. Et comme il ne disait rien, comme il ne voyait rien, comme le repas allait finir, elle se leva, vint près de lui, se pencha, et ses cheveux effleurèrent les cheveux de M. Dupré. Celui-ci restait muet et ne bougeait point. Elle se baissa et s'approcha encore, jusqu'à lui faire respirer la suavité de son haleine et la tiédeur de son corsage. Alors il se recula un peu et dit :

— Vous jouez admirablement les courtisanes.

Elle s'enfuit, pleurante et désespérée.

*
* *

Louise Charton, mon amie d'enfance, est à Paris depuis deux jours. Elle s'en va demain. Me permettez-vous de la retenir à dîner?

— C'est impossible.

— Impossible! Oh! mon Dieu! pourquoi?

— Parce qu'entre nous deux, à cette table, est un troisième convive, qui nous défend d'accueillir personne.

Comme elle le regardait, stupéfaite :

— Oui, reprit-il, il y a ici un mort — notre amour que vous avez tué.

Et, avec un sourire méprisant, il ajouta :

— Mais vous ne comprenez pas ces choses!

*
* *

Oh! supplice affreux! supplice de toute la vie! Chaque jour, revenir s'asseoir à cette même place! Chaque jour, manger, boire, respirer, près de cet homme effrayant! Chaque jour, deux fois par jour, soutenir, durant une heure, la présence, le regard de ce juge inexorable et silencieux! Mais c'était la mort, pis que la mort, c'était l'enfer!...

*
* *

... Elle se levait pour le déjeuner, et, l'après-midi, restait dans sa chambre. Elle écoutait sonner les heures, chaque coup la faisait tressaillir; il lui semblait que c'était sur son cœur que frappait le marteau de l'horloge. Avec une angoisse horrible, elle voyait approcher le moment où elle se retrouverait en face de l'homme dont la pensée seule lui était intolérable.

La nuit, elle ne dormait point. Par moments, son cœur battait, battait comme un fou, dans sa poitrine : pour respirer, elle se levait et ouvrait la fenêtre.

*
* *

Pourtant, cela ne pouvait pas durer ainsi. Elle ne se laisserait pas assassiner, sans se débattre et sans crier. Car c'était un vrai assassinat. Il la tuait! Ses coups étaient silencieux, il n'avait pas de sang aux mains; mais il la tuait! Oh! elle allait vendre chèrement ce qui lui restait de vie! Elle y était décidée. Désormais, elle déjeunerait, elle dînerait seule. Il fallait, à toute force, éviter le tête-à-tête avec lui. Et elle se disait : Courage! et elle s'excitait à la résistance; et elle sentait l'énergie lui venir, l'intrépidité lui monter au cerveau. Son sang coulait plus chaud, son cœur battait la charge, ses nerfs demandaient la bataille! Ah! c'est qu'elle lui tiendrait tête! Quand il lui ordonnerait de descendre, elle répondrait : Non!... Et l'on verrait bien! — Voilà ce qu'elle se répétait tout bas... Et puis, quand sonnait l'heure du repas, une force plus forte que sa volonté la poussait comme par les épaules, la chassait hors de sa chambre. Elle croyait voir, elle voyait les yeux, les terribles yeux de son mari; leur regard lui disait de venir. Et elle allait, elle allait, comme une hallucinée; elle gagnait la salle à manger; elle se laissait choir sur sa chaise — oh! cette chaise — qui lui semblait un instrument de torture, et là, pâle et stupide, elle attendait la mort, en face de celui qui n'en finissait pas de la donner!

*
* *

Un matin, elle se trouva si mal, en se levant, qu'elle crut sa fin arrivée. Elle eut, pourtant, le courage de s'habiller, bien que ses jambes la soutinssent avec peine. Mais elle comprit que ses forces la trahiraient, si elle voulait sortir de sa chambre. Aussi, comme l'heure du déjeuner était venue, elle sonna et fit demander son mari.

Celui-ci vint, tout de suite.

— Monsieur, lui dit-elle, quand il entra, si je vous ai fait prier de monter, c'est que je suis dans un pitoyable état... Je ne saurais plus marcher sans tomber... Ma tête est vide... mon cœur m'étouffe... je sens bien que je vais mourir... J'aurais voulu vous tenir compagnie, aujourd'hui encore, comme vous l'exigez... comme c'est mon devoir... comme je l'ai fait jusqu'ici... Mais, vous le voyez, je ne peux pas!... je ne peux pas!... Je ne suis déjà plus de ce monde... je ne peux vraiment pas!....

Elle répétait :

— Je ne peux pas!... je ne peux vraiment pas!... d'une voix éteinte.

Puis, elle se mit à pleurer.

M. Dupré avait écouté sa femme, sans l'interrompre :

— Je vais faire demander le médecin, dit-il.

Et il se retirait, quand Mme Dupré, étendant les bras vers lui, épouvantée et suppliante :

— Oh! Charles, je vous en conjure, ne me quittez pas ainsi! Est-ce que vous auriez l'affreux courage de me laisser seule dans cette chambre, malade comme je

suis ? Hier, j'avais peur de vous, Charles. Aujourd'hui — expliquez cela comme vous pourrez — j'ai besoin que vous soyez là près de moi...

Elle s'arrêta, le regarda un moment, inquiète, tremblante :

— D'ailleurs, reprit-elle, votre présence m'est indispensable, puisque j'ai... ma grâce à vous demander. Oui, Charles, il faut que vous me pardonniez, il le faut !...

M. Dupré secoua énergiquement la tête, et d'une voix dure :

— Jamais ! dit-il.

— Si, vous me pardonnerez, afin que je m'en aille tranquille, afin que votre miséricorde me rende à son tour le ciel miséricordieux. Vous ne pouvez pas vouloir mon malheur dans l'autre vie...

Il fronça les sourcils, eut un geste de colère et de haine, et dit :

— Je ne pardonne pas !

Il s'était, sans s'en rendre compte, rapproché de sa femme.

Celle-ci lui prit la main :

— Pourtant, murmura-t-elle, moi qui vous parle, moi qui vous implore, Charles, j'ai été, de longues années durant, l'unique préoccupation de votre pensée. Et de ce cœur qui ne battait que pour moi, plus un battement, plus un seul, ne m'appartient aujourd'hui ! C'est donc une chose impitoyable que la haine, puisqu'elle marche sur tout, même sur l'amour ?...

— Je vous défends de parler de notre amour, dit M. Dupré.

Violemment il retira sa main.

— Ah ! je te jure, sanglota-t-elle, que tu me crois plus criminelle que je ne suis !

Il haussa les épaules, sans répondre.

— Oui, reprit Mme Dupré ; car enfin cette lettre ne prouve rien... J'ai été imprudente, folle, coupable, cent fois coupable, c'est vrai ; mais... Tiens, Charles, écoute que je t'explique. Je t'assure que cela n'est pas ce que tu t'imagines...

Il éclata de rire et fit un pas vers la porte.

Alors ramassant ce qui lui restait de force, Mme Dupré s'arracha de son fauteuil, s'élança vers son mari, lui saisit le bras entre ses doigts crispés, et d'une voix déchirante :

— Pardonne-moi ! cria-t-elle. Si tu savais ce que j'ai souffert... si tu savais ce que je souffre... Vois mes cheveux, ils sont gris déjà... gris, à vingt-cinq ans !... Vois mes pauvres bras, mon pauvre corps ! Suis-je assez maigre ! J'ai l'air, en vérité, de sortir de la tombe !... Mais je ne te fais donc pas pitié ?... Vois, je suis vieille et laide, et déplaisante à regarder, depuis que tu ne m'aimes plus ! Aime-moi, pour que je redevienne belle sur ton cœur !...

M. Dupré voulut mettre fin à cette scène. Il fit un brusque mouvement en arrière.

La malheureuse tomba sur les genoux, mais sans lâcher prise.

— Vous vous êtes blessée ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Mais suivant son idée, comme une folle ou comme un enfant :

— Pardonne-moi ! gémit-elle ; pardonne-moi ou tue-moi !

Il tenta de sortir ; mais elle se cramponnait à lui. Elle se laissa traîner sur le parquet. Et sa voix qui s'affaiblissait, qui s'étranglait, répétait avec un accent de colère et de désespoir :

— Tue-moi ! tue-moi ! mais tue-moi donc !

Il réussit, sans lui faire mal, à ouvrir la main obstinée qui emprisonnait son bras et dont les ongles furieux lui déchiraient les chairs.

Et il s'enfuit.

Mais, comme il atteignait l'escalier, il entendit une plainte si affreuse, si funèbre, qu'il se sentit froid au cœur — lui l'homme de fer ! — et qu'il revint.

Après s'être relevée, non sans de grands efforts, Mme Dupré s'était laissée tomber sur une chaise. Elle ne parlait pas, elle ne regardait pas. Elle gisait, inconsciente et inerte. Les battements de son cœur soulevaient sa poitrine furieusement. Par moments, un soupir, un gémissement s'échappaient de ses lèvres.

Devant cette ruine, M. Dupré oublia tout.

Il s'agenouilla, entoura de ses bras la taille de sa femme, approcha son front de cette pauvre tête amaigrie, et de sa voix, de sa douce voix d'autrefois :

— Embrasse-moi, ma Suzanne ; je te pardonne !

Elle poussa un cri, un cri terrible, se dressa tout debout, dit : « Ah ! mon Dieu !... mon Dieu ! » et tomba, comme une masse, dans les bras de son mari. Son corps eut deux ou trois soubresauts. Puis elle ne bougea plus.

Immédiatement appelé, le médecin constata le décès :

— Elle avait, dit-il, un anévrisme au cœur. Il eût fallu lui ménager les émotions.

ALCIDE GUERIN.

L'INDE BRITANNIQUE

Le Congrès national de l'Inde (1).

Le 23 décembre 1889, sur les quais de Bombay se pressait une foule animée, en proie à une singulière

(1) Le cabinet anglais vient de soumettre à la Chambre des lords un bill modifiant la composition des conseils consultatifs aux Indes ; on prendra, sans doute, intérêt à la lecture d'une étude exacte du mouvement dit national dans la plus importante des colonies du monde. — Voyez d'autres études de notre collaborateur Monchoisy : dans la *Revue* du 22 juin 1889, *Un prétendant au trône de Birmanie* ;

émotion. Dans cette foule se confondaient les types et les costumes les plus divers : Parsis au bonnet en forme de cône tronqué, enfermés dans leur redingote de soie noire ou blanche, Hindous aux pagnes multicolores, Musulmans et Sikhs aux amples turbans et aux vestes brodées, Eurasiens ou Anglo-Indiens en veston, Anglais pur sang, toutes les nuances de la peau humaine depuis le rose et le pâle jusqu'au noir absolu, en passant par les tons intermédiaires, brun, olivâtre, jaune clair.

A quatre heures trente minutes, *l'Assam*, le paquebot de la *P. and O. Company*, avait été signalé. A cinq heures quinze, il mouillait près d'*Apollo Bunder*; un petit steamer allait bientôt le rejoindre et prendre à bord les passagers éminents qu'on attendait depuis plusieurs jours, sir Williams Wedderburn et M. Bradlaugh. Ces messieurs arrivaient de Londres, le premier pour présider les délibérations du cinquième Congrès national de l'Inde, et le second pour assister à la discussion du bill de réforme qu'il a l'intention de présenter à la Chambre des communes en vue de substituer aux conseils législatifs, nommés actuellement par l'administration et pourvus d'attributions bornées, des conseils élus en partie, où toutes les communautés, tous les peuples de la péninsule, seront représentés, qui exerceront un contrôle efficace sur les finances publiques, voteront les budgets et jouiront du droit d'interpellation.

Longtemps on avait craint que l'état de santé de M. de Bradlaugh ne lui interdît ce voyage. Pendant un mois, le télégraphe avait apporté chaque jour de mauvaises nouvelles du membre pour Northampton devenu le « member for India ». Les journaux « patriotes » publiaient les bulletins des médecins, et les sectateurs de tous les cultes étaient invités à prier le Tout-Puissant pour cet athée célèbre, institué le champion des libertés nationales à défaut de M. Dadabhoy Nowrojee, le *black man*, si dédaigneusement raillé en public par lord Salisbury l'an passé. Ces prières adressées à des divinités dissemblables, pour ne pas dire ennemies, avaient été exaucées; et M. Bradlaugh débarquait à Bombay, encore un peu faible sans doute, mais reconforté par la traversée. Il ne pouvait se défendre de l'orgueilleuse ivresse des ovations populaires, tandis que sa voiture se faisait à grand'peine un chemin parmi ces Asiatiques accourus pour acclamer l'avocat désintéressé d'une grande cause. Je ne sais s'il entendit un ou deux *shame!* (honte!) poussés par quelques fonctionnaires anglais.

Avant de raconter ou plutôt de résumer les délibérations du cinquième Congrès national, il n'est pas sans intérêt de définir le but et la portée de ces manifestations solennelles qui, chaque année, pendant que les dominateurs de l'Inde chôment les fêtes de *Christmas*, rassemblent l'élite intellectuelle et sociale de la contrée tout entière. Des rajahs, des *dewans* (ministres), s'y rencontrent à côté de modestes avocats; des *zemindars* (grands propriétaires fonciers) à côté de prêtres de tous les cultes, voire du culte anglican; de hauts magistrats à côté de savants professeurs. Il s'y trouve des journalistes et, cette année, on y a vu des femmes! L'agent actif, la cheville ouvrière, le *secretary honorary*, est tout simplement l'ancien secrétaire aux appointements de cent mille francs du vice-roi, quand celui s'appelait lord Lytton, l'ambassadeur actuel du Royaume-Uni à Paris. M. Hume a dévoué sa vieillesse à cette œuvre. La réalité et la profondeur du mouvement sont, cela va sans dire, discutées avec âpreté par la presse officieuse, irritée de certaines adhésions retentissantes. Dans cette courte étude, je m'attacherai à placer sous son vrai jour le Congrès national, encore que la tâche soit malaisée en soi, et que les circonstances de temps et de milieu, aussi bien que la diversité des éléments mis en jeu, soient faites pour la compliquer à l'excès.

*
* *

Le Congrès national n'a pas été une improvisation. Sous l'inspiration des idées occidentales et guidés par les meilleurs et les plus avisés de leurs gouvernants, des Hindous et des Musulmans, en possession d'une instruction secondaire libéralement donnée et quelques-uns pourvus d'emplois publics, sont entrés dans ces multiples associations que l'individualisme anglo-saxon excelle à fonder partout et pour les buts les plus variés, la plupart du temps en vue de réaliser des améliorations morales ou matérielles qu'il serait trop long d'attendre de l'administration, généralement occupée ailleurs et d'autre chose. Ici, il s'agissait d'amener peu à peu les indigènes à renoncer moins à leur religion qu'à certaines pratiques sociales, à des habitudes funestes, comme les mariages précoces, les prodigalités ordinaires des noces, l'internement des épouses dans le *zenana* (1), la prohibition des secondes noces pour les femmes devenues veuves avant d'avoir atteint l'âge de puberté, les *child-widows* (2), l'interdiction des voyages sur mer, etc. Au vrai, les castes condamnées par nos tendances égalitaires ne sont guère plus que des corporations; il resterait peu de chose de ce qui nous blesse en elles le jour où, sous l'action d'une propagande éclairée et tolérante, les mœurs se modifieraient insensiblement.

On délibérait sur ces graves et importants sujets, les conférences succédaient aux lectures, des fonds étaient recueillis, des établissements charitables étaient créés par l'initiative privée, et l'on s'acheminait pas à pas vers la réforme sociale, quand l'attention fut attirée d'un

du 14 novembre, *l'Annexion du Kashmir*; du 22 février 1890, *la Begum Sombre*.

(1) Gynécée hindou.

(2) Veuves encore petites filles.

autre côté. A quoi pouvait bien servir cette instruction si largement répandue, sinon à faciliter l'accès des emplois publics aux Hindous comme aux Musulmans? Des promesses avaient été faites en ce sens et n'avaient pas été tenues. On en vint sans effort à examiner la question des impôts, de leur quotité et de leur incidence, et à se demander si le produit de ces impôts était ou non employé avec sagesse. On discuta le budget, sans le savoir. La grande machine administrative anglo-indienne, avec ses dépenses exagérées, ses traditions de faste et d'arbitraire, ses abus et ses vices de tout ordre, fut mise en cause. Les associations privées, disséminées sur tout le territoire, furent conviées à nommer des délégués qui se réuniraient à un jour fixé pour étudier les moyens de réformer le gouvernement lui-même.

Le Congrès national existait dès lors. Il naissait sous d'heureux auspices. Un homme d'État comme lord Ripon, de hauts fonctionnaires comme M. Hume et sir Wedderburn, encourageaient sans détour ces aspirations à peine déguisées vers des institutions plus libérales. Ils reconnaissaient ouvertement la légitimité comme la nécessité d'un contrôle efficace des dépenses publiques. La politique large et généreuse du vice-roi favorisa l'essor de l'opinion. L'Inde dut cesser de considérer comme une règle étrangère cette administration animée d'un si haut esprit. Aussi le départ de lord Ripon fut-il accompagné de démonstrations non moins chaleureuses que celles qui devaient accueillir M. Bradlaugh à son arrivée, démonstrations de regret et de reconnaissance et qui liaient pour toujours sa mémoire à la cause du progrès politique dans l'empire.

Les destinées de l'Inde ont pu être confiées depuis à des hommes d'État moins bienveillants que lord Ripon, et moins fidèles aux principes de toute leur vie; on a pu entendre un autre vice-roi déplorer amèrement l'erreur où l'on était tombé en répandant à flots la science d'Occident parmi les esprits peu ou mal préparés à la recevoir et souvent incapables de la digérer : le Congrès national ne s'en est pas moins réuni d'année en année, et il n'en a pas moins délibéré avec calme et persévérance, sous l'égide d'un loyalisme indiscutable, inaugurant et terminant ses sessions invariablement par trois bans en l'honneur de la reine-impératrice.

En 1888, le Congrès s'assemblait à Allahabad. La réforme du conseil suprême et des conseils des provinces ou des présidences, la séparation des pouvoirs administratifs et judiciaires, l'accession des indigènes aux grades élevés de l'armée indienne, la modification de l'*income-tax*, les encouragements à donner à l'enseignement professionnel, le rappel du *Disarmament Act* de 1878, figuraient à son ordre du jour un peu chargé.

Et, au moment où s'ouvrait la discussion sur ces matières si sérieuses, lord Dufferin, marquis d'Ava, à la veille de quitter l'Inde à son tour, se prononçait, à Calcutta, dans un discours de dessert, à l'issue d'un banquet officiel, sur l'œuvre en elle-même et sur ceux qui en assumaient la responsabilité : « L'Angleterre, disait-il en substance, ne permettra jamais à une infime minorité de contrôler l'administration de l'Inde. Sur plus de deux cent millions d'individus, 5 ou 6 pour 100 seulement savent lire ou écrire, moins de 1 pour 100 connaissent la langue anglaise, et il n'est nullement démontré que les meneurs du mouvement soient les représentants du peuple indien. » Le vice-roi ajoutait que ce que l'on voyait était le fruit de trente années d'éducation nouvelle, et que c'était bien peu de temps pour amener une nation de ses institutions primitives au *self-government*. Il s'élevait enfin contre les hommes qui se flattaient imprudemment « de tenir dans leurs mains la clef des insurrections populaires et des révoltes militaires, tout en assurant qu'ils n'entendaient pas pour le moment mettre la clef dans la serrure ». Voilà l'opinion officielle sur le Congrès national et formulée par le chef suprême du gouvernement de l'Inde, qui invitait en même temps les indigènes, les *fellow natives subjects*, à se louer de ce qu'une centaine d'emplois publics allaient bientôt leur être attribués en sus de ceux qu'ils détenaient déjà.

Je ne dirai rien des délibérations de l'an dernier. Toutes les motions soumises au vote de l'assemblée, présidée par M. George Yule, furent adoptées. Le Congrès finit, comme à l'ordinaire, sur une conférence plus spécialement consacrée aux réformes sociales. La session close, la direction du mouvement restait confiée au *secretary honorary*, M. Hume, et au comité permanent de Madras, pour l'Inde; pour l'Angleterre, à M. W. Digby, qui gère à Londres, dans le Strand, l'*India political Agency*.

Deux mois avant l'ouverture du Congrès de Bombay, tandis que les associations locales s'occupaient de réunir des fonds et d'élire des délégués, la presse officieuse est entrée en campagne, et les attaques ont recommencé, les unes violentes, les autres modérées, toutes plus ou moins perfides. Dans un appel qui avait plutôt l'air d'une boutade, M. Hume avait signifié aux adhérents du Congrès que c'en était fait de l'*Agence de Londres*, rouage nécessaire assurément, si les fonds indispensables à son entretien n'étaient pas souscrits avec plus d'empressement. On publia malignement la lettre du secrétaire honoraire, et l'on crut ou l'on voulut y voir le signe que l'agitation allait bientôt cesser faute d'argent (1). Par avance, on annonçait que le

(1) En 1888, le total des souscriptions en faveur de l'*Agence de Londres* n'a pas atteint 40 000 francs. Cette somme comprend un don de 10 000 francs de M. Hume lui-même, et un autre de 5000 francs de W. C. Bonerjee. Dans les *North Western Provinces*, on n'a recueilli que 40 livres sterling : une livre par million d'habitants! De même dans l'Oudhe. Dans le Pendjab et dans les *Central Provinces* on a réuni 30 livres.

En 1889, la souscription ouverte en plein Congrès a produit plus de cent mille francs.

cinquième Congrès serait peu nombreux et qu'il serait le dernier. Et l'on soulignait avec soin les dissentiments inévitables qui se manifestaient à l'occasion du choix des délégués. Les compétitions locales fournirent un thème dont on abusa quelque peu.

Ce sont là de petits et vulgaires moyens de polémique, mais dans les *leading* articles, on prenait la question de plus haut. Il était contesté qu'il pût sortir rien de bon et d'utile de cette entreprise dirigée contre l'ordre de choses établi, cher à tant de titres aux fonctionnaires et aux officiers de tous grades. Les membres du Congrès, ces prétendus délégués, ne représentaient qu'eux-mêmes. Ils n'avaient aucunement le droit de parler au nom du peuple indien. Et, d'ailleurs, existe-t-il un peuple indien? Tant de races et de royaumes divers, de tribus, de sectes et de castes dont les mœurs actuelles et les préjugés séculaires scandent, pour ainsi dire, la marche de la civilisation à travers les âges, depuis la polyandrie animale jusqu'à la monogamie et à la famille constituée à l'européenne, pouvaient-ils jamais faire connaître leurs besoins, grouper leurs intérêts, en faire un corps, une synthèse, et en remettre le soin et la défense à une poignée de lettrés, d'individualités sans mandat? On ne s'en tenait pas là. Il était imprimé couramment que cette élite, cette aristocratie de l'intelligence et de la fortune, poursuivait, en réalité, bien plus la satisfaction de ses ambitions que l'amélioration de la condition du grand nombre, et qu'elle demandait plutôt des places que des réformes. Comment admettre que ces rajahs et ces brahmes, que ces grands propriétaires, dont le prestige et la richesse sont faits surtout de l'abaissement et de l'exploitation du peuple, soient sincères quand ils se font les promoteurs de l'émancipation politique de leur pays?

Cette argumentation est bien un peu spécieuse. Les journaux conservateurs qui s'en sont emparés en Angleterre ont perdu de vue une grande vérité historique. Si haut que l'on remonte dans le passé, seuls ont abouti les changements politiques dont les instigateurs avaient eu leur part des privilèges et tiré leur profit des abus qu'il s'agissait d'abolir ou de réformer. Ce n'est pas du sein de la foule ignorante et misérable, accoutumée à la servitude comme à ses haillons, que s'élèvent, lorsque l'heure est venue, les voix éloquentes qui vont ébranler la tyrannie, lui porter les premiers coups et les plus redoutables. C'est la gloire de l'esprit humain et la revanche de l'idée de justice que ces défections célèbres des hommes de caste qui s'appellent en France, pour donner deux noms au hasard, Mirabeau et Condorcet, ouvriers de la première heure de la Révolution qui les atteint tout d'abord et qu'ils servent d'ailleurs avec les défaillances de leur caractère ou les erreurs de leur stoïcisme. Dès lors, pourquoi ces doctes, le *pundit* Adjudya-Nath, orateur puissant, aux emportements superbes, et le *babou* Surendra-Nath Bonerjee, philosophe à la parole persuasive, âme noble et généreuse, ne joueraient-ils pas ces rôles de tribun ou d'inspirateur? Et pourquoi ne serait il pas donné à l'Inde de voir se refléter et s'affirmer, dans des harangues et en un langage que beaucoup de ses enfants n'entendront pas et ne pourront pas comprendre, les aspirations latentes de tout peuple vers un avenir meilleur et mieux ordonné?

De Londres, M. Digby a relevé non sans esprit les railleries dirigées contre les « pauvres créatures » qui demandent la réforme des institutions sans pouvoir trouver l'argent nécessaire à une agitation légale. Les conservateurs anglais ont autant de frayeur du Congrès national que leurs grands-pères en avaient de Napoléon. Après en avoir discuté le principe et l'objet, ils lui imputent les rixes des rues de Madras aussi bien que les rébellions des Kols barbares des *Central Provinces*. Une rapide revue des travaux du Congrès qui vient de se clore mettra les lecteurs de la *Revue bleue* en mesure de se prononcer sur l'inanité de certaines censures un peu puériles, où se trahissent à la fois une appréhension exagérée et un réel aveuglement politique.

***

Sir William Wedderburn est un haut fonctionnaire de l'Inde anglaise. Il jouit dans la présidence de Bombay d'une grande popularité. Pendant vingt-cinq années de services officiels, tous ses efforts ont tendu à relever la condition des Hindous. Dans le discours qu'il a prononcé en prenant la présidence du Congrès, il a parlé d'une façon touchante : « J'ai vécu un quart de siècle au milieu de vous, a-t-il dit, et je n'ai jamais eu à souffrir d'un manque de bonté de votre part. J'ai partagé le sel avec vous, et j'espère dévouer ce qui me reste de vie au service des peuples de l'Inde. » Discours des plus modérés, bien qu'il ait valu des injures à son auteur. L'hostilité normale de l'administration à l'égard du Congrès est soulignée ironiquement. La nouvelle démocratie anglaise donne son appui au mouvement. Les réformes souhaitées et proposées feront l'Inde plus heureuse et la domination britannique plus stable. L'orateur n'a pas négligé un argument de nature à frapper ses contradicteurs. En améliorant le sort de la population, on augmentera sa faculté de consommation, et l'on favorisera par là même le développement du commerce anglais. Les contribuables désirent la paix, l'économie, des réformes; il faut aux fonctionnaires comme aux officiers, non la paix, mais un service actif; non l'économie, mais des accroissements de dépenses; non des réformes, mais le renforcement de leur autorité. Après avoir rappelé qu'il y a cent ans Burke demandait un contrôle impartial et puissant des affaires de l'Inde, et que Fox présenta un bill à ce sujet, sir Wedderburn a conclu par des considérations pratiques sur la nécessité d'encourager l'agriculture et de lui fournir des moyens de crédit.

L'organisation matérielle du Congrès offrait un certain intérêt. Les plus petits détails avaient été réglés avec le plus grand soin. Avant de prendre séance, chaque délégué versait huit roupies (quatorze francs environ, la roupie au cours actuel ne valant guère plus d'un franc soixante-quinze centimes de notre monnaie). Ceux qui étaient pauvres ont fait payer cela par leurs constituants. Pour la nourriture pendant toute la durée de la session, les indigènes s'en sont tirés avec quatre roupies; ceux qui mangeaient à l'européenne ont acquitté deux roupies par jour. Chacun avait dû apporter sa literie et sa vaisselle. On avait mis en garde les voyageurs contre le froid (très relatif) des nuits dans cette saison. Pour éviter l'encombrement, nul ne pouvait amener plus d'un domestique. Les visiteurs, les gens venus simplement pour assister aux discussions, ont payé cinq roupies.

A côté de ces dispositions, il en était d'autres qui se rattachaient à la constitution de l'assemblée et à sa validité même. Les délégués produisaient en double un certificat en anglais portant leurs noms, titres scientifiques, distinctions honorifiques, caste, religion, statut, profession ou occupation. Ce certificat indiquait en outre la province et le collège électoral, association ou communauté, avec la date de l'élection. Il était signé par le président de l'assemblée où le délégué avait été choisi.

Une des nouveautés du Congrès (M. Bradlaugh n'a pas manqué d'y faire allusion) était la présence de plusieurs femmes On a dit que l'élection de femmes hindoues servirait utilement la cause du Congrès. La doctissime *pundita* Rama-Bhai, miss Sherin-Bhai, Mmes Kanitkar, Trimbak Canaren, Das, Gangulee, etc., étaient là : moins peut-être pour orner l'assemblée que pour contribuer à modifier la croyance générale, qui veut que dans l'Inde les femmes soient traitées comme des esclaves.

La tâche du comité de Bombay était fort lourde; il s'en est acquitté honorablement, et des remerciements lui ont été votés. Un terrain de dix hectares avait été loué à Byculla, le quartier des hôtels et des clubs. Pour servir de salle des séances, une vaste construction provisoire, *mandap* ou *pandal*, fut élevée. On prit des arrangements pour le logement et la nourriture des délégués. Les dépenses étaient évaluées à 40 000 roupies. Les souscriptions ont donné 30 000 roupies; le surplus a été fourni par les cotisations. On n'attendait que six à sept cents délégués; il en est venu deux mille. On avait installé des sièges pour huit cents visiteurs; on en a compté trois mille. Les difficultés inhérentes à toute organisation de cette nature s'accroissaient de celles qui tiennent à la diversité des castes, des religions et des peuples. Aux Hindous, vichnouvistes ou sivaïstes, il fallait des brahmes pour cuisiniers. La chair mangée par les Musulmans devait être préparée par des mains croyantes. Sous peine de faire violence à la foi des délégués ou, si l'on veut, à leurs superstitions et à leurs préjugés, mille prescriptions de détail devaient être observées et respectées comme autant de dogmes.

Le succès a couronné ces efforts. Merveilleux spectacle, égal en un sens à celui de nos États généraux le jour où la noblesse et le clergé se réunirent au tiers, que celui de cette assemblée singulière où la couleur ne manquait pas, Constituante un peu improvisée où se parlait jusqu'au sanscrit, langue sacrée! Le Parsi tournant sa prière vers le soleil levant, le néo-catholique le scapulaire au cou, le protestant, le disciple de Mohamed, le sectateur de Vichnou et celui de Siva, l'adorateur du Brahma Somaj, le dieu unique, presque le *dieu inconnu* des Athéniens, l'enfant de Nonak et de Govind, ces prophètes des belliqueux Sikhs, enfin les bouddhistes de la région de l'Himalaya, se rencontraient associés dans une même pensée, celle de la revendication de droits politiques essentiels, selon la formule donnée à l'Occident par l'Angleterre elle-même!

***

Après le discours de sir William Wedderburn, le Congrès s'était séparé pour se former en grande commission ouverte. Les débats proprement dits s'ouvrirent le lendemain; ils durèrent deux jours. La séance commençait à onze heures du matin et se terminait vers six heures, seulement interrompue par le *tiffin* (goûter), à une heure. La première journée fut consacrée aux conseils législatifs. Le projet élaboré par M. Bradlaugh était depuis longtemps entre les mains des *leaders* du mouvement. Rédigé avec un soin infini et dans une forme très claire, ce projet pouvait cependant difficilement être soumis en tous ses détails au vote d'une assemblée comme celle de Bombay. En fait, le Congrès, pris dans son ensemble, était peu préparé à discuter sur les complications de la procédure parlementaire, et la brièveté obligée de sa session ne lui en laissait pas le loisir. Il fallut s'appliquer à résumer dans ses grandes lignes le travail de l'orateur anglais, et les délégués n'eurent plus à se prononcer que sur les points les plus importants, électorat, éligibilité, attributions, etc.

M. Bradlaugh institue dans chaque province ou présidence, placée sous l'autorité d'un lieutenant-gouverneur ou d'un gouverneur, un conseil dont la moitié des membres sont élus au suffrage restreint par les municipalités, chambres de commerce, *trades'associations*, associations agricoles et autres assemblées ou groupements reconnus d'intérêts. Des fonctionnaires, membres de droit, composent le troisième quart; le dernier est à la nomination du gouverneur. Les catégories d'éligibles sont aussi soigneusement déterminées que les catégories d'électeurs. La durée du mandat est fixée à trois ans. Les attributions des conseils comprennent toutes les mesures législatives, toutes les

questions financières, le vote des impôts et celui du budget. Leurs membres jouissent du droit d'interpellation. Dans le cas de conflit entre la représentation provinciale et le gouverneur, entre le législatif et l'exécutif, appel peut être porté devant une commission permanente de la Chambre des communes. Cette commission est nommée au début de chaque session; s'il est nécessaire, elle fait un rapport aux Communes, en séance publique, sur les affaires qui lui sont déférées. Il est enfin créé auprès du gouverneur général ou vice-roi un conseil législatif séant à Calcutta, qui est nommé pour moitié par les membres élus des conseils provinciaux et dont les attributions, identiques à celles de ces dernières assemblées, s'étendent aux affaires générales de l'empire.

Les résolutions votées à la presque unanimité par le Congrès s'écartent sensiblement du projet de M. Bradlaugh; celui-ci devra s'en inspirer pour la rédaction définitive de son bill. Les voici; elles doivent constituer, au dire d'un orateur, la *Charta magna* de l'Inde moderne :

1° Le conseil législatif de l'empire et les conseils législatifs provinciaux sont composés de membres dont la moitié sont élus, un quart pris parmi les fonctionnaires, et un quart nommé par le gouvernement;

2° Les circonscriptions financières actuelles forment autant de circonscriptions électorales;

3° Tous les mâles âgés de plus de vingt et un ans sont électeurs, à moins de disqualification;

4° Les électeurs primaires nomment les électeurs du second degré, à raison de douze par million d'habitants;

5° Les électeurs du second degré élisent les membres du conseil législatif de l'empire, à raison d'un membre par cinq millions d'habitants; et ceux des conseils provinciaux, à raison d'un membre par million d'habitants. (En vue d'assurer la représentation des minorités, cette quadrature du cercle parlementaire, hindous, musulmans, parsis, chrétiens, figureront dans les assemblées en proportion de leur nombre dans toute l'étendue de la province.)

6° Les élections se feront au scrutin.

Il n'y a eu de discussion, à proprement parler, que sur la cinquième résolution. Tandis que deux délégués appartenant au culte anglican voulaient qu'on laissât au gouvernement le soin d'assurer la protection des minorités dans les choix qui lui sont réservés, des Musulmans ont provoqué un grand tapage en demandant que le nombre de leurs coreligionnaires fût égal à celui des Hindous : « Nous assistons à un Congrès hindou et non à un Congrès national! » s'est écrié un disciple de Mohammed qui voulait, celui-là, qu'il y eût deux Musulmans pour un Hindou. La presse officieuse s'est emparée de l'incident pour établir que l'entente est loin d'être faite, et qu'elle ne se fera jamais, entre la race conquérante des Musulmans et la race conquise des Hindous.

Tous les amendements ont été rejetés. Il en est un qui mérite une mention spéciale. Au lieu de : « Tous les mâles sont électeurs... », un orateur a proposé : « Toutes les personnes... ». Son but était d'étendre le droit de suffrage aux femmes qui, dans l'Inde comme en beaucoup d'autres pays, ont accès dans les universités. « Comment! s'est écrié l'auteur de la motion en désignant la plus éminente des « ladies » présentes, *pundita* Rama-Bhai ne serait pas électeur! »

La seconde séance publique fut consacrée à confirmer les résolutions adoptées par les quatre Congrès précédents et demeurées à l'état de lettre morte ou de vœux platoniques : séparation des pouvoirs administratifs et judiciaires, extension du jury en matière correctionnelle, suppression de l'appel du ministère public dans les cas où le jury rend un verdict d'acquittement, réforme de la police, admission des Hindous dans les corps de volontaires et leur accession aux grades élevés, diminution de l'impôt sur le sel, création de droits de douane *ad valorem*, liberté du port d'armes, etc., etc.

Ici doit trouver place une critique qui a sa gravité. Les débats du Congrès ont été un peu hâtifs; il ne pouvait en être autrement. Il est à craindre qu'ils n'aient pas été suivis avec beaucoup de fruit par un grand nombre de délégués. On s'est plaint de voir confier au même membre le rapport sur plusieurs questions importantes. Les textes sur lesquels l'assemblée a dû voter lui ont été révélés par une seule lecture publique. Si l'on songe que la discussion avait lieu en anglais, on se rendra compte du service que l'on aurait rendu aux délégués en leur faisant distribuer à l'avance les rapports et les projets imprimés. L'attention des chefs du mouvement a été appelée sur ces points.

Les résolutions adoptées, il a été voté des remerciements à MM. Caine et Smith et aux autres membres du Parlement, qui mènent une campagne très morale contre la vente et la consommation des boissons alcooliques dans l'Inde, où elles exercent d'affreux ravages. Enfin, et l'esprit même du Congrès en sera caractérisé, on a voté des félicitations à lord Reay, le gouverneur de la présidence de Bombay, pour l'habileté, l'intégrité et l'impartialité qui ont distingué son administration. Arrivé au terme de ses fonctions (les gouverneurs anglais sont nommés pour cinq ans; heureuses colonies, heureux fonctionnaires!), lord Reay vient de quitter Bombay, où il a été remplacé par lord Harris.

Les arrangements pour la réunion du sixième Congrès, qui se tiendra dans le Bengale le 26 décembre 1890, ont été soumis à l'assemblée. Plus de cent mille francs (63 000 roupies) ont été souscrits en séance pour les dépenses du mouvement. A cause du grand âge de M. Hume, un adjoint lui a été donné dans la personne du *pundit* Adjudya-Nath. Des délégués permanents ont été désignés dans les présidences de Bombay, de Madras et de Calcutta. Enfin, on a fait

choix de cinq orateurs, qui s'en iront en Angleterre plaider la cause de la représentation nationale.

Des hourras frénétiques ont été poussés en l'honneur de sir Williams et de lady Wedderburn, et le cinquième Congrès s'est dissous après avoir acclamé la reine-impératrice, M. Bradlaugh et M. Hume. Ainsi finit cette réunion d'agitateurs et de factieux, plus paisible que bien des assemblées délibérantes.

*
* *

Il me reste à parler de la *Social Reform Conference* et du grand discours prononcé par M. Bradlaugh. De tous les points de l'Inde il était arrivé des adresses destinées au *member for India*, et l'on avait calculé que leur lecture ne prendrait pas moins de dix heures consécutives. Celles de trente-sept des principales villes furent remises publiquement à l'orateur; elles étaient renfermées, selon l'usage, dans des coffrets d'ivoire, d'argent ou d'or remarquablement ciselés. On les résuma dans une allocution dont sir Williams Wedderburn donna lecture. M. Bradlaugh était représenté comme le champion de la vérité, le vainqueur de l'erreur. On comptait sur lui pour arriver à la réalisation des aspirations politiques du pays, aussi bien vers l'union intime de l'Inde et de l'Angleterre que vers le rajeunissement de peuples régénérés par des lois conformes à leurs vœux trop longtemps négligés. M. Bradlaugh se leva alors, au milieu d'applaudissements et d'acclamations sans fin, devant un auditoire debout lui-même. Tous les bras étaient tendus dans un même geste, on agitait des mouchoirs; un grand souffle sembla passer sur l'assemblée.

Le « member for India » eut de fortes et prudentes paroles : « Il n'y a pas véritablement de loyalisme, s'écria-t-il, où il n'y a qu'une soumission aveugle! » Il jura de mourir pour le peuple, étant lui-même du peuple, et conseilla aux membres du Congrès de ne pas trop attendre d'une personnalité qui n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de l'humanité. Les grandes réformes ne sont jamais l'œuvre d'un jour. On prétend qu'il n'existe pas un peuple indien! Le mouvement dont le Congrès est l'expression, c'est un marteau qui frappe sur l'enclume de millions de cerveaux humains, et l'action morale d'un pareil effort est au-dessus de toutes les distinctions de races et de croyances. M. Bradlaugh se loua de la présence de quelques femmes. Après des généralités sur la portée même du Congrès, il termina en disant qu'il ferait toujours de son mieux pour le plus grand bonheur du peuple indien, pour la plus grande sécurité du gouvernement anglais et pour le plus grand bien-être de tous les sujets britanniques.

Les mœurs indigènes ont nécessairement fait l'objet de la *Social Reform Conference*, où l'on a traité surtout la question des mariages précoces et de leurs conséquences funestes à tant d'égards. Il n'est pas besoin de rappeler que, dans l'Inde, les filles sont mariées souvent dès l'âge de cinq ou six ans, l'union devant être consommée aux premiers jours de leur puberté. On a souvent décrit la condition misérable des « child-widow », des enfants-veuves, des filles dont l'époux vient à mourir avant cette union, condamnées à toutes les servitudes que la loi de Manou impose aux veuves véritables. Devenues nubiles et désireuses d'être mères, les malheureuses, dont on a rasé la tête, comme pour les marquer d'un stigmate d'infamie, sont vouées infailliblement à la débauche et à l'infanticide. Non seulement il est interdit aux veuves de se remarier, mais elles ne doivent même pas prononcer le nom d'un autre homme!

A Bombay, c'est une enfant-veuve, c'est la *pundita* Rama-Bhai, graduée de l'Université, qui a parlé — et avec quelle éloquence! — en faveur de ces victimes intéressantes de lois barbares et contre nature. Rama-Bhai est allée en Angleterre et en Amérique. Elle a invoqué le *Ramayana* pour faire honte de leur lâcheté d'âme aux Hindous des jours présents. Des orateurs ont voulu prendre la défense des *Shastras*; ils n'ont pu se faire entendre, Il a été voté finalement que les filles ne devraient pas se marier avant l'âge de quatorze ans. On fera connaître au gouvernement anglais que les adhérents du mouvement ont pris l'engagement de ne pas permettre désormais que dans leurs familles aucun mariage soit célébré avant que la jeune fille ait atteint l'âge fixé par cette résolution.

Et le 31 décembre, à la veille de repartir pour Londres, M. Bradlaugh et sir W. Wedderburn assistaient aux secondes noces d'un *baby-widow*, la fille de M. Souprayamany Iyer, l'éditeur de l'*Hindu*, un important journal dont M. Digby est le correspondant. Mariée avant l'âge de dix ans, la fillette avait peu après perdu son mari. C'est une enfant instruite et douce, et son père a pour elle une vive affection. Attristé à la pensée de la douloureuse existence réservée à sa fille, il résolut de lui donner un deuxième époux, en dépit des *Shastras* et de Manou. A quelles injures, à quelles persécutions l'amour paternel l'exposait, il doit le savoir à cette heure.

Un riche Hindou a précisément fait construire pour célébrer les seconds mariages, trop rares, hélas! des veuves, une grande salle, le *Widow-marriage Hall*, qui, ce jour-là, était gaiement décorée de fleurs, de feuillages et de fruits, emblèmes de la jeunesse, de l'amour et de la fécondité. Beaucoup de notabilités hindoues étaient présentes. Après la cérémonie, sir William et M. Bradlaugh s'approchèrent des nouveaux époux, qui reçurent leurs félicitations et leurs vœux. Dans ce touchant épisode du Congrès, il y avait un acte de grand courage en même temps qu'un exemple. Il a causé dans toute l'Inde une profonde émotion.

*
* *

Il n'a pas dépendu de moi d'abréger ce résumé des

grandes assises de Bombay. Le succès du cinquième Congrès national a dépassé celui des réunions précédentes, cela a été universellement reconnu. Et qu'on n'oublie pas les pronostics défavorables des journaux gouvernementaux! Rien de séditieux ni de révolutionnaire dans les paroles prononcées comme dans les résolutions prises. On est bien en présence ici de cette agitation légale qui fait partie, au même titre que les institutions représentatives elles-mêmes, du patrimoine des libertés anglaises.

Dans les premiers jours de décembre, sir Williams Wedderburn, sur le point de s'embarquer pour Bombay, avait été l'objet d'une intéressante manifestation au *National Reform Club*, à Londres. Sur l'invitation de M. Georges Yule, qui présidait le Congrès de 1888, plus de soixante personnalités appartenant au Parlement ou ayant occupé de hauts emplois dans l'Inde s'étaient réunies dans un *lunch* pour souhaiter un bon voyage au président du Congrès de 1889. Il y avait là les Caine, les Lawson, les M'Carthy, les Birdwood, les John Phear, etc. Lord Rippon, lord Hobhouse, M. Herbert Gladstone, sir G. Trevelyan avaient dû s'excuser, tout en se déclarant de cœur avec la réunion. Après avoir porté la santé de la reine-impératrice, on but au succès du cinquième Congrès, au triomphe des revendications politiques auxquelles il allait donner une formule : « Il est temps, dit un orateur, d'entendre la voix de l'Inde elle-même! »

Cette voix vient de retentir. Quel écho trouvera-t-elle, non seulement dans le Parlement, mais parmi le peuple anglais? L'opposition intéressée et naturelle du gouvernement de l'Inde anglaise prévaudra-t-elle contre les vœux émis avec une si louable modération en faveur d'une représentation mitigée des populations? Ou bien apprendrons-nous bientôt que l'établissement des impôts et l'emploi d'un budget de près de deux milliards sont désormais soumis au contrôle nécessaire et régulier des mandataires du pays? Je ne me mêle pas de prophétiser et laisse au temps le soin de répondre.

MONCHOISY.

CAMÉES ET CROQUIS

Souvenirs de la vie parlementaire.

Un de nos maîtres, trop vite oublié, Charles Nodier, avait chez lui une corbeille aux rognures; c'était un panier au fond duquel il jetait un peu, tous les jours, pêle-mêle, des notes éparses, des tronçons d'idées, vous savez, de ces articles inachevés ou à demi raturés qu'on abandonne en se promettant de les reprendre plus tard. Plus tard n'arrive presque jamais. Pourtant le vieil et charmant auteur du *Dernier Banquet des Girondins* tenait grandement à sa corbeille. Par les jours de pluie ou toutes les fois que le spleen le serrait à la gorge, il s'en approchait et prenait plaisir à remuer les souvenirs que lui rappelaient ces papiers d'autrefois, et même, en humaniste qu'il était, il avait collé sur le panier, en guise d'écriteau, cette moitié d'un vers de Virgile : *Olim meminisse juvabit.* Secouer la poussière qui recouvrait ces feuillets jaunis avait fini par lui causer une joie d'enfant.

A l'exemple du conteur qui nous a donné *Trilby*, j'ai chez moi, non une corbeille, mais un carton aux rognures. Journaliste d'il y a cinquante ans, j'ai jeté aussi là-dedans, à pleines mains, sans ordre, des pages commencées, des projets interrompus, des dates brisées, mille choses informes, mais des riens qui touchent de près à l'histoire courante. Un fumier d'Ennius, dira-t-on, et un fumier sans perles. Peut-être eût-il été sage d'abandonner tant de vieilleries à la hotte du chiffonnier; mais, au bout du compte, après examen, voilà que je me suis tout à coup ravisé. Me mettant par la pensée dans la posture de ce chien que Rabelais montre si bien rongeant un os pour y trouver un peu de moelle, j'ai fini par découvrir dans ces reliques du passé un peu d'enseignement, et c'est pour cette raison que je les livre à la publicité.

*
* *

Ceux de nos contemporains qui sont au courant de ce qui s'est passé sous le règne de Louis-Philippe n'ont pas oublié le rôle qu'a joué à cette époque un quatuor d'hommes d'État, tous célèbres à des titres divers et tous les quatre fort écoutés. Pendant dix-huit ans, ces coryphées de la majorité parlementaire devaient inévitablement figurer à la tête des huit ou dix cabinets de ces temps déjà si éloignés du nôtre. Quand ce n'était pas le comte Molé qui devenait président du Conseil, c'était M. Guizot. Lorsque ce dernier venait à tomber, on voyait invariablement arriver ou le duc de Broglie ou M. Thiers. Ce roulement, toujours le même, avait fini par ressembler au kaléidoscope, ce jeu de verroterie qui, lorsqu'on l'agite, ramène périodiquement les mêmes combinaisons : « — Ah çà! disait au roi le *Charivari*, avec la liberté de langage dont jouissait alors un journal d'avant-garde, ah çà! sire, est-ce que, pour l'attelage ministériel, vous n'avez pas des chevaux de rechange? » Vous pensez bien que l'auguste locataire des Tuileries ne s'inquiétait guère du propos, en admettant qu'il fût arrivé jusqu'à lui. Ainsi, de 1830 à 1848, toute la machine représentative a reposé sur les quatre chefs de file nommés plus haut et, à distance, on peut voir qu'en les choisissant sur vingt autres, le vieux prince n'avait pas eu la main si malheureuse.

A dater de 1815, le pouvoir appartient à ceux qui ont la langue bien pendue. « Eh! c'est un fait renouvelé des

Grecs comme le jeu de l'oie, » disait plaisamment Louis XVIII, le père de la Charte. Tous les quatre étaient orateurs.

***

Le comte Molé. — Un homme de souche historique. Belle prestance. La voix sonore, mais une certaine tendance à l'emphase. Homme de salon, il s'inquiétait bien plus de plaire que de convaincre, et il y réussissait. D'avril à septembre, il s'amusait à cacher le ruban rouge de sa boutonnière par une rose rouge ou blanche de petite grandeur.

De tous ses conseillers intimes, c'était celui que Louis-Philippe aimait le plus.

***

M. Guizot. — Ancien professeur en Sorbonne, quand il montait à la tribune, il paraissait encore débiter ces leçons que la jeunesse de la Restauration avait tant applaudies. De taille moyenne, il paraissait être grand tant il s'entendait à porter la tête haute. Une voix bien timbrée, presque métallique, des gestes impératifs, la mise correcte mais sévère d'un calviniste, voilà ce qui, de prime abord, caractérisait l'homme. Quoiqu'il aimât l'étude avec passion, ce qu'il a suffisamment démontré par l'abondance et par la grandeur de ses œuvres historiques, étant surmené par la bile, il se laissait emporter sans cesse par un penchant natif à la bataille. Se mesurer, presque tous les jours, avec les *leaders* des oppositions réunies, ne pouvait que le rendre de première force sur l'escrime de la parole et aussi lui donner du prestige. On lui a reproché, non sans raison, d'avoir outré le système de cet Horace Walpole qui faisait de la corruption un moyen de gouvernement. Et, d'ailleurs, très hautain, cassant même, il ne savait pas plier devant un orage ni tourner une difficulté, et c'était pour ces motifs que sa parole suscitait parfois des séances pleines de houle dont l'écho remplissait Paris de colère et de signes avant-coureurs d'une inévitable révolution.

***

Le duc de Broglie. — Un composé de contrastes. Il tenait à l'ancien régime par ses ancêtres et aux temps nouveaux par son alliance avec Mme de Staël. Il était libéral en ne voulant pas cesser d'être grand seigneur. Au Parlement, il usait d'une dialectique serrée mais froide. Jamais d'éclat ni d'engouement, ce qui n'est pas français. Conséquence : il dominait son auditoire sans le séduire. Mme Adélaïde, sœur du roi, disait : « Quand il se regarde dans son miroir, il doit y voir la face d'un membre de la Chambre des lords. »

***

M. Thiers. — Tout l'opposé du duc. Un charmeur. Les journaux satiriques disaient : une pie-borgne. Léon Gozlan écrivait, lorsqu'il était député de Marseille et très loquace : « Te tairas-tu, bouche du Rhône ! » Vu la puissance de persuasion dont il était doué, le plus souvent on se défiait de lui et de ce qu'il avait à dire. Il parlait, il s'avançait, il était intarissable, et ses adversaires eux-mêmes étaient conquis. « Il a parlé trois heures de suite », s'écriait, tout émerveillé, le maréchal Soult qui ne l'aimait pas. Dame, c'est le temps qu'on met à gagner une bataille !

***

De beaux parleurs, les deux Chambres n'en manquaient pas. Victor Cousin était l'un de ceux qu'on prenait le plus de plaisir à entendre. Tout récemment, Jules Simon a tracé de lui un portrait achevé, et nul n'aurait été mieux placé pour le faire ; mais c'est surtout le professeur éminent que cet autre éminent professeur nous a fait connaître. Ici, nous avons en vue de dire un mot de l'homme de tribune. En ce qui touche l'art d'écrire, qui ne le sait ? Victor Cousin avait retrouvé le secret du siècle de Louis XIV. Il aura eu à son service le style de ce Blaise Pascal qu'il s'est appliqué à étudier avec une héroïque patience. Au palais du Luxembourg, où il aurait dû être écouté comme un oracle, toutes les fois qu'il prenait part à une discussion, c'était de sa place, c'est-à-dire sans se donner la peine de gravir les degrés de la tribune. Ce n'était pas seulement en cela qu'il mettait du sans-gêne, mais aussi dans son attitude, dans le tour qu'il imprimait à son langage, dans la manière dont il regardait ses nobles auditeurs. De Fouché, duc d'Otrante, dont Napoléon avait fait un gouverneur de Rome, les descendants des Quirites caractérisaient la tenue débraillée par un mot. Comme cet ancien oratorien se moquait de l'étiquette au point de se faire la barbe, un blaireau à la main, pendant que les députations de la ville défilaient devant sa personne, les grands du pays, railleurs, disaient : *È un arlecchino questo duca.* Traduction : « Le duc est un Arlequin, un paillasse. » MM. les pairs du temps de Louis-Philippe ont été tentés plus d'une fois de laisser tomber de leurs lèvres une exclamation de ce genre à propos du traducteur de Platon : « Messieurs, je ne discours pas, je cause, » s'empressait de dire l'orateur en guise d'excuse. Cet homme, qui, la plume à la main, de concert avec Lamennais et George Sand, a su être l'un des premiers prosateurs de notre âge, habile comme pas un à dérouler les plis d'un alinéa, cherchait-il à se rapetisser en parlant ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'échappait alors en petites phrases sautillantes, toujours aiguisées d'allusions malignes ou d'épigrammes. Il était aisé de voir que son principal souci était de dérider le front des ducs et des marquis qui l'entouraient. Il courait donc après un succès de rire. Ton, mimique, forme de la pensée, il eût donné alors à un feuilletonniste de la trempe de Jules Janin l'idée d'un des meilleurs comédiens de la rue Richelieu. Il n'y avait que la peur des Jésuites pour le ramener

au sérieux; mais, pour le coup, aussitôt qu'il était question devant lui de la souterraine et redoutable Société de Jésus, il perdait la tête et prenait les choses au tragique.

***

Tout autre était M. Villemain, qu'on lui donnait pour antagoniste ou pour pendant. Par principe autant que par habitude, cet autre universitaire ne se serait pas écarté un seul instant des règles sévères de la vieille rhétorique. On sait qu'il était sorti un peu déformé du creuset de la création. Au temps des luttes romantiques, les jeunes adeptes à la barbe de bouc prétendaient qu'il ressemblait, physiquement, au Richard III de Shakespeare, ce qui revenait à dire qu'il était bossu; oui, sans doute, mais il avait de l'esprit, l'œil vif, une voix vibrante, et, par moments, quand le sujet le permettait, il rassemblait assez d'ardeur pour s'élever jusqu'au lyrisme. Voilà pour le professeur. A la Chambre haute, il n'avait plus uniquement à parler à des éphèbes, mais à des hommes mûrs. Dès lors, sa figure était sérieuse, sa parole grave, son geste solennel. Il m'a été donné de le voir dans l'un de ses plus beaux moments. Cela se passait le jour où, de concert avec Victor Hugo, le prince de la Moskova et le comte de Montalembert, il est venu accuser l'Autriche ou, si vous voulez, le vieux prince de Metternich, d'avoir organisé ces massacres de Tarnow, où les paysans de la Galicie ont égorgé pêle-mêle hommes, femmes et enfants, toute la noblesse polonaise de cette contrée, afin de s'emparer du sol. Il était superbe à voir, il était terrible à entendre lorsqu'il gourmandait l'Europe d'alors : « L'histoire dira que, par votre inaction, vous avez prêté les mains à un 2 septembre monarchique! » Toute la salle éclatait en cris d'indignation et en applaudissements. Par malheur, à très peu de temps de là, un bruit sinistre a couru à travers la ville : la raison, chez ce bel esprit, s'était tout à coup voilée, ainsi que l'a si bien raconté Victor Hugo dans *Choses vues*, en nous décrivant une scène tour à tour comique et touchante qui s'est passée, en 1847, à l'Institut, où Villemain résidait en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française.

***

A l'un et à l'autre de ces deux grands maîtres de l'Université, M. Guizot, dont l'esprit de domination se faisait jour en toutes choses, avait trouvé moyen d'opposer un personnage de très bonne pâte, M. Narcisse de Salvandy, le meilleur des hommes. Que de mots cruels on trouve dans la chronique d'alors sur ce ministre de l'instruction publique, dont l'habitude était de se mettre en quatre pour être agréable à tout le le monde! Conteur de troisième ordre, il s'était essayé dans le roman. Il avait donc publié *Alonzo ou l'Espagne en 1808*. Qu'est-ce que ce récit? Qui a jamais eu l'héroïsme d'en parcourir les six cents pages? N'importe, la presse épigrammatique du temps, implacable pour l'auteur, lui avait plaisamment donné le nom de son héros : Alonzo de Salvandy. Sous les Bourbons, il avait succédé à Chateaubriand en qualité de collaborateur du *Journal des Débats*, et, se moquant comme tous les autres, Chateaubriand de s'écrier : « Il est mon clair de lune.» De son célèbre canapé, Royer-Collard, le grand-prêtre de la doctrine, avait dit, en s'emparant des formes de La Bruyère : « Ce n'est pas un sot : c'est le sot. » Et le mot avait couru tout Paris. Il n'y avait pas jusqu'à la belle chevelure noire dont la tête du pauvre homme était couverte qui ne devînt le point de mire de mille quolibets; car c'est là une tendance de l'esprit français : outrer la plaisanterie sur celui qu'il est de mode de persifler. Mais, en bon cheval de trompette, M. de Salvandy avait l'air de ne pas trop s'émouvoir de boutades qui allaient souvent jusqu'à l'injustice. Faisant donc payer par son bon cœur l'écot de ses disgrâces, il continuait, sans broncher, son petit bonhomme de chemin en renversant sur son passage, surtout pour les professeurs et pour les gens de lettres, la corne d'abondance pleine de dragées et de fleurs, c'est-à-dire de bibliothèques, de missions et de rubans rouges. En sorte qu'il a fini par être le plus salué, peut-être même le plus aimé des ministres. Orateur, il parlait beaucoup, difficilement et mal. La nature, décidément inclémente, l'avait gratifié d'une voix criarde et qui finissait par un bruit peu euphonique assez comparable au gloussement du coq d'Inde. Mais, encore un coup, on finissait par l'entourer, à cause de ses qualités affectives, et il a été élu plus d'une fois vice-président de la Chambre des députés.

***

Il n'y a qu'un instant, j'ai eu à citer le nom de Royer-Collard. Revenons-y en passant, mais en passant vite. Qui se rappelle de nos jours que ce vieillard a été l'un des hommes les plus populaires de notre pays? A la vérité, cela se passait sous Charles X, voilà tantôt soixante dix ans! Long, sec, pâle, maigre, toujours rasé de frais, ce qui laissait voir un pois chiche s'étalant sur sa figure, ayant une mise sévère, sa tête de Nestor coiffée d'une perruque chinchilla, il était le prototype des doctrinaires et, en même temps, la voix la plus écoutée. *Os magna sonaturum.* On faisait recueil de tout ce qui tombait de sa bouche. Les discours sur la liberté de la presse, cette admirable improvisation qui devait être un signal d'affranchissement pour la pensée écrite, a été tiré à un million d'exemplaires, chiffre formidable en 1827. Dix ou douze de ses paragraphes sont d'une forme si belle qu'ils ont passé à l'état de proverbes. Mais, appartenant de cœur et de pensée à la vieille France, ce tribunitien infrangible voulait la Charte et rien que la Charte. En juillet 1830, quand trois rois déracinés, le même jour, partirent pour l'exil d'Holy-Road, il s'écria : « Je ne les plains

pas, mais ils emportent un grand principe. » (celui de la légitimité). Après la révolution des Trois Jours, il se trouvait tout dépaysé au milieu d'une Chambre dont les racines plongeaient déjà dans la démocratie. Il avait l'air d'une ombre errant au milieu des vivants. On ne le vit prendre qu'une fois la parole, et c'était pour réclamer le maintien d'un privilège aristocratique, je veux dire l'hérédité de la pairie. On sait qu'il a été battu, en dépit des beautés de sa harangue. Depuis lors, il n'a plus sonné mot. Assis sur son banc, immobile et muet, on eût dit une statue du Silence. C'était tout au plus s'il votait. La séance finie, cet Harpocrate daignait pourtant ouvrir quelquefois la bouche, mais en dehors du Palais-Bourbon. Vous pensez bien que ce n'était plus que pour poser en Jérémie ou en railleur. Une fois, il s'est écrié : « La France a perdu le respect! » Un autre jour, visant M. Guizot, son disciple : « Lui? c'est un austère intrigant! » Toute l'école romantique avait sur le cœur la pasquinade à l'aide de laquelle il avait rembarré Alfred de Vigny, qui venait lui demander sa voix pour l'Académie française : « Si je connais vos œuvres? Eh! monsieur, non. A mon âge, on ne lit plus : on relit. » Ceux qui s'occupent de métaphysique le tiennent en grande estime, parce qu'il a introduit, e premier, chez nous, la philosophie écossaise. Au fond, qu'était-ce que cet homme? Un sage ou un dédaigneux? Il est mort, presque sans bruit, sur la fin du règne de Louis-Philippe, en précédant de quelques mois la monarchie constitutionnelle dans la tombe.

*
* *

Qui n'a vu ni entendu le marquis de Boissy à la Chambre des pairs ne saurait se faire une idée de ce que peut être un moulin à paroles au milieu d'une assemblée d'hommes graves. Oui, pardieu, il pouvait se vanter d'être un marquis! Grêle, fluet, la tête petite, éventée, le visage marqué de petite vérole, la voix flûtée, le nez en l'air, vêtu de bleu, sans grande élégance, tel était cet orateur qui n'a jamais su ce que c'est qu'un discours. De même que le comte Roy, étant l'un des plus grands propriétaires fonciers du royaume, il avait été distingué pour ce fait; et puisque, dans ce temps-là, conformément à l'esprit de la Charte, la propriété était regardée comme l'étalon du mérite politique, Louis-Philippe, sans plus d'enquête, l'avait élevé du conseil général du Cher à la pairie. On supposait bien que l'honneur de siéger en taciturne suffirait à ce châtelain comme à tant de ses richissimes collègues du Luxembourg. Il n'en fut rien. Le marquis vint, il demanda la parole sur le premier objet venu, et il s'échappa dans un premier monologue. Le lendemain, à son lever, un valet de chambre lui apporta le *Moniteur universel*, qui, durant la nuit, avait imprimé *in extenso* son étrange improvisation. Diderot nous raconte que, de son temps, M. Baudoin, le vénérable curé de Saint-Eustache, étant, par hasard, monté à l'orgue de son église, s'était assis devant l'instrument, y avait mis les mains et en avait tiré des sons : « Tiens! je fais de la musique! je fais de la musique! » s'était écrié le digne ecclésiastique, ébahi. Pour le marquis de Boissy, c'était un mouvement de joie et de contentement semblable : « Tiens! me voilà imprimé! Je fais des discours! » Et, dès ce moment, il ne cherchait plus à faire autre chose.

Il ne se passa bientôt plus de séance sans qu'il prît la parole. Peu importait le sujet ou la circonstance. Il parlait au pied levé, sur le blanc, sur le noir, sur le rose; il parlait pour parler. Il parlait au commencement ou à la fin de la séance, mais il fallait qu'il parlât. D'ordinaire, le grand-chancelier Pasquier s'asseyait en homme heureux sur son calme fauteuil. Ce marquis venu, le dignitaire ne devait plus avoir ni paix ni trêve. Je l'ai vu cent fois, émoustillé par l'importun bavard, tressauter, devenir rouge de colère et s'emporter jusqu'à deux doigts de l'apoplexie foudroyante : « — Mais, monsieur de Boissy, rentrez donc dans la question! Je vous assure que vous en êtes à mille lieues. » Mais, sans se déferrer, le marquis, ou narquois ou inconscient, reprenait le cours de son intarissable babil, pour recommencer le lendemain.

A la longue, cet étourneau avait fini par se prendre lui-même pour un homme d'État. Sous le coup de cette pensée, il avait fondé un grand journal quotidien. Beau papier, impression irréprochable, rédaction pas plus mal tenue qu'une autre, *la Législature* ne put pourtant pas vivre. En moins de six mois, ce luxe d'un périodique personnel mangea 300 000 francs à son fondateur et dut s'en aller obscurément dans le monde où vont les vieilles lunes. Quant au gentilhomme, il ne mit pas pour cela une bride à sa fâcheuse éloquence. Pas de séance où il ne se fît entendre. Pas de numéro du *Moniteur universel* où il ne fût imprimé tout vif. On a calculé qu'avec l'effroyable quantité de ses discours, minutés en petit texte, on pourrait faire une ceinture au globe.

Excentrique en toute chose, le marquis de Boissy s'était acquis, au moyen de son second mariage, un autre genre de célébrité. Sur le retour de l'âge, il avait épousé une belle Italienne que l'amour et les vers d'un grand poète anglais ont immortalisée. Paris a souvent lorgné, à l'Opéra et au Bois, Mme Teresa Gamba, veuve du comte Guiccioli, et cela en se rappelant le vers qu'Alfred de Musset a enchâssé dans le joli petit poème de *Mardoche* :

Dante aime Beatrix, Byron la Guiccioli.

Après la chute du roi des Barricades, événement auquel il avait fortement contribué sans le vouloir, l'expair chercha à se faire élire représentant du peuple, notamment dans le Berri, où il avait de grandes propriétés; mais ce fut en vain. Il lui fallut attendre l'avènement de Napoléon III pour reparaître dans le Par-

lement. Ce hanneton à deux pieds, sans ailes, qui, naguère, trouvait que les franchises n'étaient pas assez libérales, ne fit aucune difficulté d'entrer au Sénat de l'Empire, sorte de collège uniquement composé de muets. On pense bien qu'un tel état de choses n'était guère du goût d'un si intrépide bavard. M. de Boissy voulait parler : « Taisez-vous! » lui disait M. Troplong. Pour contre-carrer le président, le marquis eut recours à l'ironie. On raconte qu'il se fit faire des cartes ainsi conçues : *Le marquis de Boissy, sénateur, ancien pair de France.* Hélas! cela passait pour une épigramme! Ancien pair de France, il paraît que cela signifiait : Orateur qui ne peut plus rien dire. Du moins on a interprété la chose de cette façon. — Depuis lors, le marquis de Boissy est mort, par hasard, oublié de tout le monde.

PHILIBERT AUDEBRAND.

(*La suite prochainement.*)

LA QUESTION MUNICIPALE ROMAINE

La question municipale subit à Rome en ce moment la crise aiguë, prévue depuis longtemps. Pour y parer, M. Crispi a élaboré un projet de loi dont les conseillers municipaux se sont prétendus offensés. Ils ont démissionné, et le commandeur Finocchiaro-Aprile, avocat, député de Palerme, a été nommé *Royal commissaire extraordinaire.* Le 1er juillet, par un manifeste aux Romains, le *Royal commissaire* a pris l'engagement de se dévouer tout entier à l'accomplissement de sa tâche.

Cette tâche, le gouvernement peut la lui rendre facile; il la lui a déjà rendue possible par la loi dont nous reparlerons tout à l'heure. S'il est actif et zélé, comme on le dit, le député de Palerme pourra obtenir des résultats heureux; toutefois, ils ne seront et ne peuvent, d'une manière définitive, être que temporaires; il faut, pour résoudre cette question complexe, d'autres éléments que ceux que l'on va mettre à la disposition de M. Finocchiaro. Il ne s'agit pas d'un déficit créé par des dilapidations et qu'une administration sage et honnête peut relever : il s'agit d'un déficit créé par une aveugle imprévoyance, une ignorance absolue de l'économie politique, un emballement enfantin, dont la municipalité romaine et le gouvernement italien sont aussi coupables l'un que l'autre. En effet, si les édiles de la nouvelle capitale se sont lancés avec des ressources dérisoires dans des travaux gigantesques, le gouvernement inconscient ou insouciant les a laissés faire. Il n'a protesté que le jour où ils ont été forcés de s'arrêter. Ce n'est pas généreux; car le seul crime de ces hommes enthousiastes a été de croire qu'avec beaucoup de zèle et peu d'argent on pouvait transformer les capitales.

Un bref exposé de la situation financière de Rome fera mieux comprendre que tous les raisonnements du monde combien la situation était devenue malaisée pour le conseil municipal actuel.

Dès 1870, Rome, devenue capitale, rêva et entreprit de grandes choses. On la voit, dans le décennat de 1870-1880, s'endetter de 51 millions, dont 40 environ sont affectés à des travaux d'édilité extraordinaires. Mais c'est surtout après la mort de Victor-Emmanuel que le besoin des grandes transformations se fait sentir. L'argent manque : on en demande au gouvernement, qui, après bien des discussions, finit, en 1881, par accorder un subside de 50 millions, payable en vingt annuités de 2 millions 500 000 francs, à charge par la municipalité romaine de lui construire à lui, gouvernement, pour 30 millions d'édifices. Cela réduisait son don gracieux à 20 millions. — 20 millions, en vingt ans, pour transformer une ville, c'était de la dérision ou de la naïveté.

A la Chambre, dans la séance du 10 mars 1881, M. Crispi lui-même s'en expliquait ainsi :

« Si ce projet de loi a un défaut, c'est celui de révéler un sentiment de peur, de tâtonnement, de manque de courage pour les grandes choses. On n'a pas osé dire clairement : Nous devons constituer l'Italie à Rome, si nous voulons rester à Rome, de façon que la troisième vie de cette grande cité soit digne de son passé. On a fait avec la municipalité romaine un contrat dans lequel on lésine sur les *lires* et les *centimes*, par lequel on met la municipalité dans *l'angoisse*. Avec ce contrat, nous ferons une œuvre incomplète, et d'ici à quelque temps nous devrons revenir une autre fois devant la Chambre pour exposer les autres besoins de la capitale. »

Rien ne semblait possible; la municipalité entreprit tout. M. Biagio Fiordispini, dans sa brochure *Studio economico finanziario*, évalue à 275 millions l'ensemble des travaux, projetés, terminés ou à exécuter. MM. Guastalla les estime à 300 millions.

Dès 1882, les fonds manquèrent, et en 1883 il fallut faire un emprunt communal de 150 millions. Le gouvernement donna sa garantie. Six séries d'obligations, remboursables à 500 lires et devant rapporter un intérêt fixe de 4 pour 100, ont été émises de 1883 à 1889. Ces six séries, qui forment un total de 254 000 obligations, n'ont fait rentrer dans les caisses municipales qu'une somme de 115 millions 350 000 lires.

La raison en est que celles de la première série ont été émises à 416 lires 37 cent.

Celles de la 2e à 447 lires 75 cent.
— 3e à 454 — 75 —
— 4e à 476 — 25 —
— 5e à 461 — 25 —
— 6e à 462 — 50 —

Ce qui donne une moyenne de 454 lires 13 cent. par obligation. Mais si ces 254 000 obligations n'ont rapporté que 115 millions 350 000 lires à la ville de Ro. elles ne lui en ont pas moins constitué une de

de 127 millions envers les porteurs d'obligations à qui elle doit servir un intérêt de 4 pour 100.

Lorsqu'elle aura encaissé le solde de l'emprunt de 115 millions (en 1891), elle sera, de ce chef seulement, à la tête d'une dette de 165 millions 150 000 lires et d'une rente annuelle à payer de 6 millions 606 000 francs.

L'amortissement ne commence qu'en 1900.

Revenons aux travaux; ils se montent approximativement à 300 millions. Or nous voyons que, malgré ses dettes, Rome n'aura que 200 millions pour y faire face. C'est donc 100 millions de déficit. A Rome, on dit 110, 118 et même 150 millions. Déficit difficile à combler; car, dit M. Biagio Fiordispini, « un nouvel emprunt communal n'est pas possible : il n'y a pas d'argent à l'intérieur, et à l'extérieur la confiance manque : *on sait que Rome doit plus de 200 millions et qu'elle a des intérêts considérables à payer* ».

200 millions de dettes, un minimum de 100 millions de travaux à payer dans le décennat de 1891-1900, cela fait 300 millions et constitue un avenir bien chargé. Ce n'est pourtant pas ce qui a causé la crise actuelle, car cela constitue surtout des difficultés d'avenir qui pourront peut-être se résoudre en leur temps. Les embarras du moment sont causés par un déficit de 9 millions sur l'exercice de 1889-1890 : 1 million 600 000 lires par le bilan ordinaire et 7 millions 400 000 par le bilan concernant le plan régulateur, etc.

Pour faire face à ces 9 millions, la municipalité n'a que les 2 millions 500 000 lires du subside gouvernemental!...

Quant au nouveau décennat, Rome a la perspective d'un déficit annuel toujours ascendant. Selon les calculs de M. Guastalla (*Il problema finanziario municipale*), de 1891 à 1900, la commune sera grevée, en tenant compte des deux dernières émissions, d'un passif annuel, moyen, de 9 millions; celui de 1900 atteindra le chiffre de 12 millions 700 000 lires.

Plus loin, il ajoute : « Lorsque nous serons arrivés à 1900, ne croyez pas que nos embarras soient pour finir. Au contraire, ils seront plus grands de beaucoup, parce qu'alors commenceront les échéances d'amortissement de l'emprunt de 150 millions. »

Le gouvernement italien ne saurait arguer qu'il ne connaissait rien de cette situation, puisque chaque année le conseil lui soumettait la relation des opérations et les états des travaux. Il y a deux ans, le 11 juillet 1888, le marquis Alessandro Guiccioli, syndic de Rome, lui donnait l'alarme en ces termes : « Le produit du prêt de 150 millions permettra à cette administration de ne pas suspendre son activité jusqu'à 1890. Si à cette époque la commune ne peut compter sur d'autres ressources ou combinaisons financières, elle devra sans aucun doute suspendre complètement la transformation de la ville... »

Et il termine en disant : « Après cette franche et loyale exposition de la situation, le gouvernement royal verra quelles mesures il doit adopter pour assurer la continuation de l'activité des travaux de Rome dans les dix dernières années du siècle. »

Le gouvernement ne prit aucune mesure, et les choses en sont arrivées au pire. La loi tardive et hâtée de M. Crispi y portera-t-elle remède?

Voici, résumés ou en texte, quelques-uns des articles modifiés tels que la Chambre les a votés le 11 juillet, dans sa séance de clôture :

Par l'article 1er, le gouvernement s'engage à pourvoir à l'exécution et à l'achèvement des travaux gouvernementaux et consent une nouvelle dépense *maxima* de 10 millions pour la construction du Polyclinique.

Par l'article 2, il s'engage à exécuter les travaux de prolongement de la rue Cavour et de la rue du Statut jusqu'à la place Venise, ainsi que deux ponts sur le Tibre avec leurs accès respectifs.

En vue de pourvoir à tout cela, aux travaux du plan régulateur et à ceux de l'endiguement du Tibre, prévus dans l'article 4, le gouvernement émettra des titres spéciaux.

Par l'article 5, il s'engage à prendre à sa charge la quote-part que la commune payait pour les travaux du Tibre.

Article 6 : Dans le décennat 1891-1900, l'administration du gouvernement percevra les droits d'octroi, les droits additionnels et communaux de la ville de Rome et payera à la commune une rente fixe, annuelle, de 14 millions (en 1889, ces droits ont rapporté 13 036 235 fr. 16).

L'un des articles les plus importants et qui rappelle *en grand* l'incident de Vic, c'est l'article 11 :

« Les biens des confréries, des *confraterie*, des *congreghe* et des congrégations romaines seront transférés au domaine et leurs rentes destinées aux instituts de bienfaisance de la capitale. Desdites rentes la congrégation de charité distribuera le plus qu'elle pourra pour suppléer aux fonds de bienfaisance aujourd'hui alloués par la commune de Rome, dont le bilan, à partir de l'exercice financier de 1891, sera complètement dégrevé.

« Les sommes nécessaires à ce service, jusqu'à la liquidation définitive, seront anticipées sur le Trésor en compte courant. »

Pour faire œuvre de conciliation, le Sénat, dit-on, votera cette loi avec quelques légères modifications.

Espérons, les revenus des œuvres-pies aidant, que Rome retrouvera son activité et verra se terminer les nombreux travaux dont la suspension fait sa ruine. Mais que doivent penser les mânes de ceux qui ont légué leur argent aux œuvres-pies, de voir M. Crispi les associer sans plus de façon aux travaux d'édilité de Rome *capitale de l'Italie unie?*

A. Levinck.

L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION (1)

Voici où est le très haut intérêt du dernier volume que vient de publier M. de Pressensé : c'est qu'il porte un coup décisif à l'opinion qui avait cours jusqu'à ces derniers temps sur la question des rapports de la Révolution et de l'Église. On s'était habitué à se faire de cette grande question une idée fort simple et à l'envisager à peu près sous cet aspect : l'hostilité déclarée dès le début, la persécution la portant bientôt à son comble, l'Église organisant contre l'ordre nouveau une guerre de dix années, tantôt éclatante et parfois victorieuse comme en Vendée, ailleurs secrète et sourde, partout acharnée, puis enfin la défaite de la Révolution rendant à l'Église le repos et la prépondérance. Quant au catholicisme constitutionnel, on penchait à n'y voir qu'une représentation officielle où la niaiserie et la peur avaient eu parts égales.

Les *Études* de M. Gazier, le travail de M. Chassin sur *le Génie de la Révolution*, d'autres ouvrages encore avaient récemment ébranlé cette conception commode, qu'amis et ennemis s'étaient également appliqués à accréditer. M. de Pressensé, en groupant les preuves déjà découvertes, en les rapprochant de preuves nouvelles a, je crois, fait sur ce sujet la pleine lumière. Il sera désormais acquis à l'histoire que cette tragique époque a vu se produire au sein du catholicisme français le plus curieux mouvement de réforme, la plus sincère et la plus respectable tentative de s'accommoder à la liberté et d'y puiser une vie nouvelle.

La place nous manque pour résumer ici les faits nombreux et décisifs à l'appui de cette conclusion. Le lecteur les trouvera exposés et commentés dans l'ouvrage de M. de Pressensé avec cette chaleur de ton et cette hauteur de pensée qui sont les caractères mêmes du talent de l'auteur. On puise dans cette lecture la vive impression de l'immense agitation libérale qui s'empare en 1789 de toute la démocratie ecclésiastique et d'une partie de ses chefs. C'est le bas clergé tout entier qui s'associe au vœu général de réforme, pour ne pas dire de révolution. Antipapiste avec passion, il ne recule devant aucune audace : suppression des annates, pleine indépendance vis-à-vis de Rome, création d'un *patriarche des Gaules*, c'est-à-dire d'un véritable antipape gallican, restitution aux ecclésiastiques de toutes les élections aux hautes charges du sacerdoce, organisation presbytérienne de l'Église, vente des biens ecclésiastiques, diffusion de l'instruction populaire, tous ces vœux et bien d'autres témoignent que la chaîne lui pèse et que l'espoir de l'émancipation le dévore. Avec cela, une ardeur singulière de piété et le rêve d'un retour à la primitive simplicité de l'Église. On sent là l'influence de Rousseau ; c'est du vicaire savoyard que procède cette tentative pour faire du christianisme épuré et rajeuni le fondement de la liberté naissante. Mais on devine sans peine l'autre source de ce mouvement : c'est l'esprit gallican, c'est le jansénisme, c'est ce génie particulier qui avait si longtemps caractérisé l'Église de France, et qui, à travers bien des erreurs et bien des crimes mêmes, l'avait pourtant préservée de tomber dans l'excès d'étroitesse et de fanatisme ; c'est ce génie gaulois, séculier, ample, lumineux, rebelle au joug, que n'avait pu éteindre le mysticisme du moyen âge, et que, depuis la Renaissance, l'ultramontanisme des jésuites avait opprimé sans le détruire. Et cette double source coule aussi dans l'Église laïque : les cahiers du tiers en font foi. Les mêmes vœux y sont exprimés sur un ton plus hardi encore, et d'autres vœux s'y joignent, tels que la suppression des ordres réguliers, du célibat des prêtres, des vœux monastiques. C'est l'Église entière, clercs et laïques, que soulève un souffle révolutionnaire et qui demande à l'État de l'aider à enfanter une vie nouvelle.

Il faut avouer que, vue à cette lumière, l'œuvre religieuse de la Révolution, la Constitution civile du clergé, revêt un aspect nouveau. Ce n'est plus l'acte violent du pouvoir courbant sous la loi l'Église frémissante. Ce n'est pas davantage la tentative de quelques théoriciens reniés par le pays. C'est l'effort combiné de l'État et de l'Église, c'est l'entreprise, chimérique peut-être, mais loyale et respectable, de la nation tout entière, qui veut à tout prix concilier la liberté conquise avec la religion dont elle entend ne se point passer. L'Assemblée n'est que l'exécutrice de la volonté nationale fortement exprimée.

Chimère! dira-t-on ; rêve périlleux que celui de cette conciliation impossible! — Oui, sans doute. Mais c'est bien la France entière qui, à cet instant, se berce de cette illusion. Et puis, qu'on le remarque, la France de 1789 n'avait pas nos lumières pour apercevoir l'abîme qui sépare l'Église et l'esprit nouveau. Nous sommes aujourd'hui sans illusion, mais nous n'y avons pas grand mérite. Sans parler de l'expérience de 1789, de celle de 1848, enfin d'un siècle de tentatives avortées, dont chacune a détruit un préjugé et une espérance, l'Église elle-même s'est chargée de nous dessiller les yeux. Elle a depuis cent ans suivi un chemin qui l'a menée à l'étape définitive de 1870 et au *Syllabus*, à cette mémorable déclaration de guerre à l'esprit de liberté. Cette évolution, qui est certes le plus grand fait historique moderne qui puisse concerner l'avenir libéral des peuples latins, elle n'était pas faite en 1789, et nos pères ont quelque excuse de ne l'avoir point prévue. Non qu'elle fût impossible à prévoir, commencée qu'elle était depuis le XVIe siècle avec la mainmise des jésuites sur Rome. Peut-être même l'ultramontanisme, qui aujourd'hui triomphe et règne seul, était-il le terme logique, la forme parfaite du génie théocratique. Mais enfin cette transformation, en 1789, était lointaine encore, cachée dans les brumes de l'avenir. Il y avait encore à cette date dans l'Église de France des forces vives qui commandaient l'espérance. En veut-on la preuve? Qu'on observe le spectacle que présente, une fois la Terreur passée, l'Église constitutionnelle. Sous la direction du vénérable Grégoire, une phalange d'évêques dignes de leur chef, pénétrés comme lui d'un égal dévouement à leur foi et à la liberté, se mettent à l'œuvre pour réparer les brèches et rétablissent le culte dans quarante mille paroisses. Mais surtout que l'on remarque le caractère, à la fois libre et profond, de cette piété : dogmes, rites, pratiques, tout cet appareil de formes mortes, qui depuis a si bien opprimé la vie religieuse, est rejeté au dernier plan ; c'est l'activité de la conscience, c'est l'austérité et la pureté de la vie que prêchent partout les nobles pasteurs. Mais cette

(1) *Histoire des relations de l'Église et de l'État de 1789 à 1814*, par Ed. de Pressensé, sénateur. — Paris, 1890.

œuvre de réformation morale, ils persistent à lui conserver le caractère séculier et libéral, offrant aux armées républicaines leurs prières, proclamant le devoir d'organiser l'instruction, celui de combattre les superstitions de tout ordre, exhortant les fidèles à chérir et à servir la liberté.

Cette Église nouvelle est immense. Elle dispose d'un clergé honorable et honoré de tous, trempé par les épreuves. Elle a pour là diriger un groupe d'hommes du plus haut caractère. Elle est, vers la fin du siècle, en pleine prospérité. Comment donc se fait-il que quelques années après il n'en reste rien, pas d'autre trace qu'un souvenir exécré des uns, bafoué des autres? Comment de si nobles efforts ont-ils si lamentablement avorté?

L'ouvrage de M. de Pressensé répond clairement à cette question. L'Église libérale est morte le jour où la main de Rome a pu se poser sur elle. Aussi longtemps que l'État s'est opposé à l'entreprise romaine et qu'il a garanti contre elle l'indépendance de l'Église nouvelle, celle-ci a vécu d'une vie chaque jour plus riche et plus forte. Elle a succombé brusquement le jour où Napoléon l'a livrée sans défense à la merci du Saint-Siège.

Du premier regard, Bonaparte avait aperçu la nécessité de briser cette dangereuse force morale. Il savait que si nulle collaboration ne vaut pour le despote celle d'une Église servile, aucun obstacle ne lui est plus insurmontable que la résistance d'une religion éclairée et libre. Écoutez ce cynique aveu : « Cinquante évêques soldés par l'Angleterre (ce sont les prélats constitutionnels) mènent aujourd'hui le clergé français. *Il faut les détruire, et pour cela l'autorité du pape m'est nécessaire.* Le pape les destitue ou les force à démissionner. Ceux qui ne se soumettront pas seront déportés... Il ne s'agit ni de foi ni de croyance : c'est une pure affaire politique... Vous verrez quel parti je saurai tirer des prêtres. » Et en homme qui, comme il le dit, a sondé « toute la servilité des Français » en général, mais surtout celle des classes dirigeantes, amoureuses de repos, il ajoute : « Les gens éclairés ne se soulèveront pas; ils sont indifférents. »

Dès lors, l'Église libérale est perdue. Il faut voir dans l'ouvrage de M. de Pressensé les détails du honteux maquignonnage. Les deux compères sont dignes l'un de l'autre. Napoléon a pour lui la force, sans compter la brutalité et la ruse. Mais le pape, avec une dissimulation égale ou même supérieure, a cette ténacité patiente des hommes qui représentent une institution éternelle, et il porte dans l'intrigue un art qui est le fruit d'une expérience séculaire. C'est lui qui triomphe. Ce n'est pas sans un terrible labeur, ce n'est pas sans essuyer les pires affronts, sans s'humilier et presque s'avilir. Mais enfin il a partie gagnée. Le Concordat lui remet sa proie garrottée. En échange, il livre l'Église à l'Empire, il permet que Napoléon fasse de chaque évêque un chambellan d'abord et plus tard un policier, qu'il l'oblige à fournir tous les mois un rapport secret d'espionnage privé, qu'il use de l'Église comme d'un instrument de réclame et l'emploie à prêcher l'expédition de Boulogne ou à nier le désastre de Russie. Mais quoi! les avantages précieux doivent être achetés cher. Et puis, Napoléon passera, le Concordat ne passera point, et la pierre sépulcrale scellée sur l'Église gallicane demeurera à jamais, *in æternum manebit.*

Ce spectacle est deux fois instructif. On apprend à respecter et à regretter ce que le catholicisme français, il y a cent ans, avait conservé d'ample, de laïque, de séculier. Et l'on apprend à pénétrer cette étrange génie romain, ce vieil esprit demeuré le même depuis l'antiquité, cet esprit qui est tout forme, tout rite, pour qui la religion n'a jamais été chose de conscience individuelle, mais simplement chose politique, institution officielle, mécanisme de règne et d'ordre social. Ce génie-là est, pour toute vie religieuse libre, celui de la mort; où passe son souffle, rien de vivant ne subsiste plus. Il a si bien fait son œuvre, qu'aujourd'hui, après cent ans écoulés, l'on n'entend plus dans le silence de son vaste empire une voix qui proteste.

J. Élie Pégaut.

COURRIER LITTÉRAIRE

Notre cœur (1), le nouveau roman de M. de Maupassant, nous conduit dans le salon de Mme de Burne. On y voit d'abord des hommes et des femmes du monde, qui se disent « des masses de choses ». L'auteur ne nous répète pas leurs propos : il a sans doute raison. En revanche, il nous fait faire connaissance avec de Maltry, philosophe subtil, mais « poisseux », qui représente la métaphysique en gants gris perle; avec Massival le compositeur, « qu'on appelle depuis quinze ans le jeune et illustre maître » et que l'on continuera à appeler ainsi pendant quinze autres années; avec Lamarthe, dont les romans sont « des morceaux de la vie humaine ». Jouisseur et vaniteux comme un véritable homme de lettres, ce Lamarthe passe sa vie aux pieds des femmes du monde. Si elles cessent un moment de l'écouter, si elles tournent seulement la tête vers un attaché d'ambassade, il les traite de « rosses » et de « cabotines ». Il voudrait s'arracher de là; mais, vous comprenez, il ne peut pas : c'est sa « clinique ». Quant à André Mariolle, c'est un « raté » d'espèce délicate et supérieure. Il personnifie cet âge de grands hommes avortés, de vains spasmes et de souffrances inutiles, l'éréthisme cérébral uni à la paralysie (ou à l'asthénie) de la volonté, l'impuissance radicale d'aimer et de se faire aimer, impuissance dont aucun traitement ne guérit, dont aucun stimulant ne triomphe. Voilà « notre cœur », voilà l'homme moderne.

La femme moderne, c'est Mme de Burne. L'auteur en fait un portrait physique délicieux et compliqué. C'est probablement ma faute, mais je ne la vois pas. Moralement, je la vois trop. Horriblement artificielle et médiocre, avec un petit aplomb qui lui permet de finasser et de jouer à l'amour. Elle a un salon rempli de bibelots et de gens célèbres. Les bibelots, on les lui achète; les gens célèbres, on les lui amène. Elle n'a que la peine de sourire. Elle fait avec le nouvel arrivant ce qu'on pourrait appeler un tour de valse. Il s'empare

(1) *Notre cœur*, par Guy de Maupassant. — Ollendorff.

d'elle, « non par l'amour, mais par le sentiment » ; il la pénètre de ses façons de sentir, de penser, de vivre. C'est nouveau et c'est charmant. Quand ce n'est plus ni nouveau ni charmant, elle passe à un autre. Mais elle a soin de retenir dans la collection l'homme qu'elle a vidé et classé. Elle continue à régner sur son petit royaume, percevant le double impôt des admirations exprimées et des désirs muets, partageant son amitié en petites tranches égales parmi ces affamés : car si elle avantageait l'un d'eux, les autres réclameraient le traitement de la nation la plus favorisée. De temps à autre, elle essaye d'aimer, mais il n'y a pas moyen : elle est trop moderne!... Au fond, elle n'est éprise que de sa petite personne, et son cabinet de toilette est la chapelle de ce culte intime. Je ne vous décrirai pas sa baignoire en forme de conque; je vous dirai seulement qu'au lieu d'une vulgaire psyché, elle possède une glace à trois panneaux où elle se voit en triple expédition. « Jolie! murmure-t-elle. Très jolie! »

Il y a encore d'autres femmes dans ce salon. Il y a la baronne de Fremines, qui est « supérieure à Mme de Burne comme rosserie ». Il y a Mme Le Prieur, qui est femme d'un membre de l'Institut et qui incarne le vieux jeu. Elle se contente d'être belle et attend les hommages... Tiens! ce n'est pas si mal, que vous en semble?

André Mariolle fait les plus consciencieux efforts pour amener la chute de Mme de Burne. Bien que touchée, elle ne céderait pas à cette passion, si elle ne rencontrait André au Mont-Saint-Michel. L'air de la mer donne, paraît-il, toute sorte d'appétits. De retour à Paris, cette liaison devient pour la jeune femme une corvée assommante. Elle se donne encore, à intervalles réguliers, mais c'est par bonté, j'allais dire par vertu. Lorsque André a mesuré, à un dixième près, la température de cet amour, plus froid que les libéralités de M. de Montyon, il s'enfuit à Fontainebleau, où il se console avec sa bonne, qui se trouve avoir « le plus joli corps de femme » qu'il ait jamais vu. Mme de Burne vient le chercher à la campagne (Fontainebleau, ce n'était pas assez loin!). Tous trois retournent à Paris. On prévoit un agréable enchevêtrement de jouissances sentimentales et de voluptés physiques. Entre la maîtresse de ses sens et la maîtresse de son imagination, André Mariolle va être le plus heureux des ratés.

Peut-être que ce dénouement vous choque. Moi aussi, d'abord. Je vous ai avoué déjà que j'avais été fabriqué à une époque où l'on ne donnait qu'un seul « moi » aux enfants en les mettant au monde : « Si tu l'abîmes, tu n'en auras pas d'autres ; et quand il sera usé, ce sera fini. » Mais il faut être bien peu dans le train pour ne pas comprendre combien tout est changé depuis l'invention des « moi » de rechange pour hommes de lettres. Dans chacun d'eux, il y a d'abord le poète, l'artiste, décadent, névrosé, tout ce que vous voudrez. Et puis, il y a... — Mademoiselle, allez donc, je vous en prie, chercher la broderie de madame votre mère qu'elle a oubliée sur la terrasse!... — Il y a, en second lieu « le mâle », qui n'est pas, dit-on, aussi décadent que l'autre. A chacun, il faut une maîtresse différente. Peut-être pourrait-on régulariser cette situation en ajoutant un article au Code Napoléon pour autoriser tout citoyen français qui possède plusieurs « moi » à contracter mariage autant de fois qu'il a en lui de personnalités distinctes, légalisées par M. Paul Bourget ou l'un de ses adjoints.

Maintenant, que pensez-vous de la femme « moderne »? Dans les heures mauvaises où tout homme incline malgré lui au scepticisme, je me demande si l'on ne nous fait pas *poser*, et s'il y a réellement une femme « moderne ». Si j'osais, je dirais que toutes les femmes du roman contemporain se trouvent dans l'*Odyssée*. Circé, Pénélope, Nausicaa : je vous défie de sortir de là. Vous n'inventerez que des sous-genres. Considérez Circé : elle est admirablement coiffée (εὐπλοκάμος) et elle change les hommes en pourceaux. Connaissez-vous rien de plus moderne?

Je vous dirais cela si j'osais... Mais je n'ose pas. Je ne remonterai pas à plus de vingt ans en arrière. Un de mes amis — mort depuis, aussi mort qu'on peut l'être — a joué vers ce temps-là les André Mariolle auprès d'une femme qui avait les angles égaux et les côtés homologues proportionnels à Mme de Burne. Elle redoutait le tête-à-tête et ne prenait envie d'embrasser son amant que quand son mari était là ou que le salon voisin regorgeait de monde. Elle le voulait près d'elle pour lui sourire de temps à autre : rien de plus. Elle prétendait que tous ceux qui l'aimaient fussent liés ensemble comme gens d'une même confrérie. Dans ses lettres à mon ami, elle racontait ses succès, ses émotions de *flirt*. Quand il se plaignait, elle lui disait naïvement : « Qu'avez-vous donc? Je n'ai jamais rien aimé tant que vous! »

Mon ami n'était pas de l'humeur d'André Mariolle. Il se torturait et torturait la pauvre femme de cent manières pour en tirer l'amour qui n'y était point. Il se laissait aller à des colères extravagantes et sauvages, au cours desquelles, arrachant de son cou un médaillon qu'elle lui avait donné, il l'en soufflétait au visage, quitte à le lui redemander à genoux le lendemain. Il cherchait des paroles amères et injurieuses, les lui criait à voix basse pour ne pas troubler, dans son sommeil solennel, la grande demeure silencieuse et endormie. Il s'étonnait de ne pas l'avoir tuée pendant ces terribles scènes qui duraient parfois jusqu'au jour.

Il ne se consola pas avec une servante, n'ayant pas le goût des amours ancillaires, mais il s'enfuit beaucoup plus loin que Fontainebleau. Bien des années après, lorsque le vent de mer, qui secouait sa maison, le réveillait pendant la nuit, il revivait ces heures dévorantes, rapides comme des secondes, longues comme

des siècles, qui avaient épuisé sa substance, brûlé sa vie. Ses pieds et ses mains se glaçaient, son front se couvrait de sueur en songeant à ces souffrances auxquelles il avait échappé... et qu'il aurait voulu souffrir encore!

Que cherchais-je à prouver? Simplement ceci : qu'il n'y a pas grand'chose de nouveau dans l'art, rien de nouveau dans la vie. Les paniers succèdent aux vertugadins, les cuirasses aux crinolines; les manches à gigots passent et reviennent. La femme porte des talons, n'en porte plus, en porte encore, change de corset et de coiffure. Nous, nous changeons ses poses, mais son âme ne change pas. Nous fagotons notre idole suivant la fantaisie du moment, en sainte, en almée, en déesse; nous la drapons dans toute sorte de pudeurs et de délicatesses; nous l'habillons en garçon, en bon petit camarade, avec des cheveux courts, pour voir ses jambes et pour essayer l'effet du costume sur nos sens. Comédienne-née, la souple et pliante créature s'affuble de tous les déguisements que nous lui dessinons, joue tous les rôles que lui serine notre vice ou que lui souffle notre passion. Qu'est-elle, au fond? Elle garde son secret, et peut-être que ce secret n'est pas grand'chose!

M. de Maupassant ne s'est jamais montré plus grand écrivain que dans *Notre cœur*. Lorsqu'il sera le doyen de l'Académie française, on lira dans tous les cours de littérature pour les deux sexes la description du Mont-Saint-Michel, la présentation du sculpteur Prédolé chez Mme de Burne (avec la conférence qui s'ensuit), enfin le « sous-bois » dans la forêt de Fontainebleau, qui vaut un Corot et plus qu'un Corot. Le premier et le troisième morceau sont inutiles à l'action; le second lui est directement nuisible, puisqu'il nous fait complètement oublier la douleur d'André Mariolle, prêt à s'exiler du salon de sa maîtresse. N'importe, ce sont de merveilleux hors-d'œuvre, surtout la scène où paraît Prédolé. Le talent ne peut pas aller plus loin, la parole écrite ne peut pas fouiller plus subtilement les fines nervures de la pensée, les mots ne peuvent faire plus pour le délice des intelligences.

*
* *

Lorsque l'éditeur George Charpentier se présentera — oh! dans très longtemps! — à la porte du paradis, j'imagine qu'il faudra parlementer un peu. Il y a là une « scène à faire » : je la fais. Que Sarcey me soit en aide!

— Qui êtes-vous? demandera saint Pierre.

— George Charpentier.

— L'éditeur de Zola?

(Le prince des apôtres s'apprête à refermer la porte.)

— Un instant!... Je suis aussi l'éditeur de Theuriet.

— Theuriet!... Theuriet!... Il n'est pas déjà si chaste, Theuriet! Nous refusons tous les jours des jeunes femmes qui ont été perdues par ses livres. C'est honnête, si vous voulez, mais avec un petit goût de péché qui fait trop de plaisir.

— Lisez le *Bracelet de turquoise*.

— Est-ce que j'ai le temps!

— Alors comment faites-vous pour juger?

— Je fais comme les critiques parisiens. C'est bien assez de regarder la couverture.

— Eh bien, regardez celle de ma *Nouvelle collection*. Est-ce frais? Est-ce virginal? Cette couverture blanche expiera les crimes de la couverture jaune. Voyez-vous cette demoiselle avec ses cheveux dans le dos et son livre sur les genoux? Elle est si pressée de lire notre collection qu'elle n'a pas pris le temps de se peigner. Cela veut dire qu'on peut mettre ces romans-là dans les mains des jeunes filles.

— Enjôleur!... Enfin, entrez provisoirement... pour vingt mille ans... on verra après.

Je ne sais ce qu'on pensera là-haut du *Bracelet de turquoise* (1). Pour moi, j'en ai subi le charme très délicat. Imaginez-vous qu'il y a encore, dans cet âge de prétendue civilisation, des maris assez barbares pour refuser à leur pauvre petite femme un bracelet de turquoise de cinq cents francs, sous prétexte que cette somme représente le dixième de leur revenu annuel, et que ni le marchand de vin ni le tapissier ne sont encore payés. C'est à ne pas le croire, et cependant cela est. Ces abominables traits d'avarice maritale se produisent dans l'administration de l'enregistrement : M. André Theuriet, qui a fait partie de cette administration pendant trente ans, doit bien savoir ce qui s'y passe.

George Quesnel regrette enfin sa dureté et, pour satisfaire le légitime désir de sa femme, il puise dans la caisse du gouvernement. Et qui se présente chez lui, le lendemain matin? M. Le Dantec, le contrôleur, qui vient vérifier cette même caisse. Pendant que George, auquel son supérieur a accordé vingt-quatre heures de répit, court la campagne pour déterrer ses cinq cents francs, Fabienne pleure. Or, M. Le Dantec offre cette particularité curieuse qu'il ne peut voir pleurer une jolie femme. Il se charge de faire reprendre le bracelet au bijoutier, ne réussit pas dans cette mission, et revient néanmoins avec les cinq cents francs. Lorsqu'il les remet à la jeune femme, ils sont seuls dans une chambre faiblement éclairée. Il attire Fabienne vers lui, imprime un baiser sur ses cheveux blonds, et ma foi...

Ici M. Theuriet s'est senti tirer la manche par son éditeur.

— Et ma couverture blanche! Et ma liseuse!

— C'est juste. Je les oubliais.

. . . Alors Fabienne se dégage brusquement. M. Le Dantec fait un pas en arrière : « Adieu, madame!

(1) *Le Bracelet de turquoise*, par André Theuriet. — Charpentier.

— Adieu, monsieur! ». Ce galant homme pourra inscrire sur son carnet de dépenses : « Une bonne action, avec baiser dans les cheveux et dans les ténèbres... ci, cinq cents francs. » Moi, je trouve que c'est pour rien.

M. André Theuriet est toujours le plus habile des hommes à tirer d'une aventure tout ce qu'elle contient de gracieux détails et de péripéties émouvantes. Il possède le secret de plaire, et laisse dans l'âme de ses lectrices un trouble, une langueur et comme un remords d'avoir été vertueuses. C'est pourquoi saint Pierre avait un peu raison tout à l'heure, et, si j'étais le diable, je conseillerais aux jeunes gens de se présenter chez la femme qu'ils espèrent séduire au moment où elle vient d'achever un roman de Theuriet.

L'occasion me paraît bonne pour signaler à ses admirateurs un aimable volume, moitié biographique, moitié critique, que M. Emmanuel Besson vient de consacrer à l'auteur du *Chemin des bois* et d'*Amour d'automne*.

Souvenirs personnels et citations bien choisies, paysages, portraits, anecdotes, analyses émues et fins jugements, tout y est agréable, digne du sujet. Quelque chose du goût, du charme, de l'élégance de Theuriet a passé dans le petit livre qu'il a inspiré (1).

*
* *

La même collection nous offre encore *Sœur aînée* (2) et *l'Abbé Roitelet* (3). *Sœur aînée* est un récit suave et touchant. A l'époque du jour de l'an, il s'était déjà présenté à nous en un beau volume illustré. Sous sa nouvelle forme, le livre obtiendra un nouveau succès. Au frontispice, un gracieux dessin du jeune écrivain-artiste, qui manie le crayon aussi bien que la plume.

L'auteur de *l'Abbé Roitelet*, c'est M. Ferdinand Fabre, le peintre de la vie cléricale et de l'âme cévenole. Ce nom me dispense de tout autre éloge auprès des lecteurs de la *Revue bleue*. C'est ici qu'ils ont lu, les premiers, fragment par fragment, les cahiers intitulés *Ma vocation* (4), un des livres les plus sincères, les plus honnêtes, les plus émouvants que je connaisse ; un de ceux où se reflète le mieux la complexité de la vie. Je ne comprendrais pas bien que ce livre pût scandaliser les âmes pieuses. Si la vue d'un homme qu'on revêt, malgré lui, d'une soutane, est irritante pour les libéraux, combien le spectacle ne serait-il pas plus affligeant et plus douloureux pour un catholique! Rien de commun entre Ferdinand Fabre et les défroqués dont le monde fourmille. Sa situation, comme son talent et comme son œuvre, reste à part, incompréhensible à ceux qui n'ont pas le cœur simple et l'esprit libre. Il a comme la nostalgie du sanctuaire avec la volonté de n'y point rentrer. Il a cessé d'être orthodoxe, mais il a gardé le parfum de la légende chrétienne, l'amour des douces et humbles vertus qu'elle inspire et abrite. Il adore, comme mythes, comme symboles, les dogmes auxquels ils ne croit plus.

Il n'y a rien dans *l'Abbé Roitelet* que l'histoire d'un pauvre prêtre, disgracié pour avoir trop aimé les oiseaux, et le récit d'une messe de minuit dans l'Espinouze noire. Sous l'antique dais, transformé en grotte de feuillage, deux paysans, deux jeunes mariés, représentent saint Joseph et la Vierge Marie. Leur enfant, à peine âgé de quelques mois, dort sur les genoux de sa mère. Comme il est pieux, aimant et beau, ce couple primitif! Et qu'elle est chaste, cette délicieuse peinture de la naïve et pure actrice, allaitant, en pleine église, son poupon réveillé, pour faire taire ses cris! Ce n'est pas tout. La messe finie, l'abbé s'avance vers la grande porte, par où nous vient une bouffée d'air pur et glacé. Sur la place, vaguement éclairée par la lune, bêlent, mugissent, chevrotent, glapissent, dans toutes les langues animales, les troupeaux des métairies voisines. Les fidèles chantent en chœur *la Noël des bêtes*, doux poème enfantin, né de la même inspiration que les *Mystères* du moyen âge. Puis le silence se fait, les animaux eux-mêmes se taisent. Du haut d'un escabeau qui le fait paraître un géant, enveloppé dans une vieille chappe d'or usée qui traîne jusqu'à terre, l'abbé Roitelet prononce les paroles de la bénédiction.

La dernière qui se présente est une vieille femme avec son ânesse. Le prêtre demande :

— Où allez-vous, par les chemins, Babet Enjolier?

— Je mendie, soit dit sans vous offenser, monsieur le curé Coupiac. J'ai pris septante-huit ans hier, et je crains de ne plus user beaucoup de chemises dans ce monde de la terre. Ni mes chairs ni mes os n'en veulent plus. La vie m'a rendue.

— Soyez consolée, brave Babet, le ciel est au bout de la vie!

Lorsque je regarde cette scène se dérouler sous la noire et limpide profondeur d'une nuit étoilée, le salon de Mme de Burne me paraît mesquin. Elle-même, avec ses jolies robes et son miroir triple, ses chinoiseries et ses statuettes de Tanagra, assise entre son compositeur favori et son romancier ordinaire, ne me fait plus l'effet que d'une élégante illusion, d'un mensonge habillé par le grand couturier à la mode.

AUGUSTIN FILON.

(1) *André Theuriet, sa vie et ses œuvres*, par Emmanuel Besson. — A. Lemerre.

(2) *Sœur aînée*, par Fernand Calmettes. — Charpentier.

(3) *L'Abbé Roitelet*, par Ferdinand Fabre. — Charpentier.

(4) *Ma vocation*, par Ferdinand Fabre. — A. Lemerre.

CHRONIQUE PARISIENNE

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE ET DELAUNAY EN 1844. LES ROIS INTERVIEWÉS. — DÉFENSE DE MOURIR DE FAIM. LA JOURNÉE D'UNE PERSONNE CHARITABLE.

Les personnes qui ont été bien sages pendant toute l'année voient arriver le mois de juillet avec une légitime satisfaction : c'est, en effet, le mois où les Français se récompensent les uns les autres et s'entre-décorent. Car, par une singulière et mystérieuse coïncidence, c'est en juillet que nos pères ont cru devoir prendre la Bastille et créer ainsi un anniversaire favorable aux décorations futures.

A peine a-t-on proclamé les élus de l'honneur, de l'agriculture et de l'instruction publique, que les concours du Conservatoire commencent. Il n'y a pas dans l'Europe entière de solennité plus grave et plus imposante. Il n'y en a pas en France de plus nationale. La production des comédiens a atteint chez nous un degré de perfectionnement que ne connaît aucun autre pays, et nous n'avons pas actuellement d'industrie plus florissante. Non seulement nous fabriquons une quantité de comédiens supérieure à notre consommation personnelle, mais encore nous en exportons un nombre considérable. Le Brésil, le Chili, le Guatémala sont nos tributaires réguliers; l'orgueilleuse Angleterre elle-même ne peut se passer de nos artistes; l'Égypte en regorge, et on en rencontre jusqu'au Japon.

A Paris, on ne sait plus où les mettre : les théâtres manquent, on ne joue pas assez de pièces; des centaines de comédiens errent sans ouvrage par les rues et les cafés. Ils n'ont guère, en attendant un emploi, que le monologue et la pantomime pour subsister péniblement. Si on n'avise bientôt à cet état de choses, on va forcer les malheureux à se jeter dans le journalisme, dans la politique. Déjà, aux élections de l'an passé, deux ou trois premiers rôles de province se sont mis sur les rangs. Voilà de fâcheux symptômes.

Au-dessous du Conservatoire, beaucoup d'établissements dus à l'initiative privée concourent à la production générale des artistes : théâtres d'application, d'initiative, d'élaboration, d'entraînement, etc., etc.; théâtres libres, indépendants, modernes, nouveaux, décadents; sans compter les innombrables adolescents qui s'exercent dans le silence du cabinet, rêvant d'appointements fabuleux et de tournées triomphales.

Aussi, dès que le Conservatoire ouvre les portes de son exposition annuelle, tous les regards se portent de son côté. Il n'est plus question de Chambre des députés, de Sénat et de Conseil municipal, ni de rien. M. Chincholle, qui est au courant, s'est dépêché d'aller à Jersey avant que les concours fussent commencés. Sans cette précaution, son interview risquait fort de passer inaperçu.

Le gros succès, cette année-ci, a été pour un mot de Delaunay à propos d'un jeune élève, M. Dehelly : « Je vous fais un véritable cadeau, a dit l'éminent sociétaire. C'est moi en 1844. » Précédée d'un pareil mot, la scène de M. Dehelly ne pouvait être écoutée qu'avec enthousiasme : elle lui a valu le premier prix de comédie.

Le jeune et intelligent lauréat est engagé à la Comédie-Française. Débutera-t-il simplement sous le nom de Dehelly ou bien sous celui de Delaunay-en-1844, comme le lui conseillent ses professeurs? Le consentement de M. Delaunay ne fait aucun doute, et qui sait si le Conseil d'État n'autoriserait pas le changement définitif?

En tout cas, le Delaunay de l'an 1844 nous fait regretter davantage de n'avoir par les Delaunays de 1841, 1842, 1843, qui devaient être des Delaunays très intéressants, ni les Delaunays postérieurs de 1845, 1846, etc., etc., qui devaient être tout à fait extraordinaires. Espérons que les concours du Conservatoire de l'année prochaine nous réservent quelque surprise dans ce genre-là.

Le concours des dames a été signalé par les triomphes successifs de Mlle Moreno dans la tragédie et dans la comédie. Ce fait est assez rare et humiliant pour les élèves hommes. Quand se rencontrera-t-il au Conservatoire quelque chose comme le Reinach du concours général, un artiste qui, se présentant à la fois pour la tragédie, la comédie, le chant, le piano, la harpe et le violon, emportera tous les premiers prix?

Le Conservatoire a besoin d'un prodige qui rehausse un peu sa renommée, laquelle, il faut avoir le courage de le dire, diminue de jour en jour. Cela tient à ce que cet établissement ne se tient pas au courant des progrès de l'art dramatique. Pour ne citer que deux exemples, il est clair que le monologue et la pantomime sont entrés dans nos mœurs. On commence à les préférer au vaudeville et au drame; et il n'est pas excessif de prédire que, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, tous nos théâtres, depuis l'Ambigu jusqu'à l'Odéon, seront consacrés à la pantomime. Le monologue aura pour lui les salons, les noces, les distributions de prix, les fêtes de bienfaisance. Eh bien, pourquoi ne fonde-t-on pas au Conservatoire une classe de monologue et une classe de pantomime? Elles ne manqueraient certes pas d'élèves ni de professeurs, et M. Ambroise Thomas honorerait son administration par cette innovation hardie.

La nécessité de quelques réformes se fait tellement sentir que le jury n'a pas même trouvé à qui décerner un premier ou un second prix de tragédie. On a été obligé d'aller chercher un prince roumain pour un accessit. Ce prince se dissimulait sous le modeste pseudonyme de M. de Max. Son succès marquera une date dans l'histoire de la Roumanie.

Il est fâcheux que la Bulgarie n'ait pas envoyé au

concours du Conservatoire le prince Ferdinand : en Théramène, avec le récit de l'exécution du major Panitza, le premier prix de tragédie lui revenait de droit.

***

Reconnaissons d'ailleurs avec impartialité que les princes et les rois d'aujourd'hui semblent avoir renoncé tout à fait à cette attitude hautaine, à cette majesté impérieuse qui rendaient Louis XIV, par exemple, si difficile à vivre. Le prince Ferdinand a bien fait fusiller Panitza, ce que ne se serait jamais permis un simple particulier ; mais il a immédiatement fait savoir que le malheureux major avait conspiré contre sa vie, et il s'est excusé auprès de la presse, dans un interview récent, de ne l'avoir pas prévenue à l'avance.

Qui faut-il le plus admirer : ou du roi des Belges qui vient de recevoir avec une bonhomie charmante le reporter d'un grand journal parisien, ou du reporter qui a su « prendre » cette conversation royale ? Le reporter a failli attendre. Heureusement le roi a corrigé cette mauvaise impression par quelques mots bienveillants, et l'entretien n'a pas tardé à devenir cordial. Sa Majesté a daigné dire qu'elle était interviewée pour la première fois et que c'était une sensation délicieuse. Elle a regretté d'avoir connu ce plaisir si tard. Bref, les deux interlocuteurs se sont séparés enchantés l'un de l'autre, et notre confrère a promis de renouveler sa visite.

L'histoire a blâmé la façon discourtoise dont Louis XIV reçut jadis les délégués de la Hollande. On frémit en pensant à ce qui adviendrait si de nos jours un roi se permettait de pareils procédés avec un journaliste ! Le roi Fin-de-siècle, le seul roi qui aura quelque chance de conserver son trône, est celui qui créera à sa cour une charge de Grand-Reporter. Les grands veneurs, et les grands-amiraux, les connétables et les maréchaux du palais ne sont plus dans le mouvement.

***

Tous les êtres humains sont égaux devant l'interview. Les personnes qui meurent de faim n'y échappent pas plus que les rois. La première parole qu'a pu prononcer la pauvre Mme Hayem a été recueillie par un reporter et transmise par le télégraphe à tous les journaux de l'Europe et de l'Amérique.

Doit-on continuer à plaindre la survivante du terrible drame de la rue d'Avron ? Telle est la question que l'on commence à se poser dans le meilleur monde. En effet, on a découvert que Mme Hayem ne s'appelait pas Mme Hayem, mais Mme de Werth ; qu'elle n'était pas israélite, comme son nom semblait l'indiquer, et que son mari avait mené une existence vagabonde. Quant à ses enfants, on n'a relevé contre eux aucune charge sérieuse.

Néanmoins, tout cela a changé le courant de l'opinion publique. Déjà, le fait de prétendre mourir de faim en plein Paris, au mois de juillet, quand tout le monde est aux eaux ou à la campagne, quand la vie de château bat son plein, avait éveillé des soupçons. Il y avait sûrement là-dessous quelque mystère. Qui étaient ces gens dont personne n'avait entendu parler et qui, au risque de produire un scandale énorme, n'hésitaient pas à se suicider en famille ?

L'Assistance publique, qui connaît à fond les noms, prénoms, qualités, antécédents et domiciles de tous les pauvres de Paris, entreprit des recherches pour tirer au clair cette affaire-là. La police lui prêta son précieux concours, et en moins de temps qu'il n'en a fallu pour laisser échapper l'assassin de Marie Gagnol, on mit la main sur le pot aux roses : tous ces Hayem n'étaient pas de vrais Hayem. C'étaient de simples Werth, gens peu recommandables et qui avaient poussé l'hypocrisie jusqu'à mourir sous un pseudonyme. On allait les arrêter et les conduire en prison, quand ils ont exhalé ensemble le dernier soupir. Ils ont encore eu de la veine d'échapper à temps aux recherches de la police.

Dès que Mme de Werth sera hors de danger, on se contentera cependant de la remettre en liberté, en lui disant : « Allez, et tâchez de ne plus vous faire pincer ! »

On songe aussi à promulguer une loi ainsi conçue :

« *Il est interdit de mourir de faim, sous peine d'amende.* »

***

Les âmes charitables vont avoir fort à faire le mois prochain. Il se prépare d'innombrables fêtes de bienfaisance, qui ne peuvent manquer d'attirer une foule énorme.

La journée d'une personne charitable, en 1890, n'est pas aussi gaie que le public se l'imagine.

Dès le matin, il faut aller essayer chez les couturières et les modistes, car il y a certains costumes et certains chapeaux qui sont de mise pour une fête de charité et qui ne s'adapteraient pas à une autre circonstance. En outre, cela est très cher et entraîne un surcroît de dépense désagréable. Nombre de femmes charitables n'hésitent pas à s'endetter effroyablement pour être habillées comme il convient dans une réunion de bienfaitrices.

A midi, déjeuner rapide. L'après-midi, kermesse, quête, boniments. Il importe d'être aimable avec un tas de gens dont on ne se soucie guère et de sourire au premier venu. A cinq heures, on mange sur le pouce quelques sandwiches avec une tasse de thé. On a à peine le temps de dîner à sept heures : ici, nouvelle toilette pour la fête du soir. A minuit, souper, mal servi en général. On se couche à cinq ou six heures du matin, éreinté, mais avec la conscience d'avoir fait son possible pour soulager l'humanité. Encore, souvent, les malheureux que l'on soulage ne vous en savent aucun gré. On suppose que cela tient à ce qu'ils ne touchent jamais un sou de tout cet argent que l'on dépense pour eux.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections parlementaires. — Dans la Charente, M. Martel, conservateur, a été élu par 472 voix, contre 379 données à M. Marrot, républicain. Il s'agissait de pourvoir au remplacement du général Gresley, sénateur inamovible, dont le siège avait été attribué par le sort à ce département.

Dans le Lot et Garonne (Nérac), M. Darlan, républicain, a été élu député par 8731 voix, en remplacement de M. Fallières, garde des sceaux, précédemment nommé sénateur.

Intérieur. — M. Jules Roche, ministre du commerce, a présidé à l'inauguration de l'exposition des sciences et arts industriels, au palais des Champs-Élysées.

M. Yves Guyot s'est rendu à Ercé, pour présider à l'inauguration d'un monument de la Révolution.

M. de Freycinet, président du Conseil, ministre de la guerre, est allé inspecter la frontière de l'Est.

M. Barbey, ministre de la marine, a fait signer un décret qui établit à Bordeaux une École de santé de la marine, en exécution de la loi du 10 août 1890.

M. Leon y Castillo, ambassadeur d'Espagne, a présenté ses lettres de rappel au Président de la république.

Le duc de Mandas, le nouvel ambassadeur d'Espagne, a été reçu en audience solennelle par le Président de la république, auquel il a présenté ses lettres de créances.

Sénat. — Le 22, vote d'un crédit supplémentaire de trois millions pour le service des réseaux téléphoniques, et du projet portant prorogation de la loi de 1881 sur la marine marchande.

Le 24, interpellation adressée par M. Wallon, au ministre de l'intérieur, au sujet du nom de Danton donné à une rue de Paris. M. Constans explique la légalité de cette mesure.

Le 28, M. Marcel Barthe dépose une proposition de loi tendant à créer dans chaque arrondissement un tribunal d'assises pour connaître des délits d'injures commis par la voie de la presse. M. Rouvier soumet au Sénat le projet de loi relatif au régime des sucres qui vient d'être voté par la Chambre.

Le 30, dépôt par M. Boulanger du rapport sur le projet de loi relatif aux quatre contributions directes de l'exercice 1891, et par M. Verninac du rapport sur le projet de loi concernant le régime des sucres.

Chambre des députés. — Le 22, validation de l'élection du général Tricoche, député de Saint-Dié. Conformément à la proposition de la Commission du budget, la Chambre décide de discuter la loi des sucres avant les vacances parlementaires.

Le 24, discussion de la proposition de loi concernant le régime des sucres. M. Gerville-Réache s'oppose à ce que l'on passe à la discussion des articles, qui est instamment réclamée par M. Casimir Perier, auquel la Chambre donne raison par 253 voix contre 232.

Le 26, suite de la précédente discussion. L'ensemble du projet de loi est voté par 281 voix contre 268.

Amérique. — Une révolution, provoquée par la crise financière, a éclaté dans la République Argentine; le gouvernement a mis Buenos-Ayres en état de siège.

Faits divers. — La presse parisienne a décidé d'organiser une série de fêtes au bénéfice des incendiés des Antilles. — La Commission des travaux d'art, chargée d'examiner les projets de décoration du Panthéon, a accepté l'esquisse de M. Injalbert, pour le monument de Mirabeau, et repoussé le projet de M. Rodin, pour le monument de Victor Hugo. — Un Danois, M. Tragarth, a traversé le Sund à la nage en cinq heures. — A Tunis a eu lieu la première distribution solennelle des prix du lycée Sadiki, fondé l'année dernière. — Inauguration à Ferney d'un buste de Voltaire. — Une terrible explosion de grisou s'est produite aux mines de Saint-Étienne.

Nécrologie. — Mort de M. Achard, ancien député de la Gironde et de la Seine; — de M. l'abbé Noguès, premier aumônier de la prison de Saint-Lazare; — de M. Barbe, député de Seine-et-Oise, président de la Société centrale de dynamite, ancien ministre de l'agriculture; — de M. le baron de Saint-Pierre, secrétaire d'ambassade.

Émile Raunié.

Stratégie, tactique et politique.

Sous ce titre, M. le général Iung va faire paraître chez l'éditeur Charpentier un ouvrage dont nous donnons ici la conclusion :

Le but de la tactique, c'est le combat naval ou terrestre; c'est la prise ou la défense d'une place.

La politique n'a rien à y voir. L'armée est avant tout l'armée de la patrie. Elle la représente dans son génie et dans son esprit.

Ainsi, dans toute cette série de combinaisons, résultant de la stratégie ou de la tactique, la politique n'intervient qu'une seule fois au point initial, au moment du choix du but. Seuls, les ministres de la guerre et de la marine ont faculté d'en déterminer la forme et la nature.

Seuls, les chefs d'état-major en peuvent avoir connaissance.

Partout ailleurs, la politique n'agit que par action réflexe, par influence. Il est en effet certain que si les lois militaires sont bonnes, les soldats bien instruits, l'armement perfectionné, les transports aisés, les approvisionnements suffisants, l'argent abondant, les chefs choisis en conformité des vues du gouvernement, l'emploi de ces mêmes hommes, en stratégie positive et active ainsi qu'en tactique, s'approchera de la perfection.

Réciproquement, si cette armée est réellement nationale et convenablement préparée, elle exercera à son tour une action heureuse sur la politique intérieure et extérieure de l'État. Elle donnera plus de force à ses institutions et surtout plus d'autorité à ses revendications.

En résumé, les deux armées composant la nation, l'une civile, l'autre militaire, ont l'une sur l'autre une influence considérable et de tous les instants.

Les moyens de conduite de ces deux armées sont les mêmes; seuls, les résultats, traités avantageux, loi favorable pour l'armée civile ou victoire pour l'autre armée, se trouvent différencier.

Dans cet effort incessant, qu'il s'agisse de politique, de stratégie ou de tactique, l'armée française, par son travail opiniâtre et grâce à ses chefs, grâce aux efforts généreux des gouvernants, grâce au bon sens de tous, peut réclamer une place exceptionnelle.

Cette place, elle l'a reconquise dans l'esprit des hommes d'État, réellement indépendants.

L'armée française est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. [15005]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 6 TOME XLVI 9 AOUT 1890

LE CONCOURS GÉNÉRAL A LA NOUVELLE SORBONNE

Le Concours général vit encore. Chargé d'années, il a fait son entrée dans la salle toute neuve de la nouvelle Sorbonne. Il a laissé bien des souvenirs dans le vieil amphithéâtre, qu'il a quitté: souvenirs de noms, qui ont reçu de lui les premières caresses de la gloire; souvenirs de choses, régimes politiques, régimes pédagogiques, aujourd'hui tombés parmi les ruines de l'histoire.

Il a subi lui-même les injures du temps.

Il a perdu dans les batailles de la vie la harangue latine, qui lui séyait si bien. Le « mesdames, messieurs, » de tout le monde, des tréteaux de foire et des estrades de comices, a succédé aux *selectissimi juvenes* et aux *ornatissimi auditores*.

Il a perdu une partie de son contingent : les petits n'y figurent plus, qu'on voyait jadis descendre les degrés, engoncés dans la tunique, avec des mines effarouchées et qui, en remontant, trébuchaient aux gradins, parce qu'ils cherchaient dans les tribunes les regards de leurs mères.

Il a perdu l'antique hiérarchie de ses récompenses. Le discours latin n'est plus à l'honneur ; il est rentré dans le rang ; même il ne s'appelle plus que composition latine. C'est à la composition française que s'adresse le prix de M. le Président de la république, autrefois prix offert par S. M. l'empereur des Français, avant par S. M. le roi des Français, avant par S. M. le roi de France et de Navarre, avant par S. M. l'empereur et roi. Des vers latins, le nom n'est plus même prononcé, ni du thème grec. La place a été prise par la géographie et par les langues vivantes.

Il a perdu plus que tout cela, la popularité.

Pourquoi? Parce qu'il a vieilli. Parce que les moralistes de la pédagogie lui contestent jusqu'à sa raison d'être. Parce qu'autour et au-dessus de lui d'autres concours pullulent, qui prennent, par leurs exigences monstrueuses et l'appât des « positions », le temps et l'ambition de la jeunesse; parce que le baccalauréat lui-même, l'étrange baccalauréat, à qui l'on vient de couper quelques griffes, lève sur les rhétoriciens et les philosophes sa patte menaçante.

Il est donc mélancolique, le vieux concours, et cette mélancolie me gagnait l'autre jour. Je regrettais ses pompes indiscutées d'autrefois dans le vieil amphithéâtre bondé de professeurs et d'élèves, pendant que les familles étaient entassées dans ces cavernes longues qu'on appelait des tribunes. Je ne sais pas pourquoi une des choses que je regrettais le plus, c'étaient les couronnes de vrai lierre, tressées par des mains, et que remplacent aujourd'hui les couronnes en papier, dont le vert a des aspects de poison. La couronne de lierre, quand on la posait sur votre front, y faisait une impression fraîche, qui ne s'oubliait plus.

Pourtant je ne suis point si « laudateur du temps passé ». Les heures que j'ai employées à apprendre dans le recueil de M. Pierrot Desselligny des tournures de discours et l'art de pastiche les poètes latins, je sais bien qu'elles ont été plus d'aux trois quarts perdues. Je ne regrette pas les vieux exercices. Je n'ai pas d'enthousiasme pour les concours. J'aimais la vieille salle, j'aime mieux la nouvelle, haute, solennelle, et avec

cela si bien habitable, gaie, lumineuse, où se lit, au-dessus de la fresque mystique de Puvis de Chavannes, le nom archaïque et tout neuf de l'Université de Paris.

Dans ce milieu nouveau, le vieux concours a fait bonne figure. Il y avait bien quelques places vides sur l'estrade, et seulement deux « tenues » : la robe de M. le doyen Himly et la tunique d'un colonel. Pourquoi plus de généraux ? plus d'amiraux ? plus de préfet ? plus de premier président ? plus de procureur général ? Pourquoi plus d'archevêque ? plus d'ambassadeurs ? — Pour les raisons que nous avons dites, tout à l'heure, et pour d'autres encore.

Le concours a fait bonne figure, parce que les orateurs, M. Darlu, professeur de philosophie, et M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, ont bien parlé.

Deux discours très différents, tous les deux, mais d'une inspiration très élevée, tous les deux très occupés du présent et de l'avenir. Celui du professeur a été dit d'une voix grave, un peu lente et monotone ; l'autre a été enlevé avec fougue et a fini par un coup de trompette. Le professeur parlait de la morale ; le ministre, de la pédagogie : deux sujets très vieux, mais qu'ils ont rajeunis. Le philosophe, avec une grande force de pensée, une grande finesse d'analyse, a défini la morale d'aujourd'hui, la morale profonde, inquiète et souffrante. Le ministre, avec une connaissance approfondie du sujet, avec des idées claires et des mots sonores qui sonnaient bien, a défini notre pédagogie, inquiète elle aussi, et très affairée.

Il est étrange que le professeur ait été mieux compris peut-être par les élèves que par le reste de l'auditoire, même par les professeurs. Certaines phrases austères, presque tristes, que personne n'eût songé à nous dire et qui nous auraient fort surpris, il y a trente ans, allaient au cœur de ces enfants. D'une main paternelle, très douce, le philosophe touchait à un état d'âme, qui est celui de la génération nouvelle.

Sa harangue pourtant était fortifiante. Elle était honnête et fière. Elle faisait du bien. Elle contenait cette espérance que le ministre a fait éclater, à la fin de son discours, quand il a dressé devant nous l'idéal du « citoyen de la république française » du siècle qui va commencer.

Le ministre s'est rassis, et l'inspecteur d'académie, chargé de lire le palmarès, s'est levé. Les noms se sont alors succédé, salués par des applaudissements plus ou moins drus, selon que les camarades du lycée étaient plus ou moins nombreux ; c'est-à-dire que le lycée avait été plus ou moins vainqueur. Stanislas, Condorcet, Louis-le-Grand, faisaient un gros tapage ; Lakanal, tout jeune, n'avait qu'un petit bruit, qui semblait venir de loin, de sa colline suburbaine.

Une fois, pourtant, le tapage est parti de tous les bancs. L'inspecteur avait appelé, d'un ton particulier, un nom : Duruy. Le ministre, son entourage, l'assemblée entière tourne ses regards vers M. Duruy, qui est sur l'estrade. Lorsque M. Duruy se lève et tend les bras vers son fils pour le couronner, l'applaudissement devient une ovation ; l'ovation un triomphe. L'Université entière saluait l'homme qui l'a, pendant un ministère de six années, conduite vers les voies nouvelles, qui l'a servie, qui l'a honorée, qui l'honore par ses travaux illustres, par la noblesse de sa vie. Lundi dernier, le grand prix d'honneur a été remporté par M. Victor Duruy.

ERNEST LAVISSE.

LE MÉTRONOME ET L'ESPACE CÉLESTE

Souvenirs (1)

UNE LETTRE A ADOLPHE BIRN.

Tout le monde connaît le métronome, cet instrument d'une si grande utilité pour les musiciens, auquel on accorde généralement une confiance absolue qu'il ne mérite en aucune façon. L'instrument en lui-même est excellent, mais sa fabrication, qui n'est soumise à aucun contrôle, laisse souvent à désirer. Les fabricants ne considèrent pas les métronomes comme des instruments de précision ; ceux qu'ils livrent au commerce fonctionnent bien et durent longtemps, et le public ne leur en demandant pas davantage, il faut encore les louer de la valeur relative de leurs produits. Les métronomes dont on use journellement manquent cependant de la précision nécessaire à l'artiste qui cherche à déterminer et à fixer le mouvement d'un morceau. S'il est telle pièce de musique pour laquelle une certaine latitude peut être laissée à l'exécutant quant au mouvement plus ou moins rapide à lui donner, il est telle autre qui ne s'accommode nullement de cette tolérance. Certains morceaux peuvent être impunément pressés, non ralentis ; pour d'autres, c'est le contraire. Il y a des compositeurs qui négligent le secours du métronome et préfèrent s'en rapporter à une indication vague et au sentiment de l'exécutant, d'autres qui attachent à la métronomisation une grande importance ; ces derniers ont un besoin absolu d'instruments précis.

Cette question me préoccupait depuis longtemps. Pourquoi, me disais-je, ne ferait-on pas pour les instruments destinés à mesurer le temps ce qui se fait pour ceux qui mesurent l'espace et la pesanteur ? La fabrication des mètres, des litres et des poids n'est pas livrée à l'arbitraire : il n'est permis de les vendre que dûment vérifiés et poinçonnés. Pourquoi n'en serait-il pas de même des métronomes ?

(1) Voyez la *Revue* des 5, 19 et 26 juillet.

Pénétré de cette idée, j'en fis le sujet d'une note que je soumis à l'Académie des sciences, où sa lecture fut écoutée avec beaucoup de bienveillance et de courtoisie. Je m'attachai à démontrer aux membres de l'Académie que la détermination du mouvement, tout à fait négligée dans l'ancienne musique, tendait à prendre dans l'art moderne une importance de plus en plus grande ; qu'à notre époque, une petite fraction de seconde ajoutée ou retranchée à la durée d'une mesure pouvait dénaturer complètement le caractère d'un morceau, même quand il s'agit de mesures lentes, dont chacune occupe plusieurs secondes ; je leur citai l'exemple frappant des œuvres de Robert Schumann, métronomisées à l'aide d'un instrument défectueux, et inexécutables quand on suit en cela les indications de l'auteur.

Ce plaidoyer en faveur d'une régularisation officielle du métronome eut un résultat tout autre que celui que j'avais espéré, et assez inattendu : il provoqua l'apparition de nouveaux systèmes de métronome, ingénieux et intéressants, entre autres celui de M. Roques, d'une précision admirable et d'un maniement facile, mais silencieux ; c'est un métronome optique, s'adressant à l'œil et non à l'oreille.

Quelque temps après, l'illustre Hirn s'empara de la question. Dans un mémoire imprimé, il s'éleva contre mes conclusions. Il démontra par des raisons scientifiques, en dehors de mes connaissances, que le *double pendule* actionné par un mouvement d'horlogerie, autrement dit le métronome de Maelzel, était un instrument parfait, et qu'il était inutile d'en chercher un autre ; je n'avais jamais dit le contraire. Il convenait bien que sa fabrication laissait à désirer et que sa précision était toute relative, mais il ajoutait que cette précision était bien suffisante pour les besoins de l'art musical.

Distrait de ces idées par mes travaux habituels, je ne répondis pas au mémoire de Hirn et laissai dormir la question, me réservant de la réveiller quand l'occasion se présenterait.

Depuis lors, Hirn publia son beau livre sur l'*Espace céleste*. Il y a dans ce livre une partie mathématique, qui ne s'adresse qu'aux savants ; mais il en contient une autre, très importante, qui peut être lue par quiconque aime à penser, grâce à l'admirable clarté que l'auteur a su mettre dans les choses les plus ardues. Un jour, ce livre me tomba sous la main, et sa lecture, éminemment suggestive, m'inspira des réflexions que je résolus de soumettre à l'illustre savant, tout en profitant de la circonstance pour remettre sur le tapis la question au sujet de laquelle j'avais eu l'honneur de l'avoir pour contradicteur. Je lui écrivis une longue lettre, et me disposais à la lui faire parvenir, quand la mort vint le ravir à la science.

***

C'est cette lettre dont je mets ici quelques fragments sous les yeux du lecteur. Je supprime toute la partie relative au métronome, qui n'ajouterait rien à ce qu'on vient de lire :

«... Permettez-moi de m'autoriser de votre incursion dans le domaine de l'art pour mettre à mon tour un pied sur le terrain de la science, avec tout le respect qui lui est dû, à propos de votre admirable livre sur l'espace céleste, et de vous faire part de quelques réflexions qu'il m'a suggérées. En invitant vos lecteurs à tirer eux-mêmes leurs conclusions, n'avez-vous pas, en quelque sorte, ouvert la porte à tout le monde ? Je me hâte de vous rassurer en vous disant que ce n'est pas, à proprement parler, sur les questions scientifiques que je désire m'entretenir avec vous ; mon indépendance d'esprit, qui est grande, ne va pourtant pas jusque-là. Elle m'avait mis en garde, jusqu'à présent, contre la théorie classique du phénomène des marées, en ce qui concerne la marée qui se produit du côté opposé à la lune ; et je m'en suis félicité en trouvant dans votre livre une nouvelle explication qui satisfait pleinement ma raison. Mais si cette indépendance a ses avantages, elle a aussi ses dangers, auxquels j'éviterai autant que possible de m'exposer.

« Ce qui m'occupe, ce n'est pas la partie scientifique de votre ouvrage, sur laquelle je vous crois volontiers sur parole, mais sa partie métaphysique. Vous avez abordé hardiment des questions qui dépassent la portée de l'esprit humain. Dans ce domaine, la distance qui sépare le savant de l'ignorant s'efface, comme la distance de la terre au soleil en regard de celle qui nous sépare des étoiles sans parallaxe sensible ; et tout le monde peut parler de ces choses, parce que nul ne peut se flatter d'être en cela plus clairvoyant que son voisin. Quand on voit un esprit sérieux, comme M. Figuier, supposer que la chaleur du soleil est entretenue par celle des *âmes brûlantes* qui s'y précipitent, ce qui revient à la faire entretenir par des métaphores, cela n'encourage-t-il pas à se défaire de toute timidité ?

. . . . . .

« En chemin, j'ai rencontré dans votre ouvrage cette phrase, qui rentre dans ma spécialité :

« Le virtuose qui, sur les instruments de musique, ... exécute les traits les plus prodigieux de vélocité, n'a aucunement le sentiment d'un labeur quelconque... »

« Hélas ! le virtuose dont vous parlez est bien heureux, et je ne lui ai jamais ressemblé. J'ai pourtant passé, dans le temps, pour un pianiste assez habile, et il paraît que mes auditeurs n'avaient en effet « aucunement le sentiment d'un labeur quelconque » de ma part ; mais je l'avais parfaitement moi-même, et voyais approcher avec crainte les passages scabreux, bien soulagé quand ils étaient passés. Tous les virtuoses, du reste, éprouvent de la lassitude à la suite de leurs

prouesses, soit immédiatement, soit au bout d'un temps plus ou moins long; et parfois ils ont besoin d'une grande énergie pour surmonter la fatigue qui les prend au cours même de l'exécution, alors que les spectateurs ne s'en aperçoivent nullement et admirent leur aisance et leur facilité.

« J'ai lu avec un vif intérêt, comme tout ce qui, dans votre livre, est à ma portée, les lignes que vous avez consacrées à l'habitabilité des planètes, et dans lesquelles, avec votre haute autorité, vous ramenez cette question à sa véritable valeur, tout en rendant justice à ce charmant esprit qui est M. C. Flammarion. Grâce à lui, le public s'intéresse à l'astronomie, et ne considère plus les astronomes comme des espèces d'astrologues; c'est un service réel qu'il a rendu à la science, et dont on ne lui sait pas toujours un gré suffisant. Le public ne pouvait s'intéresser tout d'abord à la science pure; du jour où on lui a montré des habitants dans les planètes, où on lui a fait espérer qu'il irait, dans l'avenir, visiter Jupiter et Saturne, il les a vus d'un tout autre œil; il s'est enhardi à mettre l'œil au télescope et, peu à peu, le goût lui est venu de contempler les astres. J'ai passé pour un fou, à vingt-quatre ans, quand je me suis fait construire une lunette par Secrétan; cette action paraîtrait aujourd'hui toute naturelle. M. Flammarion a aussi doté le monde d'une flirtation nouvelle, qu'on pourrait appeler la *flirtation sidérale*, et qui, pour être renouvelée de M. de Fontenelle, n'en a pas moins son prix. De charmantes personnes, pour qui « les mondes imaginaires et les mondes réels » n'ont pas de secrets, se font présenter les jeunes amateurs pour causer avec eux d'astronomie. « Savez-vous bien, disent-elles en agitant gracieusement leur éventail, que Mars devient très intéressant avec ses canaux? » C'est tout à fait délicieux.

. . . . . .

« Avec une délicatesse extrême, vous avez séparé le domaine de la Raison de celui de la Foi, et vous avez évité de prendre parti pour tel ou tel système philosophique. Cependant l'épigraphe de Schiller inscrite en tête du volume révèle en vous le spiritualiste, non moins que votre soin à défendre Laplace du soupçon d'incrédulité. Que faudra-t-il donc faire pour mériter la qualification d'incrédule, s'il ne suffit pas pour cela d'appeler Dieu une hypothèse inutile? En vérité, il devient difficile, à notre époque, de ne pas passer pour croyant. Dernièrement, un académicien célèbre, qui n'entrait jamais à l'église et n'avait pas voulu voir de prêtre à son lit de mort, était loué par toute la presse bien pensante pour ses sentiments « profondément religieux ». Je me hâte de constater que, pour Laplace, vous n'avez pas été jusque-là.

« Malgré toute votre réserve, vous n'avez pu vous défendre de lancer quelques traits au matérialisme: « Quel est celui d'entre les hommes, dites-vous, qui ne se tiendra pas pour satisfait, quand il saura positivement que son cerveau n'est pas une espèce de jeu de billard où des milliards de billes élastiques s'entre-choquent et produisent la Vie et la Pensée? »

« Cet homme, dussé-je vous scandaliser, sera moi. Il m'importe de posséder la Vie et la Pensée; il m'importe fort peu que ce soit par tel ou tel mode de formation, ou plutôt il ne m'importe en cela que de connaître la vérité, quelle qu'elle soit. Il y a toute une école qui demande aux vérités d'être agréables, ou, comme on dit, *consolantes;* pour qui sent tout le prix de la vérité, sont-ce là des choses dont il y ait lieu de se préoccuper? Il serait sans doute fort agréable aux jolies femmes qui respirent une rose ou savourent un fruit de « savoir positivement » que ce n'est pas avec du fumier qu'on les a fait pousser; malheureusement, c'est là un agrément qu'on est forcé de leur refuser.

« Ne croyez pas, malgré ce qui précède, que je veuille faire un plaidoyer en faveur du matérialisme, et opposer celui-ci au spiritualisme. Spiritualisme et matérialisme sont des mots, reste des anciennes écoles, dont je m'étonne qu'on se serve encore. Pour les anciens, la distinction à faire était bien simple, entre la matière et l'esprit : ce qui se voit, ce qui se touche, était matière; le reste ne l'était pas. Le mot *spiritus* signifiait également l'âme et le vent; le vent, pour les philosophes de l'antiquité, n'était pas matériel. Nous n'en sommes plus là, et les mots *matière* et *esprit* ont changé de sens. La proposition est retournée; tout ce qui n'est pas pensée, pour les modernes, est matière. Je pourrais songer à être ou à n'être pas matérialiste, si l'on me disait ce qu'est la matière; mais personne ne me le dira, parce que tout le monde l'ignore. Aussi bien ne puis-je vous entendre clairement, quand vous dites que ce qui remplit l'espace nous transmet la lumière des étoiles, la chaleur du soleil, n'est pas de la matière. Vous avez démontré que ce n'est pas un gaz raréfié, même à l'extrême; c'est un grand pas, mais il est difficile de vous suivre plus loin. Faut-il admettre que c'est la substance immatérielle de Dieu lui-même qui remplit l'office dévolu jusqu'à présent à l'insaisissable Éther? Il est douteux qu'il se trouve un théologien pour l'admettre. J'ai connu un prêtre fort intelligent, qui voulait expliquer la gravitation par l'action directe et continuelle de Dieu; il soumit ses idées à la cour de Rome, où elles n'eurent aucun succès et furent même, je crois, catégoriquement condamnées.

« Puisque la lumière et la chaleur sont produites par des vibrations, il faut bien, pour les transmettre, qu'il y ait quelque chose qui vibre. Ce quelque chose est un état de la substance du monde que nous ne connaissons pas encore, que nous ne connaîtrons peut-être jamais. Voilà, il me semble, tout ce qu'il est permis d'affirmer.

« Vous ne voulez pas que le cerveau sécrète la pensée, que des agents matériels intérieurs ou extérieurs influent sur la volonté; ce sont là pourtant des choses dont personne ne s'aviserait de douter, si leur existence ne contrariait certaines idées préconçues. Chacun sent bien qu'il pense avec sa tête, non avec sa main ou son pied; et chacun sent aussi, lorsqu'il a fait travailler sa pensée trop fort ou trop longtemps, la lassitude qui l'empêche de continuer, la confusion qui se met dans ses idées. Quant à la volonté, voulez-vous me permettre un souvenir personnel?

« Il me revient qu'à un certain moment de ma vie j'étais pris tous les jours, à l'issue de mon déjeuner, d'un accès d'humeur querelleuse de courte durée, fort pénible à mon entourage et à moi-même. Chaque jour, je me mettais à table bien résolu à ne m'irriter de rien; mais j'avais beau faire, au dessert l'accès venait fatalement, bien qu'on ne fît rien pour le provoquer. J'en cherchais en vain la cause; j'eus enfin l'idée qu'elle pouvait être dans une tasse de thé que je prenais pour faciliter ma digestion. Je supprimai le thé, et le désagréable phénomène disparut du même coup.

« Qui ne sait combien de crimes l'alcool fait commettre?

« Nous ignorons la nature de la vie et de la pensée; comment pourrions-nous décider *a priori* si la pensée se produit ou ne se produit pas de telle ou telle manière? Nous ne pouvons qu'observer. Or l'observation nous montre à chaque pas l'action indubitable des agents matériels sur la pensée, et de la pensée sur le corps; donc, il y a entre ce que nous appelons Matière et ce que nous appelons Esprit une chaîne ininterrompue; donc l'un et l'autre appartiennent à un même ordre de faits, non à deux ordres de faits qui s'excluent; et cet *ordre de faits*, que nous ne connaissons pas, serait la première chose à connaître pour atteindre à la connaissance de la substance de l'Univers.

*
* *

« Vous affirmez, avec une hardiesse qui ravit la pensée, que l'Univers n'a pas de limite et n'aura pas de fin. Des mondes, encore des mondes, en nombre *infini*, au sens propre du mot, cela dépasse notre compréhension et donne le vertige; mais comment supposer des mondes qui seraient *sur la limite du Néant?* Comment supposer l'anéantissement de la substance? On se heurte à l'absurde. Mais, dites-vous, s'ils sont infinis et éternels quant à l'avenir, ils ne le sont pas quant au passé. Ils ont eu nécessairement un commencement.

Ici, je l'avoue, j'ai fait tout mon possible pour vous croire; j'ai lu et relu vos arguments, ils ne m'ont pas convaincu.

L'enseignement théologique donne un commencement au monde, créé par la volonté de Dieu; mais c'est un monde fini, limité, destiné à disparaître un jour. « Les cieux et la terre passeront », dit l'Écriture.

« Un Univers infini dans l'Espace a pour conséquence, à ce qu'il me semble, un Univers infini dans la durée. Ce qui n'a ni limite, ni fin, ne saurait avoir de commencement.

« Si les éléments du monde physique, dites-vous, si la matière, si les forces existaient de toute éternité, ils eussent de toute éternité aussi réagi les uns sur les autres suivant les lois qui leur sont propres, et les mondes, qui sont les résultats finaux de ces réactions, seraient *éternels* aussi. »

« Là est la difficulté; elle est spécieuse. *Éternel* impliquerait *immuable*. Parce que les astres se transforment, comme l'a montré M. Janssen dans « l'âge des étoiles », parce qu'ils vivent de ce qu'on pourrait appeler la vie inorganique, doit-il s'ensuivre qu'ils ne soient pas éternels dans leurs éléments, dans leur substance, et que l'apparition de la substance ait été « un fait primordial nécessaire »?

« Si, en descendant par la pensée la pente de l'avenir, on trouve à l'infini des mondes en formation, en pleine vie ou en décomposition, il n'y a pas de raison pour qu'on n'en rencontre pas aussi à l'infini en remontant dans le passé.

« Je me trompe : il y en a une, la nécessité de donner un emploi à cette « sublime pensée vivante », chère aux poètes, que vous avez prise pour épigraphe et à laquelle vous ne voulez pas renoncer. Vous en avez le droit, je ne dis pas comme croyant — la foi ne se discute pas, et il ne saurait en être question ici — mais comme savant, car il est impossible de prouver qu'elle n'existe pas.

« Mais il est aussi impossible de prouver qu'elle existe. On s'évertue depuis des siècles à démontrer son existence, ce qui démontre surtout qu'elle n'est pas évidente.

« On a essayé de supposer que Dieu était l'âme du Monde, et le Monde le corps de Dieu; ce qui permettrait de concilier l'idée du Monde infini, dans le temps et l'espace, avec celle de la « sublime pensée vivante ». C'est le panthéisme, depuis longtemps condamné et abandonné.

« Une volonté, existant en dehors de tout, par elle-même, dans le néant, et créant la substance, est tout aussi difficile à admettre qu'une substance existant de toute éternité par elle-même et douée de propriétés qui développent fatalement son évolution. Les deux propositions sont également incompréhensibles pour l'intelligence humaine, et cependant il faut que l'une ou l'autre soit vraie; car, ainsi que vous le dites fort bien, nous sommes forcés d'admettre les faits, même quand nous ne les comprenons pas.

« La première assertion a pour elle, dès l'abord, toutes les sympathies. Quel est celui d'entre les hommes, dirai-je en empruntant votre langage, qui ne se tien-

dra pas pour satisfait, quand il saura positivement que le monde obéit à une volonté intelligente et bienfaisante, non à des forces aveugles et cruelles? Aussi les hommes, *a priori*, ont établi qu'il y avait une Providence veillant sur le monde, protégeant les faibles, récompensant les bons, punissant les méchants, ayant créé l'Univers pour eux, n'y ayant rien mis d'inutile; et, forts de cette croyance, ils ont fermé les yeux pour ne pas voir.

« Ouvrons-les, et ayons le courage de voir le Monde tel qu'il est.

« Le Monde ne connaît qu'une loi, celle du plus fort. Les soleils retiennent autour d'eux les planètes, qui retiennent près d'elles leurs satellites; qu'un petit corps s'aventure dans leur voisinage, il est précipité sur elles et s'y brise. Les comètes sont dévorées par le soleil, qui les volatilise et les désagrège.

« Sur la terre, où tout semble au premier abord harmonie et félicité, tout en réalité est guerre et carnage. Cette « sublime pensée vivante », qui peut tout, puisqu'elle a pu faire les mondes de rien, a créé des êtres sensibles, aimant la vie et craignant la souffrance, pour en condamner la plus grande partie au sort le plus affreux, celui d'être *mangés vivants*.

« On nous dit, avec solennité, quand nous sommes enfants, qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature, et nous conservons cette idée. Idée étroitement humaine; c'est l'homme qui, pour s'élever au-dessus de l'état de misère où l'a mis la nature, a imaginé de tout utiliser. La nature, au contraire, nous offre le spectacle d'un vaste gaspillage; l'inutile y foisonne, et le nuisible. Pourquoi faire du merveilleux oiseau-mouche la pâture de la hideuse araignée-crabe? mettre l'homme, pour qui le monde a soi-disant été créé, à la merci de la piqûre d'un reptile?

« C'est le péché d'Adam, nous disent les théologiens, qui a introduit le mal et la désharmonie dans l'Univers.» Voilà de ces choses, comme vous dites, auxquelles il est inutile de s'arrêter, si l'on ne veut s'exposer à perdre son temps.

« Aussi bien, si je vous ai compris, ne chargez-vous pas la « sublime pensée vivante » d'organiser le monde. D'après vous, elle aurait créé la substance, douée de toutes ses propriétés, et la substance évoluerait toute seule en vertu d'une impulsion que Dieu lui aurait donnée à l'origine.

« Il est curieux de suivre l'idée de Dieu à travers les âges.

« Au commencement, les hommes, dont l'intelligence s'éveille, se voyant environnés de forces qui leur sont supérieures et dont la nature leur échappe, en font des dieux; le soleil, qui leur donne la vie avec la chaleur et la lumière, est un dieu; les phénomènes hostiles de la nature se transforment en dieux malfaisants, ainsi que les animaux terribles et cruels. Ce ne sont encore là que des superstitions grossières. Les civilisations amènent les magnifiques théogonies polythéistes de l'Inde, de l'Égypte, le ravissant paganisme de la Grèce, dont les autels fument encore. Ces religions nous montrent un Dieu suprême, environné d'une foule de dieux moins puissants, de génies, d'esprits bons et mauvais.

« Mais le monothéisme est né: conception supérieure, dit-on; dégénérescence, peut-être; en tout cas, simplification en harmonie avec des besoins nouveaux. Avec le christianisme, il arrive à son apogée; on tient enfin la vérité. La terre est au centre du monde: sous sa surface, le feu, demeure de Satan, séjour des damnés; au-dessus d'elle, les cieux de cristal où sont fixés les astres, et, par-dessus la sphère des étoiles fixes, l'Empyrée, séjour des anges et des bienheureux, où trône, dans sa gloire, le Dieu un et triple, bien que par un mystère divin il soit également partout.

« Puis vient la science moderne, qui brise et disperse le sublime édifice. La terre n'est plus qu'un point en mouvement dans l'espace; les soleils, les fourmilières d'étoiles, les nébuleuses, s'étendent à l'infini. Où est le paradis? où est l'enfer? partout; nulle part; on ne sait plus. Mais le monde obéit à des lois régulières et fatales, comme une horloge: une horloge suppose un horloger.

« Vous nous dites, avec un grand sens, que l'Univers n'est pas une horloge. Plus d'horloger, une volonté qu'on aperçoit vaguement dans un passé fabuleusement lointain, et qui ne reparaît plus.

« Il me semble voir le *Roi* des échecs, d'abord immobile, environné de tous les instruments de sa puissance, puis perdant peu à peu ses attributs, son prestige, enfin seul, reculant de case en case jusqu'à un coin de l'échiquier où la *Tour* et la *Dame* — j'allais dire la science et l'intelligence humaine — le font mat... »

***

Peut-être le grand savant m'eût-il fait l'honneur d'une réponse. En tout cas, il eût compris, sans autre explication, que le Dieu dont il est question dans ces lignes est celui des philosophes et non le Dieu des fidèles, qui est en dehors de la discussion. Comme le cœur, la foi a ses raisons que la raison ne connaît pas; elle est un don de la Grâce, non le produit du raisonnement.

Nous voici bien loin du métronome. Pas si loin cependant; il mesure le temps, et peut s'appliquer tout aussi bien à la révolution des astres qu'à l'évolution de la plus modeste sonate, quoique avec une moindre utilité! Espérons qu'un savant, amateur de musique, le prendra quelque jour sous sa protection et qu'on en viendra à donner au double pendule, sinon une précision mathématique, du moins toute la précision dont il peut être susceptible. Il ne faut pour cela que trois choses: 1° que le numéro 60 du métronome soit iso-

chrone avec la *seconde de temps*; 2° que les divisions de l'échelle soient exactement déterminées; 3° que les fabricants ne puissent fournir au public que des instruments vérifiés et poinçonnés.

Il n'y a là rien d'impossible.

C. Saint-Saëns.

(*A continuer.*)

LE DIAMANT DE GOLCONDE

Récit hindou.

Trois heures après le lever du soleil, nous nous mettons en marche.

Il y a, dans les rues d'Haïdarabad, à cet instant matinal, plus de bêtes que de gens. Au seuil des pagodes, des singes aux queues agiles, suspendus aux sculptures fantastiques des frises, assis sur les corniches, se livrent, en notre honneur, à une mimique incompréhensible ou se viennent mutuellement en aide dans les soins de leur toilette. La plupart sont accroupis et s'épluchent attentivement la poitrine. Quelques-uns nous apostrophent du haut du toit. Tous ces fils du dieu Hanouman sont aussi peu respectables que possible et ne méritent guère les adorations qu'on leur prodigue.

Aux alentours du marché, des vaches sacrées déjeunent de débris de légumes. Nous sommes à chaque instant croisés par des bandes d'ânes chargés, aux sonores braiments, par des chameaux qui s'avancent à la file indienne, en ruminant. Des bêtes de toute sorte errent en liberté, se groupent aux tas d'ordures. Des perroquets volent au-dessus de nos têtes, nous assourdissent de leurs ailes et de leurs cris, couvrent les tiares multicolores des pagodes, les coupoles des mosquées.

Notre caravane emplit la rue. L'éléphant que je monte précède, d'un pas somnolent, les petits chevaux mahrattes vifs et alertes qui piaffent et hennissent.

La porte de la cité franchie, nous cheminons par les interminables faubourgs.

Je respire avec joie l'air pur du matin. L'atmosphère est fraîche encore, sans parfums. Il fait bon vivre sous ce ciel oriental, dans cette grande et vive lumière de chaque jour, dans ce rayonnement de toutes choses, dans cet émerveillement sans fin de ce qui est et de ce qui n'est plus. Car depuis mon arrivée dans le Dekkan, j'ai vu, à la vérité, plus de villes mortes que de villes vivantes. Certes, les villes modernes sont pittoresques, animées, joyeuses. C'est un bruit de rires et de chansons quand on n'y regarde pas de trop près. Mais combien je préfère les cités en ruines, non celles qui agonisent, mais celles qui sont bien mortes, celles qui restent couchées dans leur immobilité silencieuse, comme de vieilles reines, rêveuses et hautaines, sans peur des siècles et sans peur des hommes!

J'aimerais à visiter ces vieilles capitales qui semblent d'immenses demeures de géants, la nuit, à la lueur des torches, si les nuits d'ici n'étaient pleines de rôdeurs incommodes aux yeux flamboyants et aux griffes terribles. Aussi ai-je dû me résigner à visiter Golconde à la clarté du soleil.

Nous y arriverons tantôt. Mon ami a bien voulu organiser cette petite expédition pour mon plus grand plaisir. Je ne lui ai pas caché que je serais désolé de quitter Haïdarabad sans pousser jusqu'à Golconde. Je sais bien que des diamants de quelque cents carats n'y rouleront pas sous mes pieds, comme au temps jadis. Je veux seulement voir ce que fut ce pays des Mille et une Nuits.

Nous sommes enfin hors des faubourgs. Les constructions européennes, hautes et rectilignes, ont disparu. Nous passons encore, de loin en loin, devant des villas hindoues aux balcons peints, aux toits en auvent, devant des chaumières ceintes d'aréquiers et de bananiers, protégées du chemin par des palissades de bambou que dépassent le parasol éclatant d'une jeune indigène et parfois la tête sombre d'un nègre.

Le sol est tourmenté, granitique, tout en rochers et en ravins. Les huttes sont jetées pêle-mêle, comme au hasard. Dans les jardins, j'aperçois de misérables rayots courbés, vêtus seulement d'un langouti.

L'éléphantaire chante à mi-voix, en langue mahratti, une sorte de *pantoum* lent et monotone. C'est pour activer la marche de l'éléphant, mais cela me paraît beaucoup plus propre à l'endormir.

Je crois que moi-même je m'assoupirais tout doucement, si je n'épanchais par moments mes impressions dans le cœur de mon compagnon de haoudah, mon ami Adrien Hardant, Français de Bretagne et chef de trappeurs dans l'Hindoustan. Les dix cavaliers qui nous escortent sont ses amis plutôt que ses serviteurs. Natifs des montagnes Bleues (nil Ghiri), ils chassent le tigre avec la parfaite insouciance que donnent l'habitude du danger et le dédain de la mort. La saison leur a été fructueuse dans les forêts de sandal des Ghat de Maïsour : quarante tigres et seize éléphants. Hardant trouve cela modeste et n'est pas si fier qu'un chasseur européen qui vient de tuer un sanglier.

***

Nous laissons sur notre droite les cantonnements anglais de Sikandarabad et nous traversons tantôt des jungles, tantôt des zones pierreuses. Bientôt la jungle cesse. La terre semble avoir subi les suprêmes convulsions : un chaos de granit. Des colonnes se dressent, brisées net comme des colonnes funéraires. Des pyramides dardent leurs pics effilés. — Çà et là, sur une plate-forme ou au fond d'une étroite vallée, apparaissent de vagues et monstrueuses bêtes de pierre dans la

plus fantastique des poses. C'est surtout des amas indescriptibles, des entassements formidables précipités là, comme sous la poussée d'une avalanche. C'est, avec quelque chose de plus terrible et de plus gigantesque, avec une sensation plus intense, les rochers du Franchard et les gorges tourmentées d'Apremont.

Le soleil avive ses rayons. Il n'y a pas un souffle.

Des deux côtés de la route, c'est toujours le même mystérieux écroulement de roches sombres. Les arbres ont fini avec la dernière cabane. Nous marchons, muets maintenant, entre l'immobilité du granit et l'immobilité du ciel de feu. Le cornac ne chante plus.

Les chevaux se sont calmés et les trappeurs sommeillent sur leurs selles, dans le bercement de la marche.

Par la route directe, on eût pu faire, à cheval, en une heure, les dix kilomètres qui séparent la ville de notre première halte. Mais j'ai préféré prendre le chemin des écoliers, à dos d'éléphant. Sous son pas lent et rythmé, la route s'allonge indéfiniment.

Mon compagnon rêve de son côté.

Étendu sur les coussins de velours du haoudah, entouré d'une nuée de poussière qui me semble odorante comme la fleur du manguier, je suis pourtant, dans ce bien-être qu'accroît l'imagination, assailli par la mélancolie.

Certes, je ne regrette pas la France. C'est un bon pays, mais il y fait trop froid, et il y a tant d'impôts!

Je me sens perdu dans ces hauts plateaux du Dekkan. Je suis seul de toutes façons, moralement surtout. Quand Adrien Hardant chassera le léopard dans les Ghat de Mangalore, je n'aurai plus, en Asie, un cœur à qui je puisse me confier, une main qui me vienne en aide. La mortalité est telle ici que je désespère de revoir l'Europe.

Tout excursionniste doit s'attendre à voir, quelque jour, au-dessus de sa tête, la patte formidable d'un tigre, sur sa poitrine les yeux étincelants de la cobra capel. Comme danger permanent, il y a, en certains endroits, les fièvres miasmatiques; en d'autres, la famine, et un peu partout, les coups de poignard.

Si je meurs seul, inconnu, parmi ces millions d'hommes, serai-je enterré ou brûlé? Irai-je sur le bûcher des Ghat de Nimtolah? Aurai-je l'honneur de disparaître selon les rites d'une tribu? M'ensevelira-t-on dans le sel, les jambes croisées à la turque, et me cassera-t-on le crâne à coups de noix de coco?

J'aurais cependant lieu d'avoir de moins désolantes pensées. Au point de vue matériel, j'ai peu de chose à désirer.

Sur un yacht de plaisance, j'ai remonté la Krichna, au gré de ma fantaisie. J'ai traversé le Dekkan, sur un éléphant de combat aussi somptueusement caparaçonné que ceux du Nizam de Haïdarabad.

Je n'ai qu'à suivre la pente de mon esprit, et je vais me croire le maharadjah de Bidjanagar, escorté de cent mille soldats, avec quatre mille femmes pour me faire la cuisine, quatre mille amazones et autant dans mes palanquins. Je n'ai qu'à me laisser mourir, et deux mille des plus belles se brûleront sur mon tombeau.

Oui, je me sens seul, et je regrette presque de n'avoir pas épousé là-bas une jeune et vaillante Parisienne qui serait la compagne de ma vie et, en ce moment, ma compagne de voyage.

Mais le cornac entonne un chant animé et secoue mon rêve et ma mélancolie.

Les chevaux qui connaissent le chemin tirent sur la bride et hennissent après l'orge au beurre. Nous approchons d'une sorte de *bungalow*, ouvert à toutes les castes.

Dans les coulées des basaltes, dans les amoncellements des grès, dans cet océan de masses éruptives, il prend l'air du plus séduisant des paradis.

Autour d'un pavillon carré de briques rouges, entouré de hangars ouverts, s'élancent d'une terre noire nommée ici *regar*, les hampes des palmiers, les platanes touffus et les magnolias en fleurs.

Nous faisons halte. Nous déjeunons de poulets au riz et de bouillie de millet.

*
* *

Le soleil est au zénith. Je m'installe dans un hamac accroché aux branches d'un énorme magnolia. A l'ombre, doucement bercé, enivré de parfums, l'heure est exquise.

Nous ne sommes pas encore dans la période des grandes chaleurs. C'est la fin du *vasanta* (printemps), qui correspond aux derniers jours d'avril. C'est la saison des plaisirs et des amours.

Appuyé sur le coude, je regarde vaguement la route de Golconde.

Voici qu'au tournant débouche une troupe aux vêtements éclatants, qui joue une musique bizarre. Une sorte de marche lente et triste comme une marche funèbre, coupée de *pizzicati* inattendus.

Le chant aigu des fifres semble railler toute cette mélancolie.

La troupe approche.

Je distingue la plainte des flûtes, les heurts sourds des tambourins, le cliquetis des clochettes, et des sonorités d'instruments inconnus.

Quatre musiciennes marchent en tête. Elles s'avancent noblement, le torse en arrière, la tête droite, comme des sultanes. Des anneaux de cuivre tintent à leurs chevilles.

A notre vue, elles ralentissent le pas.

Leur ventre bombe entre deux ceintures bariolées, l'une sous les seins, l'autre sur les reins. Dessous une simple chemise tombant à mi-jambe, ouverte aux seins et sur le ventre et sans manches. Au cou, des colliers; aux bras, des bracelets. Leur coiffure haute ressemble au hennin du moyen âge, mais s'arrondit vers la

pointe. Elle tombe devant jusqu'aux sourcils et, derrière, sous forme de large manteau bordé de franges jusqu'aux talons.

Douze musiciens suivent. Leur chemise s'ouvre par côté jusqu'à la ceinture très large. Sur l'épaule gauche, un court manteau. Une gigantesque épée, sanglée à l'épaule droite, bat leurs jambes. Leurs culottes bouffent, serrées aux genoux. Ils portent, comme les femmes, des chaussures de cuir brut ornées d'étoffes aux vives couleurs. Un turban extraordinaire, sorte de large chapeau mousquetaire dont une aile couvre l'oreille gauche et dont l'autre se redresse en sens inverse, donne à leur tête cuivrée, à longues moustaches, un air farouche, agressif.

Après cette avant-garde, c'est la cohue.

Au milieu de la route, six ânes chargés de bagages et de petits enfants, et autour, pêle-mêle, dans les plus misérables costumes, des hommes et des femmes et une dizaine de grands enfants.

Deux ours accouplés suivent pesamment.

Évidemment, ces musiciens portent tout le luxe de la tribu. Ils paradent pour gagner quelques roupies.

C'est les Bazigour ou Bazigar, les Tsiganes de l'Inde. Ils sont jongleurs, musiciens, voleurs, disent la bonne aventure. Nomades intraitables, ils construisent, pour quelques semaines, des huttes avec des pieux et du feuillage, mais le plus souvent gîtent dans les villages abandonnés, promenant jusque dans les contrées sauvages leurs talents variés et leurs grands airs de princes déchus.

Arrivés près de nous, les musiciens se taisent, et toute la tribu entre sous un hangar de chaume.

Les hommes se mettent à dormir, les femmes préparent le repas, tirent les enfants du panier des ânes. J'en vois une allaiter tour à tour quatre enfants, dont l'aîné a huit ans. Il s'essuie gravement la bouche de son bras nu et contemple d'un œil rêveur le riche haoudah.

Tout à coup, j'entends un grondement. Je tire mes jumelles et j'examine.

Assise sur le dos d'un ours qui dévore quelque chose, une jeune fille se tient dans le plus complet abandon. Ses bras sont croisés sur sa poitrine, et ses mains s'effilent sur une ceinture écarlate. Je la détaille avec avidité; car, je n'en puis douter, elle n'est pas Bohémienne. Bien que hâlée et bistrée, je devine sous cette patine du soleil la fraîcheur d'une Occidentale. Elle a la pureté des traits et l'ovale parfait de l'Aryenne, il est vrai, mais quelque chose, au fond de mon être, malgré les oppositions de la logique, me crie que c'est une sœur de race.

Elle m'attire. Je suis captivé, vaincu, avant même qu'elle ait levé son regard jusqu'à moi.

Je ne veux pas faire intervenir ici le coup de foudre de l'amour. Pourtant, je ne suis pas loin d'y croire, tant je suis charmé, tant mon moi est absorbé par elle.

L'ours gronde férocement, et de sa patte droite creuse la terre avec fureur.

Elle, douce et tranquille, détache son bras de son sein, caresse la bête grondante.

Son costume diffère de celui de ses compagnes. La chemise, à plis pressés, descend aux chevilles, et ne s'ouvre ni sur le ventre ni sur la gorge. Au bras, un seul bracelet d'ivoire.

Ainsi, en pleine lumière, dans ce décor de l'oasis, parmi ces nomades, c'est un tableau merveilleux et inoubliable que cette jeune fille blanche qui sourit à l'ours sombre.

*
* *

Je n'ai pas osé m'approcher d'elle. Hardant n'a pu obtenir du chef de la tribu que de vagues renseignements. Les Bazigour ont un langage particulier qui n'est compris que d'eux seuls, et ce chef ne connaît que quelques mots d'anglais.

Le Narthar Routah, roi de la horde, en ce moment dans les murs de Golconde, pourra nous donner des éclaircissements.

La tribu ne quittera le bungalow que le lendemain matin. Nous avons donc le temps d'aller jusqu'à Golconde et de revenir chercher cette jeune fille, si nous pouvons l'acheter.

La chaleur est tombée. Je hâte le départ, et nous prenons la route que viennent de quitter les Bazigour.

*
* *

La citadelle apparaît, noire et formidable, campée sur un rocher de 80 mètres de haut. Autour, des tombeaux musulmans et encore des tombeaux, des murailles qui croulent, des palais qui n'ont plus que leurs colonnes.

Çà et là, dans la masse de ces choses mortes, des minarets et des clochetons où de grands oiseaux, qui sont peut-être des aigles, viennent battre des ailes.

Sur la plate-forme de la tour, adossée au rempart qui ressemble à une gigantesque dentelle, se dresse la tente rouge du chef suprême des Bazigour.

D'un côté, c'est l'abîme, et jusque dans le lointain la mer de granit; de l'autre, c'est Golconde en ruines.

A l'ombre des créneaux, une trentaine d'hommes sont couchés, tous armés, grands, maigres, et la mine peu rassurante. Deux sont accroupis à l'entrée de la tente ouverte.

Le Narthar Routah nous reçoit avec une grandeur alliée à une telle politesse et une telle bonne grâce que j'ai bon espoir.

C'est un vieillard à barbe blanche. Sa très noble tête serait digne de tous les trônes.

*
* *

Il ne s'agit pas, comme je le pensais d'abord, d'un vulgaire rapt d'enfant. La jeune fille est un otage. Son père, un Français, pour prix de je ne sais quels ser-

vices rendus par les Bazigour, devait cent roupies d'or. Ne pouvant payer, il avait laissé sa fille. Cela s'était passé dans la saison de *Grichma* (l'été), il y avait près d'un an. Le père, qui devait revenir au bout de quinze jours, n'avait pas reparu, et le Narthar Routah se plaint en pur anglais :

— Le père est mort, et j'ai perdu mes cent roupies d'or !

Et il nous regarde à la dérobée, attendant notre proposition.

Je suis dans une telle fièvre et une telle impatience que je vais lui donner ce qu'il demande, quand Hardant me fait signe de le laisser agir.

Et il lui offre trente roupies pour racheter la jeune fille.

Le Narthar Routah lève les bras et regarde le ciel :

— La jeune fille avait tenté de s'enfuir deux fois. Il avait eu pour elle des soins paternels. Il l'avait chaque mois fait changer de tribu et envoyée dans les pays où les villes sont rares et où les hommes ne vont guère. Et, d'après son ordre, elle était de tous respectée et pour tous sacrée.

— Enfin, achève-t-il, ce sera soixante roupies, sinon je garde l'enfant. Je sais des *nawabs* qui me la payeraient dix fois ce prix-là !

A cette idée, je me révolte, et je suis sur le point de le laisser paraître. Je donnerais plutôt toute ma fortune. Et sans vouloir discuter davantage, de peur qu'il ne revienne sur ses paroles, je lui compte soixante roupies d'or.

Le Narthar Routah n'allongea pas une main rapace. Il se leva, laissant l'or sur le tapis. Après avoir donné à deux de ses gens des ordres tout haut et devant nous, mais en une langue inintelligible, il leur remit un objet qui me parut un anneau d'argent. Puis, nous saluant d'une façon un peu hautaine, il rentra dans sa tente, dont il fit retomber les portières.

Le soleil, en ce moment, incendiait les ruines d'un dernier rayon et disparaissait dans un flot de pourpre.

***

Nous partîmes, Hardant et moi, suivis des deux Bohémiens courant derrière nous.

J'éprouvais une joie profonde, et je faisais effort sur moi-même pour ne point mettre au galop mon vif petit cheval; mais c'eût été folie, tant la route était défoncée et fatigante.

Nous arrivâmes une heure après le coucher du soleil.

Un grand feu flambait devant le hangar. Des silhouettes couchées se levèrent. Les envoyés du Narthar Routah s'approchèrent du chef de la tribu. Quelques mots suffirent.

J'étouffais d'émotion. La jeune fille était devant moi, comme dans l'après-midi, les bras croisés sur sa ceinture écarlate, m'interrogeant de ses beaux yeux étonnés.

Je ne saurais retracer cette scène. Ce fut la joie de deux compatriotes qui se retrouvent dans les hauts plateaux du Dekkan. Ce fut de ma part l'ivresse d'un amant. Je lui parlai de son père. Elle pleura.

Devant la porte du bungalow, sur un siège de bambou, les mains unies, nous causions avec une mélancolie sans amertume, dans la douceur de cette nuit orientale, comme deux amoureux des bois de Vélizy.

De vives affinités s'étaient tout de suite établies entre nous. Elle m'aimait déjà comme un ami de sa jeunesse. Elle avait vécu à Paris jusqu'à dix ans. Son père, qui l'adorait à ses heures de loisir, spéculait sur les denrées coloniales. Sa mère était morte à Bombay, dès l'arrivée, il y avait de cela huit ans.

Je vis bien qu'elle avait oublié Paris et ses préjugés. La bizarre vie chez ces Bohémiens de l'Inde n'avait été que la continuation de la vie aussi nomade et aussi mouvementée, mais moins sauvage, qu'elle avait menée avec son père à travers la péninsule.

Nous passâmes toute la nuit ainsi, sous les magnolias fleuris, les yeux attirés par le feu de la tribu, le cœur perdu dans l'extase.

Vers le matin, ses yeux se fermèrent, sa main serra moins fortement la mienne, sa tête pencha sur mon épaule.

A son réveil, je la regardai, souriant. Elle, m'offrant ses mains, debout, grave et songeuse, plongeant ses yeux dans les miens, me dit :

— La nuit m'a parlé. Tu ne seras jamais mon frère. Tu ne le pourrais pas. Je ne saurais être ta sœur. Je t'aime, et je t'aimerai. Veux-tu de moi pour ta femme?

***

Comme nous allions franchir la porte de la gigantesque citadelle, un Bohémien s'approcha : le chef nous attendait au tombeau des Princes.

Nous longeâmes le mur et gravîmes la haute terrasse où dorment sous le palais de granit, rangés autour de la tour carrée, tant de morts illustres, dont seul se souvient encore le Nizam de Haïdarabad.

Le Marthar Routah se tenait debout sous les arcades, vêtu d'un éclatant costume de soie aux mille broderies.

Il prit la main de la jeune fille :

— Je suis grand-prêtre et roi, prononça-t-il. Je connais le livre du ciel. Le destin vous unit. Croissez et prospérez comme l'arbre divin, comme le deobar. Je te donne, ma fille, à l'homme que voici.

Et, joignant nos mains :

— Sois pour lui l'épouse d'amour, mais sache garder l'indépendance des filles de nos tribus. Je ne ceindrai pas ton cou de diamants de Golconde ou de Sambalpour, je ne voilerai pas ton sein sous les perles de Ceylan, je ne te mettrai pas au front une couronne de

rubis de l'Oxus, je suis pauvre. Mais emporte, ma fille, sous le ciel d'Europe, les vœux que fait pour toi le roi des Bazigour, roi déchu dans une ville déchue.

HENRY COLAS.

LA CRISE DE L'ARGENTINE

Le mouvement révolutionnaire qui a éclaté ces jours derniers à Buenos-Aires est, au moins momentanément, étouffé. Les insurgés, dès l'abord, semblaient certains du triomphe final ; ils ont été arrêtés dans leur victoire, faute des munitions qu'ils comptaient trouver à l'arsenal et dont l'absence est vraisemblablement imputable aux malversations administratives. Ainsi, ce qui devait amener la chute du gouvernement, la dilapidation de la fortune publique, l'a sauvé en dernière analyse. Et, aujourd'hui, le président — de la personne duquel les révoltés pouvaient facilement s'emparer en coupant la ligne de Buenos-Aires à Cordoba — après avoir quitté la capitale en fugitif, y est rentré en maître, grâce aux gauchos de la province, et surtout au concours de son beau-frère, le général Roca.

Mais si la révolution paraît conjurée, les causes qui en ont provoqué l'explosion subsistent toujours, non moins profondes, non moins imminentes. Cette menace ne vise pas seulement la République Argentine et son avenir, mais encore les nations européennes dont les intérêts engagés à la Plata sont des plus considérables, les peuples latins, et notamment la France, qui, depuis dix années, dirige vers les rives de l'Amérique du Sud, avec un grand nombre de capitaux, un fort courant d'émigration.

Notre gouvernement, du reste, a compris le péril ; et, à l'instar de l'Italie et de l'Angleterre, vient d'envoyer le *Kerguélen*, de notre escadre de l'Atlantique, croiser dans les eaux platéennes, et assurer par sa présence la protection de nos nationaux et de nos intérêts.

En ces conditions, la crise argentine, ses tendances, ses origines et ses manifestations diverses ne sauraient nous laisser indifférents ; non plus que l'examen rapide des moyens par lesquels on peut en prévenir ou en atténuer les désastreuses conséquences.

***

On a défini la révolution de Buenos-Aires une révolution économique. La formule est exacte si l'on s'en tient aux faits apparents, sans vouloir remonter à leur principe qui est tout politique et social.

Ces faits sont assez connus pour qu'il nous suffise de les rappeler brièvement à nos lecteurs.

C'est la hausse exagérée de l'or, le discrédit du papier, l'impossibilité pour le commerce argentin de se procurer les traites nécessaires au payement de ses transactions internationales ; par suite, le renchérissement de la vie : d'où un mécontentement universel.

Les causes de cette situation sont directes et indirectes. Les unes sont étrangères au gouvernement ; il est absolument responsable des autres ; et, de ce chef, son impopularité est très largement motivée.

Quelques explications sommaires sur le passé économique de la République Argentine sont ici nécessaires pour bien comprendre les événements actuels.

En 1810, lorsque les provinces de la Plata proclamèrent leur indépendance, elles étaient aussi ignorantes que dénuées de toute organisation financière La domination espagnole s'était montrée, là comme dans le reste de l'Amérique, particulièrement impuissante et arriérée.

De plus, l'or y avait toujours été rare ; les plus riches citoyens n'en possédaient que fort peu et en poudre. Pour soutenir la lutte contre la métropole, il fallut recourir au papier-monnaie. Des banques privées se chargèrent des émissions.

C'est seulement en 1822 que s'établit la première banque publique de circulation : la Banque d'escompte de Buenos-Aires. Le gouvernement en fit, en 1826, la Banque nationale de la province de Buenos-Aires ; très solide institution d'État, pourvue du monopole d'émettre des billets de banque, elle a été admirablement gérée et rendit les plus grands services au commerce national.

En 1872, pour répondre à de nouveaux besoins, l'État fonda la Banque nationale de la République, qui partagea le monopole avec celle de Buenos-Aires. Depuis lors, un certain nombre de banques s'établirent dans les différentes provinces de la Plata.

***

Rapidement, les progrès de la colonisation et la rareté de l'or, d'une part ; de l'autre, le grand nombre des billets émis, la diversité de leur provenance, l'absence de contrôle administratif, la supériorité des exportations sur l'importation nationale — phénomène presque inévitable dans un pays neuf, surtout agricole, et dont l'industrie ne s'est pas encore développée — suffisaient amplement déjà à faire hausser le change dans une proportion élevée ; l'agiotage s'en mêlant, le papier s'émettant sans réserve, presque sans limites, l'or devait fatalement atteindre à des taux considérables...

En 1885, les symptômes étaient inquiétants. La piastre était à 20 centimes. Il avait fallu établir le cours forcé, dont on s'était délivré deux années auparavant.

Pour répondre à ces exigences impérieuses, et pour relever en même temps la valeur du papier, le gouvernement sentit qu'il fallait, par une réforme sérieuse, régulariser l'action des banques et fonder sur une assiette solide la circulation fiduciaire (1).

(1) Consulter, sur la question de ces banques, le volume très documenté de M. Guilaine, *la République Argentine* (librairie Motteroz).

A cet effet, le président fit présenter par le ministre des finances, M. Pacheco, un projet qui fut voté le 3 novembre 1887 et devint la loi des banques garanties. Voici l'économie de la nouvelle institution :

Ces banques déposent entre les mains du gouvernement une somme d'or, contre laquelle le gouvernement leur délivre un chiffre égal de fonds publics (titres de la Dette extérieure, etc.).

Les banques remettent ces fonds à la Junta du Crédit public, ou bureau d'inspection chargé de leur garde et de leur surveillance. Dès lors, les banques ainsi garanties peuvent émettre des billets jusqu'à 90 pour 100 du capital versé. Comme les billets sont inconvertibles, les banques ne sont pas tenues au remboursement en espèces, une fois le billet accepté ; mais cette inconvertibilité ne doit pas être confondue avec le cours forcé. Elle est le résultat même de la garantie représentée par les dépôts d'or des banques et les titres d'État. Le cours forcé s'impose à tous dans toutes les circonstances de la vie économique, il prétend donner au papier une certaine valeur, une cote indiscutable ; au contraire, l'inconvertibilité n'est opposable aux détenteurs des billets garantis que si ces détenteurs ont bien voulu les recevoir en payement ; mais chacun est libre, dans les transactions journalières, de les refuser et d'exiger de l'or.

La réforme des banques garanties, intéressante et curieuse à étudier d'ailleurs, n'a pas donné les résultats espérés quant à l'affermissement et à la modération de la circulation fiduciaire. C'est surtout dans les banques garanties des provinces que l'on s'écarta des règles de la prudence financière.

A la fin de 1887, le capital des émissions dépassait 1 milliard 150 millions de francs, pour 4 millions d'habitants, c'est-à-dire un prorata de 265 francs par tête (1).

Or, malgré la garantie dont ils étaient assurés, les nouveaux billets ne conquirent pas la faveur que s'était imaginé le gouvernement.

Leur inconvertibilité, en dépit des différences essentielles qui la distinguent du cours forcé, était une tare qui les déprécia aux yeux du public.

D'autre part, l'agiotage entra violemment en scène. Grâce à la liberté absolue dont jouit la Bourse de Buenos-Aires — institution privée s'administrant elle-même à la façon du Stock-Exchange — la spéculation exploita et aggrava les méfiances qui s'attachaient déjà aux billets en jouant la hausse de l'or avec une véritable frénésie.

L'or était coté officiellement à la Bourse ; il devint le principal article du marché (2).

Enfin l'administration de ces banques fut généralement défectueuse. Le favoritisme et la malhonnêteté y présidèrent. Des crédits trop larges ouverts aux amis du pouvoir ne furent jamais recouvrés.

Aujourd'hui, la Banque nationale a épuisé ses dépôts et suspendu ses escomptes. C'est la cause directe de la crise actuelle. Une autre s'y était ajoutée.

Les banques hypothécaires avaient, de leur côté, émis des lettres de gage ou cédules hypothécaires jusqu'à concurrence de 200 millions de piastres. Nouvelle cause d'encombrement et de surcharge pour le marché, nouveau prétexte à l'agiotage en même temps qu'à la majoration factice du prix de la terre. Nouveau motif, en définitive, d'avilissement pour le papier.

*
* *

A la fin de 1888, la prime était si haute que M. Pacheco, après avoir en vain tenté d'enrayer le mouvement, en jetant des réserves d'or sur la place de Buenos-Aires, dut abandonner la partie. En mars 1889, son successeur, M. Ruffino Varela, crut arrêter la spéculation en interdisant par décret de coter officiellement à la Bourse la monnaie d'or du pays, ce droit étant réservé exclusivement aux banques. Mais cette interdiction venait trop tard, et l'or ne cessa pas de monter. Les banques privées reportèrent leur métallique en Europe, et déclarèrent se régler sur la Banque nationale, dont le stock monétaire, nous l'avons dit plus haut, fut rapidement épuisé.

Tous les efforts de M. Varela, ses projets tendant à racheter le papier au moyen des certificats d'or et d'argent, et à introduire le bimétallisme, échouèrent complètement. Le jeu redoublait de fureur. Les sociétés financières, sans autre objet que la spéculation pure et simple, se multipliaient à l'infini. Le mal empirait.

Pendant sa courte réapparition au ministère, M. Pacheco s'efforça de conclure un emprunt avec Baring ; il n'y put réussir. Le président Celman fit alors appel au docteur Uriburu, dont la compétence et la probité inspiraient pleine confiance au pays. M. Uriburu dénonça loyalement devant le Congrès les fautes commises, les abus criants. Par lui, on sut que la population n'avait pas été la seule coupable. Le ministre reconnut publiquement que la douane pratiquait la contrebande, et que certaines banques avaient fait de fausses émissions.

Le 7 juin 1890, il donna lecture au Conseil des ministres de ses projets financiers. Pour l'application de son programme, et pour rendre à la Banque nationale son prestige et son crédit, il demandait le remplacement du nouveau directeur, M. Pacheco, ancien ministre des finances, la créature du président Celman. Celui-ci refusa cette destitution nécessaire. M. Uriburu démissionna, ainsi que le ministre de la justice, Alcorta.

M. Garcia fut appelé au ministère des finances ; il reprit l'emprunt Baring, dont les conditions parurent au

(1) En France, la circulation fiduciaire n'atteint que le prorata de 76 francs par tête.

(2) L'or qui, sous Roca, faisait 140, atteignit, en 1886, 120 et 140 ; puis il devait monter plus tard à 170 et 180, et même à la fin de la crise jusqu'à 312, 350, 430.

Sénat si léonines, qu'il le repoussa après un éloquent discours de M. Aristobulo del Valle.

En même temps que l'échec de l'emprunt, on apprenait des faits scandaleux, qui portèrent au comble l'exaspération publique.

On eut la preuve que les ministres, désespérant de vaincre la spéculation à la hausse, s'y étaient associés eux-mêmes en tant que personnes privées.

Un décret du 21 juin 1890, signé Garcia, avait déjà constaté que la banque de Cordoba, obligée, comme toutes les autres, par une décision de 1889, de retirer ses billets, en avait remis en circulation, au lieu de les incinérer, pour 3 millions 500 000 piastres or.

En outre, on reprochait à la même banque d'avoir partagé amicalement, entre le gouverneur et ses amis politiques, le montant de la nouvelle émission garantie, soit 100 millions de francs.

Ce qui ajoute à la gravité de ces fraudes, c'est que le gouverneur de la province de Cordoba, Marcos Juares, est le frère du Président de la république.

La banque de Santa-Fé ne s'est pas refusé son émission clandestine de 3 millions de piastres or.

Enfin, la banque de Catamarca, émule de celle de Cordoba, est accusée d'avoir, en fin 1889, fait fabriquer à Londres et émis en double des billets pour le montant total de sa nouvelle émission : émission d'ailleurs illégale, puisqu'une loi du 14 septembre 1889 les interdit toutes, même avec garantie nouvelle, jusqu'au 31 mai 1891.

Les banques hypothécaires n'ont pas échappé davantage aux coups du népotisme et de la prévarication.

En septembre 1888, à la Plata, où il existait déjà une banque hypothécaire de la province, le gouvernement a fondé une succursale de la Banque hypothécaire nationale. Cette banque disposait pour les prêts d'un crédit de 12 millions de piastres.

Dès la troisième semaine, le crédit était non seulement dévoré, mais dépassé de 20 millions.

Une telle gabegie et ses conséquences immédiates, la disparition du numéraire coté jusqu'à 350 et 480, la piastre papier tombée à 20 centimes, la vie devenue impossible à force de cherté, le crédit public gravement atteint, la brusque interruption des échanges, provoquèrent dans toutes les parties honnêtes et saines de la population une indignation facilement explicable ; et la révolution du 26 juillet, dont les citoyens les plus riches et les plus conservateurs ont déploré l'échec, fut moins celle d'un parti que celle de la probité et du patriotisme contre la gestion infidèle et ruineuse d'un gouvernement déconsidéré.

*
* *

Quand on a suivi tout le développement de la crise, depuis ses origines immédiates, une question s'impose despotiquement à la pensée. Pour qu'une insurrection aussi justifiée, aussi populaire, ait été comprimée, ne faut-il pas que l'État soit la proie non seulement du pire personnel gouvernemental que l'on puisse imaginer, mais aussi de déplorables institutions et de tristes mœurs politiques, qui en ont permis l'avènement ? Et, dès lors, quel espoir reste-t-il au pays, et quelles ressources pour s'en délivrer ? Ce sera la conclusion de ce rapide exposé.

Il est certain qu'à l'heure actuelle, et après ce que nous avons raconté, les pronostics les plus pessimistes sur l'avenir de la République Argentine correspondraient à l'opinion courante et trouveraient accès auprès des esprits les moins prévenus. Cependant, quand il s'agit de présager les destinées d'un peuple, il est prudent d'éviter le succès facile d'une Cassandre qui, cette fois, ne rencontrerait plus d'incrédules.

De l'étude très impartiale, mais nullement antipathique à laquelle nous nous sommes livré, nous recueillons cette impression que si la République Argentine est gravement compromise, elle ne l'est point irrévocablement. Au fond, ses erreurs financières ne sont que le résultat de certaines erreurs politiques, capitales, mais aussi réparables.

Et c'est ici plus que partout qu'on peut répéter l'antique formule du baron Louis : « Faites de bonne politique, et vous aurez de bonnes finances. »

Sur le terrain politique comme sur le terrain économique, la République Argentine a mérité le même reproche.

Elle a voulu faire grand, et marcher vite.

Partis d'une fausse conception du milieu qui les enveloppait et surtout d'une fausse conception d'eux-mêmes, victimes d'une hérédité fâcheuse dont ils n'ont pas encore secoué le poids, les Argentins se sont donné une Constitution supérieure à leur degré d'éducation politique ; ou, si l'on aime mieux, ils n'ont pas encore élevé leurs mœurs politiques au niveau de la Constitution qu'ils ont choisie.

Cette Constitution est presque littéralement copiée sur celle des États-Unis d'Amérique.

Mais ce qui s'harmonisait avec le tempérament anglo-saxon, grâce à l'habitude plusieurs fois séculaire de la liberté, convenait mal aux descendants des colons espagnols, même émancipés du joug métropolitain. La domination étroite et despotique de la mère-patrie, le système de féodalité agricole, le régime des Caudillos qui en avaient été les caractéristiques, pouvaient faire des révoltés, mais non pas préparer des citoyens pour un pays libre et républicain.

Les héros de l'émancipation argentine, San-Martin, Belgrano, Moreno, n'espéraient pas eux-mêmes éduquer du jour au lendemain le pays qu'ils avaient délivré, ni voir la liberté politique apparaître et fleurir avec l'indépendance nationale.

Aussi, durant de longues années, dans Buenos-Aires comme dans les autres provinces de la fédération, la dictature intérieure survécut à la tyrannie espagnole ;

et ce n'est qu'après de sanglantes querelles, après la chute de Rosas, que le parti libéral, avec le général Mitre, put à la fois jeter les bases de la liberté politique et de la République Argentine.

De Mitre et de son successeur, le grand écrivain, orateur et philosophe Sarmiento, datent les débuts du régime constitutionnel dans le Rio de la Plata.

Mais, en dotant son pays du régime représentatif à l'Américaine, Sarmiento lui prêtait des qualités qui ne sont pas le propre de la race latine; par contre, il ne comptait pas assez avec ses vices et ses vertus.

Chez un peuple qui joint à l'esprit pratique et rassis, au sens très net des réalités, la fermeté du caractère inhérent aux Américains du Nord, le régime représentatif peut se développer avec tous ses avantages et sans ses habituels inconvénients.

Au contraire, chez un peuple enthousiaste, prêt à incarner ses idées ou ses instincts dans un homme; chez un peuple surtout qui garde encore, malgré la formule républicaine, des souvenirs et des traditions monarchiques, le système représentatif est plein de pièges et de périls pour la liberté; et mince est la différence qui sépare un tel système du régime césarien. Ce qui prépare et facilite le césarisme, ce n'est pas seulement la limitation du pouvoir parlementaire et la trop grande part laissée au pouvoir exécutif, c'est le dégoût que les parlementaires eux-mêmes conçoivent d'un mandat qui ne peut les conduire à rien, si ce n'est à une opposition utile pour le pays peut-être, mais stérile pour leur ambition et leur amour-propre.

Or, se résigner à n'être pas ministre, à rester simple député sans influence officielle, sans autre situation que celle qu'assure le talent, voilà qui suffit à un citoyen des États-Unis, dont le principal souci n'est pas de briller, mais de servir les intérêts matériels et positifs du peuple; mais cela ne saurait satisfaire un Latin avide de bruit et d'influence. S'il sait que le chef de l'État dispense seul les faveurs et les places, cette considération le fera fréquemment fléchir dans son mandat de contrôleur attentif et sévère du pouvoir exécutif.

Le régime des États-Unis est un perfectionnement, une sorte de sublimé du parlementarisme; mais c'est de ce dernier que s'accommodent le mieux les nations latines. Il est le seul à offrir les jouissances ou les compensations dont nos hommes politiques sont le plus désireux; seul il ouvre à leur ambition des débouchés suffisants, soit qu'il leur livre le pouvoir, soit qu'il fasse d'eux les leaders écoutés d'une opposition redoutable.

C'est, en un mot, la classique soupape — dont est dépourvue la machine représentative — par où s'échappent les vapeurs également dangereuses de la dictature, de la vénalité, ou de la révolution.

***

Cette soupape a fait cruellement défaut à la Constitution argentine. Et la dernière aventure, comme son histoire plus ancienne, nous montre que la République n'a pas échappé aux trois ennemis qui guettent le système représentatif.

Depuis la retraite de Sarmiento, elle a été successivement le théâtre et l'enjeu des gouvernements césariens et vendus, et des troubles révolutionnaires. — C'est sous l'aspect vénal que s'affirme la dictature aujourd'hui. Jusqu'au président Avellaneda (1874-1888), les divisions des partis correspondaient à des divergences de principes, d'idées, ou du moins à des rivalités politiques.

Les unitariens, les portenos ou partisans du port, voulaient concentrer l'autorité dans Buenos-Aires; le parti fédéral voulait affirmer la prépondérance des provinces.

Mais avec Avellaneda et Roca, les partis changent de caractère; les anciennes désignations perdent leur sens. Il ne s'agit plus d'idées ni même de rancunes; il n'est plus question que d'appétits et d'intérêts.

Les provinces ne forment plus un parti contre Buenos-Aires et son influence politique, mais un syndicat financier.

Comme la masse des électeurs, ignorante et misérable, composée surtout d'ouvriers agricoles, et inféodée aux propriétaires fonciers, est dans la main de comités électoraux, le candidat fait au comité toutes les promesses, et l'élu tient les promesses du candidat, s'il n'a pas d'intérêt contraire. Un comité du parti, comme le *Caucus* du Nord de l'Amérique (1), fonctionne dans chaque département, dans chaque province, et tous réunis forment le comité suprême du parti. Peu à peu, le parti autonomiste national a confondu le chef du parti départemental avec le chef du département, puis le chef du parti provincial avec le gouverneur de la province, enfin le Président de la république avec le chef du parti national.

Dans ce système, le chef de l'État devient, on le voit, le serviteur d'une coterie, il n'est plus l'élu de la nation.

L'inventeur de cette combinaison fut le général Roca; comme tant d'autres, il ne devait pas bénéficier de son invention. En son absence, son beau-frère Juares Celman se fit nommer à sa place « Jefe del Partido » national.

En cette qualité, il reçoit dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée, à l'occasion de chacun de ses actes, de chacune de ses décisions, les félicitations

(1) Voir sur le *Caucus* américain les remarquables études de M. Ostrogorski, parues dans les *Annales de l'École libre des sciences politiques* de janvier 1888 à janvier 1889.

de tous les comités du parti. Exclu du parti quiconque ne s'associe pas à ce concert. Le parti assure au président, dans chaque élection, tous les suffrages que celui-ci réclame pour lui ou ses amis.

En échange d'un tel dévouement, il gouverne avec et pour le parti; au parti, les places de l'administration et de la magistrature, dont le président dispose directement ou indirectement; au parti toutes les concessions, tous les travaux publics, tous les emprunts, toutes les expropriations inutiles et désavantageuses pour l'État, toutes les banques : gestion et écus. Nous avons vu plus haut les résultats financiers de ces pratiques amicales.

Les élections de tout ordre sont pour le président Celman l'occasion d'intrigues tantôt comiques, tantôt sanglantes. C'est le plus souvent une émeute, provoquée par le gouvernement, qui fixe les chances des candidats et départage les électeurs indécis.

La nomination de M. Ortega comme gouverneur de la province de Mendoza, la proclamation de M. Zavalia comme sénateur de Buenos-Aires, avant tout scrutin et même avant la réunion du collège électoral, demeureront comme le type du système; et son inaugurateur, le président Celman, apparaît au spectateur impartial comme une singulière physionomie très fin de siècle, qui rappelle vaguement celle de Napoléon III; comme lui, jouisseur, à la fois sceptique et naïvement immoral.

***

Cependant la République Argentine, depuis 1886, est mise en coupe réglée — sinon par le président lui-même, du moins par sa camarilla et surtout par son frère, Marcos Juares, le célèbre fondateur du Panal, le Cercle somptueux de Cordoba, où se brassent toutes les affaires, où se débattent toutes les entreprises publiques et privées — et surtout elle est la proie des comités électoraux, qui englobent la multitude électorale, laquelle, sauf à Buenos-Aires, se montre souvent inférieure à son rôle et peu digne de ses droits.

En revanche, tout ce qui constitue la véritable force du pays, tout ce qui contribue à sa prospérité ou à son prestige, les sommités de la finance, du commerce et de l'industrie, l'élite du barreau, de la science et des lettres, composent l'opposition irréconciliable contre le gouvernement entre les mains duquel périclitent la fortune, le crédit et l'honneur de la République. — C'est le parti libéral, dont les organes la *Nacion*, *el Diario*, la *Prensa* sont rédigés par de remarquables écrivains et qui a fait de l'Union civique son centre d'action, c'est lui qui a entamé récemment la lutte à main armée contre le Président de la république, sous la conduite ou les auspices des hommes les plus considérables du pays : Alem, Aristobulo del Valle, le puissant orateur politique; de Urigoyen le savant juriste, ancien compétiteur de Juares à la présidence; Alcorta, l'ancien ministre; Emilio Gouchon; F. Seeber, de Uriburu, etc.

A cette énumération il faut ajouter le doyen de la République et de la liberté, l'initiateur de l'instruction populaire, Bartholomeo Mitre, qui abandonne l'Europe pour apporter à ses coreligionnaires et à sa cause la force de son appui et l'autorité de son nom.

Le parti libéral a été vaincu, on sait comme. Mais il n'a pas désarmé; il ne peut désarmer devant une administration qui amoncelle les désastres sur la patrie.

Le président Celman n'est victorieux qu'en apparence. En réalité, il est frappé à mort. Il n'atteindra pas le terme légal de ses pouvoirs. Et ce n'est pas son candidat Carcano qui le remplacera.

Alors même qu'à l'élection présidentielle, le parti libéral serait encore battu par le parti autonomiste, celui-ci devrait transiger, sous peine de provoquer une guerre civile, sur le nom d'un candidat véritablement national, étranger et supérieur aux partis.

Le bruit circule à Buenos-Aires qu'un homme aujourd'hui serait apte et prêt à jouer ce rôle : ce serait le général Roca, le vainqueur de l'insurrection, l'exterminateur des Indiens.

Les talents et l'habileté n'ont certes jamais manqué à l'ancien Président de la république; mais quels efforts lui seront nécessaires pour faire oublier qu'il est le premier auteur responsable sinon de la crise en elle-même, du moins des procédés qui lui ont donné naissance.

Quel que soit l'homme, ce qui est indispensable pour écarter les dangers de l'avenir, et réparer les maux du présent, c'est un gouvernement indiscuté et pacificateur, dont le programme soit une absolue prudence et un ordre sévère dans les finances nationales, une probité administrative rigide, une surveillance étroite des établissements de crédit et des services publics.

En raison des ressources immenses que recèle le territoire fertile autant que vaste de la Plata, nous n'hésitons pas à croire qu'une amélioration réelle suivrait rapidement un simple changement de personnel et de méthode.

Mais, sans croire aveuglément à la vertu des textes et des formules constitutionnelles, nous persistons à penser qu'il faut chercher ailleurs la guérison véritable de la République Argentine.

C'est le régime de l'omnipotence présidentielle et des coteries extra-parlementaires qui a causé son abaissement et lui fait entrevoir la ruine; c'est dans le régime d'un contrepoids législatif, d'un sérieux contrôle politique qu'elle pourra trouver son relèvement et son salut.

ALFRED BERL.

CAMÉES ET CROQUIS

Souvenirs de la vie parlementaire (1).

Marc Caussidière. — Un gros homme de haute taille, la face réjouie, un abdomen proéminent, l'esprit très vif, beaucoup d'audace. Fils d'un homme du peuple, vieux soldat de la première république, il avait sucé le lait des idées d'émancipation et de révolte.

A Saint-Étienne, son pays natal, il exerçait la profession de dessinateur pour rubans. Déjà agité par le souffle de la révolution de Juillet, il se jeta à corps perdu dans le mouvement des émeutes sociales qui, en 1834, rayonnèrent de Lyon sur les alentours. Pour cette raison il fut impliqué, en 1835, dans l'immense affaire déférée alors à la Haute Cour, et qu'en raison de ses nombreuses ramifications l'histoire a appelée le *procès monstre*. Il y avait été condamné à passer sa vie dans une forteresse et envoyé à la citadelle de Doullens. En 1837 survint le mariage du duc d'Orléans, qui fut suivi d'une amnistie plénière. Il put dès lors revenir à Paris et s'y installa.

Comment l'ancien dessinateur vécut-il dans une ville où l'on ne fabrique pas de rubans? Eh! pardieu! il y mena une existence de bohème. Il s'occupait d'assurances sur l'incendie, d'entreprises commerciales, de petites affaires, le tout sans délaisser la politique. Naturellement, il recherchait ses anciens amis, raison pour laquelle il passait une grande partie de son temps à l'estaminet Sainte-Agnès, où se réunissait l'état-major du parti de l'action. Disons en passant que c'est de là qu'est venue la dénomination de *culotteurs de pipe*, qu'on a donnée plus tard aux chefs de ce milieu. En 1842, Ledru-Rollin, Louis Blanc et Ferdinand Flocon organisèrent la *Réforme*, un peu en opposition au *National* d'Armand Marrast, qu'on trouvait trop modéré. Marc Caussidière devint le commis voyageur du nouveau journal. Notez que la fonction le mettait à même de parcourir la France en tous sens et d'y faire de la propagande. Au 24 Février il avait le fusil sur l'épaule lorsque, une heure après l'abdication du roi, il s'emparait de la préfecture de police pour y remplacer M. Gabriel Delessert.

Jusqu'à cette heure il n'avait eu que l'air d'un joyeux vivant, très habile à vider les chopes. Rue de Jérusalem, au milieu des circonstances critiques où l'on était, il se manifesta comme un fonctionnaire actif et presque comme un homme de génie. Tout le monde a retenu son mot : « J'ai fait de l'ordre avec du désordre. » Cela voulait dire qu'en ramassant à travers les faubourgs soulevés six mille va-nu-pieds sans asile, sans pain et sans chaussure, il était parvenu à former le corps des Montagnards dont il avait fait, du soir au lendemain, la sauvegarde de la cité. Qui sait ce que serait devenu Paris s'il n'eût pas su museler ces masses?

Il se tenait en préfet de police, on le voit, mais sans cesser d'être un excentrique. En mai 1848, élu représentant du peuple, il crut devoir se montrer à l'ouverture de la Constituante dans un costume qui rappelait de loin celui des membres de la Convention Nationale. Il avait donc le chapeau à la Barbaroux, un frac à parements ouverts, une large écharpe tricolore. Eugène Pelletan, ayant à faire son portrait, écrivait dans la *Presse* : « Vous diriez d'un bourgmestre flamand qu'on a arraché à quelque tabagie et déguisé en jacobin de la Montagne. » Mais l'ancien conspirateur reparaissait vite en lui. On l'a accusé, non sans raison, d'avoir coopéré à cette funeste journée du 15 Mai, à la suite de laquelle l'Assemblée Nationale, à peine organisée, a été envahie par les clubs, puis dissoute pendant trois heures. Le lendemain, après des explications embarrassées, il était amené à donner une double démission, celle de préfet de police et celle de député de Paris. Mais comme la rondeur de sa personne et les crudités de son langage plaisaient fort à la population, il fut réélu haut la main. Chose curieuse, si les faubourgs populaires souhaitaient son retour à la Chambre, les arrondissements de la grande propriété et du capital, gagnés par une sorte de contagion, l'acclamaient de préférence, en négligeant le candidat modéré. Dans une réunion électorale, tenue rue Duphot, quelqu'un lui ayant reproché d'avoir fait prendre aux Montagnards des abonnements au journal du citoyen Sobrier, il eut un curieux mouvement d'éloquence : « Qu'osez-vous avancer là, citoyen? Que j'ai abonné les Montagnards à un journal? Allons, vous voulez rire! Les Montagnards! De pauvres diables qui avaient plus de poux que de sous! Convenez que ç'aurait été une drôle de clientèle. » En ce moment il aurait volontiers rappelé la figure de ce Falstaff dont Shakespeare tire un si grand parti dans ses grands drames. On trouverait même, si l'on voulait bien, dans l'une de ces scènes un rapprochement avec cet épisode de la révolution de Février : « Toute ma troupe se compose d'enseignes, de caporaux, de lieutenants, d'officiers, aussi gueux, aussi dépenaillés que ce Lazare en tapisserie dont les plaies sont léchées par les chiens; des gaillards qui, en réalité, n'ont jamais été soldats, des domestiques stupides renvoyés, des garçons de cabaret évadés, la quintessence de la populace. »

Une autre des prouesses oratoires de Marc Caussidière aura été la harangue prononcée par lui dans la nuit du 27 juillet 1848 lorsque, accusé au même titre que Ledru-Rollin et Louis Blanc à propos des journées de Juin, il eut à se défendre : « On prétend que j'étais aux barricades. Si j'y étais allé, j'y serais resté. » Et, presque aussitôt : « Citoyens, aurons-nous bientôt

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

fini d'aboyer les uns après les autres? Tout le monde se traite de brigand. Sacrebleu, en voilà assez! A la fin, mettons toutes nos haines au fond d'un sac, et jetons ce sac dans la Seine. » La forme était âpre, mais le mouvement très beau, et il fut fort applaudi, mais à gauche seulement. Décrété d'accusation, il s'évada, fut condamné, et un jour fut exposé en effigie à cent pas du Palais de Justice. Comme la scène se passait sur le quai aux fleurs, détail à ne pas oublier, cinq cents personnes présentes achetèrent des bouquets et couvrirent le gibet de roses, de lilas et d'œillets. Il y eut même à ce sujet une chanson qui courut les rues, avec accompagnement d'orgue de Barbarie :

Au pilori mettez la République,
Le peuple est là pour la couvrir de fleurs.

L'ancien préfet de police ne reparut plus à Paris que sous l'empire, au moment de l'amnistie promulguée au lendemain de Solférino. Celui qui écrit ces lignes a pu faire dans la presse d'alors une observation qui repose sur une coïncidence curieuse. — Le 4 mai 1848, à l'heure où les neuf cents membres de la Constituante sortaient bras dessus, bras dessous, deux à deux, pour acclamer la république en présence du peuple, on eut à contempler un tableau tout à fait neuf. Celui que Marc Caussidière avait en ce moment pour compagnon n'était autre que le R. P. Lacordaire, de l'ordre des Frères prêcheurs.

Or, comme ce dernier était en robe blanche de dominicain et que l'ex-préfet portait le costume des conventionnels, ce contraste ne pouvait qu'attirer les regards de la foule. On le remarqua donc et on en parla beaucoup. Mais, attendez, et c'est là qu'est le plus piquant de l'affaire. A quatorze ans de cette même journée la rencontre des deux hommes se renouvelait d'une manière pour ainsi dire fatidique. Marc Caussidière et le R. P. Lacordaire mouraient à Paris, à la même heure, et étaient enterrés le même jour.

***

Odilon Barrot. — Juste ciel! comme on oublie vite! En songeant au personnage je me rappelle, malgré moi, le vers d'un vieux poète :

L'aigle d'un quart de siècle est oison dans un autre.

Pardieu, ce n'était pas un oison, l'honorable M. Odilon Barrot, ce n'était pas un aigle non plus. Mais comment se fait-il qu'un homme qui a tenu tant de place dans le Parlement et fait tant de bruit à travers le monde soit une figure si effacée? Je le vois encore tel qu'il était à sa belle époque. Un homme correct, d'une taille moyenne, la face ronde, des traits austères, une belle voix. Vêtu de cet habit bleu à boutons guillochés, qui était si fort de mise lorsque l'anglicanisme ne nous avait pas encore entièrement envahi, il montait solennellement à la tribune, affichant presque les allures d'un prêtre qui va consacrer l'hostie à l'autel. Il parlait. Il débitait un long discours, très grave, ah! toujours très grave, emphatique, tonitruant même, et c'était tout.

Tel a été son office pendant vingt-cinq années. Moyennant ces pratiques il a été en vue, fortement houspillé par les doctrinaires, mais encensé par la bourgeoisie, qui en lui avait du premier coup reconnu l'un des siens.

Comme il avait la monomanie de l'opposition, il a été la bête noire de Louis-Philippe. On se rappelle le mot qu'a décoché à son endroit Royer-Collard, après la dévastation de l'Archevêché, dans l'hiver de 1831, quand Odilon Barrot était préfet de la Seine, mais préfet incapable de désarmer l'émeute : « Vous, monsieur, il y a quarante ans que je vous connais, vous vous appelez Pétion. » Sous le coup de cet épigramme, il avait donné sa démission pour venir au Palais-Bourbon reprendre sa place au côté gauche. On devine qu'il y apportait le front ridé d'un mécontent. Il ne laissait jamais s'écouler une semaine sans accuser le juste milieu. Pas de jours où la presse libérale ne chantât ses louanges. Aussi les cent vieilles trompettes de la Renommée s'enrouaient à jeter son nom aux quatre points de la rose des vents.

Cet avocat si populaire avait-il le génie d'un homme d'État? Cette seule question ferait sourire. Avait-il du talent? Il a eu beaucoup de faconde. Voilà soixante ans, parler toujours suffisait pour avoir de l'importance. Ce qui l'a fait passer pour un homme grave, ç'a été sa figure rechignée et sa tête chauve. En réalité, il aura mené la vie d'un ardélion qui ne sait pas bien ce qu'il fait. Il y a de nombreuses preuves à l'appui de ce que nous venons de dire.

En 1847, il imagine et organise la fameuse campagne des banquets réformistes, soi-disant afin de faire entrer dans la loi le paragraphe des capacités et, trois mois après, Ledru-Rollin, survenant, lui souffle le succès de cette entreprise en faisant proclamer la réforme absolue, c'est-à-dire le suffrage universel. En 1848, la République est proclamée, il y adhère, il dit vouloir la soutenir, et nul plus que lui ne travaille à l'élection du prétendant qui doit la détruire. Parlementaire de la vieille école, il devient, un moment, chef du cabinet, en jurant ses grands dieux qu'il n'a en vue que de conserver les trois plus grandes conquêtes de la Révolution française, c'est-à-dire la liberté individuelle, la liberté de la presse et la liberté de la tribune; or, par lui-même autant que par ses frères, il contribue à l'exaltation du parjure qui, le 2 décembre, supprimera d'un trait de plume toutes ces libertés. Ce jour-là, d'anciens amis le rencontrent, pâle, ahuri, effaré, tout à fait comparable à un renard qu'une poule aurait pris.

Arrive l'empire. Quelle figure y faire? Une fausse

honte lui fait monter la rougeur au front. Quand il rencontre sur son chemin quelques-uns de ceux qui, comme François Arago, n'ont pas varié, un seul jour, sur ces questions de liberté, il frissonne, pâlit et se détourne. Rejeté alors loin de son ancien centre de gravité, condamné à ne rien être, mis par la force des choses en face de sa propre impuissance, il s'estime heureux d'entrer à pas de loup à l'Institut, un palais dont il fera son hôtel des Invalides. Il entre, en effet, à l'Académie des sciences morales et politiques, et l'on conviendra avec nous qu'il sera un étrange propagateur de ces sciences-là. Mais il s'y réfugie et il y meurt, un jour, obscurément, sans laisser après lui-même le rayon d'une épitaphe.

*
* *

Louis Blanc. — Ce petit homme à figure de lycéen mérite-t-il de prendre rang parmi les historiens du siècle? Bien des critiques ont écrit que l'*Histoire de dix ans* n'est qu'un pamphlet. Ce fut pourtant à ce livre que son auteur dut d'être appelé aux affaires. Ces volumes trempés de colère le conduisirent d'abord au gouvernement provisoire, puis à la Constituante. On sait le rôle que, pendant mars et avril, a joué au Luxembourg, dans une assemblée d'ouvriers, celui qui, tout enfant, disait-il, avait prononcé contre la bourgeoisie un serment d'Annibal. Imbu des doctrines nébuleuses et inapplicables du *Contrat social*, admirateur de J.-J. Rousseau, adorateur de Robespierre, il s'entêtait à ne trouver la souveraineté de la nation qu'en bas et, dans la nation, il ne voyait qu'un seul élément : l'ouvrier. « Mais, lui objecta-t-on, que faites-vous de l'ingénieur, du médecin, du propriétaire, du soldat, du prêtre, du magistrat, du paysan, de l'artiste, du marchand, de l'avocat et du lettré? » De même que tous les socialistes d'alors, il n'avait qu'un mot à répondre : l'ouvrier. Réplique folle et qui pouvait passer pour une basse flatterie à l'adresse du suffrage universel naissant.

De là tant de ripostes piquantes de la part des classes d'en haut. Au théâtre du Palais-Royal, dans une pochade à la manière d'Aristophane, un jeune beau, ganté de blanc, était interrogé dans un club sur sa profession. « Citoyen, quel est ton métier? — Ouvrier de père en fils. Mon grand père était ouvrier, mon père était ouvrier. Je suis ouvrier comme eux... ouvrier... notaire. » Et toute la salle de rire aux éclats. Cham, le dessinateur du *Charivari*, publiait une caricature dans laquelle il montrait un riche d'hier, en guenilles, amaigri par la faim, tendant la main à un savetier, et ce dernier de dire à la cantonade : « Ces pauvres riches, depuis que Louis Blanc nous a mis à leur place, ils viennent nous demander l'aumône! » Tout cela faisait que le petit homme n'était pas en odeur de sainteté dans les zones de Paris où l'on aime l'art et l'élégance. Sans doute, il avait pour lui les travailleurs des faubourgs, mais il n'avait qu'eux, et c'était pour ce motif que son nom était placé l'un des derniers sur la liste des élus.

En 1870, après le siège, à la veille du vote, Théophile Gautier, causant avec Auguste Vacquerie de la candidature de Louis Blanc, s'écriait sans mâcher ses mots : « Eh bien, je ne voterai pas pour celui-là, parce qu'il écrit comme un cochon. » C'était vif, assurément exagéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa prose est d'une pâleur sans pareille, sans vivacité, sans passion. A la Constituante, ce rejeton des Gracques, trop exigu, ne pouvait que faire triste mine. Non seulement sa taille minuscule devenait un objet de défaveur aux yeux d'une démocratie qui ne nourrit guère d'affection que pour les hommes à forte corpulence, mais sa figure imberbe le faisait aussi ressembler à un collégien en vacances. Ajoutez à cela un détail de mise en scène. Toutes les fois qu'il avait à prendre la parole, pour que sa personne ne disparût pas dans le gouffre de la tribune, les huissiers de l'Assemblée, sur l'ordre de la questure, lui posaient un tabouret sous les pieds. Ce n'était que rehaussé par ces moyens artificiels qu'il pouvait se faire voir de ses collègues et s'adresser à eux. A la vérité, une fois qu'il avait ouvert la bouche, il parvenait assez bien à se faire entendre. Mais le débit était pompeux, le tissu du langage déclamatoire; le fond peu neuf. D'où il résultait que s'il parvenait à se faire entendre, il n'était pourtant que peu écouté.

Est-il vrai que, dans ce petit corps ait logé l'âme d'un conspirateur? Le fait est qu'on a accusé Louis Blanc d'avoir été l'un des principaux artisans de cette énigmatique journée du 15 mai, qui a porté un premier coup à l'existence de la république. Inculpé, il ne voulut pas attendre qu'on le déférât à la haute cour de Bourges, ainsi que l'ont été Barbès, Blanqui et Hubert, et, sortant de Paris sous un déguisement, il est parti pour Londres, d'où nous l'avons vu ne revenir qu'après le 4 septembre.

Il a donc reparu après vingt-deux ans d'exil, mais vieilli, attristé, non pas tout à fait oublié, mais déjà fort démodé, comme on dit de nos jours. S'était-il assagi ou simplement attiédi? On constatait qu'il ne mettait plus la même ardeur à réclamer la refonte du corps social. Deux ou trois fois, il a parlé, tant à Bordeaux qu'à Marseille, mais sans un bien grand retentissement. L'*Homme libre*, son journal, a dû, faute de lecteurs, cesser sa publication après une courte carrière. Une particularité pourtant le remettait en relief : c'était la vive amitié de Victor Hugo, qui, de 1872 à 1875, passait presque toutes ses soirées en sa compagnie. A la même époque, il éprouvait aussi le très vif contentement de voir son frère Charles, le critique des peintres, entrer à l'Académie française; mais profondément désenchanté des choses et des hommes de la politique, surtout après le sanglant épisode de la Commune, il nous disait à nous-mêmes : « Si j'avais à re-

commencer ma vie, je me détacherais de la politique, pour ne m'occuper que de la littérature. » Très certainement, c'était là un propos que lui arrachait l'immense rayonnement qui se faisait sous ses yeux autour du poète de la *Légende des siècles*.

*
* *

Ledru-Rollin. — Une sorte de géant, une manière de Danton moderne avec figure de bourgeois. Le torse large, la voix d'un très beau timbre. Assez de dons naturels, assez de savoir aussi, pour qu'il y eût en lui un orateur remarquable. Ancien avocat à la Cour de cassation, jurisconsulte, frotté d'histoire, il était entré dans le parti républicain en 1835, par une brochure sur les massacres de la rue Transnonain. Sur la fin de la monarchie constitutionnelle, il est député de la Sarthe et le chef du parti radical. Survient l'affaire des banquets, que MM. Odilon Barrot et Duvergier de Hauranne présentent comme un amendement à la charte de 1830 ; il l'escamote très vivement au profit de ses idées et fait proclamer la république.

En ce temps-là, il avait encore la physionomie d'un bellâtre. Quelques-uns de ses amis disaient à demi-voix : — Ce n'est pas un Brutus : il a la figure rose de Dolabella. Il a bien la panse trop rabelaisienne pour rêver une révolution radicale. En quoi ces critiques se trompaient du tout au tout. Oui, assurément, en 1848, il était d'une santé florissante. Rien n'était sévère en lui. On prétendait même qu'à l'instar du tribun d'Arcis-sur-Aube, il était devenu homme de plaisir, aimant les petits soupers, le théâtre, les femmes, mais ces goûts de sybarite ne lui faisaient pas perdre de vue les intérêts de la cause à laquelle il s'était voué. Peut-être même aurait-on pu lui reprocher d'y mettre trop de zèle. Personne n'a oublié que, pendant son passage au ministère de l'intérieur, il avait pour Égérie la Muse la plus célèbre d'alors : George Sand écrivait sous ses yeux ces *Bulletins de la république*, arrangée presque en forme d'un Koran démocratique, pages brûlantes, mais qui avaient trop la tournure d'une injonction donnée au suffrage universel.

En raison de ces feuilles volantes et de quelques autres pratiques révolutionnaires, Ledru-Rollin était devenu pour les hautes classes une sorte de croquemitaine. Quiconque regrettait le passé l'accusait nominativement, tous les matins. Ainsi deux grands partis monarchiques, les royalistes purs et les orléanistes, hier divisés, se rapprochaient pour le combattre. Une presse acharnée, bien pensante, ne lui laissait ni repos ni trêve. Il n'y avait pas de violence, il n'y avait pas d'abus de pouvoir ni de roman absurde qu'on ne mît sur son compte. Un général d'antichambre, et aide de camp du roi déchu, très mauvais poète par-dessus le marché, M. Liaidières, s'était mis à rimer contre lui de mauvais couplets. Dans cette chanson, il le traitait nominativement de voleur. — Voleur de quoi, s'il vous plaît ?— Eh ! pardieu, voleur de portefeuille. Et cela se chantait couramment, avec accompagnement de piano, dans les salons aristocratiques, sur les deux rives de la Seine. D'autres contes bleus le représentaient comme un libertin sans vergogne, vivant effrontément, à l'Hôtel de Ville, avec deux drôlesses bien connues, la Martine et la Marie. Notez que, cette fois, l'invention, absurde pour les citadins, était faite afin de frapper l'esprit des paysans. Ce qu'il y a de plus bizarre à ce sujet, c'est que, l'écho de cette fable burlesque les ayant indignés, MM. de Lamartine et Marie furent sur le point de prendre la parole pour protester publiquement ; mais comment se faire entendre pendant la tempête ?

Cependant Ledru-Rollin devait être en butte à d'autres machinations et qui auraient un caractère plus sérieux. En 1849, en plein temps de réaction, étant de passage à Moulins, chef-lieu de l'Allier, la voiture dans laquelle il voyageait fut tout à coup assaillie par dix ou douze soi-disant conservateurs armés jusqu'aux dents. Il y eut des coups de plats de sabre et des coups de feu ; mais, finalement, la berline seule porta les traces de cette attaque, renouvelée des Chouans. Un procès s'ensuivit et finit par une condamnation légère, mais celui-là eût paru bien osé qui eût dit alors, qu'un jour, on dresserait une statue en l'honneur de cet homme tant maudit, et c'est pourtant ce qui vient d'avoir lieu.

Je n'ai aucunement en vue de faire ici la biographie de Ledru-Rollin. Si j'ai mêlé son nom à ces notes, écrites au courant de la plume, ç'a été uniquement pour compléter un ensemble d'aperçus sur la vie parlementaire d'autrefois. Dans l'origine, lorsqu'il était sorti du Palais de Justice pour venir siéger au Palais-Bourbon, il n'annonçait pas encore un orateur ; c'était un avocat tout comme un autre ; mais, un jour, sous le souffle des idées nouvelles, il a été suscité ; il s'est dégrossi ; il a donné à sa parole tout à la fois et plus de mesure et plus de passion. En sorte, qu'en 1848, il était l'un de ceux qui occupaient la tribune avec le plus d'éclat. Après la réunion de la Constituante, il faisait partie de la commission exécutive, présidée par François Arago, modérée par Marie et par Garnier-Pagès, et où Lamartine et lui représentaient la minorité. C'était une copie du Directoire, appropriée aux temps où nous étions, une sorte de pentarchie. Les journées de juin firent tomber ce pouvoir d'un jour. A plusieurs reprises, Ledru-Rollin eut à parler à l'Assemblée nationale et il le fit avec un très grand talent, de l'aveu même de ses adversaires. Son tort a été ensuite de se jeter, de concert avec l'extrême gauche, dans les aventures violentes qui ont toujours été et qui ne cesseront jamais d'être dans le goût des ultras de la démocratie. Cette faiblesse envers son propre parti l'a poussé jusqu'au 13 juin 1849, c'est-à-dire jusqu'à la folle manifestation des Arts-et-Métiers. De là, pour lui, la chute, la fuite à l'étranger, un long exil et l'effacement.

Le jour où il est rentré en France, après les désastres de 1870, l'hiver de l'âge avait neigé sur sa tête. Sous le coup de vingt-deux ans de proscription, il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. On l'élut pourtant; il alla donc à Versailles et, comme l'extrême droite parlait de supprimer le suffrage universel, lui, qui l'avait fondé, il monta naturellement à la tribune pour le défendre. Cette apparition d'un revenant fut une grande déception pour tout le monde. Le Danton de 1848, chauve, pâle, peu ingambe, était presque sans voix. Il n'avait plus ni emportement ni passion. On reconnut même que, profondément désabusé, il ne s'occupait plus sérieusement que d'astronomie. A un vieux journaliste qui l'allait voir, il disait familièrement, sans pose : « Mon cher, je me console du terre à terre des révolutions d'ici-bas en admirant les révolutions d'en haut. » Ce fut à très peu de temps de cette scène qu'il s'éteignit tout doucement et sans bruit. *Sic transit*. Ainsi passe la tempête de la politique à travers le monde.

PHILIBERT AUDEBRAND.

HISTORIENS CONTEMPORAINS

M. Jules Zeller (1).

Excellent exemple donné à notre génération fin de siècle! Le vaillant historien continue à élever, avec la facilité et la sûreté de main qu'on connaît, l'édifice, déjà fort imposant, de sa grande *Histoire d'Allemagne*. C'est le sixième volume qui paraît, et le septième n'est pas loin. L'âge ne semble pas avoir de prise sur ce robuste tempérament d'écrivain : il en redouble, au contraire, l'activité féconde. M. Zeller, dont l'œuvre est considérable, aurait le droit de prendre du repos : mais il se garde bien d'en user. Il veut prouver qu'on n'entre pas à l'Institut exclusivement pour s'asseoir; qu'on y travaille autant qu'ailleurs et que, par surcroît, on y rajeunit. Mignet et Guizot ont eu aussi cette coquetterie.

Aucune trace de fatigue, nulle défaillance dans ce nouveau volume. La solidité du fond est toujours la même : tout est puisé aux meilleures sources, et il n'est pas nécessaire d'en lire bien long pour se convaincre que les publications allemandes les plus récentes ont été mises à profit. Les notes où l'auteur les indique sont, il est vrai, fort clairsemées, et j'ai bien peur que nos savants critiques ne lui reprochent encore d'être avare de ses références. Cette réserve est voulue chez M. Zeller; au moins fait-elle compensation à la prodigalité singulière de beaucoup de faiseurs de livres. Ceux qui ne sont pas du métier n'imaginent pas à quel point il est facile de se donner les apparences d'une érudition approfondie, et comme le savoir-faire arrive aisément à produire l'illusion du savoir! Au rebours de ceux qui mettent leur science dans les notes, M. Zeller la met dans le texte, mais sans l'étaler, en homme qui pense avant d'écrire et ne se croit pas obligé, au bas de chaque page, d'étonner ses contemporains.

Sans lui demander l'exactitude impeccable dans la minutie, qualité chère aux érudits qui n'en ont pas d'autres, on peut avoir confiance dans cette science de bon aloi. D'ailleurs, la science n'est pour lui qu'un instrument. Comme historien, M. Zeller est plus et mieux qu'un savant : il vise plus haut. Il est homme d'imagination : il *voit* les époques dont il parle, et sait communiquer ce qu'il sent. Cette vision pittoresque du moyen âge, avec son étonnante animation et sa complexité infinie, apparaît sans doute plus puissante chez Michelet, plus colorée chez Augustin Thierry. Mais, telle que nous la donne M. Zeller, qui n'est pas un pur narrateur, chez qui les considérations de politique et de morale interviennent fréquemment pour encadrer les faits, elle nous laisse une impression singulièrement forte et vivante. Il n'est pas jusqu'à ce style imagé, périodique, touffu, parfois chargé d'incises, qui ne contribue à produire l'effet voulu et ne corresponde, d'une certaine manière, à la grandeur désordonnée de cette curieuse période de l'histoire européenne. Il est possible que d'autres aient peint le moyen âge avec plus de vigueur et d'éclat : personne ne l'aura mieux fait sentir et comprendre sous ses aspects étranges et ondoyants que l'auteur des *Entretiens* et de l'*Histoire d'Allemagne*.

Ceux qui exigent avant tout d'un savant l'impartialité froide, la sérénité imperturbable et impassible, s'arrêteront, quelque peu déroutés, devant certains passages de cette *Histoire*. A l'imagination M. Zeller allie une sensibilité très vive : au fond, c'est un passionné, qui ne se croit pas tenu de dérober à tous les regards ses antipathies et ses préférences. Tout en faisant revivre le passé, il n'oublie jamais le présent, si bien qu'il ne peut s'empêcher, en parlant de l'Allemagne d'autrefois, de faire allusion à celle d'aujourd'hui. Vieille habitude de publiciste qui a beaucoup médité et beaucoup écrit sur l'histoire contemporaine. Les purs médiévistes continueront sans doute à s'en indigner; mais dans une œuvre de cette envergure, quelques échappées sur l'actualité ne semblent pas un crime irrémissible. La vérité est qu'elles disparaissent dans ce vaste ensemble, et qu'elles ne nuisent en rien à l'effet produit par cette évocation si animée, si dramatique, de tout le moyen âge allemand. M. Zeller est justement un de ces historiens de race chez qui les préoccupations contemporaines n'altèrent d'aucune façon la véracité du récit et la solidité du jugement.

---

(1) Jules Zeller, de l'Institut, *les Empereurs du* XIVe *siècle*. — Hasbourg et Luxembourg. — Paris, Perrin, 1890. 1 vol. in-8°.

Bien qu'il soit de son temps et ne s'en cache pas, nul ne sait mieux que lui vivre dans le passé, se pénétrer des idées et des sentiments propres aux siècles disparus, donner la note juste, la vraie couleur des hommes et des choses d'autrefois.

Cette qualité est particulièrement frappante dans le livre que nous avons sous les yeux. Peut-être trouvera-t-on qu'il y manque l'unité d'action et d'intérêt qui rendait si attachante la lecture des précédents volumes. Mais ici la faute en est au sujet, non à l'historien. Le temps du *Saint-Empire romain germanique* est passé ! Ces grands empereurs du moyen âge, souverains moins allemands qu'européens, qui dirigeaient le monde, ou du moins y disputaient aux papes la première place, ont disparu pour toujours. Dès le milieu du XIIIe siècle, l'Allemagne entre décidément dans la phase du morcellement féodal, et commence cette évolution nouvelle juste au moment où la France, centralisée sous la main de ses Capétiens, se dispose à en sortir. Le pouvoir impérial, anéanti depuis la chute du dernier Hohenstauffen, fait place aux chaos des dominations locales : margraviats, comtés, seigneuries, évêchés, abbayes, chapitres, villes libres de toute espèce, véritable fourmillement de petits États particuliers nés de la décomposition du vaste corps germanique. C'est l'époque de l'*anarchie*, du *grand interrègne*. Mais si l'empire est mort, ce qui en est sorti est bien vivant. M. Zeller s'élève avec raison contre le préjugé de ceux qui attribuent à la disparition de l'autorité centrale les effets les plus désastreux pour la prospérité de la nation allemande : « C'est justement à cette époque, dit-il, que, dans son esprit au moins et dans ses mœurs, l'Allemagne prit cette cohésion et cette homogénéité morale qui lui a permis de rester unie comme nation, au milieu des plus grands morcellements et des plus grandes vicissitudes comme État. Preuve évidente que l'habitude et la nécessité de compter sur soi, l'indépendance à ses risques et périls, les fortes traditions et les mœurs solides sont des appuis aussi sûrs de la nationalité que les institutions politiques les plus stables et les mieux combinées. »

Mais l'historien ne se contente pas de raisonner sur l'*anarchie* allemande : il la peint. On la voit vivante et agissante ; on est transporté, avec lui, en pleine forêt vierge, au milieu de l'inextricable et puissante végétation féodale et municipale qui a tout envahi. Ici, les gros archevêques du Rhin ou les riches évêques ou abbés du Neckar et de Westphalie, le duc de Bavière, le comte palatin du Rhin ou le duc de Luxembourg « s'annexent ou mangent et digèrent les petits territoires d'alentour : le burgrave, près de son château, ajoute le champ au champ et augmente le nombre de ses serfs. Les villes aussi prennent de l'embonpoint en admettant derrière leurs fossés et leurs murs bastionnés les paysans dont elles font des citoyens, et elles s'enrichissent, grâce à leurs entreprises commerciales. Et l'ordre, la paix, la prospérité, la joie même, dans les cours princières où les chevaliers vivent, mangent en commun et jouent à l'envi, et dans les villes où les maisons de bois s'accumulent dans les rues étroites et où s'entasse une population drue et remuante, gagnent à ces groupements nouveaux des territoires et des hommes autour d'une puissance locale plus forte et plus protectrice. Enfin, le prince laïque sous sa couronne de duc et de comte, l'évêque ou l'abbé sous sa mitre, le chevalier la lance au poing, le moine pèlerinant sous son capuchon, le riche marchand bien escorté sur la grande route ou dans sa maison à tourelles, le compagnon faisant avec ses outils et son léger bagage sa tournée d'apprentissage, le paysan même sur son sillon moins souvent ravagé ou grevé, vivent dans une indépendance relative qui ne demande rien à une autorité plus haute et qui tourne au profit de tous. Chacun s'efforce, en effet, à sa façon, du plus grand au plus modeste, de faire régner la paix autour de lui ».

Tableau pittoresque, mais peut-être un peu flatté : car il en est, de ces burgraves, pillards infatigables, qui ont une singulière façon de « faire régner la paix ». La vie déborde, exubérante, mais aux dépens de l'ordre, et ces mille petits États se battent plus souvent encore qu'ils ne s'entendent. Où sera le principe de paix et de justice sociales ? Les villes essayent de se le procurer en s'associant ; d'où la multiplication de ces *ligues* et de ces *hanses*, qui sont à la fois des unions douanières, des fédérations politiques et des sociétés de secours mutuel. Dans les pays de montagnes, les paysans eux-mêmes se lient étroitement les uns aux autres, pour mieux résister à l'éternel ennemi : la féodalité. Ainsi naît la Suisse. Mais dans le monde féodal, qui mettra l'ordre ? Qui empêchera les barons de se battre, et vengera l'opprimé ? Il y a bien cette redoutable institution de la cour *vehmique*, tribunal invisible, inexorable, à la procédure bizarre et mystérieuse, dont les arrêts tinrent longtemps la Westphalie sous l'épouvante. Justice, sans doute, mais irrégulière, terrifiante, impossible à généraliser. Pour rassurer et réfréner cette société tourmentée, il fallait autre chose. Mais comme le moyen âge invente peu et se contente, avec ténacité, de modifier et de remanier les institutions du passé, les Allemands du XIIIe siècle ne trouvèrent pas de meilleur moyen, pour s'assurer l'ordre et un principe directeur, que de reconstituer le pouvoir impérial.

C'est ainsi qu'en 1273, la couronne d'Otton Ier et de Frédéric Barberousse fut posée sur la tête d'un comte suisse, grand propriétaire en Alsace et en Souabe, mais peu connu de ses contemporains, Rodolphe de Habsbourg : « Agé de cinquante-cinq ans quand il arriva à l'empire, c'était un chevalier haut et maigre, d'une stature qui dépassait même les plus hautes tailles, le visage long et sec, éclairé par des yeux perçants et partagés par un long nez d'aigle, le crâne haut et déjà

en partie dénudé. » Voilà, d'après M. Zeller, le portrait du fondateur de la maison d'Autriche : au physique, don Quichotte, mais au moral, tout le contraire. Homme pratique, rusé, patient, économe comme un marchand, laissant son pourpoint percé aux coudes, aussi peu disposé que possible à se battre contre les moulins à vent, c'est-à-dire à revendiquer sérieusement les anciens pays d'Empire, l'Italie et le royaume d'Arles, et à reprendre ces visées chimériques de suprématie européenne qui avaient perdu ses prédécesseurs, Rodolphe inaugura une politique nouvelle. Au lieu de s'épuiser à la poursuite de rêves irréalisables, il ne songea qu'à fonder solidement la grandeur de sa maison, en lui constituant un patrimoine, fait de pièces et de morceaux, grossi au jour le jour, comme le capital d'un commerçant âpre au gain, par une série d'opérations bien conduites. Mariages, achats, confiscations, traités d'alliance, embuscades, batailles rangées : tous les procédés d'acquisition furent employés et réussirent. Un vaste ensemble de possessions territoriales comprenant une grande partie de l'Alsace, des pays souabes, de la Suisse, le Tyrol, la Styrie, la Carinthie, l'Autriche propre, la Moravie et la Bohême : tel fut l'héritage vraiment royal que le seigneur de Habsbourg laissa en 1291 à son fils Albert Ier.

Cette façon de comprendre l'empire manquait de grandeur, mais le but fut atteint. Il existait dès lors une puissance autrichienne, capable de servir de fondement à une dynastie. L'empereur se rapetissait, il rentrait dans le cadre national purement allemand; mais son pouvoir gagnait en force réelle ce qu'il perdait en étendue. Il est vrai que l'œuvre de Rodolphe de Habsbourg ne profita pas sur-le-champ à ses héritiers. La haute féodalité germanique, craignant pour son indépendance, trouva qu'il avait trop bien réussi, et, pendant le cours du XIVe siècle, se plut capricieusement à essayer la couronne impériale sur les têtes les plus diverses. Nous ne suivrons pas, avec M. Zeller, les péripéties émouvantes de ce *steeple-chase* où des princes de Nassau, de Bavière, d'Autriche et de Luxembourg coururent à la poursuite d'une dignité que les progrès incessants des seigneuries locales rendaient de jour en jour moins enviable. Ce n'était guère qu'un titre, auquel n'étaient plus attachées ni propriétés ni forces militaires; mais ce titre, cette ombre d'empire, conservaient une partie de leur ancien prestige, et pouvaient donner, à celui qui les possédait, les moyens d'imiter Rodolphe de Habsbourg. Plus heureux que leurs concurrents, les Luxembourg, Henri VII et Charles IV refirent exactement pour leur compte ce qu'avait fait le fondateur de l'Autriche: ils se constituèrent un patrimoine, qui devint le centre et la base de leur pouvoir impérial. Seulement, le pivot se déplaça. Ce fut la Bohême, pays slave, colonisé d'Allemands, qui fut le vrai point d'appui de la monarchie des Luxembourg.

La figure la plus originale de cette dynastie, Charles IV, personnage hybride et polyglotte, Slave par sa mère, Allemand par son père, se détache avec un relief et une vigueur peu communs sur le fond du récit de M. Zeller : « Il était de petite taille, avait le dos un peu voûté, le cou et la tête inclinés en avant, les pommettes saillantes, les paupières épaisses, sous la chevelure noire qui encadrait sa large figure. » Fort savant pour l'époque (il avait étudié à l'Université de Paris), théologien et juriste, mais homme d'État et politique avant tout, « il ne regardait jamais en face les personnes qui lui parlaient, et paraissait toujours distrait; ses réponses cependant étaient justes, brèves, quand il le fallait caressantes, mais pas toujours sincères ». C'était un Slave très fin, qui, bien que fort peu ressemblant à Rodolphe de Habsbourg, par le type physique, le fit revivre en lui à certains égards, économe, rusé en affaires, excellent marchandeur, toujours à l'affût de bénéfices nouveaux, âpre à la curée; mais, au total, moins capable de décision et d'énergie que son prédécesseur.

Avec lui, nous sommes loin de la période héroïque des grands Césars du moyen âge. Comme eux, cependant, il voulut un jour ceindre la couronne de fer et la couronne impériale, et fit, pour respecter la tradition l'expédition d'usage en Italie. Ce voyage de 1355, spirituellement raconté par M. Zeller, ne fut qu'une parodie, parfois piteuse, de ce qui se passait autrefois L'apparition des empereurs germains sur le sol de l'Italie était jadis le signal de luttes sanglantes et des plus dramatiques péripéties. Mais ici le comique a succédé au tragique. Charles IV, avec sa maigre escorte de 350 chevaliers, ne traversa l'Italie et Rome que pour y parader à la hâte et y recueillir quelque argent : « Satisfait, dit l'historien, de recevoir les hommages et les serments qui faisaient partie du mobilier et des titres jaunis du vieil empire, il ne tenait plus à commander à la Péninsule, mais à la rançonner. Il liquidait ainsi moyennant finances, les prétentions et les grandeurs du vieux temps. » La tâche de prédilection, l'œuvre caractéristique de ce roi germano-slave, un peu ridicule comme empereur, ce fut d'organiser et de civiliser son pays d'origine, le noyau de son patrimoine, la Bohême. Les pages consacrées par M. Zeller à nous faire connaître, dans le détail, l'exécution de ce vaste plan, sont parmi les meilleures du livre. Prague, rebâtie, accrue, devenue digne de sa situation de capitale; l'Université de Prague, fondée sur le modèle de celle de Paris, et peuplée de quinze cents étudiants; l'amélioration des institutions judiciaires, la création d'une vraie police, les villes fortifiées et enrichies, la fondation de nouveaux centres de population, tels furent les principaux résultats de l'effort intelligent et soutenu par lequel Charles IV essaya d'élever le centre de son empire au niveau des pays d'Europe les plus prospères.

Le succès de sa politique patrimoniale fut complet. On n'en saurait dire autant de sa politique allemande et européenne, qui fut singulièrement effacée et impuissante. D'abord, il n'eut de goût et d'ardeur que pour favoriser les intérêts particuliers de sa maison. Mais, s'il avait eu la volonté d'aller plus loin et plus haut, la force des choses qui développait, avec une puissance et une intensité toujours croissantes, le féodalisme allemand, n'aurait-elle pas opposé un obstacle insurmontable à son ambition? Il réussit à faire la *Bulle d'or*. Mais cette Constitution célèbre, que M. Zeller a analysée avec un soin et une netteté méritoires, est-elle autre chose que la régularisation de l'état d'anarchie où était tombée l'Allemagne après la chute des Hohenstauffen, et la consécration éclatante des conquêtes de la féodalité? En fixant les conditions de l'élection impériale et les droits des électeurs, en faisant de ces droits le monopole d'une oligarchie, celle des sept électorats, Charles IV dressait solennellement l'acte de décès du Saint-Empire romain germanique. Il signait la déchéance de son propre pouvoir.

Si la haute féodalité allemande lui échappait et devenait, au fond, l'unique et la vraie maîtresse du corps germanique, il essaya vainement de se dédommager d'autre part, en se ménageant un reste d'autorité sur les villes libres. Il se heurta, sans pouvoir rien faire, à l'irrésistible mouvement démocratique, qui, en Allemagne, comme dans tout le reste de l'Europe, donnait aux corps de métier et aux représentants de la population inférieure une large place au sein des gouvernements urbains. Partout les fédérations de villes et de paysans, déjà si nombreuses et si fortes, se resserraient et s'étendaient, en Suisse, en Souabe, sur le Rhin, dans la Saxe, aux dépens du pouvoir impérial déchu et incapable de résistance. M. Zeller a prouvé que sur ce point la politique de Charles IV manqua essentiellement de fixité et d'esprit de suite. L'empereur demeura même impuissant à faire la police, dans la période d'agitation et de troubles sanglants qui suivit en 1348 et 1349 les ravages de la peste noire et l'épouvante de la population décimée par le fléau.

Il y eut alors, dans la plupart des villes allemandes, une explosion de haines antisémitiques, de guerres intestines et de massacres qui ont fourni à M. Zeller un des chapitres les plus dramatiques de son histoire. Il faudrait le citer en entier. Voici du moins la page relative à l'épisode des Juifs de Bâle: « Quand les premiers cris de fureur, poussés par le petit peuple, retentirent à Bâle, le conseil de ville, formé des patriciens, voulut maintenir l'ordre en protégeant les Juifs qui commençaient à fuir et à emporter ce qu'ils pouvaient de leurs richesses. Mais les corporations des petits métiers, en nombre et bannières déployées, viennent se ranger sous les fenêtres de l'hôtel de ville où les patriciens étaient rassemblés, et menacent d'enfoncer les portes. Le conseil de ville, effrayé, n'obtient que de procéder avec un peu d'ordre dans l'exécution de la volonté populaire en lui prêtant ses agents. Les Juifs sont arrêtés au milieu des cris et malgré leurs résistances, dans leurs maisons, liés avec des cordes et traînés sur les bords du Rhin, tandis que les agents municipaux sauvent des mains du peuple ce qu'ils peuvent des maisons et des meubles du quartier israélite. Le lendemain, six cents de ces malheureux sont passés en bateau dans une île du Rhin, où des amas de bois auxquels on mit le feu étaient entourés de planches : poussés dans ce bûcher monstre, dont ils ne pouvaient sortir, ils furent brûlés sous les regards des Bâlois ameutés sur les rives du fleuve. Quelques belles femmes et cent trente enfants avaient été épargnés et baptisés. » Des scènes d'une égale sauvagerie se passèrent au même moment, à Fribourg, à Strasbourg, à Spire, à Nuremberg, à Mayence. Charles IV désapprouve ces exécutions, donne platoniquement quelques ordres destinés à les prévenir, mais ne fait rien pour les empêcher. Bien plus, il en bénéficie, prend sa part des dépouilles, et trouve moyen de battre monnaie en amnistiant les villes les plus coupables.

Au fond, il se soucie peu de l'Allemagne et de cette féodalité seigneuriale et municipale, contre laquelle il ne peut rien. Une seule pensée, chez lui, absorbe toutes les autres : agrandir son patrimoine et le laisser, avec la couronne impériale, à son héritier. Plus heureux que Rodolphe de Habsbourg, il réussit à faire reconnaître pour son successeur son fils Wenceslas — un vrai Slave, celui-là! — que les chroniqueurs allemands ont dépeint sous les couleurs les plus odieuses, mais qui n'en reste pas moins, malgré leurs exagérations, un type bizarre de despote mal équilibré. Ce Néron tchèque, débauché et ivrogne, qui fait mettre son cuisinier à la broche, tire, à la chasse, sur les gens qui passent, et laisse étrangler sa femme par les chiens féroces gardés perpétuellement dans sa chambre, appartient à la légende autant qu'à l'histoire. Mais l'historien est bien obligé de constater qu'avec lui la race de Luxembourg est déjà en décadence. A la fois imprudent et violent, Wenceslas laisse le pouvoir impérial se fondre complètement entre ses mains, et provoque une réaction de l'élément germanique contre l'élément slave. Les électeurs le déclarent « déchu de son titre de roi, comme inutile, paresseux et incapable », et lui donnent pour remplaçant le comte palatin Robert. En 1400, il y a deux empereurs en Allemagne; dix ans plus tard, il y en aura trois. Mais il est vrai qu'alors la chrétienté se partage aussi entre trois papes : schisme sur schisme. Comme le dit avec raison M. Zeller, « les deux pouvoirs qui s'étaient si longtemps disputé la domination du monde, la papauté et l'empire, devenaient un objet de scandale, de raillerie et de mépris ». Avec la papauté divisée et l'Allemagne émiettée, c'en est décidément fait du moyen âge. L'anarchie politique et religieuse semble avoir atteint son apogée. Mais de ce chaos où

tout fermente, un principe nouveau va surgir. Le vieux cadre germano-catholique ne tardera pas à craquer sous la poussée formidable de l'esprit moderne.

Le septième volume de *l'Histoire d'Allemagne*, qui est sous presse, aura pour titre *la Réforme*. Il dépassera sans doute celui-ci par l'importance des événements généraux, la grandeur des personnalités marquantes, l'élévation des idées et des caractères. Nous doutons qu'il lui soit supérieur par la variété des scènes, la vérité des portraits, la connaissance profonde des institutions et des hommes, la science intime et sûre des causes et des évolutions.

ACHILLE LUCHAIRE.

LITTÉRATURE RUSSE

Un grand-duc poète.

Nous allons dire quelques mots sur un poète ignoré en France, mais en renom dans sa patrie; c'est un jeune grand-duc de Russie qui se cache modestement sous les initiales K. R. La langue russe étant peu connue, il est vraiment regrettable de ne pouvoir citer quelques-unes de ses poésies, et c'est une mauvaise besogne de traduire en prose ce qui a été pensé en vers. Les poésies lyriques surtout perdent à la traduction la plus grande partie de leur charme. Une expression heureuse, le mot propre qui rend l'idée ne se retrouvent pas souvent dans une langue étrangère; on ne pourrait en offrir que l'équivalent, et voilà de quoi altérer, sinon le sens, du moins le prestige. Il n'est pas de sentiments inhérents à une âme d'élite que n'ait évoqués la plume fine, suave, élégante du jeune prince. Ce qui l'inspire, c'est l'amour de la patrie, de la femme, de la famille, de la nature, de l'art. Pour donner une idée du caractère de ce talent, essayons, malgré tout, d'en reproduire quelque chose en *vile* prose. Voici des vers adressés à une femme. — Qui est-elle? Est-elle aimée d'amour ou d'amitié? Lui est-il attaché par d'autres liens tendres? Le lecteur l'ignore.

Repose-toi, repose-toi. En traversant — La route pénible de la vie, — Tu t'es fatiguée, ma chérie; — N'est-il pas temps de te reposer?

Poursuivie par la méchanceté et le fiel humains — Qui t'ont valu tant de souffrance, — Tu n'as pas trouvé de consolation — Dans cette triste existence terrestre.

Comme la vague agitée de la mer, — Tu n'as pu vivre dans le calme; — Et quand même tu n'aurais pas eu de douleurs, — Tu t'en serais créé toi-même.

Mais regarde bien : cette triste vie — N'a-t-elle pas des côtés radieux? — On n'y entend pas seulement retentir le son funèbre : — Le son de la joie y retentit aussi.

Réconcilie-toi donc avec un sort austère, — Ne maudis pas ce sort dont tu portes le fardeau, — Rassemble des forces nouvelles, — Repose-toi, repose-toi, ma chérie!

En voilà encore une autre :

Si l'amour s'allume dans ton cœur, — Oh! garde-toi d'en éteindre la flamme; — N'est-ce pas elle qui illumine ta vie — Comme la lumière du soleil illumine le jour? — Aime sans restriction, aime à l'infini, — De toute la plénitude des forces de ton âme, — Quand même personne ne te payerait de retour. — Laisse-les dire : ainsi que tout dans l'univers, — L'amour mourra avec toi. — N'ajoute pas foi à une morale fausse : — La chair doit mourir, le sang se glacer. — A un terme donné, le monde périra, — Des milliers de mondes périront, — Mais la flamme de l'amour, allumée par le Créateur, — Subsistera dans l'éternité des siècles.

*
* *

L'auteur a essayé d'un autre genre; nous citerons un petit poème intitulé *Sébastien le Martyr*.

On célèbre à Rome la fête de Vénus. L'empereur Maximilien, entouré d'une foule de courtisans, s'incline devant l'autel de la déesse; un seul n'a pas courbé la tête : c'est le tribun Sébastien. Les yeux étincelants d'indignation, l'empereur lui demande comment il ose troubler la fête et offenser la divinité par un orgueil insensé? Sébastien, calme et ferme, répond qu'il est chrétien et ne reconnaît pas le culte de Vénus. La fureur coupe la parole à César; il désigne le coupable, d'un geste, à ses licteurs qui l'emmènent.

La nuit descend, une étoile s'allume après une autre étoile. Rome, la grande ville, s'est endormie. Les ombres des dieux de marbre se prolongent sur le mont Palatin où Sébastien doit attendre l'aurore. Partout, le repos, le sommeil, le silence ont succédé aux bruits de la fête; mais le jeune tribun ne dort pas. Enchaîné à un cyprès dans les jardins d'Adonis, il verra bientôt étinceler les premiers rayons du soleil. Ils réveilleront la ville endormie, et les bourreaux s'éveilleront. D'où vient la tristesse qui accable son âme? Aurait-il peur d'une mort horrible? N'a-t-il pas désiré lui-même mourir victime de sa foi, à l'exemple des martyrs qui l'ont précédé?... Oui, mais eux mouraient dans l'arène, et Rome tout entière assistait à leur fin héroïque. Dans la foule, des regards amis, des prières, des vœux ardents les accompagnaient jusqu'au dernier moment, et ils mouraient avec courage, sous les yeux de leurs persécuteurs mêmes saisis d'étonnement. — Et lui? Il mourra seul, loin de tout ce qui lui est cher, et un regard ami ne le suivra pas lorsque de ce monde de douleurs il passera dans l'éternité.

Minuit; la lune s'est levée : les arcs, les obélisques, les colonnes, tout le Colisée sont couverts de voiles d'argent, et le jeune prisonnier oublie ses souffrances en admirant le magnifique tableau. Des souvenirs de jeunesse le rapportent dans la Gaule, sa patrie, des souvenirs de gloire qui l'ont tiré de l'obscurité sans le

séduire. Il pense à sa mère qui lui apprenait la parole de Celui que les pharisiens et Pilate ont attaché à une croix. Et son âme, redevenue calme, goûte d'avance les transports des élus. Il n'a pas vu les bourreaux se rassembler autour de lui; il n'a pas vu partir la première flèche qui s'est enfoncée dans sa poitrine. D'autres la suivent; la victime les reçoit en murmurant des prières; mais elles expirent sur ses lèvres. Son corps s'affaisse, et on va le jeter en pâture aux bêtes féroces ou à l'oiseau de proie. Cependant deux femmes en pleurs viennent le réclamer; on se rit de leurs prières. Elles offrent de l'or, et les bourreaux sont gagnés.

***

Une fête à Rome. Depuis le matin, une foule innombrable se porte au Colisée. Le rugissement des bêtes féroces dans l'arène annonce que de nouveaux martyrs vont devenir leur proie. Le peuple attend César ; des cris retentissent dans le lointain : « Silence! Silence! » Il vient.

César approche, entouré de ses légions, de femmes répandant des fleurs sur sa route, de tout le raffinement des voluptés terrestres. Le son des instruments se confond avec les chants qui célèbrent la ville éternelle et ses souverains. Mais tout à coup le cortège s'arrête, la musique s'interrompt, le silence se fait dans la foule. Les yeux de César, saisi d'épouvante, sont fixés sur un point qui attire tous les regards.

Là, sous un arc inondé de lumière, entre deux colonnes de porphyre, pâle, comme un spectre, demi-nu, couvert de blessures, se dresse le jeune martyr dont la figure rayonne d'une expression céleste, indéfinissable. Sa voix retentit dans le silence :

« Emmène-moi, César! Le peuple t'attend au Colisée; le sang des chrétiens, martyrisés par toi, crie vengeance au Ciel. Les bêtes féroces battent déjà du pied le sable dans l'arène. Tu t'arrêtes, tu es pâle et tu trembles ; ce spectacle te ferait-il peur?... D'où vient que tu es troublé, et que tu te tais? Ton oreille n'est-elle pas habituée aux cris des enfants, aux gémissements et aux pleurs des vieillards, des jeunes gens et des femmes? — Aujourd'hui, tu vois un de ceux qui ont passé par le supplice. Ma poitrine n'est qu'une plaie ; c'est mon armure sanglante. Reconnais-tu Sébastien? César, m'as-tu reconnu? Inaccessible à la crainte, en me remettant entre tes mains, je viens conquérir une double couronne. Mes frères vont périr là-bas, je veux mourir de la même mort; je vais me jeter dans leurs bras. Emmène-moi, César. »

Il se tait. Le premier sentiment d'épouvante qu'a ressenti l'empereur est étouffé par la colère:

« Oses-tu me railler, ou espères-tu éviter mon châtiment? Le ver de terre a-t-il l'audace de se mesurer au lion, ou un simple mortel à Jupiter? Ta tête orgueilleuse va se convaincre que mon courroux est plus foudroyant que les foudres du Ciel et le supplice, inventé par moi, plus terrible que la griffe du lion. »

César fait un pas en avant, et la musique, les danses, les chants recommencent; mais la parole du serviteur du Christ s'élève de nouveau, le cortège s'arrête et le silence se fait comme par enchantement. On dirait qu'une voix retentit du Ciel et qu'elle produit l'effet du tonnerre sur la foule en émoi :

« Libre à toi de faire périr mon corps, César; mais non pas mon âme immortelle.

« O Seigneur! toi qui pardonnas aux Juifs du haut de la croix où leur méchanceté t'a cloué, pardonne à mes bourreaux, car eux aussi ne savent ce qu'ils font. Que l'on jette nos dépouilles dans les entrailles de la terre: ce sont les semences de la foi, et des jeunes pousses qu'elles donneront s'élèvera un arbre formidable. »

. . . . . .

Le poème est très beau; nous avons dû nous borner à en extraire quelques fragments qui n'en offriront qu'une faible idée au lecteur.

S. E. N.

COURRIER LITTÉRAIRE

Le hasard nous apporte presque en même temps un roman de Maupassant et un roman de Bourget, (1) qui nous conduisent dans le même milieu, mettent en scène les mêmes personnages, développent, en la retournant, la même situation, pour aboutir à la même conclusion. A côté de ces analogies, qui indiquent l'identité du courant artistique et social où les deux écrivains sont entraînés, éclate et saute aux yeux l'étonnante diversité des talents. Dans ces conditions, une comparaison rapide s'impose à l'esprit.

Le théâtre représente, dans les deux cas, un salon où préside une jeune et charmante femme, entourée de cinq ou six hommes, jaloux les uns des autres et prêts à se liguer contre des intrus. M. Bourget n'a pas l'avantage dans ces figures secondaires. Son Miraut fait une pauvre figure à côté du Prédolé de M. de Maupassant. Son d'Avançon soutient mieux la comparaison avec le Lamarthe de *Notre Cœur;* mais je crois bien que Lamarthe gagne la course de quelques longueurs de phrases. Il a des mots en coups de poing qui s'enfoncent dans la mémoire. En revanche, Mme de Tillières me plaît autant que Mme de Burne m'agaçait. Elle est vraiment charmante. Elle a beau mentir atrocement, se donner devant moi à deux hommes différents, je ne puis pas réussir à être sérieusement fâché contre elle. Mme de Burne ne peut aimer, et Mme de Tillières aime trop. La première est « moderne » ; la seconde — que

(1) *Un cœur de femme*, par Paul Bourget. — Ollendorff.

M. Bourget ne prenne pas le mot en mauvaise part — est vieux jeu. Elle est la dernière-née des femmes de Balzac.

Et, à y regarder de près, *Un cœur de femme* est un roman de Balzac traduit de baragouin en français. Malgré des trésors de finesse, de sensibilité et de grâce, la note est moins personnelle que dans *Notre cœur*, où tout est Maupassant depuis la première ligne jusqu'à la dernière, les coups de génie comme les inconvenances.

Vous n'avez pas oublié, je pense, le sergent ou, comme disait Jules Noriac, le *chargent* qui, après avoir expliqué à ses recrues le demi-tour à droite, ajoutait ces paroles profondes : « Le demi-tour à gauche, c'est la même chose, seulement c'est le contraire ! » *Un cœur de femme* et *Notre Cœur*, c'est le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche. La morale du roman de Maupassant, c'est que M. André Mariolle a besoin de deux maîtresses. La morale du livre de Bourget, c'est que Mme de Tillières a été amenée par les besoins de sa double nature à prendre deux amants. Le noble, le généreux Poyanne a satisfait son cœur en lui donnant une magnifique plaie à panser, une âme admirable à guérir et à consoler ; Raymond Casal, le libertin, lui a révélé ce que c'est que le délire des sens, l'ivresse de la passion.

Vous allez trouver que je rabâche. Mais veuillez vous rappeler le discours de Pierrot à Charlotte dans le *Don Juan* de Molière : « Je dis toujou la même chose parce que c'est toujou la même chose, et si ce n'était pas toujou la même chose, je ne dirais pas toujou la même chose. » Vraiment, est-ce ma faute, si je ne puis plus ouvrir un roman sans m'y heurter à la même thèse, ou plutôt à la même suggestion ? L'homme est double, la femme aussi. Par conséquent, la bigamie sera l'état normal de celle qui n'aura pas rencontré, dans son mari ou dans son amant, un grand cœur uni à un petit polisson, et de celui qui n'aura pas trouvé, dans sa femme ou dans sa maîtresse, un ange et une chienne.

Et c'est nouveau, tout cela ? Allons donc ! Mais, la bataille de l'instinct et du sentiment dure depuis que le monde est monde. Dès que l'homme a pris conscience de lui-même, il a su qu'il était à la fois un animal et un dieu. Il faut vivre de telle sorte que la mort de l'animal soit la délivrance du dieu : voilà le « sens de la vie » ! Pour nous, nous refusons de subordonner l'élément inférieur à l'élément supérieur. Nous développons parallèlement par l'éducation le dieu et l'animal, en leur assurant des droits égaux. Les conséquences se feront bientôt voir.

Une dernière observation sur les deux romans, si semblables et si divers. M. de Maupassant et M. Bourget constatent le même fait ; mais l'un en prend son parti, l'autre non. Mariolle va être presque heureux entre Mme de Burne et la petite Élisabeth, qui sont complémentaires, pour parler le langage des géomètres. Mme de Tillières a été suppliciée par son double amour; elle en est punie par la perte de tous deux.

Maintenant examinerai-je, dans ses détails, le roman de M. Bourget? Raconterai-je cette dramatique histoire que tout le monde a déjà lue? Chicanerai-je l'auteur à propos de quelques invraisemblances, alors que la vie est cent fois plus invraisemblable que le roman? Dirai-je que la première moitié du récit est un peu lente, qu'on y sent un peu trop de complaisance, que l'écrivain semble se faire écho à lui-même; que la phrase file et s'allonge, un peu trop sinueuse, un peu trop chargée de mots et de pensées, comme une branche qui plie et craque sous ses fruits? A quoi bon tout cela ! La critique n'est utile qu'à révéler les aspects nouveaux d'un talent, les formes nouvelles de l'art ou encore à signaler les symptômes d'un état des âmes; à chercher la loi d'une évolution des esprits. Hors de là, il n'y a que puérilités et taquineries.

La grosse difficulté du roman — et M. Paul Bourget ne l'a pas complètement vaincue — c'était de nous faire admettre que Mme de Tillières tombât amoureuse de Raymond Casal. Tomber est le mot, car lorsqu'on a été aimée du comte de Poyanne, aimer Casal est déjà une chute, même sans se donner à lui. Je lui pardonne à ce Casal de courtiser les femmes et de passer les nuits au jeu. Je l'absous moins aisément du péché d'ivrognerie, et la nausée commence à me prendre quand je le vois tous les soirs saoul comme un lord au bar américain de Phillips.

Surtout, je ne puis accepter sans dégoût le gommeux accompli, l'homme qui « se regarde longuement » dans la glace triple (comme Mme de Burne !) de son cabinet de toilette, et qui nous montre une « bibliothèque » composée de quatre-vingt-douze paires de bottines ! Ce n'est pas tout. Il sait ce qu'il mange : il se connaît en nourriture, le misérable ! N'est-ce pas le dernier degré de l'abjection? Une fois, étant chargé de l'administration du Cercle, il a fait monter le cuisinier et lui a dit : « Pourquoi avez-vous employé aujourd'hui du beurre qui coûtait dix sous de moins qu'hier? » — « Et c'était vrai, » ajoute gravement M. Bourget... De semblables traits confèrent à un homme, nous dit-il, « comme une maîtrise. »

Les hommes de lettres, il le remarque lui-même, lorsqu'ils se mêlent d'aller dans le monde, y deviennent plus snobs qui les autres. C'est parfaitement vrai, et c'est pourquoi j'aimerais à le voir un peu moins minutieux sur ces mondanités. Il met trop bien le couvert pour un homme de sa force. Il soigne le décor comme si le drame poignant qu'il y jette ne pouvait pas se passer de décor ! Lorsqu'il m'étale ses notions en matière d'ameublement riche, je le trouve bien modeste de dissimuler ainsi le grand écrivain derrière le tapissier-décorateur. Pour moi, ces belles descriptions me donnent la nostalgie d'une cellule blanchie à la

chaux, meublée d'un lit de fer, de quatre chaises de paille et d'une table en sapin. J'y ajouterais une lampe, une pendule, un encrier et, puisqu'on veut des bibelots, une tête de mort.

Donc, j'en voulais un peu à M. Bourget, que je soupçonnais à tort de partager le faible de son héroïne pour l'homme aux quatre-vingt-douze paires de souliers; mais je me trompais, et je l'ai bien vu au dénouement, lorsque l'auteur a mis en regard l'admirable lettre de Poyanne avec le sot et grossier billet de Casal, et lorsque tout a été ainsi remis en sa place.

Je serais bien difficile si je ne me contentais pas de cette impression finale. Tout au plus pourrais-je dire, si c'était l'usage de classer par années les productions de l'esprit comme celles de la vigne, que je préfère le Bourget 89 au Bourget 90. Affaire de goût, à discuter entre gourmets. Le terroir reste le même, avec toutes ses qualités natives. *Le Disciple* avait été écrit pour nous; *Cœur de femme* s'adresse à une autre classe de lecteurs ou plutôt de lectrices. Elles sont enchantées. Pourraient-elles ne pas être heureuses d'apprendre que la mer et le ciel sont « moins infinis et moins changeants, moins mystérieux, moins dangereux et moins magnifiques aussi que ne peut l'être, à travers les tempêtes et les apaisements, les passions et les sacrifices, les contrastes et les souffrances, cette chose si impossible à jamais comprendre tout à fait : — un cœur de femme » ? Plus infinie que l'Infini! Après cela, il sera difficile d'inventer pour la femme une nouvelle flatterie, et Bourget l'a plus que consolée de Maupassant!

***

Lorsque je suis entré, pour la première fois, il y a trois mois, dans le cabinet de travail de Jacques Normand, à travers les charmantes choses qui encombrent ce lieu de rêverie et d'étude, je suis allé vers la cheminée où m'attirait, où me souriait un buste très beau et très fin du maître du logis. Sur cette même cheminée, mes mauvais yeux, qui voient quelquefois mieux que les bons, découvrirent un triple cadre contenant trois photographies. Une dame à physionomie infiniment douce et vénérable; une jeune femme, un des visages les plus vivants et les plus intelligents que j'aie vus; enfin une délicieuse petite fille de cinq ou six ans :

« Mes trois femmes! » dit une voix derrière moi.

Je me retournai et je vis l'auteur des *Moineaux francs*, de *la Madone* et de bien d'autres choses que vous connaissez bien. Il me souriait, et son sourire était encore meilleur que celui de son buste. Avais-je besoin qu'on me l'expliquât? Avez-vous besoin que je vous le dise? Ces trois portraits, c'étaient une mère chérie, une femme aimée, une enfant adorée.

Cette première impression m'est revenue plus d'une fois en lisant les *Contes à madame* (1). Elles ont porté bonheur à ce livre charmant, les « trois femmes » de Jacques Normand! Elles ont mis chacune quelque chose dans le berceau du nouveau-né, et comme on n'avait oublié aucune fée, il n'y a pas eu de don perfide, venu après les autres pour les gâter.

Contes à madame! Il est impossible d'avouer plus franchement que le livre est écrit pour les femmes. Et quand même il n'y aurait là qu'un artifice de couverture, je dirais encore que l'écrivain est « sage dans sa génération », et qu'il s'est montré très malin en dédiant son volume au sexe liseur. Ce que femme lit, l'homme le lit par-dessus son épaule, et, comme la position n'a rien de désagréable, elle le dispose à l'indulgence.

Mais ce livre a été réellement écrit par quelqu'un qui songeait aux femmes et voulait les charmer, peut-être par reconnaissance du triple bonheur qu'il leur doit. Et comment les charmer? En leur disant des fadeurs? En se faisant léger, frivole à plaisir? En jouant au petit papillon? Pas le moins du monde. Je vous le dis en vérité, elles ne tiennent pas du tout à ce qu'un homme abdique sa virilité pour leur mieux ressembler. Un livre écrit pour elles est tout simplement un livre idéaliste, un livre où tout arrive et s'explique par le sentiment, rien par les influences physiologiques.

Lisez les nouvelles qui composent ce nouveau volume de Jacques Normand. Elles sont étonnamment variées, très remplies, très attachantes. Sauf *la Première édition* et *la Noce de Bébé*, toutes sont de petits drames concentrés. Mais elles offrent entre elles un trait commun : c'est qu'à un moment donné, après une lutte plus ou moins émouvante, la force intérieure, la cause intime gagne une victoire sur la force brutale des choses. Les meilleures sont celles où cette victoire est le plus accusée. Qui arrête Robert Davril, alors qu'il a déjà endossé son habit et fait son nœud de cravate pour aller à une pendaison de crémaillère chez Eva Simpson? La lecture des cahiers où sa femme, son aimante et chaste Jeannine, a consigné ses impressions de jeune fille. Qui retient sur le bord de l'abîme Mlle Julia Deschamps, l'actrice laborieuse et honnête, lorsque, lasse du travail et de la vertu, elle est sur le point de se laisser tomber dans les bras d'un amant? Une injure jetée à propos et le spectacle d'un autre talent qui lutte obstinément contre la misère. Qui prête pour une nuit à la tante Ninie, cette chétive, souffreteuse et tremblante personne, l'âme et les nerfs d'un héros pour sauver dix personnes et montrer ainsi un courage dont seraient incapables, j'en ai peur, nos petits athlètes féminins endurcis par la gymnastique et le *lawn-tennis?* Uniquement la pensée du danger de mort que courent ces dix personnes, la sympathie pour la souffrance humaine. Qui sauve l'humble et admirable père Blanchet d'une responsabilité terrible et d'un péril imminent? Un scrupule de conscience qui va jusqu'à l'angoisse, un respect de la consigne poussé

(1) *Contes à madame*, par Jacques Normand. — Calmann Lévy.

jusqu'à l'absurde. Inversement, de quoi meurt la pauvre petite Câlinette? D'un bonheur trop grand et trop subit, trop longtemps désiré et trop goulûment savouré. D'où vient le tourment qui empoisonne la vie de M. Mackson et celle du comte de R... (dans *Une dette*)? Un souvenir, un remords, une obsession morale. Ainsi triomphe à chaque page, à chaque ligne, la chose qu'on ne voit point, qu'on ne touche pas, sur la chose visible, palpable, matérielle. *Un service d'amie* est la seule parmi ces nouvelles qui aboutisse à une défaite partielle de la vérité et de la justice. Mais que d'esprit, de malice et de grâce! Quelle supériorité dans la conduite de ce petit récit! Que de charmants détails! Vous l'avez lue ici même : je n'insiste pas.

Quiconque voudra comparer *la Madone* aux *Contes à madame* admirera le progrès de l'écrivain. Il est maintenant maître absolu de son expression et l'a pliée définitivement à l'extrême finesse de sa pensée. Agréable sujet d'étude que ce talent, bien inspiré et bien géré, qui s'élargit et se creuse à la fois! Sa maturité tient plus encore que n'ont promis ses débuts.

*
* *

En regardant la couverture des livres que m'envoie l'éditeur Lemerre, je me suis demandé parfois ce que faisait là cet homme tout nu, ce bécheur obstiné qu'on y voit, encadré dans un débris de vers latin. Ce ne peut être le portrait de l'honorable éditeur. L'usage de se faire représenter dans ce costume est passé de mode. Qu'est-ce donc? Cet homme défonce-t-il la terre pour y semer la poésie de l'avenir, ou creuse-t-il une fosse pour y déposer pieusement un livre mort-né? Et ce soleil, si voisin de l'horizon, se lève-t-il ou se couche-t-il?

Je n'ai pas cette inquiétude quand je lis *les Contes à la minute* (1), par M. Valbert Chevillard. Pour lui, du moins, sinon pour les autres, le soleil se lève et la terre va germer.

Ce n'est pas que ses contes soient idéalistes ni optimistes comme ceux de Jacques Normand. Mais enfin il y a plus d'une façon de voir et de comprendre la vie. Beaucoup d'esprit et un esprit original ; cette fraîcheur de sensations que la jeunesse peut seule donner; un tempérament d'écrivain très personnel, voilà les mérites qui font l'attrait de ce petit livre. Il nous fait connaître un bien joli coin de Bourgogne, où l'on respire dans l'air une odeur capiteuse de vin nouveau. Dans *la Dheune*, dans *le Lait d'ânesse*, dans *la Tentation de sainte Eulalie*, et aussi, avec quelques variantes, dans *la Morvandelle*, je retrouve la même petite paysanne, tentante comme le fruit qui est mûr du matin, d'ailleurs absolument inconsciente, traduisant dans un horrible patois des pensées ignoblement vulgaires, mais jetant à des sens neufs — quand vient l'heure que je n'ose appeler psychologique — un brusque désir, une âpre et impérieuse soif d'amour.

Il est évident que le talent de l'artiste est bien supérieur à la matière qu'il a ouvrée. Cette fois, il nous a montré qu'il possédait un rare instrument littéraire. Il a joué avec ses facultés; maintenant j'imagine qu'il va s'en servir.

*
* *

Notre ennemi, c'est notre maître. La Fontaine nous l'a dit « en bon françois ». Depuis, on nous l'a répété souvent et dans un « françois » très médiocre. Or, à présent que tous les tyrans ont vécu, quel est votre seul, votre dernier maître, ô Parisiens, sinon le portier de l'immeuble où vous habitez? Laissez-moi vous le dire, j'avais rêvé une bien belle fête pour le Centenaire de 89 : une Saint-Barthélemy de concierges qui auraient tous été égorgés à la fois dans leurs lits, avec leurs épouses. On n'y a pas songé. L'aimable compagnon qui proposait d'ourdir les entrailles du prêtre,

Et d'en faire un cordon pour étrangler les rois,

n'a pas cru devoir se présenter. Et pourtant ce n'est pas le cordon qui eût fait défaut! Il faut en prendre son parti : nos mœurs s'adoucissent et le courage manque aux Parisiens pour secouer le joug. Comme tous les êtres faibles, il se venge par des moqueries. *Les Turturel* (1) sont la dernière manifestation de la haine immortelle de Cabrion contre Pipelet. L'auteur, M. Paul Hugounet, a été impitoyable pour les Turturel; il a fait pleuvoir sur leur vénérable crâne des catastrophes à rendre jaloux les Atrides et les Labdacides. Vingt-sept artistes, dont le crayon n'est pas moins féroce que sa plume, se sont associés à cette œuvre de vengeance. J'ai pris un âcre plaisir à cette lecture, qui a réveillé en moi les instincts cruels endormis dans ma famille depuis l'âge des cavernes... Un seul doute me travaille et m'inquiète : lorsque M. Paul Hugounet ou l'un de ses vingt-sept complices revient à la maison après minuit, est-ce que le concierge consent à lui tirer le cordon?

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Deux consultations de M. Alexandre Dumas.

M. Alexandre Dumas moralise volontiers, et nous sommes loin de l'en blâmer, car il y met, à défaut de la sagesse d'un Père de l'Église, la grâce d'un Parisien accompli. Le public, qu'il a si souvent ému et charmé, est son débiteur. M. Dumas le sait, et il en abuse pour

(1) *Contes à la minute*, par Valbert Chevillard. — Lemerre.

(1) *Les Turturel*, récit parisien, par P. Hugounet. — Dentu.

dire de temps à autre des choses dures et farouches, que l'on accepte parce qu'elles viennent de lui. Ce grand docteur ès sciences modernes vient de nous donner, presque le même jour, deux consultations sur des sujets graves. Je ne dirai qu'un mot de la première, qui a trait à la recherche de la paternité. La matière est scabreuse et triste : je ne veux ni ennuyer ni scandaliser.

Un député ami des lettres (il y en a) s'est généreusement consacré à cette réforme. Je me garderais de le lui reprocher. Tout le premier, à l'âge heureux où je me serais fait hacher pour Garnier-Pagès, j'ai tenu passionnément à ce que la recherche de la paternité fût permise. Cette liberté se plaçait, dans mon *Credo* politique et social de rhétoricien, entre la suppression des armées permanentes et l'élection des gardes champêtres, au scrutin de liste, par les délinquants. Qu'on n'aille pas croire que j'y aie renoncé sans esprit de retour. Je n'ai pas trahi. Seulement des doutes me sont venus avec l'âge. Que voulez-vous ? Je me suis résigné lâchement à la disparition de la garde nationale, et je consens, provisoirement du moins, à ce que les gendarmes soient nommés par le pouvoir exécutif. De même, le Code civil, que j'abhorrais lorsque je faisais semblant de l'apprendre, m'apparaît aujourd'hui comme un vieux monument de raison moyenne, assez habitable en attendant mieux. Et puis, s'il faut tout dire, je ne désire pas outre mesure fournir de nouvelles armes au sexe enchanteur : celles dont il dispose peuvent lui suffire. Je suis sur ce point réactionnaire, en compagnie de cette perruque de Proudhon. J'en ai tant vu séduire, de pauvres hommes ! Enfin, si jadis les destructions m'amusaient, à l'heure actuelle elles m'inquiètent vaguement. Nous avons tant cassé de porcelaine dans ce pays que, par goût d'antiquaire, je demande à conserver quelques vieilles potiches. L'institution de la famille, avec tous ses défauts, est encore ce que l'homme a inventé de plus ingénieux pour combattre la solitude. Prudhomme, si l'on veut ; Pourceaugnac, jamais ! Rappelons-nous la fâcheuse posture du bon gentilhomme limosin, entre la Languedocienne Lucette et Nérine la Picarde, « ces deux carognes de baragouineuses qui vinrent l'accuser de les avoir épousées toutes deux et le menacer de la justice ». Pensez-y bien, de grâce, vous tous qui pouvez avoir eu, pendant vos années de quartier latin, la tentation, blâmable d'ailleurs, de converser passagèrement avec une de ces personnes enjouées qui servent à boire à la jeunesse en des costumes pittoresques. Dix ans plus tard, devenu quelque honnête notaire, à l'heure de votre repas du soir, assis entre votre femme et vos enfants, vous entendrez frapper à la porte : ce sera Nérine ou Lucette, la loi Rivet en main !

O souvenirs, printemps, aurore !

Songez à l'aimable surprise que vous causerait la visite de ces dames. Si encore elles devaient venir seules !...

Voilà le danger. Il y a un cheveu, comme on dit ; et, quand la loi battra son plein, ce sera une crinière. Il me paraît que M. Dumas se soucie moins que naguère de doter la société française de cette liberté de plus. Pour servir de préface à un plaidoyer en faveur de la recherche de la paternité, il n'a rien trouvé de mieux que de réunir en bouquet les objections principales et de les développer comme il sait le faire, avec sa verve des meilleurs jours : « Mais, dit-il à M. Gustave Rivet, tranquillisez-vous ; ce n'est que pour vous soutenir davantage. » Jugez un peu s'il ne soutenait pas !

Tout compte fait, je propose d'attendre. Profitons de ce que nous fabriquons encore les lois entre canailles d'hommes. Nous n'en avons pas pour si longtemps ! M. de Gasté n'essayait-il pas l'autre jour d'ouvrir aux délices du genre humain les portes du Parlement ? On les lui a refermées sur les doigts ; mais l'excellent homme est Breton, et les échecs ne sont pas pour l'émouvoir. Il y reviendra, et alors qui sait ? Quand les grandes commissions parlementaires siégeront en jupons, il sera temps de voir. Pourquoi ne pas laisser quelques réformes à ces dames, ne fût-ce que par galanterie ?

***

Dans son second mémoire, M. Alexandre Dumas s'attaque au sujet le plus vaste et le plus terrible. Inutile d'ajouter qu'il s'en tire en homme d'esprit et de sens.

Voici le fait. La direction du *Petit Journal*, toujours vigilante, s'est avisée récemment que la question de « la lutte pour la vie » constituait le gros souci de ce temps. De là à réunir le conseil d'administration, il n'y avait que l'épaisseur d'un fil : « Il serait gentil, déclara, j'imagine, un membre influent, d'offrir à notre million d'acheteurs la solution de ce problème, comme prime d'été. Le public se dégoûte visiblement des montres en aluminium et des reproductions du Rembrandt du Pecq. Quelques vérités éternelles, de format portatif, faciles à méditer aux bains de mer, répondront à un besoin de l'opinion. » Si la proposition a été faite, elle a dû être votée sans débats. Prévenir les désirs de l'acheteur est, depuis Polydore Millaud, une des plus chères traditions de la maison.

— Lespès, criait ce prince des directeurs d'un bout à l'autre de la salle de rédaction, annoncez donc dans votre chronique qu'il est mort en Beauce un propriétaire foncier de cent sept ans !

— C'est vrai ?

— Jamais de la vie ! mais cela flatte toujours les abonnés vieux.

Nous donnons l'anecdote comme elle nous a été contée, sans rien garantir. Il serait déplorable qu'elle ne fût pas vraie.

Étonnez-vous après cela que les successeurs d'un pareil homme aient songé à tomber en cinq sec la

question de la lutte pour la vie. On se doit à ses lecteurs. D'où l'idée, éminemment simple, de s'adresser à M. Alexandre Dumas et de lui demander d'en finir une fois pour toutes avec les fausses interprétations que reçoivent les théories de Darwin à travers le monde.

Remercions ces messieurs du *Petit Journal*. Ils auraient pu s'adresser à un cuistre, et il nous eût fallu entendre rabâcher pour la centième fois les misérables lieux communs et les plats lazzis que Darwin a le privilège d'inspirer. Depuis qu'un affreux carabin a assassiné une vieille laitière, sous couleur de concurrence vitale, certains chroniqueurs ont imaginé de rendre le grand naturaliste anglais responsable des plus atroces faits divers. A chaque crime célèbre, on gratifie Darwin de ce qui s'appelle, en langage professionnel, un sale article, publié entre le portrait de l'assassin et celui de sa maîtresse. Les bonnes gens qui donnaient à Lyon des bouquets à Gabrielle Bompard veulent mal de mort à l'auteur de *l'Origine des espèces*. « C'est la faute à Darwin » remplace le « C'est la faute à Voltaire », usité sous la Restauration. Je connais des savants qui s'en affligent : cela prouve qu'ils ont du temps à perdre.

Un libre esprit comme M. Alexandre Dumas a trop de méditation et de lecture pour ignorer que les doctrines évolutionnistes aboutissent logiquement, en morale sociale, au plus irréprochable code de fraternité. D'un autre côté, son scepticisme lui interdisait de heurter de front l'erreur du vulgaire. M. Dumas a passé l'âge où l'on se bat contre les moulins. Essayer de guérir la foule d'un préjugé, c'est vouloir peigner le cheval de bronze. Cependant la clientèle du *Petit Journal* attendait, anxieuse.

M. Alexandre Dumas a tourné la difficulté. Lisez sa *Lettre à M. Georges Boyer*, et vous verrez comment s'y prend un académicien pour raser de près un million d'hommes. En tant que docteur, il s'est récusé; mais, puisqu'on lui demandait une chronique, il leur a servi un Thomas Grimm d'un pince-sans-rire féroce. Ils en ont eu pour leur sou, je vous en réponds! Il leur a parlé de Caïn, d'Abel, d'Eyraud, de Gabrielle, de l'Inquisition, et aussi un peu de M. de La Palisse, dont le souvenir s'imposait. Il a proposé, pour résoudre le problème de l'accord universel, l'avènement d'un grand chef d'empire qui réunirait la puissance de Néron au génie de Jésus; ce qui, soit dit en passant, l'eût fait fortement suspecter de boulangisme l'an dernier à pareille époque. Solution excellente, mais à laquelle Chincholle lui-même ne croit plus. « N'y comptez pas, » déclare M. Dumas. « La bêtise est la cause, la force est le moyen, la vérité et le bonheur sont le but, et le monde n'est pas près de finir. » Mon Dieu, c'est bien simple! comme disait Gil Perez. « Et, maintenant, tirez-vous de là, » conclut M. Dumas.

Le million de lecteurs s'en tirera-t-il?

URSUS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 30, vote du projet de loi portant ouverture d'un crédit supplémentaire de 1 888 000 francs pour l'amélioration du traitement des instituteurs primaires. Vote, sur la demande de M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, du projet relatif à l'ouverture du crédit nécessaire pour assurer le fonctionnement de la loi concernant les délégués mineurs.

Le 2 août, discussion du projet de loi relatif au régime des sucres. M. Jametel demande qu'il ne soit pas passé à la discussion des articles; M. Rouvier, ministre des finances, insiste dans le sens contraire. L'ensemble de la loi est adopté par 170 voix contre 48. Vote du projet portant ouverture d'un crédit de 200 000 francs pour les familles des victimes de Saint-Étienne.

Le 4, validation de l'élection de M. Martel, sénateur de la Charente. Discussion du projet de loi relatif aux contributions directes du budget de 1891. M. Buffet réclame le dégrèvement de la propriété non bâtie et l'ajournement de la surimposition de la propriété bâtie. M. Rouvier, ministre des finances, se prononce contre cette proposition. On passe à la discussion des articles. Un amendement de MM. Forest et Buffet, tendant à maintenir, en 1891, le même contingent qu'en 1890, sur la propriété bâtie, est repoussé par 175 voix contre 84.

Le 5, M. Rouvier défend le principe de l'impôt de quotité. M. Loubet, président de la Commission sénatoriale, lui réplique et combat le système du gouvernement. L'ajournement de l'application de la quotité est repoussé par 153 voix contre 120, et la réforme établie par la Chambre est votée par 173 voix contre 75.

Le 6, fin de la précédente discussion et vote du projet; mais le projet de loi est renvoyé par la Chambre, qui repousse deux des modifications introduites par le Sénat, et il est voté tel que la Chambre l'a rétabli. M. Fallières, garde des sceaux, donne lecture du décret de clôture de la session.

Chambre des députés. — Le 31, adoption, à l'unanimité, d'un projet de loi portant ouverture d'un crédit extraordinaire de 200 000 francs, en faveur des familles des victimes de la catastrophe de Saint-Étienne. Question de M. Letellier au ministre de l'intérieur, au sujet de l'emploi des fonds du pari mutuel. M. Constans répond que l'emploi du prélèvement de 2 pour 100 n'a jamais été exactement déterminé, et que le Parlement doit le régler par une loi. Vote de l'ordre du jour par 419 voix contre 25. M. Le Senne questionne le cabinet au sujet du développement de l'émigration. M. Constans déclare que le gouvernement s'est occupé de la question, qu'il a ordonné au parquet de réprimer les délits commis par des agents d'émigration, et prescrit aux préfets d'inviter les émigrants à se rendre dans nos colonies. La Chambre vote un ordre du jour, accepté par le cabinet, qui invite le gouvernement à diriger l'émigration vers les colonies françaises et pays de protectorat. Vote d'un crédit supplémentaire pour l'établissement d'un nouveau câble sous-marin et d'une ligne aérienne entre Folkestone, Calais et Paris.

Le 6 août, des questions sont adressées au ministre de travaux publics, à propos des accidents de Saint-Étienne. M. Yves Guyot constate que les questions d'éclairage et d'aération des mines ne sont pas encore résolues d'une façon satisfaisante. La Chambre décide la nomination d'une commission de onze membres, chargée de faire une enquête sur

les dernières explosions. Le projet de loi sur les quatre contributions de l'exercice 1891, remanié par le Sénat, est accepté, sauf deux modifications. Il est renvoyé au Sénat, et revient pour être voté tel que la Chambre l'a arrêté. M. de Freycinet, président du Conseil, donne lecture du décret de clôture de la session.

Extérieur. — L'accord anglo-français, au sujet de la question africaine, a été signé. Il reconnaît notre protectorat sur Madagascar et l'extension de notre influence sur un millier de kilomètres dans les régions du Niger et du lac Tchad; il permet l'établissement du protectorat anglais sur le sultanat de Zanzibar.

Instruction publique. — Distribution des prix du concours général, sous la présidence de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, dans le nouvel amphithéâtre de la Sorbonne. M. Darlu, professeur de philosophie au lycée Condorcet, a prononcé le discours d'usage sur « l'enseignement de la morale ». Le ministre a annoncé son intention d'organiser à bref délai l'enseignement des humanités modernes.

Autriche-Hongrie. — Le mariage de l'archiduchesse Valérie, fille de l'empereur, et de l'archiduc François Salvator, a été célébré à Ischl.

Belgique. — L'empereur Guillaume II a rendu visite, à Ostende, au roi des Belges.

Faits divers. — Un Congrès international des sciences médicales s'est réuni à Berlin. — Les fêtes organisées au Champ de Mars par la presse parisienne, au bénéfice des incendiés de la Martinique, ont donné une recette importante, à laquelle s'ajoutent dès maintenant 47 000 francs, produit de la journée des courses de Saint-Ouen. — Inauguration, à Lanzo, près de Turin, du monument commémoratif du Français Lucien, Gaulard, inventeur d'un mode de transport de l'énergie électrique. — Une nouvelle explosion de grisou s'est produite aux mines de Saint-Étienne, dans le puits Villebeuf. — Le buste en marbre d'Amédée Thierry, œuvre du statuaire Ernest Jetot, vient d'être placé à l'Institut.

Nécrologie. — Mort de M. René Delorme, sous-directeur au ministère du commerce, connu comme romancier sous le pseudonyme de Saint-Juirs; — de M. Chancel, recteur de l'Académie de Montpellier; — de M. Ferdinand Denis, administrateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève; — du peintre Émile Lévy; — de dom Gregorio Bartoloni, général des Bénédictins de Cîteaux; — du docteur Chargé, l'une des notabilités de l'école homœopathique; — du vicomte de Jumilhac, sportsman distingué; — du sculpteur Coutant; — de Mme Ackermann.

Mouvement de la librairie.

La librairie Hachette a publié, dans sa *Collection des grands écrivains français*, une étude sur *Madame de Staël*, par Albert Sorel, de l'Institut, et dans *les Grands écrivains de la France*, le tome VI des *Mémoires de Saint-Simon*, édités par M. de Boislisle. Elle a fait paraître, d'autre part, le tome X des *Mémoires sur le règne de Louis XIV*, par le marquis de Sourches (1706-1707), et les *Premiers monuments de l'imprimerie en France au* XVe *siècle*, par M. O. Thierry-Poux.

La librairie Delagrave commence la publication en fascicules d'un *Dictionnaire général de la langue française*, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, précédé d'un *Traité de la formation de la langue*. Ce savant ouvrage, préparé par MM. Hatzfeld et A. Darmesteter, a été achevé avec le concours de M. A. Thomas, chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de Paris.

La 16e série des *Auteurs célèbres* (à 60 centimes), publiés par la librairie Marpon-Flammarion, comprend les ouvrages suivants : Henri Mürger, *le Roman du capucin*; — L. Biart, *Benito Velasquez*; — B. Constant, *Adolphe*; — Mme Louis Figuier, *les Fiancés de la Gardiole*; — A. Silvestre, *Maïma*; — Vast-Ricouard, *Madame Lavernon*; — A Bouvier, *les Pauvres*; — J. Gros, *Un volcan dans les glaces*; — A. Delvau, *Du pont des Arts au pont de Kehl*; — V. Meunier, *l'Esprit et le cœur des bêtes*.

Les éditeurs Hetzel et Quantin ont fait paraître un nouveau volume : *En voyage, Alpes et Pyrénées*, dans l'édition *Ne varietur* des *Œuvres complètes de Victor Hugo*.

Les éditeurs Lecène et Oudin ont ajouté à leur collection des classiques populaires deux nouveaux volumes : *Gœthe*, par Firmery, — *Émile Augier*, par H. Parigot.

La Librairie académique Perrin vient d'achever, avec le cinquième volume, la publication des *Mémoires et Correspondance* du comte de Villèle.

La Révolution chimique, Lavoisier, par M. Berthelot, forme le tome LXIX de la *Bibliothèque scientifique internationale*, publiée par l'éditeur Alcan.

La *Bibliothèque anthropologique* s'est accrue de deux ouvrages : les *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*, par G. de Mortillet; — et *Dépopulation et Civilisation*, par A. Dumont.

L'imprimeur Chamerot a terminé la 16e série (livraison 151 à 161) du *Dictionnaire français illustré des mots et des choses*, par MM. Larive et Fleury. Le deuxième volume se trouve ainsi complet.

Signalons dans la petite édition des *Œuvres poétiques de Victor Hugo*, publiée par l'éditeur Charpentier, *les Chansons des rues et des bois*, avec deux dessins de Maurice Éliot, gravés à l'eau-forte par Deblois.

La librairie Hetzel vient de publier, dans la collection des *Voyages extraordinaires*, la première partie du roman de Jules Verne, *César Cascabel*, et dans *la Bibliothèque d'éducation et de récréation*, l'édition in-12 de *Marchand d'allumettes*, par Gennevraye, avec illustrations de J. Geoffroy.

Il y a lieu de signaler, d'autre part, parmi les ouvrages récemment parus :

Histoire. — Biographie. — *Amélie de Vitrolles, sa vie et sa correspondance*; — *Un divorce royal, Anne de Boleyn*, par Mlle Blaze de Bury (Perrin); — *Souvenirs du baron de Barante*, 1782-1866; — *Un petit neveu de Mazarin, le duc de Nivernais*, par Lucien Perey; — *la Faculté de droit et l'ancienne Université de Paris*, par l'abbé G. Péries; — *Mémoires du baron Haussmann*, tome II, Préfecture de la Seine; — *les Hommes du 14 Juillet*, par Victor Fournel; — *Pestalozzi*, étude biographique, par G. Guillaume (Hachette); — *la Vie de Henri Brulard*, par Stendhal (Charpentier); — *les Maîtresses authentiques de lord Byron*, par F. Rabbe; — *le Général Pierre Jacques Fromentin*, par P. Marmottan (Laurens); — *Gall et sa doctrine*, par le docteur Nivelet (Alcan); — *les Grands cavaliers du premier Empire*, par le général Thoumas (Berger-Levrault); — *les Sièyes célèbres*, par F. Azibert; — *Une famille d'artistes, les Dumont*, par G. Vattier (Delagrave); — *les Fédérations en Franche-Comté*, par Maurice Lambert (Perrin); — *Journal des campagnes au Canada*, de 1755 à 1760, publié par le comte de Maurel de Malartic (Plon-Nourrit); — *la Renaissance romane*, par Raoul Lafagette (Fischbacher); — *Histoire du collège de Tournon*, par Maurice Massip.

Pays étrangers. — Voyages. — *Lettres du Brésil*, par Max Leclerc (Plon-Nourrit); — *Rome, carnet d'un voyageur*,

par C. de Moüy (Ollendorff); — *le Soudan égyptien*, par Mario Vivarez; — *De Paris à Tombouctou, en huit jours*, par le lieutenant-colonel Hennebert (Cerf); — *les Américains chez eux*, par la marquise de San-Carlos (*Nouvelle Revue*); — *A Travers l'Afrique*, avec Stanley et Emin-Pacha, journal du P. Schynse; — *la Vie à Evian-les-Bains*, par E. Daullia (Berger-Levrault); — *l'Afrique du Sud*, par Paul Lélu; — *l'Algérie telle qu'elle est*, par Raoul Bergot; — *Des Batignolles au Bosphore*, par Th. Cahu (Dentu); — *Universités transatlantiques*, par Pierre de Coubertin (Hachette); — *Voyage au pays du déficit* (la nouvelle Italie), par E. Neukomm (Kolb); — *Éthiopie méridionale, journal de mon voyage*, par Jules Borelli (Maison Quantin).

Littérature. — Poésie. — *Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, t. Ier, par F. Brunetière; — *Manuel pour étudier le sanscrit védique*, par A. Bergaigne et V. Henry; — *Jeanne d'Arc victorieuse*, épopée nationale, par Saint-Yves d'Alveydre; — *les Cent sonnets*, de Raoul Lafagette (Fischbacher); — *Un homme de lettres, Paul Féval*, par G. Delaigue (Plon-Nourrit); — *la Bataille littéraire*, 3e série, par Philippe Gille; — *Épisodes littéraires*, par Armand de Pontmartin; — *la Reine Jeanne*, par Frédéric Mistral; — *Pages choisies*, par Ernest Renan; — *les Croyances*, par Louis de Chauvigny; — *l'Éternelle chanson*, par Jane de La Vaudère (Ollendorff); — *les Gouffres*, par E. Chevé; — *Limes d'amour*, par E. Catelain; — *l'Epopée humaine : la Genèse universelle*; — *la Mêlée des races*, par J. de Strada (Dreyfous); — *Hénor*, par M. Morhardt; — *Petits lundis*, par A. Bunand; — *Romanciers allemands contemporains*, par E. de Morsier (Perrin); — *Pendant la Terreur, le poète Roucher*, par Antoine Guillois; — *l'Année littéraire*, 1889, par Paul Ginisty; — *Principes généraux de linguistique indo-européenne*, par Paul Regnaud (Hachette).

Philosophie. — *Étude sur Francois Bacon*, par Barthélemy-Saint-Hilaire; — *Tableau des origines et de l'évolution de la propriété et de la famille*, par M. Kovalevsky; — *la Criminalité comparée*, par G. Tarde; — *la Dissertation philosophique*, par Émile Boirac (Alcan); — *l'Ame humaine*, par le R. P. Coconnier (Perrin).

Législation. — Économie politique. — *A travers le Code pénal*, par G. Vibert; — *Étude théorique et pratique de l'extradition*, par A. Ulveling; — *Manuel de la police des cultes*, par V. Jeanvrot; — *Théorie de l'intérêt et de l'amortissement*, par Cugnin (Guillaumin); — *De la condition légale de la mère*, par Mlle Bilcesco; — *le Secret professionnel*; par A. Hallays; — *Des enquêtes parlementaires*, par Louis Michon; — *les Étrangers devant la loi française*, par J. Durand (Hennuyer); — *le Régime des passeports en Alsace-Lorraine*, par J. Heimweh (Marpon-Flammarion); — *le Dossier de l'affaire Borras-Pradiès*, par J. Huret (Kolb); — *Gouvernements, ministres et constitutions de la France, depuis cent ans*, par Léon Muel.

Romans. — *le Sacrifice*, par Louis Énault (Hachette); — *le Petit Argent*, par Robert de Bonnières; — *l'Ame de pierre*, par Georges Ohnet; — *Toutes les deux*, par Albert Delpit (Ollendorff); — *Fontenay Coup-d'Épée*, par F. du Boisgobey; — *le Cas étrange du docteur Jekyll*, par L. Stevenson, traduction Lowe (Plon-Nourrit); — *Vicomtesse*, par Léon Barracand; — *Papa la verta*, par René Maizeroy; — *Popular*, par J. Ch. Vorys; — *Filou, voleur et Cie*, par A. Sirven; — *la Vocation d'Angèle*, par le comte de Saint-Aulaire; — *Parysatis*, par Jane Dieulafoy; — *le Rousset*, par J. Le Lorrain; — *En guise d'amant*, par Marcel Luguet; — *l'École où l'on s'amuse*, par G. Méry; — *Fanny Bora*, par G. Bonnamour; — *Daniel Vergan*, par Philippe Chaperon; — *Son Excellence le citoyen Vergal*, par Lafargue-Decazes; — *la Femme aux nymphéas*, par Abel d'Ors; — *Marguerite d'Angis*, par Henri Conti; — *Histoire d'amour*, par Paul Déroulède; — *l'Américaine*, par Pierre Sales; — *Jacques et Jacqueline*, par J. Berr de Turique; — *Destruction*, par M. de Castellane; — *Miserere*, par J. Monti; — *Byzance*, par Jean Lombard; — *Yvonne*, par Édouard Delpit; — *Fleurs de jade*, par Lydie Paschkoff; — *Sadi*, par Guy-Valvor; — *André Laroche*, par Édouard Cadol; — *Fredaines*, par Chut; — *Raison d'État*, par Yves de Nolv; — *la Clef d'argent*, par P. Audebrand; — *Louise de Vauvert*, par H. de Bornier; — *les Six monsieur Dubois*, par M. Montégut; — *Double face*, par Quatrelles; — *Mortes et vivantes*, par Charles Mérouvel; — *l'Ondine de Rhuis*, par Pierre Maël (Dentu); — *les Chapoulot*, par J. Soarez; — *Sambo*, par Javel et Sauger; *Ma petite ville*, par E. Le Mouël; — *la Femme artificielle*, par Gustave Pig; — *Toujours*, par Georges Régnal; — *Madame Flercadet*, par Charles Leroy, illustrations de Clérice (Kolb); — *Astra*, par Carmen Sylva; — *Contes pour les assassins*, par M. Beaubourg; — *le Roman d'un propriétaire*, par Charles d'Héricault (Perrin); — *Strass et diamants*, par Léon de Tinseau; — *Névrosée*, par Daniel Lesueur; — *Amours exotiques*, par Pierre Châteaugay (Cerf); — *le Confessionnal*, par Catulle Mendès; — *le Possédé*, par Camille Lemonnier; — *l'Éducation amoureuse*, par Paul Alexis (Charpentier); — *le Capitaine Sans-Façon*, 1813, par Gilbert Augustin-Thierry (Armand Colin); — *Fils d'émigré*, par Ernest Daudet (Marpon-Flammarion); — *la Comtesse de Sartènes*, par Ch. Corbin; — *le Roman d'une femme mariée*, par Pierre Wolf (Kolb); — *le Volontaire de 1815*, par G. Le Faure (Firmin-Didot); — *la Savelli*, par Gilbert-Augustin Thierry (Armand Colin).

Divers. — *le Duel et l'escrime, mis à la portée de tous*, par le capitaine Robaglia; — *l'Hygiène dans la famille*, par le docteur Paul Sapiens (Kolb); — *le Don Juan de Mozart*, par C. Gounod (Ollendorff); — *le Juif de l'histoire et le juif de la légende*, par J. Loëb (Cerf); — *Paysans et soldats*, par le comte Tolstoï (Dentu); — *l'Éducation d'un prince*, par Gyp; — *la Vie d'un artiste*, par Jules Breton; — *Nos créoles*, par A. Corre; — *Paris au club*, par Carle des Perrières; — *Sur le banc*, par Maurice Talmeyr; — *la Théosophie*, par Saint-Patrice; — *Lettres de l'ouvreuse, voyage à travers la musique*; — *les Origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique*, par O. Strauss (Alcan); — *la Marine française au printemps de 1890*, par J. de Lanessan (Berger-Levrault); — *l'Année financière* (8e année), par Louis Reynaud; — *Confessions d'un journaliste*, par Ernest Merson; — *l'Art d'enluminer*, par A. Lecoy de La Marche; — *Aventures grassouillettes*, par Armand Silvestre; — *Petites fêtes*, par Henri Lavedan (Kolb); — *Annuaire de la jeunesse*, par H. Vuibert; — *le Travail manuel à l'école et dans la famille*, par Bertrand et Gombert, avec 538 gravures (Lecène et Oudin); — *le Devoir social*, par Léon Lefébure; — *Bismarck en caricatures*, par John Grand-Carteret; — *les Enfants mal élevés*, par le comte Fernand de Nicolay; — *la Lutte pour la vie*, par F. Musany (Librairie académique Perrin); — *Au Sud et au Nord*, par Xavier Marmier (Hachette); — *le Théâtre des marionnettes*, par Maurice Sand; — *l'Ame de Paris*, par Théodore de Banville; — *la Vie politique à l'étranger*, 1889, préface d'Ernest Lavisse; — *Stratégie, tactique et politique*, par le général Iung (Charpentier); — *les Cours d'eau, hydrologie et législation*, par Lechalas et de Lalande (Armand Colin).

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

Mayet Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. [15005]

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 7 TOME XLVI 16 AOUT 1890

LES ANTIQUITÉS SÉMITIQUES

Leçon d'ouverture au Collège de France (1).

Messieurs,

En montant, pour la première fois, dans cette chaire, créée pour répondre à un desideratum des sciences historiques, dont les besoins croissent avec les progrès, je veux, avant tout, adresser à mes nouveaux collègues et à notre éminent administrateur des remerciements au nom même des études spéciales auxquelles ils ont donné droit de cité, et que, grâce à eux, j'ai charge désormais de représenter ici. Je suis heureux de reconnaître publiquement, avec l'autorité de fraîche date que je tiens d'eux, le service signalé qu'ils ont rendu à ces études, en se prononçant si fortement sur l'utilité qu'il y aurait à faire place, dans cet établissement privilégié de la plus haute culture intellectuelle, à une branche de recherches originales, mûres aujourd'hui pour l'enseignement, à cette science de l'épigraphie et des antiquités sémitiques, dont les principes et le développement sont, en très grande partie, nous pouvons le dire avec une légitime fierté, l'œuvre de savants appartenant à notre pays. L'on ne peut aussi que féliciter le ministre éclairé qui a favorablement accueilli le vœu émis par l'assemblée des professeurs du Collège de France, ainsi que le chef de l'État qui a bien voulu lui accorder sa sanction.

A l'expression de ces sentiments, inspirés par le souci d'un intérêt général qui sera certainement apprécié de tous, permettez-moi d'ajouter celle de ma gratitude personnelle, pour le choix bienveillant dont j'ai été l'objet.

Ce n'est pas, cependant, sans quelque émotion, je l'avoue, que je prends à mon tour la parole dans cette enceinte, où j'ai si souvent écouté celle des maîtres illustres et vénérés à qui je sais ce que je dois, car je leur dois ce que sais, à qui vous devrez en réalité ce que je pourrai vous apprendre.

La tâche serait peut-être moins lourde pour moi, l'appréhension moins grande, si, au lieu d'un enseignement à constituer de toutes pièces, qui doit justifier jusqu'à sa raison d'être, je n'avais qu'à prendre la suite d'un enseignement consacré par de longs et glorieux précédents; s'il s'agissait seulement, comme c'est souvent le cas, de remplacer, dans une de ces chaires fondamentales, un maître léguant à l'un de ses fidèles disciples, devenu son successeur direct, le champ même de ses études, avec le précieux héritage des traditions à suivre et des exemples à imiter, pour continuer à le faire valoir. Vous comprendrez, j'en suis sûr, et vous l'excuserez, je l'espère, cette impression de trouble chez l'obscur desservant, appelé, du jour au lendemain, à l'honneur redoutable d'officier sur un autel nouveau, dans ce temple imposant voué au culte de la science universelle, dans ce sanctuaire plusieurs fois séculaire de la raison humaine et de la pensée française, où, sous des vocables divers, nous adorons tous, et nous servons avec une égale ferveur, chacun suivant ses moyens, et pour ainsi dire dans sa langue et selon son rite, une même divinité, multiple dans ses formes, une dans son essence : l'éternelle Vérité.

(1) Faite le mercredi 21 mai, par M. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut. — Inauguration de la chaire d'épigraphie et antiquités sémitiques.

*
* *

Avant d'aborder devant vous l'examen général des matières qui feront l'objet de ce cours; avant de procéder à une reconnaissance rapide du terrain qui m'a été attribué en partage et que nous aurons à explorer, à défricher et à cultiver ensemble, j'ai à accomplir un pieux devoir qui ne va pas sans quelque tristesse. Je ne puis oublier, en effet, que, par une application de cette loi fatale régissant les choses humaines aussi bien que les êtres vivants, la chaire d'épigraphie et antiquités sémitiques doit son existence à la disparition d'une autre chaire, celle de langue et littérature turques, supprimée à la mort du titulaire, M. Pavet de Courteille, qui l'occupait avec tant d'autorité il y a quelques mois encore. En prononçant le nom du savant orientaliste dont nous déplorons la perte; au moment de lui succéder, sans avoir la consolation de le remplacer dans ces études qu'il aimait tant, j'ai d'autant plus à cœur de rendre à sa mémoire un suprême hommage que M. Pavet de Courteille a été mon premier maître. C'est lui qui m'a ouvert les portes de cet Orient mystérieux vers lequel je me suis senti attiré dès le début de ma carrière; c'est lui qui m'a pris par la main pour m'en faire franchir le seuil, lui qui y a guidé mes premiers pas; et si, depuis, entraîné par les ardeurs et les hasards de la recherche, après avoir longtemps suivi ses voies préférées, je m'en suis éloigné pour me jeter dans des régions moins connues, je n'ai jamais perdu le souvenir de celui qui, après avoir été pour moi le meilleur des initiateurs, était resté un de mes plus sûrs conseillers, un de mes patrons les plus bienveillants et les plus dévoués.

Son désir le plus cher eût été, je le sais, d'assurer la survivance de l'enseignement auquel il s'était si passionnément consacré, en le transmettant à celui qu'il voulait bien considérer comme son élève de prédilection. L'intérêt supérieur de la science, qui réclamait une place pour un enseignement nouveau, n'a pas permis de réaliser complètement ce désir. L'on a jugé, après mûre délibération, qu'il y aurait avantage à opérer, dans l'aménagement intérieur du domaine oriental, une mutation nécessitée par l'agrandissement du territoire déjà si vaste qu'il embrasse, et l'on a résolu de faire ce qui se pratique couramment en bonne administration, d'en aliéner une parcelle pour pouvoir en acquérir une autre. La mesure n'a rien d'exceptionnel. Le principe de la pérennité des chaires, qui peut-être offre autre part des avantages, est contraire aux libres tendances du Collège de France, qui veut que ses enseignements restent toujours susceptibles de se transformer au fur et à mesure des transformations de la science elle-même. L'on aurait tort, d'ailleurs, de regarder ce remaniement comme impliquant l'amoindrissement d'un patrimoine que nous sommes tous également jaloux de maintenir dans son intégrité. Je me hâte de le dire, il n'entraînera pas pour l'étude de la langue et de la littérature turques les inconvénients qu'on aurait pu redouter, et cette considération a dû, sans aucun doute, peser dans la balance lors de la décision prise : cette étude garde heureusement, dans un établissement voisin, à l'École des langues orientales vivantes, un représentant de la plus haute valeur, un orientaliste consommé, entre les mains de qui elle ne périclitera pas. Si M. Pavet de Courteille nous a été enlevé, M. Barbier de Meynard nous reste, et les auditeurs qui venaient ici chercher la connaissance de la langue et de la littérature turques sont toujours assurés de la trouver, non loin d'ici, aussi complète et aussi étendue.

Je n'essayerai pas de retracer aujourd'hui la vie et l'œuvre de M. Pavet de Courteille, et d'énumérer les services considérables qu'il a rendus aux lettres orientales. Des voix plus autorisées et plus éloquentes que la mienne, des voix dont je ne pourrais être que l'écho affaibli, se sont acquittées de cette tâche, à l'heure douloureuse où nous adressions un dernier adieu à l'homme de bien et de savoir — c'est dans sa concision le plus bel et le plus juste éloge que l'on puisse faire de lui — qui s'était montré à tous égards le digne petit-fils de l'immortel Sylvestre de Sacy.

Qu'il me suffise de dire que le souvenir des belles qualités de M. Pavet de Courteille, de ses consciencieux travaux et de ses instructives leçons, restera, dans le cœur et dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu, admiré et aimé, aussi profondément gravé, aussi ineffaçable, que le sera son nom sur ces tables de marbre, où notre Collège, s'inspirant d'une des pratiques les plus touchantes de la piété antique, perpétue la mémoire de ses serviteurs disparus.

*
* *

Ce n'est certes point au Collège de France qu'il est besoin d'insister sur les secours inappréciables et de toute nature que l'histoire, la philologie et même la littérature proprement dite, peuvent tirer de l'étude critique des inscriptions et des antiquités — de l'épigraphie jointe à l'archéologie. A ceux qui pourraient encore en douter, il suffirait, pour s'en convaincre, d'assister à quelques leçons de mes savants collègues chargés du cours d'épigraphie et d'antiquités romaines, et du cours d'épigraphie et d'antiquités grecques.

Ils comprendront bien vite, alors, pourquoi, depuis longtemps déjà, l'on a jugé utile d'élever ces chaires à côté de celles consacrées aux langues et aux littératures de la Grèce et de Rome, et ils verront que ces enseignements parallèles, mais distincts, sont loin de faire double emploi. Ce n'est pas seulement, en effet, dans les manuscrits, parvenus jusqu'à nous, à travers des copies plus ou moins fidèles, que les Grecs et les Romains nous ont laissé la relation de leurs actes, et, souvent sous la forme d'immortels chefs-d'œuvre, le

produit de leur pensée. Ils nous ont laissé aussi, gravées sur la pierre ou le métal, des milliers et des milliers d'inscriptions contenant les renseignements les plus variés, les plus circonstanciés, sur leurs croyances, leur culte, leurs usages funéraires, leur vie publique et privée, leurs institutions politiques, leur organisation sociale, juridique et militaire, l'exécution de leurs grands travaux ou de leurs œuvres d'art, leurs hauts faits de guerre. C'est à l'épigraphiste qu'incombe le soin de recueillir et de dépouiller cette masse énorme de documents, disséminés un peu partout, et dont le nombre s'accroît chaque jour, grâce aux fouilles entreprises systématiquement, grâce aussi aux hasards des trouvailles accidentelles. A lui de déchiffrer ces inscriptions, de les restituer quand elles sont mutilées, de les traduire, de les commenter, d'en discuter le fond et la forme, le sens, la valeur et la portée; d'en extraire, en un mot, les indications de toute espèce qui y sont renfermées; à lui, enfin, de les réunir et de les classer géographiquement et chronologiquement, par séries naturelles, en les comparant entre elles et en les éclairant les unes par les autres, dans ces vastes recueils auxquels on donne le nom de *Corpus*. Nom assez juste; car ce sont vraiment de grands touts organiques, et non de simples mosaïques faites de pièces et de morceaux, que ces énormes répertoires, toujours ouverts, toujours tenus au courant, et dans lesquels tous ces membres épars, étroitement rapprochés sur un plan méthodique et harmonieux, semblent retrouver, avec une unité réelle, les fonctions normales de la vie. Le *Corpus* des inscriptions grecques et le *Corpus* des inscriptions romaines, tels qu'on a réussi à les constituer à la suite d'un long et incessant labeur, sont deux livres uniques dans leur genre, deux livres immenses qui, formés page à page, ligne à ligne, parfois lettre à lettre, nous offrent finalement l'image la plus exacte et la plus complète, la plus authentique et la plus instructive, de l'antiquité classique envisagée dans ses détails et dans son ensemble. Plus d'une fois même, ils nous permettent de contrôler et de rectifier de la façon la plus heureuse les livres tout faits que cette antiquité nous a transmis.

L'illustration naturelle de ces deux livres épigraphiques, nous la trouvons dans les antiquités; dans ces monuments de toute espèce et de toute taille, le temple, le palais, le mausolée, la statue, le bas-relief, le sarcophage, le vase, l'arme, l'outil, l'ustensile, le cachet, la médaille, etc., qui ne nous ont pas été conservés avec une moindre profusion que les inscriptions et sur qui fréquemment ces inscriptions mêmes ont été gravées. L'étude de ces monuments, grands et petits, n'intéresse pas seulement l'artiste, mais l'archéologue, qui, en les rapprochant des textes épigraphiques ou autres, en tire ou y apporte des lumières nouvelles pour la connaissance de la civilisation grecque et romaine.

*
* *

Ce secours que, malgré l'ample littérature qu'ils ont à leur disposition, les hellénistes et les latinistes n'ont pas hésité à aller demander à l'épigraphie et à l'archéologie combinées, les savants, adonnés aux études sémitiques, sont aussi fondés à le réclamer. Plus fondés même, pourrait-on dire dans un certain sens; car, dans trop de cas, hélas! ce n'est pas simplement un supplément d'information qu'ils vont chercher là, c'est l'information même. S'ils n'avaient pas la compensation des textes épigraphiques et des monuments, ils en seraient réduits à de pures conjectures sur plus d'un de ces anciens peuples sémitiques dont tout a péri, sauf le nom, et parmi lesquels, un seul, le peuple juif, a pu nous transmettre un livre comparable à ceux de la Grèce et de Rome. Je ne fais pas entrer en ligne de compte les Assyriens, qui se sont révélés à nous dans des conditions exceptionnelles. Aussi, au cours de cette esquisse, laisserons-nous de côté l'Assyrie, à qui son système graphique — l'écriture cunéiforme — non moins que son importance historique, assigne une place tout à fait à part dans la famille sémitique. L'assyriologie est une science autonome, qui a, ici même, son interprète attitré, dans la personne du savant éminent qui a été l'un des premiers à en asseoir les bases.

Même après qu'on en a détaché l'Assyrie, le monde sémitique demeure encore assez vaste et assez complexe dans ses infinies variétés, pour se prêter à de laborieuses et fructueuses recherches. Nous aurons assez à faire de nous occuper exclusivement des inscriptions et des antiquités provenant des divers peuples sémitiques qui ont fait usage de l'écriture alphabétique; et, si j'ai une crainte, en mesurant du regard l'étendue de la tâche qui m'est dévolue, ce n'est pas de voir la matière me faire défaut, mais bien les forces et le temps nécessaires pour l'épuiser.

*
* *

Comme je le rappelais au commencement de cette leçon, c'est en France que la science de l'épigraphie sémitique a été fondée. L'on peut dire qu'elle l'a été lorsque, il y aura bientôt un siècle et demi, l'abbé Barthélemy a trouvé la véritable clef de l'écriture phénicienne et réussi à déchiffrer en partie l'inscription bilingue, grecque et phénicienne, découverte à Malte.

C'est en France aussi qu'elle a, depuis, accompli ses plus grands progrès. C'est incontestablement à l'effort de nos savants, au dévouement de nos explorateurs qu'elle doit ses plus heureuses conquêtes. Sans méconnaître les services réels qui lui ont été rendus à l'étranger, nous sommes en droit de revendiquer la part la plus large dans ses développements, et nous pouvons mettre au premier rang de ceux qui y ont le plus efficacement coopéré des noms français : Judas,

de Saulcy, de Longpérier, Renan, Waddington, de Vogüe, Derenbourg, Berger, Halévy, etc., pour ne citer que les principaux.

La France a encore, sous le rapport de l'épigraphie sémitique, un autre avantage, un avantage tout matériel, mais qui n'est pas à dédaigner. C'est assurément notre pays qui possède en originaux les documents les plus précieux et les plus abondants — les plus grandes et les plus belles pages de l'épigraphie sémitique.

La stèle de Mésa, roi de Moab, le vase de bronze dédié au Baal du Liban, le sarcophage d'Echmounazar, roi de Sidon, la stèle araméenne de Teima, la stèle de Yehaumelek, roi de Byblos, le tarif des sacrifices carthaginois, représentent, avec une foule d'autres monuments congénères, de moindre valeur, conservés dans nos musées et dans nos galeries particulières, un ensemble unique au monde. La France jouit, à cet égard, d'une incontestable supériorité sur les musées étrangers. Espérons qu'elle ne se la laissera pas enlever, comme elle l'a malheureusement fait sur d'autres points, et qu'elle saura garder cette avance en suscitant de nouvelles recherches qui aboutiront à de nouvelles trouvailles.

En attendant, l'on est heureux de constater qu'elle s'est montrée digne de cette bonne fortune, et de voir que tous ces matériaux recueillis, souvent au péril, parfois même au prix de leur vie, par des explorateurs français, ont été si magistralement élaborés par des savants français.

***

L'épigraphie sémitique a été définitivement constituée le jour où l'Académie des inscriptions et belles-lettres a résolu d'entreprendre, sur le plan des *Corpus* latins et grecs, publiés à Berlin, un *Corpus* des inscriptions sémitiques. La tâche a été répartie entre les membres les plus compétents de notre Académie. Après une période de préparation assez longue — car il eût été imprudent de s'engager à la légère dans une telle entreprise — elle est aujourd'hui en pleine voie d'achèvement. Les fascicules se succèdent avec une rapidité croissante, et l'on peut prévoir dès maintenant l'époque où ce recueil monumental, mené à bonne fin, pourra soutenir avantageusement la comparaison avec les recueils similaires dont on s'enorgueillit ailleurs.

L'idée première de cette œuvre grandiose a été inspirée par un savant qui est en même temps un penseur et un écrivain incomparables. C'est M. Renan qui en est, à la fois, l'âme et la tête.

Entouré de collaborateurs d'élite, d'auxiliaires choisis, il préside à son exécution avec une activité et une abnégation vraiment admirables, si l'on songe à tous ces autres travaux si profonds et si brillants qu'il sait mener de front avec ceux-ci, grâce à une énergie sans défaillance. L'hébraïsant illustre, qui a fait du monde sémitique tout entier son domaine propre, un domaine où il est maître sans conteste, avait toute qualité pour concevoir, toute autorité pour faire accepter, le projet d'une publication, dont nul mieux que lui n'était à même de comprendre l'utilité et d'assurer le succès. Non content de payer de sa personne, en se réservant, dans l'œuvre commune, une des parties les plus chargées, mais aussi les plus intéressantes — celle des inscriptions phéniciennes — il s'est appliqué, depuis des années, avec une ardeur et une supériorité dont peuvent témoigner ceux qui, comme moi, ont eu l'heur de suivre son cours, à l'élucidation des principaux textes épigraphiques des autres peuples sémitiques. Dans cette chaire du Collège de France — restreinte, à l'origine, à l'étude philologique de la Bible, et singulièrement élargie par lui — il a été le véritable initiateur de l'enseignement de l'épigraphie sémitique. Mais il ne lui a pas suffi d'avoir créé cet enseignement, en quelque sorte, de ses mains; de l'avoir acclimaté pour ainsi dire furtivement ici; il a voulu que la branche, si amoureusement cultivée par lui, fît souche à son tour, et que, sortie de l'ombre où elle avait grandi, transplantée en pleine terre, confiée aux soins d'un disciple formé sous ses yeux, elle devînt un arbre véritable, solidement enraciné et capable de donner tous ses fruits. Au moment où s'est ouverte la succession de M. Pavet de Courteille, c'est notre administrateur qui a plaidé auprès de ses collègues, et qui l'a gagnée, la cause de l'épigraphie sémitique, qui lui était chère à tant de titres, ajoutant ainsi un nouveau service à tous ceux qu'il lui avait déjà personnellement rendus.

***

L'enseignement qu'on m'a fait l'honneur de me confier peut donc trouver ici même le meilleur des modèles — un modèle qui n'a qu'un défaut, c'est d'être bien difficile à imiter.

Il a aussi son cadre tout tracé; c'est le cadre même dans lequel se sont judicieusement renfermés les éditeurs du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Il faut y comprendre les inscriptions phéniciennes, trouvées en Syrie, dans la Phénicie propre, à Chypre, en Égypte, à Athènes, à Carthage, dans les diverses îles de la Méditerranée; les inscriptions hébraïques, israélites, juives et samaritaines, recueillies en Moabitide, aux environs de Jérusalem, à Jaffa, à Naplouse, en Galilée, en Italie, en Espagne et en Gaule; les inscriptions araméennes d'Assyrie, d'Égypte, d'Asie Mineure, de l'Arabie du Nord, de Palmyre, de la Nabatène, du Sinaï; les inscriptions sabéennes de l'Arabie; les plus anciennes inscriptions syriaques, éthiopiennes et arabes.

C'est là, comme vous le voyez, un champ bien étendu, puisque, sauf une exception sur laquelle je me suis déjà expliqué, celle des Assyriens, il embrasse la totalité des peuples constituant la famille dite *sémitique*, disséminés sur presque tous les points de la surface du monde antique.

*
* *

Ces peuples, qui ont eu des destinées diverses et des fortunes bien inégales, présentent un certain nombre de mêmes traits caractéristiques qui les ont fait ranger sous une même dénomination — plus ou moins heureuse, mais entrée définitivement dans l'usage — celle de Sémites.

Parmi ces traits, le plus frappant et le plus essentiel est assurément l'étroite affinité de langues. L'identité linguistique n'implique pas toujours, nous le savons, l'identité ethnique, ni même l'identité anthropologique, mais elle autorise suffisamment l'historien à classer ensemble — ne fût-ce que pour la commodité de l'étude — les groupes humains qui parlent ou ont parlé une même langue ou les variétés d'une même langue, puisque cela ne saurait être, si ces groupes — unis ou non par les liens, soit du sang, soit de la politique — n'avaient pas vécu à un moment donné d'une vie commune.

La parenté des langues sémitiques est aussi nette et, à certains égards, plus marquée peut-être encore que celle des langues indo-européennes.

Elle se révèle dans le lexique aussi bien que dans la grammaire, par l'existence non seulement d'un même fonds de racines, mais d'un même matériel de mots issus de ces racines, et par l'emploi d'un système de mécanismes grammaticaux tout particuliers dont les ressemblances ne peuvent être fortuites.

Les langues sémitiques se distinguent des langues des autres familles humaines surtout par deux propriétés fondamentales. La première, c'est que les éléments ultimes auxquels on peut réduire les mots sont des racines, pour ainsi dire infrangibles, formées de trois consonnes ou articulations radicales; la seconde, c'est qu'un grand nombre des variations flexionnelles les plus essentielles se font, non pas à la fin, mais dans le corps même des mots, à l'intérieur.

Bien que l'objet de ce cours ne soit point philologique, vous me permettrez de faire en passant une brève remarque à ce propos.

Je suis porté à croire, pour ma part, que le phénomène si étrange des flexions internes et celui non moins étrange de la trilitéralité des racines sémitiques sont à expliquer l'un par l'autre, parce qu'ils sont solidaires et, comme l'on dit en science, fonction l'un de l'autre.

La trilitéralité semble être une espèce d'état moléculaire irréductible des langues sémitiques. Il est bien probable, cependant, que ces racines si compliquées ne sont pas primitives et qu'elles se sont formées à un certain moment par l'union de plus en plus intime, la coalescence d'éléments plus anciens, qu'il serait assurément téméraire de prétendre isoler avec les moyens insuffisants dont nous disposons actuellement; mais ces éléments plus simples n'ont pas été si solidement soudés qu'ils n'aient conservé pendant longtemps une sorte d'individualité et laissé entre eux comme des interstices.

C'est dans ces interstices libres, dans ces fissures invisibles pour l'étymologie, que s'exerce le jeu de ces flexions qui aujourd'hui nous semblent être internes, qui le sont même devenues réellement à la longue par la force de l'analogie et aussi, dans une certaine mesure, peut-être par l'action conglutinante de l'écriture alphabétique appliquée au langage (1); mais, à l'origine, ces flexions, qu'on devrait appeler *intercalaires*, n'étaient, à mon avis, que des modifications vocaliques ordinaires s'exerçant normalement sur les *finales d'éléments primitifs monosyllabiques*, éléments qui se comportaient comme autant de petits mots indépendants susceptibles d'être déclinés ou conjugués pour leur propre compte.

Un autre trait qui rapproche intimement les uns des autres les peuples sémitiques, c'est la similitude des croyances religieuses. Et, par là, nous n'entendrons pas seulement une même tendance d'esprit, un même état psychologique, une unité idéale de substance théologique, mais une similitude réelle et matérielle dans les formes même revêtues et jusque dans les noms portés par les dieux des Sémites.

Le panthéon sémitique, au sujet duquel nous sommes restés si longtemps sans informations précises, s'est peu à peu ouvert à nous, grâce à des découvertes archéologiques qui n'ont pas dit leur dernier mot, et il nous a révélé toute une mythologie des plus curieuses, qui semble avoir formé chez les Sémites un tout aussi varié et à la fois aussi homogène que la mythologie grecque et romaine.

Affinité linguistique, affinité religieuse, voilà certes plus qu'il n'en faut pour justifier le groupement conventionnel des peuples sémitiques et nous autoriser à traiter d'ensemble les questions épigraphiques et archéologiques qui les concernent.

Je n'insiste pas sur l'usage, qu'on constate chez eux, d'un même système graphique — l'écriture alphabétique — puisque, comme nous le verrons dans un

(1) C'est peut-être ce qui explique, d'une part, pourquoi les Assyriens ont conservé avec tant de ténacité le système de l'écriture syllabique, dont les procédés de désarticulation correspondaient mieux à cet état primitif de la langue et où, de fait, à y bien regarder, il est encore apparent; pourquoi, d'autre part, tous les autres Sémites partisans du système alphabétique, désireux, avant tout, de bien accentuer, au contraire, l'unité de leurs mots formés par voie de conglomération, ont évité, avec une significative unanimité, d'en écrire les voyelles intérieures qui, par leurs variations flexionnelles (*u*, *i*, *a*), pouvaient en trahir aux yeux les déhiscences. Je dis « éviter », parce que j'estime que le fait est intentionnel. Il me semble, en effet, difficile d'admettre que, si les Sémites n'ont pas noté les voyelles internes, c'est qu'ils ne l'ont pas pu ou su, quand on voit que les Égyptiens, auxquels les Phéniciens ont emprunté les éléments de l'alphabet, avaient parfaitement les moyens de noter ces voyelles, et ne se sont pas fait scrupule de les employer.

instant, l'alphabet, bien qu'inventé par l'un d'entre eux, n'est pas demeuré leur apanage exclusif et a été bien vite adopté par des peuples appartenant aux races les plus diverses.

***

J'ai rapidement énuméré tout à l'heure les principaux représentants ethniques de la famille sémitique.

Examinons-les maintenant d'un peu plus près, afin de savoir ce que nous pouvons attendre d'eux pour l'objet de nos études, en nous attachant surtout à ceux qui se recommandent à notre attention moins par leur masse intrinsèque que par l'importance de leur rôle direct dans l'histoire générale de l'humanité.

A cet égard, ce sont incontestablement les Phéniciens et les Israélites qui méritent d'être mis en première ligne, car, malgré leur faible taille, ces deux peuples, bien chétifs si on les compare aux empires gigantesques dans l'ombre desquels ils semblaient devoir être perdus, ont exercé, chacun à sa manière, une influence décisive sur les destinées du genre humain et y ont laissé d'ineffaçables empreintes.

Les Phéniciens lui ont donné l'alphabet, c'est-à-dire cet A B C même dont nous nous servons encore aujourd'hui universellement; les Israélites lui ont donné un dogme, un ferment religieux qui, se développant sous la forme du christianisme, a pénétré le monde entier et en a changé la face.

On est frappé de voir que ces deux grandes choses, l'écriture et la religion, qui dominent tout l'édifice de notre civilisation moderne et en apparaissent tout d'abord aux yeux du philosophe comme le double et culminant symbole, sont le résultat d'un double emprunt fait, à bien des siècles d'intervalle, à une même race, la race sémitique, dans la personne de deux de ses plus infimes représentants.

En vérité, l'on dirait qu'il en est de l'histoire comme de la vie organique, et que, dans l'une ainsi que dans l'autre, c'est souvent à l'intervention des infiniment petits que sont dus les effets les plus énergiques, que sont réservées les actions modificatrices les plus profondes et les plus étendues.

***

La question de l'écriture, en particulier de l'écriture alphabétique, vaut bien la peine qu'on s'y arrête un peu au moment d'entamer un cours consacré à l'étude de monuments épigraphiques, parmi lesquels doivent figurer à la place d'honneur ceux du peuple même à qui nous sommes redevables de cette invention.

N'est-ce pas vraiment, quand on y réfléchit, un des plus précieux instruments créés par le génie de l'homme, un des plus merveilleux engins qui se puissent imaginer, que ce frêle réseau de quelques traits adroitement combinés, à l'aide duquel il a réussi à saisir au vol ce qui semble le plus insaisissable, à prendre au piège, pour ainsi dire, et à mettre en cage les paroles, les « paroles ailées », comme les appelle le poète; cette écriture qui lui a permis de fixer sa pensée, de la communiquer à ses semblables sans le secours de la voix, de défier l'espace et le temps en la propageant au loin et en la transmettant après lui aux générations futures? *Verba volant, scripta manent.* Sans l'écriture, pas de lien entre le passé et le présent, pas de progrès possible; c'est l'humanité naissante piétinant sur place et condamnée à un perpétuel recommencement.

L'histoire est là pour nous l'apprendre : un peuple qui n'a pas d'écriture est forcément un peuple barbare, et, s'il entre en contact avec un peuple plus favorisé, une des premières choses qu'il lui emprunte, c'est l'écriture. Toute civilisation digne de ce nom implique la possession, sinon l'invention, d'un système graphique, qui en est comme l'incarnation; qui, souvent même, nous en fournit la mesure par le degré d'avancement et de perfection de son mécanisme. Car, là comme ailleurs, le progrès ne s'est fait que par étapes, étapes longues et laborieuses. Il a fallu des siècles et des siècles, il a fallu des efforts successifs de plusieurs races supérieurement douées, chacune améliorant l'œuvre de sa devancière et la léguant à la suivante qui l'améliorera encore, pour arriver à la conquête de cet humble A B C dont nous usons aujourd'hui comme en nous jouant, pour façonner cet outil intellectuel, magique en sa simplicité, ce porte-voix silencieux de l'idée, à l'aide duquel on peut vraiment parler aux yeux.

Pendant un temps incroyablement long, les empires de la vallée du Nil et de l'Euphrate, l'Égypte et l'Assyrie, n'ont connu que des systèmes d'écriture hiéroglyphiques, basés sur l'idéographie et le syllabisme, d'une complication et d'une difficulté que peuvent seuls apprécier les savants qui y ont eu la patience d'en pénétrer les secrets. Ces grands peuples n'ont pas réussi à arriver, ou ils n'ont pas eu l'inspiration de s'y arrêter, jusqu'à l'alphabétisme, c'est-à-dire jusqu'à la forme la plus rationnelle de l'écriture, réduite à un nombre très petit de signes, et devenant la traduction purement mécanique du langage, la notation, quasi algébrique, de la parole analysée jusque dans ses derniers éléments phonétiques.

Les Égyptiens connaissaient et employaient concurremment les trois états de l'écriture : idéographique, syllabique et alphabétique; ils n'ont pas su s'en tenir au dernier, en renonçant résolument aux deux premiers. Alors même qu'ils en étaient venus à pouvoir écrire, presque aussi bien, sinon aussi commodément que nous le faisons aujourd'hui, un mot quelconque, en notant lettre à lettre, avec leurs hiéroglyphes, ses consonnes et ses voyelles, ils n'osaient pas se fier à cette notation purement phonétique et recouraient encore à la notation idéographique ou symbolique qui faisait souvent double emploi avec l'autre.

Il ne fallut rien moins qu'une intervention étrangère pour faire entrer décidément l'écriture égyptienne dans cette voie de progrès au bout de laquelle était la perfection. Guidés par le sens pratique de leur race, les Sémites phéniciens, qui avaient avec les Égyptiens de constantes relations commerciales et politiques, et s'étaient ainsi trouvés à même de juger les avantages et les inconvénients de leur manière d'écrire, firent ce que ceux-ci étaient incapables de faire. Ils eurent une idée — très simple — comme toutes les idées de génie. Ils choisirent dans la masse, presque sans limite, des hiéroglyphes, vingt-deux signes correspondant aux vingt-deux articulations principales de leur propre langue, et, ce choix fait, ils rejetèrent tout le reste en bloc, sans hésiter.

A chacun de ces vingt-deux signes, ils attribuèrent une forme simplifiée, une valeur phonétique fixe, un nom mnémonique servant à le reconnaître et commençant par l'articulation qu'il était chargé de représenter, enfin un rang déterminé dans une série classée une fois pour toutes. Forme, nom, valeur et rang sont restés sans changements essentiels dans les caractères de l'alphabet venu jusqu'à nous. Car les Phéniciens n'ont pas seulement créé l'alphabet, ils n'en ont pas seulement doté les autres peuples de leur famille; ils l'ont donné aux Grecs — et, en le donnant aux Grecs, ils l'ont donné au monde. Le nom même de l'alphabet porte avec lui sa marque d'origine, puisqu'il est formé du nom des deux premières lettres, A, B, *alpha* + *bêta*, qui ne sont autre chose que les deux mots phéniciens *aleph*, « le bœuf », *beth*, « la maison », désignant les deux mêmes lettres dans les langues sémitiques.

L'examen des perfectionnements et des modifications apportés par les Grecs à l'alphabet, dont ils reconnaissaient eux-mêmes devoir le bienfait au Phénicien Cadmus, nous entraînerait trop loin. Il suffira de rappeler que l'alphabet grec, très légèrement retouché, passa en Italie, y fut adopté par les Romains, et est devenu, par suite, celui de la plupart des nations modernes de culture européenne.

En résumé, l'alphabet créé par les Phéniciens doit être regardé comme la souche vénérable et féconde d'où sont sorties toutes les écritures alphabétiques. Malgré leurs innombrables variétés, en dépit de divergences de formes parfois déroutantes, nous sommes en droit d'affirmer que tous les alphabets sont frères — ou, pour le moins, cousins. L'on arrive ainsi aux conclusions les plus paradoxales en apparence — les plus rigoureusement exactes en réalité — par exemple, à celle-ci, que notre alphabet et l'alphabet arabe, au premier abord si dissemblables, ont entre eux la plus légitime parenté.

*
* *

Les Phéniciens, inventeurs et propagateurs de l'alphabet, ont dû en faire — cela semble assez naturel — un large usage pour leur propre compte. On aurait pu en douter, il y a quelques années encore, car, par une sorte de fatalité ironique, on n'avait réussi à recueillir jusqu'alors qu'un très petit nombre d'inscriptions phéniciennes. Depuis, d'heureuses trouvailles sont venues rompre le charme, et aujourd'hui, ce n'est plus par dizaines, ce n'est plus même par centaines, c'est par milliers que se chiffrent ces inscriptions. C'est Carthage surtout qui en a fourni le plus fort contingent. Il faut avouer que les inscriptions puniques de Carthage ne se distinguent pas, pour la plupart, par l'extrême variété de leur contenu. La majeure partie consiste en ex-voto religieux, consacrés à la déesse Tanit et au dieu Baal-Hammon, et rédigés selon des formules quelque peu monotones. Elles ne laissent pas, cependant, prises dans leur ensemble, d'avoir leur intérêt, et de prêter, dans le détail, à mainte observation imprévue; d'autant plus que beaucoup d'entre elles sont accompagnées de représentations figurées qui ajoutent une valeur archéologique à leur valeur épigraphique.

On a découvert aussi une notable quantité d'inscriptions phéniciennes, sur divers points du bassin de la Méditerranée, où s'est exercée pendant si longtemps l'activité commerciale et maritime de cet infatigable petit peuple, en Sardaigne, en Sicile, en Italie, à Malte, à Délos, à Athènes et surtout dans l'île de Chypre.

La plupart de ces inscriptions ont un caractère religieux ou funéraire et contiennent d'inestimables renseignements sur les idées, les usages et l'histoire des Phéniciens.

C'est la Phénicie propre, la partie de la côte de Syrie où s'élevait le double berceau de la puissance phénicienne — Tyr et Sidon — qui, chose bizarre, s'est montrée jusqu'ici la plus avare d'inscriptions. Il est vrai que le peu qu'elle nous en a livré rachète la quantité par la qualité. La stèle de Yehaumelek, roi de Byblos, est un texte historique de premier ordre; la longue inscription gravée sur le beau sarcophage d'Echmounazar, roi de Sidon, ne le lui cède guère en importance, bien qu'elle ne soit pas aussi ancienne qu'on l'a cru pendant longtemps; l'épitaphe, plus brève, du roi Tabnit, père d'Echmounazar, tout récemment découverte, est venue prendre place sans trop de désavantage à côté de celle de son fils et successeur.

En dehors des inscriptions tracées sur pierre, d'une nature plus ou moins monumentale, ou sur les objets de métal qu'ils colportaient un peu partout, les Phéniciens nous ont laissé bon nombre de petites gemmes gravées, servant de cachets et inscrites aux noms de leurs propriétaires. Ces cachets, dont nous retrouverons l'usage répandu chez tous les autres peuples sémitiques, sont en général d'un grand secours pour l'épigraphie; ils en sont, en quelque sorte, la menue monnaie, et l'on aurait tort de faire fi de cet appoint souvent précieux.

Mais de toutes les inscriptions phéniciennes à nous

connues, aucune ne saurait rivaliser, sous le rapport paléographique, avec les fragments du grand vase de bronze provenant de Chypre, qui porte une dédicace en l'honneur du Baal du Liban, faite par un fonctionnaire d'un roi des Sidoniens, homonyme du célèbre Hiram, roi de Tyr.

Les caractères de cette inscription présentent des formes extrêmement archaïques et nous montrent l'alphabet phénicien encore dans l'état où il devait être au moment où les Grecs l'ont emprunté.

Les inscriptions phéniciennes, sauf quelques difficultés qui nous arrêtent çà et là, mais dont nous finissons peu à peu par avoir raison, se traduisent couramment. Et pourtant les Phéniciens ne nous ont laissé de leur langue ni lexique, ni grammaire, ni même une page de littérature. C'est que cette langue, comme nous l'a révélé l'épigraphie, est une langue sémitique, presque identique à l'hébreu. Aucun, assurément, des idiomes de la famille ne ressemble plus que le phénicien à la langue de la Bible; c'est à croire, par moments, que le phénicien et l'hébreu sont moins deux langues différentes que deux dialectes d'une même langue, et qu'ils constituent réellement, ainsi qu'on a proposé de l'admettre, deux rameaux d'une même branche qu'on pourrait appeler hébræo-phénicienne.

*
* *

Le peuple d'Israël, en même temps qu'il laissait tomber dans l'humanité le germe prodigieusement fécond du christianisme, nous a légué un livre unique en son genre, où se trouvent résumées, dans sa langue originale, toute son histoire et toute sa foi; un livre auquel des millions de croyants vont, depuis des centaines de siècles, demander l'aliment inépuisable de leurs âmes, un livre où les hommes de science cherchent et trouvent des informations, inappréciables par leur abondance et leur précision, non seulement sur les Israélites, mais sur tous leurs autres frères de la famille sémitique. Mais nous voudrions plus encore du peuple d'Israël. Nous aimerions avoir à mettre, à côté de la Bible, des inscriptions contemporaines des faits qui y sont relatés, quelques-uns de ces grands documents lapidaires qui sont les témoins vivants de l'histoire. Que ne donnerions-nous pas pour pouvoir confronter ce livre avec de pareils témoins, pour pouvoir tirer du sol même de la Palestine des pierres qui nous parleraient des événements qu'elle a vus se dérouler à l'époque juive; des monuments contemporains de ces événements, qui nous montreraient au naturel ce qu'étaient la vie publique et privée, la vie religieuse des Israélites?

Ce désir, hélas! n'a reçu jusqu'à ce jour que de bien maigres satisfactions. Tandis que les diverses parties du monde antique, classique ou oriental, l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte, l'Assyrie, Chypre, la Phénicie elle-même, nous livraient par myriades ces éloquentes reliques de l'épigraphie, la Palestine restait muette. Elle a été presque la dernière à rompre ce silence obstiné; elle ne s'y est décidée que depuis quelques années, et encore ne l'a-t-elle fait qu'à de rares intervalles, comme à contre-cœur, et trop souvent avec un laconisme désespérant. Et pourtant ce sol de Palestine est peut-être de tous celui auquel nous aurions le plus de secrets à demander, le plus de questions — des questions parfois brûlantes — à poser.

Cette pénurie a de quoi surprendre. Elle tient à plusieurs causes dont je ne puis vous dire aujourd'hui que quelques mots. Et, d'abord, peut-être attendons-nous un peu trop de la Palestine. L'histoire sainte est la première histoire qu'on nous enseigne. Projetée ainsi au premier plan, elle semble, par un effet de perspective bien compréhensible, dépasser en grandeur et en hauteur tout ce que le reste de l'histoire nous laisse voir de plus grand et de plus haut. Cette impression est d'autant plus vive qu'elle se produit sur des imaginations plus jeunes, et, plus tard, il est difficile, même avec l'aide du raisonnement, de corriger entièrement cette illusion d'enfance. Un simple coup d'œil jeté sur la carte suffit, cependant, pour nous rappeler au sentiment de la réalité. Qu'est-ce, après tout, en effet, que cette Palestine, cette Terre promise que se partagèrent avec tant de convoitise les douze tribus d'Israël? C'est un tout petit territoire relégué à l'extrémité méridionale de la Syrie et atteignant à peine, si on le mesure selon sa plus grande dimension, du nord au sud — de Dan à Bersabée, comme dit la Bible — une soixantaine de lieues de longueur.

C'est sur ce théâtre exigu que se jouent pendant des siècles les destinées de ce peuple dont les faits et gestes tiennent dans nos études, dans nos préoccupations religieuses, l'on pourrait presque dire dans notre éducation historique, une si large place. La première condition pour estimer un tel peuple à sa juste valeur archéologique et éviter, de ce chef, tout mécompte, c'est de ramener préalablement, par la pensée, à la taille de cette scène, les hommes et les choses qui y ont figuré. Les minuscules royaumes de Juda et d'Israël font assez piteuse figure à côté des puissantes monarchies de l'Orient, dont ils n'ont été, la plupart du temps, que de très humbles vassaux. On aurait donc tort de s'attendre à trouver en Palestine cette quantité de monuments, cette masse de ruines imposantes et de débris précieux, qu'on trouve, par exemple, en Égypte et en Assyrie, et dont le nombre et la valeur sont toujours en raison directe de la grandeur matérielle et de la prospérité du passé auquel ils appartiennent.

Une autre cause de la pauvreté de la Palestine en matière d'archéologie biblique, c'est le nombre des dominations diverses qui s'y sont succédé sans interruption depuis les Juifs : Grecs, Romains, Byzantins, croisés d'Occident, Arabes et Turcs musulmans s'y sont tour à tour établis. Autant de constructeurs, autant de

destructeurs des monuments antiques qui, selon la règle, fournissent des matériaux pour les édifices des nouveaux venus. Si Jérusalem a si parcimonieusement récompensé jusqu'ici les recherches entreprises au prix des plus onéreux sacrifices, c'est qu'elle a été habitée sans discontinuité; c'est qu'elle a toujours vécu, et que, pour vivre, elle s'est dévorée elle même. Si elle eût été engloutie par quelque cataclysme subit; si elle en était, au moins, restée à sa chute retentissante sous les coups de Titus, nos chances de découverte seraient singulièrement accrues.

Ne nous étonnons donc pas si l'épigraphie israélite se réduit, jusqu'ici, à un fort petit nombre de textes, pour la plupart très courts ou très mutilés, mais qui sont loin d'être dépourvus d'intérêt. Je les ai justement comme matière de nos premières leçons.

Plus nombreuses sont les inscriptions de langue hébraïque écrites dans ce caractère carré d'origine araméenne qui, après le retour de l'exil, s'est substitué chez les Juifs au vieil alphabet phénicien, employé par eux à l'origine.

Elles constituent ce que nous appellerons l'épigraphie juive, pour la distinguer de l'épigraphie israélite archaïque. Nous aurons là aussi un ample champ d'études.

Au contact immédiat des Israélites vivaient de petits peuples sémitiques tels que les Edomites, les Moabites et les Ammonites, qui leur étaient étroitement apparentés et qui semblent avoir eu en commun avec eux bien des choses, à commencer par la langue.

Par un de ces caprices du hasard auxquels l'archéologie est habituée, c'est un de ces petits peuples très secondaires, qui, de la façon la plus inattendue, a donné à l'épigraphie sémitique l'occasion de faire sa plus belle conquête.

Je veux parler de la stèle de Mésa, roi de Moab, de ce grand texte historique qui contient le récit des guerres soutenues par les Moabites contre les Israélites, et qui remonte au IXe siècle avant notre ère. Cette inscription d'une importance capitale, qui est à la fois la contre-partie et l'équivalent d'une page originale de la Bible, est écrite dans un dialecte très voisin de l'hébreu, et avec des caractères qui nous représentent le plus ancien spécimen connu de l'alphabet phénicien.

*
* *

Une branche de la famille sémitique, bien distincte, et dont le développement est encore entouré d'obscurités, c'est celle des Araméens. De très bonne heure, elle nous apparaît détachée du tronc commun, mais il n'est pas toujours aisé de suivre, à travers les âges, ses singulières et très importantes ramifications. Les monuments araméens écrits sont au nombre des plus anciens de l'épigraphie sémitique. A première vue, à n'en juger que par leur aspect paléographique, on pourrait prendre ces très vieilles inscriptions araméennes pour des inscriptions phéniciennes; l'écriture est encore sensiblement la même; mais la langue présente déjà des différences spécifiques qui nous avertissent suffisamment que nous avons affaire à un dialecte sémitique tout particulier. L'écriture elle-même ne tarde pas à subir, entre les mains des Araméens, des modifications qui iront toujours en s'accentuant.

Cette évolution paléographique est pour nous d'un haut intérêt, parce qu'elle aboutit peu à peu à la formation de nouveaux types d'alphabets qui, à partir d'une certaine époque, s'imposeront — au détriment du type de l'alphabet phénicien pur — à la majorité des autres peuples sémitiques, y compris les Juifs et les Arabes, et même à des peuples de race toute différente. Nous constatons, en outre, qu'en plusieurs cas, cette aramaïsation générale de l'écriture a pour corollaire une aramaïsation du langage.

Il est assez difficile de définir les causes historiques de cette diffusion progressive de l'aramaïsme dans le sein de la famille sémitique, où il paraît n'avoir occupé à l'origine qu'une place assez restreinte, et où il finit par presque tout envahir. Mais c'est un fait constant, dont il nous faudra tenir grand compte quand nous aurons à nous occuper des monuments araméens, très nombreux et extrêmement variés, qui sont venus jusqu'à nous, depuis les tablettes de Ninive et de Babylone, jusqu'à cette abondante épigraphie palmyrénienne et nabatéenne, si abondante qu'elle pourrait former à elle seule deux petits *Corpus* spéciaux. Parmi les faits qui peuvent expliquer, au moins en partie, cette poussée extraordinaire de l'aramaïsme, il en est un dont je ne puis me dispenser de parler. Chose bizarre, ce sont les Perses qui, par l'organisation des bureaux de leur chancellerie royale, desservis probablement par un personnel araméen, ont été les agents les plus efficaces de la propagation de l'alphabet araméen jusqu'aux extrémités de leur vaste empire; les Perses, qui ne faisaient pas alors usage de cet alphabet pour eux-mêmes, et qui avaient recours aux caractères cunéiformes pour écrire leur propre langue, complètement étrangère, d'ailleurs, à la famille sémitique. Non seulement c'est sous cette influence, de nature toute politique, que l'écriture et la langue araméennes se sont répandues en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, dans l'Arabie septentrionale, mais c'est par cette voie détournée, par ce véhicule d'emprunt, que l'alphabet araméen est arrivé chez les Aryens orientaux, frères ethnographiques des Perses, et a pénétré jusqu'aux Indes. En effet, les alphabets indiens, l'on est maintenant d'accord sur ce point, sont d'origine araméenne, et ont dû prendre naissance dans les satrapies confinant à l'Hindoukousch et à l'Indus, vers l'époque d'Alexandre. Voilà qui, soit dit en passant, est de nature à donner à réfléchir aux partisans à outrance de la haute antiquité et de l'originalité de la civilisation indienne. Ajoutons — pour achever de marquer

d'un trait l'extension de l'écriture araméenne en dehors du milieu sémitique — que c'est d'elle aussi que sont nés les alphabets pehlevis et zends de la Perse arsacide et sassanide, ainsi que les vieux alphabets tartares.

***

Une autre branche de la famille sémitique qui s'est également développée d'une façon indépendante, c'est la branche arabe comprenant les Sabéens d'Arabie, les Éthiopiens d'Abyssinie et les Arabes proprement dits. Les Sabéens avaient créé, dans l'Arabie méridionale, un foyer de civilisation qui, avant l'islamisme et même avant l'ère chrétienne, a rayonné dans toute la Péninsule, et dont l'activité nous est attestée par la quantité considérable d'inscriptions qu'on y a recueillies. Ces inscriptions, dites *himyarites*, gravées en beaux caractères d'un aspect très lapidaire (1), sont rédigées dans une langue qui rattache franchement le sabéen au groupe arabe. Elles accompagnent souvent des représentations figurées, intéressantes pour l'archéologie sémitique, et dont l'interprétation nous conduira à d'instructifs rapprochements et à de curieuses conclusions.

L'éthiopien, comme l'indiquent la langue et l'écriture, est un rameau sabéen transplanté hors de son habitat naturel, sur le sol africain. Il serait bien désirable, pour pouvoir les étudier avec sûreté, d'obtenir de bonnes réproductions des deux grandes inscriptions royales qui existent encore à Aksoum et qui paraissent remonter au VIe siècle de notre ère.

L'apparition des Arabes musulmans nous fixe la limite chronologique à laquelle doit s'arrêter le programme officiel de ce cours.

Avec Mahomet s'ouvre une ère nouvelle ; le monde de l'Islam sort du cercle de nos investigations directes pour rentrer dans celui où se meuvent les spécialistes arabisants. Nous devrons cependant nous occuper, surtout pour la paléographie, des plus vieilles inscriptions en arabe pur, de celles entre autres, jusqu'ici très rares, qui sont antérieures à l'hégire, ne fût-ce que pour déterminer la façon dont l'écriture arabe est issue d'une des variétés les plus dégénérées de l'écriture araméenne.

Nous aurons, d'ailleurs, à puiser souvent dans le trésor de la langue et des traditions arabes, écrites et vivantes, savantes et populaires, pour résoudre certains problèmes qui se poseront à propos des plus anciens monuments de l'antiquité sémitique.

Car, ne l'oublions pas, si la forme arabe — la dernière et la plus imposante peut-être qu'ait revêtue le sémitisme — en est, au double point de vue ethnique et linguistique, l'expression générale ; elle en est aussi le résumé complexe et substantiel.

***

Jusqu'ici, je vous ai parlé surtout de l'épigraphie ; mais, il ne faut pas le perdre de vue, cette chaire n'est pas seulement une chaire d'épigraphie — c'est aussi une chaire d'antiquités sémitiques. C'est dire que nous ne devrons pas nous borner au déchiffrement et à l'interprétation des inscriptions ; nous aurons aussi à nous occuper des monuments sur lesquels sont gravées ces inscriptions et qui, par leur forme, par leur destination, par les sujets figurés qui peuvent les orner, soulèvent parfois des questions d'un extrême intérêt. D'autres monuments du même genre, quoique dépourvus d'inscriptions, ne devront pas être négligés par nous.

Les deux peuples sémitiques qui méritent, à ce point de vue archéologique, d'attirer le plus particulièrement nos regards, ce sont encore les Phéniciens et les Israélites.

L'art phénicien, dans les spécimens qui nous en ont été conservés, se révèle à nous, comme procédant à la fois de l'art assyrien et de l'art égyptien. La position géographique de la Phénicie, placée entre ces deux grands centres de la civilisation antique, l'Assyrie et l'Égypte, explique suffisamment cette double influence.

L'étude de cet art mixte, de ses origines et de son développement, nécessitera des comparaisons qui nous entraîneront souvent au delà des limites du domaine sémitique, sur le terrain de l'archéologie orientale, et nous conduiront à des conclusions générales intéressant au plus haut degré l'histoire même de l'humanité. C'est alors que se manifesteront dans toute leur étendue et dans toute leur diversité les influences de l'élément phénicien sur le monde grec et, par suite, sur le monde romain. Nous verrons qu'avec l'alphabet les Phéniciens lui ont fourni, lui ont apporté des rudiments et des modèles, des thèmes de tout genre.

Ce petit peuple de marins intrépides et de commerçants industrieux a établi entre l'Égypte et l'Assyrie d'une part, la Grèce et l'Italie d'autre part, un mouvement de va-et-vient qui a été, à une époque reculée, un des facteurs les plus énergiques du progrès. Sillonnant en tous sens, pour les besoins de leur négoce, le bassin méditerranéen, ils y ont colporté et mis en circulation bien des choses et, du même coup, bien des idées, rapprochant moralement et matériellement les hommes séparés par l'espace et par de profondes différences ethniques. Comme créateurs, le rôle des Phéniciens est peut-être médiocre ; comme propagateurs, il est immense.

Trait d'union vivant entre l'Orient et l'Occident, ils donnaient d'une main ce qu'ils prenaient ou recevaient de l'autre. Leur action s'est exercée un peu à la

(1) Cet aspect lapidaire, cette régularité géométrique de l'alphabet sabéen, qu'on ne retrouve au même degré chez aucun des autres alphabets sémitiques, me paraissent devoir être attribués à une influence indirecte, une sorte d'action de présence de l'alphabet grec. Les indices archéologiques, d'accord avec les vraisemblances historiques, tendent à confirmer cette vue.

manière de celle de ces insectes qui, tout en butinant pour leur propre compte, transportent sur leurs ailes d'une fleur à l'autre les pollens fécondants et sont les artisans inconscients, mais nécessaires, de tant d'épanouissements normaux, de tant de croisements merveilleux.

*
* *

A côté de l'archéologie phénicienne, nous comptons faire dans ce cours une grande place à l'archéologie biblique, qui, pour se recommander à notre attention par des motifs d'un ordre tout différent, n'en est pas moins digne de la fixer.

Nous étudierons avec soin, d'après des documents authentiques et parfois inédits, les trop rares monuments de l'époque israélite que nous possédons et ceux plus nombreux appartenant aux dernières périodes de la vie juive en Palestine. Nous essayerons de résoudre, en nous transportant en quelque sorte sur le terrain et en nous entourant de tous les secours de l'exégèse et des traditions locales, ces épineux et attachants problèmes de géographie sacrée que soulève presque à chaque pas la lecture de la Bible et des Évangiles. Nous aurons enfin et surtout à nous occuper de ces questions si passionnément controversées de la topographie de Jérusalem; à exposer les progrès qu'elles ont pu faire grâce aux excavations méthodiques qui y ont été entreprises dans ces dernières années, et à indiquer, le cas échéant, les solutions nouvelles dont elles sont susceptibles.

C'est autour de la ville sainte, on peut le dire sans exagération, que se concentre le principal intérêt de l'archéologie biblique, parce que c'est là qu'on peut attendre, dans un avenir plus proche peut-être qu'on ne saurait le supposer, les plus grandes découvertes. Jérusalem ne nous a pas dit tous ses secrets et elle nous ménage plus d'une surprise. J'espère vous montrer, par exemple, au cours même de ces leçons, qu'il n'est pas impossible d'arriver à déterminer le point précis où il conviendrait de fouiller pour retrouver la nécropole, jusqu'ici vainement cherchée, des rois de Juda.

Qui sait quels trésors épigraphiques et archéologiques recèlent les flancs de la petite colline de Jérusalem, où a été creusé ce mystérieux hypogée royal dont il s'agit seulement de connaître l'entrée!

C'est sur cette dernière perspective, bien faite pour exciter tout notre zèle et encourager tous nos efforts, parce qu'elle autorise tous les espoirs, que je vous demanderai, messieurs, la permission de clore cette revue rapide des principaux objets du cours d'épigraphie et antiquités sémitiques, en vous remerciant de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder.

GARE AU PÈRE!

Mon cher Dumas,

Nous nous connaissons de longue date. Souvent... trop rarement pour le mieux de mon esprit et de ma logique, nous avons échangé nos idées. Maître parmi les maîtres, vous avez bien voulu me savoir gré de n'être pas invariablement de votre avis et d'oser vous le dire.

Partout on vous retrouve, avide de vérité, assoiffé de progrès, cœur chaud, esprit hardi, prêt à verser votre encre sur tous les champs de bataille au profit de l'humanité. Peut-être étiez-vous autrefois moins sceptique que vous n'affirmiez l'être; je vous crois devenu plus sceptique que vous ne le laissez voir. Que de certitudes s'émiettent à nos pieds! que de ruines nous découvrons, surpris, lorsque nous tournons la tête, aux abords de cette redoutable « dernière station » que vous avez inscrite sur le *Chaix* de la philosophie!

J'ai lu — qui ne l'a lue? — l'admirable préface placée en tête du livre de M. G. Rivet, et, me rappelant nos causeries matinales, absent, je n'ai pu résister au plaisir de causer avec vous, la plume aux doigts. « Causer » est mal dit, hélas! puisque je suis privé de vos étincelantes ripostes.

Je vous fais grâce d'un plus long préambule et entre brutalement en matière.

*
* *

Les enfants sont de trois espèces :

L'enfant officiel, né dans le ménage de ses père et mère;

L'enfant illicite, né à la diable, sans l'autorisation préalable du maire et du curé;

L'enfant frauduleux, né dans le ménage d'autrui :

Fruits de l'amour légal, de la tendresse éperdue, du crime, de l'insouciance ou de la brutalité des sens, ils sont tous intéressants et dignes de respect. Il importe avant tout de combattre ce préjugé funeste qui frappe d'indignité l'enfant naturel.

Tant que l'on ne sera pas arrivé à régler d'une façon équitable, acceptée ou implacablement imposée, le sort de ces trois germes sociaux, que j'ai désignés plus haut, on n'aura rien accompli de durable. On aura fait dépense de logique approximative, d'esprit étincelant, de mirages plus ou moins concluants, on n'aura pas résolu le problème. Par le coin négligé de la question que l'on aura laissé entr'ouvert pénétreront tous les faux-fuyants, tous les compromis, toutes les lâchetés.

Le tort de la plupart des moralistes est d'attaquer en tirailleurs certain point isolé de la question qui les passionne, au lieu de combattre le principe même du mal; d'agir, enfin, comme le jardinier qui

s'appliquerait à préserver des chenilles certaine branche de son pommier, sans souci de laisser les parasites dévorer les autres.

En donnant ce sage avis de rétablir les tours et la maison hospitalière des enfants trouvés, vous avez parlé d'or. Les palliatifs imaginés, ou, plutôt, consacrés par le projet de M. Rivet, seraient absolument illusoires.

Cette trinité répudiée qui vous occupe se compose :

D'un coupable, le père;

D'une victime volontaire, la mère;

D'une victime sacrifiée, l'enfant.

Sauf certains cas anecdotiques, le père est conscient et épargné; la mère, consciente ou violentée, est fatalement menacée; l'enfant, produit répudié, seul innocent, maudit avant de naître, dédaigné sa vie durant, est la réelle victime toujours intéressante, et je frémis pour ce martyr à cette pensée que l'on demande à la société des lois qui faciliteront la recherche d'un père, d'un monstre, que d'autres rêveraient de renier, s'ils en étaient légalement issus.

Il semblerait, à lire tous ceux qui ont écrit sur ce redoutable sujet, que l'on se trouve invariablement en présence de ce cas : une fille grosse des œuvres d'un garçon libre de ses actes; et les lois proposées, comme dans l'article 2 de M. Rivet, réclament : des aliments pour l'enfant, des dommages-intérêts pour la mère si le père refuse de l'épouser.

Et si le père est marié? Pourra-t-il disposer de son bien; pourra-t-il adopter l'intrus sans le consentement de son épouse légitime? Croyez-vous celle-ci d'humeur à recueillir le fruit de la trahison de son mari? A-t-elle le droit et le devoir d'installer cet irrégulier, quelque intéressant qu'il soit, au milieu de ses petits? Peut-elle dépouiller ses enfants à son profit? Vous ne le pensez pas, j'en suis certain.

Donc, la loi Rivet a besoin de béquilles, puisque le séducteur marié lui échappe.

Dans le cadre étroit d'un article, je ne puis que côtoyer le sujet que j'aurais tant de plaisir et de profit à creuser avec vous; d'autant plus que mon but est, avant tout, d'appeler votre attention, et celle de M. Rivet, sur un danger non moins grand que celui que vous avez eu, l'un et l'autre, à cœur de combattre.

Vous voudriez assurer un père à l'enfant, sans plus vous inquiéter de la valeur du cadeau que vous lui faites. Avez-vous songé que vous alliez donner à cet innocent un maître dont les décisions auront force de loi; qui demandera peut-être un jour des ressources pour vivre à celui qu'il avait abandonné; un despote auquel la mère et le martyr devront obéissance, et que vous revendiquez précisément pour la victime un père parmi les plus indignes? Qu'attendre jamais de celui qui a abandonné son enfant? Que de fois ils déploreront, ces deux favorisés, de n'être plus abandonnés!

La recherche est facultative, me dira-t-on. Qui en décidera? La mère, celle qui n'a pas eu conscience de ses actes. Qui en pâtira? L'enfant, toujours l'enfant!

La recherche légale de la paternité ouvre à deux battants la porte au chantage; elle l'entre-bâille trop faiblement pour que le bonheur de l'enfant y puisse passer.

Le cas qui m'épouvante, et auquel nul ne paraît songer, c'est que le premier venu, à l'heure qu'il est, peut reconnaître l'enfant trouvé et lui infliger sa frauduleuse et immonde paternité. L'escroc n'aura pas à faire la preuve devant l'état civil; c'est l'adopté malgré lui qui devra prouver la fraude.

Les quatre quarts du temps, il n'a pas de fortune; qui lui viendra en aide? Quels moyens d'action la loi lui réserve-t-elle pour se défendre? Dans un cas comme dans l'autre, notre jurisprudence permet à un misérable d'empoisonner à jamais la vie d'un honnête garçon, parce qu'il aura eu ce tort irréparable de naître de père et mère inconnus. Voilà un danger qu'il importe au plus tôt de conjurer.

Et ce n'est pas tout.

Une mère abandonnée aura élevé avec tendresse, avec soin son enfant au prix de mille privations, et le père renégat pourra, survenant à l'improviste, le lui enlever au prix d'une reconnaissance tardive? Cela ne vous fait-il pas bouillir la moelle des os? Au lieu d'être prodigue de pères de raccroc, par tous les moyens possibles épargnons-les aux abandonnés.

Les lois pénales sont faites pour épouvanter autant que pour punir. Les nôtres sont souvent trop douces. Et puis le jury est là qui verse sa crème dans tous les vitriols. Comptons moins sur la loi qui frappe après coup; comptons davantage sur la morale que l'on gouaille, sur la religion que l'on discrédite et combat et dont les effets sont préventifs.

Si vous tenez absolument à imposer un fils à ce père qui se dérobe, songez à la haine, à la rancune qui vont germer et s'épanouir dans son cœur malsain, songez à tout le mal qu'il peut faire. Désarmez-le. Appliquez-vous à donner à cet honnête homme malgré lui tous les devoirs; appliquez-vous à lui retirer tout droit sur ses victimes.

Et quand vous vous serez blanchi les cheveux à trouver une solution équitable et implacable à cette question spéciale qui vous intéresse aujourd'hui à si juste titre, si vous attaquez celle qui concerne l'enfant greffé sur le ménage d'autrui, vous y perdrez la raison. Dans ce cas, comme dans tout autre, soyez donc pour l'enfant.

Qu'ils réussissent ou non, *hourra!* pour tous ceux qui cherchent le mieux. Ne comptons pas trop sur les lois. Préoccupés de prononcer un jugement qui pourrait ou aurait pu un jour ou l'autre les atteindre, les jurés les adoucissent trop souvent pour qu'on les redoute.

Et maintenant, cher maître et ami, espérons que votre « dernier train » aura bien des arrêts encore. Nous rencontrerons-nous souvent sur la ligne? Je n'ose l'espérer. Vous avez pris le train-éclair, alors que je roulais, cahotté, dans les troisièmes. Si je ne m'étais pas mis en route plus tôt que vous, jamais nous ne nous serions serré la main en chemin.

Nous reparlerons de tout cela cet hiver, au coin de votre feu. Que Dieu vous garde et continue de se boucher les oreilles à propos!

Lorsqu'il lit par-dessus vos épaules ce que vous écrivez, vous l'ensorcelez, pour sûr! Votre esprit et votre cœur le désarment. Il sourit en vous voyant personnifier l'Église dans Marie Alacoque et oublier saint Vincent de Paul, alors que vous réclamez le rétablissement des enfants trouvés.

Toujours affectueusement à vous,

QUATRELLES.

LE DEUIL

Récit d'atelier.

— L'amour! l'amour! Allons donc, s'écria Adrien Bagneur. Tenez, voulez-vous savoir? L'amour, voilà ce que c'est!...

Il vida sa coupe de champagne d'un trait et, la reposant avec un geste superbe, lui donna un léger coup d'ongle. Un instant, le cristal vibra dans une sonorité frémissante.

— Se griser, jouir, oublier!

— Moi, je ne sais pas, dit André en secouant sa grosse tête; il me semble qu'il vaut mieux garder un peu d'idéal.

Cela se passait boulevard Saint-Michel, au *Chalet*, où notre ami Louis Gardel, en l'honneur de son deuxième examen de doctorat, nous avait invités à souper, quelques compatriotes, Arnaud, Xavier Greux, les Bagneur.

Les Bagneur, quel souvenir! Ces deux frères si dissemblables. André, le peintre, déjà énorme, à vingt-cinq ans, en paraissant trente-cinq, le regard lourd, la lèvre bonne, s'essoufflant un peu en parlant; et le sculpteur Adrien, svelte, élégant, aristocratique, son long cou, sa tête expressive et fine et un certain béret de velours qu'il portait habituellement lui donnant une ressemblance avec ce portrait admirable de Raphaël que l'*Urbinate* a pris soin de nous laisser.

Il est des êtres privilégiés que la nature a dû créer en une de ses heures de fête et qui naissent pour être aimés. Ils ne font rien pour cela et on ne leur demande de rien faire; c'est leur lot, ils sourient, voilà — sourire, c'est déjà quelque chose! — et on leur sait gré d'être gais, d'être beaux, de se laisser gâter et choyer. Adrien était de ceux-là; depuis dix-neuf ans qu'il était au monde, il n'avait pas rencontré un traitement dur, une parole brutale : il n'avait qu'à paraître n'importe où pour désarmer. Beau, intelligent, sympathique, irrésistiblement câlin et entraînant, il ne cherchait pas autre chose, se fiait à ce don naturel et béni, à ce charme qu'il exerçait si facilement.

— C'est incroyable ce qu'il ressemble à maman, disait souvent de lui André, qui prononçait ce mot « maman » avec une religion naïve, touchante et drôle à la fois.

Du même ton, lorsque son ami Louis Gardel censurait sa faiblesse trop grande, sa gâterie, dont le jeune frère abusait :

— Qu'est-ce que tu veux? répondait-il; il ressemble tant à maman!...

Maman, il l'était lui-même un peu pour ce frère doux et délicat, dont la santé lui avait longtemps causé de continuelles alarmes. Il l'adorait, c'était son orgueil, son souci, sa grande passion; il en excusait les travers, l'admirait, payait ses dettes. Recherché, soigné de sa personne, aimant le luxe et ne sachant guère résister aux entraînements, Adrien, en une semaine, dépensait sa pension du mois et recourait alors à l'aîné qui, lui, prévoyait pour deux, piochait, se serrait les flancs, mettait de côté sou par sou.

— Tu sais, vieux, je te le rendrai, disait Adrien chaque fois; nous mettrons ça avec le reste.

— Naturellement, naturellement, répondait l'autre.

Et, en attendant, il portait, hiver et été, une redingote absurde, râpée, montrant la corde, et adoptait les cravates dont le jeune frère ne voulait plus. Au restaurant — ou à la gargote — de la mère Boyvet, où nous mangions habituellement, il se mit un beau jour à ne boire que de l'eau, sous prétexte que le vin engraisse. Plus tard, il supprima le café. Adrien, à cette époque, entretenait une figurante des Délassements-Excentriques.

— André, mon bon, tu tombes dans l'idiotie, déclara ce jour-là Gardel.

Seul, Gardel jugeait Adrien sévèrement, lui en voulait de ce qu'il appelait son égoïsme et son ingratitude :

— Une goule, ce garçon-là; il sucerait le sang de son frère!...

Mais, en cela, il allait trop loin. Adrien pouvait être léger, inconséquent, habitué à trop compter sur autrui; égoïste ou méchant, non. Il avait le cœur loyal, affectueux, capable même, par accès, d'héroïques désintéressements. Très artiste, de plus, en dépit d'une paresse. Dans ses bons jours, il faisait la gaieté de son atelier, de nous tous qui le voyions quotidiennement et qui aimions les saillies de son esprit sans fiel, son sourire bon, sa confiance d'enfant dans les personnes qu'il aimait. Mais depuis deux ou trois semaines, son humeur s'altérait, devenait quinteuse, maussade, et ce soir-là, on devinait au fond de ses boutades, non la

verve railleuse d'un scepticisme voulu, mais l'expansion involontaire d'une amertume réelle.

— L'idéal! l'idéal! c'est du propre! Ah! ma foi...

Brusquement, il se leva, enfonça son chapeau d'un coup de poing, et sortit en roulant fiévreusement une cigarette.

— Allons, qu'est-ce qu'il a encore, fit Gardel, l'air *embêté?*

— Bah! répondit André, le vin qui lui monte à la tête... Rien!

Mais on lui vit une inquiétude, et ses yeux, involontairement, la trahissaient.

Il y eut, les jours suivants, éclipse totale du jeune frère à l'école, chez la mère Boyvet, partout où on le voyait d'ordinaire. Ce qu'il devenait, mystère! Aux questions, André répondait par des *peuh!* indifférents, accompagnés de haussements d'épaules. Évidemment, il s'efforçait de paraître rassuré; mais, malgré lui, l'angoisse perçait, sa grosse face devenue blafarde ne s'éclairait plus joyeusement aux lazzis des camarades, et il demeurait affaissé dans sa redingote minable.

J'allai chez eux un matin. Ils occupaient, rue Visconti, un logement de deux pièces, dont l'une, grande, enjolivée de fresques fantaisistes et de bibelots achetés dans les ventes par Adrien, leur servait d'atelier commun; l'autre, de chambre à coucher. Il pouvait être sept heures. Je frappe, on ouvre.

— C'est toi, frère? crie en même temps la voix d'André.

Son regard ardent, anxieux, fouilla le palier sombre, et une expression d'abattement l'envahit, quand il me reconnut :

— Ah! tiens, c'est toi, Paul!... Bonjour!

J'entrai. Sur une table, dans l'atelier, entre des boîtes d'aquarelles et de couleurs à la gouache, de grandes feuilles de parchemin s'étalaient en partie décorées de peintures fraîches et mignonnes, gerbes de fleurs, papillons, amours aux derrières potelés, bergères à paniers, ou belles dames et beaux messieurs qui se faisaient des révérences de menuet sur des segments de cercle inscrits entre des filets dorés.

Pour gagner un peu plus d'argent et subvenir aux dépenses du jeune Bagneur, André Bagneur, le futur prix de Rome, se faisait peintre d'éventails.

— Et Adrien? demandai-je, quand j'eus dit ce qui m'avait amené.

Par la porte de la chambre restée ouverte, j'apercevais les lits des deux frères, côte à côte, et l'un d'eux n'était pas défait. André prit son air bon enfant :

— Mais, je ne sais pas, fit-il en haussant les épaules, affectant un ton dégagé; je ne sais pas, ma parole!... Ce gamin-là...

Mais l'effort ne put durer — il était mauvais comédien, André Bagneur! — son visage se crispa, un sanglot le saisit à la gorge, pendant qu'un flot de larmes montait à ses paupières rougies :

— Ah! il se perd, Adrien, il se perd, murmura-t-il d'une voix sourde où le chagrin mettait des cahots! C'est sa santé qu'il compromet, c'est son talent, c'est tout!... Croirais-tu que voilà tantôt trois jours que je ne l'ai vu?

Et, dans l'angoisse longtemps contenue qui maintenant éclatait, ses mains vaillantes, cherchant les miennes, les serrant à les briser :

— Tiens, je t'en prie, si tu le rencontres, si tu le vois, dis-le-lui... Conseille-le, toi qui es jeune, toi qui es de son âge... Il t'écoutera!...

M'écouter! Pauvre André, il savait bien lui-même que ce n'était pas possible! On se corrige d'un vice, d'une mauvaise habitude; d'une faute, on peut se relever... Mais la passion, cette passion qui atteint à la fois le corps et l'âme, qui vous étreint, qui envahit une à une vos facultés, et qui s'étend, et qui s'empare de l'être entier fibre par fibre, est-ce qu'on en guérit? Malheur à celui qui s'y est abandonné une minute : il est pris. Esclave, il ne sortira plus de là qu'humilié et meurtri!... Et Adrien en était là; la passion le tenait, ce sceptique! Ce soi-disant contempteur de l'amour et des femmes se damnait pour une femme du monde, une de ces coquettes qui mettent leur gloire à dominer les hommes et leur vertu à les désespérer, sans se soucier de savoir si, parmi les victimes, il ne s'en trouve point quelqu'une d'ingénue et de sincère qui peut laisser sa vie ou son honneur à ce jeu!

Richement apparentés, les Bagneur auraient pu fréquenter, à Paris, dans un monde ultra-élégant. Ils s'en abstinrent longtemps, retenus, l'un par son travail et des raisons d'économie, l'autre par des plaisirs d'autre sorte, jusqu'à ce qu'enfin André, voulant arracher son frère aux liaisons de bas-étage qui l'accaparaient trop souvent, chercha à le lancer dans un nouveau milieu. Le mariage d'une cousine éloignée lui servit de prétexte. Prétexte néfaste! C'est là qu'Adrien rencontra sa sirène et, dès le premier jour, il fut subjugué, ne pensa plus qu'à cette femme. Pour la revoir, pour obtenir un mot d'elle, pour avoir le droit de lui offrir le bras quand elle montait en voiture, il se mit à courir bals, soirées, spectacles, promenades, guettant les occasions de se faire inviter, ne reculant devant aucune dépense, oubliant frère, école, travail et dignité. Pour éviter les remontrances ou par honte de lui-même peut-être, à la fin il ne parut même plus, et André se désespérait :

— C'est ma faute, pourquoi m'en suis-je mêlé? Il aurait mieux valu le laisser à ses cocottes! Au moins, il ne gâchait là que son temps et son argent...

Son argent! Je regardai la table, les parchemins satinés où les guirlandes délicates, les bergères, les amours potelés naissaient, la nuit, sous les doigts d'André!

— Tandis que là, c'est son cœur qu'il gâche, c'est son honneur, c'est sa vie!...

Et dans un nouveau paroxysme, la voix étranglée :

— Je t'en prie, si tu le rencontres, si tu le vois... Toi qui es son ami...

Pauvre André! Je lui promis.

A quelques jours de là, j'aperçus de loin Adrien. J'avais eu des billets pour *Dora*, au Vaudeville. Dans une loge, une jeune femme vêtue de noir, blonde, mince, très sympathique, l'air très doux, nous frappa. Elle était assise sur le devant de la loge; auprès d'elle un gamin de treize ou quatorze ans; en arrière, un groupe d'hommes qui lui faisaient escorte. A un moment, elle se renversa sur sa chaise, en souriant, semblant appeler quelqu'un qui se pencha aussitôt vers elle, quelqu'un de pâle... C'était Adrien.

Nous les revîmes à la sortie. Il lui offrait le bras et marchait le regard fixe, raide, en hypnotisé. Il portait un chapeau de soie flambant neuf, un pardessus doublé de loutre.

— Et tu prétends que ce garçon-là ne mange pas son frère! me dit Gardel, presque haineux.

Le 15 avril, les concurrents pour le grand prix de peinture entraient en loge. La veille, comme de juste, André Bagneur, second prix de l'année précédente, offrit à dîner à tous les camarades; mais, même à l'occasion de cette solennité joyeuse, il ne parvint pas à s'égayer. Il avait malgré lui l'esprit ailleurs; il regardait son frère qui avait daigné venir et se tenait taciturne à côté de lui, l'air morne, les yeux baissés.

— Tu seras raisonnable, disait tout bas André? Promets-moi, jure-moi que tu seras raisonnable.

— Je le promets, répondait Adrien.

Mais sa mine accablée démentait ses paroles. Il nous quitta de bonne heure, dans la soirée, et nous ne le revîmes plus.

Soixante-dix jours après, les logistes prirent leur vol. Les concours furent exposés, jugés. André Bagneur eut le premier prix. Dès que je le sus, je courus le féliciter. Il n'était pas à l'école; je me rendis rue Visconti. En chemin, je rencontrai Greux, un autre de nos amis :

— Je vais chez Bagneur.

— Bon, moi aussi.

Nous arrivâmes. En haut, les portes étaient ouvertes et une rumeur en sortait, des plaintes, des sanglots.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? nous demandons-nous.

Nous entrons. Cinq ou six camarades étaient là, affairés; de la chambre une odeur âcre d'acide de carbone s'exhalait, et Gardel, penché sur un lit, retenait de force Adrien qui se débattait dans une attaque de nerfs. Près de lui, son frère, à demi fou, s'arrachait les cheveux, hurlait :

— Ah! la gueuse, la gueuse!... Elle le tue!...

— Mais sapristi! qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il-y a... ça, répondit Gardelen désignant la table, d'un geste de cou.

Une enveloppe déchirée, une photographie de femme, une lettre de quelques lignes, commençant par ces mots : « Puisque vous ne voulez pas de ma vie, je me tue!... »

Greux prit la photographie :

— Cré coquin! Au moins, elle est belle!...

— C'était la dame du Vaudeville.

— Ah! la gueuse, gémissait André.

En revenant de l'école avec quelques amis, il avait trouvé porte close, et le silence, et cette odeur nauséabonde de charbon qui semblait un avertissement sinistre. La porte avait été enfoncée. Adrien se mourait.

— Maintenant, il est sauvé, ajouta Gardel. Ce n'est rien, ça, une convulsion qui l'a pris quand il est revenu à lui et qu'il a su le succès de son frère... Au contraire, ça lui fera du bien. Mais nom de ...., il s'en sera payé, des sottises!

A la fin, il s'endormit, calmé, dans une pose d'enfant las, et on le laissa, deux d'entre nous seulement restant auprès d'André.

A partir de ce jour-là, les deux frères reprirent leur vie d'autrefois, leurs habitudes communes. Exact à l'école, Adrien revint prendre ses repas avec nous. Nulle allusion ne fut faite au passé; lui-même, par instants, paraissait l'avoir oublié. Il était, non plus gai, comme dans le temps, mais tranquille, plus tendre avec son frère; avec nous tous, comme adouci. Et cependant, en l'observant bien, on devinait une douleur qui pesait sur lui, à la longue devait l'écraser. André, lui, ne voyait rien :

— Ça va mieux, disait-il parfois, en se frottant les mains, ça va bien mieux; nous sommes en bonne voie.

Dans sa joie, le bonheur double d'avoir retrouvé son frère et remporté une victoire, il n'apercevait point les tristes signes, un cercle bleuâtre qui, chaque jour, se creusait au-dessous des yeux d'Adrien, et des plaques jaunes qui gagnaient les tempes graduellement.

Les vacances vinrent, qui nous éparpillèrent. Une affaire de famille me retint longtemps. A mon retour, André était parti pour Rome. Adrien me parut plus pâle encore que je ne l'avais laissé, plus frêle; les cercles bleuâtres, les plaques jaunes s'accusant davantage, les lèvres décolorées. Il se voûtait légèrement.

— Drôle de corps! me dit Gardel. Le voilà qui se tue de travail, à présent, après s'être tué... d'autre chose!

C'était vrai : Adrien *bûchait* à faire périr un colosse. D'entières journées, il restait enfermé chez lui, en tête-à-tête avec son modèle, un beau mâtin de *ciociaro* (1) de quatorze ou quinze ans, découplé comme un dieu et ne parlant pas un mot de français. L'objet et le but de surmenage, du reste, personne ne le savait. Nous le lui demandâmes un jour :

— Qu'est-ce que tu fais donc là-haut, tout seul, du matin au soir?

Il sourit placidement :

(1) Paysan de la campagne romaine.

— Un chef-d'œuvre! dit-il.

Et cette réponse sans pose, faite de sa voix calme, je ne sais pourquoi, nous glaça.

Il me le répéta un soir — hélas! le dernier soir. — C'était en décembre, par un grand froid. La température, brusquement, avait baissé d'une façon effrayante. Nous étions à table chez la mère Boyvet. Le givre appliquait des dentelles aux vitres de la pièce chauffée. Il se faisait tard; Adrien ne venait pas; une chaise couchée marquait sa place.

— Que diable fait-il? ce morveux! s'écria tout d'un coup Gardel. Vous autres, vous ne l'avez pas vu?...

Autant il s'était montré rude jadis, autant aujourd'hui Gardel témoignait à Adrien de sollicitude protectrice. Il recueillait l'héritage d'André.

— Hé! de l'atelier, vous ne l'avez pas vu?

— Non.

— C'est drôle, à la fin!

Comme il parlait, Adrien arriva. Il faisait peur! Ses yeux brillaient dans les orbites creusées, ses mains amaigries brûlaient; les épaules frissonnaient, ployées sous un mince paletot de drap. Plus tard — très tard! — nous le sûmes, plus encore que le travail, les privations tuaient Adrien, minaient cette santé fragile que les secousses et le chagrin avaient déjà éprouvée. Honteux d'avoir été si longtemps à la charge d'André, pour subvenir aux frais de son travail, pour se libérer d'anciennes dettes contractées à l'insu de l'aîné, il prenait sur ses besoins, ne faisant qu'un repas par jour, jusqu'au soir se soutenant avec deux sous de pain et un morceau de fromage, à son tour se privant de vin et de café. Pièce à pièce, il s'était défait de tout ce qui pouvait se vendre, bibelots, meubles, livres, vêtements, le paletot ayant, le premier, pris le chemin de l'exil, et il restait, en plein hiver, à se geler sous des habits d'été.

— Tu as la fièvre! s'écria Gardel en lui saisissant la main.

— Moi? allonc donc! quelle idée!...

Non, il se portait bien; il voulut nous le prouver en se mettant à table, en parlant, une flamme aux yeux.

Il était heureux, disait-il, et depuis longtemps il ne s'était exprimé avec autant de confiance, d'abandon expansif et senti une sorte d'éloquence étrange, mais spontanée, fluide, échauffant ses discours; dans ses paroles, son ton, un je ne sais quoi d'inspiré :

— Ah! l'art, l'art, les vraies joies qu'il donne! Le bonheur de créer, d'imposer, comme Dieu, à un souffle impalpable, à un rayon — à rien — l'être, un corps, une forme durable. Engendrer : jouissance ineffable! Bienheureuse la divinité qui, d'un seul tressaillement de sa pensée, tire du néant la matière et lui donne la vie; mais, après elle, heureux l'artiste qui, à son tour, dompte la matière en y incarnant une idée!... Qu'importe, ensuite, si son âme s'évapore ou si elle subsiste; s'il vit, s'il meurt, s'il renaît! La mort, elle n'a point de prise! On ne meurt pas quand, derrière soi, on a laissé un souvenir, une pensée, un fait; quand, par une paternité sublime, un dédoublement de soi, on se continue soi-même, quand on revit dans ce qu'on a créé!...

Il parlait, parlait, mangeant peu, appuyé négligemment au dossier de sa chaise, son sourire sûr, convaincu, prêtant je ne sais quel pouvoir irrésistible aux théories ainsi jetées. Et nous l'écoutions, étonnés, frappés de ce quelque chose de mystérieux qui paraissait flotter dans sa parole, n'osant rien dire, mais nous demandant avec stupeur ce qu'il avait et où il voulait en venir. Était-il gris? devenait-il fou?

— Il faudra le reconduire chez lui, me souffla Gardel à l'oreille; moi, j'irai voir demain matin comment ça va.

Sur les onze heures, nous l'emmenâmes. Depuis le départ de son frère, il avait quitté leur logement de la rue Visconti pour aller habiter à un cinquième de la rue Mouffetard. Gardel, ayant affaire d'un autre côté, nous laissa place Maubert. Resté seul avec Adrien, j'en profitai pour lui parler :

— Écoute, lui dis-je, tu n'es pas dans un état normal; tu as la fièvre, tu travailles trop. Tu devrais te reposer quelque temps, te soigner...

Il m'interrompit :

— Bah! commença-t-il, voilà bien la vieille histoire, me soigner! comme si je n'étais pas...

Mais tout d'un coup il s'arrêta et, changeant de ton, sa griserie de tout à l'heure tombée :

— Ce n'est plus la peine, Paul, fit-il en secouant doucement la tête, ce n'est plus la peine... Oh! ne dis pas non, vois-tu, ça va être bientôt fini.

— Quoi, fini? m'écriai-je, terrifié par cette parole sinistre.

— L'œuvre!... dit Adrien. Et l'homme, ajouta-t-il aussitôt en se désignant lui-même. Je le sens... Il y a longtemps que je le sens! Depuis le jour où *elle* m'a dédaigné... Car *elle* m'a dédaigné, Paul! froidement, *elle* m'a repoussé! *Elle* n'a pas compris ce que c'est qu'un artiste et qu'elle aurait pu, un jour, devenir fière de moi...

De nouveau, il s'arrêta, une émotion lui coupant la parole, pendant que je pressais sa main sans trouver rien à lui dire, rien! tant j'étais moi-même attristé. Puis il reprit :

— Bah! ça ne fait rien, elle le comprendra plus tard... Ce qui me fait de la peine, c'est André! Mais pour moi, cela vaut mieux ainsi, vois-tu bien?... Qu'est-ce que j'aurais fait de l'existence? Tout ce que je demande, c'est de pouvoir finir ce que j'ai là-haut... Un chef-d'œuvre, Paul, un chef-d'œuvre! Et presque fini, tu sais; encore deux ou trois jours...

Ses yeux se ranimèrent; la pensée créatrice, qui depuis trois mois le galvanisait, se réveillant. Mais le froid augmentait, et un souci lui vint, comme nous approchions de chez lui :

— Brrr! ça gèle ferme! Pourvu que ce maudit temps ne m'ait rien démoli, là-haut.

Il pensait à sa maquette.

— Je vais monter avec toi, lui dis-je, inquiet de le savoir seul la nuit.

Mais il se défendit :

— Non, non!... Que diable, je n'en suis pas encore là; je n'ai pas besoin de garde-malade!... Et puis, c'est une idée bête, mais je ne voudrais pas *la* montrer avant qu'elle ne soit bien prête. Dans deux ou trois jours, tu viendras...

Il fallut céder, et je partis, le cœur serré. . . . .

. . . . . .

Ce qui se passa ensuite, personne n'a pu le dire. Voici ce qu'on a supposé.

Nuit et jour, dans la chambre où habitait Adrien, un petit poêle brûlait, entretenant une température suffisante pour que la maquette ne souffrît pas : on sait quels dégâts peut produire sur la glaise une gelée forte. Mais probablement, la concierge avait oublié ce jour-là de renouveler la provision de charbon ou de bois; car Adrien, avant de se coucher, dut jeter au feu tout ce qui se trouva sous sa main d'à peu près combustible, boîtes, chaises, porte-manteaux, cartons, que l'on retrouva à demi calcinés, le lendemain. Néanmoins, vers minuit, la température baissa encore; une bise glaciale soufflait, rabattant la fumée, gelant l'eau dans les auges, entre les plis de la toile qui recouvrait la maquette. La glaise gerçée se fendilla.

Adrien dut alors se relever. Il n'avait sur son lit qu'une couverture de laine : il l'ôta, en enveloppa soigneusement son chef-d'œuvre, puis se recoucha tout habillé, empaqueté tant bien que mal dans un couvre-pieds de coton. Un bras de la statue se détacha malgré tout, se brisa en glissant. Bagneur entendit-il le craquement sinistre? ce dernier coup frappa-t-il son cœur d'artiste? Qui sait!...

Le lendemain, Louis Gardel, fidèle à sa promesse, se rendit chez Adrien. Il trouva le *ciociaro* assis devant la porte : il avait frappé plusieurs fois en vain, et attendait, tout tranquillement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa Gardel. Adrien, d'ordinaire, se lève de meilleure heure.

Une peur le prit; il frappa à son tour, secoua la porte, appelant :

— Hé! Adrien, hé!... Ouvre donc, c'est moi!...

Rien toujours. A force de secouer, la serrure céda. Les voisins étaient accourus au bruit, les concierges... On entra.

Sur son lit dépouillé, Adrien gisait, déjà raide.

***

Nous l'avons vu, tous, nous l'avons vu, notre ami, notre camarade, mort de froid par cette nuit de décembre. Nous l'avons vu, pas un ne manqua à l'appel! Et quand tous nous fûmes là, réunis, auprès de la dépouille de cette âme envolée, pieusement, nous découvrîmes ce qui nous restait d'elle, ce qui lui survivait, sa création, son œuvre — l'œuvre qui résumait sa vie d'artiste et pour laquelle il avait immolé sa vie.

Une statue... non, pas une statue : un être! Un bel adolescent mourant, jeté nu sur un lit de roche, la tête renversée, une expression intense, poignante de souffrance entr'ouvrant les lèvres, voilant le regard noyé et communiquant à cette pauvre tête un caractère sublime et navrant de vérité. Il vivait, malgré la mort prochaine; il palpitait dans une affre suprême, il existait... Et cette mutilation fatale du bras brisé augmentait l'impression saisissante, rendait encore plus frappante l'apparence de réalité.

— Un chef-d'œuvre, Paul, un chef-d'œuvre!...

Quel nom l'artiste eût-il donné à cette figure désolée? Qu'avait-il voulu représenter? Une allégorie?... Le héros de quelque légende mythologique ou chrétienne?... Hyacinthe, Hylas, Adonis, un martyr, Ismaël?... Ou bien l'incarnation de sa propre pensée, l'image de son âme irrémédiablement frappée?

On le crut, et on appela l'adolescent : *le Deuil!*

Quand notre pauvre camarade eût été porté à sa demeure dernière, un devoir nous resta à remplir : assurer l'existence du chef-d'œuvre fragile. Lui-même, par un testament daté de quelques semaines, nous léguait ce soin pieux pour le cas où la mort l'empêcherait de l'accomplir. Et ce fut fait. Le moulage, pris sur la maquette telle qu'elle était restée, fut transporté à l'École et exposé, pendant qu'une souscription, pour couvrir les frais de l'exécution définitive, s'ouvrait. J'atteste que pas un camarade, riche ou pauvre, pas un des artistes auxquels on s'adressa, connu ou ignoré, ne refusa son obole. L'œuvre en bronze fut placée, l'année suivante, à Montparnasse, et inaugurée solennellement.

Jamais tombe n'a été si soignée. En toute saison, par tous les temps, des fleurs fraîches couvrent le socle, parent le corps de l'adolescent. D'où viennent ces fleurs?

A la première visite qu'André Bagneur fit là-bas, en revenant d'Italie, je l'accompagnai. Comme nous approchions, nous aperçûmes au pied du monument une forme noire, affaissée : une femme. Elle sanglotait, se tordait les mains. Nous attendîmes. La femme se releva, se pencha, couvrit de baisers la statue, palpant le bronze froid comme une mère le cadavre de son premier-né. A la fin, elle s'arracha à cette volupté sinistre et s'éloigna, lente, livide, sous les plis de son voile de deuil!...

PAUL GALL.

UN TIR FÉDÉRAL EN SUISSE

Les fêtes de Frauenfeld.

Le tir fédéral de Frauenfeld, auquel il ne semble pas que la presse française ait accordé toute l'attention qu'une si originale et si imposante manifestation méritait, vient de s'achever dans un « bouquet » de fanfares et de coups de canon... C'est exactement le trente-troisième des tirs fédéraux que célèbre la Confédération, depuis l'année 1824, où fut inaugurée, à Aarau, en Argovie, la tradition de ces fêtes populaires.

Elles se sont succédé, depuis cette époque, dans l'ordre suivant : Bâle 1827 , Genève 1828 , Fribourg 1829 , Berne (1830), Lucerne (1832), Zurich (1834), Lausanne (1836), Saint-Gall (1838), Soleure (1840), Coire (1842), Bâle (1844), Glaris (1847), Aarau (1849), Genève (1851), Lucerne (1853), Soleure (1855), Berne (1857), Zurich (1859), Stanz (1861), La Chaux-de-Fonds (1863), Shaffhouse (1865), Schwyz (1867), Zug (1869), Zurich (1872), Saint-Gall (1874), Lausanne (1876), Bâle (1879), Fribourg (1881), Lugano (1883), Berne (1885), Genève (1887) et Frauenfeld, du 19 au 31 juillet 1890.

Ainsi l'usage s'était établi, pendant la plus grande partie de cette période, d'organiser les tirs fédéraux de deux en deux années. Il a paru, cependant, qu'en raison des dépenses et des difficultés d'organisation que ces fêtes entraînent, il était préférable d'en espacer un peu les retours ; et il a été décidé, à Genève, en 1887, qu'elles n'auraient lieu désormais que tous les trois ans.

On ne sait encore à quelle ville reviendront, en 1893, l'honneur et le risque d'organiser le trente-quatrième tir fédéral. Cette désignation ne sera faite qu'ultérieurement.

Je dis : le risque et l'honneur. L'installation d'un tir fédéral est, en effet, une lourde entreprise, et d'une rémunération très incertaine... Le bilan financier du tir de Lugano, il y a sept ans, s'est soldé par trente mille francs de déficit. Il est certain que les résultats obtenus cette année, à Frauenfeld, seront meilleurs. Le temps n'a cessé d'être admirable, et je serais bien surpris que les recettes de la Cantine et du Stand n'aient pas dépassé de beaucoup les prévisions des autorités thurgoviennes. On a évalué à 10 000 visiteurs le surcroît moyen de population qui se pressait, durant ces dix journées, autour des tables de la cantine et devant les cibles, — et à 45 000 le nombre des hôtes que la fête du 24 juillet avait attirés de tous les cantons et des rives allemandes du lac de Constance à Frauenfeld, qui est une ville de moins de cinq mille habitants.

Mais c'est là le moindre souci de nos voisins. Que ces sortes de fêtes apportent, ce qui est rare, une rémunération aux capitaux qui les soutiennent, ils s'en réjouissent ; mais ils se consolent aussi aisément du contraire... La Suisse, dès qu'il s'agit de ses tirs fédéraux, a l'enthousiasme prompt et la bourse aisément ouverte. Le canton désigné par le Comité central des Carabiniers, de qui dépend ce choix, comme siège d'un tir fédéral à organiser, n'aurait garde de se soustraire à un si grand honneur. Sur-le-champ, le gouvernement cantonal institue ses commissions : commissions d'organisation, de réception, de construction, de finances, de tir, de police, de vivres et liquides, de logements. Des collaborateurs de bonne volonté, et nombreux, lui sont nécessaires : il en trouve partout. Il lui faut aussi — et avant toutes choses — de l'argent : on lui en donne... Qui ? Le gouvernement ? Pas le moins du monde. Les tirs fédéraux — et c'en est le côté profondément original et admirable — forment une institution LIBRE, que le gouvernement patronne officieusement, mais où sa tutelle financière n'intervient pas. C'est une force mise gratuitement au service de la patrie par l'initiative privée. Le canton à qui incombe l'honneur d'organiser chez lui un tir fédéral émet des actions à fonds perdus ; et ces fêtes patriotiques sont si populaires en Suisse, que, malgré le caractère aléatoire du placement, la souscription est généralement couverte aussitôt qu'annoncée...

***

Ces fêtes ont entre elles, malgré la diversité de mœurs et de *décor* des cantons où elles sont successivement célébrées, d'invariables ressemblances.

Un tir fédéral est toujours composé de ces cinq éléments essentiels : un champ de fête, un pavillon des prix, une cantine, une fête foraine, un stand.

A Frauenfeld, le champ de fête, où avaient lieu les rassemblements et les défilés, était un vaste terrain situé sur les confins de la ville, et que la municipalité, afin d'éviter la poussière et la boue, avait « sablé » d'une couche torturante de gros caillous pointus. En arrivant au champ de fête par la grande route, on avait en face de soi le Pavillon des prix, et sur la droite — masquant l'immense plaine où crépitait du matin au soir l'assourdissante musique des *Wetterlis* — la Cantine.

C'est ici qu'éclate, sous sa forme la plus imprévue et la plus amusante, l'originalité de ces fêtes fédérales. La Cantine est une baraque immense, sommairement construite et abondamment pavoisée, où vient s'entasser pendant dix jours, de l'aube à la nuit, pour y manger des viandes froides, y boire le *Fest Wein* et entendre des discours, la foule compacte et toujours renouvelée des tireurs et des badauds. Trois mille personnes étaient assises à l'aise à la cantine de Frauenfeld. On entrait et l'on se plaçait à volonté. Cependant, le jour de la fête officielle (le jeudi 24 juillet), afin d'éviter la cohue à l'heure des discours, on avait obligé les

convives à se munir de cartes de banquet payées d'avance, et devant chaque table on avait fixé d'immenses pancartes qui devaient servir de centres de ralliement aux hôtes d'une même région; — précaution utile en un pays où la diversité des langues nationales rend entre compatriotes le « contact » moins aisé que chez nous...

Le service de table était fait très convenablement par une légion de braves filles, qui portaient le corsage thurgovien. Le jour du grand banquet, on avait — luxe exceptionnel — couvert les tables de nappes en papier (sur lesquelles nous prenions nos notes pendant les discours), et posé sur chaque assiette une feuille de papier de soie, pliée en quatre, et ornée d'une vignette emblématique, avec cette inscription française : *Bon appétit!* — C'était la serviette. — Nous avions, pour accrocher nos chapeaux, deux ficelles parallèlement tendues sous chaque table.

J'ai raconté ailleurs (1) l'intéressante fête oratoire du 24, où prirent la parole M. Ruchonnet, président du Conseil fédéral, et notre ambassadeur — doyen du corps diplomatique — M. Arago, que ces fêtes populaires enchantent. Quelqu'un m'avait dit : « Vous regarderez la tribune... » La tribune est, en effet, quelque chose de tout à fait extraordinaire : étroite, juchée à hauteur d'un étage, au sommet d'un escalier de bois peint en couleurs claires; enguirlandée de fleurs, avec, au centre, cette strophe encadrée de verdure, au-dessus de laquelle émerge le torse de l'orateur :

Sprich nicht viel;
Nur das Ziel
Will der Schütze sehn.
Geisteswürze
Kann bei Kürze
Ganz wohl auch bestehn.

« Ne parle pas trop... C'est le but seulement que doit considérer le tireur. On peut garder à l'esprit son sel en parlant peu... »

Je dois constater que plusieurs des orateurs, dont le « major de table » venait annoncer en français et en allemand le tour de parole, n'ont pas paru tenir assez compte de ce sage avis.

Heureusement, le soir les discours étaient finis (je veux dire interrompus, car on a discouru et toasté dix jours durant, à Frauenfeld), et, après un très beau feu d'artifice, tiré sur le champ de fête, nous avons été solennellement ramenés à la Cantine, pour y entendre de la musique. Quelques amateurs nous avaient dit à l'oreille, en se frottant les mains : « Vous allez entendre Mlle Herzog. » Mlle Herzog est une enfant du pays qui s'en est allée, comme cantatrice, chercher fortune en Allemagne, et que les Berlinois, me dit-on, apprécient fort. Vous jugez si cela chatouille agréablement le chauvinisme thurgovien... Mlle Herzog était montée dans la *loggia* des musiciens, placée très haut derrière la tribune, au centre de la Cantine. Au moment où l'orchestre préluda, un spectacle inoubliable s'offrit à nous. Une pâle lumière électrique, inégalement distribuée dans le hall immense, enveloppait de sa clarté crue la partie avancée de la *loggia*, et faisait saillir sur un fond d'ombre, dans le plus pittoresque fouillis de couleurs, le décor des draperies, des fleurs, des bannières pêle-mêle accrochées aux minces poutrelles du plafond, parmi lesquelles la jeune artiste, vêtue de blanc, apparaissait féeriquement encadrée. Au-dessous d'elle et jusqu'au fond des bas côtés du hall, où la lumière blafarde des lampes n'arrivait pas, trois mille paysans, accoudés aux petites tables de bois blanc, ivres de poussière et de soleil, écoutaient, dans le plus admirable recueillement, chanter la jeune femme...

***

Et voilà justement un des côtés caractéristiques des fêtes et des manifestations populaires, en ce nord de la Suisse où nous sommes : le peuple n'y est point trivial. Il n'éprouve pas, comme ailleurs, le besoin d'assourdir et de bousculer les gens tranquilles, en signe de joie. Il a la gaieté raisonnable et douce.

Le gouvernement était représenté aux fêtes de Frauenfeld par le très distingué président de la Confédération, M. Ruchonnet, assisté de deux conseillers fédéraux, MM. Droz et Deucher. Le corps diplomatique au complet leur faisait escorte. A Zurich, où le cortège officiel, venant de Berne, fit sa première halte, et défila, précédé des huissiers fédéraux en grand costume, une foule respectueuse encombrait les abords de la gare; mais pas un cri ne fut poussé. A peine ai-je vu quelques rares chapeaux se soulever sur le passage du président.

A Frauenfeld, où l'on nous avait avertis que l'enthousiasme « était à son comble », il y a eu, en effet, des fleurs jetées sur le passage des « hautes autorités »; mais cela se faisait d'une façon discrète et sans tapage : les bouquets tombaient des fenêtres sur une foule presque silencieuse... A la Cantine, des *vivat* ou des *hoch* sympathiques saluaient tous les discours; mais on attendait généralement, pour l'acclamer, que l'orateur fût au bout de sa harangue. Autour du Pavillon des prix, où la foule s'écrasait pour assister aux réceptions officielles des délégations de tireurs, je n'ai pas rencontré un homme ivre; je n'ai pas entendu proférer une insolence. Au moment où le cortège des tireurs français, à son arrivée à Frauenfeld, traversait le champ de fête, le cheval d'un milicien rua contre la foule. Une vieille femme, effrayée, poussa un cri et tomba; et comme on s'empressait pour la relever : « J'étais trop près, » dit-elle; et elle reprit sa place, en riant, au milieu des badauds. Pas une injure ne fut lancée au milicien.

(1) Voir le *Figaro* des 25 et 26 juillet.

***

Le cérémonial de ces réceptions est d'une fort imposante simplicité. Elles ont lieu sur l'estrade assez vaste qui précède l'entrée du Pavillon, où sont exposés les dons d'honneur et où les comités ont leurs bureaux.

La Société fédérale des carabiniers suisses représentée au sommet de la hiérarchie par le Comité central dont je parlais tout à l'heure) est divisée en vingt-deux comités cantonaux, et chacun de ces groupes cantonaux en autant de sections, c'est-à-dire en autant de sociétés particulières que le comportent l'étendue de la région et le nombre des tireurs. Dès que l'arrivée d'une de ces sections est annoncée, le comité de réception délègue un de ses membres pour la recevoir. Un cordon de miliciens protège les abords de l'estrade officielle, et le groupe des tireurs s'avance, précédé de sa bannière cantonale et accompagné de musiciens.

Les tireurs sont en tenue de ville, le fusil à l'épaule ; le chef qui les commande militairement n'a point d'insigne... (Dès 1829, il avait été prescrit que « pour ne point détruire l'égalité qui doit régner entre tous les membres de la Société, on ne devait voir figurer aux tirs ni uniformes, ni marques distinctives autres que celles de la Société fédérale, ou la cocarde du canton. »)

Le porteur de la bannière et le chef des tireurs gravissent l'escalier du Pavillon ; les tireurs s'alignent au bas de l'estrade, l'arme au pied. Le chef présente sa bannière et prononce une allocution. Le délégué du comité lui répond. (L'un d'eux prononça, dans la seule journée du mercredi 23 juillet, quatorze discours de bienvenue.) Chacune de ces allocutions est saluée de trois *vivat* ou de trois *hoch ;* et aussitôt de jeunes garçons se présentent, des coupes à la main, et offrent aux nouveaux venus l'*Ehren Wein,* le vin d'honneur. La coupe dans laquelle MM. Émile Richard et Pétrot, délégués du Conseil municipal de Paris, ont bu « aux libertés helvétiques », était la plus belle de toutes. Un vieux tireur neufchâtelois me l'avait fait admirer avant qu'ils n'y trempassent leurs lèvres. C'est un vaste hanap d'argent massif, très richement ciselé. Je crois que M. Émile Richard n'a pas remarqué l'inscription qui y était gravée. La voici :

NAPOLÉON BONAPARTE

dem

Thurgauischen cantonal Schützenverein

1839

Le cadeau fut offert, il y a cinquante et un ans, aux tireurs de Frauenfeld, par le prince Louis, « citoyen thurgovien ».

L'année précédente, le prince avait prononcé au tir fédéral de Saint-Gall le « toast à la patrie » (porté par le président Ruchonnet lui-même, cette année, à la Cantine de Frauenfeld), et fait don d'une fort belle carabine au Pavillon des prix. Deux ans après, au tir de Soleure (étant alors capitaine d'artillerie à Thun), il offrait à ses « compatriotes » d'Helvétie... un aigle. Les Suisses, quoique républicains, sont très fiers de ces souvenirs. Ils allèguent, il est vrai, pour s'en excuser, qu'à cette époque le prince était républicain aussi, ce qui est presque exact en un sens.

***

Les compliments de bienvenue échangés et les coupes vidées, la bannière des nouveaux tireurs est plantée au sommet du Pavillon des prix, où flottent déjà les couleurs rivales d'autres cantons, et le cortège se dirige vers le Stand.

L'entrée en est marquée par un vaste baraquement richement pavoisé, dont la construction se développe sur toute la largeur du champ de tir. Au delà, trois cents mètres de prairie, puis les cibles : cent cinquante panneaux, juxtaposés sur la lisière d'une forêt de sapins, dont la masse, allongée et régulière, rompant la ligne accidentée de coteaux qui enveloppe ce délicieux coin de pays, ferme l'horizon d'un trait vert. A cent pas de là, dans un bourdonnant pêle-mêle de foule, les orgues de barbarie et les trombones de la fête foraine mêlent leur cacophonie au crépitement des carabines ; le baraquement, empli d'une suffocante atmosphère de poudre, regorge de tireurs ; un soleil aveuglant chauffe la prairie, au bout de laquelle les fanions des marqueurs surgissent et disparaissent, comme des poupées dansantes, coupant de leurs zigzags multicolores la ligne noire des cibles.

Les opérations de ces concours sont compliquées, et réglées très minutieusement.

Chaque tireur doit, en arrivant au Stand, se munir d'une « carte de fête » et d'un livret nominatif et numérotés, qui lui sont délivrés moyennant une redevance de 1 franc 50 centimes. Puis sa carabine est soumise à l'examen d'un armurier, qui la plombe moyennant une nouvelle « finance » de 30 centimes

Les cibles sont divisées en deux catégories principales : il y a les cibles *libres,* où chacun peut tirer, à raison de 25 centimes par coup, autant de balles qu'il le désire. Un nombre déterminé de *mouches* donne droit à l'une des primes (médailles, coupes et montres) qui constituent le lot illimité des récompenses quotidiennement distribuées aux tireurs. — Et il y a les *bonnes cibles,* qui sont le grand attrait du concours.

L'accès des seize *bonnes cibles* est soumis à une réglementation sévère. On n'y est admis que moyennant une redevance spéciale, qui est de 20 francs pour trois d'entre elles, et de 5 francs pour la *bonne cible* dite « militaire » où le seul fusil d'ordonnance, le *Wetterli,* peut être employé. Le tireur ne dispose que d'un nombre limité de cartouches, qui varie, suivant les cibles, de deux à cinq. Et afin d'offrir à la virtuosité des concurrents un champ d'exercice aussi varié que possible, on a eu l'ingénieuse idée d'instituer pour chaque « bonne

cible » des conditions de concours différentes. Par exemple, aux huit cibles *Patrie-Bonheur* et *Thurgovie* (les seize « bonnes cibles » ont des dénominations spéciales, et les cent trente-quatre « cibles libres » sont simplement numérotées), deux balles seulement sont tirées, et le coup le plus rapproché du centre compte seul. Pour arriver à un classement absolument équitable des concurrents, on divise en CINQUANTE MILLE DEGRÉS le cercle noir de cinquante centimètres de diamètre sur lesquels ils tirent (soit 50 000 divisions par 25 centimètres de rayon!); la distance de chaque coup au centre parfait est mesurée au moyen d'un instrument de précision, dit « machine à échantillonner », qui, sur un écart d'un centimètre, permet donc de saisir la trace d'une balle dans deux mille positions différentes! Le classement des cartons devient, dans de telles conditions, une opération fort laborieuse. Elle n'est pas, je crois, tout à fait terminée à l'heure où j'écris, et le tir est fermé depuis dix jours.

Aux huit autres « bonnes cibles », dites *Militaire* et *Patrie-Progrès*, le champ des points consiste en 50 cercles concentriques, correspondant chacun à un certain nombre de points. A l'une, le cercle enveloppant a un mètre de diamètre, et le tireur peut brûler trois cartouches; à l'autre, le diamètre est d'un mètre et demi, et cinq balles peuvent être tirées. A ces deux cibles, le classement se fait sur le nombre des points additionnés.

Six mille neuf cents prix, d'une valeur de 800 à 5 francs, sont affectés aux cibles *Patrie-Bonheur, Thurgovie, Militaire* et *Patrie-Progrès*.

Le budget de prévision des prix attribués aux « bonnes cibles » et aux « cibles libres » du tir de Frauenfeld avait été arrêté au mois de février dernier, par le comité de tir, au chiffre de 385 000 francs. On m'affirme que cette somme sera sensiblement dépassée.

D'autres concours ont lieu encore, à côté de ceux-ci. Il y a les concours de tirs au revolver, les concours de la cible *Rhin*, dont les conditions sont celles des « bonnes cibles », mais où les prix sont de moindre valeur, et où le nombre de « passes » permises est illimité. Il y a enfin les concours de sections, qui mettent en présence, non plus les tireurs, mais les sociétés elles-mêmes, et dont les tirs sont l'objet de dispositions spéciales assez compliquées sur lesquelles il ne me semble pas utile d'insister.

***

Aussi bien les sommaires explications qui précèdent — et dont le lecteur voudra bien excuser l'aridité — suffisent-elles à montrer quel intérêt s'attache, en Suisse, aux épreuves des tirs fédéraux, et de quels soins minutieux l'organisation de ces concours est l'objet.

Il n'y a là, au surplus, rien qui doive étonner. Le temps de service actif est, en Suisse, extrêmement court, puisqu'il varie, dans les conditions normales et suivant l'arme, de quarante-cinq à soixante jours. Les stages complémentaires imposés, de vingt à quarante ans, aux hommes de l'*Élite* et du second ban, sont, comme chez nous, rares et limités. Il a donc fallu qu'on imposât au milicien qui, son service fini, rentre chez lui le sac au dos et la carabine à l'épaule, l'obligation de s'entretenir dans l'habitude du maniement de l'arme que l'État lui confie. C'est ainsi que peu à peu et partout des sociétés de tir se sont fondées, ont établi des rapports réguliers entre elles, et ont abouti à la formation d'une fédération véritable qui, sous l'autorité de son Comité central, embrasse, depuis plus de soixante ans, tout le pays.

Bien mieux : cette organisation, qui est sortie tout entière de l'initiative privée et sur laquelle l'État n'exerce qu'un patronage officieux et moral, est aujourd'hui si solidement instituée que le gouvernement suisse a pu confier aux sociétés de tir de la Confédération une partie de l'éducation de ses soldats. Le milicien doit en effet, en dehors des stages auxquels il est astreint, payer à l'État un tribut de trente coups de carabine par an. Autrefois, c'était à la caserne la plus proche que le milicien en congé devait se rendre chaque année pour y acquitter cet impôt... du plomb. On l'autorise aujourd'hui à brûler ses cartouches, sans se déranger, sur les cibles de la Société à laquelle il appartient et sous la responsabilité de son chef de section.

Quelle plus belle preuve pourrait être donnée de la puissance de l'institution, de son prestige et de la confiance qu'elle inspire?

Les tirs fédéraux sont donc, en Suisse, quelque chose de plus qu'un amusement sportif. Ce sont les fêtes mêmes de la patrie. Ceux qui y prennent part sont presque tous des soldats; l'arme que le tireur y apporte est celle qui lui servirait demain, s'il le fallait, à défendre sa vie et son foyer.

Cependant les Suisses ont voulu assurer à ces belles fêtes un caractère pacifique en même temps que militaire, et pour cela ils les ont faites internationales.

Il n'y avait pas moins de deux cents tireurs français (1) présents, cette année, à côté des délégués de plusieurs sociétés italiennes, au tir de Frauenfeld. La France et l'Italie étaient d'ailleurs les deux seuls pays sérieusement représentés. Notre participation empruntait même cette fois un caractère exceptionnellement intéressant à la présence de délégués du Conseil municipal de Paris, qui semblaient ainsi la couvrir officiellement de son patronage.

Il ne faut pas oublier non plus que le corps diplomatique, représenté par tous ses chefs de mission aux

(1) Ces deux cents tireurs avaient à leur tête MM. Mérillon, président, et Lermusiaux, secrétaire général de l'*Union nationale des Sociétés de tir de France*, à laquelle se rattachent les diverses sociétés parisiennes ou départementales dont ces tireurs faisaient partie.

fêtes de Frauenfeld, avait pour chef là-bas notre ambassadeur, M. Emmanuel Arago, justement vénéré de tous, et que la présence au milieu de nous de cet homme excellent, que le gouvernement fédéral honore d'une affection toute particulière, n'a pas peu contribué à la cordialité inoubliable de l'accueil qui nous a été fait.

Les Allemands étaient peu nombreux; ils n'étaient venus à Frauenfeld, malgré la très courte distance, qu'isolément et sans tapage. Dans cette partie de la Suisse qu'on appelle, par un étrange abus de mots, la « Suisse allemande », on ne les aime pas. Ils le sentent. Les difficultés soulevées par l'Allemagne, à l'occasion de la récente affaire Wohlgemuth, ont secoué l'imagination de ce brave peuple thurgovien (je l'ai pu constater *de auditu*) d'une émotion que le temps n'a pas encore calmée. Et puis il y a d'autres raisons, moins immédiates et plus générales. L'Allemand, monarchiste et militaire, agace ces robustes démocrates... Dans le détail des relations quotidiennes, ils le trouvent encombrant, prétentieux, bouffi d'une infatuation gênante; même aimable, ils se plaignent qu'il le soit de trop haut .. Un vieux Bernois me disait : « C'est très curieux, ils ont tous les défauts que vous aviez après Solférino... » Le mot m'a paru amusant à noter.

ÉMILE BERR.

LA RÉFORME DU BACCALAURÉAT

Nous venons un peu tard pour entretenir nos lecteurs de cet événement, pour ne pas dire de cette révolution universitaire. Nous ne le regrettons pas : depuis quinze jours que la question a été posée à la fois par le ministre devant le Conseil supérieur et par la presse devant le public, on a pu constater à quel point la réforme répond à une attente générale et à des besoins profonds.

Nos lecteurs connaissent l'économie du projet que le Conseil supérieur vient de voter et qui est, à quelques légères modifications près, le même que le ministre lui avait soumis. Les deux baccalauréats et la bifurcation qu'ils couronnaient ont vécu. A leur place, un seul baccalauréat est institué, divisé lui-même en deux parties.

La première constitue un examen franchement classique, destiné à sanctionner et à fortifier la culture générale. Elle porte sur le programme des classes de troisième, de seconde et surtout de rhétorique. Elle se compose, à l'écrit, d'une version latine et d'une composition française. Cette dernière épreuve, ajoutée par le Conseil supérieur, ne figurait pas dans le projet du ministre, préoccupé à juste titre d'alléger l'examen sans l'affaiblir, et persuadé sans doute que la version latine constitue une épreuve de français autant que de latin. L'oral comporte des explications de textes grec, latin et français, une interrogation d'histoire et de géographie, une interrogation sur les mathématiques.

La seconde partie du baccalauréat présente une trifurcation en trois examens : l'un de philosophie, où la philosophie tient la première place, l'histoire et les sciences une place secondaire; l'autre de mathématiques, où le rôle prépondérant revient aux sciences exactes; le troisième, enfin, portant principalement sur les sciences physiques et naturelles. L'élève qui a déjà passé la première partie peut choisir, pour la seconde, entre ces trois séries.

*
* *

Nous prononcions tout à l'heure le mot de révolution. C'en est une, en effet, et des plus hardies. C'est le plus sérieux effort, prélude, nous en avons l'assurance, d'efforts non moins vigoureux, pour fortifier en le réformant notre enseignement secondaire. Mais cette hardiesse est éminemment conservatrice. L'inspiration qui, visiblement, a dominé les auteurs de la réforme, c'est le souci de l'éducation au plein sens du mot, c'est celui des *humanités*. Ce qu'ils ont voulu, c'est de procurer à toute notre jeunesse sans exception, à celle qui se destine aux sciences comme à celle qui se voue aux lettres, cette forte culture générale qui seule, en France surtout, a de tout temps eu qualité pour instituer l'*homme*. Désormais tous les élèves brevetés par notre Université auront suivi les études littéraires, non plus, comme au temps de la bifurcation, jusqu'en troisième ou même en quatrième, mais jusqu'au bout, jusqu'à la rhétorique, c'est-à-dire dans tout ce développement lent, régulier, dont les lettres ne se peuvent passer, si l'on veut qu'elles remplissent cet office éducateur pour lequel, étant les sciences de l'âme, de l'humain, du supérieur, elles ont un privilège particulier.

C'est là un symptôme excellent, bien fait pour rassurer. Tout le monde sent, en effet, qu'on est à la veille d'un changement profond de l'éducation, et dans un pays de vieille tradition et de centralisation absolue comme le nôtre, quand il s'agit d'un appareil dont l'action uniforme s'étend à toute notre jeunesse cultivée, c'est là une perspective grosse d'incertitudes et de soucis : on se dit que la moindre erreur serait d'incalculable portée. Il est certain qu'un abîme s'est creusé et va s'élargissant tous les jours entre le temps présent et un système d'éducation demeuré le même depuis des siècles. Scolastiques et humanistes nous ont légué un merveilleux instrument de culture esthétique, où l'art est le but et le résultat, et qui vise et réussit à produire une certaine forme de civilisation très distinguée, unique certainement en son genre, toute pénétrée de l'esprit gréco-latin. C'était parfait tant que le monde a eu du temps, je ne dis pas à

perdre, mais enfin à dépenser d'une manière désintéressée. Ce temps n'est plus et ne reviendra pas. Le savoir positif et l'activité pratique ont grandi jusqu'à bouleverser et occuper tout l'espace. Il n'est plus question de rêver ni de chanter, mais d'agir, d'agir plus vite et mieux que le voisin. Il faut que l'éducation prépare désormais non plus à l'art seulement, fût-ce à l'art le plus universel, mais à la plus âpre des luttes. Ce n'est pas tout : les barrières qui séparaient les peuples sont tombées; la civilisation prend chaque jour un caractère plus international; il n'est plus possible désormais à l'homme de n'être intellectuellement que le citoyen de sa petite patrie : il faut qu'il le soit encore de la grande patrie humaine, qu'il ait connaissance des langues, des littératures, des génies étrangers. Ce n'est pas tout encore. Ce temps est démocratique. Entre les classes aussi les barrières sont tombées. Les vies d'en haut et celles d'en bas se mêlent et se confondent, et si quelque communauté de pensée et de sentiment ne pénètre ce mélange, il sera explosif. Il suit de là qu'une éducation tout aristocratique, toute de luxe intellectuel, n'est plus de saison. Tout cela est senti plus ou moins confusément par l'opinion générale et l'est à coup sûr fortement par les hommes qui ont charge de suivre et de satisfaire cette opinion. Et voilà pourquoi l'on est heureux de constater dans ces hommes un esprit de sagesse autant que d'audace. On se rassure à penser qu'en particulier ils n'iront pas hasarder les destinées, le glorieux héritage du génie français en le précipitant dans la plus dangereuse des aventures, celle d'une éducation rabaissée au positivisme scientifique. Ils témoignent qu'ils savent le prix incomparable des humanités littéraires et même des humanités gréco-latines, et que le jour où ils se décideront à modifier cet instrument, sinon unique, peut-être indispensable de vraie civilisation, ils ne le briseront pas.

***

Quelques détails de la nouvelle organisation méritent un commentaire. Il en est un qui constituerait seul un notable et très heureux changement. Il consiste à faire entrer en compte pour l'examen les notes et les renseignements que contiendra un *livret* délivré au candidat par ses professeurs quels qu'ils soient. C'est une manière à la fois de diminuer les hasards de l'examen et de contraindre l'élève à une application continue en restreignant ses chances d'être reçu à l'aide d'un *coup de collier* donné au dernier moment. On ne sera pas surpris d'apprendre que cette innovation est une de celles qui ont été le plus favorablement accueillies de l'opinion. On le sera à peine davantage de l'attaque dont elle a été l'objet de la part d'un écrivain dont la compétence en fait d'éducation est peut-être médiocre. Selon le collaborateur du *Figaro*, il ne faudrait voir dans le rôle conféré aux *livrets* qu'un acte de révoltante partialité, une façon pour l'État de discerner et de favoriser ses candidats, d'éliminer les autres, ceux des « écoles libres ». Ni l'Université ni son grand-maître n'ont besoin qu'on les défende contre une inculpation où l'odieux le dispute à l'absurde. Tout au contraire, si l'usage des *livrets* soulève une objection, c'est de favoriser les établissements libres en leur permettant de peser sur l'examen à l'aide de notes dont la sincérité ne peut être vérifiée qu'à la longue et par l'expérience répétée des résultats.

L'épreuve de langue vivante, que proposait la commission, a été rejetée par le Conseil à la majorité d'une voix. Certains critiques en ont pris l'alarme et y signalent un recul fâcheux sur l'état antérieur. Nous pensons qu'ils se sont trop hâtés : l'observation ne restera pas longtemps justifiée. L'épreuve de langue vivante ne tardera pas à reparaître, mais avec bien plus d'importance que par le passé. Ce n'est, en effet, un secret pour personne que le ministère prépare, à l'heure qu'il est, l'organisation de l'enseignement des *humanités modernes*, la réforme la plus ardemment souhaitée de tous les bons esprits, celle dont on peut attendre le plus de fruits, pourvu qu'elle soit opérée avec mesure et prudence, et que l'on en fasse et prolonge l'essai avant de l'étendre outre mesure. Cet enseignement, dans la pensée du ministre, sera, comme celui des humanités anciennes, couronné par un baccalauréat, où la composition française se retrouvera aussi, mais où l'épreuve de langue vivante prendra le même rôle et la même importance que la version latine conserve dans le baccalauréat classique.

Un point important est celui-ci : le bénéfice de l'admissibilité à la première partie reste, pendant un an, acquis au candidat, à la condition qu'il se représente pour la seconde partie devant la même Faculté. Une autre disposition, qui ne paraîtra pas moins heureuse, consiste à laisser le candidat, pour les compositions principales de la seconde partie (philosophie ou mathématiques, par exemple), libre de choisir entre trois sujets différents déterminés par le jury. L'une et l'autre de ces mesures contribuent encore, avec les *livrets*, à donner à l'examen plus de stabilité, à faire la plus petite possible la part inévitable du hasard.

Enfin, signalons l'acte de sagesse, peut-être un peu exagérée, du Conseil supérieur, qui prolonge jusqu'en novembre 1894 le délai pendant lequel on pourra continuer de passer le baccalauréat ès sciences actuel. C'est, en réalité, mettre pendant ce laps de temps la réforme à l'étude et se réserver ainsi le moyen d'y apporter les modifications que suggère l'expérience. Il y aurait, croyons-nous, mauvaise grâce à se plaindre, dans une matière si délicate, d'un excès de prudence, bien que, nous le reconnaissons, une réforme vraiment mûrie ait tout à gagner à une application résolue et franche.

***

Nous ne nous pardonnerions pas, en terminant, de

passer sous silence la seule critique considérable. Nous nous expliquerons d'autant plus librement que nous sommes, on l'a vu, disposé à en reconnaître la haute inspiration, le caractère à la fois pratique et hardiment novateur. Mais plus nous admirons, dans les auteurs de la réforme, un sens profond de l'éducation nationale, le souci de fonder dans toutes les jeunes âmes cette forte et large assise de culture générale et commune à laquelle viendront ensuite se superposer les diverses constructions scientifiques, plus nous nous avouons surpris, déconcerté de les voir arrêter cette éducation commune en deçà de l'étude qui seule est en mesure d'y introduire l'unité, d'en dégager le sens, de lui faire porter tout son fruit : l'étude de la philosophie.

L'enseignement secondaire n'est rien, s'il n'est un appareil destiné à munir notre jeunesse du viatique nécessaire pour la traversée de la vie, idées, notions, faits, habitudes de l'esprit, mais surtout principes directeurs, règles de conscience et de raison; bref, un idéal, et nous ajoutons un idéal séculier. C'est à quoi, nous ne songeons pas à le nier, tout le cours des études contribue efficacement. L'esprit libéral — et c'est l'honneur, c'est la raison d'être de notre Université — y règne d'un bout à l'autre, ne fût-ce que par l'absence de l'esprit contraire, par l'entière liberté de l'instruction, par l'abstention de tout moyen petit, de toute discipline inquisitoriale. Dans cette atmosphère salubre, la raison, la liberté, la justice, l'honneur, l'autonomie personnelle ne rencontrent point d'entraves à leur développement. Mais enfin, il faut l'avouer, tout cela est négatif : on respecte dans l'enfant l'homme libre, plutôt qu'on ne cherche à le susciter. Avec le cours de philosophie, la scène change : ici, un appel direct et pressant est fait aux forces vives de l'enfant; on attire sa curiosité sur le fond même des choses, et de lui-même on le requiert de s'en faire une explication; on lui ouvre enfin, pour la première fois et largement, ce monde supérieur où viennent s'achever et se conclure toutes les études qu'il a déjà parcourues. Otez la philosophie, ces études restent fragmentaires, anarchiques; elles restent incomplètes et comme décapitées; et ce qu'elles ont pu contenir d'éducatif, ce qu'elles confèrent en fait d'élargissement de l'esprit, reste borné, intermittent, ou encore incurablement banal et superficiel. Tant que manque cette conclusion supérieure, l'homme n'est encore qu'ébauché; il n'a pas encore passé le seuil du vrai domaine, du domaine royal de l'esprit humain. Et s'il est condamné à ne le jamais passer, il restera à jamais à l'état d'ébauche, un commencement d'homme, étranger au plus noble labeur et à la plus vraie grandeur de son espèce. Il aura beau se développer en d'autres directions, la hauteur lui manquera, il gardera je ne sais quoi de court et d'inachevé. Une éducation qui n'aboutit pas, comme à son couronnement nécessaire, à une philosophie de l'univers et à une philosophie morale et sociale, n'est pas une éducation. Le plus détestable service à rendre à un peuple serait de lui apprendre à méconnaître cette vérité capitale.

Dira-t-on que l'étude de la philosophie ne profite en réalité qu'aux esprits distingués, qui sont doués d'une aptitude spéciale? C'est la plus lourde erreur. On se rapprocherait davantage du vrai en affirmant le paradoxe inverse. C'est de la philosophie qu'une foule d'esprits médiocres tireront les seules lumières qu'ils puissent posséder sur les choses supérieures, la seule communication qu'ils auront plus tard avec l'élite des vrais hommes de tous les temps et du leur en particulier. Que de braves gens, de capacité ordinaire, enfermés d'ailleurs dans le cercle étroit de leur profession, et qui, sans ce vocabulaire qu'ils ont appris, sans ce rapide voyage qu'on leur a fait faire, seraient voués à l'absolue séparation d'avec les idées et les individus supérieurs qui font vivre le monde! Le cours de philosophie est non pas l'unique source, mais à coup sûr la plus riche, de cette communauté d'esprit, de cette égalité et fraternité de bonne éducation qui caractérise si heureusement la France et dont un Français à l'étranger sent toujours péniblement le manque.

Mais si la philosophie est utile à tous, elle est indispensable aux hommes de science. A eux surtout il importe de faire apercevoir les bornes, l'incurable impuissance du savoir positif. Eux surtout ont besoin qu'on leur fasse respirer largement l'air salubre des hauteurs, avant qu'ils ne redescendent dans la région inférieure où ils se courberont toute leur vie sur les faits. A l'heure où l'esprit scientifique entraîne le monde et risque de le faire pencher à l'excès vers l'étude des réalités pratiques, c'est une mesure de salut public d'établir le contrepoids, de fortifier dans les esprits l'habitude de voir de haut, de dominer la réalité au lieu d'en être dominé, ou plutôt l'habitude d'apercevoir, derrière les apparences, la réalité éternelle et véritable dont les phénomènes ne sont que l'ombre et le déguisement. « Il y aurait, a dit énergiquement M. Fouillée, il y aurait pour une nation un grave danger à peupler ses grandes écoles, ses places d'honneur, d'hommes *de science* étrangers à toute idée élevée, qui n'auront reçu ni instruction esthétique, ni instruction morale, ni instruction civique, rien de ce qui fait vraiment des hommes. »

Ajoutez ceci : vos hommes de science n'en philosophéront pas moins, mais ce sera peut-être, sinon sûrement, en dépit de Minerve et du bon sens. Les exemples à l'appui de cette affirmation ne nous manqueraient pas : on nous dispensera de les citer. C'est que la philosophie s'est vulgarisée comme le reste. Tant que la science est restée dans ses langes, la philosophie est restée confinée dans le cercle étroit de quelques esprits spéciaux. Aujourd'hui, la science, en s'approfondissant, en découvrant chaque jour plus avant le mystère des

choses, a répandu avec elle ce souci de l'explication dernière, qui est la philosophie même. Mais cette explication, comment nier qu'elle risque, sous les seuls auspices de la science, d'être, dans la grande masse des esprits, la plus vulgaire conception, quand elle n'en sera pas la plus saugrenue?

Un dernier mot. Le beau rapport de M. Marion, que nous avons analysé ici même, témoigne que l'Université se rend nettement compte de ce qui lui manque pour remplir pleinement son office d'éducatrice, pour être réellement un appareil de formation des âmes, des consciences, des caractères, bref pour faire l'éducation morale. Elle se montre résolue à renoncer sur ce point vital à l'antique routine et à faire disparaître une lacune qui risquerait aujourd'hui de la décréditer. Nous le demandons, le moment est-il bien choisi pour restreindre l'action de l'instrument par excellence de toute éducation morale et spirituelle? Est-ce bien l'heure de mutiler ces « humanités » dont on professe le respect et l'amour, en les découronnant de cette science la plus vraiment « humaine » où elles convergent, et viennent s'achever en une conclusion qui est un appel direct à la vie morale et spirituelle? La question est grave. Pour tout dire, en fait d'éducation nationale, nous n'en connaissons pas de plus grave. C'est là notre excuse, s'il en faut une, pour l'avoir posée en toute franchise.

J. Élie Pécaut.

ÉMIGRATION ET COLONISATION

Le savant statisticien anglais, M. Giffen, a fait récemment, devant une commission de la Chambre des communes chargée d'une enquête sur la colonisation et l'émigration, une déposition qui a excité un grand intérêt chez nos voisins d'outre-Manche, et dont les conclusions ont été vivement discutées dans la presse. Ces conclusions, en effet, peuvent paraître quelque peu surprenantes, et elles affectent le continent européen aussi bien que l'Angleterre. Avant peu, si l'on en croyait M. Giffen, il n'existerait plus dans les quatre autres parties du monde, sous la forme de terres cultivables et habitables, une attraction suffisante pour encourager l'émigration de centaines de milliers d'hommes, citoyens de la cinquième partie, arrivée depuis longtemps, à peu près, à son maximum de densité de population.

Si l'on prend les chiffres les plus récents, voici le contingent annuel que les diverses parties de l'Europe fournissent à l'émigration du vieux monde : Angleterre, 171 000; Allemagne, 87 000; Suisse, 8000; Autriche-Hongrie, 46 000; Norvège, 21 000; Suède, 51 000; Danemark, 9000; France, 23 000; Portugal, 13 000; Espagne, 71 000; Italie, 207 000. Ensemble environ : 700 000.

Ces chiffres ne sauraient être considérés comme d'une exactitude rigoureuse. Ils paraissent exceptionnellement élevés en ce qui concerne la France et l'Italie, et inférieurs à la réalité en ce qui concerne l'Allemagne. Cependant, pris en masse, ils représentent une moyenne réelle; on peut dire que, dans les dernières années, environ 700 000 personnes par an ont quitté l'Europe pour aller chercher fortune dans les pays neufs. Les régions méridionales de l'Europe envoient de préférence leurs émigrants dans l'Amérique du Sud, et les régions septentrionales contribuent surtout à l'accroissement de la population des États-Unis, du Canada et de l'Australasie.

En ce moment, sans aucun doute, il se produit un ralentissement de l'émigration européenne. En Angleterre, pendant la période quinquennale de 1876-1880, l'émigration nette a été de 434 000 personnes, soit 87 000 par an; dans la période de 1881-1885, de 934 000, soit 187 000 par an; dans les quatre dernières années 1886-1889, de 685 000 ou 171 000 par an. En Allemagne, dans les cinq années de 1881-1885, la moyenne annuelle avait été de 163 000.

M. Giffen ne croit pas que ce soit là un fait accidentel. L'émigration doit se ralentir de plus en plus jusqu'à cesser presque complètement dans un temps donné, lorsque le degré de saturation sera atteint dans le peuplement des pays neufs. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce que ce point de vue nous paraît avoir de trop absolu. Les chiffres ci-dessus, en ce qui concerne l'Angleterre surtout, appellent encore quelques observations.

Il s'agit ici, bien entendu, de ce que l'on nomme l'émigration nette. Prenons, par exemple, un rapport du *Board of Trade*, celui qui a été publié l'an dernier sur l'émigration et l'immigration dans le Royaume-Uni en 1888. Le montant brut de l'émigration totale, des ports de la Grande-Bretagne, pour des pays situés hors d'Europe, est établi à 398 494. Ce qui ne veut pas dire que 398 000 Anglais, Irlandais et Écossais ont quitté leur pays en 1888 pour chercher une demeure en des régions où la vie se présente plus facile à ceux que la fortune n'a pas favorisés de ses dons dans leur patrie. Il faut d'abord déduire de ce montant brut celui de l'immigration, la différence donnant l'émigration nette.

Le premier chiffre ne comprend pas seulement les gens que l'on désigne communément sous le nom d'émigrants, mais bien aussi les voyageurs ordinaires, les touristes, dont le nombre s'accroît tous les ans. Comme ceux-ci ne partent que pour revenir, et le plus souvent dans la même année, la simple déduction de l'immigration élimine ce premier élément étranger à la question qui nous occupe. Or l'immigration a été de 128 879 en 1888. Reste donc comme émigration nette, 269 615 contre 277 481 en 1887.

Les émigrants qui s'embarquent dans les ports du

Royaume-Uni pour des pays lointains ne sont pas tous des Anglais; il y a un grand nombre d'étrangers. Il faut encore faire cette déduction, et l'on obtient ainsi un total de 185 795 émigrants anglais, écossais et irlandais en 1888, contre 196 012 en 1887. Quant au nombre des émigrants anglais qui auraient pu s'embarquer dans des ports du continent, il est, paraît-il, si restreint, qu'il n'y a pas à en tenir compte. Le nombre de 185 000 ne correspond pas exactement à celui de 171 000 que M. Giffen donne comme la moyenne des quatre années 1886-1889. Mais, en matière de statistique, il ne faut pas se montrer trop exigeant ni attendre, même des chiffres, une rigoureuse exactitude. Le fait qui ressort clairement de toutes les données sur l'émigration en Angleterre et dans le reste de l'Europe, depuis trois ans, c'est que l'émigration nette tend à diminuer, et que l'immigration augmente, ce qui, néanmoins, laisse encore au compte de l'émigration européenne un solde annuel, comme on l'a vu plus haut, d'environ 700 000 personnes.

Il paraît que, depuis 1853, l'émigration purement anglaise, écossaise et irlandaise, déduction faite des éléments étrangers, a été de 7 millions de personnes; mais que l'immigration ayant été d'environ 2 500 000, l'émigration nette se trouve ramenée pour toute cette période de trente-sept années à 4 500 000, soit à une moyenne annuelle de 121 600. Mais ce mouvement ne s'est pas réparti également dans toute la période; il a été en s'accroissant progressivement, puisque nous trouvons pour les quinze dernières années des moyennes bien supérieures, jusqu'à 187 000 et 171 000.

Par rapport à la population, l'émigration anglaise nette a varié, de 1886 à 1889, de la proportion de 0,50 à celle de 0,40 pour 100, soit en moyenne à peu près 5 pour 1000 habitants. Or le taux de la natalité étant 30 pour 1000 et la mortalité 18 pour 1000, l'émigration a représenté pendant cette période les deux cinquièmes de l'excédent des naissances sur les décès. Les trois autres cinquièmes ont constitué l'accroissement de la population de la Grande-Bretagne pendant la même période.

Où vont les émigrants? D'une manière générale, comme nous l'avons dit plus haut, les Italiens, les Espagnols et les Français vont dans l'Amérique du Sud; trop peu de Français, malheureusement, vont en Algérie, en Tunisie ou dans nos autres possessions. Les Allemands, Autrichiens, Anglais et Scandinaves vont plutôt dans l'Amérique du Nord.

L'émigration anglaise se répartit à peu près comme suit : États-Unis, 70 pour 100; Amérique anglaise du Nord, 13 pour 100; Australasie, 11 pour 100; autres pays, 6 pour 100. On voit que les émigrants anglais dédaignent aussi les colonies de la mère-patrie pour un pays où les attractions leur semblent plus grandes.

Encore est-il à remarquer que le nombre des émigrants pour l'Australasie diminue d'année en année. Il était de 34 000 en 1886, de 24 000 en 1887, de 21 000 en 1888, de 18 000 en 1889. Il y a là un fait très significatif et qui ferait douter que la population de l'Australasie soit jamais destinée à s'augmenter aussi rapidement que les États-Unis, qui, de 5 300 000 habitants en 1800, ont passé à 50 millions en 1880, et à 66 probablement en 1890.

Le nombre des émigrants pour la colonie du Cap paraît, au contraire, en voie d'accroissement. De 4909 en 1887, il a passé à 6466 en 1888.

Autre fait à remarquer, la diminution progressive de l'élément irlandais dans le total de l'émigration anglaise. En 1880, la proportion de l'élément irlandais était de 41 pour 100; en 1887, elle est descendue à 28 pour 100; et en 1888, à 26 pour 100. Pendant ce temps, la proportion de l'élément écossais accuse de l'accroissement. De 10 pour 100 pendant une assez longue période jusqu'à 1885, elle s'est élevée à 11 pour 100 en 1886; à 12 pour 100 en 1887, à 13 pour 100 en 1888.

Ces derniers faits donnent à penser que l'élément irlandais-américain qui a joué depuis bientôt cinquante ans un rôle si actif aux États-Unis en tant que force hostile à l'Angleterre, perdra de plus en plus de son importance dans le quart de siècle ou le demi-siècle prochain. D'un côté, moins d'Irlandais émigreront; d'autre part, les descendants d'émigrés irlandais seront de plus en plus absorbés dans la population américaine. Les Irlandais ont d'ailleurs, aux États-Unis, exercé sur la politique générale et la politique locale une influence hors de toute proportion avec leur nombre, par suite de leur esprit de corps et de leur instinct d'organisation. Les émigrants écossais et anglais, en s'occupant beaucoup plus de leurs affaires personnelles et négligeant de se faire naturaliser, ont laissé le champ libre aux Irlandais. Il paraît que des efforts sérieux sont faits pour les amener à leur tour à s'unir, dans les diverses localités où ils résident, en associations capables d'exercer l'influence politique à laquelle leur nombre leur donne droit, comme le font déjà les émigrés allemands et scandinaves.

M. Giffen estime que les États-Unis n'offriront bientôt plus le moindre avantage à l'émigration européenne. La surface totale habitable et cultivable étant évaluée à 2 millions de milles carrés, 1 569 000 en auraient été occupés, colonisés et défrichés jusqu'en 1882, et 252 000 depuis. Il n'en resterait donc plus que 180 000 environ à prendre. Or l'occupation des terres pour la culture continue à progresser très rapidement. Pour que toutes les terres cultivables des États-Unis fussent occupées et cultivées à peu près comme le sont aujourd'hui celles des États de la côte de l'Atlantique, il suffirait d'un supplément de population de 30 millions, ce qui ne saurait demander, en tout cas, plus de 20 à 25 années.

Nous osons hasarder, malgré toute l'autorité qui s'attache aux résultats des travaux de M. Giffen, que les chiffres ci-dessus ne sont nullement définitifs, et que

les États-Unis recèlent encore aujourd'hui plus de ressources naturelles exploitables et de terres cultivables qu'il ne leur en attribue.

En dehors des États-Unis, il reste 400 000 milles carrés dans le Manitoba, la partie occidentale de la Colombie anglaise, et 500 000 milles carrés en Australie. Il est vrai que M. Giffen, dans ce dernier nombre, ne fait entrer ni les terres de l'Australie occidentale, ni celles de l'Australie du Sud, ni même le Queensland.

Dans l'Amérique du Sud, il y a 1 500 000 milles carrés à prendre ; et, bien que M. Giffen estime que ces régions ne sont pas faites pour les émigrants du Nord, ceux-ci sauront bien se diriger de ce côté s'ils y trouvent avantage.

Il y a d'immenses régions encore vides en Russie, mais la population russe s'accroît assez vite pour se charger de les coloniser elle-même. Et c'est tout, dit M. Giffen.

Conclusion : Pauvres gens du vieux continent, qui voulez émigrer et chercher fortune sous d'autres climats, restez chez vous : il n'y a plus de terres libres pour vous dans le vaste monde !

On objectera avec raison, ce nous semble, que M. Giffen néglige bien des coins encore désirables de ce monde, ne fût-ce qu'en Afrique, où se porte si vivement depuis plusieurs années l'attention des peuples qui s'occupent de colonisation.

AUGUSTE MOIREAU.

LE BILAN D'UNE SESSION PARLEMENTAIRE

Quand un établissement commercial ou industriel veut se rendre compte de sa situation, il fait l'inventaire de ses opérations et dresse son bilan. Le même procédé se recommande pour les affaires publiques ; aussi voudrions-nous aujourd'hui dresser le bilan de la session parlementaire qui vient de finir, afin d'y trouver à la fois un criterium pour le passé et un enseignement pour l'avenir.

La partie la moins ingrate de notre tâche sera malheureusement la plus courte ; car, malgré la meilleure volonté, il est difficile d'inscrire un grand nombre d'articles à l'actif de la Chambre. Elle a su résister, pendant un an, à la tentation des crises ministérielles et laisser vivre deux cabinets sans leur rendre l'existence trop pénible. C'est là une vertu dont il faut d'autant plus lui savoir gré que ses devancières lui en avaient moins donné l'exemple. Mais, ce mérite reconnu, combien paraît maigre et pauvre le contingent fourni par la Chambre, soit en matière de législation, soit au point de vue de ces grands débats parlementaires où la tribune se transforme en instrument d'éducation politique pour le pays !

Par contre, les articles se pressent à la colonne du passif. D'abord, l'interminable vérification des pouvoirs, qu'on a laissé se traîner pendant six mois avant de constituer la Chambre ; les invalidations assez peu nombreuses, il est vrai, mais prononcées sans méthode, sans règle fixe, suivant que le caprice du jour inclinait à l'indulgence ou à la sévérité. Puis, la série des interpellations à jet continu, quand rien ne justifiait cette mise en suscipion permanente du pouvoir exécutif. Enfin, ce qu'il y a de plus grave, l'ajournement de la discussion de la loi de finances et le renvoi du vote du budget à la session d'automne, conformément aux pires traditions du passé. Le bilan de la session de 1890 se solde donc par un excédent considérable du passif sur l'actif, et la situation que laisse la Chambre derrière elle, à la veille de vacances parlementaires, offre des perspectives peu brillantes.

Après avoir constaté les faits, il s'agit d'en chercher les causes. La première en date et en importance est l'absence d'une autorité gouvernementale ferme, homogène et suivie. A notre avis, ce n'est pas tant, dans cette Chambre, la majorité qui manque au gouvernement, que le gouvernement qui n'a pas su, dès le début, prendre résolûment en main la direction de l'Assemblée. Il lui incombait de se faire le promoteur du projet de loi destiné à réglementer le droit d'interpellation et à fortifier les prérogatives de la commission d'initiative législative, ou, au moins, d'appuyer de toute son autorité les propositions relatives à ces questions, quand elles sont venues en discussion devant la Chambre ; le sentiment de sa responsabilité devant le pays lui interdisait surtout de consentir à un ajournement du vote du budget à la session d'automne.

Nous avons essayé de déterminer le mal et ses causes. Il consiste essentiellement en ce fait que la conception vraie et fondamentale du régime parlementaire s'oblitère et s'éclipse peu à peu. D'une part, les cabinets de gouvernement tendent à n'être plus, chez nous, qu'une collection de commis aux divers départements ministériels, dépourvue de cette responsabilité et de cette solidarité collectives qui constituent l'originalité de ce régime et lui communiquent seules la force d'accomplir sa fonction ; d'autre part, les majorités parlementaires se dissolvent en une masse confuse et inorganisée d'individus ou de groupes dont les intérêts égoïstes et particularistes se coalisent pour entraver la réalisation des intérêts généraux, quand ils ne rencontrent pas devant eux le frein d'un pouvoir exécutif stable et vigoureux.

Mais, dira-t-on, ce mal est connu, depuis longtemps, et à quoi bon enfoncer le doigt sur la plaie, si l'on ne connaît pas les moyens de revenir de l'état pathologique à l'état normal ? Dans une brochure publiée après les dernières élections (1), l'auteur de cet article avait tenté d'indiquer le remède à ce mal, qui s'était déjà manifesté avec toute son intensité dans la Chambre de 1885 : « S'il y a, disait-il, un fait confirmé par l'expérience des dernières années, c'est l'incompatibilité d'un pouvoir fort et durable avec l'exercice illimité de ce qu'on a considéré jusqu'ici comme les droits parlementaires. La question se pose aujourd'hui en ces termes : ou la France doit renoncer à avoir un gouvernement, ou il importe de restreindre l'exercice de certaines prérogatives de la Chambre des députés. »

L'exemple de la Chambre précédente n'a sans doute pas paru suffisant pour entraîner l'adoption de ces conclusions ;

(1) *Un programme de gouvernement : le Devoir de la prochaine Chambre*, par Th. Ferneuil.

mais l'expérience de la session de 1890 nous semble avoir mis hors de discussion les trois points suivants : 1° un gouvernement ne peut pas vivre et s'acquitter de sa fonction propre, quand le caprice d'un seul député, sans aucun contrôle de la collectivité parlementaire, suffit à le mettre chaque jour sur la sellette et à menacer son existence; 2° un pays ne saurait obtenir une législation coordonnée, réfléchie et conforme à ses bésoins, quand les projets de loi émanés du Parlement ne sont pas soumis à l'examen préalable d'une commission d'initiative investie de pouvoirs annuels et d'un Conseil d'État compétent; 3° l'organisation des finances publiques manquera toujours d'assiette et de régularité tant que la procédure de la discussion du budget mettra chaque année en question tous les services publics, et que le règlement, réservant au cabinet seul le droit d'ouvrir de nouveaux crédits, ne cantonnera pas la Chambre dans le cadre du budget annuel dressé par le ministre des finances.

Sans doute, ces garanties deviendraient superflues avec de meilleures mœurs parlementaires, si les députés savaient sacrifier à l'intérêt commun leurs appréciations individuelles et se fier aux exigences de l'esprit de gouvernement; mais là où les mœurs ne suffisent pas, il faut bien faire intervenir le frein plus rigide de la loi ou du règlement. Or est-il permis de compter sur une amélioration prochaine de ces mœurs, ou ne doit-on pas plutôt s'attendre à voir le niveau de notre personnel politique élu par le suffrage universel rester stationnaire ou même s'abaisser encore?

En tout cas, le régime parlementaire subit en France une épreuve décisive, et ses destinées sont entre les mains de la Chambre actuelle. Considère-t-on le pays comme résigné à s'accommoder d'un minimum de gouvernement et d'une anarchie parlementaire plus ou moins intermittente? Alors il n'y a qu'à laisser les choses suivre leur cours et produire leurs fruits naturels. Dans le cas contraire, il n'est que temps de prévenir par une réglementation opportune les abus du régime parlementaire, si l'on veut épargner à la démocratie française une rechute fatale dans les aventures césariennes.

TH. FERNEUIL.

CHRONIQUE PARISIENNE

DÉPLACEMENTS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LE FAUTEUIL KEMMLER.

Il est bien difficile de trouver des termes suffisamment exacts et suffisamment respectueux pour indiquer que la Comédie-Française va s'en aller de temps en temps en province, donner des représentations du répertoire. Il faut d'abord écarter le mot de *tournée*, tout à fait inapplicable dans la circonstance. M. Baron, des Variétés, ou Mme Theo, entreprennent des tournées; on peut dire à la rigueur qu'un sociétaire isolé fait une tournée, mais l'expression devient impropre et presque sacrilège dès qu'il s'agit de l'ensemble de la Comédie-Française se déplaçant d'un seul bloc et officiellement.

On a décidé que le cérémonial serait à peu près le même que dans les voyages de M. Carnot. Lorsque le comité aura fixé son choix sur telle ou telle ville, un train spécial, dit « train de la Maison de Molière », attendra les artistes de la Comédie à la gare correspondante, afin que des sociétaires ne soient pas exposés à voyager avec le premier venu. Ce train, composé d'une façon nouvelle et originale, comprendra : 1° un grand wagon-salon dont l'intérieur reproduira exactement le foyer de la Comédie-Française : au fond, la statue de Voltaire; vis-à-vis, celle de Molière; çà et là, des bustes; 2° un magnifique *dining-car* pour les sociétaires et, à la suite, un autre, un peu moins luxueux, quoique superbe encore, pour les simples pensionnaires; 3° des *sleepings-loges* pour chaque artiste; 4° un wagon ordinaire réservé aux membres de la critique qui seront appelés à faire le récit du voyage. Il est bien entendu que les critiques n'auront pas accès dans les salles à manger des artistes : ils devront se munir, au départ, de ces paniers que l'administration des buffets met à la disposition du public, moyennant quelques francs, et qui contiennent de si curieux fragments de volailles et de rosbifs.

M. Claretie, dont on connaît l'infatigable ardeur, aurait désiré qu'un compartiment fût spécialement affecté au comité de lecture, de façon que, pendant le trajet, on puisse refuser ou recevoir des pièces, ce qui constituerait un passe-temps des plus agréables. Recevoir des pièces, même en voyage, tel est le but que paraît s'être proposé l'éminent directeur.

A l'arrivée du train dans la ville élue, la gare sera magnifiquement pavoisée. Les illustres voyageurs seront reçus par les autorités de la région, disposées sur le quai en ordre hiérarchique : le préfet en tête, puis le général de division, puis le maire et les conseillers municipaux. Viendront ensuite les délégations des notables commerçants, les sociétés artistiques, les sociétés de gymnastique en costume et les orphéons. Le préfet souhaitera la bienvenue au nom du département en termes chaleureux; le doyen de la Comédie lui répondra avec cordialité. Une petite fille présentera des bouquets aux dames et embrassera les sociétaires.

Alors les orphéons feront entendre leurs joyeuses fanfares et le cortège se dirigera vers la préfecture, où des appartements auront été aménagés pour tous les artistes. A l'heure de la représentation, on se rendra au théâtre, dans les voitures d'apparat, par les rues illuminées et aux sons de la *Marseillaise*. Là, le répertoire sera interprété devant une foule enthousiaste. La représentation terminée, le doyen prononcera un discours dans lequel il félicitera la population.

Un cérémonial analogue entourera le départ.

Sachant combien les titres et décorations ont encore de prestige en province, M. Claretie autorisera, dit-on, les sociétaires à placer sur l'affiche, à la suite de leurs

noms, les grades qu'ils occupent dans la Légion d'honneur et dans les autres ordres nationaux. Ainsi

Le marquis....	MM. Got ✻.
Le comte.....	Febvre ✻.
Jacques.....	Worms ✻.
Un domestique.	Truffier, *officier d'académie.*
La marquise...	Mme Céline Montaland, *officier d'académie.*
Suzanne.....	Reichemberg, *officier d'académie.*
La comtesse...	Barretta, *officier d'académie.*

On compte beaucoup sur cette innovation, dont il est superflu de faire ressortir toute l'importance.

*
* *

Il est malheureusement à craindre que de terribles rivalités n'éclatent bientôt entre les différentes villes de nos provinces au sujet de ces voyages. Déjà d'innombrables pétitions sont arrivées rue de Richelieu, et naturellement chaque cité voudrait être la première à recevoir la Comédie. M. Claretie est fort embarrassé. Faut-il commencer par le Nord ou par le Midi? Est-ce le nombre des habitants, la situation géographique, l'importance commerciale ou industrielle qui détermineront le choix? Autant de questions délicates qui devront faire l'objet de plusieurs réunions du comité.

Nous ne nous permettrons pas de formuler une opinion dans un cas aussi épineux; mais il nous semble qu'il ne tient qu'au comité de trancher le pénible différend qui a surgi récemment entre Montpellier et Marseille, et qui menace d'ensanglanter le Midi. On ne sait pas à quelles extrémités peut se borner une cité méridionale à qui l'on veut enlever sa Faculté de médecine. La démission en masse des autorités, les manifestations dans les rues sont des présages inquiétants. « Ah! on nous reproche de n'avoir pas assez de cadavres à disséquer? Eh bien! nous allons en faire des cadavres! » se sont écriés les Montpellierains. Terribles paroles dans la bouche d'hommes exaltés.

Mais la colère du Midi est aussi violente que passagère. Que demain la Comédie-Française annonce que la première ville où elle transportera son répertoire sera Montpellier, et vous verrez soudain s'apaiser les esprits et disparaître la haine. Une telle faveur compensera largement la perte d'une Faculté, et c'est peut-être les Marseillais qui réclameront à leur tour.

Nous sommes convaincu que les artistes de la rue de Richelieu n'hésiteront pas à jouer le rôle de pacificateurs et qu'ils y excelleront, comme dans tous les autres.

*
* *

L'intéressante expérience d'électro-exécution qui vient de se pratiquer en Amérique marquera une date dans l'histoire de la peine de mort. Les philanthropes des États-Unis — la statistique démontre que la plupart des catastrophes sont dues aux philanthropes — s'étant aperçus que la pendaison avait quelque chose de répugnant, cherchèrent s'il n'y avait pas moyen de faire profiter les condamnés des dernières découvertes de la science. Ils songèrent naturellement à l'électricité. Des savants se réunirent et confectionnèrent un fauteuil, véritable merveille de l'industrie. Le sujet s'asseyait confortablement, les reins bien appuyés et, tout en croisant les jambes, était envoyé dans un monde moins scientifique. La mort dans ces conditions-là n'était plus la mort, c'était une sieste, un *five o'clock*, un délassement.

L'exécution de Kemmler n'a pas duré plus d'une petite demi-heure et, pendant tout ce temps, le condamné n'a cessé de présenter les signes d'un parfait contentement. Il s'agitait doucement sur son fauteuil, les yeux fermés, ainsi qu'un dormeur en proie à un songe agréable; de petits cris de joie, que des spectateurs grincheux et malintentionnés ont pris pour des râles d'agonie, s'échappaient de ses lèvres, sur lesquelles il passait de temps en temps sa langue de l'air d'un gourmet satisfait. Au bout de trente minutes environ, Kemmler n'a plus remué, et, comme il était à moitié carbonisé, les médecins présents à l'opération ont conclu qu'il était mort. L'autopsie confirma cette hypothèse.

Aussitôt des discussions s'engagèrent. Kemmler avait-il ou n'avait-il pas souffert? Les cris de joie étaient-ils vraiment des cris de joie ou des râles? Et si Kemmler n'avait pas remué davantage, n'était-ce pas qu'on l'avait préalablement attaché avec de solides courroies?

Les docteurs alors ouvrirent la boîte crânienne, regardèrent le sang au microscope, et leur avis fut que le condamné ne pouvait avoir ressenti aucune espèce de douleur. La couleur des globules le prouvait surabondamment.

Le docteur Mac-Donald résume ses observations en ces termes :

« Quoiqu'on n'ait pas obtenu le grand succès que j'espérais, je suis convaincu une fois de plus que ce nouveau moyen de donner la mort est infiniment préférable à la pendaison. C'est vrai, il n'a pas eu la rapidité que j'entrevoyais; mais cela peut s'expliquer par l'état nerveux de ceux qui actionnaient l'appareil. Nous ne savons pas si l'homme a été tué ou non au premier contact, mais j'affirme que sa mort ne lui a causé aucune souffrance. Je ferai de mon mieux, à la prochaine session législative, pour faire passer une loi qui nous mette en mesure de perfectionner le nouveau système. »

Le docteur Fall est allé plus loin encore. La mort a été, pour lui, absolument instantanée, et les mouvements qui l'ont suivie sont des mouvements purement mécaniques, comme ceux qui se présentent chez les poulets quand on leur coupe la tête. Quant à la souffrance, il n'y en a pas eu l'ombre.

On voit par là que les savants docteurs sont enchantés du résultat, ce qui est l'important dans une exé-

cution capitale. Désormais, il n'y aura plus de bonne exécution en Amérique sans le *fauteuil électrique Kemmler, le seul qui amuse en donnant la mort*, diront les réclames.

***

Une occasion exceptionnelle va se présenter bientôt d'expérimenter en France le fauteuil Kemmler. Le jury de la Seine a, en effet, cette semaine, condamné à mort un nommé Bousquet, qui avait longtemps exercé la dangereuse profession d'huissier. Le jury a montré, par cet exemple, qu'il était disposé à sévir contre une corporation dont les méfaits ne se comptent plus. Bousquet avait, par surcroît, assassiné un homme et une femme, ce qui a encore indisposé les magistrats.

Jamais, jusqu'à présent, un huissier n'avait été guillotiné. Aussi les collègues de Bousquet sont-ils résolus à tenter une démarche auprès de M. le Président de la république pour obtenir le fauteuil. Nous espérons que M. Carnot leur accordera cette faveur insigne. Il serait même à souhaiter que, de temps à autre, des courants électriques de deux à trois mille volts vinssent surprendre les officiers ministériels pendant qu'ils sont en train d'assigner le pauvre monde devant le tribunal de commerce.

Peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour amener cette simplification de la procédure que l'on commence à réclamer de toutes parts, et dont Eyraud s'est fait le hardi promoteur.

ALFRED CAPUS.

LA POÉSIE CASTILLANE CONTEMPORAINE

Un livre précieux pour les amis de la littérature espagnole est sans contredit celui que M. Boris de Tannenberg nous donne sous ce titre : *la Poésie castillane contemporaine* (1).

Sous un volume modeste, ce travail est considérable. Les citations sont traduites de telle sorte qu'elles conservent toute l'originalité de l'espagnol et peuvent donner au lecteur une idée très exacte du génie de cette langue. L'auteur a dédié son livre à Emilio Castelar. Il ne pouvait faire mieux : Castelar est à la fois un grand patriote et un grand littérateur.

M. Boris de Tannenberg consacre ses premières pages à Quintana, le poète de l'Indépendance. « Demandez à un Espagnol, dit-il, quel est le plus grand poète lyrique qu'ait eu l'Espagne en ce siècle, » il vous nommera, sans hésiter, Quintana. Il n'est pas de gloire littéraire qui soit plus chère au patriotisme de nos voisins. Quintana est mort octogénaire, il y a une trentaine d'années. C'était un classique par la forme et un révolutionnaire par les idées; c'est dire qu'il était un peu déclamateur : « Par la sonorité et l'ampleur, ses vers rappellent ceux de Lucain, » ce qui n'est déjà point trop mal. Quintana appartient à cette époque politique où les hommes croyaient aux grandes idées et cherchaient à les dépeindre avec de grandes et pompeuses phrases. S'il nous restait un doute, ce fragment du *Panthéon de l'Escurial* suffirait à nous en éclaircir. Les ombres de Charles II et de Carlos sont en train d'essuyer les reproches de l'ombre de Philippe II. Tout à coup intervient Charles Quint :

« Soudain, fendant les dalles du sépulcre, apparut un spectre auguste et vénérable, qui l'emportait sur les autres en majesté. L'aigle impériale étendait au-dessus de lui ses ailes resplendissantes, et entre ses serres on voyait briller la foudre de la guerre et trembler le laurier de la victoire... A son aspect, les ombres demeurèrent silencieuses; et lui, se tournant d'un air farouche vers le tyran :

« Pourquoi dit-il, pourquoi accuser les étoiles de cette décadence cruelle? Pourquoi oublies-tu ton ambition fanatique et insatiable, qui osa usurper le saint nom de prudence? »

C'est dans ses odes patriotiques que Quintana s'est montré vraiment supérieur.

***

Passant au duc de Rivas, le premier en date des trois grands romantiques espagnols, M. Boris de Tannenberg nous donne la traduction de plusieurs fragments de ses *romances*. Le poète nous montre Pedro le Cruel sous son aspect de roi justicier :

Une ruelle sombre et étroite de Séville. Il est minuit; tout repose. Soudain, des épées se heurtent, quelques éclairs jaillissent, on entend un cri : « Je suis mort! » et le bruit d'un cadavre qui tombe. Au même instant, une vieille parait à une fenêtre, tenant à la main une lampe. La rue s'éclaire : au milieu du ruisseau, un homme est étendu dans son sang, et son meurtrier est debout près de lui, l'épée rouge au poing.

« Celui-ci aussitôt, — surpris de se trouver — baigné de lumière, cache — son visage dans son manteau, et part;

« Non cependant comme le coupable — qui fuit pour se mettre en sûreté, — mais plutôt comme l'innocent — qui s'en va d'un pas tranquille et ferme.

« La vieille, de saisissement, laisse tomber sa lampe dans la rue et prend à peine le temps de refermer la fenêtre. A tâtons, elle court se cacher sous son lit; elle est morte de frayeur;

« Car ce qu'elle a vu l'accable, — ce qu'elle sait l'épouvante, — car il est parfois dangereux de voir, — et certains secrets découverts coûtent la vie. »

Le lendemain, le roi don Pedro s'entretient avec l'alcade de Séville :

LE ROI.

Ainsi, au milieu de Séville — on a trouvé ce matin un homme mort, — et vous ne venez pas me dire — que l'assassin est déjà pris?

L'ALCADE.

« Sire, dès avant l'aube, — aussitôt le cadavre sanglant — ramassé, différentes recherches — ont été faites inutilement.

LE ROI.

« Mais il faut où je règne — une prompte justice, alcade, — et à ses yeux vigilants — rien ne doit rester caché.

(1) Librairie académique, Perrin et Cie.

L'ALCADE.

« Sire, ce sont les Juifs — ou les Maures que je soupçonne...

LE ROI.

« Et vous courez après les soupçons — quand il y a un témoin, et excellent?

« Ne m'avez-vous pas dit, alcade — qu'on a trouvé une lampe par terre — près du cadavre?... Cela suffit ; — que la lampe vous dise le coupable.

L'ALCADE.

« Une lampe ne peut parler.

LE ROI.

« Non, mais son possesseur le peut, — et on l'y oblige avec les cordes de la torture.

« Et, vive Dieu! cette nuit — il y aura à l'endroit du crime, — ou votre tête, alcade, — ou bien celle du coupable. »

Nous sommes forcé d'abréger. La vieille femme a été arrêtée; elle est dans la prison sur un lit de torture. Le juge l'a interrogée; elle n'a pas voulu avouer ce qu'elle a vu :

« Le juge fait un signe. Un des bourreaux serre une corde, et on entend un craquement d'os :

« Pitié! je vais le dire, » — s'écrie d'une voix moribonde — la victime; et aussitôt — on suspend la torture.

« Parle, » dit le juge; et elle — prenant un courage effrayant, — s'écrie : « C'est le roi que j'ai vu! » Et sa langue — se noue dans sa gorge.

« Juge, greffier, bourreaux, — tous, le visage décomposé, — tremblent en entendant ce nom, — et la salle reste silencieuse. »

A ce moment s'avance un homme en noir, qui était resté jusqu'ici caché derrière un pilier; c'est le roi en personne, qui jette à la vieille une bourse de cent pièces d'or :

« Voilà pour toi, sorcière.

« Tu as dit la vérité, et sache — que celui qui cache à la justice — la vérité mérite la mort — et est complice de la faute.

« Puisque tu as dit la vérité, — va en paix, le ciel te protège! — C'est moi, oui, qui ai tué cet homme, — mais moi, Dieu seul me juge! »

Nous ne connaissons rien de plus dramatique et de plus essentiellement espagnol comme caractère et comme composition.

***

La biographie de Zorilla est fort bien enlevée.

M. Boris de Tannenberg dépeint avec une verve endiablée ce petit vieillard, toujours jeune, alerte, sautillant, parlant, gesticulant, et lisant ses vers en musique.

Quelle délicieuse légende et quel admirable poème que *Marguerite la tourière!* Elle suffirait à faire passer le nom de Zorilla à la postérité.

« Marguerite la Tourière est une jeune nonne qui s'enfuit du couvent avec son séducteur. Avant de partir, elle va dire adieu à une image de la Vierge, à qui elle a toujours consacré une dévotion particulière.

« Un an se passe; son séducteur l'abandonne, et la voici qui revient au couvent, par une froide nuit d'hiver. Une religieuse passe à côté d'elle, sans la regarder, pour aller arranger l'autel.

« Il y avait sur elle un certain air diaphane, une certaine lumière, qui restait sur les ornements touchés par elle; mais c'était une clarté si douce, phosphorique et légère, que le temple restait obscur; autour seulement de la nonne se voyait comme une vapeur teinte d'azur et de rose.

« Jusqu'à Marguerite arrivait, malgré la distance, le parfum des fleurs qu'elle mettait sur l'autel; et une somnolence ineffable envahissait ses sens, tandis que ses oreilles écoutaient des musiques résonner au loin.

« Et ce concert invisible, et ces fleurs embaumantes, et ces mille clartés l'enivraient de plaisir; mais tout cela se passait en elle d'une manière naturelle et douce, la changeant intérieurement et régénérant son être.

« La belle fille oubliait ses amertumes passées; mille images s'offraient à son esprit de solitude et de bonheur; elle sentit un doux anéantissement qui ne la faisait pas souffrir, et où il n'y avait rien de profane ni de terrestre...

« La religieuse prit enfin sa lumière, et, traversant l'église, elle passa à côté de Marguerite en la frôlant de sa robe, et Marguerite, sans pouvoir résister à une impulsion secrète, la saisit au passage par la manche, mais sans trouver la force de lui parler :

« — Que me voulez-vous? » lui demanda d'un ton très doux la religieuse.

« — Me laisserez-vous partir ainsi? » lui dit Marguerite.

« — Si vous n'avez pas d'autre asile par cette nuit de tempête, venez avec moi.

« — C'est impossible!

« — Si vous désirez parler à l'une des sœurs, revenez demain.

« — Je voudrais bien parler...

« — A qui?

« — A vous.

« — Je vous écoute.

« — Je ne sais quel embarras m'arrête lorsque je vous parle... Comment vous appelez-vous?

« — Marguerite.

« — Le même nom toutes deux!

« — C'est aussi le vôtre?

« — Oui, señora; et autrefois étais... Quel est votre emploi?

« — Je suis tourière.

« — Tourière!... Depuis combien de temps?

« — Depuis près d'un an.

« — Un an?

« — Et en voilà dix que je suis dans ce couvent.

« Marguerite demeura étonnée en entendant sa propre histoire; celle qui lui parlait ainsi avait la même voix qu'elle; comme elle, elle était depuis un an tourière, depuis dix ans religieuse... Que croire?

« Enfin Marguerite leva les yeux vers le visage de sa compagne et, stupéfaite, elle se reconnut; celle qui était là, devant elle, était son vivant portrait; c'était elle-même... ou son image, qui était restée au couvent.

« La seconde Marguerite n'est autre que la Vierge, qui est venue remplacer la pauvre pécheresse durant le temps de son escapade. »

***

A ces poètes ardents, saturés des pensées d'un autre âge et des idées patriotiques qui sont de tous les temps, l'auteur, fait succéder Becquer :

« Becquer était un rêveur et un délicat : il est mort victime de cette lutte pour l'existence qui s'impose à tous, mais pour laquelle tous ne sont pas suffisamment armés. »

« Il ne s'imaginait pas alors que le pain fût si difficile à gagner ni la gloire si lente à conquérir. »

Becquer vécut de privations et de misère, ou plutôt il en mourut, lorsque ses chagrins d'amour eurent mis dans sa coupe d'amertume la goutte qui devait la faire déborder. Écoutons-le nous dire ce qui se passe en lui, lorsqu'il apprit qu'*elle* ne l'aimait plus :

« Lorsqu'on me le raconta, je sentis le froid — d'une lame d'acier dans les entrailles; — je m'appuyai contre le mur, et un instant — je perdis conscience du lieu où je me trouvais.

« La nuit s'abattit sur mon esprit; — mon âme fut inondée de colère et de pitié... — et je compris alors pourquoi l'on pleure, — et je compris alors pourquoi l'on tue. »

. . . . . .

« Je ne sais pas non plus en ces heures terribles — à quoi je pensai ni ce qui se passa en moi; — je me rappelle seulement que je pleurai et que je blasphémai, — et qu'en cette nuit-là j'ai vieilli. »

***

Nuñez de Arce, un patriote ardent, trouve dans son amour pour la patrie des accents inimitables. Rien n'est plus sublime que son épître à Emilio Castelar.

Nous ne pouvons dénombrer cet olympe de poètes que l'auteur a choisis avec soin; nous pouvons encore moins reproduire de chacun, ne fût-ce qu'un fragment, les traductions qui peuvent les faire connaître et apprécier en donnant l'idée de les lire dans le texte. Il faut absolument que le lecteur lise et choisisse lui-même Et s'il n'aime pas la poésie triste, sentimentale ou moyen âge il trouvera dans l'humoriste Campoamor de la philosophie gaie ou épicurienne; dans la *Silve à l'agriculture de la zone torride*, de Bello (un Américain), un souffle de poésie virgilienne; dans de Batres (*Traditions* du Guatemala), des histoires grivoises d'une cocasserie originale. Toutefois, Gutterez Gonzalès mérite une mention à part :

« Il a laissé un petit poème didactique, humoristiquement intitulé : *Mémoire sur la culture du maïs dans la province d'Antioquia,* que l'on doit sans hésitation possible proclamer un des chefs-d'œuvre de la poésie castillane en ce siècle. »

Voici la traduction de quelques strophes :

« Tout demeure silencieux. Le jour s'achève. — Tout, à l'entour, annonce la désolation. — Comme une hostie sainte qui s'élève au ciel — monte sans bruit la modeste lune.

« Elle éclaire des arbres étendus, des rameaux brisés, — et un vaste champ désolé, — où apparaissent comme des fantômes noirs — les vieux troncs, sentinelles muettes. »

Un peu avant la Chandeleur, les paysans viennent avec des torches mettre le feu aux plantes et aux arbres qui encombrent leur champ :

« La flamme lèche de sa langue inquiète — la blanche barbe de mousse des troncs étendus; — elle prend dans les feuilles et les menues branches sèches, — et s'avance, tremblante, en serpentant.

. . . . . .

« Bêtes et oiseaux fuient effrayés; — mais ils trouvent de tous côtés le feu, — le feu, qui avance lentement, — rétrécissant le cercle de l'incendie.

« L'oiseau, qui craint de laisser ses petits, — est entouré de fumée tandis qu'il vole autour, — et il tombe avec ses ailes roussies — près du nid qui lui fut si cher.

« Le serpent se tourne de côté et d'autre — cherchant une échappée, et, dans son effroi, — il s'exaspère, se recoquille, se tord, — et le feu ferme de toutes parts le champ rétréci. »

A. Levinck.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le Nord (Avesnes), où il s'agissait de remplacer M. Jules Hiroux, républicain, décédé, il y a ballottage entre M. Guillemin, républicain (4272 voix), M. Carnoye, républicain (3282), et M. Gevelle, monarchiste (3348).

Intérieur. — Le Président de la république s'est rendu en villégiature à Fontainebleau.

M. Jules Roche, ministre du commerce, a présidé à l'inauguration de la statue de Gay-Lussac, à Limoges.

M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, a inauguré dans le Jura la nouvelle ligne de chemin de fer de Champagnole à Saint-Laurent.

Belgique. — Le lieutenant général baron Van der Smissen, aide de camp du roi et commandant la deuxième circonscription militaire, a été admis à la retraite, ainsi qu'il l'avait demandé, après avoir protesté contre les passe-droits faits à des officiers. — Une imposante manifestation ouvrière a eu lieu, à Bruxelles, en faveur du suffrage universel.

Allemagne. — L'empereur Guillaume II a pris officiellement possession de l'île d'Héligoland.

Grèce. — Le ministère vient d'être reconstitué. Il est composé ainsi qu'il suit : MM. Tricoupi, président du Conseil et finances; — Dragoumi, intérieur et affaires étrangères; — Theotoki, marine; — Voulpioti, justice; — Tsancado, guerre; — Canacaris, instruction publique.

Amérique du Sud. — M. Juarez Celman, président de la République Argentine, a donné sa démission. Conformément à la Constitution, il a été remplacé par M. Pellegrini, président du Sénat et vice-président de la République. Cette nomination a été accueillie avec enthousiasme par la population de Buenos-Ayres. Le nouveau président a décrété la levée de l'état de siège et la liberté de la presse.

Faits divers. — La Société française pour l'avancement des sciences a tenu sa session annuelle à Limoges. — Un Congrès international de criminalistes s'est réuni à Berne. — Fêtes organisées à Agen et Montauban par les Félibres et les Cigaliers. — Une rencontre à l'épée a eu lieu entre MM. Baudin, conseiller municipal, et Benon, ancien conseiller, qui a été blessé au bras. — Ouverture de la ligne de chemin de fer algérienne de Tabia à Tlemcen. — Un terrible cyclone a détruit la plus grande partie de la ville de South-Laurence (Massachussets).

Nécrologie. — Mort du cardinal Newmann; — du général Demoff, commandant la 26e brigade d'infanterie à Chaumont; — du chansonnier Louis Houssot; de M. de Bauernfeld, doyen des poètes autrichiens; — de M. Grandjean, administrateur judiciaire près le tribunal de la Seine; — de M. Salvador Albacete, directeur de la Banque d'Espagne, ancien ministre des colonies; — de Mgr Stumpf, évêque de Strasbourg; — de Mgr Costes, ancien évêque de Mende.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 8 TOME XLVI 23 AOUT 1890

LA MORT DE LA NUIT

Ce fut avec une volubilité extraordinaire que mon ami Cardaroul, rencontré après des années de séparation, me confia ses projets électro-magnétiques. Son usine, nouvellement créée à Passy sur les débris d'un parc séculaire, massacré à cet effet, ses dynamos perfectionnés à outrance, ses générateurs primés par les expositions, ses indélébiles bobines de cuivre, ses merveilleux isolateurs, ses ouvriers impeccables et jusqu'à sa houille elle-même, qui lui paraissait un chef-d'œuvre géologique, tout s'écoulait avec fracas dans ses phrases ronflantes qui trahissaient dans leurs rythmes et leurs sonorités la magnificence orgueilleuse de son état mental.

Bien plus, non content d'aveugler Paris des ruissellements bleus et crus de sa lumière, de réduire à l'extrême mendicité la Compagnie du gaz, et de transformer le soir les routes pelées et ténébreuses des banlieues en rubans de clarté, il allait exporter en province les fruits métalliques de son génie.

Les forces des fleuves et des torrents, les poussées du vent dans des ailes gigantesques de moulin, il devait utiliser tout cela pour actionner de vastes machines rotatoires destinées à générer la lumière et la chaleur. Les moindres villages, les plus chétifs hameaux, placés près ou loin des cours d'eaux ou situés à proximité raisonnable de points topographiques connus comme particulièrement ventilés, étaient, dans son esprit, destinés à recevoir, par des réseaux de fils hiérarchisés savamment, la plus grande somme d'éclairage nécessaire et même au delà. (Cardaroul se comportait en prince soleil avec une aisance de dieu.)

Le problème de la cuisson des aliments dans des fourneaux brevetés et patentés, tous pareils, était résolu également par l'électricité, et les paysans des inaccessibles montagnes ou des sombres vallons n'auraient, dans leurs solitudes inviolées, qu'à presser le cuivre poli de petits boutons pour illuminer *a giorno* leurs étables et mettre en train leurs soupes dans les marmites réformatrices de la compagnie. Dans son délire hypothétique, Cardaroul en vint même à l'idée possible d'une application de ses courants voltaïques à la maturité des vignes et des blés, excités dans leur sève et leur verdure par des fils bien combinés; il vit plus encore : le transport, en pleine campagne, des êtres et des choses dans des voitures édisonniennes vives comme l'éclair, le foudroiement des gibiers dans des pièges électriques, et, au bout de tout cela, un âge d'or non prévu par les poètes, un épanouissement magnétique du vieil univers, les fruits venus sans culture, les questions sociales mortes, le travail anéanti. Et il finit de la sorte : — Dieu a dit à l'être humain : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front et tu enfanteras dans la douleur. » Moi, je lui crie maintenant : « Ton pain te viendra de lui-même pendant ton sommeil, et, pour ce qui regarde l'enfantement, nous avons la certitude de réaliser, hors de la femme, par des courants électrico-copulateurs appliqués aux éléments de la fécondation, par des cultures intensives et des chimies compliquées, la genèse merveilleuse et complète de l'enfant. J'ai reconquis l'Eden, et j'enfoncerai Dieu!

Cardaroul ne riait pas. Pour moi, j'étais cruellement

lésé dans mes fibres intimes, et, avant toute chose, avant la génération spontanée de l'homme et la floraison magnétique des campagnes, je songeai avec désespoir à ce simple et possible phénomène : la mort de la nuit.

Car, il n'y avait pas à concevoir un seul doute, c'était là le premier des fléaux pratiques déchaîné par la brutalité mathématique de l'ingénieur.

La nuit, bienfaisante et tranquille, la nuit, envahie par les âmes flottantes des gramens, des parfums des roses et des lilas et toujours belle du mystère des pénombres; la nuit, chère aux phalènes et aux contemplateurs, dont le baiser assouvit les dormeurs et verse l'extase aux amoureux errants, cette nuit-là était frappée de mort par des milliers de fils aboutissant dans les villages et dans les hameaux et illuminant aussi ces routes sombres de la campagne que tout être pensant sait aimer pour leur attirance ténébreuse et leur charme.

Qui de nous, le plus comptable, le plus négociant, le plus châtré d'idéal qui se puisse concevoir, ne nourrit pas au fond de lui-même un culte pour les ténèbres tranquilles, qu'elles soient fuligineuses et amorphes comme le chaos, ou pailletées de bleu et duvetées par les effluves lunaires?

Fiacres roulant aux bois suburbains, chemins de fer à voix aiguës fuyant vers les banlieues, bondés de foules, tous ces véhicules sombres emportent l'âme humaine, en été, non seulement pendant le jour vers les splendeurs vertes des campagnes, mais aussi le soir vers la nuit, vers la paix, vers cet idéal intangible qui mêle aux âmes et aux corps le miel divin de l'apaisement.

Oui, partout, sur toute la terre, je la vis, en esprit, morte et disparue, cette nuit tant aimée; je gravis par la pensée les montagnes de mon pays et, là où j'étais habitué à contempler après les longs soirs de juillet et d'août les bois et les villages à mes pieds et plus haut, dans les buées exquises des éloignements, l'immensité violette des horizons infinis, là je ne vis plus qu'un fourmillement stupide de clartés, des villages étincelants, des plaines et des collines semées de mille yeux inutiles; je sentis mon cœur, qui avait été un moment apaisé par la tombée bienfaisante du jour, jeté tout à coup en plaine fièvre industrielle, en plein rayonnement électrique; des voix, en moi, appelaient avec désespérance l'occulte douceur des solitudes d'ombre et des espaces illimités; c'en était fait de vous, repos du regard, extase de la pensée!

Bien plus encore, mon oreille, qui croyait trouver dans la vastitude de la nuit la douceur énorme du silence, percevait de toutes parts les ronflements prodigieux et les âpres grincements des générateurs électriques et des roues à aubes où des cours d'eau irrités engouffraient sans trêve le poids toujours renouvelé de leurs nappes écumantes

*
* *

Va, paysan! Brise tes fourneaux de fonte dont par les soirs d'automne, traversant les rues du village, je voyais les gueules rouges pointer dans l'ombre des cuisines; la gastronomie électrique à feu couvert, et foudroyante peut-être, va t'apparaître comme un chef-d'œuvre de la démocratie.

Concasse pour le bric-à-brac tes lampes de cuivre, tes chandeliers à suif : Edison, Jablockoff et bien d'autres mécaniciens en *koff* et en *son* vont illuminer les fumiers bruns qui suintent devant ta porte et chasser de tes rues solitaires, peut-être aussi de tes champs et de tes vignes, les ténèbres si chères aux étreintes fécondes des amoureux et aux songes des derniers poètes. Les tulipes aveuglantes de verre incandescent à fil de platine vont poignarder le mystère de tes bois les plus sauvages et piquer de grands cercles d'or tes routes pierreuses, où l'ombre étalait la transparence de ses velours.

Et pourquoi gémirions-nous? Pourquoi refuserions-nous à la meute grossissante des électriciens et des ingénieurs de violer les ténèbres et d'assassiner la paix de la nuit? Ces merveilles de clarté, ces feux d'artifice ininterrompus semés à travers les champs labourés, les bois inspirateurs et mille solitudes divines, tout cela est, pour user des formules saintes de la politique, non seulement obligatoire, mais gratuit; c'est la vieille mère nature elle-même qui, avec ses fleuves et ses vents, est forcée de faire accomplir à des machines les mouvements giratoires qui te donnent, dans mille candélabres, de l'aurore en détail et du soleil en fausse monnaie! Car l'humanité, disent les philosophes néophilanthropes, évolue à la synthèse intégrale. Cette synthèse, ce sera simplement l'uniformisation oppressive et le nivellement désespérant des choses, la distribution à heure fixe de nourriture, de lumière, de chauffage et de denrées multiformes dans tous les domiciles de notre sphère abêtie; l'avenir est voué à un caporalisme féroce de l'industrie et de la machine, à l'écrasement des initiatives individuelles et des rêves, au rasement des forêts et à la gangrène psychique des races; et l'aube de cet âge d'or phalanstériel, le frisson avant-coureur de cet Éden, c'est la mort de la nuit, frappée en plein cœur par la lumière électrique; et ce que l'imbécillité béate des multitudes prend pour le prélude d'une vie nouvelle, c'est le prodrome d'une immense agonie morale et les affres dernières de l'âme du monde.

CHARLES GRANDMOUGIN.

LE ROYAUME D'ITALIE

La politique italienne et l'élection romaine (1).

Nous avons expliqué, plus d'une fois, ici même, comment naquit le pacte auquel on a donné le nom de Triple alliance.

Or, ce pacte n'était, pour l'Italie, ni moral, ni politique, ni patriotique.

Il n'était point moral.

Certes, la politique est un composé d'intérêts et non de sentiments; mais il existe une moralité politique, comme il existe une moralité privée. Les devoirs moraux entre les États ne diffèrent pas sensiblement de ceux qui lient les hommes envers leurs semblables. Entre autres fondements essentiels, ces devoirs peuvent s'appuyer, selon les circonstances, sur une identité d'origine ou de civilisation, sur une conformité d'institutions libérales, et enfin sur le souvenir des services reçus. Ce sont là des principes d'équité politique, d'honneur politique, qui ne doivent s'effacer que devant la considération supérieure d'un intérêt d'honneur ou de conservation. L'État qui, en les transgressant, ne peut présenter cette valable excuse, viole la moralité politique et encourt le blâme de tous les esprits impartiaux.

Rien, dans les querelles de la France et de l'Allemagne, ne pouvait intéresser l'honneur ou la sécurité de l'Italie. Ces querelles n'avaient et n'ont encore qu'un objectif : la France aspire à délivrer du joug allemand ses anciennes provinces d'Alsace-Lorraine auxquelles ce joug est odieux; l'Allemagne veut conserver, en les opprimant, les populations qu'elles a conquises sur la France. Pour atteindre plus sûrement son but, incertaine qu'elle était sur les résultats d'un conflit dans lequel ses soldats se seraient trouvés seuls en face de ceux de la France, elle a voulu doubler ses forces ; elle y est parvenue en s'alliant à deux autres puissances auxquelles, pour les entraîner dans son orbite, elle s'est appliquée à créer des intérêts et des inimitiés de circonstance. Est-il moral que l'Italie soit une des deux puissances appelées à assurer un tel but ?

Assurément non, même au simple point de vue des principes généraux; mais moins encore dans le cas particulier qui nous occupe. Il faut considérer, en effet, que la nation contre laquelle l'Italie s'est ainsi exposée à entrer en guerre est précisément celle qui, dans des circonstances analogues, lui prêta le concours de ses armes pour délivrer des populations italiennes écrasées sous un joug étranger.

Que l'Italie, victime d'habiles manœuvres diplomatiques, ait pu se croire menacée en 1881, et se soit, en conséquence, résignée à chercher protection dans une alliance avec plus fort qu'elle, on doit l'admettre et l'en trouver excusable; mais que, revenue de son erreur à cet égard et surabondamment convaincue de l'inanité des craintes qui lui furent inspirées, elle y persistât encore à l'expiration du lien qu'elle fut ainsi induite à contracter, ce serait ce dont l'esprit libéral moderne ne saurait l'absoudre.

Il n'était pas politique.

La première de toutes les nécessités politiques est celle d'assurer l'équilibre des forces, aussi bien à l'intérieur des États, par rapport aux divers éléments de population qui les constituent, qu'entre les divers États eux-mêmes, dans le rapport de leur puissance et de leur influence internationales. C'est pour le triomphe de ce salutaire principe d'équilibre que l'Europe, au commencement de ce siècle, lutta pendant vingt ans contre la puissance de la France; elle servait ainsi, il est vrai, des intérêts dynastiques menacés, en même temps que les intérêts égoïstes de l'Angleterre, qui suscitait et payait les coalitions incessantes sous lesquelles Napoléon finit par succomber. Il n'est pas moins vrai qu'elle obéissait aussi à un sens politique très élevé ayant pour point de départ une idée d'indépendance; et ce n'est pas la faute du principe si la victoire de la coalition, par l'abus qui en fut fait, n'aboutit qu'à l'indépendance des trônes et à l'asservissement des nations. C'est un principe tout opposé que servent l'Italie et les autres États ligués avec l'Allemagne; ils s'épuisent pour assurer à cette puissance une prédominance qui est déjà excessive et qui, après une nouvelle guerre victorieuse, mettra définitivement l'Europe entière à ses pieds.

Enfin, *il n'était pas patriotique.*

L'Italie n'a pas complété l'œuvre nationale de la délivrance de tous ses membres; il reste des terres italiennes, des populations italiennes à affranchir d'une domination étrangère qu'elles supportent avec désespoir. L'astucieuse politique allemande, dont le gouvernement italien a consenti à se faire solidaire, a eu pour conséquence de lier le sort de l'Italie à celui de la puissance qui violente ainsi la conscience italienne. Elle a eu pour conséquence d'exposer l'Italie à guerroyer non seulement pour affermir la domination de cette puissance en territoire italien, mais aussi pour l'aider, plus ou moins directement, à s'étendre encore vers les rivages orientaux de l'Europe : de sorte que, après la guerre victorieuse dont nous venons de supposer la possibilité, l'Adriatique, ce lac italien, deviendrait définitivement une mer autrichienne! — en attendant qu'il devienne à tout jamais une mer allemande proprement dite, lors de l'accomplissement des destinées que le nouvel empire germanique s'est proposées — en attendant aussi que la Méditerranée, ce lac latin, devienne une mer britannique, comme consé-

(1) Voy. dans la *Revue* les articles précédents de M. G. Giacometti : numéros des 2 et 9 mars, 15 juin, 26 octobre et 14 décembre 1889 ; des 11 janvier, 3 et 31 mai 1890.

quence rigoureuse de la main anglaise sur une série de points stratégiques qui en gardent à la fois le centre et les extrémités. L'Angleterre, en effet, par Zanzibar, Aden et Suez, ferme à l'Italie l'accès des eaux indiennes; par Chypre et Malte, domine la Méditerranée; et, par Gibraltar, commande le passage vers les eaux océaniques. Ce serait donc, sur mer comme sur terre, ce triomphe absolu des races anglo-teutoniques contre lequel Don Emilio Castelar, le grand apôtre de la latinité, s'élevait avec tant d'éloquence dans les belles pages qu'il a consacrées à la mémoire de Pasquale Stanislao Mancini.

Certes, le fait de l'occupation de la Tunisie fut regrettable pour l'amour-propre italien; mais, avec un peu moins d'impatiences patriotiques, Tunis ne pouvait-il pas avoir ses compensations dans la Méditerranée? Tunis, en tout cas, vaudra-t-il jamais assez pour qu'il faille en venger la renonciation au prix de l'indépendance du monde latin? Certes, le patriotisme italien est un sentiment glorieusement respectable et à la voix duquel aucun cœur français n'a battu avec autant d'élan que le cœur de celui qui écrit ces lignes et qui sent couler dans ses veines un mélange de sang italique et de sang gaulois dont il est également fier. Mais le patriotisme latin est quelque chose de plus élevé que le patriotisme italien ou français ou espagnol ou portugais; et malheur aux nations latines qui en méconnaîtraient les impulsions! Car, menacées, comme elles sont toutes — toutes, dans le nouveau monde aussi bien que dans l'ancien — par d'implacables adversaires, elles travailleraient à leur propre ruine, inséparable de la ruine collective, tout en se rendant complices du plus grand des meurtres: le meurtre d'une race et d'une civilisation.

*
* *

Pourtant ce pacte, qui fausse à la fois l'esprit de moralité, de politique et de patriotisme, est devenu, pour quelques Italiens, une sorte de *Credo*, auquel ils semblent prêts à sacrifier l'argent, le sang, la substance même de ce noble corps national italien dont la résurrection a coûté tant de sang et de larmes. Nous disons « quelques Italiens ». Ils ne sont pas nombreux, en effet; mais ils tiennent le pays par le gouvernement et par l'action que leurs organes de publicité peuvent exercer sur l'opinion.

Mais, a-t-on dit et répété sous mille formes diverses, la Triple alliance n'est pas un instrument de guerre. La Triple alliance n'a voulu être et n'est en réalité qu'une garantie de paix.

La Sainte Alliance aussi prétendait à ce nom d'instrument de paix. Qui ignore en Europe jusqu'à quel point ce nom honorable était usurpé? Qui l'ignore, surtout en Italie, où Venise et Milan, comme aujourd'hui Metz et Strasbourg, étaient en proie à la soldatesque tudesque? où Naples et Bologne, Florence et Parme, Modène et tant d'autres cités italiennes, autrefois capitales d'État, faibles il est vrai, mais professant le culte séculaire de leur indépendance et de la liberté de leurs citoyens, n'étaient plus que des préfectures autrichiennes, livrées à l'oppression des bandes croates? où le Piémont lui-même, comme de nos jours la France, n'évitait cette extrémité de la soumission absolue aux volontés de l'empereur germain qu'à la condition de s'armer toujours; de s'armer jusqu'au point de provoquer la célèbre sommation de désarmement qu'il reçut le 19 avril 1859, et qui enfanta cette mémorable guerre où, moins de six semaines après, 500 000 soldats, Latins contre Germains, s'entre-choquaient dans les champs de la Lombardie? Comment la Sainte Alliance était une ligue de paix, faut-il le demander à Silvio Pellico, cet esprit si doux, si croyant, si respectueux des hiérarchies sociales, qui devait expier toute sa vie, parmi les neiges du Spielberg, le crime d'avoir caressé un rêve de liberté? Faut-il le demander à Confalonieri, ce gentilhomme si accompli, si universellement estimé, qu'un simple soupçon de conspiration faisait condamner à la peine capitale? Faut-il le demander à son épouse éplorée, qui faisait en vain le douloureux pèlerinage de Vienne pour obtenir la vie de son cher condamné, et n'apprenait qu'à son retour à Milan comment, par une sorte de surprise, la mort physique se commuait en une mort morale qui devait être subie, pendant toute une existence, au fond d'un *carcere duro* (1)? Faut-il le demander à Mme Cairoli, cette « moderne mère des Gracques », qui vouait, imperturbable, ses cinq fils, cinq héros, au sacrifice, pour la délivrance de la patrie? Était-ce aussi à titre d'instrument de paix que la Sainte Alliance, après avoir proclamé une amnistie et comme pour affirmer qu'un acte de clémence de sa part n'était qu'une dérision, condamnait à la bastonnade des citoyens italiens par vingtaines à la fois, sans même en exclure les jeunes filles? Qui oubliera jamais, dans la capitale lombarde, qu'elle a vu, le 20 août 1849, Ernesta Galli, de Crémone, âgée de vingt ans, recevoir quarante coups de bâton, et Maria Conti, de Florence, âgée de dix-huit ans — une enfant presque! — en recevoir trente? Et les frères Bandiera, Poerio et Nicotera, et tant d'autres, illustres ou obscurs, tous martyrs de cette sublime pensée de l'indépendance nationale, nous diront-ils, ceux-là, comment la Sainte Alliance était un instrument de paix? Le baron Nicotera, néanmoins, compta plus tard parmi ceux qui jugèrent que l'Italie régénérée pouvait utilement et honorablement s'associer à une seconde Sainte Alliance! On dit que, l'an dernier, il a confessé son erreur; et d'ailleurs il est juste de noter que, depuis que le nouveau pacte existe, il n'a pas eu occasion de redevenir ministre du roi d'Italie, fils de ce vaillant

(1) Voy. la *Revue* du 26 juillet 1890 : *Un proscrit italien, Federico Confalonieri.*

roi de Piémont dont l'épée, unie à celle de la France, mit l'ancien pacte en lambeaux.

Le Piémont était une monarchie, qui, dans toutes les cours de l'Europe, pouvait compter sur de tutélaires affinités de sang et de sentiment; puis il avait un allié chez lequel il trouvait une toute-puissante affinité de libéralisme. L'audace, dans ces conditions, lui était rendue moins difficile et moins périlleuse.

Ce n'est pas le cas de la France. La France est une république, que son existence au sein d'une Europe tout entière monarchique condamne à un isolement presque absolu. Toute idée de revanche mise de côté, le soin de son indépendance, du salut de ce qui lui reste de territoires après une première et douloureuse amputation, la condamne, comme jadis le Piémont devant l'Autriche, à se maintenir armée devant l'Allemagne. Cette obligation s'impose à elle d'autant plus impérieusement qu'elle n'a plus que des frontières affaiblies et placées à douze journées de marche seulement de sa capitale; qu'elle vit côte à côte avec une nation ennemie, devenue la plus formidable puissance militaire dont l'histoire ait jamais fait mention, et qui considère comme une regrettable erreur d'avoir — bien involontairement! — laissé à la France, en 1871, assez d'éléments vitaux pour se reconstituer; toujours prête, comme d'indiscutables documents diplomatiques l'ont prouvé, à saisir la première occasion où une suffisante disparité de forces lui permettrait de tenter avec certitude de succès l'œuvre d'anéantissement final.

Les armements de la France sont donc purement défensifs; et il n'est point vrai que, par eux-mêmes, ils constituent en Europe un danger de guerre, ni qu'ils justifient la création de la prétendue *ligue de paix* à laquelle la cour du Quirinal s'est associée.

Mais ces armements de la République française provoquent des augmentations d'armements correspondants dans l'Empire germanique et dans les deux États monarchiques ses alliés, qui veulent toujours et quand même conserver sur la France une supériorité militaire absolue. Et celle-ci, de son côté, voit dans ces incessantes augmentations de forces hostiles une inéluctable nécessité d'accroître incessamment son effort militaire défensif. C'est donc une sorte de chaîne sans fin, une interminable lutte de vitesse dans laquelle s'ajoutent constamment les millions d'hommes aux millions d'hommes, les milliards d'argent aux milliards d'argent: comme si les ressources de l'Europe, en argent aussi bien qu'en hommes, étaient illimitées!

C'est là qu'est le danger de guerre; car les ressources de l'Europe et du monde ont, en effet, une limite; et, pour échapper à cet épuisant cauchemar de la paix armée, née des victoires de la Prusse, il n'y aura plus, un jour prochain peut-être, d'autre expédient pratique que celui d'une guerre immédiate.

La Triple alliance n'est donc point un instrument de paix; les gouvernements qui l'affirment telle à leurs peuples qu'ils épuisent, ces gouvernements, s'ils ne sont pas eux-mêmes trompés de bonne foi, mentent à la face de l'Europe et du monde.

Heureusement cette terrible machine de destruction, qui se couvre du masque d'une ligue pacifique, portait en elle-même, dès sa naissance, une soupape de sûreté. Le génie a ses illusions; on l'a bien vu lorsque Napoléon Ier conçut le rêve gigantesque d'enfermer violemment tous les intérêts économiques de l'Europe dans le cercle de fer de son blocus continental; nous en avons eu une nouvelle démonstration lorsque le prince de Bismarck a prétendu, avec un acte d'alliance, effacer l'histoire d'un despotisme séculaire et étouffer l'élan d'un irrésistible sentiment de nationalité. On peut, lorsqu'on est doué d'une aussi grande habileté que la sienne, violenter momentanément la direction d'un sentiment populaire. Ce que l'on ne peut faire, même quand on est un homme de génie, c'est changer la nature des choses. Or la nature des choses faisait de son ingénieuse combinaison d'alliances un vain rêve. Il pouvait lancer l'Autriche dans la voie des conquêtes slavo-orientales, et, lui créant ainsi l'inimitié de la Russie, la voir réduite à se livrer à l'Allemagne par besoin de protection. Il pouvait, par la combinaison de Tunis, dont nous, ailleurs, nous avons expliqué les fils cachés (1), et par l'œuvre ténébreuse à laquelle pourvoit depuis vingt-quatre ans le « fonds des reptiles », effrayer l'Italie au point de la faire se jeter dans ses bras. Mais l'alliance de l'Allemagne avec l'Italie seule ou avec l'Autriche seule était insuffisante : l'Italie s'y serait d'ailleurs refusée obstinément. Elle avait, en ce temps-là, déjà à redouter un conflit avec l'Autriche vers le Tyrol, l'Adriatique et les Alpes Rhétiques. Son alliance avec l'Allemagne l'eût exposée à un autre conflit avec la France du côté des Alpes-Maritimes et de la Méditerranée. L'addition des seules forces allemandes aux siennes ne lui aurait, en ce cas, offert qu'une très douteuse sécurité. De son côté, l'Autriche n'était plus libre, il est vrai, de repousser l'offre de l'alliance allemande, du moment où, s'étant laissé induire à mettre le pied en territoire turco-slave, elle avait renié la fameuse entente des trois empereurs. Menacée au nord par le slavisme, au sud par l'irrédentisme, elle se serait toujours sentie entraînée vers des tentations de composition qui eussent fait d'elle une alliée trop peu sûre. Force fut donc au grand-chancelier de prendre d'abord l'Autriche, puis d'amener *per fas et nefas* l'Italie à accepter la double mission de rassurer l'Autriche, d'une part, et, d'autre part, de mettre obstacle à ce que, dans la prochaine guerre prévue, la France pût porter toutes ses forces aux Vosges. En d'autres termes, il renouvelait à l'encontre de la France la situation qu'il avait su créer à l'Autriche lors de la guerre de

(1) Voy. nos précédents articles de la *Revue*.

1866, et qui seule assura la victoire des armes prussiennes à Sadowa. Cette combinaison, si savante sur le papier, avait un vice organique qui devait la paralyser dans la pratique : elle reposait sur la conciliation de deux intérêts irréconciliables. Unir l'Italie et l'Autriche n'était pas dans l'ordre des choses possibles. C'était contre nature. Tout le prouva dès le premier instant.

Dans l'armée, des nobles cœurs qui avaient vécu toute leur vie avec la haine de l'Autrichien s'indignèrent : témoin Matteo Renato Imbriani renvoyant son épée au roi. Dans le peuple, on ne put comprendre à aucun degré que le fait de l'alliance pût faire que l'Autriche ne fût encore et toujours, pour l'Italie, l'ennemi héréditaire : témoin l'immense mouvement d'amour et de vénération pour Oberdank, ce jeune martyr de l'irrédentisme militant. Dans la sphère plus élevée des grands esprits politiques qui avaient combattu et souffert pour la délivrance de la patrie, on en gémit : témoin Guerazzi, qui en mourut. Voilà donc comment, dès le début, se révéla le caractère monstrueux de cette alliance, dont la chancellerie allemande avait préparé les voies avec une si patiente habileté.

Et la suite des faits ne démentit jamais un seul instant ce caractère d'impuissance constitutive dont l'œuvre de M. de Bismarck se trouvait frappée en venant au monde. Pas un anniversaire du supplice d'Oberdank ne s'est encore passé sans que de toutes les parties de l'Italie ne se soit élevé un cri de pitié pour la victime, un cri de haine pour le bourreau; sans qu'à Rome de nombreuses processions de manifestants n'aient pris pour but de leur patriotique pèlerinage la place de Venise, afin que l'ambassadeur austro-hongrois qui y réside ne puisse se déshabituer d'entendre cet inévitable cri traditionnel : « A bas l'Autriche! » en d'autres termes : « *A bas l'allié!* »

***

Et c'est là ce que l'on a cru devoir considérer comme une alliance capable de produire des effets salutaires? Ce qui surprend, c'est que des esprits élevés comme le roi Humbert, comme MM. Depretis et Mancini et, après eux, comme M. Crispi, aient pu s'y méprendre au point d'en faire la base de tout un système politique extérieur, créant à leur pays l'inimitié de deux grandes puissances militaires : la Russie d'un côté, la France de l'autre.

Ce qui étonne, c'est que ces hommes d'État, si remarquables à tant de titres, n'aient pas compris que outre toutes les manifestations populaires quotidiennes, outre les interpellations parlementaires incessantes des Imbriani, des Cavallotti, des Pascolato, des Bovio et de tant d'autres orateurs patriotes, dont la parole de feu marquait d'un stigmate ineffaçable leur politique *austriacante;* c'est qu'ils n'aient point deviné que deux associations, l'une en Autriche, *Pro Patria*, l'autre en Italie, *Dante Allighieri*, devaient achever de faire de l'alliance un vain mot.

Le gouvernement austro-hongrois, contrairement aux lois de l'empire en vertu desquelles ces sortes d'associations existent de droit, s'est décidé à dissoudre la *Pro Patria*, non pas qu'elle se fût signalée par des actes de conspiration ou autres faits délictueux, non pas qu'elle eût procédé par des voies moins respectueuses de la légalité que les autres institutions analogues existant au sein des diverses nationalités de l'empire, comme par exemple la *Schulverein* pour la nationalité allemande, mais parce que ses membres se comptaient par centaines de mille, parce qu'aucun sacrifice ne leur coûtait pour la doter de puissantes ressources, parce que, enfin, il n'en était pas un qui ne fût prêt à tout pour la réalisation de ce vœu : la réunion à la patrie italienne.

L'effet de l'acte de vigueur accompli à Vienne a été universel en Italie. De toutes les fractions de l'opinion, depuis l'extrême gauche, par la voix de M. Cavallotti, jusqu'à l'extrême droite, par celle de M. Bonghi, s'est élevé un immense cri de protestation, auquel les organes du gouvernement n'ont pu eux-mêmes se défendre de faire écho.

Le gouvernement autrichien en prenant cette mesure de défense, légitime peut-être, mais assurément peu politique, a porté le coup de grâce au principe de l'alliance. On ne s'y est pas trompé de l'autre côté du Rhin. La presse allemande a aussitôt lancé une note de blâme et d'alarme tout ensemble. La *Kölnische Zeitung*, entre autres, publiait dès le surlendemain un grand article où l'on remarquait ces réflexions plus que significatives : « L'objection capitale contre la Triple alliance, en Italie, *c'est toujours l'union avec l'Autriche.* On y accepte l'alliance avec l'Allemagne, *bien que sans grand enthousiasme*, parce que l'Allemagne, en certains cas, peut être d'un puissant appui... Mais avec l'Autriche, c'est une autre affaire... » Et, pour conclure : « Les inhabiles et trop zélés organes gouvernementaux de Trieste et de Trente sont les inconscients alliés des forces qui travaillent à dissoudre la Triple alliance. »

***

On l'a d'ailleurs parfaitement compris dans les sphères de la Triple alliance. Ceux des journaux italiens qui en sont les organes dévoués ont essayé de parer le coup en cherchant à l'irrédentisme triestin un dérivatif dans l'irrédentisme niçois. Vain effort! Le bon sens italien sait très bien distinguer entre les deux cas. Il n'oublie pas que Nice a été cédée volontairement, amicalement, et qu'un plébiscite non moins valable que ceux de Florence, de Bologne, de Naples, de Palerme et de Rome a donné à cette cession la sanction de l'assentiment populaire. Le fait de l'annexion de Nice, pour le dire une fois pour toutes, n'a été regrettable vraiment, au point de vue du patriotisme italien,

que parce que Nice fut le berceau de Garibaldi, le plus grand des Italiens, le plus Italien entre tous les Italiens, qui d'ailleurs s'en vengea noblement — à sa manière — en « donnant, selon l'heureuse exclamation de Guerazzi (1), deux royaumes au gouvernement qui avait *vendu* sa patrie — *mentre gli vendete la patria, vi fà dono di due reami* ».

Quant à la question de la nationalité de Nice, elle avait toujours été douteuse, comme en fait foi la discussion du traité de cession intervenue au Parlement de Turin.

Et Garibaldi, la plus haute autorité qu'il soit possible d'invoquer en pareille matière, l'avait lui-même involontairement réglée bien avant que la cession à la France pût être prévue, lorsqu'il écrivait de sa propre main : « A l'époque à laquelle j'écris (1849) bien peu, parmi mes concitoyens, savent qu'ils sont Italiens. — *All' epoca in cui scrivo* (1849) *non molti dei miei concittadini sanno d'essere italiani* (2). »

Le dérivatif de Nice restait donc sans effet, mais les fauteurs de la Triple alliance ne se tenaient pas pour battus. Aussi avons-nous vu dans une certaine presse en Italie — et même en France! — recommencer ces tentatives de polémiques déloyales autant que discourtoises qui, il y a deux ans, étaient parvenues à rendre les deux pays ennemis.

Oui, en France, pour le dire en passant, il s'est trouvé des publicistes assez obstinés dans d'anciennes rancunes pour glorifier l'Autriche et continuer d'insulter l'Italie, lorsque le sentiment italien, en s'efforçant de rompre définitivement avec la monarchie austro-hongroise, brise en réalité la trame des alliances ourdies contre leur patrie! Ils ignorent donc tout à fait comment hors de France on apprécie leur attitude, lorsqu'ils se laissent aller ainsi à donner complaisamment la réplique aux organes de la Triple alliance? Ils ne savent donc pas que, parmi les étrangers qui les jugent, les plus modérés et les plus indulgents se bornent à ne leur appliquer que l'épithète de *dupes* de la politique prussienne?

*
* *

Rien n'y a fait, d'ailleurs. Le vrai sentiment italien a tenu bon, et comme suprême protestation, il a fait surgir à Rome une candidature irrédentiste à l'occasion de l'élection partielle nécessitée par la démission de M. Ricciotti Garibaldi. Candidature de simple protestation pour *Pro Patria* et pour Trieste, au début, mais dont la pente naturelle du sentiment politique, en s'exaltant, a eu bientôt fait nettement et uniquement une *candidature de protestation contre la Triple alliance.*

Le candidat choisi, M. Barzilai, est un journaliste triestin de beaucoup de talent et fort sympathique, ayant d'ailleurs souffert dès l'âge de dix-sept ans dans les prisons autrichiennes pour la cause de la *rédemption* de sa patrie, mais il est jeune et personnellement encore peu connu. Si le choix avait pu se fixer sur quelque autre personnalité triestine dont la notoriété à Rome fût de beaucoup plus longue date, comme par exemple M. Eugenio Popovich, qui dirige depuis tant d'années et avec tant de dévouement aux saines idées de la latinité la politique extérieure du *Diritto*, mais qui s'est trop modestement effacé, peut-être la manifestation électorale de Rome eût-elle été plus grande encore.

Cependant, le résultat du premier tour de scrutin, qui a eu lieu le dimanche 3 de ce mois d'août, n'en a été que plus significatif. M. Barzilai, qui n'avait pour lui que ses aimables qualités personnelles et la signification anti-autrichienne de sa candidature, avait contre lui deux concurrents très redoutables : l'un, qui porte le grand nom de Garibaldi, et qui a eu d'ailleurs le tort de ne pas comprendre que la protestation, dans sa personne, pour les finances de Rome, devait s'effacer devant la protestation pour Trieste que M. Barzilai représentait (1); l'autre, le comte Pierre Antonelli, qui, outre les voix à lui assurées par l'appui gouvernemental, pouvait aussi compter sur un bon appoint de la part du patriciat romain, avec lequel il reste en bonnes relations; le comte Antonelli, dont la personnalité est aujourd'hui d'un grand poids, car c'est à son courage et à son intelligente persévérance que l'Italie doit en grande partie l'acquisition d'un empire africain.

Eh bien! M. Antonelli, dans le ballottage que l'idée irrédentiste vient de lui infliger, ne l'emporte sur M. Barzilai que d'environ 200 voix, et le fils de Garibaldi, malgré l'influence prestigieuse de son nom, est distancé de 1000 voix par le jeune candidat triestin. En tout cas, les deux candidatures d'opposition réunies l'emportent de quelques centaines de voix sur la candidature officielle du comte Antonelli.

Tel est le résultat de ce premier tour de scrutin, qui doit être seul retenu pour significatif, parce qu'il a été spontané. Quant au scrutin de ballottage, qui interviendra tandis que cette étude sera déjà en route pour Paris, il sera peut-être ce que les manœuvres électorales de la semaine parviendront à le faire; mais il n'infirmera pas, quel qu'il puisse être, ce premier ver-

(1) Guerazzi ou peut-être aussi Bertani. A trente ans de distance, la confusion est possible, et, au bord de la mer d'où j'écris, je n'ai pas, pour contrôler mes souvenirs, les actes du Parlement de Turin à ma disposition. Ce qui est certain, c'est que cette éloquente apostrophe fut lancée au ministère Cavour, et textuellement, par l'un ou l'autre de ces deux orateurs.

(2) Voy. les *Memorie autobiografiche di Giuseppe Garibaldi*, page 2 ou 3. Je cite de mémoire, n'ayant pas le livre sous la main, mais avec la certitude de citer textuellement.

(1) Hâtons-nous de dire qu'aussitôt après le premier tour de scrutin, le général Ricciotti Garibaldi a publié une lettre dans laquelle il exhorte noblement ses électeurs à reporter leurs voix sur le candidat qui représentait la protestation contre la Triple alliance.

dict populaire, dont la signification manifeste est un blâme infligé à la politique extérieure du gouvernement, à sa politique d'alliance germanique (1).

Cette signification si haute, il serait fort regrettable qu'elle ne fût pas comprise comme elle mérite de l'être en France, où plus d'un persiste encore à méconnaître le loyal retour du sentiment italien vers ces affinités naturelles de libéralisme latin et de consanguinité latine.

En Italie, on ne s'y trompera pas, nous devons l'espérer — même et surtout dans les sphères officielles. Le fils du *roi galant homme* est, de l'aveu même des adversaires du principe qu'il représente, un *roi honnête homme*. Aucun souverain peut-être ne se montra aussi rigoureux observateur de la légalité constitutionnelle et des manifestations de l'opinion publique; il a fait ses premières armes côte à côte avec les soldats français, et nul, dans ses actes ou dans ses paroles, n'est autorisé à relever un sentiment personnel d'hostilité envers la France. M. Crispi, de son côté, est un esprit fin, apte entre tous à saisir le fil des opportunités; il a d'ailleurs dit trop de fois qu'il n'est point l'ennemi de la nation française pour que l'éventualité d'une évolution opportune puisse être d'un sérieux obstacle à sa proverbiale habileté. A son défaut, au surplus — nul n'est indispensable, comme le prouve de reste le cas de M. de Bismarck — d'autres y pourvoiraient. Qui ignore, en effet, que, bien avant que le mot ne fût inventé en France, la marque caractéristique de l'esprit politique italien a été l'opportunisme?

L'essentiel, à l'heure actuelle, c'est qu'un courant constant de conciliation souffle à travers les Alpes — conciliation politique, conciliation commerciale aussi — car, on ne saurait trop le répéter, il n'y a point de paix politique possible là où les intérêts matériels sont en guerre.

Un journal romain, cité dans notre précédent article, employait l'heureuse expression d'*année d'or* pour qualifier l'année 1881, qui marqua le point culminant des prospérités financières de l'Italie. Par une antithèse non moins heureusement formulée, il qualifiait d'*année de pierre* l'exercice 1888-1889, pendant lequel la fortune publique et la fortune privée de ce pays furent le plus éprouvées. Ce fut l'année où les effets de la Triple alliance se firent sentir avec le plus d'intensité — l'année des visites répétés à Friedrichsruh, de la rupture commerciale, des incidents de Florence et de Massaouah — l'année enfin où l'empereur allemand, à l'imitation de ses prédécesseurs d'un autre âge, inaugura son règne par une « descente en Italie » et une sorte de prise d'investiture dans la Ville Éternelle.

L'année 1890, qui s'est ouverte sous l'influence des impressions pacifiques nées de l'Exposition de Paris; qui a vu les escadres italo-française échangeant des saluts de paix à Toulon, et les tireurs français fraternisant avec les tireurs italiens à Rome; cette année, qui a vu la capitale du royaume d'Italie portant le deuil d'un ambassadeur de la République française; cette année, si les deux peuples savent réciproquement se tendre une main amie, doit, quelles que soient les tendances et les préférences des sphères diplomatiques, marquer le point de départ d'une nouvelle ère politique internationale. Elle doit, dirons-nous, en empruntant au *Popolo Romano* son expression imagée, être, pour la Triple alliance aussi, L'ANNÉE DE PIERRE, l'année de la pierre tombale.

G. GIACOMETTI.

Civita-Vecchia, août 1890.

(1) Cet article a été écrit et expédié le lendemain du premier tour de scrutin. Le scrutin de ballottage, intervenu huit jours après, n'a, en effet, rien changé à la signification constatée ci-dessus. Le comte Antonelli a obtenu une majorité de 850 voix sur environ 10 000 votants. Pour apprécier le caractère moral de ce vote, il suffira de constater que la société coopérative des ouvriers maçons de la capitale ne s'est prononcée pour le candidat officiel que la veille du jour du scrutin, par des affiches placardées dans toute la ville. Or, cette société était, dit-on, menacée de faillite, et c'est l'avant-veille qu'elle a été tirée de ses embarras momentanés au moyen d'un prêt de 50 000 francs consenti par la Banque nationale, à la demande et sous la garantie du gouvernement. (Voir la plupart des journaux de Rome de la semaine, et notamment *la Tribuna* du 14 août.) L'on peut donc dire, en toute assurance, que, au scrutin de ballottage comme au premier tour de scrutin, la majorité *spontanée* des électeurs romains a voté pour le candidat représentant la protestation contre la politique d'alliances.

LA CONVENTION ANGLO-FRANÇAISE

La convention anglo-française a été accueillie, à Paris comme à Londres, avec des sentiments fort divers. Lord Salisbury, qui célébrait, il y a quelques semaines, les mérites de la convention anglo-allemande, a sabré de quelques railleries la conclusion de l'accord auquel l'honorable M. Ribot a fort judicieusement apposé sa signature, sans hésitation, sans regret, sans illusion. Au fond, le noble lord a raison de rire et de plaisanter les politiques qui s'émeuvent trop vivement d'un événement, pour l'instant, fort secondaire. Il n'y avait en jeu qu'une question d'honneur et de susceptibilité. On avait oublié de consulter la France : une réparation d'honneur nous est accordée, puisque, en fin de compte, l'Angleterre nous demande et nous achète la permission dont elle avait cru pouvoir se passer. C'est la demande qui importe en la circonstance et non le prix d'achat. En fait, les concessions sont, de part et d'autre, médiocres ou illusoires, tant par l'ambiguïté des termes de la convention que par l'ignorance où nous sommes des biens échangés.

La mauvaise humeur des méthodistes anglais de Madagascar ne nous empêchait point d'être dans la grande île les *beati possidentes;* et les signatures échan-

gées ne nous garantissent nullement contre la continuation de cette politique hargneuse que nos compatriotes n'ont pas tous ni toujours rabrouée avec une fermeté suffisante. L'acquiescement que nous donnons au protectorat anglais sur Zanzibar est, comme tout ce que nous donnons, tant mieux ou tant pis, franc, loyal, complet. Nos missionnaires de Zanzibar et de Bagamoyo n'ont jamais imité leurs rivaux protestants de Madagascar. M. Stanley leur rendra justice à l'occasion : il a été sans doute un peu trop pressé dans la rédaction de ses deux derniers volumes pour parler longuement du champagne des Révérends Pères dont il but et se scandalisa, ni des haricots à l'eau qu'il dut digérer dans son second voyage, en manière de pénitence, pour avoir trop parlé de la... somptuosité des Pères français. Dans l'Afrique occidentale, on nous concède une bonne partie de ce que nos géographes appellent, à tort ou à raison, le Soudan français ; et, en revanche, nous consacrons les empiétements et prises de possession de la Compagnie royale du Niger dans les pays du Niger inférieur, du Bénoué, du Sokoto. On a dit au Parlement anglais que les directeurs de cette Compagnie se déclaraient satisfaits. On le serait à moins. L'explorateur Stanley a apporté sa note gaie dans le concert des discussions que soulève la convention anglo-française. Il a fait au correspondant parisien d'un journal belge l'énorme farce de lui révéler le triomphe définitif de la France dans le Soudan occidental.

Nous ne nous attarderons pas à juger la valeur de la concession de pure forme qui nous est faite à Madagascar. Encore une fois, tout dépendra de la bonne volonté que mettront là-bas les sujets britanniques à honorer la signature de leur premier ministre. Et puis nous ne remarquons pas assez, nous Français habitués au respect de la hiérarchie, avec quelle désinvolture certaines colonies anglaises traitent les conventions signées par les ministres de la métropole. Quel excellent jeu de bascule pour la diplomatie! Voyez ce qui se passe à Terre-Neuve. Certes, la Grande-Bretagne respecte le traité d'Ultrecht. Mais, que voulez-vous? les Terre-Neuviens s'insurgent. On ne peut cependant, pour l'amour d'un traité, risquer de perdre une colonie, la pousser à l'insurrection! Et voilà comment on tâche de nous habituer à l'idée de déchirer ce traité gênant. En Océanie, nous étions jadis sur le point d'occuper les Nouvelles-Hébrides, complément nécessaire de la Nouvelle-Calédonie. Mais voilà que les Australiens s'aperçoivent un beau jour du danger que fait courir à leur moralité le voisinage des « transportés » français! Pauvres Australiens! Il fallut bien que la Grande-Bretagne veillât à protéger la vertu de ses colons océaniens. Comment les Français auraient-ils persisté dans des projets qui risquaient d'amener une sécession de l'Australie ; ils ont eu pitié de leurs voisins d'Angleterre et signé un protocole de désintéressement. Ah! si nous avions prétexté l'irritation de nos colons de la Réunion. Mais non : décidément nous sommes bons enfants. Eh bien, il faudra sans doute que nous cessions de l'être à Madagascar, ou que les sujets anglais y deviennent moins tapageurs : l'un ou l'autre est nécessaire. Je ne sais si l'on a remarqué que, dès le lendemain de l'arrangement, sir James Fergusson rassurait le Parlement anglais sur le sort des missionnaires protestants de Madagascar. Il ne faudrait pourtant pas qu'ils pussent continuer à prêcher là-bas la haine de la France. Si les Hovas sont tellement attachés au protestantisme, qu'on leur envoie des pasteurs français. Mais il faut que cette question, déjà fort envenimée, soit tranchée au plus vite. Il y a là une obscurité qui trouble, qui inquiète, qui doit être dissipée. Le traité que nous venons de signer ne vaudra que par les détails d'application. Il est certain, par exemple, que le résident de France à Antananarivo pourra et devra désormais parler plus haut.

Les stipulations relatives à l'Afrique occidentale méritent d'attirer notre attention et d'éveiller notre prudence, non pas tant en raison des avantages qu'elles reconnaissent que de certaines préoccupations dont elles sont l'indice. Il n'est pas besoin d'une grande finesse diplomatique pour deviner que notre office des affaires étrangères s'est laissé entraîner, guider par le désir de donner quelque satisfaction aux partisans d'un chemin de fer transsaharien. Ce qu'on a visé, c'est le libre accès du lac Tchad, que le général Philibert et M. Rolland désignaient, dans un récent ouvrage, comme le but d'une grande voie ferrée poussée à travers le désert. Il y a aussi, dans le texte de la convention, un certain souci de donner une réelle unité à nos divers territoires de l'Afrique occidentale; mais c'est l'idée de préparer cette gigantesque entreprise qui y domine. Observez que le texte du traité, que le discours de la reine d'Angleterre marquent le désir de « délimiter les pays contigus à la frontière méridionale de l'Algérie ». L'article 2 de l'accord anglo-français n'est pas moins significatif : « Le gouvernement de Sa Majesté britannique reconnaît la zone d'influence de la France *au sud de ses possessions méditerranéennes* jusqu'à une ligne de Say, sur le Niger, à Barrua, sur le lac Tchad. » Mais (*in cauda venenum*) faites bien attention aussi au dernier membre de phrase : « ligne tracée de façon à comprendre dans la zone d'action de la Société du Niger *tout ce qui appartient équitablement au royaume de Sokoto* ».

Quoi qu'il en soit de cette restriction facile à exploiter dans un avenir prochain, puisque, depuis le voyage de Barth, en 1853, les agents de la Compagnie du Niger ont seuls exploré ces pays avec quelque détail, il est bien évident que nos négociateurs ont cru faire un coup de maître en dégageant la bouche du Niger jusqu'à Say et en obtenant l'accès du lac Tchad. Voilà donc les deux stations méridionales du futur Transsa-

harien, Tombouctou suivant les uns, Barrua suivant les autres, dégagées et prêtes à recevoir la voie ferrée prolongée au sud des confins algériens du désert. Maîtres d'une telle « zone d'influence », nous pouvons construire tous les Transsahariens qu'il nous plaira de lancer vers le Sud. Stanley nous y invite, et il n'est pas besoin d'être allé au cœur de l'Afrique pour savoir tout le bien qu'il nous veut.

J'ai peur que nous ne soyons en ce moment victimes d'un mirage du grand désert, et qu'en ayant visé cet intérêt spécial, et d'ailleurs contestable, de l'établissement d'une voie ferrée à travers le Sahara, nous n'ayons précisément détruit les chances de succès déjà fort maigres de l'entreprise. Pour gagner l'accès du champ d'exploitation, nous avons cédé à une Compagnie, par un document officiel, le champ d'exploitation lui-même : on nous permet d'arriver jusqu'à la porte, dûment fermée, du vrai et riche Soudan. Libre à nous d'y arriver à dos de chameau ou en wagon ; elle n'en sera pas moins bien close aux opérations commerciales que nous projetions. Je n'ai jamais cru aux chances de succès d'un chemin de fer transsaharien qu'à la condition d'un vigoureux refoulement de la Société royale anglaise du Niger, par laquelle nos négociants se sont jadis laissé évincer et déposséder aux bouches du grand fleuve. Si l'on rêve d'aboutir à Tombouctou, le chemin de fer ne fera certainement pas ses frais. Les bénéfices sont plus probables, quoique douteux encore, dans l'hypothèse d'un tracé aboutissant au lac Tchad, parce que cette région est vraiment riche et ne rappelle en rien l'aspect peu séduisant des pays du Niger moyen, pays plus sahariens que soudaniens. Or les diverses explications qui ont été fournies au Parlement anglais, depuis le jour de la signature de l'accord, confirment le dessein bien arrêté de nous exclure des pays Haoussas en général et du Sokoto en particulier.

A vrai dire, il n'y a là rien de nouveau; et, étant donné le mauvais terrain sur lequel se trouvait notre diplomatie en présence de la situation prépondérante de la Compagnie anglaise du Niger, qui a beaucoup agi et dépensé là-bas, nous pouvons encore nous estimer heureux d'obtenir pour nos pays du Soudan occidental, encore mal connus et mal mis en exploitation, une cohésion réelle qui hâtera nos progrès. Ce que je vois d'heureux dans cette convention, c'est le couronnement des efforts d'un explorateur tel que le capitaine Binger, excellent soldat doublé d'un fin politique.

Il n'en est pas moins acquis que nos projets de Transsaharien, loin d'être encouragés par la convention nouvelle, doivent être de nouveau mûris et étudiés. On n'espère pas, sans doute, que la Compagnie anglaise du Niger, maîtresse des parties navigables du Niger et du Bénoué, envoie jamais les produits de son admirable domaine vers le Nord, par une voie ferrée, surtout française. La batellerie et la navigation maritime sont infiniment moins coûteuses : et, en supposant que le besoin de voies ferrées se fasse sentir un jour dans ces pays, c'est encore vers la mer que seront dirigées les marchandises destinées aux entrepôts d'Angleterre. Une seule chance de succès reste aux partisans d'un chemin de fer transsaharien, c'est la prolongation de notre zone d'influence vers notre colonie du Congo par le Baghirmi et la vallée de l'Oubanghi. L'explorateur Crampel travaille en ce moment à relier ainsi des pays qu'on voudrait voir devenir français. Réussira-t-il? Ne nous heurterons-nous pas aux prétentions des Allemands de Kameroun et de cette même Compagnie anglaise du Niger, toujours prête à nous couper la route? Mais ne tombons point dans le domaine des chimères. Voyons le présent tel qu'il est, sans découragement, sans enthousiasme, en hommes d'affaires.

Notre domaine d'Afrique occidentale est arrondi : il y a là de quoi occuper pendant de longues années notre activité coloniale. Avant que ces régions dévastées par les guerres et les chasses à l'esclave possèdent une population capable de les mettre en valeur, qui sait ce qu'il adviendra de tous ces partages dont lord Salisbury s'amuse si fort — sans négliger toutefois d'assurer les meilleurs lots à son pays.

Méfions-nous de notre tendance actuelle à vouloir « faire grand ». Le succès de Suez, succès prévu, certain, glorieux, nous a entraînés à l'illusion d'obtenir les mêmes résultats à Panama. Pourquoi? Parce que nous avons tablé sur des mots et non sur des réalités tangibles. Nous avons songé à « couper les isthmes », sans examiner assez en quoi pouvaient différer les deux entreprises. En ce moment, le mot « Transcaspien » attire, par un effet de la même sympathie de son, le mot « transsharien » ; les lauriers du général Annenkoff nous empêchent de dormir. Dormir d'un parfait sommeil serait excessif au moment où tous les appétits européens se déchaînent sur l'Afrique. Mais si nous perdions l'habitude de « chercher la *grande entreprise du siècle* », pour aviser prudemment à la bonne et sage exploitation de ce que nous avons, il n'y aurait que demi-mal. Veut-on construire des voies ferrées d'une utilité absolument incontestable? Eh bien, mais il semble que le Tonkin n'est pas déjà un si mauvais champ d'opérations! Et puis, rien n'empêche de doter notre Afrique occidentale, au fur et à mesure des besoins, d'une série de voies de sortie, soit vers le Sénégal, soit vers les Rivières du Sud, soit vers Assinie et Grand-Bassam, suivant les conseils du capitaine Binger.

Et puis, si l'Afrique tient un jour les promesses merveilleuses que font pour elle les Stanley, il sera temps d'aviser à « faire grand ». Pour le moment, la prudence s'impose.

A coup sûr, c'est là une conséquence inattendue de la convention anglo-française, et qui étonnera beaucoup de Français instruits et patriotes, épris de colonisation grandiose; elle n'en est pas moins certaine.

Mais, encore une fois, notre ministre des affaires étrangères ne pouvait pas espérer mieux; et si les uns croient lui devoir la consécration définitive de leurs belles et patriotiques illusions, d'autres — et nous sommes de ce nombre — lui seront reconnaissants d'avoir cherché avant tout la netteté, et de nous montrer les affaires d'Afrique telles qu'elles sont, telles que nous les avons faites.

M. D.

LES MANUSCRITS DE LÉONARD DE VINCI

Lors même qu'on ignorerait le mystérieux génie que fut Léonard de Vinci, la splendide face de vieillard que ses portraits offrent à l'étonnement du monde suffirait à susciter le désir de connaître ses plus minimes productions.

Si succinctes que soient encore parmi la foule les connaissances évoquées par ce nom, il demeure cependant le symbole de ce genre de génie universel que possédèrent seuls les grands hommes de la belle époque italienne.

Au temps de ces maîtres, le talent n'était point spécialisé dans la pratique d'un art. Sans se lasser jamais de l'énigme sans cesse renaissante, on embrassait le plus possible de l'art ou de la science, comme l'amant s'attache plus à l'amante indéchiffrable qui le leurre et qui, par là toujours nouvelle, rajeunit indéfiniment sa passion.

Les œuvres de plastique, de philosophie qu'ils produisirent, ne furent pas toujours les traductions entières de l'illusion miraculeuse où ces hommes rêvaient leur vie. Manifestations extérieures de leur esprit, elles en vulgarisaient plutôt le superficiel; elles en étaient l'extrême rayonnement affaibli dans les figures peintes par leurs mains, ou dans les vers scandés par leurs lèvres indolentes, sorte d'attirance magique émanée d'eux et qui invitait le disciple futur, soucieux d'atteindre le bonheur de créer, à s'initier aux enseignements des maîtres.

La peinture de Vinci reste cependant, avec celle de Sandro Boticelli, l'art le plus animé que l'on connaisse. Les sourires de ses vierges et surtout l'énigme mystérieuse de leur regard suggèrent une infinité de pensées profondes. On demeurerait éternellement devant Mona Lisa, cette plastique évocation de la perversité féminine, ou devant saint Jean-Baptiste, l'éphèbe énigmatique aux formes admirables à peine surgies de l'ombre et qui semblent contenir, sous la pureté immaculée de son front, le secret de la nature.

Si quelque ardent expérimentateur, étudiant le transformisme de la nature humaine, dans les conditions changeantes des siècles, obéissait à la fantaisie de moderniser à l'extrême les figures du mage florentin, il n'en modifierait point, quoi qu'il pût faire, les apparences ni le fond. Que, parant Mona Lisa des somptueuses étoffes modernes, il la travestît en experte mondaine de cette fin de siècle, elle n'en aurait pas moins en son attitude toute l'inquiétante énigme de l'inconnaissable près de se révéler, le pli austère de sa bouche mi-riante, la compassion moqueuse de son regard.

Les figures de Vinci sont de toute éternité, indépendante de l'évolution physique de la race humaine, parce qu'elles ne dépendent pas du temps d'alors, mais bien de l'immuable esprit créateur qui dirige la marche rythmée des peuples et se manifeste parfois dans le génie individuel.

Connaître Vinci par delà les apparences de sa peinture, tâcher de concevoir ce que voulut son art et quelles spéculations métaphysiques il tend à exprimer par la physionomie des formes, c'est entreprendre une œuvre méritoire et propre à enrichir considérablement le trésor esthétique, en indiquant à nos artistes contemporains, trop esclaves des ruses du métier et des moyens pratiques, quelle âme il est nécessaire de conquérir pour créer véritablement.

M. Charles Ravaisson-Mollien a consacré dix années d'études courageuses à découvrir et à publier ce que le génie de Léonard a laissé de notes écrites.

Il y a quelques années, M. Gabriel Séailles expliquait ici même, dans une étude lumineuse, les deux premiers volumes de Vinci, marqués *A, B, D* (1) :

« M. Charles Ravaisson s'est efforcé de découvrir dans les notes éparses... les principes généraux qui, sans être nulle part exprimés dogmatiquement, sont partout plus ou moins présents. Sous des titres habilement choisis, il range tous les passages où se retrouve telle idée originale, où est appliquée telle méthode, plus tard fameuse... »

Ces notes éparses de Vinci étaient en réalité des infolios hiéroglyphiques écrits à rebours avec des abréviations, et c'était un travail que Dante aurait pu placer comme supplice dans son enfer que celui de les déchiffrer et coordonner en volume les pensées jetées sur le papier sans plan, sans système aucun, au petit hasard de la fantaisie échevelée du maître.

La bibliothèque de l'Institut reçut, en 1796, douze manuscrits que les vainqueurs de 1815 ne lui reprirent pas. Seul, le manuscrit dit *Atlantique* retourna à Milan. D'autres cahiers sont en Angleterre, beaucoup achetés jadis par le comte d'Arundel pour le roi Charles Ier. Ceux de l'Institut ont tenté l'érudition et le labeur de M. Charles Ravaisson, qui les publie avec des clichés phototypiques et traduction en six volumes in-

(1) *Les Manuscrits de Léonard de Vinci*, par Ch. Ravaisson-Mollien. — Paris, A. Quantin, éditeur.

(1) *Léonard de Vinci, philosophe et savant. Revue* du 14 mai 1881.

folio, dont le premier parut au commencement de 1881. L'an 1891 ne se passera pas sans que le dernier soit mis en librairie.

Il ne s'est pas agi, on le sait déjà, d'un travail d'édition analogue à maint labeur de vulgarisation utile. Écrits, comme nous l'avons déjà dit, à la façon orientale, de droite à gauche, ces précieux cahiers furent longtemps considérés comme indéchiffrables. Oltrocchi Venturi, Govi, Charles Clément, MM. Richter et de Geymüller l'affirment dans leur intégralité. Les Italiens y renonçaient; la studieuse et patiente Allemagne déclarait qu'une telle besogne dépassait sa consciencieuse application.

Là où les étrangers dénoncent un obstacle impossible à franchir, il surgit souvent un Français qui risque l'aventure; nous possédons des Gascons de la science comme le XVIe siècle avait des Gascons de la guerre, qui réalisèrent le plus historiquement du monde leurs énormes fanfaronnades.

Lorsqu'il fut question d'aborder sérieusement une pareille étude des manuscrits du maître italien, dont on n'avait traduit jusqu'alors que de minces paragraphes, et cela avec une difficulté lamentable, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne arrivèrent de violentes protestations. L'érudition européenne haussait les épaules. Le peu qu'on savait des notes de Vinci avait même été deviné bien plus que traduit. C'était folie de prétendre mieux faire après tant d'essais illustres.

Devant des attaques si précises, M. Ravaisson se voyait contraint de redoubler de soin dans l'exécution de son travail, de suivre une méthode extrêmement rigoureuse pour déchiffrer et édifier une version inattaquable. En outre, afin de répondre par avance aux multiples objections qui ne manqueraient pas de s'offrir, il importait de présenter avec cette version une exacte physionomie du texte primitif italien. L'ingénieuse idée de reproduire par des procédés photographiques le manuscrit même au verso des pages, en regard de l'interprétation italienne et de la traduction, déjouait les plus spécieuses malveillances, en permettant de confronter les pièces du litige.

Une telle bonne foi ne désarma point l'injuste sévérité de la critique étrangère, trop soutenue par quelques émules en France même. Toutefois, M. Ravaisson comprit sa tâche comme un devoir de patriotisme.

Le gouvernement l'aida en souscrivant pour cent exemplaires du premier tome et 150 des tomes suivants; et quand parut enfin le premier volume, M. Charles Lévêque crut pouvoir écrire dans *le Journal des Savants :*

« Léonard de Vinci est l'un des plus merveilleux instituteurs de la pensée humaine. M. Charles Ravaisson l'a compris; qu'il continue donc avec le même soin religieux et la même habileté savante la grande entreprise qu'a inaugurée le premier volume. »

Charles Blanc, Anatole France, Philippe Burty, MM. Charles Henry, de Geymüller, en France; Heinrich Ludwig, G. Uzielli, Antonio Favaro, à l'étranger, multiplièrent les éloges et montrèrent le haut intérêt esthétique et scientifique d'une semblable publication.

Avec un tact remarquable et la sûre modestie des véritables savants, M. Ravaisson ne dédaigna point les critiques que prodiguaient ses adversaires. Il examina toutes celles que ne dictait point une vraie jalousie : il profita de quelques-unes, et la réfutation qu'il fit des autres éclaircit merveilleusement l'obscurité de certains passages. Son œuvre se perfectionna. Il fut même question en Italie et en Angleterre d'appliquer la même méthode aux autres manuscrits de Vinci que possèdent les bibliothèques de ces pays.

Ces quatre volumes publiés mettent au jour le plus complexe assemblage d'idées disparates. Plus qu'en tout autre livre, l'universalité des connaissances humaines y est traitée sans aucune spécialisation. Ce génie miraculeux passe de l'étude des couleurs, de l'ombre, de la lumière et de la perspective, à la théorie du mouvement premier, aux forces ou rythmes naturels qui dirigent la progression des races et la gravitation des astres suivant les mêmes principes d'orientation, aux lois des proportions esthétiques, à la géologie qui enseigne les périodes de la planète et permet de conclure à une notion de la naissance des mondes à la cosmographie, à l'étude chimique des mondes élémentaires : il émet ses idées sur la construction des canaux, de leurs écluses, des moulins, des navires, des machines, sur l'art des fortifications, sur les engins de guerre et sur l'architecture.

Artiste épris de l'idéal, nature fantasque et nerveuse, compagnon gai, le boute-en-train des fêtes intimes, tel nous l'ont conservé les écrits du temps; mais ce Vinci connu vaguement de quelques savants à peine, Vinci philosophe, mathématicien, géomètre, c'est une vraie révélation.

Au milieu des élucubrations bizarres, des paradoxes scientifiques, il peint la *Joconde;* en suivant une troupe de saltimbanques, il cherche la solution des problèmes algébriques.

Un génie comme Vinci ne pouvait pousser que sur ce sol italien du XVIe siècle, qui résume tous les mouvements complexes de la vie européenne d'alors, époque où, après une longue tourmente sociale et intellectuelle, renaissait l'intelligence humaine, restée longtemps l'apanage des Orientaux; alors il était de mode pour les éducateurs des peuples de paraître associer les diverses branches du savoir, de les rapporter à une loi unique, plus haute que les choses possibles à connaître. En leurs allures mystérieuses et sévères, les sages d'alors laissaient volontiers entrevoir comment ils tenaient la notion de lois hyperphysiques dont la connaissance livrait la nature à la volonté humaine capable de se les approprier. En un mot, il ne leur déplaisait pas que le monde les crût mages et rapportât

au surnaturel l'origine de leur suprématie intelligente. Parmi ces mœurs féodales encore, où la naissance préparait l'unique voie, n'était-ce pas miracle ce qui se vit alors : ces humbles de caste devenant les égaux des puissants seigneurs, les favoris des papes, élevés par un coup de sceptre enchanté au nombre des dignitaires romains sur la seule recommandation de l'art?

Vinci passa, passe encore parmi les magistes contemporains pour un initié au Grand-Œuvre.

En effet, le dogmatisme exotérique enseigne que toutes les sciences, que tous les arts, que tous les actes intellectuels et plus généralement toute conception dépendent de lois qui les régissent suivant les mêmes formules. Si la lumière se décompose au prisme en sept couleurs, si le mouvement solaire entraîne la gravitation de sept planètes, c'est que ces divers phénomènes sont conduits par une loi mathématique plus générale : la force fécondante et génératrice du nombre sept, qui produit toujours, par l'équilibre de deux triades enfantant son signe, un ensemble des phénomènes harmoniques capables de transformer une apparence totale en une réalité. La lumière, le son et la loi de gravitation ne seraient alors que la modalité du nombre sept, de la vigueur créatrice qu'il enferme et qu'il manifeste en phénomènes divers. On sait que Pythagore promulguait cette philosophie des nombres.

Les notes des manuscrits de Vinci portent la trace de recherches magiques. S'il court d'un sujet à l'autre avec une diffusion qui semble inextricable à ses commentateurs, c'est simplement qu'il parcourt une série d'expériences pour remonter à la loi exotérique qui les gouverne.

Ainsi le voyons-nous s'occuper successivement des cordes d'un luth, des notations musicales, de considérations sur les esprits, la morale, les causes premières, d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin. Ailleurs, les coquineries d'un apprenti voleur l'intéressent; peut-être le voulait-il transformer en sujet d'études anthropologiques, développer en lui son vice, pour étudier quelle suite de conséquences en découleraient. Un habit de carnaval, des arrangements décoratifs, des formules alchimiques se groupent plus loin : procession de phénomènes chromatiques et de leurs effets psychologiques, d'arrangements de lignes et de leurs effets d'esthétiques, affinités des essences chimiques, ces affinités de l'esprit humain avec les couleurs et les lignes. Voici notés le principe d'un podomètre, la possibilité de faire voler l'homme dans les airs, des études de géométrie et d'algèbre, des facéties bizarres, d'étonnantes prophéties allégoriques.

De-ci, de-là, Vinci s'exerce à la symbolique. S'il écrit : « Nombreux seront ceux qui, écorchant leur mère, lui retourneront la peau, — les laboureurs de la terre, » c'est qu'il cherche une règle à ces formules bizarres dont les mages emplissaient leurs volumes pour déguiser leur science, empêcher la foule de comprendre leurs secrets et d'en faire un terrible usage. Voici la plus belle, peut-être, de ces phrases : « Heureux ceux qui observeront, qui prêteront l'oreille aux paroles des morts! — Lire les bons ouvrages et observer ce qu'ils enseignent. »

Au milieu de ces paragraphes, en apparence si disparates, paraissent de très jolis profils, des faces énergiques de cavaliers et de travailleurs, des fleurs, des oiseaux finement dessinés. Ailleurs, il a tracé une curieuse bataille, puis cette Mona Lisa, qui est sans conteste la plus célèbre des toiles italiennes.

Ces manuscrits enseignent d'importantes choses sur sa vie et confirment celles déjà rapportées par les témoignages de ses contemporains.

Brillant cavalier durant sa jeunesse, splendide vieillard après de pénibles vicissitudes, aimé des princes et du peuple, causeur célèbre, homme de cour autant qu'artiste, excitant l'enthousiasme des dilettantes.

Le Vinci des manuscrits de M. Ravaisson-Mollien est un prestigieux précurseur de la science contemporaine dans ses tendances à la fois rigoureusement expérimentales et mystiquement synthétiques; s'il expérimente, il ne se contente d'aucune épreuve qui ne soit pas sûrement décisive; s'il théorise, il devient novateur hardi envisageant l'harmonie totale des lois physiques et les amassant en un point d'observation. Par une de ces circonstances trop fréquentes dans l'histoire, le Vinci savant avait disparu derrière le Vinci artiste.

Le second volume des manuscrits est l'un des plus attrayants. Il comprend soixante-deux fac-similés de plus que le premier tome, qui en contenait déjà cent vingt-six. Page à page, et dans leurs dimensions originales, il reproduit deux des douze manuscrits de l'Institut : le manuscrit *B*, qui passe pour le principal de la collection à cause de la vivacité, de l'énergie, de l'élégance et de la variété de ses figures humaines, de ses édifices civils et militaires; le manuscrit *D*, qui semble la mise au net d'un chapitre du *Traité de peinture*, où l'optique aurait servi d'introduction à la perspective. De ce manuscrit *D* Venturi tira ses observations sur la chambre obscure. Dans le manuscrit *B*, Delescluze découvrit le plan d'un canon à vapeur attribué à Archimède par Vinci; Govi y trouva le projet d'un propulseur à hélice; de Geymüller y a relevé des plans d'église à rapprocher de ceux que composa Bramante pour Saint-Pierre de Rome.

Le troisième volume contient les trois manuscrits *C*, *E*, *K*; et, l'ouvrage se trouvant ainsi à moitié achevé, l'Académie crut devoir décerner dès ce jour à M. Charles Ravaisson le prix Bordin en son intégrité.

Le quatrième volume comprend les manuscrits *F* et *I*, et fournit plus particulièrement des documents sur la personnalité de Léonard de Vinci.

Lorsque venait d'être édité le premier volume, une Revue de Rome, la *Nuova Antologia*, déclara, en

octobre 1885, que l'auteur ne toucherait pas à la fin de son labeur avant vingt ans. En dix ans, M. Ravaisson a démenti ses contradicteurs. Ayant depuis exposé dans la *Gazette des Beaux-Arts* les principes qui ont conduit son travail, les critiques étrangers, dont quelques-uns étaient si audacieux au début, y puisent les enseignements nécessaires pour interpréter les manuscrits qu'ils possèdent. L'Angleterre ne tardera point à les imiter.

Partout, même en Allemagne, on rend justice au talent de M. Ravaisson. S'il ne peut éviter quelques erreurs dans sa version et de légères imperfections de détail, tout le monde s'accorde à le féliciter d'être parvenu à atteindre la perfection de l'ensemble.

On ne saurait se dispenser, puisque aujourd'hui nous connaissons l'œuvre des manuscrits, de faire quelque peu connaissance avec leur éminent traducteur. Au reste, la biographie « est le roman de l'avenir », et souvent dans tel ou autre détail de la vie intime d'un écrivain gît le germe d'une œuvre forte.

Charles Ravaisson-Mollien, né le 19 avril 1848, fut le premier des trois enfants d'une descendante d'Israël de Silvestre, le graveur de Louis XIV, et de l'illustre philosophe et académicien Félix Ravaisson. Très tôt celui-ci perdit son père, payeur du Trésor à Namur, alors ville française. Avec l'aide d'un frère, Gaspard Mollien, sa mère procura à son aîné et à lui-même une forte éducation, sanctionnée par des succès universitaires. Ce Gaspard Mollien devint l'intrépide voyageur au Sénégal et en Gambie, qui échappa au célèbre naufrage de *la Méduse*. Il était parent du ministre du Trésor sous Napoléon Ier, et c'est une petite nièce du ministre, le comte Mollien, qui a épousé Charles Ravaisson.

On sait que Félix Ravaisson, ancien secrétaire de Victor Cousin, s'occupa de peinture et exposa au Salon. Directeur de l'enseignement du dessin, il demanda le premier qu'on traduisît le *Traité de Peinture* de Léonard de Vinci et réclama souvent cette publication pendant qu'il remplissait les fonctions de conservateur au musée du Louvre.

M. Charles Ravaisson venait d'être reçu avocat lorsqu'il fut nommé, en 1870, attaché au département des antiques et de la sculpture moderne du musée, où il est conservateur adjoint. Il accomplit au Louvre d'importants travaux touchant la manière de restaurer et d'étiqueter les antiques, qui étaient les sujets des plus grossières erreurs jusqu'alors.

En vivant avec les œuvres d'art, il devait tout naturellement s'éprendre de ceux qui les avaient conçues, et la puissante originalité de Vinci le fixa plus spécialement.

La difficulté de l'œuvre à entreprendre, le patriotisme qu'il y avait à faire triompher cette question de science érudite, nous a valu un des travaux de restauration les plus importants de cette fin de siècle. Et finissons cette étude très superficielle par cette phrase de M. Charles Levêque :

« Quelles que soient la solution de ce problème psychologique et celles de tant d'autres que suscite Léonard, on les devra pour la plus grande part à l'exécution d'une entreprise ardue, qui honore le jeune savant qui y attache son nom et notre pays. »

HENRY OLIVIER.

UN ESSAI DE ROMAN PHYSIOLOGIQUE

Deux femmes ou une seule (1)?

L'auteur du curieux récit, dont nous condenserons ici la substance en quelques pages rapides, se fit d'abord une spécialité dans la littérature américaine par l'étude attentive et pénétrante des caractères et des mœurs israélites, tels qu'ils se présentent à New-York. Jeune encore, il nous semble chercher sa voie d'une façon toute personnelle, en dehors des chemins frayés. Il s'est essayé dans des genres de roman très divers, entre autres dans le genre semi-fantastique, où les découvertes modernes de la science se mettent au service de l'imagination pour produire un effet de terreur. M. Harland s'efforce de dramatiser, en les emprisonnant dans une action tragique, les grands problèmes de la vie, soit qu'il emprunte ses sujets à Huxley ou à Herbert Spencer, soit qu'il brode quelque fantaisie audacieuse sur les découvertes de Bichat ou de Brown-Sequard. Son premier ouvrage : *As it was written — C'était écrit* — est une histoire de suggestion émouvante, où les phénomènes de l'hérédité se mêlent de la façon la plus ingénieuse à ce qu'on pourrait appeler l'hypnotisme d'outre-tombe. Dans *Two women or one? Deux femmes ou une seule?* il se fait l'écho, mais non pas le complice, des théories matérialistes d'un de ses personnages, le docteur Benary. Son but, semble-t-il, est de marquer les limites imposées à l'orgueil de la science humaine, et ce qu'il y a d'artificiel, d'éphémère dans son intervention lorsqu'elle prétend contrarier ou corriger les lois naturelles.

Mon nom est Léonard Benary. Je suis Anglais de pur sang ; mais, bien que natif du Devonshire, j'habite la ville américaine d'Adironda. Après avoir longtemps exercé la médecine et la chirurgie, j'ai renoncé à toute carrière active; mon âge explique cette retraite : je suis né en 1818.

Que le lecteur se montre indulgent à mon égard ; je n'ai aucune prétention littéraire. Du reste, l'histoire que je veux raconter est assez curieuse en elle-même pour pouvoir se passer d'ornements.

---

(1) *Two women or one?* From the manuscripts of doctor Leonard Benary, by Henry Harland, 1 vol. Cassel and Co, 1890. New-York. London.

Cette histoire commence le 13 juin 1884. Je revenais vers minuit d'une soirée de musique et je suivais, pour rentrer chez moi, Washington Street; dans la même direction marchait une femme qui me précédait d'une centaine de pas.

Que cette femme fût jeune ou vieille, blanche ou noire, que ce fût une dame ou bien une mendiante, l'obscurité m'empêchait d'en juger; je distinguais cependant sa silhouette chaque fois qu'elle passait devant un réverbère. De fait, absorbé dans mes pensées, je ne lui eusse probablement accordé aucune attention, si, arrivée à l'extrémité de la rue déserte, elle n'eût, au lieu de tourner comme moi l'angle de Riverview Road, descendu précipitamment les marches qui conduisent à la rivière.

Cette action à pareille heure me parut étrange : la possibilité d'un suicide se présenta tout naturellement à mon esprit, et, après une courte délibération avec moi-même, je descendis à mon tour l'escalier de pierre pour surveiller ses mouvements. Mais ceci était plus facile à dire qu'à exécuter. Le quai n'était que ténèbres; pas une étoile ne brillait dans le ciel. Les points lumineux symétriques sur le rivage opposé, la lanterne verte ou rouge d'un bateau, çà et là, se détachaient sur l'obscurité sans l'éclairer le moins du monde. J'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais rien au delà d'une longueur de bras, mais le bruit de l'eau qui battait la base du débarcadère servit à me guider.

J'avançai avec précaution, jusqu'à ce que j'eusse senti les planches sous mes pieds. La femme restait toujours invisible.

— Pourtant, me dis-je, si elle songe à se détruire, la besogne n'est pas encore faite, car je n'ai entendu la chute d'aucun corps dans la rivière.

Ah! soudain, un éclair de chaleur illumina le rivage et les flots du côté de l'est. J'eus le temps d'entrevoir une masse d'ombre, aux contours féminins, sur le bord même du quai. Une seconde plus tard, je l'avais rejointe et je la saisissais par le bras.

Elle fit un bond d'épouvante, dans la direction opposée à celle de l'eau, fort heureusement, car sans cela elle y serait tombée et m'eût entraîné avec elle. Bien qu'elle n'articulât pas un mot, j'entendais sa respiration sifflante, tandis qu'elle tremblait violemment sous mon étreinte. J'essayai de la rassurer.

— N'ayez pas peur. Je vous ai vue de la rue descendre ici... j'ai pressenti quelque mauvais dessein...

Un long frisson agita ses membres, elle poussa un soupir, mais ne répondit pas.

— Vous n'avez, répétai-je, aucune raison de me craindre. Je suis un vieillard, le dernier être au monde dont on puisse avoir peur. Ne tremblez pas ainsi; je ne veux que vous servir, si je puis.

Alors elle parla d'un ton hautain, vibrant d'indignation :

— Lâchez mon bras, je vous prie!

La qualité de la voix, signe qui ne trompe guère, annonçait une femme au-dessus du commun.

— Non, répondis-je, non, je n'ose pas vous lâcher.

— Pourquoi? pourquoi, s'il vous plaît?

Je ne la voyais pas, mais je devinais l'expression arrogante de son visage.

— Je soupçonne que votre premier mouvement sera pour faire le plongeon que vous préméditiez tout à l'heure.

— Après?...

— Ce serait folie de votre part.

— Eh! que vous importe? Quel droit avez-vous d'intervenir? Ma vie est à moi; j'en fais ce que bon me semble :

— Le moment serait mal choisi pour entamer une discussion sur des points de morale, mais je vous jure que vous ne redeviendrez libre qu'après m'avoir promis de renoncer à mourir.

Elle eut un haut-le-corps de colère, puis, après quelques secondes de silence :

— Vous êtes importun, monsieur! Vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, vous abusez de ce que je ne suis qu'une femme; c'est lâche.

— L'opinion que vous avez de moi m'afflige, répliquai-je tranquillement, mais je ne céderai pas.

— Vous dites que vous êtes vieux, moi, je suis jeune et forte, et très, très résolue, entendez-vous? Si vous m'y poussez, nous en viendrons à une lutte et...

— Vous ne ferez pas cela, quand je vous dis qu'une bonne volonté absolue est mon seul mobile. En outre, j'ai encore des muscles d'acier, et vous pourriez bien n'être pas la plus forte.

Je me vantais un peu, n'ayant jamais passé pour un athlète.

— Vous m'ennuyez! Bons ou mauvais, vos mobiles ne m'intéressent pas. Laissez-moi partir. Ma patience est à bout...

Elle frappait du pied et s'efforçait d'échapper à mes mains qui se cramponnaient de plus belle.

— Croyez bien que je n'agis pas pour mon plaisir, madame ou mademoiselle; mais je crois au devoir... et c'est mon devoir de vous secourir...

— Il n'y a pas de secours pour moi, je n'ai demandé le secours de personne... Me lâcherez-vous, à la fin!

Je l'entendis grincer des dents, je sentis son bras se raidir, mais ses menaces ne me troublèrent que fort peu.

— Lâcher une personne exaspérée qui pour le moment n'est point responsable de ses actes?... Ce serait me rendre complice de sa mort; je me considérerais comme un criminel, comme un meurtrier. Quand vous serez redevenue vous-même, vous me remercierez. Demain, les choses vous apparaîtront sous un jour différent. Pensez à vos amis, à votre famille. Vous m'avez dit que vous étiez jeune, eh bien, quelle que soit votre détresse présente, vous avez l'avenir! Allons, permettez-moi de vous reconduire chez vous.

— Chez moi! répéta-t-elle avec amertume. Des amis... une famille... Ah! ah! ah! — Elle éclata d'un rire sec et sardonique, d'un rire horrible. — Ce que vous dites serait cruel, monsieur, si ce n'était pas drôle. Vous ne savez rien de moi, vous ne pouvez comprendre ma situation : je n'ai pas de chez moi, pas de famille, pas d'amis et, ce qui est pire, je n'ai pas le sou. Il n'y a aucune maison où je puisse trouver refuge, personne ne me réclamera si je disparais, sauf des ennemis... de mortels ennemis... qui voudront me retrouver pour me faire souffrir encore. Oh! des ennemis, je n'en manque pas! Me lâcherez-vous maintenant?... Vous êtes devant une naufragée!... Je ne puis supporter plus longtemps ma misère... Si vous étiez au courant des circonstances, vous n'insisteriez pas... Si vous saviez qui je suis, ce que j'ai fait, ce qui m'attend en ce monde, vous vous diriez que la plus horrible des agonies pour moi serait en somme celle de vivre. Vivre, c'est se souvenir, et tant que je me souviendrai, je serai malheureuse au delà de tout. Songez donc que le sommeil même ne me soulage pas, car en dormant on rêve. Par pitié, renoncez à me sauver... Vous ne vous en repentirez pas. Vous aurez accompli là au contraire un acte de bonté, de bonté véritable, puisque c'est votre idée d'être bon!

Elle avait commencé à parler d'un ton ironique fort choquant, mais l'émotion ensuite l'emporta, et, en l'écoutant, je fus ému moi-même jusqu'au fond de l'âme.

— Mon enfant, lui dis-je, comment vous faire comprendre que je vous plains et que je veux sérieusement vous venir en aide? Tenez, je demeure là-haut, dans une de ces maisons que vous voyez sur la terrasse... où sont les réverbères. Venez avec moi. Vous dites que nulle part vous ne trouveriez de refuge... Vous vous trompez, un refuge vous attend. Je suis médecin, je suis un vieux médecin. J'ai des remèdes pour le corps et pour l'âme. Nous chercherons ensemble s'il n'y a pas quelque moyen de vous tirer de peine. Et tenez... Je vous propose un marché... Si au bout d'une heure vous persistez de sang-froid dans votre résolution, vous serez libre de sortir pour aller faire, sans que personne s'y oppose, tout ce que voudrez. Essayez donc, aucun mal n'en peut résulter... Ayez confiance... Je ne réclame qu'une heure de votre temps et puis je m'effacerai... je vous en donne ma parole d'honneur. Venez-vous?...

— Soit, puisque je ne puis me débarrasser de vous qu'à ce prix! dit-elle en se résignant avec une rage sourde. Mais je cours, en vous obéissant, un péril, un très grand péril. Emmenez-moi... Je suis prête... Ainsi, dans une heure?...

— Dans une heure, vous resterez ou vous partirez, selon votre bon plaisir.

Je l'introduisis chez moi en me gardant d'éveiller personne, et lorsque nous fûmes tous les deux dans mon cabinet, je levai le gaz et découvris sans aucune surprise qu'elle était belle.

Pourquoi ne fus-je pas surpris? Peut-être y avais-je été préparé par sa voix, d'un timbre exquis; peut-être les circonstances romanesques et tragiques de notre rencontre y étaient-elles pour quelque chose.

Elle ne portait pas de chapeau. Ses cheveux châtain foncé, frisés et abondants, étaient tondus comme ceux d'un garçon; ses grands yeux, très sombres et très limpides à la fois, exprimaient l'intelligence; sa bouche avait de belles lignes émues; elle était pâle comme la mort, et le désespoir se lisait sur ses traits, un désespoir énergique, endurci. Des pieds à la tête elle était enveloppée d'un *waterproof* très commun.

— Asseyez-vous, lui dis-je; mettez-vous à votre aise. Et, d'abord, laissez-moi vous offrir un peu de vin.

— Pas une goutte! répondit-elle brièvement.

— Une potion calmante, en ce cas... Vous êtes ma malade pour le moment. Je veux que vous sortiez de cet état de surexcitation nerveuse. Buvez.

— Je ne boirai pas, répondit-elle. Mon mal n'est pas un mal physique, aucun remède n'y peut rien. D'ailleurs, que sais-je de cette drogue? Elle peut contenir du poison...

— Ainsi, j'aurais cherché à vous dissuader du suicide pour avoir le plaisir de vous tuer moi-même?...

— Il ne s'agit pas de me tuer, mais de m'endormir peut-être, de m'ôter le pouvoir de quitter votre maison.

— Madame, regardez-moi. Ai-je l'air d'un homme qui veuille vous tendre des pièges?

Elle arrêta sur moi un regard scrutateur; puis, prenant le verre que je lui tendais, le vida sans plus de protestations.

— Maintenant, lui dis-je, causons.

— Tant que vous voudrez... pendant une heure...

— Il est minuit vingt, répondis-je en tirant ma montre.

— Merci. Cinq minutes sont écoulées déjà. Je serai libre à une heure et quart.

— Jusque-là me permettez-vous de vous adresser quelques questions.

— Oui, mais je ne promets pas d'y répondre.

— Avez-vous dit la vérité en assurant que vous n'aviez au monde personne qui de près ou de loin s'intéressât à votre sort?

— La pure vérité... Je vous excuse, du reste, d'en avoir douté, ajouta-t-elle avec un sourire cynique, car on doit voir sur mon visage que je suis une menteuse émérite; une fois, j'aurai manqué à mes habitudes.

— Je n'ai pas voulu vous offenser, répliquai-je poliment. Mais vous étiez dans un état où l'on exagère quelquefois sans le vouloir. Donc, tout le reste est vrai : vous n'avez pas d'argent, pas d'asile, vous êtes lasse de vivre...

— Ce qui est plus fâcheux encore, répondit-elle avec

le même aplomb, je suis mauvaise, je suis une créature infâme et dégradée. Observez-moi bien, tandis que vous me tenez. — Et elle fixait sur moi ses yeux hardis, comme si elle eût prétendu me défier. — Vous ne verrez pas souvent de femme pareille. Je suis une curiosité à ma manière... Je suis un type... — Elle s'arrêta et partit d'un éclat de rire qui me fit frissonner — un type de perversité sans égale.

Brusquement, elle changea de ton, redevint grave :

— Recevriez-vous un lépreux dans votre maison, monsieur? Eh bien, j'ai la lèpre, une lèpre morale. On a dit de moi que j'étais corrompue jusqu'aux moelles. C'est encore le langage le plus doux que j'aie entendu. Si vous soupçonniez seulement les crimes que j'ai commis et les crimes plus affreux que j'ai médités, ceux que des obstacles matériels m'ont seuls empêchée d'accomplir, vous me chasseriez comme un chien enragé. Allons, vous voyez bien qu'il ne peut être question pour moi de secours ni d'espérance. A quoi bon vivre? Tout le monde a horreur de moi, et j'ai horreur de moi-même par-dessus le marché.

Elle se leva, comptant que là-dessus je lui ouvrirais la porte.

— Vous me devez une heure, dis-je en m'obstinant. Est-il bien sûr que vous soyez aussi criminelle que vous voudriez me le faire croire? Dans tous les cas, on assure que confesser son péché, c'est déjà l'expier par le repentir.

— L'expiation, le repentir, des mots que tout cela! Les gens qui ne connaissent le mal que de réputation peuvent tomber dans ces sottes redites, mais pour peu qu'on ait de l'expérience, on les méprise et on en rit. Le crime ne pourrait être expié que si l'on en supprimait les conséquences; or tout le repentir du monde ne peut faire cela, il ne peut rien, entendez-vous, rien... Vous êtes médecin, vous savez, je suppose, ce qu'on appelle la loi de la persistance de la force, la loi de la conservation de l'énergie. Vous n'en discuterez donc pas cette très simple application. Un crime une fois commis ne peut plus ne pas être; ses conséquences sont inéluctables, éternelles. Aussi les chrétiens, avec leurs dogmes, se montrent-ils là-dessus plus logiques que les rationalistes, car ils admettent le miracle, l'intervention d'un pouvoir surnaturel qui suspend l'ordre de la nature. Je ne me crois pas maîtresse d'expier la moindre de mes fautes, et, quant à me repentir, qui vous dit que je me sois repentie? Le repentir! le remords! Mon expérience va encore vous fournir un renseignement sur ce chapitre. Remords et repentir, tout cela n'est qu'un simple bruit sans aucun sens. Il n'y a pas de réalités pour y correspondre. Je ne me repens pas, et personne, ni homme, ni femme, ne s'est jamais repenti comme vous l'entendez, depuis le commencement du monde. Nous regrettons les biens que nos crimes nous ont fait perdre, oui. Nous souffrons parce que le châtiment nous atteint quand nos crimes sont découverts, oui encore... Mais nous repentir! Il y en a beaucoup qui font semblant. Moi, je suis plus franche. Je souffre parce que la peine que je me suis attirée est telle que je ne puis la supporter... Je souffre, surtout, parce que mon dernier but dans la vie — un but criminel — n'a pu être atteint... Mais je n'éprouve rien de plus.

— Je pourrais répéter que je crois à quelque fanfaronnade de votre part, dis-je à cette enragée sans me laisser déconcerter par elle; du reste, vous seriez cent fois pire que vous prétendez l'être qu'il m'importerait fort peu. Vous ne manquez pas d'intelligence, je le vois, et vous abordez les questions scientifiques avec une audace singulière. C'est me mettre à l'aise pour généraliser. Écoutez donc : bons ou mauvais, nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, nous sommes les résultats de l'hérédité, du milieu; nos actes, criminels ou honnêtes, sont déterminés, non par notre volonté libre, mais par la nécessité. Je ne vous blâmerai donc pas plus d'avoir l'âme si noire que d'avoir ces beaux cheveux bruns.

— Vous êtes magnanime, répondit-elle railleuse. Votre doctrine ferait bon effet en cour d'assises. Eh bien, poussez la générosité plus loin. Tenez-moi quitte de cette captivité d'une heure. Que je m'en aille tout de suite à mes affaires!

— Impossible! J'ai encore beaucoup de choses à vous dire.

— Ma foi, s'écria-t-elle, en bondissant de colère, vous me poussez à bout! Savez-vous bien qu'en me gardant ici, vous violez les lois du pays, que vous vous exposez à des poursuites? Ouvrez donc les yeux, aveugle que vous êtes!

Et, rejetant loin d'elle avec emportement le manteau qui l'enveloppait, elle se dressa devant moi dans l'uniforme rayé bleu et blanc de la prison de Deadlock.

J'avoue que le cœur me sauta jusque dans la gorge et qu'un instant je fus sans voix.

Elle vit ma stupeur et parut en jouir :

— J'espère qu'à présent vous me permettrez de vous souhaiter le bonsoir, fit-elle après une pause.

— Vous vous êtes échappée de prison? balbutiai-je.

— Oui, de la maison pénitentiaire qui est de l'autre côté de l'eau. Vous voyez que, sans nous être rencontrés jusqu'à ce soir, nous étions voisins. J'ai passé deux années assez monotones sur l'île de Deadlock, et, pour employer une expression technique, j'étais *dedans* pour un long bail. Néanmoins, comme j'avais une petite affaire à régler en ville avec le *gentleman* qui avait produit contre moi les charges les plus accablantes, je profitai de la première occasion qui se présenta pour venir jusqu'ici incognito. Mais, en arrivant, je découvris que la fatalité m'avait joué un de ces tours dont elle est coutumière, mon ennemi étant mort de sa belle mort dans l'intervalle. De sorte que le dernier but que

je m'étais donné m'échappait. Aussi maintenant je ne souhaite plus rien que de me reposer où vous savez.

J'avais recouvré mon sang-froid :

— Eh bien, lui dis-je, vous vous abusez, à ce qu'il me semble. Vous n'avez aucune envie au fond de quitter ce monde; vous voudriez seulement changer... changer de condition. Ce que vous appelez d'un si vif désir n'est pas la mort, mais l'oubli. J'en crois vos propres paroles! Vivre, avez-vous dit, c'est se souvenir. Vous en avez conclu que mourir c'était oublier. La mémoire du passé vous torture; oui, c'est le passé qui, suspendu à votre cou comme une meule, vous entraîne aux abîmes du désespoir. Si vous pouviez l'effacer une fois pour toutes, ce passé, vous cesseriez de souffrir, n'est-ce pas?

— Peut-être, mais cela revient au même. Il n'y a qu'un moyen de trouver l'oubli.

— Dans la mort, croyez-vous? En êtes-vous bien sûre? Qui vous dit que vous oublierez? Ne redoutez-vous pas quelque chose... le fameux voyage dans un pays non découvert encore et d'où personne n'est revenu? Ne vous a-t-on jamais enseigné qu'une vie future était possible? Si vous alliez, pensez-y, retrouver votre identité au delà de la tombe!

— J'en cours les risques. D'une chose je suis certaine, c'est qu'il n'y a pas d'oubli pour les vivants; nous verrons bien si les morts sont mieux partagés. Est-ce que je n'ai pas traversé l'enfer? Tout changement sera un changement en mieux.

— Cependant si, par hasard, il y avait quelque moyen d'oublier dès ce monde? Supposez que vous puissiez, sans mourir, arriver à ne plus vous rappeler seulement votre nom, votre langue maternelle, supposez que l'on puisse faire de vous un être nouveau, régénéré, que vous vous trouviez en état de recommencer la vie dans les mêmes conditions que l'enfant qui vient de naître.

— A quoi bon supposer l'impossible?

— L'impossible? Vous décidez bien légèrement que c'est l'impossible. N'avez-vous donc jamais rien lu ou rien entendu dire sur les résultats merveilleux de certains accidents? Une lésion des tissus cérébraux causée par la maladie ou par une fracture du crâne peut produire une annihilation totale de la mémoire, sans nuire aux autres facultés intellectuelles, de sorte que le patient, revenu à la santé, ne se rappelle absolument rien de lui-même, ni son nom, je le répète, ni sa nationalité, ni le visage de son père ou de sa mère; il ne sait même plus parler, marcher ni manger; c'est littéralement une nouvelle naissance. Tout le monde a lu le récit de ces choses...

— Et je l'ai lu comme tout le monde, mais je ne vois pas...

— Attendez donc! Continuez à supposer. Oui, supposons que vous ayez été victime d'un accident semblable. Tout ce que vous attendez de la mort vous serait accordé, sans que vous eussiez cessé de vivre. Que pouvez-vous souhaiter de meilleur?

— Voilà bien des paroles vaines; il n'est pas en mon pouvoir de provoquer cet accident, tandis que je suis libre de mourir.

— Il n'est pas en votre pouvoir de provoquer l'accident, d'accord, mais vous ne direz pas que ce pouvoir soit refusé à un autre; par exemple, un homme de science, ayant cherché et démêlé les causes du phénomène, serait en état, je crois, de jouer délibérément le rôle du hasard. Un coup sur la tête, et la mémoire est oblitérée. Ce coup peut être donné exprès. On inocule bien à son gré la petite vérole, ou, si l'on veut, la paralysie, la surdité, la cécité. Pourquoi ne produirait-on pas l'oubli?

— L'a-t-on jamais fait?

— Si on ne l'a pas fait, on peut le faire... Je le peux, moi qui vous parle. Cette suppression de la mémoire, que les rapports scientifiques ont enregistrée tant de fois, je vous la procurerai, si vous voulez, au moyen d'une simple opération chirurgicale.

— C'est incroyable! murmura-t-elle.

— Incroyable ou non, c'est un fait. Mes instruments feront l'office de la pierre qui, en frappant votre crâne, y produirait une dépression, et quand vous reviendrez à la vie, après l'effet du chloroforme, ce sera dans les conditions mentales de l'enfance. Vous ne vous souviendrez de rien, vous ne saurez rien, votre esprit sera comme une feuille de papier blanc, le passé ayant cessé d'être.

— Si ce que vous dites est vrai, monsieur, vous possédez une terrible puissance. Tous vos confrères sont-ils capables de l'exercer?

— Tous les chirurgiens qui se tiennent au courant de la science admettent la possibilité théorique de cette opération; quant à l'avoir pratiquée, je ne le pense pas. L'examen d'un grand nombre de crânes, la dissection d'un grand nombre de cerveaux m'ont conduit, pour ma part, à une découverte que je n'ai communiquée à personne, mais que d'autres peuvent avoir faite de leur côté.

— Pourquoi ne l'avoir pas proclamée? Elle vous eût rendu célèbre.

— Vous avez deviné vous-même la raison principale de ma réserve quand vous avez dit que c'était une puissance terrible. Il m'a paru imprudent jusqu'ici de la mettre dans toutes les mains; mais, après ma mort, sinon auparavant, le résultat de mes travaux sera publié.

— Le résultat de vos travaux? Avez-vous donc déjà opéré quelqu'un?

— Je n'ai pas opéré d'être humain, mais des animaux, des chiens, des singes, des chevaux très souvent, et toujours avec succès.

Elle se mit à rire :

— Allons, nous passons du sublime au grotesque. Je

n'ai pas à vous savoir gré de ce que vous faites pour moi. Vous cherchiez un sujet.

— Je ne le nie pas, si cela doit vous mettre à l'aise. Ne pouvant prédire avec une assurance absolue ce que produirait mon opération sur un être humain, le choix de ce sujet semblait assez difficile. Mais, pour vous rassurer tout à fait, je vous citerai un cas fortuit que j'ai eu l'occasion d'observer.

Nous avions, il y a une trentaine d'années, une servante, très estimée dans la famille, qui avait dû se séparer d'un abominable mari, Allemand d'origine, le plus grand coquin que j'aie eu l'occasion de rencontrer : voleur, menteur, brutal, bref un être dépravé, ignoble. Vous savez ce que j'entends par là ? Il était, comme chacun de nous, venu au monde avec un certain bagage de facultés spirituelles latentes, toutes héritées de ses ancêtres, quelques-unes pour le bien, quelques autres pour le mal. Le milieu, l'éducation n'avaient développé apparemment que les plus mauvaises et laissé les autres endormies ; ne perdez pas de vue cette explication.

Le misérable, ne pouvant décider sa femme à revenir avec lui, ne cessait de rôder autour de notre maison pour la guetter quand elle sortait. Menacée bien des fois, elle s'attendait à tout. Un soir, je fus attiré vers la cuisine par le bruit d'une altercation violente ; je descendais l'escalier en toute hâte, lorsque soudain j'entendis partir un coup de pistolet. Dans la cuisine, un homme gisait sur le sol, aux pieds de la servante, qui tenait un revolver fumant à la main. Elle m'expliqua qu'elle était seule quand son mari s'était présenté avec l'intention de l'emmener de force, qu'une lutte venait de s'engager entre eux et qu'elle avait fait usage d'un pistolet acheté quelques jours auparavant en prévision d'une scène de ce genre. J'examinai l'homme et, à mon grand soulagement, je découvris qu'il n'était pas mort ; la balle n'avait même pas pénétré dans les chairs ; tirée par une main inexpérimentée, elle avait frappé la tête à angle oblique, puis rebondi au loin, non sans causer cependant une fracture assez sérieuse à tel point précis du crâne. J'entrepris de soigner cet homme ; il fut trois jours sans connaissance et six semaines dans une étrange stupeur, mais il guérit à la fin et dans quel état, pensez-vous, sa convalescence le trouva-t-elle ? Dans l'état d'un enfant nouveau-né. Il avait perdu totalement la mémoire des actes les plus naturels : il fallait lui apprendre derechef à manger, à se servir de ses jambes, de ses doigts ; il ne reconnaissait pas sa femme ; tout pour lui était à recommencer, mais, nous avions affaire à un adulte dont le cerveau en tant qu'organe était entièrement développé. Ce robuste garçon de trente-deux ans apprit ce que nous voulions lui enseigner avec une rapidité étonnante, retenant presque autant de choses en quinze jours qu'un enfant pourrait le faire en une année. Au bout de six mois il parlait... Il parlait l'anglais, remarquez-le bien, et non pas l'allemand, qui était sa langue maternelle. Mais ce qu'il y eut de plus intéressant, ce fut la transformation, tout à fait naturelle d'ailleurs, de sa nature morale. Traité avec bonté, entouré de bons exemples, oublieux de tout ce qui avait pu contribuer à le pervertir, il devint un être absolument différent de ce qu'il était jusque-là. Des milliers de prédispositions que l'hérédité avait déposées en lui, les meilleures furent éveillées, tandis que les autres s'atrophiaient au contraire. Il vécut honnête, avec une dose suffisante d'intelligence et de bon sens ; je n'eus jamais de meilleur domestique et, au bout de vingt et quelques années, quand il mourut, il me légua, sur mon instante prière, le seul objet précieux qu'il possédât... Le voici...

J'ouvris une armoire et en tirai le crâne de mon Allemand.

— Laissez-moi voir, dit avec vivacité la jeune femme.

Elle le prit entre ses deux mains et l'étudia longuement :

— C'est comme un conte de fées, dit-elle enfin ; c'est merveilleux !

— La science, répondis-je, tient bien d'autres merveilles en réserve ! Ce fut le cas que je viens de vous raconter qui me suggéra l'idée de diriger mes études tout spécialement sur les modifications du cerveau, et maintenant je déclare que je me sens capable d'opérer avec bien des chances de succès.

— A la bonne heure ! dit-elle après un instant de réflexion ; voilà qui nous ouvre une belle perspective sur les prétendues questions de morale. Ainsi le caractère d'un homme peut être changé radicalement par une altération légère dans la structure physique de l'individu. Qu'en diront les partisans du libre arbitre ?

— Ils savent depuis longtemps, répondis-je, des faits psychologiques innombrables l'ayant prouvé, que l'âme, tandis qu'elle est l'hôte de notre corps, doit nécessairement s'adapter aux conditions de son gîte.

— L'hôte de notre corps, dites-vous ? Elle est plutôt, à en croire vos théories de tout à l'heure, son esclave et sa victime. Les matérialistes ont donc raison de dire que l'intelligence, la pensée, l'émotion ne sont que des fonctionnements cérébraux.

— Écartons les hypothèses, s'il vous plaît, madame. Rien de ce qui a rapport à l'âme humaine ne peut être prouvé. Elle est par excellence le mystère suprême. Nous ne connaissons les choses que sous la forme qu'elle reflète ; nous n'en savons rien que par l'impression qu'elles produisent sur nos âmes. Prenez dix mille hypothèses sur l'origine de l'âme, sa nature, sa signification, sa destinée, toutes seront également plausibles, mais également insuffisantes. En cherchant on trouvera tout le reste, hors ceci qui nous restera voilé.

Elle haussa les épaules ; puis, revenant aux questions pratiques :

— M'expliquerez-vous, demanda-t-elle, en quoi consiste l'opération ?

— Il vous faudrait, pour comprendre, une éducation médicale.

— Vous allez me trépaner ?

— Il y aura fracture partielle, mais je n'enlèverai rien au crâne.

— Que peut-il m'arriver de pire, si vous échouez ?

— La mort, sans doute. Il y a toujours possibilité d'inflammation.

— Oh ! la mort, peu importe ! Mais je ne voudrais pas, sous prétexte de perdre la mémoire, perdre aussi la raison, rester imbécile ou folle.

— Il n'y a aucune chance pour cela.

— Vous me le jurez ? Ce sera l'oubli ou la mort ?... Mais, si je vis, que deviendrai-je pendant le laps de temps qui s'écoulera avant que je sois en état de suffire à mes besoins ?

— Nous aurons soin de vous. Ma sœur demeure avec moi ; elle est la plus douce et la meilleure des femmes. Vous recevrez d'elle et de moi l'éducation qu'il vous faut ; vous serez nourrie, logée, instruite dans cette maison.

— Vous feriez cela ? dit brusquement l'inconnue. Eh bien... je me fie à vous. Que je meure ou que je sois régénérée, vous m'aurez toujours fait du bien, et le fardeau de la reconnaissance ne me pèse pas, puisque je m'acquitte du coup en vous fournissant un sujet. Sera-ce pour ce soir ?

— Assurément non ; il faut que vous vous reposiez d'abord. Nous verrons demain, après une bonne nuit... Ma sœur, que je vais appeler, vous conduira dans notre chambre d'amis.

— Et que pensera de mon costume trop significatif mademoiselle votre sœur ?

— Elle n'y fera même pas attention, car je l'aurai préparée en deux mots à vous accueillir.

— Pardon, monsieur, vous ne m'avez pas encore dit votre nom ?

— Le docteur Benary... Léonard Benary...

*
* *

Le docteur va éveiller son excellente sœur, qui ne fait pas la moindre objection et qui s'intéresse très vivement au contraire à ses projets. Mlle Joséphine est frappée de la beauté du *sujet* que le hasard a conduit chez son frère ; elle ne se prononce pas sur le compte de cette personne évidemment endurcie :

— Mais, dit-elle, son endurcissement peut être le résultat d'une vie malheureuse autant pour le moins que coupable. Elle a de l'instruction, elle s'exprime bien, sa voix est étrangement musicale. A-t-elle reçu de la nature des instincts élevés que de violentes passions ont trahis, a-t-elle été entraînée au mal, ou bien est-elle corrompue à fond ? Comment le savoir ? Pour le moment elle se tient sur la défensive, ombrageuse, méfiante, inabordable.

Il se trouve que le mélange inoffensif d'eau de fleur d'oranger et de bromure versé par le docteur à l'inconnue suffit pour lui assurer un sommeil paisible, ce qui, renseignement précieux, indique au docteur le degré exact de susceptibilité nerveuse qui peut exister chez elle. Au réveil, ses dispositions sont les mêmes ; elle paraît calme et reposée. Benary décide que l'opération aura lieu sans retard. Alors seulement il lui adresse quelques questions nécessaires. Elle déclare se nommer Louise Massarte, d'origine française, mais ayant vécu toute sa vie en Amérique, âgée de vingt-six ans, orpheline, sans famille ; elle n'a jamais été mariée. S'il faut au docteur d'autres détails, elle est prête à les donner, malgré la honte qui s'attache à son histoire ; il y a longtemps qu'elle ne rougit plus de rien, elle racontera donc tout ce qu'on voudra.

— Vous ne raconterez rien du tout, répond le docteur, cela ne ferait que vous exciter et vous fatiguer. Il vaut mieux d'ailleurs que nul ne soit au courant... Vous allez oublier ; pourquoi d'autres se souviendraient-ils ?

— D'ailleurs, dit Louise Massarte, avec l'incrédulité qu'elle oppose à tous les actes généreux et délicats, les journaux de ce matin publieront mes méfaits en même temps que ma fuite.

A quoi Mlle Joséphine répond tranquillement :

— Vous ne connaissez pas mon frère. Quand le journal est arrivé tout à l'heure, il l'a jeté au feu pour plus de précaution. Nous ne lirons pas une ligne sur ce qui vous concerne.

Et l'opération a lieu avec une facilité qui fait grand honneur à la science exceptionnelle du bon docteur Benary, lequel est fort en avance sur la chirurgie de son siècle, à quelque hauteur que soient arrivés nos praticiens modernes. La plupart craindraient, en effet, d'atteindre par une semblable opération d'autres facultés que la mémoire ; celle-ci est répartie, chacun le sait, dans plusieurs circonvolutions du cerveau, lesquelles renferment en outre des cellules qui sont le siège des phénomènes moteurs ou sensitifs, de sorte qu'il est à peu près impossible de supprimer une faculté mentale sans produire des troubles dans la sensibilité locale et dans le mouvement. Mais on ne s'inquiète pas de si peu de chose en Amérique. M. Edward Bellamy, dont nous avons fait connaître déjà un roman curieux, *Miss Ludington's Sister,* fondé sur la succession de plusieurs existences distinctes chez le même individu, n'a-t-il pas dans un autre récit qui, du jour au lendemain, assura sa renommée, *Dr Heidenhoff's process*, montré, à la faveur d'un rêve, il est vrai, que la mémoire de tel fait ou de tel groupe de faits particuliers peut être oblitérée ? C'est autrement incroyable, on l'avouera, que l'annihilation de la mémoire entière ! Nous ne pouvons donc être très étonnés du succès de

l'opération du docteur Benary. Quand la malade sort de l'anéantissement où l'a plongé un anesthésique quelconque, elle ne répond rien à la question : — Louise Massarte, me reconnaissez-vous?

Louise Massarte est effacée de la face de l'univers. Il y a là, sur ce lit, à sa place, une femme inoffensive et ignorante à l'égal d'un petit enfant, pourvue d'ailleurs de tous ses sens et de facultés que le milieu et un enseignement bien appliqué peuvent régulariser, mûrir, stimuler. La responsabilité semble effrayante sans doute, mais, comme le fait observer Mlle Joséphine, l'enveloppe mortelle de cette créature est trop belle pour ne pas s'accorder finalement avec une belle âme. Déjà l'expression de dureté, d'amèrtume, de méfiance a disparu de sa physionomie ; un élément purificateur en a lavé jusqu'à la dernière trace. L'innocence du regard est revenue. On peut tout espérer.

Dans l'obscurité, le calme et le silence, la blessure guérit très vite et, comme l'a prévu le docteur, Louise se remet avec une facilité presque incroyable aux premières leçons de la vie. Il suffit qu'on parle une fois devant elle pour qu'aussitôt elle essaye d'imiter les sons ; très vite elle en comprend le sens — de même pour tout le reste. Ses bienfaiteurs sont émerveillés de progrès si rapides ; ils croient assister au développement de quelque plante superbe et vivace. Au bout d'un an, l'opérée ne se distingue des autres filles de dix-huit ans que par une candeur, une simplicité rares.

Des autres filles de dix-huit ans, direz-vous? Avant l'opération elle avait dépassé sa vingt-cinquième année !

En effet, mais le résultat le plus extraordinaire peut-être de cette opération a été un rajeunissement qui ne s'arrête pas à l'esprit, qui s'étend en outre au corps. Les flétrissures de l'expérience se sont effacées de son visage ; elle ne ressemble à la femme désespérée qui, par une nuit d'orage, voulait se jeter à l'eau que comme une sœur cadette peut ressembler à son aînée. Le docteur Benary a réussi mieux encore qu'il ne l'espérait ; il a fait, au cours de son audacieuse tentative, une découverte imprévue : il est tombé sur l'eau de Jouvence cherchée en vain par les alchimistes. Qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela, en somme ? N'est-il pas avéré que le temps n'est que le réceptacle et la mesure de l'expérience qui seule nous vieillit et décide de l'âge? Précipitez les événements, les émotions, faites-les tenir dans un bref espace de temps, et chez vous le physique s'en ressentira. Or chez Louise Massarte la mémoire où s'emmagasinait l'expérience a été détruite ; le temps passé se trouve neutralisé pour elle ; de là ce retour à l'adolescence. Naturellement, la charpente de chair et d'os reste la même, mais l'esprit rajeuni lui prête une expression, une fraîcheur, une activité nouvelles.

Il est bon que ceci soit posé, afin que l'on comprenne pourquoi l'échappée de prison n'est jamais reconnue par personne. Les deux vieillards qui lui ont refait une identité nouvelle s'attachent à elle en la soignant, en l'élevant, en recevant d'elle les témoignages de gratitude les plus touchants et les plus tendres.

Ils se mettent à l'aimer comme leur propre fille, et le monde est dupe de cette affection. Il croit ce qu'on veut lui faire accroire, c'est-à-dire que la belle jeune fille qui a surgi tout à coup dans l'intérieur un peu triste du frère et de la sœur est une de leurs nièces, orpheline, miss Miriam Benary, arrivée d'Angleterre depuis peu. Un accident, dit-on, un choc inexpliqué d'ailleurs, l'a privée momentanément de la mémoire ; elle a dû tout rapprendre, en commençant par l'*a, b, c*. Si peu commun qu'il soit, cet accident est certes beaucoup moins invraisemblable que ne le serait la réalité pure.

Quant à celle que nous n'appellerons plus que Miriam Benary, cet ange de douceur ne soupçonne même pas qu'une femme telle que Louise Massarte ait jamais existé ; ses fautes, ses souffrances sont lettre close pour elle. Quatre années s'écoulent, pendant lesquelles les Benary n'ont qu'à se louer sous tous les rapports de leur parente d'adoption.

Au mois de mars 1888, un hasard introduit à l'improviste, dans la maison du docteur, Henry Fairchild, brave garçon de trente ans, sculpteur de son état, qui tombe amoureux fou de Miriam. Lorsqu'on les a présentés l'un à l'autre, Fairchild a été saisi d'un trouble si grand que miss Joséphine épouvantée a pu croire qu'il reconnaisait sa prétendue nièce ; il a tressailli, changé de couleur, mais comme il s'est remis ensuite et que l'intimité a marché entre les deux jeunes gens de la façon la plus naturelle, il semble bientôt évident que ce trouble n'a été causé que par l'extraordinaire beauté de Miriam à laquelle un artiste doit être particulièrement sensible. De fait, il y a autre chose. En confessant l'admiration qu'il éprouve pour ce type raffiné de beauté grecque qui réalise pour lui l'idéal, Henry Fairchild déclare qu'avant de connaître Miriam, il a rencontré le même type hors des musées, une fois dans sa vie, une seule fois, — encore l'expression de spiritualité qui éclaire les traits de Miriam était-elle absente chez cette femme qu'il ne nomme pas. Nous ne saurons qu'à la dernière page du livre qu'il a été l'ami intime de Roger Beecham, dont Louise Massarte a jadis assassiné la femme par vengeance. Jusque-là aucun des crimes de l'ancienne détenue de Deadlock Island ne nous est révélé, nous n'apprenons rien de son histoire ; l'auteur a imité l'artifice de Victor Hugo dans *le Dernier Jour d'un condamné*, il a enveloppé de nuages la cause de la condamnation ; et il a bien fait, car si nous savions, si le docteur Benary savait au juste avec nous jusqu'à quel point Louise, dite Miriam, est souillée, le mariage qui survient semblerait encore plus choquant. Déjà nous trouvons assez élastique la morale du docteur lorsqu'il prête les mains à une fraude recouverte

en vain de toute sorte de sophismes. Fairchild lui a demandé la main de Miriam qu'il adore, dont il est aimé, et avec laquelle il s'est entendu selon la liberté des mœurs américaines. Voilà Benary fort embarrassé. Certes, il n'a pas le droit de jeter l'innocente Miriam dans un abîme de terreur et de désespoir en lui disant la vérité à elle-même; mais peut-être faudrait-il tout confier à Fairchild.

— La probité pure et simple l'exigerait, se dit le docteur perplexe. Qu'en adviendrait-il cependant? Ou le jeune homme abandonnera ses projets, et Miriam en aura le cœur brisé, ou bien il passera outre dans l'emportement de la passion, et un nuage qui ne pourra que s'assombrir par la suite obscurcira le bonheur du jeune ménage. Comment faire?

Mlle Joséphine intervient et tranche la question. Son frère, dit-elle, a, malgré ses avertissements, toléré entre Miriam et Fairchild une familiarité qui devait finir par de l'amour; il est donc responsable de leur avenir. La question est celle-ci : opter entre un acte de cruauté gratuite et un mensonge fort excusable. Miriam n'a-t-elle pas le droit de choisir son mari? La parenté, qui leur fournirait un prétexte pour intervenir, n'est après tout que fictive. Bref, la bonne Joséphine appelle à son secours toutes les ressources d'une politique jésuite pour endormir les scrupules du docteur, et ces deux honnêtes gens, déjà coupables d'un faux, prêtent les mains à la plus étrange des substitutions. Miriam se marie avec les sentiments d'une jeune vierge amoureuse et pudique, Fairchild se déclare le plus heureux des hommes, et le jeune couple s'en va passer sa lune de miel à Paris, qui, comme on le sait, est le paradis des vrais Américains.

Pourquoi, hélas! la nouvelle épouse ne périt-elle pas dans l'horrible tempête qui accompagne toute la traversée, met le bateau en péril et fait vivre les passagers pendant six jours consécutifs au milieu d'épouvantes et de tortures sans nom?

Miriam souffre du mal de mer, comme jamais le médecin du bord n'en a vu souffrir personne. Elle passe de convulsions, poussées jusqu'au paroxysme, à une prostration effrayante; les troubles nerveux ne peuvent être combattus que par l'abus de l'opium. A la fin, un phénomène plus alarmant que tous les autres se produit : elle devient subitement aveugle. Une lettre éperdue de Fairchild apprend au docteur cette affreuse nouvelle. Les médecins, consultés en débarquant, croient à une paralysie passagère du nerf optique causée chez Miriam par des secousses physiques et morales au-dessus de ses forces.

A Paris, les spécialistes les plus célèbres examinent la jeune femme. L'un d'eux, en interrogeant, se fait raconter qu'autrefois elle a perdu tout à coup la mémoire après une fracture du crâne accidentellement survenue. Il palpe, il examine et s'aperçoit d'une dépression de la boîte osseuse qui dure apparemment depuis ce temps-là. Certes, il n'en faut pas davantage pour expliquer cette violence insolite des symptômes provoqués par le mal de mer, et cette cécité qui s'en est suivie. Une opération, sans grand danger du reste, est indispensable pour faire disparaître la pression de l'os sur le cerveau; il suffira d'enlever une esquille au moyen de ce qu'on appelle la trépanation.

Comment peindre l'émoi du docteur Benary en apprenant par une seconde lettre que son œuvre va être détruite? On ne veut pas laisser à l'atrophie du nerf optique le temps de se produire. L'heure est déjà fixée; dans quinze jours, l'opération qui doit rendre la vue à Miriam lui rendra aussi la mémoire et ressuscitera Louise Massarte, car c'est justement la pression de l'os sur le cerveau, à laquelle on attribue sa cécité, qui tient ce monstre en échec. Il n'y a qu'une chose à faire : obtenir coûte que coûte que Miriam reste aveugle. Une dépêche par câble transatlantique est donc expédiée, réclamant le retard de l'opération pour des motifs d'importance majeure. Benary prendra le prochain bateau et sauvera, espère-t-il, au besoin, sa nièce d'adoption. Il démontrera au mari que la vie de la pauvre enfant est en péril si l'opération a lieu; il confessera la vérité. Tout vaut mieux que de laisser renaître cette mémoire maudite et chargée de forfaits.

Malheureusement, le bateau éprouve un retard de seize heures par suite d'avaries, de brouillards et de vents contraires et le docteur arrive quand l'opération est en train, les médecins de Paris ayant décidé que, si on la retardait davantage, elle serait sans effet.

La dernière scène où la nature prend sa revanche est curieuse et suggestive. Nous laisserons le docteur la raconter.

***

Miriam gisait encore sans connaissance sur un sofa près de la fenêtre. Fairchild me présenta aux opérateurs :

— Le docteur Benary, l'oncle de ma femme.

Je n'étais pas en veine de cérémonie. Ayant salué :

— Messieurs, dis-je, veuillez me laisser seul avec ma nièce.

Il y eut une manifestation d'étonnement et de résistance :

— Mais, monsieur...

— Je désire être seul avec ma nièce. Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter. J'insiste pour que tout le monde sorte. Chacune des secondes qui s'écoulent est précieuse.

On nous laissa. Je ne permis pas même à Fairchild de rester, quelque envie qu'il en eût.

Assis auprès de Miriam inanimée, je me mis à l'éventer. Après un peu de temps, elle ouvrit les yeux et les arrêta sur mon visage. D'après leur expression il était évident qu'elle n'était plus aveugle ; mais presque aussitôt elle les referma et pendant quelques instants demeura tranquille comme si elle se fût assoupie de

nouveau. Tout à coup elle respira avec force, se redressa et, fixant sur moi un regard intense :

— Eh bien, dit-elle, est-ce fini ?

— Oui, chère enfant, c'est fini, répliquai-je.

— En ce cas vous avez échoué, reprit-elle avec véhémence, vous avez honteusement échoué. Je me rappelle tout. Ma mémoire n'a jamais été plus claire. Et vous osiez dire que le succès était certain! Qu'êtes-vous donc pour mentir ainsi?

Avec un soupir déchirant elle retomba sur ses oreillers, et moi, le cœur serré, je compris que mes sombres pressentiments s'étaient réalisés. Elle était redevenue Louise Massarte. Elle avait repris sa vie passée au point précis où Louise l'avait abandonnée. L'opération à laquelle tout à l'heure elle avait fait allusion en demandant : « Est-ce fini ? » était l'opération accomplie par mes mains cinq années auparavant. Le temps qui avait suivi était aussi complètement effacé de sa mémoire que si elle l'eût passé dans un sommeil sans rêves. Où était Miriam Benary? Qu'était devenue cette personnalité charmante et la pure tendresse dont elle nous avait comblés, ma sœur et moi.

Hideuse transformation! Miriam était retournée dans le néant, laissant à sa place l'autre elle-même qui lui ressemblait si peu! C'était plus incroyable, plus horriblement impossible qu'aucun cauchemar, qu'aucun conte fantastique, et c'était vrai pourtant, et c'était irrémédiable. Combien eût-il mieux valu qu'elle mourût! Car en ce cas nous aurions pu espérer que son âme survivait, bonne et belle autant que jamais, tandis que maintenant l'âme même avait changé de forme; elle était devenue l'essence impure de Louise Massarte, comme nous lisons dans les livres de magie que la princesse vierge fut changée d'un coup de baguette en une guenon grimaçante.

— Oui, vous avez échoué, vous avez échoué! répéta-t-elle par deux fois.

Puis, en tressaillant et d'une voix émue, passionnée :

— Oh! pourquoi êtes-vous intervenu hier soir? Pourquoi avez-vous traversé mon chemin et contrarié ma volonté? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir quand c'était si simple, si facile? Pourquoi m'avez-vous amenée ici dans votre maison pour m'enivrer d'espérances mensongères?... Combien vous avez été cruel! Et moi, combien j'étais sotte de vous écouter, d'ajouter foi à ce qui était si évidemment un conte bleu! J'aurais dû savoir que vous promettiez l'impossible; mais il n'est pas trop tard encore... Laissez-moi... Je veux m'habiller et partir. Où est votre sœur? Où est-elle ?... Elle a caché mes vêtements. Mais on ne me retiendra pas ici davantage... Mes habits! rendez-moi mes habits! Je vais me lever, partir et me jeter à l'eau avant qu'on ne réussisse à me rattraper et à me remettre en prison.

Que pouvais-je faire et dire?

— Oh! Miriam, Miriam! murmurai-je d'une voix défaillante. Calmez-vous pour l'amour de Dieu. Vous arriverez à la fièvre, au délire. Cette agitation peut vous coûter la vie. Calmez-vous et laissez-moi réfléchir. Je ne sais plus où j'en suis.

Elle saisit ce nom de Miriam :

— Miriam? qui est Miriam? Ne vous ai-je pas dit mon nom? Mon nom est Louise Massarte. Pourquoi m'appelez-vous autrement? Miriam! Suis-je dans une maison de fous? Oh! ma tête! ma tête! cria-t-elle en portant la main à sa blessure. Qu'avez-vous fait à ma tête? Oh! je souffre tant! Quelle douleur... J'en ai le crâne traversé. Oh! malheureuse que je suis d'être jamais entrée dans cette maison!

La porte s'ouvrit brusquement et Fairchild parut :

— Je n'ai pu rester dehors davantage, me dit-il. Je l'ai entendue crier. Non, je ne puis y tenir... Je ne la quitte plus.

A mon inexprimable étonnement, elle eut un sursaut en revoyant son mari que — j'avais toute raison pour le croire — elle ne pouvait cependant reconnaître :

— Quoi?... Vous ici?... Henry Fairchild? Henry Fairchild! Ici!... Grand Dieu!

— Oui, ma Miriam chérie, répondit le pauvre garçon en s'emparant de ses mains.

Mais elle le repoussa :

— Miriam?... encore Miriam! Quelle farce est-ce donc là? Suis-je tout de bon chez les fous? Suis-je folle moi-même? Ou bien vous entendez-vous tous les deux pour une comédie. Que faites-vous ici, Henry Fairchild? Vous... entre tous les hommes... Oh! c'est un tour affreux qu'on m'a joué! Ce vieillard à la langue persuasive, avec son air naïf et ses protestations de philanthropie, a mis la main sur moi pour me renvoyer en prison. Appelez les agents de police une bonne fois... Je vous jure bien qu'ils ne me reconduiront pas vivante de l'autre côté de l'eau. Ah! ah! ah! ah! Ainsi monsieur Fairchild, votre ami Beecham est donc mort? Moi qui étais venue en ville l'autre soir tout exprès pour lui rendre visite et régler mes comptes avec lui! Ma seule consolation, c'est que, si l'enfer existe, il y rôtit à l'heure qu'il est. J'irai bientôt le rejoindre, nous rôtirons ensemble. Quel coup sa mort a dû vous porter, à vous, son fidèle Achates!

Pendant la première partie de ce discours, il était clair que le pauvre Fairchild la croyait simplement en proie au délire; mais, lorsqu'elle prononça le nom de Beecham, une expression de terreur passa sur son visage devenu livide, et il resta le sourcil froncé, les lèvres entr'ouvertes, à la regarder, comme un homme abasourdi :

— Oh! reprit-elle, j'espère qu'il a bien souffert pour mourir. J'espère que son agonie a été atroce et longue. J'espère que son lit de mort a été hanté par d'abominables souvenirs!

Fairchild retrouva enfin la parole :

— Beecham, répéta-t-il comme en rêve. Que savez-vous de Roger Beecham?

— Mais c'est trop fort! cria-t-elle. Ce que je sais de Roger Beecham? Vous jouez bien votre comédie, quoique je n'en voie pas le but, je l'avoue. Ce que Louise Massarte sait de Roger Beecham? Demandez donc plutôt ce qu'elle ne sait pas de lui!

Fairchild semblait pétrifié :

— Louise Massarte! bégaya-t-il enfin. Qu'avez-vous de commun avec cette meurtrière?... Était-elle... Grand Dieu!... aviez-vous avec elle quelque lien de parenté? Il y a longtemps, à première vue, j'ai remarqué une certaine ressemblance lointaine, la ressemblance qui pourrait exister entre un ange et un démon. Pourquoi me parlez-vous d'elle? Louise Massarte!.. Docteur, qu'est-il arrivé à ma femme?.. Elle a le délire... Mais comment connaît-elle ces noms?...

— Je n'ai pas le délire, interrompit-elle vivement; c'est vous plutôt qui divaguez, à moins que vous ne vous acquittiez d'un rôle... et, en ce cas, vous seriez un excellent acteur; vous avez manqué votre vocation. Prétendez-vous donc ne pas me reconnaître? Je n'ai pu changer à ce point en deux ans!...

— Je ne vous reconnais pas, vous, Miriam, ma femme! Oh! quelle affreuse démence s'est emparée d'elle!

— Moi? Miriam?... Votre femme?... — Elle éclata de rire :

— Allons monsieur Fairchild, trêve à cette mauvaise plaisanterie.

Fairchild s'affaissa sur une chaise, le front entre ses mains :

— Elle a perdu le sens! Mais comment est-elle arrivée à connaître ces deux noms? répéta-t-il. Puis, se tournant vers moi : — Docteur, pourrez-vous me dire...

— Ce n'est ni le lieu ni le moment, interrompis-je.

— Un mot, seulement un mot. Savez-vous ce que signifie cette allusion à Louise Massarte?

— Oui, je le sais.

— Eh bien, expliquez-moi...

— Plus tard vous saurez tout.

— Mais qu'étaient-elles l'une pour l'autre? Quel lien funeste existait entre cette créature et ma femme? Étaient-elles sœurs?

— Non, elles n'étaient pas sœurs.

— Quoi donc, encore une fois?...

De la couche où gisait Miriam partit un nouveau rire sarcastique, étouffé, qui expira soudain en gémissements plaintifs. La malheureuse poussa un cri aigu et s'évanouit.

Fairchild fut aussitôt près d'elle. Il s'agenouilla et saisit ses mains en la regardant avec des yeux égarés :

— Elle est morte! elle est morte! criait-il éperdu.

— Non, elle s'est évanouie seulement de douleur et d'épuisement. Mais les conséquences de cette crise peuvent être terribles dans l'état où elle est, répondis-je.

— Oh! ma chérie, mon adorée! sanglotait-il, courbé sur elle.

Jamais elle ne reprit connaissance.

Le *Galignani's Messenger* du 1er février annonça la mort de Miriam Benary, épouse de Henry Fairchild, d'Adironda, enlevée par le tétanos à la suite d'une opération chirurgicale.

TH. BENTZON.

COURRIER LITTÉRAIRE

Voici la saison des voyages : profitons-en pour faire un tour au delà de la Manche et du Rhin. Et d'abord, au lieu de l'indispensable Joanne, glissez dans votre valise *Là-bas ou ailleurs*, par Mitschi (1).

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des excursions faites à Berlin, en 1888, par M. Jacques Saint-Cère, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté très spirituelle le roi Figaro, un monarque qui fait mine de survivre à toutes les dynasties. Dans ces fameux voyages, Mitschi accompagnait l'ambassadeur de fantaisie et prenait des notes pendant que celui-ci faisait de la politique. L'un cherchait « le pourquoi des grandes choses », et l'autre « le comment des petites. » De *la Vie parisienne* où ces notes ont paru, elles nous reviennent sous la forme d'un volume, avec une préface de Jacques Saint-Cère, dont les allures ne font pas pressentir un quatorzième candidat au fauteuil académique. Jugez-en par les dernières lignes : « Là-dessus, mon vieux, au revoir. Bonne chance, mais ne me la fais plus à la préface. La prochaine fois, ce sera moi qui prendrai les notes, et ce sera toi qui les présenteras aux lecteurs. » Et, si j'en crois Jacques Saint-Cère, nous ne nous apercevrons même pas du changement.

Ce livre n'a qu'une prétention : voir vite et bien ce qui peut se voir d'un pays et d'un peuple lorsqu'on se promène dans ses rues, qu'on traverse ses gares, qu'on flâne dans ses restaurants ou dans ses brasseries. L'auteur a beaucoup dîné en ville; il a retenu les toilettes, les propos et les menus. Évitant avec un soin religieux les musées et les cathédrales, il a mis tout son zèle à fréquenter les théâtres et les cirques. Il a observé et détaillé les plus nobles princesses, de la plume de leur chapeau à la pointe de leurs bottines. Il n'a pas dédaigné l'hospitalité de nuit offerte par de jeunes personnes auxquelles les préjugés de race étaient totalement inconnus. Son verdict ordinaire sur les femmes

(1) *Là-bas et ailleurs*, par Mitschi, préface par J. Saint-Cère. — Publications de *la Vie parisienne*.

est celui-ci : « Elle a du chic, elle n'a pas de chic. » Dieu soit loué! Notre prestige a légèrement baissé en Europe, mais nous sommes encore en état de prononcer si une femme « a du chic ». Je savais bien que la grande nation ne pouvait pas déchoir!

A mesure que Mitschi décrit un type, le dessinateur nous le rend visible. Les illustrations des tournées d'Allemagne sont dans le goût ordinaire de la *Vie parisienne*. Beaucoup de petites femmes conformes à l'anatomie particulière de Marcelin : des pieds plus petits que nature, des yeux à s'y noyer, des rondeurs sans précédents; quelques-unes de ces demoiselles dans un costume qui leur permettra de traverser les grandes chaleurs sans en être incommodées. Les notes sur le jubilé ont eu cette bonne fortune d'être traduites aux yeux par Caran d'Ache. L'ébouriffant artiste a greffé son originalité sur celle de Mitschi : fantaisie enragée et réalisme féroce; un faux « primitif » à la sauce la plus moderne.

Tout cela, je le sais bien, n'est que la surface des choses; mais c'est déjà beaucoup de l'avoir saisie avec cette fidélité, cette précision, cette prestesse de photographe instantané. Ce petit livre est plus profond, plus pénétrant et par conséquent moins gai qu'il ne veut en avoir l'air. Lorsqu'on demeure longtemps dans un pays, lorsqu'on étudie son passé et sa vie intime, lorsqu'on arrive jusqu'à son âme, on risque de perdre la curiosité impartiale du premier moment, cette vision rapide et nette, ce jugement presque involontaire, ce choc reçu des objets nouveaux et qui est rarement trompeur. L'accoutumance — j'ai expérimenté le phénomène sur les autres et sur moi-même — crée une prévention favorable ou défavorable qui fait de nous des apologistes ou des détracteurs. Nous devenons le Dangeau ou le Saint-Simon de la nation qui nous donne l'hospitalité.

*
* *

Il me semble que M. Édouard de Morsier a subi l'une de ces deux influences. J'aimerais mieux son remarquable volume sur les *Romanciers allemands* (1), s'il avait un peu adouci les dures leçons qu'il adresse à la France en la comparant à sa vieille ennemie. Peut-être trouvera-t-on qu'il est un peu tard pour nous reprocher des bévues commises par le *Journal des Débats* en 1820 et en 1822, ou pour nous jeter à la face un contresens de Philarète Chasles. Le temps est passé d'offrir à nos méditations les prédications et les rêveries de Börne, qui conviait la pensée allemande et l'art français à un fraternel embrassement. Börne écrivait en 1836, à une époque où l'Allemagne avait recouvré la Prusse rhénane et où la France n'avait pas encore perdu l'Alsace-Lorraine. Ni M. de Morsier ni moi ne pouvons faire qu'il n'y ait eu dans l'histoire une année qui porte le millésime de 1870. Le moyen de nous le faire oublier n'est pas de dresser, en regard des vertus de nos rivaux, une liste si longue et si peu clémente de nos défauts et de nos misères.

Nous ne demandons pas mieux que de faire connaissance avec Spielhagen, le « romancier national », avec Paul Heyse, l'excellent conteur, avec Freytag, l'un des maîtres du roman historique, avec l'humoriste Raabe. Mais ni Raabe ne nous révélera l'humour, ni Freytag le roman historique; encore moins nous laisserons-nous dire, nous, les compatriotes de Mérimée, d'About et de Maupassant, que le genre de la nouvelle est inconnu parmi nous.

Pour peindre le portrait des Français, M. de Morsier a emprunté ses traits à l'Allemand Börne et au Suisse Amiel, qui nous jugeait avec une si profonde malveillance et auquel nous avons eu la naïveté de dresser un piédestal. Le Français, à les en croire, est un être gai, léger, vaniteux, « à genoux devant tout ce qui brille », épris du dehors des choses, galant avec les femmes, content de lui-même, « pourvu qu'il ait la jambe belle ». La jambe belle! voilà une plaisanterie qui a l'âge de Chevreul! Où donc M. de Morsier a-t-il rencontré des Français qui tirent vanité de leur mollet, si ce n'est à la Comédie-Française, les jours où l'on y voit le marquis de La Seiglière se caresser le tibia en daubant Monsieur de Buonaparte?

L'écrivain fait le procès de notre système d'éducation. Il paraît qu'au lieu d'apprendre à nos enfants à penser par eux-mêmes, nous ne savons leur rien enseigner que la rhétorique, c'est-à-dire l'art d'exprimer le moins mal possible les pensées d'autrui, les pensées de tout le monde. Il paraît aussi que c'est la faute de la race : virtuoses nous sommes et virtuoses nous resterons. Alors pourquoi s'en prendre aux professeurs?

Je le demande à M. de Morsier, le meilleur système d'éducation n'est-il pas précisément celui qui s'adapte au génie de la race pour en combattre les défauts et surtout en développer les forces natives? D'une manière plus générale, l'éducation a-t-elle pour but de susciter une élite de penseurs ou de former des esprits moyens? C'est ceux-là qu'il importe de façonner et avec la sagesse de tous les temps, avec ce petit nombre de vérités qui forment la modeste épargne de l'humanité. Quant aux autres, ils trouveront leur voie à la hauteur où ils seront placés : « Tout se joint, comme le dit M. de Morsier lui-même, et penser juste, c'est écrire bien. » Le jour où l'État entreprendrait de mettre dans la circulation des penseurs de quinze ans, ce jour-là, sachez-le, nous serions irrévocablement perdus.

J'admire très sincèrement l'individualisme allemand, cette « éternelle inquiétude » de la pensée, cet instinct qui porte les intelligences d'outre-Rhin vers la recherche indépendante et solitaire de la vérité, et leur a fait mépriser jusqu'ici toutes les autres libertés. Là-bas, « chaque écrivain est son propre maître et n'a

(1) *Romanciers allemands contemporains*, par Édouard de Morsier. — Perrin.

point de disciple ». Il raconte sa vie, non telle qu'il l'a vécue, mais telle qu'il l'a pensée, qu'il l'a rêvée. En sorte que « chaque cerveau réfléchit son image du monde et que chaque coin de terre voit lever son germe ». A la bonne heure! Il est utile de nous montrer cette résistance de la personne humaine qu'on voit, chez nous, opprimée d'un côté par la société et par l'État, de l'autre émiettée par une analyse dissolvante.

Mais il y a, remarquez-le, quelque inconvénient à n'avoir ni disciple ni maître. Tout l'effort de la pensée est concentré entre les étroites limites d'une vie humaine : rien avant, rien après; y a-t-il donc une Vérité à découvrir pour chacun de nous? M. de Morsier semble le croire. Mieux inspiré quelques pages plus haut, il avait laissé tomber ces lignes qui font toucher du doigt le danger de l'individualisme : « On ne découvre guère une nouvelle vérité par siècle, et encore cette vérité prétendue nouvelle n'est, à y bien regarder, qu'une très vieille idée qui dormait au fond de l'âme... Tant qu'il y aura des hommes sur terre, ils ne feront guère que « repenser » et « ressentir » ce que, durant des millions d'années, l'humanité aura pensé et senti avant eux.

En réalité, au-dessus de toutes ces individualités pensantes, il y a une « pensée allemande ». C'est cette pensée allemande qui a fait l'unité nationale. Autrement qui diable l'aurait faite? Car Bismarck, j'imagine, n'a été que l'ouvrier de cette grande œuvre : il n'est point le père d'une nation. Autant vaudrait dire que Napoléon Ier est le véritable auteur de l'unité allemande, parce qu'il a forcé l'âme germanique à prendre conscience d'elle-même dans le patriotisme et dans la haine de l'étranger. En Allemagne, l'union intellectuelle a précédé l'union douanière, qui a précédé l'union politique. Voilà pourquoi, à mon avis, M. de Morsier nous devait, dès l'introduction, une contrepartie à sa remarquable et éloquente analyse de l'individualisme allemand. Ou bien il fallait nous dire (si c'est la vérité) que l'Allemand reste obstinément particulariste, enfermé dans son moi individuel et local, que l'unité est une pure apparence; un mensonge de protocole, un mot d'ordre de caserne, qu'elle est fille de l'artillerie prussienne, non de Leibniz et de Gœthe; qu'enfin on peut la tuer comme on l'a faite, à coups de canon!

*
* *

Lorsqu'on lit *Anne Boleyn* (1), par Mlle Blaze de Bury, on croit causer avec une personne très intelligente, très indépendante, qui a des clartés de tout et le don de l'expression pittoresque. Les chapitres marchent un peu à la débandade. Le livre, qui recommence plusieurs fois, ne justifie complètement ni la préface ni les conclusions, mais il ne contient pas une ligne vulgaire, ni une page ennuyeuse. Les auteurs de profession, je le sais, sont infiniment plus méthodiques. Mais, hélas! lorsqu'on n'a point d'idées, que sert-il d'avoir appris à les ranger? Or le volume dont je vous parle en est plein à déborder.

J'ai eu une belle peur : j'ai cru que Mlle Blaze de Bury avait entrepris de réhabiliter *Anne Boleyn*. Mais point! elle ne réclame pour elle que l'honneur d'avoir su mourir. Sur tout le reste, elle est sévère, cruelle même, pour son héroïne, puisqu'elle la laisse sous le coup d'un triple soupçon d'adultère, d'empoisonnement et d'inceste. Née d'une mère galante, élevée à la cour de France qui était alors un mauvais lieu, Anne est une « fille ». Elle en a l'aplomb, le savoir-faire, les vices, sans l'excuse du tempérament. « Futée, finaude, glacialement coquette », ainsi la définit l'auteur, et sa définition est juste. Il y a encore loin de là à tous les crimes que lui prêtent les pamphlets catholiques et surtout ce monstrueux acte d'accusation rédigé par Thomas Cromwell, sous les yeux de Henry VIII?

Il arrive à Mlle B. de Bury de donner sa confiance à des documents suspects lorsqu'ils prêtent vie et couleur au drame humain. Je ne lui reprocherai pas d'avoir entièrement laissé de côté Froude et Lingard : elle avait un meilleur guide dans Green et même dans Friedmann, bien que, à dire toute ma pensée, je ne croie pas l'œuvre de cet historien destinée à durer. Mais, puisqu'elle a consulté les *State-papers*, en cours de publication, peut-être aurait-elle pu donner plus d'attention aux préfaces du professeur Brewer et aux notes de M. Gairdner. Ces préfaces et ces notes sont, à l'heure qu'il est, ce que nous avons de plus sûr et de meilleur sur cette période de l'histoire d'Angleterre.

Je ne veux pas m'arrêter au lapsus qui fait de Catherine d'Aragon la « nièce » de Charles-Quint ni à quelques autres erreurs du même genre, qui ont échappé dans le travail d'une rédaction rapide. Il me semble que Mlle B. de Bury se trompe sur le caractère de la révolution religieuse opérée par Henry VIII. C'est un schisme, non une réforme. Le roi a fait assurément quelques avances aux confédérés de Smalkalde, mais on ne peut dire qu'il a « établi le luthéranisme » en Angleterre. Henry VIII, je rougis de le dire, était un excellent catholique, et, sur ce point seulement, ne mentait pas. Il entendait maintenir les pratiques catholiques, et la preuve, c'est qu'il a fondé, par testament, des messes perpétuelles pour le repos de son âme abominable. C'est Cranmer qui a rédigé, sous Edouard VI, les trente-neuf articles et compilé le *Book of common prayer*, lequel n'est rien qu'un rituel romain où l'on a arraché quelques pages sans en ajouter une seule. L'Angleterre n'a jamais été luthérienne et n'est devenue calviniste qu'au siècle suivant.

Mais si Mlle Blaze de Bury n'a pas parfaitement débrouillé la théologie de Henry VIII, elle a très bien compris et rendu son caractère qu'illumine, pour elle,

(1) *Anne Boleyn*, par Mlle Blaze de Bury. — Perrin.

une ligne de Michelet : « Le sang et l'orgueil lui crevaient la peau. » Sur ce mot, elle évoque cette double nature « gargantuesque et monacale, également douée pour les jouissances libertines et pour les intellectuelles, nature que la sentimentalité n'importune jamais, mais aussi nature limitée, à laquelle l'esthétique de la volupté demeure lettre close ». Henry VIII demeure, non le type unique, mais l'un des types de cette race « religieuse et brutale », dénuée d'idéal, qui connaît l'enthousiasme, non l'admiration, « chez laquelle le luxe remplace le goût, comme la morale y remplace la vertu ».

Le livre est rempli d'aperçus semblables. Il ne cesse d'être narratif que pour être suggestif. Ceux mêmes qui seraient tentés de contester parfois les vues de l'auteur seront obligés de reconnaître qu'il les a fait penser.

***

Le livre de M. Nemours-Godré sur O'Connell (1) est le livre d'un chrétien intelligent, et c'est beaucoup dire en deux mots. Ce n'est pas sans émotion que j'ai lu ce volume, me rappelant que, moi aussi, j'ai admiré et étudié le grand *leader* catholique à l'époque où je croyais encore que la politique était l'art de faire du bien aux hommes. Et si quelque chose pouvait alors prolonger cette illusion, ou devait la réveiller aujourd'hui, ce serait assurément le spectacle de cette belle vie. O'Connell n'est pas simplement un orateur, une grande voix qui a traversé le monde et s'est éteinte : son caractère est absolument pur et son œuvre absolument bonne. J'ai le regret de ne pouvoir en dire autant de ceux qui ont pris en main, de nos jours, l'émancipation du peuple irlandais.

Je ne veux rien discuter dans un livre si bien fait, si intéressant, si fermement pensé, si utile aux mœurs, si propre à l'éducation de la jeunesse. Je serais plutôt disposé à prendre chez M. Nemours-Godré des leçons de sens politique et de discernement historique. Cependant je suis obligé de m'arrêter à mi-chemin de ses sympathies irlandaises. Bien qu'accompagné de quelques tricheries, l'acte d'Union ne me paraît pas un crime de lèse-nation. Complétée par l'émancipation des catholiques, par le *désétablissement* de l'Église protestante et les lois récentes qui ont amélioré la situation des fermiers, l'Union aurait pu et pourrait encore faire la fortune de l'Irlande, comme elle a fait celle de l'Écosse, si l'Irlandais y avait mis un peu de patience, de bon vouloir et de sagesse.

***

L'Irlande il y a quarante ans (2), par miss Annie Keary, nous reporte à peu près au temps de la mort d'O'Connell, et met aux prises les défauts et les qualités de la race conquérante avec les qualités et les défauts des vaincus. C'est dans l'intérieur d'une famille mixte que s'engage l'inévitable lutte des éléments opposés, et cette psychologie douloureuse est relevée par des peintures du caractère populaire, à la fois comiques et profondes. On n'a rien fait de mieux dans ce genre depuis lady Morgan. Ou plutôt, pour être juste, les caricatures de lady Morgan sont devenues des portraits chez miss Keary.

L'auteur de la traduction est Mme de Witt. Ce nom garantit à la fois la valeur littéraire du livre et sa portée morale.

***

Mme Th. Bentzon a entrepris de nous faire connaître une *authoress* américaine, Sarah Jewett, à laquelle son premier livre, *les Chemins de traverse*, a créé, de l'autre côté de l'Atlantique, une grande et soudaine popularité. Mme Bentzon nous offre sous ce titre, *Récits de la Nouvelle Angleterre,* quelques nouvelles de miss Jewett, toutes très bien choisies, d'un accent pénétrant et très personnel. Quant au *Roman de la femme médecin* (1), elle l'a condensé avec le goût et le tact que vous lui connaissez. Personne ne s'acquitte comme elle de ces délicates besognes ; personne ne sait aussi bien mêler la critique à l'analyse, dégager une œuvre d'art d'un amas confus de dissertations morales, de petits faits humains et d'expériences psychologiques.

J'ai cru jusqu'ici que l'on réclamait, comme un droit naturel, l'accession de la femme aux professions scientifiques, qu'il s'agissait là de réparer une antique injustice, de rectifier une répartition inégale des tâches et des honneurs entre les sexes. Le point de vue de miss Jewett est tout différent. Son héroïne pourrait être aimée, heureuse ; elle pourrait devenir épouse et mère. Elle renonce volontairement au bonheur, à peu près comme l'eût fait jadis une jeune fille entraînée vers la vocation religieuse.

Est-ce ainsi que l'entendent nos docteurs femelles? Je serais fort étonné si la réponse était affirmative.

AUGUSTIN FILON.

(1) *O'Connell, sa vie, son œuvre,* par L. Nemours-Godré. — Savine.

(2) *L'Irlande il y a quarante ans,* par miss A. Keary, traduit par Mme de Witt. — Hachette.

(1) *Le Roman de la femme médecin,* etc., par Sarah Orne Jewett. Préface par Th. Bentzon. — Hetzel.

CHOSES ET AUTRES

Vive Guillaume Tell!

Un bruit fâcheux nous arrive des Alpes : la Suisse renoncerait à Guillaume Tell!

> La patrie au flanc rude, aux bons pics arrogants,
> Qui portait les héros mêlés aux ouragans,

Douce, délivrant l'homme et délivrant la bête,
La terre qui nous montre au milieu des chalets
. . . . . .
Le fier archer d'Altorf tenant son arbalète,
Et, titan, au-dessus du lac qui le reflète,
Enjambant les grands monts comme des escaliers,

ne nous montrerait plus rien de tout cela. Il a suffi d'un monsieur très savant pour en finir avec la religion d'un peuple. L'érudition moderne a rendu son verdict : Guillaume Tell est aboli.

Son exécution a été scientifique, comme celle de ce criminel américain pour lequel quelques électriciens ont inventé récemment, au nom du progrès, un supplice ignoré du moyen âge. Il y a des cuistres aussi au pied des glaciers. Un docteur à lunettes, un de ces personnages sinistres qui méprisent Michelet, a publié un gros travail pour déclarer que ses recherches relatives à l'acte de naissance de Guillaume Tell étaient demeurées infructueuses. L'archer d'Altorf, ayant refusé de fournir ses pièces, est rayé de l'histoire. On ne badine point, dans le canton de Schwytz, avec la critique documentaire : les autorités scolaires de ce beau pays, à la nouvelle que Guillaume Tell abusait depuis plusieurs siècles de la crédulité publique, viennent de prendre à son égard une mesure radicale. Elles l'ont expulsé des manuels, comme l'a fait notre Conseil municipal pour Dieu le Père. Et voilà Guillaume Tell laïcisé!

***

Moi qui aime les Suisses malgré Töpffer, j'aurai du mal à leur pardonner celle-là. « Misérables! m'écrierais-je volontiers, comme Geoffroy dans *le Panache,* vous aviez un volcan et vous le laissez éteindre! » Supprimez le reste, pendant que vous y êtes : rasez vos monts et comblez vos lacs! Votre industrie nationale n'y perdra rien. Il n'est pas nécessaire, pour que les Anglais voyagent, qu'ils aient quelque chose à voir; vous aurez donc toujours les affreux touristes de M. Cook. Mais Tartarin lui, ne viendra plus. Lâcher Guillaume Tell, par amour de l'exactitude historique, voilà bien une idée d'homme du Nord! Voyez-vous, il y a des circonstances solennelles où un peuple doit se sentir tout entier de Tarascon, quand bien même il ne serait pas du Midi. Est-ce que Schiller en était, du Midi? Allez lui demander, à celui-là, son opinion sur l'existence de Guillaume Tell : vous verrez ce qu'il vous répondra!

Si encore ce monsieur instruit, dont je désire ignorer toujours le nom exécrable, ne s'en était pris qu'au seul Guillaume! Mais, hélas! tous y ont passé. Plus de Melchthal, plus de Fürst, plus de Gessler. Plus de conjuration du Grütli, plus de barques, chargées de vengeurs, glissant la nuit sur le lac d'argent. La science, plus cruelle que le féroce bailli du duc d'Autriche, condamne au néant les trois braves d'Uri qui virent soudain jaillir trois fontaines dans le bois témoin de leur serment. Hier encore, les descendants de ces héros mettaient leur gloire, et un peu leur profit, à montrer les trois sources intarissables aux étrangers. On y venait de toute l'Europe, si bien que, par les belles journées d'été, la forêt sacrée rappelait, au point de vue du mystère et de la solitude, notre rue Montmartre à l'heure des affaires, et c'était un charme de plus. Quelques fils pieux de l'Helvétie parlaient même de se constituer en compagnie fermière de ce grand souvenir et d'établir un tourniquet au bas de la colline : il faut qu'ils y renoncent, alors? Et le chemin creux de Küssnacht, où l'archer sublime attendit Gessler, il va donc devenir une route vicinale? Chimères que tout cela, traditions fausses?

Mais, érudit que vous êtes, nous le savions depuis le collège qu'il ne s'agissait là que d'un beau mensonge! Pensez-vous donc avoir découvert quelque chose? Que la Suisse soit de serve devenue libre, voilà le fait que retient l'histoire. Quant aux traditions populaires sur les noms, les caractères ou les aventures des libérateurs, croyez-vous que la critique moderne vous ait attendu pour les mettre en doute? Les appariteurs de l'École des Chartes sont prêts à vous jurer qu'elles ne sont pas vraies...

Seulement, il ne fallait pas le dire. Car, après tout, vous n'en savez rien, ni moi non plus. On joue parfois à qui perd gagne au jeu de l'érudition, et nul n'y est sûr de retourner la dernière carte. Rien n'est prouvé, parce que tout se prouve. La brochure célèbre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, est un chef-d'œuvre de méthode, un modèle de discussion serrée et logique. Il me souvient d'avoir lu jadis deux volumes de M. de Seilhac, où il est prouvé, je dis prouvé, documents en main, que le cardinal Dubois joignait les trois vertus théologales à toutes les qualités de l'homme d'État et brillait surtout par la tempérance. On a établi, d'après des témoignages authentiques, que Mirabeau récitait à la tribune, sans faire le moindre geste, des discours composés par ses secrétaires. M. Robinet, dans son excellente monographie de Danton, s'est particulièrement attaché à démontrer que ce tribun terrible s'exprimait dans le particulier comme une demoiselle et n'usait jamais d'un gros mot. M. Bougeard a coulé Marat en sucre candi, et on en mangerait sur les preuves qu'il donne. Il existe d'excellents livres sur la chasteté de Lucrèce Borgia, et je ne désespère pas de voir affirmer quelque jour, d'après les découvertes les plus récentes, que Marc-Aurèle était un drôle... Et puis, après?

***

De la poussière des archives, du chaos des documents, du fatras des livres quelque chose surgit et subsiste, qui s'appelle la gloire. Parmi l'innombrable foule des morts, l'humanité reconnaît les siens. Contre celui qu'a sacré l'amour des hommes, toute la science du monde est impuissante. Vienne un poète inspiré, Schiller pour Guillaume Tell ou Michelet pour Jeanne d'Arc, et l'œuvre d'immortalité est accomplie. Il n'y a

de vrai que ce que l'on aime. Certes, il ne manque point de volumes, coûtant généralement 7 fr. 50, où le drame de la Passion se trouve discuté, contredit, nié victorieusement. Que savons-nous de Ponce-Pilate? Moins que rien. Quels plats mangèrent les pèlerins d'Emmaüs? Mystère insondable. La psychologie des apôtres est encore à faire. Mais les paysans illettrés d'Oberammergau, ces pâtres grossiers des Alpes bavaroises, qui se jouent à eux-mêmes, tous les dix ans, le Mystère sacré, en savent là-dessus plus long que tous les docteurs en exégèse. Ils croient de toute leur âme à ce qu'ils aiment, et ce qu'ils aiment est vrai, parce qu'ils y croient.

Voilà que moi aussi je fais le cuistre : j'en demande humblement pardon. C'est de votre faute, savant Suisse! Avec votre négation de Guillaume Tell, vous m'avez contraint de philosopher. Je voudrais vous amener à reconnaître qu'il est aussi vain que coupable de priver sa patrie d'une légende. Vain, parce que la légende contient une explication du passé qui en vaut une autre, et qu'il n'y a rien de fait tant que vous restez ignorant du comment des choses. Coupable, parce que c'est une mauvaise besogne de dégoûter le pauvre monde de l'héroïsme; parce qu'on ne doit pas plus enlever à un peuple ses aïeux chimériques que briser ses joujoux à un enfant... Mais allez donc convaincre un érudit, un homme qui a dû passer des examens très difficiles, qui pourrait s'habiller de ses diplômes, qui a pour métier de discerner le vrai du faux, qui a constaté la non-existence de Guillaume Tell, de Melchthal, de Fürst et de Gessler : il vous prouvera son dire, si vous l'en pressez!

Je lui en veux moins après tout, eu égard aux exigences de sa profession, qu'à ces autorités scolaires du canton de Schwytz qui, dans les livres de l'école, ont déchiré la meilleure page et la plus amusante, celle où il y avait la plus belle image. Que vont-ils mettre à la place, les sauvages? La description d'un funiculaire, ou le menu du dernier dîner du *Righi-Kulm?* C'était pourtant là une histoire bonne à conter aux petits Suisses et dont ils se seraient souvenus, si jamais... L'heure n'est pas bonne pour les pays neutres. Peut-on jurer que les baillis allemands ne tenteront point quelque revanche? C'est très bien de fortifier les passages du Gothard; mais croyez en un ami sincère, ô nos frères de la République suisse : gardez Guillaume Tell dans vos cœurs comme nous gardons Jeanne d'Arc dans les nôtres. Au jour du péril, ces traditions-là valent des canons. Qu'ils nous en montrent donc de pareilles, là-bas, sur la Sprée!

URSUS.

LES ARCHIVES RÉVOLUTIONNAIRES DE PARIS (1)

Au nombre des publications relatives à l'histoire de Paris pendant la Révolution, que poursuit avec tant d'activité et de succès le service municipal des travaux historiques, nulle ne pouvait offrir une utilité plus générale, ni un caractère d'impartialité plus incontestable, qu'un catalogue de documents décrits et classés suivant les règles d'une méthode rigoureuse. Cette énorme entreprise, deux érudits de premier ordre se la sont partagée, MM. Maurice Tourneux et Alexandre Tuetey.

M. Tourneux s'est mis au dépouillement des imprimés. Sa *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française* comprendra cinq tomes. Le premier tome (*préliminaires, événements*) vient de paraître (2); le deuxième (*organisation et rôle politiques de Paris*) est sous presse; le tome III embrassera les monuments, les mœurs et les institutions; le tome IV, les biographies et mémoires; le tome V sera consacré à la table générale.

Quant aux sources manuscrites, c'est M. Alexandre Tuetey, sous-chef de section aux Archives nationales, qui en dresse le répertoire général. La période des États généraux et de l'Assemblée constituante formera deux forts volumes in-8°, dont le premier vient de paraître.

C'est du travail de M. Tuetey que nous nous proposons de donner une idée. Nous ne nous adressons pas ici aux chercheurs de profession, aux spécialistes (si l'on nous permet ce mot) de la Révolution française. La lumineuse *Introduction* par laquelle débute le volume, la *Table alphabétique* de 160 colonnes, renvoyant à 3568 articles, par laquelle il se termine, ne leur laissent vraiment rien à désirer ni pour la conception de l'ensemble, ni pour le furetage du détail. Ils risquent beaucoup moins que par le passé de rechercher péniblement dans les archives, ou encore de citer comme inédits les textes qui ont pu être imprimés. Car, « sur les conseils de M. Aulard et de M. Guiffrey », chaque article a été complété autant que possible par des indications bibliographiques de nature à renseigner le lecteur sur les ouvrages où se trouvent publiées les pièces figurant comme manuscrites dans le répertoire. Chemin faisant, l'on rencontre même des notes et éclaircissements empruntés aux journaux du temps. C'est, on le voit, un luxe de précautions et d'informations dont il est impossible que les travailleurs ne se montrent pas reconnaissants (3).

(1) *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par Alexandre Tuetey; tome Ier, États généraux et Assemblée constituante (première partie). Paris, Imprimerie nouvelle (Association ouvrière), 11, rue Cadet, 1890, et H. Champion, dépositaire, quai Voltaire, 9. Grand in-8° de XLVI-482 pages.

(2) Un volume grand in-8° (même imprimerie et même dépôt).

(3) « Pourquoi, dit M. Aulard dans *la Révolution française* (14 juillet 1890, p. 90), pourquoi de semblables catalogues ne seraient-ils pas à l'avenir des travaux d'archives? Pourquoi, dans cette maison si intelligemment dirigée aujourd'hui, n'essayerait-on pas de substituer à de riches et purement littérales nomenclatures, comme il y en a trop, des répertoires *intelligents* et qui seraient moins faits pour le service intérieur et en quelque sorte mnémotechnique des

Mais le public, le « grand public », en quoi peut-il s'intéresser à un *Répertoire de sources?* Essayons de l'indiquer en quelques mots.

Il est arrivé à toute personne qui lit de rencontrer, sur tel événement qu'elle croit très suffisamment connaître — mettons, si vous le voulez, la prise de la Bastille — de rencontrer tel détail curieux, tel témoignage jusqu'alors inédit, telle révélation à effet, dont la valeur ne manque guère d'être exagérée par l'heureux possesseur de cette parcelle de vérité... ou même d'erreur. Eh bien! un catalogue intégral, un inventaire parfait, ramèneront, par le seul fait de leur existence, au respect, à l'observation de la perspective et des réelles proportions historiques. Autant un détail isolé peut nous tromper sur l'ensemble, autant la collection sincère et consciencieuse de tous les détails connus ou connaissables nous donne l'impression vraie du tout. Si l'arbre nous cachait encore la forêt, c'est que nous le voudrions bien.

Ce n'est pas seulement le microscope de la curiosité qui grossit les objets; c'est aussi, c'est même surtout, la passion. Si l'on se propose d'établir ou d'ébranler telle ou telle thèse historique, on n'a vraiment que l'embarras du choix parmi les preuves ou contre-preuves. L'arsenal des textes, même inédits, est en quelque sorte inépuisable en matière d'histoire contemporaine. Ce jeu est d'autant plus aisé que les lecteurs peu au courant de la méthode accordent volontiers leur confiance aux ouvrages historiques amplement documentés, aux pages dont le bas est bien garni. Voici un historien qui n'affirme pas un mot sans avancer une preuve; il vous renvoie à telle pièce de telles archives; il vous en donne la série, la cote; vous pouvez, si cela vous fait plaisir, vérifier par vous-même. Comment n'être pas convaincu? — Oui; mais la pièce qui suit, celle qui précède, votre guide l'a-t-il vue, a-t-il voulu la voir? Ne pèche-t-il point par omission, volontaire ou involontaire? A-t-il procédé à un dénombrement complet? A-t-il *épuisé les textes?* Est-il même humainement possible de les épuiser? Tous ces doutes ne laissent pas d'être inquiétants. Que de chances pour passer à côté de la vérité! L'étude de l'histoire risque fort de reposer sur la bonne opinion que vous inspire l'historien, ou encore sur des sympathies politiques, religieuses, dont il aura su tisser le filet à l'entour de votre esprit. Or les inventaires de pièces dressés, abstraction faite des soucis de la composition littéraire ou des conclusions générales, permettent à tout le monde, sans se déranger, de savoir *où sont, de qui sont* et, dans une certaine mesure, *ce que sont*, à côté des témoignages cités par un écrivain, ceux qu'il ne cite pas. Tout le monde peut, sur un point donné, relever une ignorance, faire appel d'un dédain mal justifié, se rendre compte d'un parti préconçu et d'une opinion préjugée.

Je n'hésite pas à présenter aussi comme très intéressante en elle-même la *Table des matières* contenues dans ce volume : elle nous fournit, tout tracés, des cadres de monographies que le corps même de l'ouvrage permet à tout travailleur appliqué de remplir utilement. Après les préliminaires (*Mémoires et récits personnels*), le chapitre Ier est consacré aux *Journées historiques* et *aux événements politiques*, du 28 avril 1789 au 28 septembre 1791; il renferme trente-six sections, dont chacune est la matière d'un sujet distinct : la dixième de ces sections (*Procédures instruites au Châtelet pour crimes de lèse-nation*) se subdivise elle-même en vingt-trois affaires distinctes, sans compter celle de Favras (section 11). Le chapitre II traite des élections et assemblées électorales, soit politiques (États généraux et législature), soit judiciaires, administratives, ecclésiastiques. Pour les affaires à proprement parler municipales, M. Tuetey en a suivi la répartition primitive selon huit départements. Le volume paru ne nous donne que le premier de ces départements, celui des subsistances (auquel il serait indispensable de recourir si l'on voulait avoir une notion complète des mobiles populaires de la journée du 5 octobre) (1). Dans le deuxième volume trouveront place : 1° le département de la police (maintien de la sûreté et de la tranquillité dans les rues, promenades et édifices publics, surveillance spéciale des hôtels garnis, des logeurs, des auberges et cabarets, des étrangers de passage, des vagabonds, filles publiques et gens sans aveu, des ouvriers et domestiques, des voitures de place; balayage, arrosage et nettoiement de la voie publique, service des pompes à incendie, des prisons, des maisons d'arrêt); 2° le département des établissements publics, auquel ressortissaient en particulier les collèges, les écoles, l'instruction des sourds et muets, l'école gratuite de dessin, le mont-de-piété, le tirage des loteries et les filatures; 3° le département des travaux publics, chargé de la voirie, de l'inspection et de la surveillance des casernes, corps-de-garde, salles de spectacle, cimetières, carrières, halles et marchés, ponts, quais, en un mot de tous les édifices appartenant à la commune, des marchés et adjudications pour l'entretien du pavé, pour l'éclairage, pour l'enlèvement des boues, enfin de la direction des fêtes publiques; 4° le département des hôpitaux et ateliers de charité, rattaché ensuite, par le décret-loi du 21 mai 1790, aux services des établissements publics et des travaux publics, et qui représentait l'administration générale de l'assistance, sous ses diverses formes; 5° et 6° le département du domaine de la ville (régie et administration des maisons, domaines, et revenus de la ville), qui absorba le bureau des impositions et réunit dans un même service la partie des finances et de la comptabilité; 7° le département de la garde nationale qui réglait ce qui était relatif à l'habillement, à l'armement et à l'équipement des soldats-citoyens (2).

Voilà ce que nous donne et ce que nous promet le *Répertoire* dont M. Tuetey a recueilli les matériaux, non seulement dans son propre domaine des Archives nationales, mais aux manuscrits de la Bibliothèque nationale et de l'Arsenal, et dans les archives de la guerre, de la justice, de la

archives que pour la commodité des historiens et des curieux? » — Nous ne pouvons que nous associer à ce vœu, dont l'expression n'enlève rien à notre juste reconnaissance pour ce qui a été fait, et si bien fait.

(1) Ce département comprenait « la surveillance sur le commerce de grains et farines et de tous autres objets de première nécessité, sur les moulins employés à la mouture des grains pour la consommation de la capitale, sur la halle aux farines, sur les meuniers, boulangers et autres marchands de denrées, l'inspection générale de la navigation et police des rivières servant à l'approvisionnement de Paris, enfin l'achat et l'emmagasinement des grains ».

(2) Voy. *Introduction*, p. v et vi. — Le département de la garde nationale disparut par la loi du 21 mai 1790, qui réduisit à cinq le nombre total des services.

ville de Paris et du département de Seine-et-Oise. L'histoire ne tardera pas à se ressentir heureusement de la perfection de cet instrument de travail. Sans doute, comme l'écrivait récemment M. Lavisse, « le général, en histoire, est plus certain que le particulier (1); » mais « le particulier » intéresse plus vivement les imaginations; la critique des textes, la confrontation des témoignages, l'analyse, en un mot, ont leur prix comme la synthèse. Vous plaît-il, par exemple, de vous rendre un compte exact et circonstancié de tout ce qui est relatif à l'épisode du meurtre de Foullon et de Bertier? Après avoir parcouru les journaux, dépouillé, à la suite de M. Tourneux, les imprimés, lisez la partie A de la section 4 du *Répertoire des sources manuscrites;* M. Tuetey vous signale et vous résume 55 pièces d'archives. Sans même y aller voir, j'estime qu'alors vous en saurez plus que le contemporain le mieux informé de ce sinistre *fait divers* du 22 juillet 1789.

Êtes-vous simplement curieux du détail de mœurs, du « document humain »? En voici un parmi cent, à tout hasard :

Article 737. — Arrestation par une patrouille, rue Saint-Honoré, près de la barrière des Sergents, de Louis Payou, compagnon de rivière, et de Thomas Rava, porte-sacs à la halle, lesquels s'étaient sauvés avec le produit de la quête faite par eux et leurs compagnons en exposant au public le corps du sieur Foullon, « qui venait d'être expédié à la Grève ».

22 juillet, 10 heures du soir.

(Extrait, Arch. nat., Y. 13171.)

Je ne cite point cet article comme typique. Il s'agit simplement de faire voir que, dans une certaine mesure et pour un certain ordre de faits, l'ouvrage de M. Tuetey supplée à la lecture directe des pièces. Rien ne serait plus aisé que de rédiger en forme d'anecdote le titre ci-dessus.

Indications de sources, intitulés, abrégés de pièces, dates rigoureusement établies ou transcrites, voilà, sans doute, ce que le *Répertoire* avait à nous offrir pour mériter un nom dont la modestie ne doit pas dissimuler à nos yeux la somme énorme de travail matériel et critique qu'il représente. On nous donne le plan de la maison, on nous en met les clefs dans la main : à nous d'y pénétrer, de nous y retourner. — M. Tuetey a fait plus encore : en historien et non plus seulement en qualité d'archiviste, il marche devant nous et guide en quelque sorte nos premiers pas. Après M. H. Taine et M. Ch.-L. Chassin, il a repris, heure par heure et témoin par témoin, le récit de la première « journée » révolutionnaire, et non de la mieux connue : car l'affaire Réveillon passe, à proprement parler, pour la bouteille à l'encre. Je ne prétends pas (ni M. Tuetey lui-même) qu'elle soit devenue maintenant claire comme eau de roche; mais du moins bien des erreurs de fait, bien des interprétations arbitraires, empruntées pour la plupart à la presse de l'époque, seront définitivement écartées par l'étude des sources manuscrites (2).

Les historiens ne connaissaient pas les lettres missives ou simples billets envoyés au roi personnellement par le lieutenant général de police Thiroux de Crosne, dans le feu même de l'action et à mesure des incidents : M. Tuetey a, le premier, mis en lumière ces documents de premier ordre. Aux déclarations recueillies par le commissaire Beauvallet, et déjà utilisées par l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, sont venues s'ajouter les enquêtes de cinq autres commissaires du Châtelet chargés de l'information préalable. Sur plus d'un point, les opinions reçues se trouvent infirmées par de bons arguments. Par exemple, Henriot et Réveillon se défendent l'un et l'autre, dans les *Exposés justificatifs* ou *Mémoires* qu'ils ont publiés après coup, d'avoir « mal parlé » du peuple en assemblée électorale : or, quatre jours avant l'émeute, à un moment où personne ne la craignait ni ne la prévoyait, le 23 avril, Thiroux de Crosne écrit à Louis XVI que ces deux manufacturiers ont fait « des observations inconsidérées sur le taux des salaires (1) ».

Il faudra aussi rejeter absolument la légende d'un coup monté par les ministres contre le tiers-état : loin d'avoir agi en provocateur, le gouvernement est terrifié, stupéfait, des proportions subites que prend la rébellion du faubourg Saint-Antoine, dont les prétextes semblaient si futiles. La police est déconcertée, la troupe débordée. La multitude ne céda qu'à la vue des canons que l'on fit charger à mitraille, mais dont pas un coup ne fut tiré. Les nouvellistes grossirent, sans doute, le nombre des victimes; mais, d'autre part, les documents officiels, qui ne font ressortir que 18 tués et 29 blessés transportés dans les hôpitaux, sont aussi au-dessous de la vérité. Un seul émeutier déclara avoir reçu de l'argent; dans les poches des morts en guenilles, dans celles des gens qui furent arrêtés, on ne trouva pas un sou vaillant, contrairement à une assertion de Michelet. Parmi les coupables, l'instruction ne découvrit qu'un seul repris de justice, marqué de la lettre V; et, en fait, les vols commis, en dehors du vin et des victuailles, furent insignifiants : le mot d'ordre était de tout détruire et de ne rien emporter. On ne découvrit aucun meneur appartenant à la classe moyenne ou à la noblesse : il fallut, dans cet ordre d'idées, relâcher l'abbé Roy, faute de preuves. S'il y eut des chefs, ils sortaient des rangs du peuple; s'il y eut un complot préalablement organisé, il le fut entre ouvriers, entre compagnons, et le duc d'Orléans, que l'on a aussi accusé, n'y fut, à coup sûr, pour rien. Jusque-là, les associations illicites d'ouvriers (2), les tentatives de coalitions en vue de faire hausser les salaires, avaient été si facilement

(1) *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*, p. vi.

(2) *Introduction*, p. xix à xlv.

(1) J'ajouterai, en ce qui concerne Réveillon, que s'il se donne comme un philanthrope sensible, comme le père de ses ouvriers, étant lui-même un ancien ouvrier, dans son *Exposé justificatif* — l'arrêt du conseil du 26 février 1777, qu'il obtint contre une tentative de grève de son personnel de Courtalin, donne de lui plutôt l'idée d'un industriel très âpre au gain. Protégé de Necker, il s'adressait aux ministres et au conseil pour ses affaires personnelles, pour ses démêlés avec l'abbaye de Saint-Antoine, entre autres : le baron de Breteuil est obligé de le renvoyer aux tribunaux de droit commun pour couper court à ses sollicitations. On trouvera un exemplaire de l'arrêt de 1777 (très curieux pour l'histoire des grèves) dans la série AD, XI des Archives nationales, carton 25. Quant à lettre du baron de Breteuil à Réveillon, elle est du 6 juin 1787; je l'ai indiquée dans mon *État de Paris en* 1789, p. 352, note 1.

(2) Les lettres patentes du 2 janvier 1749, les ordonnances ou sentences de police des 24 mars 1724, 23 août 1736, 13 avril 1785, l'arrêt du conseil cité plus haut, de nombreux arrêts du Parlement montreraient assez que l'ancien régime n'a que trop connu la *question ouvrière*.

réprimées, soit au-dedans, soit en dehors des corporations, que ni le Châtelet ni l'opinion publique ne se rendirent compte des mobiles bien simples qui avaient animé les ouvriers contre deux patrons enrichis dans les affaires. Qu'était-ce que cette division subite du tiers-état contre lui-même? C'était un quatrième état qui se révélait à l'improviste. Les paysans de France allaient bientôt disputer et facilement ravir la terre aux seigneurs et aux ecclésiastiques. Dans le faubourg Saint-Antoine, la question sociale se posait autrement : c'était la question du salaire, celle des employeurs et des employés, celle du capital et du travail.

H. Monin.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le Président de la république s'est rendu à la Rochelle, pour assister à l'inauguration du nouveau port de la Pallice.

Ouverture de la seconde session des conseils généraux.

Pendant les sept premiers mois de 1890, le commerce de la France s'est élevé à 2 645 321 000 francs pour les importations et à 2 108 768 000 francs pour les exportations. Ces chiffres, comparés à ceux de la période correspondante de 1889, présentent une augmentation de 112 546 000 francs pour les importations et de 73 348 000 francs pour les exportations.

Extérieur. — MM. Hanoteau, sous-directeur au ministère des affaires étrangères, et Haussmann, chef de cabinet du sous-secrétaire d'État aux colonies, ont été désignés comme commissaires chargés de la délimitation de l'Ouest africain, en conséquence du traité anglo-français; l'explorateur Binger et les géographes Duveyrier et Desbuissons leur ont été adjoints comme délégués techniques.

Allemagne. — L'empereur Guillaume II est allé rendre visite au tsar Alexandre III et assister aux grandes manœuvres de Narva.

Faits divers. — Inauguration, à Abbeville, du monument élevé à la mémoire de l'amiral Courbet; — à Saint-Hilaire-d'Ayat, du monument élevé au général Desaix. — A la suite d'un article paru dans *la Bataille*, une rencontre à l'épée a eu lieu entre MM. C. des Perrières et C. de Sainte-Croix, qui a été blessé à la main. — On vient de commencer la distribution des diplômes et médailles aux lauréats de l'Exposition universelle de 1889.

Nécrologie. — Mort de M. Louis Davyl, auteur dramatique et publiciste; — du banquier Salomon Stern; — du général de brigade en retraite Guiot de La Rochère; — de M. Saint-Albin Baudeuf, ancien secrétaire de la légation haïtienne; — de M. Roux, ingénieur des mines; — de M. Dauchez, conseiller référendaire honoraire à la Cour des comptes; — de M. Seydoux, ancien secrétaire d'ambassade; — du publiciste Ch. Flor O'Squarr; — de M. Henri Garnier, ancien préfet, ancien député de l'Yonne.

Revue bibliographique.

HISTOIRE.

Dans la Collection de documents relatifs à la période révolutionnaire, publiée sous les auspices du Conseil municipal, est venue prendre place une remarquable étude de M. Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État, sur *le Personnel municipal de Paris pendant la Révolution* (Maison Quantin). L'auteur a passé en revue les trois assemblées municipales qui se sont succédé depuis la prise de la Bastille jusqu'à l'installation de la Commune insurrectionnelle, au 10 août 1892. Il a fait connaître en détail leur formation, leur personnel et leurs actes, et il a publié de nombreux extraits de leurs registres de délibérations. Son travail est complété par une liste des membres de ces assemblées, qui a été établie à l'aide des procès-verbaux originaux et des almanachs du temps. Cet ensemble de documents met en lumière, à un point de vue tout nouveau, l'histoire intérieure de Paris durant les trois premières années de la Révolution.

Sous ce titre : *les Siéges célèbres* (Delagrave), M. F. Azibert a réuni une série d'études historiques sur la défense des places fortes, depuis les campagnes de Jules César en Gaule jusqu'à l'expédition du Tonkin. Il a choisi de préférence les exemples qui s'imposaient à l'attention par suite de l'énergie ou de l'habileté des assiégés. Dans l'exposé des grands faits militaires, il a résumé tous les renseignements intéressants qui se trouvent disséminés dans nombre d'ouvrages spéciaux, peu accessibles au grand public, et ses récits vivement conduits sont d'une lecture attrayante et émouvante à la fois. Mais ils n'ont pas seulement un intérêt historique; en présence des procédés et des engins nouveaux imaginés pour l'attaque des places, ils peuvent offrir de précieux enseignements. Ils permettent, en effet, de constater qu'il y a dans l'art de la guerre un élément moral qui joue un rôle important. Dans un siège, la première qualité du soldat est moins le courage que la constance à supporter les fatigues et les privations. Si des villes que l'on ne jugeait pas susceptibles de résistance ont pu éviter la capitulation, quelles que fussent les forces et les ressources des assiégeants, c'est surtout parce que les gouverneurs et les garnisons ont rivalisé d'héroïsme et d'abnégation.

DIVERS.

Dans son ouvrage intitulé *l'Italie telle qu'elle est*, M. Xavier Merlino s'est attaché à nous peindre l'état présent de ce pays, tel que l'a constitué la domination des politiciens. C'est surtout aux documents officiels qu'il a emprunté ses éléments d'information, et le vigoureux réquisitoire qu'il a formulé contre l'Italie actuelle étale aux yeux de tous l'imprévoyance et l'impéritie de la politique du premier ministre.

L'éditeur Léopold Cerf vient de faire paraître une très curieuse brochure d'actualité, intitulée : *La plus grande Bretagne ou le plus grand Continent?* et signée G. Achel. « La plus grande Bretagne » : c'est le nom donné par les Anglais à ce que deviendra l'Angleterre quand elle aura poussé à ses dernières limites son système persistant d'expansion coloniale. M. G. Achel assure que ce jour-là le continent européen sera bloqué par terre et par mer. Pour le démontrer, il s'empare des aveux échappés à nos voisins et de leurs déclarations non équivoques, notamment des réflexions faites par M. J.-R. Seely dans son livre sur l'Angleterre, traduit par M. le colonel Baille et M. A. Rambaud, à l'usage des lecteurs français. M. G. Achel ne se contente pas de nous signaler le péril : il nous indique sans hésitation le moyen de le conjurer, grâce à un remaniement complet de la carte d'Europe, qui aboutirait à la formation d'un « plus grand continent », seule capable de réduire la « plus grande Bretagne ». L'idée est ingénieuse et joliment présentée. Reste à savoir si les chefs d'État chargés de la mettre à exécution auront le temps de se réunir et de se concerter, comme le souhaite l'auteur...

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (565)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 9 TOME XLVI 30 AOUT 1890

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Paul Bourget.

Il est toujours instructif de calculer le chemin qu'un écrivain a parcouru, de ses débuts à l'époque de la carrière où on l'étudie. On peut ainsi tirer la résultante des forces qui l'ont poussé en des sens divers, et l'on a quelque chance de découvrir son orientation véritable. Dans bien des cas, le point d'arrivée se trouve dans une direction diamétralement opposée à la ligne suivie au départ. Il ne faut point s'en étonner: c'est en cela, en effet, que les voyages intellectuels diffèrent des autres : on se met en route avec des projets déterminés, pour une destination qu'on croit certaine, aussi sûr de soi qu'un touriste qui vient de prendre un billet de chemin de fer — et l'on arrive ailleurs. M. Paul Bourget n'a pas échappé à cette « loi », comme il dirait; et la route qu'il a parcourue se trouve être d'autant plus longue qu'il est une des intelligences les plus actives de ce temps. Dans le premier de ses *Essais de psychologie contemporaine*, consacré à Baudelaire, il se penchait avec une évidente sympathie sur la décadence sociale et littéraire; sans doute, il évitait de se proclamer « décadent » : il se contentait d'indiquer les deux points de vue auxquels peut se placer le critique, qui veut faire le procès d'une société en décadence, ou la défendre. Mais l'apologie était bien plus entraînante que le réquisitoire, et le jeune écrivain semblait plaider sa propre cause en revendiquant pour les délicats le droit « de préférer la défaite d'Athènes en décadence au triomphe du Macédonien violent », et pour les écrivains, celui de dédaigner « le suffrage universel des siècles » et de se délecter dans des conceptions de langue qui seront incompréhensibles dans cinquante ans, mais qui auront fait la joie de quelques raffinés de choix. Peu de temps après, dans un second essai sur M. Renan, M. Bourget semblait compléter sa pensée : il définit le dilettantisme, qui est une fleur de décadence, dans un morceau si exquis, si pénétrant, d'une intelligence si sympathique et si large, qu'il sortait des limites de la critique désintéressée, et prenait le charme et le sens d'un fragment de confession personnelle. Si l'on avait hésité à identifier l'écrivain avec son œuvre, il aurait suffi d'ouvrir le recueil de vers qu'il publia vers la même époque, sous le titre significatif des *Aveux*. On y reconnaissait le même homme, non plus enveloppé dans l'objectivité professionnelle d'un essayiste, mais s'exprimant avec toute la liberté que comporte la poésie personnelle, et franchement dilettante, et — moins les singularités de forme — presque décadent :

> Sans souci de savoir si le temps qui s'écoule
> T'apporte ou non des biens auxquels tu ne crois pas,
> Écoute, indifférent aux luttes d'ici-bas,
> Autour de toi frémir et trépigner la foule...
>
> Répète-toi les vers célèbres de Lucrèce :
> Il est doux, quand les vents troublent les flots puissants,
> D'être à terre, et de voir les marins en détresse
> Lutter contre les maux dont nous sommes exempts.

Ainsi, à travers ses essais et ses poèmes, le jeune

(1) Voy. la *Revue* du 7 juin.

écrivain qui allait si rapidement conquérir la faveur du public apparaissait alors comme un désabusé, sceptique, pessimiste, indifférent et aristocrate, bien décidé à s'isoler du troupeau vulgaire des humains, curieux de joies et de douleurs plus rares que celles du commun, prêt à aller chercher une consolation au mal de vivre dans les égoïstes jouissances artistiques que Schopenhauer et M. de Hartmann recommandent comme le moins illusoire de nos plaisirs. Il y avait un accord frappant entre les écrivains préférés de M. Bourget, ceux dont il se plaisait à suivre l'influence sur la génération nouvelle, Baudelaire, Flaubert, Stendhal, M. Renan, et les idées qu'il tirait de son propre fonds. On pouvait donc croire qu'arrivé fort jeune à une conception générale de la littérature et de la vie dont les grandes lignes semblaient nettement arrêtées, il en conserverait l'unité dans la suite de sa carrière. Cependant, cinq ou six ans plus tard, les derniers chapitres des *Mensonges* introduisaient dans l'œuvre déjà considérable de M. Bourget un élément nouveau : l'abbé Taconet proclamait la responsabilité des guides de la pensée humaine, la supériorité de l'action, le salut par la pitié et par la foi — un programme aussi complet que simple, en désaccord flagrant avec la théorie de la décadence et la définition du dilettantisme. Et l'année d'après, M. Bourget écrivait cette belle préface du *Disciple*, adressée au jeune homme d'aujourd'hui, qui est à la fois le cri d'angoisse d'un patriote effrayé devant les incertitudes de l'avenir et l'exhortation d'un moraliste tout près de revenir à des croyances longtemps abandonnées : « ... Que ni l'orgueil de la vie ni celui de l'intelligence ne fassent de toi un cynique et un jongleur d'idées! Dans ce temps de conscience troublée et de doctrines contradictoires, attache-toi, comme à la branche de salut, à la phrase du Christ : « Il faut juger « l'arbre par ses fruits. » Il y a une réalité dont tu ne peux pas douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vis à chaque minute : c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent cette âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que les idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'Amour et la Volonté. »

On a peine à croire, n'est-ce pas? que l'auteur de cette série de vigoureux aphorismes, reliés entre eux par un saint désir de progrès moral et social, ait jamais pu écrire certaines pièces des *Aveux* et certaines pages des *Essais*. Mais ce n'est pas tout : le développement de M. Bourget a été si rapide, que l'homme nouveau est né en lui avant que l'homme ancien ait achevé de périr. C'est ainsi que, si la préface du *Disciple* est l'œuvre du premier, le roman lui-même est encore en grande partie du second. En quoi donc, en effet, cette troublante histoire d'expérience passionnelle peut-elle contribuer au relèvement national? Est-ce que les malsaines analyses de Robert Greslou sont de bonnes leçons pour cette jeunesse à laquelle il importe d'enseigner l'amour et la volonté? Les lecteurs qu'elles ont passionnés ont-ils beaucoup réfléchi à la responsabilité d'Adrien Sixte? Et si ces lecteurs sont des philosophes, le cas du « Disciple » les fera-t-il reculer d'un pas dans leurs recherches ou devant leurs conclusions? Ou bien, peut-être, M. Bourget ignorerait-il que c'est par les exemples concrets qu'un écrivain peut agir sur l'esprit de son temps; que les héros du roman et du théâtre entraînent toujours après eux une foule d'imitateurs; que plus ils sont malsains, plus leur action s'étend, parce que la maladie est toujours plus contagieuse que la santé? En sorte qu'un beau roman d'amour et de volonté serait un acte plus efficace que les préfaces les plus éloquentes, et qu'un simple exemple de vertu parlerait plus haut que le spectacle des ravages exercés dans un cerveau d'enfant par des lectures mal digérées...

Et ce n'est pas tout encore : en même temps qu'il adressait à ses « jeunes frères » de belles exhortations, M. Bourget publiait dans la *Vie parisienne* — pour un autre public — une « Physiologie de l'amour moderne », d'une acuité d'ailleurs saisissante, mais qui nous éloigne beaucoup de l'Idéal (avec une majuscule) dont il est parlé dans la préface. Non, vraiment, je ne vois pas ce que la génération qui pousse peut gagner à se nourrir de ces décevantes analyses dont chaque roman de M. Bourget est un exemple : *Un cœur de femme* plus frappant peut-être encore que les autres. Volontiers, il décrit des jeunes hommes chez lesquels l'abus de l'analyse a ruiné la vigueur morale (de Quernes, Larcher, Greslou, etc.) : c'est donc, de son propre aveu, que l'analyse est un vice, ou pour le moins une faiblesse qui diminue celui dont elle s'est emparé. Pour la supprimer de la vie, le plus sûr moyen serait de la supprimer de la littérature, car c'est la littérature qui la propage. Les simples gens l'apprennent des écrivains. Ceux-ci devraient donc se l'interdire comme on s'interdit l'alcool ou la morphine lorsqu'on en connaît l'entraînement, du moment où, à la suite de M. Bourget, ils placeraient la vigueur morale avant la richesse intellectuelle, l'action au-dessus de la pensée. Mais ils ne le feront pas : si l'analyse est vraiment un poison, nous en sommes intoxiqués. Nous n'y pourrions renoncer qu'en cessant d'écrire. Et pour accomplir un tel sacrifice, il ne suffit pas d'avoir des aspirations à l'énergie, des velléités de foi, de relire les Évangiles et de citer *l'Imitation* : il faut être touché de la grâce comme le fut Racine, il faut être entièrement converti.

Le cas de M. Bourget est donc assez singulier; ce n'est pas seulement celui d'un développement rapide.

qui en peu d'années a porté un écrivain à l'extrême opposé du but qu'il semblait poursuivre; c'est celui d'un conflit entre deux êtres qui se partagent une seule conscience et se la disputent. Ce conflit est douloureux et contribue certainement pour beaucoup à l'impression trouble que dégagent des livres comme *le Disciple*, non seulement par leur sujet, mais par l'incertitude d'esprit, par les vacillements d'âme qu'ils trahissent chez l'auteur. Quoi donc! Est-ce qu'un homme rompu aux études philosophiques peut raisonnablement chercher dans la lecture de Spinoza et d'Herbert Spencer la cause d'une perversion morale? Est-ce que jamais les idées abstraites ont pu conduire à de mauvaises actions? Est-ce que le seul fait qu'une pareille thèse circule dans un livre ne dénote pas une conscience malade ou plutôt effarée, hors d'état de discuter avec ses besoins de certitude, prête à se noyer dans le mystère pour éviter l'ignorance? Et n'est-ce pas là, sous une forme nouvelle, ce mal du doute que les poètes de 1830 ont si bien chanté? Il est cruel, ce mal, et ses lenteurs chroniques ont des raffinements. Aussi les jeunes critiques qui parlent de M. Bourget (1) aiment-ils à voir en lui un personnage quasi byronien, cachant des douleurs tragiques sous un masque d'homme du monde, gravissant des calvaires en portant sur ses épaules tout le poids des péchés de la bonne compagnie. Peut-être exagèrent-ils un peu : M. Bourget manque un peu de couronne d'épines. Mais une chose me paraît pourtant certaine : il souffre de la contradiction qu'il porte en lui-même, il souffre de l'abîme qu'il y a entre ses aspirations et ses croyances, entre son amour de la foi et son immense scepticisme. Il en souffre autant qu'on peut souffrir de ces choses-là quand on a d'autres occupations et assez de prudence pour éviter de tomber dans l'idée fixe. Et il en souffrira jusqu'à ce qu'il ait opté définitivement entre Dieu et Mammon, ou jusqu'à ce que, l'âge avançant, la vie accomplissant son œuvre déformante, il n'y pense plus.

Que M. Bourget soit d'instinct un moraliste, qu'il ait à un haut degré, pour lui-même et pour les autres, le goût du bien et le désir du progrès, on n'en saurait douter. Dès ses premiers vers, déjà, il se fait l'interprète d'une sorte de stoïcisme intellectuel, un peu « jeune » si l'on veut, mais élevé et courageux. Il admire Byron, il l'invoque comme son modèle, à cause du continuel effort de sa tragique existence; il proclame la sainteté de la douleur, dont il oppose la noble austérité aux joies faciles des insensés; il maudit le

> . . . . . lâche à qui sa chair fait oublier
> La seule vie humaine et sainte : la pensée.

Et, par moments, il est tout secoué d'un frisson de pitié (je n'ose presque plus écrire ce mot, tant on en mésuse depuis le succès des romanciers russes), comme à la sensation de toutes les douleurs qui pleurent autour de lui. Ces nobles pensées l'accompagnent dans toute son œuvre, même quand son dilettantisme et son foncier scepticisme l'en écartent le plus : dans ses *Essais*, où il avoue des admirations corrosives et remue tant d'idées littéraires, il fait cependant encore une large part aux questions de morale; et c'est autour de problèmes moraux que roulent la plupart de ses nouvelles et de ses romans. Or, si l'on veut apprécier justement l'originalité de M. Bourget, il faut se rappeler qu'il est arrivé à un moment où ces questions et ces problèmes tendaient à disparaître de la littérature d'imagination, du roman surtout. Les influences dominantes étaient alors celles de Flaubert, qui poursuivait dans ses laborieux chefs-d'œuvre un certain idéal d'harmonie, de composition et de style; des Goncourt, préoccupés surtout de la notation exacte et pittoresque de la sensation; et de M. Émile Zola, plus curieux des mœurs générales que des âmes, disposé à ramener l'étude de l'homme à l'examen indifférent de ses instincts.

Sans échapper entièrement à ces trois influences, M. Bourget s'est tracé sa voie personnelle en dehors de leur cercle : il réussit à renouveler une forme oubliée du roman, l'ancien roman psychologique, qui, après quelques détours, devait tout naturellement le conduire aux questions vers lesquelles son tempérament l'inclinait. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est en partie la forme même de ses livres qui a aiguisé la conscience de M. Bourget, déjà inquiète et sensible de nature. S'il était resté critique et poète, il aurait peut-être avancé davantage dans la voie de l'agnosticisme et de l'indifférence où les *Essais* et les *Aveux* le montraient engagé.

L'observation des mœurs et des caractères l'a rendu attentif, non plus au jeu des idées, mais à leurs conséquences pratiques; de là l'orientation nouvelle qui frappe dans ses derniers écrits.

Il semble qu'un écrivain animé de telles dispositions, incliné par son tempérament à la recherche du bien et arrivé par la réflexion à comprendre les conditions pratiques de cette recherche, doive sans plus d'hésitation trouver sa voie définitive; pénétré de la haute importance qu'il y a pour les sociétés modernes à répudier des habitudes d'esprit qui, brillantes, spécieuses et distinguées, sont cependant pernicieuses, il rompra franchement avec elles et, violentant s'il le faut son intelligence rétive, établira l'équilibre de sa pensée sur une base de foi volontaire. Ce sera peut-être là le dernier terme de l'évolution de M. Bourget, mais en ce moment il est encore arrêté par deux obstacles qu'il nous faut expliquer.

(1) Voy. *les Évolutions de la critique française*, par Ernest Tissot. — 1 vol. in-18. Paris, Perrin et Cie.

Le premier de ces obstacles, c'est son goût de l'élégance mondaine. Ce goût lui est aussi naturel que l'amour du bien. Dans la préface d'*Idel*, déjà, le poème idéal de l'avenir lui paraissait être « un poème en bottes vernies et en habit noir ». Or, si sur d'autres points il a beaucoup changé, il est demeuré fidèle à cet idéal de jeunesse.

Ses romans se passent tous dans « le monde », aux environs du parc Monceau, avec incursions dans le faubourg Saint-Germain. Quand d'aventure il dépeint de petites gens, il le fait avec négligence ou maladresse, en homme qui ne les connaît pas, à peu près comme un feuilletonniste du *Petit Journal* qui met en scène des marquises (voir les dames Offarel, dans *Mensonges;* Mlle Trapenard, dans *le Disciple*, etc.). Il se complaît dans la description minutieuse, presque pâmée, des appartements somptueux qui servent de décor à ses romans, des jolis objets que manient les fines mains de ses héroïnes : « Elle était paresseusement couchée sur le divan de son salon intime, dans une robe de chambre à volants, toute blanche, en train de fumer des cigarettes d'un tabac de la couleur de ses cheveux, qu'elle prenait dans une boîte du Japon laquée d'or, et, sur la même table, à côté de la petite boîte, un porte-cartes en cuir noir, qui se maintenait par un double reploiement sur lui-même, montrait quatre photographies de ses amies préférées... » J'ai pris cet exemple au hasard, on n'a que l'embarras du choix, et *Un cœur de femme*, raffinant sur ses aînés, est une espèce de code d'élégance, lance des toilettes et commande des menus.

M. Bourget ne s'en tient pas à la description admirative d'objets innombrables et gracieux dont la possession fait le luxe et dont l'usage fait l'élégance, il s'imprègne de ce luxe et de cette élégance, il en laisse envahir tout son être, il en est séduit au point d'en oublier le bien pour le beau, peut-être même pour le joli. On le dirait toujours prêt à pardonner à ses héroïnes leurs plus gros péchés en faveur de la finesse de leur linge. Dans les délicieux salons où il l'enferme, le mal reste trop séduisant pour n'être pas excusable, et ses femmes les plus coupables délacent à leurs rendez-vous de si charmants corsets qu'on se sent rempli d'indulgence pour la perversité de leur cœur. Il crée à ses personnages, et par contre-coup à lui-même et à ses lecteurs, une atmosphère voluptueuse où les sensations douces, savamment multipliées, affadissent la volonté et bercent la conscience dans un demi-sommeil peu favorable aux retours salutaires. C'est que le goût du luxe et de l'élégance est peu conciliable avec celui de la vertu. La vertu, telle que la conçoit le monde moderne depuis l'avènement du christianisme, est humble, pauvre, *populaire*. Depuis que Jésus l'a dit, il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Et cela s'explique : comment voulez-vous donner à votre âme les soins qu'elle exige si vous consacrez tant de temps à vous occuper de corsets, de dentelles, ou même de porte-crayons d'or avec une perle au bout et des orchidées qui décoreront le plus richement votre table? Ces bibelots, choisis avec art chez les fournisseurs à la mode dont vous aimez à vous entourer, ne sont-ils pas autour de vous pour accaparer et dilapider votre attention? Ces raffinements de luxe que vous vouez à votre chair ne la poussent-ils pas à la chute? La chair — selon la pensée chrétienne et moderne — est la source de tout mal, sa beauté la perd, ce qu'on fait pour elle est péché. Seule, l'âme importe, et l'âme est plus belle dans un corps émacié vêtu de bure que dans un corps pompeux vêtu de soie. D'ailleurs, la perfection morale implique le détachement du monde, auquel au contraire nous lient les mille attaches de la vie élégante, tellement que M. Bourget trouve à la décrire des joies ineffables et qui n'ont rien de philosophique.

Le second obstacle — plus grave — qui borne à M. Bourget le chemin de la rédemption, c'est la qualité dominante de son esprit, celle qui fait la saveur de toutes ses œuvres, celle à laquelle il doit le meilleur de son succès : son intelligence. — A travers ses livres, en effet, M. Bourget apparaît dès l'abord comme une des intelligences les plus complètes, les plus meublées, les plus compréhensives de ce temps. Aucune manifestation de la pensée ne lui échappe : avec une merveilleuse facilité qui fait penser au « protéisme » d'Amiel, il est sorti de lui-même, il a percé la couche de préjugés que son éducation avait dû déposer en lui, et sans rien perdre de ce qu'il devait à sa haute culture, il a *compris* les poètes réprouvés comme Baudelaire, les romanciers en dehors de toute tradition comme Stendhal, les écrivains étrangers les plus éloignés du génie français. Je dis qu'il les a *compris* dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire qu'il s'est identifié avec eux autant qu'il le devait pour son développement, qu'il s'est enrichi de leurs idées en se les assimilant, qu'il s'est multiplié par leur puissance, qu'il s'est plongé dans tous les courants créés par eux, et qu'il les a suivis sans céder à leur entraînement, la tête toujours hors de l'eau et prenant terre avant la cascade.

Une telle faculté est admirable. Mais c'est précisément celle que M. Bourget admirait chez les décadents et chez les dilettantes, et quand on l'a laissée librement fonctionner, quand on l'a poussée au degré d'acuité où il l'a poussée, on en demeure à jamais impropre à l'action et, il faut bien le dire, incapable d'asseoir sa pensée sur un équilibre stable. Pas plus que les raffinements de l'élégance, les raffinements de l'intelligence ne sont compatibles avec la vertu. Toutes les richesses, les richesses immatérielles comme les autres, renferment en elles-mêmes leur germe de ruine, la punition des joies qu'elles donnent, et le royaume des cieux n'est ouvert qu'aux pauvres d'esprit.

Comment en serait-il autrement ? Le riche est trop attaché à ses terres, à son or, à ses palais ; l'homme intelligent est trop attaché aux idées pour qu'il les possède au lieu de leur appartenir. De même qu'une fortune ne se fait qu'avec des ruines, l'intelligence n'acquiert qu'en détruisant. Lâchée à travers le redoutable problème du Bien et du Mal, pour peu qu'elle s'égare jusqu'au bout de ses postulats, elle le supprime. C'est qu'elle a trop bien vu que tout se tient, dans l'échafaudage compliqué de la morale et de la religion, c'est qu'elle sait trop bien que l'absence d'une seule pierre fait crouler tout l'édifice, et c'est que précisément elle n'a pu se développer qu'en arrachant, pour les voir de plus près, quelques-unes de ces précieuses pierres, qu'elle est impuissante à remettre à leur place.

L'intelligence est négative : voilà le fait brutal dont il faut loyalement reconnaître la certitude. Et c'est pour avoir trop sacrifié à ses exigences que M. Bourget, comme les plus distingués parmi les hommes de sa génération, est condamné à flotter de tâtonnements en contradictions, sans jamais trouver l'harmonie entre les aspirations de sa raison pratique et son inguérissable scepticisme.

Voyez-le plutôt à l'œuvre. Presque tous ses romans roulent sur la question des rapports entre les sexes. Or, cette question, qui tourmente les psychologues, les législateurs et les jurés de cour d'assises, est, au point de vue de la morale religieuse, extrêmement simple. Elle est tranchée par le commandement du Décalogue : « Tu ne commettras point adultère, » — commandement que le développement de la conscience moderne et les exigences de la vie sociale ont aggravé, et qui est devenu l'interdiction de l'amour en dehors du mariage.

Cette règle est absolue, injuste et contre nature, c'est évident ; mais elle a l'avantage d'être simple, claire, précise, et surtout de n'ouvrir aucune carrière à des interprétations ou la luxure et le vice finiraient toujours par trouver leur compte. Eh bien, M. Bourget n'a jamais pu se résigner à cette simplicité. Il a quelque part établi une distinction très fine entre le psychologue, observateur désintéressé des choses de l'âme, et le moraliste, qui cherche à établir des préceptes dont il calcule les conséquences. En lui, le psychologue et le moraliste semblent se combattre : le moraliste, frappé par certains incidents de la vie contemporaine qui trahissent une décadence morale, voit bien que la conduite des hommes doit être dirigée par des principes solides, mais le psychologue observe un inquiétant désaccord entre les principes et les meilleures aspirations du cœur humain ; le moraliste comprend que la société ne peut subsister qu'à condition que ses lois seront respectées, mais le psychologue est forcé d'admettre que la même société rend dans beaucoup de cas la pratique de ses lois impossible sans un rapetissement de l'individu ; le moraliste voudrait trouver ou retrouver une base pour les opérations qu'il rêve d'accomplir, et le psychologue lui détruit toutes celles qu'il tente d'édifier. Émancipés l'un et l'autre des croyances positives dont la nécessité s'impose à leur commune raison qui les repousse, ils flottent, ils tâtonnent, ils cherchent et ne trouvent pas. Peut-être le moraliste s'accommoderait-il du mariage et de ses exigences ; mais alors le psychologue n'aurait plus qu'à se taire, et il ne se tait pas, et c'est en définitive lui qui l'emporte. C'est lui qui construit toute une théorie de l'amour, seul sacré, seul respectable, en sorte que les vraies pécheresses ne sont pas celles qui trahissent le mariage, mais celles qui trahissent l'amour : Hélène Chazel (*Crime d'amour*) et Mme Audry (*Deuxième amour*) paraissent presque irréprochables dans leur faute, tant leur conscience les tourmente peu, tant les circonstances les justifient : celle-ci n'a-t-elle pas un mari qu'elle méprise ? celle-là un mari qu'elle ne peut aimer ? La fidélité, pour elles, ne serait-ce pas le parti pris d'atrophier leur cœur, ne serait-ce pas la renonciation à cette vie intérieure qui fait toute la beauté de l'âme ? Mais — et voyez dans quelles subtilités on tombe — si elles ont pu sans déchoir faire don d'elles-mêmes à des maris indignes d'elles, il ne faut pas qu'elles se trompent en amants. Elles en peuvent prendre un (c'est le psychologue qui les y autorise), et c'est tout (le moraliste a fixé la limite). A la seconde expérience, la déchéance commence, mais à la seconde seulement : la première est légitime. Aussi Mme Moraines (*Mensonges*) serait-elle irréprochable si elle se contentait d'aimer le doux petit poète René Vincy : sa faute, c'est de ne pouvoir se passer du baron Desroches pour ses toilettes. Et quelle délicieuse pécheresse, quelle Madeleine sanctifiée par l'amour serait Mme de Sauve, sans cet instant de folie charnelle qui la jette aux bras d'un viveur ! Et Mme de Tillières ? faut-il l'absoudre ou la blâmer ? On ne sait... — Savez-vous ? A suivre à travers les péripéties de leur faute ces jeunes femmes aux beautés de fleurs empoisonnées et ces hommes au cœur sec qui les séduisent sans les aimer et valent moins qu'elles, on est pris, me semble-t-il, d'un immense besoin de leur appliquer la règle commune, inflexible, brutale, qu'inscrivaient sur leurs tables d'airain les vieux législateurs sacrés. On voudrait leur arracher leurs faux semblants, examiner leur âme en elle-même, en dehors des décors élégants qui la fardent, et les juger sans tenir compte du tissu de subtilités dont leur créateur les a enveloppés. Alors presque tous et presque toutes, Thérèse de Sauve et de Quernes, Greslou et Mme Moraines, et Hubert Liauran après l'épreuve, et Claude Larcher, et la romanesque Gladys Harvey, et Mme de Tillières elle-même, malgré la noblesse de sentiments et la perfection de ses toilettes, apparaîtraient gonflés de luxure, affamés de sensations, incapables de sentiment, coupables, coupables d'avoir compromis le bon ordre de la société par la folie

de leurs caprices, coupables d'avoir souillé leur âme à travers d'illégitimes expériences passionnelles, coupables surtout d'avoir aggravé leurs péchés en les discutant avec une inexcusable conscience. On sentirait que les excuses que M. Bourget allègue en leur faveur ne les absolvent pas, que les « énigmes » qu'il pose et résout à travers l'histoire de leurs actes ne sont que de la casuistique sentimentale. Et l'on entendrait la grande voix de l'abbé Taconet s'écrier, en montrant le crucifix à Claude Larcher tout prêt à retourner à sa Colette : « Croyez-moi, personne n'en dira plus que celui-là sur la souffrance et sur les pauvres, et vous ne trouverez pas le remède ailleurs. » Et ce serait là le triomphe complet, définitif du moraliste sur le psychologue, qui n'aurait plus qu'à disparaître dans la contrition de ses erreurs... Mais ce ne serait là qu'une impression fugitive, et bientôt, je le crains, comme Hubert Liauran aimant encore sa Thérèse qu'il méprise, on se laisserait reprendre par le charme de ses pécheresses trop belles pour être sauvées, et par les subtilités de l'auteur trop spécieuses, trop profondes même quelquefois pour qu'on puisse les écarter. Et, sans doute, l'instabilité de cette impression qui se dédouble et se contredit tient à ce conflit que nous avons signalé entre les deux hommes qui se partagent M. Bourget, le psychologue et le moraliste, le dilettante et l'homme de bien, le sceptique immuable et le chrétien volontaire...

Ici intervient un lecteur positif — celui qui dit toujours : « Noir, c'est noir, et blanc, c'est blanc. » Il me met en demeure de m'expliquer enfin d'une façon tout à fait claire, et de proclamer si des livres qui dégagent une impression aussi complexe sont de bons ou de mauvais livres. Hélas! je ne pourrai le satisfaire qu'à moitié, et ma réponse le laissera libre de choisir lui-même entre les deux alternatives.

On peut demander à la littérature d'exercer ou de chercher à exercer sur les mœurs une influence directe et pratique. D'après cette conception, l'écrivain est un moraliste actif : sa tâche est de démontrer aux hommes, par les aventures qu'il raconte, par les personnages qu'il crée, par les maximes qu'il sème dans ses livres, qu'il faut faire le bien et fuir le mal. Il n'aura, par conséquent, pas une hésitation sur les limites de ces deux domaines; il saura où commence le règne de l'un, où finit celui de l'autre; il le saura sans l'avoir cherché; il n'aura sur ce problème aucune notion personnelle; il se contentera de celles que la tradition lui a transmises. Dogmatique par tempérament ou par volonté, il n'écrira que pour raisonner, prouver et prêcher. — Certes, les intentions d'un tel homme seront infiniment respectables; mais il faut reconnaître que la littérature ainsi comprise n'a produit qu'un bien petit nombre d'œuvres supérieures.

Certains sceptiques sont même fondés à demander si elle a atteint le but qu'elle s'était assigné, si elle a corrigé beaucoup d'ivrognes de l'absinthe, si elle a réduit le nombre des adultères. D'autres vont jusqu'à penser que ce but n'a peut-être pas toute l'importance qu'elle croit, et que, arrivât-on, à l'aide de drames vertueux ou de romans bien pensés, à préserver quelques ménages, à arracher quelques buveurs aux tavernes pour les conduire aux cafés-chocolats de la tempérance, les hommes n'en seraient pas sensiblement meilleurs. Que peut gagner l'espèce à ces progrès, d'ailleurs presque négatifs, d'un nombre restreint d'individus? L'âme humaine, cette fleur de la création dont chaque âge doit augmenter l'éclat et le parfum, en sera-t-elle plus belle?...

Quoi qu'il en soit, il est certain que, considérés au point de vue pratique des gens convaincus, les livres de M. Bourget ne sont pas de bons livres. Mais examinons-les sous un autre angle.

A côté de la morale qui veut guider les actes, il y a celle qui veut guider les pensées. Celle-ci peut considérer avec calme l'état fâcheux des statistiques du vice; elle ne désespère pas de l'humanité pour cela : elle voit se développer son avenir par delà les triomphes passagers de ses mauvais instincts, comme un paysage vu de haut continue après un accident de terrain. C'est qu'elle sait que l'homme progresse par la tête, malgré ses faux pas, malgré ses chutes. Aussi ne demande-t-elle point à l'écrivain d'exercer une action qui se confondrait avec celle du philanthrope, ni d'accomplir l'œuvre que poursuivent les sociétés de bienfaisance.

Qu'il attire sur les problèmes compliqués de la vie l'attention des hommes si souvent distraite par des futilités, et qu'il les discute avec eux, qu'il pousse au perfectionnement de leur intelligence, qu'il épure leur pensée, qu'il les arrache au matérialisme des intérêts, aux tyrannies des faits extérieurs, aux égarements de l'irréflexion, qu'il les rende conscients des forces mystérieuses que leur incurie laisse dormir au fond d'eux-mêmes, et il sera, lui aussi, selon ses forces, à sa manière, un brave ouvrier, un bon laboureur.

Eh bien, c'est cette voie que M. Bourget a choisie. A coup sûr, il ne sauvera ni une fille de la prostitution, ni une femme de l'adultère, ni un jeune homme du doute ou du pessimisme, et il n'a droit à aucune récompense d'aucune société philanthropique. Mais ceux qui ont le plus noble souci des choses de l'âme, en dépit de tout, ne condamneront pas ses romans, et, pour ceux-là, ses livres resteront de bons livres.

ÉDOUARD ROD.

LA PETITE GUERRE

Nouvelle.

Ryvier ne pensait plus qu'à cela. En ce moment, il se surprenait à y penser encore. Un court débat se livra en lui entre la séduction du rêve qui s'imposait de nouveau et l'humeur un peu chagrine qu'on éprouve devant ce qui n'est que rêve. Il se sentit faible, sans résistance.

Après tout, se dit-il, pourquoi n'y penserais-je pas? Nul autre que moi ne saura que je suis absurde. Je suis seul à me moquer de moi-même. Je m'amuse d'une illusion, je me meurtris le cœur comme un enfant qui veut l'impossible. On a toujours le droit d'être ridicule à ses propres yeux. D'autres songes aussi vains meublent peut-être les cerveaux de mes meilleurs amis qui ne me confient pas plus leurs secrets que je ne m'ouvrirai à eux. Je connais leurs physionomies familières, leurs tics, le gros de leurs convoitises, mais ils ne disent pas tout. Ils se taisent. Je ferai de même. Ce n'est pas sans un certain plaisir orgueilleux qu'on ravage sa propre maison ou son âme.

— J'ai manqué ma vie, s'écria-t-il.

Le son de sa voix l'avertit qu'il venait de parler tout haut.

Il tressaillit, les traits de sa face se contractèrent sous la secousse d'une souffrance interne, et il promena un regard mélancolique, chargé d'un reproche qui s'adressait, semblait-il, aux choses, à la grande pièce carrée et haute, à la table d'acajou encombrée de dossiers et de livres spéciaux, devant laquelle il était assis, accoudé, le menton entre les deux mains. Les murailles étaient aux deux tiers cachées par des casiers de cartons; au-dessus le papier vert sombre continuait de monter jusqu'aux moulures du plafond; le sol était recouvert d'un tapis rouge; près de la table, un fauteuil bas en cuir brun était destiné aux visiteurs; des chaises, des tables alourdies de papiers amoncelés et de fascicules administratifs, le buste de la République en biscuit de Sèvres, deux flambeaux, vides de bougies, sur la cheminée, placés à égale distance d'une pendule empire, complétaient le mobilier. Les deux fenêtres donnaient sur une rue paisible et bitumée du faubourg Saint-Germain.

La demie de cinq heures venait de sonner. Ryvier, chef de bureau, était à peu près seul dans le ministère. Les employés étaient partis. Un silence profond pesait sur le quartier qui, le samedi soir, la veille du dimanche, paraissait plus morne.

Durant quelques minutes, le chef de bureau, cessant de regarder ce qui l'entourait, s'absorba dans la contemplation intérieure de l'image qu'il repoussait depuis huit jours et qui revenait obstinément. L'esprit tendu pour en reconstituer tous les détails, le cœur vaguement serré, un frémissement de sourire mi-gai, mi-triste, sur les lèvres, il évoqua Andrée : une taille fine d'adolescente; une grâce duvetée qui éclôt, annonçant déjà la majesté de la beauté future; une carnation chaude et calme où s'ouvraient deux yeux sombres, placides et une bouche impressionnable trahissant dans une confusion adorable les élans spontanés de l'enfance, les audaces naïves de la jeune fille, la sûreté de la femme; une chevelure épaisse, presque rousse, coiffant d'une torsade d'or la tête arrondie. Un charme profond, une fraîcheur de fenêtre ouverte sur un grand parc d'où monte la senteur des pelouses et des feuillages, une sensation d'infini se dégageaient de ce portrait. Ryvier l'eût dessiné d'une main sûre tant il en savait tous les traits.

Il se leva et alla se poster devant la cheminée, voulant à son tour voir sa propre image. Il jeta dans la glace un regard timide, inquiet, qui n'osait regarder franchement. Le miroir lui renvoya, en effet, une face qui rougissait. Il s'examina avec une prévention de malveillance, s'arrêtant aux poils blancs, bien que rares, qui serpentaient dans ses favoris noirs et bouffants, aux demi-cercles qui soulignaient les paupières inférieures des yeux bleus, à la courbure amère des coins de la bouche, à ces mille détails qui faisaient que, devant la photographie de ses vingt-cinq ans, il hésitait à se reconnaître. Il était grand et fort, bien proportionné, mais ses épaules tombaient légèrement, comme si, par-dessous, la charpente faiblissait sous les chairs épaissies. Il se tenait droit, mais il sentait en lui une sorte d'affaissement. Il se redressa, leva les bras, gesticula; il ne retrouvait plus l'élasticité des membres jeunes. Une angoisse générale l'étreignait comme un maillot trop serré. Dans tout son corps, il constatait les plis des habitudes invétérées, l'absolue impossibilité où il était d'en prendre d'autres, de se renouveler. Il était pour ainsi dire classé, la machine l'emportait, il ne la dirigerait plus.

— J'ai quarante-cinq ans et elle en a seize, murmura-t-il.

Il regarda avec tristesse cet homme, lui, qui avait été beau, qui l'était encore peut-être, mais qui pour Andrée ne devait jamais être qu'un ami, un étranger.

Un mécontentement qu'on éprouve en éveille d'autres qui n'ont pourtant avec le premier aucun rapport. Ryvier n'ayant en réalité qu'à invectiver son âge, ses injures se seraient perdues dans le vent, et il eût rougi de son enfantillage. Aussi, cherchant qui attaquer et malmener, il s'en prit à lui-même. Il répéta : « J'ai manqué ma vie. » Puis, les mains dans les poches, la tête un peu inclinée, il arpenta la pièce d'un pas lourd qui faisait, par places, craquer le parquet délabré sous le tapis rouge. Chaque fois qu'il passait devant la glace, du coin de l'œil il apercevait sa silhouette, son dos légèrement voûté dessinant une ligne molle et disgracieuse. Cela l'agaça. Il dirigea sa promenade suivant

l'autre perpendiculaire de la pièce, allant d'un cartonnier à un autre, tournant sur lui-même tous les douze pas.

***

Qu'était-il? Chef de bureau, décoré, honoré; dix mille francs de traitement, de la santé, derrière lui une existence qu'avait dirigée une chance constante; sûr du lendemain, en somme heureux, d'intelligence claire et ornée, de commerce agréable qui laissait chez les gens un souvenir de sympathie. Cette quiétude tant enviée par ceux qui préfèrent biaiser avec la vie et se laisser porter par elle que de l'affronter et de la combattre corps à corps, ce qui les expose à en recevoir quelque coup mortel, cette quiétude lui pesait parfois, répandait autour de lui cette atmosphère délabrante où dorment les eaux de marais. Puisqu'il ne s'était pas démené, puisque, n'ayant pas livré de bataille, il ne portait pas de blessures, pourquoi avait il vieilli quand même? Une anomalie le frappait entre la décrépitude de son organisme physique et sa jeunesse d'âme. Il ne s'était pas usé, et il était usé. C'était illogique. Des énergies inemployées, des désirs abandonnés, des élans comprimés, avaient dormi en lui, comme des pièces d'or enfouies dans la terre. A force de se dire : « Si j'avais voulu, » il en était arrivé à cette conclusion : « C'est que je n'ai pas pu. » Sur ses lèvres alors passait ce sourire d'amertume qui étonne chez les heureux.

Ce soir, notamment, la bile remuait en lui. Il faisait l'appel de ses jeunes années déjà lointaines, restées en réserve, destinées jadis à des exploits futurs qu'elles n'avaient jamais vus et qu'elles ne verraient jamais.

L'homme ne goûte un bonheur complet que s'il utilise toutes les aptitudes de son activité complexe : instinct de combat et d'action, besoin de négoce, appétits contradictoires de luxe et de simplicité, de débauche et de vertu, appels aux repos et aux méditations. Il est nécessaire que de lui sortent les êtres divers qu'il contient : le guerrier, le diplomate, l'homme de paix, le cultivateur, le voyageur, le mâle. La société, avec ses divisions du travail, avec ses localisations des facultés, avec son industrialisme qui réduit notre rôle à celui d'un rouage de machine, a créé le métier, ce rapetissement qui spécialise une faculté unique, pas toujours la plus vive, au détriment des autres souvent plus importantes. On gagne en acuité, on n'obtient pas la plénitude. Le problème est éternel : de quoi doit-on s'occuper davantage? de l'ensemble des êtres, chacun étant sacrifié à tous et trouvant des compensations dans des certitudes de progrès, — ou de la personnalité de chacun qui perd les avantages de l'enrégimentement pour se rattraper sur les satisfactions diverses d'un organisme plus compliqué et qu'on n'a pas mutilé? Le militaire forcé aux longues stations sur le terrain de manœuvres envie l'homme de bureau paisiblement penché sur sa table, le dos au feu; l'homme de bureau, asphyxié par les odeurs de colle, engourdi, rêve du militaire qui évolue à l'air vif, sainement, juvénilement; il rêve du marin qui s'expatrie, qui défend sa vie contre les tempêtes, du financier qui, dans un coup de spéculation, se met à égale distance du suicide et de la fortune. Tous s'envient les uns les autres. Ils essayent bien de réagir contre les implacables amputations dont ils sont victimes; ils transportent dans leurs sphères étroites l'exercice des facultés dont on les a privés; mais ces facultés sont émoussées, ils sont gauches, impuissants, pareils à des oiseaux dont on a rogné les ailes, ils s'envolent au-dessus du sol et retombent. La déformation infligée par le métier poursuit, comme la claudication dénonçait dans le temps un échappé du bagne. La guerre d'intrigue qu'entreprend le plumitif est peureuse, sournoise, elle n'attaque pas, elle ne frappe pas à la face; le soldat a la diplomatie brutale; le poète devient niais ou reste chimérique, parlant d'affaires; le banquier, hébété par l'or qu'il remue, fait l'amour, des billets de banque à la main. L'état social détruit l'universalité des aptitudes et l'intégralité de l'espèce.

***

Ryvier se lamenta d'être un paisible bourgeois heureux. Sa vie était une page restée blanche. Il l'eût voulue noircie de lignes, de faits, de dates racontant l'existence troublée, aventureuse et précaire d'un conquérant. Sa vitalité n'avait pas été dépensée, et il arriverait aux décadences de la vieillesse, les mains encore pleines d'une jeunesse morale, d'un reliquat ignoré, connu de lui seul, inutile dans un corps déformé par l'âge, hors service.

Lorsqu'il s'était mis en route pour la vie, ce n'était pas vers cette pièce silencieuse, vers ce caveau de la pensée et de l'activité qu'il avait orienté ses pas. A vingt ans de là, il marchait en avant, au hasard, à travers champs, portant le monde en lui, écoutant vaguement dans le lointain le retentissement qui devait saluer son nom lorsque son heure sonnerait. Il ne doutait pas. Les forces instinctives le poussaient. Il était beau, normalement doué, l'imagination vierge de déceptions. Il n'avait qu'à choisir. Il songeait à la politique, aux gloires de tribune, aux luttes enivrantes, aux triomphes du vainqueur qui, d'un mot, tient en respect les partis coalisés. Il songeait à la poésie où le cœur se donne, se répand comme une semence fécondante sur les âmes ouvertes de ses contemporains. Il songeait aux affaires qui enfièvrent une nation de l'agitation d'une fourmilière. Il songeait à l'amour qui, semblable au mineur fouillant les entrailles du globe, extrait de l'être humain le métal précieux qu'il recèle : le mineur trouve l'or et le diamant; ce sont des paillettes de génie que l'amour arrache au cœur humain et remonte à la lumière. Un poisson trop mince passe à travers les mailles d'un filet. Tel il avait passé. Où étaient ses triomphes, ses victoires, ses gloires, ses amours, enfants

qui n'étaient même pas mort-nés, qui à peine avaient été conçus dans les exaltations stériles des jeunes années.

— Non, je n'ai même pas aimé.

Cette affirmation le saisit à la gorge comme un mensonge. C'était le cri spontané du voleur surpris en flagrant délit et murmurant, rouge de dépit et de honte : « Ce n'est pas moi. »

Ryvier, amoureux d'Andrée, se persuadait qu'il n'avait encore jamais aimé. Gémissant devant la table rase de ses ambitions vaines, il la faisait plus rase encore en en supprimant les tendresses satisfaites. Mais, ainsi que l'ombre du père d'Hamlet, l'amour défunt parlait sous terre et criait : « Tu mens, tu mens! Tu as aimé; toute ton existence tient dans un amour. »

Ryvier entendait cette voix; des bras embarrassés d'un linceul s'accrochaient à lui; la puissance du souvenir ouvrait la tombe où depuis deux ans *elle* dormait, délivrée des remords. Son cœur s'oppressa, ses yeux se voilèrent, de l'amour coula encore de lui sur le fantôme de la morte :

« Pourquoi es-tu partie, pauvre et chère amie? pourquoi? De quoi étais-tu lasse? de moi ou de la vie? Des deux peut-être. Tu me cries aujourd'hui que je mens, que je t'ai aimée. Mais ne m'as-tu pas menti, toi, pendant quinze ans, en me disant, en me prouvant que tu m'aimais? Ne nous sommes-nous pas menti l'un à l'autre, adorable créature? Ton dernier soupir s'est exhalé dans un sourire de félicité, ton dernier regard s'est fixé sur moi avec la tristesse de celui qui entre dans la joie et qui ne peut la faire partager. Ce regard demandait pardon. De quoi?... de tout... Le bonheur, tu n'as pu me le donner, parce qu'entre nous, entre nos baisers, entre nos tendresses, toujours nous sentions cette piqûre imperceptible d'insecte qui du plus beau fruit fait un fruit gâté... Nous ne pouvions pas nous aimer, et je n'ai pas aimé... »

*
* *

Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il la rencontra aux bains de mer. Il hésitait alors entre les différentes carrières auxquelles il se reconnaissait également apte. Des essais littéraires, des avances jetées dans le monde politique, l'encourageaient. On lui tendait ostensiblement la main. En attendant l'heure où résolûment il se dirait : « Je veux, » il se grisait dans les paresses complaisantes qui précèdent l'action, nonchalances dangereuses, d'ailleurs uniquement connues des imaginatifs et des tendres. On le présenta un soir, sur la plage, à une jeune femme. Il la distinguait mal dans les ténèbres. Devant eux le flot montait lentement, frais, puissant. Ils causèrent. Il s'éprit d'une voix, d'une ombre, d'un vague parfum féminin. Le lendemain, il la cherchait au même endroit, avec la crainte de ne pas la reconnaître sous la clarté crue du soleil, lorsqu'elle passa tout près de lui, descendant vers la mer, en costume de bain, le cou, les bras, les mollets nus, le corps perdu dans la flanelle flottante, la tête enserrée sous le bonnet de caoutchouc. Il la reconnut. Elle passa rapide, courut sur la planche, se jeta à l'eau et s'éloigna en nageant, suivie par un canot. Il demeura sur le bord à la regarder. Quand elle sortit, elle laissa apercevoir, tandis qu'elle s'enveloppait de son peignoir, le rose de sa chair à travers la flanelle blanche mouillée et plaquée. Puis, lorsqu'elle fut habillée, installée sous la tente, il alla la saluer. Sous prétexte de froid, elle se leva et marcha sur la grève. Il l'accompagna. Elle était ravissante, délicatement faite, les yeux d'un bleu d'améthyste qui s'assombrissait jusqu'au noir, les cheveux fins, doux, un mélange de mélancolie et de gaieté dans la physionomie. Ses rires s'achevaient sur des intonations de tristesse qui remuaient. Elle éveillait chez le jeune homme tout un monde de sensations nouvelles. Il l'aima, la poursuivit sur la grève, au Casino, dans les promenades environnantes. La volonté d'être aimé de cette femme remplaça ses pensées d'avenir, qu'il reléguait pour les reprendre plus tard. Quelques semaines de bonheur lui parurent alors mieux que toute une existence de succès. Tout de suite d'ailleurs, il avait senti qu'il plaisait. Une intimité rapide, faite d'affinités qui se rencontrent, s'était établie entre elle et lui. Ils échangeaient des regards surpris, ainsi que deux êtres qui ne comprennent pas pourquoi ils ne sont pas l'un à l'autre.

Valérie était mariée, et mal. Son mari, par son dédain de la femme qu'il traitait de bête inconsciente, jouet de ses sensations, incapable de fixité, qu'on prend par les vanités, l'avait blessée. Elle demeurait auprès d'un homme qu'elle méprisait, à qui elle ne pardonnerait jamais. Sans enfant et jeune, le mariage pesait sur elle comme une condamnation. Au delà, elle apercevait, libres, les amants qui s'entendent. Elle aima Ryvier. Elle le lut comme un livre qui vous transporte dans une autre atmosphère, sous un autre ciel, dans d'autres bras. A Paris, le jeune homme vint la voir. Le mari, devinant qu'il l'aimait, le reçut avec une politesse narquoise. Sachant l'amoureux pusillanime et incapable de répondre, il l'humilia devant elle. Il se moqua de sa femme, affecta une confiance absolue. De manières distinguées, assez fin, mais l'âme sèche, il prit le parti de combattre le danger avec le badinage, de le conjurer par des politiques habiles, tolérant des tête-à-tête au milieu desquels il surgissait, souriant, la main tendue vers l'un, baisant l'autre au front. Ce n'était pas maladroit. Il indiquait que ces petits coups de ciseaux donnés dans ces amours sans importance lui suffisaient pour le moment, mais que s'il fallait faire davantage il le ferait. D'une dizaine d'années plus âgé que sa femme, il la traitait en enfant. Il se renseignait sur tous ses actes et les lui répétait ensuite négligemment. Les deux humiliés se sentirent ridicules. S'ils ne s'étaient pas aimés, ils se seraient quittés ou auraient platement,

vulgairement trompé cet homme. Mais ils s'aimaient. Ils se voulaient entièrement. Ils se liguèrent contre cet homme. Elle pensait : « Délivre-moi, » et lui : « Venge-moi. » Le jour où elle se donna, ils comprirent que c'était pour toujours. Ils n'hésitèrent pas. Ils eussent donné leur vie pour une nuit. Elle écrivit à son mari et le quitta. La vengeance de ce dernier fut de ne jamais demander la séparation légale, ni le divorce quand il fut rétabli.

***

Cet accident coupa net les ailes aux ambitions de Ryvier. Ses aspirations cédèrent devant des nécessités plus impérieuses. Valérie, de nature aimante, timide et passionnée, demandait un bonheur caché. Il devina les supplications tacites de sa maîtresse, de cette femme sensible et raffinée, capable de passion, mais non de braver la réprobation publique que comporte la faute. Elle ne voulait pas se mettre en vue, et lui, par tendresse, s'éprit d'obscurité. Ce qui était fait était fait; il fallait en accepter les conséquences. Il se sacrifia, demeura l'employé qu'on ignore. Il cachait une proscrite mise à l'index, qu'on ne saluait plus, devant qui se fermaient les réunions mondaines. Il partagea sa retraite. Valérie ne serait heureuse, n'oublierait sa déchéance que s'il se consacrait entièrement à elle, rien qu'à elle, à l'exclusion de tout. Il devait la déifier. Toute tentative vers la gloire était une infidélité dont elle eût souffert. Ils s'aimèrent avec fureur. Leur première extase dura non pas seulement la longueur de plusieurs lunes de miel, mais des années. Ils la prolongèrent, ils ne la ressentaient plus qu'ils l'exprimaient encore. Ils s'y cramponnèrent avec des artifices, ainsi qu'on ferme les yeux, qu'on engourdit sa pensée pour retrouver le mirage du songe heureux. Ils n'osaient se réveiller, et jamais ils ne se réveillèrent complètement. Leur unique tâche devint qu'ils fussent heureux l'un par l'autre. Pourtant le doute habita avec eux, ils savaient leurs soupçons réciproques, leur immolation mutuelle. Il savait, lui, qu'elle regrettait la considération perdue, son mari peut-être. Elle savait, elle, qu'il gémissait sur ses ambitions abandonnées. Mais toujours le sourire satisfait de l'un rassura le regard inquiet de l'autre. Aucun n'était dupe. Au bout de dix ans de ménage irrégulier, ils avaient encore des baisers où, dans une même pensée de contrition, ils se demandaient pardon et s'absolvaient, échangeant un « Je t'aime! » qui conservait la fraîcheur du premier aveu. Jamais amours ne furent plus douces, plus mélancoliques, plus reconnaissantes, plus profondes. Ryvier, forcé de sortir seul, le soir, pour aller dans le monde, trouvait à son retour Valérie éveillée, l'attendant, couchée et lisant. Elle lui souriait, et leurs deux existences brisées s'endormaient côte à côte. Seuls leurs rêves, leurs méditations secrètes les séparaient. Ils n'en surent que ce qu'ils en devinèrent. Ils s'étaient fait beaucoup de mal l'un à l'autre en s'aimant; leur passion ne sonna jamais le plein; il est impossible que deux êtres ainsi liés se suffisent complètement : la femme pleure son honneur, l'homme se repent de ses concessions. Ouvertememt, ils déploraient de n'avoir pas d'enfant; en secret, ils s'en réjouissaient.

Aux yeux des quelques intimes qui les recevaient, ils passaient pour un exemple rare d'amour et de félicité. On les enviait. De fait, aucune parole amère ne détonna entre eux; ils réservaient leurs récriminations inutiles pour les heures où ils n'étaient pas ensemble. Ils n'ignoraient pas le mal qui les rongeait; ils en évitaient les crises par les tendresses préventives. La mort de Valérie foudroya Ryvier. Effondré devant le cadavre que divinisait le repos éternel, il sentit que nul ne l'aimerait plus, qu'il n'avait pas assez aimé. Des pensées de suicide le hantèrent. Son vieil ami, Morisset, le père d'Andrée, conçut des inquiétudes et le força à demeurer chez eux pendant plusieurs mois.

***

Ryvier était donc sacrilège lorsqu'il affirmait qu'il n'avait pas aimé. Mais cet amour n'avait-il pas été néfaste, incomplet?

Il continuait à se promener de long en large dans son cabinet.

Il éprouvait des scrupules à accuser la morte qu'il ne pouvait pas maudire. Que d'énergies cependant n'avait-elle pas réduites en lui à la stérilité? Il n'avait pas osé tenter la fortune, à cause d'elle, pour ne pas risquer les insuccès et la misère. Soupçonneuse et inquiète, elle ne le voyait pas entreprendre quelque travail sans s'imaginer qu'elle était insuffisamment aimée. Il fermait ses livres alors, et brûlait ses notes. Elle l'en récompensait par des effusions touchantes. Lui, peu à peu, s'amollissait. Elle ne lui avait pas donné une heure de jalousie, de contrariété, de rébellion, et, en somme, il avait été l'esclave qui obéit, non après, sous l'autorité, mais à l'avance, par délicatesse. Il avait consacré son existence à une œuvre : cette femme. Il avait été vertueux, noble, simple. Cela ne suffit pas à l'homme.

Ryvier reprochait à la morte de l'avoir fait heureux, d'avoir ouaté son existence, de l'avoir préservée des secousses, des délabrements, des ruines, de l'avoir engourdi dans les paresses, dans les renoncements, dans la tiède douceur des caresses. Il n'avait été que bon et charitable. La souffrance est nécessaire autant que le bien : elle remplit son rôle, elle détruit chez l'homme ce qui doit périr. Quand on n'en a pas eu sa part, on n'est pas complet, un déséquilibre est en nous, il vous reste un excédent de richesses dont, à un certain âge, vous ne pouvez plus vous servir. Ainsi on explique que ceux qui n'ont reçu de la vie que du miel le convertissent néanmoins en amertume; les provisions rancissent. « Que n'ai-je eu, s'écriait le chef de bureau, des amours violentes, traversées d'angoisses, de tromperies qui m'eussent démoli l'âme, qui l'eussent mise en

miettes, me retirant à jamais le goût de recommencer ? Que n'ai-je accumulé des remords et des crimes? Que ne me suis-je gaspillé auprès de gueuses qui m'eussent haché le cœur au point de rendre impossible le raccord des morceaux ? Un mauvais amour prévient ceux qui suivent ou les empoisonne à l'avance. Que n'ai-je du moins dépensé les forces actives de mon esprit dans les déboires et les échecs à quelque labeur qui dessèche, qui tarit les sources des tendresses ? Mon cœur n'aurait pas gardé cette verdeur de jeune plante poussée sur une muraille que l'âge menace. J'aurais mon compte aujourd'hui, je ne demanderais plus rien, je n'aimerais pas Andrée, cette enfant que j'ai vu naître et qui ne peut voir en moi qu'une sorte de second père, une manière d'oncle ou de parrain, un vieux. Je n'aurais pas la folie d'être bouleversé par un de ses regards, de pâlir à l'attouchement de sa main, de me promener, la nuit, dans ma chambre en pensant à elle, de baiser sa photographie, un ruban que je lui ai dérobé à son insu, d'accoupler son nom, dont je répète sans fin les syllabes chéries, à des voluptueuses évocations de litanies. »

La pendule sonna de nouveau. Ryvier se retourna : il était six heures et demie. Il avait laissé passer sans les entendre les six coups de l'heure. Il se dévêtit à la hâte de la redingote fanée qu'il portait au bureau, il ouvrit un placard où était disposé sur une planche un nécessaire de toilette, il se lava les mains qu'il avait blanches et bien faites, puis il endossa sa jaquette, il mit son chapeau, prit sa canne, ses gants, et, prêt à partir, il revint devant la glace. Était-il donc si vieux ? Quarante-cinq ans, c'est la force, la belle maturité, l'ampleur des lignes et des formes. Qu'importait un peu plus ou moins d'élasticité ? On ne fait plus de trapèze à cet âge, mais le trapèze ne joue pas de rôle dans le sentiment. Depuis deux ans, des mères de famille sondaient adroitement Ryvier; on lui avait indirectement offert des jeunes filles. Il était beau encore, plus qu'il ne l'avait jamais été peut-être. Il accusait la quarantaine, mais on ne savait s'il était en deçà ou au delà. Il ne parvint pas à se convaincre de ces évidences. Il quitta son image, mécontent, affligé. Il descendit l'escalier de pierre aux rampes forgées, fut salué par le concierge qui lui ouvrit la massive porte cochère déjà fermée, et se trouva dans la rue presque déserte où, sur la blancheur poussiéreuse du bitume, trottinait un vieux fiacre rentrant au dépôt.

Ryvier demeurait dans les environs, près des Invalides; il gagna la Seine cependant, machinalement. Il lui déplaisait de rentrer chez lui. Un désir le prenait qui croissait à chaque pas, celui d'aller demander à dîner aux Morisset, de passer la soirée avec eux. Depuis huit jours, il avait dîné trois fois chez eux. Son assiduité ne serait-elle pas remarquée ? Il haussa les épaules avec dépit : « Est-ce qu'on peut me soupçonner, est-ce qu'il n'y a pas que moi qui pense à *cela?* » Il se décida, tout joyeux, et hâta l'allure, comme s'il courait à un rendez-vous. Il avait bien encore une inquiétude. S'il consacrait sa soirée aux Morisset, que ferait-il le lendemain, un dimanche entier ? En traversant les Tuileries, il consulta le couchant du côté de l'Arc de Triomphe. La couleur du ciel annonçait belle la journée qui suivrait. On était en juin, les feuilles étaient vertes, fraîches, toutes à leur poste d'été, aucune n'était encore tombée ou roussie. Le chef de bureau pensa vaguement à la campagne, à une partie qu'on organiserait. Il se dirigea vers le boulevard des Batignolles.

Il ne s'était attardé en rêvasseries à son bureau que pour attendre l'heure du dîner des Morisset.

*
* *

Morisset, avocat, s'occupant surtout de contentieux industriel, n'existait que pour son travail et sa famille. Il était grand travailleur et gagnait de l'argent. Sa vie mondaine était nulle. On recevait chez lui, le soir, une fois par semaine, des intimes, des collègues, quelques hommes d'affaires. On donnait deux ou trois petites soirées par hiver.

— C'est M. Ryvier ! cria Andrée, installée derrière une porte traîtreusement entr'ouverte à guetter qui venait de sonner.

Ouvrant toute grande la porte derrière laquelle elle se cachait, elle courut à Ryvier et lui tendit son front qu'il baisa, ému et ravi de cet accueil.

— Ah ! vous arrivez bien, fit Mme Morisset, petite femme boulotte, simple, la face ronde et franche. Vous avez le flair des gourmands... nous avons justement reçu de la campagne une botte d'asperges... Vous n'aurez jamais vu la pareille... elle est imposante...

Morisset, petit également, replet, la barbe et les moustaches rasées, la figure large, serra la main de Ryvier en disant un « Bonjour, mon vieux, » sur ce ton d'intimité profonde qui signifie : « Je sais qui tu es, ce que tu vaux, je connais ton cœur, ta vie, je t'appartiens autant qu'à ma femme et à ma fille. »

La joie naïve et sûre de ces trois êtres remua Ryvier. Il ne pénétrait jamais sous ce toit sans qu'elle se révélât de cette façon ou d'une autre. Sa sensibilité était plus vive ce jour-là ; il eut besoin d'un effort pour dominer son émotion.

Ce repas fut semblable à cent autres qu'il avait déjà pris à cette table, assis en face de son ami, entre la mère et la fille. On y causa de tout et de rien. On apprécia les mets (les asperges eurent en effet un goût d'une finesse absolument exceptionnelle; on les suça avec religion). On parla du gouvernement, de la Prusse, d'une exposition de tableaux, d'un roman nouveau, d'amis disparus et de découvertes scientifiques. Ryvier regardait Andrée, la caressait de l'œil, détournait la tête pour répondre à Morisset ou le questionner, puis il regardait encore la jeune fille furtivement, heureux qu'elle fût là, si près de lui. L'atmosphère qui les séparait semblait se solidifier, les unir par un

lien matériel. Les gestes d'Andrée produisaient pour ainsi dire des répercussions dans le corps de Ryvier. Elle mangeait silencieuse, avec un appétit gai, spirituel. Sa mère l'avait surnommée « la vorace ». Ryvier éprouvait un plaisir enfantin, une admiration béate d'amant à voir disparaître dans cette bouche rose les morceaux de pain croustillant, des petits carrés de viande coupée, les têtes d'asperges, les fruits, les gâteaux, l'eau rougie dans laquelle, à travers le verre, on apercevait la courbe des dents blanches et régulières. Par moments, Andrée poussait de légers soupirs de satisfaction, et adressait un petit soupir d'intelligence à Ryvier, qui n'avait jamais assisté à un spectacle aussi divertissant. La mastication creusait dans les joues de la jeune fille des fossettes qui paraissaient et disparaissaient. Sa poitrine jeune s'arrondissait gracieusement, mystérieuse, qu'aucun regard d'homme n'avait profanée. Au-dessous, la taille descendait en s'effilant. Le cou très blanc jaillissait d'un corsage foncé. Les yeux sombres, adoucis par la satisfaction, souriaient. Dans les cheveux couraient, sous les mouvements de la tête, des reflets d'or. Les bras un peu courts peut-être, serrés dans les manches, gesticulaient vifs et robustes. Ryvier ignorait dès lors si elle était jolie ou non. Il se grisait de sa présence. L'amour montait en lui, le pénétrait, avec la vitesse de ces marées qui, plus rapides que le galop d'un cheval, envahissent les grèves, s'infiltrent dans les sables, sous les rochers, occupent tout.

Lorsqu'on servit le café, Morisset alluma sa pipe, Ryvier fuma des cigarettes. Puis on passa au salon. Mme Morisset prit un travail de crochet. Andrée se promena dans le salon, chantonnant, cherchant une occupation, touchant tour à tour au piano, à un livre, à un ouvrage à la main. Finalement elle s'arrêta, en apparence perplexe, et sourit à Ryvier qui la suivait des yeux :

— Que faut-il que je fasse? lui demanda-t-elle.

Son père l'interrompit :

— Mets-toi au piano et chante.

— Chanter, s'écria plaisamment Mme Morisset. Ma vorace a trop mangé... Elle ne pourra pas...

Andrée, sans répondre à la malice de sa mère, continua de s'adresser à Ryvier renversé sur un canapé à côté de Morisset :

— Faut-il chanter, hein ? Ça ne vous amuse pas... Je sais que vous n'aimez pas ma voix... Vous avez d'ailleurs raison, je n'en suis pas très fière non plus...

Ryvier rougit. Il adorait cette voix simple, sans emphase, ni artifice, qui chantait comme chante la nature :

— Tu me feras plaisir, dit-il.

Elle l'interrogea encore avec une moue sceptique qu'il trouva délicieuse. Elle paraissait en proie à quelque mystérieuse préoccupation. Enfin elle se décida : elle alla s'asseoir au piano. Elle tapota, s'amusa et se perdit dans des esquisses de motifs, tandis que les deux hommes reprenaient leur causerie. Ils se turent lorsqu'elle commença *l'Adieu* de Schubert : « La mort est une amie. »

***

Ryvier, étonné, écouta. C'était un des airs favoris de Valérie. Elle le chantait de loin en loin, après les périodes d'affaissement, lorsqu'elle avait été triste pendant plusieurs jours. Elle exhalait dans cette mélodie navrante ses mélancolies accumulées. Puis, soulagée, rafraîchie, elle venait à son amant. Elle lui disait : « Pardon, mon ami, ce chant est triste, il appelle la mort, mais il me fait du bien, je suis gaie à présent ; rassure-toi, j'aime la vie, car je t'aime, toi. » Tandis que la jeune fille chantait, Ryvier entendait ces paroles qui tant de fois l'avaient remué. Il se souvenait de doux baisers. Le passé se levait de sa tombe, avec ses longs concerts d'amour. Qui donc chantait? Était-ce Andrée? ou Valérie revenait-elle? La musique était la même. Mais la voix était changée : la première le déchirait jadis par la sincérité de son accent; celle-ci, au contraire, si jeune, si fraîche, si pleine de vie, donnait à la mort ce caractère d'impossibilité qu'elle acquiert lorsque c'est une enfant vigoureuse et saine qui en parle. Qui donc chantait? Était-ce Valérie encore, non l'exquise créature condamnée à l'effacement, aux retraites pudiques, rongée par le cancer des remords et dont il avait brisé la vie, mais une Valérie de seize ans qu'il n'avait pas connue, qu'il aurait pu rencontrer à cet âge, innocente et vierge, et qui, avec un amour normal, lui eût donné une existence pleine, sans regrets, sans ombres. Valérie, du fond de la tombe, continuait à pleurer leur union si pure et si néfaste. La mélodie avait deux sens. Si c'était Valérie qui la chantait, elle disait : « Ce que tu n'as pas eu, nulle ne te le donnera jamais, car tu m'as épousée dans le présent, dans le passé, dans l'avenir. Tu es mon prisonnier. » Si c'était Andrée, elle disait : « Ce que tu n'as pas eu, je puis te le donner. » Ryvier, le cœur gonflé, assistait à la lutte de ces deux femmes. Il sentait que Valérie était la plus forte. Pour être aimé d'Andrée, puisqu'il n'avait plus la jeunesse, il devait offrir un nom, une notoriété, un prestige. Valérie l'avait empêché de conquérir ces titres. Pauvre Valérie ! sa mort l'avait tué, lui aussi.

Le chant se tut.

— Je ne t'avais jamais entendue chanter cela ! s'écria Morisset.

Andrée se leva. Sa tête et le haut de son corps parurent derrière la ligne du piano :

— C'est une surprise que j'ai voulu faire à M. Ryvier... J'ai appris le morceau en cachette, lorsque j'étais seule à la maison...

Et du regard elle interrogeait Ryvier, inquiète, appelant une approbation qu'elle craignait de ne pas mériter.

— C'était l'air de prédilection de cette pauvre Valérie, soupira Mme Morisset... Qu'elle était belle lorsqu'elle le chantait... nous pleurions tous... En écoutant

Andrée, je pensais à Valérie, c'est elle que j'entendais... J'ai éprouvé la même émotion...

Les deux Morisset regardèrent Ryvier. Tous trois se virent à travers des larmes. Morisset serra la main de son ami sans rien dire.

La maison des Morisset était une des rares où était reçue Valérie qui y dînait dans l'intimité ; elle n'assistait pas aux réunions. On l'aimait comme une sœur. Elle adorait Andrée.

La jeune fille, qu'on ne complimentait pas, gagna le milieu du salon, et bouda. Elle se planta devant Ryvier :

— Alors, j'ai mal chanté, *moi?*... Vous n'aimez pas ma voix?...

Et son regard, adouci par un sentiment de chagrin, continuait : « Je désirais tant vous faire plaisir, j'aurais été si heureuse... »

Il lui prit les deux mains :

— Tu as chanté comme un ange, murmura-t-il, la gorge serrée.

Elle se dégagea et, grave, les bras croisés, s'assit sous la lampe près d'une petite table. L'éloge était banal et ne la satisfaisait pas. De temps en temps, pendant qu'on causait, elle levait sur Ryvier ses yeux profonds, largement ouverts, où il y avait un reproche, une déception, une pensée non dite qui bouleversait le chef de bureau. Il comprenait que ce petit cœur était serré, et à cause de lui. Pourquoi? Comment? Un fol espoir se levait en lui. Andrée n'avait-elle pas voulu, en choisissant l'air que chérissait Valérie, se substituer à la morte? Sa fâcherie ne signifiait-elle pas : « Moi aussi, on peut m'aimer? Vous ne comprenez donc pas que je demande ce que vous lui donniez à elle ; elle n'est plus là, mais moi, je suis là, pourquoi ne m'aimez-vous pas ? »

Le sang bourdonna aux oreilles de Ryvier. Cependant il était très pâle. Il étouffait. Sa langue s'embarrassait, il bredouillait en parlant. Il fallait que cette énigme se déchiffrât. Était-il aimé ou se trompait-il? Il offrait sa vie pour une réponse.

— Voulez-vous aller à la campagne demain dimanche? demanda-t-il. Je paye à déjeuner au pavillon Henri IV, à Saint-Germain... Ce sera pour récompenser Andrée de son air...

Andrée ne se dérida pas. Sa physionomie semblait dire : « Ce n'est pas cela que je demande ; je n'y tiens pas à votre campagne. »

— Pas possible, demain, fit Morisset. Je plaide la semaine prochaine une grosse affaire de mines... Je n'ai pas une minute à perdre... C'est dommage, un peu d'air et de soleil aurait fait du bien à Andrée... Ce sera pour une autre fois... car je ne te tiendrai pas quitte de ta générosité... Tu nous dois la partie promise...

— Une autre fois il pleuvra, interrompit Andrée.

— Eh bien, allez à la campagne sans moi, ta mère et toi...

— Je ne peux pas demain, fit Mme Morisset.

— Alors qu'Andrée y aille avec Ryvier.

— Oh ! oui, s'écria Andrée, allons-y tous les deux seuls... Voulez-vous, monsieur Ryvier?... Ne refusez pas au moins... Vous nous emmènerez tous, une autre fois... Voilà tout...

Elle rougissait de plaisir, joignant presque les mains pour supplier, et dans l'accent de sa voix il y avait qu'à ce prix elle pardonnerait.

Était-elle une fillette que séduit une escapade, ou une jeune fille naïve qui exprimait sans détour sa joie d'un tête-à-tête? Ryvier ne savait que penser. Mais il eût sauté de bonheur. Il avait vingt ans lorsqu'il descendit l'escalier. Il eût cherché sur les marches les traces des bottines d'Andrée pour les baiser.

Il rentra chez lui sous la nuit claire et tiède, criblée d'étoiles.

*
**

Ils étaient bien problématiques, bien puérils, les indices qui lui révélaient de l'amour chez Andrée, et il s'en repaissait pourtant ainsi que d'une inépuisable nourriture. Il se rappelait l'air de Schubert chanté pour lui, le cri qu'elle avait jeté lorsqu'elle avait su qu'ils seraient ensemble toute une journée, le regard de gratitude, de tendresse, d'émotion discrète sur lequel elle l'avait laissé partir, le serrement furtif de sa main fraîche aux doigts fluets. Et d'autres souvenirs envahissaient sa mémoire, semblables à des pièces à conviction qui reconstituent les drames et les faits accomplis. Depuis longtemps déjà, Andrée avait changé d'attitude avec lui. Ce n'était plus l'enfant qui reçoit les caresses sans y prendre garde. Elle le contemplait avec insistance, curieuse, absorbée. Lorsque le nom de Valérie était prononcé, le regard d'Andrée témoignait une rêverie lointaine, une interrogation étrange, une sorte de dépit, de mécontentement, et elle se tournait vers Ryvier, interrogatrice et sévère. Au moindre de ses égards, à une flatterie, elle se troublait, elle rougisssait, touchée d'être remarquée. Il avait fermé les yeux devant ces révélations, comme l'amant qu'effrayent ses propres désirs et qui sait qu'il n'en sera pas moins éconduit. Cette nuit, il voyait clair. L'amour s'était éveillé dans le cœur d'Andrée, doucement, insensiblement. Il était celui qui avait préparé l'éclosion mystérieuse. Il n'avait plus que quelques mots à dire, et elle voudrait bien de lui. Elle se blottirait, frémissante et honteuse, dans ses bras ; elle abandonnerait aux baisers ses joues de jeune fruit, ses lèvres vierges, ses cheveux d'or :

« Morisset m'a-t-il fait trop boire? s'écriait Ryvier. Suis-je ivre, halluciné? Est-ce bien le ciel et ses milliards d'étoiles qui sont au-dessus de ma tête, ou suis-je dans mon lit, endormi et rêvant? Est-ce demain dimanche, et passerai-je véritablement la journée seul avec Andrée? Pourquoi tout cela ne serait-il pas vrai? Que demande une jeune fille, une enfant qui devient femme, si ce n'est de l'amour? Et par qui Andrée serait-elle plus ardemment, plus servilement aimée? Un

homme plus près de son âge exigerait d'elle le plaisir farouche et égoïste qui calme les surexcitations de l'adolescence. Moi, je lui offre mon être entier, je m'immole, afin que toujours elle sourie et remercie. Je n'épouse pas, je me livre. Qu'elle fasse de moi ce qu'elle voudra, un bienheureux ou un martyr. Il me suffira de la sentir dans mon ombre, de savoir que le bien qu'elle goûtera lui vienne de moi. Une femme intelligente devine sa destinée, elle choisit. C'est le bonheur que cherche Andrée; elle le trouvera avec moi, elle en est sûre, elle le sait, elle m'aime par logique, par divination, par raison. »

JULES CASE.

(*La fin au prochain numéro.*)

ESQUISSES D'ALSACE (1)

Facteur rural.

Sur la grande route illuminée par le couchant, Seppele Hantzer, le vieux facteur, s'en revient de sa tournée. Le vent tourmente les jeunes platanes à l'écorce marbrée — vent d'automne qui détache les premières feuilles jaunes.

Et Seppele s'appuie plus fort sur sa canne à bout ferré; son regard plonge dans la vallée jusque là-bas vers la trouée de Belfort... « Oui, oui, du temps où nous étions Français, nous pouvions au moins mettre du lard dans les pommes de terre! » songe-t-il... Et il bougonne, et il juronne, au souvenir de vexations récentes : « Ils ont aplani les routes, c'est vrai, ils y ont mis plus d'arbres — de petits sorbiers alternant avec les marronniers et les platanes... — Mais si les routes sont planes, nos bourses sont plates aussi, *nundediè!* Comme les sangsues tirent le sang, ils vous tirent l'argent hors des poches, et le commerce tombe, et le paysan ne peut plus payer son loyer — et ceux qui voulaient rester ici quand même pour ouvrir les portes le jour où les pantalons rouges reviendront, ceux-là partent aussi, vont coloniser l'Algérie, émigrent en Amérique... Ne suis-je pas le premier à le savoir?... Tous ces timbres étrangers qui émaillent les lettres que je porte!... hein? C'était rare, cela, dans le temps : une fois tous les deux ans... et encore! » Et Seppele prend une chique de consolation. Il se tait à présent, marchant plus vite. Là-bas, dans la petite hutte au bord du village, sa vieille l'attend — et aussi le beau lait mousseux qu'elle vient de traire dans le petit baquet de bois blanc, et la liqueur parfumée qui distille lentement du grand filtre; et d'avance il savoure les pommes de terre rissolées (*prägelte herdäpfel*), qui, avec le café au lait, composent leur souper habituel : car si le café au lait passe pour être avant tout le *Wybertrost* (la consolation des femmes), les hommes ne le dédaignent pas, et chaque soir il fait le repas de beaucoup de ménages — des vieux surtout.

Mais le regard vaguant de Seppele se fixe sur un poteau indicateur orné de l'aigle prussienne... Son grand nez rougit, ses rides se creusent, et avec un juron il crache sa grosse chique noire contre le poteau; puis il ôte et semble cacher derrière son dos la casquette à la forme abhorrée qui le sacre fonctionnaire prussien... Sa figure cependant a repris son calme habituel, et un petit soupir de soulagement est sorti de sa poitrine. Sous les derniers rayons du soleil, le crâne chauve du vieux soldat de Crimée et d'Italie brille comme une boule de billard, et son cœur s'attendrit : il pense à son grand gaillard de fils, qui porte cuirasse en France, et qui lui peut-être — alors que le vieux facteur reposera derrière l'église — verra la délivrance du pays.

***

Les framboises.

Le forestier est descendu au village et a dit au garde champêtre : « Les framboises seraient bonnes à cueillir : vous pouvez l'annoncer — et n'oubliez pas de recommander la discrétion et l'honnêteté... Qu'on me respecte mes fourrés et mes branches, ou gare les procès-verbaux! »

Alors Christian Slierer, qui cumule les fonctions de garde champêtre et de sonneur, est rentré chez lui, a enfilé la courroie de son tambour, pris ses baguettes — et s'en est allé par toutes les rues.

Rrrran, ran, planplan, planranplan! — et le roulement ronflant qui amène tout le monde sur les portes... « Les framboises sont mûres : vous pouvez aller à la cueillette; mais tâchez voir de ne rien abîmer, *nundediè!* Si on en trouve qui cassent des branches ou qui piétinent les arbustes, il y aura des procès-verbaux! » Ran, planplan, planranplan! Et, le tambour remis de côté, Christian se dirige vers la place. Là, il reprend position : Rrran, Rrrr... Mais le roulement est couvert, cette fois, par les cris de joie de la marmaille qui s'échappe de l'école : « Les framboises sont mûres!... » Un nouveau hourra sort de toutes les jeunes poitrines, dans un crescendo étourdissant : le maître d'école se bouche les oreilles en riant, et le gland de son casque à mèche de soie noire tremblote sur son front. Ah! Christian pourrait bien se dispenser de tambouriner plus loin : le bataillon criard, qui s'éparpille maintenant dans tout le village, se charge d'annoncer la bonne nouvelle.

« Mère, nous irons? Tu nous réveilleras tôt? Tu n'oublieras pas? » Voilà ce qu'on entend partout.

Et, le lendemain, c'est dès la première aube que des bandes de femmes et d'enfants, panier au bras, montent à la forêt communale, pour la cueillette des framboises; d'aucunes emportent leur dîner, pour perdre

---

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 2 août.

moins de temps. Activement chacun se met à battre les buissons, choisir sa place, cueillir le fruit rose et velouté, dans la capiteuse odeur des verdures chauffées, au son des chansons et des joyeux éclats de rire. Et tout en cueillant, on goûte, on se régale.

« Pas tant, petits gourmands! — et les mères grondent un peu... — Je crois que vous n'avancez guère : songez que du jus pressé de ces bons fruits nous ferons du sirop pour les malades, de la gelée qui rafraîchira leurs lèvres gercées par la fièvre; cueillez, petits, ne pensez pas rien qu'à vous. »

Dans les arbres touffus chantent les merles, autour des orchis bourdonnent les abeilles affairées; le cri du coucou sort des profondeurs de la forêt, moqueur; de la sapinière voisine montent de subtiles essences qui, par une telle chaleur, rafraîchissent et raniment.

Et les femmes pauvres se hâtent; c'est demain vendredi, il y a marché à la ville: elles iront y vendre leur récolte. Quand le soleil est bien haut, dardant ses chauds rayons à travers les branches, on s'assied, pour dîner, au bord de l'étang placide que rident à peine quelques araignées d'eau, ou les *bulles de crapauds*, montant lentement du fond à la surface. Les visages roses des fillettes sortent rieurs de dessous les fichus rouges qui leur servent de chapeaux et qu'elles nouent sous le menton; d'un bel appétit elles mordent dans les grands morceaux de pain noir, grignotent des crêpes froides, savourent des œufs durs ou du fromage blanc assaisonné de ciboule et de cumin, se passent la cruche qui contient la piquette.

Mais dès qu'elles sont rassasiées, la cueillette recommence. Et ce sont des cris et de joyeux appels, à la découverte d'un beau buisson chargé de fruits. Le soir vient, tôt les hommes vont rentrer des champs : il faut descendre au village leur faire à souper. Les poings sur les hanches, un panier sur la tête, d'autres aux bras, elles descendent par les sentiers ombrés, jacassant toujours, elles rentrent aux villages, ramènent l'animation dans les maisons, dont bientôt les cheminées se mettent à fumer, tandis qu'une vague odeur de fagots et de sarments se répand par les rues.

Le lendemain, de grandes taches du plus beau rouge traînent sur les fumiers ou devant les portes : c'est le résidu des framboises; et sur les fenêtres s'étagent des rangées de bouteilles ou de bocaux coiffés de papier troué, dans lesquels s'élabore le sirop qui, bientôt décanté, soigneusement bouché, ira prendre place dans la grande armoire de chêne — entre les piles de tabliers et de serviettes blanches ou bises, à côté des *mieder* et des fichus du dimanche.

*
* *

Le chanteur de complaintes.

Sur la place du marché, à l'ombre des grands marronniers qui entourent la vieille fontaine à la belle eau claire jaillissant à gros bouillons, le chanteur de complaintes a étalé ses toiles représentant les scènes les plus terrifiantes, les unes fraîchement peintes, avec des crudités farouches, les autres dès longtemps recuites par les soleils de toutes les foires où les ont trimballées le père et l'aïeul de l'artiste ambulant. N'était sa longue blouse bleue, celui-ci ressemblerait, sous son vieux bonnet de zouave au gland grignoté, à un jeune moricaud joufflu, et sa mine épanouie contraste comiquement avec l'épouvante des drames dont il est le rapsode.

Tirant d'un sac vert le petit violon au son aigre qui a remplacé la pochette de son père, il prélude par un air de danse. Et les filles qui sont aux emplettes, les enfants, les marchandes voisines font bientôt une haie compacte autour de lui.

Sur les grandes toiles sanglantes, pleurantes, s'étalent les assassinats, les exécutions, les agonies, et ce monde effrayant semble s'animer à chaque souffle de vent.

Ce sous-genre de la peinture d'histoire est connu en Alsace sous le nom de *d'Mordthate*, et on appelle le chanteur *der Mordthatesinger*.

Le *Mordthatesinger* donc, voyant *son* public arrivé, pose sur une chaise son violon pour prendre une mince et longue baguette blanche fraîchement coupée dans la forêt... Alors, derrière les toiles, un remue-ménage se fait, et une grosse femme de cinquante à cinquante-cinq ans, mère du chanteur sans doute, apparaît avec l'orgue de Barbarie, meuble moderne à garnitures de cuivre.

La grosse femme, en camisole blanche et jupe de cotonnade, un chapeau de paille à larges bords sur ses cheveux grisonnants, se met à tourner lentement la manivelle, et le gars entonne la complainte de Tropmann, dont l'annonce a fait courir un frisson dans l'auditoire. A chaque refrain, la voix de la mère se joint à celle du fils sur un diapason aigu, avec un accent apitoyant : tour à tour elle imite un petit qui demande grâce, la mère qui meurt, le père qui appelle au secours, le juge qui condamne, des assistants qui s'indignent; et, chaque couplet fini, une petite ritournelle dansante vient le séparer du suivant. Devant la toile « chantée », le garçon, du bout de sa baguette, montre l'image en question, avec de petits trémolos indignés en désignant le coupable.

*
* *

Les belles toiles neuves ayant toutes « été chantées » (*g'sungeworde*), le *Mordthatesinger* continue par les vieilles : c'est l'histoire de Geneviève de Brabant, la légende de Saint-Morand, la Création du monde et de nos premiers parents : ah! celle-là, combien de générations a-t-elle mis en joie, avec son chaos fantastique, où le Créateur, en manteau d'hermine, faisait des yeux féroces; avec son paradis surtout, au premier plan duquel Adam et Ève, paraissant bien gênés dans leur

pagne, conversaient avec des lions à face presque humaine, au milieu d'une cour d'animaux biscornus! Et non moins pittoresques sont les couplets de la Création, celui entre autres dans lequel Dieu demande à Adam si sa femme lui convient :

Und als der liebe Gott ihn fragte
Ob ihm seine Frau behagte,

à quoi Adam répond : « Oh! Seigneur! mes côtes vous appartiennent! Prenez-en deux, prenez-les toutes, pour de chacune me faire encore une Ève! »

O Herr! so reist mir alle Repp'heraus
Un l' macht mir lauter, lauter Eva d'raus!

Le chanteur y mettait un accent des plus convaincus, gardant une gravité comique, lançant ses notes d'une voix de stentor. Et l'orgue terminait la représentation sur un air de bravoure.

Après la dernière chanson, la grosse femme, un coquillage à la main, s'en venait quêter, la bouche en cœur, les joues rouges, le nez luisant de sueur; elle passait dans les rangs, où se faisaient quelques lacunes, puis arrachant d'un anneau passé à sa ceinture de longues bandes de papier imprimé — les complaintes aux interminables couplets — elle les offrait aux assistants.

Le jeune homme sortait une bouteille de bière d'un cabas adossé à la fontaine, la mettait refroidir dans le bassin; puis, la mère revenue, il posait des verres sur l'orgue de Barbarie, et tous deux ils trinquaient, buvant à longs traits, avant de recommencer la série de leurs complaintes.

*
* *

Le moulin.

Situé presque toujours à une certaine distance du village — au bas d'une pente, pour profiter de tout l'élan de la rivière — le moulin à large toit, à blanches murailles, s'élève au milieu de luxuriantes verdures sur un fond de vigoureux peupliers argentés qui, frissonnant à chaque petit souffle de vent, accompagnent de leur douce chanson d'été le tic-tac monotone du tiroir à farine, le clapotis de l'eau, le gloussement de la volaille.

Sur les murs effrités qui entourent son grand jardin, des paons superbes promènent leur chatoyant plumage — fidèles gardiens du logis, et partant grands tapageurs — dont le cri à chaque instant fend l'air, piaillard, aigu : pour le pauvre vieux déguenillé, qui geint des patenôtres à la porte de la grille; pour le paysan, amenant une charretée de blé; pour la ménagère, venant chercher des graines; pour le *Handwerksbursch*, qui passe silencieux, un bâton à la main, et portant sur le dos un sac de cuir fauve, une gourde trapue et de gros souliers ferrés; pour le *vert*, qui se promène de long en large, les bras croisés, inspectant les routes, scrutant les sentiers et les buissons de son perçant regard de limier.

Autour du colombier, sur son petit toit pointu hors duquel s'avance un rayonnement de planchettes, des vols de pigeons dodus tournoient, s'abattent, remontent, se saluent, se becquètent, roucoulent.

Dans la basse-cour et le long de la rivière, un bon millier de volatiles — généralement de races choisies, dont les gens du village viennent acheter les œufs pour propager les espèces — picorent les criblures, cherchent le vermisseau, codcodoquent l'œuf pondu, se vautrent dans la poussière. Et sous les saules, dont les rameaux traînent dans l'eau claire, les oies blanches, les oies grises, les canards bigarrés nagent les ailes immobiles, le bec droit, à côté de leurs jeunes couvées cancanantes, tandis qu'un petit gardien muni d'une gaule, pieds nus et les cheveux embroussaillés, les suit le long de l'eau, sifflant un air de valse.

Les hirondelles passent au-dessus des arbres en gazouillant, happent l'insecte au vol... Dans les nids ronds, sous le grand toit en encorbellement, leurs oiselets attendent la pâture... Les moineaux effrontés et bavards sautillent partout, prêts à chaque distribution de graines, goulus et agiles, venant jusque sous les ailes, jusque sous le bec des poules, buvant dans leur bassin, troublant leur eau. Par nuées ils sont accourus, et tous ils partent rassasiés. N'y a-t-il pas là grasse abondance pour les petits comme pour les grands dans ce coin de terre luxuriant et fertile, où l'eau nourrissante fait monter l'herbe deux fois plus vite, engendre un monde d'insectes pullulants, donne à toute plante plus de succulence, à toute fleur plus de beauté, de couleur et d'arome?

*
* *

Dans la cour cependant, le garçon meunier amène devant la lourde voiture duvetée de farine ses grands chevaux gris à l'épaisse crinière, aux jambes massives; il leur passe les harnais garnis de gros grelots sonores. Et les sacs blancs et ventrus un à un sur la voiture s'étagent, apportés par les hommes du moulin, blancs pierrots courbés sous le faix qui, pipette aux dents, sortent environnés de légers nuages par la large porte aux sombres profondeurs; avec un han de soulagement ils se déchargent et repartent en tirant de larges bouffées.

Sur les derniers sacs alors grimpent les deux petits garçons roses et joufflus du meunier, qui profitent du jour de livraison pour se faire voiturer à l'école. Tête nue, hâlés et rablés, vêtus de solide toile bleue, chaussés de bons souliers ferrés, ils ont chacun au bras un large cabas de paille tressée duquel dépasse le carrelet jaune et pendent — à de petites ficelles rouges — les éponges des ardoises. Juchés au haut des sacs maintenant, ils s'impatientent : « Allez! hue! Ne partira-t-on pas, ce matin? »

Mais le jeune gars qui doit aller livrer a disparu. Passant sous le berceau de cornouillers, d'une enjambée il franchit la haie du jardin, où les abeilles bourdon-

nent autour des ruches, se glissent dans les grandes passe-roses, dans les lis, dans les mauves, dans les profonds calices des muffliers. A la hâte il cueille un frais bouquet, qu'il entoure de feuilles de pivoines et lie avec des graminées, puis il revient lestement, passe le fouet autour de son cou, pique ses fleurs entre deux sacs et emmène les chevaux par la bride. D'un vaillant coup de collier ceux-ci mettent le chariot en branle, sortent par la grille de la basse-cour grande ouverte et prennent sur la route blanche cette allure régulière et paisible qu'ils garderont toute la journée, rythmée par l'accord des grelots.

Les petits écoliers, paresseusement étendus sur le ventre, repassent leurs leçons; le conducteur marche à côté de sa voiture, dans l'ombre des hauts buissons, s'arrêtant de-ci et de-là pour cueillir quelque petite fraise mûre qu'il ajoute à son bouquet.

*
* *

Les chevaux du meunier traversent les villages, soulagés après chaque arrêt d'une partie de leur charge. Les petits écoliers récitent leur grammaire. — Dans le vase bleu à filets d'or que Fränzele la couturière a gagné à la dernière *Kilbe* (foire), les fleurs du moulin, les fraises des buissons sourient, s'épanouissent... et les mauvaises langues contaient tout à l'heure que « mam'zelle Fränzele » s'en était allée aux emplettes matinales avec une joue toute blanche de farine.

Mme GEVIN-CASSAL.

(Sera continué.)

ÉTUDES COLONIALES COMPARÉES

L'Inde anglaise et ses fonctionnaires.

Il y a quelques semaines, un écrivain, dont nous pouvons sans scrupule et avec quelque confiance nous approprier les idées, publiait ici même, sur l'Indo-Chine française, un article (1) dont voici la conclusion :

« Que demain, disait-il, M. Constans, ministre de l'intérieur, ait besoin, pour un département difficile, d'un agent de premier ordre; son personnel ne comprend pas que des aigles, mais enfin il a sous la main au moins une douzaine d'hommes fort distingués : il est sûr de pouvoir faire un choix qui lui donne une sécurité presque complète.

« Que demain M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, ou M. Fallières, garde des sceaux, ou M. Ribot, ministre des affaires étrangères, ou M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique (et je les nommerais tous l'un après l'autre) aient besoin d'un homme pour un poste ou une mission de confiance; tous parmi leurs ingénieurs, leurs magistrats, leurs diplomates, leurs professeurs, vont, dans les vingt-quatre heures, dresser une liste de fonctionnaires distingués, parmi lesquels ils n'auront que l'embarras du choix.

« Mais que demain, pour l'Indo-Chine ou le Sénégal, c'est-à-dire pour des colonies situées à des milliers de lieues, peuplées de millions d'habitants et offrant des problèmes nouveaux, peut-être des difficultés imprévues, M. Étienne cherche des agents de valeur : il pourra chercher longtemps; ses cadres, cadres d'activité aussi bien que cadres de réserve, ne lui offrent rien. Il n'y a pas, parmi son personnel, un homme, un seul, à qui il puisse s'en rapporter absolument.

« Et la faute n'en est pas à lui, qui est un des meilleurs sous-secrétaires d'État que nous ayons eus à ce ministère, et qui a fait déjà d'excellentes choses; elle n'est pas davantage à ses prédécesseurs. Elle est au système qui prévaut depuis des années dans l'administration des colonies. Ce système se résume en deux mots: faveur et despotisme. L'administration recrute mal, ne se soucie pas de recruter bien ses agents, la conséquence logique — elle seule les tient dans sa main.

« Si l'on détermine les conditions qui permettent de s'assurer un personnel de choix, on saura que pas une de ces conditions n'a été observée par l'administration des colonies.

« Pour avoir un bon personnel, il faut :

« 1° Faire une sélection, s'assurer du talent et de l'honorabilité des candidats: — le personnel colonial est nommé au hasard des influences;

« 2° Le bien payer: — la solde du personnel des colonies, étant donnés les contrées qu'ils habitent et le genre de vie qui y prévaut, est dérisoire;

« 3° Lui assurer l'avenir: — le personnel des colonies n'a droit à la retraite, comme les métropolitains, qu'au bout de trente ans de service, alors qu'aux colonies trente ans de service sont l'exception;

« 4° Lui donner des garanties de durée : — le personnel colonial est à la merci d'un caprice;

« 5° L'intéresser à sa tâche et lui laisser, avec la responsabilité, l'honneur des décisions : — les agents des colonies sont condamnés à l'impuissance et à l'obéissance passive.

« ... Quand on est descendu dans l'examen de toutes ces misères, on arrive à comprendre pourquoi une colonie aussi riche que le Tonkin en ressources et en hommes peut, doit végéter et languir. »

Cette critique rigoureuse nous a inspiré le désir de rechercher comment les premiers colonisateurs de ce temps-ci, les Anglais, ont organisé le recrutement de leurs fonctionnaires dans l'Inde. Pareille étude a son utilité. L'Inde, toutes proportions gardées, peut — à certains égards — très légitimement se comparer à l'Indo-Chine française. Je sais que cela est contesté, et que notre Congrès national des colonies a entendu à ce sujet des théories étranges, mais elles sont plus fausses encore qu'étranges; les faits ne leur prêtent nul appui; le jour où elles seraient nécessaires pour donner plus de poids à mon raisonnement, je saurais appeler à mon aide d'imposantes autorités; en attendant, je tiens et je demande qu'on tienne pour établie la grande analogie des deux pays.

Or, l'Inde anglaise, en vue de s'assurer un bon choix de fonctionnaires, a édicté et mis en pratique, depuis de longues années, des règles sévères et minutieuses.

(1) Le *Tonkin, ce qu'il attend.* — Voy. la *Revue* du 7 juin 1890.

Ces règles, notre pays, j'entends le pays même et non l'administration, qui est depuis longtemps édifiée à cet égard, pourrait avoir intérêt à les connaître, à les plier à ses besoins et, ainsi modifiées, à les appliquer. J'en veux, dans cette pensée, donner une analyse brève et méthodique. J'étudierai successivement : le recrutement et l'avancement des fonctionnaires; l'importance et la durée de leurs fonctions; le développement normal de leur carrière, et enfin les avantages matériels qui leur sont faits.

Les fonctionnaires de l'Inde anglaise peuvent se diviser en deux catégories : ceux du *Covenanted* et ceux de l'*Uncovenanted service*. Présentée ainsi toutefois, cette division est un peu absolue: mais il faudrait entrer dans trop de détails pour en montrer l'exagération, et nous pouvons, pour l'objet que nous nous proposons, en admettre l'exactitude.

Le *Covenanted service* comprend certains fonctionnaires à qui sont réservées des fonctions déterminées. Il forme un corps constitué. Le service appelé *Uncovenanted,* au contraire, n'a pas d'existence en tant que corps séparé et indépendant. Tout fonctionnaire de l'administration civile qui n'appartient pas au *Covenanted service* ou à l'armée est un fonctionnaire *Uncovenanted.* Aussi la grande majorité des fonctionnaires civils figure dans cette catégorie. Le *Covenanted service* comprend actuellement 890 fonctionnaires, dont 765 seulement sont présents et en activité (1); l'*Uncovenanted service* en comprend 2600. Dans le premier, on ne compte, malgré l'effort généreux de lois récentes, que 16 indigènes; dans le second, les indigènes sont en majorité.

Le *Covenanted service* était autrefois plus considérable qu'aujourd'hui. En vertu d'une loi de 1793, la plupart des fonctions importantes lui étaient réservées. Mais une loi de 1861 a réduit ses privilèges. Aujourd'hui, il ne comprend plus que les emplois suivants : « secrétaires et sous-secrétaires civils; chef du département de la comptabilité; juges civils et juges de sessions; magistrats et collecteurs de district dans les provinces appelées *Regulations provinces;* assistants-magistrats et collecteurs; membre du bureau des finances; commissaire du revenu et des autres services. Les personnes qui n'appartiennent pas au *Covenanted service* ne peuvent être nommées à ces divers emplois qu'avec l'approbation du secrétaire d'État et de la majorité de son conseil. »

Telles sont les deux grandes catégories de fonctionnaires de l'Inde. Mais ces mots, *Covenanted* et *Uncovenanted service*, dont nous indiquerons plus loin le sens et l'origine, peuvent, malgré ce qui précède, ne pas laisser dans l'esprit du lecteur une idée suffisamment nette : il importe de la préciser.

Les Anglais, non seulement dans l'Inde, mais dans la plupart de leurs colonies, distinguent, non pas en droit — les décrets et les lois sont muets à cet égard — mais en fait — et les exemples à l'appui de cette distinction sont nombreux — deux grandes classes de fonctionnaires : les grands et les petits, les humbles et les puissants, ceux qui prétendent, tout en débutant par les postes inférieurs, aux hautes fonctions et ceux qui, dès le principe, annoncent devoir se contenter des plus modestes. Ils n'exaltent pas les premiers pour abaisser les seconds; ils ne font fi de personne; ils reconnaissent et récompensent la valeur de tous les bons serviteurs. Mais ils se gardent de les confondre, de mélanger leurs rangs, et de les faire passer indifféremment d'une catégorie dans l'autre.

C'est quelque chose de semblable que l'on rencontre en Allemagne, au moins dans certains services. Il y existe en effet deux séries parallèles de fonctionnaires: la première comprend les simples commis, les expéditionnaires, les vérificateurs de chiffres, etc., serviteurs d'une utilité primordiale, mais que, sauf exception, ni leurs talents ni leurs études ne destinaient à devenir, en politique ou en finances, des inventeurs, des créateurs, en un mot des directeurs; la seconde série comprend des fonctionnaires à ambitions plus larges, à visées plus hautes, pas toujours justifiées, qui sont ou seront destinés à devenir les inspirateurs de la politique et de l'administration. Chacune de ces séries de fonctionnaires a son rôle propre, et il serait difficile de dire laquelle est la plus utile à l'État. Il importe donc d'assurer également le bon recrutement de l'une et de l'autre, et dans l'une et l'autre d'organiser un avancement normal qui donne également satisfaction à de légitimes ambitions. Mais cet avancement se poursuit dans chacune d'elles isolément, et non pas de l'une à l'autre. De même que chez nous, dans l'Université, nous avons des agrégés de droit, de médecine, de philosophie, de lettres et de grammaire, qui tous portent un titre commun, *agrégés,* et qui tous cependant appartiennent à des ordres différents; de même il existe, au delà du Rhin, des chefs de bureaux, des chefs de division et des directeurs, qui, avec des titres semblables et égaux, et parfois appartenant aux mêmes services, remplissent des fonctions d'ordres absolument séparés.

C'est cette distinction d'une importance suprême que l'on rencontre dans l'Inde. Il y existe, si je puis dire, une classe de grammaire et une classe d'humanités, une division supérieure et une division inférieure. Les fonctionnaires de la classe de grammaire peuvent gravir tous les échelons de leur hiérarchie et monter ainsi

(1) Soit environ 1 par 1000 milles carrés et par 250 000 habitants. Ces détails sont empruntés à l'ouvrage *India*, par sir John Strachey (Londres, Kegan, Paul et Cᵉ, 1888), dont une traduction due à M. Harmand, ministre plénipotentiaire, va paraître bientôt. Je tiens aussi de l'obligeance de lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre à Paris, et de celle de M. Austin Lee, secrétaire, des renseignements d'une haute valeur, que j'ai utilisés pour le présent article et pour d'autres qui suivront.

à des positions relativement enviables et lucratives; mais seuls ceux de la classe d'humanités s'élèveront, par un avancement semblable mais parallèle, aux plus hautes situations de l'administration de l'Inde.

Or la classe d'humanités aux Indes, sauf les réserves qui vont suivre, c'est le *Covenanted service;* la classe de grammaire, c'est le service dit *Uncovenanted.* Non pas que des fonctionnaires de l'*Uncovenanted service* ne puissent prétendre et arriver aux premières situations et aux honneurs suprêmes : c'est le cas de bien des hauts fonctionnaires des *Non Regulations provinces;* mais, pour nombreux qu'ils soient dans leur ordre, ils ne sont pas la règle; la moyenne de ceux qui relèvent de ce service sont des humbles; ce sont des plumitifs, des sous-agents techniques, recrutés, je l'ai déjà dit, surtout parmi les indigènes. Au contraire, les fonctionnaires du *Covenanted service* représentent, pris en masse, un élite, une sélection; ils n'arriveront pas tous, mais tous ont le droit d'espérer arriver aux grades les plus élevés, aux positions les plus considérables.

En conséquence, on a tenu à n'ouvrir l'entrée de ce service qu'à des hommes dont on ait constaté les aptitudes et les connaissances.

Tout d'abord, on les veut vigoureux pour les avoir plus résistants; on les veut jeunes pour les avoir plus souples. Nul en principe ne peut prétendre à débuter dans quelque service de l'Inde que ce soit, s'il a plus de vingt-cinq ans; nul ne peut être admis au concours du *Covenanted service,* s'il a plus de dix-sept ans et moins de dix-neuf; s'il n'est reconnu doué à la fois d'un « bon caractère moral », d'une bonne santé et d'un tempérament apte à supporter le climat de l'Inde; enfin s'il ne possède certains talents d'équitation et une conformation lui permettant d'accomplir de longs voyages à cheval.

Et notons que les examinateurs — choisis parmi les commissaires du *Civil service* — ne se contentent pas de quelque diplôme vulgaire ou d'un banal certificat de bonne vie et mœurs, ou de bonne santé, ou de robuste constitution, souvent délivrés par complaisance ; ils se réservent le droit de surveiller le candidat. L'institution de concours périodiques, échelonnés — nous allons le voir — durant deux années, permet en effet un contrôle effectif. On observe la conduite, la tenue, la santé, le développement physique de l'aspirant fonctionnaire, et, tant que la nomination n'est pas intervenue, on a le droit et, en fait, on use du droit de l'écarter.

Une fois ces premières conditions remplies — et on voit qu'elles ne le sont pas trop facilement — le candidat est admis à se présenter aux divers examens ou plutôt à la série des examens, car il y en a deux séries.

Le nombre des admissions est naturellement limité par le nombre des places disponibles. Chaque année, et deux ans d'avance, ce nombre est annoncé officiellement. Les candidats peuvent ainsi mesurer leurs chances, et les pères de famille, au besoin, détourner leurs enfants d'une carrière qui leur paraîtrait trop encombrée.

Un premier examen — notez que le droit de s'y présenter coûte déjà 5 livres sterling — a pour but d'attester que le candidat possède des connaissances générales, qui font de lui un esprit ouvert. Il n'est pas encore question ici de se spécialiser, tant s'en faut ; et les pures humanités ont un coefficient plus élevé que les parties techniques. Je transcris des règlements sur le *Civil service* le tableau suivant :

		Nombre de points.
Composition anglaise		300
Histoire d'Angleterre		300
Littérature anglaise		300
Grec		600
Latin		800
Français		500
Allemand		500
Mathémathiques (pures et appliquées)		1000
Sciences naturelles (deux parties au choix) :		
Chimie	500	
Électricité et magnétisme	300	
Chaleur et lumière	300	
Système du monde et astronomie	300	
Logique		300
Éléments d'économie politique		300
Sanscrit (le terme de comparaison étant le degré de science d'un indigène instruit)		500
Arabe (même observation)		500

Le concours terminé — examen écrit et examen oral — les candidats sont classés par ordre de mérite. Mais notez l'article 6 du règlement. Je sais bien que le règlement, c'est la théorie, l'idéal jamais atteint, et que la pratique reste bien loin de ces ambitions et de ces sévérités. Toutefois, ce règlement ne peut pas être toujours violé ou tourné; et voici ce qu'il dit : « Article 6. Le nombre de points attribué aux candidats dans chaque matière (sauf en anglais et en mathématiques) pourrait être soumis à telle réduction que les commissaires du *Civil service* jugeront convenable, afin d'éviter qu'un candidat soit cru fort dans une partie où il est — comprenez : où ils le sentent — « à peine dégrossi ».

Sous cette réserve, les candidats qui ont obtenu le plus grand nombre de points (et qui d'ailleurs ont satisfait aux autres conditions) sont proclamés « candidats choisis (*selected candidates*) pour le service civil de l'Inde ».

Ces candidats choisis ne sont pas pour cela nommés ni même acceptés définitivement. Ils sont ce qu'on appelle *en probation*, à l'épreuve, *probationers*. Ils ont encore à travailler. Deux ans durant, à des époques déterminées, il leur faut passer des examens devant l'une des grandes Universités ou écoles désignées à cet effet (Oxford, Cam-

bridge, Dublin, Glasgow, Edinburgh, Aberdeen, etc.). Ces nouveaux examens (examens, cette fois, et non plus concours) sont d'un autre caractère que les premiers. Il s'agit maintenant moins de connaissances générales que de connaissances spéciales. Je transcris encore le tableau officiel des matières exigées, avec le nombre de points afférents à chacune d'elles :

Droit	1250
IDIOMES CLASSIQUES DE L'INDE.	
Sanscrit	500
Arabe	400
Persan	400
Idiomes indigènes (chacun)	400
Histoire et géographie de l'Inde	350
Économie politique	350

Cette série, au surplus, est la dernière. L'épreuve d'ailleurs est décisive ; un candidat refusé ne peut pas se représenter.

Certains services techniques, les travaux publics, les postes et télégraphes, les forêts, se recrutent de la même façon, au moyen de concours auxquels les candidats ont ordinairement été préparés par une institution spéciale, célèbre dans toute l'Angleterre : le *Royal Indian Enguieernig College*, appelé souvent *Cooper's Hill College*, du nom du lieu où il est situé. Je n'insiste pas sur l'enseignement qu'on y donne. J'observe seulement que, jusqu'à ces derniers temps, les forestiers ont reçu un complément d'instruction dans les écoles spéciales du continent, soit en France, soit en Allemagne.

Les juges — que, dans le langage administratif anglais, il ne faut pas confondre avec les magistrats — sont assez souvent — qu'ils appartiennent ou non au *Covenanted service* — choisis parmi les *barristers*, les hommes de loi, les avocats. Cela n'étonnera personne en France et dans les colonies françaises, dont beaucoup de juges ont été recrutés parmi les avocats. Mais, chez nous, ce terme d'avocat est assez souvent pris dans un sens inexact. Nous appelons indistinctement avocat et celui qui a obtenu le grade de licencié ou plus rarement de docteur en droit, lequel donne accès à l'ordre des avocats, et celui qui exerce la profession d'avocat, qui fréquente le Palais, qui plaide, en un mot la plupart de nos juges, soit en France, soit aux colonies, même quand on les qualifie d'avocats dans le décret de nomination, n'ont que peu pratiqué, et l'on n'a pas vu souvent un avocat échanger une position déjà faite au barreau contre un siège de juge, surtout aux colonies. Il en est autrement, tout le monde le sait, en Angleterre ; et, dans l'Inde, des règlements spéciaux ont pris soin qu'il en fût autrement. Ils ont, en effet, défini ce que doit être un *barrister* pour obtenir les emplois spéciaux qui sont réservés aux possesseurs de ce titre : « *Barrister*, dit l'article 19, signifie un avocat *pratiquant* d'Angleterre ou d'Irlande ou un membre *pratiquant* de la Faculté des avocats de la cour de Session d'Écosse. Il ne s'applique pas à une personne qui, bien que qualifiée avocat, n'en a jamais exercé la profession. »

Quand les *probationers* ont passé le dernier examen qui leur ouvre enfin une porte si jalousement surveillée, ils vont à l'*India Office*, et là ils accomplissent deux formalités à défaut desquelles tout serait tenu pour non avenu.

En vue de leur prochain départ dans l'Inde, il doit leur être versé deux avances de 300 livres : ils s'engagent, s'ils manquent à se rendre à leur poste, à restituer cette avance, et fournissent, à cet effet, caution suffisante. D'autre part, ils signent avec le secrétaire de l'Inde une convention spéciale, appelée *Covenant*, qui donne son nom au service dit *Covenanted*.

Autrefois, cette convention se faisait avec la Compagnie des Indes. Les hauts fonctionnaires — à qui seuls elle était demandée — s'engageaient à ne pas faire le commerce, à ne pas recevoir de présents, à s'assurer une pension à eux et à leur famille, etc. Le principe en a été maintenu. Aujourd'hui encore, les fonctionnaires du *Covenanted service*, avant de recevoir le titre de leur nomination, font à Londres, avec l'*India Office*, une convention particulière par laquelle ils s'engagent à observer telles dispositions que le gouvernement de l'Inde édictera en vue d'assurer une pension à leur famille.

La sollicitude vigilante qui a présidé à la sélection de ces fonctionnaires, le souci qu'on a mis à recruter des hommes doués des aptitudes physiques, morales et intellectuelles estimées nécessaires, nous sont un indice et une garantie de l'importance du rôle qu'on leur destine. Forts comme ils le sont, on ne prétendra pas les tenir en lisières. On va, au contraire, de toute évidence, utiliser leurs facultés, en tirer le maximum d'utilité, leur permettre de joindre l'expérience de la pratique à la science de la théorie ; les guider d'abord, les former ensuite, finalement les consulter, et les acheminer ainsi, après une longue carrière dignement remplie, à une retraite de toutes façons honorable. Et c'est ainsi qu'en effet les choses se passent.

Mais nos explications sur ces points risqueraient d'être mal comprises, si nous ne donnions une esquisse sommaire de l'administration de l'Inde.

L'Inde se divise en provinces (1). La province à son

(1) Les unes sont appelées *Regulations*, et les autres *Non Regulations provinces*. Les premières sont les provinces les plus anciennement conquises, celles auxquelles la Compagnie avait donné des lois et règlements ; les secondes sont de conquête plus récente. La Compagnie et, plus tard, la Couronne leur ont laissé leurs lois et leurs coutumes, amendées seulement dans la mesure où la civilisation et la morale l'ont exigé. Cette différence, d'ailleurs, s'explique par une supériorité des unes sur les autres. Les provinces à coutumes l'emportent même, par certains côtés, sur les provinces à lois et à règlements. Le *Covenanted service* domine surtout dans les *regulations provinces* et l'*Uncovenanted service* dans les autres. Mais les fonctionnaires de l'un et de l'autre service ont presque les mêmes attributions, et, sous des dénominations différentes, rendent des services identiques.

tour se fractionne en divisions et les divisions en districts. Prenons pour exemples les provinces du Nord-Ouest et d'Ouest, elles forment 11 divisions et 49 districts. A la tête de chaque division est un *commissioner*, à la tête de chaque district est un *collector* (titre décevant que, dans les *non Regulations provinces*, on remplace par celui de *deputy commissioner*).

Or le district — en moyenne 1500 à 2000 carrés, avec une population de 750 000 à 1 500 000 habitants — est l'unité territoriale de gouvernement, et le *collector*, représentant dans le district du pouvoir britannique, concentrant dans sa personne tous les pouvoirs exécutifs, est le fonctionnaire non pas le plus important, mais le plus efficace de la hiérarchie.

« Le fonctionnaire de district, dit sir William Hunter, cité par sir John Strachey, qu'on l'appelle *collector* ou *deputy commissioner*, est le chef responsable de son territoire. C'est sur son énergie et sa valeur personnelle que repose en fin de compte le bon fonctionnement de notre gouvernement de l'Inde. Ses devoirs spéciaux, à lui, sont assez nombreux et variés pour effrayer un profane; de plus, la besogne qu'accompliront ses subordonnés, Européens ou indigènes, dépend pour beaucoup de l'émulation qu'excitera son exemple personnel. On a comparé sa position à celle du préfet en France; mais cette comparaison est, à divers égards, injuste pour le fonctionnaire de district de l'Inde. Il n'est pas le simple subordonné d'une administration centrale, arborant le drapeau de son chef et représentant les partis politiques ou l'esprit permanent des bureaux de la capitale. Le *collector* de l'Inde est une forte individualité, chargée de travailler dans toutes les directions au bien-être de son district, avec de larges pouvoirs concédés à son indépendance en tant que chef local et à son initiative en tant qu'homme.

« Son nom même, *collector magistrate*, implique que ces fonctions sont doubles. Il est un agent financier chargé de percevoir l'impôt foncier et les autres impôts; il est aussi un juge, en matière fiscale et criminelle, soit en première instance, soit en appel. Mais même son titre ne donne pas l'idée de la variété de ses responsabilités. Dans la petite sphère de son district, il fait tout ce que fait en Angleterre le secrétaire (ministre) de l'intérieur, et bien plus encore, car il est le représentant d'un gouvernement non pas constitutionnel, mais paternel. La police, les prisons, les municipalités, les roulis, l'hygiène publique, les dispensaires, les taxes locales et les revenus impériaux de son district, tout cela l'occupe journellement. On attend de lui qu'il soit au courant de toutes les phases de la vie sociale des indigènes et en même temps de tous les aspects que peut prendre la nature. Il faut qu'il soit un jurisconsulte, un comptable et un habile rédacteur de documents d'État. Il faut aussi qu'il possède des connaissances étendues en agriculture, en économie politique, en travaux publics. »

Enfin, ajoute plus loin le même auteur, il a tant à faire que son devoir le plus étroit est de ne rien faire qu'il puisse faire faire par autrui.

Et sir Richard Temple, un autre auteur également considérable, après le portrait vivant qu'il a tracé du *collector* type, conclut en ces termes : « En considérant les intérêts considérables et variés confiés à son zèle : perception d'impôts, trésorerie, tenure de terre, police, magistrature, prisons, éducation publique, municipalités, hygiène, fonds locaux et travaux d'amélioration matérielle, les événements et incidents à propos desquels toute son énergie sera nécessaire pour le maintien de la paix publique; les relations à entretenir avec toutes les classes d'indigènes, d'une manière ferme, judicieuse et conciliante, le *collector* arrive à regarder son district presque avec la même sorte de sentiments qu'un grand propriétaire son domaine. »

Il n'était peut-être pas superflu de donner cette notion sommaire du rôle et ce tableau bien étroit, d'ailleurs, des occupations du *collector* de district. Les Anglais, nous le voyons, s'ils ont pris des précautions inusitées pour se procurer de bons agents, s'entendent du moins à les utiliser. On ne peut rêver pour un homme de tête un rôle plus intéressant, ni pour un esprit d'initiative une situation plus indépendante.

Mais nous leur ferions injure si nous croyions que, si capables que soient les candidats fournis par les concours, ils leur confient d'emblée un poste aussi important que celui de *collector*, et que, d'autre part, si séduisant que soit avec ses innombrables occupations le poste de *collector*, ils y arrêtent la carrière d'hommes préparés par leurs études mêmes aux plus hautes fonctions.

Les fonctionnaires de l'Inde débutent par des postes infiniment plus humbles et peuvent s'élever à des postes infiniment plus glorieux et lucratifs.

Au-dessous du *collector magistrate*, chef de district (que dans les *Non Regulations provinces* on appelle *deputy commissioner*), figure tout un état-major (*staff*), qui comprend :

1° Le *joint magistrate and deputy collector*, que dans les *Non Regulations provinces* on appelle *assistant commissioner*. C'est le second du *collector*; ses pouvoirs et ses fonctions sont du même ordre et l'étendue en varie avec la confiance que son chef place en lui;

2° L'*assistant magistrate and collector*. C'est encore un auxiliaire des deux premiers. Chaque district, suivant son importance, comporte un ou plusieurs fonctionnaires de cette catégorie ;

3° Les *deputy collectors*, les *deputy magistrates*. Ce sont des fonctionnaires d'un rang inférieur. Ils se partagent, on le sait, d'après leur titre, les fonctions doubles que concentraient le *collector magistrate* et ses auxiliaires immédiats. Les uns s'occupent exclusivement des services financiers, les autres exclusivement des services judiciaires. Il en existe nécessairement plu-

sieurs par district, et leur nombre varie avec l'étendue de ce district; quelques-uns travaillent dans les bureaux du chef-lieu; d'autres, au contraire, résident dans l'intérieur;

4° Enfin, au bas, ou bien plutôt à côté de cette série de fonctionnaires, figure le chef de la police, le *district super intendant of police*, chargé, sous le contrôle des magistrats, et avec son corps d'inspecteurs et de gardes, d'assurer la sécurité, le bon ordre, l'exécution de certaines lois, etc.

Or, pour arriver au grade de chef de district, au titre de *collector magistrate*, les jeunes fonctionnaires recrutés par la voie des concours doivent gravir un à un presque tous les degrés de cette hiérarchie. Je dis *presque*, parce que certains d'entre eux leur sont naturellement épargnés.

La police du district est assez souvent confiée à un officier; quand elle l'est à un fonctionnaire, ce n'est pas nécessairement à un fonctionnaire du *Covenanted service*.

Les *deputy collectors* et les *deputy magistrates* sont le plus souvent des indigènes.

C'est donc ordinairement par le titre d'*assistant magistrate and collector* que débute le fonctionnaire anglais de l'Inde. Il en existe, suivant les provinces, de deux à quatre classes; chaque classe constitue un échelon qu'on ne franchit que successivement et après avoir fait ses preuves de capacité : « Nul assistant, dit sir John Strachey, n'est investi de pouvoirs ou ne reçoit d'avancement sans avoir fourni la preuve de sa compétence en passant des examens sur le droit et sur les idiomes indigènes. »

Arrivé à la première classe des *assistant magistrates and collectors*, on passe *joint magistrate and deputy collector*, grade qui comporte également deux classes, puis enfin *magistrate and collector*, avec deux classes encore avant de pouvoir franchir un nouveau grade.

Ceux qui sont enfin arrivés à la situatien de *magistrate and collector* voient alors s'ouvrir devant eux une magnifique carrière. Toutefois, ils peuvent se heurter à un obstacle invincible, celui de l'âge.

Les Anglais, en effet, qui ne veulent accepter ces fonctionnaires ni trop vieux ni trop jeunes, ne veulent pas davantage, en principe, les conserver trop âgés et ont, à cet effet, édicté des règles rappelant les règlements sur la limite d'âge que nous appliquons à nos officiers :

« Après trente-cinq années de service, dit l'article 624 (*a*) du règlement sur le service civil, comptées à partir de l'arrivée dans l'Inde, un fonctionnaire (même de *Covenanted service*) ne pourra pas, pour des motifs spéciaux et avec la sanction du secrétaire d'État, conserver sa fonction ou être nommé à une fonction nouvelle. »

Si donc il lui a fallu trente-cinq ans pour franchir les divers échelons qui conduisent au grade de *collector and magistrate*, c'est là son bâton de maréchal : il lui faut prendre sa retraite. Sinon, il peut prétendre aux emplois supérieurs; et, ils sont nombreux : commissaire de division, membre du bureau des finances, secrétaire en chef du gouvernement provincial, secrétaire du gouvernement de l'Inde, membre du conseil suprême, juge des hautes cours, lieutenant-gouverneur et commissaire en chef, et enfin gouverneur de Madras et de Bombay. Quant au gouvernement général et à la vice-royauté, ils sont ordinairement confiés à des personnages de la métropole.

Maintenant ouvrons l'*India Office list;* parcourons les états de service de quelques-uns des hommes les plus connus du gouvernement ou de l'administration de l'Inde, et nous verrons que ces règlements ne sont pas pure théorie : la pratique les applique à la lettre.

Voici, par exemple, sir John Strachey, l'auteur de l'ouvrage que nous avons maintes fois cité au cours de cet article. Il sort du collège de Hailebury en 1842 (le diplôme qu'il en rapporte lui tient lieu de concours); on n'était pas, il y a cinquante ans, aussi rigoureux sur l'article de ce qu'on appelle *Competitive examination*.

En 1842, il est nommé dans le service civil du Bengal. Il débute, dans les provinces du Nord-Ouest, en qualité d'*assistant commissioner and assistant magistrate* de seconde classe; en 1848, six ans après, il est promu à la première classe et envoyé à Kumaon; en 1854, six ans après, il est nommé *magistrate and collector* à Moradabad; en 1861 — nouvelle période de sept années — il fait fonction de commissaire à Kumaon et préside alors la commission d'enquête sur le choléra de 1861; en 1862, il va comme commissaire judiciaire dans les provinces centrales; en 1864, il est président de la commission sanitaire près du gouvernement de l'Inde; en 1866, il est commissaire en chef de Oudh; en 1868, il est membre du conseil du gouverneur général, et, en cette qualité, fait, en 1872, fonction de vice-roi et de gouverneur général, après la mort de lord Mayo; en 1874, il est lieutenant-gouverneur pour les provinces du Nord-Ouest; enfin, en 1876, il se retire du service civil, devient membre financier du conseil du gouverneur et, en 1880, abandonne l'Inde, pour entrer à Londres dans le conseil de l'Inde.

Sa carrière indienne, et tout entière indienne, a duré, dans l'Inde, trente-quatre ans; dans la métropole, dix ans, et elle dure encore.

Prenons encore un exemple : celui de sir Charles Bernard, dont on a beaucoup parlé dans ces dernières années. Il est sorti de Hailebury College en 1858; il débute au Punjab comme *assistant commissioner;* en 1861, il passe au gouvernement de l'Inde, avec le titre de sous-secrétaire au département des finances; en 1862, il est juge au tribunal des petites causes dans les provinces centrales, où il devient, en 1864, secrétaire

du commissaire en chef; en 1869, il est commissaire de la division de Naypur; de 1871 à 1875, il fait partie du conseil du lieutenant-gouverneur du Bengal; en 1876, il sert de secrétaire à sir Richard Temple, alors chargé d'une mission dans les présidences de Bombay et de Madras; en 1877, il est nommé secrétaire auxiliaire au gouvernement de l'Inde, département des finances et de l'agriculture: de 1878 à 1880, il est secrétaire pour le département de l'intérieur; en 1881, secrétaire pour le département des finances et de l'agriculture; en 1880, il est envoyé dans la Birmanie britannique pour y faire les fonctions de *chief commissioner;* il est confirmé en 1882; il y reste jusqu'en 1888, pendant tous les événements de la haute Birmanie, pour être alors nommé à Londres, à l'*India Office,* secrétaire au département du revenu et de la statistique. Sa carrière, tout indienne, a duré dans l'Inde trente années et se poursuit encore dans la métropole.

Après cela, faut-il encore d'autres exemples? Celui de M. Colqhoun, par exemple, le célèbre voyageur, l'explorateur du Siam, du Yunnam, du haut Tonkin, et qui, lors de la conquête de la haute Birmanie, en 1884, ayant vingt années d'expérience de cette région, débute par le modeste grade de *deputy commissioner* de 4e classe, et n'est promu à la 3e classe que près de trois ans plus tard.

Nous n'en finirions pas, s'il fallait énumérer tous les *probants.*

De cette étude rapide, voici ce qui se dégage :

L'Inde anglaise apporte au recrutement de ses fonctionnaires un soin exceptionnel; elle exige d'eux, à un haut degré, des aptitudes physiques et intellectuelles, des qualités morales, des connaissances à la fois générales et spéciales. Une fois assurée de l'excellence de ceux qu'elle a choisis, elle se fie à eux. Elle développe en eux le goût et le sens de l'administration en leur laissant une large initiative et une presque complète indépendance; elle leur ouvre une longue, une honorable et parfois une glorieuse carrière; elle les conduit peu à peu, lentement, mais sûrement, à des situations considérables tant par l'autorité qu'elles donnent que par les talents qu'elles exigent. Elle les garde avec elle tant qu'elle peut, c'est-à-dire tant qu'ils peuvent, et ne s'en sépare que pour les rendre à la métropole, près de laquelle ils la serviront encore, soit dans les bureaux ou les conseils de l'*India Office*, soit au Parlement, dans les discussions si fréquentes qui s'élèvent sur les choses de l'Inde.

A ce régime les deux parties trouvent leur avantage.

L'Inde s'assure une somme considérable de science, d'expérience, d'honorabilité, de dévouement, de fidélité. Les fonctionnaires, en échange, s'assurent la durée et la sécurité.

On pourrait croire que ces épreuves redoutables du début et le lent avancement à travers les diverses fonctions auraient pour effet de détourner d'une carrière en apparence ingrate. Il n'en est rien. Les fonctionnaires de l'Inde estiment, au contraire, que tout cela est compensé, et au delà, par la sécurité de leur position et la dignité de leur rôle, en même temps que par une autre série d'avantages — dont il nous reste à parler — les avantages matériels : traitements et pensions.

JOSEPH CHAILLEY.

L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES DE BERLIN

Aussitôt qu'il fut décidé que l'Allemagne aurait des colonies et une politique coloniale, elle s'occupa d'organiser l'enseignement des langues orientales vivantes. Elle n'eut pas loin à chercher un modèle : elle le trouvait à Paris dans notre école de la rue de Lille. Le séminaire des langues orientales de l'Université de Berlin (*Seminar fuer Orientalische Sprachen an der Kœniglichen Friedrich-Wilhelms Universitaet*) — tel est le titre de la nouvelle fondation — est une adaptation intelligente de l'institution française aux besoins de l'expansion allemande en Orient.

*
* *

Voici près d'un demi-siècle que l'Allemagne est sans conteste le centre le plus actif des études orientales. C'est la France qui avait eu d'abord l'hégémonie scientifique : elle l'exerça sous la Restauration et la laissa tomber sous la monarchie de Juillet : l'Angleterre ne s'est jamais inquiétée de la saisir ni avant la France ni après. Aussi, bien que les grandes découvertes qui ont constitué l'orientalisme moderne soient presque toutes attachées à des noms français, et que l'Angleterre, maîtresse de l'Inde, semblât appelée tout naturellement à être le centre des études orientales, c'est l'Allemagne qui en est devenue la terre d'élection. Il n'est si petite Université allemande qui n'ait, pour l'Orient, sinon autant de chaires, du moins autant d'étudiants que Paris, et qui ne produise annuellement autant au moins qu'Oxford. Cependant, avec ses chaires innombrables et ses armées d'orientalistes occupés à déchiffrer, à publier, à commenter les textes sanscrits, assyriens, égyptiens, arabes, himyarites, tartares, accadiens d'il y a deux, trois, quatre mille ans, cinq mille si vous voulez, l'Allemagne n'avait pas un établissement où l'étudiant plus modeste pût apprendre à parler le persan de notre ami le schah de Perse, le chinois de Li-Hang-Chang, l'arabe d'Arabi Pacha ou de Tippo-Tip. Sous ce rapport, l'Angleterre et l'Allemagne présentaient les deux extrêmes. En Angleterre, vous rencontrerez des centaines de gentlemen capables de converser couramment dans un quelconque des dialectes orientaux parlés, du Bosphore à Yokohama; en revanche, vous n'y

rencontrerez guère d'orientalistes, ou si peu que l'exception confirme la règle. L'Allemagne, au contraire, fourmille d'orientalistes qui seraient fort dépaysés en Orient.

La raison de cette contradiction est bien simple : l'Angleterre a d'immenses colonies orientales; l'Allemagne n'en avait pas jusqu'à présent. Or pour conquérir, administrer, lever l'impôt, juger et pendre, il est bon, à la rigueur, de savoir la langue des gens, mais cela suffit ; il n'est pas nécessaire d'étudier leur métaphysique : Clive peut-être barbotait l'hindoustani tout comme un autre, mais certainement il ne rêvait pas grammaire comparée. Pendant que les Anglais s'annexaient l'Inde, l'Allemagne studieuse s'annexait l'Orient idéal et s'emparait de son passé. C'était une ombre qu'elle évoquait, et pour évoquer une ombre, pas n'est besoin d'aller en plein air.

L'Orient des Universités allemandes fut donc avant tout un Orient livresque, un Orient de manuscrits, vu à travers des paradigmes de grammaire et des *a priori* métaphysiques. Quelques-uns des travers de l'orientalisme allemand, et par suite plus ou moins de l'orientalisme européen, le vague des questions posées et des réponses, l'absence presque absolue de sens historique, frappante chez le peuple qui le premier en a trouvé la formule, la poursuite des minuties scolastiques, la chimère de la mythologie comparée, le piétinement sur place dans un cercle étroit de matériaux remâchés et de formules routinières, tout cela tient à ce divorce entre la recherche théorique et la connaissance pratique qui a été la loi de l'érudition allemande. Elle s'est hypnotisée sur un passé de convention, faute d'avoir cherché à la source du présent l'instinct de la réalité et de la vie : pour connaître, comprendre et revivre le passé, il faut avoir, si peu que ce soit, vécu le présent qui en vient, et qui seul peut rendre par réflexion ou par écho la couleur ou la voix de ce passé qu'il continue. Si les incomparables érudits qui depuis quarante ans, dans les Universités de Berlin et de Tubingen, ourdissent leurs toiles d'araignées métaphysiques autour des Védas, de la Bible et de l'Avesta, avaient commencé par se plonger dans la source toujours jaillissante de l'Orient moderne, quarante ans de chefs-d'œuvre presque stériles auraient été épargnés à la science.

Entre l'Allemagne et l'Angleterre, la France occupait une position intermédiaire, étant plus pratique que l'une, plus théorique que l'autre. Des relations séculaires avec l'Orient musulman; des intérêts religieux et commerciaux qui remontaient les uns à la tradition des croisades, les autres au XVIe siècle, et que l'ancienne monarchie avait entretenus avec un soin intelligent; plus récemment, des conquêtes en Afrique et dans l'extrême Orient, avaient maintenu chez nous plus ou moins la tradition de la connaissance pratique et exacte de l'Orient.

Dans les trois derniers siècles, on peut dire que ce sont les interprètes du roi de France qui, avec les savants de l'école hollandaise, ont fait le plus pour ouvrir l'Orient à la science. D'autre part, le goût de l'érudition pour elle-même, de la recherche historique pure et désintéressée, quoique plus rare chez nous qu'en Allemagne, où l'intensité de la vie théologique lui donne un stimulant qui manque ici, n'a pourtant jamais fait défaut absolument et s'y est manifesté par quelques-uns de ses représentants les plus hauts, Sacy, Champollion, Burnouf, ces grands Français du commencement du siècle, qui ont fait l'orientalisme moderne. Ce niveau élevé ne se maintint pas : le sol scientifique en France produit des individus et point d'écoles. Le milieu du siècle fut marqué par une décadence profonde dans la recherche théorique comme dans la pratique. Une renaissance se produisit vers la fin de l'empire, marquée dans l'ordre théorique par la création de M. Duruy, l'École des hautes études, et dans l'ordre pratique par la réorganisation de l'École des langues orientales vivantes, sous la puissante impulsion de M. Schefer. Ces deux institutions, destinées à se compléter et à s'aider l'une l'autre, malgré la diversité de leur objet, auraient présenté à l'orientalisme français l'instrument d'études le plus parfait qui soit en Europe, si par malheur la partie de la jeunesse où il pourrait se recruter ne trouvait plus d'attraction dans les glorieuses perspectives de l'École de droit qui mène à tout avec des phrases ou dans les extases de la poésie décadente et du roman pornographique.

***

Il y a vingt ans, le « bon Allemand » que nous aimions en France disparut subitement, assassiné par le prince de Bismarck. L'Allemagne nouvelle commença à se dire qu'il lui fallait, à elle aussi, sa part d'Orient. Elle l'a bien eue depuis longtemps, sans bruit ni fanfares, non pas seulement en idéal, sous forme de proie académique, mais en honnête et réelle substance, par l'initiative silencieuse de ses commerçants. C'est un axiome courant dans l'extrême Orient que dans le commerce un Anglais bat deux Français, qu'un Allemand bat trois Anglais, et il n'y a que le bon Chinois qui puisse battre un Allemand. Mais l'Allemagne impériale ne pouvait se contenter de cette méthode modeste et sûre : elle veut des colonies d'empire. Elle hésita quelque temps, se demandant lequel valait le mieux : faire des colonies ou en prendre. Elle essaya d'abord de la seconde méthode, plus courte et plus simple, et vit à se susbtituer à l'Espagne, aux Carolines. La pauvre et fière Espagne montra les dents, et le chancelier de fer prit peur. Elle se tourna alors du côté de l'Afrique, où elle rencontrerait un voisin plus accommodant, l'Angleterre : elle tâta le terrain, et voici qu'elle s'y installe pour de bon. Mais pour gouverner et exploiter les colonies futures, il faut des hommes capables d'en parler la langue. De là le séminaire des langues orientales.

Le séminaire n'en est encore qu'à sa troisième année : son organisation actuelle reflète naturellement les préoccupations présentes de la colonisation, comme l'on pourra suivre plus tard dans son développement l'évolution et l'histoire de la colonisation même.

***

L'organisateur et le directeur du séminaire est le Dr Édouard Sachau, professeur ordinaire à l'Université et membre de l'Académie des sciences de Berlin.

M. Sachau, jeune encore, est, sinon le plus connu des orientalistes allemands, du moins le plus complet, celui qui a embrassé dans ses études la plus vaste étendue d'Orient, et sa carrière est symbolique du mouvement qui entraîne à présent l'orientalisme allemand hors de l'ornière théorique. Né en 1845 dans le Schleswig-Holstein, il alla étudier à Kiel, Leipzig et Berlin les langues sémitiques et les langues aryennes. Il alla de là passer deux années dans les bibliothèques de Londres et d'Oxford : il commença à Oxford le grand catalogue des manuscrits persans qui vient d'être achevé par son compatriote, M. Éthé. A vingt-quatre ans, sa réputation dans les études arabes et aryennes était faite, et l'Université de Vienne lui offrait une chaire. En 1872, M. Sachau commençait à Paris le grand travail auquel son nom est resté attaché : l'édition et la traduction d'Albiruni.

Il y a un demi-siècle déjà que, dans un mémoire demeuré fameux et qui est resté la base de l'histoire ancienne de l'Inde, l'orientaliste français Rainaud révélait les trésors enfouis dans le *Tarikhi Hind* d'Albiruni. Cet Albiruni était un Musulman de Perse qui avait accompagné le grand conquérant Mahmoud à la conquête de l'Inde idolâtre, au commencement du XIe siècle; mais ce contemporain des croisés était un autre sire que les clercs onctueux qui suivaient Godefroy de Bouillon : c'était une âme de savant moderne. Il s'était plongé dans l'histoire, la religion, la littérature de l'Inde, et tout ce que nous avons de notions précises sur l'histoire et la chronologie de la nation qui a le plus écrit pour le moins dire et qui a vécu, pensé, écrit en dehors du temps, c'est d'Albiruni que nous le tenons. La société asiatique de Paris avait à trois reprises entrepris la publication de ce document incomparable : elle en chargea tour à tour Woepke, le modeste et obscur savant, immortalisé par M. Taine; puis Munk, qui était un Woepke de génie; puis le commandant de Slane. Woepke mourut à la peine en 1864; Munk perdit la vue en 1867; le vieux de Slane, le premier arabisant d'Europe, absorbé par d'autres travaux qu'il est mort sans avoir achevés, sentit bientôt avec douleur que lui non plus n'était pas destiné à réaliser le rêve de la société française. Un jour de 1872, voyant à la Bibliothèque nationale un jeune étudiant courbé sur un manuscrit d'Albiruni, il lui offrit d'entreprendre l'œuvre à sa place. C'était M. Sachau. La même année, la Société asiatique confiait à M. Sachau les matériaux laissés par Woepke. A présent, le texte et la traduction du précieux document sont dans la main des orientalistes : il faudra des générations de savants pour en tirer et pour élucider tout ce qu'il contient sur l'histoire de l'Inde et de la civilisation indienne.

En 1876, M. Sachau quittait l'Université de Vienne pour professer à celle de Berlin. En 1879, il était envoyé en mission en Syrie et Mésopotamie, et passait près d'une année sur ce vaste champ de découvertes. Il ne semble pas en avoir rapporté une moisson de nature à frapper l'imagination : quelques inscriptions araméennes et quelques chansons arabes; mais il prit sur le sol l'impression de l'Orient vivant, et cette expérience de la réalité qui allait aboutir à la création du séminaire. Je ne sais si l'idée du séminaire fut suggérée par M. Sachau, ou s'il fut seulement chargé de mettre à exécution une idée venue d'en haut : quoi qu'il en soit, il était l'homme le mieux fait pour la réaliser. Envoyé par le gouvernement de Berlin pour étudier, principalement en France et en Angleterre, l'organisation de l'enseignement pratique des langues orientales, il trouva dans l'école de Paris ce qu'il cherchait, et l'organisation du séminaire allemand reproduit fidèlement l'esprit et la lettre du décret de la Convention du 10 germinal an III.

***

L'objet de l'école est l'enseignement pratique des langues orientales et « des faits (*realien*) relatifs au domaine géographique correspondant : religion, mœurs et usages, géographie, statistique, histoire moderne ». Le programme comprend :

1° L'enseignement de la grammaire et de la partie du vocabulaire la plus employée dans le commerce quotidien, écrit ou oral;

2° Des exercices dans la langue écrite et parlée;

3° La pratique des écritures les plus usuelles, d'ordre public et privé;

4° Toutes les connaissances nécessaires pour comprendre le pays et les gens.

Le cours comprend un enseignement théorique donné par des professeurs allemands et des exercices pratiques dirigés par un répétiteur indigène (*lector*).

L'école est principalement destinée à former des interprètes pour le service étranger, mais elle est ouverte à toutes les classes d'étudiants. Un trait spécial au séminaire et qui lui donne une supériorité marquée sur notre école, c'est que les examens de sortie sont ouverts, non seulement aux membres de l'école, mais à tous les candidats qui ont étudié dans une autre Université allemande. Les candidats qui ont passé cet examen ont une *préférence* pour les places d'interprète, sans que cette préférence toute morale crée en leur faveur un privilège ou un monopole.

Le séminaire a été ouvert en octobre 1887. Les langues enseignées la première année étaient le chinois, le japonais, l'hindoustani, l'arabe, le persan, le turc et

le souahéli, enseignées chacune par un professeur européen; le chinois avait deux répétiteurs indigènes, l'un pour le chinois du Nord (celui de Pékin), l'autre pour celui du Sud (celui de Canton); on sait qu'il y a aussi loin du chinois du Nord au chinois du Sud que de l'italien au français. Il y avait de même deux répétiteurs d'arabe, l'un pour l'arabe d'Égypte, l'autre pour l'arabe de Syrie. L'hindoustani et le persan n'étaient représentés que par des Européens : mais l'un, Rosen, a passé des années à Calcutta, où il était attaché à la famille de lord Dufferin; l'autre, le fameux Andréas, le plus murgeresque et l'un des mieux doués des orientalistes du jour, a traîné sur toutes les routes de Perse, dont il connaît tous les derviches et toutes les tavernes. Le turc était enseigné par un Arménien.

Le séminaire en est à présent à sa troisième année, et l'on peut déjà juger des tendances de l'enseignement et des directions où se porte le courant des étudiants. Le nombre des étudiants est en moyenne de cent. On s'attendrait, d'après le goût des Universités allemandes pour le sanscrit et le zend, à voir les cours d'hindoustani et de persan encombrés : il n'en est rien. L'année 1889 comptait cinq élèves pour l'hindoustani et un seul pour le persan. Est-ce la faute des professeurs ou du sujet? Les deux professeurs européens, Rosen et Andréas, disparaissent l'année suivante de la liste des cours et sont remplacés par un Hindou, Jâmi Khân Ghori, avec un élève unique. Ce sont là des débuts malheureux, qui tiennent peut-être en partie à l'attraction trop puissante de l'Inde et de la Perse classique sur l'imagination de l'étudiant allemand. Mais il suffit d'avoir vu dans l'Inde la concurrence redoutable et heureuse que les maisons allemandes commencent à faire au commerce anglais sur ce terrain si britannique et qui transforme déjà les Anglais de là-bas en protectionnistes convaincus, pour être sûr que tôt ou tard les cours d'hindoustani se peupleront.

Les gros chiffres vont à l'arabe, au chinois, au japonais, au turc : 29 à l'arabe, 22 au chinois, 21 au japonais, 15 au turc. La moitié environ des élèves, pour chacune de ces branches, se destine aux fonctions consulaires, comme les étudiants de notre école; mais l'autre moitié se recrute en grande partie dans le commerce, et il y a là un indice de la façon sérieuse et scientifique dont nos voisins entendent la préparation aux luttes de la boutique. Le chinois a attiré six commerçants ou employés de banque; l'arabe, cinq; le japonais, cinq. Il est clair que ces commissionnaires, emportant avec eux leur bagage de chinois et de japonais, auront, aussitôt à terre, un avantage marqué sur leurs concurrents européens. Sans doute, l'école ne remplace pas l'instinct, et il n'est point sûr que ces commerçants diplômés feront mieux que leurs prédécesseurs, qui se sont débrouillés sur place, et qu'ils écorcheront mieux la Chine s'ils écorchent moins sa langue. Cependant il n'est jamais inutile de connaître d'avance la langue des gens à qui on a affaire; et si à l'homme qui a le génie du commerce deux mots et ses dix doigts suffisent en tout pays, trois ans d'études à un institut commercial sont après tout une méthode plus sûre.

Les premiers examens ont été tenus en août dernier. Trois employés de banque ont passé l'examen avec succès pour le chinois, et sont partis en Chine au service de la banque allemande de l'Orient (*Deutsche Ostasiatische Bank*). C'est l'Allemagne du Nord, le Rhin, la Westphalie et les villes hanséatiques qui envoient le plus de ces recrues au séminaire. Le vieil esprit d'aventure commerciale de la Hanse n'est pas éteint et, à défaut de l'indépendance perdue, retrouve dans le sentiment national agrandi, dans la protection impériale et dans l'emploi de l'arme scientifique, les éléments d'une fortune qui peut-être effacera l'ancienne.

*
* *

Le programme du séminaire s'agrandira naturellement avec le temps, comme s'est développé celui de notre école, qui, à l'origine, ne comprenait que le persan, l'arabe, le turc et le javanais, et a ajouté le chinois, le japonais, l'annamite, l'hindoustani et le tamoul, l'arménien, le roumain, le russe, le grec moderne. Déjà, cette année, le séminaire a des cours annexes de grec moderne et, ce qui est plus caractéristique, d'espagnol : l'Amérique du Sud attend le colon allemand. Mais le séminaire, dès sa première année, enseigne une langue qui n'est enseignée nulle part ailleurs en Europe, et dont le nom même n'était connu, il y a dix ans, que de quelques linguistes de profession et de quelques missionnaires : c'est le *souahéli*. Le souhaéli est la langue de la côte de Zanzibar (1) où l'Allemagne vient de s'établir. Le souahéli a été défriché par les mêmes missionnaires anglais qui découvrirent le Kénia et les montagnes neigeuses de l'Équateur. Il appartient au groupe Bantou, c'est-à-dire à cette vaste famille qui s'étend sur toute l'Afrique centrale d'une mer à l'autre, de la côte allemande du Zanguébar aux bouches du Congo et de l'Ogoowé français. Par là, le cours de souahéli, au séminaire de Berlin, offre pour nous plus qu'un intérêt de curiosité, et les missionnaires que nous ferons bien d'envoyer à M. de Brazza pour étudier les langues du Congo attaqueront par l'Ouest le problème attaqué du côté de l'Orient par les missionnaires anglais et leurs successeurs allemands.

Le cours de souahéli a été inauguré dès la première année du séminaire par le docteur Carl Buttner, inspecteur des missions, avec trois élèves qui formaient un trio symbolique : un greffier, un étudiant en théologie et un docteur en philosophie. L'année suivante, le nombre s'élève à sept, presque tous étudiants en droit,

(1) Littéralement, la langue du *souahel*, c'est-à-dire des rivages du littoral; *souahel* est le pluriel de notre *sahel* algérien.

graine de fonctionnaires; dans le semestre courant, entre en scène un répétiteur indigène, Sliman bin Saïd, et nous trouvons dix-sept étudiants, parmi lesquels un officier et six marchands : aux derniers examens, un employé de banque a eu son diplôme de souahéli et est parti pour Zanzibar. Il est clair que les actions de Zanzibar sont en hausse et que les volontaires ne manqueront pas pour le Sahel oriental.

L'Allemagne nous offre ici le spectacle d'une expérience que nous pouvons suivre avec une curiosité sympathique. Les Anglais ont traité jadis avec beaucoup de sévérité les procédés des Allemands à Zanzibar et prédit l'échec de la colonisation officielle : le *Standard,* il n'y a pas bien longtemps encore, annonçait que l'ancien colon allemand du Sahel, aussitôt que le Fatherland y plante son drapeau, court se réfugier à l'ombre du drapeau anglais, sous lequel il se sent libre. Le procédé de création des colonies allemandes ressemble assez à celui qui a créé les nôtres pour que les errements de nos autorités coloniales, et les résultats que l'on sait, semblent justifier par avance les prédictions anglaises. Il ne semble pas pourtant jusqu'à présent que les terreurs du Fatherland, retrouvé sous l'Équateur, aient beaucoup arrêté l'élan du commerce allemand vers les côtes africaines. L'on est presque amené à se demander si la bureaucratie est nécessairement la ruine de la colonisation, ou si ce ne serait pas seulement la bureaucratie inintelligente, routinière, infatuée, haineuse du colon? Ou bien est-ce qu'en Allemagne l'esprit colonisateur est trop enraciné et répond trop à des nécessités naturelles pour que même la protection d'un fonctionnaire prussien soit impuissante à l'étouffer? Quant à nous, Français, que le grand-chancelier a tant encouragés dans la voie coloniale, en partie pour nous occuper, en partie pour se donner le plaisir de nous voir « nous heurter contre les Chines », nous pouvons, en toute sincérité, faire des vœux pour le succès de la colonisation allemande. Une Allemagne riche et prospère est un voisin moins dangereux qu'une Allemagne famélique. Et si elle continue à croître et pulluler, suivant le vœu du Seigneur, mieux vaut qu'elle ait son déversoir dans les grands lacs équatoriaux.

JAMES DARMESTETER.

COURRIER LITTÉRAIRE

Depuis longtemps, ceux qui ont eu le plaisir d'entendre M. Brunetière donnaient des regrets à ceux qui doivent se contenter de le lire. Ensemble, les lecteurs du critique et les auditeurs du conférencier jalousaient un peu les élèves de l'École normale auxquels il est réservé de le connaître comme professeur, c'est-à-dire avec toute l'autorité de son jugement et toute la liberté de sa parole. Cette jalousie n'a plus de raison d'être : la première partie du cours professé à l'École vient d'être livrée au public ; les autres suivront.

Dans ses articles de la *Revue des Deux Mondes,* obligé d'écrire toujours « à propos » de quelqu'un ou de quelque chose, M. Brunetière nie plus qu'il n'affirme, réfute plus qu'il ne prouve. On ne voyait en lui que les parties d'un système. Beaucoup de gens apercevaient, dans sa personne, avec une feinte épouvante, un revenant du XVIIe siècle, un fœtus de Boileau, conservé dans l'alcool, couvé et éclos, de nos jours, par un de ces procédés dont les laboratoires gardent encore le secret. Cette légende, moins perfide que bête, faisait sourire ses amis. Ils savaient bien que nulle intelligence n'était plus ouverte, plus compréhensive, plus résolument tournée vers l'avenir. Mais enfin il était temps de montrer une doctrine. Bien différent de ces galopins qui, après quelques lectures hâtives et quelques discussions de brasserie, se précipitent dans la vie littéraire en brandissant un système, il a attendu l'heure de la maturité complète et de la pleine possession de lui-même pour se condenser en un dogmatisme raisonné. Maintenant il vient à nous et nous dit : « Voilà ce que je pense et en voici les raisons. » C'est franc, c'est hardi et c'est opportun. A des jeunes gens qui doivent eux-mêmes enseigner, il ne convenait d'apporter ni des sarcasmes, ni des rêveries, ni même des considérations historiques, mais des convictions motivées, un corps de doctrine, l'esquisse d'une science critique — je ne veux pas dire d'une critique scientifique, parce que le mot a été déjà pris et mal pris. De toutes ces choses-là, nous avons besoin autant que ces jeunes gens et peut-être davantage.

De quoi s'agit-il? D'appliquer aux transformations du goût les lois de l'évolution darwinienne et de créer ainsi une « Histoire Naturelle » de la littérature, où la classification, comme de juste, sera tout, ou presque tout, et où l'étude des hommes et des œuvres tiendra la place des expériences et des démonstrations. Pour grands qu'ils soient, les individus passent au second plan; les « genres » littéraires jouent ici le rôle des « espèces » de Darwin. Il faut les étudier dans leur succession, dans leur subordination et, finalement, trouver la loi qui les régit. Y a-t-il vraiment des genres? Comment se distinguent-ils les uns des autres? Quels caractères de fixité et de stabilité présentent-ils lorsqu'on les considère en eux-mêmes? Quelles causes externes modifient ou transforment les genres? Ici prennent place les influences religieuses, politiques, sociales, ethnographiques, familiales, individuelles et locales. Toutes les vues, de détail ou d'ensemble, entrevues ou formulées avec une force et une rigueur scientifiques par Mme de Staël, Chateaubriand, Villemain, Sainte-Beuve, Taine et Renan, qui restent les grands

leaders de la pensée française au XIXe siècle, se trouveront, coordonnées et systématisées dans une classification plus vaste, dont les cadres sont empruntés, mais librement empruntés, à Darwin.

L'exposition du système doit être précédée de deux études préliminaires, l'une historique, l'autre scientifique. D'abord une esquisse de l'histoire de la critique française, depuis la Renaissance jusqu'à nous, suit, dans sa ligne sinueuse, la marche des idées et la conduit, d'étape en étape, à ce point où nous sommes et où la nouvelle doctrine s'impose d'elle-même pour classer les vérités acquises et pour conclure. M. Brunetière se propose encore, avant d'aborder l'évolution des genres, de nous exposer l'idée darwinienne proprement dite, ses origines, ses traits principaux, les modifications qu'elle a subies depuis trente ans par le fait même de sa popularité.

Le vaste ensemble que l'on entrevoit ne serait pas complet, sans quelques illustrations particulières. Il y en aura trois. La tragédie française nous fournira l'exemple d'un genre qui naît, grandit, vit de sa vie propre, décline et meurt des remèdes qu'on lui applique en voulant faire pénétrer en lui, par je ne sais quelle transfusion maladroite, la sève empruntée aux autres genres. Tout au contraire, le roman — et ce sera le second exemple — se nourrit des autres genres qu'il absorbe et atteint, par ces annexions successives, le monstrueux développement que nous voyons. Le troisième exemple est encore plus curieux. L'éloquence religieuse du XVIIe siècle reparaît, à cent ans de distance, chez Rousseau et chez ses élèves. Or, comme nos poètes du XIXe siècle sont les héritiers de Rousseau, il s'ensuit que Victor Hugo est un Bossuet transformé et Baudelaire un Massillon réincarné dans l'enfer de l'absinthe. O Darwinisme, voilà de tes surprises! ô évolution, voilà de tes coups! M. Brunetière a tant d'esprit qu'il nous persuadera tout cela, s'il le veut, et mille autres choses encore.

Le cours doit comprendre quatre volumes. Le premier (1) que j'ai sous les yeux renferme dix leçons : la leçon d'ouverture où l'ample programme est clairement tracé; les neuf autres, contenant l'histoire abrégée de la critique française. Jusqu'ici, rien de très darwinien. Il serait donc prématuré, presque ridicule, d'ébaucher des objections, soit contre la doctrine, soit contre l'application que se propose de lui donner mon éminent confrère. Mais le volume que nous tenons est déjà précieux par les vues qui le dominent, par son enchaînement et ses divisions lumineuses.

Je ne me sens réfractaire que sur deux points : je les indique brièvement. Je ne puis ni admirer Boileau autant que M. Brunetière ni rabaisser Diderot comme il le fait.

Pour M. Brunetière, tout commence à Boileau. Bourgeois de Paris, il marque l'avènement de l'esprit bourgeois et de l'esprit parisien. Soit : saluons en lui l'ancêtre de Mimi Véron et de Nestor Roqueplan. Mais il a fait plus, il a dégagé des ténèbres l'esprit français lui-même. Avant lui, on imitait les anciens sans les discuter, comme on imitait les Espagnols et les Italiens. Boileau nous a délivrés du gongorisme et du marinisme, c'est-à-dire de l'emphase et de la préciosité (Molière l'a un peu aidé, n'est-ce pas?). Il nous a rappelés à la nature. Et comment? Par l'observation qui la fait connaître, par la raison qui la limite et la règle. Quant aux anciens, il ne les a consultés que pour se prouver à lui-même et prouver aux autres que la nature ne change pas, et qu'elle reste invariable et identique dans ses traits généraux.

J'avoue que cette « observation » me semble un peu étroite et cette « raison » un peu froide. Pour empêcher l'art de se perdre dans l'immensité de la vie, était-il absolument nécessaire de le mettre en prison? A quoi bon revenir à la nature, si c'est pour la mutiler, et pour chercher dans l'homme ce qu'il y a de moins humain? Combien était plus large le classicisme antique! Comme il y avait plus dans Aristote et dans Horace que dans Boileau! Quel profit à méditer — par exemple — ce vers si plein :

Non satis est pulchra esse poemata : dulcia sunto!

Pulchra, voilà pour l'art classique, pour la poésie de la raison. *Dulcia,* n'est-ce pas le charme intime et douloureux de l'école moderne, la personnalité et la sensibilité qui, suivant M. Brunetière, ne nous ont été rendues que par Rousseau et les romantiques? Boileau a-t-il jamais eu de ces lumières-là?

Ce qui est étrange, c'est que M. Brunetière reproche à Diderot ce dont il loue Boileau. Diderot est « bourgeois ». Fi, l'horreur! La « nature » de Boileau était excellente; le « naturel » de Diderot est « vulgaire, grossier, cynique ». Sa passion, sa flamme inextinguible est un désordre confus. On ne sait pas au juste ce qu'il a voulu dire, et toute sa gloire est d'avoir collaboré à l'Encyclopédie. A mon humble avis, il en a une meilleure. Puisque l'étude des littératures étrangères a fait, en partie, notre XIXe siècle, c'est Diderot qui, en se passionnant pour Richardson jusqu'à en perdre la liberté de juger, nous a montré à lire les étrangers avec d'autres yeux que ceux de Voltaire et de La Harpe. C'est l'auteur des *Salons* et du *Neveu de Rameau* (ce livre incroyablement beau et décousu!) qui a tout à coup établi une communication entre les domaines séparés des arts, fait entrer la pensée dans la musique et la peinture, fait refluer dans les œuvres de l'esprit les émotions de la peinture et de la musique. Diderot est le vrai père du réalisme qui nous mène depuis quarante ans. Il est le seul des écrivains de son siècle dont nous parlions encore la langue : une langue qu'il a

(1) *L'Evolution des genres*, tome Ier : *L'Evolution de la critique*, par F. Brunetière. — Hachette.

créée, celle des sensations. Il est notre maître de style et un si grand maître que les mystiques eux-mêmes, qu'ils le veuillent ou non, ont aujourd'hui une « écriture » à la Diderot.

M. Brunetière apprécie, je le sais, ceux qui ont une opinion et qui la disent. Je lui soumets donc ces observations en toute simplicité, et j'attends le second volume avec une impatiente et sympathique curiosité.

*
* *

On connaît la nouvelle collection des *Grands écrivains français* que la Maison Hachette a commencé de publier. Le succès des volumes déjà parus a justifié la pensée des éditeurs. Et comment pouvait-il en être autrement? Sans parler du programme, magistralement tracé par M. Jusserand, le choix des écrivains, dans presque tous les cas, eût suffi à attirer la curiosité du public. Un homme célèbre allait parler d'un homme célèbre, de celui qu'il avait le plus longtemps étudié, le mieux connu ou le plus aimé. On a distribué les sujets comme on distribue les rôles dans une troupe d'opéra, en tenant compte des talents, du physique et des voix. On a prié M. de Rémusat d'expliquer Thiers et M. Jules Simon de raconter Victor Cousin. On a donné Turgot à M. Léon Say, d'Alembert à M. Joseph Bertrand, Voltaire à M. Brunetière, de Maistre à M. de Vogüé. C'est le triomphe des affinités électives.

On a dû être embarrassé pour faire l'attribution de Mme de Staël. Qui est-ce qui joue les Staël dans notre troupe? Il n'y a pas de femme à Paris, en ce moment, qui ait autant de génie qu'elle, autant de passion ni autant de turban. Alors on a choisi un écrivain qui connaît mieux que personne la politique du temps où a vécu, intrigué, aimé et écrit cette grande agitée, et qui possède toutes les qualités d'esprit opposées aux admirables défauts de Mme de Staël. De l'homéopathie on passait brusquement à l'allopathie, et de l'affinité au contraste. On a encore réussi avec cette méthode, et le volume de M. Albert Sorel sur Mme de Staël (1) sera certainement un des plus lus, un des plus admirés de la collection. J'en dirai le charme en un mot : je n'y ai pas découvert une nouvelle Germaine Necker, mais j'y ai trouvé un Albert Sorel que je ne connaissais pas et que je serais bien fâché de ne pas connaître.

J'essayerais vainement de vous dissimuler les mauvais sentiments que je nourris contre Mme de Staël. Je commence à l'exécrer dans ses parents, principalement dans sa mère. La seule vertu qui puisse me faire tolérer les puritains, c'est la simplicité. Je ne puis aimer une puritaine qui a commencé par courtiser un fat, qui a soufflé son fiancé à une amie, qui veut avoir un salon, un mari ministre et une fille ambassadrice. Les athées qu'elle invitait à sa table la taquinaient jusqu'aux larmes : — Ça, c'était joliment bien fait!

Très habilement, M. Sorel jette presque au début du premier chapitre ces lignes de Mme de Staël qui expliquent sa vie et désarment les cœurs sensibles : « En cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer... la gloire, sans l'amour, n'est que le deuil éclatant du bonheur. » Voilà de quoi lui faire pardonner beaucoup dans un temps comme le nôtre! Mais l'impression de ces lignes touchantes est bien effacée lorsque nous arrivons à la fin du récit. A mesure que les expériences deviennent plus nombreuses et plus amères, la sympathie décroît. C'est peut-être cruel, mais nous n'admettons pas chez la femme l'inapaisable soif de Don Juan. Si l'on grossit la liste des « hommes » de Mme de Staël en y ajoutant ceux qu'elle a sollicités et qui n'ont pas voulu d'elle, elle nous apparaît, surtout au déclin, comme une ogresse d'amour, et, franchement, ce n'est pas beau, une mangeuse d'hommes!

Passons bien vite à l'écrivain, ou plutôt à l'orateur, au penseur, à l'homme d'État qu'elle a été ou cru être Elle nous a révélé l'Allemagne, c'est vrai. A-t-elle compris la France? Comprenait-elle cette Révolution qu'elle a prétendu nous expliquer lorsqu'elle rêvait 1830 à la veille de 89? N'y avait-il pas une sorte de stupidité dans cette femme de génie à penser en 1795 comme en 1791 et à reproduire imperturbablement sa chimère constitutionnelle avec Lafayette, président, au lieu de Louis-Philippe, roi, comme couronnement d'une monarchie limitée changée en république aristocratique? Mme de Staël a beaucoup aimé Moreau et Bernadotte. En 1802, elle s'étonnait, s'indignait presque qu'à la paix d'Amiens, l'Angleterre eût « rendu toutes ses conquêtes ». Il est vrai qu'elle s'indignait aussi en 1814 à l'idée de rentrer en France sous la protection des ennemis de la nation. Beau sentiment! Quel dommage que nous la trouvions bientôt après réinstallée à Paris et mariant sa fille à un pair de la monarchie restaurée! Fille de deux Suisses, femme d'un Suédois, cosmopolite par son génie et par ses voyages, serait-il surprenant qu'elle ne fût pas entièrement Française? De là, peut-être, ce je ne sais quoi « d'étranger » que l'on croit remarquer chez certains membres de sa famille, et qui s'accuse tantôt par des complaisances singulières, tantôt par l'exagération même du patriotisme.

Suis-je injuste? C'est possible. En tout cas, M. Sorel ne l'est pas. Il a tout vu et tout dit. Très courtois, mais très indépendant, il n'a pas été dupe, un seul instant, de son éblouissante héroïne. Il a mûri, coordonné, précisé, les vues que Sainte-Beuve a jetées çà et là sur Mme de Staël. Il les a commentées avec cette connaissance du temps où il est sans rival. A peine pourrait-on découvrir dans les trois dernières pages cet accent de l'apologie et de l'oraison funèbre, ce pathétique des académies qui accorde un pleur élégant à toutes les mémoires illustres et qui est parfois malsain pour la vérité. Ce n'est là qu'une nuance : tout le reste du livre

(1) *Les Grands écrivains français, Mme de Staël*, par Albert Sorel. — Hachette.

donne des impressions sincères et vraies. Si jamais je tombe dans la modération, je reconnaîtrai qu'il faut penser ainsi sur Mme de Staël.

Ce qu'il y a de plus nouveau dans le livre, c'est le livre lui-même. On y trouvera des jugements inappréciables sur les événements et sur les hommes, des portraits d'une ressemblance indiscutable et d'une rare finesse de touche, entre autres ceux de Guibert, de Bonaparte, de Benjamin Constant, des tableaux et des scènes achevées, telles que l'orageuse fin de liaison entre l'auteur d'*Adolphe* et sa maîtresse, ou encore le voyage à Weimar. Ce qu'on y remarquera surtout, c'est un mélange étonnant et comme une fusion de l'esprit philosophique et du sentiment moderne, le mot vibrant, suggestif qui va de l'âme à l'âme, et le mot net, précis, péremptoire qui condense brillamment, en un trait final, tout un ordre de faits ou un développement moral; deux langues, deux méthodes, deux siècles, et deux manières de penser, également françaises. Depuis longtemps, je regardais ce mariage comme possible. Le voici réalisé. A ce point de vue, le nouveau livre de M. Albert Sorel marquera dans l'histoire littéraire.

*
* *

M. Henry Jouin, en écrivant la *Vie de Charles Le Brun* (1), a entrepris de réhabiliter ce peintre célèbre au triple point de vue du talent, du caractère et de l'influence que l'artiste a exercée sur son siècle. M. Jouin n'exagère rien. Il reconnaît les défauts de Le Brun et surtout sa déplorable facilité. Il ne réclame pour lui que la troisième place après Poussin et après Lesueur. Quant au caractère envieux et dictatorial de Le Brun, il était jusqu'ici assez bien établi. L'auteur de la nouvelle biographie n'a peut-être pas prouvé irréfutablement que, dans sa longue querelle avec Mignard, Le Brun n'ait jamais eu le moindre tort; mais il a lavé sa mémoire du soupçon d'avoir fait vieillir Poussin dans l'exil et mourir de chagrin Eustache Le Sueur. Les côtés désagréables de l'homme subsistent; l'odieux disparaît.

Les toiles de Charles Le Brun ne vaudraient rien, qu'il garderait un rôle important dans l'histoire, non seulement comme l'un des auteurs du magnifique décor au milieu duquel Louis XIV se présente à la postérité, mais comme le principal promoteur des grandes créations qui ont émancipé et ennobli l'art français au XVIIe siècle, à savoir l'École de Rome et l'Académie de peinture. Je ne sais si l'Académie a été depuis lors une entrave et une tyrannie, mais, il y a deux siècles et demi, elle fut un progrès et même une conquête, elle était la liberté. Que les jeunes artistes le sachent bien, avant l'Académie fondée par Le Brun au prix de tant d'efforts, leurs devanciers n'étaient que des boutiquiers et des artisans, et leur pinceau n'était pas plus honoré que le rasoir du chirurgien barbier.

(1) Vie de Charles Le Brun, par Henry Jouin. — Henri Laurens.

Dans ce livre, nous rencontrons, l'un après l'autre, Poussin, Mignard, Le Sueur, Simon Vouet et le Lorrain, tous les grands peintres de cette période, sauf Philippe de Champaigne. En réalité, cette *Vie de Le Brun*, c'est l'histoire de l'art français à l'une des époques les plus glorieuses et les plus décisives de son histoire.

C'est l'Imprimerie nationale qui nous donne cette belle publication. Chez nos voisins d'outre-Manche, un livre de ce genre, consacré à Reynolds et à la fondation de l'Académie, trouverait en quelques semaines, malgré le prix élevé du volume, des milliers d'acheteurs. Nous comptons, en France, peu d'amateurs riches. J'espère, du moins, que pas un ne négligera de placer dans sa bibliothèque l'ouvrage de M. Jouin. Quant à nous autres, gens de lettres, ce livre semble fait pour nous réconcilier avec nous-mêmes et nous inspirer l'estime de notre métier. Tant de labeur, tant de goût, tant de patience et de conscience! Et puis M. Jouin, à force de vivre auprès de Le Brun, a pris les manières de parler et de sentir d'un contemporain de Louis XIV. En le lisant, on croirait, après avoir traversé la place d'Armes de Versailles, pénétrer dans un de ces calmes logis d'autrefois, dans une de ces bibliothèques de savant où il ne pouvait venir à l'esprit que des idées nobles et graves. Peu de livres m'ont donné à ce point l'impression du grand siècle.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE. — RETOUR DES BAINS DE MER.

Par une décision énergique, l'Académie française vient de couper court à toutes les plaisanteries dont elle est victime depuis si longtemps à propos du fameux dictionnaire. Elle y renonce. Il s'agit, bien entendu, du grand dictionnaire historique et non du dictionnaire orthographique qui continuera à être l'objet de sa sollicitude. Comme par le passé, chaque année à des époques périodiques, elle simplifiera l'orthographe de certains mots, compliquera celle de certains autres, supprimera ou ajoutera des *l*, des *m*, des *s*, suivant son humeur. Sans ce jeu de société qui ne fait vraiment de tort à personne, les académiciens ne sauraient à quoi s'occuper après déjeuner.

Nous donnons ci-dessous le compte rendu sténographique de l'intéressante séance où la suppression du dictionnaire historique a été votée à l'unanimité.

*
* *

M. CAMILLE DOUCET. — Mes chers collègues, j'ai l'intention de vous soumettre aujourd'hui un petit calcul que je viens d'effectuer au sujet de ce dictionnaire que l'Europe nous envie et qui...

M. Renan. — A quelle lettre en sommes-nous? Je ne m'en souviens plus...

M. Camille Doucet. — Notre éminent collègue, M. Renan, nous a habitués à ses spirituelles saillies. (*Approbation sur un grand nombre de bancs.*) Je ne pense pas cependant qu'il ignore que la lettre *A* n'est pas tout à fait terminée...

M. Renan. — Je l'avais lu dans les journaux, en effet.

M. Camille Doucet. — Or cette lettre est commencée depuis soixante et dix ans environ, et elle a coûté jusqu'à présent quatre-vingt-six mille francs. J'ai fait le calcul qu'à soixante et dix ans et quatre-vingt-six mille francs par lettre, la confection de notre dictionnaire durerait un peu plus de seize siècles et entraînerait une dépense de six millions et demi...

M. Joseph Bertrand. — Ce calcul est exact, je crois pouvoir l'affirmer.

M. John Lemoinne. — La France est assez riche pour se payer un dictionnaire.

M. Thureau-Dangin. — Belle parole !

M. Camille Doucet. — Tiens! M. Thureau-Dangin! Pardon, mon cher maître, mais, à moins que la mémoire ne me fasse défaut, il me semble que...

M. Thureau-Dangin. — Que... quoi? Achevez, mon cher directeur...

M. Camille Doucet. — Que.. je me trompe peut-être, je n'affirme rien... Mais, cependant... je parierais presque que vous ne faites pas encore partie de cette illustre assemblée et que... par conséquent...

M. Thureau-Dangin. — Oh!

M. Camille Doucet. — Ne vous fâchez pas, je vous en supplie. Y a-t-il parmi vous, mes chers collègues, quelqu'un qui se rappelle si M. Thureau-Dangin a été nommé à la dernière élection? Personne ne dit mot?...

M. Renan. — C'est possible.

M. Camille Doucet. — Je vais aller chercher Pingard. (*Pingard entre.*) Savez-vous, Pingard, si M. Thureau-Dangin est académicien?

Pingard (*consultant un carnet*). — Non, la dernière élection a été nulle.

M. Thureau-Dangin. — Désolé, monsieur, mais je croyais bien... Je suis tellement distrait...

M. Camille Doucet. — Vous êtes tout excusé. Je vous ferai observer néanmoins que les règlements s'opposent...

M. Thureau-Dangin. — Je connais le règlement, et je vais avoir le regret de me retirer. (*Il sort.*)

M. Camille Doucet. — Revenons à mon calcul. Dans seize siècles, mes chers collègues, bien des événements se seront probablement accomplis. La plupart d'entre nous auront disparu...

M. Renan. — Hum!

M. Camille Doucet. — Qui nous dit que l'Académie elle-même survivra? Nos successeurs en seront à la lettre Z...

M. Renan. — Le monde en sera peut-être aussi à la lettre Z...

M. Camille Doucet. — Dans ces conditions-là, je vous propose de renoncer à un travail dont la postérité ne nous tiendra vraisemblablement aucun compte.

M. Renan. — Et qui nous fait perdre un temps que nous pourrions employer à nous amuser.

Plusieurs académiciens. — C'est vrai! C'est vrai! A bas le dictionnaire!

La proposition de M. Camille Doucet est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

* * *

Carnet d'un voyageur qui vient de passer quelques jours sur les bords de l'Océan.

I. La mer. — La mer est cette vaste étendue d'eau salée que l'on aperçoit de la fenêtre du Casino quand on regarde droit devant soi. Toutefois, il est impossible de reconnaître à cette distance que l'eau est salée; mais tout le monde le sait pour l'avoir lu dans les traités, de géographie, qui sont unanimes à ce sujet.

La portion de territoire située entre le Casino et l'eau s'appelle la plage; c'est là que l'on achète les journaux et qu'on prend l'air de la mer.

L'air de la mer doit se prendre tous les jours, de dix à onze heures du matin, et de cinq à six heures du soir. A partir de cette heure-là, l'air de la mer est fermé par les soins d'une municipalité économe et remplacé par l'eau du Casino.

La mer bien parisienne s'étend de Saint-Valery à Courseulles. Elle baigne le Tréport, Dieppe, Fécamp, le Havre, Trouville, Deauville, Cabourg, Villers, etc. En dehors de cette zone, la mer ne sert guère qu'aux usages de la navigation, à transporter des voyageurs ou des marchandises d'un endroit dans un autre, ou à faire évoluer des escadres cuirassées.

II. Les planches. — Afin de permettre aux personnes délicates de contempler l'Océan sans se mouiller les pieds, on a disposé le long de la côte normande des planches dans le genre de celles qui ornent les salles d'escrime. Il convient de se promener sur ces planches et non ailleurs.

Parfois, cependant, un voyageur intrépide s'aventure jusque sur le sable, mais les gendarmes de la localité vont immédiatement le chercher, de peur qu'il n'arrive un accident qui compromettrait la bonne tenue de la plage et son parisianisme.

III. Les bains. — Il y a quelques années, les bains se prenaient sur le bord de la mer. Les deux sexes étaient séparés par une corde, et des piquets indiquaient l'endroit où l'on avait de l'eau jusqu'à la ceinture.

Comme des imprudents trouvaient encore le moyen de se noyer, voici ce qu'on a imaginé :

Des mercenaires vont chercher, matin et soir, de l'eau de la mer dans de grands seaux; ils placent cette eau dans des baignoires de un mètre soixante de long sur

cinquante centimètres de large. Puis on la fait légèrement chauffer à l'aide d'un appareil très ingénieux, et le baigneur n'a plus qu'à entrer. Grâce à ces précautions, les accidents deviennent de plus en plus rares.

IV. Le costume. — Le véritable homme du monde doit contempler la mer : le matin, en veston clair, chapeau de paille, souliers de cuir jaune; dans l'après-midi, il est plus convenable de mettre un chapeau rond et un veston foncé; le soir, il est tout à fait indispensable de revêtir un *smoking*.

Tant qu'on ne met pas régulièrement le *smoking* après dîner, on ne peut pas dire qu'on est en villégiature. On fait quelque chose de vague et d'indéterminé; on se promène, on pêche, on va à la campagne, mais on n'est pas en villégiature au bord de la mer. La mer implique et exige le *smoking*.

Il existe évidemment une raison à ce phénomène social, mais je ne la connais pas.

V. Les hôtels et la nourriture. — Le prix des hôtels peut paraître exagéré à quelques esprits superficiels, quoi qu'il en soit, en réalité, très raisonnablement établi.

Les plages ne sont habitées qu'un mois environ chacune par an; il faut donc qu'un industriel gagne en ce laps de temps de quoi vivre honorablement jusqu'à l'année prochaine. Il s'y prend de la façon suivante :

Il multiplie le prix moyen des consommations par 12, nombre des mois de l'année. Par exemple, une côtelette que les restaurateurs parisiens peuvent céder pour 1 fr. 50, parce qu'ils travaillent tous les jours, les restaurateurs des bains de mer sont obligés de vous la vendre 1 fr. 50 multiplié par 12, soit 18 francs parce qu'ils travaillent douze fois moins.

Il est rare qu'ils dépassent cette proportion. On se demande quelquefois pourquoi le bock, au bord de la mer, coûte le prix bizarre de 3 fr. 60. C'est simplement qu'il coûte six sous à Paris, et que six fois douze font soixante et douze.

Un calcul analogue s'applique au pourboire, aux chambres d'hôtel, aux voitures, etc.

VI. La mendicité. — Pendant la saison, les plages sont encombrées de mendiants appartenant à la localité.

Ils n'exercent leur état qu'à l'arrivée des Parisiens. Quand les Parisiens sont disparus, ils rentrent dans la vie ordinaire et reprennent leur milieu habituel.

Les uns sont de petits boutiquiers, les autres des fonctionnaires mal rétribués, qui augmentent ainsi leurs modestes appointements. Ça leur paye leur loyer et leur tailleur.

Le matin, on mendie en haillons; le soir, il est plus décent de mendier en redingote usée et en chapeau mou.

VII. Les courses. — A de certaines époques de l'année, le bord de la mer n'est pas moins chic pour les chevaux de course que pour les hommes du monde. Il est donc de mode que les représentants de nos grandes écuries viennent passer une huitaine à Deauville d'abord et à Dieppe ensuite, dans le but de prendre un peu de repos.

VIII. Les photographes. — L'art de la photographie, qui exerce tant de ravages dans les grandes villes, n'est pas moins redoutable au bord de la mer.

Des milliers d'appareils sont braqués toute la journée sur la plage et répandent dans les familles ces vues maritimes qui parent les salons de la bourgeoisie française.

Il y aussi des appareils instantanés qui appréhendent votre ressemblance en moins de temps qu'il n'en faut pour faire une grimace.

Espérons que la loi contre les photographes, réclamée par l'opinion publique depuis si longtemps, ne sera pas indéfiniment ajournée.

IX. Les pickpockets. — Le pickpocket de mer est un des plus adroits. Il est de beaucoup supérieur au pickpocket de ville. Il partage cependant avec ses collègues cette heureuse fortune qu'on ne l'arrête que rarement.

X. Retour. — Quand on est resté une quinzaine de jours sur une plage élégante, les médecins vous recommandent expressément d'aller habiter Paris pendant six mois, pour prendre un peu d'air.

Alfred Capus.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections législatives. — Dans le Nord (Avesnes), au scrutin de ballottage, M. Guillemin, républicain, a été élu, en remplacement de M. Hiroux, républicain, décédé, par 6438 voix, contre 2428 à M. Serenus-Trognon, socialiste ouvrier.

Intérieur. — M. Constans, ministre de l'intérieur, a présidé, à Toulouse, à l'inauguration du nouveau pont Saint-Michel.

Italie. — M. Crispi a prescrit la dissolution des cercles Oderbank et Barsanti, comme étant de nature à troubler par leurs agissements les relations du pays avec des puissances amies.

Faits divers. — Inauguration d'un pont reliant Gergy à Verjux, qui a été édifié en vertu des dispositions testamentaires de Mme Boucicaut. — Une grève importante s'est déclarée en Belgique, dans les mines du Borinage.

Nécrologie. — Mort du général de brigade en retraite Le Baron; — de M. Michaux-Bellaire, conseiller à la Cour de cassation; — de M. Rumpler, vice-président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains; — de M. Maxime Cherubini, sportsman distingué.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoit. (566)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG
DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 10 TOME XLVI 6 SEPTEMBRE 1890

LE ROYAUME D'ITALIE
ET
SA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Les origines de l'alliance italo-germanique.

Nous avons, dans un précédent article (1), exposé les caractères pernicieux du pacte qui lie l'Italie à la politique des puissances germaniques. Un tel exposé avait besoin d'être précédé d'un autre : celui des faits qui constituent, pour ainsi dire, la genèse de ce pacte. Il fallait que les amis de la paix, notamment en Italie, pussent juger la Triple Alliance, non seulement dans la gravité de ses conséquences, mais aussi dans la moralité de ses origines. Une pensée de haute convenance nous avait retenu : en première ligne des faits qu'il se fût agi d'analyser se trouve une question qui, jetant l'irritation entre deux pays autrefois alliés et jusqu'alors amis, avait été la déterminante des résolutions funestes qui portèrent l'Italie à abdiquer la direction de sa politique extérieure pour la subordonner à celle de la chancellerie allemande. Cette question s'assoupissait heureusement par l'effet du temps. Nous avions pensé que la réveiller eût été ne point faire œuvre utile, fût-ce même dans une sincère intention d'apaisement.

Cette réserve que nous nous étions imposée n'a pas été observée par d'autres. Dans l'intervalle nous est parvenue une brochure reproduisant, en soixante et onze pages, le grand discours prononcé à Pavie, il y a quelques mois, par M. Baccarini, en l'honneur du regretté Cairoli. Sur ces soixante et onze pages, trente-quatre, sous le titre de *Politique extérieure*, sont à peu près exclusivement consacrées à la question de Tunis; et l'orateur, pour laver la mémoire de l'illustre défunt des injustes critiques dont l'assaillent ses adversaires politiques, y réédite tout au long la légende de la déloyauté de la France. M. Baccarini, depuis qu'il a prononcé ce discours, a été atteint d'une cruelle maladie qui a mis récemment sa vie en danger, et nous faisons des vœux ardents pour la préservation de ses jours si précieux, car il est l'une des forces libérales dont son pays a le plus grand besoin. Nous devons néanmoins exprimer quelque regret de l'erreur qu'il a commise en cette circonstance, lui qui se proclame partisan dévoué du rétablissement de l'amitié franco-italienne, et de l'erreur plus grande encore commise par ses amis, en donnant, tandis qu'il est étendu sur son lit de souffrance, une exceptionnelle publicité à son discours. La mémoire de Benedetto Cairoli brille d'un éclat trop pur pour avoir besoin d'être défendue contre des attaques dont l'Italie et l'Europe ont fait depuis longtemps justice; la défense était donc inutile; elle était en outre dangereuse, surtout en ce qu'elle s'appuyait sur de fausses opinions auxquelles la grande autorité de l'honorable M. Baccarini peut donner un regain de crédit nuisible aux idées d'apaisement dont il est lui-même un fervent adepte.

C'est sous le bénéfice de ces réflexions que nous donnons aujourd'hui l'article dont la publication nous avait d'abord paru inopportune.

(1) Voy. la *Revue* du 23 août 1890.

*
* *

Depuis l'année 1881, l'Italie n'a pas traversé une phase politique aussi intéressante que celle-ci. A la période des entraînements *mégalomanes* succède aujourd'hui une période de réflexion, de recueillement, d'examen de conscience, pour ainsi dire.

Il serait injuste d'attribuer à M. Crispi ou à tel ou tel autre homme d'État pris isolément les responsabilités de la première de ces deux périodes. L'Italie tout entière en est solidaire, et la France aussi en a sa part.

La France n'a pas suffisamment ménagé les susceptibilités de ce jeune État dont elle avait plus que tous autres favorisé la naissance, mais dont le développement, affirmé avec trop d'ostentation peut-être, lui inspira une mauvaise humeur non exempte d'une pointe de raillerie. La raillerie est un mauvais procédé d'enseignement à l'égard de la jeunesse; et les peuples, qui ne sont qu'un composé d'êtres humains, ont nécessairement toutes les qualités et tous les défauts que la nature a départis à l'homme lui-même. Enfants, ils demandent protection contre les forts; adultes, ils sentent vivre en eux des forces dont ils sont enclins à s'exagérer le degré et dont leur vanité n'admet pas que l'on doute, — tout en s'accommodant cependant de la continuation d'une protection qui leur est encore nécessaire jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de majorité, mais qu'ils ne subissent déjà plus qu'en frémissant; majeurs, cette vanité devient de l'amour-propre national, de l'orgueil national, et malheur à qui prétend en refréner les impulsions. Malheur surtout à l'ancien protecteur, s'il est assez mal avisé pour leur reprocher leur faiblesse originaire et l'aide qu'il leur a prêtée.

L'Italie n'était pas encore à son point de maturité lorsque s'est ouverte la période dont nous venons de parler : la maturité est fille de l'expérience, qui est elle-même un fruit du temps vécu et des obstacles surmontés.

La nouvelle Italie n'avait encore vécu que peu d'années et, comme Guzman, n'avait encore point connu d'obstacles.

Sa rapide régénération s'était accomplie non seulement avec l'appui moral et matériel de l'opinion libérale européenne tout entière, mais avec le consentement, actif ou tacite, de tous les cabinets, les plus despotiques comme les plus libéraux. C'est ainsi que, sans avoir à subir les convulsions de la guerre civile, compagnes ordinaires des révolutions, dont elles paralysent ou tout au moins retardent les résultats, le patriotisme italien, soutenu d'une extrémité de l'Europe à l'autre par l'irrésistible courant de l'esprit moderne, a pu balayer comme d'un coup de vent les diverses dynasties qui se partageaient la péninsule.

*
* *

C'est ainsi que, comme Lazare au commandement du Rédempteur, la vieille « terre des morts » est sortie de son classique linceul à la voix des apôtres de son indépendance. C'est ainsi que, ressuscitée et *ipso facto* reconstituée, elle a pu, en se palpant du cœur jusqu'aux extrémités, se sentir en possession de son complet organisme, non seulement de *grande nation*, mais aussi de *grand État*, agglomérant sous son autorité non loin de trente millions d'âmes.

Quoi de surprenant que ce nouveau corps national, appelé sans transition à pratiquer la vie des grands États européens, ait été pris d'un mal de croissance, autrement dit *manie des grandeurs politiques*, « mégalomanie », suivant le mot de l'illustre sénateur comte Jacini (1) ?

Ce mal devait se produire : on n'est pas impunément la fille, légitime entre toutes, du vieil esprit gréco-latin, qui a rempli le monde de ses gloires, l'héritière la plus directe de l'immense empire romain, qui l'a pénétré de sa puissance. Surtout on ne réalise pas impunément ce miracle d'une renaissance pour ainsi dire instantanée, qui, dans une période de onze ans, de 1859 à 1870, a fait d'un chaos de petits États divisés, faibles, habitués à fléchir sous le poids de pressions extérieures sans cesse renouvelées, un grand pouvoir unifié, centralisateur et relativement puissant. Pour que les Italiens n'eussent aucunes velléités de grandeur au lendemain de la constitution définitive de leur unité, il eût fallu qu'ils ne fussent point des hommes. Il eût fallu, en réalité, que tout ce peuple d'agitateurs et d'agités pût tout d'un coup se changer en une nation satisfaite, prête à s'endormir sur son merveilleux succès comme sur un paisible lit de plumes.

*
* *

C'eût été trop demander. Il y avait là des effervescences qui ne pouvaient se calmer en un jour. L'histoire psychologique de la grande lutte du peuple italien contre les pouvoirs qui le fractionnaient et l'opprimaient est à faire. Pendant un demi-siècle, des hommes d'un courage et d'un patriotisme incomparables ont fait chaque jour le sacrifice de leur bien-être, de leur liberté, de leur vie, pour entretenir vivante dans l'âme de leurs concitoyens l'image d'une patrie indépendante et unie. Sur tous ces héros d'abnégation et d'action, sur tout ce peuple qui les a suivis dans leurs misères et dans leur triomphe, planent quatre grandes figures qui, dans le contraste de leurs natures si diverses, de leurs aspirations si opposées au début, furent l'expression la plus exacte de l'état moral de ce peuple.

Victor-Emmanuel, le vaillant roi, a fait l'Italie militaire et conquérante; Garibaldi, le grand condottiere, l'Italie héroïque et aventureuse; Mazzini, le mystique

(1) Lire le très important travail de cet éminent écrivain politique dans trois numéros successifs de la *Nuova Antologia* (mai et juin 1889), sous le titre de *Pensieri sulla politica italiana*.

conspirateur, l'Italie révolutionnaire et antipapaline; Cavour, enfin, le profond politique, a fait l'Italie diplomate et pratique. Et ces quatre hommes de taille colossale, qui au départ visaient des buts bien différents, dont les uns n'aspiraient qu'à obtenir un Piémont agrandi et une Italie fédérée sous l'hégémonie de la couronne de Savoie, tandis que les autres voulaient une Italie reconstituée et unifiée sous les rayons ardents du soleil républicain, se trouvèrent parfaitement d'accord à ce point d'arrivée unique : une grande monarchie unitaire et centralisatrice.

Mais tous quatre devaient nécessairement laisser dans l'esprit de la nation qu'ils avaient conduite au succès l'empreinte profonde des qualités et des défauts qui les distinguaient l'un de l'autre.

Cette Italie, qu'un concours inouï de circonstances leur avait permis de faire, devait se montrer, dès le premier jour, inquiète et anticléricale comme une république, ambitieuse et militaire comme une monarchie. Elle devait surtout vouloir s'affirmer dès le premier moment comme une *grande nation*, ce qui ne lui était pas difficile avec son glorieux passé, et comme une *grande puissance*, chose beaucoup moins aisée à réaliser d'improvisation.

Les grandes puissances ont une grande armée, une grande marine, une grande diplomatie, un grand commerce, de grandes colonies, et, pour suffire à toutes ces choses si grandes, un grand budget.

*
* *

De tout cela, si l'on excepte sa diplomatie qui, quelles que fussent les proportions de son personnel, a toujours été une diplomatie de premier ordre, la pauvre Italie, tout fraîchement venue au monde, n'avait encore de grand que son budget, grevé par les nobles guerres de son indépendance, trop lourd peut-être pour ses forces économiques, encore dépourvues de ces deux sources de l'alimentation qui s'appellent le commerce et l'industrie.

Personne cependant ne l'inquiétait, cette Italie, sauf le fantôme clérical, dont le danger est pour elle un préjugé bien plutôt qu'une réalité. Elle avait donc le choix des moyens. Elle pouvait, satisfaite de son immense succès politique, appliquer ses ressources à refaire ses finances, et — dans le calme d'une paix internationale qu'il lui était facile de s'assurer en se proclamant amie de tous et neutre entre tous — se doter tout d'abord de cet essentiel élément de force qui lui manquait encore, et qui est nécessaire aux moyennes comme aux grandes puissances : LA RICHESSE.

L'état d'esprit où l'avait laissée sa période d'action politique et militaire s'accordait mal avec une œuvre aussi lente, aussi patiente, et, disons le vrai mot, aussi modeste.

L'idée de la grandeur économique, sans être précisément négligée, fut donc laissée au second plan ; la principale préoccupation du pays devint celle de la grandeur politique et militaire.

L'Italie, en s'improvisant ainsi grande puissance, se créait, à contre-temps peut-être, les devoirs de manifestation de force qui s'imposent aux grandes puissances, et, avec ces devoirs, les rivalités qui en découlent.

Un état militaire considérable, lorsqu'il n'est pas justifié par un besoin de défense bien démontré, entraîne fatalement avec soi l'idée d'une aspiration vers l'élargissement des frontières nationales. D'où, chez les voisins, l'appréhension d'éventualités, d'intentions agressives; et, selon les circonstances, ces voisins se classent ou comme alliés ou comme adversaires. De même, un état naval imposant suppose un système colonial à protéger, s'il existe déjà, ou à conquérir, s'il n'existe pas.

*
* *

Or l'Italie, au moment où elle naissait au concert des grands États, trouvait toutes les terres colonisables déjà prises par ses aînées ; se faire une grande place outre mer lui était donc difficile, sinon impossible (1). En revanche, elle comptait, sur divers points du globe, des groupes importants de ses nationaux, si intelligents, si industrieux, si actifs et si sobres, qui étaient parvenus à y fonder des centres commerciaux très considérables. Tels étaient ceux des diverses régions de l'Amérique du Sud; tels ceux d'Égypte, de Turquie et, enfin, de Tunisie. Se borner à encourager le développement de ces colonies libres, en épargnant à l'État toutes les charges qu'entraînent les possessions territoriales effectives, eût été peut-être la meilleure des politiques coloniales dans la situation spéciale où se trouvait à cet égard le nouveau royaume italien. C'était celle où les meilleurs parmi les hommes d'État italiens eussent voulu voir leur pays se maintenir. Mais le zèle intempestif de fonctionnaires livrés à eux-mêmes, loin de la mère-patrie et de l'œil vigilant du gouvernement central, le patriotisme irréfléchi de commerçants et d'industriels désireux de voir le drapeau national prédominer dans le lieu où ils résidaient, s'accommodaient mal d'une politique aussi sage. D'autre part, une puissance étrangère, intéressée à jeter l'Italie dans des agitations internationales qui devraient la mettre un jour à sa merci, exploitait habilement ces éléments de visées ambitieuses. Ainsi naquit à Tunis, entre l'Italie et une nation amie qui y avait, de son côté, d'anciens et considérables intérêts, le germe d'une dangereuse rivalité.

(1) Depuis l'époque dont nous parlons ici, l'Italie a acquis de vastes territoires dans les régions tropicales de l'Afrique. L'avenir démontrera jusqu'à quel point cette acquisition constituera des « terres coloniales » proprement dites. Ce que l'on peut en dire quant à présent, c'est qu'elle a été réalisée avec un esprit de dévouement qui honore l'armée italienne, avec un esprit de suite et une habileté dont le mérite revient pour ainsi dire tout entier à M. Crispi.

***

Le sentiment italien, en cette circonstance, faisait fausse route. Il blessait la raison et l'équité. L'Italie n'avait à Tunis que des intérêts commerciaux ; la France y avait, en outre, des intérêts politiques de premier ordre, plus vieux de trente années que le nouveau royaume italien. Ils dataient du jour où, abattant la puissance des anciens deys d'Alger, la France avait affranchi les rivages méditerranéens, les rivages italiens compris, des incursions barbaresques. La conquête de l'Algérie effectuée, il lui fut nécessaire d'en protéger les frontières contre le mauvais vouloir ou la mauvaise administration de la Régence de Tunis, qui lui est limitrophe, et qui, par la conformité des croyances religieuses, pouvait à tout instant porter le trouble et l'insoumission dans l'âme des populations algériennes. On se tromperait si l'on croyait que ces appréhensions de la part de la France étaient de pure imagination. Les faits de tous les jours les justifiaient. Sans remonter au temps des grandes guerres algériennes, et en ne prenant que la période, relativement pacifique, qui s'étend de l'insurrection de 1871 à l'année 1880, on trouve à chaque instant la preuve de la coopération des populations tunisiennes aux tentatives insurrectionnelles sur la frontière algérienne et de l'impuissance, parfois de la connivence, du gouvernement tunisien. Dès l'année 1871, c'est tout d'abord la protection accordée à Kablouti, le chef de l'insurrection des Soukharras; puis, sans solution de continuité, l'encouragement accordé aux réfugiés algériens, à l'immigration de tribus algériennes tout entières (1); l'impunité assurée aux contrebandiers tunisiens, maltais et *italiens*, qui faisaient incessamment passer en Algérie de la poudre et des armes — des fusils allemands par milliers (2)! Il serait trop long d'analyser tous les documents diplomatiques et militaires se rattachant aux innombrables faits de cet ordre, et desquels se dégage cette vérité évidente : que *la France ne pouvait se trouver sur un terrain réellement sûr à Alger, qu'à la condition de se sentir maîtresse d'une influence incontestée à Tunis.*

Cette importance d'un intérêt politique, supérieure à celle des intérêts civils et commerciaux, est loin d'ailleurs d'être un fait unique et particulier à Tunis. En Égypte, l'Italie a une colonie de commerçants plus considérable peut-être que celle qu'elle a en Tunisie; la France, de son côté, y a de très grands intérêts financiers et commerciaux, auxquels s'ajoute même un puissant lien moral résultant d'une tradition historique non exempte de gloire; mais l'Angleterre y a un intérêt politique vital, sa route des Indes; et les faits de chaque jour nous prouvent que si la France, se résigne avec peine à un état de choses qui est l'équivalent de sa propre déchéance dans cette région, l'Italie ne croit pas devoir l'imiter. Loin de faire obstacle à la prédominance anglaise en Égypte, ce qui pourrait lui créer une redoutable inimitié, elle la facilite plutôt, sauf à en compenser l'inconvénient par des avantages que, sur d'autres points, elle espère obtenir de l'amitié de l'Angleterre.

En Tunisie, malheureusement, la conduite des autorités italiennes et des émigrants italiens, sinon du gouvernement italien, fut moins prudente, pour les motifs indiqués plus haut; et des motifs identiques provoquèrent, du côté des Français, la même impatience.

***

Dans toute cette affaire de Tunis, deux époques bien distinctes sont à observer : 1878 et 1881. Jusqu'en 1878, rien d'anormal ne s'était produit, pas plus du côté français que du côté italien. En France, l'esprit public, uniquement préoccupé de l'éventualité d'un nouvel et mortel conflit vers la frontière allemande, n'aurait permis à personne de courir des aventures politiques qui auraient pu distraire le pays de cette patriotique et constante préoccupation. En Italie, les bienfaits de la paix se faisaient sentir par une amélioration constante de la situation intérieure, et nul n'aurait voulu la troubler par une modification quelconque de la politique extérieure. A la tête du gouvernement se trouvait d'ailleurs l'un des cœurs les plus loyaux, l'un des esprits les plus droits qui aient jamais gouverné un pays : Benedetto Cairoli avait, malgré le douloureux souvenir de Mentana, conservé intacts l'amour pour la France et le souvenir des *patrie battaglie* (batailles patriotiques) livrées pour l'indépendance italienne. Aussi, lorsque le baron de Haymerlé, alors ministre d'Autriche à Rome, lui fit des ouvertures tendant à ce que l'Italie et l'Autriche se rendissent au Congrès de Berlin avec des vues d'entente dont son pays aurait pu tirer des avantages, comme, par exemple, l'acquisition de la Tunisie, il répondit par ce mot célèbre : « L'Italie entrera au Congrès avec les mains libres, parce qu'elle entend en sortir avec les mains nettes. » On a dit qu'une telle réponse n'était pas politique; elle était en tout cas chevaleresque et digne du *Bayard de la démocratie;* elle était en tout cas patriotique; car les ententes que l'on proposait impliquaient en principe, comme on le vit plus tard, la renonciation à la délivrance des terres italiennes restées sous le joug de l'Autriche, qu'elles n'ont pas cessé d'abhorrer (1).

(1) Voy. entre autres les dépêches de M. le vicomte de Vallat, chargé d'affaires de France, à M. le duc Decazes, des 23 janvier, 12 et 16 mars 1874. Voy. aussi la dépêche du général Chanzy au duc Decazes, 23 mars 1874, etc.

(2) Voy. dépêches de M. le vicomte de Vallat à M. le duc de Broglie, 29 octobre 1873 et celles précitées de mars 1874. Voy. aussi dépêche du général Du Barail au duc Decazes, 9 mars 1874. Lettre de Mustapha ben Ismaël, premier ministre du bey, au chargé d'affaires de France, 2 août 1880, etc.

(1) Voy. les journaux autrichiens des derniers jours d'octobre 1872,

Et le comte Corti, son ministre des affaires étrangères, qui déjà avait très honorablement défendu les intérêts de la paix générale à la conférence de Constantinople, se rendit au Congrès dans des vues non moins loyales; on connaît sa réponse à M. de Bülow, qui le pressait, sur les instructions du prince de Bismarck, d'acquiescer à l'idée de l'acquisition de Tunis :

— Vous avez donc bien grande envie de nous brouiller avec la France (1)?

A partir de ce moment, les plénipotentiaires italiens eurent lieu de constater, chez les plénipotentiaires allemands, une absence complète de cordialité et même parfois de courtoisie, tandis que les plénipotentiaires français devenaient visiblement chaque jour l'objet des attentions les plus flatteuses pour leur amour-propre.

***

Il était certes bien indifférent pour la politique astucieuse de la chancellerie allemande que Tunis fût à l'Italie ou à la France; il lui suffisait, pour diviser ces deux puissances au gré de ses desseins futurs, que leur jalousie fût allumée.

Sur ces entrefaites se produisirent les offres faites à la France par l'Angleterre et appuyées par l'Allemagne au propos de la Tunisie. La France, on le sait, ne se hâtait pas d'y adhérer; mais de *discrètes* indiscrétions informaient de ces pourparlers les plénipotentiaires italiens. Aussi, alors que nul au monde, ni surtout en France, n'eût pu imaginer que, dans les circonstances où elle se trouvait placée en Europe, la République eût penser à éparpiller ses forces pour faire des conquêtes en Afrique, le comte Corti en était certainement préoccupé.

Le fait suivant en est la preuve : l'auteur de ces lignes, qui demande pardon au lecteur de se mettre ainsi en scène, avait eu l'honneur d'être invité à dîner par le comte Corti à l'hôtel Royal, où cet homme d'État était logé. Dîner intime, auquel, sauf oubli, deux autres convives seulement assistaient : le regretté marquis Balbi, premier secrétaire d'ambassade, qu'une mort prématurée arrachait, peu de semaines après, au brillant avenir qui l'attendait, et un journaliste italien très distingué, M. Nicolo Lazzaro, frère du député de ce nom. Les questions qui s'agitaient au Congrès avaient naturellement fourni la matière principale de la conversation pendant le repas. Pas un mot, bien entendu, de Tunis, dont le nom ne venait alors à l'esprit de personne; mais, à plus d'une reprise, des paroles d'affection réciproque pour l'Italie et pour la France, paroles qui, chez chacune des personnes présentes, partaient du fond du cœur. Le dîner fini, on se disposait à prendre congé, lorsque tout à coup M. Corti dit d'une voix émue et avec un accent visible de tristesse :

— Tout ira bien, mon cher Giacometti, si vous ne prenez pas Tunis; mais si vous y allez, c'est la guerre inévitable entre nos deux pays.

— Prendre Tunis, monsieur le comte? Mais personne en France ne voudrait en entendre parler...

— Je sais ce que je sais, interrompit le comte, et je souhaite ardemment que l'attention de vos compatriotes soit appelée sur les dangers que je prévois...

Une étreinte de main ajouta à la cordiale signification de ces graves paroles : elles étaient dites au moment où l'on se séparait pour se rendre, chacun de son côté, à une réception chez Mme la comtesse de Launay, ambassadrice d'Italie. Cela se passait la veille même de la clôture du Congrès.

***

Ces sombres prévisions du comte Corti n'étaient que trop justifiées. Il savait ce qui l'attendait à son retour à Rome; il savait que de Berlin, tandis qu'on essayait les suggestions tentatrices sur les ministres italiens, on ne se lassait pas, par des nouvelles qui faisaient rapidement le tour de la presse, de susciter des visées conquérantes dans l'esprit des populations italiennes. Il n'ignorait pas que, dès qu'il avait été question de la réunion d'un Congrès, des télégrammes répandus par les agences allemandes avaient accrédité la nouvelle d'accords portant sur des accroissements de territoire italien tantôt vers les Alpes (Trente), tantôt vers la Méditerranée (Tunis) (1). Il savait donc l'accueil qui serait fait à l'attitude désintéressée qu'il avait cru devoir tenir, et il sentait que la perte de son portefeuille serait la moindre conséquence de la déception infligée à l'amour-propre italien ainsi mis en veine d'appétits ambitieux.

***

Faut-il en déduire cependant que la diplomatie italienne ait fait en cette grave circonstance tout ce qu'il y avait à faire? Tel n'est point notre modeste avis. La question de Tunis était posée. L'Angleterre et l'Autriche, qui avaient à faire accepter, l'une l'occupation de Chypre, l'autre celle de la Bosnie et de l'Herzégovine, étaient intéressées à obtenir l'assentiment de la France moyennant l'appât de la Tunisie, en même temps que l'Allemagne voyait avec plaisir cette pomme de discorde jetée entre cette puissance et l'Italie. Cela étant, la diplomatie italienne, parfaitement mise au fait de ce qui se passait dans les coulisses du Congrès, a eu tort, croyons-nous, de se renfermer dans une attitude d'honnêteté passive. Elle pouvait probablement déjouer l'intrigue bismarckienne qui dès ce moment prenait corps. Faisant son deuil des hautes raisons politiques

l'occasion du voyage du roi Humbert à Vienne, et notamment la *National Zeitung* du 25, même mois.

(1) Voy. dans le numéro du 9 mars 1889 : *la Crise italienne. Les responsabilités de M. Crispi*, par M. G. Giacometti.

(1) Voy. la *Gazetta della Capitale* et la plupart des journaux italiens de mars à juillet 1878.

et historiques qui caractérisaient la position de la France vis-à-vis de la Tunisie, elle devait habilement prendre acte de l'avantage offert à cette puissance, tout en jetant les hauts cris pour avoir une compensation légitime. La malheureuse Turquie, vaincue après des prodiges de valeur, était étendue sur son lit de Procuste, et ceux qui s'étaient fait les maîtres de ses destinées s'appliquaient sans scrupule à la raccourcir au gré des besoins respectifs de leur politique. L'Italie, quitte à ne point l'obtenir, devait demander qu'il fût fait, en sa faveur, une amputation de plus. Nous avons horreur des spoliations; aussi aimons-nous à espérer que, prises enfin de pudeur, les puissances représentées au Congrès n'auraient pu accueillir cette demande, qu'elle eût pour objectif précis, soit l'Albanie, soit la Tripolitaine. Mais le résultat pour l'Italie, et même pour la France, n'aurait pas été moins utile. De ce jour, une autre direction que Tunis se serait naturellement imposée à l'ambition italienne, et la France, qui répugnait à suivre les suggestions dont elle était l'objet, la France ainsi exempte des inquiétudes que lui donnèrent plus tard les manœuvres des agents italiens en Tunisie, ne se serait pas crue obligée à brusquer la solution par une occupation militaire qui, dans les conditions où elle s'est effectuée, devait fatalement porter le sentiment italien au degré d'exaltation voulu à Berlin.

En subissant passivement leur mécontentement de l'intrigue dont ils avaient deviné les fils à Berlin, les plénipotentiaires italiens, dans les meilleures intentions pacifiques sans doute, n'ont fait qu'empirer la situation. Ils rapportaient de leur mission une mauvaise humeur, des inquiétudes patriotiques qui devaient nécessairement rayonner autour d'eux et dont l'écho allait exciter les esprits dans la colonie italienne de Tunis.

*
* *

Nous ne referons pas ici l'histoire des luttes journalières auxquelles, à partir de ce moment, se livrèrent à Tunis les agents consulaires italiens et français, ceux-ci pour conserver leur ascendant dans les conseils de la Régence, ceux-là pour les en dépouiller au profit de la leur.

Nous ne rappellerons que pour mémoire les nombreuses tentatives faites pour annuler toutes les entreprises françaises de câbles télégraphiques, de chemins de fer et autres, jusqu'à aller chercher par toute l'Italie un personnage disparu depuis dix ans, un certain M. Mancardi, pour faire valoir contre une concession française une ancienne concession qu'il avait laissé périmer et dont il avait même perdu le titre.

Nous nous bornerons à relever la faute commise en envoyant à Tunis, dans de semblables circonstances, un agent italien qui, dit-on, aurait eu, en d'autres temps et dans une autre résidence, des démêlés personnels avec l'agent français avec lequel il allait se trouver à Tunis en rivalité d'influence : d'où une plus grande âpreté réciproque dans la manière de suivre les affaires.

D'autre part, il serait superflu d'indiquer comment le feu de cette discorde chaque jour croissante était soufflé de Berlin, d'où partaient incessamment des excitations dont voici un exemple mémorable. Le comte de Saint-Vallier, ambassadeur de France à Berlin, télégraphiait à Paris que « le grand-chancelier lui avait encore manifesté son étonnement de ce que la France n'allât pas à Tunis, puisque toutes les puissances, à l'instigation de l'Allemagne, l'y conviaient, et que cet acte, de la part du cabinet de Paris, serait de nature à prouver qu'il ne nourrissait aucune intention d'agression vers la frontière allemande ». Le comte de Launay, ambassadeur d'Italie, écrivait de son côté à Rome que « tout ce qui lui revenait de la chancellerie allemande lui prouvait que la prise de Tunis par la France était inévitable, si l'Italie ne se hâtait d'y mettre obstacle ».

Inutile également de refaire le récit de l'incident de la Goulette, de l'incident de Sfax, et des mille conflits quotidiens d'influence, source d'autant d'appréhensions jalouses, qui devaient fatalement d'instant en instant provoquer, d'un côté ou de l'autre, un brusque dénouement.

Ce qui devait arriver, une telle intrigue étant donnée, arriva : la France alla à Tunis. Par un reste d'égards pour son ancienne alliée, devenue sa rivale, elle ne le « prit » pas; elle se borna à y établir un régime de protectorat, dont la pratique devait malheureusement servir encore les vues allemandes. Ce régime créait, en effet, entre les deux États méditerranéens, la possibilité d'incidents journaliers susceptibles d'envenimer la discorde. Il laissait même la porte ouverte à l'incident final qui, au jour prévu et choisi par l'intérêt allemand, pourrait faire couler des flots de sang latin dans une guerre fratricide!

*
* *

Comme il arrive toujours dans ce cas de luttes passionnées, les deux parties en cause, oubliant leurs torts respectifs, ne virent plus que les torts de l'adversaire. En France, où l'on n'avait cru accomplir qu'un pur acte de défense, les manifestations bruyantes du mécontentement italien produisirent une vive irritation, au point presque de faire échouer peu après les grands projets financiers de M. Magliani. En Italie, sous l'influence d'excitations qui ne venaient pas toutes du dedans et dont la source principale était à Berlin, on ne vit plus, dans la conduite de la France, qu'une odieuse tromperie. C'est ainsi que s'est créée cette légende de la *mauvaise foi française*, à laquelle M. Baccarini, dans son récent discours, redonnait bien inopportunément une nouvelle valeur par la grande autorité de sa parole. Il cite à l'appui de ses assertions des paroles pro-

noncées par des hommes d'État français et démenties peu après par le fait brutal de l'occupation. Soit. Mais il ne saurait ignorer que, du côté français aussi, l'on put se croire joué par des affirmations solennelles contraires à la vérité des faits. Il ne saurait ignorer, par exemple, que M. le marquis Maffei, alors secrétaire général des affaires étrangères, affirmait sur l'honneur, de la part de M. Cairoli, à l'ambassadeur de France, que le gouvernement italien n'était pour rien dans l'affaire de la Goulette, tandis que l'on apprenait peu après que M. Rubattino avait obtenu pour cette même affaire, qui tenait tant à cœur à la France, la garantie gouvernementale.

Certes, M. Cairoli était le plus sincère et le plus loyal des hommes, mais dans son entourage officiel, il y avait des personnes que cette lutte pour Tunis avait passionnées et d'autres encore, peut-être, sur lesquelles M. Rubattino pouvait exercer personnellement quelque influence. Et les choses s'aggravaient malgré lui.

L'on voit donc combien il peut être injuste de n'apercevoir de griefs que d'un seul côté, et combien surtout il peut être imprudent d'en réveiller le souvenir à un moment où, heureusement oublieuses de leurs rancunes passées, les deux « nations sœurs » ne demandent plus qu'à se tendre affectueusement la main, selon le vœu très noblement exprimé par M. Baccarini lui-même.

***

On sait ce qu'il advint en ce moment de toutes ces causes d'irritation réciproque : l'Italie, outrée de ce qu'elle appela la « déloyauté française »; effrayée par les bruits habilement répandus d'une imminente agression de la France; inquiète de l'inimitié de l'Autriche, dont le courroux était excité par la persistance des passions irrédentistes; préoccupée de l'attitude douteuse de l'Allemagne qui « flirtait » — *amoreggiava* — avec le Vatican, suivant une pittoresque expression de M. Crispi (séance du 8 décembre 1881), et affectait à dessein de le prendre avec le cabinet du Quirinal sur un ton « âpre et acerbe », comme le constatait M. Minghetti (1); déçue enfin dans ses ambitions et alarmée pour sa sûreté, l'Italie se laissa tomber dans le filet que M. de Bismarck lui tendait si adroitement depuis trois ans. Elle vint donc « à résipiscence »; elle demanda aide et protection à l'Allemagne; et pour se l'assurer, cette aide toute-puissante, elle dut se soumettre à la dure condition, imposée par Berlin, d'envoyer son souverain en solliciter l'octroi à Vienne!

(1) Lorsque, dans la séance du 6 du même mois de décembre 1881, il dénonçait *le parole aspre ed acerbe lanciate dal cancelliere di Germania* — paroles que la presse italienne, en termes moins parlementaires, qualifiait le lendemain de *sfuriate bismarckiane* « sorties brutales bismarckiennes ».

***

Notons — car la philosophie de l'histoire a sa chronologie comme l'histoire elle-même — notons que ces faits mémorables se passaient en l'année 1881, l'année qui a clos la période des onze années de neutralité du jeune royaume d'Italie; l'année qui a marqué le point culminant de sa prospérité financière; l'année où, après les déficits annuels moyens de 350 millions, le Trésor italien, tout en ayant réduit les impôts de près de 100 millions, enregistrait plus de 50 millions d'excédents; l'année enfin qui, selon une heureuse expression du *Popolo romano*, fut pour les finances italiennes L'ANNÉE D'OR.

Nous avons dit ailleurs comment, après une pratique de neuf ans de la politique d'alliances, l'Italie, selon le même journal, avait dû douloureusement constater qu'elle était actuellement entrée dans *l'année de pierre* (1).

G. GIACOMETTI.

De Civita-Vecchia, septembre 1890.

LA PETITE GUERRE

Nouvelle (2).

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, il sonnait chez Morisset, vêtu d'un costume clair, juvénile et pimpant, d'où s'échappaient des senteurs de verveine. Andrée vint lui ouvrir. Elle était prête depuis vingt minutes, habillée d'une robe de toile bleu pâle imprimée de petits dessins, d'un chapeau de paille à larges bords garni de myosotis, gantée de jaune paille.

— Je suis tout en neuf aujourd'hui, fit-elle. J'étrenne avec vous la robe, le chapeau, les gants, l'ombrelle, jusqu'aux bottines...

Et, soulevant un peu sa jupe, elle montra ses petits pieds réunis.

— Tu es jolie à ravir!

— C'est vrai... vous trouvez? répondit-elle, regardant vivement dans la glace sa figure éblouissante de jeunesse et de vie.

Son père et sa mère l'admiraient en silence. Ryvier tremblait; il avait plongé ses mains dans les poches de son veston pour qu'on ne vît pas l'agitation de ses doigts.

— Allons, partons, dit Andrée... Adieu, ma famille... Je pars avec mon ami Ryvier... Vous ne me reverrez plus...

Les Morisset les accompagnèrent jusque sur l'esca-

(1) Voy. la *Revue* du 23 août 1890.

(2) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

fier, puis se mirent à la fenêtre pour les regarder s'éloigner.

— Oh! je suis contente, fit Andrée en se rapprochant de Ryvier.

— Moi aussi, Andrée, je suis content.

Elle lui jeta un coup d'œil et un sourire.

— Où allons-nous? demanda-t-elle.

— A Saint-Germain... ou ailleurs... dis.

— Cela m'est bien égal, pourvu que nous allions quelque part...

Ils descendaient la rue d'Amsterdam, à la suite de couples et de groupes qui, comme eux, se rendaient à la gare Saint-Lazare. Le ciel n'avait pas un nuage. Un trottoir était dans l'ombre; l'autre, ainsi que les maisons aux persiennes fermées, réverbérait un soleil éclatant.

— Pourquoi es-tu si joyeuse?

— Et vous?... car je vois bien que vous êtes heureux... vous rayonnez de plaisir...

— Moi?... c'est parce que tu es là avec moi, que nous partons comme deux bons amis, que tu es ravissante et que je t'aime bien...

— Eh bien, mes raisons sont les vôtres...

— Avec cette différence, toutefois, que je ne suis pas ravissant.

— Elle fit une petite moue de gronderie, l'examina rapidement des pieds à la tête :

— Vous savez bien que vous êtes très beau...

Et elle ajouta, sur un ton de reproche ;

— On vous l'a sûrement assez dit... Un homme est plus coquet qu'une femme...

— Il est fat!

— Pas vous, puisque vous doutez...

Ryvier, pénétrant dans quelque domaine enchanté, craignait à chaque instant de se réveiller. L'amour d'Andrée n'était encore qu'une supposition insensée. Rien ne l'avait encore démenti pourtant. Serait-il fixé avant la nuit? Il fallait agir vite. Tant de dangers le menaçaient. Il surveillait les regards d'Andrée, regardait où ils regardaient, comme si la tendresse de la jeune fille allait s'envoler par là, à la suite du premier passant venu. Il l'eût voulue aveugle.

En wagon, il s'assit à ses côtés, la jambe effleurée par la robe bleue; les myosotis du chapeau frétillaient à chaque mouvement de tête. Sous les torsades dorées des cheveux, il apercevait le cou radieusement blanc. Andrée souriait, bien heureuse, les dents découvertes. Le compartiment était plein. On les examinait tous les deux, on écoutait ce qu'ils disaient. Ryvier comprit qu'on le croyait en partie fine et qu'on l'enviait. Une femme en face de lui fixait sur la jeune fille deux yeux tenaces et jaloux.

Ryvier oublia bientôt qu'il voulait savoir si elle l'aimait. Il ne fut plus qu'à la joie de la voir vivre. Quand elle descendit du wagon, elle se jeta dans les bras qu'il lui tendait. Il se retint pour ne pas la serrer contre lui, et il lui sembla surprendre une intention malicieuse chez Andrée. Après une promenade d'une demi-heure dans le parc, ils déjeunèrent. Puis ils s'engagèrent dans la forêt, au hasard. Andrée, alanguie, devenue paresseuse, prit le bras de Ryvier et s'y appuya.

— Tout ce vert sous les arbres, ces grandes herbes, ces fougères, ces taches de soleil qui bougent, et les feuilles au-dessus, avec ces petits coins bleus... on voudrait se rouler là-dedans... Vous ne voudriez pas?... C'est bête, ce que je dis?... J'ai peut-être encore trop bien déjeuné...

— Non, ce que tu dis est gentil... J'aime que tu parles...

— Alors, asseyons-nous... nous serons mieux...

Ils s'assirent sur de la mousse fraîche, sous des chênes. Autour d'eux, le sol, la route elle-même disparaissaient sous les gazons variés. Ils étaient absolument seuls. On n'entendait rien. Pas une feuille ne bougeait. Cela sentait le vert, le bois, l'écorce morte, la sève neuve.

— Oh! si on pouvait être ainsi toujours? s'écria-t-elle.

Elle s'adossait à l'arbre, les jambes allongées, ses petits pieds tout droits et dépassant la robe. Lui, accroupi devant elle, la tête nue, la buvait avec ivresse.

Elle ajouta, avec un sérieux comique :

— On ne jouit jamais assez du bonheur présent; on a tort, parce qu'on ne sait jamais ce qui vous attend le lendemain...

Il sourit :

— Tu n'as pas été bien malheureuse jusqu'ici, ni déçue... Que crains-tu ?

— Rien, c'est vrai. Mais on ne prévoit jamais rien de ce qui arrivera.

— Cela dépend... Quelquefois, si on veut, on peut diriger son avenir...

— Vous l'avez fait, vous?

Ryvier ne put dissimuler le rouge qui lui monta aux joues :

— Non... mais aujourd'hui je le pourrais... Je sais ce que je veux demain...

— Mais, ce que vous voulez, pouvez-vous le créer?

— Non... il faudrait que quelqu'un m'aidât, me comprît...

— Vous voyez bien... on ne peut rien par soi-même, on a besoin des circonstances... on ne sait donc rien du lendemain... Qu'est-ce que vous demandez à l'avenir, vous?...

— Moi... moi...

Il n'osait poursuivre. Son secret lui montait à la gorge, prêt à lui échapper, et il le taisait parce qu'à l'avance il voyait Andrée éclater de rire. Elle le considérait cependant, grave, réfléchie. Elle semblait attendre qu'il parlât, deviner même pourquoi il était troublé et ce qu'il allait dire.

— Ce que je veux, moi (il souriait d'un air détaché, par contenance)? ce que je veux?... Tu as peut-être

raison... c'est absurde de penser au lendemain... Je devrais me griser de bonheur aujourd'hui parce que le temps est beau, que les feuilles sont nombreuses et transparentes, que cette mousse est douce et délicate, que tu es là, bien portante et gaie... Demain sera un deuil, probablement... Ainsi, suppose que je veuille revenir demain à Saint-Germain... il pleuvra, ou tu ne voudras pas venir, ou je ne pourrai pas m'absenter de mon bureau... (Il s'apercevait qu'il disait des bêtises.) Suppose que je veuille rendre plus grande la félicité dont nous jouissons aujourd'hui, que je veuille la rendre plus longue, éternelle... suppose qu'au lieu d'un voyage à Saint-Germain, je t'offre un voyage lointain, où tous les deux nous passerions des mois, des mois ensemble, comme nous sommes là... pas des mois seulement... des années... toujours... toujours... suppose... est-ce que?...

(Il parlait par hoquets, si pâle qu'il se sentait défaillir, un flux de larmes et de cris remuait en lui prêt à jaillir, à le ravager comme un ouragan.)

— Suppose... un voyage semblable... même pas un voyage... suppose que je veuille toujours être là près de toi...

Elle baissa subitement les yeux. Un calme de statue se répandit sur sa face. Sa poitrine se soulevait à petits coups que la respiration répétait dans les deux ailettes du nez. Assise sur son séant, droite, les mains jointes sur sa robe, elle resta ainsi. Elle avait bien compris la déclaration.

Ryvier se tut. Durant quelques minutes, il cessa de vivre, les yeux hagards fixés sur ces paupières closes, sur ces lèvres rouges, sur ce sein où se passait quoi?

Andrée rouvrit les yeux et le regarda muette, impassible. Et soudain, elle sourit faiblement. Ryvier, pétrifié, ne crut pas à son bonheur tant il en était accablé.

Elle l'aimait! Il ne s'était pas trompé.

Pourquoi ne se roulait-il pas à ses pieds, pourquoi ne baisait-il pas la semelle de ses bottines, le bas poussiéreux de sa robe? pourquoi ne s'agenouillait-il pas, les mains jointes, priant, remerciant la divinité quelconque qui domine la splendeur des choses et l'ivresse des cœurs? Immobilisé, il ne pouvait bouger. Andrée prenait un caractère sacré qui défendait toute violation, elle était déesse puisqu'elle donnait la vie avec le simple frémissement de ses lèvres. Pourtant, il se glissa dans l'herbe, il lui prit la main, l'attira sous ses lèvres et baisa le bracelet de chair nue compris entre le haut du gant et le bas de la manche. Le baiser effleura à peine la peau; ce fut l'attouchement furtif et religieux d'une bouche sur un crucifix.

Quand il redressa la tête, Andrée sourit encore, du même sourire où s'ajoutait le reflet d'une joie intérieure et tue. Elle se leva prestement :

— Marchons à présent, dit-elle. Allons loin, loin... perdons-nous...

Il voulut doucement lui entourer la taille; mais, se dégageant, elle se renversa légèrement vers lui, comme si elle lui tendait un baiser qu'elle lui défendait en même temps de prendre, et elle sauta hors de sa portée. « Que voulez-vous de plus? » semblait-elle demander.

Il ne parla plus de *cela*, mais il franchit des fossés, il chanta, il rit. Tous deux semblaient possédés de ce délire qui suit la nouvelle des victoires. Ils marchèrent sans fin, sans direction, se consultant aux carrefours devant les poteaux indicateurs, avec les plaisanteries qu'échangent les amants qui ne tiennent pas à retrouver leur chemin. La nuit tomba. Ils étaient égarés. Ils ne rentrèrent à Paris qu'à dix heures, n'ayant pas dîné. Andrée, rompue de fatigue, enthousiasmée par sa journée, ivre de bonnes senteurs et de soleil, se jeta dans les bras de Ryvier lorsqu'il partit. Ils s'embrassèrent sur les joues, à pleine bouche.

*
* *

Ryvier ne trouva le sommeil qu'au petit jour. Une sonnette argentine carillonnait en lui, sans fin, folle, elle sonnait : Elle t'aime, elle t'aime! Ce fut cette sonnette qui le réveilla le lendemain matin, qui l'accompagna à son bureau, qui le suivit le mardi, le mercredi, chaque jour qui commençait ou finissait, qui ne le quitta plus, au point que par moments son cœur devenait si gros, si tumultueux, qu'il croyait mourir. L'aveu virginal d'Andrée l'avait touché d'une grâce, l'avait rajeuni, l'animait d'ardeurs renouvelées d'adolescent. Il ne regrettait plus les paresses mortelles où s'était endormi son esprit. L'amour lui suffirait. L'image de Valérie s'effaçait, elle rentrait dans l'ombre, ainsi que se fond le fantôme dont on nie, après, la réalité. Il n'avait jamais aimé, il aimait pour la première fois, depuis la journée à Saint-Germain.

Andrée lui répéta son aveu. Quand il arrivait, elle l'accueillait avec un regard inexplicable pour quiconque n'était pas initié : « Je sais que vous m'aimez et je vous aime, moi aussi, je pense à vous. » Généralement il annonçait sa visite par quelque envoi de comestible succulent qui devait séduire la gourmandise des Morisset. Mais s'il arrivait à l'improviste, le cri de surprise d'Andrée le bouleversait de trop de bonheur. Elle disparaissait quelques minutes, puis revenait, un ruban dans les cheveux, un rien modifié dans la coiffure, une collerette au cou. Elle se posait devant lui, attendant qu'il lui exprimât sa satisfaction.

A l'idée qu'elle consentait à devenir sa femme, il demeurait confondu, il cherchait à quels mérites il devait cette inexprimable félicité. Il ne les trouvait point, et il se mettait de nouveau à ne pas croire. Le doute devenait de plus en plus impossible cependant. Le front d'Andrée s'appuyait si longuement sur ses lèvres lorsqu'il lui donnait le baiser d'adieu.

Les Morisset remarquèrent les changements qui se

produisirent chez leur vieil ami. Il arrivait tout guilleret, la figure épanouie; puis, au cours de la soirée, il s'assombrissait, tombait dans de longs silences auxquels seule leur fille parvenait à l'arracher en lui proposant une lecture ou une partie de cartes. Souvent, il tressaillait comme sous la secousse d'une décharge électrique, il les regardait avec des airs d'épouvante ou d'hébétude; ses lèvres indiquaient qu'il voulait parler, mais il se levait brusquement, nerveux, pâle, faisant craquer ses doigts. Il se promenait dans le salon, puis retournait s'asseoir, loin de la lumière, dans un coin sombre, d'où, sans qu'ils s'en doutassent, il contemplait à l'aise Andrée assise sous la lampe.

— Qu'a donc Ryvier? demandait Mme Morisset... Les maladies nerveuses sont fréquentes de nos jours, elles sont même à la mode... Pauvre garçon, on ne me retirera jamais de l'idée qu'il n'a pas été heureux... Il ne l'est point...

Morisset répondait :

— Si celui-là n'a pas été heureux... aimé comme il l'a été...

— Hum!... enfin... Mais maintenant... il est bien seul... dans la force de l'âge, sans famille... sans femme auprès de lui... Dieu sait si j'estimais et aimais cette chère Valérie, la plus délicieuse, la plus tendre femme que j'aie jamais connue... mais a-t-elle suffi à Ryvier?... Elle l'a bien absorbé, bien retranché du monde... L'amour n'est pas tout...

— Ne plains pas Ryvier, ma bonne... Il a eu ce que peu d'hommes ont eu et ce que tous rêvent...

C'était, à propos de leur ami, leur éternelle discussion. Mme Morisset suspectait le bonheur passé de Ryvier. Une femme refuse à toute autre femme autre qu'elle-même la puissance de suffire à un homme, de remplacer chez lui les désirs de renommée, de richesse, d'activité quelconque. Peut-être, en secret, avait-elle un jour rêvé d'être auprès d'un homme cette femme qu'elle n'avait pas été.

Morisset, au contraire, affirmait que Ryvier avait eu plus que son compte. Il soutenait son opinion avec réserve et discrétion, afin de ne pas désobliger sa femme en lui avouant qu'elle n'avait pas été tout pour lui.

Andrée, silencieuse, penchée sur un livre, réprimant un petit sourire hypocrite, le cœur ému, les écoutait discourir, avec cette jouissance malicieuse qu'éprouverait par exemple un voleur de fruits devant qui le propriétaire du jardin s'exclame : « Qui donc a pu dérober ces fruits et ravager mes plates-bandes? »

Les époux étaient néanmoins d'accord sur un fait palpable, constatable, presque inquiétant. Quelque chose d'extraordinaire était survenu dans la vie de Ryvier.

***

Ryvier traversait en effet une crise pénible. Il songeait à demander la main d'Andrée. Rien n'est si loin de vous que le bonheur qu'on touche. C'est ce moment que choisissent les catastrophes. Chaque semaine, chaque jour, chaque heure qui s'écoulait semblait irréparable au chef de bureau. Et pourtant, chaque matin, il reculait la démarche arrêtée la veille en se couchant. Une fois, il alla au Palais pour voir Morisset; il lui parla d'autre chose. Une autre fois, il alla boulevard des Batignolles dans l'après-midi : il savait trouver seules la mère et la fille; il s'en revint sans être monté.

Les obstacles, les difficultés s'amoncelaient devant lui, l'entouraient d'une ceinture d'infranchissables rochers. Un détail intime le frappait. Il vivait avec une vieille domestique qui avait connu Valérie. Pour la brave femme, madame n'était quasiment pas morte. Elle en parlait tous les jours, sans regrets, sans pleurs, sans soupirs, comme si réellement elle était encore là, dans la chambre voisine. Elle entretenait les objets dont se servait madame, leur conservait des attitudes qui produisaient une évocation constante de l'absente. A voir les coussins du divan, la disposition de la table à ouvrage, des meubles, du piano, d'un certain fauteuil bas roulé près de la fenêtre, on eût juré qu'*elle* était sortie pour quelque emplette, qu'elle allait rentrer. Seulement elle était un peu en retard; c'est pour cela que la vieille fidèle attendait pour servir le dîner. Que de fois ces illusions du surnaturel avaient ému, endolori et apaisé en même temps le cœur de Ryvier.

Quelle stupeur éprouverait la vieille Amélie! quel cri d'indignation pousserait-elle lorsqu'il lui dirait : « Je vais me marier! » Elle quitterait peut-être la maison. Ou, si elle y restait, elle continuerait à évoquer madame, à en parler. Il faudrait la renvoyer. Frapper Amélie, n'était-ce pas frapper aussi Valérie qui avait su laisser en deçà de son sépulcre une fidélité si touchante? Cela ressemblait à un crime. Ryvier s'y décida. Amélie, elle aussi, constata que monsieur, d'ordinaire si bon, si doux, changeait. Il ne lui répondait plus, il s'impatientait, il la brusquait.

Ce n'était pas tout. Il y avait les Morisset, les amis de trente ans, dont il avait suivi la noce comme garçon d'honneur, dont il avait vu naître la fille, cette enfant qui bientôt serait sa femme.

Ryvier méditait des entrées en matière. Il abordait Morisset : « Mon vieux, qu'est-ce que tu dirais si... » Ou bien : « Tu sais si je voudrais ta fille heureuse, si Andrée... » Ou bien encore, l'air froid, solennel et brusquement : « Morisset, j'aime ta fille, ta fille m'aime... » Ou encore, du côté de Mme Morisset : « Ma chère amie, vous êtes femme, vous avez vécu, vous savez... »

La sueur ruisselait sur son front. Il voyait les faces effarées des deux Morisset. « Andrée! s'exclamait Morisset; mais ma fille est presque ta fille à toi, tu l'as gâtée autant que nous; c'est ton enfant, tu es fou,

mon pauvre vieux !... » Mme Morisset, suffoquée, attendrie, devinant un drame d'amour, ne répondait pas, par pitié.

Ryvier, torturé d'angoisse, se prenait la tête entre les mains : « Mais je l'aime, Andrée, elle m'aime... je la veux... elle veut bien de moi... on ne peut pas nous séparer l'un de l'autre... Elle a seize ans... Eh bien, après? J'ai encore dix ans, quinze ans de virilité à lui donner... Je troque l'avenir redoutable contre ces quinze ans de félicités... Je sais ce que je risque... Je l'accepte... Elle sera heureuse, si heureuse que plus tard, par reconnaissance, dans tout l'éclat de la maturité, elle ne verra pas mes cheveux blancs et que d'autres sont jeunes et épris d'elle... Je m'éteindrai dans la fierté du vieillard plus fort par sa bonté et sa tendresse que la jeunesse égoïste et volage... Andrée... ma petite Andrée, on te hait si on ne te donne pas à moi... »

Tandis qu'il tergiversait, Andrée ne se retirait-elle pas de lui? Il ne comprenait plus ses regards. Elle évitait ses yeux, baissait la tête. Elle semblait triste. Ne lui reprochait-elle pas son incertitude, sa pusillanimité. Il la comblait de cadeaux, il se présentait toujours chez les Morisset un paquet sous le bras. Andrée tendait froidement son front. Elle semblait dire : « Vous ne m'aimez donc pas? ce n'était pas vrai? c'est autre chose que j'attends. Voyez comme je suis triste à présent. J'avais fait un rêve, et vous me le détruisez, vilain. Je vous aime encore, mais bientôt je ne vous aimerai plus, je vous détesterai parce que vous m'aurez fait du mal. »

Et il n'osait toujours pas. Qu'on lui réponde non, et jamais il ne remettrait les pieds dans cette maison hospitalière et amie, presque la sienne, jamais il ne serrerait la main de Morisset, du vieux compagnon d'enfance, de jeunesse, de vie, jamais il ne reverrait Andrée, elle serait à jamais perdue. Au moins, maintenant, il lui parlait, il touchait ses mains, il caressait l'étoffe de ses robes et ses beaux cheveux fauves.

*
* *

Plus d'un mois s'était passé depuis la radieuse journée de Saint-Germain. Les vacances approchaient. Ryvier s'était donné un dernier délai, jusqu'au 1er août. Mais il se promettait de parler avant cette date.

Un après-midi, il reçut à son bureau une dépêche de Morisset : « Viens aujourd'hui, quelque chose de grave. »

Il bondit sur son fauteuil, la respiration coupée. Qu'est-ce que cela signifiait? Andrée était malade, en danger de mort. Non, la dépêche le dirait. Alors quoi? Elle avait parlé, raconté tout. On le demandait pour quoi lui dire ? « Prends-la donc, puisqu'elle t'aime ! » Ou bien : « Tu t'es conduit comme un écervelé avec Andrée; ce mariage est absurde, tu as affligé cette enfant, tu l'as déflorée. »

Il ne put attendre le soir. Il prit son chapeau, descendit en courant et sauta dans une voiture.

Il apparut, blême, défait, vacillant sur ses jambes, devant les Morisset qui, eux aussi, semblaient bouleversés. Andrée n'était pas là. Ryvier la supposa dans sa chambre à pleurer, ou derrière la porte à écouter.

Morisset hocha la tête à grands coups, sans rien dire, les yeux fixés sur son ami.

Mme Morisset s'écria en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Eh bien, qu'est-ce qui aurait jamais pensé cela?... je ne peux pas y croire... cela m'échappe...

Du geste, elle indiquait que sa cervelle s'en allait en fumée, ainsi qu'après une explosion.

— Mais quoi donc? murmura Ryvier qui se mourait.

— Andrée est amoureuse... elle aime, elle veut se marier..., à seize ans!... Hein! qu'est-ce que vous dites de cela?... C'est l'âge, me répondrez-vous... N'empêche que ces coups tombent comme la foudre dans une famille... Qui se serait jamais douté... Elle est amoureuse comme une Juliette...

Les dents de Ryvier claquaient. Il se retenait pour ne pas tomber à genoux. Des musiques célestes montaient dans son âme.

— Oui, mon vieux, fit Morisset. On me l'a demandée en mariage ce matin... et elle veut, elle *veut* ce mariage. Qu'est-ce que tu dis de cela?

Ryvier crut qu'il s'évanouissait. Il ouvrit la bouche, bégaya quelques syllabes, et se reculant, tombant dans l'abîme, il se laissa tomber sur une chaise. Il était vert.

— Parbleu! s'écria Morisset avec des larmes dans la voix. Je savais bien que cela te ferait autant qu'à nous... C'est ta fille, un peu, cette fillette chérie... Elle vient vous dire tranquillement : « Tu sais, j'aime, j'épouse... Vous autres, vous n'êtes plus rien pour moi... bonsoir. »

Et la voix du brave homme s'éteignit dans un sanglot. Ryvier, lui aussi, pleurait. Mme Morisset, elle, gardait son air indigné de mère qui n'a pas vu que sa fille aimait.

— Mais, as-tu dit oui, acceptes-tu? demanda Ryvier lorsqu'il fut maître de son émotion.

— Je n'ai encore rien répondu... mais cela se fera probablement... Le jeune homme est bien, instruit, travailleur, il a de l'avenir.

— Qui est-ce donc? que je ne le connaisse pas...

— Tu le connais, autant que nous... Personne ne soupçonnait rien, naturellement... C'est Chardin, cet étudiant qui vient ici tous les jeudis soirs, que mademoiselle rencontre au bal, avec qui elle danse, etc.

— Mais je ne l'ai pas vu chez vous depuis près de trois mois... je le croyais parti...

— Ah! ah!... les finauds... voilà le roman, justement... Figure-toi qu'ils s'aiment depuis plus d'un an...

André avait quinze ans à peine... Que s'est-il passé?... De l'amour, ça se fait avec quelques regards, avec des paroles qui en apparence ne disent rien et qui sont chargées jusqu'à la gueule comme des canons, avec un quart de baiser.... et ça y est... enlevé... en voilà pour l'existence!... Eh bien, nos jeunes gens se sont entendus de cette façon... Nul ne le savait... Les hypocrites se cachaient bien... Lui, travaillait; il assurait son avenir, il préparait son doctorat... Depuis trois mois, il est enfermé dans sa chambre à bûcher l'examen... Il est reçu d'hier, il a fait sa demande ce matin... Il n'a pas perdu de temps... C'était d'ailleurs convenu entre eux... Voilà, mon vieux, ça nous paraît bête comme tout, à nous; c'est la vie, cependant, et la bonne...

Ryvier avait été joué, mais un sentiment dominait son humiliation. Que serait-il devenu, s'il avait demandé la main d'Andrée? Sa chair se hérissait, ainsi qu'il arrive lorsqu'on vient d'échapper à un danger mortel. Tout son amour tomba. De la haine gronda dans son cœur. Mentalement, il injuria Andrée, la souffleta, la désira malheureuse, morte pour tous.

— Il faut que tu la voies, cette brigande, fit Morisset, que tu la grondes... que tu l'embrasses... bientôt son mari ne te le permettra plus...

Il ouvrit une porte et cria :

— Andrée... viens donc...

Elle parut, souriante, sans honte, épanouie, enveloppée d'une atmosphère de bonheur. On l'eût bien surprise en lui apprenant que quelqu'un pouvait souffrir quelque part en ce moment, elle était si heureuse. Elle vint tendre son front à Ryvier, et dans son regard il y eut une sorte de remerciement secret, une tendresse profonde, sans nom, qui le toucha malgré lui jusqu'au fond du cœur. Et elle disait cette fois : « Oh! comme vous m'avez rendue heureuse en me trouvant belle, en m'aimant; jamais je n'oublierai que vous avez été bon, vous avez senti que j'avais besoin d'un peu d'amour auprès de moi tandis que *lui* n'était pas là, tandis que je l'attendais... Vous n'avez pas été dupe, vous, n'est-ce pas? Vous saviez bien que ce n'était pas possible, que je ne vous aimais pas... et si vous l'avez cru un instant (car j'ai été terriblement coquette), pardonnez-moi, je suis si heureuse, si heureuse, si heureuse!...»

***

Ryvier comprenait. Andrée avait fait avec lui la petite guerre d'amour. Les soldats représentent l'ennemi par quelques-uns d'entre eux dont on enveloppe les képis de coiffes blanches, et ils évoluent. Il avait servi d'ennemi; il avait été le mannequin, le fantoche complaisant devant qui elle avait exercé son charme, ses grâces, sa séduction, afin d'être bien sûre qu'elle ne perdait rien, tandis que *lui* était éloigné. Le soir de l'*Adieu* de Schubert, le dimanche de Saint-Germain, c'est pour *lui* qu'elle chantait, c'est à *lui* qu'elle souriait, c'est *sa* déclaration qu'elle avait écoutée et qui l'avait émue. Le baiser qu'elle offrait, puis qu'elle retirait, s'était envolé à travers l'espace et avait été à *lui*. Adorée de Ryvier, elle savait combien *lui* l'adorerait davantage quand il reviendrait. Il la trouverait plus belle, plus jeune, plus éprise, ses troupes fraîches et alertes entretenues par les exercices de la petite guerre. Depuis une quinzaine, son humeur avait changé; elle était devenue mélancolique, inquiète. C'est que l'heure de l'examen terrible approchait. Si Chardin était refusé, il faudrait peut-être attendre encore une année. Et son regard de reproche, d'angoisse, s'arrêtait sur Ryvier, qui était là à la contempler et qui représentait *lui*.

Le chef de bureau, écarlate de honte, tenait les deux mains de la jeune fille. Il la caressait d'un long regard de tendresse et de miséricorde. Pourquoi la haïr? Tout cela n'était-il pas naturel? Qui donc n'a pas fait la petite guerre, qui n'a pas exercé ses facultés séductrices sur les cœurs de rencontre, au risque d'y semer une graine stérile, mais cruelle à celui où elle germe? Qui est indemne, qui n'est pas coupable, et qui condamner? A cet âge, l'amour est encore un peu sans importance. Il amuse. On ne sait ni qu'il blesse, ni qu'il tue. Le manège d'Andrée était scélérat, mais pas plus que celui de l'enfant qui ne se doute pas que l'oiseau souffre, dont il arrache les plumes en riant. Elle avait joué à l'amour ainsi qu'à la poupée. Une poupée ne ressent rien. Comment imaginer qu'un homme qu'on n'aime pas, qu'on va oublier, ressente davantage? Puis ne devait-il pas comprendre que c'était une comédie? S'il était assez sot pour s'illusionner, tant pis pour lui.

Il ne restait plus à Ryvier qu'à sauvegarder son amour-propre. Il battit en retraite, se tenant droit, la tête haute, mais sentant au-dessous du sein la blessure dont il ne guérirait pas.

— Tu te maries donc, fillette... J'ai été le garçon d'honneur de ton père, je serai ton témoin... J'ai quelques économies; elles serviront jusqu'au dernier sou à t'acheter des bijoux... Tu les aimes, je le sais... Les bijoux, ça ne se perd pas, on les conserve jusqu'à son lit de mort... Quand tu seras vieille, tu te souviendras de moi, n'est-ce pas? en les regardant, ou en les donnant peut-être à celle de tes filles qui se mariera...

Andrée, les larmes aux yeux, lui sauta au cou, l'étreignit, le serra, l'embrassa follement comme elle embrassait son père.

On voulut retenir Ryvier à dîner. Andrée se cramponna à lui. Il refusa; comme on insistait trop, il parla presque sèchement.

— Je crois, pardieu, s'écria Morisset après le départ de son ami, qu'il est plus affligé que nous... Il aime notre fille autant que nous... ce pauvre vieux camarade!...

Mme Morisset ne répondit pas, absorbée et « toute chose ». Elle flairait l'amour de Ryvier, elle devinait ce

qu'il souffrait. Elle détestait déjà cordialement son gendre, ce ravisseur, créateur de mal.

*
* *

Ryvier dévala par les rues sans rien voir, la tête basse, indifférent aux voitures qui menaçaient de l'écraser. Ses quarante-cinq ans retombaient en couches de plomb sur ses épaules qu'il laissait se voûter. Il eût voulu être vieux. Il songeait à prendre sa retraite, à aller s'enfouir dans un coin de montagne, à vivre en sabots et en blouse, à ne plus exister que pour des occupations manuelles et hébétantes. Il réintégrait sa demeure, le pas alourdi, retournant à la prison dont il avait cru s'échapper. Le geôlier qui l'attendait était une morte. Pardonnerait-elle, la morte? Il était coupable, lui. La tombe exige la fidélité, autant et plus que la vie. Celui qui oublie le passé commet d'irréparables malheurs; il s'apercevra bientôt qu'il ne donne rien à la nouvelle aimée, à celle qui veut remplacer la défunte adorée; il tiendra dans ses bras une ombre, une forme, une apparence mensongère que le « souvenir » vainqueur et indigné chassera.

Ryvier sentait alors combien il avait aimé Valérie, combien elle était en lui, dans sa chair, dans ses os, dans ses fibres, dans la substance de sa pensée. Il était le caveau où elle dormait, où, levant le linceul, il la contemplait, évoquant les soirs d'ivresse du passé.

Certes, sa vie n'avait rien produit que l'accomplissement d'un devoir facile; il n'était pas célèbre, il n'avait pas peiné à la tâche, il ne s'était pas ensanglanté les mains dans les luttes corps à corps : il n'était rien qu'un homme paisible, décoré et estimé. Mais était-ce vraiment la faute de Valérie s'il avait été paresseux et mou. Plus énergique, doué d'une volonté plus forte, de nerfs plus vibrants, n'eût-il pas, lui aussi, conquis la fortune et la notoriété? Il s'était engourdi au pied de l'adorée, non pour elle seule, mais parce qu'il ne pouvait pas plus. Ses reproches étaient vains, criaient l'injustice, blessaient méchamment le cœur de la morte, de la Valérie tant chérie que jamais il ne devait revoir, qui ne lui chanterait plus la sombre mélodie de Schubert, qui ne dissiperait plus ses spleens avec l'angélique sourire de ses beaux yeux d'améthiste. Qu'étaient-ils devenus, ces grands yeux où tant de fois il avait cherché le raccourci de sa propre image? deux trous noirs, vides, dans un crâne sans chair, sans cheveux, nu, sans rien. Ces trous vides et horribles, il les eût baisés!

Elle n'était pas morte. Elle existait toujours, Valérie. Elle était chez lui, à l'attendre. Il retournait à elle, honteux, repentant. Elle ne saurait rien, jamais elle n'apprendrait qu'il avait pensé à une autre, à cette fillette qu'elle avait si souvent tenue sur ses genoux et caressée maternellement.

Il était à jamais l'époux fidèle d'une morte, éternellement jeune.

« Si cependant Andrée m'avait réellement aimé, si...»

« Oh! bassesse et faiblesse du cœur de l'homme, incapable de dominer le fait, de s'élever au-dessus des corruptions et des décrépitudes matérielles, cœur affamé d'idéal, d'idée, et qui la repousse pour se rejeter dans les stériles satisfactions d'un peu de chair et d'une vanité. O fange terrestre que nous sommes!... Relaps imbécile qu'on envie d'avoir été adoré et qui envie... quoi?... l'impossible... On n'est aimé qu'une fois... et tu l'es encore... Aimé, tu l'es toujours... La mort est fidèle, si tu ne l'es pas, toi... Prosterne-toi... remercie... prie... »

Rentré chez lui, il baisa les oreillers où *la tête* avait dormi dans les broussailles amoureuses de la chevelure; il baisa, sur la cheminée, une place sur le velours, que *la main* bien souvent posée là avait usé; il baisa des petits mouchoirs minuscules, conservés comme des reliques bénites; il baisa une longue tresse de cheveux coupée sur la tête inanimée, les yeux clos, un coin de bouche relevé dans un adorable sourire. — Son âme pria, déborda.

Amélie vint le chercher pour dîner.

Au milieu de la table s'épanouissait une énorme touffe de pivoines, si mûres qu'un roulement de voiture eût fait tomber les pétales. C'était la fleur favorite de Valérie. Les parfums l'entêtaient. Elle adorait la pivoine, aux couleurs fines, au vert tendre, au rose éclatant et doux, au langage profond, discret.

Amélie, les deux mains dans les poches de son tablier, considérait monsieur. Troublé, attendri, une vision devant les yeux, il regardait la place où *elle* s'asseyait jadis pour manger. Comme elle eût souri à ces fleurs.

La vieille bonne, après que l'effet de ses pivoines fut produit, jugea indispensable d'expliquer son œuvre, ainsi que l'artiste devant sa statue achevée explique le secret de sa pensée, ses intentions de derrière la tête, les aspirations naïves de son cœur :

— J'ai été au cimetière aujourd'hui... J'ai couvert la tombe de madame avec des pivoines... Elle est sûrement heureuse, ce soir... La tombe est belle comme un autel de Fête-Dieu... Mais j'ai voulu que vous ayez votre part... J'ai donc ramassé une botte de fleurs au hasard sur la pierre... la voilà... Vous dînerez avec madame...

— Merci, ma bonne Amélie... merci...

La vieille remuait la tête avec compassion. Une grimace de pitié sillonnait ses joues flétries, crevassées de rides.

— Vous l'aimiez tant... et elle vous aimait tant, tant!... Jamais une femme n'a aimé un homme comme notre chère madame vous aimait...

Ryvier porta vivement ses mains à sa figure. Il sanglotait, et sous le torrent de larmes apaisantes, libératrices du mal, qui coulaient, il y avait comprimé, étranglé, le cri de rage qu'il poussait à l'idée que dans six mois, dans un an, le jeune corps virginal d'Andrée appartiendrait à un autre, serait profané par

tous les délires, par toutes les fureurs de la passion partagée.

JULES CASE.

FIN.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Claude Vignon.

Vers le milieu de ce siècle — à ce qu'on raconte — des mondains et des mondaines, s'étant rencontrés à Venise, s'amusèrent, pendant une saison, à jouer au Balzac, empruntant à la *Comédie humaine* les noms de ses principaux personnages et s'attachant à reproduire les types créés par le romancier. Il y eut des duchesses de Maufrigneuse, des marquises d'Espard, des baronnes de Bargeton et aussi des Rastignac, des de Marsay, des Vandenesse, voire même des Canalis et des Nathan. Prestige singulier d'une imagination puissante, qui impose ses conceptions à la réalité. Responsabilité aussi, et sérieuse, comme l'a très bien remarqué Claude Vignon dans l'une de ses préfaces : « Ne pourrait-on pas dire que l'écrivain qui lance un type dans le domaine de l'idéal est responsable des pensées qu'il aura fait naître et des copies qui se formeront sur ses modèles? »

Cette réflexion pouvait venir naturellement au critique d'art et de littérature qui avait débuté sous un pseudonyme choisi dans Balzac, pseudonyme auquel il resta fidèle jusqu'à la fin, tout en lui donnant une signification que ne comportait pas l'original.

En effet, le Claude Vignon de *Béatrix* et du *Grand homme de province* nous apparaît comme uniquement voué à la critique, arbitre du goût, intègre, savant, mais dénué de la faculté d'invention, dépourvu de la variété des aptitudes. Balzac s'était plu à idéaliser Gustave Planche, ainsi qu'il le lui dit naïvement un jour. Il est possible que le jeune écrivain, qui plaçait ses premiers articles, ses premières brochures sous l'invocation en quelque sorte du critique austère, se le proposât alors de bonne foi pour modèle, comme Lanfrey, à une certaine époque, crut imiter Éverard des *Lettres d'un voyageur*. Mais les forts ne peuvent jouer longtemps, fût-ce au George Sand ou au Balzac. Leur nature déborde le pseudonyme et se fait jour. C'est ce qui est arrivé pour Claude Vignon comme pour Lanfrey.

*
* *

Critique d'art, journaliste littéraire, correspondant politique de journaux étrangers, sculpteur, romancier, Claude Vignon a tenté bien des voies. Le romancier, je l'ai beaucoup lu, suivi attentivement pendant des années; c'est lui, je crois, qui restera et de qui je désire parler aujourd'hui. Il serait peut-être curieux d'éclairer l'un par l'autre ses divers ordres de production, de chercher en quoi l'artiste ressemble à l'écrivain, ce que le conteur doit au journaliste, le peintre des sentiments à l'observateur des faits quotidiens; mais, dans ces rapprochements délicats, il entre toujours une part d'involontaire prévention et quelque arbitraire. On ne saurait légitimement commenter *Élisabeth Verdier* à l'aide des groupes du square Montholon, ni expliquer *Révoltée* par les évangélistes de Saint-Denis du Saint-Sacrement. Quant au champ d'observation ouvert devant le journaliste politique pendant les longues années de correspondance parlementaire, il est évident que l'auteur de *Château-Gaillard* et d'*Une étrangère* en a su tirer parti. Toutefois, là encore, en dehors de quelques portraits dont la ressemblance est indiscutable, on s'égarerait à chercher des intentions trop arrêtées ou des visées systématiques. Pour donner à ces réserves leur valeur, il faut bien se rendre compte que si la personnalité de Claude Vignon se distingue et se reconnaît dans ses romans, son individualité s'y marque très peu (1). Il est rare que l'écrivain prenne la parole en son nom. C'est à nous de nous orienter dans l'ensemble d'une œuvre à la fois sincère et discrète, à nous d'entrer dans l'intimité d'un esprit qui ne se refuse pas, mais qui ne s'offre pas non plus, d'en saisir les nuances caractéristiques et d'en deviner autant que possible les évolutions.

*
* *

Je dis « autant que possible », parce que le talent de Claude Vignon porte un caractère très sensible d'unité. Chez la plupart des écrivains, on peut reconstituer assez aisément ce que j'appellerai la chronologie de la forme. Il y a des tâtonnements, les uns résultant de l'inexpérience, les autres révélant les influences successives, souvent contradictoires, des écoles, des circonstances et des milieux. Rien de tel chez l'auteur d'*Élisabeth Verdier*. Il est entré de plain-pied dans sa forme définitive; il a été du premier coup en possession de son style, un style grave, fort, pressant, pénétrant, qui se prête peu aux ornements et ne se ralentit jamais.

De même pour l'allure de la pensée. Tout marche de front, se tient et se soutient. Point de disparates, de contradictions. On est en présence d'un esprit très maître de soi, très d'accord avec sa conscience sur les points essentiels de la vie, nullement dispersé, aucunement combattu. C'est ce qui le rend assez fermé au

---

(1) On la sent davantage dans les très curieux et très intéressants *Salons* qui vont de 1850 à 1855. Il y a là une fleur de jeunesse, une verve, une expansion que l'écrivain s'est attaché plus tard à modérer avec une sévérité toute classique. En sculpture, son pôle antipathique est Préault, et son pôle sympathique Pradier; mais le critique va plus haut que l'habile et gracieux maître, et professe, dans une page fort belle, la plus vive admiration pour le génie grec. Une biographie complète de Claude Vignon devra joindre l'analyse de ses *Salons* à l'appréciation des œuvres exécutées par l'artiste.

premier abord, assez difficilement pénétrable. Pourtant cet esprit a ses tendances particulières, qu'on finit par démêler : viril à la surface, il est profondément féminin au fond; il a ses côtés lumineux et ses ombres, sa mesure et ses excès; stable, il n'est point immobile, il ne l'a jamais été, et le progrès s'y constate sans peine dans l'ordre des sentiments et de l'idéal.

Précisons davantage. Deviner ce que tout le monde sait, et lorsque les notices nécrologiques ont appris aux moins informés, aux moins lettrés que Claude Vignon et Mme Maurice Rouvier ne faisaient qu'un, s'aviser de reconnaître en elle la femme avec ses défauts et ses mérites serait vraiment d'une naïveté par trop grande. Sous l'habit militaire, comme dit le refrain, il n'est pas malaisé de découvrir le soldat. Renonçons, si l'on veut, aux privilèges de la perspicacité, mais que la crainte d'être banal ne nous empêche pas d'être vrai.

La marque féminine incontestable qui s'attache aux romans de Claude Vignon, c'est la supériorité accordée aux types de femmes sur les personnages masculins. Sans doute, il y a par-ci par-là quelques hommes intéressants ou recommandables, Paul Simonet dans *Un naufrage parisien*, M. de La Chesnaie dans *Révoltée* (encore se dément-il chemin faisant), Marcel Capellani dans *Lucrezia*, le capitaine Legrous dans *Soldat;* mais, à côté de ces quelques figures réservées ou épargnées, quelles vilaines physionomies de maris tyranniques ou libertins, d'amants veules, de séducteurs grossiers ou cupides! La liste en serait longue, depuis M. d'Ormessant jusqu'à Château-Gaillard, le pire de tous, en passant par Robert de Ré, le baron Armand et Roland de Granadis. Certaines femmes, j'en conviens, sont peu ménagées, et l'on ne saurait accuser l'auteur de sympathie ou de partialité pour une coquette comme Mme de Varrodes ou une intrigante comme Isabel Clarke; en revanche, quelle galerie de beaux portraits, que de têtes féminines aimables, sensées, sérieuses, touchantes, fières, parfois héroïques : Mme Contadini (*le Mariage du sous-préfet*), Amélie Ducrest (*Une Parisienne*), Stéphanie Audibert (*Une femme romanesque*), Charlotte Le Hallier (*Château-Gaillard*), Mlle de Maugreland (*l'Exemple*)!

J'ai mis de côté et à dessein, dans cette énumération, trois créations d'une importance toute particulière, Mme d'Ormessant, Edmée d'Anjault, Élisabeth Verdier, auxquelles on pourrait à la rigueur joindre encore la comtesse Palandra. Ces créations demandent une interprétation toute spéciale, car le romancier, soit qu'il se méfie de son indulgence, soit qu'il appréhende notre sévérité, n'en a ni simplifié les traits, ni ramené à une formule précise les éléments complexes. A-t-il pour elles, en dépit de leurs erreurs et de leurs égarements, quelque prédilection? Je ne serais pas éloigné de le croire, et j'en dirai la raison tout à l'heure. Toutefois, je n'hésite pas à penser qu'un auteur masculin aurait eu la main plus rude, et que ces trois caractères ont bénéficié, dans une certaine mesure, de la complicité du sexe.

A cette prédominance des types féminins ajoutons un trait, moins caractéristique peut-être, mais qui a pourtant sa valeur : l'absence du rire dans ces diverses œuvres. La logique du cœur et la fatalité des événements préoccupent l'écrivain plus que le désaccord des paroles et des actes, les « solécismes de conduite » et les contrastes grotesques. Il explique, il peint, il juge. Il ne se déride ni ne vous déride jamais. Je sais que le sérieux à outrance n'appartient pas uniquement aux écrivains du sexe faible, et dans l'œuvre de tel contemporain, de Paul Bourget, par exemple, il n'y a pas trace de gaieté. Néanmoins, je persiste à croire que l'absence du comique décèle toujours une plume féminine. Lisez Mme de Staël, Daniel Stern, tout George Sand, vous n'y rencontrerez pas la situation qui fait rire, le mot qui fait sourire.

***

Prendre et peindre la vie au sérieux, dans ce qu'elle a parfois d'ironiquement tragique, comprendre l'âme de la femme et la mettre plus volontiers en lumière que celle de l'homme, voilà déjà, dans le signalement moral de Claude Vignon, deux points que nous tiendrons pour acquis. Il nous reste maintenant à déterminer une tendance réellement virile de son talent. Cette tendance, c'est l'énergie. Que l'on ait été vainqueur ou vaincu dans la lutte sociale, peu importe au romancier. Ce qu'il demande à ses personnages, ce qui chez eux l'intéresse et ce à quoi il veut nous intéresser en eux, c'est la manière dont ils se sont comportés dans cette lutte. Sa distinction entre les individus est fort simple : il aime les vaillants et il déteste les lâches; et si l'on se plaisait à faire un classement méthodique de ses réprouvés et de ses élus, c'est à cette distinction qu'il conviendrait de s'arrêter. Ne le faisons pas plus systématique qu'il ne veut l'être, et, au lieu de lui forger une esthétique par conjecture, écoutons sa profession de foi, telle que nous la donne, sous forme d'une lettre à M. Hetzel, la préface des *Récits de la vie réelle* (1858) :

« J'ai pris ce que la nature m'a donné, sans chercher plus loin. Je ne veux ni dramatiser les situations que le hasard me montre, ni grandir mes types, ni forcer le cri de la passion ou de la douleur; partout je cherche la *note juste*, l'expression de la vie elle-même; et le succès que j'ambitionne, c'est de l'avoir quelquefois rencontrée... La plupart de ces histoires sont vraies, à peine en ai-je transporté la scène d'un lieu à un autre...

« N'allez pas croire cependant, je vous prie, que je veuille arborer le drapeau de l'école qu'on est convenu d'appeler *réaliste*. Cette école a, je ne sais pourquoi, pris à tâche de ne peindre que le côté mauvais, triste ou petit de la nature. Comme si la bonté, le dévouement, la vertu n'avaient point aussi leur réalité!...

« Si l'humanité était ce que nous la représentent, avec plus ou moins de talent, ces écrivains, il faudrait que Dieu envoyât un second déluge pour en purger la terre! — Mais non: la vérité, c'est que dans le cœur humain se mêlent en diverses proportions les instincts nobles et ignobles, les sentiments purs et pervers. L'homme est à la fois ange et animal : il ne faut pas faire si bon marché de l'ange.

« Je ne prêche point, monsieur, mais je voudrais que toutes les œuvres de l'esprit fussent marquées au coin de la moralité. Par moralité, j'entends l'ensemble des idées et des sentiments qui font triompher le dévouement de l'égoïsme et l'honneur de l'intérêt. »

*
* *

Ni réalisme ni pessimisme : voilà deux prétentions franchement accusées, une double négation qui vaut la plus catégorique des affirmations. Il est bon de marcher ainsi dans la vie et dans l'art en adoptant une direction qui ne permet à l'esprit ni d'hésiter ni de flotter. Mais cette direction, est-on sûr qu'on la suivra inflexiblement, qu'avec l'intention la plus droite on ne déviera jamais? Il serait surprenant qu'une âme aussi passionnée que l'était Claude Vignon se fût toujours tenue dans un tranquille juste milieu. Qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue, elle a eu ses préférences, ses entraînements, ses exagérations.

Un roman auquel elle attachait une juste importance, *Château-Gaillard*, est la preuve manifeste de ce que j'avance. L'auteur, en présentant cette œuvre au public, s'est départi de son habituelle circonspection. Il a dévoilé son but, qui est de peindre une des variétés du séducteur, une des faces de l'éternel, du multiple et insaisissable Don Juan.

Ah! vous ne trouverez pas ici les complaisances — pour ne point employer un mot plus fort — de Byron ou d'Alfred de Musset. Les épigraphes des chapitres empruntées au *Festin de pierre* indiquent suffisamment que le romancier a relevé, souligné dans Don Juan ou, à mieux parler, dans le Donjuanisme ce que Molière y avait très bien démêlé, le côté dur, odieux, perfide, la bassesse de l'incessante fourberie. Dans sa dégradation toutefois et sa perversité, son athéisme affiché ou son hypocrisie impudente, don Juan reste grand seigneur, il conserve son prestige d'esprit fort. Je ne trouve rien de tel dans le personnage de Château-Gaillard, car c'est le personnage que je critique plus encore que le roman. Là, comme dans *Une étrangère* et dans *Révoltée*, le romancier a fait appel aux souvenirs de l'observateur et du journaliste. Les détails vivants abondent, certaines figures connues apparaissent ou reparaissent, les traits de mœurs sont signalés ou rappelés avec une fidélité implacable. Cette vérité d'accessoires et d'épisodes n'est pas ce que se proposait l'ambition de l'écrivain. Il a voulu tout grouper autour de Château-Gaillard, faire de celui-ci à la fois le représentant d'une époque et l'un des types de la malignité humaine ; il ne me semble pas qu'il ait complètement réussi. Château-Gaillard est bien l'homme de son milieu et d'un vilain milieu ; il ne le dépasse pas. L'auteur a eu le dessein de nous offrir une étude, et il nous a rendu témoins d'une exécution. Je ne sais si l'homme peut peindre impartialement le séducteur; je n'estime pas que la femme soit faite pour y réussir.

Je n'appuierai point, l'ayant indiquée déjà, sur la tendance contraire, qui se marque dans *Un naufrage parisien* et dans *Révoltée*. Si j'avais eu à raconter l'histoire de Mme d'Ormessant et d'Edmée d'Anjault, à peser leurs intentions et leurs actes, j'aurais assurément usé d'une autre mesure. Mme d'Ormessant, passe encore qu'elle se sépare, étant donnés la froide cupidité et les calculs sordides de son mari ; mais si séduisante, si sincère, si naturelle que le romancier nous ait peint Edmée, je trouve qu'il y a vice de cœur dans la manière dont elle se comporte à l'égard de M. de La Chesnaie, lequel n'a eu d'autre tort que de croire en elle et de s'imaginer que l'affection peut naître de la reconnaissance.

L'énergie, c'est la grande excuse, et c'est de cela maintenant qu'il nous faut parler. Il y a plusieurs modes et en quelque sorte plusieurs degrés d'énergie. Claude Vignon a eu le mérite de les comprendre tous et d'en observer la gradation : énergie de passion, énergie de devoir, énergie de dévouement : telle est l'échelle que nous suivons dans *Révoltée, Une femme romanesque, Élisabeth Verdier, Une Parisienne, l'Exemple, Soldat.*

*
* *

Elisabeth Verdier est à mes yeux l'œuvre capitale de Claude Vignon. La place me manquerait pour en donner une analyse complète. Je ne veux m'arrêter qu'à la dernière partie. Aussi bien dans la première, l'amour de Mme Verdier pour le journaliste Armand, cette disparition romanesque qui la rend libre en la faisant passer pour morte, le séjour des deux amants en Italie, la lassitude de l'homme, le drame recommencé d'Eléonore et d'Adolphe, cet enchaînement dramatique des circonstances valent surtout par l'habileté de la narration et la vigueur du rendu. Ce qui est tout à fait original, c'est le relèvement progressif d'*Élisabeth Verdier*, le sens pratique qu'elle apporte dans son effort, la dignité dont elle ne s'écarte jamais et que met en pleine lumière sa dernière entrevue avec Armand, devenu baron, député et tout-puissant. La forme religieuse qu'affecte la suprême transformation d'Élisabeth Verdier est plutôt, pour parler comme les philosophes, de convenance que d'essence. Elle ne tient pas au fond même du caractère. D'ailleurs, Claude Vignon, qui parle assez rarement des choses et des personnes religieuses, n'y touche qu'avec respect. Voyez, par exemple, ce que dit l'écrivain de Mme de Cheverus dans *Un naufrage parisien*, et de l'abbé Dablin dans *Un drame en province*. En

regard de Mme Verdier, coupable et repentante, expiant cruellement ses fautes et celles d'autrui, le romancier a placé Rosine de Varrodes, une mondaine qui trouve moyen de mener de front les réalités du vice et les apparences du devoir. Celle-là, naturellement, tout lui réussit et lui arrive à souhait.

« Mais, dira-t-on, la morale? — La morale? Elle ne gagne rien à se commettre avec l'hypocrisie, pas plus qu'à transiger avec la vérité. Je pourrais dire que Rosine devint laide, fut démasquée et demeura en même temps repoussante et déshonorée. Mais je ne combine pas une fable pour l'édification de mes contemporains, je raconte une histoire. Or, dans la vie, combien d'Armand qui prospèrent et de Rosine de Varrodes qui lèvent haut, jusqu'au bout, l'impudeur de leur front! J'aime mieux terminer par un tableau vrai, un récit pris dans le vif de la réalité : — laissant Élisabeth expiant sous sa robe de bure, et Rosine triomphante, conservant jusqu'au delà des années sa beauté replâtrée... — et conclure :

« Si les fautes des âmes nobles et généreuses sont parfois si rudement châtiées, tandis que les vilenies et les crimes semblent servir d'échelons au triomphe des âmes basses et endurcies, ne serait-ce point qu'il suffit aux premières de l'expiation d'ici-bas, tandis que l'éternelle justice attend les autres au « par delà »?

***

Chez les âmes bien trempées, il est rare que la disposition religieuse s'attarde en une vague sentimentalité ou s'immobilise en contemplation extatique. Généralement cette disposition se traduit, s'affirme par l'action. C'est ce qui fait que, dans l'œuvre de Claude Vignon, les héroïnes sont essentiellement agissantes. J'entends ici par héroïnes, non pas même les repenties, comme Élisabeth Verdier, mais les exemplaires, comme Stéphanie Audibert, Amélie Ducrest, auxquelles il faut joindre, malgré son sexe, le capitaine Legrous. Faut-il ajouter à cette liste Mlle de Maugreland? Le beau caractère de la vieille demoiselle, la grandeur farouche de l'acte qu'elle accomplit, le titre même de la nouvelle, *l'Exemple*, indiquant les visibles préoccupations de l'auteur, nous convient à l'admirer; j'hésite pourtant à me faire l'approbateur de cette glorification.

La religion de Claude Vignon s'était affirmée dans le patriotisme, et le patriotisme se manifeste en sa plus énergique expression dans *l'Exemple*. La plus énergique, non pour moi la plus haute, je l'avoue. Le patriotisme comporte bien des nuances de sentiment. Je n'en retiens qu'une, celle qui consiste à vouloir la patrie plus cultivée, plus digne et plus heureuse. Tout mélange de haine me gâte cette généreuse forme de l'amour. C'est pourquoi je préfère Amélie Ducrest à Mlle de Maugreland. La vie de cette jeune femme si supérieure à la mauvaise fortune, si égale dans le dévouement, fait de *Une Parisienne* la lecture la plus attachante.

Une autre variété du devoir, une autre forme de la constance morale, l'abnégation, devait tenter l'esprit et la plume du romancier. Nulle part cette vertu ne trouve plus d'occasions de se révéler que dans la profession des armes. Ce poème de la résignation stoïque a été écrit d'une façon inoubliable par Alfred de Vigny dans *Grandeur et servitude militaires*. Il ne s'agissait pas de recommencer *la Canne de jonc*. L'écrivain visait simplement à circonstancier davantage les traits d'une œuvre magistrale, mais trop sommaire en quelques-unes de ses parties. D'ailleurs, depuis que le livre d'Alfred de Vigny a été publié, la vie militaire, sans s'être modifiée dans son essence, a beaucoup changé sous divers rapports. Ces changements valaient la peine d'être notés. Ils ne pouvaient l'être que dans une biographie idéale, prenant un homme dès sa jeunesse, le mêlant, obscur, mais honorable acteur, aux principaux événements de ce temps, le soumettant à toutes les épreuves, le conduisant, à travers bien des souffrances et des déceptions, à une fin de carrière modeste, fière cependant et qui lui laisse prononcer avec orgueil ce mot resté magique pour lui : *Soldat* (1). Surpris par la mort, l'auteur n'a pu que tracer les grandes lignes du sujet. L'exécution, toutefois, a été poussée assez loin pour que la main exercée et savante s'y fasse reconnaître. Dans ce sujet tout viril, la sensibilité de l'écrivain s'est, à ce qu'il semble, plus accusée que dans les romans féminins. La bonté ici s'allie à la fermeté.

Telle nous apparaît aussi la physionomie morale de la personne : bonté, fermeté avec une ombre de tristesse ou tout au moins de mélancolie. Le romancier a peut-être supporté impatiemment la lente fortune de son œuvre, et il a pu lui tarder d'être exactement apprécié à sa valeur.

Claude Vignon avait cette fierté qui dédaigne la réclame, et menait cette vie laborieuse qui permet à la rigueur d'écrire des livres sans donner le temps de leur faire un sort. Elle avait aussi contre elle la multiplicité de ses aptitudes. Nous ne tolérons pas aisément que l'on se distingue en plusieurs genres, et c'est vraiment trop pour nous qu'une personne puisse placer le livre à côté de la statue, *Élisabeth Verdier* ou *Soldat* à côté du *Pêcheur à l'épervier*. Ces résistances s'effacent avec le temps; et déjà pour les bons juges, comme d'ailleurs pour le public, qui continue de les accueillir favorablement, les romans de Claude Vignon prennent rang parmi les ouvrages estimés de la véritable école française, aussi loin du réalisme que de la fantaisie, vivant par le naturel, l'émotion et souvent l'éloquence.

JULES LEVALLOIS.

(1) *Soldat*, chez Calmann Lévy — ainsi que la plupart des ouvrages mentionnés dans cette étude.

LA FONDATION DE L'EMPIRE ALLEMAND

Racontée par un historien allemand (1).

L'historien futur des événements politiques du XIXe siècle aura la tâche bien autrement facile que les savants écrivains dont les travaux ont éclairé l'histoire des siècles antérieurs. La presse et la tribune, qui dominent, depuis cent ans, la vie publique, ont, par leurs controverses, répandu le jour sur les faits et sur ceux qui ont *fait* de l'histoire ; de plus, elles ont stimulé l'amour-propre des diplomates et des hommes d'État, en les amenant à justifier, à expliquer leurs actes, à ouvrir leurs archives et à faire parler leurs documents. Voilà comme la littérature historique contemporaine s'est enrichie, au cours de ces dernières vingt années, d'une série d'ouvrages d'une incontestable valeur, moins sous le rapport du jugement plus ou moins captif des milieux où il se produit que sous le rapport de la richesse documentaire qui permet de fixer avec certitude les dates, la physionomie et, jusqu'à un certain point, les origines et les causes des événements. Quelques-uns des grands acteurs ont pris eux-mêmes la parole. Le comte de Cavour nous a fait pénétrer, au moyen de sa corespondance, dans le labyrinthe de sa tactique de diplomate révolutionnaire. Le général La Marmora a mis au jour les négociations avec Paris et Berlin qui ont précédé la guerre de 1866. Benedetti, Gramont, Rothan surtout, ont élucidé les événements qui ont abouti à la guerre de 1870. Le comte de Beust, le comte de Vitzthum ont apporté leur contingent de documents sur les cours et les diplomates de l'Europe. La reine Victoria, en faisant écrire la vie du prince Albert, le baron Stockmar, confident des cours de Windsor et de Bruxelles, en écrivant ses Mémoires, ont payé un large tribut à notre curiosité de connaître le *comment* et le *pourquoi* des choses arrivées presque sous nos yeux. Le duc régnant de Saxe-Cobourg, parent de tant de familles impériales et royales, bien accueilli dans tous les camps, initié aux secrets des uns et des autres, a publié sur les événements qui se sont passés en Europe de 1840 à 1866 trois gros volumes remplis de révélations d'un grand attrait et surtout d'un haut intérêt historique. Mentionnons, en passant, le *Recueil des traités conclus par la Russie*, publié par le professeur Martens de Saint-Pétersbourg, qui accompagne ses textes arides d'un *Exposé historique* fondé sur les documents tirés des Archives impériales et qui met en plein jour les rapports intimes entre les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin, de 1815 jusqu'en 1857. Les quelques extraits du journal de l'empereur Frédéric, que nous devons à M. Geffcken, ne sont-ils pas une révélation de l'origine de l'Empire allemand de 1871 et des rapports entre ce prince et M. de Bismarck?

Nous avons réservé pour la fin de cette énumération les publications émanant directement ou indirectement de l'ancien chancelier de l'Empire. Son secrétaire, Busch, nous a fait voir les petits côtés intimes de ses actes, tandis que M. Poschinger a pu nous livrer la correspondance du maître, du temps de son ambassade de Francfort, où il ébauchait ses exploits futurs sur la scène européenne. Tous ces ouvrages, cependant, s'ils fournissent des matériaux à l'histoire du nouvel empire, ne constituent toujours que des fragments, des tableaux d'épisodes, des récits sans liaison entre eux. Il nous manquait une vraie histoire d'ensemble du grand drame à la fois révolutionnaire, militaire et diplomatique qui a occupé la scène européenne pendant trente ans et dont Guillaume Ier et le prince de Bismarck ont été les principaux acteurs. Il importait de connaître la manière dont un historien autorisé et presque officiel de la Prusse présenterait et expliquerait au public les événements qui ont transformé l'aspect, déplacé le point de gravitation du vieux monde. C'est à ce titre que l'ouvrage de M. Henri de Sybel mérite pleinement notre attention et notre intérêt.

*
* *

M. de Sybel qui compte, en Allemagne, comme un historien des plus éminents de l'école de Léopold de Ranke, n'est pas un inconnu en France. Son *Histoire de l'Europe pendant la Révolution, de* 1789 *à* 1800, y est appréciée comme une œuvre de bonne méthode, de clarté et d'aperçus nouveaux, qui est le résultat de longues et fructueuses recherches dans les archives des différents États, la France surtout. Il s'y est fait connaître comme un ardent défenseur de la politique prussienne et comme adversaire absolu de l'Autriche. Il appartient à l'école libérale allemande dont l'idéal a été la résurrection de l'Empire allemand avec l'hégémonie prussienne et la médiatisation des petits souverains allemands. Professeur d'histoire à Marburg, puis à Bonn, il a fait partie de toutes les assemblées législatives allemandes et prussiennes depuis 1849 à 1880, du Parlement d'Erfurt, de la Chambre des députés de Prusse, du Reichstag et de la Confédération du Nord, et du Reichstag de l'Empire allemand. Membre du parti national-libéral, il partage toutes les passions de ce parti : d'antagoniste décidé de M. de Bismarck de la première période, il devient un des partisans les plus enthousiastes du chancelier, l'un des soutiens les plus énergiques du Culturkampf. Dès 1875, au moment où il fut placé à la tête de la direction des archives royales de la Prusse, il renonça peu à peu à la vie politique pour se consacrer entièrement à ses archives et à ses travaux historiques. Il a le mérite très grand d'avoir fait donner un peu d'air aux cartons où reposaient, sous la

(1) M. de Sybel : *Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I.* — Vol. I à IV. Munich. 1889-1890.

poussière des siècles, les documents pouvant servir à l'histoire de la monarchie prussienne. Sous son impulsion et avec son concours, de nombreux volumes, d'une haute importance historique, ont vu le jour : il suffit, à ce sujet, de nommer la *Correspondance politique de Frédéric II*. C'est encore sous ses auspices qu'a paru la *Correspondance de Francfort de M. de Bismarck*, publication dont M. de Sybel a écrit l'introduction. On est amené, après avoir lu ce morceau d'histoire contemporaine, à penser que ce travail d'initiation aux origines de l'action diplomatique de M. de Bismarck l'a encouragé à aborder l'ensemble de l'œuvre qui se résume dans la fondation de l'Empire allemand par Guillaume Ier.

L'entreprise devait être tentante pour un écrivain qui, homme de parti, n'avait regardé le grand drame que comme spectateur et comme critique assis dans son fauteuil d'orchestre, et que les puissants metteurs en scène promettaient de prendre par la main et de conduire dans les coulisses pour voir les fils avec lesquels la pièce avait été tramée, les outils et les machines qui avaient produit d'aussi étonnants effets. A vrai dire, l'ouvrage de M. de Sybel est la continuation de la publication de Poschinger : ce dernier nous montre M. de Bismarck préparant l'œuvre dont M. de Sybel raconta l'éclosion et le développement, grâce à la libéralité du chancelier qui mettra à sa disposition, pour en user au besoin avec indiscrétion, les dossiers les plus intimes et les plus confidentiels des archives d'État.

M. de Sybel a écrit en homme de parti et au point de vue exclusivement prussien ; il ne s'en cache pas, puisqu'il l'avoue lui-même dans sa préface. Et ce n'est pas le côté le moins piquant de cet ouvrage que d'avoir pour auteur un adversaire d'autrefois de la politique de M. de Bismarck. M. de Sybel, en effet, appartient à ce parti national-libéral, continuateur du parti unitaire du Parlement de Francfort de 1848 et du Parlement d'Erfurt de 1849, que M. de Bismarck haïssait comme il savait haïr et dont il s'appropriait plus tard le programme, mais avec élimination du régime parlementaire. Ce fut un duel de jalousie entre les amis de M. de Sybel et M. de Bismarck, qui disait un jour que les nationaux-libéraux lui en voulaient surtout par dépit de voir leurs projets réalisés par un autre. L'accusation n'est cependant qu'à moitié vraie. Les nationaux-libéraux, à l'époque des débuts de M. de Bismarck, étaient encore libéraux ; ils ne connaissaient ce ministre improvisé que comme un hobereau n'ayant professé que des idées rétrogrades ; ils le considéraient presque comme un aventurier, comme un *dilettante* nullement capable d'accomplir de grandes choses et menant, par sa politique frivole, la dynastie et la nation à des catastrophes. Rarement on avait assisté à des débats aussi violents comme ceux qui eurent lieu à la Chambre prussienne à l'occasion de la convention prusso-russe pour la répression de l'insurrection polonaise en 1863. M. de Bismarck tenait pour la Russie, et son attitude d'alors n'a pas été pour peu dans la politique d'Alexandre II, si favorable à la Prusse, pendant les guerres du Danemark et de l'Autriche. Le parti national-libéral, au contraire, sympathisait avec les insurgés de Pologne moins peut-être par amour de la cause de cette nation que par haine de la Russie et par antagonisme à l'égard de M. de Bismarck. M. de Sybel fut parmi les orateurs les plus fougueux de l'opposition. Il dénonçait le gouvernement, dont M. de Bismarck était le chef, comme « ne pouvant ni vivre ni mourir sans violer les lois du pays ». Son ami M. Simson comparait le ministre à un danseur sur la corde raide, et M. de Sybel renchérit, en avouant que son parti faisait tout son possible pour entraver l'action du ministre, lors même qu'elle viserait un but utile. Il voyait avec terreur le vaisseau de l'État dirigé par le général de Roon à la machine et par M. de Bismarck au gouvernail ; il élèvera toujours et toujours sa voix contre les mauvais conseillers de la couronne.

M. de Sybel, comme tout son parti, persévérait dans cette attitude d'opposition systématique, pendant toute la période de 1863 à 1866 : dans la question militaire, comme dans celle des duchés de l'Elbe et celle de la campagne diplomatique contre l'Autriche, on le retrouve parmi les antagonistes les plus résolus de M. de Bismarck. Pour lui et ses amis, le chemin de Damas ne s'ouvrit qu'au lendemain de Sadowa, en présence des succès éclatants, diplomatiques et militaires, des Bismarck, des Roon et des Moltke. Il n'est pas inutile de connaître ces antécédents de l'auteur pour apprécier son œuvre. Au cours de son récit, il fait quelquefois allusion aux erreurs de son parti, mais il procède avec des ménagements et avec une touche si légère qui contrastent avec la sévérité dont il use à l'égard de ceux qui ont défendu leurs intérêts et leurs convictions dans cette lutte de la politique prussienne qui a abouti à la fondation de l'Empire allemand.

*
* *

M. de Sybel ne s'est pas donné pour tâche d'écrire l'histoire de l'Allemagne : ainsi que l'indique le titre de son livre, c'est la fondation du nouvel Empire par Guillaume Ier qu'il va raconter, d'après un plan très vaste, puisque les quatre volumes qu'il a livrés au public ne nous conduisent encore que jusqu'à la veille de Sadowa. Dans le premier volume, après avoir rapidement esquissé les préliminaires du mouvement à la fois national et libéral qui se produisit en Allemagne, au lendemain du Congrès de Vienne et, d'une manière plus accentuée, après 1830, sous l'influence de la révolution de Juillet, l'auteur entre dans le vif de son histoire, au moment où la révolution de Février, de Paris, vient bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. On y voit le mouvement allemand révéler, avec plus d'éner-

gie que jamais, son double caractère ou plutôt son double but : la conquête d'institutions libérales et la concentration des forces nationales en vue d'assurer à l'Allemagne sa place parmi les grandes puissances de l'Europe. Sur les insurrections locales, dirigées contre le régime absolu, venait ainsi se greffer le mouvement unitaire dirigé contre le vieux Bundestag de Francfort, et alimenté par l'insurrection du Schleswig-Holstein contre le roi de Danemark.

Absolutisme et régime parlementaire, Parlement de Francfort et Bundestag de 1815, antagonisme de l'Autriche et de la Prusse, jalousie et impuissance des États secondaires, occupent le devant de la scène allemande avec leurs acteurs Frédéric-Guillaume IV, Schwarzenberg, Radowitz, Manteuffel. Pendant que l'Autriche se débat au milieu des insurrections de Vienne, de Prague, de Pesth, de Milan, la Prusse de Frédéric-Guillaume semble vouloir profiter du moment pour évincer la vieille rivale. Le romantique souverain en était encore à ébaucher ses projets de résurrection du vieil « empire romain de nation allemande », lorsque l'Autriche se retrouve et se ressaisit sous le sabre du prince de Schwarzenberg, qui, après avoir réprimé les révoltes du dedans, ne semble pas avoir mal envie de venger Marie-Thérèse sur le descendant de Frédéric II.

Le *veto* de Schwarzenberg fit échouer l'œuvre du Parlement de Francfort et, en même temps, avec l'appui des autres grandes puissances européennes, l'entreprise prussienne contre le Danemark. A Schwarzenberg, Frédéric-Guillaume n'avait à opposer, à ce moment, que le général Radowitz, aussi romantique et aussi flottant que son maître. L'homme de l'avenir, M. de Bismarck, n'avait pas encore paru sur la scène officielle; il cherchait encore sa voie sur les bancs de l'extrême droite de la Chambre prussienne, où il acclamait Schwarzenberg contre Radowitz.

Le relèvement de l'Autriche avait relevé aussi le courage des États secondaires, moins que jamais disposés à laisser absorber leur souveraineté par l'État fédératif dirigé par la Prusse. La Bavière et le Wurtemberg n'avaient jamais voulu en être; la Saxe et le Hanovre s'en détachèrent lorsque M. de Radowitz fit mine de mettre le projet en pratique; les deux Hesse suivirent de près, si bien qu'il n'en restait, en dernier lieu, que les souverains des petits États, plus ou moins contraints par leurs sujets et par leur situation géographique de persévérer dans l'alliance prussienne. Sur un dernier appel de Frédéric-Guillaume, ils accourent à Berlin, tous pour aider le roi à sortir avec honneur de l'impasse, — tous avec exception de l'électeur de Hesse venu exprès avec son ministre, « son Hassenpflug », comme il disait, pour faire avorter tout le projet. Cet électeur, détesté par ses sujets, ne fut pas tenu non plus en grande estime par ses confrères, qui ne s'en cachaient pas. M. de Sybel raconte qu'à la première rencontre des souverains, l'électeur ayant couru embrasser le roi, le duc de Brunswick disait, assez haut pour être entendu : « Baiser de Judas. » Ce même souverain, d'après le duc de Cobourg, qui en parle dans ses Mémoires, aurait violemment apostrophé son collègue couronné de Cassel, par ces mots : « Vous avez déjà été une fois sur le point d'être chassé de votre pays; vous voudriez ménager ce sort à tous les autres princes! » Le mot n'a-t-il pas du piquant dans la bouche d'un prince qui, lui-même, avait remplacé sur le trône son frère, chassé par ses sujets? Le duc de Brunswick ne pouvait prévoir, à cette époque, que seize ans plus tard un autre roi de Prusse se chargerait de débarrasser les Hessois de leur souverain.

Dans cet avortement de l'Union fédérale, l'empereur de Russie ne joue pas le rôle le moins saillant. M. de Sybel, qui le fait entrer en scène seulement au lendemain du Congrès des princes de Berlin, aurait dû insister un peu plus sur l'influence prépondérante que Nicolas a exercée sur la politique intérieure de la Prusse avant 1848 et, depuis lors, dans les démêlés de la Prusse et de l'Autriche. On connaît par d'autres sources, allemandes et russes, l'irritation que causaient au tsar les événements révolutionnaires de Berlin, les défaillances de son beau-frère Frédéric-Guillaume, les concessions libérales de ce prince et ses velléités d'unifier l'Allemagne sous l'égide de la Prusse. Nicolas, au milieu des agitations de l'Europe, se croyait appelé à sauver les monarchies, et sa politique était dictée par la préoccupation de conserver son trône comme ceux de ses voisins. De plus, la révolution de Hongrie et l'insurrection dans le grand-duché de Posen lui inspirèrent des craintes pour ses propres États : ce fut autant pour lui que pour l'empereur d'Autriche qu'il vint en aide à ce dernier pour soumettre la Hongrie. Il en voulait à Frédéric-Guillaume d'avoir pactisé avec ses sujets polonais, d'avoir donné à la Prusse une Constitution, et surtout de s'être engagé dans la guerre avec le Danemark qu'il considérait comme l'héritage éventuel de la maison de Holstein-Gotterp alliée aux Romanoff.

Nicolas, par toutes ces raisons, penchait pour l'empereur d'Autriche et ne fut nullement clément à son beau-frère de Berlin, sur le compte duquel il se prononça avec le plus grand sans-gêne et avec plus de pitié que de bienveillance. Devenu arbitre dans le conflit des deux puissances allemandes, il semblait avoir pris d'avance position. M. de Sybel consacre des pages fort intéressantes à cette première entrevue de Varsovie, où le prince de Prusse avait assumé la pénible mission de défendre la politique prussienne contre le prince de Schwarzenberg, tenu en grande faveur par le tsar. Celui-ci n'exigeait rien de moins du roi de Prusse qu'un coup d'État et le retrait de la Constitution, de plus la paix pure et simple avec le Danemark et l'abandon du projet de l'Union fédérale prussienne. « L'Autriche, objecte le prince de Prusse, n'avait-elle pas

également donné une Constitution? — Sans doute, réplique Schwarzenberg, nous en avons donné une, mais elle n'est pas encore mise en pratique.» En somme, la Prusse n'avait rien obtenu à Varsovie; dans toutes les questions, le tsar lui donna tort et l'engagea à battre en retraite. L'Angleterre aussi lui donna tort dans l'affaire du Danemark et renforça ainsi le concert des ennemis de la Prusse. Pour mettre le comble à la fureur de Frédéric-Guillaume, il lui vint une offre d'appui de Louis-Napoléon qu'il abhorrait et dont il considérait les avances comme « une tentation de Satan ». On connaît les vues et les suggestions du prince-président par les missions de M. de Persigny, dont on trouve tous les détails dans les ouvrages de Gustave Rothan. M. de Sybel les complète en rendant compte des entretiens de Louis-Napoléon avec le comte de Hatzfeld, ministre de Prusse à Paris. Au fond de ces conversations du prince apparaissait toujours la question de la rive gauche du Rhin, et cela suffisait pour déterminer Frédéric-Guillaume à se soumettre aux volontés du tsar, en ce qui concernait l'affaire danoise. Il conclut la paix avec le Danemarck afin de désarmer la Russie. Mais il n'en avait pas fini avec l'Autriche : le prince de Schwarzenberg était résolu à tuer dans l'œuf les projets unitaires de la Prusse.

*
* *

Le second volume de l'ouvrage de M. de Sybel comprend une période de treize années, de 1850 à 1863, que l'on pourrait caractériser comme l'apogée de la prédominance autrichienne en Allemagne en même temps que le prélude de l'ascendant de la Prusse : elle commence par les conférences de Varsovie, où la Prusse fut condamnée par le tsar Nicolas, pour finir au Congrès des souverains de Francfort, dernier et stérile effort de la diplomatie autrichienne. L'historien prussien, pour expliquer et justifier les coups de force dont M. de Bismarck va bientôt surprendre l'Autriche et l'Allemagne, a besoin d'emprunter à sa palette les plus vives couleurs pour dépeindre les avanies et les humiliations que la Prusse eut à subir de la part de l'Autriche et de ses alliés. Il s'acquitte de cette tâche avec beaucoup d'ardeur, ne laissant échapper aucun trait de l'attitude impérieuse de Nicolas, de l'attitude hautaine du prince de Schwarzenberg, mais ne dissimulant pas non plus la faiblesse et l'insuffisance de Frédéric-Guillaume et de tous ses conseillers. En passant, l'auteur détruit aussi la légende d'après laquelle le comte de Brandenburg serait revenu de Varsovie, le cœur déchiré, pour mourir de son échec. Ce brave général, après avoir vu de près Nicolas, François-Joseph, Schwarzenberg, connaissant les hésitations et défaillances de son roi, n'ignorant pas l'infériorité de l'armée prussienne, revenait à Berlin avec la conviction que la Prusse n'avait rien de plus pressé à faire que de s'incliner et de remettre en poche son projet unitaire. Il dit son opinion et la fit prévaloir avant de s'aliter et mourir d'une mort naturelle.

Après un nouvel accès de révolte, Frédéric-Guillaume congédia son ami Radowitz et fut heureux que le tsar vînt le tirer d'affaire en amenant le prince de Schwarzenberg à Olmütz, où le ministre Manteuffel obtint des conditions de paix dures pour l'amour-propre prussien. Cette réconciliation paraissait un moment devoir se cimenter aux dépens de Louis-Napoléon. Après les conférences de Dresde, faute de pouvoir s'entendre sur la réorganisation de la vieille Diète germanique, les deux adversaires de la veille tombaient d'accord sur une sorte de traité de défense et de garantie éventuelles, pour une période de trois ans. La Russie devait être invitée à accéder à cet acte qui reconstituait la Sainte-Alliance. M. de Sybel ne nous dit pas ce qui est advenu de ce traité et s'il est jamais entré en vigueur; on pourrait en douter en présence des faits qui nous montrent aussitôt l'Autriche et la Prusse engagées dans une lutte constante dont, depuis lors, M. de Bismarck nous a révélé tous les incidents.

Car M. de Bismarck entre en scène : après avoir développé à la Chambre prussienne tous les avantages de « l'humiliation » d'Olmütz, il arrive bientôt à Francfort, éperonné et botté pour reprendre en sous-œuvre le projet de son ennemi Radowitz et jusqu'aux idées du parti libéral, qu'il avait taxées hier de « révolutionnaires ». M. de Sybel trace son portrait tel qu'il l'a observé après 1866 et après 1870, et non comme lui et ses amis politiques le voyaient avant ces dates : il lui décerne les qualités d'homme d'État que personne aujourd'hui ne lui conteste, il lui en prête même une qui ne sera reconnue comme telle que par le patriotisme prussien dans l'acception la plus étroite du mot. Bossuet définissait la vraie fin de la politique par cette pensée : « Rendre la vie commode et les peuples heureux. » Frédéric II, à son tour, ne comprenait l'État que comme le moyen de conserver et de cultiver tous les biens de la civilisation, des arts, des sciences. Le roi Frédéric-Guillaume IV à son tour priait son ministre Manteuffel de ne pas lui parler toujours de « ce gredin d'État ». Pour M. de Bismarck — M. de Sybel se fait gloire de le constater — l'État n'était pas un moyen, mais un but, et l'État prussien, tout particulièrement, était le but le plus élevé de toute conception politique, auquel tout et tous, au dedans et au dehors, n'avaient qu'à se subordonner. Il estimait les sciences et les arts « autant qu'ils pouvaient servir l'État prussien ». Impossible de mieux caractériser l'homme, de mieux expliquer ses actes et ses agissements. Cela concorde ainsi avec le jugement d'un autre publiciste allemand, très dévoué à la politique bismarckienne : « Nous autres Allemands, disait-il, nous admirons Bismarck, nous ne l'aimons pas. » Le fait est que M. de Bismarck tenait à faire une Prusse grande et nullement une Prusse aimable. Sa politique est prosaïquement

utilitaire; telle nous l'avons connue et telle nous la présente et la défend M. de Sybel; elle est bonne et juste suivant qu'elle profite à la Prusse, sans se soucier des intérêts et des droits d'autrui. Les traités ont constitué l'Autriche et la Prusse arbitres de l'Allemagne. « Il n'y a pas de place pour nous deux en Allemagne, » dit-il à l'Autriche : et il faut que l'Autriche cède la place à la Prusse. Il est vrai qu'au génial joueur un premier atout était tombé dans la main : la mort du prince de Schwarzenberg, celui qui avait regretté, en 1850, de ne pas avoir marché sur Berlin, et qui n'avait peut-être pas renoncé à ce projet au moment où une mort subite vint l'emporter. M. de Bismarck eut bientôt encore cette autre bonne fortune — pour son étoile politique — de la maladie du roi Frédéric-Guillaume et de la régence du prince de Prusse, qui sera roi et empereur pour forger l'épée qui réalisera les vastes projets du ministre ou, comme on commence aujourd'hui à le croire de plus en plus, pour s'attacher le ministre qui exécutera le programme royal.

Le prince-régent, dès son avènement, montra qu'il n'était pas le premier venu, même en finesse diplomatique. Quelle comédie amusante que cette entrevue de Bade, de 1860, dont M. de Sybel nous fournit un récit plein de mouvement! Cette entrevue, sollicitée par Napoléon et dont le but était déjà manqué avant l'arrivée de l'empereur à Bade! Ce tête-à-tête, où Napoléon comptait séduire le futur roi de Prusse, transformé en rendez-vous général des souverains allemands, ressemblait assez à une réunion de coalisés contre la France. Et puis cette entrevue de Teplitz entre le prince-régent et François-Joseph, où l'on agitait de nouveau la question de savoir s'il ne valait mieux, au lieu de se battre l'un contre l'autre, de se battre ensemble contre Napoléon?

M. de Sybel nous conduit ainsi à l'inauguration du règne de Guillaume Ier et du ministère de M. de Bismarck. Il ne subsiste plus aujourd'hui aucun doute sur ce double fait que le roi Guillaume, dès 1849, avait inscrit dans son programme l'établissement de l'unité allemande sous l'hégémonie de la Prusse et que, dès cette époque, il avait reconnu la nécessité de réorganiser l'armée prussienne, « pour conquérir l'Allemagne ». Le roi et son ministre n'avaient pas été autrefois d'accord sur bien des points de la politique extérieure. Lors de la guerre de Crimée, le prince tenait pour l'Angleterre et M. de Bismarck pour la Russie. Plus tard, celui-ci travaillait à une alliance de la Prusse et de la Russie avec la France, idée que le prince de Prusse repoussait avec indignation comme « idée d'écolier ». Pendant la guerre d'Italie, M. de Bismarck paraissait d'avis de laisser écraser l'Autriche par la France, alors que le prince-régent se disposait à venir en aide à François-Joseph. M. de Sybel glisse sur ces contradictions entre deux hommes qui devaient bientôt collaborer, en une étroite communion, à la destruction de la vieille Confédération. On doit croire que ce qui a attiré le roi Guillaume vers M. de Bismarck, c'est qu'il ne voyait pas autour de lui d'autre homme suffisamment trempé pour entrer en lutte avec le Parlement récalcitrant à la réorganisation de l'armée. Les amis de M. de Sybel furent congédiés pour faire place à M. de Bismarck. Notre historien raconte les années de conflit, avec beaucoup d'indépendance d'esprit, en oubliant l'attitude hostile de ses amis et la sienne propre et en glorifiant, *a posteriori*, la politique anticonstitutionnelle du roi et du ministre. A plus forte raison approuve-t-il l'opposition de Guillaume à l'égard du Congrès de Francfort, convoqué par l'empereur François-Joseph. Toutefois, à ce moment, le conflit parlementaire avait rendu le gouvernement de Berlin fort impopulaire, et qui sait si l'Autriche, avec un peu d'habileté, n'eût pas triomphé, sans un événement qui vint détourner les esprits des choses internes de l'Allemagne et qui contribuait beaucoup à édifier la fortune politique du roi Guillaume et de M. de Bismarck.

*
* *

Cet événement fut la mort du roi de Danemark, mort qui ressucita la question des duchés. Nous ne savons quel homme d'État de l'époque a dit : « Il n'y a que trois hommes ayant jamais compris la question du Schleswig-Holstein : deux sont morts, le troisième, c'est moi, et je ne m'en rappelle plus. » C'est de cette question inextricable, désespoir de tous les hommes d'État forcés de s'en occuper, que M. de Sybel, dans le troisième volume de son ouvrage, donne un récit très clair, suffisamment succinct et, bien entendu, parfaitement accommodé aux visées de la politique de M. de Bismarck. Après avoir lu le récit, on comprend la question, en même temps qu'on s'en explique les rapports intimes avec la grande politique européenne dont les fils aboutissaient aux Tuileries. Engendrée par la jalousie de race entre Danois et Allemands, compliquée par les aspirations unitaires des Scandinaves d'une part et des Allemands de l'autre, puis par les compétitions dynastiques des différentes branches de la maison des Holstein, des Augustenbourg, des Gottorp, des Oldenbourg, elle fait violemment explosion, au lendemain de la révolution de Février 1848, et se déroule, en trois phases successives, de 1848 à 1866, entre le duc d'Augustenbourg et le roi de Danemark, entre celui-ci et les puissances allemandes, et finalement entre l'Autriche et la Prusse, avec liquidation à Sadowa.

Le récit de M. de Sybel ne modifie pas la physionomie des personnages tels que nous les connaissions au moment de leur action, pas plus qu'il ne changera l'impression produite par ces événements des duchés sur la majeure partie des contemporains hors de l'Allemagne. Nous voyons le roi Frédéric-Guillaume IV, poussé par la révolution allemande, se faire le défenseur de l'insurrection des Holsteinois contre leurs souverains, puis

l'abandonner sous le coup de l'hostilité des puissances occidentales et des menaces directes de l'empereur Nicolas. Nous voyons, à la mort du roi de Danemark, M. de Bismarck saisir avec son coup d'œil d'aigle l'occasion inespérée de faire coup double, en relevant l'impopularité de la Prussse en Allemagne et en agrandissant le domaine territorial de la maison de Hohenzollern. M. de Sybel confirme, ce que d'autres publicistes ont affirmé avant lui, que dès le premier jour cet agrandissement a déterminé la politique de M. de Bismarck et, bientôt, celle de son souverain ; et il nous conduit dans le dédale diplomatique et militaire avec ce fil d'Ariane qui nous en fait trouver l'issue.

M. de Bismarck a toujours proclamé sa campagne des duchés comme celle dont il était le plus fier : on le croira volontiers, en lisant M. de Sybel qui parle pièces en main. Déchirer le protocole de Londres de 1852, qui consacrait l'intégrité de la monarchie danoise et en bas duquel figurait la signature de la Prusse; entraîner l'Autriche, qui ne comprenait pas du tout quel intérêt elle pouvait avoir à agir de concert avec sa rivale ; tenir tête à lord Palmerston, auteur du protocole de Londres ; apaiser l'empereur de Russie, qui réservait la couronne de Danemark pour ses parents de Holstein-Oldenburg; séduire l'empereur Napoléon, qui offrait tout et à qui on ne voulait rien donner ; braver la Diète germanique, où les petits États se montraient peu disposés à faire le jeu de la Prusse; faire violence aux populations des duchés, qui demandaient leur duc d'Augustenbourg; braver l'opposition libérale des Chambres prussiennes, qui se méfiait de M. de Bismarck et dont faisait partie M. de Sybel, l'historien qui, un quart de siècle plus tard, racontera cette campagne étonnante : tels sont les hauts faits que M. de Bismarck et le roi Guillaume auront à accomplir avant d'arriver à leur but final.

On a beau lire cette histoire, vérifiée sur les documents, l'on est toujours à se demander comment les deux grands acteurs de Berlin ont pu vaincre tant d'obstacles dont la campagne militaire a été le moindre. Et l'on est amené à constater que la faiblesse de caractère, le manque de pénétration des parties adverses entrent pour beaucoup dans le succès de la politique prussienne. La finasserie et l'intrigue ne sont pas uniquement du côté de Berlin : l'on en découvre aussi à Vienne et à Paris, mais avec les inconséquences dans les idées en plus. Les gens de Berlin savaient ce qu'ils voulaient et ne s'abîmaient pas dans la sentimentalité. L'Autriche n'avait pas plus de désintéressement que la Prusse. Si le roi Guillaume eût consenti à lui rétrocéder une partie de la Silésie ou lui garantir les provinces italiennes, le cabinet de Vienne sacrifiait et sa part de conquête des duchés et les droits du duc d'Augustenbourg, et les droits des États secondaires, et tout le pacte fédéral. Et puis, à chaque page du livre de M. de Sybel on trouve cette mention que l'empereur d'Autriche se jetait dans les bras de la Prusse, de peur que celle-ci ne donnât l'accolade à Napoléon III : ce fut là même un des moyens dont M. de Bismarck savait habilement se servir pour rendre l'Autriche docile. L'empereur des Français, lui, n'agissait que sous le coup de sentiments et de ressentiments : le principe des nationalités, le principe plébiscitaire, l'aigreur contre l'Angleterre qui avait fait échouer le projet du Congrès européen. M. de Bismarck en tira merveilleusement parti. M. de Sybel nous raconte cette épopée dans le menu : les archives de Berlin lui ont révélé ses entretiens, jusqu'ici connus seulement dans leurs conséquences, entre l'empereur Napoléon et le comte de Goltz, entre celui-ci et M. Drouyn de Lhuys : « Cet appui était pour nous inappréciable, dit l'historien, mais était-il sincère ? » Mais oui, répond l'historien, l'appui de Napoléon était sincère, il était même désintéressé et ne cessait de l'être que lorsqu'il fut trop tard de le faire acheter. Rarement un satiriste trouvera un sujet plus fécond que ce dénouement de la question du Schleswig-Holstein. La Diète germanique, qui a ordonné l'exécution fédérale dans les duchés, finit par en être éconduite par la Prusse. Les populations des duchés, dont l'insurrection avait été favorisée par la Prusse et la Diète, finissent par être traitées de sujets rebelles. Le duc d'Augustenbourg, dont le seul nom avait donné corps et prétexte au mouvement, dont les droits sont proclamés à la conférence de Londres, par les puissances allemandes, comme « les mieux établis », s'entendra dire par la Prusse que ses droits sont primés par ceux du grand-duc d'Oldenbourg et même par ceux de la maison de Brandebourg. Le roi de Danemark, traité au début comme usurpateur du trône des duchés, est admis à céder ces mêmes duchés à la Prusse et à l'Autriche. La Prusse, qui défend à l'Autriche de disposer de sa part de possession sans le consentement de la Prusse, s'empare finalement de la part autrichienne. Le cabinet avait beau réclamer : le roi Guillaume n'entendait pas lui céder la moindre parcelle de territoire, ni même s'engager à lui garantir la Vénétie. Les duchés veulent le duc d'Augustenbourg ? mais ils seraient obligés de payer pour leur duc 50 millions, frais de la guerre conduite par la Prusse. Et la Prusse se serait dérangée, saignée pour créer un nouveau petit État qui renforcerait à la Diète de Francfort la majorité antiprussienne ?

Dans ces négociations finales, le roi Guillaume — M. de Sybel l'expose à l'exemple d'autres publicistes — s'est montré plus exigeant, moins traitable que son ministre. Celui-ci avait eu du mal à entraîner son souverain dans la voie de la politique conquérante : mais une fois entré, Guillaume Ier entraînait Bismarck à sa suite. Le ministre montrait quelquefois des velléités d'appliquer le *do ut des* : le roi repoussait toute idée de ce genre. Tout au plus aurait-il offert quelque argent à l'empereur d'Autriche, qui refusait ce genre de rachat de ses titres de coopération militaire.

*
* *

« Tension entre l'Autriche et la Prusse », tel est l'intitulé du chapitre par lequel M. de Sybel ouvre son quatrième volume, consacré aux événements qui précédaient de près la guerre entre les deux grandes puissances allemandes. Comme on devait s'y attendre de la part d'un historien qui écrit pour la glorification de la Prusse et qui est devenu, sur le tard, un avocat passionné du prince de Bismarck, M. de Sybel ne voit dans le conflit diplomatique de Berlin et de Vienne que les torts de l'Autriche, les empiétements, les inconséquences, les fluctuations et jusqu'aux soi-disant trahisons de cette puissance, politique purement agressive contre laquelle le roi Guillaume et son ministre étaient obligés de se défendre et qui les a forcés en fin de compte à recourir à l'épée. Et cependant l'auteur lui-même, par la communication de tant de documents inédits, par le récit des confidences échangées entre les divers personnages, confirme ce que d'autres écrivains français, italiens, autrichiens ont exposé avant lui, à savoir que l'Autriche eût-elle agi avec une correction, une loyauté des plus parfaites, n'eût pas eu un meilleur sort, étant donné que depuis quatorze ans M. de Bismarck avait déclaré qu'il n'y avait pas place pour deux en Allemagne, et qu'il avait trouvé à Paris et à Florence des alliés disposés à l'aider dans son entreprise. La physionomie de cette histoire des événements de 1865 et 1866, telle qu'elle résulte de l'ouvrage de M. de Sybel, se caractérise donc de la manière suivante : le roi Guillaume, persuadé que la guerre seule peut lui donner la suprématie en Allemagne en même temps que satisfaire son ambition d'agrandissement territorial, et cependant gêné par ses rapports de famille pour déclarer la guerre à l'Autriche; M. de Bismarck, exempt de ces scrupules, et s'appliquant à vaincre les préjugés de son maître; M. de Bismarck, encore, s'efforçant — comme il le disait plus tard lui-même — de maintenir Napoléon « en bonne humeur », fût-ce au prix de quelques concessions ou compensations à trouver; le roi Guillaume résolu à renoncer plutôt à tout qu'à prendre des engagements fermes avec Napoléon. Souverain et ministre sont ainsi d'accord pour ne pas rompre avec l'Autriche tant qu'on n'est pas sûr de la neutralité de l'empereur des Français. Voilà pourquoi les hésitations et les ambiguïtés de Napoléon produisent celles de la Prusse, et pourquoi, après s'être invectivés et menacés pendant toute la première moitié de l'année 1865, les deux adversaires signèrent la fameuse convention de Gastein, sorte de répit accordé à l'Autriche en attendant qu'elle se déclare vaincue avant de combattre ou qu'elle accepte le combat, où la Prusse profite à la fois de l'alliance italienne, de l'inaction de la France, de la tolérance de la Russie.

Nous apprenons par M. de Sybel que ce qui avait le plus irrité Napoléon dans la convention de Gastein, c'est qu'il croyait que la Prusse avait payé la soumission de l'Autriche par l'engagement de défendre cette puissance en Vénétie! Il fallait, pour le tranquilliser, que M. de Bismarck vînt à Biarritz pour l'assurer que la guerre avec l'Autriche n'était qu'ajournée, le roi Guillaume ayant hésité au dernier moment à la déclarer; que rien n'était changé dans les grands desseins de la Prusse; que la Prusse garderait les duchés avec ou contre le gré de l'Autriche; qu'elle s'allierait avec l'Italie pourvu que Napoléon n'y mît point obstacle.

Les entretiens de M. de Bismarck et de l'empereur, à Biarritz et à Saint-Cloud, dans l'automne de 1865, sont pour la première fois racontés par M. de Sybel. Il est peu probable que l'on en reçoive jamais un récit plus authentique : le taciturne empereur, paraît-il, ne s'en est ouvert à personne, et encore moins n'a-t-il confié ses entretiens au papier. Pour le lecteur attentif, ce sera toujours une énigme psychologique que cette facilité avec laquelle Napoléon accueillait tous les raisonnements de son interlocuteur prussien lui persuadant que l'annexion des duchés constituait un affaiblissement et non un accroissement de force pour la Prusse, et que l'unification de l'Allemagne à l'exclusion de l'Autriche n'était qu'une œuvre conforme aux grandes idées tant de fois proclamées par l'empereur. On conçoit que laissant celui-ci dans de telles dispositions d'esprit, M. de Bismarck revient à Berlin fort content; il ne lui reste plus qu'à livrer un dernier assaut à la conscience du roi, qui est tiraillé en sens divers par son entourage. M. de Sybel ne donne que quelques discrets aperçus des dissidences intimes entre les membres de la famille royale et entre les deux cours, mais ce qu'il en dit fait supposer que la lutte a été vive et confirme ce que M. de Bismarck a dit un jour de cet épisode qui, suivant lui, constitue un de ses triomphes les plus difficiles, triomphe sur la répugnance du roi pour une guerre que le prince royal avait repoussée comme « fratricide ».

Le roi s'engagea cependant avec prudence dans cette voie nouvelle, si distante de son ancien programme des « conquêtes morales ». Il correspond directement avec Napoléon, lui révèle les plans de la Prusse et le fait sonder par M. de Goltz sur les compensations que demanderait l'empereur. Ces pourparlers sont racontés avec détails par M. de Sybel; ils sont instructifs en ce sens qu'ils nous montrent en présence l'esprit hésitant, nuageux de Napoléon avec la diplomatie insinuante et cauteleuse de la cour de Berlin. L'empereur ne sait pas désigner l'objet de compensation et s'en remet à des négociations ultérieures avec le roi : ajournement dont M. de Goltz se déclare enchanté. Mais le roi ne l'entend pas ainsi : il fait déclarer péremptoirement qu'il ne consentira jamais à céder une portion quelconque du territoire allemand. Il opposa le même refus au général italien Govone, insistant pour qu'une concession territoriale quelconque fût

faite à la France. Et cependant il n'aurait certainement pas déclaré la guerre à l'Autriche sans une promesse de neutralité de la part de l'empereur. M. de Bismarck, un moment, songea peut-être à une guerre avec la France : « Pourrions-nous compter, en ce cas, sur l'Italie ? » Govone protesta avec énergie, en priant même M. de Bismarck de ne jamais poser une pareille question à quelque autre homme d'État italien : la chose serait immédiatement rapportée à Paris.

Avec la conclusion de l'alliance italo-prussienne et la rupture du cabinet de Berlin avec la Diète germanique, M. de Sybel termine le quatrième volume de son œuvre. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'ouvrage ne modifie en rien la physionomie sous laquelle ont apparu jusqu'ici au public les événements de 1861 à 1866 dans le centre de l'Europe et il confirme le jugement porté par les hommes d'État et les publicistes des États non directement intéressés. D'ailleurs, en faisant publier sa correspondance de Francfort, M. de Bismarck a fourni le prologue de ses entreprises. Pourquoi les casuistes se mettraient-ils en frais de démontrer que le roi et son ministre ont dû faire la guerre à l'Autriche et aux États secondaires en vue de la défense de la Prusse menacée, alors que M. de Bismarck, du premier jour jusqu'au dernier, a préparé la rupture en la rendant inévitable ? La Prusse ne pouvait ni s'agrandir ni supplanter l'Autriche dans la Confédération sans déchirer les traités de 1815, voilà pourquoi elle fit la guerre ou, comme M. de Bismarck s'exprimait un jour dans son langage imagé, elle « mit de nouveau à la loterie », comme l'avait fait une première fois Frédéric II. M. de Sybel nous racontera dans les volumes suivants comment la Prusse y gagna son gros lot.

ÉDOUARD SIMON.

L'ÉVOLUTION DU SOCIALISME FRANÇAIS

Il s'est opéré, depuis une douzaine d'années, dans le socialisme français, une radicale transformation, qui vient d'apparaître très visiblement dans deux manifestations d'ordre différent, mais qui ont, au fond, la même signification : les élections municipales et le 1er mai. Au point de vue socialiste, la caractéristique dominante de ces deux journées, c'est l'abdication du parti révolutionnaire, l'entrée définitive du mouvement socialiste dans l'évolutionnisme. C'est à peine si deux candidats se réclamant du parti de la Révolution ont réussi à se faire élire, et encore l'un d'eux était-il soutenu par toutes les fractions du parti républicain : dans toutes les autres circonscriptions, les révolutionnaires purs ont obtenu un nombre infime de voix. En revanche, le parti ouvrier dit possibiliste a obtenu huit sièges, et ses quarante-trois candidats ont groupé plus de quarante mille suffrages; c'est énorme, si l'on pense aux difficultés matérielles avec lesquelles ces candidats se sont trouvés aux prises, presque entièrement dépourvus d'argent, obligés de placarder eux-mêmes leurs rares affiches; leur succès en est d'autant plus significatif.

Quant au 1er mai, bien qu'organisé par les révolutionnaires et nettement déconseillé par les possibilistes, il a été inspiré par la pure doctrine possibiliste. Cette manifestation pour la journée de huit heures, cette mobilisation des forces ouvrières européennes et quasi mondiales pour une simple réforme, prouve que ses organisateurs ont définitivement abandonné la politique du tout ou rien qu'ils préconisaient hier encore avec tant d'âpre violence, pour se rallier à une politique de réformes progressives et possibles, en un mot à la politique possibiliste.

Le mot « mise en demeure », qui était autrefois le cheval de bataille des révolutionnaires, a tout à peine été prononcé; il n'inspire plus qu'une vague confiance. Jadis, les révolutionnaires conséquents raillaient les tentatives de réformes, les palliatifs dont ils proclamaient l'absolue inefficacité; il ne leur serait jamais venu à l'idée qu'une mesure d'ordre législatif pût apporter une amélioration quelconque au sort des travailleurs. Ils avaient un programme auquel ils ne croyaient pas; les quelques questions qu'il contenait étaient pour eux vides de sens, et elles n'étaient posées que pour servir de mise en demeure aux pouvoirs publics : elles étaient le « bélier qui devait faire la trouée ».

Or, le fait seul que les révolutionnaires aient pu croire à l'efficacité de l'une de ces réformes constitue une véritable révolution dans leur conception politique; ils ont en quelque sorte désarmé, laissé leur attitude expectante pour concourir à l'émancipation progressive et pacifique du travailleur. Il n'y a plus aujourd'hui de vraiment révolutionnaires que les anarchistes, si tant est qu'il y ait encore, depuis l'évolution d'Émile Gautier, des anarchistes scientifiques sincères.

Cette transformation était inévitable; la doctrine socialiste révolutionnaire était d'importation allemande, elle ne pouvait s'acclimater en terre de France; c'est elle qui causait l'impuissance des socialistes en les présentant sous un faux jour : le mot révolution a toujours effrayé dans notre pays, où l'immense majorité, la presque unanimité de la population, est paisible, pacifique, où l'on préfère une réforme ayant des conséquences radicales, révolutionnaires, mais paisiblement accomplie, à une réforme bénigne amenée par une révolution. Les socialistes, c'était l'éternel spectre rouge, « des gens qui voulaient tout mettre au pillage et boire le sang du monde ».

Pecqueur, véritable inventeur du socialisme sous sa

forme moderne, le collectivisme, ne formula aucune théorie révolutionnaire; il voulait arriver à la nationalisation du sol et de l'industrie par une série de réformes. Saint-Simon préconisait la suppression de l'héritage, la démocratisation du crédit; Fourier, le garantisme et le phalanstère; Proudhon, le crédit gratuit et la banque du peuple.

Il n'y avait rien dans tout cela de bien révolutionnaire. Tous ces projets sentaient les réformateurs encore imbus d'idées chimériques, quelque effort qu'ils fissent pour s'en débarrasser. Ils avaient un idéal qu'ils concevaient indistinctement net; ils n'apercevaient que vaguement les moyens d'y parvenir; ils ne paraissent pas, du reste, s'en être autrement inquiétés.

Louis Blanc, le premier, présenta une série de mesures rationnelles, et en première ligne la création d'un *ministère du progrès*, qui devait accomplir pacifiquement la révolution sociale et amener progressivement, sans secousse, l'émancipation des prolétaires. Pour cela, le ministère du travail devait: racheter les chemins de fer, les mines, transformer en banque d'État la Banque de France, centraliser au profit de l'État les assurances.

Le mouvement socialiste fut, on le voit, à ses débuts, très pacifique; il fut jeté dans les voies révolutionnaires par l'intervention de Marx et des socialistes-communistes allemands.

Étant donnée la forme politique et sociale de l'Allemagne à la veille de 1848, il est incontestable que les réformateurs pacifiques n'avaient rien à espérer; féodalement organisée, divisée en une foule de royaumes semblables à ceux qui se partageaient la France au moyen âge, l'Allemagne se prêtait mal à un essai d'émancipation des travailleurs; une révolution était nécessaire pour permettre au peuple de sortir de son infériorité morale et matérielle.

En France, il n'existait rien de tel; la Révolution avait, en brisant les obstacles, ouvert le champ à toutes les initiatives, à toutes les réformes; au lendemain de la révolution de Février, l'ouvrier avait en main l'instrument de sa libération.

Dans le *manifeste des communistes*, inspiré par Marx, à côté de simples réformes comme l'impôt progressif et la centralisation entre les mains de l'État des moyens de crédit et des instruments de transport, étaient inscrites des mesures révolutionnaires : « la confiscation de la propriété de tous les insurgés ou rebelles, l'abolition de la dette publique », et bien d'autres mesures encore plus violentes.

« Il s'agit maintenant, disait le manifeste, de l'expropriation de quelques usurpateurs par la masse du peuple; ce sera l'affaire des travailleurs, maîtres de la société par une révolution; le dénouement ne saurait être pacifique, car *la force est l'accoucheuse des sociétés humaines.* »

La lutte des classes y était présentée comme une inévitable nécessité, comme une loi historique à laquelle il n'était pas possible de se soustraire. Les communistes déclaraient ne pouvoir arriver à leurs fins qu' « en renversant par la force tout l'ordre social établi ».

Ce manifeste, qui devait être longtemps l'Évangile socialiste, n'eut aucun effet immédiat : les socialistes français, en juin 1848, n'eurent en vue que la satisfaction de leurs principaux besoins, avec quelques aspirations vers un socialisme chimérique indéfinissable.

Il faut aller jusqu'aux dernières années de l'Empire pour retrouver la trace du mouvement socialiste; le mutuellisme avait alors toutes les sympathies. L'Internationale n'eut, à ses débuts, rien de violent; elle réclama simplement l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail; puis les idées de Marx, développées dans le fameux livre critique d'une si vigoureuse intensité et d'une irréfutable logique, *le Capital*, ayant fait des adeptes, l'Internationale se prononça pour le collectivisme, pour la socialisation progressive du sol; mais, comme le fait justement remarquer le savant historien socialiste Benoît Malon, elle insista beaucoup plus sur le bien-fondé de ces mesures que sur les moyens de réalisation.

On était à peu près d'accord, en 1869, sur la doctrine fondamentale, mais le désaccord éclatait à propos des voies et moyens.

Tout en reconnaissant que le collectivisme ne pouvait être amené d'un coup par la violence, Karl Marx, avec certaines réformes, préconisait les moyens révolutionnaires, l'expropriation de la classe possédante. Blanqui et sa poignée d'amis s'inquiétaient plus des questions politiques que des questions sociales. Il n'avait sur l'état socialiste aucune idée personnelle, se bornant à dire que le socialisme en était encore à sa période de criticisme. Comme socialiste, il était « vieux jeu » et singulièrement en retard.

En septembre 1869, au quatrième congrès de l'Association internationale des travailleurs, César de Pæpe, dans son rapport savamment étudié, examinait les voies et moyens de transformer la société :

« Si, disait-il, nous pouvions nous placer, au point de vue d'une liquidation sociale faite à l'amiable entre les deux parties en cause, c'est-à-dire entre le prolétariat et la bourgeoisie, nous aurions à examiner la valeur de plusieurs moyens de transition préconisés par différentes écoles socialistes pour faire entrer le sol à la propriété collective, notamment les suivants :

« 1° Le rachat successif des terres préconisé par Louis Blanc; les premiers rachats se feraient au moyen du budget. puis le fermage des premières terres acquises servirait à racheter les autres;

« 2° Le fermage considéré, à partir d'une époque à fixer, comme remboursement, par annuité, mesure proposée en 1848 par Proudhon;

« 3° L'entrée à la propriété collective de toute succes-

sion *ab intestat* sans héritiers directs, un impôt de 25 pour 100 sur toute succession testamentaire et déclaration que le sol une fois entré à la propriété collective est inaliénable (système de Collins).

« Mais, ajoutait de Pæpe, la classe possédante s'opposera toujours aux moyens de conciliation; l'antagonisme des classes a donné naissance à un quatrième État, qui tôt ou tard procédera à une *liquidation forcée* et à la réorganisation sociale.

« Cette réorganisation sera amenée par l'abolition de la propriété privée, l'expropriation violente de la classe possédante. »

On le voit, les socialistes étaient animés du désir d'arriver pacifiquement au collectivisme, mais ils craignaient l'opposition de la bourgeoisie, et pour triompher de cette opposition, ils ne connaissaient qu'un moyen : la révolution.

La guerre, la Commune arrêtèrent pour un temps le développement de l'idée socialiste en France. Les socialistes qui avaient pris part au mouvement communaliste et qui avaient réussi, après l'entrée dans Paris de l'armée de Versailles, à gagner l'étranger, se jetèrent dans les voies révolutionnaires. Bakounine trouva en eux d'ardents prosélytes; le socialisme français qui était hors France se confondit avec l'anarchie.

Le mouvement ouvrier se dessina bientôt à nouveau en France, mais avec une extrême modération; au Congrès de Paris en 1876, on s'en tint à la coopération; le collectivisme timidement apparut au Congrès de Lyon en 1878, et triompha avec un caractère de particulière violence au Congrès de Marseille en 1879.

Le mouvement socialiste prit corps, mais il fut purement révolutionnaire; les idées importées par les communalistes amnistiés, idées de Marx, idées de Bakounine, étouffèrent l'idée française, l'idée évolutionniste de Pecqueur, de Louis Blanc, de Proudhon. D'ailleurs, une crise industrielle sévissait cruellement, et les ouvriers frappés, souffrants, voulaient changer de condition en « deux temps, trois mouvements », suivant la formule, par une révolution.

Quand il s'agit, au Havre, en 1880, de rédiger le programme du parti socialiste, des divergences d'opinion se manifestèrent; toutefois, la grande majorité des délégués adopta un programme dit minimum, contenant un certain nombre de réformes politiques, telles que la liberté absolue de la presse et de l'association, la suppression du budget des cultes, l'armement du peuple, l'autonomie communale et sociale, la réduction à huit heures de la journée de travail, la fixation d'un minimum de salaires, l'instructiou intégrale, la revision des contrats ayant aliéné la fortune publique (banques, chemins de fer, mines), l'exploitation des ateliers de l'État confiée aux ouvriers qui y travaillent et l'impôt progressif sur le revenu.

Mais pour qu'on ne pût se méprendre, il fut bien nettement spécifié que ces propositions n'étaient formulées que pour bien marquer le mauvais vouloir de la bourgeoisie à l'égard des classes ouvrières; ce n'était point le moyen d'arriver au collectivisme, la révolution seule devait produire la transformation : « Considérant, disait-on, que cette appropriation collective ne peut sortir que de l'action révolutionnaire de la classe productive du prolétariat organisé en parti politique distinct... »

Ce programme ne satisfaisait point entièrement tout le monde, et dans le *Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire français* — c'était le nom adopté pour le parti — se dessinaient deux courants.

MM. Guesde, Deville, Lafargue, étaient les gardiens de la pure doctrine allemande; ils ne juraient que par Karl Marx et puisaient toutes leurs inspirations dans *le Capital*, la bible socialiste; ils avaient réussi à s'emparer de la direction du parti socialiste et à lui imprimer son caractère allemand et nettement révolutionnaire.

A côté d'eux, quelques esprits indépendants, dont Benoît Malon était le chef, pensaient qu'il convenait de débarrasser le parti socialiste de son caractère étranger qui lui était si nuisible, qu'il était infiniment préférable de sortir de l'attitude expectante et révolutionnaire que l'on gardait scrupuleusement pour s'organiser en parti de réformes. Sans doute, il ne s'agissait point d'abandonner les voies révolutionnaires, mais certaines réformes possibles, immédiatement réalisables, devaient sûrement aider à la transformation sociale.

La grande majorité du parti socialiste se rangea à l'avis de Malon, et comme les purs révolutionnaires, conduits par Jules Guesde, essayaient de faire de l'obstruction, ils furent chassés du parti (Saint-Étienne, octobre 1882). Les congrès suivants achevèrent la scission.

Cette division était facile à prévoir; les marxistes, trop imbus des idées allemandes, ne se rendaient pas compte de ce qu'elles présentaient d'inacceptable pour des Français. La pensée de Marx, comme devait l'écrire, quelques années plus tard, un socialiste, était antifrançaise; si l'on en faisait la doctrine du parti ouvrier, on le condamnait à l'impuissance.

Les marxistes, qui voulaient l'émancipation « en deux temps trois mouvements », accusèrent les militants du parti ouvrier d'abandonner le parti de la révolution et leur décochèrent l'épithète de « possibilistes », donnée en Espagne aux partisans de M. Castelar. Loin de se récrier, les socialistes du parti ouvrier se parèrent de cette appellation, et M. Paul Brousse répliqua à M. Jules Guesde : « Oui, nous sommes des possibilistes, et vous, vous êtes des impossibilistes. »

Impossibilistes, le mot était juste; les marxistes se virent réduits à une poignée sans influence et même bientôt, sous la poussée de l'esprit français, ils en vinrent, tout en protestant énergiquement de leurs prin-

cipes, à ne plus considérer la révolution et la violence comme le seul moyen de réaliser la conception collectiviste.

Le parti ouvrier lui-même accentuait sa note : il rejetait son titre trop marqué de *Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire* pour prendre celui de *Fédération des travailleurs socialistes de France*, qui ne contenait point le mot révolution ; toutefois, l'ancienne dénomination fut gardée comme sous-titre.

Dans leurs écrits, les nouveaux socialistes se réclamaient du transformisme et de l'évolution : Benoît Malon substituait au mot révolution le mot moins terrifiant de *crise d'évolution*, et M. G. Rouanet publiait dans la *Revue socialiste* une série d'articles d'une grande portée sur le *socialisme allemand et le socialisme français*, dans lesquels il démontrait que le socialisme allemand était inacceptable pour les Français, qui, pour se conformer à leur génie particulier, devaient avoir un mouvement socialiste qui leur fût propre.

Le parti possibiliste était entré dans cette voie ; les résolutions adoptées à chacun de ses congrès marquaient plus nettement son abandon du principe révolutionnaire ; ils gardaient intact le fond de la doctrine collectiviste, mais proposaient pour la réaliser des moyens pacifiques, légaux. Les réserves faites étaient inscrites non dans les programmes, mais dans les considérants qui les précédaient ; on parlait toujours de révolution, sans y attacher de l'importance ; on s'appliquait surtout à développer le programme, à bien poser chaque question, à la dégager nettement. Le parti ouvrier était devenu entièrement évolutionniste ; seuls, les profanes pouvaient se méprendre au caractère des déclarations dont l'une, celle votée par le neuvième congrès en juin 1888, était ainsi conçue :

« Le Congrès, tout en approuvant les revendications formulées dans la plupart des rapports soumis à son appréciation et en rendant un hommage bien mérité aux studieux efforts accomplis par les syndicats, groupes corporatifs et cercles d'études sociales, croit qu'il est absolument nécessaire que le prolétariat s'organise sur le terrain de la lutte des classes sans compromission aucune en vue de la révolution sociale ; car malgré le bien-fondé des mises en demeure faites par les travailleurs conscients à la classe possédante et dirigeante, cette dernière ne cédera que par la force. »

Cette déclaration de pure forme est restée lettre morte ; le parti ouvrier, au contraire, avec une intelligence politique qu'on ne lui connaissait pas, a su s'opposer avec une grande énergie au mouvement anarchique et révolutionnaire dont un soldat dégradé était le porte-drapeau. Déjà, lors de l'élection du Président de la république, le parti ouvrier avait fait preuve de sagesse en refusant de s'associer au mouvement insurrectionnel que lançaient les blanquistes et leurs alliés les marxistes.

Les deux congrès qui se tinrent à Paris en 1889 virent triompher la doctrine possibiliste évolutionniste ; malgré leurs restrictions, les marxistes reconnurent qu'il y avait des moyens légaux de transformation plus efficaces que les moyens révolutionnaires ; ils reconnurent que la journée de huit heures, la réglementation du travail, constituaient de véritables améliorations de la condition des travailleurs. L'importance qu'ils ont attachée à la première de ces réformes prouve bien qu'ils y croient et que ce n'est plus la seule doctrine révolutionnaire qui a leur confiance.

Par sa conception même, la théorie socialiste collectiviste est adéquate à l'idée évolutionniste ; c'est par la simple évolution de la société actuelle que doit naître la société collectiviste.

Dans la théorie socialiste moderne, il ne s'agit plus, comme autrefois, de démolir la société, pour en reconstruire une autre de toutes pièces ; le collectivisme est une théorie scientifiquement déduite qui repose sur l'observation précise des faits (G. Deville).

Or, de l'observation de la société actuelle, les socialistes ont démontré qu'il y avait tendance vers la suppression de la propriété privée et vers le collectivisme ; l'avènement du collectivisme ne sera que le complément de l'évolution communiste qui s'effectue et qui se manifeste par la substitution de la grande industrie à la petite, de la culture en grand à la petite culture, par la suppression du petit patron, et l'extension à toute sorte d'entreprises de la forme sociétaire, embryon de la forme collectiviste.

Cette évolution qui se produit chaque jour est très lente, mais comme elle est inévitable, les possibilistes ne s'inquiètent pas outre mesure de la hâter brusquement, ils préfèrent l'aider. Les marxistes veulent tout précipiter ; en cela ils sont peu conséquents avec leur propre doctrine : comment, en effet, concilier l'idée de révolution et l'idée d'évolution ? Une révolution serait inutile, parce que le collectivisme ne saurait être imposé du jour au lendemain : « Quand bien même la poudre ferait sauter aujourd'hui ce vieux monde, on le verrait renaître de ses cendres, hélas ! toujours bourgeois. » Ces quelques lignes, condamnation de la révolution sociale, sont d'Herzen, le père de l'anarchie révolutionnaire.

Les révolutions, possibles dans le domaine politique, sont radicalement impuissantes dans le domaine social. En vingt-quatre heures on peut changer la forme d'un gouvernement, on ne peut changer les conditions de la vie sociale. Se figure-t-on qu'il soit possible de transformer en quelques instants l'organisme économique d'un peuple ? Il a fallu plusieurs siècles pour passer de l'esclavage au servage et du servage au salariat ; pour passer du salariat à un degré supérieur, il faut, suivant l'éloquente déclaration de l'éminent professeur d'économie politique Charles Gide, « le travail d'une longue élaboration préalable, semblable à ce travail lent et silencieux qui fait surgir du sein de l'océan Pa-

cifique, par une poussée invisible et ininterrompue, les îles de coraux, ou qui élève au fond d'un vase l'architecture mystérieuse de cristaux, à la condition toutefois qu'on ne trouble pas le liquide ».

C'est ce qu'a compris le parti socialiste français, et c'est ce qu'il met en pratique, sentant bien que, hors d'une transformation lente et ininterrompue, accomplie par une série de réformes progressives possibles, opportunes, quoique le mot ne soit plus de mode, tout est chimère.

ÉDOUARD FONTANE.

CHOSES ET AUTRES

A propos d'un livre sur Mme de Staël.

Il ne m'appartient pas de traiter ici les questions de bibliographie; je m'en console, aimant mieux parler des hommes que des livres. Nous mourrons d'une indigestion de papier noirci. « Je n'écris pas, moi! » disait Danton, qui fut, au milieu de tant d'automates et de scribes, le génie de l'action et de la vie. Cette fière parole, où s'affirme une philosophie de la politique, me revient en mémoire toutes les fois que je contemple aux devantures des éditeurs les kilogrammes de volumes entassés chaque jour. La librairie, qui va tuer demain la littérature, tuera le reste aussi, si on la laisse faire. Dénombrer les écrits contemporains est donc une besogne que je n'envie pas; il y faut, outre l'autorité qui me manque, une vertu d'indifférence que je n'aurai jamais.

Toutefois, sans vouloir empiéter sur une province interdite, je demande à saluer en passant un livre dont M. Augustin Filon a fait connaître ici, avant moi et mieux que moi, tous les mérites (1). Je parle des quelques pages que M. Albert Sorel consacre à Mme de Staël, dans la *Collection des grands écrivains français*. Nous avions appris depuis longtemps à estimer chez M. Sorel l'excellence de la méthode, la qualité du savoir et cette force souveraine que donnent à un historien le goût et l'habitude de l'équité. Nous admirerons encore en lui désormais le don de rendre la flamme aux gloires défuntes, l'art de ne juger les passions d'autrefois qu'en les ressentant. La critique ainsi comprise est une noble chose; M. Sorel vient d'y passer maître.

Cet excellent livre a la bonne fortune de paraître à son heure. Mme de Staël semble à la mode. Hier, les curieux du passé lisaient avec l'attention qu'il exige le travail de lady Blennerhasset, traduit de l'allemand par M. Dietrich, un de ces gros et vénérables monuments d'érudition germanique où il y a de tout et où tout est dit. Mais souvent, à force de zèle, les auteurs de ces monographies minutieuses oublient d'y mettre le principal. C'est ainsi qu'en voulant élever un temple de marbre à Mme de Staël, son admiratrice d'outre-Rhin n'a réussi qu'à lui bâtir en moellons et en pierres de taille une tombe gigantesque. Il manque à cet ouvrage une seule chose, qui s'appelle l'âme. M. Albert Sorel a vu de trop près le fort et le faible des méthodes allemandes pour tomber dans leurs pièges. Ce Français, nourri de Montesquieu, n'a eu besoin que de deux cents pages. En évocateur véritable, il a, du cénotaphe construit par lady Blennerhasset, fait surgir Germaine Necker elle-même, toute vibrante de la vie intense qui fut la sienne, avec le chaos d'idées qui s'écroulait dans son cerveau, tous les orages de son âme et l'infinie bonté de son cœur, créature de bruit et de lumière, la plus femme des femmes, malgré sa lyre et son écritoire, et l'un des meilleurs êtres qu'il y eût jamais!

*
* *

Certains esprits, de plus en plus rares, ont la passion de la mesure et le génie de la discrétion. Ceux-là ne touchent aux choses du cœur que d'une main tremblante; s'il faut qu'ils en parlent, ils ne le font qu'en toute pudeur, insinuant ce qu'ils n'osent dire et demandant à être compris à demi-mot. On chercherait donc vainement dans le livre de M. Sorel la chronique détaillée des passions de Corinne, le récit de cette course éperdue à la poursuite de l'amour qui fut la grande affaire de sa vie. M. Sorel méprise trop le scandale pour écrire là-dessus tout ce qu'il sait. Il en sait long pourtant, il sait tout; mais il lui suffit de ne rien omettre d'essentiel dans l'existence de son héroïne, et il laisse au lecteur le soin de conclure. Il nomme Guibert, il nomme Narbonne, et Benjamin, et aussi Rocca; sans hypocrisie, il avoue qu'ils furent aimés tour à tour et certains d'entre eux simultanément, ou, s'il ne l'avoue pas, c'est tout comme. Seulement, de plus graves préoccupations le sollicitent; désireux avant tout de nous ouvrir l'intelligence de Mme de Staël et de nous montrer ce qu'il y voit, il redoute ou dédaigne de lire dans son cœur. Et cependant, plus audacieux que ses devanciers, il l'a peinte pour la première fois au naturel, et sans son turban, ce célèbre et hideux turban du baron Gérard dont elle semblait coiffée pour toujours!

Il le lui a enlevé bravement, ce turban de malheur, et nous l'en remercions, car elle est charmante en cheveux. Un peu de désordre lui sied à ravir. Le désordre ne fit-il pas le charme, la noblesse et le tourment de sa destinée? C'est cela justement que nous aimons en elle, et c'est par là surtout qu'elle doit survivre.

On prête à notre ami Jules Lemaître (on ne prête qu'aux riches) cette pensée détachée : « Il est regrettable que La Fontaine ait écrit des fables. » A première vue on croirait à un paradoxe, mais il n'y a rien de

(1) Voir la *Revue* du 30 août.

tel que de s'entendre, et l'on devine toutes les choses charmantes que pourrait dire le spirituel écrivain, si on le pressait de s'expliquer. J'en pense presque autant, l'avouerai-je? de tout ce qu'a écrit Mme de Staël, si pleine d'éclairs que soit son œuvre. Je ne cherche qu'elle-même en elle, et j'en veux à ses livres de me la cacher. Elle devait bien s'en soucier, des livres, celle qui a poussé, en plein succès littéraire, ce beau cri de rage : « La gloire n'est jamais chez une femme qu'un deuil éclatant du bonheur! » Chercheuse d'impossible, aussi chimérique que généreuse, elle préférait certes à toutes les littératures l'âpre volupté de se briser perpétuellement contre le réel, demandant la justice à la politique, le plaisir à l'exil, la paix à l'amour, la modération au Comité de salut public, le génie à son banquier de père, l'amitié à Talleyrand, à Benjamin Constant la tendresse et à Napoléon la liberté. Elle aussi, elle eût pu, comme un autre grand vaincu, s'écrier en mourant : « J'ai bien aimé! » Ce fut uniquement d'aimer qu'elle s'enivra, d'aimer toujours ou d'admirer, le plus possible, qui ou quoi que ce fût, pourvu qu'elle aimât ou admirât, dût-elle prendre Narbonne pour le sauveur de la patrie et Klopstock pour le poète de l'humanité, se donnant à tous tout entière, gâchant son repos, sa santé, sa fortune avec une absurde magnificence. Une femme de lettres, elle! Allons donc! Mettons, comme dirait Corneille, qu'elle s'amusait en ses loisirs à coucher sur le papier des choses qu'elle confiait ensuite à des éditeurs ou lisait le soir à des amis... Mais a-t-elle rien écrit qui la contienne? Que sont ses livres auprès de son étourdissant et lumineux bavardage, et lequel de ses romans vaut sa vie?

***

Tout plein du beau livre de M. Sorel et des souvenirs glorieux qu'il évoque, j'ai eu ces jours-ci le plus grand plaisir à refaire le pèlerinage de Coppet. Dans le château, joli à miracle, le culte de Mme de Staël est entretenu par ses descendants avec une piété exemplaire. Les pièces, meublées selon le goût du Directoire et de l'Empire, exhalent un délicieux parfum d'autrefois; les visiteurs y parlent bas comme dans les chapelles, et la bonne concierge qui les accompagne apporte à son commentaire toute l'onction d'une personne d'église. On sent toutefois que la véritable Corinne n'est point ici. Celle qu'on laisse voir aux étrangers est la femme littéraire et officielle, la fille de Necker, l'ambassadrice, la muse doctrinaire, l'écrivain des *Considérations* et de la *Littérature*, une moitié, et non la meilleure à mon gré, de Mme de Staël. Dans la chambre d'amie, réservée à Mme Récamier, encore fraîche et glacée comme elle, je retrouve l'imprenable Juliette, et c'est bien le cadre que l'on rêve à son éternelle beauté stérile. Quant au lit de Mme de Staël, non, avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de l'admettre! Je ne prétends point qu'il manque d'authenticité, et j'accorde qu'elle dut y coucher de temps en temps, aux soirs solennels. Figurez-vous une sorte de trône tout alourdi de pompe impériale, on ne sait quel grandiose catafalque, bon tout au plus à s'offrir en holocauste à Napoléon. Non, ce n'est pas là qu'Ellénore abandonnée s'est tordue de désespoir : ce n'est pas cet oreiller-là qu'elle a mordu lorsque Adolphe lui broyait le cœur! Le lit véritable est sans doute quelque part, dans un musée secret que l'on n'ouvre point.

Les portraits, eux aussi, sont asservis à une convention de famille et récitent une leçon imposée. Benjamin Constant, le monstre lui-même, se dissimule sur un guéridon, entre un prélat et un général, et ne figure là que comme confrère; Rocca est absent, tandis que le baron de Staël, en grand costume, joue sur tous les panneaux les maris heureux. Que m'importent le fauteuil bureaucratique du bonhomme Necker et le secrétaire où il alignait ses réformes sociales à côté des colonnes de ses additions? Comme j'échangerais volontiers tout cela contre la moindre lettre inédite de Corinne, rien qu'un billet écrit à la hâte pour maudire Constant et lui pardonner!

En regagnant Genève sur une barque, tandis que je regardais le Jura s'étendre comme une longue tache d'encre sur les gloires du couchant, je songeais à toute cette passion perdue pour nous, à cette tragédie trempée de larmes qui se joua jadis, sur les bords du Léman, au temps où les femmes illustres daignaient aimer. Ceux qui ont dévoré, dans la *Revue internationale*, le cynique et cruel journal de Benjamin, donneraient beaucoup pour savoir ce que répondait la victime aux élégantes ironies de son bourreau. Lirons-nous jamais le plus bel ouvrage de Mme de Staël, ses douloureuses lettres d'amour?

LUSTUS.

ESSAIS ET NOTICES

Traditions, légendes et contes des Ardennes (1).

Sous ce titre, M. Albert Meyrac, rédacteur en chef du *Petit Ardennais*, vient de publier un volume qui est un recueil remarquable de traditions populaires.

L'auteur nous dit dans son avant-propos :

« Pour recueillir ces vestiges du passé, ces anciennes et curieuses coutumes ardennaises, qui, chaque heure, s'en vont disparaissant et tombent dans la nuit de l'oubli, comme d'ailleurs elles disparaissent de toutes les régions de France; — pour saisir au passage ces légendes du terroir,

(1) Charleville. Imprimerie du *Petit Ardennais*. 36, cours d'Orléans.

ces contes puisés à la source commune, mais arrangés à la mode de chaque pays et dont la mémoire serait malheureusement perdue si le livre ne la fixait et ne la conservait ainsi à ceux qui viendront après nous, j'ai eu pour m'aider dans mes recherches, dans mes enquêtes personnelles, de très nombreux et de très utiles correspondants, entre lesquels je dois, au premier rang, placer les instituteurs. »

Cet avant-propos se termine ainsi :

« Pendant ces trois dernières années, entre les rares loisirs que me laissaient mes quotidiennes occupations de journaliste, ce volume a été l'objet de mes constantes préoccupations, le but de mes études les plus attachantes.

« De tout cœur je le dédie aux Ardennais.

« Puisse-t-il être reçu avec bienveillance par eux qui m'ont fait — à moi étranger — un accueil si sincèrement cordial qu'il m'a donné droit de cité, je pense, dans leur beau département, placé au poste d'honneur sur l'avant-garde de la frontière, comme l'un des plus généreux, des plus ouverts aux choses de l'esprit, des plus vaillants et des plus patriotiques de notre France aimée. »

Le livre de M. Albert Meyrac, sera accueilli avec bienveillance non seulement dans les Ardennes, mais partout où l'on aime les vieilles légendes naïves, les reliques du bon vieux temps, les chansons gauloises où l'humour et la malice se joignent à la simplicité, les contes qui rappellent *les Mille et une Nuits*, avec moins de monotonie, et où les animaux parlent mieux que bien des hommes de nos jours. Les amateurs de couleur locale, ou plutôt de musique locale, y trouveront aussi de quoi satisfaire leurs goûts : cent trois airs sont notés avec paroles. La sorcellerie y occupe une large place, et ce n'est pas le côté le moins intéressant du livre. On retrouve là, dans sa fleur, la superstition des paysans, qui de nos jours mêmes est loin d'être disparue; et, chose au moins singulière, la plupart de ces vieux dictons des Ardennes appartiennent aussi bien à ce que nous appellerons l'histoire populaire de la Loire, du Lyonnais, de la Provence ou de la Gascogne. Comme nous, le lecteur se rappellera avoir tourné en rond, dans les beaux jours de sa prime enfance, en chantant : *Ah! mon beau château! Nous sommes à trois cousines*, « la Bique ». « C'était un petit avocat », etc.

Les légendes et les contes ont mieux conservé le parfum spécial du terroir. Faire un choix, citer les plus intéressants serait impossible, car tous intéressent à un titre divers. Le mieux est de prendre au hasard, mais c'est bien à regret que nous passons *le Coffret de Henri IV*, *la Louve de Rocquigny* et quelques autres d'une tournure originale.

Le Bûcheron, la femme et le petit chien, est un conte fort amusant dans sa naïveté. Ces trois personnages, après s'être rencontrés sur divers points de la route, se dirigent du côté du Paradis pour questionner saint Pierre, portier du Paradis, sur le cas qui leur est personnel :

Arrivés à la porte du Paradis, le bûcheron frappa le premier :

— Toc! toc!

— Qui est là? cria saint Pierre d'un ton bourru et agitant ses clefs.

— Moi, La Jeunesse, le vieux bûcheron.

— Que veux-tu?

— Je viens te trouver pour que tu me dises pourquoi tu me laisses vivre si longtemps?

— Regarde par cette fenêtre, lui dit saint Pierre.

La Jeunesse, ayant longtemps regardé, se retourna vers saint Pierre.

— Eh bien, lui demanda le saint, qu'as-tu vu?

— J'ai vu, répondit le bûcheron, un tout petit enfant que l'on portait en terre.

— Alors, reprit saint Pierre, si l'on t'avait porté en terre aussi jeune que cet enfant, tu ne serais plus en vie.

— Ça, c'est juste, fit le bûcheron, et j'ai eu tort de me plaindre. Aussi vais-je revenir sur terre, content de savoir pourquoi tu me laisses vivre si longtemps.

Ce fut ensuite le tour de la femme :

— Toc! toc!

— Qui est là? s'écria saint Pierre d'un ton bourru et agitant ses clefs.

— Moi, qui viens te trouver afin de savoir pourquoi tu m'envoies tant d'enfants.

— Regarde par cette fenêtre, lui dit saint Pierre.

La femme, ayant longtemps regardé, se retourna vers saint Pierre.

— Eh bien, lui demanda le saint, qu'as-tu vu?

— J'ai vu, répondit la femme, un homme et une femme qui se tenaient éloignés l'un de l'autre.

— Alors, reprit saint Pierre, si tu t'étais toujours tenue aussi éloignée de ton mari, tu n'aurais pas eu autant d'enfants.

— Ça, c'est juste, fit la femme, et j'ai eu tort de me plaindre. Aussi vais-je revenir sur terre, heureuse de savoir pourquoi tu m'envoies tant d'enfants.

Et là-dessus, elle repartit bras dessus bras dessous avec le bûcheron.

A cet endroit s'arrête le conte, mais il se trouve toujours un auditeur naïf qui demande :

— Eh bien, et le chien?

— Le chien! reprend vivement le conteur, lève-lui la queue et mets-y ton nez.

Citons encore :

LE CURÉ, LE MAITRE D'ÉCOLE ET LE COCHON.

Il y avait une fois à Tagnon un curé qui, pour sa provision d'hiver, gardait un cochon dépecé et salé. Il en avait tiré aussi d'excellents boudins, et chaque fois qu'il visitait ses appétissantes provisions, il se frottait les mains, se réjouissait, disant : « Certes non, je ne mourrai pas de faim cet hiver. » Puis, comme il était charitable, il ajoutait : « D'ailleurs, les pauvres en auront leur part. »

Mais il avait compté sans son grand ami le maître d'école, qui, tous les jours, le venait voir et lui volait, dès qu'il tournait le dos, soit une grillade, soit de la graisse, soit un boudin.

Le curé, cependant, finit par s'apercevoir que ses provisions diminuaient à vue d'œil, si bien qu'il dit au maître d'école :

— Maître d'école, on me vole mon cochon; si jamais je tiens le voleur!...

— Curé, c'est vrai, on vous vole votre cochon, répondit le maître d'école; si jamais vous tenez votre voleur!...

Cette menace lui ayant suscité quelques sages réflexions, il craignit d'être découvert s'il continuait plus longtemps ce manège. Le rusé maître d'école imagina donc un jour de prendre un pot de graisse et d'en barbouiller la bouche de

tous les saints de plâtre qui ornaient l'église, et, tout joyeux du stratagème, il « s'emmène » chez le curé.

— Curé ! curé ! J'ai trouvé les voleurs, venez voir !

Dare-dare ils courent à l'église, et le maître d'école montrant alors tous ces saints dont les figures reluisaient de graisse :

— Les voilà, dit-il, ceux qui mangent votre cochon !

— C'est ma fine vrai ! s'écria le curé tout stupéfait ; mais voyez donc ce grand goinfre de saint Pierre qui devrait donner le bon exemple aux autres, il en a la gueule toute pleine ! Coquins ! voleurs ! Vous allez me le payer !

Et, s'armant alors d'un gros bâton, il tapa si bien et si fort sur l'échine de tous ces saints de plâtre qu'en un rien de temps il les mit tous en miettes.

Depuis ce jour, on ne vola plus de cochon à M. le curé, puisqu'il n'y avait plus de saints pour le manger, mais jamais il ne se douta de ce mauvais tour que lui avait joué son ami, le rusé maître d'école.

La Cervelle du bon Dieu, le Fin voleur, l'Histoire de Grilhon, Jean Bêtri. Qui de nous n'a entendu raconter les « bêtises » de Jean Bêtri, qui de nous n'y a ajouté son anecdote ? Et *Poulette et Coco*, quelle ravissante idylle d'amour de gallinacés ! Mais à quoi bon citer davantage ? Au lecteur de parcourir ce volume.

A. Levinck.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le Cantal, où il s'agissait de pourvoir au remplacement de M. Amagat, républicain, décédé, il y a ballottage entre quatre candidats républicains : MM. Mary-Raynaud (4574 voix), Chanson, ancien député (3071), Andrieux, ancien député (2627), et Lintilhac (127).

Intérieur. — L'escadre anglaise, commandée par le vice-amiral Hoskins, est allée saluer l'escadre française en rade de Toulon.

Russie. — Un ukase impérial a élevé de 20 pour 100 le tarif douanier russe, en attendant que des conventions commerciales soient conclues avec la France et l'Italie pour assurer aux blés russes les marchés de ces deux pays.

Faits divers. — Les fêtes de la presse, au profit des sinistrés de la Guadeloupe, ont donné un bénéfice net de 71950 francs. — Exécution à Épinal de Constant Jacques, condamné à mort par la Cour d'assises des Vosges. La ville de Valleraugue (Gard) a décidé d'élever un monument au général Perrier, de l'Institut. — Une expérience de mobilisation, faite à Belfort par les ordres du général de Négrier, a parfaitement réussi.

Nécrologie. — Mort de M. Vergé, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques ; — du duc de Rivière, ancien sénateur du Cher ; — de M. Gavarret, membre de l'Académie de médecine et inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur ; — du général de brigade en retraite Thomas de Dancourt ; — de M. Édouard Grimblot, président de l'Association de la presse monarchique des départements ; — de Mme de Friedberg, directrice de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses ; — de Mlle Louise Lalande, artiste peintre.

Revue bibliographique.

DIVERS.

Le Voyage au pays du déficit, de M. E. Neukomm (Kolb), nous offre un tableau peu rassurant de la situation actuelle de l'Italie. Grâce à Crispi et à la Triple alliance, l'Italie est devenue la très humble vassale de l'Allemagne, et les ambitieuses espérances que le premier ministre avait fondées sur sa politique extérieure risquent d'aboutir à un effondrement brutal. La guerre des tarifs avec la France a paralysé l'industrie et le commerce, et accru la misère dans des proportions effroyables ; les armements à outrance achèveront d'épuiser la nation. Les patriotes s'attachent à éclairer l'opinion publique, et la prochaine campagne électorale suscitera au premier ministre bien des embarras et des déceptions, si elle ne provoque pas sa chute. M. Neukomm a vécu dans le monde officiel italien, et il y a recueilli des anecdotes caractéristiques qui confirment la justesse de ses observations. Déjà le titre de son livre a fait fortune dans la presse, et, de même que l'Allemagne était naguère *le Pays des milliards*, l'Italie n'est plus appelée aujourd'hui que *le Pays du déficit*.

Malgré l'inclémence de la saison, les stations balnéaires ont vu revenir leurs hôtes habituels, qui ne renoncent pas aisément au traditionnel voyage des vacances. Plus que toute autre, la plage normande a ses fidèles, dont le nombre va s'accroître de tous ceux qui auront simplement feuilleté le nouveau Guide-Album de Constant de Tours : *la Saison des bains de mer ; Rouen, la basse Seine et les côtes normandes du Havre à Cherbourg.* L'auteur, qui connaît à merveille la région, nous entraîne à sa suite dans un voyage des plus agréables que l'on puisse imaginer. Voici Rouen avec ses curiosités archéologiques, les bords charmants de la Seine, Caudebec et son mascaret, le Havre avec les tableaux incessamment variés de sa rade, Honfleur, Trouville, le pays des élégances, Deauville et ses sportsmen, les stations modestes mais pittoresques de la côte de Caen, et enfin Caen, Bayeux et Cherbourg, plus de 150 gravures, d'après nos meilleurs artistes, forment dans cet ouvrage une illustration aussi riche que variée.

Après avoir publié *Paris, promenades dans les vingt arrondissements*, dont il a été rendu compte ici même, M. Alexis Martin, fait paraître un second volume, qui forme le complément naturel du précédent, intitulé : *Tout autour de Paris, promenades et excursions dans le département de la Seine* (Hennuyer). La banlieue de Paris, trop dédaignée par les Parisiens et les touristes, mérite d'être connue et explorée en détail ; les soixante-quatorze petites villes et bourgades dont elle se compose offrent chacune un intérêt spécial, par leur industrie et leurs manufactures, par le monopole d'un genre de culture, par leurs curiosités pittoresques, artistiques, et par leurs souvenirs historiques et archéologiques. M. Martin a divisé ses promenades en huit étapes, correspondant aux cantons du département, et il a méthodiquement décrit les diverses localités, en faisant le tour de la capitale. Des illustrations exécutées par nos premiers dessinateurs, des vues panoramiques, des cartes et des plans d'une réelle utilité pratique complètent ses études et permettent de suivre aisément l'itinéraire de ses intéressantes excursions.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies, Bt. D. 7, rue Saint-Benoît. (566)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 11 TOME XLVI 13 SEPTEMBRE 1890

L'INDO-CHINE FRANÇAISE

D'Annam en France

SOUVENIRS D'UN ANCIEN RÉSIDENT

A la fin de mai nous quittions l'intérieur de l'Annam septentrional pour remonter au Tonkin. Nous étions à cheval, précédés et suivis de miliciens rouges et bleus, porteurs de tamtams, de tambourins, de lances, de pavillons. Plus loin se succédaient le cortège du gouverneur, puis ceux des grands mandarins. Cette procession se déroulait sur deux kilomètres de longueur, au milieu des rues pavoisées. A chaque quartier, les tables d'offrandes avaient été dressées et garnies de broderies, de fleurs, de fruits, de brûle-parfums, des tableaux et des plateaux d'usage sous les grands parasols. Derrière se tenaient rangés les notables en robes noires à longues manches, les mains levées au ciel; les mandarins en robes bleu pâle et pantalons de soie rouge; les Chinois, en robes ou vestons gris perle. Des chapelets de pétards éclataient des deux côtés de la rue, faisant cabrer nos chevaux.

Le parcours de la ville au port est de six kilomètres. Arrivés à Benthug, sur le fleuve, nous sommes conduits à la mairie. On y avait construit dans la nuit une marquise décorée de verdure et de peintures. Le fond du Dinh était orné de tentures, de broderies annamites, chinoises et laotiennes, de sentences, de tableaux, de vases de fleurs. C'est là que se firent les adieux avec les grands mandarins et les fonctionnaires des deux provinces.

L'heure arriva de s'embarquer, et la *Gazelle*, vapeur des Messageries fluviales, nous conduisit au mouillage de l'île de Bien-Son. La journée avait été chaude : 40 degrés à l'ombre, avec brise d'ouest venant des montagnes brûlantes. Ce n'était pas sans tristesse que je me séparais de mes collaborateurs et amis, de mandarins qui m'avaient montré plus que la courtoisie habituelle. C'était la première fois que la population des quartiers sortait ses insignes, ses robes, et faisait au résident de France une démonstration sympathique. J'étais très fatigué de corps et d'esprit. Un bain de mer au pied de l'aiguade et des rochers de l'île me réconforta. Nous allons ensuite mouiller à l'îlot de Hon-nê, pour y attendre l'heure de la marée et passer la barre du Cua-taï, l'une des embouchures du fleuve Rouge à Phat-Diên, où est établie une douane française au milieu des rizières.

De hardis pêcheurs annamites s'aventurent au large sur de simples radeaux de bambous munis d'un gouvernail. Ils manœuvrent à la pagaie et ont une voile en nattes. Ils sont deux par radeau, nus, bronzés, les pieds et les mains blanchis par l'eau dans laquelle ils passent accroupis leurs jours et leurs nuits. Leurs traits sont énergiques, avec une teinte de résignation, comme il convient à leur rude métier, à cette lutte pour la vie contre les éléments. On leur donne quelques sapèques et du riz cuit en échange de leur pêche : poulpes, petits chiens de mer, merlans, etc. Plus loin, des barques pêchent au carrelet et apportent des soles, des crabes, des langoustes, qu'ils vendent pour quelques sous.

L'élevage du mouton tenté dans l'île de Bien-Son n'a pas réussi, et les bêtes sont mortes du tournis.

Par le travers de Phat-Diên on aperçoit la demeure du R. P. Six, prêtre annamite qui a transformé sa région par un système bien compris d'irrigation. Les champs et les canaux forment un vaste damier au fond duquel se dresse un rideau de grands arbres, d'aréquiers, de bambous. Dans cette verdure apparaissent de distance en distance les façades de plusieurs églises, éclatantes de blancheur, relevées par de petites tourelles gothiques et couvertes en tuiles rouges.

La moisson est presque mûre, et les tiges penchées des épis de riz attendant la faucille forment un océan de verdure.

*
* *

Trois heures après, nous sommes à Nam-Dinh. Les quais et la ville sont éclairés. Les rues sont assainies. Des pousse-pousse attendent le client. Une foule de jonques de tout tonnage se pressent sur les deux rives du fleuve.

La résidence occupe un des bâtiments à étage de la citadelle, dont les murs vont être jetés bas. On n'en conservera qu'une partie qu'on aménagera en réduit. La garde civile (milice indigène) suffit maintenant à la police de la province.

Nam-Dinh est après Hanoï la plus grande ville du Tonkin. Elle se développe et s'améliore chaque jour. Ses débouchés sont facilités par les moyens qu'y ont apportés les Français (chaloupes à vapeur, service postal et télégraphique, voitures, routes, éclairage, hygiène, constructions). Hanoï, Nam-Dinh et Haïphong forment le triangle le plus commercial du Tonkin et dont le développement sera le plus rapide. Quant aux relations de Nam-Dinh avec l'Annam, les exigences des douanes les ont ralenties; mais on recherche un *modus vivendi* qui puisse remédier à la situation, donner satisfaction aux commerçants et caboteurs indigènes sans tarir les ressources budgétaires qu'on est forcé d'assurer au Tonkin. Ce qui est essentiel pour le moment, c'est que le Tonkin ne s'assure pas ces revenus au détriment de l'Annam. La population ne comprendra d'ailleurs jamais pourquoi il y a deux services différents des douanes, deux tarifs, deux règlements, deux sortes de perceptions pour deux pays habités par la même race. L'union indo-française semblait avoir été créée pour unir ces fractions d'un État homogène sous un même régime. Jusqu'ici, cette conception logique n'a pas été réalisée dans la pratique. L'union n'existe qu'en politique; mais elle est bien plus urgente pour les relations commerciales et maritimes.

*
* *

Nous quittâmes Nam-Dinh à neuf heures du soir et trop tôt, à notre gré, la charmante famille du résident Neyret. Le lendemain, à onze heures du matin, nous sommes échoués, faute d'eau, à deux heures au-dessous de Haïphong. Pour éviter ce passage, il suffirait de canaliser les douze ou quinze cents mètres qui séparent le Cua-Cam du Lach-Traï. On gagnerait à la fois et beaucoup de temps et la terre nécessaire au comblement des mares de Haïphong, conquise pied à pied sur la rizière et la vase.

Ce projet est inscrit dans le plan de campagne; mais les Français, dans leurs colonies, veulent récolter sans semer. Ils acquièrent par les armes un domaine nouveau, mais ils ne sont pas disposés, après avoir payé les frais de la guerre, à payer les travaux indispensables pour mettre ce domaine en valeur. Aussi est-il absurde de dire que les Français ne sont pas colonisateurs, car si les colonies anglaises se fondent rapidement au moyen de capitaux d'emprunt, les colonies françaises se fondent lentement, mais sans capitaux et par leur propre vitalité. Le Tonkin, ayant une forte population, industrieuse, soumise en partie à l'impôt, a les éléments indispensables (population, main-d'œuvre, finances) non pour vivre, mais pour végéter, non pour se développer, mais pour se maintenir, non pour devenir rapidement un pays productif, mais pour se former lentement, avec beaucoup de peine et de récriminations. Donnez-lui, au contraire, les ressources indispensables au début pour son outillage d'administration, de défense, de commerce et de colonisation, alors ses produits décupleront en peu d'années et on recouvrera vite les dépenses de première mise. Les Anglais, étant nos voisins à Hong-Kong, viennent se rendre compte *de visu* de cet état de choses et, si l'on voulait, ils feraient la conquête industrielle du Tonkin. Ils en feraient une colonie anglaise administrée par des Français.

Que l'on compte combien de grosses entreprises, sous le couvert de notre pavillon, sont alimentées par des capitaux chinois ou anglais (entreprises immobilières et mobilières, maritimes, minières, territoriales, etc., etc.). Quand donc l'argent français favorisera-t-il l'esprit colonisateur de nos compatriotes?

Haïphong est maintenant relié à Hong-Kong par un paquebot des Messageries maritimes, qui fait le voyage direct tous les quinze jours.

*
* *

On se rend de Haïphong à Hanoï par les chaloupes à vapeur des Messageries fluviales. Le service est quotidien. On met de dix-huit à vingt heures. Partant de Haïphong à cinq heures du soir, on arrive vers dix heures du matin. J'avais pris passage sur le *Dragon*, qui est très convenablement aménagé et éclairé à la lumière électrique. On remonte le Song-Tam-Bac au milieu d'une foule de jonques, de sampans et de chaloupes à vapeur. Ces dernières ont un équipage annamite et un patron chinois. Il n'y a pas d'Européens à bord. Sur les vapeurs des Messageries fluviales il y a un commissaire européen pour la comptabilité du bord, mais le service est fait par des Annamites et des Chinois.

Dans les magasins, comme sur les navires, l'Annamite, le Tonkinois surtout, se révèlent avec leurs qualités d'industrieuse assimilation. On leur confie la manœuvre des bateaux, le service des voitures, la livraison des marchandises, et naturellement on leur parle français, comme si l'on était sur un quai ou dans un magasin ou sur un fleuve de France. A Saïgon, ce sont eux qui dirigent le tramway à vapeur, perçoivent les places. Dans les bureaux ils sont non seulement interprètes, mais secrétaires. C'est cette race éminemment assimilable, douce, intelligente, qu'il fallait mettre en contact avec la population parisienne. On ne l'a fait que d'une façon trop restreinte. On a donné la préférence à de noirs Africains, aux Karamoko, aux Salifou. Si l'on a fait fête aux dignitaires annamites, ce n'est pas à Paris, mais à Lyon, où non seulement ils ont vu les transformations de la soie, mais où ils ont senti qu'on leur montrait les égards qu'ils méritaient. La portée de cette première manifestation de l'Annam-Tonkin dans le monde avait échappé à l'esprit étroit d'un gouverneur prématurément disparu. Les efforts sont restés stériles.

Hanoï est devenue une fort belle capitale, avec ses rues bien entretenues, ses boulevards bien ombragés, ses confortables constructions, ses squares verdoyants, déjà ornés d'œuvres d'art (la Liberté, le Lion de Belfort, la statue de Paul Bert), ses lacs si pittoresques, entourés de parterres de plantes ornementales. Le « tour du lac » offre une infinie variété.

La ville est mieux éclairée que Haïphong et Saïgon. Les équipages y sont nombreux. Quand j'entends décrier le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine, je ne puis que montrer le grand nombre de dames françaises que l'on y rencontre à la promenade, dans les magasins, à l'église, dans les localités les plus reculées de l'intérieur. Si ces pays étaient tels que des ignorants passionnés les dépeignent en France, les Français n'y amèneraient pas leurs familles. Certains colons ont été tués par des indigènes : c'est que ceux-ci avaient été poussés à bout par les exactions et les violences impunies de ceux-là. Les Annamites étaient, au su de tous, dans le cas de légitime défense. J'ai parcouru cinq provinces avec mes filles, sans escorte de soldats, et nous avons toujours été bien accueillis. Quand on se respecte vis-à-vis de l'indigène, il vous respecte.

Deux fois par semaine, la musique de l'infanterie de marine (quarante-cinq exécutants) joue le soir au kiosque du Petit-Lac. C'est le rendez-vous du tout-Hanoï. Les magasins ferment de onze heures à deux heures et à six heures du soir. L'existence y est plus active qu'à Saïgon, à cause de la période des froids, et la santé générale y est bien meilleure.

***

Pendant la mousson du sud-ouest, les paquebots des Messageries maritimes, desservant Haïphong-Saïgon tous les quinze jours, touchent à Thuan-An, port de Hué, les passagers et les dépêches transbordent sur une chaloupe à vapeur, qui remonte à Hué en deux heures.

Puis l'on fait escale à Tourane. Ce port est devenu une concession française : aussi la ville se développe rapidement. La douane, l'hôpital, les casernes, les hôtels, les magasins, la résidence-mairie sont en bordure du quai et, dans peu d'années, des boulevards ombragés rendront agréable ce séjour dont on redoutait les sables brûlants.

Les mines de charbon de cette province sont passées dans des mains françaises. Comme à Hongay (concession Bavier), à Kébao (concession Dupuis) le charbon de Tourane a été reconnu d'excellente qualité, et c'est là une source de richesses.

Thuan-An est à deux jours de Haïphong, à quatre heures de Tourane, et Tourane est à dix-huit heures de Qui-Nhon.

Ce dernier port, où sont établis un millier de Chinois, a perdu son animation à la suite de mauvaises récoltes. Il n'y a plus qu'un commerçant européen. Le magnifique hôpital qu'on y avait construit est vide de malades, et par suite, de médecins. La soie et les beaux crépons qui constituent l'industrie spéciale à la province sont vendus à Saïgon et à Hong-Kong.

La vallée du fleuve Bâ ou Darang se rattache à l'immense vallée du Bla qui se jette à Stung-Treng dans le Mékong. Cette vallée n'a été explorée que jusque chez les Bahnars et les Sedangs, sur le cours supérieur du Bla. M. Cupet, de la mission Pavie, compte parcourir toute la vallée de Stung-Treng à Quin-Nhon. C'est une communication naturelle entre le Mékong et la côte d'Annam, qu'il importe de reconnaître, comme le demandait depuis 1886 le résident du Binh-Dinh.

On brûle maintenant la baie de Xuân-Day, port du Phu-Yen et, en douze heures, on descend à Nha-Trang, résidence du Binh-Thuân et du Khanh-hoa, établie dans une baie superbe, en un point pittoresque, mais brûlé par le soleil. A droite, sur un monticule boisé, se dressent les ruines des tours brahmaniques des anciens Kiam. Au milieu, le blockaus ; à gauche, le tombeau de M. Bénier, qui mourut en 1888 des blessures faites par un tigre avec lequel il avait lutté corps à corps. Le gros gibier, les fauves, les éléphants abondent dans ces parages.

Nous avons mis trente heures pour gagner Saïgon.

***

La ville a beaucoup gagné depuis cinq ans. Les rues en formation sont terminées ; les arbres ont atteint une grande hauteur. On circule sous des voûtes ou des arceaux de verdure, entre des parcs et des jardins aménagés avec art. Tout est verdoyant, les constructions sont coquettes et riantes, les magasins propres et bien fournis. Les cafés en vogue sont pleins de monde, de

lumière et de bruit. La tour de l'Inspection, avec arrêt-buffet au Pré-Catelan, repose de la chaleur humide et étouffante du jour. Les squares sont ornés des statues de Garnier, de Rigault de Genouilly, de Gambetta. Le canal du marché a été comblé et les abords des halles sont appropriés. C'est une curieuse exploration à faire dès le matin que de parcourir les marchés où l'on trouve des cercueils et de superbes bouquets, des étoffes et des légumes, de la viande et des bijoux, tout ce qui se vend et s'achète entre Annamites. La régie de l'opium occupe un grand immeuble neuf, sur le quai. Outre le palais du gouverneur, un autre palais, construit pour servir de musée commercial, a été affecté au lieutenant-gouverneur. Le théâtre, la mairie sont modestes. Le bâtiment du télégraphe, qui doit coûter près d'un million, n'est pas achevé. L'intérieur de la cathédrale est mieux réussi que la façade. Un jour de fête, j'y ai entendu les cloches carillonner (J'ai toujours aimé, comme Napoléon Ier, le son des cloches). J'y ai vu défiler des femmes françaises élégantes et jolies, des Chinoises, des Indiennes encapuchonnées, portant au nez des bijoux moins brillants que leurs grands yeux noirs, des Japonaises, des Annamites, des métisses, des Malaises. De même les enfants des écoles formaient un mélange de blancs, de noirs, de métis, de jaunes, de toutes races, se tenant par la main et chantant en chœur de fort bonne musique.

Les restaurants de Saïgon sont excellents; les chambres, confortables. Les magasins français exhibent ici comme à Haïphong, au-dessus des articles de Paris, un funèbre assortiment de grandes couronnes mortuaires en perles, en fleurs artificielles. C'est le principal ornement de tous les magasins, ce qui laisse croire que le débit a un cours constant. Il semble qu'à côté de ce luxe, de ces jouissances de la vie, de la puissance de la végétation, chaque rue nous rappelle qu'il faut mourir, mais que la couronne d'immortelles ou de fausses fleurs nous attend et que sur notre tombe éphémère un ami ne manquera pas de déposer cet éphémère souvenir. C'est un service que l'on se promet à charge de réciprocité par le survivant, selon l'usage annamite. Brrr... J'aime mieux m'offrir de suite, pour quelques sous, des bottes de gardénias, d'hibiscus variés et de roses que me tendent de petits Cochinchinois. Nous les emporterons à bord du paquebot. Elles nous laisseront jusqu'au delà de l'horizon le riant souvenir de Saïgon la belle, de cette capitale de l'extrême Orient que, nous les anciens, ceux qui ont contribué à la faire ce qu'elle est, avec toutes les difficultés du début, nous revoyons en rêve pour y revenir encore.

***

Nous n'avons pas quitté la Cochinchine sans aller revoir Cholon, la grande ville chinoise, où le tramway conduit chaque demi-heure pour douze sous. On met quatorze minutes à faire la route ; on débarque non loin de la mairie, du siège de l'administration et des pagodes de Canton et de la guerre. Autant celle des Cantonnais a été embellie, agrandie, complétée, autant celle des guerriers est devenue presque abandonnée en ruines. C'est un signe des temps et le contraste est d'un bon augure pour l'avenir. Cependant, j'aimais ses gargouilles encadrées au milieu des deux murs latéraux. Toutes les gouttières aboutissent à un conduit qui descend dans les murailles en les traversant invisiblement et qui se termine dans la gueule d'un serpent d'un côté et dans la gueule d'un tigre de l'autre côté : de sorte que des deux encadrements l'eau jaillit de la gueule de deux animaux dans les bassins latéraux.

Les quais, les ponts, les rues, les marchés, les squares, les garages sur l'eau, les refuges éclairés par des lampadaires, l'aménagement des nombreux canaux, la plantation des arbres dans toutes les voies, tout cela est terminé. On circule partout en voiture ; mais il est plus curieux de parcourir à pied les magasins et d'y trouver tous les produits, toutes les matières de commerce, d'industrie, d'échange, de fabrication, venues de toutes les extrémités des pays voisins et de l'étranger. Ce mouvement commercial, ce fourmillement d'êtres humains mélangés, ce croisement de voitures, cette affluence de barques de toute forme, ce grouillement d'enfants, voilà ce qu'il faut faire voir aux irréconciliables et ignorants ennemis de notre empire indo-français. Dites donc aux Français de Hanoï, Haïphong, Tourane, Cholon, Saïgon, Phnom-Penh, de tout laisser là et de renoncer à leur œuvre! Ils préféreront tous mourir là, comme un canonnier sur sa pièce. Ces pays se feront seuls et malgré tout, lentement si on ne les aide pas, rapidement si la métropole les traite comme une jeune branche de la grande famille française, comme des rejetons qui ont besoin du secours de la mère patrie.

***

Le 9 juin, nous embarquions sur le *Saghalien*, grand paquebot des Messageries maritimes. Il est éclairé à la lumière électrique. Le salon peut recevoir cent personnes à table. C'est une ville flottante. Près des chambres on trouve le salon, la salle à manger, le fumoir, la bibliothèque, les bains en marbre blanc, les douches, un piano, un pont de cent trente et un mètres abrité du soleil pour les promenades ou le repos à l'air, et pour horizon l'Océan.

Le 11 juin, nous arrivons à Singapour. L'accès de la ville a été bien amélioré ; mais il faut d'abord humer les miasmes paludéens que renvoie la vase chauffée par le soleil sous les palétuviers ; puis, on est offusqué des odeurs spéciales aux villes asiatiques et surtout aux centres chinois et hindous. Aussi les Européens habitent-ils l'intérieur, au milieu de parcs verdoyants. Le jardin public vient d'être terminé. On y admire surtout, dans une serre en plein air, les collections les plus

complètes de fougères, d'orchidées, de népenthès, etc., etc.

C'est dans un de ces parcs extérieurs que se trouve le consulat de France. Le roi de Siam et la reine venaient de quitter Singapour après avoir fait le tour de la presqu'île de Malacca, à la recherche de princes vassaux en rupture de ban.

Le pseudo-roi des Sedangs, abandonné par les Belges trop naïfs qui lui avaient avancé des fonds en échange de titres et de décorations sans valeur, s'était retiré dans l'île de Tiuman, sur la côte. En attendant des jours meilleurs, il s'était de nouveau déclaré musulman. Là semble devoir se terminer cette grotesque équipée; pas de sujets, pas de royaume.

Le musée de Singapour mérite d'être visité. Quant à ses œuvres d'art, il faut noter la statue d'un gouverneur érigée naguère sur l'esplanade en face de la rade. Il semble que ce digne gentleman, en habit noir, maigre et raide, droit sur ses jambes, ait oublié son pantalon. Ses mollets ressortent d'une façon désastreuse pour la perspective; on voit qu'il lui manque un sarong malais, comme au capitaine Cook et à la Moissonneuse de Sydney. Heureusement, le sentiment de l'art architectural se retrouve dans de beaux édifices. Dans les rues chinoises, toutes les maisons sont peintes en bleu pâle. Leur mobilier est uniforme et suffisamment confortable. Les maisons des Malabars sont, au contraire, sales, et les habitants y grouillent avec des chevaux, des bœufs, des chèvres et des volailles. Quant aux Malais, l'usage de la race leur fait rechercher les endroits vaseux pour y construire sur pilotis leurs cases où l'on n'accède que par de fragiles ponceaux de bambous ou d'aréquier. Singapour est de plus en plus une ville chinoise. Les Européens n'augmentent pas, tandis que les Célestes y affluent de plus en plus. En 1887, Haïphong et Hanoï voyaient se développer le nombre des Chinois. Le mouvement s'est ralenti trop tôt, car entre les Annamites et les Européens, entre les Annamites et les centres commerciaux du pays et surtout de l'étranger, le Chinois est l'intermédiaire indispensable.

Depuis le matin jusque dans la nuit, Singapour offre partout la plus grande activité. C'est une ruche d'abeilles sans cesse renouvelée, tandis qu'à Saïgon, on travaille à peine cinq heures par jour; les magasins européens y sont fermés de dix heures et demie à trois heures, et la ville marchande, forcée d'imiter la léthargie des bureaux, en plein jour reste comme morte. On croirait toutes les maisons closes pour cause de deuil public quotidien. Les Européens se plaignent du climat. Ce sont eux qui abusent du *panka* (grand écran mobile dont le balancement produit une évaporation plus agréable qu'hygiénique). Ils abusent surtout de la glace et des liquides qu'on absorbe sous toutes les formes, dans de grands verres, dès le matin, à dix heures, avant le déjeuner, de cinq à sept heures avant le dîner et même après. Les sucs gastriques délayés par ces liquides ne permettent plus à l'estomac de fonctionner au moment du repas. Ce n'est pas le climat qui produit de si rapides gastralgies; c'est la funeste manie des Saïgonnais de s'ingurgiter plusieurs fois par jour de la gastralgie en bouteilles, ainsi que le leur disent les médecins.

Nous quittons Singapour le jour même. De nombreuses familles hollandaises et anglaises embarquent, ainsi que le fils du sultan de Zohere. La foule qui accompagne les partants est des plus bigarrées : dames anglaises, gentlemen européens en blanc, en noir, en rayures jaunes, Hindous en turban, Malais en calottes dorées et en sarrau jaune, Malabars, Parsis, Chinois, etc. Pendant que les coolies, tout noirs de charbon, défilent comme des diables sortant des enfers bouddhiques, la nombreuse assistance qui couvre les appartements de New-Harbour pousse trois hurrahs, et nous nous mettons en route par la passe sud. Elle est si pittoresque, avec ses collines couvertes de villas au milieu des panaches des cocotiers, ses baies ombragées, ses villages lacustes habités par les Malais, qu'on ne saurait se détacher de ce spectacle.

***

Nous arrivons à Colombo (le 16 juin) par la pluie et le brouillard. Ce paradis de verdure demande le soleil. La ville perd tous ses charmes lorsqu'on patauge dans le macadam. Autrefois, on débarquait dans des pirogues cingalaises à balancier. De petits steamers font maintenant le service entre le bord et la terre. Nous visitons le jardin public et le musée. On y remarque une belle collection de bijoux indiens, les pierres précieuses brutes ou taillées originaires de l'île, des mantes dont les ailes et les membres ressemblent à des feuilles, des phases semblables à des bâtons desséchés; quelques statuettes brahmaniques, les masques des danses diaboliques. En somme, ce musée est pauvre en collections indiennes : on les trouvera à Candy, à Bombay, à Calcutta.

Nous nous rendons au temple bouddhique où, derrière une vitrine, on aperçoit à peine un Bouddha couché, de quinze mètres de long. Ses disciples et les protecteurs de ses temples l'entourent, ainsi que Liva, son épouse Uma, et Ganeça. La douce doctrine a souffert à côté d'elle des réminiscences des sévères divinités du brahmanisme, comme le christianisme a dû tolérer, en les transformant, les rites d'anciennes divinités du paganisme romain. Sur les murailles sont retracées, soit en peinture, soit en relief, les scènes diverses de la vie du Bouddha, depuis que sa mère Maha-Maïa le déposa sur la fleur du lotus, jusqu'à sa tentation et son absorption dans le Nirvana.

Dans le port se trouvaient des navires de guerre anglais, allemands, autrichiens, l'annexe des Messageries françaises pour Calcutta, de nombreux voiliers,

Les navires allemands se multiplient dans ces mers en raison de la réduction du taux de leur fret.

Néanmoins c'est aux Messageries françaises qu'on apportait le blé de Calcutta, le café de Ceylan, et environ 1500 caisses de thé de l'Inde, expédié sous les noms chinois de Pekoe, Souchong, etc. Une partie de ces caisses provenait de la plantation d'Abbeville dans l'île de Ceylan : c'est du Pekoe. Je signale ces marques déjà connues et en vogue en Angleterre et que nous ignorons en France.

A Singapour, le paquebot avait été envahi par des familles hollandaises venant de Batavia avec de nombreuses jeunes filles et des petits enfants. Les dames, les demoiselles et les messieurs, outre le hollandais, parlent le malais, l'anglais et très purement le français. Tout ce monde est gai et anime le pont pendant les soirées calmes. A Colombo, c'est une invasion anglaise, surtout masculine. Elle est des plus bruyantes et l'échange des *hurrahs* entre les partants et les visiteurs qui font leurs adieux et circulent dans les embarcations entourant le navire, témoigne d'une exubérance de sentiments qui étonne de la part d'Anglais réputés flegmatiques. Mais ils n'ont le spleen que dans leur île froide et humide. Le soleil et le champagne chauffent à blanc leur enthousiasme de circonstance.

Le bord est encombré de marchands de diamants, d'écailles, d'objets en ébène. Dans un coin, un charmeur hindou avec son inséparable serpent à lunettes, un trigonocéphale, renouvelle très adroitement le tour du noyau qui pousse. Il a les bras nus et déploie un mouchoir contenant de la terre friable. Il montre un noyau de mangue, le plante dans un peu de terre qu'il étend sur le pont. Il recouvre le tout de son mouchoir. Au bout d'une minute, il soulève le mouchoir, on voit le noyau germer, les feuilles sortir, l'arbuste grandir. Il enlève le mouchoir, un manguier a poussé sur le pont. Il partage les feuilles, puis il déterre le noyau et montre qu'il a produit des racines qui se sont ramifiées dans la terre.

Le temps ne nous a pas permis de faire des excursions dans la campagne. Elles se trouvent indiquées dans mon guide de France en Indo-Chine (1).

Singapour est une ville chinoise, Colombo est une ville indienne et elle a, sous ce rapport, un cachet qui rendrait ses noirs habitants sympathiques s'ils n'exploitaient avec tant d'audace les étrangers.

Nous arrivons à Aden, signalés par les mâts de pavillon qui dominent les pics les plus escarpés. Ce qu'on y voit de nouveau, c'est que les citernes, qui peuvent contenir 30 millions de gallons d'eau, sont presque pleines. On attribue au percement du canal de Suez la plus grande fréquence des pluies à Aden.

La malle allemande, partie avant nous, n'arrive qu'après nous. Par le travers de Socotora nous subissons un coup de vent de peu de durée et nous entrons de nuit dans le canal éclairé à la lumière électrique.

L'élargissement se poursuit activement. Des nuées de fellahs, d'Arabes, des centaines de chameaux sont employés à ces travaux.

A Port-Saïd, la ville s'étend et se développe. Les maisons basses sont remplacées par des bâtiments à sept ou huit étages. Des quartiers européens se construisent. Les Italiens tendent à envahir la ville; cependant la grande majorité de la population et la jeune génération parlent français.

Le lendemain, nous visitons Alexandrie, qui n'est pas encore entièrement relevée de ses ruines depuis l'incroyable bombardement de 1882 par les Anglais.

Méhémet-Ali, à cheval, sur la place des Consuls, domine encore les restes des édifices démolis. Cependant de nouvelles et superbes rues ont été reconstruites. Les vestibules en sont d'une grande richesse et le marbre sculpté ancien et moderne y abonde. La présence des Anglais, fort inutile et fort onéreuse pour les fellahs, n'a pas eu pour conséquence de remplacer par la langue anglaise le français, que continuent à parler tous les Grecs, tous les Italiens, tous les Levantins, détenteurs du commerce.

Nous avons laissé au siècle dernier l'Angleterre prendre les Indes aux Indiens; mais en occupant l'Égypte, elle s'est engagée à la rendre aux Égyptiens. Le moment est venu de réaliser cet engagement. On n'a nul besoin des canons anglais. Ce qu'il faut, c'est le rétablissement du *condominium* politique et financier et la neutralisation de l'isthme, devenu l'indispensable voie internationale de l'Extrême Orient.

Nos paquebots mettent quatre jours d'Alexandrie à Marseille.

Il ne nous est pas beaucoup plus difficile d'aller de France en Égypte que de France en Corse, en Algérie ou en Tunisie.

L'Angleterre en est autrement éloignée que nous. Et cependant, que l'on compare le nombre des Français et celui des Anglais connaissant l'Égypte! Quand nos fils auront appris à connaître *de visu* les pays qui touchent aux intérêts vitaux de la nation, ils seront en mesure d'éviter les fautes coloniales commises coup sur coup par leurs pères. Quand ils liront sur place le récit de nos erreurs dans l'Inde, au Canada, en Égypte, au Tonkin, aux Hébrides, au Cambodge, en Birmanie, en Chine, ils en accuseront l'ignorance de leurs auteurs, et s'écrieront : « Pardonne-leur, ô Patrie, car ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. » N'a-t-on pas dit avec raison : « Gouverner, c'est prévoir! » Surtout dans la conduite des affaires coloniales, il faut être prévoyant. C'est la leçon que nous donne l'Angleterre; sachons en profiter.

(1) *Itinéraires de France en Indo-Chine*, avec cartes et plans. — Paris, Challamel, éditeur, 5, rue Jacob.

LE COUP DE FOUDRE

Nouvelle.

Arcachon, 10 février 1888.

Tout est bien qui finit bien. Mon mariage est rompu! Mais que d'ennuis!... Mme de B. est repartie hier pour Paris abandonnant la villégiature arcachonnaise. Ma mère, désolée de cette rupture, m'a déclaré ce matin qu'elle allait se rendre pour quelque temps auprès d'une amie établie à Bordeaux.

J'ai approuvé ce projet. Ma mère a ses nerfs : être propriétaire de deux maisons, étant donné qu'on ne peut en habiter qu'une à la fois, c'est trop, surtout quand celle qu'on n'habite pas ne trouve point de locataires. Or, la vue de notre petite villa qui reste vide et mon mariage manqué sont pour ma mère d'inexprimables tourments. Un changement d'idées et de milieu lui sera très favorable. Quant à moi, je n'appréhende nullement la solitude, quoique la saison soit désastreuse, le froid persistant, les réunions de société très rares et les soirées souvent interminables.

Pour me distraire et me consoler je penserai à la fugue de Mme de B.

En réalité, nous sommes-nous jamais aimés? Je ne le crois pas. D'abord son titre de veuve n'était pas fait pour me plaire, puis dès le début je lui avais trouvé des prétentions ridicules. A trente ans, une femme ne doit plus jouer à l'ingénue; cette affectation de poser pour la candeur est déplacée. Les véritables ignorantes ont toutes les audaces : elles jouent avec le feu.

Bref, Mme de B... n'aura pas eu de surpoids de bagages causé par mes regrets.

Pour la première fois j'étais en train de me repentir d'avoir trop vite obéi aux suggestions de ma mère. C'est elle qui avait échafaudé ce projet d'union; mes trente-cinq ans révolus l'inquiètent; elle se désespère à l'idée de ne jamais être grand'mère.

Mme de B... lui avait paru réunir tous les avantages désirables : rang, fortune, relations, tout était bien assorti et je m'étais laissé persuader. Mais l'étincelle manquait, les atomes crochus faisaient absolument défaut. Heureusement qu'une bonne petite querelle, ne laissant à son amour-propre et à ma dignité aucune issue, aucune chance de conciliation, a mis fin aux tourments causés par ces fiançailles d'où le cœur était absent.

A présent, il y en aura pour un certain temps avant que le chapitre du mariage ne revienne dans les entretiens de ma mère. Elle est restée consternée de la facilité avec laquelle cet engagement a été rompu. Pas une larme, pas un reproche! Cela s'est dénoué avec une courtoisie, une correction parfaites. Combien sont vides les choses qui en se brisant ne nous laissent aucun vide!

Le rêve secrètement ébauché est-il donc hors d'atteinte? Pour épouser avec joie, il m'eût fallu avoir été frappé du coup de foudre imaginé par les poètes; m'être senti tout à coup et à jamais pénétré, envahi, par une de ces passions qui ne laissent plus prise à aucun raisonnement. Tant que l'esprit demeure lucide, calculant, prévoyant, critiquant, analysant, le cœur est encore libre, et qui veut vivre à deux doit commencer par abdiquer toute prétention à l'indépendance.

14 février 1888.

Ma mère est partie ce matin; je l'ai escortée à la gare. Puis, en rentrant, je me suis fait servir le déjeuner dans la galerie, avec mon brave Kadour à mes pieds pour me tenir compagnie. Le soleil donnait sur les vitrages; au-dessus des pins le ciel apparaissait très bleu; les journaux du matin n'étaient pas ennuyeux; bref, je jouissais de ma quiétude et de ma liberté reconquise en savourant une excellente tasse de café, lorsque j'ai été tiré de ce bien-être par la vue de deux personnes gravissant l'allée du jardin et se dirigeant vers la maison.

Quelques secondes plus tard, Firmin, après avoir parlementé avec les inconnues, a ouvert la porte de la galerie :

— On désire visiter le petit chalet, m'a-t-il glissé d'un ton mystérieux.

Je m'étais vivement retiré en arrière pour ne pas être vu.

— Fort bien, ouvrez partout, répondis-je, et si cela paraît convenir, je parlerai avec ces dames.

Décidément, le départ de ma mère portait bonheur à la location. Depuis trois mois c'était une désolation, personne ne se présentait. Je me réjouissais déjà à la pensée de pouvoir lui écrire que j'avais conclu quelque bonne affaire en son absence : ce ne serait qu'une juste compensation à ses déceptions matrimoniales. Un quart d'heure s'écoula : on examinait en détail. Enfin Firmin reparut, guidant les étrangères. A mesure qu'elles approchaient je me rendais compte qu'en réalité il n'y avait qu'une dame; l'autre était une suivante.

Firmin vint me présenter une carte sur laquelle je lus : *Comtesse Néroudine.*

J'éprouve une certaine méfiance devant les titres russes et devant les charmantes aventurières qui parfois s'en parent. Dans le cas présent, peu importait : mon titre de propriétaire ne me mettait pas dans l'obligation d'entrer en relation avec ma locataire. Je m'avançai donc pour engager la dite comtesse à entrer, et d'un geste je l'invitai également à s'asseoir. Avec une aisance parfaite, jointe à un vrai coup d'œil de connaisseur, elle se posa d'emblée sur le meilleur des divans, tandis que sa cameriste prenait une chaise tout au bout de la galerie.

— Votre maison est libre, monsieur? me dit-elle avec une petite nuance d'accent étranger nullement joué,

Je crois qu'elle pourra me convenir et je désire l'arrêter pour trois mois.

Je m'inclinai. Les gens commencent généralement par s'informer des prix, elle ne semblait faire aucun cas de ce détail.

— Votre maison est exposée au midi : c'est ce que je cherche, reprit-elle. J'ai cru remarquer que tout était assez en ordre. J'y entrerai donc demain, car je hais les hôtels et je désire au plus tôt me sentir chez moi... Il va sans dire que vous pourrez me faire présenter votre reçu quand il vous plaira.

Cet entretien n'était guère qu'un monologue : la comtesse parlait et j'acquiesçais d'un geste ou d'un signe de tête. Je ne pouvais m'empêcher de la regarder et même de l'admirer : quoique frisant la quarantaine, c'était une fort belle femme.

— A partir de demain matin, la maison sera à votre disposition, madame, dis-je, très enchanté de ces prompts arrangements. J'espère que les choses y seront à votre convenance; mais, au cas contraire, veuillez croire que je serai trop heureux de faire droit à vos réclamations.

Elle se leva, me salua d'une façon qui me parut un peu hautaine. Je crus que les plus strictes convenances m'obligeaient à l'escorter jusqu'au bout du jardin. En passant devant l'enclos entourant la petite villa, elle avisa une haie de rosiers :

— Aurons-nous droit aux fleurs, monsieur ? dit-elle, en ébauchant un sourire qui éclaira durant une seconde sa physionomie assez froide.

— On ne refuse jamais les fleurs à une dame, répondis-je avec empressement.

Elle s'inclina d'une manière un peu plus gracieuse qu'auparavant. Nous étions arrivés à la barrière. Je tirai la porte et la comtesse s'engagea d'un pas rapide sur la route, me laissant aussi surpris de son apparition que de la façon délibérée dont elle menait ses affaires.

Ma mère a dû recevoir mon télégramme lui annonçant une location conclue pour trois mois. Elle va être ravie et ne hâtera pas son retour. Pauvre mère! qu'elle se distraye, puisque j'ai eu la cruauté de la priver d'une belle-fille.

15 février.

Ces dames ont pris possession ce matin. Je dis ces dames, car j'en ai vu deux descendre d'une voiture et la suivante est arrivée dans une autre avec une multitude de petits paquets. Puis j'ai vu s'arrêter un camion chargé au moins de six ou huit malles : de ces malles comme les femmes les aiment, de vraies petites maisons dans lesquelles les toilettes peuvent s'étendre sans se froisser. Et puis...je n'ai plus rien vu, et la journée m'a paru un peu longue.

18 février.

Rien de nouveau. Le temps a passé sans amener d'incident d'aucun genre. C'est un peu monotone. La comtesse Néroudine m'a écrit deux petits billets — son papier n'est pas parfumé et je n'ai pas relevé de fautes d'orthographe — deux bonnes notes à son crédit : le premier au sujet d'une cheminée qui fumait, le second pour se plaindre de l'eau de la ville qui est affreuse. Je me suis empressé de lui envoyer un fumiste : c'était dans le ressort de mes attributions. Quant à la question de l'eau, je me suis déclaré impuissant à la rendre plus limpide. En vérité, si je n'avais craint de paraître vouloir m'imposer, je me serais présenté chez la comtesse pour lui offrir tous renseignements ou services dont elle pourrait avoir besoin. Mais je n'ai pas osé. En attendant, je sens l'ennui qui me gagne et la solitude qui me pèse. Je donnerais je ne sais quoi pour un événement imprévu, venant bouleverser mes habitudes et m'arracher au courant, par trop uni, de mes pensées habituelles. J'ai beau travailler, me promener, lire, fumer, trotter deux heures tous les matins sur ma jument anglaise, me persuader que la société de mon chien est sur bien des points préférable à celle des hommes : j'éprouve l'indéfinissable nostalgie d'un bien auquel je ne prête ni forme ni couleur... Je soupire sottement après l'imprévu et l'inconnu.

*
* *

19 février.

Sommes-nous dans le pays des fées? J'ai été exaucé comme par enchantement, servi à souhait, en tous points. Désormais, plus d'ennui. Mais tâchons de classer avec ordre, et sans omettre aucun précieux détail, tout ce qui est venu transformer mon ennuyeuse tranquillité en une agitation pleine de charme.

Hier soir, vers onze heures et demie, j'étais seul au rez-de-chaussée. Le poêle finissait de brûler dans la galerie, une claire flambée égayait encore le salon et Kadour, les pattes allongées devant le foyer, dormait du sommeil du juste. J'étais plongé dans une lecture intéressante, les domestiques s'étaient retirés depuis longtemps, et je ne percevais plus que le bruit du vent assez violent, sifflant à travers les pins et autour de la maison...

Tout à coup, des pas précipités se sont fait entendre sur le gravier près du perron ; puis aussitôt plusieurs coups impatients, affolés, contre le vitrage. Kadour, réveillé, aboyait furieux, tandis que j'allais ouvrir la porte.

Une réflexion plus rapide que l'éclair m'avait fait craindre un accident survenu chez mes voisines.

J'avais à peine tourné la clef que la porte était vivement poussée du dehors, et qu'une jeune femme pénétrait comme une bombe jusqu'au milieu du salon. Arrivée là, l'immense rotonde de fourrure, qu'elle avait jetée sur sa tête et qui l'enveloppait tout entière, tomba et me permit d'apercevoir une exquise créature frêle et blonde, aussi pâle que le grand peignoir de flanelle blanche à longue traîne qui lui servait de toi-

lette. Puis, sans me laisser le temps de lui poser une question, elle joignit les mains, et avec un accent suppliant à attendrir un roc :

— Oh ! monsieur, de grâce, par pitié, permettez-moi de rester ici, je suis à moitié morte de frayeur, et j'ai bien failli être assassinée... la maison est pleine de voleurs...

Dieu merci, elle n'était qu'*à moitié* morte, et elle avait seulement *failli* être assassinée. Elle parlait d'une voix haletante, scandant ses mots, mais si ravissante dans son désordre et sa terreur que j'avais presque le cynisme de trouver que ces voleurs avaient agi comme de fort honnêtes gens en l'obligeant à venir se réfugier chez moi.

— Croyez bien, madame..., mademoiselle..., que je suis trop heureux de...

— Non, non, pas madame ! interrompit-elle avec un petit rire argentin fort éloigné de l'accent pathétique dont elle avait usé quelques secondes auparavant. En vérité, tout cela est bien peu correct et il faut que je me présente : Mlle Myriem Néroudine, fille de la comtesse votre locataire.

— Savez-vous, au moins, chez qui vous êtes, mademoiselle ? fis-je, en m'inclinant très bas.

Elle eut l'air assez confus, et fit un petit signe de tête négatif.

— René de Simeuse, votre très humble serviteur.

Ce disant, je poussai vers le feu le plus moelleux de mes fauteuils, dans lequel elle se jeta comme épuisée par de trop violentes émotions.

— A présent que vous êtes parfaitement en sûreté, mademoiselle, permettez-moi de courir au secours de madame votre mère.

— C'est inutile, monsieur, tout à fait inutile. Il n'y a personne à secourir là-bas... La cassette enfermant les bijoux et l'argenterie aura été enlevée, c'est certain. Ma mère en sera très fâchée, mais qu'y faire ?... Je ne pouvais certes pas tenter de la défendre.

Je restai confondu devant cette réponse. Voyant mon ébahissement, elle ajouta :

— Vous ne devez rien comprendre à ma conduite, ni à mes paroles... J'ai complètement perdu la tête ; mais à présent, je vais me calmer et vous expliquer un peu plus clairement les choses.

Voyant qu'elle s'accotait très confortablement dans les coussins du fauteuil, comme une personne qui s'installe, je pris une chaise et me plaçai en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée.

— Ma mère est partie ce matin pour Bordeaux avec notre femme de chambre. Elles devaient faire quantité de commissions et revenir par le dernier train, à huit heures et demie, je crois... Moi, j'étais engagée à déjeuner et à passer la journée chez des amis ; il était convenu qu'on me ramènerait au logis dans la soirée, car j'avais promis à ma mère de l'attendre pour dîner avec elle. Vous ignorez, sans doute, que nous n'avons pas voulu prendre de domestique ici... C'est un tel ennui !... Nous avons seulement une femme à la journée qui vient deux heures le matin et deux heures le soir. Nos repas nous sont portés de l'hôtel... Bref, je rentre vers huit heures, et j'attends. A neuf heures... personne. Je commence à m'inquiéter... Enfin, vers neuf heures et demie, je reçois un télégramme : ma mère avait manqué le dernier train ! Que devenir ?... Je ne pouvais retourner chez mes amis : c'est très loin. Je me précipite à la cuisine pour supplier Benoîte de ne pas s'en aller. Elle était partie, ses deux heures réglementaires étant écoulées... Alors la peur m'a saisie... Je ne suis jamais seule, voyez-vous. Ma lumière à la main, j'osais à peine me retourner : la vue de mon ombre sur les murs me donnait le frisson. Pourtant, je verrouillai toutes les portes, très décidée à ne pas me coucher, et me faisant les plus beaux raisonnements sur l'utilité du sang-froid et du courage. Je suis restée ainsi certainement plus d'une heure : ce qui me rassurait le plus, c'était la lumière de votre lampe, que j'apercevais par les fenêtres du salon. Je me disais : il y a là-bas quelqu'un qui veille et dont je ne suis pas bien loin. Je commençais déjà à me féliciter sur ma vaillance lorsque... patatras !... un affreux bruit de volets et de vitres qui volent en éclats. Sûrement, des malfaiteurs s'introduisaient dans la maison par la fenêtre du cabinet de toilette attenant à la chambre de ma mère. J'ai dû pousser un cri ! Oh ! mais un cri ! Et alors, sans plus de réflexion, je me suis sauvée, et j'ai couru jusqu'ici...

Ce récit avait été fait tout d'un trait, avec une incroyable volubilité.

— Je vous assure, mademoiselle, que vos craintes ont été exagérées, dis-je, dès qu'il me fut possible de placer un mot. — Des voleurs ne procèdent pas généralement avec un tel fracas, et auraient attendu une heure plus tardive pour chercher à pénétrer dans une maison. A onze heures et demie, on peut n'être pas endormi, vous en voyez la preuve ; et, si vous voulez bien m'y autoriser, je vais immédiatement faire une perquisition chez vous et voir ce qui a pu provoquer les bruits étranges que vous avez entendus.

— Non, monsieur, non, je vous en conjure, n'allez pas ainsi, seul, exposer votre vie. S'il vous arrivait malheur, songez donc, je resterais persuadée que j'en ai été la cause, et ce serait un chagrin... un remords même... Et puis, je ne saurais vraiment me sentir seule ; il faut, coûte que coûte, que vous ayez la charité de me garder. Si j'étais seule de nouveau, après cette horrible frayeur, je serais capable d'avoir une crise de nerfs...

— Mais, mademoiselle, si vous veniez avec moi ? Je vous affirme que nous n'affronterions aucun péril... j'ai à cœur de vous rassurer entièrement en découvrant la cause qui a provoqué ce bris de vitres.

— Non, fit-elle bien décidée, je ne rentrerai pas de

la nuit dans cette maison. Rien que d'y penser, cela me donne la fièvre.

Hélas! pensai-je, que les mères sont imprudentes de manquer le dernier train qui doit les ramener auprès de leur fille! Il aurait fallu être sauvage ou brutal pour refuser hospitalité et protection à cette jeune personne abandonnée. Mais, en réalité, l'aventure me semblait prendre des proportions un peu inquiétantes.

J'avais souhaité de l'imprévu, j'étais servi à souhait. Bon gré, mal gré, il me fallait garder jusqu'au lendemain, sous mon toit et dans le plus complet tête-à-tête, une jeune fille délicieuse qui ne semblait nullement se douter qu'on pût trouver à redire au sans-gêne avec lequel elle m'octroyait sa société. Elle avait peur, j'étais le seul voisin auquel elle pût demander secours, et cela lui semblait tout à fait simple de demeurer chez moi, en attendant que les clartés du jour vinssent dissiper ses fantômes. Et certes cette candeur n'était pas jouée. Mlle Myriem était si naturelle, si enfant même, que j'aurais craint de profaner cette adorable naïveté en osant lui faire comprendre ce que sa démarche pouvait avoir de délicat, de compromettant même pour elle.

Du moment qu'il était acquis qu'elle devenait mon hôte, il ne me restait plus qu'à la traiter de mon mieux, sauf plus tard à m'expliquer avec la comtesse sur la façon dont les choses s'étaient passées.

— Si j'ai bien compris, mademoiselle, repris-je après un instant de silence, les incidents de la soirée ne vous ont même pas permis de dîner. Puisque j'ai l'honneur de vous recevoir, vous me permettrez, je l'espère, de vous offrir un petit souper, car après tant d'émotions, les forces pourraient vous manquer.

— Souper! Oh! oui, avec plaisir, j'ai une faim de loup. La peur m'avait empêchée d'y penser; mais à présent que je suis rassurée, je me sens en appétit.

— Eh bien! mademoiselle, je vais avoir le plaisir de vous servir, car mon personnel est profondément endormi et je ne vois guère l'urgence d'appeler quelqu'un.

— N'appelez personne! Ce sera bien plus amusant ainsi. Nous allons faire du thé, n'est-ce pas? Cela me tiendra réveillée, car j'ai fait quatre heures de cheval aujourd'hui et mes paupières commencent à devenir lourdes.

O ma fatuité! Quel échec! Il lui fallait du thé pour se préserver du sommeil en ma société! A ce moment, la pendule sonna deux coups; je ne pus retenir un geste d'étonnement : le temps m'avait paru si court depuis qu'elle était en face de moi! Je me hâtai de ranimer le feu, puis j'approchai un guéridon et disposai dessus tout ce que je pus trouver de meilleur à ma portée. Du coup j'ai débouché un flacon de conserves de pêches que ma mère gardait pour quelque grande occasion : il m'a paru que l'occasion était unique. Le pain, le jambon, les biscuits, les pêches, le thé, elle attaquait le tout avec un entrain remarquable. Pourtant, après les premières bouchées, elle s'avisa d'une réflexion :

— Et vous, monsieur, si vous soupiez avec moi?... Ce serait bien plus aimable... sans compter que vous avez aussi besoin de prendre des forces puisque je vais vous obliger à passer la nuit debout.

— Du moment que vous m'invitez, dis-je en riant, j'accepte.

Et nous voilà installés tous deux devant un bon brasier, causant comme de vieilles connaissances, alors que trois heures auparavant nous ne nous étions jamais vus. Je dévorais ma compagne des yeux, beaucoup plus que je ne mangeais ce qui était dans mon assiette. Mais elle ne s'en apercevait seulement pas; ses petites dents blanches faisaient activement leur devoir. Puis elle causait et plaisantait, passant d'un sujet à l'autre avec la désinvolture d'un oiseau sautant de branche en branche.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous faire une visite? fit-elle tout à coup.

— Si je n'eusse craint de paraître importun ou indiscret, mademoiselle, je me serais certainement présenté chez madame la comtesse.

— Mais à présent, vous viendrez, n'est-ce pas?... ne serait-ce que pour montrer que vous m'excusez d'avoir été, moi, si importune... si indiscrète.

— Certes! m'écriai-je avec élan, je viendrai avec joie, si toutefois madame votre mère veut bien m'y autoriser.

— Je ne vois guère comment ma mère pourrait ne pas très bien vous recevoir après la manière dont je suis venue m'imposer chez vous... Pourvu seulement qu'elle ne soit pas fâchée! Elle m'accuse si souvent d'étourderie, de légèreté. Dans ce cas il se peut que j'aie été un peu... inconsidérée. Mais où devais-je aller, à qui devais-je m'adresser?...

— Vous avez très bien fait de venir, mademoiselle. Une nuit passée dans de si folles alarmes pouvait vous rendre sérieusement malade. Dieu merci, à présent il n'en sera rien. Vous n'avez à redouter qu'un peu de fatigue pour n'avoir pas dormi, sans autre conséquence plus grave. De mon côté, veuillez croire que je ne me plaindrai jamais d'avoir pu vous donner un sentiment d'entière sécurité en veillant à vos côtés.

— Vous êtes très bon, monsieur, je vous remercie beaucoup..., dit-elle d'un ton doucement voilé.

Je l'examinais plus attentivement. Ses beaux yeux étaient à demi clos; sa tête se renversait en arrière; le sommeil s'emparait d'elle comme d'une enfant. Je glissai un tabouret sous ses pieds; je la recouvris de la grande mante doublée de fourrure dans laquelle elle était arrivée. Puis, doucement, je fis disparaître les restes de notre souper, en ayant bien soin d'entretenir le feu, devant lequel je poussai un autre fauteuil à mon intention.

Mais chez moi le sommeil ne vint pas et je ne le cherchai point. Rêver tout éveillé me paraissait infiniment préférable. Le coup de foudre tant désiré était en effet bien foudroyant dans ses effets. Oui, j'étais amoureux fou de cette exquise créature qu'une vaine frayeur avait poussée à rechercher ma protection.

Le sort en était jeté et, si elle voulait m'entendre, je m'engagerais à la protéger pour la vie; mais je fis mentalement le serment de ne jamais manquer le train qui devrait me ramener auprès d'elle si par malheur il fallait m'en séparer pour quelques heures.

Je me figurais déjà la joie de ma mère quand je lui présenterais cette jeune et charmante fille. Soudain les ailes de mon rêve, qui m'emportaient rapidement très haut et très loin, se heurtèrent à deux ou trois petits obstacles suscités par ma raison.

Aimer, cela va très vite — quelquefois. Épouser, cela demande un peu plus de réflexion. Celle qui dormait si paisiblement, là, à mes côtés, m'avait décliné ses noms et prénoms : Myriem Néroudine; mais cela ne m'apprenait pas grand'chose.

Quelle était au juste sa famille, sa situation sociale?... il importait de le savoir. La dernière partie de la nuit fut pour moi encore plus agitée que la première. Tantôt je me persuadais que mon rêve pouvait aisément se changer en réalité, que la comtesse — une vraie grande dame — consentait à me donner sa fille; que celle-ci partageait mon amour... Et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Puis, par un brusque revirement, je me trouvais fou de m'être laissé ensorceler de la sorte par une enfant, de quinze ans au moins plus jeune que moi. Je me répétais que ce titre de comtesse russe pouvait voiler une extraction des moins héraldiques et en tous cas n'offrait aucune garantie de la moralité.

En un mot j'avais la fièvre. Elle s'augmentait encore par l'attitude paisible de la confiante dormeuse : ses joues rosées et sa respiration égale m'exaspéraient et me ravissaient tout à la fois.

Vers sept heures, les bruits de la maison commencèrent.

J'étais raidi par mon insomnie et je me mis à arpenter le salon pour tâcher de me ranimer par un peu d'exercice. En passant devant une glace je m'arrêtai consterné : j'étais d'une pâleur verdâtre, les traits tirés, la barbe et les cheveux en désordre — affreux à voir. La pensée que Mlle Néroudine en s'éveillant allait m'apercevoir ainsi m'occasionna certainement plus de frayeur que je n'en aurais éprouvé à la vue des voleurs.

Sans plus d'hésitation, je quittai le salon et gravis lestement l'escalier pour gagner ma chambre et procéder à une toilette qui me rendît plus présentable.

On entendait déjà les domestiques aller et venir dans la cuisine. Encore quelques instants et l'un ou l'autre ne manquerait pas de découvrir la belle dormeuse installée au salon. Quelle explication plausible aurais-je à leur fournir?

Je redescendis. Mlle Myriem était réveillée; aucune trace de fatigue sur sa joyeuse figure, qui se colora seulement d'un peu de confusion lorsque j'apparus sur le seuil de la porte. Elle se leva, puis avec un accent irrésistible :

— Je vous en prie, monsieur, n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi. A présent que je réfléchis à mes terreurs de cette nuit, il me semble que j'ai été bien folle; je vous ai sans doute beaucoup dérangé... et je vous en demande bien pardon. Ce que j'ai de plus sage à faire maintenant, c'est, je crois, de rentrer chez moi. Benoîte ne va pas tarder à venir. Si j'osais seulement encore vous demander un service?... Vous prier de m'accompagner et de visiter la maison avec moi, afin que je sois sûre que personne n'y est resté caché... Je vous en serais tellement reconnaissante!

— J'allais vous le proposer, mademoiselle. Je tiens à me rendre compte de la cause des dégâts et à ne vous quitter que lorsque vous serez de tous points rassurée.

Nous traversâmes le jardin; la porte de la galerie était restée ouverte telle qu'elle l'avait laissée. Je passais devant; elle me suivait pas à pas; c'était d'un comique achevé. Tous les placards, toutes les armoires furent consciencieusement visités. Soudain une exclamation; Mlle Néroudine sautait de joie et battait des mains.

— Ils ne l'ont pas prise, monsieur, ils ne l'ont pas emportée!

— Qui? mademoiselle, ou quoi?

— La cassette, monsieur. Voici la clef, je l'avais gardée sur moi, nous allons vérifier...

Elle l'ouvrit. Tout paraissait parfaitement intact : les bijoux d'un côté, l'argenterie de l'autre.

— Mais alors, pourquoi donc sont-ils entrés?

— Êtes-vous bien sûre qu'*ils* soient entrés?

Elle me regarda indignée.

— Vous ne supposez pourtant pas que j'aie rêvé, monsieur, et que je me sois précipitée chez vous sans y avoir été déterminée par un danger imminent!

— Je ne doute nullement que vous ayez cru à un réel péril, mademoiselle, et je bénis le ciel qui vous a inspiré l'idée de recourir à moi; mais rien ne me prouve encore que vos craintes aient été fondées. Si vous le permettez, continuons nos recherches.

Nous avions successivement ouvert tous les volets extérieurs et toutes les portes intérieures de la villa. Arrivé devant celle du cabinet de la comtesse, j'hésitai à pénétrer.

— C'est d'ici qu'est venu le bruit, dit-elle à voix basse, c'est par ici qu'on a dû s'introduire...

— Puis-je y entrer, mademoiselle?

— Oui, oui, passez devant. Moi, je n'oserais jamais.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un flot de lumière qui nous montra le sol jonché de verre brisé.

— Vous voyez bien que j'avais raison ! s'écria-t-elle triomphante.

Le dégât était, en effet, assez considérable, car parmi les débris de vitres gisait une assez grosse clef rouillée qui, dans sa chute, avait atteint sur la toilette un tas de petits flacons, boîtes à poudre et engins divers. C'était un pêle-mêle désastreux.

Toutefois mon examen, je le sentais, allait se traduire par un invincible éclat de rire. Je regardais Mlle Myriem, qui considérait les traces de la soi-disante effraction. Elle était pâle et très grave.

— Eh bien ! fit-elle enfin, la voix émue, que pensez-vous?... que croyez-vous ?...

Je réprimai mon envie de rire, essayant de prendre un air de circonstance.

— Rien de plus facile que de reconstituer les faits, mademoiselle, dis-je avec beaucoup de sérieux. Vous devez vous souvenir qu'hier soir il faisait grand vent. Le volet que voici — et du doigt je montrai celui de la fenêtre — doit se fermer extérieurement avec la grosse clef que voilà. Par erreur sans doute, cette clef aura été placée dans la serrure du côté intérieur ; il en est résulté que, le volet battant sous l'impulsion du vent, la clef aura été violemment projetée contre les carreaux, qui se sont brisés avec le fracas que vous avez entendu, entraînant à leur suite les nombreux objets, victimes de ce triste accident.

— Et c'est là tout ! et vous êtes sûr qu'il n'y a pas eu de voleurs?

— Parfaitement certain. Vous avez constaté vous-même que toutes choses étaient intactes, dans l'état où vous les aviez laissées.

Elle baissait la tête, horriblement confuse. Je me détournai pour ramasser la clef, cause innocente de la catastrophe. De quelque façon que dussent tourner les événements, je tenais à la conserver : elle devait toujours me rappeler la plus belle nuit de mon existence, celle où tous les rêves du paradis viennent hanter une cervelle d'homme.

— Êtes-vous fâchée? lui dis-je après avoir fait disparaître cette clef bénie dans une de mes poches. Auriez-vous préféré trouver la maison dévalisée?

— Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été aussi sotte, murmura-t-elle.

— Qui sait? insinuai-je avec autant de douceur que je crus pouvoir me le permettre. Qui sait si un jour, au contraire, vous souvenant de cet épisode tragi-comique, vous ne penserez pas comme moi qu'un élan irréfléchi sert parfois mieux les intérêts de notre cœur que la plus sage prudence?

Et là-dessus, craignant presque d'en avoir trop dit et apercevant, au reste, sur le lointain de la route, la femme de ménage qui arrivait, j'ai salué Mlle Myriem avec autant de respect que de ferveur et je suis rentré chez moi.

* * *

20 février.

Hier, comme j'achevais d'écrire les lignes ci-dessus, Firmin est monté dans mon cabinet, et, de son air le plus grave :

— Mme la comtesse Néroudine est en bas qui demande monsieur.

Le cœur me battait assez fort, j'en conviens ; j'appréhendais un petit orage.

Déjà depuis le matin, vers midi, en voyant de loin revenir la comtesse, je m'étais demandé, non sans effroi, quelle série de remontrances avait dû subir ma jolie Myriem en confessant à sa mère ses exploits nocturnes.

La comtesse était debout devant la cheminée, présentant à la chaleur de la flamme une botfine de Cendrillon. Elle me toisa avec une hauteur superbe.

— Monsieur, dit-elle avec ce petit accent russe qui, sur certaines lèvres, comporte un grain d'impertinence, je ne sais, en vérité, si je dois commencer par rire ou par me fâcher; mais pour tout au monde je ne saurais être ridicule ; je n'ai pas... l'honneur de vous connaître, et, avant d'entamer la question qui m'amène, je serais fort aise de savoir en face de qui je me trouve...

— Tout simplement en face d'un honnête homme, madame.

— Alors, monsieur, veuillez excuser ce que mes paroles pouvaient avoir d'agressif; mais, en vérité, ma fille m'a régalée, depuis mon retour, d'un récit si bizarre que j'en ai eu les nerfs singulièrement surexcités.

— Je ne suppose pas que ce soit afin de contrôler le récit de mademoiselle votre fille que vous ayez pris la peine de venir, madame. Elle a dû vous montrer les choses sous leur véritable jour, et ce que je pourrais ajouter n'aurait certainement aucune valeur.

— Pourtant, monsieur, il me semble que vous auriez pu éviter...

— Pardon, madame. Je conviens, en effet, que vous avez dû ressentir une étrange surprise en apprenant que Mlle Néroudine était venue chercher chez moi abri et protection ; mais vous conviendrez aussi, madame, qu'il m'était impossible de lui interdire l'accès de ma demeure et de lui refuser, pour quelques heures, cette protection que tout galant homme doit — c'est élémentaire — à une femme.

— En tous cas, monsieur, vous pouviez vous dispenser de lui servir à souper.

— Soyez indulgente, madame ; elle avait faim. Pensez donc qu'elle n'avait pas dîné ! Mais je ne lui ai pas offert de champagne : elle l'aurait accepté, et cela, vous eussiez pu avec raison me le reprocher.

— Ne raillez pas, monsieur. Nous sommes d'une race peu tolérante pour la moindre offense. Ma fille n'est pas une échappée de lycée ni de couvent. C'est une

vraie jeune fille qu'aucun souffle mauvais n'a encore effleurée.

— Dieu me garde de penser le contraire, madame! C'est justement parce que j'avais si bien reconnu d'avance l'exactitude de votre définition que je me suis permis de parler comme je l'ai fait. Mlle Néroudine, avec ses nerfs de femme et sa candeur d'enfant, est venue chez moi sous le coup d'une terreur. J'ai compris dès la première minute, moi, madame, en face de qui je me trouvais, et, m'abstenant de tout étonnement ou réflexion qui eussent pu lui montrer que son insistance à vouloir rester chez moi et avec moi pouvait prêter à la médisance, j'ai accepté sa présence comme un fait parfaitement naturel. Toute ma manière d'être à son égard a dû tendre à le lui prouver.

D'un geste charmant, la comtesse m'a tendu la main.

— Je vous remercie, monsieur. Vous avez jugé comme il convenait la conduite de cette petite folle. Voyez-vous, c'est la première fois de sa vie qu'elle se trouvait seule et elle a totalement perdu la tête. J'espère que cette façon un peu brusque d'entrer en rapport ne nuira pas à nos relations futures.

— Je le souhaite vivement, madame.

— Puis-je encore vous demander si vos domestiques ont eu connaissance de la présence de ma fille... ici?

— Je crois pouvoir affirmer que non. Ils étaient à peine descendus lorsque j'ai pu accompagner Mlle Néroudine chez elle.

— Alors, monsieur...

— Alors, madame, vous me ferez bien la grâce de ne pas me dire que vous comptez sur ma discrétion; ce serait un affront que je n'ai pas mérité.

Elle s'est levée avec un sourire de bon augure et je l'ai reconduite jusqu'à la limite de mon jardin. Chemin faisant :

— J'ai une petite réclamation à vous faire, a-t-elle dit. Il paraît que vous avez emporté la clef, cette fameuse clef, cause de tout le dommage.

— Excusez-moi, madame, mais je ne puis vous la rendre. Dès ce matin, j'ai donné des ordres pour qu'une nouvelle serrure soit posée à ce petit volet, et la clef doit s'y tenir. Quant à celle-ci, c'est une relique.

Nous nous sommes salués et séparés.

Combien j'avais envie de la suivre et de revoir ma pauvre Myriem, qui a dû être si fort grondée... Mais patience! Je pourrai bientôt sans doute voisiner à ma guise.

26 février.

J'ai obtenu les renseignements désirés : la comtesse porte un titre authentique; naissance, réputation, relations, sont également des plus honorables.

Je suis allé faire deux visites à mes voisines. J'ai été reçu courtoisement, mais avec une si froide réserve que je me suis retiré navré. La Myriem vive et enjouée qui a passé une nuit sous mon toit a fait place à une jeune personne au maintien compassé, sinon raide, qui ne lui est en rien naturel. A peine si mon regard a pu une seule fois rencontrer ses yeux, tant elle les tenait obstinément baissés. Évidemment, sa mère lui a fait la leçon : il faut que je revienne sur l'impression première causée par ses allures un peu évaporées. Si sa mère savait comment je la juge et quel souhait je berce en mon cœur!

27 février.

Ce matin, comme je cueillais quelques fleurs à notre unique mimosa, j'ai vu Myriem qui se promenait au soleil, dans son jardin, le long de notre barrière mitoyenne. L'impulsion a été irrésistible, j'ai couru lui offrir mes petits panaches d'or. Sa figure s'est empourprée, tandis qu'elle me remerciait avec un de ses jolis sourires, pareil à ceux dont j'avais été gratifié pendant notre joyeux souper. Mais cela n'a été qu'un éclair; tout aussitôt sa physionomie expressive s'est couverte d'une sorte de voile, et comme j'essayais de nouer la causerie, elle m'a dit avec un léger embarras :

— Pardon, monsieur; ma mère m'attend.

C'était clair, elle avait reçu défense bien formelle de lier conversation avec moi. Suis-je donc si dangereux, ou bien la comtesse m'a-t-elle pris en aversion?...

4 mars.

Trouble violent, imprévu, dans la quiétude de mon ciel. Je croyais l'horizon bleu, et il se formait un orage. J'ai appris ce matin par un propos de Firmin que Mme Néroudine et sa fille devaient partir dans huit ou dix jours! Quelle est la cause de ce brusque revirement des projets? Ma tête se perd en suppositions insensées...

6 mars.

Ma mère est revenue ce matin à l'improviste. Je l'ai suppliée d'aller faire une visite à nos locataires aujourd'hui même, il me tardait qu'elle vît Myriem! Je ne l'avais pas entretenue depuis dix minutes sur ce sujet que la chère âme avait deviné mon secret. Elle y est allée. Elle est revenue enchantée, la comtesse était sortie, mais Mlle Néroudine l'avait reçue avec une bonne grâce et une aisance charmantes.

— La cause est toute gagnée, mon enfant, m'a dit ma mère en rentrant.

Je lui ai demandé quel était le signe infaillible qui lui permettait de me faire une telle prophétie avec autant d'assurance.

— Qu'on t'accueille froidement, cela ne signifie rien, m'a-t-elle répondu gaiement. Ce qui est caractéristique, c'est qu'on ait déployé pour moi les plus gentilles chatteries. Je sentais fort bien tout le temps que cela passait par-dessus ma tête et visait à une autre destination. Ah! la chère petite! qu'elle est donc gentille et que j'avais envie de l'embrasser!...

— Si j'avais été à ta place, je l'eusse bien fait!

— Je n'en doute pas, mais un peu de circonspection

m'a paru de mise. J'ai voulu hasarder deux ou trois mots sur l'histoire des prétendus voleurs, mais elle se troublait si fort que j'ai bien vite changé de sujet.

7 mars.

La comtesse est venue rendre sa visite à ma mère. Je n'ai pas jugé à propos de paraître, pensant que ma présence ne ferait qu'apporter une gêne dans la conversation.

Ma mère a tâché d'élucider les causes de ce brusque départ. La comtesse a répondu de façon évasive : l'air d'Arcachon ne paraissait pas convenir à sa fille, qui était un peu nerveuse. Elles vont se diriger sur Pau, Bayonne, Biarritz et feront ensuite un tour en Espagne.

Les suivrai-je ?...

10 mars.

J'étais résolu à brûler mes vaisseaux, et, vers trois heures, je suis allé à la petite villa demander un entretien à la comtesse.

La femme de chambre m'a répondu que madame était occupée, mais qu'elle me priait de vouloir bien l'attendre un moment.

Trop agité pour m'asseoir, j'allais et venais dans le salon comme un fauve en cage, lorsqu'une porte s'est ouverte et la tête blonde de Myriem est apparue. En me reconnaissant, elle a poussé un petit cri et a tenté de reculer. Mais je m'étais précipité vers elle.

— Je vous en conjure, mademoiselle, ne me fuyez pas! Donnez-moi, au nom du ciel, le mot d'une énigme qui me torture. Quelle disgrâce ai-je encourue, quelle action a pu me condamner à vos yeux?... Nous étions presque bons amis, n'est-ce pas, ou du moins tout faisait présumer que nous allions le devenir. Vous vous en souvenez... je le vois... je le sens...

Tout en parlant je lui avais naturellement pris les mains et l'avais attirée au milieu de la pièce. Elle se laissait faire, passive, et tenait la tête penchée avec l'air résigné d'un agneau qu'on égorge.

— Écoutez, repris-je avec véhémence, sur un mot de vous je vais m'en aller et, si tel est votre bon plaisir, vous ne me reverrez jamais... Vous ne saurez jamais à quel point je vous aime et que si je perds cette vision du bonheur, telle que je l'ai conçue et rêvée à vos côtés, j'en resterai meurtri, brisé jusqu'à la fin de mon existence! Non, non, vous ne le saurez pas; s'il ne vous convient pas de m'entendre, je me tairai absolument...

Je lui serrais les mains à lui faire mal. J'essayais de rencontrer son regard anxieux, d'y lire mon arrêt. Enfin elle leva sur moi ses jolis yeux tendres et mutins, voilés de larmes qui brillaient comme des diamants au bord de ses paupières.

— Maman trouvera encore que cet entretien n'est pas correct, dit-elle d'un ton de voix tout vibrant d'émotion. Laissez-moi vite m'échapper; je vous autorise à lui parler, afin qu'elle me permette de vous écouter...

J'étais fou, enivré! quand Mme Néroudine est entrée, je l'ai assaillie par des phrases si incohérentes qu'il lui a fallu un bon moment pour se convaincre que je jouissais encore de la plénitude de mes facultés. Nous avons parlementé près de deux heures; elle n'a pas voulu se prononcer d'une façon définitive et m'a promis de m'envoyer sa réponse.

11 mars, soir.

Journée d'attente et d'anxiété!

Cent fois je suis allé coller mon visage aux vitres, espérant voir un messager traverser le jardin et m'apporter la réponse tant désirée. Rien n'est venu et chaque heure écoulée a augmenté mon impatience et mon découragement.

12 mars.

Pourquoi ce retard? Pourquoi cette épreuve?

La comtesse prévoyait-elle ma demande? Prenait-elle de son côté des renseignements sur ma personne et ma famille?

Il se pourrait. Quelques paroles qui lui ont échappé hier sur le danger des résolutions trop précipitées me le font présumer.

Pourquoi voulait-elle partir? Était-ce pour éviter mes assiduités? Craignait-elle pour sa fille un attachement malheureux!

Elle s'est dérobée hier à mes pressantes questions, elle a eu l'art de me faire beaucoup parler et de rester elle-même sur la plus prudente réserve. Mon cœur trop épris s'est douloureusement heurté contre une telle diplomatie!

* * *

Bénis soient les coups de vent entraînant les coups de foudre comme celui qui m'a frappé! Bénies soient les clefs mal mises, qui cassent les vitres et font peur aux jeunes filles... Je viens de recevoir ce petit billet :

« Monsieur,

« Ma fille, très sérieusement interrogée par moi, m'a menacée de devenir poitrinaire ou d'entrer dans un couvent si je ne donnais bien vite mon consentement. Vous voyez que c'est une tête folle, et vous n'aurez pas manqué d'avertissements préalables... Heureusement, vous paraissez avoir du courage et de la raison pour deux. Veuillez croire que je n'avais pas besoin des menaces de ma fille pour vous accorder volontiers le titre de gendre que vous avez si chaleureusement sollicité. Je tenais simplement à être bien fixée sur l'état des sentiments de Myriem à votre égard, et vous ne pouvez que m'en savoir gré. A bientôt.

« *Comtesse Néroudine.* »

MATH. DE SAINT-VIDAL.

ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

Un bâtard de Louis XV général républicain en Vendée.

A la date du 15 avril 1753, le marquis d'Argenson rapporte, en son célèbre journal, que le premier valet de chambre Lebel, avec la permission de la maîtresse en titre, Mme de Pompadour, « vient d'acquérir au roi » une nouvelle maîtresse. Il s'agit d'une fillette qui a servi de modèle au peintre Boucher, et qui est la nièce d'une coiffeuse connue sous le nom de Mme de Saint-André. « Cela a fait plus de difficultés que pour les précédentes acquisitions; mais, avec de l'argent, on a ébloui la tante revêche. On a mené la petite fille à Versailles, dans la maison du Parc-aux-Cerfs, après lui avoir fait accommoder les dents, l'avoir baignée et lui avoir fait un trousseau honnête. »

Au mois de mai 1754, d'Argenson note : « Il est certain que la petite Morfil est accouchée d'un garçon. Mme de Pompadour, à l'exemple de l'illustre Mme de Maintenon, s'est offerte pour l'élever et lui inspirer des sentiments convenables, dignes de son auguste naissance. » L'année d'après, au commencement du mois de décembre, ajoute l'indiscret marquis, « la demoiselle Morfil, maîtresse du roi depuis trois ans, est sûrement mariée avec un homme de condition, qu'on ne nomme pas, et est partie pour une province éloignée. Le roi a pris à son service sa jeune sœur, qui a dix-sept ans; c'est un goût de notre monarque d'aller ainsi de sœur en sœur. »

Le 4 janvier 1755, d'Argenson apprend que le mari de l'accouchée du fils du roi « est un aide-major d'infanterie au régiment de Beauvoisis, nommé d'Ayac, qui, à lui et à sa mère, a huit cents livres de rentes et une gentilhommerie aux pieds des montagnes d'Auvergne; qu'il est parti aussitôt après le mariage, et que la belle a ordre de ne se montrer dans aucune ville. »

L'auteur d'une *Étude critique de quelques textes relatifs à la vie secrète de Louis XV*, M. E. Welvert (*Revue historique*, 1887, t. XXXV, p. 292-303), prouve que celle qui, d'après Mme Campan, la lectrice de Mesdames, filles de Louis XV, aurait été, « la première des passades de Sa Majesté au sérail du Parc-aux-Cerfs, » et qui fut du moins celle qui jouit le plus longtemps de la faveur royale, n'était pas au-dessous de l'âge nubile lorsqu'elle en devint l'objet. Son acte de naissance, retrouvé dans les archives de la paroisse Saint-Éloy, de Rouen, fixe sa naissance au 21 octobre 1737; elle se donne exactement dix-huit ans dans son acte de mariage, passé pardevant notaire le 25 novembre 1755; il est certain qu'elle accoucha le 21 mai 1754.

L'enfant royal de Mlle Morphy — et non Morfil, comme l'appellent les chroniqueurs du XVIIIe siècle, — fut réputé né au château du mari de sa mère, Ayat — et non d'Ayac, comme dit le marquis d'Argenson.

Le 21 juin 1771, il était inscrit parmi les « pages du roi à la petite écurie » de Versailles, sous le nom de Louis-Charles-Antoine, comte de Beaufranchet d'Ayat.

C'est par cette mention que commencent, aux Archives administratives du ministère de la guerre, ses états de service; on n'y trouve aucune pièce concernant sa naissance.

Le 2 mars 1774, il était pourvu d'une lieutenance d'infanterie dans la Légion de Soubise. Réformé avec ce corps au mois d'août 1776, il passait au régiment d'infanterie de Berri, puis, comme capitaine réformé dans le régiment de cavalerie également de Berri, en 1778; capitaine en second, le 24 juillet 1782, il obtenait une compagnie le 1er juin 1788.

La Révolution, dès le mois d'août 1790, emploie le capitaine Beaufranchet d'Ayat dans le comité militaire, institué au ministère de la guerre pour la rédaction des ordonnances et règlements à publier conformément aux réformes décrétées par l'Assemblée nationale. Le 25 juillet 1791, il passe lieutenant-colonel au 14e régiment de cavalerie; et le 4 avril 1792, colonel du 2e régiment de carabiniers.

Le 16 septembre de la même année 1792, il est élevé au grade de maréchal de camp. Par un arrêté du pouvoir exécutif provisoire, daté du 17, il est employé au camp sous Paris, pour hâter l'organisation des bataillons de volontaires et les conduire à la frontière. Presque aussitôt, il est emmené par Kellermann dans la cavalerie qui va combattre, et, le 20, à Valmy, il prend une part des plus brillantes au premier triomphe de la France républicaine contre les monarchies coalisées.

Au retour des campagnes de l'Est et du Nord, il était attaché à l'armée sous les murs de Paris, en qualité de chef d'état-major. Il assistait, le 21 janvier 1793, au supplice de Louis XVI. Il y aurait même donné le signal du légendaire roulement de tambours, attribué à Santerre.

Nommé général de brigade le 21 mars 1793, il était dirigé vers l'armée des côtes, que formait le général La Bourdonnaye, principalement pour étouffer, de concert avec l'armée de la réserve, sous le général Berruyer, la grande insurrection catholique et royaliste, qui venait d'éclater en même temps dans les départements de la Vendée, des Deux-Sèvres, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure, du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord et du Finistère.

Comme il passait, le 23, par Tours, pour se mettre aux ordres de La Bourdonnaye, dont le quartier général était à Rennes, il y trouva les corps administratifs du département d'Indre-et-Loire, délibérant avec les représentants en mission, sur la situation très redoutable qui résultait du désastre éprouvé le 19, par le vieux lieutenant général de Marcé à Saint-Vincent-du-Pont-Charrault.

Le représentant Goupilleau (de Fontenay) le requit de se détourner de sa route, et de courir à Niort s'entendre, avec les représentants Carra et Auguis, pour la défense de cette ville et la réorganisation de la première armée de la Vendée, qui paraissait être totalement dissoute.

Il ne fait que traverser les Deux-Sèvres ; Carra l'emmène tout de suite « établir son domicile auprès du directoire du département de la Vendée ». De Fontenay-le-Peuple, le 25 mars, il écrit au citoyen La Saussaye, adjoint au ministre de la guerre :

« . . . Les révoltés et brigands occupent les divers districts du nord du département et les forêts, de manière que, la correspondance avec Nantes étant interrompue, il m'est impossible de correspondre avec La Bourdonnaye... J'agis de concert avec les commissaires de la Convention nationale, et j'espère bien m'arranger parfaitement avec Carra, que je connais, et son collègue. Ils sont animés de l'amour de la chose publique, et ont paru me voir venir avec plaisir. Depuis hier, il nous arrive quinze à dix-huit cents citoyens volontaires, et tous les jours on nous en annonce autant de toutes parts, qui arrivent des diverses municipalités des Charentes, Deux-Sèvres, Indre-et-Loire, Haute-Vienne. Les commissaires m'ont requis de les organiser provisoirement en bataillons. Cela va nous occuper; mais le zèle du brave Chalbos, mon adjudant général, et de l'aide de camp colonel Nouvion, qui remplit, avec les lumières dont il est capable, les fonctions de chef de l'état-major, allège ma besogne, qui va cependant singulièrement augmenter, s'il nous arrive des troupes autant que nous en avons besoin pour éclairer les bois qui sont remplis de révoltés... Si, comme je l'espère, la confiance dure en nous, avec l'œil du ministre Beurnonville, qui nous donnera les moyens de faire le bien, nous espérons nous tirer d'affaire... »

Beaufranchet d'Ayat signe sa lettre, « général de brigade, commandant l'armée de la Vendée. » Cette armée secondaire reste, pour ainsi dire flottante entre les deux armées principales de la réserve et des côtes, sans communications régulières avec les généraux en chef Berruyer et La Bourdonnaye, jusqu'à la fin du mois de mai ; alors elle deviendra la 1re division de l'armée des côtes de la Rochelle, sous le commandement en chef du lieutenant général Biron (Lauzun), rappelé de l'armée d'Italie.

Aux mois de mars et d'avril, la situation de Beaufranchet à Fontenay eût été insoutenable, si la ville des Sables était tombée aux mains des bandes de Joly et de Savin. L'héroïsme des habitants et les secours expédiés par mer de l'île de Ré et de la Rochelle empêchèrent l'insurrection catholique et royaliste de mettre, dès le début, la main sur un port, et de tenir l'ouest de la France ouvert aux émigrés et aux Anglais. Un très solide colonel d'infanterie, Boulard, acclamé chef par les troupes qu'il parvint à rallier dans la déroute de Pont-Charrault, avait été chargé, par les représentants en mission sur les côtes de Lorient à Bayonne, de réorganiser l'armée du malheureux de Marcé. Avec le concours du lieutenant général Verteuil, qui commandait la 12e division militaire, et grâce surtout aux trois bataillons amenés de Bordeaux par le commandant L. Dumas, il put rétablir les communications entre la Rochelle et les Sables, le 4 avril ; le 8, entamer des opérations vigoureuses, reprendre la Mothe-Achard, Saint-Gilles-sur-Vie, Challans ; puis rejoindre les Nantais, qui, sous les ordres de Beysser, reprenaient Machecoul et en vengeaient les massacres. Boulard se trouva malheureusement incapable de poursuivre ses succès jusqu'à Noirmoutier ; il fut forcé de revenir, au poste de la Mothe-Achard, couvrir les Sables-d'Olonne, de nouveau menacés.

Aucun des secours réclamés de Paris en troupes de ligne, en officiers généraux, en artillerie, n'arrivait dans l'Ouest ; toutes les forces disponibles étaient expédiées vers le Nord, depuis la retraite de Belgique et la trahison de Dumouriez. Beaufranchet d'Ayat n'avait pu soutenir la marche en avant de son subordonné de l'armée des Sables. Il avait eu même beaucoup de peine à conserver les postes établis entre les environs de cette ville, Luçon, Marans, la Rochelle et Fontenay. La vaillance de son adjudant général Chalbos lui procura deux brillants succès au Cheffois, rocher enlevé aux rebelles concentrés dans le district de la Châtaigneraie, et gardé malgré leurs assauts réitérés.

De son quartier général de Fontenay-le-Peuple, le 11 avril, il annonçait à l'adjoint du ministre de la guerre, La Saussaye, le succès de la première attaque de Chalbos « contre les brigands », laquelle, ajoutait-il, « avec les mesures les plus sages qu'il a employées, ne nous a coûté aucun prisonnier ni tué ; c'est ainsi que l'on ménage nos frères d'armes et que l'on ne fait pas verser le sang des patriotes. » Le 13, rendant compte de l'attaque repoussée, il réclamait avec insistance des secours de toutes sortes, en infanterie, en artillerie, en officiers de second ordre pour encadrer les volontaires, en officiers supérieurs pour conduire les opérations. « Il m'est impossible, disait-il, avec neuf mille et quelques cents hommes, de garder plus de trente lieues de pays, qu'il y a de Saint-Gilles près Noirmoutier, jusqu'à la Châtaigneraie ; et avoir indépendamment de cela plusieurs colonnes pour attaquer, comme le général Berruyer me le demande et comme je le désirerais... C'est toujours avec peine que nous obtenons des demi-secours. Si de bonne heure nous n'obtenons des forces, nous ne pourrons chasser ces vils brigands aussitôt que nous le voudrions ; il est à craindre que la récolte de ce pays soit perdue. » Le 15, il réclame encore des canons et des canonniers, de la poudre, des officiers d'état-major ; il recommande sa petite armée au nouveau ministre « le citoyen Bouchotte, qui connaît les citoyens Chalbes et Nouvion, et qui rendra hautement justice à leur manière de servir »

Le 29, ce n'est plus à l'adjoint, mais au ministre lui-même, qu'il expédie ce rapport détaillé :

« Citoyen ministre,

« D'après la réquisition des citoyens députés de la Convention nationale dans cette contrée, je me suis rendu avec le citoyen Goupilleau, l'un d'eux, aux Sables, pour y voir la division de cette armée.

« J'ai vu les postes de Luçon, du port de la Claye, de Saint-Cyr, Avrillé et Talmont, qui sont bien gardés, surtout l'intéressante chaussée de la Claye où j'ai du canon ; cela empêche les brigands de se transporter sur la côte et assure le service de nos convois pour les Sables.

« La première partie de la division, commandée par le chef de brigade Boulard, était à la Mothe-Achard, composée d'environ 1500 hommes, dont les quatre cinquièmes de citoyens armés. Par un arrêté pris avec les représentants Niou, Goupilleau et moi, elle a dû hier se porter à Beaulieu, Aizenay et jusqu'à Palluau ; elle a quatre pièces de 4 avec elle.

« L'autre partie de la division sous les ordres du citoyen Boulard, commandée par Baudry, chef de bataillon de la marine, était à Vairé. Elle a dû, d'après le même arrêté, se porter sur Challans, sur la Garnache, et envoyer un détachement à la Mothe-Achard, pour empêcher les brigands de couper, en venant de la Roche-sur-Yon, la division de Boulard. Il laissera des forces à Vairé, et le neuvième bataillon de la Gironde à Saint-Gilles ; c'est presque la seule troupe enrôlée de cette division.

« Il y a eu avant mon arrivée un pillage dans les divisions. Les députés leur ont fortement parlé sur cela. J'ai enjoint aux commandants de livrer à la police correctionnelle militaire ceux qui commettraient du désordre. J'ai fait réimprimer la loi du 16 mai et ai invité le commissaire des guerres aux Sables de faire maintenir la loi. Le législateur Goupilleau, qui reste à cette division, y fera sûrement exister l'ordre, comme il le désire, et qui était déjà rétabli.

« Il y a un peu de désunion entre ces deux dernières divisions. Nous leur avons parlé et les avons invitées à l'accord, sans lequel les armées de la République ne peuvent vaincre avec toute l'énergie dont elles sont susceptibles.

« La ville des Sables est gardée par environ 800 citoyens Rochelais et autres ; elle a été mise, sous les yeux des législateurs Niou et Gaudin, en état de défense autant que sa position le permet. Le fort de la Chaume l'est aussi ; il y a beaucoup d'artillerie, mais je voudrais y avoir une garnison stable, car, par les dunes, il serait possible aux brigands d'avancer du côté de la Chaume jusqu'à ce fort, qui cependant est bien défendu.

« J'ai trouvé un bataillon de la marine que les députés ont requis. Je vais tâcher de débusquer les brigands de Mareuil et Lay.

« Il est absolument nécessaire, citoyen ministre, que vous nous envoyiez des bataillons enrôlés en nombre suffisant pour disséminer les détestables brigands. Les citoyens requis veulent s'en retourner ; ils nous le demandent sans cesse, tous les jours. Les législateurs sont entourés journellement de leurs demandes, auxquelles je ne peux accéder ni individuellement ni en masse.

« J'ai, de la Châtaigneraie à Challans, trente lieues de pays à garder et peu de moyens pour pouvoir me porter en avant. Je vous invite de vous occuper de cette partie d'armée, dans ce pays où l'esprit public n'est pas bon. Tant qu'à moi, j'y porte les soins d'un fonctionnaire public zélé pour le maintien de la République, et suis bien secondé par les deux chefs de brigade de mon état-major ; mais il me faut des troupes, de l'infanterie surtout et des canonniers, afin de tâcher d'empêcher de prolonger le terrible fléau qui existe ici.

« Le général de brigade, commandant l'armée de la Vendée,

« BEAUFRANCHET-D'AYAT. »

En marge de cette lettre, reçue à Paris le 10 mai, le chef de la « 5e division, officiers généraux », avait écrit : « Lui dire qu'on a pris des mesures pour envoyer des secours. »

Il n'en vint pas avant l'irruption de la masse des insurgés de l'Anjou et de la haute Vendée vers Fontenay. Chalbos reprit un moment la Châtaigneraie aux bandes d'avant-garde ; mais, se voyant entouré, il se rabattit sur le chef-lieu, qui fut aussitôt attaqué. Le 16 mai, les républicains préparaient l'évacuation des autorités, caisses et papiers du département et la translation du quartier général de l'armée de la Vendée à Niort. Une vive sortie de Chalbos et de Nouvion mit en fuite les assaillants, auxquels fut même enlevée la fameuse pièce de canon, qu'ils avaient prise la première et qu'ils avaient surnommée la Marie-Jeanne. Mais neuf jours plus tard, les vaincus revenaient en forces écrasantes. La Marie-Jeanne était reconquise, les papiers du département et du district brûlés dans un immense feu de joie. Les caisses auraient été pillées, toutes les autorités saisies, l'armée faite prisonnière, sans un prodigieux retour offensif du général Beaufranchet d'Ayat en personne. Ralliant autour de lui seize seulement des gendarmes nationaux, eux-mêmes mis en fuite, il sabra les rebelles dans les rues de Fontenay, avec tant d'impétuosité que les chefs crurent avoir devant eux un régiment de cavalerie et suspendirent la poursuite des vaincus.

La Convention nationale, par un décret promulgué le 8 juin, voua à l'infamie et à la justice militaire les gendarmes qui avaient lâché pied à Fontenay, le 25 mai, et à Perpignan, le 19 ; au quatrième article de ce décret, elle déclarait « faire mention dans son procès-verbal de la conduite courageuse tenue par les seize citoyens gendarmes qui s'étaient joints au général Beaufranchet d'Ayat et au chef de brigade Nouvion pour charger les rebelles et sauver une partie de l'armée ».

Sans cet exploit, qui valut à Nouvion d'être nommé général de brigade le 30 juin, Beaufranchet d'Ayat aurait préalablement éprouvé le sort de son prédécesseur de Marcé, destitué, emprisonné, et plus tard condamné par le tribunal révolutionnaire.

A Niort, auprès du général en chef Biron, d'Ayat avait réorganisé son corps d'armée et se préparait à reprendre l'offensive suivant un plan d'ensemble, combiné à Tours, lorsqu'il fut, à titre de ci-devant

noble, suspendu de son commandement par le décret du 28 juillet.

Le 11 août seulement lui arrivait, après s'être égarée à Tours, la lettre suivante :

ÉGALITÉ. — LIBERTÉ.

Paris, 30 juillet 1793, l'an II de la République une et indivisible.

Le Ministre de la guerre au général Beaufranchet-d'Ayat.

« Le Conseil exécutif provisoire, en vertu du décret de la Convention nationale du 28 de ce mois, ayant jugé, citoyen, devoir vous suspendre provisoirement des fonctions et grade de général de brigade que vous exerciez à l'armée des côtes de la Rochelle, où vous êtes employé, je vous préviens que son intention est que vous cessiez à compter de ce jour lesdites fonctions et que vous vous éloigniez immédiatement à une distance de vingt lieues, non seulement de ladite armée, mais même de toute autre armée et des frontières de la république, en conformité de ce qu'il est prescrit par les lois et particulièrement par celle du 20 août 1792...

« BOUCHOTTE. »

Il répondit de Niort, le 11 août :

« Citoyen ministre,

« Je vais, conformément à l'ordre du Conseil exécutif, m'éloigner de l'armée, et, ne pouvant en m'y conformant me rendre au Havre, où sont ma mère et mon fils, je vais aller à Reuilly, près la Ferté-sous-Jouarre, département de Seine-et-Marne, chez la citoyenne Bergeron; je crois que cette distance est conforme à l'éloignement que vous me prescrivez des armées.

« Citoyen ministre, j'ai bien servi la république; mon amour pour l'égalité et la liberté n'a jamais varié, et, depuis le commencement de la révolution jusqu'à ce jour, j'ai rempli avec patriotisme les divers commandements des corps qui m'ont été confiés. Ceux qui m'ont vu servir peuvent en rendre justice et *ce n'est pas ma faute si je suis né d'une classe qui à juste titre n'a pas mérité du peuple français.*

« J'ai attrapé une hernie en commandant les carabiniers au mois de juillet 1792, à Famars; elle est si forte qu'il n'y avait que le zèle et les précautions qui me fissent agir à cheval avec célérité. Je crois que, conformément à la loi, je serai dans le cas d'une pension. Je vous enverrai mes pièces, et je ne doute pas de la justice d'un ministre comme vous.

« *Le citoyen* BEAUFRANCHET-DAYAT. »

Il renouvela sa réclamation par une lettre datée de Soisy-sous-Étiolles (Seine-et-Oise), le 9 septembre. Il déclarait avoir, conformément à la loi, établi son domicile dans cette commune, « où, depuis la révolution, il a toujours été citoyen, votant comme tel aux assemblées primaires, quand il n'était pas à l'armée, et où sa mère avait du bien. » Il ajoutait :

« Dès les premiers temps de la révolution, citoyen ministre, j'ai bien servi la cause de la liberté dans les armées. J'espère, comme citoyen, la servir de même. Mon civisme est connu de tous mes concitoyens, et mes vœux pour l'affermissement de la république n'ont jamais varié. »

Le 23 nivôse an III, 12 janvier 1795, le commissaire exécutif à la guerre, L.-A. Pille, propose au comité du salut public de lever la suspension de Beaufranchet d'Ayat, et de l'autoriser à prendre sa retraite, vu « les certificats de civisme et de bonne conduite qu'il s'est fait délivrer par la commune de Soisy-Marat, où il est retiré depuis qu'il a cessé son service »; ceux aussi par lesquels il a fait constater *qu'il n'est pas dans la classe des émigrés et qu'il n'est ni frère ni père d'émigré.* Au rapport ministériel sont jointes : 1° une note où est rappelée la mention honorable dont la Convention nationale a honoré la conduite du général à Fontenay-le-Peuple le 25 mai 1793; 2° une lettre du conseil d'administration du 2e régiment de carabiniers, qui certifie « qu'il a déployé, dans toutes les affaires, les talents d'un officier expérimenté et un patriotisme dont les épreuves ont contribué à le faire regretter du régiment qu'il commandait à l'affaire du 20 septembre 1792 et à lui mériter le grade de général de brigade, qu'il obtint après cette affaire; atteste, en outre, sa morale, ses principes républicains et son amour pour la patrie ».

Sur la feuille de renseignements à fournir, expédiée par la commission de l'organisation et des mouvements des armées de terre, Beaufranchet d'Ayat a écrit et signé :

« SA CAPACITÉ. — Les généraux et représentants du peuple qui m'ont vu servir et occuper des places éminentes peuvent seuls juger une capacité, et non moi. Estropié d'une hernie à la guerre, et ayant une sarcocelle, je ne peux plus, comme militaire, me flatter de servir la république, à laquelle j'ai été voué et utile dans la voie de la liberté...

« SON PATRIOTISME, *sa conduite morale et politique.* — Connus de toute l'armée, des bons citoyens; a été, depuis sa suspension, commissaire aux salpêtres, à l'emprunt forcé, nommé par la commune de Soisy, district de Corbeil, où il a toujours résidé, et sapeur dans le bataillon hors les murs de Corbeil; n'ayant jamais rien dû, *aimant sa mère, ses enfants, et ayant l'âme fière d'un républicain.* »

De son *père*, pas un mot, ni ici, ni là, ni nulle part.

Sa retraite fut liquidée le 26 prairial an III, 14 juin 1795, sur la base de vingt ans un mois et quelques jours de service.

Mais il lui fallut réitérer ses réclamations au mois de nivôse et de ventôse an IV, décembre 1795 et février 1796. C'est seulement deux ans plus tard, et grâce à de pressantes démarches du général Desaix, dont il avait protégé l'éducation et les débuts militaires, qu'il obtint du président du Directoire exécutif, Merlin, un arrêté, daté du 21 ventôse an VI, 11 mars 1798, lui attribuant une pension de 1200 livres et un traitement de réforme égal à cette pension.

La dernière pièce de son dossier aux Archives administratives du ministère de la guerre est une lettre écrite de Paris, rue de la Victoire, n° 58, le 12 frimaire an XII, 4 décembre 1803, pour prier le ministre d'ordonner le paiement à Paris de sa solde de retraite de 1200 francs. La lettre est signée : « BEAUFRANCHET D'AYAT, *membre du collège électoral du Puy-de-Dôme, qui vient d'être nommé par le Sénat membre du Corps législatif.* »

Il ne fit aucun bruit dans cette assemblée sans tribune et mourut à Paris le 2 juillet 1812.

CH.-L. CHASSIN.

POÈTES CONTEMPORAINS

M. Edmond Haraucourt.

En pleine jeunesse, M. Edmond Haraucourt a manifesté sa pensée sous les trois formes littéraires qui ont la vogue en notre temps : la poésie, le roman, le théâtre. Après un volume de vers qui fit sensation, *l'Ame nue*, il produisit un roman, *Amis*, puis il donna au théâtre une adaptation en vers du *Shylock* de Shakespeare, et un mystère dramatique, *la Passion*. Tel est, jusqu'à présent, l'œuvre de M. Haraucourt. Peut-on déjà porter un jugement sur lui?

Assurément, M. Haraucourt laissera son esprit suivre plusieurs évolutions. Assurément, le développement de sa personnalité le poussera vers telles ou telles formes, vers telles ou telles idées qu'il est difficile de prévoir. Mais ce qu'il a donné jusqu'ici révèle une individualité assez accentuée pour qu'on puisse très clairement voir l'essence, l'origine et les tendances de son art. « Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu? » Telle est la triple question qu'on peut poser à tout écrivain comme à tout passant. Dans le tourbillon de la vie, le poète est un passant qui chante, qui va chantant ce qu'il a dans l'âme. Et c'est pour avoir trouvé dans leur plus intime sincérité des accents très puissants ou très doux que les plus grands d'entre eux sont entrés pour jamais dans le ciel où planent les Héros, ceux que Carlyle appelle « des messagers envoyés de l'impénétrable infini avec des nouvelles pour nous ».

Le talent de M. Haraucourt est essentiellement loyal. Dès qu'on a lu quelque œuvre de ce poète, on sait immédiatement ce qu'on en doit penser. Avec lui, pas d'équivoque, pas d'ambiguïté. Ce qu'il veut dire, il le dit directement, vigoureusement, sans réticences et sans arrière-pensée. Il aurait pu prendre pour devise l'un de ses vers :

> Le monde ne vaut pas qu'on daigne lui mentir.

Par l'expression « loyauté littéraire » il ne faut pas entendre simplement cette probité intellectuelle indispensable à quiconque tente de faire œuvre d'art. Ceux qui sont dépourvus de cette élémentaire honnêteté, les jongleurs de phrases, les insincères barbouilleurs de papier blanc, nous n'en avons cure. Ils n'existent point. Ce sont vaines apparences, ombres falotes. Le mépris de Fichte les nomme des « non-entités ». En saluant dans le talent de M. Haraucourt la loyauté, je veux reconnaître la façon très franche, très simple, très directe dont il jette sous nos yeux sa pensée toute nue, sans la parer ni des fards ni des artifices de toilette. Un tel art, où rien n'est artificiel, ne va pas sans de fréquentes rudesses. Les aspérités en demeurent tranchantes; les angles n'en sont point adoucis. Un type de ce talent loyal dans le passé c'est, par exemple, celui d'Agrippa d'Aubigné.

A lire les vers de M. Haraucourt, on les sent sortis de pied en cap, tout armés, d'un esprit volontaire. Ils n'éclosent point spontanés et prime-sautiers sous la chaude haleine d'un vent de fantaisie, sous les rayons de « l'étoile du moment », comme dit Gœthe. Ce ne sont point folles fleurs nées, on ne sait comme, par quelque caprice de la mystérieuse Nature. Ce sont les floraisons d'arbustes qui ont été patiemment et résolument cultivés.

Parmi les poètes, les uns ont l'esprit mâle, les autres l'esprit féminin. Qu'un peintre intuitif ait à allégoriser les génies divers de plusieurs poètes. Il représentera l'un sous la forme d'un homme, l'autre sous la forme d'une femme. Ainsi, l'œuvre de Hugo, il le montrerait sous les traits d'un robuste athlète en pleine maturité; l'œuvre de Musset deviendrait une jeune femme frêle. Ils sont bien rares, les poètes privilégiés qui allient à la force et à la grave douceur de l'homme les séductions et les grâces féminines. M. Haraucourt prend place d'emblée parmi les talents mâles.

A première vue apparaissent ces caractéristiques de l'esprit de M. Haraucourt : loyal, volontaire, mâle et grave.

*
* *

Comme épigraphe de son livre *Amis*, M. Haraucourt a choisi une ligne de David Hume, qu'il se plaît à paraphraser assez souvent au cours du volume : « L'âme n'est qu'une succession de perceptions, un flux rapide, un mouvement perpétuel. » Quelques pages plus loin, je lis une complaisante traduction de cette formule panthéiste, le fameux πάντα ῥεῖ des Anciens. L'un des personnages du livre, Desreynes, s'amuse à philosopher après dîner entre son intime ami et la jolie femme de cet ami (remarquons immédiatement que tous les personnages de M. Haraucourt sont des panthéistes qui aiment fort à philosopher) : « La rectitude dans l'idée, dit Desreynes, n'est-ce point, en vérité, ce qui constitue l'homme? Mais combien la possèdent, et ne serait-on pas un grand homme par cela seul qu'on est digne d'être un homme? L'humanité se résume en quelques têtes : le reste s'appelle

végétation... De quoi parlé-je? Je suis une matière qui s'agite, et je n'ai point de moi, puisque j'ai chaque matin un autre moi! Mériterais-je de porter toujours le même nom? » Et l'ami, un panthéiste aussi, répond fidèlement : « Oui, c'est toujours une eau nouvelle qui court dans le lit du fleuve. Mais nous lui donnons le même nom qu'à celle qui coulait un siècle ou dix siècles plus tôt; il nous semble qu'elle soit toujours une, puisqu'elle garde le même aspect et la même saveur, qu'elle tourne sensiblement aux mêmes angles, bondit sur les mêmes obstacles et dévale la même pente, par la double force de nature et de coutume... Et comme on dit l'eau de cette rivière, on dit l'âme de cet homme; mais nous ne restons pas plus nous que le fleuve qui passe. »

Il me semble coquet de se servir de la personnalité de M. Haraucourt pour démolir les conclusions trop dogmatiques de cette doctrine et pour prouver avec quelle énergie le moi tend à persister, à conserver son intégrale unité parmi les apparences de ses multiples évolutions. Précisément nous voilà en présence d'un esprit tout d'une pièce, toujours cuirassé dans sa conception de la vie, comme étaient engainés dans l'armure ces hommes des temps chevaleresques, qui se couchaient au tombeau sans dépouiller leur carapace de fer.

Lisez tout ce qu'a écrit ce poète, vous ne le prendrez jamais en flagrant délit de contradiction. Panthéiste et stoïcien, il ne s'oubliera pas jusqu'à donner à ses doctrines le plus humble démenti.

Regardez l'homme après avoir connu l'écrivain. Vous reconnaîtrez immédiatement comme il est l'homme de son œuvre. Bien des Parisiens l'ont écouté, disant des vers, adossé à la cheminée d'un salon : un grand garçon de forte stature, au masque tourmenté. Un sculpteur dirait que cette tête a les plans très visibles. Tandis que s'est tu le brouhaha des causeries, tandis que s'est éteint le murmure des éventails, le poète chante son vers d'une voix que coupent des notes âpres. L'attitude est fière, la tête levée, et pendant que la lèvre inférieure, forjetée, remonte vers les commissures avec un pli amer, les yeux, supprimant le monde extérieur, éclairés de bonté, suivent un rêve d'art.

Tout homme a l'âme de sa forme; l'aspect d'un artiste révèle son rêve intérieur. Quand on a lu l'œuvre de M. Haraucourt et quand on voit l'auteur, il faudrait être bien inexpert en physiognonomie pour n'être pas frappé de la correspondance entre l'homme et son art. Ce poète est la négation vivante d'une de ses conceptions les plus tenaces. Il prouve la personnalité du moi. Au lieu de donner raison à la phrase de David Hume, il corrobore celle de Pierre Leroux : « Je suis un être éternel, mais les formes de mon être sont muables. »

***

L'auteur de l'*Ame nue* est autant un philosophe qu'un poète. Il se dresse même comme un solitaire dans la poésie moderne. Cette poésie contemporaine se complaît dans la rêverie. Parmi les divers domaines de l'âme humaine, elle a élu le sien, dont elle ne sort guère : la sensibilité. Les choses de l'intellectualité l'intéressent peu. Elle les abandonne volontiers. Elle aura chanté toutes les inquiétudes, tous les tourments psychiques de ce temps. Elle ressemble à l'ange Israfel dont toutes les fibres du cœur étaient les cordes d'une lyre. Et ce sera là sa gloire aux yeux des siècles futurs.

Les poètes du XVIIe siècle ont ignoré les nuances de la sensibilité. S'ils pouvaient lire leurs confrères d'aujourd'hui, il est probable qu'ils n'y comprendraient absolument rien.

Les poètes du XIXe siècle ont délaissé la pensée. Ce sont des Ioniens, tandis que ceux du XVIIe siècle sont des Doriens.

Seuls peut-être parmi les poètes vivants, M. Leconte de Lisle et M. Haraucourt sont préoccupés de la beauté conceptuelle, sans échapper pourtant à la domination exercée par la sensibilité.

On pourrait dire que M. Haraucourt est un néo-classique. Moderne, il a bien des traits communs avec les esprits du XVIIe siècle. Il a le culte de l'Idée pure. Son expression et — comme on dit aujourd'hui — son écriture s'en ressentent. Il aime à resserrer une idée dans un vers formule, un vers didactique, celui-ci entre mille :

> Tout nu, marche tout nu; sois l'apôtre du vrai!

A regarder de près l'*Ame nue*, nous découvrirons souvent des traits du caractère néo-classique.

C'est un titre terrible que celui-ci : l'*Ame nue*. Edgar Poe déclare qu'un titre de ce genre est au-dessus des forces humaines. Baudelaire vieillissant tenta d'empoigner ce taureau par les cornes. Il préparait *Mon cœur à nu* quand la mort le faucha. Cet effort, un jeune homme l'osa. C'était crâne; mais il fallait l'orgueil d'un débutant sûr de sa force. Cette force et cet orgueil, M. Haraucourt heureusement l'avait. N'a-t-il pas chanté un hymne à cet orgueil, sans lequel tout artiste défaille à la tâche :

> Orgueil! cuirasse d'or, casque d'airain poli;
> Armure surhumaine à la taille de l'homme;
> Heaume fait de dédains, de pardons et d'oubli;
> Flamme qui luis dans l'œil des Fiers dès qu'on les nomme!...
>
> Intime avènement des gueux qui sont nés rois!
> Lumière astrale aux fronts divins souillés d'insultes;
> Nimbe étoilé des saints et des martyrs en croix;
> Orgueil, bourreau du doute et réconfort des cultes!

La plupart des volumes de vers sont des recueils de pièces écrites au hasard de l'inspiration, au souffle du caprice, et réunies arbitrairement. L'*Ame nue* est un livre construit et ordonnancé par une volonté opi-

niâtre. C'est un édifice où chaque pièce est à sa place. C'est une œuvre visant à l'unité et dont la composition a été mûrie. Ici se révèle ce souci de la composition qui est essentiel au tempérament de M. Haraucourt. On peut être certain que nulle effusion parasitaire et superflue ne se glissera dans ce livre. Le poète est maître de son inspiration. Il monte son hippogriffe en cavalier savant; il le conduira où il veut, mais jamais il ne se laissera emporter par lui dans une patrie qu'il ne veut pas.

Dans les divisions du livre se décèle le goût de l'auteur pour les architectures majestueuses, aux grandes lignes, aux masses bien distinctes. Ce volume est charpenté comme Versailles. Tout y est harmonique et symétrique.

Les modernes négligent volontiers l'art de la composition, qu'ils soient peintres, poètes ou romanciers. Voici un livre de vers où tout est composé soigneusement, où chaque partie est placée de façon à concourir à l'unité d'un ensemble.

Lisez, sur la couverture, les épigraphes. Elles ouvriront chacune un horizon sur l'esprit de l'auteur. L'une est empruntée à un panthéiste stoïcien, l'empereur Marc-Aurèle. Elle annonce les tendances philosophiques. L'autre, prise à Bossuet, le maître de l'éloquence symétrique, commente le titre et en promet la sincérité : « Regardez en vous comme votre juge vous regarde, et voyez ce qu'il y voit : ce nombre innombrable de péchés. »

Le livre comprend deux grandes divisions : 1° la *vie extérieure*, 2° la *vie intérieure*. Le poète philosophe commence par séparer le non-moi et le moi. Puis chacune de ces parties se subdivise en trois. Dans la vie extérieure, le poète envisage l'un après l'autre *les lois*, *les cultes*, *les formes*. Et quand il se replie sur lui-même pour donner l'expression de la vie intérieure, il montre les trois phases de son évolution semblables à celles d'une journée : *l'aube*, *midi*, *le soir*. Enfin la conclusion nous donne l'idée que l'auteur se fait de son œuvre : une *mer de glace* qui « a sculpturalement arrêté ses colères ».

Le ton du livre est toujours grave, l'accent en est toujours attristé, souvent amer. Si quelquefois le poète s'oublie à caresser une vision de joie, c'est une vision inaccessible, un fugace mirage. Il n'y a peut-être qu'un poète qui ait exalté son âme vers la joie, c'est Théodore de Banville, épris de l'éclatante lumière des choses et des grâces de la vie. Il n'y a peut-être qu'un peintre qui ait vu avec un enthousiasme violent la nature comme un être en fête, enivré de la joie de se développer et de créer, c'est Claude Monet. M. Haraucourt, en proclamant les tristesses de vivre, est d'accord avec la grande majorité des poètes. Et je ne pense pas qu'il arrive jamais, ce temps heureux, entrevu par M. Sully-Prud'homme, où les poètes écriront :

Sur les plus hauts objets des poèmes sans larmes.

La pièce qui sert de frontispice à l'*Ame nue* justifie ce titre. C'est un examen de conscience navré, mais fier d'être sincère, une confession orgueilleuse de vouloir être cynique, une paraphrase éloquemment sombre de la parole chrétienne : « Le sage pèche sept fois par jour. » Le poète promet superbement de ne pas mentir :

Mentir, c'est dégrader ses vices et sa honte !

Il est curieux de voir que M. Haraucourt, ayant des affinités avec M. Leconte de Lisle, ouvre son œuvre par une profession de foi affirmant le contraire de celle que proféra l'auteur des *Poèmes barbares*, faisant vœu de demeurer impersonnel :

Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,
Je ne livrerai pas ma vie à tes hueés,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées !

C'est que M. Leconte de Lisle est un artiste exceptionnel. Nourri aux théogonies antiques, il est peut-être dans notre civilisation le seul poète qui soit entièrement libéré de l'influence chrétienne. M. Haraucourt, nourri aux doctrines de la science moderne, est encore, comme nous tous, saturé de l'esprit chrétien. Avec tous les plus nobles d'entre les hommes de son temps, il pleure la perte de la foi, par laquelle l'âme obtient la paix intérieure. Sa connaissance des *Lois* n'a pas comblé dans l'âme du poète le vide où devrait nicher une immense croyance. Une des plus belles poésies du volume montre un mystérieux vaisseau, un vaisseau-fantôme, qui glisse, insaisissable et fascinant, à l'horizon des mers calmes. Vers ce vaisseau que la brume efface, le poète lève ses bras éperdus, et c'est avec le poignant regret de l'irréparable qu'il le voit disparaître : le vaisseau s'appelait « Croire ! » C'est l'un des plus lamentables cris que je connaisse contre le septicisme imposé par le siècle, ce siècle de scepticisme qu'il faudrait envisager, avec un grand Anglais, comme une période de transition à un mode nouveau de la croyance : « Il faut le considérer comme la décadence des vieilles voies de la croyance, la préparation lointaine de nouvelles et meilleures et plus larges voies, une inévitable chose. »

Dans le livre de M. Haraucourt, c'est par la connaissance des plus farouches tourmentes de l'être humain que commence la contemplation de la vie intérieure. Le poète se campe devant l'énigmatique nature, et sanglote de savoir quelques-uns de ses secrets. Il voit cette nature suivre régulièrement la marche qui lui est assignée, indifférente à l'homme. Il interroge la Terre, cette antique Démèter, qu'il croyait d'abord une « bonne aïeule ». La Terre lui répond : « Je ne te connais pas ! » La Terre n'est ni douce, ni hostile au passant qui s'agite à sa surface; elle l'ignore. Et l'Océan et les astres évoluant dans l'immensité de l'es-

pace, tous ces mondes obéissent aux forces qui les remuent, sans s'inquiéter du moucheron humain qui ne saurait vivre sans s'inquiéter d'eux. Cette conception de l'indifférence de la nature à l'égard de l'homme aura inspiré quelques-uns des plus beaux poèmes de ce temps. Cette irrémédiable chute de l'orgueil — ce Phaéton — dans la glaciale impassibilité des mondes, cette banqueroute de toute vanité aura profondément ému les modernes, non encore familiarisés avec l'idée de délimiter leur place exacte dans l'universelle sériation. C'est avec des crispations aux lèvres que le poète de l'*Ame nue* constate le vagabondage de la créature en butte aux vexations des choses, à la brutalité tranquille des forces, à l'étreinte des hasards et des fatalités.

De là, un désespoir d'être homme, une rage d'être investi de ce que Leconte de Lisle appelle « l'horreur d'être un homme ». Mais l'homme ne s'est pas contenté d'être la proie des Lois. Il a fallu que lui-même se forgeât de nouveaux instruments de torture. Il inventa les Cultes. Quand il s'est courbé en frémissant devant l'inéluctable arsenal des Normes, le poète redresse sa taille pour mordre de son ironie ces inventions humaines : les Cultes. Au moins les forces de la nature, ces obscurs ennemis, ont leur majesté impénétrable, leur divine beauté. On peut sans honte plier le genou devant leur mystère. Mais les cultes créés par les hommes! Vraiment, le poète n'a pas assez de railleries à leur cracher.

Par essence et par destination, un poète est un sauvage piédestalé au-dessus de tout état social. Il doit s'être bâti un socle héroïque d'où il peut dominer toutes les civilisations. Ses forces, il les puise dans la nature, comme Antée dans la terre. Il a dû vivre assez profondément en elle pour en pénétrer ce que Gœthe appelle « le secret ouvert ». Le poète est une des incarnations du Héros.

Le Poète, comme tout Héros, comme le Prophète et le Conquérant, est un être en révolte contre l'état social. Shakespeare, Luther et Napoléon sont également rébellionnés. Et le poète, qui ne pourrait être considéré comme un Barbare, ne sera jamais qu'un inane phraseur, c'est-à-dire rien, moins que rien.

M. Haraucourt n'a pas failli à la mission d'anathématiser le mensonge social. Lisez *le Vase,* une fort belle pièce dans laquelle le Monde est allégorisé sous la forme d'un vase d'argent, superbe et pur, magnifiquement ouvragé...

> Mais le cœur ténébreux de l'urne est plein de vase,
> Et par-dessus le pampre et les volubilis
> Qui rampent sveltement sur les marges du vase,
> Le Mensonge fleurit, calme et blanc comme un lis.

M. Haraucourt n'est pas un satirique. Son art, trop régulier, trop épris de symétrie, ne possède pas cette fougue irrésistible, nécessaire aux satiriques, et qui bouillonne avec une extraordinaire fureur chez Juvénal et chez le Victor Hugo des *Châtiments.* Mais il ne manque pas d'une hautaine ironie, quand il flagelle les résultats des cultes humains. Famille, honneur, société, justice, religion, patrie, tous ces cultes, il en salue les martyrs avec une amertume navrée.

Une calme bonté intérieure le pousse à souhaiter l'affranchissement de l'âme humaine, secouant la chaîne des cultes superflus. Tantôt il soupire vers un retour à l'instinct natal, à une entente plus harmonieuse de la vie. Il veut la fuite hors du monde tel que l'ont fait les hommes. Variations sur le thème cher à Jean-Jacques Rousseau. Tantôt il jette un appel vers la résignation. C'est l'élève des stoïciens qui reparaît.

Un culte lui apparaît comme le port, comme le repos définitif, c'est le culte de la Beauté. Le *Magnificat* qu'il entonne en l'honneur de la Beauté est l'une de ses inspirations les plus éloquentes et les plus hautes :

> Beauté, vertu palpable, esprit de la matière,
> Sœur de la vérité, vierge mère de l'art ;
> Beauté, splendeur du bronze et gloire de la pierre,
> Culte saint des fervents qui sont venus trop tard!

Le Dieu, voilà le Dieu auquel le poète vouera sa tendresse. Il a saisi le Mystère du côté esthétique, comme dirait Hegel. Il a fait son devoir en pénétrant l'essence du Beau. Les forces d'extase, d'exaltation et de tendresse qui gisent en son âme ont trouvé le motif de leur expansion. Et ce *Magnificat,* hymne d'enthousiasme sûr, de mysticisme doux, vibre au seuil du monde nouveau dans lequel entre le poète, le monde des *Formes.*

C'est là le refuge trouvé, c'est l'absorption dans la beauté des choses, c'est l'agenouillement devant le mystère des couleurs et des formes.

> La nature bénit ceux qui vivent en elle ;
> Le calme vient au cœur du calme des forêts.

Il est assez curieux de voir cet esprit, parti pour la conquête du vrai, s'abîmer dans le seul désir du beau.

Nous voici parvenu à la deuxième partie du livre : *la Vie intérieure,* qui comprend les trois phases de cette journée qu'est la vie : *l'aube, midi, le soir.*

L'*aube,* ce sont les vers de la première jeunesse, les vers de la candeur initiale et de la prime-sautière illusion, c'est l'aspiration vers la joie de vivre — hélas! si tôt meurtrie!

Midi, c'est la maturité commençante, une halte aux pays de l'Amour, une ruée éperdue vers les joies de la chair. Mais, dans cette halte, l'âme n'a point trouvé la réalisation de son rêve, et voici venir le *soir* mélancolique, c'est-à-dire l'avenir. Une brume de tristesse chasse les passagères ivresses. L'âme n'a point fait escale aux contrées du bonheur. Une paix dolente choit lentement sur elle. Ici, la doctrine des stoïciens, que le poète n'a point renoncée, fait retour avec une force définitive. Il accepte avec résignation toutes les choses

de la vie, il souhaite la bonté placide des bêtes, il veut irradier de son front cette auréole des poètes : l'universelle pitié pour la créature. Et il soupire toujours vers quelque espoir nouveau :

> Ainsi tu t'ouvriras peut-être un soir d'automne,
> O mon suprême amour, espoir d'un cœur atone,
> Fleur triste et froide éclose au lac de mes ennuis...

*
* *

Tel est ce livre, qu'il faut considérer jusqu'à présent comme l'effort capital de M. Haraucourt : *l'Ame nue*. L'art en est d'une précision déconcertante. Le poète dessine sa vision avec un contour arrêté, mordant, sec, comme certains Primitifs allemands. Ce qu'il veut montrer, il le montre, rien de moins, rien de plus. Il dit à qui l'écoute : « Je t'impose ce spectacle. Je conduis ton esprit ici, où je veux, et tu n'iras pas plus loin. » Il assigne une limite à son horizon. C'est un paysagiste qui manque de ciel. Il ne possède pas le pouvoir d'évoquer. Un des plus hauts artistes de ce temps, mort récemment et qui n'est encore compris que d'une élite restreinte, Villiers de l'Isle-Adam, fait dire à l'un de ses personnages : « Je n'instruis pas, j'éveille. » M. Haraucourt ne parvient pas à « éveiller ». On voit trop les bornes de son art. En style du jour, on dit qu'il n'est pas suggestif.

Il est des artistes qui savent, avec une extraordinaire puissance, éveiller un monde d'impressions latentes au fond de nos âmes. Ils font surgir en nous nos propres rêves par la magie de leur Verbe. Tels, en peinture, Léonard de Vinci; en poésie, Shakespeare, Edgar Poe, Baudelaire; tels presque tous les grands musiciens. Ceux-là, plus on s'enfonce dans l'intimité de leur génie, plus l'horizon de leur vision recule, s'élargissant vers l'infini.

Et voilà ce qui manque, de toute évidence, au talent de M. Haraucourt. Il y a dans ce poète un beau rhéteur du vers; il manque un musicien charmeur. Cela tient à la nature de son esprit, plus rationaliste qu'intuitif. Il est un analyste plutôt qu'un Voyant.

En étudiant l'œuvre de M. Haraucourt, je me suis appesanti sur le poète, au détriment du romancier et de l'auteur dramatique. C'est que toujours le poète contient le romancier, comme le plus contient le moins. Quand un esprit se manifeste en une œuvre de poète, il se donne tout entier, il montre toute l'amplitude de son effort créateur. Quant à l'auteur dramatique, on a déjà parlé du *Shylock* de l'Odéon, qui, d'ailleurs, n'apparaît pas œuvre purement originale, étant une adaptation d'un drame de Shakespeare.

Dans le roman *Amis*, on retrouve bien le même esprit qui a conçu et exécuté *l'Ame nue*. Ce livre robuste, plein de stoïque tristesse et de mâle tendresse, il est bien du même auteur que les vers du *soir*. Ainsi s'affirme l'unité si frappante de cette personnalité, de ce moi démentant par sa propre existence sa conception pyrrhonienne de la personnalité humaine : « Nous ne restons pas plus nous que le fleuve qui passe. » Mais que dis-je là? Ce n'est pas d'un écrivain en pleine jeunesse qu'on peut parler définitivement. Et M. Haraucourt est bien homme à prouver, par de futures évolutions, la futilité de toute prévision et le néant de toute critique.

ÉMILE MICHELET.

AUTOUR D'UN CONGRÈS

Notes sur la Russie.

I.

PÉTERSBOURG. — LE CONGRÈS PÉNITENTIAIRE. — CHEZ LE GRAND-DUC. LES ILES DE LA NÉVA.

Pétersbourg, 12 juin.

Je viens de traverser l'Europe en soixante heures. La belle chose que la civilisation!

J'ai dans la tête un bourdonnement de rails et de plaques tournantes; dans les jambes, le vacillement du *spalni* (traduction russe de *sleeping-car*), pourtant confortable, qui m'a amené; devant les yeux, le spectacle monotone des plaines immenses, indéfinies, qui s'appellent la Poméranie, la Prusse, la Pologne. Aucune impression nette. Une sorte de torpeur endolorie.

La première sensation est un peu de tristesse. On a voyagé avec des Russes aimables, pleins de grâce et de distinction, ayant appris le français dans Voltaire. On est rempli des souvenirs du XVIIIe siècle. On est persuadé qu'on va trouver une grande ville très française de cœur, d'esprit, où chacun vous accueillera par le doux parler maternel! Désillusion! Tout est russe, archirusse. Tout donne l'impression de la distance, énorme malgré les soixante heures seulement de chemin de fer. Rien de plus déroutant que cet alphabet nouveau, que ces enseignes écrites en caractères mystérieux. De temps en temps on aperçoit avec joie : *Madame Anaïs*, ROBES, ou *Madame Joséphine*, CHAPEAUX. Faibles restes de notre influence!

Je suis descendu d'abord dans un hôtel russe, sur la foi du titre : *Hôtel de Paris*. Impossible de me faire comprendre ni du concierge, ni des moujiks, plus nombreux que les sables de la mer, qui m'apportaient du thé bouillant quand je demandais de la bière. Sans mes souvenirs de la classe d'allemand, je ne m'en serais jamais tiré.

J'ai déménagé pour me loger à l'*Hôtel de France*. Là, encore, c'est l'allemand qui domine. Nous avons causé de cette décadence avec des amis. Ils en conviennent. Les cuisiniers français eux-mêmes, qui tenaient haut

et ferme ici le drapeau de la gastronomie nationale, s'en vont faute de traitement suffisant.

De ci, de là, quelques restaurants tenus encore par des Français, un peu perdus. La noblesse et la cour font apprendre le français à leurs enfants, mais entre soi on parle russe. Ne se trouvera-t-il pas quelque tsar pour faire revenir ici quelque Diderot?

En attendant, le français est adopté comme langue officielle du congrès. C'est une compensation.

Ne voyez pas Pétersbourg l'été : c'est alors une ville morne. Tout le monde est à la campagne : à Péterhof, aux Iles, aux eaux de Bohême ou d'Allemagne. Il n'y a plus ici que les négociants, les banquiers et les congressistes.

13 juin.

Les congressistes arrivent, les congressistes sont arrivés. Rien ne marque mieux les hostilités internationales que les congrès. Dans ces réunions pacifiques, les rivalités s'accusent plus qu'ailleurs.

Les nations se parquent par hôtel, de crainte qu'on ne les confonde. On se regarde, on s'épie, on se jalouse. On assiste à toute une série de petits manèges souterrains, de toiles d'araignée savamment ourdies, de pièges à mouches soigneusement tendus. Et, pourtant, de quoi s'agit-il? De riens, de discussions scientifiques ou soi-disant telles.

C'est une bonne occasion pour tous ces braves docteurs, professeurs, chapelains, directeurs, philanthropes, humanitaires, de faire aux frais de leurs gouvernements respectifs un petit voyage en Russie. Chacun y vient avec sa marotte, sa petite question spéciale, son petit champ qu'il a fouillé, et veut faire profiter ses « éminents collègues » de sa découverte

Rien d'amusant — pour une fois! — comme la première réunion, la réunion *amicale* et *familière*. Comme ces petites machines-là sont périodiques, on se retrouve, on s'étreint, on se congratule en charabia international.

Voilà les Allemands, raides et compassés. Le chef, un grand maigre à tournure militaire, parlant peu, hennissant en français son compliment de bienvenue, guttural, imposant, et affirmant, même quand il marche, qu'il représente un puissant empire. Il est escorté d'un jeune conseiller intime sémillant et d'un vieux conseiller aulique, vrai personnage échappé des contes d'Hoffmann, dont les yeux clignotent derrière les lunettes et qu'on s'attend toujours à voir s'envoler pour aller se coller entre les pages in-4° d'un manuel juridique de droit international. Voici des Galiciens, prêtres ou chapelains, avec leur robe longue et leur grand chapeau rond. Voici les braves Suisses, calmes; les Hollandais, logiques et savants; les Italiens, pleins de prévenance, le cœur sur la main, et la main sur le cœur; les Castillans, étonnés de s'y voir. Pas d'Anglais: ces plaisanteries ne comptent pas pour eux. Quant aux Français, c'est une invasion. Il en est venu de tous les ministères, de toutes les administrations, de tous les services, comme on dit en jargon administratif.

Tout cela s'agite, se remue, papote, papillote. Pauvres détenus, assassins pitoyables, récidivistes pleins d'intérêt, voleurs bien-aimés, que n'êtes-vous venus aussi siéger dans la salle de la noblesse, y prendre votre place, exprimer vos impressions sur la cellule, sur le cachot de punition, sur les châtiments corporels, et tenir, vous aussi, votre congrès en argot international!

14 juin.

La série des présentations a commencé.

La première a eu lieu dans le grand salon du palais du président officiel. Très bien, le grand-duc d'O..., ce grand seigneur un peu étonné de s'intéresser tant que cela aux questions pénitentiaires, faisant contre mauvaise fortune bon visage et répétant fort bien la leçon apprise. Mieux encore, la grande-duchesse, avec un air plein d'aisance et de grâce slave, et parlant autant de langues qu'il était nécessaire pour causer avec les délégués de chaque nation. Pendant le cercle une myriade de petits oiseaux, cachés dans une volière voisine, accompagnent de leur babil le murmure des compliments officiels. Je crois bien qu'ils nous siffient. Il faut être en volière — en ce pays — pour avoir perdu le sentiment du respect.

15 juin.

Le matin, je vais à la messe de Saint-Isaac, cette église mystérieuse dont le sol s'enfonce chaque année et qui finira par devenir souterraine. Point de goût, mais quel faste! C'est un Saint-Pierre slave. Que de malachite, que de lapis-lazuli, que de saintes images enrichies de diamants et de pierres précieuses! La cérémonie est belle. Grande ferveur, au moins extérieure. C'est la piété slave aux manifestations profondes. Les génuflexions rappellent Constantinople et la mosquée de Sulimanié.

La cérémonie se déroule avec des chants puissants de basses profondes ou de sopranos très aigus. Les popes sont énormes, majestueux, dans leurs vêtements sacerdotaux. Au milieu de la messe, on amène un monsieur en habit noir : on l'embrasse, on le revêt des surplis et de la chasuble. Qui est-ce? Personne ne peut me renseigner.

Même date.

Inauguration officielle dans la salle de la noblesse. Beaucoup d'uniformes, de croix, de cordons. Le corps diplomatique, hommes et femmes. Peu de costumes originaux, sauf un beau général tcherkesse auquel un long caftan tombant à terre et une belle barbe blanche donnent l'air suffisamment asiatique.

La loge en face de nous est réservée à la famille impériale. Grand silence, tout le monde se lève. Les Français ont l'œil dilaté devant cette chose extraordinaire: *une cour!* Voici Alexandre III et Maria Féodorovna, son

auguste épouse. Il a bon air, l'empereur de toutes les Russies. L'air simple. Il est le gentilhomme le moins chamarré de sa cour. L'impératrice a l'aspect doux et même modeste. Ils saluent et s'asseoient. A noter, l'impression du silence vraiment respectueux et imposant qui accueille l'entrée de Leurs Majestés. Les discours s'échangent, toujours les mêmes. C'est le délégué français qui répond au grand-duc président. Il s'en tire bien, avec tact, et son allusion à la présence impériale est fine et bien comprise.

Après les discours, présentation. Puis visite à l'Exposition. C'est le complément obligé de tout congrès. Les souverains font une visite détaillée, *à la Carnot*, dans la section française. Quelqu'un de la suite s'arrête avec complaisance devant les gravures représentant les anciens supplices, le feu, le chevalet. — « A cette époque on était énergique. » — Pardon, monseigneur, c'est d'humanité qu'il s'agit.

Rien d'amusant dans cette exposition, sauf la reproduction en carton-pâte d'une mine de Sibérie avec détenus en cire accroupis dans les galeries, et deux pyramides représentant l'or et l'argent extraits depuis cent ans. Ce joujou lugubre a du succès. L'empereur et sa suite s'engagent sur le praticable, vont, viennent, descendent dans la mine, et examinent avec curiosité ce musée Tussaud de la déportation. « Comment, sire! vous voilà en Sibérie! » dit tout bas un étranger peu respectueux.

Je remarque une jolie générale, au fin minois, au nez retroussé, qui se pâme devant ces horreurs et promène partout son binocle.

La journée n'est pas finie. Le soir, fête à l'hôtel de ville. La salle est médiocre, peu ornée, éclairée à l'électricité. Je ne remarque que le buffet, énorme, gigantesque, avec des plats à la Gargantua, des esturgeons géants, des viandes colosses.

18 juin.

Hier soir, nous avons dîné avec deux grands financiers d'ici. Comme partout, ils tiennent le haut du pavé, ils sont bruyants et fastueux, ils aiment les cordons et les croix. La cour les tient à distance; on suit leurs conseils, on se sert d'eux pour les emprunts, et c'est tout. Le monde, le grand, leur est difficilement accessible. Ils nous emmènent à la campagne, aux îles, chez Félicien, en face de Livadia. C'est Asnières démesurément grossi, avec un fleuve large vingt fois comme la Seine, des bois grands comme un arrondissement forestier, des palais qui ressemblent à l'hôtel Continental. Notre *drosckhi* est merveilleux avec son cocher gros comme la femme-canon, à la plus grande gloire du propriétaire, et son trotteur, fin, léger, hardi, plus rapide que le démon de la ballade. Le menu aussi est démesuré : les hors-d'œuvre à eux seuls rempliraient la panse du susdit cocher. A chaque question, mon hôte me répond : « Nous sommes des Asiatiques.» C'est un financier sceptique — gare à la gastralgie!

Quand nous nous mettons à table, nous avons déjà ingurgité : 1° une tranche de saumon fumé; 2° une tartine de caviar; 3° un morceau de hareng; 4° des champignons vinaigrés; sans compter un verre d'eau-de-vie — et il faut encore faire honneur à un potage bisque, à un sterlet du Volga digne de sa haute renommée, à des côtelettes, à des petits canards merveilleux. Comme boisson, on nous confectionne un mélange hybride dans lequel entrent, en proportions inconnues, une bouteille de Pontet-Canet, du sucre, du soda, de la glace, de l'orange et un verre de kummel. Carême et Berchoux, voilez-vous la face.

L'estomac fait tort au cerveau. La conversation roule sur Paris et ses dangers et les mœurs de quelques-unes de ces dames. Nous sommes servis, suivant l'usage, par des princes tatars authentiques. L'un deux n'était-il pas, il y a deux ans, cocher de l'ambassadeur de France?

— N'est-ce pas que tu es prince? dit notre hôte en s'adressant à un superbe maître d'hôtel qui ressemble à M. Clémenceau.

— Oui, Excellence.

— Et que tu as tes papiers?

— Oui, Excellence. Mais maintenant nous sommes tous les enfants du tsar.

Quel pays que celui où le sentiment monarchique descend jusqu'à l'office!

Après souper, en route pour la pointe d'Elaguine, le bois de Boulogne d'ici. Peu d'équipages élégants : quelques diplomates, quelques officiers. On nous parle des beaux jours du mois passé, où les voitures se comptaient par milliers; mais tout le monde est aux eaux. Parfaits, les gendarmes, sévères, avec des chevaux de cosaque et leur plumet blanc coquettement posé sur leur bonnet fourré.

Il est dix heures et le soleil disparaît à peine et le crépuscule se prolonge, et là-bas, du côté de Cronstadt, on devine la pleine mer. La nuit devient froide. Nous rentrons, non sans avoir passé par des parcs innombrables, non sans avoir côtoyé d'innombrables *datchas* habitées par les princes et les princesses de la famille impériale!

Il fait encore jour. Il est minuit.

19 juin.

Nous avons dîné hier chez le grand-duc d'O. Grand repas de corps offert dans les salles de l'École de droit. Menu russe. Vins russes. Étiquette russe. J'ai pour voisin un haut personnage d'ici. C'est un vrai Parisien, lettré, neveu d'un illustre historien. Il parle de Paris en amoureux. Il me conte ses chasses à l'ours et au loup, et passe de la Sibérie à l'avenue de l'Opéra. C'est ce contraste qui rend ce pays curieux. De l'autre côté est assis un sénateur finlandais. Il me donne des détails

sur son pays, sur ses privilèges, sur les réceptions qu'on nous prépare à Helsingfors. Le dîner est bien servi. Les toasts se succèdent dès le rôti. Les quatre cents convives sont debout et poussent des *hurrahs* effrayants. Peu de dames du monde officiel. Quelques braves étrangères. Une petite Suédoise, en robe montante, s'est assise à côté de son mari. Ils boivent dans le même verre, comme s'ils étaient à table d'hôte.

La foule regarde du dehors, muette, ce spectacle nouveau pour elle.

En sortant, je croise les représentants de la ville de Paris. Ils fraternisent avec les popes galiciens. Ils se prennent à bras le corps. ils s'embrassent presque. O vin de Bessarabie, voilà de tes miracles!

Z.

(*A suivre.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

Différents signes font croire, en ce moment, à la possibilité de ramener le public vers un genre oublié, vers le roman historique. D'abord on est un peu las du roman parisien. Tout en menant grand bruit autour de la femme « moderne » et du jeune homme « fin de siècle », on a renoncé à découvrir des mœurs inédites dans la région située entre Notre-Dame de Lorette et le Panthéon. La province, dit-on, supprimée par les chemins de fer, n'existe plus. La haute vie cosmopolite, avec ses prétendus mystères et ses drames princiers, est usée, usée jusqu'à la corde. On est allé quérir du neuf en Islande, au Japon, au bout du monde. Pourquoi n'irait-on pas maintenant en chercher dans les profondeurs de l'histoire? Ce serait du vieux-neuf, mais, entre nous, c'est le meilleur. L'excès de civilisation a amené une fatigue, une nausée, quelque chose d'analogue à ce besoin impérieux qui entraîne, chaque été, les gens des villes vers la mystérieuse solitude des bois ou vers les larges horizons de la montagne et de la mer. On se complaît avec les primitifs; comme dans un bain rafraîchissant, on se plonge dans la vie ancienne, où les sentiments étaient plus intenses, plus durables, où tout était plus naïf, même le crime.

Il est évident que, si le roman historique renaît de ses cendres, il devra se montrer très différent de ce qu'il a été. Que sera-t-il donc? Les conditions dans lesquelles il vivra sont déterminées, à l'avance, par l'état actuel des deux genres dont il est la synthèse : de l'histoire et du roman. Le roman, sous ses deux formes présentes, lui impose une double méthode : documentaire et psychologique, l'étude attentive, expérimentale du dehors et du dedans, du moi humain et des circonstances sociales où il se produit. Le roman historique devra donc étudier le logis, le meuble, l'outil, le vêtement, le langage de ses héros, comme M. Zola, préparant « l'histoire naturelle » des Rougon-Macquart. Il devra surtout analyser l'âme des personnages qu'il met en scène comme M. Paul Bourget analyse celle de Claude Larcher, de Mme de Sauves, de Mme de Tillières, d'Adrien Sixte ou de Gladys Harvey. Double opération, bien difficile à tenter à travers la distance des années et, quelquefois, l'épaisseur des siècles.

De nos jours, l'histoire s'est transformée. Elle donne moins d'attention aux rois, à leurs ministres et à leurs maîtresses; elle en donne davantage à ces inconnus qui furent nos pères. Hume, Macaulay, Froude ont écrit l' « histoire d'Angleterre »; Green décrit « l'histoire du peuple anglais ». Pour composer cette histoire-là, il faut beaucoup de documents; il faut aussi un peu d'imagination, de divination, une certaine faculté évocatrice que tous les historiens ne possèdent pas et que, d'ailleurs, ils ne se croient pas toujours le droit de déployer, parce que c'est — il faut le dire — un don dangereux. Ici intervient le romancier historique. Ses inexactitudes ne sont pas des erreurs et ses fictions ne sont pas des mensonges. A lui de remuer cette poussière désagrégée qui a vécu, senti, aimé, souffert, de donner un nom à ces anonymes, de ressusciter ces disparus, de nous faire entendre des voix dont on croyait la résonance à jamais éteinte. C'est là qu'il sera libre et maître, qu'il donnera carrière à sa puissance créatrice et montrera ses talents de mise en scène. En tout le reste il sera esclave de la vérité, historien scrupuleux. Il n'avouera ni ne retardera d'une heure les dates historiques, ne transposera pas les événements, ne déformera point les grandes figures, inventera à côté de l'histoire sans la falsifier ni la détruire.

Le lecteur remplira par ses réflexions personnelles les vagues linéaments de cette esquisse. Elle m'est inspirée par l'apparition presque simultanée de deux volumes : *le Capitaine Sans-façon* et *la Savelli* (1). J'y vois cette rubrique appelée peut-être à faire fortune : *Bibliothèque de romans historiques*. J'y lis surtout le nom d'un écrivain de talent, avec celui d'un éditeur dont l'intelligence et l'énergie ne sont ignorées de personne.

Certainement, il est beau d'être le neveu d'un historien célèbre et le fils d'un historien estimé, qui a été en même temps un utile serviteur de l'État. Mais M. Gilbert Augustin-Thierry s'appellerait Michu ou Balandard, il n'en serait pas moins désigné, par ses propres facultés, par ses œuvres antérieures, pour l'un des promoteurs les plus agissants de la nouvelle entreprise littéraire.

L'auteur de *l'Ame en peine*, du *Palimpseste*, de *la Tresse blonde* a été attiré, tour à tour ou simultanément, par les drames obscurs de l'histoire et par l'occultisme,

(1) *Le Capitaine Sans-Façon, la Savelli*, par Gilbert-Augustin Thierry. — A. Colin.

avec toute la série de phénomènes mentaux qui s'y rattachent. Le noir l'attire, et il se complaît à conduire son lecteur dans les ténèbres, à le faire frémir, à le sentir trembler. La peur est son élément, les monomanes ses héros préférés. On a prononcé plus d'une fois à son sujet le nom de Mérimée, non pour faire une comparaison que sa modestie n'accepterait pas, mais pour établir une filiation littéraire parfaitement légitime. Seulement l'ironie contenue de Mérimée est devenue, chez M. Gilbert Thierry, une sorte de gaieté sinistre dont les éclats ont une sonorité étrange, parfois inquiétante, mais non sans effet. Je serais tenté de croire qu'outre la *Vénus d'Ille* et le *Vase étrusque,* l'écrivain a dû lire et admirer, à l'âge décisif de la formation intellectuelle, certaines pages de *Notre-Dame de Paris* et des *Misérables*. C'est là qu'il a pu prendre le sens de l' « Énorme », qui fait voir les hommes et les choses plus grands que nature. Est-ce une faiblesse? un don? ou simplement un artifice? Je laisse à de plus habiles le soin de prononcer. Que celui de nous qui n'a jamais grossi un objet en le décrivant, jamais exagéré une sensation en la traduisant par des mots, jette la première pierre à M. Gilbert Thierry. Pour moi, je préfère cette vision d'artiste et de poète à l'exactitude photographique, à l'objectivité imperturbable et voulue des grands réalistes.

Le Capitaine Sans-Façon raconte un épisode absolument inconnu de notre histoire provinciale. On y voit renaître la chouannerie vers la fin de l'Empire, sous les auspices de la *petite Église,* c'est-à-dire des prêtres insermentés, ces ex-martyrs dont le Concordat avait fait des schismatiques, et dont la passion politique fit des conspirateurs et des insurgés. Ce roman, d'autant plus curieux que son héros est un mythe, se présente escorté d'appendices et appuyé de pièces justificatives, tout comme un livre d'histoire.

Le point de départ de *la Savelli* est dans un triste événement qui a autrefois passionné l'opinion, et que l'on trouvera raconté au long dans le livre de M. Ténot sur *la Province en décembre* 1851. A cette époque, un certain Martin Bidauré, condamné à mort et passé par les armes, échappa on ne sait comment, fut soigné, et guérissait de ses blessures, lorsque M. Pastoureau, préfet du Var, le fit fusiller une seconde fois. M. Thierry a fait de M. Pastoureau un procureur général et un conseiller d'État, ou plutôt, il a placé sur les épaules de l'ancien préfet du Var, une autre figure qu'il ne me serait pas très malaisé de reconnaître. D'autre part, poussant au drame ce qui ne fut guère qu'une comédie, il a fait coïncider avec l'attentat du 14 janvier 1858 certaine intrigue galante, qui, sauf erreur de ma part, est postérieure de quelques années. De plus, il nous a offert, avec les antécédents, la physionomie et la perruque de M. Fould, un personnage politique qui, par le rôle joué et le pouvoir exercé, se rapprocherait plutôt de M. Billault ou de M. Rouher.

On voit qu'il a pris des libertés avec l'histoire. Il les a rachetées par une minutieuse exactitude dans certaines peintures, notamment dans la description de l'ancien conseil d'État. De tous les éléments qu'il a habilement mêlés, il a tiré un drame vigoureux, poignant, qui, par un *crescendo* soutenu, atteint à un véritable comble d'émotion. Quelle pièce pour la Porte-Saint-Martin et quel rôle pour Sarah Bernhardt que cette Savelli!

Est-ce vraiment un « roman historique? » Et d'abord les personnages mis en scène sont-ils définitivement entrés dans l'histoire? J'ai quelques doutes là-dessus. Mais, pendant que la critique discute, le public achète et dévore. Le coup d'État de M. Gilbert Thierry a réussi. Lui aussi, il est absous par le suffrage universel.

*
* *

J'ai eu peur, je le confesse, en voyant sur la couverture du dernier volume d'Albert Delpit ce titre significatif : *Toutes les deux* (1). Ne viens-je pas de voir l'héroïne d'*Un cœur de femme* aimer deux hommes à la fois, et le héros de *Notre cœur* vivre heureux entre ses deux maîtresses? Je craignais de rencontrer un troisième « cœur » aussi hospitalier, aussi logeable que les précédents.

Eh bien, non. Critiquez tant qu'il vous plaira les péripéties un peu invraisemblables et les situations un peu scabreuses du roman. Mais enfin nous rentrons ici dans la nature et dans la vérité. Maurice de Fonde est aimé de deux sœurs; il est l'amant de l'une et il devient, au dénouement, le mari de l'autre. Sensuel et enthousiaste, il se conduit en libertin avec celle qui trouble ses sens, en honnête homme avec celle qui a touché son cœur. Mais l'on ne peut dire qu'il les aime toutes les deux ensemble ni même tour à tour. Il ne donne son âme qu'à celle-là qui en est véritablement digne. Il aime la même femme en deux personnes différentes, et s'il se laisse emporter à un violent caprice pour Huberte, c'est parce qu'elle est, physiquement, la parfaite image de Catherine. Le dualisme n'est donc qu'apparent. L'être de Maurice reste un et identique : ce sont les influences auxquelles il est soumis qui se transforment. Il n'y a pas deux hommes en lui, mais deux femmes autour de lui. Voilà la psychologie du livre, et je la crois saine. Nos prétendus changements d'état ne sont, la plupart du temps, que des changements de milieu : c'est de quoi nos jeunes analystes ne veulent pas s'apercevoir.

Il y a une scène qui amusera beaucoup de gens. C'est celle où le mari de Catherine, dit Sac de Noix, se présente chez M. de Fonde, accompagné d'un commissaire de police en écharpe pour faire constater que sa femme a un amant, et réussit seulement à faire constater qu'il a, lui, une maîtresse. C'est un véritable

(1) *Toutes les deux*, par Albert Delpit. — Ollendorff.

escamotage et très bien fait. « Passez, muscade! » La muscade est passée, on n'y a vu que du feu. Oui, mais que voulez-vous? J'aime mieux Delpit quand il est moins habile. Je préfère cette scène de pure tendresse où Catherine s'abandonne à celui qui l'adore, mais si humiliée, si navrée, à l'avance, de honte et de douleur qu'elle réveille, en ce brave garçon, la force de lutter encore, et c'est par un effort d'amour qu'il s'arrache de ses bras. Mais c'est de la vertu, cela! On peut donc encore la mettre en scène, cette pauvre vertu, ailleurs que dans un rapport sur les prix Montyon? On peut en tirer des effets, des émotions, des joies. Les sujets de Delpit ne sont pas des berquinades; mais par ses tendances, par ses dénouements il est moral, et même il est moraliste. J'en sais peu qui traitent le vice avec cette rudesse et ce dédain.

Les lettrés, les « délicats », comme ils s'appellent eux-mêmes en toute simplicité, font, depuis quelque temps, grise mine à Delpit. Serait-ce que le grand nombre de ses éditions les offusque? Pour l'honneur de la corporation, je ne veux pas le croire. Il y a sans doute quelque raison dans leurs critiques. Aussi bien on ne peut être à la fois « délicat » et populaire; il faut choisir. Donc, on reproche à M. Delpit d'avoir conçu et écrit trop vite ses derniers romans. Je ne veux pas discuter ce reproche. Je dirai seulement que l'œuvre nouvelle paraît avoir été composée plus à loisir, non seulement parce qu'on y rencontre, de distance en distance, des citations d'Octave Feuillet, de La Bruyère et « du grand Spinoza »; mais parce qu'on y trouve certaines pages d'analyse dont le fini n'enlève rien à la rapidité passionnée du récit. Tout annonce chez Delpit une nouvelle montée de la sève. Qu'il se fie à ses facultés d'inventeur et de conteur, qu'il ne s'embarrasse pas les pieds dans les systèmes, qu'il évite les caractères d'exception et les situations artificielles, qu'il cherche l'émotion à sa source même, dans le cœur humain, il donnera de vraies joies à ceux qui ont beaucoup espéré et espèrent encore beaucoup de lui.

*
* *

On dirait vraiment que nous sommes au seuil d'une société nouvelle, que tout va finir et que tout va recommencer. Albert Delpit intitule sa présente série de romans *Un monde qui s'en va* et M. Paul Perret écrit sur la couverture d'un volume qui contient deux jolis récits : *les Derniers rêveurs* (1). Les derniers? Est-ce bien sûr? Est-ce possible? Ne rêvera-t-on plus après nous? Hélas, disait Victor Hugo vers 1840,

> Hélas! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il rêve :
> Lequel vaut mieux, Seigneur?...

Je ne sais pas si « le Seigneur » répondit au grand poète, mais je n'ai pas le moindre doute sur ce qu'aurait été cette réponse. Pour moi, je ne regretterais pas un instant le rêve s'il devait être remplacé de nouveau par la foi, mais je le pleure amèrement si c'est, comme M. Paul Perret nous le dit fort clairement, l'arithmétique positiviste qui doit prendre sa place.

Il y a dix ans que je lis M. Paul Perret dans *la Liberté*, non en critique, mais en simple et fidèle lecteur de bonne foi. J'aime sa bonne humeur qui peut se tourner en colère, son libre et pénétrant bon sens, parfois rude aux précieux, aux grimaciers et aux impudents. J'ai toujours pensé que cette moquerie devait servir d'enveloppe à une sensibilité de nature délicate et rare. C'est dans des livres comme *les Derniers rêveurs* qu'elle s'épanche sans contrainte.

Dans *le Fauteuil antique*, auquel le premier récit doit son nom, est assise une pauvre fille qui, par deux fois, a volontairement manqué sa vie et rejeté le bonheur. Toute jeune, elle a refusé de suivre Maurice Labeune pour élever son frère et sa sœur qui n'ont d'autre fortune que la sienne. Quatorze ans plus tard, Maurice reparaît : il a couru le monde et fait fortune. Félicia va donc épouser celui qu'elle aime. Non, la sœur à laquelle elle s'est sacrifiée n'a qu'à regarder Maurice pour jeter en lui un trouble inguérissable. Félicia le devine et rend la liberté à son fiancé, qui retourne au fond de l'Orient. Pour elle, elle vieillira sur ce fauteuil antique, image de l'éternelle et inutile attente.

Malgré quelques incohérences de sentiment, je préfère le second roman, moins bien construit en tant qu'œuvre d'art. C'est la lutte de l'amour contre l'argent. Dans cette bataille, l'amour me semble parfois plus maladroit, plus nigaud qu'il n'est nécessaire. Mais, finalement, il réussit, non pas à s'asservir son rival, mais à s'émanciper de son joug. Max Delaur, ruiné par son excès de candeur, et Henriette Darsenac, déshéritée pour son honnête sincérité, vivront dans une sorte de ferme, avec un tout petit revenu et seront heureux contre toutes les prévisions et contre toutes les règles du bonheur mondain.

Cet amour au fond des bois est curieusement enchevêtré dans l'histoire d'une mairie de village à conquérir et d'une école à construire. N'en est-il pas souvent ainsi dans la vie? L'union de deux êtres qui s'adorent n'est-elle pas, bien souvent, subordonnée aux ineptes et piteuses combinaisons de l'intérêt humain? Quoi qu'il en soit, M. Paul Perret a esquissé deux ou trois excellentes figures de paysans, notamment l'adjoint Valinge qui « rime à singe », et si richement! Je le vois et je l'entends : il me poursuit!

*
* *

« Je suis ravi que ma fillette vous ai plu, écrivait Mistral à Gounod qui rêvait de Mireille. » Et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers, mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Remy. Venez la voir, le dimanche, quand elle sort des vêpres, et, devant cette

(1) *Les Derniers rêveurs*, par Paul Perret. — Plon.

beauté, cette lumière, cette grâce, vous comprendrez combien il est facile et charmant de cueillir ici des pages poétiques.

Ce voyage que Mistral proposait à Gounod, il me semble l'avoir accompli en lisant *la Terre provençale* de Paul Mariéton (1). Ce livre sera le guide de l'artiste et du penseur à travers notre Midi. Non seulement j'ai vu Mireille sortir de vêpres, et j'ai savouré l'ardente mélancolie des horizons de la Crau; mais j'ai regardé le ciel bleu et les Alpes blanches à travers les troncs tordus des pins de Saint-Honorat; j'ai contemplé ces Cévennes arides et déchirées qui enfantent des cœurs héroïquement obstinés; j'ai évoqué à Salon le souvenir immortellement curieux de Nostradamus; j'ai erré de la boutique de Roumanille au tombeau d'Aubanel, ou encore dans ce poétique îlot de la Barthelasse où, parmi les roseaux du Rhône, les félibres viennent chanter leurs vers ou contempler le soleil couchant.

Pauvres félibres! Vous avez lu, à leur sujet, bien des plaisanteries, plus ou moins spirituelles. Êtes-vous désireux de savoir pourquoi ils portent ce nom, de quelle époque ils datent, quelle est leur organisation, leur puissance, leur but, ce qu'ils représentent, quelles espérances et quels souvenirs? Ce livre vous renseignera sur tous ces points, répondra à toutes ces curiosités. Vous apprendrez à distinguer l'école catholique d'Avignon, le Midi protestant et cévenol de Napoléon Peyrat et de Xavier de Ricard, enfin ceux qui chantent pour chanter comme Paul Arène, le brillant auteur de *Jean des Figues* et de la *Chèvre d'or*. Puis, dans Mistral vous trouverez la vivante synthèse de toutes les formes du sentiment provençal.

Peut-être la Provence est-elle destinée à servir de lien entre les races néo-latines. Mais, en tout cas, que les félibres soient les prêtres d'une religion évanouie, les pieux gardiens d'un passé disparu ou les précurseurs d'un lointain avenir, je me sens attiré vers ces hommes qui allient le pur sentiment de la beauté antique avec la candeur chrétienne.

Et quand même je n'attendrais rien des félibres, j'aimerais encore à voyager en compagnie du chancelier du félibrige, avec cet esprit jeune, vibrant, enthousiaste, ouvert à toute chose. Son livre est gai, lumineux; il semble avoir été écrit tout entier en plein air. Il est souverain pour chasser les idées noires, pour dissiper ce brouillard intellectuel qui, à certaines heures moroses, pèse sur nous et nous enveloppe, jusqu'à nous rendre invisibles les idées chères et les figures aimées!

AUGUSTIN FILON.

(1) *La Terre provençale, journal de route*, par Paul Mariéton. — A. Lemerre.

CHRONIQUE PARISIENNE

TOUT-PARIS SUR LE TERRAIN. — LE DEUXIÈME FOUR CRÉMATOIRE. LES URNES FUNÉRAIRES ET LA QUESTION DES LOYERS.

La Belgique est trop étroite pour la quantité de duels que nous avons en ce moment-ci, et Rochefort et M. Thiébaut ont été obligés d'aller en Hollande. Si cela continue, la Hollande à son tour ne suffira plus et il faudra trouver un autre territoire. Par malheur, les gouvernements étrangers n'aiment pas beaucoup que l'on vienne se battre chez eux, à cause du mauvais exemple que cela donne et de la peur que ça fait aux gendarmes. Il ne serait donc pas impossible que, dans quelques années, les duellistes en fussent réduits à se réfugier dans le Sahara. On utiliserait ainsi une immense étendue de terrain dont actuellement on ne sait pas quoi faire.

Mais nous n'en sommes pas encore à cette heureuse époque, et c'est plus particulièrement vers les environs de Paris que se dirigent les amateurs. Le Vésinet, Montmorency, Vaucresson, Maisons-Laffitte sont encombrés; on ne peut pas marcher cinq minutes dans la forêt de Saint-Germain sans se heurter à une paire de témoins. L'autre jour, deux adversaires ayant découvert un endroit commode et bien situé se disposaient à mettre habit bas quand ils entendirent tout près d'eux un bruit de ferraille, puis une voix qui s'écriait :

— La place est prise!

Ils étaient arrivés trop tard. Il y avait déjà du monde.

C'est à se demander s'il ne serait pas préférable de dégainer tranquillement à Paris même, dans certaines rues calmes et peu fréquentées, du côté par exemple du parc Monceau ou dans les quartiers neufs et paisibles qui avoisinent l'Arc de Triomphe. L'honneur aurait largement le temps d'être satisfait avant l'intervention des gardiens de la paix qui, d'ailleurs, adorent les combats sur la voie publique et se feraient un scrupule de séparer les combattants. On m'objectera que des curieux regarderaient par les fenêtres, mais aujourd'hui il n'est guère de duel où chacun des adversaires ne croie devoir emmener une douzaine d'invités. Je connais un clubman — le lecteur appréciera le sentiment de délicatesse qui m'empêche de le nommer — lequel a apaisé son chemisier en lui offrant, ainsi qu'à sa dame, le spectacle d'une rencontre où il était témoin.

Par suite de ces habitudes nouvelles, le duel s'est fortement modifié. Et d'abord, comme nous sommes avant tout, des gens civilisés, on s'arrange autant que possible de façon qu'il n'y ait pas d'issue fâcheuse et que les femmes qui assistent au combat ne soient pas impressionnées avec excès; on interdit aux adversaires

de se trop rapprocher l'un de l'autre. On phénique les épées pour que les blessures soient moins dangereuses. Espérons même qu'un savant inventera quelque chose qui rendra les blessures agréables.

De plus, les règles du combat ont été prodigieusement augmentées. Tel mouvement est défendu par l'article 10, telle parade n'est pas autorisée par l'article 27. On est déshonoré si l'on fait un geste qui n'est pas prévu par le code spécial. On finira par se battre, en tenant son épée de la main droite et le traité de Châteauvillard de la main gauche, pour être sûr de ne violer aucune règle.

***

Pendant que les vivants essayent de s'entr'égorger, le Conseil municipal prend les intérêts des morts avec sa sollicitude habituelle. Pour les cadavres, la mode est à la crémation et nos édiles viennent d'installer au Père-Lachaise un deuxième four crématoire, véritable modèle d'élégance et de confortable. Ce monument, unique dans son espèce, a été inauguré cette semaine par un riche amateur : tout s'est passé le mieux du monde. Une température de huit cents degrés — on a beau être frileux, il y a des températures devant lesquelles il ne reste plus qu'à s'incliner — a suffi à l'opération ; et, au bout de deux heures, il était surabondamment démontré que l'homme ne peut vivre que dans les climats tempérés.

Cette découverte n'est pas la seule qu'aient amenée les intéressantes expériences du Père-Lachaise. On a reconnu aussi, en ayant simplement recours à une balance ordinaire, qu'un homme de dimensions moyennes donne environ deux kilogrammes de cendres, et que cette cendre n'est pas sensiblement différente de celle du cigare ; un fumeur s'y tromperait.

La capacité des urnes funéraires est trois fois moins forte que celle des urnes électorales, c'est-à-dire qu'une urne funéraire contiendrait trois candidats et une fraction, en pressant légèrement de manière à éviter le ballottage. Nous n'hésitons pas à dire que, dans cette situation, les opinions politiques des candidats seraient très difficiles à discerner.

On ne s'imagine pas à quel point la question de la crémation préoccupe la jeunesse littéraire, laquelle est pessimiste, comme nul ne l'ignore. Un courant irrésistible entraîne les poètes vers la crémation, tandis que les prosateurs semblent préférer l'enterrement vulgaire, tel qu'on le pratique en France depuis nombre d'années déjà.

Un jeune poète décadent s'est fait l'éloquent apôtre éloquent du four crématoire. Il a consacré à cet engin plusieurs volumes de vers, et se livre, en sa faveur, à une propagande effrénée, du matin au soir. Je l'ai rencontré hier, sur le boulevard ; il était triste et beau. Ses longs cheveux flottaient au vent ; il m'a offert une consommation.

— Entrons dans ce café, m'a-t-il dit d'un air sombre. J'ai quelque chose de pénible à vous raconter et je ne raconte pas bien quand je ne bois pas.

Nous entrâmes. Il demanda une absinthe et se mit à la mélanger méthodiquement avec de l'eau en tournant la cuillère de gauche à droite.

— Ça vaut mieux que de droite à gauche, ajouta le poète, et le mélange s'effectue bien plus régulièrement. Vous pouvez écrire ça dans votre journal.

— Je l'écrirai, à coup sûr, mais dites votre histoire ; vous paraissez sinistre.

Il but une gorgée et me regarda, les yeux dans les yeux.

— Mon cher, je viens de me brouiller avec ma famille ; on m'a expulsé, et, à l'heure qu'il est, je n'ai plus de domicile.

— Auriez-vous fait des dettes ou mis votre montre au mont-de-piété ?

— Allons donc ! on ne met plus sa montre au mont-de-piété ; c'est démodé. Figurez-vous que ce matin, en déjeunant, j'ai amené tout doucement la conversation sur la mort, qui est mon sujet favori.

— C'est très bon, en déjeunant.

— Oui. Et j'ai exprimé à mon père la volonté formelle de n'être pas enterré, mais d'être brûlé, conformément aux dernières inventions de la science moderne.

— Oh ! oh ! Et qu'a répondu ce digne homme ?

— Il m'a dit qu'il n'admettait pas les dernières inventions de la science, que tout le monde dans sa famille avait été enterré de père en fils, et que je serais enterré, coûte que coûte, et non brûlé... Vous comprenez que j'ai insisté, attendu que mes idées sont arrêtées et depuis longtemps... La discussion s'est envenimée et mon père m'a donné sa malédiction. Nous étions au dessert, je suis parti...

L'absinthe était finie, il en redemanda une autre.

— Quelle est votre opinion sur cette affaire ? J'ai une raison, n'est-ce pas ?

— Hum ! Certes, ce doit être bien agréable d'être brûlé après sa mort...

— A qui le dites-vous ? J'ai déjà acheté mon urne, je vous la montrerai, il y a des dessins japonais dessus...

— Mais, en attendant, vous voilà sans domicile, et comme vous ne mourrez probablement pas d'ici à quelques jours...

Il m'interrompt et murmure :

— Ne me découragez pas. Et vous, cher ami, ajoute-t-il, avez-vous pris un parti ?

— Pas encore, lui dis-je. Je préfère attendre et je ne me déciderai qu'au dernier moment.

***

Quel est l'avenir de la crémation ?

Entrera-t-elle dans nos mœurs ou restera-t-elle le privilège de quelques littérateurs distingués et de

quelques conseillers municipaux? A de rares exceptions près, les conversations, à Paris et même en province, roulent généralement sur autre chose que sur ce grave sujet, et la plupart des Français trépassent sans y avoir pensé seulement cinq minutes. Il est certain, toutefois, que le souci de la crémation exercerait une néfaste influence sur cette vieille gaieté française, à laquelle nous devons tant d'articles de journaux.

Les partisans du four prétendent qu'avec leur système chacun aurait la faculté de conserver à son foyer les cendres de ses proches ou de ses coreligionnaires politiques : inappréciable avantage. Il ne faut pas se dissimuler malheureusement qu'aujourd'hui on est beaucoup trop petitement logé pour pratiquer avec suite ce genre de collection : au bout de deux générations, un appartement ordinaire serait comblé, et on ne saurait plus où se mettre, sans compter la crainte d'exposer aux hasards d'un déménagement des restes vénérables. Dans l'antiquité, les loyers étaient moins chers et l'imposition des portes et fenêtres n'existait pour ainsi dire pas. C'est pourquoi l'on pouvait garder chez soi bien des objets, dont on est obligé de se déparer par le temps qui court.

Que le conseil municipal trouve un moyen de diminuer le prix des loyers, qu'il exige que les appartements soient plus hauts de plafond, et puis nous verrons!

La crémation, disent ses partisans, est facultative. Libre à vous de vous faire enterrer comme au moyen âge; nous, nous suivons le progrès de la science.

Il convient de ne pas se laisser abuser par ce raisonnement incongru. L'histoire prouve que bien des choses ont commencé par être facultatives, et ont fini par être obligatoires. Qui nous dit que le conseil municipal, s'il n'est pas enlevé par une épidémie favorable, ne décrétera pas bientôt la crémation obligatoire pour tout le monde? Heureux encore que l'on ne nous fixe pas une limite d'âge! Car, sauf d'achever le boulevard Haussmann, des conseillers municipaux sont capables de tout.

J'avoue, pourtant, que la crémation des hommes politiques ne soulève pas les mêmes objections. La Chambre est un vaste monument, où il y aurait largement de la place, pour disposer çà et là des urnes contenant les cendres de ceux qui illustrèrent la tribune française soit par des discours, soit par des interruptions, soit par des gifles.

Croyez-vous que, si jamais M. Madier de Montjau venait à nous quitter, — tout arrive, a dit Talleyrand, — une urne en porcelaine de Sèvres, garnie de ces cendres historiques, ne serait pas un salutaire exemple offert aux jeunes députés?

— Contemplez ce vase, jeunes gens, diront les anciens. Il renferme ce qui reste d'un homme qui fut l'orgueil de la questure française : faites comme lui et, plus tard, on vous mettra aussi dans de la porcelaine de Sèvres, et vous servirez, à votre tour, de modèle aux générations.

On ne doit négliger aucune occasion d'instruire la jeunesse.

ALFRED CAPUS.

ESSAIS ET NOTICES

Pietro Giannone, jurisconsulte napolitain.

Le sénateur Augusto Pierantoni vient de publier un livre des plus curieux : *Autobiografia di Pietro Giannone i suoi tempi et la sua prigionia* (1).

Pietro Giannone, jurisconsulte napolitain du XVIIIe siècle, écrivit la *Storia civile*, œuvre unique pour l'époque et qui lui valut la persécution de Rome, l'exil et la prison.

Stanislao Mancini, le beau-père du sénateur Pierantoni, qui avait un culte pour la mémoire de Pietro Giannone, s'était particulièrement occupé de ses manuscrits, lorsque lui-même, après la révolution de Naples (1849), fut exilé et vécut à Turin. Les mauvais jours passés, Mancini, devenu à juste titre l'un des premiers hommes d'État de la jeune *Italie unie*, ne put s'occuper comme il l'eût voulu du pauvre grand homme persécuté. C'était à son gendre, au mari de Grazia Mancini, écrivain distingué, que devait revenir la tâche et la gloire de mettre en lumière l'une des gloires napolitaines du XVIIIe siècle.

L'ouvrage de M. Pierantoni est fort bien conçu; il fera époque dans l'Italie politique et lettrée. Avec une modestie dont il faut le louer, il laisse Pietro Giannone nous conter lui-même ses travaux et ses misères. Ces mémoires, rédigés avec une évidente bonne foi et dans le style naïf de la première moitié du siècle dernier, charment par leur vérité même; ils obtiennent, à un degré que le biographe le plus éminent n'eût peut-être pas obtenu : l'attention, l'admiration, la pitié. On est envahi d'une saine et forte émotion, à ces souvenirs, si résignés, si exempts de fiel, de ce grand persécuté.

Ce n'est que lorsque le pauvre prisonnier a cessé de nous instruire lui-même de ses faits et gestes que l'honorable sénateur prend la plume et termine avec autant de cœur que de talent ces tristes récits.

La morale qui s'en dégage et qui n'est certes point nouvelle, c'est qu'il était téméraire, dangereux et presque toujours mortel de s'attaquer de près ou de loin au gouvernement de l'Église, ne fût-ce que pour les questions strictement temporelles, car il y a toujours autour des pontifes des *zélés* dont l'ardeur découvre dans le cœur d'autrui les mauvaises pensées qui n'ont peut-être jamais éclos que dans le leur. Pour le malheur de Pietro Giannone, ces hommes-là se trouvèrent légion sur sa route, et ils étaient d'autant plus redoutables pour un esprit simple comme le sien qu'ils portaient la soutane de la Compagnie de Jésus et que l'esprit supérieur, mais intransigeant, de saint Ignace les animait encore. Si bien que la *Storia civile* fut accusée et convaincue d'hérésie, et que l'homme le plus honnête et

(1) *Edoardo Perino, editore, via del lavatore*, n° 88. *Roma.*

le plus parfait chrétien de son temps fut accusé de préconiser le *concubinage*, et autres énormités. Giannone voulut se défendre, convaincre ses accusateurs d'ignorance ou de mauvaise foi; il ne fit que retourner le fer dans la plaie, élargir et envenimer la blessure. Il dut s'exiler et alla se réfugier en Autriche, où il espérait se faire rendre justice. L'empereur finit par s'intéresser à lui et lui fit servir une pension; mais ses affaires en restèrent là. Fatigué d'attendre une justice qui n'arrivait pas et humilié de vivre d'une impériale aumône, tandis que ses facultés s'usaient dans l'impuissance, il gagna Venise.

Dès lors la persécution s'accentua. Il fut arrêté à Venise et invité à quitter immédiatement le territoire de la République. A Milan, même cérémonie. Désespéré, dépouillé, malade, il se rendit enfin à Genève, espérant y vivre en liberté du fruit de ses travaux. Vain espoir! Un misérable traître, Guastaldi, l'attira dans un guet-apens, où il fut arrêté au nom du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel.

On le conduisit alors au château de Miolans. Il y resta deux ans, puis fut transféré à Turin, où l'on obtint de lui une abjuration solennelle ratifiée par écrit de sa propre main. Pauvre grand homme! Il faut lire cet acte dans son entier pour bien se rendre compte des *revirements* que l'obsession et la faiblesse organique peuvent provoquer chez les êtres les mieux doués.

Il retrouva dans cette abjuration la paix de la conscience, nous affirme-t-on. Dieu en soit loué! Mais ce fut tout, car les portes du cachot ne s'ouvrirent point, et Pietro Giannone mourut en prison, le 17 mars 1748, après douze années de détention, pour avoir écrit le plus bel et le plus savant ouvrage de législation qu'on ait connu jusqu'à lui.

Il faut lire ce livre écrit par un honnête homme, qui passa sa vie dans l'exil ou dans la prison parce qu'il osa penser que toute vérité est bonne à dire et doit être dite, et remercier le sénateur Pierantoni de s'être fait le protecteur et le vengeur de cette mémoire. Libres sous la terre qui les recouvre, les cendres de Pietro Giannone doivent en frémir de joie.

A. Levinck.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Par décret du Président de la république, rendu sur la proposition du ministre de l'Intérieur, le conseil municipal de Nîmes a été dissout.

Le Président de la république a présidé à la distribution des prix d'un concours des sociétés de gymnastique qui a eu lieu à Fontainebleau.

M. Jules Roche, ministre du commerce, est allé présider la distribution des prix du concours régional d'Annonay.

Extérieur. — La ville de Kayes, chef-lieu des possessions françaises du Soudan français, et le siège des principaux services administratifs et judiciaires de l'intérieur, vient d'être détruite par un incendie.

États-Unis. — Le Président de la république a approuvé le *meat-bill*, relatif au régime des viandes étrangères importées en Amérique.

Faits divers. — A la suite d'une polémique de presse suscitée par la publication des *Coulisses du Boulangisme*, une rencontre à l'épée a eu lieu entre MM. Rochefort et Thiébaud, qui a été blessé; entre MM. Mermeix et Labruyère, qui a été aussi blessé. M. Mermeix, qui s'est déclaré l'auteur des *Coulisses*, a adressé d'autre part plusieurs provocations aux publicistes qui avaient sévèrement qualifié ses indiscrétions. — Le ministre du commerce a chargé M. P. de Boissieu d'une mission d'études dans la région pétrolifère du Caucase. — Des recherches ont été faites dans le terrain de l'ancien cimetière Saint-Marcel, pour retrouver la dépouille mortelle de Mirabeau; elles n'ont produit aucun résultat. — Un congrès catholique s'est réuni à Coblentz, et un congrès des œuvres sociales à Liège. — Un comité s'est formé pour organiser une exposition industrielle française à Moscou, au printemps prochain. — Un des médecins français délégué au congrès de Berlin a retrouvé l'herbier de Jean-Jacques Rousseau au musée botanique de cette ville. — Inauguration, dans l'église de Tréguier, du tombeau monumental de saint Yves, patron de la Bretagne, qui est l'œuvre de MM. Devrez, Valentin et Hiolin. — Un incendie a détruit à Salonique tout le quartier juif; la mosquée, qui contenait les archives du gouvernement et des manuscrits précieux, a été complètement brûlée. — Une explosion de dynamite s'est produite à La Rochelle, au dépôt de La Pallice; huit personnes ont été tuées.

Nécrologie. — Mort de M. Mathias, ingénieur en chef du matériel et de la traction à la compagnie des chemins de fer du Nord; — de M. Mazeau, ancien administrateur de la Banque de France; — de M. Girault, juge au tribunal de la Seine; — du général Petiti, ancien ministre de la guerre d'Italie; — du romancier populaire Chatrian, le collaborateur d'Erckmann; — de M. Émile Rouillon, rédacteur de *l'Intransigeant;* — de M. de Lutz, ancien président du conseil des ministres de Bavière; — de M. Alecsandri, poète roumain, ancien chargé d'affaires de Roumanie à Paris; — de M. de Noyes, ancien ministre des États-Unis à Paris; — de M. Jeandet, administrateur du poste de Podor, au Sénégal; — de l'aéronaute français Blondeau; — du lieutenant général de l'ancienne armée piémontaise, Alexandre de Saint-Pierre.

Revue bibliographique.

DIVERS.

Le Budget communal, par M. Trigant Geneste (Hetzel), présente sous forme de causerie familière dialoguée tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour connaître exactement la composition et le mécanisme du budget communal, depuis les notions les plus élémentaires jusqu'aux détails les plus techniques. C'est un véritable ouvrage d'enseignement destiné à initier les contribuables à la gestion des finances municipales, et dont la portée pratique est accentuée par des modèles de budgets primitifs supplémentaires et de comptes administratifs dont les chiffres correspondent avec les explications fournies par l'auteur au cours de son travail.

Dans la collection intitulée *les Étapes d'un touriste en France* dont l'ouvrage de M. Martin fait partie, il convient de signaler trois autres petits volumes: *la Baie de Cancale*, par Léon Trébuchet; *Belle-Isle en mer*, par le même; et *le Pays d'Arles*, par F. Beissier. Dans ces monographies se trouvent succinctement exposées l'histoire, la topographie, les mœurs, les productions et les curiosités de tout genre qui méritent l'attention des voyageurs.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (687)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 12 TOME XLVI 20 SEPTEMBRE 1890

ŒDIPE ROI ET LA TRAGÉDIE DE SOPHOCLE

Entre toutes les pièces du théâtre antique, comme aussi du théâtre chez tous les peuples, je doute qu'il y en ait aucune qui produise un effet aussi puissant qu'*Œdipe Roi* sur les diverses catégories de lecteurs et de spectateurs. C'est vraiment la pièce universelle, accessible à tous, lettrés ou ignorants, et la plus capable de produire cette communication particulière qui, dans une salle de spectacle où sont représentées toutes les différences de condition sociale et de culture intellectuelle, confond les esprits et les cœurs pour en former un seul être, animé pendant quelques heures des mêmes sentiments. Elle justifie cette explication à la fois subtile et naïve du scoliaste grec, disant que le mot de *roi* n'est pas seulement un moyen pour la distinguer des autres pièces consacrées au même personnage, mais la marque voulue de son éclatante supériorité. Lorsque Aristote rédigea sa *Poëtique*, qui, bien ou mal comprise, fut si longtemps le code du théâtre et qui n'a pas cessé d'en contenir les lois essentielles, c'est *Œdipe Roi* surtout qui inspirait ses définitions; il y voyait le chef-d'œuvre de la tragédie grecque et la postérité ne pense pas autrement que lui.

Je ne crois pas, du reste, qu'*Œdipe Roi* mis de côté, comme étant au-dessus de la comparaison, une seule autre pièce puisse produire, même à un degré moindre, un effet de ce genre et fournir un pareil modèle. Le théâtre a beau, par une nécessité de nature, s'élever plus que les autres genres au-dessus des conditions spéciales de temps et de pays pour s'adresser à tous les hommes, en leur offrant l'expression générale de passions permanentes et semblables à elles-mêmes, sous les différences particulières dont chaque civilisation peut les revêtir, il n'y a guère, dans la grande majorité des œuvres dramatiques, que des parties vraiment universelles, et, souvent, elles sont revêtues d'une forme si particulière, qu'il faut les réduire à leurs éléments les plus simples, c'est-à-dire détruire l'œuvre, pour les rendre intelligibles au plus grand nombre. En dehors des indianistes ou des sinologues de profession, combien d'hommes, même lettrés, peuvent-ils comprendre et goûter, au complet, telles pièces qui leur sont signalées comme les chefs-d'œuvre de riches littératures? L'expérience a été faite pour quelques-unes d'entre elles, que les initiés se sont efforcés d'imposer à l'admiration générale, et elle est concluante. En dehors des humanistes, ou de ceux qui ont fait à peu près leurs classes, un public composé au hasard pourrait il se plaire à la lecture ou à la représentation d'une œuvre d'Eschyle, d'Euripide ou d'Aristophane, de Plaute ou de Térence? Malgré les nombreuses traductions et adaptations de pièces grecques et latines produites en ce siècle sur nos théâtres, une seule est restée au répertoire, et c'est *Œdipe Roi*. Il a fallu que les sujets antiques fussent complètement transformés, comme ils l'ont été par Racine ou Molière, pour s'installer dans notre littérature dramatique. En dehors de la production journalière et sans durée, bien peu de nos pièces françaises continuent à faire partie du répertoire à l'étranger; quant à nous, il a été impossible de nous faire accepter une seule pièce de Gœthe ou de Schiller, de Calderon ou de Lope de Vega; nous commençons tout juste à adopter Shakespeare, après cent cinquante ans d'efforts,

et jusqu'ici le goût du théâtre russe n'est guère qu'une affaire de mode, qui déconcerte le vrai public.

Je voudrais rechercher pour quelles causes *Œdipe Roi* profite d'une exception aussi singulière. Elles sont faciles à trouver et commodes à présenter, si l'on me permet d'emprunter à l'ancienne rhétorique ses moyens d'analyse, un peu demodés, mais très sûrs dans le cas présent, c'est-à-dire d'étudier successivement dans la pièce le sujet, les caractères et le style. Je rappellerai ensuite l'histoire de la pièce à la Comédie-Française et j'essaierai de déterminer quelle est la part personnelle du traducteur, du metteur en scène et des interprètes dans l'éclatant succès qu'elle a obtenu depuis sa dernière reprise en 1881; succès tel que, au bout de dix ans, cette vieille tragédie n'a pas encore épuisé son effet sur le public, et que l'on put la considérer comme classée dans le répertoire courant du théâtre, au même titre que *le Cid* ou *Andromaque*.

*
* *

Le sujet d'*Œdipe Roi* se rattache à ces légendes des temps héroïques, qui ont suffi à provoquer toutes les inventions tragiques du génie grec : il n'y a guère, en effet, qu'un chef-d'œuvre de la tragédie grecque, les *Perses* d'Eschyle, où le poète, sous le coup d'un grand événement et l'impression d'une immense fierté nationale, ait abandonné les vieilles légendes pour traiter un sujet contemporain de ses spectateurs. Le caractère religieux et national de cette tragédie explique cette uniformité de sujets : une religion constituée remonte d'ordinaire aux plus vieilles origines d'un peuple et, pour qu'il soit unanimement fier de ses souvenirs nationaux, il faut qu'ils aient la consécration du temps. Comme Eschyle avant lui, comme Euripide en même temps que lui, Sophocle puise dans le fond commun et, comme eux, il s'attache de préférence à un cycle particulier de légendes : Eschyle s'était approprié celle des Atrides, il prend celle des Labdacides et Euripide traitera surtout les suites de la guerre de Troie. Contrairement aux procédés d'Eschyle, par un changement profond, assez semblable à celui que Racine opérait après Corneille dans la tragédie française, et qui, en Grèce comme en France, marquait un grand progrès de l'art, Sophocle demande moins l'intérêt aux sujets qu'aux caractères; il ne détermine pas les caractères par les situations, mais il fait naître les situations des caractères. Entre le simple développement lyrique d'événements prodigieux et conformes à la légende, tels que les présente Eschyle, et la recherche des sujets compliqués, parfois bizarres, pour arriver à l'invention originale, telle qu'Euripide la pratique, il demande l'intérêt au libre emploi de thèmes traditionnels, choisis parmi les moins extraordinaires ; il les respecte dans leurs caractères essentiels, mais il les ramène à une simplicité plus humaine et il s'en sert pour développer l'exercice des caractères individuels le conflit des passions entre des personnages différents ou, ce qui est plus difficile, dans le cœur d'un même personnage, et les catastrophes qui sont plutôt la suite que la cause de ces conflits. Il donne beaucoup moins au rôle de la fatalité, qui est tout dans le religieux Eschyle, ou à celui du simple hasard, qui, avec le sceptique Euripide, se joue de la liberté humaine; il concilie la fatalité, la liberté et le hasard, les trois maîtres du monde et de l'homme, pour les faire concourir à un seul effet, l'émotion, alors qu'Eschyle veut surtout exciter la terreur et Euripide l'intérêt. Il obtient, lui, par surcroît, intérêt et terreur, mais ce ne sont pas ces deux sentiments, inférieurs par comparaison, qu'il cherche surtout à produire.

La légende d'Œdipe, prise entre sa triste enfance et sa lamentable vieillesse, au moment où sa royauté va finir, est un sujet essentiellement dramatique ; en outre, malgré ce qu'elle contient d'éléments prodigieux et surnaturels, les sentiments qu'elle fait naître sont assez généraux pour que tous les hommes puissent y reconnaître l'image de leur nature et de leur destinée, comme aussi assez vraisemblables pour ne demander rien d'impossible à la crédulité d'aucun public. Malgré la place qu'y tient une situation particulièrement pénible, l'inceste, elle déroule des catastrophes si émouvantes que la répugnance morale qui naît d'abord de cette situation, atténuée elle-même par l'effet du lointain héroïque et mythologique, disparaît dans l'impression produite par la grandeur des infortunes éprouvées. Je rappelle brièvement cette légende. Œdipe est le fils de Laïus, roi de Thèbes, et de Jocaste. Un oracle a prédit que cet enfant tuerait son père et épouserait sa mère. Pour en empêcher l'accomplissement, Laïus fait exposer l'enfant sur une montagne déserte, le Cithéron, où il mourra, suspendu à un arbre par ses pieds percés de lanières. Un berger, saisi de pitié, détache Œdipe, l'enfant *aux pieds enflés*, et, sans révéler le secret de sa naissance, le confie à Polybe, roi de Corinthe. Arrivé à l'âge d'homme, Œdipe rencontre Laïus sur un grand chemin; une dispute s'engage au passage; Œdipe frappe Laïus et le tue. Cependant, un monstre, le Sphinx, désole les environs de Thèbes : il propose aux passants des énigmes qu'ils ne peuvent deviner et les dévore; il doit périr lui-même par la main du premier homme qui aura su répondre à ses questions. Œdipe affronte le Sphinx, en triomphe et en débarrasse Thèbes qui, par reconnaissance, lui donne la royauté et lui fait épouser la veuve de Laïus, Jocaste. Œdipe règne tranquille et heureux, sans rien savoir du terrible secret qui existe entre Jocaste et lui, jusqu'au jour où la peste éclate sur Thèbes. C'est à ce moment que s'ouvre le drame de Sophocle.

Comme dans toutes les légendes religieuses de la Grèce, il y aurait ici un mythe, c'est-à-dire une longue métaphore, personnifiant un phénomène naturel. Œdipe, disent les mythographes, représente le soleil ;

son exposition sur le Cithéron, c'est le lever de l'astre ; ses pieds enflés, c'est le disque solaire, élargi sur sa base, tant qu'il n'a pas dépassé l'horizon ; son père Laïus personnifie la nuit et le père tué par le fils signifie la clarté du soleil triomphant des ténèbres qui l'ont engendré; sa mère Jocaste, c'est l'aurore violette d'où il sort, et, son mariage avec elle, c'est le coucher de l'astre s'enveloppant de vapeurs brillantes avant de disparaître ; le Sphinx, c'est le nuage apportant la foudre et sa voix signifie le tonnerre ; la victoire d'Œdipe sur le Sphinx, c'est le nuage dispersé par les rayons solaires ; enfin, Œdipe aveugle, c'est le soleil rentrant dans la nuit (1). Mais il importe peu à l'intérêt de la pièce : Sophocle et les Grecs de son temps ne soupçonnaient rien des procédés que la science mythologique devait appliquer au passé légendaire de leur race ; sauf exceptions encore rares, ils croyaient qu'Œdipe avait existé, ils ne mettaient pas en doute le fond de la légende. Le poète rencontrait chez ses spectateurs un état d'esprit assez semblable à celui des auteurs de mystères du moyen âge, traduisant sur la scène les récits de l'Écriture sainte (2).

Ce sujet pouvait donc intéresser vivement des Athéniens. Aujourd'hui que toute croyance aux fables grecques a disparu, conserve-t-il assez de vérité universelle et humaine pour être encore acceptable au public de nos théâtres contemporains?

Un libre esprit, qui ne consulte guère que lui-même dans ses préférences où ses exclusions, et qui n'a jamais péché par excès de respect envers les œuvres consacrées, M. Jules Lemaître, n'est pas de cet avis (3). Dans une récente étude sur la dernière reprise d'*Œdipe roi* à la Comédie-Française, il commence par reconnaître que « c'est une joie, et aussi un attendrissement, de se sentir encore, à travers vingt-trois siècles écoulés, en communion avec les plus chers et les plus respectés de nos ancêtres intellectuels ». Mais, après « ses plaisirs », il dit aux lecteurs « ses doutes et ses embarras », et il se montre très exigeant avec l'antique légende. L'analyse de la pièce ne lui laisse plus voir dans le sujet qu'un « conte à dormir debout, une matière invraisemblable jusqu'à la plus naïve extravagance ». Il ne croit pas qu'aucun drame, dans les temps anciens et modernes, ni même qu'aucun vaudeville et qu'aucune farce, « repose sur un aussi énorme *postulatum* que l'*Œdipe roi*. » Il admet, à la rigueur, que l'on ait négligé de rechercher le meurtrier de Laïus et qu'en douze années de mariage, Œdipe et Jocaste n'aient jamais parlé du feu roi ; mais il pense que l'histoire d'un homme tuant son père et épousant sa mère sans le savoir, « sur un million de chances n'en a pas une de se produire » et que, par suite, tout spectateur se sent trop à l'abri d'une aventure de ce genre, pour pouvoir s'y intéresser, le théâtre ne nous attachant que par l'image qu'il nous donne de nous-même et la représentation de ce qui pourrait nous arriver ; il fait remarquer enfin que l'aventure d'Œdipe lui a été prédite; que, par suite, il devait se méfier; que, « puisqu'il craignait si fort de tuer son père et d'épouser sa mère, la première précaution qu'il avait à prendre, semble-t-il, c'était de ne jamais tuer personne, sauf des gens de son âge ou à peu près, et de ne jamais se marier, sinon avec une très jeune fille, et dont il aurait vu l'acte de naissance. » Au lieu de cela, il tue un vieillard et épouse une femme beaucoup plus âgée que lui. Conclusion : « Il ne se méfie pas un seul instant ! On n'est pas bête à ce point. » M. Lemaître ne voit donc plus, dans la légende d'Œdipe, au lieu d'une superbe fiction, « qu'une sorte de conte philosophique populaire, » imaginé de parti pris pour rendre sensible cet axiome de sagesse courante : « Quoi qu'on fasse, on ne saurait échapper à sa destinée ; » et il se plaint qu'un poète, « abusé par l'antiquité de la légende, » et la croyant assez connue pour qu'elle fût admise comme vraie, ait eu l'idée de « réaliser », sous la forme de drame, un conte proprement symbolique ; car alors, ajoute-t-il, ou le conte, traduit par des personnages réels, me semblera absurbe, ou je ne pourrai plus croire au drame, attendu qu'un conte et un drame, cela fait deux.

J'ai résumé cette critique le plus exactement que j'ai pu, car, bien qu'aucune œuvre ne puisse résister à ce genre de parodie et bien que M. Jules Lemaître déclare volontiers qu'il ne tient pas autrement à ce qu'il avance de la sorte, j'estime qu'il y a toujours une grande part de justesse dans ses opinions les plus fantaisistes et que toutes doivent être prises au sérieux. J'estime aussi que, lorsqu'il s'agit d'un des plus beaux titres du génie humain, consacré par l'admiration de plusieurs siècles, il importe de le défendre, lorsqu'on s'en occupe soi-même, et de dire pourquoi l'on partage à son égard l'opinion générale. L'humanité n'est pas trop riche en chefs-d'œuvre pour renoncer aisément à son admiration pour l'un d'eux, et lorsqu'on professe soi-même cette admiration, on tient à expliquer pourquoi l'on persiste à la conserver.

Eh bien, dans cette succession de sévères critiques, je n'en vois qu'une de méritée et elle était formulée depuis bien longtemps, par le premier en date des critiques dramatiques qui se soient occupés d'*Œdipe Roi*, par Aristote (1). Peut-être est-ce pour cela que M. Jules

(1) Michel Bréal, *le Mythe d'Œdipe*, dans ses *Mélanges de mythologie et de linguistique*, 1878 ; P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, 1879, IV, IV, 2.

(2) La légende d'Œdipe était déjà racontée tout entière, sauf l'intervention du Sphinx, dans la Bible poétique, nationale et religieuse des Grecs, dans Homère, *Odyssée*, XI, 271-280.

(3) *Impressions de théâtre*, 3e série, 1889.

(1) « Tout ce qui serait déraisonnable se placera en dehors de la tragédie, comme le meurtre de Laïus et le mariage de Jocaste dans l'*Œdipe Roi* de Sophocle. » Aristote, *Poétique*, XV, 2, traduction E. Egger.

Le maître en fait bon marché et y renoncerait à la rigueur. Je veux parler de l'ignorance où sont les principaux personnages de la pièce de la façon dont a péri Laïus : il est invraisemblable que les circonstances du meurtre n'aient pas été connues, qu'Œdipe ne se soit jamais inquiété du vieillard tué par lui et qu'il n'en ait jamais parlé avec Jocaste. Mais cette invraisemblance est la condition même du sujet, le *postulatum* sans lequel « il n'y aurait pas de pièce », comme dirait M. Francisque Sarcey, et ce serait dommage. Elle est, en quelque sorte, antérieure et extérieure au sujet, ce qui en diminue l'effet, et employée de telle façon que le spectateur ne songe guère à la relever, ce qui est l'essentiel. Le même M. Francisque Sarcey a raison de dire, en toute occasion, qu'il faut accepter, sans y regarder de trop près, les points de départ que nous offrent les poètes dramatiques, sous peine de paralyser leur invention. C'est au poète à masquer de son mieux les invraisemblances dont il a besoin et à faire en sorte que le spectateur ne songe pas à le chicaner ou n'y songe qu'après la représentation. Or, cette condition est bien observée dans l'*Œdipe Roi*. Si le théâtre, selon la définition de M. Alexandre Dumas, est l'art des préparations, cet art a rarement fait accepter avec plus de soin et d'habileté une difficulté initiale et nécessaire.

C'est Créon, qui, dans une conversation avec Œdipe, son beau-frère, prononce pour la première fois le nom de Laïus et soulève lentement le voile qui couvre cette sombre histoire.

CRÉON.

Celui qui régnait avant toi sur ce pays s'appelait Laïus.

ŒDIPE.

On me l'a dit, mais je ne l'ai jamais vu.

CRÉON.

Il fut tué et maintenant l'oracle nous ordonne clairement de punir les auteurs du meurtre.

ŒDIPE.

Mais où sont-ils? Comment retrouver la trace d'un crime aussi ancien, sans aucun indice pour nous guider... Dis-moi si c'est dans cette ville, dans la campagne de Thèbes ou en pays étranger que Laïus fut tué.

CRÉON.

Il était parti, disait-il, pour consulter l'oracle et, depuis ce départ, il n'est plus revenu.

ŒDIPE

N'est-il donc aucun messager, aucun compagnon de ce voyage qui ait été témoin du crime et que l'on puisse interroger sur la manière dont il fut commis?

CRÉON.

Ils périrent tous à l'exception d'un seul, qui s'enfuit, frappé de terreur, et qui ne put se rappeler qu'une seule chose. Il dit que Laïus fut attaqué par des brigands, non par un seul mais par plusieurs, et qu'il périt sous le nombre... Dans le malheur qui nous frappait alors, il ne se trouva personne pour le venger.

ŒDIPE.

Et quel malheur fut donc assez grand pour vous empêcher de venger votre roi?

CRÉON.

Le Sphinx au chant trompeur. La nécessité immédiate nous obligea de négliger un passé obscur (1).

On le voit, tout ce qui peut expliquer l'impunité du crime se trouve réuni dans ce dialogue, sous la forme la plus naturelle et la plus acceptable. Deux grands malheurs fondent sur Thèbes coup sur coup, le meurtre de son roi et les ravages du Sphinx. Le second, le plus pressant, lui fait oublier l'autre, qui est irréparable; et rien n'est plus fréquent dans les époques de crise. Œdipe survient, débarrasse Thèbes du Sphinx, est proclamé roi et épouse la reine veuve. N'est-il pas admissible qu'il se soit peu inquiété de ce Laïus, dont il prenait la femme avec la couronne, et que personne n'ait pris l'initiative de lui en parler? Un pouvoir nouveau qui s'établit songe plus à lui-même qu'à celui qui l'a précédé et s'inquiète peu de venger les vieilles offenses subies par celui-ci, surtout lorsqu'il doit à ces offenses son propre avènement; c'est l'histoire habituelle des révolutions. Œdipe ne s'inquiète donc de Laïus et de son histoire que lorsqu'il se présente pour lui-même un intérêt capital à la connaître; et ceci est encore très humain.

Plus loin, dans une autre conversation avec Créon, Œdipe devance encore, pour l'expliquer, l'étonnement du spectateur : « Comment! dit-il, vous n'avez fait aucune recherche après l'assassinat? » — « Nous en avons fait, répond Créon, et pouvions-nous n'en pas faire? Mais nous n'avons rien appris. » Quant à Jocaste, le poète a bien soin de marquer que jamais, avant le drame, elle n'a parlé de Laïus à Œdipe, qu'elle a toujours évité avec lui ce sujet de conversation pénible pour tous deux et qu'elle ne se décide à dire ce qu'elle en sait que sur les pressantes interrogations d'Œdipe. Et, de plus en plus, à mesure que le drame suit son cours, les explications du silence gardé sur l'assassinat se poursuivent, toujours plus acceptables. Il y avait un témoin, un seul, l'homme de l'escorte échappé au massacre. « A peine, dit Jocaste, était-il revenu, que, te voyant maître du pouvoir, Laïus mort, il me conjura, en me prenant les mains, de l'envoyer aux champs garder les troupeaux, pour ne plus voir Thèbes et en vivre aussi loin que possible. Je fis ce qu'il voulait. »

Je ne sais si j'ai bien expliqué le procédé du poète; en tout cas, il a bien vu où était la difficulté de son sujet et il a fait tous ses efforts pour la faire disparaître, avec autant d'habileté et un sens de théâtre aussi sûr qu'un d'Ennery ou un Sardou. Les autres cri-

(1) Je traduis d'après le texte de M. Éd. Tournier, deuxième édition, 1877.

tiques qu'on peut lui adresser ont moins de fondement et n'exigent point un examen aussi détaillé. Si l'histoire d'un homme tuant son père et épousant sa mère sans le savoir a bien peu de chances pour se produire, elle n'en est pas moins émouvante et moins digne d'être traitée en tragédie. Le propre des sujets très dramatiques est d'être extraordinaires, souvent même c'est leur rareté qui cause leur intérêt, car l'exception nous attache par cela seul qu'elle est l'exception et qu'elle nous fait sortir des données habituelles de l'existence. Si le spectateur ne saurait guère redouter pour lui-même un malheur comparable à celui d'Œdipe, il envisage cependant avec horreur une perspective aussi rare, et de cette horreur naît sa pitié pour la victime innocente d'une si terrible exception. Diderot et Beaumarchais, essayant de ramener la tragédie aux proportions du drame bourgeois, faisaient le même raisonnement que M. Jules Lemaître : le spectateur, disaient-ils, ne s'intéresse qu'au genre de malheurs qu'il peut craindre pour lui-même. On leur a souvent répondu, et avec raison, que, si l'une des causes du plaisir théâtral est la représentation de nous-mêmes, une autre, toute contraire et non moins puissante, est de nous élever au-dessus de notre condition. Toute la tragédie grecque, toute la tragédie française et une bonne partie de l'art n'ont pour raison d'être et pour mobile d'intérêt que cette seconde loi : les aventures d'Oreste, de Rodrigue, des Horaces, de Phèdre, d'Athalie, moins exceptionnelles que celles d'Œdipe, le sont encore assez pour justifier Sophocle.

Quant aux précautions qu'aurait dû prendre Œdipe, sous le coup de l'oracle qui pesait sur lui et qu'il connaissait, de ne tuer personne et de ne pas épouser une femme plus âgée que lui, il est aisé de répondre que, dans une civilisation primitive et troublée, on n'est pas toujours libre de ne pas tuer, parce que l'on est souvent forcé de se battre, et que, par suite, on ne s'inquiète pas autrement d'une rixe et de ses suites, y eut-il mort d'homme; que le mariage d'Œdipe a été chose fort inattendue, et qu'il l'a conclu d'autant plus volontiers, d'autant plus vite et avec d'autant moins d'inquiétude qu'il y gagnait une couronne; surtout que, se croyant bien fils de Polybe, roi de Corinthe, et de Mérope, sa femme, et les ayant quittés pour ne pas courir le risque d'épouser l'une et de tuer l'autre, il n'avait pas à s'inquiéter autrement de sa querelle avec un inconnu et de son mariage avec une reine veuve. Le subtil vainqueur du Sphinx n'était donc pas un sot d'avoir agi comme il l'a fait.

Enfin, voir dans la légende d'Œdipe un conte populaire et moral arrangé *a priori*, ce n'est pas tenir assez compte de la formation des légendes mythologiques et de la croyance qu'elles rencontraient encore chez Sophocle, qui n'était pas un Euripide sceptique, et chez ses contemporains, qui avaient de grands progrès à faire dans l'incrédulité philosophique. Auteur et public étaient assez croyants pour trouver à la reproduction réelle d'une légende sacrée, par des personnages visibles, le même plaisir qu'éprouvaient les spectateurs du moyen âge à la représentation d'un mystère, où se déroulaient devant eux des événements dont ils étaient aussi bien préservés que les spectateurs athéniens pouvaient l'être du parricide et de l'inceste combinés, comme de devenir fils de Dieu et de mourir sur la croix en cette qualité.

*
* *

Il est admis aujourd'hui que les trois unités de temps, de lieu et d'action n'ont pas été formulées par Aristote avec la rigueur dogmatique à laquelle deux siècles de la littérature dramatique française se sont efforcés de se conformer, ni appliqués par la tragédie grecque avec la parfaite exactitude que poursuivaient nos tragiques. Je n'ai pas à examiner ici cette question, qui, pour être usée, ne me semble pas résolue, mais qui déborderait l'objet de ce travail et mériterait une étude spéciale. Ce que je puis dire, c'est que, à défaut d'une formule précise des trois unités, les tragiques français avaient du moins, avec un parfait modèle de leur application, une démonstration éclatante de leur excellence, et que ce modèle est *Œdipe Roi*. Il se trouve, en effet, que, dans la conception du sujet, la structure de la pièce, et la marche de l'action, tout y répond à la notion idéale de la tragédie classique.

Et d'abord, c'est une crise, c'est-à-dire un des sujets qui se prêtent le mieux aux conditions essentielles du théâtre, aux règles de la vraisemblance et à la durée d'une représentation. De sa nature, en effet, une crise est chose rapide et violente; préparée depuis longtemps, elle est l'aboutissement nécessaire d'une longue suite de faits, dont la conclusion est imminente et inévitable, d'un conflit de passions que la logique des choses met aux prises pour une lutte suprême. Il est donc facile de la faire éclater et se terminer en un seul lieu, dans un court espace de temps et en sacrifiant tout ce qui n'est pas elle. Œdipe est, à son insu, le meurtrier de son père, le mari de sa mère et le frère de ses enfants; du moment où un concours de circonstances lui fera soupçonner la vérité, il n'aura plus de repos qu'il ne l'ait complètement découverte. Cette poursuite de la certitude, avec son angoisse croissante, ses illusions, la découverte finale, tel est le sujet. Ce sujet se déroulera très vite, car une enquête de ce genre n'est pas de celles que l'on puisse interrompre et traîner; un homme devant qui se pose un tel problème n'aura pas d'autre pensée que de le résoudre, d'où l'unité de temps. Il n'aura pas besoin de se déplacer pour chercher la vérité; elle viendra naturellement à lui, dans le lieu où il se trouve, et tout convergera, vers ce fait, vers ce lieu, avec les dépositions des témoins, avec tous ceux qu'intéresse la découverte du secret, c'est-à-dire non seulement une famille, mais une ville en-

tière : d'où l'unité de lieu. Tout ce qui n'est pas la poursuite de cette vérité le laissera indifférent; et chacun autour de lui partagera ce désir exclusif : d'où l'unité d'action.

Ces trois unités procurent une grande simplification des moyens. En effet, tout ce qui est accessoire sera éliminé par l'importance de l'objet principal; obscur au début, le problème se posera de scène en scène avec une netteté de plus en plus grande; par suite, la marche en sera logique et droite; rien ne pouvant plus arrêter l'action, dès qu'elle se sera mise en marche vers le dénouement, elle progressera par le jeu naturel des causes qui la provoquent, sous le coup d'incidents peu compliqués. Où trouveraient place le bizarre et l'inattendu dans une trame aussi serrée et dont tous les fils sont tendus depuis l'exposition? Bien plus, chacun de ces incidents sera préparé par le sujet même, encore plus que par l'auteur; il sera désiré ou redouté, mais attendu, par le spectateur. De là aussi un intérêt toujours grandissant, excité dès le début, tenu en haleine par chaque scène. De là, enfin, avec chaque incident capital, une étape dans la marche de la pièce et une phase nouvelle de l'action.

Ces diverses conditions réunies font que l'*Œdipe Roi* est devenu comme le *canon* de la tragédie grecque, que le théoricien de cette tragédie, Aristote, y revient sans cesse, qu'elle est, en chacune de ses parties, la démonstration d'une loi nécessaire du genre, que nos tragédies françaises, nées de la tragédie grecque dont elles s'efforçaient de reproduire le type idéal, peuvent mesurer l'excellence ou l'infériorité de leur conception selon qu'elles s'écartent ou se rapprochent de ce modèle, enfin que *l'Œdipe Roi* s'est adapté si facilement aux habitudes, aux divisions, aux conditions matérielles de notre théâtre. Lorsqu'elle a été mise en scène à la Comédie Française, la tragédie de Sophocle est entrée sans effort dans le cadre qui lui était offert; elle s'est naturellement coupée en scènes et en actes, division moins commode avec les autres tragédies du même Sophocle, difficile avec celles d'Euripide, impossible avec la plupart de celles d'Eschyle. On a pu voir, dans ces dernières années, quelle transformation profonde M. Leconte de Lisle avait dû imposer à l'*Orestie* pour en faire ses *Erynnies*.

L'action d'*Œdipe Roi* commence au moment où la peste envoyée sur Thèbes par Apollon, comme châtiment des crimes inconnus d'Œdipe, amène devant le palais le peuple entier, implorant le secours du roi, qui l'a jadis délivré d'un autre fléau, le Sphinx, et sur la pénétrante sagesse duquel il compte toujours. Œdipe a cherché la cause de ce malheur et ne l'a point trouvée; il a donc envoyé à Delphe son beau-frère Créon pour consulter l'oracle; il l'annonce au peuple et attend le retour de Créon. Les expositions de Sophocle sont célèbres pour leur caractère de simplicité, de clarté et de grandeur; celle-ci surpasse toutes les autres. Créon arrive et rapporte l'oracle; cet oracle est obscur, mais, à chaque question d'Œdipe, à chaque réponse de Créon, la question qu'il soulève se précise et s'impose : il faut découvrir et châtier le meurtrier de Laïus. Sûr de sa pénétration, Œdipe promet de « plonger dans ces ténèbres » et d'y faire la lumière. Le peuple s'écarte plein d'une confiance exprimée par le prêtre de Jupiter, mais le chœur, interprète des spectateurs, sent l'angoisse naître et grandir en lui. La conversation d'Œdipe et de Créon a posé la question; c'est la première phase de l'action et le premier acte.

Œdipe a été méditer sur l'oracle dans son palais; il revient et, devant le peuple rassemblé de nouveau, il prononce une malédiction suprême contre l'assassin inconnu; mais, cet assassin, il ne le connaît ni ne le soupçonne encore. Le chœur propose donc de consulter Tirésias; mais Œdipe, sur l'avis de Créon, a déjà mandé le devin. L'entrée de Tirésias, l'attente qu'il soulève, la majesté de son attitude sont d'une incomparable grandeur. Il refuse de parler, mais devant les menaces et les insultes d'Œdipe, ému par l'aveuglement du roi, indigné par son orgueil, outragé dans sa propre science et sa dignité, il laisse échapper des paroles de plus en plus claires; il dénonce Œdipe comme parricide et incestueux. L'épouvante du chœur s'accroît; Œdipe est dévoré d'inquiétude, mais encore plus irrité qu'inquiet. L'action a marché d'un pas décisif; Œdipe, le héros de la pièce, et tous ceux qui dépendent de lui sont lancés, d'une marche inflexible, dans une voie dont ils ne pourront plus sortir et au bout de laquelle les attend la catastrophe. C'est la seconde phase de l'action, marquée par la scène avec Tirésias et ses conséquences; c'est le second acte.

Que reste-t-il à faire pour Œdipe dans la recherche du secret dont il doit forcément, sous le coup d'une puissance plus forte que lui, poursuivre la découverte par tous les moyens en son pouvoir en s'acharnant à former le nœud de son propre malheur, que chacun de ses efforts pour le rompre resserre plus étroitement, à rapprocher de lui l'accomplissement de sa destinée par chacun des efforts qui tendent à l'éloigner? Il a consulté Tirésias; il va donc conférer avec Créon, de qui il tient le premier indice, et il en cherche de nouveaux avec lui; mais Créon n'a plus rien à lui dire; Œdipe ne peut que le soupçonner et s'irriter contre lui. Reste Jocaste, qui n'a pas encore paru, Jocaste, sa complice involontaire et inconsciente; à eux deux ils détiennent, sans s'en douter, la vérité tout entière. Jocaste entre en scène, Œdipe et elle sont en présence et vont parler. C'est ici le point culminant de l'action; tout dépend de ce qu'ils vont se dire. La fameuse théorie de M. Francisque Sarcey sur la *scène à faire* trouve ici une éclatante justification. Cette scène entre Œdipe et Jocaste est célèbre, c'est le modèle du genre. Elle est connue sous le nom de scène de *la double confidence*. Les deux malheureux se disent, en effet, tout ce qu'ils savent

sur le meurtre de Laïus; Œdipe raconte son existence et ses aventures avant de devenir roi de Thèbes; Jocaste raconte l'histoire de ses fils et la manière dont Laïus est mort. A chaque mot, la vérité se précise, elle devient de plus en plus évidente. Mais les deux interlocuteurs conservent quelque espoir, le seul témoin du meurtre de Laïus déclare que le roi a été assassiné par des brigands, par plusieurs, non par un seul homme : l'oracle ne peut donc s'appliquer à Œdipe. En outre, n'est-il pas le fils de Polybe, roi de Corinthe, qui est vivant, et de Mérope, qu'il n'a pas épousée? Il n'est donc ni parricide ni incestueux. Que lui reste-t-il à faire pour chasser toute inquiétude? Entendre l'unique témoin du meurtre; il le fait mander. Ainsi, après une scène si attachante qu'elle semblerait devoir épuiser l'intérêt, le troisième acte finit sur un redoublement d'attente et d'angoisse pour tous les personnages comme pour le spectateur. Et ce n'est pas l'habileté du poète, c'est la logique de son sujet qui le veut ainsi, c'est la force même de sa conception qui se développe, c'est le jeu naturel des ressorts qu'il a combinés.

En attendant qu'arrive le dépositaire du secret, celui dont la parole achèvera de tout éclairer, Jocaste porte des offrandes à l'autel d'Apollon. Mais voici que survient, triste et joyeux, un homme de Corinthe, avec un message de deuil et de joie : Polybe est mort, et le peuple appelle Œdipe à lui succéder. Œdipe pleure Polybe, en qui il croit aimer son père, mais il triomphe, il espère, l'angoisse qui l'oppresse va se dissiper. Son père est mort, de mort naturelle : il ne sera donc pas assassiné par son fils. Mais lui, Œdipe, n'ira pas à Corinthe : Mérope, sa mère, vit toujours; et il ne veut pas retourner près d'elle, après la menace d'inceste lancée par l'oracle. Alors le Corinthien laisse échapper pour le rassurer un mot qu'il croit consolant et qui achève de pousser le malheureux sur le bord de l'abîme : il n'est pas le fils de Polybe et de Mérope, mais un enfant recueilli et adopté par eux. Jocaste a tout compris et elle fuit, avec une exclamation navrante à l'adresse d'Œdipe : « Ah! malheureux! c'est le seul nom dont je puisse désormais t'appeler et tu n'entendras plus de moi d'autre mot! »

Œdipe reste en scène, lui; il entrevoit, il voit l'horreur de sa situation, mais il veut aller jusqu'au bout et tout éclaircir; il attend le serviteur de Laïus, il veut l'entendre et, dans l'exclamation de Jocaste, il s'efforce de ne voir qu'une pitié orgueilleuse pour un enfant trouvé. Après la scène de la double confidence, qui semblait avoir épuisé tout ce que peuvent donner dans un même sujet l'intérêt, l'émotion et la terreur tragiques, voici une nouvelle scène, qui ne la surpasse pas, mais qui l'égale et qui renouvelle cet intérêt, cette émotion et cette terreur, en y joignant une pitié déchirante. C'est la scène *des deux bergers*, point capital du quatrième acte. Le témoin du meurtre de Laïus est devant Œdipe, on l'a arraché à sa solitude; il est mis en présence du Corinthien. Les deux hommes se connaissent. Et tandis que le Thébain tremble, fait des réponses évasives, nie qu'il y ait aucun rapport entre le Corinthien et lui, le supplie de ne pas parler, l'autre dit tout ce qu'il sait : Œdipe est fils de Laïus, il a été exposé sur le Cithéron, puis détaché par le même homme qui devait être témoin du meurtre du roi et confié par lui au Corinthien, qui l'a porté à Polybe. Cette fois, la vérité est pleinement découverte; Œdipe fuit vers le palais où Jocaste s'est déjà réfugiée : « Tout se découvre. O lumière, je te vois maintenant pour la dernière fois, moi qui suis né de qui je n'aurais pas dû naître, qui vis en compagnie de ceux avec qui je n'aurais pas dû vivre, et qui ai tué ceux que je n'aurais pas dû tuer! »

Il ne reste plus qu'à dénouer l'action par les conséquences nécessaires de la vérité découverte : la rupture des liens incestueux formés par Œdipe, la chute du roi, le désespoir du père et de la mère, leur châtiment par eux-mêmes. Jocaste se pend; Œdipe s'arrache les yeux. Le récit de la mort de Jocaste, le retour d'Œdipe aveugle et le visage couvert de sang, son humiliation devant Créon, qu'il a outragé et qui étend sur lui, pour le protéger, le sceptre passé dans sa main, ses adieux à ses enfants, le groupe d'une indicible beauté qu'il forme avec eux, son départ vers le Cithéron, où a commencé et où va finir la misère de sa destinée, font jaillir une dernière source d'angoisse et de larmes. L'œuvre du poète est terminée; le spectateur a éprouvé une des plus fortes émotions, la plus forte, je crois, que puisse donner le théâtre, une des plus naturelles, une des plus humaines par le sentiment de notre misère, de l'incertitude de notre destinée, de notre solidarité dans la souffrance.

On le voit, la simple analyse d'*Œdipe Roi* suffit à faire ressortir et à mettre en lumière un ensemble de qualités dramatiques, dont chacune ferait l'excellence de nombreuses pièces et dont la réunion constitue un chef-d'œuvre unique. Ce sont, en résumé, la concentration du sujet dans les limites inflexibles d'un seul temps, d'un seul lieu et d'une seule action, la logique et la rapidité sans hâte du développement, la simplicité des moyens, la progression de l'intérêt, la liaison étroite et l'harmonie parfaite de toutes les parties. Elles sont complétées par l'abstention de tout développement inutile, la subordination des détails à l'ensemble, l'exacte préparation des scènes les unes par les autres. Enfin, ce qui domine et règle tout, c'est la parfaite possession par le poète de son génie et de ses moyens, comme de son sujet.

Plusieurs de ces qualités se trouvent dans Eschyle et Euripide comme dans les autres pièces de Sophocle; un plus grand nombre était sans exemple avant lui, et le poète lui-même ne les a jamais réalisées plus complètement ni à un plus haut degré. Par exemple, la rapidité

de l'action et la vivacité de l'intérêt qui distinguent *Œdipe Roi* sont assez souvent absentes dans la tragédie grecque; elles sont remplacées par l'éclat du lyrisme et le pittoresque des tableaux dans Eschyle, par la peinture des passions dans Sophocle lui-même, par l'analyse morale ou le pathétique dans Euripide. Il arrive assez fréquemment que l'action se déplace, dévie ou se prolonge, surtout dans Eschyle; que les épisodes ou les développements excessifs de certaines parties ralentissent ou déplacent l'intérêt, que la complication des moyens et l'emploi du merveilleux ou des *machines* nuisent à la vraisemblance, surtout dans Euripide.

Mais si toutes les autres œuvres de la tragédie grecque étaient perdues pour nous, l'excellence de l'*Œdipe Roi* nous serait attestée par une preuve singulière, je veux dire le grand nombre d'exemples qu'Aristote emprunte à cette pièce comme preuves à l'appui de ses théories. Nulle autre pièce ne justifie mieux son précepte que « toutes les parties de l'action doivent être disposées de telle sorte qu'on n'en puisse déranger ou enlever une seule sans disjoindre ou altérer l'ensemble », les trois éléments de l'action étant, suivant lui, la *péripétie*, c'est-à-dire une révolution des événements, la *reconnaissance*, c'est-à-dire « un passage de l'ignorance à la connaissance, qui produit l'amitié ou la haine entre les personnages », et l'*événement tragique*, c'est-à-dire « une action destructive et douloureuse ». Il cite, comme exemple de péripétie, l'arrivée du Corinthien, qui, « croyant faire plaisir à Œdipe et le rassurer à l'égard de sa mère, produit l'effet contraire en lui apprenant qui elle est; » il ne voit pas de plus bel exemple de reconnaissance que celle d'Œdipe et de Jocaste, qui est en même temps une péripétie. C'est encore *Œdipe Roi* qui lui fournit le modèle du *récit*, « ainsi composé que, même sans cris, on frissonne ou l'on s'attendrit, rien qu'à entendre ce qui se dit sur la scène; » du *crime commis par ignorance;* enfin, de l'effet tragique produit par des causes naturelles (1).

Il n'est plus à la mode d'invoquer l'autorité d'Aristote. On voudra bien m'excuser de l'avoir beaucoup cité en considérant que, s'il n'est pas l'arbitre éternel du théâtre, personne mieux que lui n'a su caractériser la tragédie grecque; d'autant plus qu'il me reste à le citer encore.

GUSTAVE LABROUMET.

(*La fin prochainement.*)

(1) *Poetique*, IX et XI. Aristote ne donne aucun exemple d'événement tragique, parce que la définition même suffit, et que toute tragédie contient, nécessairement, plusieurs événements de ce genre.

HISTOIRE D'UNE SÉBILE

Conte occidental.

Il fut un temps où les hommes buvaient dans le creux de la main. C'est ce que certains penseurs ou prétendus tels ont considéré comme l'âge le plus heureux de l'humanité, en ce sens que nul n'avait rien à envier à son voisin; l'absence de richesses l'interdisait formellement. Tous les hommes donc fraternisaient dans la misère, et le Serpent de la jalousie se tenait en grève. Un tel état de choses ne pouvait durer, il ne dura pas.

Quelle circonstance fit donc sortir le Serpent de sa retraite? Bien peu de chose en apparence. Un citoyen de l'époque, las de se mouiller et de se refroidir la main, eut l'idée vraiment surprenante de fabriquer une sébile avec un morceau de bois. Il lui fallut du temps pour concevoir un tel projet, plus encore pour l'exécuter, car il n'avait d'autres outils que de méchants racloirs en silex. Ce qu'il eut de peine à creuser le dedans de la future sébile, à en dégrossir le dehors, je vous le laisse à deviner.

Mon homme, fier de son invention et plus heureux encore des avantages qu'elle allait lui procurer, ne songea plus qu'à jouir paisiblement du produit de son labeur. Mais de la coupe aux lèvres il y a loin, et notre héros en fit bientôt la triste expérience. On ne tarda pas à observer dans son entourage qu'il ne buvait plus comme tout le monde, et cela parut suspect. On lui eût passé volontiers de laper comme un chien : les gens qu'on méprise ne sont jamais à craindre. D'où avait pu lui venir l'idée plus que bizarre, pour ne pas dire infernale, de prendre un fragment de vieille souche et d'en tirer un instrument si baroque? Cependant on se serait borné à le regarder de travers si le Diable ne s'en était mêlé. Celui-ci alla réveiller le Serpent qui utilisait à dormir les loisirs de la grève :

— Maître, que vous faut-il? fit l'innocent animal.

— Il me faut de toi un service urgent. Si les hommes se mettent à produire des inventions, ils prendront le chemin du bien-être. Sans compter qu'une invention, d'ordinaire, en engendre plusieurs autres. Mon empire est perdu.

— Maître, vous savez bien que je ne sais plus parler aux hommes. Pour une fois que, d'après vos ordres, je me suis avisé de parler à une femme, il m'en a cuit... et il m'en cuit encore. La vie rampante que je mène est monotone et insupportable; j'en suis humilié. Heureux les lézards! Leurs pattes sont courtes, mais ils ont des pattes! Tandis que moi... Je ne veux pas m'exposer à de nouvelles mésaventures. Non! non! faites-vous-même vos ambassades.

— Ainsi donc, je ne puis rien espérer de toi, sacripant!

— Non, vous dis-je! Mais au fait il me vient une idée, oui, et assez pratique : elle ne m'oblige pas à parler. L'exécution en est d'autant plus à ma portée qu'il ne s'agit pas de séduire avec la langue, mais de corrompre avec la dent.

— Allons! parle vite. Avec tes lenteurs tu décuples pour moi les feux de l'enfer!

— Eh bien! voici : dans les environs demeure une vieille fille toute pétrie de mysticisme et d'absurdité. Je prends sur moi d'aller la mordre. Elle a déjà des dispositions merveilleuses à considérer le bonheur d'autrui comme un bien qu'on lui a dérobé. Quand ma dent aura injecté son poison, ce sera superbe! Elle sait parler aux hommes, je vous en réponds! Allez lui souffler quelques mots après mon passage, le succès est certain.

C'est ainsi que, sous la double inspiration du Diable et du Serpent, une femme envieuse et exaltée parcourut les bourgs et les hameaux, tenant des discours enflammés contre la sébile et son possesseur. C'était pour se prévaloir impudemment qu'il avait abandonné le vieil usage de boire avec la main. S'élever ainsi, n'était-ce pas rabaisser les autres? Quelle audace et quelle superbe de fouler aux pieds la sainte égalité! Grâce à son odieux artifice il buvait plus en une minute que dix autres en une heure. Il allait bientôt tarir la rivière qui jusqu'ici avait servi à l'abreuvement universel. Qu'allaient devenir ses frères dépourvus de sébiles?

Ce langage insidieux produisit son effet et le démon fut à même de voir à quel point le Serpent avait touché juste. Un matin que l'inventeur de la sébile se rendait à la rivière, il fut assailli par une bande de forcenés qui le rouèrent de coups, lui arrachèrent la sébile et la jetèrent au feu. Après quoi ils dansèrent autour du foyer une sarabande effrénée. Pas un ne voulut s'approprier le vase, ou du moins ne l'osa. En cela ils différaient des révolutionnaires d'autres temps, ceux-ci ne détruisant à fond que ce qu'ils ne peuvent emporter. Quant au propriétaire du malencontreux instrument, il se retira tristement à l'écart, ne comprenant rien à sa mésaventure, et peu de jours après il mourut.

Il semble que la première sébile dût être aussi la dernière. Mais tout fait, petit ou grand, laisse des traces à sa suite. L'enfant qui tente ses premiers efforts et qui déjà saisit les propriétés du cercle ou de la sphère, tient en lui quelque chose du divin Archimède.

Il se trouvait dans le pays un sage dont les Latins nous ont transmis le nom en l'appropriant à leur langue. Il s'appelait Rex Pulcherlocus. Il avait été le témoin attristé de la scène où avait péri la sébile. Mais il avait cru devoir garder le silence, jugeant qu'il n'y avait rien à faire pour le moment et se réservant de parler lorsque cette effervescence serait calmée. Il eut soin, en attendant, de préparer les esprits par quelques paroles modérées qu'il semait à droite et à gauche sans paraître y attacher d'importance. Il se proposait de formuler le blâme au moment décisif. L'occasion désirée se présenta et Rex Pulcherlocus prononça les paroles suivantes dans une réunion qu'il n'avait pas organisée :

« Mes chers amis,

« Quelques-uns d'entre nous ont presque assommé un pauvre homme qui ne nous avait fait aucun mal. Pourquoi? On serait bien embarrassé de le dire. On a agi sous le coup d'une excitation inexplicable. Quel était le crime de cet infortuné à qui notre cruelle injustice a coûté la vie? D'un morceau de bois qu'il a façonné selon son besoin ou sa fantaisie, il a tiré un objet de forme inusitée. Cela ne nous gênait en rien; car le temps qu'il y a mis, c'était le sien et non le nôtre. S'il s'était trompé, tant pis pour lui! il était puni par la vanité de ses efforts et l'inutilité de son invention. Il était seul à en pâtir. Mais il ne s'était pas trompé, j'en prends à témoin l'acharnement déployé contre lui! Sa tentative avait tourné à son avantage. Depuis quand, je vous prie, est-il interdit aux gens de travailler en vue de leur bien-être personnel? Est-ce à vos dépens qu'il était arrivé à se désaltérer commodément? Il buvait beaucoup en peu de temps, c'est vrai; mais empêchait-il personne de boire à l'ancienne mode et allongeait-il le temps que les autres y mettaient? On a craint qu'il ne vînt à tarir la rivière en y puisant trop facilement. C'est une plaisanterie, car il ne pouvait jamais boire au delà de sa soif et d'ailleurs vous savez bien que la rivière est inépuisable. Ainsi donc ce malheureux n'avait pas entrepris sur les droits de la communauté, et c'est bien à tort que vous l'avez roué de coups. Quelle indignité! Le désespoir l'a tué, et la honte, ainsi que la faute, en est bien à vous. Il y avait mieux à faire que d'anéantir son œuvre et de hâter sa mort. C'était d'apprendre de lui comment il avait fabriqué cet ustensile. Vous vous seriez formés à son école et en peu de temps chacun de vous aurait pu avoir sa sébile sans qu'il en coûtât une larme à personne. Il allait être votre bienfaiteur, vous en avez fait un martyr! Je crains, hélas! que votre erreur n'ait pour longtemps des conséquences funestes. Mais j'entends des murmures. Je me tais, ne prétendant imposer le bien à personne. »

On voit que malgré ses précautions, malgré les ménagements préalables qu'il avait pris, l'orateur n'obtint pas immédiatement le résultat sur lequel il croyait pouvoir compter. Il s'était peut-être un peu trop hâté. Puis les hommes ont la tête dure et les préjugés sont des broussailles qu'on a bien de la peine à déraciner. Mais la suite des événements montra que l'insuccès de ce sage n'était qu'apparent. Ses rares approbateurs n'avaient pas osé se manifester. Que voulez-vous? La bravoure n'est pas donnée à tout le monde et l'on s'ex-

plique très bien que les adeptes de cet honnête homme se soient tenus cois au plus fort de la crise. Mais ceux mêmes qui le traitaient de radoteur n'étaient pas sans se dire qu'il y avait peut-être un brin de vérité dans son discours, que son plus grand tort était de contrarier les usages reçus, que plus tard on verrait, etc., etc. Ce qu'on pensait ainsi tout bas, on finit par le chuchoter et même par le dire assez haut dans les réunions intimes. Il en résulta qu'un soir, entre chien et loup, quelques-uns des plus hardis (poussés par la simple curiosité, bien entendu) se hasardèrent jusqu'à la demeure du fils de l'inventeur et lui demandèrent comment le père s'y était pris pour confectionner la sébile. Ils furent d'abord fort mal reçus.

— Y pensez-vous? leur dit-il. Cet engin maudit lui a coûté la vie. Et vous prétendez que je renouvelle une épreuve si cruelle! Bien osés d'y compter!

Par bonheur, celui qui parlait ainsi valait mieux qu'il ne voulait le laisser paraître : c'était au fond un homme de bien. Grâce à quelques prières et moyennant la promesse d'un secret absolu, il mit à la disposition des visiteurs les racloirs dont son père s'était servi. On a même avancé qu'il poussa la complaisance jusqu'à donner quelques coups d'ébauche dans un bloc de bois. Mais de ce côté je ne garantis rien. Toujours est-il qu'un certain nombre de sébiles furent fabriquées clandestinement et que leurs heureux possesseurs en apprécièrent comme il convenait les avantages.

Il n'est secret si bien gardé qui ne finisse par transpirer; le mystère ne dura pas bien longtemps. On avait déjà des soupçons lorsqu'un jour, par mégarde, une sébile fut abandonnée au bord de la rivière. Mais cette fois l'événement ne tourna pas au tragique. L'objet fut contemplé avec stupeur :

— Qu'est ceci? La sébile que nous avons brûlée aurait-elle fait comme le Phénix? Lui a-t-il été donné par faveur spéciale (divine ou autre) de renaître de ses cendres?

On s'en éloigna. Mais quelqu'un de moins timoré que les autres osa en cachette y porter la main, puis la déroba. Il ne jouit pas longtemps de son larcin, car il fut volé à son tour. Et l'ustensile passa de main en main. Dès lors il avait acquis droit de cité. De sorte qu'au bout de quelque temps, les gens de la tribu se mirent à faire des sébiles sans honte ni retenue. Ceux qui ne s'y entendaient pas en faisaient fabriquer par les autres contre légitime récompense. C'est pourquoi la région prit le nom de Castrascutellarum, camp des Écuelles, qu'elle a gardé jusqu'à ce jour.

Je dois reconnaître que cette évolution ne fut pas du goût de tout le monde. Elle irrita au suprême degré la méchante fille qui avait si furieusement prêché la destruction de la première sébile; mais on ne prit pas garde à sa colère. Le Serpent conçut un dépit extrême; il déplora d'avoir dépensé; son venin en pure perte de rage il se mordit la queue et il en creva. Ses obsèques ne furent ni religieuses ni civiles : on le laissa pourrir dans un coin. Et la jalousie aurait à tout jamais quitté la terre si la bête maudite n'avait pas eu la prévoyance de laisser des petits. Quant au Diable, il se consola de son échec en disant qu'il comptait bien avoir ses revanches.

La sébile en bois fit le bonheur de nombreuses générations, jusqu'au jour où elle dut céder la place à d'autres inventions. Mais elle ne fut jamais complètement délaissée. A la longue, les hommes découvrirent les métaux, apprirent à les fondre et à les façonner. C'est ainsi qu'on vit apparaître successivement la sébile en étain, puis en cuivre, en argent et en or, toutes à bord plus mince que la sébile primitive, à parois plus propres et plus luisantes. La forme se modifia aussi et l'on vit naître la timbale gracieuse et solide sur sa base. Le verre enfin entra en scène et l'élégance ne connut plus de limites. Si toutefois, à la devanture d'un changeur, vous apercevez une sébile en bois contenant des pièces d'or et d'argent, voyez-y l'hommage rendu à la première sébile.

Aucune de ces améliorations apportées au sort de l'humanité ne se produisit sans que le Diable fît une grimace accompagnée tantôt d'un grognement sourd, tantôt d'un cri retentissant. J'entends par là que ces nouveautés soulevèrent des protestations. C'est ce qui arriva lorsque la sébile en étain supplanta la sébile en bois. « Qu'allons-nous faire de ces bois amassés à si grand' peine? » s'écrièrent des hommes dont quelques-uns parlaient par pitié, dont quelques autres aussi étaient inquiets de leurs propres approvisionnements. A quoi il fut répondu : « L'emploi en est tout trouvé. Ils serviront à faire des sabots, chaussure élégante qu'on vient précisément d'inventer. » Cette fois encore, l'esprit malin prit la fuite, emportant deux vestes au lieu d'une.

O lecteur bénévole qui avez daigné jeter les yeux sur ce récit, vous croyez peut-être que la lutte est terminée et que le triomphe de la sébile est et demeure incontesté. Détrompez-vous! Les passions ne désarment jamais. Dans ce conte, la sébile symbolise les avantages que le travail procure à l'homme, grâce à des efforts sagement dirigés. C'est la richesse légitimement acquise. C'est, en un mot, le Capital.

JULES GROLOUS.

LA CHANSON CONTEMPORAINE

Jules Jouy. — Aristide Bruant. — M. Mac-Nab. Victor Meusy. — Xanrof.

Si fort à la mode que soit la névrose, elle semble être un accident et non la caractéristique de la génération actuelle.

Bien heureusement, tous nos gens de lettres ne sont pas tels que les a bien voulu dépeindre, dans *le Figaro*, M. Maurice de Fleury, en un article d'une réjouissante thérapeutique. La désespérance « fin de siècle » de M. Paul Bourget, cet avatar nouveau, sinon le dernier, du « vague à l'âme » de M. de Chateaubriand, n'a point encore tout envahi. Parmi nos jeunes écrivains, il en est encore de fort gais, comme de fort bien portants.

Dans un roman récent et non des moindres, M. J.-H. Rosny a écrit l'histoire d'un de ces impuissants de la plume, proches parents du Claude de Zola dans *l'Œuvre :* un *Termite*. Laissant de côté ces cruelles monographies et à leur tour d'ivoire ces bouddahs, prostrés en la contemplation de leur nombril et de leurs maux d'estomac, n'est-il point préférable d'esquisser quelques physionomies opportunes bien plus en ces temps de choléra : je veux dire les chansonniers ?

A l'heure présente, la chanson, endormie longtemps et vouée aux besognes du café-concert et des revues, semble, depuis quelques années, subir un très réel renouveau. Protestation implicite du vieil esprit national, contre des tristesses et des songes creux d'outre-Rhin, muse de bonne et joyeuse allure, opposée au mysticisme luxurieux et inquiétant, qui pousse toute une débandade de jeunes gens en des sentiers d'avance tracés par Baudelaire.

Si je ne craignais de tomber en un des boniments familiers au « gentilhomme-cabaretier » de la rue de Laval, ce serait une origine purement « montmartroise » que j'attribuerais à ce réveil d'un genre par beaucoup méprisé et qui, si infime qu'il soit, compte aujourd'hui ses célébrités.

Parmi le public spécial de Montmartre, la chanson a trouvé, en effet, son terrain d'élection ; là elle fleurit, là vivent ses poètes : république fantaisiste et « fumiste », dominant la véritable des ailes de son moulin, ayant pour grand seigneur le gentilhomme Rodolphe Salis, et pour gonfalonier l'ancien poète-aux-olives, Jehan Sarrazin.

Jules Jouy, il est vrai, fit ses premières armes sur la rive gauche, en ce *Club des hydropathes*, de légendaire mémoire, et Xanrof, le dernier en date et non par le talent, à *l'Association générale des étudiants*. Mais, pour l'un, comme pour l'autre, le quartier latin n'a été qu'un berceau, et à Montmartre s'est fondée et assise leur jeune réputation.

A ces noms il convient d'en ajouter trois autres, dont deux cités par M. Antony Valabrègue à la fin de l'intéressante étude qu'il consacrait, il y a quelques mois, en cette même Revue (1), à *la Poésie parisienne :* Aristide Bruant, Mac-Nab et Victor Meusy.

Sans vouloir rapetisser, cinquante ans passés, l'œuvre chère à nos grands pères, par laquelle se sont illustrés Désaugiers, Béranger et une incalculable série d' « Enfants de Momus » — tels s'intitulaient-ils — qui de leurs ariettes égayèrent les soirées du *Caveau*, leur genre, il le faut avouer, semble aujourd'hui singulièrement démodé et étroit.

De la chanson, cette arme acérée du XVIIIe siècle, effleurant tous les sujets et dardant de ses flèches barbelées l'épiderme délicat de la plus puissante des favorites, ils n'avaient su conserver — je mets à part l'épopée impériale — que deux petits côtés, par eux vite épuisés : point même l'amour, mais de banales liaisons avec d'hypothétiques Lisettes, et le vin — quel vin encore !

On ne saurait imaginer la consommation faite alors de soubrettes plus ou moins bon teint, de guinguettes et de bonnets depuis longtemps envolés.

Pour le chansonnier, le monde semble, à cette époque bénie, se résumer en un vaste et vague boulevard extérieur, bordé de sentimentaux bouchons : macaronique et interminable orgie de vin bleu, durant laquelle les deux substantifs *treille* et *bouteille* s'obstinent désespérément à rimer ensemble.

Au contraire, et c'est là une de ses qualités grandes, la chanson contemporaine paraît avoir à cœur de reprendre ses anciennes franchises. Elle a laissé là Marton et Lisette, comme des personnes qui ne sont plus de notre temps, voire même le *p'tit bleu* et la *piquette d'Argenteuil* auxquels les ténorinos de café-concert ont dû pourtant de si jolis succès. Tous les sujets sont devenus siens. Elle s'est faite — le mot est un peu ambitieux peut-être — chanson de mœurs : et même de mauvaises mœurs, la politique ayant pris chez elle une place prépondérante.

En même temps, si pour quelques-uns, poètes par excellence, des individus louches, qui au jour faillant rôdent parmi les bancs et les arbres chlorotiques du boulevard Rochechouart, l'argot est resté la langue mère, elle a singulièrement châtié sa forme. C'est une belle fille, à qui ne suffisent plus les pendants d'oreilles et les bijoux en toc du « tout à treize », sachant mieux que tout autre le charme d'un joli chapeau et l'importance d'un frison mis à sa place. L'image et la rime ont pris chez elle un rang jusque-là insoupçonné : Ange Pitou est devenu parnassien.

Quant à l'antithèse, elle y a eu recours, elle aussi ; et à ce procédé, vieux comme le monde, elle doit certains de ses effets et des plus réussis.

*
* *

Jules Jouy semble avoir été en ce sens particulièrement bien inspiré. Comme chef-d'œuvre du genre, je ne crois pouvoir mieux faire que signaler son *Exemple*, cette impayable bouffonnerie, où le *De profundis* et une ritournelle de quadrille on ne peut plus naturaliste se trouvent réunis en une macédoine d'une irrésistible gaieté.

D'ailleurs, c'est bien là, semble-t-il, le meilleur et le

(1) M. Antony Valabrègue, *la Poésie parisienne*, 22 mars 1890.

chef de file des chansonniers du jour. Il est plus universel qu'aucun autre, et, pour se rendre compte de la variété de sa production, il suffit de feuilleter les deux volumes où ses chansons courantes se trouvent rassemblées (1).

Gamin de Paris par excellence, après avoir, ainsi qu'il convient, « blagué » les gardiens de la paix, ces éternels empêcheurs de danser en rond, en deux chansons, aujourd'hui dans toutes les mémoires, *les Sergots* et *l'Attaque nocturne*, il a, en tant que chansonnier socialiste, atteint par endroits une hauteur de vues très réelle et côtoyé de très près l'élévation et la virulence de l'ode.

Qu'il me soit permis de citer une strophe de ses *Trop connus*; elle donne une idée exacte de la pièce entière :

Comme un corbeau sur un cadavre,
Révolte! ils fouillent dans ton flanc;
En Septembre ils sont Jules Favre;
En Juin Albert ou Louis Blanc.
Lorsque les pauvres sans-culottes,
Pour eux tombent, sanglants et nus,
Ils planent dans leurs redingotes,
Les trop connus.

Qu'on ne s'y trompe point, l'auteur de tant de joyeuses « fumisteries », le diseur par excellence de ses chansons, cet irrégulier à l'œil d'un bleu ironique et d'une inquiétante clarté, semble avoir, avant toutes choses, en lui, un fonds inaltérable et de convictions et de bonté. Pitoyable à toutes les misères, il est plus que nul autre ému par elles, et c'est quand il prend la défense des faibles, des opprimés et des malheureux qu'il est souvent le mieux inspiré.

Pour être complet, il convient enfin de faire allusion non seulement à ses chansons judiciaires et macabres — *la Complainte de Pel, Gamahut, la Chanson des croque-morts* et tant d'autres — de petits chefs-d'œuvre en leur genre; mais aussi à des chansons d'un ordre différent, qui, ces deux dernières années, lui ont valu, au boulevard, de terribles inimitiés.

Dans l'aventure boulangiste — ces choses sont trop récentes encore pour en pouvoir librement parler — l'ex-chansonnier du *Chat noir* a été un des plus fougueux adversaires qu'ait rencontrés la politique de la rue de Sèze, et c'est avec une étonnante facilité qu'il a chaque jour, dans l'ancien *Parti ouvrier* et au *Paris*, criblé l'entourage du général de ses railleries les plus terribles.

De cette période date son *Tocsin*, une de ses diatribes qui ont fait le plus de bruit peut-être, un appel à l'assassinat politique ou peu s'en faut, mais d'une admirable venue :

Étouffons dans son nid
L'oiseau de proie! Orsini
Alerte!
Alerte!
Terrible, sous le ciel,
Il est grand temps que Louvel
Surgisse,
Surgisse!

*
* *

Avec Aristide Bruant, le fantaisiste poète-cabaretier du *Mirliton*, l'ancien *Chat noir* du boulevard Rochechouart, nous sommes loin de cette variété qui fait des chansons de Jouy un quotidien kaléidoscope de Paris qui passe.

Comme Richepin en sa *Chanson des gueux*, mais autrement vrai et ses envolées mises à part, Bruant s'est fait le poète attitré, non point du voyou, mais de l'escarpe même : son étrange et pimenté volume, *Dans la rue* (1), semble une sorte de vestibule de la Roquette.

Que ce soit *à Ménilmontant, à La Villette* ou *à Batignolles* — autant de quartiers, autant de chansons — c'est un monde spécial qu'il chante, plus qu'interlope, en disant, et dans sa langue, les gaietés et les misères, types dégingandés et pâles de rôdeurs, au chef surplombé de la haute casquette, et dont les compagnes, ô idyllique boulevard extérieur! ont nom « la Môm', la Gosse ou la Marmite ».

C'est là un recueil fort en couleur et fort en gueule, d'une saveur âcre, bien fait pour chatouiller d'un frisson nouveau le palais tant blasé de notre génération : expédition toute littéraire parmi les bouges où Eugène Süe promenait jadis son prince Rodolphe, et d'où l'on revient la langue empâtée de vocables argotiques et la voix brisée par une passagère laryngite.

De même que Richepin termine ses chansons par la *Fin des gueux*, Bruant clôt ce capricant volume, dont le dessinateur Steinlen a égayé les pages de ses fins croquis, par une autre mort du rôdeur, *Grelotteux*. En sa brutalité, elle est vraiment poignante :

Et pis, j' sens la sueur qui m' coule;
A fait rigol' dans l' creux d' mon dos;
J' vas crever, j'ai la chair de poule,
C'est fini... Tirez les rideaux.
Bonsoir la soc'..., mon vieux Alphonse,
I' vaut p' t' êt' mieux qu' ça soy' la fin;
Ici-bas, quoiqu' j'étais? un gonce...
Là-haut j' s'rai p' t' êt' un séraphin.

Genre bâtard, il se peut, issu de la *Levrette* de Châtillon et des déjà anciennes fantaisies de Ponchon; mais dont l'outrancière âpreté n'exclut ni le sentiment ni la poésie.

*
* *

De Bruant à Maurice Mac-Nab, à Meusy et à Xanrof, la transition est difficile. Avec ces trois derniers, « la fumisterie » pure reprend ses droits : c'est le *Montjoye-*

(1) *Les Chansons de l'année*, in-18. — Paris, Bourbier, 1888. — *Chansons de bataille*, in-18. — Paris, Marpon et Flammarion, S. D., 1889.

(1) *Dans la rue*, in-18. — Paris, chez l'auteur, 84, boulevard Rochechouart, S. D. (1889).

Montmartre de la barrière du Chat-Noir, joyeusement agité dans l'air, sans nul souci autre que d'égayer ceux que n'ont point à tout jamais empoisonnés la bière allemande et les extraits de Schopenhaüer : de la chanson et rien de plus.

Du pauvre Mac-Nab, mort en décembre dernier de la poitrine, je dirai peu. Si légère que soit son œuvre, deux pièces la préserveront quelques années encore de l'oubli. L'une et l'autre sont très connues : *l'Expulsion* et *le Bal de l'hôtel de ville.*

Elles se trouvent dans *les Poèmes mobiles* et *les Poèmes incongrus* (1) de l'éditeur Vanier; mais, hélas! il est une chose que personne ne saurait rendre aujourd'hui : l'amusante bonhomie avec laquelle Mac-Nab, atteint d'un léger zézaiement, les chantait, tantôt se frottant béatement les mains, ainsi qu'un clerc à *complies*, tantôt les gardant enfouies, comme à demeure, en les poches de son veston.

Ces deux légers fleurons de cette couronne de carton doré font toujours partie du répertoire du *Chat noir*, et l'orchestre n'a, en son accompagnement, rien perdu de sa gaieté ni de son entrain. Une seule chose manque, mais irréparable, celle-là : le pauvre Mac-Nab!

***

Quant à Victor Meusy, on ne saurait imaginer une plus désirable antithèse à la chanson de Bruant que la sienne (2). Chez lui, tout semble être demi-teinte et distinction. Il n'appuie point, il effleure. Quelque chose comme une jeune fille trop savante, une ingénue « fin de siècle » ayant accompagné sa jeune belle-mère ou sa grande sœur aux *Variétés* ou chez Antoine, et qui en revient avec des histoires très scabreuses, qu'elle raconte, rouge un peu, avec de vilains mots qu'elle ose à peine prononcer et qu'elle souligne d'une moue involontaire.

C'est aussi un poète du pavé de Paris, mais d'un pavé autre que celui de Bruant ou de Jules Jouy. Si sa muse le conduit aux *Halles*, tout juste s'il signale les méchantes rencontres qu'il peut faire :

> En passant, on frôle
> Plus d'un affreux drôle,
> Acteur dont le rôle
> Finit au matin.

Bien vite il revient à la description de ce

> Pays de cocagne
> Dont chaque montagne
> Est bonne à manger!

Et toute cette chanson, sa meilleure peut-être, est empreinte d'une singulière poésie qui, dans cette pièce du moins, en fait un émule de Coppée.

(1) 2 in-18. — Paris, Vanier, 1889, 1888.

(2) *Chansons d'hier et d'aujourd'hui*, in-8°. — Paris, Librairie documentaire, 1889.

Comme lui, d'ailleurs, il chante de préférence *les Humbles :* sa campagne, ce sont *les fortifs*, ses personnages de petits employés, très modestement rentés et, par goût et par nécessité, se contentant des faciles plaisirs à la portée de leur bourse.

La politique l'arrête parfois, mais il la juge en sceptique. Ne lui demandez ni les enthousiasmes, ni les indignations de Jouy : il ne les a point ou ne les veut avoir. Il « blague » et non sans esprit *les Partis politiques*, *les Conseillers municipaux*, *la Chambre* — ces trois têtes de Turc qui ont remplacé les anciennes belles-mères — mais tout cela gentiment, ne voulant les fâcher ni les uns ni les autres; et je suis convaincu, tant est bienveillante sa verve, que M. le président Carnot a dû être le premier à rire, le jour où lui aura été révélé le « *Ah! ah! Sadi Carnot* ».

Bref, et c'est là une élégance très grande, M. Victor Meusy produit l'effet, non point d'un chansonnier de profession, mais d'un homme du monde qui fait des chansons par dilettantisme : et elles sont charmantes.

***

J'en pourrais dire, d'ailleurs, tout autant de Xanrof, le plus jeune parmi cette quintette de chansonniers et non le moins gai.

Xanrof, je l'ai indiqué, a débuté sur la rive gauche, à l'*Association* même *des étudiants*. Depuis, et dès les débuts presque, ses chansons ont traversé la Seine et forment aujourd'hui un volume (1) placé en vedette chez les étalagistes. Toutefois il est resté fidèle à ses premières amours — l'âge le veut ainsi — et les étudiants, voire même les tireuses de bocks, pour lesquelles il ne professe d'ailleurs qu'une très médiocre estime, occupent une grande place dans son répertoire.

C'est également une muse bonne enfant que la sienne, mais plus provocante d'allures que celle de Meusy. Habituée de Bullier et du Paradis-Latin, elle a pris les façons du lieu. Coiffée à la chien, je la soupçonne fort même d'avoir emprunté à l'auréoline la blondeur de ses cheveux. La cigarette ne l'effraye guère, et moins encore le cavalier seul.

Et sur des airs de complainte, de traînantes mélopées dont il est la plupart du temps l'auteur, Xanrof, se fait l'historien, — oh! pas bien sérieux — de tout le petit monde qui hante le Boul-Mich entre le café Vachette et le rond-point de l'Observatoire.

Non que ce soit sa note unique : *les Quatre z'étudiants* ne sont point seuls à l'intéresser, et dans la *Ballade du vitriolé*, *l'Encombrement* et *le Laitier*, il se montre d'un parisianisme vrai, faisant de lui un chansonnier parisien au sens large du mot. A signaler, sans l'oser citer, sa complainte d'*Héloïse* et *Abélard*, un peu risquée sans doute, mais d'une rare gaieté : le triomphe du sous-entendu et du mot à double entente.

(1) *Chansons sans gêne*, in-18. — Paris, Oudet, 1889.

*
* *

D'aucuns trouveront, il est à craindre, un peu longue cette étude consacrée à la chanson. C'est là, il en faut convenir, un genre inférieur, indigne peut-être de cet excès d'honneur.

Mais pour ceux qu'intéressent les choses de l'esprit, toute manifestation littéraire ne mérite-t-elle point de fixer l'attention, quelle que soit sa sphère, et ne doit-on point ranger tout au moins les chansonniers parmi ces *poetæ minores* dont l'éducation classique conserve le souvenir.

Pour bon nombre des lecteurs de la *Revue*, Jules Jouy, comme ses confrères, devaient, il y a lieu de le croire, être des inconnus ou peu s'en faut : puisse cette présentation n'en avoir point fait des importuns.

GEORGES D'ALE.

ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

Le gouvernement de la Convention.

Si l'histoire du gouvernement pendant la Révolution française a été négligée jusqu'à nos jours, il n'en faut pas chercher d'autres causes que l'extrême difficulté qu'il y avait à l'aborder. Il ne viendra sans doute à l'esprit de personne de dire qu'elle fut dédaignée comme un sujet sans importance : l'intérêt est trop visible pour échapper à qui que ce soit. Mais elle restait à peu près impossible à écrire tant que les textes innombrables, partout épars, qui doivent lui servir de base, n'avaient pas été réunis et publiés. M. Aulard a courageusement entrepris cette tâche de bénédictin. Les deux premiers volumes de son recueil ont paru (1). Grâce à la remarquable introduction et aux documents qu'ils contiennent, il devient facile de marquer exactement les origines, les progrès et les premiers effets du gouvernement révolutionnaire.

*
* *

Tout le monde sait ce que, dans le chapitre de l'*Esprit des lois* sur la constitution d'Angleterre, Montesquieu dit de la séparation des pouvoirs et des dangers de leur confusion. On connaît moins les passages du *Contrat social* dans lesquels Rousseau exprime les mêmes idées d'une façon peut-être encore plus saisissante : « Celui qui commande aux hommes ne doit pas commander aux lois ; celui qui commande aux lois ne doit pas non plus commander aux hommes... Rome dans son plus bel âge vit renaître en son sein tous les crimes de la tyrannie et se vit prête à périr pour avoir réuni sur les mêmes têtes l'autorité législative et le pouvoir souverain... Il n'est pas bon que celui qui fait les lois les exécute. Rien n'est plus dangereux que l'influence des intérêts privés dans les affaires publiques et l'abus des lois par le gouvernement est un mal moindre que la corruption du législateur, suite infaillible des vues particulières... Le pouvoir législatif une fois bien établi, il s'agit d'établir le pouvoir exécutif, car ce dernier n'étant pas de l'essence de l'autre en est naturellement séparé. S'il était possible que le souverain eût la puissance exécutive, le fait et le droit seraient tellement confondus qu'on ne saurait plus ce qui est loi et ce qui ne l'est pas, et le corps politique dénaturé serait bientôt en proie à la violence contre laquelle il fut institué (1). »

Les constituants étaient profondément imbus de ces maximes ; elles avaient laissé dans leur esprit une empreinte ineffaçable ; ils ne les ont jamais oubliées. Ce sont elles qui non seulement au mois de novembre 1789, mais encore après la mort de Mirabeau et la fin des défiances qu'il excitait, ont fait repousser la proposition de prendre les ministres parmi les députés. Ce sont elles dont s'inspirait un des hommes par qui elles devaient être un jour violées avec le plus d'éclat, Robespierre, lorsque, le 15 août 1791, il disait en combattant l'article du projet de constitution qui donnait aux ministres le droit d'entrer et de parler à l'Assemblée nationale : « Cet article dénaturerait la Constitution dont un des premiers principes est la séparation des pouvoirs. Tout ce qui tend à confondre les pouvoirs, de quelque manière que ce soit, anéantit l'esprit public et affaiblit les bases de la liberté (2). »

L'importance de la séparation des pouvoirs ne fut pas moins bien comprise par l'assemblée législative et par la Convention que par la Constituante. Le 11 mars 1793, Danton ayant, comme avait fait Mirabeau, parlé des avantages qu'il voyait à établir un rapport plus direct et plus étroit entre le gouvernement et l'assemblée et de la nécessité où l'on pourrait être de confier le ministère à des représentants, La Réveillère-Lépeaux répliqua que c'était marcher à la plus épouvantable tyrannie. Bancal des Issards rappela que, selon Rousseau, la réunion des pouvoirs engendre in-

(1) *Recueil des actes du Comité de salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission et le Registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard, chargé du cours d'histoire de la Révolution à la Faculté des lettres. Ce recueil, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, est imprimé à l'Imprimerie nationale, et se trouve à la librairie Hachette. Le tome II finit avec le mois de mars 1793.

(1) *Contrat social*, II, 7 ; III, 4 et 15.

(2) Dans un discours sur la manière dont il convient de limiter le pouvoir législatif et le pouvoir monarchique, Bergasse avait dit, au mois de septembre 1789, que tout le monde était d'accord sur la division des pouvoirs : « Ainsi, ajoutait-il, je puis regarder comme démontré que la liberté gît dans la distinction des pouvoirs et dans leur limitation réciproque. » Ce discours, qui ne fut pas prononcé, est dans les *Archives parlementaires*, t. IX, p. 109.

faillibiement le despotisme. Danton dut reculer, s'excuser, expliquer qu'il n'avait pas fait de proposition formelle, qu'il avait seulement émis un vœu, un simple avis. L'Assemblée décida qu'il n'y avait pas lieu à délibérer. La doctrine était établie aussi solidement que possible. Elle ne rencontrait pas plus de contradicteur en mars 1793 qu'à l'automne de 1789. Sur ce point de même que sur beaucoup d'autres, il n'existe aucune opposition entre la Constituante et la Convention. Elles redoutaient également les empiétements auxquels elles furent toutes deux condamnées par la force des choses.

*
* *

Dès les premiers mois de la Révolution on commença à s'écarter de la règle posée par Montesquieu et par Rousseau : plus tard on renonça complètement à l'appliquer. Ce n'est pas qu'on eût cessé de la croire bonne ; c'est que, quelque respect que l'on gardât pour elle, elle était peu à peu devenue inapplicable. On ne méconnaissait pas les dangers auxquels on s'exposait : ils n'étaient que trop manifestes; mais, comme l'a remarqué un constituant, Destutt de Tracy, dans son commentaire sur l'*Esprit des lois*, « la grande difficulté est de trouver le moyen de les éviter. Montesquieu s'est épargné la peine de chercher ces moyens, il a mieux aimé se persuader qu'ils étaient trouvés. » L'eussent-ils été en effet, on n'en aurait pas été beaucoup plus avancé.

Vers la fin du mois de juillet 1789, effrayée des bruits de complots qui lui arrivaient de toutes parts, la Constituante institua un comité de recherches. Virieu montra qu'un pareil acte ne rentrait pas dans les attributions du législateur. Mais Duport avait parlé d'affreuses connaissances, de vérités terribles qu'il était indispensable d'acquérir. D'autre part, Le Chapelier affirmait qu'il ne s'agissait que d'une enquête, que le comité se bornerait à recueillir et à transmettre des informations, qu'il n'exercerait aucune action. L'Assemblée eut quelque motif de croire que les objections de Virieu n'étaient pas fondées. Peut-être se fit-elle illusion ce jour-là. Il n'en fut pas de même pour d'autres décrets au sujet desquels le doute n'était pas permis et dont il fallut bien avouer le véritable caractère.

Le pouvoir exécutif se dérobait, faisait le paralysé, le mort, moins par faiblesse réelle que par calcul, dans l'espoir que les désordres favorisés par son inaction amèneraient le dégoût de la liberté. L'Assemblée fit à plusieurs reprises, dans des circonstances urgentes, ce que les ministres négligeaient de faire. On le lui reprocha vivement. Le 21 octobre 1790, à propos des troubles de Brest, présentés par Menou et par plusieurs autres membres comme une suite logique de l'aversion du gouvernement pour la Révolution, Malouet soutenait que le pouvoir législatif n'avait pas qualité pour prendre les mesures qui lui étaient conseillées. « On se plaint de ces mesures, s'écria Charles de Lameth, mais n'y sommes-nous pas obligés?... L'administration souffre dans toutes ses parties. M. Malouet vous a dit que nous nous occupions d'articles de détail : par notre situation, nous y sommes contraints. On crie au despotisme, on dit que l'Assemblée usurpe tous les pouvoirs! Il faut bien suppléer ou à la mauvaise foi ou à l'impéritie des ministres. »

Huit jours plus tard, le 30, il était question des troubles de Belfort. En cette affaire, plus certainement encore que dans celle de Brest, le gouvernement avait manqué à son devoir. « Je m'attends bien qu'on va faire ici cette objection, si souvent répétée, que nous usurpons sur les fonctions du pouvoir exécutif, dit le rapporteur Muguet-Nanthon. Eh bien, messieurs, sans discuter la question de savoir si ce n'est pas un devoir, et un devoir rigoureux, pour l'Assemblée, que d'avertir le roi de ce qu'elle croit utile à la chose publique, je dirai : oui, nous exerçons une fonction administrative, et c'est un malheur pour l'Assemblée nationale; mais la faute en est au ministre. »

Louis XVI prit la fuite : la Constituante pouvait-elle éviter de s'emparer du gouvernement? Pendant quelques jours, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif se trouvèrent fatalement réunis dans les mêmes mains. Des députés furent envoyés dans les départements situés sur la frontière du nord-est et à l'extrémité de la Bretagne, « pour y concerter avec les corps administratifs et les commandants des troupes les mesures propres au maintien de l'ordre public et à la sûreté de l'État, et faire à cet effet toutes les réquisitions nécessaires ».

Les événements de Noyon et d'Étampes, en février et mars 1792, la chute du trône, l'invasion étrangère, déterminèrent l'Assemblée législative à nommer la commission des Douze, qui devint ensuite la commission des Vingt-et-Un, puis des Vingt-Cinq, à organiser tout un système de missions et à créer le Conseil exécutif provisoire, qui fut chargé « d'exercer les fonctions du pouvoir exécutif, en conséquence de la suppression dudit pouvoir, décrétée le 10 août ».

*
* *

La Convention ne fit que marcher dans la voie qui lui avait été ouverte par les deux Assemblées précédentes. Aux prises avec des difficultés bien autrement grandes, elle alla beaucoup plus loin, mais toujours par les mêmes motifs et cédant à la même impulsion. Les dangers, grossissant et se multipliant d'heure en heure, entraînaient nécessairement des résolutions de plus en plus graves.

L'année 1793 commence par la création du Comité de défense générale, qui s'empare d'une partie du pouvoir exécutif. Le 9 mars, à la nouvelle des échecs éprouvés en Belgique, quatre-vingt-deux représentants sont envoyés dans les départements, avec l'autorisation de prendre toutes les mesures, sans exception, qui leur paraîtront indispensables au salut de la patrie. Les dé-

sastres qui suivent la défaite de Neerwinde et surtout l'insurrection de la Vendée achèvent de troubler les hommes les mieux trempés. « Songez que non seulement en France nous sommes en pleine révolution, mais que l'Ouest se trouve aujourd'hui en contre-révolution ouverte, écrivent, le 23 mars, les commissaires réunis à Rennes. Si la Convention ne voulait pas reconnaître cette vérité, nous n'hésiterions point de lui en annoncer une autre : c'est que l'illusion plus longtemps prolongée creusera à la fin le tombeau de la République. »

« Il est temps de sonder la profondeur de l'abîme dans lequel nous sommes rapidement entraînés, écrivent les commissaires aux départements du Lot et de la Dordogne, Jean-Bon Saint-André et Élie Lacoste. La chose publique, nous le disons expressément, est prête à périr, et nous avons presque la certitude qu'il n'y a que les remèdes les plus prompts et les plus violents qui puissent la sauver. Quand on annonça pour la première fois au sein de la Convention cette vérité salutaire que nous étions une assemblée révolutionnaire, on eut la douleur de la voir maladroitement ou perfidement méconnaître... Il faut bien dire aujourd'hui ouvertement à la Convention : « Vous êtes une assemblée révolutionnaire... Il faut en tirer les conséquences qu'exige le salut public... Les demi-partis nous ont perdus : peut-être des partis plus courageux ne remédieront pas au mal, mais au moins, s'il faut périr, nous périrons avec gloire (1). »

Le Comité de défense générale réorganisé, le 25 mars, sur un nouveau plan, est reconnu insuffisant dès le lendemain. Dumouriez trahit. La nécessité d'un pouvoir plus énergique, plus concentré, absolu, éclate à tous les yeux. Quand Buzot veut, au nom de Montesquieu et de Rousseau, résister à la terrible création qui se prépare, ses efforts sont inutiles; il ne rencontre plus d'écho autour de lui. Les arguments qui, moins d'un mois auparavant, avaient encore prévalu sont désormais inefficaces. La haine de la tyrannie n'a pas diminué : on voit assez, par les discours de Thuriot et de Barère, par le mal qu'ils se donnent pour rassurer leurs collègues, pour dissimuler ou du moins pour atténuer la portée du vote qu'ils leur demandent, à quel point la Convention redoute le pas qu'elle va faire. L'immensité du péril l'emporte sur tout le reste. Marat prononce le véritable mot de la situation : les circonstances sont telles qu'il n'y a plus aucun compte à tenir des principes politiques ou constitutionnels. Et la Convention rend le décret qui établit le Comité de salut public.

Elle n'entendait pas pour cela renoncer à la fondation immédiate d'institutions régulières. Elle y pensait même plus que jamais. C'était pourtant aller encore contre un des préceptes les plus formels du *Contrat social*. Après avoir énuméré les conditions requises pour instituer un peuple, Rousseau en ajoute une « sans laquelle elles sont toutes inutiles : c'est qu'on jouisse de l'abondance et de la paix... Ce n'est pas qu'il n'y ait des gouvernements établis durant les orages, mais alors ce sont ces gouvernements eux-mêmes qui détruisent l'État... Le choix du moment de l'institution est un des caractères les plus sûrs par lesquels on peut distinguer l'œuvre du législateur d'avec celle du tyran (II, 10) ». Si Rousseau avait été pour les conventionnels l'oracle que l'on dit, ils auraient ajourné leur entreprise. Mais on avait, à la veille et au début de la Révolution, trop demandé une Constitution, trop souffert de n'en pas avoir, pour se résoudre si vite à s'en passer. On aurait cru retourner tout droit à l'ancien régime. On n'eut pas de repos que l'on en eût fait une. Il semblait qu'il n'y avait pas de nécessité plus urgente, que c'était un crime de tarder d'un seul jour, que les destinées de la France étaient étroitement attachées au monument législatif qu'on allait élever (1). La Constitution fut donc décrétée, mais elle devait rester lettre morte. Ses plus ardents promoteurs, à commencer par Saint-Just, se trouvèrent les premiers à reconnaître que le moment de la mettre en vigueur n'était pas venu. Une fois de plus, on se vit réduit à ce que l'on ne voulait pas. Par l'article 1 du décret du 10 octobre 1793, le gouvernement de la France fut déclaré révolutionnaire jusqu'à la paix ; par l'article 2, le Conseil exécutif provisoire, les ministres, les généraux, tous les corps constitués étaient subordonnés au Comité de salut public (2).

Robespierre avait un tel besoin de parler de principes, il poussait si loin la manie d'en mettre partout, qu'il s'est ingénié à en signaler là même où il était le moins possible d'en voir. Il fit à la Convention un grand discours sur ceux du gouvernement révolutionnaire : « La théorie de ce gouvernement, disait-il, est aussi neuve que la révolution qui l'a amené. Il ne faut point la chercher dans les livres des écrivains politiques... Le gouvernement révolutionnaire a besoin d'une activité extraordinaire, parce qu'il est en guerre. Il est soumis à des règles moins uniformes et moins rigoureuses que le gouvernement constitutionnel, parce que les circonstances où il se trouve sont orageuses et mo-

(1) Cette lettre éloquente mérite d'être lue tout entière. Elle est à la date du 26 mars 1793 dans le recueil de M. Aulard, t. II, p. 532-535.

(1) Ce sont les termes du *Rapport sur la constitution*, présenté le 10 juin 1793 par Hérault de Sechelles.

(2) La section II du décret sur le gouvernement révolutionnaire rendu le 4 décembre 1793 est intitulée : *Exécution des lois*. Elle débute ainsi : Article 1er. La Convention est le centre unique de l'impulsion du gouvernement. Article 2. Tous les corps constitués et les fonctionnaires publics sont sous l'inspection immédiate du Comité de salut public pour les mesures de gouvernement... pour tout ce qui est relatif aux personnes et à la police générale et intérieure, cette inspection appartient au Comité de sûreté générale.

biles, et surtout parce qu'il est forcé de déployer sans cesse des ressources nouvelles et rapides pour des dangers nouveaux et pressants (1). »

Les principes, les règles du gouvernement révolutionnaire! Il y avait dans tout ce morceau une singulière dose d'illusion et plus encore de cette rhétorique creuse dont Robespierre usait fréquemment. Marat avait vu plus clair et dit plus juste : en décrétant le gouvernement révolutionnaire, on avait sacrifié les principes au salut public.

***

Quel usage ont fait de leurs pouvoirs les membres du Comité exécutif provisoire, du Comité de défense générale, du Comité de salut public et les représentants en mission? A quelles conclusions conduit l'étude des documents présentés au public pour la première fois?

Dès à présent, nous aurions à relever dans ce recueil des faits très remarquables, à montrer les révolutionnaires sous un jour assez différent de celui sous lequel ils apparaissent d'ordinaire, à noter des paroles et des actes de modération, de prudence, de bon sens, faits pour étonner ceux qui n'ont lu que les écrivains hostiles à la Révolution. Rien de plus curieux que la proclamation dans laquelle Carra et Auguis, commissaires de la Convention dans les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée, reprochent aux Vendéens insurgés de méconnaître et d'outrager la religion, leur démontrent en style ecclésiastique que Louis XVI a été puni par la justice de Dieu, les menacent des malédictions célestes et finissent par dire que la Révolution est l'œuvre de la Providence et que « l'institution d'une république fondée sur la morale de l'Évangile est le plus grand bienfait dont la Divinité puisse favoriser l'espèce humaine ».

Rien de plus instructif que la lettre dans laquelle les commissaires de la Gironde et du Lot-et-Garonne s'indignent d'être annoncés sous le titre odieux de maratistes et repoussent « l'outrage calomnieux » au moyen duquel on les dévoue à la haine publique. Que de choses à dire sur la tâche entreprise par les hommes du Salut public, sur leurs angoisses, leur application au travail, les jugements divers dont ils ont été l'objet! On croit savoir tout cela, on le sait, en effet, et pourtant, en y regardant attentivement, on reconnaît qu'on a encore à l'apprendre.

Il faudra y revenir quand la publication qui commence sera plus avancée. Ce que je tiens à dire aujourd'hui, c'est l'impression que m'a laissée la méthode sévère suivie par M. Aulard. Ces deux premiers volumes inspirent confiance. On sent que l'on a ici un guide sûr, qui ne manquera à aucun des devoirs d'un éditeur consciencieux, qui ne dissimulera par esprit de parti rien de ce que ses patientes recherches lui feront rencontrer. Si jamais il avait à choisir entre son goût pour l'exactitude et son culte pour la Révolution, je crois bien qu'il ne balancerait pas longtemps, qu'il répéterait le vieil adage : *Magis amica veritas*. Mais pourquoi imaginer pareille alternative? La Révolution n'est pas comme une secte religieuse dont les adeptes, illuminés par une révélation surnaturelle, devraient être préservés de toute chute. Lorsque nous verrons que les hommes de 89 se sont trompés, qu'ils ont été coupables, nous ne nous en étonnerons pas et nous le dirons, sans qu'il nous en coûte plus que de dire la folie des émigrés et la barbarie des Vendéens. L'historien catholique ne peut pas ne pas être déconcerté lorsqu'il vient à trouver que les papes ont failli, que l'Église apostolique et romaine a erré : les fautes, les crimes d'un vicaire de Jésus-Christ ou d'un concile œcuménique l'embarrassent; les crimes des révolutionnaires n'embarrassent pas de même l'ami éclairé de la Révolution française. Il s'en afflige amèrement, mais ses convictions n'en sont pas troublées. Il sait trop bien que ces actes insensés, odieux, loin de rien prouver contre les croyances qui lui sont chères, n'ont été commis que parce que leurs auteurs, entraînés tantôt par des passions aveugles, tantôt par des événements irrésistibles, sont devenus infidèles à leur idéal et ont cessé d'observer les principes qu'ils avaient eux-mêmes proclamés d'abord, pour rentrer dans les errements et renouveler les pratiques de l'ancien régime. Non seulement leur historien ne doit pas taire leurs défaillances, mais il n'a aucun motif pour hésiter à les mettre en plein relief. Les réticences peu loyales ne servent jamais à grand'chose, et découvertes elles compromettent les causes en faveur lesquelles on se les permet; elles s'expliquent pourtant en certains cas, par une apparence d'utilité. Elles n'ont pas même cette mauvaise excuse, lorsqu'il s'agit de la Révolution. Pour la défendre, nous n'avons pas besoin des moyens mesquins. Loin de là, le meilleur hommage à lui rendre est de la montrer tout entière, sans la moindre réserve : mieux elle sera connue, mieux elle sera honorée. On a remarqué avec raison que par des voies plus ou moins indirectes les découvertes modernes contribuent toutes à son triomphe sur le génie du moyen âge, aussi bien celles qui s'opèrent dans les laboratoires de physique et de chimie, que celles qui se produisent sur les lacs d'Afrique et les plateaux de l'Asie centrale. Il faut en dire autant des progrès de l'histoire. Les textes qui vont sortir de la poussière des archives où ils dorment depuis cent ans peuvent être fâcheux pour tel ou tel parti, pour tel ou tel groupe d'hommes, pour les Jacobins ou pour les Cordeliers, pour la Gironde ou pour la Montagne : la Révolution ne saurait y perdre. Point de

(1) *Rapport sur les principes du gouvernement révolutionnaire* présenté au nom du Comité de salut public le 5 nivôse an II, imprimé et envoyé par ordre de la Convention aux départements et aux armées.

conflit à redouter entre ses intérêts et ceux de la science, car, à voir les choses d'assez haut, elles ont les mêmes origines, elles vont au même but, elles rencontrent mêmes obstacles, mêmes adversaires, et, en dernière analyse, la Révolution, c'est la science.

ÉDME CHAMPION.

LA QUESTION ARMÉNIENNE

Le vilayet de Trébizonde.

La question arménienne que l'Angleterre tâche de soulever en ce moment, faute de mieux, et la lutte des intérêts anglais et russes en Perse donnent une importance première à Trébizonde et au vilayet dont cette ville est le chef-lieu.

Ayant navigué continuellement dans la mer Noire, pendant les étés de 1887-88, et habité ses bords le reste du temps, nous avons pu recueillir des détails sur l'état présent du vilayet et de Trébizonde, l'antique capitale de l'empire de ce nom, dont le dernier empereur, David Comnène, fut mis à mort par Mahomet II.

Nous avons, en partie, extrait ces lignes d'un manuscrit, qui nous a été communiqué par hasard, à bord d'un steamer faisant escale le long de l'Anatolie. Cet écrit était rédigé avec la minutie qu'y mettent les Orientaux, dans un pays heureux où le temps n'est pas une denrée précieuse, comme il l'est devenu en Europe. Nous en avons tiré quelques renseignements suffisants, croyons-nous, pour ce qu'on a besoin d'en savoir, en vue de la première occasion.

L'ensemble des fortifications de Trébizonde, construites dans des temps immémoriaux, forme un quadrilatère irrégulier, que l'on suppose avoir motivé le nom de Trapezus, donné à cette ville dans l'antiquité. La citadelle a été édifiée par Justinien. L'aspect de Trébizonde, vue de la mer, rappelle au voyageur Scutari d'Asie, vis-à-vis Stamboul; mais un Scutari entouré de montagnes énormes, étagées jusque par delà les nuages; et, au lieu du Bosphore, relativement calme, les pieds de cette ville sont baignés par la mer Noire, toujours tumultueuse, souvent démontée, en vagues vertes et écumeuses. Les mosquées et les églises se détachent en blanc, sur un fond sombre de forêts inextricables, escaladant les versants de la chaîne pontique, et se prolongeant jusqu'aux pics couverts de neige.

La population actuelle de Trébizonde est de 35000 âmes, dont 19500 musulmans, 8200 Grecs et 6300 Arméniens. La ville se divise en coteries nettement séparées. Les Turcs vivent très renfermés dans leurs *sélamliks* et *haremliks* (1). Quoi qu'on en dise, leurs mœurs ont une immense influence, dans tout l'Orient, sur celles des chrétiens, dont les femmes sont aussi obligées de vivre très retirées. Quand on dit d'une jeune fille grecque ou arménienne, ou même européenne, que personne ne la voit et ne lui parle, elle en acquiert une estime qui attire les prétendants sérieux. Une jeune fille rieuse, amusante, qui parlerait avec les hommes, même sans flirter avec eux, est perdue de réputation : sans compter que les jeunes gens bien pensants se trouveraient compromis, s'ils causaient avec elle. Les femmes, jusqu'à quarante ou cinquante ans, ne doivent pas quitter leur mari un moment, ne jamais sortir sans lui; et quand il est absent, les hommes ne leur font pas de visites. S'il se présente un étranger ignorant ces usages, les domestiques lui répondent avec étonnement : « Mais monsieur est en voyage ». Monsieur est le gardien constant de madame.

Ce qui prouve que les rapports en Orient, entre hommes et femmes, sont loin d'être ceux que les sociétés européennes et américaines admettent. A notre avis, la vie musulmane, franchement close, est plus digne que cette fausse liberté, basée sur des conventions pleines de défiances et offensantes pour la dignité personnelle de la femme. Les familles européennes doivent se conformer à ces usages, sous peine d'être mal vues, surtout à Trébizonde, où les femmes ont l'air de fantômes, grâce à l'immense *tcharchaff* (2) dont elles sont mystérieusement enveloppées de la tête aux pieds, de façon qu'elles voient à peine pour se diriger dans les rues. Quand un harem va faire des visites, il n'est pas possible de distinguer les maîtresses des servantes, les jeunes femmes des vieilles. Ce n'est que lorsqu'elles ôtent leurs tcharchaffs, dans un salon bien fermé, qu'on les reconnaît enfin. L'entrée d'une douzaine de femmes défilant dans les chambres jusqu'au plus profond de l'appartement nous faisait l'effet de l'arrivée d'une mascarade de carnaval russe, pendant la semaine folle.

Les Arméniens tâchent d'être les *protégés* d'une puissance ou de l'autre, n'importe. Souvent on voit dans la même famille un frère protégé français, l'autre allemand, le troisième russe, italien ou américain. Les autres puissances sont réputées moins avantageuses, leur protection n'étant pas si efficace. Les Arméniens changent la terminaison de leurs noms suivant la nationalité. Celui qui n'est pas versé dans les secrets tortueux de l'Orient croit avoir affaire à un vrai Français, ou à un vrai Russe, ou à un Italien.

Prenons pour exemple un nom arménien, comme Dardarian : le membre de cette famille qui serait français se nommerait Dardart; le russe, Dardaroff, l'italien, Dardari; l'allemand, Dardarheïn, etc. Cela se fait

---

(1) Appartement des hommes et appartement des femmes.

(2) Pièce d'étoffe en carré oblong.

couramment, ne trompe personne, et est très bien vu dans tout l'empire ottoman. De plus, cela ne les empêche nullement de rester Arméniens dans le fond, Dardarian depuis des siècles et dans le cours des temps futurs.

Cette race a gardé son type avec une étonnante pureté. Les femmes sont petites de taille et très jolies jusqu'à vingt ans, pas beaucoup plus, dans l'ordinaire. L'esprit de cette nation est fin, délié, et très mercantile. Les aptitudes arméniennes à gagner de l'argent sont passées en proverbe en Russie et surtout au Caucase.

Trébizonde est, plus qu'Erzeroum, un centre pour les Arméniens cultivés de l'Asie Mineure. Ces deux villes sont réunies par une route macadamisée. Il y a d'autres voies, beaucoup plus mal tenues, qui réunissent Trébizonde avec Angora, Amassieh et l'intérieur de la péninsule. Malheureusement, la rade de Trébizonde n'a qu'une jetée de 20 mètres de longueur, et ce n'est pas le gouvernement turc qui construira jamais un port, qui serait si utile à ce vilayet, si bien situé entre celui de Castamouni à l'ouest, ceux de Sias et d'Erzeroum au sud, et la Russie avec Batoum, la nouvelle ville, à l'est.

Le vilayet de Trébizonde est divisé en quatre *sandjaks* : celui du chef-lieu, celui de Djamik, et ceux de Lazistan et de Gumneh-Hané. Après Trébizonde, la ville principale est Samsoun, jolie cité riveraine, célèbre par ses fièvres paludéennes. Le vilayet de Trébizonde est un des plus peuplés de l'empire. Il y a 1010 000 habitants : dont 800 000 musulmans, 164 000 Grecs orthodoxes, 44 000 Arméniens, 1300 catholiques et 600 protestants. Le nombre d'habitants, par mille carré, est de 87 en moyenne.

Le sandjak de Trébizonde est le plus civilisé de la côte. L'auteur du manuscrit ajoute naïvement que cependant certaines parties des mœurs primitives sont restées intactes. La vie de famille, parmi les paysans, est patriarcale. On voit souvent, dans les villages, des maisons habitées par des familles comprenant trois générations, sous l'autorité vénérée de l'aïeul. Les femmes se couvrent d'une grande pièce d'étoffe en lise à petits carreaux. Elles filent et tissent les étoffes pour leurs vêtements.

La race la plus intéressante est celle des Lazes. L'opinion locale est que les Lazes seraient les descendants de Turcs et de Géorgiens. Les femmes lazes sont renommées pour leur intrépidité. Les gens du pays les croient descendantes des Amazones qui, en effet, ont habité les bords du Tchermadou.

Les Circassiens émigrés de l'Abhazie et des autres contrées du Caucase sont laborieux et intelligents. Ils ont largement contribué, depuis 1865, à l'assainissement du pays. L'émigration continue toujours; et, justement en ce moment, en 1889, on se plaint, en Abhasie, du manque de bras. La solitude est telle que les rares colons russes, qui luttent avec constance contre toutes les difficultés, sont victimes eux, leurs bestiaux et leurs cultures, des déprédations des fauves. Les Circassiens émigrent d'Abhasie, en partie à cause de malentendus avec les employés du gouvernement, ensuite parce qu'ils ne peuvent tirer parti, en territoire russe, de l'usage de vendre leurs filles, pour les harems de la Perse, de la Turquie et de l'Égypte : ce qu'ils sont libres de pratiquer à Trébizonde et sur toute la côte.

Comme la contrée entourant cette ville a été un champ de bataille pendant des milliers d'années, et un passage des hordes et armées conquérantes ou vaincues, les races les plus diverses s'y rencontrent, tout en ayant conservé parfois leur pureté primitive. Tels sont les habitants de neuf groupes de maisons nommés villages de *Crom*. Ces gens se disent descendants des Grecs qui se sont séparés de la colonne des Dix-Mille de Xénophon et égarés pendant la célèbre retraite. Plus tard ils se firent chrétiens, et ensuite ils durent embrasser l'islamisme, pour éviter les persécutions. Ils gardèrent leur foi en secret; mais ils ne purent la confesser publiquement que vers le milieu de ce siècle.

Le vilayet de Trébizonde est le siège du 4e corps d'armée. Comme dans tous les vilayets, il y a un *vali* (général gouverneur). Dans chaque sandjak il y a un *moutessarif* (gouverneur). Les *cazas* (districts) sont administrés par des *kaïmakans*, et les villages par des *mudirs*. L'Église orthodoxe a trois diocèses administrés par trois archevêques résidants. L'évêque arménien catholique gouverne tous les Arméniens de son diocèse répandus dans le vilayet. Il a une mission secrète et politique à remplir, que n'ont pas les autres chefs ecclésiastiques. Les pères capucins ont trois églises ; leur supérieur réside à Trébizonde.

Le service le plus important est celui des douanes, Trébizonde étant avant tout une ville de transit. Les douanes sont divisées en deux sections. La première est celle des contributions directes en paiement des marchandises restant dans le pays. La seconde est celle du transit pour la Perse. Ces deux sections sont placées sous la surveillance d'un seul *nazir*, résidant à Trébizonde et dirigeant aussi les douanes d'Erzeroum. Les droits de douane sont : 8 pour 100 (*ad valorem*) sur les marchandises importées, 1 pour 100 pour celles qui sont exportées.

Le transit pour la Perse est exempt de droits, moyennant la stricte exécution des formalités requises, à savoir : plombage, vérification, enregistrement, et surtout prises de *teskérès* (passeports, permissions) de passage jusqu'à la frontière persane.

Les finances turques étant dans un état déplorable, malgré les peines que se donne le ministre des finances Agop-Pacha (un Arménien dont le nom de famille d'origine est Agopian), les employés de toutes les catégories attendent leurs appointements pendant des mois, et

n'étant payés que fort en retard (1), ils sont obligés de s'arranger, comme ils peuvent, pour ne pas mourir de faim. De cet état de misère proviennent des manœuvres plus ou moins adroites pour empêcher ou faciliter le passage des marchandises, suivant les besoins du moment (2).

Malgré ces désordres, les négociants trouvent plus d'avantage à faire passer les marchandises par Trébizonde que par le Caucase, où le transit est soumis à des droits excessifs et où, suivant les plaintes des voyageurs pour Tauris et Téhéran, les employés de la douane russe, étant des Arméniens (encore!), sont loin d'être aussi aimables que les rares Russes qui y servent.

Les Européens expérimentés envoient les grands bagages en chariots et à dos de chameaux de Trébizonde en Perse par le plus long, et continuent le voyage, avec des bagages de main, en bateau à vapeur jusqu'à Batoum, de là jusqu'à Tiflis et Bakou en chemin de fer, d'où ils s'embarquent sur un steamer et traversent la Caspienne pour aborder à la côte persane. Nous racontons des faits qui paraîtront singuliers à toute personne qui n'a pas vécu dans ces pays, où l'extrême civilisation côtoye les habitudes des temps où régnait le grand Darius.

C'est ainsi que Trébizonde se trouve être, malgré son éloignement, le port de la Perse sur la mer Noire, grâce au bon marché des journées des conducteurs de caravanes, et de l'entretien des bêtes de somme.

Le vilayet de Trébizonde produit à lui seul 300 000 kilogrammes d'orge, autant d'avoine, 3 500 000 kilogrammes de maïs. Il s'y élève 50 000 chevaux et mulets, 40 000 bœufs et vaches et 800 000 moutons et chèvres. On voit qu'on n'est pas prêt à y manquer de vivres et de bêtes de somme. Les immenses forêts qui couvrent le vilayet et les montagnes rendent le climat très humide, mais propice à une végétation florissante.

Le Holat-Dagh a 8180 pieds. Douze rivières sortent de la chaîne pontique et arrosent abondamment le vilayet : le Iechal Yermak (l'ancien Iris), qui a trois embouchures navigables; le Tchermadou, sur lequel habitaient les Amazones; le Karchan-Tchaï, qui prend ses sources dans le Vorauk-Dagh (6100 pieds) et se jette dans la mer près de Treboli (Tripoli), après un parcours qui n'est pas bien connu, vu les gorges inaccessibles dont il est entouré, etc. A la fonte des neiges, ces rivières deviennent des torrents impétueux. Il y a aussi deux lacs de montagnes. Cette abondance d'eau n'est pas utilisée : il n'y a nulle part ni scieries, ni moulins, ni fabriques. Dans ces forêts presque vierges et en partie inexplorées croissent les citronniers, les oliviers; on y trouve le chêne, le châtaignier, le noyer à loupe, l'orme, le hêtre, le buis, le pin, le sapin, l'érable, etc. La faune est d'une profusion tentante pour les lecteurs des articles de *la Vie en plein air*, d'Adrien Marx. Les ours noirs abondent : une énorme et superbe peau coûte une livre (23 francs). De même les loups, les sangliers, les cerfs, les maîtres zibelines, les chats sauvages, les chevreuils, les lièvres, les aigles, les vautours, les canards sauvages, les bécasses, les cailles, les perdreaux, etc. Les forêts sont pleines de cèpes, de noisettes et de fruits de toute sorte. Le gibier a une chair excellente et parfumée, étant si bien nourri.

Une des principales exportations du vilayet sont les noisettes, qui servent en France pour la parfumerie (huiles et savons). La vigne, quoique excellente, est peu cultivée, comme dans tous les pays musulmans. On n'y a jamais vu le phylloxera.

On compte plus de 120 mines dans la chaîne pontique, qui est loin d'être connue entièrement. Le vilayet a 21 mines de plomb argentifère, 34 de cuivre et de plomb, 2 de manganèse, 10 de fer et 2 de charbon de terre. Ceci dans le sandjak de Trébizonde seulement. Il y a 38 mines de plomb argentifère et 1 de manganèse, dans les sandjaks de Gumneh-Hané et de Djamik. Aucune de ces mines n'est exploitée actuellement. Chaque année il y a des compagnies qui demandent et obtiennent quelquefois le *teskeré* pour l'exploitation. Mais de la permission par écrit à celle de fait il y a loin. Seules les mines de Gumneh-Hané sont en ce moment en voie d'exploitation, par une société européenne qui a fait quelques travaux préliminaires (1). L'unique route macadamisée, assez mal entretenue, de Trébizonde à Erzeroum et de cette ville en Perse, fait la fortune de toute la contrée; car 630 000 colis y passent annuellement à dos de chameau ou de mulet et en chariots traînés par des bœufs. Le tout absolument comme du temps de Darius. Qui veut voir la vie antique prise sur le fait, conservée dans ses moindres détails, n'a qu'à faire un tour en Anatolie et en Perse.

Pour terminer, nous dirons quelques mots de la ville de Kérassund, dont les environs sont très beaux et dont le commerce principal consiste en noisettes. Heureusement qu'elles ne coûtent que la peine de les cueillir. Les habitants des campagnes limitrophes s'occupent d'un commerce facile et très lucratif. Ils volent les femmes. Les sinuosités des rivages sont propices à ces rapts et à l'embarquement des jeunes filles sur des voiliers, qui suivent la côte jusqu'à Constantinople, en faisant un peu partout des opérations commerciales de ce genre, outre la contrebande de sel et de tabac.

Au seuil du XXe siècle, on en est encore à enlever des femmes, comme au temps du beau Pâris, de Cyrus et

(1) Quelques de six à quinze mois.

(2) Il faut avoir habité l'Orient pour comprendre que dans le fond ces gens sont honnêtes.

(1) Dernièrement, près de Kechap (Cassiopée), on a trouvé, à 15 kilomètres de la mer, une mine importante de plomb argentifère.

d'Alexandre le Grand et à les vendre, même sur la côte turque d'Europe.

Par un contraste bizarre, à deux kilomètres de Kérassund se trouve l'île d'Arétias (Kérassund Adassi), où les deux reines amazones Atrère et Antiope avaient consacré à Mars un temple : il a disparu, au moins de dessus terre, car il n'est pas dit qu'on n'en retrouve pas les traces en faisant des fouilles. Ces contrées, et le vilayet de Trébizonde en particulier, sont tellement dénués de tout moyen d'organisation de voyages, que personne n'y fait d'excursions. En Syrie, en Palestine, en Mésopotamie et jusqu'à Bagdad, il y a des drogmans qui organisent les caravanes, et des *moukrs* (muletiers) habitués à planter les tentes, à charger les bêtes et à les décharger. Dans le vilayet de Trébizonde, rien n'existe pour faciliter les excursions aux touristes. Il faut être né dans le pays pour supporter sans inconvénients un voyage dans l'intérieur, où l'on n'a pour abris que les arbres et les rochers, ou des maisons en bois, pleines de parasites. Les négociants établis en Perse ne font que passer par la mer Noire : ce sont la plupart du temps des Anglais, qui n'aiment pas à montrer aux autres le chemin des affaires, dont ils préfèrent garder le monopole pour eux, autant qu'ils le pourront.

Il semble que le spectre de la magicienne Médée plane encore au-dessus des flots du Pont-Tuxin et défend l'entrée de cette mer, si belle sous les rayons d'un soleil d'Orient. Elle est pourtant magnifiquement placée entre l'Europe et l'Asie, pour être le grand chemin de la civilisation, et il est sûr qu'un brillant avenir lui est réservé dans un temps plus ou moins éloigné, suivant les circonstances.

LYDIE PASCHKOF.

AUTOUR D'UN CONGRÈS (1)

Notes sur la Russie.

II.

PÉTERHOF. — ARCADIA. — LE MUSÉE DES VOITURES. LE PALAIS D'HIVER.

20 juin.

Hier, excursion à Péterhof. Deux bateaux à vapeur nous attendent quai Nicolas. Ce sont deux yachts du ministre de la marine, reluisants, vernis comme des maîtres de cérémonie. Nous sortons de Pétersbourg par le canal. Nous gagnons la pleine mer. En une heure, nous voici au débarcadère. Vingt-cinq voitures sont rangées à la file, cinq grandes calèches à huit places, attelées à la Daumont, vingt *lineïkas*, sortes de voitures basses, où les touristes se tournent le dos et peuvent voir le paysage au lieu de voir leurs figures réciproques. Les cochers sont sur leurs sièges, majestueux, en grande livrée impériale, avec leurs chapeaux en bataille. En route, à travers les allées de Péterhof ! La foule est massée curieuse et regarde passer le congrès : foule aimable, rappelant celle de Versailles, un jour de grandes eaux, enjouée et même gouailleuse. Beaucoup d'officiers, d'employés du palais, de voisins de campagne venus pour la fête. Les grandes eaux jouent en notre honneur. On nous promène d'étang en étang, de parterre jaillissant en château aquatique. Voici la maison de Pierre le Grand et la pièce d'eau peuplée de poissons savants qui accourent au son de la cloche pour happer leur pâture, comme des moines au réfectoire. En notre honneur aussi, on a ouvert les appartements du palais de Catherine. Tout cela est meublé dans le goût Louis XV, rococo même, plus chargé, plus grand qu'ailleurs. Tout cela c'est Versailles, Versailles démesuré, agrandi à la taille des tsars, au bord d'un fleuve large comme une mer.

Après le lunch, on se promène sur la terrasse de Monplaisir. Le spectacle est merveilleux. Le soleil se couche derrière les dômes dorés de Pétersbourg, et ses rayons ceignent comme une mitre d'or la coupole de Saint-Isaac. Constantinople, Sainte-Sophie viennent aux lèvres.

Un grand jeune homme m'aborde ; c'est le rédacteur d'un journal russe : un ami, un élève de Tolstoï. Il me parle de la vie du grand romancier, de ses goûts, de sa passion pour l'hygiène, pour les exercices physiques, de ses disciples, de son admiration pour notre littérature, pour Maupassant, notamment. — Guy, saluez !

La foule des majordomes, des chambellans, circule affairée. Il est onze heures, il fait jour, et la musique de la chapelle impériale module un pot-pourri sur *Carmen*.

21 juin.

J'entre dans l'église Notre-Dame de Kazan. C'est toujours le même spectacle de magnificence triomphante, d'émaux, de rubis, de diamants. On se croirait à Golconde. Aux piliers, d'innombrables drapeaux dans des étuis qui protègent leurs lambeaux. Plus loin, vingt-huit clefs de villes, depuis Reims jusqu'à Dresde, en passant par Nancy, qui, en 1814, n'avait déjà ni remparts, ni portes, ni clefs. A une place d'honneur le bâton de Davout ramassé entre autres trophées (dit l'inscription) sur un des champs de bataille de 1812. Plus exactement : dans les bagages abandonnés de la Grande Armée. Les peuples devraient bien se reprendre par voie d'échange ces souvenirs désagréables.

Même date.

Nous sommes allés à Arcadia. C'est un jardin, ou

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

pour mieux dire, un bastringue. Le directeur, bien connu à Nice, y fait de tout. On joue la comédie, on chante l'opérette, on exécute des danses russes; ici un théâtre, là l'opéra, plus loin un gymnase. On se croirait à l'ancien Mabille. Il paraît que la bonne société ne craint pas de s'y mêler à la mauvaise. On joue *Mademoiselle Nitouche*. Mal choisie, ce me semble, pour l'étranger, cette opérette avec parade d'uniformes français. — Le public paraît être de mon avis. Mme Montbazon chante avec talent.

Dans les entr'actes on se promène au jardin. Des amis nous offrent des Tsiganes. Nous acceptons. La scène se passe dans un grand salon de restaurant. La troupe est au grand complet. Il y a des Tziganes de tout âge! Les hommes sont habillés à la mode de la Belle Jardinière. Les femmes ont l'air endimanché. A noter une exception : la jeune Paula, dix-neuf ans, le teint orange, les yeux bistres, et des lèvres lippues. Le type de *la Marchande de citrons*, d'Henri Regnault. On commence par des chants russes modulés comme des plaintes, d'une attrayante mélancolie. Le public est bigarré : des sénateurs avec leurs plaques et leurs croix, les adjoints de la ville avec leur collier d'argent massif qui les fait ressembler à des huissiers de marque, de graves personnages à l'air sacerdotal qui viennent ici pour tout voir et pour un peu prêcheraient le repentir à ces *Roumis*. Tout ce monde officiel reprend les refrains en chœur et s'anime. Le champagne de Bessarabie circule. Il se fait entre lui et le vin de Caucase d'effroyables mélanges. La jeune Paula est assise entre deux vieillards chamarrés. Cette Suzanne jaune les agace, mais sa coquetterie reste délicate. C'est un dragon de vertu, me dit-on tout bas : le rouble papier n'a sur elle nulle influence. Elle se décide à danser. Enfoncées toutes les Soledad et toutes les gitanes de l'exposition! Sa danse est simple. Ce n'est ni la danse du ventre, ni la danse du mouchoir. C'est une simple marche rythmée, droite, d'une grâce infinie, presque pudique. La vierge dorée s'anime et se met à se balancer sur ses hanches. Nul excès, nulle force. Les jeunes seins se soulèvent et frissonnent. Au moment où la danse paraît s'animer, crac! tout s'arrête et la petite reprend sa place. Sa main est glacée. Mon ami le sénateur me conte que Charcot est resté un soir à la voir danser jusqu'à trois heures du matin. Je passe sur la danse du mouchoir exécutée par des mimes quelconques. La petite Paula est une artiste. Nous la verrons à Paris.

Même date.

Ce matin on nous apporte des journaux français. Et nous cherchons des nouvelles du congrès. Toute une page est noircie par le rouleau de la censure. Que pouvait-on bien y dire qui ait pu émouvoir dame Anastasie? A déjeuner, nous demandons des explications à un ami. — Je n'y puis rien, répond-il, on a *caviarisé* vos journaux.

21 juin.

Le *Musée des voitures*. D'abord de grandes salles remplies de hanarchements, de selles, de schabraques. Ce sont les cadeaux du couronnement, les envois des Tatars, des Khanats de Boukharie et de Khiva. Le caractère asiatique de l'immense empire s'accentue. Empire à deux portes : une porte-fenêtre ouverte sur l'Europe, comme disait le maire de Pétersbourg, une porte-fenêtre ouverte sur le Pacifique. 10 500 kilomètres de largeur et des chemins de fer en projet pour relier Vladivostok à Pétersbourg.

Nous voilà loin des voitures. Il est curieux ce musée. D'abord de lourds carrosses d'or, massifs, prétentieux. Puis les cadeaux reçus par Catherine II, les envois de Louis XV, avec leurs panneaux de Watteau et de Boucher, de vrais chefs-d'œuvre, sur vernis Martin.

La grande Catherine y figure en déité mythologique entourée d'amours. — Diane ou Vénus? — Les sièges sont en fin velours brodé. La passementerie est exquise de légèreté. A côté, toute la collection des traîneaux : traîneaux de carnaval, traîneaux pour le commerce. Dans un angle, une voiture simple, brisée, remplie d'éclats de bois, la caisse soulevée et percée, les banquettes tachées. C'est la voiture d'Alexandre II, celle dans laquelle il était quand a éclaté la première bombe à la porte du Palais d'Hiver.

22 juin.

Le Palais d'Hiver. Une salle d'attente : aux murs, des panoplies de plats d'or et d'argent repoussé, grossiers, mais riches de travail. Ce sont les offrandes des villes de l'empire à Sa Majesté. A six heures, la porte s'ouvre. Nous sommes dans la salle Nicolas sur la Néva. La table du milieu remplit toute la longueur. Au centre, le grand-duc et la grande-duchesse représentant l'empereur. Le corps diplomatique; les délégués étrangers. A des tables perpendiculaires le menu fretin, les fonctionnaires, les commissaires, etc. A six heures et demie, on commence à servir le dîner; à sept heures et demie tout est fini. Il y a au moins un valet par deux convives. Derrière les Altesses d'Oldenbourg, deux nègres magnifiques et deux grands suisses avec le bonnet haut, comme dans les tapisseries du grand siècle. A noter d'excellents poulets froids à l'anglaise, et des gélinottes conservées, dit-on, dans la glace. Par malheur, il y a quatre toasts imprimés d'avance suivant l'usage, et à chaque toast, il faut se lever et crier : *hurrah!* Très cocasses, ces *hurrahs* criés à pleins poumons en toutes les langues avec la reconnaissance de l'estomac.

Après dîner, nous jetons un coup d'œil dans la galerie. Partout des épisodes de la guerre de 1877 : Osman-Pacha, la prise de Kazanlick, l'entrée à Tirnovo. Un brave général m'en fait les honneurs et me vante le courage des Turcs.

A table, je suis assis près d'un recteur de l'université

de Riga. « Je suis chargé de la russification des provinces baltiques, » me dit-il avec candeur.

III.

LA FINLANDE.

27 juin.

Excursion de trois jours en Finlande.

Nous rentrons moulus de fatigue. Que de lacs! que de forêts! que de banquets! que de toasts! Nous partions mardi soir de Pétersbourg. Deux bateaux emportent les excursionnistes. Nous avons l'air d'une horde de touristes Cook. Avec cette différence que toute l'Europe est ici représentée. Nous sommes sur le petit bateau. Un concert s'organise. Un Espagnol chante en italien. Un Italien lui répond en espagnol. Touchante cacophonie!

A neuf heures, nous sommes à Viborg. Toute la population se presse au débarcadère. Il ne manque que les pompiers pour rappeler Montmorency ou Pontoise. A noter un vieux château du XIIIe siècle haut perché à l'entrée du golfe intérieur. A dix heures, transbordement. Départ.

Nous ne quitterons plus la région des lacs. D'écluse en écluse, nous remontons jusqu'à Raettyervi. Au début, le paysage est riant. Un tas de chalets en bois, perchés sur des collines semées de pins et entourées de lacs de tous les côtés. Les lacs se succèdent, se retrécissent tout d'un coup, laissant à peine entre les deux berges la place de passer, puis s'agrandissent jusqu'à perte de vue. Et toujours des chalets, toujours des pins. — A une écluse, un brave sénateur russe vient nous quérir et nous emmène à sa villa. Sa famille est au complet, salue, s'empresse. Poignée de main à de braves gens qu'on a vus cinq minutes et qu'on ne reverra de sa vie. Et retour au bateau.

A deux heures, arrivée au port. On change de moyens de locomotion et l'on monte en voiture. Tous les chariots du pays sont en réquisition : les voitures de toute forme, de tout âge ont été tirées des écuries, remises à neuf. Il y en a à deux places rappelant les voitures hollandaises; il y a des droschkis à la russe; il y a de grandes calèches découvertes et des breaks fermés. Je grimpe dans un de ces breaks.

Le hasard m'a donné pour compagnons un vieux professeur de Gratz qui dort, un jeune prince, attaché d'ambassade et Français par sa mère, et une comtesse autrichienne fort intelligente. La conversation s'établit, comme dans un salon de Paris. On cause musique, art, littérature. Le jeune Russe admire avec un égal enthousiasme Maupassant et Bourget; la comtesse est wagnérienne. Le paysage est peu varié : nous traversons d'immenses forêts de sapins. Pas de villages; de temps en temps quelques maisons de bois comme celles que l'on voit aux alentours de Schwitz.

Les paysans sont tous devant leurs portes à voir défiler la caravane. Aux relais, nous faisons des observations ethnographiques. Il y a de tout dans ce pays : des Finnois, des Suédois, des Russes. Les jeunes gens qui nous servent de guides sont Suédois. Ils ont de la grâce, de l'élégance, de la distinction, mais la gâtent par la manie de faire des calembours. Histoire de se montrer plus Parisiens que nous! Les paysans ont le nez épaté, les yeux enfoncés, les cheveux filasse. Nous écarquillons les yeux pour trouver des costumes. Quelques coiffures seulement, quelques tabliers avec des broderies grossières. Nous sommes en pays protestant, en pays austère : ces bons paysans se cotisent pour nourrir leur pasteur; ils lui donnent le vingtième de la récolte, et, un jour sur sept, à son choix; on pêche pour lui quelqu'une de ces savoureuses truites saumonées qui font nos délices.

Six heures; dîner à Imatra. Nous donnons un quart d'heure d'admiration à la cascade qui rappelle, dit-on, celle du Niagara. Vus du chalet d'en bas, les flots se précipitent écumants, grimpant les uns sur les autres comme les chevaux dont parle Homère, et roulant ainsi entre deux parois de roc pendant un kilomètre.

Comme nous sommes dans un pays où la nuit est inconnue, nous ne nous pressons pas. Le banquet se prolonge : le ton change. Plus de toast à l'empereur! nous arrivons au moment d'une crise. On lutte ici pour la conservation des vieux privilèges, de la langue, de la Diète, contre la russification. Lutte du chat contre l'ours, avec la défaite certaine au bout. Le piquant, c'est que nous avons avec nous des Russes et des Finlandais : des Russes qui viennent pour observer, des Finlandais qui saisissent l'occasion pour entretenir l'Europe de leurs plaintes. C'est d'abord sur nous Français qu'on compte. Ces bonnes gens sont en retard.

Le spectacle est pourtant intéressant. Il y a des luttes sourdes. A la tête de l'excursion est un brave sénateur qui vient de donner sa démission. Au banquet à Helsingfors, il ne se gêne nullement pour donner des leçons au pouvoir, et l'on crie *hurrah!* Je n'aime pas ces *invités* à nous mêler des affaires d'autrui. A Helsingfors, le lendemain, les journalistes nous ont entourés, acclamés. A la gare, à l'arrivée, on distribue de petits prospectus en français, remplis d'allusions peu dissimulées et d'appels à la résistance, pacifique bien entendu. D'aucuns les prennent au sérieux. Et, dans quinze jours, nous lirons dans la presse européenne des articles sur la race finnoise, sur le droit de la Finlande d'avoir ses douanes, son armée, ses finances. Dieu me damne! l'on commence déjà, et la Suisse, par l'organe de son délégué, encourage la Finlande. Une gaffe? Du moins ce n'est pas nous qui l'avons commise!

Le trajet du lac de Saïma à Willmanstrand est admirable. La pluie a cessé, et nous naviguons à la douce lueur du crépuscule qui, ici, précède de si peu l'aurore. Le lac s'agrandit à perte de vue; des îles, des îlots, de simples rochers, surgissent de ci, de là, négligem-

ment semés dans l'eau verte. Point de villages; point de maisons, pas une seule barque de pêche. Nous sommes des ombres qui descendent le fleuve de la vie. Ce pays se prête aux légendes : ces grands bois doivent être habités par les elfes scandinaves, et les gros nuages que le soleil dore de ses derniers rayons ont des formes de palais neigeux à dôme d'or. De grands oiseaux plongent au bruit de l'hélice. On dit que ces immenses forêts, que ces lacs sans fin vont jusqu'en Laponie. — Les uns parlent de l'Écosse, les autres de la Norvège. On me conte que ces bois sont parcourus par des troupes d'élans. Que ne viennent-ils boire aux eaux du lac et animer ce paysage mort!

Quelle journée que celle d'Helsingfors! La ville est toute pavoisée à notre arrivée. A peine avons-nous le temps de nous habiller et en route pour le pénitencier de Sœrnaes. Ne craignez rien; je vous en épargnerai la description. Les prisons se ressemblent comme les prisonniers. Je note seulement sur l'état qui nous est distribué de singuliers délits qui montrent l'austérité de ce petit pays. Frosine ici eût été embarrassée d'exercer son honnête industrie.

Le déjeuner a lieu dans le parc de Toelve. Lisez : Tivoli. On se groupe par tables, en plein air. On est gai. Plus d'étiquette ni de cérémonial. — Peu de chose à voir dans la ville. Quelques visites aux bijoutiers. J'achète des bracelets norvégiens et une bague lapone à laquelle sont accrochés autant d'anneaux que la fiancée apporte de rennes en dot.

Le soir, banquet monstre, marqué de manifestations finlandaises de plus en plus gênantes.

Chaque étranger est flanqué d'un compagnon *ad hoc*, désigné d'avance, qui le mène à table et pourvoit à ses plaisirs. Le mien est un jeune journaliste indépendant, qui me parle d'Ibsen et du Théâtre Libre. Après le banquet, trop bruyant, il m'emmène au Brunsparck. C'est un théâtre en plein vent où l'on boit du punch suédois. Les dames de la ville sont venues pour nous voir et pour être vues. Beaucoup de vieux officiers russes, appelés pour juger un gros procès de concussion, dont il est défendu de parler (ici l'on cache ses misères). A minuit, départ au cri de : *Vive la France!* Vive la Finlande, messieurs! Mais ne comptez pas trop sur nous.

Z.

(*La fin prochainement.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Casimir Stryienski n'est pas mécontent du succès de ses deux premières « publications stendhaliennes ». « Quelques-uns des articles consacrés au *Journal* et à *Lamiel* m'ont prouvé — nous dit-il — que j'avais eu raison; certains m'ont laissé indifférent, et deux ou trois, particulièrement amers, m'ont fait sourire. Je ne veux répondre ni aux uns ni aux autres; je ne veux rappeler ni les éloges ni les reproches. Je recommence, tout simplement. »

C'est pourquoi, puisant encore au fameux monceau de paperasses de la bibliothèque de Grenoble, il nous donne aujourd'hui la *Vie de Henri Brulard*, qui est le journal d'enfance de Stendhal, écrit par lui à l'âge de cinquante-deux ans (1).

Ce qu'il y a de beau chez les Anglais, c'est qu'ils ne s'avouent jamais vaincus : *they never know when they are beaten*. Pourquoi n'admirerais-je pas la même bravoure et le même entêtement chez l'éditeur de Stendhal?

Moi aussi, je tâcherai d'être courageux. Je vais m'exposer à « l'indifférence » ou même aux « sourires » de M. Stryienski. J'y suis résigné à l'avance. Il est vrai que j'en ai déjà fait sourire bien d'autres, n'est-ce pas, monsieur Camille de Sainte-Croix?

La Vie d'Henri Brulard est un livre utile ou malsain, agréable ou haïssable, suivant qu'on le lit pour y chercher l'écrivain et sa méthode littéraire, ou le psychologue et ses analyses intimes, Stendhal lui-même ou les figures qui ont entouré son enfance et les miettes d'histoire qu'il sème sur sa route.

Le livre s'ouvre par une sorte de panorama romain, contemplé du haut du Janicule ou, pour préciser, de San Pietro *in Montorio*. C'est une belle page, admirablement sentie et rendue; mais que vient faire ici cette large vue où se mêlent l'art et l'histoire, la Rome antique et la Rome moderne? Est-ce Gibbon préludant à sa *Décadence de l'Empire?* Est-ce Ampère, commençant ses *Études d'histoire romaine?* Non, c'est M. Henri Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, qui se prépare à nous conter les premières sensations d'un petit Grenoblois domicilié en 1789 au coin de la place Grenette, entre la Grande-Rue et la voûte du Jardin-de-Ville. En présence de ce prodigieux paysage, il se rappelle ses maîtresses, les femmes qu'il « a eues » et celles qu'il « n'a pas eues ». Il s'avise qu'il va avoir cinquante ans. Dans la crainte de l'oublier et « pour n'être pas compris », il l'écrit sur la ceinture intérieure de son pantalon sous cette forme abrégée et hiéroglyphique : *J. vaisa voir la 5.*

Suit un chapitre qui présente à l'esprit un gâchis indescriptible, et où Stendhal a jeté pêle-mêle les souvenirs de toutes les époques de sa vie, jusqu'à l'adresse du tailleur auquel il devait quatre cents francs en 1830. Enfin il se résigne à commencer par le commencement, comme les « charlatans à la mode » et les écrivains « gagés » du *Journal des Débats*, et il nous raconte comment il a mordu à la joue sa cousine, Mme Pison du Galland, sur le glacis de la porte de Bonne, et laissé

(1) Stendhal, *Vie de Henri Brulard*. — Charpentier.

tomber, du haut d'un balcon, un couteau de cuisine près de Mme C., « la plus méchante femme de toute la ville. » Il avait alors quatre ans, et sa tante Séraphie l'appela assassin : ce dont il était encore flatté en 1835.

Que suis-je? demande Beyle au début de son livre. Suis-je bon ou mauvais, courageux ou lâche? A cinquante-deux ans, il n'en sait rien et, pour l'apprendre, remonte au souvenir de sa cinquième année. Voilà des choses qui font pâmer de bonheur nos jeunes gens! Il paraît, du reste, que l'analyse ne produit pas de résultats. Car la question initiale « que suis-je? » revient de distance en distance, et, à la dernière page, il est évident que ni lui ni son lecteur n'en est plus avancé.

Ses contemporains se donnaient moins de mal pour le définir. L'un disait : « Il est ignorant comme une carpe. » L'autre : « C'est un fier fat! » Et Stendhal, rapportant ce mot, ajoute : « Il avait peut-être raison. » Ignorant et fat, il l'était assurément. Mais cette ignorance avait des vues surprenantes, et cette fatuité était corrigée par beaucoup de sincérité. Par-dessus tout il était sensuel, sensuel avec une spontanéité, une ardeur, une émotion, une rage qui singeaient la passion. Sensualité précoce, s'il en fut! A dix ans, la jambe entrevue d'une de ses tantes, le genou d'une autre le jettent dans un émoi extraordinaire. Il regarde pousser les charmes de Victorine Bigillion, qui a treize ans, comme un propriétaire voit grossir ses pommes sur l'arbre où il les cueillera. Tout à l'heure il déshabillera sa mère.

Lorsqu'il se cherchait, il ne se trouvait pas, et, au lieu de son moi, ne découvrait qu'une succession et, parfois, un conflit de sensations. C'est la raison de son succès posthume parmi nous. Ceux qui l'avouent pour maître font leur confession. Quant à lui, il s'appliquait à traduire ses sensations le plus fidèlement possible, sans s'arrêter aux idées reçues ni aux bienséances littéraires ou morales. Il eût été le plus vrai des hommes s'il n'en eût été le plus vaniteux. Cette malheureuse vanité le mettait à la torture pour apercevoir en lui-même des impressions étrangères aux autres hommes, et pour répudier celles qu'ils éprouvent communément. Qu'il aille au plaisir ou au feu pour la première fois, qu'il traverse le grand Saint-Bernard ou contemple Saint-Pierre de Rome, il veut toujours avoir rêvé mieux, espéré davantage : « Ce n'est que cela? » Voilà comment sa sincérité est conduite à mentir.

Les seules personnes qu'il ait traitées avec une sorte de sympathie sont le grand-père Gagnon et la grand'tante Élisabeth. Le premier est bon, mais il a peur de tout : des prêtres, de la Révolution et surtout de sa fille. Il est allé à Ferney ; il a, dans son cabinet, en guise de crucifix, un buste microscopique de Voltaire sur un socle d'ébène. C'est une âme à la Fontenelle. Quant à la grand'tante, elle a un caractère « élevé et espagnol », parce qu'elle est patriote et méprise l'argent. Le « Fontenellisme » de l'un et « l'Espagnolisme » de l'autre reviennent périodiquement à travers le volume, comme dans l'*Histoire de la Révolution*, de Carlyle, le « *Sagrien* Robespierre », dans *l'Assommoir* de M. Zola, ce « mauvais louchon d'Augustine », ou dans *la Bête humaine*, du même, « la jeune guerrière Flora avec son casque de cheveux blonds. »

Stendhal peint son oncle Romain Gagnon comme un très aimable jeune homme qui donne des leçons d'infamie et reçoit de l'argent de ses maîtresses. L'abbé Raillane, son précepteur, est « un noir coquin ». Ce n'est pas, nous dit Stendhal, qu'il eût commis aucun crime. Mais il avait « d'abominables sourcils », il était prêtre, il empêchait le petit Beyle d'aller polissonner dans le jardin de ville et prétendait lui faire expliquer Quinte-Curce, « ce plat Romain qui a écrit sur l'histoire d'Alexandre. » Pauvre abbé Raillane! Pauvre Quinte-Curce! Quant à la tante Séraphie, coupable d'avoir quelquefois grondé le petit drôle, elle demeure exposée au soupçon d'avoir été la maîtresse de son beau-frère, tout uniment. Lorsqu'elle meurt, le petit Beyle tombe à genoux dans la cuisine, près de l'armoire aux confitures, au point H (car il annexe des plans à toutes ces grandes scènes de son enfance, avec des lettres pour indiquer la position des différents personnages). Dans cette posture, il remercie Dieu — auquel il ne croit pas — de cette grande délivrance. « Si les lecteurs de 1880, ajoute Stendhal, sont aussi niais que ceux de 1835, cette façon de prendre la mort de la sœur de ma mère me fera passer pour barbare, cruel, atroce. » Même sentiment, même bravade à propos du meurtre de Louis XVI, dont il se réjouit comme « d'un acte de justice nationale ». — « Tel j'étais, dit-il, à 5×2, tel je suis à $10 \times 5 + 2$. » Peu lui importe si le sentiment qu'il inspirera en 1880 aux « âmes de papier mâché » doit aller « jusqu'à l'horreur ».

Ne vous flattez pas, pauvre homme, de nous inspirer de l'horreur! Nous nous contenterons de « sourire » à la Stryienski. De deux choses l'une : ou Henri Beyle, à 5×2, était un vilain petit garçon; ou le même Henri Beyle, serviteur du roi Louis-Philippe, après avoir été celui de l'empereur Napoléon et consul de France à Civita-Vecchia, à $10 \times 5 + 2$, était un fanfaron de méchanceté.

C'est à son père qu'il réserve le meilleur de sa haine. Il va jusqu'à ridiculiser les larmes que cet honnête homme verse en quittant son fils. Quels griefs invoque-t-il? On lui faisait faire, « pour son bien, » des promenades à la campagne qui ne lui plaisaient pas. Il y a une autre raison. L'enfant est mortellement jaloux de son père, parce que..., j'ose à peine l'écrire..., parce que « cet homme » possède sa mère, dont il est amoureux, lui, Henri Beyle. A six ans et demi!

J'aimerais mieux ne pas toucher à de semblables turpitudes, mais l'éditeur m'assure que cette page est la plus suggestive du livre et qu'il faudra y revenir toutes les fois qu'on voudra parler de Stendhal. Oh!

oui, elle est suggestive !... Elle suggère invinciblement l'envie de donner un coup de pied dans le derrière de celui qui l'a écrite.

Donc, Henri Beyle voulait « couvrir » sa mère de baisers, et « qu'il n'y eût pas de vêtements ». Il lui baisait surtout la gorge et « avec tant de furie qu'elle était parfois obligée de s'en aller ». Il commence, à ce sujet, une anecdote ignominieuse et, si impudent qu'il soit, s'arrête à la troisième ligne. Mais les deux premières suffisent. « J'étais, dit-il en se rengorgeant, tout à fait criminel. »

Eh bien, je n'en crois pas un mot. Il pouvait entrer de la sensualité dans les caresses de l'enfant de six ans. Mais c'est le vieux consul, l'homme de $10 \times 5 + 2$, dont l'imagination était surexcitée par les monstruosités italiennes et aussi par les approches de la sénilité; — c'est lui, j'en jurerais, qui a ainsi « embelli » son histoire et qui s'est honteusement complu à ce petit inceste posthume.

Beyle a écrit que dès sa première jeunesse il éprouvait « un mortel dégoût des honnêtes femmes et de l'hypocrisie qui leur est indispensable ». J'espère bien que les honnêtes femmes lui rendront la pareille !

J'ai parlé des miettes d'histoire qu'on peut ramasser dans ce volume. Elles se bornent à peu de chose. Nous apprenons qu'à l'enterrement du maréchal de Vaux, on blâma l'avarice de sa fille. Elle n'avait pas donné, comme c'était l'usage, aux tambours, pour couvrir leur caisse, un morceau de drap suffisant à fournir une culotte. Nous voyons, sur la place, le jour de la première sédition, au moment où les régiments s'apprêtent à charger, une vieille femme qui tient ses souliers à la main et qui hurle : « Je me *révorte!* Je me *révorte!* » Un ouvrier est frappé dans les reins d'un coup de baïonnette. On le relève, on le conduit à sa maison, qui est proche. D'étage en étage, à chaque palier, l'enfant voit cette face convulsée, entend les cris du moribond. Arrivé en haut, l'homme rend le dernier soupir.

M. Beyle, le père, qui faisait dire la messe, le dimanche, dans son salon, fut pendant dix-huit mois sur la liste des suspects et passa de longs jours en prison. Un peu plus l'aimable enfant regretterait qu'on n'ait pas fait mourir son père sur l'échafaud. Pour détourner de lui l'intérêt du lecteur, il nous assure qu'à Grenoble la Terreur a été fort douce. Les prêtres voulaient absolument faire croire qu'ils étaient persécutés. Deux d'entre eux poussèrent la comédie jusqu'à se faire guillotiner en place Grenette. — Hein ? Ces hommes noirs ! Quelle infernale hypocrisie !

M. Stryienski n'a pas changé une virgule à son texte. Il nous a donné Stendhal en déshabillé avec ses omissions, ses répétitions, ses négligences, ses phrases interrompues, ses fautes d'orthographe et ses solécismes anglais ou français. Il y a même un « *qu'ils sortassent* », devant lequel je suis demeuré rêveur. Dois-je l'admirer comme « stendhalien » ? Dois-je y voir une vulgaire coquille? Lorsque Stendhal appelle la religion, la *gion* ou la *reli*, lorsqu'il désigne Dieu par le pseudonyme de *God* et se désigne lui-même par celui d'Henri Brulard, ou nous explique ces enfantillages par le besoin de dépister la police romaine. La police, dans les États-Romains, était donc faite par des enfants de cinq ans, car je ne sais, en vérité, qui eût pu être trompé par d'aussi grossiers artifices. Ce n'est pas, en tout cas, pour dépister la police que Stendhal brouille les époques, intervertit l'ordre des faits, ouvre des parenthèses saugrenues pour conclure invariablement par cette niaise formule : « Mais je m'égare. » S'il a un but, c'est de donner une leçon de désinvolture aux pédants des *Débats*, à tous ces pleutres qui ont la bassesse de ranger leurs idées et leurs mots suivant la logique et la grammaire. Enfin dépouillez-le de toutes ces affectations et de toutes ces grimaces : que reste-t-il? Un écrivain naturel et irrégulier, contemporain de Restif et de Laclos, qui a fait aussi des emprunts à Crébillon fils, au Montesquieu des *Lettres persanes* et aux géomètres de l'âge précédent; qui a appris à raisonner avec Helvétius et Cabanis, et qui, enfin, n'aurait jamais songé à composer la *Vie d'Henri Brulard*, si un certain Jean-Jacques n'avait pas écrit les *Confessions*. Il est le dernier, non en talent, mais en date, des écrivains du XVIIIe siècle. Il pourrait nous apprendre comment on traduit une impression sans la grossir et la déformer. Mais au lieu de lui demander le secret de son style souple et vif, rapide et profond, incisif et décisif, absolument pur de rhétorique, nous aimons mieux lui dérober sa psychologie prétentieuse, son nihilisme moral, son bagout démodé d'*homme à femmes* et jusqu'à la petite glace de poche où il regardait, avec tant de sympathie et de plaisir, les laideurs de son visage et de son âme.

***

M. Paul Margueritte, qui a brillamment débuté avec *Jours d'épreuve* et *Pascal Géfosse*, nous montre un autre aspect de son talent dans *Amants* (1), qui a paru cet été.

Les cinquante premières pages m'ont un peu déconcerté. Une jeune fille sort de son lit, le matin, et, au lieu de songer à s'habiller et à déjeuner, elle s'interroge sur la vie et la mort, évoque Christ, Littré, Herbert Spencer. Avant qu'elle ait mis ses bas, nous savons qu'elle ne croit à rien, qu'elle a deux maladies et qu'elle aime un certain prince d'Ancise, rencontré à Fontainebleau dans une chasse à courre. Le caractère nous est connu dans ses détails et nous devinons les événements qui vont suivre. Ainsi disparaît le charme de l'inconnu, l'attrait de l'énigme, qui seul rend la vie supportable et les romans lisibles. Mais on ne peut pas faire comprendre aux jeunes auteurs qu'il n'y a rien

(1) *Amants*, par Paul Margueritte. — Ernest Kolb.

le plus beau que de raconter une histoire, de donner l'illusion d'un drame.

J'ai été bientôt emporté par le courant du livre et j'ai oublié l'impression pénible du début. C'est le grand et véritable amour qui entraîne Frédérique Elsée, cet amour que la jeunesse seule peut connaître et peindre. Avoir pour maîtresse une jeune fille du plus grand monde, adorablement belle, passionnée, intelligente; voir ce rêve se réaliser sous l'ardente langueur du ciel africain; savourer, au cours de cette liaison, tout ce qu'il y a de volupté dans les larmes, l'attraction dans le crime, et jusqu'au charme étrange de la mort qui plane sur cette ravissante fille et éloigne toute idée de satiété : telle est l'aventure du prince d'Ancise, et, en le blâmant tout haut, il n'y a pas un homme qui ne l'enviera tout bas.

C'est une belle scène que celle où la princesse d'Ancise couvre les amants surpris, embrasse la coupable et s'efforce de la convertir. Mais, en cette circonstance, il me semble qu'elle parle un peu trop comme un paroissien. La princesse est une sainte, mais comprenons-nous bien aujourd'hui ce que c'est qu'une sainte? L'idée, suivant le mot très fin d'Arvède Barine, « s'en est affadie. » Le roman contemporain veut toucher sans cesse aux choses de la religion. A-t-il, pour le faire, les mains assez pures, le cœur assez simple?

Vers la fin, la logique des faits et des sentiments prend le galop. Les caractères s'exagèrent : non seulement la vertu de la princesse devient excessive, mais la folie de Frédérique, l'abjection de son père, l'égoïsme monstrueux de son amant. Notre sympathie ne suit pas ces coupables jusqu'au bout. Ce roman reste une œuvre pleine de fièvre et de passion plutôt que de vraie force, dangereusement plaisante, délicieusement morbide, où l'amour souffle alternativement en brise énervante et en tempête furieuse. On y prend un plaisir inquiet, on en sort l'âme fatiguée et triste. Le stoïcisme positiviste de Mme Karlsen, l'abnégation chrétienne de Clotilde, la soif de bonheur chez Frédérique, tout a échoué, tout est vain, et du livre entier il ne reste que ce mot de Calderon, inscrit sur la couverture : « La Vie est un Songe ».

***

Dorine est un recueil de nouvelles par Jacques Fréhel, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue bleue* (1). L'auteur a une très belle imagination et rend ses impressions avec puissance. Au début de *Dorine*, on trouve des pages descriptives très remarquables et qui font espérer beaucoup. Mais lorsqu'il s'agit de faire vivre, agir et parler ses personnages si bien posés et si bien dessinés, l'auteur se dérobe et, quand nous attendons une scène, nous offre encore et toujours un tableau. Le fils d'un riche fermier, après avoir passé sa licence en droit, revient au pays, c'est-à-dire à Isigny, patrie du bon beurre, où il séduit une petite pêcheuse de crevettes. Le grand-père de l'enfant se fâche et l'étudiant, qui est bon garçon, épouse sa maîtresse. C'est là un sujet d'idylle et non d'épopée. Or la manière de Jacques Fréhel est certainement plus voisine de Milton que de Longus. Voilà où il serait peut-être bon de relire cet affreux Stendhal, et voilà aussi pourquoi M. Brunetière n'a pas tort de nous ramener à la définition des « genres » littéraires.

***

Dans les *Contes d'amour* (1) de M. Chenevière je retrouve les qualités qui m'avaient charmé dans *Secret amour*, un peu gênées peut-être dans le cadre étroit de la nouvelle. *Mon premier amour*, sorte de badinage tendre, montre l'éveil du cœur chez un enfant de sept ans, avec une touche naïve et malicieuse qui rappelle, bien que de loin, l'auteur de *la Bibliothèque de mon oncle*. *Une cure de montagnes* nous transporte au milieu des sapins et des mélèzes. Lorsque Louis Trémont donne un baiser à Nelly Crafton, tous deux sont assis sur la haute branche d'un arbre dont un taureau furieux laboure le tronc de ses cornes. Si le chien de Louis n'avait pas attaqué follement un troupeau de vaches, le jeune Parisien ruiné ne serait pas devenu le fiancé de la jolie et riche Américaine. C'est le chien que je vous souhaite!

AUGUSTIN FILON.

(1) *Dorine*, par Jacques Fréhel. — Plon.

(1) *Contes d'amour*, par Adolphe Chenevière. — A. Lemerre.

CHOSES ET AUTRES

Un roi dans la boulange.

Il le faut. L'actualité est une dure maîtresse. Mettons des bottes et le tablier de cuir, et travaillons une dernière fois dans la boulange.

Un travail de nuit, celui-là. Plus on pompe, plus il en vient, et c'est surtout quand il n'y en a plus qu'il y en a encore. Ce bon petit Poucet de suffrage universel s'était décidément égaré dans la forêt de Bondy. Il est hors d'affaire aujourd'hui, le cher enfant, mais le parfum du bois l'accompagne. Gros malpropre, regarde un peu à présent dans quoi tu as failli tomber!

> Que les parents sont malheureux qu'il faille
> Toujours veiller à semblable canaille!

Dire qu'il en aurait mangé, le dégoûtant, si on l'avait laissé faire. Frottez-lui le nez dedans, frottez toujours, honnêtes moralistes! Ah! tu voulais goûter à cette confiture-là, petit gourmand! Pleureras-tu encore pour

en avoir? Qu'il la lèche bien, sa tartine; la leçon est bonne. Et puis ouvrons les fenêtres, jetons de la cendre, brûlons du sucre, et, pour l'amour de Dieu et de la France, qu'on n'en parle plus!

*
* *

Quelle nausée! Les plus implacables, les mieux informés d'entre nous n'auraient jamais cru que c'était si sale, ni surtout si bête. Qui diable aura été le trompeur dans cette plate farce, et qui le dupé? Les chandelles soufflées, maintenant que tous ces fantoches dépenaillés gisent sur le sol, on ne distingue plus dans ce tas d'étoupes et de loques lequel était Polichinelle, lequel Guignol et lequel Gnafron. Il n'y a que le commissaire de reconnaissable; dût la tradition en souffrir, il me semble qu'il n'a pas été rossé, cette fois-ci. Mais quelle est cette chose informe, ce comparse lamentable au ventre crevé, dont la perruque de filasse a été pillée au cours de la pièce, et que les nasardes ont rendu camus?...

Ça, mesdames? C'est le Roi de France!

O ses aïeux!

> C'est vot' prince que j' vous ramène,
> Il est dans un triste état!

Ce reste de casserole qui pend à ses basques, c'est son principe; ce foulard de cou, son drapeau; ce chiffon de papier, sa charte; ce cuivre bosselé qui essaye de jouer encore les faux-cols, c'est sa couronne, et ce vague pépin retourné, c'est son sceptre. Vive le roi!

J'ai toujours été très content d'être républicain, pour beaucoup de raisons; mais si je m'en félicite aujourd'hui plus que jamais, c'est parce que cela me dispense d'être royaliste. Il me serait douloureux, si j'avais la foi monarchiste, de voir le représentant de Dieu sur la terre aussi abîmé. S'il existe encore, dans quelque coin reculé du Poitou, de vrais dévots de la royauté, je les plains sincèrement et de tout mon cœur. Être obligé de se faire toucher les écrouelles par un des membres les moins influents de l'ancien comité boulangiste, c'est à vous dégoûter d'en avoir! Quelle dèche, sire, et quel déchet!

Quand je dis « quelle dèche », c'est pure métaphore. De toutes les ombres des Bourbons, il n'y a que celle de Louis-Philippe qui soit contente. La caisse est sauve. Si le petit-fils a parlé de mettre son casque, il n'a pas casqué. Dillon le subtil est un grand chef; il est venu, a montré son ordre et s'est écrié : « Que la lumière soit! » Mais le roi de France n'a pas éclairé. Du prestige tant qu'on en a voulu; d'argent, point. Philippe VII n'a même pas pris un pauvre petit abonnement aux feuilles boulangistes : on lui faisait le service. Le cri royal n'est plus « Montjoie et Saint-Denis! » Une devise plus simple et plus moderne : « A l'œil! » remplace avantageusement l'ancienne formule. De l'aventure, le roi ne remporte qu'une veste, mais au moins il l'a pour rien. C'est toujours ça.

*
* *

Oui, je souffrirais cruellement d'être royaliste. Nous pouvons le reconnaître, entre républicains, aujourd'hui surtout que tout monarque est devenu impossible, c'était une belle et grande chose que la monarchie. Les esprits libres ont cessé depuis longtemps de faire dater l'histoire nationale de la prise de la Bastille. Nous savons que la France a été construite autant par la patience ou le génie de ses princes que par la vertu de ses enfants. Une conception chaque jour plus large et plus intelligente du passé nous montre dans les vieux rois défunts les meilleurs ouvriers de la patrie, et, dès l'école, nous avons appris, de la bouche des docteurs de la religion positive, à vénérer Louis XI et Richelieu à l'égal de Mirabeau et de Danton. La gloire de la royauté n'a rien qui nous gêne; elle fait partie du trésor commun. Fontenoy est un aussi beau souvenir pour les descendants des troupiers qui surent y périr que pour les neveux de leurs officiers. Il n'est rien de plus niais et de plus démodé que de nier, sous prétexte de républicanisme, la grandeur de l'épopée carlovingienne, la sagesse de la politique capétienne, l'héroïsme de la guerre de Cent ans, la quasi divinité de Jeanne d'Arc, la valeur de François Ier, le bon sens lumineux d'Henri IV, l'ardeur laborieuse de Louis XIV, et nous ne sommes pas tous assez bêtes pour dépenser notre force admirative en faveur de Carrier et de Collot d'Herbois. Si j'enfonce ainsi une porte ouverte, au risque de passer pour un cuistre, c'est qu'en vérité trop de gens s'imaginent encore que les républicains ont appris l'histoire dans les livres que publiait M. Léo Taxil, avant son édifiante conversion. Il faut laisser dire cela aux rédacteurs du *Rosier de Marie*. L'histoire entière du parti républicain, une histoire non écrite encore, démontre que les ennemis de la royauté, je parle de ceux qui comptent, des grands conspirateurs d'autrefois, lui rendaient par leur haine même un hommage digne d'elle et digne d'eux. Si nos pères ont tant lutté pour être libres, s'ils ont failli parfois perdre l'espoir, c'est parce qu'ils gardaient une idée très haute du principe dont ils ne voulaient plus. Un ennemi qu'on ne respecte pas un peu vaut-il la peine d'être combattu?

Et, de fait, c'était quelque chose de rude à abattre que la foi monarchique, pas plus tard qu'hier encore, lorsque le comte de Chambord, tout isolé qu'il fût en son manoir d'Autriche, tenait le drapeau blanc dans ses mains. Celui-là aussi désirait le trône. Régner était pour lui une fonction aussi nécessaire et aussi naturelle que respirer; son éducation et plusieurs siècles d'hérédité l'avaient fait ainsi. Cela ne l'a pas empêché, quand on lui a offert d'entrer dans sa bonne ville de Paris par la poterne et en se déguisant en orléaniste,

de congédier les donneurs d'avis. Et ceux-ci s'appelaient, si j'ai bonne mémoire, Chesnelong, Buffet, Lucien Brun et quelques autres qui restent pour nous d'irréconciliables adversaires, mais en qui nous nous plaisons à voir encore des personnalités plus considérables que les fins politiques de la boulange. Je ne parle pas de Villemessant, qui n'avait qu'un strapontin à la cour de Frohsdorff, mais qui ferait pourtant assez bonne figure dans le parti néo-légitimiste allant du comte Dillon à je ne sais qui. Henri V, lui, voulait être roi tout à fait, ou pas du tout. Et il l'a été pas du tout, le brave homme, ce qui est quelque chose, quand on pouvait l'être à moitié au prix d'une bassesse. Le bon sire voyait clair quand il refusait de céder sa couronne honoraire à la famille Égalité. Il avait de la méfiance, comme le Saint-Phar d'Eugène Chavette; toute la persuasion du monde s'émoussait là contre. Du haut du paradis des honnêtes gens où il repose, il doit être content, s'il reçoit l'écho des conférences secrètes où son héritier se fait appeler « mon colonel », et s'il lit ces interviews mélancoliques où Philippe VII, s'épanchant dans des gilets américains, avoue avoir été roulé par son Monk. J'imagine que le petit-fils de Charles X s'adresse à l'ombre la plus voisine de la sienne, celle de M. de Chateaubriand :

— Que pensez-vous de tout cela, mon cher vicomte?

— Sire, le jour où votre aïeul Louis XVIII a confié un portefeuille à cet oratorien défroqué dont le nom m'échappe, j'ai jugé la monarchie finie. C'est vous dire que M. Arthur Meyer me plairait mal en garde des sceaux. Votre Majesté n'ignore pas d'ailleurs que, depuis la publication des *Mémoires d'outre-tombe*, je suis républicain socialiste.

— Je sais, vicomte, je sais ; et je ne vous en veux pas. Cela vaut toujours mieux que d'être orléaniste. Mais, hélas ! la royauté est bien morte.

— Oui, sire, c'est le roi qui l'a tuée.

— Vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir?

— Sire, un seul homme en France pourrait la relever aux yeux du peuple. Mais je le connais, il ne fera rien ; il n'a plus la foi.

— Le nom de cet homme, monsieur le vicomte?

— Sire, c'est Paulus.

URSUS.

LÉGENDES ROMAINES

Janus, Noé.

Il y a un mois à peine, je croyais encore que Janus, l'une des premières divinités que Rome païenne invoqua, n'avait été qu'un personnage mythique, une incarnation du monde ou du chaos, ou une figure non moins allégorique de l'union des Sabins et des Latins. J'éprouvais même quelque fierté à être aussi bien renseigné sur ce contemporain de Saturne, Jupiter et autres. Vanité des vanités! Mon ignorance était aussi grande que profonde mon erreur. Non, Janus ne fut point un mythe, une allégorie, un dieu inventé à plaisir par l'imagination des païens; il fut un être vivant, le personnage le plus notable de son temps, l'acteur principal du plus grand drame connu dans les fastes de l'humanité; son véritable nom est l'un des premiers que nous ayons ânonnés lorsque les pages mystérieuses de l'histoire sainte ont commencé à nous être enseignées. Ce fut aussi un pauvre père, bien éprouvé par ses enfants... Bref, pour ne point vous intriguer mal à propos, je vous dirai de suite, sans phrases et sans détours, que le divin Janus aux deux visages, le plus ancien roi du Latium, celui qui donna son nom à la colline que le Tibre enserre de ses eaux blondes, celui que les Romains ont adoré comme le plus perspicace des dieux, ne fut autre que notre père Noé, ingénieur bien connu, constructeur de l'arche que recouvrent aujourd'hui les neiges de l'Ararat, et viticulteur à ses heures de loisir.

Voici comment j'ai été amené à découvrir ce fait extraordinaire, mais absolument historique.

Il y avait courses, *alle Casselle;* la reine Marguerite devait s'y montrer dans un costume dont on disait merveille (Sa Majesté italienne est royalement coquette). L'attrait était grand, mais à quoi bon? Mieux valait contempler Rome une dernière fois du haut de la terrasse de San Pietro *in Montorio,* au Janicule, et saluer en passant la tombe de Torquato Tasso. Je me fis conduire hors de la porte San Spirito, sur le versant du Janicule, au pied de l'église de San Onofrio (Saint-Onuphre). C'est dans la première chapelle de gauche de cette église que Pie IX a fait ériger le gracieux monument qui renferme les restes du grand poète. Est-ce un hommage tardif de l'Église à l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, ou l'hommage d'un lettré puissant et bon à la victime d'Alphonse d'Este?

Un cloître relie San Onofrio au couvent des Jéromites où mourut le Tasse. Je me fis conduire dans la cellule qu'il habita. Lorsque mon *cicerone* en ouvrit la porte devant moi, je m'arrêtai fortement impressionné : contre le mur blanchi à la chaux, je venais d'apercevoir Torquato Tasso, debout, la tête inclinée, une feuille de papier à la main, ses grands yeux rêveurs fixés sur les miens, et dans l'attitude de s'avancer vers moi. Mon binocle fit cesser l'illusion : le Tasse ne vint pas au-devant de moi; trois siècles et plus séparent sa poussière inanimée et ma poussière vivante; mais je n'en remercie pas moins la fresque de Balbi de m'avoir procuré ce moment d'hallucination. Au milieu de la cellule, sur un piédestal et sous un globe, on conserve le masque en cire du visage du poète : ce visage fut moulé aussitôt après la mort. A gauche, en entrant, est la table à écrire du Tasse et le coffret à tiroirs où il déposait, dit-on, ses manuscrits. Contre la paroi du fond sont deux armoires vitrées qui renferment son encrier, son miroir, son crucifix ainsi qu'une humble caisse de plomb qui fut son premier cercueil. Quelques sièges de cuir à dossier élevé complètent l'ameublement. Des couronnes de laurier flétries sont suspendues au-dessus de la porte. Ce sont celles dont on devait le couronner au Capitole. La mort ne lui permit pas d'aller les recevoir.

Je m'inscris au registre et je m'éloigne lentement du seul asile où le grand inquiet parut goûter quelques heures de

repos. L'esprit tout rempli de sa mélancolique histoire, je jette un regard distrait sur les fresques de Léonard de Vinci et du Dominiquin qui décorent l'extérieur du cloître et je continue l'ascension du Janicule.

La passeggiata San Margarita est solitaire. Au-dessus de ma tête, le ciel est bleu et d'une hauteur infinie; autour de moi, une végétation exubérante; le lierre habille les murs et enguirlande les arbres, les aubépines embaument l'air qui passe, les roses s'épanouissent sous le soleil ardent, des têtes de marbre, qui s'ennuient sur les piédestaux, me regardent passer. J'arrive finalement à l'Aqua-Paola. L'ascension est terminée. Mes yeux se rafraîchissent un instant au spectacle des eaux de cette superbe fontaine, puis je fais encore un peu de chemin et j'arrive sur la terrasse de San Pietro *in Montorio*. Rome est à mes pieds. Ses dômes, ses tours, ses palais et ses ruines se détachent en relief sur son fond coloré de maisons aux toits innombrables; quelques points sombres, des masses d'ombres : ce sont les jardins de ses vieux palais. Une première ceinture de collines vertes, aux déclivités douces, l'enserre, puis un vaste cirque de hautes montagnes lui forme une gigantesque muraille. Une subtile vapeur bleue plane sur le vert des collines, de gros nimbes roulent au-dessus des hautes cimes de l'arrière-plan, enveloppant ou découvrant leurs neiges avec lesquelles ils rivalisent de blancheur. Qui ne dédaignerait toutes les courses du monde pour contempler un tel spectacle! Lorsque mes yeux en furent rassasiés, j'entrai à San Pietro; je voulais revoir le ravissant *tempietto* de Bramante. Ce petit temple, qui rappelle celui de Vesta, a été construit sur l'emplacement du crucifiement de saint Pierre; seize colonnes doriques l'entourent; il renferme deux chapelles superposées. L'une est la crypte : on y descend par un petit escalier de pierre. L'autre occupe la partie supérieure : on y accède par quelques degrés.

Le Père franciscain, qui est le cicerone du lieu, a souri en me voyant arriver, car je suis un assidu du Tempietto; mais cela ne l'empêche pas de me répéter mot pour mot les explications qu'il m'a déjà données plusieurs fois. Armé de son long bâton qu'il plonge dans un trou au centre de la crypte, il me dit :

— C'est là qu'a été plantée la croix où saint Pierre fut crucifié la tête en bas, par humilité.

Puis, il retire son bâton, me montre le sable blond qui s'est attaché à sa pointe, recueille précieusement ce sable dans une feuille de papier et ajoute :

— Cette montagne, connue sous le nom de Janicule, doit son surnom de Montorio (mont d'Or) à ce sable, qui, vous voyez, est jaune d'or.

Il a plié son petit paquet et me l'offre. Nous montons à la chapelle supérieure. Sur un bas-relief datant du règne de Constantin et que le bon Père me fait de nouveau admirer, j'aperçois, pour la première fois, une barque assez finement sculptée.

— Que signifie cette barque? lui demandai-je.

— Elle a plusieurs significations : il y a une histoire, d'autres disent une légende.

— Dites, je vous en prie.

— Il paraîtrait que Noé serait venu au Janicule et même qu'il y a été enterré... Mais ce n'est pas un article de foi, se hâta d'ajouter le bon Père, qui se méprenait sur la cause de mon étonnement. — Après le déluge, continua-t-il, Noé, ayant parcouru toute la terre, ainsi que nous l'enseigne l'histoire sainte, vint fonder une nouvelle cité sur le Janicule. C'est lui que les Romains ont surnommé Janus et ont adoré sous ce nom. Si vous voulez de plus amples renseignements, venez avec moi à la sacristie : je vous montrerai un livre qui explique toutes ces choses.

Quelques instants plus tard, j'étais installé dans la sacristie, et je feuilletais un livre poudreux, intitulé *Dissertations sur le martyre de saint Pierre au Janicule et sur la venue et la mort de Noé sur la même montagne*, etc. Avec la permission du Père, je pris quelques pages de notes. J'en transcris ici les passages qui, dans la pensée de l'auteur, doivent prouver, clair comme le jour, que Noé vint s'installer au Janicule :

« Or ce père commun, ce chef naturel de tous, parti de l'Orient avec eux (il s'agit des Assyriens et des Chaldéens) avant la tour de Babel, et venu avec eux en Italie pour y faire fleurir la justice et l'âge d'or, qui fut-il, sinon le patriarche Noé, dans la personne de qui tout se vérifie comme nous l'avons indiqué ci-dessus? Nous en trouvons la confirmation dans l'histoire profane même, parce que Noé, qui avait vu l'un et l'autre monde et qui voulut être gravé sur les médailles avec deux visages d'un côté et le symbole de l'arche de l'autre, vint réellement en Italie avec des Assyriens et des Chaldéens, et érigea, près du Tibre, le Janicule, ainsi nommé à cause de son nom de Janus. »

Voilà qui semble péremptoire, n'est-ce pas? mais ce n'est rien; écoutez ce passage :

« Venons maintenant aux autres arguments qui prouvent l'identité de la personne; montrons que l'ancien Janus, fondateur du Janicule, fut réellement Noé. Trois particularités sont relevées dans les saintes Écritures comme propres et caractéristiques au saint patriarche. *Primo :* avoir échappé avec sa famille au déluge universel par sa piété. *Secundo :* avoir été le père commun de tout le monde. *Tertio :* avoir été aussi le premier maître et promoteur de la justice. Ces trois particularités réunies ne se vérifient qu'en la personne de Janus. »

Le raisonnement continue sur ce ton quelque temps encore, émaillé par-ci par-là de citations latines. Puis l'auteur, qui est avant tout de très bonne foi, fait l'objection suivante :

« Il est vrai que Macrobe dit que le symbole des deux visages indique la prudence, et Ovide paraît croire que le symbole de l'arche indique le vaisseau de Saturne quand il vint par mer en Italie, où il fut reçu par Janus. Mais ces explications ne peuvent exclure la plus véridique, adoptée de préférence à tout autre comme la plus facile et la plus naturelle. D'autre part, la prudence était commune à beaucoup de gens, et cependant aucun autre que Janus ne fut représenté avec deux visages. »

Je vous fais grâce des explications latines qui suivent et où notre vieil ami Plutarque se trouve mêlé; mais je suis bien forcé d'insister sur celles-ci : « Si le nom de Janus, ainsi qu'on l'a déjà dit, est un nom hébraïque provenant de *Jain* qui, dans cette langue sacrée, signifie *vin* et de *No* qui veut dire *fameux*, c'est un nom mystérieux qui indique son origine, parce que : *Gallus vini, nomen Sion est ubi thesauri sapientiæ et scientiæ Dei patefacti sunt*, et parce que le divin Sauveur dit de soi-même : *Ego sum vitis vera*. Il s'agit donc bien de ce Janus qui vint du mont

Ararat en Arménie où s'arrêta l'arche et qui fut aussi le premier qui cultiva la vigne et inventa le vin. »

Plus loin, notre auteur, qui n'a que l'embarras du choix dans les preuves indiscutables, nous dit encore :

« Saliani, Corsi et autres relèvent que Romulus, premier roi de Rome, homme belliqueux mais peu capable d'astronomie, ignorant du cours du soleil et de la lune, composa l'année de dix mois, en commençant par celui de Mars qu'il prétendait être son père; mais Numa Pompilius corrigea cette erreur qui produisait une grande confusion et rétablit la manière déjà usitée et prescrite du temps de Noé de compter les mois (comme on le voit dans les livres de Moïse). Et il faut noter qu'en outre de cela Numa fit encore plusieurs choses en l'honneur de Noé. A son nom de Janus, dont le nommaient les Gentils, il emprunta le nom de janvier et voulut qu'il fût le premier de l'année, mettant troisième celui de mars qui était le premier dans le calendrier de Romulus Le fait de Numa Pompilius qui, après avoir tant travaillé en l'honneur de Janus, bien connu de lui pour être Noé, voulut être enterré au Janicule, démontre bien que celui-ci, en ayant été le fondateur, y avait vécu et y fut enterré. »

Ici encore des citations latines à n'en plus finir et qui démontrent, toujours avec la même puissance et la même clarté, que l'habitation au Janicule d'un homme très vieux qui fut Janus, c'est-à-dire Noé, qui parvint à l'âge de neuf cent cinquante ans, prouve qu'il mourut naturellement en cette dite habitation, et ne permet pas de douter qu'il n'y fut enterré. Inutile donc d'ergoter davantage ou de nous fatiguer l'esprit sur des détails qui ne nous apprendraient rien de plus. L'auteur termine et conclut ainsi :

« Il faut admirer la mystérieuse disposition divine qui voulut que la mort du Christ survînt sur le Golgotha où se trouvait la sépulture d'Adam par qui le péché entra dans le monde, et que, plus tard, son vicaire saint Pierre fût crucifié sur le Janicule où Noé avait été enterré, et qu'ainsi le premier siège du règne spirituel du Christ restât pour toujours établi à Rome, au bénéfice du monde entier »

Je ne sais si mes lecteurs resteront désormais persuadés que Janus et Noé ne furent qu'une seule et même personne. Ce que je sais bien, c'est qu'à feuilleter ce livre étrange, parfumé *au moisi*, j'ai passé quelques bons moments.

Lorsque je revins sur la terrasse de San Pietro *in Montorio*, je poussai un cri d'admiration : Rome, embrasée par les feux du soleil couchant, se détachait sur un fond de nuages noirs, et semblait la proie d'un incendie immense Je cherchai Néron autour de moi, et, ne le voyant pas, j'eus envie de m'écrier : « Rome brûle, et tu n'es pas là! »

Je restai jusqu'à ce que les flammes s'éteignissent, puis je descendis lentement du Janicule. Ayant fini par rencontrer une voiture, je me fis conduire au Corso. J'y vis le tout Rome qui revenait des courses. J'eus un sourire de pitié pour tant de gens qui ignoraient apparemment que Noé eût fondé le Janicule

A. Levinck.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections législatives. — Dans le Cantal (Saint-Flour), au scrutin de ballottage, M. Mary-Reynaud, républicain, a été élu député, en remplacement de M. Amagat, décédé, par 4081 voix, contre 3291 données à M. Chansonet 2822 à M. Andrieux.

Intérieur. — Pendant le mois d'août, les impôts et revenus indirects ont donné une moins-value de 779 200 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 5 597 300 francs sur la période correspondante de 1889. Le commerce de la France, pendant les premiers mois de l'année 1890, s'est élevé à 2 983 937 000 francs pour les importations, et à 2 401 843 000 francs pour les exportations. Ces résultats, comparés à ceux de la période correspondante de 1889, présentent une augmentation de 116 852 000 francs pour les importations et de 68 832 000 francs pour les exportations.

Suisse. — Une révolution a éclaté au Tessin provoquée par le refus du gouvernement conservateur de proclamer les résultats du vote sur la revision de la constitution. Les libéraux se sont emparés par un coup de force de l'arsenal de Bellinzona et du palais du gouvernement, et ont nommé une administration provisoire. Le conseil fédéral a aussitôt fait partir des troupes pour réprimer l'émeute et le colonel Kunzli a été envoyé en qualité de commissaire. Mais il n'a pu arriver à aucune entente avec les insurgés et la révolution prend des proportions inquiétantes.

Faits divers. — Un congrès ouvrier s'est réuni à Bruxelles, en vue de réclamer l'établissement du suffrage universel. — L'explorateur Martel a exploré dans la région des Cévennes, près Rocamodour, le gouffre de Padorac, où il a découvert une rivière sans issue de 3500 mètres, onze lacs, trente-neuf cascatelles et de merveilleuses grottes. — Un congrès mutualiste algérien s'est ouvert à Philippeville. — Inauguration, à Salornay-sur Guye (Saône-et-Loire), du monument élevé à M. Margue, ancien sous-secrétaire d'État à l'intérieur.

Nécrologie. — Mort du général Hugot, commandant la 22e brigade d'infanterie à Nancy; — de M. Ernest Henry, inspecteur des colonies; — du peintre Amédée Baudit; — du commandant du génie Ducloux, l'un des défenseurs de Strasbourg en 1870; — de M. Benjamin Pefteau, publiciste; du colonel Godard, directeur du service des langues étrangères au ministère de la guerre; — du collectionneur Arthur Stevens; — de M. Joffrin, député de Clignancourt; de M. de Puyberneau, ancien député de la Vendée; — de sir William Hartmann, rédacteur en chef du *Morning-Post;* — de Mme Merante, professeur de danse à l'Opéra.

Revue bibliographique.

LITTÉRATURE.

Dans son savant ouvrage sur *la Vie et les œuvres de Hans Sachs* (Berger-Levrault), M. Ch. Schweitzer s'est proposé de nous faire connaître un vieux poète allemand du XVIe siècle qui jouit aujourd'hui chez ses compatriotes d'une légitime popularité, après être resté inconnu et oublié jusqu'à la fin du siècle dernier. Hans Sachs se distingua par un esprit inventif et fertile; il a laissé plus de six mille pièces de poésie, près d'un demi-million de vers. Il a abordé tous les genres littéraires, il a relevé dans son pays le mystère et l'épopée, il a

fait du drame biblique une solennité digne de la religion; il a rendu au théâtre la fable profane; on a vu se rajeunir entre ses mains toutes les formes poétiques. Adepte fervent et convaincu de la Réforme, il a mis son talent au service des croyances nouvelles; il a prêché en vers, et ses poèmes religieux ou moraux ont notablement contribué à la propagation des doctrines de Luther. De tous les écrivains de son temps, c'est celui qui le personnifie le mieux; fils de la bourgeoisie, il a vécu de sa vie, en reflétant fidèlement l'esprit de son époque. A ce titre, l'étude approfondie que M. Schweitzer vient de consacrer à sa vie et à ses ouvrages mérite particulièrement l'attention de ceux qui veulent connaître l'état moral et social de l'Allemagne au XVIe siècle.

HISTOIRE.

Avec la deuxième série des *Souvenirs intimes* (Ollendorff), Mme Carrette raconte dans leur poignante réalité les derniers jours du second Empire et la vie des souverains de juillet à septembre 1870. Elle s'est attachée à dissiper par un récit impartial les légendes qui ont singulièrement travesti certains épisodes de cette douloureuse période.

Signalons, dans le même ordre d'idées, les *Souvenirs du second Empire*, par le comte de Maugny (Kolb). L'auteur, qui dut à ses fonctions officielles d'être en relations avec toute la haute société de l'époque, a réuni dans ses notes d'intéressants détails anecdotiques sur les personnalités les plus marquantes; mais, en galant homme qu'il est, il a prudemment évité tout ce qui confinait à la médisance et au scandale.

Voici deux ouvrages d'histoire moderne qui rappellent les tristes et émouvants souvenirs de la guerre franco-allemande, le *Journal d'un lycéen de quatorze ans pendant le siège de Paris*, par E. Deschaumes, et *le Drame de Metz*, par Gustave Marchal. L'un rappelle, d'après des notes prises au jour le jour, les impressions éprouvées et les souffrances ressenties en 1870 par nos lycéens trop jeunes encore pour porter les armes, mais assez avancés pour comprendre la gravité des événements et être profondément touchés des malheurs de la patrie. L'autre retrace en détail l'histoire de l'armée du Rhin, depuis sa formation et ses premiers exploits jusqu'au siège et à la capitulation de Metz. Ces livres, illustrés de nombreux dessins, méritent d'être mis entre les mains des jeunes gens, en raison de leur intérêt patriotique.

VOYAGES.

Les voyages en Asie centrale, qui n'étaient possibles naguère qu'à cheval ou à dos de chameau, et qui exposaient les touristes aux plus rudes épreuves, sont presque devenus, depuis l'ouverture du chemin de fer transcaspien, une excursion d'agrément. Quinze jours suffisent aujourd'hui pour aller de Paris à Samarkande, et si l'on dispose de quelques semaines, on peut arriver aux frontières de Pamir et aux portes de la Chine. C'est ce qu'a fait M. Jules Leclercq, le président de la Société royale belge de géographie; et il nous raconte aujourd'hui en détail son intéressante pérégrination *du Caucase aux monts Alaï* (Plon-Nourrit), dont les principales étapes ont été Bakou, Merv, Boukhara, Samarkande, Tachkent et Kokand. Toute la région transcaspienne, hier encore inaccessible et aujourd'hui ouverte à la civilisation, est actuellement occupée par les Russes qui sont en train d'y opérer des transformations grandioses, et qui retireront de leur conquête pacifique non seulement des avantages politiques ou stratégiques, mais aussi des profits commerciaux dont il serait difficile dès maintenant d'apprécier toute l'importance.

La plupart des voyageurs qui ont visité ou décrit le Japon contemporain n'ont pu se défendre dans leurs appréciations d'un parti pris volontaire; la comparaison, en quelque sorte inconsciente, qu'ils ont faite avec leur pays d'origine, a provoqué chez eux, soit une admiration excessive, soit un dédain injustifié pour cette contrée si étrange et si originale. Pour éviter de suivre les mêmes errements, M. de Villaret s'est borné à présenter dans son ouvrage, intitulé *Dai Nippon* (Delagrave), un tableau complet de cet empire, où il a longtemps résidé. La première partie de ce travail fait connaître l'aspect physique général du pays, le développement historique de la nation, sa religion, sa langue, ses mœurs, son organisation politique, administrative et militaire. La seconde partie est consacrée à la géographie physique, traitée avec tous les développements que comporte l'étude d'une contrée assez mal connue jusqu'ici.

Sous ce titre : *A travers les forêts vierges* (Hachette), M. Désiré Charnay, l'explorateur bien connu de l'Amérique centrale, a retracé l'histoire d'une famille en voyage au milieu des forêts vierges et les multiples péripéties inséparables d'un long séjour à travers les vastes solitudes du nouveau monde. Dans le cadre d'un roman simple comme une églogue, mais d'un vif intérêt, le savant et ingénieux auteur expose l'histoire de la faune et de la flore de l'Amérique, et travaille ainsi tout à la fois à instruire et à distraire ses lecteurs.

DIVERS.

Sous ce titre : *le Devoir social* (Librairie académique Perrin), M. Léon Lefébure a réuni une série d'études consacrées à des questions qui sont toujours d'actualité, telles que la misère et la charité à Paris, le repos dominical, l'assurance ouvrière, etc. L'auteur constate que, tandis que les prolétaires, aigris par leur condition misérable et qui s'aggrave sans cesse, réclament le bouleversement de l'état social actuel, les hommes d'État s'occupent de répondre à leurs revendications par des mesures législatives, et que personne ne songe à invoquer les principes de raison, de justice et d'humanité. C'est surtout à ces principes trop oubliés qu'il convient de faire appel, d'après M. Lefébure, si l'on veut préparer d'une façon efficace la solution des difficultés sociales. Il ne prétend pas que l'État doive s'abstenir de toute intervention dans les questions ouvrières et dans les rapports du capital avec le travail; mais il estime que la mission des pouvoirs publics doit consister à protéger les faibles et à encourager les forces individuelles. Ceux-ci doivent contribuer, par une bonne politique générale et par la réduction des impôts, au développement de l'industrie, et conséquemment à l'augmentation des salaires. Quant à l'amélioration du sort des travailleurs, c'est surtout des patrons qu'elle dépend; c'est un devoir pour eux d'y travailler, non seulement par des motifs d'humanité, mais encore par une entente judicieuse et prévoyante de leurs propres intérêts.

Sous ce titre : *l'Alsace à travers les âges* (Fischbacher), M. R. Kœppelin a résumé les faits préhistoriques, géographiques et ethnographiques qui peuvent établir l'union intime de l'Alsace avec la France, au point de vue des lois naturelles et sociales. Après avoir montré l'identité de races qui rattachent les deux pays, il a rappelé que, même vassale de l'Empire, l'Alsace était restée autochtone et gallo-franque, et que, depuis deux siècles, elle avait donné à la France les preuves les plus évidentes d'un attachement patriotique. Cet intéressant ouvrage est la protestation raisonnée d'un vieillard de quatre-vingts ans contre l'annexion allemande.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, Libs-imprs réunis. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (88)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. ALFRED RAMBAUD

NUMÉRO 13 TOME XLVI 27 SEPTEMBRE 1890

ŒDIPE ROI ET LA TRAGÉDIE DE SOPHOCLE (1)

Je continue, dans cette étude, à user de la permission que j'ai demandée de citer Aristote, lorsque besoin est, pour la démonstration de ma thèse.

L'auteur de la *Poétique* définit donc, comme il suit, le héros tragique par excellence, celui dont l'aventure doit exciter le plus sûrement la terreur et la pitié : c'est, dit-il, « un personnage choisi parmi les heureux et les illustres, qui n'est ni trop vertueux ni trop juste, et qui devient malheureux, non à cause d'un crime et d'une méchanceté noire, mais à cause de quelque faute (2) ». Comme toujours, il a tiré cette définition d'une profonde connaissance de la nature humaine et des sentiments dont elle est capable. Il la justifie en disant avec raison que la vue d'un homme tout à fait bon tombant dans le malheur n'est pas un spectacle touchant, mais odieux, comme aussi la vue d'un homme tout à fait méchant passant du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur n'exciterait qu'étonnement ou faible compassion. Quant au spectateur, qui n'est, lui, ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais, il s'intéresse surtout à des héros qui lui ressemblent.

Pour établir cette définition, Aristote s'appuie encore sur le personnage d'Œdipe. La nature d'Œdipe, en effet, est un mélange de qualités et de défauts; en outre, la fatalité n'est pas pour lui la seule cause d'une infortune qui résulte aussi de son caractère, c'est-à-dire de la liberté humaine et de la logique des passions. En effet, Œdipe a commis un crime, excusable, sans doute, mais qui n'en est pas moins un crime, le meurtre de Laïus, et plusieurs fautes; c'est un roi soucieux du bonheur de son peuple; comme homme, il est juste et aimant; il est aussi orgueilleux, emporté et impatient de toute résistance. Ce caractère ainsi conçu se développe par le progrès même de l'action; vrai dès la première scène, Œdipe offre bientôt tous les caractères d'une personnalité intéressante, abstraction faite des événements auxquels il est mêlé, car il n'est pas un prétexte à situations dramatiques, mais un homme vivant et vrai. Ses premiers mots commencent donc à révéler la nature et l'état de son âme; il est plein de lui-même et de sa gloire; il se dit le père de son peuple, il déclare son nom « connu de tous et célèbre pour tous »; il se fait fort de pénétrer les causes du malheur de Thèbes, obscur pour tout autre que lui. Aux premières réticences de Tirésias, il s'emporte et menace avec la dernière violence, oublieux de la dignité du devin et de la majesté du vieillard; il s'étonne que l'on puisse résister à la volonté d'un homme aussi riche, aussi puissant, aussi sage que lui; il accuse l'envie; il rappelle que, certes, ce n'était pas « le premier venu » qui aurait pu expliquer l'énigme du Sphinx; il y fallait un prophète, et avec quelle facilité il a triomphé du monstre! Sa querelle avec Créon achève de mettre au jour cette nature orgueilleuse et emportée : il le soupçonne de vouloir le détrôner et, sans preuves, il l'accuse devant tous d'avoir suborné Tirésias; il ne tient aucun compte des réponses calmes et fermes qui lui sont opposées, entêté dans son erreur,

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.
(2) *Poétique*, XIII.

exaspéré par la contradiction, affolé par l'angoisse, perdant enfin toute mesure et oubliant toute justice. Quand la vérité va être connue et que lui seul conserve encore une lueur d'espérance, quand il apparaît à tous comme le fils de Laïus et de Jocaste, il se méprend sur le sentiment qu'il inspire à la reine et, dans la résistance de celle-ci à poursuivre l'enquête, il ne voit que la crainte de se trouver la femme d'un enfant exposé. Comme il arrive d'ordinaire, la crainte lui fait encore exagérer sa confiance et l'humiliation, qu'il sent imminente, exagère son orgueil : « Si humble qu'elle puisse être, s'écrie-t-il, je veux connaître ma naissance. La reine est une femme, vaniteuse comme toutes les femmes; elle a honte peut-être de mon origine sans noblesse. Mais moi, sûr d'être le fils de la Fortune, qui me chérit, je n'en éprouverai aucune honte. La Fortune est ma mère, et le cours de ma vie ne m'a pris très bas que pour m'élever très haut. » Mais déjà la torture morale du malheureux est si poignante, son infortune si effroyable et si imméritée, enfin une tendresse si douloureuse éclate dans ses plaintes, que la sympathie du spectateur va grandissant jusqu'à la pitié déchirante. D'autant plus que lorsque la main du destin s'est enfin appesantie sur lui, il laisse voir, dans son écrasement, autant d'humilité et de résignation qu'il avait étalé d'orgueil et de colère; à peine s'il résiste encore à Créon, ordonnant de ramener dans le palais les enfants que le père vient d'embrasser pour la dernière fois et qu'il ne peut se résigner à quitter encore.

Tel est ce caractère, semblable à lui-même et varié, plein de logique et de nuances. Dans les protagonistes de ses autres pièces, Sophocle montre la même puissance et le même art, mais non pas au même degré : si le même Œdipe, errant à la recherche de l'expiation et de l'oubli, est encore bien vrai, si Ajax est vivant par son orgueil et son emportement, Philoctète par son amertume misanthropique, Ulysse par sa fourberie, le jeune Néoptolème par sa candeur, la vérité morale est chez eux moins accusée et moins profonde; quant aux héros d'Eschyle, façonnés surtout par les événements, et à ceux d'Euripide, où il y a plus d'analyse morale que de synthèse dramatique, Œdipe Roi les domine de toute sa vérité et de tout son intérêt.

Ce caractère remplit la pièce et se subordonne tout, mais sans nuire à l'importance des personnages secondaires, et c'est encore une nouveauté de la tragédie de Sophocle dans l'histoire du théâtre grec. Jocaste, elle aussi, est vraie d'une vérité générale et particulière; elle parle le langage de sa situation, et en même temps celui de son âme et d'une nature originale. Femme, son rôle est de calme et de douceur; elle le remplit en apaisant la querelle d'Œdipe et de Créon, avec cet esprit d'équité, qui est fréquent chez les femmes, lorsque leur intérêt personnel n'est pas en jeu; elle a pour Œdipe, plus jeune qu'elle, une affection qui se nuance d'une sorte de tutelle maternelle, en attendant que la découverte du lien qui l'unit à son mari fasse de ce sentiment une torture et un crime; elle le conseille, provoque ses confidences, sollicite son abandon et lui demande de partager sa peine en la lui confiant sans détours; elle cherche des raisons de ne pas croire au crime, elle s'efforce d'en retarder la découverte. Elle est encore bien femme par sa foi et sa dévotion tant qu'elle espère fléchir les dieux, par son incrédulité et ses railleries envers les oracles lorsqu'ils tournent contre son désir. Dans la scène où la vérité éclate enfin, elle assiste, muette d'horreur et d'effroi, à l'interrogatoire du Corinthien et à la confrontation des deux bergers, elle essaye une dernière fois de nier l'évidence, et enfin, avec un cri de pitié pour Œdipe, de détresse pour elle-même, elle court cacher sa honte et se réfugier dans la mort.

Créon n'a guère que deux scènes, mais elles suffisent à marquer de traits précis un rôle de demi-caractère qui forme un contraste complet avec celui d'Œdipe, auquel il donne plus de relief, mais qui a sa valeur propre. Il y a, chez lui, avec la noblesse tragique d'un homme de race royale mêlée à une catastrophe de famille et d'État, plusieurs des traits communs à ces raisonneurs de notre comédie classique, d'un esprit si net et si droit, avec leur philosophie faite de raison, d'expérience et d'indulgence, et leur intervention discrète dans les passions et les intérêts qui s'agitent autour d'eux. Aux emportements injustes d'Œdipe, il n'oppose que le calme de son attitude et la justesse de ses raisons. On l'accuse d'aspirer au trône; il se défend, avec une indignation généreuse et tranquille, des soupçons qui pèsent sur lui; puis il y répond par une profession de foi politique, qui éclaire un moment comme d'un sourire cette succession de scènes de plus en plus sombres. On dirait la défense d'un duc d'Orléans, spirituel, sceptique et, s'il en a jamais existé de tel, sans ambition :

> Peux-tu penser que personne préfère régner avec terreur que dormir sans crainte avec une puissance égale à celle d'un roi? Pour moi, je souhaite beaucoup moins de régner que d'agir en roi, et quiconque sait être modeste pense de même. Dans mon état présent, j'obtiens tout de toi, sans avoir rien à craindre; si j'étais roi, que de choses je devrais faire malgré moi! Comment donc la royauté pourrait-elle m'être plus agréable que le rang de prince et une autorité sans inquiétudes? Je ne suis pas assez dénué de sens pour désirer d'autres biens que ceux auxquels est joint l'utile. Maintenant, chacun me salue, chacun m'embrasse; quiconque désire quelque chose de toi me fait la cour, car il dépend de moi de le mettre en possession de ce qu'il désire. Comment donc renoncerai-je à ceci pour briguer cela?

Au dénouement, lorsque le pouvoir a passé dans sa main, lorsqu'il voit à sa merci, abîmé dans le crime et la honte, l'homme qui l'a accablé d'injures, menacé

de l'exil et de la mort, il le plaint et le protège; comme le dit Œdipe, « il vient miséricordieux vers celui qui est méchant »; il désarme, avec une fermeté douce, la dernière résistance de l'infortuné; il touche sa main maudite, sans crainte de souiller la sienne et de s'exposer ainsi à la colère des dieux; il est, avant tout, généreux et humain (1).

Les traits qui caractérisent les autres personnages de second ou de troisième plan — Tirésias, le prêtre de Jupiter, le messager de Corinthe et l'esclave de Laïus — offrent le même caractère de vérité générale et de vérité individuelle. Même les deux derniers, dont la condition sociale est si humble, les sentiments si simples, le rôle si passif et qui, mêlés à un drame qui les domine, prononcent malgré eux les mots décisifs qui en précipitent la marche. Quant à Tirésias, dont l'entrée fait naître l'attente qui va remplir le drame et qui se présente avec une majesté si fière, vieillard aveugle et débile qui possède, retient et déclare enfin le secret du destin, c'est d'abord et avant tout le prêtre fier comme tous les prêtres qui croient en leur dieu, respectueux des puissances terrestres, mais se réclamant, au-dessus d'elles, d'une puissance supérieure à toutes les autres : « Tu règnes, mais j'ai un droit égal au tien de te parler et de te répondre : ma puissance va jusque-là. Je ne suis pas ton sujet; je n'ai qu'un maître, et c'est Apollon. » Cette hauteur de sentiment et de langage, cette résistance d'abord impassible, puis irritée, ne l'empêchent pas de plaindre le malheur de l'homme qui l'insulte : il sait tant de choses, et la destinée humaine lui a révélé dans le passé et lui laisse voir dans l'avenir tant de sortes de malheurs qu'il est plein d'indulgence et de pitié. Il a la majesté de son sacerdoce et de son âge; il en a aussi la tristesse et la bonté.

Il n'est pas jusqu'au chœur, qui, par la bouche du coryphée ou par ses chants collectifs, n'ait une physionomie individuelle, qui ajoute beaucoup à l'intérêt comme à la vraisemblance, et dont Sophocle donnait encore le premier modèle. La remarque est d'Aristote, qui la tourne en précepte : « Il faut, dit-il, considérer le chœur comme un acteur qui fait partie du tout, et qui a aussi son rôle; ainsi l'a entendu Sophocle, mais non pas Euripide (1). » Chez les autres tragiques, en effet, les chants du chœur sont le plus souvent des liens communs de poésie ou de morale, développés avec un très beau lyrisme, mais sans expression individuelle de caractères ou de sentiments. Le chœur d'*Œdipe Roi*, composé du peuple de Thèbes, a, dans son ensemble, la sagesse humble et déférente, l'esprit timide de conciliation, les alternatives d'espérance et de crainte, qui sont le caractère des foules soumises; avec le coryphée, c'est un vieillard dévoué à son roi, prudent et de bon avis. Je ne parle pas des sentiments moraux qu'il exprime; ils sont d'une sublime poésie, mais, à ce point de vue, c'est l'âme du poète lui-même qui s'exprime et qu'il convient d'étudier.

*
* *

Sophocle est, à la fois, un contemplateur, un moraliste et un poète. Ame faite d'intelligence, de droiture et de sympathie, il observe attentivement la vie humaine et applique aux résultats de cette observation une puissante faculté de réflexion; génie également plastique, psychologue et lyrique, ces divers éléments de la poésie se subordonnent en lui à la faculté dramatique, c'est-à-dire au don spécial qui consiste à reproduire les actions et les sentiments des hommes sous la forme qui produit l'illusion et l'intérêt théâtral. Citoyen, soldat ou magistrat, il a pratiqué les hommes et s'est mêlé à l'action, sans s'y abandonner, conservant, dans la paix ou dans la guerre, cette sérénité et cette maîtrise de l'âme sur elle-même, grâce auxquelles tout est un spectacle et un sujet d'études; il a exercé au profit de son art les facultés qui le portent à sentir l'intérêt supérieur de la vie, à démêler les mobiles de l'action et à pénétrer la nature des passions, pour dégager ensuite les enseignements moraux et la beauté poétique qui s'y trouvent contenus. La philosophie née de cette nature et de cette existence est le sentiment de la misère de la vie et une pitié attendrie pour l'homme, mais sans amertume ni révolte contre la destinée, avec le sentiment d'une justice supérieure qui s'exerce toujours par la force du temps et la logique secrète des choses, sans faiblesse aussi pour l'homme, qui est libre et doit lutter contre les incertitudes du destin et les dangers de la passion, voué le plus souvent à la souffrance et à la défaite, mais dont les seules chances de grandeur permanente et de bonheur passager sont dans le courage et la pratique du bien. Ce qui contribue singulièrement à marquer cette philosophie d'une empreinte originale, c'est une ironie supérieure, personnelle et rare, qui fait ressortir avec vigueur les incertitudes de nos jugements et les illusions de nos espérances, par le contraste dou-

(1) Le principal interprète d'*Œdipe Roi* à la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, voyait tout autrement le personnage de Créon : pour lui c'était un traître, dur et violent, « un abominable homme », et il s'efforçait inutilement d'imposer cette conception à son camarade M. Dupont-Vernon, qui était chargé du rôle. Ce différend artistique et littéraire fit quelque bruit en son temps. Je ne saurais, pour ma part, partager le sentiment de M. Mounet-Sully : tous les vers du rôle me semblent y contredire. La représentation d'Orange (voir ci-après), sur un théâtre très vaste, avec un interprète de Créon plus docile aux indications de M. Mounet-Sully, fit changer d'avis à M. Francisque Sarcey, qui avait d'abord conseillé et soutenu M. Dupont-Vernon : « Je ne vois pas trop, écrivait-il, comment ces nuances de familiarité légère pourraient être rendues visibles en pareil lieu et devant un si énorme public. » (*Le Temps*, 20 août 1888.) Il est certain que, sur un théâtre de ce genre, il faut jouer large et simple, car les grandes lignes s'accusent et les détails s'atténuent, mais le texte n'en subsiste pas moins.

(1) *Poétique*, XVIII.

loureux qui existe entre les choses et les pensées qu'elles nous inspirent. Le génie qui résulte de cette nature et de cette philosophie est à la fois le plus grand, le plus accesssible et le plus humain des génies dramatiques; le théâtre qu'il a créé est, avant tout, une image fidèle de l'homme et de la vie, et l'on a pu dire qu'il n'y a peut-être « jamais eu de poète dont les œuvres aient une portée morale aussi générale et aussi impérissable (1) ».

Comme tous les tragiques grecs, à la fois auteurs et juges de leurs créations dramatiques, Sophocle se sert volontiers du chœur, « spectateur idéal » de l'action, pour exprimer sa propre pensée morale sur les événements qu'il déroule, sans diminuer pourtant la physionomie personnelle et le rôle particulier qu'il lui attribue. Dans *Œdipe Roi*, l'importance du chœur est assez considérable et les sentiments qu'il exprime assez généraux pour nous montrer l'application complète de cette philosophie. Le chœur exprime sa confiance inébranlable dans les lois divines, au moment même où l'action semble un défi aux idées de justice et où une ombre de plus en plus profonde enveloppe le secret de la destinée. « Puissé-je avoir en partage la sainte pureté de toutes les paroles et de toutes les actions, sur laquelle sont établies ces lois sublimes, nées dans l'éther céleste, ces lois dont l'Olympe seul est le père, que la race mortelle des hommes n'a point conçues et que jamais l'oubli n'endormira! » Le malheur d'Œdipe et des siens lui inspire des accents de pitié sincère, qui partent du sentiment de la solidarité humaine, sans effort ni lamentations humiliantes, sous le choc des situations. C'est, je crois, dépasser la pensée du poète que de lui prêter, avec M. J. Lemaître, le désir exprès de démontrer cette pensée chrétienne que « le péché est dans la volonté, non dans l'acte matériel »; mais il a vu et il veut montrer que, si nos erreurs et nos fautes ont des conséquences inévitables, le jeu de la destinée nous les fait souvent expier plus cruellement que nous ne le méritons. Cette incertitude de la destinée et l'exercice souvent excessif et capricieux d'une puissance toujours menaçante pour notre orgueil et notre bonheur, le chœur l'exprime à plusieurs reprises; c'est même un des sentiments qu'il éprouve avec le plus de force, c'est enfin la leçon morale qu'il tire lui-même de la pièce par les vers qui la terminent : « Avant d'avoir vu son dernier jour, ne déclarez heureux aucun homme né mortel, jusqu'à ce qu'il ait franchi le terme de la vie sans avoir éprouvé aucun malheur. »

Les sentiments que le chœur résume de la sorte, les autres personnages, directement intéressés dans le drame, les précisent et les développent dans le détail du dialogue, sans y songer et sans s'en douter, car ils sont avant tout préoccupés d'agir. Ainsi, pour cette ironie si particulière que l'on pourrait appeler sophocléenne et qui se montre tantôt par des situations, comme la sérénité d'Œdipe devant les révélations de Tirésias, l'anathème qu'il prononce contre le meurtrier de Laïus et dont tous les termes retombent sur lui-même, l'incrédulité de Jocaste pour les oracles au moment même où ils vont s'accomplir, ses efforts pour rassurer Œdipe alors que chacune de ses paroles redouble l'angoisse du malheureux, son cri de joie à l'arrivée du messager corinthien qui vient achever la découverte de tous les crimes, tantôt par des mots saisissants dont ceux qui les prononcent ne soupçonnent pas la portée; ainsi Œdipe disant de Laïus : « Nos fils seraient frères; » ainsi Jocaste répondant à Œdipe qui lui demande quel était l'aspect de ce même Laïus : « Ses traits avaient quelque rapport avec les tiens. »

Quant à l'expression, ce qui la distingue avant tout, c'est une lumière éclatante et douce, faite de force et d'harmonie, d'un rapport exact entre une pensée toujours nette et une expression exactement appropriée à cette pensée, d'un parfait équilibre entre les divers dons du poète — couleur plastique, pénétration morale, fantaisie poétique — unies dans la faculté de l'illusion théâtrale. Style dramatique, ce style a d'abord et surtout la concentration et la vigueur qu'exige la scène; il atteste le souci de la liaison logique des faits et des sentiments, le désir de ne rien laisser d'inutile, d'incertain ou d'inexpliqué; avec cela, et bien qu'il procède surtout par synthèse, il est riche de nuances, aussi énergique et hardi que délicat et mesuré, en rapport continuel avec les conditions et les caractères, savant et naïf, offrant une nouveauté créatrice et une plénitude du sens dans l'emploi des termes les plus usuels, un choix de mots élégants, simples et forts, une finesse de touche, une puissance discrète et facile de poésie dans l'expression, qui font songer à Racine; tantôt rapproché de la prose oratoire, tantôt, lorsque la situation s'y prête ou le demande, développant une énergie descriptive qui va jusqu'au lyrisme par l'abondance, la force, la largeur et la couleur sobre de l'expression caractéristique, de la périphrase et de la métaphore, non pas répétées à l'infini par virtuosité de poète et richesse de rhétorique sublime à la manière de Victor Hugo, mais exactement réglées par la force et la profondeur de l'émotion ressentie; ainsi dans la description par le prêtre de Jupiter de la peste qui ravage Thèbes, dans le récit fait par l'envoyé corinthien du suicide de Jocaste et du châtiment que s'inflige Œdipe, dans la sublime lamentation finale d'Œdipe sur son malheur, et les liens incestueux qui l'attachent à son père, à sa mère, à sa femme et à ses enfants, caractérisés avec un redoublement d'expressions toujours nouvelles et un sentiment si énergique de la situation que, dans ce passage seulement, le poète est allé jusqu'à l'excès par l'épuisement de l'idée; chose bien rare

(1) Ott. Muller, *Histoire de la littérature grecque*, trad. K. Hillebrand, ch. XXIV, *Sophocle*.

chez lui, car la mesure est une de ses qualités les plus sûres et peut-être la plus constante.

Dans les chœurs, son génie lyrique se déploie, aussi éclatant, mais plus clair, plus logique et comme plus sûrement maîtrisé que dans Eschyle, plus large, plus soutenu et plus également poétique que dans Euripide. Les sentiments s'y expriment avec une clarté colorée et puissante, les descriptions matérielles par des traits larges et rapides; nombre de strophes sont des chefs-d'œuvre de lyrisme par la grâce délicate ou l'énergie passionnée; ainsi le chant d'une suavité pastorale, où le chœur, entre la suprême sortie de Jocaste et l'arrivée révélatrice de l'esclave de Laïus, s'efforce de bercer la sombre rêverie où s'enfonce Œdipe et, pour expliquer sa naissance inconnue, rappelle les amours de Dieu avec les nymphes ou les mortelles, au fond des bois sacrés, dans les vallées du Cithéron.

Je crains de n'avoir pas suffisamment évité, dans les jugements qui précèdent, l'écueil ordinaire aux études de ce genre sur un seul auteur et une seule œuvre, nées d'une admiration profonde et motivées avec tout le détail de preuves qui peuvent justifier cette admiration, je veux dire la longueur, l'excès d'épithètes laudatives, et l'injustice pour d'autres auteurs et d'autres œuvres que l'on risque ainsi de sacrifier à l'œuvre favorite, par cela seul qu'on la préfère. Cette comparaison continuelle était pourtant le seul moyen en mon pouvoir pour justifier la double opinion que j'avançais sur l'excellence d'*Œdipe Roi* et le caractère universel de la pièce. Je dois, en partie, cette opinion à l'effet produit à la Comédie-Française par la représentation de cette tragédie sur la grande majorité du public et sur moi-même. Il me reste donc à rappeler ce que fut cette représentation, dans quel cadre elle nous fut offerte et avec quels soins, c'est-à-dire à rappeler ce que la pièce dut au traducteur, au metteur en scène et aux interprètes.

*
* *

Les traductions en vers des poètes grecs et latins — peu nombreuses aujourd'hui, où des poètes tels que M. Leconte de Lisle préfèrent généralement la prose lorsqu'ils s'attaquent à Homère ou à Horace — constituèrent longtemps, dans notre pays, tout un genre de littérature qui n'était pas cultivé seulement par des amateurs, anciens magistrats ou généraux en retraite: il se trouvait des écrivains de profession pour lui consacrer la majeure partie de leur existence, et il n'était pas rare qu'elles valussent à leurs auteurs un fauteuil d'académicien. De fait, nous lui devons plusieurs travaux très honorables qui, après avoir charmé leurs auteurs, ont rendu des services au public et mérité l'estime des lettrés. Jules Lacroix, mort depuis quelques années, fut un des plus laborieux et des plus habiles parmi ces fervents de la traduction en vers, et s'il n'est pas entré, lui aussi, à l'Académie française, qu'il visait, comme on va le voir, depuis 1858, c'est tout simplement parce que, malgré l'âge avancé auquel il parvint, il ne laissa pas le temps d'aboutir à la campagne que ses amis avaient commencée depuis longtemps dans cette intention et qu'ils menèrent avec beaucoup d'ensemble : cinquante ans plus tôt, le succès était certain. Horace, Juvénal et Perse, sans parler de Shakespeare, avec *Macbeth*, et de plusieurs drames où cet ami des classiques anciens se montrait fidèle aux goûts du romantisme le plus franc, avaient permis tour à tour à Jules Lacroix d'affirmer son talent de poète énergique lorsqu'il imaginait, consciencieux et fidèle lorsqu'il traduisait.

Il ne craignit pas de s'attaquer au chef-d'œuvre du théâtre grec, à *Œdipe Roi*, et le fit passer aussi, en vers français, dans un système tout différent des libres interprétations d'un Pongerville : il se proposait de le traduire « littéralement », et il réussit dans cette entreprise particulièrement difficile. Un helléniste de métier relèverait dans son travail très peu d'erreurs de sens, quoiqu'on le devine parfois écrit à l'aide d'une traduction latine; le nombre des vers français n'y est guère plus considérable que celui des vers grecs, et cependant presque tous les mots ont passé en français, sans périphrases ni remplissage. On y devine quelquefois l'effort; la grâce ou l'énergie aisées du texte grec ne se retrouvent pas toujours avec leur valeur entière dans le moule rigide, trop étroit ou trop large, des mètres français, très différents des mètres grecs; mais c'était inévitable avec un poète tel que Sophocle, dont l'aisance suprême et la parfaite justesse sont intraduisibles. Il y eût fallu un Racine (1), et même n'aurait-il été l'égal de son modèle qu'en renonçant à l'exactitude littérale que poursuivait surtout Jules Lacroix. Au demeurant, l'œuvre de ce dernier, vraiment poétique, est une belle copie d'un admirable original.

Cette œuvre fut jouée à la Comédie-Française, le 18 septembre 1858, sous l'administration d'Empis, cousin de l'auteur, après une lecture habile, faite par M. Édouard Thierry, qui devait succéder à Empis un an plus tard. Les principaux rôles étaient tenus par Geffroy et Mlle Nathalie, secondés par Joanni, Chéri, MM. Talbot, Barré, Maubant et Mlles Favart et Stella-Colas (2). Un excellent juge, témoin de la première représentation, veut bien me communiquer ses souvenirs sur l'accueil qu'elle reçut : « Ce fut, m'écrit-il, une belle soirée, sans rien de plus. Admiration et respect dans

(1) On sait que, avant Voltaire, Racine avait songé à faire d'*Œdipe Roi* une tragédie française. D'autre part, une lettre de Valincourt nous a conservé le souvenir vivant d'une traduction du chef-d'œuvre de Sophocle, improvisée par le poète à Auteuil, chez Boileau, devant quelques amis, entre lesquels se trouvait Nicole, et du grand effet que produisit son admirable talent de lecteur, joint à sa science d'helléniste.

(2) Voy. G. d'Heylli, *Journal intime de la Comédie-Française*, 1879.

le public lettré, une impression générale pénible. L'inceste toujours présent, toujours remis sous les yeux, répugnait aux femmes. Le public manqua tout de suite. La pièce sortait du répertoire et n'y rentrait que sur les instances de Jules Lacroix, qui en demandait la reprise quand il y avait une vacance à l'Académie. Empis objectait à son cousin la pauvreté des recettes; Jules Lacroix, joué pendant l'été, répondait que son public n'était pas revenu de la campagne, et Empis ripostait : « Je le connais, ton public; des académiciens pour lesquels tu viendras me demander des loges. » Pour comble de malheur, l'interprétation était insuffisante : « La Comédie, ajoute mon témoin, n'avait plus ou n'avait pas encore de tragédiens. Il y eut des efforts louables et des bonnes volontés desservies par des qualités physiques insuffisantes. » Quant à la mise en scène, elle dénotait un certain souci d'exactitude historique, mais sans originalité : « Le Théâtre-Français se souvenait de la traduction d'*Antigone*, représentée en 1844 à l'Odéon. MM. Meurice et Vacquerie l'avaient faite au moment où l'Allemagne s'était donné la fête académique d'une tragédie grecque, mise en scène d'après des travaux d'éruditon sur le théâtre antique. L'Odéon avait profité des recherches de Berlin; le Théâtre-Français imitait à peu près la mise en scène de l'Odéon. »

La pièce quitta donc l'affiche au bout de peu de temps (1); car, aux raisons particulières du médiocre succès que l'on vient de voir, s'ajoutaient des raisons générales : la Comédie-Française recueillait alors plus d'honneur que d'argent avec des tentatives qui lui vaudraient aujourd'hui l'un et l'autre en abondance; et malgré l'état florissant de la haute littérature dramatique, malgré de nombreuses et d'excellentes représentations du répertoire, le grand public n'avait pas été ramené à elle, c'est-à-dire à la littérature sérieuse, par le contre-coup d'événements tragiques, et la société élégante s'amusait trop facilement pour s'intéresser par mode à cette littérature.

Successeur de M. Édouard Thierry, Émile Perrin profita très habilement d'un courant nouveau d'opinion et de goûts; ancien directeur de l'Opéra, il avait amené avec lui, rue de Richelieu, sa clientèle de la rue Le Peletier; il avait hérité d'une troupe excellente, fortifiée de recrues de premier ordre; enfin, il était habile et heureux. Il avait donc procuré à la Comédie-Française un public beaucoup plus étendu, et toutes ses tentatives en profitaient. Le 9 août 1881, il reprenait l'*Œdipe Roi* de Jules Lacroix. Il comptait sur un grand succès, et il avait raison : juste assez discutée pour exciter la curiosité publique, cette reprise fut un des plus beaux spectacles et des plus fructueux de son administration : après dix ans, son action sur le public n'est pas encore épuisée (1). En effet, outre que les temps avaient bien changé et que toute tentative d'art élevé trouvait désormais un public disposé à l'accueillir, la donnée initiale de la pièce n'était plus pour exciter au même degré la répugnance des spectateurs ou même des spectatrices : le temps des audaces était venu, et la société polie commençait à les accepter toutes. Desservie par la mise en scène ordinaire et l'interprétation médiocre de 1858, la pièce paraissait en 1881 dans des conditions bien différentes.

Émile Perrin avait été peintre et directeur de l'Opéra; bon juge de la littérature dramatique, c'était un metteur en scène de premier ordre, et il était encore plus artiste que lettré. Toutes les fois qu'il montait à nouveau une œuvre classique ou de sujet ancien, il renouvelait décors et costumes avec un goût d'exactitude archéologique qu'il avait toujours exercé, mais que le public commençait à partager avec lui, un souci de la beauté pittoresque où se retrouvait le peintre, un goût de la richesse et de l'éclat dont il avait pris l'habitude dans le drame lyrique. Il ne pouvait donc plus se contenter de cette représentation conventionnelle de l'antiquité, en usage depuis David et Talma, qui habillait et encadrait uniformément deux civilisations très différentes avec les souvenirs confus de la Rome impériale. L'archéologie précisée fournissait à Émile Perrin des documents nombreux sur la Grèce héroïque; il s'en servit avec le sentiment de la mesure et de l'élégance qui était un de ses principaux mérites, et un goût d'éclectisme très libre, car il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de vérité complète au théâtre; au demeurant, il réussit à produire sur le public une impression neuve et forte. Sous sa direction, M. Théophile Thomas dessina des costumes, et MM. Rubé et Chaperon peignirent des décors très beaux les uns et les autres, mais où il y avait quelque fantaisie et beaucoup d'anachronismes, comme ils sont les premiers à le déclarer (2). Un très savant collègue,

(1) Après quinze représentations, avec une moyenne de recettes d'environ 1600 francs par soirée. (Registre de la Comédie-Française.) Une reprise au mois d'août 1861 fut vite arrêtée; le public préférait *le Pied de mouton*, que l'on jouait à ce moment-là; aussi Paul de Saint-Victor disait-il avec colère : « Les dieux s'en vont et les clowns arrivent! La tragédie expirante reçoit le coup du *Pied de mouton*. » (*La Presse*, 12 août 1861.)

(1) Depuis 1881 jusqu'à l'époque présente, *Œdipe Roi* a été joué soixante fois, avec une moyenne de recettes d'environ 4000 francs. (Registres de la Comédie-Française.)

(2) M. Thomas et M. Chaperon me communiquent, chacun en ce qui le concerne, les renseignements suivants. Pour les costumes, le dessinateur s'éclaira des conseils de M. Heuzey, l'éminent professeur de l'École des beaux-arts, l'ouvrage de Villemin lui fournit les coupes de vêtements, et le musée du Louvre beaucoup d'indications sur la disposition et la couleur des étoffes. Pour les décors, l'ouvrage de Gaillabrand et le Louvre donnèrent les indications principales; le petit temple, placé à gauche du spectateur, est le portique du tombeau de Talmissus (Asie Mineure); le palais d'Œdipe reproduit la colonnade de Pæstum, qui appartient à l'architecture grecque dorique; la belle toile du fond ne vise nullement à reproduire la topographie de Thèbes, et a été imaginée par le peintre.

professeur d'archéologie grecque, me disait à ce sujet : « Le directeur qui aurait le courage de restituer cette époque préhistorique, contemporaine de Minos et de Thésée, devrait aller voir, au Polytechnikon d'Athènes, la collection de Mycènes ; il devrait copier les diadèmes d'or couverts de rosaces et de fleurs étoilées, les sceptres à pommeau de cristal, les épées incrustées d'or pâle et d'électron, où se déroulent des sujets égyptiens ; il devrait semer les vêtements de parade de ces rondelles d'or estampées qu'on trouve dans les tombes de Mycènes, et, cela fait, il risquerait tout bonnement de révolter son public, qui n'aime, et pour cause, que le grec de convention. En général, nos costumes et nos décors antiques mêlent au petit bonheur le ve et le IVe siècle ; cela répond à l'idée que le public se fait, en gros, de l'antiquité grecque ; de même pour l'archéologie romaine. Pourtant, il y a, dans *Œdipe Roi*, un progrès relatif, et, ce qui importe, ses costumes et ses décors sont très agréables à regarder. » En effet, le spectacle qu'ils donnaient aux yeux était à la fois éclatant et sévère ; il était digne de Sophocle, qui, lui-même, avait dû tomber dans une infinité d'erreurs archéologiques, et il secondait admirablement l'effet du poème ; ainsi qu'il convient dans un théâtre littéraire, le cadre faisait valoir le tableau sans empiéter sur lui.

Pour ma part, dans mes souvenirs du Théâtre-Français, je ne retrouve aucune impression comparable à celle que j'éprouvai, le rideau se levant sur *Œdipe Roi*, à la vue de la place publique de Thèbes, présentant d'un côté le palais d'Œdipe, soutenu par des colonnes doriques, au fût peint en rouge jusqu'à mi-hauteur, de l'autre le temple d'Apollon Lycien et la statue du dieu, au fond les deux temples de Pallas. Vieillards, femmes et enfants, prosternés devant le palais et tenant des rameaux d'olivier lentement élevés et abaissés, formaient des groupes dont l'ajustement aux couleurs éclatantes ou sourdes rappelait les vases peints et dont la disposition harmonieuse était inspirée par les bas-reliefs antiques. Sur les marches du palais se tenaient des soldats à la tunique sombre, aux armes brunies, contrastant avec les étoffes brodées et les cuirasses étincelantes des chefs. Au-dessus de la scène, un ciel bas et cuivré, aux nuages lourds, un ciel de peste. Pour achever l'impression et saisir l'oreille en même temps que les yeux, avant que ne fussent entendus des vers pour lesquels l'interprète principal avait voulu et imposé une diction fortement rythmée, qui reportait l'esprit vers les temps lointains où la tragédie était une partie d'un culte et reproduisait la solennité lente d'une cérémonie religieuse, une musique de scène précédait, comme en 1858, les grandes scènes dialoguées et accompagnait les chœurs ; car, avec Émile Perrin, la Comédie-Française, devançant l'Odéon, empruntait volontiers à l'Opéra cette autre part de ses effets. On avait trouvé, lors de la création, que cette musique tenait trop de place ; mais le goût public avait changé, à ce point de vue comme à bien d'autres. Elle était de Membrée, un compositeur de talent, mort, comme Jules Lacroix. Était-ce bien l'accompagnement qui convenait à *Œdipe Roi?* Un peu moins encore que la traduction ; car, si pour cette dernière il eût fallu un Racine, Glück ou Mozart seuls eussent été capables d'écrire une partition digne de Sophocle. Néanmoins, elle complétait heureusement l'impression générale ; avec les phrases plaintives de l'ouverture, l'élan lyrique de plusieurs chœurs, dont un, au quatrième acte, berçait comme une caresse l'agonie morale d'Œdipe et rappelait, avec la douceur des flûtes pastorales, l'origine champêtre des demi-dieux, l'imagination charmée se sentait transportée à Athènes, dans le théâtre de Bacchus, malgré quelques mélodies faciles et la coupe trop symétrique de plusieurs morceaux (1). D'autant plus qu'une reproduction relative des anciens usages dans la disposition des décors, les évolutions du chœur (2), la vue de deux jeunes filles récitant la strophe et l'antistrophe, la main étendue sur le thymélé (3), achevaient une impression flatteuse pour les érudits, suffisante pour les lettrés, savante pour le public, très agréable pour tous.

Ce qui vaut mieux encore, l'interprétation était admirable. On sait quel art scrupuleux M. Mounet-Sully apporte dans la composition de ses costumes, et quelle beauté plastique il met dans ses attitudes ; c'était vraiment un roi de la Grèce héroïque qu'il offrait aux regards, avec sa barbe et ses cheveux disposés comme dans les plus anciennes statues grecques, sa longue

---

(1) Je consulte sur la valeur de cette partition un musicien de grande valeur, historien hardi et sincère de son art. Il me répond en toute franchise : « Membrée appartient en musique à l'*École du bon sens*, que Ponsard représente avec plus d'éclat en littérature. Venu après Meyerbeer et Halévy, il les a imités, sans tenir compte de l'évolution faite par l'art musical dans le sens symphonique. On trouve dans son œuvre des pages marquées au coin de la franchise, relevées par une certaine probité de sentiment. Mais ce n'est point un musicien créateur au point de vue mélodique, et ce n'est pas non plus un technicien habile.

« Quant au chef-d'œuvre de Sophocle, il est si grand qu'il rend l'auditeur exigeant pour le musicien. Pour réussir dans une pareille entreprise, il eût fallu un Gluck doublé d'un archéologue sachant tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la musique des anciens. On ne sent pas chez Membrée un effort en vue d'une restauration *vraisemblable* de la musique antique. Ce défaut, dans la contexture même de la trame musicale, ne me paraît pas suffisamment racheté par l'envergure du sentiment et par l'intensité tragique. »

(2) C'est une artiste érudite en chorégraphie, Mlle Laure Fonta, qui se chargea d'établir toute la partie de la mise en scène relative à la mimique du chœur.

(3) Il est juste de remarquer qu'un détail valait mieux dans la mise en scène de 1858 que dans celle de 1881. Mon témoin m'écrit à ce sujet : « On n'avait pas manqué de placer le thymélé au milieu du théâtre. C'était au milieu du théâtre et sur les marches du thymélé qu'était assis Geffroy, avec les deux récitantes sur le haut des degrés, à sa droite et à sa gauche. C'était bien plus antique et d'un plus bel effet que l'autel placé sur le côté de la scène et les deux récitantes vues de profil. »

robe brodée et son sceptre parsemé de clous d'or. A mesure que s'avançait le drame, il accusait avec une force et une gradation irrésistibles la victime du destin, luttant désespérément, enfin abattue. Au dernier acte, lorsqu'il reparaissait, les yeux morts dans leur orbite déchiré, le visage couvert de sang, les vêtements en désordre, traînant derrière lui comme un suaire les longs plis de son manteau, un frisson de terreur et de pitié parcourait la salle, et il atteignait l'impression la plus douloureuse que l'art puisse produire, sans sortir de la beauté et tomber dans l'horrible. On lui a reproché cet excès de réalisme : trop de sang, disait-on. Pour que la critique fût juste, il faudrait atténuer le texte que l'artiste reproduisait exactement, et ce serait dommage. Au dénouement, serrant ses deux filles dans ses bras, il fournissait à la statuaire un motif aussi terrible, aussi émouvant et plus humain que celui du *Laocoon*. J'ai dit plus haut quel caractère particulier il avait imprimé à la diction de tous dans *Œdipe Roi ;* la sienne était un modèle de précision et de justesse, comme elle l'est toujours lorsqu'il ne donne pas sur les deux écueils de son talent, la recherche et l'outrance. Dans l'ensemble, la composition de ce rôle eût marqué le plus haut point de sa carrière artistique, si, quelques années après, il ne nous eût pas donné son interprétation d'Hamlet. A côté de lui, une actrice qui n'a plus rencontré pareille bonne fortune à la Comédie-Française, où elle n'a pu fournir la carrière qu'elle méritait, Mlle Leroux, donnait à Jocaste une physionomie saisissante, dans laquelle ses défauts eux-mêmes avaient servi son talent : avec ses traits accentués, la pâleur de son visage sombre, sa voix profonde et sourde, admirablement costumée, elle aussi, c'était, à la fois, la femme pleine de tendresse, puis de pitié compatissante pour un mari plus jeune qu'elle, la reine toujours attristée de ses malheurs passés, la victime marquée par le destin ; au quatrième acte, lorsqu'elle fuyait la scène après la révélation suprême, elle lançait à Œdipe un : « Malheureux ! » qui était certainement un des plus beaux cris que le théâtre eût entendus. M. Dupont-Vernon rendait avec justesse la figure originale et fine de Créon ; M. Silvain, réunissant dans un même rôle le récit du prêtre de Jupiter et celui de l'envoyé du palais, faisait ressortir par sa diction toute la beauté de ces deux morceaux (1) ; les autres rôles étaient rendus par MM. Laroche et Villain, surtout par le premier, de manière à en faire sortir le plein effet. Sur un théâtre et sous une direction où les représentations parfaites étaient la joie fréquente de l'œil, de l'oreille et de l'esprit, celle d'*Œdipe Roi* égalait ou surpassait les meilleures ; son souvenir restera pour la Comédie-Française comme un titre d'honneur (1).

Quelques années après, au mois d'août 1888, sur un autre théâtre, unique en son genre comme la Comédie-Française dans le sien, le principal interprète de la pièce lui assurait un nouveau triomphe, d'un caractère très original. Une série de fêtes, organisées par les félibres et les cigaliers dans le midi de la France, comprenait une représentation d'*Œdipe Roi* sur le théâtre romain d'Orange. A mon vif regret, je ne pus assister à cette représentation. Je ne saurais donc que rappeler les descriptions qui en ont été faites, et notamment les correspondances que M. Francisque Sarcey adressait au journal *le Temps* (2). La représentation eut un succès immense et laissera un souvenir inoubliable à tous les spectateurs. Ils n'étaient pas moins de cinq mille, en grande majorité Méridionaux, c'est-à-dire formant le plus impressionnable des publics français. Assis sur les gradins d'un vaste amphithéâtre, que prolonge une colline formant au-dessus de lui un dernier plan où avaient encore pris place de nombreux spectateurs plongés dans les ténèbres transparentes d'une nuit de Provence, ils avaient devant eux une scène énorme, trois fois plus grande que celle du nouvel Opéra. Sur cette scène, une architecture fixe reproduit les dispositions essentielles du théâtre antique, c'est-à-dire un palais avec trois portes, la porte royale au milieu, réservée au souverain ou au protagoniste, les deux autres à droite et à gauche, conduisant l'une aux appartements intérieurs, pour les personnages secondaires, l'autre du côté de la ville et ouvrant, selon les besoins de la mise en scène, sur un temple, une prison, la campagne, etc. Dans ce vaste espace, avec ces conditions matérielles, aussi semblables que possible à celle du théâtre grec, bien des traits que l'exiguïté de la scène à la Comédie-Française obligeait d'altérer en les diminuant, comme les évolutions du chœur, retrouvaient leur ampleur et leur effet originaux ; les détails secondaires restaient à leur plan, les grandes lignes du drame ressortaient avec le relief que le poète avait voulu leur donner, sans que rien d'essentiel fût perdu, sans que la disproportion entre la taille humaine et une architecture colossale eût rien de choquant. Pour les artistes, ils se surpassèrent : M. Mounet-Sully, au rapport de M. Sarcey, dut à son dieu, ce soir-là, des accents qu'il ne retrouvera jamais.

(1) M. Jules Claretie, successeur de M. Perrin, a rétabli la division des deux rôles, conformément au texte de Sophocle. M. Hamel tient aujourd'hui celui du prêtre de Jupiter, et M. Silvain a conservé celui de l'envoyé du palais. — Je dois remercier M. J. Claretie pour la parfaite obligeance avec laquelle il a mis à ma disposition tous les renseignements qui m'étaient nécessaires pour le présent travail.

(1) Il était bon, pour la gloire de Sophocle, que cette expérience fût tentée. En effet, jusqu'à l'épreuve de la représentation, les avis étaient très partagés sur l'effet qu'elle pouvait produire. Si Napoléon Ier, grand amateur de la tragédie, regrettait, à Sainte-Hélène, de n'avoir pas fait jouer devant lui une traduction exacte et complète de l'*Œdipe Roi*, Fénelon, tout en espérant qu'un tel spectacle serait « très curieux et très intéressant », ajoutait : « Il ne serait point applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre des larmes. » D'autre part, J.-J. Rousseau disait : « Nul doute que la plus belle tragédie de Sophocle, traduite fidèlement, ne tombât à plat sur notre théâtre. »

(2) Voy. les numéros des 14 et 20 août 1888.

Mais ce fut surtout, dit le même critique, Sophocle qui vainquit, comme au temps lointain où il remportait la couronne tragique dans les fêtes d'Athènes. Au dernier acte, les lettrés parisiens versèrent librement des larmes qu'ils n'oseraient montrer dans nos soirées de premières; quant au grand public, peu familier, certes, avec l'art grec et la légende d'Œdipe, il ne s'arrêta pas aux obscurités et aux invraisemblances du mythe, il se laissa gagner par l'émotion puissante et douce qui se dégage du drame : dans cette foule, pas un œil ne resta sec. Je ne crois pas qu'une autre pièce du théâtre antique eût produit un effet aussi puissant, et cette impression m'est un dernier argument, à la fin d'une étude où je me suis surtout efforcé de montrer pourquoi, entre toutes les œuvres du théâtre grec, latin ou étranger, *Œdipe Roi* est encore la plus humaine, la plus émouvante et la plus accessible à toutes les classes de spectateurs.

GUSTAVE LARROUMET.

REVERS DE MÉDAILLE

Nouvelle.

Sosthène, comte de Mourcès, se montrait fort à son avantage lorsqu'il faisait caracoler son cheval, et il le savait. Les jambes un peu courtes, le buste un peu long, à pied il semblait presque disgracieux ; à cheval ce manque de proportion ne se remarquait pas, et l'on avait tout loisir de noter que la tête était fine, les yeux d'un brun velouté, la barbe, coupée en pointe, fort soyeuse. Tous les matins il faisait un tour au bois, monté sur un cheval tout noir avec une étoile blanche au front. Ce n'était qu'un cheval de manège, mais on le lui réservait, et il pouvait passer pour sien.

Un certain matin d'octobre, délicieux pourtant, le comte Sosthène était soucieux. Il ne regardait guère les feuillages aux couleurs diverses qui égayaient le tour du lac; il ne se réjouissait pas de l'air vif et gai, de la légère brume ensoleillée, de l'eau qui riait au ciel bleu. Et cependant ce bout du lac, tout artificiel, tout arrangé qu'il fût, était charmant; les arbres, ou verts encore, ou rouges, ou jaunes, ou bruns, formaient une harmonie aux teintes exquises — la nature se moque bien des jardiniers, elle arrive à être adorable quand même!

Ce qui rendait M. de Mourcès maussade n'était nullement poétique. Gentilhomme campagnard de fortune médiocre, il ne s'était guère lancé dans la vie de Paris avant la mort de son père, qui, deux ans auparavant, l'avait laissé maître de ses destinées. Tout jeune, il avait fait son droit — pour faire quelque chose — puis s'était résigné à vivre au fond de la province où il s'ennuyait ferme, malgré la chasse et les réunions de voisinage.

Depuis son arrivée à Paris, il ne s'ennuyait plus, au contraire ; seulement il avait fait une telle brèche à son modeste patrimoine que, tout en laissant aller son cheval sans même le guider, il se dit qu'il serait peut-être temps d'aviser. Il ne pouvait se rendre compte de la façon dont ses pauvres écus avaient filé si vite. Il était pourtant un garçon raisonnable, ne faisant pas de grosses folies, allant surtout dans un monde convenable; il habitait un entresol modeste et prenait son cheval au manège... comment alors se trouvait-il sur une pente dangereuse qui mène tout droit à la ruine? Il venait de recevoir une lettre de son homme d'affaires, une lettre très désagréable, dont les termes précis et désobligeants grinçaient encore dans sa mémoire.

Il se ferait inscrire au Palais; il le pouvait, puisqu'il avait tous ses titres. Oui, mais cette inscription ne le mènerait pas loin. Il était absolument inconnu ; tandis que ses camarades de l'école arrivaient tant bien que mal à gagner leur vie, il lui faudrait aller à la queue, parmi les tout jeunes. Puis, il avait perdu l'habitude du travail... puis son titre de comte le gênerait... puis bien d'autres choses encore... Il avait eu tort de ne pas entrer à Saint-Cyr, comme beaucoup de ses amis; sa vie serait maintenant arrangée, il aurait déjà un certain nombre d'années de garnison... Un petit frisson le prit; ce devait être bien ennuyeux d'être éternellement en garnison! De plus, il n'avait nullement la vocation militaire. Son volontariat lui avait semblé très dur; ses vingt-huit jours l'avaient ennuyé et énervé. Décidément, à quoi était-il bon? Ce n'est pas une occupation ou lucrative ou même très digne pour un homme de trente ans de conduire perpétuellement des cotillons, toujours les mêmes, et d'ébaucher de petits romans qui, jamais, n'aboutissaient!

Alors?...

Le comte Sosthène de Mourcès en était là de ses réflexions lorsque des voix jeunes et rieuses lui firent lever la tête. Une cavalcade passait au galop. Il eut à peine le temps de porter la main à son chapeau en réponse à un gai « Bonjour, comte! » que le vent frais emportait au loin. C'était la petite Mme Gardenier, une piquante brune, qui passait ainsi en tourbillon avec son mari et deux ou trois autres personnes qu'il ne connaissait pas. Mme Gardenier, dont le mari était un camarade de Louis-le-Grand retrouvé dernièrement, appartenait au monde de la finance; ce n'était pas son monde à lui, mais il le côtoyait cependant. Il avait fait un brin de cour à la jolie Mme Gardenier, qui lui avait ri au nez; mais comme Mme Gardenier riait de tout et de tous, ils n'en avaient pas été moins bons amis pour cela.

Dans cette rapide vision, ce n'était pas le minois chiffonné de la jeune femme qui avait attiré l'attention

de Sosthène, c'était un autre minois, non pas chiffonné celui-là, mais d'une belle régularité, d'une finesse extrême. Une jeune fille sans doute, blonde, aux cheveux dorés retenus en un chignon porté bas, à la taille élégante et souple, et qui montait son petit cheval blanc avec une aisance rare. C'était la grâce en personne. Il n'avait pas eu le temps d'examiner le visage, mais il lui sembla que les yeux devaient être d'un bleu sombre, et, dans les rires qui arrivaient encore jusqu'à lui, il crut distinguer le sien, moins bruyant, plus argentin que les autres.

Pour le coup, Sosthène oublia la lettre désagréable reçue quelques heures plus tôt, et s'arrangea pour aller à la rencontre du joyeux groupe. Cette fois, les chevaux avaient pris une allure plus calme; il put aborder les Gardenier et se trouva de suite présenté à la jeune blonde. En effet, les yeux étaient bien d'un bleu sombre, le teint d'une fraîcheur exquise, le regard d'une limpidité presque troublante dans son ingénuité, et la taille mince et souple. Elle était seulement un peu petite.

Elle s'appelait Aline Picheval.

Ce nom de Picheval, qui n'avait rien d'aristocratique, chatouilla cependant fort agréablement l'oreille du comte. La maison Picheval était une des maisons de Paris où l'on s'amusait le plus, d'un luxe étourdissant. Il avait dû y être introduit plus d'une fois, et il ne savait trop pourquoi cela ne s'était jamais fait. M. Picheval était un homme de bourse. L'appellation est vague, mais elle évoque en tout cas la vision d'une bourse particulière très bien garnie. Mme Picheval, encore assez jeune et assez jolie, était une des femmes les plus élégantes de Paris, une mondaine effrénée pour qui une soirée passée par hasard au coin du feu était une soirée perdue.

Sosthène ne songea plus au Palais, ni à Saint-Cyr, ni à son triste domaine là-bas dans le Midi; il ne songea plus qu'à une chose : se faire bien voir de Mlle Aline Picheval. Il se persuadua qu'il avait reçu le fameux « coup de foudre » attendu depuis longtemps; il s'agissait maintenant de le persuader également à la jeune fille, qui, certes, devait avoir une foule de prétendants plus ou moins amoureux. Elle était blonde, elle était frêle, elle devait être sentimentale; pas une sentimentale triste, heureusement, car elle montrait à chaque instant ses dents blanches dans son joli rire perlé, mais une sentimentale moderne, pleine de bon sens et refusant d'être épousée pour son argent.

Ce n'est pas que Sosthène se dît : « Je vais me faire épouser par Mlle Picheval! » Il se dit seulement : « Comme elle monte bien; jamais je n'ai vu une femme aussi bien posée, aussi à son aise, aussi gracieuse en selle. De son côté, elle doit constater que je suis meilleur cavalier qu'Albert Gardenier, beaucoup meilleur que ce petit brun là-bas sur son cheval gris. Tâchons d'être à notre avantage; tâchons de plaire. » Et il fit manœuvrer son cheval de louage très adroitement. Mlle Aline le remarqua :

— Vous avez un cheval bien impatient, monsieur...

— Tout comme son maître, mademoiselle. Si vous saviez quelle envie folle j'ai de faire un temps de galop avec vous!

— Qu'à cela ne tienne! répondit Mlle Aline en montrant ses dents blanches et ses fossettes.

Les deux chevaux partirent à fond de train. Sosthène retenait un peu le sien, plus grand et plus fort que celui de Mlle Picheval, de façon que tous deux restaient sur la même ligne; tout en courant, les jeunes gens échangeaient quelques mots rapides et essoufflés.

— J'adore le galop... (cela de Mlle Aline).

— Et moi donc!... encore plus que la valse.

— Il ne faut pas dire du mal de la valse non plus...

— Ah! que non... tout ce qui est mouvement, tourbillon... c'est la vie...

— Dansez-vous aussi bien que vous galopez?

— Mais, on le dit, mademoiselle...

— Bostonnez-vous?

— C'est ma passion...

— Alors, faites-vous présenter à maman... les Gardenier sont tout désignés. On danse beaucoup chez nous.

— Que de reconnaissance... mademoiselle...

— Mais pas du tout! Les bons danseurs sont très demandés. Seulement, une recommandation. Faites valser maman; elle valse très bien, maman. C'est ma sœur cadette. Je lui donne des conseils — elle ne les suit pas toujours...

Sentimentale? Il n'en était plus sûr. Très moderne, certainement; pas timide du tout; gentille, avec cela; des petites façons délicieuses de poser la tête, de jeter un regard, de se mouvoir, de rire surtout. Cette blonde, si frêle, devait avoir de la volonté. Sosthène y pensa constamment et négligea de répondre à son homme d'affaires. Il rencontra Mlle Picheval dans plusieurs maisons, dansa avec elle, la trouva aussi délicieuse le soir que le jour, en robe de bal qu'en amazone; elle valsait aussi bien qu'elle montait; leur pas à tous deux était le même; leurs pieds s'entendirent de suite, et l'accord n'en resta pas là. Mme Picheval, sœur cadette de sa fille, apprécia fort ce nouveau danseur, l'invita de suite. Quelques semaines plus tard, la mère et la fille auraient juré qu'elles connaissaient le comte de Mourcès depuis des années et que c'était lui qui leur avait présenté les Gardenier.

***

La maison Picheval était une drôle de maison, toujours en l'air. Quand on n'y dansait pas, on y dînait; quand on n'y dînait pas et que, par hasard, il n'y avait aucun genre de réunion, c'était un désert; les domestiques, surmenés cinq jours sur sept, se donnaient des

vacances les deux autres jours; on ne trouvait pas alors toujours un laquais pour répondre au coup de sonnette ou pour porter un billet. Il régnait dans ce vaste hôtel de l'avenue Friedland un luxe inouï et fort peu de confortable. La maîtresse de maison se commandait des robes de 2000 francs, dont elle n'avait pas besoin, et vers les fins de mois empruntait à sa femme de chambre, n'ayant plus d'argent de poche. Le « coulage » était arrivé à un point désastreux; les domestiques faisaient fortune; les fournisseurs profitaient de ce qu'ils n'étaient jamais payés comptant pour majorer leurs notes. Il faut bien se rattraper. On disait que « madame » avait des dettes énormes. Puis venait subitement un grand coup de fortune; l'argent arrivait à flots; les domestiques étaient payés, les fournisseurs voyaient leurs notes majorées soldées sans la moindre observation; il se donnait quelque fête prodigieusement coûteuse — puis les choses reprenaient comme par le passé.

Et M. Picheval, qui trouvait dans le maniement de sommes énormes un bonheur de joueur, une volupté âpre, regardait de très haut, en philosophe, le désordre de sa maison. Qu'importait, après tout, un million mal dépensé par-ci par-là? Celui-là disparu, il s'en trouverait un autre. Homme silencieux, il aimait la gaieté chez les autres. Il avait épousé sa femme, quinze ans auparavant, alors qu'il n'était qu'à demi riche, parce que cette veuve, aux yeux brillants, était le rire en personne. On se demandait comment elle avait fait, au moment de la mort de son premier mari, pour se composer une contenance de circonstance. Cette veuve avait une fille, Aline, que M. Picheval considérait comme sienne, dont il s'occupait, à vrai dire, plus que la mère, trop affairée pour aller souvent voir la petite à son couvent; il la faisait appeler Mlle Picheval. Peu de personnes, en effet, étaient au courant de la situation. Le boursier était sorti brusquement de l'obscurité; on ne savait rien de ses antécédents; on n'en avait que faire. Il était très riche, il était le mari d'une femme charmante, le père d'une adorable jeune fille, son chef avait une réputation méritée, sa maison était fort gaie, ses bals et ses soupers célèbres dans Paris. Que pouvait-on demander de plus? Et, de fait, on se tenait pour satisfait.

Sosthène ne connaissait pas encore la vie sous cet aspect-là. Habitué pendant toute sa jeunesse à l'austère régularité d'une vie de province, vie étroite et pauvre avec des apparences de bonne maison; reçu surtout, à Paris, chez des gens titrés, généralement gênés; obligé lui-même de compter pour faire à peu près bonne figure dans le monde — et n'y réussissant qu'à force de mordre à même son petit capital — il se sentit d'abord un peu ahuri par le luxe clinquant de l'avenue Friedland. Mais il s'y fit assez vite. Du reste, il n'eut guère le temps de réfléchir beaucoup. Ce n'était pas une sinécure d'être admis dans l'intimité de Mme et de Mlle Picheval. Il était serviable; il n'avait pas d'occupations ennuyeuses, comme les avocats, les gens d'affaires, les artistes que ces dames connaissaient. Aussi le mettaient-elles beaucoup à contribution. Il courait à droite et à gauche, il donnait un ordre pressé, que le lendemain il allait contremander, il cherchait à inventer de nouvelles figures pour le cotillon, il faisait les cent pas en attendant ses nouvelles amies à la porte d'une exposition où elles oubliaient de se rendre... Le comte en perdait le sommeil et l'appétit; il se disait que les galères ne doivent pas être aussi dures qu'on le prétend, qu'on doit s'y faire, puisqu'en somme on se fait à tout. Et sa bonne humeur restait inaltérable. On le vota charmant.

La brune Mme Gardenier demanda à sa chère Aline comment elle trouvait la nouvelle recrue :

— Mais délicieux, tout bonnement. Ce qu'il nous rend de services! Maman en est folle. Il est très meublant. Un peu court sur pattes peut-être... C'est dommage qu'il ne puisse pas être toujours à cheval. La première fois que je l'ai vu entrer dans un salon, j'ai eu une désillusion, je l'avoue en toute sincérité. Mais cela ne l'empêche pas de valser comme un ange... Après cela, est-ce qu'on bostonne là-haut?

Et, interrogé de son côté, Sosthène répondit :

— Elle est exquise. J'en suis fou. Mais dites-moi, chère madame, vous qui savez tout, comment cela se fait-il que j'aie eu la chance inouïe de trouver libre une aussi délicieuse jeune personne que l'on voit dans le monde depuis quatre ou cinq ans, paraît-il, fille d'un homme aussi prodigieusement riche que M. Picheval?

— Ah! voilà. Aline s'est expliquée là-dessus avec beaucoup de franchise. D'abord, elle n'est pas la fille de Picheval; elle est la fille du premier mari de sa mère.

— Ah!... fit le comte subitement refroidi.

— Elle a sa fortune personnelle, je ne sais au juste quoi, et M. Picheval, qui l'aime comme sa fille, la couvrira d'or, ce n'est pas douteux. Seulement, il désapprouve les mariages intéressés; il ne veut pas dire : « Aline aura tant. » Sa théorie, c'est que, pour qu'une femme soit heureuse, il faut qu'elle ait été épousée pour elle-même.

— Et il a cent mille fois raison! s'écria Sosthène, plein d'un bel enthousiasme.

— Oui... sans doute... mais cela donne à réfléchir aux prétendants — race très calculatrice, m'a-t-on dit.

— C'est qu'ils ne l'aimaient pas!

La petite Mme Gardenier jeta un coup d'œil de côté à l'amoureux qui, lui, ne calculait pas, et sourit un peu malicieusement. Elle garda ses pensées pour elle-même, seulement elle dit négligemment, tout en s'occupant du samovar :

— Il y a des cartes qu'il est bon de savoir jouer hardiment; il arrive parfois qu'on enlève ainsi la partie...

Puis, comme une visiteuse entrait, elle n'en dit pas plus long.

*
* *

Cependant, le comte Sosthène de Mourcès, s'il n'était pas de la race des prétendants calculateurs, réfléchissait tout de même. Le rêve doré changeait un peu d'aspect. Lorsqu'il se trouvait auprès de Mlle Picheval, il se sentait très épris, très désireux d'être le mari de cette mignonne personne, très persuadé aussi que cette mignonne personne était folle de lui — ce qui n'est jamais désagréable — et chaque fois il s'avançait un peu plus. Les yeux bleus d'Aline, si candides, si ingénus, se posaient sur les siens avec un adorable abandon, une confiance touchante. Comment ne pas être amoureux d'elle? Il est vrai que Mme Gardenier n'avait pas répété la critique à propos de ses jambes.

Lorsqu'il la quittait, l'image d'Aline le poursuivait, mais cette image s'effaçait un peu à mesure qu'il se posait un énorme point d'interrogation. Il croyait bien, lorsqu'il se trouvait à l'hôtel Picheval, que le luxe de la famille rejaillirait agréablement sur le gendre de Mme Picheval. Une fois éloigné de l'hôtel, il ne pouvait pas se défendre contre une sourde inquiétude. On a vu des gens aussi riches que M. Picheval sombrer en un jour, disparaître, sans que rien ne rappelât qu'ils avaient existé. Il éprouvait à cette pensée un petit froid à la nuque, fort déplaisant.

Mme Gardenier avait-elle voulu l'encourager? Son mot sur les joueurs hardis qui enlevaient une partie douteuse n'était-il qu'un mot en l'air, ou était-il bien un bon conseil? Il n'osait trop l'interroger. Lorsqu'on s'est une fois posé en amoureux désintéressé, il est bien difficile de rebrousser chemin. Il était réellement un peu tard pour se dérober. Ses amis lui demandaient : « A quand le mariage? » Mme Picheval montrait pour lui cette affection toute particulière des belles-mères avant la lettre, et sa fille le consultait sur ses toilettes d'hiver. Peu d'hommes s'entendaient aussi bien que lui à donner de pareils conseils.

Aline et sa mère étaient les meilleures amies du monde, de vraies camarades, la fille cherchant à modérer l'extrême fougue de sa jeune maman, sans y réussir complètement, la mère pleine d'admiration pour le bon sens et la haute raison de sa fille. Elle avait ressenti pendant un moment — un moment très court — un peu de jalousie à propos de cette grande fille qui lui tombait du couvent et qui était plus jolie et plus fraîche qu'elle-même; elle avait, à cette occasion, consulté son acte de naissance — ce qui lui arrivait peu — et elle avait refusé de croire ce que lui disait cet acte. Ce mauvais sentiment n'avait guère duré. D'abord elle joua à la poupée avec Aline, puis elle lui découvrit mille qualités; enfin, elle lui fit partager sa vie si complètement qu'elle se sentait perdue lorsque, par hasard, Aline ne se trouvait pas à côté d'elle. Cela ne l'empêchait pas de désirer la marier le plus tôt possible. Plusieurs partis se présentèrent, ou plutôt furent présentés, mais les négociations n'aboutirent pas.

Mme Picheval ne comprenait rien à l'obstination de son mari de ne pas donner une grosse dot à Aline, qu'il aimait pourtant. Oui, sans doute, il lui ferait une rente, mais il ne pouvait s'engager pour telle ou telle somme — ses affaires étaient trop compliquées, ses capitaux n'étaient pas disponibles. Si un prétendant ne tenait pas assez à une jolie fille pour l'épouser sans autres garanties que sa promesse de veiller toujours beaucoup sur elle, eh bien, il valait mieux pour elle ne pas avoir pour mari un monsieur aussi prudent.

— Tu sais, ma petite, il doit y avoir autre chose. Quoi? Je n'en sais rien; mais il y a autre chose.

— S'il était ruiné?

— Bah! Est-ce qu'un Picheval se ruine? Il retombe toujours sur ses pieds, et les gros capitalistes ont intérêt à ce qu'il y retombe; il a un doigt dans beaucoup de leurs affaires : c'est une sécurité... Il faudrait pourtant te marier.

— Mais, je ne dis pas non, un de ces jours. Je ne suis pas pressée; je me trouve très bien où je suis.

— Oui; mais, un de ces jours, comme tu dis, la situation serait la même, et tu ne trouverais peut-être pas à portée de ta main...

— Un comte de Mourcès? Avoue que tu grilles d'envie de dire : « Ma fille, la comtesse... »

— Peut-être bien. Ton père en serait flatté, et je crois qu'il ferait plus pour la comtesse de Mourcès que pour une Mme Durand ou une Mme Dubois. Puis, il t'adore, ce garçon.

— Qui sait?... En tout cas, je ne l'adore pas, moi. Je le trouve très gentil, nous nous entendons très bien; s'il était riche, je le prendrais tout de suite...

— Il a un château dans le Midi; Gardenier m'a dit que la propriété valait bien trois cent mille francs — on pourrait vendre — puis, enfin, il a des rentes, puisqu'il vit à Paris, qu'on ne lui connaît pas de dettes et qu'il ne gagne pas d'argent.

— Alors, tu y tiens, maman?

— J'y tiens... j'y tiens... sans y tenir. Il me va très bien, voilà tout, et tu vas avoir tes vingt-trois ans...

— Chut! petite mère... ce n'est pas possible, puisque tu n'en as que... que trente-cinq, n'est-ce pas? Et encore!...

Elles se mirent à rire toutes deux, puis de suite parlèrent d'autre chose. Mais il resta au fond de l'esprit d'Aline qu'après tout elle ferait peut-être bien de suivre l'avis de sa mère.

Le soir même, les Picheval dînaient dans une maison où Sosthène également était invité. Sa place se trouvait marquée auprès de celle d'Aline. Depuis quelque temps il en était toujours ainsi. L'autre voisin de la jeune fille, un vieux monsieur très sourd, très gourmand, venu pour les choses sérieuses, ne la gênait pas; les

jeunes gens purent, dans le brouhaha d'une société nombreuse, causer en toute liberté. Aline, ce soir-là, était particulièrement charmante, moins gaie, moins rieuse que de coutume, comme si elle avait réfléchi sérieusement à des choses sérieuses, mais d'autant plus attirante, selon le jeune comte. Toutefois, à table, il ne pouvait être question que de choses indifférentes; il y a cependant des intonations particulières qui peuvent donner une valeur réelle aux choses indifférentes.

On parla campagne. L'hiver touchait à sa fin déjà, et cette journée de février, très douce, comme il arrive parfois, semblait annoncer le printemps. La jeune mondaine se déclara faite pour vivre à la campagne; elle adorait les bois, les grands horizons, les longues promenades à travers champs, le soin des fleurs, de la basse-cour même — et c'était vrai. Aline savait être heureuse partout. Elle adorait le bal, et elle s'amusait comme une enfant lorsque sa mère bâillait au château où il était de bon goût de se retirer au moment des chaleurs. Et, tout naturellement, Sosthène lui décrivit le vieux château féodal, non loin de Pau, quelque peu délabré, mais très habitable encore, d'où la vue s'étendait jusqu'à la chaîne merveilleuse des Pyrénées aux cimes éternellement neigeuses. Il ne lui disait pas qu'il s'était formidablement ennuyé dans ce château aux tours anciennes, à la vue si belle; de fait, il avait presque oublié cet ennui passé; le sentiment très doux qu'il éprouvait auprès de cette charmante fille lui rendait tout poétique, donnait un prestige au vieux domaine, lui faisait croire que tout dans la nature, hommes et choses, était bien et beau. Il ne se souvenait nullement que ce jour même, au moment où Aline et sa mère s'étaient expliquées sur son compte, il avait à peu près arrêté dans son esprit qu'il demanderait à M. Picheval des explications nettes et que, si les explications ne se trouvaient pas satisfaisantes, il se retirerait sans plus tarder. Ce qui prouve qu'il faut toujours compter avec l'entraînement du moment.

Après le dîner, Aline aida la maîtresse de maison à servir le café. Sosthène prit sa tasse d'une main un peu tremblante et demanda la permission d'en boire le contenu dans la serre, où il désirait lui montrer un camélia en fleur de toute beauté. La serre ouvrait sur le salon, plusieurs personnes s'y promenaient, Aline ne fit aucune difficulté d'y suivre le jeune homme. Du reste, Aline, malgré son éducation au couvent, appartenait à la jeune génération, tranquillement hardie, assez libre d'allure même. Elle savait parfaitement que, sous prétexte d'admirer des camélias blancs, son sort allait se décider. Elle en éprouva un peu de tristesse. Comme elle l'avait dit à sa mère, sa vie de jeune fille lui plaisait infiniment.

— Prenez garde, comte, vous allez casser la tasse et ce serait dommage, c'est du vieux japon.

Elle regardait, en souriant, la main de Sosthène qui tremblait de plus en plus. Le jeune homme posa la tasse sur une table et dit, non sans une nuance d'amertume :

— C'est vrai; je suis ridicule; je suis très ému — tandis que vous êtes calme — calme! C'est que je vous aime, que je cherche à vous le dire, que vous m'avez deviné, et que je me sens novice et tremblant comme si j'avais vingt ans. Vous voyez bien que je suis ridicule!

— Mais non — mais non; pas tant que cela. Je trouve que l'émotion vous va très bien, même.

— Seulement, vous ne la partagez pas.

— Vous vous trompez. Au fond, tout au fond, je suis très émue. Je me rends fort bien compte que tout ceci est sérieux, qu'il s'agit de notre avenir à tous deux...

— Dont vous raisonnez en toute liberté d'esprit. Ah! vous ne m'aimez pas, vous, mademoiselle Aline...

Il était si évidemment sincère à ce moment-là que la jeune fille en fut touchée. Elle lui donna la main, avec sa cordialité franche, un peu froide peut-être.

— Je ne sais pas si je vous aime. Je crois pourtant que je pourrais vous aimer — mais je n'en suis pas sûre. Vous me plaisez bien; plus que tous les jeunes gens qui, jusqu'à présent, m'ont fait la cour. Cela vous suffit-il? Je ne crois pas beaucoup aux sentiments exaltés; j'en entends parler, je n'en vois guère de preuves auteur de moi. Je ne suis pas romanesque; en revanche, je suis très vraie et très franche.

Allez donc vous fier à la beauté blonde et aux yeux ingénus! Lui qui l'avait prise pour une sentimentale! Mais il était trop sous le charme pour s'arrêter à ces vétilles.

— Vous croyez pourtant qu'il ne vous serait pas impossible de m'aimer?

— Nullement impossible.

— Alors — voulez-vous être ma femme, Aline?

Aline hésita un instant; quelque chose semblait étouffer les paroles qu'elle voulait dire. Cela était étrange, en effet, quand on y pensait — un seul petit mot allait changer sa vie entière, faire d'elle la femme de cet homme, qu'en somme elle connaissait surtout comme danseur émérite et excellent cavalier. Vraiment, les choses très graves de la vie se font bien légèrement! Cependant, elle songea à la conversation de l'après-midi avec sa mère. Comme celle-ci, elle croyait vaguement que, dans l'obstination de son père — elle appelait toujours ainsi M. Picheval — il pourrait bien y avoir quelque chose qu'il se refusait à avouer.

L'hésitation d'Aline ne dura guère :

— Oui, fit-elle.

Puis, devant la joie très sincère du jeune homme, elle eut un remords. Elle craignait qu'il ne la prît pour ce qu'elle n'était pas. Elle lui dit brusquement :

— Mais vous savez — je ne suis pas la fille de M. Picheval; je n'ai aucun droit légal à sa succession.

— Je le sais, ma chère fiancée.

Et, au beau milieu de son enthousiasme réel, il ajouta en lui-même : « Mais vous avez une fortune personnelle — puis M. Picheval vous aime comme si vous étiez sa fille. Je suis bien tranquille. »

Et Aline, tout en écoutant les paroles de l'amoureux, tout en lui souriant très gentiment, se disait : « Après tout, en réalisant la propriété, avec ce que nous aurons et ce que papa nous donnera sûrement — nous pourrons encore nous tirer d'affaire. Maman a eu raison de conseiller ce mariage. Puis, il est vraiment très bien — assis surtout. Je crois que je m'y ferai. »

***

Sosthène fut de suite reçu dans la famille à bras ouverts, en qualité de fiancé. M. Picheval se départit un peu de son mutisme en sa faveur, lui parla bourse, affaires, et le trouva intelligent, comprenant assez vite, pour un homme du monde. Mme Picheval était enthousiaste et l'accaparait ; elle se montrait si aimable que Sosthène osait à peine lui faire entendre qu'il aimait encore mieux faire la cour à sa fiancée qu'à sa future belle-mère. Une date très proche fut arrêtée pour la noce, les préparatifs allèrent leur train, les séances chez la couturière étaient interminables, les courses n'en finissaient pas.

Il fallut que Sosthène fît les honneurs de son entresol à ces dames, qui trouvèrent ce modeste réduit très à leur goût. Quand il fut question d'arrêter un appartement ou un hôtel, Sosthène, un peu timidement, demanda conseil à son futur beau-père.

— Bah ! ne vous tourmentez pas de cela en ce moment. Vous allez voyager, n'est-ce pas ? A votre retour, vous camperez ici ou chez vous, puis, à loisir, vous choisirez. Quand on se presse, on ne fait rien de bon.

Ce n'était pas le conseil que demandait Sosthène, quoiqu'il fût sage, sans contredit. M. Picheval lui eût indiqué un petit hôtel, un appartement cher, qu'il se fût cru autorisé à l'arrêter, persuadé que le boursier le mettrait en état de maintenir un train de maison en harmonie avec le logement.

Mais, jamais cet homme prudent ne s'avançait. Il était entendu que les jeunes gens faisaient un mariage d'inclination, qu'il ne fallait pas troubler le bleu de leurs rêves par des questions d'ordre inférieur. Tous deux trouvaient que ce bleu céleste était trop absolument pur. Cependant le trousseau d'Aline fut digne d'une jeune princesse. On en parla dans *le Figaro* : les amies allèrent admirer les toilettes somptueuses, le linge tout garni de dentelles, les chapeaux exquis. On trouvait que M. Picheval faisait très bien les choses, et il se répéta, sans qu'on sût comment le bruit avait pris naissance, qu'au retour du voyage de noces les jeunes époux trouveraient un délicieux hôtel, meublé du grenier à la cave, par les soins de ce beau-père idéal qui ne voulait pas troubler les fiançailles par des ennuis de tapissiers ou de propriétaires. Certains prétendaient que l'hôtel ne serait pas loué, mais bien dûment acheté au nom de la comtesse de Mourcès. Les jeunes gens timorés qui n'avaient pas osé s'aventurer se mordaient les doigts et ne pouvaient cacher leur dépit. Ces bruits flatteurs et doux arrivèrent jusqu'aux oreilles de Sosthène, qui se sentit tout rassuré, d'autant plus qu'il était délicieusement ému à mesure qu'avançait le grand jour.

Cependant, M. Picheval ne parlait pas de contrat. Toutes les habitudes d'ordre et de convenance du comte se trouvaient froissées. Malgré sa timidité lorsqu'il s'agissait de toucher aux questions d'intérêt, il se hasarda à demander quand et où le contrat devait être signé.

— Le contrat ? Tenez-vous beaucoup à un contrat ? Je sais bien que c'est dans les habitudes, mais franchement, je n'en vois pas la nécessité, entre honnêtes gens. Ce qu'il vous faut à tous deux, c'est la communauté, n'est-ce pas ? Eh bien, sans aucun contrat, vous l'avez, et vous, le mari, vous devenez chef de cette communauté, de par la loi. J'ai assez de confiance en vous pour vous donner ma fille — pourquoi ne vous confierai-je pas aussi sa fortune ? Maintenant, si vous tenez absolument à enrichir les hommes de loi à vos dépens et aux miens — rien de plus facile. Avez-vous un notaire ? Voulez-vous que je vous adresse au mien ?...

Et, confus, très furieux contre sa propre faiblesse, Sosthène laissa faire. Il n'y eut pas de contrat.

A la vérité, le comte vivait dans une telle effervescence, dans un tourbillon tel qu'il n'était plus bien maître ou de ses actions ou de ses pensées. Tout s'était fait si vite, au milieu de fêtes, de promenades, de conversations hachées, de bagatelles traitées avec grand sérieux et de choses très sérieuses traitées comme des bagatelles, qu'il ne savait plus bien où il en était. Chaque jour il se sentait plus épris de sa charmante fiancée qui, très gentiment, se laissait adorer. Il lui aurait voulu un peu plus d'expansion, mais, certes, après le mariage elle serait tout autre. Les jeunes filles sont ainsi, d'autant plus réservées qu'elles ont une peur vague du grand inconnu qui les attend.

Cependant Aline, le jour de son mariage, semblait étonnamment de sang-froid. Il n'est plus de mode de trembler et de pleurer sous la fleur d'oranger. Cela détruit la belle harmonie des traits, cela pâlit désavantageusement une mariée. Déjà le tout blanc de la robe, du voile, des fleurs est difficile à supporter lorsque le teint n'est pas éclatant de fraîcheur. Aline n'avait rien à redouter. Sa magnifique toilette en lourd satin, son voile, non pas de tulle, mais de point d'Angleterre, lui allaient à merveille. Lorsque, au bras de M. Picheval, elle s'avança vers l'autel, il y eut un petit mur-

mure d'admiration à peine assourdi par le respect du saint lieu.

Et, pendant l'interminable défilé de la sacristie, pendant la réception somptueuse à l'hôtel paternel, quel beau calme, quelle charmante affabilité pour chacun des invités! Sosthène, très énervé, de fort peu d'importance au milieu de cette cohue parée, regardait sa montre à la dérobée de temps à autre. Cela n'en finirait donc jamais!... Ah! si le mari prend sa revanche ensuite, le jour du mariage il disparaît un peu beaucoup, comme un accessoire indispensable certainement, mais dont on n'a pas beaucoup à s'occuper, tandis que la jeune mariée, triomphante et belle, rayonne de toutes les blancheurs qui la parent!

Enfin, Aline, en costume de voyage, un mignon sac à la main, sortit de sa chambre, un peu émue maintenant. Elle regarda autour d'elle comme pour dire adieu à cette vie de jeune fille qui lui avait été si douce, un peu en l'air peut-être, mais bien agréable et bien exempte de tout souci. Sa mère pleurait en lui disant adieu. M. Picheval serra fortement la main de son gendre et lui glissa une enveloppe fermée.

— Comptez sur moi, mon cher. Aline sera toujours ma fille — quoi qu'il arrive — ajouta-t-il un peu plus bas.

La femme de chambre d'Aline, qui accompagnait sa maîtresse et empilait les couvertures et les menus bagages dans le fiacre qui devait suivre la voiture des mariés, lui dit :

— Madame la comtesse n'a besoin de rien dans sa voiture?

Et ce « Madame la comtesse », avec son imprévu, fit sourire Aline, sécha les larmes de la mère et remplit de joie le jeune mari. Ah! elle était bien comtesse, sa femme, toute à lui.

Il profita du moment où il allait prendre possession du coupé réservé pour ouvrir l'enveloppe; elle contenait dix jolis billets de mille francs. Il eut un soupir de soulagement: les frais du voyage de noces l'effrayaient à l'avance. Allons, tout était bien, M. Picheval n'avait qu'à continuer dans cette voie! Il lui avait dit de compter sur lui. Eh bien, il compterait sur lui en effet!

JEANNE MAIRET.

(La fin au prochain numero).

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES

Une nouvelle distribution du temps.

Un ancien grand-maître de l'Université comparait un jour l'enseignement libre à l'aviso qui précède le vaisseau de ligne pour l'avertir et le guider. La comparaison est juste. L'enseignement officiel n'est pas fait pour se lancer dans l'inconnu : il est de structure trop forte, les intermédiaires sont trop nombreux, le personnel est trop changeant. Heureusement l'enseignement libre existe pour lui épargner les expériences trop chanceuses et pour lui soumettre des améliorations déjà étudiées et mises à l'essai.

Les lycées de filles ont été créés de toutes pièces par l'État en quelques années. En ce qui concerne l'agencement des classes, la distribution du temps, on n'a pas été bien loin chercher des modèles : on a pris tout simplement comme type les lycées de garçons. Mêmes heures matin et soir, même succession de classes et d'études.

Aujourd'hui, quelques doutes commencent à se faire entendre. La jeune fille n'est-elle pas trop longtemps hors de la maison? N'a-t-elle pas trop souvent à faire le trajet? Lui reste-t-il le loisir nécessaire pour le dessin, pour la musique, pour les travaux à l'aiguille? Quand prendra-t-elle l'habitude d'aider sa mère? Comment, absente si souvent, s'intéressera-t-elle aux soins du ménage? C'est chez les partisans convaincus de l'instruction, chez ceux qui approuvent et défendent les lycées de jeunes filles, qu'on entend poser ces questions.

Dans les derniers conseils de l'Université, on s'est donc demandé s'il ne serait pas à propos, au moins dans les grandes villes, de réduire les deux classes du matin et du soir à une seule classe qui aurait lieu le matin, de manière à laisser l'après-midi libre pour les élèves que leurs parents préféreraient garder à la maison. L'idée a été jugée bonne : mais on n'a pas voulu, après si peu d'années, remanier des règlements encore trop récents, On a craint, d'autre part, que l'assentiment des familles ne fût pas unanime. Enfin, l'internat, si imprudemment introduit dans beaucoup de nos lycées de filles, a déjà fait sentir sa fâcheuse présence. Bref, la modification a été écartée jusqu'à plus ample informé.

Mais l'enseignement privé, qui n'a ni les mêmes craintes ni les mêmes embarras, va se charger de faire l'épreuve. La direction du collège Sévigné était arrivée de son côté à des conclusions toutes pareilles. Elle en était venue à penser que trois heures de cours chaque matin, avec de petits intervalles de récréation, suffiraient largement à un bon travail. La perspective de l'après-midi libre rendrait les esprits plus sérieux et plus attentifs. Aussi le comité d'études a-t-il décidé qu'à l'avenir les cours proprement dits auraient lieu le matin seulement, de neuf heures à midi.

Le collège restera ouvert l'après-midi pour les élèves qui préféreraient y prendre les leçons de couture, de musique, de dessin, et pour celles dont le travail personnel — nous voulons parler des devoirs — ne pourrait être surveillé à la maison.

L'expérience montrera ce que vaut ce système. Si, comme nous le croyons, l'épreuve réussit, il ne tiendra qu'à l'État d'en profiter pour ses lycées de filles, et qui sait? peut-être aussi, dans une certaine mesure, pour ses lycées de garçons.

MICHEL BRÉAL.

ESQUISSES D'ALSACE (1)

Les cigognes.

Bois joli fleurissant les haies, primevères dans les prés, violettes sous les buissons. Dans l'air tiède et le gai soleil, envolements d'insectes frais éclos; dans les cœurs, réveil des espérances et joie du renouveau.

Fendant les airs, les pieds allongés, le bec droit, les cigognes arrivent à grand bruit d'ailes, s'abattant sur la colline pour reprendre 'haleine et reconnaître leurs pénates. Tenant conseil, se tournant à droite et à gauche avec un clappement continuel, elles ont l'air de dire : « Oui, c'est nous, les amis, nous qui ramenons le soleil, les beaux jours! »

Pourtant des groupes se séparent, tournoient, volètent, et bientôt vont s'abattre dans la plaine — un couple ici, un couple là. Celui-ci reprend son nid au haut de l'église, celui-là le sien sur la vieille tour d'un château en ruines. Et un frémissement de joie court par le village. Les bambins de l'école, sous les yeux du maître indulgent, s'élancent aux fenêtres en criant : « Les cigognes! les cigognes! »

Et la vieille grand'mère quitte son rouet, la petite bonne ses marmites, le laboureur sa bêche, le vigneron ses liens ; tous, les yeux en l'air, ils suivent les mouvements de leurs hôtes annuels, semblent comprendre leur clappement sans fin.

Cependant les nouveaux arrivants, après avoir assez bavardé, raconté leurs nouvelles d'Afrique ou d'Égypte, se décident à rendre leur nid plus confortable : le marguiller a eu beau le garnir de foin, de quelques débris de ouate, ce n'est pas assez : il leur faut des plumes, de fins duvets, de la grosse paille pour boucher les trous. Et voici le mâle en campagne ! il descend dans les vergers, longe prudemment les basses-cours, happe les plumes autour des colombiers, rapporte le tout au logis, où Mme la cigogne se met à l'ouvrage, tout en bavardant tant et plus. Foulant les matériaux de ses pattes, arrondissant le nid avec son ventre, elle travaille sans se lasser jusqu'à la nuit tombante... Et les marmots de crier : « Écoutez comme elle sait le welche, la cigogne... si elle en dit, si elle en dit! »

Nei, loset, wie ner welche cha!

Nous sommes donc bien bavards, nous autres welches, pour avoir mérité de baptiser le jargon des cigognes?... Le bon Hebel aussi, dans son petit poème *der Storch*, si réussi, si naïf et si vrai, dit :

... Ainsi, par toute l'Alsace, c'est entendu, les cigognes welchaient, welchent, welcheront!...

Et le soir de ce jour-là, plus d'un vieux, plus d'une vieille, tournant ses pouces vers le coin du fourneau sur lequel bouillottent les pommes de terre, songe que l'année sera bonne, que les récoltes seront hâtives, puisque tôt les cigognes sont venues. Quand de jeunes cigogneaux auront brisé leur coquille, bien des paysans monteront au grenier, puis sur le toit, poser un vieux panier garni de foin sur une cheminée abandonnée. Où la cigogne daigne nicher, entrent l'abondance et la joie.

Rarement pourtant, elle se décide à élire domicile sur une maison basse : elle y est trop près de la foule, du bruit; elle a besoin d'air plus vif, de l'espace libre et de larges horizons.

Dans les villes, tout aussi bien accueillie, elle perchera sur les plus hauts monuments, sur les vieilles cheminées d'usine. Un brave Sundgauer de la vallée de Saint-Amarin, opulent tisseur de coton — esprit fort de son endroit — respectait pourtant à un tel point les vieux usages qu'un certain dimanche de mars, un ménage de cigognes étant venu bâtir son nid sur sa cheminée en repos, il l'y laissa en paix et fit bâtir une autre cheminée, occupant ses ouvriers et ses ouvrières à d'autres besognes jusqu'à son achèvement, ce qui lui causa pour cette année une perte sèche de plusieurs milliers de francs. La chronique populaire ajoute que cette perte fut bientôt compensée au centuple, les cigagnes lui ayant « porté bonheur ».

*
* *

Le coupeur de choucroute, « Sûrkrûtschnîder ».

Le vent de la Toussaint a balayé les dernières feuilles mortes, les sabots clappent sur les chemins durcis. Au dedans, le grand poêle de faïence ronfle comme un tuyau d'orgue, chantant à l'unisson avec le rouet, que l'aïeule tourne d'un pied rapide; le père raccommode les harnais, tout en fumant sa longue pipe de porcelaine, la mère lie de longues glanes de soyeux oignons que vendredi — jour de marché — elle doit porter à la ville.

Croâ, croâ, des corbeaux s'abattent dans la plaine...

— Enfants, c'est signe de froid! Le *Messager boiteux* n'a pas tort en annonçant la neige pour demain : mon rhumatisme la flaire!

Grand'mère rapproche son rouet du poêle, et de

---

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 2 et 30 août 1890.

nouveau chacun se tait. Le village est désert et silencieux ; les coqs ne chantent plus, voici le temps de la mue ; les vaches frileuses dorment à l'écurie, leurs lourdes sonnailles sont suspendues dans l'ombre. *Pang, pang, pang,* le marteau du maréchal sonne sur l'enclume : voici l'heure de réparer les instruments de labour.

Cependant un cri retentit dans les rues du village : « *Ho! hè! der Surkrutschnîî... der!* » Et, regardant aux fenêtres, un homme grand et blond — portant culottes de velours noir, guêtres fauves et bonnet de peau de renard — s'avance lentement. Immigrant d'hiver, il vient de loin, sans doute, avec son long coupoir de bois blanc, muni de couteaux fraîchement aiguisés et accroché en bandoulière par-dessus le petit sac de toile qui paraît contenir tout le linge de l'étranger.

— *Ho! Surkrutschnîî... der!*

La grand'mère l'interpelle :

— Dieu te bénisse! Il y a ici de l'ouvrage pour toi.

Et l'homme entre tout réjoui dans la salle basse où il fait si bon chaud. On l'attable devant un verre de vin blanc, un pain bis, une assiette de fromage.

— Mange et rassasie-toi pendant que nous préparons les choux et les tonneaux.

Mais un grand bruit se fait dans le village : la fin de la classe est sonnée, et la rue s'emplit de voix criardes et joyeuses, du piétinement des petits sabots, du frappement des portes : grands garçons, bambins de la salle d'asile empêtrés de longues jupes et de gros bonnets de laine, petites filles encapuchonnées, les mains sous le tablier, tant il fait froid — tous vermillonnés, tous joyeux d'échapper à l'école.

— Voici l'hiver, voici le froid! dit, sur le pas de sa porte, le magister au nez turgescent.

Et il paraît bien avoir un faible pour cette saison, le bonhomme, car il se frotte les mains avec une satisfaction évidente.

Quatre bambins s'élancent dans la maison où est entré le coupeur de choucroute. Intimidés d'abord, ils restent à regarder l'étranger et, comme il leur sourit, ils s'approchent, réjouis, car ils se sont vite rappelé quelles joies accompagnent cette visite... N'est-ce pas plaisir que de chercher des montagnes de choux blancs à la grange, de les voir courir sur la planche du coupoir et tomber en petits rubans fins dans le tonneau? Sans compter que, la choucroute terminée, on fera un dîner d'extra, où ne manqueront ni les beignets dorés ni les *kugelkopfs* saupoudrés de sucre.

— Allons, allons, petits! — et la mère-grand quitte son rouet — mangez et buvez aussi, car tout à l'heure vous allez aider à porter les choux.

Les enfants ne demandent pas mieux. A côté du coupeur ils goûtent, bons amis, s'enhardissent jusqu'à toucher au coupoir, à questionner l'homme, et dès qu'ils ont fini, ils courent à la grange.

L'étranger a ôté son paletot, il dispose son coupoir au-dessus d'un tonneau, passe une pierre sur les lames, s'empare des choux que les enfants empilent autour de lui et les détaille en connaisseur. La mère allume la lampe à réservoir de verre dans laquelle s'enroule ainsi qu'un serpent la longue mèche de coton tissé. Le père prépare la saumure, les baies de genièvre, le cumin, choisit les pierres qui presseront le couvercle sur la choucroute pour la préserver de l'air et des insectes.

Cependant l'aïeule, qui avait disparu, revient chargée d'un panier de pommes qui, elles aussi, vont disparaître dans la choucroute pour la « tirer à l'aigre », reinettes à peau grise qui, l'été prochain, désaltéreront le moissonneur sous le nom de *gumpistapfel*. Les enfants se penchent sur le panier long, souriant aux pommes, choisissant leur dîme et y mordant ensuite à belles dents.

Tout est travail et gaieté dans la salle à poutrelles : dehors, le vent a beau faire rage, l'étranger chante allégrement les refrains de son pays, accompagné par le cri-cri monotone du coupoir, par le battement des œufs que la ménagère fait mousser dans une grande terrine pour les *kugelkopfs* de demain.

*
* *

De bonne heure l'aîné des enfants s'est rendu à l'école pour demander un congé, « car, dit-il d'un air important, *nous faisons la choucroute!* — C'est bon, c'est bon, a dit le maître en remuant le nez ; allez, et tâchez de finir aujourd'hui! »

Et les enfants se sont remis à leur besogne de la veille, travaillant à plaisir. L'homme taille comme un sorcier : voici les tonneaux presque remplis... Qu'on tire du vin clairet et qu'on mette une belle table!

Sous la lampe à l'abat-jour enfumé, une nappe blanche en toile de ménage met la gaieté partout; l'andouillette et le boudin fument sur la blonde purée de pommes de terre, le fricot se prélasse dans un plat de terre jaune à fleurs vertes et le parfum des beignets arrive par la porte de la cuisine.

On trinque, on rit, le dos au feu; on raconte des histoires.

Dehors, la première neige tombe, molle et mouillée; le couvre-feu semble pleurer les morts qui dorment dans le petit cimetière autour de la vieille église.

Le lendemain, dès l'aube, le coupeur a remis son instrument en bandoulière, il prend congé de ses hôtes, tandis que la mère-grand glisse un peu de viande et de pain dans son bissac : « Dieu te protège, pauvre homme! — A une autre année, si je vis encore! »

Et elle le regarde s'éloigner, poudré de neige...

Chantant gaiement, il disparaît au tournant de la grande route...

A la fenêtre les marmots rouges et joufflus — pieds

nus et en chemise — le suivent aussi des yeux, rêvant de courir sur les grandes routes, chantant comme lui, plutôt que de retourner à l'école.

Mme Gevin-Cassal.

(*Sera continué.*)

AUTOUR D'UN CONGRÈS (1)

Notes sur la Russie.

IV.

MOSCOU.

Moscou, 28 juin.

De Pétersbourg à Moscou, quatorze heures de chemin de fer, par un pays plat, monotone, sans caractère. C'est la ligne droite tracée par la main souveraine de l'autocrate, sans souci des villes ni de leurs besoins. — Aux stations, une foule énorme venue pour nous voir manger : de pauvres moujiks à longue barbe, aux grosses bottes, l'air hébété à l'aspect de tous ces hommes à mine réjouie. Quelques jeunes coquettes de Tver se promènent affairées, l'air hardi, et sont heureuses de montrer leur chemisette brodée et leurs cheveux coupés ras. — Les gens des buffets sont ahuris devant l'invasion de cent trente-six estomacs occidentaux affamés et pressés.

Vite on engouffre un morceau d'esturgeon sauce raifort, un poulet aux concombres, des fraises à la crème et en route.

Le train est vivant, animé. C'est l'Europe en marche, avec sa gaieté. Les wagons communiquent les uns avec les autres. Dans un salon, au centre, on a installé deux tables d'écarté. Plus loin, un petit boudoir, où les jeunes Françaises coquettent avec les commissaires russes, princes attachés du ministère, flirteurs de profession. — Une noble famille de Hambourg — la maman et les deux filles — s'est retirée dans son *home*, et discute philosophie avec un sous-secrétaire d'État prussien. — Le délégué japonais courtise doucement leur jeune femme de chambre, qui écoute les yeux baissés. Le bon secrétaire suisse arpente les couloirs et distribue le douzième numéro du *Bulletin international,* qui contient les vers d'une jeune Française et les innombrables toasts du voyage en Finlande.

« Demandez le douzième numéro ! »

Plus loin, un groupe de poètes polyglottes. Le Portugais récite la pièce des *Châtiments* sur *les Femmes*, traduite dans la langue de Camoëns. L'Espagnol semble s'emballer sur Castelar. L'Italien soupire du Leopardi. C'est un décaméron international. Le Français, forcé de faire sa partie, dit l'épitaphe de La Fontaine. Un Polonais, ancien déporté, entonne je ne sais quel hymne de 1863 et fait faire la moue aux commissaires russes. Un vieux Russe, sombre, aux yeux caves, intervient : il se donne pour un ami de Littré et de Reclus, et croit faire de l'effet en entonnant d'une voix caverneuse le *Chant des Girondins*. Cela jette un froid et le groupe se disperse.

A dix heures et demie, l'arrivée. On se bouscule, on se case dans des voitures envoyées par le maire, et on se sépare heureux de retrouver son autonomie.

Moscou, 29 juin.

Nous venons d'assister à la célébration du vingt-cinquième anniversaire d'un asile pour les jeunes enfants, dû à la générosité d'un philanthrope, Roussavichnikof. Grand concours d'autorités. D'abord la messe imposante avec les enfants coupables d'un côté, au visage flétri, à la mine fureteuse de chats surveillés et battus.

Le service est très beau avec les popes mitrés, vêtus de drap d'or, aux longs cheveux sur les épaules... Il y en a un qui a une voix de basse profonde. A chaque répons, le chœur entonne une sorte de mélopée et le pope mitré bénit la foule avec son crucifix. Il y a de tout dans cette foule; et le crucifix doit être étonné.

Après la messe, la cérémonie. Elle ressemble à toutes celles que nous connaissons. Il y a vingt adresses en russe dites avec onction par les représentants des universités, des asiles, des sociétés de patronage. Le procureur général nous fait les honneurs d'une belle oraison en français du XVIIe siècle, avec toutes les parures de l'éloquence convenue. L'auditoire se pâme devant ces harmonieux balancements de phrases. Sur l'estrade, le général, un vieux trapu; le maire, gros négociant de Moscou, sanglé dans son uniforme doré. Je remarque la physionomie fine du gouverneur, un jeune homme de vingt-cinq ans qui s'ennuie ferme, mais avec distinction. Le curateur honoraire de l'asile est là et salue à chaque éloge. Il y a là aussi sa femme et trois jeunes filles blondes et timides, et un vieil ami de la famille qui porte avec verdeur ses cent-deux ans. J'ai envie de lui parler de l'incendie de Moscou qu'il a dû quelque peu allumer (il avait vingt-quatre ans); mais j'ai peur de troubler la fête, et je me contente de dodeliner de la tête à chaque discours russe.

Même jour.

Première visite au Kremlin. L'impression est bien celle dont parle Gautier : c'est une impression nouvelle, étrange. Rien de connu, de déjà vu. Tout étonne : l'architecture, la foule, la richesse inouïe d'ornementation, le style uniformément archaïque des peintures et des mosaïques. C'est dimanche : les églises sont pleines. Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur

(1) Suite et fin. — Voy. les numéros des 13 et 20 septembre.

es murs flamboyants de saints aux poses hiératiques, u nimbe doré, constellé de pierres précieuses.

Le Kremlin est un monde : on peut le comparer au ieux Séraï. C'est une ville dans la grande, avec des rsenaux, des couvents, des canons, des forteresses, les bazars, un palais de justice. Tous les styles se con-'ondent et toutes les époques. On n'admire pas. On est rutalisé. On est en présence d'un ensemble de forces onvergentes. Point d'art au sens vrai du mot ; mais la uissance concrète d'une race sauvage et forte, affamée le domination et fanatiquement religieuse.

Ce soir, à cinq heures, nous flânons dans la cour, levant le corps de garde. Les églises sont fermées. Ar-rive une troupe de pèlerins, poudreux, les pieds san-glés, en haillons, en longs cheveux, le bâton à la main. Ils viennent de loin : de mille verstes, dit-on. Ils arrivent devant l'église du couronnement. Ils se pros-ternent comme les Orientaux, et baisent le sol. Ils ne pensent qu'à l'acte de dévotion qu'ils viennent accom-plir de si loin. Le spectacle est frappant, redoutable. Cette foi ardente étonne comme un anachronisme. Que nous voilà loin de la piété mondaine des pèlerins le Lourdes !

Ce qui est beau, c'est le spectacle de la terrasse du Kremlin. Avec la Moskova qui serpente, les mille lômes bulbeux, blancs, rouges, dorés, les croix, les couvents, les quarante fois quarante églises. Comme il faut toujours à l'esprit des comparaisons, je pense à la *Trinità dei monti*. Voilà bien la Rome slave : la métropole le la foi grecque, barbare et robuste.

30 juin.

Ce matin, seconde visite au Kremlin. Les autorités sont sur le qui-vive, en grand uniforme de gala. D'abord e palais de justice : ce sont toujours les mêmes salles le cours d'assises, froides et nues, les mêmes cabinets l'instruction. Nous entrons au nouveau palais. Il date l'une vingtaine d'années. Rien à dire de la magnifi-cence banale de la salle Saint-Georges, de la salle Saint-Alexandre Nevski, de la salle Saint-André. A remarquer pourtant les dimensions colossales de ces immenses galeries en enfilade et le trône du tsar surmonté de l'œil de Dieu.

Du balcon, la vue est superbe et s'étend sur la ville entière. Un jeune attaché nous conte les merveilles du couronnement, la ville embrasée de feux électriques, les dômes resplendissants de couronnes, de flammes, et les hourras du peuple. Tout en défilant, on nous montre l'église du sauveur *Spass na borou*, le palla-dium du Kremlin, la modeste église en bois de 1330. Les peuples aiment ces contrastes entre leur misère passée et leur grandeur présente.

Nous passons au vieux palais du Belvédère où *Terem*. L'aspect est saisissant. Plus de grandes salles, plus de meubles dorés, mais un fouillis de salles basses avec voûtes surbaissées, un enchevêtrement d'escaliers, de chapelles, de salles peintes à fresque qui fait penser à Byzance, à l'Asie, à je ne sais quelle barbarie puis-sante et riche. — A noter la mosaïque des escaliers, les bizarres ornements du sol tout en relief, les velours usés des ameublements.

Toujours courant, on nous emmène au trésor du Kremlin. Quel musée ! quel entassement de richesses ! Quel est l'Homère de la curiosité qui dénombrera les couronnes, les tiares, les topazes, les rubis, les éme-raudes, les armes damasquinées, les hanaps d'or et d'argent ciselé, les trônes d'ivoire ornés de turquoises, les lourdes dalmatiques d'or, les aiguières, les flacons, les amphores de tout style et de toute forme, qui font penser à la caverne d'Aladin !

*
* *

Dans la journée, visite à un Français qui dirige ici une importante fabrique d'indiennes. Il occupe 1500 ouvriers ; sa fabrique a une surface de 12 hectares. Nous sommes sur les bords de la Moskova. Il nous emmène à la colline des Moineaux. Nous traversons la campagne, laissant Moscou derrière nous. Nous arrivons au monastère des Vierges (*Novo dièvitschi*). On dirait d'une forteresse à voir son enceinte crénelée en briques, ses tours à machicoulis, son isolement. Nous apercevons par la porte le cimetière où reposent les riches Moscovites. Nous passons en barque la Moscova. Du haut de la montagne des Moineaux, la vue est ma-gnifique. Sans les clochers bulbeux et les dômes d'or, on se croirait sur la terrasse de Meudon un beau jour d'été. Moskova sainte, pardonne-moi, si tes méandres me rappellent la Seine !

*
* *

Moscou, 30 juin, soir.

A six heures, banquet au parc de Sokolniki : c'est à huit kilomètres du Kremlin. Nous traversons d'im-menses faubourgs, toute une ville de bois aux maisons basses, aux tavernes peuplées de moujiks, de petites gens en train de dîner. Les garçons en tablier blanc sortent pour voir passer nos trotteurs. C'est une fête tout le long du chemin. Au pavillon Sokolniki, la table est dressée sous une rotonde. Cinq cents couverts au moins. L'orchestre au milieu. Aux murs, les dra-peaux de toutes les nations. Le maire et les membres de la Douma (1) circulent, vont, viennent, donnent force poignées de main. Je suis entre l'Américain silencieux et mangeur qui adressait l'autre jour un si fier salut à la Russie, au nom de sa grande république, et le Prus-sien hoffmanesque qui me parle de Voltaire comme s'il l'avait connu à Potsdam. La chaleur est étouffante, et les garçons trop diligents ne laissent jamais un verre vide. Gloire aux grands buveurs ! Dès le rôti, les toasts commencent accompagnés de *hurrahs !* et de rasades proportionnées. Le maire est le maître des toasts. Il

(1) Conseil municipal.

va, vient, trinque avec les cinq cents convives. Il n'oublie personne, ni un général, ni un grand-duc, ni le président, ni les vice-présidents. Tudieu! quelle capacité! L'épanchement est général. On se coudoie, on se mêle. Le Congrès deviendrait-il une orgie internationale?

*
* *

Que dis-je? une orgie? La douma de Moscou n'oublie rien. Dehors, sur les marches sont assises des Tsiganes, des dames russes en grand costume de boïarines, avec la coiffe ornée de perles et la jupe nationale. L'orage éclate et chacun cherche un refuge sous la rotonde. Convives mouillés et garçons se mêlent. On enlève les tables. On improvise deux salles de théâtre. Spectacle inénarrable! Nos Parisiennes, notre comtesse autrichienne sont au premier rang avec les autorités. Un conseiller municipal de Paris promène une jolie fille russe qui parle français à merveille. Elle l'a appris « au gymnase »; c'est la fille d'un professeur. Son jeune disciple, un étudiant pimpant, partage avec notre municipal les menues faveurs de la belle. Cependant les Tsiganes se trémoussent. Les chœurs russes luttent contre l'orage qui se déchaîne.

Je saute en voiture. La foule, la pauvre foule est là, ruisselante de pluie, à voir passer l'Europe qui s'amuse, et les dômes des églises de Moscou la Sainte s'empourprent d'éclairs.

Z.

FIN.

LITTÉRATURE AUTRICHIENNE

Marie d'Ebner-Eschenbach : « Mischka ».

C'est là une des physionomies les plus fines et les plus caractéristiques de cette littérature austro-allemande exprimant, dans une langue qui s'écrit aussi à Berlin, des idées et des vues qui ont de l'affinité avec Paris.

Vienne est si loin de la Sprée que l'influence germanique n'y domine point, et, en dehors de l'idiome commun, il n'est rien qui rapproche les écrivains familiers du Prater de ceux qui gravitent autour du café Bauer ou du Thiergarten. On sent, dans les œuvres écloses sur les rives du Danube, que les auteurs français y sont lus avec assiduité, qu'ils y servent même d'inspirateurs et souvent de modèles; l'allure est plus légère, le style moins froid, un tantinet moins correct parfois, car des austriacismes se mêlent de la partie; mais c'est là une peccadille qui s'oublie dans la chaleur avec laquelle l'action du livre est menée généralement.

Dans cette littérature autrichienne, poussée à côté de la littérature allemande, Marie d'Ebner Eschenbach est un nouvelliste qui a sa place à part, à côté des autres nouvellistes. Née en 1830, dans une situation de fortune indépendante, elle s'est mariée jeune et a vécu heureuse jusqu'à présent. Rien n'est venu se jeter en travers de sa vie, qui tout entière s'est concentrée dans la famille et les lettres. Elle semble n'avoir aucun souci de la réclame dont elle n'use point, de ses confrères qu'elle ne recherche point, de la gloire qu'elle ne brigue point. C'est d'ailleurs par raccroc, pour ainsi dire qu'elle s'est adonnée à la nouvelle et au roman, car son ambition était et fut longtemps de « réformer le théâtre », ainsi qu'elle le disait elle-même. Elle produisit, dans cette même période, des œuvres dramatiques assez nombreuses, dont la plus remarquable est, d'après Paul Heyse, un drame intitulé *Marie Roland*. La chute retentissante d'une comédie la fit renoncer, en 1873, à écrire pour la scène et la poussa à narrer, sous forme de nouvelle, les amertumes éprouvées en cette occurrence. Ce premier essai fit partie d'un volume de *Erzählungen* (Récits), qui parut en 1875 et qui eut un certain succès. Il fut suivi, en 1876, d'un roman, *Bozena*, fort remarquable et fort remarqué; puis, en 1880, d'un nouveau volume de nouvelles (*Neue Erzählungen*) et d'un recueil d'aphorismes; enfin 1883 vit publier les *Dorf-und Schlossgeschichten* (Récits du village et du château), dont une seconde série fut publiée en 1886. Avec deux nouvelles — *Zwei Comtessen* — réunies en volume en 1885 et deux romans *das Gemeindekind*, parus l'an dernier, c'est là tout le bagage littéraire de Marie d'Ebner Eschenbach — neuf volumes, dont quelques-uns ne sont, à proprement parler, que des plaquettes.

Ce qui frappe, à la lecture des ouvrages de cet écrivain, c'est la fermeté avec laquelle elle peint les caractères de ses personnages. La pénétration de regard dont elle est dotée lui permet ensuite d'achever, de parachever jusque dans leurs traits les plus intimes les portraits qu'elle s'est proposé de mener à bien. C'est, dans le meilleur sens du mot, une réaliste, attendu que la réalité a seule des attraits pour elle, et que par elle la réalité reste toujours une chose intéressante. Fréquemment, ses nouvelles n'ont qu'une action peu serrée; fréquemment encore, une certaine maladresse se trahit dans l'arrangement général du plan; mais qu'importe? Pour quiconque voit dans un roman, de courte ou de longue haleine, autre chose qu'un prétexte à aventures de jet continu, à combinaisons machiavéliquement nouées, l'œuvre de Marie d'Ebner Eschenbach est de celles qui procurent une jouissance sincère, profonde et pure. — Au reste, lisons MISCHKA :

LOUIS DE HESSEM.

— Enfin, parlez, dit la comtesse, je vous écouterai; mais quant à vous croire, je n'en ferai rien.

Le comte se renversa complaisamment dans son grand fauteuil.

— Et pourquoi cela? demanda-t-il.

— Probablement parce que votre histoire ne saura pas ne convaincre, répliqua-t-elle avec un léger haussement les épaules.

— Cependant, je n'inventerai rien, je me contenterai d'en appeler à mes souvenirs, et ma seule muse sera ma mémoire.

— Une muse dont l'impartialité me paraît plus que suspecte. Elle ne vous soufflera que des choses l'intéressant, et sur la terre il y a des quantités de belles choses, de choses intéressantes... en dehors du nihilisme.

Elle avait pointé sur lui son crochet, comme pour mieux enfoncer le mot qu'elle lui décochait ainsi en pleine poitrine.

Il ne broncha pas sous le coup, caressant sa barbe blanche d'une main lente, regardant la vieille dame d'un air presque reconnaissant.

— C'est de ma grand'mère que je voulais vous entretenir, reprit-il; ce souvenir m'est revenu tout à l'heure en traversant le bois.

La comtesse, se penchant sur son ouvrage, murmura :

— Quelque histoire de brigand?

— Pas le moins du monde. Tout bonnement une histoire douce et paisible comme celui dont la vue me l'a rappelée, ce Mischka IV, arrière-petit-fils de Mischka Ier, lequel fit commettre à ma grand'mère une distraction qu'elle a dû regretter par la suite, dit le comte avec une indifférence affectée, pour continuer en s'animant : un singulier garde-chasse, vraiment, que ce Mischka!... Si vous aviez vu sa peur en se trouvant tout à coup en face de moi, à l'improviste! Je l'observais depuis quelques instants déjà, et je le voyais rôder le nez à terre comme un collectionneur qui cherche un insecte rare. Savez-vous ce qu'il avait au bout de sa carabine? Un bouquet de fraises.

— C'est charmant; mais, je vous en préviens, si vous n'y prenez garde, un beau jour vous n'aurez plus qu'une rase campagne à franchir pour me rendre visite. On vous aura emporté votre forêt.

— Mischka n'aura rien fait pour l'empêcher, en tout cas.

— Et vous fermez les yeux?

— Et je ferme les yeux! C'est affreux, n'est-ce pas? Ces faiblesses-là sont dans le sang; on les tient de ses ancêtres.

Il eut un soupir ironique et la guetta du coin de l'œil, non sans quelque malice.

La comtesse refréna son impatience, et ce fut avec un sourire également et de sa voix la plus froide qu'elle riposta :

— Si je vous proposais de prendre encore une tasse de thé et de laisser dormir vos ancêtres dans leur tombe? J'ai d'ailleurs à vous consulter avant mon départ.

— Au sujet de votre procès avec la commune? Vous le gagnerez.

— Parce que j'ai raison.

— Parce que vous avez absolument raison.

— Faites donc comprendre cela à ces rustres. Conseillez-leur de se désister.

— Mais ils ne se désisteront pas.

— Sans doute, ils préféreront se saigner aux quatre membres, donner jusqu'à leur dernier florin à leur avocat... Et quel avocat, grand Dieu! un homme sans scrupules. Ils ont confiance en lui, pas en moi — ni en vous non plus, paraît-il, malgré votre manie de popularité. — Elle se redressa pour reprendre profondément haleine. — Avouez que, pour des gens qui placent si sottement leur confiance et leur méfiance, il vaudrait infiniment mieux ne pas avoir le droit de choisir.

— Cela vaudrait beaucoup mieux naturellement. Mais en leur imposant un conseil, il faudrait aussi leur imposer la confiance en lui.

— Vous êtes fou!

— Comment cela? Peut-être entendez-vous affirmer que la confiance ne s'impose pas? Mais je vous assure que si l'idée m'était venue il y a quarante ans de gratifier un de mes domestiques de cinquante coups de bâton et de l'envoyer les toucher au bailliage, le gaillard ne se serait jamais avisé de ne pas suivre mon conseil, eût-il été parfaitement ivre.

— Ah! vous retombez encore dans vos plaisanteries. Et moi qui avais espéré vous amener à causer sérieusement.

Il fut un instant à jouir du succès de sa petite taquinerie avant de répliquer :

— Pardonnez-moi, ma chère amie, je reconnais mon absurdité. Non, la confiance ne s'impose pas, mais il n'en est pas de même, malheureusement, pour la soumission non accompagnée de confiance. Ce fut elle qui fit le destin de Mischka et de tant d'autres, et voilà pourquoi les gens d'aujourd'hui veulent leur misère à leur goût, s'il leur faut être misérables.

La comtesse leva au ciel ses yeux noirs, toujours beaux, avant de les fixer de nouveau sur son travail.

— Allons-y pour l'histoire de Mischka, dit-elle avec un soupir résigné.

— Je la ferai aussi brève que possible, et la commencerai à l'heure où l'attention de ma grand'mère fut appelée sur lui pour la première fois. Ce Mischka devait être un beau garçon, et je me souviens encore du portrait que fit de lui un peintre, de passage au château. A mon grand regret, je ne l'ai pas retrouvé dans l'héritage de mon père; je sais cependant qu'il l'a conservé longtemps en mémoire du temps où nous avions encore le *jus gladii*.

— Mon Dieu! s'écria la comtesse, est-ce qu'il jouerait un rôle dans votre histoire?

Le narrateur eut un geste de dénégation polie et poursuivit :

— C'était à la fête des moissonneurs, et Mischka, qui portait une couronne, la remit en silence, mais sans trouble, à sa suzeraine, sur laquelle il arrêta même un regard clair et grave, tandis qu'un inspecteur récitait au nom de tous l'allocution accoutumée.

Ma grand'mère s'informa et apprit que ce Mischka était fils d'un pauvre paysan, qu'il avait vingt ans, pas mal d'honnêteté, assez de cœur à l'ouvrage et tant de taciturnité que dans son jeune âge il avait passé pour muet et que maintenant il passait encore pour simple d'esprit. « Pourquoi? s'enquit la châtelaine, pourquoi le croit-on simple d'esprit? » Les sages auxquels elle s'adressait baissèrent la tête et clignèrent des yeux en disant : « Ah! oui, voilà... c'est comme ça... parce que... c'est comme ça. » Et on ne put en tirer davantage.

Or ma grand'mère avait alors pour valet de chambre un serviteur absolument idéal. Quand il parlait à quelque personne de distinction, son visage s'épanouissait d'une telle

joie qu'il en rayonnait. Le lendemain, ma grand'mère l'envoya prévenir les parents de Mischka que leur fils, de simple journalier, devenait jardinier, et qu'il aurait à entrer en fonctions le jour suivant.

Le plus zélé des serviteurs partit comme l'éclair, revint comme la foudre et respectueusement se tint devant sa maîtresse.

— Eh bien, demanda-t-elle, qu'est-ce qu'ils t'ont dit?

Le modèle des valets de chambre avança la jambe droite, bien tendue, bien cambrée...

— Vous y étiez? insinua la comtesse.

— Ce jour-là, non, mais plus tard, souvent, oui, répliqua le narrateur sans se troubler. — Donc il avança la jambe, se recueillit, rentra en lui-même tant il était pris de vénération et annonça que les parents étaient inondés de larmes reconnaissantes.

— Et le Mischka?

— Oh! lui — et la jambe gauche glissa en avant dans un rond merveilleux — lui, il vous baise la main.

Fritz ne jugea pas nécessaire de raconter qu'il avait fallu l'énergique intervention paternelle — une sérieuse distribution de coups de trique — pour déterminer le Mischka à ce baise-main. Les raisons qui lui faisaient préférer le travail des champs au jardinage étaient de celles qui ne conviennent point aux oreilles d'une dame. Bref, Mischka prit possession de son nouveau poste et s'acquitta de sa besogne tant bien que mal.

— S'il était un peu plus travailleur, ça ne gâterait rien, remarqua le premier jardinier.

Ma grand'mère se dit la même chose, quand un jour, du haut de son balcon, elle assista à la fenaison de la grande pelouse s'étendant sous ses fenêtres. Elle fut encore frappée de ce fait que tous les faneurs donnaient fréquemment l'accolade à une bouteille qu'ils tiraient de dessous le paquet de ses vêtements pour l'y recacher ensuite ; Mischka, au contraire, se désaltérait à une cruche tenue à l'ombre d'un buisson.

— Qu'est-ce qu'ils ont dans leurs bouteilles? demanda-t-elle à son valet de chambre qu'elle avait appelé.

— Du genièvre, madame la comtesse.

— Et dans la cruche de Mischka?

Fritz roula ses yeux ronds et coucha sa tête, comme eût pu le faire notre vieux perroquet, auquel d'ailleurs il ressemblait étonnamment; et ce fut d'un accent douloureux qu'il répondit :

— Mon Dieu, de l'eau, madame la comtesse.

Aussitôt ma grand'mère éprouva un sentiment de commisération, et elle donna l'ordre de distribuer du genièvre à tous les jardiniers, leur travail terminé.

— Au Mischka aussi, daigna-t-elle même ajouter.

Cette générosité provoqua un véritable enthousiasme. Mischka ne pouvait souffrir l'eau-de-vie, et c'était là un des motifs pour lesquels on le déclarait simple d'esprit; mais cette fois, après l'invitation si expresse de la châtelaine, Mischka n'eut plus la liberté du choix. Lorsque dans sa simplicité il essaya encore de se défendre, on lui fit bien voir qu'il n'aurait pas le dernier mot, au plus grand ébattement de la compagnie. Quelques-uns s'emparèrent de lui et le jetèrent à terre où ils le maintinrent pendant qu'un vigoureux gaillard lui desserrait les dents avec un coin et qu'un second, lui mettant un genou sur la poitrine, lui versait le genièvre dans la bouche. Mais son visage prit une coloration si violente et une expression si féroce que ses bourreaux n'osèrent pousser trop loin la plaisanterie et le lâchèrent à demi. D'une brusque secousse il se dégagea et se releva, les poings fermés; puis tout à coup ses muscles se détendirent, il chancela et s'abattit comme une masse. Il jurait, sacrait, râlait, cherchait à se mettre debout; finalement il s'endormit pour ne se réveiller à la place même où il était tombé que le lendemain matin, sous les caresses du soleil dont les rayons le frappaient en pleine face. Le garçon qui la veille l'avait fait boire de force passait précisément et déjà se préparait à prendre le large, supposant bien que Mischka s'empresserait de tirer vengeance des mauvais traitements subis. Mais au lieu d'agir ainsi, le coquin s'étira, stupide encore et bégaya : « Encore un coup! » C'en était fait de sa répugnance pour l'alcool.

Peu de temps après, par un après-midi de dimanche, il se trouva que ma grand'mère, faisant sa promenade, se laissa séduire par un ravissant petit sentier, descendit de voiture et put assister, sans être vue, à une scène adorablement idyllique. Elle aperçut Mischka, assis sous un pommier à l'orée du bois; il tenait un enfant dans ses bras. Le marmouset avait, tout comme Mischka, une abondante chevelure noire, mais le corps aux proportions harmonieuses était d'un brun clair, et le semblant de chemise qui le couvrait à peine, d'un ton intermédiaire entre celui des cheveux et celui de la peau. Chaque fois que le jeune homme l'enlevait d'un mouvement rapide, le gamin poussait un cri de joie, donnait de grands coups de pied dans la poitrine de Mischka, essayait de lui pointer dans l'œil une réduction d'index bien tendu. L'autre riait de bon cœur et semblait s'amuser au moins tout aussi bien que l'enfant. Debout à côté d'eux, une jeune fille suivait le jeu avec une attention extrême; elle était très brune également et svelte et gracieuse à faire croire qu'elle avait reçu le jour sur la rive du Gange. Dans un fablier tout constellé de morceaux, recouvrant une courte jupe ornée de la même façon, elle portait une poignée d'épis glanés. A un moment donné, elle brisa une tige et, s'approchant en tapinois, la glissa prestement dans le cou de Mischka; il se secoua, puis, déposant le petit à terre, il s'élança à la poursuite de la glaneuse qui avait pris la fuite et courait vive, légère, ainsi qu'elle eût pu être à la danse, tantôt en ligne droite, avec la rapidité d'une flèche, tantôt autour d'une meule, avec une sorte de crainte qui n'était pas sans un mélange d'agacerie. Nos paysans ont en eux généralement une grâce innée; mais ce couple, jeune et beau, offrait dans son bonheur ingénu un spectacle si captivant que ma grand'mère s'abandonnait sans arrière-pensée au plaisir de l'instant. Son apparition fut loin de produire une impression aussi agréable sur les jeunes gens : ils restèrent comme pétrifiés à l'aspect de leur maîtresse; puis Mischka, retrouvant le premier son sang-froid, salua presque jusqu'à terre, tandis que sa compagne laissait tomber tablier et épis pour se cacher le visage dans ses deux mains.

Le soir, au dîner, auquel assistaient comme de coutume une petite cour de parents pauvres et les principaux membres du personnel, la comtesse dit au directeur de l'exploitation assis près d'elle :

— La sœur du Mischka, le nouveau garçon jardinier, me paraît une fille honnête et adroite, et je voudrais qu'on lui

trouvât une occupation où elle pût gagner quelque chose.

— Tout de suite, madame la comtesse, répliqua le directeur, bien que le Mischka n'ait pas de sœur à ma connaissance.

— Votre connaissance, riposta ma grand'mère, votre connaissance, c'est parfait; mais cela n'empêche pas ce Mischka d'avoir une sœur et même un petit frère. Je les ai vus ensemble tous les trois aujourd'hui dans les champs.

— Hum! hum! protesta respectueusement le fonctionnaire qui porta sa serviette à sa bouche pour assourdir sa voix, c'est bien possible; mais... — je vous demande pardon de l'expression — la personne était sans doute la maîtresse du Mischka, et le petit, son enfant.

Cependant l'auditrice forcée de ce récit ne put se contenir plus longtemps :

— Vous m'avez affirmé, s'écria-t-elle, que vous n'étiez pas là : d'où vient alors que vous êtes aussi bien instruit non seulement des paroles, mais encore des gestes de tout ce monde?

— J'ai connu la plupart de mes personnages, et moi qui suis un tantinet peintre et un brin écrivain, je sais fort exactement, croyez-m'en, ce qu'ils devaient dire et penser dans une situation donnée; croyez-m'en encore, si je vous assure qu'un flot de colère et de mépris envahit ma grand'mère aux paroles du directeur. Elle était très bonne et pleine de sollicitude pour ses sujets, il vous est facile de le deviner après ce que je vous ai déjà raconté; mais dès que la morale était en cause, elle se montrait d'une sévérité sans pareille, plus encore envers elle-même qu'envers son prochain. Si elle avait fait plus d'une fois l'expérience que la dissolution des mœurs ne se corrige pas chez des hommes ou des femmes parvenus à leur entier développement, elle pensait que cette dissolution doit être combattue énergiquement chez des adolescents. Dès le lendemain matin, elle envoya donc Fritz aux parents de Mischka. Elle voulait que ça finit, cette amourette; un garçon de son âge devait avoir bien d'autres préoccupations que des choses de ce genre, un véritable scandale!

Le Mischka était au logis quand la perle des valets de chambre transmit ce message; il resta tout confus.

— Voilà maintenant que vous entrez dans la peau de votre Mischka! s'exclama la comtesse; c'est trop fort!

— Littéralement, j'y entre littéralement. Je sens, autant que si l'aventure me fût advenue à moi-même, le bouleversement et la honte qui l'accablèrent; je vois son embarras et ses angoisses, le regard effrayé qu'il lance aux parents, j'entends son rire désespéré quand le père dit : « Aycz pitié de nous, monsieur le valet de chambre, ça finira, je vous le promets, ça va finir tout de suite. »

Il n'en fallait pas davantage pour satisfaire la conscience du noble Fritz, qui, ravi du succès de sa mission, revint au château, et de sa mine de perroquet en goguette fit son rapport, avec force glissades et ronds de jambe.

— Il vous baise la main, ça finira.

— Mais c'est absurde! dit la comtesse.

— Du dernier absurde.

« Ma grand'mère, trop faible et trop confiante, regarda donc cette affaire comme terminée et ne s'en occupa plus. Elle était alors très absorbée par les préparatifs de la fête se donnant tous les ans le 10 septembre, anniversaire de sa naissance, grande solennité que précédaient et suivaient des réjouissances de toute nature. Tout le voisinage y était convié, et ce n'était plus alors que déjeuners champêtres, dîners de gala, chasses, excursions, illuminations, bal et tout le reste. J'avoue que nos ancêtres savaient mieux que nous prendre du champ et faire du bruit; la vie de château que nous menons à présent leur semblerait bien monotone et bien ennuyeuse.

— C'étaient de grands seigneurs, riposta la comtesse avec amertume; nous ne sommes que de petits bourgeois retirés à la campagne.

— Où nous sommes quelquefois la mère des pauvres, fit le comte avec une galante inclination, qui ne parut faire que médiocrement plaisir à la destinataire.

Mais, sans s'émouvoir autrement de ce petit incident, il reprit le fil de son récit avec tout l'empressement qu'eût pu y mettre un conteur de profession :

— Si nombreux que fût le domestique du château, il était insuffisant néanmoins dans ces circonstances extraordinaires, et le village devait alors être mis en réquisition pour le supplément. Comment se fit-il que la maîtresse de Mischka fût de ces auxiliaires, cette année-là? Je l'ignore, mais cela fut, et ces deux êtres qu'on voulait séparer eurent de se revoir plus d'occasions qu'ils n'en avaient jamais eues aux champs. Lui allait porter quelque chose à la cuisine, elle chercher quelque chose au jardin; fréquemment ils se rencontraient en route et s'attardaient parfois à causer ensemble un quart d heure...

— Voilà qui est on ne peut plus intéressant, intercala ironiquement la comtesse, et l'on ne pourrait savoir ce qu'ils se disaient?

— Oh! oh! comme vous voici devenue curieuse! Mais je ne pense vous apprendre que ce qui a trait directement à mon histoire. Un matin, la châtelaine, en compagnie de ses invités, se promenait dans le jardin. Le hasard conduisit leurs pas vers une charmille qu'on laissait d'habitude dans le délaissement le plus complet, et à l'extrémité de laquelle deux jeunes gens, venus de directions opposées, se rencontraient dans une joyeuse surprise. Le garçon, qui n'était autre que Mischka, prit vivement dans ses bras et baisa à pleine bouche la jeune fille, qui n'eut point l'air de s'en fâcher. Un bruyant éclat de rire retentit, échappé à ces messieurs — et, je le crains bien, aussi à ces dames — que le hasard avait fait les témoins de cette petite scène. Seule ma grand'mère ne partagea pas cette douce gaieté. Entre temps, les deux tourtereaux effarouchés avaient pris leur volée. On m'a raconté, fit sur un autre ton le narrateur pour prévenir une objection de la comtesse, qu'en ce moment le brave Mischka s'était cru bien près de haïr celle qu'il aimait. Cependant, dès le soir même, il sentit bien que cela n'était pas, en apprenant que sa maîtresse et son enfant étaient envoyés par la comtesse dans un autre domaine, distant de deux bonnes journées de marche. Une étape de cette longueur, c'est déjà beaucoup pour un homme, deux fois plus encore pour une jeune fille qui doit en outre traîner à ses jupes un enfant de dix-huit mois.

— Mon Dieu!... Seigneur mon Dieu!...

Ce fut là tout ce que put dire Mischka, qui n'avait plus conscience de la réalité maintenant, et qui ne comprit pas lorsqu'on lui ordonna d'aller reprendre sa besogne... Brusquement il jeta à terre le râteau qu'un de ses compagnons lui réclamait, avec une bourrade dans les côtes, et il s'en-

fuit vers le village, dans la direction de la chaumière habitée par la jeune fille et sa mère impotente. Toute prête pour le voyage, elle se tenait au chevet de la percluse, qui ne pouvait même lever la main pour bénir sa fille et pleurait amèrement.

— Assez, c'est assez pleurer, disait-elle; finissez, chère mère! Qui vous essuierait les yeux quand je ne serai plus là?

Elle sécha les larmes de la pauvre vieille et les siennes avec le coin de son tablier; elle prit son enfant par la main, jeta sur son dos le paquet contenant ses quelques nippes et passa devant Mischka, sans même oser le regarder. Mais il la suivit de loin, et quand le valet chargé de veiller à ce qu'elle ne tentât pas de se soustraire à l'ordre de la châtelaine la quitta à la sortie du village, il la rejoignit aussitôt. Et, la débarrassant de son fardeau, enlevant le petit dans ses bras, il se mit à marcher auprès d'elle.

Les journaliers qui travaillaient dans les champs s'étonnaient en les voyant passer. A quoi pensait-il, l'animal? Se figurait-il qu'il pouvait s'en aller aussi? Il était idiot, mais ce n'était pas une raison pour ..

Bientôt ils virent à leurs trousses le père de Mischka qui, suant, soufflant, s'exclamait : « Bons saints du paradis! Sainte mère de Dieu... si jamais j'aurais cru!... Le voilà qui se sauve avec sa gueuse!... Il veut notre malheur à tous... Mischka.., mon garçon! Vaurien... canaille!... »

Quand Mischka reconnut la voix de son père et vit celui-ci s'avancer de son allure la meilleure en brandissant un bâton, il détala, à la plus grande joie du bambin qui criait : « Hue! hue! » Cependant il ne tarda pas à se dire que sa compagne ne pouvait le suivre de ce train; il se retourna et revint vers elle. Déjà le père l'avait atteinte et renversée par terre; fou de colère, il la frappait des pieds et de son gourdin, épuisant sur elle la fureur qui l'emportait contre son fils.

Mischka tomba sur lui, et une rixe horrible s'engagea entre le père et le fils; elle se termina par l'écrasement complet du plus jeune, du plus faible : moulu de coups, le garçon renonça à la lutte, à la résistance. Le vieux paysan le prit au collet et le força à marcher, se contentant de dire à la pauvrette qui s'était relevée avec peine :

— Décampe!

Elle obéit sans protester, et les journaliers eux-mêmes, race de brutes indifférentes, furent émus de pitié pour elle, et longtemps la regardèrent s'éloigner en chancelant avec son enfant, dans une détresse et un abandon navrants.

Mischka et son père rencontrèrent dans le voisinage du château le jardinier, que le villageois traita de *monsieur* gros comme le bras, et auquel il demanda d'un ton suppliant une heure de patience, jurant que dans une heure Mischka serait à son poste. Pour le moment, il avait besoin de se nettoyer un peu.

— Qu'est-ce qu'il a eu? s'enquit l'autre. Il est tout en sang.

— Rien, rien, il est tombé en bas d'une échelle.

Cependant Mischka tint parole pour son père : une heure plus tard il était à la besogne. Mais dès le même soir il alla au cabaret et s'enivra, volontairement, pour la première fois de sa vie. Dès lors, il fut changé du tout au tout. Il n'adressa plus un mot à son père, qui lui eût facilement pardonné, car depuis qu'il travaillait au château, le garçon était un capital produisant de bons intérêts; il ne rapporta plus à la maison un *kreutzer* de ce qu'il gagnait : tout son salaire s'en allait en genièvre ou en secours à la vieille percluse, et cette seconde manière de dépenser de si bel argent fut considérée par le père comme le plus grand crime que son fils eût jamais commis contre lui. Et ce fut pour le vieux paysan un tourment, une torture de tous les instants que la pensée de cette énormité. Plus sa rage croissait, plus la taciturnité du fils augmentait; finalement Mischka ne revint plus à la maison, ou n'y revint plus qu'en cachette, lorsqu'il savait son père dehors : il adorait sa mère. Cette mère — le comte fit une pause — vous la connaissez, chère amie, aussi bien que moi, cette mère.

— Moi? dit la comtesse surprise. Vivrait-elle encore?

— Elle vit ou plutôt elle revit partout, autour de vous, cette femme petite, chétive, tremblante, à la physionomie douce, vieillie avant le temps, aux allures de chien battu, se recroquevillant sur elle-même avec une tentative de sourire quand une grande dame comme vous ou un grand seigneur comme moi daigne lui crier : « Comment va? » et répondant avec la plus humble amabilité : « Dieu vous le rende... comme on peut... » Et elle pense en elle-même que cela va assez bien pour ce qu'elle est, une bête de somme à deux pieds. Que pourrait-elle demander de plus? Et si elle le demandait, qui le lui donnerait? Bien sûr ni la grande dame ni le bon maître...

— Passez, interrompit la comtesse. Aurez-vous bientôt terminé?

— Bientôt. Or un jour le père de Mischka rentra au logis plus tôt que de coutume et y trouva son fils. « Ah! c'est comme ça, hurla-t-il; tu viens voir ta mère et pas ton père... » Il les injuria sans vergogne et se mit à bousculer Mischka, lequel se laissa faire; mais quand le paysan voulut s'en prendre à sa femme, le fils s'en mêla. Pourquoi ce jour-là et non un autre? Le fait ne s'explique pas. Si on lui eût demandé combien de fois il avait vu son père battre sa mère, il eût dû répondre pour être dans le vrai : « Autant qu'il y a de fois trois cent soixante-cinq jours dans le nombre des années depuis que je comprends. » Toujours il avait assisté à ces scènes en spectateur désintéressé, et cependant, cette fois, une colère violente le prit à ce spectacle sur lequel il eût dû être blasé. Pour la seconde fois de sa vie, il prit parti contre son père pour le sexe faible et, plus heureux en cette occurrence, il resta vainqueur. Néanmoins, ce triomphe lui causa sans doute plus de tristesse que de joie; car, avec un sanglot, il cria à son père qui avait changé de ton, à sa mère qui pleurait à chaudes larmes : « Adieu, vous ne me reverrez jamais! » et il s'enfuit. Quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels les parents espérèrent en vain son retour : Mischka ne reparut pas. La nouvelle de cette disparition parvint jusqu'au château : on raconta à ma grand'mère qu'après avoir à moitié assommé son père Mischka avait pris la fuite. Or s'il était en dehors du péché contre le sixième commandement, une faute qui trouvât l'excellente dame irréconciliable, c'était bien la transgression du quatrième : pour les enfants méchants et ingrats elle ne connaissait aucune pitié. Elle donna l'ordre de poursuivre Mischka, de l'arrêter, de le ramener au château pour y subir un châtiment exemplaire.

Déjà le soleil s'était levé et couché deux fois depuis lors,

quand un matin M. Fritz, planté à l'entrée du jardin, resta à interroger au loin la grande route. Une brise douce et tiède effleurait les chaumes, et l'air était plein d'une fine poussière que le soleil, comme un merveilleux alchimiste, changeait en poudre d'or; ses rayons formaient dans le mobile élément d'étroites voies lactées où fourmillaient des milliards de minuscules étoiles. Puis dans le lointain une sorte de trombe monta, roula, s'approcha pour venir crever devant le digne Fritz, qui, put en sonder les profondeurs et voir deux heiduques escortant Mischka. Celui-ci était livide, avec des yeux caverneux comme la mort même; il n'avançait qu'en chancelant. Son enfant était cramponné à son cou, la tête sur son épaule, et dormait. Le modèle des valets de chambre ouvrit la grille et suivit la petite caravane, prit langue à la hâte et, avec la grâce d'un perroquet qui sautille, grimpa l'escalier, bondit dans la salle où ma grand'mère présidait le conseil du samedi. M. Fritz gonflé de bonheur comme un bon serviteur qui possède une nouvelle toute fraîche à servir à son maître, M. Fritz arrondit les bras et éclata :

— Il vous baise la main : Mischka est revenu.

— Où était-il? s'informa la châtelaine.

— Mon Dieu, madame la comtesse... — et Fritz fit claquer sa langue coup sur coup en regardant la noble dame d'un air aussi tendre que le lui permettait le plus profond des respects — mon Dieu, il était près de sa maîtresse. Oui, il était près d'elle, insista-t-il, en voyant les sourcils de ma grand'mère se froncer, et même il a résisté aux heiduques. Janko a un œil presque crevé.

Ma grand'mère se redressa en disant :

— J'ai bien envie de le faire pendre!

Tous les employés s'inclinèrent en silence; seul, le garde général hasarda cette affirmation après avoir hésité visiblement :

— Mais madame la comtesse n'en fera rien.

— Comment le savez-vous? riposta ma grand'mère avec cette mine hautaine que le peintre a si bien rendue et qui me donne froid quand je passe dans la galerie des ancêtres. Parce que je n'ai jamais usé de mon droit de vie et de mort, il ne s'ensuit pas que je ne l'exercerai jamais.

Tous s'inclinèrent une seconde fois, et il y eut un silence que l'inspecteur rompit en demandant l'avis de ma grand'mère sur une affaire très importante. Ce ne fut qu'après séance qu'il s'informa, en particulier, du destin de Mischka.

Nous voici à cette étourderie dont je vous ai parlé en commençant.

— Cinquante coups de bâton, dit-elle en prenant une trop prompte résolution, et aujourd'hui même. D'ailleurs, c'est aujourd'hui samedi. — Le samedi était à cette époque, dont vous ne pouvez vous souvenir, le jour des exécutions. On plaçait un banc devant le bailliage..

— Passez, passez... Ne vous attardez pas à des détails inutiles.

— Soit. Or ce samedi devait voir précisément le départ des invités, ou plutôt des derniers parmi les invités. Une grande animation régnait au château; ma grand'mère, toute aux préparatifs d'une surprise suprême qu'elle réservait à ses hôtes, se trouva en retard pour sa toilette du dîner et stimula le zèle de sa femme de chambre. En ce moment, le plus mauvais qu'il eût pu choisir, le docteur se fit annoncer. De tous les dignitaires, c'était celui que l'on savait le moins bien en cour, et cela n'a rien de surprenant, car oncques ne vit pédant plus lourd et plus assommant.

Ma grand'mère lui refusa audience; mais, sans se décourager, il fit insister une seconde fois pour être reçu : il n'avait que deux mots à dire, au sujet de Mischka.

— Encore ce Mischka! s'écria ma grand'mère. Qu'on me laisse en paix, j'ai bien d'autres soucis!

Cette fois, le docteur se résigna.

Mais n'allez point croire que les soucis auxquels ma grand'mère avait fait allusion fussent d'une nature frivole! Tant s'en faut; ils étaient au contraire très pénibles, de ceux que vous comprendrez malaisément, chère amie, et qui ne vous toucheront que peu. C'étaient des soucis d'auteur.

— Oh! mon Dieu! s'écria la comtesse avec un parfait dédain.

— Faites la dédaigneuse si vous voulez, mais il est incontestable que, comme poète, ma grand'mère avait un beau talent et que ce talent s'affirmait d'une façon éclatante dans sa pastorale *les Adieux de Chloé*, dont elle avait elle-même dirigé les répétitions. La représentation devait avoir lieu après le dîner, qui se faisait en plein air. Bien qu'elle fût à peu près sûre d'un succès, ma grand'mère ne laissait pas que d'éprouver une inquiétude de plus en plus désagréable à mesure que l'instant décisif approchait. Au dessert, après un toast solennel porté à la maîtresse de céans, celle-ci fit un signe : les parois de branches et de feuillages entrelacés s'écartèrent, démasquant un hémicycle fermé de grands buis taillés; une scène y avait été improvisée. On vit alors la demeure de Chloé la bergère, le banc moussu semé de pétales de roses sur lequel elle reposait, l'autel domestique devant lequel elle priait, la quenouille ornée d'un frais ruban couleur d'aurore avec laquelle la gente pastourelle filait la neigeuse toison de ses brebis. Elle-même apparut, la charmeresse, précédant une suite nombreuse dans laquelle se trouvait son favori le berger Myrtil : tous portaient des fleurs, et la séduisante Chloé annonça, en alexandrins parfaitement tournés, que c'étaient les fleurs du souvenir, cueillies dans les champs de la fidélité pour être déposées sur l'autel de l'amitié. Ce début charmant enflamma l'enthousiasme de l'auditoire qui alla grandissant de vers en vers. Quelques dames qui connaissaient leur Racine le déclaraient à cent coudées au-dessous de ma grand'mère, et quelques galants gentilshommes qui ne le connaissaient pas appuyèrent énergiquement ce jugement. En tout cas il était impossible à ma grand'mère de mettre en doute la sincérité de ses admirateurs. Les ovations duraient encore lorsque ces heureux mortels, qui en équipage, qui en voiture, qui à cheval, sortirent de la cour d'honneur pour quitter le château.

Debout sur le perron, la châtelaine les regardait s'éloigner, agitant la main en réponse aux derniers adieux. Elle était dans une situation d'esprit exceptionnelle, très rare pour le souverain d'un royaume, si petit qu'il soit. Déjà elle se disposait à rentrer quand elle vit une vieille, agenouillée à une respectueuse distance des marches; cette vieille avait cru le moment propice pour se glisser jusque-là sans être remarquée, dans le brouhaha du départ. Quelques laquais la découvrirent en même temps et se précipitèrent, Fritz en tête, pour la chasser brutalement; mais, à la stupéfaction générale, ma grand'mère refoula d'un geste la

meute trop zélée et ordonna de demander à la vieille qui elle était et ce qu'elle voulait. Quelqu'un toussa derrière la châtelaine et, son chapeau à larges bords dans une main, sa tabatière dans l'autre qu'il appuyait contre sa poitrine, le docteur s'approcha gravement :

— Madame la comtesse l'excusera, dit-il; c'est la mère du Mischka.

— Encore le Mischka! toujours le Mischka! cela ne finira donc pas avec ce Mischka? Qu'est-ce qu'elle veut?

— Ce qu'elle veut, madame la comtesse? Elle veut vous implorer pour son fils, pas autre chose.

— Implorer quoi? Il n'y a rien à implorer.

— Sans doute, et je ne lui ai pas caché. Mais à quoi bon? elle y tient... elle y tient!

— C'est parfaitement inutile, prévenez-la. Faut-il que je m'expose à ne plus pouvoir sortir sans voir mes garçons jardiniers embrasser leurs maîtresses? — Le docteur toussa de nouveau. — Sans compter qu'il a à moitié assommé son père.

— Hum, hum! Peut-être ne lui a-t-il rien fait ou rien voulu faire... qu'empêcher d'assommer sa mère tout à fait.

— Comment cela?

— Oui, madame la comtesse... c'est ainsi, madame la comtesse... Le père n'est qu'une brute qui a de la rancune contre le Mischka, parce que ce garçon donnait de temps en temps deux ou trois *kreutzers* à la mère de sa maîtresse.

— A qui, dites-vous?

— A la mère de sa maîtresse, madame la comtesse; une malheureuse qui est paralysée, qui ne peut subvenir à ses besoins et à qui on a enlevé toute ressource en... en... en éloignant d'elle sa fille.

— Très bien, très bien. Épargnez-moi tous ces détails intimes, docteur; les affaires particulières de ces gens ne me regardent pas.

Le docteur jeta d'un grand geste son chapeau sous son bras, puis il tira son mouchoir et se moucha discrètement:

— Je vais dire à cette malheureuse qu'il n'y a rien à faire — il esquissa ce que les Français appellent une fausse sortie et reprit : — Enfin, madame la comtesse, si ce n'était que pour le père...

— Mais ce n'est pas pour le père seulement : il a failli crever un œil à Janko.

Cette fois, le docteur prit son air le plus important et remonta ses sourcils au point que de gros bourrelets se formèrent sur son front :

— En ce qui concerne cet œil, dit-il, je puis affirmer qu'il rendra encore de bons services à Janko lorsque l'hématopie occasionnée par le coup aura disparu. D'ailleurs, j'ai peine à croire que le Mischka ait eu assez de force encore pour porter un coup pareil après le traitement que les heiduques lui ont fait subir. Car les heiduques, madame la comtesse, l'ont mis dans un triste état.

— C'est de sa faute; pourquoi ne les a-t-il pas suivis de bon gré.

— Sans doute, sans doute, pourquoi ne les a-t-il pas suivis? Probablement parce qu'ils voulaient l'arracher du chevet de sa maîtresse à l'agonie : c'était dur de se séparer en ce moment-là... Il paraît que la fille se trouvait, hum! hum! dans une position intéressante, et que le père du Mischka l'aurait accablée de coups avant son départ. Et puis, alors le voyage, la marche... une marche aussi longue... pour une personne, hum... hum!... qui n'a jamais eu une bien forte constitution... ce n'est pas surprenant qu'elle soit tombée malade en arrivant.

Ma grand'mère ne perdait pas un mot de ce discours bizarrement entrecoupé, bien qu'elle fît de son mieux pour paraître n'y accorder qu'une attention distraite.

— Quel mystérieux concours de fatalités, répliqua-t-elle; on dirait l'œuvre de la justice divine.

— Sans doute, sans doute, répéta le docteur dont le visage avait gardé toute sa placidité en se colorant de plus en plus, sans doute de la justice divine... Et si la justice divine est décidée à intervenir, madame la comtesse ferait peut-être bien de s'en rapporter à elle pour le reste et d'exaucer la prière de cette pauvresse, conclut-il en désignant d'un air dégagé la mère de Mischka.

La vieille, toujours agenouillée, avait suivi toute la conversation sans s'y mêler une seule fois. Ses dents claquaient de terreur et son corps semblait s'affaisser sans cesse davantage.

— Au fait, que désire-t-elle? demanda ma grand'mère.

— Un sursis de huit jours, madame la comtesse, à la peine prononcée contre son fils, voilà ce qu'elle désire... Et moi, madame la comtesse, je prends la respectueuse liberté d'appuyer cette requête. Dans huit jours, la justice recevra satisfaction plus complète qu'aujourd'hui.

— Comment cela?

— A l'heure actuelle, je doute fort que le coupable puisse subir toute sa peine.

Ma grand'mère eut un geste involontaire et lentement descendit les marches du perron. Fritz s'élança pour la soutenir, mais elle l'écarta d'un signe:

— Va vite, dit-elle; je fais grâce à Mischka.

— Ah! s'exclama sur un ton admiratif le serviteur modèle qui s'empressa d'obéir.

Le docteur avait tiré gravement sa montre et murmuré :

— Hum... hum!... pourvu qu'il soit encore temps... L'exécution doit être commencée.

Ce mot de *grâce* avait été surpris par la vieille : un balbutiement d'extase s'échappa de ses lèvres et, anéantie en voyant la châtelaine s'avancer vers elle, elle s'accroupit et mit son visage contre terre, comme si elle eût été écrasée par tant de grandeur et de générosité. Le regard de ma grand'mère glissa avec une sorte de crainte sur cette misérable incarnation de l'humilité :

— Lève-toi...

Mais aussitôt elle s'interrompit pour écouter, et tous les assistants écoutèrent comme elle en frissonnant: les uns avec un air stupéfié, les autres avec un rire stupide: un cri affreux avait déchiré l'air, dans la direction du bailliage, un cri horrible qui avait dû avoir son écho dans la poitrine de la vieille, car elle releva la tête et marmotta une prière...

— Eh bien? demanda ma grand'mère à M. Fritz qui revenait haletant. — Madame la comtesse, répondit-il avec son plus doux sourire, il vous baise la main : il était déjà mort...

*
* *

— Mais c'est épouvantable! s'écria la comtesse, et c'est là cette histoire que vous disiez si paisible?

— Pardonnez-moi cette petite ruse de guerre sans laquelle vous ne m'eussiez pas écouté, répliqua le comte. Mais peut-

·tre comprenez-vous maintenant pourquoi je ne renvoie pas 'inoffensif descendant de Mischka, bien qu'il ne s'entende ;uère à défendre mes intérêts.

CHRONIQUE PARISIENNE

LES MARDIS DE LA COMÉDIE. — L'INCIDENT DE LA LOGE. BARBE ET CHEVEUX.

A propos d'un incident — rapidement terminé à la atisfaction générale — survenu entre M. le Président le la république et Mme la princesse de Sagan, on a beaucoup reparlé de cette mystérieuse institution du nardi dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Chaque mardi, à la même heure, la neuvième du oir environ, des hommes en habit noir et cravate blanche et des femmes vêtues avec l'élégance la plus délicate, franchissent les portiques de la Comédie-Française. Ils marchent sur la pointe des pieds, de façon ı ne faire aucun bruit, passent devant le contrôle en souriant discrètement, et montent les escaliers, furtifs, ainsi que des ombres légères. En les apercevant, les ouvreuses échangent des signes maçonniques et en-r'ouvrent les portes sacrées qui conduisent dans les loges, aux fauteuils de balcon et aux fauteuils d'or-chestre.

Bientôt, tous les visiteurs sont établis à leurs places respectives et, se reconnaissant à la soudaine lumière du lustre, commencent à s'envoyer de petits saluts ai-mables et corrects, à se faire de la tête et de la main les gestes sympathiques et gracieux. Peu à peu, ils se mettent à parler doucement à leurs voisins et se com-muniquent les idées qu'ils ont amassées depuis le mardi précédent. Mais le bruit ne tarde pas à se ré-pandre que l'on va jouer quelque chose. En effet, la toile se lève et découvre un décor somptueux dans lequel des personnes des deux sexes se promènent gra-vement, en causant.

Ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, de sim-ples artistes qui viennent se donner en spectacle, mais bien des gens du monde qui se sont mis gracieuse-ment à la disposition de M. Claretie pour jouer la co-médie de société. Il suffira de nommer les plus répan-dus : MMmes la baronne Reichemberg, comtesse de Bartet ; MM. le prince de Worms, baron Febvre, vicomte de Cadet de Coquelin, vidame de Féraudy, etc., etc.

La passion du théâtre est si vive chez ces personna-lités mondaines qu'elles n'hésitent pas à jouer toute la semaine devant des spectateurs moins choisis, à qui l'on demande, pour le principe, une modique rétribu-tion à l'entrée. Seulement, elles suppriment leurs titres nobiliaires et se contentent de paraître sous les noms de Worms, Febvre, Coquelin tout court, afin de ne pas éveiller les légitimes susceptibilités de leurs ancêtres.

Il y en a même qui vont jouer incognito en province et à l'étranger, conciliant ainsi leur goût de l'art dra-matique et le respect des convenances sociales.

*
* *

La critique ne tient pas assez compte de ces consi-dérations dans les jugements, parfois cavaliers, qu'elle se permet à l'égard de la Comédie. Elle oublie trop qu'avant d'être des artistes excellents, les sociétaires sont des hommes du monde, quelques-uns de grands seigneurs, qui montent sur les planches par dilettan-tisme ou originalité. Il leur est naturellement plus agréable de se montrer, le mardi, à leurs pairs de l'aristocratie française qu'au public un peu mêlé des représentations ordinaires. On devrait, au contraire, leur savoir gré de faire profiter le vulgaire de leurs rares qualités scéniques et de leur incomparable science de l'art dramatique.

Leur mérite est d'autant plus frappant qu'avant de se résoudre à interpréter les œuvres de nos poètes, ils s'astreignent à de rudes labeurs, ils renoncent volon-tairement aux plaisirs de leur monde pour passer plu-sieurs années sur les bancs du Conservatoire, en com-pagnie de gens qui leur sont bien inférieurs par la naissance et par la fortune.

Deux jeunes gens, par exemple, vont débuter cette quinzaine au Théâtre-Français : Mlle Moreno et M. Dehelly. Or, les Dehelly descendent des croisades, et il y a eu, au xve siècle, une Moreno qui fut camarera-mayor. Il est clair que M. Dehelly et Mlle Moreno aime-ront mieux être jugés par Mme la princesse de Sagan que par M. Carnot, dont les aïeux n'ont joué pendant les croisades qu'un rôle effacé.

C'est pourquoi, dans la question de la fameuse loge du mardi, le sociétariat a jugé avec une certaine sévé-rité la soudaine réclamation de M. le Président de la république, qui n'a pas craint de déranger un ordre de choses légendaire. Tout s'est terminé, fort heureuse-ment, à l'amiable. Mme la princesse de Sagan a trouvé un strapontin confortable, d'où l'on plonge jusqu'au fond de la loge présidentielle. Le mardi ne sera pas transféré au mercredi, comme on l'avait craint un instant, et la plus solide institution de notre pays aura traversé sans dommage une crise redoutable.

*
* *

Un autre grave incident a éclaté, à la même heure, place de l'Opéra. Le chef d'orchestre de l'Académie na-tionale de danse et de musique, le sympathique M. Vianesi, a donné sa démission. Une centaine d'in-terviews en ont immédiatement résulté, et si la rente n'a pas baissé sensiblement ce jour-là, il faut l'attri-buer au patriotisme de la haute banque et à son énergie.

Des versions différentes circulent au sujet de cet incident. Suivant les uns, M. Vianesi se retirerait devant la mauvaise volonté de ses directeurs; suivant les autres, il aurait exigé une augmentation d'appointements incompatible avec les ressources actuelles de l'Opéra.

Quoi qu'il en soit, MM. Ritt et Gailhard en ont été provisoirement réduits à s'adresser au chef d'orchestre de l'Élysée-Montmartre, qui s'est mis gracieusement à leur disposition. Nous espérons que Mlle Mauri, qui se plaint amèrement de M. Vianesi, sera satisfaite de son successeur, car cet artiste doit avoir l'habitude des danseuses, et si, machinalement, il intercale au milieu du ballet une marche de Paulus ou le quadrille des *Lanciers*, cette diversion jettera sur la scène de l'Opéra un peu de gaieté et d'animation.

Il sera toujours temps d'aviser quand la subvention sera votée.

***

Toutes ces histoires d'erreurs judiciaires dont on fait tant de bruit depuis l'an dernier devaient fatalement avoir des conséquences tragiques. Voilà que l'on veut forcer maintenant les magistrats à couper leurs moustaches. Il est impossible de décrire l'émotion soulevée au Palais par l'annonce de cette réforme.

On sait que la magistrature se divise en deux grandes catégories : la magistrature rasée et la magistrature barbue. Cette dernière comporte encore plusieurs subdivisions, qui sont : la magistrature à collier, la magistrature à favoris et la magistrature à moustaches. C'est celle-ci que l'on prétend supprimer. Le législateur se base sur ce fait que les magistrats qui portent des moustaches ont une fâcheuse tendance à les retrousser d'un air vainqueur lorsqu'ils prononcent des arrêts de mort, ce qui est incompatible avec la gravité de cet acte.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la barbe des magistrats vient en question, et de tout temps les légistes s'en sont préoccupés. Ce qu'il y aurait peut-être de plus pratique serait d'autoriser le port de la perruque et de la fausse barbe, suivant les circonstances. Nous admettons volontiers que la moustache n'est pas assez sévère pour prononcer un arrêt de mort, et, dans ce cas, un postiche serait de nature à en imposer davantage aux criminels. Mais la moustache suffit largement pour de petites condamnations correctionnelles ou des faillites sans importance.

Beaucoup de magistrats aussi sont devenus chauves, ce qui leur attire parfois des observations désobligeantes des prévenus malappris : « Oh ! ce caillou ! » tel est le cri irrespectueux que l'on n'entend que trop souvent sur les bancs de la cour d'assises ou de la police correctionnelle. Une perruque aurait l'avantage de préserver la magistrature de ces écarts de langage qui font le plus mauvais effet à l'étranger.

En matière de cheveux, c'est le vieil axiome qui est encore le plus sage : *Ni trop ni trop peu ;* et autant une calvitie complète est déplorable à tous égards, autant l'exubérance du système pileux a quelque chose de choquant, pour ne pas dire de prétentieux, à l'époque que nous traversons.

M. Clovis Hugues a excellemment compris cette situation, et il s'est résigné de bonne grâce au sacrifice d'une chevelure à laquelle il était redevable pourtant de ses beaux succès parlementaires et mondains. Nul n'ignore qu'elle tombait en cascades jusque sur les robustes épaules du jeune député et qu'elle ne demandait qu'à descendre plus bas encore. Ayons le courage de le reconnaître : elle devenait encombrante. M. Clovis Hugues accrochait ses collègues dans la salle des pas perdus, et le président de la Chambre avait imaginé, pour le rappeler à l'ordre, quand du haut de la tribune il se laissait aller à son éloquence naturelle, de le tirer par une des mèches.

Le coiffeur s'imposait. Mandé en toute hâte, un artiste, qui désormais appartient à l'histoire, a coupé en pleurant ces tresses magnifiques. L'opération a duré cinq heures. La famille du député et quelques intimes y assistaient seuls. M. Clovis Hugues a montré un rare courage et une résignation stoïque.

On raconte qu'il répéta, en apercevant ses cheveux épars sur le sol, la parole de Henri III devant le cadavre du duc de Guise : « Je ne les croyais pas si longs ! »

ALFRED CAPUS.

RECHERCHES NOUVELLES SUR TALLEYRAND (1)

Et de quatre! Je vous dis que nous saurons par cœur tout Talleyrand, avant que la première ligne des Mémoires soit seulement arrivée sur le marbre. On annonce bien que, les dernières feuilles emportées par l'automne, M. le duc de Broglie nous donnera les premières feuilles des précieux papiers. Mais il y a déjà tant de fois qu'au début des vacances, à l'heure du départ, on me dit, là-haut, à la rédaction : « Nous vous enverrons les volumes sitôt qu'arrivés; » il y a déjà tant de mois d'octobre où je suis rentré sans rapporter lesdits volumes, que je ne croirai guère à leur publication, jusqu'au jour où je les aurai coupés, tournés, retournés, lus, relus, commentés, annotés, glosés.

Comme M. Pallain, comme M. Bertrand, Mme de Mirabeau a pris en pitié la légitime impatience du public, et pour lui rendre moins dure l'attente du grand régal, elle a eu l'amabilité de lui servir à son tour un morceau de la correspondance de Talleyrand : morceau agréablement présenté, mais menu, quelque chose de léger, une amusette facile à digérer, qui aiguise plus qu'elle ne calme l'appétit.

---

(1) *Le Prince de Talleyrand et la maison d'Orléans*, lettres publiées par Mme de Mirabeau. — Calmann Lévy, 1890. 1 vol. in-12.

Voir la *Revue bleue* du 30 novembre et du 14 décembre 1889.

Il s'agit des lettres échangées entre Mme Adélaïde, sœur de .ouis-Philippe, et le prince de Talleyrand. Que Mme de Mira- eau, faisant cette publication, ait eu beaucoup souci des ntérêts de l'histoire, cela n'est pas chose très certaine. Le olume est dédié « à Son Altesse Royale Mgr le duc d'Orléans », t je ne crois pas que Clairvaux ait rien à démêler avec histoire. Mme de Mirabeau a surtout voulu « rendre hom- nage à la mémoire de Louis-Philippe »; elle s'en explique ans une préface, où se mêlent spirituellement les anec- otes, l'histoire et la politique.

De la partie politique, rien à dire : car Mme de Mirabeau dmire le régime de Louis-Philippe, et nous sommes respec- ueux de toute conviction et de toute fidélité. Et puis, si ous disions jamais pourquoi nous détestons, nous, le régime e 1830, nous ferions pousser les hauts cris à d'autres u'aux fidèles de la maison d'Orléans.

Je retiens seulement ce qui est relatif à Talleyrand. [me de Mirabeau se plaint à juste titre des injustices que es passions politiques ont fait commettre à l'égard du rince. Elle désespère de voir jamais l'histoire équitable à on endroit, et je crois qu'elle désespère à tort. Cette his- oire, c'est nous qui l'écrirons. De passions politiques nous 'en avons plus guère; quand le *Dictionnaire des Gi- ouettes* nous tombe entre les mains, nous ne nous indi- nons pas des dix-huit pirouettes du prince : nous le plai- nons d'avoir vécu en des temps si troublés qu'un homme ût être contraint, tant de fois, d'engager sa parole à des naîtres nouveaux.

« Il s'est arrogé le droit de juger ses différents souverains . de mesurer sa fidélité à leurs actes, écrit Mme de Mira- eau : intervertissant les rôles, il entendait changer ses rois omme un roi change ses ministres » Je crois avoir écrit ue'que chose d'ana'ogue, à propos des lettres à Napoléon : Il a servi tous les régimes, dit-on, et c'est mal dire : on le avait grand diplomate, tous les régimes s'en servaient. » A out prendre, ce sont les maîtres qui l'ont quitté, ce ne fut as lui qui quitta les maîtres. Il l'a dit lui-même, mieux que ersonne, quand il écrivit, maintenant sa démission malgré résistance flatteuse de Louis-Philippe : « Je n'ai jamais té un homme de parti, je n'ai jamais voulu l'être, et c'est e qui a fait ma force. Lorsqu'il y a quatre ans, je suis parti our l'Angleterre, j'étais ce que j'ai toujours voulu être, omme de la France. » Nous sommes beaucoup à penser avec alleyrand qu'un Français n'a jamais à être que l'homme de France.

De toutes les lettres contenues dans le présent volume, ur un projet de cession de la Belgique à la Prusse — ce est pas d'aujourd'hui que les Cobourg nous portent dans ur cœur — aucune, à part une lettre de Louis Philippe roi Léopold, ne présente un bien vif intérêt historique. e sont, au contraire, des documents psychologiques tout fait importants que les lettres écrites en novembre 1834, moment où, revenu de sa mission à Londres, Taleyrand signa ses fonctions d'ambassadeur.

Il avait été envoyé en Angleterre en 1830, afin d'y gagner, our la monarchie bourgeoise de Juillet, mal vue des vieilles onarchies et de Metternich, l'appui de l'unique État consti- tionnel que comptât l'Europe à cette heure. L'idée datait e loin chez Talleyrand : en 1792, il avait une première fois nté de constituer l'union de l'Europe libérale en face de Europe absolutiste; il avait échoué, parce que, la Révolu- tion marchant plus vite à Paris que la diplomatie à Londres, le poing brutal du peuple, au 10 août, brisa du même coup et le trône et les liens ténus qui rattachaient la France à l'Europe (1).

Les choses allèrent autrement de 1830 à 1834. Tandis que les puissances contre-révolutionnaires, Prusse, Autriche, Russie, serraient les rangs à Münchengratz, la France et l'Angleterre, marchant presque constamment de concert, soutenaient les États nés de la Révolution, comme la Belgique, combattaient en Espagne, en Portugal, les représentants du droit divin et de l'absolutisme, Don Carlos et Don Miguel. Cette marche commune qui, le 22 avril 1834, aboutissait à la quadruple alliance de Londres, avait été réglée par Talley- rand. Comment il sut exploiter au profit de la France l'esprit égoïste qui avait porté l'Angleterre à se séparer des monar- chies continentales, c'est ce que nous apprendra sans doute la prochaine publication de sa correspondance, pré- parée par M. Pallain. Remarquons au passage que les résul- tats étaient d'autant plus remarquables, que Talleyrand avait dû manœuvrer en face d'un ministère tory et de Wel- lington.

A la fin d'août 1834, le prince rentrait à Paris, pour regarder dans ses affaires depuis longtemps à l'abandon, puis pour prendre à Valençay, qu'il n'avait pas visité de quatre ans, un repos amplement gagné. Il était installé à son château dans les premiers jours de septembre, faisant, lorsque la goutte le permettaft, de grandes et belles prome- nades, appelant à lui ses amis, le baron de Montmorency, M. d'Harcourt, la duchesse de Bauffremont, de nombreux Anglais, menant la vie du dehors bien préférable à nos goûts casaniers, vantant en de jolies lettres aux absents la fraîcheur de ses bois que n'avait pas brûlés le soleil, et l'air léger sans être trop vif. Le duc d'Orléans vint passer huit jours dans la maison du prince, à la fin d'octobre.

Il était à peine parti que Talleyrand apprenait la mort de sa fidèle amie la princesse Tietzkiewitz. Le coup fut terrible pour lui : sa vieillesse lui apparut soudain, la lassitude le gagna, et la pensée lui vint de ne pas retourner à Londres. Le 11 novembre, il écrivait au duc de Broglie :

« Si, par impossible, vous arriviez à égarer assez mon amour-propre pour me persuader que je suis jusqu'à un certain point indispensable encore aux affaires actuelles, alors je croirai sans doute de mon devoir de m'y livrer jusqu'à leur accomplissement et je partirai pour Londres. Après avoir fini ce à quoi vous me jugez nécessaire, vous me laisserez retourner tout de suite dans ma tanière et ren- trer dans l'engourdissement qui seul me convient mainte- nant. »

Le 12, il envoyait sa démission à Louis-Philippe et priait Madame Adélaïde de l'appuyer auprès du roi :

« Je suis vieux, je suis infirme, disait-il, et je m'attriste de la rapidité avec laquelle je vois ma propre génération disparaître. Homme d'un autre temps, je me sens devenir étranger à celui-ci. » Sa tâche était finie en Angleterre ; il avait tiré d'elle tout ce qu'elle pouvait donner d'utile : le duc d'Or- léans avait eu la maladresse de le dire à Valençay, et Tal leyrand l'avait vivement ressenti. Il était temps qu'il songeât à lui-même : « Je crois devoir à la place que peut me des- tiner l'histoire de ne pas compromettre le souvenir des ser-

(1) Voir *Revue bleue* du 14 décembre 1889.

vices que j'ai été assez heureux pour rendre à la France à travers les vicissitudes infinies qu'elle a traversées depuis plus de cinquante années. En prolongeant mon action, désormais sans objet, je serais sans utilité pour mon pays et ne pourrais que nuire à ma dignité personnelle. »

Dans sa lettre au ministre, il rappelait avec un légitime orgueil la tâche remplie par lui :

« Dans ces quatre années, la paix générale maintenue a permis à toutes nos relations de se simplifier; notre politique, d'isolée qu'elle était, s'est mêlée à celle des autres nations; elle a été acceptée, appréciée, honorée par les honnêtes gens et par les bons esprits de tous les pays. La coopération que nous avons obtenue de l'Angleterre n'a rien coûté ni à notre indépendance, ni à nos susceptibilités nationales, et tel a été notre respect pour les droits de chacun, telle a été la franchise de nos procédés que, loin d'inspirer de la méfiance, c'est notre garantie qu'on réclame aujourd'hui contre de certaines directions qui inquiètent la vieille Europe. »

D'un mot plus bref à Louis Philippe, il caractérisait mieux encore son œuvre : « J'ai, grâce à vous, Sire, écrivait-il, obtenu pour la révolution de Juillet *le droit de cité* en Europe. »

Il éprouva une vive résistance de la part de Madame Adélaïde et du roi : on lui offrit l'ambassade de Vienne. Il fit sentir que rien ne pouvait moins lui convenir à lui, qui vingt ans auparavant y avait été « l'homme de la Restauration ». Et puis à son âge « on ne va plus chercher les affaires si loin de ses foyers; on ne vit plus qu'avec des souvenirs; il n'y a plus d'autre existence que celle d'une retraite complète et sincère, d'une vie privée simple et paisible. »

Et le souci de ce que pensera l'histoire réapparaît sans cesse : il a une sorte de soin coquet de sa réputation, il tient à finir sur son triomphe de la quadruple alliance : « Il n'est plus permis à un octogénaire de manquer de prudence, car ce qui rend les fautes de la vieillesse si tristes, c'est qu'elles sont irréparables. » — « Je suis un vieux homme, ajoute-t-il, je le sais; mais je ne veux pas que d'autres soient dans le cas de le trouver. »

Le 24 novembre 1834, le roi acceptait enfin la démission de Talleyrand. Quand il s'agit de lui désigner un successeur, le vieil homme d'État parla une dernière fois avec l'autorité que lui donnait sa longue carrière et sa science unique de la diplomatie. Le conseil qu'il adressait au roi serait à méditer, en 1890 aussi bien qu'en 1834, et nos ministres des affaires étrangères devraient se le réciter chaque matin, en guise de prière au Saint-Esprit :

« Que le roi permette à mes quatre-vingt-un ans de le supplier de *ne jamais chercher dans ses choix diplomatiques à plaire à tel ou tel parti; il lui faut des hommes à lui, et rien qu'à lui et à la France ; les affaires ne peuvent marcher autrement.* »

Voilà des lettres qui ne sont point pour enlever de son attrait à la figure de Talleyrand. On s'est demandé souvent d'où pouvait provenir, après tant de haines, la curiosité sympathique des nouvelles générations : c'est sans doute simplement que nous sommes la postérité.

Il en est pour l'histoire comme pour les paysages. Dans les lointains, les détails s'effacent, les grandes masses se détachent plus nettes et précises, les contrastes deviennent plus saisissants. Sur le fond du XIXe siècle, dans l'histoire de France, deux grandes figures s'enlèvent, Napoléon et Talleyrand. Non qu'elles soient de même hauteur que le diplomate monte à la taille du soldat. Mais l'opposition est vive entre les deux figures que le masque plus fin, plus menu de Talleyrand attire malgré tout l'attention à côté du profil colossal de Napoléon. L'un est le soldat, personnifie la guerre; l'autre est le diplomate, le *seul* diplomate, et personnifie la paix. Dans le vacarme des batailles, il n'a jamais subi la griserie de la poudre et de la victoire : il est toujours demeuré un esprit français net et mesuré, et je crois bien que ce sont, en face de l'imagination italienne, de l'ambition désordonnée de Napoléon, ces qualités de mesure et de bon sens qui nous attirent et nous séduisent inconsciemment.

ALBERT MALET.

ESSAIS ET NOTICES

L'empereur du Brésil chez Victor Hugo.

Celui qui fut jadis l'empereur du Brésil, et qui n'est plus aujourd'hui simplement que Dom Pedro d'Alcantara, vient récemment d'arriver à Paris. Bien souvent, pendant son règne, laissant à sa fille la régence de son empire paisible (paisible alors), il est venu visiter l'Europe, et en particulier la France, dont il apprécie grandement la littérature et les arts; il y a peu de temps encore, l'enceinte de l'Académie des sciences voyait s'asseoir cet auguste correspondant, ce chef d'un immense empire, s'occupant d'astronomie, de physique, suivant ardemment tous les progrès des sciences.

Dans son admiration pour le mouvement intellectuel de la France et pour notre littérature, l'empereur du Brésil toujours placé Victor Hugo au-dessus de tous, et jusqu'en l'année 1877 il avait eu le plus grand désir de connaître le poète. Enfin il vit alors son souhait réalisé, et il est fort intéressant de conter cette première entrevue qui, à l'époque nous le croyons du moins, n'a jamais été racontée telle qu'elle s'est passée, Hugo ayant sans doute voulu que le récit n'en fût pas publié de son vivant. Celui que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs en a été fait par Louis Blanc, un intime de la maison du poète, le 15 juillet 1877 : cette source est un sûr garant de sa véracité, et il jette un jour tout nouveau sur le grand caractère du monarque aujourd'hui exilé.

C'est de Victor Hugo lui-même que Louis Blanc tenait le récit qui va suivre, et nous ne pourrons mieux faire que de lui laisser complètement la parole.

Un beau jour du mois de mai 1877, un aide de camp de l'empereur du Brésil, alors en résidence à Paris, se présentait avenue d'Eylau, et se faisait introduire auprès du poète. Dom Pedro, voulant enfin connaître Hugo, suivait le cérémonial toujours employé. Après force compliments, l'aide de camp, tout embarrassé d'une mission peu ordinaire, finissait par dire à Hugo que l'empereur, son maître, éprouvait le plus vif désir de connaître M. Victor Hugo, et serait très reconnaissant à ce dernier s'il consentait à venir lui faire une visite à son hôtel. « La réponse ne se fit point attendre, peu satisfaisante du reste pour l'envoyé : Hugo répondit qu'il

était grandement honoré du désir exprimé par Sa Majesté brésilienne, mais qu'il éprouvait le regret de se trouver dans l'impossibilité d'y déférer : ne pouvant aller chez tous ceux qu'il voudrait voir, il avait pris le parti de n'aller jamais chez personne. »

La réponse était catégorique et n'admettait point de réplique : l'aide de camp n'avait qu'à se retirer; c'est ce qu'il fit, après s'être incliné profondément.

L'empereur ne pouvait renoncer si aisément à son projet et à son grand désir.

Le lendemain, notre aide de camp revenait, et, avec toute sorte de précautions oratoires, il demanda « si, dans le cas où l'empereur viendrait le premier faire une visite à monsieur Victor Hugo, monsieur Victor Hugo serait disposé à la lui rendre » ? — « Je suis vraiment confus, dit Hugo, de répondre si mal à une démarche aussi flatteuse; mais, en remerciant de ma part Sa Majesté de l'honneur qu'elle se proposait de faire à ma maison, veuillez lui dire que le roi de Bavière est venu chez moi il n'y a pas longtemps; je ne lui ai pas rendu sa visite, et je me considère comme lié par ce précédent. »

L'aide de camp salua un peu plus bas que la veille, et sortit. — Vous auriez cru sans doute que c'était fini, et Victor Hugo le croyait également; pas du tout : c'était mal connaître la largeur d'esprit de Dom Pedro que de croire que cela se passe ainsi. Le lendemain, l'aide de camp revient, chargé d'une troisième mission : ce ne devait pas être la dernière :

« L'empereur serait désolé de partir sans avoir vu le plus grand poète de la France. Est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen d'organiser une rencontre, de ménager une entrevue? Monsieur Victor Hugo va au Sénat presque tous les jours; Sa Majesté se rendrait à Versailles : ne pourrait-on pas se trouver dans les couloirs? On entrerait dans un des bureaux où l'on causerait. Rien n'était plus facile. — Dans ces conditions, répond Victor Hugo, je n'y vois pas d'empêchement. Que l'empereur fixe le jour et l'heure, je me mets à sa disposition. »

L'aide de camp, ravi d'avoir enfin réussi, s'inclina plus profondément encore que l'autre fois, et s'en alla rendre compte à son maître du succès de son ambassade. L'entrevue allait donc pouvoir avoir lieu! Point : les circonstances politiques allaient s'y opposer, du moins pendant un certain temps. En effet, sur ces entrefaites, se produit la crise du 16 mai. La Chambre est prorogée : par conséquent plus de séances du Sénat. Victor Hugo juge qu'il serait ridicule de se donner des rendez-vous dans les couloirs vides de Versailles, quand on habite Paris. Il pense que l'affaire est manquée définitivement.

Ah! bien oui! il comptait sans l'aide de camp, l'éternel aide de camp, impossible à rebuter, qui revient encore et d'un air plein de mystère : « Quelqu'un a l'intention de se présenter demain chez monsieur Hugo, et le prie de faire connaître l'heure à laquelle il sera visible. »

Il n'y avait plus cette fois rien à dire; l'entrevue allait donc se réaliser. Hugo s'incline à son tour, et répond que le lendemain matin, à partir de neuf heures, il sera aux ordres de *quelqu'un.* »

Le lendemain, à l'instant précis où l'aiguille de la pendule marque neuf heures, on sonne... et l'on introduit le quelqu'un : vous devinez qui...

Victor Hugo l'introduit dans son cabinet, et entre ces deux hommes — chose singulière — l'entretien devient aussitôt cordial, presque intime. On cause de tout, littérature, art politique; on ne se gêne pas pour arranger de la belle façon la *loyale épée* et les auteurs du 16 mai : « Moi, dit l'empereur, je voyage beaucoup, et je ne m'aperçois pas qu'au Brésil les affaires en aillent plus mal pendant mon absence. Les Chambres sont élues librement; je nomme les ministres qu'elles me désignent; je les change quand elles n'en veulent plus : de cette façon ils font toujours bon ménage ensemble. Je n'ai qu'une prétention : c'est d'être plus libéral qu'eux tous... » — L'empereur demande ensuite à Victor Hugo des nouvelles de sa famille : il est grand-père, lui aussi. Les voilà à parler de leurs petits-enfants. Une fois sur ce chapitre, c'est à n'en pas finir : l'empereur voudrait connaître la petite Jeanne. Victor Hugo va la chercher. Elle entre un peu intimidée, et présente son front à baiser : « Non, non, ce n'est pas cela, dit l'empereur; si vous voulez me faire bien plaisir, embrassez-moi comme vous embrassez votre grand-papa. » Alors Jeanne lui jette les bras autour du cou, et se met à l'embrasser comme du pain.

Après Jeanne, c'est le tour de Georges; l'empereur le prend sur ses genoux et le caresse. « Georges, dit Victor Hugo, tu te souviendras plus tard que celui qui t'a ainsi tenu sur ses genoux est le souverain d'un grand pays, un de ces hommes auxquels les autres, quand ils leur parlent, disent : « Sire » et « Votre Majesté ». — Mon cher enfant, interrompit alors l'empereur devenu grave, retenez bien ce que je vais vous dire : en quelque endroit du monde et en quelque compagnie que soit votre grand-père, il n'y a qu'un souverain, lui, et qu'une Majesté, celle de son génie... »

« Puisque vous aimez les enfants, Sire, dit Victor Hugo, je prendrai la liberté de vous offrir un livre publié récemment et que vous ne connaissez peut-être pas, *l'Art...* » Et comme il se levait pour aller à sa bibliothèque, l'empereur, étendant les bras vers lui et l'arrêtant du geste, commence :

« Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir, »

et récite toute la pièce jusqu'à son dernier vers.

Avouez que la flatterie était délicate!

Il ajouta : « Monsieur Hugo, j'accepte le livre que vous m'offrez et je serai heureux de le tenir de vous; mais vous me permettrez de vous dicter la dédicace. Veuillez écrire, je vous prie : *Victor Hugo à son ami Dom Pedro d'Alcantara.*

L'empereur du Brésil était arrivé à neuf heures précises; à une heure de l'après-midi les deux interlocuteurs causaient encore, et le temps ne leur avait pas semblé long.

Avant de partir, Dom Pedro questionna Victor Hugo sur ses habitudes, sa manière de vivre, l'emploi de ses journées : « Je me lève ordinairement à six heures, dit Victor Hugo, et me mets tout de suite au travail. Je sors après mon déjeuner, qui est très frugal, et je dîne à huit heures. Alors, c'est le moment du repos; le plus souvent quelques amis viennent s'asseoir à ma table. — Me recevriez-vous, monsieur Victor Hugo, fit l'empereur, si je venais vous demander à dîner un de ces soirs ? je ne vous dis pas lequel. — Sire... — C'est bien, au revoir, et à bientôt! » . . . . . .

. . . . . .

Deux ou trois jours après, on était sur le point de passer

du salon dans la salle à manger. Il y avait là Vacquerie, Édouard Lockroy, Camille Pelletan, Ernest Lefèvre, membre, et, je crois même, président du Conseil municipal de Paris; je ne sais qui encore!... La porte s'ouvre : entrée de Dom Pedro, qui vient, sans se faire annoncer, demander à dîner à son ami. La présence de ces affreux radicaux ne semble point l'effaroucher du tout; il s'entretient avec chacun d'eux, et particulièrement avec Ernest Lefèvre, qui est surpris de le trouver très au courant des questions pendantes devant le Conseil municipal de Paris.

En somme, le repas est fort gai : rien ne le distingue des repas de chaque jour; même cordialité, même absence d'étiquette : il n'y a qu'un convive de plus.

L'empereur prit congé assez tard. Victor Hugo le reconduisit, et, au moment où ils allaient se séparer : « Sire, dit-il, je vais reconnaître la bienveillance dont il vous a plu de me combler par un souhait qui vous paraîtra sans doute bizarre. — Lequel? fit l'empereur. — Sire, je souhaite, et mes amis ici présents souhaitent comme moi, que tous les souverains ne vous ressemblent pas. — Pourquoi donc? répondit l'empereur étonné. — Parce que, s'ils vous ressemblaient, nous ne pourrions pas dire du mal d'eux, et qu'ils retarderaient l'avènement de la République universelle? »

. . . . . .

Si Hugo vivait encore, ce serait plus que jamais Dom Pedro d'Alcantara qui le viendrait voir : l'empereur du Brésil n'existe plus : un souffle de révolution et de république a traversé l'immense pays qu'il gouvernait. Plein de dignité, ce souverain à barbe blanche a quitté son trône où la confiance de son peuple lui manquait, et il s'est retiré avec grandeur dans la vieille Europe, où du moins va survivre et se trouver dans son milieu favori ce savant, cet ami de notre littérature, ce passionné du grand art dans toutes ses manifestations.

Daniel Bellet.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le Président de la république, accompagné de M. de Freycinet, ministre de la guerre, est allé à Cambrai assister à la grande revue qui a clôturé les manœuvres du 1er corps d'armée. Le comte d'Oultremont, grand-maréchal de la cour du roi des Belges, est venu saluer le Président au nom de son souverain.

M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, a présidé le banquet de clôture du Congrès commercial international.

Le général de Miribel, chef d'état-major général de l'armée, s'est rendu dans l'Est pour inspecter les places fortes.

Extérieur. — Le gouverneur de Taïti, au cours d'une tournée dans les îles Sous-le-Vent, a obtenu la soumission des dissidents des îles Borabora et Nuahine.

Allemagne. — Une entrevue a eu lieu entre les empereurs Guillaume II et François-Joseph Ier, à Rohnstock, où le roi de Saxe est allé les rejoindre.

Portugal. — Le ministre des affaires étrangères a déposé sur le bureau des Cortès la convention anglo-portugaise. Le major Serpa-Pinto, qui a parlé contre cet acte, a été vivement applaudi par la minorité progressiste. En présence du mécontentement général provoqué par cette convention, le ministère a dû donner sadémission.

Italie. — M. Seismit-Doda a dû donner sa démission de ministre des finances; ses fonctions seront remplies par intérim par le ministre du Trésor.

Faits divers. — La frégate-école turque *Ertogroul* a été coulée, dans les mers du Japon, par un cyclone. — Un congrès antiesclavagiste s'est ouvert à Paris, sous la présidence du cardinal Lavigerie. — Une partie du palais de l'Alhambra, à Grenade, a été détruite par un incendie.

Nécrologie. — Mort de M. Jarozinski, premier secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople; — de M. Dion-Boucicault, célèbre auteur dramatique et acteur anglais; — de Mme Samary-Lagarde, sociétaire de la Comédie-Française.

Revue bibliographique.

DIVERS.

Sous ce titre : *les Origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique* (Alcan), M. Strauss, ministre plénipotentiaire à Constantinople, a publié une étude très originale et très curieuse d'histoire constitutionnelle. Après avoir exposé brièvement la condition politique et sociale des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, l'auteur montre comment la tyrannie de la métropole aboutit à la révolution d'où sortit l'indépendance américaine. Mais, pour lui, les causes de cette révolution furent surtout religieuses. Et la constatation de ce fait lui permet de retrouver les origines de la forme républicaine adoptée par les État-Unis. C'est parce que les colons anglais étaient pénétrés des enseignements de la Bible, qu'ils décidèrent de se constituer en république fédérale, à l'exemple des anciens Hébreux qui, pendant le voyage d'Égypte aux bords du Jourdain, avaient fondé une confédération de petits États républicains, et ils calquèrent sa Constitution sur la communauté primitive du peuple juif.

Les Études sur l'Allemagne politique (Plon-Nourrit), de M. André Lebon, présentent un exposé très complet de la constitution de l'Empire allemand, accompagné des notions historiques, juridiques et politiques indispensables pour comprendre son organisation et son fonctionnement. Elles font connaître d'une façon exacte et impartiale l'Allemagne actuelle, conçue et fondée par M. de Bismarck, et elles laissent entrevoir celle de demain. L'Empire allemand recèle plus d'inconnu que ne permet de le supposer sa rapide fortune. Son unité s'est faite sous l'action de nécessités extérieures et nationales, et ses régimes financier, douanier et militaire ont été établis avec une extrême précision; mais, par contre, les articles constitutionnels relatifs aux pouvoirs publics et aux relations des États confédérés manquent de netteté, ainsi que le constate M. Lebon. Aussi peut-on se demander si, dans certaines circonstances, leur application ne présentera pas de sérieuses difficultés, et si la Constitution actuelle sera toujours de force à résister aux revendications populaires.

Émile Raunié.

L'administrateur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Bt. D. 7, rue Saint-Benoît. (680)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 TOME XLVI 4 OCTOBRE 1890

Par décision du Conseil d'administration, ratifiée par l'assemblée des actionnaires, M. Henry Ferrari a été nommé directeur de la *Revue bleue*, en remplacement de M. Alfred Rambaud, qui a donné sa démission.

M. Alfred Rambaud a été nommé président du Conseil d'administration.

AU LECTEUR.

Diverses raisons, parmi lesquelles le désir de reprendre ma liberté pour revenir à mes travaux personnels et aux voyages qui en sont une condition nécessaire, m'inclinaient à renoncer à la direction de la *Revue*.

Une mission dont me charge M. le ministre de l'instruction publique m'amène à hâter ma détermination.

Je remets, avec confiance, la direction de la *Revue* à M. Henry Ferrari, qui a été, comme moi, un ami de notre fondateur Eugène Yung, qui possède une longue expérience acquise auprès de lui, et qui m'a souvent aidé de ses conseils.

Les traditions qui ont assuré à la *Revue* vingt-six années de succès seront maintenues : elle continuera à défendre, comme elle l'a fait sous l'empire, au 24 mai, au 16 mai, pendant la crise boulangiste, la cause de la république libérale et démocratique.

J'écris dans la *Revue* presque depuis sa fondation; les liens qui m'attachent à elle ne sont point rompus; les services que j'ai pu lui rendre comme directeur, j'espère, ainsi que m'a fait l'honneur de me le demander la nouvelle direction, les lui continuer comme collaborateur.

ALFRED RAMBAUD.

***

Au nom de la rédaction, je tiens à exprimer à M. Alfred Rambaud les regrets qu'elle éprouve en le voyant quitter la direction d'une Revue où son caractère et son talent lui avaient assuré tant de sympathies.

Personnellement, je le remercie de consentir à rester un de nos principaux collaborateurs.

Il semble inutile de rien ajouter à ce qui vient d'être dit sur la ligne de conduite que suivra la *Revue*. Oui, elle saura maintenir, en politique et en littérature, les traditions qui ont assuré son succès. Comment pourrait-il en être autrement, et que serait notre *Revue*, si elle cessait d'être ce qu'elle a été depuis vingt-six ans?

Ainsi que nous le disions au lendemain de la mort de M. Eugène Yung :

« Il est utile qu'un recueil répandu demeure ouvert aux jeunes gens et aux talents encore obscurs, pour qui les débuts de la vie littéraire seraient autrement pleins de dégoûts et d'épines; que ce recueil, correspondant à un public de personnes cultivées, apporte dans la littérature à la fois quelque sagesse et un levain d'activité; que, franc et libre, il puisse pourtant être répandu partout sans choquer ni forcer à rougir personne... »

Nous chercherons à mériter, par nos efforts, l'approbation de tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre.

La *Revue* est assez forte pour décliner tous les patronages, assez appréciée pour faire appel à tous les talents.

HENRY FERRARI.

LA CAMPAGNE DE 1890 AU SOUDAN FRANÇAIS

La colonne du commandant Archinard.

I.

LA PRISE DE SÉGOU-SIKORO (1).

C'est à Médine qu'on pourrait placer le seuil du Soudan français. Il comprendrait à la fois les régions du haut Sénégal avec ses affluents, et les régions du haut Niger, dont nous occupons aujourd'hui le cours jusqu'à Sansanding, à mi-chemin de Médine et de Tombouctou.

Les principales divisions du Soudan français, qu'il soit soumis à notre domination ou à notre protectorat, seraient : dans le bassin du haut Sénégal, le *Khasso* (Médine), le *Kaarta* (en partie), le *Fouta-Djallon*, le *Bambouk*, le *Gangaran*, le *Gadougou*, le *Birgou*; — dans la région comprise entre les deux fleuves, le *Bakhounou*, le *Bélédougou*, le *Fouladougou*, le *Manding*; — dans le bassin du haut Niger, le pays de *Bammako*, des parties du *Ouassoulou* et du *Fadougou*, et presque tout le *Ségou* (2).

Les races qui sont propres au Soudan français, mais qui ont des ramifications dans notre Sénégal, sont : la race *peuhle* et la race *mandingue*.

Les Peuhls, que l'on appelle aussi *Poul, Feullah, Fellah, Fellatah*, sont d'un brun rougeâtre — ils se nomment eux-mêmes les « Rouges » — de cheveux à peine laineux, et l'on incline à les rapprocher de l'ancienne race égyptienne. — Les Mandings, au contraire, divisés en *Bambaras, Malinkés, Soninkés*, sont des noirs.

Les Peuhls sont d'ardents musulmans; ils exercent sur les noirs, qu'ils regardent comme une race inférieure, le même rôle de convertisseurs à main armée que les Arabes ont autrefois exercé sur eux-mêmes; ils sont surtout pasteurs et volontiers nomades; mieux organisés militairement que les noirs, ils se sont élevés de l'idée de village ou de tribu à l'idée d'État, et ont même fondé autrefois sur les bords du Niger un vaste empire, l'empire fellatah.

Les Bambaras sont ordinairement fétichistes; ils n'ont jamais accepté l'islamisme que sous l'éclair du glaive et à la lueur de leurs villages incendiés. Ils racontent encore avec orgueil comment le roi de Fangala, sommé par El Hadj de réciter le *salam*, préféra se laisser égorger avec tous les siens. Nombre de leurs tribus ont dû être razziées et converties plusieurs fois; même convertis, ils sont volontiers, comme on disait chez nous au XVIIIe siècle, de *mauvais convertis*. En somme, la majeure partie est restée fétichiste; le fidèle allié de Faidherbe, Sambala, roi du Khasso, affectait même, en haine du Koran, de boire du *dolo* (bière du pays) avec excès : sa liberté de penser y trouvait son compte, comme son ivrognerie. Les Bambaras sont sédentaires, adonnés à l'agriculture, relativement doux, assez braves, médiocrement organisés au point de vue militaire, vivant autour ou dans l'enceinte de leurs *tatas* ou villages fortifiés, et c'est avec eux, quoiqu'ils nous aient parfois combattus, que les Français arrivent le mieux à s'entendre.

Entre les conquérants peuhls et les noirs, leurs voisins, leurs vassaux ou leurs captifs, il s'est opéré des mélanges de sang. Lorsque dans ce mélange l'élément noir domine, il prend le nom de *Toucouleur* (de *Toukousor*, nom de l'ancien Fouta sénégalais). Ces Toucouleurs sont surtout répandus dans le Fouta sénégalais, le Fouta-Djallon et le Boundou; ils sont presque des étrangers dans le Soudan proprement dit. Cette race hybride présente au plus haut degré, comme sublimés et exaspérés, les qualités et les défauts des Peuhls : ce sont les plus fanatiques des musulmans, les plus arrogants et les plus perfides de nos adversaires, pillards et voleurs incorrigibles, quoique, dans certaines de nos provinces, ils soient bons agriculteurs comme leurs ascendants noirs. Ils ont, mieux encore que les Peuhls, l'idée de l'organisation militaire et politique.

* * *

C'était un Toucouleur, originaire du Fouta sénégalais, que ce El Hadj Omar — c'est-à-dire Omar le Pèlerin — *El Alagui*, comme l'appelaient les indigènes, qui, au retour d'un pèlerinage à la Mecque, alluma la guerre sainte dans les régions du Sénégal et du Niger, et y fonda un grand empire contre lequel nous luttons depuis près de quarante ans. Il recruta d'abord ses adhérents parmi les populations toucouleures du Dinguiray.

Ses émissaires, répandus dans le Fouta, le Bambouk, le Boundou, le Guoy, annonçaient partout que, dès que le prophète en aurait fini avec les idolâtres, il viendrait chasser les chrétiens. Ce fut d'abord contre les populations fétichistes du Kaarta et du haut Niger qu'il se tourna; outre que le succès devait y être facile, il y trouvait la gloire de la propagande religieuse et le profit de la traite des noirs dans des proportions colossales, car la prédication du Koran et la chasse aux esclaves allaient du même pas. Les populations noires se défendirent énergiquement. Le Manding, le Béloudougou, le Bakhounou, le Ségou, le Macina, la plus grande partie du Kaarta, furent ainsi conquis. C'est pour arrêter les progrès d'El Hadj du côté de l'ouest, qu'en 1855, Faidherbe fonda Médine; c'est con-

(1) D'après des documents inédits.

(2) Les annexions, dans ces trois dernières régions, ainsi que dans le Kaarta, sont de cette année même; elles sont le résultat des opérations militaires que nous allons exposer.

tre lui, contre une armée de 25 000 à 30 000 hommes, qu'en 1857 cette ville fut défendue par le mulâtre Paul Holl : après un siège de quatre-vingt-dix-sept jours, elle fut sauvée par l'arrivée de Faidherbe, qui parvint à remonter les rapides du fleuve, en surchargeant les soupapes de sûreté de ses bateaux à vapeur, au risque de faire tout sauter. La défaite du prophète eut pour conséquence d'affranchir le Sénégal de ses incursions : la question d'El Hadj fut alors réduite à une question presque purement soudanienne. Il n'osa plus jamais se risquer contre nous; mais il reprit de plus belle ses dévastations et ses conquêtes dans le Soudan, et acheva d'y constituer son empire. Sa capitale était Ségou-Sikoro, décrit par le lieutenant de vaisseau Mage après sa visite de 1863. Dans le *Dioumfoutou* (citadelle ou palais) de Ségou, El Hadj avait entassé le fruit de ses pillages, et amassé un trésor que les populations indigènes faisaient monter à un total fabuleux. Il était entouré de *sofas* et de *talibés* (forme sénégalaise de l'arabe *taleb, tolba*), c'est-à-dire de savants, de théologiens, de lettrés, ainsi nommés parce qu'ils étaient les disciples de sa doctrine et censés avoir étudié le Koran (1) : en réalité, c'étaient surtout des soudards fanatiques, souvent illettrés, et en réalité les plus grands pillards du pays. Les Toucouleurs formaient l'élite de son armée, pour le reste composée de Peuhls, de Mandings et surtout de Bambaras, convertis à l'islamisme ou restés fétichistes, mais ceux-ci presque toujours marchant à contre-cœur. Outre Ségou et son *Diomfoutou*, El Hadj avait établi presque dans chaque canton une forteresse, soit construction nouvelle, soit transformation de quelque tata indigène. Dans chaque forteresse, il entretenait une garnison de talibés, de sofas ou d'autres guerriers, qui, dans tout le pays d'alentour, exerçaient des razzias, brûlant les villages, tuant les hommes, enlevant les femmes et les enfants. El Hadj était donc présent partout par ses lieutenants, et la guerre sainte, la guerre de négriers, ainsi entretenue sur tous les points, dévastait à la fois toute la région des hauts fleuves ; de là cette effroyable dépopulation, qui a fait périr les neuf dixièmes des habitants, et à laquelle cinquante ans de bonne administration française pourront seuls remédier.

Vers 1865, au cours d'une de ses campagnes, le prophète disparut en des circonstances dont les détails nous sont encore mal connus. Rejeté dans la Macina par un soulèvement des populations bambaras, assiégé dans Hamdallabi, on dit qu'il fut trahi par un de ses neveux, Tidiani, aujourd'hui un des rois du Macina. On dit aussi qu'il fit une défense héroïque et que, réduit aux extrémités, ne voulant point paraître violer la loi du Koran qui interdit le suicide, il s'assit sur un tonneau de poudre, auquel un des derniers soldats mit le feu.

Son empire se fractionna entre ses fils, mais la plus grande partie resta sous le joug d'Ahmadou (forme soudanienne de Ahmed). Celui-ci héritait de son père la sainteté de prophète, les bandes fidèles de ses talibés, Ségou et de nombreuses forteresses, des intelligences même dans nos possessions et jusqu'aux portes de Saint-Louis. Le Fouladougou, avec le tata de Mourgoula, le Gangaran, le Bélédougou, et enfin tout le Niger jusqu'au Macina lui obéissaient de gré ou de force. Récemment, en 1886, il a repris le Kaarta à son frère Montaga, qui s'est fait sauter dans Nioro, et c'est dans cette ville que réside aujourd'hui le sultan. Presque en face de Médine, il avait garnison dans les tatas de Sabouciré, de Koundian et de Koniakary.

Depuis près de vingt ans, nos deux adversaires principaux ont été Samory, un autre prophète dont l'empire s'étend dans le Ouassoulou, au sud de Bammako, et Amahdou, le sultan de Ségou. L'expansion de la colonisation française vers l'Est se heurtait tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces États-brigands (1).

En 1881 et 1882, Samory a été battu par le colonel Borgnis-Desbordes, et le bourg de Bammako qu'il nous disputait a été notre première forteresse sur le Niger. En 1884 et 1885, un traité de protectorat, conclu avec le Bouré par le commandant Combes, lui a enlevé cette région aurifère. Le fort de Niagassola a été construit pour lui fermer l'accès des pays de la rive gauche. En 1886, en essayant d'enlever ce poste, il a été encore battu par le colonel Frey. Enfin, il s'est décidé à signer avec nous un traité de protectorat, et le capitaine Mahmadou Racine (2) ramenait comme otage un de ses fils, le même qui, à l'une des dernières revues de Longchamp, admirait tant nos cuirassiers qu'il fallut lui faire cadeau d'une cuirasse. Pour le moment, Samory est hors de cause.

Avec Ahmadou, nous sommes en lutte depuis plus longtemps, et nous sommes plus près d'en finir. Lutte singulière, presque indirecte, où la diplomatie joue un rôle presque aussi important que les armes, mais âpre, obstinée, presque sans trêve. Cela tient beaucoup au caractère même d'Ahmadou. Voyez son portrait dans le livre de M. Galliéni (3) : l'attitude du corps, l'air du visage, le costume même sont à remarquer ; rien d'un guerrier; plutôt un marabout, un prêtre. Jamais il n'a, comme son père, paru devant nous sur un champ de bataille. C'est par ses émissaires qu'il s'étudie à nous susciter des embarras; ce sont ses lieutenants que

(1) Les *talibés* sont toujours des Toucouleurs; les *sofas* sont des Bambaras musulmans. La rivalité de ces deux milices, à peu près également dévouées, mais également exigeantes et avides, a donné de gros soucis à El Hadj et à son successeur.

(1) Expression de M. Seeley à propos de certains États de l'Hindoustan, comme ceux des Mahrattes.

(2) Officier indigène. *Racine* est un nom sénégalais : rien de l'auteur d'*Athalie*.

(3) *Mission d'exploration du haut Niger, Voyage au Soudan français*. — Paris, Hachette, 1885.

nous avons rencontrés. Il est avant tout un politique, et très madré, sournois et patient, habile à chicaner sur les textes, fécond en moyens de temporisation, n'ayant pas l'air d'agir, mais la main partout. Si El Hadj a été — c'est le mot d'un des officiers qui l'ont combattu — le Napoléon du Soudan occidental, son fils en serait le Machiavel.

En 1878, le colonel Brière de l'Isle, gouverneur du Sénégal, attaque le tata de Sabouciré, à seize kilomètres de Médine : Niamody, qui y commandait pour Ahmadou, est tué dans l'assaut, avec presque tous les siens. En 1879, M. Galliéni, alors capitaine d'infanterie de marine, place sous le protectorat français le pays compris entre Médine et le confluent du Bafing et du Bakhoï, deux rivières dont la réunion forme le Sénégal : à cet endroit (*bafoulabé*, confluent), il élève le fort de Bafoulabé.

En 1880, le colonel Brière de l'Isle charge M. Galliéni d'une mission diplomatique auprès du sultan de Ségou. Ce capitaine, accompagné des lieutenants Vallière et Piétri (1), des docteurs Tautain et Bayol, de dix spahis, de vingt tirailleurs, d'une escouade de *laptots* (mariniers indigènes du Sénégal), enfin d'une centaine d'ânier, conduisant une longue file d'ânes ou mulets, se met en route. Il reçoit la soumission du tata de Makandiambougou ; mais, dans le Bélédougou, auprès du village de Dio, il est attaqué par les Bambaras de Daba, qui enlèvent une partie du convoi. A quarante kilomètres de la capitale d'Ahmadou, à Nango, un ordre du sultan l'arrête : il y reste, hôte ou prisonnier, près d'une année, de mars 1880 à mars 1881. La nouvelle de la marche d'une colonne française décide Ahmadou, non à recevoir l'envoyé, mais à lui adresser un traité en arabe et en français, daté du 10 mars. Le texte français portait : « Le Niger est placé sous le protectorat français depuis ses sources jusqu'à Tombouctou, dans la partie qui baigne les États du sultan. » Le texte arabe ne parlait pas de protectorat, mais simplement autorisait les Français à trafiquer sur les eaux soumises au sultan, « à moins qu'il ne leur ordonnât de s'arrêter quelque part pour des motifs dont il serait seul juge ».

Pendant ce temps, la colonne française dont l'annonce avait si fort intimidé Amadou, mais pas au point de lui ôter le sang-froid nécessaire pour préparer ce conflit de texte, était arrivée dans le Fouladougou. Elle se composait de 410 non-combattants et de 380 combattants, dont 166 Européens. C'était peu pour affronter un empire, mais le colonel (aujourd'hui général) Borgnis-Desbordes la commandait. Il enleva d'assaut le tata de Goubanko, un repaire de pillards, et construisit le fort français de Kita. Dans la campagne de 1881-1882, il fonda Badombé, entre Kita et Bafoulabé, et eut à combattre Samory. L'année suivante, il revint dans le pays et prit position devant le tata de Mourgoula, occupé par des gens d'Ahmadou : il les somma d'en sortir, et, comme ils avaient déjà vu à l'œuvre l'artillerie française, ils obéirent et se retirèrent dans les pays de l'obéissance du sultan. Cette même année, Daba fut détruit pour expier le guet-apens de Dio ; Bammako fut occupé et fortifié, et le drapeau tricolore fut planté sur les rives du Niger. En 1883, le colonel Boilève ravitailla Bammako, et, entre ce poste et celui de Kita, fonda Koundou.

Toutes ces forteresses que nous avons élevées, Médine, Bafoulabé, Badombé, Kita, Koundou, Bammako, Niagassola, ne sont pas seulement des postes inexpugnables pour toute armée indigène ; mais il y a dans chacune un résident ; il est chargé, dans son *cercle*, de réconcilier les tribus rivales, d'empêcher le brigandage et la traite, en un mot de faire régner la *paix française :* ce sont des centres autour desquels se rallient les populations dispersées, traquées par les négriers et les apôtres armés de l'islam, des points de refuge pour les esclaves échappés. Sous le canon de chacun de nos forts, il y a un « village de liberté » ; et ce point fixe, de proche en proche, sert à fixer tout un pays, à faire succéder à la vie nomade, pillarde ou pillée, la vie sédentaire et agricole, la sécurité des personnes, des enfants, des récoltes, presque une civilisation naissante. Un chemin de fer a été créé de Cayes à Bafoulabé ; s'il ne va pas plus loin, ne nous en prenons qu'à la Chambre de 1883. Une route carrossable continue le railway jusqu'à la limite de nos possessions. En 1887, le lieutenant Caron a conduit une canonnière, *le Niger*, de Bammako à Kabara, le port de Tombouctou.

Seulement, c'est contre Ahmadou, par la force même des choses, que tout cela s'est accompli. C'est sur son territoire que nous avons élevé tous ces forts, que nous avons pris et détruit Sabouciré, Goubanko, Daba. C'est un de ses vizirs que nous avons chassé de Mourgoula. C'est la construction de nos routes et de nos forts qui a coupé en trois tronçons son empire. C'est sur des territoires qu'il considère comme siens que courent et que doivent courir nos chemins de fer. Ce sont les eaux de « son » Niger que sillonnent nos canonnières, et c'est en vue de son palais de Ségou qu'elles ont passé, par deux fois déjà, pour aller vers Tombouctou. Enfin les mesures contre les enlèvements de captifs et contre la traite ont tari la source principale de ses revenus. On comprend que nous ne soyons pas pour lui les bienvenus dans le pays ; que tous les moyens lui soient bons pour nous combattre ; qu'il comprenne aussi bien que nous ce dilemme : de la France ou de lui, l'un est de trop au Soudan.

Tôt ou tard on devait en venir à une lutte directe, et c'est ce qui s'est produit : la campagne du commandant (aujourd'hui lieutenant-colonel) Archinard en 1890 a porté le coup mortel, et tout permet

(1) Auteur du livre intitulé *les Français au Niger*.

de penser que la prochaine verra la fin de l'empire fondé par El Hadj.

*
* *

Ce qu'a voulu, ce qu'a réalisé M. Archinard, c'est ce que nous allons exposer d'après des documents authentiques, que le public français ne connaît encore que par de courts extraits. Cette publication est d'autant plus nécessaire que, pendant cette campagne, jamais pareil vol de canards — des canards de Barbarie — ne s'est abattu sur la presse parisienne, jusqu'à égarer les journaux d'ordinaire les plus amplement informés.

En 1888, des trois tronçons de l'empire d'El Hadj, fort amoindri par nos conquêtes précédentes, deux seulement restaient sous la domination directe d'Ahmadou: Ségou et son territoire, Nioro et son territoire; quant au troisième, dans le Fouta-Djallon avec Dinguiray et Timbo, il est gouverné par son frère Aguibou, dont le fort de Bafoulabé entravait déjà les communications avec le sultan.

M. Archinard, commandant de l'artillerie de la marine, fut alors nommé commandant supérieur du haut Sénégal et Soudan français. Il avait pour lui l'expérience acquise sous les ordres de ses prédécesseurs au cours de nombreuses campagnes. Il était arrivé à cette conviction qu'il était nécessaire d'en finir avec Ahmadou. Le prestige religieux du sultan, malgré le déclin de sa fortune politique, continuait à agir même sur nos populations sénégalaises; Peulhs et Wolofs désertaient le Cayor et les environs de Saint-Louis pour aller grossir dans le Kaarta ses bandes musulmanes; le Fouta sénégalais lui promettait son appui, et cette promesse se serait réalisée au premier échec de nos armes; des émissaires et des cadeaux s'échangeaient entre Nioro et le Fouta-Djallon, « laissant prévoir le traité offensif et défensif que nous avons réussi depuis à saisir entre les mains de l'ambassadeur »; le Fouta-Djallon et le Dinguiray, avec un frère du sultan à Timbo, ne pouvaient être bien sûrs; Samory envoyait à Madani, fils d'Ahmadou, qui commandait à Ségou, des présents, des captifs, des femmes. Les Bambaras eux-mêmes, fidèles à la France en haine des Toucouleurs, se détachaient de nous, voyant que nous les laissions abandonnés aux incursions et aux razzias de leurs ennemis héréditaires. Une vaste coalition s'ourdissait contre nous. C'est à tort qu'on a prétendu que le commandant Archinard n'en eut la preuve qu'après avoir commencé ses opérations contre Ahmadou : la preuve écrite, oui, c'est-à-dire le texte du traité d'alliance entre Ahmadou et Samory; mais depuis longtemps mille indices permettaient de deviner et d'affirmer ce traité. Ce n'est pas le coup de vigueur sur Ségou qui a mis la coalition debout: c'est ce coup qui l'a au contraire déconcertée et dissoute.

Déjà M. Galliéni, dans le récit de sa mission à Nango, avait constaté l'impossibilité pour notre domination et notre commerce de se développer et même de subsister tant qu'Ahmadou régnerait sur Ségou. Sa puissance, au témoignage de cet officier, constituait « une barrière infranchissable entre nous et le reste du Soudan ». Il montrait les pirogues des Bambaras et des Saracolés arrêtées au passage de Ségou ; la peine de mort décrétée contre quiconque enfreindrait cette prohibition; les routes de terre toutes également barrées sur ce point; tout commerce avec Tombouctou et le moyen Niger supprimé; le traité du 10 mars 1881 méconnu, bafoué et violé. Seulement M. Galliéni estimait qu'une canonnière suffirait à ouvrir le chemin; or on en a fait passer deux successivement sans que la situation ait changé. Ahmadou avait interdit, toujours sous peine de mort, le ravitaillement de la canonnière *le Niger;* ses agents avaient tenté de corrompre l'interprète et les matelots indigènes de l'équipage; il s'agissait d'empoisonner le commandant et de mettre le feu à la canonnière.

Certains proposaient d'attendre la mort d'Ahmadou et la dissolution certaine de son empire pour prendre possession de ses États. Mais combien de temps aurait-il fallu attendre? En combien de campagnes de pur ravitaillement et de pure précaution aurait-on usé les faibles ressources dont nous disposions? Et à supposer que l'événement se produisit, objectait M. Archinard, « les Bambaras et les Toucouleurs n'en auraient pas moins répété éternellement qu'Ahmadou nous avait tenus toute sa vie en échec, qu'il avait été plus fort que nous, et qu'avec un chef bien choisi ils pourraient continuer à nous imposer leurs volontés et rendre dans le Soudan tous nos efforts infructueux. Maintenant nous faisons la guerre à Ahmadou, et les indigènes savent que nous avons raison de la faire. Plus tard, ce n'est plus à Ahmadou, c'est aux Toucouleurs mêmes qu'il aurait fallu la faire, c'est-à-dire à la race et à la secte religieuse la plus fanatique; et nous aurions montré auparavant notre impuissance à faire tomber un royaume déjà chancelant; nous n'aurions pas eu le prestige que nous donne aujourd'hui le fait d'avoir pris de vive force la ville réputée la plus forte ».

Le commandant Archinard obtint de l'administration supérieure des colonies l'autorisation de marcher sur Ségou, si la nécessité en était démontrée par les événements. Sa campagne de 1888-1889 ne fut qu'une préparation à la grande entreprise : le commandant supérieur enleva la forteresse toucouleure de Koundian : Koundian avec Bafoulabé achevait de couper toute communication entre Nioro, où se trouvait alors Ahmadou, et Timbo, où commandait Aguibou. Le commandant supérieur s'appliqua à ramener à nous les Bambaras du Bélédougou; à intimider les Toucouleurs du Fouta-Djallon et du Dinguiray. Il imposa à Samory un nouveau traité qui lui enlevait tous ses territoires sur la rive gauche du haut Niger, jusqu'à Siguiri; nous y avons maintenant le poste

de Kouroussa. Enfin, pour occuper plus complètement encore les approches de la capitale d'Ahmadou, il fit élever, à peu près à mi-chemin de Bammako et de Ségou, le fortin de Nyamina.

Tous ces faits, mais surtout la prise de Koundian, avaient fini par impressionner le sultan; il avait paru céder à la force et se rapprocher de nous; la correspondance entre le commandant supérieur et lui était devenue plus amicale; il avait demandé et obtenu du commandant Archinard le renvoi de quelques enfants appartenant à ses fidèles et que celui-ci avait rachetés aux Bambaras : en sorte que le commandant supérieur se demandait s'il n'y avait pas lieu d'ajourner l'entreprise et de se borner à une simple campagne de ravitaillement.

Puis brusquement, dans l'automne de 1889, l'attitude était redevenue hostile; des partisans d'Ahmadou avaient paru dans le cercle de Koundou, attaqué des villages, enlevé des femmes, des enfants, des indigènes sans armes qui venaient chercher du travail à Kita. Des actes de pillage avaient été commis jusque dans les environs de Kayes et de Médine. Le commandant supérieur avait dû encourager nos alliés bambaras à se défendre, distribuer de la poudre, mettre les villages en état de résister, adjoindre aux milices indigènes des tirailleurs et d'anciens tirailleurs pour les encadrer.

En même temps il écrivait à Ahmadou des lettres où il l'avertissait du danger qu'il courait en ne respectant pas nos frontières, et lui demandait, si quelque différend existait au sujet de ces frontières, de le régler pacifiquement. La réponse ne se fit pas attendre : « Refus formel de parler de frontières avec les Français, qui n'étaient dans le pays que comme commerçants et non comme propriétaires du sol; tout ce que nous occupions appartenait autrefois à son père et par conséquent à lui aujourd'hui; récriminations au sujet de la prise de Sabouciré en 1878, de l'occupation de Kita en 1880, de la chute de Mourgoula en 1883, du traité passé avec Nyamina en 1884, de la chute de Koundian en 1889, etc.; récriminations contre Mage et le lieutenant-colonel Galliéni, qui, prétendait le sultan, avaient violé les traités qu'ils avaient signés. »

*
* *

La colonne que le commandant Archinard avait formée en vue du ravitaillement de nos postes dut se former en colonne d'attaque. Les troupes, qui occupaient le camp de Longton sous Médine, se mirent en marche le 15 février 1890.

La petite armée, grâce aux envois de troupes sénégalaises dans le Dahomey, était d'un effectif très restreint. Elle se composait de 574 non-combattants, dont 1 Européen; et de 742 combattants, dont 103 Européens. Les combattants comprenaient : 13 personnes de l'état-major, des services administratifs ou sanitaires; 39 spahis sénégalais; 20 hommes de l'infanterie de marine; 431 tirailleurs sénégalais; 135 anciens tirailleurs ou tirailleurs libérés formant une compagnie sous le lieutenant d'état-major Levasseur et le lieutenant indigène retraité Alakamessa; le reste était des soldats d'artillerie, tant noirs que blancs, desservant un mortier de 15, deux pièces de 95 de campagne, deux pièces de 80 de montagne et quatre pièces de 4 de montagne. — A ces troupes régulières s'adjoignaient en qualité d'auxiliaires 338 cavaliers et 728 fantassins bambaras, plus la petite armée de Mari Diara, héritier des anciens rois de Ségou, forte de 100 cavaliers et 300 fantassins, qui ne rallia la colonne que devant Ségou; et enfin 818 porteurs indigènes qui n'étaient ni soldés ni nourris.

Tout cela revient à dire que nous avions 742 combattants sur lesquels on pouvait sérieusement compter : c'est-à-dire, outre les troupes européennes, les réguliers du Sénégal, ces tirailleurs et ces spahis que nous avons pu admirer, l'année dernière, sur l'esplanade des Invalides ou à la revue de Longchamp, si corrects sous les armes, si fiers sous l'uniforme, vareuse bleue du tirailleur ou casaque rouge du spahi, et manifestant, dans l'épanouissement de leurs faces noires, la satisfaction profonde qu'ils éprouvaient à chaque instant de l'existence à être des soldats.

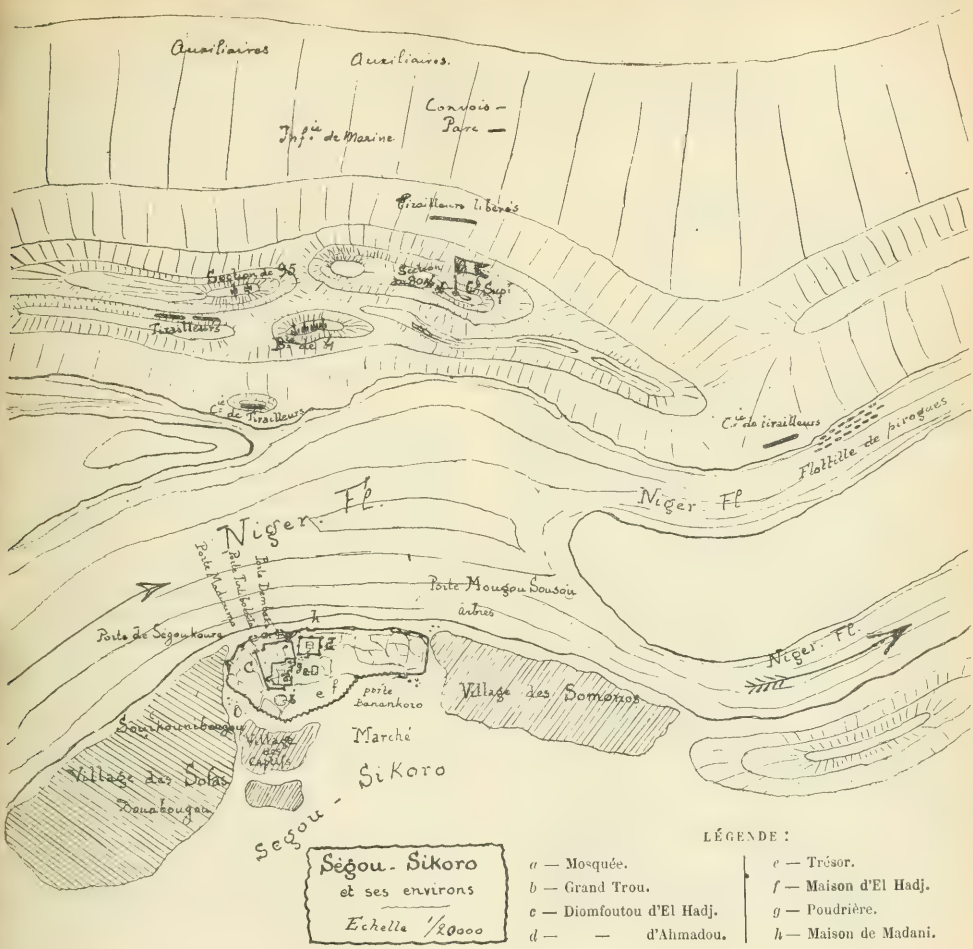
Ces troupes atteignirent le Niger, près de Bammako, et continuèrent leur marche sur la rive gauche, quoique Ségou soit situé sur la rive droite. Les canonnières suivaient le cours du fleuve, et l'enseigne de vaisseau Hourst faisait de même avec toutes les pirogues qu'il avait pu rencontrer et qui furent bientôt plus d'une centaine. Les plus grandes pouvaient porter de vingt à trente hommes, les plus petites, de cinq à six.

Après avoir passé sous Nyamina, on arriva en vue de Ségou, le 6 avril, après quarante-trois jours de marche.

De la rive gauche, malgré la largeur du fleuve, on distingue très bien la disposition de cette capitale.

D'abord, en amont, le village des *Sofas*, puis la ville fortifiée, puis le village des *Somonos* ou pêcheurs; en arrière de la ville est un village de captifs. La ville est close de hautes et épaisses murailles en pisé, de ce pisé ou argile pétrie dans lequel les obus se contentent d'entrer comme dans du beurre, en faisant simplement leur trou. De l'intérieur se dressent quatre monuments : la mosquée, le Diomfoutou d'El Hadj (avec le Trésor et la maison de ce prophète), et, plus près du fleuve, le Diomfoutou d'Ahmadou et la maison de Madani, un des fils du sultan et gouverneur de la ville.

De Ségou, on nous regarde arriver; la maison de Madani et les murs du Diomfoutou d'Ahmadou se couronnent d'observateurs; les habitants rentrent dans la ville; les pêcheurs somonos regagnent rapidement la rive droite. Bien que notre marche soit connue et qu'elle soit signalée et suivie depuis Nyamina par des feux allumés sur la rive droite, dans les villages et sur les montagnes en face desquels nous passons, la ville



semble surprise. On entend le *tabala* (1) qui appelle les guerriers aux armes.

Le commandant supérieur, après avoir fait sonder les gués par le capitaine Mahmadou Racine, peut bientôt se convaincre qu'il faut opérer le passage du fleuve en pirogues. Pour le protéger, vers 8 heures du matin, les pièces sont mises en batterie sur des dunes de sable d'où l'on découvre toute la ville. Une pirogue se détache de la rive droite avec un drapeau blanc, s'avance jusqu'au milieu du Niger, puis fait demi-tour. Venait-on en parlementaire ou en espion? Le commandant supérieur apprit par la suite que l'auteur de cette frasque était un chérif envoyé par Samory comme résident auprès de Madani. Il s'était vanté à celui-ci de posséder le moyen de venir jusqu'au milieu de nous et d'en repartir sans aucun mal. Sans doute il n'eut pas confiance dans son moyen. Quelques instants plus tard, il fut un des premiers à donner le signal de la fuite.

A 9 heures 25, le passage commence, et la batterie fait pleuvoir ses obus sur tous les groupes qui se forment sur la rive droite. Au milieu du fleuve est une grande île de sable qui le partage en deux bras, le plus rapproché de la ville ayant une largeur de 800 mètres. On y fait passer les pièces de 80 pour rendre le bombardement et le tir de brèche plus efficaces. Le village des Somonos, atteint par quelques obus, se hâte de

(1) Grand tam-tam de guerre.

faire sa soumission et met toutes les pirogues de Ségou à la disposition du commandant supérieur. Le passage s'accélère d'autant. La brèche dans la muraille de la ville s'élargit. Cependant — chose étrange — aucun coup de feu n'a encore été tiré contre nous. On pourrait alléguer la distance; mais les indigènes aiment à faire babiller la poudre. Il y a évidemment une autre raison.

A midi et quart, les Somonos arrivent en foule au camp français, apportant des présents, des moutons, et même des blessés à eux qu'ils nous demandent de soigner. Ils annoncent que les Toucouleurs ont pris la fuite, Madani tout le premier, avec six de ses frères et tous les chefs, en nous abandonnant leurs familles.

Il n'y a plus qu'à entrer et, quoique la brèche soit ouverte, à passer par les portes. Le lieutenant Sansaric, avec l'infanterie de marine, reçoit l'ordre d'aller occuper le Trésor. Puis les deux compagnies qui ont passé les premières et la compagnie Levasseur (anciens tirailleurs) pénètrent à leur tour dans la ville. Tout cela s'opère sous le feu de nos pièces qui continuent à disperser tout groupe et à fouiller tout recoin suspects. Le commandant supérieur fait son entrée dans Ségou à 3 heures 25 : son premier soin est de mettre des gardes aux portes et d'expulser les auxiliaires, qui ont déjà commencé le pillage. Les tirailleurs sont maintenant réunis sur la place de la mosquée, en face la porte principale du Diomfoutou d'Ahmadou, qui reste clos et dont l'enceinte est presque intacte. Cette porte est fermée et résiste à tous les efforts; elle est en bois de fer de 15 à 20 centimètres d'épaisseur. Qu'y a-t-il derrière ce huis massif et ces énormes murailles? Un piège, peut-être, car c'est la tactique des indigènes, quand une de leurs places est prise, de se réfugier dans quelque réduit de ce genre et de s'y tenir cois, attendant que les vainqueurs, dispersés pour piller, leur livrent une revanche facile. Ainsi avait fait l'année précédente Tiéba, dont Samory occupait déjà presque entièrement la ville. Voici le curieux récit que l'on nous a donné de l'occupation du château de Ségou :

« D'un arbre voisin on peut voir dans l'intérieur. Le commandant fait monter un homme. On ne voit que des femmes effrayées qui, cédant aux menaces, promettent d'ouvrir la porte, puis n'osent plus le faire. On les prévient alors de ne pas aller dans le *bolo* d'entrée et de ne pas se tenir près de la porte, qu'on va enfoncer à coups de canon. Des obus sont déchargés et désarmés pour ne blesser personne; il en faut deux, tirés à bout portant, pour briser les serrures et permettre l'entrée. Toutes les femmes d'Ahmadou sont là, réparties en groupes, commandés chacun par une des *premières femmes*. Toutes proviennent ou de prises de guerre et de razzias ou ont été données comme cadeaux au sultan. Toutes ont été ou doivent être des épouses; mais cette qualité de femme d'Ahmadou n'est pour le plus grand nombre que momentanée. C'est en effet parmi toutes ces femmes qu'il puise quand lui-même veut faire quelque cadeau et marier un de ses parents.

« Il n'y a pas de surprise préparée. Sauf quelques captifs qui se sont réfugiés là par peur, il n'y a pas un homme dans le Diomfoutou. Les femmes d'Ahmadou sont restées là parce que tout le monde a fui sans rien leur dire. La mère, la femme et le fils de Madani s'y trouvent aussi. Madani se trouvait, paraît-il, dans l'un des groupes de cavaliers, au village des Somonos. Il aurait voulu de là rentrer dans Ségou, mais le tir allongé de nos pièces, les obus qui tombèrent près de lui vinrent le dissuader. Il renonça à pénétrer lui-même jusqu'au Diomfoutou. Il chargea deux *sofas* d'aller chercher sa mère, sa femme et son unique fils. Les deux *sofas* partirent, mais ils ne vinrent pas au Diomfoutou. Ils disparurent, et Madani prit la fuite avec ses frères et ses lieutenants.

« Seul, un jeune fils d'Ahmadou, Abdoulaye, bel enfant d'une douzaine d'années, refusa de partir et de quitter sa mère. Il revint dans la ville, rentra dans le Diomfoutou, où se trouvait déjà un de ses frères plus jeunes. Il est aujourd'hui dans nos mains. »

C'est ce jeune prince au teint brun qui dernièrement défrayait nos chroniqueurs en mal de vacances et que plus d'un Parisien a pu rencontrer dans la rue, accompagné de M. de S., coiffé d'une petite calotte et s'exerçant à porter un costume presque européen. C'est lui qui, pendant le récent séjour de M. Archinard à Paris, s'attachait si désespérément à lui, comme au seul être humain qu'il connût dans l'océan des visages pâles, et qui voyait presque un parent dans celui qui l'avait enlevé à sa famille et à son pays. Quel sera le destin de ce rejeton d'Ahmadou? Il sait déjà trop bien qu'il est fils de sultan et petit-fils de prophète, et, si jeune qu'il soit, il a sa volonté : il se pliera difficilement à nos usages; encore moins supportera-t-il notre climat. Que faire de lui? Non un élève de nos lycées assurément. Le renvoyer là-bas? ce serait donner un chef à nos ennemis. En Algérie? il y serait presque aussi embarrassant. En quelque partie du vaste monde musulman qu'il soit interné, il y apparaîtra comme un petit-fils du Pèlerin. On m'a raconté que sur le bateau qui l'emmena de Ségou, quand venait l'heure de la prière, c'est de lui que tous nos indigènes en attendaient le signal, tous, mariniers ou soldats, même ceux qui avaient pointé le canon contre les murs de son palais et qui y étaient entrés la baïonnette au bout du fusil. Et tous, accroupis derrière lui, reproduisaient tous ses gestes rituels et répétaient toutes ses paroles.

*
* *

La chute de Ségou, quoiqu'elle n'ait pas été une action bien disputée, que nous n'ayons eu ni tués ni blessés, eut cependant un retentissement prodigieux dans toute l'étendue du Soudan. Ségou, avec ses immenses murailles, d'une construction spéciale qui opposait une force d'inertie aux effets de l'artillerie, passait pour imprenable. Le lieutenant Mage, après sa visite de 1863, disait du Dioumfoutou : « C'est tellement construit que, sans canon, je mets en fait qu'à moins d'une

mine ou d'un chemin souterrain, il serait bien difficile de s'en emparer, même pour les troupes régulières ». Ségou était inexpugnable pour toutes les armées indigènes qu'aurait pu assembler un soulèvement général de l'Afrique. Or sa chute nous avait coûté trois heures de canonnade, et deux obus avaient ouvert l'entrée du palais. Même la faible résistance, ou plutôt la fuite précipitée et honteuse des défenseurs ajoutaient au prestige de la conquête. Ce Madani, qui comparait les Français à « des moustiques bourdonnant à ses oreilles », n'avait osé risquer ni un coup de sabre ni un coup de fusil! Il avait fui, abandonnant tout, sa mère, sa femme, son fils unique, le harem de son frère et maître, le trésor de son aïeul. Quel coup pour ses Toucouleurs si arrogants, si orgueilleux de leur puissance militaire, la seule du pays, et qui depuis un demi-siècle abusaient de leur supériorité pour faire peser une si dure tyrannie sur les populations bambaras!

Et, comble d'humiliation! ce qui restait d'eux à Ségou et dans tout le pays environnant ne pouvait espérer conserver la tête sur les épaules que par la protection des Français. Seul, le commandant Archinard les garantissait contre les représailles de leurs sujets exaspérés. Ce ne pouvait être qu'à la condition d'une émigration immédiate, sous l'escorte de nos baïonnettes, et d'un retour à leur pays d'origine, le Fouta sénégalais. Déjà les Bambaras commençaient partout la chasse aux Toucouleurs.

Ségou tombé, il subsistait deux centres toucouleurs dans le pays du même nom : Koghé au nord-est et Dougassou au sud-est. Les Toucouleurs de Koghé avaient voulu se porter au secours de Ségou : ils furent arrêtés en route par les fuyards de la ville et Madani lui-même. Ceux de Dougassou avaient rencontré les fuyards de Goumi, bombardé par les hotchkiss de nos canonnières. Il ne leur restait plus qu'à implorer la protection des vainqueurs. Nos colonnes rencontrèrent en chemin leurs délégués; ils demandaient, soit à quitter le pays en sécurité, soit à s'y réorganiser sous un nouveau chef désigné par nous. Ce second terme de l'alternative ne pouvait leur être accordé : il ne fallait plus de Toucouleurs dans la région. On leur fit signifier partout qu'ils eurent à quitter le pays avant le 15 avril, sinon ils seraient livrés aux représailles des Bambaras.

Madani continuait sa fuite : sept sofas qui l'avaient abandonné nous déclarèrent qu'il ne lui restait plus qu'une douzaine de sofas et une centaine de talibés.

Tout l'ancien royaume de Ségou fut sillonné par nos colonnes; tous les villages reçurent leur visite ou celle d'escouades de spahis. Les Bambaras de Sansanding firent avec joie leur soumission, acceptèrent formellement le protectorat; ce fut sur leur demande qu'on leur accorda une garnison chargée d'y maintenir le drapeau tricolore. Elle se compose de quatre tirailleurs sénégalais! C'est notre poste le plus avancé vers l'est.

*
* *

Restait à organiser la conquête. Le commandant supérieur installa un résident français dans le palais d'Ahmadou, et, pour dégager les abords de ce Diomfoutou et lui assurer un libre accès sur le fleuve, il employa les poudres trouvées dans l'arsenal à détruire les cases qui auraient masqué les faces. On y entassa des quantités de mil, de riz et autres provisions réquisitionnées par nos spahis dans les villages voisins; on y mit en batterie les vieux canons d'El Hadj, notre mortier de 15 et deux pièces de 4; on y emmagasina de la poudre et des munitions; on y installa une garnison de 21 tirailleurs, 4 spahis, 1 canonnier, 1 médecin, sous le commandement du capitaine d'artillerie de marine Underberg.

Mais à côté du résident français, il fallait établir un souverain indigène. Il n'y avait qu'à prendre l'héritier même de l'ancien *fama* ou roi, autrefois dépouillé de ses États par la conquête d'El Hadj. Cet héritier n'était autre que ce Mari Diara, qui nous avait amené sa petite armée auxiliaire de quatre cents hommes. Un traité en règle, sous forme de palabre, fut conclu avec lui. Le *fama* recouvrerait l'administration et la perception des impôts, mais il ne risquerait aucun acte de politique ou de guerre sans en avoir référé au résident. Le *fama*, réinstallé dans la ville de ses ancêtres, ne tarda pas à s'en faire accroire. Déjà, dans son village de Farako, un peu avant la prise de Ségou, il avait fait subir une attente d'une demi-heure à M. Archinard, ne pouvant se décider à faire la première visite. On dut lui parler « vertement », et les conditions du traité s'en ressentirent. Pour le contenir, on avait soustrait à son obéissance un certain Bodian, de la famille des Massassi, qui avait fait toutes nos campagnes, et qui, installé à Nango (le bourg où M. Galliéni avait été le prisonnier d'Ahmadou), y devint un chef autonome.

Cette précaution ne fut pas inutile, car, après le départ de la colonne Archinard, le résident de Ségou put, en s'appuyant sur Bodian, déjouer un complot tramé contre lui par le *fama*, renverser celui-ci, le remplacer par le fidèle chef de Nango et substituer ainsi la dynastie des Massassi à celle des Diara. Encore une révolution soudanienne, toute récente, et dont le public français n'a pas eu connaissance!

*
* *

Avant de retourner à Nyamina, le commandant Archinard avait à statuer sur le fameux trésor de Ségou. Nous avons vu que l'imagination indigène s'était donné carrière à ce sujet. Mage lui-même en avait parlé : « Là, écrivait-il, sont les magasins d'Ahmadou, sa fortune, magasins très importants qui jouent un rôle politique considérable à Ségou, tant par leur importance véritable que par celle qu'on leur prête. » Et ailleurs : « Ahmadou, à Ségou-Sikoro, a un trésor; c'est tout l'or

ramassé par les rois bambaras, sur lequel il a fait main basse, et qui, même en faisant la part de l'exagération très large, dépasserait une valeur de vingt millions. » M. Borgnis-Desbordes (alors colonel) estimait que sur les évaluations indigènes il convient toujours de retrancher un zéro à la droite. Eh bien, Mage ne l'avait pas faite assez large, la part de l'exagération, et M. Borgnis-Desbordes n'avait pas retranché assez de zéros à la droite. M. Archinard, qui croit être sûr que Madani n'a rien emporté du trésor et qui a pris toutes les précautions imaginables pour que rien n'en fût distrait, se trompa à son tour dans ses premières évaluations, calculées d'après le poids des coffres qui contenaient le trésor. Il avait pensé d'abord que tout le contenu était de l'or, et qu'il y en avait pour environ deux millions. Quand on procéda à l'inventaire, ce ne fut pas seulement de l'or que l'on trouva, mais surtout de l'argent, et même d'autres matières moins précieuses; quant à l'or, c'était surtout des lingots, des bracelets, des bijoux de toutes formes. Le trésor de Ségou, tout compris, s'élève tout juste à *deux cent cinquante mille francs!* Fiez-vous donc aux imaginations orientales ou africaines! Peut-être les richesses d'Ahmadou ont-elles atteint autrefois le chiffre de deux millions; mais il a dépensé toute la différence dans ses guerres contre nous, son expédition contre Nioro, ses prodigalités en vue d'organiser la grande coalition et de soulever le Soudan contre Saint-Louis. Si l'on prend Nioro l'année prochaine, on y trouvera peut-être l'équivalent de ce que nous a livré Ségou. Et ce sera tout. « Quant à toutes les merveilles qu'on a racontées sur Ségou, poursuit M. Archinard, aux femmes cuirassées d'or, à un arsenal qui renferme un grand nombre de fusils, d'armes très propres et graissées avec soin... », encore de cela il a fallu rabattre. Pas de cuirasses d'or, pas d'arsenal, des fusils modèle 1874, très mal entretenus, d'affreux rouillards; trois pièces de canon sur trois affûts, ayant cinq roues à eux trois : « Deux roues auraient encore pu rouler, mais elles n'étaient pas au même affût. » Misère de ces pays des *Mille et une Nuits!*

ALFRED RAMBAUD.

(*A suivre.*)

CROQUIS PARLEMENTAIRES (1)

M. Tirard.

Du plus loin qu'on se souvienne de lui, dans le monde de la politique, M. Tirard était maire d'un des premiers arrondissements de Paris, entre les deux sièges, en 1871. Il vint, comme maire d'un de ces arrondissements, en ambassade auprès de l'Assemblée de Versailles. M. Clémenceau, qui était son collègue, l'accompagnait, ou bien c'était M. Tirard qui accompagnait M. Clémenceau. Il s'agissait de négocier une entente. On disait, à Paris, que l'Assemblée était sur le point de rétablir la monarchie; on disait, en province, que Paris était sur le point de faire une révolution. Rien n'était encore perdu; tout était déjà compromis. Paris envoyait des plénipotentiaires chargés, moins d'apporter son hommage que d'adresser des sommations à la France, car enfin, légalement, là où était l'Assemblée, quelle qu'elle fût, là devait être et était la France. Il fallait dire les douleurs de Paris, ses angoisses, sa haine contre toute tyrannie, sa foi dans la république. Il fallait le montrer isolé de la France, incertain de ce qu'elle devenait, travaillé de la crainte, de l'obsession qu'on ne disposât de lui sans lui. M. Clémenceau se tut obstinément. M. Tirard voulut parler, mais son courage l'abusait : il s'évanouit.

Positivement il s'évanouit, et ce fut un terrible émoi dans les couloirs de l'Assemblée. Il y avait là de vieux avocats qui ne s'en dérangèrent pas autrement, se regardèrent d'un air malin et se dirent : « Nous l'avons vu faire plus d'une fois à Jules Favre. » Mais, si s'évanouir devant la cour était, avant la guerre, un moyen oratoire, depuis la guerre, on ne faisait plus de rhétorique. En rhétorique, d'ailleurs, M. Tirard n'avait jamais été de la force de Jules Favre.

Tout le monde alors, sauf quelques exceptions, était plus ou moins neuf dans le métier parlementaire. Les uns sortaient d'un petit manoir perdu au fond de la province; les autres, d'un cabinet de consultations, d'une clinique ou d'un magasin. M. Tirard sortait de son magasin. On ne savait sur son compte que fort peu de chose. C'était un ancien commerçant en horlogerie ou bijouterie, commission, exportation. Les mieux renseignés ajoutaient qu'il était né à Genève ou qu'il y avait une maison, et que sa spécialité était le « doublé ». Rien de tout cela ne se voyait sur sa figure. Il était tel à peu près que la presse illustrée l'a popularisé. Grand et mince, avec des traits d'un dessin fort correct, une barbe courte et légère, de longs cheveux noirs, plats sur le crâne, et, sur le col, enroulés en boucles bien rondes, un Apollon d'horloge comtoise, de cadran historié, peuplé de l'allégorie des Heures ou représentant les fécondes amours du Jour et de la Nuit.

Les temps se sont succédé. M. Tirard, maire parisien, est devenu député, sénateur et ministre. Phœbus est devenu Jupiter. A ne point exagérer, c'est encore un Jupiter d'horloge, un Jupiter bourgeois. C'est le

(1) Voy. dans la *Revue* des 17, 31 août, 14, 28 septembre, 5 et 19 octobre, 2 et 23 novembre 1889, 11 janvier, 10 mai, 21 juin et 12 juillet 1890, les portraits de M. Tony Révillon, de M. Floquet, de M. Clémenceau, de M. Anatole de la Forge, de M. Naquet, de M. Turquet, de M. Paul Déroulède, de M. Maurice Barrès, de M. le comte de Mun, de Mgr Freppel, de M. de Freycinet et de M. Goblet.

Dieu chevelu et barbu des fresques de la Farnésine que le caprice de Raphaël a peint, dans l'histoire de Psyché, armé non point de la foudre, mais d'une sorte de parapluie. Il n'en est pas moins vrai qu'à diverses reprises, M. Tirard a dignement présidé le conseil des Douze, et que, même lorsqu'il s'efface, sa puissance ne cesse pas d'être grande dans l'Élysée. Comment ses destinées se sont-elles accomplies? Est-ce qu'on sait jamais comment s'accomplissent les destins des dieux! Ils sont de toute éternité. Ils sont parce qu'ils sont. Ils n'ont ni commencement ni fin. On se rappelle à peine M. Tirard député. Quand il est apparu pour la première fois, il a été, de ce coup, évident comme la lumière. Personne ne pouvait lui dire : « Je ne vous connais pas, » puisqu'il était ministre.

Ministre du commerce, naturellement. Du commerce et de l'agriculture. C'est l'agriculture qui l'a perdu. De par ses fonctions, il a dû se promener à travers les concours régionaux, examiner les produits du sol et de l'industrie, avoir l'air de s'y intéresser. On le mena un jour devant une vitrine où s'étalait, gorgé de grain, crevant de farine, superbe, dans l'orgueil de sa supériorité primée par le jury, un énorme épi de maïs. On l'y mena, puis le cortège officiel se retira un peu à l'écart, laissant M. le ministre à ses pensées. M. le ministre, obligé de penser, pensa : « Qu'est-ce que c'est que ça? » Et non seulement il le pensa, le malheureux! mais il le dit. Il le dit, dans le Midi, dans le Gers, dans le département de M. de Cassagnac. La Garonne n'en fit qu'un saut. Elle n'avait rien entendu de pareil, depuis que le maréchal, en face de ses débordements, avait prononcé, pour les siècles à venir, cette immortelle sentence : « Que d'eau! Que d'eau! »

A présent, il est bien permis de supposer que l'anecdote de l'épi de maïs, ainsi que celle de l'inondation, a quelque chose de mythologique; que c'est une espèce de symbole, une parabole par laquelle les réactionnaires expriment, en s'en moquant et en s'en indignant, l'ignorance bien connue des ministres de la République. Mais que M. Tirard ait été choisi pour incarner la légende, c'est un indice qui a son importance et qu'il ne faut pas négliger. On ne prête qu'aux riches, dit le proverbe. C'est la vérité même. On ne prête qu'aux riches et on ne donne qu'aux pauvres.

Quoi qu'il en soit, que le célèbre : « Qu'est-ce que c'est que ça? » du concours d'Auch, soit authentique ou ne le soit pas, il est certain que jamais plus M. Tirard ne fut ministre de l'agriculture. Lorsque la situation a fait voir clairement, depuis dix ans, que M. Tirard serait nécessaire dans un cabinet ou qu'il en rehausserait le prestige, il a fallu lui chercher une compétence inédite. On le mit d'abord aux finances, à cause des matières d'or et d'argent. Là encore il lui arriva une fâcheuse mésaventure. Il y fut économe, bon ménager des deniers de l'État; il géra la fortune publique selon les principes de M. Poirier, bourgeoisement, parce qu'il a toutes les vertus bourgeoises. On pouvait s'en fier à lui. Il ne conçut point de plans extravagants et ne rêva pas de profondes réformes. Il ne voulut point changer l'assiette de l'impôt. Il ne connut qu'une règle d'administration, la meilleure : « Ce qui est bon à recevoir est bon à garder, » et son corollaire : « Ce qui est bon à garder est bon à recevoir. »

Accroître les recettes et restreindre les dépenses, cette règle suffit pour faire aux peuples de solides et puissantes finances. M. Tirard ne s'y épargna pas. Il y mit toute sa bonne volonté, qui est grande, et toute sa probité, qui est scrupuleuse et inattaquable. Mais voilà le malheur : il oublia une cinquantaine ou une centaine de millions dans les additions de son budget. Telle est la chinoiserie de ce régime qu'on lui eût pardonné plutôt de ne pas les avoir dans ses coffres que de ne pas les porter sur son papier. Les Chambres ne lui pardonnèrent qu'à demi. Elles ne se fâchèrent pas, mais elles rirent. M. Tirard sentit vivement la piqûre, et, non sans quelque amour-propre froissé, céda la place à un comptable.

Le Sénat est comme Dieu le père, toutes réserves faites pour ce qui touche à la perfection divine : ses miséricordes sont infinies, et il y a toujours quelqu'un en qui il met ses complaisances. Vers 1887 et 1888, M. Tirard fut ce quelqu'un. Le Sénat, dans le sein duquel il était venu se jeter, fit plus que d'absoudre les défaillances de son ministère; il le réhabilita complètement. Tout de suite on l'appela dans les commissions techniques où de rares aptitudes étaient indispensables. Après M. Léon Say, dont l'étoile déclinait, avant M. Ernest Boulanger, dont l'astre n'avait jeté que ses premiers feux, M. Tirard fut le financier du Sénat. On le vit souvent à la tribune, toujours monté sur ses grands chevaux, c'est-à-dire toujours hissé sur la pointe des pieds, solennel et vibrant. Vibrant comme une harmonie imitative en R, dans une tragédie classique. Et pathétique, par-dessus le marché, le cœur sur les lèvres à propos de tout, à propos de la construction d'un chemin de fer à voie étroite, à propos de la direction à donner à des canaux d'irrigation, à propos de l'eau de Seine et des sources de l'Avre; pathétique quand il fallait l'être, quand on était excusable de l'être et même quand il eût mieux valu ne pas l'être. Une phrase un peu longue, un peu chargée, un peu pâteuse; une diction très appuyée qui tient absolument à faire un sort au moindre mot et qui confond dans un bourdonnement, un ronflement égal, les choses essentielles et le pur remplissage; une démarche digne, un port de tête majestueux, des gestes étudiés, une pose pleine de galbe: s'il y avait un Conservatoire d'éloquence, on dirait que M. Tirard en a suivi les cours avec succès.

M. Tirard figura donc en vedette; il joua un rôle considérable dans les couloirs et les bureaux du Sénat pendant la campagne antiboulangiste. C'était le temps

où, chaque matin, il s'agissait de sauver la patrie. Sérieusement, c'était le temps où il s'agissait de prendre garde à la république. Les groupes s'assemblaient presque quotidiennement. L'Union républicaine et la Gauche républicaine envoyaient des délégations au gouvernement pour l'exhorter à la vigilance et le fortifier dans la sévérité. Le Centre gauche paraissait pencher à marquer des dispositions énergiques. On convoquait ses membres en catimini; ils se glissaient dans un petit local dont on fermait soigneusement la porte à double tour, et, lorsqu'ils en sortaient, ils avaient des visages de marbre : des sphinx en redingote boutonnée. Ceux d'entre eux qui, de 1871 à 1877, « en avaient vu bien d'autres », haussaient légèrement les épaules. Aux curieux qui les interrogeaient : « Nous avons pris, répondaient-ils, de graves *irrésolutions*. »

En ne se décidant à rien, le Centre gauche obéissait à sa nature, de même que l'Union et la Gauche républicaines, en s'arrogeant les pouvoirs d'un Comité de salut public. Les uns voulaient une résistance active ; ils demandaient impatiemment la bataille et ne parlaient que de frapper dur. Les autres ripostaient : « Au lieu de frapper dur, si l'on tâchait de bien gouverner? » Aux approches du 27 janvier, les dissentiments s'accentuèrent. Ils devinrent aigus.

L'Union républicaine et la Gauche républicaine s'étaient ralliées chaleureusement à la candidature de M. Jacques. Ils l'avaient honorée de leurs souscriptions. Ils recommandaient, en des manifestes d'un style tout romain, la plus étroite discipline. Ils voulaient que toutes les gauches ensemble fissent front à l'ennemi, comme s'il n'y avait eu que ce seul ennemi et que tous les autres dangers fussent moins imminents, toutes les autres fautes moins grosses de conséquences. Le Centre gauche (excepté M. Jules Simon et aussi M. John Lemoinne) errait par les rues de Paris, en quête de candidats, n'en trouvait point à son goût, ou ne pouvait vaincre les répugnances de ceux qu'il finissait par trouver. Il se rejetait alors dans l'abstention, professant, en saine raison et en excellente logique, qu'entre les radicaux et les boulangistes il n'y avait pas de choix à faire, que les moins mauvais ne valaient point le bulletin d'un homme sensé, et que de Clémenceau à Boulanger, toutes les autres relations rompues, il subsistait quand même une relation de cause à effet.

La Gauche et l'Union, M. Ranc leur donnant le ton dans les journaux, eurent vite fait de qualifier le Centre. C'était une collection de vieilles lunes, de Gérontes, de dégoûtés, de traîtres. C'était quelque chose d'extrêmement méprisable pour des gens sans doctrine : c'étaient des doctrinaires. M. Tirard ne se possédait plus. Il y avait justement à pourvoir à la vacance d'un siège de vice-président du Sénat. Suivant une tradition ancienne et dont, par courtoisie, on ne s'était jamais écarté, c'était au Centre gauche que ce siège devait être attribué. Mais que sont les traditions dans les moments d'urgence? On mit le Centre gauche au pain sec; on lui enleva la portion congrue. M. Tirard se présenta. Il fut élu.

C'est en batifolant dans ces enfantillages qu'on marchait au combat contre le boulangisme. Le ministère était plein de confiance; les gauches sénatoriales aussi, la Chambre aussi. On connaît le résultat. Plus de 60 000 voix de majorité pour Boulanger. Ce fut un écroulement. Le 27 janvier, au soir, l'ancien salon impérial du Luxembourg présentait un étrange aspect. A mesure qu'on posait sur les hauts pupitres les dépêches qui se succédaient, toutes désespérées, on entendait de violentes récriminations : « C'est votre faute! » criaient les uns. « C'est la vôtre ! » ripostaient les autres. « C'est notre faute à tous! » disaient les sages. Le bureau du Sénat s'était réuni dans un coin, dans une embrasure de fenêtre. M. Le Royer n'existait plus. Il était affaissé, accablé. M. Magnin fouillait rageusement de ses dix doigts sa belle barbe de marchand de laine australien. M. Humbert était occupé à cligner de l'œil et à essuyer ses lunettes. Le secrétaire général de la présidence et le chef du cabinet allaient de long en large :

> Rodrigue, qui l'eût cru !
> — Chimène, qui l'eût dit ?

Il y en avait qui, machinalement, frappaient du plat de la main le bois de leur fauteuil. L'amiral Peyron, inquiet, en sa qualité de questeur, marchait à petits pas, tirant de son cigare des bouffées précipitées.

Seul, M. Tirard demeurait impassible et même, en quelque mesure, satisfait. Derrière l'échec du cabinet Floquet, après sa chute inévitable, il voyait poindre un ministère vainqueur, un grand ministère : le sien.

Il fut ministre; il fut président du Conseil. D'un Conseil où se coudoyaient M. de Freycinet, M. Constans et M. Rouvier. Il fêta le Centenaire et il inaugura l'Exposition. Il l'inaugura pompeusement, en fit pompeusement les honneurs, la ferma pompeusement. Son ministère ne fut qu'un ministère d'exposition et d'élections. Pour en bien marquer le caractère, il prit le portefeuille du commerce, mais sans l'agriculture. L'Exposition close et les élections faites, le cabinet Tirard n'avait plus de raisons d'être. Il avait, en lui-même, trois raisons de se dissoudre, trois raisons qui s'appelaient Constans, Rouvier et Freycinet. Ils intriguaient tous trois, chacun de son côté, contre M. Tirard ou, du moins, ils s'affranchissaient autant que possible de sa présidence. Le conflit ne tarda pas à éclater. M. Constans donna sa démission. On dit alors, dans la presse dévouée, que tout l'esprit du ministère partait avec M. Constans. C'était cruel et injuste, puisqu'il nous restait neuf ministres et un sous-secrétaire d'État. Ce qui est sûr, c'est que toute la vie et toute la force du cabinet étaient parties. M. Tirard eut beau s'évertuer à rédiger des questionnaires sur le meilleur sys-

tème de douanes, une semaine n'était pas écoulée qu'il rencontrait au Sénat une peau de raisin sec, glissait dessus et tombait...

M. Tirard tombant, on eût dit que quelque chose finissait, qu'on pourrait nommer le *vieux jeu*, le *lyrisme troubadour* dans le régime parlementaire. Sans doute, il n'était pas chez nous l'unique représentant de cette école ; toutes les Chambres en ont contenu, depuis les Chambres de la Restauration, mais il était l'un des derniers et des plus accomplis.

Cela, c'est le passé, le passé mort. Mais, d'autre part, il semble que quelque chose commence, a déjà commencé aux élections de 1889, quelque chose de flottant encore et de mal défini, mais d'attendu, de pressenti et de nécessaire : un rajeunissement du régime par le rajeunissement du personnel.

Les boulangistes s'étaient trompés. Ce n'était point un homme que la France demandait, mais des hommes. Certainement, des hommes nouveaux ont surgi, des hommes nouveaux doivent surgir qui auront l'esprit à la fois plus précis et plus large, qui seront plus exactement informés par leurs études, qui auront plus appris de leurs maîtres et comprendront plus par eux-mêmes, qui devineront mieux les besoins et s'adapteront mieux aux idées de leur temps et qui, tout doucement, sans secousses, par des méthodes renouvelées, par la critique et l'observation, en ajoutant et en effaçant, en conservant ce qui mérite et ceux qui méritent de survivre, en faisant des sciences sociales les auxiliaires de la politique, trouveront de nouvelles formes ou de nouvelles combinaisons de formes, lesquelles vaudront ce qu'ils vaudront, dureront et serviront de gouvernement jusqu'à ce qu'elles soient, à leur tour, vieillies et emportées dans l'incessante évolution du monde.

SYBIL.

REVERS DE MÉDAILLE

Nouvelle (1).

Le comte et la comtesse de Mourcès, un adorable jour de printemps, prenaient leur café sur la terrasse de l'hôtel, à Bellagio. Le lac de Côme, tout resplendissant sous le soleil, s'étendait devant eux ; ils voyaient l'autre rive, avec ses villas, ses jardins et les montagnes du fond ; des barques glissaient gaiement sur l'eau, des odeurs exquises de fleurs flottaient dans l'air ; il faisait bon, la vie semblait une fête, et le lac de Côme un lac fait exprès pour les amoureux, pour les nouveaux époux.

Aline, très élégante dans sa toilette du matin, jolie à croquer, fort regardée des nombreux voyageurs de cet hôtel pour gens riches, remplissait son mari d'une fierté émue. Il était très épris de sa femme, plus épris encore qu'il ne l'avait été de sa fiancée, et de plus en plus convaincu qu'ils avaient fait tous deux un mariage d'amour. Tous deux? Parfois un soupçon de doute effleurait l'âme du comte. Certes, il était très heureux ; sa femme se montrait charmante pour lui, toujours de belle humeur, trouvant ce qu'il proposait parfait, supportant gaiement les petits ennuis du voyage, enthousiaste au sujet de l'Italie, disant seulement qu'il s'y trouvait peut-être un nombre exagéré de musées. Ce qu'elle aimait surtout, c'étaient les promenades en voiture découverte au milieu de la foule élégante qui, très parée, se montrait également en voitures découvertes, tournant lentement autour d'un parc où se faisait entendre une musique militaire. Les jeunes Italiens, appuyés contre un arbre, la suivaient des yeux, évidemment satisfaits de sa toilette et de son visage. De l'orchestre des théâtres, où l'on allait surtout pour causer, la même admiration muette montait jusqu'à sa loge de première. Aline aimait les choses qui coûtent cher. Dans ce voyage de noces, elle songeait peut-être plus à s'amuser qu'elle ne désirait de longs tête-à-tête avec son mari, et elle se liait un peu facilement — trouvait ce mari — avec les nobles Italiennes chez qui les jeunes gens avaient déposé des lettres d'introduction. A certain bal de la cour, Aline avait fait sensation. Évidemment tout cela était très flatteur pour son époux, mais enfin un peu d'intimité aurait fait bien mieux son affaire.

Il n'osait trop insister là-dessus, car lorsqu'il parlait de chercher quelque joli coin perdu et d'y rester dans une solitude bénie, Aline prenait un petit air étonné qui le démontait complètement. Que seraient-ils donc allés faire dans un trou perdu?... Ils s'y ennuieraient à mort. Rome, Florence, Venise, à la bonne heure!...

Ce que Sosthène ne lui disait pas, non plus, c'était que les jolis billets tout neufs disparaissaient avec une rapidité alarmante. Il s'en trouverait d'autres, sans doute, une fois ceux-là dépensés; mais jusqu'à présent dans les lettres venues de Paris il n'avait pas été question d'argent. Peut-on, à des amoureux roucoulant sous le ciel bleu de l'Italie, parler de choses aussi peu éthérées?

Le doute qui avait effleuré l'âme du comte se formulait ce jour-là avec un peu plus de précision que d'habitude. Aline semblait distraite et ne prêtait pas une attention soutenue à sa conversation. Cela n'était guère flatteur. On distribuait le courrier aux différentes personnes attablées comme eux. Aline reçut plusieurs lettres, le comte n'en eut qu'une pour sa part ; il reconnut l'écriture de son homme d'affaires. Aline s'absorba dans sa correspondance. Elle avait gardé pour la fin une lourde enveloppe, sur laquelle Sosthène recon-

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

nut l'écriture de sa belle-mère; cette lettre prit assez longtemps à lire, et le mari finit par s'impatienter. Il alluma un cigare et alla s'accouder à la balustrade. Au bout de quelques minutes Aline l'y rejoignit.

— Prenons une barque, voulez-vous? Vous ramez très bien, et il fait si beau!

Sosthène consentit et s'en alla, tout ravi, choisir la barque, pendant que sa femme mettait son chapeau. Quand ils furent à une petite distance, Aline dit tranquillement, pendant que son mari posait les rames et laissait aller le petit bateau à la dérive :

— Nous nous doutions bien, maman et moi, qu'il y avait quelque chose, mais nous n'avions pas deviné combien grave était cette chose...

— Que voulez-vous dire? Vous avez reçu de mauvaises nouvelles? De quoi vous doutiez-vous donc?...

— Mais, mon ami, des raisons pour lesquelles M. Picheval — papa, comme je l'appelais toujours — ne me dotait pas...

— Ah!... Sosthène devint un peu pâle... Mais, enfin, sans vous doter, il s'est pourtant à peu près engagé à...

— A quoi? A se souvenir de moi, de temps à autre, à payer ma couturière, à me faire des cadeaux? Oh! oui, il fera bien cela, plus encore; mais, tout cela, ce n'est pas sérieux!

Quelque chose de gros dans la gorge empêcha le jeune mari de parler de suite; enfin il put dire :

— Mais il vous aime, il me l'a dit, il vous considère comme sa fille.

— Sa fille par à peu près. Seulement, maintenant que je suis mariée, il a introduit chez lui son fils.

— Comment?...

— Un fils naturel, mais parfaitement reconnu, son héritier légal. Écoutez ce que dit maman : « Que devais-je faire, ma chérie, que pouvais-je faire?... C'est horrible, c'est impardonnable... Avant de m'épouser, il aurait dû me prévenir. Il est vrai que je l'aurais épousé tout de même, j'avais trop de dettes... Mais, enfin, cela ne l'excuse pas. Il y a eu une scène affreuse, j'ai eu une crise de nerfs. Je dois dire qu'il a été très convenable, il a compris que sa révélation appelait une crise de nerfs. Alors, il a causé gentiment, il m'a dit des choses très aimables à ton sujet; seulement, naturellement, son fils lui tient plus à cœur. Il m'a demandé de l'aimer comme il l'aime... Comme si c'était possible! Puis, peu à peu, il m'a fait comprendre qu'il réglerait sa conduite d'après la mienne. J'en ai été saisie. Il m'a semblé qu'il jouait avec moi la scène d'*Andromaque*. Avec une petite variante, c'était bien cela. Que faire, ma chère petite, que faire?... J'avais toujours espéré que ton père — ce que c'est que l'habitude, lui, un père pour toi!... — que mon mari te donnerait de quoi vivre honorablement, une vingtaine de mille francs par an, au moins; avec cela et avec la fortune de ton mari — à quoi se monte-t-elle? tu dois le savoir à présent — vous auriez encore pu faire assez bonne figure dans le monde. Eh bien, il n'y faut plus compter! Il parle de cinq mille : la misère, alors!... Il prétend qu'il a fait un joli cadeau à Sosthène et qu'il n'est pas en fonds. Écris à ta pauvre mère affolée. Que faire, que faire?... J'ai été interrompue, et par qui? Devine!... Il venait me présenter le petit. J'ai été saisie, mais je puis dire que j'ai été à la hauteur de la situation. Il est très gentil, tu sais! Dix-sept ans. Il paraît qu'il a été très bien élevé dans un grand lycée de Paris; un ami de M. Picheval lui servait de correspondant, il ne savait pas qui était son père. Pas timide du tout, très moderne; il est facile de voir que mon mari en est fou... Il faudra que je me fasse raconter l'histoire en détail... Pas encore, j'en suis à la dignité pour le moment. J'ai très bien compris que tout en n'étant pas timide, Léon, c'est son nom, était impressionné. Je portais ma robe de soie fraise écrasée, et tu sais si elle me va! Il a dit, très gentiment : « Madame, voulez-vous que je vous appelle maman? » Ma foi, je n'y ai pas résisté. Je l'ai embrassé; Picheval m'a embrassée; j'ai pleuré, je crois que nous avons tous un peu pleuré, puis j'ai donné des ordres pour qu'on ajoute un plat au dîner. C'est pour toi que j'ai fait cela, tu sais! De suite, ton père — encore! ma foi, tant pis! — ton père m'a dit qu'il irait jusqu'à dix mille. C'est peu... mais avec les cadeaux... »

La petite barque s'en allait à la dérive, tout doucement, sous le beau ciel bleu. Aline, ayant cessé de lire, regardait son mari, qui, très pâle, la regardait. Les rêves d'or se réduisaient donc à une rente — peu sûre, du reste — de dix mille francs. En trois mois ils avaient à peu près dépensé dix mille francs, et cela sans frais de toilette, sans loyer, sans réceptions, sans rien de tout ce qui constitue un train de maison. Après un silence très lourd, Sosthène dit :

— Mais vous avez votre fortune personnelle. Je ne vous ai jamais demandé ce qu'elle représentait...

— Je sais, fit Aline avec un sourire un peu ironique. Il est convenu que nous avons fait un mariage d'amour, que les questions d'argent ne devaient pas effleurer notre bonheur. Ma fortune personnelle s'élève à la somme énorme de cent mille francs. Il faudra vendre vos propriétés, réaliser...

Ce fut au tour de Sosthène de sourire amèrement :

— Mes propriétés?... Je ne sais qui pourrait les acheter, même si je consentais à vendre. Le château est hypothéqué pour deux cent mille francs; si on arrivait à le vendre deux cent cinquante mille, ce serait une chance rare. Vous voyez comme cela nous avancerait!

— Mais vous avez une certaine fortune...

— Il ne me reste pas cent cinquante mille; je mordais à même...

— Avec l'espoir de faire un riche mariage?

La voix était mordante, mais Sosthène n'y fit pas

même attention; il était écrasé, anéanti. Il n'y avait pas à dire : l'effondrement du rêve doré menaçait d'amener l'effondrement du rêve d'amour.

Ce fut la jeune femme qui se remit la première. Elle ne manquait pas de courage. Ce fut presque gaiement qu'elle dit à son mari :

— Que voulez-vous, mon cher, lorsque le vin est tiré, il faut le boire, même lorsqu'il est quelque peu acide. Vous aviez espéré épouser une femme riche...

— Je vous aimais aussi!

— Je n'en doute pas; seulement si je ne m'étais pas appelée Mlle Picheval, si j'avais été une petite bourgeoise cotée à cinquante mille francs, vous auriez étouffé le roman avant qu'il n'eût grandi. Moi, je comptais trouver avec vous, sinon la richesse, au moins l'aisance, la sécurité. Nous nous sommes trompés tous deux, sans avoir cherché pourtant à nous tromper l'un l'autre. Nous sommes d'honnêtes gens après tout! Eh bien, mon cher Sosthène, il faut tâcher de nous tirer d'affaire le mieux que nous pourrons.

— Cela sera difficile. Vous êtes habituée à un luxe...

— Et je ne peux m'en passer. Mais dans notre société, aussi bien qu'en campagne, outre les troupes régulières, il y a les tirailleurs. Nous serons des tirailleurs. J'en connais beaucoup; ils n'ont pas l'air malheureux.

— Comment cela, des tirailleurs?

— C'est bien simple. Nous réunirons bien, à nous deux, avec les dix mille de papa, près de vingt mille; de quoi se bien habiller, avoir un coupé au mois, aller dans le monde...

— Ah! que non!

— Écoutez-moi jusqu'à la fin : à la condition de n'avoir aucun train de maison, de ne pas recevoir. Vous avez encore votre entresol, nous le garderons. Il sera entendu que nous cherchons un petit hôtel à notre convenance, — nous le chercherons longtemps. On sera heureux de nous recevoir, on nous invitera beaucoup; nous irons l'été chez des amis, les réguliers ceux-là, qui ont des châteaux; nous sommes jeunes, élégants, décoratifs, un titre sonne bien dans le monde de la finance. Et ainsi nous pourrons attendre un moment favorable, une détente paternelle, et mettre enfin la main sur une portion de cette fortune que j'ai toujours considérée comme devant un jour m'appartenir. Seulement, pour cela, il ne faudra pas faire grise mine au petit. Maman a pris le bon moyen — le plat ajouté au dîner de famille. Maintenant, si vous m'en croyez, nous partirons pour Paris le plus tôt possible. Il faut que papa se persuade qu'il est fort agréable de dire : « Ma fille la comtesse! »

*
* *

Et il y eut dans le monde parisien deux « tirailleurs » de plus. L'espèce n'est pas très rare. La vie régulière coûte horriblement cher; tous ne peuvent y prétendre. Il est vrai qu'avec un revenu d'une vingtaine de mille francs, en se contentant d'un appartement haut perché, d'une petite couturière économique, de deux bonnes et d'un ordinaire modeste, certaines personnes arrivent encore à nouer les deux bouts. Mais, dans le monde d'Aline, cela s'appelle la misère décente. Il fallait à la jeune femme beaucoup de luxe; il lui fallait la vie élégante, les bals, les réceptions, les toilettes toujours renouvelées; il lui fallait le murmure des compliments et le tapage des orchestres. Elle n'avait jamais connu autre chose; elle ne pouvait s'imaginer autre chose. Pour garder son rang mondain, il n'y avait donc qu'un parti à prendre : supprimer le nécessaire pour garder le superflu.

Il se trouva que la chose était moins difficile qu'elle ne le paraissait au premier abord. Sous prétexte de ne prendre une installation que lorsqu'elle en trouverait une à son goût, Aline recevait avec sa mère; souvent elle ne donnait pas son adresse : elle campait avec son mari, et ne pouvait voir ses amis dans un trou pareil; ses lettres envoyées à l'hôtel Picheval lui parvenaient très vite. Très recherchés, les jeunes gens ne dînaient guère chez eux; lorsque, par hasard, ils n'étaient pas invités, ils allaient chez les parents, où ils apportaient leur jeunesse et leur gaieté. Un déjeuner très sommaire leur suffisait. Les frais de ménage étaient réduits à leur minimum, ce qui n'empêchait qu'il y eût bientôt quelques dettes. Aline n'y comprenait rien, elle se trouvait d'une économie désespérante; de plus, sa mère, qui ne pouvait souffrir qu'elle portât longtemps une toilette, lui faisait des cadeaux sérieux; M. Picheval aussi, de temps à autre, après avoir constaté la bonne entente qui régnait entre les différents membres de sa famille, lui donnait un joli petit papier bleuâtre d'une valeur plus ou moins grande. Il est vrai que la rente promise se faisait quelquefois attendre. Après tout, il n'était tenu à rien; s'il donnait dix mille francs à la fille de sa femme, c'était par bonté d'âme, et, lorsque les affaires marchaient mal, il ne pouvait pas être sommé de s'exécuter comme s'il eût signé du papier timbré. Au fond, toute sa tendresse paternelle, dont Aline avait profité lorsque, jeune fille, elle égayait la maison, se concentrait sur son fils, Léon Picheval, héritier de son nom et de sa fortune aussi.

Léon était joli garçon — sa mère, une blanchisseuse, avait été remarquablement belle — il avait un aplomb extraordinaire, il était bien doué aussi, faisant, en se jouant, grand honneur au nom de son père, enlevant ses deux baccalauréats sans se donner grand mal, très désireux de voir pousser sa jeune moustache et de commencer sa carrière de fils de famille. Ah! si la pauvre blanchisseuse, qui reposait dans un cimetière de village, avait pu voir son « petit » conduire un *dog-cart*, fréquenter les théâtres à la mode — et faire bien d'autres choses encore — quelle fierté pour elle! Le père avait toujours été un grand travailleur, et il lui

semblait, dans la personne de cet élégant jeune homme, recommencer la vie et la recommencer en jouisseur. Au lieu de forcer son fils à travailler, il ne parlait qu'avec mollesse de l'École de droit, et lui donnait tout l'argent qu'il voulait. Il est juste d'ajouter que Léon, qui tenait à faire plaisir à tous — il avait pour principe que c'était encore la meilleure façon de tirer d'eux ce qu'il voulait — prit ses inscriptions et passa même un premier examen avec succès.

Au début, Léon et Aline, tout en se disant des choses fort aimables, s'observaient; ils étaient rivaux et ne pouvaient être que rivaux; au moins furent-ils des rivaux de bonne compagnie. Ce fils de blanchisseuse, élevé, il est vrai, dans un bon lycée, avait des façons de jeune seigneur. De suite il appela Aline « ma sœur »; bientôt ils se tutoyèrent. En parlant de la jeune comtesse, l'héritier des Picheval ne tarissait pas d'éloges. Une fois même, ayant appris qu'elle était gênée, ce fut lui qui demanda à son père une assez forte somme qu'il remit à la jeune femme. A partir de ce jour, il se posa un peu en protecteur, en frère riche plein de compassion pour une sœur mal mariée. En revanche, Sosthène ne trouvait pas grâce à ses yeux; ses jambes trop courtes offensaient l'œil de ce jeune Adonis, qui, de plus, trouvait que ce mari, dont le luxe dépendait du caprice d'un beau-père par à peu près, était un peu ripicule.

Trois années s'écoulèrent ainsi. Les Mourcès étaient plus « tirailleurs » que jamais. Aline ne semblait pas souffrir de cet état de choses; sa mère lui venait en aide, elle vivait en somme beaucoup plus avec celle-ci qu'avec son mari; elle continuait à être très choyée, fort appréciée dans le monde riche de la finance, un peu moins toutefois que dans les commencements. On ne parlait plus du petit hôtel, qui semblait introuvable, ou, si on en parlait, c'était en souriant. La présence de Léon expliquait bien des choses, et les amis de Sosthène, après l'avoir envié, commençaient à le plaindre.

Et ils n'avaient pas tort: Sosthène était malheureux. Lorsqu'il avait songé au mariage, il avait entrevu autre chose que ce que le mariage lui avait apporté. En dehors de la question d'argent, il se trouvait la question de l'intimité douce et charmante qu'évoque ce mot « mariage ». Sosthène ne s'était pas marié pour continuer à passer toutes ses soirées, ses nuits aussi, au bal, et ne trouver chez lui que son intérieur de garçon, un peu plus fripé seulement et moins agréable — on y était tellement à l'étroit — que par le passé. Évidemment, Aline avait bien raisonné leur cas, et, grâce à sa façon d'arranger leur vie, ils faisaient illusion, ou plutôt croyaient le faire; ils vivaient avec les riches, en gens riches. Vaguement, le comte se disait qu'il y avait pourtant autre chose dans la vie que le bruit des fêtes et le luxe des autres. Puis, lorsque la jeunesse serait passée, quelle dignité serait la leur? Si des tirailleurs jeunes, gais, bien portants, peuvent se supporter — que dire des tirailleurs vieillis, que l'on ne recherche plus, qui jouent le rôle lamentable de bouche-trous?

Enfin, la chose que, dans son arrangement savant de la vie, Aline n'avait pas prévue, arriva pourtant. Elle se trouva enceinte, et en éprouva un vif ennui, de la colère même. Cependant, comme elle était philosophe à sa façon, elle se résigna et continua, du mieux qu'elle put, ses courses et ses visites; elle manqua peu de bals et point de premières. Léon faisait son volontariat. Elle s'installa avec son mari au château de M. Picheval et là, au mois d'août, mit au monde deux petites filles du coup. Elle s'attendait à avoir un garçon, ce qui est moins incommode qu'une fille qu'il faut avoir toujours pendue à ses jupes, qu'il faut doter ensuite. Au lieu d'une fille, en avoir deux — c'était à pleurer. Elle ne pleura pas beaucoup cependant, car cela gâte les yeux. Les petites, nées à la campagne, y restèrent; l'air de Paris ne vaut rien pour les enfants. Deux fortes nourrices furent installées au château, et tout fut dit. Mme Picheval, toujours jeune, trouvait qu'être grand'-mère lorsque l'on danse encore est chose bien déplaisante; mais, enfin, elle se chargea des deux petits êtres, si peu désirés.

Cependant, Aline n'était pas une créature sans cœur. Elle était capable d'attachement. Elle aimait beaucoup sa mère. Ayant épousé Sosthène sans grand enthousiasme, elle avait pourtant été touchée de son affection, elle s'était habituée à lui; aujourd'hui, elle lui était peut-être aussi attachée qu'il lui était dévoué. De plus, c'était une très honnête femme, coquette seulement à la surface, ayant besoin de l'hommage de tous, regardant avec l'étonnement candide de ses grands yeux bleus — car la candeur du regard avait persisté même dans le mariage — l'audacieux qui lui parlait d'un hommage plus précis. Seulement, elle était mondaine dans l'âme, ne concevant pas un autre genre de vie que celui qu'elle menait.

*
* *

Cet hiver-là, Aline semblait moins acharnée au plaisir que d'habitude. Sa conscience n'était pas absolument en repos. Ce n'est pas dans les mœurs de sa classe d'abandonner ses enfants, de les mettre, pour ainsi dire, en nourrice. Évidemment, ce n'était pas tout à fait cela. Le château de Picheval était gardé toute l'année par une personne de confiance, un peu plus qu'une femme de charge, et qui avait la haute main sur les nourrices comme sur tous les domestiques. Et, certes, l'entresol des Mourcès ne comportait pas l'installation des deux petites filles. Aline, néanmoins, constata un peu de surprise, un peu de blâme aussi, chez ses amies, très fières en général de leurs bébés.

Comme le château se trouvait à une heure de che-

min de fer seulement de Paris, Aline s'y rendait de temps à autre. Quand elle prenait ses filles des bras de leurs nourrices, elle ne savait trop qu'en faire, et généralement les jumelles se mettaient à crier. Lorsque revint la belle saison et qu'elle s'installa à la campagne, la jeune mère fut indignée de voir que ses filles lui préféraient de beaucoup leurs nounous ou la bonne Mme Duval. Les jumelles devenaient ravissantes, et Aline se mit à jouer à la poupée avec elles; elles se ressemblaient tellement, blondes comme leur mère, que celle-ci se trompait perpétuellement, au grand amusement des deux nourrices qui, elles, reconnaissaient parfaitement leurs nourrissons. Aline, dépitée, fit mettre à l'une des rubans roses, à l'autre des rubans bleus. Lorsque les enfants, enfin, la reconnurent et lui tendirent leurs petits bras potelés, elle en fut tout émue. Elle n'alla pas, comme d'ordinaire, à Trouville, et son mari se sentit plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Un jour elle dit, un peu brusquement :

— Mon ami, il faudra que nous déménagions; cela est indispensable. Les enfants, ça demande de la place.

— Alors vous ne comptez plus les laisser à la campagne?

— Ah! que non!

Sosthène se tut. Il adorait ses filles et ne demandait qu'à les garder auprès de lui. Mais déménager, prendre un appartement convenable, très cher, le meubler; comment faire? A force de grignoter, il ne restait presque rien de sa petite fortune personnelle; un homme qui ne fait rien dépense nécessairement beaucoup en argent de poche, et il ne touchait guère aux revenus de sa femme pour ses besoins personnels. Enfin, avec un demi-sourire, il dit:

— Trouvez-vous, ma chère Aline, que la vie de « tirailleurs », comme vous dites, soit une vie très enviable? Passe encore lorsque l'on est tout jeune, au seuil de la vie. Mais, j'ai tout près de trente-cinq ans, et le métier de mondain, qui jouit surtout du luxe des autres et qui vieillit, manque peut-être un peu de dignité. Qu'en pensez-vous?

— Je pense que j'en ai assez, tout comme vous. Mais que faire?

— Ah! cela n'est pas facile.

— Puis, ajouta Aline, en caressant une des jumelles, comment élever, comment doter nos filles?

Cette idée de voir les jumelles grandes, de belles jeunes filles, qu'on n'épouserait peut-être pas faute d'argent, troubla les parents comme si la chose eût été toute proche. Aline, très sérieuse, aux prises pour la première fois avec les réalités de la vie, réfléchissait profondément. Elle n'aurait jamais cru qu'avoir ainsi charge d'âmes pût faire pâlir les graves préoccupations mondaines, le besoin de paraître toujours et quand même, le soin de sa beauté. Comme, même au milieu de son grand sérieux, elle se servait du langage imagé de son monde, elle ajouta :

— C'est que papa est de plus en plus dur à la détente. Pour une misérable note de couturière il a dit des choses désagréables à maman — lui qui est toujours si poli! — Il paraît que les affaires ne marchent pas trop bien, et Léon vient de faire de grosses dettes. Ah! c'est un joujou cher qu'un fils qui est d'un cercle très chic. Il pourrait bien nous laisser en plan, un beau jour. Et alors que ferions-nous?

— Ah! s'écria Sosthène, quelle bêtise dans notre siècle d'élever un homme à ne rien faire. C'est que je ne demande qu'à travailler, moi, pour ces deux mignonnes, et je ne suis bon à rien!

— Vrai, cela ne te soucierait pas de travailler, malgré ton titre?

Pour toute réponse, le comte de Mourcès, heureux de ce tutoiement fort rare sur les lèvres de sa femme, l'embrassa tendrement. Elle lui sourit, et, la main dans la main, ils se mirent à parler de l'avenir. Malgré les causes réelles d'inquiétude, jamais ils n'avaient été si heureux. Les jumelles, de leurs mains de bébés, avaient renoué des liens qui, insensiblement, s'étaient terriblement relâchés.

*
* *

Que peut faire, pour gagner sa vie, un homme de trente-quatre ans, docteur en droit, instruit, parlant avec aisance plusieurs langues étrangères et n'ayant jamais employé à la moindre chose utile ou son instruction ou son intelligence? Ce problème ne manquait pas d'être embarrassant. Lorsque l'on est bon à tout, l'on n'est souvent propre à rien. Aline résolut de causer sérieusement avec M. Picheval. La première chose à tenter, c'était quelque emploi sous la direction du beau-père.

Aline choisit un moment propice, le moment du cigare après un fort bon dîner. Il faisait très beau, le jour finissait dans une gloire de pourpre et de rayons dorés, la chaleur cédait à la plus douce fraîcheur, le jardin où fumaient les hommes était plein de fleurs, et M. Picheval, qui revenait de Paris, semblait satisfait de sa journée.

— Papa, fit la jeune femme avec un joli sourire, tu sais que mes filles ont presque dit « grand-papa » aujourd'hui? Tu devrais les entendre : elles sont adorables!

— Parbleu! comme toutes les petites filles de toutes les petites mamans.

— Mais non, mais non! Je t'assure, j'ai vu beaucoup de bébés; je n'ai jamais vu d'enfants de leur âge aussi extraordinaires.

— Tu m'étonnes.

— Ne te moque pas, et viens faire le tour de la pelouse. J'ai à te parler.

— Tu vas me demander de l'argent!

— C'est ce qui te trompes. Je vais, au contraire, te remplir d'étonnement et d'admiration.

— En ce cas...

Il se leva et Aline lui prit le bras. Il la trouvait vraiment gentille, quoiqu'il se fût détaché d'elle; puis, les folies de Léon l'avaient un peu refroidi à l'égard de ce fils si choyé. Il écouta tout le petit discours d'Aline, sans l'encourager beaucoup cependant. Il se permit un :

— Mais il n'est bon à rien, ton mari!

Aline fit semblant de n'avoir pas entendu. Lorsqu'elle insinua qu'il devrait bien intéresser Sosthène à ses affaires à lui :

— Jamais de la vie, par exemple! Il est décoratif, il est comte, il n'est pas plus bête qu'un autre; mais il me gênerait bien; je ne pourrais rien en faire.

— Alors, tu n'approuves pas nos sages projets?

— Pardon; ils viennent un peu tard, mais enfin!... Seulement, tu conçois que ce n'est pas à brûle-pourpoint qu'on peut trouver le placement d'une grande inutilité. Laisse-moi réfléchir. Dans quelques jours, je te dirai le résultat de mes réflexions.

Et ce résultat fut celui-ci. Au lieu du terme vague « les affaires », qui permettait à l'imagination d'Aline de vagabonder, de jongler avec de gros chiffres, il s'agissait d'une chose bien plus modeste, accompagnée d'exil. Grâce à de puissantes influences, on espérait obtenir un consulat pour le comte de Mourcès; son nom, ses études légales aussi — si lointaines et si effacées qu'elles pussent être — lui serviraient. Au bout d'un certain nombre d'années, il ne serait pas impossible de l'attacher au ministère; mais il fallait commencer modestement, accepter un poste peu envié, afin de ne pas trop faire crier ceux de la « carrière ». Le poste désigné, qui se trouvait vacant, était T..., un des endroits les moins réjouissants du monde entier.

Aline jeta les hauts cris, sa mère déclara que jamais elle ne permettrait à sa fille de s'exiler dans un « trou ». Sosthène fut plus calme. Ayant plus d'une fois songé à se créer une position indépendante, il avait reconnu combien la chose était difficile pour un homme de son âge et de son rang. Lorsque l'on veut monter une échelle, ce n'est pas par le haut que l'on commence d'ordinaire, il faut au contraire mettre le pied bravement sur le premier échelon. Et c'est ce qu'il fit. Il laissa se calmer la première effervescence féminine, puis il causa longuement avec sa femme en homme sensé, en père de famille.

Enfin, la chose fut décidée. Les Mourcès se préparèrent à prendre possession de leur poste. M. Picheval, qui avait assisté aux débats, un sourire ironique aux lèvres, serra fortement la main de son gendre. Décidément il s'était trompé sur son compte. Alors, au lieu de la rente plus ou moins sûre que recevaient les jeunes gens depuis leur mariage, M. Picheval leur remit — en les prévenant de ne plus rien attendre de lui, ni avant ni après sa mort — une somme de deux cent cinquante mille francs.

— Ce sera la fortune de vos petites-filles, dit Sosthène en le remerciant.

Et c'est ainsi que, de « tirailleurs », Sosthène et Aline se firent incorporer dans l'armée régulière. Ils rentraient dans les rangs, bien modestement, un peu étonnés tous deux de la transformation. Et les jumelles, dans leur joli gazouillement de bébés, semblaient en causer entre elles. Rien qu'en se faisant aimer elles avaient accompli un miracle.

Six mois plus tard, Aline écrivait à sa mère :

« Évidemment, chère maman, nous nous étions trompées toutes deux. Les choses essentielles comme l'Opéra, les boulevards, les robes de chez Doucet, les bonbons et les compliments, ne sont pas si essentielles après tout! On s'en passe, je t'assure. Dans mon désert, je n'ai même pas le temps d'y penser. Nous sommes très bien installés, mais il y a un tas de choses dont on ne peut charger les domestiques très primitifs qui nous servent. Nos filles font l'admiration du pays entier. Entre nous, je les crois des merveilles, tout bonnement. Mais nous avons décidé, Sosthène et moi, que nous n'en ferons pas des mondaines; elles épouseront des travailleurs... elles épouseront... Comme j'y vais! Les chéries ne parlent pas encore sans fort embrouiller leurs mots. — Oui, le pays est affreux, plat, presque sans arbres. Mais — n'en dis rien — tout cela m'est parfaitement égal. Nous sommes de tout jeunes mariés, nous nous adorons depuis que le monde nous a permis enfin de faire connaissance l'un avec l'autre, et, si je pouvais t'embrasser quelquefois, il n'y aurait nulle part au monde de femme plus heureuse que ta pauvre exilée, que ton infortunée fille,

« ALINE ».

JEANNE MAIRET.

L'ASCÉTISME PHILANTHROPIQUE

Dans la littérature russe.

Nous avons exposé, dans un précédent article (1), le diagnostic de la souffrance humaine tel qu'il a été établi par les écrivains russes. L'origine de cette souffrance, ils la voient, avons-nous dit, dans l'antagonisme de la fatalité et de la conscience, dans la contradiction des forces naturelles ou sociales et des aspirations du sentiment intérieur qui conçoit, sans pouvoir

(1) Voir la *Revue* du 24 mai : *La notion du péché dans la littérature russe.*

le réaliser, un ordre idéal de justice, de sainteté et de bonheur. Ces conflits entre les deux éléments irréconciliables de l'existence, la sensation d'une culpabilité non définie, la peur vague du « péché » que provoquent les sollicitations opposées auxquelles l'âme obéit tour à tour, aucune littérature ne les avait décrits avec autant de vérité, d'intensité dramatique et de commisération que la littérature russe ; et cela seul suffit à expliquer l'intérêt qu'elle a excité chez nous, l'accueil enthousiaste que nous lui avons fait, par réaction contre le réalisme français trop enclin à éliminer de ses observations la meilleure et la plus malheureuse partie de notre être : la vie morale.

Cependant, l'attrait qui nous portait vers les romanciers slaves paraît diminuer et le temps approcher où la critique nous conviera à de nouvelles admirations. Déjà Ibsen n'est pas loin de détrôner Tolstoï ; les actions de la littérature russe sont en baisse.

Ce désaffectionnement n'est pas sans raison. Il y a eu déception. A mesure que d'imprudents amis traduisaient les œuvres secondaires de Dostoïevsky et de Tolstoï, on commençait à comprendre qu'il existait au fond une parfaite incompatibilité entre notre caractère national prompt à l'action, avide de clarté, et l'esprit utopiste, chimérique et confus de ces apôtres plus ou moins déclarés du nihilisme humanitaire. Leurs tendances se révélaient. Ils ne se contentaient pas de connaître l'homme et de le plaindre, ils voulaient le guérir. Passe encore pour l'intention, il ne nous déplaît pas que la littérature ait un but moralisateur ; mais la médecine russe était une médecine noire, et nous avons fait la grimace.

Cette médecine noire, je voudrais en retrouver la formule et rapporter à leurs sources les ingrédients qui la composent. C'est après tout le meilleur moyen d'en montrer l'inefficacité et de justifier la répulsion qu'elle nous a causée.

***

Il était naturel que la littérature documentaire, précisément parce qu'elle regarde de plus près que tout autre la vie humaine, se préoccupât des problèmes que suggèrent les choses et les êtres tels qu'ils sont, et prît parti pour un système de morale déterminé. Avant de passer en Russie, il est nécessaire d'indiquer rapidement, ne serait-ce que comme moyen de transition, les conclusions philosophiques sous-entendues ou avouées dans les œuvres de nos écrivains réalistes.

La première, celle qui paraît prédominer, c'est *l'épicurisme*. Nul ne l'a plus audacieusement prêché que M. de Maupassant : « L'intelligence, dit-il, aveugle et laborieuse inconnue, ne peut rien savoir, rien comprendre, rien découvrir que par les sens. Ils sont ses uniques pourvoyeurs, les seuls intermédiaires entre l'univers et elle. Elle ne travaille que sur les renseignements fournis par eux, et ils ne peuvent eux-mêmes les recueillir que suivant leurs qualités, leur sensibilité, leur force et leur finesse. » (*La Vie errante.*)

Il suit de là que le devoir ne pouvant se rattacher à rien de sensible est un mot vide, que le remords est inepte (on sait que les héroïnes de M. de Maupassant n'en ont guère), qu'il faut être un animal bien portant, et jouir intelligemment des « renseignements » et des plaisirs procurés par les organes de relation, en s'efforçant de tenir en bon état ces « uniques pourvoyeurs ». C'est l'application de la formule de Locke : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.* Il était logique, dans cette conception, de glorifier l'amour purement physique ; M. de Maupassant n'y a pas manqué. La Vénus qu'il préfère, c'est la Vénus de Syracuse, « non point la femme idéalisée, comme la Vénus de Milo, mais la femme telle qu'elle est, telle qu'on l'aime, telle qu'on la désire, telle qu'on la veut étreindre ». Peu lui importe qu'elle n'ait pas de tête, « le symbole n'en est que plus complet ». Il l'appelle divine « non parce qu'elle exprime une pensée, mais seulement parce qu'elle est belle ». (*La Vie errante.*) Sans doute, son épicurisme, savamment organisé, s'assombrit par moments ; il ne peut échapper à cette tristesse particulière dont parle Lucrèce (animal triste...) ; il s'effarouche devant la solitude, la vieillesse et le néant final (*Fort comme la mort*) ; il est bien obligé de convenir que tout n'est pas beau dans les jeux de l'amour conduit par le hasard (*le Champ d'oliviers*) ; mais bien vite il secoue cette mélancolie, il s'en débarrasse, soit par un mépris humoristique, soit par une vue panthéiste des choses. Tantôt il tourne en ridicule les mésaventures de la volupté, tantôt, comme le prêtre d'une de ses nouvelles, il s'agenouille « devant ce mystère ineffable, auguste et saint : l'incarnation d'une âme nouvelle, le grand mystère de la vie qui commence, de l'amour qui s'éveille, de la race qui se continue, de l'humanité qui marche toujours ».

Avec M. Zola nous entrons dans le *pessimisme* pour n'en plus sortir, et nous nous rapprochons des écrivains russes. Ce n'est pas que l'auteur des *Rougon-Macquart* n'ait eu son heure d'ivresse païenne. Qu'on se rappelle *la Faute de l'abbé Mouret* avec son étonnant Paradou, cet Eden érotique où les fleurs elles-mêmes se pâmaient auprès du couple enlacé ; puis l'exubérante pastorale de Miette et de Silvère (*Fortune des Rougon*), ou bien encore l'idylle bestiale de Marjolin et de Cadine parmi les légumes des Halles centrales. (*Le Ventre de Paris.*) Mais déjà on entendait gronder par endroits le pessimisme farouche qui a fini par envahir l'œuvre de M. Zola. Le romancier s'identifiait peu à peu avec le frère Archangias de *la Faute de l'abbé Mouret*, ce terrible frère toujours enflammé d'une colère sanguine à l'aspect des coquineries de la chair. Après avoir chanté l'amour physique, il en est venu à le maudire ; il l'exaltait pour sa puissance, il le conspue aujourd'hui

pour sa bassesse. Le *Rêve* n'est-il pas un hymne à la virginité, tel qu'aurait pu l'écrire un moine dans sa cellule pour échapper aux tentations de la luxure et narguer le démon? Et la *Bête humaine*, est-ce autre chose que l'explication de tous les crimes, de toutes les misères par la tyrannie du sixième sens, cette tyrannie que Tolstoï vient d'exposer à son tour dans la *Sonate à Kreutzer* et dont il prétend délivrer le monde? Seulement M. Zola ne croit pas au remède comme Tolstoï. La bestialité est pour lui le fond de l'homme; elle est incurable. Il n'y a de relèvement ni pour l'individu ni pour l'espèce. « Ces songe-creux de révolutionnaires, dit-il dans *Germinal*, pouvaient bien démolir la société et en rebâtir une autre; ils n'ajouteraient pas une joie à l'humanité, ils ne lui retireraient pas une peine, en coupant à chacun sa tartine. » Puis il ajoute, mais ce n'est qu'un vœu platonique dont il se garde bien de faire une méthode : « Le seul bien était de ne pas être, et, si l'on était, d'être l'arbre, d'être la pierre, moins encore, le grain de sable qui ne peut saigner sous le talon des passants. »

Ainsi, d'un côté, un épicurisme aristocratique qui remplace la moralité par l'hygiène et l'éthique par l'ésthétique; de l'autre, un pessimisme méprisant ou désespéré : telles sont les deux conceptions de la vie humaine adoptées par le réalisme en France.

*
* *

Elle appartient donc aux écrivains russes, la généreuse et téméraire ambition de sauver l'humanité tout entière. La pitié que leur inspirent les blessés de la route ne leur permet pas de passer à côté d'eux avec une malédiction à la bouche comme M. Zola, et, d'autre part, leur sollicitude est trop vaste pour qu'ils songent à prescrire un traitement bon seulement pour les délicats, comme M. de Maupassant. Semblables à Çakya-Mouni méditant sous le figuier de Gaja, la souffrance de l'espèce leur est apparue à travers chaque souffrance particulière. Il s'agissait donc pour eux de chercher une panacée universelle. Ils croient l'avoir trouvée : elle s'appelle le *renoncement* ou *l'ascétisme*.

Dostoïevsky est le premier qui en ait fait un remède. En maints endroits de son œuvre, il parle avec des termes solennels de la douleur physique librement acceptée, comme ayant une efficacité mystérieuse. C'est qu'en effet la souffrance corporelle est le meilleur moyen d'échapper à l'autre, la plus terrible, celle de l'âme. Elle déprime l'homme, l'endurcit, et par conséquent le rend moins sensible aux tortures du remords ou à l'obsession d'un idéal impossible.

Dans les *Souvenirs de la maison des morts*, un des forçats jette une pierre au commandant de place uniquement pour passer par les verges, pour « subir la souffrance ». Dans *Crime et Châtiment*, Sonia conseille à Raskolnikof d'aller se dénoncer. Elle s'écrie avec enthousiasme : « Il faut souffrir, souffrir ensemble; » et tous deux s'exaltent à cette pensée. Dans *l'Idiot*, le personnage principal est un épileptique à demi fou; mais la maladie en a fait un saint en abolissant en lui toutes les passions et tous les désirs. Là encore la souffrance a été rédemptrice.

Mais il faut arriver à Tolstoï pour trouver achevée et méthodiquement développée cette folie du sacrifice. Déjà, dans ses deux grands romans, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, le renoncement était proposé comme la seule solution de tous les problèmes de l'existence : « Il ne faut pas vivre pour soi, il faut vivre pour autrui, » tel était le principe auquel aboutissaient toujours les raisonnements nuageux de Pierre Bezouchof et de Lévine, ces deux porte-parole de l'auteur. Mais, depuis la publication de ces chefs-d'œuvre, les ouvrages philosophiques de Tolstoï nous ont permis de suivre plus avant la logique de sa doctrine. La *Sonate à Kreutzer* et l'article explicatif paru quelque temps après (1) nous ont livré sa pensée tout entière.

Voici donc comment Tolstoï entend faire le bonheur des peuples et quels sont les commandements de la loi nouvelle :

L'idéal n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous, dans une vie simplifiée. Il faut renoncer à la raison et à ses œuvres : la civilisation, les arts, la science, le progrès. La foi des humbles, des ignorants et des pauvres d'esprit peut seule donner le sens de l'existence et la force de vivre. (*Ma confession.*) Le plus grossier des moujiks, dont la parole n'est qu'un bégaiement (Akim, de *la Puissance des ténèbres*), en sait plus long en fait de bonheur que le plus illustre des lettrés. — Renoncement à la protection des tribunaux, car la pénalité, c'est la violence, la violence est un mal, et le mal ne peut triompher du mal. (*Ma religion.*) — Renoncement aux biens de la terre, à la possession des richesses : la propriété enfante le vol, le meurtre et la misère : on doit quitter les villes, se retirer à la campagne; pétrir son pain, faire soi-même ses souliers et ses habits, ne rien demander à autrui. (*Que faire?*) — Renoncement à la patrie; la division en nationalités est l'origine du plus grand fléau : la guerre. (*Ma religion.*) — Renoncement au mariage; l'union des sexes est maudite à cause de la sensualité qui la déprave; l'amour, c'est la bête qui fait l'ange, avec la connivence hypocrite des romanciers et des poètes. (*Sonate à Kreutzer.*) « Le mariage, loin de constituer un état légal, honnête et heureux, comme notre société et les églises le déclarent, est une chute, une faiblesse, un péché. » (*The universal Review.*) — Renoncement à la vie personnelle qui doit être absorbée dans la vie commune, à l'immortalité individuelle qui n'est qu'une prétention de l'égoïsme et de l'orgueil. (*Ma religion.*)

(1) The universal Review : *Marriage, Morality and Christianity*, 15 juin.

Or donc, quand il n'y aura sur la terre ni propriété, ni civilisation, ni famille; quand on n'y verra plus de riches, de soldats et d'amoureux; quand, avec les ignobles villes, auront disparu les grands magasins, les théâtres et les pianos, ces entremetteurs de l'adultère; quand le genre humain, saigné aux quatre membres, comme un étalon trop fort, aura été guéri de l'avarice, de l'égoïsme et de la sensualité par la destruction des prétendus biens qui en sont la source, alors, n'ayant plus rien à craindre, à désirer, à regretter, nous deviendrons parfaitement heureux et fraternels. A cette lutte pour l'existence, qui nous fatigue et nous corrompt, succédera le règne de Dieu, où nous réaliserons pleinement la loi de notre destinée, celle que le Christ a promulguée il y a dix-huit siècles quand il a dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Cet âge d'or, il est vrai, sera de courte durée : notre espèce ayant fait de la virginité la condition de sa béatitude, on ne conçoit pas bien comment elle pourra se recruter, à moins d'un miracle; mais puisque notre planète doit périr et la vie s'éteindre à sa surface avec le dernier rayon du soleil qui l'anime, il est bien permis de devancer cette inévitable extinction. L'humanité mourra un peu plus tôt, mais au moins elle mourra contente, et sa fin, comme celle du sage, sera le soir d'un beau jour.

Il semble inutile de réfuter ce système destructif de tout effort, qui immobilise l'homme pour l'empêcher de se faire du mal et condamne l'usage à cause de l'abus. D'ailleurs, Tolstoï n'est qu'un écho. Il n'y a pas de *tolstoïsme* à proprement parler, mais un ramassis d'inspirations philosophiques venues d'Allemagne et de rêveries mystiques sorties du sol russe, émanées des sectes du *raskol*, le tout amalgamé par l'imagination puissante d'un romancier qui se croit un apôtre quand il n'est qu'un poète. Tolstoï avoue bien une partie de ces emprunts. Il a rencontré le moujik Sutaïef et tout dernièrement le moujik Bondareff, qui lui ont révélé la voie du salut et de la vérité; il a lu l'Évangile, soit; mais c'est en dernière analyse à Schopenhauer qu'il doit le plus, bien qu'il le dise moins. Depuis la *Sonate à Kreutzer*, il n'est plus possible de nier l'influence que le grand pessimiste allemand a exercée sur lui; il suffit de rapprocher les ouvrages de l'un des ouvrages de l'autre.

Ainsi, Tolstoï revient souvent sur cette idée : l'homme heureux et sage, c'est l'ignorant, celui qui pense le moins; tel est aussi l'avis de Schopenhauer, qui en donne la raison : « Dans la plante, dit-il, la volonté n'arrive pas à se sentir elle-même, ce qui fait que la plante ne souffre pas; les infusoires et les rayonnés souffrent déjà, les insectes plus encore, et la sensibilité douloureuse ne fait plus que croître jusqu'à l'homme; elle atteint son plus haut degré dans les races les plus civilisées. » D'où il suit que le progrès est un mal, puisque sous un nom qui fait illusion il n'est pas autre chose que l'accumulation dans le cerveau agrandi de l'humanité d'une plus grande somme de vie, de pensées, et par conséquent de souffrances. Donc, concluera Tolstoï, il vaut mieux être un moujik qu'un homme de génie.

Tolstoï réduit l'amour à un instinct purement physique dont les femmes se servent pour se venger de leur état d'esclavage. C'est sur ce thème délicat que roule la *Sonate à Kreutzer*, qu'on pourrait intituler plus exactement *la Marche au néant*. Mais, avant Tolstoï, qu'avait dit le philosophe de Francfort dans sa *Métaphysique de l'amour* et surtout dans les entretiens rapportés par M. Challemel-Lacour (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1870) ? « L'amour, c'est l'ennemi. Faites-en, si cela vous convient, un luxe et un passe-temps, traitez-le en artiste; le génie de l'espèce est un industriel qui ne veut que produire. Il n'a qu'une pensée, pensée positive et sans poésie : c'est la durée du genre humain... Les femmes sont ses complices. Elles ont accompli une chose merveilleuse quand elles ont spiritualisé l'amour. Peut-être c'en était fait de lui et du genre humain; les hommes, fatigués de souffrir et ne voyant nul moyen de se dérober jamais, eux ni leurs enfants, aux misères qui les accablaient et que la civilisation leur rendait chaque jour plus sensibles, allaient prendre enfin le chemin du salut en renonçant à l'amour. Les femmes ne l'ont pas voulu... Trop faibles de corps et d'esprit pour soutenir par la discussion la place qu'elles ont usurpée, à la fois débiles et tyranniques, il faut bien pourtant qu'elles aient une arme!... » Ne croirait-on pas entendre Posdnicheff?

Partis de principes identiques, le philosophe et le romancier aboutissent à la même conclusion : il faut déjouer les ruses du génie de l'espèce en le dépouillant de la poésie dont il se pare, puis l'empêcher d'immortaliser la souffrance en transmettant la vie, non pas dans des catégories spéciales de moines et de célibataires, mais dans toute l'humanité, par un accord tacite des volontés se concertant pour un grand acte d'abstention qui réalisera le vœu du poète :

> Plus d'hommes sous le ciel : nous sommes les derniers!

Comme Tolstoï, Schopenhauer promet à ces derniers hommes une ère de mystique charité : « Nous entrons, s'écrie-t-il, dans le règne de la grâce; c'est le monde vraiment moral, où la vertu commence par la pitié, s'achève par l'ascétisme et aboutit à la libération parfaite. Celui qui a reconnu une fois l'identité de tous les êtres ne distingue plus entre lui-même et les autres; tout au contraire de l'égoïste qui, creusant un abîme entre lui-même et les autres et tenant son individualité pour seule réelle, nie pratiquement la réalité des autres. »

En vérité, je cherche ce que Tolstoï a fait pour renouveler la doctrine de son illustre devancier. Ce n'est même pas l'appareil d'exégèse fantaisiste dont il s'en-

toure qui constitue son originalité. Schopenhauer, lui aussi, prétendait rattacher son enseignement à celui du christianisme. Lui aussi sollicitait les textes, les commentait avec amour, voire même les textes apocryphes, comme celui-ci : « Le Sauveur a dit : Je suis venu pour détruire les œuvres de la femme ; de la femme, c'est-à-dire de la passion ; ses œuvres, c'est-à-dire la génération et la mort. » Pour lui, comme pour Tolstoï, le grand mérite de l'Évangile a été « d'avoir l'intuition nette de la négation du vouloir-vivre, bien qu'il ait donné de mauvaises raisons à l'appui d'une thèse excellente ».

On le voit, la ressemblance des idées est absolue, l'imitation flagrante. Ai-je besoin d'ajouter : l'erreur est la même. L'erreur, c'est en premier lieu l'identification du progrès et de la douleur. Que l'effort soit pénible, nous en convenons ; mais la peine est compensée, à défaut même de succès, par le sentiment que le perfectionnement est la condition normale de l'humanité, le devoir social par excellence. S'il est vrai que tout progrès intellectuel entraîne un ordre nouveau de souffrances et que l'homme de génie ait des soucis inconnus à l'ignorant, il est également vrai que les joies de l'esprit croissent en proportion de ses tourments et que Tolstoï éprouve des satisfactions ignorées d'Akim et de Sutaïef. Regretter, étant homme, « la vie heureuse des plantes et des fleurs », comme le disait Schlegel, peut être le paradoxe d'une heure, le cri d'une douleur trop forte qui trouble la raison, ce ne peut être l'expression d'un système de philosophie froidement raisonné.

La seconde erreur de l'ascétisme, c'est l'assimilation de l'amour à l'instinct sexuel. Certes, nous reconnaissons que les mœurs et la littérature semblent parfois donner raison sur ce point à Schopenhauer et à Tolstoï ; mais tout homme n'est pas un Posdnicheff, et les romanciers ont calomnié la nature humaine plus souvent qu'ils ne l'ont dépeinte. Que l'amour ait une origine inférieure, qu'il soit « occasionné par le corps », comme l'a dit Pascal dans son *Discours sur les passions*, et que, pour un grand nombre, il ne s'élève pas au-dessus, il faut l'avouer, car l'homme est un animal ; mais, comme il est quelque chose de plus, il possède l'admirable pouvoir de transformer la sensation initiale, de la spiritualiser, de la moraliser, et, comme le Créateur, de pétrir cette argile et de lui souffler une âme capable de sacrifice et d'héroïsme, où le génie de l'espèce n'est pour rien. Les racines de la plante sont obscures et souillées de boue, mais la sève qu'elle en reçoit n'est pas le seul élément qui la nourrisse ; elle a besoin d'air pour vivre, et sa fleur embaumée est faite de la lumière et de la rosée du ciel.

Disons enfin que si l'ascétisme philanthropique est une erreur, il est aussi un danger, non pas qu'il y ait lieu de craindre la suppression de l'espèce par les moyens qu'il préconise — il suffit pour assurer la perpétuité des générations d'un couple récalcitrant ; mais il est imprudent de fournir des arguments philosophiques à ceux qui rêvent le bouleversement de l'ordre social. Leur en dire tant de mal, c'est les pousser à lui en faire. Lavrenius, le nihiliste russe dernièrement condamné en France, lisait Tolstoï tout en préparant de la dynamite. Il est assez naturel de vouloir contraindre les autres au renoncement pour n'être pas seul.

*
* *

En résumé, on le voit, les extrêmes se touchent ; l'épicurisme et l'ascétisme aboutissent l'un et l'autre à une soustraction. M. de Maupassant supprime l'âme, Tolstoï supprime le corps. Faudra-t-il donc que l'esprit humain ressemble toujours à ce paysan ivre de Luther qui tombait tantôt à droite, tantôt à gauche, incapable de se maintenir en équilibre sur sa monture? N'y aurait-il pas, entre le radicalisme de ceux qui veulent faire de l'homme une bête et le radicalisme de ceux qui en veulent faire un ange, un juste milieu qui donnerait satisfaction aux deux éléments de notre être et réconcilierait les frères ennemis par des concessions réciproques?

Quoi qu'il en soit, la solution du problème n'est pas le renoncement tel que l'entendent les philanthropes russes. A la société idéale qu'ils rêvent, on pourra toujours reprocher qu'elle sort des conditions de la vie humaine. L'expérience en a été faite par Çakya-Mouni : elle est concluante. L'ascétisme adoucit l'homme, mais en le diminuant. La critique que M. Taine a faite du système bouddhique peut s'appliquer à celui de Tolstoï : « Qu'on se figure, dit-il, des animaux sauvages, taureaux et béliers, dont on fait des moutons et des bœufs, qu'on parque dans un enclos pour les obliger à vivre fraternellement ; certainement, ils se feront moins de mal qu'auparavant, mais ce seront d'assez médiocres créatures. » Décidément, il vaut mieux rester homme à ses risques et périls. L'arbre ne produit pas de bons fruits, d'accord, mais ce n'est pas une raison pour l'arracher. Ne le maudissez pas, ne le coupez pas — greffez-le.

JEAN HONCEY.

LES GRANDES MANŒUVRES DES 1er ET 2e CORPS D'ARMÉE

La poudre sans fumée.

SON INFLUENCE SUR LA TACTIQUE DES TROIS ARMES : INFANTERIE, ARTILLERIE, CAVALERIE.

Les grandes manœuvres de 1890 viennent de finir dans le nord de la France ; le dernier coup de canon a

retenti sur les confins de la Picardie et des Flandres, fantassins, cavaliers, artilleurs rejoignent leurs garnisons après avoir donné le spectacle grandiose d'une revue de cinquante mille hommes.

Les manœuvres des 1er et 2e corps offraient, cette année, un nouvel intérêt : l'essai de la poudre sans fumée par une aussi grande masse de combattants.

Il faut avoir été mêlé à un engagement où les troupes font usage de la nouvelle poudre pour se rendre un compte exact de l'impression qu'elle produit sur elles.

L'effet moral est très grand.

Sur le champ de bataille, on est inquiet, tourmenté, énervé. On voit, et cependant on doute de ce que l'on voit. On entend la fusillade et on cherche les fusils, bien qu'on les ait devant soi.

On aperçoit distinctement des troupes qui s'avancent, des fusils qui se lèvent et qui s'abaissent, et, malgré cela, chacun se demande si ce sont bien ces fusils-là qui viennent de faire feu; instinctivement, le combattant cherche de l'œil, à droite et à gauche, un autre adversaire dont la fumée signalerait la présence.

Sur le théâtre de l'action, les soldats ont l'air de soldats de plomb qui marchent mécaniquement, tandis que dans les coulisses, bien loin de là, des machinistes tirent le canon avec de vrais canons et des coups de fusil avec de vrais fusils.

Il devient difficile de juger, sur le terrain, quand une troupe est engagée ou quand elle ne l'est pas. La fumée indiquait nettement le moment où elle entrait en action; aujourd'hui, le bruit des détonations ne suffit pas pour donner à ce sujet des indications précises. Bien des fois nous avons entendu crier à des troupes qui tiraillaient depuis longtemps : « Mais tirez donc! Vous ne tirez pas! »

Le soldat s'habituera aux effets de la nouvelle cartouche; mais au début, pendant ces dernières manœuvres, il semblait étonné, ennuyé; il hésitait à se porter franchement dans une direction plutôt que dans une autre, parce qu'il ne voyait pas, à l'évidence, d'où lui venaient les coups.

Il n'en sera plus de même sur le champ de bataille de l'avenir, quand les balles meurtrières indiqueront trop clairement que les adversaires sont en face. Le moral des officiers et des soldats, nous en sommes sûr, sera assez solidement trempé pour ne pas faiblir à la vue des vides qui se feront autour d'eux, en plein jour, en plein soleil, sans qu'un voile de fumée vienne masquer à leurs yeux les sacrifices du combat.

On verra trop.

Aussi nous pouvons croire que, dans la lutte, l'énervement, l'irritation seront poussés à leur comb e; plus que jamais, l'envie d'en finir s'emparera de tous, et l'impatience de voir l'ennemi au bout de la baïonnette entraînera les lignes à l'assaut plus vite encore qu'autrefois.

Nous allons d'ailleurs essayer de chercher si l'adoption de la poudre sans fumée aura des conséquences telles qu'elles doivent modifier la tactique des trois armes : infanterie, artillerie, cavalerie.

L'infanterie d'abord; à tout seigneur tout honneur, car, plus que jamais, elle peut être proclamée la « reine des batailles ».

Désormais, pour elle, l'action s'engagera d'un peu plus loin et elle sera plus meurtrière, cela n'est pas contestable. L'arme du fantassin est très précise; elle a une portée très considérable, et, dans la bataille, l'attaque et la défense auront toujours une tendance à s'en servir aux distances extrêmes.

Au début, la lutte prendra un caractère traînant : c'est le temps nécessaire pour l'entrée en ligne des troupes, pour la mise en place des acteurs du drame.

Pendant cette préparation, l'artillerie fera son œuvre; elle lancera ses obus sur les lignes de combat et sur les places d'armes de l'adversaire, cherchant à l'entamer pour faciliter l'attaque.

L'infanterie entrera en scène à son tour. Si elle est *offensive*, elle ne s'attardera pas à faire des feux de salve à grande distance, inutiles souvent contre un adversaire parfaitement terré. Et, comme aujourd'hui, sans grands dommages, en utilisant avec le plus grand soin tous les couverts, elle arrivera jusqu'à 800, 600 mètres de la position, à peu près sans tirer.

Là est pour elle le point critique. Là commenceront les pertes.

D'abord lentement, difficilement, à coups de réserves, la ligne de combat cheminera vers les défenseurs, jalonnant de ses blessés les lignes successives qu'elle aura occupées.

Vers 400-300 mètres, n'y pouvant plus tenir, officiers et soldats brusqueront l'attaque, l'artillerie balayera la ligne ennemie de ses dernières rafales et, tambour battant, drapeau en tête, toute la ligne se lèvera comme un seul homme et se lancera à l'assaut.

Attaque brusquée et *baïonnette*, tel est pour nous, après ce que nous venons de voir, le dernier mot du combat *offensif* d'infanterie.

Le *défenseur* évitera aussi d'épuiser ses forces en salves lointaines. A de grandes distances, au delà de 800-900 mètres, il ne peut songer à ralentir la marche d'une infanterie déterminée, et l'action du feu est si énervante pour le combattant qu'il ne faut déclancher la machine qu'au dernier moment.

C'est donc sur la zone comprise entre 800 et 400 mètres que le défenseur devra concentrer tous ses efforts. Il faut que sur tout le terrain à parcourir par l'assaillant pour arriver jusqu'à lui, il fasse tomber sans relâche une pluie de plomb.

Bien retranché, il recevra certes beaucoup moins de coups qu'il n'en donnera, et, mieux encore que son adversaire, *il verra;* il verra s'accomplir son œuvre de

destruction, il verra la ligne des assaillants se déchirer et se tordre sous les balles.

Mais l'action est réflexe et l'arme est à deux tranchants, car le défenseur a l'infériorité morale : si la ligne d'attaque progresse, si la charge retentit enfin, il n'a plus qu'à *vider son magasin* et à se jeter, à son tour, sur l'ennemi, la baïonnette haute.

Trouvera-t-on souvent une troupe placée dans une situation défensive qui puisse produire un pareil effort ?

Donc, au point de vue de l'infanterie, la poudre sans fumée, c'est le triomphe de l'offensive. A forces égales, c'est la victoire au plus brave, et c'est cela qu'il faut écrire dans tous nos règlements, qu'il faut faire pénétrer dans l'âme de nos soldats.

Peu importent les formations à prendre; on ne peut réussir qu'à la seule condition de faire un trou dans la ligne adverse, et pour faire ce trou, il faut une masse, un marteau humain.

Dans l'état actuel des choses, il n'est pas possible de promener une telle agglomération d'hommes sur le champ de bataille sans prendre mille précautions : ce serait l'exposer maladroitement aux coups terribles de l'adversaire. Mais il faut l'amener par petits paquets en un point choisi, et lorsque le chef l'aura tout entière dans la main, il la lancera frémissante à la tête de l'adversaire.

Il n'y a donc rien de changé et il n'y a, suivant nous, rien à changer aux règles actuelles du combat.

Offensive et *baïonnette*, tel est le mot d'ordre. C'est là qu'est le succès.

*
* *

Le problème se présente plus complexe pour les autres armes : l'artillerie et la cavalerie.

Le léger flocon de fumée qui sort du canon est à peine visible, mais, à chaque coup, apparaît à la bouche une vive lueur produite par la combustion d'une grande quantité de poudre, et le déplacement violent de la colonne d'air soulève en terrain sec un gros nuage de poussière.

En observant attentivement on voit cette lueur et cette poussière, et une fois orienté, avec une bonne carte et un peu d'expérience, on arrive à repérer l'emplacement des batteries adverses. De là à régler un tir sur elles *avec assurance*, il y a loin.

Régler le tir, c'est encadrer le but à atteindre entre deux coups extrêmes, de telle façon que tous les projectiles arrivent à éclater dans une zone déterminée, qui sera, par exemple, pour une batterie, la surface couverte par les différents organes de la batterie adverse, pièces, servants, avant-trains et caissons.

Un tel réglage s'obtient d'ordinaire par tâtonnements; il est fondé sur *l'observation*.

La tactique consiste donc pour l'artillerie à se dérober à *l'observation* de l'adversaire, à ne lui montrer que la gueule de ses pièces et la tête de ses pointeurs; à cet effet, elle doit autant que possible prendre position un peu en arrière des crêtes. C'est d'ailleurs un principe appliqué bien longtemps avant l'apparition de la poudre sans fumée.

Mais aller plus loin, mettre l'artillerie dans les fonds et la faire tirer de là sur des objectifs invisibles pour elle, en un mot user du *tir indirect*, pour employer le terme consacré, c'est poursuivre une chimère. Cela ne se passera jamais ainsi à la guerre; les résultats matériels seraient pitoyables.

Et puis, en dehors de son action matérielle, l'artillerie a une action morale sur les troupes qu'elle protège : il faut qu'on la voie et il importe qu'elle voie.

Le duel entre deux artilleries en position, ce prélude de la bataille, cette introduction du drame va donc devenir chose particulièrement délicate et difficile.

De plus, tout déplacement d'artillerie devient une opération critique. Autrefois, ce déplacement se faisait à la faveur d'une dernière salve; le nuage de fumée masquait le mouvement « Amenez les avant-trains », et quand il s'était dissipé, l'objectif avait disparu.

La situation n'est plus la même aujourd'hui, le voile de fumée n'existe plus, et la poussière que soulèveront les attelages et les caissons dénoncera le mouvement aux adversaires, elle exposera trains et chevaux à des coups meurtriers.

D'où la nécessité de ces mouvements successifs, *en échelons*, que nous avons vu pratiquer dans les manœuvres du Nord, l'échelon resté en position protégeant par son feu celui qui se déplace.

De là sans doute la tendance actuelle de l'artillerie à ouvrir le feu de très loin, de trop loin peut-être, à s'immobiliser parfois sur ses positions, à tirer sur des objectifs obliques.

Mais si le réglage du tir est devenu difficile contre l'artillerie adverse, il est devenu beaucoup plus sûr contre l'infanterie qui apparaîtra désormais comme une cible dans le champ de bataille inondé de lumière.

Ainsi se confirme le principe que nous avons déjà énoncé : dissimuler l'infanterie, l'abriter jusqu'à l'heure propice, et, quand on l'aura sortie, lui faire franchir rapidement la zone d'action de l'artillerie adverse et la pousser violemment à l'attaque.

Tout ceci peut se résumer en quelques mots qui donneraient à notre avis la formule du combat moderne : « Préparation lente et difficile. Exécution prompte et décidée, *menée à fond.* »

Le rôle de l'artillerie dans le combat n'a pas changé d'ailleurs : préparer les chemins pour son infanterie, faire brèche dans l'objectif avec ses obus, arroser les lignes ennemies d'une pluie de fer, et lorsque la charge a retenti, lorsque les infanteries sont aux prises, concentrer son action sur les réserves, tout cela c'est le

vieux jeu; la poudre sans fumée n'y change rien. Elle le simplifie et c'est tout.

*
* *

La cavalerie a deux rôles à remplir : rechercher ou surveiller et combattre.

Rien n'est changé dans sa lutte avec la cavalerie adverse; son arme c'est le sabre, et le succès reste pour elle dans la solidité de ses chevaux, le coup d'œil et le savoir de ses chefs, la vaillance de ses cavaliers.

Où la situation change, c'est dans les rapports de la cavalerie avec l'infanterie.

En exploration comme en patrouille, le cavalier qui se trouvera en contact avec le fantassin abrité recevra des projectiles sans pouvoir déterminer souvent d'où ils viendront. Il naît de là une difficulté nouvelle pour le service de reconnaissance qui sera désormais plus coûteux pour la cavalerie. Aussi a-t-on songé à y employer des gens qui puissent rendre coup pour coup et aller voir, des fantassins choisis, intelligents et bons marcheurs; mais les *groupes francs* — c'est ainsi qu'on nomme ces patrouilles d'infanterie — ne peuvent s'aventurer bien loin, et leur mobilité n'est pas grande, si alertes qu'ils soient.

D'ailleurs, l'ennemi n'est pas toujours en position; il se meut, il se transporte d'un point à un autre, et c'est pendant sa marche que la cavalerie devra s'efforcer d'observer l'adversaire et de lui arracher son secret, car c'est la direction qu'il prend, ce sont les effectifs qu'il met en mouvement qui intéressent le commandement.

Se heurte-t-elle à des coups de feu dans cette mission, qu'elle aille plus loin, ses chevaux la mettront vite hors de portée et elle trouvera toujours sur le flanc de l'adversaire une faille où glisser son œil.

Ainsi, son rôle n'est pas amoindri, il se complique au contraire, il grandit, il exige plus de coup d'œil et de sang-froid chez le chef, plus d'énergie chez le soldat, plus de vigueur et de résistance chez les chevaux.

Au combat, et nous voulons ici parler du combat contre l'infanterie, la cavalerie pourra juger merveilleusement des situations. On lui a dit et répété bien des fois qu'elle ne pouvait agir que par surprise et contre des troupes déjà ébranlées. Nous ne croyons pas que la cavalerie ait jamais songé à demander l'*effet de surprise* à la fumée, car la *direction* est la première condition de son action; elle le demande au terrain qui n'a pas changé.

Quant à juger qu'une troupe d'infanterie est ébranlée, cela est devenu seulement possible, il nous semble, depuis qu'il n'y a plus de fumée sur le champ de bataille.

Enfin, à l'heure suprême du *sacrifice*, à ce moment critique où le général en chef lui demandera de mettre un temps d'arrêt dans la lutte, en chargeant à fond, droit devant elle, les résultats obtenus seront peut-être plus considérables qu'ils ne l'ont jamais été.

A la guerre, il faut compter avec le moral des hommes et, sans nul doute, plus d'un cœur battra vite lorsque surgira à quelques centaines de pas cette masse d'hommes et de chevaux que le fantassin verra progresser de seconde en seconde, puis s'abattre comme une trombe sur les rangs terrifiés. Qu'une seule défaillance se produise, qu'un cri de « sauve qui peut » se fasse entendre, et la charge sera victorieuse.

Nous avons prononcé le mot de *sacrifice* et nous le maintenons quand même, ayant au cœur l'espoir que toutes les fois qu'il sera nécessaire sur le champ de bataille, il sera toujours fécond.

*
* *

En résumé, l'adoption de la poudre sans fumée ne nous paraît nullement devoir apporter dans nos procédés de combat les bouleversements que l'on dit; nos règlements doivent rester intacts, mais après les expériences qui viennent d'être faites dans les hautes vallées de la Somme et de l'Oise, ils deviennent d'une application plus difficile; ils exigent plus de science et de coup d'œil dans la direction, plus d'énergie dans l'exécution. Le rôle de chacun est grandi.

Le champ de bataille reprend la physionomie qu'il devait avoir il y a plusieurs siècles. L'homme s'y retrouve en face de l'homme avec toutes les qualités et tous les défauts de sa race : nous savons ce que vaut la nôtre.

Il verra tout désormais, le petit piouplou français: il saura où il va; il apercevra distinctement le but, et pour nous, qui connaissons son cœur et son courage, nous affirmons que pour l'atteindre il ne reculera devant rien.

***

COURRIER LITTÉRAIRE

J'ai éprouvé, en lisant *Ni Dieu ni maître* (1), le drame imprimé et non joué de George Duruy, une vive et profonde émotion. J'étais heureux qu'une telle œuvre eût été écrite à son heure, et j'étais fier qu'un de mes plus chers amis en fût l'auteur. Mais je n'ai pas voulu écrire sous l'influence de cette double émotion; je l'ai laissée s'enfoncer, se perdre par degrés, avec tous les souvenirs précieux et tristes qu'elle avait réveillés, dans ces solitudes de l'être intime, où, comme des feux brûlant dans l'espace, s'affaiblissent et s'éteignent nos plus ardentes sensations.

Alors, relisant ce drame si étrange, si neuf, si hardi,

(1) *Ni Dieu ni maître*, par George Duruy. — Ollendorff.

j'en ai mieux apprécié la contexture artistique et les habiletés cachées. Les premières impressions ont été ravivées et confirmées; celles qui s'y sont jointes, d'un caractère plus particulièrement esthétique, n'ont pas été moins favorables. Je vais essayer de résumer fidèlement les unes et les autres, sûr de n'être dominé aujourd'hui ni par des affinités religieuses, ni par des sympathies personnelles.

George Duruy, qu'on Je comprenne bien, a fait œuvre d'observateur et d'artiste, non de prédicateur. En est-il lui-même au point où il a conduit son héros, Pierre Nogaret? Je n'en sais rien, je ne le crois pas, et, d'ailleurs, cela ne nous regarde point. Il s'est proposé, ce me semble, de dresser le bilan de notre état d'âme à l'heure actuelle, en ce qui touche les choses de la foi. Il a voulu montrer d'où procèdent et jusqu'où vont nos besoins religieux, faire, en l'individualisant, l'histoire de l'évolution néo-chrétienne à laquelle nous assistons.

Chacun des caractères personnifie une variété psychique, un aspect différent de la question. Thérèse Nogaret, c'est la chrétienne d'instinct et d'habitude, paisiblement convaincue, heureuse de ce bonheur que met dans notre vie la parfaite conformité des sentiments, des paroles et des actes, une chrétienne dont la foi est si enracinée, si ancienne, qu'on ne saurait dire si elle a sa source dans l'évidence intérieure, dans les enseignements reçus, ou si elle dérive de cette innéité qui prédestine certaines âmes aux délicieux abandons de l'obéissance mentale. Valmeyr, c'est le positivisme dans toute la hideur de ses fâcheux corollaires. Adrienne et Maurice Nogaret, c'est l'indifférence, l'égoïsme, l'incurable mollesse d'âme des nouvelles générations qui ont respiré dans l'air le nihilisme comme jadis on y respirait la foi. Favreuil, le viveur quinquagénaire, considère la messe comme une affaire de police mondaine; elle fait partie, à ses yeux, d'un ordre social qu'il s'est habitué à respecter, parce que cet ordre social, il faut bien le dire, protégeait ses jouissances mêmes. Ce qui le caractérise, c'est la peur du devoir, car la morale est morte chez nous avant la religion. Il fuit devant le devoir, avec grâce quand il le peut, lâchement, platement, piteusement lorsqu'il ne peut faire mieux et qu'on le met au pied du mur. Meynard est à demi converti, et je prévois qu'il s'en tiendra là. Il est de la religion des cloches. Il se plaît à l'église où le ramène la magie des vieux souvenirs, où le retient la poésie diffuse sous les voûtes du temple avec les vibrations de l'orgue et les vapeurs de l'encensoir.

Au milieu de ces consciences immobiles, la conscience de Pierre Nogaret est seule en mouvement, et c'est sa marche qui fait toute la pièce. Athée au premier acte, glorieux de l'être, avec cette pointe de bravade et de haine, si inexplicable et pourtant si naturelle, contre celui dont il nie l'existence, Pierre Nogaret a fait tant de chemin, qu'au moment où la toile tombe, nous le laissons en tête-à-tête avec un prêtre qui vient — tranchons le mot! — pour le confesser.

Quels ont été les agents de cette conversion préparée sinon accomplie? Un sentiment et une idée. Le sentiment, c'est le besoin d'un soutien à l'heure des grandes épreuves. L'idée consiste à comparer l'athéisme et la religion d'après leurs fruits. L'un a produit le féroce, le monstrueux égoïsme de Valmeyr et de Maurice, la sécheresse fanatique de Mlle Jauzon; l'autre a nourri l'amitié fidèle de Meynard, le dévouement sans défaillance et sans bornes de Thérèse. Certes, voilà un terrain solide, et pourtant je prévois, j'entends des objections. Qu'arriverait-il, si la pieuse Thérèse passait son temps aux offices au lieu de soigner son mari, et si c'était la libre-penseuse Jauzon qui avait le secret des bonnes tisanes? Dans ce cas, tout s'écroulerait-il? Le christianisme est-il vrai seulement parce que Thérèse est une bonne femme et parce que le docteur Nogaret est atteint d'une maladie de la moelle épinière?

L'objection peut être sérieuse, mais elle ne prévaut point contre la force des choses. L'homme va à la foi par des routes différentes, par des avenues plus ou moins sinueuses, plus ou moins étroites. En est-il une plus belle ou plus sûre que ce « chemin royal de la croix » où ont passé Pascal et Tolstoï après saint Augustin et saint Bernard, et où les plus grands comme les plus humbles ont laissé quelques gouttes de leur sang? Je ne demande pas mieux que de voir la science positive se subordonner à l'intuition religieuse, comme quelques-uns le prévoient et comme beaucoup l'espèrent. Mais il faudra toujours que l'humanité passe par le Calvaire, et celui qui prétendrait lui économiser la douleur lui volerait ses titres de noblesse et ses chances d'immortalité.

Refaisant, en sens inverse, la route parcourue par un célèbre philosophe, George Duruy a montré « comment les dogmes renaissent ». Mais, encore une fois, il n'est ni polémiste ni théologien. Il a conduit son héros par une série d'impressions morales, humaines, je dirais presque mondaines, jusqu'au seuil de la vie dévote. Au moment où le rideau s'abaisse, le prêtre paraît. Que va-t-il dire? Tout dépend de là. Quelles répugnances, quelles révoltes, ou au contraire quelles lumières, quel rafraîchissement et quelles joies va faire naître la parole de ce prêtre? Et tout d'abord, l'envoyé d'en haut pourra-t-il montrer ses lettres de créance, ou sera-t-il ignominieusement convaincu d'imposture? Tout est possible, rien n'est fait. Nogaret en est là, et peut-être aussi beaucoup d'entre nous. Il y a un cinquième acte que l'auteur s'est volontairement gardé d'écrire : ce mystérieux cinquième acte se joue, à huis clos et à rampe baissée, sur l'obscur théâtre secret des consciences.

Alors, quoi? Que reste-t-il du drame? Rien de plus que le souvenir de pénétrantes analyses et de scènes

émouvantes? Pardon, il reste beaucoup plus que cela : un sentiment vague, mais puissant, inoubliable, un état religieux de l'âme qui aspirera à de nouvelles expériences si, à ce premier contact avec le dogme, la raison s'est insurgée. Un soir de juillet 1827, le vieux Gœthe, parlant à Eckermann d'un jeune Écossais qui lui avait envoyé une *Vie de Schiller* et une traduction de *Wilhelm Meister*, disait à son confident : « Il y a dans ce jeune homme une force morale d'une grande portée. Je ne sais ce qu'il en fera, mais, à coup sûr, il en fera quelque chose, et beaucoup de choses se feront par son influence. » Le jeune inconnu était Thomas Carlyle : on sait de quelle façon il a justifié l'horoscope. Ce mot m'est revenu plus d'une fois en mémoire lorsque je songeais à George Duruy. En lui aussi il y a une « force morale »; elle vient de se manifester et d'agir. Quiconque s'y livrera de bonne foi, sans mauvaise humeur, sans mesquin et vaniteux esprit de résistance, se sentira soulevé par cette force et comme porté en avant. Il s'étonnera de se retrouver loin du point de départ et d'apercevoir des horizons nouveaux qu'il n'avait pas soupçonnés.

Ni Dieu ni maître appartient-il au théâtre impossible? Non : tout au plus au théâtre difficile. Un écrivain dramatique, instruit par le succès comme d'autres ne le sont pas toujours par leurs chutes, me faisait remarquer les belles qualités scéniques que révèle cet ouvrage. Je voudrais que la réussite du volume obligeât en quelque sorte un directeur à tenter l'aventure. Est-il vrai que, sur la scène, les « douleurs fulgurantes » de Pierre Nogaret ressembleraient aux coliques du *Malade imaginaire?* Pour l'admettre, j'ai trop bonne opinion de nos excellents acteurs du Théâtre-Français et de l'Odéon. Si ce double drame d'un corps qui se déchire et se dissout dans la douleur, d'une âme qui ressuscite dans la vertu et dans la foi, n'est pas du théâtre, en vérité tant pis pour le théâtre! En ce cas, nous ne méritons pas un autre Shakespeare que M. Alexandre Bisson.

Le docteur Benoît vient solliciter la voix de Pierre Nogaret pour l'Académie de médecine. Une visite de candidat, quoi de plus froid, quoi de plus banal? Quels miracles ne pourra accomplir celui qui fait jaillir l'émotion d'une pareille scène, jusqu'à étreindre et jusqu'à broyer le cœur? Pourtant cela est; j'en appelle à tous ceux qui ont lu ou qui liront la scène. Ce Benoît a étudié dans ses livres le cas de Nogaret. En interrogeant son humble confrère, c'est un arrêt de mort que le grand médecin sollicite et qu'il entend. Quelle simplicité dans les moyens! Quelle vérité dans les rôles! Quelle puissance dans les résultats! Les demandes et les répliques de Corneille ne sont pas plus haletantes, plus serrées, plus accablantes.

J'en dis autant de l'effroyable et magnifique scène où Nogaret, à travers le rideau qui sépare sa chambre du salon, entend son fils et sa fille analyser le tort que leur a fait la maladie de leur père, discuter la date probable de sa mort, l'hérédité possible du mal, les conséquences pécuniaires de sa prochaine disparition, puis effacer ces mauvaises paroles avec un demi-repentir dont la légèreté navrante est encore plus inexpiable. Pervers, on les haïrait; inconscients et lâches, on les méprise. — Le public, me dites-vous, n'entendrait pas cette scène jusqu'à la fin. — Peut-être avez-vous raison. Au théâtre, nous regardons avec une sorte de complaisance pharisaïque les noirs scélérats tels qu'Iago ou Narcisse. Mais cette naïveté ignoble des appétits, cette candeur immorale, ces vilenies intimes dont rien ne resterait si elles n'avaient été surprises par hasard, ces horribles enfants qui ressemblent si cruellement aux nôtres; oui, tout cela est d'une vérité trop prochaine, tout cela nous épouvante, et nous aimerions mieux briser le miroir que de nous y reconnaître, nous ou ceux que nous avons la misère d'aimer!

Pour que la scène parût naturelle au parterre, il faudrait que nos mœurs fussent encore pires qu'elles ne sont. Souhaitons plutôt que l'auteur nous donne d'autres œuvres dramatiques aussi vigoureuses, aussi puissantes, mais qui ne fassent ni crier nos nerfs, ni rougir notre bassesse, et où l'amour jettera sur les tristesses et les laideurs de la vie, son illusion consolatrice !...

J'avais écrit cet article après avoir lu la pièce dans la *Revue des Deux Mondes*. Voici que le volume me parvient et que j'y trouve une préface sous forme de dialogue. Vibrante, spirituelle, passionnée, cette préface frustre la critique de ce qu'elle pouvait dire à l'encontre de la pièce et aussi pour sa défense. Je trouve piquant de laisser subsister, sans y rayer un mot, mon article primitif, où j'ai endossé, à l'avance et tour à tour, les aspirations jeunes de l'auteur et les idées vieillottes de son contradicteur, « monsieur X., l'auteur dramatique ». Ce n'est pas étonnant. Ne suis-je pas à mi-chemin entre la jeunesse de l'un et la vieillesse de l'autre? Mais comme cette préface vient à propos confirmer ce que j'ai dit sur la « force morale » qui est en George Duruy!

*
* *

M. Robert de Bonnières a des qualités qui lui appartiennent et des défauts qu'il n'a empruntés à personne : mérite rare aujourd'hui où l'on pastiche jusqu'aux tics et jusqu'aux lapsus des maîtres. Les influences diverses qui paraissent solliciter l'auteur des *Monach*, ce talent complexe, à la fois naïf et savant, primitif et moderne, en font un des caractères littéraires les plus intéressants à étudier, et les plus difficiles à définir de ce temps-ci. Extrêmement fin dans le portrait, moins habile dans le groupement des personnages et dans la composition des scènes, M. de Bonnières rappelle encore les anciens artistes par un certain défaut de perspective qui amène sur le premier plan les figures

épisodiques à côté des protagonistes. Nourri dans l'intimité des écrivains de 1650, et notamment de Retz, de La Rochefoucauld et du Pascal des *Provinciales* (du moins, je le suppose), il s'est assimilé leurs façons de penser et de parler, leurs fines ambiguïtés où se glisse sans effort l'élégante tristesse moderne; ce qui nous vaut des pages de *précieux-mélancolique*, très agréables à déguster. Comme certains historiens d'autrefois, au lieu de jouer la scène devant nous, il résume les conversations au moyen de ce que nous appelons, nous autres pédants, le « discours indirect » : de là un air d'archaïsme et une certaine froideur. Sa méthode psychologique est l'inverse de celle qui est aujourd'hui à la mode. Au lieu de regarder au dedans de l'âme, il guette les sentiments à la sortie, note les manifestations, petites ou grandes, par lesquelles le sujet s'objective. C'est ce qui donne à plusieurs passages de ses œuvres l'apparence saisissante de morceaux arrachés à la vie, comme dit Maupassant dans *Notre cœur* à propos des romans de Lamarthe. Rappelez-vous, par exemple, le charmant début de *Jeanne Avril*. C'était à croire que M. de Bonnières avait dérobé un journal de jeune fille ou entendu jaser deux pensionnaires derrière le mur d'un couvent.

Je ne veux point m'étendre sur *le Petit Margemont* (1) que vous avez lu depuis plusieurs mois. La partie dramatique est très courte et l'effet en est un peu gâté, si je ne me trompe, par de grosses invraisemblances morales. Louise et son Philippe ne m'inspirent point de sympathie. J'aurais volontiers chassé ce couple criminel loin du lit de mort de l'angélique bêta qu'ils martyrisent et assassinent. L'impression qui domine et qui demeure est la peinture du milieu : un Faubourg Saint-Germain qui tombe en enfance et en pourriture. M. de Bonnières a traité ce noble Faubourg à peu près comme M. Zola a traité certain village de la Beauce : il y a entassé toute sorte d'imbécillités et de noirceurs. Le jeune Novarey est un dangereux rustre, un Buteau sportsman et grand seigneur; d'Haudicourt un Brigard qui oublie d'être spirituel, seule chance de rachat pour un égoïste et un viveur. Le pieux M. de Nointel, nourrissant un amour sournois et légèrement incestueux pour sa nièce qui est presque sa fille; le prince de Neubourg, qui vient à Paris pour réconcilier la princesse avec son ancien amant; le duc de Margemont, qui, par avarice, fait mourir de faim, de froid et d'ennui ses enfants, et qui, à force de vanité ducale, arrive à montrer les façons grossières d'un parvenu, sont de très mordantes peintures où la discrétion et le poli de la forme contrastent curieusement avec la violence du fond. Sont-ce des peintures vraies? Si oui, le glas de l'aristocratie française a sonné. On s'en doutait.

(1) *Le Petit Margemont*, par Robert de Bonnières. — Ollendorff.

*
* *

M. Abel Hermant s'est créé une clientèle avec *Monsieur Rabosson*, satire universitaire, et surtout avec *le Cavalier Miserey*, tableau de mœurs militaires. Maintenant, il veut entraîner avec lui les lecteurs qu'il a conquis vers des régions plus neuves de la psychologie.

Y réussira-t-il? Je l'espère. En tout cas, l'effort est louable.

J'ai omis de vous parler de *Cœurs à part* (1), lorsque ce livre a paru, il y a quelques mois. En publiant un nouveau volume, *Amour de tête* (2), M. Hermant me donne l'occasion de réparer cet oubli et d'appeler à la fois votre attention sur les deux œuvres qui ont vu le jour cette année.

La première des quatre nouvelles qui composent *Cœurs à part* raconte la crise de la puberté dans une nature étrange, ravagée par la fièvre et dominée par l'idée fixe. Par quels détours infinis passe cet adolescent pour arriver à la femme! Hélas! Pour beaucoup, le chemin n'est que trop direct du cœur aux lèvres, et il semble si facile d'aimer!

M. Hermant ne le veut pas ainsi, et cet enfantement douloureux de la passion est encore le sujet d'*Amour de tête*. Par moments, on dirait que la femme repousse le jeune écrivain plus qu'elle ne l'attire. On se demande si, par hasard, il ne trouverait pas mieux fait que celui-ci un monde où nous serions entre hommes... Ah! combien je suis éloigné d'être de cet avis!

Marcel Dehaynin a suivi ce siècle dans sa route, « de la blague à la critique, et de la critique au dilettantisme ». Il en est où nous en sommes tous, paraît-il, « à l'évolution vers l'Intellectualité ». Il se regarde au microscope, se complaît dans une bizarre et amoureuse intimité avec lui-même, dans une sorte d'hermaphroditisme moral, où il se possède à la fois comme amant et comme maîtresse. Bien qu'il place les délices de l'amitié au-dessus des joies de l'amour, il s'éprend d'une jeune fille sans l'avoir vue, sur le seul prononcé de son nom, uniquement parce qu'elle est la sœur de son ami Gaildraud, qui est un esprit supérieur.

Suzanne est charmante, mais elle n'est pas semblable au fantôme rêvé. Marcel lui en veut de cette dissemblance; « il nourrit contre elle la rancune du savant contre le petit fait qui vient infirmer ses hypothèses ».

Ainsi commence l'antagonisme du cœur et du cerveau. Comme les deux motifs d'une fugue s'enroulent sans se toucher et se poursuivent sans s'atteindre, l'idolâtrie pour la Suzanne imaginaire et l'antipathie contre la Suzanne réelle coexistent dans l'âme troublée de Marcel Dehaynin. Ce renaniste de l'amour — la comparaison est de M. Hermant, et elle est spiri-

(1) *Cœurs à part*, par Abel Hermant. — Charpentier.
(2) *Amour de tête*, par Abel Hermant. — Charpentier.

tuelle — continue à aimer son dieu bien longtemps après avoir cessé d'y croire. Il épouse à la fin sa bête noire qui est, en même temps, son adorée et qui, par un surcroît d'étrangeté, est soumise au même dualisme d'impressions. Quelques semaines après le mariage, l'accommodation se fait, et ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils s'aiment pour de bon. Qui a produit cette crise? Est-ce un effet de soleil couchant dans les cheveux noirs de Suzanne qui la fait paraître « presque rousse » ? Ou serait-ce que le roman a dépassé la 300e page ? Quoi qu'il en soit, après avoir passé par le dilettantisme, le renanisme, le pétrarquisme et autres « états d'âme » rares et intéressants, Marcel sera bêtement, bourgeoisement heureux.

Le *clou* du roman, c'est la description de la nuit de noces, minute par minute, seconde par seconde. Les lecteurs ordinaires pardonneront à M. Hermant sa psychologie minutieuse à cause de cette peinture trop savoureuse. Les esprits délicats absoudront la franchise réaliste du tableau en faveur des subtiles analyses de l'auteur.

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Sur Camille Desmoulins et Lamartine.

Et la mer montait toujours! Le flot boueux des révélations nous submerge. Voici plusieurs longues semaines que nous dînons et soupons du scandale, que nous le respirons dans notre air. Si répugnant que soit le remède, il convient de le boire tout entier. Il le faut. J'entends des gens qui demandent grâce; ce dégoût les honore, mais croient-ils par hasard être les seuls à ne pas aimer la fange pour la fange? Estomacs délicats, petites bouches, prenez patience quelque temps encore. Une purgation sauvage était nécessaire; pas une goutte de cette médecine de cheval ne doit être perdue.

N'empêche qu'il y a plaisir, entre deux nausées, à se laver l'esprit et le cœur. Nous voici par bonheur à l'époque de l'année où le chômage de la politique permet de revenir en arrière, de songer au passé, de se recueillir. Alors on vit moins vite, moins immédiatement, d'une vie plus désintéressée et plus large. Les morts illustres bénéficient de cette trêve; on remet un peu d'or sur les vieilles gloires. C'est l'heure propice aux statues nouvelles, aux feux d'artifice, aux apothéoses. Hier, c'était Berlioz, puis Delacroix que l'on célébrait. Dans quelques jours, la petite ville de Guise glorifiera son terrible enfant, Camille Desmoulins, et presque en même temps la vieille Bourgogne, nourricière de grands hommes, fêtera le centenaire de Lamartine. Nos yeux, salis par tant d'objets hideux ou grotesques, se rafraîchissent à contempler de nobles images. Au lendemain d'une indigestion d'ignominie, qu'il est tonique et délicieux d'admirer!

*
* *

Ce n'est pas que j'aie la mémoire de Camille Desmoulins en dévotion particulière. Laissez-moi dire cela en toute franchise, sans m'accuser d'impiété ou d'ingratitude. Nous n'aimons pas moins la Révolution que nos devanciers; nous l'aimons autrement, d'un amour plus curieux, plus familier, plus libre pour tout dire. Un siècle d'enquêtes incessantes a jeté sur les acteurs du grand drame une telle onde de lumière que nous les voyons maintenant, de gré ou de force, dans toute leur périssable humanité. Est-ce notre faute, à nous, si nous sommes nés à l'intelligence en un temps d'irrespect et de recherche, et si nous avons eu pour nourrice cette médiocre conteuse de légendes qui s'appelle la critique? Nos pères étaient d'infatigables faiseurs de dieux, qui ont fait souche de briseurs d'idoles. Nous avons appris très jeunes à épeler dans l'histoire, et nous ne pouvons plus y lire autre chose que la vérité. Le temps n'est plus où un Edgar Quinet risquait l'excommunication majeure pour avoir regardé la Terreur en face, et peint en noir le portrait du monstre. Les voiles sont déchirés, profitons-en.

Pour mon compte — et je crois n'être pas le seul à sentir ainsi — je n'aime Camille Desmoulins qu'à moitié. Je vois en lui le père d'une postérité détestable, et combien nombreuse! celle des inconscients. Je n'ignore pas qu'un dogme moderne prétend assurer à celui qui tient une plume on ne sait quelle immunité professionnelle, au fond de laquelle il y a un outrage. Bien que ou parce que journaliste, de ce privilège-là je ne veux point. Poser en principe que l'homme de lettres ne saurait faillir et qu'il doit, quoi qu'il dise, demeurer indemne, c'est le déclarer irresponsable. On l'assimile ainsi aux innocents de village que les gendarmes dédaignent d'arrêter, ou à ces bouffons des anciennes cours qui avaient licence du prince pour toutes les sottises qu'ils débitaient. Une si grande liberté finit par devenir insultante, et je crains qu'à force d'émanciper le journaliste, on ne réussisse qu'à l'avilir. S'il est bon que les juges correctionnels ne connaissent plus des crimes qu'un homme peut commettre avec l'encre et le papier, c'est à condition que l'écrivain dépendra d'une magistrature plus haute, et qu'il sera comptable de ses actes envers ce grand tribunal où tout le monde siège, et dont les arrêts restent sans appel. N'allez pas croire, au moins, mes chers confrères, que je réclame une loi contre la presse! Vous auriez tort de vous alarmer, d'abord parce que je ne demande aucune loi de ce genre, croyez-le bien, et ensuite parce que je ne l'obtiendrais point, au cas où j'aurais la fâcheuse idée de la demander. Mais nous sommes tous, grands ou petits, illustres ou obscurs, leaders célèbres ou hum-

bles chroniqueurs, les justiciables de l'opinion. Ne la laissons donc pas nous traiter avec trop d'indulgence. « Propos de journaliste, commence-t-on à dire, cela ne compte point. » Vous sentez-vous très fiers de cette tolérance? Si elle devait passer dans les mœurs et faire jurisprudence, je serais capable de regretter le père Delesvaux. Il ne nous méprisait pas, celui-là, il nous haïssait de toute sa bonne âme! J'aime mieux cela.

Il y a des crimes de presse, et je m'en flatte! Si la plume n'était pas une arme terrible, elle ne serait que le moins récréatif des joujoux. Cet enfant gâté de Camille Desmoulins, tout plein de sa Rome d'école, avec son âme livresque et ingénue, ne pensait aucunement à mal lorsqu'il s'intitulait gentiment « le procureur général de la lanterne » et qu'il jouait aux quilles avec les têtes des Brissotins. Littérateur jusque dans les moelles, il était très candidement convaincu que les choses écrites ne sauraient nuire. Dans les plus sanglantes polémiques il ne voyait que le côté farce, le grain d'hyperbole nécessaire à l'assaisonnement de la copie. Il réclamait des guillotinades sur un ton badin, en toute sécurité de conscience, entre deux baisers de sa Lucile, et par pure fantaisie. « C'était pour dire, » comme parlent les Bordelais. Puis un beau jour, au moment où il s'y attendait le moins, on l'a pris au mot, et des esprits plus simplistes que lui, des béotiens fanatiques, ont jeté les vingt-deux têtes girondines dans le panier. Présent au procès, il n'en croyait pas ses oreilles quand le tribunal révolutionnaire prononça l'arrêt. Aussi a-t-il versé toutes les larmes de son corps et protesté, au moyen d'une attaque de nerfs, de l'innocence de ses intentions. Ces larmes-là ne m'attendrissent guère. Rien n'est plus misérable en politique que de pleurer après. Encore un que la littérature a mené plus loin qu'il ne voulait aller! Au moins a-t-il expié magnifiquement sa faute et porté sa tête sur l'échafaud, où il avait envoyé les camarades, pour avoir poussé un cri sublime et immortel de pitié. Après avoir été bourreau sans s'en douter, il est mort martyr en faisant exprès. Il y a là de quoi désarmer les colères. Saluons donc la statue de Camille. Mais nul discours n'honorera sa mémoire autant qu'une lecture du *Vieux Cordelier*.

*
* *

L'éloge de Lamartine sera plus facile. Grand seigneur révolutionnaire et chanteur divin, qu'il fît des vers ou de la politique, il hantait naturellement les cimes et ne respirait que l'air des hauteurs. Nul en ce siècle n'a fait plus superbement le rêve de la vie. A bien des rimeurs et des politiciens d'aujourd'hui il suffirait d'avoir ses défauts pour beaucoup grandir. On prétend que sa gloire est en baisse dans certains milieux. Parbleu! est-ce que toutes les gloires ne sont pas en baisse? « Un poète », disent dédaigneusement les camelots de la politique fin de siècle, tandis que nos jeunes fabricants de vers de onze pieds le traitent de « diplomate » et « d'amateur ». Ce sont des vers d'album, me disait récemment un de ces éphèbes qui excellent dans la charade symbolique. Ils sont là une vingtaine qui font du bruit comme cent mille hommes chaque fois que l'un d'eux découvre un adjectif nouveau. Les drôles de garçons! S'ils n'admettent ni Victor Hugo ni Lamartine, où peuvent-ils avoir appris à admirer? J'entends bien que M. Paul Verlaine a trouvé des rythmes exquis et des surprises de mots délicieuses. Mais que diable! il n'est pourtant pas toute la poésie française à lui tout seul! C'est très gentil, les épithètes rares; gentil aussi, de temps en temps, le vers quaternaire; mais la poésie de Lamartine, pour n'avoir pas été « soluble dans l'air », selon le précepte à la mode, et malgré sa désolante clarté, a suffi à une génération qui n'était pas, tout compte fait, plus niaise que la vôtre! Sévères, bien sévères pour les papas, les enfants d'aujourd'hui! Nous faisons cependant notre possible pour être amnistiés. En ce qui me concerne, j'ai tellement peur de passer pour un imbécile auprès des nouvelles couches que je commets toutes les lâchetés. Je fais semblant d'admirer des sonnets auxquels je n'entends goutte, je me pâme quand je trouve le sujet d'une phrase à la place du régime et *vice versa*, j'accorde que M. Verlaine a réformé la littérature et que M. Peladan est un mage, je concède tout ce qu'on veut, dans l'espoir fragile qu'on me passera en retour quelque faiblesse : j'en suis pour mes frais! Alors, de temps en temps, je me venge par derrière en disant des énormités, comme celle-ci par exemple : que Lamartine et Hugo sont tout de même des poètes sublimes et qu'il ne faut pas trop leur en vouloir d'avoir ignoré *le Traité du verbe*, puisqu'il n'avait pas encore paru en librairie.

Quant aux politiciens qui reprochent à Lamartine d'avoir mêlé l'idéal aux affaires humaines, qu'ils nous laissent tranquilles avec leurs dédains! Ils nous donnent trop de prose, eux, s'il nous a donné trop de poésie. Les dames qui aiment à voir grand ne verront plus grand de cette grandeur-là; le moule est brisé.

Dans les dernières années de l'Empire, Lamartine se colleta chaque jour avec la misère; tous les vaincus n'ont pas une duchesse d'Uzès dans la manche. Peut-être ce grand voluptueux ne savait-il pas mourir de faim? La presse eut alors pour lui des sévérités singulières. Un journaliste, déjà fameux, le dénonça à l'indignation publique comme ayant quelquefois mangé des asperges au mois de décembre. Cet austère s'appelait Henri Rochefort. Que l'amer perdreau truffé de l'exil lui soit léger!

URSUS.

ESSAIS ET NOTICES

Chapelle, tour de fer et menhir (1).

L'auteur de cette brochure, qui signe du pseudonyme de Paul Branda, est — malgré les incessantes et graves occupations d'une carrière des plus actives, ou peut-être à cause des occasions exceptionnelles de tout voir et de tout apprécier que lui a fournies cette carrière — un des écrivains les plus féconds, les plus variés, et nous ajouterons, en nous servant de l'une des expressions de la langue moderne, l'un des plus *suggestifs* que nous connaissions. Voyages, politique, marine, économie politique, nouvelles et romans, il a touché à tout; et il l'a fait avec une originalité, souvent avec une grâce et une profondeur, toujours avec une sincérité des plus remarquables. Nous ne croyons pas, cependant, qu'il ait jamais rien écrit de plus profond, de plus étrange et de plus vrai en même temps, que ces quelques pages dans lesquelles sont mis en regard, avec une franchise et une vivacité de couleur véritablement admirables, les contrastes les plus saisissants des civilisations les plus différentes, et les oppositions les plus vives des sentiments qui se partagent, en le déchirant, le cœur humain.

Le dialogue entre la tour Eiffel, fière des progrès de l'âge de fer et du feu qu'elle représente et qu'elle domine, et le menhir, éternel témoin de l'âge lointain des luttes héroïques, glorifiant tour à tour la paix féconde qui exploite le monde pour le plus grand bien de tous, et la guerre fortifiante qui élève les âmes jusqu'au ciel en les affranchissant des terreurs de la mort et les accoutumant à ne rien craindre que la perte de la liberté et de l'honneur, est empreint d'un caractère de sauvage poésie qui tranche heureusement sur les mièvreries affectées comme sur la grossièreté voulue d'une trop grande partie de la littérature contemporaine.

Le combat, c'est-à-dire la coexistence dans l'esprit et dans le cœur de l'homme de ces deux sentiments en quelque sorte contradictoires, de la foi qui soutient et qui console et du doute qui incite à fouiller de plus en plus les profondeurs mystérieuses du fini et de l'infini, n'est pas moins vivement retracé dans le touchant épisode qui sert de cadre au récit intitulé : *Chapelle*. Mais ce que nous en pourrions dire ne saurait valoir un court extrait. Qu'on lise cette page, elle donnera une idée à la fois de l'intérêt du fond et du mérite de la forme :

« Le crucifix ne me laisse jamais indifférent. Quand je vois Jésus expirant, la tête affaissée sur l'épaule, il me semble accablé d'une douleur plus aiguë que celle de la couronne d'épines, brisé par une torture plus atroce que celle des verges et du crucifiement : l'anxiété du sacrifice.

« La mort volontaire au profit d'une idée, quand on ne doute pas du triomphe, enivre de joies supérieures à l'amertume de la mort; mais le doute, dans le sacrifice, là est le tourment.

« Qui sait si, expirant sur le bois, il n'a pas eu le pressentiment de son étrange métamorphose?

« S'être fait clouer, entre deux bandits, sur le gibet des esclaves, pour donner un Dieu aux humbles et aux petits, et devenir le protégé de tous les orgueils, de toutes les cupidités...

« Se déclarer l'implacable ennemi des pharisiens, pour recevoir l'encens des hypocrites...

« Combler de la plus tendre amitié la touchante pécheresse, pour être transformé en fétiche de pierre par les dévots au cœur trempé de fiel...

« Mourir pour régner à tout jamais par l'amour, et faire couler des torrents de sang...

« Pour toute foi, proclamer une confiance sans bornes dans l'infinie bonté du Père; pour tout culte, l'amour du prochain... et engendrer la scolastique...

« Porter dans son cœur la religion de l'idéal sans formules et sans prêtres, pour en pressentir l'étouffement sous les plus niaises pratiques... voilà le martyre.

« Pauvre Dieu! m'écriai-je en moi-même, après avoir pâti sur la terre, tu gémis dans le ciel de voir consolider en ton nom l'édifice d'iniquités que tu as voulu renverser. »

*
* *

« Soudain, les paupières du Christ s'entr'ouvrirent et laissèrent tomber sur moi un regard imprégné de pitié.

« Alors une vieille femme s'avança, en cornette blanche, robe de bure, un châle de coton imprimé sur les épaules; des cheveux blancs bien lisses encadraient sa bonne figure jaune et ridée; c'était la pauvreté digne, ce qu'il y a de plus noble au monde. Elle s'agenouilla, saisit les pieds sanglants du crucifié avec une ferveur passionnée et les couvrit de baisers.

« Les yeux du Christ brillèrent en ce moment de l'éclair du triomphe, et son regard me dit :

« — Tu vois, je suis vivant, puisque l'on m'aime. Depuis mille huit cents ans, je vis... je vis, car je console.

« Et, des cendres de mon âme éteinte, je sentis jaillir un rayon de la ferveur de mon enfance, quand je priais devant le Consolateur.

« A mon tour, j'éprouvai le besoin de poser mes lèvres sur ces pieds transpercés baisés par la bonne vieille; je me courbai... »

A ce moment (c'est à Notre-Dame de la Garde que la scène se passe), un sacristain intervient qui, flairant un visiteur en situation de lui donner la pièce blanche, se met à attirer son attention sur la beauté des statues en marbre blanc et sur la finesse des décorations de l'église. Et l'auteur, « brusquement arrêté dans son élan religieux », s'éloigne « avec un geste de mauvaise humeur », en murmurant contre « les brocanteurs de choses saintes ». L'impression est restée cependant. « Marseille grouillante s'étale devant lui comme le triomphe du positivisme moderne. » Il se rappelle cette parole d'un penseur :

« Le prêtre devient de plus en plus impossible et le ministre de plus en plus superflu. » Mais « l'implacable lutte de la science et de la foi » s'agite dans son esprit. « Comment réconcilier ces deux immortelles? Qui sait, après tout, se dit-il, si cette réconciliation est à désirer? N'importe, en dépit des savants, d'un côté, et des sacristains, de l'autre, la sainte légende chrétienne sera l'éternel aliment moral de notre espèce; dans l'infini des temps, Jésus vivra dans les cœurs altérés de justice. »

Et, redescendant vers la ville, il jette, pour conclure, cette réflexion mélancoliquement humoristique : « Le chemin de fer et le télégraphe, même avec le café-chantant, ne suffi-

(1) Une brochure in 12 de 68 pages, à la librairie Fischbacher.

sent point aux besoins de notre complexe nature... complexe toujours, contradictoire souvent. »

Je ne veux rien ajouter à cette citation. Ceux pour qui elle ne sera point lettre morte ne voudront point s'en contenter et liront tout entier les deux petits récits. Je crois qu'après les avoir lus, ils ne s'y tiendront pas et voudront faire plus ample connaissance avec l'auteur. A ceux qui n'y trouveraient rien, il serait inutile d'en dire plus long. Peut-être sont-ils — savants ou sacristains — d'une nature moins complexe et moins contradictoire; je crois, soit dit sans offenser personne, qu'ils sont d'une nature moins humaine.

FRÉDÉRIC PASSY.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — M. de Freycinet, président du Conseil et ministre de la guerre, s'est rendu dans le Sud-Ouest, pour inspecter les travaux de défense de la frontière des Alpes.

M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, a posé la première pierre du nouveau pont de Conflans.

M. Develle, ministre de l'agriculture, a présidé à l'inauguration de l'école agricole de Saint-Sauveur, dans l'Yonne.

Suisse. — Le Conseil fédéral a reconnu officiellement la République du Brésil.

Russie. — Le tsar a accepté d'être l'arbitre du différend entre la France et la Hollande, au sujet de la délimitation des frontières de la Guyane.

Faits divers. — L'inauguration de la statue de Berlioz, œuvre du sculpteur Lenoir, a eu lieu à la Côte-Saint-André (Isère), sous la présidence de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. — Un monument élevé à la mémoire de M. Ruelle, ancien directeur des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, a été inauguré à Veynes. — La Russie a décidé de continuer le chemin de fer transcaspien dans la direction du Nord. — Rencontre à l'épée entre MM. Catulle Mendès et Carlo des Ferrières, qui ont reçu tous deux des blessures sans gravité. — Une grève a éclaté dans le bassin houiller de Carvin, et une autre chez les ouvriers tullistes de Calais. — L'escadre autrichienne, commandée par l'amiral Kinke, est venue mouiller en rade de Cherbourg.

Nécrologie. — Mort de M. Focillon, ancien directeur de l'école Colbert; — de M. Roux, directeur de la Banque de France, à Nice; — de M. Alphonse Karr.

Revue bibliographique.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le nouvel ouvrage de M. L. Liard, *Universités et Facultés* (Armand Colin), présente, dans une série de chapitres très instructifs, l'histoire de l'enseignement supérieur au XIXe siècle. En étudiant l'organisation actuelle de nos Facultés, l'auteur s'est attaché à faire ressortir les multiples raisons qui militent en faveur du rétablissement des Universités, récemment annoncé par le ministre de l'instruction publique. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt d'actualité de cet ouvrage, que doivent méditer tous ceux qui se préoccupent de la réforme de notre enseignement et de l'avenir intellectuel de la France.

BEAUX-ARTS.

Si les grands ouvrages consacrés à l'histoire des beaux-arts sont assez nombreux chez nous, il est difficile, par contre, de trouver un manuel élémentaire qui puisse donner au grand public une notion exacte de l'art en général, de ses époques et de ses monuments. Le livre de MM. de Wyzeva et Perreau, sur *les Grands peintres des Flandres, de la Hollande, de l'Italie et de la France,* a pour objet de combler cette lacune. Les deux auteurs se sont attachés à résumer les principaux événements de la vie des artistes célèbres, à indiquer les traits généraux de leurs œuvres, à décrire les plus caractéristiques. Pour rendre leurs enseignements plus profitables, ils les ont accompagnés de nombreuses gravures, qui présentent les tableaux les plus remarquables de chaque école, et de préférence ceux qui sont conservés dans nos musées nationaux et se trouvent par suite accessibles à tous.

VOYAGES.

Sous ce titre : *Excursions archéologiques en Grèce* (Armand Colin), M. Ch. Drehl, ancien membre de l'École française d'Athènes, a résumé l'ensemble des découvertes scientifiques faites en Grèce depuis un siècle. Son livre, qui est surtout une œuvre de vulgarisation, permet de suivre d'une façon méthodique les diverses étapes de l'art grec, et d'apprécier ses transformations et ses progrès, en même temps qu'il présente d'intéressants détails sur la vie intime des anciens peuples helléniques. A Mycènes et à Tyrinthe, l'auteur nous retrace les origines artistiques du génie grec; à Dodone et à Délos, il montre les premiers essais de la sculpture; à Athènes et à Olympie, le merveilleux épanouissement de l'architecture et de la statuaire. Cet ouvrage, d'où tout apparat d'érudition a été rigoureusement banni, mérite de devenir classique; les jeunes gens et le grand public le liront avec fruit. Il ne sera pas inutile non plus aux archéologues, grâce au relevé bibliographique des ouvrages spéciaux que M. Drehl a placé en tête de chaque chapitre. Huit plans détaillés ont été intercalés dans le texte, pour permettre de suivre les détails et les résultats des fouilles.

DIVERS.

Si les anciens secrétaires de Sainte-Beuve n'ont pas été parfois, comme on sait, suffisamment respectueux de la mémoire du maître, le dernier d'entre eux, M. Jules Troubat, a toujours montré la plus grande vénération et la plus vive reconnaissance pour l'écrivain qui l'avait honoré de sa bienveillante amitié. Dans les *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve,* qu'il vient de publier, tout en résumant sa propre autobiographie, M. Troubat a passé en revue les contemporains célèbres à divers titres qui vécurent dans l'entourage de l'illustre critique, et il a rappelé avec un sentiment de piété en quelque sorte filiale les dernières années de Sainte-Beuve.

L'étude sur M. Tirard, publiée dans la *Revue* d'aujourd'hui, complète la première série des *Croquis parlementaires* de notre collaborateur Sybil. L'ensemble des portraits paraîtra en volume, dans le courant d'octobre, à la Librairie académique Didier-Perrin.

Émile Raunié.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (810)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 TOME XLVI 11 OCTOBRE 1890

LES FEMMES ET LE GÉNIE LITTÉRAIRE DU XVIIe SIÈCLE

Corneille, Racine, Molière, La Fontaine.

Les femmes jouent un grand rôle dans les chefs-d'œuvre de tous les temps. Les poètes dramatiques ou épiques leur ont dû leurs plus touchants personnages; les poètes lyriques, leurs plus pathétiques élans; les poètes élégiaques, leurs accents les plus passionnés. Homère serait-il tout Homère sans Andromaque, sans Hélène, sans Pénélope? Eschyle sans Cassandre; Sophocle sans Antigone; Euripide sans Alceste et sans Iphigénie; Virgile sans Didon; Dante sans Béatrix, et un des plus beaux titres de gloire de Shakespeare n'est-il pas d'avoir créé Desdémona, Juliette, Ophélie et Cordelia?

La littérature du XVIIe siècle, plus que tout autre, s'est ressentie de l'influence des femmes. Leur action y a été multiple; leur rôle y comprend trois rôles : inspiratrices, conseillères, créatrices. Leur action, tantôt indirecte, tantôt personnelle, porte tour à tour sur la poésie, sur l'éloquence, sur la prose familière, et le grand siècle, vu par ce petit côté, nous offre un sujet d'étude qui ne manque, ce me semble, ni d'intérêt ni de nouveauté.

Commençons par la poésie, commençons par Corneille.

Corneille partage seul avec Louis XIV l'honneur d'avoir reçu pour surnom le surnom de son siècle même. On dit Louis le Grand, et le grand Corneille. Ce titre suppose, chez un poète dramatique, un ensemble de qualités fortes, élevées, sérieuses, qui doivent se manifester surtout, ce semble, par la création de beaux caractères d'homme.

Corneille en a, en effet, créé d'admirables, des vieillards comme Don Diègue, comme le vieil Horace, comme le père du Menteur; de jeunes hommes comme Rodrigue, comme Curiace, comme Sévère, comme Polyeucte, comme Nicomède.

Pourtant, une étude un peu attentive de son œuvre nous amène à croire que ce qui en constitue peut-être la partie la plus originale, la plus inventée, ce sont les personnages de femme. Quatre s'y détachent comme un groupe de figures absolument nouvelles.

Les deux premières sont Chimène et Pauline. Que représentent-elles toutes deux? L'héroïsme dans l'amour; héroïsme qui consiste non pas à se sacrifier pour sa passion, mais à sacrifier sa passion au devoir.

Chimène est une jeune fille, Pauline est une jeune femme : toutes deux obéissent à la même loi, et engagent la même lutte. Chimène poursuit par devoir la mort de celui qu'elle aime plus que sa vie; Pauline fait plus encore peut-être : elle ne se contente pas de repousser Sévère, elle l'associe à son propre sacrifice; elle fait de lui le défenseur de son rival :

> Conserver un rival dont vous êtes jaloux
> Est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous.
> Et si ce n'est assez de votre renommée,
> C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
> Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
> Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher.

Ce passage est absolument extraordinaire. Chaque mot compte, chaque mot porte.

Cet appel fait par Pauline à un sentiment répudié par elle, ce feu qu'elle rallume après l'avoir éteint,

mais qu'elle rallume pour l'épurer; ces deux cœurs qui se sont séparés et qui se rejoignent au-dessus de l'amour, tout cela nous présente une conception de sentiment absolument nouvelle, nouvelle avant Corneille, nouvelle après lui, et nous voyons là sous sa forme la plus saisissante le trait dominant de ce puissant génie, l'idéal dans la beauté morale.

Après Pauline et Chimène, Camille, c'est-à-dire la plus violente des antithèses dans le même sentiment.

Camille, c'est l'amour dans ce qu'il y a de plus personnel, de plus absorbé en soi, de plus absolu, disons le mot, de plus égoïste. Pour Camille, il n'y a qu'un être dans le monde, celui qu'elle aime; il n'y a qu'un but dans la vie, épouser celui qu'elle aime. En dehors de cet être et de ce but, rien n'existe pour elle, ni affection de famille, ni honneur, ni patriotisme; elle perd jusqu'au sentiment de la réalité. Rencontrant Valère dont elle a hautement repoussé l'amour, elle lui fait bon accueil :

> Il me parla d'amour sans me causer d'ennui;
> Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui.
> Tout ce que je voyais me semblait Curiace.

Au deuxième acte, elle conseille à celui qu'elle aime de se déshonorer en refusant le combat, pour le garder tout à elle :

> Au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux.

Au second acte, le récit de la mort de ses deux frères ne lui arrache pas un mot de regret; la nouvelle de la mort de Curiace la fait tomber évanouie. Puis revenue à elle, elle brave son père, elle insulte son frère, elle appelle le feu du ciel sur Rome victorieuse, elle court au-devant du coup qui la tue; et elle en arrive enfin à ce cri terrible et immortel :

> Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
> Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

La jeune fille est devenue une Némésis! Quel écart entre le point de départ et le point d'arrivée! Quelle envergure de rôle, et comment en remplir l'étendue? Eh bien, Corneille en marque si bien toutes les étapes, tous les degrés, il arrive à ce cri suprême par une telle succession de nuances, que Camille reste vraie et humaine jusque dans le moment même où elle sort de l'humanité. Je connais d'aussi belles créations au théâtre, je n'en connais pas de plus pathétiques.

Après l'amour passionné, l'amour ingénu. Ingénuité et Corneille sont deux mots qui ne vont guère ensemble, et ce n'est, en effet, qu'en 1671 qu'on en trouve trace dans son œuvre. Il avait soixante-cinq ans quand cela lui arriva.

On sait à quelle occasion. Louis XIV avait demandé un divertissement à Molière. Pressé par le temps, Molière pria Corneille de l'aider à achever la pièce : « M. Corneille, nous dit-il, employa une quinzaine à faire le reste, et Sa Majesté fut servie comme elle l'avait commandé. » Or, qu'était *ce reste*, qui ne prit à Corneille qu'une quinzaine? Le second acte de *Psyché*, c'est-à-dire une merveille de grâce, d'émotion naïve, d'abandon, la peinture de l'éveil d'une âme de seize ans à l'amour, avec ses délicieux étonnements :

> A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
> Laissent évanouir l'image du trépas,
> Et que je sens couler dans mes veines glacées
> Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
> Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
> Que je n'en conçois pas d'alarme.
> Plus j'ai les yeux sur vous, plus je me sens charmer,
> Tout ce que j'ai senti n'agissait pas de même,
> Et je dirais que je vous aime,
> Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

Parcourez tous les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, vous ne trouverez nulle part un tel mélange de poésie et de candeur.

Enfin, dans la suite du *Menteur* se rencontre un passage sur les « sympathies subites », dont la délicatesse ingénieuse nous montre un côté assez ignoré du talent de Corneille :

> On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment,
> Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément,
> Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
> La foi semble courir au-devant des paroles!
> La langue en peu de mots en explique beaucoup,
> Les yeux plus éloquents font tout voir d'un seul coup,
> Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
> Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

N'y a-t-il pas dans ces vers comme un avant-goût des fines analyses du cœur de Marivaux, et, après ces exemples, n'avons-nous pas le droit de dire que les rôles de femmes dans le répertoire de Corneille représentent peut-être ce qu'il y a de plus original dans son génie?

Corneille nous amène à Racine. Ici notre sujet se précise et s'élargit. Racine a dû aux femmes plus que des inspirations. Trois de ses chefs-d'œuvre sont un peu leur œuvre. Avant de toucher à ce point curieux d'histoire littéraire, je voudrais dissiper une confusion qui semble régner sur une partie de l'œuvre entière du poète.

Racine, dans son siècle, fut appelé *Colombulus*. Ce surnom lui fut donné comme un éloge. Je ne sais pas de critique plus vive et plus injuste. Dieu merci, les femmes ont inspiré à Racine autre chose que des roucoulements. S'il est immortel grâce à elles, c'est à un autre titre que ce fade surnom. Il faut distinguer deux choses dans la peinture de l'amour, c'est-à-dire deux espèces d'amour: l'amour tendre et la passion. Rien dans le fond de plus différent. Le premier soupire, s'épanche, rayonne, enchante, et parfois meurt. Le second éclate, menace, déchire, se tue et tue. Eh bien, si Racine, dans le premier, se montre un élégiaque

charmant, il n'est un poète de génie que dans le second. Sans doute, les *Atalide*, les *Junie*, les *Aricie*, les *Bérénice* ont de délicieux gémissements, mais elles parlent trop en *jeunes princesses*. Il y a trop d'apprêt dans leur naturel. Cette élégance fleurie et continue ne va pas avec l'ingénuité de leur âge. Aussi que de termes déjà vieillis! Que d'images déjà fanées! La date de leur époque est gravée sur ces jeunes fronts comme une ride.

Mais en revanche, si, en face de ces douces victimes, nous faisons surgir tout à coup ces trois sublimes meurtrières qui s'appellent Roxane, Hermione, Phèdre, quel changement! Plus de déclamation! Plus de tracé de mode ou de temps! Tout devient vrai, simple, puissant. Aucun poète, pas même Virgile, n'a prêté à la passion des accents à la fois aussi pathétiques, aussi poétiques et aussi naturels. Il n'y a pas, dans tout le rôle de Phèdre, un seul vers qui ne soit écrit dans la langue éternelle. Aussi jeune aujourd'hui qu'il y a deux cents ans; aussi jeune dans deux cents ans qu'aujourd'hui!

Voici un second fait plus frappant encore. C'est aux femmes que Racine doit son rôle le plus viril, Agrippine. Sans doute, il a beaucoup emprunté à Tacite. L'historien a fourni le modèle au poète, mais un modèle muet. Or, grande est la différence entre peindre un personnage et le faire parler.

Je me rappelle à ce sujet un fait caractéristique. Scribe eut un jour l'idée de tirer une comédie du roman de Richardson, *Paméla*. Le rôle du jeune comte y représente la gaieté, la verve, l'esprit; dès qu'il paraît, on dirait qu'entre avec lui dans le livre un rayon de lumière, tant chacun de ses mots est éblouissant. Scribe, en écrivant le plan de sa pièce, avait mis en marge, à chaque scène du comte: « Voir le roman. »

Le plan fait, il passe à l'exécution, et arrive bientôt à l'entrée du jeune homme. — « Oh! se dit-il, maintenant je n'ai plus qu'à copier! » et il prend le livre. Quelle surprise! quel désappointement! le personnage disparaît, le rôle s'évanouit. Richardson avait bien dit: « ... Le comte fut pétillant de verve, de grâce; les mots jaillissaient de ses lèvres comme des fusées... » Mais pas de mots! pas de fusées! Un feu d'artifice qui ne part pas! Scribe fut obligé de donner au personnage tout l'esprit que Richardson n'avait fait que lui prêter. Eh bien, toute comparaison mise de côté, bien entendu, telle fut la part de création de Racine dans *Agrippine*. Le portrait de Tacite est effrayant de vérité. Chaque trait est dessiné, gravé, buriné d'une main implacable. Les plus monstrueuses pensées de cette créature hideuse sont décrites avec une profondeur et un cynisme d'indignation qui épouvantent. Mais plus l'image est puissante, plus il est difficile de créer un langage qui soit la voix de cette âme, de faire sortir de ses lèvres terribles et silencieuses des paroles qui concordent avec elles.

Racine l'a fait avec génie. Il est même un trait, à peine indiqué dans Tacite, et qui prend sous la plume du poète une force incroyable, l'hypocrisie.

Plus je relis cette grande scène du quatrième acte :

> Asseyez-vous, Néron, et prenez votre place,

plus m'apparaît dans Agrippine une comédienne.

Tout est calcul, tout est artifice, tout est combinaison dans son langage. Ce n'est pas une mère révoltée ou désespérée de l'ingratitude de son fils, ce n'est pas une impératrice réclamant hautainement sa part de souveraineté; c'est une puissante politique, qui pour ressaisir le pouvoir joue tour à tour l'emportement, l'émotion, la dignité, voir les larmes. Oui, elle pleure!

> Je n'ai qu'un fils, ô ciel qui m'entends aujourd'hui,
> T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
> Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenue!
> J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné la vue
> Des malheurs qui dès lors me furent annoncés.
> J'ai fait ce que j'ai pu!...

Ce *J'ai fait ce que j'ai pu* n'est-il pas bien le mot d'une pauvre créature lassée et navrée? On y est pris! On est presque tenté de pleurer avec elle. Mais soudain quel réveil! Néron convaincu, ou feignant de l'être, lui ayant dit :

> Que voulez-vous qu'on fasse?

tout à coup, sans transition, elle relève la tête, jette là tous les masques, masque de douleur, masque de tendresse, et, d'une voix d'impératrice, lui lance ce terrible couplet :

> De mes accusateurs qu'on punisse l'audace!
> Que de Britannicus on calme le courroux!
> Que Junie à son gré puisse prendre un époux!
> Que Narcisse s'éloigne, et que Pallas demeure!
> Que je puisse vous voir tous les jours, à toute heure,
> Que ce même Burrhus qui vient nous écouter,
> A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter!

Autant de vers, autant d'arrêts! Elle n'exprime pas de désirs, elle dicte des ordres. Ces huit vers sont un trait de génie. Shakespeare n'a pas créé de rôle plus puissant qu'Agrippine.

Arrivons au moment où Racine, en pleine gloire, eut deux des plus illustres femmes de son temps pour collaboratrices.

En 1669, Madame la duchesse d'Orléans chargea secrètement Dangeau d'aller trouver Corneille et Racine, et de leur demander à tous deux, à l'insu l'un de l'autre, une tragédie sur Bérénice. Un tel sujet était bien l'image de cette cour de 1669, toute livrée à la galanterie et à l'amour. Mais d'où venait donc la prédilection de Madame pour ce sujet? Qui lui inspira l'idée singulière de la mettre au concours entre les deux poètes rivaux? Voltaire nous l'apprend. Vers 1661, un très vif penchant avait entraîné l'un vers l'autre Louis XIV et Madame. Mariés tous deux, ils résistèrent et triom-

phèrent de leur passion avec autant de courage que de déchirement. Eh bien, c'est le souvenir de cette affection et de cette séparation que Madame voulut immortaliser, en confiant à Corneille et à Racine le soin de transmettre à la postérité les touchants adieux de Titus et de Bérénice. Racine fut vainqueur. Il fit un chef-d'œuvre de cette élégie dramatique. Qui lui en a dicté le sujet? Une femme.

Vingt ans plus tard, en 1689, au moment où Racine, irrité de l'insuccès de *Phèdre*, vivait depuis quatorze ans loin du théâtre et se refusait obstinément à y revenir, qui l'arracha à sa retraite, à son silence? Qui le rendit à la scène, à son génie? Une femme, Mme de Maintenon.

Elle n'avait, comme Madame, qu'un objet dans son désir : plaire à Louis XIV. Seulement, si elles visaient toutes deux au même but, elles n'y allèrent pas par le même chemin. Henriette avait demandé au poète un sujet d'amour. Mme de Maintenon lui demanda un sujet religieux. Cette différence nous dit les deux âges du roi. *Esther* et *Athalie* naquirent du désir de Mme de Maintenon.

Mais voici le fait curieux. La plus grande nouveauté de ces deux chefs-d'œuvre fut l'introduction de l'élément lyrique dans la tragédie. Pour la première fois, des chœurs et des chants se mêlèrent à l'action dramatique. Or, qui donna à Racine la pensée d'enrichir la scène française de ce nouvel emprunt fait au théâtre grec? Ce ne fut pas seulement une femme, mais quarante jeunes filles. Mme de Maintenon avait exprimé à Racine le vœu que toutes ses élèves figurassent dans la représentation; mais il est évident que la vue des demoiselles de Saint-Cyr, l'émotion poétique causée à Racine par cette vue, leurs groupes entrevus par avance, leurs voix entendues dans son imagination, lui inspirèrent cette originale imitation des délicieuses *théories* d'Antigone et d'Alceste. Je retrouve surtout la trace de cette impression dans les chœurs d'*Esther*. Rien de plus exquis que cette création! Les filles de Sion, cachées dans le palais d'Assuérus, comme une volée de colombes dans le nid d'un vautour : leurs chants voilés, leurs prières étouffées, leurs apparitions craintives ne sont-elles pas comme une image vivante des jeunes demoiselles de la noblesse française, groupées à Saint-Cyr, sous l'aile de Mme de Maintenon, leur Esther?

Arrivons à Molière.

La mode a été autrefois de réunir dans des publications illustrées les femmes de *Shakespeare*, les femmes de *Byron*, les femmes de *Walter Scott*. Comment n'a-t-on pas pensé à faire la galerie des femmes de Molière? Quelle variété! Quel ensemble merveilleux de caractères, d'âges, de physionomies différentes! Prenons-nous les jeunes filles? C'est Henriette, Armande, Agnès, Angélique, Isabelle, Marianne, Éliante. Autant de personnages, autant de types. Chacune a son trait propre qui en fait un caractère particulier; toutes ont un trait commun qui leur donne un air de famille. Ce sont bien les filles du même père.

Prenons-nous les jeunes femmes? La première qui s'offre à nous est cette Célimène, si éblouissante et si éblouie d'elle-même, si enivrée de sa jeunesse, de sa beauté, de son esprit. Ses vingt ans font tant de bruit à son oreille, qu'au milieu de ce tourbillon

> Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même.

Ses manèges, ses artifices disparaissent dans son charme :

> Sa grâce est la plus forte :
> En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.

Célimène demeurerait dans notre imagination le modèle incomparable de la coquette, si Shakespeare n'avait pas créé Cléopâtre.

Cléopâtre a autant de séduction et autant d'artifice que Célimène, mais Shakespeare a ajouté à sa figure un trait contradictoire, ce semble, et qui la complète. Cette coquette a au cœur une passion sincère. Cléopâtre emploie, au service d'un amour vrai, cette science de coquetterie dont Célimène ne se sert que pour la satisfaction de caprices passagers. Ce déploiement de manèges n'a pas pour objet, comme dans le *Misanthrope*, de retenir auprès d'elle une cour de petits marquis, mais d'assurer son empire sur un seul homme, l'homme qu'elle aime, celui qui par quelques côtés touche au grand homme de guerre. Une telle conception dépasse certes de beaucoup celle de Molière. Mais Molière prend sa revanche dans Elmire. Il y cherche et y trouve à son tour l'unité d'un caractère dans l'alliance des contraires. Quelle créature énigmatique qu'Elmire! Comment une femme si droite a-t-elle l'idée de jouer le personnage d'une coquette? Comment une femme si honnête prend-elle un rôle qui l'est si peu? Comment s'expose-t-elle à tout ce qu'elle entend? Où trouve-t-elle tout ce qu'elle dit? Ce qui prouve la complexité de ce personnage, c'est la façon toute différente dont il a été représenté par deux actrices célèbres : Mlle Contat et Mlle Mars. Mlle Contat s'appuyait sur les jolis vers du quatrième acte :

> Je veux une vertu qui ne soit pas diablesse!
> . . . . . .
> Pour moi, de tels propos je me ris simplement.
> . . . . . .

Et là-dessus, elle se lançait bravement dans le péril en femme sûre d'elle-même. Elle se jouait gaiement au milieu des difficultés imprévues de sa tentative hasardeuse. Somme toute, le jeu l'amusait. Mlle Mars, une fois la scène commencée, était toute troublée de ce qu'elle avait osé faire. Elle corrigeait ce que la scène a d'embarrassant par son embarras même. C'était un délicieux mélange de pudeur et d'effronterie, de trem-

blement et d'audace. Le roi Louis XVIII, qui était connaisseur en fait de théâtre, voyait dans ce jeu de Mlle Mars le triomphe de l'art. Qui donc avait raison? Mlle Mars ou Mlle Contat? Toutes deux. Molière, qui connaissait à fond le cœur des femmes, savait bien tout ce qu'il contient de mystères, de contradictions. Il y a de la Célimène dans Elmire.

Après les jeunes femmes, voici les femmes mûres ou vieilles. Mme Jourdain, Mme de Sottenville, Mme Pernelle, Béline. La première représentant le robuste bon sens de la bourgeoisie; la seconde, l'entichement de la douairière; la troisième, l'entêtement sénile de la grand'mère; la dernière, la cupidité féroce de la marâtre.

Paraissent maintenant Dorine, Martine, Toinette, Lisette!

Chacune d'elles nous montre un des côtés de la domesticité féminine au XVIIe siècle, et selon qu'elles y figurent à titre de nourrices, de suivantes, de servantes, de filles de chambre, de soubrettes, elles interviennent dans les affaires de la famille, pour gourmander, sermonner, se moquer, voire même commander. Ces domestiques-là ne ressemblent guère aux nôtres. Ce sont bien des gens de la maison (*domus*).

Nous pouvons donc conclure que si Molière est le peintre immortel de la famille au XVIIe siècle, c'est principalement parce qu'il est le peintre immortel des femmes.

Quant à La Fontaine, comment n'auraient-elles pas tenu une grande place dans ses œuvres, elles en occupent tant dans sa vie! Il ne se plaisait que dans la société des femmes. Il n'était tout lui-même qu'auprès des femmes. Les hommes le trouvaient distrait, silencieux, voire même un peu sombre. Évidemment nous ne l'inspirions pas. Mais comme il se rattrapait « là où il y avait des Fontanges », selon le joli mot de Mme de Sévigné. Je trouve, sur ces deux La Fontaine, deux témoignages bien caractéristiques. J'emprunte le premier aux Mémoires historiques et littéraires de Ligneul-Marville, qui n'était autre que le chartreux Bonaventure d'Argonne : « Trois de complot, dit l'auteur, nous attirâmes cet homme rare (La Fontaine) dans un petit coin de la ville, à une maison consacrée aux Muses, pour avoir le plaisir de jouir de son agréable entretien. Il ne se fit point prier; il vint à point nommé sur le midi. La table était propre et délicate, la compagnie choisie, le buffet bien garni. Point de compliments d'entrée, point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La Fontaine garde un profond silence; on ne s'en étonne point, parce qu'il avait autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme quatre et but de même. Le repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât, mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de sommeil, il revint à lui. Il voulut s'excuser sur ce qu'il avait un peu fatigué. On lui dit que cela ne demandait point d'excuse, et que tout ce qu'il faisait était bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le mettre en belle humeur, et l'obliger à laisser voir son esprit, mais son esprit ne parut pas; et finalement on le jeta dans un carrosse et nous lui dîmes adieu pour toujours. »

Remarquez qu'il n'y avait pas de femmes dans la compagnie : nous sommes chez un chartreux.

Voici maintenant une lettre d'un homme de beaucoup d'esprit et grand ami de La Fontaine, M. Vergier. Cette lettre est adressée à Mme d'Hervart, chez qui La Fontaine était à la campagne depuis un mois, en compagnie de jeunes femmes, et entre autres de Mlle de Beaulieu, *que les grâces ne quittaient pas :*

> Je voudrais bien le voir aussi
> Dans les charmants détours que votre parc enserre,
> Parler de paix, parler de guerre,
> Parler de vers, de vins et d'amoureux souci,
> Former d'un vain projet le plan imaginaire,
> Changer en cent façons l'ordre de l'univers,
> Sans douter proposer mille doutes divers.

Quelle jolie peinture! Comme on le voit bien là, tel qu'il était dans un cercle de femmes! Du reste, il a lui-même achevé ce portrait dans ces vers sur la conversation :

> La bagatelle, la science,
> Les chimères, le rien, tout est bon! Je soutiens
> Qu'il faut de tout aux entretiens.
> Sur différentes fleurs l'abeille se repose
> Et fait du miel de toute chose.

L'abeille, c'est lui! Mais la lettre de M. Vergier se termine par un détail qui me trouble beaucoup. — Je voudrais le voir aussi, dit-il, s'écarter tout seul comme il fait d'ordinaire :

> Non pour rêver à quelque affaire,
> Mais pour varier son ennui.

Son ennui! La Fontaine s'ennuyait! Oui, toujours et partout, nous dit-on. Quel mystère! Où trouvait-il le temps de s'ennuyer, lui qui s'est appelé lui-même *Polyphile?* Lui qui, seul de tous les grands hommes du XVIIe siècle, aimait tant de choses en dehors de son art, la musique, la peinture, les objets d'art, la nature? Quelle était donc la cause de cet ennui? Était-ce sécheresse de cœur? Impossible. Sécheresse d'esprit? Plus impossible encore. D'où venait-il donc, cet ennui? Il venait de la mobilité même de ses impressions et de ses goûts. L'ennui ne loge pas seulement dans les têtes vides et dans les cœurs desséchés. Il est une des formes de l'imagination. Il naît de ce je ne sais quoi d'inquiet, d'insatiable, qui cherche toujours l'*au delà* de cette mélancolie des choses, comme dit Virgile, *sunt lacrymæ rerum,* qui déflore la réalité par la chimère, et qui se rencontre si souvent chez les artistes et chez les femmes. Oui, c'est un nouveau rapport entre lui et elles. Il leur ressemblait tant! Plus je le lis, plus je me convainc que s'il possède l'art merveilleux d'approfondir

en effleurant, de ne s'appesantir sur rien et de pénétrer au fond de tout, de fondre en une seule phrase, en une seule ligne, les nuances les plus diverses, c'est qu'il en a emprunté le secret aux plus délicates qualités de l'esprit des femmes. Aussi a-t-il passé sa vie à les adorer. Il faut convenir que son culte a souvent changé d'objet; mais lui, il n'a jamais changé de culte, et je résumerais volontiers mon sentiment sur lui en un mot : personne n'a été plus infidèle en amour et plus fidèle à l'amour.

Vient enfin, après les quatre grands poètes, le cinquième, Boileau. Eh bien, le sévère, le froid, le correct Boileau, doit aussi quelque chose aux femmes? Quoi donc? La satire qu'il a écrite contre elles.

Notre étude paraît terminée. Ce coup d'œil jeté sur les poètes a, ce semble, épuisé notre sujet. Restent cependant trois écrivains illustres, dont les noms vont étonner à côté des cinq autres, et où pourtant se retrouve, à un degré presque égal, l'influence dont nous cherchons la trace. Ce sont Pascal, Bossuet et Fénelon.

ERNEST LEGOUVÉ.

(*A suivre.*)

LA CAMPAGNE DE 1890 AU SOUDAN FRANÇAIS

La colonne du commandant Archinard (1).

II.

L'ASSAUT D'OUOSSÉBOUGOU. — LE COMBAT DE KALÉ. LA PRISE DE KONIAKARY (2).

Le 6 avril 1890, Ségou était tombé; le 11, la colonne, encombrée des émigrants toucouleurs, avec leurs femmes et leurs enfants, avait repassé le Niger; le 15, le commandant supérieur arrivait à Nyamina. Il y séjournait jusqu'au 17, occupé à régler les questions d'impôts, organisant l'escorte des émigrants qui fut confiée au capitaine Mahmadou Racine, recrutant cinq cents porteurs pour les opérations ultérieures, recevant quantité d'envoyés de tous les bourgs et villages environnants.

C'est là qu'il résolut de diriger une expédition contre le tata d'Ouossébougou, forteresse avancée d'Ahmadou, sur les limites du Kaarta et du Bélédougou. Depuis que les Bambaras de ce dernier pays avaient secoué son joug, c'était dans Ouossébougou que les bandes du sultan trouvaient un asile, s'y reformaient, organisaient les razzias sur le pays insurgé, attaquant tel ou tel village, enlevant les troupeaux, les femmes, les enfants. Plusieurs fois les Bambaras avaient essayé d'enlever cette forteresse; toujours ils avaient été repoussés avec pertes :

« De Siébougou à Ouossébougou, sur une longueur de vingt-cinq kilomètres, plus un village habité, plus un puits... Ce désert, autour d'Ouossébougou, faisait une partie de sa force. Les Bambaras ne pouvaient en établir le siège : on manquait d'eau autour de la place. Les puits, à l'extérieur du village il est vrai, étaient si près des murailles qu'il fallait subir le feu de l'ennemi pour en approcher. Quant à s'installer en force et à se maintenir pendant qu'on creuserait des puits, les Bambaras n'y ont jamais songé. On se contentait d'arriver le matin après une course de vingt-cinq kilomètres pour essayer de tirer vengeance de quelque pillage. On arrivait mourant déjà de soif; on enlevait ce qui était autour du village quand il était surpris; on échangeait quelques coups de fusil; puis on rentrait chez soi avec le butin. Les razzias des Toucouleurs n'en continuaient pas moins : au contraire (1). »

La dernière tentative avait eu lieu en janvier 1890 : quelques guerriers bambaras s'étaient avancés jusqu'aux remparts et avaient essayé de les entamer à la hache; d'autres s'étaient hissés jusque sur la crête du mur : ils furent tués, et, comme à l'ordinaire, les assaillants firent retraite.

Il est à noter d'ailleurs qu'une bonne partie de la garnison était composée de Bambaras dévoués à la cause d'Ahmadou, et qui n'avaient pas suivi le mouvement insurrectionnel de leurs compatriotes (2). C'étaient même les plus acharnés, en leur qualité de traîtres à la religion nationale, à la cause commune, et n'ayant pas de quartier à attendre. Une autre partie de la garnison était formée de Kagoros, métis de Bambaras et de Soninkés, c'est-à-dire toujours des Mandings. Toutefois, c'étaient les Toucouleurs qui constituaient l'élément dominant et dirigeant.

Dans Ouossébougou, le sultan possédait son Diomfoutou (palais). Il avait même une affection particulière pour cette maison : deux fois, après avoir traversé le Bélédougou insurgé, il s'était arrêté dans ce *home*, heureux de s'y trouver en sûreté.

En 1884, il y avait établi son quartier général et y avait séjourné quatre mois, préparant la lutte contre son frère Montaga de Nioro; c'est là qu'il le reçut et, malgré le sauf-conduit accordé, essaya de se défaire de lui par un assassinat.

---

(1) D'après des documents inédits.

(2) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

(1) Rapport du commandant supérieur.

(2) Le commandant d'Ouossébougou était même un Bambara, Bandiougou Diara. De même son prédécesseur, Diolo qui, après la prise de Ségou par El Hadj, avait déclaré que, « quoique Bambara pur sang, il ne trahirait jamais son nouveau maître », Diolo avait plusieurs fois sauvé la forteresse par l'énergie de son attitude et de sa défense, et Bandiougou Diara fut à sa hauteur.

« Faire tomber Ouossébougou, dit le commandant Archinard, ce n'était pas seulement porter un second et rude coup à Ahmadou, montrer aux populations éloignées de Ségou que ce n'était pas pour conquérir que nous avions pris cette capitale, mais bien parce que nous ne voulions plus de la rivalité d'Ahmadou; c'était aussi mettre Ahmadou dans l'impuissance de se venger en venant attaquer nos villages tout le long du fleuve, au sud de ses provinces du Kaarta. La destruction d'Ouossébougou, en effet, permettait aux Bambaras, sans risquer de se trouver pris entre deux feux, d'aller razzier jusqu'aux environs de Nioro et de tenir perpétuellement la campagne contre leurs ennemis, les Toucouleurs. »

Il était indispensable pour s'attacher les Bambaras du Bélédougou de leur donner la satisfaction de voir tomber Ouossébougou, comme on avait donné satisfaction à ceux du Markadougou en faisant tomber Ségou. C'était d'autant plus nécessaire que nos rapports avec le Bélédougou avaient mal commencé, par le guet-apens de Dio et nos représailles à Daba. La prise d'une forteresse qui était pour eux l'épine dans l'œil les fixerait sur nos intentions.

Le commandant Archinard avait préparé du côté du nord une diversion contre le maître de Nioro et du Kaarta. De ce côté, où le désert limite ses possessions, seuls habitants des sables, sont les Maures Mashdouf, toujours en querelle avec le sultan, parce qu'il faisait piller leurs caravanes et interdisait de leur vendre du mil. Il fut aisé de s'entendre avec leur roi Mohammed Mahmoud. Ahmadou allait donc être occupé sérieusement sur ses deux frontières nord et sud, harcelé tantôt par les Bambaras, tantôt par les Mashdouf, et forcé de courir des uns aux autres. Le commandant supérieur, après avoir terminé la campagne par ce coup de vigueur sur Ouossébougou, serait assuré d'une tranquillité absolue pendant la saison des pluies, qui amène une interruption naturelle des opérations, c'est-à-dire pendant le temps nécessaire à la préparation de la campagne de 1891.

On était aussi bien renseigné que possible sur la force d'Ouossébougou. Mage avait décrit ce tata à son passage en 1863 :

« Ouossébougou, immense village, entouré d'un terrain sablonneux à perte de vue. Les murailles bien fortifiées, crénelées et disposées en crémaillère avec de nombreux bastions; devant les portes, des réduits de défense, précaution que je n'avais jamais remarquée dans les villages vus jusqu'alors. »

Plus récemment, les capitaines Audeaud et Radisson, envoyés en mission par le lieutenant-colonel Galliéni (1888), consignaient dans leur rapport :

« Une citadelle importante du Kaarta est Ouossébougou. Sa population est d'environ 3000 à 3500 habitants. Son chef, Bandiougou Diara, est Bambara d'origine, mais appartient à Ahmadou depuis son enfance, et s'est fait musulman. Il paraît inspirer une grande terreur aux hommes du Bélédougou. Le village est habité par des Bambaras et des Toucouleurs, tous musulmans. Il possède constamment 300 cavaliers, et peut concentrer à un moment donné plus de 1000 guerriers, cavaliers et fantassins. »

Enfin, de nombreux rapports d'indigènes avaient permis de préciser ces données.

Après les premières dislocations de sa colonne, le commandant Archinard ne disposait plus, pour attaquer cette redoutable forteresse, que de 302 réguliers, dont seulement 27 Européens : dans ce nombre, il faut comprendre les anciens tirailleurs de la compagnie Levasseur, excellents soldats, mais, en leur qualité de libérés et de volontaires, moins rigoureusement disciplinés que les tirailleurs en service permanent. L'artillerie se composait uniquement de deux pièces de 80 de montagne, la cavalerie d'une trentaine de spahis.

On ne pouvait songer à augmenter cet effectif : on aurait déjà bien assez de peine à le faire vivre dans un pays sans eau.

A ces forces, il convient d'ajouter les auxiliaires bambaras, c'est-à-dire 1000 cavaliers et 2000 ou 3000 fantassins, fournis par presque tous les cantons voisins, tous acharnés contre Ouossébougou, et comprenant que c'était leur guerre à eux que nous faisions. Le commandant Archinard nous dit : « Les chefs me promettaient qu'il me suffirait de faire un trou dans la muraille, et que tous y passeraient et se chargeraient du reste. J'avais tort de compter sur ces deux choses (le prestige de la prise de Ségou et les assurances des Bambaras); mais nous étions amplement pourvus de munitions; et le courage des troupes, la bravoure des officiers compensa le petit nombre. »

Les gens d'Ouossébougou avaient été informés deux jours à l'avance de la marche de la colonne : ils refusèrent d'y croire, comptant sur le pays de soif qui leur servait de glacis, alléguant que s'il était impossible à des noirs de le traverser, à plus forte raison des Européens en étaient incapables. Ouossébougou, quoique averti, fut en réalité surpris. Ce fut heureux pour nous; car si les assiégés avaient eu le temps d'appeler à eux l'armée de secours, qui fit son apparition après que tout était fini, la tâche eût été encore plus rude.

***

Le 25 avril, à trois heures du matin, la colonne partit de Siébougou, et à huit heures, après une marche de vingt-cinq kilomètres dans les sables, se trouva devant la forteresse. Elle s'arrêta un instant, pour respirer et se reformer, derrière la crête d'une dune de sable qui la dissimulait à la vue de la garnison, et à huit heures et demie se remit en marche pour franchir le monticule. « Du sommet de la crête, on aperçoit Ouossébougou. Les habitants qui sont dans les champs

rentrent précipitamment. Le *tabala* (1) se fait entendre, appelant les guerriers aux armes. »

Presque au centre du village se dresse le Diomfoutou, une forteresse dans la forteresse, et nous verrons que ce n'était pas le seul obstacle à l'intérieur.

A huit heures quarante-cinq, les deux pièces sont mises en batterie à 400 mètres de la place. Les deux compagnies de tirailleurs (réguliers de Launay et anciens de Levasseur) prennent position en avant, à droite et à gauche des pièces; les 29 spahis en arrière,

Ouosséboungou et son Diomfoutou (2).

et à droite de la compagnie de droite; enfin à 200 mètres en arrière, à mesure qu'ils arrivent, se massent les auxiliaires bambaras, infanterie et cavalerie. Ordre est donné aux cavaliers de mettre pied à terre, et à tous de rester groupés par canton, d'attendre, et de ne pas tirer un coup de fusil:

« Partout sur la crête du mur apparaissent les têtes des défenseurs. Les fleurons, qui font une couronne au mur d'enceinte, comme il est d'habitude pour les tatas bambaras qui ont repoussé des assauts, feraient croire à un nombre plus considérable encore de défenseurs, les boules qui terminent ces fleurons pouvant être prises à distance pour des têtes.

« Les compagnies font quelques feux de salve et des tirs individuels visés; mais les défenseurs n'en semblent pas intimidés. Ils ne se cachent pas quand ils ne sont pas atteints. Quelques-uns, entièrement découverts, brandissent leurs fusils et crient des menaces. Nous sommes trop loin : ils ne tirent pas encore. »

Décidément, cela s'annonce autrement qu'à Ségou. Nous avons affaire à des adversaires autrement braves et déterminés, et on ne les vaincra pas sans essuyer des pertes graves. Ajoutons qu'ils n'ont pas le choix, et qu'il leur faut être résolus à mourir les armes à la main. Toute retraite leur serait coupée par nos cavaliers auxiliaires, et le pays est contre eux soulevé tout entier. Il vaut mieux pour eux tomber sous nos projectiles que de se faire déchiqueter dans la campagne par les indigènes exaspérés. Parmi les défenseurs, on vante surtout les gens du chef Kalanko Bandiougou, qui ont dans le pays une réputation légendaire de bravoure, et qui, en effet, sur un des saillants nord de l'enceinte, se font remarquer par l'intrépidité de leur attitude.

A neuf heures trente-cinq, après quelques coups de canon, les pièces s'avancent jusqu'à 300 mètres de la place, les troupes suivent ce mouvement, et le tir en brèche commence. Le point choisi, sur l'indication de nos auxiliaires, est un des plus rapprochés du Diomfoutou, afin d'abréger le chemin qu'il faudra faire ensuite d'une enceinte à l'autre. La muraille de la place est construite non en argile, mais en terre sablonneuse; il y a une croûte à l'extérieur, mais à l'intérieur ce n'est que du sable. A chaque coup de canon, ce sable coule, comme le son d'une poupée éventrée.

A dix heures quarante-cinq, une large brèche est pratiquée; alors les deux pièces tirent à droite et à gauche de ce trou béant, pour en dégager les abords. A nos salves d'artillerie et de mousqueterie répondent les coups de fusil des assiégés et le grondement furieux, lent, régulier, « agaçant » (dit un témoin oculaire) du tabala.

A midi, la fusillade ennemie et le tabala se taisent en même temps. Est-ce une sortie qui se prépare? Non, fusillade et tabala reprennent de concert. Alors, allons-nous donner l'assaut? Pas encore, nous dit le commandant : « L'attitude des défenseurs ne le permet pas. » L'artillerie travaille à pratiquer une seconde brèche, ou bien fouille de ses obus l'intérieur du village. L'état-major prend position sur un petit monticule à 300 mètres des remparts, et c'est là aussi qu'on établit l'ambulance : elle ne sera point inutile, car déjà les balles commencent à tomber dans nos rangs.

A deux heures vingt, il faut faire avancer une section de tirailleurs pour couvrir les artilleurs, gênés par le tir des assiégés.

Les défenseurs cherchent à se grouper derrière les

(1) Grand tam-tam de guerre.

(2) Les cartes et plans qui accompagnent cette étude ont été dressés, d'après les documents originaux, par M. Albert Sacquin, ingénieur attaché à l'Exposition.

brèches et dans les environs, prêts à repousser un assaut. Les obus ont beau pleuvoir sur eux et même pratiquer une nouvelle brèche, cette fois à gauche de la brèche principale, impossible de déloger l'ennemi.

Dans le camp français, les provisions d'eau sont presque épuisées. Pour les renouveler, nos auxiliaires se glissent jusqu'aux puits qui avoisinent les remparts, et un assez grand nombre d'entre eux se font blesser. Il est bientôt quatre heures; la nuit va tomber à six. Le village est grand, et il faudra du temps pour le parcourir, peut-être enlever case après case, et finalement attaquer le Diomfoutou. Le commandant supérieur se décide à faire les préparatifs de l'assaut.

En tête marchera la compagnie des anciens tirailleurs, avec les lieutenants Levasseur et Alakamessa et les deux secrétaires du commandant (1) pour sergents européens; puis la masse des auxiliaires bambaras; enfin, en queue et presque en réserve, la compagnie des tirailleurs Launay. Celle-ci s'arrêtera sur la brèche pour la garder et empêcher les auxiliaires de ressortir aussitôt qu'ils seront entrés.

« Le commandant supérieur exhorte les tirailleurs et les anciens tirailleurs. Il fait rassembler les auxiliaires. Les auxiliaires du canton de Guémou suivront immédiatement la compagnie des anciens tirailleurs; après eux, les cantons de Mercoïa, de Koumi, etc. Il rappelle les vieilles haines, annonce l'heure de la vengeance, fait crier les *griots* (2). Quelques cavaliers mettent pied à terre pour prendre part à l'assaut; mais ce ne sont que les fantassins qui vont donner; les cavaliers attendent les fuyards. »

A quatre heures trente-cinq, la colonne prend position en face de la grande brèche : l'objectif, c'est le Diomfoutou. Elle s'avance lentement, dans un ordre irréprochable, sous le feu des pièces qui accélèrent le tir pour déloger les défenseurs. La colonne est maintenant à 100 mètres, et les pièces cessent de tirer.

« Le lieutenant Levasseur, franchement en avant, seul, enlève sa compagnie au pas de gymnastique. A cinquante mètres, les défenseurs ouvrent le feu. La compagnie ne répond pas. Elle arrive sur la brèche. Mais alors la fusillade éclate presque aussi vive d'un côté que de l'autre. Le lieutenant Levasseur entre le premier dans la forteresse, puis ses tirailleurs. Le tabala bat plus rapidement. La fusillade se maintient aussi intense. Les auxiliaires s'engagent après les tirailleurs Levasseur. Mais bientôt cette masse s'arrête. — La fumée ne permet plus de rien distinguer.

« Le commandant supérieur envoie le capitaine Bonnier, faisant fonctions de chef d'état-major, voir ce qui se passe, pousser les auxiliaires et ramener les Européens blessés, s'il y en a, car la vigueur de la défense le laisse prévoir. En même temps, il donne l'ordre aux spahis de se former en bataille devant la brèche, immobiles, pour redonner confiance aux auxiliaires, s'ils venaient à lâcher pied, et les ramener au combat.

« Les cavaliers auxiliaires, sans qu'on leur en ait donné l'ordre, partent à fond de train pour faire le tour du village et ramasser les fuyards. Mais ils s'arrêtent étonnés, déconcertés. Personne ne fuit, personne ne sort du village.

« Le commandant supérieur, qui n'a dirigé l'attaque que de deux côtés précisément pour permettre à l'ennemi de fuir, ne veut pas qu'on lui barre la route avant que le mouvement de fuite ne soit dessiné. Il rappelle les cavaliers auxiliaires et leur défend de quitter leur première position avant d'en avoir reçu l'ordre. »

Quand le capitaine Bonnier arrive au plus épais de la mêlée, il constate que les tirailleurs Launay ont perdu patience, voyant que les auxiliaires n'avançaient pas, et que deux sections sur trois se sont précipitées dans le tata. Le capitaine Levasseur est blessé : quatre de ses soldats le transportent par les quatre membres; deux sur quatre sont tués; deux autres les remplacent, l'amènent à l'ambulance, le remettent au soin du docteur Collomb. Le capitaine Mauguin, qui commandait les auxiliaires, remplace le capitaine Levasseur à la tête de la compagnie. Un instant après, Mauguin et le sergent Daguet tombent mortellement atteints. Le capitaine Bonnier vient rendre compte de tous ces incidents au commandant supérieur : celui-ci envoie la section de tirailleurs qu'il tenait en réserve pour occuper la brèche, ne gardant auprès de lui que les spahis et quelques auxiliaires. Les deux sections de tirailleurs qui ont quitté la brèche pour se jeter dans le village sont arrêtées par les murs de deux cours ou enclos : le lieutenant Lucciardi, qui commande la première section, est à cheval sur un mur et règle l'effort de ses hommes; le lieutenant Sadioka, qui commande la seconde, pénètre dans l'une des deux cours, et, dirigé par le capitaine Bonnier, qui est de retour dans le village, coopère avec Lucciardi pour la conquête de la seconde. Le capitaine Bonnier va trouver les anciens tirailleurs qui sont occupés à une besogne analogue, car le tata d'Ouossébougou est plein de tatas particuliers, qui sont autant de petites forteresses à enlever dans la grande. Il voit deux tirailleurs tomber à ses côtés; surpris que le sergent Bérenger ne réponde pas à une de ses questions, il se retourne vers lui : le sergent est étendu par terre d'une balle dans le cœur. Une balle blesse au bras le capitaine Bonnier.

« A ce moment, la compagnie des anciens tirailleurs n'a plus ni officiers ni sergents européens. Tous les quatre sont tombés, et le lieutenant indigène Alakamessa combat dans une autre direction. Les auxiliaires encombrent les rues, les cours, les cases, cherchant la protection des murs, déchargeant leurs fusils au hasard; les uns crient qu'ils n'ont plus de poudre, d'autres se sauvent pour sortir du tata. Il est difficile de les enlever : à chaque coin de rue, c'est le même mouve-

(1) Daguet et Jules Bérenger.

(2) Caste qui fait tous les métiers : sorciers, médecins, poètes, musiciens, hérauts, ambassadeurs.

ment d'hésitation qui arrête l'élan des anciens tirailleurs, empêche leur marche. »

A ce moment critique, Médoune, l'interprète de Bammako, qui, avec le capitaine Mauguin, commandait les auxiliaires, rejoint le capitaine Bonnier. Il lui dit qu'il ne demande qu'à aller en avant, qu'il a avec lui quelques Bambaras plus braves que les autres; le capitaine les réunit aux anciens tirailleurs, et Médoune, entraînant les uns et les autres, commence à gagner du terrain. Alakamessa, avec le reste des anciens tirailleurs, est arrêté par un incendie, et ne peut que maintenir les positions déjà conquises. Puis ses hommes reculent devant l'incendie, et il faut que le capitaine Bonnier, qui ne fait que passer et repasser la brèche, prenant les ordres du commandant supérieur ou lui rapportant des nouvelles, et qui blessé se retrouve partout presque à la fois, les rallie, les exhorte à tenter un dernier effort, pour arriver au Diomfoutou avant la nuit.

C'est décidément impossible, car la panique s'est mise parmi les auxiliaires, qui en foule ressortent par la brèche et jettent partout le désarroi.

Le commandant supérieur se résout à donner ses ordres pour qu'on passe la nuit sur les positions conquises. Ce sont les tirailleurs Launay qui les occuperont, tandis que les anciens tirailleurs prendront sur la brèche la place que ceux-là auraient dû continuer à y tenir. Le capitaine Bardot, avec une des pièces, prendra position devant la brèche, tout près, mais en dehors. Toute la nuit, il tirera dans la direction du Diomfoutou, afin de bien frayer la route qu'on parcourra le lendemain. Pour ne pas gêner son feu, tous les auxiliaires devront sortir du village et reprendre leurs premières positions. Il faut songer à envoyer des vivres aux combattants logés dans la place; il faut prendre soin des blessés, déjà très nombreux, qui encombrent l'ambulance en plein air; il faut penser aussi à ménager les munitions, car qui sait ce que nous réserve la journée prochaine?

Toute la nuit, on entend battre le tabala du Diomfoutou; toute la nuit gronde la pièce en batterie, mais d'un tir très lent, un coup toutes les dix minutes. De temps à autre, une fusillade éclate, avec des cris sauvages : ce sont les guerriers d'Ouossébougou qui, vers deux heures et demie, essayent d'enlever une des barricades dont s'abritent les tirailleurs Launay; ce sont d'autres qui tâchaient de faire une sortie par la brèche, à la gueule même du canon; puis, vers trois heures et demie, nouvelle alerte, nouvelle tentative pour sortir dans la direction des puits, c'est-à-dire dans la direction du quartier général et de l'ambulance. Les spahis qui les gardent se mettent en ligne, à pied, et aussi en ligne tous les hommes valides, officiers, médecin, vétérinaire, conducteurs, garçons, afin de couvrir les blessés. Le commandant supérieur défend de répondre à la fusillade des assaillants, prescrit seulement de charger à mitraille la seconde pièce et d'attendre. Si ce sont des assiégés qui veulent fuir, qu'on les laisse faire : ce serait le commencement de la déroute. Mais il est probable qu'ils voulaient seulement s'abreuver aux puits.

***

La situation est grave : l'énergie de la défense a trompé toutes les prévisions. Presque tout ce qu'on avait de troupes régulières a été engagé jusqu'à l'épuisement; quantité d'hommes sont tués ou blessés; ces effectifs décimés, on ne peut leur demander un assaut pour le lendemain. Il faut prévoir aussi l'arrivée d'une armée de secours : c'est sans doute parce que les assiégés l'attendent que leur tabala ne cesse de gronder et que leur feu ne s'arrête pas.

Le commandant supérieur s'arrête aux dispositions suivantes. On pratiquera une nouvelle brèche sur une face perpendiculaire à celle déjà attaquée, afin que l'assaut puisse être donné des deux côtés à la fois et l'adversaire pris entre des feux croisés. Cet assaut sera donné par les auxiliaires bambaras, et rien que par eux. S'il ne réussit pas, il aura toujours pour résultat d'affaiblir l'ennemi et lui faire épuiser ses munitions. Un second assaut sera ensuite tenté, toujours par les auxiliaires, avant la fin de la journée, et produira les mêmes avantages. Le risque est d'ailleurs limité, car si les Bambaras lâchent pied, ce ne sera toujours que pour sortir du village, et, tant que les troupes régulières maintiendront leurs positions, ils garderont assez de confiance pour ne pas se sauver plus loin. La soif, qui a causé l'alerte de la nuit, finira par avoir raison des assiégés, et leurs munitions ne sont pas inépuisables. Il suffira de ménager les nôtres pour qu'on puisse tenir quelques jours encore, si le succès est à ce prix.

***

Dès que le jour se lève, les deux pièces d'artillerie reprennent leur œuvre de destruction : le Diomfoutou et les quartiers voisins sont bombardés toute la matinée, tandis que la nouvelle brèche s'ouvre largement. Le moment est venu de lancer les Bambaras. Peut-on compter sur eux? Cela dépend de leurs dispositions du moment, car, avec la mobilité des natures incultes, ils sont également capables d'une mollesse touchant à la lâcheté ou de la bravoure la plus téméraire. Au fond, la race est guerrière, et les Toucouleurs en savent quelque chose.

A midi et demi, le commandant supérieur réunit les notables bambaras et leur reproche le manque d'énergie de leurs hommes dans le combat de la veille :

« C'est pour vous que je suis venu ici, pour vous seuls, car Ouossébougou ne gêne pas les Français. Vous m'avez dit que je n'aurais qu'un trou à faire, et

que vous passeriez tous : j'en ai fait cinquante. Les blancs ont passé la nuit dans le village; il n'y a presque plus rien à faire : le village est à moitié démoli; presque tous les guerriers qui y étaient sont morts. Voulez-vous en finir? Je comptais sur vous puisque vous me l'aviez dit. Tout le monde dit que les Bambaras ne mentent pas, et je le croyais. Autrement j'aurais amené cent tirailleurs de plus, et tout serait fini depuis longtemps. Je n'ai pas besoin de cavaliers : il n'y a que les lâches qui restent à cheval en disant qu'ils prendront les fuyards. Vous voyez bien que les kagoros d'Ouossébougou ne se sauvent pas. Sont-ils plus braves que vous? Êtes-vous des femmes ou des captifs? Je croyais que les Bambaras étaient braves et qu'ils aimaient les batailles. Je croyais que les Bambaras ne craignaient pas plus la mort que les blancs; et les blancs ont marché les premiers, les chefs avant les soldats. Êtes-vous des chefs? Où est votre place? Cette fois-ci, je vais vous laisser aller seuls. Je veux savoir au juste ce que valent les Bambaras. »

La harangue produit son effet. Tous les chefs déclarent que leurs cavaliers mettront pied à terre et qu'eux-mêmes marcheront les premiers à l'assaut. Le commandant redescend avec eux dans la plaine et préside à la formation de leurs colonnes. La première comprendra les deux grands cantons de Mourdia et Damfa et d'autres petits cantons. Mais lequel marchera en tête?

« Quels sont les plus braves, Mourdia ou Damfa? » Le frère du chef de Mourdia sort de la foule : « Mour-« dia marche toujours en tête pour les assauts, et je « marcherai le premier. » Le commandant lui serre la main. Alors ce sont les vociférations de Diocé, choisi pour cette campagne par les Bambaras comme leur généralissime, des griots qui transmettent mes paroles, des interprètes qui les secondent. »

La seconde colonne comprendra Guémou, Koumi, Morcoïa et d'autres petits cantons.

Celle-ci pénétrera par l'ancienne brèche; celle-là par la brèche nouvellement pratiquée. Elles marcheront également sur le Diomfoutou et s'y rencontreront. Pour plus de sûreté, les compagnies de tirailleurs garderont les brèches et ne permettront pas aux auxiliaires qui les auront franchies de les repasser.

Le moment est venu. L'artillerie arrête son tir. Les deux colonnes se mettent en mouvement, très lentement. Il semble y avoir encore de l'hésitation; cependant, les assaillants ne tirent pas en l'air en s'avançant. C'est bon signe.

Pas un coup de feu ne part du mur d'enceinte. Sans doute, les défenseurs sont concentrés dans le Diomfoutou, où le tabala fait rage. En effet, les brèches franchies, c'est seulement aux abords du château que la fusillade éclate. Bientôt on voit, sur les toits des cases les plus rapprochées du réduit, les Bambaras de l'une et l'autre colonne grouiller de plus en plus nombreux, gagner du terrain, approcher des hautes murailles. Parfois tout disparaît au milieu de la fumée, puis on revoit les assaillants toujours plus près du but. Quelques Bambaras repassent bien les brèches et accourent à l'état-major, mais c'est pour demander de la poudre. « C'est un village cassé, » disent-ils, et ils retournent à l'assaut. Des blessés viennent se faire panser, mais ils repartent aussitôt. Le fils du chef de Morcoïa arrive, le bras cassé en deux endroits; le médecin lui met une *attelle*, puis lui indique une place pour se coucher; mais il est déjà en route, courant au combat et agitant son bras emprisonné, comme pour voir quel service il pourra encore en tirer.

Comme le feu de l'assiégé se maintient avec la même intensité, le commandant Archinard veut faire passer la brèche à une de ses pièces; mais les Bambaras crient qu'il n'en est pas besoin, que les leurs sont déjà tout autour du Diomfoutou, et que les obus leur feraient autant de mal qu'à l'ennemi.

En effet, on les voit maintenant sur la crête des murs du château, tirant dans les cours intérieures, recevant les coups de fusil d'en bas. Les assiégés se battent avec fureur, à coups de pierre quand ils n'ont pas de munitions; parfois, abandonnant leurs fusils déchargés et qu'ils ne rechargeront plus, et alors debout, injuriant, menaçant, narguant la mort, jusqu'à ce qu'une balle les renverse.

Un parti de Bambaras attaque à coups de hache la porte du Diomfoutou; deux sont tués, mais la porte cède; en même temps ceux qui étaient sur les murs disparaissent : ils ont sauté dans les cours.

C'en est fait du Diomfoutou. Ce que nous avions commencé la veille, malgré l'infériorité du nombre, les Bambaras l'ont achevé par la supériorité écrasante du leur.

Un dernier épisode couronne cette défense à la Sagonte, à la Numance, à la Saragosse. Les assiégés sont vaincus, ils ne se rendent pas. Une grande flamme s'élève du Diomfoutou : c'est le chef Bandiougou Diara qui se fait sauter avec tous les siens. Je dis une grande flamme et non un grand fracas; car telle a été l'impression des témoins : ils déclarent avoir vu plutôt qu'entendu, comme si l'état-major ne vivait alors que par les yeux.

Il est deux heures et demie, et tout est fini, ou à peu près. « C'est un village cassé », comme disaient nos alliés, c'est-à-dire un village conquis. Çà et là encore, des coups de fusil, quand les vainqueurs pénètrent dans quelque case. Car, dans les tatas particuliers, pas plus que dans le grand tata du Diomfoutou, personne ne veut se rendre : pas même les captifs, pas même les femmes. Un de ceux-là, de sa dernière cartouche, se fait sauter la cervelle. Une de celles-ci, d'un coup de sabre, fend le crâne d'un Bambara. D'autres femmes entassent dans leurs maisons de ces gros paillassons appelés *seccos*, qu'on trouve partout dans les villages des noirs, s'enferment et y mettent le feu, périssant avec leurs hommes blessés et leurs enfants. On a re-

cueilli cependant un petit noir sur le seuil d'une case ; la mère, avant de se brûler, l'avait repoussé dehors.

Partout, que l'assaut ait été donné par nos soldats ou par nos alliés, les cases sont pleines de guerriers morts : autant elles ont reçu de défenseurs, autant elles rendent de cadavres. Compter les morts, c'est impossible : dans quelques heures, une odeur épouvantable s'élèvera de ces habitations transformées en charniers. Il suffit de savoir que tous les assiégés en sont. Et l'on plaindrait tous ces braves, comme on est déjà forcé de les admirer, si l'on n'avait présent à la mémoire leur passé de pillards et de négriers, et si leur vie n'avait pas été la mort d'un grand pays. Ce qui a fait d'eux tous, en dépit des différences ethnographiques, d'eux tous, Toucouleurs, Kagoros, Bambaras, une bande inséparablement unie dans la vie et dans la mort, ce qui, parmi eux, a séparé leurs Bambaras de leurs congénères, ce n'est point seulement l'ardeur de la foi musulmane, ni le point d'honneur militaire, ni la fidélité à leur souverain de Ségou et de Nioro : c'est aussi la complicité dans les atrocités commises. C'est cela qui ne leur laissait aucun espoir de pardon, aucune possibilité de fuite, et qui les acculait à une résistance désespérée couronnée par un holocauste épique.

***

Dans les deux jours de combat, nos réguliers à eux seuls avaient tiré 34 800 coups de fusil, 433 obus à balles, 175 obus à mitraille et 4 boîtes à mitraille.

A quatre heures, le commandant ordonne à nos compagnies de sortir du village ; elles en sortent alignées, belles de tenue et de discipline comme au premier jour. Le commandant les reçoit presque à la brèche, félicitant les troupes et les officiers.

La victoire a été achetée par des pertes relativement sensibles. Deux Européens ont été tués : les sergents Daguet et Bérenger. Quatre ont été blessés grièvement : le capitaine Mauguin (mort de ses blessures), le lieutenant Levasseur, les sergents Ferrandi et Tochefort. Quatre sont blessés légèrement : le capitaine Bonnier, un merveilleux officier d'état-major à qui l'on doit en partie la préparation de la prise de Ségou et qui dans Ouossébougou s'est multiplié, le capitaine Launay, les lieutenants Salvat et Lucciardi. Parmi les tirailleurs proprement dits, cinq tués et trente-cinq blessés ou contusionnés ; parmi les anciens tirailleurs, huit tués et trente-neuf blessés. Un canonnier indigène et un spahis sont blessés. L'élément civil même a été éprouvé : M. Mademba, chargé des affaires politiques auprès du commandant et qui avait porté des ordres au fort de la mêlée, a été atteint en pleine poitrine.

La plupart des tués ou blessés avaient reçu plusieurs blessures, quelques-uns jusqu'à quatre ou cinq. Le docteur Collomb, dans ses opérations, avait extrait toute sorte de projectiles et des plus étranges : balles de fer forgé, balles de plomb, cailloux ferrugineux, ferraille, perles en verre, tessons de poterie.

L'évacuation du tata par nos compagnies avait livré le village à nos alliés. La nuit avait été assez tranquille, à part quelques coups de fusil tirés ou reçus par des gens d'Ouossébougou que leurs ennemis recherchaient dans leurs cachettes. Le seul épisode important fut une tentative de sortie, à la faveur des ténèbres, par ce qui restait des guerriers d'élite : cernés, ils furent tués, à part quelques-uns qui s'enfuirent.

Quant aux pertes de nos alliés, les villages qui ont fourni les contingents sont seuls à les connaître.

Revenons à l'armée de secours qu'espéraient les assiégés et que leur tabala invoquait de son roulement éperdu. Elle existait, en effet. Elle était commandée par Oumar ; elle n'osa point avancer. Elle ne parut en vue d'Ouossébougou qu'après la destruction totale.

Le troisième jour, 27 avril, le commandant Archinard fit rendre les honneurs aux tirailleurs tués : ils furent enterrés près de la brèche. A quatre heures et demie, il fit partir en avant le convoi de ses blessés, portés sur des civières. Il réunit les chefs bambaras, leur remit des burnous d'honneur et leur parla à peu près en ces termes : « Vous vouliez être nos captifs, si nous vous débarrassions d'Ouossébougou et des Toucouleurs. Nous ne voulons que votre amitié et l'obéissance que des fils doivent à leur père, qui les protège et n'agit que par affection pour ses enfants. » Il remit solennellement le tata à son ancien possesseur, le chef du canton de Digna. Puis il se mit en retraite, et le 28 se trouvait à Siébougou.

Là, il congédia la plupart des auxiliaires qui avaient tenu à l'accompagner jusque-là. D'autres, comme Diocé, ne voulurent le quitter qu'à Sérouala. Diocé offrit même au commandant deux de ses petites filles, qu'il avait envoyé chercher chez lui : l'une pour le commandant lui-même, l'autre pour le général Borgnis-Desbordes, qui a laissé un si profond souvenir dans le pays. Une telle offre, faite d'ailleurs en un langage très élevé, ne doit pas faire sourire : c'était surtout le symbole d'une alliance et d'une union éternelles. Elle fut prise comme elle devait l'être, avec de cordiaux remerciements et la prière de vouloir bien garder ces enfants dans la maison paternelle jusqu'à ce qu'une décision fût intervenue.

***

Le 7 mai, le commandant supérieur était à Koundou, le 11 à Kita, le 20 à Badombé, le 24 à Bafoulabé, où il prenait le chemin de fer pour rentrer dans sa résidence de Kayes : il y arrivait le 25.

Il semblait que la campagne fût terminée. Les dislocations d'usage s'opéraient ; nos détachements et nos garnisons reprenaient leur vie coutumière.

C'est pourtant à cet instant même qu'Ahmadou se décidait à chercher la revanche de sa double défaite et reprenait l'offensive.

Le 30 mai, le gros de la colonne, qui n'avait pu marcher aussi vite que l'état-major, arrivait à Dinguira, à 35 kilomètres de Kayes. Le 31, le capitaine Mahmadou Racine, qui escortait un convoi composé d'émigrants toucouleurs et de prisonniers, parmi lesquels des personnes appartenant à la famille du sultan, prenait avec son monde le chemin de fer à Bafoulabé. Le train est attaqué à Talari par de nombreux cavaliers toucouleurs qui ont passé le fleuve à Kora. Les tirailleurs descendent du train pour faire le coup de feu, repoussent les cavaliers, et le train continue jusqu'à Bagouko. Là il reçoit du commandant supérieur l'ordre de s'arrêter : le lieutenant Salvat lui amène des renforts; on est rejoint par le capitaine Ruault, qui est parti de Kayes en chemin de fer, avec une pièce de 80, emmenant les tirailleurs Launay; puis par le lieutenant Collard, avec des canonniers; puis par Yamadou, roi du Khasso, avec ses fantassins et ses cavaliers; puis par le capitaine Faniard, avec une autre pièce de 80; enfin par 25 spahis, avec des mulets d'attelage.

Les Toucouleurs continuent leurs attaques; ils ont détruit une partie des communications télégraphiques et essayé d'enlever les rails.

Le capitaine Ruault, avec une colonne forte en tout de 124 hommes, dont 11 Européens, se met à la recherche de l'ennemi : un ennemi formidable, car cette armée d'Ahmadou est formée de l'élite de ses talibés, de ses sofas et des plus braves Toucouleurs de Nioro, tous animés d'une soif de vengeance. Une conviction s'était emparée d'eux, après les désastres de Ségou et Ouossébougou : c'est qu'on ne pouvait résister aux Français derrière les murs d'une tata, mais qu'en rase campagne il serait aisé de les accabler par la supériorité du nombre. Les appréciations les plus modérées font monter ces forces à 1000 cavaliers et 2000 ou 3000 fantassins.

Partie de Bafoulabé le 4 juin, à six heures du soir, la colonne française arrive à minuit et demi à 6 kilomètres de Kalé et de son gué. On apprend que Kalé est occupé par l'ennemi. Bientôt apparaît une nuée de cavaliers toucouleurs : cinq coups de canon et quelques feux de salve les dispersent. Des gens du pays nous informent que le gros des Toucouleurs, après avoir brûlé Kalé, s'est dirigé sur Badombé et que nous n'avons eu affaire qu'à leur arrière-garde. Cependant, à une heure et demie du matin — la colonne était maintenant à 2 kilomètres de Kalé — on perçoit l'approche d'une foule, et une fusillade éclate aussitôt en face de nous. On y répond par un feu de mousqueterie et de mitraille. Dans l'obscurité de la nuit, les coups de fusil de l'ennemi partent tout autour des nôtres, et le roulement du tabala comme l'intensité des clameurs indiquent que l'adversaire est en force. Chose étrange, des commandements en français partaient des rangs opposés. De notre côté, on commandait : « Section! » de l'autre, on achevait : « Joue!... feu! » Il était donc évident que les Toucouleurs comptaient parmi eux d'anciens tirailleurs, peut-être égaux en nombre à ceux que nous pouvions leur opposer. L'ennemi observait une tactique presque européenne, évitant de se présenter en masse à nos feux de salve, s'avançant en ordre dispersé, s'abritant derrière des arbres, tandis que notre position était absolument dénuée d'abris, se poussant ainsi à 50 mètres de notre front. Jamais combat n'a été engagé par nous dans de telles conditions d'infériorité de nombre et de position. Les nôtres n'avaient pour eux que l'avantage de leur pièce de 4.

Enfin, le jour se lève, et les nôtres ont la satisfaction de constater l'efficacité de leur tir de la nuit : au pied de chaque arbre des monceaux de cadavres. Comme nos munitions commençaient à s'épuiser, le capitaine Ruault avait prescrit de ne tirer qu'en visant. Le convoi comprenait des voitures métalliques destinées au transport des munitions : le capitaine les fait disposer en un carré, dans lequel les combattants peuvent se retrancher et les blessés s'abriter.

« Un immense cri, *Allah Okobar* (1) ! s'élève des rangs toucouleurs. A ce moment, un incident de combat porte quelques tirailleurs à se lancer à la baïonnette sur l'ennemi : leur caporal était tombé un peu en avant, et l'ennemi se précipitait sur lui. Le sous-lieutenant Sadioka prend, avec une heureuse initiative, la direction de ce mouvement commencé par quelques-uns de ses hommes. L'ennemi hésite; mais la charge sonne, les sections Salvat et Colinet se lancent en avant, pendant que la quatrième section est conservée en soutien, près du convoi. En quelques minutes, le terrain est déblayé. Une forte troupe de cavaliers se dirige cependant sur la section Salvat, qui a poursuivi l'ennemi très loin et se trouve isolée. Le lieutenant Salvat se porte résolument à sa rencontre. Il va être entouré. Le capitaine Ruault fait sonner le rassemblement. Avant de revenir en arrière, le lieutenant dirige sur les cavaliers quelques feux de salve bien visés. Ils prennent la fuite. »

Cet incident se produisait juste au moment où l'ennemi, désespérant de nous entamer, se préparait à faire retraite et à repasser le gué de Kalé. Il le repassa dans un désordre meurtrier, sous les obus de la pièce de 4. Comme la berge, de ce côté, est très escarpée, nombre de cavaliers y brisèrent les jambes ou les reins de leurs chevaux. Beaucoup se noyèrent dans le fleuve. Deux cent cinquante cadavres toucouleurs couvraient le champ de bataille.

On a su ensuite que l'armée ennemie était commandée en chef par Karamako Sambaldi, l'aile gauche par le fameux Baki, le centre par Mamoudou Coulibali, l'aile droite par Sakélola, qui avait été tué, et que le

(1) Dialecte sénégalais. *Allah Akbar.*

marabout Tierno Ahmadou était présent pour animer les combattants. C'était bien l'élite des forces du sultan qui avait donné; les plus braves talibés et sofas étaient restés sur le carreau, et presque tous les commandants avaient été blessés.

De notre côté, il y eut 5 indigènes tués et 29 blessés. Parmi les Européens, 1 canonnier tué, la moitié des officiers et sous-officiers blessés, le capitaine Ruault, les lieutenants Lagarde et Salvat, etc. Tous nos canonniers avaient été atteints plus ou moins grièvement.

Tel fut le combat de Kalé : il démontra non seulement l'intrépidité de nos officiers et soldats européens, mais la bravoure, la solidité, l'élan, la discipline de nos soldats indigènes, et chez eux, en même temps, le genre de courage le plus rare à la guerre, celui des batailles nocturnes. On avait tiré de notre côté près de 10 000 coups de fusil et 126 coups de canon.

*
* *

Sur d'autres points, d'autres attaques s'étaient produites. Le lieutenant Valentin, qui défendit énergiquement Bafoulabé, n'avait dû son salut, le 31 mai, qu'à l'arrivée de renforts presque inespérés.

Dans toutes ces attaques, surtout dans celle du convoi du capitaine Mahmadou Racine, à Talari, les émigrants toucouleurs du royaume de Ségou avaient une grande part de responsabilité. Nous savons que s'ils avaient pu conserver leurs vies, leurs femmes, leurs enfants, c'était à la protection du commandant Archinard qu'ils le devaient. Celui-ci n'avait pu se résigner à laisser massacrer par les Bambaras une population de huit ou dix mille Toucouleurs, et, bien qu'il ne se méprît pas sur le caractère dangereux des éléments qu'il ramenait ainsi au Sénégal, les considérations d'humanité l'avaient emporté : il avait assumé la lourde charge de protéger cette migration. Or, pendant tout le voyage, les émigrants ne cessèrent d'entretenir des intelligences avec les bandes d'Ahmadou, les informant de la marche des colonnes, puis des trains, assurant à leurs attaques ce degré de précision qui nous avait étonnés. A Talari, ils avaient entravé la défense du train, prêté main-forte aux assaillants, pillé le village de la station, enlevé des femmes aux indigènes; le commandant supérieur fit d'ailleurs indemniser ceux-ci en leur livrant un nombre égal de femmes des Toucouleurs. A peine sur le sol du Sénégal, les émigrants mâles désertèrent en foule le convoi, coururent rejoindre les soldats d'Ahmadou, et c'est même ce renfort imprévu qui avait déterminé celui-ci à prendre l'offensive. C'est à regretter que le commandant Archinard, après la prise de Ségou, n'ait point laissé passer la justice du peuple bambara.

Les attaques du sultan déterminèrent le commandant, quoique la saison fût déjà fort avancée, à frapper un nouveau coup, sur les Toucouleurs. Dans le Kaarta, presque en face de Médine, sur les bords de la rivière Koutou, s'élève la forteresse de Koniakary. Ce n'est pas précisément un tata, car elle présente un mode de construction très particulier, presque européen. Les remparts sont construits d'énormes dalles de près d'un mètre, posées à plat, et l'argile n'y entre qu'en guise de ciment. Koniakary était le refuge de tous les mauvais sujets du pays : domestiques toucouleurs d'officiers français, chassés pour paresse ou pour vol; soldats déserteurs, contribuables réfractaires, criminels contumaces. Le fait d'avoir été employé ou d'avoir habité parmi nous leur assurait d'avance la faveur d'Ahmadou. Cette forteresse était le refuge des bandes pillardes du sultan, le point de départ de leurs incursions, en même temps qu'une étape assurée dans les communications entre les mécontents du Fouta sénégalais et le souverain de Nioro. Une colonne, partie de Koniakary sous les ordres de son gouverneur, Guiby Oumou, venait précisément de faire une invasion sur notre territoire.

Il fallait compléter de ce côté l'investissement du Kaarta, ce foyer du grand brigandage.

Pourtant le commandant supérieur hésitait. Les traitants noirs ou blancs de Médine lui envoyèrent une députation pour le supplier de faire cette expédition. Ils offraient de mettre à sa disposition une compagnie de cent fantassins, formée avec les plus braves de leurs employés indigènes, armée, équipée, approvisionnée par eux, plus une trentaine de cavaliers. Cette légion devait être commandée par le doyen des traitants, Moumou Diak.

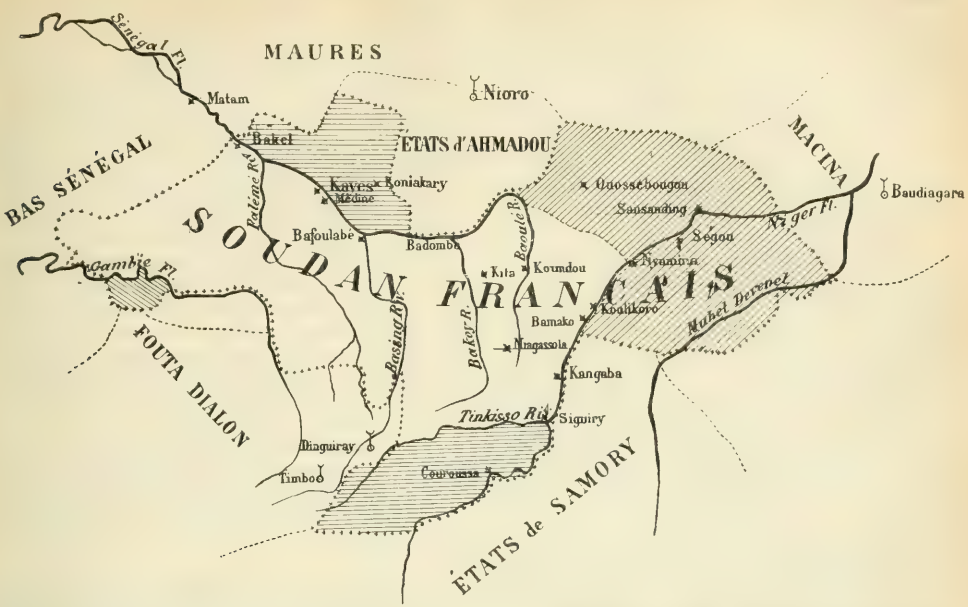
Le commandant Archinard se décida donc à tenter l'expédition.

Elle devait se composer d'environ 140 tirailleurs, d'une centaine d'anciens tirailleurs Levasseur, que le commandant sut décider à rendre ce nouveau service, d'une trentaine de spahis, d'artilleurs servant six pièces de divers calibres, de 49 ouvriers de Saint-Louis organisés militairement, enfin de la légion des traitants de Médine forte de 130 hommes : en tout 22 Européens et 453 indigènes.

A cela s'ajoutèrent les contingents auxiliaires de Yamadou, roi de Khasso, des Lagoukès, Bakélés de Kaméra, Bambaras de Guémou, Sarrakolés et Toucouleurs d'Ousin-Gassi, etc. : environ 1300 hommes, dont 70 cavaliers — tous ces gens « pas bons à grand'chose, sauf à servir de porteurs », nous dit une note du commandant.

On partit de Médine le 14 juin, à quatre heures du matin.

En chemin, la colonne livra deux combats victorieux : au village de Fatalagui, où le capitaine Bonnier eut une balle dans la poitrine, et sur les bords du Krikou, où le lieutenant Lucciardi reçut sa cinquième blessure de la campagne et le lieutenant Salvat sa septième. « C'est une habitude chez eux, » remarque le rapport



Les parties non hachurées et désignées comme *Soudan français* y formaient nos possessions avant les deux campagnes (1888-1889 et 1889-1890) du commandant Archinard. — Parmi les parties hachurées : 1° la région comprise entre Bakel, Bafoulabé et Koniakary ; 2° la région autour d'Ouossébougou ; 3° la région entre le Niger et le Mahel Devenel, ont été conquises sur Ahmadou. — La région qui longe la rive gauche du Niger de Nyamina à Sansanding, ainsi que le fragment au nord du Fouta-Djalon, sur la Gambie, ont été acquis par des traités avec les petits États. — La région comprise entre la rivière Tinkisso et le Niger, avec Couroussa (ou Kouroussa) a été cédée par Samory. — Nos acquisitions forment un total de trente et une provinces. — Ce qui reste à Ahmadou, c'est donc uniquement le pays autour de Nioro, resserré et cerné par les places de Koniakary, Badombé et Ouossébougou. — Les possessions de son frère Aguibou sont groupées autour des places de Timbo, Dinguiray et autres forts.

sur l'affaire. Les Toucouleurs, qui avaient cru pouvoir vaincre les Français en rase campagne, prirent de la défiance contre cette seconde méthode, comme ils en avaient pris contre la première, la lutte derrière des murailles.

Quand la colonne arriva le 16 juin, à onze heures du matin, devant Koniakary, ils n'employèrent ni la nouvelle méthode ni la première. Ils n'essayèrent même pas de défendre la forteresse, quoique, nous avoue le commandant, « elle aurait été difficile à prendre, même avec nos canons ». On y entra sans coup férir.

Par cette conquête, toute la province de Diombo, peuplée de gens du Khasso, fut affranchie du brigandage. Le commandant déclara au roi Yamadou que cette province, autrefois démembrée de ses États par El Hadj, lui était restituée et qu'il pouvait considérer comme sienne cette belle forteresse. Mais après lui avoir fait ce présent, il fallait le lui assurer. Or nos auxiliaires s'étaient déjà jetés dans la ville et commençaient à la piller. On dut y envoyer quelques obus pour les en faire sortir : ce sont les seuls qui aient été tirés à ce siège (1).

*
* *

Les campagnes de 1889 et 1890 ont été fécondes en résultats. La liste des succès du commandant Archinard s'ajoute glorieusement aux faits militaires des Faidherbe, des Brière de l'Isle, des Borgnis-Desbordes, des Gallieni, des Combes, des Frey. Le cours du Niger, cette grande artère commerciale du Soudan, a été affranchi et occupé par nous jusqu'à Sansanding. Samory en a été rejeté vers le sud, Ahmadou vers le nord-ouest. Celui-ci a perdu sa capitale, sa famille; de son vaste empire, il ne lui reste plus que le Kaarta, avec Nioro; on l'y a resserré par la prise de Koundian, Ouossébougou, Koniakary. Les conquêtes faites sur lui ont

(1) Depuis, un télégramme de Saint-Louis, en date du 29 septembre, nous a informés qu'Ahmadou avait mis le siège devant Koniakary, mais avait été repoussé avec une perte de 300 hommes, et que son armée s'était débandée et avait fui sur Nioro. Les détails manquent encore.

été organisées par la restauration des populations et des dynasties indigènes. De trois côtés il est cerné par nos possessions ou celles de nos alliés ; du quatrième côté, les Maures Mashdouf ferment sa frontière et guettent sa fuite. Nous touchons au dernier acte de ce grand drame, la lutte contre la dynastie d'El Hadj, dont le prologue a été, en 1857, la victoire de Faidherbe à Médine.

En même temps que la puissance d'Ahmadou, c'est la propagande musulmane qui est atteinte. Les victoires de nos capitaines français sont au Soudan les équivalents de la victoire de Charles-Martel à Poitiers ou de la victoire de La Navas de Tolosa en Espagne : c'est l'islamisme heurtant enfin l'obstacle, et refluant. Tout au moins, c'en est fait de la propagande armée et des conversions par le glaive. En même temps que le réveil de l'élément bambara, c'est le réveil de l'élément fétichiste. Mais le fétichisme, dans le développement logique de l'humanité, est un état religieux qui ne peut durer. Tôt ou tard, ces populations, si rebelles qu'elles y soient, embrasseront une religion monothéiste. Ce sera nécessairement l'islamisme ou le christianisme. Auquel des deux, uniquement dans l'intérêt français, devons-nous donner la préférence ? Vaut-il mieux pour nous que les peuples mandings acceptent notre religion ou celle de nos adversaires irréconciliables ? Vaut-il mieux qu'ils se disent les « frères » des Français ou ceux des Toucouleurs ? Ce n'est point affaire de théologie, c'est affaire de politique. Pourquoi les populations les plus rapprochées de Saint-Louis sont-elles les plus réfractaires à notre domination ? Parce qu'elles sont, et cela depuis des temps antérieurs à notre domination, musulmanes. Pourquoi trouvons-nous tant de facilité à vivre avec les races mandingues ? Parce qu'elles sont fétichistes, ou plutôt parce qu'elles ne sont point musulmanes. Combien plus si elles étaient chrétiennes, ne fût-ce que de nom ! Il y a là un problème religieux bien digne de tenter le zèle de l'archevêque d'Alger, primat d'Afrique, et un problème politique et social qui s'impose aux méditations de notre administration supérieure des colonies.

Les récits qui précèdent peuvent suggérer d'autres réflexions.

Comment se fait-il qu'il puisse exister d'*anciens tirailleurs* encore propres au service ? Comment sommes-nous obligés, en cas de nécessité, d'aller les rechercher dans leurs foyers ? Comment pouvons-nous risquer de les retrouver dans les rangs de nos ennemis, comme à Kalé et devant Koniakary ? Ni au Tonkin ni au Soudan nous ne sommes d'avis qu'il faille étendre beaucoup le recrutement indigène. Mais l'indigène une fois appelé sous les drapeaux, une fois mis au fait de notre armement et de notre tactique, y devrait rester jusqu'à ce qu'il ne fût plus capable d'aucun service. Il ne devrait sortir des compagnies actives que pour passer dans des compagnies de vétérans et finir ensuite dans des compagnies d'invalides. Il devrait jusqu'au bout, lui et sa famille (puisque dans ces pays le soldat est père de famille), vivre de sa solde, puis de sa pension. Il ne devrait jamais être licencié prématurément, jamais être laissé sans moyen d'existence, jamais être tenté et même forcé d'aller rejoindre ici les bandes de Pavillons-Noirs, là les bandes d'Ahmadou. La profession de soldat français devrait être pour lui une profession définitive, garantie par une retraite. Il ne devrait dépouiller l'uniforme qu'avec sa dernière chemise, et mourir sous le drapeau. Si le type du vieux légionnaire de Rome ou du grognard de Napoléon — et il n'en faut pas médire — a encore sa place dans une organisation militaire, c'est dans celle des troupes coloniales. Ainsi seulement nous ne serons plus exposés à voir l'instruction militaire donnée par nous se retourner contre nous, et à entendre, comme au combat de Kalé, des commandements en langue française dans les rangs ennemis.

Kalé et Ouossébougou ont été — il n'y a pas à se le dissimuler — des aventures. Étant données les circonstances, on ne pouvait pas ne pas les risquer, ces aventures. Un des témoins oculaires, et des plus autorisés, nous dit :

« Si, deux fois dans cette campagne, à Ouossébougou et à Kalé, nous avons pu venir à bout de nos ennemis avec des effectifs insignifiants, il n'en faudrait pas conclure qu'il en sera toujours de même. Nous avons mis en ligne ce que nous avons pu, et nous avons eu le bonheur de nous en tirer, grâce à des circonstances particulières : elles pourraient ne pas se représenter. »

L'erreur où paraissent se complaire l'opinion publique et les Chambres, c'est que nous pouvons être devenus la seconde puissance coloniale du monde, en recueillir les bénéfices et la gloire, et n'en pas accepter les charges ; avoir des colonies considérables et ne pas posséder d'armée coloniale ; avoir à nous faire respecter dans les quatre parties du monde et afficher des budgets de paix et des effectifs de paix. Notre empire au Sénégal et au Soudan est peut-être deux fois grand comme la France, et nous n'y avons pas la dixième partie des forces que nous entretenons en France rien que comme gendarmerie, pas le quart de ce que nous entretenons à Paris rien que comme sergents de ville. Nous comptons apparemment sur les miracles : il s'en est fait à Ouossébougou, à Kalé, comme il s'en était fait au Tonkin. Mais le miracle n'est pas la vie normale d'un peuple moderne. On ne peut pas l'exiger régulièrement de la santé, des nerfs, de l'endurance de l'officier et du soldat. « Il faut ce qu'il faut, » dit le populaire. Et ce qu'il faut, pour ne parler que du Sénégal, ce sont des effectifs sérieux, des budgets adéquats, et des chemins de fer.

Ce chemin de fer qu'on refuse au Sénégal supérieur, quand on caresse un projet de transsaharien ! Ce che-

min de fer sénégalais-soudanien dont le parcours est si bien connu, ne traversant que des pays à nous, n'aboutissant qu'à des pays à nous, si nécessaire au commerce, si indispensable à la sûreté de nos colonnes, qui rendrait exactement les mêmes services que le transsaharien, nous manque toujours. En sommes-nous encore à penser ce que disait M. Clémenceau en juillet 1883, qu'un chemin de fer est inutile pour protéger nos soldats engagés dans le Soudan, parce que, « s'ils sont en péril, MM. les ministres de la marine et de la guerre sauront prendre les mesures nécessaires pour venir à leur secours »?

ALFRED RAMBAUD.

FIN.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Les études orientales en 1888-1890 (1).

Messieurs,

Depuis huit ans que la confiance de notre cher président et la vôtre m'ont appelé à vous résumer les travaux et les épreuves de l'orientalisme français, rarement tâche plus pénible s'est imposée à moi, même l'année qui nous a enlevé Adolphe Regnier et Stanislas Guyard. Dans les deux années qui se sont écoulées depuis le dernier rapport, presque tous les départements de nos études ont été ravagés par la mort : elle a frappé parmi les têtes de colonne, et plusieurs de nos branches d'étude se trouvent découronnées. De là dans le bilan scientifique de ces deux années des vides profonds, que n'a pas pu toujours combler l'activité de ceux qui survivent ni des rares recrues qui nous viennent.

*
* *

Le retentissement de l'invasion grecque sur la civilisation indienne a été long et lointain. Une des questions les plus attrayantes de cette période est celle du lien de parenté exact qui relie l'art de l'Inde buddhique à l'art hellénistique. L'action grecque a-t-elle agi sans interruption dès la conquête d'Alexandre et de ses successeurs bactriens? M. Senart, qui reprend la question à la lumière de nouvelles œuvres d'art découvertes par le capitaine Deane dans le pays Yûsufzai, a émis sur ce point des conclusions très ingénieuses et très neuves. Il observe qu'il n'existe aucune œuvre d'art connue qui se puisse rattacher à cette première période, ni par ses caractères artistiques, ni par ce que l'on voit de sa date probable. Les plus anciens débris où l'on reconnaît le reflet grec se placent vers le Ier siècle avant notre ère, dans la période des dynasties parthes de l'Inde, de ces Pahlavas qui ont régné entre les Hellènes et les Scythes et dont les rois se nomment Gondophares, Vonones, Maues, Abdagases; or ces débris présentent en même temps, fondus dans le style buddhique de l'ensemble, des traits iraniens et même des symboles du culte du feu. Dans cet art indo-grec, l'élément grec nous paraît donc, non dans sa pureté native, mais sous la forme qu'il a prise en passant par la Perse des Parthes : ce n'est plus l'art des Hellènes, c'est l'art des rois Philhellènes. Telle statue, comme le Buddha ascète de Sikri que M. Senart nous présente, merveilleuse pièce d'anatomie réaliste, permet aussi de faire l'anatomie historique de l'art du Ier siècle : elle nous renvoie à la Grèce et à Hélios par son nimbe, à la Perse et à ses Atashgah par l'autel du feu de la base, et pourtant de l'ensemble se dégage une impression d'originalité qui en fait une œuvre essentiellement indienne et buddhiste.

*
* *

Le *Corpus* des inscriptions achéménides vient de s'enrichir d'une façon inattendue d'un texte grec. C'est une inscription découverte par MM. Cousin et Deschamps à Dermendjik, près de Magnésie du Méandre, et contenant la traduction d'une lettre de Darius, fils d'Hystaspe, au satrape Gadatès. Le roi félicite son serviteur du soin avec lequel il cultive les terres royales et de la peine qu'il prend pour faire pousser sur le rivage de la mer Égée des plantes originaires d'au delà de l'Euphrate. On dirait une paraphrase du IIe fargard du Vendidad contresignée de la main du Grand Roi.

Le royal correspondant du satrape Gadatès traitait l'art comme la nature et le transplantait comme elle. L'art des Achéménides est un art composite qui a ramassé en une unité artificielle et puissante, comme leur empire même, toutes les formes artistiques qui les ont frappés dans leurs provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce asiatique : c'est le caprice d'un dilettante tout-puissant et qui a le goût de la grandeur. Telle est la conclusion qui ressortait des beaux travaux de M. Dieulafoy sur l'art des Achéménides : c'est celle aussi où aboutit M. Perrot, qui vient de terminer au pied du palais de Suse l'admirable monument qu'il a élevé à l'histoire de l'art oriental ancien. M. Perrot quitte à présent l'Orient pour la Grèce; mais le congé que nous prenons de lui n'est pas définitif et nous espérons le retrouver dans quelques années en Perse même et dans l'Inde, où l'art grec, transporté par les successeurs d'Alexandre, va évoquer des formes nouvelles ou transformer des formes anciennes. En attendant, c'est bien avec la Perse que M. Perrot devait prendre congé

(1) Extraits du rapport lu à la séance annuelle de la Société asiatique, par M. James Darmesteter.

de l'Orient, car cet art, malgré son peu d'originalité et à cause de cela même, est le résumé de tout l'art qui a précédé : c'est la Villa Adriana de l'Orient, et son majestueux éclectisme marque un de ces instants plus curieux que féconds et qui ne peuvent durer, parce que c'est le triomphe d'une volonté qui n'a pas la puissance de créer et de produire. M. Perrot, avec cette rare puissance d'assimilation qui marquait déjà ses études sur l'art d'Égypte et d'Assyrie, manie avec liberté et aisance les matériaux amassés par M. Dieulafoy et ses prédécesseurs, et introduit dans la précision parfois trop logique et trop absolue qui fait la force, l'attrait et le danger de la méthode de notre confrère, un esprit de mesure et de doute analogue à celui que M. Barth demandait à Bergaigne. Ce n'est pas à nous à décider sur ces questions techniques de la genèse des formes, qui divisent parfois les deux éminents archéologues et qui intéressent trop pourtant l'histoire générale de la civilisation, pour que nous puissions rester indifférents à la solution définitive. Les tombeaux des rois de Perse à Naqshi Rustem ont-ils été taillés sur le modèle des tombes lyciennes, comme le veut M. Dieulafoy, ou du *speos* des Pharaons, comme le veut M. Perrot? Les monuments voûtés de Sarvistan et de Firouz-Abad sont-ils, comme on le croyait et comme le croit encore M. Perrot, des constructions sassanides, ou sont-ils, comme le croit M. Dieulafoy, des spécimens de l'art national et populaire de la Perse, tel qu'il est né spontanément et des nécessités du sol, dès la période achéménide, par opposition à l'art d'importation étrangère des Rois? On voit par ces deux exemples combien l'orientation de l'histoire change suivant qu'on adopte l'une ou l'autre théorie. L'accord se fera certainement, quand les données historiques seront plus abondantes, par la combinaison de ces données, qui fournissent la date, avec le témoignage des formes, qui décèle les origines. Lorsque les problèmes sont posés avec cette décision et cette netteté, la solution n'est pas lointaine, et c'est un des plus grands services rendus à la science par M. Dieulafoy d'avoir fait qu'ils pussent être ainsi posés.

La dernière partie de l'*Art antique* de M. Dieulafoy nous présente l'histoire de l'art de Perse dans les deux périodes suivantes, celles des Parthes et des Sassanides. Ce sont les périodes vraiment fécondes de cet art; la conquête grecque a balayé l'art composite et exotique des Achéménides, sans implanter l'art hellénique, et, sur ce sol déblayé, la tradition nationale, celle de la voûte, prend son essor. A présent, c'est l'Iran qui déborde sur l'Occident. Il rayonne en Syrie et à Byzance, où la coupole sur pendentifs, simplifiée par le clair génie de la Grèce, prend la forme distinctive de l'art byzantin. L'invasion arabe ne modifie pas les traditions de l'art perse; elle ne fait que changer son nom, et le porter en Égypte, en Espagne. De la Syrie, où l'influence des Arsacides, plus tard les conquêtes directes des derniers Sassanides, enfin la longue domination arabe, ont vulgarisé les particularités de l'architecture persane, les croisades, croit M. Dieulafoy, les ont portées en France, et de France en Europe. L'architecture gothique, où l'on était forcé de voir une création spontanée et sans antécédent, dans l'impossibilité d'expliquer le passage de la voûte romane à la voûte gothique, succède brusquement à l'art roman au milieu du XIIe siècle, c'est-à-dire dans la période qui suit le retour des croisés du pays de la voûte. On voit la portée de la thèse de M. Dieulafoy. Elle relie, éclaire et explique l'une par l'autre quatre formes d'art : l'art perse, l'art byzantin, l'art arabe, l'art gothique; elle est appuyée sur une rare connaissance technique, et les rapports historiques des civilisations en présence se prêtent admirablement à l'évolution qu'il établit. C'est aux spécialistes à voir si les spécimens donnés comme intermédiaires ont exactement la valeur qu'on leur attribue et suffisent pour combler les vides. Quel que soit le verdict définitif des archéologues, il est peu d'œuvres qui aient dans le domaine de l'art remué plus de faits et jeté plus d'idées et de lumière. Nous renvoyons à l'année prochaine, attendant qu'il ait fini de paraître, l'étude du grand ouvrage de M. Dieulafoy sur l'*Acropole de Suse*, qui soulève nombre de problèmes du plus haut intérêt pour l'ethnographie et l'histoire ancienne de la Perse, et où il donne le résultat de ses fouilles de 1884, 1885, 1886 : on trouvera l'historique de ces fouilles dans le récit vivant et dramatique de Mme Dieulafoy.

*
* *

L'histoire des croisades, qui est faite dans l'ensemble, se reprend dans le détail, grâce à la masse de documents fragmentaires que nous envoient la littérature orientale et l'épigraphie. Deux notes trouvées par M. l'abbé Martin dans des manuscrits syriaques nous confient les doléances d'une communauté jacobite, dépouillée par les Turcs aux approches de la première croisade, et qui ne voit venir l'armée libératrice des chrétiens que pour voir son bien passer aux mains plus tenaces des croisés. L'histoire de leurs revendications et l'énumération des finances qu'ils ont à débourser pour rentrer en possession de leur dû montrent que les croisés avaient emporté avec eux les mœurs de l'Occident au pied du Saint-Sépulcre. M. Max van Berchem a repris, à la suite d'un examen archéologique fait sur place, l'histoire de ce château de Bâniâs, dont M. Clermont-Ganneau nous avait dit les destinées sous les Ayyûbites. Construit par les Francs après la conquête de Bâniâs vers 1139, démantelé quatre-vingts ans plus tard par l'Ayyûbite Moazzem, rebâti et restauré par ses successeurs immédiats, puis par le nouveau maître Mamelouk, Bibars, ce château reflète dans ses vicissitudes celles de la Palestine durant les croisades. M. Clermont-Ganneau nous a montré à nou-

veau, dans la technique du pont de Lydda, construit par Bibars avec des matériaux pris à des monuments chrétiens, comment une même œuvre d'art peut refléter et raconter ces vicissitudes historiques. M. Hartwig Derenbourg, mettant en œuvre, avec beaucoup d'art et d'industrie, les matériaux nombreux qu'il a déjà réunis et publiés sur l'émir Ousâma ben Mounkidh et les combinant avec les autres documents du temps, commence l'histoire de la vie de ce personnage, mêlé à tous les grands événements du ᵉʳ siècle des croisades, et qui, au tard de sa vie, évoque les souvenirs de sa longue carrière avec une mémoire si pittoresque. Le lexique français-arabe, avec transcription du français en caractères coptes, publié et commenté par M. Maspero, sorte de manuel de la conversation à l'usage des Coptes du XIIIᵉ siècle qui essayaient de parler le français ou plutôt la *lingua franca* de l'Orient latin, est un des plus étranges et des plus intéressants échos du mouvement de civilisation produit par les croisades.

*
* *

Le Maroc, si longtemps négligé et inaccessible, est de toute la Berbérie le pays dont l'étude a le plus avancé dernièrement. Les belles explorations du vicomte de Foucauld, en sillonnant le Maroc d'itinéraires scientifiquement relevés qui le traversent dans deux directions, du nord au sud-ouest et de l'extrême ouest jusqu'à la frontière algérienne, permettront de suivre, mieux qu'on n'a pu le faire jusqu'à présent, l'histoire du Maroc dans des régions historiques sur lesquelles on n'avait que de vagues données. Le *Nozhet el-hâdi*, histoire de la dynastie saadienne au Maroc, traduite par M. Houdas, nous donne les origines de l'empire du Maroc tel qu'il existe aujourd'hui. Le Maroc était le pays berbère où l'élément indigène était resté le plus pur, et l'élément conquérant arabe s'y trouvait presque noyé. Les Berbères, convertis sincèrement à l'Islam, surent, comme les Persans, distinguer entre la religion et ses apôtres étrangers, acceptèrent l'une et repoussèrent les autres, et trouvèrent des armes dans l'Islam même contre leurs conquérants. Almoravides, Almohades, Mérinides, l'initiative de l'inspiration divine soulève sans cesse parmi eux, contre leurs maîtres arabes, de nouveaux et prestigieux prétendants. Nulle part il n'y eut plus de Mahdis, fondateurs d'empires terrestres. Mais sous les Mérinides, l'expulsion des Maures, les progrès des chrétiens sur la côte, l'invasion turque, créent une situation périlleuse qui rend nécessaire un groupement nouveau des forces, et les Saadiens, d'origine arabe, mais depuis longtemps nationalisés, viennent à l'heure voulue. Leur histoire est d'ailleurs une lutte perpétuelle contre les *zaouias*, foyer d'indépendance indestructible, puisqu'il s'allume à la conscience religieuse; ils luttent contre elles par la parole autant que par les armes. L'auteur du *Nozhet*, Mohammed Esseghir Eloufrâni, qui vivait à la fin du XVIIᵉ siècle, a eu la bonne pensée de publier *in extenso* les correspondances échangées entre les princes saadiens et les chefs des principales *zaouias*. M. Houdas a rendu un autre service en donnant l'*Histoire de la conquête de l'Andalousie*, d'Ibn el-Qouthiya, un des plus anciens historiens arabes d'Espagne (977).

*
* *

M. Delphin, professeur d'arabe à Oran, nous fait entrer à l'Université de Fez et nous initie à l'organisation de l'enseignement supérieur musulman. L'Université de Fez est célèbre depuis longtemps et a justifié le *hadis* attribué au Prophète : « La science jaillira de la poitrine de ses habitants, comme l'eau sourdra de ses murs. » Il semble qu'elle ne soit pas absolument déchue, car M. Delphin nous apprend que, dans les examens jadis tenus à Oran pour les candidats indigènes aux fonctions judiciaires, les *tholba* qui avaient étudié à la mosquée Qarouin du Fez étonnèrent la Commission par l'étendue de leurs connaissances en lettres arabes et distancèrent de loin leurs camarades. M. Delphin, ayant reçu les notes d'un ancien étudiant de Fez, plus tard professeur à la grande mosquée de Tlemcen, a pu nous donner des renseignements très précis sur l'organisation de l'enseignement, la nomenclature des sciences qu'on y enseigne, des ouvrages que l'on y étudie, et aussi sur la vie des professeurs et des élèves, et leurs rapports avec le gouvernement et avec la population. Cette Université musulmane rappelle nos vieilles Universités du moyen âge par bien des points, par le programme tout pénétré de théologie et de logique, par l'autonomie de la population, par le désintéressement des études — « car, observe l'autorité de M. Delphin, on n'y étudie pas là comme en Algérie, pour obtenir un diplôme et l'accès à des fonctions » — et enfin par les jalousies de savant telles, que l'on n'admet pas en justice le témoignage d'un savant contre un autre! Il semble aussi que les trésors de la bibliothèque de Qarouin ne soient pas un mythe, quoique le conservateur, nommé par le Qadhi, en connaisse seul le contenu.

*
* *

On pouvait espérer que l'ouverture des Pyramides nous ferait remonter aux origines de la civilisation et de la pensée égyptienne; il n'en est pas ainsi : on y a retrouvé les textes sacrés des époques postérieures, et les périodes plus anciennes nous laissent toujours aussi loin des origines et de la période de formation. La religion égyptienne semble avoir été de tout temps, ou tout entière du premier coup. M. Maspero, dans une étude approfondie sur la *Mythologie égyptienne* de M. Brugsch, montre que néanmoins on peut y distinguer les éléments formatifs et un développement historique. D'après M. Brugsch, qui développe et étend avec une rare puissance les idées posées par M. de Rougé et généralement adoptées jusqu'à présent, la religion

égyptienne est *une* dans son extension et dans son principe; c'est une seule et même religion, née à une époque très ancienne, et qui s'est étendue sur tout le pays, sans modification de dogme et de principe, avec de simples changements de noms suivant les localités.

Elle repose sur la conception primitive d'un dieu unique, autour duquel la maladie du langage a fait croître toute une végétation de métaphores qui, s'animant peu à peu, ont formé un polythéisme plus apparent que réel. M. Maspero, après avoir partagé la même conception, a été conduit par l'étude des textes archaïques à une vue bien différente des choses. Il croit que l'abstraction est au point d'arrivée et non au point de départ. Le travail savant du sacerdoce postérieur, le progrès de la pensée abstraite, la tendance de plus en plus raisonnante qui essaye de donner un sens plausible aux formes anciennes trop grossières, n'ont point tellement effacé les traits antiques qu'on ne puisse retrouver et percevoir clairement aux origines un polythéisme naturaliste, plus naïf et plus barbare qu'aucune des mythologies aryennes ou sémitiques, une divinisation grossière des grands êtres élémentaires de la nature, ciel, terre, soleil, lune, étoiles : avec des mythes enfantins, des dogmes indécents ou cruels, pour exprimer les rapports de ces personnes divines, rendre leur activité et donner une réponse aux problèmes élémentaires que toute pensée se pose. Les dieux de l'Égypte sont des êtres et non des idées. La théologie égyptienne est née de l'effort de coordonner ces existences divines et de les ramener l'une à l'autre. Cet effort se fit dans plusieurs centres à la fois, car chaque centre de civilisation avait développé séparément et parfois différemment les éléments simples et communs à la pensée de toute l'Égypte; de sorte que la religion égyptienne, considérée dans son unité finale, est née d'un double travail, l'un coordonnant les dieux d'un même centre, l'autre établissant l'harmonie entre les groupes voisins, c'est-à-dire que la géographie et l'histoire ont dans sa formation autant de part que le pur travail de la réflexion. Les monuments montrent que plus d'un temple essaya ce premier groupement des divinités isolées : le système d'Héliopolis, l'Ennéade, qui groupait en un groupe indissoluble les neuf dieux principaux, fit fortune et supplanta tous les autres.

Les révolutions historiques ont naturellement eu leur retentissement dans la religion; l'hégémonie thébaine par exemple, en portant au premier rang pendant vingt ans un dieu qui, comme Amon, n'était qu'un dieu provincial à l'époque des Pyramides, devait troubler l'ancien équilibre des religions, aussi profondément que l'accroissement subit de Thèbes avait troublé l'équilibre des principautés égyptiennes.

Les morts dans leur tombe ont eu des destinées aussi changeantes que les dieux dans le ciel. Même dans un pays de fidèle tradition comme l'Égypte, la vie d'outre-tombe ne peut être immuable. M. Maspero suit ses transformations dans les textes des Hypogées royaux de Thèbes. Un de ces textes, *le Livre de savoir ce qu'il y a dans l'autre monde*, traduit et analysé par M. Maspero, révèle deux conceptions différentes, qui ont été fondues dans ce livre, mais sont indépendantes d'origine et d'esprit.

*
* *

Après la propagation du Buddhisme, celle de l'Islam est certainement le fait le plus important de l'histoire religieuse de la Chine, et c'est une histoire qui n'est point achevée et qui se continue. L'Islam est un grand danger pour la civilisation traditionnelle de la Chine, mais c'est aussi le germe d'une rénovation qui peut faire d'elle la nation la plus redoutable du globe. Les hommes d'État chinois l'ont bien compris : « Si l'on pouvait, dit l'un d'entre eux — plus perspicace que nos politiciens d'Algérie qui ne savent que prêcher l'extermination de l'Islam au nom de la liberté religieuse — si l'on pouvait exercer les soldats mahométans et les classer dans nos troupes, cette race de loups deviendrait une armée très ordonnée. Sa force serait terrible, la pensée qui l'animerait unique. »

L'Islam de l'extrême Orient a son foyer dans le Kansou, la plus occidentale des provinces de l'empire : plus rapprochée de la Perse et de Boukhara, elle avait reçu des missionnaires musulmans dès le VIIe siècle; elle formait en fait une seule et même zone politique et religieuse avec les Ouigours de Kashgar, dont le nom, corrompu en *Houeï-hou*, est devenu le nom général des musulmans en Chine. L'Islam et le Nestorianisme, venus de Perse par Kashgar, rencontraient dans le Kansou le Buddhisme venu de Chine. La province de Kansou, annexée à la Chine à la conquête mogole en 1282, était toute musulmane à la conquête tartare.

Elle aida les Tartares contre les Chinois; mais l'esprit d'indépendance de l'Islam éclata une première fois en 1684, puis en 1783, et faillit fonder ce grand empire musulman du Turkestan chinois que de nos jours réalisa un instant Yaqoub Khan. M. Imbault Huart nous donne, d'après Oueï-Yuan, auteur d'une histoire des guerres de la dynastie régnante, le récit de ces deux tentatives, intéressantes surtout comme indices d'une force qui est là et qui sans doute aura son heure. La seconde de ces insurrections avait été fomentée par une secte nouvelle, que M. Huart croit soufie, et qui s'éleva contre les vieux musulmans, les musulmans au turban noir, aussi bien que contre les Chinois. C'est le vieux drame des hérésies révolutionnaires revenant se jouer au cœur de l'Islamisme chinois, comme il fit en Perse et en Égypte.

La littérature impériale est très riche en Chine, surtout sous les princes de la dynastie régnante, qui semblent vouloir se faire pardonner leur origine étrangère en écrivant comme des mandarins. Le troisième empereur de la dynastie, Shi-Tzong-Hien, le proscripteur

des missionnaires, n'est pas un Marc-Aurèle ; mais ce Mandchou est un des plus purs représentants de l'esprit chinois, et l'on saura gré à M. de Harlez d'avoir choisi sept spécimens, d'une haute moralité mandarine, dans la vaste collection de 430 circulaires et plus que l'empereur eut le temps, en onze années de règne, d'adresser aux huit bannières de l'armée tartare pour la moraliser (1723-1735). Les règlements militaires, promulgués par l'empereur Kia-King, au commencement du siècle, afin d'assurer le rétablissement de la discipline après les troubles qui avaient compromis la dynastie mandchoue, forment un code en huit livres qui n'a rien à envier aux bureaucraties d'Europe pour la réglementation exacte de tout ce qui est détail d'étiquette et parade. A l'autre extrémité de la hiérarchie sociale, M. Cordier nous fait entrer, avec les sociétés secrètes chinoises, dans le ritualisme des révoltés.

*
* *

Au moment de clore ce rapport sur les œuvres des deux dernières années, nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler qu'une grande partie de ces œuvres, et non les moins remarquables, viennent d'ouvriers que nous ne reverrons plus et dont la journée est achevée avant l'heure. Certes, la science, malgré ses deuils, ne s'arrêtera pas; l'esprit scientifique est assez éveillé à présent en France pour permettre d'espérer que les vides les plus douloureux se combleront un jour : mais ce n'est pas trop, pour rendre à la science une partie de la vie qu'elle vient de perdre, de l'effort ardent et concordant de tous ceux qui peuvent quelque chose pour elle, soit par la recherche, soit par l'enseignement. Les coups répétés qui nous ont frappés ne sont pas une raison de douter de l'avenir, mais seulement d'en sentir plus profondément les nécessités et les devoirs, d'élever chacun plus haut notre idéal de savant, et de nous rappeler, dans toutes les circonstances de notre vie scientifique, la responsabilité redoutable qui nous incombe, devant l'étranger qui nous juge et nos successeurs qui nous jugeront, comme dépositaires de l'honneur et de l'avenir de la science française.

James Darmesteter.

L'OBSTACLE

Fantaisie.

Les invités se sont dispersés de-ci de-là et par groupes dans les salons. — Les petits jeunes gens font cercle autour des jeunes femmes. — Les messieurs se sont dirigés vers le fumoir. — Les personnages graves et officiels avec les dames âgées ont pris place autour des tables de whist et de poker.

Gaston et Germaine viennent d'entrer dans le petit boudoir à peine éclairé où personne ne les remarque, et ils ont pris place sur un canapé bas, près de la cheminée, dans le recoin le plus obscur de cette pièce déjà sombre.

Germaine. — Que devez-vous penser de moi, monsieur, de vous avoir ainsi entraîné dans cette pièce déserte?

Gaston, *souriant.* — Mon Dieu, mademoiselle... je ne saurais vous dire... Mais je ne suis qu'à moitié effrayé tout de même... Car je ne suppose pas qu'il soit dans vos intentions de m'avoir amené ici pour m'assassiner.

Germaine. — Ne plaisantez pas, monsieur.

Gaston. — Dieu m'en garde, mademoiselle. (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle me veut? Moi qui avais justement dans l'idée de faire un poker.

Germaine. — Ce que j'ai à vous dire est très sérieux.

Gaston. — Sérieux? (*A part.*) C'est pour une quête sans doute. Vingt francs que cela va me coûter. Juste ma mise à la partie.

Germaine. — Voilà qui vous étonne, n'est-ce pas? Comment une petite jeune fille comme moi, toute insignifiante...

Gaston, *galant.* — Insignifiante... Permettez-moi de protester.

Germaine. — Non... Je maintiens mon mot... insignifiante... que vous avez vue ce soir à dîner pour la première fois, parce qu'elle était votre voisine de table, et avec qui vous n'avez pas échangé dix phrases en dehors des « mademoiselle, puis-je vous offrir à boire » ? ou des « mademoiselle, vous passerai-je le sel » ? peut-elle avoir quelque chose de sérieux à vous dire?

Gaston, *un peu interloqué.* — En effet, mademoiselle... Je ne sais... Je me demande...

Germaine. — Voyons, monsieur... répondez-moi franchement... Pourquoi étiez-vous ici ce soir à dîner chez Mme d'Outrevayre?

Gaston, *à part.* — Elle m'ennuie. Je suis sûr que j'aurais gagné. (*A Germaine.*) Mais pour une raison bien simple, mademoiselle... Mme d'Outrevayre m'a invité... Sans cela... croyez bien...

Germaine. — Vous vous moquez... Je veux dire... Pourquoi Mme d'Outrevayre vous a-t-elle invité?

Gaston, *suivant son idée.* — Oui... je tenais la veine... Je sens cela...

Germaine. — Vous dites?

Gaston. — Je... Non, rien... (*Réfléchissant.*) Tiens! au fait... c'est vrai... Pourquoi donc m'a-t-elle invité, Mme d'Outrevayre?

Germaine. — Êtes-vous son parent?

Gaston. — Nullement.

Germaine. — Un habitué de la maison?

Gaston. — Pas du tout.

Germaine. — Vous la connaissez bien au moins?

Gaston. — Quoi? la maison?

GERMAINE. — Non... Mme d'Outrevayre...

GASTON. — Je l'ai vue trois fois en tout. Les deux premières fois chez des amis communs... et la troisième sur la tour Eiffel... Mais nous ne nous sommes pas parlé... Nous n'étions pas sur la même plate-forme.

GERMAINE. — Alors pourquoi cette invitation? A quel propos?

GASTON. — Je ne sais. J'ai reçu l'autre jour un petit carton. (*Cherchant dans son portefeuille.*) Tenez... le voici. (*Lisant.*) « Cher monsieur, j'ai quelques amis à dîner mercredi prochain... Soyez des nôtres à sept heures et demie, vous me ferez plaisir. » (*Parlant.*) Voici, mademoiselle, tout ce que je connais de l'affaire. Pourquoi suis-je venu? Je ne saurais dire au juste... J'aurais aussi bien pu refuser l'invitation... Je me trouvais libre pour le soir indiqué... Je l'ai acceptée... et c'est tout.

GERMAINE. — Et vous ne vous êtes pas dit : « Mais pourquoi donc m'invite-t-elle, Mme d'Outrevayre? »

GASTON. — Non...

GERMAINE. — Et une fois à table, vous n'avez rien vu?

GASTON. — J'ai vu... J'ai vu ce qu'on servait.

GERMAINE, *impatientée.* — Décidement, monsieur, vous ne voulez pas me comprendre... Vous êtes complice alors?

GASTON. — Complice? *A part.* Elle m'effraye positivement. Dans quel monde ai-je été attiré? (*A Germaine.*) Je puis vous jurer, mademoiselle, que je suis innocent...

GERMAINE. — Innocent... Alors... Oh! oui, vous l'êtes.

GASTON. — Merci.

GERMAINE. — On vous a placé à côté de moi à table...

GASTON. — Oui... et de cela je me félicite...

GERMAINE. — Vous voyez donc bien que vous êtes du complot...

GASTON, *à part.* — Complot?... C'est peut-être une conspiration... (*Haut.*) Non... mademoiselle... Quand je dis que je m'en félicite, c'est par politesse...

GERMAINE. — A la bonne heure...

GASTON. — Mais je vous assure qu'au fond... (*A part.*) Je m'arrête... Je sais que je vais devenir grossier...

GERMAINE. — Enfin... vous n'étiez pas prévenu?

GASTON. — Mais prévenu de quoi?

GERMAINE. — Que vous seriez à table à côté de moi...

GASTON. — Mais non, mademoiselle... pas du tout.

GERMAINE. — Et quand vous vous êtes vu à côté de moi... il ne vous est rien venu à l'idée?

GASTON. — Si... que j'aimais mieux vous avoir pour voisine que la vieille dame d'en face.

GERMAINE. — Et c'est tout? Vous n'avez pas pensé autre chose?

GASTON. — Non.

GERMAINE. — Ah! comme on a raison de dire que les hommes sont aveugles. — Comment! voici une maison que vous ne connaissez pas... où vous n'étiez jamais venu en visite. — On vous invite à dîner tout à coup, sans préparation, sans raison. A ce dîner ne se trouvent, avec quelques jeunes gens de la famille qui font nombre, que des vieilles dames et des vieux messieurs. — Une jeune fille est là... une seule jeune fille, vous m'entendez bien!... On vous place à côté d'elle... et vous ne comprenez pas!

GASTON. — Si... j'ai compris. — Ça a été long, mais enfin j'ai compris.

GERMAINE. — Ainsi donc on veut nous marier, monsieur! Quelle abomination!

GASTON. — C'est affreux, savez-vous bien! Tramer un complot pareil... sans nous demander notre avis! — Mais comment avez-vous éventé la mèche, vous, mademoiselle?

GERMAINE. — Oh! moi... j'ai du flair. — Depuis plusieurs jours déjà, je sentais qu'il y avait quelque chose dans l'air. — Ça chauffe, me disais-je. — Mais ce matin j'ai été fixée tout à fait quand maman m'a dit : « Germaine, ce soir pour dîner chez Mme d'Outrevayre, tu mettras ta robe crème. »

GASTON. — Alors, la robe crème, c'est un indice?

GERMAINE. — Oui. Avec cette robe, je suis très à mon avantage, paraît-il. « C'est donc un grand dîner? ai-je dit à maman, de ma voix la plus innocente. Je croyais qu'il ne devait y avoir que quelques personnes? — En effet, quelques personnes seulement. — Alors ma robe rose suffirait peut-être? — Non, ta robe crème. Je tiens à ta robe crème. » (*A Gaston.*) Vous comprenez, monsieur, c'était tout ce que je voulais savoir. Pendant le dîner, je vous ai étudié avec curiosité et grande attention. Si vous vous étiez montré trop aimable ou empressé, enfin si vous aviez pris un air de soupirant, je vous eusse laissé soupirer dans le vide, mais vous avez été parfait.

GASTON. — Ah!

GERMAINE. — Vous n'avez pour ainsi dire pas fait attention à moi. Vous avez repris de chaque plat. Vous avez causé tout le temps avec votre voisin de gauche, le colonel. Je crois même que vous lui avez raconté des choses légères que je n'aurais pas dû entendre, mais que j'ai entendues, et qui m'ont fait rire... et par deux fois vous vous êtes servi avant moi, sans même vous apercevoir de votre impolitesse. Je viens de vous le dire, vous avez été parfait, et cela sautait aux yeux que vous n'étiez au courant de rien. — Allons! me suis-je dit, voici un bon garçon qui vient de faire un excellent dîner, sans se douter de ce qui l'attend. Prévenons-le que l'addition sera chère. Et maintenant que vous êtes garé, monsieur, et que vous savez ce qu'il en retourne des gracieusetés que vous a faites Mme d'Outrevayre et des avances que pourraient vous faire mes parents, je vous tire ma révérence. Le poker vous réclame. (*Elle se lève et sort par la droite.*)

GASTON, *seul.* — C'est gentil à elle de m'avoir prévenu tout de même! J'allais m'embarquer dans une fâcheuse aventure. Sans compter qu'on ne sait jamais comment

ça tourne, ces choses-là. Pendant des semaines et des semaines, on vous prépare un jeune homme avec des déjeuners par-ci, des dîners par-là. On lui cuisine des plats qu'il aime, et puis, quand on le suppose bien au point, au moment du champagne, en même temps qu'on lui passe le biscuit, on lui insinue en douceur quelques mots sur la jeune fille. Comment faire une grossièreté à des gens qui vous ont si bien nourri? On se laisse attendrir, et le tour est joué. (*Il se promène de long en large.*) Ah! mais non! Ah! mais non! je tiens à ma liberté. (*Regardant à droite et à gauche.*) Quand la maison brûle, le plus simple est de se sauver. Je vais m'éclipser sans que personne ne s'aperçoive de ma disparition. Demain j'enverrai une botte de lilas blanc à Mme d'Outrevayre, et nous serons quittes. Oui, elle avait raison, la petite : bon dîner, mais l'addition était chère. (*Il sort par la gauche.*)

Germaine, *rentrant par la droite.* — Tiens! il est parti. Je ne me trompais pas... Maman et Mme d'Outrevayre, qui étaient en train de causer tout à l'heure, se sont tues quand je suis passée... Je n'ai pu entendre que cette phrase que maman a prononcée : « Nous irons jusqu'à trois cents... » Trois cents... le chiffre de ma dot, sans doute. (*Avec satisfaction.*) Eh! eh! je ne savais pas être un si beau parti! (*Avec réflexion.*) Raison de plus pour ne pas me presser et attendre tranquillement que j'aie rencontré sur mon passage l'homme qui doit me plaire. Je n'ai que dix-huit ans, après tout... et je me demande pourquoi on cherche ainsi à me jeter dans les bras du premier venu.

Gaston, *rentrant.* — Impossible de s'évader!

Germaine. — Tiens! vous revoici, monsieur?

Gaston. — Oui, mademoiselle... J'ai voulu profiter de votre conseil et me sauver avant l'attaque, mais Mme d'Outrevayre se tient justement dans l'antichambre où elle parle avec une dame qui, ma foi...

Germaine, *vivement.* — C'est maman.

Gaston, *à part.* — Il était temps. (*Haut.*) ... qui a l'air charmant. Elles m'ont dévisagé toutes deux avec persistance. Elles parlent de nous, c'est certain, en ce moment.

Germaine. — Oui, on nous évalue.

Gaston. — Ah! mademoiselle! comme on a du mal, dans notre monde, à garder sa liberté? Que lui avais-je fait pourtant à Mme d'Outrevayre pour qu'elle se mît ainsi en peine de me caser?

Germaine. — Quelle rage ont mes parents de vouloir se débarrasser de moi aussi vite? Enfin... ils ne vous connaissent pas. Qu'est-ce qu'ils savent sur votre compte? Rien. Ce que vous gagnez annuellement à peu près... et encore! Mais votre caractère? vos habitudes? votre passé? votre moralité même? Ils ignorent tout cela.

Gaston. — Absolument.

Germaine. — Et vous? Que connaissez-vous de moi? Ai-je une nature qui vous convienne? Nos goûts pourront-ils s'accorder? Personne n'en peut rien dire.

Gaston. — Personne, certes...

Germaine. — Mais savez-vous bien, monsieur, que si nous laissions aller les choses, nous risquerions d'être effroyablement malheureux!

Gaston. — Heureusement que vous avez vu clair dans tout cela, mademoiselle.

Germaine, *qui s'est retournée.* — Tenez! venez voir... (*Elle prend Gaston par la main et l'entraîne au fond.*) Regardez... Maman et Mme d'Outrevayre causent avec papa maintenant. Là, ils tournent les yeux de notre côté. Ils se font signe. Et voici papa qui rit et qui se frotte les mains.

Gaston. — Ma parole! il se figure que nous sommes déjà amoureux l'un de l'autre!

Germaine. — Il se trompe joliment!

Gaston. — Oh! oui!

Germaine, *allant s'asseoir sur le canapé, sérieusement.* — D'abord, moi... j'ai comme une idée que je n'aimerai jamais.

Gaston, *allant s'asseoir à côté d'elle.* — Moi, je ne dis pas cela. Je suis très capable d'aimer un jour ou l'autre. J'attends.

Germaine. — Que vous rencontriez votre idéal?

Gaston. — Oui.

Germaine. — Et avez-vous déjà quelques données sur cet idéal?

Gaston. — Aucune. J'imagine qu'un jour se trouvera sur mon passage une femme, brune ou blonde, rousse ou châtaine (la couleur importe peu) qui me semblera, je ne dis pas supérieure, mais autre que les femmes rencontrées jusqu'alors. Que sera-t-elle? Que vaudra-t-elle? Ce n'est pas là l'important. Mais je la reconnaîtrai tout de suite, ayant éprouvé à la voir ce petit frisson bien connu, fait d'angoisse et de joie, dont nous parlent les romanciers. A partir de ce moment, absente ou présente, je ne verrai plus qu'elle. Tout mon passé, avec ses caprices et ses fantaisies, sortira de ma mémoire. Elle... elle seule... plus qu'elle dans ma vie! Quand cette rencontre exquise et redoutable se fera-t-elle? Voilà ce que j'ignore, naturellement. Mais, jusque-là, je tiens à garder ma liberté.

Germaine. — Gardez-la donc le plus longtemps possible. Je ne sais de l'amour que ce que m'en ont appris les quelques romans dont on m'a permis la lecture... Mais j'imagine que ce doit être ou un grand esclavage ou une grande souffrance. Quant à moi, si je vous ai dit tout à l'heure que je pensais n'aimer jamais, ce n'est pas par sécheresse de cœur, mais bien parce que je me suis fait de l'homme à qui il me faudrait donner mon existence entière une idée si haute que je doute de pouvoir trouver jamais sur ma route le personnage rêvé.

Gaston. — Mais que demanderez-vous donc, mademoiselle, à l'homme que vous épouserez?

Germaine. — Sans lui rien demander, j'exigerai tout

de lui. Il faudra, pour que je l'aime, que je le sache bon et tendre et fort en même temps, parce que sans la force, la bonté n'est que de la crainte déguisée. Je le veux brave sans témérité, loyal de nature, ouvert d'intelligence. Je veux qu'il aime le beau et le bien dans toutes ses manifestations. Enfin, je le veux supérieur aux autres hommes. Je veux subir sa domination... me courber sous sa loi... en un mot sentir que j'ai un maître.

Gaston. — Avec un bâton?

Germaine. — Avec un bâton, s'il le fallait... Mais j'aimerais autant qu'il ne s'en servît pas.

Gaston. — Eh! mademoiselle, vous ne le trouverez nulle part, ce beau spécimen de l'être humain... qui aurait un bâton... et qui ne s'en servirait pas.

Germaine. — Aussi vous disais-je que je ne pensais pas pouvoir aimer jamais.

Gaston. — Oh! que voilà bien une erreur! Toutes les jeunes filles ont parlé comme vous, mademoiselle. Et n'empêche que les plus difficiles ont parfois épousé de grands voleurs ou de vulgaires filous. C'est que l'amour ne raisonne pas, voyez-vous. Il ne faut pas dire : « J'aime un homme parce qu'il est ainsi, » mais bien : « C'est parce que je l'aime que je le trouve ainsi. » — Un monsieur passe... le petit frisson dont je vous parlais tout à l'heure vous saisit, et voici l'individu ceint d'une auréole à vos yeux. — Comme la chaleur et le froid sont en nous par rapport aux objets extérieurs, les qualités de l'être que nous aimons sont en nous par rapport à lui. Tenez, permettez-moi un exemple, mademoiselle : comment me trouvez-vous?

Germaine. — Mais...

Gaston. — Répondez-moi franchement. Suis-je beau?

Germaine, *embarrassée*. — Mon Dieu...

Gaston. — Non... je ne suis pas beau... Eh bien, si vous m'aimiez, vous me trouveriez beau?

Germaine. — Vous croyez?

Gaston. — Parfaitement. Le petit frisson dont je vous parlais tout à l'heure vous saisirait, et l'Apollon du Belvédère vous semblerait un singe à côté de moi. — Maintenant, ce petit frisson, comment vient-il? Pourquoi vient-il? Voilà ce que nul ne peut savoir. Un rayon de soleil qui frappe sur la tête d'un monsieur qui passe quand vous passez... ou une goutte de pluie qui lui tombe sur le nez... ou bien l'attrait du fruit défendu... ou bien encore — et c'est surtout cela — une difficulté à vaincre, un obstacle à franchir. La cause du petit frisson reste à déterminer, mais cette cause existe toujours. — Encore un exemple : nous étions là, ce soir, tous les deux, placés à table l'un à côté de l'autre. On désirait autour de nous que nous pussions nous plaire. Rien ne nous était plus facile que de nous tendre la main et de nous dire : « Tope-là! » Eh bien, ni l'un ni l'autre nous ne sommes disposés à le dire, ce « Tope-là! »

Germaine. — Parfaitement.

Gaston. — Supposez qu'au contraire on vous ait dit : « Attention, mon enfant... Tu vas être placée, ce soir, à côté d'un jeune homme... Ne t'avise pas de l'aimer, surtout... Jamais il ne sera à toi. » Et supposez qu'à moi aussi on ait tenu un pareil langage. Eh bien, voici notre curiosité mutuelle en éveil. C'est mieux qu'une défense qu'on nous a faite... c'est un défi qu'on nous a donné. Et si vous n'êtes pas trop laide, ni moi trop mal tourné, il y a bien des chances que le « Tope-là! » arrive jusqu'à nos lèvres, en admettant que nous ne le prononcions pas.

Germaine. — Vous parlez très bien.

Gaston. — C'est de nature... mon grand-père était avocat. — Mais j'abuse de vos instants, et je crois maintenant que la sortie est libre. — Adieu, mademoiselle.

Germaine. — Adieu, monsieur.

Gaston. — Je vous souhaite de rencontrer votre idéal... sans bâton.

Germaine. — Et moi, monsieur, je vous souhaite d'éviter le petit frisson.

Gaston, *à part, en sortant*. — Elle est très gentille, cette petite! Ça fera une bonne petite femme... si elle tombe sur un bon mari.

Germaine, *seule*. — Il est drôle. (*Un silence.*) Après tout, pourquoi ne le rencontrerais-je pas l'idéal que je cherche? Qu'est-ce que j'exige de mon mari? Un peu de bravoure, un peu de loyauté et un peu d'intelligence... Je ne lui demande même pas d'arts d'agrément. Il serait bien extraordinaire que je ne rencontrasse pas un jour un homme réunissant ces conditions. Quant au petit frisson... je voudrais bien qu'il arrivât, le petit frisson... cela m'amuserait.

Gaston, *rentrant précipitamment*. — Ah! mademoiselle, il faut que je vous raconte!

Germaine. — Quoi donc, monsieur?

Gaston. — Vous vous étiez trompée, tout à l'heure... Jamais on n'avait songé à nous marier tous deux.

Germaine. — Allons donc!

Gaston. — Mais non, je vous assure... En voulant sortir, je viens de tomber encore sur Mme d'Outrevayre. « Ah! mon pauvre monsieur, m'a-t-elle dit, je vous ai fait venir pour rien, ce soir. — Comment, madame? — Mais oui... J'ai des intentions sur vous, savez-vous bien? — Ah! bah! (*A Germaine.*) Je faisais l'étonné, moi. — Oui, une jeune fille charmante, tout à fait ce qu'il vous faut. Elle devait venir avec son frère. Son frère, c'était pour la petite jeune fille à côté de laquelle vous étiez à table. Ça aurait fait coup double. Deux mariages admirablement assortis; mais un deuil imprévu a retardé tout cela... Ce sera pour le mois prochain. — Tiens! c'est curieux, madame, ai-je fait : je m'étais bien douté, à vous dire vrai, qu'il y avait quelque anguille sous roche... mais j'avais cru que la jeune fille placée à côté de moi... — Erreur! erreur! elle ne vous irait pas plus que vous ne lui iriez. Ça ne ferait pas du tout votre affaire... J'ai pris pour elle... le frère de la vôtre. — De la mienne? —

Oui, celle que je vous destine... un ange... sachant peindre, sculpter, chanter... Elle fait des vers... une femme exquise... Prenez patience... ce sera pour le mois prochain. » (*A Germaine.*) Eh bien, que dites-vous de cela, mademoiselle?

GERMAINE. — Mais alors, monsieur... Je suis désolée.

GASTON. — Désolée? Parce qu'on ne veut pas que nous nous épousions?

GERMAINE. — Non, mais de vous avoir parlé ainsi que je l'ai fait. Du moment qu'on ne me destinait pas à vous, tout ce que je vous ai dit là devient ridicule... et j'ai à m'en excuser.

GASTON. — Mais vous n'avez pas à vous excuser, mademoiselle... Vous avez eu raison de me parler comme vous l'avez fait... Cela m'a permis d'apprécier votre franchise et votre esprit, et je souhaite de tout mon cœur que le jeune homme qui vous sera présenté le mois prochain puisse vous plaire.

GERMAINE. — Je souhaite aussi, monsieur, que la jeune fille dont il est question pour vous vous agrée.

GASTON. — Oh! moi... je m'arrangerai pour ne pas la voir.

GERMAINE. — Et pourquoi?

GASTON. — Je vous l'ai dit... je ne tiens pas à me marier.

GERMAINE. — Sans le petit frisson?

GASTON. — Sans le petit frisson.

GERMAINE. — Mais il pourrait venir, le petit frisson, si cette personne est aussi bien que vous a dit Mme d'Outrevayre.

GASTON. — Peuh! je me défie des perfections.

GERMAINE. — Il n'a point été question de perfection. Mme d'Outrevayre vous a dit: « C'est tout à fait ce qu'il vous faut. » Cela mérite examen, savez-vous?

GASTON. — Je me demande en quoi cette bonne Mme d'Outrevayre peut savoir que cette jeune fille... est tout à fait ce qu'il me faut.

GERMAINE. — Elle le sait apparemment puisqu'elle le dit... Tout comme elle sait aussi que moi... je ne ferais pas votre affaire.

GASTON. — Et pourquoi ne feriez-vous pas mon affaire à moi... s'il vous plaît?

GERMAINE. — Je ne peux pas savoir... C'est Mme d'Outrevayre qui le dit.

GASTON. — Mais elle ne sait pas ce qu'elle dit, cette excellente femme. Pour moi, je n'ai jamais compris cette manie qu'ont aujourd'hui certaines femmes du monde de faire les mariages comme les réussites... Un roi... une dame... Une dame... un roi. — Comment peut-elle savoir, cette parfaite marieuse, si vous me plaisez ou non?

GERMAINE. — Par les défauts qu'elle me connaît. — Vous êtes peintre, monsieur... La jeune fille qu'on vous propose peint aussi et sculpte même.

GASTON. — Alors elle en sait plus que moi... Je ne veux pas être inférieur à ma femme.

GERMAINE. — Elle chante et joue du piano... Moi, j'ai la voix fausse... et quant au piano...

GASTON. — Oh! dites-moi que vous n'en jouez pas!

GERMAINE. — Non... monsieur... je n'en joue pas...

GASTON. — A la bonne heure... Voici une originalité.

GERMAINE. — La jeune fille en question aime les choses de l'art et de l'esprit. Elle fait des vers... Moi, en fait d'arts d'agrément, je ne pratique que la pâtisserie.

GASTON, *avec enthousiasme.* — Vrai?... Les tartes, n'est-ce pas... les tartes?

GERMAINE. — Oui... monsieur...

GASTON, *de plus en plus enthousiasmé.* — Ah! mademoiselle!... aux cerises?

GERMAINE. — Aux cerises, monsieur... et aux fraises aussi.

GASTON, *à part.* — Elle est divine! (*A Germaine.*) Et alors... comme cela... le mois prochain... vous allez vous laisser présenter au frère de cette pimbèche?

GERMAINE. — Pimbèche? Qui cela?

GASTON. — Mais le laideron qu'on me destine.

GERMAINE. — Laideron? Mais vous ne la connaissez pas?

GASTON. — Oh! c'est comme si je la connaissais! Un air pincé et prétentieux, je suis sûr... Et vous savez... son frère ne doit pas être mieux dans son genre...

GERMAINE. — Vous croyez?

GASTON. — Ça se devine. Un garçon qui doit avoir tous les goûts de sa sœur... un garçon qui vous reprochera de ne pas peindre, de ne pas dessiner, de ne pas jouer du piano, qui ne se régalera pas de vos tartes aux cerises et de vos nougats... Car vous en faites aussi, des nougats?

GERMAINE. — Oui, monsieur.

GASTON, *à part.* — Des nougats aussi!... Elle est à croquer! — (*A Germaine.*) Ah! mademoiselle... si j'étais à votre place : c'est moi qui m'arrangerais pour ne pas venir ici le mois prochain quand ces magots y seront. — D'ailleurs, qu'est-ce que cela signifie, ces mariages préparés d'avance où l'on calcule les chiffres des dots et où l'on pèse les espérances à réaliser? — Parlez-moi d'un mariage d'inclination. — On ne se connaissait pas... On se rencontre... on se plaît... et « tope-là! » (*Il tend la main.*)

GERMAINE, *hésitante.* — Mais...

GASTON. — Je vous demande pardon... c'est un mouvement involontaire. — Mais aussi, c'est révoltant cette façon qu'ont les gens de vouloir vous marier malgré votre volonté. — Ah! bien... je suis résolu, moi, à n'en faire qu'à ma tête et à n'épouser que qui je voudrai... au risque de déplaire à certaines personnes... Et le jour où j'aimerai... ce ne seront ni les barrières ni les obstacles qui m'arrêteront? Au contraire... (*S'animant.*) Ah! on ne veut pas nous marier! Ah! on prétend que vous ne feriez pas mon affaire! Eh bien, nous allons

voir!... Ah! on vous refuse à moi! Car il n'y a pas à dire... c'est un refus... une humiliation. (*Germaine s'est levée et s'éloigne doucement.*) Eh! quoi? vous aussi alors! Comme les autres? Vous me repoussez?

GERMAINE, *émue.* — Mais... je ne sais... Je...

GASTON. — Je vous semble ridicule avec mon emportement?

GERMAINE, *vivement.* — Oh! non... au contraire.

GASTON, *ému aussi.* — Alors restez ici encore un peu... pendant qu'on nous laisse tranquilles et qu'on ne nous remarque pas. — Quand nous nous seront quittés... ce sera pour toujours peut-être... à moins que... — Vrai... j'ai du chagrin à l'idée de ne plus vous revoir.

GERMAINE. — Du chagrin?

GASTON. — Oui... Et vous, n'en avez-vous pas aussi?

GERMAINE, *très troublée.* — Moi... Je... je ne sais... (*Elle se laisse glisser sur le canapé.*)

GASTON, *allant à elle.* — Elle se trouve mal!!... Qu'avez-vous? Vous êtes souffrante?

GERMAINE, *se remettant.* — Ah! ça va mieux maintenant. — Je ne sais pas ce que j'ai éprouvé... Cela m'a pris tout d'un coup... un frisson...

GASTON, *avec éclat.* — Un frisson! — Ah! je vous le disais bien que cela vous viendrait un jour?

GERMAINE, *étonnée.* — Un frisson! Comment? Moi... je vous aimerais?

GASTON. — Absolument, et c'est moi qui me trouve répondre à votre idéal.

GERMAINE. — Oui... positivement, je vois maintenant que je vous aime... — Est-ce curieux! Mais comment cela est-il venu si vite?

GASTON. — Je vous le disais bien : une cause quelconque. — Nous pensions qu'on nous dirait : « Aimez-vous... » et nous ne voulions pas. — On nous a dit : « Ne vous aimez pas, » et voilà que nous nous aimons : l'obstacle.

GERMAINE. — Et vous m'aimez aussi?

GASTON. — Je vous adore!

GERMAINE. — Mais depuis quand?

GASTON. — Oh! depuis très longtemps, moi!... Depuis que Mme d'Outrevayre m'a dit : « Cette petite-là n'est pas du tout ce qu'il vous faut... »

JULIEN BERR DE TURIQUE.

CHRONIQUE THÉATRALE

Gymnase.

L'Art de tromper les femmes, comédie en trois actes, par MM. Paul Ferrier et Émile de Najac.

Je suis un peu embarrassé pour vous parler de la nouvelle pièce du Gymnase. Il m'a paru, mardi soir, que malgré les éclats de rire du public sur les mots joyeux dont cette pièce est semée et sur les mines plaisantes d'excellents acteurs, *l'Art de tromper les femmes* avait été froidement accueilli.

Et voilà que, mercredi matin, en lisant l'article de M. Vitu, qui est un vieux routier du théâtre, je vois que la pièce du Gymnase est annoncée comme « un succès très vif ». M. Vitu parle-t-il d'un succès d'argent? Veut-il dire que le public payant, moins blasé que les spectateurs de premières, remplira pendant beaucoup de représentations la salle du Gymnase? Je souhaiterais qu'il eût raison, car la pièce de MM. Ferrier et Najac en vaut bien d'autres qu'on a vues monter jusqu'à la centième. Elle est jouée avec beaucoup de talent par MM. Noblet, Nertann, Numès, par Mmes Legalde, Depoix et Demarsy. Et sûrement le directeur du Gymnase s'est mis en grands frais pour les costumes et les décors.

Il est donc entendu que je vous donne ici le sentiment des spectateurs de premières : très franchement, ils ont été déçus. Cette impression de fatigue, de léger ennui, au début de l'année théâtrale, est intéressante à noter. Je parierais gros qu'elle ira s'aggravant à toutes les représentations de vaudevilles qu'on nous montrera cet hiver.

Nous n'en saurions voir de mieux faits que *l'Art de tromper les femmes* — tout au moins de plus conformes à la fameuse formule où l'on a coulé tant de pièces, comme dans un moule à gaufres. M. Ferrier n'a pas eu moins d'esprit, moins de gaieté qu'à l'ordinaire. Et pourtant, je gagerais qu'il est rentré chez soi avec une inquiétude au cœur.

Il y a des gens qui vous diront que tout cela c'est la faute du Théâtre-Libre, qui a gâté le palais des raffinés en leur versant du fil-en-quatre. Il serait peut-être aussi juste d'attribuer le succès de curiosité du Théâtre-Libre à la monotonie désespérante des vaudevilles installés sur les scènes des boulevards.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en attriste, notre public lettré a une inquiétude de vérité qui va croissant. Il veut que cet instinct soit satisfait au théâtre aussi bien que dans le livre. C'est pour cela qu'il s'abonne aux soirées du Théâtre-Libre. Ce serait une erreur de croire qu'il en sort toujours satisfait : les jeunes fournisseurs de M. Antoine ont le parti pris de ne montrer de la nature humaine que les côtés repoussants. Laissez-les grandir, entrer vraiment dans la vie, se marier, avoir des enfants. Ils se découvriront une âme, des devoirs, des angoisses de tendresse. Peut-être alors nous donneront-ils le théâtre que nous attendons. D'ici là, les délicats sont dans une telle inquiétude de nouveauté et de sincérité psychologiques, qu'ils aiment mieux voir des pièces brutales, juvéniles, souvent maladroites, mais écrites de bonne foi, que des vaudevilles à recette accommodés par d'habiles faiseurs.

Est-ce à dire que ce genre si ancien chez nous périra? On aurait tort de le croire. Nous avons vu avec quelle

gaieté a été accueillie par le public le personnage du rastaquouère M. de Santa-Catalpa. Dieu sait pourtant si on nous l'a souvent montré, ce fantoche du « Brésilien » ! Le théâtre dit du Palais-Royal a comme cela toute une armoire de marionnettes qui fait rire les grandes personnes aussi sûrement que le trio de Guignol, du Gendarme et du Commissaire divertit les enfants, au théâtre des Champs-Élysées. Mais pour qu'on s'amuse franchement à ces spectacles, ces personnages de comédie italienne doivent garder leur énormité caricaturale, leurs gestes en bois de marionnettes. Il faut que tout cela soit joué en costumes de carnaval, sur des fonds de toile rapiécés où le mobilier est peint. Si le décor devient luxueux et vrai autour de ces fantoches, si les costumes dont on les habille, par leur raffinement, leur modernité immédiate, tendent à leur donner l'apparence de vérité et de vie des gens que l'on coudoie chaque jour — à tort ou à raison — le public prend ces personnages au sérieux. Il attend d'eux l'expression de sentiments et de pensées. Il se fâche de voir qu'on l'a dupé et que tout cela n'était que calembredaines.

Le succès de *Belle-Maman* a pu abuser un instant M. Koning sur les désirs véritables du public. Je pense que *l'Art de tromper les femmes* va lui donner à réfléchir. A chacun son genre : le Théâtre de Madame ne doit point devenir une succursale du Palais-Royal, des Variétés, de la Renaissance et de Cluny. Il a joué dans l'histoire de notre théâtre un rôle assez important, assez personnel pour que la tradition ne s'en perde pas.

HUGUES LE ROUX.

COURRIER LITTÉRAIRE

L'œuvre poétique d'André Lemoyne est contenue en trois volumes in-12. Le premier renferme les vers écrits de 1855 à 1870 ; le second, ceux qui sont nés de 1871 à 1883 ; le troisième conduit le poète jusqu'à la présente année 1890. Un volume de prose, si je ne me trompe, complète l'œuvre de ce maître délicat, sévère pour lui-même, justement avare de sa production. Le recueil que je viens de lire (1) représente la troisième étape du poète : il marque la maturité d'un talent encore éloigné du déclin. Pur de tout charlatanisme, il révélera à ceux qui l'ignoreraient encore un des artistes les plus sincères de ce temps, un de ceux qui ont fait de leurs facultés le plus libre et le plus honnête emploi.

Bien qu'il soit le contemporain des parnassiens et qu'il ait eu avec eux, j'imagine, de nombreuses rencontres chez le célèbre éditeur du passage Choiseul, il n'a jamais été compté comme l'un d'eux, et il n'a point trempé dans leurs excès — qui, d'ailleurs, me semblent aujourd'hui bien innocents lorsque je les compare à la folie aiguë de leurs successeurs. André Lemoyne n'est d'aucune école, pas même de la sienne. Mais, quoiqu'il n'ait affirmé ses principes dans aucune ambitieuse préface, il a sa poétique à lui, et il serait très intéressant de la deviner.

D'abord il a dû se dire qu'il fallait posséder le « métier » à fond, non pour faire parade de cette habileté de main, mais au contraire pour la dissimuler et pour la subordonner à l'inspiration. Il a donc proscrit tout ce qui sent la prestidigitation et la jonglerie, l'ostentation des coupes et des mètres indéfiniment variés, les triomphes puérils de la rime riche, le « chic », aussi déplorable dans la poésie que dans les arts du dessin. Il ne s'est pas interdit le trait final lorsqu'il le rencontrait sans effort, mais n'a jamais voulu écrire une pièce entière pour un mot, comme un couplet de vaudeville. En effet, le poète ne doit jamais « conclure ». Il traduit des impressions, et les impressions vont en mourant. Leur charme réside dans ces vibrations prolongées qui s'affaiblissent par une dégradation insensible et semblent plus pénétrantes à mesure qu'elles s'éloignent. Combien, dans la douce musique des vers, ce *decrescendo* est préférable aux accords plaqués par lesquels les morceaux italiens de la vieille école n'en finissent pas de finir !

Une autre affectation est l'emploi des mots du xve siècle ou du xxe : André Lemoyne l'a compris. Il a donc accepté la langue de son temps, lui a demandé toute l'harmonie dont elle est capable, sans sacrifier tout le reste au son. La poésie est une peinture et une musique, mais d'abord une peinture. Un vers sans image est un vers de trop : autant vaut le laisser dans le néant. Donc pas de vers sans image, c'est-à-dire pas de vers qui ne donne à l'esprit l'illusion d'une chose vue ou sentie. Mais il faut que la sensation soit neuve, rare, personnelle, qu'elle diffère, au moins par quelque nuance, des sensations innombrables déjà éprouvées. Réfléchissez-y et vous apercevrez l'importance d'une telle règle. Parmi les trois cents jeunes gens qui se promènent en ce moment sur l'asphalte et qui font les vers « mieux que Victor Hugo », si cette terrible règle avait force de loi, plus de deux cent cinquante devraient immédiatement abandonner le métier et s'avouer vaincus.

Hé bien, M. André Lemoyne n'écrit jamais un vers sans y mettre quelque chose qui sort de lui et qui lui appartient. Ce n'est pas toujours une trouvaille, un coup de génie, un « qu'il mourût » ! Mais c'est quelque chose qu'on n'avait pas encore rencontré ailleurs. C'est pourquoi, dans le volume dont je parle, il n'y a ni une vulgarité ni un cliché ; en le lisant, l'esprit reste en ha-

(1) *Poésies* d'André Lemoyne. 1884-1890. — Lemerre.

leine, ne sent ni affadissement, ni fatigue, atteint avec regret la dernière page.

Dès lors, à quoi bon chercher des sujets extraordinaires? Les plus simples seront les meilleurs, car c'est un plaisir exquis que de découvrir de l'inconnu dans nos perceptions les plus familières. Un tableau de Rembrandt ou de Paul Potter devant lequel il rêve cinq minutes, un vieux livre retrouvé au grenier, un crépuscule d'hiver, c'est assez pour ébranler la machine nerveuse du poète. Mais il ne va jamais plus loin que la sensation réelle, n'emploie jamais des mots plus grands que les choses :

Sous le tapis vert mat de ses lentilles d'eau
Profondément sommeille une petite mare,
Et de hauts peupliers lui font un grand rideau,
N'y laissant pénétrer qu'une lumière avare.

Sur de vieux nids troués qui pendent par lambeaux,
Un peuple d'oiseaux noirs à leur cime croasse.
Comme un écho, rálante, à la voix des corbeaux,
Dans ses joncs, la grenouille en sourdine coasse.

Le soleil qui descend dans un ciel rouge et noir
A, dans son froid regard, quelque chose de louche
Prédisant que, la nuit, on entendra pleuvoir.
A l'horizon des bois, l'astre en hâte se couche.

Qu'il fasse dialoguer l'hirondelle et le martin-pêcheur comme des bergers de Virgile, qu'il raconte la fin navrante du petit oiseau-mouche mis à mort par une noire araignée, ou qu'il s'élance en plein ciel et traduise, dans *Au delà,* le beau rêve de Flammarion qui nous fait citoyens du monde, jamais il n'enfle sa voix, ne grossit un détail, ne dénature une impression.

L'amour tient peu de place dans ce recueil où la femme apparaît comme une silhouette déjà lointaine, à l'horizon du poète plutôt que dans ses bras. Dans la pièce intitulée *Léda,* il détaille, avec une exquise sensualité d'artiste, les friandises du corps féminin. C'est le seul morceau de ce genre; ce sont les seuls vers païens du volume. Partout ailleurs, je crois reconnaître un stoïcien idéaliste, triste à ses heures, mais toujours fier, et noblement réfugié dans son rêve. De là une délicatesse morale qui ne peut se définir et qui se répand sur toute l'œuvre comme une subtile et précieuse essence. La dernière pièce, une *Voix dans l'orage,* en est imprégnée. Elle servira d'exemple :

Un rossignol chantait le soir d'un grand orage...
Sur la haute forêt, quand la foudre éclatait,
Quand, sillonnés d'éclairs, pluie et vent faisaient rage,
Un seul oiseau des bois, le rossignol chantait.

Ayant fermé l'oreille aux bruits de la tempête
Et rassurant son nid qu'abandonnait le jour,
Il disait au printemps la musique de fête
Où débordait son cœur, un cœur ivre d'amour.

Secouant son antique et verte chevelure,
Quand toute la forêt sous le vent se tordait,
Aux tonnerres du ciel la voix fervente et pure
Comme un alléluia sans trouble répondait.

Et lorsque s'apaisait le souffle des rafales,
Laissant un peu de calme à l'oiseau du printemps,
Alors on entendait, à rares intervalles,
L'hymne de joie éclore en bouquets éclatants.

Dans l'héroïque espoir de fatiguer l'orage
Qui s'éloignait enfin en longs roulements sourds,
Sans perdre un seul instant sa voix ni son courage,
Le petit rossignol vainqueur chantait toujours.

Quand la sombre tempête eut balayé ses voiles
Du ciel rasséréné, le chant triomphateur
Montait jusqu'aux points d'or des premières étoiles,
Qui de haut rayonnaient sur le divin chanteur.

Qu'y a-t-il sous ce gracieux symbolisme? Le « divin chanteur », est-ce l'Art ou l'Amour? Est-ce le poète lui-même qui lance au milieu du concert discordant des passions sa note sublime et sereine? Est-ce l'âme immatérielle d'un peuple qui survit à toutes les défaites du droit et à toutes les victoires de la force? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir. Je sais seulement que les derniers vers m'ont dilaté le cœur, et je garde mon doute avec mon plaisir.

***

L'auteur de *Soir d'enfance,* M. Charles Bourgault-Ducoudray, parle ainsi à ses vers :

Ce livre est un suaire, une tombe... Dormez!

C'est là une modestie excessive, car il y a dans ce petit recueil beaucoup de noblesse, de passion, de souffle, avec des signes de talent littéraire auxquels nul ne peut se tromper. Cependant il serait trop tôt pour affirmer que le jeune écrivain appartiendra uniquement à la musé.

Les petits poèmes qui composent *Soir d'enfance* (1) ont été écrits, comme les *Poésies* d'André Lemoyne, de 1884 à 1890. Il est aisé de reconnaître dans les deux recueils l'empreinte du même temps, la trace des mêmes préoccupations, nées du spectacle des mêmes horizons intellectuels. Là s'arrête la ressemblance. On rencontre chez M. Bourgault-Ducoudray, comme on doit s'y attendre, un accent plus intime, plus confidentiel, plus ému, plus tragique. C'est le plus jeune des deux poètes qui se plaint le plus amèrement et qui semble le plus inconsolable de vivre. Je ne m'étonne plus de cette singularité à force de l'avoir rencontrée. Oui, si bizarre que cela puisse paraître, cette douloureuse angoisse, cette profonde lassitude de l'âme, ce je ne sais quoi qui dévore le cœur sont les souffrances de la jeunesse, parce qu'elles sont une forme du besoin d'aimer. Leurs regrets sont des désirs qui ne se connaissent pas.

(1) *Soir d'enfance,* par Charles Bourgault-Ducoudray. — Lemerre.

Je suis bien éloigné de faire des reproches à M. Bourgault-Ducoudray. J'aime beaucoup son livre, parce que ses plaintes ne se tournent jamais en blasphèmes. Il les traduit, d'ailleurs, avec une pureté et une douceur lamartiniennes :

O plage sainte, ô rocs sublimes,
Arbres qui tremblez sur les cimes
Où, la nuit, plane un long effroi!
Vagues qui brisez sur les grèves,
Qu'avez-vous fait de tous mes rêves,
Dites, qu'avez-vous fait de moi?
. . . . . .
Les sanglots gonflaient ma poitrine.
Sur un monceau d'herbe marine,
J'ai pleuré, d'angoisse éperdu.
Seigneur, la destinée est lourde!
La nuit tombante restait sourde,
Et rien, rien ne m'a répondu!

Même sentiment dans *le Parc*, même effort pour endormir sa peine cuisante sur le sein immortel de la nature :

Si la plaine et les bois rejettent ma prière,
Sérénité du ciel, apaise ma douleur.
Étoiles! ô jardin mystique de lumière,
A mon âme obscurcie abandonne une fleur.

Mais aucune consolation n'est tombée de là-haut, et le poète s'écrie encore — dans une autre pièce dont le titre significatif est *Impuissance :*

Sous le fardeau croissant des tristesses sans trêves
Mon âme a replié ses ailes lentement.
J'ai trop cherché, le soir, à lire au firmament;
J'ai trop aimé les bois, les landes et les grèves.

A la page suivante, dans *Visite du soir*, apparaît le remède à ce mal terrible. Ce n'est ni la passion ni la passionnette, mais un gentil petit amour, naïf, ingénu, un peu bourgeois, qui conduit au mariage aussi sûrement que l'omnibus de l'Odéon conduit à la place Clichy. Ainsi finit souvent la mélancolie de René. Petite pluie abat grand vent.

*
* *

Comme M. Bourgault-Ducoudray, M. Fernand Bret a fait preuve de modestie en donnant à son recueil de vers le titre d'*Éphémères* (1). Impossible d'être moins prétentieux et par conséquent plus sympathique. Ces vers ont été écrits, au courant des émotions de la jeunesse, par un homme qui évidemment est plutôt un esprit littéraire qu'un écrivain. Il s'est plu, dans des vers fins, élégants, et surtout faciles, à graver ses impressions, douces ou tristes. Un goût délicat des sentiments moyens l'a maintenu entre la mélancolie et le sourire, dans la région tempérée des poétiques rêveries. Il ne se plaint ni des landes, ni des grèves, ni des étoiles. Cet apaisement qu'on pressentait chez le poète précédent, il l'a trouvé par le même chemin, dans l'amour partagé et béni.

Une des plus aimables inspirations du volume, ce sont les dizains *Autour d'un berceau*. Chacun de ces dizains exprime, sous une forme attendrie ou malicieuse, les sentiments d'un père depuis l'instant où Bébé jette son premier cri jusqu'à celui où il prend sa première leçon. Le ton s'élève à la dernière strophe. Le père songe à l'avenir. Que sera l'enfant bien aimé?

Quoi que tu sois, petit Français, aime la France.
Souviens-toi du passé, sois prêt pour la vengeance;
Sans faiblesse, jusqu'à la mort, fais ton devoir.
Vis en bon citoyen, c'est mon plus doux espoir.

*
* *

On ne trouvera pas des inspirations moins salutaires dans *Morale* (1), par M. Auguste Jehan. Si quelques-uns de mes lecteurs se souviennent encore de la petite querelle que j'ai eue il y a quelques mois avec l'auteur des *Sarcasmes*, ils devineront le plaisir que j'ai aujourd'hui à le complimenter et à l'encourager.

C'est un vieillard qui parle et qui enseigne l'art de vivre à son petit-fils. Tout d'abord il semble ironique, presque amer. Mais, patience! Après avoir mis le jeune homme en garde contre les mensonges qui règnent sous le nom d'axiomes, il lui désigne les points fixes sur lesquels l'homme peut encore bâtir son bonheur. Le bonheur, lui dit-il, est partout : dans la Charité, dans l'Étude, dans l'Art, surtout dans l'Amour. Mais quelle femme choisir? Ici, le bon vieillard a une réminiscence de Chrysale, et il prémunit son petit-fils contre les vierges diplômées, qu'elles soient d'ailleurs folles ou sages. Ce n'est pas drôle, d'après lui — et je le crois sur parole! — « de presser sur son cœur une encyclopédie ». Le grand-père décrit ces terribles personnes :

Sans désirs, sans pitié, sans regrets, sans douleurs,
Leurs yeux ont désappris le langage des peurs.

La femme qui nous rendra heureuse est celle

Qui sait, en nous tenant épris à ses genoux,
Sourire à nos gaîtés et pleurer avec nous;
Qui cache un cœur vaillant sous un frêle corsage,
. . . . . .
Et qui, toujours fidèle à son premier serment,
Dans l'époux craint le maître en adorant l'amant.

Je ne veux pas exagérer la « conversion » de M. Auguste Jehan. Je respecte la liberté de l'artiste qui a le droit de promener sa fantaisie dans des domaines très divers; mais je constate qu'il sait, quand il lui plaît, exprimer avec chaleur, avec dignité, en vers brillants et purs, des pensées saines et délicates.

(1) *Les Éphémères*, par Fernand Bret. — Lemerre.

(1) *Morale*, par Auguste Jehan. — L. Vanier.

*
* *

M. Raoul Lafagette est un poète languedocien. Il s'est dit :

Je ressusciterai le Cantabre indompté.

Mais il n'a point de tendances séparatistes, et il nous a pardonné la guerre des Albigeois. 89 l'a consolé de la bataille de Muret.

Il se contente de demander

Au Midi son soleil et son verbe à la France.

Ce serait à merveille si l'on ne trouvait parfois chez M. Lafagette le « soleil » un peu ardent et le « verbe » un peu haut. Trop de cris, trop de couleurs tapageuses, trop de défis jetés en passant à celui-ci ou à celui-là ! Le poète adresse de très gros mots à la Vierge et ne traite pas mieux l'empereur Guillaume II :

Convertir en tuant, régner comme on détrousse,
Voilà son rêve.

J'ai peine à reconnaître le « bon garçon » de M. Crispi dans le « jeune assassin » de M. Lafagette. Qui a raison? Le poète du Languedoc ou l'homme d'État de Sicile?

Plus que familier avec Pascal, qu'il tutoie et rabroue, le poète s'incline devant M. de Banville qu'il salue comme le « radieux Théodore ». Il va sans dire que Victor Hugo est pour lui un géant. Quant à M. Lafagette lui-même, il se sent un peu à l'étroit sur ce globe. Est-ce lui qui est trop grand? Est-ce la planète qui est trop petite? On ne sait.

Certes, M. Lafagette n'est pas le premier venu. Il serait injuste de ne pas reconnaître en lui l'essor, la flamme, le mouvement lyrique. Mais comment laisse-t-il entrer dans ses *Sonnets* des mots comme *infect*, *statu quo*, *cul de plomb?* Que nous veut-il avec le « carillon multicolore » que « sonnent sans bruit » les liserons? Je souhaiterais qu'il surveillât ses métaphores. Je le voudrais surtout moins turbulent, moins agressif et moins excessif. Il n'y a point de mal à être Cantabre, mais est-il bien nécessaire que le Cantabre soit « indompté »?

L'auteur de *Drapeaux et voiles* (2) appartient, si je ne me trompe, à la même province que M. Lafagette, mais ne manifeste pas les mêmes velléités combatives. L'expression est extrêmement faible chez cet écrivain. On a peine à accepter bouffe dans le sens de bouffon, festival au lieu de festin, sectateurs comme synonyme de sectaires. On ne comprend pas bien ce que c'est que « poignarder les abus », qu'un « droit qui est l'éclair des sombres pugilats », qu'un « hameçon dont l'appât se recrute parmi les chevaux ». On ne se représente pas la Bastille avant 89 comme un dragon qui a pour aile une lettre de cachet. Nos gouvernants seront étonnés de s'entendre dire :

Souvenez-vous des bois où vous fûtes coupés;

et plus stupéfaits encore seront les professeurs de la Sorbonne en apprenant que leur mission consiste à

Presser les dogmes aux fruits surs
Pour en faire couler une boisson puissante

que leur devoir est de présenter « à nos jeunes cerveaux ».

De la limonade de dogmes? Ça ne doit pas être bien bon!

C'est dommage, car un instinct heureux pousse l'auteur de *Drapeaux et voiles* à chercher et à exploiter les éléments nouveaux dont se composera la poésie de l'avenir. C'est ainsi que, réalisant une pensée de M. de Vogüé, il a essayé de chanter le triomphe du fer à l'Exposition de 1889. Non sans succès, comme le prouve la strophe suivante :

Je suis le grand traceur des routes toutes neuves
Je me suis élancé du bord des larges fleuves
Pour retomber sur l'autre bord.
Je suis las d'être fil, chemin, pieu, carapace;
Je veux, libre et vainqueur, m'élancer dans l'espace
Moi qui suis plus fort que la mort!

AUGUSTIN FILON.

(1) *Les Cent sonnets*, par Raoul Lafagette. — Fischbacher.
(2) *Drapeaux et voiles*, par E. Houard. — Jouaust.

CHRONIQUE PARISIENNE

RETOUR DE LA CRITIQUE. — COMMENT ON REÇOIT UNE PIÈCE. COMPOSITION DU TOUT-PARIS.

Le mois d'octobre est celui où il paraît le plus d'articles sur la décadence du théâtre. Cela tient à ce que la critique, ayant, durant les congés, perdu le goût des vaudevilles de l'année précédente, est brusquement obligée de reprendre ses fonctions. Elle les reprend, mais non sans bougonner. Ce pessimisme s'explique. Car pourquoi trois cents hommes — la critique nationale ne compte pas moins de trois cents ouvriers, c'est la plus nombreuse de toutes les critique connues, et aucune nation ne peut en présenter de semblables — pourquoi trois cents hommes libres, victimes de je ne sais quelle loi barbare, sont-ils obligés d'aller chaque soir entendre des sottises, et après les avoir entendues de les commenter longuement en termes émus?

Les autres gazettiers sont bien plus heureux. Ceux, par exemple, proposés à la rubrique des tribunaux, choisissent parmi les causes et les affaires celles qui leur semblent de nature à intéresser leurs lecteurs. Ils ne mettent pas tout indistinctement. Il est regrettable qu'il n'en soit pas de même pour les critiques et que la

coutume leur impose le compte rendu des plus absurdes spectacles comme des plus intéressants.

Ainsi, une Revue de fin d'année entraîne, le lendemain de son apparition, un volume environ de commentaires dans toute la presse française : éloges de la mise en scène, appréciations motivées du talent des artistes, compliments au directeur qui a fait tant de dépenses. Or, à partir du 1er octobre, on joue une Revue de fin d'année tous les huit jours. La critique ne tarde pas à être affolée.

***

Dans une page éloquente, M. Henri Becque a jadis conseillé aux jeunes générations de renoncer à l'art dramatique, qui est, comme on ne l'ignore pas, une des branches les plus importantes de notre industrie. Il les incite au contraire à faire du journalisme, des romans, des opérations de Bourse, occupations qui suffisent largement à embellir l'existence. Il paraît — et ce fait est certifié par les meilleurs auteurs — qu'un homme qui a commis l'imprudence d'écrire une pièce de théâtre est forcé de renoncer désormais à toutes les joies de la vie. Le bruit de son forfait ne tarde pas à se répandre sur le boulevard, du Vaudeville à Déjazet, et tout le monde se le montre avec dégoût. Il devient la terreur des directeurs et des artistes, qui craignent des démarches, et de ses confrères, qui craignent un succès. Il est signalé, il n'a plus d'amis.

Si dans un accès d'audace juvénile, l'infortuné affiche publiquement la prétention de faire représenter une pièce qu'il a eu la folie d'écrire, il ne doit pas se dissimuler que ses jours sont menacés. Consultez à ce sujet les œuvres complètes de M. Bergerat, qui a été le Dante de cet enfer. La situation en est arrivée à un tel degré d'intensité qu'un auteur qui vient de lire une pièce à un directeur n'est pas sûr de n'être pas assassiné dans l'antichambre, comme le duc de Guise par les Quarante-Cinq, à la sortie de la salle des États. Qu'on porte ce cadavre à la Société des auteurs dramatiques!

On joue pourtant des pièces de théâtre, mais à quel prix? L'histoire contemporaine est là pour le dire. Un jour, une pièce fut reçue par un directeur de théâtre. — A quelle époque? On ne se le rappelle plus. — Après trois ou quatre répétitions, le directeur mande le coupable dans son cabinet :

— Cher monsieur, lui dit-il, j'ai cru devoir apporter quelques légères modifications à votre œuvre, et je vous ai prié de passer dans mon cabinet à seule fin de vous en prévenir. J'espère que vous apprécierez la délicatesse de ce procédé.

— Oh! répondit simplement l'auteur, confus de tant de bonne grâce.

— Voici ce dont il s'agit. Votre pièce s'appelle *Cora :* aimez-vous beaucoup ce titre-là?

— C'est moi-même qui l'ai choisi et je ne vous cache pas...

— Ce n'est pas une raison. D'abord *Cora* n'est pas un titre, c'est un prénom. Une femme peut s'appeler Cora, à la rigueur; une pièce de théâtre, jamais. J'intitule donc votre pièce : *la Revanche de l'Amour.*

— Très joli, mais...

— J'ajouterai, pour lever tous vos scrupules, que, au cas où vous n'accepteriez pas cette modification, je me verrais contraint de jouer, à la place de la vôtre, la pièce de votre confrère X... D'ailleurs, observez que le choix d'un titre est d'une importance capitale. Si Scribe avait appelé *Athalie, les Malheurs de la Reine*, par exemple, ce drame aurait eu cent représentations de plus.

— Scribe?... Non, Racine.

— Tiens! c'est vrai, j'oubliais. Je me disais aussi : Comment Scribe a-t-il pu commettre une pareille faute? Mais revenons à notre affaire : au premier acte, Cora accorde un rendez-vous au vicomte. Tenez-vous beaucoup à ce que ce soit le vicomte?

— Pardon! si ce n'est pas le vicomte, il n'y a plus de pièce.

— Enfant! désormais, ce ne sera plus au vicomte qu'elle accordera un rendez-vous, ce sera à son cousin. Avec un étranger, c'est immoral, tandis qu'avec un membre de sa famille...

— Diable! mais dans la pièce, il n'y a pas de cousin.

— Je le sais bien, mais j'en ai mis un. J'ajouterai, pour lever tous vos scrupules, qu'au cas où vous n'accepteriez pas...

— Je connais la phrase : elle est très bien...

— Continuons donc. Comment trouvez-vous l'idée du duel au second acte?

— Cette idée étant de moi, je suis obligé d'avouer que je la trouve excellente?

— Elle est, au contraire, bien mauvaise. Vous n'êtes pas un homme de théâtre, vous, vous êtes un auteur. Je remplace le duel par un souper où les deux rivaux feront des imitations d'acteurs célèbres, et où Cora chantera un rondeau dont j'ai la musique dans ce dossier. Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Hum!

— Au cas où...

— J'accepte.

— D'ailleurs, ce sont à peu près les seuls changements auxquels je me suis décidé. Je ne vous parle pas du dénouement, c'est une surprise que je vous réserve...

— Vous avez changé le dénouement?

— De fond en comble; mais vous verrez çà à la première représentation. Vous en serez étonné vous-même.

Que vouliez-vous que fît l'auteur? Il accepta tout: il faut bien vivre! La pièce eut beaucoup de succès, et il put lire, dans les comptes rendus, qu'il avait un tem

pérament d'auteur dramatique. Et, en réalité, le tempérament d'auteur dramatique est justement ce je ne sais quoi qui vous pousse à faire des démarches. Ça n'empêche pas le talent, mais c'est autre chose. Ça ne l'explique pas non plus.

*
* *

Il manque évidemment à Paris une agence spécialement affectée aux démarches, une agence-bureau de la Société des auteurs, répondant à l'organisation actuelle du théâtre; car aujourd'hui, dès qu'on prie un camarade de porter votre manuscrit chez le concierge, il devient par ce fait seul votre collaborateur, et il touche des droits.

Le personnel de cette agence, dont le besoin est impérieux et qui épargnerait aux auteurs de douloureuses collaborations, serait bien facile à recruter. Nos trottoirs abondent de gens aimables, munis de belles relations et pour qui tutoyer les artistes et les directeurs de théâtre n'est qu'un jeu. Ils n'ont pas d'autre état, et c'est grand dommage, car ils sont d'une intelligence hors ligne et aptes à tout faire : ils font partie intégrante du Tout-Paris des premières.

Voilà des gaillards qui, réunis et associant leurs efforts, seraient des intermédiaires précieux entre le Théâtre-Inaccessible — terrible concurrent au Théâtre-Libre — et les auteurs. Ils prélèveraient un droit analogue à celui qui enrichit la Société de M. Hippolyte Lebas, et les infortunés écrivains ne perdraient plus en vaines démarches les trois quarts de leur génie.

L'agent leur écrirait simplement :

« Monsieur,

« Pouvez-vous me construire, d'ici fin courant, une pièce de théâtre de trois actes de long sur quinze scènes de large? J'en ai le placement dans d'excellentes conditions. »

Les auteurs travailleraient à leur aise, sans souci du lendemain, et l'art dramatique, qui périclite, renaîtrait.

*
* *

Parmi les causes de la décadence, les pessimistes citent encore cette nécessité où sont les pièces de théâtre d'avoir une première représentation, ou plutôt de subir cette formalité devant le Tout-Paris des premières que l'Europe nous envie et qui est la gloire de la capitale.

La science moderne, qui ne recule devant aucune analyse, est parvenue à connaître, après de patientes recherches, la composition de cette mixture, qui joue un si grand rôle dans l'économie parisienne.

La voici, telle que la donnent les plus récentes expériences.

En admettant que le Tout-Paris contienne douze cents parties ou individus, on trouve :

Critiques influents	6
Non influents	285
Hommes du monde	4
Clubmen, tripotsmen et sportsmen	200
Bookmakers	45
Boursiers	254
Croupiers	43
Actrices	50
Danseuses	15
Peintres	21
Modistes, couturières, femmes de chambre	100
Concierges	12
Récidivistes	20
Magistrats	20
Avocats	50
Nègres	9
Péruviens	60
Divers	6
Total	1200

Telle est l'assemblée d'élite dont l'influence sur le sort des pièces de théâtre est presque toujours décisive. Peu à peu, par une lente endosmose, les auteurs ont été pénétrés de son esprit et ont fait leur œuvre à son image. Et ils songent, en travaillant, à ce que pourront dire les nègres, les croupiers et les Péruviens.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le Sénat et la Chambre des députés sont convoqués en session extraordinaire pour le 20 octobre courant.

Les impôts et revenus indirects et les monopoles de l'État ont donné pendant le mois de septembre une plus-value de 4 562 000 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 9 126 200 sur les recettes de la période correspondante de 1889.

Extérieur. — Un traité de paix vient d'être conclu avec le roi de Dahomey par l'amiral de Cuverville, sous réserve de l'approbation du gouvernement. Le roi reconnaît la légitimité de notre occupation de Kotonou et de Porto-Novo.

L'amiral Duperré, commandant l'escadre de la Méditerranée, a été reçu par le sultan.

Allemagne. — Le général de Kaltenborn Stachau a été nommé ministre de la guerre en remplacement du général Verdy du Vernois.

Suisse. — Dans le Tessin la revision de la constitution a été acceptée par 11 923 voix contre 11 807.

Nécrologie. — Mort de M. Godard d'Aucour, vicomte de Plancy, ancien député de l'Oise; — de M. Petit, ancien receveur général des finances; — de M. Gustave Salmon, censeur à la Banque de France; — de M. Baccarini, député et ancien ministre des travaux publics d'Italie; — de M. Egerton membre de la Chambre des communes.

Émile Raunié.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (811)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 TOME XLVI 18 OCTOBRE 1890

LES FEMMES ET LE GÉNIE LITTÉRAIRE DU XVIIe SIÈCLE (1)

Fénelon, Bossuet, Pascal.

Fénelon! Bossuet! Pascal! Quelle part peuvent avoir les femmes dans des gloires si pures, dans des renommées si austères, dans des existences si étrangères à toute passion terrestre? Une part plus restreinte, mais plus frappante encore peut-être que dans nos cinq poètes. Car ici l'intervention est directe, personnelle; ce sont trois femmes vivantes dont l'image, se reflétant dans leurs écrits, y a jeté un éclat tout nouveau.

Pascal est un ascète sublime. Tout en lui a la marque du génie. C'est un mathématicien de génie. C'est un inventeur de génie. C'est un polémiste de génie. C'est un penseur de génie. C'est un écrivain de génie. Son style porte en soi deux caractères contradictoires: c'est un style de géomètre et un style de poète. La phrase, construite comme un théorème, s'illumine çà et là des plus vifs éclairs de l'imagination. Même originalité dans sa vie et dans son âme. Tout y va jusqu'à l'extraordinaire, jusqu'à l'excessif. Chez lui, la piété touche au mysticisme, la charité au dépouillement, l'acceptation de la douleur à l'amour de la douleur, la crainte de Dieu à l'épouvante devant Dieu. Pourquoi donc éprouvons-nous plus d'admiration que de sympathie pour ce merveilleux exemplaire de l'homme? Parce qu'il est trop au-dessus de l'homme... Il est extrahumain. Nous lui voudrions une défaillance, une faiblesse, quelque chose de terrestre qui le rapprochât de nous. Eh bien, ce quelque chose, il l'a eu un jour. Une femme le lui a donné, et de sa rencontre avec elle est sorti un chef-d'œuvre.

Il y a quarante ans, M. Cousin découvrit un manuscrit intitulé : *Traité sur les passions de l'amour*, où, dès la première page, il reconnut, avec quelle joie on le comprend, la plume de Pascal. On voulut lui contester l'authenticité de sa découverte; les preuves se multiplièrent sous sa main; quelques détails biographiques inconnus achevèrent de dissiper toute espèce de doute, et on se trouva en face d'une double révélation. Ce n'était pas seulement un côté nouveau du génie de Pascal qui nous apparaissait, c'était un coin de son âme.

Pascal, vers l'âge de vingt-six ans, épuisé de travail, on pourrait dire de créations, fut condamné, par ordre absolu du médecin, à ne plus inventer, à se reposer, à se distraire. Un heureux hasard de relations le plaça dans la société la plus élevée, la plus choisie. Il y rencontra une jeune fille de haute naissance, qui le jeta dans un trouble profond. Quelle était cette jeune fille? On l'ignore. En quoi consistèrent leurs relations? On ne le sait. Combien de temps dura cette affection? Comment et pourquoi finit-elle? Même mystère. On sait seulement que c'est au sortir d'une vie mondaine qui dura cinq ou six ans, que, rentré dans la solitude et rendu au travail, il écrivit ces quelques pages intitulées : *Traité sur les passions de l'amour*.

Un premier point nous y frappe d'abord, c'est le titre, et la conformité parfaite de tout le commencement avec ce titre. C'est bien un traité, une œuvre d'obser-

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

vation philosophique. On se sent en face d'un penseur, qui résume en maximes, en observations abstraites, les sentiments et les idées par où il a passé pendant ces années d'existence mondaine. Mais peu à peu, à mesure qu'il écrit, le caractère du morceau change. Ce passé semble renaître devant lui. Sa carapace de philosophe tombe pour laisser voir l'homme lui-même. Il rentre dans toutes les émotions qu'il a traversées, il recommence ses jours de passion, et, sans qu'il s'en doute, sa plume suit la pente de son cœur; il ne disserte plus, il revit, il fait revivre. Le traité tourne à la confidence, à la confession, au roman. Quelle confession! et quel roman! Je détache d'abord de ce morceau deux maximes qui l'éclairent et le mettent dans son vrai jour:

« Dans une grande âme, tout est grand.
« Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. »

La délicatesse et la grandeur, voilà bien les deux traits distinctifs de la peinture de cette passion de Pascal; passion sans espérance et sans issue, telle qu'elle pouvait exister sous Louis XIV entre un jeune homme de petite bourgeoisie et une jeune fille de haute noblesse. C'est « le ver de terre amoureux d'une étoile », comme dans *Ruy Blas*, ou l'amour discret et voilé, comme dans *les Fausses confidences*.

Mais les génies puissants et vrais comme Pascal ont une manière qui n'est qu'à eux de mêler la simplicité à la délicatesse et le naturel à l'exaltation :

« Quand on aime au-dessus de sa condition, on adore souvent ce qui ne sait pas être adoré, et on ne laisse pas *de lui garder une fidélité inviolable.* »

Où trouver dans Marivaux une nuance de sentiment aussi délicate?

« Le plaisir d'aimer, *sans l'oser dire,* a des peines, mais il a aussi des douceurs. Il y a des *éloquences du silence* qui pénètrent parfois plus qu'on ne saurait dire. »

Plus loin, il lève un voile de plus et vous fait assister à une des scènes de ce roman mystérieux qui n'a qu'un chapitre, et où l'on n'entend qu'une seule voix :

« Dans quels transports n'est-on pas de former toutes ses actions en vue de plaire à une personne qu'on aime infiniment! Les yeux s'allument et s'éteignent en un moment. On est dans la joie, mais bientôt cette plénitude diminue. Les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Parfois néanmoins une rage d'espérance, si bas que l'on soit, vous relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu où les dames se plaisent, mais quelquefois aussi, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux, quand cela arrive! »

Quel tableau saisissant!... Que de nuances! Toutes les alternatives d'un cœur qui aime plus haut que lui ne sont-elles pas peintes à chaque mot, en traits de feu, dans cette rage d'espérance, « dans ces yeux qui s'allument et s'éteignent en un moment »? Et surtout dans la dernière phrase : « Un peu de compassion », voilà tout ce qu'il demande pour prix de tant d'amour. C'est le comble de ses vœux, de ses rêves. « Qu'on est heureux quand cela arrive! »

Il va plus loin et plus haut. Une des premières pages nous montre que, dans ces transports de passion solitaire, il en arrive à regretter ne d'être pas un grand homme d'État, un grand homme de guerre... Pourquoi? Est-ce pour élever sa vie au niveau de celle qu'il aime? Non, c'est pour élever sa vie au niveau de sa passion. Le passage est si caractéristique qu'il vaut d'être cité en entier :

« Les âmes propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en événements nouveaux. Comme le dedans est mouvement, il faut que le dehors le soit aussi. On a une tout autre âme quand on aime. *On devient tout grandeur.* Il faut donc que le reste soit proportionné.
« Il demande donc une vie de tempête qui surprend, frappe, pénètre. »

Voilà, certes, une forme de romanesque bien particulière et toute propre à peindre une âme.

Pascal, sans le *Traité des passions de l'amour,* aurait toujours été Pascal, mais il n'eût pas été Pascal tout entier.

*
* *

Bossuet est le plus grand prosateur de notre langue, peut-être de toutes les langues. Dans mon passage plus ou moins prolongé à travers le latin, le grec, l'anglais et l'italien, je n'ai jamais trouvé une telle puissance et une telle variété de styles. Il les a tous. Il est sublime et simple, familier et grandiose, poétique et vrai. Sous sa plume, les mots semblent prendre une physionomie nouvelle, par la place où il les met, et par l'acception où il les prend. Enfin, personne ne gouverne comme lui la langue française. Il conduit la période à grandes guides; il rappelle tel ou tel héros d'Homère, debout sur un char, et lançant à pleine volée, à travers la carrière, sans un heurt, sans un arrêt, un quadrige de chevaux fougueux, qu'il tient dans sa main, dociles et frémissants. Chose étrange pourtant! cet immense génie n'a pas laissé une seule œuvre qui subsiste tout entière. Le *Discours sur l'histoire universelle,* si plein de pages immortelles, repose sur une conception historique si puérile, que l'ouvrage entier, péchant par la base, ne se tient pas debout. *La Politique selon l'Écriture sainte* n'est guère moins chimérique que *le Contrat social. Les Variations des Églises protestantes,* si merveilleuses de forme, ne répondent plus à aucun besoin sérieux des esprits. Les six volumes de *Sermons* ne sont admirables que par fragments, étant tout remplis

d'additions, de mutilations, d'altérations. Restent les *Oraisons funèbres*. Mais cette forme d'écrits prête tellement à la convention, à la déclamation; les faits y sont forcément si altérés, les personnages si embellis, les faits si défigurés, que le génie même ne peut pas triompher de la fausseté du genre. Une oraison funèbre, si admirable qu'elle soit, a toujours quelque chose d'un discours de rhétorique.

Bossuet, quand on considère l'ensemble de ses œuvres, apparaît comme un immense génie qui a l'esprit étroit. Du reste, il semble s'être défini lui-même dans cette phrase sur l'Égypte : « On y admire ces palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. »

Eh bien, ce qu'il dit de l'Égypte, je le dis de lui : toutes les fois que je le relis, il me semble que je parcours les temples de Thèbes et de Memphis. Ce sont des restes plus admirables que la plupart des monuments entiers, mais ce sont des restes.

Je n'écris pas ce mot sans quelque hésitation. Il me semble que je commets une impiété, un sacrilège; que je manque de respect à un Dieu qui est le mien; et peut-être n'en aurais-je pas le courage, si je ne tenais là en mains un de ses ouvrages qui me dément, ouvrage où tout est vivant, debout, immortel, où le temps n'a pas imprimé une ride, où deux siècles écoulés n'ont pas vieilli une ligne : c'est l'Oraison funèbre de Madame, duchesse d'Orléans. Pour comprendre le caractère particulier de ce chef-d'œuvre, il suffit de rappeler les circonstances où il s'est produit.

Deux mois après la mort de sa mère, le 16 novembre 1669, Henriette avait assisté, à Sainte-Marie de Chaillot, à un sermon de Bossuet, alors évêque de Condom. Cette parole si pleine d'autorité et de conviction l'avait tellement remuée et touchée, que, sur sa prière, s'établirent chaque semaine entre le prélat et elle ce que Mascaron appelle des audiences réglées de piété. Son âme s'éleva singulièrement dans ces entretiens. Son admiration pour Bossuet devint à la fois une confiance chrétienne et filiale, si bien qu'aussitôt qu'elle se sentit frappée à mort, son premier cri fut : « Monsieur de Condom! Monsieur de Condom! » Bossuet était absent. A sa place se présente, amené par Mme de Lafayette, l'abbé Feuillet, esprit étroit, fanatique et violent; et, pendant plus de deux heures, la pauvre créature mourante entendit à son oreille cette voix pleine de menaces. Elle se courbait sous l'arrêt, se contentant de murmurer tout bas : « Monsieur de Condom! Monsieur de Condom! » Enfin, à dix heures et demie, Bossuet arrive. A sa vue, elle se précipite à moitié de son lit en s'écriant : « Oh! monsieur, j'ai trop attendu pour me sauver. — L'espérance, madame, l'espérance! » reprit Bossuet; puis, saisi à la vue de ce visage si ravagé déjà par la mort prochaine, il tombe à genoux à côté du chevet et y reste un moment absorbé dans la douleur. Alors commence entre elle et lui une scène qu'on ne peut se figurer sans une émotion profonde.

Rien de l'appareil d'une confession ordinaire. C'était un échange de cris de douleur, de terreurs, ou de consolations sublimes. Bossuet ne se contenta pas de calmer chacune de ses souffrances par quelque parole sacrée, il ajoutait aux Psaumes tout ce que la piété inspirait à son génie. A chaque redoublement de torture terrestre, il opposait quelque nouveau secours céleste. Apercevant au sommet du lit le crucifix d'Anne d'Autriche, celui sur lequel elle avait expiré, il le saisit vivement et le donna à la mourante, comme pour ajouter la voix de la défunte reine à la sienne propre. Elle, à son tour, profitant d'un moment où Bossuet s'éloigna, elle détachait une bague qu'elle portait toujours et la remit à une de ses femmes pour la donner à l'évêque après sa mort.

Eh bien, ce fut cette tragique et touchante nuit d'agonie que Bossuet transporta pour ainsi dire toute vivante dans la chaire. Il avait vu là, face à face, la mort et l'immortalité; la mort, dans ce qu'elle a de plus terrible et de plus hideux; l'immortalité, dans ce qu'elle a de plus radieux, de plus consolateur. Voilà tout son discours, ou, pour mieux dire, ce n'est pas un discours, ce sont deux cris : un cri de désespoir et un cri de triomphe.

Relisez le début. Il n'y a là rien d'un exorde. Lui-même le dit. Il a pris au hasard dans l'Écriture les premières paroles venues, et c'est comme un homme hors de lui qu'il s'écrie :

« Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement. Tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser ce que nous sommes. »

Mais ce n'est encore là qu'un désespoir moral, religieux, philosophique. Il va plus loin. Le souvenir matériel de cet être charmant qu'il a vu se détruire le poursuit. Il dépouille ce catafalque de tous les ornements qui le chargent, il déchire ces draperies, il brise cette bière, il va avec une sorte d'acharnement jusqu'au cadavre même, il le lève de son linceul et le montrant à son auditoire épouvanté :

« La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore, ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. On ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure.

. . . . . .

« Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. »

Bossuet n'eût-il écrit que cette seule page, il serait encore le plus grand écrivain de la langue française. Qu'est-ce que le terrible tableau d'Orgagna au Campo-Santo de Pise, *le Triomphe de la mort*, à côté de cette violation désespérée de la sépulture, auprès de cette peinture des ravages de la mort sur le corps de cette charmante créature?

Bossuet s'épouvante lui-même de ce spectacle ; il ne peut pas le supporter ; il supplie la mort de ne plus tout offusquer de son ombre :

« O mort ! éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper au moins la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie ! »

Et soudain, d'un coup d'aile, par un ravissement comme celui d'Élie emporté sur un char de feu, il entre de plein vol dans le domaine de l'immortalité. C'est le passage en une seconde de l'enfer au ciel. C'est toute *la Divine comédie* de Dante résumée en quelques pages. Dante trouve pour peindre le paradis des sublimités de douceurs qui ne le cèdent pas à l'effroyable peinture des cercles infernaux. Bossuet l'égale. Il ressuscite avec toutes ses grâces et ses vertus la délicieuse créature transformée en une martyre angélique. Il l'encadre dans cette céleste lumière. Il fait revivre ses plus exquises délicatesses de caractère et de cœur pour l'en couronner. C'est un enchantement. On dit que, dans la première partie de son discours, il ne put à un certain moment retenir ses larmes, et que l'auditoire y répondant par des sanglots, les sombres voûtes de cette cathédrale retentirent quelques instants de cris de douleur.

Voilà un de ces triomphes où le génie à lui tout seul ne peut pas arriver ; il y faut le cri de la nature, l'explosion du cœur !... Eh bien, supposez à la place de Madame un héros, un prince ; faites-le aussi jeune, aussi beau, aussi touchant que vous le voudrez : croyez-vous que sa mort eût pu saisir le cœur de Bossuet d'une semblable compassion, lui eût inspiré de tels accents? Non ! Il a fallu une femme, une femme frappée par la mort en pleine jeunesse, en pleine gloire, pour arracher à cet austère génie ce sublime élan de douleur. Bossuet doit son chef-d'œuvre à Henriette d'Angleterre.

*
* *

Fénelon avait environ quarante ans quand le hasard lui fit rencontrer une personne qui exerça sur lui et sur son génie une grande influence : Mme Guyon. Entendons-nous bien : qu'on ne suppose rien de romanesque dans leurs relations. Fénelon à cet égard reste au-dessus de tout soupçon. Sa vie, comme celle de Bossuet, fut pure jusqu'à l'austérité. Ce qui l'attira vers Mme Guyon, ce fut un sentiment bien plus particulier et qui tenait au fond même de sa nature. Louis XIV a dit ce mot souvent cité, souvent critiqué, et selon moi très caractéristique : « Monsieur de Cambrai est un bel esprit chimérique. » Il y avait en effet beaucoup de chimère dans cette intelligence supérieure.

Télémaque n'est pas seulement, comme on l'a dit, un roman poétique, c'est un roman chimérique. Le rêve se mêlait à tous ses élans de cœur et de pensée. Quel fut son premier désir en sortant du séminaire? Partir en mission. L'imprévu, l'inconnu, l'héroïque de cette vie de missionnaire, tentait non seulement sa foi, mais son imagination. Plus tard, quand il fut archevêque, un de ses admirateurs lui parlant un jour des difficultés que lui présentait l'administration de son diocèse : « J'en ai un là, répondit-il en montrant son front, qui me donne bien plus de mal à gouverner. » Enfin, quand la mort du grand dauphin fit du duc de Bourgogne l'héritier présomptif du trône, cette perspective de royauté pour son élève fit jaillir, comme par explosion, de la plume de Fénelon, une telle masse de plans de gouvernement, de projets de réformes, qu'on reste stupéfait, je dirais volontiers épouvanté, de tout ce qui bouillonnait derrière cette évangélique et paisible figure d'évêque. Eh bien, voilà précisément le côté par où Mme Guyon prit empire sur lui. Son mysticisme raffiné le toucha ; son illuminisme l'exalta, et il s'élança à sa suite dans le pays infini ou indéfini de l'extase. Mais Bossuet était là.

Son robuste bon sens et sa stricte orthodoxie se révoltèrent contre ses illusions dangereuses. Il les frappa avec une hauteur épiscopale qui le transforma en juge et Fénelon en accusé. Fénelon n'accepta ni le jugement ni la condamnation. Il se défendit, et du même coup, avec sa naturelle générosité de cœur, il défendit Mme Guyon. Mais ici se place un rapprochement bien singulier. L'éloge d'une femme avait donné à la parole austère de Bossuet des accents touchés et attendris. La défense d'une femme rendit la plume de Fénelon véhémente et mordante. L'auteur de *Télémaque* se trouva un polémiste redoutable. Chacune des quatre lettres qui composent sa défense révèle en lui un continuateur de l'auteur des *Provinciales* avec je ne sais quel mélange de l'ironie de Voltaire. Dans ce duel étrange, qui ne dura pas moins de dix-huit mois, le public comptait les coups. Quand Bossuet parlait, on était pour Bossuet. Quand Fénelon répondait, on était pour Fénelon. Irrité et étonné qu'on osât lui résister, l'évêque de Meaux, à chaque reprise d'attaque, redoubla d'énergie et de dialectique pressante ; son ardeur allait jusqu'à l'emportement, jusqu'à l'outrage. L'arche-

vêque de Cambrai, lui, mesuré en apparence, rendait coup pour coup, se retournant avec une adresse, une souplesse, une fécondité de ressources, un inattendu d'arguments qui mettaient Bossuet hors de lui. Toutes les qualités d'esprit des femmes s'y trouvaient mises au service d'un écrivain de génie. Qui n'a pas lu ces quatre lettres de Fénelon ne le connaît pas. L'intervention de la cour de Rome coupa court à la lutte. Fénelon fut condamné. Alors nouvelle et vraiment admirable transformation. En une seconde, sa véhémence tombe, sa résistance cesse : il courbe la tête sous l'arrêt qui le frappe ! Sans une récrimination, sans une plainte, il accepte et se tait. Et pendant quatorze ans d'exil, il ne sort, ni de sa plume ni de ses lèvres un seul mot qui ressemble à une justification. Je ne sais rien dans l'histoire de plus noble que cette attitude. Voilà bien cette éloquence du silence dont parle Pascal !

La figure de Fénelon y prend une singulière grandeur, de façon qu'on peut dire que sa rencontre avec Mme Guyon ajouta à tous ses dons naturels un talent et une vertu.

***

Les femmes n'ont pas eu seulement dans le génie littéraire du XVIIe siècle un rôle d'inspiratrices, elles y figurent aussi comme créatrices; elles ajoutent trois noms illustres à la nomenclature de ses grands hommes : Mme de Lafayette, Mme de Maintenon, Mme de Sévigné.

La Princesse de Clèves fut accueillie et compte encore comme un chef-d'œuvre. Ce roman offre cela de particulier qu'il tient à la fois du siècle de Louis XIII et du siècle de Louis XIV. L'auteur y mêle le culte de beaux sentiments, la subordination de l'amour au devoir, avec le respect des bienséances. Ce qui, chez Mlle de Scudéry, éclate en sentimentalité emphatique, ce qui, chez Corneille, s'élève jusqu'à la sublime grandeur, prend dans *la Princesse de Clèves* les proportions discrètes et pleines de goût de l'honneur mondain. La princesse de Clèves, c'est Pauline à la cour.

Mme de Maintenon représente, dans ses écrits, le trait dominant du règne : la *règle*. C'est la règle qui a fait la gloire et l'éclat des premières années. C'est sous l'empire de la règle que les finances, la justice, l'Église devenue l'Église gallicane, l'armée uniformisée par l'uniforme, la littérature disciplinée par Boileau, l'architecture par Levau, la nature par Le Nôtre, s'harmonisèrent en une magnifique ordonnance sur laquelle les victoires, les plaisirs et les chefs-d'œuvre jetèrent comme un manteau d'une incomparable splendeur. Mais, lorsque le roi vieillit, quand la révocation de l'édit de Nantes en arrive à tyranniser les consciences, la règle devient sèche, dure, le joug étroit, la discipline insupportable. C'est là le moment que Mme de Maintenon a peint au vif dans une page immortelle.

J'admire sincèrement ce qui sort de la plume de Mme de Maintenon. Elle a plusieurs des grandes parties de l'écrivain : la justesse, le bon sens pratique, la finesse, la propriété des termes, parfois la profondeur. Mais, il y a en elle un fonds d'institutrice qui se mêle à tout. Sa passion est de régenter et de réglementer. On se sent en classe quand on la lit. L'imagination fait défaut, la sécheresse est toujours en dessous. Je ne fais exception que pour la page dont je parle. Cette page est le récit d'une de ses journées. Quel tableau ! Esclave sur le trône, la peinture de son esclavage devient la peinture de toute la cour. L'odieuse étiquette qui hiérarchise les actes, les paroles, les gestes, l'accablante atmosphère d'ennui qui emplissait les salles, les escaliers, les corridors, les jardins de Versailles, pèsent sur chacune de ses phrases. On étouffe avec elle, on pousse un cri de délivrance comme elle, quand cette affreuse journée finit. Saint-Simon n'a rien écrit de plus affreusement vrai. C'est un chef-d'œuvre dans ce siècle qui en a tant produit.

Quant à Mme de Sévigné, je n'en dirai qu'un mot. Le XVIIe siècle serait-il complet sans elle ? Non. Car elle y ajoute ce que ne représentent ni Pascal, ni Bossuet, ni Fénelon, ni Corneille, ni Racine, ni Molière, ni La Fontaine; elle y ajoute un écrivain tout de génie, tout de nature, qui, sans effort, sans travail, arrive à cette puissance et à cette variété de style que n'obtiennent qu'à force de temps et d'étude, les plus illustres écrivains de profession. Elle joint la verve primesautière et le charme d'abandon de l'amateur à la sûreté de main de maître.

Et si, maintenant, l'on veut une dernière preuve du rôle immense des femmes au XVIIe siècle, qu'on se rappelle le XVIIIe. Certes, les salons n'ont jamais eu plus d'éclat qu'alors, et le règne des salons est le règne des femmes. Mais, quelle part ont-elles dans les grands chefs-d'œuvre de l'époque ? Que leur doivent les grands hommes ? Que leur doit Buffon ? Rien. Montesquieu ? Rien. Voltaire ? Quatre ou cinq rôles de tragédie perdus dans l'ensemble de son œuvre. Jean-Jacques lui-même a bien plus agi sur les femmes que les femmes n'ont agi sur lui. Son malheur est précisément de n'avoir pas été élevé par une mère, de n'avoir pas été élevé avec une sœur, de n'avoir eu de la passion ou du goût que pour des créatures vicieuses, inférieures ou frivoles; de là, dans ses écrits, je ne sais quel mélange de grossièreté et d'indélicatesse qui salit parfois ses plus belles pages. L'âme de la femme n'a pas passé par là. Au XVIIe siècle, elle est partout.

ERNEST LEGOUVÉ.

LE PERSONNEL PARLEMENTAIRE DE 1871 A 1889 (1)

Le malaise politique dont nous souffrons depuis quelques années prouve qu'une erreur a été commise, soit dans l'institution du régime, soit dans la conduite du gouvernement, soit dans le choix du personnel. Mais comme, théoriquement, la république parlementaire est un régime équitable et presque un excellent régime; d'autre part, comme, dans la pratique, de 1872 à 1878 et de 1878 à 1887, ce régime a paru stable, sûr, pacifique, inébranlablement assis, l'erreur ne doit pas être dans les principes. Les deux autres causes supposées de notre malaise politique sont étroitement liées ensemble, si étroitement qu'elles peuvent se réduire à une seule : le mauvais choix du personnel. Il paraissait de toute évidence *a priori* que dans ce mauvais choix résidait tout le mal, mais il fallait contrôler cette assertion et l'appuyer par des exemples.

Tout le personnel parlementaire que nous avons employé durant ces vingt ans de république a son origine commune dans l'*Union libérale* qui s'était formée sous l'Empire. L'*Union libérale* d'alors était libérale surtout en ce qu'elle luttait énergiquement contre l'Empire autoritaire. Elle était une opposition. Comme toutes les oppositions, elle résistait pour résister, et aussi en vue d'acquérir le pouvoir. Comme toutes les oppositions, elle voulait acquérir le pouvoir, en premier lieu parce qu'elle y trouvait sincèrement un intérêt patriotique, qui était de se débarrasser de l'Empire. Comme toutes les oppositions, elle était une ligue, la ligue du mécontentement des différents partis. On y voyait des légitimistes comme Berryer et des socialistes comme Félix Pyat. On y voyait même des sceptiques comme M. Henri Rochefort. D'un bout à l'autre de la gamme, du blanc de lis à l'écarlate, en passant par tous les roses et par tous les rouges, il ne manquait pas une nuance. De là, dans l'*Union*, des groupes, et derrière l'intérêt de tout le monde des intérêts de partis.

Tant que l'intérêt principal ne fut pas satisfait, les intérêts de partis ne se démasquèrent pas. L'Empire tomba le 4 septembre 1870; ce fut le triomphe insurrectionnel de l'*Union libérale*. La composition même de l'Assemblée de Bordeaux fut le triomphe électoral de l'*Union*. Il y eut, dans la politique, une irruption d'hommes nouveaux. Le pouvoir était vacant; les convoitises de chaque parti se réveillèrent, et, dans chaque parti, s'éveillèrent toute sorte de convoitises privées, à l'ordinaire très honorables : convoitises d'ambition pure, sentiment de sa propre valeur, désir de mettre ses talents au service de son pays. De là, dans l'Assemblée nationale, tant que la France n'eut pas une constitution républicaine, la bataille des partis et, dans les Chambres, quand cette constitution fut devenue définitive, des intrigues de couloir.

On n'avait plus, comme au temps de l'*Union* sous l'Empire, d'intérêt patriotique : renverser Napoléon III; on n'avait plus, comme dans l'Assemblée nationale, un grand intérêt de parti : faire le gouvernement qu'on préférait. L'ancienne *Union libérale* se fractionna en deux tronçons. La droite forma l'opposition et, après une vaine tentative pour acquérir le pouvoir, elle résista systématiquement, pour résister. La Gauche forma la fraction gouvernementale, qui se réserva le monopole exclusif du pouvoir, mais dans laquelle trois ou quatre fractions secondaires semblèrent ne se donner pour but que d'enlever le monopole au voisin et de l'accaparer chacune à son profit. La politique finit, peu à peu, par ne consister plus qu'à renverser des ministères. M. Thiers avait voulu, en 1874, fonder le gouvernement de l'*Union libérale*, et M. Dufaure avait repris ce projet, après le Seize-Mai, en 1877. Ils échouèrent, M. Thiers par la faute de la Droite qui n'acceptait que la monarchie, M. Dufaure par la faute des Gauches qui se disputaient entre elles pour la possession du pouvoir.

Dès lors, l'action parlementaire eut pour mobile, non plus l'intérêt de la France, non plus même l'intérêt contraire des partis, mais un intérêt de groupes, mesquin, et, si on peut le dire en parlant de groupes, individuel. Comme on avait usé M. Jules Simon, usé M. Dufaure, usé M. de Marcère, on usa Gambetta, on usa M. Jules Ferry, on usa M. Henri Brisson. La gauche se fractionna encore ; déjà trop divisée en groupes, elle s'émietta en coteries. Et comme, à chaque législature, la valeur du personnel diminuait, l'intérêt qui servait de mobile s'abaissa de plus en plus, et les convoitises privées ne visèrent plus toujours à l'acquisition du pouvoir. On avait dit de l'Assemblée de Bordeaux : « C'est une Chambre de ruraux. » On dit de la Chambre de 1881 : « C'est une Chambre de vétérinaires, » et même de celle de 1885 : « C'est une Chambre de sous-vétérinaires. » Dans l'intervalle, de 1871 à 1881, toute sorte de circonstances avaient concouru, non pas sans doute à faire naître (elle existe partout de toute éternité), mais à multiplier la détestable engeance des politiciens. On avait eu les « menées royalistes » de 1873, 1874 et 1875 ; on avait eu le 24 Mai et le 16 Mai ; il avait bien fallu « sauver la République ». La distance, l'écart entre ces deux termes, « les ruraux » et les « sous-vétérinaires », marque la distance qui sépare l'Assemblée de 1871 de la Chambre de 1885. En 1871, ce sont des hobereaux qui sortent de leur gentilhommière ; c'est cela, si l'on veut, mais c'est mieux que cela. Dans le désarroi épouvantable où est la France, les départe-

(1) Extrait de l'avant-propos des *Croquis parlementaires* de notre collaborateur Sybil qui paraîtront à la librairie Perrin, lundi prochain, 20 octobre.

ments envoient à l'Assemblée leurs citoyens les plus distingués. Si jamais élection a ressemblé à une sélection naturelle qui s'est opérée sans cabale, sans fraude, c'est cette élection au lendemain de la guerre. Le pays accomplissait, en quelque sorte, une fonction organique. Le résultat fut, en somme, satisfaisant; la preuve, c'est que le Sénat, dont la supériorité sur la Chambre a été longtemps éclatante et est demeurée incontestable, s'est recruté dans cette Assemblée et dans l'Assemblée nationale. Ceux de ses membres qui lui sont venus aux derniers renouvellements sont, sans rabaisser personne, certainement les plus médiocres. Mais on entend de reste que, dans le cas présent, « vétérinaires » et « sous-vétérinaires » sont des images. Parmi ces vétérinaires, que de médecins, d'ingénieurs, de notaires, d'avocats, de professeurs, de journalistes! Deux ou trois membres de l'Institut, par-dessus le marché, mais il ne s'agit que de la moyenne.

*
* *

Cette moyenne est extrêmement faible. Elle est, en politique, d'une ignorance à peu près absolue. Il n'y a pas 50 députés sur 576 qui aient, en n'importe quelle question, des vues un peu profondes ou un peu larges. Par elle-même et à elle seule, cette nullité intellectuelle ne serait rien; ou plutôt ce serait beaucoup, mais on arriverait à s'en consoler. De tous les politiciens, les gloires locales, les grands hommes d'arrondissement sont les moins dangereux. Ils ne sont pas forts, mais le plus souvent, du moins, ils sont propres. Ils ne font que des sottises. D'autres font pis que des sottises.

Il existe une couche sociale de formation récente dont le gisement central est sous le perron de la Bourse et qui projette des filons dans toutes les agences borgnes, depuis les boutiques de pari mutuel jusque dans le cabinet de Tricoche et Cacolet. Cette couche, composée d'éléments de toute espèce, n'est pas encore à l'état solide. Elle gagne de proche en proche, elle s'infiltre de rang en rang, boueuse et gluante comme un mastic. En s'approchant, on y voit de tout, détritus et tessons. Les aventuriers dignes de ce nom y sont rares, ceux qui font leur trou de haute lutte, ceux qui emploient l'escalade et l'effraction. Les autres n'escaladent pas; ils entrent simplement, ils se glissent dans la maison. Bientôt ils ont ruiné les maîtres et acheté l'hôtel. Chose étrange! la plupart des amis qui y fréquentaient ne s'enfuient pas. Des gens de lettres sont assidus aux soirées de ces pleutres; des artistes applaudis ont le couvert mis à leur table et ne dédaignent pas de s'y asseoir. Ce ne sont pas même des Turcarets, car, Turcaret payant, on le flattait. Ceux-ci, on les « blague », ils le savent, et ils payent quand même. Ce ne sont pas même des Mercadets : ils n'envoient pas promener leurs créanciers. Ils se bornent à les endormir dans des finasseries de procureur. Il n'y a qu'une voix sur leur compte : « Touchez là, monsieur, vous n'aurez pas ma fille. » Mais ils tiennent une banque, un journal; ils sont une puissance. Aux heures de nuit, des personnages considérés s'introduisent chez eux par une porte basse. Une fois, peut-être, un ministre les invitera officiellement. Surviennent des élections; ils signent un programme rédigé comme un prospectus. Une bévue du suffrage universel fait d'eux les collègues des plus estimés. Ils arrivent à la Chambre en voiture à deux chevaux, avec œillets et pompons, leur chiffre sur le harnois et les portières. — Et voilà à quoi nos soldats sont exposés à présenter les armes!

Le fait est très rare, heureusement. Mais il suffit qu'il puisse se produire pour que la seule perspective en soit triste et inquiétante. Les Césars d'aventure ont là une clientèle toute prête. Que la mollesse ou les incertitudes du gouvernement passant d'une épaisse somnolence à une agitation exagérée, de la neutralité au radicalisme; que des exceptions et des préférences arbitraires montrent, les unes qu'on n'en peut attendre ni énergie ni décision, les autres qu'il tient une conduite opposée à la fin même de tout gouvernement, qui est et doit être la justice — et, la clientèle étant toute prête, le prétexte est vite trouvé. Le chef aussi est vite trouvé. Les docteurs de la presse constatent alors l'existence de ce qu'ils ont appelé récemment : « un état d'esprit », et, cet état d'esprit, ils le désignent par le nom de l'homme qui prend la tête du mouvement. C'est ainsi qu'ils ont dit : « La France est dans un état d'esprit boulangiste. » Quel singulier abus des mots! Comment l'esprit peut-il être « boulangiste », et comment le boulangisme serait-il un état d'esprit? La vérité, c'est que l'absence visible de sécurité et de confiance en son gouvernement avait jeté le pays dans un état d'âme (*âme* est beaucoup plus vague qu'*esprit*) qu'on peut appeler, en tirant le nom de sa nature même et en le définissant par son caractère essentiel, le *n'importequisme*. Or n'importe qui, ce pouvait être un général ambitieux et vaniteux, ami de la noce et du panache, sans conviction et sans scrupules, sans cervelle et sans cœur. Au lieu de s'étonner de sa fortune et de la qualifier d'extraordinaire, qu'on se rappelle l'exclamation de Danton : « L'opinion publique est une!... » et qu'on en rapproche la réponse célèbre d'une héroïne de M. Zola, dans *Pot-Bouille :* « Tout ce que vous voudrez, mais pas ça. » Les affaires de M. Wilson venaient de précipiter M. Grévy; deux généraux venaient d'échouer sur les bancs de la police correctionnelle; on remuait les vilenies à la pelle. Et, comme si ce n'eût pas été assez de ce qui n'était que trop vrai, on inventait des histoires plus répugnantes encore. « Tout ce que vous voudrez, dit l'opinion publique, mais pas ça. » Dans le « tout ce que vous voudrez », il y avait pis que « ça »; mais, pendant un moment, on ne le vit pas.

Le « n'importequisme » devint nettement le boulan-

gisme. Il semblait devoir réussir, il eut des alliés. Il en eut de l'extrême droite et de l'extrême gauche. Ce n'est point là, non plus, l'étonnant. L'étonnant, c'est que, par dégoût du personnel parlementaire, corrompu ou calomnié, on se soit jeté dans les bras du personnel boulangiste, d'un Rochefort, d'un Dillon, d'un Vergoin. Néanmoins, rien de plus exact. Ce qui a fait le boulangisme, c'est le discrédit du personnel parlementaire; ce qui l'a tué, c'est le discrédit de son personnel à lui. C'est *l'Intransigeant* qui l'a fait, et *la Bataille* qui l'a tué. Par la discussion? Nullement : par l'injure.

SYBIL.

EVELINA

Souvenirs de voyage.

... Je n'avais guère plus de vingt ans, commença-t-il (vous le voyez, ce sont de lointains souvenirs); je voyageais avec mon ami Henri R..., le peintre d'histoire, mort subitement en pleine jeunesse avec un nom déjà glorieux. Riches d'espoirs et légers de soucis, nous allions sans but, au gré de notre fantaisie, nous arrêtant où bon nous semblait. Nous avions visité les grands lacs d'Italie, puis, rentrés en Suisse par les voies les moins pratiquées, nous gagnions, après une course dans l'Oberland, la vallée de la Reuss... Un jour d'été, nous traversions une région déserte et morne, sans verdure, sans horizon, comme il s'en rencontre souvent dans les montagnes. La route, suspendue depuis plusieurs lieues entre une ravine et une muraille surplombante de rochers, prolongeait toujours sa ligne poudreuse que rien ne venait rompre, si ce n'est de loin en loin une masure noirâtre et lézardée qui se dressait adossée à la falaise, quelque *albergo* de contrebandiers, vrai coupe-gorge italien. Le soir tombait; nous marchions en silence, d'un pas rapide, pour échapper plus vite à l'impression de tristesse et d'ennui qui nous envahissait, quand brusquement, à un tournant du chemin, nous fîmes halte d'un commun accord, charmés par le spectacle qui s'offrait à nous : à nos pieds c'était une vallée largement ouverte, d'une fraîcheur merveilleuse; elle reposait, baignée d'une lueur crépusculaire qui enveloppait toutes choses d'une caresse languissante, encadrée à droite et à gauche de collines riantes aux lignes très douces, tandis que dans le fond des blocs de rochers, hérissés de sapins, s'étageaient par gradins abrupts, déchirés de gorges sinueuses. Bien loin, en face de nous, le soleil, déjà caché par le cirque des montagnes, illuminait les hautes cimes neigeuses qui s'élançaient en aiguilles d'argent rose derrière la masse sombre des sapins... Pourquoi certains souvenirs se gravent-ils en nous si profondément? Maintenant encore, après tant de jours écoulés (est-ce à cause des événements qui l'ont suivie?), je ne puis me rappeler cette arrivée sans émotion : l'heure, le lieu avaient une sérénité pénétrante, presque mystérieuse, que ne troublait aucun bruit; par instants, une brise plus fraîche passait sur nous comme une vague légère, puis tombait, nous laissant une saine odeur d'herbes sèches et de foins coupés. Henri, le premier, rompit le silence pour déclarer que ce coin perdu était un Éden et qu'il voulait y finir ses jours.

Pauvre Henri! Il m'apparaît comme il était alors : avec sa taille élancée, sa mine aventureuse et hardie, son feutre romantique fièrement jeté de côté, il ressemblait à un condottiere du XVIe siècle, exilé hors de son pays et de son temps. « Benvenuto », l'appelaient ses camarades d'atelier; et, en effet, du ciseleur italien il avait les allures, les fougues, les audaces, peut-être le génie. Ses yeux clairs, d'une expression caressante quand il était calme, s'allumaient au moindre frémissement d'enthousiasme ou de colère; tous ses traits, le front droit aux sourcils saillants, que coupaient trop bas des cheveux bruns et crépus, le nez large aux ailes palpitantes, le masque un peu ramassé bien qu'aminci par une fine pointe de barbe, respiraient la passion et l'énergie. En dépit de ses violences, la noblesse de son esprit, ses qualités généreuses, l'ardeur de ses affections me le rendaient cher entre mes plus vieux amis. Il allait avoir vingt-trois ans, et déjà son talent s'imposait aux juges les moins favorables; tout lui souriait. Pauvre Henri! Qui donc eût prédit qu'il devait mourir si vite?

A coup sûr, nous ne songions à la mort ni l'un ni l'autre en descendant les derniers anneaux de la route, qui serpentait sur le versant de la montagne. C'était bien plutôt la vie, une vie intense, surabondante, qui échauffait et dilatait nos cœurs. Oui, l'artère même de la nature battait dans nos poitrines! Nous traversions tous deux cette période de la jeunesse qui est si brève, où l'avenir n'a pas de durée finie, où la recherche du bonheur n'apparaît pas comme vaine, mais d'un succès assuré pour les vaillants et les forts, où on embrasse un monde dans chacun de ses désirs. Nous étions fatigués aussi de ces excursions pénibles, parfois dangereuses, à travers les hautes régions glacées, et j'ai remarqué souvent qu'au sortir de ces émotions trop rudes le premier aspect de nature riante fait frémir délicieusement les nerfs tendus et surexcités, comme une mélodie pénétrante et douce après un grand chagrin. Tout cela s'agitait en nous confusément pendant que nous hâtions le pas pour atteindre avant la nuit le village dont nous apercevions, encore lointaines, les maisons rouges aux toits noirs, autour d'un clocher arrondi et chatoyant. Nous marchions maintenant entre deux prairies, dépassant par intervalles de lourds chariots de foin dont les conducteurs nous saluaient d'un *buona*

sera hospitalier. Les premières étoiles s'allumaient au ciel comme nous arrivions à une maisonnette fleurie, décorée d'une large enseigne italienne. Ce devait être notre gîte pour la nuit.

Une brave hôtesse de la Suisse allemande, bavarde et agile malgré son obésité, nous reçut avec des sourires qui illuminaient sa figure bonasse. En nous montrant notre logis (deux chambres blanchies à la chaux, mais d'une propreté scrupuleuse), elle trouva le temps de nous raconter, dans un français tant soit peu tudesque et décousu, qu'elle était de Geschenen, qu'elle adorait nos compatriotes, que les environs étaient admirables, et que nous pourrions dîner dans une demi-heure. A l'heure dite, nous étions à table dans une pièce nue et mal éclairée; mais par les fenêtres ouvertes, un grand calme montait de la prairie, berçant notre silence et notre repos, quand tout à coup la porte d'entrée qui me faisait face fut jetée en avant comme par une rafale et une forme féminine se précipita dans la salle. J'entrevis à peine, dans la pénombre de la lampe, une figure pâle et deux yeux brillants de larmes; l'apparition s'arrêta, interdite à notre aspect, puis s'enfuit comme elle était venue, en laissant la porte ouverte derrière elle. Presque aussitôt ce fut dans le vestibule un grand bruit de voix et de pas, le fracas d'une querelle entre adversaires très courroucés, dans une langue hybride où l'italien corrompu se mêlait à l'allemand et même au français. Une voix de femme glapissante et criarde dominait les autres, parlant avec une volubilité rageuse et croissante. *Canaglia, canaglia,* lançait par intervalles une grosse voix d'homme. Notre hôtesse répondait sur un ton plus mesuré, où grondait une indignation contenue.

Nous nous étions levés pour sortir, le dîner fini; mais, dans le vestibule, quatre personnages nous barraient le passage, trop occupés de leur dispute pour songer à nous faire place, et j'eus le temps d'examiner la scène à loisir. A travers l'étroite pièce, qu'un fanal suspendu au plafond éclairait d'une lumière douteuse, une vieille paysanne, longue et sèche, le teint bilieux, l'œil mauvais, allait et venait d'un pas saccadé, gesticulait, vociférait. Derrière elle, un petit homme envahi par la graisse (son mari sans doute) courait lourdement en dandinant son ventre énorme, comme un jarre derrière sa femelle. Tant qu'elle parlait, il se bornait à jeter autour de lui un regard oblique et fuyant; dès qu'elle reprenait haleine, il glissait à la hâte un *buone evidente* approbatif, qui appelait les soufflets sur sa face glabre et lâche. Quant à l'hôtesse, elle avait posé sur une chaise le journal qu'elle lisait paisiblement, et rouge, les lunettes en déroute, elle semblait prête à faire au couple hideux un mauvais parti.

Mais ce qui me frappa plus que tout le reste, ce fut l'attitude de la jeune fille qui venait de se montrer à nous d'une façon si inattendue. Elle se tenait debout, les bras croisés, adossée à la muraille. La pâleur de son teint contrastait avec ses cheveux d'un noir éclatant, qui lui tombaient en nattes épaisses sur les épaules. Ses yeux surtout étaient admirables, largement fendus et d'un bleu intense derrière de longs cils noirs. Bien que ses traits fussent trop accentués, elle était vraiment belle ainsi, avec sa bouche impérieuse, contractée par le mépris, son menton énergique où se lisait une volonté inflexible. Je m'étonnai aussi de l'élégance de ses mains et de la finesse de leurs attaches. Soudain, la mégère, qui ne se possédait plus, marcha sur elle, le poing levé : la jeune fille ne fit pas un mouvement; mais ses paupières eurent un plissement léger, ses yeux s'assombrirent et étincelèrent à la fois, et deux traits de flamme jaillirent entre les cils rapprochés... La vieille recula en jurant.

Au même instant, des pas pesants retentirent sur le seuil.

— Voilà mon mari! s'écria l'hôtesse d'un air de menace; et un grand gaillard, à figure de terre-neuve, entra avec lenteur, dans l'orgueil de sa carrure athlétique, promenant sur les deux intrus un regard qui n'avait rien de tendre. Ceux-ci, devenus aussitôt plus modestes, s'effacèrent pour le laisser passer; la porte se trouva libre; j'en profitai pour sortir avec Henri.

Nous eûmes bientôt l'explication de cette scène étrange. En rentrant à l'auberge, le bruit de notre arrivée réveilla l'hôtesse qui dormait sur une chaise: elle nous sourit de sa bonne figure pleine de sommeil, et d'elle-même, naïvement, elle nous adressa la parole pour nous demander notre avis sur *Evelina.*

— Elle est bien belle, n'est-ce pas? et si malheureuse!

Comme nous paraissions disposés à l'écouter, elle poursuivit d'abord en français, puis (l'émotion la gagnant) dans ce bizarre mélange d'allemand et d'italien qui était le patois de la région; et nous apprîmes ainsi dans tous ses détails l'histoire d'Evelina.

Elle n'avait pas dix-huit ans, bien qu'on lui en eût donné vingt. C'était la fille d'une chanteuse italienne (*eine bella sängerin*) qui avait eu son heure de célébrité, mais qui était morte *de la toux,* à peu près ruinée, il y aurait cinq ans bientôt. Evelina s'était trouvée orpheline à treize ans, sans autres parents que deux paysans de ce village, qui l'avaient prise avec eux pour jouir de sa petite fortune et qui la traitaient indignement. Elle si fine, si délicate, élevée comme une reine, et *qui chantait si bien,* cela faisait mal de la voir brutalisée ainsi.

Quand ce récit fut terminé, nous convînmes, Henri et moi, de ne nous remettre en route que dans quelques jours; je n'oserais jurer que la curiosité fût étrangère à notre décision.

Le lendemain, au retour d'une promenade dans la vallée, nous trouvâmes Evelina qui travaillait assise

auprès de l'hôtesse. Elle rougit légèrement et répondit à notre salut d'une façon presque imperceptible. Comme nous nous arrêtions un instant à causer, elle pencha la tête sur son ouvrage et parut s'en occuper plus activement. Je n'apercevais que le haut de son visage, ses paupières baissées, ses cheveux superbes aux reflets bleuâtres qui débordaient en mèches courtes et rebelles sur son front mat. Par instants, elle levait sur nous ses prunelles éclatantes qui couraient vives et mobiles : je songeais alors aux yeux de la bien-aimée du poète allemand, à ces yeux couleur de violette *qui lui avaient traversé le cœur pour venir voir derrière son dos.* Je ne fus pas sans remarquer qu'elle n'éprouvait aucun embarras à rencontrer mon regard, au lieu qu'elle évitait celui d'Henri et ne l'observait qu'à la dérobée. L'hôtesse fit de vains efforts pour la mêler à notre bavardage. Elle ne répondit à ses questions que par quelques monosyllabes italiens.

Mais cette timidité un peu farouche ne tarda pas à s'évanouir. Deux jours plus tard, une grosse pluie nous surprit dans la campagne, et il nous fallut rentrer à l'auberge en toute hâte. Comme je pénétrais dans la salle à manger, ce qui me frappa d'abord, ce fut Evelina, montée sur une chaise et juchant dans une armoire des piles de serviettes que lui tendait l'hôtesse. Elle me parut charmante ainsi, avec sa taille svelte et flexible, le buste rejeté en arrière, le profil perdu. — En nous apercevant essoufflés et ruisselants d'eau, toutes deux se mirent à rire; mais le visage de la jeune fille, tandis qu'elle riait, restait grave. — Elle prit part assez gaiement à la conversation.

— Vous savez donc le français? demanda Henri.

Elle répondit qu'elle le parlait assez bien. Quelques minutes après, l'hôtesse dut sortir, et nous restâmes seuls avec Evelina, debout tous les trois devant la fenêtre ouverte. Nous nous taisions; Henri rompit le silence :

— Comme l'hiver doit vous paraître long dans ce village, sans rien qui vous distraie!

— L'hiver et l'été, répondit la jeune fille d'une voix sourde.

Henri reprit :

— Mme Welter (c'était le nom de l'hôtesse) semble bien vous aimer...

Evelina l'interrompit brusquement :

— Sans elle, je serais morte ou je serais loin.

Elle parlait le français avec une telle pureté que je lui demandai si elle avait habité la France.

— Assez longtemps, quand j'étais petite.

Et ses prunelles s'assombrirent.

— Mais à quoi vous occupez-vous ici? s'écria Henri.

— D'abord, je travaille; il le faut bien : autrement qui m'habillerait? Et puis je songe à mille choses, au passé, à ce que je voudrais faire, à ce que je ferai. Certains jours, il me semble que j'ai des ailes, que je m'envole bien au delà de ces montagnes. Il y a de si beaux pays où j'ai été et dont je me souviens... Oh! fuir loin d'ici, n'importe où, mais bien loin, être libre! Ici, j'étouffe...

Son regard était brûlant : elle s'arrêta, comme saisie du regret d'avoir parlé, et, d'un mouvement brusque, elle passa sur ses yeux ses deux poings fermés. — J'étudiais avec un intérêt croissant cette nature impétueuse et mobile, nature d'enfant et de femme à la fois. Les sentiments se reflétaient, rapides sur son visage, comme des nuages qui courent à la surface d'un lac. Il y avait dans toute sa personne, dans la grâce capricieuse de sa figure, dans son allure orgueilleuse et souple, je ne sais quoi d'indompté, de sauvage et aussi de mutin, la grâce fière d'une jeune reine de tribu errante.

A partir de ce jour, nos causeries devinrent amicales et plus intimes. Evelina semblait se plaire beaucoup avec nous; elle n'avait plus cette expression un peu sombre des premiers temps, mais montrait volontiers une gaieté malicieuse. Elle s'était mis en tête de m'apprendre l'italien, que je parlais fort mal : c'était l'*r* surtout, dont la prononciation italienne m'embarrassait. Aussi me soumettait-elle à des expériences innombrables qui lui causaient des joies d'enfant. Elle commandait :

— Voyons, un peu de bonne volonté! Dites : *rotto, cuore...*

— Mais ce n'est pas cela, s'exclamait-elle en riant, vous grasseyez; comme c'est drôle!

Quand elle riait, maintenant, une caresse traversait son regard; son nez un peu large frémissait légèrement, et deux petites fossettes se creusaient à un coin des lèvres, adoucissant la sévérité de la bouche.

Je lui parlai un jour des parents chez qui elle vivait. Sa colère éclata avec violence :

— Ce sont de méchantes gens; je les déteste; ils m'ont toujours fait mal; ils m'auraient tuée s'ils l'avaient pu... D'ailleurs, c'est la fin de tout cela.

— Que projetez-vous donc? demandai-je, étonné.

— Qui le sait? Quand ils ont la liberté, ceux de notre race ont le bonheur et la richesse.

En disant cela, elle eut un mouvement d'épaules superbe d'insouciance et d'audace. Puis, changeant de ton :

— Pour le moment, ils ne me tourmentent guère, les vieux; je leur ai raconté que vous étiez un homme de loi (*uno dottore*) et que, si je vous le demandais, vous les forceriez à me laisser partir. Ils ont eu peur, et je fais ce que je veux.

J'avais observé déjà que les deux avares (l'homme surtout) me jetaient, quand je passais devant leur maison, un regard haineux et craintif. Ce rôle d'épouvantail m'amusa beaucoup, et j'affectai, si je les rencontrais, un air grave, entendu et compassé, une véritable allure de magistrat.

Un jour, sur le seuil de l'auberge, nous fûmes surpris d'entendre des notes éclatantes qui s'échappaient de la salle à manger. En poussant la porte, j'aperçus Evelina debout, qui tenait dans ses bras une guitare

ovale et allongée. Elle s'arrêta, un peu confuse, et sa figure eut une moue de contrariété.

— Il faut continuer, lui dit Henri en souriant.

Elle rougit et sourit à son tour; puis devant notre insistance et comme par une résolution subite :

— Pourquoi pas? murmura-t-elle.

Et se rejetant en arrière, elle sembla réfléchir un instant.

Il faisait une chaleur humide et lourde; à travers les fenêtres fermées, on entendait le tonnerre gronder dans le lointain sans éclat, comme contenu par une main toute-puissante. L'heure était de celles (j'en avais conscience) où notre sensibilité s'exalte, où des causes légères suscitent en elle des émotions irrésistibles. Pendant qu'Evelina essayait les cordes sonores, je me pris à penser avec persistance que la vie n'était vraiment qu'une succession d'images folles et désordonnées. Ce milieu qui m'environnait m'étonna comme si je l'eusse découvert : j'en remarquai les moindres détails, l'étoffe usée du divan sur lequel j'étais assis, le coin de bruyères et d'azalées que découpait une vitre de la croisée... Les premières notes de la guitare retentirent, larges et graves; aussitôt, je ne sais pourquoi, cette impression m'envahit que le passé n'était qu'un rêve, que j'avais toujours vécu ainsi, dans le présent seul réel, que je l'avais toujours connue, cette fille étrange, qui se tenait debout à mes côtés, frémissante, les lèvres serrées. Ses paupières, à demi closes, cachaient ses prunelles; mais, par la fente étroite et noire que faisaient les cils, deux lueurs s'échappaient, d'un éclat intense, presque menaçant.

Je vis ses lèvres s'ouvrir : elle chanta, d'une voix de contralto chaude et vibrante, que la guitare accompagnait d'un bruit d'orage. Ce fut d'abord, dans une langue aux assonances bizarres, un air capricieux et emporté, qui me traversa les nerfs du même frisson profond et sourd qu'éveille, dans un fil d'archal, le coup de l'archet. Puis la mélodie s'apaisa : devenue douce et lente, elle s'enroulait mollement, comme un voile de gaze où souffle la brise, en longues phrases amoureuses et passionnées. Des visions magiques flottèrent devant mes yeux : des palmiers, des cyprès, un palais de marbre au bord d'un lac d'opale; les flots tranquilles me berçaient, plein de langueur, dans une riche gondole. Je levais la tête : dans l'embrasure d'un balcon sculpté, une femme se penchait, au visage triste, dont le regard tombait sur moi, étincelant d'amour. Mais dès que ce regard croisa le mien, *quelque chose s'étant brisé,* le mirage se brouilla comme le reflet d'une glace que ternit l'haleine, et lentement des steppes m'apparurent, noirs, désolés, sous le ciel sombre; une plainte s'exhalait dans l'air glacé, une plainte dolente à fendre l'âme, mêlée de sanglots. Alors il me sembla que j'étais un vieillard, chargé d'années et de regrets, que la mort autour de moi montait, montait dans un océan de ténèbres pour m'engloutir avec toutes choses... Le chant s'éteignit sur une note déchirante : la jeune fille posa sur la table la boîte sonore qui gémit sourdement, puis elle demeura immobile, les yeux à terre, les sourcils froncés.

Il y eut un moment de silence presque pénible. Le vent, qui soufflait par rafales, faisait crier les châssis des fenêtres. Je me décidai à parler non sans effort; je complimentai Evelina avec une admiration sincère, et je lui demandai où elle avait appris cette singulière mélodie.

— Ma mère était Tzigane, me répondit-elle d'une voix basse et lente; elle savait beaucoup de pareilles chansons.

— Comment s'appelait votre mère? demanda Henri, qui paraissait suivre une pensée intérieure.

— Julietta Tanzi, dit la jeune fille en rougissant.

— Julietta Tanzi! s'écria Henri; mais je l'ai entendue, j'en suis sûr; où et quand? je ne sais plus au juste.

— Est-ce possible? interrompit Evelina avec une sorte de stupeur.

— Oui, attendez; je ne me trompe pas : c'était à Gênes, lors de mon premier séjour en Italie... Il y a six ans de cela; mais je me rappelle très bien le concert, un concert de charité, où elle eut un grand succès.

— En effet, murmura Evelina, pensive; elle a chanté plusieurs fois à Gênes vers cette époque, peu de temps avant sa mort. Pauvre maman! Elle était déjà bien malade.

C'est à peine si j'entendis ces derniers mots : elle se tut, attachant sur Henri un regard scrutateur où perçait une certaine tendresse, comme si elle eût voulu découvrir sur son visage quelque indice qui témoignât de cette rencontre, une trace de l'impression fugitive et disparue.

Henri, qui réfléchissait de son côté en observant la jeune fille avec attention, dit enfin :

— Comment n'y ai-je pas songé plus tôt. Vous lui ressemblez d'une façon frappante... Mais, pardonnez-moi, je vous fais de la peine sans doute?

— Oh! non! s'écria la jeune fille. Je suis si heureuse, au contraire! C'est la première fois que je parle d'*elle* depuis que je l'ai perdue.

Il y avait dans cette phrase, dans la manière dont elle fut prononcée, une douleur contenue qui me serra le cœur.

— Comme vous avez dû vous sentir abandonnée, lui dis-je, après une enfance si heureuse!

— Oui, si heureuse, reprit Evelina. Quand j'y songe, je crois me souvenir du bonheur d'une autre. Mon passé, c'est un rayon de soleil, et maintenant, je suis en prison, dans la nuit...

Elle s'interrompit :

— Je ne sais ce que j'ai; il fait trop chaud ici.

J'ouvris la fenêtre : une brise fraîche me frappa au visage; des nuages orageux couraient dans le ciel;

mais par toutes les trouées d'azur, sur les hautes herbes, sur les bruyères en fleurs, sur les flaques de la route, la lumière du soleil filtrait ardente et chaude, changeant en pierreries les fines gouttelettes qui parsemaient la vallée.

Evelina s'assit près de la fenêtre, en respirant longuement.

— Dans quel pays viviez-vous avant de venir ici ? demanda Henri.

— Jusqu'à dix ans, en Italie. J'étais bien petite, et pourtant je n'ai rien oublié de mon existence d'alors. Nous habitions aux environs de Naples une si jolie maison, près de la mer, avec un parc, des orangers, et, tout au bout, une terrasse et un escalier de pierre qui descendait au bord de l'eau. Que de fois je me suis assise sur les dernières marches à regarder longtemps, longtemps! Il y avait une île en face de nous, et une foule de petites voiles blanches qui glissaient sur la mer bleue... Oh! surtout, je me souviens du jour où, pour la première fois, j'ai entendu maman en public. J'avais huit ans, et je crois encore que c'était hier. On donnait à Naples une grande représentation où elle devait chanter : elle refusait de m'y laisser assister, me sachant très nerveuse et redoutant une émotion trop forte pour moi comme pour elle; mais j'avais tellement pleuré et supplié qu'elle avait consenti. Ce que je vis alors, je le reverrai toute ma vie : cette salle immense où étincelaient mille lumières, ces têtes innombrables, ces toilettes brillantes, puis maman s'avançant très pâle sur la scène, au milieu d'un silence de mort qui me fit frémir, et chantant comme jamais, devant moi, elle n'avait chanté. Quand elle se tut, ce fut une tempête d'enthousiasme : des hommes, des femmes, debout, frappaient des mains, jetaient des fleurs. Moi aussi, je m'étais levée, je criais, je trépignais, je sanglotais : j'aurais voulu leur dire à tous que c'était ma mère qu'ils applaudissaient ainsi. Après le concert, notre voiture, chargée de roses, nous ramena ensemble à la maison : je m'étais blottie contre elle, les yeux gros de larmes, mais de larmes si douces! Elle m'embrassait, me caressait les cheveux; un instant, je l'entendis qui murmurait : « Chère petite, toi aussi tu auras ton heure! » Moi j'étais plus fière de sa gloire que de toute autre chose au monde. Aucune joie humaine ne pouvait égaler la mienne.

Evelina s'arrêta un moment, les yeux vagues, elle poursuivit :

— Nous recevions beaucoup d'amis alors. Souvent, le soir, c'étaient des fêtes pour lesquelles on illuminait le jardin; de ma chambre, j'entendais le bruit des rires et des voix; je me sentais parfaitement heureuse et calme. Parmi nos visiteurs, il y en avait un que j'aimais beaucoup et que nous voyions presque chaque jour : il était de haute taille, avec une figure altière, et en même temps pleine de bonté. Il savait mes goûts et mes caprices et s'ingéniait à les satisfaire. Quelquefois, il m'emmenait en barque sur le golfe, ou bien nous courions ensemble le long de la grève en ramassant des coquillages... Puis il cessa de venir : maman, qui était déjà malade, tomba dans une grande tristesse, s'enfermant seule des semaines entières. Un soir, elle m'appela auprès d'elle, et me dit, en pleurant et en m'embrassant, que mon père était mort. J'allais avoir dix ans...

Nous écoutions la jeune fille en silence; elle parlait sans un geste, les yeux fixés à terre, mais sa voix s'animait par degrés, et une légère rougeur colorait ses joues brunes. Sans doute, dans une vision intérieure, les souvenirs qu'elle évoquait se pressaient devant elle comme les images d'un rêve. A ce point de son récit, elle leva sur nous ses prunelles sombres, en murmurant :

— Je ne sais pourquoi je vous dis tout cela!

— C'est mal de parler ainsi, fit Henri avec douceur; ne sommes-nous pas vos amis?

Il ajouta :

— Vous n'êtes plus restée longtemps en Italie?

— Non. Quelques mois après, nous quittions Naples pour le midi de la France. C'est à Cannes que maman a passé les deux dernières années de son existence. Notre petite maison était située aux portes de la ville, à mi-côte d'une colline, et perdue dans le feuillage et dans les fleurs. Nous vivions très retirées, ne recevant guère d'autres visites que celle du médecin qui soignait ma mère. J'avais aussi une maîtresse qui me donnait, trois fois par semaine, des leçons de français et d'histoire. Mais je ne voulais travailler qu'avec maman : avec elle, je lisais de l'italien, j'étudiais le piano; parfois, elle me faisait chanter et me disait que plus tard ma voix serait belle. Quand j'étais assise auprès d'elle, mon cœur n'avait plus de désirs : elle me parlait et me caressait avec tant de douceur que j'aurais pleuré d'attendrissement. Vivre ainsi toujours, l'aimer, en être aimée, je ne rêvais pas d'autre bonheur. Certains jours pourtant, elle demeurait, durant de longues heures, songeuse et absorbée; elle avait l'air de ne plus me voir. Je n'osais la troubler, mais comme je me sentais triste et abandonnée! Quand elle sortait de sa rêverie, il lui arrivait de me conter son passé, les voyages de son enfance à la suite de son père, un musicien tzigane, qui promenait un orchestre à travers l'Europe; sa mère, une femme de ce village, était morte en la mettant au monde; à seize ans, elle avait débuté au théâtre. Sa gaieté se ranimait à ces souvenirs. Elle m'initiait aussi aux anciennes légendes qui couraient sur la tribu d'où nous sortions. Je me rappelle qu'un soir elle me dit avec une énergie fiévreuse : « Nous ne sommes pas de la même race que les autres; ils nous écrasent si nous ne les dominons pas. Il faut que tu sois belle et que tu sois riche! » Pauvre mère! déjà elle ne pouvait plus chanter en public qu'à de rares intervalles, puis elle tomba tout à fait malade; elle

toussait, toussait, et devenait si faible; souvent elle pleurait, et moi je pleurais avec elle, essayant en vain de la consoler, sans rien comprendre à son chagrin. A plusieurs reprises, des hommes à l'air insolent sonnèrent à notre porte : ils réclamaient de l'argent, je le savais, et, quand ils étaient partis, je trouvais maman plus triste encore. Je surprenais sur ses lèvres des phrases qui me glaçaient de terreur : « Pauvre petite! murmurait-elle, à qui la confier, grand Dieu? » Je sentais qu'une menace obscure pesait sur moi; je lui demandais avec angoisse : « Tu ne veux pas me quitter, maman? » — « Non, mon Eva, me répondait-elle, je ne te quitterai jamais. » Elle dut s'aliter à plusieurs reprises; elle avait des crachements de sang qui m'épouvantaient. Comme le bruit lui était insupportable, j'errais seule et silencieuse à travers la maison vide, qui me semblait plus morne qu'un tombeau. Mais, peu à peu, elle reprenait des forces, et quel plaisir pour moi, à chaque convalescence, de la promener, toute languissante encore, appuyée sur mon épaule, dans le petit jardin qu'embaumaient les roses!

Un après-midi, c'était le 8 août, au sortir d'une crise plus violente que les autres (elle était couchée depuis trois semaines, et j'avais remarqué l'air inquiet du médecin), elle me dit qu'elle se sentait mieux et qu'elle se lèverait à la fin de la journée, quand il ferait moins chaud. Cette nouvelle me causa une joie si folle que je résolus de célébrer ce jour comme un jour de fête. Je passai des heures à parcourir le jardin et la colline, à la recherche des fleurs les plus belles, des fleurs qu'elle aimait le plus et dont le parfum était léger, car les odeurs trop fortes la suffoquaient...

Une bourrasque de vent s'engouffra dans la salle, couvrant les paroles d'Evelina. Une nuée de poussière tournoya au dehors, et des gouttes de pluie s'étalèrent sur le sol, larges et espacées.

— C'était un jour d'orage comme celui-ci, reprit la jeune fille en frissonnant. Il avait plu, le tonnerre grondait encore. Jamais les fleurs ne m'avaient paru si fraîches, ni leurs senteurs si pénétrantes. J'en fis des gerbes, des corbeilles dont j'emplis la maison jusqu'au vestibule. Quand j'eus fini, je montai chez maman, toute fière de la surprise que je lui réservais. J'entrai sur la pointe des pieds pour ne pas l'éveiller, si elle dormait. Elle dormait, en effet; mais comme j'approchais, il me sembla qu'elle avait les yeux ouverts. Je me penchai sur elle en l'appelant; alors je vis (oh! c'est horrible!), je vis une mouche qui se promenait sur le rebord d'une des paupières immobiles. Je tombai à la renverse, en jetant un cri affreux...

La voix de la jeune fille s'étouffa un peu, son regard se voila; elle reprit d'un ton plus ferme :

— Mais à quoi bon insister sur des douleurs que rien n'exprime? Je ne revis plus maman jamais. On me trouva évanouie au pied de son lit; toute la nuit et les jours suivants, j'eus un délire peuplé d'images effroyables. Je commençais à aller mieux quand, un matin, un homme et une femme, que je ne connaissais pas, entrèrent dans ma chambre. Ils m'embrassèrent et me parlèrent avec assez de douceur; mais je me détournai en pleurant, car ils étaient trop laids. Après leur départ, le docteur m'expliqua que c'étaient mes seuls parents et que j'irais vivre avec eux en Suisse jusqu'à l'époque où je serais plus grande. Cette nouvelle ne me troubla pas : puisque maman était morte, que m'importait le reste? D'ailleurs, je me sentais si faible que je me figurais ne jamais guérir. Je me rétablis pourtant assez vite, et le jour arriva où il fallut partir. Une vieille domestique qui nous servait depuis longtemps m'accompagna jusqu'à la gare où m'attendaient mes deux tuteurs. Quand je me vis seule, dans le wagon, avec ces inconnus qui me faisaient peur, un accès de désespoir s'empara de moi; je m'élançai dehors, mais l'homme me saisit rudement par le bras, et me força à me rasseoir avec une brutalité qui m'atterra. Je demeurai alors à côté d'eux, immobile, effarée, retenant mes larmes, sans même oser les regarder tant je les trouvais hideux et méchants. Oh! l'affreux voyage! Je n'avais plus conscience de rien, que d'une détresse indicible. Je me rappelle seulement une rue de village, sous la pluie, où on me fit monter dans une voiture toute salie de boue. J'étais si lasse que je m'assoupis, mais un choc me réveilla en sursaut; j'ouvris les yeux : derrière un rideau de sombres montagnes, nous descendions au galop dans une vallée noire. J'eus un instant de folle terreur, de cette terreur que donnent les cauchemars; je crus tomber en enfer et je me mis à crier éperdument. C'était l'enfer, en effet, qui m'attendait. Les misérables, qu'ils m'ont fait souffrir!

Une lueur d'indignation traversa les yeux d'Evelina.

— Et vous avez vécu de cette vie pendant cinq ans? lui demandai-je.

— Oui, cinq ans, seule, absolument seule avec ces deux êtres : lui, grossier et brutal quand il l'osait; elle, perfide et haineuse, cherchant à me blesser et à m'humilier par tout ce qui me tenait au cœur. Ils comprenaient l'horreur et le mépris qu'ils m'inspiraient, et n'en étaient que plus cruels... Mais cela, c'est le passé, Dieu merci! un passé qui n'a que trop duré. En ai-je connu de ces heures douloureuses, où j'errais dans les rochers, les yeux brûlants (je ne pleurais pas, je n'avais plus de larmes), en songeant qu'il serait bien doux de ne plus souffrir. Souvent aussi, je rêvais de fuir, de m'engager dans quelque troupe errante : j'aurais chanté, j'aurais dansé, j'aurais trouvé le moyen de vivre. Oh! certainement, je ne serais plus ici, si on ne s'était pas intéressé à moi dans cette maison!... Et pourtant, au milieu de ces désespoirs, il m'arrivait de m'imaginer que je traversais un temps d'épreuves, que le bonheur m'attendait plus tard. Je ne pouvais croire que maman

m'eût abandonnée ; je me disais qu'elle veillait sur moi toujours, invisible, mais présente. Je me rappelais ses promesses, ses ambitions : « Nous autres, il faut que nous dominions ! »

— Oui, maintenant encore, continua la jeune fille avec force, il me suffit de penser à elle pour reprendre confiance.

Son visage avait une expression de fierté et d'audace. — Étrange enfant, en vérité ! A coup sûr, elle était de sa race par son orgueil, son indépendance farouche, sa mobilité de sentiments et d'allures, par ce teint bistré sous lequel le sang coulait ardent et riche, par tout ce qu'il y avait en elle de grâce féline et d'énergie virile. Mais une race plus douce avait tempéré la rudesse de la souche primitive, se marquant au front songeur, aux yeux surtout, ces yeux profonds où s'allumaient les flammes des affections longues et fidèles.

Ces confidences resserrèrent encore notre intimité avec Evelina. Nous causâmes bientôt de mille choses familières : elle nous demandait des détails sur notre existence, sur Paris qu'elle eût bien voulu connaître. Un jour qu'elle admirait une aquarelle qu'il rapportait d'un coin du vallon, Henri lui demanda si elle consentirait à ce qu'il fît son portrait. Elle frappa dans ses mains en s'écriant : « Oh ! je serais si contente ! » Henri se mit au travail dès le lendemain. Il la représenta debout, devant le mur, accordant sa guitare. De mon côté, j'avais découvert dans un coin de l'auberge un clavecin dont elle jouait souvent avant notre arrivée. Je l'accordai tant bien que mal et je fis venir de Geschenen des partitions, qu'elle déchiffra d'enthousiasme. Les heures s'écoulaient ainsi sans qu'on y prît garde, à entendre cette voix jeune et chaude se marier aux notes grêles du vieil instrument dont le temps avait aiguisé le timbre.

Je m'abandonnai avec un plaisir singulier à cette vie nouvelle, où rien ne me rattachait ni à mon passé ni à mon avenir. J'y goûtais le charme indéfinissable, un peu mélancolique, de ces rencontres surprenantes et brèves, qui rassemblent, en un point de l'espace, pour un instant, deux êtres que tout séparait auparavant, que tout doit séparer ensuite. Ceux d'entre vous qui ont voyagé sur mer connaissent la douceur de ces amitiés légères, que nouent, dans le courant des longues traversées, les passagers d'un même navire : des existences confondent, pour quelques heures, leurs joies, leurs inquiétudes et leurs périls. Une voie crie : « Terre, » et c'est fini : on s'ignorait, on s'oublie... Mais je m'égare dans les banalités. Pour revenir à mon récit, un incident brutal devait troubler bientôt cette quiétude.

Il m'arrivait souvent, par ces nuits tièdes, d'errer seul, des heures entières, dans la campagne. J'aimais surtout à remonter, derrière le village, une ravine qui s'élevait en pente rapide jusqu'à un petit lac aux eaux profondes et glacées, fleuri de larges plantes aquatiques ; une végétation froide croissait sur les bords. Un torrent venu des hauteurs avait formé cette vasque naturelle et s'y perdait pour ne reparaître que beaucoup plus bas, poursuivant sous la terre sa chute mystérieuse.

Un soir, ma promenade s'était prolongée plus tard que de coutume, car la lune, que j'avais vue se lever, planait maintenant en haut du ciel, faisant aux choses des ombres courtes et arrêtées. Étendu à mi-côte d'une pente herbeuse, je regardais au-dessus de moi, dans l'azur lacté, les étoiles scintiller pâles et vaporeuses, comme au travers d'une buée légère... Une rumeur soudaine de voix et de pas me rappela au monde réel, et presque aussitôt, au bout du sentier, un couple apparut enlacé, qui s'avançait à pas lents le long du ruisseau : c'étaient Evelina et Henri. Avec une grâce languissante, la jeune fille appuyait son front sur l'épaule de son compagnon et s'abandonnait à son étreinte. Arrivée auprès du lac, elle eut le caprice de cueillir une fleur blanche qui flottait assez loin du bord. Henri, s'arc-boutant sur la rive, croisa les deux mains autour de sa taille, et elle s'inclina, comme une tige flexible, sur la nappe des eaux endormies : déjà ses doigts touchaient la fleur, quand elle tourna la tête d'un mouvement brusque, me montrant dans la pleine lumière son masque énergique et ses yeux étincelants.

— Henri, fit-elle d'une voix sourde (mais ses paroles m'arrivaient distinctes), si tu dois me quitter un jour, laisse-moi aller !

— Folle ! répondit le jeune homme en la relevant. Viens donc, Eva, reprit-il avec fermeté.

Et, l'attirant contre sa poitrine, il l'embrassa tendrement.

Je les perdis de vue au tournant du chemin ; on entendait encore le murmure étouffé de leurs paroles d'amour, qui se mêla peu à peu aux bruits du soir.

Je me dressai brusquement, en proie à une violente colère. J'étais irrité contre moi, qui n'avais rien observé, rien prévu, contre Henri, contre Evelina elle-même. Oui, une rancune indéfinissable s'éveillait en moi contre la jeune fille, comme si elle eût trahi en quelque chose la confiance et l'affection que je lui témoignais. Toutefois, ce sentiment fit place, dès que j'eus réfléchi, à une pitié profonde qui redoubla mon ressentiment contre Henri. Nous ne pouvions tarder à partir : que projetait-il ? Je résolus de savoir au plus vite si ce n'était qu'un lâche suborneur, et tandis que je mûrissais cette décision, je sentais croître en moi cette insurmontable satisfaction qu'éprouve tout homme à troubler, pour d'excellentes raisons, un bonheur qu'il ne partage pas et dont il est jaloux.

Le lendemain, je demandai à Henri, négligemment, si, après trois semaines de repos, il ne songeait pas au retour.

— Tu as raison, il faudrait songer au retour, répon-

dit-il avec une insouciance dont je ne fus pas dupe.

Dans l'après-midi, j'entrevis Evelina : sa figure avait une expression de joie radieuse que je ne lui connaissais pas. Nous n'échangeâmes d'ailleurs que quelques mots.

Le soir (c'était un mardi), Henri m'annonça que, si j'y consentais, nous nous mettrions en route le jeudi matin.

La veille du départ s'écoula sans incident. Je commandai une voiture et pris toutes les mesures pour le voyage. Evelina ne se montra ni à l'auberge ni aux alentours. J'en marquai mon étonnement à Henri.

— En effet, me répliqua-t-il d'un air indifférent; elle paraît nous bouder. Peut-être est-elle fâchée.

Ce flegme affecté m'exaspéra, et je fus sur le point de m'expliquer avec lui à cœur ouvert. Je ne sais quelle timidité m'arrêta : j'attendis encore.

Après dîner, je voulus faire une dernière promenade dans ce pays que je quittais sans doute pour toujours; mais je n'allai pas loin. Le temps avait changé brusquement : une brume humide et froide tombait du ciel noir. Le feutre rabattu, le manteau relevé, j'approchais de l'auberge, quand, à deux pas de moi, dans l'obscurité, une femme se détacha de la muraille. Je reconnus Evelina : ses yeux étaient secs et brûlants.

— C'est décidé, dit-elle d'une voix brève; tu pars demain.

Sans répondre, je découvris mon visage. Elle laissa échapper un cri sourd et s'enfuit en me lançant un regard chargé de haine.

Je retournai chez moi plein de tristesse, réfléchissant à la conduite qu'il me fallait tenir. Bientôt, j'entendis Henri ouvrir sa porte et marcher dans sa chambre du pas lourd d'un homme préoccupé.

Je me levai aussitôt et j'entrai chez lui. Il se promenait nerveusement, le chapeau sur la tête, l'air soucieux et irrité.

— Tu as vu Evelina? lui demandai-je.

Après un mouvement de surprise, il fit un signe affirmatif.

Je continuai à brûle-pourpoint :

— Pourquoi ne l'emmènes-tu pas?

Une expression de colère passa sur sa figure; des paroles violentes (je m'en rendis compte) lui montèrent aux lèvres; mais cela ne dura qu'un instant, et ce fut d'un ton assez calme qu'il me répondit :

— Parce que c'est impossible.

— Impossible! Qui t'en empêche?

— Ce serait une folie, et je n'ai aucune raison de la commettre.

— Aucune raison! m'écriai-je indigné. Comment oses-tu traiter d'une façon si méprisante et si cruelle un être qui le mérite si peu?

— Je ne peux pourtant pas... murmura-t-il.

Je l'interrompis, devinant sa pensée :

— Quoi qu'il puisse arriver plus tard, quand tu devrais te séparer d'elle un jour...

— Non; si je l'emmène, c'est ma vie entière que j'engage.

— Si je te comprends bien, répliquai-je, entre une lâcheté et une folie, ce n'est pas la folie que tu choisis.

Il darda sur moi un regard terrible en étouffant un juron sourd. Puis, brusquement, s'avançant sur moi et me serrant les mains avec violence :

— Hé bien! oui, c'est vrai, je l'aime, et elle aussi m'aime, et nous n'avons pas eu le cœur de nous taire. Voilà tout ce qui s'est passé, je te le jure. Que serait-il arrivé demain? Je l'ignore. C'est toi qui m'as averti, qui, d'un mot, m'as fait voir le fossé où je roulais les yeux fermés comme un somnambule. Dieu merci, je suis libre encore, et je pars!

— Tu pars sans remords! lui dis-je.

— Crois-tu que cela ne me déchire pas de l'abandonner ainsi? reprit-il. S'il me fallait risquer ma vie pour qu'elle fût heureuse, est-ce que j'hésiterais? Mais m'emmurer dans un avenir fermé, non, vois-tu, je n'en ai pas la force. C'est la mort de tout ce que je porte en moi. Je me sens des ailes d'aiglon poussées d'hier; il me faut l'air libre des hauteurs, les horizons larges où rien n'arrête... Demain, je serai loin; elle m'oubliera.

— Tu es bien sûr qu'elle t'oubliera, Henri?

— Je t'en prie, mon ami (et sa voix devint très douce, presque brisée), laisse-moi seul. Que peux-tu me dire que je ne me sois dit? Laisse-moi : j'ai cette nuit encore pour réfléchir, et je ne dormirai guère, crois-le.

Moi non plus je ne dormis pas cette nuit-là : de trop cruelles inquiétudes me tourmentaient. Au petit jour pourtant la fatigue l'emporta; mais j'avais à peine perdu connaissance qu'Henri se précipita dans ma chambre.

— C'est décidé, me cria-t-il d'une voix joyeuse, je l'emmène.

Puis, sans me laisser le temps de lui répondre :

— A bientôt : je cours m'entendre avec elle.

Et il s'enfuit.

Je me levai rapidement en dépit de ma lassitude : l'émotion avait chassé le sommeil. Après les sombres rêveries de la veille, je me sentais libre et léger, comme un oiseau quand l'aurore naît; j'errais à grands pas au travers de ma chambre, je chantais, je prononçais des paroles sans suite. Cette exubérance un peu calmée, je commençai à me préoccuper des difficultés de notre voyage : à coup sûr, les tuteurs d'Evelina craindraient trop de perdre en même temps l'argent et la pupille, pour ne pas s'opposer à son départ. Dès lors, c'était un enlèvement qu'il nous fallait tenter. Il s'agissait de s'enfuir à l'improviste et de gagner l'Italie au plus vite. — Au milieu de ses réflexions, ma porte s'ouvrit de nouveau, et je vis paraître Henri blême, abattu, la figure défaite. Je l'interrogeai du regard.

— Evelina n'est pas rentrée cette nuit, me dit-il d'une voix altérée.

— Comment! m'écriai-je avec stupeur.

— Elle n'a pas répondu au signal convenu, et je l'ai cherchée vainement dans la vallée. Il y a un instant, j'ai prié Mme Welter de se rendre chez elle : la vieille a répondu que sa chambre était vide.

— Et elle n'a rien laissé, pas un mot?...

— J'ai trouvé seulement ceci.

Il me montra un des rubans bleus qui nouaient les nattes de la jeune fille.

Je lui demandai :

— Où l'as-tu trouvé?

— Dans la valleuse qui mène à la grande route, près de l'étang.

J'éprouvai un tressaillement involontaire. Nos yeux s'étant croisés, je compris que la même pensée nous traversait l'esprit. — Après un silence, il sortit pour continuer ses recherches.

J'achevai de m'habiller à la hâte, en proie à de cruelles angoisses. Deux choses seulement me paraissaient possibles : ou bien Evelina s'était enfuie pendant la nuit, gagnant au plus court la route du Saint-Gothard (selon le projet qu'elle avait souvent formé), ou bien... Mais j'écartais cette idée de toutes mes forces, je la repoussais avec horreur. Evelina était trop jeune, trop ambitieuse; elle avait trop soif de vivre. En dépit de mes raisonnements, la scène nocturne au bord du lac repassait sans cesse devant mes yeux, et ce souvenir me glaçait d'effroi.

La journée s'écoula infiniment longue dans des transes mortelles. Des hommes, dispersés aux environs, battaient les sentiers et les villages, s'informant auprès de chacun. Plusieurs rentrèrent le soir, d'autres poursuivirent : aucun ne rapporta l'ombre d'un indice. Des rumeurs malveillantes circulaient contre les tuteurs, qui se renfermaient dans un mutisme méfiant, et la justice se mêla de l'affaire : dès le lendemain, une enquête fut ouverte; on sonda l'étang, on établit un barrage à la sortie du torrent souterrain, en même temps que des messagers fouillaient le pays à de grandes distances. Les recherches restèrent stériles. Pressés de question, les deux avares avaient fini par avouer que la jeune fille n'avait pris avec elle ni un sou ni le moindre objet. Il devenait, hélas! bien invraisemblable qu'elle se fût enfuie sans ressources, dans le costume où je l'avais entrevue la dernière fois. Pour empêcher d'injustes soupçons de s'égarer sur des innocents, Henri dut faire aux magistrats des révélations pénibles. — Jour par jour, une semaine s'écoula ainsi. La cruelle vérité n'était plus douteuse : elle reposait, l'abandonnée, dans des cryptes mystérieuses et profondes, sous les eaux glacées! Je jugeai inutile de prolonger sans espoir une attente si douloureuse; Henri n'opposa à mon projet aucune résistance. Indifférent à toutes choses, il se laissait conduire comme un enfant.

C'est par une matinée de septembre, humide et froide, qu'eut lieu notre départ. Au tournant de la route, je jetai un dernier regard sur le village dont la pluie noyait, là-bas, les toits d'ardoise, et il me souvint avec amertume de cette heure d'enthousiasme et de force où le même coin de terre nous était apparu dans un crépuscule glorieux. Maintenant la voiture s'enfonçait dans ces gorges sinistres que la Reuss descend d'une course si furieuse. Je me penchais à la portière, étourdi par le bruit, écrasé par ces sombres murailles à peine disjointes, quand la route fit un crochet brusque. Un torrent de vapeurs me passa devant les yeux, une effroyable chute de brumes et de frimas, une tempête entre ciel et terre, qui brouillait la noire vallée : nous traversions le Pont-du-Diable. Un frisson glacial me serra le cœur, et je me rejetai en arrière. Henri, l'œil fixe, sans regard, demeurait impassible et morne, au fond de la voiture.

Deux jours plus tard, je rentrais avec lui à Paris. Mais après ce voyage, sèchement, sans éclat, notre intimité se trouva rompue. Un secret pesait sur nous, dont nous ne parlions jamais. Une force irrésistible le poussait d'ailleurs dans une vie tumultueuse, affolée, toujours changeante. Quand il mourut, trois ans plus tard, je cherchai vainement parmi ses études le portrait qu'il avait exécuté là-bas, en ma présence, de celle que son amour avait tuée.

Et jamais plus, dans le cours des longues années qui ont suivi, je n'ai entendu parler de la pauvre disparue! Jamais une nouvelle, un souvenir n'est arrivé jusqu'à moi, ni d'elle, ni du village qu'elle habitait, ni de ceux qui l'avaient approchée. Evelina est demeurée dans ma mémoire l'enfant douloureuse et irritée qui m'est apparue lors de notre suprême rencontre, sous la pluie froide, dans la nuit. Une fois, il est vrai... mais c'est si vague, si lointain. Et pourtant, quand je songe à cette ressemblance singulière... Enfin, voici le fait dont je veux parler.

Quelques mois après la mort d'Henri, le hasard m'emporta vers ces pays que nous avions parcourus ensemble, vers Venise et la haute Italie. Un soir, à Milan, j'entrai, ne sachant que faire, à la Scala, attiré par l'affiche-réclame d'une troupe de passage, qui donnait un grand concert. La représentation était avancée : comme je pénétrais dans la salle, sur la scène une femme jeune et élancée saluait avec une grâce fière le public qui l'acclamait. Comme elle se retirait, l'idée me frappa brusquement que je venais de revoir Evelina. C'étaient bien ce même teint mat, ces yeux sombres, sous ces cheveux noirs. Le nom de l'artiste qui figurait au programme m'était inconnu. J'essayai, sans y réussir, d'arriver jusqu'aux coulisses. Un régisseur eut l'obligeance de m'avertir que *la diva* avait quitté le théâtre pour se rendre à un hôtel dont il me donna le nom. Le lendemain matin, je me présentai à l'adresse indiquée : la troupe entière était partie dans la nuit pour la Bohême ou la Russie, on ne savait au juste. Peu s'en fallut, malgré l'incertitude des renseignements, que je

ne me misse à sa poursuite. Mais le jour même j'étais rappelé à Paris.

Bien des fois, plus tard, j'ai évoqué cette brève apparition, épiant quelque trait de visage, quelque indice qui tranchât mes doutes. Mais comment savoir ce que l'imagination ajoute au souvenir?... Ai-je été dupe d'une illusion? La ressemblance était-elle réelle? C'est un mystère que je n'ai jamais éclairci.

PAUL DÉTANG.

LES MÉMOIRES D'UN PRÉLAT

L'ancienne noblesse française a sur la conscience d'avoir fabriqué beaucoup de mauvais prêtres, dont la fâcheuse réputation rejaillissait sur le clergé catholique. La plupart des cadets dont elle faisait cadeau à Dieu s'en seraient bien passé, et on ne le voyait que trop à leur tenue; mais de quel droit être sévère pour eux? En bonne justice, on ne pouvait exiger de grandes vertus ecclésiastiques d'un homme d'Église qui l'était malgré lui, que sa famille avait tonsuré sans le consulter, et même contre sa volonté, parce qu'il avait eu la maladresse de ne pas naître l'aîné.

Le clergé catholique devrait être reconnaissant à la Révolution de l'avoir débarrassé des cadets de famille. Ce seul bienfait compensait, et au delà, la perte de ses biens. Les effets en sont visibles à tous les yeux; ce n'est que depuis la Révolution que le haut clergé français est devenu le corps éminemment respectable que nous connaissons.

Il se trouvait pourtant, parmi tous ces prêtres sans vocation qui cherchaient à oublier leur soutane, de très braves gens fort capables de remplir leur devoir, le jour où celui-ci deviendrait dangereux. On en eut des preuves nombreuses sous la Terreur, où beaucoup furent héroïques de qui on ne l'eût pas attendu, et qui ne s'y seraient pas attendus eux-mêmes. C'est l'un de ces héros d'occasion que nous venons aujourd'hui présenter au lecteur.

Louis Sifferin de Salamon, d'une bonne famille du comtat Venaissin, était un de ces ecclésiastiques qui aiment mieux s'occuper à autre chose qu'à dire les offices. Le pape avait eu beau faire pleuvoir les dignités sur sa jeune tête, il quitta joyeusement sa vénérable stalle de doyen du chapitre, à Avignon, pour venir acheter une place de conseiller-clerc au Parlement de Paris. L'éditeur de ses *Mémoires* (1) croit que ce fut aux environs de 1784. L'abbé de Salamon avait alors un peu plus de vingt ans. C'était un homme intelligent, propret, un peu gourmand, un peu douillet, sans le moindre goût pour le martyre, et qui visait le poste agréable d'internonce du pape auprès du roi de France.

Il l'obtint dans un moment où il n'en avait plus la moindre envie. Vers la fin de 1790, le nonce du souverain pontife à Paris, Mgr Dugnani, étant sorti dans son carrosse, reçut une tête de garde du corps par la portière. Il eut si grand'peur, qu'il partit pour les bains d'Aix, en Savoie, et ne revint plus. Pie VI se souvint alors du jeune ecclésiastique qui avait postulé l'emploi et nomma internonce l'abbé de Salamon, qui se hâta de refuser, à cause des dangers, nous dit-il lui-même avec la candeur qui donne tant de saveur à ses *Mémoires*. Le pape n'admit pas son refus et lui ordonna d'obéir. Il se soumit, et l'on va voir comment il s'en tira, une fois le devoir accepté.

Il fut arrêté le 27 août 1792 et conduit dans une prison obscure, où quatre-vingts prisonniers couchaient sur la paille. L'abbé n'avait pas eu le temps de prendre son chocolat avant de partir, et cela lui manquait beaucoup : « C'est qu'en effet, dit-il, j'étais alors aussi fidèle à prendre ma tasse de chocolat qu'à réciter mon bréviaire, et même un peu plus; car, je l'avouerai à ma honte, mes occupations me faisaient quelquefois oublier de le dire en entier. Bref, ce petit repas était chez moi une habitude d'enfance. » Sa gouvernante, Mme Blanchet, put heureusement lui faire passer des corbeilles remplies de petits plats, et trois jours s'écoulèrent assez tranquillement. Un bon curé de quatre-vingts ans, connu par sa vertu et sa piété, s'était donné la tâche de soutenir le moral de ses compagnons : « Il nous racontait des histoires plaisantes qui nous faisaient éclater de rire, si bien que moi-même, malgré tous mes sujets de tristesse, je riais à en être incommodé. C'était à croire que nous étions étendus sur une plume moelleuse et sur la pourpre. Cela se prolongeait parfois jusqu'à une heure du matin, et j'étais obligé de lui dire : « Allons! monsieur le curé, en voilà assez, « dormons! »

A d'autres moments, le vieux curé les exhortait à prier et à se préparer à la mort; mais l'internonce n'avait pas quatre-vingts ans, et l'idée de quitter la vie lui paraissait amère : « Je ne désirais pas le martyre, ... je ne pensais pas assez à me préparer à la mort et... je n'avais de courage que pour conserver ma présence d'esprit et trouver le moyen de me sauver. » Nous aimons cette franchise, cette absence de jactance. Cela inspire confiance et, quand l'abbé de Salamon dit du bien de lui, on le croit.

Le soir du 1er septembre, il fut transféré à l'Abbaye avec la plupart des autres prisonniers. Il en tira fort mauvais augure, ce qui ne l'empêcha pas, lorsque chacun se mit à table, de remarquer que le dîner apporté par Mme Blanchet était fort bon. Il se rappelle encore le menu vingt ans après, en écrivant ses *Mé-*

(1) *Mémoires inédits de l'Internonce à Paris pendant la Révolution*, publiés par l'abbé Bridier. — Paris, 1 vol. in-8°. Plon et Nourrit.

moires : « Je mangeai un peu de bœuf, une aile de poulet, quelques radis, un artichaut et deux pêches. » Il mangea aussi une tranche d'un excellent melon, offerte par un voisin, et laissa son potage, qu'il donna à un pauvre prêtre mourant de faim, car il avait bon cœur, et il ne voit pas pourquoi il ne le dirait pas : « Je dis ce qui peut être à mon avantage, sans en tirer vanité, comme je dirai aussi ce qui pourra m'être défavorable. »

A peine avait-il fini ses deux pêches et mis les autres en réserve pour le lendemain (il ne nous laisse pas ignorer qu'il ne les avait pas données au pauvre prêtre parce qu'il les aimait beaucoup), que le gardien de la prison, tirant les verrous avec un grand fracas, ouvrit la porte et prononça ces paroles étonnantes : « Dépêchez-vous, le peuple marche sur les prisons et il a déjà commencé à massacrer les prisonniers. » A cette terrible nouvelle, chacun se leva de table précipitamment et il y eut une grande agitation dans la salle. Le fond des cœurs se vit à nu, et, comme il arrive toujours devant la mort, les grandes âmes grandirent encore, tandis que les médiocres fléchissaient sous le poids de la terreur. Le vieux curé si gai prit avec un calme superbe le commandement de ce troupeau éperdu, les disposant avec douceur et fermeté à finir en bons chrétiens. Un jeune Minime, à figure angélique, aspirait impatiemment au martyre : « Je crains, disait-il naïvement, qu'on ne me fasse pas mourir parce que je ne suis que sous-diacre. » Des jeunes gens poussaient des imprécations et maudissaient leurs assassins. Un procureur au Parlement tremblait comme s'il avait eu la fièvre. D'autres étaient hébétés.

« J'avouerai, raconte l'abbé de Salamon, qu'au lieu de songer à me confesser, j'allai machinalement m'asseoir à ma place accoutumée... Et là, le visage dans les mains, je regardais, à travers mes doigts croisés, ce qui se passait autour de moi, sans pouvoir analyser mes propres impressions... Je restai comme immobile dans cette posture pendant l'espace d'une heure. Je sentais même mes paupières se fermer, et je me rappelle qu'il me fallut faire quelque effort pour écarter le sommeil. Puis, je disais de temps en temps le *Pater* et l'*Ave Maria*, mes prières favorites : j'ai tellement l'habitude de les dire que je les récite même par les chemins tout en marchant. Je continuais aussi de compter les coups quand l'horloge sonnait. »

Il s'était pourtant décidé à se confesser, lorsque les rumeurs du massacre commencèrent d'arriver jusqu'à eux. Le vieux curé, toujours serein, donna l'absolution à l'assemblée, et il n'y eut plus rien à faire qu'à attendre : « Nous étions vraiment — tant est grande la frayeur à l'approche de la mort — comme des personnes à l'agonie, et chez qui une longue et cruelle maladie a brisé tous les ressorts de la machine. C'était un spectacle lamentable ! Chacun satisfaisait, malgré soi, aux besoins de la nature : le sol ne tarda pas à être inondé, car nous étions dans cette pièce au nombre de soixante-trois, et depuis huit heures du matin; aussi une épouvantable odeur s'y répandit bientôt. Je fis comme les autres. Je dirai cependant, en toute vérité, que j'obéissais aux nécessités de la nature, et non à la peur, car je n'étais pas absolument convaincu du péril et j'avais un secret pressentiment que je serais sauvé. Toutefois, j'étais loin d'être tranquille, et je me sentais tout pensif et tout triste. »

La scène du massacre est racontée avec un naturel, une absence de rhétorique, qui lui donnent un relief saisissant. Avant de tuer les prêtres, on leur demandait s'ils avaient prêté le serment. Aucun n'eut même la pensée de faire un mensonge pour sauver sa vie, et on les égorgea l'un après l'autre, en commençant par le vieux curé. Cependant l'internonce ne renonçait pas à s'échapper. Une première fois, il était passé par un carreau situé à quatorze pieds du sol, grâce à un saut tellement prodigieux, qu'il n'a jamais pu se l'expliquer. La fenêtre donnait sur une petite cour où il fut promptement repris, et il dut se mettre en quête d'un autre stratagème. On va juger de l'intensité de sa méditation :

« Je me passais fréquemment la main droite sur la tête, et tout en cherchant en moi-même les moyens de me sauver, je me grattais machinalement avec tant de force que, sans m'en douter, je m'arrachai jusqu'à la racine des cheveux. Aussi, dès lors, se mirent-ils à tomber par grandes touffes, si bien que dans l'espace de trois mois, je devins aussi chauve que je le suis maintenant, et cependant j'avais eu jusque-là des cheveux en abondance. »

Une épouvantable frayeur physique aggravait sa situation en paralysant ses mouvements. Il était baigné de sueur, tremblant et défaillant. Sa présence d'esprit ne l'abandonna pourtant jamais. Il pensa à manger les deux pêches qu'il avait mises en réserve et qui couraient grand risque d'être perdues pour lui s'il ne se pressait. Il indiqua à ses compagnons ce qu'ils devaient dire pour leur défense, intervint même en faveur de quelques prisonniers et réussit à en sauver plusieurs, que le peuple laissa aller. Enfin, lorsque vint son tour, il débita avec aplomb une histoire dans laquelle il n'était plus ni internonce ni prêtre, et qui lui valut d'être renvoyé en prison par les massacreurs, presque avec des excuses. Quelques jours plus tard, il fut relâché.

Certes, il ne s'était pas conduit dans tout cela en héros romanesque, ni en saint aspirant après les béatitudes de la vie éternelle. Il ne cesse de répéter que son cœur et ses pensées ne pouvaient se détacher des choses de la terre, tellement qu'au moment le plus critique, au lieu de songer à son salut, il se disait : « Je ne porterai donc jamais mon justaucorps rouge ? » Mais c'est justement parce que l'abbé de Salamon n'é-

tait remarquable ni par son intrépidité ni par l'ardeur de sa foi, qu'il a plus de mérite d'être resté volontairement exposé au péril. Après sa sortie de l'Abbaye, on l'aurait excusé d'aller rejoindre son prédécesseur, Mgr Dugnani, aux bains d'Aix. Point du tout : il reste à Paris, afin de vaquer aux affaires de son ressort.

Le bois de Boulogne devint sous la Terreur son hôtel de la Nonciature. Il y couchait à la belle étoile et y faisait sa cuisine : « Je me procurai un tout petit fourneau et une petite casserole, que je portais attachée par un bout. J'achetais ce qu'il me fallait aux femmes qui s'en vont vendre par le village de la salade, des carottes, du céleri et toute sorte de légumes. Puis, quand je voyais qu'on distribuait un peu de beurre dans les endroits par où je passais, je me mettais à la queue et j'en obtenais un demi-quarteron, et parfois même un quarteron tout entier. Parfois aussi, après plus d'une heure d'attente, je me retirais les mains vides. Je m'établissais ensuite dans la partie la plus écartée du bois; j'allumais du feu avec un briquet et des brindilles de bois, je faisais cuire le tout ensemble, et ma soupe, sans grands frais, était excellente. »

Sa soupe faite et mangée, il écrivait au pape, donnait des audiences à d'autres ecclésiastiques déguisés comme lui en gens du peuple, tenait des conseils, prenait des décisions, accordait des dispenses : « Grâce à la bonté de Dieu, dit-il, ma correspondance avec Rome n'a jamais été interrompue. »

La seule idée du devoir lui fit accomplir ces prodiges de constance et d'ingéniosité. Le prêtre mondain d'autrefois, si coquettement poudré, si délicat sur la nourriture, si passionnément attaché à « l'impie Sodome », ainsi qu'il appelle Paris, a pris l'aspect et les mœurs d'un vagabond. Il a la barbe inculte, des vêtements grossiers et sales ; il couche par terre dans les bois, quelquefois sous les ponts, trop heureux quand il peut se faire une soupe aux carottes et aux céleris, car il y a des semaines où il vit d'une pomme de terre par-ci par-là. Il court à toute minute le risque d'être arrêté, et alors sa mort est certaine. Il est croyant sans doute, mais sans l'ardeur qui fait souhaiter de souffrir pour son Dieu. Il paraîtrait aujourd'hui un piètre ecclésiastique. Mais il savait que chaque homme est dans ce monde un soldat, et qu'un soldat ne manque pas à sa consigne. La sienne n'était point du tout dans ses goûts. Il l'a exécutée sans plaisir ni enthousiasme, mais avec une conscience et une bonne humeur qui font de lui, dans son genre, une manière de héros.

ARVÈDE BARINE.

ORIGINES DE LA RÉFORME FRANÇAISE

Lefebvre d'Étaples (1).

Lefebvre, né à Étaples, petit port de mer au sud de Boulogne, vers 1455, appartient à une famille obscure de la bourgeoisie, assez riche cependant pour lui permettre de venir suivre à Paris les cours universitaires. On ne sait rien de ses premières années d'étude ; toutefois, le grade de maître ès arts qu'il obtint par la suite indique qu'il traversa la série des épreuves prescrites par les statuts. Vers trente ans, il commence divers voyages en Italie et en Allemagne, et fait même à Rome de longs séjours. Rien de précis non plus sur cette époque. On sait seulement qu'il était à Rome en 1500, l'an du jubilé, et en 1509 à Mayence et à Cologne, où il visitait au mois de juillet les frères de *la vie commune* (2). Sa résidence ordinaire est toutefois Paris. Il y enseigne les mathématiques au collège du cardinal Lemoine.

La Renaissance s'épanouissait alors en Italie. Les longs séjours de Lefebvre à Rome le mettent en rapport avec les Lévantins, les Grecs exilés surtout, qui se réfugient dans cette ville. Il lit leurs traductions savantes, les compare aux originaux, et s'aperçoit à quel point elles sont supérieures à celles de l'école.

La scolastique, en effet, en vue du système, faussait dans les traductions et les commentaires de ses docteurs les livres grecs et hébreux. Les erreurs y fourmillent. Lefebvre, par pure honnêteté de savant, se donne pour tâche de rectifier ces inexactitudes dans des traductions nouvelles. Tout d'abord, il s'attache aux Grecs, à Aristote surtout, dont on le considère comme le restaurateur.

Sa piété le porte peu à peu des livres profanes aux livres sacrés et l'y retient bientôt tout entier.

L'Église catholique, se regardant comme la dépositaire exclusive de l'Écriture, ne l'a jamais distribuée au peuple que par fragments accompagnés de commentaires pour en préciser le sens. La vraie Bible reste au sanctuaire. Dès le moyen âge, le livre qui en tient lieu est la *Bible historiale*, sorte de résumé historique, d'ordinaire relié avec luxe et accompagné d'images coloriées à l'usage des grandes dames du temps. On ne trouve guère alors le texte original que dans les bibliothèques de couvent, qui le prêtent d'ailleurs libéralement aux étudiants en théologie. La Vulgate accompagnée des prologues de saint Jérôme est le texte latin approuvé.

---

(1) Cet article fera partie d'un livre qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Fischbacher : *la Réforme française avant les guerres civiles*, 1512-1560, par Mme C. Coignet. — 1 vol. in-12, 298 pages.

(2) *Essais sur la vie et les écrits de Lefebvre d'Étaples*, thèse publiée par Henri Graff. Strasbourg, 1842. — Nous avons pris dans cette étude nombre de détails touchant Lefebvre d'Étaples.

Les traductions de la Bible en français datent du xve siècle, après la découverte de l'imprimerie. La première parut en 1477 ou 1478, à Lyon, par les soins d'un docteur de l'ordre des Augustins, et la seconde fut publiée en 1487 par Jean de Rely, chanoine de Notre-Dame de Paris ; toutes deux d'ailleurs très surchargées de commentaires.

Lefebvre d'Étaples reprend cette traduction en s'appliquant à la dégager de tout fatras hétérogène. La langue hébraïque ne lui est point assez familière pour lui permettre d'y retourner directement, mais il s'en sert pour reviser le grec.

Dans ce contact journalier avec l'Écriture, sa vie religieuse s'accroît, devient plus intense, plus personnelle, et le conduit à une doctrine qui ressemble fort à celle de Gerson. Il distingue comme lui le sens *inspiré* du sens *littéral*, et admet que l'âme pieuse possède par la méditation et la prière la faculté d'établir et de formuler cette distinction et le droit d'en faire sa règle, ramenant ainsi la vie religieuse à la communion personnelle de l'âme avec Dieu. « Il n'appartient point à l'homme — dit-il — mais à l'esprit divin de nous donner des prophéties. »

Développant cette pensée dans toutes ses œuvres, il s'applique à dégager la vie chrétienne intérieure des symboles et des signes dont le seul objet est de la provoquer. S'il rencontre au passage des dogmes, des usages, des pratiques approuvés qui lui fassent obstacle, il les néglige et passe outre. Non par esprit de révolte, mais son sentiment intérieur le conduit et, consciemment ou inconsciemment, il secoue le joug de l'orthodoxie officielle pour se mettre sous le seul joug de Dieu.

C'est par ce point qu'il entre dans la voie de la Réforme, en substituant à l'autorité générale et extérieure de l'Église l'autorité individuelle et intime de la conscience. Lefebvre d'ailleurs ne rompt pas pour autant avec le catholicisme. Imbu de cette théorie que les formes étant de soi incomplètes demeurent indifférentes, il reste au contraire profondément attaché à la vieille Église, en réservant sous ses rites l'indépendance de son adoration. La simplicité de sa vie d'ailleurs, la douceur, la modestie de son caractère unis à la science, lui valent une admiration, une estime, une sympathie universelles. Nous en avons la preuve par ses nombreuses dédicaces aux premiers personnages du temps. Louis XII, qui protège les lettres, lui accorde une faveur marquée. François Ier et sa sœur le traitent en ami, encouragent ses travaux. En 1523 paraît à Paris le Nouveau Testament, chez Simon de Colines, et en 1525 les Épîtres de saint Paul sont réimprimées par spécial commandement du Roi. Chaque jour son nom devient plus célèbre au dehors, plus populaire au dedans. La jeunesse surtout le répète avec enthousiasme, et en se pressant à ses leçons, en adoptant ses doctrines, elle en consacre l'autorité.

C'est le moment où Luther entre en pleine révolte contre la papauté et l'empereur.

Lefebvre d'Étaples n'a eu aucun rapport avec Luther ; il le précède même. Le fond de leur doctrine n'en concorde pas moins. Seulement Lefebvre s'arrête dès les premiers pas, avec la réserve un peu craintive d'un pieux érudit, tandis que Luther va de l'avant avec l'audace et la bravoure d'un soldat.

Cette communauté entre les deux doctrines, évidente pour quiconque les étudie avec quelque soin, ne pouvait échapper à l'esprit ombrageux de la Faculté de théologie. Tout d'ailleurs chez Lefebvre est fait pour irriter les docteurs. Sa faveur près des grands, sa popularité près de la jeunesse, le succès de ses traductions qui implique l'insuffisance des précédentes, le mépris de l'autorité scolastique et de ses formules surtout. Voilà le vrai crime! Comment surprendre le savant toutefois, le saisir, le convaincre d'hérésie? Chose très difficile, car la doctrine de Lefebvre n'est pas nouvelle dans l'Église, et on sent le danger plus qu'on ne le peut définir. Les docteurs étudient avec soin ses œuvres, épluchent les mots, cherchent entre les lignes le sens couvert, l'intention cachée.

Lefebvre revisant la Vulgate y a relevé de nombreuses erreurs, et en outre a établi que cette traduction ne vient pas de saint Jérôme, selon l'enseignement de l'École, mais lui est antérieure. Prétexte d'accusation. On s'en empare ardemment, on taxe cette opinion d'hérésie.

Transformer en hérésie une simple revision de texte! La mauvaise foi est flagrante. Aussi des réclamations unanimes accueillent-elles les attaques de la Sorbonne, parmi les savants comme à la cour. La jeunesse des écoles surtout s'en rit ouvertement, en fait un objet de raillerie.

La Sorbonne, battue, se tourne d'un autre côté. Elle s'efforce de prendre l'auteur sur la question appelée des *trois Marie*.

Marie, mère de Jésus, Marie, sœur de Lazare, et Marie la pécheresse, étaient considérées alors par l'Église comme une seule et même personne. Lefebvre, par les textes, montre qu'elles sont trois. Aussitôt les théologiens de crier au scandale. Les plus violentes discussions s'ensuivent. Toutes les chaires retentissent d'injures. L'affaire se compliquant d'une querelle entre le savant Reuchelin et les Dominicains de Cologne, les Franciscains et les Carmes s'en mêlent. C'est un vacarme à ne pas s'entendre.

Le syndic de la Sorbonne était alors le fameux Béda, l'esprit le plus âpre, le plus étroit, le plus violent, le plus fanatique que posséda jamais aucune orthodoxie. Inquisiteur volontaire de la foi, toujours à l'affût de l'hérésie, la créant au besoin pour la seule satisfaction de la détruire, Béda était l'ennemi né de Lefebvre. Non seulement il lui oppose dans une pédante compilation la doctrine et les rites de l'Église touchant

l'unique Marie, mais transformant une question de pure critique en un article de foi, il obtient, en date du 15 novembre 1521, un arrêt de la Faculté de théologie qui déclare coupable et hérétique l'opinion de Lefebvre, et de ce chef dénonce au Parlement la personne de l'auteur pour être frappée comme de droit. Ici Béda allait se heurter à plus fort que lui.

L'évêché de Meaux était alors occupé par un homme qui a joué un grand rôle dans les débuts de la Réforme française : Guillaume Briçonnet.

D'une illustre famille d'Église et d'épée, le père de Guillaume, après avoir brillamment débuté dans les armes sous le nom de comte de Montbrun, devenu veuf, était entré dans les ordres. Cardinal, évêque de Saint-Malo, puis archevêque de Reims, grand ami de Louis XII, qu'il avait sacré, gallican ès mérite, dans la querelle avec la papauté il avait pris ardemment le parti de son souverain et l'avait soutenu au concile de Pise. Excommunié par Jules II, réhabilité par Léon X, en 1507 il passait de l'archevêché de Reims à celui de Narbonne. Il céda alors à son fils, dans les ordres comme lui, un de ses plus importants bénéfices, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Le jeune Guillaume, partageant de bonne heure avec son père les faveurs royales, avait été nommé par Louis XII évêque de Lodève, puis par François Ier évêque de Meaux. Il est aussi envoyé par ce prince comme ambassadeur à Rome pour y régler les détails du concordat.

Guillaume Briçonnet était depuis longtemps un des élèves assidus et dévoués de Lefebvre, un ami en même temps; car, en 1514, allant à Narbonne assister aux derniers moments de son père, il l'emmenait avec lui. Revenu peu après à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il ouvre aussitôt cet asile à son maître, heureux d'y trouver avec une retraite paisible les ressources d'une magnifique bibliothèque. Homme de piété et de zèle, Briçonnet essaye alors, probablement sous l'inspiration de Lefebvre, de réformer ses religieux fort relâchés, mais sans aucun succès. Les uns se révoltent, les autres s'enfuient.

Après sa nomination à l'évêché de Meaux, se fixant dans son diocèse, il y trouve des désordres plus graves encore. Le clergé vit à sa guise, va manger au loin ses revenus ou donne sur place l'exemple du scandale. Les chaires restent vides, le peuple abandonné; les sacrements sont distribués au jour le jour par des ecclésiastiques de rencontre. Des religieux avides, les Cordeliers, ayant obtenu l'autorisation de prêcher, s'adressent exclusivement aux paroisses riches, et, en vue d'exciter la générosité des fidèles, font représenter dans les églises des scènes superstitieuses et grotesques accompagnées de libres et grossiers commentaires.

Briçonnet, indigné de ces pratiques, appelle à l'aide Lefebvre resté à Paris et quelques-uns de ses plus fervents disciples : Guillaume Farel, Gérard Roussel, Michel d'Arande, Vatable, tous gradués de l'Université, possédant les ordres. Ceux-ci sans doute accourent, car nous les trouvons fixés dans la ville épiscopale vers l'an 1520 (1).

Tâche hérissée d'épines que la réforme d'un diocèse! On s'en aperçut bientôt. Briçonnet retire aux Cordeliers l'autorisation de prêcher et ordonne aux curés de réintégrer leur chaire. Le plus grand bruit en résulte. Réguliers et séculiers s'entendent contre l'évêque. Tout le monde refuse d'obéir. Les uns en appellent au Parlement comme d'abus; les autres au métropolitain. Les Cordeliers prenant Lefebvre à partie l'accusent d'hérésie, et par suite Briçonnet.

L'évêque, tout d'abord, soutient courageusement l'attaque. Les longueurs de la procédure laissant les choses en l'état, sourd aux injures il s'adresse aux disciples de Lefebvre pour l'évangélisation du diocèse. Ceux-ci n'hésitent pas à assumer la tâche avec zèle; ils remplissent les chaires, veillent au soutien des œuvres chrétiennes, distribuent les sacrements, donnent un exemple inconnu de charité et de bonnes mœurs. Là où ils font défaut, l'évêque soulage l'ignorance et l'incapacité des vicaires en leur enjoignant, au lieu de prêcher, « de lire à leurs paroissiens l'épître et l'évangile du jour (2) ». En outre, il fait distribuer gratuitement dans le diocèse le Nouveau Testament de Lefebvre à tous les pauvres gens qui le demandent.

« Vous ne sauriez croire — écrit Lefebvre d'Étaples à Farel, le 6 juillet 1524 — depuis le jour où le Nouveau Testament a paru, de quelle ardeur est animé l'esprit des simples pour recevoir la Parole... Quelques-uns, appuyés sur l'autorité du Parlement, ont tenté d'en interdire l'usage; mais le Roy, qui veut que ses sujets entendent librement et sans obstacles, dans la langue où ils peuvent, la Parole de Dieu, a pris la défense du Christ. Dans tout nostre diocèse, aux jours de fête et surtout aux jours du dimanche, l'épistre et l'évangile sont lus au peuple en langue vulgaire... Mon révérend maistre Briçonnet, esmu par la lettre d'Œcolampade, a confié à Gérard Roussel, chanoine de nostre église, la charge d'expliquer au peuple, de l'un et de l'autre sexe, tous les jours, à une heure matinale, les Épistres de Paul d'après l'édition française, non par un sermon, mais en les interprétant par une lecture (3). »

Un mouvement important se prononce à Meaux en faveur de la nouvelle doctrine. L'historien catholique des hérésies, Florimond de Rœmond, en témoigne : « Jusqu'alors — nous dit-il — on voyait l'hérésie poindre çà et là; mais elle paraissoit et disparaissoit comme un éclair nuiteux qui n'a qu'une clarté

(1) L'époque n'est pas tout à fait certaine. En 1518, Lefebvre avait déjà quitté Saint-Germain-des-Prés, mais il fit alors un assez long voyage.

(2) *Herminjard*, t. Ier, p. 220.

(3) *Herminjard*.

fuyante. » Meaux est la première ville qui, « l'hébergeant, la met à couvert (1) ».

La sœur du roi, Marguerite, résidait alors à Alençon, proche de Meaux. De là, elle entretenait avec l'évêque une correspondance de piété, qui au milieu de la confusion des idées et de la boursouflure du style nous la montre dans un grand état d'anxiété intérieure (2).

Briçonnet a connu Marguerite presque dès l'enfance, dans l'intimité de la famille royale. Directeur spirituel et ami en même temps, il l'exhorte, la conseille, la rassure, la conduit vers Dieu. Dans cet échange d'amitié mystique, il s'ouvre à Marguerite de ses propres sentiments, lui enseigne la doctrine de Lefebvre, et elle l'embrasse aussitôt avec ardeur. Par l'entremise de Briçonnet, Marguerite entre en rapport avec le groupe de Meaux. Les réunions sont fréquentes, soit au palais d'Alençon, soit à l'archevêché. La sincérité, la piété, le savoir de ces hommes tous supérieurs l'intéressent et la touchent. Avec sa nature expansive et généreuse, elle devient leur protectrice, leur amie; elle leur restera fidèle jusqu'à la fin.

Marguerite, tendrement liée avec son frère, va bientôt le rejoindre à la cour. Mais, dans l'éloignement, ses amis religieux lui manquent, et, toujours poursuivie par les troubles d'âme, elle demande à Briçonnet de lui envoyer l'un d'eux pour la consoler et la soutenir. Briçonnet lui adresse Michel d'Arande. Elle le présente au Roi et à sa mère, qui l'accueillent fort bien. Michel est un savant, un esprit ouvert; il a de la piété, de l'éloquence; il charme le Roi, prend pied à la cour. Dans des réunions intimes, presque mystérieuses, il lit les Écritures, explique la doctrine de Lefebvre, et tel est son succès qu'en novembre 1521 Marguerite écrit à Briçonnet : « Le Roy et Madame ont bien délibéré de donner à congnoistre que la vérité de Dieu n'est point hérésie. » Et un peu après, au moment du départ de d'Arande : « Je vous renvoie maistre Michel, lequel, je vous assure, n'a pas perdu le temps, car l'esprit de nostre Seigneur par sa bouche aura frappé des âmes qui seront enclines à recepvoir son esprit comme il vous dira, et plusieurs austres choses dont luy ay prié, congnoissant que ne metrez en doute sa parole (3). »

C'est sur ces entrefaites que les théologiens dénoncent Lefebvre au Parlement. L'heure était mal choisie. Toute la cour intervient, et le Roi irrité appelle à lui l'affaire. Il remet le livre incriminé à Guillaume Petit, son confesseur. Celui-ci est un sujet fidèle et un homme d'esprit. Il examine le livre et le déclare d'une parfaite orthodoxie. Le Roi défend aussitôt au Parlement de poursuivre. L'affaire semble apaisée.

François Ier, toutefois, joint à un esprit libéral un puissant instinct du pouvoir absolu. Or, à l'heure même où il protège Lefebvre d'Étaples, Roussel et ses amis, Luther met l'Allemagne en feu. Les premiers, il est vrai, se défendent avec le second de toute solidarité politique. En peut-il être de même de la solidarité de doctrine dont leurs adversaires les accusent, les appelant hautement luthériens de Meaux? Dans quelle mesure l'une n'entraîne-t-elle pas l'autre? Questions ardues pour un prince qui n'a jamais eu l'esprit vraiment politique et ne se pique pas de théologie. Aussi le voyons-nous très perplexe. Tout en continuant d'étendre la main sur ses amis, peut-être pour se rassurer lui-même, il se tourne contre Luther. Les écrits de ce dernier sont défendus, et comme, malgré les interdictions, ils passent sans cesse la frontière, le Roi envoie dans les provinces où ils sont particulièrement répandus douze docteurs des ordres mendiants, avec mission de les combattre (1). Il autorise aussi l'arrêt du Parlement qui interdit aux libraires la vente des livres religieux non autorisés par la Sorbonne et celui qui permet de les saisir jusque chez les particuliers (1523). Les théologiens ravis mettent aussitôt la police en campagne et ne tardent pas à faire des découvertes.

Un des premiers coupables signalés est un gentilhomme de l'Artois, Louis Berquin, « de noble origine et moult grand clerc (2) ». Des perquisitions font découvrir chez lui nombre de traités luthériens. On lui enjoint de les désavouer; il refuse. On le jette en prison et le Roi laisse faire. La Sorbonne alors, encouragée, essaye de ressaisir Lefebvre, en tirant de ses œuvres des propositions analogues à celles de Luther. Lefebvre, comme Berquin, refuse toute rétractation, et il eût subi le même sort si le Roi n'était intervenu en nommant lui-même une commission de prélats et de docteurs pour examiner ses œuvres. Sur leur rapport favorable, il envoie à la Sorbonne une lettre pleine d'éloges pour l'auteur et défend désormais de supprimer ses livres et de l'inquiéter. Bientôt après, à la sollicitation de Marguerite, Berquin est délivré.

Au milieu de ces troubles, Meaux reste un foyer de propagande et un point de mire pour la persécution. Les Cordeliers, furieux d'avoir été exclus des chaires lucratives du diocèse, ne cessent de s'attaquer à Briçonnet, le rendant responsable de la propagation de l'hérésie dont le groupe de Lefebvre est le foyer. Les injures se multiplient à son endroit et des plus grossières.

Avec un sentiment plus fier de son titre et de son autorité d'évêque, Briçonnet aurait pu tenir en échec tous les théologiens du royaume. Ne relevant, d'après le Concordat, que du Roi et du Pape, aucun d'eux n'a-

(1) *Histoire de l'hérésie de* 1622. — Rouen, p. 845.
(2) *Lettres inédites de Marguerite*, Genin, t. Ier.
(3) *Lettres inédites de Marguerite*, t. II, appendice, p. 273-274.

(1) Dans la Normandie, la Picardie, la Guyenne, le Bordelais, le Lyonnais, l'Auvergne, le Languedoc, le Dauphiné. Cette expédition marque la rapidité avec laquelle se répandait la doctrine nouvelle.
(2) *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, p. 384.

vait barre sur lui, tandis qu'il pouvait, en qualité d'évêque, leur parler haut, les châtier, les écarter. Mais Briçonnet unissait à la piété sincère un esprit chimérique, un caractère craintif et hésitant. Les violences de la Sorbonne et le soulèvement des luthériens d'Allemagne lui font perdre la tête. Au lieu de remettre vertement ses adversaires à leur place, il commence à céder. Il cédera de plus en plus, et cette faiblesse finira par le perdre. En 1523, il rend un décret synodal qui, sous peine d'excommunication, défend de répandre, de garder chez soi ou de lire les œuvres de Luther, et un autre en faveur du purgatoire et de l'invocation des saints (1). En même temps, il rend aux Cordeliers, avec certaines restrictions, les chaires de son diocèse, et il retire les autorisations de prêcher à ses amis réformés, ou du moins il les oblige à lui en demander de nouvelles.

Là-dessus, une première rupture s'opère dans le groupe. Farel, très consciencieux, voyant clairement la connexité de l'œuvre de Lefebvre et de celle de Luther, se sépare de ses amis non sans de grands déchirements. Il les quitte pour retourner en Dauphiné ou en Guyenne, d'où la persécution le force bientôt à passer en Suisse (2).

Le départ de Farel est un coup pour le groupe. Vainement Lefebvre, nommé vicaire général au spirituel du diocèse, s'efforce-t-il d'encourager l'évêque; vainement Gérard Roussel et Vatable appellent-ils des prédicateurs moins suspects parmi les curés du voisinage les plus jeunes et les plus zélés, entre autres Mazurier et Cairoli, rien ne rassure le pusillanime Briçonnet, et ses adversaires, sentant sa faiblesse, se montrent de plus en plus insolents. Comme il fait après Pâques (1524) une tournée de visites et de prédications dans son diocèse, un président et un conseiller au Parlement le suivent, l'épient, le contrôlent. Il se prononce alors tout haut contre la doctrine luthérienne et fait afficher les indulgences du Pape dans tout le diocèse. Une portion du peuple converti par son enseignement antérieur les arrache de la cathédrale et les remplace par des placards contre le catholicisme. Briçonnet excommunie les coupables. Ceux-ci, poursuivis, découverts, fouettés, marqués d'un fer rouge, sont chassés du royaume.

Les demi-concessions de la peur n'ont jamais satisfait personne. Aussi les Cordeliers continuent d'accuser Briçonnet d'hérésie et la Sorbonne les appuie. Les circonstances les favorisent. François Ier prépare la guerre contre l'Empereur. Au loin, dans son camp, absorbé par les plans de campagne et le *dressage* des armées se dirigeant déjà vers l'Italie, les loisirs lui manquent pour s'occuper de ces querelles. La Sorbonne saisit l'heure, mande Cairoli à sa barre. Celui-ci résiste et en appelle au Parlement, qui le renvoie devant la Sorbonne. Les troubles continuent.

A la fin de 1524, François Ier franchit les Alpes, et, le 24 février 1525, livre la malheureuse bataille de Pavie; il est vaincu, fait prisonnier, emmené en Espagne. Le royaume désemparé reste aux mains de sa mère. La régente, en face de ce désastre, a besoin, pour relever les affaires du concours de tous les pouvoirs. D'un esprit entier et résolu d'ailleurs, autoritaire par instinct, elle laisse toute liberté de persécution au Parlement et à la Sorbonne. Ces corps en profitent aussitôt pour faire brûler deux hérétiques, Jacques Pavanes et l'ermite de Livry, et pour organiser un tribunal spécial en vue de l'hérésie. En même temps, leur haine continuant à poursuivre Briçonnet, ils ont l'insolence de le faire interroger sur sa foi, lui évêque, par deux conseillers-clercs. Sans même tenter de se couvrir de la dignité épiscopale, Briçonnet s'incline devant ce pouvoir usurpé, demandant pour tout privilège de comparaître devant les chambres assemblées. On le lui refuse. Il se soumet.

Le voyant dans cet état d'abattement, les théologiens l'assiègent pour obtenir une rétractation. Prêtres de tous ordres, religieux, magistrats, l'entourent et le pressent si bien qu'il finit encore par céder. Dans un synode réuni à dessein, il condamne explicitement les livres de Luther et les propres opinions qu'il a émises en chaire. La commission d'enquête, après l'avoir ainsi réduit à pénitence, le déclare justifié. Un jeûne solennel et de pompeuses processions, dans lesquelles l'évêque paraît lui-même en grand habit, donnent plus d'éclat à son abjuration (1).

Le groupe de Meaux est alors poursuivi à outrance ; Lefebvre ajourné à comparaître, Cairoli et Roussel décrétés de prise de corps, deux autres ecclésiastiques, Saulniers et Pauvant, jetés en prison. Pour comble d'humiliation, Briçonnet se voit obligé de donner des lettres de vicariat à deux docteurs en théologie pour connaître ces crimes. En même temps, la Sorbonne, par un arrêt du 25 août confirmé par le Parlement, interdit toute nouvelle traduction de la Bible; elle déclare même désirable de supprimer les anciennes. Puis la régente, lui demandant des conseils pour arriver à éteindre l'hérésie, elle répond, le 7 octobre, par des plaintes sur le Roi qui la protège en la personne de Berquin et de Lefebvre d'Étaples.

Vainement François Ier, du fond de sa prison de Madrid, averti par sa sœur, écrit le 12 novembre 1525 une lettre au Parlement lui ordonnant de suspendre

(1) Voir ces deux décrets dans la correspondance des réformateurs. *Herminjard*, t. Ier, p. 153 et 154.

(2) On n'a que des renseignements fort incertains sur les voyages et les travaux de Farel entre l'époque où il quitta Meaux et celle où on le retrouve à Genève. (*Théodore de Bèze*. Baum et Cunitz, 1883, t. Ier, p. 13 note).

(1) Un peu plus tard, dans son testament, Briçonnet devait recommander son âme à la Vierge et ordonner que douze cents messes fussent dites à son intention après sa mort, qui eut lieu en 1533.

les procédures contre les réformés jusqu'à son retour en France (1). Le Parlement répond par des remontrances sur les inconvénients d'une telle suspension et passe outre à l'instruction du procès. Cairoli et Mazurier se sauvent par des rétractations. Pauvant, brûlé vif en place de grève, est la première victime du nouveau tribunal (2). Lefebvre et Roussel échappent par la fuite. Ils quittent Meaux vers le mois d'octobre, se rendant à Strasbourg, où les réformés les reçoivent les bras ouverts. Là ils passent l'hiver — 1525-1526 — sous de faux noms, mais connus de tout le monde et jouissant d'une grande popularité (3).

Le Roi revient enfin d'Espagne le 18 mars 1526. Il se plaint tout haut des résistances du Parlement et fait immédiatement casser les procédures contre les réformés. Les prisons se rouvrent. Berquin est délivré. Lefebvre et Roussel reviennent d'Allemagne et sont accueillis à la cour comme de vieux amis. François, pour marquer sa faveur à Lefebvre, lui donne l'éducation de son troisième fils, âgé de cinq ans, et l'encourage à continuer ses traductions de la Bible en dépit des interdictions.

La Sorbonne, réduite au silence, ronge d'abord son frein, puis bientôt reprend ses menées. Béda, l'irascible syndic, dresse une liste d'erreurs contenues dans les œuvres de Lefebvre. Le Roi s'en plaint dans une lettre du 9 juillet 1527 et ordonne de soumettre le cas à toutes les Facultés réunies.

Pendant ce temps, Marguerite, veuve du duc d'Alençon, mariée en secondes noces au Roi de Navarre, passait à Blois les premiers temps de son union nouvelle. Elle fait nommer Lefebvre bibliothécaire du château; puis, les tiraillements continuant, quand elle part pour Nérac, elle use d'un procédé ingénieux pour obtenir l'autorisation de l'emmener avec elle.

« Le bonhomme Fabri — écrit-elle au grand-maître Anne de Montmorency — m'a escript qu'il s'est trouvé un peu mal à Bloys avecque ce qu'on l'a voulu fascher par delà. Et pour changer d'air iroit veoir volontiers ung amy sien pendant ung temps si le playsir du Roy estoit luy vouloir donné congié. Il a mis ordre dans sa librairie, côté les livres et mis tout en inventaire, lequel il baillera à qui il playra au Roi. Je vous prye demander son congié au Roy (3). »

Le congé obtenu, Lefebvre part pour Nérac où il retrouve Roussel chapelain de Marguerite, et avec lui nombre de ses premiers disciples.

C'en est fait dès lors des hommes de Meaux.

Ce groupe de réformés dérobant sous les vieux rites la doctrine nouvelle, renonçant à toute lutte, à toute propagande, à toute innovation du culte, ne formera plus une Église militante, mais une famille de conscience, de cœurs et d'esprits, repliée sur elle-même, livrée aux œuvres de philanthropie et aux nobles entretiens. Il perd avec la série des grands sacrifices l'inspiration et la conduite de la Réforme. Une rupture s'opère dans son sein, douloureuse comme toutes les ruptures, mais inévitable.

Dans les terribles persécutions qui se préparent en effet, qu'y aura-t-il de commun entre ces hommes pieux et honnêtes, mais semi-officiels, vivant doucement en une sorte de république lettrée, sous la protection d'une Reine charmante, et les croyants héroïques qui vont être appelés à témoigner de leur foi dans les prisons et sur les bûchers? Pour se constituer au milieu d'une telle lutte, formuler son dogme, son culte, sa discipline, son gouvernement, il faut à la Réforme des mains plus vaillantes que celles du vieillard érudit et pieux qui en a semé en France les premiers germes. La destinée les lui réserve en la personne de Calvin.

C. Coignet.

(1) *Herminjard*, t. Ier, p. 40.

(2) En Lorraine, où le fanatisme du duc Claude favorisait les supplices, le premier martyr réformé français avait été un Franciscain de Metz, Jean Chastellain, brûlé le 12 janvier 1525, et le second, Jean Leclerc, brûlé à Metz le 22 juillet.

(3) Descendus dans la maison de Capiton, habitée précédemment par Guillaume Farel, ils prennent un vif intérêt à l'organisation religieuse établie dans la ville par les réformés. Depuis cinq heures du matin jusque vers le soir, écrit Roussel, c'est dans la cathédrale une succession presque ininterrompue de prédications, d'enseignements et de chants des Psaumes où se marient les voix de presque toute la population. Les œuvres de charité ne sont pas moins suivies; nul n'est à l'abandon.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Alphonse Karr (1).

Au tome IV des *Guêpes*, voici ce qu'on lit :

« Février 1843.

« Ce mois-là — mon cher père mourut ; Gatayes alla trouver quelques-uns de mes amis et leur dit : « Nous « allons faire le numéro des *Guêpes*. — Alphonse Karr « s'en est allé au bord de la mer. »

« Ce numéro fut fait par Ad. Adam. — E. d'Anglemont. — Le vicomte d'Arlincourt. — R. de Beauvoir. — H. Berthoud. — L. Desnoyers. — J. Ferrand. — Th. Gautier. — Gavarni. — L. Gozlan. — V. Hugo. — J. Janin. — A. de Lamartine. — Vicomte de Launay. — H. Lucas. — Mallefille. — Méry. — H. Monnier. — A. Soumet. — E. Sue. »

Cette note, un peu fastueuse dans sa simplicité, a du moins le mérite de nous apprendre quels étaient, vers cette époque de 1843, les hommes de lettres qui s'in-

(1) Œuvres complètes. — Chez Calmann Lévy.

téressaient assez à l'œuvre ou à l'auteur pour lui prêter, à titre bénévole, le concours de leur plume et l'appui de leur nom. C'est parmi ceux-là qu'il faudrait chercher, sinon des répondants et des parrains d'Alphonse Karr, les témoins plus ou moins bien informés de sa jeunesse et de son âge mûr. Malheureusement, dans cet espace de moins d'un demi-siècle, tous ont disparu, et de ce côté la curiosité ne saurait espérer aucune satisfaction.

Quant à prendre pour modèle d'un portrait exact la figure de l'octogénaire qui vient de s'éteindre à Saint-Raphaël après s'être si longtemps survécu, il y faut moins penser encore. Quoiqu'il continuât de communiquer au public ses réflexions et ses sentiments, quoiqu'il eût conservé plus de fidèles qu'on ne le croit généralement, l'écrivain ne donnait plus que des répétitions de répétitions et des redites de redites, le tout assaisonné d'une mauvaise humeur réactionnaire, laquelle s'exhalait contre la république et les républicains en épigrammes qui cessaient d'être méchantes à force d'être surannées.

Ce n'est pas non plus à cet Alphonse Karr qu'il convient de nous adresser si nous voulons connaître et peindre le véritable. Nous serons toutefois forcés d'en passer par son témoignage, car je ne lui connais guère d'autre biographe que lui-même, et personne ne s'est aussi complaisamment raconté dans ses ouvrages ; mais en le prenant au vif de son action, dans la plénitude de sa force, nous aurons toute chance de toucher à fond et de saisir les traits essentiels.

*
* *

C'est dans la période initiale des *Guêpes*, de 1839 à 1849 (1), que l'individualité de l'écrivain s'atteste d'une manière incontestable. Ce qu'il fut antérieurement, ce qu'il a conservé des années de jeunesse, on le voit très bien encore à cette date, car, dès ce moment, il applique sans scrupule le système des redites, transportant d'un livre dans un autre des chapitres entiers, ce qui donne à ce qu'il écrit quelque chose de déjà lu, de très fatigant. Le Stéphen de *Sous les tilleuls*, le Hugues du *Chemin le plus court*, reparaissent à peine déguisés dans les *Guêpes*, et il ne nous est permis d'ignorer ni les souffrances conjugales de celui-ci, ni les déconvenues amoureuses de celui-là.

Toute cette première période qui part de 1832, avec *Sous les tilleuls*, qui se continue avec *le Chemin le plus court* et *Fa dièze*, n'est intéressante aujourd'hui que pour les curieux de la littérature. Alphonse Karr s'y manifeste sous les espèces d'un romantique sentimental. Il abuse de ses origines germaniques pour s'abandonner aux apostrophes, aux exclamations et déclamations, et pour semer à profusion ses *Vergis mein nicht*, dont la floraison va encombrer tous ses ouvrages. Ces romans, qui ne nous amusent plus, ont été très lus cependant. Nos pères et surtout nos mères pleuraient avec Stéphen, s'indignaient contre Magdeleine et frémissaient avec une bonne foi touchante à la scène macabre du cimetière dans *Sous les tilleuls*.

Ce ne serait pas faire au romancier une part équitable que d'insister exclusivement sur ces productions du début, échevelées, lugubres, froidement désordonnées. La mode était alors aux désespoirs amoureux, aux malédictions contre l'infidèle, et Musset en est l'exemplaire le plus réussi. Alphonse Karr, tout en y revenant plus qu'il n'aurait fallu, ne s'est pas enfermé dans cette rhétorique trop facile. Il a donné au public beaucoup de romans composés selon des formules moins excentriques, et si la recherche de l'humour apparaît trop évidemment dans quelques-uns, il en est plusieurs où le sentiment vrai s'exprime dans sa juste mesure, et s'allie avec une observation, non pas aussi creusée que celle d'aujourd'hui, exacte cependant et du plus vif intérêt. *La Famille Alain* me semble, sous ce rapport, ce qu'il a écrit de meilleur, une sorte de roman-type où s'équilibrent, selon une dose assez agréable, ses défauts et ses qualités. Mentionnons à un degré moindre, mais comme bien estimables encore, *Clovis Gosselin* et *la Pénélope normande*.

J'avais gardé de *Feu Bressier* un très bon souvenir. Mon impression en le relisant a été moins favorable. Le cadre — à une époque où la littérature spirite n'était encore ni inventée ni possible — offrait une originalité réelle. La donnée était scabreuse, mais, depuis ce temps-là, nous en avons vu bien d'autres. L'âme de défunt Bressier, pauvre mari trompé et sevré d'affection, errant dans le monde invisible, en quête d'un couple véritablement amoureux, sur les lèvres duquel il lui soit donné de reprendre une forme et la vie, éprouve toutes sortes de déceptions, de mauvaises fortunes, et le chagrin, la colère, le dégoût la font enfin renoncer à son désir. Il y avait là, on le conçoit, matière à bien des tableaux dans le genre d'un *Diable boiteux* quelque peu érotique. Ce sont ces tableaux qui m'ont paru singulièrement défraîchis, allant presque toujours de la banalité à la brutalité, sans rencontrer la note juste. Quant aux amateurs de la plaisanterie gauloise, il leur sera bien difficile de conserver à l'égard de *Feu Bressier* une sévérité inexorable, ne fût-ce qu'en faveur de la page finale et de ce fameux « Théodore monte », qui eut son moment de scandale parmi les puritains.

On louait dernièrement l'imagination d'Alphonse Karr. Je ne crois pas, à vrai dire, que ce fût là sa qualité maîtresse, ou du moins cette imagination se marquait plutôt dans le relief du détail que dans la faculté créatrice qui préside à l'ensemble d'une composition. Écoutez-le pourtant, et nous le verrons réclamer la

(1) Je me sers à dessein de ce mot *initiale*. Alphonse Karr a repris plus tard et souvent ce titre des *Guêpes ;* mais la première série compte surtout.

priorité sur l'un des plus célèbres inventeurs de son temps.

Le cahier des *Guêpes* de 1847 contient un véritable réquisitoire contre Eugène Sue, que l'auteur accuse d'avoir pris dans *Clotilde*, dans *Fort en thème* les personnages de Cécily, de Mlle de Cardoville et de Léonidas Requin. Il termine ainsi cette très aigre réclamation :

« Je ne sais vraiment comment exprimer à M. Sue ma profonde reconnaissance ; — je suis seulement fâché que toute ma lignée n'ait pas un si riche parrain. — Quelle joie et quel orgueil, en effet, il est permis de concevoir, en voyant qu'on a pu fournir quelques pierres mal taillées à l'immortel édifice qu'élève le célèbre écrivain, — en voyant qu'on fait un petit peu partie de l'attelage puissant qui, — M. Sue fouettant — va immédiatement tirer l'humanité de l'ornière fangeuse où elle est embourbée depuis longtemps ! — Les écrivains auxquels Molière a daigné faire quelques emprunts — ne sont connus que pour avoir eu l'honneur de lui préparer des matériaux. »

*
* *

Ce ne sont là, selon le terme consacré, que des *potins*, et les *Guêpes* aussi, d'un bout à l'autre de leurs six volumes, ne sont pas autre chose. Comment à pareille distance, après tant de changements et des mœurs, et du goût, et de l'esprit public, cet ouvrage a-t-il subsisté ? car il subsiste, et, pour employer la formule chère à M. Zola, il se vend énormément. Faut-il voir là seulement la secrète et invincible tendance humaine à favoriser tout ce qui est malignité, à se complaire aux médisances, aux anecdotes parfois fielleuses, aux traits de plume empoisonnés ? Est-ce simplement, au contraire, curiosité historique, quasi désintéressée, et sommes-nous déjà si loin de 1840 que l'on prenne plaisir à feuilleter les *Guêpes* comme on feuillette Bachaumont, Grimm ou Tallemant des Réaux ? Mais, d'une part, rien ne vieillit comme les médisances ; et, d'un autre côté, Alphonse Karr ne possède ni la sûreté d'information ni l'impartialité de jugement qui confèrent l'autorité à l'historien littéraire. Il faut croire néanmoins, puisque, d'après le mot de Voltaire, le plus sot critique est celui qui ne sait pas expliquer un succès, il faut croire que tous ces genres d'attraction se donnent rendez-vous dans ces six volumes pour y fournir une pâture à l'ignorance des uns et à la malice des autres. Les annalistes politiques ne se sont pas fait faute d'aller y cueillir des historiettes pour et contre tout le monde. Je ne vois pas que les littérateurs aient eu le même flair ni la même industrie. On a été rebuté, je le suppose, ou par des racontars trop souvent reproduits, ou par des insinuations trop insidieuses et trop amères contre des hommes dont la mémoire est aujourd'hui respectée. Par exemple, l'histoire du coup de couteau donné par Mme Louise Colet au très inconvenant pamphlétaire est devenue le plus rebattu des lieux communs, et il n'est si mince *échotier* de province qui n'en ait fait son profit. En revanche, on a laissé, et avec raison, dormir dans le numéro d'avril 1845, la page qui commence par ces lignes :

« Grimalkin (c'est une des guêpes) a fait une singulière découverte. Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme, etc. »

Ne réveillons pas ce vieux scandale, heureusement inconnu des générations actuelles. Ce qui n'est plus qu'un bruit, moins qu'un bruit, fut toute une histoire, et l'on trouverait encore en un coin, chez quelque fureteur des quais, une brochure intitulée *les Fourberies de Scapin*, dont le peu commode auteur est toujours de ce monde, brochure qui commentait, complétait et envenimait la page des *Guêpes*. Ces vilaines choses n'y abondent pas d'ailleurs. Il y en a beaucoup plus de piquantes, d'amusantes, et quelques anecdotes, particulièrement celles qui ont trait à Dumas et à Balzac, sont très joliment enlevées.

*
* *

Pour mémoire d'abord, cet échange touchant de propos confraternels entre le conteur des *Mousquetaires* et le créateur des *Parents pauvres* :

« A la fin d'un dîner, Balzac dit à Dumas : « Quand « je serai complètement usé comme romancier, je ferai « des pièces de théâtre. » Dumas d'un ton bonhomme et sans avoir l'air d'y toucher : « Vous pouvez com- « mencer. »

Voici sur Balzac et sur sa prodigieuse crédulité à l'égard de sa propre imagination une anecdote qui mérite de prendre place à côté de celle du cheval « donné » à Jules Sandeau, et dont celui-ci n'aperçut jamais la tête, ni la queue, ni un crin :

« Février 1842. — Je me rappelle que, il y a quelques années, M. de Balzac songea à cultiver des *ananas* dans une propriété qu'il avait achetée près de Ville-d'Avray (les Jardies). Il fit part de ses projets à un de ses amis.

« — Je veux, disait l'auteur de la *Vieille fille*, que le peuple mange des ananas. Pour cela, il faut qu'on puisse avoir des ananas à cinq francs.

« — Mais, lui répondit l'ami, les jardiniers qui les vendent vingt francs n'y font guère de bénéfices, et quelques-uns s'y ruinent : on cite les descendants d'une grande famille de l'empire qui n'y font guère d'affaires.

« — Laisse-moi donc tranquille, reprit M. de Balzac, il serait bien singulier qu'un homme d'intelligence, se livrant à la culture de l'ananas, ne réussît pas à produire à meilleur marché. J'ai une boutique en vue sur le boulevard des Italiens. Je vais aller à Paris tantôt et la louer.

« — *Mais*, interrompit l'ami, où sont tes ananas ?

« — Mes ananas ? Je n'en ai pas encore ; je vais faire construire des serres.

« — *Mais*, dit l'ami, l'ananas ne rapporte qu'au bout de trois ans et ta boutique restera vide jusque-là.

« — Ah! bah! tu vois toujours des difficultés; il est impossible que je ne trouve pas un moyen de les faire produire la première année.

« Heureusement que deux jours après M. de Balzac avait oublié entièrement son projet de faire manger des ananas au peuple. »

La fantaisie tenait évidemment une fort grande place dans l'esprit de ces puissants producteurs milieu de siècle. S'ils avaient quelquefois l'excuse, comme Balzac, d'être les dupes de leurs caprices et de leurs rêves, souvent aussi cette fantaisie se tournait en mystification, et c'était le public, très bon enfant d'ailleurs, qui se trouvait dupé.

J'abrège à l'appui de ce dire le récit suivant tiré des *Guêpes* de décembre 1842 :

« Les *Impressions de voyage* de Dumas sont le plus souvent un petit drame, dans lequel paraissent invariablement comme personnages principaux, d'abord Dumas lui-même, puis Jadin le peintre, puis Milord, le chien de Jadin.

« Dumas transporte ses deux compagnons, non pas seulement dans tous les pays où il va, mais encore dans tous ceux où il lui plaît d'être allé.

« Ainsi, il n'est pas rare que Jadin, dans son atelier de la rue des Dames, lise avec autant de plaisir que de surprise quelques reparties heureuses que lui, Jadin, aurait faites la veille à un pâtre sicilien. A chaque instant il lui fait endosser des responsabilités imprévues.

« Un soir — j'étais alors voisin de Jadin — il vint me chercher pour souper : il avait un certain pâté. Nous partons, nous entrons à l'atelier, nous ne trouvons que Milord tenant entre ses pattes un restant de la croûte de pâté qu'il achevait de manger. Quelques jours après je lus dans un feuilleton de Dumas que ce même jour où Milord, pour Jadin et pour moi, n'avait été que trop à Paris, le même Milord avait montré les dents à un lazzarone de Naples.

« Si Milord avait su lire, cela lui aurait servi à prouver à Jadin son *alibi* au moment du crime et à ne pas recevoir une certaine quantité de coups de cravache.

« Ceux qui voient souvent reparaître Milord dans les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas ne seront peut-être pas fâchés de savoir que c'est un affreux bouledogue blanc. »

Il me semble que l'auteur des *Guêpes*, qui se montre si peu indulgent pour les hâbleries de Dumas, n'a pas été lui-même sans beaucoup abuser dans ce livre et aussi dans ses romans de son terre-neuve Freyschütz et de son ami Léon Gatayes. Mais de quoi m'avisé-je de faire de la morale à un moraliste!

*
* *

Et s'il y avait une question Alphonse Karr, elle serait là. Doit-on voir en lui un moraliste ou un pamphlétaire? Pour ce qui le concerne, son choix est fait, et c'est tout simplement comme émule de La Rochefoucauld ou de La Bruyère qu'il voudrait qu'on le présentât à la postérité. Le jugement de celle-ci pourrait bien cependant incliner en sens contraire et classer parmi, non pas les meilleures, mais les plus célèbres imitations des *Guêpes*, la *Lanterne* de Rochefort. Il y aurait, selon nous, mieux encore à faire. Ce serait, tout en tenant compte du pamphlétaire, tout en ne dédaignant point le moraliste, de donner la préférence au jardinier. A parler sincèrement, dans l'œuvre si étendue, si volumineuse, d'Alphonse Karr, le livre que je préfère, c'est le *Voyage autour de mon jardin*. C'est là qu'il est le plus original, le plus maître de son terrain et de son chez soi, le moins poseur, en somme, quoique le bout de l'oreille y passe encore bien souvent. Le *Voyage autour de mon jardin* est un fouillis, comme l'était le jardin lui-même — je parle du jardin de Sainte-Adresse — où le livre fut écrit, et non de celui de Saint-Raphaël. Or, il ne faut pas trop mépriser les fouillis, car on y peut rencontrer d'excellentes choses. La prétention si souvent émise par l'écrivain, dans *les Guêpes*, d'être à la fois un inventeur, un précurseur et un observateur, il la justifie à plusieurs reprises lorsqu'il nous décrit les plantes et les insectes de son jardin. Bien des livres que d'autres ont écrits depuis y sont finement indiqués d'un trait sobre et juste; des théories, aujourd'hui presque acceptées du monde savant, y pointent spirituellement sous la forme d'apologues ou de paradoxes. Ce livre, agréable à lire, est bon à relire. On a fait un résumé intitulé : *l'Esprit d'Alphonse Karr*, afin d'y renfermer la quintessence de ses pensées. J'estime que le meilleur résumé de sa personnalité, de son intelligence et, pour tout dire, de sa nature, est contenu dans le *Voyage autour de mon jardin*. Telle est mon impression, et on voudra bien la considérer comme une conclusion.

JULES LEVALLOIS.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE : *Colombine*. Paroles de M. Sarlin, Musique de M. Michiels. — OPÉRA : Reprise de *Sigurd*.

J'avais donc bien raison de prédire l'avènement prochain de la pantomime musicale. Après le succès sans précédent de l'*Enfant prodigue* — il n'y a plus que les succès sans précédent qui comptent — voici qu'à son tour M. Paravey nous fait voir Arlequin, Pierrot et Colombine; et vous savez s'il est dans le train, cet excellent M. Paravey! Il y est en plein, vous dis-je! Oui ou non, la pantomime musicale est-elle le dernier terme de l'évolution wagnérienne? Oui, puisque l'on a taxé de wagnérisme exagéré mes complaisances pour ce genre

de spectacle. Et, oui ou non, la conception wagnérienne est-elle l'œuvre d'art de l'avenir? Oui encore, puisque c'est sous ce vocable qu'elle s'est imposée à l'admiration des foules. *Ergo*, la pantomime est l'opéra du XXe siècle. Je ne prétends pas dire — oh! grands dieux, non! — que nous en resterons là, que le drame musical y trouvera sa formule définitive : le jour où nous serions parvenus à le fixer, c'est qu'il aurait cessé de vivre. Au contraire, je suis convaincu que, comme Wagner nous mène à la pantomime, de même la pantomime nous ramènera certainement à Mozart, d'où nous repartirons pour Rossini — l'évolution artistique étant semblable au mystérieux serpent qui se mord circulairement la queue autour du dôme de l'Institut, sur les in-octavo de la maison Firmin-Didot.

Vous pensez bien que la *Colombine* de MM. Sarlin et Michiels n'est ni du Wagner, ni du Rossini, ni du Mozart — pas même du Wormser : une musique quelconque, assez proprette, avec les mouvements de valse, sérénades, chansons à boire et à manger réglementaires; une pièce innocente et même quelque chose de plus. Arlequin et Pierrot, qui se disputent Colombine, s'entendent pour berner le vieux Cassandre. Celui des deux qui le premier fera battre le cœur de la belle pourra compter sur l'aide de son rival. Pierrot distancé exécute loyalement le traité d'alliance; pendant qu'Arlequin fait épeler à Colombine sa première leçon, il rosse par procuration — brave Pierrot! — le père de la débutante, lequel, entraîné par ces façons irrésistibles, lâche son argent, sa fille et la clef de sa cave. C'est parfait. Et maintenant j'espère qu'on ne marchandera plus les deux ou trois millions qui manquent pour ramener l'Opéra-Comique au boulevard. Mme Molé est passable en Colombine; Fugère, lugubre en Pierrot. Mlle Auguez prête à ce mauvais sujet d'Arlequin son jeune talent, sa voix fraîche, l'aimable embarras d'un premier début dans le genre funambulesque, et toutes les jolies choses que peut prêter une aussi charmante personne. Tâchez au moins que ce soit pas pour trop longtemps, monsieur Paravey!

*
* *

La reprise de *Sigurd* marquera dans les éphémérides de l'Opéra une date aussi mémorable que celle de la paix de Münster dans l'histoire moderne — digne d'agapes solennelles et du pinceau d'un Van der Helst : la réconciliation de M. Ernest Reyer avec MM. Ritt et Gailhard, la rentrée de Mme Rose Caron, le retour de la célèbre ouverture dont l'enlèvement déchaîna entre l'auteur et la direction cette formidable guerre de cinq ans, dont on a vu les suites. Que durera la paix? Ce que dureront les roses, surtout si les éditeurs s'en mêlent. Mais le public, qui ne veut plus laisser repartir la belle Walkyrie reconquise, a écouté sans murmurer l'énorme ouverture et le vaste premier acte, et tous les rétablissements qu'il a plu au terrible vainqueur d'imposer. Au risque de compromettre les fruits de sa victoire, il a voulu tout faire chanter, tout, les morceaux facultatifs, les paralipomènes, et nous bénissions la rude main qui s'appesantissait sur nous... quitte à nous rattraper sur quelqu'un d'autre à la première occasion. Que voulez-vous? M. Reyer est l'héritier de Berlioz. Il a son fauteuil à l'Institut, son rez-de-chaussée des *Débats*, presque tous ses défauts, quelques-uns de ses dons, beaucoup de ses procédés, le bénéfice, enfin, de notre repentir envers le grand homme méconnu : applaudir *Sigurd*, c'est en quelque sorte faire amende honorable aux cendres de Berlioz. Et Berlioz ayant beaucoup souffert des directeurs, tous les griefs de son successeur trouvent de l'écho. Voyez plutôt : l'épreuve de l'autre soir a démontré clair comme le jour que, dans la question des coupures, si l'auteur avait le droit pour lui, la raison artistique commandait d'alléger le début du quatrième acte — on supprime bien le dernier tableau de *Don Juan* sans que personne, pas même M. Gounod, crie au sacrilège. M. Reyer n'en passera pas moins pour victime, même s'il se rend à l'évidence, même s'il consent demain aux sacrifices nécessaires, même s'il les réclame!

Mais non! Qu'il s'entête plutôt; qu'il impose à l'Opéra le respect de toute œuvre forte, généreuse, sincère, fût-elle longue et malaisée; qu'il apprenne à nos Parisiens la patience et le sérieux; quand nous saurons écouter religieusement trois actes dans l'attente d'une scène unique, que de chefs-d'œuvre on pourra rappeler de l'oubli. Pour commencer, je demanderai à MM. Ritt et Gailhard de monter *Fidelio* — savent-ils que Mme Caron, l'an dernier à la Monnaie, y fut tout simplement admirable? M. Reyer, à qui ils n'ont plus rien à refuser, serait bien aimable de leur en donner l'idée. Une fois de plus, il aura bien mérité de l'art.

Rien ne presse au surplus; son œuvre tient pour longtemps l'affiche — avec des défauts qui sautent aux yeux, avec d'incontestables beautés qui nous attachent. J'ai dit les unes et les autres : l'éducation incomplète du musicien, ses timidités, ses embarras, ses violences inutiles, sa volonté tenace, ses belles aspirations, son tempérament robuste et sain, sa sensibilité toute virile, à la fois discrète et profonde qui nous a fait prendre en dédain l'émotion factice de M. Massenet et trouver fade la manière larmoyante de Gounod. Des wagnériens intransigeants ont méchamment nommé *Sigurd :* la Tétralogie du pauvre. Ils ont grand tort, si c'est l'auteur qu'ils prétendent accuser d'indigence. Les idées abondent dans sa musique; elles se nuiraient plutôt par leur entassement. C'est la main-d'œuvre qui nous les gâte : l'orchestration bruyante et sourde tout ensemble — phénomène connu des organistes qui tirent tous les registres sans espacer suffisamment l'harmonie — et l'*écriture*, si pénible que la lecture de la

partition est pour l'œil un supplice. Les uns en prennent leur parti, les autres s'en offusquent, suivant qu'ils attachent plus de prix au sentiment ou au style; tous en conviennent. M. Reyer, qui a longtemps passé pour un musicien très savant, souffre impatiemment d'entendre répéter aujourd'hui le contraire. Oserai-je dire que cette inhabileté qu'on lui reproche fait précisément son originalité, son meilleur titre à notre sympathie? Je parle le plus sérieusement du monde, et vous allez m'entendre. Pourquoi, par exemple, la musique de M. Saint-Saëns, si fine, si souple, si libre, si mélodique, si souvent inspirée, de facture merveilleuse, toujours sincère, est-elle décevante au théâtre, et presque sans action sur le public? Parce que l'auteur d'*Ascanio,* toujours maître de ses moyens et de lui-même prend son temps, s'observe, réfléchit, se retient, s'arrête court, pour un détail de scène, pour rien, pour le plaisir; il va, vient, fait de la haute école, des voltes et des changements de main, joue simultanément de l'éperon et de la bride. Nous admirons l'adresse de l'écuyer, mais nous piaffons sur place et nous rongeons notre frein. Tandis que M. Reyer, cavalier médiocre, s'accroche comme il peut à son idée; il se laisse mener par elle du train qu'elle veut, et cette allure désordonnée lui donne, malgré l'effort qu'il fait pour garder son aplomb, un air de fougue et de génie, d'abandon et de laisser aller qui nous touche. Et c'est pourquoi *Sigurd* a résisté mieux qu'*Henry VIII.*

Il y aurait, je le sais, une part à faire à la grande tragédienne lyrique à côté du musicien; je ne l'essayerai pas pourtant. M. Reyer a voulu l'interprète et l'œuvre inséparables. Très belle reprise en somme, et qui pouvait être un triomphe si l'auteur, moins pressé d'abuser de ces avantages, avait ménagé les effets et les chanteurs. MM. Duc et Gresse ont porté sans trop faiblir les rôles écrasants de Sigurd et de Hagen. Mme Bosman a repris possession de son succès, de ses nattes blondes et de son rôle d'Hilda. M. Berardi a plu aux abonnés. Quant à M. Vianési, j'engage M. Maurice Kufferath à lui dédier spécialement les très intéressantes et très pratiques études qu'il publie en ce moment dans le *Guide musical* sur « l'Art de diriger ».

René de Récy.

CHOSES ET AUTRES

Journal des Goncourt (1).

Ces « Mémoires de la vie littéraire » de MM. de Goncourt paraissaient terminés. L'écrivain unique en deux personnes, qu'ils réalisaient par un miracle de sympathie, semblait ne pouvoir survivre à la catastrophe que déplorent amèrement les passionnés de littérature. La mort de l'un des deux frères mettait fin, sinon à l'activité intellectuelle du survivant, du moins à celles des entreprises de MM. de Goncourt qui devaient précisément à leur dualisme tout charme et toute originalité. M. Edmond de Goncourt n'en juge pas ainsi; il le prouve en conservant à cette *Deuxième série,* écrite et vécue par lui seul, le titre et la forme d'autrefois. J'imagine qu'il obéit ici à sa piété fraternelle et caresse une superstition chère à son cœur. C'est bien moins aux lecteurs qu'à lui-même qu'il espère donner l'illusion de la collaboration continuée. Une si noble révolte contre cette fatalité absurde et atroce entre toutes, la mort d'un être aimé, nous plairait chez le premier venu. Nous la trouvons plus touchante encore venant d'un artiste qui n'a ni pour défaut ni pour qualité de demander à la tendresse ses inspirations. Tant il est vrai que le sentiment, dont on se moque facilement en écriture, est le maître des princes du style comme des plus humbles passants, et qu'il revendique sur toutes les âmes ses droits de despote. Nous savons depuis longtemps à quel point M. de Goncourt peut nous éblouir de ses habiletés de virtuose, nous prendre à ses ingénieux mirages d'érudition, nous troubler par ses audaces d'observateur, mais naguère encore nous l'aurions défié de nous attendrir. Même l'agonie si désespérément lente de son frère Jules, ce long marchandage de la mort, si minutieusement décrits à la fin du troisième volume, nous avaient assombris et obsédés sans nous émouvoir; nous avions lu curieusement, mais d'un œil sec, ces pages pénibles où, malgré la sincérité de sa douleur, l'homme de métier se trahissait. Aujourd'hui, le styliste est quelquefois vaincu. Le frère n'est plus que le frère, et souvent il trouvera, pour nous parler de son inguérissable blessure, des accents de vraie mélancolie. Une persistante pensée de deuil court discrètement à travers le livre et l'enveloppe de sa douceur triste. Certains passages, dépouillés de tout maniérisme, sont éloquents comme peuvent l'être des sanglots :

« ... J'ai un souvenir que je ne peux chasser. J'avais un moment imaginé de le faire jouer au billard. Je voulais le distraire et ne faisais que le supplicier. Un jour, où la souffrance sans doute l'empêchait de s'appliquer et qu'il ne faisait que *queuter*, je lui donnai un petit coup de queue sur les doigts : « — Comme tu es « brutal avec moi ! » me dit-il. Oh ! la note à la fois douce et triste de ce reproche, je l'ai toujours dans l'oreille. »

Dirai-je toute ma pensée? Il me plaît que les grands chagrins soient plus farouches et pèchent par excès de pudeur. J'en veux, malgré moi, à ces quelques lignes d'être devenues un article de librairie, et je les admirerais plus volontiers découvertes, après la mort de

(1) *Journal des Goncourt.* Deuxième série. — Paris, Charpentier, 1890.

M. Edmond de Goncourt, dans un cahier que nul n'aurait lu. Mais quoi ! la fonction de l'écrivain n'est-elle pas d'écrire, et pour celui que dévore le démon du style, n'est-ce pas ne point pleurer que de pleurer seul ? Laissons-nous aller, sans arrière-pensée, à la joie de découvrir, nous n'osons dire dans le talent, de peur de blasphémer, mais dans la puissance d'expression de M. de Goncourt, un don nouveau et inattendu, acheté bien cher, hélas ! la sensibilité. C'est un hommage que nous tenons à rendre à cet artiste considérable avant de parler en toute franchise d'un ouvrage, singulier, personnel, savoureux par endroits et toujours littéraire, mais que nous avouons ne point aimer.

*
* *

Ces dates, 1870-1871, placées en tête du volume, nous indiquent que M. de Goncourt apporte son témoignage sur les deux plus formidables crises de l'histoire contemporaine, la Guerre et la Commune. Il déclare tout d'abord, avec plus de raideur que de sagesse, que son livre contiendra la vérité, « cette vérité que personne ne veut ou n'ose dire ».

C'est insinuer qu'il ne reste en France, à part l'auteur de ce Journal, que des trembleurs ou des pharisiens. Recueillons-la donc, cette vérité tombée de si haut, et voyons s'il était légitime de l'annoncer avec tant de superbe.

Les habitants du Paris des deux sièges ont vécu là une période inoubliable de leur existence. Aussi, tous, les plus frivoles comme les plus graves, les intellectuels et les instinctifs, s'ils traduisent leurs impressions d'alors, apportent-ils dans leurs écrits ou dans leurs propos quelque chose de l'horreur solennelle du drame auquel ils furent mêlés. Consciemment ou inconsciemment, ils subissent le poids d'un souvenir trop lourd ; leur intelligence en est opprimée, leur cœur meurtri. Et cependant ils se rappellent, non sans fierté, avoir été supérieurs à eux-mêmes, avoir mené une vie plus impersonnelle et plus large, en ces temps où un homme ne comptait pas plus dans la patrie qu'un fétu ne compte dans l'orage ; leur individualité, si chétive qu'elle fût, est restée grandie de toute la grandeur de la tragédie où elle jouait un rôle. Le dernier des bourgeois parisiens, lorsqu'il narre les événements de l'année terrible, garde un peu du bruit de cette tempête dans le son de sa voix.

Ce je ne sais quoi, cette vague hantise d'une époque affreuse, vous les chercheriez vainement dans le Journal — nous allions dire dans l'agenda — de M. de Goncourt. Qu'il s'agisse de l'affolement d'un peuple ou de la névrose de Mme Gervaisais, du ciel de France rougi par les incendies de l'invasion ou d'une jupe de Marie-Antoinette, c'est toujours le même procédé impeccable et sec, la même acuité de regard, la même sûreté de main. M. de Goncourt a promené à travers Paris bombardé son moi désœuvré de chercheur et d'aqua-fortiste, comme il l'eût promené dans une boutique d'antiquaire ou dans un asile d'aliénés. Il a été, comme tout le monde, enfermé dans l'enceinte de Paris, il a brûlé du bois qui ne prenait pas, mangé du boudin d'éléphant chez Voisin et de la selle de chien chez Brébant, flâné sur les boulevards et aux remparts, fréquenté les cafés et les clubs, déménagé ses bibelots, connu les digestions laborieuses ; rien de plus, rien de moins. Auprès de lui, sa gouvernante Pélagie, laquelle vit tomber des obus dans les rues d'Auteuil et fendit les lignes des fédérés pour apporter à son maître un bouquet de *gloires de Dijon*, prend des aspects de walkyrie. Mais, nous dira-t-il, si je n'ai point agi j'ai vu, et l'on sait assez que j'excelle à voir. Il parle en effet volontiers de « son œil de peintre », comme cette dame slave du commencement de ce siècle, la comtesse Félix Potocka, disait : « J'ai mal à mes beaux yeux. » Et, de fait, il a regardé, sinon vu, ici un ton, là un contour, tantôt du rouge, tantôt du noir, jamais la vie. Au cours de ce grand procès où se débat le sort du pays, il tient la plume du greffier ; placé en face d'un des plus épouvantables cataclysmes de l'histoire, il l'examine à la loupe et dans les détails. Il semble être resté, en pleine tourmente nationale, ce qu'il était la veille : un observateur, un amateur d'impressions rares, un amoureux de curiosités, un indifférent.

Qu'on n'aille pas croire au moins que nous contestions le patriotisme de M. de Goncourt et que nous commettions l'inconvenance de scruter les secrets de sa conscience. Homme de cœur et de goût, il a, nous en sommes convaincu, largement payé à la France sa dette de piété filiale. Mais ce littérateur émérite, qui possède tout ce qui s'acquiert, ce prestigieux manieur de mots n'a pas le ton qu'il faut pour parler des choses simples et grandes. Tout son métier ne lui sert à rien dans les sujets où, à défaut de génie, il suffit d'avoir de la candeur. Il n'hésite pas à se donner des instructions impératives, comme celle-ci par exemple : « Attraper, dans mon roman de la prostitution, un peu du caractère macabre qu'ont les crayons de Guys et de Rops. » Il a dû de très bonne foi s'intimer l'ordre « d'attraper », pour ses tableaux du siège, un peu de touche épique. Mais l'épique ne « s'attrape » pas.

Patriote autant que quiconque, M. de Goncourt s'indigne sincèrement de trouver ses amis du dîner Brébant « trop supérieurs à l'humanité » ; il les voudrait moins intelligents et plus naïfs en face du désastre de la patrie. Il a raison. Nous le voudrions, nous, plus affranchi de son art et moins préoccupé de ses sensations ; nous le voudrions plus ému et moins artificiel : nous voudrions surtout qu'il nous fît grâce de son carnet et de son crayon :

« Toute la soirée, vu par la trouée des arbres, l'incendie de Paris, un incendie ressemblant, sur l'obscurité de la nuit, à ces gouaches napolitaines d'une éruption de Vésuve sur une feuille de papier noir. »

Le diable soit des gouaches et du Vésuve, et quel pauvre instrument qu'un œil de peintre s'il défigure ainsi les objets d'horreur!

Est-ce à dire que le talent fasse défaut? Eh! non, parbleu! Du talent? M. de Goncourt voudrait en manquer, une fois en passant et par coquetterie, qu'il n'y parviendrait pas! Son livre en est plein. — Et voilà tout.

***

Un mot encore. « Je suis, aime à dire M. de Goncourt, un littérateur bien né. » Il y paraît lorsqu'il s'afflige de voir les appartements de la Du Barry occupés par Mme Jules Simon. Il y paraît bien plus encore au sans-gêne dont il use parfois envers les vilains. Savez-vous qu'il est aussi dangereux que flatteur de converser avec un homme doué d'une mémoire aussi implacable? Quelques-uns des interlocuteurs de M. de Goncourt ont dû se féliciter médiocrement de voir leurs propos de table si fidèlement phonographiés. Passe pour Victor Hugo, pour Louis Blanc, pour Nefftzer, pour Saint-Victor, pour Burty, qui sont morts! Mais M. Renan, par exemple, souvent gratifié de l'appellation délicate « d'ancien séminariste », ne serait-il pas en droit de se plaindre et de jurer, s'il jurait jamais, qu'on ne le reprendra plus à penser tout haut? Tous ses dires de pure *eutrapélie* sulpicienne, paroles légères qu'il rectifiait du geste en les prononçant, les voilà désormais gravés sur le bronze. Ah! l'on n'était pas en sûreté aux dîners Magny et Brébant! Schérer s'y taisait, paraît-il, à la grande colère de Gautier. J'avoue que je ne l'en blâme point. Cela m'inspire même pour le tact et l'esprit de conduite de ce polygraphe une admiration que son œuvre écrite ne m'imposait pas. Bien lui en prenait, au subtil exégète, de garder le silence; au moins, de cette façon, Dieu et Luther sont-ils les seuls à connaître ses pensées d'après-boire. Baudelaire parlait souvent d'écrire un livre intitulé : *Mon cœur mis à nu*. M. de Goncourt, lui, met à nu le cœur des autres. Peut-être est-ce là cette vérité qu'il nous annonçait au début de son livre, « celle que personne ne veut ou n'ose dire »? La tradition exige en effet que cette déesse apparaisse sans voiles, mais c'est là une tradition classique et, franchement, il appartenait à un moderniste de jeter sur cette nudité quelques oripeaux.

Cela dit, je vais relire *l'Année terrible*.

URSUS.

LA PAIX PAR LA LIBERTÉ (1)

Le XIXe siècle sera surtout dans l'histoire le siècle de la liberté. Il l'a donnée à la plus grande partie de l'Europe, et c'est ce qu'il pouvait faire de plus efficace pour diminuer les chances de conflit entre les rois comme entre les peuples. Plus la liberté s'étend et se fortifie, plus les gouvernements deviennent impuissants pour le mal, plus les nations sont portées à s'entendre et à éviter la guerre. Or ses progrès en Europe ont été à peu près continus depuis 1814 jusqu'à nos jours. Nous avons le droit d'être fiers qu'ils se soient en général accomplis sous l'impulsion de la France ou à son exemple. C'est elle qui avait jeté comme une semence à travers le monde les principes de 1789. La Sainte-Alliance, dans sa réaction systématique contre les doctrines de la Révolution, s'était étudiée à détruire en divers lieux le régime constitutionnel, à le fausser, ou à l'empêcher de naître. Mais elle n'avait pu faire que ce feu sacré s'éteignît en France. L'Angleterre le gardait aussi. Mais elle ne l'eût point répandu au dehors si notre révolution de Juillet n'eût de nouveau donné le branle à l'Europe. A partir de ce grand événement et grâce à son influence, malgré bien des obstacles, la liberté, sous la forme de la monarchie limitée, gagna du terrain de toutes parts. On la vit, en quelques années, s'établir en Grèce, en Belgique, en Portugal, en Espagne.

Elle planta ou affermit son drapeau dans beaucoup d'États du centre, qui jusqu'alors ne la connaissaient guère que de nom. En 1847, le gouvernement prussien commençait à lui rendre hommage. La fermentation était alors générale. Mais il fallut le retentissement du 24 février pour que, de la Méditerranée à l'Océan, du fond de l'Italie aux extrémités du monde germanique, dix peuples se levassent à la fois et inscrivissent hardiment sur leurs bannières avec le principe des nationalités celui de la souveraineté populaire. A ce moment on put croire que le règne de la démocratie allait partout commencer. Cette puissance nouvelle fut, il est vrai, l'on s'en souvient, bientôt arrêtée dans son essor par une violente réaction. Mais elle ne fut point vaincue au point de perdre toutes ses conquêtes. Il lui fut donné, dans son malheur, de garder certaines de ses positions, d'où plus tard il lui a été possible de reprendre sa marche en avant. La France, après le 2 décembre, conservait du moins le suffrage universel. La Prusse, malgré Olmütz, demeurait pour l'Allemagne un centre d'attraction, parce que la vie constitutionnelle n'était pas en elle tout à fait éteinte. Le Piémont, malgré Novare, restait fidèle au régime constitutionnel.

Aussi est-ce par lui, c'est-à-dire par la liberté, que l'Italie est devenue ce qu'elle est. Quelque médiocre que fût son penchant pour la démocratie, M. de Bismarck n'a pas cru pouvoir sans elle constituer la nouvelle Allemagne, et c'est surtout par le don du suffrage universel qu'il a séduit la nation germanique. La vieille Autriche de Metternich, disloquée, désemparée, décrépite, n'a pu se relever de ses ruines et se régénérer dans une certaine mesure que par le partage du pouvoir entre les peuples et le souverain. L'aristocratique Angleterre a brisé de nos jours, à deux reprises (1), le cadre trop étroit de ses institutions électorales et appelé les masses populaires à la vie politique. Chez nous, les contre-coups de la révolution italienne ont, à partir de 1860, ébranlé peu à peu la dictature impériale. La révolution allemande l'a renversée. Pour la troisième fois, et dans les circonstances les plus défavorables à son éclosion, on a vu

(1) La librairie Alcan mettra prochainement en vente le premier volume de l'*Histoire diplomatique de l'Europe de 1815 à 1878*, par M. A. Debidour. Nous en donnons ici la conclusion.

(1) En 1867 et en 1884.

reparaître en notre pays la République; malgré tous les assauts, elle vit, elle grandit, elle prospère. Cette forme de gouvernement n'existait précédemment qu'en Suisse; elle n'avait fait que passer en Espagne. C'est un fait grave en Europe que son établissement définitif dans cette France, qui depuis cent ans a donné à tant de peuples le signal de l'émancipation. Et son rayonnement semble devoir être d'autant plus efficace que notre République a sagement renoncé à la politique de propagande, qui effarouche ou irrite, pour se borner à prêcher tranquillement d'exemple. En somme, qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, il faut bien constater qu'il y a eu, depuis 1814, tendance générale et heureuse vers la liberté, que presque tous les États européens l'ont conquise, les uns entièrement, les autres à moitié, et que des deux empires d'où elle est encore exclue, l'un (la Turquie) est appelé à se dissoudre assez prochainement, l'autre (la Russie) est miné par la révolution et peut d'un jour à l'autre faire explosion.

Voilà où nous en sommes, et ce que l'Europe a gagné depuis 1815. Le xxe siècle verra-t-il le triomphe complet de la démocratie dans cette partie du monde? Amènera-t-il l'établissement de la République dans tous les États qui la composent? Sera-t-il témoin, grâce à la victoire des doctrines socialistes, d'une entière transformation dans le gouvernement des peuples? Quelques-uns le croient, et tout cela n'est pas impossible. Il serait sans doute aussi téméraire de prédire à la cause populaire un succès aussi absolu et aussi prochain que d'annoncer pour la fin du même siècle l'affranchissement de toutes les nationalités opprimées. Ce que l'on peut, je crois, affirmer, c'est que certaines nationalités, maintenant constituées (l'Allemagne, l'Italie, la Grèce par exemple), ne se dissoudront pas, et qu'en général la liberté politique, qui a fait tant de progrès, ne reculera pas. Il y a donc lieu de penser que la cause de la paix gagnera encore du terrain. Certes, il y aura toujours (et il serait puéril de croire le contraire) des rivalités d'intérêt entre les gouvernements, des haines entre les peuples, des rancunes nationales, des injures à venger, par suite des conflits violents et des guerres. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, grâce aux institutions libres, les gouvernants auront de moins en moins la possibilité de troubler le monde par leurs caprices, leurs passions personnelles ou leurs ambitions de famille; c'est aussi que les peuples, par l'exercice même de leurs droits, prendront chaque jour une conscience plus nette de leurs responsabilités et seront moins prompts à se jeter dans les aventures; qu'en devenant plus instruits, plus éclairés, ils comprendront mieux qu'autrefois la solidarité d'intérêts qui existe entre eux; que, se connaissant mieux les uns les autres, ils sentiront qu'ils ont moins à gagner par les armes que par les travaux et les échanges de la paix (1). Aussi nous paraît-il permis d'espérer (sans tomber dans l'utopie) que les guerres de conquêtes, qui sont les plus fréquentes et les plus meurtrières et qui ont presque toujours pour cause l'ambition d'une dynastie ou l'entraînement irréfléchi d'un peuple, se feront en Europe de plus en plus rares.

A. Debidour.

(1) C'est ce que paraissent avoir admis, l'une vis-à-vis de l'autre, les deux nations française et britannique. Elles se haïssaient en 1815. Elles ne s'aiment peut-être pas beaucoup à l'heure qu'il est. Mais elles sont trop liées par les affaires, elles voient trop nettement le bien qu'elles se font et le mal qu'elles pourraient se faire pour être disposées à reprendre les armes l'une contre l'autre. Quelque froissement qui se produise entre elles, cette éventualité devient chaque jour de moins en moins probable.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élection législative. — Dans le département de Seine-et-Oise, où il s'agissait de remplacer M. Barbe, député républicain, décédé, il y a ballottage entre MM. de Caraman, républicain libéral (5843 voix), Vian, républicain (5747) et de Jouvencel, radical (2345).

Intérieur. — Par un décret rendu sur la proposition de M. Fallières, garde des sceaux, le Président de la république a gracié tous les ouvriers condamnés pour faits de grève jusqu'au 1er octobre.

Le commerce extérieur de la France s'est élevé pendant les huit premiers mois de 1890 à 3 307 218 000 francs pour les importations et à 2 720 149 000 francs pour les exportations. Ces chiffres, comparés à ceux de la période correspondante de 1889, présentent une augmentation de 122 254 000 fr. pour les importations et de 64 661 000 francs pour les exportations.

Angleterre. — L'alderman Savory a été élu lord-maire de Londres.

Autriche-Hongrie. — L'empereur Guillaume II est allé à Vienne rendre visite à l'empereur François-Joseph.

Portugal. — Le général Abreu e Souza a constitué un nouveau cabinet, qui est composé ainsi qu'il suit : MM. Antonio Candido à l'intérieur; de Sa Bradao à la justice; Mello Couvea aux finances; Barbosa aux affaires étrangères; Thomas Ribero aux travaux publics; Antonio Ennes à la marine; le président du Conseil a pris le portefeuille de la guerre.

Faits divers. — M. Méliodon a été nommé sous-gouverneur du Crédit foncier en remplacement de M. Lévêque, démissionnaire. — Ouverture de la quatrième exposition de Blanc et Noir aux Champs-Élysées, dans le pavillon de la ville de Paris. — Un Congrès des socialistes allemands s'est tenu à Halle. — Un Comité s'est formé à Florence pour ériger un monument au poète anglais Shelley. — Inauguration du monument d'Eugène Delacroix, dans le jardin du Luxembourg, sous la présidence de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique. — La huitième session du Congrès des américanistes s'est ouverte à Paris, sous la présidence de M. de Quatrefages, de l'Institut. — Une enquête vient d'être prescrite au sujet du projet de création d'un port de mer à Paris, élaboré par M. Bouquet de La Grye.

Nécrologie. — Mort de M. Calmon, sénateur : — de M. le marquis de La Rochethulon, ancien député légitimiste de la Vienne; — de M. Foubert, ancien chef de cabinet au ministère de l'intérieur; — de M. Persil, conseiller référendaire honoraire à la Cour des comptes; — de l'acteur Brasseur, ancien directeur du théâtre des Nouveautés; — de M. Alfred-Louis Adam, architecte distingué; — de M. Eugène Méry, syndic des agents de change de Marseille; — du cardinal Joseph de Hergentœther, archiviste du Vatican.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (898)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 TOME XLVI 25 OCTOBRE 1890

LE CONGRÈS DE HALLE ET LE SOCIALISME ALLEMAND

Un éminent publiciste écrivait, naguère, que, « dans cette armée socialiste qui avance pas à pas, mais dont il est encore impossible d'apprécier exactement la force, réside le secret de l'avenir politique de l'Allemagne ». Et M. de Bismarck, dans la retraite où l'a surtout amené sa divergence avec les vues de Guillaume II sur la question de la réforme sociale, a maintes fois exprimé sous une forme moins élevée une opinion analogue : « Le danger du socialisme, a-t-il répété, prime tout. »

Aussi l'Allemagne tout entière, et l'Europe, ont-elles suivi avec une attention profonde cette manifestation du socialisme organisé, cette expression d'une force si importante à bien connaître dans ses principes, ses moyens et ses effets, cette évolution colossale de l'armée socialiste qui vient d'avoir lieu sur les bords de la Saale, dans cette antique cité professorale accoutumée à des réunions plus académiques et à de moins brûlantes discussions.

« L'Europe entière, a dit Liebknecht en ouvrant la première séance, a les yeux fixés sur cette assemblée. »

C'était bien une assemblée en effet, et une assemblée parlementaire dans ses formes, opportuniste dans ses votes, qui nous est apparue, au lieu de la cohue tumultueuse dont les infimes réunions du socialisme dans d'autres pays donnent bien souvent le spectacle, d'ailleurs aussi rassurant que bouffon. Non loin de nous, un de ces congrès innombrables auxquels cette année-ci a été particulièrement propice ne se dissolvait-il pas gaiement, avec des cris et des chants, vociférés sur un air trop connu ?

Les trois cent quarante et un délégués de l'Allemagne, au contraire, ont conduit et laissé conduire les débats de leurs réunions avec un calme, un sérieux, un esprit scientifique dont les Trades-Unions anglaises elles-mêmes peuvent être jalouses.

C'est, comme il arrive souvent, la persécution qui a fait l'unité puissante du parti : depuis le 23 octobre 1878, date de la promulgation de la loi contre le socialisme, la main du chancelier de fer, aidé par la crainte que laissèrent à Guillaume Ier vieilli les attentats de Nobiling et de Haendel, avait tout fait pour comprimer, écraser et décapiter un parti dont aucune mesure n'arrêta l'activité tenace et la propagande infatigable. Par la presse clandestine, par l'apostolat verbal, dans la bourgeoisie, dans l'armée, dans les classes rurales, plus accessibles en Allemagne, parce que le paysan n'y est que par exception propriétaire de son bien, le socialisme s'avançait, creusant plus loin, creusant toujours, multipliant des manœuvres qui minaient le colosse impérial comme ces galeries souterraines du Niederwald qui faillirent, le 28 septembre 1883, faire crouler la *Germania* de bronze sur les collines rhénanes.

Ce ne fut pas une des moindres surprises réservées à l'Europe et à l'Allemagne par l'ancien élève du docteur Hintzepeter, devenu l'empereur Guillaume II, que l'abrogation de la loi sur le socialisme. Il est vrai que les efforts d'une police cependant dotée d'une rare centralisation avaient échoué dans la lutte contre l'ennemi. Sans doute aussi, Guillaume II, par ses premières mesures envers les classes ouvrières, s'était fait décerner le titre d'« Empereur des ouvriers » ; le bruit ne courait-il pas même qu'il avait tenu ce propos singulier : « Mes ancêtres sont venus à bout de la noblesse ; je saurai bien réduire la bourgeoisie » ? Malgré tout, l'émoi fut grand lorsqu'on apprit que la barrière élevée depuis douze années tomberait le 1er octobre 1890 ; la bourgeoisie rhénane emplit les colonnes sans fin des journaux où elle s'épanche de lamentations sans bornes. Quel torrent n'allait pas gronder par cette brèche imprudemment ouverte dans une digue nécessaire au salut allemand ! *Gazette de Cologne, Nouvelles de Hambourg, Grenzboten,*

les feuilles les plus dissidentes s'accordaient à prévoir des maux et des dangers incalculables. La *Gazette de Francfort*, seule, raillait (le 31 août) cette pusillanimité, qu'elle qualifiait d'« hypocrite et d'égoïste ».

Arriva, comme tout arrive, cette date aussi attendue que l'an mil. Les expulsés allemands rentrèrent sans autre bruit que celui des pots à bière choqués en leur honneur dans la *Kneipe*, sans autres torches incendiaires que les lampions allumés çà et là pour leur faire fête. Puis, le Congrès s'organisa, les divers délégués, munis de leurs billets de logements respectifs, se disséminèrent dans la cité natale de Haendel, et, le dimanche 12 octobre, la première séance eut lieu.

De prime abord, ce qui s'affirma dans les opérations du Congrès, ce fut cette « organisation dans le calme » que préconisait, après M. Bebel, le journal officiel du parti, le *Berliner Volksblatt*, le 9 juillet dernier. On avait fait grand bruit de divergences entre une minorité intransigeante et la fraction parlementaire du parti : toutes les questions irritantes et désorganisatrices s'effacèrent : Bruno-Wille, Wildberger, Boginski, Schippel lui-même, ce Schippel qu'un siège au Reichstag n'avait point rallié aux parlementaires, s'effaçaient visiblement et volontairement, eux et leur groupe, pour laisser le champ libre à Liebknecht, à Bebel, à Singer, à tous les députés théoriciens, à tous les *leaders*. Une seule voix s'éleva, mais décriée, mais vaine et vite étouffée dans le vide de sa protestation.

Rien n'a donc interrompu les opérations méthodiques du Congrès. Le socialisme a fait patte de velours. Il est manifeste qu'il est entré, comme l'a dit un de ses chefs, de la phase de l'utopie dans celle de la science. A loisir, sans contrainte ni contradiction, les doctrines et les procédés de ce positivisme social nous ont été exposés. Si la fin n'est pas aussi claire que les moyens sont précis, il n'en est pas moins instructif d'étudier ces moyens mêmes, d'autant que nous éprouvons de ce côté-ci du Rhin une satisfaction légitime à voir ces sortes d'expériences se produire en Allemagne; si jamais l'antique formule « de l'expérience sur une âme de peu de prix » fut de mise, il semble bien que c'est en pareille occurrence.

Car c'est justement dans la pauvreté de l'âme allemande, épuisée par vingt ans de militarisme servile, que la doctrine socialiste a trouvé le meilleur gage de son triomphe. Ni la noblesse, casernée et corrompue, ni la bourgeoisie, divisée et découragée, ni les classes rurales, peu attachées dans mainte province à un sol qu'elles abandonnent aisément, ni l'armée, pliée sous le plat du sabre, ne pouvaient lutter par la vitalité rebelle d'un esprit social contradictoire, contre la force qui tout entière se concentrait dans la doctrine socialiste. Combien faible fut l'essai même du socialisme chrétien et de ce socialisme savant, le *Kathedersozialims*, on l'a vu, on le verra mieux encore, maintenant que sont déchaînées les grandes eaux du socialisme ouvrier.

C'est à Bebel qu'est revenue la tâche de faire au Congrès l'historique du parti. Il a longuement exposé les étapes victorieuses qui l'ont amené jusqu'à être le parti le plus fort en Allemagne. Veut-on des chiffres? Le rapport lu au Congrès de Wyden, en 1880, constatait que, depuis l'entrée en vigueur de la loi d'exception, les recettes s'élevaient pour le fonds de propagande à 37 310 marks; au Congrès de Copenhague, en 1883, on accusait une recette de 95 000 marcks; au Congrès de Saint-Gall, en octobre 1887, le chiffre montait à 208 665 marks. Cette année, à Halle, Bebel, après avoir rappelé l'extension presque électrique de la presse socialiste, a donné pour le fonds électoral le chiffre de 200 000 marks et plus; pour le fonds de secours, celui de 100 000 marcks au bas mot.

C'est Liebknecht qui a fait connaître le détail du programme. Il n'était, au reste, point inédit. Les moyens indiqués sont légaux et parlementaires.

Il est curieux de voir le socialisme devenir, en quelque sorte opportuniste, de lui voir par exemple admettre le gouvernement représentatif, préconiser le *referendum* suisse, prêcher la liberté des cultes, et reconnaître qu'il convient d'apporter au collectivisme des réformes radicales. C'est proprement la mise en œuvre de l'idéal proposé le 10 août dernier par le *Vaterland* : « Si les socialistes allemands parviennent à expulser de leurs rangs les éléments anarchistes pour se placer sur le terrain parlementaire, ce parti se transformera par là même en une fraction capable d'entrer dans le cadre de l'État conservateur. »

Il ne faudrait cependant pas se tromper sur ce grand calme et croire que, pour s'être soudainement changée en bonace, la tempête redoutée n'a plus ni menace ni force. Il serait également prématuré de voir dans le socialisme allemand un parti aussi parfaitement homogène que semble l'avoir été le Congrès dernier. Sans vouloir — ainsi que la presse, en Allemagne et ailleurs, cherche à le faire — diminuer en rien l'importance de la tranquillité et du bon accord rencontrés à Halle, l'on peut croire que les anarchistes reprendront la partie, qu'on verra beau jeu sur certaines questions brûlantes, les hommes étant toujours hommes, surtout quand leur seul idéal est le triomphe matériel, et qu'enfin, suivant la parole de Jean-Jacques, « l'imagination transforme en vice les passions des êtres bornés ».

Ce que nous ont montré les débats engagés, ou pour mieux dire les assemblées plénières tenues à Halle, ce sont les procédés que veulent mettre en œuvre, pour assurer la victoire de leurs passions plus ou moins « transformées », les socialistes allemands. Le but où tend ce long programme mitigé de fédéralisme et de centralisme, nous le connaissions : Johann Most nous l'a récemment défini : « L'extinction des classes capitalistes; la suppression des monopolistes. » L'esprit scientifique et pratique de l'Allemagne a bien compris que, pour arriver à ce règne du collectivisme, la force n'était pas une méthode. Le *Volksblatt*, qui va devenir le *Vorwærts*, ne disait-il pas : « La conquête de la souveraineté politique ne se fera pas en un instant et ne sera pas due à une révolution subite; on ne la réalisera qu'avec un travail persévérant et par la voie parlementaire. La société bourgeoise n'a pas été créée d'un seul coup; de même on ne peut l'anéantir en un moment. C'est une forteresse, avec des moyens de défense innombrables. Une armée qui voudrait la prendre d'assaut serait insensée. »

Il convient du moins de reconnaître que la liberté donnée au socialisme allemand pour exposer la tactique de son armée et faire évoluer ses forces en pleine lumière aura cet avantage de permettre aux adversaires du parti de s'organiser; et dans le reste de l'Europe, il n'est pas une nation qui n'ait intérêt à pénétrer la tactique du socialisme, ne fût-ce que pour savoir mieux la déjouer.

DES PROVINCIALES

à propos de discussions récentes.

A quelle occasion, dans quelles circonstances furent composées, publiées et répandues les *Lettres provinciales*, c'est ce que tout le monde sait. Que si quelqu'un, par aventure, l'ignorait ou l'avait oublié, nous le renverrions au récit qu'en a laissé Nicole. On en compléterait au besoin la lecture par celle des chapitres VI à XVI du livre III du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, et surtout des livres XI, XII et XIII des *Mémoires* du P. Rapin, afin d'entendre, une fois au moins, les deux parties. C'est ce que je crains qu'avant de parler du jansénisme en général, et des *Provinciales* en particulier, plus d'un critique ou d'un commentateur n'ait volontiers négligé.

Quel est le sujet de ces *Lettres* fameuses, on ne l'ignore pas davantage. Le même Nicole encore a rédigé, pour chacune d'elles, un court et substantiel sommaire. Nous voudrions pouvoir en reproduire ici la table. Elle permettrait, en effet, de saisir, comme d'un seul coup d'œil, tout l'ensemble de la polémique, et les rapports très étroits qui lient, dans les *Provinciales*, la question morale à la question de la grâce. On y verrait comme on se trompe, quand on va répétant que Pascal, à partir de la *Cinquième Provinciale*, changeant adroitement l'état de la question, et laissant aux théologiens l'objet essentiel de la dispute, se serait en quelque sorte échappé sur la morale et sur les Jésuites. Car, pour ne rien dire encore de plus, c'étaient bien les Jésuites, à Louvain, à Paris et à Rome, qui poursuivaient, depuis seize ans déjà, la condamnation du jansénisme; et c'était bien contre eux que Jansénius avait écrit son *Augustinus*, c'était contre Suarez, contre Vasquez, contre Molina — qui sont trois des « quatre animaux » d'Escobar, dans l'allégorie dont Pascal a cru pouvoir si fort s'égayer, — et c'était contre Lessius, auxquels il reprochait de renouveler dans l'Église les erreurs des « Marseillais » ou « Semi-Pélagiens ». C'est ce qu'on oublie trop souvent aussi quand on parle des *Provinciales*, et qu'on veut faire honneur aux amis mondains de Pascal, au chevalier de Méré, par exemple, ou je ne sais encore à qui, de l'avoir jeté lui-même, sans qu'il y songeât, dans la voie du succès.

Enfin je ne rappellerai pas non plus avec quel applaudissement universel les *Provinciales* furent reçues; ni, depuis deux cent cinquante ans bientôt, les louanges qu'on en a faites ou les jugements qu'on en a portés : il n'y a rien de plus connu, ni qui soit après tout d'un plus mince intérêt. Aussi bien « le monde est devenu défiant »; et il y a longtemps qu'en pareille matière l'admiration de Voltaire ou celle même de Bossuet ne commandent, n'engagent, ni ne déterminent plus la liberté de nos appréciations. Nous voulons voir et juger nous-mêmes.

Mais ce qu'on peut encore faire, si je ne me trompe, ce qui est toujours et plus que jamais intéressant, c'est de préciser les raisons de ce succès; c'est d'examiner le degré de sincérité de Pascal dans cette polémique; c'est peut-être aussi de rechercher quelles ont été les conséquences des *Provinciales*. Si ces questions ne sont pas nouvelles, cependant on n'a pas serré d'assez près la première. Des discussions récentes et assez vives ont renouvelé la seconde, qu'il serait temps aussi bien d'élargir, et surtout d'élever au-dessus de celle de savoir si Pascal a plus ou moins littéralement rendu le latin d'Escobar et de Filliutius. Et, pour la troisième, je suis aussi loin qu'on le puisse être de consentir à la réponse qu'on y fait d'ordinaire.

*
* *

Écartons tout d'abord les mauvaises raisons, les petites, celles qui n'en sont plus depuis longtemps pour nous, l'attrait du mystère ou celui du scandale, comme aussi les raisons que Joseph de Maistre a proposées : l'intérêt de la faction « à faire valoir le libelle », ou « la qualité des hommes qu'y attaquait Pascal ». N'a-t-il pas encore inventé cet impertinent paradoxe, que, si les *Lettres Provinciales*, avec le même mérite littéraire, avaient été écrites contre les Capucins, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus? Il n'a donc oublié que de nous dire comment il se fait que nous ne lisions plus aujourd'hui, quoiqu'ils soient de cent ans moins anciens, les réquisitoires de La Chalotais contre la Compagnie, par exemple, ou le verbeux opuscule de ce plat d'Alembert : *Sur la Destruction des Jésuites?* Comment encore « la faction », qui sans doute y eût eu le même intérêt, n'a-t-elle pas pu faire durer jusqu'à nous *la Fréquente Communion* d'Arnauld, ou *les Visionnaires* de Nicole? Car, on remarquera qu'en leur temps, le succès n'en a guère été moindre que celui des *Provinciales;* on réfléchira que les adversaires eux-mêmes du jansénisme ont loué dans *la Fréquente Communion* « tout l'artifice du langage joint à toutes les beautés de l'éloquence »; et l'on se souviendra que les contemporains n'ont pas fait de comparaison entre « Monsieur Pascal » et celui qu'ils appelaient, tout d'une voix, « le grand Arnauld »?

Peut-on seulement dire, avec le même de Maistre, que *les Provinciales* soient, à leur date, dans notre histoire, « le premier livre vraiment français qu'on eût encore écrit en prose »? Ce serait faire tort à Arnauld lui-même, pour son livre de *la Fréquente Communion*, qui est de 1643; à Descartes, pour son *Discours de la Méthode*, qui est de 1637; à Balzac enfin, pour ses *Lettres*, dont les premières sont de 1624; — et je ne dis rien de Montaigne, ou de Calvin. Voltaire parle mieux, quand il veut qu'on rapporte aux *Provinciales* l'époque de « la fixation du langage »; et il a presque raison quand il

les appelle « le premier livre de génie qu'on eût vu ». Par malheur, ce que c'est que la « fixation du langage », et surtout, par ou pour quelles qualités *les Provinciales* sont un « livre de génie », voilà ce qu'il a oublié de nous apprendre, et voilà pourtant tout ce que l'on voudrait savoir. Quand en finirons-nous avec cette manière sommaire, vague et pompeuse, de louer? Si la langue ou la phrase de Pascal ont des mérites que celles de Nicole n'aient point, ne tâcherons-nous pas de les nommer par leur nom? Si sa pensée pénètre à des profondeurs que celle d'Arnauld ne soupçonne même pas, n'essayerons-nous pas de les mesurer? Et si nous ne pouvons pas nous flatter de jamais définir le « génie » ne ferons-nous pas un effort pour le caractériser en ce qu'il a toujours de particulier, d'individuel et d'unique?

Ne parlons pour cela ni de Rabelais ni de Montaigne. Leur langue est encore trop mêlée de latin; leur phrase est « inorganique »; et, même ce que leur style a de plus personnel, ces répétitions, ces énumérations dont Rabelais abonde, comme ces métaphores ou ces comparaisons qui semblent naître d'elles-mêmes sous la plume de Montaigne, ne sont à vrai dire que l'expression de leurs tâtonnements. Ils cherchent la propriété du mot; et, ne la trouvant pas, ils nous donnent à choisir entre les diverses formes qui leur semblent traduire à peu près leur pensée. Ne remontons pas au delà d'Arnauld. Toujours ample, toujours correcte, et généralement claire, la phrase d'Arnauld est souvent lourde, habituellement triste, et toujours monotone. Je ne dis rien de sa longueur. La phrase de Pascal n'est pas plus courte que celle d'Arnauld; et ses critiques lui ont reproché plus d'une fois, avec apparence de raison, qu'elle était fréquemment embarrassée de parenthèses, d'incises, de propositions subordonnées ou relatives, et relatives de la relative. En voici une que le P. Daniel a notée dans ses *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe :* « Si je ne craignais d'être aussi téméraire, dit Pascal, je crois *que* je suivrais l'avis de la plupart des gens *que* je vois, *qui*, ayant cru jusqu'ici, sur la foi du public, *que* ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire par le refus bizarre *que* l'on fait de les montrer, *qui* est tel, *que* je n'ai vu encore personne *qui* m'ait dit les y avoir vues. » Cette phrase est tirée de la *Première Provinciale;* et peut-être ce physicien, ce géomètre, qui jusque-là n'a presque pas écrit, est-il encore gêné de l'usage nouveau qu'il fait ici de sa plume. Voici donc la dernière phrase de la *Treizième Lettre*, l'une de celles qu'il a recommencées sept ou huit fois, dit Nicole : « Concluons donc, mes Pères, *que* puisque votre probabilité rend les bons sentiments de quelques-uns de vos auteurs inutiles à l'Église, *et* utiles seulement à votre politique, ils ne servent *qu'*à nous montrer, *par* leur contrariété, la duplicité de votre cœur, *que* vous nous avez parfaitement découverte, en nous déclarant, d'une part, *que* Vasquez et Suarez sont contraires à l'homicide, et, de l'autre, *que* plusieurs auteurs célèbres sont pour l'homicide, *afin d'*offrir deux chemins aux hommes, en détruisant l'esprit de Dieu, *qui* maudit ceux *qui* sont doubles de cœur, et qui se préparent deux voies : *Væ duplici cordi et ingredienti duabus viis.* »

Mais, si la phrase de Pascal n'est pas courte, et si la longueur s'en mesure à l'importance, ou pour ainsi parler à la nature de la pensée qu'elle exprime, elle est toujours claire, plus que claire, lucide, comme on le voit dans ces exemples; et elle l'est parce qu'elle est diversement éclairée. Là est sa part d'invention dans l'histoire de la prose française; et cette part est considérable. Tandis qu'avant lui la phrase d'Arnauld, comme celle de Descartes, ne s'éclairait encore que d'une lumière blanche et froide, partout égale, et en quelque sorte uniformément diffuse, l'air circule et se joue dans celle de Pascal, et avec l'air s'y insinuent la flamme, le mouvement et la vie. Il est court quand il le faut, et il n'est long que parce qu'il le veut. Ou plutôt, il n'est ni long ni court, mais sa phrase, sans rien perdre de la netteté du contour qui la cerne, s'assouplit, se ploie, se brise, et se raccourcit, ou s'allonge, quand et comme il lui plaît, avec une docilité, une facilité, une vivacité uniques. Si jamais dans notre langue on n'a porté plus loin le naturel, c'est que jamais on n'y a poussé plus loin l'art d'écrire, en tant qu'il consiste, non pas à vouloir briller aux dépens de son sujet, mais à chercher et à trouver, parmi toutes les expressions qu'il peut y avoir d'une même pensée, la seule qui lui convienne, la seule qui l'égale, et le seul tour qui en suive, qui en imite, qui en reproduise, pour ainsi dire, tous les accidents. Je ne connais qu'un style, à cet égard, qui soit comparable à celui de Pascal; et il est aussi de Port-Royal, puisque c'est celui de Racine.

On comprend sans doute qu'ainsi défini, ce mérite ne se borne pas à la phrase. Mais il s'étend de la phrase à la période entière, et de la période à toute la *Lettre*, et d'une lettre à toutes les autres. Ironie légère, mondaine et enjouée; raillerie grave et amère; narration élégante et facile; dialectique tour à tour ou ensemble subtile et passionnée; vivacité du trait; rapidité de la riposte; ampleur et liberté du mouvement, saintes indignations, si « Molière, comme on l'a dit, n'a rien de plus plaisant que les premières *Provinciales*, ni Bossuet de plus beau que les dernières », et dans un tout petit volume, si « toutes les sortes d'éloquence et d'esprit se trouvent ainsi renfermées », c'est une conséquence de ce premier mérite. D'autres ont eu d'autres qualités, plus d'éloquence, comme Bossuet, et autant d'esprit, comme Voltaire — qui sont avec Pascal les maîtres de la prose française — mais il semble qu'il y ait moins de variété dans leur manière que dans la sienne; et, du ton de la conversation familière à celui dont on célèbre les Henriette et les Condé, ils n'ont pas rempli, comme lui, tout l'entre-deux. Ils n'ont pas eu, comme lui,

dans l'emploi des moyens de l'art, cette sûreté, ou plutôt cette infaillibilité de tact. Il n'est arrivé à Pascal d'en manquer qu'une seule fois peut-être, dans la *Seizième Provinciale*, celle « qu'il n'a pas eu le temps de faire plus courte ». Ce jour-là, le 4 décembre 1656, il s'est abusé sur l'intérêt que le public pouvait prendre à la façon dont les Jésuites avaient travesti les sentiments d'Arnauld sur la transsubstantiation. Mais la seizième lettre mise à part, si l'originalité des *Provinciales* est quelque part, elle est là : dans ce goût sévère et caché qui règle le choix des mots et des tours, celui du ton de la plaisanterie et de la véhémence du mouvement, sur l'importance vraie de la pensée qu'ils expriment. On peut plaisanter sur « le soufflet de Compiègne », et s'égayer de l'altercation du cuisinier Guille avec le jésuite Borin. Cependant, cette matière touche elle-même à une autre, qui est de savoir ce que nous pouvons faire pour venger notre « honneur » offensé. Et si quelqu'un avance, comme Lessius ou comme Escobar, que nous sommes alors excusables de tuer, qui ne voit qu'avec la question de savoir si nous nous ferons justice nous-mêmes, c'est celle de l'homicide, c'est celle du droit de punir, c'est celle du fondement de la justice des hommes qui se pose? Et à mesure qu'une question s'engendre ainsi de l'autre, le ton de la polémique s'échauffe; il s'irrite, il s'élève; la raillerie devient plus âpre; les formes oratoires s'ordonnent en quelque sorte d'elles-mêmes sous la plume de Pascal; et, sans transition apparente, une discussion commencée par des plaisanteries s'achève par les coups de la plus haute éloquence.

Mais ce n'est pas tout encore. On ne sépare pas plus, chez Pascal que chez Bossuet, la forme d'avec le fond; et voici la grande raison du succès des *Provinciales*. Grâce à cette promptitude et à cette sûreté de coup d'œil, grâce à cette prestesse et à cette souplesse, grâce à cet art de mettre leur vrai prix aux choses et d'y proportionner son effort, *les Provinciales* sont venues faire tout à coup la lumière dans la question la plus obscure et la plus importante qui s'agitât alors au sein du christianisme. Non pas qu'elles en aient dissipé toutes les ombres; et, au contraire, je dirais volontiers qu'elles en ont épaissi quelques-unes; mais, du milieu de ces ombres mêmes, elles ont dégagé ce qu'il nous fallait uniquement savoir. C'est ce que n'avaient su faire ni le profond et savant auteur de l'*Augustinus*, tout scolastique encore; ni celui de *la Fréquente Communion*, que l'ancienne Sorbonne a eu si grand tort de rayer du nombre de ses docteurs, car je doute qu'elle ait jamais eu de plus glorieux représentant d'elle-même. Cette morale, dont ils avaient caché les principes dans les profondeurs inaccessibles du dogme de la grâce, comme s'il était possible que la conduite humaine dépendît d'une règle que la raison n'entendrait pas, *les Provinciales* y ont réduit le tout du jansénisme; et aussitôt, tout ce que l'on ne comprenait pas avant elles, on l'a compris; on en a compris, on en a vu, on en a touché le lien avec la vie réelle. Je ne puis donc assez m'étonner que Sainte-Beuve, comparant quelque part *les Provinciales* aux *Philippiques*, ait osé dire que Démosthène « demeurerait toujours plus beau que Pascal, parce qu'il ne demande pas tant d'efforts à distance, et qu'il agit dans des conditions humaines plus saines et plus naturelles ». Superstition de l'antiquité! Si nous avons une dette envers la patrie, ne nous devons-nous donc rien à nous-mêmes, et, en nous-mêmes à l'humanité? Que veut-on dire, avec cet « effort à distance », dont nous aurions besoin pour nous intéresser de toute notre personne aux questions que Pascal discute : si, par exemple, nous avons le droit de nous faire justice à nous-mêmes; si notre « honneur » vaut la mort d'un homme; si nous pouvons nous parjurer pour sauver notre vie (1)? Mais, précisément, ce que d'autres ont fait, comme Descartes, pour la philosophie, Pascal, avec ses *Provinciales*, l'a fait pour la théologie morale. Il l'a tirée de l'obscurité du cloître et du secret des confessionnaux. Il l'a produite au grand jour. Et sans vouloir s'attarder davantage à disserter du *pouvoir prochain* et de la *grâce suffisante*, élargissant le terrain du combat, il est venu dire à tous ceux qui ne voyaient pas l'intérêt de ces questions, ou plutôt leur crier : « En voici les conséquences : voyez et jugez maintenant. »

C'est aussi bien l'un des grands crimes qu'on lui fasse, n'étant pas théologien lui-même, d'avoir traité les questions que se réservaient les théologiens, et, par son exemple, d'avoir induit « le monde » à les débattre. Mais, puisque l'occasion s'en présente, il faut enfin que quelqu'un ait le courage de le dire : le « monde » en a le droit, et il en a même le devoir. Le « monde » a le droit d'examiner les principes au nom desquels on prétend le conduire; et, ces principes, si les théologiens les ont comme à plaisir enveloppés, ou embrouillés souvent, dans le réseau de leurs subtilités, le « monde » a le droit de les en dégager; et, s'il ne le peut pas, il a le droit de juger d'eux sur les conséquences qu'on en tire. La théologie n'est pas une science qui existe, comme l'algèbre ou comme la physique, indépendamment de ses conséquences, qui leur soit en quelque sorte antérieure ou supérieure; et il n'est pas ici question du « vide », ni du « plein », ni du « plein du vide », mais d'agir, et de se résoudre, et de se conduire. La grâce est-elle *prévenante, concomitante* ou *subséquente?* Je n'ai garde de méconnaître l'intérêt du problème; et je crois que je pourrais le

(1) M. Ernest Havet, dans son édition des *Provinciales*, a repris le paradoxe de Sainte-Beuve : « Pascal, dit-il, est un génie du même ordre que Démosthène... mais Démosthène ne parlait pas de théologie. » M. Havet, s'il était encore du monde, ne serait-il pas bien étonné qu'on lui dît que c'est justement là le tort de Démosthène, et sa très grande infériorité par rapport à Pascal ou à Bossuet? C'est cependant la vérité.

montrer au besoin. Mais ce que je demande, ce que j'ai le droit d'exiger qu'on me dise avant tout, c'est où me mènera la solution qu'on en donne; et, de cette solution, ma conscience est apte à connaître : elle ne m'a même été donnée que pour cela. C'est ce que Pascal a cru, et c'est ce que nous croyons comme lui. Sans se séparer de l'Église, et même en continuant de faire corps avec elle presque malgré elle, il a réclamé pour le « monde » les explications qu'il semblait qu'on lui refusât. Il a fait plus; il les a données lui-même. Et c'est pourquoi, si « *les Provinciales* avaient été écrites contre les Capucins », non seulement, quoi qu'en dise de Maistre, on en parlerait encore, mais on en parlerait de la même manière. Je vais essayer de montrer maintenant pour quelle raison Pascal s'en est pris aux Jésuites; qu'il ne pouvait, qu'il ne devait s'en prendre qu'à eux; et si j'y réussis, j'aurai montré du même coup ce qu'il a mis dans sa polémique de passion et de sincérité.

*
* *

Disons-le d'une manière générale : si l'auteur des *Provinciales* ne s'est pas toujours astreint à traduire ou à reproduire littéralement les textes qu'il citait, cependant on n'a pu le convaincre d'inadvertance ou d'oubli grave qu'en deux ou trois cas tout au plus, mais d'*imposture* en aucun. Le père Nouet, aidé du père Annat et du père Brisacier, y a perdu son temps jadis; et l'abbé Maynard, de nos jours, dans cette *Réfutation des Lettres provinciales*, à laquelle un prélat voulait bien nous renvoyer récemment, n'a guère été plus heureux. Que si d'ailleurs on objectait que c'est encore trop que deux ou trois inadvertances dans un ouvrage où le seul Escobar n'est pas cité moins de soixante-sept fois — c'est Escobar qui les a comptées lui-même — nous en convenons, mais nous demandons alors la permission de faire observer que, si Pascal eût voulu faire ses *Provinciales*, selon son mot, encore « plus fortes », Escobar et les autres lui en eussent fourni de toutes les façons. Ils ont en effet des décisions sévères, comme quand ils enseignent que le médecin pèche *mortellement* qui se charge de plus de malades qu'il n'en saurait soigner. *Escobar. Tract. III, Ex. IX*, 34. Ils en ont d'amusantes. « *Les représailles sont-elles permises?* demande le même Escobar. Sans doute : *Ita plane;* mais à six conditions, dont la première est de ne pas s'exercer sur les personnes ecclésiastiques. » *Ibid. Tract. I, Ex. VII*, 115. Telle est encore une décision relative aux péchés mortels des bibliopoles : « Un libraire pèche mortellement quand il vend des livres étrangers qui font concurrence à ceux d'un auteur national. » *Ibid. Tract. II, Ex. III*, 2. Et ils ont enfin des décisions scandaleuses, qu'on voudra bien nous dispenser de préciser davantage. Pascal n'a pas nié qu'il y en eût de sévères — il a même eu le soin de le dire en propres termes — mais, des amusantes et des scandaleuses, il n'a cru devoir prendre que celles qui convenaient à la gravité de son dessein (1).

Mais on l'accuse d'une autre erreur, plus générale et plus grave que l'omission ou le changement d'un mot dans un texte d'Escobar ou du père Bauny. On lui reproche d'avoir parlé de ces *Théologies morales*, écrites en latin, nous dit-on, pour l'usage des seuls confesseurs, comme si leurs auteurs les avaient proposées à la lecture commune des fidèles. Et on lui reproche aussi d'avoir écrit comme s'il croyait que les casuistes eussent *permis* ou *autorisé* par leurs décisions tout ce qu'ils ne défendaient point. Pour le disculper entièrement, il faudrait donner ici — sur les casuistes eux-mêmes et sur la casuistique en général — plus de détails que nous ne le pouvons. Le sujet en vaudrait la peine; et c'est un livre qui nous manque qu'une bonne histoire de la casuistique. Mais, en l'attendant, on oublie que d'être écrite en latin, ce n'était pas alors une raison pour une *Théologie morale* d'être lue par moins de lecteurs; et la preuve n'en est-elle pas que le succès des *Provinciales* n'est devenu lui-même européen, si je puis ainsi dire, qu'après que Nicole eût mis le texte de Pascal en latin? J'ai d'ailleurs sous les yeux, en ce moment même, la *quarante-deuxième édition* de la *Théologie morale* d'Escobar (2). Elle est datée de 1656. Si naïf qu'on le suppose — et le fait est qu'il l'est terriblement — a-t-il pu croire que les confesseurs eussent à eux seuls consommé quarante et une éditions de son livre? Pour être assurés du contraire, nous n'avons, au surplus, qu'à l'écouter lui-même. Il pose des questions, celle-ci, par exemple, que je cite en son texte latin : *Dormire quis nequit nisi sumpta vesperi cœna : tenetur ne jejunare?* Et il répond sans atténuation, restriction, ni commentaire d'aucune sorte : « *Minime.* Pas le moins du monde. » Que veut-on de plus clair? Voici pourtant une décision plus positive encore dans la forme : « *Dubito num expleverim annum vigesimum primum...* — Rép. *Non teneris jejunare.* » Citons-en une troisième : « *Dixisti a mortali parvitatem excusare materiæ : assigna*

(1) Notons seulement à ce propos qu'il n'est pas exact de dire, avec M. Havet, que les *Provinciales* « aient laissé dans l'ombre une portion considérable de la casuistique, celle qui se rapporte à ce qu'on appelle, dans la langue théologique, la luxure »; et que, tout au contraire, les *Provinciales*, mais surtout les commentaires qu'on en a donnés, tendraient à faire croire que cette matière de la luxure tient beaucoup plus de place qu'elle n'en occupe réellement dans les in-folio des casuistes.

(2) Puisque nous tenons Escobar, profitons-en pour justifier Pascal sur un texte de Filliutius, qui est un des deux ou trois qu'on lui reproche d'avoir mal cités. C'est le texte devenu fameux : « Celui qui s'est fatigué à quelque chose, comme à poursuivre une fille, est-il tenu de jeûner? » Si Pascal avait pu craindre qu'on l'accusât d'infidélité, il n'avait qu'à se saisir encore d'Escobar : « *Quid de laborante ad malum finem libidinis? Non potest jejunium solvere ut vires colligat, ad crimen patrandum, sed post commissum potest, ad vires recuperandas, lassitudini jejunio soluto occurrere.* » (*Tract.* I, *Ex.* XIII, 23.)

materiæ parvitatem. — Rép. *Duarum unciarum, quæ est quarta pars collationis.* » Supposé que ces questions ne soient à l'usage que des seuls confesseurs, n'est-il pas vrai que, de dire au pénitent qui s'accuse d'avoir rompu le jeûne, faute, s'il n'avait pas soupé, de pouvoir dormir, qu'il ne l'a pas rompu, c'est lui donner une règle précise? comme de lui dire qu'il peut boire du vin, et même de l'hypocras? Peut-on prétendre que Pascal ait eu tort de voir dans tout cela des permissions et des conseils? de quels yeux lisons-nous Escobar si nous y voyons autre chose? et, pour ne rien dire encore du relâchement ou de la sévérité de sa morale, pouvons-nous l'entendre et le prendre autrement que ne l'a fait l'auteur des *Provinciales?* Non; les traités des casuistes ne sont pas à l'usage des seuls confesseurs, quoi qu'on en veuille dire; et, s'il en fallait une dernière preuve, je l'emprunterais aux approbations expresses dont ils sont revêtus : « *Hoc opus* — dit textuellement un évêque en présentant aux lecteurs le fameux *De matrimonio* de Sanchez — *hoc opus dignissimum censeo quod non solum pro communi scholæ utilitate in lucem prodeat, typisque quam citissime mandetur, verum etiam quod omnium oculis ac manibus continue versetur.* »

Ne nous lassons pas de justifier Pascal. On lui fait un autre reproche : c'est d'avoir imputé à la Société de Jésus tout entière les opinions de ses casuistes, comme si, dit-on, les supérieurs avaient le temps de lire ce qui s'écrit d'un bout du monde à l'autre! et comme si les exagérations — on dit même les extravagances — de quelques particuliers pouvaient, du fond d'un couvent d'Italie ou d'Espagne, engager et surtout compromettre tout un grand corps! La réponse est trop facile. Si les Jésuites ne renient pas les gloires de leur ordre, ils ne sauraient non plus renier ni rompre dans l'histoire la solidarité qui les lie à ceux qu'ils n'ont point publiquement désavoués. Suarez et Sanchez, Vasquez et Escobar, Lessius et Lugo, Molina et Valentia ne sont-ils pas d'ailleurs eux-mêmes des « gloires » de l'ordre? des « théologiens » en titre de la compagnie; des « autorités » par conséquent en matière de morale? Il faut en finir avec ce sophisme. Dans le *Compendium theologiæ moralis*, du P. Gury, jésuite, revu, augmenté et corrigé par le P. Dumas, jésuite aussi, et daté de 1881, les Escobar et les Lami sont qualifiés *d'auteurs graves*, de même qu'Henriquez, de même que Reginaldus; et pour Layman ou pour Lessius, on ne trouve pas de mots qui suffisent à les louer. *Nulli aut fere nulli theologo morali fuit secundus*, y dit-on du premier; et de l'autre : *Inter maxima decora S. J. est numerandus, et ipsum laudare vix sufficimus.* Est-ce ainsi que l'on parle de ceux que l'on n'approuve point? Les Jésuites peuvent-ils être admis à traiter d'extravagance ou de singularité ceux qu'après deux cent cinquante ou trois cents ans, ils continuent de célébrer en ces termes? Et Pascal n'a-t-il pas eu raison de leur imputer en corps les opinions des « classiques » dont on voit qu'ils tirent toujours les principes, les méthodes, et les décisions de leur casuistique?

Il n'a pas manqué davantage à la justice en ne les imputant qu'aux seuls Jésuites, et en n'enveloppant qu'eux, si je puis ainsi dire, dans le réquisitoire qu'il dressait contre la casuistique. C'est cependant le grand argument des PP. Nouet et Annat dans leurs *Réponses aux Provinciales;* c'est aussi celui du P. Daniel dans ses *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe;* et c'était hier encore l'un de ceux de M. J. Bertrand dans une curieuse étude sur *les Provinciales*. Puisque Caramuel ou Diana, qui ne sont point Jésuites, n'ont pas fait, eux aussi, de moins « jolies questions » qu'Escobar ou le P. Bauny, on s'étonne que, ce qu'il disait de la morale ou de la politique des Jésuites, Pascal ne l'ait pas étendu à celles des Théatins ou des Bénédictins. Et on ne s'en étonne pas seulement, on lui en fait un crime. On croit faire merveille de trouver chez Louis Lopes ou chez Thomas Mercado, qui sont, dit-on, des Jacobins, telles ou telles solutions dont la subtilité scandaleuse ne le cède nullement aux plus inattendues qu'aient inventées Vasquez ou Lessius Mais, tandis que l'on s'imagine ruiner ainsi l'autorité des *Provinciales*, on ne fait rien que rapetisser les questions mêmes que Pascal y agite. On réduit aux proportions d'une rivalité d'école, ou pour mieux dire de boutique — ce qui n'est toujours que trop facile — une controverse où le génie de l'auteur des *Provinciales* est justement d'avoir vu qu'il y allait de toute la morale, et on ressemble à ce spirituel Médicis qui ne voyait jadis aussi, lui, du haut de son Vatican, qu'une « querelle de moines » dans la mémorable dispute qui commençait à troubler son Église pour séparer bientôt l'une de l'autre les deux moitiés de la catholicité.

Qu'importe, en effet, qu'il y ait eu des casuistes de toutes les robes et de toutes les couleurs; qu'il y en ait eu de « déchaussés » et « d'encapuchonnés »; qu'on en pût découvrir au besoin jusque parmi les jansénistes, si nul ordre ou nulle famille religieuse n'en a compté de plus nombreux, de plus accommodants et de plus justement fameux que la Société de Jésus? si les Jésuites ont vu mieux que personne le parti qu'on pouvait tirer de la casuistique, non seulement pour la direction ou la domination des consciences, mais encore pour incliner la religion elle-même dans le sens qu'ils voulaient? si ces « janissaires de l'Église catholique » — puisqu'on a cru les honorer en les nommant de ce nom — en ont seuls su faire un moyen de politique, une arme de combat, un instrument de règne? C'est ce qu'il faut voir, et c'est ce qu'on ne peut voir qu'en remontant jusqu'aux origines de la Société de Jésus, ou même un peu plus haut encore, et jusqu'à l'époque de la Réformation.

Il y avait en effet alors, en 1656, quelque cent cinquante ans que la religion et la morale traversaient une crise qui dure toujours, et dont l'histoire du jan-

sénisme, entre celle de la réforme du XVIe siècle et de la philosophie du XVIIIe, n'est qu'un épisode ou une péripétie. Attaquée de tous les côtés à la fois par les princes temporels et par les humanistes, par Henry VIII autant que par Érasme; exposée du dehors à toute la fureur des haines populaires contre la domination ecclésiastique; ébranlée au dedans — c'est Bossuet qui le dit dans son *Histoire des variations* — par ses propres désordres, il s'agissait de savoir ce qu'il adviendrait de la religion même; si elle continuerait de retenir plus longtemps le pouvoir qu'elle avait exercé sur les imaginations du moyen âge; et si l'on sauverait enfin, de la ruine qui la menaçait, les débris de la morale chrétienne. C'est ce qu'avait essayé Luther; et si les nécessités de la politique, si les passions qu'il avait soulevées et acceptées pour complices, si sa propre faiblesse enfin, avaient mêlé trop d'alliage à sa réforme, Calvin, lui, à Genève, avait en partie réussi. C'est ce qu'il avait bien fallu que l'Église finît par comprendre; et, selon l'expression consacrée, c'est pour essayer de se réformer elle-même, « dans son chef et dans ses membres» qu'elle avait recouru, comme suprême expédient, au Concile de Trente. On sait le rôle qu'y jouèrent les Jésuites, comme aussi dans ce mouvement de *Contre-réformation*, ainsi qu'on l'appelle, qui ne ramena ni l'Allemagne ni l'Angleterre au catholicisme, mais qui peut-être empêcha l'Autriche et la France de passer au protestantisme. Aucun historien n'en a jamais méconnu l'importance ni la grandeur, et Pascal même, s'en souvenant, oppose éloquemment, sur la fin de sa *Treizième Provinciale*, les anciens services de la Société, sa première politique et la sévérité vraiment chrétienne de son institution primitive, au « déréglement de doctrine » qui les avait suivis. Si quelque jour je touche ce sujet, dit-il à ses adversaires « on sera surpris de voir, mes Pères, combien vous êtes déchus du premier esprit de votre Institut, et que vos propres généraux ont prévu que le dérèglement de votre doctrine dans la morale pourrait être funeste, non seulement à votre Société, mais encore à l'Église universelle ». C'est au généralat d'Aquaviva qu'il semble qu'on doive rapporter l'époque de ce changement de politique; à la publication du livre de Molina : *Liberi Arbitrii cum gratiæ donis concordia*; et à l'enseignement de Lessius à Louvain.

Que s'était-il donc passé? Rien que de profondément humain et de très naturel. Ce que n'avaient pu faire ni Calvin ni Luther, de ramener la vie chrétienne à l'idéal évangélique, ni la Papauté, ni les Jésuites ne l'avaient pu davantage; et l'esprit du monde avait vaincu celui de Dieu. Une société nouvelle était née, qui grandissait tous les jours, non pas précisément encore athée, ni même délibérément incrédule, mais déjà libertine, indifférente et toute laïque. Si l'on voulait qu'elle continuât de se dire chrétienne, d'accorder à la religion les honneurs du culte extérieur, il fallait donc qu'on lui rendît le christianisme facile. Il fallait surtout qu'on ne lui prêchât pas, au nom du christianisme, une morale dont les principes missent les mondains en demeure d'opter entre la morale et le christianisme. C'est ce que comprirent les Jésuites, et c'est ce qu'ils virent dans la casuistique : un moyen de concilier les exigences de la morale chrétienne avec le train du monde; et, dans le relâchement de l'ancienne sévérité — qu'excuserait sans doute la grandeur du but — un moyen de sauver ce qu'on pouvait encore sauver de la religion. Les textes sont formels sur ce point : « Combien n'ont-ils pas tort, s'écrie Escobar, dans le *Préambule* de sa grande *Théologie morale*, ceux qui se plaignent qu'en matière de conduite, les docteurs leur produisent tant et de si diverses décisions! Mais ils devraient plutôt s'en réjouir, en y voyant autant de motifs nouveaux de consolation et d'espérance. Car la diversité des opinions en morale, c'est le joug du Seigneur rendu plus facile et plus doux! *Ex opinionum varietate, jugum Christi suavius deportatur.* » Et il dit encore plus loin, d'une manière qu'on croirait ironique et presque voltairienne, si d'ailleurs sa vertu, sa sincérité, sa piété ne nous étaient connues : « La Providence a voulu, dans son infinie bonté, qu'il y eût plusieurs moyens de se tirer d'affaire en morale, et que les voies de la vertu fussent larges, *patescere*, afin de vérifier la parole du Psalmiste : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi.* » Voilà le dernier terme du *probabilisme*, et voilà, comme dit Pascal, le dernier excès de la doctrine de « leur » Molina.

Cependant quelques âmes, je n'ai garde de dire plus pures ou plus honnêtes, mais assurément moins politiques, et peu touchées de l'avantage qu'il y aurait à réconcilier l'Église avec le monde, si la réconciliation ne pouvait s'opérer qu'au détriment de la pureté du christianisme, s'indignaient en silence, et dans ces doctrines complaisantes ne pouvaient ou ne voulaient voir, avec le renouvellement des erreurs de Pélage, que la corruption prochaine de la morale. Le jansénisme est sorti de là. Deux points paraissaient inacceptables à ces chrétiens plus rigides. Ils n'admettaient pas que l'homme fût libre d'une liberté qui rendît la grâce inutile, et qui le fît lui-même le seul et souverain arbitre de ses destinées. Mais ils admettaient

(1) Je n'ai cité jusqu'ici que la petite *Théologie morale* d'Escobar, mais j'extrais ces phrases de la grande, qui commença de paraître à Lyon en 1652, et qui ne forme pas moins de sept volumes in-folio. La disposition générale en est curieuse et intéressante à connaître. Sur chacune des matières qu'il traite, Escobar expose brièvement les principes. Il passe ensuite aux solutions certaines. Mais il réserve toute son érudition, toute sa dialectique et toute sa subtilité pour les questions douteuses, qui touchent toutes aux objets essentiels de la morale, et sur chacune desquelles il donne le pour et le contre, l'un et l'autre également appuyés de l'autorité des docteurs également graves qui les ont soutenues.

moins aisément encore que l'on rendît la pratique de la vertu facile, et que l'on expulsât de son idée les deux notions qui la déterminent : celle de l'effort de l'homme, et celle de la nécessité du concours de la grâce d'en haut. Ni nous ne sommes en effet naturellement bons, portés de nous-mêmes à bien faire, capables sans secours de l'exercice des vertus chrétiennes ; ni nous ne sommes jamais assurés, quand nous croyons le mieux agir, qu'il ne se mêle à nos actes quelque ferment de concupiscence ou d'orgueil, qui les corrompe et qui les rende coupables devant Dieu. Ai-je besoin de faire observer que c'est ici le fond des *Provinciales?* C'est également celui des *Pensées.* Aussi rien n'est-il plus puéril de diviser Pascal, comme nous voyons qu'on le fait quelquefois encore, et, en rejetant ses *Provinciales*, que de vouloir retenir ses *Pensées.* « La face hideuse de son Évangile », selon l'énergique expression de Bossuet, voilà ce que Pascal, dans ses *Pensées* comme dans ses *Provinciales*, s'est appliqué à mettre en lumière ; et, quoique l'Église en puisse dire, voilà l'honneur du jansénisme, que de n'avoir pas voulu transiger avec le monde, et d'avoir mis toute la morale dans la victoire de la grâce sur la concupiscence.

Que si maintenant cette corruption ou ce déguisement de l'Évangile était l'œuvre des Jésuites, à qui voudrait-on que Pascal s'en fût pris, qu'aux Jésuites? Ce qui mettait, en effet, la grâce efficace et la morale en péril, ce n'étaient pas les opinions particulières, et comme isolées, d'un Caramuel ou d'un Diana, c'était le molinisme, c'était le probabilisme, c'était, à ses yeux comme aux yeux de l'auteur de l'*Augustinus*, la protection ouverte et déclarée que rencontraient ces doctrines parmi les théologiens de la Compagnie de Jésus. De telle sorte que, lorsqu'on lui reproche d'avoir particulièrement et comme uniquement attaqué les Jésuites, en vérité, c'est comme si on lui reprochait d'avoir reconnu d'abord et d'avoir dégagé du milieu des chicaneries et des subtilités dont on l'embarrassait par une adroite politique, la vraie question, la seule qui importât, celle de savoir où était et en quoi consistait la vertu chrétienne. En réalité, on se plaint qu'il ait fait la lumière et qu'il soit venu dire : « Non ! la voie du salut n'est pas large ! Non ! vos mérites ne sauraient suffire à vous *justifier* devant Dieu ! Non ! vous ne pouvez pas plus concilier l'Évangile et le monde que la raison et la foi. » Mais n'est-ce pas aussi ce qui met hors de doute l'entière sincérité de sa polémique? Il ne faut qu'essayer, comme lui, de voir les choses d'un peu haut. Où il y va de presque toute la religion, et de ce que la morale a de plus élevé, ce ne serait pas, si on les y trouvait, quelques citations infidèles ou tronquées dont on pourrait s'armer contre lui. Et, pour aller jusqu'au bout, je ne comprends pas bien qu'en se plaignant qu'il ait dirigé contre eux le grand effort de sa dialectique et de son éloquence, les Jésuites oublient qu'ils ne seraient pas ce qu'ils sont dans l'histoire de l'Église, s'ils n'avaient été particulièrement dignes des coups de ce rude adversaire.

Est-ce à dire que nous soyons toujours contre eux et avec lui? Non, sans doute ; et ce qu'on peut, je crois, lui reprocher à bon droit, c'est, par exemple, dans toute cette polémique, d'avoir nié qu'il fût de Port-Royal, ni même qu'il eût aucune relation avec les jansénistes. Il faut l'avouer, on ne relit jamais sans quelque gêne le début de la *Dix-septième Provinciale :* « C'est donc tout de bon, mon père, que vous m'accusez d'être hérétique... Je vous demande quelles preuves vous en avez? Vous supposez premièrement que celui qui écrit les *Lettres* est de Port-Royal ; vous dites ensuite que le Port-Royal est déclaré hérétique, d'où vous concluez que celui qui écrit les *Lettres* est déclaré hérétique. *Ce n'est donc pas sur moi, mes Pères, que tombe le fort de cette accusation, mais sur le Port-Royal,* et vous ne m'en chargez que parce que vous supposez que j'en suis. Ainsi, je n'aurai pas grand'peine à vous répondre... et à vous renvoyer à mes *Lettres,* où j'ai dit : *que je suis seul*, et, en propres termes, *que je ne suis point de Port-Royal.* » Quand c'est Voltaire qui retourne ainsi leurs propres armes contre ses adversaires, on peut, si l'on le veut, n'y voir qu'une feinte habile. Mais je ne m'habituerai jamais à pallier d'une semblable excuse l'équivoque où Pascal a eu le tort de se jouer ; — et lui-même nous a rendus plus scrupuleux pour lui.

Je ne voudrais pas non plus qu'au commencement de sa *Seizième Lettre* il eût entrepris de justifier l'évêque d'Ypres sur une indélicatesse dont on avait raison de l'accuser. Il s'agissait des deniers du collège de Louvain, dont Jansénius avait cru pouvoir appliquer une part à l'entretien de M. de Barcos, le neveu de son ami Saint-Cyran. Mais c'est le danger des polémiques : on ne veut rien laisser sans réponse ; on veut détruire l'une après l'autre toutes les objections de l'adversaire ; on divise, on distingue, on raffine, et on n'a pas tout à fait tort — parce que l'adversaire triompherait trop bruyamment de notre silence — mais on n'a pas raison non plus. Les meilleurs d'entre nous sont encore des hommes ; et si Jansénius eût sans doute mieux fait de pourvoir aux besoins de M. de Barcos sur d'autres fonds que ceux du collège de Louvain, Pascal eût bien fait, lui, de s'en taire, ou, s'il en parlait, de le reconnaître et de le confesser.

Il est certain également qu'en plus d'une rencontre nous ne saurions nous empêcher de donner raison aux Jésuites, et que nous ne pouvons accepter ni ce qu'il dit du duel dans les *Treizième* et *Septième Provinciales*, ni l'étrange confusion qu'il fait encore dans la *Quatrième* entre le « péché d'ignorance » et le péché d'habitude. Sa dialectique se ressent ici de la contagion, si je puis ainsi dire, de celle de ses adversaires. Relisez attentivement le début de la *Treizième Provinciale.* N'est-il pas vrai que, sous le nom commun d'homicide, il y confond volontairement les trois espèces, assez différentes pour-

tant, en morale comme en jurisprudence, de l'assassinat, du meurtre et du duel? Oui, certainement, ainsi qu'il le dit, Escobar ou Lessius enseignent bien que « cette opinion, qu'on peut tuer pour un soufflet reçu, est probable dans la spéculation »: et le second affirme, en propres termes, qu'un homme « qui a reçu un soufflet est réputé sans honneur jusqu'à ce qu'il ait tué celui qui le lui a donné ». Mais ce qu'ils n'enseignent ni l'un ni l'autre, c'est que l'on puisse « assassiner » pour un soufflet, je veux dire s'en venger traîtreusement, par guet-apens ou par surprise; et, en vérité, c'est ce que Pascal semble croire qu'ils disent. Ni dans la *Treizième Provinciale* ni dans la *Septième* nous ne trouvons en effet un seul mot sur cette égalité de risques ou de chances qui fait la définition même du duel, et qui ne permet qu'on y donne la mort qu'à la condition de la braver soi-même. Cependant, ce qu'Escobar et Lessius accordent, ou, pour mieux dire, ce qu'ils excusent, ce qu'ils absolvent — et dans des cas déterminés — ce n'est pas le meurtre, ce n'est pas même la *vendetta,* c'est le duel, c'est le combat singulier, c'est la guerre, après tout; et il est permis de penser qu'en défendant contre eux, sans distinction ni division, le *Non occides* du Décalogue, Pascal est en dehors ou à côté de la question.

Pareillement encore, c'est lui qui se trompe, dans la *Quatrième Provinciale*, quand il reproche au P. Bauny de poser en principe que « pour pécher et se rendre coupable devant Dieu, *il faut savoir que la chose qu'on veut faire ne vaut rien*, ou au moins en douter ». Soit en effet la matière du *jeûne*, dont il a tant parlé dans sa *Cinquième Lettre* ou celle de la messe. Comment violerai-je les commandements de l'Église si je ne les connais point? Avec infiniment d'habileté, Pascal se jette ici sur ceux de nos *péchés* qui sont des *vices* ou des *crimes;* qui le sont partout, en Chine comme à Rome; qui le seront toujours, tels que, par exemple, le *vol* ou l'*impudicité!* Mais n'oublie-t-il pas que toutes les religions en condamnent d'autres encore, qu'elles ont pour ainsi dire créés, comme de manquer à célébrer le jour du sabbat ou le repos du dimanche? comme l'hérésie? comme le sacrilège? que même elles les condamnent plus fortement que les autres? Au moins pour les commettre exigent-elles qu'on les connaisse. *Excusatur a crimine qui in die jejunii carnes comedit, nihil cogitans de jejunio.* C'est Escobar qui a raison. Allons plus loin : il a raison encore quand il décide que l'on peut, sans rompre le jeûne, boire du vin — *et même de l'hypocras.* Car, enfin, c'est l'Église qui a établi la loi du jeûne, et conséquemment il lui appartient, et il n'appartient qu'à elle de la définir, de dire en quoi consistera le jeûne, et ce qu'on pourra « boire », ou « manger », sans le rompre.

On voit d'ailleurs paraître ici le dernier reproche que nous osions adresser à Pascal. Si la morale d'Escobar est assurément trop indulgente, la sienne est trop sévère, et surtout trop intransigeante. Les *Provinciales* réclament de l'homme un effort qui n'est pas peut-être au-dessus de nos forces, mais à vrai dire dont la continuité s'accommode mal de ce que j'appellerai la dispersion de la vie. Pour nous attacher, ainsi qu'il le demande, « uniquement et invariablement à Dieu », il nous faudrait — comme à lui-même — la solitude, les longs loisirs de Port-Royal; il nous faudrait n'avoir aucune obligation qui nous retienne dans la société des autres hommes, n'être ni citoyen, ni mari, ni père, n'avoir pas de métier ni d'affaires; il nous faudrait enfin des facilités de vivre qui ne peuvent exister pour quelques-uns d'entre nous, qu'à la condition nécessaire que les autres se résignent à ne les pas avoir. Disons le mot qu'il faut dire : austère en son principe, la morale qu'il nous propose est ascétique dans son application. Et c'est ce qui en fait sans doute la beauté; c'est ce qui en fait la supériorité sur cette casuistique dont il semble qu'il ait pour jamais discrédité jusqu'au nom même; mais c'est aussi ce qui en rend la pratique si laborieuse. Si les Jésuites ou les casuistes, en général, ont trop élargi les voies du salut, on peut se demander si Pascal ne les a pas trop rétrécies; s'il n'a pas « trop accru le poids de l'Évangile », et voulu « captiver les consciences chrétiennes sous des rigueurs très injustes ». On peut se le demander, puisque Bossuet le pensait, et l'a dit.

Mais, quoi qu'il en soit, c'est aussi ce qui achèverait de prouver, s'il en était maintenant besoin, la sincérité passionnée de Pascal. Dans la grande question qui tenait alors les esprits en inquiétude et en attente, il a pris l'extrême parti. Pas plus qu'il n'y aura de conciliation possible entre la raison et la foi pour l'auteur des *Pensées*, pas plus il n'y en a pas pour l'auteur des *Provinciales* entre la casuistique et la morale. Il faut choisir. D'un côté la loi du Christ, de l'autre la loi de nature; d'un côté, les justes; de l'autre, les libertins, les indifférents, les athées; jansénisme ou cartésianisme — nous dirions aujourd'hui : rationalisme — la religion ou le monde. Mais ce qu'il n'admet pas, c'est l'accommodement. Lisez le fragment intitulé : *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec les chrétiens d'aujourd'hui.* Tout porte à croire qu'il est antérieur d'un ou deux ans aux *Provinciales :* « Autrefois il fallait sortir du monde pour être reçu dans l'Eglise, au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église en même temps que dans le monde. On les considérait (le monde et l'Église) *comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables*, dont l'un persécutait l'autre sans discontinuation... On abandonnait les maximes de l'un pour embrasser les maximes de l'autre : on se dévêtait des sentiments de l'un pour se revêtir des sentiments de l'autre... *et ainsi on concevait une différence épouvantable entre l'un et l'autre...* On fréquente les sacrements et on jouit des plaisirs du monde... On ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices du monde dans

le cœur des chrétiens », etc. Si c'était les Jésuites qui étaient pour lui, comme pour tout janséniste, les auteurs de ce « mélange de l'Église et du monde », quoi de plus naturel, comme nous le disions, qu'il ait dirigé contre eux son principal effort? Si son but a été d'opérer la séparation de l'Église et du monde, qui ne voit qu'il n'en avait pas de meilleur moyen, ni surtout de plus légitime, que celui qu'il a pris? Et si nous l'avons enfin bien entendu, qui ne voit qu'on n'a rien fait ni pour ni contre lui, en épiloguant, comme depuis tantôt deux siècles et demi, sur la fidélité de quelques citations? Il ne me reste plus maintenant qu'à voir s'il a touché le but, et quelles ont été dans l'histoire les conséquences des *Provinciales*.

***

Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, a cru pouvoir jadis les résumer en trois mots : « En s'adressant au monde et sur le ton du monde, Pascal, y disait-il, a obtenu le résultat auquel il visait le moins, *il a hâté l'établissement de la morale des honnêtes gens.* » Et, depuis que Sainte-Beuve l'a dit, c'est ce que tout le monde a plus ou moins répété. Les Jésuites eux-mêmes — ou généralement les ennemis du jansénisme — qui ne s'étaient guère jusqu'alors avisés du reproche, s'en sont avidement emparés; et le grand crime qu'ils font maintenant à Pascal, c'est d'avoir, comme ils disent, frayé les voies à l'incrédulité : « Pascal eut *un malheur plus grand que de manquer de sincérité et d'impartialité,* il tua la morale sévère pour laquelle il combattait, *il affermit la morale relâchée*, et contribua à répandre cet esprit d'incrédulité dont le souffle a rempli de ruines l'Église et la société. » Ainsi s'exprime un de nos évêques. La tournure n'est-elle pas admirable? Car n'eussiez-vous pas cru que le pire malheur, pour un chrétien, fût d'avoir détrôné, dans « le temple de son cœur », l'empire de la vérité? Il paraît qu'il y en a de plus grands. Mais, dans un autre camp, sur les conséquences des *Provinciales*, M. Ernest Havet, l'un des hommes qui pourtant ont le mieux parlé de Pascal, se rencontre avec les Jésuites : « L'esprit de Pascal, dit-il, a commencé les ruines que l'esprit du XVIIIe siècle et du nôtre a poursuivies, ruines par l'éloquence au dehors, ruines par la philosophie au dedans. *L'action destructive de ses idées se continue après lui, et va bien au delà de ses idées mêmes.* Discours de tribune, pamphlets, éclats de la presse quotidienne, tout cela relève des *Provinciales*... Toutes les fois que l'esprit moderne se prépare pour quelque combat, c'est là qu'il va prendre des armes. » C'est ainsi qu'oubliant ou négligeant toutes les précautions, atténuations ou restrictions dont Sainte-Beuve — l'homme du monde qui s'est toujours gardé le mieux — avait eu la prudence d'envelopper ses conclusions, on a, de nos jours, transformé les *Provinciales* je ne sais trop en quoi de vaguement analogue au *Tartuffe*, et leur auteur lui-même en une sorte de précurseur de Voltaire (1).

Je ne puis souscrire à cette opinion. Non pas du tout qu'il n'ait pu sortir des *Provinciales*, depuis plus de deux siècles passés, quelques conséquences que Pascal n'avait point prévues. Rien n'est malheureusement plus fréquent dans l'histoire. La vue de l'homme est toujours courte; la conscience qu'il a de son œuvre est trop souvent incertaine ou obscure; et il n'est pas douteux que, dans le temps où nous sommes, les *Provinciales*, détournées de leur objet par l'esprit de parti, n'aient guère servi qu'à combattre, sous le nom des Jésuites, l'Église et la religion mêmes. Mais, d'abord, c'est un usage auquel, comme nous l'avons dit, personne du XVIIe ou du XVIIIe siècle n'a jamais eu l'idée de les faire servir. Mieux que cela : Voltaire lui-même, à ce que l'on conte, n'a-t-il pas failli accepter la mission de les réfuter, preuve assez évidente, peut-être, qu'il ne les croyait pas dangereuses à la religion? Et l'on sait, d'autre part, qu'après avoir presque débuté, en 1728, par s'en prendre à Pascal comme au grand adversaire dont il lui fallait combattre et renverser l'autorité, s'il le pouvait, c'est encore contre lui que, en 1778, plein de jours et de gloire, il livrait sa dernière bataille. En second lieu, pour tourner les *Provinciales* contre la religion, il faut scrupuleusement se garder de les lire, ou les lire du moins sans avoir égard à leur sens, *abstrahendo a sensu Jansenistarum*, comme eût pu dire Pascal, *et a sensu omnium aliorum theologorum.* Il faut soi-même en ôter ce qu'elles contiennent; puis on y met ce qui n'y est pas; et alors on y trouve ce que l'on voulait. Et enfin, quant au prétendu danger qu'il y aurait toujours, selon de certaines gens, rien qu'à toucher de certains sujets, l'Église même a répondu « que son amertume la plus amère et la plus douloureuse était dans la paix » ; et l'esprit moderne répond à son tour qu'il ne saurait réserver à personne le privilège unique de traiter la morale et la philosophie. Je ne parle pas de ceux qui auraient voulu que Pascal s'indignât doucement, ou, pour ainsi parler, silencieusement; qu'il modérât les éclats de sa colère et de son ironie; et qu'il les contînt, ou, au besoin, qu'il les renfermât entre les murs du Port-Royal. Je crains en effet qu'ils ne se moquent également de nous, de Pascal, et de la religion.

Mais la vérité, moins subtile et plus triste, c'est que

(1) J'ai plusieurs fois essayé de montrer ce qu'il y avait d'historiquement faux dans cette opinion qui ne veut pas remonter au delà de la seconde moitié du XVIIe siècle pour y retrouver l'origine de l'esprit du XVIIIe siècle. J'y revenais encore tout récemment à propos de Molière et de *Tartuffe*. Aujourd'hui, je me contenterai de demander ce que l'on fait de Montaigne, de son incontestable influence, et ce que signifient les attaques si vives que Pascal, que Bossuet, que Malebranche ont dirigées contre lui. L'esprit du XVIIIe siècle a ses origines au XVIe, non au XVIIe. C'est ce qu'il faut savoir si l'on veut tous les trois les comprendre, et c'est ce que je ne me lasserai pas de redire, aussi souvent que s'en offrira l'occasion.

Pascal a été vaincu dans la lutte qu'il avait entreprise. Rappelez-vous encore ici la définition que Sainte-Beuve a donnée de la *morale des honnêtes gens* : « Ce n'est pas la vertu, disait-il, c'est un composé d'*habitudes, de bonnes manières, d'honnêtes procédés*, reposant d'ordinaire sur un fonds plus ou moins généreux, sur une nature plus ou moins bien née... Elle n'affecte guère le fonds général de bonté ou de malice humaine. Quand survient quelque grande crise, quand quelque grand fourbe, quelque grand criminel heureux s'empare de la société pour la pétrir à son gré, cette morale des honnêtes gens devient insuffisante; *elle se plie et s'accommode, en trouvant mille raisons de colorer ses cupidités et ses bassesses. On en a eu des exemples.* » Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il définissait en ces termes la casuistique même? et que cette « souplesse », et ces « accommodements », et ces compromis, ce n'est pas autre chose que ce qui indignait si fort Pascal dans les *Théologies morales* des Escobar et des Dicastillo? « Je ne vous reproche pas de craindre les juges, leur disait-il, mais de ne craindre que les juges, et non pas le juge des juges. C'est cela que je blâme, parce que c'est faire Dieu moins ennemi des crimes que les hommes... Vous êtes hardis contre Dieu, et timides envers les hommes. » S'il y a une *morale des honnêtes gens*, et si cette morale est celle que l'on dit, ce sont bien les Jésuites qui en ont substitué la facilité complaisante à la sévérité de l'ancienne; et il ne suffit pas de dire que « Pascal a obtenu le résultat où il visait le moins »; il faut dire que ce sont ses adversaires qui l'ont vaincu lui-même.

Cette conclusion, au surplus, ne découle-t-elle pas naturellement et nécessairement de ce que nous avons dit du véritable objet des *Provinciales* et de l'*Augustinus?* Chrétiens comme on ne l'était déjà plus de leur temps, les Pascal, les Arnauld, les Jansénius ont vainement essayé de ramener la morale chrétienne à la rigueur de son institution primitive. La pente était trop rapide et le courant trop fort. S'ils ont pu cinquante ans arrêter les progrès de la casuistique, c'est à peu près comme ils ont interrompu ou arrêté, pendant un demi-siècle, les progrès du cartésianisme. Aussi longtemps qu'ils ont soutenu leurs écrits de leur personne, et comme accablé leurs adversaires du poids de leur vivante autorité, joint à celui de leur éloquence, ils ont suspendu ou fixé le cours du temps, ce qui est le plus grand et le plus rare éloge que l'on puisse faire ensemble de leur génie et de leur vertu. Mais, en disparaissant, ils ont emporté leur cause avec eux. Tous les adversaires qu'ils avaient réduits au silence, et tenus en respect, ont relevé la tête, et retrouvé la voix. Libertins ou Jésuites, tous ont compris — tous ont senti, pour mieux dire — qu'avec l'auteur des *Pensées* et des *Provinciales*, c'était leur grand ennemi qu'ils avaient eu le bonheur de perdre. Le temps, alors, a recommencé de couler. La morale des honnêtes gens, avec les facilités qu'elle offrait, a reconquis son empire naturel sur le monde. Une religion, qui n'avait de raison d'être que dans la conviction de la misère de l'homme et de notre lamentable impuissance pour le bien, a célébré, par la voix de ses plus illustres représentants, d'un Fénelon ou d'un Massillon, la bonté de la nature. Et quand ce nouveau dogme a été solidement établi, quand il a été admis que l'homme, pour être bon, n'avait qu'à suivre les inspirations de son instinct, les philosophes sont survenus, qui ont déclaré que, puisque la nature est bonne, rien n'était plus inutile ou plus humiliant que de la soumettre à des observances puériles, la raison à des dogmes incompréhensibles, et l'homme, enfin, à une autre loi que celle de la nature. Si je vois bien dans tout cela l'influence de la « morale relâchée » des Jésuites et le châtiment de leur politique, je n'y vois pas l'action des *Provinciales;* et je ne pense pas, si le lecteur y veut bien réfléchir, qu'il l'y voie plus que nous.

Ce que je crois seulement devoir ajouter — et qui peut servir d'un supplément d'explication à la durée des *Provinciales* — c'est que la défaite de Pascal n'est pas définitive, et la question n'est pas terminée. Que dis-je? nous la voyons renaître. Car est-il vrai qu'après tant et de si profondes révolutions dont le siècle qui va finir a été le témoin, personne aujourd'hui n'oserait soutenir que la nature humaine soit bonne en son fond, inclinée par sa propre pente à la pratique de toutes les vertus, capable enfin d'elle-même, sans aide ni secours, sans un perpétuel combat contre ses propres instincts, je ne dis pas de dévouement ou d'abnégation, mais de charité seulement? On exagérerait plutôt dans le sens contraire et, tout autour de nous, comme autrefois parmi les jansénistes, on dirait d'un accord ou d'un dessein formé pour nous convaincre de notre bassesse originelle et pour nous montrer, jusque dans celles de nos actions dont nous nous savons à nous-mêmes le plus de gré, le principe d'égoïsme qui les altère et qui les corrompt. Vous n'expliquerez d'une autre manière ni le *naturalisme* de nos romanciers, ni le *pessimisme* de nos poètes, ni le *réalisme* de nos philosophes.

N'est-il pas également vrai que, depuis vingt-cinq ou trente ans, quiconque cherche un remède aux maux dont nous souffrons n'en propose pas d'autre, sous le nom barbare d'*altruisme*, que de sacrifier notre *individualisme;* que d'apprendre à nous oublier nous-mêmes dans les autres; que de travailler à placer hors de nous l'objet de notre activité et le but de la vie? Ni Schopenhauer, avec son *bouddhisme;* ni Comte même, Stuart Mill ou George Eliot, avec leur *utilitarisme;* ni Tolstoï, avec son *mysticisme*, ni tant d'autres, enfin, avec leur *socialisme*, ne conseillent, n'enseignent, ne prêchent autre chose.

Or c'est là le fond du jansénisme; c'est là, quand on l'a dépouillé de son enveloppe théologique, ce qui en demeure, ce qui en subsiste; et c'est ce que nous crie-

ront éternellement, par la voix de Pascal, ses *Pensées* et ses *Provinciales*. Il n'y a pas de religion dont les observances puissent nous dispenser de travailler constamment à nous rendre meilleurs et plus désintéressés, parce qu'il n'y a pas d'observances ni de pratiques, il n'y a pas d'absolution ni de communion qui puissent suppléer l'effort qu'il nous faut faire contre nous-mêmes. Et quant à cette vie mortelle, que l'objet en soit de perpétuer notre nom au delà des quelques années qui nous sont départies; ou de sacrifier nos plaisirs aux intérêts de la génération future; ou de « faire enfin notre salut », elle n'est digne d'être vécue qu'autant qu'elle se propose une autre fin qu'elle-même. Le jour où ces idées triompheront des sophismes qui les ont longtemps obscurcies et, à défaut d'une règle de conduite, redeviendront au moins pour les hommes l'expression de la vérité, je dis que ce jour-là c'est Pascal qui aura vaincu. La bataille aura changé de face, la fortune aura changé de camp. Et je n'ose espérer que ce jour soit prochain, mais il viendra, nous en sommes tous sûrs; et, parce que nous en sommes sûrs, il n'y aura jamais dans la langue française de plus éloquente invective que les *Provinciales;* de plus beau livre que les fragments mutilés des *Pensées;* et de plus grand écrivain, que l'on doive plus assidûment relire, plus passionnément aimer et plus profondément respecter que Pascal.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

Gaultier de Biauzat (1).

M. Mège ne s'est pas borné à une simple étude biographique de son héros. La biographie n'occupe guère qu'un quart de l'ouvrage; tout le reste forme un recueil de lettres et de pièces diverses. S'il y a, dans ces nombreux documents, quelque fatras, l'auteur, sachant moins ce qui peut intéresser autrui que ce qui l'intéresse lui-même, fait bien de tout donner, sauf à enchâsser dans sa notice les passages sur lesquels il lui paraît utile d'appeler l'attention. Comment, d'ailleurs, aurait-il négligé les lettres que Gaultier de Biauzat écrivait chaque jour à ses commettants et qui sont comme un journal de l'Assemblée nationale? Sans doute, elles nous apprennent peu de choses nouvelles sur les événements; mais elles nous font connaître les impressions qu'en reçoit un homme mêlé à l'action, et qui a brillé au second rang plus que nous ne serions portés à le croire, car les constituants nous sont moins connus que la Constituante.

Au surplus, même pour la connaissance exacte des événements, cette volumineuse correspondance n'est pas sans utilité. Par exemple, on a cru longtemps, d'après les Mémoires du marquis de Ferrières, que si la séance du 22 juin 1789 n'avait pas été tenue, comme celle du 20, au Jeu de Paume, c'est que le comte d'Artois avait fait retenir la salle. Bailly, en ses Mémoires, avait eu beau ne rien dire de pareil, on jugeait la version de Ferrières plus piquante, comme plus autorisée, et l'on s'y tenait. Voici pourtant les paroles de Biauzat qui confirment le silence de Bailly. Le Tiers aurait quitté le Jeu de Paume : 1° parce que cette salle était mal disposée; 2° parce qu'elle était trop étroite pour recevoir, avec les membres du Tiers, messieurs du clergé, dont on attendait, d'un moment à l'autre, la volontaire adhésion.

Le constituant auvergnat est peut-être moins digne de confiance quand il prétend que les fameux sacrifices consentis par les deux ordres privilégiés, dans la nuit du 4 août, ne l'eussent pas été, si les trop copieuses libations de leur dîner n'eussent excité les nobles, libations assez fréquentes pour rendre les séances du soir plus agitées que celles du matin. Il ne faut voir, sans doute, dans ce propos un peu vif, que la légèreté malveillante d'un adversaire. Les probabilités sont que ce grand acte fut déterminé surtout par un calcul politique, par le désir fort naturel de désarmer la jacquerie, qui déjà se déchaînait contre les châteaux en province. Toutefois, quand on lit dans les Mémoires de Thibaudeau que, le lendemain, les gentilshommes regrettèrent leur entraînement et leurs sacrifices de la veille, on en vient à se demander s'il ne faut pas retenir quelque chose de l'assertion de Biauzat; si, en un mot, les fumées du vin n'eurent pas leur part dans la détermination de ceux qui prirent l'initiative, ou des moutons de Panurge qui firent ensuite le saut.

Je ne constate et ne regrette, dans le récit de M. Mège, qu'une lacune : n'aurait-il pas pu nous en apprendre davantage sur la vie privée de Biauzat? Ce que nous en entrevoyons permet de croire qu'elle fut honorable. L'intelligence semble parfaite entre le mari, la femme, les enfants, les gendres. Biauzat est bien plus homme de famille que ne fut jamais son compatriote, le conventionnel Bancal des Issarts. Mais je prévois la réponse : les honnêtes gens, dans leur vie privée, n'ont pas d'histoire. Tenons-nous-en donc à la vie publique : elle mérite, après tout, de nous arrêter.

*
* *

Jean-François Gaultier, dit Gaultier de Biauzat, parce qu'il possédait un domaine de ce dernier nom, était le quinzième enfant d'un avocat au Parlement d'Auvergne. L'Église étant la ressource des familles nombreuses,

(1) Francisque Mège, *Gaultier de Biauzat, député du tiers état aux États généraux de 1789. Sa vie et sa correspondance.* — Paris, Lechevalier, 1890, 2 vol. — Ce livre a fait l'objet d'une communication à l'Académie des sciences morales et politiques, par notre collaborateur M. Perrens, membre de l'Institut.

tandis que deux de ses frères revêtaient le froc du capucin, il devenait novice dans la Compagnie de Jésus. La suppression de l'Ordre, en 1762, le rejeta dans la vie civile, et son essai de vie religieuse, sa tare originelle — c'en était une alors — faillit lui rendre impossible l'accès du barreau. Ce premier mauvais pas franchi, il ne retirait de son cabinet d'avocat que trois ou quatre mille livres. Comme c'était peu pour son ambition, il essaya de se pousser par ailleurs. Ayant publié un livre de *Doléances* sur les impôts, il alla lui-même l'offrir à Louis XVI, et, sans sourciller, sollicita de lui le poste envié de maire à Clermont. Sa démarche ayant été mal vue de ses compatriotes, il la désavoua : il tenait à leur plaire pour être élu aux États généraux. Son désir en était même si grand qu'il se présentait simultanément à Clermont et à Riom, malgré la séculaire rivalité de ces deux voisines. Il fut élu, mais seulement au scrutin de ballottage, d'où il comprit qu'il avait à faire oublier et son séjour chez les Jésuites et ses sollicitations au pied du trône.

Son dévouement fut donc de tous les instants et sans pareil, car, quoique modéré en politique, il ne faisait rien avec modération. A son ardeur de tempérament, étonnante chez un quinquagénaire, il joignait une susceptibilité qui s'irritait du reproche le plus déguisé, un tour d'esprit agressif qu'il fallait calmer, et avec cela des tendances positives, pratiques, qu'il poussait, dans l'occasion, jusqu'à l'entêtement. Il se connaissait bien, ne se tenait pas pour impeccable, se défiait de son humeur, renvoyait au lendemain les explosions de ses colères, écrivait même par aventure ses motions, pour être plus sûr de se contenir; mais il ne savait ni suffisamment atténuer sa pensée, ni encore moins peser ses mots, étant mauvais écrivain. Qu'il écrivît ou qu'il parlât, il semblait toujours prêt à foncer sur un ennemi. Dans ses lettres, qu'il ne prenait pas le temps de relire, il s'échappait en personnalités, en sarcasmes, en inculpations peu justifiées. Même quand il ne partait pas en guerre, ses amis supportaient mal sa sécheresse, sa raideur, son âcreté. De sa femme, d'un de ses neveux capucin lui venait le conseil « d'un style honnête et affectueux ». Il était de ces hommes comme on n'en voit que trop dans les assemblées politiques. Un jour, il accuse sans preuve Dupont de Nemours de s'être livré au ministère; le lendemain, l'abbé Mathias, député de la sénéchaussée de Riom, d'avoir reçu de l'argent. Obligé de reconnaître publiquement qu'il s'est trompé, il ne se corrige point; surtout il ne sait supporter la peine du talion : les accusations de vénalité ne l'épargnent point, et il en est au désespoir. Il a des répliques d'une insolence rare :

— Vous n'avez pas la parole! lui dit le président.

— Je la prends pour vous rappeler à votre devoir!

Comme on parlait des ennemis qui menaçaient la France, il se lève et s'écrie, en montrant du doigt la droite :

— Ils sont là, nos ennemis!

C'est déjà le sentiment qui éclatera plus violent dans l'Assemblée législative.

— L'ennemi est à Coblentz! s'écriait Brissot.

— Non, répliquait Robespierre, il est aux Tuileries!

Un homme de ce tempérament ne reste pas longtemps inconnu. Pour son bonheur, ses qualités lui faisaient pardonner ses défauts. On remarqua la chaleur de sa parole, la rectitude de son esprit, la décision de son caractère, et aussi sa compétence sur un certain nombre de questions. Il devint un de ceux qui comptent dans l'opinion. Une brochure parut, intitulée : *Galerie des États généraux*. Mirabeau, Laclos et Rivarol y traçaient le portrait d'une quarantaine de députés, et Biauzat était du nombre. C'est lui qu'ils y appellent Hortensius. Ils lui accordent « un mélange de sagesse, d'habileté, de sens, qui ne permet pas de le laisser dans la classe ordinaire. Ne cherchez pas en lui les dons impétueux de l'éloquence, ou du moins le charme du bien dire. Mais vous y trouverez la justesse, la clarté, la cohérence, l'harmonie des opinions et des principes. Ses conseils ne vous entraîneront peut-être pas, mais ils vous tranquilliseront sur votre propre façon de penser... En vain la nature lui a donné quelque penchant à l'opiniâtreté : il résiste à ce penchant dès que la vérité se fait entendre... On pourrait lui appliquer ces quatre vers :

> Son cœur n'hésite point, et vole sur la bouche.
> Chaque réponse est simple et nous charme et nous touche.
> Son maintien, son air seul peint l'ingénuité :
> Avant qu'il la prononce, il dit la vérité.

Celui des trois auteurs qui crayonnait ce portrait avait l'œil d'un sagace observateur. Il démêlait très bien, dans l'original, des parties de l'homme politique. Biauzat, s'il avait de fermes principes, ne se refusait point aux accommodements. Sa raison s'imposait à sa volonté, et sa volonté à sa passion.

Cette passion, il ne la débride que dans le compte rendu des séances de l'Assemblée, qu'il adresse quotidiennement à ses électeurs, y joignant des conseils sur toute matière, notamment celui de ne point faiblir. Il ne montre de réserve qu'au sujet de la Constitution qu'il élabore avec ses collègues, point si délicat, écrit-il, qu'il n'y veut être que l'organe de ses commettants. Pour se faire une idée juste de la lourde tâche qu'il avait spontanément assumée, il faut se rappeler que l'Assemblée tenait deux séances par jour et que le journalisme était alors dans l'enfance : point de feuilles publiques, ou des feuilles rudimentaires; il lui fallait donc entrer dans un nombre infini de détails. Du moins on lui en savait gré : ses lettres étaient lues dans la salle de spectacle et même en d'autres lieux, pour que personne n'en fût privé. On alla jusqu'à en envoyer des copies à d'autres villes, en relations d'amitié avec Clermont.

C'est pour alléger un peu son accablant labeur que Biauzat eut l'idée d'imprimer à Versailles des précis qui seraient envoyés directement dans toute la province d'Auvergne. L'idée mit du temps à faire son chemin, mais elle le fit. Aux décrets accompagnés de leurs motifs, on joignit bientôt, dans ces précis, un résumé des débats, et ainsi vint au monde le *Journal des Débats et des Décrets*. Biauzat s'y assura la collaboration de ses deux collègues Huguet et Grenier, députés de Billom et de Brioude. Le premier numéro régulier parut le 30 août 1789, dans le format in-8°. L'imprimeur Baudouin faisait les frais, « moyennant les bénéfices du débit, dans les villes de Versailles et de Paris, et dans les provinces autres que l'Auvergne ». Comment, dès l'année suivante, les trois premiers rédacteurs cédèrent la place à Lacretelle, qui devait la céder lui-même à Louvet, le futur Girondin, M. Mège ne nous le dit pas, évidemment parce qu'il l'ignore; mais il revendique pour son compatriote l'honneur d'avoir fondé la feuille qui dut plus tard aux frères Bertin les brillantes destinées qu'on sait.

La tâche journalière de Biauzat s'en trouvait diminuée; elle ne restait pas moins utile pour les réflexions et les conseils, pour les particularités aussi qui ne pouvaient trouver place au *Journal des Débats :* dans le choix des menus faits à imprimer, on apportait alors quelques scrupules. Or, pour ce service important, c'est sur Biauzat seul que comptaient les Clermontois : « Nous répondons, lui écrivaient-ils, aux honnêtetés de M. Huguet; mais c'est à vous que nous communiquons avec franchise nos craintes et nos espérances, nos projets et nos desseins. Vous êtes notre homme... Tout le monde vous aime, et le soupçon de ne pas vous aimer est un crime ici aux yeux des bien pensants. »

Il avait le bénéfice de l'éloignement. Peut-être, vu de plus près, aurait-il obtenu moins de faveur. S'il vit en bons termes avec les collègues obscurs qu'il éclipse, Huguet et Grenier, il vit en mauvais termes avec ceux qui se sont fait un nom, Montlosier et Malouet, tous les deux, à vrai dire, députés de Riom. Les jalousies de Clermont étaient partagées par les autres villes de la province : Riom avait envoyé aux États généraux les deux députés les plus marquants dans la représentation de l'Auvergne. Si Montlosier en vient à un duel, c'est avec Huguet, non avec Biauzat. Celui-ci n'y intervient que pour donner un démenti au gentilhomme vainqueur, qui prétend que le bourgeois vaincu resta trois mois au lit après sa blessure. Huguet aurait reparu à l'Assemblée au bout de dix jours.

Entre Malouet et Biauzat l'animosité était plus vive. « M. Gaultier de Biauzat, écrivait Malouet, « le génie Biauzat », comme il l'appelle ailleurs, ne manque pas de dire toujours du bien de lui et du mal de moi. » Ce n'était pas précisément dire du mal que d'appeler Malouet « le dieu de la députation de Riom » ; mais à l'ironie s'ajoutaient des accusations de toute sorte. On reprochait à cet homme grave d'être intendant de la marine à Toulon et, par suite, aux ordres du gouvernement, de faire étalage de son savoir comme de ses relations, d'oublier ses obligations de député du Tiers, et pourtant de s'attribuer, dans la députation d'Auvergne, le rôle de porte-parole et de porte-bannière : « Il répand toujours, disait Biauzat, l'odeur ministérielle. Ce n'est pas un méchant homme, mais c'est un bien mauvais citoyen. » De Clermont, un des échevins, assez mal embouché, demandait si l'on ne pourrait « fermer la gueule au sieur Malouet... De quel droit, ajoutait-il, cet être-là qui devrait être condamné à ne pas quitter Toulon, croit-il devoir prendre la parole sur tout? Ne trouverez-vous pas dans l'Assemblée un ami qui vous évite la peine de le remoucher vous-même? » L'ami fut trouvé. Mirabeau était « lancé » contre ce « patelin adversaire », et l'on s'en réjouissait à Clermont. Malgré l'intervention puissante d'un tel auxiliaire, le fougueux Biauzat ne contenait qu'avec peine « sa démangeaison de parler ». Il n'en trouvait parfois d'autre moyen que de quitter brusquement la salle des séances.

Dans ces querelles, il est difficile de ne pas donner à Malouet les principaux torts. Sa haine était active et malfaisante. Il sollicitait de l'Assemblée un blâme pour je ne sais quel procès-verbal, mal rédigé par Biauzat, en sa qualité de sécrétaire. Il travaillait à la suppression du *Journal des Débats*. Dans ces deux tentatives il échouait, malgré les « évangélistes » dont « ce Monsieur était le Saint-Esprit ». Les sévérités de Biauzat s'expliquent donc; elles trouvent d'ailleurs une pleine justification dans celles de Montlosier. Malouet déplaît à son collègue de Riom par ses allures aristocratiques, ses airs méprisants de grand seigneur qui vont mieux à sa personne qu'à son rôle de député du Tiers. L'accord entre Biauzat et Montlosier contre ce hautain collègue est d'autant plus significatif que sur le reste ils ne s'entendaient guère. Biauzat ne manquait pas une occasion de rétorquer les assertions de Montlosier, et de le déclarer, à la tribune, mal instruit des faits dans cette province d'Auvergne et dans cette ville de Riom qu'il représentait. Les habitants de Riom finirent par prendre parti pour leur député; ils allèrent jusqu'à accuser son adversaire habituel de complicité dans un projet d'assassinat, ne parvenant, par ces accusations calomnieuses, qu'à le grandir aux yeux des Clermontois.

Il est certain qu'à cette date, et malgré la célébrité bien plus grande qu'a obtenue plus tard le nom de Malouet, c'est Biauzat qui est populaire. La province d'Auvergne, en dépit des rivalités de clocher, apprécie unanimement en lui l'auteur du livre des *Doléances*, le correspondant exact et assidu qui, par ses lettres quotidiennes, la tient au courant et lui marque la bonne ligne de conduite, le créateur du *Journal des Débats*, et l'expéditeur enfin de cette utile feuille à titre gratuit. Elle voyait en lui l'incarnation du patriotisme, le re-

dresseur des abus, le promoteur des réformes nécessaires, une sorte de providence en un mot, ayant le pouvoir d'aplanir toutes les difficultés. A Clermont, dans les rues, on crie : « Vive M. Biauzat ! » on l'appelle « ange tutélaire », on attache des couronnes à sa porte, on acclame sa femme et ses enfants. Quand sa femme meurt, on lui fait de pompeuses funérailles, on célèbre des services, on récite les prières des morts dans plusieurs églises, on décide que les orphelins, dont le père est à Versailles pour le service de ses concitoyens, seront élevés aux frais et sous la tutelle de la ville. Le bruit s'étant répandu que ce père vient d'être assassiné, l'émoi est au comble. M. de Montboissier, accusé de ce crime imaginaire, courut grand risque de voir son château livré aux flammes.

Qu'il y ait de l'exagération, et presque du ridicule dans ces passagères démonstrations d'amour, on en tombera aisément d'accord; mais on ne saurait nier non plus que Biauzat les méritât en partie. Il avait conçu volontairement son personnage de mandataire comme nos députés d'aujourd'hui se plaignent d'être tenus à concevoir le leur. Il était tout à tous, à la fois mentor et factotum. Il entremêlait ses conseils du compte rendu de ses commissions : il obtenait pour le tiers et le quart des dégrèvements d'impôts, s'occupait de l'uniforme à donner aux gardes nationales, cherchait dans le clergé de Paris un prédicateur pour le carême à la cathédrale de Clermont. C'est lui qui fait préférer Clermont à Riom pour chef-lieu du Puy-de-Dôme. C'est lui qui fait préférer le nom de Puy-de-Dôme à celui de Mont-d'Or, non seulement pour que le district de Clermont reçoive ainsi un honneur de plus, mais encore, écrit-il assez spirituellement, « afin d'éviter qu'on ne conçoive l'idée de richesse en prononçant notre nom, et pour prouver qu'il est plus facile d'y peser l'air que les écus ». De telles victoires lui faisaient pardonner d'avoir voté, contrairement à l'avis des Auvergnats, la substitution des départements aux provinces.

Et qu'on ne croie pas intéressé ce dévouement de toutes les heures qui savait, en restant absolu, conserver quelque indépendance : l'Assemblée constituante avait déjà commis sa grande faute, en interdisant à ses membres de se représenter devant leurs électeurs, et Biauzat est au nombre de ceux qui s'attachèrent le plus à faire prévaloir cette funeste idée. En outre, nommé maire à l'élection et presque à l'unanimité, s'il fut flatté de cet honneur qui justifiait ses prétentions un peu prématurées d'antan, il ne crut point pouvoir conserver une charge que sa résidence à Versailles ne lui permettait pas d'exercer avec assiduité. Il accepta même bientôt, l'ayant sollicitée sans doute, une place de juge à Paris. Se détacher ainsi de ses commettants et continuer à leur rendre des services, c'était en doubler le prix. Mais l'éloignement qui donne tort, et l'indépendance qui ne se pardonne guère, devaient finir par compromettre, par ruiner même cette grande popularité.

***

L'indépendance de Biauzat est surtout sensible dans les questions de politique générale. Quand il en traite, il donne des conseils au lieu d'en demander, sauf, nous l'avons dit, pour fixer les bases de la Constitution que prépare l'Assemblée. Au début, il souffrit beaucoup, paraît-il, de l'inaction où le mauvais vouloir de la cour condamna si souvent les États; mais il avait senti la nécessité de temporiser. Il occupait ses loisirs forcés à lire les débats du Parlement anglais, à préparer un projet de règlement par lequel, avec une prévision de l'avenir qui lui fait honneur, il voulait mettre obstacle à l'envahissement possible de l'Assemblée, et, tout en permettant aux curieux l'accès des tribunes, empêcher la foule d'entrer, dit-il, « comme dans une place publique ».

La modération est, dans cet ordre d'idées, la règle presque invariable que s'impose ce tempérament fougueux. Partisan résolu de la réunion des trois Ordres, il n'en essaye pas moins d'atténuer les termes dans la motion de Sieyès qui la propose. Quand, sur la résistance des nobles et du clergé, le Tiers veut se constituer sans plus attendre, il déconseille un vote *ab irato*, il demande le renvoi au lendemain. Il ne se montre point favorable à la déclaration des Droits de l'homme. Il ne veut lever les difficultés de chaque jour que « par des actes de forte justice ». L'archevêque de Paris, M. de Juigné, est sur le point d'être écharpé : il court haranguer la foule, et, aidé de quelques autres, il parvient à le sauver. Il n'aime pas Necker, et c'est pourtant à lui que Necker doit son élargissement à Arcis-sur-Aube. Il s'oppose à la création d'une garde bourgeoise pour Paris et la province, parce qu'elle détournerait les bras du travail et créerait des corps d'armée délibérants. Il porte à la tribune une motion contre le mandat impératif. Il conseille, lui provincial, de diminuer d'abord, en vue de le détruire, tout esprit de corps et de province, afin de tourner et fixer les idées sur l'intérêt national.

Ce n'est pas à dire qu'il fût exempt d'erreurs. La plus grave fut sans doute d'avoir soutenu, contre l'avis de ses électeurs, l'Assemblée unique indissoluble en face d'un roi inviolable, et de la souveraineté nationale en présence du monarque qui avait été jusqu'alors le souverain. Mais dans le creuset surchauffé où bouillonnaient tant d'élements divers, il n'était point aisé de distinguer le bon du mauvais à des politiques improvisés, privés de précédents historiques, réduits par conséquent à constituer d'après des théories qui n'avaient jamais subi la décisive épreuve de la pratique. Biauzat fut aussi de ceux qui firent prévaloir le *veto* simplement suspensif, et qui créèrent ainsi cet antagonisme irréductible au bout duquel on pouvait prévoir la ruine de la monarchie ou de la Révolution.

Il était pourtant monarchiste, mais par raison, comme la plupart des membres du Tiers; car pas plus qu'eux il ne goûtait le prince qu'il voyait, pour employer les expressions du royaliste Ferrières, « parler en despote qui commande plutôt qu'en monarque qui discute les intérêts d'une grande nation ». Dans l'importante question du droit de paix et de guerre, il soutint la nécessité de le retirer au roi : il craignait que Louis XVI n'appelât l'étranger, non encore comme un allié, mais comme un ennemi, dans l'espoir d'être vaincu sur le champ de bataille et débarrassé ainsi des sujets entreprenants qui tenaient en échec la puissance royale. Mais pour obstiné qu'il fût, Biauzat se rangea volontiers au moyen terme que fit adopter l'éloquence de Mirabeau : la guerre et la paix proposées par le roi, votées par les députés, sanctionnées par le roi.

Dans la question ecclésiastique non plus, Biauzat ne voit pas très clair; mais qui donc y voit clair en ce temps-là ? Malgré ses sentiments religieux, il vote la constitution civile du clergé. Il estime, en effet, que la représentation nationale, étant souveraine, ne dépassait point son droit. Le clergé n'étant plus un ordre dans l'État, l'État en peut modifier les conditions d'existence, pourvu qu'il ne touche pas aux questions de foi, de dogme, de théologie. Notre homme ne songe pas à se demander s'il est sage d'user de ce droit. La loi votée, il en veut la stricte observation, sauf à user de ménagements avant de sévir ; encore penche-t-il bientôt du côté de la rigueur, quand il a vu les prêtres de Clermont suivre leur évêque dans sa résistance intransigeante. Il ne tient aucun compte du désir qu'éprouve l'Église, qui a eu si longtemps l'État dans sa main, de n'être pas dans la main de l'État, et, dans sa candeur réformatrice, il voudrait rendre aux fidèles l'élection des pasteurs, comme chez les chrétiens primitifs.

Il conserve mieux son équilibre et son sang-froid devant cette noblesse émigrante à laquelle il ne conteste pas le droit d'émigrer, et dont il dédaigne ce qu'il appelle « les criailleries, qui ne sont pas des obstacles ». Il sourit des allées et venues, des réunions séditieuses, des tentatives de propagande, des quenouilles envoyées de la frontière aux gentilshommes qui ne l'ont pas encore passée. Il ne commence à craindre un sérieux danger de retour vers le régime féodal qu'en voyant au camp de Jalès un redoutable commencement d'exécution. La fuite de Varennes achève de le convaincre à ce sujet, en portant un rude coup à son royalisme de raison. Il était en train justement de se rallier davantage à un prince dont il croyait sincères les promesses écrites, comme les paroles conciliantes. Tout démonté qu'il fût, il remontait encore ses compatriotes d'Auvergne, qui croyaient tout perdu. Il résiste toujours, à l'exemple de Barnave, aux progrès dont l'idée républicaine est redevable à ce coup de tête, mais il est plus ébranlé que son célèbre collègue. Ce qui le retient, c'est qu'il ne croit, avec Rousseau, la république possible que chez de petits peuples, à Athènes ou à Sparte. Il adhère donc aux Feuillants, non sans espoir, à vrai dire, d'une conciliation entre eux et les Jacobins.

***

Quels que fussent, sur tant de questions si graves, ses dissentiments avec une partie de ses électeurs, ce n'est point par là qu'il perdit auprès d'eux sa popularité, car ils étaient fort divisés. Mais ils s'accordaient à lui reprocher son opposition à l'établissement d'une garde nationale. Et puis on se lasse partout d'entendre appeler Aristide « le juste ». Des calomnies commençaient à courir. On ne tarda pas à crier, dans les rues de Clermont : « Biauzat à la lanterne ! » Accablé de fatigue après vingt-huit mois d'un labeur sans trêve, il dut voir sans regret l'expiration de son mandat. N'est-il plus qu'une ombre, les animosités tombent; le corps municipal lui rend des actions de grâces et suspend son portrait dans la salle des séances à l'hôtel de ville. Le tout en son absence, car il était prudemment resté à Paris, sous prétexte que ses fonctions de juge l'y retenaient. Le prétexte lui fut ôté bientôt, car elles lui furent retirées, ainsi qu'à tous les magistrats, dans le dessein d'épurer les tribunaux et d'en exclure quiconque serait suspect de royalisme. Il pouvait, pour remonter sur son siège, briguer les suffrages ; il ne le fit point : il sentit, sans doute, qu'il n'était plus dans le courant.

Il revint donc à Clermont en septembre 1792. L'année suivante, il courut, comme tout le monde, les grands périls. A l'exemple de Sieyès, il se contenta de vivre. Ami jadis de Couthon, alors que celui-ci était président du tribunal dans leur commune patrie, il avait osé l'incriminer à la tribune, et sa malchance voulut que le terrible paralytique fût envoyé en Auvergne commissaire de la Convention. Leurs maisons étaient voisines. Biauzat crut devoir déserter la sienne. Il se fit ordonner ou s'ordonna les eaux de Néris. Mais le séjour du proconsul se prolongeant, il fallut bien revenir : on ne prend pas les eaux en hiver. Biauzat en fut quitte pour la peur et pour une imposition supplémentaire. Indûment porté sur la liste des « présumés riches », il eut la sagesse de ne point réclamer et de payer dès qu'il en fut requis. C'est après le départ de son ancien ami qu'il fut incarcéré comme suspect, comme ayant, « à travers le patriotisme dont il avait affecté le masque, laissé échapper plusieurs actes inciviques ». Il ne fit, au reste, que six mois de prison. Pour être élargi, il allégua une ophtalmie, il se calomnia lui-même, prétendant avoir agi en fervent révolutionnaire et approuvé l'exécution de Louis XVI. Les sans-culottes du comité clermontois le connaissaient assez pour savoir à quoi s'en tenir; mais ils voulurent être bons princes. Ils lui permirent de rester prisonnier dans sa propre maison, sous la garde d'un

unique gendarme. Un mois après le 9 thermidor, il n'avait pas encore reconquis le droit de mettre le pied dans la rue; ses parents, ses amis durent intervenir, solliciter en sa faveur. Pour parler le langage du temps, la roche Tarpéienne lui avait été douce, et le Capitole était tout près : il y rentra deux mois plus tard, le représentant Masset l'ayant nommé maire de Clermont.

Cette fois, il l'était pour tout de bon, au prix d'un serment prêté à la République, et qui ne lui coûta pas trop : il savait accepter les faits accomplis. Son administration, effective et non plus seulement nominale, fut humaine et modérée. Il poussa au retour des sœurs de charité dans les hospices, n'osant encore les désigner que par une périphrase curieuse, dont la population féminine put être peu flattée : « Ces filles connues par leur vertu. » Il sut tenir tête aux terroristes impénitents, ce qui ne lui fit pas trouver grâce devant la jeunesse dorée, quand le règne en eut commencé dans la noire Clermont. Tandis que les terroristes au déclin l'accusaient de royalisme, les muscadins l'appelaient « petit Robespierre », et le remplaçaient à la mairie.

Comme on ne pouvait alléguer contre lui rien de plausible, il ne tarda point à obtenir des compensations. D'abord commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal correctionnel de Paris, il fit bientôt partie de la Haute Cour qui jugea Babeuf et ses complices. De Vendôme où il siégeait en qualité de juge dans ce tribunal suprême, il reprit avec Clermont cette correspondance régulière dont il n'avait pas sans regret perdu l'habitude. Il y signalait avec force les progrès sensibles de la contre-révolution. Il s'en montrait inquiet jusqu'à approuver le coup d'État de fructidor, sans se douter assurément qu'il lui devrait un siège au tribunal de cassation. Sachant par expérience qu'il est toujours bon, et surtout en des temps si troublés, d'avoir deux cordes à son arc, il acceptait simultanément le poste de professeur à l'École centrale de Clermont. Il se trouvait, au reste, dispensé du don d'ubiquité par une de ces raisons dont se contentait Henri IV : aucun élève ne se présenta. Sa simarre ne suffisant point à son ambition éternellement en éveil, il posa sa candidature au Conseil des Cinq cents, mais, cette fois, à Paris. Il fut élu, puis invalidé, dans les circonstances les plus singulières.

On était alors dans la seconde période du Directoire, dans la mauvaise, dans celle qui commence au 18 fructidor et où le gouvernement qui avait en six mois, selon Mme de Staël, relevé la France, en compromet les destinées et se perd lui-même irrémissiblement. Biauzat n'en reste pas moins fidèle au régime établi : son intérêt personnel le lui commande, car une révolution nouvelle pourrait lui retirer son gagne-pain; mais, en outre, il croyait peu à la réalité et surtout au succès des projets de coup de main militaire dont on commençait à parler partout. Le jour même de l'attentat, il avouait encore ses doutes, ses perplexités : « Dulaure et Engelvin sont aux champs, écrivait-il, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas mieux que moi où l'on veut nous conduire. » Il ne tarda pas à le savoir, comme Sieyès, un des consuls, qui, sortant de leur première séance, disait de son ton sentencieux : — Nous avons un maître!

Notre Auvergnat semble n'en avoir point trop gardé rancune à Bonaparte : il avait fini par se persuader que Brumaire n'était ni contre la Révolution, ni même contre la République. Dans tous les cas, il ne bouda point, quoiqu'il eût perdu, à ce nouvel ordre de choses, son siège au tribunal de cassation. Désireux de retrouver un poste plus ou moins lucratif, il crut devoir se signaler à l'attention du public et du gouvernement en ouvrant chez lui, place Vendôme, des conférences et des cours gratuits de droit. Bien lui en prit. Il y gagna la faveur de Cambacérès, et par Cambacérès le poste du ministère public au tribunal de la Seine. Ses yeux malades lui faisant souhaiter un office moins laborieux, il obtint, en 1802, celui de juge au tribunal de Paris, et il le conserva jusqu'au 22 février 1815, date de sa mort.

S'il eut à faire, pour être maintenu lors de la première Restauration, quelque amende honorable, quelque capitulation de conscience, rien ne nous l'apprend; tout nous permet de croire que ce fils de la Révolution, devenu vieux et infirme sans avoir jamais conquis ni probablement recherché la richesse, fut un de ceux qui, se sentant débarrassés du despote, dirent ouf! selon le mot de Napoléon lui-même. La mort secourable le préserva de ces capitulations nouvelles dont les Cent jours et la seconde Restauration étendirent si honteusement le scandale. Peut-être, en vivant davantage, n'aurait-il pas évité plus que tant d'autres cette qualification de renégat que son biographe détourne justement de lui. Quand même, après tout, il aurait retrouvé, dans ses derniers jours, sa foi première à la monarchie constitutionnelle, alors qu'on ignorait encore dans quelle mesure et avec quelle sincérité les Bourbons la donneraient à la France, personne ne pourrait le lui reprocher.

Mais laissons à sa mémoire le bénéfice d'un éloge qu'il doit au hasard de sa mort. Durant sa vie entière, il a, en somme, été digne d'estime, et son rôle fut, un moment, plus considérable que l'obscurité de son nom ne permettait de le supposer.

F.-T. PERRENS.

EN SOUVENIR DE LAMARTINE

Lamartine lui-même, je ne l'ai pas connu. Seulement une fois je l'ai aperçu, dans mon enfance, comme il était déjà très vieux et presque mourant. Il habitait près de l'entrée du bois de Boulogne une villa qui existe encore maintenant, mais délabrée et lamentable. Dans le jardin trop petit, grillé comme une cage, j'ai vu, couché de tout de son long sur un fauteuil de malade, comme terrassé, ce grand et mince vieillard, à la tête petite et très blanche, semblable à un oiseau royal blessé que des coups de pierre ont abattu. Même pour un enfant comme j'étais, cet air malheureux et déchu parlait à l'âme.

C'était, je m'en souviens, par un jour d'automne frissonnant. L'écorce des arbres, que les feuillages ne cachaient plus, se montrait à nu, noirâtre et rayée de pluie. Plus rien n'était fleuri dans ce jardin du poète, sauf de petites roses du Bengale, sur leurs tiges fragiles. J'avais essayé de cueillir une de ces roses le matin même, dans mon propre jardin, et la secousse avait détaché tous les pétales à la fois; ils étaient tombés; donc ainsi, on ne pouvait même plus avoir une fleur entière, rien ne tenait plus à rien, chaque chose était dissoute, et les éléments s'en allaient çà et là!... Pourquoi cette rose détruite par le trop d'amour, pourquoi cette tige dépouillée restant seule dans la main firent-elles venir des larmes d'un regret sans bornes dans les yeux d'un enfant trop petit pour apercevoir comment le plus simple fait se répercute à l'infini dans l'univers, et en contient toute la muette douleur? Je ne peux pas l'expliquer raisonnablement... Mais le souvenir de Lamartine et ce nom même, à la sonorité féminine et traînante, sont demeurés, pour moi, mêlés à ce matin d'octobre triste comme un soir prématuré, où je me cramponnai à une grille pour regarder de loin l'homme dont on avait tant parlé; — et j'y associe cette tardive rose du Bengale sous la pluie, effeuillée dès qu'on la touche...

Voilà tout : de l'homme même je ne sais rien que par ouï-dire ou par divination. Je n'ai pas vu son regard ni entendu sa voix.

Il me reste de lui cependant une relique bizarre : la tabatière que voici, en niellure d'argent, avec des rinceaux et une scène de chasse. La nièce du poète, Mme Valentine, l'avait donnée à mon père. Je l'ai soigneusement conservée. Elle était au fond d'un tiroir et je n'y pensais guère. Mais le bruit qu'on a essayé de faire ces derniers jours autour du grand oublié me l'a fait tirer. Je considère avec attention cette mesquine chose d'un usage si vulgaire, ayant appartenu à un demi-dieu.

C'est une boîte plate et bien faite à la main. Il l'avait là, toujours, dans sa poche de droite. Il la prenait pour accompagner ses gestes; le métal est faussé en deux endroits, et Mme de Lamartine expliquait que c'était l'empreinte des coups donnés par le poète sur le balcon de l'Hôtel de Ville, dans la journée fameuse du Drapeau rouge. Bien petite trace d'une grande chose, cette bosselure à peine visible sur l'argent!

Et ainsi, voilà donc un objet familier, un témoin de la vie quotidienne de Lamartine. Cela suffit pour tout reconstituer et pour faire prendre corps aux rêves. C'est un peu de réalité, cela. La tabatière me laisse imaginer la main qui la tenait, longue, avec les muscles saillants et les veines; la main me conduit au bras, puis à toute la personne, avec la redingote longue et le pantalon à sous-pieds. Enfin la tête maigre au regard clair s'anime pour moi... Le voilà tout entier, le grand fantôme lyrique : je le vois vivre et marcher, non plus semblable à ma vision agonisante du jour de la rose effeuillée, mais vaillant encore et tel qu'il fut en d'autres temps... Rien qu'en fermant les yeux, je me le rends présent; enfin maintenant, je le connais tout juste aussi bien que les garçons jardiniers qui le voyaient passer à Saint-Point au bout des allées, ni plus, ni moins...

***

Toutefois, connaît-on bien un homme pour l'avoir vu passer ainsi et faire de l'ombre sur le mur?... Non, on le connaît seulement quand on a démêlé ce qu'il est aux rares moments où il est le plus lui-même. On le connaît quand on a deviné ce qu'il cherche obscurément à être et qu'on a débarrassé cela de tout l'accidentel. Notre vrai nous-même, c'est le personnage un et harmonieux que nous tâchons d'extraire de la complexité et des contradictions de notre vie sans y parvenir jamais complètement. Notre nous-même, c'est notre idéal personnel du bien. *Quod quisque potissimum vult fieri, is est quisque...* Ainsi le plus beau portrait d'un homme est celui qui exprime, non sa forme d'âme présente et telle qu'elle, mais celle vers laquelle il est en voyage, qu'il atteindra peut-être un jour, Dieu aidant, et que peut-être aussi il n'atteindra jamais, faute de temps ou de force.

C'est pourquoi, comme un vrai poète ne conserve justement dans ses vers que la trace des instants où il a valu et vécu davantage, enfin où il s'est le plus ressemblé, j'en croirai plus sur lui ses vers mêmes que tous les témoignages. Quand les sentiments exprimés dans les *Méditations* seront en désaccord avec ce que la correspondance de Lamartine ou les souvenirs de ses amis nous apprennent : point de doute, ce sont les *Méditations* qui ont raison. Au moment où il les exhala, Lamartine était Lamartine; — au contraire, quand il parlait aux étrangers ou passait à cheval sur les routes, il était tour à tour une des ombres vaines que chacun de nous laisse après soi, innombrables et contradictoires, dans la mémoire illusionnée des hommes...

Cela étant convenu, on sera peut-être étonné du soin

que je prends de rendre vivante et familière la personne du poète. Puisque c'est la collection de ses livres qui le contient le mieux, pourquoi ne pas s'occuper uniquement de ses livres? Extraire de ces milliers de lignes tout le meilleur est apparemment notre tâche.

Seulement voici la nuance exacte : il faut s'occuper de la personne des poètes dans la mesure où cela peut donner au lecteur l'impression que ces grands hommes ont été au fond, quoique en beaucoup meilleur, nos semblables.

Faisant appel à l'expérience de chacun, et lui disant : Ne connaissez-vous pas cet état de cœur, cette angoisse, cette exaltation, cette puissance intermittente de l'âme? Oui, sans doute? — On ajoute : Eh bien, supposez que ces phénomènes, connus de vous, éprouvés de vous, soient beaucoup plus forts, beaucoup plus fréquents et constants dans une personne : cette personne, ce sera justement Lamartine. Vous même avez donc été Lamartine quelquefois et d'une manière fugitive, n'en doutez pas. Comprenez-le bien, vous n'avez presque, pour cela, qu'à vous souvenir, puisqu'il est vôtre, puisqu'il est à vous à certains moments de votre vie; aimez-le, puisque c'est aimer les brefs et regrettables moments où vous fûtes surpris du timbre soudain que rendit votre être inconstant.

Faire que les grands hommes deviennent non seulement familiers, mais *intérieurs* à chacun de nous, en donnant leurs noms pour synonymes à des forces seulement soupçonnées et effleurées par nos âmes médiocres, telle est, je crois, l'œuvre de la critique.

*
* *

Or pour Lamartine, ce qui est l'essence de sa personne est vraiment chose très simple.

D'abord un grand amour de la solitude, solitude des lieux et solitude de l'âme, avec la faculté d'y vivre d'une vie complète — cela nous l'entendons sans trop d'efforts, nous avons passé par là quelquefois — puis, au sein de cette solitude, et sans aucune impulsion extérieure, un mouvement, un élan, une puissance de transformation et d'émotion extraordinaires, s'exprimant avec une éloquence naïve, passionnée, pour elle seule, sans auditeurs, sans témoins — cela est un peu plus difficile à nous représenter, car d'ordinaire les changements d'allure et les essors de l'âme ont leur cause dans les choses extérieures plutôt qu'en nous; et, pour me servir d'une comparaison, ce sont des excitations qui nous meuvent, non la détente spontanée des muscles qui nous pousse en avant — il faut ajouter encore le singulier enivrement d'amour chaste qui fut en cet homme — cela, on peut le concevoir — et enfin ce sentiment qu'il eut sans aucun doute, de la présence réelle, immédiate d'un Dieu — cela on ne peut guère le reconnaître en soi qu'en l'expliquant, et au moyen d'une légère transposition.

*
* *

Nul n'a senti comme cet homme le besoin et la douceur de la solitude; nul n'était plus capable de s'en contenter et de ne pas demander autre chose à la vie. Il s'en est laissé éloigner, mais y est revenu toujours sans l'ombre d'amertume et sans croire que l'obscurité abaisse. Une telle affection pour les heures calmes où l'on se repose et où l'on se refait était très sincère chez lui : elle lui était essentielle. Aussi ai-je remarqué que ceux qui ne le goûtent ni ne le comprennent sont presque toujours des hommes très distraits, très remuants, à qui le coudoiement est nécessaire, et qui aiment mieux s'ignorer résolument que de se connaître et d'avoir à se juger. Mais si quelqu'un a éprouvé ce sourd désespoir de se sentir agité et sec, de percevoir encore la beauté et le bien avec le regret de n'en être plus ému, de voir sa sensibilité d'autrefois s'échapper comme une eau qui fuit la bouche, il pressentira bien d'instinct qu'une cure de solitude pour quelques heures au moins lui serait seule salutaire, et aucun poète ne lui sera plus doux que Lamartine. Cette fraîcheur abondante est alors délicieuse comme chose longtemps convoitée, enfin découverte.

La passion de la solitude ! tout le secret de Lamartine est là. Wordsworth lui-même ne l'a pas éprouvée avec cette force. Lorsque le beau jeune homme de Milly et de Saint-Point se promenait nonchalamment à cheval, murmurant des vers presque malgré lui, il contractait déjà des sortes de noces avec la retraite, avec l'isolement pacifique où l'âme s'écoute. Cette grande vacuité du ciel, à cinq heures du soir, en automne, que tout le monde connaît, eut toujours pour lui je ne sais quelle affinité. Les poésies qui en sont inspirées, très nombreuses, sont toutes des soupirs de soulagement, comme s'il lui avait fallu attendre à travers tout le midi brûlant, à travers tout l'été, ce moment adouci, enfin retrouvé, chère patrie de son âme : « Dans le silence profond et universel qui précède l'obscurité. » Il se revient à lui-même et, selon le mot si juste, se recueille. Quelle fatigue dans tout le reste qui n'est pas cela, dans toute l'existence si compliquée et vraiment pénible !

> J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie...

Mais alors ici, on est mieux, on est soulagé :

> Mon cœur est en repos, mon âme est en silence.

Le voici, « le calme avant-coureur de l'éternelle paix » ; que ce soit à Saint-Point, un dimanche après vêpres, quand la placidité d'un beau couchant enveloppe la maison ; — que ce soit loin de là, dans la grange abandonnée, près de Hautecombe, où Raphaël devait apprendre la mort de celle qu'il avait tant aimée et où la « solitude lui parut moins triste que la présence et les pas d'indifférents» ; — que ce soit plus tard

et sous un autre ciel encore, près de Gênes, la nuit, devant la mer, et, en contemplant « l'ombre d'un pin d'Italie transpercée d'une pluie de rayons de lune sur la grève », rien ne lui fait envie que ce calme, et quand il l'a, rien ne lui manque :

> Tout avec l'horizon s'obscurcit ; l'âme est noire,
> Le souvenir des morts revient dans la mémoire;
> On songe à ses amis dont l'œil ne doit plus voir...

C'est alors, en effet, qu'il « pense au monde invisible et rêve », — car dans la foule et dans le bruit, comment le pourrait-on ? On serait sevré de ces entretiens intimes, pacifiants et réconfortants, avec les absents dont plusieurs sont si chers... — C'est alors qu'il se laisse aller au souvenir, cette chose du soir qui allonge un peu d'ombre derrière le présent rapide.

On comprend après cela pourquoi cette poésie de Lamartine donne si souvent ce frisson du silence subitement rompu; elle est née du silence en effet, elle n'en est que le fruit, formé et mûri peu à peu à l'ombre et involontairement détaché...

Il ne faut pas s'étonner davantage de cette sorte d'impudeur naïve avec laquelle le poète se raconte sans cesse, se montre et s'offre trop; comme tous les lyriques, il se croit seul, il est seul. On citerait difficilement un de ses poèmes, sauf peut-être le *Toast* des Bretons ou la *Marseille de la paix,* qui n'ait été conçu de la sorte, loin du bruit, et dans l'entier oubli du public. Aristocratique supériorité de ce poète, et son grand charme, compensé pourtant par une sorte d'impuissance : il ne pénètre pas les autres, il ne les voit plus et ne sait pas les peindre en traits distincts. Cette Elvire même, qu'il a chèrement aimée, et qui paraît avoir été son égale au moins pour le cœur, il n'a pas pu la faire sortir de la brume. Son propre amour, qui seul parlait et se plaignait dans l'isolement, la lui a cachée. Il ne s'est pas intéressé à ce qui vivait en dehors de lui. Telle est l'étroitesse de vie, parfois d'autant plus belle et pure, des solitaires.

*
* *

Si je pouvais étudier ici toutes les correspondances de l'âme de Lamartine avec les nôtres et faire de lui ce que j'appelle *une critique,* j'aurais à faire appel à l'expérience de chacun pour les trois autres points du programme que je traçais... Tant qu'il n'est question que de se réfugier dans le silence et la paix pour s'y reconquérir, tout le monde, je pense, connaît mieux que par ouï-dire ce pressant besoin.

Il serait plus difficile de faire entendre ensuite comment l'âme d'un tel homme, retirée en sa sérénité, loin de s'y endormir, y devient plus active que jamais. C'est une mer intérieure secouée de tempêtes. L'angoisse, la douleur, l'adoration, l'extase, le désespoir de ne pouvoir se délivrer de ces états passionnés en les exprimant tout à fait, mais d'être réduit à les balbutier seulement, par une fausse délivrance qui ne délivre pas, tout ce drame intérieur d'une nature affranchie des entraves de la vie extérieure et déchaînée dans le silence, comment en montrer le parfait naturel? Ces changements d'attitude si nobles, ces gestes spontanés qui se détournent, qui écartent, qui cherchent des bras ouverts, ces cris qui éclatent au milieu d'une rêverie, comment prouver qu'ils nous seraient connus et familiers si l'intérêt de notre vie s'était déplacé du dehors au dedans?

Pour la conscience d'un Dieu là présent, subtil, insaisissable et pourtant manifeste, qui hanta Lamartine presque sans trêve, il me semble qu'avec un peu d'interprétation on peut se la représenter... Et quant à son adoration fidèle et chaste pour une femme en qui se révéla à lui le bien parfait, l'humanité, peut-être, n'en a pas perdu toute expérience.

Que des personnes de plus de loisir que moi dans leurs réflexions fassent donc cette étude! Je n'ai voulu ici qu'ébaucher une courte méditation commémorative. Il me suffit d'avoir associé au poète ce noble amour de la solitude, de l'obscurité bienfaisante, dont il me semble qu'aujourd'hui on a plus besoin que jamais. Tout ce que j'ai dit là, on le savait déjà, sans doute; il est bon cependant de rappeler que la soif de paix, l'activité intense de l'âme, l'amour idéal, la prière, toutes choses qu'on pourrait avoir la tentation de dire chimériques, ont existé cependant, et peuvent être désignées en abrégé par le nom d'un homme.

PAUL DESJARDINS.

HEUREUSE INDIFFÉRENCE

J'ai entre les mains le drame de M. Georges Duruy, *Ni Dieu ni Maître,* dont notre collègue, M. Filon, parlait ici l'autre jour avec une amicale bienveillance. De revenir longuement sur la fine et spirituelle analyse qu'il nous en a faite, je m'en garderai bien. M. Duruy a infiniment trop d'esprit pour avoir eu la prétention de convertir personne; il n'a ni les traits ni le style d'un apôtre. La fougue lui manque, et peut-être même aussi la conviction. Il jette sur son œuvre de belles broderies, mais la trame en est pauvre. Un médecin matérialiste (ils le sont tous ou peu s'en faut) reste intrépide dans sa doctrine jusqu'au moment où Dieu l'attend, comme on dit dans le langage de la dévotion. Mais voici d'abord le coup de la maladie, voici ensuite l'intervention de la femme aimée et religieuse, voici enfin, à l'heure finale, l'arrivée du prêtre, ou, comme disait irrévérencieusement Tallemant des Réaux, *le coup de pied du crucifix.* Alors, adieu les principes ! Le docteur athée meurt avec toutes les saintes huiles.

Le lecteur avisé comprend que, dans ce drame, la

famille est divisée, et que les incrédules ont tous les vices et les croyants toutes les vertus. S'il en eût été autrement, la thèse n'aurait pu se soutenir. Mais que dirait M. Duruy, si on lui répondait par un drame où les rôles fussent renversés, où les croyants fussent des hypocrites et les incrédules d'honnêtes gens? M. Duruy dirait sans doute avec un aimable scepticisme que, dans les œuvres d'art, la thèse n'est rien, et que tout le mérite de l'auteur est dans l'art du développement.

C'est bien un peu mon avis. Aussi, sans m'arrêter à chercher querelle à l'auteur, je le remercie de m'avoir donné à penser, de m'avoir ouvert, comme on dit aujourd'hui en mauvais style, des horizons sur l'état d'esprit de notre société.

Celui qui ne la connaîtrait que par le livre de M. Duruy serait porté à croire que les questions religieuses divisent la France en deux camps, pénètrent dans les maisons et jettent le trouble dans les ménages. Il n'y a pas de plus grande erreur. Les querelles dogmatiques, les haines de sectes, qui sont bien entre toutes les plus implacables et les plus meurtrières, n'existent plus chez nous. La vieille intolérance, celle qui suppose la foi, est morte. Voltaire l'a tuée. L'indifférence lui a succédé, pour le bonheur et le repos du genre humain, oui la bonne, la sainte indifférence.

Vous en faut-il la preuve? Quand on appliquait, il y quelques années, les lois, les vieilles lois rouillées, aux congrégations non autorisées, qui ne se rappelle les cris poussés par certaines feuilles qui se disent catholiques, et qui ne sont que des feuilles de parti? La France allait se soulever. Les paysans prendraient leurs faux et leurs fourches, les honnêtes gens (entendez par là les classes dirigeantes), allaient se mettre en grève. Un voile de deuil s'étendait déjà sur la patrie.

Et puis quoi? Le paysan a continué paisiblement à mener sa charrue, et non seulement personne ne s'est fait tuer pour les pauvres moines, mais les classes dirigeantes elles-mêmes, les fameuses classes, habituées à leurs fêtes, à leurs clubs, à leurs villégiatures, insensibles aux cris désespérés des scribes de l'intransigeance cléricale, n'ont sacrifié à la sainte cause menacée ni leurs précieuses personnes ni même un seul de leurs plaisirs.

C'est que le scepticisme a gagné notre beau monde. On croit ou on affecte de croire, parce que c'est la tradition, le bon ton, la mode, une forme élégante d'opposition à notre démocratie. On a pour les anciens rites le respect qu'ont les antiquaires pour les vieilles médailles. Mais du dogme, on ne s'en soucie guère. Où d'ailleurs aurait-on pris le temps de s'en enquérir? On se crée, en s'amusant, sans y penser, dans les rares loisirs d'une vie mondaine et fatigante, une religion commode, facile, appropriée à toutes les aises de l'existence, complice même de bien des vices, en les couvrant d'une souriante et inépuisable mansuétude. C'est ainsi que, de divertissements en divertissements, par un train de plaisir, sans heurts, sans cahots, les heureux de ce monde s'en vont dans des voitures bien suspendues et bien capitonnées jusqu'à la station du Paradis.

Joignez aux douceurs de cette dévotion aisée la joie ineffable de se distinguer de la multitude, de sortir du commun des hommes, de penser autrement que son boucher et son boulanger, d'être comme il faut. Car le *comme il faut* tient lieu de tout chez nous, de travail, de mérite, de conviction, d'honneur. Il vous donne du prestige sur les foules et du crédit chez les fournisseurs.

Joignez encore à cela la joie toute française de taquiner le pouvoir. Impies et même athées sous les gouvernements absolus, religieux ou affectant de l'être sous les gouvernements libéraux — voilà depuis cinquante ans toute notre histoire. Dieu n'est jamais plus populaire en France que quand il est dans l'opposition.

Il va sans dire que la grosse bourgeoisie, et quelquefois même la petite, suivent le sillage tracé par les hautes classes. Ne faut-il pas se décrasser? Le *cant* les entraîne, le comme il faut, la course à la distinction. Ce monde qui n'existe que depuis 1789, qui n'était rien avant-hier, qui demain peut-être, grâce à l'égalité des partages, ne sera rien, se croit quelque chose et se guinde sur des échasses pour se hisser jusqu'à la noblesse, au-dessus des épaules de ses égaux. J'en sais un, ancien porte-balle, aujourd'hui prêteur à la petite semaine, faisant le gros dos dans sa paroisse, et n'ayant d'autre religion que celle de ses écus, qui fait bruyamment profession du catholicisme le plus intransigeant. Cela sent encore le fumier paternel, et cela se dit royaliste! Cela, si vous le pressiez un peu, parlerait de ses ancêtres!

Vanité, intérêt, rancune politique sont les seuls supports de cet étalage d'une religiosité fastueuse, qui ressemble à la religion comme le charlatanisme à la médecine. « Ces gens-là, me disait une bonne femme, se croient sûrs du Paradis comme s'ils en avaient la clef dans leurs poches, et ils vivent en ce monde comme s'il n'y en avait pas d'autre. »

Nos classes laborieuses, au contraire, n'étant hypocrites ni par goût ni par intérêt, se montrent franchement ce qu'elles sont, non pas impies (c'est la profession des sectaires), non pas même irréligieuses, mais indifférentes avec tranquillité.

M. de Mun a beau ouvrir toute grande à nos travailleurs la porte du socialisme chrétien, ils passent devant sans même saluer.

Quant au paysan, il aime son église comme sa maison commune. C'est là qu'il a été baptisé, marié; là qu'il fera sa station dernière avant de prendre le chemin du cimetière. Et puis c'est l'édifice bâti par ses pères, qui lui rappelle l'histoire de son village et la sienne. S'il ne va pas à la messe (car nous ne sommes

pas bien *messards*, comme ils disent), il y envoie sa femme et ses enfants. Il faut bien faire ce qu'ont fait les anciens, et on ne change pas de traditions comme de chemise, tous les dimanches. Mais que le prêtre soit intolérant, qu'il veuille régenter l'école ou mettre seulement le bout du doigt dans les affaires municipales, qu'il se mêle de politique et transforme sa chaire en tribune, alors il n'y a plus de religion qui tienne : le paysan se fâche, suspend le casuel, et quelquefois fait grève, laissant le pasteur prêcher dans le désert. Vous vous rappelez comment nous avons tué l'oligarchie du 16 Mai : c'est en l'appelant le gouvernement des curés. La vraie passion du paysan, on l'a dit cent fois, c'est la terre, la terre toujours dure, souvent ingrate, mais tendrement aimée. Et ce mot païen d'un vieux Franc-Comtois me revient toujours à l'esprit : « Lou bon Diou, c'est lou souleu. » Le bon Dieu, c'est le soleil.

On nous parle d'une jeunesse éprise d'une belle ardeur mystique et prête à s'enrôler sous le drapeau du néo-catholicisme. On nous prédit une sorte de réveil littéraire, pareil à celui de 1826; un grand concert pieux, avec accompagnement d'orgues et de harpes séraphiques. Tant mieux. Car rien n'est plus favorable à l'ampleur des périodes et à la richesse du rythme et de la métaphore que la sentimentalité chrétienne. Et puis cette spiritualité littéraire nous reposera agréablement des horreurs du naturalisme. Mais, hélas! j'ai bien peur que le sifflet des locomotives ne fasse quelque tort à la poésie des cloches. Où est aujourd'hui *le Génie du christianisme* et où sont les *Martyrs?* Ces retours voulus et calculés d'une littérature épuisée vers un passé mort sont jeux d'artistes, qui peuvent intéresser les délicats, mais qui laissent froide la multitude, parce que son cœur n'est plus là. Ils me rappellent les éclosions automnales des marronniers de nos avenues parisiennes : feuilles et fleurs s'y développent sous la poussée d'une sève tardive, mais la gelée d'une nuit suffit pour dévorer ce printemps artificiel.

Pour en revenir à M. Georges Duruy, s'il a vraiment le don dramatique et s'il tient à l'exercer sur des sujets religieux, qu'il imite Shakespeare, qu'il fouille dans nos annales, qu'il nous ressuscite Coligny et les Guise. Mais de vouloir intéresser une société comme la nôtre au spectacle d'une famille qui se dispute un cadavre, les uns le tirant vers l'église, les autres tout droit au cimetière, c'est une entreprise méritoire peut-être, mais bien téméraire et bien inutile.

J'ajoute même qu'elle serait dangereuse si elle pouvait réussir. Car, sans parler de la question sociale, l'éternelle querelle des blancs, des bleus et des rouges ne nous a laissé depuis la première Révolution que de rares intervalles de repos. N'est-ce pas assez de nos dissentiments politiques, et faut-il y joindre encore le ferment des haines religieuses? Le XVIIIe siècle nous a guéris pour toujours, nous l'espérons, de la vieille maladie du fanatisme, et il a supprimé ainsi la principale cause de nos maux. Quand il ne nous aurait rendu que ce service, il mériterait déjà d'être appelé le plus grand de tous les siècles.

DIONYS ORDINAIRE.

LES CHARBONNIERS DE LA HARDT

Légende d'Alsace.

— Brrr... qu'il fait froid, voisine! Veillez-vous, ce soir?

— Oui, nous veillons; un bon feu chauffe beaucoup de monde : venez travailler près du nôtre.

— Volontiers : j'apporterai mon tricot.

Quand tout le monde est rassemblé dans la salle basse, que les rouets tournent, que les aiguilles s'agitent, que la laine ou le fil des *Haspel* (dévidoirs) n'est pas trop embrouillé, on demande des histoires au grand-père — qui ne se fait pas prier. Il bourre sa longue pipe à fourneau de porcelaine, relève légèrement son casque à mèche, et commence :

« Si, de nuit, vous passez dans la Hardt alsacienne, vous risquez fort de rencontrer d'étranges figures — surtout les nuits de vendredi et de dimanche, pendant les Quatre-Temps.

Sur les mares fleuries de lis d'eau tournent les sirènes au doux chant, qui vous entraînent dans leur ronde et vous font danser à mort.

Aux carrefours, il y a des follets qui prennent un malin plaisir à vous égarer, à vous conduire dans les fossés — et, dans les grottes, sont les « charbonniers damnés », qui tiennent conseil chaque jour entre onze heures et minuit. Si vous les voyez, n'approchez pas, signez-vous par trois fois, et continuez bravement votre route : il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Écoutez plutôt ce qui arriva à Michel Higelin, d'Oberberg.

C'était un homme bien à son aise, ce Michel — qui avait un beau brin de femme... Elle était de Ferrette, et lui avait apporté deux grandes armoires remplies de linge, deux lits montés, six chaises, de l'argenterie, trois champs et une maison. La maison, ils l'ont vendue — et même mon arrière-grand-père a servi de témoin chez le notaire... Du reste, ils n'avaient pas besoin de deux maisons, Michel ayant déjà la sienne. Donc vous voyez qu'ils étaient bien, et que c'était un joli petit ménage chez eux.

Un jour Michel s'en alla vendre du blé en Suisse (je ne sais plus si c'était à Bâle ou à Porrentruy). — Il s'en revint, un dimanche soir, par la Hardt... C'est toujours mauvais, ça, de voyager un dimanche — plus mauvais peut-être que de voyager un vendredi... Notre Michel n'avait certes pas bu : çà, des gens qui l'avaient vu l'ont dit. Il arriva près du carrefour de la Croix-

Blanche. Là, il ne savait plus trop où il en était, et comprit qu'il avait fait fausse route. Il entendait bien, à sa droite, mugir au loin le Rhin... Donc, il devait avoir Barthenheim à sa gauche, Mulhouse devant et Bâle derrière lui... Mais tout cela ne lui disait pas où il retrouverait son chemin qui coupe diagonalement la forêt pour courir sur Oberberg; et il commençait à se dire qu'il était parti trop tard — et cela avec de l'argent en poche! Son cheval hennissait, tirant sur les rênes; il faisait une bise diablement froide, une de ces bises de mars qui vous piquent le nez et les doigts. Michel avait des frissons dans le dos et se demandait anxieusement quelle heure il pouvait être. Il lâcha les rênes et Koly reprit son trot, mais voulut s'engager dans le chemin de Barthenheim. « Nom de Dié! s'écria Michel, ne vas-tu pas maintenant me conduire, imbécile! » Et il appliqua un coup de fouet sur l'échine de son Koly et le fit changer de chemin, aller droit devant lui — du côté de Mulhouse, lui semblait-il... Mais allez donc! il n'allait pas du tout vers Mulhouse... Car, tout à coup, il se trouva dans un endroit inconnu, proche le Rhin, sur la lisière du bois...

— Mon Dieu! il est tombé dedans! s'écria anxieusement une fillette.

— Ah! bah! tombé dedans — il aurait peut-être mieux valu : car sa fin a été plus triste que ça.

Donc, le voilà découragé, ce Michel... Pour se réchauffer, il veut allumer une pipe; mais pas moyen de faire prendre l' « ômetue »... Il frappe, frappe... cela ne va pas! Tout à coup, Koly se met à frissonner de tout son corps. « Qu'as-tu donc, imbécile? » Et juste onze heures sonnent, lentement, à une église qui semble tout près de là. Michel se disait : « Jamais je n'ai entendu cette cloche-là... » Et il regarde devant lui, et aperçoit une grande lueur. « Bon! qu'est-ce que cela? me voilà beau... Des brigands, parbleu!... Tâchons de nous tirer de là : mieux vaut qu'ils prennent Koly et ma voiture que ma bourse et ma vie! » Et il attache le cheval à un arbre et tâche de s'esquiver par un chemin de traverse, retournant en arrière: Il marche, le cœur lui battant très fort, et arrive— sans savoir comment cela s'est fait — à dix pas de ce grand feu... Groupés alentour, dans une attitude morne et silencieuse, étaient une dizaine d'hommes au visage noirci, qu'il prit pour des charbonniers. « Étais-je bête d'avoir peur!» Et Michel va droit à eux : « Hé! les gens! je me suis égaré : voulez-vous me dire le chemin qui conduit à Oberberg, me permettre d'allumer ma pipe à votre feu? »

Les hommes le regardent tous, toujours avec ces expressions si découragées qu'on ne saurait le dire, se consultant du regard... Et le plus âgé lui dit d'une voix caverneuse :

— Ton chemin? ton cheval le sait mieux que toi. Allume vite ta pipe et va-t'en!

« Voilà de drôles de camarades! » pensait Michel à part lui; mais il se garda bien de le dire, prit un charbon ardent qu'il posa sur sa pipe et partit, tirant un salut auquel personne ne répondit.

Il retrouva cheval et voiture avant d'avoir pu faire prendre feu à son tabac... et cependant le charbon clairait toujours. « Mais, sacrédié! qu'est-ce que cela veut dire?... » Et il souffle, il aspire... pas une bouffée ne s'échappe de la pipe. Il change le charbon de place : le charbon ne le brûle pas... Il le pose sur la paume de la main : pas le moindre picotement! « Décidément, ce feu-là n'est pas du feu! » Et une grande peur le secoue... Il met la pipe dans sa poche, garde le charbon dans sa main, monte en voiture : « Allez, hue! Koly! » Koly part à fond de train comme s'il avait la queue sur des flammes, et vous amène le Michel hors de la Hardt, hors du canton, hors de la vallée. Il faisait à peine jour, qu'il était déjà tout près d'Oberberg. Quand l'Angélus sonnait, il entrait au village, et bientôt arrivait chez lui, où sa femme l'attendait, inquiète. « Eh! Ieses Gott! que t'est-il arrivé? » Et Michel lui raconte son histoire, lui parle de ce charbon ardent qui n'avait aucune chaleur, n'allumait pas le tabac, ne brûlait pas l'étoffe :

— Tiens! je l'ai gardé dans la poche de mon gilet...

— Que Dieu ait pitié de nous! c'est du feu de Satan, Michel! tu aurais dû le jeter!

— Et elle se signe en disant : « Jésus, Marie, Joseph! »

Michel part d'un éclat de rire, tire la braise de sa poche : mais la braise n'était plus braise — elle était devenue un ducat d'or!

Qui est-ce qui regarde comme un fou? — c'est Michel... Mais la femme rit à son tour :

— Michel, tu avais du petit vin suisse dans la tête et dans les jambes : il ne pique pas la langue, on ne se méfie pas, on en boit tout plein, et crac! — on ne sait plus ce qu'on dit ni ce qu'on fait.

Mais Michel secoue la tête... Il sait bien son compte: il n'avait pas un liard dans cette poche. Il n'a pas été payé en ducats d'or. — La femme s'emporte, lui dit des sottises... Lui se met à crier plus fort qu'elle, et les voilà en dispute. Michel tape les portes, casse les assiettes... et finalement se sauve à l'auberge, où, pour se consoler, il se commande un copieux déjeuner : « C'est bon! pense-t-il, ce ducat, j'en profiterai! »

A l'auberge, il y avait, dans un coin, un vieux bonhomme qui venait de temps en temps au village, colportait des bijoux, faisait l'usurier, et deux ou trois autres métiers pas très propres : il s'appelait Natzi, était bossu.

Il prend sa chope et l'assiette sur laquelle était son déjeuner — une maigre petite saucisse :

— Hé! monsieur Michel! monsieur Michel par-ci, monsieur Michel par-là... Monsieur Michel me permet-il de m'asseoir vis-à-vis de lui? On s'ennuie à être tout seul...

— Pourquoi pas, Natzi? Même que je t'offre de déjeuner avec moi.

— Ce n'est pas de refus.

Et les voilà qui mangent et qui boivent, Michel surtout :

— Monsieur l'aubergiste, encore une bouteille!

Et les bouteilles s'ajoutent les unes aux autres... Natzi se frotte les mains.

— Monsieur Michel ne veut-il pas me faire l'honneur d'une partie de cartes?

— Et pourquoi pas, Natzi?

Et les voilà qui jouent aux cartes... Qui est-ce qui perd son ducat d'or et en dépense un autre pour le double déjeuner? C'est Michel. Le soir il rentre saoûl; sa femme, au lieu de le reprendre doucement, se met à crier — il crie de nouveau plus fort... Le lendemain, la dispute recommence — et Michel se sauve encore à l'auberge.

Croiriez-vous, enfants, qu'il a comme ça joué et bu tout leur avoir, que sa femme allait mendier aux portes, et qu'il la battait quand elle n'avait rien à lui donner à dîner?

Un beau jour il se dit : « Les charbonniers de la Hardt m'ont donné un ducat; ils m'en donneront bien un autre... » Et il part pour la forêt, une nuit de dimanche. Ce qui s'y passa, nul ne le sait au juste : mais Michel revint avec les poches pleines d'or, racheta sa maison, se remit à boire et à jouer aux cartes. Sa femme pleurait et priait...

— Michel, pourquoi ne vas-tu plus à l'église?... Michel, pourquoi profanes-tu ainsi le saint nom de Dieu?

Mais Michel lui riait au nez ou grinçait des dents. La pauvre femme se signait comme si elle voyait le diable : alors, il se jetait sur elle, la mordait, la battait... et quand elle tombait, demandant grâce, il s'en retournait à l'auberge.

Tôt la maison a été revendue... Et les voici de nouveau sur la paille — un mois, deux mois... Mais le troisième mois, Michel repart pour la Hardt :

— Les charbonniers de Satan me donneront bien encore des ducats d'or!

— Ieses Gott! les charbonniers de Satan!

Et la petite Catherine se signe...

— Oui, les charbonniers damnés, qui ont le regard si triste qu'on ne peut les voir sans pleurer.

Mais on ne vend pas deux fois son âme, et le temps de Michel était venu.

— Tu as une femme, lui dit le plus vieux : qu'elle nous vende son âme et nous te donnerons encore des ducats.

Et voici Michel qui rentre. Sa femme priait à genoux sur sa méchante paillasse, dans la chambre vide; dehors, le vent hurlait et les cloches pleuraient... C'était soir de Toussaint.

— Catherine, lui dit-il, veux-tu de nouveau être riche, avoir des vaches et des volailles, manger du fricot et boire du bon vin?

— Oui, répond-elle.

— Alors, viens avec moi dans la Hardt! Tu diras aux charbonniers : « Je le veux bien! » et ils nous donneront de l'or.

— Que Dieu m'en préserve! Bonne Vierge Marie, venez à mon secours!

— Et elle se lève, les yeux hagards, reculant, reculant, devant Michel furieux.

— Vas-tu venir?... ou je te tue!

— Oh! tue-moi plutôt, mais jamais je n'irai... jamais!

— Vas-tu venir?

Et il la saisit par le bras, la force à marcher... Mais elle se débat avec la force du désespoir.

— Ah! tu ne veux pas!...

Et tout à coup les voisins qui écoutaient la dispute n'entendent plus rien... Le Michel sort en tapant la porte... Il ne revint ni le lendemain ni le surlendemain... On ne vit plus Catherine. Alors, les voisins ouvrirent sa porte. Elle était étendue par terre, un grand couteau planté dans le cœur; autour des mains jointes, un chapelet. Le monstre l'avait tuée, et il était allé se faire justice ensuite : il s'est pendu à un chêne de la Hardt, et le diable a emmené son âme damnée. Maintenant il charbonne avec les autres et enrôle pour Satan. Que Dieu vous garde de sa rencontre!...

— Il n'y a pas de danger! nous ne passerons jamais de nuit dans la Hardt.

Pourtant les choses ne tournent pas toujours au tragique. Il y a eu des nuits où les tristes charbonniers ont donné des braises pour allumer des pipes — des braises qui devenaient ducats sans attirer les gens vers le mal. Un violoneux qui s'en revenait de noce en a eu deux comme ça, sans qu'il lui arrive malheur. On cite aussi un meunier de près de Colmar qui demande une braise pour sa pipe; il remercie, s'en va. Le tabac ne s'allume pas, il revient... ainsi jusqu'à six fois, chaque fois gardant — par mégarde — la braise en main. Cette fois, le plus vieux des charbonniers se lève, lui met la main sur le bras, et dit :

— Crois-moi, n'y reviens plus, Fritz Jaeger!

Et Jaeger jette un grand cri de s'entendre appeler par son nom, se signe et se sauve au plus vite, courant jusqu'au jour, jusque dans les champs de Sierentz. Dans sa main il y avait six ducats d'or... Mais devant ses yeux il voyait toujours le charbonnier et jurait que c'était l'ombre de feu son grand-père. Jamais il ne remit les pieds dans la Hardt.

— Voilà des ducats vite gagnés! s'écrie en riant un jeune garçon, esprit fort de l'endroit. Cela me fait envie!

— Tais-toi, vilain! lui dit sa mère. Dieu te préserve de m'en rapporter de pareils!... Et, tu sais, les charbonniers n'en donnent impunément qu'à celui qui ignore leur existence et arrive par hasard jusqu'à eux.

— La mère a raison, dit gravement le vieux conteur, je l'ai toujours entendu dire... Allons, voilà le veilleur qui chante onze heures, il serait temps d'aller trouver les plumes ! Que Dieu vous fasse une bonne nuit ! et revenez un autre soir: nous avons toujours bon feu.

On roule les tricots, on pose les rouets dans l'encoignure de la fenêtre, les *haspel* sur l'étagère, un peu haut, pour que les enfants ne les embrouillent pas le lendemain ; puis la mère accompagne ses veilleurs après avoir décroché la lampe pour les éclairer.

— Bonsoir, toute la société ! — et surtout ne rencontrez pas Michel Higelin !

Mme Gevin-Cassal.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le Député Leveau, comédie en quatre actes, de M. Jules Lemaître.

Je n'ai pu assister qu'à la sixième représentation du *Député Leveau*. Encore que trié, c'était déjà le vrai public. Les élégants qui, sans doute, continueront le succès de cette comédie jusqu'à la centième, ne rentreront guère avant décembre ou janvier. Je crois avoir recueilli mardi soir les impressions du spectateur particulier qui fait vivre les théâtres : celui qui vient pour son plaisir et qui paye.

Le Député Leveau a deux aspects bien distincts : c'est une comédie de mœurs politiques et une comédie de mœurs tout court, ou, si l'on peut dire, de sentiment.

Il semble que le titre même de la comédie mette la satire politique au premier plan. Et aussi bien, tout le monde aujourd'hui s'occupe du gouvernement de la République. L'ouvrier qui, le matin, escalade l'impériale des omnibus, tire un journal de sa poche avec le morceau de pain du déjeuner : un journal politique où le Sénat et la Chambre ont leurs rubriques. Le bureaucrate, derrière son châssis grillagé, déploie, lui aussi, une feuille imprimée, en découpant sa côtelette. Le soir, les trains de banlieue sont pleins de messieurs en redingote qui ensevelissent leurs visages dans les journaux de cinq heures. Et, même au théâtre — même au *Député Leveau* — pendant les entr'actes, on entend une voix crier dans le couloir des loges :

— *Le Soir !* Demandez *le Soir!*

On pourrait objecter ceci : la politique occupe tant d'heures de notre journée que nous en sommes rassasiés; c'est une fatigue de la retrouver au théâtre. Je suis un peu de cet avis-là. La foule vient au spectacle pour se divertir, pour oublier les affaires. Il y a pourtant un cas où un pareil sujet est de mise : aux époques un peu agitées où la vie politique déborde son cadre ordinaire, se mêle violemment à la vie de chaque jour, la bouleverse, l'agite, modifie les mœurs. Ce fut le cas, il y a quelques années, pour le *Rabagas* de M. Sardou. Hier, pour *le Député Leveau*.

Est-ce à dire que M. Lemaître ait spéculé sur la grosse curiosité qui s'attache aux aventures immédiatement actuelles ? Tout le passé littéraire de cet artiste, ses habitudes philosophiques d'esprit, protestent contre une supposition que personne n'a sérieusement formulée. On aurait donc tort de croire que le héros de la pièce soit la photographie d'un individu, de A..., de B... ou de C... Cette figure est plus générale et plus large; c'est vraiment le type d'un personnage fort actuel, sorti des dernières convulsions politiques.

Il serait infiniment curieux de rapprocher les portraits de Rabagas et de Leveau.

— Je suis sûr, dit Leveau, quand on le présente à la marquise de Grèges, que vous vous étiez représenté le démagogue comme un être hirsute...

Et la marquise répond :

— Je n'en suis pas là...

C'est qu'en effet, depuis vingt ans, l' « homme des nouvelles couches » s'est éduqué. Il est sorti des brasseries. Il sait bien que les belles destinées politiques ne se forgent plus dans le « bon quartier latin ». Il cherche à forcer l'entrée des salons, de ce qu'on appelle « le monde ». Il est moins *artiste* qu'autrefois, il est plus *bourgeois*. Il me semble que c'est là le caractère qui fait de Leveau un homme très différent de Rabagas. Tel que M. Lemaître l'a mis sur pieds, avec une vérité, une modernité saisissantes de paroles, d'action et de gestes ; il est bien plus redoutable que son prédécesseur.

Rabagas n'était ni méchant ni machiavélique: il avait des instincts bohèmes, une ignorance réelle de l'argent qui le laissait accessible aux surprises de sentimentalité, à ce qu'on appelle dans la causerie le bon mouvement.

Leveau est autrement pratique. Il s'est formé, au jour le jour, une morale qui le rend dangereux. Rabagas était avocat; il aimait à lancer des phrases sonores, à jongler avec les mots. Leveau sort d'une étude d'avoué ; c'est un homme d'affaires, sa parole a la précision des chiffres, il ne sépare pas la politique de la finance.

M. Lemaître peut être fier de ce résultat : le cynisme de Leveau ne le rend pas odieux ; au contraire, on est presque tenté de lui en savoir gré, comme d'un mouvement de franchise. Un hypocrite moins féroce serait dix fois plus désagréable à suivre. C'est que Leveau est le produit d'une société qui a formulé la loi de la lutte pour la vie. Il voit dans l'homme une espèce d'animal — tel un brochet ou un tigre — qui subsiste aux dépens des individus de sa race. Dans cette conception, les élans de la tendresse, les scrupules de la bonté ap-

paraissent comme des tentations dangereuses. Il est méritoire de ne point tomber dans ces duperies.

M. Candé joue ce rôle de nuances et de relief avec beaucoup de talent. Il me semble pourtant qu'il nous montre Leveau un peu plus « commun » que ne commandait le texte de l'auteur. Leveau s'est fait un masque de brusquerie qui lui est commode et qui le dispense d'acquérir certains jeux de la physionomie mondaine dont son visage ne pourrait plus prendre le pli. Quant au reste, il a assez de bonne volonté, d'intelligence, pour acquérir les formes de tenue élémentaire.

J'avoue très sincèrement que la femme politique, celle qui met son sourire et sa personne au service de sa cause, est pour moi un monstre tout à fait odieux. Je n'arrive pas à la distinguer clairement de l'*espionne*. Les femmes les plus naïves apportent déjà dans l'amour tant de dissimulation, tant d'égoïsme — plus que nous — tant de mobiles extraordinaires sans nul rapport avec la tendresse, que l'on est épouvanté de trouver leur cervelle occupée par les combinaisons de la politique. Quelle malédiction pour l'homme qui viendrait à rencontrer sur sa route une femme telle que M. Lemaître a imaginé la marquise de Grèges telle que Mme Hading nous l'a fait voir! Eh! quoi, ces cheveux blonds, ce regard, ce tour de hanches, ces grâces, ce vertige de joie sensuelle avec cette lucidité froide de la cervelle, cette ambition, ce vice aigu, cet égoïsme pire que celui de Leveau, puisqu'il ne trouve pas son maître, même dans l'amour, même dans le plaisir! L'homme qui se heurte à un pareil piège est à plaindre. Leveau y laisse un peu de son honneur; sûrement, malgré des succès passagers, ce sera l'écueil de sa fortune.

— Je vous ai tout sacrifié, tout donné, dit-il aux pieds de Mme de Grèges.

Et la marquise répond :

— Le regrettez-vous?

Mme Jane Hading a dit cette phrase en grande comédienne. A ce moment-là nous avons senti passer dans sa voix, sur son visage, le charme qui aveugle, la sorcellerie de Circé, l'antique magicienne. Nous subissions son pouvoir. Et pourtant ce que Leveau lui sacrifie à ce moment-là, c'est la tendresse de tous les humbles, de ceux qui l'ont aimé, soutenu, lorsqu'il n'était pas un grand homme, de ceux qui lui garderont dans leur abandon le trésor intact de leur affection.

Ah! ces humbles, cette Mme Leveau, cette jeune fille ballottée entre son père et sa mère! comme les larmes qu'ils versent apportent dans la pièce de M. Lemaître de détente et de rafraîchissement! Depuis M. Alphonse Daudet, personne n'avait éclairé d'une lumière si vive le cœur de ceux qui ne sont que de bonnes gens, de braves gens. Et peut-être l'émotion de M. Lemaître va-t-elle plus loin que celle de M. Daudet. Elle est moins « artiste », elle est plus définitivement sincère. M. Daudet aime les âmes simples par raffinement, comme il préfère les fleurs des champs aux fleurs de serres. Mais pour M. Lemaître, on sent que tout son cœur leur appartient. S'il veut bien donner au public le spectacle de son esprit, il a quelque part un asile inviolé où il cache ses vraies, ses réconfortantes tendresses. En voyant pleurer Mme Leveau, je me souvenais du mari de *Révoltée*. Je me disais : « Pourquoi cet homme d'esprit se donne-t-il quotidiennement tant de peine pour nous cacher son cœur? » Il a raison, sans doute : ce sont là des richesses qu'il est fou de jeter en prodigue aux gens qui passent. Elles ont de légitimes héritiers qui les attendent.

Par ce côté de sentiment la pièce de M. Lemaître séduira ceux que ne rassasie pas l'esprit tout seul. Elle lui acquerra les sympathies féminines. Elle renverra tous les spectateurs conquis avec cette impression que laissent seules les œuvres vraiment fortes : un ardent désir de s'élever dans la bonté.

HUGUES LE ROUX.

CHRONIQUE PARISIENNE

HONNEURS POSTHUMES. — LE CENTENAIRE DE LAMARTINE.
CRITIQUES-AUTEURS.
LES MYSTÈRES DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Les honneurs posthumes que tout homme a le droit d'ambitionner sont de plusieurs sortes : 1° la simple plaque commémorative sur le mur de la maison où vous êtes né; 2° la rue, le boulevard ou l'impasse auxquels on décerne votre nom; 3° le buste; 4° la statue; 5° le centenaire. Ces honneurs correspondent à peu près aux décorations chez les vivants. Par exemple, la plaque commémorative équivaut aux palmes académiques; la rue n'a pas moins d'importance que le Mérite agricole; le buste est quelque chose comme le grade de chevalier de la Légion d'honneur, tandis que le centenaire représente celui de grand-croix.

Il faut bien reconnaître, hélas, que la distribution de ces récompenses n'est souvent pas faite avec toute l'impartialité désirable, et il y a un népotisme posthume qui n'est pas moins dangereux que l'autre. Les bustes et les statues, en particulier, sont accordés un peu à la légère : pour un oui ou pour non, un ministre va inaugurer à cent cinquante lieues le buste d'un bienfaiteur de l'humanité de province. La quantité de bienfaiteurs de l'humanité qu'on découvre même en ce moment a atteint des proportions fantastiques, et il est inouï que l'humanité soit encore si malheureuse avec tous les bienfaiteurs qu'elle a eus.

En revanche, les honneurs du centenaire que la ville de Mâcon vient de décerner à Lamartine ont sou-

levé un enthousiasme général. On n'a d'ailleurs rien épargné pour donner aux fêtes le plus grand éclat. Mâcon s'est pavoisée pendant trois jours et des feux d'artifices quotidiens ont été tirés à la gloire du poète. Le gouvernement s'est fait représenter par le ministre de l'instruction publique, l'éloquence par M. Jules Simon, la poésie par M. François Coppée. Il n'est pas jusqu'à la Comédie-Française qui n'ait tenté un de ces déplacements partiels comme nous en verrons fréquemment l'année prochaine. Cet essai de mobilisation a parfaitement réussi, et tout fait espérer que le jour où la Comédie sera obligée de se transporter rapidement sur un point quelconque du territoire, il ne se produira aucune complication. Parti de Paris à huit heures quarante-cinq du matin, sous la conduite de M. Dupont-Vernon, un important détachement composé de MM. Paul Mounet et Lambert fils, de Mlles Dudlay et Malck, a franchi sans encombre les quatre cent quarante kilomètres qui séparent Mâcon de la place du Théâtre-Français. Il est arrivé à quatre heures vingt-deux. Les autorités municipales l'ont reçu à la gare, et il est reparti à trois heures cinq du matin, pour rentrer à Paris à dix heures quinze, après avoir récité un nombre de vers que les personnes présentes évaluent à trois mille cinq cents environ. M. Jules Claretie a vivement félicité ses pensionnaires de l'entrain, de la bonne humeur et de la diligence qui ont présidé à l'exécution de ces différentes manœuvres.

***

Le centenaire de Lamartine nous a valu encore une foule de consultations fort intéressantes. On a interwievé tout le monde sur le poète des *Harmonies* : Sully Prudhomme, Zola, Daudet, Sardou, le général Boulanger, Paul Burani, Gounod, Pasteur, Paulus, Joseph Bertrand, Sarah Bernhart... Il en est résulté des pages de critique tout à fait curieuses et des aperçus pleins d'originalité. Ce genre de consultation nationale est très à la mode aujourd'hui, et dès qu'il se passe un événement quelconque, tous les reporters dignes de ce nom s'en vont « prendre des conversations » à trois ou quatre cents personnes. A partir de 1880, l'histoire de France ne sera guère qu'une longue série d'interviews, et notre littérature n'aura produit qu'un historien, M. Chincholle, du *Figaro*.

Une des plus récentes consultations a porté sur ce problème soulevé par la représentation au Vaudeville du *Député Leveau* de M. Jules Lemaître : « Les critiques doivent-ils ou ne doivent-ils pas faire du théâtre ? » Tous les critiques ont été minutieusement interrogés et leurs réponses livrées à l'opinion publique. Il en ressort cette conclusion mirobolante que les critiques dramatiques ne devraient pas écrire pour la scène et qu'on ne juge savamment les pièces qu'à condition de n'en avoir jamais fait. Tel est l'arrêt du suffrage universel. On raconte qu'à la suite de ce vote, une députation de critiques s'est rendue auprès de M. Jules Lemaître et l'a sommé de choisir entre le théâtre et le *Journal des Débats*. L'auteur du *Député Leveau* s'est mis ainsi de gaieté de cœur dans une situation délicate d'où il aura quelque peine à se tirer.

Il nous semble que bien d'autres questions pourront faire l'objet de consultations également intéressantes. « Un romancier a-t-il le droit de faire des vaudevilles? » — « Quelle est la peine qu'il convient d'appliquer à un journaliste qui aura osé écrire une tragédie en cinq actes.» — « Un poète peut-il être autorisé à faire de la critique d'art ? » etc., etc.

Jusqu'à présent, la critique dramatique n'était pas considérée comme une profession, mais comme un travail qui n'empêchait pas les autres. M. Francisque Sarcey est, en dehors de son feuilleton du *Temps*, un de nos publicistes les plus féconds et les plus lus ; il a fait des romans et des contes, deux volumes de *Souvenirs de jeunesse*, dont on n'a pas oublié le succès ; M. Auguste Vitu et M. Hector Pessard sont des historiens ; M. Henri Bauer est romancier, entre deux campagnes. Pourquoi alors blâmer un critique de se livrer seulement à la production littéraire sur laquelle il est appelé à se prononcer quotidiennement ?

C'est là pourtant que nous allons. La critique dramatique tend de plus en plus à devenir la spécialité d'un certain nombre d hommes qui s'y préparent depuis leur plus tendre enfance et que leur famille voue à ce métier. Ils jurent de ne jamais rien faire qui ne soit de la critique de théâtre, et les soirs de première représentation, c'est à eux de décréter si la pièce est bonne ou mauvaise. Les directeurs ont un profond respect pour eux et leur attribuent les meilleures places. Car ces malheureux ignorent qu'il y a une demi-douzaine de critiques dont l'opinion a quelque importance et que les autres sont des gaillards qui ont trouvé un moyen ingénieux d'aller au théâtre sans payer.

***

Parmi les consultations sur Lamartine, celle de M. Victorien Sardou est une des plus suggestives. Elle commence par cette phrase : « Ah! mon ami, j'ai bien autre chose en tête que de faire l'éloge de Lamartine!» Il n'est pas, en effet, ce mois-ci, d'homme plus occupé que l'auteur de *Cléopâtre*. Chaque pièce de M. Sardou est jouée en moyenne par trois mille personnes, acteurs, machinistes, figurants, couturiers, habilleurs, comparses de toute sorte. M. Sardou connaît à fond tout ce monde-là, ainsi que l'empereur savait les noms de tous les grenadiers de sa garde. Il flatte et menace tour à tour. Il dit à l'un :

— Si tu n'enlèves pas rapidement ce décor, je t'enverrai en exil au Théâtre Cluny.

Et à l'autre :

— Courage, garçon ! La postérité dira de toi : « Il

était à cette fameuse première de *Cléopâtre* à côté de Sarah Bernhardt ! »

Ces paroles électrisent les troupes et les précipitent au combat.

Les pièces de M. Sardou offrent cette particularité qu'elles font un tapage énorme une bonne année avant d'être jouées, et dès qu'elles entrent en répétition, cela devient un vacarne infernal. Elles n'ont pas la répétition banale. Depuis six semaines, les nombreux promeneurs du boulevard Saint-Martin évitent de se trop approcher de la porte du théâtre. Ils ont entendu raconter qu'il se passait là-dedans des choses tragiques et mystérieuses, et une peur les saisit. Ils osent à peine montrer le mur du doigt et murmurer : « C'est là ! »

On commence même à vendre sur les boulevards des petites livraisons illustrées à deux sous, intitulées : *les Mystères de la Porte-Saint-Martin.*

***

Le théâtre national du Palais-Bourbon a rouvert ses portes, sous l'habile direction de M. Floquet. Cette scène n'a d'autre rapport avec l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Comédie-Française que d'être fortement subventionnée.

Nous avons eu comme lever de rideau un petit acte gentiment troussé : *la Démission de M. Deroulède.* L'intrigue en est très simple. L'artiste chargé de jouer le rôle de Déroulède offre, retire, réoffre et finalement ne donne pas sa démission. Tout l'intérêt de la pièce gît dans cette incertitude continuelle.

La Chambre a fait un succès de bon aloi à cette petite saynète, qui commence agréablement la saison politique.

Nous aurons bientôt comme morceau de résistance l'élection de Clignancourt. Il se présente treize candidats. Je ne voudrais pas être un prophète de mauvais augure, mais je ne peux m'empêcher de songer au proverbe populaire : « Il y en a toujours un qui meurt dans l'année ! »

ALFRED CAPUS.

ESSAIS ET NOTICES

Ma Mère l'Oye d'Égypte (1).

Le recueil de M. Maspéro comprend : 1° des contes complets; 2° des fragments de contes, ceux-ci restant à l'état fragmentaire, beaucoup moins parce que l'on n'a pas pu tout déchiffrer que parce que les textes sont eux-mêmes à l'état de fragments.

Les contes complets méritent surtout notre attention. Parmi ceux-ci, deux jouissent déjà d'une grande notoriété : le conte de *Rhampsinitos,* le plus anciennement connu, puisque la première et l'unique version qui nous en ait été donnée se trouve dans Hérodote ; et le *Conte des deux frères,* que M. de Rougé a fait connaître en 1852 dans la *Revue archéologique* et dans l'*Athenæum français,* mais dont M. Maspéro nous donne une traduction plus complète et plus exacte.

A propos du premier, nous nous bornerons à faire remarquer combien Hérodote avait pénétré profondément dans la civilisation de l'ancienne Égypte, car son conte de *Rhampsinitos,* bien qu'on n'en ait rencontré aucune variante dans les papyrus et les textes égyptiens proprement dits, est d'une couleur identique à celle des contes originaux retrouvés sur papyrus; on ne peut donc pas douter de la fidélité avec laquelle il a reproduit la version orale de ce merveilleux récit.

Quant au *Conte des deux frères,* c'est un spécimen authentique, dans la forme où il nous est parvenu. Il n'est pas le plus ancien, car il ne remonte qu'à la dix-neuvième dynastie, tandis que *les Aventures de Sinhouit* et *le Naufragé* remontent à la douzième ; mais certaines données de ce conte sont peut-être aussi anciennes que la civilisation du Nil et contemporaines des rois qui bâtirent les Pyramides; il présente des thèmes primitifs dont on retrouve les développements dans la littérature populaire ou littéraire de tous les peuples.

On sait qu'il se compose essentiellement de deux parties :

Dans la première, la femme d'un des deux frères entreprend de séduire l'autre, puis, repoussée par lui, essaye de se venger en l'accusant auprès de son mari d'avoir voulu lui faire violence. Et qui ne reconnaît ici le motif de la légende biblique de Joseph, que la femme de Putiphar a vainement tenté et qu'elle dénonce à son mari? de la légende grecque d'Hippolyte, également tenté et dénoncé injustement par la femme de son père?

Dans la seconde partie du conte — qui est véritablement un autre conte ajouté au premier — on voit la femme d'un des deux frères qui, devenue la maîtresse du Pharaon, fait tuer son mari. Celui-ci ressuscite sous la forme d'un taureau; immolé sous cette forme, il ressuscite sous la forme d'un perséa; l'arbuste coupé, toujours par ordre de la méchante femme, un copeau s'en détache, entre dans la bouche, puis dans le sein de celle-ci, et y ressuscite sous la forme d'un enfant. Or beaucoup de ces traits se retrouvent dans une infinité de contes arabes, tatars, hindous, européens, qu'il serait trop long de rappeler, ne fût-ce que par leurs titres.

Pendant longtemps, le *Conte des deux frères* resta un spécimen unique dans son genre, c'est-à-dire le seul conte égyptien qui nous eût été révélé dans les papyrus.

En 1864 — douze ans après la publication de M. de Rougé — le hasard des fouilles, nous dit M. Maspéro, fit découvrir en pleines ruines de Thèbes, à Déir-el-Médineh, et dans la tombe d'un moine copte, un coffre en bois qui contenait — entre autres manuscrits très précieux — un conte fantastique plus étrange encore que le *Conte des deux frères.* C'est le *Conte de Satari-Khâmis.* Il a été traduit et publié par M. Brugsch, en 1864, dans la *Revue archéologique.*

---

(1) *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne,* traduits et commentés par G. Maspéro, professeur au Collège de France, membre de l'Institut. — 1 vol. in-16, 340 pages. — Paris, Maisonneuve. — Dans la collection des *Littératures populaires de toutes les nations* (traductions, légendes, contes, chansons, proverbes, devinettes, superstitions). Même éditeur.

Puis les découvertes du même ordre se multiplièrent : en 1874, M. Godwin, furetant parmi les papyrus récemment acquis du British Museum, trouva *le Prince prédestiné*.

Enfin successivement apparurent au jour *l'Histoire d'un paysan, le Roi Khoufoui et les Magiciens, les Aventures de Sinouhit, le Naufragé. Comment Thoutii prit la ville de Joppé, la Fille du prince de Bakhtan et l'Esprit possesseur*, sans compter de nombreux fragments; ceux-ci amorcent vivement une curiosité qu'ils ne peuvent satisfaire.

C'est donc depuis moins de trente ans que la vieille Égypte, si grave et solennelle dans le *Discours sur l'histoire* de Bossuet, s'est révélée à nous comme un pays de vive imagination, la première ou l'une des premières patries de contes tantôt humoristiques, tantôt fantastiques, parfois même licencieux, comme une des sources où ont pu s'approvisionner les auteurs anonymes des *Mille et une Nuits*, les conteurs hindous, même les légendes grecques, à commencer par ce merveilleux roman d'aventures qui s'appelle *l'Odyssée*. L'Égypte, cette mère et cette nourrice des plus antiques civilisations, les aurait donc bercées de ses contes; elle aurait été la *Mère l'Oie* de l'ancien monde.

Les rapprochements avec les *Mille et une Nuits*, par exemple, abondent. Voulez-vous savoir *comment Thoutii prit la ville de Joppé?* Voici. Il fit entrer deux cents soldats dans de grandes jarres et les transporta dans la ville. Est-ce que cela ne rappelle pas le chef des brigands dans *Ali-Baba* et ses quarante jarres qui, au lieu de l'huile annoncée, renfermaient des bandits? A moins que ce ne soit tout simplement le cheval de Troie tiré à deux cents exemplaires? Ou bien encore les vases de terre dont Gédéon tira si bon parti?

Si multiples que soient les rapprochements que suggèrent les contes égyptiens avec les autres branches du Folk-lore universel, cependant ils gardent leur note originale, leur saveur de terroir. Ils sont aussi particuliers à l'Égypte que son mode étranger et original de sépulture, que ses tombeaux à secret et à surprises, que ses momies indestructibles. Il y a là des traits si spéciaux à l'Égypte que ni les conteurs arabes ou hindous, bretons ou siliciens, n'ont pu les lui emprunter, parce que dans d'autres milieux ils n'auraient pas été compris. Il y a, là comme ailleurs, des histoires de magie, de sorcellerie, de métamorphoses, de transmigrations, de double vie, de sortilèges, d'enchantements de toute nature; il y a là comme ailleurs des génies, des fées, des ogres et des goules, des revenants et des vampires, des sorciers et des thaumaturges; mais il faut qu'ils restent là, dans ce pays du Nil, car une bonne partie du merveilleux égyptien ne pouvait être intelligible qu'en Égypte. Nos sorciers d'Occident sont même de bien petits clercs à côté des « scribes de la double maison de vie » attachés au service du palais et des temples. La Bible même n'a-t-elle pas reconnu leur puissance surnaturelle, dans le grand duel de magie qu'ils eurent avec Moïse et où celui-ci ne put qu'à grand'peine avoir le dernier mot?

En attendant que de nouvelles découvertes agrandissent le champ de nos comparaisons, je crois qu'on ne verra pas beaucoup de khalifes, de shahs, de khans ou de sultans s'amuser comme le pharaon Snofroui. Il est vrai que lorsqu'il s'ennuie, il fait venir son magicien « scribe premier lecteur », Zazamôukh, pour lui indiquer un moyen de se désennuyer, et Zazamôukh lui dit : « Fais armer une barque avec toutes les belles filles du harem royal... Avec un équipage de rameuses ainsi choisies, une promenade sur l'eau ne serait assurément pas sans charmes. Joli programme de régates! Le magicien a d'autres tours dans son sac. Une des femmes ayant laissé tomber dans le lac un de ses bijoux, « Zazamôukh récita ce qu'il récita de son grimoire. Il enleva tout un côté de l'eau et le mit sur l'autre, trouva le bijou posé sur une coquille, le prit et le donna à sa maîtresse; or, l'eau était profonde de douze coudées en son milieu et large de quatorze. Ensuite, il récita ce qu'il récita de son grimoire, et remit l'eau du lac en son état. » — Une partie comme celle-là, c'est ce que les Égyptiens appelaient « se faire un jour de bonheur ».

Parmi les magiciens, en voici un autre qui sait remettre en place une tête coupée. Et comme le Pharaon le presse de montrer son talent, il s'excuse d'opérer sur un homme et se contente de trancher la tête à une oie. Puis « il récita ce qu'il récita de son grimoire », et l'oie se mit à sautiller, et la tête fit de même, et quand l'une eut rejoint l'autre, l'oie se mit à glousser.

S'il fallait chercher des analogies avec les traits les plus spécialement égyptiens de ces contes, je crois que c'est encore dans les *Contes chinois*, récemment édités par le général Tcheng-Ki-Tong, qu'il faudrait les chercher. Les uns et les autres ont de commun la persistance des relations entre les défunts et les vivants, les interventions continuelles des êtres de l'autre monde dans celui-ci, la facilité aux gens de celui-ci de pénétrer dans celui-là et d'en revenir, en un mot la familiarité, l'intimité de la vie et de la mort. En Chine comme en Égypte, les deux mondes communiquent de plain-pied; un mort n'est jamais si mort que ses descendants et amis ne puissent aller s'entretenir avec lui quand ils en ont envie.

Un défunt accommodé — je ne dis pas enterré, et pour cause — selon les rites égyptiens, les entrailles proprement retirées et le crâne soigneusement vidé pour faire place aux aromates, le corps dûment embaumé, entouré de bandelettes, emmailloté dans le « maillot funèbre », enfermé dans un coffret à la ressemblance du trépassé, en un mot transformé et manufacturé en momie, peut, tout en sommeillant dans la cachette mystérieuse de son sépulcre, être ailleurs sans cesser d'être là. Non seulement, dans ce tombeau, il est mort sans être mort, puisqu'on peut à l'occasion aller y causer avec lui et recevoir de lui les meilleurs conseils; mais, de plus, il jouit d'un *double*, d'un autre lui-même, qui possède la grande liberté et licence d'aller et venir. Aussi un des souhaits égyptiens qui revient le plus souvent dans ces contes est celui-ci :

« Puisse ton *double* être pourvu de mots enchantés contre ses ennemis »

Voyez le « double » de *Sâtni-Khamoï*. Le défunt Norferképhtah dort dans une tombe souterraine qui est cependant « claire comme si le soleil y entrait », parce qu'auprès de lui est un livre magique, que le dieu Thot écrivit de sa main, et qui rayonne dans l'obscurité; et auprès du mort est sa femme Ahouri et son fils Mikhons ou : ceux-ci, à la vérité, ont leurs momies dans une autre sépulture, très loin de là; mais, par la vertu de ce livre de Thot, leurs *doubles* n'en

tiennent pas moins compagnie à Noferképhtah. Et quand Satni pénètre dans la nécropole pour dérober le papyrus merveilleux, Ahouri se dresse la première sur sa couche, essaye de le détourner de son sacrilège dessein, lui fait un long récit des malheurs qui frappèrent tous ceux qui ont touché à ces feuillets redoutables. Puis, comme l'audacieux persiste dans son entreprise, Noferképhtah se réveille à son tour, lui reproche son obstination, et finit par lui proposer de jouer ce livre aux *cinquante-deux*. C'est ainsi que dans Hérodote, qui n'est ici que l'écho de quelque légende analogue, on voit un roi d'Égypte descendre aux régions infernales et faire une partie de dés avec la déesse de ces lieux.

A la fin Satni se rend maître du livre; il remonte sur terre, tout orgueilleux de sa conquête. Mais plusieurs fois sur sa route il rencontrera Noferképhtah, tantôt sous la figure du vieillard, tantôt sous celle d'un roi, lui conseillant de rapporter le manuscrit à son légitime possesseur, lui prédisant que celui-ci le forcera à le lui rapporter « avec une fourche dans la main, un brasier allumé sur la tête ». Et, en effet, il lui arrive de telles mésaventures qu'il se soumet à la pénitence dont on l'avait menacé. Il part avec la fourche et le brasier, descend dans la tombe de Noferképhtah et opère la restitution du grimoire. « C'est bien ce que je t'avais dit auparavant, » lui dit le défunt, un peu goguenard. Celui-ci lui impose, en outre, l'obligation d'aller chercher à Coptos les momies de sa femme et de son fils et de les faire placer auprès de lui, afin que momies et *doubles* ne soient plus séparés. Car c'est la seule chose que Noferképhtah ne puisse pas faire, tout magicien qu'il soit même après le trépas, la seule chose pour laquelle il faille la main non d'un mort, si peu mort qu'il soit, mais la main d'un vivant, d'un vrai vivant

Et quelle antiquité dans ces vénérables récits! « Où trouver, dit M. Maspéro, des contes populaires qu'on puisse reporter aussi haut? L'Inde n'a rien qui remonte à une pareille antiquité, et la Chaldée, qui, seule parmi les contrées du monde classique, possède des monuments contemporains de ceux de l'Égypte, ne nous a pas livré un seul roman. »

Quel caractère national aussi dans ces aventures, même les plus fantastiques! « Non seulement les vivants, mais les morts qu'on met en scène, ont la tournure particulière au peuple des bords du Nil et ne sauraient être confondus en aucune façon avec les vivants et les morts d'un autre peuple. — Je conclus de ces faits, poursuit le savant éditeur, qu'il faut considérer l'Égypte, sinon comme le pays d'origine des contes populaires, au moins comme un de ceux où ils se sont naturalisés le plus anciennement et où ils ont pris une forme vraiment littéraire. »

ALFRED RAMBAUD.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Élections législatives. — Dans le département de la Charente (Confolens), M. Barbeau-Lacombe, républicain, a été élu député, en remplacement de M. Duclaud, républicain, décédé, par 9762 voix, contre 4300 données à M. Daigueplats, conservateur.

Dans le département de Seine-et-Oise (Rambouillet), M. Vian, républicain, a été élu en remplacement de M. Barbe, député radical, décédé, par 7525 voix, contre 7089 données à M. de Caraman, constitutionnel.

Intérieur. — Le Président de la république a reçu en audience officielle M. Piza d'Almeida, ambassadeur des États-Unis du Brésil, qui lui a présenté ses lettres de créance.

Le Conseil municipal de Paris a ouvert sa troisième session de l'année.

M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, s'est rendu à Guise pour présider à l'inauguration de la statue de Camille Desmoulins.

M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, s'est rendu à Mâcon, pour présider à l'inauguration de la statue de Lamartine.

Sénat. — Ouverture de la session extraordinaire. Le président, M. Le Royer, prononce l'oraison funèbre de M. Calmon.

Chambre des députés. — Ouverture de la session. M. Pierre Alype dépose une interpellation sur la politique coloniale, dont la discussion immédiate est ordonnée. M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, explique les actes de son administration et obtient le vote de l'ordre du jour. M. Goussot interpelle le gouvernement pour obtenir qu'il poursuive les complots politiques de ces dernières années. M. Constans répond qu'il ne juge pas à propos actuellement de déférer à cette invitation, mais que si des faits analogues se représentent, il n'hésitera pas à prendre les mesures nécessaires, sans avoir besoin des conseils des boulangistes. M. Déroulède réplique au ministre de l'intérieur et riposte vivement à une interruption de M. Reinach. M. Floquet lui applique la censure. M. Maujan expose sa proposition de révocabilité du mandat législatif. Vote de l'ordre du jour. M. Hubbard dépose une proposition de loi tendant à faire nommer le Sénat par le suffrage universel, qui est combattue par M. Chautemps, et à laquelle l'urgence est refusée par 246 voix contre 197. M. Rouvier, ministre des finances, dépose un projet de loi portant impôt sur les spécialités pharmaceutiques.

Institut. — L'Académie des beaux-arts a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Ambroise Thomas. M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, a donné lecture d'une étude sur la vie et les ouvrages de l'architecte Questel.

Faits divers. — A la suite d'un incident parlementaire, une rencontre au pistolet sans résultat a eu lieu entre MM. Déroulède et Reinach. — Un torpilleur italien a été coulé par une tempête, dans le trajet de Gaëte à la Spezzia. — Exposition à l'Hôtel de Ville des esquisses de peintures destinées à la décoration de la galerie Lobau. — Le roi de Roumanie a présidé la cérémonie de la pose de la première pierre d'un nouveau pont sur le Danube, entre Csernavodo et Pitesti, qui doit ouvrir la route la plus courte entre la mer du Nord et la mer Noire.

Nécrologie. — Mort de M. Cirier, sénateur du Nord; — du peintre Auguste Toulmouche; — de M Gustave Monod, professeur à la Faculté de médecine et chirurgien honoraire des hôpitaux; — du général de division en retraite d'Ariès; — du général Mohamed-el-Merabet, gouverneur de Kairouan; — de M. Philippe Serret, rédacteur à *l'Univers* et ancien avocat général à la Cour de Paris; — du général de division en retraite Malcor; — du célèbre explorateur Burton, consul général d'Angleterre à Trieste.

Nouvelles de l'étranger.

Il est question d'élever un monument au poète Shelley, en Italie, à l'endroit où fut brûlé son cadavre en 1822. L'*Athenæum* rappelle à ce propos qu'un monument semblable fut élevé à Missolonghi en commémoration de la mort de Byron, et que ce monument a eu depuis la bonne fortune de servir de cible aux tireurs de l'endroit.

*
* *

Un écrivain anglais, M. Augustin Hare, a visité les provinces françaises et a raconté ses impressions de voyage en trois volumes, qui font songer tour à tour à Chateaubriand et à M. Bœdeker. M. Hare se plaint entre autres choses du respect excessif des propriétaires d'hôtel pour les commis voyageurs : « L'étranger le plus distingué, dit-il, doit se résigner à n'être rien devant ces individus qui fument d'abominable tabac, crachent comme des fontaines, crient au lieu de parler, et se donnent des airs de prince. » Quels délicieux gentlemen doivent être, d'après cela, les commis voyageurs anglais! Ailleurs M. Hare observe qu'en France « les protestants n'ont aucune chance d'obtenir un emploi public, et que jamais un aristocrate français ne consentirait à s'asseoir à table avec un radical ».

*
* *

L'animosité mutuelle des Allemands et des Russes est plus vive que jamais depuis quelques mois. Le public allemand a adopté comme un livre national l'ouvrage d'un reporter de New-York, M. Kennan, sur la Sibérie : on a même eu l'idée en Allemagne d'organiser des souscriptions pour forcer l'empereur de Russie à traiter avec plus d'égards les nihilistes exilés. De son côté, la presse russe est remplie d'articles sévères sur les mœurs allemandes ; les *Nouvelles de Moscou*, notamment, publient des correspondances de Berlin d'ailleurs fort spirituelles, où le caractère berlinois et les mœurs de Berlin sont très durement jugés.

*
* *

Le socialisme paraît faire de rapides progrès en Angleterre, à en juger par l'énergie de la résistance qu'on tente de lui imposer. C'est ainsi qu'un libraire de Londres va publier, sous le titre de : *Un plaidoyer pour la liberté, protestation contre les tendances socialistes de la législation moderne*, un recueil collectif auquel ont collaboré M. H. Spencer, M. Mackay, M. G. Howell, etc. On sait que les théories sociales de M. Spencer, en particulier, sont exactement l'opposé des théories socialistes, et tendent à élargir indéfiniment l'autonomie et l'initiative de l'individu.

*
* *

Le phénomène récemment découvert dans la littérature anglaise, le nouveau Dickens (on a même dit le nouveau Shakespeare), M. Rudyard Kipling, qui n'avait publié jusqu'ici que de courtes nouvelles, va enfin faire paraître un vrai roman, dont la scène se passera en partie au Soudan, en partie à Londres.

*
* *

La mode des *series* prend en Angleterre des proportions inouïes. Récemment un éditeur fondait la série des *Hommes qui ont fait du bruit dans le monde* (ne croyez pas qu'il s'agisse de grands musiciens). Aujourd'hui, un de ses confrères annonce une série de romans dont les auteurs se cacheront sous des pseudonymes. Lanse Falconer, Madeleine Brook et Von Degen sont les premiers pseudonymes de la série.

Revue bibliographique.

ADMINISTRATION.

M. de Crisenoy, ancien conseiller d'État, ancien directeur de l'administration départementale et communale, vient de faire paraître un nouveau volume de son recueil périodique résumant *les Annales des assemblées départementales* ou *Travaux des conseils généraux* (Berger-Levrault.)

Dans le numéro du 18 août 1888, l'auteur avait déjà exposé aux lecteurs de la *Revue* l'objet de cette publication dont le premier volume venait de paraître à cette époque. Il l'a continué régulièrement depuis et il nous présente aujourd'hui le compte rendu des travaux des assemblées départementales pendant l'année 1889.

C'est un travail considérable, qui offre un grand intérêt pour les administrations publiques et pour toutes les personnes ayant, à quelque titre que ce soit, à s'occuper des questions locales. Les départements vivent encore très isolés les uns des autres; on ignore ce qui s'y passe, ce qui s'y fait de bien, de sorte que les idées utiles appliquées dans quelques-uns d'entre eux se propagent très lentement. C'est surtout au point de vue de l'assistance et de l'hygiène, questions qui sont à l'ordre du jour, que cet isolement est plus regrettable. Elles sont très discutées au sein des conseils généraux; on travaille, on essaye, souvent aussi on recule devant les difficultés et les dépenses; on ne fait rien ou on fait mal, faute de savoir ce qui se passe à côté de soi. Le livre de M. de Crisenoy, dont ces questions n'occupent pas moins de 300 pages, contient sous ce rapport des renseignements très précieux.

Les chapitres concernant l'agriculture, les chemins de fer, la voirie, les finances, la jurisprudence ont également un grand intérêt. Les matières y sont méthodiquement classées, et des tables dressées avec clarté et précision facilitent les recherches.

PAYS ÉTRANGERS. — VOYAGES.

Sous ce titre : *De Paris à Tombouctou en huit jours* (Léopold Cerf), le lieutenant-colonel Hennebert a repris et étudié à fond cette grande question du chemin de fer transsaharien qui revient à l'ordre du jour. Il a retracé l'historique des divers projets qui ont été mis en avant, discuté et critiqué chacun d'eux en signalant leurs avantages ou leurs inconvénients. Pour lui, il se montre absolument partisan de l'exécution immédiate de cette gigantesque entreprise qui doit ouvrir à notre commerce de larges débouchés et à nos colons une immense étendue de pays neufs et vraiment productifs. Il estime que la création du transsaharien doit être plus importante encore et plus profitable pour les intérêts français que la découverte du nouveau monde.

Dans son livre sur *les Nouvelles Hébrides* (Berger-Levrault) M. Imhaus s'est attaché à nous faire connaître un pays dont on ne s'est guère occupé jusqu'ici, bien que deux puissantes nations se disputent leur possession. Ces îles forment aujourd'hui le seul archipel qui ait conservé le caractère sauvage de la nature primitive, grâce à leur isolement provoqué par l'insalubrité du climat. Mais la colonisation ne tardera pas à modifier avantageusement cet état de choses; cette contrée a de l'avenir; ses productions peuvent donner lieu à un commerce important. Aussi l'Angleterre suit-elle d'un œil jaloux le développement de l'influence française dans ces îles, qui, si l'on avait su profiter de l'occasion, auraient déjà pu être annexées définitivement, sans efforts et sans frais.

Émile Raunié.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, Lib.-Imp. réunies, Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1889)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 TOME XLVI 1er NOVEMBRE 1890

LA SESSION PARLEMENTAIRE

Nous avons, dès aujourd'hui, je crois, des indications suffisantes pour prévoir ce que sera la session parlementaire qui vient de s'ouvrir, pour apprécier les dispositions de la Chambre, pour présumer, au moins, l'attitude des partis qui la divisent. Sur ce dernier point, cependant, il règne un inconnu. La défaite définitive et sans espoir du boulangisme n'a pas encore porté tous ses fruits : il y faut du temps. Il semblait qu'après cet échec de la plus singulière coalition qu'il nous ait été donné de voir depuis bien longtemps, un classement nouveau dût se faire entre les partis.

Mais les convenances retiennent encore les hommes, quand les idées les séparent déjà. La division de la Droite est réelle, pour n'être pas apparente encore; elle ne se manifestera que peu à peu. L'effacement modeste de M. de Mackau, le grand entremetteur de l'affaire monarchico-boulangiste, est le seul symptôme qu'on puisse nettement distinguer : il a son prix, cependant. Néanmoins, le groupe de Droite constitutionnelle, qu'on considérait comme devant prendre corps au commencement de la session, reste à l'état de nébuleuse. Un sentiment qui les honore, d'ailleurs, empêche certains monarchistes, tout prêts à se rallier à la République, de le faire aujourd'hui. Ils ne veulent pas paraître abandonner des vaincus, faire défection, blâmer directement le prince qui a essayé de couvrir ses maladroits lieutenants. Mais si la séparation solennelle, par la constitution d'un groupe nouveau, peut tarder encore à s'effectuer, les scrupules des hommes qui étaient désignés pour former ce groupe ne seront pas tels qu'ils ne se « distinguent » — le mot est de l'un d'eux — de leurs amis de la veille, par leurs votes ou leur attitude. L'opposition irréconciliable de Droite est, en réalité, très diminuée. C'est une peau de chagrin, et les chefs du parti monarchiste la verront diminuer chaque fois qu'ils feront appel à la violence intransigeante de leurs soldats d'autrefois, comme diminuait la peau de chagrin du conte fantastique à chaque vœu de son possesseur.

C'est un fait tout à fait rare qu'un parti politique s'avoue vaincu. A peine, par exception, un homme isolé a-t-il parfois le courage de le faire ! Si la Droite garde donc, en apparence, la même tenue qu'autrefois, les boulangistes eux-mêmes imitent cette conduite. Leur petite phalange, isolée, se resserre, essayant, peut-être, d'obtenir par une belle défense les honneurs de la guerre, pour une capitulation future. Ce qui reste du parti est, d'ailleurs, coupé en deux. M. Laguerre, qui passe de plus en plus pour avoir été l'inspirateur des *Coulisses*, laissant à M. Mermeix le rôle de bouc émissaire, semble rêver d'un boulangisme républicain et sans M. Boulanger, ce qui est une chimère. D'autres — y compris M. Déroulède, qui, déchirant sa lettre préparée de démission, est venu apporter à la tribune un effet de mélodrame dont on a ri — restés fidèles au « chef », ont essayé de s'assurer qu'ils étaient vivants en se faisant mettre en prison. Quelque habilement présentée qu'ait été leur requête par M. Goussot, on leur a refusé le martyre, les trouvant assez punis par l'oubli.

Le parti radical, enfin, a voulu manifester dès le

début de la session, quoique quelques-uns des hommes qui le composent soient tenus à un peu de réserve, pour en avoir trop manqué vis-à-vis du boulangisme. M. Hubbard est venu voir, à la tribune, si sa campagne contre le Sénat aurait plus de succès à la Chambre que dans le pays, qu'il a vainement tenté d'agiter à propos d'une question fort indifférente. La majorité des députés et, avec eux, quelques radicaux, estimant avec raison qu'il ne fallait pas tendre aux boulangistes la perche de la revision, ont enterré la proposition de M. Hubbard. Tout ceci s'est fait dans une séance, au cours de laquelle on en a également fini avec l'interpellation de M. Pierre Alype. La Chambre a montré, d'une façon absolument claire et décisive pour l'avenir, son désir de ne pas se laisser distraire de sa tâche par des récriminations personnelles ou des manifestations de parti. Elle a résolument déblayé le terrain et fait la place nette pour la discussion du budget. Certes, la majorité de la Chambre, en présence, d'ailleurs, de ministres qui ne font presque rien pour la rendre plus compacte et ne semblent pas se préoccuper de lui donner une orientation politique, est une majorité un peu incertaine, depuis que les groupes parlementaires n'existent plus. Ils avaient leurs inconvénients très graves : mais ils disciplinaient les députés. Aujourd'hui, l'individualisme règne dans l'Assemblée, jeune, très honnête, incertaine parfois de ses résolutions et de leurs conséquences. Mais ce qui est certain dans cette Chambre, c'est qu'elle ne veut pas perdre de temps, qu'elle redoute les crises de toute nature, et qu'elle souhaite, modeste et laborieuse, faire plus de besogne et moins de bruit que sa devancière.

Aussi, c'est avec une sorte de solennité que s'est ouverte la discussion du budget. On a écouté avec religion les orateurs qui se sont succédé à la tribune. Beaucoup, parmi les députés nouveaux, prenaient une leçon de finances. M. Léon Say, notamment, dont la réputation de financier et d'économiste est universelle, a trouvé un auditoire très semblable à celui qui se presse autour de la chaire d'un professeur aimé du Collège de France. C'est, d'ailleurs, une véritable conférence qu'il a faite, charmante, mais sans conclusion. Il a défini tous les budgets possibles, sauf le sien ; et, en l'écoutant, on croyait entendre un de ces médecins très savants, mais incrédules à la thérapeutique, qui disent au malade de quel mal il est atteint et pourquoi et comment il va mourir, mais qui ne lui apportent ni soulagement à ses maux, ni espoir de guérison.

En fait, la Chambre va bien certainement voter le budget, à peu de chose près, tel que le ministre des finances et la commission l'ont préparé. Elle se contentera du dégrèvement de dix millions sur le foncier, qui lui a permis de faire quelque figure devant les électeurs ruraux, et du passage du budget extraordinaire de la guerre au budget ordinaire, ce qui donne aux écritures une belle symétrie, qu'il ne faudrait pas trop prendre, cependant, pour un grand progrès au fond. Puis on « bouclera » le budget, comme on dit, avec quelque ressource nouvelle, fût-ce les pastilles Géraudel. Avant tout, la Chambre veut voter la loi de finances en temps utile, éviter les douzièmes provisoires et ne pas permettre qu'on dise d'elle qu'elle serait vainement plus sage que par le passé si elle se montrait impuissante à assurer les services publics en temps utile. Mais il faut ajouter à la louange de l'Assemblée que personne ne s'y fait illusion sur la valeur du budget qui lui est présenté, que personne n'entend abandonner, en l'acceptant, des idées de réforme financière qui dominent les esprits dans le pays et y sont devenues à peu près la seule préoccupation politique intérieure avec laquelle on ait à compter.

Dans la très jolie leçon de finances qu'il a offerte à la Chambre, M. Léon Say a dit une chose très juste, mais qui n'a pas été, je le crains, bien comprise, l'orateur s'étant amusé à joindre à son discours toutes sortes d'agréments qui en ont altéré l'ordonnance et obscurci la clarté. Cette pensée, c'est que le dépôt du budget devrait être non pas suivi, mais précédé d'une discussion générale, dans laquelle le Parlement aurait à fixer la politique financière qu'il entend suivre. Il est, en effet, absolument impossible de préparer un budget de réformes sans cette fixation de certains principes au préalable. Imaginez qu'aujourd'hui, par un amendement, la Chambre accepte l'idée du monopole de l'alcool attribué à l'État ou même, sans aller jusque-là, d'une surélévation des droits sur cette matière, c'est tout le budget par terre, le travail de la commission à recommencer par une commission nouvelle !

Le procédé de travail adopté ne peut servir, réellement, qu'à la confection d'un budget traditionnel, sans nouveauté, d'un de ces budgets qu'on appelle des budgets d'attente et que M. Léon Say qualifie de « budgets d'expédients ». Le propre de ces budgets, c'est de se mettre en équilibre par d'inquiétantes combinaisons de trésorerie, mais de se refuser à toute nouveauté originale, soit en matières de ressources fiscales, soit en matière d'économies. Or il est certainement dans la pensée de la Chambre de procéder, sur ces deux points, à de larges réformes, qui modifieront la face du budget, et feront de la loi de finances, calquée sur les lois analogues de la monarchie, une loi plus républicaine, plus démocratique, plus équitable. Certaines ressources fiscales sont condamnées en principe dans l'esprit de tous, par exemple celles qui viennent de la scandaleuse et usuraire cherté des poursuites en matière commerciale.

On ne peut plus tolérer ce mensonge de la gratuité de la justice, alors que, pour arriver à l'exécution d'un jugement du tribunal de commerce, les frais peuvent décupler la somme en litige. D'autre part, il y a dans

la perception de l'impôt, dans l'administration, dans l'octroi des bureaux de tabacs, des économies à faire. Enfin l'alcool peut remplacer des impôts qui pèsent, non sur la consommation, mais sur la production. Toutes ces idées, que je ne fais qu'indiquer — et il y en a bien d'autres analogues dont l'heure semble venue, au moins pour une étude sérieuse — ne pourraient être discutées utilement qu'avant le dépôt du budget. C'est l'ensemble de ces ressources possibles ou souhaitables que M. Léon Say appelle la politique financière de la Chambre, et l'assemblée, si elle n'a pas encore une telle politique, bien nettement arrêtée, est, tout au moins, possédée d'un désir ardent de s'en faire une. Elle considère que c'est sa tâche, son œuvre principale, et que le moment est venu où les circonstances politiques sont assez heureuses pour permettre au parti modéré de faire, à sa gloire et à son profit, les réformes que les oppositions diverses ont eu, jusqu'ici, le privilège et le monopole de promettre au pays.

HENRY FOUQUIER.

LES PREMIÈRES ANNÉES DU GRAND FRÉDÉRIC

I.

L'ENTOURAGE DE L'ENFANT.

Le grand Frédéric est né à Berlin, le 24 janvier 1712, de Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, et de Sophie-Dorothée de Hanovre, sous le règne de son grand-père Frédéric, le premier Hohenzollern qui ait porté la couronne royale. Son grand-père maternel, Georges, électeur de Hanovre, était l'héritier de la reine d'Angleterre, Anne, à laquelle il succéda en 1714.

Au moment où naissait Frédéric, les maisons de Brandebourg et de Hanovre étaient dans la joie de la haute fortune qui venait d'échoir à l'une, et que l'autre attendait. Depuis onze ans qu'il était roi, Frédéric Ier ne s'était pas lassé une minute d'admirer et de célébrer sa dignité royale. Il se levait de grand matin, comme pour jouir plus longtemps du plaisir d'être roi. Jusqu'au soir, il officiait. Il avait de la majesté au conseil, à table, au fumoir; de la majesté chez la reine. Ses vêtements étaient boutonnés d'or et de diamants, et il faisait venir de Paris sa perruque. Quand il se déplaçait, c'était en grande pompe. Ses voyages par terre étaient des processions de carrosses, longues, lentes et splendides. Un bateau de Hollande ou une gondole le portait sur l'onde. Il parlait de lui et de la reine son épouse avec des circonlocutions d'étiquette, enveloppant de solennité son nom comme sa personne. Point méchant homme, d'ailleurs, bon mari — il n'avait pris une maîtresse que pour imiter Louis XIV, par point d'honneur professionnel — et bon père de famille.

La naissance de Frédéric le réjouit d'autant plus qu'il avait pleuré déjà deux petits-fils, morts en très bas âge. Le bruit avait couru à Berlin qu'ils avaient été victimes d'accidents de majesté, n'ayant pu supporter, le jour de leur baptême, ni le tapage des canons et des pétards, ni le poids du manteau de soie, des insignes en diamant de l'Aigle noir et de la couronne d'or, dont ils avaient été parés. En réalité, ils étaient morts de la mort vulgaire des pauvres petits êtres qui ne savent pas faire leurs dents. Aussi le roi Frédéric attendait-il avec anxiété les premières dents du petit Fritz. Cet enfant lui paraissait appelé à une destinée glorieuse, parce qu'il était né en janvier, c'est-à-dire dans le mois où lui-même avait pris la couronne, à Kœnigsberg, onze ans plus tôt. Il voulut que le baptême fût celébré avant que ne finît le « mois du couronnement », et que son petit-fils s'appelât Frédéric, « le nom de Frédéric ayant toujours porté bonheur à la maison ».

Le 31 janvier, l'enfant, couronne en tête, vêtu d'une robe tissée d'argent et piquée de diamants, dont la queue était tenue par six comtesses, fut porté à la chapelle du château, sous un ciel que soutenaient une princesse et deux princes. Le roi l'attendait sous un baldaquin dont les quatre bâtons étaient tenus par quatre chambellans et les pendants de soie par quatre chevaliers de l'ordre de l'Aigle noir. Les parrains et marraines, qui s'étaient fait représenter, étaient l'empereur, le tsar Pierre, les États généraux de Hollande, le canton de Berne et l'électeur de Hanovre, l'impératrice douairière, l'électrice et l'électrice-mère de Hanovre, la duchesse de Brunswick, la duchesse douairière de Mecklembourg. Les États généraux avaient envoyé, entre autres cadeaux de baptême, une boîte en or contenant un titre de rente de quatre mille florins. Toutes les cloches de la ville, trois salves de tous les canons, et les tambours et les trompettes annoncèrent au peuple de Berlin que le monde comptait un chrétien de plus. Les cortèges rentrèrent en procession dans les appartements, entre les haies des Suisses et des gardes du corps.

Fritz annonçait l'envie de vivre. Son grand-père le voyait avec plaisir « téter bravement sa nourrice ». Les dents vinrent très vite, six au bout de six mois, et sans causer la moindre incommodité. « On peut voir là, écrivait Frédéric, une sorte de prédestination. Que Dieu nous le garde longtemps encore! »

Ce fut le grand-père que Dieu ne garda pas longtemps au petit-fils. Frédéric Ier mourut le 27 février 1713. L'enfant, qui avait reçu en naissant les titres de prince de Prusse et d'Orange, devint prince royal.

*
* *

Le nouveau roi Frédéric-Guillaume avait manifesté, dès l'enfance, une aversion violente pour les cérémo-

nies et le luxe. Il était tout petit quand, un jour, frisé, poudré, vêtu en gala, il se cacha dans une cheminée, d'où il fallut le tirer, noir comme un ramoneur. Il jeta au feu une robe de nuit de brocart, aussitôt après qu'on la lui eut essayée. La vue des grandes perruques le mettait en fureur. Trouvant dans l'antichambre de son père des courtisans qui se chauffaient, la tête rejetée en arrière, pour ne pas roussir leurs belles perruques, qui coûtaient 200 thalers, il les força à les jeter au feu. Une autre fois, il fallut ramasser au bas d'un escalier un « maître de la cour » qu'il y avait précipité. Il était extrêmement économe, et dressait le compte exact de ses petites recettes et de ses petites dépenses sur un registre tenu dans la perfection, à la première page duquel il avait écrit : « *Rechnung über meine Ducaten*, Compte de mes ducats. » — « Avare, s'écriait sa mère, dans un âge si tendre! » Mais aucune remontrance ne le corrigeait. La magnificence lui donnait des nausées, et la prodigalité, des accès de rage.

Après avoir recueilli le dernier soupir de son père, Frédéric-Guillaume sortit de la chambre mortuaire, traversa la foule des chambellans, pages et gens de cour, qui pleuraient, et alla s'enfermer chez lui. Il s'y recueillit un moment, et pria le grand-maréchal, M. de Printzen, de lui apporter « l'état de la cour ». Il parcourut la liste des dignitaires, serviteurs et pensionnaires, saisit une plume et fit une grande barre du haut jusqu'en bas, disant qu'il supprimait tout, mais qu'il voulait que chacun demeurât à son poste jusqu'aux funérailles de son père. Printzen sortit, sans mot dire, avec une figure si troublée, qu'un des courtisans les mieux pourvus en titres et en fonctions, le lieutenant général de Tettau, chambellan, chef des gardes du corps, gouverneur de Spandau, chevalier de l'Aigle noir, l'arrêta et lui prit le papier des mains. Il vit la grande rature : « Messieurs, dit-il, le roi notre bon maître est mort, et le nouveau roi nous envoie tous au diable. »

Tous les chamarrés à longue perruque se revirent, le 2 mai 1713, aux obsèques de Frédéric Ier. Le fils avait voulu que son père fût enterré comme il avait vécu, en grand cérémonial. Les préparatifs durèrent plus de deux mois. Le corps demeura huit jours sur un lit de parade de velours rouge, brodé de perles et rehaussé de couronnes et d'aigles d'or. Sur la tête était la couronne; sur les épaules, le manteau de pourpre et d'hermine; sur la poitrine, la chaîne de l'Aigle noir; à droite et à gauche, le sceptre et le glaive. La chambre, tendue de velours violet, était éclairée par des cierges à profusion.

Le 4 mars, le corps, habillé de drap d'or, fut mis au cercueil et porté dans la chapelle du château, transformée en *Castrum doloris*. Le 2 mai, entre les haies des régiments — presque toute l'armée prussienne était là — le cortège se rendit à la cathédrale. Derrière le général comte Dohna, qui tenait l'étendard, le nouveau roi s'avançait, vêtu d'un long manteau de deuil dont la queue était portée par le grand-écuyer; la cour suivait, au grand complet. Dans l'église arrangée en mausolée, les statues en marbre blanc des Hohenzollern électeurs de Brandebourg entouraient le catafalque, comme pour faire une garde d'honneur au premier de leurs descendants parvenu aux honneurs de la royauté. Des images et des inscriptions rappelaient les principales vertus du défunt.

Le service divin terminé, Frédéric-Guillaume commanda lui-même les feux de salve. Puis il rentra chez lui.

Il avait donné une rare preuve de piété filiale en prolongeant de deux mois la vie du cérémonial. Ce fut pour lui un grand soulagement quand il l'eut enterré avec son père, et vit se disperser les grands-officiers et les chambellans, et les pages, et les vingt-six tambours et trompettes qui annonçaient tous les mouvements du roi, et les musiciens de la royale chapelle, et les cent Suisses vêtus de soie de velours et d'or. Ceux des inutiles qui n'échangèrent pas la clef d'or contre le pistolet, et les escarpins contre les bottes de cuirassiers, allèrent au « diable ». Les perles, les pierres précieuses, les diamants, furent vendus pour payer les dettes du feu roi, qui avait été un solennel besogneux. Puis Frédéric-Guillaume se mit à vivre comme un bon bourgeois aisé, économe jusqu'à l'avarice, réglant lui-même l'ordre de la maison, comptant avec son cuisinier et de tout près. Aussi deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'il avait levé, armé, équipé deux nouveaux bataillons de grenadiers.

*
* *

Frédéric-Guillaume voulut que ses fils et ses filles fussent élevés, non comme des princes et des princesses, mais comme des enfants de simples particuliers. Il entendait que l'héritier de sa couronne fût traité tout autrement que le jeune roi Louis XV, dont les journaux racontaient au monde les moindres faits et gestes, et que l'empereur appelait « l'enfant de l'Europe ». Si simple qu'il fût, le roi de Prusse ne pouvait pourtant pas ne point donner à son fils une gouvernante, et, l'âge venu, un précepteur et un gouverneur.

Il avait été élevé par une Française, Mme de Montbail, à laquelle il avait gardé un affectueux souvenir, peut-être à cause des méchants tours qu'il lui avait joués. Il voulut que Mme de Montbail (elle était devenue Mme de Rocoulle) élevât ses enfants, et il la nomma « gouvernante » auprès du prince et des princesses royales. Les princesses royales c'étaient, à cette date de 1714, Sophie-Frédérique-Wilhelmine, de deux ans et demi plus âgée que le prince, et Charlotte-Albertine, d'un an et demi plus jeune. Mme de Rocoulle devait donner aux enfants l'instruction religieuse et leur apprendre à lire dans la Bible.

La même année, comme le roi de Prusse était au siège de Stralsund, il remarqua un jeune cavalier qui paraissait se plaire aux endroits où il y avait du péril. Il se le fit présenter dans une tranchée par le comte de Dohna, qui le connaissait pour lui avoir confié une partie de l'éducation de son fils; il le retint pour être, dans deux ans, l'*informator* du prince. Ce jeune homme se nommait Jacques-Égide de Duhan. Comme Mme de Rocoulle, il était Français. Duhan, installé dans sa fonction en 1716, devait « montrer les cartes à son élève, lui apprendre l'histoire des cent dernières années, pas au delà, puis les histoires de la Bible, mais surtout le calcul ».

Enfin, quand le prince fut sur le point d'atteindre sa septième année, le roi lui donna pour gouverneur son ancien gouverneur, le général comte Finck de Finkenstein, et pour sous-gouverneur le colonel de Kalkstein.

Le roi de Prusse ne pensa pas qu'il faisait une chose grave en confiant l'éducation de son fils à ces deux groupes de personnes, les Français réfugiés et les officiers prussiens, dont l'esprit était fort différent.

« Il est rare, dira plus tard le grand Frédéric, que l'on prenne un précepteur dans une tranchée. » Cela est rare, en effet, et bien prussien. Frédéric-Guillaume avait eu des maîtres de profession, gens très graves; parmi eux, Frédéric Kramer, savant philologue et jurisconsulte, qui, un jour, offensé par un badinage du père Bouhours sur ce thème : « S'il est possible qu'un Allemand ait de l'esprit, » avait répliqué par une dissertation intitulée : « Revanche du nom germanique contre certains Gaulois détracteurs des Germains, *Vindiciæ nominis germanici contra quosdam Germanorum obtrectatores Gallos.* » Le roi, qui n'était pas pédant, et qui n'aimait pas les dissertations, s'était empressé de prendre pour *informator* de son fils un cavalier. Il ne savait pas que le cavalier fût un homme plus instruit que son Kramer.

Jacques-Égide de Duhan était né à Jandun, en Champagne, en 1685, l'année de la révocation de l'édit de Nantes. Son père, ancien secrétaire de Turenne et ancien conseiller d'État, était sorti de France en 1687, et s'était rendu à Berlin, où il était devenu le secrétaire du grand électeur. Il avait voulu faire lui-même l'éducation de son enfant, qu'il n'envoya point au gymnase français, récemment ouvert. Il lui avait enseigné les langues et les littératures classiques, l'histoire et la rhétorique. Les leçons paternelles avaient été complétées par celles de La Croze et de Naudé.

Naudé avait quitté Metz en 1685, le jour même où fut fermé le dernier temple protestant de la ville. Arrivé à Berlin en 1687, il y avait gagné sa vie en donnant des leçons de mathématiques. Il enseigna ensuite les mathématiques au collège de Joachimsthal, puis à l'Académie des arts. Mais son étude favorite était celle de la théologie, où il portait la rigueur de son esprit de géomètre. Il a composé deux volumes sur la morale évangélique.

La Croze avait été moine au monastère de Saint-Germain-des-Prés. Tourmenté par des scrupules de conscience, il s'était enfui en 1693, pour aller faire à Bâle profession de protestantisme. Berlin attirait nos réfugiés en grand nombre : les nobles étaient assurés de trouver place à l'armée et à la cour; les magistrats, dans les tribunaux; les savants, dans les offices intellectuels, où ils n'avaient guère à redouter la concurrence des indigènes. La Croze alla donc à Berlin où il fut préposé à la bibliothèque électorale, qui devint, trois ans après, royale. Il était lui-même une bibliothèque, « un vrai magasin », dira plus tard Frédéric.

Sa mémoire était prodigieuse. Un jour, devant Leibniz, il récita douze vers en douze langues différentes, après les avoir entendus une seule fois. Aucune question ne le surprenait : il avait réponse à tout. Lorsqu'on lui demandait un renseignement, et qu'il renvoyait à un livre, il disait l'édition et la page. Il parlait couramment, outre sa langue natale, l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'allemand. Il savait le latin, le grec ancien et moderne, l'hébreu. Il apprenait les langues slaves, le basque et des langues orientales, parmi lesquelles, pour faire plaisir à Leibniz, le chinois. Il n'était point un profond philologue; il n'avait ni le goût ni le temps de pénétrer le génie des langues, qu'il étudiait parce qu'il était curieux, et qu'il apprenait parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'apprendre tout ce qu'il voyait. Il savait, de la même façon, la philosophie et l'histoire. Toute sa science s'épandait dans sa conversation : sans arrêt, il parlait, racontait, citait et récitait. Il disait des histoires drôles sur le ton de la psalmodie, car ce défroqué avait gardé le pli du froc.

*
* *

Duhan de Jandun le père, La Croze et Naudé ont été indirectement les maîtres de Frédéric, puisqu'ils ont élevé son maître. Le prince a connu d'ailleurs La Croze et Naudé, qu'il a vus et entendus souvent pendant son enfance. Ces trois hommes étaient des autodidactes, et il n'est pas de culture meilleure pour les esprits nés sérieux et capables d'études que celle qu'ils se donnent à eux-mêmes; car l'école, avec ses règles précises et ses habitudes hiératiques, ne laisse pas assez faire l'intelligence. Il est vrai que tous les temps ne sont point propres à la liberté de l'éducation personnelle. Mais le XVIIIe siècle se prêtait si bien à l'épanouissement du travail libre! De nos jours, les plus grands esprits seuls possèdent toute une science, la dominent et la mettent en son lieu dans l'ensemble de la connaissance. Les autres, en foule, peinent sur le détail, qui, sans cesse croissant et multipliant, cache la science à leurs yeux, comme les arbres empêchent de voir la forêt. Des vies laborieuses s'achèvent dans de petits

coins du domaine intellectuel. Au XVIIIe siècle, ce domaine se découvrait tout entier : le regard s'y promenait à l'aise. La curiosité était universelle et vraiment philosophique. Les hommes de ce temps, à qui une lecture immense donnait, avec la grande culture littéraire, historique et scientifique, l'illusion de croire qu'ils savaient tout ce qui peut être su, ont vécu dans une fête intellectuelle que la terre ne reverra plus.

L'enfance de Frédéric a donc été confiée à des Français venus de France. Il est vrai, c'étaient des exilés. L'esprit qu'ils apportaient n'était pas celui de la majorité de la nation, qui avait, hélas! salué par des *Te Deum* la persécution de ces hérétiques. Le calvinisme les avait marqués (La Croze excepté) de son empreinte grave, qui a effrayé et rebuté un peuple naturellement gai.

Une plus douce influence fut exercée sur l'âme de Frédéric par sa gouvernante (1). Elle aussi, elle avait fait à sa religion le sacrifice de sa patrie. Veuve de M. de Montbail, et jeune encore, elle avait conduit sa famille à l'étranger, au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes, alors que ces exodes n'allaient pas sans péril. Cette femme de cœur avait aussi de l'esprit. Elle parlait joliment notre langue, et tournait bien les petits vers. Il semble qu'elle ne craignait pas le mot pour rire, même un peu gaillard. Elle savait tenir un salon, chose rare à Berlin. C'est à la cour même qu'elle avait trouvé un asile auprès de Sophie-Charlotte, femme de Frédéric Ier, qui ressemblait si peu à son mari.

Les gazettes du temps assurent que la nature s'était épuisée à prodiguer à cette princesse les charmes du corps et ceux de l'esprit. Sophie-Charlotte était gaie, malicieuse, et elle avait des façons exquises de se moquer de son époux solennel. Le jour de son couronnement, dans la pompe des pompes, elle tira sa tabatière et prisa. Mais elle était sérieuse aussi, religieuse avec une inquiétude charmante de femme philosophe et le frisson de l'inconnu. Sa religion et sa philosophie s'éclairaient l'une l'autre, mais ni l'une ni l'autre, ni les deux réunies, ne prétendaient posséder la pleine lumière. Aussi sa curiosité n'était-elle jamais satisfaite; sans cesse, elle demandait le pourquoi des pourquoi à Leibniz, son ami, qui ne savait point le lui dire. Elle aimait les arts, autant que la philosophie, la musique surtout. Elle avait du goût pour la poésie.

Sophie-Charlotte avait laissé le souvenir, qui a une grâce particulière, d'une reine qui s'est fait aimer. Son nom rappelait l'éclat de l'ancienne cour et la vie intellectuelle qu'on y menait. Il évoquait un passé tout différent de ce présent, rude et bizarre, où il fallait vivre, sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier. Mme de Rocoulle perpétua auprès des enfants de Prusse la mémoire et l'esprit de la bonne reine. La sœur aînée de Frédéric aurait voulu s'appeler Charlotte, et ne désirait rien tant que de ressembler à sa grand'mère. Frédéric a dû entendre souvent sa gouvernante parler de la reine lettrée, philosophe et musicienne.

Enfin, quand on cherche à retrouver tout ce monde vague des influences qui entourent et pénètrent une âme d'enfant, il ne faut pas négliger ce petit fait : depuis près de trente ans qu'elle était en Allemagne, Mme de Rocoulle n'avait pas appris un mot d'allemand. Elle était demeurée une pure Française.

*
* *

Le général Finck et le colonel de Kalkstein étaient des hommes cultivés, le second surtout, qui aura sa part d'enseignement dans l'éducation de Frédéric; mais le roi les avait choisis pour leurs vertus de soldats.

Kalkstein avait trente-six ans, lorsqu'il fut nommé sous-gouverneur du prince. Il avait débuté dans les armes au service de Hesse-Cassel. Frédéric-Guillaume l'avait connu aux Pays-Bas, alors que, prince héritier de Prusse, il faisait son apprentissage militaire sous les ordres du prince Eugène. Kalkstein s'était distingué au feu de Malplaquet. Il s'était joint comme volontaire à l'armée prussienne, pendant la campagne de Poméranie en 1714, et le roi l'avait pris à son service en qualité de lieutenant-colonel.

Le général Finck avait soixante ans. C'était un vétéran des guerres européennes. Né en Prusse d'une très vieille famille, qui s'y était établie au temps de l'Ordre Teutonique, il avait dix-sept ans quand il entra, comme volontaire, dans l'armée du prince d'Orange. Il fit les campagnes de 1676 et de 1677 contre la France, et fut blessé et pris. Pour recouvrer sa liberté, il accepta l'offre de passer à notre service, et alla combattre les Espagnols à la frontière des Pyrénées. Il est alors un officier en vue dans notre armée et connu de Louvois. La paix signée, il obtient la permission d'aller faire des recrues en Brandebourg. Le grand électeur l'accueille gracieusement : « Votre père, lui dit-il, a été mon chambellan; c'était un honnête homme; il s'est cassé une jambe à cause de moi. Un jour, à Clèves, je voulais entrer au château en passant sur une planche; il voulut voir si elle était solide, et se cassa la jambe... Conduisez-vous bien, et, si vous voulez entrer à mon service, j'aurai soin de vous. »

Finck rentra en France, mais pour en sortir bientôt, comme la plupart de ses compatriotes, lorsque s'ouvrit la guerre de la coalition d'Augsbourg. Il alla s'offrir au

(1) Voir, au tome XVI des *Œuvres de Frédéric le Grand*, la correspondance de Frédéric avec « la chère bonne maman » Rocoulle, et ce billet en vers écrit par Mme de Rocoulle après l'avènement de Frédéric (elle avait alors quatre-vingt-deux ans) :

Sire, Cœur de Marie-Anne.

Ce n'est pas un bon soldat,
Mais il faut le [illegible],
Il voudrait se [illegible] :
Il vient vous prier
De le lui accorder,
Il voudrait se marier
Pour vous faire un grenadier.

grand électeur. Comme il avait été capitaine dans l'armée française, il passa major au service de Brandebourg. Jusqu'à la paix de Ryswick, il combattit dans les campagnes sur le Rhin, se distinguant toujours. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il s'éleva presque à la gloire. A Hochstedt, ce fut peut-être lui qui assura la victoire des coalisés par les dispositions qu'il prit à l'aile droite de leur armée. Il était alors général et gouverneur du prince royal Frédéric-Guillaume. Il conduisit celui-ci aux Pays-Bas, et fut un des héros de Malplaquet. Pour le récompenser de ses services, l'empereur, sur la proposition du prince Eugène, l'avait nommé comte d'empire. Frédéric-Guillaume, à son avènement, lui témoigna toute la bonne grâce dont il était capable. Finck accompagna son nouveau maître dans la campagne de Poméranie.

Gouverneur du prince Frédéric, il représente auprès de cet enfant la guerre, considérée comme la profession des nobles, la guerre, aimée pour elle-même, et que l'on cherche partout, comme jadis les chevaliers couraient à la croisade ou à l'aventure. Cette profession des armes ne connaît pas encore les frontières entre les peuples. Les armées impériales et royales, celles des Provinces-Unies, sont pleines d'étrangers. Le soldat du commun est une sorte d'ouvrier de la corporation militaire, qui fait son tour du monde, pour s'arrêter là où le métier va, c'est-à-dire où la guerre, s'abattant sur quelque pays gras, est capable de nourrir son artisan. Sitôt que le pays est épuisé, la nouvelle s'en répand partout, et l'on dit que la guerre est « décriée » en Flandre, ou sur le Rhin, ou en Lombardie. Il faut alors payer le soldat plus cher.

Dans la corporation, le gentilhomme exerce la maîtrise. Il n'a point de scrupule à changer de camp, pourvu qu'il ne combatte pas face à face contre son prince. Pris par les Français, en Flandre, où il les combat, il ira les servir aux Pyrénées, contre les Espagnols. Son prince ne lui en veut pas : tout au contraire, il le loue de sa vaillance. Si l'officier rentre sous ses ordres, il lui tient compte de ses services dans le camp opposé. Il y avait en Europe un étrange tableau d'avancement international pour les gentilshommes militaires. C'étaient de vrais hommes de guerre, ces officiers qui avaient servi sous tous les chefs illustres, observant les façons d'être et les variétés des humeurs et des génies. Finck avait connu le prince d'Orange, Luxembourg, Louvois, le prince Eugène, Marlboroug, pour ne nommer que les plus célèbres. Des plus grandes actions de la lutte gigantesque où s'écroula la fortune de l'ancienne France, il pouvait dire : J'étais là et telle chose m'y advint.

Finck de Finkenstein et Kalkstein avaient été choisis dans la pléiade des hommes de guerre prussiens. La cour, si l'on peut appeler ainsi l'entourage de Frédéric-Guillaume, était pleine d'officiers, sanglés à étouffer dans les vestes courtes qui laissaient voir, comme dira Voltaire, « les gros derrières ». Les chambellans que le roi avait gardés étaient quatre généraux. Sa salle à manger et son fumoir s'ouvraient de préférence aux vétérans des batailles du Rhin et du Danube. Tout un monde très rude, quasi barbare, grossier tout au moins, mangeait, buvait, fumait et bavardait avec lui.

* *

Le principal personnage en était Léopold, prince régnant d'Anhalt-Dessau, noble autant que l'empereur et le roi de Prusse, et même de plus vieille noblesse, car son ancêtre Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, joua son rôle dans les grandes affaires de la chrétienté au temps de Frédéric Barberousse, alors que les Hohenzollern, et même les Habsbourg, n'étaient que de petits grains dans la poussière de princes « dynasties » dont se recouvrait l'empire. La famille de Léopold s'était alliée étroitement à la famille royale de Prusse. Du château de Berlin à son château, il y avait une journée de chevaux de poste. Comme il n'était pas homme à s'endormir sous la perruque dans quelque petit Versailles d'imitation, il entra au service de la Prusse.

Lui aussi, il avait appris la guerre par la guerre. Il avait fait ses premières armes avec son cousin, Guillaume d'Orange : sièges, escarmouches, batailles rangées, il aimait tout cela à la passion. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il fut à Blindheim, à l'aile droite, sous les ordres du prince Eugène. Parmi la débandade de la cavalerie autrichienne, il tint ferme, attaquant, reculant, manœuvrant, faisant un feu d'enfer, jusqu'à ce que Marlborough, vainqueur à l'aile gauche, lui vînt porter secours. Il fut au pont de Cassano, « au feu le plus chaud que j'aie jamais vu », disait le prince Eugène : des heures, il resta dans le fleuve avec son infanterie, qui fut décimée. A l'attaque des lignes de Turin, en 1706, il sauta le premier sur le retranchement. Comme les nôtres tenaient ferme, et que le combat se prolongeait, Anhalt, mourant de soif et de faim, s'écarte un moment; il avise un capitaine : « Suis-je blessé ? » — « Non, Votre Altesse. » — « Non ? Alors, avez-vous quelque chose à boire ? » Il avale un verre d'eau-de-vie, puis un morceau de pain que lui donne un grenadier. « Le plus fort est fait, » dit-il, et il retourne à son poste. Il était aussi à Malplaquet et à Stralsund.

Le prince d'Anhalt était un savant en la science de la guerre. C'est lui, dit-on, qui a inventé la marche au pas et la baguette de fusil en fer. Il méditait sans cesse sur la tactique, et il a porté à la perfection l'exercice à la prussienne. Il a été le principal collaborateur et l'inspirateur de Frédéric-Guillaume; il proposait des réformes et les essayait; le roi refaisait l'expérience et décidait. Quand ces deux hommes ne se trouvaient pas ensemble, ils correspondaient par lettres courtes d'hommes d'affaires. Léopold était, comme le roi, un administrateur autant qu'un soldat; bon ménager, il savait que c'est

avec le « ménage » qu'on paye le soldat. Il a augmenté d'une grosse plus-value les revenus de sa petite principauté.

Personnage très particulier, d'ailleurs, aimable, quand il lui plaisait de l'être, avec des bonnes grâces de prince, sachant parler français tout comme un autre, voire même causer, mais, à l'ordinaire, dédaignant d'être gracieux. Sa religion ressemblait à celle des capitaines de routiers du XVe siècle. Il chantait les Psaumes sur l'air de la marche de Dessau. A l'ennemi, avant l'action, il disait, tête nue, une prière courte. Il appelait le cantique de Luther *Eine feste Burg ist unser Gott*, « la marche des dragons de notre Seigneur Dieu ».

Contempteur des formes et coutumes établies, il avait épousé, lui, prince d'empire, une fille d'apothicaire, au grand scandale de l'empire. Sa gloire et ses victoires obtinrent de l'empereur que cette demoiselle Foss fût reconnue comme princesse légitime. Toute la personne d'Anhalt était expressive. Il était grand, osseux, chevelu, portait une moustache drue sur une lèvre nette et forte. Il avait l'œil ouvert, de vision énergique, des gens qui savent regarder. Son visage, couleur bleu de poudre, était assis sur une mâchoire solide. La physionomie est toute de volonté, de résolution, et semble dire : Quand même. Elle est d'un homme fort, serviteur à souhait d'un maître qui s'occupait à fabriquer de la force.

*
* *

Finck, Kalkstein, Anhalt, d'une part; d'autre part, nos réfugiés : voilà les maîtres de Fréderic, l'entourage et le milieu de son jeune esprit. Ceux-là sont des vétérans de la guerre, ceux-ci sont des témoins de la foi, qui ont sacrifié honneurs, fortune, patrie (et quelle patrie !) au service de Dieu. La vie des uns et des autres est une leçon d'héroïsme. Mais les militaires étaient, dans la pensée du roi, les vrais instituteurs de son fils.

Auprès d'eux, Duhan était un petit personnage, à peine visible. L'objet de l'éducation étant de former un chef d'État et un chef de guerre, les vrais maîtres seraient les généraux et le roi. Le principal mérite de Duhan, c'était sa belle conduite sous le feu des Suédois : la philosophie, les sciences, les lettres ne comptaient pas pour le roi de Prusse. Frédéric-Guillaume ne savait pas qu'il allait mettre en concurrence dans l'esprit de son fils Minerve et Bellone. Ce Spartiate n'a pas brûlé le moindre grain d'encens sur l'autel de la déesse d'Athènes. S'il avait vu derrière Duhan tout ce monde vaste de connaissances, d'idées et de sentiments, il aurait détourné la tête, au lieu de se faire présenter ce jeune homme dans la tranchée devant Stralsund. Sans le savoir ni le vouloir, il a offert à son fils la double éducation qui convenait à sa jeune nature et au génie qui sommeillait en elle.

ERNEST LAVISSE.

(*La fin prochainement.*)

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Jules Lemaître.

On ne peut parler de M. Jules Lemaître sans rappeler d'abord qu'il a débuté par un article, resté célèbre, sur M. Renan, car il semble que cet article ait influencé toute sa carrière. Il était extrêmement honnête et fort spirituel. A chaque ligne, on y pouvait lire la saine indignation d'un esprit simple et droit contre le désabusé dont la sagesse épicurienne a transformé les objets d'angoisse morale en objets de volupté, et qui se meut avec une si parfaite aisance parmi des incertitudes infinies. Étonné, irrité même de trouver en ce sceptique un gai vieillard, content de soi, content des autres, content de l'univers vide, content d'un Dieu qui n'existe pas encore et qui se forme, le jeune écrivain lui reprochait d'avoir tué la joie, l'action, la paix de l'âme, la sécurité de la vie morale, et de se moquer du pauvre monde dans ses subtiles métaphysiques. L'article était écrit déjà avec cette verve aimable, dépourvue de toute espèce de fiel, qui est une des plus charmantes caractéristiques de M. Lemaître, et de ce ton détaché que M. Renan recommande aux auteurs soucieux de passer pour des gens de bonne compagnie : il n'en constituait pas moins un véritable réquisitoire contre celui dans lequel le nouveau venu voyait certainement alors le grand corrupteur de notre époque.

Au moment où il écrivit cet article, M. Lemaître, jusqu'alors professeur en province, arrivait à Paris et débutait dans la critique. Son bagage littéraire se composait, je crois, de quelques études sur Molière et de deux petits volumes de vers. Vers délicats et mélancoliques, dont l'inspiration rappelait un peu celle de M. Sully-Prudhomme, où les analyses d'un esprit trop conscienté taient comme enveloppées d'une fine poésie, pareille à ces légers voiles de soie d'Orient. Le poète y répétait

> ... Que vivre est amer
> Pour nos curiosités tristes,

et y laissait pleurer sa nostalgie des saintes ignorances perdues :

> O cœur ennemi de toi-même,
> Puisses-tu ne trouver jamais,
> Pauvre cœur, le mot du problème !

Très érudit, connaissant à fond la littérature française et les littératures anciennes, M. Lemaître n'avait pas encore vécu la vie de l'homme de lettres contemporain, qui remue tant d'idées, en fait si vite le tour, et trouve au fond de son cerveau le résidu de tous les systèmes, même de ceux qu'il ne connaît pas. De là, sans doute, l'espèce d'indignation que lui causa la

(1) Voir la *Revue bleue* du 7 juin et du 20 août.

gaieté de M. Renan. Cependant, son succès fut rapide et complet : en quelques mois, il avait conquis sa place, il était classé parmi les écrivains à la mode, et, avec sa rare souplesse, il avait achevé son éducation. Un critique alerte, un feuilletonniste informé et mobile, sortit du poète des *Petites Orientales ;* le professeur de Grenoble devint un Parisien; la mélancolie, le sérieux de la première jeunesse disparurent dans la joie de jouer librement avec les idées du présent et du passé. Ce fut, j'imagine, une métamorphose, en sorte qu'en modifiant ses opinions sur toutes choses, M. Lemaître modifia son jugement sur M. Renan. Il le vit sous un autre aspect, et il eut bientôt la franchise de le dire : « J'ai donné moi-même dans le travers de croire que M. Renan manquait tout à fait de naïveté. J'en fais mon *mea culpa...* » Ce *mea culpa* parut suspect à quelques personnes, de celles qui n'admettent pas qu'on puisse honnêtement changer d'avis sur rien, et le bruit se répandit que M. Lemaître était devenu *renanien*. Les idées simples font vite leur chemin, et celle-là fut bientôt universellement acceptée : dans l'opinion courante, M. Lemaître devint le disciple de M. Renan, ondoyant et divers comme lui, plus que lui, habile au jeu des idées, sceptique avec délices et une pointe de cynisme, que sauvait la grâce de son style. On trouva cela charmant, parce qu'en ce moment-là on était en veine de scepticisme. Mais depuis une année ou deux, le vent change, le scepticisme perd du terrain, et M. Lemaître est jugé inconsistant. On lui reproche d'être « négatif ». On lui en veut de sa conversion au *renanisme :* il est un sous-corrupteur, il tue, lui aussi, et chaque semaine, s'il vous plaît, la joie, l'action, la paix de l'âme, la certitude de la vie morale. Pendant quelques mois, il a même tué ces choses-là tous les jours, dans ces petits autodafés quotidiens du *Temps*, qu'il appelait « billets du matin » et qu'il écrivait en prenant son chocolat. Notez que, mis en goût par son premier *mea culpa*, M. Lemaître en faisait d'autres, et changeait d'opinion sur les auteurs qu'il avait à juger avec une facilité qui frisait l'effronterie. Bientôt, ces revirements à termes, accomplis avec une espèce de solennité, ne lui suffirent plus : il se livra à des métamorphoses instantanées, il se plut à exprimer dans le même article, à propos du même livre, deux jugements contradictoires, parfois quatre : thèse, antithèse, et point de synthèse ; on l'entendit plaider le pour et le contre par des arguments également bons, comme les sophistes d'Athènes et les dialecticiens de la rue du Fouarre ; avec des prestesses de Robert Houdin, il parvint à mettre sous un même jour les différentes faces d'une question ; bref, il fut aussi *multi-latéral* qu'on peut l'être, avec une espèce de coquetterie, encore, et cela indisposa beaucoup de bons esprits moins souples.

J'ai un ami excellent, que nous appellerons Jacques, si vous le voulez bien. C'est un homme grave, nullement facétieux, d'un esprit plus solide qu'aimable, qui, par ses allures, par ses habitudes, par sa manière d'être, semble taillé sur le patron de tout le monde. Il passe cependant pour un original, et cela parce que, ayant à un haut degré le goût de la vérité et toujours sincère avec lui-même, il ne s'exprime jamais sur rien qu'avec de prudentes réserves. Il a observé, par exemple, que dans tous les domaines ses impressions et ses goûts se modifient sans cesse : aussi ne les donne-t-il jamais comme définitifs. Il dira, par exemple : « Ce printemps, les lilas m'ont moins plu que le printemps dernier ; j'ai préféré les tamaris. » Ou bien : « Cette année, j'aime mieux les cerises que les fraises. » Ou encore : « C'est singulier, mais voilà que le parfum du chèvrefeuille, que j'aimais beaucoup, me devient presque insupportable ! » Mon ami Jacques n'a d'ailleurs pas l'occasion d'appliquer son ingénieux système sur des terrains bien riches ; en effet, il ne s'occupe de politique qu'en qualité d'électeur, et, s'il a déjà passé plusieurs fois du rouge au blanc ou du blanc au rouge, personne ne s'en est aperçu. Il ne s'occupe guère non plus de littérature, et je le regrette, à cause du plaisir que j'aurais à observer ses avatars. Là, en effet, les changements sont plus fréquents que partout ailleurs. Et quoi d'étonnant, je vous prie? Ce que nous aimons chez les écrivains, c'est leur ressemblance avec nous-mêmes. Or, nous changeons, comme tout ce qui nous entoure et nous entraîne. Eux, ne changent pas avec nous, ou du moins ne changent pas dans le même sens que nous. En sorte que lorsqu'après quelques années nous rouvrons un livre qui nous avait ravis, nous sommes étonnés de n'y plus prendre plaisir, ou, inversement, nous nous prenons d'admiration pour des œuvres que nous avions longtemps dédaignées. Le phénomène est banal : chacun a pu l'observer sur soi-même. Tout le monde, par exemple, a aimé Musset à dix-huit ans ; peu d'hommes de ma génération le goûtent encore. De telles révolutions s'opèrent dans un laps de temps indéterminé, plus court ou plus long, selon la rapidité avec laquelle on se développe. — Supposez maintenant un homme plongé dans la littérature, et surtout dans la littérature d'une seule époque, la nôtre, qui ne la fréquente pas pour son bon plaisir seulement, mais par profession, en y cherchant des impressions et des idées ; qui demande aux livres qu'il lit, non de le distraire pour une soirée, mais une occasion d'exprimer sa propre personnalité ; qui, déjà exceptionnellement sensible aux émotions de la lecture ou du théâtre, s'applique encore à les aiguiser et à les multiplier, parce qu'il sait que ses articles bénéficieront de leur richesse et de leur acuité : est-ce qu'un tel homme ne découvrira pas dans les œuvres littéraires des nuances qui échappent au commun du public, comme un musicien entend dans une symphonie mille sons que nous n'entendons pas? Est-ce que, par le fait même qu'il voit davantage et mieux, il ne passera pas par des révolutions plus rapides et plus nombreuses?

Est-ce que même il n'arrivera pas, en s'exerçant, à percevoir en même temps des impressions différentes, qui pourront être contradictoires? Et ces impressions contradictoires, s'il n'est pas un sectaire, aura-t-il tort de les exprimer? C'est là ce que fait M. Lemaître, c'est là toute son inconsistance. Elle est donc beaucoup plus apparente que réelle : nous nous en convaincrons mieux encore en établissant le bilan de ses idées morales.

A coup sûr, M. Lemaître n'a jamais vécu dans les hauteurs où se complaît M. Renan, où l'air n'est pas respirable à tous les poumons. Il n'est pas Breton : il est Tourangeau, et, comme tel, n'a jamais perdu beaucoup de temps à écouter les cloches de la ville d'Ys. Il n'a pas vu Dieu se former dans la conscience humaine. En théologie, il est un assez pauvre clerc, et s'en console. Il ne s'est pas construit un «roman de l'infini», quand même il s'intéresse avec intelligence à ceux que d'autres ont construits comme tout exprès pour son amusement. Sa critique de la religion chrétienne n'aura donc aucune des subtilités de celle de M. Renan. Armé de son simple bon sens, il estime qu'elle ne se démontre pas : d'une part, on ne saurait croire au surnaturel pour des motifs rationnels; d'autre part, les ecclésiastiques de bonne foi et d'esprit éclairé reconnaissent qu'il peut y avoir autant de raisons de rejeter le fait historique de la révélation que de l'admettre. Il n'en faut pas davantage pour mettre sa conscience en paix et l'arracher à ce que les romantiques appelaient « les tourments du doute ». — Ainsi dégagé de toute croyance positive, M. Lemaître a cependant beaucoup de tendresse pour le christianisme. Il aime l'Évangile, parce qu'il y sent « je ne sais quel charme profond, mystique et vaguement sensuel » ; il l'aime à cause de Marie-Madeleine et de la femme adultère, qui furent sauvées pour toutes leurs faiblesses ; il l'aime pour la pitié qu'il exhale, par goût du mystère, et encore pour des motifs plus compliqués, dans lesquels on n'aura pas de peine à démêler un peu de perversité d'imagination : « De même que la Lunconoé aux inquiétudes ineffables, l'âme moderne consulte tous les dieux, non plus pour y croire comme la courtisane antique, mais pour comprendre et vénérer les rêves que l'énigme du monde a inspirés à nos ancêtres, et les illusions qui les ont empêchés de tant souffrir. » Mais ce n'est pas tout : le christianisme a compliqué et agrandi les passions par l'idée de l'*au delà*, et il en a créé de nouvelles. Grâce à lui, le clavier des poètes est enrichi, et de combien de sentiments puissamment poétiques : « l'amour de Dieu, la haine de la nature, la foi, la charité, la pureté chevaleresque ; et c'est à lui que l'âme humaine doit d'être l'instrument rare et complet qu'elle est aujourd'hui ». En sorte que, par d'autres chemins que M. Renan, M. Lemaître en arrive, lui aussi, à se constituer une espèce de foi sans Dieu, qui ne ressemble en rien à la foi du charbonnier, mais qui est une foi tout de même. Ainsi, son héros Sérénus, qui se fit baptiser, quoiqu'il fût un athée, à cause des vertus de cœur par lesquelles les chrétiens gagnèrent son esprit blasé, parce qu'il trouvait parmi eux « la bonté des cœurs simples, la résignation des misérables, l'amour de la souffrance, la chasteté sans tache », et aussi pour faire plaisir à sa chère sœur Séréna. Son martyre fut incrédule — et cela ne l'empêcha d'être canonisé et ses reliques de faire des miracles.

On le voit, du christianisme, M. Lemaître ne retient que ce qu'il a d'humain, et apparaît ainsi manifestement dépourvu de génie métaphysique. Et je ne puis m'empêcher de m'étonner un peu de ce goût que des esprits peu religieux professent ainsi depuis quelque temps pour les choses de la religion. M. Lemaître, qui aime à tout expliquer, nous dira bien que « la curiosité des religions est en ce siècle-ci un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs » ; cette réponse ne me satisfait pas, et je continue à rêver sur la question qu'elle ne résout point. Je me méfie des « sentiments distingués » : depuis que la distinction s'affiche, elle me déplaît. Nos écrivains la portent trop comme nos comédiens portent dans leurs rôles des croix du Saint-Esprit et des colliers de la Toison d'or. Je la voudrais plus naturelle et plus discrète. Quant aux « bons sentiments », je me demande pourquoi la foi positive d'un croyant serait meilleure que la foi négative d'un athée ou que la sincérité d'un sceptique. D'autre part, il m'est impossible de méconnaître qu'il y a quelque chose de beau dans cette aspiration au mystère, qui a reconquis, par-dessus les échafaudages de la science, la plus incrédule des générations. Au fond, ce qu'il y a peut-être de plus grand dans l'âme humaine, c'est le désir, et ce qui fait peut-être toute la noblesse des religions, c'est qu'elles sont l'expression du plus large désir que puissent concevoir les hommes, du désir de l'infini et de l'éternité. Nous sommes de pauvres êtres. Que serions-nous sans cette force mystérieuse qui pousse notre pensée au delà des bornes qu'elle peut toucher, qui, par elle, nous fait les propriétaires de l'univers, qui peuple le vide de l'immensité et lance jusqu'au ciel les rayonnements de notre âme? Vouloir mettre des réalités au terme de ces élans, ce n'est qu'une faiblesse de nos habitudes concrètes. Celles-ci seules nous empêchent d'admettre que l'idée de Dieu vaut peut-être autant que Dieu, que l'image que nous nous faisons du Paradis vaut le Paradis. Le royaume des cieux, en tant que monde régulièrement organisé où se poursuivront nos existences personnelles, n'est nécessaire qu'aux simples d'esprit, et c'est pour cela qu'il leur est réservé. Les autres n'en ont pas besoin : l'espace leur suffit, ils s'y meuvent à l'aise. C'est pour cela que les restes impies de Sérénus rendaient quand même la vue aux aveugles, punissaient les avares et ressuscitaient les juments des pauvres gens.

M. Lemaître, n'ayant pas de « roman de l'infini », ne se perdra pas non plus en dissertations métaphysiques sur le *bien*. Pourtant, il n'a pu feuilleter les écrits contemporains ni suivre les représentations théâtrales sans rencontrer une foule de délicats problèmes, sur lesquels il a été appelé à donner son avis. Notre littérature, en effet, par cela même qu'elle est devenue plus hardie, qu'elle s'inspire davantage de sujets hasardeux, qu'elle ne recule devant aucun des mystères de la chair, qu'elle s'occupe avec une prédilection marquée — comme on le lui a souvent reproché — des rapports illégitimes entre les sexes, notre littérature, même immorale, est inséparable de la morale. Les questions de morale côtoient les questions littéraires, et il n'est pas un romancier, pas un dramaturge qui ait pu les éviter. Sans doute, on ne nous montre plus guère aujourd'hui ce qu'on appelait autrefois la « psychologie », c'est-à-dire la lutte entre le devoir et la passion; mais on nous décrit de curieux conflits de passions contradictoires, des combats parfois dramatiques entre le sentiment et l'idée, des états d'âme singuliers ou attachants. Les problèmes de morale ne se posent plus de la même façon uniforme et simple; ils se posent autrement, mais ils se posent encore, même à travers les paradoxes les plus piquants.

On croirait volontiers que M. Lemaître, inconsistant, épicurien, dilettante comme on se le figure, est assez indifférent à ces délicatesses; avec sa face rabelaisienne, sa facilité à butiner sur tous les sujets, les grivoiseries qui ne l'effrayent pas quand elles viennent sous sa plume, sa verve gauloise, son bon sens un peu goguenard et toujours clair de Français du centre, son ironie de feuilletoniste et de boulevardier, il semble qu'il doive être fort accommodant, facile à vivre, indifférent aux préjugés, ou même aux injustices sociales, et traiter la vie un peu comme une barque difficile à manœuvrer, mais qu'on peut laisser aller à la dérive, parce que le courant finit toujours par la conduire au port. Et pourtant, sans rigueur, sans pédanterie, sans prêcherie, sans la moindre trace d'austérité, sans jamais perdre son ton aimable et léger, il a dit sur toutes les questions morales beaucoup de choses excellentes, et souvent d'une rare délicatesse. Des ouvrages de M. Renan, on pourrait, c'est convenu, extraire un livre d'heures; de ceux de M. Lemaître, un code du parfait galant homme. C'est surtout la conduite pratique de la vie qui l'intéresse; et il la discute avec quelque chose du robuste bon sens de M. Francisque Sarcey — que j'estime fort, soit dit en passant, et qui repose des subtilités de nos dialecticiens. Sa pensée ne dévie pas, malgré les paradoxes qu'il écoute ou même qu'il fait; lors même qu'il semble fourvoyé dans quelque taillis inextricable où l'ont entraîné les financiers d'Émile Augier ou les belles pécheresses de M. Alexandre Dumas, il sait toujours merveilleusement où il est et ce qu'il faut faire; et il le dit, simplement, en homme qui sur un certain terrain a son siège fait, et ne se laisse pas troubler l'esprit par des sophismes. Souvent sa fantaisie est ivre et ses phrases titubent un peu; mais sa conscience marche droit.

La croyance à une religion positive, fût-elle superficielle, présente entre autres cet avantage qu'elle donne immédiatement une base à la morale. Cette croyance supprimée, il faut se mettre en quête d'un autre fondement pour nos principes de conduite, et les gens doués d'un peu d'esprit philosophique et qui ne se payent pas de mots reconnaîtront que ce fondement n'est pas facile à trouver. Un des philosophes qui l'ont cherché le plus ingénieusement n'a trouvé qu'un principe abstrait : « Ne fais de tort à personne, mais aide les autres autant que tu peux. » C'est très bien, mais si on lui demandait pourquoi il ne nous faut pas faire de mal aux autres, il nous répondrait que c'est pour que les autres ne nous en fassent pas. Et nous voici tombés dans la morale de l'intérêt, qui est une chose déplaisante, car il y a une évidente contradiction entre ces deux termes d'intérêt et de morale. C'est là un cercle vicieux dont aucun dialecticien ne sortira jamais qu'en se réfugiant dans un spiritualisme de pacotille et en remplaçant les raisonnements par des mots creux. Ce cercle vicieux, M. Lemaître n'a pas essayé de le rompre théoriquement, mais il l'a rompu pratiquement, comme il l'explique en parlant de M. Octave Feuillet :

Trois ou quatre fois, dit-il, l'auteur de l'*Histoire de Sibylle* a prétendu nous montrer qu'il n'y a point, en dehors des croyances chrétiennes, ou tout au moins en dehors des croyances spiritualistes (et je ne sais si je ne lui prête pas cette concession), de règle de vie qui puisse résister à l'assaut des passions. Or cela est contestable, l'homme n'étant pas un animal très logique. Celui qui ne se croit pas obligé par un pouvoir extérieur et divin peut fort bien se sentir obligé par lui-même, par une irréductible noblesse de nature, par une générosité instinctive. Et, d'un autre côté, il est très vrai que la foi religieuse peut être un frein, que plus d'une femme qui allait à confesse avant d'avoir un amant n'y va plus après; mais quelques-unes aussi continuent d'y aller. En somme, on ne peut dire que ce soit les croyances chrétiennes ou spiritualistes qui créent et conservent seules la conscience morale; on dirait plus justement que c'est la conscience morale qui se crée des appuis extérieurs. Et il ne m'est pas même prouvé que toutes les consciences aient besoin de ces appuis. Il y a des croyants qui agissent mal en dépit de leurs croyances, et des incroyants qui agissent bien malgré leur incrédulité : et cette remarque assurément n'a rien de rare. Il est certain que la foi religieuse apporte à certaines âmes un surcroît de force et de sécurité; mais à quelles âmes et dans quelle mesure? Cela est variable et impossible à déterminer.

Dépouillez ce discours de ses apparentes contradic-

tions (M. Lemaître, entraîné par ses habitudes de style et par la réputation qu'on lui a faite, en est arrivé à feindre la contradiction, même quand il est d'accord avec lui-même), vous entendrez clairement que, si l'homme était logique, la croyance religieuse lui serait nécessaire pour régler sa vie, mais qu'il ne l'est pas et s'en passe, et qu'il peut trouver dans sa conscience des raisons suffisantes de faire le bien.

A coup sûr, cette solution purement pratique ne donnera pas la tranquillité d'esprit à ceux qui aiment à pousser leurs raisonnements jusqu'au bout. Être bon sans prétention ni malice, faire le bien sans s'y croire obligé par quelque principe transcendant et sans avoir aucune vue sur les fins de l'humanité, beaucoup penseront que cela est à la morale ce que le Dieu des bonnes gens est à Jéhovah ou à Bouddah. Cela manque, dira-t-on, d'élévation intellectuelle. Cela peut convenir à la masse des hommes qui accomplissent machinalement leur destinée et laissent leurs regards s'arrêter à l'horizon. Mais comment un esprit habitué à réfléchir, engrené dans la série interminable des comment et des pourquoi, et qui ne manque, tant s'en faut, ni d'envergure ni de subtilité, peut-il se contenter d'une explication aussi plate du mystère de nos devoirs? Pourquoi?

Par paresse, d'abord, en s'abandonnant à un courant facile : il est des questions auxquelles mieux vaut ne pas penser, pour peu qu'on tienne à sa sérénité; la vie étant courte, tâchons, pour l'avoir bonne, de ne pas la gâter en trop nous demandant comment il faut la vivre; la tradition, qui est l'expérience de l'humanité, nous fournit un ensemble de règles de conduite : acceptons-les sans y regarder de plus près, sans nous préoccuper de leurs origines, pour des préceptes empiriques, mais excellents, que les sages de tout pays ont mis beaucoup de siècles à découvrir. Pourquoi l'opium fait-il dormir? Parce qu'il a une vertu dormitive. On n'a jamais mieux répondu.

Cette paresse n'est peut-être ni très courageuse ni très noble. Mais une autre voie, quoique plus fatigante, conduit aux mêmes résultats. Après avoir fait le tour de beaucoup de systèmes, après s'être donné infiniment de peine pour connaître ce que les hommes les plus sages ont pensé de leur destinée, après avoir parcouru tout le champ de leurs hypothèses, on finit par se retrouver à son point de départ. Toutefois, dans ce long voyage, on peut avoir trouvé que, pour être égarée dans l'infini comme un troupeau dans des landes désertes, pour vaguer au hasard sous le soleil qui lui donne une illusion de lumière, la pauvre humanité n'en est pas moins quelque chose de grand et de beau. Et ce qui fait surtout sa grandeur et sa beauté, c'est l'ensemble des qualités dont la pratique constitue ce qu'en des langues diverses on appelle le bien, c'est cet esprit de sacrifice qui, comme un instinct mystérieux et inexplicable, porte des êtres naturellement égoïstes à se dévouer à d'autres êtres, naturellement sensuels, à renoncer sans profit à quelques-uns de leurs plaisirs, naturellement cruels, à ouvrir leurs cœurs à la pitié. Peut-être bien, si nous poussions jusqu'au bout, découvririons-nous que cela n'est beau que dans notre esprit; mais arrêtons-nous là, ne cherchons pas de notions autres que celles que nous pouvons concevoir, admettons que la conscience collective de l'humanité ne la trompe pas, et attendrissons-nous un instant avec ceux qu'a touchés le spectacle de la bonté humaine et qui y ont cru.

Je ne saurais dire si M. Lemaître appartient à la première ou à la seconde de ces deux catégories de penseurs, s'il est un paresseux qui s'est couché par peur de la marche, ou un philosophe qui se repose parce qu'il vient de loin. En tout cas, il n'a pas l'air de dormir, et sur le thème un peu monotone de nos devoirs, il a brodé des variations souvent fort délicates.

Aux spectacles qu'il fréquente par obligation professionnelle, en observant les héros de tragédie, de comédie et de drame qui se sont succédé de Shakespeare et Molière à M. Alexandre Dumas, placés dans cette optique spéciale qui achève de fausser nos notions sur le monde autrement éclairé que par un grand lustre, tantôt violents, tantôt pervers, tantôt grotesques, et ceux-ci ridicules par les défauts mêmes qui en rendaient d'autres sympathiques, et ceux-là sublimes par l'exagération d'un vice qui en faisait paraître d'autres odieux, M. Lemaître a été amené à juger leur conduite, puis à remonter aux principes qui la dirigent, puis à en discuter les applications. Il a continué, c'est vrai, à exposer les deux, quatre ou six façons (toujours un nombre pair, pour ne pas conclure) qu'il y a d'expliquer ou de justifier les actions des héros de théâtre, de concevoir leur caractère, de sortir des situations compliquées que les auteurs ont créées. Mais en même temps, à propos de tel ou tel d'entre eux, il s'est à maintes reprises et à l'étonnement de beaucoup révélé presque austère. C'est ainsi qu'en sortant de la *Vie de bohème*, il se déclarera, au risque de passer pour un épicier, « rempli d'estime pour l'étudiant bourgeois d'aujourd'hui, qui va au cours, paye son terme et ne s'amuse que le dimanche ». C'est ainsi qu'à propos des *Effrontés* il flétrit vivement les affaires, et se livre à des dissertations d'ascète : « La recherche de la perfection morale n'est vraiment possible que dans la solitude des travaux littéraires et artistiques, dans l'humilité des métiers manuels, ou dans la dignité de fonctions désintéressées, comme celle de prêtre ou de soldat... » C'est ainsi qu'à propos de *Denise* il défend bravement et éloquemment l'union de l'art et de la morale. C'est ainsi qu'en parlant de M. Catulle Mendès, tout en rendant hommage aux qualités du brillant écrivain, il ose plaider contre lui la cause de la chasteté. C'est ainsi encore qu'il discute avec une foncière honnêteté et une rare délicatesse de conscience les actes de certains

personnages : est-ce qu'en tuant Iza, au moment où il se sentait repris par l'amour fatal qu'elle lui inspirait et où il allait s'avilir pour elle, Pierre Clémenceau, loin d'être héroïque, ne l'a pas sacrifiée à sa propre lâcheté ? En dénonçant les intrigues de Suzanne, Olivier de Jalin n'a point manqué à ses obligations de galant homme (M. Lemaître explique éloquemment pourquoi) ; mais un si beau rôle convenait-il à un viveur comme lui, et était-il si supérieur à Suzanne qu'il pût ainsi s'instituer son justicier ? Enfin, pour ne pas multiplier les exemples, dans l'analyse du Renato de l'*Infidèle*, la ravissante et profonde comédie de M. de Porto-Riche (feuilleton du 28 avril 1890), M. Lemaître dissèque l'égoïsme artistique de l'homme de lettres avec une vraie verve de sermonnaire. D'ailleurs la plupart de ses contes semblent écrits pour mettre en lumière de bonnes vérités, fort simples et très humaines (voir *Charité*, *Mélie*, *les Amoureux de la princesse Mimi*) : M. Lemaître n'y prêche pas qu'il faut s'abstenir du mensonge, du vol, de la fraude, et généralement de se mettre en contradiction avec les lois de son pays ; mais il y glorifie la bonté, surtout la bonté humble, naïve, qui jaillit sans effort d'un cœur riche en amour.

— Voilà, me dira un lecteur du *Journal des Débats* et de la *Revue bleue*, un Lemaître assez différent de celui qu'on m'a toujours décrit et que je me figure, moi qui le lis pourtant avec grand plaisir. S'il est ainsi, pourquoi donc passe-t-il pour un inconsistant, pour un sceptique, parfois même pour un cynique et pour un corrupteur ?

Pourquoi ? Tout simplement parce que M. Lemaître, comme un peu tout le monde, est double ; il se compose d'abord d'un honnête homme rempli de bons sentiments, et qui ne demanderait pas mieux que de croire à ces bons sentiments ; puis d'un « homme de lettres », qui, par tempérament d'artiste (voir Renato) et par entraînement professionnel, a laissé son esprit se corrompre : son intelligence, toujours éveillée, travaillant et peinant, s'est hypertrophiée au point qu'elle le domine et qu'il en est dupe, lui que la peur d'être dupe a beaucoup trop déniaisé ; il se regarde penser, redoute de paraître simple ou naïf, et, peut-être parce qu'il l'est beaucoup plus qu'on ne pourrait croire, se jette dans l'extrême opposé, affecte la subtilité, l'inconsistance, le cynisme ; il a ouvert le champ au paradoxe, à l'ironie, à toutes les vilaines qualités qui donnent du piquant à la phrase écrite — et aussi, il faut bien le dire, aux désirs excessifs, qui se développent avec les succès, quels qu'ils soient, et portent en eux des germes de perversion. Écoutez-le plutôt exposer son rêve de la vie : « En somme, nous dira-t-il, il y a trois vies dignes d'être vécues (en dehors de celle du parfait bouddhiste, qui ne demande rien) ; la vie de l'homme qui domine les autres hommes par la sainteté ou par le génie politique et militaire (François d'Assise ou Napoléon) ; la vie du grand poète qui donne, de la réalité, des représentations plus belles que la réalité même et aussi intéressantes (Shakespeare ou Balzac), et la vie de l'homme qui dompte et asservit toutes les femmes qui se trouvent sur son chemin (Richelieu ou Don Juan). Cette dernière destinée n'est pas la moins glorieuse ni la moins enviable. » — Dirai-je toute ma pensée ? on voit, un peu trop, dans trop d'articles de M. Lemaître, que cette dernière destinée est celle qui lui plairait le mieux ; de là des préoccupations qui semblent d'un homme beaucoup plus corrompu qu'il ne l'est probablement.

D'ailleurs, il ne faudrait pas exagérer l'importance du second Lemaître : à chaque instant, à quelque spectacle qui l'éperonne, à quelque lecture qui le saisit, le premier se réveille et rentre en scène. Et je crois que c'est le premier qui est le vrai. Je n'en veux pour preuve dernière que le ton habituel de M. Lemaître. Aucun critique, je crois, n'a jamais abordé les œuvres de son temps avec un esprit plus juste et plus bienveillant. Il n'a aucun fiel, aucune aigreur, aucune envie. On chercherait en vain dans ses articles de ces « dessous » que les rivalités de la vie littéraire déposent parfois, comme une fange, au fond des meilleurs d'entre nous. Il a, c'est vrai, « éreinté » quelques confrères, mais il l'a fait en bonne conscience, parce que cela lui semblait juste, et sans méchanceté. Sans doute, ses victimes n'en ont pas jugé ainsi : mais ce n'est pas sa faute, et, quelque bon qu'on soit, on ne peut exercer la critique sans affliger un certain nombre d'honnêtes gens qui ont le tort de manquer de talent. M. Lemaître nous confie quelque part qu'il ne hait personne. Je crois qu'il dit vrai. Et je crois aussi que ce n'est pas par vanterie, mais par bonté. Et je crois que c'est en partie pour cela que sa critique est goûtée comme elle l'est. Et je me réjouis qu'elle le soit, parce que la bienveillance et la bonté qu'elle manifeste sont des qualités assez hautes pour qu'on excuse un peu de corruption d'esprit, qui ne fait de mal à personne et ne manque pas de ragoût.

ÉDOUARD ROD.

UN CRIMINEL DE VILLAGE

Étude de mœurs.

Au jardin de France — c'est Touraine, comme dit Panurge — mon cousin Pèlemoine, vigneron, habite, avec les siens, une de ces *caves à demeurants*, gaies, saines et sèches, creusées dans la pierre tendre des coteaux que le soleil cuit et recuit, le long de la Loire, de Vouvray à Noisay.

Il vit là, avec sa brave femme au gentil bonnet finement tuyauté, avec ses *drôles* et ses *drôlières*, tranquille, joyeux et riche, dans sa curieuse « *maison de rocher*, et

ses propres clos verdoient au-dessus de sa tête même.

Quand me le permettent les revenus de... *ma grande hannetonnière* (encore un mot de Panurge! Mais qui ne se sentirait imprégné de Rabelais, au jardin de France?), je vais passer une agréable semaine chez mon troglodyte de cousin.

Il a de l'affection pour moi, Pèlemoine, et je la lui rends cordialement; cependant, bien que je ne sois qu'un *homme d'pleume*, c'est-à-dire rien du tout, comme il le pense, sans doute, avec une certaine ironie de fort propriétaire, le bon Pèlemoine n'a jamais pu prendre sur lui de me tutoyer au grand jour.

A la tombée de la nuit, avant qu'on ait allumé « une clarté », quand nous sommes là, tous les deux, bien seuls, à fumer une pipe, *avec un peu de vinage, de paour des esquinanches*, eh bien, alors, mais seulement alors, le cousin Pèlemoine se hasarde, dans l'ombre, à cesser de me vouvoyer.

Il s'apprivoise, le bonhomme, et des *tu* et des *toi*, rares d'abord, puis nombreux, mais toujours timides, me sont envoyés du fond des ténèbres.

L'intimité s'établit complètement dans le noir.

Soudain, bon, voilà la bonne femme qui arrive avec une chandelle, et tout est rompu; malgré le « vinage », il est pris par l'*esquinanche*, au sujet du tutoiement du moins, et ce ne sont plus que des *vous* solennels et cérémonieux qui sortent de son gosier, à mon adresse, devant la lumière.

C'est plus fort que lui. Je l'ai encouragé de toutes les façons à essayer de me parler comme à un frère — voilà trente ans que nous nous aimons en présence du soleil; je n'y ai jamais réussi.

En chemin de fer, il n'y a que dans les tunnels, et encore faut-il qu'ils soient très sombres, qu'il ose me traiter de pair à compagnon, moi, *l'homme d'pleume*, qui le tutoie et ferme pourtant.

Au clair de lune, il perd cependant un peu de son absurde déférence, parfois, et cette année même, en revenant de Chançay, un soir de pleine lune, il a bien voulu user avec moi d'un mélange de *tu* et de *vous* alternatifs, qui m'a rappelé, poésie et sujet à part, la célèbre pièce de vers de Voltaire.

Mais en voilà assez sur mon cousin Pèlemoine. Pèlemoine, d'ailleurs, n'est pas du tout le criminel dont j'ai à vous parler et dont l'existence me fut révélée, cette année, le lendemain du grand clair de lune de Chançay, précisément.

Parlons de ce criminel.

Dans le joli vallon qu'encadrent les collines, trouées de *caves à demeurants*, où vivent les concitoyens de mon cousin, coule, sous des buissons d'aulnes, une claire petite rivière, la Brenne.

A l'ombre des aulnes, dans la Brenne, il y a de belles et bonnes *perchaudes*. Nous disons des perches, nous autres Parisiens. Comme nul ne l'ignore, la perche, c'est la *perdrix de rivière;* or, en pêcher est mon faible.

Le lendemain de notre retour de Chançay, comme je me disposais, après le déjeuner, à aller à la chasse de ces perdrix, carabi, le cousin Pèlemoine me dit :

— Nous sommes aujourd'hui invités à une *soirée de cave*, vous savez, cousin, chez le *bonhomme* Cigogné. On boira un petit coup *su' la bonde*, avec des châtaignes. Par ainsi, ne vous attardez point, à ce soir.

— Bah! une *partie de cave;* encore! — C'est très bien, je reviendrai de bonne heure, sois tranquille. Mais voilà une petite migraine qui va encore me tomber sur la tête, cousin!

— Nenni! — Le vin est « tendre à l'homme », à cette année.

Sur cette assurance, déjà vingt fois donnée par le perfide vigneron et vingt fois démentie par l'événement, hélas! je partis, ne songeant plus qu'aux perchaudes.

J'arpentais, depuis une heure, allant et venant, les bords herbeux de la Brenne, la ligne à la main, ayant déjà capturé trois honorables perches, quand, de l'autre côté de la rivière, j'aperçus un vieillard, un paysan, un *chevreuil*, comme aurait dit mon cousin, qui me regardait faire d'un air de profond intérêt.

J'ai oublié de vous révéler que j'exécutais mon petit travail à l'aide d'une *dandinette*, c'est-à-dire avec une gaule et une simple ficelle, celle-ci armée d'un petit poisson artificiel, en nickel, à queue en hélice et garni d'un hameçon double. Procédé commode à employer, surtout en voyage, car il dispense d'appât vivant, permet de se déplacer au lieu de rester immobile le bras tendu comme un terme, et abuse parfaitement les poissons carnassiers, comme la perche vorace.

Cette façon de pêcher, inconnue des *bonhommes* de l'endroit, intriguait fort celui qui la voyait, et couronnée de succès.

Après bien des hésitations que je lus sur sa bonne et loyale figure rougeaude, il s'enhardit jusqu'à me demander quelques explications.

Je les lui donnai, *ex professo*, lui prouvant qu'en dandinant avec ruse mon poisson de métal entre les racines des aulnes ou près des roseaux, j'excitais chez les perchaudes en chasse un appétit irrésistible et, malheureusement, mortel pour elles.

Puis je continuai à pêcher en causant, ou à causer en pêchant, et le bonhomme me suivait dans mes évolutions prudentes.

Le temps était chaud et mou. J'avais soif. Nous étions assez loin du bourg. Je demandai à mon spectateur s'il connaissait quelque cabaret aux environs.

Après un long instant de silence, et m'ayant bien examiné, le bonhomme inconnu m'offrit, d'une manière qui me sembla singulièrement timide, humble même, de venir me rafraîchir chez lui, à quelques pas de là, si cela pouvait me plaire.

J'acceptai cordialement et pliai bagage en deux mi-

nutes, pendant que le vieux Tourangeau traversait la Brenne, pour me rejoindre, vingt mètres plus haut, sur une passerelle.

Puis on se dirigea, l'un guidant l'autre, vers une petite chaumière, en pierres très blanches, au milieu d'un jardin bien enlégumé. C'était l'habitation solitaire de l'inconnu qui, par extraordinaire, ne demeurait pas sous la roche, comme les autres.

Son vin était-il *dur* ou *tendre* à l'homme, je ne saurais le dire. Mais il était blanc et frais; il me sembla fleurer mieux que baume et être franc comme le visage du vieillard.

— Je ne vous ai pas encore aperçu dans le bourg, les jours de marché? lui dis-je, et voilà pourtant bien des années que je viens au pays.

— J'y vais bien rarement, monsieur, répondit mon hôte, secouant comme avec tristesse ses longues mèches de cheveux blancs. Je n'ai point de goût pour le bruit et la foule... J'aime vivre à l'écart...

Et il se tut, en soupirant.

Je laissai tomber la conversation, sentant bien qu'il y avait à ce soupir quelque motif secret qu'il était au moins honnête de ne pas chercher à deviner par de nouvelles questions.

Désaltéré, je pris congé du pauvre homme, dont la figure douce et résignée me faisait souvenir des paysans peints par Lenain, et je retournai, avec ma pêche, du côté de la maison de roche de mon cousin Pèlemoine. En route, des enfants qui m'avaient vu sortir de chez le vieillard me montrèrent au doigt et s'enfuirent avec terreur.

Pèlemoine, au récit de ma visite chez le bonhomme isolé, fit une forte grimace de surprise dédaigneuse et faillit même, dans son émoi, me tutoyer enfin, bien qu'il fît encore clair jour, car il s'écria :

— Eh ben, tu aurais *s'ment* mieux fait de...

— Quoi?... Est-ce que j'ai eu tort?...

— Oui. Mais c'est des choses du pays, cousin, et ça ne vous intéresserait point. A cette heure, il faut se taire et souper. On nous attend chez Cigogné, pas vrai?

— Oui; mais quel est ce vieillard, dont tu fais fi, je le vois bien. Il m'intéresse, moi, ce bon vieux. Il a la bonté et l'honneur peints sur la face.

— Possible, cousin. Mais c'est l'heure de *fripper*, faut *fripper* et partir...

Et Pèlemoine, évidemment contrarié, avala bouchée sur bouchée.

J'insistai :

— Qu'est-ce que tu as donc contre lui?

— Encore? Eh bien, c'est un bonhomme qui ne vaut pas grand'chose, là!... Mais, soupons.

— Mais encore?

— Quel *inquérant* vous faites, cousin! Un autre jour, je vous en toucherai deux mots. A cette heure, *frippons*.

On expédia le souper, silencieusement. Puis l'on partit pour la soirée de cave. En fait de toilette, on s'était borné à regarnir de tabac les blagues *ad hoc*, en prévision d'une consommation prolongée.

Nous dévalions le coteau, par de jolis sentiers, dans les vignes, au milieu d'une bruine légère, sans mot dire.

La nuit encourageant le cousin, il voulut bien cependant me montrer qu'il se préoccupait de mon bien-être :

— Il y a *d'la nuée*, cousin. As-tu froid? Tu as l'air *camé*, comme une poule. C'est la nuée.

— C'est la *beerouée!* cria, derrière nous, soudain, une voix gaie. Le temps est *rongineux*, bonnes gens!

Le brouillard, la *brouée*, en patois, que l'inconnu prononçait *berrouée*, était en effet devenu intense, et je frissonnais un peu sous la bruine.

— Ah! c'est toi, Pincelaîche, dit mon cousin; et où vas-tu, à cette heure?

— Tu n' le sais s'ment peut-être pas, dis? Chez le bonhomme Cigogné, da, et avec vous autres, bonnes gens. Il faut ben rire un brin.

Le cousin me présenta Pincelaîche, qui est un petit vieux, courbé en deux, ankylosé par le travail des vignes, et il ajouta, en me montrant :

— Voilà *not' homme ed' pleume*, bonhomme. C'est l'cousin de Paris. Il n'entend *rin, rin de rin au vin*.

Pincelaîche me tendit la main. Je la serrai. Il avait une bonne humeur communicative, ce vieux à tête de renard, au nez pointu. Le visage rasé, ordinairement assez austère de Pèlemoine, était devenu riant depuis l'arrivée de notre compagnon.

On fit route en devisant de choses et d'autres, et c'est ainsi que j'appris, par exemple, qu'il y avait des fiançailles dans le bourg, que *les dorures avaient été données* entre le grand Cosson et la Émilienne, et qu'ils se marieraient après les *Berlots*.

Les Berlots, ce sont les festins qui réunissent propriétaires et closiers, à la fin des vendanges.

J'appris encore que le vin ne serait pas *fou*, à cette année, ni *malin*, mais tendre à l'homme.

Je la connaissais, leur fameuse tendresse!

Enfin, nous arrivons à la cave du bonhomme Cigogné, long et haut tunnel foré dans un pan de falaise. Deux rangées de tonneaux, alignés avec amour, et de trois poinçons de hauteur, garnissaient les murailles de roche.

Au milieu du couloir central, des barillets, debout, servaient de sièges. Du reste, on se perchait sur les fûts, à la bonne franquette, comme on voulait. Des bougeoirs de fer, çà et là, illuminaient fumeusement la scène.

L'assistance était nombreuse, dans le cellier souterrain de Cigogné, autour du *harnais de cave*, harnais qui se composait de *godets*, tasses en faïence, brune à l'extérieur, de la grandeur d'un verre, et des instruments

nécessaires pour mettre en perce, au choix de Cigogné, les pièces condamnées à être goûtées sans rémission ni arrêt.

La seule vue des *douzils* (les faussets) destinés à panser les blessures faites au ventre des tonneaux me donna un éblouissement. Il y en avait un tas!

Et je pressentais une forte névralgie, malgré la tendresse des crus, pour le lendemain.

En entrant dans la cave, nous le suivant, le vieux Pincelaîche, un loustic, paraît-il, et dont la venue semblait réjouir tout le monde, lança d'une voix aiguë ce salut villageois :

— Bonsoir, la compagnie, le maître, la maîtresse, le cousin, la cousine et tout ce qui leur appartient!

Et Pèlemoine ajouta en riant :

— Il a raison, le bonhomme, et je dis de même, fussiez-vous un cent!

Puis je fus présenté à la compagnie. On me reçut avec des révérences et quelques poignées de main. Je remarquai que, tandis qu'on accueillait Pèlemoine et surtout Pincelaîche avec de bruyantes acclamations et des accolades enthousiastes, j'étais l'objet de certaines restrictions. Il y avait une visible réserve chez quelques-uns. On chuchotait même dans un coin. De l'embarras était dans l'air. Ma présence, je le constatais, en était seule cause. Et pourtant tous les *bonhommes* m'avaient déjà vu, les années précédentes.

Comme je me demandais *in petto* ce que j'avais bien pu faire qui me valût ces marques de contrainte et même de défiance, un grand garçon me dit gravement :

— C'est-il point monsieur qu'on a vu, ce jourd'hui, là-bas, su' la Brenne, en compagnie de quelqu'un?

— Oui, c'est moi. Je péchais...

— Ah! je n'en étions pas sûr. Ah! c'était vous?

— Et pourquoi me demandez-vous ça?

— Oh! pour savoir, voilà tout. Chacun sa compagnie.

Et le grand garçon se tut, imité par les autres.

Mon cousin Pèlemoine, fronçant le sourcil, vint à moi et fit diversion en demandant à boire. On l'acclama. Le *froid* se dissipa.

Mais tandis que Pèlemoine criait :

— Faut voir le vin du bonhomme! Un pot de vin tire mieux qu'un bœuf!

... Je me demandais, moi, ce que ma visite au vieillard des bords de la Brenne pouvait avoir eu d'insolite et de compromettant pour moi.

Mais quand les *godets* eurent été, à plusieurs reprises, remplis et vidés, quand on eut, croquant des châtaignes ou fumant, fait remarquer que le vin de Cigogné, le rouge comme le blanc, n'était pas de la *bernache* (du vin doux), non! et quand les langues se délièrent, ma fâcheuse présence fut parfaitement oubliée, ainsi que ma visite à l'inconnu. On se rapprocha même de moi. En arrivant, j'avais été traité à peu près comme un lépreux. A la fin de la soirée, vers minuit, j'étais invité à dire ou à chanter *la mienne*, comme les autres; on m'entourait, on buvait à ma santé; on m'invitait de part et d'autre.

Le vin, décidément, était tendre à l'homme et lui communiquait l'aménité de son caractère.

A minuit on se sépara, cahin caha. Ce ne fut pas sans peine, je l'avoue, que je quittai le *butet* (hotte à raisin) sur lequel je m'étais installé, et, dans ma tête dodelinante, il me semblait, comme on dit, entendre tinter les cloches de Beaugency, de Notre-Dame de Cléry et de Vendôme!

Une fois dehors, il y eut de notables hésitations dans ma démarche, et Pèlemoine, de son côté, *bégayait* des jambes. J'étais muet; il bavardait sans relâche, lui.

L'air était noir comme terre, et *pas une étoile au temps*. Le cousin me tutoyait bellement, plein d'expansion.

A un certain moment, je lui demandai le pourquoi de l'accueil peu amical qui m'avait été d'abord fait chez Cigogné.

Oubliant enfin toute prudence, il me répondit nettement, et sans circonlocutions rustiques, cette fois :

— Parce que tu as fréquenté aujourd'hui un mauvais homme, cousin!

— Qui ça? le bon vieux de là-bas?

— Sûrement.

— Ah çà! quoi? Est-ce donc un infâme criminel?

— Il n's'en faut s'ment guère!

— Que veux-tu dire?

— Il a fait aller un homme aux galères, voilà la chose toute crue.

— Lui?

— Oui, lui! Et ça ne se fait point su' nos coteaux.

— Et comment a-t-il fait aller un homme aux galères?

— Il a été appelé en témoignage à propos d'un de ses voisins. Ce voisin, je ne dis pas le contraire, avait ben quelque mauvaise affaire dans son sac, c'est possible. Une question de fausse monnaie, à ce qu'on dit. Mais sans le bonhomme, ton ami, il s'en serait net tiré. C'est la déposition du bonhomme qui l'a fait condamner. Voilà ce qu'il a fait, ton ami!

— Mais, mon cher cousin, un témoin est tenu de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Sans cela, il est condamné à son tour. Le bonhomme a fait son simple devoir.

— Oui, on dit ça. Mais il n'avait qu'à ne pas être témoin tout au long. On garde sa langue dans le *gargoton* (le gosier), dans ces cas-là; ça se fait ainsi, su' nos coteaux...

— Ouais, cousin. Et c'est pour cela que ce pauvre vieux est fui de tout le monde, depuis des années?

— Mais, dame, cousin! il le mérite ben.

— Mais c'est une horrible injustice!

— N'empêche pas qu'il a fait aller un homme aux galères!

— Pardon, c'est la fausse monnaie fabriquée et

émise par son voisin qui a fait condamner ledit voisin aux travaux forcés.

— C'est son témoignage. L'autre en a eu pour des années.

— Tu n'en démordras pas, cousin. Eh bien, et cet autre? le vrai criminel, qu'est-ce qu'il est devenu?

— Il est devenu qu'il est revenu ici. Il a payé sa dette à la société : il est net. Personne n'a le droit de lui rien reprocher. Aussi personne ne lui reproche rien. Il travaille, il est riche. Il y a longtemps de ça! On ne lui parle jamais de ça, c'est fini. Tu l'as vu à ce soir, d'ailleurs, c'est Pincelaîche, un boute-en-train, va!

— Comment, c'est ce braillard de Pincelaîche?

— Oui, cousin, tu lui as serré la main!

Ici, *l'homme d'pleume* qui écrit ces lignes fit une pause, quelque peu suffoqué par la révélation de Pèlemoine, en songeant au triste sort du bonhomme des bords de la Brenne, l'honnête témoin, mis en quarantaine, depuis des années, pour avoir fait son devoir; méprisé, et peut-être pis, tandis que l'autre...

Puis l'*homme d'pleume* alluma sa pipe.

La lueur de l'allumette fit alors son effet habituel sur le cousin Pèlemoine, et il reprit gravement :

— Voyez-vous, cousin, vous êtes *imparfait :* faut tenir sa langue dans le *gargoton*, su' nos coteaux; la vie est si courte. Les affaires d'aucun, à part l'vin, c'n'est point notre ouvrage. Provignons et ne bavardons point, c'est la seule vérité à dire, et comme ça, on n'envoie personne aux galères... là! et on n'a rien de gros su' la conscience... Voilà pour votre gouverne, notre cousin?

Le cousin, muet, ne répondit rien. Il garda ses petites réflexions dans son *gargoton*. Il n'y avait pas à convertir Pèlemoine.

ERNEST D'HERVILLY.

LA CRISE D'UNE AME

Edmond Scherer.

Les philosophes spiritualistes nous enseignent qu'il y a entre les deux moitiés de notre être, l'âme et le corps, cette différence que le corps est une éphémère collection d'atomes et se renouvelle incessamment, au lieu que l'âme ne change pas : l'unité de sa substance et sa pérennité sont absolues. Est-il donc vrai que notre essence morale demeure perpétuellement identique à elle-même durant notre court passage en cette vie? Est-il vrai que, dans un monde où tout se modifie, l'âme seule, comme par un privilège divin, participe à l'immutabilité de l'être éternel dont elle croit être une émanation et vers qui tendent ses plus nobles rêves? J'en ai parfois douté en considérant les caprices de notre raison, surtout l'inconstance de nos cœurs, et le renouvellement si rapide, hélas! des sentiments, des affections, des amours, et singulièrement de celui qui devrait toujours durer dans les âmes mystiques qu'il a une fois possédées, l'amour de Dieu. Il en est de cette passion comme de toutes les autres. Nous avons beau vivre bien peu d'années : elle meurt encore avant nous-mêmes. Il s'est trouvé des hommes qui, dès l'abord, ayant conçu l'idéal d'une existence dont la religion devait être l'unique objet, ont consacré à cette sainte passion les ardeurs de leur jeunesse. Ils avançaient à travers la vie, les yeux levés au ciel et les mains jointes. Dix ans après, que restait-il de cette flamme sacrée qui semblait devoir consumer leur être? Ce qui reste des foyers éteints.

Tel est l'étrange et mélancolique spectacle que M. Edmond Scherer a donné au monde par les contrastes de sa double vie. Car, en vérité, il a vécu deux vies, s'il n'a eu deux âmes tour à tour, ce penseur extrême en ses variations, qui s'était précipité dans la foi jusqu'au point d'humilier sa raison vaincue, et dans le scepticisme jusqu'à nier tout ce qui n'était pas la réalité contingente. Est-ce le même homme qui, à vingt-cinq ans, ravi en extase devant l'image « du crucifié », s'écriait : « Je veux être petit enfant, je veux amener mes pensées captives sous l'autorité de la Bible et de la croix... » et qui, onze ans plus tard, dissertant, dans ses *Conversations théologiques*, sur la nature des miracles, disait avec une ironie digne de Bayle ou de Voltaire : « On veut des miracles... et l'on oublie de se demander à quoi ils peuvent servir? » Le fait est qu'il a existé successivement deux Scherer, aussi distants l'un de l'autre que les deux pôles opposés. Nous n'avons connu que le second, sécularisé, redevenu, depuis 1860, Français et Parisien — autant du moins qu'il le pouvait être — rédacteur au *Temps*, député à l'Assemblée nationale, sénateur, et l'un des maîtres de la critique. Mais, auparavant, il y avait eu un premier Scherer, Genevois et théologien, disciple de l'érudition allemande, voué à la controverse, à la méditation ascétique et à la prière, espoir et orgueil de l'orthodoxie protestante dont il fut ensuite le scandale. J'ai eu l'occasion d'étudier ailleurs (1) le publiciste de la seconde période et, à l'analyser, je sentais que, malgré tout, le vieil homme avait laissé beaucoup de lui-même dans le nouveau. En creusant, on voyait çà et là le granit ancien percer et reparaître. On devinait tout un passé enseveli sous un monceau de ruines. Pauvre passé mort, où la vie avait éclaté si intense, et qui avait vu fleurir de si beaux printemps! Il méritait bien d'être rendu au jour par une main respectueuse et discrète. Le sujet était délicat; M. Gréard l'a su traiter du point de vue le plus élevé, avec ses qua-

(1) *Portraits littéraires*. — 1 vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, 1887.

lités de mesure, de sagesse et de finesse (1). Dans cette étude pénétrante et de portée très haute, car elle touche aux plus redoutables problèmes qui puissent, selon les solutions que la raison leur donne, ou consoler nos cœurs ou les désespérer, il est allé droit à la partie de son sujet la plus capable d'exciter l'intérêt et la sympathie. C'est surtout la jeunesse religieuse de M. Scherer qu'il retrace; c'est l'histoire de ses idées qu'il raconte; c'est le secret de ses étonnantes métamorphoses qu'il nous dévoile. Il le suit pas à pas, dans le travail de sa pensée inquiète. Nous assistons au drame intérieur dont cette conscience fut, durant vingt années, le théâtre mystérieux. M. Gréard a puisé dans des notes intimes que M. Scherer avait laissées. Ces notes des jeunes années sont des confessions véritables, les confessions d'un esprit supérieur, que la passion des choses divines ne cessait de troubler. M. Gréard en a cité d'assez nombreux passages. Je me permets de les signaler aux lecteurs de ce temps amoureux d'une certaine psychologie et en quête de ce que l'on nomme, dans le langage du jour, des « états d'âme ». Ils en trouveront, dans ces notes si vivantes, de plus curieux, à mon sens, et plus « suggestifs » que dans tous les romans à la mode.

Dès l'enfance, M. Scherer s'était posé ces questions effrayantes qui, s'abattant sur quelques hommes marqués au front pour le sublime martyre, les secouent comme l'arbre au vent d'orage. « A quatorze ans, dit-il dans un résumé autobiographique, j'écris les *Souvenirs d'un écolier*. Je me peins flottant entre le déisme, l'athéisme et le christianisme, finalement incrédule en Jésus-Christ. » A deux ans de là : « préoccupation de la mort et de ce qui vient après : pensée de suicide ». Ce rêveur traversait une crise de noire mélancolie. Pour le guérir, on l'envoya en Angleterre, dans une petite ville de province, chez un ministre protestant. Cette circonstance fut peut-être décisive. M. Scherer subit bientôt l'influence du milieu évangélique. Son esprit se discipline; il s'impose des plans de travail; enfin sa foi renaît. Un journal qu'il rédigeait à cette époque se termine par ces mots : « 25 décembre, Noël. Conversion. »

C'était en 1832; il avait dix-sept ans, et entrait à pleines voiles dans la première de ses deux vies. La pensée religieuse l'occupait sans cesse, et le futur théologien s'annonçait. Le premier article qu'il publia, et qui parut dans *le Semeur* (4 septembre 1833), était une controverse dirigée contre le christianisme superficiel et mondain. M. Scherer était revenu à Paris, et avait repris les études universitaires. Il commençait le droit. Mais sa vocation était plus forte. Il obtint d'aller suivre à Strasbourg les cours de théologie, et voici comment il était jugé par un maître dont il devint le disciple, M. Édouard Reuss : « Scherer m'avait été amené par feu le pasteur Härter. Il entra aussitôt dans le cercle choisi de ma société théologique, où il fut un des meilleurs *debaters*. Je m'aperçus bientôt qu'il était d'une orthodoxie rigide... Comme il rachetait ce qu'il y avait en lui de raideur calviniste par un savoir solide et une ardeur infatigable aux études théologiques alliés à une lucidité d'esprit et de diction qu'on trouve rarement ensemble, surtout chez un jeune étudiant, je le pris en affection et j'augurai qu'il serait appelé un jour à vivifier en France, à la tête du parti franchement conservateur, la science protestante... » Notons ce symptôme : comme Lamennais, M. Scherer fut d'abord intransigeant dans son orthodoxie. Notons encore cet autre trait : l'étude à outrance des textes sacrés. Par un inexplicable phénomène, cette étude périlleuse, qui, dans la suite, ruina ses croyances, lui paraissait en être le fondement et le rempart. Il en vint à adopter les théories absolues du professeur Gaussen sur la *théopneustie* ou la dictée divine des Écritures. Or, la *théopneustie* devait être pour lui la pierre d'achoppement, mais beaucoup plus tard. Durant les années qu'il vécut à Strasbourg, aucun doute n'effleurait encore la paix bienheureuse de sa foi. Et non seulement il croyait comme un théologien, mais il avait des élans d'adoration mystique et presque féminine; il déclarait au Christ son amour, comme une religieuse espagnole, dans des stances exaltées :

> Je suis à toi : gloire à ton nom suprême!
> O mon sauveur, je fléchis sous ta loi.
> Je suis à toi; je t'adore, je t'aime :
> Je suis à toi, je suis à toi!
> . . . . . .

Cette poésie de cantique est médiocre; mais le document me semble précieux : il éclaire d'un jour saisissant la physionomie morale de M. Scherer dans cette période. Voici un autre témoignage qui achève le portrait. En 1842, il était attendu, pour la fête de Pâques, dans une ville d'Allemagne, par une société de fidèles. Les circonstances de sa venue et l'impression qu'elle fit sur ce petit cercle sont relatées dans une lettre curieuse qu'une femme distinguée adressait à sa sœur : « Cette année, il m'a été accordé trois beaux jours consécutifs, desquels je sors comme d'une nuée lumineuse. Il me semble que de doux rayons couronnent ma tête et que mes pieds touchent à peine le sol... Tu devines que Scherer est venu ici, et que ce bien m'a été fait par son séjour au milieu de nous... Il est pénétré jusque dans les jointures et les moelles de l'œuvre qu'il vient commencer ici. Sa piété est profonde; aucun souffle pernicieux ne la ternit. Sa vie intérieure est d'une suavité, d'une délicatesse extrêmes... » La cérémonie sainte eut lieu. Le texte choisi par M. Scherer était cette question du Sauveur : Que veux-tu que je fasse? « Cette jeune figure, douce et grave, ces grands yeux mouillés de larmes par moments, cette pâleur qui disparaissait par degrés,

(1) *Edmond Scherer*, par M. Octave Gréard, de l'Académie française. — 1 vol. in-12. Paris, Hachette, 1890.

ce sentiment profond qu'il était là de la part de Dieu et pour sa gloire, sentiment qui se communiquait à l'auditoire, faisaient un effet qu'on ne peut rendre. Ma mère y était. Elle était éblouie comme par une vision... » Ainsi tout conspirait dans le sens de sa vocation. Il avait la foi, il avait la science, il possédait l'art de la dialectique et le talent de la parole; enfin il avait cette chose indéfinissable : le prestige, et ce don suprême : la séduction. Prédicateur ou théologien, il pouvait à son gré choisir l'une des deux voies. Il préféra la théologie et partit pour l'enseigner à Genève. Mais qu'avait-il à craindre? Depuis tant d'années, il approfondissait les dogmes et les Écritures! Quelle découverte y pouvait-il faire qui mît ses croyances en péril? Depuis l'adolescence, son insatiable ardeur l'avait lancé dans toutes les voies de la science humaine, et cette foi inébranlable était sortie toujours victorieuse de l'épreuve. N'était-il pas parvenu en cet âge où notre raison, mûrie par l'existence, ayant tout exploré et fait le tour de toutes les doctrines, est fixée sur chacun des objets qui importent à notre conduite? Comment croire que le jour dût venir où cette critique humiliée prendrait sa revanche, ferait brèche dans le mur d'ivoire et de diamant, et, envahissant le sanctuaire de l'âme, la ravagerait, balayant tout comme un torrent irrésistible?

Ce fut pourtant ce qui arriva. M. Scherer était à Genève depuis trois ou quatre ans, et rien, paraît-il, ni dans ses leçons, ni dans ses écrits de polémique religieuse, ne faisait pressentir le sourd travail qui le minait, lorsqu'une lettre à un ami révéla le danger. Des doutes terribles lui étaient venus au sujet de l'autorité scripturaire des textes bibliques. Doutes tardifs! Il s'apercevait — après combien d'années! — que la doctrine de Gaussen ne supportait pas l'examen. Et le mal gagnait de proche en proche. « On ne fait point au scepticisme sa part. » Nul ne l'a éprouvé plus amèrement que M. Scherer. Il était de ceux qui, dans le domaine de la pensée philosophique, ne s'arrêtent pas à mi-chemin. Il n'a connu qu'en politique les points d'attente ou de repos. Profondément sincère et toujours plus épris de ce qu'il jugeait être le vrai — le vrai, qui fut désormais la seule religion de ce cœur désenchanté — il comprit que sa place n'était plus dans son Église, et, comme M. Renan fit plus tard dans une crise analogue, il sortit du sanctuaire pour n'y plus rentrer. En 1849, il adressait sa démission au président de l'Oratoire de Genève. L'année suivante, on l'excommunia.

M. Scherer était banni du temple. Mais il erra longtemps encore autour des portes fermées. On ne rompt pas en un jour avec toute une vie. Et ici nous touchons à une période de dix années, les plus douloureuses peut-être, car il voit toutes les chères croyances s'envoler une à une; il assiste à la lente destruction de l'édifice intérieur qu'il avait construit avec tant d'amour; il sent toutes les parties de son être moral craquer et se disjoindre et tomber en poussière. Cette période marque la transition entre ses deux vies. Il a cessé de participer aux sacrements de son Église, mais il demeure imbu de sa discipline, et continue de la professer en multipliant les réserves. Il élève chaire contre chaire, il institue un cours privé et soutient dans la *Revue de théologie* ses nouvelles croyances ou plutôt ses nouvelles négations. Vers le même temps, il préludait à sa seconde carrière en publiant de graves et belles études de critique. Cet état intermédiaire se reflète dans un livre qui fut le premier de ses recueils d'articles et, à mon sens, le plus remarquable, les *Mélanges de critique religieuse*. Situé sur les confins de ses deux existences, ce livre clôt l'une et ouvre l'autre.

Le jour même où il paraissait, le 18 octobre 1860, M. Scherer quittait Genève. Il allait se jeter dans les affaires du monde, que sa jeunesse austère avait fuies. Il allait rapetisser son âme. Il n'allait plus vivre, dans sa vieillesse, que pour ce qui passe sur cette terre, n'ayant vécu, dans sa jeunesse, que pour les choses éternelles. A la différence de M. Renan, lequel, abandonnant le dogme, n'a pas abandonné les études qui ont le dogme pour objet, M. Scherer n'a point considéré qu'un esprit initié à de certains mystères est comme un vase d'élection où l'on ne peut plus verser toute liqueur. En partant, il donna ses livres de théologie. N'allait-il pas être journaliste? Il descendait du ciel sur la terre.

Telle a été cette mémorable crise de l'une des âmes les plus orageuses de ce temps. En la retraçant avec un art d'analyste accompli, M. Gréard a raconté un épisode unique peut-être dans l'histoire des idées religieuses au XIXe siècle. Je dis unique, car il me semble que l'évolution de M. Scherer s'est opérée contrairement aux lois presque invariables qui président à l'immortel antagonisme entre la science et la foi. Sa croyance s'était affermie dans l'âge où cette croyance périclite chez les autres hommes, et elle avait grandi avec cette même science qui devait plus tard la ruiner. Puis, lorsqu'elle eut péri, ce fut après un si long temps, qu'il est presque impossible de s'expliquer comment les causes de destruction avaient attendu tant d'années pour agir. Eh! quoi? à cet esprit de profonde culture, et de qui tout l'effort était concentré sur le même objet, il a fallu quinze ans pour s'apercevoir qu'il ne pouvait plus croire au dogme!

Vous rappelez-vous l'admirable page où Jouffroy nous montre, dans une nuit de décembre, la foi de son enfance qui s'écroulait au souffle de la raison? On conçoit la déroute de Jouffroy. On conçoit celle de M. Renan. Le cas de M. Scherer me paraît tout autre. Et c'est pourquoi je tiens cette évolution pour une énigme. La crise religieuse de M. Scherer aurait-elle été, avant tout, une crise morale dont sa conscience a emporté le secret?

B. VARAGNAC.

CHRONIQUE THÉATRALE

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Cléopâtre, drame de MM. Victorien Sardou et Émile Moreau.

La critique, dans son ensemble, a été dure pour la *Cléopâtre* de MM. Sardou et Émile Moreau. Il semble que cette sévérité ait pour cause un malentendu dont les auteurs du drame sont un peu responsables.

Il faut mettre tout de suite hors de cause M. Émile Moreau, qui, cette fois, marchait à la remorque. Seul ou avec des collaborateurs, depuis l'éclat de *Gerfaut*, en passant par le drame de *Ravaillac*, qui fut joué, pendant l'Exposition, au théâtre de la Tour de Nesle, M. Moreau nous a donné des occasions nombreuses d'apprécier la finesse toute littéraire de son esprit. L'art et la psychologie le préoccupent. Il n'estime pas qu'au théâtre c'est assez, sous prétexte de mouvement, de produire une bousculade de marionnettes. Si M. Moreau n'a pas encore rencontré le succès tout à fait complet, c'est qu'il n'a point voulu marcher dans les chemins battus et qu'il a l'ambition de monter haut. Mais il était fatal que, dans une association avec M. Sardou, M. Moreau se ferait un peu écolier, qu'il céderait sur tous les points devant l'expérience du maître appuyée de cette phrase sans replique : « Mon ami, vous avez de fort belles pensées; mais, avec votre littérature, nous ne gagnerons pas un sou. » Et c'est ainsi que tout ce qui était art, psychologie, ayant été soigneusement échenillé, la *Cléopâtre* de MM. Sardou et Moreau est devenue ce qu'elle est : un bel album d'images pour l'exportation.

Des petits billets publiés dans les journaux, des racontars colportés de proche en proche, donnent à croire que M. Sardou a été mécontent du jugement de la critique. Je comprends sa mauvaise humeur.

De-ci, de-là, on lui a donné des conseils, on l'a morigéné, on l'a plaint, on a été jusqu'à s'attendrir sur ce que l'on nomme « sa décadence ». A supposer que l'originalité du maître soit un peu fatiguée, sa connaissance du grand, du gros, du très grand, du très gros public, est demeurée plus nette que jamais. M. Sardou sait merveilleusement quelle quincaillerie plaît aux nègres, quelle littérature aux gens qui n'entendent pas le français. Il pourrait donner là-dessus d'utiles conseils aux négociants qui sont — comme on dit — « dans la commission étrangère ». Ces commerçants semblent moins bien renseignés par leurs courtiers sur le « goût » des cinq parties du monde que M. Sardou, par son flair, sur la pâture que désirent les illettrés et généralement toutes les intelligences médiocres. C'est pour ce public spécial que M. Sardou vient d'accommoder *Cléopâtre*.

Il était dans son droit. Un cuisinier qui veut décupler promptement sa fortune est libre de vendre son fonds de maître-queux pour se faire marchand de soupe. La clientèle des affamés est plus nombreuse que celle des gourmets ; leur argent vaut l'argent des autres. L'unique question est donc de savoir si la valeur « bouillon Duval » rapporte plus ou moins que la valeur « café Anglais ».

Considérée à ce point de vue, *Cléopâtre* est certainement un succès. Peut-être pourrait-on y ménager quelques coupures, hâter un peu plus les changements de décors. On y arriverait sûrement en accordant aux machinistes la part de droits d'auteur qui leur revient en bonne justice. Mais ce sont là des détails de peu d'importance : les Américains sauront remédier à ces inconvénients. M. Sardou a raison d'affirmer qu'il a fait une bonne, une excellente affaire. Tous les coulissiers de finance qui assistaient à la première — ils sont pour le moins aussi nombreux que les critiques — étaient de cet avis-là. Et ils ont dû hausser les épaules — comme M. Sardou — lorsqu'ils ont lu les remontrances des magisters du feuilleton.

Pauvres critiques ! après des années de pratique, ils apportent encore au théâtre cette naïveté qu'on les convoque pour juger les pièces « au point de vue de l'art ». Là-dessus, ils raisonnent à perte de vue. Ils comparent les œuvres qu'on leur montre avec le modèle idéal qu'ils se sont forgé. Ils s'étonnent de constater que les auteurs ont eu si peu de souci des préoccupations qui, eux, les tourmentent.

Vraiment ces bonnes gens-là ne sont pas de leur temps. Au nom de quelle religion, de quel dogme écroulé sous le ridicule, pourrait-on empêcher un auteur de faire une spéculation de sa pièce et d'avoir tout d'abord pour but de gagner beaucoup d'argent ? Il en faut pour vivre, et les affaires ne sont plus si sûres qu'autrefois. Il semble que la fantaisie, qui jadis était l'apanage des artistes, habite aujourd'hui la cervelle des financiers. Demain, peut-être, la petite épargne s'adressera à certains hommes de lettres pour faire valoir ses capitaux. A ce moment-là, si M. Sardou veut mettre en actions sa tournée de *Cléopâtre*, les souscripteurs feront queue devant son guichet.

Donc, les critiques ont été ridicules. Il y a pourtant un mot à dire pour leur défense. M. Sardou mène tant de bruit autour de ses pièces, il les fait annoncer si longtemps d'avance à son de trompe, il sait si bien jouer de ce silence, de ce vide d'attente, de ces trois mesures pour rien dont on fait précéder au théâtre l'entrée des personnes souveraines, que le public s'énerve, se prépare à une grande émotion, apporte au spectacle une fringale de nouveauté, d'impérieuses exigences. Cette fois, M. Sardou s'est aperçu lui-même que cette manœuvre très habile pouvait avoir des inconvénients. Il en a fait confidence à un de nos confrères à la suite d'un petit incident où je me suis

trouvé mêlé. N'avais-je pas eu la naïveté d'aller voir les médailles de Cléopâtre à la Bibliothèque nationale et de raconter que M. Sardou ne leur avait point rendu visite ! Notez qu'à ce moment-là, on nous régalait quotidiennement d'entrefilets et d'articles où l'érudition historique de M. Sardou, son fétichisme des documents authentiques étaient loués en termes dithyrambiques. M. Sardou a eu bien raison de ne pas se déranger pour aller visiter les médailliers et les rayons de la Bibliothèque. L'histoire de Cléopâtre est connue de tous. Le personnage est devenu légendaire, et c'est sûrement la Cléopâtre des écoliers et des amoureux que M. Sardou devait nous faire voir sur la scène. Pourtant, je n'ai pu m'empêcher de sourire quand j'ai lu que le maître déclarait connaître depuis sa jeunesse l'hypothèse d'un empoisonnement de Cléopâtre par l'acide carbonique. Elle apparaît pour la première fois dans une brochure du docteur Viaud, qui a été publiée à Nantes, voilà deux ou trois ans.

Quand la mauvaise humeur de M. Sardou sera passée, lui-même conviendra que la déception de la critique et des Parisiens est encore une façon de lui rendre hommage. Nous ne voulons pas qu'il reste sur cette journée. Nous lui demandons d'écrire une pièce tout exprès pour nous, une pièce de l'ancienne manière, qui ne soit pas un succès financier, mais un succès tout court — une pièce qui nous console de la défaite d'Actium.

HUGUES LE ROUX.

COURRIER LITTÉRAIRE

Avec l'époque qui précède la Révolution française, la période la plus émouvante de l'histoire humaine est peut-être celle qui vit l'établissement définitif du christianisme sous Constantin. N'auriez-vous pas souhaité de vivre au IVe siècle de notre ère, à Alexandrie, dans cette ville voluptueuse et magnifique qui servait de champ de bataille à la mêlée confuse des races et des croyances? N'auriez-vous pas aimé à entendre le juif disputant contre le chrétien et le chrétien anathématisant le philosophe ou l'hérétique, à surprendre en quelque sorte à l'état de nébuleuse en formation ces grands dogmes, maintenant figés et noircis sous la patine du temps, à recueillir d'une bouche vivante les rêves merveilleux d'un Jamblique ou d'un Apollonius de Tyane dans ces soupers inimitables que paraient de leur grâce les dernières courtisanes grecques et qu'une nuit d'Orient enveloppait de sa chaude et lumineuse transparence? Alors, comme aujourd'hui, le monde semblait trop plein, la civilisation prête à expirer de vieillesse, les dieux morts, la chair à bout de jouissances et la science impuissante à résoudre les énigmes. Les hommes et les femmes de ce temps — des névrosés et des décadents comme nous — passèrent sans transition de la tunique de soie diaphane qui caressait les membres au cilice vengeur qui les déchirait. Las de la volupté et de la raison, ils sautèrent à pieds joints dans la foi et dans la souffrance.

C'est dans ce monde malade et passionné que M. Anatole France a placé la scène de son roman de *Thaïs* (1). Un moine du désert, Paphunce, l'abbé d'Antinoé, dont la vertu édifie ses frères et intimide les démons, a éprouvé, avant de quitter le siècle, une passagère inclination pour une illustre pécheresse nommée Thaïs. La pensée de cette femme le hante dans sa solitude, et, persuadé que Dieu lui ordonne de sauver l'âme de la courtisane, il prend son bâton, chausse ses sandales : le voici en route vers Alexandrie :

> Au matin, il vit des ibis immobiles sur une patte au bord de l'eau qui reflétait leur cou pâle et rose. Les saules étendaient au loin sur la berge leur doux feuillage gris; des grues volaient en triangle dans le ciel clair, et l'on entendait parmi les roseaux le cri des hérons invisibles. Le fleuve roulait à perte de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissaient comme des ailes d'oiseau, où çà et là, au bord, se mirait une maison blanche et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs légères, tandis que des îles, lourdes de palmes, de fleurs et de fruits, laissaient s'échapper de leurs ombres des nuées bruyantes de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles. A gauche, la grasse vallée étendait jusqu'au désert ses champs et ses vergers qui frissonnaient dans la joie. Le soleil dorait les épis et la fécondité de la terre s'exhalait en poussières odorantes.

Après avoir marché de longs jours sur les bords du Nil et fait d'étonnantes rencontres, Paphunce arrive au but de son voyage. Il assiste au triomphe de Thaïs dans une pantomime tragique dont les curieux détails nous sont contés avec un goût et un art infinis. Lorsqu'il s'agit de se présenter chez la pécheresse, le bon solitaire a recours à un déguisement et à un stratagème. En effet, la porte des courtisanes s'ouvre aisément pour tous, sauf pour les saints. Paphunce met à contribution la garde-robe d'un sien ami nommé Nicias, mondain et philosophe, ancien amant de Thaïs. L'apôtre s'équipe en petit-maître de l'an 360 après Jésus-Christ, et se présente à l'impure comme un prétendant à ses faveurs. Fiez-vous à M. Anatole France pour nous peindre en artiste cet intérieur de courtisane égyptienne, avec toute la mise en scène de la volupté antique. Dans cette « grotte des nymphes », où l'imagination s'est épuisée à servir les sens, où les statues elles-mêmes inspirent et semblent partager le désir, où tant d'hommes ont passé, les genoux tremblants et la poitrine haletante d'amour, des paroles toutes nou-

(1) *Thaïs*, par Anatole France. — Calmann-Lévy.

velles vont retentir, les sentiments les plus purs de l'âme humaine vont fleurir.

Les premiers mots du solitaire, la façon passionnée dont il aborde la pécheresse nous donnent à penser qu'il s'est cruellement trompé lui-même et qu'il est bien moins l'instrument de son Dieu que la dupe de son cœur, peut-être de ses sens, aiguisés plutôt qu'amortis par dix ans de jeûne, de solitude et de vertu. Mais bientôt il se dévoile, son accent s'élève : la conquête de Thaïs a commencé.

Paphunce trouve un auxiliaire inattendu dans Thaïs elle-même, dans cette âme lassée de plaisirs, et en qui revivent de vagues souvenirs d'enfance. En effet, Thaïs est chrétienne. Dans le cabaret sordide où elle a grandi, sous les coups d'un père ivrogne et d'une mère avare, vivait un esclave noir, esprit enthousiaste et simple, d'une bonté et d'une ignorance adorables. Certaine nuit, cachant la petite fille sous son manteau, Ahmès l'a emportée vers le lieu souterrain où se réunissaient les chrétiens proscrits. L'évêque Vivantius l'a trempée dans l'eau sainte. Plus tard, l'esclave Ahmès est mort sur la croix, et l'Église l'a élevé au rang des bienheureux sous le nom de Théodore d'Abyssinie.

Tout cet épisode semble une page — et l'une des plus belles — arrachée de la *Vie des saints*. Et je me disais, en le lisant : « Se peut-il que cette naïveté voulue ait encore plus de saveur que la vraie? Se peut-il que la parodie dépasse en charme et en grâce l'original? Comment est-il donné à un sceptique, à un artiste, à un simple dilettante de nous rendre la pénétrante suavité des légendes et de ressusciter le parfum le plus délicat des croyances évanouies? »

A quinze ans, Thaïs a oublié le sceau rédempteur dont son front a été marqué par l'évêque Vivantius. Du moins, il ne lui plaît pas de s'en souvenir. La religion du renoncement et du sacrifice n'est pas faite pour des sens jeunes et altérés de joie. « Elle craignait d'être bonne, car sa chair délicate redoutait la douleur. » Elle se laisse donc aller à la vie facile qu'ouvre devant elle une vieille proxénète, jusqu'au jour où elle rencontre le jeune Lollius. Elle l'aime passionnément pendant quelques mois. Un jour, l'enchantement cesse; celui qu'elle a paré de toutes les séductions redevient pour elle un homme ordinaire. « Elle le quitta non sans un secret désir de chercher Lollius dans un autre, puisqu'elle ne le trouvait plus en lui. »

On devine le résultat de ces expériences amoureuses : la satiété, l'universel et absolu dégoût, l'attente de je ne sais quel amour nouveau et miraculeux. En vain Nicias l'Attique essaye de la ramener à l'élégante philosophie du plaisir, elle ne peut plus l'écouter :

C'est qu'il ne croyait à rien et qu'elle croyait à tout. Elle croyait à la Providence divine, à la toute-puissance des mauvais esprits, aux sorts, aux conjurations, à la justice éternelle. Elle croyait en Jésus-Christ et en la bonne déesse des Syriens. Elle croyait encore que les chiennes aboient quand la sombre Hécate passe dans les carrefours, et qu'une femme inspire l'amour en versant un philtre dans une coupe qu'enveloppe la toison sanglante d'une brebis. Elle avait soif d'inconnu; l'avenir lui faisait peur, et elle voulait le connaître. Elle s'entourait de prêtres d'Isis, de mages chaldéens, de pharmacopoles et de sorciers noirs qui la trompaient toujours et ne la lassaient jamais. Elle craignait la mort et la voyait partout. Quand elle cédait à la volupté, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait son épaule nue, et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient.

Nicias lui disait :

— Que notre destinée soit de descendre en cheveux blancs et les joues creuses dans la nuit éternelle, ou que ce jour même, qui rit maintenant dans le vaste ciel, soit notre dernier jour, qu'importe, ô ma Thaïs! Goûtons la vie. Nous aurons beaucoup vécu si nous avons beaucoup senti. Il n'est pas d'autre intelligence que celle des sens : aimer, c'est comprendre. Ce que nous ignorons n'est pas. A quoi bon nous tourmenter pour un néant?

Elle lui répondait avec colère :

— Je méprise ceux qui, comme toi, n'espèrent ni ne craignent rien. Je veux savoir! Je veux savoir!

C'est à ce moment que Paphunce lui apporte, en des paroles enflammées, le sens de la vie et le secret de l'avenir!

Après un dernier banquet où sont représentés tous les « états d'âme » de l'époque et où toutes les doctrines jettent leur mot, esquissent une attitude, retournent le grand problème pour le rejeter ou le résoudre à leur façon, depuis le pourceau d'Épicure et le chien d'Aristippe qui, après boire, roulent, accouplés, dans le vin et les vomissures, jusqu'au noble stoïcien qui se poignarde avec sérénité vers la fin du souper, l'apôtre réunit en un immense bûcher et détruit par le feu les impures richesses de Thaïs, ce musée des reliques d'amour où chaque objet rappelle un marché et une souillure. Puis il emporte la brebis retrouvée au monastère où préside Albine, la fille des Césars, qui donne le baiser de paix à la baladine convertie. Désormais Thaïs, heureuse, purifiée, l'âme pleine de Dieu, fera servir son talent de mime et de joueuse de flûte à l'édification et à l'innocente joie de ses sœurs.

Mais Paphunce! Ah! le pauvre Paphunce!... jamais il ne retrouvera la paix de l'âme. Pendant que tout le monde le révère comme un saint, il est brûlé de désirs ardents, de regrets inapaisables. Sa vie n'est plus qu'un perpétuel crime d'imagination, et il en vient, par degrés, jusqu'à blasphémer. En sauvant Thaïs, il s'est perdu; tandis que les anges conduisent au ciel la pécheresse devenue une sainte, les démons emportent avec eux le saint tombé au rang des maudits.

Tel est, en substance, ce livre singulier et charmant

où M. Anatole France a versé son talent composite d'érudit, de philosophe et d'artiste, c'est-à-dire ses trois hypostases d'écrivain. Je ne le recommande ni aux braves gens qui font leurs délices du *Maître de forges*, ni à ces bons vieillards qui lisent tous les soirs un chapitre de *Zadig* avant de s'endormir. C'est à un autre public qu'il s'adresse, et, même parmi ce public d'élite, les impressions seront diverses. Je ne serais pas trop surpris d'apprendre que *Thaïs* a fait des conversions; mais je ne serais pas plus étonné si l'on me disait que ce roman a attiédi la foi de quelques chrétiens en leur montrant comme le pastiche est voisin du modèle, le mensonge proche de la vérité, et combien il est aisé à un homme de talent d'émouvoir les gens en se moquant d'eux. J'ai franchement admiré l'œuvre d'art. A quoi bon vous dire ma pensée sur le fond des choses? Ma conclusion n'ira pas au delà de cette phrase empruntée à Thaïs elle-même, et qui me reviendra plus d'une fois à l'esprit, sinon aux lèvres, en regardant mes contemporains :

« Il est vrai, Nicias, je suis las de vivre avec des hommes comme toi, souriants, parfumés, bienveillants, égoïstes... »

Retranchez la bienveillance, retranchez aussi le parfum : que de Nicias autour de nous!

*
* *

J'ai voulu lire cette *Gamelle* (1) dont on a tant parlé. Elle m'a attristé, et voilà tout!

Jean Reibrach a-t-il du talent?

Je n'en sais rien. Comment pourrais-je le savoir? Le talent, il n'y a pas plus de quinze ans, consistait à choisir parmi l'incohérence et l'inextricable enchevêtrement de la Vie, un fait psychologique intéressant, à le bien isoler avec toutes les circonstances qui s'y rattachent, à le conduire, de tableau en tableau et de scène en scène, par une progression logique, vers un comble d'émotion suivi d'un dénouement qui était en même temps une conclusion. Le talent consistait aussi à trouver non seulement les mots qui caressent, les mots qui chatouillent, les mots qui font voir, mais encore ceux qui font penser, les mots suggestifs ; car les neuf dixièmes des actions humaines ne pouvaient être reproduites dans les livres. Nous étions tacitement d'accord sur ce point que, si la vie est affreuse à vivre, elle est encore plus horrible à raconter. L'art était fait non pour la montrer, mais pour la cacher, pour la faire oublier; ou, s'il en montrait quelque chose, ce n'en était que la surface, la fleur et comme l'essence. Il y avait une lente et admirable distillation intellectuelle, recommencée de siècle en siècle par les intelligences les plus fines et les plus exquises. Elles avaient extrait de l'âme ce qu'elle contient de plus pur et de meilleur, puis le lui avaient rendu, sous forme d'élixir, pour la nourrir et la fortifier. Ce délicat, ce merveilleux travail est perdu, anéanti. D'un seul coup, nous sommes retombés dans le chaos.

Donc, à quoi jugerai-je que M. Reibrach a du talent? Il me raconte au jour le jour trois années de la vie d'un régiment caserné à Ménilmontant. Il fait succéder pêle-mêle les théories du colonel avec les bonnes fortunes du sous-lieutenant, les petits et les grands faits, les niaiseries et les crimes. L'action ne monte ni ne descend, se perd en mille détails, n'aboutit pas plus qu'elle n'a commencé. La seule personne à laquelle nous puissions prendre une sorte d'intérêt meurt au milieu du volume, et dès lors il n'y a plus que des scènes sans lien, plus rien que ce monstrueux éréthisme dont presque tous les personnages sont affolés, cet inextinguible et enragé désir qui précipite les sexes l'un vers l'autre, toujours renaissant, toujours inassouvi, sans même l'apparence d'une chute, d'une détérioration morale ou physique, encore moins d'un châtiment. Les seuls qui soient frappés sont le colonel Mérany et l'institutrice Jeanne. Le premier a cru à la vertu de sa femme et s'est dévoué à son régiment; la seconde s'est donnée par amour. Le colonel devient fou, et Jeanne expire à l'hôpital avec son enfant. Les autres, les coupables, n'éprouvent que de simples « embêtements », et s'en tirent à merveille. Lorsqu'un homme a pris un bain, s'est rasé et a passé une chemise propre, que reste-t-il des infamies et des abaissements de sa nuit?

J'ai beau chercher : étant donné un art qui est la négation de l'art véritable, je ne vois pas quel mérite peut avoir Jean Reibrach, excepté celui de la sincérité. Peut-être l'a-t-il : c'est là ce qui m'épouvante. J'ai peur que cet affreux livre ne soit un livre vrai ; j'ai peur que *la Gamelle*, absolument négligeable comme œuvre littéraire, n'ait une valeur comme document.

J'oublierai difficilement cette maison Rapier, qui ne diffère en rien d'un mauvais lieu et où les officiers vivent dans une paisible promiscuité avec des filles, sans paraître avoir conscience de leur dégradation. Il est beau assurément d'augmenter les effectifs, de perfectionner l'armement, d'étudier les problèmes de mobilisation, de pousser l'instruction générale et spéciale de nos jeunes officiers. Mais lorsque je vois le lieutenant Martiny, à genoux, retirant les chaussures d'une cabotine, le lieutenant Chabard qui a des cheveux gris et qui débauche une blanchisseuse de quatorze ans, le lieutenant Vermelin qui envoie sa maîtresse chez une sage-femme... lorsque je vois le capitaine Dalbert, après avoir causé la mort d'une jeune fille et de son enfant, apprendre à la femme de son colonel tous les secrets de la galanterie ancienne et moderne, puis la congédier avec des mots dont rougirait M. Alphonse, et se délasser de cet exercice en dépravant une petite fille, je me sens vaguement inquiet, je l'avoue, sur le sort de notre armée, qui n'est plus l'armée, mais la France même.

(1) *La Gamelle*, par Jean Reibrach. — Charpentier.

Ce n'est pas l'énormité de certains crimes qui m'effraye, mais la petitesse de certaines fautes, la bassesse et la continuité de certaines habitudes où disparaît peu à peu tout l'être pensant. Quand ces jeunes gens se laissent tromper, voler, bafouer par des créatures nées du ruisseau et destinées à l'égout, quand ils sont pour elles non des amants, mais des camarades et des compères, quand ils savourent en leur compagnie les mêmes sales et répugnantes histoires, potinent, écoutent aux portes, se galvaudent en cent manières, je me demande si le ressort moral n'est pas à jamais courbé et faussé chez ces hommes, s'ils sauraient, au sortir de ces accointances immondes et de ces collages ignominieux, se redresser à temps et retrouver les vertus militaires, enfin si nous pourrions permettre à nos enfants de marcher et de mourir sous le commandement de ces gens-là le jour où il faudrait faire face à l'Est et défendre notre frontière. Je voudrais, de tout mon cœur, que quelqu'un se levât pour m'assurer que ces goujats n'ont jamais porté l'épaulette et que le tableau est une calomnie.

Autres temps, autres livres. Avez-vous lu cette fantaisie étourdissante, ce modeste chef-d'œuvre de gaieté et d'humour, *le Cent-Unième Régiment?* Si vous ne l'avez lu, lisez-le. Comparez le livre de Jules Noriac et celui de Jean Reibrach : c'est le même sujet vu par des yeux bien différents, à trente ans de distance. J'ai beaucoup ri du *Cent-Unième Régiment*, et je n'ai pas été loin de pleurer en lisant *la Gamelle*. Du moins, je l'ai terminée sous une impression de découragement indicible. La maison Rapier me semblait pire à habiter que le tombeau rempli de scorpions où Paphunce, abbé d'Antinoé, recevait la visite des puissances infernales.

Ah! je sais, on a fait de grands progrès depuis le temps du pauvre Noriac. Comme le dit l'ordonnance du lieutenant Vermelin, chaque soldat, maintenant, a son assiette, et cette fameuse gamelle qui donne son nom au livre n'est plus guère qu'un souvenir... Croyez-moi, la pire gamelle n'est pas celle où l'on plantait bravement et honnêtement sa cuillère à tour de rôle. Plût au ciel que nous ne connussions pas d'autres formes de la communauté que ce naïf accessoire de la vieille caserne! La gamelle aux promiscuités corruptrices, aux contagions inguérissables, c'est celle où les héros de J. Reibrach et leurs femelles étanchent leur soif et apaisent leur faim d'amour, semblables aux chiens qui plongent tous à la fois dans l'écuelle fangeuse leurs pattes et leur museau.

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Autour de la politique.

Il n'y a pas trop à se plaindre de la rentrée; nous avons vu pire. Une séance tapageuse, beaucoup d'idées générales, quelques vues d'ensemble sur le bonheur de l'humanité, deux ou trois cris d'animaux, plusieurs injures, un duel, tout cela n'est pas pour nous alarmer. L'impression est plutôt bonne. M. Paul Déroulède avait parlé, cet été, de résigner son mandat pour se consacrer tout entier à la littérature; avec cette simplicité d'attitude qui ne l'abandonne jamais, il a renoncé à ce projet. La littérature en est quitte pour la peur. Enfin, joie délicate entre toutes, nous avons eu les débuts oratoires de M. Barrès.

*
* *

Le jeune athlète, élu pour étouffer dans ses bras l'hydre de la barbarie parlementaire, s'est fait la main sur la maison Hachette. La Chambre lui a su gré de sa mansuétude. Lui, de son côté, la voyant émue à ce point, a poussé le dandysme jusqu'à la magnanimité : « Moi qui pourrais être si méchant, semblait-il dire, je saurai, pour une première fois, ne pas abuser de mes dons. Rassure-toi, cénacle de béotiens! » Était-il bien rasssuré lui-même? C'est une rude école d'humilité que la tribune. Seuls, les lourdauds s'y sentent à l'aise. M. Barrès, qui n'a pas moins médité sur Benjamin Disraëli que sur Benjamin Constant, n'ignore pas que le futur lord Beaconsfield eût aux Communes un début dans le goût d'Amagat, et cela par la faute d'une cravate, d'une épingle et d'une phrase trop voyantes. Les lecteurs d'*Un homme libre* et de *Sous l'œil des Barbares*, moins nombreux peut-être mais plus *selected* que les boulangistes de Nancy, ne font pas à M. Maurice Barrès l'injure de le soupçonner de modestie; il s'est appliqué trop soigneusement à les détromper sur ce point. En revanche, ils le savent doué de tact et d'esprit, surtout de cet esprit de finesse qui séduit les femmes et les assemblées. Non, M. Barrès ne deviendra jamais modeste, mais il agira toujours comme s'il l'était. Que veut-on de plus? En barbare que je suis, j'avais cru d'abord à une erreur de conduite, à un faux départ. A voir ce raffiné, métamorphosé en socialiste, s'enrégimenter dans la boulange, je m'affligeais grossièrement et j'attendais, non sans tristesse, l'heure où le rêveur étourdi viendrait s'offrir à la gueule du minotaure parlementaire, gueule béante et toujours prête à dévorer les Beaconsfield futurs à l'âge où ils ne sont encore que de tendres Amagats. A d'autres! Cela était bon au temps de nos grand'mères, quand les jeunes gens ignoraient la vie. Pourtant, on en nommait, pas plus tard qu'hier, de ces innocents égorgés au ber-

ceau! Hélas! que j'en ai vu périr de ces éphèbes, qui passaient de la conférence Molé à la Chambre, avec la solution du problème social ou des rapports de l'Église et de l'État dans le larynx! A peine les bureaux étaient-ils tirés au sort et le président élu, qu'ils s'installaient à la tribune comme chez eux. Créés et mis au monde pour parler, ils parlaient, parbleu! ni bien ni mal, plutôt bien que mal. On les écoutait le premier quart d'heure avec cette féroce indifférence dont les assemblées politiques honorent les débutants, on les gratifiait çà et là de bravos courtoisement malveillants, et parfois une salve d'applaudissements calmes les reconduisait à leur banc. A la seconde fois : « Tiens! se disait-on, encore un tel! » et l'on envahissait la buvette. La troisième fois, l'épithète, si française et si fréquemment employée, de « raseur », s'attachait, telle qu'une casserole, à la queue de leur renommée naissante. Et cet ustensile décoratif, ils le traîneront à travers l'histoire.

Bien que nouveau venu dans la politique, M. Barrès a eu le loisir de voir moissonner dans leur fleur quelques-uns de ces tribuns hâtifs. « Voilà comment je ne serai pas dimanche, » a-t-il dû se dire. Ce qu'il avait en réserve de fougue juvénile, il l'a consacré aux clubs de Nancy. Ce sacrifice consommé sur l'autel de la souveraineté populaire, il est arrivé au Palais-Bourbon, tout aussi prémuni que le père Dufaure contre les pièges de la tribune et rompu comme pas un, bien qu'antiparlementaire dans l'âme, à la tactique secrète des parlements. De là cette spirituelle chronique, débitée d'une voix si discrète. Peut-être attendait-on à Nancy quelque chose de plus corsé. Bah! que M. Barrès ait plus ou moins laissé espérer à ses électeurs, sinon la lune, au moins quelques menues planètes, cela ne regarde personne au Palais-Bourbon. Quel est le néo-césarien qui, pendant la période électorale, n'a pas un peu promis à ses concitoyens la tête de M. Constans? Toute bonne péroraison exigeait cela. J'imagine que M. Barrès a pu, comme nombre de ses émules, contracter de temps à autre cet engagement badin. Il y a un an de cela, après tout. La tête de l'heureux ministre de l'intérieur s'obstine à demeurer à la même place, bien vissée entre les deux épaules, éclairée de deux yeux chercheurs, égayée d'un sourire narquois. Peut-être des Nancéens retardataires caressent-ils toujours le rêve de l'avoir. Qu'ils aillent donc la cueillir là où elle est, s'ils jugent l'opération facile! En homme qui sait faire la part de la foule sans céder pour cela à ses caprices, M. Barrès leur expédie pour le moment la tête de M. Templier. C'est déjà un fort joli cadeau.

Laissez faire M. Maurice Barrès. Il a montré pour ses débuts de la modération, de la courtoisie, une timidité de bon aloi et un penchant naturel à la clémence. Il est capable, par perversité pure, de conserver cette attitude douce. On assure qu'il médite un discours sur les timbres-poste. Ces agitateurs ont toutes les audaces!

***

Le mot de la semaine, un mot d'enfant terrible, appartient à un autre clerc de l'église boulangiste. Tout en réclamant, avec cette rage du martyre qui distingue les catéchumènes, les supplices variés que M. Constans lui refusait avec une bonhomie presque paternelle, M. Goussot a lâché cette phrase : « Aujourd'hui le mépris public est usé pour avoir trop servi. » La formule ne manque pas d'élégance et, décidément, on a des lettres « sur quelques bancs à l'extrémité gauche de la salle ».

Pour montrer la vérité de cette parole, voici cet excellent Numa Gilly qui sort de son tonneau, plus Numa qu'avant, toujours maire, et même, plus que jamais, maire éternel. Je le croyais inondé. Pécaïre! Trente-quatre voix sur trente-quatre votants! C'est ainsi que l'on venge l'innocence dans l'antique cité romaine de Nîmes, justement célèbre par son goût pour les massacres politiques et par ses croquets. Quand le Midi se donne, il se donne bien. On est constant au pied des arènes! Les « méçants » ont eu beau dire et beau faire, Nîmes n'a pas lâché son grand homme. On voulait le crucifier, le pauvre! La bonne ville a délivré le patient, lavé ses plaies et brisé la croix. La croix de son maire!

C'est si bouffon qu'il serait stupide de moraliser. Oui, M. Goussot a raison : fini, usé le mépris public! Rappelons-nous l'époque peu lointaine où le justicier Gilly calomniait à tort et à travers. C'était le bon temps. Alors il était presque déshonorant pour un homme en place de n'être pas accusé de vol, ou tout au moins de concussion. La France étant, à l'exception des gillystes ou boulangyllistes, peuplée de gredins et d'escarpes, on était à peu près sûr, en tapant dans le tas, de tomber juste. Numa, en sa qualité de foudrier, lançait la foudre au petit bonheur. C'était l'heureuse époque où un homme d'État ne pouvait pas acheter un pantalon neuf sans qu'on le soupçonnât d'être vendu à Bismarck. Quelques grincheux, indignes de goûter les nuances du parler provençal, crurent devoir prendre la mouche. La magistrature intervint; il y eut des gens du Nord pour demander au vengeur de la morale de fournir ses preuves. On en a bien ri sur le perron de la Maison Carrée. Des preuves, mais il en avait plein ses poches, notre Numa! Van! les jours d'audience, les poches étaient vides. Comme tous les jurés, ceux de Bordeaux, notamment, n'étaient pas de Nîmes: Numa a passé de vilains moments. Il s'est liquéfié sous le balai. Après la colère est venu le dégoût, et enfin une sorte de pitié. On dédaignait d'en vouloir au pauvre mannequin inconscient dont des dilettantes, qui préféraient garder l'anonyme, tiraient les ficelles; on comptait sur le mépris public pour achever l'œuvre de salubrité.

Il est souvent sorti, le mépris public! C'est un

timide, et quand le Midi se lève, il ferme sa porte. Et dame! il s'est levé, le Midi! Tout est rouge là-bas, même le drapeau blanc.

On sait, à Nîmes, ce que parler veut dire. « Moi, mentir? dit le Bompard de Daudet. Exagérer, tout au plus! » Numa n'avait qu'*exagéré*. Cela ne pouvait nuire à son avancement. Déclarez tout de suite, alors, qu'il fallait l'abandonner dans le malheur! Si on ne peut plus dire que les honnêtes gens sont des voleurs sans recevoir du papier timbré, autant rétablir l'Inquisition. Oui ou non, est-on en république? Et Numa a été réélu, à l'unanimité plus sa voix. Son nom sort des urnes comme l'abeille des fleurs. Le maire entre vivant dans l'apothéose; on l'ensevelira dans son écharpe, sous une arche du pont du Gard. Déjà il tourne au vieillard d'Homère; des paroles nestoriennes voltigent sur ses lèvres. L'autre jour, il a harangué son peuple, tandis que les pompiers aux belles cnémides frappaient leurs casques en signe de joie. « J'ai tout sacrifié à la République, » a dit Numa. Heureuse foule, qui peut entendre sans rire des *galéjades* de cette force! Les applaudissements de l'auditoire ont entraîné l'édile inspiré au delà des bornes de la décence. Il est entré dans la voie des confidences : « La République a eu ma jeunesse! » s'est-il écrié, dans une métaphore qui évoque des idées d'attentat aux mœurs. Le public délirait. Numa a déchiré tous les voiles : « Elle m'a eu à l'âge mûr! » Oh! le geste qui a dû accompagner cet aveu pudique, ce *zeste*, que ne donnerais-je pas pour l'avoir vu! Si Numa n'a pas dit cela, les yeux baissés et en suçant son doigt, c'est à désespérer de la Provence! Et n'allez pas croire qu'après avoir été possédé ainsi par la même dame, en son printemps et en son été, le gaillard ressente la moindre fatigue : « Je lui offre mes vieux ans, » a-t-il conclu. Notez que l'on n'avait pas ordonné le huis clos. Il y avait du sexe dans les tribunes. Et des enfants aussi, peut-être? Pardieu, s'ils y étaient! et dans leurs dimanches, encore! Histoire de les faire bénir à la sortie.

LESIS.

ESSAIS ET NOTICES

Le contrôle des nominations dans la Légion d'honneur.

A toutes les époques, sous tous les gouvernements, des plaintes se sont élevées contre l'abus qui était fait des décorations. M. Thiers, qui savait la valeur des instruments du pouvoir et des armes de l'opposition, a prononcé sur ces abus un jugement d'historien quand il a dit, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, « qu'ils sont inhérents à toute récompense accordée par des hommes à d'autres hommes. » Mais il ne serait pas sage de ne prendre aucune mesure pour les limiter. Sous le gouvernement de Juillet, sous la République de 1848, en 1852, en 1870, en 1873, des efforts ont été faits dans ce but.

En 1839, M. le baron Mounier, homme de gouvernement, mais libéral, comme l'orateur de la Constituante, présentait à la Chambre des pairs un projet de loi qui limitait le nombre des membres de la Légion d'honneur dans chaque grade, fixait pour l'admission dans l'Ordre et les promotions des règles précises, exigeait la publicité des nominations et instituait un grand Conseil de l'Ordre chargé de surveiller l'observation des formes et conditions prescrites par la loi. Ce projet statuait en même temps sur la discipline. Dans les exposés de motifs et les rapports auxquels cette proposition donna lieu, les plaintes contre les abus étaient vivement accentuées. M. le baron Mounier signalait la facilité avec laquelle les décorations avaient été accordées, principalement pour des services civils, sans tenir compte des règles établies par les statuts; il comparait le nombre de celles qui avaient été distribuées sous l'Empire, sous la Restauration et pendant les premières années du nouveau régime :

> La Légion d'honneur ne serait plus qu'un vain simulacre de l'institution première, disait-il, si ses décorations, distribuées avec profusion, accordées à la faveur et à l'obsession plutôt qu'au mérite, cessaient de désigner à l'estime publique les hommes qui honorent la France ou qui l'ont bien servie...

> La valeur de la décoration s'est affaiblie, disait-il encore, « ceux qui la distribuent, comme ceux qui l'obtiennent, ont cessé d'y attacher le même prix, et si elle a continué d'être sollicitée avec ardeur, elle a été donnée avec légèreté et reçue avec tiédeur ». Dans son rapport à la Chambre des députés sur le même projet, le baron Hallez, reproduisant ces critiques, les développait ainsi :

> Dès que les limites et les conditions prescrites étaient ouvertement violées, la sollicitation ne connut plus de frein, la faveur fit tout le droit, la médiocrité dut à la camaraderie et à l'intrigue la récompense qui aurait dû rester le privilège des plus hautes vertus publiques; en dérobant à la publicité les nominations qu'on avait faites, on témoignait assez qu'on n'osait pas les défendre.

Le projet de loi voté par les deux Chambres en 1840, et qui contenait une partie des mesures proposées pour prévenir certains abus, notamment la limitation du nombre des décorations à distribuer, la publication des nominations avec leurs motifs, ne fut pas sanctionné par le roi. Le roi considérait sans doute qu'il n'appartenait qu'au pouvoir exécutif de statuer sur les règles à suivre pour la distribution des décorations de la Légion d'honneur. Seulement la loi de finances du 17 juillet 1845 imposa la publication au *Moniteur* de toute nomination dans la Légion d'honneur. C'était donner aux Chambres et à l'opinion publique le moyen de contrôler l'usage que le gouvernement faisait de son pouvoir.

Après que la Constitution de 1848 eut maintenu l'institution de la Légion d'honneur, on fit quelques pas de plus dans la même voie. La loi du 4 décembre 1849 exigea la publication de toutes les nominations et promotions dans l'Ordre, avec l'exposé détaillé des services qui les auraient motivées. Cette addition avait été proposée déjà en 1845 et n'avait été écartée que par une faible majorité. De plus, la loi du 15 mars 1850 décida que, jusqu'en 1880, il ne pourrait être fait, dans les divers grades de la Légion d'honneur, qu'une nomination sur deux extinctions, sauf pour les armées de terre et de mer.

Au même moment, le gouvernement, par un décret du 2 avril 1850, reconstitua le Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur. Cette assemblée différait sensiblement du Grand Conseil institué par la loi du 29 floréal an X. Composé des trois consuls et de quatre autres membres élus par le Sénat, le Corps législatif, le Tribunat et le Conseil d'État, remplacé, en vertu de la Constitution impériale du 28 floréal an XII, par la réunion des titulaires des grandes dignités de l'Empire, il avait disparu depuis la Restauration. Elle se rapprochait davantage du Comité de consultation pour les affaires contentieuses, dont les membres étaient nommés par le gouvernement, qui avait été institué le 4 germinal an XII, à côté du Grand Conseil, et avait subsisté sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet, mais sans avoir une influence considérable sous ces deux derniers gouvernements, parce que son avis n'était pas obligatoire, même pour les questions de discipline. Le décret du 2 avril 1850 ne lui donnait pas d'attributions précises. Ces attributions furent fixées dans les statuts de l'Ordre, en 1852. En ce qui concerne les nominations, elles se bornaient à donner un avis au grand-chancelier pour la préparation du tableau des vacances qui devait servir de base aux promotions dans les grades de grand-officier, de commandeur et d'officier, dont le nombre était limité, et pour répartir les nominations à faire entre les différents ministères et la grande-chancellerie. Ce n'était pas encore la réalisation du projet que le baron Mounier avait présenté en 1839 et que le gouvernement avait si énergiquement combattu.

Le souvenir des abus qui s'étaient produits dans la distribution des décorations civiles amena le gouvernement de la Défense nationale à décréter, le 28 octobre 1870, que la Légion d'honneur serait à l'avenir exclusivement réservée à la récompense des services militaires et des actes de bravoure et de dévouement accomplis en présence de l'ennemi. Ce décret, qui tombait dans un excès opposé et mutilait l'institution de la Légion d'honneur, a été abrogé par une loi du 25 juillet 1873. Mais, après une longue étude, le législateur a cherché à prendre des précautions pour éviter le retour des abus qu'on avait eu fréquemment à regretter. M. Louis La Caze, rapporteur du projet de loi, les dénonçait dans des termes d'une remarquable élévation:

Si le mal est grave, disait-il, s'il tend à faire de la Légion d'honneur la satisfaction d'une vanité puérile, au lieu d'en faire le couronnement d'une carrière honorable ou la récompense d'un grand service rendu ; s'il tend à en faire l'accessoire du costume ou de la position, au lieu de s'adresser au mérite seul ; si, dans une société démocratique où assez de choses se pulvérisent et s'effacent, nous sommes menacés d'avoir cette fausse monnaie de l'honneur même, il faut chercher le remède là où il se trouve et l'appliquer avec courage, surtout quand ce remède ne porte aucune atteinte aux droits du gouvernement et qu'il l'arme, au contraire, contre les sollicitations qui l'assiègent et parfois le compromettent.

Ce remède, la commission chargée d'élaborer le projet avait d'abord cru le trouver dans plusieurs systèmes qui enlevaient au gouvernement le droit d'apprécier, ou du moins d'apprécier sans avis et sans contrôle obligatoire, le mérite des candidats proposés pour la décoration.

Un premier système consistait à faire décerner les décorations par un Conseil supérieur de l'Ordre, sur la présentation du gouvernement pour les services militaires et, pour les services civils, sur celle de conseils départementaux élus par tous les légionnaires civils domiciliés dans le département. Ces conseils départementaux auraient élu le Conseil de l'Ordre, qui aurait à son tour élu le grand-chancelier.

Un second système, qui fut soumis à l'Assemblée nationale, donnait au gouvernement le droit de présentation, sans distinction entre les services civils et militaires, mais donnait le droit de décision à un Conseil de l'Ordre dont les membres étaient élus. Les maréchaux de France réunis aux présidents des comités d'armes et les amiraux réunis au conseil d'amirauté auraient élu les représentants des armées de terre et de mer, au nombre de six. Le Conseil d'État, la Cour de cassation et l'Institut auraient désigné chacun deux membres, pour représenter les services civils, les sciences et les arts.

Le projet de loi qui renfermait ces dispositions, intercalées dans une codification générale des statuts de l'Ordre en soixante-douze articles, n'avait donné lieu à aucune observation lors de la première lecture. Mais, à la seconde délibération, il fut vivement combattu; le gouvernement protesta contre un système qui attribuait au Conseil de l'Ordre l'appréciation du mérite des candidats, et l'Assemblée prit en considération un Contre-projet, réduit à quelques articles, qui ne donnait au Conseil de l'Ordre que le soin de vérifier si les nominations étaient conformes aux statuts et règlements.

En vain M. le général Billot, dans une nouvelle délibération, proposa une combinaison imitée des règles suivies dans l'armée, d'après laquelle, dans chaque département ministériel, les propositions pour l'admission ou l'avancement dans la Légion d'honneur, adressées au ministre, seraient soumises par lui à une commission de membres de la Légion d'honneur désignés, sur sa présentation, par le Président de la république. Cette combinaison fut également repoussée.

La loi du 25 juillet 1873, sortie de ces longues délibérations, a repris et accentué les dispositions des lois antérieures sur la limitation des nominations et promotions annuelles, que bientôt le législateur lui-même a trouvées

trop rigoureuses, et sur la publication des décrets de nomination, avec l'exposé des services qui les ont motivés. Ce qu'elle contient de nouveau, ce sont les attributions données au Conseil de l'Ordre. Mais, d'une part, rien n'a été changé à la composition du Conseil de l'Ordre, nommé par le chef de l'État. D'autre part, la loi ne confère pas à ce conseil le droit d'apprécier le mérite des candidats. Elle se borne à prescrire que le Conseil « vérifiera si les nominations ou promotions sont faites en conformité des lois, décrets et règlements en vigueur, et que la déclaration rendue par le Conseil de l'Ordre, à la suite de cette vérification, sera mentionnée dans chaque décret ». Elle le charge encore d'arrêter, tous les six mois, le nombre des extinctions notifiées dans le cours du semestre expiré; le tableau de ces extinctions doit servir de base à la fixation du nombre des décorations qui peuvent être accordées dans le cours du semestre suivant.

C'est donc une sorte de vérification extérieure que le Conseil de l'Ordre est chargé de faire. Le nombre des décorations que peut donner chaque ministère est-il dépassé? Les candidats proposés remplissent-ils les conditions exigées par les règlements en ce qui concerne la durée des services, conditions auxquelles les règlements permettent de déroger en temps de guerre, et même en temps de paix, pour les services extraordinaires? Le projet de nomination est-il accompagné de l'exposé des services qui l'ont motivé, particulièrement s'il s'agit d'un fait qui a paru au ministre mériter une récompense exceptionnelle? Indique-t-il, pour chaque promotion, la date à laquelle a été obtenu le grade précédent? Voilà les questions auxquelles son droit de vérification a été limité. Après cet examen, il ne donne pas un avis sur les décorations, il déclare que les nominations proposées sont ou ne sont pas conformes à la loi et aux règlements. Ce contrôle empêche un certain nombre d'abus. Il ne les empêche pas tous. Le législateur de 1873 a pensé que le contrôle, à l'égard du mérite des candidats nommés sur la proposition des ministres, ne pouvait être exercé que par les Chambres et par l'opinion publique.

Depuis 1873, quelques tentatives nouvelles ont été faites pour modifier la législation; elles n'ont pas eu de succès. En 1884, M. Viette et plusieurs autres députés proposaient de faire établir les listes de candidature pour les services civils par une commission composée de quatre sénateurs élus par le Sénat et de quatre députés élus par la Chambre, présidée par le grand-chancelier. Cette proposition n'a pas été prise en considération.

On a parfois demandé si le Conseil de l'Ordre ne devrait pas examiner le mérite des candidats, du moins au point de vue de leur moralité, de façon à éviter des erreurs qui ont pu être commises. Ce pouvoir se rattacherait à celui qu'il exerce en matière de discipline. La loi actuelle ne le permet pas, cela n'est pas douteux. Une loi nouvelle devrait-elle le prescrire? Les objections ne manquent pas. D'abord le législateur ferait injure aux ministres en supposant qu'ils peuvent omettre de rechercher la moralité des candidats qu'ils proposent comme dignes d'entrer dans la Légion d'honneur. Ensuite le Conseil de l'Ordre manquerait des éléments nécessaires pour exercer ce contrôle. Il ne suffirait pas, nous avons à peine besoin de le dire, de mettre à sa disposition le casier judiciaire qui est à la disposition des ministres. On peut être indigne d'être décoré sans avoir subi une condamnation; la législation et la jurisprudence relatives aux mesures disciplinaires prises contre les légionnaires, pour des faits qui ne peuvent donner lieu à aucune poursuite, en fournissent la preuve. Les faits d'inconduite scandaleuse, de concurrence déloyale en matière de commerce, de fraude en matière de contributions indirectes peuvent n'être constatés que par des jugements des tribunaux civils et des tribunaux de commerce, ou n'être constatés par aucun jugement. Comment le Conseil de l'Ordre pourrait-il ouvrir une enquête sur la vie de chacun des candidats proposés pour la décoration? Qu'il puisse présenter des observations à un ministre lorsque des condamnations sont de notoriété publique et que le ministre paraît les avoir ignorées, cela n'est pas impossible et cela est arrivé. Mais il n'y a pas là une garantie régulière, et nous ne croyons pas qu'il fût possible de rien organiser dans ce sens. Aussi bien les erreurs commises à ce point de vue sont très rares en temps normal et n'exigent pas une réforme de la législation. C'est sur l'appréciation de la valeur des services rendus au pays que les erreurs ont pu être plus fréquentes. Ici les Chambres et l'opinion publique ont le droit d'intervenir. Pourrait-on faire plus que de s'en rapporter à leur influence pour affermir, s'il en était besoin, la sagesse du gouvernement?

LÉON AUCOC.

***

Une biographie anglaise de Balzac (1).

Chose singulière et faite pour rabaisser un peu notre confiance dans l'universalité du génie français : la littérature française est la seule de toutes qui ne puisse pas s'exporter. Dante, Shakespeare, Gœthe, Dickens, Edgar Poe, Tolstoï, Ibsen, les écrivains des provenances les plus diverses sont compris et appréciés dans tous les pays; mais les écrivains français deviennent inintelligibles dès qu'on les a sortis de chez nous.

Le fait, d'ailleurs, n'a rien de fâcheux. Pour demeurer fatalement cachées aux Anglais ou aux Allemands les plus *parisiens*, la grandeur de Racine, celle de Lamartine n'en sont pas moins ce qu'elles sont. C'est le mérite suprême du génie français d'être tout fait de discrète élégance et d'harmonie contenue; et c'est aussi la raison qui l'empêchera toujours d'être apprécié hors de France. Il faut aux autres pays une franchise plus brutale et de plus rudes façons.

Le fait n'a rien de fâcheux; mais, qu'on y songe, il est incontestable. Il n'y a pas un écrivain français du XVIe, du XVIIe, du XVIIIe siècle, le Suisse Rousseau excepté, qui ait été compris des critiques étrangers Lisez les nombreuses

(1) *Balzac*, by Frederick Wedmore. — 1 vol. de la collection des *Great Writers*. Londres, 1890.

histoires de la littérature française qui ont paru depuis cent ans en Allemagne, en Angleterre, en Russie et en Italie : vous sentirez à toutes les pages une incapacité foncière de voir les choses sous leur vrai jour. Il est vrai que les critiques allemands ne se lassent pas de commenter Voltaire, mais c'est le philosophe et le savant qu'ils prisent en lui. Il est vrai aussi qu'on joue les pièces de Molière en Allemagne; mais si le public de Berlin ou de Francfort applaudit le *Tartuffe*, c'est parce qu'on lui a dit que Molière était un classique, et parce qu'il a une vénération instinctive pour tout ce qu'on veut bien lui montrer de français.

Nos écrivains contemporains n'ont pas plus de bonheur. Nos vaudevillistes et nos pornographes sont admirés d'un bout à l'autre du monde ; mais ils sont seuls à représenter au dehors l'esprit français. A peine peut-on leur joindre deux ou trois noms d'auteurs plus relevés, que les étrangers se sont imaginé de prendre pour des pornographes et qui ont eu ainsi la bonne fortune de devenir populaires dans le monde entier. Tel est, par exemple, le cas de Théophile Gautier, recherché (et en même temps méprisé) par tous les jeunes littérateurs anglais à cause de certaines pages de *Mademoiselle de Maupin;* tel encore le cas de M. Zola, dont les éditeurs allemands publient des *Morceaux choisis* uniquement composés des passages scabreux. Tous les autres, Lamartine, Stendhal, Mérimée, Michelet, Flaubert, Victor Hugo lui-même — le moins Français des poètes français — vainement vous tenteriez de les recommander à un étranger. Un critique anglais, M. Marzials, a publié l'année dernière un volume sur Hugo qui est le dernier mot de l'incompétence. Tout récemment encore, un jeune romancier berlinois d'une intelligence tout à fait supérieure se plaignait devant nous de la sottise des directeurs de théâtres de son pays : « Ils sont incapables de rien comprendre aux lettres françaises, disait-il; ils admirent tout pêle-mêle, de confiance, et à côté des maîtres comme Molière et Sardou, ils nous présentent les plus obscurs faiseurs : les Meilhac, les Burani et les Dumas fils. » Cette distinction entre M. Sardou et ses collègues de l'Académie, je l'ai retrouvée dans les propos et les écrits de tous les jeunes critiques allemands. J'ai essayé d'en deviner la raison : malin qui saura la trouver!

Un des traits caractéristiques de l'impuissance des étrangers à comprendre notre littérature est le peu de place que tient Balzac dans le mouvement réaliste contemporain au dehors de chez nous. Personne ne songe à lui, personne ne paraît se douter de son existence. Dans les innombrables manifestes théoriques des réalistes allemands, norvégiens ou russes, il est question de tout le monde, sauf de lui. Quelques-uns de ses romans sont traduits en anglais et en allemand; mais on ne les lit pas, ou bien on y apprécie l'intrigue, comme on ferait pour les romans d'Eugène Sue ou de J. Sandeau.

Voici pourtant qu'un critique anglais, M. Wedmore, vient de consacrer un volume à Balzac, dans cette série des *Grands écrivains* où a paru naguère le malencontreux *Victor Hugo* de M. Marzials. Un charmant volume de 138 pages, avec un appendice bibliographique des plus minutieux. Il semble même d'abord que M. Wedmore ait clairement senti le mérite de Balzac, car il commence son livre en déclarant qu'il y a eu dans ce siècle cinq génies d'une action immortelle : Gœthe, Wordsworth, Dickens, Browning et Balzac.

Les compatriotes de M. Wedmore ont dû être un peu vexés de le voir ranger Balzac en si noble compagnie. Nous nous rappelons la stupeur méprisante qu'il nous est un jour arrivé de provoquer chez une demi-douzaine de jeunes oxoniens, à qui nous affirmions que Balzac et Dickens étaient de grands romanciers.

Un écrivain anglais qui a longtemps vécu à Paris et qui ressent pour notre littérature l'admiration la plus fanatique, M. George Moore, a bien osé imprimer, il y a un an, dans la *Fortnightly Review,* que Balzac était supérieur à Shakespeare. Un rugissement s'est propagé, le lendemain, à travers toute la presse du Royaume-Uni. Mais M. Moore s'était déjà, depuis longtemps, révélé comme un amateur de paradoxes, et sa boutade eut à peine quelques jours à être prise au sérieux. Cette fois, la chose est plus grave. M. Wedmore n'ose point, il est vrai, comparer Balzac à Shakespeare, mais le met au niveau de Wordsworth et du surnaturel Browning.

M. Wedmore a-t-il compris, sitôt écrites ses premières lignes, le mauvais effet qu'elles allaient produire? Toujours est-il qu'il s'est abstenu, dans la suite, de toute comparaison. Il ne s'est pas avisé une seule fois de se demander quel genre de valeur pouvait avoir *la Comédie humaine,* ni quelle influence elle avait exercée, ni par quelles qualités elle s'était assurée cette immortalité dont il la déclarait pourvue.

Il ne s'est d'ailleurs absolument rien demandé du tout, sauf, par exemple, si les femmes ont plus d'importance que les hommes dans l'œuvre de Balzac (question que s'était déjà posée M. Henry James, et qui constitue à peu près le fond de son étude sur Balzac); ou encore si Balzac, marié à une bourgeoise, aurait pu être heureux et avoir du génie. De tous les autres problèmes que soulève l'œuvre de cet homme extraordinaire, il ne paraît pas s'être même aperçu. Quelle est la part de l'invention, celle du souvenir et celle de l'observation, dans *la Comédie humaine?* Quelles sont les influences qui ont agi sur l'esprit de Balzac? Quelle était la portée qu'il voulait donner à son œuvre? Quelle est la conception générale de l'humanité qu'il y a mise? Autant de questions que M. Wedmore a tout à fait négligées. Et, en guise de jugement d'ensemble, il s'est contenté de reproduire, avec quelques réserves de détail, l'étude de Sainte-Beuve sur Balzac, de Sainte-Beuve, le dernier homme à qui nous serions allé demander une opinion impartiale sur l'auteur du *Lys dans la vallée.* Se rappelle-t-on que Sainte-Beuve, ayant à rendre compte de *la Recherche de l'absolu,* reprochait à Balzac de donner tour à tour les diverses villes de France pour cadre à ses romans, dans le but de se créer une clientèle en province?

La *Correspondance* de Balzac, la compilation de M. de Lovenjoul et les *Souvenirs* de Mme Surville, ont fourni à

M. Wedmore tous les éléments de la partie biographique de son livre : joignons-y les relations de M. Gabriel Ferry, qu'il a peut-être accueillies avec trop de faveur. Cette abondance de sources n'empêche malheureusement pas la partie biographique de son livre d'être bien incomplète. Il n'a pas dit un mot, par exemple, des aventures industrielles et commerciales de Balzac, de ses entreprises, de ses voyages d'affaires; à peine s'il ose avouer en passant que Balzac avait des dettes et manquait très souvent d'argent. Le rôle de la question d'argent dans la vie de Balzac est encore un des problèmes qui se posent à quiconque aborde l'étude de son œuvre. Que faut-il croire, sur ce point, de la légende en cours? Est-il bien certain que Balzac ait improvisé *la Comédie humaine* avec l'incessante préoccupation de créances à solder?

Si du moins M. Wedmore contrôlait l'exactitude des faits qu'il rapporte; s'il nous indiquait sur quoi il se fonde pour affirmer que *Louis Lambert* est de tous points une autobiographie, ou que les amis de Balzac ont été, avec Nodier et Ch. de Bernard, Gautier, Victor Hugo et Stendhal! Si, du moins, il avait essayé une seule fois de faire le portrait de Balzac, de nous présenter sa façon de vivre, ses goûts et ses habitudes!

Et pourtant, il n'y a pas à en douter, il admire *la Comédie humaine*. Il analyse longuement les œuvres qui lui paraissent capitales, *la Maison du chat qui pelote*, *le Curé de Tours*, *la Peau de chagrin*, *le Médecin de campagne*, *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot* et *le Cousin Pons*. Notez qu'il ne dit rien du *Ménage de garçon*, de *la Cousine Bette*, ni de l'histoire de Lucien de Rubempré, toutes choses dont jamais un Anglais ne se permettra de faire l'analyse.

Muette ainsi sur quelques-uns des livres essentiels, la critique de M. Wedmore ne pouvait manquer d'offrir bien des lacunes. Mais elle a un défaut plus grave : elle pousse vraiment trop loin le mépris des idées d'ensemble et des vieilles méthodes explicatives encore en usage chez nous.

Cela, d'ailleurs, est aujourd'hui un vice commun à toute la critique anglaise, et le livre de M. Wedmore est un spécimen d'un genre de littérature tout à-fait à la mode parmi les jeunes écrivains d'outre-Manche. Ces messieurs ont pris désormais l'habitude de transformer leur critique en une série de poèmes en prose. Le sujet n'a plus d'importance pour eux : ils y prennent au hasard tel ou tel motif, puis s'amusent à le varier en des phrases élégantes. S'agit-il, par exemple, de *la Maison du chat qui pelote?* M. Wedmore prend le caractère de la jeune fille, Augustine, la détache de l'ensemble, et fait à son propos toutes sortes de réflexions : tantôt considérant ce qu'elle serait devenue en d'autres circonstances, tantôt jusqu'à quel point elle est responsable de sa destinée. Ce genre de critique est le terme où ne pouvait manquer d'aboutir la prétentieuse manie de l'*essayisme*. M. Swinburne y est incomparable : je sais de lui des études critiques où l'auteur dont il est supposé parler se trouve à peine nommé. Les derniers essais de M. Pater sont aussi des modèles du genre. Faute d'aimer ou de comprendre les idées générales, ces écrivains ont dû renoncer à expliquer les œuvres d'art : ils se consolent en essayant d'en improviser à leur tour.

Et ainsi le livre de M. Wedmore contient plus d'une phrase ingénieuse ou charmante, mais je défie que l'on y trouve une explication ou même une description un peu nette de la vie et de l'œuvre de Balzac. M. Wedmore admire l'auteur de *la Comédie humaine*, mais il ne se met guère en peine pour le faire admirer de ses compatriotes: et, au fond, il est très possible que lui-même voie simplement dans Balzac une très petite partie de ce qui y est, ou encore des choses tout autres que celles qui y sont. N'y a-t-il pas en Allemagne des shakespeariens qui soutiennent que Shakespeare manquait du sentiment dramatique, mais que personne ne l'égalait pour la profondeur des pensées et pour l'harmonie plastique de la composition?

Du moins devons-nous remercier M. Wedmore d'avoir admiré Balzac devant le public anglais. Peut-être l'autorité de son nom empêchera-t-elle quelques-uns de ses compatriotes d'admettre avec trop de confiance des jugements tels que celui-ci, relevé dans un ouvrage récent de M. Henley, un critique anglais des plus estimés :

« Balzac est le moins capable des artistes, et celui de tous qui avait la meilleure opinion de lui-même. Son observation était celle d'un prudent commissaire-priseur. Il était visionnaire et fanatique, grossier, ignorant, d'une intelligence maladive, d'un cœur cruel, affligé d'une manière de sadisme qui lui donna une influence ignoble et corruptrice (1). »

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 23, le département de la Côte-d'Or est appelé, par tirage au sort, à nommer un sénateur, en remplacement de M Calmon, décédé. Le général Deffis lit le rapport sur le projet tendant à modifier la loi du recrutement; l'urgence est votée et le projet adopté. Vote en deuxième lecture d'une proposition de loi de M. Lisbonne tendant à activer la procédure en matière de délits de presse.

Le 28, adoption en première lecture de la loi modifiant les articles du Code de commerce relatifs à la lettre de change.

Chambre des députés. — Le 23, M. Bizarelli est élu questeur, au second tour de scrutin, en remplacement de M. Duclaud, décédé, par 216 voix contre 115 données à M. Noël Parfait. M. Maurice Barrès interpelle le ministre des travaux publics au sujet du monopole concédé à la librairie Hachette pour la vente des livres dans les gares des chemins de fer, et réclame la mise en adjudication des bibliothèques. Le ministre répond que la maison Hachette n'a pas un monopole, mais des traités avec les compagnies. Vote de l'ordre du jour par 231 voix contre 204.

M. Maujan demande l'urgence pour sa proposition de loi concernant la révocabilité des députés par leurs élec-

(1) Henley, *Views and Reviews*. — 1 vol. Londres, 1890.

teurs; elle lui est refusée par 326 voix contre 122. Suite de la discussion générale du budget M. Boudenoot propose un emprunt de liquidation et une forte augmentation des droits sur l'alcool.

Le 24, suite de la précédente discussion. Discours de M. Freppel qui proteste contre l'abus des fonctions publiques et critique le rôle universel de l'État; de M. Maujan qui se plaint de ce que le budget n'apporte aucune réforme financière sérieuse; de M. de Soubeyran, qui propose une conversion facultative du 4 et demi à la place des nouveaux impôts; et de M. Poincaré qui combat ce projet et déclare que la Commission du budget a réalisé toutes les économies possibles.

Le 25, suite de la précédente discussion. Discours de M. Félix Faure qui constate que le crédit public est solidement établi, et est d'avis de faire rendre aux taxes actuelles tout ce qu'elles peuvent produire; de M. d'Aillières qui soutient que le budget de 1891 est un budget d'expédients, équilibré avec des ressources extraordinaires; de M. Dubost qui défend l'œuvre de la Commission et explique la nécessité des nouveaux impôts.

Le 27, suite de la précédente discussion. M. Léon Say expose ses idées en matière de budget et critique le projet de la Commission auquel il préfère celui du ministre; il réclame comme réformes essentielles l'unité du budget, la suppression des budgets annexes, le monopole de l'alcool et la transformation de l'impôt foncier.

M. Jamais se déclare surtout partisan de réformes fiscales telles que l'impôt sur le revenu, sur la transmission de la propriété et les opérations de Bourse.

Le 28, suite de la précédente discussion. MM. Casimir Perier et Burdeau répondent aux critiques de M. Léon Say et défendent le budget de la Commission.

Le 29, suite de la même discussion. Discours de M. Germain qui propose un vaste programme de réformes permettant de supprimer tout le budget extraordinaire. M. Rouvier, ministre des finances, se félicite de la situation financière actuelle; il constate que le budget de 1891 réalise de sérieuses économies et insiste sur la nécessité de le voter tel qu'il est présenté.

Extérieur. — M. de Montholon, ministre de France à Athènes, a présidé à l'inauguration d'un monument élevé dans l'îlot de Pylos, à la mémoire des marins français morts à Navarin.

Institut. — Le 26 a eu lieu la séance publique annuelle des cinq Académies, sous la présidence de M. Ambroise Thomas. Des lectures ont été faites par M. Ravaisson-Mollien, sur *la Vénus de Milo;* — par M. Fouque, sur *le Plateau central de la France;* — par M. Rousse, sur *l'Ami des hommes,* — et par M. Lévêque, sur *Ce que la nature fournit à la musique.* Le prix Volnay, décerné par l'Institut, a été attribué à MM. James Darmesteter et Charles Loth.

Angleterre. — Dans la circonscription d'Eccles (Lancashire), M. Roby, manufacturier, candidat libéral-gladstonien, a été élu membre de la Chambre des communes, en remplacement de M. Egerton, conservateur, décédé, par 4901 voix contre 4596 données à M. Egerton, parent du défunt.

Belgique. — Le roi Léopold est allé rendre, à Berlin, à l'empereur Guillaume II, la visite que ce souverain lui avait faite à Ostende.

Suisse. — Les élections générales pour le Conseil national ont donné la majorité aux radicaux, qui ont obtenu 82 sièges; les conservateurs catholiques en ont 35, les libéraux modérés 13 et les conservateurs libéraux 8; il y a 9 ballottages.

Italie. — Le roi Humbert a signé le décret de dissolution de la Chambre des députés. Les élections législatives auront lieu le 23 novembre.

M. Bertole-Viale a donné sa démission de ministre de la guerre; il restera chargé de l'expédition des affaires jusqu'à la nouvelle législature.

Grèce. — Les élections législatives ayant donné une importante majorité à M. Delyannis, le cabinet Tricoupis est démissionnaire.

Faits divers. — Une expérience de mobilisation de la section technique des chemins de fer a été faite dans le Jura, sur la voie ferrée de Lons-le-Saulnier à Champagnole. — Un comité s'est formé pour élever une statue au compositeur Bizet. — Des tremblements de terre se sont produits en Carinthie, en Bosnie et en Bohême. — Inauguration de la ligne de chemins de fer de Montauroux à Grasse, construite par la Compagnie du Sud. — Un comité composé de membres du Parlement s'est formé pour élever une statue à Garibaldi, en souvenir de sa participation à la défense nationale en 1870-1871.

Le mariage de Mlle Marie de Morenheim, fille aînée de l'ambassadeur de Russie à Paris, avec le vicomte de Sèze, capitaine d'infanterie, a été célébré à la mairie du VIIe arrondissement. La bénédiction nuptiale a été donnée, dans l'église Sainte-Clotilde, par Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris. Le Président de la république s'était fait représenter par le colonel Lichtenstein à la cérémonie religieuse, à laquelle assistaient Mmes Carnot, tous les ministres et le personnel diplomatique. La société parisienne, à l'occasion de cette union, a hautement manifesté sa sympathie pour la Russie et pour son ambassadeur.

Nécrologie. — Mort de M. Ouvré, recteur de l'Académie de Bordeaux; — du comte de Looz, sénateur belge et général de la garde civique de Liège; — du peintre belge Charles Verlat; — de M. Marjounier, directeur du service chimique de la Société de Saint-Gobin; — de M. de Valpinçon, ancien administrateur du *Bien public,* collectionneur distingué; — de M. Émile Mathieu, professeur à la Faculté des sciences de Nancy.

Nouvelles de l'étranger.

On a inauguré, le 14 octobre, à Berlin, une statue de Lessing; c'est la quatrième statue *civile* érigée dans la capitale du militarisme allemand, qui compte douze monuments de généraux. On pense que Lessing, né en Saxe, a été choisi parce qu'il représente la réaction contre l'esprit français.

***

Le même jour s'est vendue aux enchères publiques, à Berlin, l'unique partition autographe de Beethoven qui ait été conservée. C'est la « grande fugue » (mai 1827); elle est écrite sur 80 pages grand in-folio. Elle s'est vendue 1325 marks.

La maison du grand compositeur, à Bonn, a été ouverte au public. On y a réuni des reliques du maître, portraits, bustes, autographes, instruments de musique, parmi lesquels son dernier piano à queue. La Société qui a fait acquisition de cette maison historique compte donner des concerts pour couvrir ses frais. Le duc de Meiningen vient d'en commander un pour le 17 décembre, jour anniversaire de la naissance de Beethoven.

***

L'ouverture du Landtag prussien est, comme on le sait,

fixée au 12 novembre. S'il faut en croire les *Hamburger Nachrichten*, des indiscrétions laissent prévoir déjà dans quel sens l'empereur conçoit le discours du Trône, qu'il doit lire en personne. Ce sera la question des impôts qui formera le fond de ce morceau; l'exposé des motifs du projet de loi sur l'imposition du revenu, notamment, donnera exactement l'esprit général de la réforme projetée qui comprendra encore les patentes et les droits de succession.

*
* *

Les journaux français ont parlé de l'interdiction par la police berlinoise d'un drame nouveau de M. Sudermann. La sévérité de la police allemande à l'égard du théâtre dit naturaliste n'est pas sans excuse. Depuis deux ans, une nouvelle école de dramaturges s'est formée en Allemagne, qui, après avoir d'abord imité le mysticisme sentimental d'Ibsen, a peu à peu abouti à des œuvres plus hardiment réalistes que les pièces les plus osées de notre Théâtre-Libre. Et le public allemand, le public berlinois en particulier, a pris un goût si fort à ces peintures de mœurs, qu'il y a actuellement à Berlin trois théâtres libres, la *Scène libre*, la *Scène allemande* ou la *Scène populaire*, tous plus ou moins imités de l'entreprise de M. Antoine. Les représentations de ces théâtres forment les grands événements de la vie artistique de Berlin.

Quant à l'auteur de la pièce interdite, M. Sudermann, c'était un romancier assez obscur l'année dernière, lorsqu'il fit recevoir au théâtre Lessing son drame de l'*Honneur*. Il n'avait sans doute eu aucune intention naturaliste en écrivant ce drame imité d'Augier, et dans lequel il s'efforçait de montrer les significations diverses qu'attachent au mot *honneur* les diverses classes de la société. Mais quelques scènes de la pièce se jouaient dans la loge d'un concierge dont un jeune richard a compromis la fille ; et comme ces scènes étaient d'un ton libre et grossier, le public et les critiques y virent un manifeste naturaliste. La pièce fut jouée à Berlin un an durant : pas un théâtre d'Allemagne ne manqua à la monter. Ce succès imprévu aura sans doute décidé M. Sudermann à accentuer ses tendances naturalistes : peut-être aura-t-il, dans son drame nouveau, dépassé la mesure, laquelle est pourtant en Allemagne infiniment plus large qu'on ne peut l'imaginer.

*
* *

A peu près dans le temps où il enterrait sa femme, le célèbre général Booth publiait à Londres un volume dont les éditions s'enlèvent comme naguère celles du livre de Stanley : *les Ténèbres de l'Angleterre, et comment en sortir ?* En forme de conclusion, le général s'engage, si on veut lui confier un million, à faire en sorte que tous les Anglais aient de quoi vivre et deviennent d'une moralité parfaite.

*
* *

Il est question parmi les éditeurs anglais d'organiser une ligue contre la fameuse maison Harpers, de New-York, qui publie, comme on sait, la revue mensuelle *Harper's Magazine*, et qui accompagne souvent ses remarquables illustrations d'un texte simplement copié de journaux ou de livres anglais. Pour obliger la maison américaine à reconnaître la légitimité des droits d'auteur, les éditeurs anglais ont l'intention de la *boycotter*, c'est-à-dire de refuser d'admettre chez eux ses publications ou de les annoncer dans leurs journaux.

*
* *

M. Gladstone a eu des vacances très actives En outre d'un recueil d'articles sur Homère et d'une belle étude sur le cardinal Newman, il vient de faire paraître une série intitulée : *l'Imprenable rocher des Saintes Écritures*. Voici ce qu'est le rocher en question : M. Husley a prétendu naguère que le déluge tel que le décrit la Bible n'a jamais pu se produire, et M. Gladstone lui prouve, par un raisonnement géologico-théologique, que sur ce point comme sur les autres, l'Écriture sainte marche d'accord avec la science.

*
* *

Le comte Léon Tolstoï, qui publie en ce moment dans une grande revue un grand roman théologique : *Travaillez pendant que vous possédez la lumière*, vient également d'achever une pièce en cinq actes. Toutes les œuvres futures de l'écrivain russe étant d'office interdites en Russie, c'est à Londres que paraîtront en même temps, vers le milieu de janvier, la traduction anglaise et le texte russe de l'œuvre nouvelle.

*
* *

Une Société s'est fondée à Berlin, dans le but de rééditer les œuvres importantes écrites en latin pendant le XVe et le XVIe siècle. Le premier ouvrage à paraître sera le *Acolastus*, de Guillaume Graphœus, imprimé à Bâle en 1534.

*
* *

Une lettre de Washington nous apprend que l'on est en train de faire dans cette ville les préparatifs nécessaires pour la réception du tsarewitch. On sait que le fils aîné d'Alexandre III, que les récents conflits de l'Église orthodoxe grecque avec la Porte ont empêché d'accepter l'invitation d'Abdul-Hamid, va prochainement arriver aux États-Unis.

Le prince voyagera, dit-on, incognito; il assistera aux prochaines élections d'automne, afin d'étudier l'état social de l'Amérique. Aucune réception officielle ne sera donnée en son honneur; le tour du monde qu'il entreprend doit uniquement le distraire et l'instruire.

*
* *

Le procès intenté à Marie Günzburg et à d'autres personnes, accusées d'avoir été complices du nihilisme, viendra le 4 novembre devant le Sénat russe.

*
* *

Sir Richard Burton, le compagnon de Speke dans l'exploration africaine qui amena la découverte du lac Tanganyika, vient de mourir à Trieste où il occupait, depuis 1872, le poste de consul général pour la Grande-Bretagne. Orientaliste distingué, auteur d'ouvrages importants, sir Richard Burton était l'un des explorateurs les plus remarquables et l'un des esprits les plus élevés de son pays.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (976)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 TOME XLVI 8 NOVEMBRE 1890

LES ÉLECTIONS ITALIENNES

L'agitation électorale est à peine commencée en Italie. Il pourrait être téméraire de vouloir dès à présent en préciser les caractères. Cependant les manifestations de l'esprit des divers partis permettent déjà de se faire une idée, tout au moins approximative, du but où ils tendent et des résultats qu'ils peuvent espérer d'atteindre.

Quand nous disons « les divers partis », nous employons une expression peut-être inexacte. Le *transformisme*, inauguré par M. Depretis et porté à sa dernière expression par M. Crispi, a, en réalité, détruit les anciens partis. Droite, centres et gauche modérée n'étaient plus, dans la Chambre qui vient de mourir, qu'une collectivité composée de groupes ne demandant qu'à trouver que tout était pour le mieux dans le meilleur des gouvernements.

La droite n'existait plus à proprement parler. Elle s'était fondue dans le centre, avec lequel, tout en discutant parfois comme par esprit d'habitude, elle votait docilement toutes les mesures qu'il plaisait au gouvernement de proposer. Le centre était... le centre, c'est tout dire. La gauche, cette « gauche historique » qui a eu tant de part à la résurrection italienne, au *risorgimento*, ne comptait plus pour ainsi dire. De ses chefs les plus vaillants, deux ont disparu, fauchés par la mort, Cairoli et Baccarini ; deux autres, MM. Crispi et Zanardelli, n'avaient plus que faire de résister aux empiétements du pouvoir, puisque le pouvoir, depuis trois ans, c'était eux-mêmes ; le dernier restant, M. Nicotera, était trop discuté pour pouvoir exercer une action politique efficace. Un seul groupe demeurait inébranlable dans ses convictions, et par conséquent dans son attitude ; c'était l'extrême gauche ; mais ce groupe était trop peu nombreux pour s'imposer aux autres. Il prêchait dans le désert.

Aujourd'hui, la Chambre qui présentait la physionomie que nous venons d'esquisser est dissoute ; mais sa physionomie reste intacte dans l'arène électorale où elle transporte ses éléments.

Ce n'est, en effet, qu'en apparence, que nous voyons surgir des programmes d'opposition. Par exemple, est-ce une véritable opposition que la soi-disant « opposition de droite » de MM. di Rudinì, Chimirri, Luzzatti et quelques autres, lesquels approuvent tout ce qui s'est fait, les dépenses et ce qui les a causées? Est-ce une opposition véritable que la prétendue « opposition libérale » de M. Nicotera, Magliani, Tajani, Branca, et autres anciens députés, dont le programme commence par critiquer toutes choses dans la politique du gouvernement et finit par l'approuver tout entière en approuvant le système d'alliances qui en a été l'unique facteur? Autant pourrait-on en dire du général Corte, sénateur, et d'un certain nombre de députés faisant des manifestations isolées contre l'excès des armements, mais se proclamant partisans résolus de la Triple alliance aux nécessités de laquelle ces armements excessifs ont été dus.

La vérité est que, dans tous ces divers groupes, ce qui perce, c'est un flot d'ambitions personnelles, ne demandant qu'à se tenir pour satisfaites moyennant une honnête participation au pouvoir qu'elles attaquent.

Aujourd'hui donc, comme hier, il n'est qu'un groupe qui se place résolument en face du pouvoir avec un programme irréductible, parce qu'il est radical et conséquent : économies au dedans et paix au dehors — par suite : l'Italie « amie de tous, alliée avec aucun ».

Cette phalange, qui, pendant les dernières cinq années, a combattu avec tant d'audace et souvent avec tant de talent, va-t-elle, de l'état de groupe où elle a été jusqu'ici, passer à l'état de parti? C'est-à-dire va-t-elle grouper autour d'elle un nombre assez grand d'électeurs pour arriver dans la future Chambre avec les caractères de ce qu'on appelle une « minorité imposante »?

Tout est là. Or, à entendre les organes du gouvernement et des partis modérés, rien ne serait moins à craindre; mais ces prétendus esprits « bien pensants » risquent peut-être de ressembler à certaines gens qui ferment les yeux pour éviter de voir ce qui pourrait leur faire peur. Il y a deux choses qu'ils oublient de mettre en ligne de compte : d'une part, le mécontentement, assurément général, provoqué par la gêne publique et privée résultant de la politique suivie depuis près de trois ans; d'autre part, l'ardeur et l'habileté que les chefs de l'opposition mettent à exploiter ce légitime mécontentement.

M. Crispi, plus clairvoyant que ces imperturbables adulateurs de son pouvoir, semble ne s'y être pas trompé. On peut en juger facilement par toutes les tentatives que nous lui avons vu faire pour améliorer son terrain électoral qu'il jugeait peu favorable. Étalage d'économies budgétaires, protestations d'amitié pour la France, visites de chanceliers alliés et toute une série d'autres mesures faites pour impressionner l'électeur. Tout cela est habile, certainement, comme est habile aussi le soin que les journaux officieux prennent de donner une sorte de réveil à la double question Tunis-Tripoli. Mais l'opinion est en garde et disposée à prendre pour manœuvre électorale tout incident, même parfaitement vrai et parfaitement naturel, qui peut se produire pendant cette période, de sorte que l'habileté de la tactique servira de peu comme résultat. Ce qui compte, c'est la situation.

Or, la situation n'est pas bonne, puisqu'elle se traduit par le déficit dans les finances des familles comme dans les finances de l'État; et, dans ces conditions, il est plus que probable que beaucoup d'électeurs voudront donner raison au seul groupe parlementaire qui leur ait dit nettement la vérité sur cette situation dont ils souffrent et sur les causes qui l'ont produite. Il s'ensuit que l'on devrait s'attendre à ce que le groupe radical rentre à peu près doublé dans la nouvelle Chambre. Alors, l'Italie pourrait se trouver dans des conditions parlementaires tout à fait nouvelles. Soixante-dix à quatre-vingts députés ardents, convaincus, ayant pour organes de leurs revendications des orateurs de grand talent ou de grande audace, comme les Cavallotti, les Imbriani, les Bovio, les Pantano et tant d'autres, devront nécessairement exercer une influence sérieuse sur la gauche modérée qui, ne fût-ce que par respect humain, viendra plus d'une fois voter avec eux. Si une telle éventualité se produit — et elle n'a rien d'improbable — la majorité s'en trouvera disloquée. A partir de ce moment, les ambitions rivales, qui existent dans le sein même du cabinet à l'état encore voilé, se feront jour ouvertement; elles chercheront à profiter des mouvements parlementaires de l'extrême gauche pour les faire dégénérer en crises ministérielles.

Reste à savoir ce que les aspirations de l'extrême gauche y auront gagné en réalisation. Son terrain, c'est la lutte contre la politique d'alliances. Or, l'on peut tenir pour certain qu'un cabinet Zanardelli, par exemple, ne sera pas moins dévoué à cette politique que ne l'a été et ne l'est encore le cabinet Crispi; et il le sera avec plus de danger, car il montrera moins son jeu. Seulement, le principe de l'autorité ministérielle s'en trouvera affaibli, et c'est par cette fissure, peut-être, que les idées de l'extrême gauche arriveront à pénétrer dans la sphère gouvernementale.

Comment M. Crispi, avec son esprit si pénétrant et si décidé, n'a-t-il pas compris que sa popularité, aujourd'hui fort atteinte, n'aurait qu'à gagner à un changement de direction, qui serait certainement en harmonie avec l'énergie habituelle de ses déterminations? Le comprendra-t-il? Bien osé qui se risquerait à dire oui ou non. Avec un homme de sa trempe, c'est dans l'improbable que souvent le probable doit être cherché.

G. Giacometti.

LES PREMIÈRES ANNÉES DU GRAND FRÉDÉRIC (1)

II.

L'ÉDUCATION.

Frédéric-Guillaume, dès qu'il eut choisi les gouverneurs de son fils, leur remit, selon l'usage, une instruction sur l'éducation du prince. Il se servit de celle qui avait été donnée à son propre gouverneur, en 1695, par le roi son père, mais il y fit des corrections, qui sont bien de sa main.

Frédéric Ier avait parlé la langue majestueuse qui lui était coutumière. Il commençait par remercier Dieu de lui avoir donné, dans sa bonté, un héritier « de tant et de si grans pays », « de tant de pays magnifiques. » Il se déclarait pénétré des devoirs que lui imposait l'éducation d'un prince, de qui dépendait « le

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

salut et le bonheur de tant de millions d'hommes ». Il disait, en parlant de lui : « Nous » ; en parlant de sa femme et de son fils « de notre fils bien-aimé, de notre épouse bien-aimée la dilection ». Frédéric-Guillaume enlève à tous ces mots leurs panaches. Comme ses millions de sujets n'allaient pas à deux, il ne les dénombre pas. Comme ses pays n'étaient point si magnifiques, il biffe l'épithète et dit : « Le pays, tout le pays. » Il écrit : « Je », « ma femme », « mon fils ».

L'instruction de 1695 peut être divisée en cinq parties : éducation morale et religieuse, éducation intellectuelle, éducation de la tenue, éducation physique, prescriptions relatives aux attributions du gouverneur, à la surveillance qu'il doit exercer sur le prince et à l'autorité dont le roi l'investit. Frédéric-Guillaume a conservé ces divisions, mais, dans chacune d'elles, il a retranché ou ajouté.

Le chapitre de l'éducation intellectuelle est abrégé. Frédéric Ier avait voulu que son fils apprît le latin, l'histoire avec la géographie et la généalogie, le français et les mathématiques. Sur chaque point, il déduisait ses raisons. Il craignait, il est vrai, que la « dilection de son fils » ne fût retenue trop longtemps sur des thèmes de règles, l'expérience ayant prouvé « que l'ennui des exercices grammaticaux avait dégoûté de jeunes princes de la belle langue latine » ; mais l'étude de cette langue lui paraissait indispensable, parce que la Bulle d'or l'avait prescrite, parce que le latin est employé en diplomatie par plusieurs puissances, parce qu'enfin il est d'un grand secours pour l'éducation historique et politique. Le roi ordonnait donc que son fils apprît les règles, « autant que possible, avec plaisir et en jouant » ; que « l'éphore », c'est ainsi qu'il nommait le précepteur de la dilection, « pratiquât un agréable latin historique » afin que le prince apprît à la fois l'histoire et la langue. Ledit éphore devait donner ses leçons en latin, ne parler que latin « dans les promenades à pied ou en voiture », et faire apprendre par cœur au prince ces aphorismes tirés des meilleurs auteurs, qui trouvent leur emploi en toutes circonstances.

« Sur ce beau passage, comme sur le bel état de cour, » Frédéric-Guillaume a fait une grande rature : « Pour ce qui est de la langue latine, mon fils ne l'apprendra pas. » De raisons, il n'en donne aucune, mais comme il prévoit qu'on pourrait lui en demander, il ajoue : « Je défends à qui que ce soit de me faire des observations sur ce sujet. »

L'instruction de 1695 parlait sagement du *studium historicum*. Elle recommandait de donner le plus de temps et d'attention à l'histoire des temps modernes, en particulier à celle du Brandebourg et des maisons alliées à la famille de Prusse, mais aussi de commencer par un exposé de l'histoire universelle, depuis le commencement du monde. Elle faisait de beaux compliments à l'histoire, « cette étude préférable à toutes les autres, car elle est à la fois réjouissante et édifiante ».

L'instruction de 1718 efface les compliments ; elle défend d'étudier « la vieille histoire » autrement qu'en passant (*überhin*) ; « mais l'histoire de notre époque, c'est-à-dire depuis cent cinquante années, devra être exposée de la façon la plus exacte, *auf das genaueste*... en particulier celle de la maison. » A cet effet, « la bibliothèque et les archives seront ouvertes au prince ». Frédéric-Guillaume voulait bien que l'histoire servît de matière à réfléchir sur les causes des événements et à discerner « ce qui avait été bien de ce qui avait été mal fait ». Mais il entendait qu'elle fût avant tout une préparation aux affaires mêmes dont le prince serait un jour occupé. L'écolier en trouverait les antécédents dans les pièces d'archives, témoins exacts d'une histoire vécue. Le roi espérait sans doute que son fils s'arrêterait de préférence sur les parchemins où étaient inscrits les droits de la maison à nombre d'héritages.

L'article des mathématiques était pour plaire à Frédéric-Guillaume ; car c'est de mathématiques militaires qu'il y est question, de celles qui apprennent « les fortifications, la formation d'un camp et les autres sciences de guerre ». Mais, en relisant le passage, il a vu ce considérant qu'un prince « doit être instruit, dès l'enfance, au métier de général » ; il a mis « au métier d'officier et de général », pensant qu'il était peu convenable de faire ainsi tout de suite d'un bambin un général. Puis, comme l'idée principale lui plaît et qu'elle est, à son sens, l'essentielle, il insiste : « Ils doivent inculquer à mon fils le véritable amour du métier de soldat, imprimer en lui l'idée que rien dans le monde n'est capable de donner à un prince la gloire, comme l'épée ; qu'il serait, sur terre, une créature méprisée, s'il n'aimait point cette épée, s'il ne cherchait en elle et par elle la gloire unique, *die einzige Glorie*. »

L'instruction de 1695 prescrivait l'étude de la langue française par l'exercice et par la lecture de bons livres français. Frédéric-Guillaume ajoute qu'il faudra « voir à ce que son fils soit accoutumé à un style élégant et bref, en français comme en allemand ». De l'allemand, Frédéric Ier avait oublié de parler. Il avait oublié aussi l'économie politique et le droit des gens, que Frédéric-Guillaume introduit à la place laissée libre par le latin.

***

Le chapitre des belles manières est écourté aussi, comme on peut s'y attendre. Frédéric-Guillaume consent que son fils soit exercé à bien parler, à tourner une *gratulatio*, ou une harangue à une armée, pour l'animer avant une action vigoureuse, à discuter dans les conseils, à résumer des avis et à conclure. Mais il a supprimé ici le mot « éloquence », car il suffit que son fils apprenne à dire « clairement et purement ». Il a biffé un développement solennel sur le « *decorum* qui convient à un seigneur régnant plus qu'à aucun autre

humain », sur les façons propres à gagner l'obéissance et l'amour des sujets, sur le mélange qu'il y faut « de majesté et d'humanité ». Il dit simplement : « Que mon fils ait des mœurs et un maintien séants, et de bonnes manières, mais point pédantes. »

L'accord est à peu près complet sur les exercices physiques, qu'il faut graduer avec soin, pour qu'ils n'excèdent jamais les forces de l'enfant ; de même, sur les « honnêtes récréations » de l'écolier ; mais Frédéric-Guillaume ne veut pas que les ménagements aillent jusqu'à l'amollissement, car le corps doit être habitué à la vie rude. Comme il ne haïssait rien tant que la paresse, il ordonne de donner au prince « le plus grand dégoût qui soit au monde pour ce vice, un des plus grands parmi les vices ».

Il prescrit des mesures plus rigoureuses pour la surveillance des fréquentations de son fils. Jamais les gouverneurs ne le laisseront seul ; l'un des deux sera toujours auprès de lui, même la nuit. Ils choisiront avec soin les invités pour la table du prince. Ils soumettront au roi la liste des personnes qu'ils proposent d'admettre auprès de son fils. Les dangers qui surviendront à l'âge de la puberté, le roi les dit, appelant les choses par leur nom, qui ne peut être répété. Il ajoute : « Prenez garde ! car je vous fais responsables tous les deux sur vos têtes. »

*
* *

Pour lui, l'éducation religieuse et morale était de beaucoup la plus importante. Ici, il ajoute, développe et précise en même temps.

Il ne se contente pas d'une phrase banale sur la nécessité d'enseigner à son fils la crainte de Dieu, seul frein capable de retenir les princes, pour qui le monde n'a ni peines, ni récompenses. Il commande que son fils soit élevé dans l'horreur de l'athéisme, de l'arianisme, du socinianisme et du catholicisme, qu'il qualifie brutalement d'absurde. Il définit la confession à laquelle il veut que le prince appartienne. L'Église protestante était troublée par les querelles des luthériens et des calvinistes. L'ambition de quelques penseurs, comme Leibnitz, était de réunir les deux sectes. Frédéric-Guillaume désirait passionnément cette réconciliation. Le principal obstacle était un grave dissentiment dogmatique ; l'Église luthérienne enseignait que la grâce est accessible à tous, le Christ étant mort pour tous les hommes, et l'Église calviniste que Dieu a prédestiné, dès le premier jour, une partie des hommes au salut, et l'autre à la damnation. Les luthériens étaient « universalistes », et les calvinistes, « particularistes ». Mais il se trouvait des universalistes parmi les calvinistes : Frédéric-Guillaume était du nombre.

Il avait ici, comme en toutes choses, des raisons pratiques et simples. Il ne se souciait pas d'être damné à l'avance. Il comprenait que les calvinistes universalistes étaient plus près que les autres de consentir à l'union souhaitée. Enfin le dogme de la prédestination lui paraissait dangereux pour l'État, parce qu'il supprimait la responsabilité des sujets. Il défendait à ses prédicateurs de le prêcher devant ses soldats, de peur que ceux-ci ne se crussent prédestinés à la désertion et ne désertassent, pour ce motif. Il veut donc que le prince soit élevé dans la vraie religion chrétienne, dont « le dogme principal est que le Christ est mort pour tous les hommes ». — « Vous ne devez pas faire de lui un particulariste, dit-il ; il doit croire à la grâce universelle. »

Les conseils de morale sont beaucoup plus pratiques aussi dans l'instruction de 1718. Le roi entend que son fils soit prémuni contre certaines vanités qui coûtent cher, les opéras, comédies et autres mondanités : « Donnez-lui-en le dégoût. » Il interdit la flatterie, sous peine d'encourir « sa plus grande disgrâce ». Il commande d'employer « tous les moyens imaginables » de combattre l'orgueil et la superbe. Il faut, au contraire, « accoutumer le prince au ménage, à l'économie, à la modestie, et veiller à ce qu'il devienne un bon économe, et apprenne peu à peu tout ce qu'il faut pour cela. »

*
* *

Les corrections faites par Frédéric-Guillaume à l'instruction de 1695 le rangent parmi les pédagogues qui veulent faire de l'éducation la préparation directe à la vie réelle. Le problème s'est posé devant son esprit en ces termes : étant donné un enfant destiné à la profession de roi, dans un pays déterminé, la Prusse, et à un certain moment de l'histoire de ce pays, que faut-il apprendre à cet enfant? A être roi en Prusse, à ce moment-là. Peut-être bien qu'en d'autres pays, les fils de roi, les dauphins, les princes de Galles, les infants, ont le temps d'étudier des discours sur l'histoire universelle, d'apprendre le latin, et de chercher des aphorismes dans des éditions de classiques à leur usage. Peut-être convient-il aussi qu'ils s'exercent aux belles manières. Se bien tenir au petit ou au grand lever n'est pas chose si naturelle qu'il n'y faille une préparation. Mais, en Prusse, le roi se lève tout seul, au tambour, et se couche sans cérémonie, après avoir fumé sa pipe.

Il n'est pas un potentat comme les rois d'Angleterre, de France ou d'Espagne. Étant « un roi guerdin », comme il disait, il n'a rien à voir avec la grande histoire et les illustres exemples des empereurs ou des rois d'Assyrie, d'Égypte ou de Rome. Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Tacite, ne savent pas les noms de la Poméranie, de la Silésie, du Mecklembourg, de Juliers, de Berg, et autres pays sur lesquels « la maison » a des droits. Ils ignorent la maison elle-même : à quoi donc peuvent-ils servir? Et leur langue? Comment l'employer à l'armée ou dans l'économie? Un ré-

giment est un régiment, non pas une légion ; un fusil est un fusil, non pas une pique; un capitaine est un capitaine, non pas un centurion; il n'y a pas de mot pour dire colonel, et ces Grecs ni ces Romains n'ont pas connu de feld-maréchaux. Tout cet appareil antique est donc encombrant dans sa solennité inutile; il surcharge et gêne l'esprit, comme la grande perruque gêne les mouvements de la tête qu'elle échauffe et fatigue. Un roi de Prusse a besoin d'avoir l'esprit et la tête libres.

Feu Frédéric Ier s'est donc trompé en voulant que son prince royal fût élevé comme un fils de roi classique. Il n'a pas médité la fable de la grenouille qui a crevé en se voulant enfler. A peine assis dans son fauteuil royal, il s'y est carré : il a eu grand tort, il faut descendre du fauteuil, marcher, chevaucher, peiner dans les vraies besognes, sur le réel. L'honneur d'être roi crée le devoir de posséder un vrai royaume, et c'est une présomption par trop forte de croire que le nom suffise, et qu'on ait le droit, parce qu'on se titre comme Louis XIV, de porter la même perruque que lui. Donc, à bas la perruque, la majesté, la solennité, l'histoire universelle et le discours latin.

La réforme de l'instruction de 1695 procède de la même intention que la réforme de la cour, et va au même but. Tout ce que le roi juge inutile, il le supprime. Il prescrit pour l'intelligence de son fils la simple tenue de travail, qui doit être celle du roi, de la cour et de toute cette monarchie née d'hier et qui a sa fortune à faire.

*
* *

Pour les mêmes raisons, le roi a retranché tout cérémonial de la vie de l'écolier. Il avait été, lui, accablé de solennités pédagogiques. En 1695, le jour où son gouverneur, le comte de Dohna, fut installé, la cour assemblée avait entendu un très long discours du ministre d'État Fuchs : « Les langes d'un enfant né pour la pourpre, avait-il dit, nous inspirent toujours une secrète vénération, mais parfois ils renferment un Busiris cruel au lieu d'un Hercule magnanime; un sanguinaire Domitien au lieu d'un Tite humain et clément. » Mais, bien vite, Fuchs s'était rassuré : « Il ne peut sortir du glorieux sang de Brandebourg et de Brunswick qu'un digne successeur de tant de héros illustres, dont les vertus ont rempli tout l'univers de l'éclat de leur gloire. » Puis, montrant le jeune prince : « Ces yeux vifs et pleins de feu, ce port majestueux et agréable ne nous disent-ils point, par avance, qu'un corps si bien formé doit être animé par un esprit meilleur encore ! Cette union du corps et de l'esprit rassemblera quelque jour en ce prince la valeur d'un David, la sagesse d'un Salomon, la clémence d'un Auguste, la débonnaireté d'un Tite, pour qu'il soit à son tour les délices du genre humain... » Frédéric-Guillaume avait sans doute bâillé à cette fête d'inauguration de ses études. Il haïssait les métaphores. Ce réaliste a souvent parlé du drap bleu de ses soldats, mais jamais de pourpre. Il supprima donc la cérémonie.

Il avait été contraint de subir de temps à autre, quand il était écolier, des examens devant la cour assemblée, le roi séant en son trône, comme de raison.

Nous avons le rituel d'une de ces fêtes, qui dura deux jours entiers. Le premier jour, dit le programme dressé par MM. les éphores, Son Altesse Royale lira de l'allemand imprimé et manuscrit, écrira sous la dictée, fera quelques règles d'arithmétique, lira dans un livre français choisi par Sa Majesté, et dira en français la morale et le sens de quelques fables. Elle traduira du latin en allemand, des passages de *l'Orbis pictus*, et, de l'allemand en latin, des versets de la Bible. Elle fera voir ce qu'elle sait de géographie, jusqu'à la carte de l'Allemagne exclusivement. Le second jour, le prince récitera des sentences latines, jusqu'à ce que Sa Majesté ordonne de cesser. Il sera interrogé sur un abrégé de l'histoire sainte et profane et de l'histoire de Brandebourg, et sur la géographie de l'Allemagne, en grands détails : longueur et largeur du pays, latitude et longitude, fleuves, provinces, villes principales; États immédiats de l'empire avec l'étendue de leurs territoires ; division de l'empire en cercles avec leurs directeurs, etc.

Le programme ajoutait qu'il ne serait pas fait mention des prières, passages de l'Écriture sainte, psaumes et chansons spirituelles, non plus que bien d'autres connaissances dont on a nourri l'âme et formé le cœur de Son Altesse. On laissait également de côté les exercices militaires, l'équitation, la danse, le clavecin, la flûte, tout le monde sachant qu'en ces choses, Son Altesse était fort avancée.

Ces examens avaient été, sans doute, insupportables au prince Il s'en tirait assez bien, paraît-il, puisque le roi le récompensa plusieurs fois, à beaux ducats comptants; mais il est probable que MM. les éphores y mettaient du leur, et s'arrangeaient pour faire briller Son Altesse. Ils avaient le souci de leur gloire et de leur intérêt. A la fin du programme, en *post-scriptum*, ils implorent la grâce de Dieu et la gracieuse continuation de la confiance de leurs Majestés. Ils font valoir le mérite des succès qu'ils ont obtenus, en disant que « Son Altesse Royale, suivant l'ordinaire des esprits qui promettent beaucoup de jugement et de solidité, a de la peine à apprendre ». Tout cela sent fort la comédie de cour. Frédéric-Guillaume remplaça cette solennité par des récapitulations hebdomadaires. Le samedi matin, le prince était interrogé sur le travail de la semaine. S'il avait « profité », il avait congé l'après-midi. Si non, il repassait, pendant une étude de quatre heures, ce qu'il n'avait pas su.

*
* *

Le roi de Prusse avait l'habitude de ne rien abandonner au hasard, et le don de voir en toute chose le dé-

-tail, à son exacte place; son plus grand plaisir était de réglementer. Aussi a-t-il voulu régler minute par minute l'emploi des journées de son fils.

Le dimanche, le prince se lèvera à sept heures. Dès qu'il aura mis ses pantoufles, il s'agenouillera devant son lit, et récitera à haute voix cette prière : « Seigneur Dieu, Père sacré, je te remercie de tout cœur de m'avoir donné cette nuit, par un effet de ta grâce. Au nom de Jésus, mon sauveur, fais que je sois docile à ta volonté sainte, et que je ne commette, ni aujourd'hui, ni demain, une action qui me sépare de toi. *Amen.* »

La prière dite, le prince, vivement, au galop (*geschwind, hurtig*), se lavera, se poudrera, s'habillera. Pour la prière et la toilette, il n'emploiera qu'un quart d'heure juste. Il déjeunera en sept minutes. Alors entreront le précepteur et tous les domestiques. Tous se mettront à genoux pour réciter la grande prière; ils entendront une lecture de la Bible et chanteront un cantique. Pour tout cela, vingt-trois minutes. Le précepteur lira ensuite l'évangile du dimanche, le commentera et fera réciter au prince le catéchisme. Le prince sera conduit alors auprès du Roi, avec lequel il ira à l'église et dînera. Il disposera du reste de la journée. A neuf heures et demie, il dira bonsoir à son père, rentrera chez lui, se déshabillera au galop, *geschwind*, et se lavera les mains. Le précepteur lira la prière et chantera un cantique : le prince devra être au lit à dix heures et demie.

Les jours de semaine, lever à six heures. Le prince ne se retournera pas dans son lit. Il se lèvera tout de suite (*sogleich*), se mettra à genoux, récitera la petite prière; puis, au galop (*geschwind*), il se chaussera, se lavera la figure et les mains, mais sans employer le savon; il vêtira son casaquin et se fera peigner, mais non poudrer. Pendant qu'on le peignera, il boira son thé ou son café. A six heures et demie entreront le précepteur et les domestiques : lecture de la grande prière et d'un chapitre de la Bible; chant d'un cantique.

Les leçons se succèdent ensuite de sept heures à onze heures moins le quart. Alors le prince, au galop (*geschwind*), se lave le visage et les mains, en se servant du savon pour les mains seulement. Il se fait poudrer, met son habit, et se rend chez le roi pour y rester depuis onze heures jusqu'à deux heures. Après quoi, les leçons reprennent pour durer jusqu'à cinq heures. Le prince dispose de son temps jusqu'au coucher, comme il lui plaira, « pourvu qu'il ne fasse rien qui soit contraire à la volonté de Dieu ». Le programme est terminé par une dernière recommandation de s'habiller vite et de se tenir toujours propre, *duss er propre und reenlich werde*.

Le roi a donc tout prévu, tout ordonné, depuis la façon de se laver les mains, jusqu'à la façon de croire, en passant par la méthode pour cultiver l'intelligence. Il voulait que son fils fût en tout semblable à lui, exact, appliqué, prompt, pratique, dévot et soldat. Il aimait cet enfant. Il emploie pour parler de lui des expressions familières : « Le reste de la journée sera pour Fritz, *vor Fritzen.* » Il voulait être aimé par lui. Il avait souffert sans doute de l'éloignement où l'avait tenu la majesté de son père, qu'il craignait beaucoup. Il défend que l'on inspire à Fritz aucun sentiment de crainte à son égard.

Sans doute, ce fils doit être soumis à son père, mais point servilement (*sklavisch*). Ce qui importe surtout, c'est que l'enfant ait confiance en lui et qu'il le considère comme son meilleur ami. Dans une première rédaction de l'instruction de 1718, il avait écrit, pour caractériser le genre d'affection qu'il souhaitait, les mots « amour fraternel ». Il consent que son fils redoute sa mère, mais non lui : « Vous lui ferez peur de sa mère, mais de moi, jamais. » Et il était convaincu que tout irait pour le mieux, dans la meilleure des éducations possibles. En toute bonne foi, il croyait que l'on manœuvre un esprit comme un régiment, et qu'une âme se peut exploiter comme un domaine.

*
* *

Ceux qui avaient connu Frédéric-Guillaume enfant, Mme de Roucoulle, par exemple, durent admirer combien peu Fritz ressemblait à son père.

Frédéric-Guillaume était arrivé au monde très robuste. Sa grand'mère, l'électrice de Hanovre, venue à Berlin pour le voir naître, avait admiré la forte structure de ses membres. Dès l'âge de quatre ans, il était un espiègle redoutable. Un jour, il arracha, pendant qu'on l'habillait, une boucle de ses souliers, et la mit dans sa bouche. Comme on voulait la lui enlever, il l'avala. Sa mère poussa des cris qui auraient « attendri des rochers »; son père, si majestueux qu'il fût, faillit perdre le sens, mais les médecins prescrivirent un purgatif : la boucle est exposée dans une vitrine au musée des Hohenzollern, à Berlin. En grandissant, il prit le goût des méchantes farces. J'en ai déjà dit quelques-unes. Il était extrêmement brutal. On dut le faire revenir de chez les grands-parents de Hanovre où il avait été envoyé : il y battait comme plâtre son cousin le futur George II d'Angleterre qu'il a détesté toute sa vie. Il fallut un jour lui arracher des mains le prince de Courlande, qu'il tenait par les cheveux.

Il n'avait aucune bonne grâce, point la moindre coquetterie d'enfant qui veut plaire. Il fuyait les dames, rougissait lorsqu'elles lui baisaient les mains par respect, et, quand il fallait leur parler, ne leur disait que « des sottises » au grand désespoir de Sophie-Charlotte, qui trouvait que « l'amour polit l'esprit et adoucit les mœurs ». C'était un sauvageon grossier.

Le petit Fritz était, dit sa sœur Wilhelmine, « d'une constitution très faible. Son humeur taciturne et son peu de vivacité donnaient de justes craintes pour ses jours. » Il eut plusieurs maladies pendant sa petite enfance; il s'affermit, mais demeura très délicat, avec un air de tristesse, pensant longtemps avant que de ré-

poudre. C'était d'ailleurs un gentil enfant, très aimé de son entourage, et, à quelques colères près, un « esprit angélique ».

Wilhelmine assure qu'il apprenait lentement, mais cela signifie sans doute qu'il répugnait à de certaines choses, ou qu'il avait des distractions de jeune esprit qui regarde à côté, par un effet d'indépendance native. D'autres témoins louent ses heureuses qualités, et l'incroyable facilité qu'il avait d'apprendre tout ce qu'il voulait. Il adorait Wilhelmine, son aînée de trois ans à peu près, dont tout le monde louait la précocité, car elle avait toutes les façons d'une grande demoiselle; elle était vive, sensible, et elle aimait son frère. « Mon unique récréation était de voir mon frère. Jamais tendresse n'a égalé la nôtre. »

Ils étaient jolis tous les deux; Pesne les a peints ensemble : Fritz (il a environ cinq ans) est en robe de velours, décolleté, avec le grand cordon et la plaque de l'Aigle noir; il est coiffé d'un bonnet à grande plume. La main droite, qui tient une baguette, est levée avec un geste qui signifie : En avant! Il regarde sa sœur, comme pour l'entraîner. Wilhelmine porte, sur une robe de marquise à la Watteau, un manteau de velours à grande traîne. Elle regarde le public; une de ses mains soutient une gerbe de fleurs dans un pli du manteau. L'autre, posée sur le tambour, arrête la main de Fritz, qu'elle empêche de battre la caisse. Elle est bien la grande sœur qui mène le petit frère. Des deux têtes tombent des boucles blondes. Fritz a le menton plus ferme, mais s'ils échangeaient leurs vêtements, on ne saurait dire qui est le garçon et qui est la fille.

*
* *

Il y a donc en Fritz une délicatesse, une fine distinction de nature, que son père n'avait pas prévue, et qu'il ne voyait peut-être pas. Pourtant le petit prince ne donna d'abord au roi que des sujets de contentement. Il jouait très bien au petit soldat. Il n'avait pas encore six ans, quand son père organisa pour lui une « compagnie des cadets du prince royal », composée de cent trente et un enfants, choisis dans plusieurs écoles de cadets. L'effectif fut augmenté peu à peu et la compagnie devint le « Royal-Prince-Royal-Bataillon de cadets ». C'était une pépinière de héros futurs pour les guerres du grand règne. On n'y avait semé que la meilleur graine : hobereaux, fils de hobereaux, soldats, fils de soldats. Ces pygmées composaient une miniature de troupe modèle. Ils apprenaient l'art de renoncer au mouvement personnel, de s'engrener dans une machine joujou, correcte, exacte, propre, et de fondre leurs petits gestes dans le geste d'ensemble.

Fritz s'exerça d'abord dans le rang, commandé par l'instructeur Rentzell, un grand, qui avait dix-sept ans. Puis il commanda lui-même. Il eut l'honneur d'être passé en revue par le tsar Pierre et par son grand-père, le roi d'Angleterre, qui l'admirèrent fort. En 1721, pour son jour de naissance, le roi lui fit cadeau d'un petit arsenal, installé dans une des chambres du château, à Berlin.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,

écrira plus tard Frédéric. Le père, en effet, en avait mis partout.

Il semblait que Fritz s'appliquât en toute chose à être agréable à son père. Nous avons les lettres qu'il lui écrivait alors. Pour la première, qui est de 1717, sa main a été conduite ; il a écrit la seconde tout seul, aussi prie-t-il le roi de la garder en souvenir de lui. C'est une jolie correspondance de petit officier. Le prince communique « la liste » de sa compagnie de cadets. Il remercie pour un nouveau cadet qui lui a été envoyé; il espère que cette recrue grandira bientôt et prendra place un jour dans le premier bataillon, où Frédéric-Guillaume n'admettait que des géants. Il fait un rapport sur sa compagnie, qui a fort bien exécuté le maniement d'armes et « si bien tiré, qu'il était impossible de mieux faire »; pour la peine, il lui a donné un tonneau de bière. Tout cela devait aller au cœur du roi.

Le « cher papa », qui était grand chasseur, dut apprendre aussi avec joie que son fils avait tué un lièvre et tiré son premier perdreau. Mais voici qui dut le transporter d'aise. En 1720, Fritz composa en français un petit morceau sous le titre : *Manière de vivre d'un prince de grande naissance.*

Il faut, disait-il, avoir le cœur bien placé, la religion réformée, craindre Dieu d'une manière, pas comme les gens qui le font pour de l'argent, non pas pour la terre. Il faut aimer son père et sa mère; il faut être reconnaissant.

Il faut aimer Dieu de tout son cœur, car, quand on l'aime, on fait tout pour lui faire plaisir. Il ne faut pas faire de longues prières, comme les pharisiens, une petite. Il faut remercier Jésus-Christ de la bonté qu'il a eue de se faire crucifier pour nous, pauvres pécheurs. Il ne faut jamais renoncer à la religion réformée, et dans ses maladies, que Dieu nous les avait envoyées pour nous ressouvenir que nous étions des pécheurs, et il ne faut pas les aller penser, je ne suis pas malade, je peux vainqure Dieu, il faut toujours penser, je suis un pécheur. Il ne faut pas aimer une chose trop, il faut être obligant, civil, parler à tous les gens; quand on sait bien faire et qu'on ne le fait pas, c'est un péché. Il faut faire comme il y a dans les dix commandements, point voler, point se souiller, et penser toujours, tout ce que je fais de bien vient de Dieu. Il faut toujours penser à rien de mal, tout ce qu'il vient dans l'esprit de mal, ça vient du diable. Il faut penser à un passage de l'Écriture, qui s'appelle : « Soyez à jeun et veillez, car votre ennemi, le diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer ; résistez-lui fermement dans la foi.

FRIEDRICH.

Le 4 octobre 1720.

« Il faut bien remarquer, dit Kalkstein, au sujet de cette pièce, dont il a pris copie sur l'original, que S. A. R. Monseigneur le Prince Royal de Prusse a écrit ceci le 4 d'octobre au matin, de son propre mouvement et sans en avoir communiqué le dessein à qui que ce soit, à l'âge de huit ans, huit mois et onze jours. » Kalkstein assure n'avoir « ni ajouté ni ôté la moindre lettre ». Pourtant il a dû, au moins, corriger l'orthographe, car le prince, longtemps après cette date, orthographiait de telle façon qu'il est difficile de comprendre ses phrases à première lecture. Il est clair d'ailleurs que l'enfant n'a fait que répéter des leçons d'instruction religieuse, et probablement mot pour mot. Chose curieuse pourtant que le premier écrit du grand Frédéric ait été cette « Manière de vivre d'un prince de grande naissance». « Dieu veuille, dit Kalkstein, le confirmer dans ces sentiments pieux et qui sont véritablement au-dessus de son âge ! » C'était aussi le plus cher souhait du roi Frédéric-Guillaume.

*
* *

Cependant, dans les leçons de chaque jour, dans le tête-à-tête avec Duhan, peu à peu, sans que personne s'en aperçût, un travail s'opérait, tout différent de ces exercices du petit soldat et du jeune chrétien. L'éducation du prince débordait le cadre que le roi avait tracé. Duhan ne désobéissait pas de propos délibéré aux instructions qu'il avait reçues; mais, malgré lui, il amendait, retranchait, ajoutait. Il corrigeait la lettre par l'esprit. Le roi, lorsqu'il s'en apercevait, essayait de ramener Duhan à la lettre. Il avait ordonné que Fritz apprît l'histoire dans le *Theatrum europæum*, collection de volumes *in-folio*, avec cartes, plans, illustrations, où les faits étaient énumérés année par année, depuis 1617. C'était un répertoire énorme et indigeste. Duhan s'arrangeait pour que le prince ne s'y perdît pas :

« Je me propose, dit-il dans une note au roi, pour épargner à Son Altesse Royale la peine de lire ce long ouvrage, de lui en recueillir les événements les *plus remarquables*, selon l'ordre du livre même. » Le roi écrit en marge : *tous les événements*. Duhan ajoute qu'il mettra Monseigneur « en état de raisonner sur les événements toutes les fois qu'on les lui indiquera. Cependant, Monseigneur n'aura pas besoin de rien apprendre par cœur, si ce n'est les noms des personnes illustres, des principales batailles, des principaux sièges et les précis des traités de paix ». Le roi réplique en marge : « Il faut qu'il apprenne par cœur, cela lui fera la mémoire. »

Propositions et réponses montrent bien le conflit des deux intentions : le roi ne se soucie pas des considérations générales ; la philosophie de l'histoire n'est pas de son goût. Il veut des faits, encore des faits, des faits toujours. Mais si le précepteur avait obéi au roi, le prince aurait dû apprendre deux ou trois volumes *in-folio*, chaque année. Duhan ne l'a certainement pas mis à cette torture.

Le précepteur terminait sa note en disant qu'il serait bon de répéter de temps en temps l'abrégé de l'histoire de Brandebourg : « Bon, écrit le roi, mais l'histoire des Grecs et des Romains doit être abolie; elle ne sert à rien. » Ici, le maître avait beau ne pas vouloir désobéir au roi, le sacrifice de l'antiquité était au-dessus de ses forces. Aujourd'hui, nous qui avons vécu un siècle de plus, un siècle chargé de choses, d'idées et de sentiments, puissant entre tous, et qui a renouvelé les opinions de l'homme sur lui-même et sur toutes matières; nous qui sentons clairement qu'un destin s'achève et qu'un destin commence, et que le présent enfante un avenir, nous n'avons plus le loisir de regarder vers le passé. L'antiquité gardera quelque temps encore pour des initiés les grâces de ses arts et le charme de son éternelle et simple sagesse. Puis elle s'évanouira dans la nuit. Il y a cent ans, elle était la lumière.

Les hommes cultivés y vivaient la vie de leur intelligence. Ils y trouvaient la perfection de la forme et de la pensée, les types des vertus et des vices, l'expression des douleurs et des joies. La morale de « l'honnête homme », comme ils disaient, était une réminiscence; leurs maximes, des citations. L'envieux s'appelait Zoïle; le laid, Thersite; le héros triomphant, Achille; le héros malheureux, Hector; Marathon et Zama étaient des combats d'hier; Pythagore, Solon, Numa, les modèles inimitables des législateurs. La mythologie classique n'était pas réduite à n'être qu'une des mille façons humaines d'exprimer les pensées et les rêves de l'homme, et non la meilleure ni la plus profonde. Les doctes comme les poètes s'y complaisaient, familiers avec toutes ses imaginations et ses jolis détours.

Ne pas faire connaître à son prince les Grecs et les Romains, c'était donc impossible à Duhan, tout à fait impossible. Les anciens devaient revenir souvent dans la conversation du maître et de l'élève. Le prétexte le plus commode à parler d'eux fut sans doute la lecture du *Télémaque*. Frédéric-Guillaume n'avait ici rien à redire. Enfant, il avait lu ce livre avec sa mère, qui le lui commentait. Sophie-Charlotte avait cru trouver dans l'étude de cette œuvre calme, toute empreinte de sérénité hellénique, le moyen de policer son sauvageon.

Elle se promenait avec son fils, dans le parc de Charlottenbourg, le *Télémaque* à la main; elle lisait, expliquait, interrogeait. Elle a même fait rédiger ses demandes et les réponses de Frédéric-Guillaume, qui parlait comme un sage de Sésostris, de Pygmalion, du bon ministre Narbas, du mauvais ministre Métophis, et disait son admiration pour la force d'âme de Télémaque fuyant la belle Eucharis. Ce dialogue édifiant du fils et de la mère était imprimé en tête de l'édition où Duhan et Frédéric lurent ensemble l'œuvre de Fénelon.

Or, Télémaque est un héros, élevé pour la vertu et pour la gloire, selon les maximes de la sagesse antique. Cette lecture dut transporter l'imagination de Fritz loin de la Sprée et de la Havel, de sa compagnie de cadets, des recrues géantes et de l'histoire du Brandebourg, du Brunswick et de la Hesse.

*
* *

Il était bien difficile d'apprendre l'antiquité sans savoir les langues anciennes. Duhan essaya, dit-on, de ruser. Un prince royal, héritier d'un électorat, devait avoir lu la Bulle d'or, qui était une des constitutions du saint empire romain de la nation germanique. On y voyait les privilèges des seigneurs électeurs, la place qui leur était assignée dans les cortèges impériaux, dans les séances impériales et dans la salle des festins où l'empereur dînait, couronne en tête; et, sur ce fond de cérémonies, était peinte en relief l'anarchie de la vieille Allemagne. Duhan imagina de faire expliquer au prince ce document vénérable. Il chargea de ce soin un maître auxiliaire, mais le malheur voulut que le roi entrât chez son fils au cours d'une de ces leçons : « Que fais-tu là, maraud, demanda-t-il au maître? » — « Majesté, répondit le pauvre homme, j'explique à Son Altesse la Bulle d'or. » — « Attends, répliqua Frédéric-Guillaume, je vais te *Bulle dorer*, » et il leva sa canne.

Ainsi finit l'enseignement de la langue latine. Fritz en apprit pourtant en cachette quelques éléments, qui lui permirent de faire plus tard quelques citations, étranges, il est vrai; car, à côté de : *O tempora! O mores!* et de *Dominus vobiscum*, qui sont corrects, on trouve, dans sa provision d'aphorismes, un : *Beatus pauperes spiritus;* un : *Compille intrare;* un : *De gustibus non est disputandus*, qui prouvent, comme le pensait Frédéric-Guillaume, que pour apprendre à régner et à vaincre, le latin n'était pas nécessaire.

Frédéric lut dans des traductions les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. Il était grand liseur. Il a raconté plus tard que sa sœur Wilhelmine lui ayant fait « honte de négliger ses talents, il s'était mis à la lecture ». Il commença par des romans : « J'avais attrapé *Pierre de Provence* (c'était un roman provençal traduit en français). On ne voulait pas que je le lusse; je le cachais et, quand mon gouverneur le général Fink et mon valet de chambre dormaient, je passais dans une autre chambre, où je trouvais une lampe dans la cheminée. Je m'accroupissais et je lisais. » Jolie scène d'enfant liseur, où se révèle une des principales passions de Frédéric, qui lui donnera tant de joies et charmera même les heures terribles de sa vie. Mais l'enfant apprenait ainsi à goûter au fruit défendu. A l'heure où il lisait, la consigne était de dormir. Le roi n'aurait point permis cette infraction à la discipline, même si la lecture en cachette avait été celle du *Theatrum europæum*. Il aurait défendu bien d'autres choses encore, s'il les avait connues. Il ne voyait pas s'élever dans l'esprit de son fils un idéal tout différent du « réel » qu'il prétendait lui imposer, ni croître le plaisir de la désobéissance cachée, de la contradiction et de l'opposition. Un beau jour pourtant, toutes sortes d'indices vagues d'une façon d'être, à lui déplaisante, lui ouvriront les yeux. Il se demandera « ce qui peut bien se passer dans cette petite tête ». A mesure qu'il devinera ce qui se passe, il s'inquiétera, s'irritera; à la fin, il s'affolera, et la famille royale de Prusse sera troublée par un conflit violent du père et du fils, qui rappellera les drames terribles joués par Philippe II et don Carlos, par Pierre le Grand et Alexis.

ERNEST LAVISSE.

LA PETITE-GAULE

Esquisse sociale.

L'île de la Petite-Gaule est une île de 48 kilomètres de long sur 25 de large, située par 41 degrés de latitude sud et 139 de longitude ouest. Le climat y est très doux; le sol, extrêmement fertile, produit en abondance diverses espèces de bois et se prête à tous les genres de culture. Le point le plus élevé de l'île est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais ce pic occupe l'extrémité méridionale; la partie nord descend en pente douce vers la mer. Le territoire est divisé en deux parties inégales, dont la plus petite est à gauche et la plus grande à droite d'une rivière dont l'embouchure offre le seul port de l'île.

Elle était entièrement déserte lorsque y arriva un convoi de condamnés, sur un bâtiment de l'État escorté par deux croiseurs et une frégate. C'était la première application de la nouvelle loi sur la déportation.

Depuis quelques années, la criminalité avait pris un tel développement que les pouvoirs publics durent s'en préoccuper. Il y avait longtemps qu'on ne réprimait plus les menues infractions aux lois, telles que la contrebande, les contraventions en matière fiscale, les vols au-dessous de cinquante francs, la diffamation, et les violences qui n'entraînaient pas la perte d'un membre; mais les malfaiteurs n'eurent pas la modération de se renfermer dans le domaine qui leur était ainsi abandonné. Tous les jours, sur tous les points du territoire, on constatait une progression effrayante dans les délits et dans les crimes. L'agression nocturne était devenue si usuelle que les journaux cessèrent de la mentionner dans les faits divers; l'avortement se pratiquait, pour ainsi dire, au grand jour; les incendiaires ne prenaient presque plus la peine de nier leurs sinistres exploits : ils s'en vantaient même quand ils pouvaient attribuer à leur acte le caractère d'une

vengeance. Enfin la vie des citoyens n'était plus en sûreté : les empoisonnements, les assassinats par guet-apens ou à force ouverte, atteignaient les classes de la société qui jusqu'alors avaient joui d'une immunité relative, et on ne pouvait plus dire des victimes que cela ne leur serait pas arrivé si elles n'avaient pas eu de mauvaises fréquentations.

On avait commencé par s'en prendre à l'énervement de la répression. La magistrature, mise en demeure de déployer toute la rigueur des lois, et se conformant au vœu public, appliquait consciencieusement le maximum. Le jury lui-même, contrairement à toute attente, était entré dans les voies d'une sévérité éclairée : il ne prononçait plus d'acquittements scandaleux, n'admettait qu'à bon escient les circonstances atténuantes et n'hésitait pas à frapper les coupables, même dans les affaires passionnelles. La fermeté du chef de l'État, venant en aide à ces dispositions commandées par l'urgence du péril social, savait enfin réserver l'exercice du droit de grâce pour les cas exceptionnels où le crime n'exclut pas une certaine sympathie.

L'ensemble de ces mesures n'avait pas encore produit l'effet qu'on en pouvait attendre, le débordement de la récidive n'était pas contenu, l'insuffisance de l'intimidation éclatait à tous les yeux, et cependant on se trouvait déjà en présence de difficultés d'un autre ordre. La peine de mort, si on l'eût appliquée toutes les fois qu'elle était juridiquement applicable, aurait pris les proportions d'un massacre, et les autres condamnations s'étaient multipliées à tel point qu'il fallut à tout prix aviser à l'encombrement des prisons; les bagnes eux-mêmes regorgeaient de monde. Et le problème ne consistait pas seulement à trouver de la place pour loger cette population de condamnés : il se compliquait d'une question budgétaire. On ne pouvait pas employer tout l'or du pays à héberger un ramassis de malandrins.

Alors le Parlement, après de longs débats aussi brillants qu'approfondis, prit un parti héroïque. Sans s'arrêter aux criailleries de théoriciens philanthropes et sentimentaux, il vota une loi aux termes de laquelle tous les récidivistes condamnés à plus de dix ans de réclusion devaient être transportés dans une île déserte, avec un vêtement de rechange, des outils de travail et un an de vivres, pour y être abandonnés à eux-mêmes et se tirer d'affaire comme ils pourraient.

On savait d'avance qu'un certain nombre d'entre eux ne pourraient pas vivre longtemps au delà d'un an, mais on s'y résignait. Comme ils avaient tous à peu près mérité la mort, c'était encore une atténuation de les exposer seulement à une mort éventuelle.

La composition du premier convoi fut telle que les âmes les plus sensibles ne purent s'apitoyer sur le sort probablement réservé aux déportés. C'étaient six cents individus, triés avec soin dans ce qu'offrait de pire la catégorie des condamnés à des peines afflictives et infamantes : trois cents hommes et exactement autant de femmes, entre vingt et un et quarante-neuf ans, tous convaincus de plusieurs crimes et délits. Les hommes étaient des assassins, des voleurs avec escalade et effraction, des malfaiteurs de la plus dangereuse espèce ; on y remarquait quelques parricides. Les femmes avaient empoisonné, s'étaient signalées à la police par le scandale de leur inconduite, avaient tué leurs enfants, ou s'étaient rendues complices de meurtres ; les moins coupables étaient des incendiaires d'habitude.

Pour transporter un personnel aussi peu maniable, il fallut prendre des précautions spéciales ; on n'aurait pu laisser les condamnés communiquer entre eux pendant la traversée, sans s'exposer à des mutineries qui auraient nécessité l'emploi de la force, et l'administration pénitentiaire, pour donner à l'expérience toute sa valeur, mettait son amour-propre à ce que les déportés fussent amenés sains et saufs à leur destination. Le transport de l'État avait donc été aménagé en cellules indépendantes, et chaque individu resta isolé pendant toute la durée de la traversée, qui s'accomplit dans d'excellentes conditions.

Par une belle matinée d'automne, l'amiral mouilla en rade de la Petite-Gaule ; il commença par assurer le blocus en détachant les deux croiseurs sur la côte est et sur la côte ouest de l'île qu'ils devaient surveiller étroitement. Les commandants avaient des instructions aussi simples que précises : la croisière ne devait laisser entrer ni sortir personne.

Ensuite l'amiral fit procéder au débarquement des caisses contenant les vêtements, les outils et les vivres; les chaloupes remontèrent la rivière à une distance de trois kilomètres pour trouver un accès facile et déposèrent la cargaison sur la rive droite dans un lieu sec et garanti contre les ardeurs du soleil : ce n'était d'ailleurs qu'un magasin provisoire, les déportés devant aviser eux-mêmes à la conservation de leurs vivres et de leur matériel.

Enfin l'amiral fit mettre à terre les condamnés en prenant pour point d'atterrissement le cap formé par l'océan et la rive droite de l'embouchure. A mesure qu'ils arrivaient, ils étaient reçus dans un demi-cercle formé par l'équipage de la frégate, les fusils chargés, prêts à faire feu au moindre signe de rébellion. Quand les trois cents hommes et les trois cents femmes furent rassemblés sur la côte, l'amiral s'avança au milieu d'eux et leur tint ce discours :

Mes amis, vous êtes exclus de la société contre laquelle vous vous étiez mis en insurrection permanente; il était impossible de vous conserver plus longtemps le bénéfice des lois que vous avez foulées aux pieds. Mais en vous rendant à la vie de nature, vers laquelle semblent vous porter vos goûts et vos habitudes, le gouvernement n'a pas voulu vous refuser toute miséricorde. En remontant le cours de la ri-

vière, vous trouverez à une demi-heure d'ici des ressources qui vous permettront d'attendre la prochaine récolte, si vous savez les ménager; seulement, pour récolter dans un an, il faut vous mettre au travail tout de suite : ce n'est que par le travail que vous pourrez vous régénérer, faire souche d'honnêtes gens et devenir peut-être un grand peuple. La plupart d'entre vous ne manquent ni de vigueur ni de courage. En utilisant ces précieuses qualités mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent et en y ajoutant l'ordre et la patience, sans lesquels rien ne se fait de durable, vous pouvez vous préparer un sort qu'envieront beaucoup d'honnêtes gens. L'agriculture vous donnera en abondance les produits nécessaires à la vie; vous pourrez les transformer et les échanger, donner un libre essor à l'industrie et courir les chances, parfois heureuses, du commerce. Une fois vos premiers besoins satisfaits, vous contracterez des unions qui, je l'espère, deviendront fécondes, et vous élèverez vos enfants dans le respect de ces institutions que vous avez trop méconnues : la propriété et la famille. La Providence bénira vos efforts, et la religion vous viendra par surcroît. D'ailleurs, vous êtes libres de faire tout ce qui vous conviendra, excepté de sortir de l'île. Ceux qui essayeront de s'évader, on leur tirera des coups de fusil, voilà tout. Maintenant, un dernier mot : croyez-en la parole d'un vieux marin qui ne vous veut que du bien, vous n'avez chance de prospérer que si, au lieu de vous battre, vous savez vous entendre. Concertez-vous, adoptez en commun quelques règles simples et équitables pour l'organisation de vos travaux et le partage des produits, observez de bonne foi les lois que vous aurez consenties, usez de bienveillance les uns envers les autres, et souvenez-vous que la première condition du succès, c'est l'union.

Cela dit, l'amiral fit rompre le cercle et retourna avec son monde à bord de la frégate.

*
* *

Après le départ de la troupe, les six cents déportés, hommes et femmes, se regardèrent un instant d'un air ahuri. Au sortir des cabines où ils venaient de passer plusieurs semaines, ils se sentaient un peu étourdis par le grand jour et le grand air, et c'était la première fois qu'ils se voyaient les uns les autres. Mais cette stupeur dura peu.

Le discours de l'amiral avait produit son effet. Un petit homme à nez pointu éleva le premier la voix pour dire qu'il fallait d'abord décider comment on se partagerait les provisions. A peine eut-il prononcé quelques mots que cent interruptions éclatèrent à la fois.

— Il faut faire six cents parts et tirer au sort. Chacun son lot.

— Qui fera les parts?

— Il faut que chaque lot contienne une part de chaque chose.

— Commençons par savoir ce qu'il y a.

— Nous n'en sortirons pas si nous parlons tous en même temps.

— Il faudrait un chef.

— Pas de chef. Nommons un comité.

— Est-ce que les femmes voteront?

— Pourquoi pas?

— Allons donc!

— Comment voulez-vous nommer un comité? Nous ne nous connaissons pas. Chacun votera pour lui-même.

— Il faut nommer les six plus vieux.

— Non. Les six plus jeunes.

— Est-ce que vous avez votre acte de naissance?

— Ou bien les six plus grands.

— Pourquoi pas les six plus gros?

— D'abord il faudrait un président pour diriger le débat.

— Voulez-vous que je préside?

— Non. Pas vous. Moi.

— Votons par acclamation.

— Sur quoi est-ce qu'on vote?

Un homme qui était monté sur une grosse pierre et qui avait la voix très forte cria :

— Silence!

On se tut un instant. Il ajouta :

— Voulez-vous m'écouter?

On lui répondit :

— Parlez!

Il exposa que le seul moyen de s'entendre était d'organiser une distribution méthodique, mais que plusieurs systèmes étaient proposés et qu'il allait les mettre successivement aux voix. A ce moment quelqu'un cria :

— Et celui-là, où va-t-il donc?

Un individu s'était détaché de la masse et filait sans bruit en remontant la rivière. On le héla, mais comme il ne revenait pas tout de suite, plusieurs déportés s'écrièrent qu'il ne fallait permettre à personne de s'éloigner et s'élancèrent à la poursuite du fugitif. Quelques-uns, après l'avoir rejoint, le dépassèrent au lieu de le ramener et prirent leur course dans la direction des caisses. Aussitôt qu'on s'aperçut de ce mouvement il s'éleva une grande clameur. Tout le monde pensa que les premiers arrivés allaient s'adjuger ce qu'il y aurait de mieux dans les caisses et qu'il ne s'agissait pas de délibérer, mais d'arriver à temps pour prendre sa part. Alors ce fut une débandade générale. Les plus agiles prirent la tête de la colonne, les autres suivirent en s'échelonnant suivant la rapidité de leur course, et les femmes s'acheminèrent dans la même direction en se hâtant de leur mieux.

Les premiers qui arrivèrent sur l'emplacement où étaient déposées les caisses furent surpris de l'importance de leur butin : ils s'étaient imaginé qu'ils allaient bourrer leurs poches, mais ils se trouvaient en présence d'approvisionnements dont ils ne savaient que faire. Il y avait du biscuit, de la viande conservée, de l'eau-de-vie, des légumes secs, du sel, de la pharmacie,

des outils aratoires et autres, des étoffes, des semences, toutes sortes d'objets qui pouvaient rendre les plus grands services, mais qui n'étaient pas susceptibles d'une appropriation immédiate. Ils avaient à peine eu le temps de jeter un coup d'œil sur le magasin qu'ils furent rejoints par le gros de l'effectif.

Personne ne songea à reprendre la délibération interrompue.

Un homme dit à son voisin :

— Prenons cette caisse, et portons-la à l'écart.

Elle était trop lourde ; deux autres hommes s'offrirent pour les aider, et à eux quatre ils emportèrent la caisse. Les autres en firent autant. A mesure qu'on arrivait, on prenait une caisse en se mettant à plusieurs, au hasard, et on allait plus loin la mettre de côté. Chaque groupe de quelques hommes avait ainsi sa caisse, et il en restait.

Les femmes essayèrent de faire de même, mais elles y épuisaient leurs forces. Elles allaient d'un groupe à l'autre, offrant leurs services pour se faire admettre au partage. Un groupe eut l'idée de mettre quelques femmes en faction auprès de la caisse déjà accaparée, pour en aller chercher une autre. En quelques instants le partage fut fait ; chaque groupe de huit à dix personnes avait deux ou trois caisses, et entre les personnes qui avaient concouru à la même opération, il y avait la solidarité de l'intérêt commun contre tout autre groupe qui aurait voulu intervenir.

On s'aperçut bientôt que ce partage ne pouvait être définitif. Tel groupe n'avait que du lard, tel autre n'avait que des pantalons ; celui-ci avait des pioches, celui-là des haricots. Un certain nombre d'individus, qui ne s'étaient pas assez dépêchés, n'avaient rien du tout : quand ils se présentèrent auprès des groupes déjà formés, on les renvoya brutalement.

Un premier résultat était du moins acquis : autour de chaque lot, on était en assez petit nombre pour pouvoir causer. Pendant que des colloques s'engageaient ainsi sur les divers points où étaient rassemblés les lots, les individus qui n'avaient rien, attirés les uns vers les autres par l'affinité de leur situation, ne tardèrent pas à se trouver réunis. Un grand garçon, fluet et pâle, à la démarche traînante et à l'œil sournois, dit en ricanant :

— Pas de chance ! Ils ne nous donneront rien : nous arrivons trop tard.

— Trop tard ! répliqua un garçon aux cheveux roux, à la large carrure et à la mine résolue. Il n'est jamais trop tard quand on veut. Venez avec moi, je vais vous montrer la manière de s'y prendre.

Il se dirigea lentement, suivi des autres, vers le groupe le plus rapproché, qui examinait le contenu de ses caisses.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans? demanda-t-il.

— Cela ne te regarde pas, lui répondit-on.

— Eh bien, si je veux voir?

— Viens-y donc !

Le garçon roux recula de deux pas, baissa la tête, fonça en avant et d'un coup dans la poitrine envoya rouler sur le sol l'homme qui avait parlé. Les autres s'avancèrent pour riposter, mais le roux en assomma un d'un coup de poing, envoya un coup de pied dans le ventre à un autre, qui s'affaissa en poussant un hurlement de douleur, et il se disposait à continuer quand on lui cria en s'éloignant :

— Dis ce que tu veux, avant de cogner.

— Tiens ! je veux ma part, donc.

— Mais c'est nous qui avons apporté cette caisse, dit un homme en se tenant à distance ; tu n'as rien fait, tu n'as droit à rien.

— Approche un peu, toi, que je te démolisse, dit le roux.

L'homme n'approcha pas.

— Il a raison, ce garçon, dit une jolie fille qui avait de grands yeux noirs, très doux. Pourquoi est-ce qu'il n'aurait pas sa part, comme les autres?

Tout le groupe avait reculé devant la subite agression dont il venait d'être l'objet ; les nouveaux venus s'étaient approchés des caisses et faisaient mine d'y fouiller.

— Un instant, vous autres, dit le roux. C'est mon affaire.

Il leva un couvercle et trouva des boîtes de conserves ; il en donna une à chacun de ses hommes, puis appela la jolie fille et lui en donna deux. Elle le remercia d'un sourire caressant et resta près de lui. Il fit signe aux autres de s'avancer, et leur donna à chacun une boîte en disant d'un air bon enfant :

— Il ne faut pas vous fâcher. Moi, je ne demande qu'à être bien avec tout le monde, mais je n'aime pas qu'on me résiste.

— Comment t'appelles-tu? demanda la fille.

— Je m'appelle Chamahut.

— Eh bien, Chamahut, tu es un rude gars.

— Viens m'embrasser, dit Chamahut.

Elle l'embrassa de bon cœur, et lui dit :

— Moi, je m'appelle Mélie.

On avait de la viande ; il y avait de l'eau dans la rivière, mais le biscuit manquait.

— Qui est-ce qui va en chercher? demanda Chamahut.

Le garçon, fluet et pâle, qui s'appelait Beresclou, fit signe à Chamahut qu'il voulait lui parler, et le prenant à part, lui dit :

— Pour un jour, on peut bien dîner sans pain. Ce qu'il y a de plus pressé, c'est de nous emparer des caisses où sont les outils.

— Tu veux travailler ? demanda Chamahut.

— Farceur ! Quand nous aurons les outils en fer, c'est nous qui serons les maîtres, parce que nous serons armés, et pas les autres.

— Ça, c'est une idée, dit Chamahut.

— Il faut envoyer des hommes dans les autres groupes sous prétexte de proposer des échanges : sans avoir l'air de rien, ils remarqueront où sont les outils.

Chamahut réfléchit un instant; il n'avait pas plus confiance dans ses hommes que dans les autres, mais il chargea de la mission Mélie en lui disant :

— Si tu es gentille, tu n'auras pas à te plaindre de moi; si tu me trahis, je te tuerai.

Mélie alla de groupe en groupe demander ce qu'on avait à donner en échange de boîtes de conserves, et revint fidèlement avec l'indication des groupes où se trouvaient les caisses d'outils.

Chamahut attendit la nuit. Dans les divers groupes, après avoir mangé tant bien que mal, on s'arrangea pour dormir autour de ses caisses. Les hommes à qui était échue l'eau-de-vie étaient déjà ivres. Quand le silence se fut étendu sur le campement, Chamahut assembla ses hommes, qui veillaient, et laissant auprès des caisses Mélie et les autres femmes, il se dirigea sans bruit, à la tête de sa bande, vers le premier groupe détenteur d'outils. Les gardiens, endormis, ne se réveillèrent que lorsque Chamahut et ses camarades étaient déjà sur les caisses. Les assaillants s'armèrent à la hâte avec les instruments de fer qui leur tombèrent sous la main; ce que voyant, les autres battirent en retraite en donnant l'alarme. En un clin d'œil, tout le camp fut sur pied. Mais à la clarté des étoiles on ne voyait qu'à quelques pas devant soi. Chamahut et ses hommes se jetèrent sur les groupes qui avaient des outils et les en dépouillèrent. Personne ne savait de quel côté pouvait venir l'attaque, quel était le nombre et le plan des agresseurs. Il y eut des essais de résistance partielle, des morts et des blessés restèrent sur le terrain; la nuit s'acheva dans les transes et dans le tumulte. On entendait des cris de douleur ou d'effroi, et dans l'impossibilité de distinguer les amis des ennemis, on s'enfuyait à toute approche.

Enfin le soleil, en se levant, éclaira la scène. Chamahut, revenu à son point de départ, commandait une troupe composée d'une trentaine d'hommes et à peu près autant de femmes. Ils étaient tous armés. Les caisses d'outils étaient en leur possession, et dans les autres groupes personne n'était plus en mesure de se défendre. Tous les yeux se tournèrent vers Chamahut et son armée.

*
* *

Quelques jours plus tard, Chamahut finissait de déjeuner avec Mélie, Beresclou et Nichette, une belle blonde que Beresclou avait ramassée dans l'expédition de nuit. On vint lui dire que des hommes demandaient à lui parler; il les fit introduire en sa présence. C'étaient des délégués qui venaient offrir des vêtements et des médicaments pour obtenir en échange du biscuit ou de la viande. Quelques groupes avaient eu la main heureuse dans le pillage des caisses et se trouvaient en possession de denrées alimentaires variées : leur existence était assurée, au moins pour quelque temps. A d'autres il n'était échu que des objets non comestibles, et ceux-là offraient leurs marchandises.

Les femmes furent tout de suite d'avis qu'il fallait accepter ces offres; il y avait longtemps qu'elles n'avaient rien acheté. Chamahut allait conclure le marché sans y regarder de trop près, quand Beresclou ouvrit une autre idée :

— Apportez vos caisses et venez avec nous, dit-il aux délégués. Nous trouverons à vous employer.

— Si nous apportons nos caisses pour les verser à votre masse, répondirent les délégués, il ne nous restera plus rien. Au moins nous garantissez-vous la nourriture ?

— Si vous vous méfiez, dit Beresclou, vous n'avez qu'à rester chez vous. Nous n'avons pas autrement besoin de vos affaires.

Les délégués retournèrent auprès de ceux qui les avaient envoyés. Les autres tentatives d'échange étaient demeurées presque infructueuses parce que généralement on ne se souciait pas de donner des choses bonnes à manger contre des costumes, tout le monde étant habillé, ou contre des drogues qui ne pourraient servir que quand on serait malade. Il fallut bien, sous l'aiguillon de la faim, se décider à accepter l'offre de Beresclou. Ils étaient une vingtaine qui arrivèrent ainsi, apportant ce qu'ils avaient. On leur fit une distribution qui leur procura le plaisir de manger tout de suite; le lendemain, on leur donna un peu moins, et on leur expliqua que, s'ils voulaient continuer à recevoir des vivres, il fallait se mettre à travailler. Quelques-uns essayèrent de réclamer en rappelant leur apport.

— Si vous n'êtes pas contents, leur dit Beresclou, vous êtes libres de vous en aller. Ici, tout le monde est libre.

Les malheureux furent bien obligés de rester; on les employa à chercher de l'eau, à couper du bois, à faire des terrassements avec des outils qu'on leur reprenait le soir.

Ce qui leur fut le plus pénible, ce ne fut ni l'insuffisance de la nourriture, ni la dureté du travail, mais le ton d'arrogance avec lequel on leur parlait.

C'était Chamahut qui était le maître, mais pour les détails il s'en rapportait à Beresclou, dont il appréciait les conseils. Les autres hommes armés, tout en reconnaissant Chamahut et Beresclou pour leurs chefs, étaient traités sur un pied d'égalité, et ils se parlaient les uns aux autres avec une certaine déférence, en gens qui ont dans la main de quoi se faire respecter.

Au contraire, ils parlaient à leurs nouveaux camarades d'une voix brève et impérative, sachant qu'ils pouvaient casser la tête à ceux qui feraient mine de

regimber. On distinguait ainsi, au premier coup d'œil, les maîtres et les serviteurs.

Cependant le groupe de Chamahut ne tarda pas à grossir encore par l'accession d'autres groupes, trop mal partagés, et d'individus isolés qui se séparaient de leurs premiers camarades dont ils n'étaient plus satisfaits. Les femmes surtout affluaient de toutes parts; elles voyaient qu'il y avait un groupe plus fort et plus nombreux que les autres; elles voulaient y entrer. Les plus jolies furent tout de suite accueillies. Quand tous les hommes armés furent pourvus de ce qu'il y avait de plus jeune et de plus frais dans l'effectif féminin, on laissa les manœuvres s'adjoindre celles qui leur convinrent, et on repoussa les autres femmes. Quelques-unes s'en allèrent; d'autres s'obstinèrent à rester à proximité, espérant supplanter ou doubler celles qui étaient déjà admises.

A mesure qu'on recrutait des travailleurs, Beresclou les organisait en équipes; les hommes armés, de faction, regardaient travailler. Chamahut se promenait avec Mélie, au milieu de son monde. Quand il surgissait une difficulté, c'était lui qu'on venait chercher. Il disait ce qu'il voulait, sans réfléchir, selon l'inspiration du moment, et ses volontés n'étaient le plus souvent ni justes ni sensées, mais c'étaient des volontés. Si on essayait de lui tenir tête, il tombait sur le récalcitrant; en général, il lui suffisait d'en faire le geste pour qu'on ne poussât pas la résistance plus loin.

Entre temps, on fit connaissance. D'anciens camarades de prison s'étaient retrouvés: on se racontait ce qu'on savait de celui-ci ou de celle-là.

Chamahut avait débuté dans la vie en tuant son père à coups de bûche pour lui prendre dix-sept francs. Depuis lors, il avait assassiné un gardien de prison et un co-détenu. Dans ses moments de liberté, il dévalisait des villas, et personne ne savait au juste combien il avait fait mourir de bourgeois dans ces expéditions suburbaines: mais on s'accordait à reconnaître qu'il était brave et loyal : il attaquait de face et partageait honnêtement avec ses complices. A part sa brutalité, c'était un garçon sur qui l'on pouvait compter.

Tout autre était Beresclou, qui n'avait jamais été condamné pour assassinat, bien que personne ne doutât de sa participation à plusieurs affaires où il y avait eu mort d'homme : il trouvait toujours moyen de glisser entre les preuves, et dans plus d'une circonstance il s'était tiré d'affaire en faisant prendre les amis. Il n'avait pas tué son père parce qu'il n'en avait pas, étant enfant trouvé, mais dans tous les crimes où il avait trempé, son rôle était louche.

Aussi n'y avait-il pas de sympathie entre les deux hommes, mais ils avaient besoin l'un de l'autre. Entre les deux femmes, ce fut tout de suite une guerre sourde.

— Il faut nous méfier de Mélie, disait Nichette à Beresclou; c'est une femme qui fait ses coups en dessous: elle a empoisonné un homme dans de la tisane, en faisant semblant de le soigner, et elle n'a pas attendu qu'il fût mort pour lui prendre son portefeuille.

D'autre part, Mélie disait à Chamahut :

— Beresclou avait bien besoin de nous amener cette Nichette : une pas grand'chose. Elle a étranglé son enfant, qui avait déjà huit jours.

En somme, c'était autour de Chamahut qu'étaient agglomérés les meilleurs éléments de la colonie. Dans les autres groupes, on était plus libre; il y en eut même où l'on essaya de prendre les décisions à la majorité des voix, mais il y avait toujours un homme, le plus fort, ou le plus hardi, ou le plus bruyant, qui voulait imposer sa volonté en dépit des votes, et les autres lui cédaient à la fin, par sentiment de leur faiblesse ou par habitude passive. Et puis, il n'y avait pas d'entente entre les divers groupes: chacun opérait isolément pour son compte.

Un jour, Beresclou s'avisa qu'il était impossible de rester tous massés sur le même point : il fallait prendre du champ. On ne pouvait s'éloigner du bord de la rivière, mais il semblait avantageux de s'étendre depuis le point où l'on se trouvait jusqu'au cap de l'embouchure. Pour cela, il fallait obliger les gens qui occupaient cet espace à déguerpir. On s'assurerait ainsi l'accès à la mer, qui devait offrir des ressources de pêche.

Chamahut accueillit cette idée, dont la réalisation lui parut très simple. Il assembla ses hommes et les divisa en quatre corps, suivant qu'ils avaient des haches, des marteaux, des pioches ou des pelles. Il donna un chef à chaque corps. Sur son ordre, les marteaux s'avancèrent à droite, en longeant un petit bois; les pelles descendirent le long de la rivière, et Chamahut, assisté de Beresclou, partit à la tête des haches, qui formaient le centre. Les pioches restaient en réserve.

A la vue de ce déploiement de forces, les individus menacés envoyèrent des parlementaires pour savoir ce qu'on voulait d'eux.

— Vous allez me déblayer le terrain, répondit Chamahut. Si vous voulez remonter le cours de la rivière pour vous installer plus haut, passez avec vos femmes et vos caisses. Si vous ne voulez pas me laisser la place, je vous assomme tous.

Les parlementaires retournèrent chez eux pour faire connaître ces conditions, et revinrent quelques instants après, chargés d'accepter l'offre de Chamahut : ils ajoutèrent poliment qu'ils étaient heureux de se prêter à un arrangement que désirait le plus grand chef de l'île.

Chamahut choisit l'emplacement le plus favorable pour y faire dresser sa tente : c'était un tertre tout près de la rivière, à côté d'un bois rempli d'oiseaux; on avait vue sur la mer, et un ravin escarpé permettait de se garder facilement. Mélie prit ce qu'il y avait

de mieux en couvertures et en pièces de calicot pour installer une grande tente, avec des portières qui se relevaient, des tapis à l'intérieur et même sur le devant; elle y fit apporter un amas de pantalons et de vareuses, pour en fabriquer un lit épais et moelleux. Au-dessus de la tente flottait, attaché à une longue perche, un grand pan d'étoffe de couleur.

Nichette aurait voulu avoir, pour elle et Beresclou, une installation semblable; mais d'aucun autre point l'on n'avait une aussi jolie vue. Quand elle voulut puiser dans le magasin d'étoffes, Mélie lui dit :

— Si vous prenez tout, madame, on ne pourra plus fournir à nos hommes les vêtements de rechange qui leur sont nécessaires.

— Je n'ai pas la moitié de ce que vous avez pris pour vous, madame, répondit sèchement Nichette.

Le dissentiment arriva à son paroxysme quand Nichette fit mine d'emporter un pan de couleur, pour l'installer aussi au-dessus de la tente de Beresclou.

— C'est impossible, dit Mélie.

— Vous en avez bien un, répliqua Nichette.

— Moi, je suis la femme de Chamahut.

— Et moi, je suis la femme de Beresclou.

A ce moment, survint Chamahut.

— Assez! fit-il.

Nichette n'insista pas, sentant que, dans un conflit entre les deux hommes, ce ne serait pas Beresclou qui aurait le dessus. Elle s'éloigna, la rage dans le cœur.

*
* *

Dans l'armée de Chamahut, tout le monde n'était pas également satisfait. Les hommes armés de haches étaient enviés par tous les autres; ayant eux-mêmes le sentiment de leur supériorité, ils regardaient avec dédain les marteaux, les pioches et les pelles; ils se considéraient comme un corps d'élite et affectaient de ne frayer qu'entre eux. Les marteaux et les pioches, méprisés par les haches, avaient du moins la consolation de mépriser les pelles, mais les pelles ne pouvaient reporter leur mépris que sur les hommes qui travaillaient, et elles restaient quand même au dernier rang de l'armée. Il semblait que les haches auraient dû être contentes, puisqu'elles étaient les mieux partagées; mais pour elles c'était autre chose : Chamahut portait aussi une hache, puisqu'il n'y avait pas mieux; les hommes armés comme lui inclinaient à se croire ses égaux et auraient voulu que Chamahut les priât de faire leur service, tandis qu'il leur commandait sur un ton d'autorité. C'était blessant.

Beresclou entretenait avec soin ces germes de mécontentement; dans des entretiens particuliers, il critiquait l'attitude de Chamahut et se plaisait à relever tout ce qu'il y avait d'humiliant pour les haches dans les façons insolentes du chef. On aurait compris qu'il traitât les pelles d'aussi haut, mais les haches!

Quand il causait avec les pelles, au contraire, Beresclou leur faisait remarquer l'injustice dont elles étaient victimes. Pourquoi y avait-il des hommes à qui l'on n'avait donné que des pelles, quand d'autres avaient des haches? On ne les croyait donc pas capables de se servir des haches! C'était révoltant.

Ce ferment de désordre faisait peu à peu son œuvre, et Beresclou ne se hâtait pas de pousser les choses à bout, sachant bien que le temps travaillait pour lui. Mais Nichette, dont l'impatience s'accommodait mal de ces lenteurs, ne cessait de le pousser à une action immédiate.

— Pourquoi est-ce toujours Chamahut qui commande? disait-elle à Beresclou. Il n'est pas d'une autre espèce que nous. D'ailleurs, personne ne l'a chargé de diriger les autres. Au commencement, il s'est mis à la tête parce qu'il était le plus fort. Je reconnais qu'il est fort. Mais qu'est-ce que cela prouve? Et puis, il est fort à coups de poing. Le premier jour, quand on n'avait que ses mains et ses pieds pour attaquer ou se défendre, c'était très important. Mais maintenant qu'on a des outils en fer, ce n'est pas tout d'avoir des muscles. Une hache en vaut une autre. Et il ne sert à rien d'être le plus fort quand on est seul contre plusieurs.

— Je ne dis pas le contraire, répondait Beresclou. Mais le difficile, c'est de commencer. Si nous tombions tous à la fois sur Chamahut, nous n'aurions pas de peine à l'éreinter, mais celui qui s'avancera le premier, si les autres ne le suivent pas, sera assommé. Il faut attendre le moment opportun.

— Bien sûr. Avec une intelligence comme la tienne, tu sauras t'y prendre. Car, enfin, tu es bien plus intelligent que Chamahut. Tu n'as pas les bras aussi forts, mais tu as plus d'esprit que lui.

— Ça, c'est vrai.

— Toutes les bonnes idées, c'est toi qui les a eues. Chamahut n'a fait que les exécuter, comme une brute.

Ce fut sous de telles inspirations que Beresclou se concerta avec les haches et les pelles pour tenir tête à Chamahut; les marteaux et les pioches, plus tempérés, n'entraient pas dans le mouvement. Et un jour que Chamahut commanda une patrouille pour repousser des gens affamés qui venaient rôder autour du camp, Beresclou s'avança en disant que les pelles étaient fatiguées et que c'était le tour des pioches.

— Je ne te demande pas ton avis, dit Chamahut.

— Ce n'est pas seulement mon avis, répondit Beresclou, c'est aussi l'avis des haches.

En même temps il se tournait vers les haches pour invoquer leur témoignage et montrer qu'il était appuyé. Chamahut comprit que c'était une révolte; le sang lui monta brusquement à la tête. Il regarda Beresclou avec des yeux enflammés de colère et de haine et, se rassemblant dans un violent effort, il allait fondre sur son adversaire, quand Mélie, se jetant au-

devant de lui, l'entoura de ses bras et l'empêcha d'avancer.

— Pas maintenant, lui dit-elle, tu vois bien que c'est un coup monté.

— Qu'est-ce que cela me fait? Je veux le tuer.

— S'il n'y avait que Beresclou, ce serait bien simple; mais toi tout seul contre eux tous, tu te feras mettre en morceaux.

— Ce sera bien pis si j'ai l'air de céder. Quand ces gens-là verront que je recule, ils sauteront sur moi.

— N'aie pas peur, dit Mélie, nous les rattraperons.

Elle le fit rentrer sous la tente et lui expliqua qu'il ne fallait pas, pour le plaisir d'un moment, compromettre toute la situation.

— Mettons d'abord toutes les chances de notre côté, disait Mélie. Ce sont des lâches qui se réunissent contre toi. Pour les tenir à distance, il faut leur montrer que tu n'es pas seul.

— Je le serai bientôt, si je ne me fais pas obéir.

— Oui, dit Mélie, mais nous avons des outils à distribuer. Cette nuit, nous allons donner des haches aux marteaux et aux pioches qui sont restés fidèles; nous donnerons les marteaux et les pioches aux manœuvres, qui en demandent depuis longtemps, et des pelles à ceux qui en voudront. Ils seront contents et ils t'obéiront.

Le lendemain matin, Chamahut parut à la tête de sa nouvelle armée : il avait trente-cinq hommes dévoués et résolus. Beresclou n'en avait que quinze. Il jugea prudent de filer doux et, s'approchant de Chamahut, il lui dit d'un ton insinuant :

— Nous ne sommes pas fâchés? Ce que j'ai dit, c'était pour ton bien.

— Toi, répondit Chamahut, tu ne mourras que de ma main.

C'était dit d'un tel air que Beresclou en fut alarmé. Il assembla ses haches et ses pelles, leur expliqua qu'il était impossible de vivre avec un homme aussi violent et aussi déraisonnable que Chamahut. Le mieux à faire était de passer la rivière, à un gué qui se trouvait plus haut, et d'aller s'établir sur l'autre rive. Là, ils seraient indépendants et vivraient en bonne harmonie. Ce projet s'accomplit dans la nuit.

Chamahut et Mélie furent enchantés d'être débarrassés de Beresclou et de Nichette, quoique les dissidents eussent emporté en partant tous les objets qu'ils avaient pu réunir. Cette alerte servit de leçon : Chamahut s'occupa plus sérieusement de son armée et Mélie fit en sorte de se concilier la faveur des femmes.

Le sort des femmes était généralement précaire. Celles qui étaient douées de quelque agrément personnel ne souffraient pas trop : les hommes qui les avaient prises tenaient à les garder, ne les laissaient manquer de rien et usaient envers elles de tous les ménagements possibles; mais elles étaient en petit nombre. Les autres, dans la confusion des premiers jours, s'étaient attachées où elles avaient pu. Elles s'étaient fait accepter en rendant de menus services, comme de chauffer les aliments, de préparer le coucher et de soutenir la conversation. Mais à mesure qu'on avançait, l'homme devenait plus exigeant; il ne se contentait plus de si peu, astreignait la femme à des travaux de plus en plus durs et prétendait être servi au doigt et à l'œil. Pour peu que la femme montrât de mauvaise volonté ou de paresse, elle recevait des coups, ne pouvait se plaindre à personne et n'avait pas même la ressource de se séparer. Où serait-elle allée? Il y en eut qui, malgré toute leur docilité et leur résignation aux mauvais procédés, n'arrivèrent pas à se faire tolérer; on les renvoyait d'autant plus facilement qu'il n'en manquait pas de rechange; bon nombre d'hommes avaient été tués dans le combat de la première nuit et dans des rixes individuelles, ou, abandonnés sans secours, étaient morts des suites de leurs blessures. En outre, quand les groupes désarmés avaient été contraints de remonter le cours de la rivière, beaucoup de femmes s'en étaient détachées pour se rapprocher du camp Chamahut. Les femmes étaient donc plus offertes que demandées. Les hommes n'hésitaient pas à renvoyer celles qui cessaient de leur plaire : ils étaient sûrs de les remplacer à l'instant même. Ou du moins ils essayaient de les renvoyer, mais elles n'allaient pas loin, restant à rôder autour des cases et cherchant à se faire employer d'une façon ou de l'autre, en échange de quelques aliments.

Mélie eut l'idée de les employer à la culture. Elle commença par se faire faire un jardin pour avoir des légumes frais. Puis il fallait songer à l'avenir. On n'aurait pas toujours des conserves, et le moment était venu de semer pour avoir de quoi vivre l'année suivante. Mélie donna des pelles et des pioches à toutes les femmes qui se présentèrent et les fit travailler. Mais il n'y eut que les malheureuses qui y consentirent. Toute femme qui tenait un homme, par ses attraits, par son habileté culinaire, ou simplement par un commencement d'habitude, mettait son orgueil à rester dans la case pendant que les autres allaient travailler dehors. Il y eut ainsi une démarcation nettement tranchée entre celles qui travaillaient et celles qui ne faisaient rien. Plusieurs, qui étaient très malheureuses chez elles, auraient eu avantage à travailler la terre : ce travail leur eût assuré la subsistance et épargné les coups. Mais elles préféraient souffrir en silence, pour qu'il ne fût pas dit qu'elles travaillaient. Elles en étaient d'ailleurs récompensées par Mélie qui, en parlant des femmes de cette classe, les désignait par le nom de l'homme, tandis qu'elle appelait les travailleuses simplement par leur petit nom.

Il se forma ainsi autour de Mélie une société des femmes les plus jolies et les plus adroites. Et il arriva ce qui devait arriver; Chamahut distingua d'abord une de ces femmes et lui témoigna sa faveur. Les autres

furent jalouses, rivalisèrent de coquetterie pour plaire au chef, et Chamahut, l'une après l'autre, les distingua presque toutes. Le premier sentiment de Mélie, en constatant ces frasques, avait été de l'irritation; puis, comme elle ne pouvait rien gagner à se rendre insupportable, elle prit son parti de ce qu'elle ne pouvait empêcher. Seulement elle veillait à ce que Chamahut n'eût pas de préférences suivies, et finalement c'était toujours à elle qu'il revenait, parce qu'elle connaissait mieux ses goûts et ses habitudes.

Il y eut cependant une femme qui manifesta des dispositions à quitter l'homme avec qui elle vivait pour se consacrer entièrement à Chamahut. Mélie, sans se fâcher, fit remarquer à Chamahut que, s'il consentait à nourrir cette femme, beaucoup d'autres rechercheraient le même avantage et que ce serait une lourde charge. Aussi Chamahut établit-il en principe que chaque femme devait rester avec son homme; et comme quelques hommes, s'étant aperçus de ce qui se passait, faisaient mine de renvoyer leurs femmes, Chamahut ajouta que chaque homme devait garder sa femme. Et Mélie tint la main à ce que ces deux règles fussent respectées. Elle alla même plus loin, et ne permit pas qu'on fît des échanges. Un jour qu'un homme se présenta chez elle avec une autre femme que celle qu'il avait coutume d'amener, elle les mit tous deux à la porte.

— Je ne peux pas admettre qu'on vienne ici avec n'importe qui, dit-elle; ce ne serait pas convenable.

GASTON BERGERET.

(La suite au prochain numéro.)

LA CRITIQUE ET LE CHRIST DE L'ÉVANGILE (1)

La publication de la vie de Jésus du P. Didon a ramené l'attention sur les ardentes polémiques soulevées sur ce sujet il y a plus d'un quart de siècle par le livre mémorable de M. Renan.

On sait que depuis bien des années, le P. Didon s'était enseveli dans la retraite. Il y avait été d'abord quelque peu contraint par ses supérieurs que sa parole incisive et passablement laïque dans sa forme avait inquiétés, lors de ses débuts dans les chaires de Paris. Ce n'est pas que le fond de sa prédication eût rien qui frisât l'hérésie, il s'était posé d'emblée comme un disciple fidèle de saint Thomas. Seulement, il trouvait le moyen de singulièrement alléger et moderniser la théologie de la *Somme*. Les applications qu'il faisait de cette vénérable doctrine aux circonstances du temps lui donnaient un air de jeunesse. Au fond, il n'a jamais eu de vraies hardiesses de pensée ou de tendance comme Lacordaire et le P. Gratry. Il semblait côtoyer l'abîme dans le mouvement impétueux de son éloquence, mais il se tenait en réalité très fermement sur la terre solide de l'orthodoxie catholique. La retraite silencieuse qu'il a volontairement prolongée et dont il a largement profité pour sa vie de Jésus ne l'en a certes pas éloigné, car le livre mérite sur tous les points l'approbation sans réserve que lui ont donnée les autorités ecclésiastiques de son Église. Il s'en est rendu digne jusque dans le moindre détail, suivant docilement en tout point la tradition catholique. C'est dire qu'il n'est pas possible de parler de critique à l'occasion d'un livre qui touche pourtant sans cesse aux points les plus controversés par la science. Nous aurons l'occasion de le montrer avec preuves à l'appui. Et pourtant, nous verrons que, malgré toute sa docilité consciencieuse, l'auteur a profité des travaux considérables de la science contemporaine. Il a dû même à l'adversaire éminent qu'il a toujours devant les yeux, sans le nommer, une préoccupation très nouvelle du côté humain de la vie de Jésus. Il y a donc un réel intérêt à retracer brièvement l'histoire de la critique appliquée à ce grand sujet depuis qu'il a été jeté dans la polémique courante par un illustre écrivain.

Rendons tout d'abord l'hommage qui est dû au P. Didon pour les qualités brillantes qu'il a déployées dans une œuvre où il a mis toute son âme. On y respire un sentiment religieux des plus purs, des plus élevés qui, malgré sa soumission absolue aux doctrines de son Église, a sa beauté propre et sa vérité morale. Personne ne s'est mis aux pieds du Christ avec une adoration plus sincère. Rien qui sente la dévotion de commande ou une mysticité surchauffée et maladive. Le récit se déroule ample et coloré, toujours ravivé par la flamme intérieure. On remarquera ses beaux commentaires des paroles du maître Galiléen — dégagés de toute surcharge théologique — dans une langue simple et vivante et d'une bienfaisante ampleur. Ce qui donne le plus de prix au livre du P. Didon, c'est cette reproduction presque intégrale de l'enseignement du Christ. Il est constamment placé dans son vrai cadre historique, chaque mot correspondant à la situation qui l'a inspiré. L'un des grands attraits de cette nouvelle vie de Jésus, c'est qu'elle se déroule sous nos yeux dans ce pays palestinien, auquel elle doit sa couleur et son originalité. La parabole, cette forme préférée de l'enseignement du Maître, n'est-elle pas comme une fleur des bords du lac de Tibériade? Le P. Didon a fait consciencieusement son pèlerinage en terre sainte; il l'a vue non pas au travers de je ne sais quelle transfiguration mystique, mais avec son vrai caractère. Il ne nous donne pas un Orient de fantaisie, mais bien l'Orient réel qui n'a point changé dans ses aspects divers depuis dix-huit siècles, car rien n'a recommencé jusqu'ici dans ce pays de Judée et de Galilée; il est tout

(1) R. P. Didon, *Jésus-Christ*, 2 vol. — Librairie Plon, octobre 1890.

entier à son grand souvenir. La tente du Bédouin n'a pas suffi pour y introduire une nouvelle civilisation. Quand on s'assoit au bord du puits de Jacob près de l'ancienne Sichem ou sous les figuiers de Béthanie, ou que l'on suit les bords attristés du Cédron, il semble qu'on va voir apparaître Jésus avec les douze apôtres. J'ai d'autant plus admiré les descriptions sobres et pourtant pittoresques du P. Didon que j'ai parcouru comme lui ce pays de l'Évangile et dans une intention toute semblable, alors qu'aux jours de la jeunesse j'essayais, moi aussi, de présenter avec son vrai caractère et dans son cadre historique Celui que je ne reconnaissais plus, malgré toute la magie du talent, dans l'esquisse qui venait d'être donnée de lui. Le P. Didon n'a donc pas eu à ces divers égards de lecteur plus sympathique que moi. Cela ne m'empêchera pas pourtant de relever en toute franchise la lacune si grave au point de vue scientifique que j'ai déjà signalée dans son livre. Il a eu peur de la libre critique — ou plutôt il se l'est interdite au nom d'une conviction que je respecte et qui lui était imposée. Je voudrais montrer combien cette crainte est mal fondée, comment elle aggrave le péril qu'elle redoute, en ôtant à la certitude historique tout fondement solide. J'irai plus loin et par l'exposé rapide du mouvement de la critique biblique, en ce qui concerne l'histoire évangélique, je chercherai à établir que celle-ci en a profité en définitive et que l'or pur qui constitue son fonds divin est sorti intact du brûlant creuset de la libre science, en ne laissant que les scories de la tradition.

***

Cette libre science est redoutée aujourd'hui de deux côtés. Inutile d'insister sur la défiance qu'elle inspire à l'orthodoxie catholique. Celle-ci restreint toujours davantage le domaine de la recherche indépendante. Ce n'est pas seulement le dogme qu'elle soumet sans réserve à une autorité indiscutable, c'est encore la tradition, en tant qu'elle s'applique aux faits évangéliques. La contester sur un point est se rendre coupable d'hérésie. Nous retrouvons au sein du protestantisme une tendance qui est presque aussi intraitable à l'égard des documents bibliques; car elle prétend les soustraire à toute investigation indépendante, soit pour la nature de leur inspiration qu'elle veut absolue et littérale, soit pour leur canonicité sur laquelle elle ne permet aucun doute. Peu lui importe par exemple que l'antiquité chrétienne ait mis en question jusqu'au IIe siècle l'authenticité de la seconde épître de Pierre; elle en fait un article de foi, ne voulant pas permettre qu'un iota tombe de la lettre sacrée. C'est ainsi qu'une foi aveugle statue une incompatibilité radicale entre la libre critique et la foi au Christ des évangiles. Cette incompatibilité est également affirmée par ceux qui se donnent comme les représentants les plus fidèles de la libre pensée. A les entendre, le fonds historique de l'Évangile ne supporte pas l'examen, la science ayant prouvé son caractère entièrement légendaire et réduit en poudre les documents invoqués en sa faveur.

Nous maintenons que ces assertions sont aussi fausses d'un côté que de l'autre et nous demanderons nos preuves à l'évolution même de cette critique de l'histoire évangélique que les autoritaires comme les négateurs de parti pris proclament incompatible avec l'objet essentiel des croyances chrétiennes.

Un des plus illustres théologiens de notre temps prononçait un jour cette parole hardie qui était une parole de foi : « L'erreur a contre elle d'abord l'erreur et puis la vérité. » Pour y souscrire, il suffit d'avoir confiance dans l'esprit humain — ce qui est encore une manière de se confier au Dieu dont il émane. L'esprit humain dans sa liberté peut se laisser gagner à l'erreur dans un entraînement passionné; mais au nom de cette dialectique invincible qui est en lui et qui contraint chaque principe à produire toutes ses conséquences, l'erreur d'aujourd'hui, surtout dans l'ordre scientifique, se réfutera elle-même demain sous l'action même du libre examen en étant poussée à ses derniers résultats. La logique est une Némésis dans la sphère des idées. Il n'y a de durable dans tout système que la part de vérité qu'il contient. Sans doute il y aura toujours des traînards qui défendront l'erreur d'hier, mais la science vraie finira par l'emporter dans la généralité de ceux qui pensent sans parti pris. Cela s'applique surtout à la science historique. On doit reconnaître que la métaphysique sous ses nuages peut bien plus facilement se maintenir dans ses positions acquises. Quant aux vérités de l'ordre exclusivement moral, nous ne devons jamais oublier la part de la liberté dans leur acceptation ou leur répudiation. On n'accepte la loi du bien avec ses conséquences souvent douloureuses que par un acte de volonté.

Mais pour ce qui touche aux faits eux-mêmes, aux documents, il ne se peut que la lumière ne se produise pas avec le temps, grâce aux progrès des libres recherches. Vouloir borner celles-ci, au nom d'une croyance préconçue, c'est tout confondre — c'est, sous prétexte de la conserver, ruiner la certitude, car on n'empêchera jamais un fait d'être un fait. Le seul moyen de le constater, c'est de le soumettre à l'examen par l'étude impartiale des témoignages. Restreindre les droits de la critique, quand il s'agit d'histoire, c'est non seulement se refuser à profiter des progrès de la science, c'est encore se rendre impossible une conviction raisonnée et défendable.

Je ne saurais mieux faire pour justifier cette confiance dans l'esprit humain et dans l'évolution de la critique que de rappeler une assemblée mémorable où le libéralisme scientifique le plus large s'est associé à de fortes croyances chrétiennes. Je veux parler du *Kirchentag* tenu à Altenburg en 1865, auquel j'ai eu le privilège d'assister à mon retour de Palestine. On appelait

alors *Kirchentag* (diète d'église) des assemblées annuelles, destinées à réunir les croyants des diverses fractions du protestantisme allemand pour se fortifier et s'encourager dans la crise sérieuse que traversait la religion en tout pays. On y voyait siéger les représentants les plus éminents de la science religieuse, les grands théologiens qui l'avaient élevée si haut par leurs savants livres et leur enseignement. Les circonstances étaient alors particulièrement graves. La *Vie de Jésus* de M. Renan, par le prestige d'un merveilleux talent, avait produit une immense sensation en Allemagne comme en France. Les traductions de son livre se multipliaient. On ne se faisait à Altenburg aucune illusion sur ce que recouvrait de périlleux pour la foi au vrai Christ ce Jésus romantisé. Le vieux Strauss s'était décidé à publier une seconde vie de Jésus sous une forme populaire. Enfin — chose bien plus grave — un ancien défenseur des croyances chrétiennes, M. Schenkel, professeur à Heidelberg, venait d'en abandonner les doctrines les plus importantes dans un livre dont le succès avait été retentissant. Que fit cette assemblée où dominait une foi fervente? La proposition de condamner formellement le livre de Schenkel dans un manifeste exprimant la croyance commune fut écartée presque sans débat et le sujet qui fut mis à l'ordre du jour fut ainsi formulé : *Quel est le gain que l'Église doit retirer des attaques contre sa foi?* Ainsi point de protestation vaine, point de cri d'alarme, mais la ferme confiance dans la victoire définitive de ce qu'on croit la vérité. Dans une conférence spéciale, des voix autorisées insistèrent avec force sur la nécessité de ranimer les hautes études philosophiques dont le déclin tournerait au détriment de la foi. On fut d'accord pour déclarer que la mauvaise critique et la mauvaise philosophie imposaient à l'Église le devoir de reviser ses méthodes d'investigation et de prendre un nouvel élan scientifique. Abordant enfin la vraie question du moment, la position faite aux croyances chrétiennes par le retentissement de livres comme ceux de Strauss et de Renan, l'éminent théologien chargé de traiter le sujet, le docteur Beyschlag — un des plus généreux et libres esprits de la théologie contemporaine — n'hésita pas à déclarer que l'Église recevait de ces attaques un salutaire avertissement. D'après lui, ce qui avait fait le succès de la *Vie de Jésus* de M. Renan, c'était que, tout en défigurant singulièrement ce grand passé, elle avait mis en pleine lumière l'humanité du Christ. Voilà ce que la science chrétienne avait trop oublié, sacrifiant trop souvent le fait au dogme, à l'idée. En ne se préoccupant que de la divinité métaphysique du Christ, elle était tombée dans un dualisme irréductible qui ne permettait pas une notion vivante de sa personne ou de son œuvre, car s'il n'a pas été semblable à nous, il n'a pas été vraiment pour nous. Le seul moyen, ajoutait l'orateur, de vaincre nos adversaires, c'est de nous emparer de la portion de vérité qui est en eux. Ne sacrifions donc plus à un dogmatisme abstrait l'humanité réelle du Christ. Il nous faut un Christ qui ait connu nos luttes et nos larmes, sans participer à nos misères.

Une telle méthode de polémique est aussi féconde que large et généreuse, et l'événement a montré qu'elle était fondée à espérer le succès.

La plus rapide esquisse de l'histoire des débats engagés, depuis bientôt trente ans, sur la vie de Jésus nous montre, d'une part, que ce qu'il y avait d'erroné et d'excessif dans l'attaque a trouvé sa réfutation dans le libre mouvement de la pensée contemporaine et que, d'une autre part, la connaissance du Christ et des Évangiles a profité de ce que cette attaque pouvait avoir entrevu de vrai.

Nous ne ferons pas rentrer dans cette esquisse des travaux de la science contemporaine, au sujet des Évangiles, la brillante fantaisie de M. James Darmesteter intitulée : *Légende divine* (1), quand même il y donne à Jésus-Christ la place centrale. L'auteur auquel nous devons une si riche et remarquable contribution à l'histoire des religions orientales, soit par sa traduction de l'Avesta, soit par ses œuvres originales, n'a mis aucune prétention scientifique dans ce poème en prose. Il y a semé à pleines mains des perles de poésie, souvent empruntées au magnifique écrin qu'il s'est formé avec les livres sacrés du vieil Orient. Il ne fournit aucune démonstration de ses conclusions, qui ne sont pas sans gravité. Quoiqu'il parle du Christ avec une sympathie réelle, il le relègue dans le pays des ombres, avec tous les dieux du passé, tout en admettant pour lui une sorte de résurrection morale dans les cœurs purs qui pratiquent sa loi de charité. Un tel livre échappe à la discussion ; il appartient au lyrisme pur. On est en droit d'opposer sa propre expérience intime à cette espèce de mysticisme sans Dieu qui ne saurait suffire longtemps à ceux qui le proclament, car eux-mêmes nous révèlent une soif d'infini non apaisée.

Je n'ai rien à dire d'une gageure comme celle du livre de M. Louis Martin intitulé *l'Évangile sans Dieu* (2), où le Christ nous est présenté comme un athée, ayant fondé la fraternité universelle, après avoir supprimé la grande paternité céleste. L'espèce de chronique amoureuse inventée par l'auteur, qui suppose que Marie-Madeleine, réfugiée en Provence, a déposé dans ce qui est devenu la crypte de Saint-Maxime la dépouille mortelle d'un fils pour la naissance duquel elle aurait brisé le vase de parfum, est un outrage gratuit à ce qu'il y a de plus sacré. Nous laissons à la libre pensée qui se respecte le soin de le juger comme il le mérite. Nous ne donnons pas davantage d'importance au livre dans lequel M. Jules Soury nous présente le Christ comme

(1) Paris, Lemerre, 1890.
(2) Paris, Dentu, 1889.

un aliéné dangereux qu'on a bien fait de condamner (1). « Démagogue et révolutionnaire, ose-il écrire, blasphémateur et séditieux selon les lois de son temps et de son pays, il aurait deux fois mérité la mort, et il est grand dommage que l'empire romain n'en ait pas fini avec ses disciples comme Jérusalem avec le maître. »

Laissons là ces tristes excentricités, qui retombent sur leurs auteurs, et considérons les attaques sérieuses. Celle qui certainement a eu l'effet le plus retentissant est bien la première *Vie de Jésus* de Strauss. Quinet disait avec vérité que Strauss, dans ce livre, avait mis en pleine lumière tous les coups portés au chistianisme, depuis un demi-siècle, par la science allemande, comme Antoine, en relevant la robe de César, avait montré toutes les blessures qui venaient de lui être faites. Avec une froide clarté, l'auteur de la *Vie de Jésus* faisait ressortir tout ce qui lui paraissait contradictoire dans les récits de nos Évangiles; il les réduisait à de simples mythes fabriqués avec de vieilles traditions juives fondues dans une trame habilement ourdie.

Vingt ans ne s'étaient pas écoulés que cette théorie du mythe composite était abandonnée, non seulement devant des réfutations aussi concluantes que la *Vie de Jésus* de Néander, qui, lui aussi, s'était opposé à toute condamnation sommaire par l'Eglise du livre de son adversaire, mais encore par la science la plus libre. Tant d'efforts ingénieux parurent promptement tout à fait inconciliables avec la simplicité du récit évangélique, et Strauss lui-même, dans sa seconde *Vie de Jésus*, renonça à le réduire à néant bien qu'il trouve encore moyen de le singulièrement défigurer. Après la *Vie de Jésus* de Strauss, vint un assaut bien plus redoutable mené par un théologien de génie, le fameux Baur de Tubingue. L'école fondée par lui sembla un moment devoir gagner la partie, au point de vue scientifique, tant ce maître incomparable avait déployé d'habileté et d'ingéniosité pour nous faire voir, dans les Évangiles et les lettres des apôtres, non plus de simples mythes enfantés par l'imagination populaire, mais le résultat d'une sorte de diplomatie religieuse, signant un traité de paix qui aurait mis fin aux luttes des judaïsants avec la tendance plus libérale qu'on imputait à l'apôtre Paul. Le nouveau Testament aurait été le produit hybride de ces transactions, qui n'étaient pas possibles avant la fin du second siècle, et il se trouvait ainsi violemment reporté presque tout entier un siècle après sa date traditionnelle. Eh bien! cette grande école de Tubingue, à qui nous ne refusons pas sa part de vérité dans la caractéristique des divergences qui ont certainement existé au sein du christianisme primitif, sans s'élever jusqu'à la contradiction flagrante, elle a perdu aujourd'hui tout le terrain qu'elle avait cru définitivement gagné. Quelques-uns de ses disciples les plus éminents, comme Ritschl, ont hautement reconnu ses exagérations. Il parut bientôt difficile de transformer les premiers chrétiens en habiles conciliateurs et de retrouver au second siècle je ne sais quel congrès de Vienne anticipé où l'esprit de Talleyrand l'aurait emporté sur la ferveur des apôtres.

Ce qui surtout a été décisif pour ruiner les théories excessives de Baur, c'est la constatation par la libre science de la vraie date des documents primitifs du christianisme. Nous n'avons aucune intention de résumer ici cette démonstration. Mais quiconque est au courant des travaux de la critique contemporaine reconnaîtra qu'il n'y a plus un seul doute possible sur l'authenticité des grandes épîtres de Paul qui toutes ont devancé l'an 65, que par conséquent nous avons là un témoignage d'une valeur incontestable, presque contemporain des origines mêmes du christianisme dont il nous donne la substance historique.

Nos deux premiers Évangiles sont universellement placés avant l'an 70, non seulement par les témoignages décisifs de l'antiquité chrétienne, mais encore par la manière même dont ils parlent de la ruine de Jérusalem dans leur partie prophétique où tout indique que l'événement est encore à venir. Le troisième est placé un peu plus tard. Quand bien même nous n'avons pas dans nos synoptiques la première rédaction de la prédication évangélique, ils n'en ont pas moins par leur date une importance qu'on ne saurait récuser.

Quant au quatrième Évangile dont, pour notre part nous acceptons l'authenticité, nous reconnaissons qu'il donne lieu sur bien des points à la controverse et qu'on y peut relever d'incontestables divergences secondaires avec les synoptiques. Mais ce qui est admis presque universellement, de l'aveu même de M. Renan, c'est que sa composition appartient à la fin du 1er siècle. De précieuses découvertes de textes, comme celles des *Philosophoumena* de saint Hippolyte au mont Athos, nous ont donné des fragments authentiques des premiers hérétiques, tels que les *Ophites* et *Basilides :* or ces fragments ne sont que des remaniements des textes les plus incontestables du quatrième Évangile. Tischendorf a retrouvé, à la suite du fameux manuscrit des Saintes Écritures appelé *le Sinaïticus*, le texte grec de l'épître de Barnabas, lequel remonte tout au commencement du IIe siècle. Ce texte contient une citation directe de notre premier Évangile. Sans doute, et je l'ai reconnu hautement, ces découvertes ne suppriment point la discussion sur la formation de nos Évangiles, mais les résultats auxquels la libre science est arrivée à leur sujet écartent absolument les hypothèses des Strauss et des Baur, et donnent une base solide à notre certitude historique. M. Renan les admet dans leur ensemble. Cela ne l'a pas empêché de nous donner un Christ qui ne répond en rien à celui de nos Évangiles — un Christ étrangement contradictoire qui débute comme un charmeur champêtre sur les bords enchantés du lac de Tibériade en proclamant une doctrine

(1) *Jésus-Christ et les Évangiles.* — Charpentier. 1882.

du royaume de Dieu pleine de fraîcheur et même de gaieté, pour aboutir au sombre fanatisme qui le conduit au supplice, non sans avoir regretté en Gethsémané les poétiques hyménées qu'il aurait pu contracter, grâce aux séductions de sa personne exquise. Il n'en aurait pas moins été un thaumaturge, ne reculant pas devant des fraudes pieuses, car il n'oubliait pas l'adage : *humanitas vult decipi*. Il n'est pas étonnant qu'une femme enthousiaste, formée à son école, ait accrédité sa résurrection par un mensonge à bonne intention. C'est de cette manière que le grand artiste a ramené aux proportions de faits simplement naturels toute l'histoire évangélique, car il déclare formellement qu'on ne discute plus avec ceux qui croient au surnaturel. Je n'ai garde d'oublier ce que l'illustre écrivain a mêlé d'élévation et même d'admiration sincère pour le maître galiléen à ses développements relevés encore par l'incomparable charme de ses descriptions de la nature d'Orient.

Après avoir essayé, il y a quelques années, d'opposer au Christ de sa brillante fantaisie celui que j'ai trouvé dans les Évangiles, je n'ai pas à rouvrir une polémique épuisée. Je me contente de me demander si cette nouvelle édition de nos Évangiles, a, elle aussi, rencontré une réfutation partielle dans le libre mouvement de la science.

J'en suis convaincu d'abord pour sa thèse fondamentale d'une négation tellement absolue du surnaturel que, d'après M. Renan, on ne doit pas tenir compte des opinions qui en admettent la possibilité. Je reconnais que les théories évolutionnistes, dont je ne conteste en rien la vérité et que je trouve sans péril pour le spiritualisme le plus décidé, ont exercé à leur début une fascination toute-puissante. Il semblait qu'on dût tout leur abandonner, la production spontanée de la vie comme de l'esprit. Dès qu'il était entendu que le développement de la nature se poursuivait infailliblement comme un théorème géométrique par la seule transformation du mouvement, il n'y avait place pour aucun commencement nouveau dans son évolution, par conséquent pour aucune intervention d'une causalité supérieure, et alors le surnaturel était d'autant plus impossible dans le cours de l'histoire qu'au début même de la formation des choses on écartait toute action créatrice en dehors de la mécanique universelle.

Voici qu'aujourd'hui la science la plus libre proteste contre ces résultats, qui semblaient à un évolutionniste comme Haeckel si inattaquables qu'il soutenait qu'admettre autre chose que la génération spontanée pour la production de la vie, c'était admettre le surnaturel. Ou la génération spontanée ou le surnaturel, disait-il : *Tertium non datur*.

Ce n'est pas seulement un illustre savant resté spiritualiste, comme M. Pasteur, qui lui a résisté, au nom même des expériences les plus décisives ; c'est encore un libre-penseur comme Du Bois-Reymond, avec son *Ignoremus* appliqué à tout ce qui dépasse la matière inorganique; c'est Virchow, le chef du parti antipiétiste dégagé de toute conviction religieuse, qui déclare, malgré les objurgations de Haeckel, que rapporter la production de la vie, et par conséquent de l'esprit, à une simple évolution du monde inorganique, c'est admettre une pure hypothèse et sortir des conditions de la science. Il en résulte qu'il est possible d'admettre une causalité libre posant dans la nature des commencements nouveaux. Dès lors, il n'est plus permis de dire avec M. Renan qu'il n'y a pas trace dans le monde d'une autre volonté que celle de l'homme. Il suffit que l'homme possède la volonté et l'intelligence, pour qu'il soit la preuve vivante de l'intervention d'une causalité supérieure dans la production des êtres, et alors pourquoi la proclamer impossible dans le développement de l'histoire, si quelque raison majeure pouvait l'expliquer, comme une immense pitié en face d'une immense misère?

Nous nous gardons bien de prétendre avoir résolu par ces considérations la question du surnaturel. Nous soutenons seulement qu'étant donnée la résistance motivée de savants aussi éminents que libres d'esprit à l'explication universelle des choses par le simple mécanisme évolutionniste, il n'est plus permis de s'en défaire à si bon marché par une fin de non-recevoir. Il ne suffit pas de dire, pour écarter la possibilité d'une intervention d'une volonté supérieure dans la trame de l'histoire, que nul corps savant n'a jamais constaté un prodige. Reste encore toute la question du théisme inséparable de la liberté divine. Elle ne se résout pas par une boutade spirituelle. J'ajoute que pour trouver insuffisante l'interprétation donnée par M. Renan d'un événement aussi immense que le christianisme avec toutes ses conséquences pour l'histoire de l'humanité, il suffit de la raison toute seule, car une fourberie bien réussie, même au profit d'un maître aussi attrayant que le jeune maître galiléen, paraîtra bien peu en rapport avec le principe de causalité, qui proportionne les effets aux causes.

Il n'en demeure pas moins, comme nous l'avons reconnu avec Beyschlag, que ce n'est pas inutilement que l'éminent écrivain a insisté sur le côté humain de l'histoire évangélique. Toutes les vies de Jésus publiées depuis la sienne, en France comme en Angleterre et en Allemagne, en ont profité. Je rappelle celle du chanoine Farrar, publiée à Londres, qui, sans sacrifier absolument la critique, a fait une part très large à la description de la Judée et de la Galilée et à la caractéristique de l'époque. Le *Jésus de Nazareth*, de Keim, malgré bien des lacunes au point de vue de la conception religieuse, est un vrai chef-d'œuvre pour la peinture du milieu dans la nature et dans l'histoire et pour l'étude du développement graduel du Christ. Le livre capital sur la vie du Christ, depuis celui de M. Renan,

est la *Vie de Jésus*, par Bernard Weiss (1). Discussion large et savante des documents, réfutation par les faits des objections, exposition vivante ne sacrifiant ni l'humain ni le divin inséparablement unis dans le Christ, psychologie pénétrante pour nous le faire connaître, foi profonde dans l'Évangile dégagée de tout assujettissement orthodoxe — voilà les grandes qualités que nous y admirons et qui font de cet ouvrage le couronnement de toute cette période ouverte par Strauss et Renan.

*
* *

Le P. Didon lui-même, comme nous l'avons déjà indiqué, n'est pas sans avoir subi l'influence de cette humanisation de l'histoire évangélique qui n'implique nullement la suppression du divin. Ce n'est pourtant pas qu'il ait fait la moindre part à la critique. Le moment est venu de montrer ce qu'il y a perdu. Il n'était pas inutile pour apprécier son livre de chercher à marquer sa place dans la vaste littérature du sujet.

L'absence totale de libre critique dans ce livre qui a d'ailleurs de si grandes qualités est frappante dès le début pour la première des questions qui se pose dans l'histoire de Jésus, celle des documents, de leur origine, de leur authenticité, de leur accord.

La critique moderne, dit-il, a sciemment oublié que ces documents n'étaient point des livres tombés dans le domaine public, mais la propriété inaliénable de l'Église catholique. Alors même que, pour elle, l'Église n'était pas une institution divine, ayant reçu de son fondateur la garde infaillible de sa parole écrite ou orale, pouvait-elle méconnaître sa haute valeur comme société organisée? Et dès lors, où prenait-elle le droit de considérer ses propres livres comme un simple papyrus de la vieille Égypte (2)?

Il nous est absolument impossible de comprendre pourquoi de ce qu'on n'accepte pas sans appel la tradition de l'Église catholique sur l'origine de nos Évangiles on serait forcé de les traiter comme une lettre morte. En arrivant par le libre examen à constater leur véritable date, on n'en est pas moins frappé de leur caractère original qui en fait l'écho d'une parole vivante. C'est précisément parce que cette parole ne nous arrive pas directement gravée sur une table de pierre tombant en quelque sorte du ciel avec le sceau d'une autorité hiérarchique, mais qu'elle a jailli comme une source vive dans l'Église apostolique en gardant un caractère humain, qu'elle ne ressemble en rien aux papyrus de la vieille Égypte. Prétendre que nous n'avons pas le droit de discuter librement la formation des Évangiles parce qu'ils sont la propriété de l'Église catholique — ce qui est d'ailleurs une énormité, car ils appartiennent à toutes les fractions de la chrétienté — c'est oublier qu'il y a eu une époque où ces documents n'avaient reçu l'estampille d'aucun concile, parce qu'il n'y avait pas de concile. Ils n'avaient pour eux que le libre usage qu'on en faisait dans l'Église attesté par les citations ou allusions des premiers Pères, lesquelles furent contrôlées sans scrupule à l'âge suivant. Ne sait-on pas que jusqu'au IIe siècle, des doutes très sérieux étaient formulés par des écrivains orthodoxes sur quelques-uns des livres du Nouveau Testament? Si l'on part des principes exégétiques du P. Didon, il faut fermer les yeux sur ces textes indéniables au nom du droit de propriété imprescriptible qu'il attribue à son Église. Pour en revenir à nos Évangiles, il écarte superbement toutes les hypothèses sur leur origine. Il les prend tous en bloc tels que nous les avons aujourd'hui. Pour lui, prétendre que l'Évangile de Matthieu a été remanié, c'est une témérité non justifiée, malgré le texte formel de Papias, contemporain de saint Jean, qui ne voit dans le Matthieu primitif qu'un recueil de discours. Chercher à expliquer l'identité presque textuelle des discours du Christ dans nos synoptiques par l'existence de ce premier recueil reproduit par eux, et l'identité des récits dans la plus grande partie des deux premiers Évangiles par une première narration dûe à saint Marc, puis fondue dans un texte ultérieur, c'est, à ses yeux, manquer de respect au christianisme primitif. Je ne relèverai pas le néant de son argumentation sur le point le plus grave de la critique contemporaine, l'authenticité du quatrième Évangile. Il se borne à citer quelques textes des pères du IIe et du IIIe siècles en ajoutant un prétendu témoignage de Papias tout à fait inédit, que d'ailleurs il ne cite pas, et pour cause. Soutenir, comme il le fait, que le manuscrit du *Sinaïticus* remonte au siècle apostolique est une pure rêverie. Il esquive par de rapides affirmations toutes les objections tirées des divergences entre les synoptiques et le quatrième Évangile. Je crois, pour ma part, qu'elles n'emportent pas l'inauthenticité de celui-ci, mais encore faut-il les envisager dans ce qu'elles ont de sérieux et surtout ne pas les nier en bloc.

Il me semble que sur plus d'un point, spécialement en ce qui concerne la formation de nos Évangiles, le P. Didon accorde même plus à son Église que ce qu'elle lui demande. M. François Lenormant en avait usé bien plus librement pour la formation du Pentateuque, car il ne s'était pas cru obligé de l'attribuer tout entier à Moïse, et cependant son livre n'a pas été mis à l'Index.

Le P. Didon tient à maintenir l'harmonie absolue jusque dans le moindre détail entre nos récits évangéliques. Il faut qu'à tout prix les deux généalogies de saint Matthieu et de Luc concordent, malgré des difficultés jusqu'ici insurmontables. Il faut que les miracles racontés avec quelques variantes aient été accomplis deux fois pour que l'exactitude se retrouve

(1) Berlin, 1883.
(2) Introduction, p. XIV.

jusqu'à la minutie. C'est que, pour lui, la lettre sacrée doit être infaillible à un iota près et que si cette infaillibilité lui manquait, la foi serait en péril. C'est dans sa thèse qu'est le péril, car rien n'est plus dangereux que d'engager l'absolu de la croyance dans des questions aussi secondaires, aussi controversables : d'autant plus que plus le témoignage des évangélistes paraît libre et spontané sans rien avoir d'une dictée morte, plus il inspire confiance.

Ce n'est pas seulement la lettre de nos évangiles dont l'auteur défend l'infaillibilité, c'est encore l'interprétation qu'en a donnée son Église. Il va sans dire qu'il n'admet pas, malgré des textes bien embarrassants pour lui, que Jésus ait eu des frères, mais il use d'un procédé bien étrange. « Les époux réunis, dit-il, vécurent comme frère et sœur, selon le mot discret mais formel de l'Évangile *et il ne la connaissait pas.* » Il oublie de nous dire que le texte de Matthieu s'achève ainsi : *jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils* (1). On voit que s'il se refuse la liberté des interprétations, il ne se refuse pas celle des citations. Pour lui, l'identité de Marie de Magdala, de Marie de Béthanie et de la pécheresse de Naïn ne fait pas doute parce qu'ainsi le veut, non pas la doctrine consacrée, mais la tradition de son Église. Et cependant cette identité est absolument impossible dès qu'on tient compte des récits originaux. Marie de Magdala est la femme aux sept démons et non pas la courtisane de Naïn, et la sœur de Lazare nous est toujours présentée comme habitant Béthanie; c'est là qu'assise aux pieds du maître elle l'écoute et l'adore, ayant choisi la bonne part.

Nous pourrions multiplier les preuves de cette absence résolue de libre critique, mais n'était-ce pas d'avance y renoncer que de réclamer l'approbation formelle de l'autorité ecclésiastique et de sa tradition en lui adressant un acte de soumission aussi complet que celui-ci : « Puisque cette tradition est la gardienne vivante des Évangiles, n'est-ce pas à elle qu'il faut avoir recours en bonne et impartiale critique pour les comprendre, pour savoir leur origine véritable et leur teneur ? »

Nous ne nions pas que la conservation de nos Évangiles par l'Église universelle n'ait sa valeur, à titre de témoignage sommaire, mais elle ne résout aucune question de détail.

Au reste, le P. Didon n'a fait après tout que suivre loyalement les exigences de sa croyance ecclésiastique fondamentale. Nous n'avons aucun droit de lui en faire un reproche. Il nous sera permis pourtant de remarquer combien il est dangereux de s'en remettre à l'autorité extérieure, quand il s'agit de questions portant sur des faits précis, largement débattues et posées par la science la plus loyale.

On peut plus facilement s'y résigner lorsque les objections portent sur les doctrines; mais comment une décision autoritaire peut-elle changer un fait? Ce bloc de granit qui est sur son passage subsiste intégralement après tous ses décrets. L'autorité ecclésiastique aura beau fulminer contre un doute légitime, il subsistera tant qu'on ne l'aura pas écarté par une preuve sérieusement historique. Quand elle se heurte à des réalités, elle ne peut que les tourner sans les ébranler, en compromettant ce qu'elle prétend sauvegarder. Ses foudres roulent dans le vide. Nous sommes donc en droit de conclure que le P. Didon s'est privé pour cette partie de son livre des arguments décisifs en faveur de la crédibilité de l'Évangile que nous devons à l'évolution de la critique contemporaine, comme nous avons essayé de l'établir.

Si nous en venons aux questions de fond, nous reconnaîtrons que, plus libre d'esprit, le P. Didon aurait pu profiter davantage des ressources précieuses que nous offre aujourd'hui l'histoire des religions anciennes de l'Orient et de l'Occident, pour nous initier, par exemple, aux aspirations de la conscience humaine au sein même des plus profondes ténèbres vers le Dieu inconnu. Le paganisme a eu, lui aussi, son évolution, démontrant son impuissance à apaiser cette conscience et laissant pourtant monter vers le ciel son gémissement sacré, témoins ces psaumes de pénitence que la science a déchiffrés sur les débris des temples de la vieille Chaldée; les Védas, comme les chœurs des tragiques grecs, nous en apportent l'émouvant écho. Il y a là ce que Tertullien appelait le *testimonium animæ naturaliter christianæ* et comme une prophétie spontanée de l'âme humaine qui complète et confirme cette prophétie d'Israël aux oracles de laquelle le P. Didon a donné un sens historique beaucoup trop précis. C'est aussi à la tradition de son Église qu'il doit d'avoir beaucoup plus insisté dans l'œuvre du Christ sur la fondation d'une hiérarchie nouvelle que le Christ n'a jamais instituée que sur la grande réconciliation opérée par lui entre Dieu et l'humanité, d'où résultait l'affranchissement de l'âme humaine vis-à-vis de toutes les théocraties et de tous les sacerdoces particuliers. Enfin, quand il dogmatise sur la personne du Christ, il ne s'affranchit pas de la métaphysique tourmentée des conciles des IVe et Ve siècles qui ont supprimé, en réalité, le côté humain de l'Évangile, en ne nous donnant plus qu'un Dieu métaphysique qui aurait gardé à l'état latent la toute-puissance et la toute science. Nous n'y retrouvons plus celui qui a voulu être le représentant complet de notre race, pleurant de ses pleurs, traversant ses luttes, et qui dans ses suprêmes épreuves *a appris l'obéissance,* comme le porte ce mot de la lettre aux Hébreux qui, si on le lisait ailleurs, eût été cent fois condamné comme hérétique (1). Le P. Didon n'admet pas au sens réel l'épreuve morale

(1) Ἕως οὗ ἔτεκεν υἱόν. (Matth. I, 25.)

(1) Épître aux Hébreux, c. v, 8.

pour Jésus. Sa tentation, dont nous admettons pleinement l'issue victorieuse — car il a été vraiment sans péché — n'implique pour l'auteur aucun effort, ce qui n'empêche pas le P. Didon d'admettre pour sa forme extérieure le littéralisme le plus absolu. Il croit que Jésus a été, sans métaphore, transporté au haut du temple et sur la montagne d'où l'on voit tous les royaumes du monde. Nous aimerions savoir où se trouve un pareil sommet. Le dogme des deux natures, étranger à la plus haute antiquité chrétienne qui pourtant admettait sa pleine divinité comme nous le faisons nous-mêmes, est formulé par lui dans toute sa rigueur comme s'il sauvegardait seul l'élément divin dans le Christ, alors que, dans la conception primitive, l'humain et le divin se fondent l'un dans l'autre, l'homme étant d'origine divine. Il n'est plus possible à ce point de vue de redire avec Irénée de l'Homme-Dieu : *Homo factus est ut nos assuefaceret fieri deos.*

Par bonheur, les définitions proprement théologiques occupent peu de place dans le livre du P. Didon. Si nous en faisons abstraction ainsi que de la partie consacrée à la critique des documents, il retrouve tous ses avantages. Sans plus se soucier des conciles de Chalcédoine et de Byzance, c'est bien un Jésus homme qu'il nous présente dans ce pur idéal de perfection réelle que personne n'a mieux compris que lui. Nous passons de l'abstraction à la réalité, de la théologie à l'histoire, et, sur ce point, le P. Didon a subi heureusement l'influence de l'esprit du temps dans ce qu'il a de légitime. Qu'on ne s'y trompe pas, la tentative même d'écrire une vie de Jésus est très moderne. On ne trouve rien de pareil avant notre siècle, dans aucune Église, sauf une courte et admirable esquisse de Pascal. Transporter le Christ des conciles dans un milieu humain, faire prendre terre à celui où l'on ne voulait voir que la seconde personne de la Trinité, le suivre pas à pas en Galilée et en Judée, en le voyant en contact avec les hommes de son temps, tout cela était bien dans l'Évangile ; mais on l'y laissait comme dans le fond d'un sanctuaire. On ne connaissait guère que le Christ byzantin, la tête ceinte d'une auréole qui effaçait ses traits caractéristiques, raide et immobile comme un concept philosophique. Une vie de Jésus telle que celle du P. Didon, malgré les réserves qu'elle nous impose, nous transporte en pleine réalité, et par là elle accomplit un progrès salutaire sans sortir de l'orthodoxie la plus rigide. On doit reconnaître pourtant que sur un point capital, l'auteur s'en éloigne. Il oublie certainement que le *Syllabus* a taxé d'hérésie toute proposition qui tendrait à refuser à l'Église le droit de contrainte pour imposer ses dogmes, lorsqu'il s'exprime de cette façon :

En ordonnant à son disciple de remettre le glaive au fourreau, Jésus ne condamne pas l'usage légitime de la force. Il est permis à l'homme de se défendre, et dans toute société bien ordonnée, le pouvoir est armé pour le triomphe du droit. L'autorité qui ne sait pas sévir contre le mal trahit un mandat divin. Mais au-dessus des sociétés terrestres fondées sur la justice, Jésus, par sa mort, en établit une autre fondée sur la charité. L'ordre donné à Pierre de remettre son épée au fourreau est un ordre éternel. L'homme au service de Dieu imitera Céphas, il essayera bien des fois de frapper pour défendre la vérité, mais il entendra toujours la voix du maître lui crier : Charité. « Celui qui prend l'épée périra par l'épée (1). »

Dès que le P. Didon s'abandonne aux inspirations de son cœur, il s'élève d'emblée au-dessus de toutes les divergences secondaires qui séparent les disciples du Christ. Il n'est pas un d'eux qui n'adhère à ces belles paroles qui ouvrent son livre :

Jésus-Christ est le grand nom de l'histoire. Il en est d'autres pour lesquels on meurt; il est le seul qu'on adore à travers tous les peuples, toutes les races, tous les temps. Celui qui le porte est connu de la terre entière. Jusque chez les sauvages, dans les tribus dégénérées de l'espèce humaine, des apôtres, sans se lasser jamais, viennent annoncer qu'il est mort sur une croix, et que le rebut de l'humanité peut être sauvé en l'aimant. Les indifférents dans le monde moderne reconnaissent que nul n'a été meilleur pour les petits et les misérables. Les plus glorieux génies du passé seraient oubliés, si des monuments, palais, arabesques ou tombeaux, si des témoignages écrits, papyrus ou parchemins, briques, stèles ou médailles, ne nous en avaient gardé quelque souvenir. Jésus se survit dans la conscience de ses fidèles! Voilà son témoignage, son monument indestructible.

Cette conscience n'a pas eu besoin de se courber devant une autorité extérieure pour reconnaître dans le Christ la réalisation de son idéal et le libérateur de nos détresses. Son vivant souvenir n'a pas été davantage confié à la garde d'une hiérarchie. Si rien ne remplace la science et ses procédés légitimes pour le contrôle et l'acceptation des documents qui nous l'ont conservé, il suffit de l'avoir rejoint dans l'Évangile comme les hommes de la Galilée et de la Judée le rencontrèrent lors de son passage sur la terre, pour sentir qu'il répond seul à nos plus nobles aspirations et qu'il ne fallait pas moins que lui pour subvenir à l'excès même de nos misères. Il y a là une expérience morale décisive entièrement conforme à cette grande méthode expérimentale dont Claude Bernard déclarait qu'elle devait varier ses procédés suivant la nature des objets de l'expérimentation. Cette expérience individuelle ne se trouve-t-elle pas confirmée par l'histoire de l'humanité et ne peut-elle pas invoquer à son appui depuis dix-huit siècles la transformation d'un monde par un crucifié ?

(1) Tome II, 311, 317.

Nous ne prétendons certes pas que ces considérations suffisent pour répondre aux objections de l'antichristianisme contemporain. Nous savons bien que nous sommes engagés dans une lutte immense, tout en croyant qu'à la fin du XIXe siècle, comme à ses débuts, la question religieuse tend à ressaisir les esprits. J'ai cru simplement qu'il y avait quelque intérêt à rappeler le point de vue dominant auquel se placent ceux qui ont conservé la foi au Christ des Évangiles, en maintenant toutes les lois de la certitude.

En constatant qu'il existe de grandes divergences entre les chrétiens des diverses dénominations, tous reconnaîtront qu'ils se retrouvent unis dès qu'ils s'élèvent à la hauteur suprême de leur religion, et le livre du P. Didon, malgré nos très sérieuses objections, n'a fait que confirmer cette expérience. C'est là seulement, et pas plus bas, qu'ils peuvent redire en toute vérité l'article du Credo : *Je crois en l'Église universelle.* Cette cime auguste, où l'idéal de la conscience a brillé comme nulle part ailleurs, n'est-ce pas ce sommet désolé et sanglant du Calvaire, où fut plantée la croix du Christ? C'est par une apparente défaite, dans l'opprobre et par un supplice d'esclave que fut inauguré ce qu'ils croient être à jamais le royaume de Dieu, le règne de la justice et de l'amour. Rien ne prouve davantage à leurs yeux sa puissance morale que la faiblesse et l'ignominie de ses débuts dans un monde qui ne croyait qu'à la force et n'aimait que la volupté et la gloire.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

COURRIER LITTÉRAIRE

Quand j'étais un petit jeune homme, épanoui dans la candeur de mon impertinence normalienne, fort en thème et faible sur la vie, le nom de Théodore de Banville éveillait en moi de naïves répugnances. Qui me les avait suggérées? Peut-être un vieux maître classique qui portait encore au front certaines bosses, souvenir des banquettes reçues à la première des *Burgraves.* L'auteur des *Odes funambulesques* me paraissait quelque chose de falot, de grimaçant, de souverainement incongru, comme un singe déguisé en dieu, qui tantôt prend des attitudes héroïques, tantôt retombe sur ses quatre pattes et galope en montrant son derrière. J'avais, en y pensant, des rougeurs de jeune Anglaise — à l'époque, déjà lointaine, où les jeunes Anglaises rougissaient. — Pour me remettre, j'allais applaudir, à la Comédie française, *le Lion amoureux,* de M. Ponsard, qui me semblait tout à fait cornélien.

D'où vient que je déguste aujourd'hui les vers de Banville, à petits coups, pour en mieux sentir le bouquet, comme une liqueur exquise? Est-ce que j'ai brûlé mes idoles? Non. Je ne lis plus Ponsard, mais il me semble que mes croyances littéraires sont restées à peu près les mêmes. Le poète a-il changé? Encore moins. Il a perdu ses cheveux, voilà tout! Il nous fait même les honneurs de sa calvitie avec une désinvolture charmante : « C'est, nous dit-il, dans *Sonnailles et clochettes* (1), c'est la muse qui a voulu sur son crâne

Faire la place du laurier.

Mais il ne s'en trouve pas plus mal pour cela et nous dit avec un joli mélange de fatuité et de bonhomie :

Ami, tout est bien comme il est,
Car, avec ou sans chevelure,
Un bon chanteur n'est jamais laid.

Voilà donc ce qu'il veut être et ce qu'il restera jusqu'au bout : un bon chanteur, ou, comme il dit ailleurs,

Un bon guitariste,
Habile à gratter des chansons.

Il est toujours païen ; il aime, comme au temps jadis, toujours les vers, les femmes, les fleurs. Quant aux étoiles, dame,

C'est un peu haut les étoiles!

Les poètes, quand ils vieillissent, ont des rhumatismes dans les ailes : ils en sont quittes pour monter un peu moins haut dans la nue. L'ironie de Banville est moins fendante qu'autrefois, moins agressive, mais plus contenue et plus fine. Elle s'est légèrement nuancée d'indulgence, presque attendrie comme un soleil qui commence à descendre, et c'est, vous le savez, le plus beau moment de la journée.

Si le poète, à peu de chose près, reste identique à lui-même, si son humble lecteur n'a pas varié, d'où vient que mes quarante-huit ans font leurs délices de ce qui scandalisait ma vingtième année?

About parle quelque part du sentiment de solidarité qui s'éveille entre des êtres dissemblables lorsqu'ils se rencontrent au milieu d'êtres plus dissemblables encore. Ainsi deux Français tout différents de rang et de manières, qui se trouvent à la même table d'hôte en pays étranger; un Français et un Allemand, qui sont jetés ensemble parmi une peuplade de Caraïbes; enfin un civilisé et un sauvage, dans une forêt pleine de monstres. Ma sympathie nouvelle pour M. de Banville ne vient-elle pas de ce qu'il raille aujourd'hui certaines gens et certaines choses qui me semblent ridicules, tandis qu'il bafouait il y a vingt-cinq ans tout ce que je révérais? L'explication est candide, mais elle est bonne, et je m'y tiens.

M. de Banville fait bon marché de son volume en l'intitulant *Sonnailles et Clochettes.* Le petit bout de pré-

(1) *Sonnailles et clochettes,* par Théodore de Banville. — Charpentier.

face en pantoufles que je trouve à la première page achève d'éloigner toute idée prétentieuse. Je suis prévenu que je vais lire des vers écrits à jour fixe et sur mesure, pour un journal qui demandait un certain nombre de lignes noires sur une quantité déterminée de papier blanc. Ainsi nécessité de l'improvisation et gêne de la pensée à laquelle les mots sont comptés. Pauvres poètes! Qui les pousse à s'étendre sur le lit de Procuste du journalisme, à chausser ces godillots qui vont à tous les pieds du régiment? Est-ce pour faire la connaissance de cet employé si sympathique, le caissier du journal? Est-ce pour disputer à l'échotier, à l'articlier, au feuilletoniste leur immense clientèle? Est-ce pour gagner une gageure contre soi-même, en inaugurant un « numéro » inédit de l'acrobatie littéraire?

Hé bien, la gageure est gagnée! Une fois encore il a été prouvé que l'effort est sain, que la contrainte est un bien, que la virtuosité est encore de l'art, que la difficulté vaincue, quoi qu'en disent les imbéciles, fait avancer d'un pas ou deux vers le beau. Banville a fait du journalisme, et il s'est montré en même temps poète lyrique; un petit lyrique, mais un vrai. Il a imité ses élèves, ce qui arrive quelquefois aux maîtres, mais il a fait mieux qu'eux.

La première pièce est du 9 juin 1888; la dernière, du 27 mai 1890. Si par malheur (faisons semblant de croire que ce serait un malheur) tous les livres, les journaux, les documents officiels de cette période venaient à être détruits, même avec des notes et un bon commentaire perpétuel au bas des pages, on ne parviendrait pas à reconstituer dans *Sonnailles et Clochettes* l'histoire de ces deux années; on n'y retrouvera jamais que M. de Banville et sa fantaisie : c'est précisément de quoi je me félicite. Cette fantaisie pose un pied dans l'actualité et s'en sert comme d'un tremplin pour rebondir dans l'azur. Elle a de singuliers caprices, mais, franchement, mériterait-elle son nom si elle n'était un peu fantasque? Dès qu'elle est sur le boulevard, elle a la nostalgie des champs et des grèves. Dans les bois, elle se souvient du *Chat noir* et du *Grand Seize*, des jupons pailletés qui froufroutent et frétillent sous la lumière électrique; un je ne sais quel attrait la ramène vers les demeures des hommes et surtout vers celles des femmes. Mais je la soupçonne d'être surtout sincère lorsqu'elle nous fait cet aveu :

En nul endroit on ne s'amuse
Mieux que devant un feu qui flambe.

C'est vrai, un moment vient où notre cerveau est si plein que nous n'avons plus besoin de sortir de nous pour aller à la chasse aux idées et aux images. Quand je dis nous, j'ai tort, je parle des penseurs et des artistes, de ceux qui portent en eux une bibliothèque, un musée, un laboratoire et un temple.

La tour Eiffel (sur laquelle, à cette époque, on n'avait pas encore tout dit) donne au poète un quart d'heure d'enthousiasme qui se traduit en un hymne ébauché. Mais pour se pardonner à lui-même cet accès de modernité, le voilà dans l'endroit le plus vieux jeu de tout Paris, au Jardin des Plantes. Il recueille les confidences de la girafe, qui déblatère contre cette même tour Eiffel, et les plaintes de la gazelle qui est jalouse des vélocipèdes. Il aperçoit le cygne et l'apostrophe, l'attrape, comme on attrapait autrefois les masques au bal de l'Opéra. Un cygne! Est-ce qu'on est cygne aujourd'hui! Tous des canards ou des oies! — Hélas! je le sais, répond le noble oiseau. Je ne demandais pas mieux,

Mais on n'a
Pas voulu de moi chez les oies.

Ainsi toutes les bêtes vont à confesse à Théodore de Banville, comme jadis à Jean de la Fontaine, avec lequel il présente plusieurs ressemblances que l'âge a rendues plus frappantes. Jusqu'au perdreau de chez Vachette qui, « tout cuit qu'il est, prononce de sages paroles, » et avoue au poète combien il lui semble amer

D'être dévoré par des grues!

Tout lui sert de prétexte à blaguer ou à rêver, à fuir le réel et le sérieux. On parle de grève, et il imagine la grève des amours. On laisse tomber autour de lui le mot fallacieux de désarmement, et il déclare qu'il n'y aura pas de paix pour les hommes tant que Rose et Cidalise ne désarmeront pas. On le croit occupé à chercher un sujet entre les pavés. Pas du tout : il est en train de causer avec la lune, qu'il trouve décidément trop pâle et à laquelle il conseille de mettre un peu de rouge, ou avec le diable qui a beaucoup de chagrin, savez-vous? Et pourquoi? N'a-t-il pas admirablement réussi son chef-d'œuvre, la femme, cet incomparable instrument de perdition? — Non, non, pas de compliments, répond d'un air grognon, le père des mensonges.

Vieux logicien, j'ai voulu
En faire un monstre; elle est charmante.
. . . . . .
Lorsque je veux l'exciter par
La saveur des piments étranges,
Son âme se révolte, car
Elle est fière comme les anges.

Même son regard enchanté
Ravit les astres et les sphères,
Car elle est bonne, et sa bonté
Ne fait plus du tout mes affaires.

Elle est chaste encor, dans l'émoi
Où l'a jetée un mot trop leste,
Et conserve, en dépit de moi,
Une ingénuité céleste.

Vous voyez que la note n'a rien de désespéré. Aussi bien M. de Banville dit, en passant, leur fait aux pessimistes :

Le vin est délicieux, mais
Vous avez la bouche mauvaise.

Hélas! tout le monde ne boit pas du château-margaux, ici-bas. Et puis, il y a le phylloxera!

Pour finir, M. de Banville, avec une modestie charmante et un orgueil légitime, se compare à une vieille femme qui vend de belles fleurs :

J'ai subi les fureurs, la haine,
La gaîté des merles sifflleurs,
Et d'autres ennuis, mais je traîne
Aussi ma charrette de fleurs.

Où va-t-elle, cette charrette, si bien garnie, si fraîche, si odorante? Est-ce dans la direction d'une certaine coupole située au bout du pont des Arts? Au fait, pourriez-vous me dire pourquoi M. de Banville n'est pas de l'Académie, lui qui encourageait si plaisamment Daudet à sauter le pas :

La palme verte a moins d'appas
Et moins de splendeur qu'une rose.
Mais cependant on n'en meurt pas,
Va, pour un peu d'apothéose!

Évidemment, ce n'est pas le courage qui lui manque pour affronter l'épreuve maçonnique des trente-neuf escaliers? Le cygne du Jardin des Plantes serait-il une allégorie? Impossible! Je vois d'ici Coppée, Sully Prudhomme et Leconte de l'Isle lui donnant l'accolade et lui souhaitant la bienvenue. Alors, pourquoi? Ce n'est pas l'affaire des simples mortels comme vous et moi. Quant à nous, quand bien même quelques-unes auraient des couleurs trop vives ou un parfum trop irritant, laissons passer, en les saluant d'un sourire, les fleurs de M. de Banville!

***

Voici, d'après *Sonnailles et Clochettes*, l'ordonnance du docteur Banville contre la névrose. Pas de morphine, pas d'antipyrine, jamais de boa autour du cou. Lire Boccace et Villon ; manger du boudin et des tripes, les arroser de bourgogne pur; surtout, ne pas oublier de prendre un amant. Le renouveler quand il ne fait plus d'effet.

Ce remède est gai. Le docteur Berger-Ricard, qui soigne la *Névrosée* (1) de Daniel Lesueur, est à la fois moins badin et moins sûr de la guérison. En revanche, il est très net sur les raisons qui produisent la névrose. L'instruction que l'on donne aujourd'hui aux femmes en est, selon lui, la principale cause. « A quoi bon leur développer le cerveau? Ce n'est pas dans le cerveau qu'elles portent nos enfants. » A cette boutade du savant « doyen de la Faculté de médecine », ajoutez l'opinion de Maxime Dulaure, « professeur de biologie au Collège de France, » et propre mari de la névrosée : « Les femmes ne sont pas faites pour raisonner... Quand elles raisonnent, tout leur charme s'en va. » Le roman tout entier est une démonstration de ces deux vérités.

L'héroïne Étiennette (par abréviation Nenette) devient amoureuse de M. Dulaure en étudiant avec lui les équations de la loi de Fechner. Mais il lui suffit d'épouser un savant pour cesser d'aimer la science. Une fausse couche à cinq mois la met aux portes de la mort et la rend impropre aux devoirs du mariage. Elle découvre une intrigue entre son petit cousin Norbert et sa meilleure amie : cette découverte suscite en elle de dangereuses curiosités. Une représentation au cirque Laurencie (lisez Mollier) achève de lui montrer Norbert dans toute sa gloire, et elle est sur le point de se donner à lui lorsqu'arrive la catastrophe prévue. Sauvée par le dévouement de sa sœur, elle ne veut pas profiter de ce répit inespéré, et, s'apercevant qu'elle n'aime rien, ni son mari, ni son amant, elle avale une dissolution de morphine qui met fin à sa triste vie.

J'avoue que je ne suis pas converti à la thèse de Daniel Lesueur. L'incapacité de raisonner chez la femme ne me paraît nullement prouvée, et je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle sorte de l'état d'ignorance et d'infériorité où elle a été tenue si longtemps. Jusqu'ici, en lui refusant l'égalité intellectuelle, qui est de droit divin, en la confinant dans l'animalité, songiez-vous vraiment à perfectionner la mère ou à garder l'esclave? La femme qui sait, la femme qui pense, aimera-t-elle moins? Il me semble qu'elle aimera davantage? Perdra-t-elle sa grâce parce qu'elle saura un peu d'histoire et d'algèbre? Pas plus qu'elle ne perdra ses yeux, sa taille et ses cheveux. Ne la laissez pas s'adonner à des sciences qui n'en sont pas, à des sciences qui ne sont pas même sûres d'exister. A part cette réserve, voyez-vous du mal à ce que votre femme en sache un peu plus long que votre concierge sur les mystères de la vie et de la pensée? Vous me dites qu'en développant son cerveau, je ruine ses nerfs et que je l'empêche de remplir les fonctions de la maternité. Il y a là une question physiologico-psychique qui ne peut être résolue que par l'expérience, un problème d'équilibre entre deux organes, une moyenne à trouver. Mais, provisoirement, je me refuse à croire que la névrose moderne soit issue du Collège de France comme le choléra est sorti des bouches du Gange.

Je diffère donc d'avis avec Daniel Lesueur, mais j'ai plaisir à reconnaître que l'auteur a traité son sujet avec beaucoup de charme, de tact et d'art. Si j'osais employer un mot que les critiques d'autrefois avaient sans cesse sous la plume et qui est aujourd'hui affreusement démodé, je dirais que l'auteur montre du goût, c'est-à-dire qu'il faut le louer de ce qu'il a su dire et de ce qu'il a su taire. En effet, le monde des sens est chez lui comme sous-entendu. La bête humaine est là, tapie dans un coin; de temps à autre,

(1) *Névrosée*, par Daniel Lesueur (Mlle Jeanne Loiseau). — A. Lemerre.

elle se trahit par un grondement, un râle, un souffle qui nous fait tressaillir. On l'endort d'une caresse, on la contient d'un coup de fouet et on passe... Protégé par un instinct de décence, de mesure, de propreté qui va jusqu'à la coquetterie, l'auteur de *Névrosée* évite les brutalités descriptives et chemine à travers les vilenies de l'existence, comme une jolie femme dans les rues de Paris, sans se crotter.

Voulez-vous pénétrer, avec Daniel Lesueur, dans l'usine Gerbier où vous verrez fonctionner le *Tranchard*, la grande machine qui a fait la fortune de la maison :

Elle avait l'air terrible, informe et ramassé de ces monstres que l'imagination nous peint accroupis dans les fanges antédiluviennes.

Prise presque entièrement dans le sol, elle ne montrait à la surface qu'une gueule effroyable où brillait, comme une mâchoire, un couteau horizontal de trois mètres de long et d'un mètre de hauteur. L'ossature en fer qui formait cette gueule représentait une masse de plusieurs milliers de kilogrammes. Sous terre vivait et palpitait le corps de cette bête de l'Apocalypse. Pour le moment, elle était au repos. On apporta un tronc d'arbre équarri qu'une dizaine d'hommes ébranlaient avec peine. On le mit devant la gueule formidable.

— Vous allez voir, dit Suzanne dont la voix s'étranglait un peu. Jamais je n'assiste à ce spectacle sans émotion.

Un coup de sifflet retentit.

Le sol frémit sous leurs pieds. C'était la bête d'acier qui mettait en mouvement ses organes monstrueux.

La mâchoire s'ouvrit. Le couteau de trois mètres se souleva, se balança légèrement, puis s'abattit en ligne oblique, enlevant d'un coup net, avec un bref sifflement, une tranche de bois d'une surface à peu près égale à la sienne et d'un millimètre d'épaisseur. Puis il remonta, oscilla de nouveau, retomba. En quelques minutes, il eut débité le tronc d'arbre, puis revint au repos avec la tranquille sûreté de la bête repue, fière de sa force.

J'aime beaucoup cette page sobre et forte, où l'imagination et le fait se rencontrent et s'embrassent sans s'étouffer. Faites la lire à ceux qui doutent qu'il y ait une poésie dans les choses modernes, une poésie pour l'âge industriel et scientifique où nous vivons.

*
* *

Chaque génération, même la plus lugubre, a ses rieurs. Parmi les jeunes, il n'est pas d'écrivain qui ait le rire plus spirituel, plus facile, plus communicatif que M. Julien Berr de Turique. Dans le volume qu'il vient de nous offrir sous ce titre : *Jacques et Jacqueline* (1), j'ai trouvé de fort jolies nouvelles, mais aucune, à mon gré, ne vaut le *Cil*, cette aimable boufonnerie. En baisant la paupière de sa maîtresse, avec un peu trop d'ardeur, certain jeune homme a gardé entre les lèvres un de ses cils. Le joli cil ! Fin, long, luisant, gracieusement recourbé ! Il en fera une relique. Mais où la conserver ? Ah ! dans le verre de sa montre .. Tout va bien jusqu'au jour où la montre a besoin d'être raccommodée. L'horloger sourit.— « Mais non, ce n'est pas ce que vous croyez : c'est un cil... historique, un cil de Napoléon Ier. » Dès lors, le cil fait l'admiration de tous. Il est étudié à la loupe par un historien philosophe qui fait précisément l'histoire du grand homme par la physiologie (mon Dieu ! est-ce que ce serait M. Taine ?). Le cil est également « reconnu » par un vieux portier qui, étant enfant, un jour de revue, a été renversé par le cheval de Napoléon.

Un beau soir, notre amoureux découvre, sous le verre de montre d'un sien cousin, un cil... de Robespierre. Bientôt il découvre que les deux cils appartiennent à la même paupière traîtresse.

Assurément, ce n'est là qu'une mystification ingénieuse. Mais ne vaut-il pas mieux avoir trouvé une bonne farce que d'avoir écrit un gros roman pornographique ou une épopée ennuyeuse, que d'avoir mis au monde une histoire qui ment ou une philosophie qui extravague ?

*
* *

Le centenaire de Lamartine a fait éclore beaucoup de rimes. Après les beaux vers de François Coppée, vous lirez encore avec plaisir les jolis vers de M. Lucien Paté (1). Poète et Bourguignon, il avait un droit incontestable à donner sa note dans cette symphonie admirative. Il l'a donnée comme on devait s'y attendre, juste, pure et pénétrante. On l'a fort applaudie, et je constate ce succès.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Grille d'Égout et son temps.

Il est fort probable que plus tard, quelque historien léger écrira, sous ce titre : *Grille d'Égout et son temps*, une histoire anecdotique de ces dernières années de Paris. La Goulue y tiendra une large place, car il serait injuste de séparer ces deux personnalités, en possession aujourd'hui d'une réputation européenne et d'une influence qui croît de jour en jour. C'est en vain que nous avons cherché leur biographie dans le Larousse, mais il faut espérer que cette négligence inexplicable sera réparée à la prochaine édition.

(1) *Jacques et Jacqueline*, par J. Berr de Turique. — Calmann Lévy.

(1) *Le Centenaire de Lamartine*, par Lucien Paté, poésie dite à Mâcon le 19 octobre 1890. — Hennuyer.

Lorsque vers 1884, La Goulue et Grille d'Égout débutèrent comme danseuses dans les établissements publics de la butte Montmartre, rien ne faisait prévoir que leurs noms de miel courraient un jour sur les lèvres des hommes; on aurait même surpris M. Camille Doucet en lui révélant qu'elles seraient liées aux destinées de l'Académie française. C'étaient alors deux très jeunes filles, insouciantes de l'avenir, d'une figure franche et sympathique. Pour ne pas compromettre leurs familles, elles dansaient sous des pseudonymes, et la légende veut que ce soit M. Henri Rochefort qui ait trouvé celui de Grille d'Égout. Quant à celui de la Goulue, nous le devons, paraît-il, à un sénateur qui depuis a été mêlé à des événements considérables. Quoi qu'il en soit, ils devinrent rapidement populaires et les deux danseuses les adoptèrent désormais pour signer leurs engagements avec les directeurs et tester en justice. Elles s'occupaient aussi d'introduire auprès du conseil d'État une demande légale de changement de noms qui fut accueillie favorablement, et l'on frémit en songeant que si le projet de loi de M. Moreau sur les titres de noblesse était adopté par la Chambre, Grille d'Égout serait obligée de payer un impôt de deux cent cinquante francs, à peu près.

Les années se passèrent. La célébrité de Paulus qui naquit un beau soir sur les planches d'un café-concert accapara l'attention publique; puis le boulangisme survint. La Goulue et Grille d'Égout se tinrent à l'écart de ce mouvement, et toutes les tentatives faites par MM. Naquet et Laguerre pour les attirer à leur cause demeurèrent infructueuses. On a remarqué que leurs noms ne sont mêmes pas prononcés dans les fameuses « Coulisses » et nul n'a jamais songé à les accuser d'avoir touché un sou des trois millions. C'est à peine si elles se rencontrèrent une fois avec le général Boulanger. C'était, je crois, à l'Élysée-Montmartre; elles dansaient. Le général, qui se trouvait là, par hasard, les aperçut et, touché de leur grâce et de leur originalité, les invita à déjeuner pour le lendemain. Il aurait désiré qu'elles créassent un pas revisionniste et antiparlementaire. La Goulue et Grille d'Égout déclinèrent l'invitation par un billet qui est un modèle de tact et de bon goût, et dont nous verrons évidemment le facsimilé dans les petits papiers que le général va bientôt livrer à la publicité.

Neutres et indépendantes durant la période triomphale du boulangisme, Grille d'Égout et la Goulue ne se crurent pas le droit de danser sur le cadavre du vaincu, et lorsque M. Mermeix fit appel à leurs souvenirs personnels, elles gardèrent un silence plein de dignité.

Cependant elles s'étaient perfectionnées dans leur art, travaillant sans cesse, gagnant honnêtement le pain quotidien, menant la vie de famille et de labeur, refusant d'entreprendre des tournées en Amérique pour rester à Paris, au milieu de leurs innombrables admirateurs.

Tant de dévouement et de peines furent enfin récompensés. Mlle Réjane ayant à danser un pas dans la comédie de Meilhac, *Ma Cousine*, pria Grille d'Égout de vouloir bien lui donner des leçons. Une pareille élève était digne d'un tel maître. L'énorme succès de *Ma Cousine* vient de placer Grille d'Égout parmi nos illustrations nationales.

Certes, il y a peut-être quelque injustice à ne pas associer La Goulue à cette apothéose. Mais ce n'est qu'un léger retard, et nous espérons que la prochaine fois que M. Pailleron portera une pièce à la Comédie-Française, un rôle important sera réservé à l'émule et à la camarade de Grille d'Égout.

Plusieurs interviews parues dans les journaux parisiens ont consacré cet événement. Mlle Réjane a raconté par le détail comment l'idée lui vint de prendre des leçons de danse et pourquoi elle s'adressa à Mlle G. d'Égout. « Je me fis présenter à M. le directeur du Moulin-Rouge. Avec beaucoup de bienveillance, M. Zidler me réserva une séance spéciale et ces dames voulurent bien danser devant moi. Du premier coup, mon choix s'arrêta sur Mlle d'Égout. A elle le premier prix de grâce, de décence et de chic. Je lui promis de l'envoyer chercher par ma voiture, car je préférais prendre les leçons chez moi.

« Qui est-ce qui fit la moue? C'est Henri, mon cocher, quand je lui donnai l'ordre d'aller chercher Grille d'Égout.

« — Madame a de jolies connaissances! »

Je ne voudrais pas froisser Henri, le distingué cocher de Mlle Réjane, mais je suis sûr qu'il reviendra de ses préventions à l'égard de Mlle G. d'Égout. Il n'a d'ailleurs qu'à écouter sa patronne :

« Eh bien! Henri se trompait! Mlle G. d'Égout est une personne bien comme il faut. Je vous avoue d'abord que j'avais un peu peur. Mes oreilles, pensais-je, vont entendre des mots un peu rudes. Qu'importe? l'art avant tout. Pas du tout, Mlle d'Égout est simplement charmante. Tenez, voilà d'elle un petit billet de cinq lignes que j'ai reçu ce matin. Cinq lignes, vous savez, c'est plus difficile à écrire, pour une femme, que quatre pages. Son billet est un petit chef-d'œuvre, et sans faute, ni de grammaire ni d'orthographe. »

Cette affirmation de Mlle Réjane fixe un point essentiel, à savoir que Grille d'Égout a reçu une forte instruction classique. Les partisans de l'éducation des femmes ne manqueront pas de se servir de cet argument, dont il est impossible de méconnaître la valeur. Quelques mots maintenant sur la chorégraphie proprement dite.

« — Il faut, dit Mlle Réjane, attraper le coup...

« — Qu'est-ce que le coup?

« — Cela consiste à lever la jambe et à rabattre le pied, de façon à montrer un fouillis de dentelles. Il y en a qui mettent dix ans à attraper le coup. Moi, cela m'est venu assez vite. Le difficile aussi, c'est de

trouver les jupons nécessaires à l'exhibition du fouillis de dentelles. J'ai eu toutes les peines du monde à me faire établir un jupon semblable à ceux de Mlle Grille d'Égout. »

Il paraît que la couturière de Mlle Réjane avait les mêmes pudeurs que son cocher. Bref, tout s'est arrangé à la longue. Et le cocher et la couturière ont fini par consentir à travailler pour Grille d'Égout.

L'*interviewer* a eu la bonne fortune de rencontrer aussi la célèbre chorégraphe à son domicile. Moins habituée à la presse que l'éminente artiste des Variétés, elle s'est contentée de répondre modestement aux questions qui lui étaient posées et a laissé à notre confrère la meilleure impression.

***

Pendant que le théâtre des Variétés triomphait avec *Ma Cousine,* le théâtre de Toulon remportait un succès de bon aloi avec l'arrestation de M. Fouroux, maire de cette localité. Nos compatriotes du Midi ont voulu donner là une bonne leçon à la police parisienne et lui montrer comment on arrête les gens.

La capture de M. Fouroux avait été combinée avec cette entente de la mise en scène qui a toujours caractérisé les Méridionaux. Tous les spectateurs étaient prévenus, et les affiches du théâtre portaient ces simples mots : *On arrêtera le maire.* Seul, le malheureux fonctionnaire ne se doutait de rien. La salle était comble; de temps à autre, les regards se dirigeaient vers la loge municipale pour guetter l'entrée du commissaire.

Enfin, au dernier acte, au moment où l'on commençait à murmurer et à demander, sur l'air des *lampions:* « l'arrestation! l'arrestation! » le représentant de la loi est entré. Les artistes se sont avancés jusque sur le devant de la scène, pour assister à l'opération, qui a admirablement réussi. Le lendemain, la ville de Toulon se réveillait fière d'avoir donné le jour à un des plus intéressants scandales de ces dernières années.

— Quand nous arrêtons les maires, nous, disait-on à la promenade, nous ne le faisons pas en catimini. En plein théâtre, nom d'un sort! en plein théâtre!

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 4 novembre, M. Griffe interpelle le ministre des finances au sujet de la non-application de la loi du 14 août 1889 concernant les fraudes dans le commerce des vins. M. Rouvier répond que le gouvernement appliquera les mesures réclamées par M. Griffe, lorsqu'un texte précis lui en donnera le droit. L'ordre du jour demandé par le cabinet réunit 113 voix contre 39.

Chambre des députés. — Le 30 octobre, adoption à l'unanimité du projet de loi concernant le déclassement de la place forte d'Arras. Reprise de la discussion générale du budget. M. Nivert combat la conversion anticipée de la rente [4 1/2. M. Lecomte signale l'insuffisance de l'impôt sur les valeurs mobilières et demande qu'on impose les rentes. M. Camille Pelletan se plaint de ce que l'on n'a fait encore aucune des réformes annoncées et que l'on n'a réalisé aucune économie dans le budget. M. de Freycinet, président du Conseil, répond à ces critiques et déclare qu'une revision générale du budget de 1891 n'est plus possible actuellement. Une proposition de M. Déroulède tendant à ce que le budget soit renvoyé à la Commission est rejetée par 339 voix contre 31. La Chambre vote, par 324 voix contre 25, une motion de M. Gaillard invitant le gouvernement à présenter un projet de réforme de l'assiette de l'impôt, et décide par 443 voix contre 31 de passer à la discussion des articles du budget.

Le 4 novembre, la Chambre vote le budget du ministère du commerce, et adopte un amendement de M. Mesureur, tendant à inscrire un crédit spécial de 25 000 francs pour la création d'un conseil supérieur du travail. Discussion du budget des affaires étrangères. M. de La Ferronnays se plaint de ce que nos droits ont été méconnus à Zanzibar par la convention qui reconnaît le protectorat de l'Angleterre. M. de Lamarzelle critique le traité conclu avec les Anglais pour le partage du Soudan central. M. Déroulède demande au ministre des affaires étrangères de déclarer que la France n'a aucune vue sur la Tripolitaine. M. Ribot lui donne satisfaction.

Intérieur. — M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, a présidé à l'inauguration de la nouvelle ligne de chemin de fer d'Apt à Voix.

Par décret rendu sur la proposition du ministre de la guerre, le prix de la pension à l'école spéciale de Saint-Cyr a été abaissé de 1500 à 1000 francs.

Pendant le mois d'octobre, les impôts et revenus indirects ont donné une plus-value de 8 681 300 francs par rapport aux évaluations budgétaires, et une augmentation de 10 164 800 francs sur le mois d'octobre 1889.

Hollande. — Les États généraux se sont réunis en séance plénière; le président du Conseil a donné lecture d'une déclaration constatant que le roi était incapable de gouverner et qu'il y avait lieu, conformément à la constitution, de procéder à l'établissement d'une régence. Les États ont prononcé la carence du pouvoir par 109 voix contre 5. Par suite, le Conseil d'État a été investi du pouvoir souverain, en attendant l'institution de la régence, qui doit avoir lieu dans un mois.

A la Chambre luxembourgeoise, le cabinet a déposé les pièces officielles concernant le vote des États généraux et donné lecture d'un message du duc de Nassau qui offre de prêter, en qualité de régent, le serment prescrit par la Constitution.

Alsace-Lorraine. — Le prince de Hohenlohe, gouverneur d'Alsace-Lorraine, a adressé sa démission à l'empereur. Cette décision a été provoquée par les dissentiments survenus entre le gouverneur et le commandant du 15e corps d'armée.

Faits divers. — M. Tchitchacheff, voyageur russe et correspondant de l'Académie des sciences, a légué à cette Académie une somme de 100 000 francs dont les intérêts seront destinés à récompenser annuellement les travaux des naturalistes qui auront exploré les régions asiatiques. — M. Paul

Le Mettais, pharmacien à Paris, a légué à l'École supérieure de pharmacie la nue propriété d'une somme de 200 000 francs dont les intérêts serviront au perfectionnement des études des jeunes gens que l'École jugera les plus dignes de cette faveur. — *L'Angelus*, le célèbre tableau de Millet, a été racheté par M. Chauchard, pour le prix de 750 000 francs.

Nécrologie. — Mort du général de division en retraite Castelnau, ancien aide de camp de Napoléon III; — du publiciste Louis Jacolliot; — de M. Chaloupin, président de Chambre à la cour d'appel de Nice; — de M. Ochsenbein, ancien président de la Diète fédérale, ancien général de brigade au service de la France; — de M. Denis, doyen du barreau de Rennes; — du docteur Triana, consul général de la république de Colombie à Paris; — de M. Guérinet, administrateur du Crédit foncier de France; — du comte de Longpérier Grimoard, numismate distingué; — de M. Auguste Lenthéric, rédacteur à la *Gazette de France*; — de M. le capitaine de frégate Du Temple, ancien député d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale.

Nouvelles de l'étranger.

La *Scène-Libre* de Berlin, la première en date des imitations du Théâtre-Libre de M. Antoine, a inauguré sa seconde saison par la représentation du *Père*, tragédie naturaliste d'un auteur suédois, M. A. Strindberg, qui fut représentée déjà sur le théâtre du Casino à Copenhague pendant l'hiver 1887-1888. Le public berlinois paraît avoir fort bien accueilli cette pièce à tendances sociales, dont le sujet est le conflit, dans une famille, d'un mari intelligent et bon, mais sans volonté, et d'une femme énergique et impérieuse. C'est le projet d'envoyer en pension la petite Berthe, l'enfant de la maison, qui détermine la lutte violente de ces deux caractères, lutte qui aboutit à la victoire complète de la femme, à la folie et à la mort du mari. « Maintenant, je n'ai que faire de toi; va où tu voudras, dit Mme Laure à son mari; tu as accompli la destinée du mâle et du pourvoyeur. » Il y a un détail charmant : le mari nous raconte que s'il est ainsi dénué de toute volonté, c'est que ses parents ne l'ont pas voulu, la race a fait des efforts incomplets pour s'éteindre. Dans une lettre adressée à l'auteur, qui lui avait présenté son œuvre, M. Zola a déclaré que cette pièce était une des rares œuvres dramatiques qui l'aient profondément remué.

*
* *

La *Scène allemande*, fondée dans le but de faire concurrence à la Scène-Libre, a joué depuis son ouverture deux pièces nouvelles : un grand drame historique de M. Charles Bleibtreu, *le Destin*, résumé symbolique de l'histoire de Napoléon Ier, et une comédie dramatique d'un auteur viennois assez connu, M. Muller-Guttenbrunn. Cette comédie, *Irma*, traite d'un sujet devenu bien banal depuis quelques années : la coexistence dans un même cœur de deux amours, l'un sensuel, l'autre sentimental. Pour sa troisième soirée (ou plutôt matinée, car c'est à midi que fonctionne le Théâtre-Libre de Berlin), la scène allemande promet de représenter le très beau drame historique de M. Alberti, un des représentants les plus distingués de l'école réaliste allemande. Ce drame, *le Pain*, a été publié en volume il y a quelques années; il met en scène la fameuse guerre des paysans et son chef le fameux Thomas Munzer, dont l'histoire a été écrite, comme on sait, par M. Bebel.

*
* *

Le prestige d'Ibsen a beaucoup baissé en Allemagne depuis quelque temps; mais le public allemand est de plus en plus épris des littérateurs scandinaves. On ne se contente plus d'opposer à Ibsen son compatriote et rival Biornsom, qui est effectivement un romancier et un dramaturge de grand talent : il ne se passe guère de mois sans que les bibliothèques à 20 pfennings ou les journaux et les revues littéraires ne révèlent au public un nouveau génie scandinave.

*
* *

Le sculpteur Franz Vogl vient de recevoir la commande d'une statue du dramaturge Raimund, statue destinée à une des places publiques de Vienne. Raimund est un des types les plus curieux de l'école romantique allemande de 1815. Il a écrit un assez grand nombre de pièces où il a réuni, dans un mélange bizarre, des peintures de caractère imitées de Molière, et des inventions féeriques plus extravagantes que celles de Gozzi. Son chef-d'œuvre, *le Roi des Alpes et le Misanthrope*, est l'histoire d'un homme quinteux et soupçonneux qu'un génie bienfaisant imagine de guérir de sa misanthropie en prenant lui-même la forme d'un misanthrope encore plus intransigeant.

*
* *

Nous apprenons également la mort d'un des hommes qui ont eu la plus grande influence sur les destinées de la littérature anglaise depuis cinquante ans : M. Charles-Édouard Mudie, l'inventeur de ces bibliothèques circulantes qui sont aujourd'hui l'unique source d'approvisionnement littéraire de toutes les familles anglaises. C'est à l'invention de M. Mudie que l'on doit de voir tous les romans anglais publiés en trois gros volumes, avec d'énormes marges, tandis que les mêmes romans prennent place tout à fait à l'aise dans un petit volume de la collection Tauchnitz. On sait que vers 1840, la vogue des cabinets de lecture parisiens avait inspiré des habitudes analogues aux éditeurs français de Balzac, de Dumas, de Süe et de Soulié. M. Mudie, né à Chelsea en 1818, a, depuis 1864, cédé ses bibliothèques circulantes à une compagnie par actions dont les bénéfices augmentent d'année en année.

*
* *

M. Paul Heyse, le romancier allemand bien connu, vient de faire jouer à Munich un drame, *la Sagesse de Salomon*, qui paraît n'avoir trouvé qu'un médiocre succès.

*
* *

On annonce la mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, de M. J.-P. Evans, le frère de George Eliott.

Tolstoï, berger.

Est-ce une anecdote ou un fait authentique? Je l'ignore. Mais cette fantaisie humoristique des *Novosti* de Saint-Pétersbourg, évidemment dirigée contre les excentricités du *tolstoïsme*, ne laisse pas d'être assez piquante :

La commune de *Jasnaïa Poliana*, sur les registres de laquelle le comte Léon Tolstoï s'est fait inscrire comme simple moujik, vient de perdre son berger. Pour un village russe, le choix d'un nouveau berger n'est pas une petite affaire et se fait dans une assemblée générale de tous les membres de la commune.

Le comte Léon Tolstoï se présenta un des premiers, vêtu d'une touloupe et chaussé de lapti (chaussures de tille).

Il ouvrit la séance, s'inclinant respectueusement devant l'assemblée et surtout devant les « vieux », et dit que désireux de prouver son dévouement à la commune il priait humblement qu'on le choisît pour berger. Il promit de soigner les troupeaux avec tout le zèle et la vigilance dont il était capable, et quant au salaire, il n'y tenait pas : la commune ferait ce qu'elle voudrait.

On comprend aisément l'étonnement produit par cette proposition.

Les « vieux » se mirent à se gratter la nuque à la naissance des cheveux de ce geste éloquent par lequel le moujik exprime tour à tour la méfiance, le dépit, la joie ou la colère.

Les « vieux » se grattèrent longtemps la tête d'un air inquiet, sans prononcer une parole. Enfin un paysan, tout en se cachant derrière le dos de ses voisins, eut le courage de dire à haute voix :

— Mais, barine, sauras-tu faire ce métier?

Sur la demande expresse du grand romancier, les paysans de sa commune ne l'appellent plus « Votre Excellence », ni « le comte » ou « le seigneur », mais simplement « barine », qui équivaut à monsieur. Le comte Tolstoï aurait préféré s'entendre nommer par ses bons moujiks : frère oncle ou compagnon, mais il a beau faire, les paysans de *Jasnaïa Poliana* sont toujours beaucoup moins démocrates que lui.

Sans se laisser déconcerter par le doute émis par le vieux moujik sur ses talents comme pasteur de bêtes, Tolstoï, qui s'entend si bien à conduire les âmes, déclara qu'il était fait pour la vie de berger. Il exposa toute la poésie de cette existence, qui fut celle des patriarches et des sages de la Chaldée, et il supplia ces braves gens de lui en laisser savourer les douceurs.

Les vieux, tout en secouant la tête et haussant les épaules, votèrent pour le comte-berger.

— C'est une fantaisie de seigneur, dirent-ils, il faut la lui passer, il en aura vite assez et il ne peut pas faire beaucoup de tort aux troupeaux.

— Bon, ajoutèrent les autres en donnant leurs suffrages au romancier-pasteur, il s'amusera deux ou trois jours à conduire les moutons, puis il nous invitera à nommer un autre berger.

Il n'y eut qu'une protestation, celle d'un ivrogne fieffé, l'enfant terrible du village, qui cria aux vieux moujiks :

— Imbéciles que vous êtes .. Vous auriez pu au moins prier le barine de nous payer la goutte... Un ou deux seaux d'eau-de-vie, cela ne coûte rien pour lui, et au moins nous aurions pu boire tout notre saoûl jusqu'à ce soir. Ah! vous n'êtes pas malins, mes petits pères, et vous vous laisserez toujours tirer les vers du nez par les seigneurs.

*
* *

Bien que l'auteur d'*Anna Karénine* apportât un zèle vertueux dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il mécontenta tout le monde, les moujiks, les vaches, les moutons, mais surtout les paysannes.

Les femmes des moujiks, habituées à entendre le cornet du berger retentir avant le lever du soleil, accouraient dès l'aube, conduisant les troupeaux dans la cour de la maison seigneuriale.

Or, si le comte-berger consacrait ses journées à ses fonctions pastorales, il passait ses soirées à écrire la *Sonate à Kreutzer*, et les premières lueurs de l'aube le trouvaient souvent à son bureau.

La vie au grand air donne sommeil, et le comte avait l'habitude de dormir jusqu'à dix heures du matin.

Par bonheur pour son repos, ses fenêtres n'ouvraient pas sur la cour, car dès trois heures, c'était une aubade de beuglements et de bêlements plaintifs d'herbivores à jeun, avec accompagnement d'imprécations féminines.

— Si le barine veut faire la grasse matinée, il n'a qu'à ne pas jouer au berger... Personne ne le lui demande, mais nos pauvres bêtes en crèveront... voilà sept heures qu'elles demandent à paître...

— Patience, tas de pies-grièches, criaient les laquais tout galonnés.

— Le comte est déjà levé, il prend son thé, quand il aura fini, il mènera vos sales troupeaux aux champs, répondait, indigné, un vieux serviteur de Tolstoï.

On comprend que cela ne pouvait marcher longtemps sur ce pied; entre les fantaisies du barine et la vie de ses « pauvres bêtes » le choix de la paysanne est vite fait.

Le huitième jour de sa vie de berger, Tolstoï fut mandé devant la commune assemblée.

Les vieux s'avancèrent, et le plus âgé vint au-devant du comte :

— Nous venons, barine, te demander une grâce.

— Je suis toujours prêt à me sacrifier pour la cause commune, répondit Tolstoï ; qu'avez-vous à me demander?

Mais le vieux s'était déjà dérobé derrière ses compagnons, et toute la députation recula de quelques pas.

Il y eut un mouvement général des coudes, chacun s'efforçant de pousser son voisin en avant.

Enfin un jeune moujik, plus hardi que les autres, sortit des rangs, et après avoir fait trois profonds saluts au comte-berger, il lui dit :

— Délivre-nous, barine! Accorde-nous cette grâce, nous t'en saurons gré toute notre vie.

— Mais de quoi voulez-vous que je vous délivre? demanda Tolstoï, très étonné.

— Mais... de ta fantaisie... Nous ne demandons pas mieux que de te laisser t'amuser; mais nos femmes sont mécontentes... Elles se plaignent de toi, et si tu savais quelle scie elles nous font, les sorcières!

— Délivre-nous, délivre-nous pour l'amour de Dieu! cria toute l'assemblée.

Le comte-berger comprit qu'on lui demandait de résigner sa houlette. Il fut très mortifié, car il avait la conscience d'avoir scrupuleusement rempli son devoir.

— Mes amis, dit-il, je croyais vous être agréable; du moment que cela vous contrarie de m'avoir pour berger, je veux bien céder ma place, seulement je vous serai très reconnaissant de me dire franchement pourquoi vous n'êtes pas contents de moi, car je vois que vous trouvez que je ne suis pas un bon berger.

De nouveau il y eut un moment de pénible silence, les paysans se regardaient, craignant de froisser le barine; enfin celui qui avait déjà parlé s'enhardit de nouveau :

— Eh bien! barine, puisque tu veux tout savoir, je te dirai toute la vérité, nous n'aimons pas avoir un berger à qui l'on ne peut ni dire de gros mots, ni ficher une trempe, voilà...

— Oui, oui, c'est la vérité! reprit toute la commune.

Tolstoï se dit qu'il est décidément plus facile d'être le pasteur des âmes que celui des bêtes, et il se remit avec ardeur à ses contes moralisateurs.

MICHEL DELINES.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lit.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (977)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 TOME XLVI 15 NOVEMBRE 1890

LE BUDGET DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ORIENT

La Chambre discutait ces jours-ci le budget du ministère des affaires étrangères. Jeudi dernier 6 novembre, à propos du chapitre 8, elle s'est occupée des missionnaires et des écoles françaises en Orient. On sait en effet que dans tout le Levant et aussi en Extrême-Orient, la France a le protectorat des catholiques et qu'elle y subventionne un grand nombre de leurs établissements, hôpitaux, missions, couvents, chapelles, et surtout écoles. Le crédit dont le ministère dispose pour cet objet est de 520 000 francs. Cette dépense est-elle utile ? Est-elle suffisante?

L'an dernier, à propos de ce même chapitre 8, un des orateurs les plus brillants et les plus sympathiques de la majorité républicaine (c'est un de ses adversaires qui s'exprime ainsi), M. Deschanel avait essayé vainement d'arracher à la Chambre un relèvement de ce crédit. Un de ses collègues d'alors, haut fonctionnaire aujourd'hui, M. Hanotaux dont la compétence était déjà connue, dont la parole incisive était fort écoutée, avait défendu de son côté avec éloquence, mais à sa manière, la cause de l'influence française en Orient. La question a été reprise cette année avec un nouvel éclat devant une assemblée plus calme que jadis et, dirait-on, mieux disposée à ne considérer dans le débat que la raison politique, c'est-à-dire l'intérêt de la patrie.

Un des chefs de la droite, M. Jules Delafosse, a plaidé avec son talent et son habileté ordinaires, et par endroits avec une rare élévation de pensée, la cause des congrégations. Il a rappelé, ce qui est fort exact, que Gambetta, Paul Bert, Challemel-Lacour n'avaient jamais hésité à reconnaître l'importance de leurs services à l'étranger. Il aurait pu citer ce trait de Paul Bert, qu'en se rendant au Tonkin, à son passage en Égypte, son premier soin fut de rendre visite aux sœurs du Bon-Pasteur de Port-Saïd et de réclamer pour elles un don de l'Alliance française, qui d'ailleurs les avait déjà secourues.

Il a très bien montré que l'enseignement de la langue française et la charité sont les deux instruments des conquêtes morales et politiques de nos missionnaires, « car les peuples qui apprennent d'eux à parler français sont des clients tout trouvés pour notre commerce et tous ceux qui ont fait l'épreuve de leur charité dans les hôpitaux ou ailleurs deviennent non seulement des clients, mais des amis de la France. » Il a eu raison de vanter la neutralité de ces écoles religieuses « où Turcs et Grecs, catholiques orthodoxes et musulmans se pressent, se coudoient, apprennent ensemble à parler la langue de notre pays et à aimer notre pays lui-même ». Neutralité nécessaire d'ailleurs, car tout essai direct de conversion mettrait aussitôt en fuite tous les élèves non catholiques.

M. Delafosse eût ignoré un des côtés les plus graves de son sujet, s'il n'avait montré l'Italie, toujours avide d'étendre son influence, essayant de nous ravir le protectorat des catholiques, l'Angleterre multipliant partout l'effort de ses sociétés bibliques et poursuivant sous le voile du prosélytisme religieux des fins très temporelles. Mais il n'eût pas été un orateur politique s'il s'était borné à traiter son sujet.

Il nous permettra de ne le suivre ici ni dans sa di-

gression sur le partage de l'Afrique, ni dans ses attaques au moins inattendues contre le Tonkin, ni dans les autres considérations qui ont rempli la seconde moitié de son discours. Laissons de côté toute polémique. Mais retenons la conclusion de M. Delafosse (conclusion qui, par parenthèse, lui a servi d'exorde) c'est qu'il réclame, sans la préciser, et visiblement sans espoir de l'obtenir, une augmentation considérable du modeste crédit de 520 000 francs, inscrit au chapitre 8. Notons aussi le point de vue exclusif de son apologie. A l'en croire les seuls congréganistes enseignent le français, propagent l'influence française à l'étranger et la seule politique que le gouvernement ait à suivre est de les protéger en toute circonstance et de leur donner beaucoup, beaucoup d'argent. Il semble ignorer l'existence d'importantes écoles laïques à Constantinople, au Caire, etc. Il ne dit pas que le français est enseigné avec une sorte de religion dans les écoles helléniques, à Smyrne par exemple, et dans toutes les écoles israélites.

Cette façon de présenter les choses ne pouvait être évidemment du goût de tout le monde. Cependant il y a dans la thèse de l'orateur de droite une telle dose de vérité que la Chambre l'a écouté sans aucune impatience et qu'un membre de l'extrême gauche, qui a pris la parole ensuite, n'a pas tenu un langage très différent, au moins pour le fonds.

M. le comte de Douville-Maillefeu, dont personne n'ignore la verve originale et piquante, le patriotisme vibrant, a soutenu lui aussi la cause des missionnaires. Mais il ne s'est pas fait leur avocat quand même et sans restriction ; il les a défendus, en dehors de toute considération confessionnelle, parce qu'il croit leur œuvre utile, pour une très large part, à la grandeur extérieure de la France. « Je parle à la tribune française, a-t-il dit, je n'ai qu'un intérêt, celui de ma patrie, de ma France, de la propagation de la langue française. »

Il a établi tout d'abord une importante distinction entre les écoles religieuses de l'Extrême-Orient et celles de l'Orient proprement dit. Il est exact qu'en Chine, par exemple, les missionnaires, sauf de très rares exceptions, n'enseignent pas le français. M. de Maillefeu aurait pu ajouter qu'au point de vue patriotique le fait est fort regrettable, mais que d'ailleurs il n'a rien de surprenant et qu'il serait oiseux de s'en indigner. La propagation de la foi est le but primordial des missions ; l'enseignement du français ne peut être envisagé par elles que comme un moyen de concourir à ce but. Si agréable à leur cœur que soit ce moyen, il n'est évidemment d'aucune utilité et ne saurait être employé dans les pays où la langue française n'est pas déjà en honneur. Allez donc évangéliser des Chinois en français! Il est plus simple de leur parler chinois ou, s'il faut employer une langue plus facile, de leur enseigner le latin qui est la langue de l'Église catholique, la langue universelle par excellence, aux yeux de l'Église tout au moins. Ceci est bon à retenir une fois pour toutes. L'espoir que le français remplace jamais le latin comme idiome ecclésiastique est purement illusoire.

Faites-en votre deuil, monsieur de Maillefeu. — L'éloquent et spirituel orateur a été d'ailleurs fort heureusement inspiré dans son éloge de nos congrégations françaises du Levant et la Chambre a applaudi lorsqu'il a dit : « Je tiens à déclarer que, partout en Orient, quel que soit l'ordre auquel appartiennent les religieux congréganistes des deux sexes, quelle que soit la robe qu'ils portent, tous montrent — j'en ai la preuve — un dévouement absolu pour le nom français. Je dois dire non seulement la vérité, mais toute la vérité. Je rends hommage au *rôle français* — disons le mot — des congrégations catholiques en Syrie et en Palestine. » Rien de plus vrai. Tous ceux qui ont visité ces vieilles contrées du Taurus, du Liban, de l'Euphrate, du Nil, berceau de notre civilisation, qui ont parcouru ces rivages lumineux que baigne la Méditerranée orientale, ceux-là même qui, moins heureux, se sont entretenus avec nos missionnaires de là-bas, ou seulement ont correspondu avec eux, tous sont unanimes à reconnaître, à louer leur patriotisme, tous sont de l'avis de M. de Maillefeu.

Cependant il y a une ombre dans ce tableau, une ombre très noire, qui a beaucoup amusé la Chambre, preuve qu'elle a l'esprit très libre et ne s'effraye de rien. M. de Maillefeu a été admirablement reçu en Orient. Partout il a accepté (pour employer ses propres expressions) l'hospitalité « de ces braves gens », il s'est assis à leur table, et « il ne fait cela que lorsqu'il honore profondément ceux qui lui offrent l'hospitalité ». Mais il y a une exception, une très grave exception. Parmi les ordres religieux il en est un qui n'a point trouvé grâce devant M. de Maillefeu. Car cet ordre-là « ne peut changer sa nature ». Est-il besoin de le nommer? C'est l'ordre des Jésuites. M. de Maillefeu n'a pas voulu s'asseoir, ni rompre le pain, ni partager le sel avec les révérends pères de Jésus « bien que ce soient, il l'avoue, des gens qui propagent la langue française ».

Ici nous nous permettrons de faire remarquer à l'orateur qu'il est en contradiction avec lui-même. Dès le début de son discours il s'était placé uniquement au point de vue pratique de l'intérêt français. Et en effet le crédit de 520 000 francs inscrit au chapitre 8 n'a rien à voir avec la foi, ni avec le sentiment, encore moins avec l'organisation statutaire des congrégations. Il est destiné à servir la cause de l'influence française, rien de plus, rien de moins. Or si les Jésuites enseignent le français, il nous sont utiles et nous devons les soutenir. Qu'importe le reste? Tel était l'avis de Gambetta lorsqu'il a accordé une si large subvention à l'École de médecine des Révérends pères à Beyrouth.

Telle a été, telle est encore notre politique à Madagascar, où (M. Delafosse a oublié de le dire, il a même, je crois, affirmé le contraire) le gouvernement protège et encourage les écoles fondées par l'Ordre. (Qu'il veuille bien seulement interroger à ce sujet son éminent collègue M. Le Myre de Vilers, un maître homme en fait de politique coloniale.) Ainsi donc M. de Maillefeu a eu tort de bouder contre l'hospitalité des Jésuites, puisque ceux-ci, de son propre aveu, propagent la langue française. Lorsqu'il retournera en Orient, je le supplie de se rendre à l'évidence d'un raisonnement politique plus correct et d'accepter à dîner chez les Pères. Le repas sera frugal peut-être, mais sûrement exquis.

Jésuites à part, M. de Maillefeu n'a pas seulement loué le patriotisme des missionnaires du Levant, il a vanté aussi avec raison leur esprit de tolérance. « J'ai vu, a-t-il dit, tous les livres que mettent les congrégations entre les mains des enfants, j'ai passé dans chacune de ces maisons, quelquefois plus d'une journée, à regarder tout ce qui s'y faisait; j'ai assisté à des distributions de prix, et je déclare que dans toutes ces régions j'ai constaté en toutes circonstances un attachement profond à notre civilisation, à nos idées généreuses, à toutes les conséquences de la révolution française. » Irons-nous jusqu'à imaginer, avec l'orateur, que les livres de cours adoptés par les frères de la doctrine chrétienne par exemple « sont bien plus avancés que ceux dont on reproche au conseil municipal de Paris l'envoi dans les écoles de la ville » ? Ce sont là de ces boutades dont on sourit à l'audition et que l'improvisation à la tribune excuse, mais qu'il faudrait pouvoir ne pas retrouver imprimées gravement et tout au long à l'*Officiel*.

De même que Tacite flagellait les vices de Rome en décrivant les mœurs des Germains, M. de Maillefeu a voulu sans doute dire leur fait aux congréganistes du continent en leur citant l'exemple de leurs confrères d'outre-mer. Passons.

Pour finir, M. de Maillefeu a raconté sa visite chez les Filles de Sion, de braves Alsaciennes, qui l'ont reçu à la tête de leurs élèves de tout âge, de toute nationalité et de tout culte, chantant en chœur :

La France a l'horreur du servage,
Et si grand que soit le danger,
Plus grand encore est son courage
Quand il faut chasser l'étranger...
Guerre aux tyrans!
Jamais, jamais en France aucun ne régnera.

Cette évocation de la patrie, sur une terre lointaine, par de pauvres filles exilées, ces couplets, ces refrains qu'ont chantés nos pères, il n'en fallait pas davantage pour émouvoir les cœurs, et de vifs applaudissements, partis des divers bancs de la Chambre, ont accueilli cette péroraison.

Reste à savoir ce que demande M. de Maillefeu. Il veut que la France conserve avec un soin jaloux son protectorat catholique en Orient. D'ailleurs, il ne désire rien. Le crédit de 520 000 francs lui paraît justifié et suffisant. Il estime pourtant que toutes les écoles sans exception où l'on apprend la langue française méritent d'être subventionnées. Est-ce avec 520 000 francs qu'on pourra les encourager toutes? Non, assurément. Comment donc faire? On s'adressera aux citoyens, à l'initiative individuelle, car il est mauvais de recourir sans cesse à l'État. « Il convient que tout le monde s'occupe de soutenir l'*Alliance française*; il faut qu'au lieu de la laisser végéter, tous les Français qui ont un peu de cœur lui apportent leur obole et que les riches lui apportent leurs millions. »

L'*Alliance française* n'a pu qu'être flattée d'être mise en lumière et recommandée par M. de Maillefeu. Elle a dû l'être moins d'apprendre qu'elle végétait, lorsqu'en six ans elle a fondé partout des comités et réuni près de 20 000 adhérents. Les millions, il est vrai, ne lui viennent pas encore, mais les billets de mille commencent à tomber dans sa caisse. M. de Cernuschi et d'autres ont prêché d'exemple. Quoi qu'il en soit, elle agit parallèlement à l'État, mais elle ne saurait substituer son action à la sienne, et ce n'était pas l'*Alliance française* qui était sur la sellette à la Chambre, le 6 novembre, mais le crédit de 520 000 francs du chapitre 8, ne l'oublions pas.

M. le ministre Ribot est rentré dans la question en déclarant que ce crédit devenait de jour en jour plus insuffisant. « Demandez une augmentation! » lui a-t-on crié alors de divers côtés. Il a eu le chagrin de répondre que, pour cette année, les nécessités budgétaires ne permettaient pas d'augmentation, mais il a promis que dans le budget de 1892 il demanderait un supplément de ressources, qui est indispensable.

Enregistrons avec soin et retenons cette bonne promesse.

Cette déclaration était la clôture naturelle de la discussion. M. Ribot a présidé cette année même le banquet de l'*Alliance française* et il y a fait des déclarations qui ne laissent aucun doute sur ses sentiments; il sait mieux que personne quelle est pour l'intérêt national l'importance de la propagation de la langue française en Orient. Pour qu'il refusât l'augmentation de crédit qu'on lui offrait, il fallait des raisons majeures, une entente préalable entre le cabinet résigné, la Commission du budget toujours féroce et la majorité toujours docile. Donc, rien à faire. C'est ce qu'avait très judicieusement pressenti M. Delafosse.

Cependant M. Muller est venu réclamer une subvention de 1 500 francs pour des religieuses de Corfou. C'était assez mal choisir le cas et le moment. Les religieuses de Corfou sont fort intéressantes assurément, mais cette île n'est pas précisément une forteresse ni même un des points stratégiques de l'influence française. Il était d'autre part assez difficile de faire en fa-

veur de Corfou une exception unique à l'inflexible loi d'économie imposée par la Commission du budget. Il fallait demander de l'argent pour tous ou pour personne, et alors non pas 1 500 francs mais 100 000 francs ou rien. C'était l'avis de M. Deschanel. C'est ce qu'a expliqué en quelques mots M. Deloncle, dont le zèle éclairé pour la grandeur de la France extérieure est à l'abri de tout soupçon. L'opinion de la Chambre était faite.

Pourquoi alors M. de Maillefeu a-t-il parlé de l'Extrême Orient à propos de Corfou? Est-ce parce que Corfou rime avec toutes les villes de Chine qui finissent en *fou?* Mystère.

M. de la Ferronnays a été mieux inspiré en rappelant qu'à Corfou, comme en tout pays, grec il y a des intérêts français, parce qu'il y a des sympathies profondes et indéracinables pour la France.

Après quoi, les 520 000 francs du chapitre 8 ont été votés. Et pendant un an encore M. le ministre des affaires étrangères n'aura à sa disposition que 520 000 fr. pour encourager les écoles françaises de l'Orient et de l'Extrême Orient.

Que ce chiffre soit dérisoire, personne n'en doute au fond. Quelle est donc la fausse honte qui retient encore une partie de la majorité républicaine? Parce que la droite dit oui, est-ce une raison pour que la gauche dise toujours non? Ne peut-on se donner la main quand il s'agit de l'intérêt suprême de la patrie? Nous ne sommes pas d'accord pour les mêmes raisons. Qu'importe?

Votre raison première, à vous, c'est que vous partagez la foi de vos missionnaires, que vous honorez en eux non seulement des hommes courageux et dévoués, mais des coreligionnaires.

Notre raison première, à nous, c'est que, quelle que soit leur robe, leur rite, leur nationalité même, ils servent la cause de la France.

Notre conclusion est la même. C'est l'essentiel.

On dira : S'ils enseignent le français en Orient (et pas en Chine), c'est qu'en Orient tout le monde veut parler français, à ce point que les écoles italiennes mêmes sont forcées de l'enseigner. Ils n'ont donc aucun mérite à propager une langue qui est le meilleur et le plus commode véhicule de leur foi. Ils profitent de la popularité de la France beaucoup plus encore qu'ils n'y concourent.

C'est possible. Mais là n'est pas la question. Toute la question est de savoir si les écoles catholiques d'Orient enseignent le français. — Oui. — Si la propagation du français est utile à la patrie. — Oui. — Donc il faut soutenir, défendre, encourager, subventionner les écoles catholiques d'Orient. Et alors 520 000 francs, ce n'est pas un chiffre digne d'un grand peuple. L'Italie, à elle seule, en dépense 1 400 000 pour l'entretien de ses écoles sur les bords de la Méditerranée. L'an prochain, il faut doubler, tripler, quadrupler cette somme.

Et puis il y a autre chose que la raison politique. Cette autre chose, toute de sentiment, on ne la comprend bien que lorsqu'on a passé la mer. Ces frères, ces sœurs, ces missionnaires de toute couleur, quel que soit leur souci des choses d'en haut, regardent aussi de loin vers nous, vers la France. Sous leur robe bat un cœur français. A distance, ils ignorent nos querelles, et quand on va chez eux on tressaille en y retrouvant quelque chose de la patrie.

PIERRE FONCIN.

LA PETITE-GAULE (1)

Esquisse sociale.

« Dans les groupes qui avaient été obligés de remonter le cours de la rivière, la vie était dure. Les provisions ne manquaient pas encore tout à fait, mais elles étaient mal réparties. Au début, on essaya de faire des échanges, mais la mauvaise foi était si générale qu'il fallut renoncer à ces transactions; quand on était tombé d'accord sur les conditions de l'échange et qu'on apportait les denrées de part et d'autre pour en opérer la livraison, ceux qui se sentaient les plus forts ne voulaient plus donner qu'une partie de ce qu'ils avaient promis; les plus faibles, quand ils ne cédaient pas tout de suite et qu'ils prétendaient maintenir les termes du contrat, étaient battus et finalement dépouillés. Même entre gens du même groupe, les distributions donnaient lieu à des rixes continuelles. Chacun dormait sur ce qu'il possédait, pendant que la femme veillait pour donner l'alerte en cas de surprise. Personne ne songeait à entreprendre une culture quelconque, le semeur n'étant pas assuré de récolter. D'ailleurs on n'avait pas d'instruments. On fabriquait seulement quelques engins avec lesquels on attrapait de temps en temps un peu de poisson ou de gibier qu'on mangeait tout de suite pour être sûr d'en profiter. Et c'était l'unique ressource à laquelle on allait se trouver réduit, quand les vivres débarqués seraient épuisés. Cependant on trouvait encore le temps de se battre pour des femmes. Elles gardaient la hutte pendant que les hommes étaient à la chasse ou à la pêche, et dans leur solitude elles étaient exposées à la violence et à la séduction. Quand le possesseur habituel rentrait à l'improviste, les deux hommes se jetaient l'un sur l'autre, la femme prenait parti pour l'un des deux, et ce n'était que lorsqu'il y avait un mort que le couple survivant retrouvait un peu de tranquillité.

Quelques individus, désespérant de pourvoir à leur existence, essayèrent de gagner à la nage un des croi-

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

seurs en vue. L'équipage fit feu sur eux : les uns coulèrent à pic, les autres eurent tout juste le temps de regagner le rivage. Un seul parvint à se glisser à bord; on ne voulut pas le tuer de si près, on lui fit raconter ce qui se passait dans l'île, et on le reconduisit à terre.

Un homme qui avait pris du gibier vint un jour trouver Chamahut pour le lui offrir en échange d'autres denrées. Chamahut ayant accepté, l'homme apporta son gibier et fut tout étonné de recevoir exactement ce qui lui avait été promis. Le bruit de cet événement ne tarda pas à se répandre dans l'île, et la loyauté de Chamahut inspira une telle confiance que, de toutes parts, on lui apporta de la venaison, des fruits, tout ce qu'on pouvait se procurer. Sa tente devint le siège d'un marché quotidien. Ceux qui n'avaient rien à offrir s'offraient eux-mêmes, et suppliaient qu'on les employât à n'importe quoi, pour la nourriture. Chamahut consentit à leur prêter, non pas des haches, ni des marteaux, mais des pioches et des pelles pour cultiver la terre. On les faisait travailler sous la surveillance d'une escouade de haches, et ils rapportaient les outils, le soir, au magasin. Chamahut leur assigna des terres dont ils s'engagèrent à partager le produit avec lui.

Quand ces terres commencèrent à produire, les cultivateurs apportèrent à Chamahut ce qui lui revenait, mais ils avaient beaucoup de peine à conserver leur part, que d'autres individus essayaient de leur ravir, par force ou par ruse. Il fallut mettre ordre à cet abus.

Chamahut, à la tête de sa troupe, fit une tournée dans les environs et signifia aux divers groupes que ce serait à lui qu'on aurait affaire si l'on se permettait de troubler ses protégés dans l'exécution de leur travail ou dans la possession de leur gain. Il fut aussitôt entouré de gens qui sollicitaient une concession de terres; il eut beau leur dire que l'île était assez grande pour que tout le monde trouvât de la terre à cultiver et qu'on n'avait pas besoin de concession, chacun insistait pour tenir des terres de Chamahut, afin qu'il fût engagé à en garantir la possession; il fut ainsi amené à distribuer presque toutes les terres de la rive droite. On commença enfin à jouir d'un peu de sécurité.

Sur la rive gauche, Beresclou et les hommes partis avec lui étaient devenus le noyau d'une autre agglomération. Mais Beresclou n'était pas assez fort, et surtout ne le paraissait pas assez pour imposer sa volonté à ses compagnons armés; il exerçait une influence sur eux parce qu'il était le plus avisé et le plus insinuant, mais il était obligé de faire accepter ses idées avant de les appliquer. Ceux qui l'avaient accompagné étaient d'ailleurs des hommes choisis : ils avaient eu des armes dès l'origine, et la résistance même qu'ils avaient opposée à Chamahut témoignait de leur caractère. Aussi fallait-il compter avec eux, et ce fut d'un commun accord que furent prises les dispositions nécessaires pour le défrichement et l'ensemencement de la rive gauche, l'installation d'un magasin général, la distribution régulière des vivres et le partage des produits. Beaucoup d'hommes qui avaient fui la rive droite pour échapper au joug de Chamahut furent étonnés de trouver sur la rive gauche des maîtres plus nombreux mais non moins oppresseurs. Pour être libre, il n'y avait plus d'autre moyen que de gagner la montagne.

Nichette secondait Beresclou; elle l'aidait à entretenir de bonnes relations avec ses camarades; mais pour y arriver, elle devait montrer beaucoup de complaisance. C'était d'ailleurs dans son caractère : elle était d'une nature sociable et aimait à faire plaisir. Beresclou ne s'opposait pas à ce qu'on la trouvât aimable et voyait même là un moyen d'influence qui n'était pas à dédaigner.

Au bout d'un an, on put commencer à se rendre compte des résultats obtenus : sur les 600 déportés il en manquait environ 110, qui avaient été tués ou qui étaient morts de maladie et de misère. Des 490 survivants, 200 dont 85 femmes occupaient la rive gauche où ils étaient agglomérés sur un espace restreint; les 290 autres dont 165 femmes étaient restés sur la rive droite, mais il n'y en avait guère plus de 200 autour de Chamahut. Le reste avait gagné la partie haute de l'île et vivait dans les bois.

Jusqu'alors il n'y avait eu que des communications très rares entre les deux rives; d'un côté comme de l'autre, on se tenait sur la défensive : on était absorbé par les difficultés de la vie présente. A la fin de la première année, on commença à respirer. La culture, bien qu'elle n'eût été opérée qu'avec peu de suite et des méthodes imparfaites, avait donné, grâce à la douceur du climat et à la fertilité du sol, des produits qui permettraient d'attendre, tant bien que mal, la récolte suivante. Mais tous les vivres apportés étaient consommés.

Du côté de Chamahut, bien que le sol cultivé fût plus étendu, les produits emmagasinés étaient moins abondants que du côté de Beresclou. Cela tenait d'abord à ce qu'on avait moins travaillé chez Chamahut parce qu'il y avait plus de provisions, et aussi à ce que Chamahut avait consommé davantage pour lui, pour Mélie, et pour leur entourage.

Quand Beresclou se vit à la tête de récoltes abondantes, il s'avisa qu'il y aurait peut-être quelques échanges fructueux à réaliser avec la rive droite : il écrivit à Chamahut et Mélie pour les inviter à dîner.

Chamahut, qui ne demandait qu'à s'amuser, oublia du coup ses ressentiments contre Beresclou, et il allait accepter l'invitation, quand Mélie lui fit remarquer qu'il serait trop imprudent d'aller se livrer tous les deux à la merci d'un homme qui ne pouvait inspirer qu'une confiance très limitée. Chamahut, reconnais-

sant la justesse de cette appréhension, répondit alors à Beresclou qu'à son grand regret il ne pouvait s'absenter de son territoire sans son armée. A quoi Beresclou répondit fort poliment qu'il serait charmé de recevoir aussi l'escorte. Il savait que Chamahut n'avait que trente-cinq hommes armés, et, comme il en avait lui-même quarante, il ne craignait pas de coup de main. On prit donc jour pour l'entrevue, et, à la date fixée, Chamahut et Mélie, suivis de leurs trente-cinq hommes, remontèrent jusqu'au gué et franchirent la rivière.

Beresclou et Nichette les attendaient sur l'autre rive, à la tête de leurs quarante hommes. L'abord fut cordial : Chamahut et Beresclou se serrèrent la main à plusieurs reprises; Mélie et Nichette s'embrassèrent en se faisant des compliments sur leur bonne mine et leur amabilité. Les hommes de Beresclou, stylés d'avance, crièrent : « Vive Chamahut! » et ceux de Chamahut répondirent : « Vive Beresclou! »

Pendant que les hommes se dirigeaient à pied vers la tente de Beresclou, devant laquelle était servi le festin, Nichette fit monter Mélie dans sa voiture. Car elle avait une voiture ; c'était un tronc d'arbre évidé, posé sur de vraies roues, et traîné par des chèvres qu'on avait capturées dans la montagne.

La journée se passa gaiement. Chamahut fit honneur au dîner, qui était excellent, et il trouva Nichette embellie. Il ne prit pas garde aux quarante hommes armés, mais Mélie avait tout de suite remarqué ce déploiement de forces, et elle n'était pas sans inquiétude. Cependant, aucun incident ne vint troubler ce jour de fête. Après dîner, Chamahut et Mélie furent reconduits au gué, suivant le même cérémonial qu'à leur arrivée; on se quitta avec force protestations d'amitié, en se promettant de se revoir. Il y avait de la musique.

Mélie ne fut tout à fait rassurée que lorsqu'elle se retrouva de l'autre côté de la rivière; alors, n'ayant plus peur, elle laissa éclater son envie :

— Tu n'as pas vu, dit-elle à Chamahut, tout le soin qu'ils ont pris pour nous éblouir de leur luxe! Beresclou a fait exprès de déployer plus d'hommes que toi. Et Nichette? Comment s'est-elle fait faire cette robe-là? A chaque plat, ils avaient l'air de dire que nous ne mangeons pas souvent aussi bien.

— Bah! dit Chamahut. Nous les inviterons à notre tour, pour leur rendre la politesse.

Une chose surtout avait mordu Mélie au cœur.

— Nous ne pourrons pas les inviter, dit-elle, tant que je n'aurai pas de voiture. Nichette est venue me chercher au gué et m'y a ramenée dans sa voiture : je ne peux pas aller la chercher à pied.

— C'est bon, c'est bon, dit Chamahut; tu auras la voiture.

***

Un événement inattendu vint tout à coup bouleverser la colonie. On s'était très bien trouvé, dans la métropole, de ce premier essai de déportation; la récidive avait diminué, grâce à la terreur qu'inspirait la perspective d'être relégué dans une île déserte où l'on ne pouvait se débrouiller qu'à force de combattre et de travailler, et l'administration pénitentiaire pouvait souffler. On résolut donc de faire partir un second convoi de six cents hommes et femmes; la Petite-Gaule était assez grande pour les recevoir : ce surcroît de population devait même lui apporter un nouvel élément de prospérité. Seulement, comme on avait su que, lors du débarquement du premier convoi, le partage des vivres, des effets et des outils s'était opéré par la force et sans aucune équité, on imagina de prévenir cet inconvénient en constituant à chaque déporté un bagage individuel, comprenant tout ce qui lui était personnellement nécessaire pour vivre un an.

Le débarquement se fit sur le même point que l'année précédente, par conséquent sur le territoire de Chamahut, qui accourut aussitôt avec son monde pour assister à cette opération. Une compagnie de fusiliers marins les tint à distance pendant le temps qu'il fallut pour mettre à terre les nouveaux arrivants, avec leurs cantines, puis regagna le bâtiment en rade.

Chamahut, sans perdre de temps à fournir des explications superflues, fit immédiatement entourer les gens qu'on venait de débarquer : en un tour de main, ils furent dépouillés des outils qu'ils tenaient à la main et des paquets ou des caisses dont ils semblaient d'ailleurs embarrassés. Ces malheureux, qui voyaient le jour pour la première fois, après une longue et pénible traversée, n'avaient pas eu le temps de se concerter pour opposer une résistance quelconque à cette spoliation, et la plupart n'en eurent même pas l'idée, s'imaginant que c'était une administration qui se chargeait de leurs affaires et d'eux-mêmes : quelques-uns, qui essayèrent de protester en émettant la prétention de conserver leur bagage pour en disposer à leur gré, furent si violemment bousculés, que leur exemple ne fut pas suivi.

Chamahut, avec beaucoup d'ordre, fit tout porter au magasin central, organisa la première distribution et assembla ses nouveaux camarades pour leur expliquer qu'on allait les employer à travailler la terre, et que ceux qui feraient mine de résister auraient la tête fendue à coups de hache. Ils ne purent faire autre chose que de se résigner à leur sort.

De l'autre rive, Beresclou avait aperçu ce qui se passait; il comprit tout de suite que c'était une aubaine qui arrivait et désira naturellement en avoir sa part. Il envoya aussitôt des émissaires sans armes pour faire observer à Chamahut qu'il ne serait pas juste que ce butin appartînt exclusivement aux occupants de la rive droite, et pour lui proposer les bases d'un partage proportionnel à l'effectif des deux rives. Chamahut répondit, avec mauvaise foi, qu'il était tout disposé à régler par une convention le partage de ce

qui arriverait dans l'île, mais que la combinaison proposée par Beresclou n'était pas admissible, que la véritable justice était de laisser à chacun ce qui était débarqué sur son territoire; il ajouta même, par dérision, qu'il ne s'était pas inquiété jusqu'alors de ce qui avait pu être débarqué sur la rive gauche.

Il ne resta donc aucun doute à Beresclou sur les intentions de Chamahut, et il en conçut un profond ressentiment. Il vit bien qu'il n'avait pas d'autre moyen d'obtenir sa part que de recourir à la force, mais il répugnait naturellement à donner des coups, par crainte d'en recevoir; et bien que ses compagnons, aussi irrités que lui, inclinassent à une action armée, il fit prévaloir les conseils de la longanimité. Peu à peu, il attira sur la rive gauche les déportés qui venaient d'arriver, leur expliqua ou leur fit expliquer qu'ils étaient indignement exploités, que c'était sans aucun droit que Chamahut retenait leurs bagages, et qu'ils étaient trop lâches de se soumettre à un pareil traitement. La plupart de ces hommes étaient, en effet, fort mécontents de la dépendance où ils étaient tenus par Chamahut; les uns vinrent grossir le parti de Beresclou, les autres, tout en restant sur la rive droite, y semèrent l'esprit de haine et de rébellion.

Mélie, qui ne pouvait prendre son parti de l'opulence de Nichette, fut la première à s'apercevoir de ces menées, et elle souffla des sentiments de vengeance à Chamahut, qui déjà n'avait supporté qu'avec impatience la réclamation de Beresclou. Enfin, poussé à bout par une sorte de sédition des nouveaux venus, qui vinrent manifester devant sa tente en criant : Vive Beresclou! il résolut d'en finir une bonne fois avec ce pouvoir rival qui prétendait lui tenir tête, et il résolut une expédition sur la rive gauche.

Il n'avait sous son commandement que 35 hommes armés, mais il lui restait des outils disponibles avec lesquels il arma 35 autres hommes; comme il savait que Beresclou n'en avait que 40, il se crut suffisamment en force. Une nuit, il assembla ses 70 hommes, partit avec eux pour remonter la rivière jusqu'au gué, attendit le petit jour, et pénétra en armes sur le territoire de Beresclou, qu'il croyait surprendre.

Mais Beresclou, averti par des mécontents qui avaient franchi la rivière à la nage pour lui annoncer le mouvement commencé, arma aussitôt, avec tous les outils qui lui restaient, les hommes du premier convoi qui n'avaient pas encore d'armes, et ceux du second qui voulurent s'enrôler. Et ce fut à la tête de 150 hommes qu'il attendit l'armée de Chamahut. Il la laissa s'engager dans un défilé qui se présentait au sortir du gué, et, sur un coup de sifflet, ses 150 hommes fondirent à la fois sur les 70 hommes de Chamahut. 40 des envahisseurs restèrent sur le champ de bataille, et ce fut à grand'peine que Chamahut et les 30 survivants, en se battant comme des lions, purent se frayer un passage à travers l'armée de Beresclou qui s'était refermée derrière eux, regagner le gué et rentrer sur leur territoire. Une fois là, ils ne craignaient plus d'être tournés, mais ils étaient poursuivis : retourner au campement, c'était s'exposer à être jetés dans la mer.

Dans cette difficile conjoncture, Chamahut ne perdit pas la tête. Il expédia un messager à Mélie pour lui annoncer sa défaite et pour lui dire de venir le rejoindre en amenant tout le monde et tous les vivres qu'elle pourrait; il lui recommandait de suivre la côte pour éviter la rencontre des gens de Beresclou qui pouvaient avoir l'idée de descendre la rive droite de la rivière afin d'aller piller le campement où étaient rassemblées toutes les richesses. En effet, Beresclou, sans s'attarder à poursuivre, à travers la forêt, la misérable armée en déroute, rabattit sur la gauche et fit un énorme butin dans le camp Chamahut.

Mélie, en partant, n'avait pu, faute de moyens de transport, emporter ni le produit des récoltes ni les bagages des nouveaux déportés; elle avait fait appel à tous les hommes de bonne volonté et à toutes les femmes qu'elle employait habituellement, elle leur avait expliqué qu'il fallait résister à outrance si l'on ne voulait pas être réduit à la pire servitude, que ceux qui resteraient seraient maltraités par Beresclou, obligés de lui obéir, de travailler pour son compte, et seraient à peine nourris, tandis que ceux qui viendraient avec elle retrouver Chamahut se montreraient des braves, qu'ils finiraient certainement par être vainqueurs, qu'alors ils se partageraient toutes les affaires de Beresclou qui était très riche, et qu'ils pourraient ensuite vivre sans rien faire, respectés et admirés de tout le monde. On trouva que Mélie n'avait pas froid aux yeux, et un certain enthousiasme répondit à son appel. Elle chargea sur le dos des femmes tout ce qu'elles purent porter de vivres, mais elle s'attacha surtout à faire emporter par les hommes tous les outils qui restaient, sans en laisser un seul. On marcha pendant deux jours en suivant la côte, au milieu de rochers qu'il fallut escalader et de broussailles dans lesquelles on se fit un chemin à la hache; deux nuits de suite on coucha où l'on se trouvait, sous une pluie battante qui, après avoir gêné la marche, rendait le repos difficile et dangereux, et enfin, au matin du troisième jour, le convoi de Mélie put opérer sa jonction avec la bande de Chamahut. Il était temps : depuis quarante-huit heures, les vaincus n'avaient rien mangé, et Chamahut avait la plus grande peine à les retenir autour de lui.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, Mélie tomba malade : elle était grosse, et tant de fatigues avaient excédé ses forces. Chamahut, dans un élan de reconnaissance, lui promit de ne jamais l'abandonner et d'élever son enfant : elle le lui fit dire devant tout le monde. Quand on fut restauré, Chamahut fit installer Mélie dans une cabane élevée à la hâte, et la laissant sous la garde des femmes, avec de quoi vivre

pour quelque temps, il repartit avec tous ses hommes, emportant des vivres, et aussi tous les outils, destinés à l'armement des hommes qu'on trouverait en route. Il regagna ainsi le bord de la rivière, incorporant de force tous les hommes isolés qu'il rencontrait : ceux qui refusaient de marcher étaient tués sur place.

En arrivant au gué, Chamahut apprit que l'armée de Beresclou occupait la droite de l'embouchure; au lieu de marcher directement sur elle, il passa la rivière et envahit de nouveau le territoire de Beresclou. Il se retrouvait à la tête d'une soixantaine d'hommes, mais cette fois il était sur ses gardes, et il ne trouva plus d'adversaires devant lui. Il arriva donc sans encombre au campement de Beresclou et tomba sur les hommes désarmés et les femmes qui se croyaient en sûreté après la victoire de leur parti. En présence de cette irruption, Nichette ne douta pas que Beresclou avait été défait, et saisissant le joint avec à-propos, elle se présenta d'un air souriant devant Chamahut, en lui disant qu'il avait joliment bien fait de se débarrasser de Beresclou, qui était au fond un vilain homme. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais rêvé qu'une chose, c'était de servir Chamahut parce que, lui, il était beau et fort. Chamahut lui répondit avec bonté qu'il ne lui voulait pas de mal, qu'il avait même toujours eu envie de la mieux connaître, et accepta les rafraîchissements et l'hospitalité qu'elle lui offrait.

Le lendemain matin, il arma avec les outils qu'il avait apportés tous les hommes du pays de Beresclou, qui n'osèrent pas résister, repassa le gué à leur tête et rencontra l'armée de Beresclou qui revenait en toute hâte. La bataille eut lieu dans une petite plaine située à proximité du gué. Les forces étaient à peu près égales et le résultat demeura longtemps indécis. Mais Chamahut, ayant aperçu Beresclou au milieu de la mêlée, marcha droit à lui, l'appela voleur, jésuite et bâtard, et lui lança un énorme coup de hache. Beresclou esquiva le coup, jeta de loin sa hache contre Chamahut qui fut atteint au bras gauche, et il voulut s'enfuir. Mais Chamahut, quoique blessé, le rejoignit d'un bond et l'étendit à ses pieds d'un coup de hache dans l'occiput. A cette vue, l'armée de Beresclou se dispersa en jetant ses armes et Chamahut resta maître du champ de bataille.

*
* *

Le premier soin de Chamahut fut d'aller chercher Mélie pour la ramener triomphalement à leur tente. Mélie allait mieux ; cependant sa situation exigeait encore des ménagements : cent bras s'offrirent pour la porter sur un brancard qu'on aurait rembourré de couvertures et abrité de feuillages. Mélie déclara qu'elle ne rentrerait chez elle que dans la voiture de Nichette. Chamahut, qui aurait préféré ne pas désobliger Nichette, après l'accueil cordial qu'il avait reçu d'elle, essaya d'expliquer à Mélie qu'elle serait bien plus cahotée dans cet équipage; elle ne voulut rien entendre. Chamahut fut obligé de réquisitionner la voiture, mais il promit secrètement à Nichette de lui en faire faire une autre.

Les gens du parti de Beresclou, après avoir regagné leurs foyers, essayèrent de s'entendre pour choisir un nouveau chef et continuer la résistance, mais il y avait tant de prétendants qu'aucun ne put se faire accepter par un semblant de majorité. Ils comprirent que, dans cet état de division, ils allaient se trouver à la merci de Chamahut. Et alors, sans se rien dire mutuellement, les uns après les autres, ils vinrent trouver Chamahut pour lui offrir leurs services, à condition de garder leurs armes et leurs terres.

Chamahut ne repoussa pas absolument ces offres ; il s'attacha même, en leur donnant des grades, les plus solides gaillards du pays de Beresclou. Mais il prit les terres de ceux qui étaient moins à craindre et de ceux qui avaient été tués, pour les distribuer aux compagnons qui l'avaient suivi dans la défaite comme dans la victoire. Il constitua ainsi un corps d'élite dont les membres eurent seuls le droit de porter des boutons de cuivre à leur vareuse. Il choisit ensuite les hommes qu'il voulut garder comme soldats et leur assura une distribution régulière de vivres. Tous les autres déportés durent se mettre au service de ceux qui possédaient des terres.

Un certain nombre de femmes, ne trouvant pas de situation à leur goût et ne voulant pas travailler, s'habituèrent à vivre des libéralités qu'elles obtenaient de l'un ou de l'autre par l'agrément de leur commerce. Nichette, par exemple, qui était venue s'établir sur la rive droite, n'avait pas d'état régulier et vivait cependant au sein d'une oisive abondance.

Les choses allèrent tant bien que mal jusqu'à la seconde récolte. A cette époque, des troubles graves éclatèrent dans l'île. Les manœuvres, qui avaient fait toute la besogne, s'indignèrent de ne recevoir qu'une maigre part des produits, à peine suffisante pour leur permettre de subsister, tandis que les possesseurs de terres se gorgeaient de nourriture sans rien faire. Quelques chefs furent assassinés; les autres, pour éviter un pareil sort, redoublèrent de rigueur, massacrèrent des gens sans défense, abusèrent des femmes et réduisirent la population à la misère. Un cri général s'éleva vers Chamahut.

Il jouissait alors d'une gloire incontestée et d'une félicité domestique sans nuages. L'enfant que lui avait donné Mélie l'amusait par ses grimaces et ses bégaiements, et Mélie, que la maternité avait enrichie d'un gracieux embonpoint, se partageait avec de doux sourires entre ses occupations de femme et de mère. Chamahut, quand il était las de son intérieur, allait passer ses soirées chez Nichette.

Mélie réunissait de préférence des hommes réfléchis qui conversaient avec elle sur les intérêts généraux

de la colonie, pour rechercher les meilleurs moyens d'y faire régner l'ordre en assurant le bonheur de tous. Un ancien vétérinaire qui l'avait accouchée et qui soignait les convulsions du petit, un spirite qui lui prédisait l'avenir et un ex-caissier qui tenait ses comptes formaient son conseil habituel, tandis que Nichette savait s'entourer d'hommes habiles à chanter ou à faire des tours, à fabriquer de jolis objets ou à conter des histoires drôles. Chamahut s'amusait plus chez Nichette, mais il estimait davantage le caractère sérieux de Mélie, dont il avait d'ailleurs éprouvé le dévouement. Et ce fut à son instigation qu'il se décida à prêter l'oreille aux réclamations qui arrivaient de toutes parts.

— Sauvez-nous! lui disaient les possesseurs de terres. Les manœuvres ont de telles prétentions que, s'il fallait y satisfaire, il ne nous resterait rien. On va jusqu'à contester nos droits. Vous savez cependant si nous avons gagné nos terres : vous vous rappelez bien que c'est nous qui nous en sommes emparés. Il y en a que vous nous avez données, et, puisque vous nous les avez données, c'est qu'elles vous appartenaient. D'ailleurs, il faut bien qu'elles soient à quelqu'un, et il est tout naturel que ce soit à nous, puisque nous les avons depuis longtemps. Seulement, nous ne pouvons pas les garder si vous ne venez pas à notre aide pour forcer cette foule de misérables à se tenir tranquilles.

— Je ne demanderais pas mieux, répondait Chamahut. Mais que voulez-vous que j'y fasse? Je suis un possesseur de terres, comme vous : je reconnais vos droits, mais je n'ai pas qualité pour intervenir entre vous et les manœuvres.

— Si! si! Soyez le chef de l'île, et tout ira bien.

— Protégez-nous, disaient les manœuvres. Nous sommes excédés de fatigue et de privations. C'est nous qui faisons tout, et on ne nous donne presque rien. Ce n'est pas juste. Pourquoi n'est-ce pas nous qui sommes les maîtres, pendant que les autres travailleraient? Nous sommes trop faibles pour obtenir satisfaction; mais, si vous le vouliez, vous pourriez assurer notre bonheur.

— Je ne demanderais pas mieux, répondait Chamahut. Mais que voulez-vous que j'y fasse? Je suis un simple déporté comme vous : je reconnais tout ce qu'il y a de fondé dans vos réclamations, mais à quel titre interviendrais-je?

— Si! Si! Soyez le chef de l'île, et tout ira bien.

Chamahut, cédant enfin à toutes ces instances, se décida à faire une proclamation :

Habitants de la Petite-Gaule,

Il me revient de toutes parts que vous êtes malheureux. Les transactions ne sont pas sûres, les terres ne rapportent presque rien, les salaires sont insuffisants. C'est à peine si vous pouvez vivre et faire vivre vos femmes et vos enfants. D'après une opinion qui semble générale, ces maux proviennent de ce que vous n'avez pas de chef, et on me demande d'être chef de l'île. J'aimerais mieux n'avoir à m'occuper que de mes affaires, mais si vous croyez que je puisse vous être utile, je me sacrifierai pour vous. Grâce à moi, l'agriculture donnera plus de produits à ceux qui possèdent les terres et plus de salaires à ceux qui les cultivent. Il n'y aura plus de meurtres ni de vols; chacun sera tranquille chez soi, et tout le monde gagnera plus en travaillant moins.

Cette proclamation excita un enthousiasme tel qu'il fallut prendre des mesures d'ordre pour faire défiler toutes les personnes qui voulaient voir Chamahut et lui parler. Et parmi les visiteurs il n'y eut qu'une voix pour reconnaître sa bonté, son intelligence et la bonne grâce de Mélie, qui distribuait des médicaments aux malades, des friandises aux enfants et des encouragements aux malheureux.

Les familiers de Chamahut firent une tournée dans l'île, et ils dirent à chaque électeur en particulier :

— Vous êtes libre de dire si vous voulez ou si vous ne voulez pas que Chamahut soit chef de l'île. Mais naturellement ceux qui n'auront pas voulu de lui ne pourront rien lui demander.

Enfin il fut procédé au vote, qui donna le résultat suivant : il y avait 452 électeurs; on trouva 485 oui et 17 non. Ce résultat parut d'abord surprenant, mais on sut ensuite que c'était l'effet d'une erreur d'addition. Chamahut n'en était pas moins proclamé chef de l'île à une écrasante majorité.

Son premier soin fut d'établir un impôt pour faire face aux dépenses qu'allait entraîner le fonctionnement des divers services. Il créa d'abord un impôt sur le revenu, payable en nature et fixé au dixième de chaque récolte. Mais comme on lui fit remarquer que cet impôt n'était pas très juste parce qu'il atteignait surtout ceux qui cultivaient bien leurs terres, il le corrigea, tout en le maintenant, en y ajoutant un autre impôt sur les terres en raison de leur dimension. Les possesseurs de terres se plaignirent alors de supporter seuls toute la charge. Chamahut reconnut que cette objection était fondée, et il compléta le système par un autre impôt sur toutes les consommations. On trouva que c'était un peu cher, mais que c'était plus équitable, et que d'ailleurs on n'a jamais rien sans payer.

Chamahut organisa des rondes quotidiennes d'hommes armés qui parcouraient l'île pour assurer l'ordre public; en même temps elles veillaient à la rentrée des impôts. Il désigna quelques déportés, connus par leur intégrité, pour juger les contestations. Moyennant une redevance, tous les habitants avaient le droit de faire juger leurs affaires : le perdant devait payer une amende, le gagnant aussi, mais d'un chiffre moindre. Avec un supplément, on pouvait aller en appel devant Chamahut lui-même.

Enfin il se chargea de faire exécuter les travaux d'intérêt général quand on lui apporterait à cet effet les matériaux et la main-d'œuvre : il se réservait seulement un léger bénéfice sur l'entreprise pour prix de sa surveillance.

Grâce à cet ensemble de mesures, la colonie parvint en peu d'années à une prospérité inouïe.

***

A mesure que la vie matérielle devint plus facile, les mœurs s'adoucirent et prirent quelque régularité. Chaque homme avait eu d'abord le nombre de femmes qu'il pouvait nourrir; quand il en avait trop, il congédiait celles qui lui plaisaient le moins, et cela ne donnait lieu à aucune difficulté quand elles n'étaient pas mères. Mais les mères ne voulaient pas s'en aller : elles prétendaient ne pouvoir élever seules des enfants qu'elles n'avaient pas été seules à mettre au monde, et pour s'en débarrasser elles les jetaient dans la mer. D'abord on n'y prit pas garde, mais à la longue la compassion publique s'émut de ces sacrifices d'innocents, et l'on s'en prit aux hommes. Ceux-ci, pour échapper aux criailleries de l'opinion, prirent l'habitude de conserver les enfants d'une de leurs femmes, moyennant quoi on les tenait quittes des autres : on leur savait gré de faire quelque chose, en reconnaissant qu'ils ne pouvaient pas tout faire.

Il en résulta une grande différence de situation entre les femmes qui pouvaient faire élever leurs enfants et les autres. Toute l'ambition des femmes était de trouver un homme disposé à se reconnaître père de ses enfants. Mélie encourageait ces reconnaissances de tout son pouvoir, parce que Chamahut avait reconnu les enfants qu'elle avait eus de lui, et que cela faisait enrager Nichette, qui n'était pas mère, et les autres femmes qui prétendaient avoir des enfants de Chamahut. Elle s'entourait exclusivement de femmes qui avaient su, comme elle, conserver toujours le même homme, et ne parlait qu'avec une sorte de dégoût des malheureuses qui n'avaient pas d'homme fixe. Il y avait quelques femmes dont la situation était ambiguë : on ne savait pas au juste ce qu'il fallait penser d'elles. Alors on s'en rapportait à l'attitude que prenait Mélie à leur égard : celles que Mélie ne saluait pas étaient rejetées dans la catégorie des personnes qu'on ne pouvait pas voir.

Il se présenta une circonstance où Mélie fut amenée à jouer un rôle encore plus considérable dans le mouvement des idées. Ce fut à l'occasion d'un fait mystérieux qui occupa vivement l'esprit de beaucoup d'hommes et de presque toutes les femmes.

Il y avait dans un petit bois situé au fond d'une gorge de la montagne un homme qui vivait tout seul, de fruits sauvages, de racines et de ce qu'on voulait bien lui donner. Il sculptait des figurines, et il en avait grossièrement taillé une, plus grande que les autres, dans un tronc d'arbre auquel sa hutte était adossée. Quand on lui demandait de quoi il pouvait vivre, il répondait que sa statue ne le laissait manquer de rien. Il donnait volontiers des conseils aux personnes malades ou dans l'embarras, et quelques-unes s'en étaient bien trouvées. C'était le père Anselme. On l'appelait ainsi, bien qu'il n'eût pas d'enfants, parce que sa barbe était blanche et très longue.

Or il advint qu'une femme, dont l'enfant se mourait, le porta à ce solitaire pour lui demander un remède; mais comme elle arrivait près de la hutte, l'enfant rendit le dernier soupir. Aux cris de la mère, le père Anselme parut; il vit que l'enfant était mort, et dit :

— Ne pleurez pas.

Il prit l'enfant, le plongea dans le ruisseau voisin, le posa entre les bras de la statue, prononça des paroles dont il était seul à savoir le sens, et rendit le petit corps à la mère. L'enfant rouvrit les yeux, dit « maman », et fut guéri.

Cet événement causa une émotion extraordinaire dans la colonie; tout le monde voulut voir l'enfant, la statue, et le brave homme, qui était très simple, ne demandait rien et donnait pour toute explication que c'était un pouvoir qu'il avait. La plupart des hommes refusèrent de croire à cette aventure; ils soutinrent que le père Anselme était un intrigant qui voulait en imposer, ou un halluciné qui s'en faisait accroire à lui-même, et ils expliquèrent à leurs femmes que ce conte était invraisemblable, que si l'enfant avait ressuscité, c'est qu'il n'était pas mort, et que s'il n'était pas mort, il n'avait pas pu ressusciter. Les femmes hochaient la tête, allaient trouver le père Anselme, lui parlaient de leurs affaires, et revenaient plus contentes, les unes parce qu'elles avaient obtenu satisfaction, les autres parce qu'elles espéraient l'obtenir.

On attendait ce que ferait Mélie. Elle en parla à Chamahut, qui éclata d'un gros rire en lui demandant si elle croyait à ces jongleries.

— Il y a un fait qu'on ne peut pas nier, dit-elle : c'est que l'enfant était mort, et qu'il est vivant; je l'ai vu.

— Tu l'as vu vivant, répondit Chamahut, mais tu ne l'avais pas vu mort.

— Quel intérêt aurait la mère, répliqua Mélie, à dire que son enfant était mort?

— Après tout, dit Chamahut, cela m'est égal. Si tu veux y aller, vas-y. C'est toujours un but de promenade.

Quand on sut que Mélie allait se rendre à la hutte du père Anselme, tout le monde voulut l'y accompagner. Les personnes composant le cortège portaient à la main des rameaux verts, des fleurs, et des torches de résine allumées. Mélie toucha la statue, but de l'eau du ruisseau et se mit à genoux devant le père Anselme, qui lui dit :

— Soyez la bienvenue, douce compagne de l'homme

fort. Il vous sera tenu compte de votre action : vous vivrez très longtemps, vous aurez beaucoup d'enfants, et votre fils aîné sera maître d'un grand empire.

Mélie revint très émue. Elle raconta à Chamahut tous les détails de sa visite. Et Chamahut lui répondit :

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Je ne sais pas, dit-elle, si les prédictions du père Anselme se réaliseront, mais en tout cas il n'y a pas de mal à les accréditer, quand ce ne serait que pour assurer l'avenir de ton fils.

— Il est certain, dit Chamahut, que, puisque tout le monde croit au père Anselme, il vaut mieux l'avoir avec nous que contre nous.

Il permit donc à Mélie de lui envoyer des cadeaux et même de l'inviter. Dans l'entourage de Chamahut et de Mélie, on s'abstint de faire des plaisanteries sur la statue, et il devint de bon ton de ne parler du père Anselme qu'avec respect, en baissant les yeux.

Nichette ne se soumit pas à cette consigne ; au milieu des déclassés qui formaient sa société habituelle, elle se plaisait à tourner en ridicule ce qu'elle appelait des mômeries, et à contrefaire les mines de Mélie qui, disait-elle, n'avait pas toujours été aussi bégueule. Mais ce que disait Nichette n'avait pas grande portée : on savait que c'était une femme qui ne respectait rien.

A la vérité, Mélie voulait qu'on eût de la tenue autour d'elle, mais il le fallait bien, pour conserver les distances dans une population turbulente et indisciplinée.

Les habitants de l'île se partageaient en trois classes distinctes. Il y avait d'abord les gens du premier convoi qui avaient pris part à la bataille où Beresclou avait trouvé la mort ; c'étaient des gens qui avaient fait leurs preuves, qui possédaient des terres et occupaient les emplois. Ceux des convois suivants étaient d'arrivée trop récente pour qu'on sût à qui l'on avait affaire ; cependant Chamahut admettait auprès de lui quelques individus nouvellement arrivés, quand ils étaient recommandables par leur intelligence ou leur adresse. Pour être admis dans cette société, il ne suffisait pas de prouver qu'on datait du premier convoi ou qu'on pouvait rendre des services : il fallait aussi aller de temps en temps voir le père Anselme.

Au-dessous de cette première classe, c'étaient les gens qui, sans avoir de titres à la faveur, étaient l'objet d'une certaine considération parce qu'ils exploitaient de grandes cultures et faisaient marcher quelques mécaniques. A force de travail et d'habileté, ils étaient parvenus à accumuler beaucoup de fers d'outils qui servaient de monnaie pour les échanges ; ils achetaient les terres des premiers possesseurs qui ne savaient ou ne daignaient travailler et étaient pressés de jouir, et ils disposaient ainsi de ressources qui leur donnaient de l'influence : c'étaient des gens à ménager.

Enfin la dernière classe se composait de tous les manœuvres et notamment des déportés amenés dans les derniers convois. La plupart de ces individus étaient d'une nature rebelle à tout travail ; c'était pour ne rien faire qu'ils avaient commis leurs crimes, et ils ne pouvaient comprendre que des déportés comme eux les contraignissent à travailler. Ce n'était qu'à force de coups qu'on les réduisait à l'obéissance, et à la fin il se produisit des cas de rébellion ouverte contre lesquels il fallut bien prendre des mesures. On ne supportait d'ailleurs qu'avec impatience ces arrivages continuels de gens tarés qui avaient presque tous un mauvais caractère et des mœurs déplorables.

Chamahut fit choix d'un emplacement commode : c'était un petit promontoire qui ne tenait à l'île que par une étroite bande de terrain ; il en fit garder l'entrée par une douzaine d'hommes armés. Quand un manœuvre avait commis quelque faute contre celui qui l'employait, on le conduisait au promontoire, d'où il ne pouvait s'échapper, et on l'y laissait pendant deux ou trois jours, sans boire ni manger. Cela le rendait plus souple.

Pour des infractions plus graves, on appliquait des coups de bâton aux délinquants. Afin d'éviter les excès ou les vengeances particulières, le nombre des coups était fixé pour chaque cas suivant un tarif dressé par des déportés honorables, approuvé par Chamahut et affiché sur les points les plus fréquentés de l'île. La bastonnade ne pouvait être appliquée qu'en présence d'un juge délégué à cet effet.

Seulement il se présenta un cas d'une gravité telle que toutes les pénalités en usage semblèrent insuffisantes. Un individu qui avait assassiné une femme dans de très vilaines conditions fut arrêté pour être conduit devant Chamahut ; il commença par dire, en termes grossiers, qu'il se moquait de Chamahut, que ce n'était qu'un déporté comme les autres et que, si les habitants de l'île avaient un peu de cœur, ils se concerteraient pour enlever Chamahut, Mélie et leur clique, et jeter le tout à la mer. Le malheureux ne craignit même pas de répéter ces horribles propos devant Chamahut qui, mis personnellement en cause, et ne voulant pas qu'on pût suspecter son impartialité, appela quatre de ses amis, pris au hasard, pour délibérer avec lui sur ce qu'il convenait de faire à l'égard de ce criminel séditieux. Les quatre amis furent unanimes pour déclarer qu'il était impossible de tolérer cette révolte contre les habitudes de la colonie et contre le chef investi du pouvoir par le libre suffrage de la majorité. L'individu fut condamné à mort et eut le cou coupé, séance tenante.

Les uns dirent que c'était pour l'assassinat, les autres pour l'outrage à Chamahut. Ce point ne fut jamais éclairci, mais on n'en fit que plus attention à ne pas parler légèrement du premier personnage de la Petite-

Gaule, et tout le monde trouva que c'était très bien fait, parce qu'il est impossible de vivre sans des lois.

GASTON BERGERET.

(La fin au prochain numéro.)

MADAME ACKERMANN

Depuis que Mme Ackermann est morte, on a raconté beaucoup d'anecdotes sur sa vie; on a décrit le vieux couvent, près de Nice, où elle avait fait bâtir une tour; on a relaté les boutades à la fois naïves et ironiques dont elle amusait ses visiteurs dans son petit appartement de la rue des Feuillantines; on a même insisté sur ses maladresses de costume et de coiffure; mais je ne vois pas que personne ait pris la peine de relire les trois cents pages qui forment toute son œuvre, prose et vers, et de préciser quelle fut l'inspiration de ce poète, ce qu'il y a d'original et de durable dans ses écrits. Je voudrais au moins, en rappelant ce que pensa et ce qu'écrivit Mme Ackermann, dire pourquoi sa poésie fut goûtée par une élite et quels titres elle aura peut-être un jour à tenir une place dans l'histoire intellectuelle du XIXe siècle.

*
* *

Mme Ackermann fut le poète de la libre pensée, avec plus de franchise qu'Alfred de Vigny dans ses poésies posthumes, avec plus de sincérité émue et aussi de mesure que M. Richepin dans ses *Blasphèmes*. Il y a une clarté courageuse dans ses attaques contre les religions positives et en particulier contre la religion dominante dans son pays, le catholicisme. Elle était révoltée de la grossièreté des dogmes religieux, de l'impiété de la morale religieuse, et elle écrivait dans ses *Pensées d'une solitaire :* « Je me laisse aller avec d'autant plus d'abandon à ma haine contre la religion que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien, pour la justice et l'humanité, qui me rend hostile à ces monstruosités d'égoïsme et de fanatisme auxquelles tout dévot, s'il est conséquent avec lui-même, ne peut échapper. » La cruauté du Dieu des chrétiens lui fait horreur : « C'est, dit-elle, un souverain inexorable; auprès de lui il n'y a point de recours en grâce. Les condamnés à l'enfer en ont pour l'éternité. » Et ailleurs : « Jésus attire à lui tout l'amour du chrétien : il n'en reste plus pour Dieu le Père. Les procédés de ce dernier envers la race humaine et aussi envers son propre fils ne sont pas, il est vrai, faits pour en inspirer. » Elle persiflait joliment les dévots : « Il faut vraiment bien de la vertu pour n'être pas dévot. Comment? Toutes les portes de ce monde ouvertes et celle du ciel par surcroît! » Elle n'était pas déiste : « Je crois, écrit-elle, que l'humanité gagnerait beaucoup à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale non plus n'y perdrait rien. En effet, même dans les siècles de vraie foi, il ne s'est jamais agi que de servir Dieu à outrance ou de le tromper. Fanatisme ou hypocrisie, l'homme ne peut pas sortir de là. » Elle voyait dans l'homme le jouet des lois nécessaires de l'inconsciente nature; mais ce jouet est conscient, cette victime se sait malheureuse, et c'est même là sa seule certitude. Seulement, au lieu de gémir, le poète croit devoir prendre contre la destinée une fière attitude et insulter cette force cruelle, Dieu ou nature, dont nous sommes broyés. Ainsi il suppose qu'au jugement dernier, quelques morts refuseront d'entendre la trompette divine et repousseront les bienfaits de Dieu :

Et toi, sœur du Sommeil, toi qui nous as bercés,
Mort, ne nous livre pas; contre ton sein fidèle
Tiens-nous bien embrassés.

L'amour n'est qu'un leurre et la Nature est insensible aux rêves d'éternité que font les amants :

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.
Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître,
Son vœu s'est accompli.

L'amant se refuse à retrouver l'amante dans une autre vie, et il a horreur de l'espoir spiritualiste de revivre au ciel avec l'être chéri :

Me le rendre, grand Dieu! mais ceint d'une auréole,
Rempli d'autres pensées, brûlant d'une autre ardeur,
N'ayant plus rien en soi de cette chère idole
Qui vivait sur mon cœur!
Ah! j'aime mieux cent fois que tout meure avec elle,
Ne pas la retrouver, ne jamais la revoir;
La douleur qui me navre est certes moins cruelle
Que votre affreux espoir.

Pascal intéresse et émeut le poète; mais la foi où il s'abêtit lui semble lâcheté :

N'eût-il pas mieux valu périr sans défaillance,
Dévoré par le Sphinx qu'écrasé sous la croix?

Je le répète : l'auteur des *Poésies philosophiques* ne gémit pas. « J'accepte, dit-elle, avec une sorte de satisfaction sombre mon rôle d'apparition fugitive au sein des agitations incessantes de l'être. » Elle est fière, elle est heureuse d'avoir protesté, au nom des hommes, contre l'injustice des choses; d'avoir « saisi à deux mains ce livre de son âme », et de l'avoir « lancé pardessus bord ». Ce *cri*, non de désespoir, mais d'orgueil, a été poussé si fort par cette âme intrépide que

même le public l'a entendu et que, moins distraite, la foule se serait retournée :

Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris :
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner d'avoir compris.
Ah! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie
Je l'ai jeté; je puis sombrer!

On voit bien que Mme Ackermann n'a pas de système philosophique. M. Caro, qui lui rendit le service de la signaler au grand public dans la *Revue des Deux Mondes*, intitula son article : *Un poète positiviste*. Et cependant Mme Ackermann n'était rien moins que positiviste. La doctrine d'Auguste Comte l'amusa un instant, à cause du bon tour qu'elle jouait à la Foi, en fermant la porte de l'inconnu et du mystère; mais elle reconnut, dans un court morceau intitulé *le Positivisme*, que le « désir exilé » revenait rôder autour de cette porte, et que le positivisme n'avait pas vaincu la religion. Si elle maudit, dans quelques-uns de ses vers les moins heureux, l'idéal, le corrupteur idéal, elle n'en montre pas moins, et avec éloquence, l'homme opposant à la religion ce même idéal :

Gardez votre infini, cieux lointains, vastes mondes :
J'ai le mien dans mon cœur.

Et dans le charmant petit poème intitulé *Daphné*, elle oublie ses anathèmes, et symbolise le bonheur dans la course à l'idéal.

Comme elle savait admirablement la langue allemande et que l'humour de Schopenhauer lui plaisait, on l'a louée ou accusée de *schopenhauériser*, en ce temps déjà lointain où le philosophe allemand était à la mode à Paris. Elle a répondu et prouvé que son pessimisme datait de 1830. Elle diffère profondément de Schopenhauer, d'abord en ce qu'elle n'a pas de système, et surtout peut-être en ce que le sentiment de l'universelle souffrance la remplit de pitié, non pour elle, mais pour l'humanité : « Considéré de loin, dit-elle, à travers mes méditations solitaires, le genre humain m'apparaissait comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers, en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement. » Cette pitié, qui est un des éléments de sa poésie, serait peut-être restée dans son cœur, si une lecture ne l'en avait fait jaillir. En effet, bien qu'elle ne parle pas de Leopardi dans ses écrits, il me semble bien que c'est au chantre de l'*infelicità* qu'elle doit d'avoir eu connaissance d'elle-même. Dans la *Ginestra*, dans le *Brutus*, dans le *Chant d'un berger*, il y avait le même sentiment de « l'universelle et irrémédiable misère » que dans les *Malheureux*, dans les *Paroles d'un amant*, dans le *Cri*. Cette idée de Leopardi, que la Nature ne se soucie que de l'être et non du bien, qu'elle est une marâtre, une traîtresse, et que l'homme vraiment homme doit la maudire et « ne jamais rendre les armes à la destinée », c'est aussi le thème poétique de Mme Ackermann. Mais il y a plus d'amertume dans les accents de l'infortuné Recanatais et plus de sérénité cordiale dans les vers de cette femme qui se disait heureuse et à qui la vie n'avait pas été cruelle. La pitié de Leopardi pour l'homme s'exhale en sarcasmes : celle de Mme Ackermann est faite de tendresse indulgente. Tous deux pourtant pensent de même au fond et s'accordent à dire que le mieux serait de ne pas naître. — Cette influence profonde qu'exerça sur elle le poète italien, et qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, éclate dans ses écrits, comme elle éclatait dans sa conversation.

***

Les *Poésies philosophiques* de Mme Ackermann furent imprimées à Nice en 1871, mais le public ne les connut guère qu'en 1876. Elles avaient été précédées des *Contes en vers* et des *Premières poésies*. Pour bien juger les *Contes*, il faut savoir que l'auteur, quoique femme, avait poussé ses études, en fait de philologie et de connaissance des langues, à un degré où peu d'hommes sont parvenus. Bien qu'elle ne se vantât guère et fût à tous égards le contraire d'un bas bleu, elle racontait à ce sujet une anecdote caractéristique. Un peu avant l'annexion, un professeur du Collège de France voyageait en diligence dans la campagne de Nice. En face de lui, une grosse dame d'âge mûr et de toilette plus que simple causait en patois niçois avec une ouvrière assise à côté d'elle, et sa prononciation était si nette que le Français se plaisait au son de cette langue rustique dans une bouche qu'il croyait rustique. Tout à coup la bonne dame pria son vis-à-vis de baisser une glace, et elle le fit en si pur français que le professeur ne put s'empêcher de dire : « Mais, madame, comme vous savez bien le français, pour une Niçoise! — Je ne suis pas Niçoise, monsieur, je suis Française. — Alors, comment savez-vous si bien le niçois? — J'habite le pays, j'ai donc appris la langue. — Si vous habitiez la Chine, apprendriez-vous aussi le chinois? — Je n'ai pas attendu d'habiter la Chine pour cela, je sais le chinois. » Et elle s'amusa, sans pédantisme et avec une malice gaie, à donner à son interlocuteur des preuves variées de son savoir en fait de langues. Stupéfait, le voyageur écrivit à son ami Stanislas Julien, qui lui répondit : « Ce ne peut être que Mme Ackermann. »

Douée en effet du don des langues, elle n'avait pas seulement appris le chinois sous Stanislas Julien : d'un long séjour à Berlin, elle avait rapporté une connaissance parfaite de la langue allemande, jusqu'en ses idiomes berlinois. Je l'ai entendue expliquer de vive voix dans le texte et commenter, avec plus de bon sens que d'imagination, le premier *Faust* de Gœthe. L'anglais, l'italien, l'espagnol n'avaient pas de secret

pour elle. Shelley et Leopardi étaient comme incrustés dans sa mémoire. Elle lisait dans leur langue les poètes latins et grecs, surtout les lyriques, et j'ai eu souvent la preuve qu'elle les comprenait à merveille. J'ai même vu un exemplaire des lyriques grecs de Bergk, avec des notes de sa main qui au besoin feraient foi de la perfection surprenante de cette érudition d'une femme, mais d'une femme qui, il faut le répéter, était beaucoup trop instruite pour être pédante : elle ne songeait ni à cacher son savoir ni à le montrer, et d'ailleurs n'avait appris tant de langues que pour les besoins de sa pensée.

On sait qu'elle fut mariée pendant deux ans au philologue Paul Ackermann, qui s'occupait des anciennes formes de la langue française. Elle connut avec lui nos vieux textes, en goûta le style, apprit de plus le sanscrit et lut à la fois *le Roman du Renard* et les grands poèmes indiens, sans renoncer à ses auteurs favoris qui étaient, entre autres, La Fontaine et, bien qu'elle ne le dise pas, Voltaire. Quand elle eut perdu son mari, retirée près de Nice, apaisée par la solitude, elle se mit à écrire. « Voici qu'un beau matin, dit-elle, au moment où j'y pensais le moins, j'entendis tout à coup des rimes bourdonner à mes oreilles. Le vieux français, avec son cortège de locutions si fines et si charmantes, me revint en même temps à la mémoire. J'étais précisément en train de lire un grand poème indien, où j'avais rencontré certains épisodes qui, parce qu'ils traitaient d'amour conjugal, m'avaient enchantée. Dans la surprise du premier moment et, pour ainsi dire, inconsciemment, au mépris de la couleur locale et des égards dus à d'aussi respectables sujets, je me trouvai les avoir brodés à la gauloise en quelques matinées. » Ces contes, intitulés : *Savitri* et *Sakountala*, sont en vers de dix pieds. Dans le premier elle a conté son bonheur conjugal si tôt disparu. Géruzez la décida à les publier, et ils parurent en 1863 chez Hachette, accompagnés d'autres contes, *l'Hermite, le Chasseur malheureux, la Fée au voile*, etc. Personne ne fit attention à ces récits un peu subtils et longs, et que n'anime aucun sentiment vif. Ce ne sont que réminiscences et archaïsmes, mais réminiscences agréables, archaïsmes jolis. Un tel pastiche (qui mérite néanmoins qu'on le lise) n'était qu'un prélude. L'amour faisait le sujet des *Contes* : il fait aussi le sujet des *Premières poésies ;* mais c'est un amour paisible, souriant, plus tendre qu'ardent. On serait curieux de savoir si cette femme, qui nia Dieu et qui chanta l'amour, avait aimé. Elle déclare, dans son autobiographie, avoir beaucoup aimé son mari; mais elle ne faisait point mystère qu'elle avait de beaucoup préféré en lui le camarade à l'époux. Il n'y a qu'à lire ses vers pour avoir la conviction que ce cœur, si sympathique à l'humanité, n'eut pas de roman. Elle-même a imprimé : « Je me figure parfois quels froids romans j'eusse écrits, si je m'étais mêlée d'en faire. Mes personnages ne seraient certainement pas nés viables. Et cependant ce genre semble être le domaine naturel des plumes féminines. Les femmes font entrer dans un roman les ardeurs contenues ou non de leur tempérament. Hélas ! je n'aurais rien eu à mettre dans les miens. » Et cependant elle a su chanter l'amour avec autant de vérité que de grâce, soit qu'elle pleure son mari, soit qu'elle respire le parfum langoureux de deux vers passionnés d'Alcée, soit qu'elle s'attendrisse sur l'*Inconnue* de Pascal. Son poète préféré, c'est Musset, parce qu'elle voit en lui le poète de l'amour. Elle aime à le pastiche : elle fait mieux, elle l'égale presque quand sa mort lui inspire ces agréables vers :

Tu fus l'enfant choyé du siècle. Tes caprices
Nous trouvaient indulgents. Nous étions les complices
De tes jeunes écarts; tu pouvais tout oser.
De la muse pour toi nous savions les tendresses,
Et nos regards charmés ont compté ses caresses,
De son premier sourire à son dernier baiser.
. . . . . .
Lorsque le rossignol, dans la saison brûlante
De l'amour et des fleurs, sur la branche tremblante
Se pose pour chanter son mal cher et secret,
Rien n'arrête l'essor de sa plainte infinie,
Et de son gosier frêle un long jet d'harmonie
S'élance et se répand au sein de la forêt.
La voix mélodieuse enchante au loin l'espace.
Mais soudain tout se tait; le voyageur qui passe
Sous la feuille des bois sent un frisson courir.
De l'oiseau qu'entraînait une ivresse imprudente
L'âme s'est envolée avec la note ardente :
Hélas ! chanter ainsi c'était vouloir mourir !

*
* *

Ce poète fut donc inspiré par la *raison*, comme disaient nos pères, et aussi par les élans sincères et nobles d'un cœur qui battait pour l'humanité et qui avait un sentiment indirect et juste des choses de l'amour. Il n'y a point de passion dans sa poésie. Ce qui marque aussi les bornes de cette imagination si maîtresse d'elle, c'est que le monde extérieur ne l'affecte pas. Du haut de sa tour niçoise, elle ne voit nettement ni les formes, ni les couleurs. Le coup d'œil rapide et vague qu'elle jette le matin sur les Alpes et la mer ne lui donne que le sentiment de sa solitude, sentiment qui éveille et égaie sa pensée, qui l'aide à mieux se regarder au dedans. Il n'y a point d'images originales dans ses vers. Veut-elle encadrer ses idées dans le réel ? C'est à Boileau qu'elle emprunte des expressions, l'*esquif*, le *sein des eaux*, les *flèches du soleil*. M. Anatole France a relevé, non sans cruauté, la liste de ces clichés, qu'elle sait employer avec une sorte de noblesse. Elle sentait son infirmité et l'excusait par cette plaisanterie : « La poésie d'Hugo, disait-elle, a fait une telle consommation d'images, qu'il y aurait vraiment lieu de se demander s'il en restera pour les poètes à venir. » Dans ses poésies purement philosophiques, il lui arrive aussi, comme M. Havet le lui reprochait amicalement, de « traîner pesamment la chaîne de la déduction ».

Il y a des lourdeurs prosaïques dans ses vers, parfois si beaux, sur l'agonie morale de Pascal. Mais parfois aussi, l'ardeur triomphante de sa raison s'exprime en une forme parfaitement poétique et, dans quelques endroits, elle égale son cher Lucrèce. On trouve encore une poésie originale, un accord excellent de la forme et de la pensée dans certaines pièces d'inspiration moyenne et nullement négative, par exemple dans cet admirable *Nuage*, où elle a chanté les forces fécondantes de la nature avec la sérénité de Gœthe.

Je m'aperçois qu'en voulant caractériser ce style, il ne me vient à la plume que des expressions classiques et professorales. C'est que Mme Ackermann était passionnément classique. Elle écrit en 1852 : « L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, ces vues claires en littérature et en philosophie, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans. » Si on voulait la taquiner, il n'y avait qu'à faire l'éloge de Victor Hugo. Elle haïssait les romantiques et, quant aux naturalistes, elle ne put jamais lire jusqu'au bout une page de Zola. Les fautes de goût la désolaient. Elle prêchait sans cesse la sagesse, la mesure, et elle croyait que toute la poésie était dans la raison et dans les livres.

Elle écrivit peu en prose, mais avec perfection. Son autobiographie, cette confession en douze pages, qui est bien l'histoire de toute sa vie, puisqu'elle est l'histoire de toute son âme, restera pour les esprits délicats un des plus purs petits chefs-d'œuvre qu'ait inspirés la muse rationaliste du XVIIIe siècle. Il me semble que c'est aussi, avec les *Pensées d'un solitaire* qui la suivent, un des monuments les plus significatifs de l'histoire de la libre pensée.

C'est à l'*Autobiographie* qu'il faut renvoyer le lecteur curieux de connaître la vie de cette femme distinguée. Il l'y trouvera tout entière. Elle n'avait point de secrets et ne comprenait pas que les autres en eussent. L'unité, la simplicité de sa vie donnaient l'idée de quelque chose d'incomplet, et cette harmonie trop parfaite n'était pas assez humaine pour éveiller une sympathie intéressée. Mais que de pureté, de force et de droiture dans ce développement calme et solitaire d'une âme si noble ! Elle croyait saisir dans son propre caractère le jeu contradictoire de deux éléments : le bon sens, hérité d'une mère prosaïque, et l'imagination, héritée d'un père romanesque. En réalité, elle était tout bon sens, et c'est le bon sens qui lui inspirait son horreur de la religion et sa poésie, comme il lui inspirait, dans sa conversation, tant de boutades rustiques.

Ces boutades écartaient les sots et mystifiaient les gens d'esprit qui ne venaient voir la *poètesse* que par curiosité. Ainsi elle s'amusait, en causant, à pousser sa doctrine à outrance, à demander aux gens de quel droit ils avaient des enfants, à tourner le mariage en crime, à railler l'instinct de la conservation de l'espèce. Quand elle voulait se débarrasser d'une visiteuse importune, elle la traitait d'*instinctive*. Elle avait au fond un cœur maternel et, sous prétexte de phrénologie, je l'ai vue se complaire à caresser de petites têtes blondes. Elle aimait ses amis, qu'elle n'eut que dans sa vieillesse, et s'intéressait passionnément aux moindres détails de leur vie. On la voyait sûre, loyale, fidèle dans ses affections. Nulle intrigue, nul papotage, nulle affectation. Elle était simple et bonne, quoique sans grâce féminine. Elle ne savait même pas bien lire ses vers. Elle ne posséda jamais l'art de ménager les amours-propres, ni d'aider les ambitions. Aussi n'eut-elle pas de salon, et les rares amis qui gravirent jusqu'au bout l'escalier de son appartement des Feuillantines peuvent dire qu'ils n'étaient attirés vers elle que par l'originalité de son intelligence et la bonté de son cœur.

F.-A. Aulard

QUELQUES MOTS DE LA LANGUE COURANTE

Depuis vingt ans, la langue française est de plus en plus traversée dans tous les sens et fouillée dans toutes ses profondeurs. Ce ne sont qu'encyclopédie à cent mille colonnes, dictionnaire des mots et des choses, glossaires de patois et d'argot, répertoires de jargon parisien. Il n'y a que l'embarras du choix quand on veut connaître jusque dans les bas-fonds tout ce que renferme la langue française. En dehors de ces livres techniques, la littérature, en gaillarde fille qui ne doute de rien et ne recule devant aucun mot, joue bravement sa partie. Les gueux des champs et les gueux de Paris ont rencontré leur poète, capable de défier dans leur langage tous les chercheurs de pain, comme on dit en Bourgogne, et tous les batteurs de pavé. Enfin le roman vint. M. Zola, outre son désir de peindre « la déchéance fatale d'une famille dans le milieu empesté des faubourgs », écrivait, en tête d'une édition de *L'Assommoir*, qu'il avait eu la curiosité littéraire de ramasser et de couler dans un moule très travaillé la langue du peuple. Personne, ajoutait-il, avec un mouvement de colère contre tant d'attaques furieuses qui avaient assailli son livre, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, d'un vif intérêt social.

Tant de recherches différentes attirent les historiens, les grammairiens et les flâneurs de lettres. On s'intéresse aux mots séparément, individuellement, qu'ils viennent des salons ou des ateliers, du turf ou des Carrières d'Amérique. On suit leurs états de service. On arrive à les comparer à des êtres vivants, les uns en puissance d'avenir, les autres condamnés à déchoir, à

tomber dans un sens de plus en plus restreint et à disparaître. Ces théories de développement et d'arrêt viennent d'être exposées avec un rare talent dans l'introduction d'un nouveau *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours.*

Deux hommes, attirés l'un et l'autre et l'un vers l'autre par ce genre d'études, ont travaillé pendant dix-sept ans à ce dictionnaire dont le premier fascicule vient de paraître sans que l'un des auteurs l'ait eu entre les mains. Arsène Darmesteter, professeur de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française à la Faculté des lettres de Paris, est mort en pleine jeunesse et en plein travail. Resté seul, M. Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, qui avait conçu le plan de ce dictionnaire, a conservé à cette œuvre, par un sentiment plus touchant que tous les adieux qu'il eût pu adresser à son collaborateur, un caractère indivis. A la lecture du titre, bien des lecteurs pourraient croire que M. Darmesteter est toujours là, qu'il va remonter dans sa chaire de la Sorbonne et qu'on va l'entendre continuer une de ses leçons si curieuses sur la vie des mots.

Au milieu de questions abordées par ce dictionnaire et qui relèvent du *Journal des Savants*, nous ne retiendrons que ce qui a trait à cette vie, à cette histoire des mots. Il y a là de véritables biographies. MM. Hatzfeld et Darmesteter en donnent dans leur introduction un exemple bien curieux :

Bureau désignait primitivement une sorte de bure ou étoffe de laine. C'est ainsi que Boileau parle d'un grand auteur qui, n'étant vêtu que de simple bureau,

Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau.

« Puis d'extension en extension, il signifie le tapis qui couvre une table à écrire; la table à écrire à laquelle cette étoffe sert de tapis; le meuble sur lequel on écrit habituellement; la pièce où est placé ce meuble; enfin les personnes qui se tiennent dans cette pièce, à cette table, dans une administration, dans une assemblée. » On arrive progressivement au bureau de la Chambre, dont tous les membres ne savent peut-être pas l'histoire d'un autre mot, qui tient tant de place dans les discussions parlementaires, le mot *budget*. Les Gaulois désignaient sous le nom de boulga une bourse ronde en cuir. La boulga devint bouge, bougette. Adopté en Angleterre, le mot fut prononcé boudget, budget et désigna la bourse du roi, le trésor royal. « C'est le gouvernement de la Restauration, lit-on dans une petite brochure publiée jadis contre l'anglomanie dans le français, qui employa officiellement dans un rapport adressé à Louis XVIII sur la situation des finances le mot budget dans le sens d'état des recettes et des dépenses publiques. » L'histoire d'un mot, disait, il y a bien longtemps, Alexandre Vinet, nous révélerait dans ses applications successives la marche de la pensée humaine et les associations où elle se complaît; ce mot nous rendrait présents les siècles qu'il a traversés, les représentations tantôt naïves, tantôt subtiles, que des époques différentes se sont faites des mêmes choses. Que de psychologie, que d'histoire, que de lumière dans le récit des aventures d'un mot! Après avoir achevé son dictionnaire, Littré s'amusa à noter dans un chapitre peu connu du grand public : la pathologie verbale, quelques mots dont l'histoire l'avait intéressé : Dans l'ancienne langue, disait-il, un coquet est un jeune coq. On ne peut qu'applaudir à l'imagination heureuse et riante qui a transporté l'air et l'apparence de ce gentil animal dans l'espèce humaine et y a trouvé une heureuse expression pour l'envie de plaire, pour le désir d'attirer en plaisant. On ne sait pas au juste, ajoutait Littré, quand la nouvelle acception a été attachée à *coquet*. Je n'en connais pas d'exemple avant le XVe siècle. *Donzelle*, c'est toujours Littré qui parle, est un mot tombé de haut, car l'origine en est élevée. C'était un titre d'honneur dans l'ancienne langue, équivalant à *damoiselle* ou *demoiselle* qui ne sont d'ailleurs que d'autres formes du même primitif : *dominicella* « petite dame ». Le mot *demoiselle* a été plus d'une fois sur le point d'être attaqué, mais *donzelle* a été vaincu, renversé et rejeté du côté des barrières. Les mots, remarque Littré, ont leurs déchéances comme les familles. Aussi y avait-il de ces mots dont le sens péjoratif et souillé l'attristait. Ce mot si noble et si doux de *fille*, disait-il, dans une réflexion que M. Darmesteter a faite sienne à son tour dans un petit livre intitulé : *La Vie des mots*, qui a été comme la préface du dictionnaire, est un de ceux que la langue moderne a le plus maltraité. Elle y a introduit quelque chose de malhonnête. *Fille* a été dégradé. N'est-on pas obligé de dire maintenant une jeune fille pour redonner à ce mot sa pureté?

Quand le dictionnaire de MM. Hatzfeld et Darmesteter sera terminé, il y aura lieu de faire une sorte de travail d'ensemble sur leurs recherches si patiemment amassées, puis de joindre à ce rapport, comme autant de pièces annexes, les pages de ceux qui ont abordé un instant le même sujet. M. Sarcey, par exemple, au temps de son professorat, eut l'idée de traiter cette usure des mots dans un sujet de thèse. Sa thèse devint une série d'articles, les articles firent un livre, *Le Mot et la Chose*. Mais les mots eux-mêmes, que M. Sarcey arrêtait au passage, il y a trente ans, et dont il notait les changements de sens, se sont depuis modifiés à leur tour. La langue n'est-elle pas, en effet, comme il le disait, dans un perpétuel devenir? C'est dans ces changements que le moraliste et le philologue ont de grands sujets de réflexion.

A n'épingler que certains mots répétés par tout le monde, affichés sur toutes les boutiques, imprimés dans tous les journaux, il y a de quoi défrayer, pen-

dant quelques minutes, les entretiens familiers ou les conversations de cercle.

*
* *

N'y a-t-il pas dans l'étape de ces trois mots : charge, fonction, place, trois états d'esprit national? Une charge suppose qu'on est capable de la supporter; une fonction implique certaines aptitudes pour la remplir; mais une place? Tout le monde se croit capable d'occuper une place. Aussi, le mot charge a-t-il à peu près disparu, le mot fonction tombe-t-il en désuétude, et le mot place est plus triomphant que jamais. « Je voudrais une place. Un tel a une place! » Ces deux phrases forment le fond de la langue en usage dans un certain monde électoral. L'idée que l'État est une providence — dont les ministres sont les apôtres et les députés les chefs de ces apôtres — a si bien pénétré dans la plupart des cerveaux français, que c'est à qui mettra en mouvement tous ces personnages sacrés pour obtenir une faveur. S'imaginer qu'un diplôme est un droit de créance sur l'État, et quand on n'a pas de diplôme être persuadé que la faveur en tiendra lieu, ce mal remonte loin. « Chacun cherche à se placer ou s'il est placé à se pousser, écrivait, il y a soixante-dix ans, Paul-Louis Courier, qui, s'amusant à reprendre un calcul modéré d'un statisticien, démontrait que, pour chaque place, il y avait, en France, dix aspirants, ce qui, dit-il, en supposant seulement deux cent mille emplois, fait un effectif de deux millions de solliciteurs. » Si on voulait suivre les progrès de cette armée en marche, on pourrait retrouver, au lendemain de la révolution de 1830, un article curieux de Saint-Marc Girardin sur les solliciteurs encombrant les diligences, les pataches et les coches pour venir assiéger les antichambres des ministres. Ces chercheurs de places arrivent, écrivait-il, de toutes les provinces, de toutes les générations, de tous les régimes. Tout se remue, s'ébranle, se hâte, le Nord, l'Orient, l'Occident, et, « pour comble de maux, la Gascogne, s'écrie-t-il, n'a pas encore donné! » Puis, changeant de ton, avec la pointe de tristesse qui est au fond de tout moraliste : « Il y a dans tout cela, reprenait-il, matière au ridicule, mais il y a aussi matière à la pitié. Qui ne serait profondément affligé de voir cette manie des places, cette avidité de salaires publics, qui ferait presque penser que nous sommes une nation d'indigents? » Cette manie et cette avidité sont devenues telles que la progression croissante des postulants a passé du chiffre cité par Paul-Louis Courier et vaguement indiqué par Saint-Marc Girardin au chiffre que Lanfrey donnait dans une lettre datée de 1876 : « Nous avions, disait-il, à disposer au Sénat d'une dizaine de places pour notre service intérieur; il y a eu un nombre total de deux mille quatre cent quarante-sept demandes! »

Une fois la place obtenue, si modeste qu'elle puisse être, les mots arrivent pour trahir la seconde préoccupation : grossir l'emploi, trouver quelque titre décoratif, fût-ce pour la plus simple besogne. Les garçons de bureau s'appellent gardiens de bureau. A ceux qui seraient tentés d'en douter, des pancartes, bien en évidence au-dessus des antichambres, dans les couloirs du ministère de l'intérieur, avertissent le public de ce changement de mots. Cette élévation dans les vocables, on la retrouve à tous les degrés de la hiérarchie. Les copistes sont rédacteurs, les secrétaires sont chefs du secrétariat, les sous-chefs sont chefs adjoints, les chefs sont directeurs. Que font, pendant ce temps-là, tous ceux qui n'émargent pas au budget, qui sont rejetés dans l'industrie et le commerce? Ils font de même. Ils ont commencé depuis plus longtemps encore à monter d'un échelon.

*
* *

Parmi les épiciers, les uns ont inscrit sur leur boutique qu'ils ne vendraient que de l'épicerie de choix; les autres ont corrigé ce qu'il y avait d'un peu sec dans ce mot d'épicerie par le doux nom de confiserie. Presque tous ont fait mieux : ils ont transformé leur boutique en magasin de denrées coloniales. « Il n'y a pas jusqu'au fromage de gruyère, écrivait déjà Louis Veuillot en 1860, qui ne soit devenu denrée coloniale. » Aujourd'hui, dès que s'alignent des caques de harengs ou que s'étalent quelques lanières de morue, les mots « approvisionnement général » brillent en lettres d'or. Les boulangers se mettent à faire de la « panification ». Les marchands de vin ont pris le titre de liquoristes et de distillateurs. Un mot de gourmet, le mot de « dégustation », se voit de plus en plus sur les devantures couleur lie de vin ou sang de bœuf. Les traiteurs ont ouvert à qui mieux mieux des « salons au premier ». « Je retiens votre salon de cent couverts, dit à l'un de ces traiteurs qui exagèrent un personnage de Labiche. — Combien êtes-vous? répond le traiteur. — Dix-neuf. — Diable! vous allez être bien gênés! » Les Parisiens qui, les dimanches d'été, vont se promener dans la banlieue, savent à quoi s'en tenir sur les « bosquets de verdure ». Les treillages dégarnis évoquent la comparaison de vieilles ombrelles dont il ne resterait que la carcasse. Les « jardins », on en ferait le tour rien qu'en pirouettant sur les deux talons. Ce grossissement de mots, ces déviations de sens, on les retrouve partout. Les savetiers s'appellent cordonniers, les cordonniers s'appellent bottiers. Les parfumeurs sont hygiénistes. Il n'y a pas jusqu'aux pédicures qui ne s'intitulent orthopédistes. Les garçons coiffeurs qui, entre deux coupes savantes, passent leur temps à se regarder dans la glace, à se lisser leurs cheveux et leur moustache, se font appeler « clercs ». La phraséologie obséquieuse de ces « salonniers » (c'est encore un de leurs titres) serait curieuse à noter pour un moraliste résigné à être taillable et frictionné à merci. Un

autre langage imagé et solennel est celui des tapissiers. Le plus petit tape-clous vous présente une étoffe en l'appelant un « document » et en vous faisant remarquer avec complaisance qu'elle a du « cachet » ou du « caractère ». On aurait un joli choix, joli et bien fait, comme disent les camelots du boulevard, de tous les mots que l'on peut lire sur les vitrines des boutiques et de tout ce que vous disent les fournisseurs. La province, sur ce point, ne le cède en rien à Paris. Les voyageurs qui traversent Toulon saluent un bazar où deux mots éclatent triomphalement sous le soleil du Midi : *Bazar global*. Marseille, qui ne veut être dépassée par aucune ville de France dès qu'il s'agit d'un grand mot, a, non loin de la Canebière, un petit tailleur en chambre, au second étage, qui s'est intitulé : *Tailleur grandiose*. A côté de ce Marseillais, le tailleur de M. Sardou, le tailleur de *La famille Benoîton*, qui « méditait » un vêtement et promettait un coup de ciseaux « sérieux », est bien effacé. La réclame n'en était alors qu'à ses premiers bégaiements. Aujourd'hui, les modistes font des « créations ». Elles envoient des prospectus avec lettres autographes : elles « soumettent avec confiance » leurs modèles créés, et elles présentent à leurs clientes des « salutations distinguées ».

L'explication de tous ces mots déviés de leur sens n'est pas difficile à trouver. La vanité en est la cause. C'est à qui aura la rage de paraître, c'est à qui jugera que le mot qu'il s'applique pour définir ses attributions n'est pas assez relevé.

*
* *

Si l'on voulait philosopher autour de ces mots et de tant d'autres que tout le monde répète sans y faire attention, on serait étonné du contraste qui existe entre les principes de notre société démocratique où il est entendu que l'on ne tiendra compte à chacun que de sa valeur personnelle et les habitudes de cette même société où il semble que la seule préoccupation consiste à se jeter mutuellement et à poignées de la poudre aux yeux. Tous les petits commerçants dont nous venons de flatter la vanité en rappelant les noms qu'ils se donnent s'intitulent négociants. Le plus petit locataire d'un cinquième étage fait dire par son concierge — qu'il ne faut plus appeler portier — que son appartement est au quatrième au-dessus de l'entresol. La moindre femmelette d'un employé subalterne veut avoir un salon. Son logis est sacrifié à cette pièce où elle est prête à recevoir une fois par semaine des gens qui viennent la voir une fois par an. Mais elle a un jour! son jour, comme le fameux jour de Mme Risler dans le roman de *Fromont jeune* lorsque, seule dans son salon en damas rouge, cette petite ambitieuse, grisée de sa « position », range un cercle de fauteuils et de chaises autour d'elle, puis guette les moindres bruits de l'étage au-dessous, s'imaginant toujours que l'on va monter chez elle et attend enfin, la rage dans le cœur, ce coup de sonnette qui ne vient pas.

Avec de telles exigences et de telles impatiences, la vanité personnelle a son contre-coup dans les relations sociales. Elle provoque une hypocrisie de politesse qui achève d'altérer les mots. Dans une conférence, faite il y a dix ou onze ans à la Sorbonne, sur la science du langage, M. Michel Bréal signalait avec une bonhomie narquoise les inconvénients de ces formules excessives. « Je suppose, disait-il, que j'écrive à une personne que je connais un peu : « Recevez, Monsieur, l'assurance « de ma parfaite considération. » Ce monsieur trouvera que je reste dans les limites d'une civilité assez froide, et voyez pourtant la force de mes expressions : « Ma par- « faite considération. » Parfaite ! il n'y a rien au delà. Et considération ! Je compare cette personne à un astre, car *sidus*, d'où vient *considerare* est une étoile. C'est un terme qui a été emprunté à la langue des astronomes. Vous voyez, concluait M. Michel Bréal, comment l'habitude peut user la valeur des mots. »

Des correspondances privées, l'exagération a passé dans le journalisme. Dire d'un livre qu'il est très intéressant, cela ne porte plus. Il faut s'écrier qu'il est d'un intérêt passionnant, d'allure vivante et personnelle. Dire d'un auteur qu'il est connu et estimé semblerait banal. On arrive immédiatement au très distingué confrère. C'est encore peu. Il suffit d'un volume pour avoir droit au titre d'éminent écrivain ; il suffit d'une vingtaine de chroniques pour être appelé maître.

Il est vrai que pour quelques corbeilles de fleurs offertes entre camarades une certaine presse tient à la disposition des adversaires politiques un tombereau d'injures. Misérable, canaille, veulent dire : Nous ne sommes pas du même avis. A bas les voleurs! cela signifie : Cédez-moi votre place. Si les journaux ne commettaient que ces abus d'adjectifs et ces déviations dans le sens des mots appliqués à tel ou tel homme, à tel ou tel parti, le mal ne serait pas bien grand. On commence à se faire aux grossièretés de la polémique : elles constituent l'inévitable rançon de la liberté de la presse. Ce qui est plus grave, c'est que depuis le premier article de fonds jusqu'au dernier des faits divers, il y a des altérations de sens qui risquent d'altérer les idées sociales. Pourquoi par exemple ne jamais écrire le mot de travailleur que pour évoquer l'image de l'ouvrier qui manie l'outil ou du paysan qui pousse la charrue ? Est-ce que le savant dans son laboratoire, l'écrivain dans son cabinet, le professeur dans sa chaire, l'artiste dans son atelier, est-ce que tous les commerçants jusqu'au dernier des commis de magasin ne méritent pas également ce nom de travailleur ? Par de tels vocables, préface des professions de foi électorales ou de déclaration ministérielle, on arrive à persuader aux ouvriers et aux paysans que tout le reste de la France ne fait rien et que quand on parle des classes laborieuses, c'est à eux seuls que l'on songe et qu'il n'y a

en dehors d'eux que des parasites et des oisifs. L'influence d'un mot sur la foule est si considérable que Beulé disait dans une causerie sur l'art : Il suffirait d'écrire, au-dessus d'un abîme, « abîme national » pour que les gens courussent s'y précipiter.

Les faits divers, considérés dans leurs rapports avec la langue française, donneraient lieu à un long sujet d'article. Ils offrent des fautes si lourdes et si impatientantes, qu'un directeur de journal comme Edmond About voulait que la langue fût aussi bien respectée quand on racontait un accident de voiture que lorsqu'on examinait la politique européenne. N'est-il pas ridicule, en effet, de voir comment les reporters rédigent leurs impressions? Une série de vols commis par un gredin s'appelle : les exploits d'un industriel. S'il s'agit de quelque incendie mis par une main criminelle, le sous-rédacteur imprime que « le sinistre est attribué à la malveillance ». Non content d'accoler désormais à un crime des épithètes atténuantes comme crime politique ou crime passionnel, la basse presse arrive à transformer ce crime en drame. Dès lors, c'est un spectacle de sang dont on raconte les péripéties, comme si on faisait le compte rendu d'un cinquième acte. L'infâme finit par être transformé en héros. Grand homme que l'on vante ou assassin à la veille d'être guillotiné, les deux hommes sont présentés au public de la même façon, et l'épithète *célèbre* vient naturellement aussi bien pour désigner l'un que pour marquer l'autre.

*
* *

Si l'on s'en tenait à tous ces mots relevés au courant de la plume, on serait en droit de conclure à des signes de décadence. On approuverait presque Edmond Scherer qui, dans un jour de colère, regrettait en « Variétés » qu'il n'y eût pas un droit de haute et basse justice « sur les malfaiteurs qui attentent à cette chose sainte entre toutes, la langue maternelle ». On suivrait dans quelques-unes de ces indignations M. Francisque Bouillier, ce moraliste qui a le tempérament d'un procureur général. Dans ses nouvelles études familières de psychologie et de morale, il a dénoncé la corruption de la langue par la mauvaise foi industrielle et politique. Et cependant, lorsqu'après avoir étudié ces faiblesses, ces ridicules et même ces perversités, on s'élève au-dessus du langage journalier, et que l'on songe aux mots, aux grands mots indicateurs de l'humanité, on reprend confiance en voyant le chemin qu'ils ont fait.

La miséricorde, disait M. Dupanloup dans son discours de réception à l'Académie française, était autrefois une faiblesse, un vice de cœur; l'humilité était synonyme de bassesse; la charité ne désignait rien de plus que l'amitié; l'humanité n'allait guère au delà de la politesse et des bonnes manières. « Et aujourd'hui, s'écriait-il, les dictionnaires de toutes les nations civilisées redisent avec ces mots vainqueurs les vertus qu'ils expriment. »

Bien d'autres mots actuellement s'ajouteraient à ceux-là. Il en est aussi dont le sens s'est modifié. Le mot guerre, par exemple, n'éveille-t-il pas des idées très différentes de celles d'autrefois? Sans remonter jusqu'aux Grecs, qui se servaient du même terme pour peindre la joie et la bataille, les rimes : guerriers et lauriers, gloire et victoire avaient, sous le premier empire, des sonorités triomphantes. Une période s'ouvrit ensuite : l'idée de sacrifice domina dans l'âme sentimentale du soldat. Aujourd'hui, le mot guerre ne relève plus des poètes ou des rêveurs; on dit : l'impôt du sang, et rien ne peint mieux la dure, la terrible nécessité envisagée par un peuple résolu à se défendre, mais qui ne souhaite que la paix et le travail. Est-ce que les beaux mots de solidarité, de défense du faible, ne sont pas sans cesse prononcés? Faiseurs de lois ou faiseurs de romans, tous sont de plus en plus attirés vers les grandes questions sociales.

Elles pénètrent jusque sous le casque d'un empereur que l'on croyait prêt à se jeter sur les champs de bataille et qui est arrêté par cette marche des mots et des choses humanitaires.

R. Vallery-Radot.

CHRONIQUE MUSICALE

MORT DE M. CÉSAR FRANCK.
THÉATRE LYRIQUE : *Samson et Dalila.*

Une grande œuvre vient de se révéler; un grand musicien vient de s'éteindre. Pendant que nous applaudissions, au Théâtre Lyrique, *Samson et Dalila* de M. Camille Saint-Saëns, la nouvelle de la mort de M. César Franck, répandue dans la salle, apportait à l'école française un deuil inattendu. J'écris avec une profonde émotion le nom vénéré de ce maître, de qui j'avais à peine serré la rude main et reçu le bon sourire — dont l'œuvre me prenait, chaque jour, davantage. Mon étude commencée n'est point en état de paraître; je cède à mon ami, M. Camille Benoit, le pieux honneur de retracer aujourd'hui la carrière de l'artiste au grand cœur dont il fut le disciple; il ne faut pas que se ferme cette tombe, avant qu'un hommage soit ici rendu à l'auteur des admirables *Béatitudes*, au docteur angélique que l'inspiration religieuse a porté jusqu'aux plus hauts sommets.

*
* *

Quels que soient les destins du nouveau Théâtre Lyrique — et je les souhaite pour ma part longtemps prospères — son directeur aura bien mérité de la France. J'écoutais *Samson et Dalila*, l'oreille tournée

vers la salle, plus curieux, malgré moi, de l'impression générale qu'attentif aux grandes beautés de la musique. C'était, autour de nous, un murmure de joyeuse surprise mêlée de quelque remords — l'étonnement qu'une pareille œuvre eût attendu quinze ans son jour; car elle remonte à ces années fécondes qui virent éclore coup sur coup *Aïda*, *Carmen*, et, sauf erreur, *Sigurd* et *le Roi d'Ys*. Peut-être, si Paris, au lieu de Weimar, en avait eu la primeur, la voie s'ouvrait toute grande pour l'œuvre à venir, celle que l'on attend toujours — quelquefois après qu'elle est venue — celle qui doit émanciper l'opéra français. Et le succès, s'affirmant plus bruyamment d'acte en acte, faisait lever dans ma pensée des souvenirs qui la reportaient à ces dates lointaines de 1872-1875. Ah! si Bizet avait vécu, si Camille Saint-Saëns n'eût pas été systématiquement écarté de la scène... Hélas! Bizet vivant, *Carmen*, d'abord mal accueillie, presque sifflée, allait rejoindre *les Pêcheurs de perles;* — la mort prématurée du musicien l'a sauvée, en éveillant les sympathies. Et, de même, *Samson*, à l'Opéra, s'il n'eût pas été sifflé, c'est qu'on aurait bâillé sur toute la ligne. Du coup, la carrière dramatique de Saint-Saëns était plus qu'entravée, compromise. « Wagnérien! symphoniste! organiste en rupture de vêpres! » la critique avait le choix; l'abonné eût fait chorus; M. Auguste Vitu — il s'appelait alors B. Jouvin — aurait appris aux lecteurs du *Figaro* que l'oratorio n'est pas du théâtre, et probablement nous aurions un chapitre de plus à l'histoire de la musique ennuyeuse.

Pour que *Samson* pût arriver à la scène et s'y imposer du premier coup, il a fallu que notre fin de siècle se retournât vers la simplicité et demandât au sentiment religieux des émotions nouvelles. Et je ne puis même pas dire que cette longue attente ait retardé la maturité du compositeur, son éducation d'homme de théâtre; supposez un instant Camille Saint-Saëns admis d'emblée à l'Opéra vers 1867, obligé, par là même, de répondre à la confiance des directeurs : on l'aurait fait travailler sur des sujets façon Meyerbeer, comme nous l'avons vu faire depuis, pour son malheur; car c'est de ce jour-là qu'il a paru chercher sa voie. Il nous aurait donc donné *Henry VIII* vingt ans plus tôt, peut-être; je doute qu'il eût jamais écrit *Samson et Dalila*. Eh! mon Dieu! c'est un peu l'histoire de Wagner. Y aurait-il un théâtre de Bayreuth, si *Tannhäuser* n'avait pas été sifflé à Paris? C'est ainsi que la critique myope, l'abonné récalcitrant, les directeurs imbéciles travaillent pour nous sans le savoir. Suspect à tous, Camille Saint-Saëns est rentré en lui-même; privé des conseils, de la collaboration, des lumières des gens du métier, il a pris dans la Bible une donnée familière à tous, et l'a franchement acceptée telle quelle, sans y chercher malice, ce qui l'a dispensé de consulter M. Renan; réduit à s'aider d'un poète d'occasion — et plût à Dieu qu'il eût écrit tout seul ses vers, lui qui sait rimer fort gentiment — il a conçu son drame dans une manière simple, naïve, presque enfantine, ainsi vraiment grande et belle; incertain du jour et des conditions de l'exécution, il a réduit au strict nécessaire la mise en scène et les personnages de sa pièce, pour la mettre à la portée de tous les théâtres de bonne volonté. Autant d'éléments de succès, je vous l'ai dit déjà; autant de facteurs essentiels d'une conception largement humaine et populaire. *Samson*, composé sans arrière-pensée, sans destination préconçue, a échappé à la caducité des opéras sur commande; tenu à l'écart, il a pu attendre le réveil esthétique du sentiment religieux, le dégoût de la manière, et venir à son heure.

***

J'en parle comme d'un ouvrage très avancé. Il l'est en effet — autant par ses attaches avec Gluck que par ce qu'il doit à Wagner; — plus avancé qu'*Étienne Marcel*, qu'*Ascanio*, qu'*Henry VIII*. Est-il donc plus wagnérien? Mais pas du tout. Je ne sais en vérité pourquoi l'on veut que les deux choses soient synonymes. *Ascanio* tient du procédé wagnérien : du moins M. Charles Malherbe vient d'écrire une intéressante brochure pour l'établir (1); *Ascanio* n'est pourtant qu'un ouvrage réactionnaire, un opéra « centre droit » (c'est *Henry VIII* qui est « centre gauche », mon cher Bellaigue). Et quant au style, si le degré d'avancement se mesure aux modulations étranges, aux harmonies « faisandées », M. Raoul Pugno, d'après le peu que je connais de lui, serait le musicien le plus avancé d'à présent, et je serais, moi, sans excuse, de ne pas vous l'avoir encore nommé. Mais, au vrai, l'école la plus avancée, c'est souvent celle qui remonte jusqu'à la source : — voyez les bachisants, les préraphaélites. Tâchons donc, cette fois, d'aller au fond des choses : *Samson* mérite cet effort. Dans quel esprit est-il conçu? D'où s'est-il formé? Étudions-en, d'une première vue d'ensemble, le système et la langue; l'occasion s'offrira chemin faisant de toucher quelques points essentiels que j'avais promis d'aborder à propos d'*Ascanio* — dont j'ai préféré ajourner la discussion, l'on sait pourquoi.

***

Le premier aspect est sévère, riche, très imposant. De grandes lignes droites, de larges plans arrêtent le regard. L'oratorio de Haendel et l'opéra de Gluck — assez voisins, en somme, par l'esprit et la tenue sinon par la facture — s'y rejoignent. Le maître moderne en a très subtilement saisi et rapproché les affinités pour donner à son style le ton approprié au sujet : une certaine solennité classique, la mâle rigueur de la symétrie traditionnelle, s'opposant harmonieusement aux molles séductions des danses païennes, à la fièvre des scènes d'amour. Il a pu ainsi

(1) *Notice sur Ascanio*. Paris, Fischbacher, 1890.

s'abandonner à sa multiple nature et déployer librement ses dons si divers : sa vaste culture musicale, sa fidélité aux maîtres du passé, son aptitude à s'approprier leur manière — dans la restitution de l'Orient, son talent de coloriste incomparable ; — dans l'inspiration religieuse, le grand souffle biblique du *Déluge*, du *Requiem*, du psaume *Cœli enarrant* — et, dans la réfusion de ces éléments, le tact d'un Français, la pondération d'un disciple de Mozart.

Mais à travers la simplicité extérieure, l'analyse découvrira bientôt des dessous très compliqués, toute une polyphonie vivante, qui n'est point celle de Wagner et qui, pourtant, procède de tendances parallèles, qu'il faut pénétrer si nous voulons définir la doctrine dramatique de Camille Saint-Saëns. La brochure de M. Malherbe a remis les deux manières en présence. Je dois m'en expliquer à mon tour, et braver encore une fois l'ennui.

L'invention fameuse des motifs directeurs n'est pas une pure fantaisie d'artiste ; elle a son principe en nous-mêmes. La musique se croit le plus libre de tous les arts. Et, en effet, elle ne reçoit de la nature que ses moyens et non pas sa direction. La déduction de la phrase musicale, la marche d'un morceau n'obéissent à aucune nécessité d'ordre intellectuel ou physique. Aucune loi supérieure n'en ordonne la suite, nulle destination ne la détermine. Car la musique, en soi, n'a pas d'objet, pas de but d'utilité comme l'architecture, pas d'objectif d'imitation comme la peinture et la statuaire. Mais cette indépendance, au lieu d'être un bienfait, la soumettrait aux pires servitudes. Elle ne serait, alors, qu'un art de joie fait pour les plaisirs de l'oreille, le jouet du caprice et de la mode. Il faudra donc, pour la réhabiliter, lui trouver une règle, l'appuyer au moins sur une convention, même arbitraire, qui lui soit une raison d'être. Et c'est là toute son histoire. Le refrain dans la chanson, la reprise dans l'air classique, le procédé d'imitation dans la fugue, le développement et la période dans la symphonie : autant de concessions à ce besoin d'ordre, de rationalité, de logique.

Mais le jour où ils associèrent le musicien au poète dramatique pour la peinture des passions, pour la représentation de la vie, les créateurs de l'opéra durent croire qu'ils appelaient la musique à une destinée plus haute ; qu'elle allait pouvoir rompre avec cette symétrie artificielle où elle avait cherché son point d'appui : erreur profonde. A mesure que la déclamation lyrique prenait le pas sur le chant, la mélodie perdait en cohésion, en intérêt musical ; malgré les ressouvenirs évoqués à propos — les rappels de motifs — malgré la richesse accrue des accompagnements — la symphonie faisant comme une atmosphère harmonieuse autour des personnages ; — rien n'y pouvait. Et non seulement la période musicale, obligée de se mouler sur le vers, n'a plus de beauté propre et ne vaut que par ses sacrifices, mais en tant que moyen d'expression, elle laisse presque tout à désirer. A peine peut-elle suggérer un sentiment vague de douleur, de fierté, de tendresse ; pour les mille nuances, elle n'a point de mot distinct, intelligible à tous. La ferveur ingénieuse de M. Charles Gounod a bien pu découvrir, chez Mozart, l'expression adéquate à l'objet : « le nom même de la chose vue » (1) ; il serait fort en peine de nous la montrer, s'il ne nous plaisait de l'y voir avec lui. Car l'expression musicale n'est déterminée vraiment que par le vers ; sa valeur psychologique est toute relative. Du moins, pouvons-nous chercher à établir cette relation sur des rapports tirés de la musique elle-même, plutôt que d'aller les chercher en dehors d'elle, dans le poème. Au lieu donc d'imposer au musicien cette tâche chimérique de fournir à chaque situation du drame, à chaque état d'âme du personnage, un motif approprié, opérons sur un motif unique ; faisons-le passer par des transformations analogues aux diverses nuances du sentiment général qu'il exprime sommairement ; de ces modifications, de leur rapprochement, il se dégagera une sorte de personnalité, quelque chose comme une physionomie, un caractère. Par l'évolution, le thème prend une âme : « je change ; donc, je suis ; » telle me paraît la formule philosophique du *Leit-motiv*, fondée sur l'universelle loi des rapports. Par l'unité du thème, il rétablit sur la scène lyrique la logique du développement musical et donne à l'expression sa valeur. Dangereux dans la symphonie qu'il fait dériver vers la littérature en la dramatisant, le motif-personnage ramène au contraire l'opéra vers la musique : méprise chez Berlioz, idée géniale chez Wagner.

M. Camille Saint-Saëns n'a pu méconnaître la vertu esthétique du procédé. Il n'est point homme à n'y voir qu'un moyen « commode et banal d'unité factice, consistant à coller, en manière d'étiquette, sur un personnage, une formule une fois adoptée, et à la reproduire avec une persistance obsédante (2) ». Mais la peur de fatiguer l'a fait reculer devant l'application rigoureuse de la doctrine. Le drame musical de Wagner vit par et pour quelques thèmes : le motif-générateur y est tenace, indiscret, envahissant ; mais il concentre l'intérêt, mais il s'impose. Dans l'opéra de Camille Saint-Saëns, les motifs ne sont point la substance mais l'accident : un fond de tableau, une trame, un lien, un support — une satisfaction intime pour l'artiste, un élément négligeable à la rigueur pour le public. M. Charles Malherbe s'étonne que la critique ait laissé passer inaperçu le système thématique d'*Ascanio* : c'est qu'il y a, dans *Ascanio*, des thèmes et pas de système. De parti pris, le compositeur les multiplie, les quitte, les disperse. Ils sont trop pour s'imposer. S'il fallait, au passage, les saisir, classer leurs métamorphoses,

(1) *Le Don Juan de Mozart.* — Paris, Ollendorff, 1890.
(2) *Loc. cit.*, p. 60.

suivre leur trace, le flair des plus habiles chercheurs de pistes se trouverait en défaut. M. Soubies en a soupçonné quelques-uns; M. Bellaigue, un plus grand nombre; un autre a été jusqu'à quinze; un plus heureux, jusqu'à vingt-cinq; moi, je n'arrive même pas bon dernier — naturellement — n'en ayant voulu citer aucun, de peur de mettre au premier plan ce que M. Saint-Saëns a laissé dans la pénombre, et d'avoir à lui reprocher des infidélités à une règle qu'il n'a pas entendu s'imposer. J'aurai moins de scrupule avec *Samson,* dont les thèmes moins nombreux, de qualité plus rare, tenus en réserve pour les moments décisifs, frappent plus fort et plus juste.

*
* *

Tout le premier acte est lyrique, comme le permettait le caractère religieux du sujet — c'est-à-dire que l'action se déroule par l'enchaînement de morceaux réguliers, de tableaux qui se succèdent. Le dialogue, si développé dans *Ascanio,* dans *Proserpine,* n'y a point de rôle; le récitatif n'intervient que pour les explications indispensables, et ces explications sont peu de chose, avec la donnée légendaire; partant, nul besoin de préparation laborieuse pour les entrées et les sorties: du drame bien plus que du théâtre, disais-je en revenant de Rouen. C'est tout profit pour le musicien, chez qui les préoccupations théâtrales arrêtent trop souvent la musique. Ici, point d'hésitation, de piétinement, de faux départ; il a rendu la main, et va fournir toute sa course.

Un court prélude, sanglot des violons sur une morne pédale, auquel répond, du fond de la scène encore cachée, la plainte du peuple captif qui pleure sa défaite. Au souvenir des gloires passées, la foule relève un instant la tête, mais pour retomber bientôt dans l'accablement et le doute. Bach prête à l'accompagnement ses harmonies douloureuses, ses dessins d'orchestre obstinés, pendant que les voix se déploient dans la manière large de Haendel. L'entrée de Samson, sur une modulation hardie, commence la scène magistrale du soulèvement; le thème — cri de guerre et de foi — qui l'annonce prend l'un et l'autre aspect tour à tour, pour échauffer la tiédeur ou raffermir les courages. Au moment où le satrape de Gaza se présente pour imposer silence aux mutins, une phrase haineuse lui fait escorte : elle deviendra, plus tard, la caresse perfide de Dalila; mais l'intention est perdue. Le progrès de la révolte est gradué à la façon classique : le crescendo se fait par échelons, jusqu'à l'explosion de la Marseillaise sacrée : « Israël, romps ta chaîne! » qui lâche la bride à la fureur populaire. Il faut admirer ce que l'effusion moderne apportée par Gounod dans la musique religieuse prend, chez Camille Saint-Saëns, de virile grandeur. Bach et Haendel, vous dis-je! — Mais voilà bien des styles? — Non pas! rien qu'un style, fait naturellement avec les apports dont s'est enrichie la langue. Tout style est un composé; les idées, les formes vagues flottent dans l'air comme les pollens; le souffle du renouvellement les porte, le génie s'en empare, le talent les fait fleurir. Il n'importe guère que l'origine s'en laisse reconnaître, dès que, par la sélection et l'assemblage, l'artiste a su leur donner harmonie et consistance. C'est le cas pour *Samson,* sinon tout à fait autant, pour *Ascanio* et *Henry VIII.*

Je louerais comme une trouvaille la mélopée grave, le sentiment contenu du chant de délivrance, dit à l'unisson par les femmes et les vieillards, si le parti pris se prolongeait moins, si la reprise laissait passer, à travers l'action de grâces, un peu de la joie qui doit faire trembler les lèvres et frissonner les cœurs.

Mais la délicieuse fin d'acte, toute parfumée de jeunesse! Dalila s'avance au-devant du vainqueur; sur un signe d'elle, les jeunes prêtresses, ses compagnes, forment et dénouent leurs groupes; et son chant s'insinue comme un philtre. M. Colonne nous avait fait entendre le chœur et l'air du printemps, la danse des prêtresses de Dagon — dans un mouvement d'ailleurs trop vif. Le trio, moins connu, entre Dalila, Samson et le vieillard, est une merveille de grâce et de fraîcheur, cette grâce sans manière et si tendre qui est bien à M. Saint-Saëns, et rien qu'à lui. Vous retrouveriez l'enroulement de la longue phrase traînante dans l'andante du trio en *fa,* dans les *Mélodies persanes.*

*
* *

Avec le second acte, la tragédie commence : l'harmonie se transfigure, les caractères se dessinent, tous les trois d'une seule pièce; le grand-prêtre de Dagon, qui n'a paru au premier acte que pour blasphémer et maudire — personnage de second plan et d'opéra — Samson, pieux, borné, sensuel, l'instrument du Seigneur et le jouet de la femme — Dalila, toute haine, toute perfidie : du premier jour, elle a juré la perte de l'ennemi de sa race, et rêve de vengeance en l'enivrant d'amour. Je passe sur le duo où elle confie son dessein au grand-prêtre; la strette en est un peu vieux jeu, la facture irréprochable, la péroraison saisissante. Et j'arrive à la scène d'amour.

Ce n'est point d'une séduction qu'il s'agit : Samson a déjà trempé ses lèvres à la coupe; il est vaincu d'avance. Un mot, un geste, le plus fugitif souvenir des voluptés goûtées, et il oubliera tout. Il vient rompre sa chaîne, et va la renouer : c'est l'éternelle histoire. Il a résolu de fuir, et il est revenu; il ne veut plus aimer, et, au premier mot, il proteste de son amour; le premier sourire a raison de son serment; à la première larme, il ira jusqu'au blasphème. A ce moment, Dalila n'a plus qu'à ressaisir sa proie. Que Jéhovah, pour reconquérir son serviteur, fasse éclater sa foudre : Samson, tombé à genoux à la voix du tout-puissant, se relèvera pour aller se traîner encore aux

pieds de sa maîtresse. Ainsi conduite et simplifiée, la scène me satisfait pleinement, sans qu'il soit besoin de l'aveu arraché à Samson. L'aveu de quoi? Le secret de sa force? Mais il est dans sa continence. Entre les bras d'une femme, l'élu n'est plus qu'un homme. Dieu a pardonné deux fois sa faute; s'il succombe encore, c'en est assez pour qu'il se retire de lui. Le combat est donc entre Dieu et la femme; hors de là, je ne vois que complication inutile ou réticence scabreuse. Je hasarde timidement ce doute; quatre épreuves n'ont pu m'ôter l'impression qu'entre le beau *cantabile* des amants aux bras l'un de l'autre et l'*agitato* final, deux pages font longueur. Tout le reste est superbe de passion et de tenue; rien de bas, de trouble; un grand souffle avec mille ingénieuses recherches; des harmonies qui font image; des modulations qu'il faudrait pouvoir citer comme les beaux vers d'une tragédie. Quel appel au désir dans l'écho de ces notes redoublées qui se répondent d'octave en octave! quel enlacement de traits chromatiques au retour du motif de Dalila, et comme le lien se resserre! quelle ironie cruelle dans le susurrement aigu des flûtes! dans le froissement presque douloureux des voix qui s'unissent, quelle étreinte! sous la caresse mélodique, quelles trahisons sous-entendues! et pendant la lutte suprême, quels défis à ce Dieu qui tonne sur leurs têtes! quels emportements de rage!

***

Cependant, les beautés supérieures de l'ouvrage sont peut-être dans le 3e acte — d'un réalisme très osé, jamais brutal. Les stances de Samson aveugle et enchaîné, tournant la meule, atteignent, par les moyens les plus simples, à la plus grande intensité d'émotion. On prétend que les abonnés de l'Opéra trouveraient risible cette scène; j'en suis peiné pour les abonnés de l'Opéra.

Le dernier tableau nous transporte dans le temple de Dagon où les Philistins célèbrent leur victoire. Samson est amené. Le grand-prêtre le raille. Dalila lui redit ses phrases d'amour d'autrefois, pendant qu'elles repassent à l'orchestre, comme défigurées et grimaçantes; tel, le motif de la femme aimée dans la symphonie fantastique de Berlioz. Oserai-je dire que ce travestissement, en un pareil moment du drame, sent un peu le jeu d'esprit, la rhétorique, et qu'en tout cas, j'aimerais mieux la parodie par Dalila, le ressouvenir fidèle, par l'orchestre. Querelle de pédant! oui; mais c'est mon droit; le système des motifs à évolution a rendu la musique justiciable de la critique littéraire — et voilà sans doute pourquoi tous nos gens de lettres d'aujourd'hui sont wagnériens. La prière de Samson résigné sous l'outrage, sa colère sainte lorsque, sommé de boire aux faux dieux, il supplie Jéhovah de lui rendre sa force afin de le venger, tout ce nouvel aspect du personnage, idéalisé par le repentir et la souffrance, sont encore des pages très belles, très émouvantes.

Un dernier mot sur la couleur locale dans cette scène. Nos musiciens coloristes s'en vont noter sur place des mélodies authentiques et en bourrent leurs morceaux : grossier artifice de brocanteur, qui nous rend, du pays du soleil, le costume et non le caractère, qui d'ailleurs, dans notre musique, ne peut se soutenir et fait tache.

Or, oyez ceci : c'est par nos vieilles formes gothiques du canon et de la fugue que M. Saint-Saëns évoque ici les rites de l'Orient, ayant senti ce que l'alternance rigoureuse du thème et de sa réponse, leur balancement symétrique enferme de symbole et de mystère, et combien leur marche correspond aux involutions de l'orchestique sacerdotale : ainsi, point de disparate. Pour la cérémonie du feu, au lieu d'une mélopée bien guèbre, bien traînante, il prend un thème courant, franchement rythmé — presque une ronde populaire — qu'il dévie légèrement de sa ligne banale et qu'il accompagne d'une simple batterie; le mouvement plus vif, l'accord autrement renversé, les parties marchant différemment, un rien, nous tombions dans l'opérette; et tel quel, cela est très sérieux et très beau. Dans l'orgie religieuse, même parti pris d'audace exubérante et de retenue; c'est bien la gravité lascive de ces peuples étranges qui font de la débauche un sacerdoce.

***

Que de surprises, que de démentis à nos préjugés d'art, à nos classifications! Une œuvre de coupe ancienne et pourtant très en avant; très émue et très sérieuse, très mûrie et très jeune; très appuyée sur les maîtres et très personnelle; un mélange voulu de styles opposés, et beaucoup d'unité; des allures d'oratorio, et le drame le plus pathétique. C'est que l'inspiration servie par le talent apporte partout la cohésion et la vie. Il y a longtemps que le prestigieux talent de M. Camille Saint-Saëns n'est plus en question; l'inspiration lui est venue chaque fois qu'il a su l'attendre: il n'a rien à redouter que de sa facilité et des librettistes.

***

Je ne puis vanter assez l'orchestre et les chœurs du nouveau Théâtre Lyrique : honneur à MM. Gabriel Marie et Marty, qui les ont formés en quelques mois. Le talent de Mme Rosine Bloch s'est accru au centuple de ce que sa voix a pu perdre; M. Talazac a rendu les côtés de douceur du rôle de Samson avec un sentiment profond, une très grande pureté de style; il est parfait au troisième acte. M. Bouhy pontifie très noblement et chante fort bien.

René de Récy.

César Franck.

Il y a cinq ans, j'écrivais ceci pour une Revue étrangère :

Quelqu'un le définissait un jour une manière de Leconte de Lisle musical. Cela est juste, surtout à cause de l'influence exercée par ce maître musicien sur la génération nouvelle plutôt que sur la sienne, à cause du caractère et de la valeur des disciples qui sont venus se grouper autour de lui, et dont le nombre augmente chaque jour. Depuis quinze ans, il y avait un besoin d'enseignement nouveau, et, par suite, une place à prendre pour l'initiation à la haute culture musicale. Il s'est trouvé que M. Franck, par sa valeur d'homme et d'artiste, par la nature de son savoir et de ses œuvres, répondait le mieux à ce besoin, se prêtait le mieux à occuper cette place que personne n'ambitionnait alors, et qui ne lui a guère été disputée. Par la force des choses, la tâche de former à la musique *symphonique* les jeunes musiciens (genre d'enseignement inconnu jusqu'à ce jour, dans sa véritable acception, au Conservatoire de Paris), cette tâche s'est trouvée dévolue au professeur d'orgue de cette école de l'État.

Et j'ajoutais :

M. Franck est un bel exemple de verdeur; il porte allégrement ses soixante deux ans. Car il est né à Liège en 1822, le 10 décembre, d'une famille un peu allemande par ses origines. Venu de bonne heure à Paris, il fut admis au Conservatoire, dirigé alors par Cherubini, et ne tarda pas, ayant à peine plus de quinze ans, à obtenir les plus brillants prix de piano, de contrepoint, de fugue et d'orgue. Mais il ne concourut point pour Rome; son père, des plus mal inspirés et des plus autoritaires, le détourna de cette voie, le poussa dans la carrière de jeune prodige, où il ne devait pas rester.

J'ai eu la bonne fortune inappréciable d'assister à la fin de cette vie, toute d'intérieur et remplie par un travail constant. J'ai pu voir de près cet homme éminent, ce grand artiste méconnu, et lui rendre justice. J'ai eu la consolation de constater, en ces dernières années, qu'un mouvement de réparation se faisait autour de lui, et combien lui étaient doux les hommages tardifs rendus à sa personne et à ses œuvres... Et j'ai eu la douleur poignante de le voir nous quitter brusquement, plus que jamais en possession de ses facultés créatrices, au moment où il venait d'achever trois chorals d'orgue qui compteront parmi ses plus superbes compositions.

César Franck !... Ce nom est désormais de ceux qui ne doivent plus être prononcés qu'avec un profond sentiment de respect attendri, de ce respect presque religieux réservé à la mémoire d'un grand ancêtre. Car si l'homme, figure inoubliable, disparaît, emporté avant le temps par un de ces coups imprévus et aveugles du destin, le grand artiste reste, représenté par son influence féconde, durable, par l'imposant ensemble de ses œuvres puissantes, variées, personnelles, par ce nom qui rayonne déjà d'un pur éclat, et qui est destiné à grandir en proportion des progrès de l'art musical chez nous et ailleurs.

L'homme était fait de bonté, de droiture; ce lutteur courageux, ce travailleur acharné avait gardé l'âme d'un petit enfant; sa simplicité était au fond bien noble et bien touchante; elle était d'une qualité trop rare pour ne pas déconcerter parfois les gens, parmi ceux qui ne faisaient que l'entrevoir, et, par conséquent, le connaissaient mal. J'en sais qui, vivant au milieu du calcul et de l'intrigue, ont été jusqu'à croire que cette simplicité native et incorruptible, insaisissable à leur sens obtus, était le fruit du plus raffiné machiavélisme. Telle peut être la stupidité de personnes dites « intelligentes ».

Au regard du monde, qui s'attache surtout à l'extérieur des choses, la vie de César Franck a été terne, plate, dépourvue de ces péripéties qui amusent les badauds, et que le vulgaire juge inséparables de la vie d'un grand artiste. La sienne, par un miracle que je crois unique, présente le spectacle d'un homme capable, depuis l'âge de raison jusqu'à sa dernière heure, de faire marcher de front la pratique des plus lourds devoirs domestiques et l'exercice de l'art le plus ingrat, le plus exclusif. Je ne pense pas que ce soit là le fait d'un être ordinaire. Il a fallu, pour produire un tel prodige, que cette âme bien trempée fût guidée par une foi constante dans la victoire définitive de tout ce qui est vraiment bon et beau. Ceux qui ont approché César Franck, et qui ont pu se rendre compte de son labeur extraordinaire, comme je l'ai fait pendant plus de quinze ans, lui ont connu cette foi indomptable, et n'ont jamais surpris chez lui l'ombre d'une défaillance. Par notre temps de caractères émoussés et de bas scepticisme, quel exemple !...

Obligé par le devoir de faire violence à la douleur qui m'étreint, je trouve des forces dans ces souvenirs; et je suis sûr d'être compris de tous ceux qui l'adoraient comme une créature d'exception, en avouant qu'un sentiment de juste fierté se mêle à notre deuil irréparable, et nous aide à le porter. C'est avec une sorte d'orgueil que je jette un regard, en ce moment, sur l'héritage artistique laissé par César Franck, et que, disciple de la première heure, je repasse les années parcourues ensemble... Et je voudrais, au seuil de cette vie nouvelle qui commence pour le maître, essayer d'esquisser ici ce qu'il est venu faire en ce monde, et quelle œuvre spéciale il était destiné à accomplir.

L'enseignement de Franck a été une école de haute conscience artistique. Il a puissamment contribué à entretenir, à raviver le culte des grandes traditions de

notre art, l'intelligence des maîtres de premier ordre, notamment de Jean-Sébastien Bach et de Beethoven; leur influence, celle du premier surtout, à qui Franck ressemble par plus d'un trait, est visible dans l'œuvre qu'il nous laisse, surtout dans l'œuvre symphonique. Il a propagé le goût des belles formes, de l'architecture solide, du style soutenu, de l'écriture serrée.

Comme compositeur, César Franck a tout simplement rendu la vie, une vie chaude, robuste, à une forme qu'on croyait définitivement glacée et morte depuis Mendelssohn : l'oratorio. *Ruth* et *Rebecca* sont des idylles bibliques d'une couleur délicieusement reposée et naïve; *Rédemption* a révélé chez Franck ce qu'Alexis de Castillon appelait « son âme de séraphin »; les deux chœurs d'anges de cet ouvrage, bien exécutés et mieux connus, paraîtront une exquise nouveauté en musique; le « morceau symphonique » qui relie les deux parties de cet ouvrage est une page hors ligne. Les *Béatitudes*, dans ce genre renouvelé par le maître, demeurent l'œuvre capitale : cette vaste composition mystique, assemblage monumental de huit grandes compositions, présente la pensée de Franck dans toute son ampleur et sa puissance; l'élément choral y joue un rôle tout nouveau par son importance et son caractère.

La musique d'église du maître se rattache au même ordre d'idées. Là encore, dans la superbe *Messe*, dans les admirables recueils de *Pièces d'orgue*, dans les trop rares *Motets*, il innove, il rafraîchit, il rajeunit merveilleusement des formes vieillies et usées.

Dans la musique de chambre, même impulsion vigoureuse : il y fait entrer le style du grand développement symphonique. Mais, tout en élargissant les cadres, il conserve à chaque œuvre, par des moyens à lui, une unité supérieure. Je n'ai qu'à citer le fameux *Quintette* avec piano, les premiers *Trios* et le dernier *Quatuor* pour instruments à cordes, la charmante *Sonate pour piano et violon*. Quant aux grandes œuvres pour piano seul, telles que *Prélude, Choral et Fugue*, elles étaient sans précédents, et resteront, je crois, uniques en leur genre.

Chacune de ces trois sortes d'œuvres devrait être examinée à part, ceci étant à peine l'esquisse de l'étude approfondie et attendue.

Et ce n'est pas tout. Il faut encore mentionner deux grands opéras, *Hulda*, sujet scandinave, en collaboration avec M. Charles Grandmougin, et *Ghisèle*, sujet mérovingien, avec M. Gilbert-Augustin Thierry; d'importants morceaux symphoniques, tels que *les Éolides*, *le Chasseur maudit*, *les Djinns*, *les Variations* pour piano et orchestre; enfin des mélodies détachées, des chœurs pour enfants, des pièces pour harmonium.

Telle est, en un trop court aperçu, l'œuvre du maître à jamais regretté. Pour qui en apprécie comme il convient la haute valeur, pour qui mesure la somme de travail matériel qu'elle représente, pour qui sait au milieu de quels soucis, de quelle vie de leçons et de tracas elle a pris naissance, il y a de quoi demeurer stupéfait.

Je ne voudrais pas finir, en ce moment, sur une réflexion amère. Je ne puis oublier pourtant combien tardivement, et avec quelle peine, cet homme, rare à tous égards, reçut la distinction devenue presque banale de la croix; je ne puis oublier qu'il s'est trouvé des gens pour sourire à l'idée de son entrée à l'Institut. Franck, en d'autres temps et d'autres pays, aurait été jugé digne de tous les honneurs. Il pouvait s'en passer; et ceci est seulement pour dire que la France, au service de laquelle, né en Belgique, il était venu mettre, non seulement toutes les forces de son esprit et de son cœur, mais, au moment de la guerre, le sang de ses enfants, la France, dis-je, a une dette à lui payer.

Nous qui avons eu l'inestimable bonheur de le connaître et de l'aimer, nous remercions le destin de nous avoir réservé un tel bienfait, et nous gardons précieusement au plus intime de notre cœur, comme un dépôt sacré, ce grand souvenir, ce grand exemple.

CAMILLE BENOIT.

CHRONIQUE THÉATRALE

ODÉON : *Roméo et Juliette*, drame en cinq actes, par M. G. Lefèvre.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Parisienne*, comédie en trois actes, de M. Henry Becque.

Je songeais l'autre soir en sortant de *Cléopâtre :* Serait-il vrai que malgré notre effort vers les belles curiosités, malgré nos prétentions à l'éducation artistique de l'esprit, nous partageons secrètement le goût des enfants et des illettrés qui, dans une histoire, estiment sur toutes choses la surprise de l'inconnu? Ne sommes-nous point coupables de nous être si fort ennuyés à la pièce de M. Sardou? L'erreur unique du dramaturge serait-elle de nous avoir répété une fois de plus une fable dont toutes les péripéties étaient prévues? Avons-nous agi comme des enfants mal élevés qui avertiraient leur aïeul de son radotage par une exclamation dans ce goût : « Vous savez, grand-père, nous la connaissons, votre histoire! »

L'heureux succès à l'Odéon du *Roméo et Juliette* de M. G. Lefèvre dissipe ces doutes; les amants de Vérone ont réparé les torts des amants d'Égypte. Et, encore une fois, c'est bien l'art qui triomphe avec le divin Shakespeare.

Roméo et Juliette! De tous les jeunes couples d'amants qui habitent les Champs Élysées de nos mémoires, il n'en est pas dont le rayon de lune éclaire l'enlacement avec plus de tendresse. Daphnis et Chloé

sont trop inquiets de l'énigme voluptueuse; ils tatonnent trop longtemps autour du plaisir. Par contre Paul et Virginie ont trop de scrupules religieux, de soucis d'élégance morale; l'amour éperdu ne doit se préoccuper que de soi. Manon porte une mouche de boue au coin de sa bouche souriante et elle marque de cette souillure Desgrieux qu'elle aime. Pour Faust et Marguerite, ils mêlent à leur aventure trop de sorcellerie, de philosophie et de trahison.

Roméo et Juliette, c'est l'amour même. Et tant que le retour du printemps gonflera d'espoir les cœurs des hommes, leur souvenir refleurira avec les roses.

C'est la loi des belles amours qu'elles finissent sur un tombeau. Cet aveu mélancolique des poètes demande peut-être une larme. Ainsi les rêveurs eux-mêmes, ceux à qui est ouvert le domaine de chimère n'osent pas parler d'amours éternellement heureuses? Le plus bel arrangement de vie que la vérité permette ne va qu'à faire mourir ceux qui s'aiment, dans la minute de la complète harmonie, à ensevelir une double illusion en un unique linceul?

Il le faut, autrement, nous n'écouterions pas ces beaux contes sans inquiétude, sans cette rancune dont on poursuit les mensonges séduisants. Et l'amour est une réalité, s'il est une réalité éphémère, la trêve d'un jour entre une nuit et une nuit.

C'est une touchante coutume que de donner à l'enfant qui naît dans les larmes des siens le nom de l'enfant mort. Ainsi dans le deuil de l'amour, après la vingtième année, nous nommons amour une émotion qui emprunte le visage de l'amour, mais qui n'est plus l'amour. Pour les uns c'est « l'attrait sauvage », l'obéissance inconsciente à l'ordre que nous portons en nous de recréer la vie; souvent c'est une ivresse de sens, un oubli plus doux que le sommeil; parfois c'est une ruse de l'instinct de combativité, un piège tendu pour prendre une âme et pour la ployer dans le sens d'un désir. L'amour devient moyen Il cesse d'être son but à soi-même : c'est ce qu'on voudra, ce n'est plus l'amour.

L'amour de Roméo et de Juliette c'est l'amour sans égoïsme. La légende espagnole dit que chacun de nous est une moitié d'orange et qu'il lui faut trouver sa jumelle dans le vaste monde. Roméo et Juliette sont des moitiés retrouvées; à eux deux ils reforment le fruit d'or, vers qui, depuis le début des jours, se lève la main des hommes.

La saveur unique de cet amour gît tout d'abord dans son innocence. Roméo et Juliette ne se sont point choisis. Ils ignorent pourquoi ils ont marché l'un vers l'autre. Ils ne cherchent pas à le savoir puisque les voilà en présence. Cette paix d'âme est l'assurance de leur bonheur. La fin du songe commence à la minute où l'on sait ce qui manquait, ce qu'on a cherché, ce qu'on possède : alors l'égoïsme est né.

Ce n'est pas par leurs bras tout seuls, comme Daphnis et Chloé, ni par leurs pensées toutes seules, comme Paul et Virginie, que Roméo et Juliette s'enlacent. Leurs âmes se mêlent sur leurs bouches. Ils ne veulent pas savoir ce qu'ils s'apportent et ce qu'ils s'empruntent. La haine des Montaigus et des Capulets plane sur eux comme la querelle des bons et des mauvais anges. Ils sont vraiment l'éternel couple édénique, sans aïeux et sans postérité, à cette heure du réveil où l'Adam trouve à ses côtés l'Ève tirée de sa chair.

Je me disais, en songeant à cette résurrection prochaine : « Comment nous montrer la légende des amants de Vérone sans un cortège de musique? J'oubliais la magie du vers. Celui de M. Lefèvre, plein, sonore, artiste, soutenu par le coup d'aile de rimes riches et souples, aurait suffi tout seul à porter le drame. Je regrette de ne pas citer des fragments de cette traduction exacte et poétique, pour donner la curiosité de lire l'adaptation de M. Lefèvre à ceux qui ne pourront l'applaudir sur le théâtre.

A l'Odéon, on a voulu ajouter à cette musique du vers celle des instruments. Faut-il rappeler quels souvenirs rendaient difficile la tâche de M. Francis Thomé? Sa partition nous a ravis. On imagine malaisément quelle discrétion est nécessaire dans ces musiques en sourdine, quel métier pour que le compositeur reste à son plan et ne nuise point au poète qu'il veut servir. M. Thomé nous a fait entendre, autour de ces duos d'amour, la chanson même du printemps.

***

Les lecteurs de la *Revue bleue* qui me font l'honneur de suivre ces comptes rendus savent que je ne leur apporte pas l'opinion du spectateur de la centième. Je le voudrais faire que, je le crains bien, je n'y réussirais pas. La pensée des recettes futures, de la faillite possible des directeurs ne me préoccupe jamais. J'ai peur d'être un passionné qui ne sépare pas de son jugement ses amours et ses haines — j'entends ses amours et ses haines littéraires — mais qui les apporte toutes chaudes.

Sur cette confession, j'avoue que la représentation de la *Parisienne* à la Comédie-Française, son entrée dans le répertoire ont été pour moi une vraie joie.

Quand on écrit beaucoup soi-même, on ne lit plus guère. On sait tout au juste ce que vaut l'aune de la phrase imprimée. On ne supporte plus les délayeurs, les paraphraseurs, les ressasseurs — pour habiles qu'ils soient — de choses cent fois dites. On lit avec un égoïsme féroce pour s'enrichir d'une pensée forte, pour retremper sa propre forme dans le moule d'une phrase solidement écrite. C'est ainsi que les prêtres, qui vivent de la prière publique, font annuellement des retraites où ils prient dans l'isolement pour eux-mêmes.

Les deux volumes du théâtre de M. Becque sont de ces quelques livres que je repasse ainsi chaque année. Entre toutes les pièces qu'ils contiennent, c'est à la *Parisienne* que je m'arrête avec le plus de loisir. Elle me donne la sensation de l'absolu, la certitude qu'elle existe vraiment telle que l'écrivain l'a voulue. L'équilibre est parfait entre le fond et la forme. Elle a la saveur d'un fruit tout à fait mûr. Le contour de son dialogue me cause une joie physique, l'émotion qu'un artisan d'autrefois devait éprouver devant le chef-d'œuvre d'un maître de la corporation.

J'étais donc bien curieux de la voir à la rampe, cette Clotilde avec qui j'ai passé beaucoup de soirées en tête à tête. Autant dire, c'était la première fois que nous nous donnions rendez-vous. Je n'avais pas assisté à la représentation de la pièce sur la scène de la Renaissance, au commencement de février 1885. Une fois, dans un des salons de Paris où les lettres sont le plus délicatement fêtées, on nous avait montré la Parisienne sous les traits de Mlle Réjane, assistée de M. Antoine dans le rôle de Lafont; les amateurs mondains tenaient avec beaucoup de distinction les autres rôles. Mlle Réjane fut, ce soir-là, ce qu'elle est toujours : adorable et unique. Elle mettait merveilleusement en lumière le cynisme innocent, l'ingénuité malicieuse de Clotilde. On ne songeait pas à lui en vouloir de la facilité avec laquelle elle se donne. On sentait vraiment — comme c'est sans doute la volonté de l'auteur — qu'elle ne croyait pas abuser de l'indulgence de la morale mondaine, qu'elle n'était ni une détraquée, ni une mauvaise mère, ni une mauvaise femme, qu'il lui restait une conscience fragile, menue comme la montre qu'elle portait à son bracelet — la petite montre souvent arrêtée, mais qu'un tour de clef pouvait remettre en route. En un mot, Mlle Réjane avait le charme. Nous nous intéressions à elle, à ses affaires et à ses coquetteries. Par là, Mlle Réjane conservait au personnage ce caractère d'ironie qui est l'âme même de M. Becque, la conclusion de sa philosophie.

Comment la pauvre Jeanne Samary aurait-elle compris et traduit le rôle? Je conjecture qu'elle y aurait apporté une gaieté un peu plus convenue. Le côté pot-au-feu, le côté des calculs raisonnables, la liaison nécessaire avec M. Simpson dont la mère procure au mari de Clotilde le bénéfice d'une grosse recette, auraient passé au premier plan. En ce cas, il y avait là péril à ce que cette Parisienne devînt un peu odieuse, au moins à ce que sa légèreté parût moins légère, à ce que le personnage prît un relief un peu brutal en se simplifiant.

C'est Mlle Reichenberg qui a hérité d'un emploi que la mort avait laissé vacant. Dans ce temps où les auteurs ont pris l'habitude d'écrire leurs pièces en vue des défauts et des qualités d'un acteur, c'est rendre hommage au talent avec lequel Mlle Reichenberg a joué la *Parisienne*, de dire que l'auteur n'avait certes jamais songé à elle. Mlle Reichenberg joue au théâtre les jeunes filles ingénues avec un art qu'on ne dépassera pas. Mais Clotilde n'est plus une jeune fille et s'il y a de l'ingénuité dans son cas, c'est une ingénuité de couleur toute particulière, puisqu'elle lui permet de faire vivre ensemble, sans remords, un mari et deux amants. Cette candeur s'appelle — ou à peu près — perversité. Elle est acquise, elle est consciente. Elle n'a pas d'étourderie. Elle est lucide quand il le faut. Elle a des intermittences de froideur aiguë où l'on décide le mal, volontairement, en connaissance de cause, après protestation de la conscience morale. Ces nuances-là me semblent avoir péri dans l'interprétation de Mlle Reichenberg qui passait, presque sans transition, de l'espièglerie au cynisme, un pied dans chaque plate-bande, d'une démarche où l'on sentait la gêne, un peu de cahot.

Il y a de par le monde beaucoup de jeunes gens qui considèrent M. Becque comme un chef d'école. Ils ont raison. Personne ne s'est encore approché si près de la formule de ce théâtre nouveau que les délicats demandent, que la foule sent venir. Mais il y a un point où les jeunes gens qui croient marcher derrière M. Becque se trompent. C'est quand ils s'imaginent que son souci de vérité le conduit à mettre en scène des êtres d'instinct, inconscients de leur bassesse. Le conflit des passions et de l'honneur est au fond des pièces de M. Becque. Il en est la trame la plus secrète et qui soutient l'ensemble. Ceux qui ne l'aperçoivent point me semblent confondre deux tournures d'esprit bien différentes pour quiconque ne voit pas tout en gros. C'est, à savoir : le pessimisme et la misanthropie. Si l'on savait quelles richesses d'âme, quelle noblesse de nature, ils avaient au départ de la vie les vrais misanthropes! Leur illusion n'était pas cette sottise de la vingtième année qui attend tout des autres, qui s'étonne de n'être point traitée en phénomène, de ne pas se voir carrefour des tendresses. Ils savaient que dans le monde il faut semer beaucoup pour récolter peu. Ils se seraient contentés d'avoir fait lever une graine sur cent mille, une sur tout leur sac. Et quand cette dernière espérance est déçue, ce n'est pas seulement leur cœur qui souffre, c'est leur raison qui est choquée.

M. Henri Becque a dû être un jour d'autant plus riche de ces illusions que sa nature est plus vigoureuse et plus droite. C'est pourquoi, à travers tout ce qu'il nous donne, on entend comme un cri d'honnêteté indignée qui meurt en éclat de rire.

HUGUES LE ROUX.

CHOSES ET AUTRES

Causes célèbres.

Hélas! nous avions tort, l'autre jour, de rire du Midi : il s'est vengé. Ce n'est pas la gaieté cette fois qui nous arrive de Toulon. Jamais plus lugubre aventure que celle de ce malheureux couple, hier triomphant, plongé tout à coup dans l'ignominie. Un chapitre cruel à ajouter aux illustrations de Forain sur les « Joies de l'adultère ». La vieille morale a de mauvaises revanches. Jeune Eros, tyran des hommes et des dieux, ils sont jolis tes lendemains de fêtes! Oui, mesdames, voilà le plaisir! Grand merci, n'est-ce pas?

*
* *

C'est une leçon, dirait Joseph Prudhomme, s'il n'était pas mort. Assurément. Mais, comme les leçons de ce genre sont souvent perdues, j'avoue que j'aurais préféré que celle-là fût donnée avec plus de mesure. Je sens que je dis là une chose immorale. Que voulez-vous? L'égalité devant la loi est un grand principe, je le reconnais. Accordez-moi en revanche que la pudeur publique a droit aussi à quelques égards. Les scandales judiciaires ne profitent guère qu'aux chroniqueurs, et la mission des parquets ne consiste pas uniquement à nous fournir des sujets d'articles. Tout bien pesé, à Toulon, la magistrature debout s'est levée trop tôt. Si précieuse que soit l'autonomie de la justice, il demeure regrettable que deux personnages, le ministre de l'intérieur et le garde des sceaux, aient appris l'incarcération d'un maire en lisant leur journal. La vindicte publique a beau être pressée, que diable! entre une demande d'instructions expédiée par télégramme et l'arrivée de la réponse, il ne s'écoule jamais que quelques heures. Un peu de canaillerie parisienne, mêlée à cette austérité provençale, ne m'aurait point déplu. — Alors, dites tout de suite que vous voulez l'impunité du crime? — Le ciel me préserve d'avancer une énormité pareille! J'en suis pour une question de procédure : un peu moins de pétulance méridionale chez Thémis, voilà ce que j'aurais souhaité. Et puis, toujours ces vieilles idées parisiennes : que la tête doit être la tête, que l'on a un gouvernement pour qu'il vous gouverne et des chefs hiérarchiques pour qu'ils vous conseillent. Dans les cas de conscience difficiles le pouvoir central est un bon guide, et, puisqu'il finit toujours par intervenir, mieux vaut avant qu'après, n'est-il pas vrai? Je m'aperçois que ma thèse, qui n'en est pas une, manque d'orthodoxie au point de vue de la séparation des pouvoirs; aussi n'insisté-je point. N'empêche, qu'en dépit de tous les manuels de sociologie du monde, le tact ne soit le meilleur des docteurs et le zèle le pire des fléaux.

D'aucuns — nous leur laissons la responsabilité de leur insinuation — prétendent qu'il n'y aurait pas eu maladresse, mais noir dessein. La mode exige que l'on cherche des dessous à tout événement. Faut-il en voir dans celui-là? Sait-on jamais! Ces haines de province sont si atroces. On s'assassine sur des questions de préséance, on se dévore pour des piqûres d'amour-propre, en certains pays. La politique, que les Parisiens prennent comme un sport, fait de l'homme un loup pour l'homme dans tel coin reculé de la France. Les rivalités féminines de sous-préfecture vont volontiers jusqu'à l'infamie. Il est des petites villes où une femme ne saurait être belle impunément. Chacun de ses chapeaux neufs est considéré comme un défi, et si un corsage lui va trop bien, elle est perdue. A la sortie des vêpres, les laiderons échangent des regards louches, et, le lendemain, les lettres anonymes de pleuvoir dans l'escarcelle du facteur. Que si, pour son malheur, la rivale exécrée commet une vraie faute, son affaire est claire. Quoique médire soit infiniment moins doux que calomnier, faute de mieux le chœur des vertus se résigne à médire. La coupable a contre elle toutes les créatures de son sexe à qui la nature a refusé les facultés du péché, troupeau dolent, condamné à la chasteté obligatoire et voué aux dédains de la garnison. Une de ces brebis sans tache écrit au mari, une autre à la belle-mère, une troisième aux messieurs prêtres, et il s'en trouve toujours une quatrième pour se charger, s'il y a lieu, d'avertir le parquet. Bien que l'on compte sous le ciel bleu de Toulon assez de jolies brunes pour que le droit à la beauté y soit admis, là, comme ailleurs, il suffit d'un méchant cœur sous une guimpe plate et d'une langue de vipère dans une bouche sans dents...

C'en est assez pour qu'il éclate entre ces deux puissances ennemies, la Magistrature et l'Amour, un conflit douloureux. L'amour s'arrange mal du code pénal;

> Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
> Loin des magistrats curieux,

telle est sa devise, rythmée par Baudelaire. La justice, duègne farouche, déteste presque autant les amoureux que les innocents, ce qui n'est pas peu dire. Lorsqu'elle tient un représentant quelconque d'une de ces deux catégories de rebelles, elle ne le lâche pas facilement. Elle a de vilains mots pour définir les écarts de la passion et des lois maussades pour les réprimer. Elle conserve au sujet de l'inviolabilité de la vie humaine et des droits de l'enfant à l'existence des préjugés d'un autre âge. Mettez-vous à sa place et vous comprendrez immédiatement qu'il serait léger de lui en vouloir.

Si je lui en veux, malgré moi, dans l'affaire de Toulon, c'est qu'elle m'a paru, en l'espèce, un peu

bien prompte pour une personne de son âge. Mais par exemple, quant au fond, comme on dit au palais, je demande à quelques-uns de mes confrères la permission de ne pas partager leur sérénité. On est tout de même allé un peu loin, il me semble, en demandant à des chirurgiens célèbres de décider *ex professo* si oui ou non l'avortement était condamnable. Les réponses ont été généralement affirmatives, ce qui fait le plus grand honneur au corps médical; mais la conscience du premier venu en sait aussi long là-dessus que toute l'Académie de médecine, siégeât-elle en séance solennelle. Déplorons tant qu'il nous plaira la mise en scène ridicule de l'arrestation de M. Fouroux, plaignons même les deux amants si bon nous semble, disons qu'il était jeune, qu'elle était créole et que le climat du Midi les a perdus, prenons-nous en à l'institution surannée du mariage (elle a bon dos!), tapons sur la société tout entière; — gardons-nous de plaider non coupables. Si jamais on cessait d'appeler crime l'acte que ces malheureux ont commis en jetant à la mer la preuve de leur faute, ce serait le retour à l'humanité des cavernes. Et puis, disons-nous aussi, sans nous illusionner pour cela sur l'efficacité de la morale en action et sur l'utilité sociale des scandales, qu'il n'est pas mauvais, après tout, de montrer de temps à autre aux belles névrosées que tout n'est pas rose dans l'adultère et que le bovarysme a plus d'un aspect.

*
* *

A l'heure où j'écris ces lignes, Gabrielle Bompard passe pour responsable de ses actions. Allons, tant mieux! Combien de temps cela durera-t-il? On ne sait jamais avec la science. Si nous profitions du court moment où la médecine légale lui accorde une conscience pour assurer l'avenir de cette chère enfant. Il y a eu jusqu'à présent dans l'instruction de cette affaire beaucoup trop de méthode expérimentale. Le moment paraît venu de reprendre cette bonne vieille procédure criminelle de nos grands-pères, qui appelait un chat un chat et un assassin un assassin. Retenons cependant l'euphémisme inventé spécialement pour la sémillante complice d'Eyraud : « aveugle morale » est une perle. A quand l'ouverture d'une institution nationale de jeunes aveugles moraux, avec récréations variées, enseignement oral, arts d'agréments et lendit scolaire? La phraséologie moderne a des trouvailles charmantes. On disait jadis d'une personne comme l'aimable Gabrielle : c'est une gredine, et tout le monde comprenait. Aujourd'hui, il ne faut pas moins de trois magnétiseurs jurés pour analyser l'âme d'une fille convaincue d'assassinat. Après quelques amusettes de somnambulisme, ces messieurs viennent solennellement déclarer que l'intéressante créature soumise à leurs investigations est sujette à des arrêts de conscience. Conclusion : elle n'a pas sur le bien et le mal des notions aussi précises que M. Jules Simon. Je les crois sur parole! Ils eussent dit cela de chic que je les aurais crus tout aussi bien. Trop de cruelle énigme, en vérité! Sous prétexte d'alliance russe, il ne faudrait cependant pas que les parquets fissent de la psychologie slave à tout propos. L'huissier a-t-il été pendu, oui ou non? Voilà une question claire, et pour y répondre pas n'est besoin de l'école de Nancy. Mettons, pour être philosophe, qui si Gabrielle portait en elle le germe du crime, les jurés chargés de son sort subiront de leur côté la nécessité d'une condamnation. De cette façon, tout le monde est innocent, et la science est contente. Il n'y a jamais, au fond d'un procès criminel, que l'échange de deux fatalités. Nous pourrions même dire de trois, en comptant la fatalité de Gouffé. On aurait tort de l'oublier, celle-là : elle en vaut une autre.

URSUS.

VARIÉTÉS

Tolstoï et le mariage chrétien.

A PROPOS DE SA DERNIÈRE ŒUVRE.

On sait les controverses passionnées soulevées des deux côtés de l'Atlantique par la *Sonate à Kreutzer*, ce récit pénible et tragique qui présentait la vie conjugale comme un enfer pouvant supporter la comparaison avec les cercles les plus sombres de l'épopée dantesque. Le héros, sans cesse en proie à une jalousie non justifiée, finit par assassiner sa femme et ne témoigne aucun repentir de cet acte.

Pourquoi cette amère critique du mariage par le romancier moraliste? Tolstoï a-t-il voulu proscrire l'amour, même lorsqu'il est consacré par le mariage, et ramener l'épouse, au nom de l'humilité chrétienne, au rôle effacé que semble lui assigner l'apôtre Paul? En dénonçant avec cet acharnement les vices du mariage moderne, a-t-il cru porter un coup mortel à l'institution elle-même, si bien qu'après avoir lu la *Sonate à Kreutzer*, le lecteur n'aurait plus qu'à proclamer la légitimité de l'amour libre?

Ou enfin faut-il dire avec Tolstoï que non seulement le mariage est un mal, mais que l'amour qui pousse l'homme et la femme à engendrer des êtres voués au malheur est en soi une faiblesse indigne d'un cœur viril? « Plus d'amours, partant plus de nids, » avançons résolument la fin du monde par le célibat universel.

Le comte Tolstoï a été profondément troublé par ces commentaires que, dans sa conscience d'artiste, il ne pensait pas avoir suscités. Pour mettre fin à tous les malentendus, il a repris la thèse qu'il avait voulu développer dans la *Sonate à Kreutzer* et l'a nettement exposée dans une nouvelle qu'il a intitulée : *Travaillez pendant que vous avez*

la lumière (Histoire des premiers temps du christianisme)(1).

Le titre est alléchant; l'auteur de tant de créations puissantes va sans doute, comme Flaubert dans *Salammbô*, évoquer une civilisation disparue, ressusciter les premières communautés chrétiennes avec leur foi héroïque et naïve, et faire revivre le temps

> Où tous nos monuments et toutes nos croyances
> Portaient le manteau blanc de leur virginité.

Hélas! le grand romancier n'a pas écrit dans une des heures où le poète s'abandonne à son inspiration: il a passé la plume au moraliste-prêcheur, et si ses héros ne s'appelaient pas Julius et Pamphilius, nous croirions assister à un entretien entre un salutiste et un homme du monde. Naturellement, il y a aussi un médecin qui joue, comme dans la *Sonate à Kreutzer*, le rôle de tentateur et de ministre de Satan; s'il ne parlait pas de la préparation des herbes au lieu d'inoculations, et de microbes, nous pourrions nous croire en présence d'un savant praticien de notre temps.

Si Tolstoï a tenu à ne pas dramatiser son récit, afin que l'idée ressorte plus clairement, il peut se flatter d'avoir réussi, à condition toutefois que le lecteur consente à le suivre jusqu'au bout de ces interminables discussions, où les mêmes arguments reviennent sans cesse.

La thèse de l'auteur d'*Anna Karénine* est connue : la société moderne n'est chrétienne que de nom; le salut, le bonheur consiste pour elle dans le retour pur et simple à la foi primitive, et surtout aux mœurs sévères et au communisme des premiers chrétiens.

L'individu absorbé dans la communauté ne doit se considérer que comme une fraction humaine, ayant pour mission de travailler au bien de tous.

En ce qui concerne les relations des sexes, le chrétien Pamphilius expose devant le païen Julius l'idéal chrétien du mariage :

« Non seulement, dit-il, le mariage n'est pas défendu, mais il est encouragé par nos lois. Voici en quoi notre manière de l'envisager diffère de la vôtre; vous et vos femmes, vous vous parez et vous avez recours à tous les artifices de la toilette pour exciter l'amour charnel, tandis que nous nous efforçons d'étouffer en nous ce désir, et nous renonçons au luxe et à tous les raffinements qui peuvent le favoriser. En un mot, nous cherchons à ce que le sentiment qui prédomine chez nous soit l'amour fraternel qui s'adresse à tous nos semblables. Cet amour humain doit étouffer en nous l'amour voluptueux.

« Ce n'est pas que nous considérions comme mauvais l'amour qui unit l'homme et la femme — rien de ce que Dieu a créé ne saurait être mauvais en soi — nous considérons même cet amour comme un bien, mais nous le combattons pour qu'il ne nous induise pas en tentation en abolissant notre volonté.

« La principale préoccupation du chrétien en se mariant doit être de ne point aller contre la volonté de Dieu, et c'est aller contre la volonté de Dieu que de voir dans la femme non un être semblable à soi, mais un objet de plaisir. Le mariage chrétien n'est possible que lorsque l'homme est inspiré dans son choix par l'amour de son semblable, et que la personne qu'il a distinguée pour en faire la compagne de sa vie est avant tout pour lui l'objet d'une affection fraternelle, d'un sentiment humain.

« Ce n'est pas tout : la sainteté du mariage exige encore que l'union d'un jeune homme et d'une jeune fille, qu'une mutuelle affection rapproche, ne soit conclue qu'autant qu'elle ne sera pas une cause de chagrin pour un autre de leurs semblables.

« Si deux jeunes gens aiment la même jeune fille, celui qu'elle aura préféré doit attendre pour l'épouser que l'autre se retire de son plein gré.

« Il suffit pour se maintenir dans ces hautes sphères du sentiment de dompter l'instinct charnel, et de considérer toute femme comme sa sœur jusqu'au jour où l'on aura la certitude qu'on peut l'aimer sans faire de la peine à qui que ce soit. »

Et comme Julius semblait un peu sceptique sur ce point, Pamphilius lui donna cet exemple :

« Un jeune homme aime une jeune fille, il apprend tout à coup qu'elle est sa sœur, et immédiatement le désir fait place à l'amour fraternel; ne serait-il pas aussi facile à un homme qui ne peut épouser la femme qu'il aime sans faire de la peine à son semblable, de vaincre son désir et de ne plus considérer cette femme que comme une sœur?

« — Mais, objecta Julius, si la jeune fille n'a pas de préférence pour l'un des prétendants et que tous les deux se retirent par égard l'un pour l'autre, elle pourrait bien rester célibataire toute sa vie.

« — Dans ce cas, répondit Pamphilius, les doyens de la communauté s'assembleront et décideront lequel des deux fiancés leur semble le plus propre à faire le bonheur de la vierge chrétienne. »

Le rêve qui hante aujourd'hui le comte Léon Tolstoï a souvent séduit les chrétiens, et il y a eu plus d'une secte qui a voulu retourner à l'organisation sociale des premiers disciples de Jésus-Christ; de nos jours, nous en avons encore un exemple dans la communauté protestante des frères Moraves. Nous citons cet exemple uniquement pour montrer que l'idée du grand romancier n'a rien de bien original.

Cependant ce rêve de pureté idéale chez un écrivain qui a décrit les entraînements de la passion avec une puissance et une émotion si communicatives, ne manque ni de grandeur ni d'élévation. Arrivé au terme de sa carrière, l'homme regarde en arrière; il est semblable au voyageur qui, au coucher du soleil, s'arrête au sommet de la montagne, et contemple la plaine à ses pieds. La grande ville où s'écoula sa fiévreuse existence s'efface dans la brume, tout ce qui est au-dessous de lui se confond et se perd dans la nuit envahissante; mais sur sa tête le ciel resplendit encore, les cimes s'embrasent et les neiges éternelles prennent à ses yeux l'aspect d'un ardent foyer.

Ainsi le poète, après avoir éprouvé la fragilité des affections et des joies qui passent, a senti dans son cœur s'allumer un amour infini comme l'objet qui l'inspire, l'amour de l'humanité!

M. D.

(1) Cet ouvrage, interdit en Russie, vient de paraître dans le *Fortnightly Review*, octobre et novembre 1890.

BULLETIN

Chronique de la semaine.

Intérieur. — M. Barbey, ministre de la marine, a présidé à l'inauguration du monument élevé à Bergerac en l'honneur des mobiles de la Dordogne morts pendant la campagne de 1870-1871.

Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur, les collèges électoraux sont convoqués pour le 4 janvier, en vue de procéder au renouvellement partiel du Sénat.

Sénat. — Le 10, adoption en deuxième lecture du projet de loi ayant pour objet de modifier les articles du code de commerce relatifs à la lettre de change.

Le 11, interpellation de M. Blavier au sujet de l'extension du privilège des bouilleurs de cru à la distillation des mûres. M. Rouvier, ministre des finances, répond que la loi ne saurait autoriser cette mesure, et, sur sa demande, l'ordre du jour pur et simple est voté.

Chambre des députés. — Le 6, suite de la discussion du budget des affaires étrangères. MM. Leconte et Rabier réclament la suppression de l'ambassade du Vatican ; leur amendement est rejeté par 309 voix contre 195. M. Delafosse propose une augmentation de crédit pour les écoles françaises d'Orient qui contribuent d'une façon très efficace au développement de notre influence. Le ministre, M. Ribot, partage cette opinion et déclare qu'il s'est mis d'accord avec le ministre des finances pour inscrire un supplément de crédit au budget de 1892. Discussion du budget de la guerre. M. Jumel signale d'importantes économies qui pourraient être réalisées dans ce service. Le rapporteur M. Cochery répond qu'il a été effectué 43 millions de réductions, malgré l'accroissement des effectifs.

Le 7, MM. de Lanjuinais, de Montfort et le baron Reille proposent divers amendements relatifs aux intendants, aux cadres et aux vivres, que la Chambre rejette ; les chiffres de la Commission, défendus par le ministre, sont votés.

Le 8, un amendement relatif à une augmentation de 250 000 francs pour les gratifications renouvelables des sous-officiers et soldats réformés, est combattu par M. Burdeau, et voté par 421 voix contre 95. M. de Montfort réclame la création de nombreux manèges ; M. de Freycinet promet d'en établir 22 en 1891. Discussion et vote du budget de la justice. La Chambre adopte un amendement de M. Dreyfus qui réduit de 1 000 francs le crédit affecté aux tribunaux de première instance.

Le 10, discussion du budget des cultes. Un amendement de M. Maurice Faure tendant à la suppression de ce budget est rejeté par 338 voix contre 154. D'autres amendements de MM. de Belleval, Faure, Jumel et Calvinhac concernant la réduction des divers crédits, la diminution du personnel des bureaux et la suppression des archevêques et évêques non concordataires, sont également repoussés. Discussion du budget de l'intérieur. M. Thellier de Poncheville propose une réduction de 300 000 francs sur les traitements des sous-préfets. Cet amendement, très vivement combattu par M. Constans, est rejeté par 280 voix contre 188

Le 11, M. de La Ferronnays réclame le rétablissement des tours; M. Reinach propose l'institution du bureau d'abandon. M. Monod, commissaire du gouvernement, demande que la question soit réservée. M. Sibille demande une augmentation de 100 000 francs pour les subventions aux sociétés de secours mutuels; elle est votée par 342 voix contre 102. MM. Chiché et Ferroul réclament la suppression des fonds secrets; M. Constans les défend en déclarant qu'ils sont exclusivement affectés à rétribuer les agents de la sûreté, et la Chambre les maintient par 302 voix contre 109.

Instruction publique. — M. Lange, qui avait donné sa démission de membre du Conseil supérieur pour protester contre la suppression de l'épreuve des langues vivantes au baccalauréat ès lettres, a été réélu par 121 voix contre 4 données à M. Chuquet.

Belgique. — M. Devolder, ministre de l'intérieur, démissionnaire, est remplacé par M. Melot, député de Namur. — Diverses manifestations ouvrières ont eu lieu en faveur du suffrage universel.

Allemagne. — L'ouverture de Landtag de Prusse a eu lieu le 12. M. Stœcker, l'un des organisateurs de l'antisémitisme, s'est démis de ses fonctions de pasteur de la cour.

Autriche-Hongrie. — Le tsarewitch est allé à Vienne rendre visite à l'empereur François-Joseph.

Suisse. — Les élections pour le Grand-Conseil ont déplacé la majorité qui passe de gauche à droite. Le nouveau Conseil comprend 51 démocrates, 44 radicaux, 4 dissidents et 1 indépendant.

Italie. — M. de Caprivi, chancelier de l'empire allemand, est allé rendre visite à Milan à M. Crispi, président du Conseil. Il a été invité à dîner à Monza par le roi Humbert.

Grèce. — Le roi Georges Ier a ouvert la session de la Chambre des députés. Dans le discours du trône, il a annoncé la réforme de la loi électorale, l'amélioration des finances, en vue d'assurer l'exécution des obligations envers les créanciers de l'État, et le remaniement des lois militaires qui ne permettent pas une organisation suffisante des armées de terre et de mer.

Afrique. — Le protectorat anglais a été proclamé officiellement à Zanzibar.

États-Unis. — Aux élections pour le 52e congrès, les démocrates ont triomphé des républicains à 160 voix de majorité. Ce congrès ne doit entrer en fonctions qu'au mois de mars prochain.

Faits divers. — L'École principale du service de santé de la marine a été inaugurée officiellement à Bordeaux. — Le prince royal de Danemark, de passage à Paris, a visité l'Institut Pasteur. — Inauguration au cimetière Montparnasse du monument élevé au peintre Lançon par ses amis.

Nécrologie. — Mort du vice-amiral Olry, inspecteur général de la marine; — du compositeur César Franck, professeur au Conservatoire et organiste de Sainte-Clotilde; — du baron Vogelsang, rédacteur en chef du *Vaterland*; — du baron Van Zuylen van Nyevelt, ancien ministre des Pays-Bas à Paris; — de l'aéronaute Eugène Godard; — de l'amiral espagnol Francisco Pavia, ancien ministre de la marine; — du peintre hollandais Artz; — de M. Nestor Brisac, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite; — de M. Alphonse Gautier, ancien secrétaire général de la maison de l'empereur; — du comte Esterhazy, ancien ministre d'Autriche; — de la baronne de Vandeul-Escudier, musicienne distinguée; — de la maréchale Pélissier, duchesse de Malakoff.

Nouvelles de l'étranger.

On a de mauvaises nouvelles de la santé de M. Richard Voss, un des auteurs dramatiques les plus originaux de l'Allemagne contemporaine. Après d'assez pénibles débuts, M. Voss était d'emblée arrivé à la gloire avec son drame *Eva*, resté au répertoire de tous les théâtres allemands, lorsqu'on a appris qu'il était subitement devenu fou. Il y a deux ans, son état s'était sensiblement amélioré : on avait pu l'autoriser à sortir de l'asile pour habiter une petite propriété aux environs de Berchtesgaden; mais le voici qui va de nouveau très mal, cette fois sans espoir de retour. La folie est, d'ailleurs, une maladie assez fréquente chez les écrivains allemands. Avant Richard Voss, un autre dramaturge, Albert Lindner, avait été pris de la folie des grandeurs au moment où il luttait pour le maintien d'une renommée brillamment acquise. Ce malheureux Lindner était un maître d'école autrichien qu'un prix remporté au concours Schiller avait, du jour au lendemain, rendu glorieux dans toute l'Allemagne : animé des plus hautes ambitions, il avait quitté son école, était venu à Berlin, et y avait bientôt trouvé des déceptions qui durent contribuer à troubler sa raison.

Tout récemment encore, on enfermait dans une maison de santé le plus original des métaphysiciens allemands depuis Schopenhauer, Frédéric Nietsche, ancien professeur de philosophie à l'Université de Bâle. Celui-là, au surplus, semblait prédestiné à la folie : ses œuvres, *De ce côté et de l'autre côté, les Paroles de Zazathustza, le cas Wagner,* sont un mélange singulier d'idées neuves, subtiles, spirituelles et de divagations insensées. *Le cas Wagner* en particulier est une des choses les plus curieuses que l'on puisse lire : Nietsche y fait publiquement pénitence de son admiration de jadis pour Richard Wagner, dont il a été l'un des premiers amis et des plus ardents partisans. Il qualifie l'art wagnérien de *névrose*, de *retour à l'animalité*, etc. Ces paradoxes de Nietsche ont eu en Allemagne un retentissement extraordinaire, et ont déterminé chez les jeunes artistes allemands une agitation antiwagnérienne qui ne semble pas près de finir.

Les wagnériens allemands, de leur côté, s'agitent plus que jamais. Ils annoncent maintenant la publication d'une grande *Encyclopédie wagnérienne*, où « l'histoire de l'art et celle de la civilisation seront considérées à la lumière des idées de Richard Wagner ». Ce titre peut sembler bizarre, et plus bizarre encore le prospectus de l'œuvre projetée, prospectus au milieu duquel on aperçoit, en grosses lettres :

Tome Ier : *Depuis Achille jusqu'à Lycurgue.*

Tome II : *Depuis Machiavel jusqu'à Zoroastre.*

En réalité, pourtant, Achille, Lycurgue, Machiavel et Zoroastre ne sont ainsi mis en relief dans l'*Encyclopédie wagnérienne* que par le hasard de l'ordre alphabétique, et cette encyclopédie elle-même est une publication tout à fait raisonnable. Elle se propose simplement d'extraire des onze gros volumes d'œuvres théoriques de Wagner les diverses opinions du maître allemand sur les divers sujets dont il s'est occupé. La plupart des écrits théoriques de Wagner abondent en idées neuves et ingénieuses, mais la composition est si confuse, le style si embrouillé, et le passage d'un sujet à un autre si constant, qu'il est peu de lectures plus difficiles. En réunissant au contraire autour du nom de Bach et de celui de Beethoven, par exemple, les idées émises par Wagner sur ces musiciens dans la série de ses écrits esthétiques, philosophiques ou sociaux, l'éditeur de la nouvelle *Encyclopédie wagnérienne* ne peut manquer de contribuer à faire mieux apprécier une des intelligences les plus vastes et les plus variées de notre temps.

*
* *

On annonce la mort, à Cologne, de M. Hermann Grieben, qui a été longtemps un des principaux collaborateurs de la *Gazette de Cologne*, mais qui était aussi l'auteur des chansons d'étudiants et des chansons sentimentales rhénanes les plus populaires encore aujourd'hui. Grieben avait débuté dans la littérature par une étude sur le Dante, où il essayait d'établir que la *Divine Comédie* était une satire politique dirigée contre le pouvoir temporel des papes.

*
* *

Dans la bibliothèque de Hanovre, M. Stein de Zurich vient de découvrir une lettre de Descartes, adressée à un certain Dorem, gentilhomme allemand, et traitant de la résolution d'une équation. Cette lettre a appartenu à Leibnitz qui, comme on le sait, chargeait des agents de recueillir de tous côtés des autographes de Descartes.

En même temps, M. Stolzle découvrait dans la bibliothèque d'Erlangen deux gros cahiers manuscrits très importants de Giordano Bruno, contenant des commentaires sur Aristote, diverses thèses et un traité *de Magia physica.*

*
* *

On publie depuis quelque temps, à Budapesth, un journal hebdomadaire français, *le Progrès*, dont le texte français est accompagné de notes explicatives en allemand. Ce journal est destiné à répandre en Hongrie la connaissance de la langue française. Nous avons déjà à Paris deux journaux rédigés l'un en anglais et l'autre en allemand pour faciliter au public français l'étude des langues vivantes.

*
* *

Un éditeur anglais vient de publier le *Journal de Walter Scott*, dont le gendre du romancier, Lockhart, avait donné de nombreux extraits dans sa célèbre *Vie de Walter Scott*, mais sans pouvoir se décider jamais à le publier en entier. Ce journal va de 1825 jusqu'en 1832. En appendice, l'édition comprend un certain nombre de lettres adressées à Walter Scott, et notamment une lettre de Carlyle dont le ton respectueux et enthousiaste forme un contraste piquant avec le ton dédaigneux et sévère de l'article publié par le même Carlyle sur Walter Scott, après la mort du romancier.

*
* *

Les œuvres de Schopenhauer vont tomber dans le domaine public au commencement de l'année prochaine : la plupart des éditeurs allemands en annoncent déjà des éditions populaires.

*
* *

On répète sur la scène du *Burg-Theater* de Vienne, *le Divorce de Juliette*, d'Octave Feuillet.

A Berlin, *la Société wagnérienne* a décidé dans sa dernière séance de faire exécuter *la Damnation de Faust*, de Berlioz.

Le dernier succès de l'Opéra-Comique, *la Basoche*, sera bientôt jouée à Berlin sur le *Friedrich-Wilhelm-stäedtische-Theatre.*

Quant à *Ma Cousine*, de M. Meilhac, on voit, d'après leurs comptes rendus, que les journaux étrangers en sont enthousiasmés; seulement, *la Gazette universelle du Théâtre* à Vienne lui a découvert une signification satirique, ce qui surprendra sans doute quelque peu l'auteur.

« M. Meilhac, écrit le chroniqueur de cette gazette, flagelle les *clubmen*, les dramaturges amateurs et les relations familières entre grandes dames et actrices. »

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1052)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 TOME XLVI 22 NOVEMBRE 1890

LA CHAMBRE

Il s'est passé, l'an dernier, dans notre histoire parlementaire, un fait nouveau que je prends la liberté de recommander à l'attention des détracteurs du suffrage universel.

Il faut pour l'expliquer reprendre les choses d'un peu haut.

On sait ce que fut la dernière Chambre : une cohue plutôt qu'une assemblée. Divisée non par des principes, mais par des haines de personnes, elle était atteinte de cette pourriture des parlements, qu'on appelle la maladie des groupes. Entre les doctrines des trois ou quatre gauches républicaines qui formaient la majorité, il n'y avait pas l'épaisseur d'une feuille de papier; mais entre leurs rancunes et leurs convoitises diverses, il y avait l'épaisseur d'une vingtaine de portefeuilles perdus et à recouvrer. Dites-moi de me rappeler les dynasties égyptiennes et les noms de leurs fondateurs, mais ne me dites pas de vous énumérer ceux qui ont été ministres de la République française depuis dix ou quinze ans. Il faudrait à ce travail la patience d'un Champollion. Donc le premier soin d'un ministre tombé était d'ouvrir une chapelle où venaient officier les *ministrables*, sous-secrétaires d'État fauchés dans leur fleur, spécialistes dédaignés, orateurs peu écoutés, réformateurs découragés, intrigants désespérés, bref, toute la plèbe des hommes d'État méconnus et mécontents. C'était certes un beau spectacle pour un observateur désintéressé que celui de ces petites fourmilières de petites ambitions. Que de prétentions! Que de sottise! non pas celle qui se cache et avoisine ainsi la sagesse, mais celle qui se montre, s'étale, piaffe, éclabousse, et devient odieuse à force d'être ridicule. Et que d'agitations! Allées et venues de gauche à droite, colloques effrontés en pleine Chambre, conciliabules discrets dans les couloirs, dans les petits coins, aux embrasures des fenêtres : coalitions monstrueuses du lis et de l'écarlate. On guette le ministère, le ministère d'un jour, d'un déjeuner de soleil. — Comment! il n'est pas encore tombé! — Patience! Attendez la discussion du budget, attendez le vote des fonds secrets, la séparation de l'Église et de l'État, l'ambassade de Rome. Que dis-je? la coalition est faite. Attendez l'imprévu, l'occasion, une question posée par un innocent, un incident de tribune, un fétu de paille.

Enfin, il est tombé, ce ministère de château de cartes; un autre aussitôt lui succède, fait à son image et ressemblance, ayant le même programme, faisant les mêmes promesses, se donnant le même brevet de longue vie. Mais voilà, son nez a déplu. Les mêmes groupes qui l'ont formé se liguent pour le renverser. Né au printemps avec les feuilles, il tombe en automne avec elles. Et cependant la Chambre qui a fait tant de promesses n'en a pu tenir aucune. Car sur cette poussière balayée dans tous les sens par tous les vents parlementaires, on ne peut rien établir de solide. Les fonctionnaires, suspendus entre le pouvoir de la veille et celui du lendemain, n'ont plus d'autre emploi de leurs facultés que de regarder d'où vient le vent. Les puissances étrangères, ne sachant ou affectant de ne plus savoir avec qui traiter, prennent une attitude indifférente ou dédaigneuse. Enfin, ce qui est plus grave encore, le peuple se dégoûte, et le boulangisme naît!

N'était-ce pas là la situation de l'ancienne Chambre? L'ai-je dépeinte avec des couleurs trop sombres? Ai-je exagéré? Je le demande à nos lecteurs.

Eh bien, ces mauvaises pratiques n'existent plus. Ces vices parlementaires, la Chambre nouvelle s'en est corrigée. Et d'où vient ce miracle? Des politiciens? Ah! que vous les connaissez peu! Cette espèce de gens, infatuée de son importance, raide et inflexible dans son impeccabilité, se croyant de bonne foi supérieure au reste du genre humain, incapable, par conséquent, de repentir et de remords, a pour habitude antique, invétérée, de ne jamais commettre de fautes, et, si la malignité publique lui en impute quelques-unes, de les rejeter sur autrui. Quand vous arracherez à un politicien ce mot : « Je me suis trompé, » c'est que vous aurez fait dire à une femme ce mot : « J'ai tort. »

Ce miracle d'une Chambre sage, politique, disciplinée, c'est le peuple qui l'a fait. Oui, le peuple, instruit par l'expérience, las des luttes des partis, honteux de leur impuissance.

Et voilà le fait nouveau dont je parlais en commençant. L'électeur faisant la leçon à l'élu. Le suffrage universel trouvant en lui-même la force de se corriger et de corriger ses délégués. La démocratie sauvant à la fois la république des prétendants et le régime parlementaire de ses propres excès.

Lisez, si vous avez le loisir, les cahiers des élections dernières, colligés en un gros fascicule par les soins de cet excellent Barodet, vous n'y trouverez que de loin en loin les programmes extravagants des prometteurs de la lune et du soleil; mais, à chaque page, vous y rencontrerez cette formule : « Plus de groupes; stabilité ministérielle. »

Plus de groupes, stabilité ministérielle, voilà le résumé de la sagesse populaire. Voilà le *Credo* imposé à la nouvelle Chambre, la règle de conduite qui lui donne son caractère propre et la distingue de l'ancienne.

Je n'oublierai de ma vie les scènes joyeuses qui égayèrent les premières séances de cette Assemblée. On ne voyait partout que visages inconnus : c'était l'invasion des jeunes, des nouveaux, et, si l'on n'y prenait garde, la submersion des anciens partis. Aussi comme on les guettait, comme on les cajolait, comme on les enveloppait! C'était à qui s'emparerait d'eux pour les enrégimenter, et bras dessus bras dessous, et « mon cher collègue » par-ci, et « mon bon ami » par-là! Mais les bons amis et les chers collègues furent insensibles à ces avances et ne se laissèrent pas embaucher. Leur mandat était formel : plus de groupes. Ils répondirent nettement qu'ils étaient étrangers aux anciennes querelles des partis et que le peuple les avait envoyés à la Chambre non pour intriguer, mais pour travailler.

Et, en effet, ils se mirent au travail incontinent. Ce fut le salut. Dans le champ infini des études industrielles, économiques et sociales, chacun traça les limites de son domaine. Ils prirent possession de la tribune et furent écoutés. La Chambre écoute toujours ceux qui savent ce dont ils parlent. On prit plaisir à les entendre, et le peuple aujourd'hui commence à savoir leurs noms. Ils s'appellent Burdeau, Jamais, Barthou, Delcassé, Poincaré, Reinach, Maujan, Terrier, Rabier : je les nomme au hasard et regrette de ne pouvoir les citer tous

Différents de doctrines et de tempéraments, les uns plus calmes et de sens plus rassis, les autres plus impétueux et (j'ose à peine leur appliquer cette vieille épithète) plus radicaux, ils ont tous ce trait d'origine commune, c'est qu'ils sont francs du collier et ont l'embrigadement en singulière exécration. Je salue cette élite. C'est la fleur de notre renouveau parlementaire; c'est l'espoir de l'arrière-saison.

Les heureux effets de ce rajeunissement de la Chambre n'ont pas tardé à se produire. D'abord, les anciens chefs de groupes, artistes en coalitions, faucheurs de ministères, abstracteurs de quintessence politique, si entourés jadis, mais aujourd'hui délaissés, et, généraux sans armée, connaissent à leur tour (Vive Némésis, la déesse des représailles!) les amertumes de l'abandon et les tristesses de la solitude. Car où est-elle cette ancienne extrême Gauche, si impérieuse, si dominatrice, qui faisait trembler les ministres? Et cette Gauche radicale, pépinière d'apprentis hommes d'État, qu'est-elle devenue? Et le parti qu'on était convenu d'appeler opportuniste? Et le Centre gauche?... De celui-ci, je ne veux dire qu'un mot : confondu, noyé dans la Gauche modérée, il aurait perdu son état civil et serait une chose sans nom, si M. Léon Say n'existait pas.

Une autre conséquence de cette création d'une majorité de gouvernement, c'est l'anéantissement de l'opposition. La Droite est divisée en quatre groupes : les royalistes purs (ils sont bien rares), dont M. de Cazenove de Pradines est la noble et loyale personnification; les cléricaux, qui regrettent amèrement, mais trop tard, de n'avoir pas su au 24 Mai, au 16 Mai, quand ils étaient les maîtres, constituer une république à leur image et faire de la France une grande Belgique; les constitutionnels ou soi-disant tels, toujours prêts à entrer dans le giron républicain et toujours retenus, soit par une fausse pudeur, soit par la crainte des salons; et enfin les intrigants orléanistes, que rien ne rebute et ne décourage, ni les échecs, ni le mépris public, conspirateurs-nés, qui passent leur vie à former avec n'importe qui de petits complots bien noirs, dont la liquidation se fait en deux parts : la honte pour eux, la dépense pour les autres. M. de Mackau fut le chef de ce parti.

Les royalistes, dégoûtés, se résignent : les cléricaux attendent le jour de Dieu; les constitutionnels restent en l'air; les intrigants orléanistes ou solutionnistes

cherchent, dans la Gauche, des alliés, ou, pour mieux dire, des complices.

Je les vois bien jeter vers ce qui reste du clan boulangiste des regards désespérés. Un dialogue muet s'engage entre les malheureux débris de deux factions vaincues : — Frères, vous rappelez-vous? — Frères, où est le beau temps?— Quand nous conspirions. — Quand nous espérions. — Tant d'argent dépensé! — Tant d'illusions envolées!

De Mackau, qui l'eût dit? Laguerre qui l'eût cru?

Seulement, par une coïncidence fatale, le boulangisme est aussi divisé que la droite. M. Déroulède, âme héroïque, tient encore pour Boulanger. Deux ou trois ombres le suivent. Le reste se partage. Les uns, se disant revisionnistes, penchent vers la Gauche, qui paraît froide. Seul, le Parti ouvrier ne leur tient pas rigueur; mais il ne compte pas, n'ayant dans ses rangs qu'un homme de valeur, M. Dumay. Quant aux autres, ils s'ennuient. Ceux qui se sentent quelque talent voudraient bien sortir de cette Béotie; mais la tache est là, la tache accusatrice, indélébile, que toute la benzine Collas ne laverait pas.

Dans ce désarroi, dans cette débâcle de ses adversaires, notre démocratie jouit d'un calme qu'elle n'a jamais connu. Songez que la Chambre nouvelle siège depuis plus d'un an, et qu'il n'y a pas encore eu une crise ministérielle. Je me trompe, un ministère est tombé, mais c'est le Sénat, assemblée révolutionnaire, qui l'a renversé. Cette discussion du budget, si ennuyeuse autrefois, si pleine de redites, si hérissée de pièges, avez-vous remarqué comme elle a été conduite, avec quel talent et quelle autorité? Je sais des sénateurs, et des plus éminents, qui s'en montrent jaloux. Ce gué périlleux des fonds secrets, on l'a franchi d'un pied leste, sans même se mouiller les talons. Et remarquez que cette Chambre, pour être *stabilitaire*, n'en est pas plus timide. Elle est au contraire hardiment réformatrice, et l'a bien montré dans toutes les discussions qui touchaient à la protection des classes ouvrières ou à la diminution de l'impôt foncier. Seulement, elle ne se paye pas de mots, et considère qu'il n'est réforme pratique, si modeste qu'elle soit, qui ne vaille toutes les déclamations creuses des marchands d'orviétan populaire.

Aussi partout la confiance renaît dans la solidité de cette république, dont l'enfance a été si précaire et dont l'adolescence est aujourd'hui si robuste. Les feuilles étrangères, même les plus malveillantes, reconnaissent enfin qu'elle est le gouvernement nécessaire. Nos paysans, nos industriels, attendent en pleine tranquillité, en plein espoir, la discussion des traités de commerce, qui seront l'œuvre maîtresse de cette législature. Nos adversaires, enfin (et quel aveu d'impuissance!), se présentent déjà devant le suffrage universel, non plus comme dynastiques, mais comme républicains, choisis et désignés par la Providence pour corriger, amender, purifier, sauver, et surtout gouverner la république. N'est-ce pas là, sans parler de l'adhésion résignée du cardinal Lavigerie, ce qu'on appelle un signe des temps?

Que la Chambre persiste; qu'elle reste fidèle à son mandat : « Des réformes, point de crise, » et j'ose lui promettre, à l'expiration de ses pouvoirs, de superbes élections.

Nous aurons sans doute encore un petit groupe inconstitutionnel. Dans un tableau parlementaire, cela fait bien pour le décor. Mais l'immense majorité sera composée de whigs et de tories, ou, pour parler français, les luttes futures s'engageront entre une droite et une gauche républicaines. Tel était le rêve de Gambetta, et, hélas! que n'a-t-il vécu assez longtemps pour le voir réalisé!

DIONYS ORDINAIRE.

LA RESPONSABILITÉ DES CRIMINELS

Quels sont les rapports du crime et de la folie? Y a-t-il des criminels que l'on doive considérer comme aliénés, et par suite comme irresponsables, au moins partiellement? L'opinion commence à s'inquiéter de ce problème. Elle en demande la solution à la science, chaque fois qu'un crime extraordinaire — et Dieu sait si la publicité leur fait défaut! — vient surexciter la curiosité générale. Pour les délits et les crimes vulgaires, la question ne se pose pas. Le caissier qui a joué et perdu l'argent de son patron, la fille séduite et abandonnée qui se venge de son amant, ne sont point des énigmes psychologiques. Les motifs qui ont déterminé leurs actes apparaissent tout ensemble très coupables et très humains. Mais il y a des crimes qui étonnent en même temps qu'ils épouvantent. La férocité que ces crimes supposent, le sang-froid monstrueux dont leurs auteurs ont dû faire preuve en les accomplissant, l'énormité du forfait souvent disproportionnée aux mobiles qui l'ont causé, tout cela nous révolte et nous déconcerte à la fois. Nous sentons confusément que ces hommes ne sont pas nos « semblables » dans toute la force du terme, et qu'il leur manque un des attributs essentiels de l'humanité, la sympathie, le sens moral. Nous le sentons encore davantage lorsque nous voyons ces criminels, en cour d'assises, montrer une insensibilité complète et nullement simulée, rester impassibles en présence du cadavre de leurs victimes ou dans les confrontations les plus douloureuses, et ne donner enfin aucun signe d'émotion et de regret. « Ce sont des monstres, » dit-on communément. De là à dire « ce sont des fous », il n'y a qu'un pas, et ce pas a été franchi plus d'une fois.

La conscience publique devrait, semble-t-il, accepter cette idée avec empressement, et se sentir soulagée en pensant que ces criminels dont elle a horreur sont en réalité des malades. Elle s'y refuse pourtant, et l'on en voit sans peine les raisons. D'abord, elle exige que les crimes soient punis, soit par besoin de justice ou de vengeance, soit par instinct de préservation sociale. Si ces criminels étaient considérés comme aliénés, l'irresponsabilité s'ensuivrait, et ils échapperaient au châtiment. En outre, l'assimilation de ces criminels à des fous paraît inexacte, parce qu'ils ne remplissent pas l'idée qu'on se fait ordinairement de la folie. Et pourtant on sent bien qu'ils ne sont pas « comme les autres », qu'il ne suffit pas de les considérer comme des hommes particulièrement méchants et vicieux, que ce sont, en un mot, des « cas pathologiques ». L'opinion flotte ainsi entre des sentiments contradictoires. Elle voudrait exclure ces criminels de l'humanité normale, parce qu'ils lui font horreur, mais elle voudrait aussi les y retenir, afin qu'ils n'échappent point à un juste châtiment. Peut-on, dans l'état actuel de la science, l'aider à sortir de cet embarras?

*
* *

Tout d'abord, il faut se défaire d'un préjugé contre lequel les aliénistes sont unanimes, depuis longtemps, à protester. On pense généralement que, sans un trouble apparent des facultés intellectuelles, il n'y a point de folie. Un homme qui ne déraisonne en aucune manière, et dont la conduite ne trahit point d'extravagance, est jugé, par cela même, sain d'esprit. Si l'aliéniste dit le contraire, on ne le croit pas, et l'on met son affirmation sur le compte de l'habitude professionnelle, qui lui fait trouver des aliénés partout où il en cherche. Et pourtant rien n'est mieux prouvé, des milliers d'observations en témoignent : il existe une folie morale, comme il existe une folie intellectuelle. Elles s'accompagnent, il est vrai, dans la plupart des cas, mais elles peuvent se présenter l'une sans l'autre; ou plutôt, tandis que la folie intellectuelle ne va pas sans la folie morale, cette dernière peut apparaître et demeurer seule. « En dépit des préjugés contraires, dit M. Maudsley, il est un certain désordre de l'esprit, sans délire, sans illusions, sans hallucinations, dont les symptômes consistent principalement dans la perversion des facultés mentales appelées communément facultés actives et morales : les sentiments, les affections, les penchants, le caractère, les mœurs et la conduite... L'homme devient incapable de sens moral véritable : tous les penchants, tous les désirs auxquels il cède sans résistance sont égoïstes. Sa conduite paraît gouvernée par des motifs immoraux auxquels il cède et se complaît sans la moindre envie apparente d'y résister (1). » Et cette perversion du sens moral ne s'étend pas nécessairement à l'intelligence. Le malade (car c'en est un) sait fort bien calculer l'exécution de ses actes et combiner des moyens pour parvenir à ses fins. Il en prévoit aussi les conséquences, et prend ses mesures pour s'y soustraire. Lorsqu'on lui reproche ses méfaits, il trouve des raisons pour les expliquer et se justifier. Il fera preuve au besoin de ruse et de malice. C'est un « aveugle moral ».

Dans la très grande majorité des cas, cette perversion de tous les sentiments moraux, survenant assez brusquement chez des personnes d'un passé irréprochable, trahit par là même sa nature pathologique. La surprise a pu être extrême, quand on a vu un homme jusque-là honorable, loyal, bienfaisant, devenir égoïste, menteur, voleur, débauché, avec une assurance dans le vice et une insensibilité cynique qui ôtent tout espoir de retour au bien. Plus tard, on a le mot de l'énigme, quand les progrès de la maladie sont plus marqués, quand se déclare, par exemple, la paralysie générale, dont ces troubles moraux étaient l'avant-coureur et les premiers symptômes. Si tous les aveugles moraux se rangeaient dans cette catégorie, leur irresponsabilité, au moins partielle, ne ferait pas de doute. La seule difficulté serait de les diagnostiquer avec certitude, dans la période, parfois longue, où les perversions de la sensibilité morale sont les seuls signes apparents de la maladie.

Mais, de même qu'il y a des aveugles-nés et d'autres qui ont perdu la vue à la suite d'une maladie ou de quelque accident, de même il y a des « aveugles moraux » dont la cécité est due à une affection mentale qui commence, et d'autres chez qui l'absence de sens moral paraît être innée. C'est à propos de ces derniers que de graves problèmes se posent. En vain voudrait-on voir en eux de « mauvaises natures » qu'une éducation intelligente et ferme pourrait corriger. Le mal est plus profond; il est indélébile, en un mot incurable. « Quand on voit, dit M. Maudsley, de jeunes enfants, longtemps avant qu'il leur soit possible de savoir en quoi consistent le vice et le crime, s'adonner aux vices les plus exagérés ou commettre des crimes effroyables, avec une facilité instinctive et comme par une propension au mal inhérente à leur nature... quand l'expérience prouve que le châtiment n'a sur ces jeunes êtres aucune action réformatrice et qu'ils ne peuvent pas se refaire, il est certes prouvé que *l'imbécillité morale* est un fait (1). »

Il faut ajouter que l'hérédité joue ici un rôle considérable. Les « aveugles moraux » sont le plus souvent issus de parents fous ou épileptiques. Les recherches statistiques sur les criminels en général confirment le fait. « Quarante-six fois sur cent, dit M. Tarde (2), les

(1) Maudsley : *le Crime et la folie*, p. 162 de la traduction française.

(1) *Le Crime et la folie*, p. 170.
(2) *La Philosophie pénale*, p. 177.

délinquants ont eu des pères et des mères alcooliques, et quatorze fois sur cent des parents ou ascendants directs aliénés. Si on ajoute ceux qui ont eu des parents épileptiques, hystériques, ou délinquants eux-mêmes, on arrive à une proportion totale de *quatre-vingt-dix pour cent.* » Les « aveugles moraux » de naissance sont donc, pour la plupart, des cas de dégénérescence héréditaire. Cela s'explique d'autant mieux que le sens moral (l'ensemble des sentiments et des affections qu'on désigne par ce mot), étant la plus récente acquisition de l'espèce humaine, en est aussi la plus précaire et la plus fragile. On connaît la loi établie par M. Ribot pour la dégénérescence des êtres vivants : « Ce qui a été acquis en dernier se perd en premier. » Rien de plus conforme à cette loi, si la « cécité morale » apparaît fréquemment chez les enfants de parents alcooliques, hystériques ou aliénés.

Faudra-t-il donc regarder ces « aveugles moraux » comme irresponsables? M. Maudsley ne va pas jusque-là, et la question est loin d'être si simple. D'abord, il y a des degrés à distinguer. Le sens moral, sans faire complètement défaut, peut être plus ou moins faible. Comment estimer, avant le crime, et même après le crime commis, le coefficient moral d'une conscience, et déterminer par là son degré de responsabilité? Et, en supposant une « cécité morale » complète, l'intelligence peut être demeurée à peu près ou tout à fait normale. Or ne suffit-il pas qu'un homme soit capable d'agir avec discernement pour que la justice lui demande compte de ses actes?

Sans doute, les « aveugles moraux » connaissent encore la distinction du bien et du mal. Ils savent fort bien qu'il faut faire telle chose, et qu'il faut s'abstenir de telle autre. Ils le *savent,* mais ils ne le *sentent* pas : et, dès lors, il est presque inévitable qu'ils agissent comme s'ils ne le savaient pas. Car « la connaissance pure ne détermine pas l'action » : c'est une loi que la psychologie contemporaine (la psychologie anglaise surtout) a mise hors de conteste. Jamais nous ne sommes entraînés à agir par une idée pure, par la conclusion logique d'un raisonnement, par la simple représentation d'un objet ou d'une personne. Ce qui nous met en branle, c'est l'attrait exercé par cette idée ou par cette personne, les désirs ou les répulsions qu'elles font naître en nous, les tendances superficielles ou profondes de notre nature qu'elles éveillent. Mais ce qui nous laisse froid et insensible ne nous fait point agir. Chaque jour, cette loi se vérifie, sur les foules comme sur les individus. Les uns et les autres agissent, non d'après ce qu'ils savent, mais selon ce qu'ils aiment. Jamais personne ne s'est sacrifié pour une idée à laquelle il n'eût déjà donné son cœur.

Par suite, connaître la distinction du bien et du mal n'a pas le même sens ni la même valeur pratique pour un homme ordinaire ou pour un « aveugle moral ». Savoir qu'il est mal de violer, d'empoisonner, d'égorger, pour une conscience normale, c'est en même temps détester ces actions criminelles, en avoir une horreur insurmontable, et éprouver une répulsion instinctive à la seule idée de les commettre. Par là, la conscience de l'homme civilisé diffère de celle du sauvage, qui torture, massacre et dévore son ennemi, ou simplement un étranger, sans plus de scrupule que le boucher abat un bœuf et le dépèce. La conscience normale sent qu'un crime de ce genre la révolte, qu'elle ne pourrait à aucun prix s'y résoudre, et que si, dans un moment de passion exaspérée, elle se laissait aller à le commettre, elle serait incapable de goûter dans la suite un moment de repos : de là les affres du remords et le besoin d'expiation. Chez l'aveugle moral, rien de semblable. L'idée du sang versé, de la victime râlante, des membres déchiquetés, ne l'émeut pas par avance, et, le crime une fois commis, le souvenir ne le trouble pas davantage. La distinction du bien et du mal, la qualification du crime reste pour lui une définition conventionnelle, et, pour ainsi dire, platonique. S'il s'abstient de le commettre, ce sera peut-être faute d'occasion, ou crainte des conséquences, mais non parce qu'un sentiment humain l'en a détourné. N'est-il pas évident qu'une semblable connaissance sera d'un bien faible secours contre les tentations? Elle ne tiendra pas contre les impulsions violentes de l'amour, de la jalousie, de la faim. Elle ne résistera même pas aux suggestions de la cupidité et de la paresse, ou au dépit de la vanité blessée et d'un caprice contrarié. Par là s'expliquent la plupart de ces crimes inexplicables, commis pour un motif si futile, si puéril qu'on ne peut s'empêcher de croire à un autre motif caché.

Aussi les aveugles moraux sont, non pas des *criminels-nés*, selon l'expression du professeur Lombroso, mais des *candidats au crime;* et il semble également difficile de considérer leur responsabilité comme nulle, et de la considérer comme entière. Ils ont conservé, il est vrai, le discernement du bien et du mal, mais ce discernement ne peut avoir d'influence réelle sur leur conduite, parce que tout sens moral leur fait défaut. Chez les autres hommes, la connaissance du mal a la valeur d'un instinct énergique, qui s'oppose efficacement aux impulsions des passions violentes. Pour les aveugles moraux, la distinction du bien et du mal reste purement verbale. Elle se confond avec la distinction de ce qui est toléré ou défendu, de ce qui expose ou n'expose pas à la prison et à l'échafaud. Abstraction faite de ces conséquences sociales, elle ne dit rien à leur esprit ni à leur cœur. Il leur est donc infiniment plus difficile qu'à un homme normal de s'abstenir du crime auquel l'occasion les pousse, sans que cependant cela leur soit rigoureusement impossible. On devrait donc, semble-t-il, conclure que leur responsabilité est partielle, atténuée dans la proportion où leur « cécité morale » est plus ou moins prouvée.

*
* *

Mais cette conclusion est vivement combattue, de divers côtés, par des magistrats et par des philosophes. M. Tarde, qui est l'un et l'autre, et qui s'est acquis une légitime réputation par ses beaux travaux sur la criminologie, nie que la perversité native, ou, si l'on aime mieux, la « cécité morale » soit une cause d'irresponsabilité. La folie proprement dite, selon lui, détruit la responsabilité, parce qu'elle *aliène* l'homme et le désassimile. Elle l'enlève à lui-même, elle lui substitue un étranger en lui, elle le rend *autre ;* et en même temps le malheureux aliéné perd, pour ainsi dire, le contact de ses semblables. Il s'enferme peu à peu dans un cercle qui l'isole, il a ses idées, ses croyances, ses motifs d'action: il n'est plus un des leurs. Il ne peut donc plus être responsable. Mais tant qu'un homme reste vraiment lui-même, il n'a pas droit à l'irresponsabilité que procure l'aliénation mentale. Un homme qui est sot l'est de nature ; on ne s'en moque pas moins de lui. Un homme qui est né méchant et pervers n'en mérite pas moins le châtiment qui le frappe, s'il cède à ses mauvais instincts. Il n'est ni suffisamment aliéné, ni suffisamment désassimilé, pour qu'on le traite en irresponsable. Les hommes ne naissent égaux en rien, pas plus en disposition au bien et au mal qu'en vigueur ou en intelligence. Cette égalité est pourtant présumée par la loi, sans quoi il ne pourrait y avoir de loi. Il n'est fait d'exception que pour les cas pathologiques bien et dûment constatés, lorsqu'il est prouvé que l'homme n'a plus la libre possession de lui-même : tel un maniaque, un persécuté, un alcoolique pendant un accès, etc. Mais l' « aveugle moral » ne remplit point cette condition et, par conséquent, doit être regardé et traité comme responsable.

Ainsi, selon cette théorie, l'auteur d'un crime, s'il a agi sous l'influence d'un accès d'épilepsie, ou d'une idée délirante, jouit du bénéfice de l'irresponsabilité, parce qu'en réalité ce n'est pas lui-même qui a agi. Tel autre criminel, dont la « cécité morale » est indéniable, et qui a fait preuve dès son enfance d'une perversité incorrigible, est responsable au contraire, parce qu'en commettant son forfait, il est bien resté lui-même. Mais si ce misérable est fils d'un alcoolique, ou d'un aliéné, ou d'une hystérique, si sa « cécité morale » n'est, très vraisemblablement, que le legs, la transformation de la névrose paternelle ou maternelle ? Cette névrose eût suffi à rendre les parents irresponsables, quand bien même ils auraient contribué, par leurs vices, à la faire éclater : pour leur fils dégénéré, chez qui elle est une fatalité héréditaire, elle deviendrait au contraire une preuve de sa responsabilité ? Il est difficile de le soutenir. Si la « cécité morale » de naissance existe réellement (et l'observation ne permet pas d'en douter), elle devrait être une cause d'irresponsabilité, partielle au moins, aussi bien que la faiblesse d'esprit pour les « imbéciles », les « insuffisants » et les idiots. Tout le monde est d'accord lorsqu'il s'agit d'un trouble des facultés intellectuelles : pourquoi ne l'est-on point quand il s'agit d'une perversion innée de sens moral ?

La raison en est qu'ici les difficultés de la pratique interviennent. Les « imbéciles », les idiots sont incapables de se maintenir dans le commerce ordinaire de la société. Leur état mental se trahit de lui-même. Ils sont placés dans des asiles, en général, avant qu'ils aient pu commettre un acte dont les tribunaux auraient à connaître. Si pourtant un idiot se rend coupable d'un assassinat, ou d'un incendie, il est déclaré irresponsable, comme ayant agi sans discernement. Cette irresponsabilité n'inquiète personne, car elle ne pourra jamais être invoquée, pour sa défense, par un autre assassin ou un autre incendiaire. Mais les « aveugles moraux » sont bien autrement dangereux pour la société. D'abord, ils y vivent, ou plutôt vivent à ses dépens. Leur perversité naturelle, leurs mauvais instincts les attirent naturellement vers l'armée du crime. Ils en sont les recrues assurées. Ils s'y instruisent, ils prennent les mœurs de la profession, et l'autorité publique n'a prise sur eux que lorsque le délit ou le crime les amène devant la justice. Ce délit ou ce crime peut fort bien ne pas être de nature à révéler leur « cécité morale » innée : ils ont été par exemple complices d'un vol ou d'une agression. Ils sont condamnés avec les autres. Plus tard seulement, rendus à la liberté, ils commettront peut-être un crime monstrueux qui obligera à les étudier de près. Alors on s'apercevra de la nature spéciale et pathologique de leur perversité ; mais, même alors, l'intérêt social ne permettra pas qu'on les déclare irresponsables, et qu'au lieu de les punir, on se borne à les mettre hors d'état de nuire, dans des asiles spéciaux.

Quel est, en effet, l'intérêt majeur de la société ; quel est le but où tend la justice pénale? Protéger la sécurité commune ; à cette fin, réprimer les crimes afin d'en prévenir, autant que possible, le retour. Ces crimes (je parle surtout des attentats contre les personnes) sont dus en général à l'explosion violente de passions antisociales : besoin de jouir à tout prix, colère furieuse, jalousie, impulsions brutales et cruelles. Deux sortes de freins concourent à les arrêter : le frein moral, c'est-à-dire l'ensemble des instincts et des sentiments que nous avons décrits, la sympathie humaine, la pitié pour les faibles, l'horreur du sang versé, le pressentiment du remords ; le frein social, c'est-à-dire la prévision de la cour d'assises, de la prison et de la guillotine. Or, pour les « aveugles moraux », le frein moral n'existe pas ; seul, le frein social peut encore les retenir. Assassiner lâchement un homme qui ne leur a rien fait, pour contenter leur passion ou leur caprice, s'ils ne peuvent arriver autrement à leur but, ne leur inspire aucune répugnance,

et ils passeraient aussitôt de l'idée à l'action, s'ils ne savaient qu'ils y risquent leur liberté et leur vie. Faut-il encore, en les déclarant irresponsables, même partiellement, supprimer ou du moins affaiblir ce dernier frein, à peine suffisant? Ne serait-ce pas porter à la société un préjudice des plus graves, que de la désarmer précisément contre ceux qui sont ses ennemis éventuels les plus dangereux? Et les victimes pour ainsi dire désignées à la férocité de ces « aveugles moraux » ne méritent-elles pas qu'on fasse tout pour qu'elles soient épargnées? Or la statistique montre qu'un crime contre les personnes, dont la répression faiblit, tend à se multiplier aussitôt, et très rapidement. Dès que le frein social se relâche, l'insuffisance du frein moral apparaît. Peut-être fait-il défaut plus souvent qu'on ne pense; peut-être, chez beaucoup de gens, n'a-t-il pas la force nécessaire pour résister à lui seul aux impulsions criminelles ou à la contagion si dangereuse de l'exemple.

*
* *

Ainsi la société se trouve en présence d'une sorte de dilemme : ou bien traiter les « aveugles moraux » comme des hommes sains d'esprit, et par suite entièrement responsables — ce qui est, je ne dirai pas une injustice, mais une fiction légale — ou bien leur reconnaître, à cause de leur « cécité morale », une irresponsabilité au moins partielle, mais alors multiplier à coup sûr les crimes qu'elle se propose de réprimer et de prévenir. Évidemment, elle ne peut hésiter. Elle ne voudra pas paralyser l'effet de la justice pénale; elle optera pour la responsabilité entière des « aveugles moraux ». Si certaine que soit la « cécité morale » d'un criminel, il continuera à être jugé et condamné, au nom de l'intérêt supérieur de la préservation sociale.

La solution de ce problème de responsabilité est donc imposée, pour ainsi dire, par les nécessités de la vie sociale : mais, précisément parce qu'elle est ainsi imposée, elle n'est que provisoire. Entre deux maux, notre justice pénale choisit le moindre. On ne saurait l'en blâmer; il reste cependant que ce moindre mal est encore un mal. Sans doute, les « aveugles moraux » que la justice actuelle traite comme responsables, et frappe en conséquence, ne méritent guère qu'on s'apitoie sur leur compte. La sensiblerie serait ici plus que ridicule. Il y a autour de nous mille objets qui nous laissent indifférents et qui seraient plus dignes de notre sympathie que ces misérables, incapables eux-mêmes de justice, de pitié et de remords. Lorsqu'ils sont éliminés de la société, c'est un profit net pour elle : son intérêt la pousse à s'en débarrasser. Pourtant, à regarder les choses d'un peu plus haut, les « aveugles moraux » ne sont-ils pas malheureux encore plus que coupables? Ne faut-il pas reconnaître en eux des déshérités, privés de la plus belle part du patrimoine commun de l'humanité, plus maltraités encore de la nature que les idiots? Car en refusant à ceux-ci l'intelligence, elle n'en fait que des objets de pitié, au lieu qu'en refusant aux autres le sens moral, elle en fait des objets de haine et d'horreur. Ne savons-nous pas aussi qu'ils portent la peine, pour la plupart, des fautes et des vices de leurs ascendants, et qu'ils sont ainsi comme les boucs émissaires de l'hérédité morbide? Il semble alors que ces misérables devraient nous inspirer plus de honte que de haine, et qu'une société vraiment éclairée, au lieu de les punir de leurs crimes, se bornerait à les empêcher de nuire, et à cacher dans des asiles spéciaux ces tristes témoins de ses misères. Mais notre société n'en est pas encore là, et, pour le présent, l'intérêt de sa défense prime tous les autres.

On peut concevoir — dans un avenir encore bien lointain — un temps où cette défense sera organisée par une méthode plus rationnelle, plus scientifique à la fois et plus humaine. Jusqu'ici, elle se borne à réprimer les crimes une fois commis, et, pour en prévenir le retour, elle ne compte guère que sur l'intimidation. Ce moyen n'est sans doute pas inefficace, mais combien insuffisant! L'expérience ne l'a que trop prouvé. La méthode rationnelle consisterait à remonter aux causes, soit physiques, soit morales, d'où procède la « grande criminalité » : lutter, par exemple, contre l'alcoolisme et les autres vices ou maladies qui amènent une dégradation physique et morale de la race, veiller à l'éducation morale de tous les enfants, étudier et arrêter la contagion du mal. A peine commençons-nous à nous occuper de l'enfance moralement abandonnée : et pourtant quel intérêt social est plus pressant, quel devoir plus impérieux!

Tout le monde est frappé aujourd'hui des bienfaits de l'hygiène publique, et tout le monde reconnaît le bien-fondé de ses exigences. L'opinion a compris enfin la solidarité sanitaire qui s'impose à tous les habitants d'une même ville Par exemple, si on laisse subsister dans les quartiers misérables et insalubres, mal pourvus d'air, de lumière, d'eau potable, de véritables foyers de fièvre typhoïde et de diphtérie, chacun sait que la maladie peut s'élancer de là sur la ville entière. L'intérêt bien compris conseille d'assainir ces quartiers, qui menacent toujours de contaminer les autres; il fait consentir enfin aux dépenses que l'humanité et la justice auraient dû dicter depuis longtemps. Pareillement, le dommage que la société souffre du fait des criminels, elle se le doit, en partie, à elle-même; elle le doit à son insouciance, à son manque d'humanité, à son oubli de la solidarité. Si elle se mettait, avec zèle et avec persévérance, à assainir les bas-fonds sociaux, à circonscrire les foyers d'infection morale, à les éteindre dans la mesure du possible; si elle comprenait que son devoir et son intérêt à la fois lui commandent d'assurer à tous les enfants une culture morale attentive et sérieuse, elle combattrait la criminalité toujours grandissante plus efficacement que par la transportation et par l'emprisonnement cellulaire. Il ne

suffit pas que le corps social élimine les éléments mauvais qui le gênent, il faudrait encore qu'il n'en produisît pas de nouveaux en aussi grand nombre. Vérités élémentaires, qu'il est pourtant bien difficile de faire passer dans la pratique. On peut espérer beaucoup des progrès de la science sociale, qui démontrera avec une telle évidence les lois de la solidarité, qu'on ne pourra plus fermer les yeux aux conséquences qui en découlent. Ici encore s'appliquera la célèbre maxime : « Savoir pour prévoir, afin de pouvoir. »

Il serait bien imprudent de préjuger la méthode que suivra une société plus avancée que la nôtre, au double point de vue de la science et de la moralité. Nous avons voulu montrer, simplement, que le problème de la responsabilité des criminels, quand on y regarde d'un peu près, soulève aussitôt un autre problème : la société n'a-t-elle pas elle-même une part de responsabilité dans le renouvellement constant de la légion du crime? N'est-elle pour rien, en particulier, dans l'apparition des « aveugles moraux » ? Ne peut-elle espérer un jour d'en voir diminuer le nombre et d'en reconnaître l'infirmité morale assez tôt pour n'avoir pas à les punir, une fois le crime commis? Il serait absurde, et d'ailleurs impraticable, d'enlever à la société le seul moyen de défense efficace dont elle dispose actuellement, et de plaider l'irresponsabilité de ses plus dangereux ennemis. Il n'est que juste de lui demander de faire un retour sur elle-même, et de reconnaître que son ignorance et son indifférence sont, en partie du moins, causes du mal dont elle souffre et qu'elle punit.

LÉVY-BRUHL.

LE JAPON VU PAR UN ARTISTE

> Autant que j'en puis juger, les Japonais surpassent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. Ils sont d'un caractère doux, opposé à la chicane, fort avides d'honneurs qu'ils préfèrent à tout le reste. La pauvreté est fréquente chez eux, sans être, en aucune façon, déshonorante, bien qu'ils la supportent avec peine.
>
> (SAINT FRANÇOIS-XAVIER.)

Japonais et Chinois, n'est-ce pas tout un pour la grande majorité du public? Il y a là une confusion regrettable qu'il importe de détruire; car s'il est vrai que l'une des deux civilisations ait été le berceau de l'autre, elles ont entre elles beaucoup moins de rapports que cette filiation ne le laisse supposer. L'aspect physique et le caractère particulier de ces peuples présentent en effet de profondes dissemblances. Sans prétendre épuiser ici la série des preuves qu'une investigation patiente et minutieuse permettrait d'accumuler autour de cette assertion, j'essayerai simplement d'en dégager quelques-unes parmi les plus certaines et les plus apparentes.

Au Japon, très hospitalier, l'art est partout, « comme mêlé à l'air que l'on respire ». Aussi les Japonais sont-ils passés maîtres dans la science de vivre et de peindre la vie — la leur, bien entendu, qui n'est pas plus celle des Chinois qu'elle n'est la nôtre.

La Chine est un milieu aussi hostile à l'art qu'aux étrangers. Un voyageur candide s'arrêtant pour faire le croquis d'une place forte à la frontière allemande n'est pas exposé à plus d'avanies que le dessinateur qui s'avise de prendre des notes dans les rues de Canton. J'en ai fait l'expérience.

Il n'est invective méprisante ou grotesque dont on n'assaille là-bas, comme naguère encore nos propres paysans, les « tireux d'plans », tous « jeteux d'sorts ». Proposez à un Chinois de lui faire son portrait : il se cachera tout de suite, et vainement, pour obtenir qu'il pose, tenterez-vous de toutes les séductions, le plus misérable d'entre eux résistera aux offres les plus brillantes. Livrer leur image à un tiers, c'est — pour leur étroite superstition — attirer sur soi tous les dangers imaginables. Nulle part, au reste, le fétichisme du cadavre n'exerce sur l'esprit des gens un plus grand empire.

Au Japon, c'est tout le contraire. Nul ne semble y prendre souci des destinées de « la bête ». En ce jardin fleuri où tout est joie, lumière et vie, où chacun du haut en bas de l'échelle a le sens plus ou moins développé des beautés de la nature, l'artiste n'a rien à redouter. Il peut, tant qu'il lui plaira, dessiner sans éveiller la moindre suspicion, et, pas plus que le chevalet du peintre, l'objectif du photographe n'y est, comme sur les bords du fleuve Jaune, un objet d'épouvante.

A la vue d'un passant européen, qu'on lui montre du doigt avec des paroles inquiétantes, l'enfant chinois, terrorisé, pleure comme s'il était mis en présence d'un diable venu pour l'emporter. Au Japon, le même voyageur recevra un tout autre accueil, et le bébé japonais, rendu moins farouche, n'aura pour lui que des sourires.

Les Chinois et surtout les Chinoises se couvrent de joyaux (1). Les Japonaises, non plus que les Japonais, ne portent colliers, bracelets ni boucles d'oreilles, aucun bijou, en un mot, « touchant à la chair », particularité d'autant plus remarquable qu'elle est peut-être unique en l'espèce.

La Chine donne en spectacle la collection d'affamés, d'infirmes et de monstres la plus abjecte et la plus repoussante qui soit au monde; et sans parler des lé-

(1) Mon excellent ami, le général Tcheng-Ki-Tong, qui porte un bracelet d'or et qui sait louer son pays en si bon français, me pardonnera-t-il tout le mal relatif que j'en dis?

preux qui se groupent autour des villes, combien de « cours des miracles » pourrait-on recruter dans leur population! Et que dire de ces banlieues où sévit la culture intensive à base d'engrais humain?

Chacun ayant le droit d'enterrer ses morts à sa guise et suivant ses ressources, on se heurte continuellement à quelque monument funèbre : ici, les restes pourris d'un lourd cercueil de bois surgissent à fleur de terre; là, ce sont des fragments d'animaux sculptés dans la pierre, chevaux, tigres, lions ou dromadaires, qui jadis gardaient l'avenue conduisant au tombeau d'un illustre personnage, maintenant oublié. On me concédera qu'une partie de campagne où l'on est exposé à de pareilles rencontres n'est pas toujours précisément folâtre.

Au Japon, tout est prospère et souriant. Sauf la cécité, les infirmités y sont fort rares. Aussi pourrait-on dire que la mendicité n'existe pas, n'étaient les bonzes quêteurs. Et puis, le caractère est ainsi fait qu'on prend les misères humaines le moins possible au sérieux. Ainsi, dans la vie courante, les aveugles sont entourés d'égards; cependant l'imagerie japonaise — beaucoup plus nombreuse et vivante que la chinoise, soit dit en passant — s'égaye fréquemment à leurs dépens.

Par contre, il n'y a pas d'exemple que sa causticité se soit exercée à caricaturer les bossus. A quoi cela tient-il? Tout simplement à ce qu'il y a beaucoup d'aveugles, mais... pas un bossu.

La maison chinoise, construite en briques, est lourde et d'apparence rébarbative, toujours close hermétiquement. Les fenêtres sont à battants; les portes tournent sur des gonds; le sol est dallé. On trouve dans la cuisine une cheminée maçonnée. La cour est entourée de murs. Les Chinois ont de vrais lits; comme nous, ils prennent leurs repas assis sur des chaises.

La maison japonaise, faite de bois et de papier, a l'air amusant d'un grand joujou. Cloisons, portes, fenêtres, sont mobiles et glissent dans des rainures. Ouverte à tout venant, l'habitation est aussi hospitalière que les habitants sont accueillants. Pour tout mobilier les Japonais n'ont que des coffres et des étagères. Ils se font servir sur des plateaux; des nattes épaisses et moelleuses couvrent le sol : accroupis, ils y mangent; allongés, ils y dorment — enveloppés de chaudes couvertures munies de manches.

Le costume japonais dédaigne les boutons et les boutonnières du costume chinois. Les Japonais portent des sandales; les Chinois, des souliers. Ils ne portent pas la queue, ne sont pas joueurs, ne fument pas l'opium. Enfin, détail plus caractéristique, leurs femmes — dont ils n'estropient pas les pieds — vont et viennent librement : ils n'ont jamais éprouvé le besoin de les faire garder par des êtres rendus artificiellement inoffensifs.

N'en voilà-t-il pas assez pour expliquer le mépris que ces deux voisins professent l'un pour l'autre ?

*
* *

Et pourtant, dira-t-on, c'est de la Chine et de la Corée que le Japon a tiré, avec sa civilisation, ses principes d'art et ses procédés de fabrication. — Oui, sans doute — ses procédés surtout.

Tandis que les imitateurs s'immobilisaient dans de sempiternelles redites où le trait puissant du début allait chaque jour s'affaiblissant davantage, les initiés, au contraire, tirant un admirable parti de l'outil mis entre leurs mains, se dégageaient des formules étroites qu'on leur avait transmises, et, rapidement, atteignaient aux limites extrêmes de l'élégance et de l'originalité.

Ainsi, grâce à ses incomparables facultés d'observation, grâce à son impeccable sûreté de goût, à sa puissance prodigieuse d'invention, à son exquis sentiment de la nature, à la fois si ingénieux et si ingénu, l'élève, élargissant de toute l'ampleur de ses qualités natives le cadre de la science acquise, a su créer, par-delà les leçons du maître, un art absolument personnel, l'art national.

S'il fallait, au surplus, s'arrêter à ces questions d'origine, n'aurions-nous pas à rappeler que l'influence persane, passant par la Chine, pourrait fort bien, au dire de certains auteurs, s'être exercée sur l'art japonais aussi bien que sur l'art indou?

*
* *

Contrairement au phénomène qui se produit lorsqu'on a beaucoup présumé de la beauté d'un chef-d'œuvre de l'art ou de la nature, je n'eus aucune déception en arrivant au Japon.

Je retrouvai très exactement les paysages et les gens que les premiers albums parvenus en France m'avaient révélés il y a trente ans.

C'était, sous un ciel superbe, cet archipel volcanique de plusieurs milliers d'îles couvertes d'une végétation luxuriante, où les bambous graciles et les pins gigantesques impriment un cachet tout spécial d'élégance et d'ampleur. En vérité, les images ne m'avaient pas menti. Oui, c'était bien là ce qu'elles m'avaient conté de chacune des saisons apportant, comme dans une féerie, son décor nouveau : le printemps avec ses innombrables cerisiers en fleurs poudrant de rose les collines ondulées; l'été, les rivières sinueuses, toutes frissonnantes sous les grandes pluies d'orage; l'automne épuisant au profit des érables la gamme infinie des rouges de sa palette; l'hiver, enfin, avec ses ouates de neige et ses broderies de givre que les Japonais vont voir, comme nous, la pièce nouvelle de l'auteur en vogue, et qu'ils ne se lassent pas d'admirer.

A ce propos, je ne résiste pas au désir de rapporter ici deux traits d'une naïveté qui me paraît charmante. C'est M. Hayashi, un des rares Japonais ayant écrit sur son pays en français, qui les raconte :

Une servante ouvre les portes de la maison, et, devant le tapis d'une immaculée blancheur que la nuit a étendu sur le jardin, elle s'écrie : « Ah! la nouvelle neige!... il ne faut pas la salir... Où jetterai-je ce marc de thé?»

Et cette autre parlant à sa maîtresse : « De grâce, madame, ne m'envoyez pas au marché ce matin : le petit chien a fleuri la cour avec ses pattes... Je n'aurai jamais le courage de brouiller avec mes sabots ces dessins si jolis... »

*
* *

La théorie de l'influence des milieux trouve au Japon sa parfaite confirmation, et c'est bien là que devait naître cette gracieuse pensée attribuée à l'un de ses philosophes : « Le sourire est la source du bonheur et de la fortune. » Si cela était vrai, tous les Japonais seraient riches et heureux. Ce serait trop beau. Ils se contentent d'être un peuple gai, poli, d'une urbanité constante; de posséder à un très haut degré l'amour filial, la patience, l'ordre, la propreté.

Ils tiennent à ce que la maladie dissimule ses laideurs, à ce que la mort, négligée, se fasse toute petite. Ne voulant pas non plus que l'intervention des choses funèbres se fasse trop sentir dans le train ordinaire de la vie, ils mettent une sorte de coquetterie stoïque à ne pas s'étendre sur ces choses lamentables, à paraître les ignorer; chacun trouve convenable de garder pour soi ses chagrins et de n'en rien laisser voir.

Le bon goût suffirait pour imposer silence aux manifestations du pessimisme, si, dans le sein de cette société bonne enfant, on en pouvait seulement soupçonner l'existence.

*
* *

Il fut un temps — si l'on s'en rapporte aux témoignages de l'histoire — où les dieux étaient considérés comme de grands parents doux et compatissants; où les princes avaient des greniers s'ouvrant pour le peuple aux jours de famine; où les guerriers se faisaient construire des pavillons sur l'eau dans lesquels, entre deux batailles, ils venaient composer des poésies au clair de lune.

Aujourd'hui encore, à peu de distance de Kioto, dans un site pittoresque, s'élève un léger édifice d'où se découvre un vaste horizon; là se réunissent les poètes pour composer des vers à la louange de l'empereur régnant, sorte de tournoi académique qui a lieu tous les ans, le 15 août.

La poésie est en grand honneur au Japon. A l'occasion de la fête du mariage des étoiles, on compose des vers qu'on suspend aux branches des arbres en fleurs. Cette aimable fantaisie doit son origine à l'aventure de deux amants qui furent changés en étoiles.

Perdus dans l'immensité du firmament, ils sont, pour l'éternité, séparés l'un de l'autre par la voie lactée; il ne leur est permis de se rapprocher qu'une fois dans l'année, pendant la nuit; encore faut-il que cette nuit-là le ciel soit très pur. Si le temps est couvert et orageux, les oiseaux, qui font, avec leurs ailes, le pont nécessaire à la rencontre, n'oseront pas sortir de leur nid, et la petite fête sera renvoyée à l'année suivante.

C'est pour que pareille mésaventure soit épargnée à ces âmes éplorées que les Japonais, et les Japonaises surtout, adressent au ciel des supplications en vers qu'ils suspendent aux arbres.

Ailleurs, ce sont des fragments de poésie tracés sur de petites soucoupes laquées qu'on fait filer sur l'eau; recueillies à mesure qu'elles atteignent le rivage, et assemblés dans l'ordre de réception, cela forme des pensées; c'est quelque chose qui rappelle notre jeu des petits papiers.

On dresse des échassiers à faire le service de nos pigeons voyageurs; c'est une joie de les voir partir bruyamment, et c'en est une aussi de les voir arriver. On peut leur confier une correspondance très complète : avec ces gros oiseaux, l'excédent de poids n'est pas à craindre.

N'est-ce pas aussi une imagination charmante que celle qui fait s'échapper de la manche de cette mignonne poétesse une nuée de petits papiers, qui deviennent des oiseaux à mesure qu'ils s'élèvent vers le ciel?...

*
* *

La réflexion qui naîtra à l'esprit de toutes les mères au récit de ces jeux pour grandes personnes, c'est qu'il y en a sans doute bien d'autres pour le petit monde, et qu'on ne doit guère lui laisser le temps de s'ennuyer; elles ne se seront pas trompées.

Dans ce pays, où pas une bête n'est à l'attache, où bien peu d'oiseaux sont en cage, il est excessivement rare d'entendre pleurer un enfant; ces petits êtres ne sont jamais en proie à ces crises rageuses qui s'emparent des nôtres, le plus souvent sans que l'on sache pourquoi.

Le Japon est le paradis des bébés : aussi en venant au monde sont-ils déjà de bonne humeur; plus tard, c'est joyeusement encore qu'ils vont à l'école, où ils sont d'ailleurs particulièrement sages.

Ils n'y allaient pas tous, autrefois. Avant la révolution à laquelle on doit l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, les écoles publiques pour les enfants du peuple n'existaient pas. Cependant presque tout le monde savait lire et écrire les caractères représentant les idées et les objets d'usage courant.

Aujourd'hui, trois mille caractères environ sont enseignés dans les écoles. Un homme distingué doit en connaître de huit à dix mille, et, si l'on veut passer pour un véritable lettré, il faut arriver jusqu'à plusieurs dizaines de mille.

On a, en outre, la ressource d'une écriture phonétique, *l'Hirakana*, inventée, dit-on, par le fameux prêtre bouddhique Koobô Daïshi, qui, simplifiée depuis, prit le nom de *Katakana* — ces deux alphabets continuant néanmoins à être employés simultanément (1).

Nulle part la tâche de l'enseignement n'est rendue plus facile qu'au Japon. Les professeurs sont tenus en grande estime et très respectés. L'élève qui donnerait, pendant la leçon, le moindre signe d'ennui ou d'inattention ferait scandale. C'est peut-être à cette éducation sévère, à ces principes rigides transmis de générations en générations, que les Japonais doivent cette égalité de caractère et cette courtoisie de manières qui les caractérisent.

Cependant les enfants japonais ne vont pas seulement à l'école, ils vont au temple, où les prières qu'on leur fait réciter ressemblent beaucoup à de la poésie en action.

Une vieille est accroupie à la porte du sanctuaire devant une cage renfermant quelques oiseaux qu'on vient de capturer. L'enfant donne une piécette, et il a le droit, en échange, de rendre un des captifs à la liberté. C'est sous cette forme qu'il envoie son offrande aux puissances célestes.

Voici ce que nous apprend l'Anglais Lawrence Oliphant, sur l'éducation. Il cite d'abord ce passage d'un auteur du XVIe siècle :

Les Japonais châtient leurs enfants uniquement par des paroles, et les reprennent, à cinq ans, comme s'ils étaient déjà des vieillards.

Puis il ajoute : A notre connaissance ce système est en vigueur depuis trois siècles, et, d'après le témoignage universel, le résultat est extrêmement satisfaisant.

L'Allemand Kaempfer, le père jésuite français Charlevoix et le Hollandais Titsing s'accordent à dire que l'affection, l'obéissance et le respect des enfants pour leurs parents n'ont pas de bornes. Les parents choisissent leurs enfants pour leur servir d'arbitres dans leurs querelles avec les étrangers et se soumettent implicitement à leurs décisions. On voit aussi également, très souvent, les parents abandonner leurs propriétés à leur fils aîné, lorsqu'il est arrivé à l'âge convenable, et se fier à lui pour leur subsistance pendant le reste de leur vie ; on dit qu'on n'a jamais vu un fils abuser de cette confiance.

On peut juger par ces détails des fruits qu'a dû produire une telle éducation ; il en est un précieux entre tous, je veux parler de l'esprit de tolérance ; les Japonais se distinguent en effet par une absence complète de fanatisme, et les lois de la bienséance leur font un devoir, non pas d'honorer les dieux du voisin à l'égal des leurs, mais au moins de les traiter poliment.

C'est à cela que les prédications de nos missionnaires, à quelque confession qu'ils appartiennent, doivent de s'être heurtées et de se heurter encore à une indifférence polie plus décourageante que la persécution.

Au XVIIe siècle cependant, avec saint François-Xavier, le catholicisme réussit à s'implanter assez sérieusement au Japon. L'expérience ne dura pas longtemps ; mais si, pour s'en défaire, le gouvernement d'alors eut recours au massacre en masse des nouveaux convertis, c'est qu'il avait vu sa sécurité menacée par eux ; l'idée religieuse n'avait que fort peu de chose à voir en cette affaire : la raison d'État était seule en jeu, et pas plus en ce temps-là qu'aujourd'hui, le Japon, qui compte encore environ soixante-dix mille temples, n'était en proie à cette fureur religieuse dont on a eu tant à souffrir ailleurs.

Je trouve dans mes notes la mention d'un fait qui s'est passé sous mes yeux et qui me paraît définir exactement l'état de l'esprit local en ces matières.

De pauvres pèlerins traversaient Yokohama. Rencontrant sur leur chemin une chapelle catholique, ils jugent convenable d'y entrer, trempent leurs doigts dans le bénitier, font une courte génuflexion et se retirent, mais non sans avoir déposé l'offrande ordinaire, une piécette qui représente à peine la valeur d'un centième de sou, dans le confessionnal. Ce meuble leur avait rappelé, par certains côtés, les grandes caisses grillées servant de tronc à l'entrée de leurs propres temples...

Celui qui a dit que la tolérance était le dernier mot de la philosophie aurait une haute opinion de ces paysans-là.

*
* *

Certaines analogies frappantes, qui existent entre le Japon et la Grèce antique, n'ont pas échappé à la perspicacité des observateurs consciencieux ; ces analogies dérivent d'abord de la configuration géographique des deux contrées ; on les retrouve dans ces traits communs d'héroïsme, d'honneur, de fidélité au devoir, dont leur histoire est remplie.

Mais il n'y a là que des analogies et non des emprunts.

Les Japonais ont puisé dans leur propre fonds : le mépris de l'argent leur est bien personnel, et bien personnel aussi l'usage qu'ils font, en purs dilettantes, de leurs poétiques superstitions locales.

Or ces gens-là étaient heureux et honnêtes — quoique païens... anomalie singulière ; il y avait là comme une sorte de propagande par le fait, en faveur d'idées qui semblaient faire le procès des nôtres ; cela tour-

(1) La dépense pour l'instruction publique est actuellement de 40 millions, soit le huitième d'un budget général de 310 millions — joli chiffre pour un empire de 34 millions d'habitants! — Une bonne partie de cette somme va aux 30 000 écoles primaires des deux sexes, qui reçoivent 3 millions d'écoliers, les filles comptent pour presque un tiers. Le personnel enseignant est composé de 76 500 hommes, 3500 femmes et 200 professeurs étrangers.

nait au scandale — il était temps d'y mettre fin.

Les Américains se chargèrent de la besogne en 1853. Sous couleur de traité de commerce et d'amitié, et sans tenir compte des réclamations impuissantes du Japon, le Yankee enfonça brutalement dans cet anachronisme le coin régénérateur de l'idée moderne, représentée, hélas ! par la bande des aventuriers sans scrupules, des traitants avides et rapaces ; et parmi eux se glissa le Chinois, l'ennemi séculaire, qui devint immédiatement l'intermédiaire indispensable entre l'étranger et le Japonais, l'intendant ou *comprador* dont aucune maison de commerce étrangère ne peut se passer.

Ce fut le signal d'une révolution politique, qui se termina, en 1871, par l'anéantissement du système féodal représenté par le Shôgun, au profit du Mikado, l'empereur actuel Mutsu Hito, qu'on appellera dans l'histoire le Louis XI du Japon.

Toutefois, ce résultat ne put s'obtenir sans faire un peu alliance avec l'étranger, qui profita de l'affaire pour s'établir solidement dans la place.

Il se produisit alors un affreux débordement d'objets importés des plus hétéroclites : lourds parapluies de coton, chapeaux mécaniques grotesques, lampes à pétrole puantes; pacotille pour laquelle, il faut bien le dire, il se trouve encore des acheteurs naïfs.

Que devinrent alors les gracieuses lanternes et les gentilles ombrelles en papier, si savamment décorées de dessins aux couleurs vives et harmonieuses, et tous ces charmants objets dont l'énumération n'est pas à tenter ?

On continua à en faire usage et on força la production pour nous en inonder... On peina plus que par le passé, la fortune publique n'y gagna rien, et l'on est bien près d'en être à cette lamentable division du travail qui exclut toute idée d'art sérieux.

Cependant il y a une telle sève, un sentiment artistique si profond dans ce peuple, que les objets qu'il nous expédie, bien que très inférieurs aux produits anciens, restent encore des modèles de grâce et de bon goût.

On a pu s'en rendre compte à nos différentes Expositions, celles de 1867 et de 1878 particulièrement. Quant à moi, je me souviens surtout de la sensation produite par les envois du Japon à l'Exposition de Philadelphie, en 1876.

Les esprits délicats furent enthousiasmés par le charme de cet art raffiné, et les esprits simplement pratiques s'émurent des bénéfices réalisés par les exposants japonais; ils vendirent, en effet, tout ce qu'ils avaient apporté, jusqu'aux objets servant à leur usage journalier.

Depuis cette époque, l'esthétique japonaise, dont l'influence s'était déjà imposée à l'Europe, a pris pleine possession des États-Unis.

On en trouve aujourd'hui la trace dans tout ce qui est du domaine de l'art décoratif : meubles, papiers peints, tentures, orfèvrerie, sans parler de mille menus objets qu'on n'avait pas encore songé à fabriquer de l'autre côté de l'Atlantique (1).

C'est que, l'on ne saurait trop le répéter, les merveilleux produits du Japon ont tous pour base invariable le dessin.

Les artistes de cette bienheureuse contrée se sont fait une méthode spéciale d'étude et de travail facile à expliquer, mais difficile à suivre pour quiconque n'est pas aussi bien doué qu'eux.

Ils vont de l'analyse longue, patiente et sûre à la synthèse, et ne se tiennent pour satisfaits que le jour où, après des éliminations successives et raisonnées, ils ont réussi à trouver la *dominante*. Aussi ne dessinent-ils directement d'après nature que pour apprendre à se meubler la mémoire. Puis, quand ils créent, ils appliquent tout ce qu'ils savent, sans hésitation et sans *repentirs*. Alors, qu'ils dessinent ou qu'ils peignent, ils ne *copient* pas plus ce qu'ils exécutent qu'on ne copie les lettres de l'alphabet en écrivant.

Mais ne leur parlez ni de moulages ni de photographies! Jamais ils ne consentiraient à chercher là leurs informations premières : c'est à la nature même, c'est à la nature seule qu'ils les demandent. En vain a-t-elle des aspects si fugitifs, des mouvements si fugaces, que nous n'avions pu les saisir avant l'entrée en scène de la photographie instantanée : les Japonais, eux, avaient su dès longtemps les découvrir, les fixer et nous les rendre; ce que nous taxions, dans leurs images, de fantaisie outrée, était tout simplement le résultat d'une prestigieuse habileté de « faire » mise au service d'une observation naïve et passionnément clairvoyante, servie par une mémoire spécialement exercée.

Un maître dessinateur avait coutume de dire à ses élèves : « Vous ne saurez rien tant que vous ne serez pas capables de dessiner, pendant sa chute, un homme tombant d'un toit. »

Si j'affirmais que ce précepte est né dans une école de Yeddo ou de Miako, de quelle charmante couleur locale ne le trouverait-on pas imprégné ?

Mais, comme il faut avant tout rester vrai, je suis bien forcé de reconnaître qu'il est simplement originaire d'un célèbre atelier de Paris, sis rue des Marais; c'est Ingres, en effet, qui le formulait. Maintenant, je suis certain d'étonner beaucoup moins mes lecteurs en ajoutant que l'auteur de *Cherubini* et de l'*Apothéose d'Homère* était un admirateur fervent des œuvres japonaises.

Voici, d'autre part, ce qu'écrivait Viollet-le-Duc, un homme dont on ne songera sans doute pas à nier la haute compétence :

Évidemment, il faut que les Japonais aiment singulièrement la nature, pour l'observer avec tant de soin et rendre

(1) *L'Enseignement du dessin aux États-Unis.* — Delagrave, éditeur.

avec tant d'exactitude ses moindres productions. Pour eux, rien n'est indifférent, et ils étudient aussi bien la forme et l'allure d'un insecte, le port et les détails d'un végétal, que le caractère physique de l'homme; ce qui ne les empêche pas de ne voir, au besoin, que les ensembles et de rendre en quelques touches de pinceau (car ils ne dessinent guère qu'avec des pinceaux) l'aspect d'un site.

L'artiste saisit le caractère principal de chacun des aspects qu'il veut rendre, et, sans s'attacher aux détails, il traduit cette impression dominante avec un sentiment d'une extrême délicatesse. Ainsi, comme la nature elle-même, il fait de la poésie sans le savoir. Voici tel site, par exemple, qui, à l'aide de quelques traits et de trois teintes, représente une vague se couronnant de mousse emportée par le vent; au-dessus du dos de cette vague se découpent la silhouette d'arbres et le sommet du Fusi-Yama. Une nuée d'oisillons tourne sur un ciel gris. Le moyen d'exécution est des plus simples. Mais les lignes sont si heureusement observées et rendues, les formes de cette mousse déchirée par le vent sont si admirablement interprétées par suite d'une observation évidemment minutieuse, que ce croquis produit une profonde impression.

On entend le choc des vagues, le crépitement des globules d'eau, le bruit du vent. En un mot, on assiste à la scène (1).

*
* *

La recherche de la simplicité dans la conception, dans le rendu surtout, est une des caractéristiques de l'art japonais. D'où ces croquis de paysages et d'animaux, dont la représentation s'obtient d'un seul trait ininterrompu. Or cet exercice est à la portée de tous dans un pays où pendant toute leur vie, de la plus tendre enfance à l'extrême vieillesse, les indigènes ont constamment le pinceau à la main. Ils en acquièrent d'autant plus rapidement la pratique qu'ils ne s'en servent point seulement pour dessiner ou pour peindre, mais aussi pour écrire. Aussi peut-on dire sans hyperbole qu'au Japon, tout le monde dessine. C'est pourquoi, dans la mesure de ces notions acquises qu'il utilise au profit de ses goûts ou de ses besoins personnels, chacun, à l'occasion, s'ingénie pour faire œuvre d'art, sans prétention et sans efforts. Il serait facile de multiplier les exemples. On se contentera de quelques-uns.

Entrez chez ce grainetier. Votre choix fait, la mignonne vendeuse, accroupie dans un coin de la boutique du maître, prend ses pinceaux et, sur le papier

du sac que vous attendez, indique en quelques traits l'image de la plante dont il contient la graine.

Ailleurs, c'est une petite servante d'auberge qui occupe sa belle humeur à croquer la silhouette d'une

(1) *Comment on devient dessinateur.* — Hetzel, éditeur.

belle dame, sous les yeux du touriste, stupéfait et charmé, tout ensemble, de trouver, dans un hameau perdu, tant de gentillesse et d'esprit.

Voici maintenant O'Hana, la jeune artiste d'Enoshima. Son travail est savant et plus compliqué. Brins d'étoffe, de papier, de métal et de verre, cailloutis, coquillage... déchets de l'industrie et produits naturels, tels sont les matériaux variés qu'elle met en œuvre. Elle les assemble, les incruste ou les colle sur une mince planchette, qui reçoit, en outre, quand il le faut, un léger lavis d'encre de Chine ou quelque touche vive d'aquarelle.

Les objets obtenus par l'emploi d'éléments aussi disparates sont généralement d'un mauvais goût achevé. Ici, ce n'est pas le cas. O'Hana se joue de difficultés qui sembleraient insurmontables partout ailleurs qu'au Japon, et les sujets, réels ou fantaisistes, de ses compositions délicates sont traités avec un art véritablement exquis.

A ce genre de productions, on peut rattacher ces figurines — *mousmés*, insectes et oiseaux — fabriquées avec une découpure d'étoffe bourrée de ouate, et dont les bords sont collés sur une carte. Les spécialistes de Kioto qui les fabriquent ont-ils fait école parmi nos marchands de confections? Sans aucun doute, car c'est à l'aide de procédés identiques que la réclame parisienne établit ces bonshommes — étoupe et tissus variés — qui, rebondis sur l'à-plat des cartons, annoncent les nouveautés de la saison.

Rappelons ici que les maîtres japonais ont écrit de longs traités, minutieusement illustrés, sur l'art de faire des bouquets — qui sont d'ailleurs de purs chefs-d'œuvre. Cela constitue une des branches essentielles de l'éducation des jeunes filles...

***

La scène représente une place publique. Survient un indigène qui, soigneusement, balaye une partie du sol. Puis, ouvrant des sacs pleins de sable de couleurs diverses, il en prend, dans chacun tour à tour, des poignées, les éparpille à terre ici, là — au hasard, semble-t-il. — Et bientôt on voit apparaître, à ses pieds, quelque belle princesse aux habits chatoyants, quelque monstre aux écailles luisantes et multicolores ou quelque ingénieux rébus offrant, à la sagacité des passants arrêtés, ses figures polychromes.

Parmi les badauds qui l'entourent, remarquez cet homme de la basse classe, fort succinctement vêtu. Sur la nudité de son dos, un magnifique tatouage, bleu, rouge et noir, descend de la nuque au-dessous de la ceinture. Le sujet, assez compliqué, est de ceux que les règlements administratifs, s'inspirant des pudibonderies anglaises, ne tolèrent plus actuellement. Vous y reconnaîtrez l'œuvre d'un maître cependant.

Voici l'*Ameya*, le marchand de gâteaux. C'est un modeleur... en gourmandise. Il prend un peu de pâte au bout d'un chalumeau, puis souffle, souffle... et les bambins voient naître, sous leurs yeux ébahis, des lapins, des renards, des singes et des fleurs, appétissants à s'en lécher les doigts.

J'aurais gardé l'Ameya pour la fin, si je n'avais à vous présenter un artiste culinaire plus complet encore. Celui-ci fut mon domestique pendant une excursion à petites journées dans l'intérieur. Il répondait au joli nom de Kejiro.

On ne s'ennuyait pas avec lui, le soir à la veillée, alors qu'il avait achevé tous ses préparatifs pour le départ matinal du lendemain, car il avait, le joyeux compère, mille tours dans son sac pour se rendre agréable en société. Chanteur, danseur, virtuose en toute sorte d'instruments, conteur d'histoires, il excellait en tout. Invincible au jeu de *gô*, qui rappelle un peu notre jeu de *dames*, habile à celui du *renard*, du *chasseur* et du *fusil* — sorte de *mora* — et à vingt autres, rien ne l'embarrassait.

Lui plaisait-il de faire votre portrait à l'encre de Chine? Il tourmentait les caractères servant à écrire votre nom jusqu'à ce qu'ils représentassent un corps sur lequel, prestement, il campait le profil demandé. Le *ténogui* — étroit morceau d'étoffe de coton bleu ou blanc, orné de dessins également bleus ou blancs, dont nul Japonais ne saurait se passer — se transformait sous les doigts de Kejiro en une innombrable quantité de coiffures plus baroques les unes que les autres.

Quant à sa science gastronomique, elle était universelle. C'est à peine si la cuisine européenne avait gardé quelques secrets pour lui. Son triomphe était de servir des omelettes carrées sur des plats ronds! Cet homme avait tous les talents!...

***

Dans tout ce qui sort des mains de l'artisan japonais, depuis le meuble le plus riche jusqu'à l'article de ménage le plus vulgaire, la matière employée est toujours parfaitement appropriée à sa destination.

C'est peut-être parmi les ébénistes et les vanniers que l'inépuisable fantaisie, la débordante originalité de cette race se fait le mieux sentir. Les uns ont produit ces cabinets laqués, incrustés de pierres rares et de métaux, dont les tiroirs fonctionnent avec une précision déconcertante; on doit aux autres ces frêles mosaïques en paille, teintes de couleurs vives, qui servent à la décoration des panneaux de bois; et ces tissus en

lamelles de bambou, adhérant comme par miracle à la surface lisse et bombée, des minuscules tasses de porcelaine, d'un prix de revient si modique qu'on peut les vendre, même chez nous, presque pour rien; et pourtant le génie de l'invention, le bon goût, l'étonnante dextérité, l'inaltérable patience, il a fallu tout cela pour créer cet humble objet d'art.

N'est-ce rien non plus que d'avoir trouvé ces stores flottants où alternent, le long des fils de soie ou de chanvre, de mignons cylindres de bambou avec des perles de verre multicolores qui scintillent si agréablement au soleil, bruissent doucement au souffle de la brise et se réunissent pour former de mouvants dessins sur le fond jaune clair des brins de bambou?

Tout cela constitue une fête pour les yeux, une satisfaction pour l'esprit, qui a sur ce point une sorte de logique inconsciente; c'est un régal aussi pour le toucher.

Voici, à ce propos, un passage de la conférence que fit sur l'art japonais, en 1869, à l'Union centrale, Ernest Chesneau, le regretté critique d'art :

Ils ont poussé le dilettantisme de l'art au delà de ce qu'on saurait imaginer. Non seulement ils ont ménagé au sens de la vue les plus rares plaisirs, les satisfactions les plus exquises, en déployant toutes les ressources, tous les prestiges, toutes les magies de la couleur; mais, allant plus loin encore, ils ont inventé ce que j'appellerai *l'esthétique du toucher*.

Les formes des objets fabriqués par eux sont calculées avec raffinements pour éveiller et chatouiller toutes les délicatesses du tact.

Le sculpteur japonais, dans ses œuvres minuscules, fournit la démonstration la plus vive de cet aperçu ingénieux.

Un édit du commencement du XVIIe siècle ordonna que chaque intérieur serait orné de la représentation sculptée d'une des nombreuses divinités que reconnaît le culte bouddhique.

Ce fut l'âge d'or des tailleurs d'images; on en fit en bois, en pierre et en métal; il existe encore, de ces dernières, des spécimens d'énorme dimension. Tel le fameux Daiboutz de Kamakura.

L'ivoire fut employé pour les mignonnes statuettes qu'on tenait enfermées dans ces curieux petits tabernacles en bois laqué, qui, en s'ouvrant à deux battants, ressemblent beaucoup à certains triptyques de notre moyen âge.

L'idée religieuse fut donc très favorable au développement de la sculpture; cependant elle ne puisa pas là seulement son inspiration.

Les portraits sculptés, bustes ou statuettes, sont rares; il en existe cependant en bois laqué qui ne le cèdent en rien aux plus beaux morceaux du commencement de la Renaissance.

Mais où s'arrête surtout notre admiration, c'est devant l'incomparable beauté de ces *Netzkès* — boutons de ceinture — taillés généralement dans l'ivoire, qui ont emprunté leurs motifs à tous les règnes de la nature; pousser plus loin l'originalité, l'intensité de l'expression gracieuse ou comique, la maîtrise d'exécution est impossible. Sur ce sujet, écoutons parler M. de Goncourt, le maître japoniste :

L'ivoirier a donné au visage l'expression morale de l'hébêtement; d'un rien d'émail, coulé sous les paupières, il a fait à ce vieillard, je ne sais comment, le regard de la vieillesse avec sa buée?

Il n'y a pas à dire, c'est de l'art — s'il n'était pas japonais — que le public français trouverait de l'ordre le plus élevé; et, chose curieuse, la draperie, avec ses petits plis fripés, n'est pas sans analogie avec les draperies italiennes d'albâtre du XIVe siècle.

Et plus loin :

Un singe — celui-ci est un chef-d'œuvre — furieux d'avoir mordu en vain dans un coquillage, montre la petite colère animale de sa face dans l'entre-bâillement de côté de sa gueule, dans l'effacement de son nez plissé, dans l'ouverture et la dilatation de ses yeux, en lesquels, tout en bas, la pupille n'est plus qu'un imperceptible point noir qui louche. Il n'est pas possible, dans une tête de deux centimètres, de rendre un dépit rageur de bête d'une manière plus expressive, plus saisissante, plus comique. Et ce n'est pas seulement la bête qui est une merveille, c'est le corps et les attaches des épaules, et les rondeurs du dos, et le frottement des reins sous la peau, et l'embryon solide de la queue; toute l'élasticité et la force du quadrumane traitées dans l'infiniment petit, de cette manière large, carrée, rudimentaire, avec laquelle Barye établissait ses faunes sur leurs jarrets. Cet ivoire est signé : TADA-MOUNÉ (1).

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que le génie japonais ne s'est exercé que sur les infiniment petits : de superbes monuments existent pour prouver le contraire; malheureusement, les noms des architectes, bien moins favorisés sous ce rapport que les peintres, ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Le grand portique du temple de Hongandzi, occupé par les bouddhiques de la secte Sin-Siou à Kioto, est certainement un des plus beaux spécimens de l'architecture locale.

Il est impossible de concevoir un ensemble plus somptueux — grâce à la variété et à la richesse des matériaux employés — et plus harmonieux aussi, en dépit du plus étonnant mélange de bois, de pierre, de métaux, d'émaux et de peinture qu'on puisse rêver.

La pierre sert de base à cette construction savam-

(1) *La Maison d'un artiste.* — Charpentier, éditeur.

ment charpentée; l'or et le bronze y sont prodigués. Mais dans cette profusion d'ornements, pas un qui ne soit à sa place; rien d'inutile, pas plus les revêtements de bronze des colonnes de granit, les clous d'or curieusement fouillés, les poutres saillantes, l'inextricable lacis des consoles supportant la puissante toiture, que les tuiles bizarrement ouvragées dont elle est recouverte.

Certes, il entre une quantité de bois énorme dans l'établissement de ce genre de toiture. Cependant on ne saurait en distraire un morceau sans nuire à l'aspect général, tant les moindres parties de cet assemblage savant et compliqué contribuent évidemment à la stabilité et à la belle ordonnance de l'ensemble. Assurément, ce n'est pas en présence de ce joyau colossal et si bien pondéré qu'on se souviendra des accusations de mièvrerie et de grimace que certains touristes, observateurs superficiels ou maussades, ont portées contre l'art japonais.

***

Il se fait, au Japon, une consommation énorme d'images et d'albums illustrés auxquels les plus fameux artistes n'ont pas dédaigné de collaborer, abordant tous les sujets possibles.

Un ouvrage contenant des illustrations assez grossières, daté de 1604, passe pour le premier échantillon du genre; c'est un roman ayant pour titre *Isimonogotori*, dont l'auteur nous est inconnu.

Ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe que l'imagerie japonaise commença à se montrer digne de notre admiration. Elle atteint la plus haute perfection au commencement du XIXe siècle.

Parmi les artistes de cette époque qui signèrent les plus magnifiques planches en couleurs, on cite Tori-i-Kiyonaga pour ses figures, Hiroshighé pour ses paysages.

Mais c'est Hokusaï qui semble résumer en lui toutes les qualités de ses prédécesseurs; son histoire est des plus curieuses; on en jugera par ces extraits tirés de l'étude de M. Gonse (1) :

Hokusaï est né en 1760, dans le Honjo, paisible quartier de Yeddo, plein de jardins et de fleurs, à l'est, de l'autre côté de la rivière de Soumido.

Il prit différents noms pour fuir les importuns qui l'assaillirent dès que sa réputation commença à grandir, et il déménagea tous les mois.

Le mot Hokusaï, qu'on prononce Hoksaï, en donnant à l'*h* un son guttural, signifie génie du Nord.

Hokusaï eut une fille qui l'aida avec talent dans ses travaux et épousa un des élèves de son père, Rokousen, qui était devenu son fils adoptif, et qui pourrait bien n'être autre que Hokkei lui-même. Hokkei, un des peintres les plus délicats et les plus élégants de l'école vulgaire, dont la vie est enveloppée de mystères.

Hokusaï est mort le 13 avril 1849, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On l'a enterré au temple bouddhique de Saikiodjé, à Yeddo.

Il est resté pauvre toute sa vie : son infatigable production ne l'a pas enrichi. Ses peintures se vendaient un prix médiocre; il avait le tort d'appartenir à l'école réaliste et de peindre la vie moderne.

C'était un signe de peu de goût que d'accrocher un *kakemono* de Hokusaï dans son intérieur; ses esquisses passèrent entre les mains de quelques artistes, qui s'en servirent comme modèles, sans s'inquiéter d'en assurer la conservation. Ses œuvres de peinture proprement dites ont toujours été rares, comme celles de tous les maîtres de l'école vulgaire; il dessinait et peignait surtout pour la gravure, sur de minces feuilles de papier destinées à être collées sur le bois, et, par suite, à être détruites par l'outil du graveur.

Aujourd'hui, une peinture de Hokusaï est le merle blanc de la curiosité, aussi bien en Europe qu'au Japon. Hokusaï a toujours été en se perfectionnant; ses organes n'ont pas connu le déclin.

Voici une note bien curieuse écrite par lui-même et traduite littéralement :

Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner les formes des objets. Vers l'âge de cinquante ans, j'avais publié une infinité de dessins; mais je suis mécontent de tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans.

C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme et la nature vraie des oiseaux, des poissons, des plantes, etc.

Par conséquent, à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait beaucoup de progrès; à quatre-vingt-dix ans, j'arriverai au fond des choses; à cent ans je serai, décidément parvenu à un état supérieur, indéfinissable; et à l'âge de cent dix ans, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant.

Je demande à ceux qui vivront aussi longtemps que moi de voir si je tiens ma parole.

Écrit à l'âge de soixante-quinze ans, par moi, autrefois Hokusaï, aujourd'hui Gouakijo-Rôdjin, le vieillard fou du dessin.

. ... La qualité maîtresse qui justifiait son surnom de « vieillard fou du dessin », c'était l'expression de la vie dans toute la vigueur de la réalité, dans l'infinie variété de ses manifestations, le rendu du geste vrai, surpris, deviné, la comédie de l'attitude et de la physionomie. Le geste, chez Hokusaï, est merveilleux d'accent, de synthèse et de personnalité. Toujours et partout la vie, telle pourrait être la devise de ce grandissime artiste; toujours et partout le souci du trait résumé et expressif, le sentiment du relief, le discernement admirable de ce qui doit émouvoir et charmer, une verve comique endiablée, inépuisable. C'est par ces côtés qu'à mes yeux il égale les plus forts d'entre

(1) *L'Art japonais*. — A. Quantin, éditeur.

les nôtres; c'est par là que son œuvre va si haut dans le domaine de l'esthétique japonaise et en établit la formule définitive.

*
* *

Parmi les modernes, il est un autre peintre qui eut Hokusaï pour maître : c'est Kiosaï; il excella en tout, mais ce fut surtout un grand caricaturiste.

La hardiesse de ses dessins satiriques fit qu'il eut souvent maille à partir avec la justice impériale. Il est mort récemment, ayant à peine dépassé la cinquantaine.

Les nombreuses années qu'il passa en prison n'avaient altéré ni sa bonne humeur ni sa verve caustique. Quand il était en liberté, il habitait de préférence la banlieue de Tokio. C'est là que je le découvris après bien des recherches, et j'ai gardé de ce brave homme, de sa petite famille, de son chat, de sa maisonnette cachée dans les fleurs, le plus aimable souvenir. Nous échangeâmes mille politesses ; je partageai mes couleurs avec lui; il me donna l'un des masques qui faisait aux murs de son atelier la plus belle grimace. J'obtins qu'il me laissât faire son portrait; il voulut bien faire le mien : c'est un croquis de verve étourdissante que je conserve précieusement — et j'avoue que sa courtoisie, la politesse de ses manières, qui, partout ailleurs qu'au Japon, auraient pu sembler excessives, ne m'ont paru justifier en aucune façon le nom qu'il s'était donné à lui-même et dont il signait parfois ses dessins : « Le singe ivrogne et fou. »

Il faut bien l'avouer, cependant, la tempérance n'était pas la vertu dominante de Kiosaï; cela ne l'a pas empêché de signer — d'un autre nom — des pages austères empreintes du plus pur sentiment religieux, et j'ai sous les yeux une suite de compositions dues à son pinceau, qui sont des merveilles de goût et de délicatesse.

Elles sont imprimées en couleurs, et de petite dimension. L'une représente un serpent qui vient de saisir un moineau. C'est fait avec un rien, et tout parle : l'œil voilé, le bec s'entr'ouvrant, le corps ramassé, palpitant sous la dent du reptile, les plumes qui s'envolent, arrachées... Cela se passe dans les herbes, où, parmi les fleurettes roses, se glissent de minces araignées vertes. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la perfection du rendu, ou de l'émotion intense qui se dégage de ces petits drames.

*
* *

On donne le nom de *gaku* aux peintures tendues et placées dans des cadres de bois, laqués généralement, et de *makimonos* à celles qui se conservent roulées, longues de plusieurs mètres, et qu'on ne déroule que lorsqu'on désire les admirer ou les consulter. Les *sourimonos* sont des images extrêmement soignées, tirées en couleurs à très petit nombre, avec de minutieuses précautions : véritables épreuves d'artistes que leurs auteurs réservent pour les présents d'importance ou qu'ils distribuent entre leurs amis et aux membres des sociétés de thé (1).

Beaucoup plus communs sont les *kakemonos*. Matériellement, on ne saurait les comparer mieux qu'à nos cartes de géographie déroulées, qu'on accroche au mur.

Ils sont montés sur soie et peints à l'aquarelle, généralement de dimensions moyennes ; j'en connais un pourtant, immense, et très remarquable, que possède un temple des environs de Kioto : il a douze mètres de haut et représente un sujet d'ailleurs souvent traité, la mort du bouddha Sakia-Mouni.

Suivant l'usage, on voit le saint homme couché sous des arbres ; sa mère descend du ciel, soutenue par des légions d'anges ; il est entouré de ses disciples et de tous les animaux de la création, les uns et les autres profondément désolés. Dans le coin du tableau, on remarque un chat, et non sans surprise, car cet animal a toujours été systématiquement exclu de cette scène. Si l'on n'a jamais pu me donner la raison de cette exclusion traditionnelle, voici comment on explique l'exception que je constate ici :

L'artiste s'était tout d'abord conformé à l'usage. L'œuvre achevée, il s'apprêtait à en faire remise aux bonzes qui la lui avaient commandée, quand tout à coup son chat, qu'il aimait beaucoup, lui saute sur l'épaule, et lui fait comprendre, en son langage, qu'il voudrait bien figurer dans le tableau. Le maître ne sut pas résister à cette supplication, et, en trois coups de pinceau, il fit ce que son favori lui demandait.

*
* *

Citons encore un fait rapporté par M. Gonse :

> Deux *kakemonos* du peintre Isounénobou, dont l'un représente un paon blanc faisant la roue, l'autre un paysage, furent suspendus au mur entre un dessin de Dürer, une esquisse de Rubens et une admirable étude de Rembrandt. On fut frappé de la façon dont l'artiste japonais soutint cette redoutable comparaison. Malgré la différence des styles et des procédés, Isounénobou tenait à côté de Rembrandt...

Quel beau triomphe et quel argument en faveur des artistes japonais, et n'y a-t-il pas de quoi scandaliser les bonnes gens qui englobent dans l'appellation dédaigneuse de « chinoiseries » tous les objets d'art de l'extrême Orient, qu'ils viennent de la Chine ou du Japon ?

Ce sont ceux-là qui ne manquent pas de dire, avec l'accent de la conviction la mieux assurée, que les peintres japonais ignorent les lois de la perspective.

(1) Réunions d'amateurs où l'on procède au *Tcha-no-yu*, cérémonie du thé.

Est-il besoin d'ajouter ici que cette assertion, bien que très accréditée dans les salons, est absolument fausse ?

L'exposition des maîtres japonais, pour qui les portes de l'École des beaux-arts se sont ouvertes cette année, aura-t-elle réussi à triompher de l'ignorance et du préjugé ? Nous n'osons pas encore l'espérer ; cette manifestation, si éclatante qu'elle soit, n'aura touché qu'une élite restreinte d'amateurs sachant déjà à quoi s'en tenir. Mais le grand public, qui a lu *le Japon* de Pierre Loti, n'en continuera pas moins, grâce aux récits de cet écrivain de très grand talent, à prendre les jolies lanternes de là-bas pour des vessies, et... quelles vessies !... les plus maussades qui se puissent voir.

L'observation d'escale a ses périls. On en pourra juger par trois citations : — « Ce pays si étrange où nous ne savons rien comprendre... » Après un tel aveu d'incompétence, pourquoi s'étonnerait-on de trouver ces étranges assertions :

« Comme je comprends de plus en plus cette horreur du Japonais chez les Européens qui ont longtemps pratiqué en plein Japon ?... »

« Ici comme partout, les personnes sont à vendre aussi bien que les choses ?... »

Le chantre préféré de la tendre Rarahu, de l'incandescente Fatou, de la « chère petite Turque de Stamboul » n'aurait-il pas trouvé en *Madame Chrysanthème* la Japonaise de ses rêves !...

N'est-ce pas la seule explication plausible de ce phénomène : un incomparable artiste, devenu soudain le détracteur du Japon ?

FÉLIX RÉGAMEY.

LA PETITE-GAULE (1)

Esquisse sociale.

Dix ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée du premier convoi à la Petite-Gaule. La sécurité générale, l'aisance qui se répandait de proche en proche dans toutes les classes de la population, le loisir dont on commençait à jouir, amenèrent dans les esprits une évolution avec laquelle Chamahut dut compter : on trouva qu'il avait la poigne un peu dure ; on n'en était plus aux premiers temps où il avait fallu surtout de l'énergie pour triompher de difficultés effroyables. Maintenant il n'y avait plus de raison pour que Chamahut tranchât par la force des questions sur lesquelles on pouvait discuter. On ne voulait pas se passer de lui, mais on désirait lui donner des conseils ; on aurait même été bien aise qu'il fournît des explications sur les mesures qu'il croyait devoir prendre. Quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'ils payaient et qu'on leur devait compte de leur argent.

Ce n'était pas encore à Chamahut qu'on s'en prenait le plus, mais aux principaux de son entourage : ils étaient quelques-uns qui, parce qu'ils dataient de l'origine et qu'ils s'étaient battus alors, vivaient depuis ce temps-là sans rien faire. Ils se faisaient entretenir aux frais de la communauté, et cela coûtait cher pour des services bien anciens. Peut-être leur eût-on pardonné leur oisiveté, si elle eût été silencieuse et discrète ; mais on ne se résignait pas à leur morgue. Après tout, c'étaient des hommes comme les autres. Les gens qui s'étaient enrichis par le travail prétendaient se mêler de la direction des affaires publiques, et il y avait toujours la masse de la population qui était mécontente, quoique son sort se fût amélioré, parce qu'elle ne comparait pas sa situation actuelle à sa situation antérieure, mais à la situation des autres. L'ère des difficultés commençait.

Chamahut, malgré sa grossièreté naturelle, n'avait pu jouer pendant des années le principal rôle dans les affaires de la colonie sans y acquérir quelque connaissance des hommes et des choses : il discerna les symptômes du mécontentement général, se rendit compte que sa popularité s'effaçait peu à peu à mesure que le danger s'éloignait, et envisagea de sang-froid la possibilité d'une rébellion, d'autant plus difficile à comprimer que les armes, après avoir passé de main en main, se trouvaient maintenant un peu partout. Une diversion lui sembla nécessaire.

Quelques dissidents s'étaient éloignés du gros de la population pour vivre plus librement ; rejoints successivement par d'autres, ils avaient gagné la rive située de l'autre côté de la montagne et y formaient un groupe isolé vivant misérablement du produit de la chasse et de la pêche. Quelquefois, pressés par le besoin, ils se rapprochaient du territoire cultivé pour chercher leur subsistance, et il dut arriver que dans cette zone indéterminée quelques produits disparurent. On s'en plaignait sans y attacher autrement d'importance ; mais Chamahut releva ces plaintes, les grossit à plaisir, et fit dire en public que cette situation était intolérable, qu'il fallait avoir raison, une bonne fois, de cette horde de pillards qui menaçaient sans cesse la propriété et la vie des habitants paisibles.

Une expédition armée fut résolue. Chamahut équipa ses soldats, amassa des vivres et partit un beau matin à la tête de son armée et de son convoi pour aller châtier les insoumis. Ces malheureux étaient hors d'état d'opposer aucune résistance à ce déploiement de forces ; ils n'y avaient même pas d'intérêt, car dans l'état de dénûment où ils se trouvaient, il ne leur importait guère d'occuper un point plutôt qu'un autre. La plupart ne prirent pas la peine de fuir. Cependant on en

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

massacra quelques-uns, on fit tous les prisonniers qu'on put, on s'empara des objets qu'on trouva dans les huttes et on outragea des femmes très laides, qui furent infiniment flattées d'un procédé auquel elles étaient loin de s'attendre.

Après avoir fait durer cette campagne cinq jours, Chamahut revint couvert de sang et de trophées, et son retour fut l'occasion de grandes fêtes. Ceux qui commençaient à murmurer virent qu'il n'y avait rien à faire contre un homme victorieux, entouré de tout l'appareil de la puissance, et ils devinrent la risée des autres, qui les défiaient de formuler tout haut leurs critiques. Ce succès militaire, que les soldats n'eurent pas besoin d'exagérer parce que tout le monde s'en chargeait, accrut encore le prestige de Chamahut, et ce fut un malheur pour lui.

Enivré par son triomphe, il ne sut pas garder la mesure; son caractère devint tellement absolu qu'il ne supportait plus la moindre observation. Une simple nuance de froideur dans l'admiration suffisait pour lui déplaire. Quant à Mélie, elle se considérait comme une personne d'une essence particulière; ses caprices devaient être obéis comme des lois, on n'osait plus rire en sa présence, et le seul moyen de trouver grâce devant elle était de multiplier les prévenances à l'égard du père Anselme, à qui elle avait fait bâtir un chalet magnifique où il passait ses journées à recevoir des hommages et des présents.

Malgré tout il subsistait un centre d'opposition : c'était la case de Nichette.

La belle blonde, dont la fortune aurait dû être ébranlée par les revers et la mort de Beresclou, avait su au contraire se débrouiller habilement. Loin d'afficher Chamahut, à la faveur duquel elle s'était créé des titres en lui sacrifiant Beresclou la veille de la bataille, elle s'était attachée à ne pas créer d'embarras de ménage à son maître et seigneur; et renonçant aux vains et dangereux honneurs que lui eût procurés la situation de favorite en titre, elle se contentait d'exercer une influence occulte qui n'en était que plus difficile à battre en brèche. A plusieurs reprises Mélie avait essayé d'obtenir que Chamahut se séparât de Nichette, mais ces tentatives lui avaient si mal réussi qu'elle jugea prudent de ne plus ennuyer Chamahut de cette histoire. Seulement elle cherchait toutes les occasions de faire échec à Nichette en lui créant une situation fausse et irrégulière. Nichette, tenue à l'écart de la société, vivait entourée surtout d'hommes, mais elle les choisissait avec tact, et bien qu'on ne se vantât pas d'aller chez elle, il y venait tous les hommes distingués de la colonie.

On jouait la comédie, on disait des vers, on s'entretenait des affaires publiques, et on ne se privait pas de railler en petit comité les actes du pouvoir et surtout les allures de Mélie. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est qu'on se laissait aller à des plaisanteries de ce genre devant Chamahut lui-même, qui, solennel et inabordable partout ailleurs, venait là pour se délasser et riait le premier de ce qu'on disait de drôle sur lui et sur les siens. Il était difficile d'atteindre une opposition qui avait pour complice celui-là même contre qui elle était dirigée.

On s'en alarma autour de Mélie : les hommes graves qui la conseillaient entrevirent tous les inconvénients que pouvait entraîner ce relâchement de l'autorité. La licence tolérée dans un cercle restreint pouvait de là se répandre dans la masse du peuple, et si l'on s'apercevait qu'il était permis de jeter impunément la dérision sur les pratiques du père Anselme, sur l'habitude devenue générale de vivre avec une seule femme, et sur le droit qu'avaient les premiers occupants de conserver leurs terres à l'exclusion des derniers venus, à quels excès ne serait pas capable de se livrer une foule sans direction et sans frein?

Il parut aux meilleurs esprits qu'il était indispensable d'appeler respectueusement l'attention de Chamahut sur les dangers que faisait courir à la colonie et à lui-même la protection dont il semblait couvrir le foyer de désordre dont Nichette était l'âme, et on lui proposa une mesure radicale : c'était de reléguer Nichette sur la rive gauche, dans une résidence agréable mais éloignée, dont elle ne pourrait plus sortir.

Chamahut ne donna pas son assentiment à cette mesure de rigueur; mais il reconnut ce qu'il y avait de fondé dans des remontrances dictées par son propre intérêt : il signifia à Nichette qu'il ne viendrait plus la voir aussi souvent et qu'il la priait de veiller à ce qu'on ne tînt plus chez elle des propos subversifs.

— Alors, dit Nichette, on n'est plus libre de parler, et toi-même, tu n'as plus le droit de sortir de chez toi!

— On est libre de tout dire, répondit Chamahut, pourvu qu'on ne touche pas aux choses sérieuses, et je fais ce que je veux, mais je veux qu'on me respecte.

— Je ne t'en fais pas mon compliment, mon cher, tu vieillis.

*
* *

Pendant que la Petite-Gaule suivait ainsi le cours de ses destinées, de graves événements s'étaient accomplis dans la métropole. Plusieurs gouvernements s'étaient succédé en peu de temps, et celui qui occupait alors le pouvoir, instable et chancelant, crut devoir recourir à des mesures exceptionnelles contre ses adversaires politiques. Le progrès des mœurs ne permettait plus de les faire mourir, mais on résolut de les déporter, et, dans la violence des passions que soulève la politique, on affecta de considérer les factieux comme des criminels de droit commun, et on en forma un convoi qui fut dirigé sur la Petite-Gaule. Il s'y trouvait en assez grand nombre des femmes de la meilleure société, compromises dans la dernière conspiration.

Ce convoi apporta dans la colonie un élément tout à fait nouveau. Jusqu'alors, il n'était venu que des condamnés pour des crimes atroces, ou tout au moins des récidivistes incorrigibles; à peine s'était-il trouvé, pour représenter une certaine culture d'esprit, quelques notaires endurcis ou des gentilshommes déclassés par une longue vie d'expédients. Il arriva tout à coup un fort contingent de personnes distinguées qui n'avaient jamais attenté qu'à la forme du gouvernement.

Ces infortunés se trouvaient dans les conditions les plus défavorables pour se faire un sort au milieu d'une population de bandits; la plupart ne purent résister au labeur et aux mauvais traitements dont ils furent l'objet dès leur arrivée. Quelques-uns cependant, à force d'esprit et de savoir-faire, trouvèrent moyen d'être employés par les plus riches des déportés établis. Les femmes s'offraient, le moins possible comme femmes, mais plutôt comme institutrices, bonnes d'enfants ou modistes, et elles furent assez recherchées dans une société où, contrairement à ce qui se passe ailleurs, on manquait de personnes instruites, intelligentes et délicates. On vit jusqu'à de bonnes musiciennes gagner leur vie à chanter, ou à jouer d'instruments très simples qu'il était possible de fabriquer sur place.

Les hommes avaient plus de peine à trouver des emplois conformes à leurs aptitudes. Cependant ils se tiraient d'affaire, quand ils pouvaient se dire médecins, professeurs, et surtout ingénieurs. Mais ceux qui réussirent le mieux furent les avocats, non que leur connaissance du droit fût d'une utilité quelconque dans un milieu où la force régnait sans partage, mais grâce à leur habitude de la parole. A force de parler, ils finissaient toujours par se faire donner quelque chose.

Un d'eux, M. de Saint-Durand, acquit rapidement de l'influence sur Chamahut. Tout en parlant, pendant des heures entières, il avait le don d'écouter : en peu de temps, il fut au courant de tout ce qui se disait dans la colonie; il sut discerner les dispositions de l'esprit public, et il prit l'habitude de communiquer ses réflexions à Chamahut, auprès de qui il savait se ménager accueil par des flatteries sans mesure. Chamahut était toujours sensible à l'admiration qu'il inspirait; il le fut surtout à celle d'un homme cultivé dont la supériorité était évidente. Et il prit d'autant plus de plaisir à entendre les théories et les appréciations de M. de Saint-Durand, que celui-ci avait toujours l'air de ne rien inventer lui-même et semblait puiser ses idées dans la conversation de Chamahut. M. de Saint-Durand lui fournit la matière de quelques discours et le texte de deux ou trois proclamations dont il laissa tout l'honneur à Chamahut qui s'en crut l'auteur, mais sut tout de même bon gré à M. de Saint-Durand de lui en avoir ménagé l'occasion.

M. de Saint-Durand n'était pas seul : il avait introduit auprès de Chamahut la comtesse de Noirjean, qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui jouissait encore de beaux restes, et excellait surtout à les faire valoir : c'était une femme astucieuse et coquette, qui prit de l'empire sur Chamahut par de savantes manœuvres, en l'enveloppant de roueries de haut goût, propres à agir sur une nature aussi fruste. Chamahut, sans vouloir en convenir, était flatté de fréquenter une comtesse, qui avait les mains blanches et de grands airs, et il ne savait rien lui refuser quand elle lui disait qu'il était un homme extraordinaire, à cent coudées au-dessus de toute la racaille de l'île et digne de commander bien d'autres États que la Petite-Gaule.

La masse du peuple vit de mauvais œil Chamahut s'entourer ainsi d'éléments empruntés à la déportation politique, c'est-à-dire à une aristocratie élégante et raffinée. On commença à murmurer, puis à grogner, on poussa des cris, on finit par lancer des pierres. Un jour que Chamahut se promenait avec la comtesse de Noirjean, ils furent l'objet d'une manifestation franchement hostile. Une pierre atteignit la comtesse à l'oreille. Chamahut fut obligé d'écarter de sa main des gens qui le pressaient, et il dut hâter le pas pour rentrer.

— Vous n'êtes pas aussi maître d'eux que vous le croyez, dit perfidement la comtesse.

— C'est un accident, dit Chamahut, outré de ce qu'on pût mettre son pouvoir en doute. Je vous réponds que cela n'arrivera plus.

— Oh ! fit la comtesse d'un air de doute. Quand une fois le peuple a commencé à bafouer l'autorité légitime, il ne s'arrête pas en si beau chemin.

— Je saurai bien les faire taire. Ce ne serait pas la première fois que je mettrais les récalcitrants à la raison.

— Il faudrait une main de fer pour dompter ces gens-là. Vous, on sait que vous êtes trop bon.

— Vous verrez, dit Chamahut.

Chamahut, qui était de premier mouvement, ne fut pas plutôt entré dans ces vues qu'il passa, le jour même, à l'exécution. Il arma cinquante hommes résolus et dévoués, envoya un agent secret fomenter l'excitation à la révolte, et quand les principaux fauteurs de rébellion furent réunis à la tête d'une centaine de mécontents, il tomba sur eux à l'improviste, mas sacra ceux qui ne s'enfuirent pas à temps et réussit à en capturer un certain nombre. Cela s'était fait dans la nuit. Au jour, bien loin de chercher à dissimuler le nombre des victimes, Chamahut l'exagéra à plaisir et fit répandre le bruit que c'était par centaines qu'on avait jeté des cadavres dans la mer. Pour ajouter encore à la terreur, il fit publiquement comparaître devant un tribunal composé avec soin les prisonniers, qui furent interrogés sommairement, condamnés et exécutés en présence de la foule, muette de stupeur. Enfin, des émissaires soudoyés à cet effet se répandi-

rent dans l'île en disant tout bas, sous le sceau du secret, que ce n'était qu'un commencement et que d'autres exécutions allaient suivre.

Du coup, l'opposition fut réduite au silence : personne n'osa plus broncher; les manifestations prirent fin comme par enchantement, et le pouvoir de Chamahut sembla consolidé pour longtemps. Mais l'indignation générale, comprimée, fit sourdement son œuvre; les amis des victimes se réunirent dans des conciliabules nocturnes et conspirèrent en vue de secouer un joug devenu intolérable.

Aussitôt que M. de Saint-Durand eut vent de ces menées, il en parla à Chamahut. Pour réprimer le complot, il fallait en connaître les instigateurs, en tenir les fils, et M. de Saint-Durand offrit d'y entrer comme complice pour surprendre les secrets et tenir Chamahut au courant de tout. Celui-ci y consentit : M. de Saint-Durand feignit une rupture avec Chamahut, se fit affilier à la conspiration, prononça des discours enflammés et suggéra aux conjurés les moyens d'exécution les plus propres à renverser un pouvoir despotique. Quand tout lui parut à point, il se dit qu'il serait dommage de ne pas utiliser une machination aussi bien ourdie, et, au lieu de prévenir Chamahut, il se décida à laisser les choses suivre leur cours.

Ce fut même lui qui assura les dernières dispositions ; il alla trouva Nichette qui, tout en continuant à recevoir Chamahut, ne pouvait lui pardonner l'espèce de disgrâce publique où elle était tenue, et il la mit dans l'affaire. Un soir que Chamahut, sans méfiance, était chez Nichette, alangui par une soirée d'abandon, des hommes armés, postés derrière la case, y firent soudainement irruption. Avant d'avoir eu le temps de faire un mouvement, Chamahut était renversé, bâillonné, lié de cordes et emporté au loin. Nichette fit aussitôt appeler ceux de ses amis dont elle était éloignée depuis ces derniers temps, leur annonça que Chamahut était déchu, que le pouvoir était vacant et qu'il fallait au plus tôt s'emparer de la tente centrale. Mélie, prévenue de ce qui se passait, se leva à la hâte, envoya rallier les soldats pour résister à l'émeute, et sortit elle-même pour tenir tête aux conjurés. A ce moment, Nichette arrivait, entourée de ses amis, suivie d'une foule houleuse de mécontents, de soldats qui ne savaient encore quel parti prendre et de curieux. Mélie se porta au-devant de Nichette, lui reprocha sa trahison et l'agonit d'injures ; Nichette, furieuse, se jeta sur Mélie, la battit, la décoiffa, et l'aurait tuée si on ne s'était interposé. Mélie, en mauvais état, fut recueillie par des serviteurs fidèles, pendant que Nichette entrait dans la tente, avec ses amis.

Chamahut était renversé. Mais qui allait le remplacer? Au petit jour, toute la population de l'île était massée devant la tente de Chamahut. M. de Saint-Durand, monté sur une estrade, parla depuis huit heures du matin jusqu'à midi.

Il dit que le peuple avait été admirable, comme toujours, qu'aucun excès n'avait souillé la belle et pure révolution qui venait de s'accomplir, qu'il n'y avait plus dans la Petite-Gaule que des citoyens libres, maîtres souverains de leur destinée, appelés à se choisir eux-mêmes un gouvernement à leur gré, sous le contrôle d'un conseil élu, que tout le monde devait voter, qu'il n'y aurait plus de privilèges, que ceux qui exerçaient des fonctions les conserveraient et qu'il en serait créé de nouvelles pour ceux qui venaient d'affranchir l'île, qu'il fallait réduire les impôts de plus de moitié et développer les travaux d'utilité publique, que tout le monde serait soldat, mais que l'armée ne serait plus employée contre les citoyens, que la justice serait rendue par des juges élus, que des établissements seraient créés pour venir en aide aux travailleurs malades, aux femmes en couches et aux enfants en bas âge, et qu'une prospérité indéfinie s'ouvrait enfin devant les habitants de la Petite-Gaule.

Il ajouta qu'il ne briguait pas les honneurs; que dès son arrivée il avait vu Chamahut d'assez près pour comprendre qu'aucune amélioration n'était possible avec ce tyran, qu'alors il s'était mis à conspirer, qu'à l'époque où on le voyait au mieux avec Chamahut il conspirait déjà, que ses vœux étaient comblés puisqu'il avait vu luire l'aurore de la liberté, qu'il se rallierait au gouvernement du plus digne, mais que si on insistait pour lui conférer le pouvoir, que beaucoup de personnes étaient déjà venues lui offrir, il ne s'en servirait que pour faire le bonheur de tout le monde, et que sa seule ambition était d'être le serviteur fidèle de tous et de chacun.

La révolution s'était faite si inopinément que personne n'était prêt à prendre la place de Chamahut. On trouvait quelqu'un qui disait ce qu'il fallait faire et qui paraissait animé d'excellentes intentions. M. de Saint-Durand fut proclamé chef de l'île.

*
* *

Les premiers jours, tout alla bien. On était si content d'être débarrassé de l'oppression de Chamahut qu'on faisait crédit à M. de Saint-Durand pour la réalisation de ses promesses. Il y eut quelques forcenés qui demandèrent la mise en accusation de Chamahut, mais cette proposition ne trouva pas d'écho : les uns se souvenaient des services qu'il avait rendus dans des temps difficiles; les autres ne voulaient pas ternir l'éclat d'une révolution pacifique, et presque tous tenaient à montrer par leur modération et leur sagesse qu'ils étaient dignes de la liberté conquise. Chamahut fut relégué à l'autre extrémité de l'île, au bord de la mer, dans un lieu sain et pittoresque, où l'on permit à Mélie et à ses enfants d'aller le rejoindre; mais une garde veillait sur eux nuit et jour pour les empêcher de s'éloigner et de correspondre avec l'intérieur.

Puis M. de Saint-Durand se trouva aux prises avec

les difficultés résultant de l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire à toutes les exigences. Pour complaire au sentiment public, il rompit ouvertement avec la comtesse de Noirjean, qui représentait des idées trop rétrogrades, et il tint à l'écart la coterie des déportés politiques. Mais il lui fallut procéder à des élections pour la nomination du Conseil dont il avait promis de s'entourer; or les déportés du dernier convoi étaient arrivés avec de l'or, tant en bijoux qu'en espèces monnayées. Les bijoux étaient recherchés avec passion par les femmes, et les pièces d'or elles-mêmes exerçaient sur tout le monde un prestigieux attrait. Ce n'était pas qu'elles fussent d'une utilité immédiate, puisque les échanges s'opéraient en nature ou moyennant le fer des outils; mais, par un reste d'habitude, des gens qui avaient tous été condamnés pour des crimes commis par désir de l'or sentaient encore leurs convoitises s'éveiller à la vue de cette monnaie. Les déportés politiques s'en servirent pour corrompre les suffrages et plusieurs furent élus. Les autres membres du conseil furent choisis dans ce qu'offrait de plus médiocre la population de l'île, parce que les électeurs ne voulurent nommer ni les anciens chefs, dont on connaissait les attaches avec Chamahut, ni les individus les plus remarquables par leur force ou leur adresse, parce qu'on redoutait leur supériorité. M. de Saint-Durand se trouva en présence d'un conseil hétéroclite où les deux éléments extrêmes se faisaient contre-poids, et tous ses efforts durent tendre à détacher de ces deux groupes opposés les personnalités les moins intraitables pour en former un parti moyen qui pût concilier les prétentions adverses. Il s'agissait de contenter à la fois ceux qui possédaient les terres et voulaient les garder et ceux qui, ne les possédant pas, voulaient les prendre; mais, par une singularité inexplicable, tout ce qu'on fit pour contenter les uns mécontenta les autres.

Un an se passa en essais infructueux pour dégager la formule qui aurait résolu ce problème. On avait dépouillé de leurs biens les anciens amis de Chamahut, qui offusquaient trop la misère publique par leur opulence : réduits à un état voisin de la misère, ils étaient dans l'impuissance de rien tenter contre le nouvel ordre de choses, mais ils formaient une caste à part qui ne frayait pas avec le reste de la population et n'attendait qu'une occasion de profiter du désordre. On avait repris au père Anselme les concessions que Mélie lui avait fait obtenir; il se plaignait amèrement de cette spoliation, et autour de lui s'agitait une foule, composée en majorité de femmes, qui ne cessait de crier à la persécution. Et cependant toutes ces reprises n'avaient permis de satisfaire que peu d'appétits; il restait en présence deux grandes classes, toujours prêtes à s'entre-dévorer : les possesseurs du sol, qui gardaient pour eux la plus grande partie des récoltes, et les manœuvres, qui vivaient péniblement d'un maigre salaire.

Cette situation, déjà fort tendue, fut encore compliquée par l'arrivée d'un nouveau convoi. A la première nouvelle du débarquement annoncé, il se produisit dans l'île un mouvement d'opinion très accentué. On était las de recevoir toujours de nouveaux contingents, et ce n'était pas autant parce qu'il n'y avait plus de place que parce qu'on redoutait l'introduction de ces éléments de désordre. Le dernier convoi n'avait pas donné lieu à de grands ennuis : il était composé d'honnêtes gens qui n'avaient ni le goût ni les moyens de commettre des méfaits; mais on se rappelait que le convoi précédent, avant qu'on eût pu le mettre à la raison, avait eu le temps de se livrer à des déprédations et à des actes de violence. Il n'était pas admissible qu'une société paisible et régulièrement constituée fût périodiquement remise en péril par l'intrusion de malfaiteurs sans vergogne. L'alarme fut si générale et si vive que M. de Saint-Durand crut devoir s'aboucher avec l'amiral qui commandait la station; il obtint, par l'entremise d'un parlementaire, la faveur d'être reçu à bord de la frégate, et il exposa à l'amiral les griefs de la colonie. Sans doute, il pouvait y avoir quelque chose à redire à l'origine de la population qui habitait la Petite-Gaule, mais les faits qu'on lui reprochait remontaient à une époque bien ancienne. L'île était occupée maintenant par de braves gens qui vivaient de leur travail, élevaient leurs enfants pour en faire de bons citoyens, mettaient en valeur une colonie naguère inculte, et ne demandaient qu'à faire honnêtement leurs affaires sous la protection des lois qu'ils s'étaient données. Il ne fallait pas que la métropole leur rendît cette tâche impossible en leur envoyant sans cesse le rebut de la société, un ramassis de voleurs et d'assassins, de filles perdues et de femmes éhontées.

L'amiral répondit que, si M. de Saint-Durand voulait lui remettre une note, elle serait transmise au ministre de la marine qui en saisirait certainement les pouvoirs compétents. Quant à lui, il avait des ordres et ne pouvait que les exécuter. Le convoi de déportés fut mis à terre.

L'indignation fut profonde; les motions les plus violentes furent proposées et acclamées dans des réunions publiques : on alla jusqu'à parler de jeter à la mer cette tourbe de scélérats qui venait introduire dans un milieu sain la contagion du vice et semer la démoralisation parmi la jeunesse. Pour prévenir de plus grands excès, M. de Saint-Durand proposa au conseil de décider que les nouveaux déportés seraient internés dans la zone inculte et qu'il ne leur serait pas permis de se mêler à la population honnête. Il fut ainsi fait, mais ce n'était qu'un palliatif. Malgré tous les efforts de M. de Saint-Durand, le mécontentement faisait de rapides progrès, et déjà l'on ne savait plus de quel côté était le plus grand danger, les uns se plaignant de voir la sécurité toujours menacée, et les autres d'attendre indéfiniment les réformes promises.

Il y avait alors plusieurs partis dans l'île. Autour de la comtesse de Noirjean se groupaient les déportés politiques, qui avaient des théories de gouvernement et voulaient appliquer à la Petite-Gaule les institutions en vigueur dans les pays civilisés. Le clan resté fidèle à Chamahut regrettait les temps héroïques où tout se résolvait à coups de hache. Les possesseurs du sol étaient syndiqués et disposaient des ressources les plus sûres. La masse des manœuvres, guidée par quelques énergumènes, aspirait à tout renverser et rêvait un partage général. Nichette était redevenue le centre du mouvement libéral et frondeur, et ralliait autour d'elle les gens d'esprit et les artistes. Le père Anselme avait des ramifications partout; et le dernier convoi, grouillant dans un espace restreint, agitait confusément des projets de révolte. M. de Saint-Durand et son conseil en étaient arrivés à ne plus représenter qu'une infime minorité, et ne se maintenaient que grâce à la division de leurs adversaires.

Aucun lien, en effet, n'unissait les divers éléments de l'opposition, et ce fut inopinément, sans concert préalable, à propos de la perception d'un faible impôt sur les noix de coco, qu'une grande foule se trouva rassemblée, un jour d'extrême chaleur, devant la case de M. de Saint-Durand. On commença par pousser des cris d'animaux, on chanta en s'accompagnant de coups de marteau sur des pelles, on cria : Ohé! Saint-Durand! Puis la foule devint menaçante. Quelqu'un dit que la frégate allait tirer; un autre annonça que M. de Saint-Durand était mort. Le bruit courut que les manœuvres étaient en grève. Une fumée qui s'élevait au loin fit dire que l'île brûlait.

Tout à coup un grand remous se produisit : c'étaient les nouveaux déportés qui avaient rompu le cordon de surveillance et qui s'avançaient en masse compacte; la garde de M. de Saint-Durand était allée faire du bois dans la forêt. On rassembla à la hâte quelques soldats qu'on essaya d'opposer à la foule; ils furent aussitôt entourés, désarmés et portés en triomphe. La demeure de M. de Saint-Durand fut envahie et pillée aux cris unanimes de : « Mort aux voleurs! »

Au milieu de ce désordre, M. de Saint-Durand parlait toujours, mais il y avait trop de monde pour l'écouter. On lui présenta un papier à signer : c'était son abdication. Il voulut parler encore, mais tant de haches étaient levées sur sa tête qu'il dut signer. Alors on le mit dehors, et la révolution fut proclamée. Quelques individus se mirent à signer des décrets; un entre autres était relatif à une amnistie générale.

On alla chercher Chamahut qui accourut, espérant ressaisir le pouvoir; mais, à son grand étonnement, personne ne fit attention à lui. Il essaya de rallier des hommes de bonne volonté pour constituer une force armée; à peine cinq ou six le suivirent. Quand il menaça de se frayer un passage par la force, on lui rit au nez On ne l'arrêta même pas. Il était oublié. Les possesseurs du sol s'étaient réunis pour aviser aux mesures à prendre : ils furent dispersés par une bande qui, sans mandat, leur fit défense de se réunir à nouveau, et ils regagnèrent chacun leur foyer pour tâcher de mettre à l'abri ce qu'ils avaient de plus précieux. Le conseil de M. de Saint-Durand lança une proclamation qui passa inaperçue au milieu du tumulte. Les amis de la comtesse de Noirjean circulaient dans la foule en écoutant les propos échangés et trouvaient que c'était drôle. Nichette, à demi morte de peur, se tira de la bagarre et courut se cacher dans les bois.

Pendant trois jours et trois nuits, on mangea, on but en chantant. Quelques meurtres sans importance furent commis çà et là; mais le sentiment qui dominait était l'allégresse. Enfin, le quatrième jour, on apprit qu'il y avait un gouvernement. C'était un comité de douze membres qui assurait avoir été élu par des délégations de tous les groupes.

*
* *

A la suite de cette commotion, on put se croire revenu aux premiers temps de l'occupation, tant l'anarchie était complète. Cependant, il y eut peu de violences; on se connaissait assez pour se grouper entre gens ayant des intérêts similaires : peu à peu, les timides reprirent de l'assurance, on regarda autour de soi et l'on s'aperçut que les choses n'étaient pas aussi changées qu'elles en avaient l'air.

La plupart des membres du comité appartenaient au dernier convoi : c'étaient des gredins encore imbus de tous les vices et n'aspirant qu'à des jouissances immédiates et grossières; mais l'instinct de leur conservation les avertit que, s'ils voulaient se maintenir quelque temps dans la situation où ils étaient arrivés à la force des coudes, il leur fallait organiser au moins un semblant de direction. Leur premier souci fut de s'assurer une garde, et, comme ils avaient le droit de se méfier de leurs amis, ils trouvèrent plus simple d'enrôler à leur service les soldats de M. de Saint-Durand, qui, n'ayant pas autre chose à faire, saisirent avec empressement cette occasion de rendre encore quelques services à la colonie, en conservant leur solde.

Pour payer cette solde, le comité avait besoin de ressources. Or l'impôt ne rentrait pas, au milieu de ce bouleversement général. Le comité s'adressa aux résidents les plus connus pour avoir de grands approvisionnements, et ceux-ci ne refusèrent pas leur aide, mais ils demandèrent en échange qu'on leur assurât leurs propriétés, de sorte qu'il y eut bientôt à la tête des affaires un comité révolutionnaire qui ne pouvait subsister qu'avec le concours de l'armée et des propriétaires. Insensiblement, chacun rentra dans ses biens en faisant acte d'adhésion au nouvel état de choses; les manœuvres, qui manquaient de tout, durent encore solliciter du travail, mais ils obtinrent

d'être traités avec plus d'égards, en attendant que les circonstances permissent d'augmenter leur salaire.

Ce fut alors que la Petite-Gaule donna les preuves de sa puissante vitalité; malgré la crise qu'elle venait de traverser, le travail reprit partout et la richesse continua de s'accroître avec un merveilleux essor.

Les derniers événements avaient mis en contact toutes les classes de la population; les individualités autrefois le plus en vue s'effaçaient dans l'oubli et l'impuissance : il n'était plus question ni de M. de Saint-Durand ni de la comtesse de Noirjean; Nichette, en possession d'une des plus belles fortunes de l'île, ne faisait plus parler d'elle, mais c'était chez elle qu'on dînait le mieux. Le père Anselme était devenu un de ses familiers. Chamahut, qui commençait à grisonner, vivait dans la retraite avec Mélie, devenue trop grasse. Mais il s'était formé une opinion publique, dans laquelle se dessinaient de grands courants : un sentiment surtout se fit jour avec une extraordinaire intensité. On ne voulait plus, à aucun prix, admettre de nouveaux convois. La Petite-Gaule était décidée à faire respecter son indépendance.

Aussi, lorsque le bruit courut qu'un débarquement était encore imminent, ce fut une explosion de colère. Sans attendre l'initiative du comité, les résidents, emportés par une folie guerrière, se mirent à préparer des armes et à fabriquer des canots. Trois hommes résolus, montés sur une de ces frêles embarcations, réussirent, par une nuit noire et un temps atroce, à tromper la surveillance de la croisière, et ils gagnèrent l'île la plus voisine qui était une possession anglaise.

Là, ils se mirent en rapport avec le gouverneur et lui demandèrent si les habitants de la Petite-Gaule pourraient compter sur son concours pour secouer le joug de leur métropole. Le gouverneur les reçut poliment et leur répondit qu'il ne pouvait favoriser un soulèvement contre une nation amie, mais que, si la Petite-Gaule se révoltait effectivement et proclamait son autonomie, il y aurait là un fait accompli qui ne pourrait être envisagé qu'avec bienveillance par le gouvernement de la Grande-Bretagne.

Ces délégués n'avaient pas encore eu le temps de revenir de leur périlleuse mission que, sur l'annonce du débarquement projeté, le mouvement éclata dans l'île. Tous les hommes valides, armés de haches, de marteaux, de pelles et de pioches, ou simplement de pieux aiguisés, montèrent sur les canots creusés dans des troncs d'arbres ou formés de branches à peine équarries, et se dirigèrent simultanément vers l'un des croiseurs affectés au blocus. Une décharge d'artillerie chavira plusieurs de ces barques; un grand nombre d'hommes furent atteints par la mousqueterie. Mais la flottille était si nombreuse que plusieurs canots purent s'approcher du croiseur; on planta des grappins dans la coque, on monta à l'abordage, il y eut des corps à corps, et tout à coup le croiseur sauta en l'air : un des assaillants s'était emparé d'un revolver et avait mis le feu aux poudres.

La frégate prit alors le large en escortant le transport qui amenait le nouveau convoi, afin d'éviter une révolte à bord, et le second croiseur, ne pouvant à lui seul assurer le blocus, gagna la station voisine pour attendre des ordres.

La mer était ouverte.

Ce fut dans toute l'île un enthousiasme délirant. On éleva un monument magnifique aux citoyens morts pour l'indépendance, et ceux qui, après avoir pris part à l'opération, rentraient, blessés ou non, furent l'objet d'une ovation patriotique.

Quand ces nouvelles parvinrent à la métropole, la situation y était fort tendue par suite de crises intérieures et de complications étrangères. Les pouvoirs publics délibérèrent sur les mesures que comportait le soulèvement de la Petite-Gaule, et la première idée fut d'y envoyer des forces suffisantes pour rétablir le blocus, châtier la rébellion et en prévenir le retour. Puis on réfléchit que cela coûterait encore des hommes et de l'argent, qu'on allait s'engager de nouveau dans les aventures lointaines, sans profit possible, et que d'ailleurs ces gens-là demandaient simplement qu'on ne s'occupât pas d'eux. On ne pouvait aller du premier coup jusqu'à reconnaître l'indépendance de la colonie, mais il fut décidé qu'on l'abandonnerait à son sort et que la croisière ne serait pas rétablie. C'était pour la Petite-Gaule l'indépendance de fait.

Ces résolutions y furent accueillies avec une joie unanime. Elle fut de courte durée. A peine le bruit de la levée du blocus avait-il transpiré que des navires de diverses nationalités vinrent faire escale dans la baie Chamahut, offrant des marchandises de toute sorte en échange des produits du pays. Un bâtiment de guerre, sous pavillon britannique, mouilla dans les eaux de la Petite-Gaule, sans intentions hostiles, simplement pour protéger ceux de ses nationaux qui auraient des affaires à traiter avec les indigènes. Les déportés politiques qui avaient encore quelque argent, ou qui purent en recevoir, mirent à profit la liberté des mers pour prendre passage sur des bateaux marchands et regagner des terres plus civilisées. Quelques autres, mais en petit nombre, trouvèrent moyen de se faire emmener à divers titres. Le gros de la colonie ne bougea pas : à la Petite-Gaule, on vivait tant bien que mal, et comment aller ailleurs sans argent?

Mais les conditions d'existence dans l'île furent complètement bouleversées par l'introduction de l'élément étranger. Il arrivait un tas de gens qui ne connaissaient pas les usages et apportaient, sans souci des traditions locales, leurs habitudes souvent bizarres et parfois blâmables. On eut de la peine à se faire à ce nouveau régime. Des produits qui jusqu'alors étaient recherchés tombèrent à vil prix, et ceux qui les fabri-

quaient à grand'peine, hors d'état de soutenir la concurrence étrangère, passèrent de l'opulence à la misère. Tous les rapports de valeur furent pervertis. L'agriculture ne donnait plus de quoi vivre ; l'industrie végétait. Seul le commerce prit quelque développement. Mais les anciens résidents, avec leurs pratiques surannées et leurs vues étroites, ne profitèrent pas de ce développement. Ce furent des représentants des maisons étrangères, sans attaches dans le pays, qui centralisèrent presque toutes les affaires. On changea le comité sans obtenir d'amélioration, et les plaintes devinrent générales.

Il arriva des missionnaires anglais qui essayèrent de convertir la population à la religion réformée et jetèrent les bases d'une grande compagnie commerciale destinée à monopoliser l'exploitation de l'île. On voulut empêcher les agents de cette compagnie de poursuivre leur dessein, mais le stationnaire anglais intervint pour faire respecter la liberté du commerce, et comme on objectait qu'il s'agissait bien de liberté quand on était menacé de mourir de faim, le commandant déclara que, s'il était apporté quelque obstacle à la propagande des missionnaires et à leurs opérations accessoires, il avait ordre de bombarder.

Que pouvait une petite île contre une puissante nation? Il fallut bien se résigner, mais il n'y eut qu'une voix parmi les indigènes pour regretter l'ancien état de choses. Du temps du blocus, on était tranquille et heureux. On avait dû à Chamahut quelques années de prospérité. Il est vrai qu'alors on ne pouvait pas sortir de l'île, mais le pouvait-on davantage maintenant? Ceux qui avaient eu les moyens de partir étaient partis ; ceux qui restaient, c'étaient ceux qui n'auraient su où aller : ils étaient retenus par la nécessité et ils vivaient mal, tandis qu'autrefois ils avaient vécu dans l'abondance, sans travail excessif, au sein d'une société fermée où tout le monde se connaissait. C'était le bon temps. On ne devait plus le revoir.

Il se forma deux partis. L'un se composait de tous les individus que faisait vivre la compagnie anglaise, qui absorba peu à peu tout le commerce. L'autre, qui alla toujours s'affaiblissant, comprenait les survivants de l'ancien régime, obstinés à regretter un temps qui ne pouvait plus revenir. C'étaient d'anciens soldats de Chamahut, devenus un peu ganaches, qui se plaisaient à raconter aux jeunes gens les grandes batailles au prix desquelles s'était fondée la Petite-Gaule, les actions d'éclat, les faits d'armes isolés dans lesquels ils s'étaient couverts de gloire ; c'étaient de vieux cultivateurs qui redisaient, avec des larmes dans la voix, comment ils avaient fécondé des champs dont le revenu, désormais, suffisait à peine à entretenir leur chétive existence, et comme on était heureux alors, quand chacun était maître chez soi, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs. C'étaient aussi des femmes, un peu vieilles maintenant, qui rappelaient avec attendrissement leurs premiers succès, la force et l'adresse des hommes qui se disputaient leur cœur, les belles passions qu'elles avaient allumées, et les bons moments qu'on passait avec le vainqueur, quand l'autre était tué.

Chamahut voyait peu de monde. Une sorte de légende héroïque se forma autour de son nom. En lui s'incarna la grandeur déchue de la Petite-Gaule, et la demeure où il vivait à l'écart, au sein des consolations de la famille, était entourée d'une vénération presque superstitieuse.

Un reporter qui alla le voir, pour publier la relation de cette visite dans un journal illustré, le trouva, grave et doux, dans une jolie maison au milieu d'un jardin tout en fleurs, et essaya de le faire causer. Chamahut se montra très réservé sur le passé. Il dédaignait les récriminations. Cependant, quand le reporter lui parla des membres du comité qui était alors aux affaires, Chamahut ne put retenir l'expression de son sentiment :

— Je les connais, dit-il. Ce ne sont pas seulement des incapables, ce sont de malhonnêtes gens.

GASTON BERGERET.

FIN.

COURRIER LITTÉRAIRE

La mode est aux anecdotes sur le second Empire. Connaissez-vous celle-ci? Elle diffère des autres en ce qu'elle est vraie.

Après le dîner, aux Tuileries et à Saint-Cloud, pour éviter les conversations politiques, on faisait souvent la lecture à haute voix. Certain soir on entama *Trente et Quarante* d'Edmond About, alors dans toute sa vogue, et le capitaine Bitterlin fit beaucoup rire l'Empereur. Sur ces entrefaites, la cour partit pour Biarritz; l'Empereur restait seul à Paris. « Je finirai le roman en route, lui dit l'Impératrice, et je vous raconterai le dénouement. » Ainsi fut fait. A la gare de la Négresse, elle jeta, pour l'Empereur, un télégramme ainsi conçu: « Arrivés sans accident. Capitaine Bitterlin mort d'apoplexie. »

Les employés du télégraphe avaient alors l'habitude de communiquer aux journaux les dépêches du souverain et de la souveraine. Quelquefois—je l'ai su plus tard à mes dépens — ils les enjolivaient, ils y ajoutaient leurs commentaires et leur esprit. Celui qui transmit le télégramme ci-dessus, après y avoir rêvé quelque temps, accoucha du fait divers suivant qui fit le tour de la presse :

Encore un vieil ami de l'Empereur qui vient de disparaître! Le capitaine Bitterlin, dont *on connaît* les relations

intimes avec le chef de l'État, est mort subitement, frappé d'apoplexie. L'Impératrice a aussitôt télégraphié la triste nouvelle à l'Empereur qui en a été, nous assure-t-on, *très affecté*.

Pourquoi cette historiette me revient-elle en mémoire? Parce que, cette semaine, j'ai été, moi aussi, « très affecté ». J'ai perdu « un vieil ami » avec lequel j'ai passé des heures excellentes, j'ai appris la mort de Tartarin (1). Différemment, comme on dit à Tarascon, la douleur de sa perte est un peu compensée par le plaisir de lire ses dernières aventures et plus encore peut-être par la satisfaction, légèrement égoïste, de mieux comprendre la psychologie de ce grand homme et de le trouver absolument tel que je l'avais rêvé et désiré. La chose a son importance si, comme le dit le lieutenant Shipp, « le type tarasconnais, c'est le Français grossi, exagéré, vu dans une boule de jardin ». Je sais que, comme tous ses compatriotes, cet insulaire est rempli de malveillance contre la France et contre Tarascon. Il n'en est pas moins certain que Tartarin, c'est le Midi, et c'est aussi notre caractère national, en tant que le Midi a contribué à sa formation. « Oui, me direz-vous, il en est l'élément inférieur. » — Je crois qu'il en est, au contraire, l'élément prépondérant, et que, depuis cent ans, sous différents noms, c'est Tartarin qui nous gouverne.

Peut-être vais-je me brouiller avec les quelques amis que je m'étais péniblement créés, à la sueur de ma plume, dans la vallée du Rhône. Peut être vais-je partager les inimitiés soulevées par Daudet, m'exposer à recevoir, lorsque j'irai là-bas, une des flèches empoisonnées que les Tarasconnais ont achetées à la vente de Tartarin. Diable! Affronter « la colère de tout un peuple! » Pauvre de moi!

Ah! vai! Je n'y crois pas, à la colère des Tarasconnais contre Alphonse Daudet. D'abord, il a reconnu hautement que le saucisson d'Arles se faisait à Tarascon : c'est bien quelque chose, cela! Ils feignent de lui en vouloir : au fond, ils sont fiers de lui. Ils savent bien que, lui aussi, il en est du Midi, et qu'il en tient de Tartarin, coquin de sort!

Il en tient et il l'adore, son Tartarin, tout comme Cervantès adorait Don Quichotte, et, toujours comme Cervantès, il nous oblige à aimer son héros. Remarquez qu'il l'épure à chaque œuvre nouvelle, en détachant de lui et en incarnant dans des types secondaires les défauts réels du Midi : Costecalde, Excourbaniès, Bompard. Le premier et le second représentent, à des degrés divers, la jalousie, la rancune, la passion du bruit, la mobilité, servile ou insolente, qui rendent parfois ces populations ingouvernables. Bompard, ou « *l'eimposteur* » (*povre* Bompard! Je l'abandonne à regret, pas moins!), c'est le mensonge permanent et incurable, passé dans le sang, le mensonge « qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous ». Tartarin, lui, est la bonté même, et quant à ses fictions... Mais le mieux est de lui donner la parole :

Ah! vous nous appelez menteurs, nous autres de Tarascon! Mais nous ne sommes que des hommes d'imagination et de paroles débordantes, des trouveurs, des brodeurs, des improvisateurs féconds, ivres de sève et de lumière, qui se laissent prendre eux-mêmes à leurs inventions stupéfiantes et ingénues... Quelle différence avec vos menteurs du Nord, sans joie ni spontanéité, qui ont toujours un but, une visée scélérate... Oui, certes, on peut le dire, en fait de mensonges, quand le Nord s'en mêle, le Midi ne peut pas lui tenir pied!...

C'est vrai, soyons justes, le Nord ment quelquefois. Je ne sais si la blague parisienne est vraiment née à Tarascon comme le saucisson d'Arles, mais, d'où qu'elle vienne, elle a tout envahi, art, mœurs, politique et finances, surtout finances. Nous sommes dans le siècle des velléités. Chacun croit être ce qu'il a voulu être, avoir accompli ce qu'il a seulement rêvé. Que celui de nous qui n'a jamais « tarasconné », gaiement ou tristement, jette la première pierre au héros!

Je ne vous raconterai pas *Port-Tarascon* : je serais désolé de diminuer le plaisir que vous aurez à le lire vous-mêmes. Vous avez vu Tartarin grandir d'étape en étape, d'abord chasseur, puis voyageur, président du cercle, président du club Alpin, et quel président! Il vous reste à connaître Tartarin diplomate et homme d'état, Tartarin pasteur de peuples et fondateur de colonie comme Idoménée ou M. de Brazza; Tartarin comparé à Napoléon et se mirant avec complaisance dans cette comparaison, trahi par ses maréchaux qui s'appellent Excourbaniès et Costecalde, abandonné par sa Marie-Louise qui est une guenon, érigeant en Lascases l'aide-pharmacien Pascalon, ce doux félibre dont l'inspiration sort du bocal aux jujubes. Mais avec quelle bonhomie et quelle finesse il se dépouille, le rideau baissé, de cette défroque théâtrale, de cette redingote grise qu'il a endossée un instant! Avec quelle simplicité il se retire, sous l'indifférence de ses anciens admirateurs! Avec quel héroïsme il s'engage, bravant le mistral, sur ce pont dangereux qui sépare Tarascon de Beaucaire, n'emportant avec lui qu'un carton à chapeau qu'il agite en signe d'adieu! Abuse-t-il de son exil et même de sa mort pour lâcher un mot sublime, comme tout semble l'y autoriser? Sa mort? Mais elle passerait inaperçue si le ciel, qui n'oublie pas comme la terre, ne se chargeait de la notifier aux humains par un ou deux petits prodiges.

Voulez-vous que je vous parle sérieusement, ou presque? Peu d'hommes publics, en ce temps, ont possédé autant de bon sens que Tartarin. Cet admirable

(1) *Port-Tarascon, dernières aventures de l'illustre Tartarin*, par Alphonse Daudet. — Dentu.

bon sens est symbolisé par son adresse de tireur qui, vous le savez, était parfaitement réelle, quoiqu'elle ne se soit exercée que sur une cible ou sur une casquette. Au fond, personne n'a vu plus clair ni plus loin ni plus juste; jamais homme n'a été moins dupe des autres ni de lui-même.

Si je me laissais aller, je ne tarirais pas sur ce pauvre ami. Au moment de finir, je reçois une lettre de mon correspondant de Barbantane : « Ne craignez-vous pas, me dit-il, que l'histoire de Port-Tarascon ne porte un coup à la popularité renaissante de la politique coloniale, de cette politique que nous soutenons tous... excepté ceux qui n'en veulent pas, de cette politique, en un mot, que nous acclamons quand elle donne des succès et que nous exécrons en cas d'échec? »

Voilà la question franchement posée par l'abonné de Barbantane!

Je répondrai à peu près comme l'eût fait Tartarin lui-même :

« Enfant! (prononcez *ainfain*). Laissez rire les hommes d'esprit. On ne se moque que de ce qui vit. En France, toute lumière a son ombre, toute médaille son revers, tout capitole sa roche tarpéienne, toute histoire sa légende et tout chef-d'œuvre sa parodie. Auprès de chaque grande vérité naît et fleurit une grosse blague qui s'en nourrit, s'enroule fraternellement autour d'elle comme le lierre autour de l'ormeau. Et c'est bien ainsi. Tant qu'il y aura un grand Tarascon appelé Paris, avec son Tour-de-ville qu'on nomme le boulevard, l'ironie et l'enthousiasme feront route de compagnie, comme deux chevaux attelés ensemble. Ils se taquinent, ils se mordent! tout de même la voiture marche. La politique coloniale? Hé! mon Dieu, que disait Tartarin, le regretté Tartarin? « Du sang-froid! Du sang-froid! Pas *d'emballemain!* » C'est-à-dire pas de transsaharien, pas de Tripolitaine, pas de question de Zanzibar! Méditez les paroles du grand homme qui n'est plus, faites-vous-en une devise, à Barbantane et ailleurs... Té! c'est toute une politique! »

*
* *

Les musiciens sont poètes de droit. Aussi ne suis-je nullement étonné de trouver sur un volume de vers le nom de Camille Saint-Saëns. Je l'ouvre avec curiosité et sympathie. Dans ces *Rimes familières* (1) je remarque des écarts imprévus d'une pièce à l'autre. A des vers d'amateur, à des vers d'album, galamment et lestement tournés, succèdent des strophes d'un essor large et puissant. Peu de musique, beaucoup de pensée.

Peut-être ce petit recueil est-il la meilleure explication de certaine hégire qu'on n'a pas oubliée. De notre temps on n'est guère accoutumé à voir les auteurs applaudis prendre la fuite à la façon des boursiers malheureux et se dérober devant le succès comme les autres devant la liquidation. Vous commencerez à comprendre lorsque vous sentirez dans les vers de M. Saint-Saëns cette inquiétude, cette impatience hautaine, un peu morbide, des petites misères de la gloire. La gloire! Écoutez comme il en parle à un jeune homme qui la poursuit :

> Imprudent! Fuis la route où son clairon résonne;
> Elle mène à l'enfer.
> Si la déesse au front nous met une couronne,
> La couronne est de fer.

Et un peu plus loin :

> La gloire est infidèle, et c'est une maîtresse
> Plus âpre que la mort.

Ce sentiment revient sans cesse avec des expressions de plus en plus violentes, tantôt nuancé de colère et tantôt de dégoût; il déborde partout, inonde le livre de son amertume. Évidemment il était impossible à M. Saint-Saëns de se dire tout cela en prose. Seul, le vers peut traduire sans ridicule et sans orgueil le dédain du génie pour les hommages dont on l'accable. Parmi les lecteurs il y aura deux courants qui se prononceront. Les bonnes âmes, dont je suis, pleureront sur les tristesses du nouvel Olympio. Les durs-à-cuire diront : « Ces grands hommes sont des enfants gâtés. Ils ont la bouche mauvaise ce matin parce qu'ils se sont donné hier une indigestion de succès. »

Cette personnalité ombrageuse, passionnée, vibrante, d'une nervosité excessive, se complète par d'autres sentiments qui ne sont pas faits pour corriger la tristesse du premier. La femme, c'est l'ennemie : lisez la pièce intitulée *Sæva mater amorum*. En face du vieil idéal religieux, l'attitude est fière, sarcastique, provocatrice; elle n'est pas exempte d'une sorte de rodomontade qui, du reste, fait bien en vers. L'auteur se moque des pessimistes, mais alors comment caractériser le mouvement qui termine la pièce intitulée *Mors?*

> Ah! dit l'homme, autrefois, quand on avait l'espoir
> D'un bonheur éternel, on s'endormait au soir
> De la vie, on croyait que sous la froide pierre
> S'ouvrait un gouffre de lumière;
> La mort, alors, était un bien.
> Mais, quoi! Songer, en mon destin morose,
> Qu'après avoir vécu, je ne serai plus rien!
> — Crois-tu donc être quelque chose?

C'est du pessimisme assurément, non pas l'ignoble et lâche pessimisme de ce temps-ci, qui se laisse glisser dans le néant sans résistance et sans combat, mais le noble pessimisme de Byron et de Leopardi, qui confine à celui de Pascal, lequel conduit vous savez où.

J'aurais voulu citer la pièce intitulée *l'Arbre*. Mais elle est trop longue, et je n'ai pas le courage de la mutiler. C'est une sombre et profonde conception, avec des mots brusques, inattendus, saisissants, qui don-

(1) *Rimes familières*, par Camille Saint-Saëns. — Calmann Lévy.

nent le frisson. Il serait fâcheux que ce livre n'eût point vu le jour. Il dévoile un moi intéressant; il donne une forme personnelle à quelques-uns des malaises de l'âme moderne.

*
* *

Je lisais récemment le dernier volume paru de la *Bataille littéraire* (1), recueil des articles critiques de M. Philippe Gille, et j'admirais qu'une production incessante, au plus épais de la mêlée du journalisme, eût aiguisé, au lieu de l'émousser, cet esprit pénétrant. Songez que les livres pleuvent sur sa tête, et que l'année dernière a vu éclore quatorze mille cinq cents volumes! Philippe Gille fait tête en souriant à l'orage. Dans cette « bataille littéraire », il est le juge du camp, un juge impartial, prompt et sûr, et c'est plaisir de relire ces jugements après que le temps les a contrôlés et confirmés. Dès la première minute, il a vu ce qui était caduc et ce qui devait durer; il a séparé l'ivraie du grain, dit au public : « Lisez et brûlez, » ou bien : « Lisez et gardez. » Son silence était une condamnation.

Je suis encore plus étonné lorsque je découvre un chanteur dans ce critique alerte, dans ce journaliste infatigable, dans ce liseur et cet écouteur universel. Oui, cet esprit où tout passe contient des coins d'ombre, de solitude, de silence, où l'on peut se perdre et rêver. Doutez-vous? Lisez *l'Herbier* (2).

A vrai dire, c'est une réimpression. Mais l'auteur y a introduit un certain nombre de pièces nouvelles : *les Messagères*, *l'Esprit*, *le Baiser*, *Dédicace*, *le 5 Octobre* 1789. A elle seule, la seconde de ces pièces suffirait à donner du prix au recueil.

L'Herbier est un titre modeste, mais significatif, parfaitement approprié au livre. Attendez-vous à y respirer surtout les fleurettes séchées du souvenir, l'attendrissant et subtil parfum des regrets : quelques-uns légers, presque badins; d'autres émus, presque tragiques; tous discrètement voilés, gardant ce mystère, ce lointain qui est la poésie des apparitions.

Un art singulier a rangé ces pièces dans un ordre tel que la gamme des sentiments, de page en page, se décolore et s'assombrit. En sorte que le livre s'attriste en approchant de la fin, comme une vie humaine. On entend encore les flonflons de la salle de bal qui s'éteignent dans la nuit, et déjà on perçoit les vibrations solennelles du *De profundis* qui vont grossissant à chaque pas. Des émotions de la vingtième année nous avons passé à la songerie du déclin.

Songerie mélancolique, mais sereine, sans illusion consolatrice, mais sans colère et sans terreur! Les âmes mortes viennent voltiger autour de nous. Écoutez ce qu'elles disent :

Notre vie est l'indifférence.
Invisibles sans nous cacher,
Nous passons, dans notre silence,
Auprès de vous sans vous toucher.

Tarissez vos larmes sans causes,
Vous qui venez pleurer sur nous.
Si nous prenions souci des choses,
C'est nous qui pleurerions sur vous.

Ces vers me désolent et me charment. J'ai peur de penser comme le poète. Quel supplice pour les morts, s'ils peuvent encore aimer, d'assister à nos défaillances, à nos lâchetés et à nos chutes! Mais quelle torture pour nous, les vivants, de renoncer à la chère présence, à l'immatérielle caresse de ceux qui ne sont plus!

AUGUSTIN FILON.

(1) *La Bataille littéraire* (2me série), par Ph. Gille. — Havard.
(2) *L'Herbier*, par Philippe Gille. — Lemerre.

CHRONIQUE PARISIENNE

TOUT LE MONDE INTERVIEWÉ. — LES JURÉS EN CHAMBRE.
LA RESPONSABILITÉ DE GABRIELLE BOMPARD.

Aujourd'hui tout finit par des interviews. Mme de Girardin croyait dire jadis une grande vérité lorsqu'elle écrivait à Balzac : « Surtout n'oubliez pas que les journaux sont faits par les journalistes. » Voulez-vous voir l'intérieur d'un bureau de journal quarante ans après cette audacieuse affirmation?

*
* *

UN REPORTER. — Comment! Freycinet à l'Académie française? Très bien. (*Allant au téléphone.*) Allo! Voulez-vous me mettre en communication avec M. Pingard, à l'Institut? C'est vous, monsieur Pingard? Est-ce vrai que M. de Freycinet se présente?... Hein? Vous n'en savez rien? Il n'a pas encore écrit? Vous n'avez aucune nouvelle? Merci. Vous m'autorisez à publier ce que vous venez de me dire? Entendu. Allo! Allo! Voulez-vous me donner M. Jules Simon? Cher maître, que pensez-vous de la candidature de M. de Freycinet? Permettez que je prenne des notes. (*Il écrit.*) Ah! oui. Vous croyez que... (*Il continue à écrire.*) Au revoir, mon cher maître. Allo! Allo! Mettez-moi en communication avec M. Eiffel! Allo! M. Eiffel! Il s'agit de la candidature Freycinet... Qu'en pensez-vous?... N'est-ce pas?... C'est ce que je voulais savoir... Je vous remercie...

DEUXIÈME REPORTER. — C'est assez curieux. Déroulède a tiré en l'air. Il y a un nouvel échange de témoins.

PREMIER REPORTER. — En l'air!... (*Allant au téléphone.*) Allo! Allo! Voulez-vous me mettre en communication avec M. J.-J. Weiss?... Vous dites? M. J.-J. Weiss n'a pas le téléphone?... C'est trop fort!... Enfin, j'irai le voir... Avec M. Renan, alors? Cher et illustre maître,

Déroulède a tiré en l'air... Oui, c'est ça, je désirerais connaître vos idées là-dessus... Bien! Les Hébreux ne pratiquaient pas le duel? C'est très curieux... Ça vous est égal, d'ailleurs? Parfait... Je vous enverrai le journal demain matin... Allo! Allo! Voulez-vous me mettre en communication avec M. Deibler, le bourreau? Allo! Il n'est pas chez lui? Ah! il est en province...

Troisième reporter. — Oh! le pauvre cheval... Coupé en deux...

Premier reporter. — Où ça?

Troisième reporter. — Sur le boulevard.

Premier reporter (*allant au téléphone*). — Allo! Allo! Voulez-vous me mettre en communication avec M. Jules Simon? Allo! C'est encore moi, cher maître. Figurez-vous qu'un cheval vient d'être coupé en deux... Affreux, oui... Quelques mots sur les chevaux coupés en deux sur le boulevard? En effet, vous avez raison... la Société protectrice... Pendant que j'y suis... Vous avez lu l'histoire de ce compagnon de Stanley qui prenait des croquis pendant qu'un Arabe mangeait une petite fille à la croque-au-sel... Votre opinion sur l'anthropophagie?... Ah! vous désapprouvez... Mes compliments, cher maître; à bientôt... Allo! Mettez-moi en communication avec M. Ludovic Halévy, avec M. Zola, avec M. Sardou, avec M. Coquelin cadet, avec Mme Sarah Bernhardt, avec tout le monde. Allo!

*
* *

Mais le gros succès de la semaine revient sans contredit à l'interview des jurés de l'affaire Gouffé. Vous connaissez les détails. Eyraud et Gabrielle Bompard ne devaient passer en cour d'assises qu'à la fin du mois. Il fallait donc attendre encore trois semaines avant d'être fixé sur la condamnation. L'opinion publique frémissait d'impatience. C'est alors qu'un reporter eut l'idée ingénieuse d'aller demander aux jurés dans quel sens ils se prononceraient. Quelques-uns eurent un vague soupçon que ce bavardage serait mal vu par le parquet et refusèrent de parler. Ils alléguèrent qu'il leur était impossible de donner leur avis sur les criminels avant de les avoir entendus, et l'interviewer dut se contenter, non sans maugréer, de cette mauvaise raison. Les autres, avec la bonhomie qui caractérise les commerçants parisiens, furent enchantés de cette bonne fortune et ouvrirent leur âme au tentateur. Ils condamnèrent Eyraud à mort, Gabrielle Bompard à dix ans de travaux forcés. Le bruit que souleva cette condamnation en chambre eut pour effet de faire renvoyer les débats et de fournir ainsi à Eyraud trois ou quatre semaines d'existence supplémentaires. L'assassin de Gouffé a eu le bon goût d'en exprimer toute sa reconnaissance, et parmi les nombreuses œuvres de bienfaisance auxquelles la presse aura prêté son concours, celle-là ne sera pas une des moins importantes. Pour peu qu'à chaque session un reporter trouve moyen d'interviewer seulement un ou deux membres du jury, l'exécution d'Eyraud peut être renvoyée indéfiniment, et voilà le problème de la peine de mort résolu.

Que cela ne nous empêche pas de plaindre sincèrement les jurés! Pauvres diables! ils se faisaient une véritable fête d'être bien placés pendant les débats, de voir de près Gabrielle Bompard, de toucher la fameuse cordelière qui nous a privés d'un de nos huissiers les plus distingués, d'assister à la confrontation... C'est la fable de Perrette et du Pot au lait.

*
* *

Un mois nous sépare à peine des débats — à moins cependant d'incidents nouveaux — et l'on ne sait pas tout à fait si Gabrielle est ou n'est pas responsable. Ce n'est pas faute d'avoir consulté d'innombrables spécialistes. Le juge d'instruction a agi en cette circonstance comme un simple interviewer, et il a pris des conversations aux médecins-légistes. La question était la suivante :

« Un homme peut-il, par le moyen de l'hypnotisme, contraindre une femme à passer une cordelière autour du cou d'un huissier? »

Et par conséquent :

« Une femme peut-elle étrangler un huissier avec une cordelière sans en être aucunement responsable? »

Nous ne surprendrons pas nos lecteurs en leur disant que tous les médecins-légistes n'ont pas été du même avis; et, d'ailleurs, en général, il y a autant d'avis différents que de médecins-légistes dans les affaires criminelles. Les uns ont prétendu qu'il était bien difficile de pendre, même un huissier, sans se douter un peu de ce que l'on faisait; les autres, au contraire, affirment que dans l'état actuel de la science, la plupart des gens qui commettent des crimes n'ont pas la moindre notion de la gravité de leur conduite. Ce sont des inconscients, des distraits, des maniaques, des farceurs, des malades, des incompris, tout ce qu'on voudra, sauf des criminels. Il faut donc les soigner, leur donner de bons potages, les entourer d'affection, leur éviter les plus petits chagrins, étendre de la paille dans leur rue pour qu'ils n'entendent pas le bruit des voitures et non les punir.

Pour eux, Gabrielle rentre dans cette dernière catégorie. Avec quelques mois de soins assidus, elle pourra devenir une excellente mère de famille et, si l'occasion s'en présente, épouser un huissier qui n'aura dorénavant plus à redouter la fameuse cordelière. La cordelière sera une de ces fautes de jeunesse que le sage doit oublier et pardonner.

Telles sont les idées d'une notable quantité de médecins-légistes. Il ne nous appartient pas de mettre en doute leur haute valeur scientifique; en tout cas, il est impossible de contester les services de tout genre qu'ils rendent maintenant aux magistrats instructeurs. Rien qu'en examinant un criminel, en lui tâtant un

peu le pouls, on est arrivé à deviner à quelle heure il a commis le crime et quel jour ; quant à la victime, si son cou présente des traces violettes de corde, on déduit qu'elle a succombé à la strangulation ; si elle a la tête fracassée, on prouve péremptoirement que la mort est due à un instrument contondant, et à un instrument tranchant si la gorge est entr'ouverte.

Dans ces conditions-là, il est malaisé que les coupables vraiment dignes de ce nom échappent à la vindicte sociale.

***

En Belgique même, on n'échappe plus à la vindicte: il faut en prendre son parti. A peine MM. Laguerre et Déroulède avaient-ils eu le temps d'échanger quelques balles que les gendarmes les ont conduits en prison. C'est toujours une fête pour la gendarmerie belge, qui n'a pas beaucoup de distraction, que ces rencontres entre Français, d'ordinaire si pittoresques et si galantes.

Celle-là a été particulièrement chevaleresque. M. Déroulède a tiré en l'air, et M. Laguerre lui a aussitôt envoyé des témoins pour n'avoir pas essayé de le tuer. Les gendarmes n'ont pu contenir leur admiration, et ils ont été fiers d'arrêter de pareils adversaires.

La prochaine fois, le bras de M. Déroulède sera maintenu dans la direction de M. Laguerre, par un appareil mécanique, de manière à l'empêcher de tirer en l'air.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

L'éditeur Cassel de Londres va publier prochainement un volume *the Anglomaniacs*, qui est une satire très vive et assez curieuse de certains ridicules de la société de New-York. Cette satire a d'abord paru en articles non signés dans le *Century Magazine*, où elle avait été très remarquée. L'*Academy* en attribue la paternité à M. Burton Harrison, qui est un peu connu en Angleterre par deux recueils intitulés : *the Old fashioned Fairy-Book* et *Bric-à-Brac Stories*. Le correspondant du *Journal des Débats* rapportait, il y a quelques jours, certaines de leurs manies, celle qui consiste notamment pour les jeunes « gommeux » ou *mashers* à relever leur pantalon lorsque le câble leur annonce qu'il pleut à Londres, et à affronter avec indifférence la pluie et la boue quand il fait du soleil dans Hyde-Park.

***

Le livre du général Booth : *Dans les ténèbres de l'Angleterre et le moyen d'en sortir*, que nous annoncions récemment, fait beaucoup plus de bruit en Angleterre qu'on n'aurait pu s'y attendre. Le plan que propose le grand chef de l'armée du Salut pour diminuer le paupérisme en Angleterre consisterait principalement dans la création de colonies citées, sortes de workhouses volontaires qui seraient rattachés à des propriétés agricoles dans les colonies lointaines. Le général Booth a déjà reçu de nombreux encouragements. Les journaux anglais ont publié des lettres très favorables qui lui avaient été adressées par le cardinal Manning, par M. Gladstone, par les évêques de Durham et de Manchester et par certains romanciers connus, comme mistress Lynn Linton. Lundi, 17 novembre, un grand meeting s'est tenu à Exeter-Hall, où l'on a exposé les détails du plan du général Booth, dont l'exécution demandera beaucoup d'argent. Mais en Angleterre on trouve toujours de l'argent pour ces sortes d'entreprises. Le prince de Galles s'intéresse, dit-on, à l'œuvre projetée. Le duc de Fife a promis 100 £ (2500 francs). Sur 100 000 £ (2 500 000 francs), demandées par le général pour l'exécution de son plan et la création de colonies fermières. 38 000 £ (950 000 francs) ont été déjà souscrites. Des terrains aussi ont été donnés. Des prédications ont été faites, notamment par le vénérable archidiacre Farrar, qui a occupé, il y a deux mois, les journaux anglais de sa querelle avec ses éditeurs. Il y a plus: on fait circuler de tous côtés des listes de souscription signées par tous les ministres du culte.

***

L'idée de M. Antoine fait décidément fortune en Allemagne : après les Théâtres-Libres de Berlin, voici que Munich veut avoir à son tour son Théâtre-Libre bavarois. L'initiative de ce projet est due à un critique de talent, M. Jules Schaumberger, rédacteur en chef d'une revue hebdomadaire illustrée, *Münchener Kunst*. Aussi bien n'est-ce là qu'un épisode de l'héroïque résistance qu'oppose la capitale bavaroise à la centralisation de la littérature et de l'art allemands à Berlin. Munich, qui depuis cinquante ans était le centre artistique de l'Allemagne, n'entend pas se démettre de ce privilège en faveur de Berlin. Berlin, de son côté, n'épargne rien pour attirer à soi tout l'art de l'Allemagne.

L'Opéra de Munich inaugurant un nouveau système de mise en scène, le *Schauspielhaus* de Berlin s'est empressé de s'approprier le système nouveau avec d'importantes améliorations; Munich ayant organisé depuis deux ans des Salons annuels, Berlin vient de décider pour l'année prochaine l'ouverture d'une exposition annuelle internationale.

La rivalité est même devenue si vive que des scissions se sont faites dans les camps les plus unis. A un livre tapageur, *Rembrandt comme éducateur*, où un Allemand du Nord déclarait les Allemands du Midi indignes du nom d'Allemands, des Bavarois ont répondu par des brochures du même esprit et de tendances pareilles, mais excommuniant les Allemands du Nord. Dans le parti même des réalistes allemands, il semble que la section berlinoise tende à se séparer de la section munichoise : l'organe du réalisme allemand, la *Gesellschaft*, qui était dirigé précédemment par M. Bleibtreu de Berlin et M. Conrad de Munich, redevient la propriété exclusive de ce dernier, et paraît avoir renoncé à la collaboration des apôtres berlinois du parti. Enfin nous avons eu sous la main un opuscule publié à Munich où les wagnériens berlinois étaient traités de faux wagnériens.

Cette lutte se terminera-t-elle par le triomphe de Berlin? La chose est moins sûre qu'elle le paraît au premier abord : car l'importance de l'Académie des beaux-arts de Munich devient tous les jours plus considérable, et tous les jours aussi grandit le nombre des écrivains allemands qui viennent se fixer en Bavière. On sait que, à l'exception de Menzel, tous les peintres célèbres de l'Allemagne demeurent à Munich, lorsqu'ils ne s'attardent pas à Dusseldorf: MM. Gabriel Max, Defregger, de Uhde, Lenbach, etc. Le journal illustré *Fliegende Blätter*, l'âme littéraire de l'Allemagne contemporaine, ne cessera pas de sitôt d'être publié à Munich : les imitations berlinoises, les contrefaçons plutôt, qu'on en tente tous les jours, sont simplement grotesques. Et c'est à Munich que demeurent, parmi les écrivains de

l'ancienne génération, Paul Heyse et Ibsen, et le poète Martin Greiff; parmi les nouveaux venus, MM. Conrad, de Liliencron, Bierbaum, Schaumberger, etc.

*
* *

Les mœurs littéraires allemandes sont parfois bien singulières. On se rappelle l'histoire de feu Meissner, qui faisait écrire par un ami des romans et des poèmes dont il tirait tout l'honneur et tout le profit. Voici maintenant un cas encore plus extraordinaire. En 1861, un lieutenant d'artillerie, aujourd'hui colonel, M. H. Reder, publiait un volume, *Der Bayerwald*, où il décrivait des paysages de l'Allemagne du Sud : or depuis 1881 le conseiller aulique Maximilien Schmidt, de Munich, a fait paraître des récits dont l'action se joue en divers pays, mais pas du tout dans les régions décrites par M. Reder, et dont les descriptions sont copiées mot pour mot dans l'ouvrage de celui-ci. Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse de descriptions sommaires, d'une image poétique, par exemple, ou d'un trait de nature. La *Gesellschaft* met en regard des morceaux de trois ou quatre pages littéralement identiques chez les deux écrivains. M. Schmidt a bien déclaré qu'il avait autrefois communiqué pendant plusieurs semaines ses notes manuscrites à M. Reder : mais celui-ci le conteste formellement, et sa parfaite honorabilité autant que l'autorité de son très réel talent de poète ne permettent d'admettre l'explication du conseiller aulique Folie ou kleptomanie ? se demandent à ce propos les journaux allemands. Il est sûr en tout cas que M. Schmidt a poussé trop loin l'application du fameux axiome de Polydore Millaud, suivant lequel tout ce qui a paru depuis quatre ans redevient inédit.

*
* *

L'Opéra de Dresde vient de jouer avec un grand succès la pièce de Pierre Cornelius, le *Barbier de Bagdad*. Pierre Cornelius est le Bizet allemand. Comme Bizet, il est mort jeune, après avoir fait preuve d'un talent très hardi et très personnel ; comme lui, il a essayé d'introduire dans la musique des sentiments nouveaux et des formes nouvelles, sans renoncer tout à fait à la coupe traditionnelle de l'opéra. Le *Barbier de Bagdad* est la seule œuvre musicale contemporaine dont Wagner se soit toujours montré enthousiaste. C'est à son instigation que la pièce est entrée au répertoire de l'Opéra de Munich où elle n'a d'ailleurs été jouée qu'un très petit nombre de fois. Pour ne pas rester en retard sur Dresde, Munich, promet d'ailleurs pour cet hiver la représentation d'une œuvre posthume de Cornelius, *le Cid*.

*
* *

Vienne célébrera bientôt le centenaire de la naissance du poète Grillparzer, le plus génial des dramaturges allemands de ce siècle. Grillparzer avait été l'ami de Beethoven, dans les dernières années de la vie du maître : on sait que Beethoven, au moment de sa mort, songeait à écrire un opéra, *Mélusine*, sur un livret du poète. Le Burg-Theater promet de monter, à l'occasion de ce centenaire, un des grands drames historiques de Grillparzer, probablement *le Bonheur et la fin du roi Ottokar*, qui, malgré son titre, est une pièce pleine de vie et de mouvement.

*
* *

M. J.-A. Froude, l'historien anglais, cher aux lettrés pour l'admirable solidité toute classique de son style, mais connu surtout du public par ses éloges un peu paradoxaux de la conduite publique et privée de Henry VIII, vient de publier une biographie de lord Beaconsfield dont le trait le plus curieux est la sévérité avec laquelle il traite l'homme d'État anglais. M. Froude répète à tout moment et démontre, à l'aide de lettres et de documents venant de la famille de Disraëli, que celui-ci n'a jamais été un Anglais, n'a jamais compris un seul sentiment anglais. Le volume se termine par la constatation du néant qu'a été, en définitive, l'œuvre politique de lord Beaconsfield.

*
* *

Guillaume II ne dédaigne pas de remplir l'office de censeur. La police ayant refusé à M. Wildenbruch l'autorisation de représenter son dernier drame historique, dont le principal personnage appartient à la famille des Hohenzollern, l'auteur sollicita auprès de l'empereur la faveur de lui lire sa pièce. Guillaume II lui accorda une audience, mais bien que la lecture ait déjà eu lieu, on ne connaît pas encore la décision de l'empereur.

*
* *

On vient de découvrir dans le lycée de la ville de Schœlm en Allemagne un trésor; il s'agit d'autographes et de manuscrits de Humboldt, Stein, Leibniz, Schelling, Gottsched, Schlegel, Jacobi, Lutsov, Hoffmann, en outre plusieurs lettres de Frédéric le Grand. Ces papiers conservés dans les archives étaient noyés dans un amas de documents de médiocre intérêt; sans la curiosité d'un employé, ces richesses seraient encore enfouies et ignorées.

Revue bibliographique.

LA POLITIQUE OPPORTUNISTE, PAR M. JOSEPH REINACH (1).

Si Gambetta n'avait consulté que l'opportunité de chaque moment, il ne serait pas devenu sans doute pour des millions de Français le type le plus complet et le plus pur de la politique républicaine et du patriotisme. On démontrerait, sans paradoxe, que le grand patriote a dû le meilleur et le plus solide de sa gloire à tout ce qu'il a fait, dans la paix comme dans la guerre, contre l'opinion d'opportunité généralement répandue dans le monde. La résistance « outrancière » à l'invasion, l'exaltation nationale poussée à son extrême limite par les efforts de l'éloquence la plus fougueuse et de la volonté la plus impérieuse, dans tout le feu de la jeunesse, ont imprimé à la figure historique de Gambetta ses traits les plus durables. Les politiques, à cette époque, l'ont condamné, au nom de l'opportunité, et l'opportuniste d'alors, ce n'est pas Gambetta qui paraissait l'être, c'est Thiers.

On peut dire aussi que, dans la paix, le grand homme s'était fait un idéal de politique républicaine au delà des conceptions de son temps, et qu'il avait entrepris de mettre dans le gouvernement de la démocratie plus de cohésion, de discipline et d'unité que ses contemporains, et même ses propres électeurs n'en pouvaient supporter. Et c'est, en grande partie, pour cela même qu'il est tombé prématurément. Mais c'est aussi pour cela que son souvenir est durable parmi nous. C'est pour toutes les choses qu'il a conçues et voulues, au delà des possibilités étroites de l'heure où il parlait et agissait, qu'il a mérité de vivre au delà de ce temps dans la mémoire des hommes. « Opportunisme », si vous voulez, « opportunisme » encore et toujours, mais opportunisme supérieur, et qui dépasse de beaucoup les bornes de l'idée que l'on a pris l'habitude d'enfermer dans ce mot.

Ces réflexions nous sont venues à l'esprit, en lisant le titre du nouveau livre que M. Joseph Reinach nous offre : *la Politique opportuniste, 1880-1889*. Ce n'est pas un livre de définitions et de doctrine sur ce qui a été, ce qui doit être et ce que pourrait être la politique opportuniste. M. Joseph Reinach dit à peine d'un mot, dans une lettre-préface à

(1) Bibliothèque Charpentier. — 1 vol. in-18, novembre 1890.

M. Waldeck-Rousseau, qu'il entend par « politique opportuniste » celle de Gambetta, « la politique que Gambetta définissait la politique des résultats et qui était, par excellence, la politique républicaine et nationale ». C'est un peu bien vite dit, et l'on n'aurait peut-être pas été fâché de trouver dans la préface de ce livre un essai sur l'histoire, les origines, les développements et les variations de la politique ainsi nommée. M. Joseph Reinach eût été particulièrement bien placé pour l'essayer : ce serait en vérité une intéressante et amusante histoire. Mais il semble toujours un peu impertinent de demander un autre livre que celui qu'on vous offre. Je remercie l'amphitryon qui m'invite gracieusement à dîner et ne vais pas lui demander s'il n'aurait pas pu composer le menu autrement. M. Joseph Reinach a réuni un certain nombre d'articles et d'études qu'il a publiés depuis dix ans dans les journaux et fréquemment ici même, dans cette Revue : il a donné pour étiquette à son volume, sans tenir nullement à l'expliquer davantage, un titre dont on avait fait d'abord une raillerie et qui est devenu le nom historique d'un parti et d'une politique ; de la politique qui a dominé et domine toute cette période de notre histoire. Il le pouvait faire à bon droit sans nul doute ; et d'autant plus qu'on retrouve, en feuilletant son livre, la plupart des questions intérieures et extérieures qui ont marqué ces dix ans.

Si on nous demandait d'indiquer une préférence pour telle ou telle partie du recueil, nous donnerions le prix sans hésiter à tout ce qui concerne la politique extérieure. Il y a là, sur « la fausse politique de paix », sur « le déplacement de la question d'Orient », sur les « évolutions de la politique coloniale », sur « l'opinion publique en France et la politique extérieure », des pages pleines de vivacité, d'originalité personnelle, de patriotisme ardent, avec le résumé des notions les plus certaines et les plus durables sur la politique nécessaire de la France au dehors.

C'est peut-être dans la politique extérieure, dans la manière de la voir, de la comprendre et de la pratiquer, que « l'opportunisme » républicain a exercé chez nous son action la plus forte et la plus salutaire. La démocratie avait toute son éducation à faire en cet ordre de choses : Gambetta l'y a si bien aidée, avec son inspiration supérieure, que la France républicaine a su maintenir et propager les vraies traditions françaises avec plus de clairvoyance et de courage que la monarchie elle-même ne l'avait fait souvent. C'est là un très grand honneur, et c'est une bien heureuse fortune pour notre confrère M. Joseph Reinach d'y avoir eu sa part et de l'avoir prise avec tant de spontanéité et d'entrain.

Au reste les lecteurs de la *Revue* connaissent le journaliste, le polémiste, l'écrivain toujours vaillant et souvent éloquent de la « politique opportuniste » : nous n'avons pas à faire ici son éloge. Mais il nous sera bien permis de dire que ce recueil d'articles, écrits au jour le jour, sous le choc des circonstances, sera relu avec plaisir et avec fruit. Prétendrait-on, par hasard, que ce n'est pas à nous qu'il appartient de répondre aux reproches de ceux qui accusent le journalisme d'être tombé dans une lamentable décadence ? Mais il est bien vrai que cette œuvre quotidienne n'est pas si futile, lorsqu'un journaliste, comme notre confrère et collaborateur, peut tirer, presque au hasard, de la prodigieuse quantité d'articles qu'il a semés à tous les vents, de quoi composer un livre aussi honorable.

H. D.

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 14, première délibération de la proposition de loi tendant à modifier les droits de la femme sur la succession du conjoint prédécédé. Le Sénat, après avoir refusé l'urgence, décide de passer à la discussion des articles.

Le 18, M. Demole propose un amendement qui est adopté par 119 voix contre 102.

Chambre des députés. — Le 13, discussion du budget de la marine. M. Camille Raspail se plaint de ce que les dépenses faites au Tonkin ne permettent pas de doter convenablement les services de la marine, et il réclame l'évacuation de cette colonie. M. le vice-amiral Valon critique la plupart des institutions maritimes actuelles, et signale les réformes nécessaires. Il propose la constitution d'une commission d'études chargée de l'examen des questions maritimes.

Le 14, M. Barbey, ministre de la marine, répond au discours de M. Valon, et déclare qu'il sera très heureux de se guider d'après les avis de la commission que l'on veut instituer. M. Dreyfus dépose une proposition tendant à la nomination d'une commission d'enquête dont le ministre n'accepte pas les considérants. Une autre proposition de M. Cavaignac, portant simplement qu'il sera nommé une commission de 33 membres pour étudier les projets relatifs à la marine, est votée par 308 voix contre 175.

Le 15, M. Gerville-Réache, rapporteur, réfute les attaques dont son rapport a été l'objet de la part du ministre. Il constate que, tout en faisant des dépenses énormes, on n'a obtenu que, des résultats médiocres. Divers amendements sont rejetés et le budget est voté.

Le 17, vote des budgets des invalides de la marine et de l'Algérie. Discussion du budget des postes et télégraphes. Un amendement de M. Mir tendant à élever les crédits est renvoyé à la Commission sur la demande du ministre du commerce, M. Jules Roche. Discussion du budget des travaux publics.

Le 18, une interpellation de M. Laur au sujet du drainage de l'or français au profit des marchés étrangers est ajournée après le budget. Fin de la discussion du budget des travaux publics. Les députés de la Corse insistent pour l'achèvement de la ligne entre Vizzavona et Corte.

Le 19, M. Rivet réclame la suppression des réductions de place accordées aux congréganistes; cette proposition est votée par 269 voix contre 207. M. Germain demande pour les nouvelles lignes des constructions économiques.

Intérieur. — Pendant les dix premiers mois de 1890, le commerce de la France s'est élevé à 3 670 970 000 francs pour les importations et à 3 045 020 000 pour les exportations. Ces chiffres, comparés à ceux de la période correspondante de 1890, présentent une augmentation de 43 523 000 francs pour les importations et de 71 084 000 francs pour les exportations.

Faits divers. — A la suite des difficultés financières survenues sur la place de Londres et qui ont amené la liquidation d'une des plus importantes maisons de banque, Baring frères, la Banque de France a consenti à la Banque d'Angleterre un prêt de 75 millions en or, remboursable à trois mois.

Nécrologie. — Mort de M. Tardy, préfet du Tarn; — du peintre John-Lewis Brown ; — du colonel de cavalerie en retraite Pescheux-Duhautebourg ; — de l'intendant général en retraite Adolphe Bouché; — de M. Génot, inspecteur en retraite du service des poids et mesures; — du général de Séliverstoff, ancien chef de la police impériale de Russie.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1053)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 TOME XLVI 29 NOVEMBRE 1890

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

Schopenhauer.

Dans le courant de ce dernier demi-siècle, la France, dont le développement avait été jusqu'alors essentiellement original, s'est ouverte aux influences du dehors : certains écrivains étrangers, introduits par des analyses, des imitations et des traductions, ont exercé sur la pensée française une action incontestable, égale ou presque à celle qu'ils ont eue dans leur propre patrie; quelques-uns mêmes — pas toujours ceux qui en auraient été les plus dignes — ont été l'objet de véritables engouements. C'est, entre tous, le cas du philosophe Arthur Schopenhauer. Sa nationalité — dont il n'était d'ailleurs pas fier — n'a point empêché ses écrits de s'acclimater en France. Son nom est devenu presque populaire. Il a été accepté comme un guide, comme une sorte de directeur de conscience, par une jeunesse désabusée et triste, qui a pris pour refrains habituels ses plus lugubres aphorismes, qui s'est appropriée ses habituels paradoxes. En même temps, il devenait un objet de haine ou de mépris pour ceux qui voyaient un danger national dans cette tendance de l'esprit contemporain. Les uns apportaient sa doctrine comme le dernier résidu de la suprême sagesse; les autres, très troublés, la repoussaient comme un ferment de corruption. Les premiers prêchaient après lui, avec un sérieux un peu comique, la renonciation bouddhique et l'anéantissement volontaire de l'espèce humaine; les seconds, cédant à de vaines inquiétudes, apercevaient déjà la terre dépeuplée et ses derniers habitants attendant la mort bienfaisante dans des contemplations de fakirs. Il y avait entre les uns et les autres cette notable différence que les Schopenhaueriens ne prenaient pas les vaticinations de leur augure pour autre chose que ce qu'elles sont : de jolies phrases qui ont sans doute raison, mais qui ne mènent à rien; tandis que les anti-Schopenhaueriens croyaient peut-être de bonne foi à la réalité du péril. Les deux groupes ennemis, d'ailleurs, comprenaient également mal les textes qu'ils se jetaient à la tête. Ils jugeaient Schopenhauer par ses boutades. Sa philosophie, qu'il aime à proclamer coordonnée dans toutes ses parties, et à tel point qu'on n'en peut comprendre un fragment sans avoir tout ce qui le précède dans la mémoire, leur demeurait inconnue.

M. Challemel-Lacour, M. Th. Ribot, M. James Sully, d'autres encore, leur avaient exposé ce système : ils n'en avaient retenu que les maximes détachées, et c'est d'après ces maximes qu'ils le reconstruisaient à leur manière. En sorte qu'il y eut bientôt deux Schopenhauer : le vrai, l'auteur d'un gros ouvrage, *le Monde comme volonté et comme représentation*, et de plusieurs autres qui le complètent, qui restait oublié, sans lecteurs et sans influences; et le faux, tronqué, dénaturé, dont on faisait un oracle ou un épouvantail. Eh bien, c'est ce faux Schopenhauer surtout que nous étudierons, parce que c'est en lui que s'est incarné tout un courant d'idées. Le vrai se consolerait de cette suprême injustice : il était idéaliste; il croyait que les phénomènes n'ont de réalité que dans notre esprit; il ne pourrait donc pas s'étonner qu'il en soit de même des

(1) Voy. la *Revue* des 7 juin, 30 septembre, et 1er novembre.

philosophes. Peu importe ce qu'ils ont écrit : la grosse affaire, c'est de savoir comment ils ont été compris.

Le premier problème que soulève l'étude de Schopenhauer — problème qui ne rentre pas entièrement dans notre sujet et que nous nous contenterons d'indiquer — c'est celui du rapport entre sa philosophie et sa vie. Sa philosophie est un pessimisme radical, intransigeant, absolu, qui conclut à la loi suprême de la souffrance et au désespoir universel. Sa vie n'eut rien de particulièrement malheureux, et fut, jusqu'à un âge avancé, celle d'un homme un peu excentrique si l'on veut, mais en somme pareil à tous les autres. Il avait un goût prononcé pour l'étude; après avoir été contrarié pendant un temps assez court, il put le satisfaire, d'autant plus que son père l'avait laissé dans une honnête aisance. Cette aisance, il l'appréciait vivement, n'étant point de ceux qui croient la pauvreté nécessaire à l'homme de pensée, comprenant très bien, au contraire, que s'il avait eu à pourvoir aux nécessités matérielles de son existence, il n'aurait point pu travailler librement comme il le fit. Quoiqu'il conclût, théoriquement, à la nécessité de l'ascétisme, il ne se condamna pas à le pratiquer : il évita, c'est vrai, de se marier, et par principe; mais il ne résista pas aux ruses du génie de l'espèce, et il eut un fils naturel. Cet accident le mettait en contradiction flagrante avec lui-même. Il ne s'en affligea pas outre mesure, et si sa jeunesse et sa maturité ne furent pas d'un Don Juan, du moins ne furent-elles pas sevrées de plaisirs. Le succès lui semblait aussi vain que les autres vanités humaines; pourtant, il voulut tirer parti de son talent, et, de ce côté-là, il eut quelques déceptions : son grand ouvrage parut au milieu de l'universelle indifférence, et il ne put pas arriver à se faire une place dans l'enseignement officiel; mais son *Essai sur le libre arbitre* fut couronné par l'Académie de Norvège; la gloire vint à lui, d'autant plus douce sans doute qu'elle s'était plus fait attendre, et il eut une vieillesse heureuse, entourée de disciples amis. Il avait démontré que le présent seul existe, que par conséquent il est absurde de craindre l'avenir, la mort surtout : cela ne l'empêcha pas de s'enfuir devant le choléra, qu'il eut la bonne fortune d'éviter. Sa santé était excellente, entretenue par une hygiène attentive. Son égoïsme naturel le préserva toujours de ces mouvements de passion qui sont si déplorables à l'équilibre d'une existence tranquille : en 1813, il offrit un sabre d'honneur à l'un de ses amis qui allait combattre Napoléon, mais lui-même il évita le dangereux et fatigant héroïsme de la guerre nationale. Et jusqu'à la fin de sa carrière, il passa de même, sans les sentir, à travers les tracas auxquels se condamne la foule imbécile des hommes qui n'ont pas approfondi l'essence des choses... On pourra dire qu'une telle vie ne fut pas conséquente, qu'elle ne fut pas généreuse, les plus sévères diront qu'elle ne fut pas digne; personne ne pourra l'appeler malheureuse.

Mais le bonheur ou le malheur ne dépendent pas des événements extérieurs : nous les portons en nous-même (voir le quatrième livre du *Monde comme volonté*). Or, si cette observation de notre auteur est vraie, nous serons amenés à reconnaître qu'il fut plutôt malheureux, malgré la tranquillité et la douceur de son existence. Il tenait de son père, qui s'était suicidé, une disposition naturelle à la mélancolie. Dès sa première jeunesse, il était enclin à la tristesse, et à une tristesse irrésignée : sa mère, en 1815, lui reproche ses « plaintes sur des choses inévitables », ses « mines renfrognées », ses « jugements bizarres » qu'il prononce « d'un ton d'oracle », ses « lamentations sur la sottise du monde et la misère humaine ». Il évitait la société, il vivait retiré, enfermé en lui-même, avec une sauvagerie qui n'était point de son âge, et qui l'éloignait même de sa mère.

Le premier portrait que nous possédons de lui — il avait vingt et un ans — nous montre une belle tête de jeune homme, aux traits réguliers, au nez fin, au front large et haut qu'entourent des cheveux bouclés, aux yeux bleus grands ouverts, que gâte seulement une bouche dont les coins se relèvent avec une expression dédaigneuse, presque sarcastique. Et c'est ce trait de sa physionomie qui devait aller en s'accentuant : plus tard, une légère calvitie élargit encore son front, derrière lequel se dressaient des touffes de cheveux rebelles, presque debout; les yeux, pénétrants et froids, s'enfoncèrent sous des sourcils épais; des rides labourèrent la figure, et le pli des lèvres, amincies sur la bouche édentée, devint dur, presque cruel. Aussi, l'impression que le « sage de Francfort » faisait, dans ses dernières années, sur ceux qui l'approchaient, était-elle plutôt pénible. On devinait sa supériorité : un Italien, raconte son biographe Gwinner, l'aborda un jour dans la rue en lui disant : « Monsieur, vous devez avoir fait quelque chose de grand, je ne sais pas quoi, mais je le devine à votre regard. » Mais cette supériorité inquiétait, comme si elle avait quelque chose de malsain. Et, pour peu qu'on causât avec lui, l'inquiétude augmentait, tournait à l'obsession. Il parlait lentement, discourant plutôt qu'il ne causait, traitant toujours des sujets sur lesquels il méditait habituellement, c'est-à-dire de la lamentable condition des hommes, de la misère inhérente à la vie, de la souffrance de tous les êtres, du néant dont nous sommes enveloppés. Et cela faisait froid. Autrefois, sa mère lui reprochait de l'empêcher de dormir. M. Challemel-Lacour, qui le vit une année avant sa mort, n'en dormit pas non plus : il crut sentir passer sur lui un souffle du néant. Les biographes sont d'ailleurs unanimes à relever certains traits douloureux, presque maladifs, de son caractère : une crainte continuelle devant toute sorte de dangers imaginaires; mille précautions en affaires comme en hygiène; une méfiance toujours en éveil qui fait penser à un commencement de délire de la persécution. Oh ! point de

folie, quoi qu'aient prétendu certains de ses détracteurs, mais un germe morbide d'inquiétude, une angoisse latente, disproportionnée à ses causes, qui le suivait pas à pas dans la vie, l'état douteux de beaucoup d'hommes qui ne sont pas malades d'esprit, mais qui ne sont pas entièrement sains, et qui, comme des écorchés, souffrent réellement et cruellement des moindres piqûres, de celles-là mêmes dont les autres ne s'aperçoivent pas.

Ainsi, Schopenhauer était de ceux dont on peut dire qu'ils ont tout pour être heureux, et il fut malheureux : non pas par la faute des circonstances extérieures, mais par celle de son organisation particulière. Il y eut dans son cas un excès de sensibilité, et il n'y eut pas autre chose. C'en fut assez pour donner le ton à sa philosophie, qui devait devenir le *credo* de tous ceux, si nombreux aujourd'hui, qui souffrent de la même hyperesthésie. Il l'a bien vu lui-même. Et il a imaginé une théorie de la douleur qui correspond exactement à un cas particulier ; avec une rare puissance d'analyse, à travers des images frappantes d'éclat et de précision, il montre la douleur se développant sans cesse, devenant plus aigre et plus envahissante, à mesure que l'on monte dans la série des êtres : elle n'atteint que la volonté, mais elle s'accroît en degré avec la connaissance : « La volonté est comme la corde d'un instrument, l'obstacle qui le froisse produit la vibration ; la connaissance est le fond sonore, la douleur est le son. » Plus l'instrument est parfait, plus la résonance est profonde, plus les vibrations rapprochées produisent des sons aigres et déchirants.

C'est ainsi que le monde inorganique ne connaît pas la douleur ; l'animal, quelque imparfait qu'il soit, souffre déjà. « A mesure qu'elle s'élève sur l'échelle animale, la douleur croît en proportion. Elle est encore infiniment faible chez les espèces inférieures ; de là vient, par exemple, que les insectes coupés en deux, et qui ne sont plus reliés que par un intestin, mangent encore. Chez les animaux supérieurs, la douleur n'approche pas de celle de l'homme, par suite de l'absence des idées et de la pensée. » Notez encore que, d'après notre philosophe, un développement de la faculté de jouir ne correspond pas au développement de la faculté de souffrir, au contraire : en sorte que l'être le plus parfait qu'on puisse concevoir nous apparaît comme une sorte de machine merveilleusement organisée pour la souffrance et impropre au plaisir, comme un instrument dans lequel la douleur éveillerait de longs échos et qui n'aurait pas de cordes pour exprimer la joie. Si d'aventure un tel être se fait philosophe, de toute nécessité il sera pessimiste : et il se complaira dans son pessimisme, puisqu'il y trouvera à la fois l'explication de son état moral et la certitude consolante de sa supériorité.

Il y a donc un rapport constant entre le pessimisme et le pessimiste, quand bien même on ne trouve dans la vie de celui-ci aucune cause particulière de souffrance positive. Fruit d'une certaine disposition de l'être physique, intellectuel et moral qui le produit, le pessimisme sera pour le moins autant un état psychologique qu'une doctrine ; comme état psychologique, il variera avec chacun ; comme doctrine, il manquera de fixité. Chacun des disciples de Schopenhauer, Gwinner, Frauenstaedt, M. de Hartmann, etc., le comprendra à sa manière et l'expliquera d'après soi-même ; et les profanes qui ouvriront ses gros livres les modifieront encore davantage, jusqu'à en dénaturer le sens, comme l'ont fait entre autres la plupart des jeunes romanciers qui s'en sont emparés.

C'est ici le moment d'établir une distinction, sur laquelle on ne saurait trop insister, entre le pessimisme et la misanthropie.

Le pessimisme est une doctrine inoffensive et triste, plus spéculative que pratique, qui n'exerce qu'une médiocre influence sur la conduite de la vie. Elle repose sur une observation générale de l'ensemble des phénomènes, qui dans leurs jeux incessants ne manifestent jamais en définitive que le désir et la lassitude, et sur une analyse plus particulière du sort de l'humanité, qui est plus douloureux parce qu'il est plus conscient, parce que l'homme a la notion de sa tristesse et de sa fugacité. Si l'on cherchait l'idée principale autour de laquelle le pessimisme groupe ses fatales déductions, on trouverait, je crois, que c'est l'idée de la mort. Par une suprême contradiction, ce qu'il reproche le plus amèrement à cette existence de misères, c'est d'être transitoire. Schopenhauer, pour son compte, est revenu maintes fois sur ce point ; il l'a traité avec une lucidité qui ne laisse subsister aucun doute :

A la rigueur, dit-il dans un de ses morceaux les plus caractéristiques, l'existence de l'individu humain est confinée dans le présent, et comme celui-ci ne cesse de s'écouler dans le passé, son existence est une chute perpétuelle dans la mort, un continuel trépas ; sa vie passée, en effet, à part le retentissement qu'elle peut avoir dans le présent, à part l'empreinte de sa volonté, qui y est marquée, est maintenant bien finie, elle est morte, elle n'est plus rien : si donc il est raisonnable, que lui importe qu'elle ait contenu des douleurs ou des joies? Quant au présent, entre ses mains mêmes, perpétuellement il se tourne en passé ; l'avenir, enfin, est incertain, et tout au moins court. Ainsi considérée selon les seules lois formelles, déjà son existence n'est qu'une continuelle transformation du présent en un passé sans vie, une mort perpétuelle. Voyons-la maintenant à la façon du physicien : rien de plus clair encore ; notre marche n'est, comme on le sait, qu'une chute incessamment arrêtée ; de même la vie de notre corps n'est qu'une agonie sans cesse arrêtée, une mort d'instant en instant repoussée ; enfin, l'activité même de notre esprit n'est qu'un ennui que de moment en moment on chasse. A chaque gorgée d'air

que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer et que nous chassons. Ainsi nous lui livrons bataille à chaque seconde; et, de même, quoique à de plus longs intervalles, quand nous prenons un repas, quand nous dormons, quand nous nous réchauffons, etc. Enfin, il faudra qu'elle triomphe, car il suffit d'être né pour lui échoir en partage; et si un moment elle joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. Nous n'en conservons pas moins notre vie, y prenant intérêt, la soignant, autant qu'elle peut durer : quand on souffle une bulle de savon, on y met tout le temps et les soins nécessaires, pourtant elle crèvera, on le sait bien

Ce morceau, dont on excusera la longueur, nous fournit un exemple frappant des idées fondamentales du pessimisme. Et, comme le note plus loin, l'auteur, avec beaucoup de perspicacité, prévient de s'y abandonner : « De toute cette suite de réflexions naît une humeur un peu mélancolique, l'air d'un homme qui vit avec un seul grand chagrin et qui, dès lors, dédaigne le reste, petites douleurs et petits plaisirs. » Ne reconnaissez-vous pas là l'*Ecclésiaste* et son refrain désolé ou, plus près de nous, ce délicieux Jacques de *Comme il vous plaira*, dont la tristesse était faite « de l'essence de trop de choses » ?

Tout autre est la misanthropie qui, elle, n'est point inoffensive. Elle ne fixe point son attention sur les grandes lois de la nature, pour en faire ressortir le caractère fatal et désolant. C'est l'homme seul qui sert d'objet à sa dangereuse perspicacité; et, oubliant qu'il n'est point un être isolé dans le monde, le dégageant de la tyrannie des faits extérieurs qui pèse si lourdement sur lui, elle l'examine et le critique en lui-même, avec une inintelligente malveillance, lui reprochant, non seulement d'être ce qu'il est, mais aussi de ne pouvoir être autre chose. Elle insistera, par exemple, sur les obscurs liens qui l'attachent encore à l'animalité, et voudra lui en faire crime, comme s'il était coupable de ses origines. Elle l'accablera sous le fardeau des motifs extérieurs et intérieurs qui gouvernent sa volonté, non pour le plaindre de sa faiblesse à s'en délivrer, mais pour constater son esclavage avec une joie mauvaise. Elle pénétrera dans les arcanes de sa conscience, pour s'indigner des idées qui s'y élaborent, sans tenir compte des efforts qu'accomplissent son intelligence et sa bonté pour faire éclater le jour dans ces ténèbres. Après avoir constaté, en le déplorant, le caractère relatif du bien et du mal, elle se plaira à montrer l'homme préférant d'instinct celui-ci à celui-là — oubliant ou feignant d'ignorer que l'idée du bien est, après tout, une fleur de son cerveau. Déloyale et cruelle, injuste et tracassière, haineuse, hypocrite, avide, la misanthropie se réjouira de ses observations les plus affligeantes, et s'enfermera dans son mépris infécond de l'humanité. Plus encore que le pessimisme, elle est un état d'âme plutôt qu'une doctrine; mais elle est malsaine, et s'explique presque toujours par quelque difformité physique ou morale : par une de ces maladies qui, en vous privant de toutes joies, vous font envier celles qu'ont les autres, ou par un orgueil démesuré qui vous incite à chercher dans l'abaissement du prochain la preuve de votre propre supériorité.

Il serait cependant injuste de dire que, si le pessimisme est la philosophie des désabusés et des tristes, la misanthropie est celle des méchants. L'homme est heureusement un tissu de contradictions : l'une de ses plus piquantes est à coup sûr celle qui fait souvent des misanthropes décidés — de ceux dont les discours et les écrits étalent avec la plus cynique complaisance les travers, les difformités, les laideurs de la pauvre humanité — des êtres bienveillants dans la pratique de la vie, charitables, ou même prompts à s'attendrir. Le cas est fréquent, en somme, de ces parleurs incisifs qui injurient les hommes et leur font tout le bien qu'ils peuvent. Sans doute, leur bonté est presque toujours nuancée de mépris, et beaucoup d'entre eux affectent de proclamer, avec des mots spéciaux, que c'est le dédain qui les pousse à l'indulgence et la haine à la charité. Mais ils se trompent sur eux-mêmes. En réalité, il y a simplement divorce entre leur cœur et leur esprit : celui-ci s'est aigri, corrompu, vicié, à travers les déceptions d'amour, d'intérêt, d'ambition, d'amitié, et c'est lui qui pense, lui qui parle, lui qui écrit; celui-là est resté bon quand même — comme le prouvent des actions qui ne sont pas toujours réfléchies, où rentre, dirait M. de Hartmann, une large part d'inconscient.

Eh bien, Schopenhauer est à la fois pessimiste et misanthrope, quoique chez lui le pessimisme soit plus vivace, plus sincère que la misanthropie. Il l'a butiné partout : avec une avidité de collectionneur, il a sucé le fiel et l'absinthe de toutes les littératures, recueillant les aphorismes les plus désolés des sages de l'extrême Orient, des poètes de la Grèce ou de Rome, des mystiques du moyen âge, heureux comme d'une découverte précieuse chaque fois qu'une image brillante des Védas ou une formule précise de Lucrèce lui fournissait un vêtement nouveau pour sa pensée toujours la même. Guidé par le même instinct, il fouillait les sciences qui se développaient autour de lui, demandant à la vie des animaux, ou à celle des plantes, ou à celle du globe, des preuves à l'appui de sa théorie de l'universelle douleur. Ou encore, aux maximes qu'il extrayait des livres, aux faits que lui procuraient les savants, il ajoutait ses propres observations sur le monde, sur la vie, sur les hommes : observations singulièrement lucides, pénétrantes, aiguës, dirigées par un parti pris de malveillance, mais avec une exceptionnelle perspicacité, et exprimées sur un ton d'humour âpre qui les incruste dans le souvenir, en un style qui n'a rien de commun avec le jargon abstrait qu'affectionnent les philosophes.

Les notions de sources différentes ainsi puisées

dans les domaines les plus divers, Schopenhauer excelle à les coordonner : et c'est dans cette partie de son travail que reparaît le métaphysicien bourré d'idées générales qu'il est dans l'âme, le bonhomme imperturbablement systématique qui fait tout rentrer dans son système. Tout lui est bon : un vers de *Faust*, une sentence de Cicéron, un fragment de Mme Guyon, un article de Mathias Claudius, une anecdote sur l'abbé de Rancé, une formule de Kant, Laocoon, Winkelmann, Stobée. Les citations, les faits, les idées, les personnages de la mythologie, de l'histoire, de la littérature, les dieux, les bêtes et les plantes, sont mis au même plan, invoqués au même titre, analysés avec le même parti pris. Et de tout cela sort le système qui a été si souvent exposé, et qui se résume lui-même à chaque instant dans de brèves sentences, dignes de l'Ecclésiaste par la concision énergique ou le chaud coloris de leur découragement : « La vie oscille, comme un pendule de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. » — « La vie est une rue pleine d'écueils et de gouffres : l'homme, à force de prudence et de soin, les évite, et sait pourtant que, vînt-il à bout, par son énergie et son art, de se glisser entre eux, il ne fait ainsi que s'avancer peu à peu vers le grand, le total, l'inévitable et l'irrémédiable naufrage, qu'il a le cap sur le lieu de sa perte, sur la mort : voilà le dernier terme de ce pénible voyage, plus redoutable à ses yeux que tant d'écueils jusque-là évités. » — « Nulle satisfaction faible ne peut durer ; il n'est point de bonheur positif. » — « Jamais de but vrai, jamais de satisfaction finale, nulle part un lieu de repos ; » etc. — Un véritable arsenal de citations, une foule d'images et de sentences qui toutes expriment sous des formes infiniment variées la même idée, laquelle est elle-même le fond, l'axe de la doctrine morale de Schopenhauer, à savoir que la souffrance est l'état *positif* du monde, qu'elle nous domine et que la seule sagesse est de le constater.

Lorsqu'il parle de l'homme en général, ou de certaines catégories d'hommes, Schopenhauer trouve en abondance des formules méprisantes ou haineuses, qui l'ont fait passer pour un féroce misanthrope. Ce sont, d'ailleurs, des lamentations qui n'ont rien de nouveau : le monde est une vaste mascarade, où chacun se donne pour autre que ce qu'il est, afin de mieux atteindre son but caché. L'homme n'est que faiblesse, méchanceté et bêtise, comme peuvent le constater les médecins, les juristes et les théologiens, qui le voient au naturel. Il regarde en ennemi celui qu'il appelle improprement son prochain et se tient toujours, avec raison, en garde contre lui, sauf quand il cède à sa paresse, à son égoïsme ou à sa vanité, qui lui impose alors l'apparence de la confiance. Il n'est sincère que dans la pratique de ses vices. En somme, il est fort inférieur aux bêtes, au chien surtout, qui sont pour lui comme une raison d'exister : « Je dois l'avouer sincèrement, la vue de tout animal me réjouit aussitôt et m'épanouit le cœur, surtout la vue des chiens et celle de tous les animaux en liberté : les oiseaux, les insectes, etc. Au contraire, la vue des hommes excite presque toujours en moi une aversion prononcée, car ils m'offrent, à peu d'exceptions près, le spectacle des difformités les plus affreuses et les plus variées : laideur physique, expression morale de passions basses et d'ambition méprisable, symptômes de folie et des perversités de toute sorte et de toutes grandeurs, enfin une corruption sordide, fruit et résultat d'habitudes dégradantes ; aussi je me détourne d'eux et je fuis vers la nature, heureux d'y rencontrer les bêtes. » Chaque nation est traitée isolément aussi mal que l'espèce dans son ensemble : les Italiens sont impudents, les Américains sont vulgaires, les Français sont les singes de l'Europe, les Allemands imitent tout le monde, et font bien, parce que par eux-mêmes ils ne peuvent rien produire de bon : ils sont d'ailleurs, depuis les temps les plus reculés, fameux pour leur ivrognerie ; il y aurait bien les Anglais, mais leur « infâme bigoterie » les a dégradés. Stupides et mauvais par nature, les hommes trouvent encore le moyen de se gâter par l'exercice de leurs divers métiers, qui les déforment. Il n'y en a pas de pire que celui de professeur, de professeur de philosophie surtout. Les professeurs de philosophie, à l'exception de Kant, ne sont jamais que des ânes, des crétins ou des charlatans : Hegel, surtout, qui traîne après lui tout un troupeau d'imbéciles, et qui de temps en temps est invectivé avec des injures de charretier.

Ce sont ces invectives contre les hommes que les sectateurs de Schopenhauer ont précisément recueillies. Ils n'ont pas vu qu'au fond elles ne sont que des boutades : le sage de Francfort, qui aimait à causer pour le moins autant qu'à écrire, donnait à sa pensée, comme tous les causeurs, la forme la plus piquante qu'il pouvait, au risque de l'exagérer. Extraites une à une de son œuvre ou même de ses conversations et classées en maximes, ses saillies prennent une tout autre importance que celle qu'il leur donnait. Il devient un contempteur de l'humanité, un Diogène, un Timon d'Athènes, alors qu'il n'a été qu'un désabusé, pas beaucoup plus misanthrope qu'on ne l'est couramment, lorsque après un bon dîner, en fumant un cigare, on se met à médire de l'humanité. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les chapitres du quatrième livre de son grand ouvrage, qu'il consacre à l'analyse de la justice, de la bonté et de la pitié. Sans doute, il connaît et il constate la déplorable relativité de ces termes ; il n'oublie jamais qu'une part d'intérêt ou d'égoïsme subsiste au fond de nos plus belles vertus ; il reste convaincu que le mal, sous ses formes diverses, est toujours l'état positif, la réalité vraie, dont le bien n'est qu'un palliatif artificiel, qui ne doit guère son existence qu'à ce qu'il appelle « l'intuition de l'identité de la volonté en

moi et en autrui » ; et par cette expression un peu barbare, il veut parler, je pense, de l'appel de notre conscience à égaler les autres à nous-même, à tenir compte d'eux jusqu'au sacrifice personnel.

Ainsi dépouillée de son caractère impératif et transcendental, la vertu n'en demeure pas moins une belle et bonne chose, dont le rôle demeure considérable et bienfaisant. A côté des *méchants*, c'est-à-dire de ceux qui ont laissé prendre à la volonté un développement excessif et sont devenus, au dernier degré, les monstres ou les tyrans, les Néron, les Domitien, les Robespierre, il y a les *bons*, c'est-à-dire ceux qui ont sacrifié leur fortune ou leur vie au bien de leurs frères ou à leur patrie : Codrus, Léonidas, Régulus, Décius, Hus, Winkelried; et ceux qui se sont exposés de leur plein gré à la souffrance et à la mort « pour assurer à l'humanité ce qui est son bien et peut aider à son bonheur, pour préserver des vérités d'ordre général, pour extirper des erreurs graves », comme Socrate ou Giordano Bruno; et encore les résignés, les ascètes, qui ne se sont pas contentés d'aimer les autres à l'égal d'eux-mêmes, mais qui se sont révoltés contre la volonté de vivre et l'ont domptée par le jeûne, les mortifications, la souffrance et la pauvreté volontaires. Ici, le pessimisme de Schopenhauer vient rejoindre le mysticisme : parties de points différents, les deux doctrines se rencontrent au terme de leur périple et s'unissent dans un mépris commun, quoique expliqué par d'autres raisons, de la volonté et de l'action.

Cette partie de la philosophie de Schopenhauer, dans laquelle il rend à l'humanité un peu du prestige dont il l'a dépouillée, est demeurée à peu près inconnue. Ceux qui ont appris par cœur ses sarcasmes ont négligé ses belles sentences sur la bonté, sur la pitié, sur l'héroïsme; et c'est surtout à cet oubli de ses admirateurs qu'il doit de passer aujourd'hui pour un misanthrope aigri et haineux. Une lecture un peu attentive de ses œuvres suffit à montrer que le pessimisme, tel qu'il l'a professé, n'est point une doctrine d'aveugle découragement; qu'au contraire, dégagé des boutades qui l'exagèrent et malgré l'amertume de ses observations, il laisse une porte ouverte à la pratique du bien, dont il discute l'essence, mais non l'existence. C'est là ce qu'a fini par comprendre le plus intelligent des disciples de Schopenhauer, M. Édouard de Hartmann. Il a, c'est vrai, dressé un « bilan de la vie » plus noir encore que celui de son maître, mais dans ses derniers ouvrages il a tenté, non sans bonheur, de concilier le pessimisme avec la morale pratique; et, comme une telle conciliation n'est guère possible tant que l'ascétisme est considéré comme le plus haut idéal de la vertu, il a sacrifié l'ascétisme :

« D'après Schopenhauer, dit-il expressément (1), ce qui seul convient au sage est une résignation qui le laisse aller, lui-même et le monde, comme ils sont, et qui lui permet tout au plus un épicuréisme raffiné dans ses rapports intellectuels avec les grands penseurs et les grands poètes de tous les temps. Un tel parasitisme intellectuel me paraît immoral, parce que chaque individu a le devoir de consacrer ses forces au service de l'ensemble. Ce quiétisme, en tant que paresse naturelle érigée en système, me semble un point de vue essentiellement immoral, parce qu'il consacre comme un principe la renonciation à tous les devoirs positifs. »

Le malentendu dont Schopenhauer a été la victime, et qui l'a fait le chef d'une école dont il aurait certainement répudié les exagérations, tient en grande partie au public spécial qui a fourni ses adeptes. Comme l'a fort bien remarqué M. Challemel-Lacour, sa doctrine est apparue à une époque de foi, d'espérance, on pourrait presque dire de renaissance, à l'aurore de ce siècle qui se levait parmi de si belles promesses, dans un ciel qu'on pouvait croire un ciel de paix, purifié par l'orage. Non seulement il fut alors un isolé : il se trouvait en contradiction complète avec les besoins, les désirs, les croyances, les aspirations de son temps et de son pays. Aussi prêcha-t-il dans le désert, et son insuccès le poussa à exagérer encore son pessimisme. Cependant, le siècle a marché sans tenir toutes ses promesses, aussi sanglant que ceux qui l'ont précédé, parmi les réclamations et les plaintes des déshérités que le silence accueille. Après 1870, dans les haines et les méfiances que laissèrent après leurs désastres la guerre étrangère et la guerre civile, dans l'angoisse de tant de questions ouvertes dont la solution n'apparaît pas, dans l'ébranlement de toute l'Europe occidentale secouée jusqu'à ses bases, il se forma peu à peu une atmosphère intellectuelle lourde et malsaine, et combien favorable à l'épanouissement d'une philosophie de désespoir! C'est le moment où Schopenhauer conquit sa grande popularité : sa voix désolée fut écoutée comme une voix de sage; ses âpres aphorismes parurent résumer l'expérience de ce siècle vieillissant et déçu; il semble que sa théorie du malheur universel, établie en pleine prospérité, avait été rêvée comme une sorte de prophétie. Beaucoup s'en firent un évangile. Quelques-uns la repoussèrent comme un danger, comme une source d'affaiblissement et de corruption. Elle bénéficia de la discussion.

Parmi ceux qui l'acceptèrent, vinrent se ranger un grand nombre de jeunes hommes qui, en plus du malaise général dont ils souffraient, étaient peut-être aigris par des douleurs personnelles, par celles-là mêmes qui irritent le plus la sensibilité : ambitions trompées, efforts repoussés vers le succès, fatigues dans la lutte pour la vie, misère. C'étaient des fonc-

(1) *Philosophische Fragen der Gegenwart.* — Berlin et Leipzig, 1885.

tionnaires ankylosés dans l'ennui du bureau, comme le Folantin de M. J. K. Huysmans (*A vau-l'eau*); des bacheliers que leur bagage classique, acquis au prix de longs sacrifices, n'assurait pas contre la faim, comme celui dont Jules Vallès a écrit la cruelle monographie; des écrivains mécontents de leur sort, des artistes déçus et exaspérés, et tous les déclassés qui pullulent dans la société contemporaine. Un philosophe se trouvait sur leur chemin, qui fournissait des formules à leurs plaintes, qui transformait leurs désillusions en lois métaphysiques, qui leur montrait, répandues par tout le monde, la même misère dont ils sentaient les douloureux aiguillons, qui les consolait de leurs vains désirs en leur répétant qu'ils n'auraient pu les satisfaire qu'au prix d'une satiété fastidieuse. Ils acceptèrent sa doctrine et ils en exagérèrent la misanthropie latente.

Cependant, à cette clientèle une autre se joignit : celle des esprits trop lucides, trop clairvoyants, trop exercés par trop de lectures et qui, n'étant plus dupes de rien, le sont de leurs chimères; celle des hommes d'analyse — une catégorie d'êtres à laquelle Schopenhauer appartenait déjà sans la soupçonner encore — qui détruisent en eux les facultés d'action et restent impuissants contre les venins qu'ils distillent eux-mêmes; celle des malades d'imagination, chez lesquels l'excès de la vie intérieure a rompu l'équilibre et qui s'obstinent à imposer au monde la folle mesure de leurs rêves. Plus désintéressés que les autres, mais non plus justes, ils burent à la même coupe et y laissèrent un peu du poison qu'ils avaient aux lèvres : ce sont eux qui ont exagéré le côté maladif de la philosophie de Schopenhauer.

Ainsi, les clients les plus dévoués du sage de Francfort ont été amenés à sa doctrine par des causes tout extérieures; encore ne l'ont-ils goûtée qu'après l'avoir accommodée à leur sauce et gâtée selon leurs besoins. Et pourtant c'est à eux qu'il doit sa popularité; son succès est fait de leurs exagérations, qui certainement l'auraient exaspéré. Étrange destinée que la sienne! Vivant, il se plaignait de rester ignoré et incompris; mort, son nom a volé dans toutes les bouches, mais on ne l'a pas compris davantage. Avec la haute opinion qu'il avait de lui-même, je crois qu'il pourrait s'en consoler; et, à ceux qui seraient tentés de s'apitoyer sur son sort, il répondrait, en haussant les épaules, par un de ses plus beaux aphorismes : « Ce qu'il y a de précieux, ce n'est pas la gloire, c'est de la mériter. »

ÉDOUARD ROD.

LE SÉMINARISTE MÉNARD

Nouvelle.

Le 18 septembre 1870, pendant la récréation du soir, monseigneur arriva au Grand-Séminaire. Il était seul, le jour tombait. Quand il se présenta au guichet, le concierge pensa lui refuser la porte. Il dut se faire reconnaître comme à la poterne d'une place forte. Dans la paix du ciel pâle, où grandissait la nuit, des cris et des rires de jeunesse retentissaient. L'évêque sembla hésiter, il passa la main sur son front blanc, et ses lèvres murmurèrent une prière rapide. Puis il entra d'un pas plus assuré. Sa maigre silhouette apparut au seuil de la cour où les séminaristes jouaient aux barres, la soutane retroussée. Tout à coup, les rires et les cris s'éteignirent. On chuchotait : « Monseigneur, voilà monseigneur. » On se rajustait, et les yeux du prélat étaient prêts à pleurer. Il s'avança, brusquement rejeta sa pèlerine sur son épaule gauche. Sa croix pastorale étincela; près d'elle, sa croix d'honneur et des médailles militaires qu'on ne lui connaissait pas. Les jeunes gens sentirent que quelque chose de grand se préparait, ils frissonnèrent comme si l'ange des batailles les eût effleurés de son aile. L'évêque parla. Son regard, tout à l'heure désolé, s'était avivé et luisait. Sa voix, claire et nette d'habitude, vibrait plus mordante et plus brève avec un accent de commandement. On savait qu'il avait servi jadis, et des histoires fabuleuses couraient sur ses années de guerre; mais maintenant serviteur du Dieu de paix, jamais il ne faisait allusion aux temps lointains où il sabrait, en tête de la charge.

Cependant il était transfiguré, les muscles de sa face frémissaient d'un tremblement tragique. Il parla. Il dit la patrie agonisante, toutes les misères et tous les désespoirs de nos soldats vaincus, il dit la mort sainte de ceux tombés pour le pays, il dit l'ennemi foulant la terre sacrée où dorment les Français d'autrefois, et ce disant, il redressait sa haute stature d'ancien cuirassier.

Le supérieur n'en pouvait croire ses oreilles, et il pâlit quand l'évêque ajouta : « Vous n'appartenez pas encore à Dieu, mais vous êtes déjà voués au sacrifice. Voici l'heure, allez et combattez. Au retour, si vous avez du sang sur les mains, le Seigneur se souviendra de Judas Macchabée, et ce sang vous sera pardonné. Allez et sachez mourir. Lorsqu'on porte la foi dans l'âme, la mort est une récompense. Allez et sachez souffrir; plus d'un parmi vous tombera obscurément, et achètera le repos par les tortures. Allez sans orgueil. Si vous n'êtes pas encore des prêtres, vous êtes déjà plus que des hommes; ce qui serait un mérite pour d'autres n'est pour vous que le devoir. Vous avez renoncé au monde, à la famille, à toutes les joies humaines, vous avez librement choisi l'humilité et

l'obéissance de tous les instants, allez le front calme et le bras ferme Mais que de loin comme de près, les règles et les principes sacerdotaux soient votre guide et votre sauvegarde; que pas un ne rentre ici qui ne soit digne d'y revenir. Chacun porte en soi son juge, le danger du corps est le moindre que vous ayez à braver, il faut que ceux qui survivront se puissent rendre à eux-mêmes témoignage qu'ils sont demeurés purs, et maintenant, adieu mes enfants, mon cœur de père vous bénit et mon cœur de soldat vous envie... »

⁂

Les mobiles défilaient, le fusil à volonté, sur les bas côtés de la route, au milieu de la chaussée, les officiers pensifs, surchargés d'un attirail extravagant de lorgnettes, de gourdes, de revolvers, de sacs de voyage qui leur donnaient des allures de mercantis. Les hommes ne parlaient pas, éreintés, mal vêtus, sans enthousiasme ni confiance. Dans les champs, les pommiers dépouillés avaient des airs sinistres de squelettes. Le bataillon allait au feu pour la première fois.

On n'entendait que le bruit des semelles traînant sur la neige durcie, parfois le choc d'un bidon ou d'un fourreau de baïonnette. Des vols de corbeaux s'élevaient en tournoyant avec des croassements rauques, et s'allaient percher au sommet des hêtrées voisines, sans trop de peur, plutôt dérangés qu'effrayés. Subitement, un heurt se produisit tout le long de la colonne : — Halte! dit une voix, repos. — Et la même voix appela : — Ménard, sergent-major Ménard !...

— Voilà, mon capitaine, répondit le sous-officier, un grand garçon débonnaire et pataud, avec de vastes pieds plats. Il s'empressa à longues enjambées malhabiles et se mit au port d'armes.

— Pas de traînards, hein?

— Non, mon capitaine; ces pauvres mobiles sont bien méritants.

— Vous m'embêtez, vous, mon garçon, avec vos phrases à l'eau bénite. Que diable, soyez donc un peu militaire!

— Je ferai mieux à l'avenir, mon capitaine.

— Bon, bon, le « ferme propos » à cette heure!... Sacrédié, déniaisez-vous donc! Pourquoi marchez-vous sur des œufs; êtes-vous blessé?

— J'ai les talons excoriés... le manque d'habitude...

— Parbleu, vous n'avaliez pas des quarante kilomètres par jour au séminaire... je m'en doute bien... Qu'est-ce que vous avez là qui pend de votre poche?

Le sergent-major rougit : — C'est mon chapelet, murmura-t-il.

Le capitaine Thouret, de la 1re compagnie, siffla une fanfare goguenarde et frappa la tige de sa botte à petits coups de canne; puis, après avoir réfléchi un moment : — Enfin, si ça vous amuse... pourvu que le service n'y perde rien... Vous savez, nous couchons ce soir à Bourgtheroulde, le bataillon est fourbu. Quand je dis : nous couchons, je parle des hommes; nous, il ne faut pas songer à fermer l'œil. Vous allez vous nicher tout près de moi, où vous pourrez, demain sur les deux ou trois heures du matin, préparer le départ pour la Bouille. Ça embête le Prussien de nous sentir si près, et il faut nous attendre à l'avoir sur les bras avant douze heures d'ici.

— Que la volonté de Dieu soit faite, mon capitaine.

— Et la mienne aussi, mon garçon... Allons, en route, vous autres!

Le sergent-major reprit sa place, et dans sa poche il recommença d'égrener son chapelet. Lorsqu'il eut fini, il le cacha tout entier au fond de sa main et se signa furtivement avec la médaille qui y était attachée. Alors, malgré ses pieds endoloris, malgré le froid et le vent de bise, il se redressa sous le sac, une lueur d'audace dans les yeux.

Son camarade de la 4e compagnie passa près de lui clopin-clopant : — Eh! calotin, cria-t-il, est-ce pour ce soir? Dis vite, je vais parler au commandant, je le lui annoncerais.

Des éclats de rire accompagnèrent cette plaisanterie incessante qu'on faisait au « double »; mais lui tourna la tête et soupira : « Mon Dieu, pardonnez-lui. »

— Donc, chef, demanda un loustic, pourquoi que vous vous êtes engagé aux moblots quand vous pouviez rester chez vous, si c'est pas pour tâter de la godaille à l'occasion? » Et il entonna, pour taquiner le « curé », une chanson idiote et ordurière.

Non, le « double » ne pouvait pas, ne voulait pas tâter de la godaille. Depuis que son évêque l'avait envoyé au régiment, il avait enduré sans se plaindre bien des tourments, il avait haleté au pas gymnastique écrasé sous son fourniment, il avait grelotté durant les exercices sur des champs de manœuvres balayés par le vent coupant de décembre, il avait été injurié, bousculé, il ne s'était pas plaint; mais son pire tourment, c'était l'obsession constante à laquelle il était en butte : « Eh! calotin, est-ce pour ce soir? » Il avait traversé la moitié de la France, empilé avec les autres dans des wagons à bestiaux, roulant par des nuits sans lune, des jours gris, au travers de pays inconnus. On s'était arrêté dans des villes, dans des bourgs, et lui, sa besogne achevée, allait prier en quelque coin d'église, en des chapelles retirées, pendant que les moblots couraient la gueuse. Il puisait une énergie patiente et douce dans ces stations sous la lampe tremblotante du sanctuaire. Là, à genoux, la tête dans les mains, il se rappelait les paroles de son évêque : « Que pas un ne rentre qui ne soit digne de revenir! » Et l'âme pleine d'effroi, il disait : « Seigneur, protégez ma faiblesse; mais si votre grâce doit se retirer de moi, permettez que je sois tué : peut-être mon sang répandu serait-il un nouveau baptême effaçant la tache, car je

n'oserais retourner au séminaire si je n'y rapportais un corps et un cœur purs. »

Plus d'une fois il avait eu de rudes assauts à subir. On l'avait par malice conduit dans des rues infâmes, sans qu'il s'en doutât, mais une divination due à ses prières ardentes l'avait averti et il s'était sauvé sous des bordées d'insultes. Dans des gîtes campagnards, des filles puant l'étable avaient trouvé de leur goût ses épaules larges et sa mine ingénue; elles le lui avaient fait comprendre brutalement, et il avait quitté sans un mot de colère la chambre close où il reposait pour aller s'étendre sur l'aire des granges glaciales et boueuses; puis, chez des boutiquiers, ses galons neufs de sergent-major, sa tenue propre et correcte, ses yeux très naïfs avec quelque chose de tendre et de triste, avaient incendié des matrones quadragénaires. Il avait dû écraser en lui le désir, vaincre sa chair d'homme de vingt-trois ans. Souvent, en se remémorant ces combats, un frisson le secouait, tant il avait été près de succomber. Alors, envisageant la chute possible, il se promettait de n'y pas survivre. Un attendrissement profond le prenait au souvenir de son existence calme, toute remplie de pratiques sanctifiantes et faciles, où il n'était besoin que de se plier à une règle indulgente pour obtenir le repos de la conscience et le sommeil sans cauchemars. Aujourd'hui, il se dépensait en efforts surhumains sans cesse renouvelés, il vivait dans un chaos abominable de sentiments et de sensations imprévus, et, chose terrifiante, il croyait entendre moins distincte et presque indifférente cette voix intérieure qui d'ordinaire lui dictait son devoir, le réconfortait ou le blâmait. Très jeune, il avait perdu sa mère. Au milieu de son trouble, il appelait à son aide tous les appuis, tous les secours; celle qui n'avait laissé dans son esprit qu'une image vague et mélancolique lui semblait plus présente; il se serrait contre elle comme aux années lointaines où il était petit enfant; mais là encore le mirage s'évanouit peu à peu. Le doute le mordit et une impression de néant l'envahit qui le rendait lâche, prêt à abdiquer sa fierté sacerdotale.

Ces luttes durèrent un long mois qu'on retint le bataillon au lieu de concentration du corps d'armée; on n'osait l'envoyer en première ligne tant il était peu entraîné, et l'on n'osait l'entraîner tant il paraissait peu solide et disposé à fondre. Enfin le commandant, un gentilhomme-fermier, officier démissionnaire après le Mexique, avait protesté, crevant d'ennui sur le pavé de la ville, et depuis une semaine il était question de se rencontrer avec les Prussiens. On avait gaspillé à la cible quelques milliers de cartouches, un vent d'héroïsme et de soûlerie soufflait sur le bataillon, et le sergent-major, accablé de travail, se brûlant les yeux à copier des états de présence, de solde, d'habillement et d'armement, vivait en brute, préservé de toute tentation par sa fatigue continuelle.

Un matin, sac au dos et en route, on allait au feu. Le commandant avait réuni avant le départ ses six compagnies autour de lui. Du haut de son vieux cheval de chasse il avait adressé à la troupe un petit discours sobre et substantiel. Il y déclarait en manière de conclusion « que les serre-files étaient chargés de casser la... figure au premier qui flancherait », et l'on était parti pour renforcer la ligne Elbeuf-La Bouille.

Cette ligne, trop mince, bloquait une boucle de la Seine renfermant quatre régiments ennemis, des escadrons et des batteries, toute une division. D'après l'ordre de marche, on eût dû, ce soir-là, camper sur la lisière nord de la forêt de la Londe; mais aucune nouvelle n'étant venue d'une attaque imminente, le commandant avait préféré laisser reposer son monde une nuit sous des toits, quitte à lever le pied de bonne heure le lendemain.

Vers Bosguérard, le clocher de Bourgtheroulde se montrant, on s'arrêta une dernière fois, et les fourriers partirent pour établir les logements. Pas riches, ces logements : des écuries, des greniers, des pressoirs. Quelques gradés très malins purent dénicher des lits; Ménard n'était pas du nombre. Seuls les officiers eurent des chambres. Ensuite il fallut songer au repas. Les habitants n'étaient pas riches ou ne voulaient point le paraître, les moblots n'avaient ni bon renom ni bourse garnie : plus d'un s'endormit l'estomac creux, à peine lesté d'un verre de cidre et d'un morceau de biscuit.

Quant à Ménard, l'approche de la bataille lui faisait oublier les soins matériels; sa compagnie à l'abri, les ordres transmis, il errait par les ruelles noires et désertes, dans un détraquement de tout son être. Avec une lucidité et une précision aiguës, la bête révoltée parlait en lui; les orages de la chair se déchaînaient plus brûlants, comme si le bien et le mal, la honte et la sainteté perdaient leur sens et leur valeur auprès de ce formidable lendemain. Ses facultés de perception et de raisonnement affinées et exaltées jusqu'à la souffrance embrassaient d'un coup d'œil le monde physique et moral; tout se simplifiait, se réduisait à deux termes : aujourd'hui, le certain, la vie : la vie qui réclamait ses droits; demain, l'incertain, le saut dans l'inconnu, peut-être rien. Il fut frappé de la débilité des enseignements, des assurances dogmatiques, de ce qu'on lui avait appris dans la tranquillité du séminaire des remèdes contre la mort, alors qu'on l'envisageait comme une échéance à si longue date! Ces pensées l'épouvantaient, pourtant il ne les rejetait pas. Avec une inflexibilité diabolique, elles se développaient, nettes, évidentes. Tout son passé d'espérances, de promesses, de délices entrevues comme prix du renoncement quotidien, lui semblait faux, décevant, absurde à côté de la jouissance immédiate, de la réalité animale, du fait brutal et bon de l'existence, de l'existence menacée; et toujours plus impérieuse, plus ardente, l'obsession renaissait de la fin de tout et de la jouis-

sance exaspérée de l'heure présente. Dans un suprême effort de volonté, sa misère et son désespoir s'exhalèrent vers ce Dieu à qui il s'était consacré. Il pria. Mais il pria sans humilité, sans onction; sa prière était presque un défi, presque un doute. Il la répétait rageusement ainsi qu'une sommation, une formule d'évocation souveraine à laquelle aucune puissance ne peut résister. Il s'y attachait, il s'y cramponnait à demi fou, attendant quelque miracle, et que la voix divine répondît à la sienne. Le ciel resta muet et dédaigneux. Peu à peu, une sensation navrante d'isolement et d'abandon le pénétra, tandis que ses croyances, ses consolations, sa foi acquise, convaincue et raisonnée jadis s'enfuyaient à la dérive, par débris, dans une débandade d'épaves. Pendant un instant il aperçut, avec une infernale clarté, l'insuffisance et la puérilité de ce qui lui avait été jusque-là le bonheur et la paix, la petitesse de ses pratiques religieuses, l'impuissance des protecteurs célestes qu'hier encore il vénérait, l'inanité du surnaturel et du spirituel contre la force immuable et indifférente qui ajoutait les heures aux heures, les jours aux jours et qui peut-être allait bientôt faire lever pour lui l'aurore dernière. Alors, accoté contre un mur, il pleura longtemps, hébété; lorsqu'il voulut reprendre sa route, il ne put remettre un pied devant l'autre et se traîna à grand'peine jusqu'à la porte d'une maison. Par les fentes des volets clos filtraient des raies de lumière. Il frappa. Un chien aboya lugubrement; d'autres commencèrent aussitôt de hurler aux quatre coins du pays. Il regarda autour de lui, vit qu'il avait fait beaucoup de chemin, qu'il était presque hors du bourg, dans la direction de la forêt. Des nuages emportés par la bise du nord voilaient et découvraient la face morne de la lune. A cinq cents pas, la silhouette d'une sentinelle se découpait sur le givre de la plaine. Il tressaillit; la nature désolée l'emplissait d'horreur et son âme était triste jusqu'à la mort. Cependant le chien aboyait toujours. Une voix demanda : « Que voulez-vous, qui êtes-vous? » Ménard ouvrit la bouche pour donner une explication, mais tout à coup il eut un éblouissement, ses jambes fléchirent, il cria douloureusement : « J'ai faim. » La porte s'entre-bâilla, une femme apparut qui tenait une lampe au-dessus de sa tête. La lueur éclaira en plein la figure bouleversée du sergent-major, scintilla sur ses boutons et ses galons. La femme le considéra les sourcils froncés; elle hésita une seconde et prononça un seul mot : « Venez. »

On l'appelait la veuve. Elle était arrivée voilà trois ans à Bourgtheroulde; elle avait loué une maison qui confinait aux champs. Des voitures de roulage portant en grosses lettres bleu tendre : « Bienaimé, à Rouen, déménagements pour tout pays, » avaient déposé à la porte un mobilier de soie, de dentelles et de bois travaillés. La veuve en avait acquis une juste considération.

Les uns la prirent pour une femme séparée, d'autres pour une fille légère retirée du monde, d'autres encore soupçonnèrent des drames épouvantables. Elle était grande, assez maigre, très brune avec de beaux yeux bistrés; elle avait de jolies mains longues, des bagues aux doigts et jouait du piano. Enfin on connut la vérité. Elle se rendit adjudicataire d'une trentaine d'hectares dans le canton. Les fonds avaient été versés par un gros fermier des environs de Lisieux, un homme d'âge, un veuf, ayant établi ses enfants, soucieux d'éviter les potins de son entourage.

Toutes les semaines il venait et apportait des douceurs. Malgré sa blouse héréditaire et traditionnelle, il aimait la toilette, les odeurs et le confortable. Il restait vingt-quatre heures à Bourgtheroulde, examinait le domaine de sa bonne amie, faisait des observations judicieuses sur la culture et disparaissait pour huit jours.

La considération de la veuve n'en avait pas diminué, car elle était pitoyable aux pauvres gens, abonnée à un journal de Paris et donnait pour l'orphéon municipal.

Ménard pénétra derrière elle dans une salle à manger. Elle alluma deux bougies sur la cheminée, posa la lampe sur une console, et il vit qu'elle était vêtue d'un peignoir de laine blanche découvrant les bras jusqu'aux coudes. Une odeur très fine se répandait dans la pièce; il comprit qu'elle émanait de la femme, et machinalement, par habitude ecclésiastique, il se reprocha d'y trouver plaisir, mais il était si las, si faible, qu'il s'écroula sur une chaise en balbutiant : « J'ai faim. »

La veuve ouvrit le buffet et en tira une serviette blanche qu'elle déploya sur la table; puis, très vive, elle apporta un couvert, une bouteille entamée, du pain, de la viande froide. Le regard du moblot s'éclaira. Elle s'assit en face de lui, et remplit son verre d'un vin doré qu'il ne connaissait pas. « C'est du Marsala, fit-elle en souriant; il est très vieux. »

Il but. Une bonne chaleur lui coula dans le corps, et il attaqua la viande goulûment. Il mangeait plié en deux, le nez dans son assiette. Quand il relevait la tête, ses yeux rencontraient ceux de la veuve, et il en éprouvait de la gêne, une sorte de terreur, en même temps que du désir. Cependant, il lui monta à l'esprit des scrupules de son manque de civilité et il articula entre deux bouchées : « Comment pourrai-je assez vous remercier, madame? » Elle sourit encore. Il remarqua que ses yeux étaient dorés comme le marsala et que ses dents étaient très blanches, même il prit goût à considérer le bras qui sortait de la manche quand elle lui versait du vin. Puis une gaieté très douce l'envahit. Il se renversa sur sa chaise, allongea ses mains sur ses cuisses et murmura : « Ah! que je suis bien, que je suis bien... » sa figure de grand enfant se colorait de rose, une satisfaction béate s'y étendait;

il finit par rire en secouant les épaules à quelque pensée bizarre qui le hantait.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle. — Ce que j'ai?... rien; je suis bien, tout à fait bien, mieux que je n'aie jamais été là-bas. — Où, là-bas? — Un reste de retenue l'empêcha d'avouer : « Au séminaire, » il reprit : — Là-bas, chez nous, en Vendée, et il poussa un grand soupir d'aise.

La veuve s'était levée, elle allait et venait dans la salle à manger, et elle lui semblait en son peignoir blanc une apparition angélique...

*
* *

A trois heures du matin, le bataillon formé sur la place, on faisait l'appel sans bruit; le sergent-major Ménard était absent. Les six capitaines allèrent rendre compte au commandant pendant que les mobiles battaient la semelle en grelottant, à moitié endormis, les mains dans les manches, le fusil dans le bras, les dents claquantes. Un bourdonnement confus emplissait la nuit, fait de bâillements, de jurons étouffés, de piétinements, traversé de cliquetis d'acier. Et des fenêtres s'allumaient, des têtes effarées apparaissaient pour se replonger aussitôt dans le noir, des ombres invraisemblables et grotesques dans des clartés subites.

Les chefs de compagnie se séparèrent. Thouret s'informa de Ménard. — Pas rèvenu, dit le fourrier. Le capitaine jura son grand juron, puis d'une voix contenue commanda : — Garde à vous! Il ajouta : « Première section, tête d'avant-garde; vous détacherez la pointe convenablement. Souvenez-vous que tout à l'heure nous serons sous bois... Attention! charge à volonté... chargez armes... En route la tête et n'oubliez pas le mot; il s'agit de ne point se laisser canarder par les camarades. »

Le reste de la compagnie s'ébranla à deux cents mètres derrière la première section, le bataillon suivit à distance. Depuis dix minutes on marchait lorsqu'un homme essoufflé longea la colonne, sans armes, sans sac, courant à toutes jambes, et cette apparition fantastique égaya les moblots jusque-là très renfrognés. L'homme s'arrêta pour dévisager le premier officier qu'il rencontra, lui jeta une interrogation rapide et continua de filer. Il fila ainsi jusqu'à l'avant-garde. Quand il dépassa le commandant, celui-ci le héla, mais le coureur ne répondit pas et disparut dans l'obscurité.

— ... D'où sortez-vous, espèce de rosse? grogna le capitaine de la 1re. En voilà une vie!... Et vos armes, et votre sac, et vos registres? Si vous en réchappez, je vous fais casser, parole d'honneur, ou mieux encore... arrivez ici, plus près... Est-ce que? Ah! mais, elle est raide celle-là pour un apprenti curé, elle est raide... Fichez-moi le camp à la gauche, nous tirerons ça au clair tantôt, s'il y a un tantôt pour nous.

Ménard fut se placer au dernier rang; il ne parlait pas, mais des sanglots convulsifs le secouaient tout entier. Ses voisins le reconnurent: « Tiens, c'est le double qui vient de rapiquer. »

— Eh! chef, ricana le loustic de la veille, c'est rien canaille... un monsieur prêtre! Comme il ne répondait pas et paraissait même ne point entendre, on cessa de s'occuper de lui, d'autant qu'on venait de dépasser Infreville et qu'on touchait à la forêt.

Les moblots s'y engagèrent, l'oreille aux écoutes, les yeux écarquillés; ils avaient mis le fusil sur l'épaule et resserré la bretelle pour être plus dispos en cas de surprise. Parfois, des profondeurs du taillis ou du mystère des hêtrées sortaient des bruits équivoques et inquiétants; la compagnie frémissait, les fusils s'agitaient sur les sacs; parfois, d'un vol silencieux et lourd, quelque oiseau noctambule passait là-haut, à travers branches, et, à chaque pas, les moblots se sentaient plus énervés par cette course à l'aveuglette au milieu de choses mortes qui paraissaient s'animer sournoisement. Un peu après quatre heures, la lune se leva; ils en éprouvèrent une certaine détente, et ils échangeaient des remarques sur un halo singulier qui l'entourait. D'aucuns y virent un présage, mais ne purent se mettre d'accord pour l'expliquer; on se chamailla, et une sorte de bonne humeur macabre, peu sincère, mais ragaillardissante pourtant, se répandit; on respira plus librement. Vers cinq heures, on arrivait à la ligne du chemin de fer de Caen. Le capitaine s'attendait à rencontrer bientôt les petits postes des camarades, quand un feu de peloton creva le silence, à droite et en avant, dans la direction de Moulineaux.

Les hommes s'arrêtèrent net, anxieux, la gorge sèche. Une autre décharge suivit bientôt, puis des feux à volonté qui pétillaient sans fin, puis, parmi la fusillade, un roulement sourd, le reste du bataillon serrant sur l'avant-garde au pas gymnastique.

— Thouret! cria le commandant, vous appuierez le mouvement; faites rentrer la pointe... Tête de colonne à droite, les autres! Allons, hop! sur la chaussée du chemin de fer... Sonnez, clairons! Il faut qu'on sache que nous sommes là.

Et, tandis que les groupes détachés ralliaient la première compagnie, les cinq autres galopaient à perdre haleine, trébuchant sur les traverses, glissant sur les rails. Les clairons, essoufflés, hoquetaient des sons lamentables dans leurs cuivres. Un tunnel se présenta; on le franchit, emportés par une griserie d'épouvante qui grandissait à mesure que la fusillade se rapprochait.

Le commandant, pied à terre, son sabre sous le bras, courait devant sa troupe. Une fumée âcre, zébrée de lueurs, montait vers la cime des arbres; les moblots galopaient toujours, irrésistiblement entraînés, inconscients de fuir ou d'attaquer : ils roulaient comme un troupeau. Tout à coup, ils dégringolèrent à gauche dans le bois, derrière leur chef; de grands cris se mêlaient aux détonations.

— Hardi, hardi! hurlait le commandant; hardi, mes gars!

Il s'écrasa, les bras étendus, la face sur le sol, et ses gars sautèrent par-dessus lui. Près de là, des ombres forcenées se démenaient dans la fumée lumineuse.

Il était temps. Les Prussiens débouchaient de la vallée, précédés de tirailleurs qui balayaient les pentes. Ils avaient fini par prendre pied au bord du plateau, fouillant la forêt de salves méthodiques. Sous cette averse de plomb, les Français pliaient, vidant leurs cartouchières au hasard, lorsque le bataillon arriva à la rescousse. Se dispersant aussitôt, il commença de tirer frénétiquement. L'assaillant parut faiblir. Une voix cria :

— En avant!... à la baïonnette!

Mais l'abri des troncs de hêtres était trop tentant : personne ne bougea. On tenait bon au milieu d'un crépitement enragé, où passaient les larges ondes des salves. Les chassepots s'encrassaient, il fallait les armer à coups de talon. Pendant des accalmies relatives, on entendait les balles marteler les arbres ou se perdre bien loin avec un bourdonnement étrange et plaintif. Petit à petit, une aube terne filtrait sous le couvert, la fumée devenait plus opaque, les lueurs moins éblouissantes, et les moblots se distinguaient les uns les autres, embusqués, défilés, qui à genoux, qui à plat ventre; seul, dominant le taillis des épaules et de la tête, à dix mètres en avant de la ligne, presque entre deux feux, le sergent-major Ménard ajustait et rechargeait sans se presser. Et il était si sereinement intrépide, qu'un hourra salua sa belle vaillance. Soudain, en arrière et à droite, éclatèrent de nouvelles détonations accompagnées de sonneries de clairons inconnues, des branches coupées tombèrent : l'ennemi avait tourné le mamelon.

Ce fut un sauve-qui-peut. Le bataillon dévalait grand train, sans rien écouter, et les hommes furent très étonnés de se retrouver sur le talus du chemin de fer. Quelques attardés, lestes comme des chevreuils, faisaient des bonds de trois mètres. Enfin, un petit peloton apparut sur la crête: Ménard, le capitaine Thouret, une poignée de vieux soldats, qui reculaient posément, correctement, pas à pas. A leur vue, une cinquantaine de fuyards, retrouvant du courage, furent les rejoindre; par un phénomène contraire, le reste, pris de panique, détala, sans savoir pourquoi, jusqu'à Bourgtheroulde, tout d'une traite.

Maintenant les Allemands couronnaient le plateau, ils pressaient de leurs feux plongeants ses derniers défenseurs, les contraignant bon gré mal gré d'allonger les jambes et de s'abriter derrière les terrassements de la voie. « Nous sommes fichus, dit Thouret; ces mâtins de casques à pointe doivent nous attendre à la lisière, et ils ont probablement ramassé les autres comme avec la main. Moi, je ne veux pas me laisser prendre, ni vous non plus, j'imagine; donc s'il faut trouer, allons-y... Baïonnette au canon, par file à gauche, pas gymnastique, marche! » Ils passèrent, n'ayant eu à essuyer que des coups de fusil hors de portée; les Prussiens n'avaient pu s'étendre assez vite à cause du succès instantané de leur mouvement enveloppant. Bourtheroulde était plein de troupes débandées: des mobiles landais en béret, chaussés d'espadrilles; des Bretons conduisant trois pièces d'artillerie ramenées, Dieu sait comme, à travers les chemins forestiers. A l'entrée du bourg un poste gardait l'avancée avec une forte envie de s'en aller.

Des officiers en pelisse fourrée, porteurs d'aiguillettes, circulaient dans la foule, indiquant aux chefs de corps une auberge où se réunissait le conseil de guerre. Chacun semblait ahuri: pas un cri, pas un mot; tant bien que mal, par habitude, on avait formé les rangs; tous les regards se tournaient dans la direction de la forêt de la Londe. Au bout d'un quart d'heure le général sortit, derrière lui les képis galonnés. Quatre spahis entortillés dans des manteaux rouges tenaient au bas du perron des chevaux de main. Le général était très vénérable. Son nez aquilin, ses cheveux en accroche-cœur, sa moustache blanche cirée, sa barbiche, ses yeux bouffis lui donnaient un air de famille avec l'empereur, une ressemblance banale et de premier aspect, très à la mode parmi les vieux serviteurs. Il demeura les bras croisés un instant, le regard mort sous ses paupières plissées; puis il descendit les marches, escalada une grande jument alezane et partit, indiquant du geste la route de Bosguérard. Les officiers à aiguillettes l'escortaient, bien emmitouflés; plus loin, les spahis gelés. En dix minutes Bourgtheroulde fut vide.

D'abord, rien ne bougea; puis des habitants se risquèrent dans les rues, sur la place. Ils s'abordaient avec des mines préoccupées, la même inquiétude les oppressait et se traduisait en propos peu variés. Les plus hardis et une bande de gamins poussèrent vers Infreville pour découvrir les Prussiens. La plupart se barricadèrent, trouvant un soulagement et une sauvegarde derrière leurs persiennes moisies et leurs portes vermoulues. Il y en eut qui cachèrent leur argent, d'autres atteignirent des provisions pour amadouer tout de suite l'envahisseur.

Dans la cuisine du presbytère, M. le curé, l'oreille aux aguets, lisait son bréviaire; sa servante, encore éperdue des fusillades de la matinée, se croyait au jour du Jugement. Elle égrenait un interminable rosaire. Entre chaque dizaine elle jetait sur son maître des regards d'admiration. Le calme de l'abbé semblait à la vieille fille la résignation d'un martyr. Un coup de sonnette dans le vestibule la glaça d'horreur et la cloua sur sa chaise; elle balbutia : « Doux Jésus, mon doux Jésus, les voilà! » Le prêtre haussa les épaules, ferma son livre et alla ouvrir. Ménard entra, le fusil à la bretelle, deux cartouchières gonflées au ceinturon.

Il déposa son arme contre la cheminée et dit : « Monsieur le curé, voudriez-vous m'entendre en confession. » Il dit cela d'une voix brisée. Tant d'angoisse et si profonde surdait en ces paroles que l'abbé en fut interloqué; il fit signe à la servante de sortir. Le sergent-major se prosterna : « Mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché. » Puis, après un instant de recueillement, il parla, et le confesseur pleurait à l'entendre.

Tout pâle, la main droite levée, M. le curé prononçait la formule de l'absolution, lorsqu'une cohue égosillée passa sous les fenêtres en glapissant : « Les Prussiens, les Prussiens!... »

Ménard se releva. Ses yeux lurent dans ceux du prêtre une prière. Il secoua la tête : « Adieu, mon père! il convient que l'expiation ait lieu où la faute a été commise. La mort purifie. J'ai manqué à mon serment, je n'oserais me retrouver en présence de mon évêque ; le séminaire m'est fermé, mieux vaut finir en soldat. »

Il empoigna son arme et se précipita dans la rue. M. le curé, joignant les mains, de grosses larmes ruisselant sur ses joues, pria. Un coup de feu fit claquer les vitres.

Au milieu de la chaussée, le genou en terre, Ménard venait de tirer; il se penchait dans la nappe de fumée stagnante pour voir s'il avait touché. Trois citoyens courageux surgirent. Ils lui remontrèrent que l'ennemi brûlerait Bourgtheroulde si Bourgtheroulde se défendait. Le séminariste sourit amèrement : « N'ayez crainte, la garnison payera pour la ville. » Plusieurs balles enfilèrent la rue et les courageux citoyens disparurent. A cinq cents mètres un nuage blanchâtre flottait dans l'air, Ménard visa sans se hâter et lâcha son second coup. La riposte arriva, cinglante, des morceaux de crépi tombèrent d'un mur, un volet décroché pendit à ses gonds. Ils tiraient trop haut. Alors il y eut une minute de silence et le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait. Une tête brune s'y montra, une tête de femme curieuse et effarée. Il l'aperçut, fléchit sur ses cuisses et se soutint de la main gauche. La femme ne le voyait pas, scrutant la route. Le fusil tremblait aux doigts du mobile, un sanglot lui monta au gosier et ses lèvres murmurèrent : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus*. Un vent de mort, une bourrasque siffla et gémit avec un tonnerre lointain, écornant les pignons, crevant les toits et les devantures. Une masse noire approchait, une cible mouvante. Le sergent-major s'assit plus solidement sur son talon droit, dégagea d'un geste rapide l'entournure de sa vareuse et brûla ses cartouches. A vingt pas de lui les Prussiens s'arrêtèrent; et dans un ouragan de balles l'abbé Ménard, enlevé, roulé, percé, s'aplatit devant la maison de la veuve.

HENRI ALLAIS.

LA CHINE VUE PAR UN ARTISTE

Cet artiste est mon excellent ami, M. Félix Regamey, qui a publié ces jours-ci, à cette même place, un article très intéressant d'ailleurs, intitulé : *le Japon vu par un artiste*.

Je connais et apprécie depuis longtemps M. Félix Regamey, comme ami d'abord, comme artiste et orientaliste passionné ensuite. La preuve de nos bonnes relations est dans ce fait que, toutes les fois que mes écrits ont eu besoin d'illustrations, c'est à lui que je me suis adressé.

Eh bien, son article dans la *Revue bleue* a été pour moi l'occasion d'une véritable surprise. Je me suis aperçu que M. Regamey n'a pas vu la Chine. Il y a été, pourtant, mais je suis obligé de lui dire ce qu'il dit à Pierre Loti : « L'observation d'escale a ses périls. »

Une fois assis sur un pliant, dans les rues de Canton, pour prendre quelques croquis de cette ville intéressante et vraiment unique au monde, le grand artiste a été promptement découragé, et par la curiosité du public qui l'entourait, et par les observations qu'on émettait sur ses faits et gestes. Vite, alors, il a repris le paquebot et a filé au Japon. Là, il a fait un plus long séjour et reçu un meilleur accueil. Aussi, de retour en France, met-il le Japon au-dessus de la Chine. Avouez que c'est très naturel. Je ne me serais pas même permis de lui en faire un reproche, puisqu'il n'a vu que très peu la Chine et beaucoup le Japon.

Je suis bien forcé de dire que, si j'avais fait comme M. Regamey, si quelques incidents désagréables avaient suffi pour m'ôter l'envie de continuer, je n'aurais jamais connu l'Europe. Je me rappelle, en effet, que, lorsque pour la première fois j'allai à Berlin, en 1877, je me promenais un jour dans la *Kaiser-Gallerie*, quelque chose dans le genre du passage de l'Opéra. Je fus bientôt entouré d'une telle foule que la galerie en était littéralement obstruée. Pour échapper à cette curiosité étouffante, je dus entrer dans une boutique et prier le marchand de requérir les agents, à l'effet de me frayer un passage.

Cette foule était très bruyante. Elle faisait toute sorte d'observations — en allemand, que je ne connaissais pas encore. — J'étais moins savant que mon ami Regamey, qui a su tout de suite que le chinois qu'on parlait autour de lui, dans des rencontres semblables, était plein « d'invectives méprisantes ou grotesques ».

Et ce ne fut pas là un fait isolé. Lorsque la Chine installa une légation à Berlin, mes compatriotes furent tellement suivis, entourés et bousculés par les passants curieux et surtout par les enfants, que le recteur de l'Université dut faire ajouter au règlement scolaire un

article spécial ainsi conçu : « Il est interdit de suivre et d'ennuyer les Chinois. »

A Paris même, la curiosité n'est pas aussi grande, ni aussi expressive. La population y a plus de retenue ; il faut dire aussi qu'elle est plus habituée à voir des étrangers de toutes les nations. Mais cela ne m'a pas empêché d'être parfois l'objet d'observations aussi ridicules qu'amusantes.

Un jour, au musée du Louvre, pendant que j'admirais un tableau de l'École flamande, deux dames, qui me paraissaient arriver de leur province, pariaient tout haut, derrière moi, que j'étais une femme.

Je crois que c'est la plus jolie des deux qui perdit.

Une autre fois, place Saint-Sulpice, je marchais assez vite, dans la direction de l'École des sciences politiques. Je dépassai deux dames, une vieille et une jeune. Celle-ci poussa le coude de l'autre, en lui disant : « Regarde donc! Un Chinois! » Ce mot me fit tourner la tête, au moment où la vieille dame, sans doute membre de la Société de la Sainte-Enfance, pinçait les lèvres en disant : « Qui sait, ce sont peut-être mes sous qui l'ont acheté ! »

Toutes ces histoires auraient découragé M. Regamey : elles m'ont amusé. Car je sais que, à côté de cette badauderie particulière aux gens ignorants de toutes races et de tous pays, on trouve partout la politesse et l'hospitalité de ceux qui savent quels égards sont dus à l'étranger. Et c'est ce bon côté du public qu'il faut voir et apprécier.

La Chine n'est pas hostile à l'art, comme paraît le croire, dans une certaine mesure, M. Regamey. Il avoue lui-même que nous avons été les maîtres des Japonais. Mais, chez nous, nous n'avons que deux sortes de produits artistiques visibles pour tous : ceux de l'art pur et ceux de l'art industriel.

Quant à cet art intermédiaire, pratiqué par des amateurs, exercé un peu par tout le monde, nous le connaissons, mais nous ne l'exposons pas. La caricature même, qui est une des formes inférieures de l'art, n'existe pas en Chine.

Les vrais artistes sont rares chez nous comme ailleurs. Ceux qui ne les valent pas sont assez modestes pour ne pas se montrer. Mais l'art fait, d'une façon générale, partie de notre éducation : en même temps que l'écriture, nous apprenons dès l'enfance et le dessin et l'aquarelle. Le professeur croit que ses élèves ne savent rien, tant qu'ils ne sont pas capables de dessiner un nuage chassé par le vent : chose plus difficile à fixer qu'un homme tombant d'un toit. Il est vrai que les modèles sont moins rares. Le vent et les nuages se trouvent partout : tandis que l'homme tombant d'un toit, dont parle M. Regamey, me paraît d'une rencontre peu fréquente, sauf, cependant, à l'Ambigu, dans *l'Assommoir* de M. Zola.

Aussi nos artistes n'ont-ils jamais pensé à proposer à leurs disciples de happer au passage l'accident de Coupeau, pour lequel les modèles manqueraient évidemment d'enthousiasme.

J'arrive à une affirmation de M. Regamey qui est, certes, une des choses les plus étonnantes que j'aie jamais lues. « Proposez à un Chinois, dit mon excellent ami, de lui faire son portrait : il se cachera tout de suite. Livrer leur image à un tiers, c'est — pour leur étroite superstition — attirer sur soi tous les dangers imaginables. »

Il y a là une erreur de fait que je ne m'explique pas, et qu'il importe de ne pas laisser accréditer, parce qu'elle est la négation absolue de la réalité; elle est si opposée à nos mœurs, à nos idées, à toutes nos croyances, que je me demande quel mauvais plaisant a pu jouer à M. Regamey ce mauvais tour et lui faire accepter pour vérité une erreur flagrante.

Tout Chinois a son portrait : il *est obligé* de l'avoir. Et si quelqu'un a négligé de se faire peindre de son vivant, son portrait est fait nécessairement aussitôt après la mort : cela, non seulement parce que la famille tient à conserver les traits de ses membres décédés, mais parce que le portrait du défunt est *indispensable* pour la cérémonie funèbre.

Ce n'est pas là un argument de circonstance : j'ai décrit précisément cette cérémonie et la confection du portrait indispensable, dans mon *Roman de l'homme jaune* publié six mois avant l'article de M. Regamey.

La superstition du portrait n'existe donc pas dans mon pays. Me sera-t-il permis d'ajouter que si nous avons des superstitions en Chine, elles ne sont pas — du moins pour l'immense majorité — de nationalité chinoise? Que notre culte dominant, celui de Confucius — pratiqué par la classe instruite et qui est le véritable culte national à nous légué par nos ancêtres — est un rationalisme pur? Que les religions très superstitieuses de Lao-Tseu et de Bouddha sont d'importation étrangère? Que les superstitions qui y abondent sont d'origine étrangère? Qu'elles n'ont rien, mais absolument rien de jaune? Qu'elles sont même de race blanche, de la plus pure des races blanches, de race aryenne? Qu'elles nous viennent de l'Inde en un mot, et que nous n'avons certes pas à nous louer de cette importation, nous qui étions des gens sensés, ayant horreur des superstitions et du mysticisme?

J'avoue que les enfants chinois — aussi bien que les enfants japonais, quoi qu'en dise M. Regamey — ont souvent peur et pleurent à l'approche de l'étranger. Qu'y a-t-il là d'étonnant? J'en appelle à tous les pères. Si M. Regamey avait des enfants, il les aurait vus se sauver, comme les autres, à l'aspect d'un visage nouveau, et pleurer quand on les forçait de rester. Ce sont là les modes, les lois, us et coutumes des enfants de tout temps et de tout pays. Ce n'est pas *l'étranger* qui fait peur, c'est *l'inconnu*. En Chine donc, comme partout, les bébés sont dépourvus de tout instinct anti-

international. Je demande pardon au lecteur d'avoir forgé cet affreux mot.

Je ne nierai pas qu'il existe de nombreux mendiants en Chine ; il y en a malheureusement beaucoup dans nos grandes villes : ni plus ni moins que dans les grandes villes d'Europe et dans celles-là même où la mendicité est interdite, et dans lesquelles on voit souvent s'étaler la misère hideuse et les infirmités les plus repoussantes. C'est là un vice fatalement inhérent, jusqu'à nouvel ordre, à toutes les grandes agglomérations humaines. Et si ces tristesses sont plus visibles en Chine qu'au Japon, c'est simplement parce que les villes chinoises sont plus grandes, plus peuplées, et que la misère se montre au jour dans les grands centres, tandis qu'elle se dissimule dans les cités de population moyenne. C'est ainsi que, dans toute capitale, la misère est plus visible que dans les villes de province. Quant à la fortune et à l'aisance générale, j'en appelle aux économistes : que M. Regamey leur demande si la Chine est plus pauvre que le Japon.

Sans doute, nos aveugles ne sont pas soignés dans des Instituts aussi admirablement organisés que ceux de Paris. Mais, si la caricature chinoise ne les raille point — pour la raison essentielle que nous n'avons pas de caricature — il faut bien dire aussi que ces infirmes ne sont pas autrement malheureux. Les petits métiers qu'ils exercent — celui de musicien, entre autres — les mettent à l'abri du besoin.

Il y a une quinzaine d'années, je rentrais en Chine, pour y passer mon congé. Arrivé à Che-Foo, je rencontrai un voyageur suisse : il était aveugle, ce qui ne l'empêchait pas de faire le tour du monde. Connaissance faite, il me pria d'inviter à déjeuner, de sa part, tous les aveugles de la ville. Étranger moi-même à Che-Foo, je demandai à mon beau-frère, alors *tao-tai* (préfet de circuit), de transmettre à ses administrés cette invitation originale. Eh bien, malgré l'autorité que lui donnaient ses fonctions, il ne put jamais réunir que quatre ou cinq aveugles. Impossible de parfaire la demi-douzaine. Ce n'est point qu'il n'y en eût davantage. Mais la plupart de ces infirmes refusèrent d'accepter à déjeuner d'une personne qu'ils ne connaissaient pas. C'est une preuve, je pense, que les aveugles ne sont pas trop malheureux chez nous.

La lèpre, toujours assez rare, existe dans quelques régions du midi de la Chine, comme la pellagre dans certaines parties de l'Italie. Et les seuls hôpitaux que nous ayons sont précisément ceux des lépreux, qui ne traînent pas les rues.

Je passe aux « banlieues, où sévit la culture intensive à base d'engrais humain ». Ici, je me vois forcé de poser de nouveaux points d'exclamation. Est-ce que, par hasard, je vais être obligé, moi Chinois, de vous faire connaître les environs de Paris? Vous n'avez donc jamais visité la presqu'île de Gennevilliers? Vous n'y avez donc pas admiré cette *culture intensive?* Et vous n'avez pas une pensée de gratitude pour nos ancêtres qui, il y a des milliers d'années, se moquant également du *tout à la mer* et du *tout à l'égout*, inventèrent ce procédé rationnel de culture, dans lequel un de vos philosophes, Pierre Leroux, allait jusqu'à entrevoir le remède à toutes les misères sociales!

Nous enterrons nos morts à notre guise, et dans nos pays « on se heurte continuellement à quelque monument funèbre ». Vous en concluez « qu'une partie de campagne où l'on est exposé à de pareilles rencontres n'est pas toujours précisément folâtre ».

Savez-vous bien que je vois percer, dans ces paroles, un bon petit bout d'une superstition européenne que j'ai eu maintes fois à constater? Vous avez donc peur du lendemain de la mort, pour qu'un souvenir funèbre vous enlève toute gaieté? Quelle singulière excursion vous me faites faire là dans votre cerveau d'Européen, tout rempli encore des visions lugubres de votre moyen âge, de votre enfer aux flammes éternelles, de vos danses macabres au squelette grimaçant! Car, c'est un fait : tous, plus ou moins, vous autres Européens, vous avez cette superstition de la mort, qui apparaît comme un spectre horrible, comme un effroyable cauchemar.

Je vous le demande : Y a-t-il quelque chose de moins légitime que de trouver horrible ce qui est tout simple ; de regarder comme apparition affreuse un phénomène naturel, conséquence nécessaire de notre organisation ? Un tombeau ! un cercueil ! Voilà qui suffit pour vous enlever toute gaieté. Singulier état d'esprit ! et combien nous devons remercier nos philosophes de nous avoir élevés dans un tout autre ordre d'idées.

La mort, pour un Chinois, n'a rien qui épouvante, ou même qui puisse émouvoir. C'est la privation de la vie, comme dit votre grand Molière : rien de moins, rien de plus. Nous passons à côté d'un cercueil, d'une tombe. Nous savons que c'est là le séjour dernier de tout homme, l'asile de paix éternelle. Que peut-il y avoir de triste dans la présence de ce monument ?

Je ne comprends pas. Nous avons décidément, sur ce point, un idéal bien supérieur au vôtre, une conception autrement philosophique. Aucun cadeau n'est reçu, dans mon pays, avec plus de reconnaissance par une personne âgée, que le bois destiné à lui faire un cercueil. Je suis désolé d'être obligé de me citer encore : mais j'ai déjà exposé ce trait particulier à nos mœurs, si raisonnables sur ce point, dans l'ouvrage dont je parlais plus haut. Je ne me répéterai donc pas. Je me borne à vous dire qu'à nos yeux, la présence des tombeaux n'enlève à la campagne aucun de ses charmes; qu'elle ne nuit en rien à la joyeuse exubérance du printemps ; qu'elle n'ajoute, en aucune façon, à la mélancolie de l'automne.

Pour prouver la supériorité du sentiment artistique

japonais, vous empruntez à M. Hayashi l'histoire de cette servante qui, voyant les traces imprimées par les pattes d'un chien sur la neige de la cour, disait à sa maîtresse : « De grâce, madame, ne m'envoyez pas au marché ce matin : le petit chien a fleuri la cour avec ses pattes... Je n'aurai jamais le courage de brouiller avec mes sabots ces dessins si jolis... »

Là, franchement, mon cher Regamey, si l'on venait vous tenir le matin ce petit discours sentimental, tout artiste et tout grand artiste que vous soyez, dites-moi ce que vous répondriez?

Vous hésitez! Je vais donc parler pour vous.

Vous diriez à votre domestique : « Ma fille, brouillez-moi ces dessins si jolis avec trente-six mille sabots, et allez bien vite chez le boucher. L'homme ne vit pas que de contemplation de neige blanche illustrée par des pattes de chien :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage!

Et vous auriez raison! Cette sagesse prosaïque n'enlèverait rien à votre art.

« La maison chinoise, dites-vous, construite en briques, est rébarbative, toujours close hermétiquement. Les fenêtres sont à battants; les portes tournent sur des gonds ; le sol est dallé. La cour est entourée de murs. Les Chinois ont de vrais lits; comme nous ils prennent leurs repas assis sur des chaises.

« La maison japonaise, faite de bois et de papier, *a l'air amusant d'un grand joujou.* Cloisons, portes, fenêtres, sont mobiles et glissent dans des rainures. L'habitation est ouverte à tout venant. Pour tout mobilier, les Japonais n'ont que des coffres et des étagères. Des nattes couvrent le sol : accroupis ils y mangent ; allongés ils y dorment. »

Dans cette comparaison, vous êtes évidemment favorable à la maison japonaise. Il est clair que des maisons arrangées comme celles que vous aimez en Europe vous ont déplu en Chine, avec leurs fenêtres à battants, leurs portes tournant sur des gonds; avec nos lits pour dormir et nos chaises pour nous asseoir.

Est-ce parce que la maison japonaise est plus artistique, avec ses cloisons mobiles, ses coffres, ses étagères et ses nattes?

Nullement! Mais vous préférez la seconde, parce que votre humeur d'artiste, en quête du nouveau, de tout ce qui n'est pas fait comme chez vous, a éprouvé un sentiment de satisfaction à l'aspect d'une maison de bois et de papier qui « a l'air amusant d'un grand joujou ».

C'est ce grand joujou à l'air amusant que la Chine ne vous a pas fourni : de là l'excommunication.

C'est ici, mon cher Regamey, qu'on peut saisir la pensée intime qui vous a dicté votre article. Vous étiez allé en Chine, convaincu que nous allions vous amuser. Nous ne vous amusons pas : grave déception, heureusement compensée par le joujou en question.

Dussiez-vous mille fois nous condamner au nom de l'art, je suis forcé de vous dire que votre conclusion, cette fois, n'a rien d'artistique. L'art n'est pas simplement ce qui amuse. Une maison solide et bien close, où l'on ne reçoit que ses amis, sur de bonnes chaises, dans des salles abritées des courants d'air, ne pèche pas pour cela contre les règles de l'esthétique. J'aime l'originalité, le beau, la fantaisie; mais je déteste les rhumatismes et les bronchites. En suis-je coupable aux yeux de l'artiste? Tant pis pour l'artiste. Personne ne souscrira à son jugement, rendu sous le prétexte que je ne l'amuse pas.

En somme, Japonais et Chinois, nous sommes également amoureux de l'art. Nous nous attachons à embellir jusqu'aux moindres détails, à mettre dans nos maisons, dans nos meubles, un peu de grâce et d'idéal. Nos deux nations ont compté de grands artistes et produit des chefs-d'œuvre.

Mais, en Chine, nous n'avons pas été jusqu'à sacrifier l'utile à l'agréable, et je m'en félicite. L'art n'est pas le but exclusif de l'homme : c'est un moyen de rendre l'existence plus agréable et plus attrayante. Faisons-lui la part aussi large que possible. Mais ce serait une exagération que de tout lui sacrifier et d'arriver ainsi à ce résultat bizarre : rendre la vie insupportable, par amour pour cet art qui la devait embellir.

TCHENG-KI-TONG.

LE LYON D'AUJOURD'HUI

Je ne suis pas sans quelque titre pour parler de Lyon en connaissance de cause, soit de Lyon du commencement, soit de Lyon de la fin du siècle. J'y suis né, il y a déjà si longtemps, que je n'ose en dire la date. Je renvoie d'ailleurs au dictionnaire Vapereau. J'y ai passé les années de mon enfance et j'y suis revenu, presque au sortir de l'École normale, comme professeur à la Faculté des lettres qui venait d'être créée, où j'ai enseigné un quart de siècle et dont pendant quinze ans j'ai été le doyen. Cette Faculté où je débutais en 1840 était alors bien modeste en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui avec ses vingt professeurs ou maîtres de conférences ; nous n'étions que cinq ; mais j'ai eu l'honneur d'y avoir pour collègues Edgar Quinet et Victor de Laprade. J'ai même cumulé quelque temps mes fonctions de professeur avec celles de conseiller municipal pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe.

Quoique appelé plus tard à résider à Paris, je n'ai jamais perdu Lyon de vue. Depuis ma retraite, je passe

la moitié de l'année dans une propriété voisine d'où je lui fais de fréquentes visites. Je suis donc à même de présenter un tableau du Lyon d'aujourd'hui et de le comparer à ce qu'il était autrefois, avec des souvenirs qui datent d'un demi-siècle et plus. Le Conseil dont j'ai fait partie, élu par des électeurs à cinquante francs, était-il plus éclairé? Administrait-il mieux la ville que la municipalité actuelle? La comparaison serait difficile à faire à cause du changement des temps, des mœurs, des besoins, à cause du progrès des exigences du public en fait de salubrité, d'hygiène et de voirie. Comme d'ailleurs je me propose, chemin faisant, d'adresser quelques vœux au Conseil d'aujourd'hui pour le bien ou l'embellissement de notre cité bien-aimée, il ne serait pas sage de l'indisposer contre moi par un parallèle où il n'aurait peut-être pas tous les avantages.

*
* *

D'autres Lyonnais plus savants ont fait des livres et des mémoires d'un grand intérêt sur le Lyon historique, archéologique, littéraire, commercial ou industriel; pour moi je me borne à reproduire ici les impressions extérieures d'un promeneur attentif à travers cette seconde capitale de la France.

L'assiette de la plupart des grandes villes du monde n'a rien de pittoresque; elles sont situées dans quelque vaste plaine où elles ont trouvé toute commodité pour s'établir et se développer; si elles ont un fleuve qui les traverse, elles n'en ont qu'un dont elles sont fières, ainsi que des deux lignes de quai qui le bordent. Pour le pittoresque et la grandeur de son aspect, Lyon a été mieux partagé par la nature. Il est à cheval sur deux grandes rivières, l'une aux eaux lentes et vertes, l'autre aux eaux rapides et bleues comme celles du lac de Genève d'où elle descend : toutes deux encadrées par des collines et des rochers sur lesquels une partie de la ville s'échelonne en amphithéâtre. Pour s'étendre, elle a triomphé de tous les obstacles. De Fourvières où elle était tout entière perchée, pour ainsi dire, au temps des Romains, elle a glissé jusqu'au bord de la Saône, puis elle l'a franchie en vertu de la vitesse acquise en passant sur un vieux pont de pierre reconstruit il y a quarante ou cinquante ans, et s'est étendue dans tout l'espace entre les deux rivières, puis enfin, comme par un dernier élan, elle a traversé le Rhône lui-même et s'est étendue sur la rive gauche en une ville de plus de cent mille âmes, non sans avoir escaladé d'abord toute la colline de la Croix-Rousse qu'elle couvre de ses maisons et fait retentir du bruit de ses métiers.

Qui veut se faire une juste idée de la beauté et de la grandeur de Lyon ne doit pas se borner à parcourir la rue de la République ou à aller de la place des Terreaux à Bellecour; il lui faut monter sur les hauteurs, en descendre pour remonter encore. Je conseille de prendre d'abord la montée de Sainte-Foi d'où la vue s'étend au midi sur Perrache, sur le confluent, sur le cours du Rhône grossi de la Saône, sur l'Isère et les balmes viennoises. De là qu'il se dirige sur Fourvières, visité par les touristes non moins que par les pieux pèlerins. De la terrasse il aura sous ses yeux, au premier plan, toute la grande ville, avec ses deux fleuves, ses quais, ses places, ses monuments, ses églises, puis une riche plaine et des villages à l'infini par-delà le Rhône, et, au dernier plan, le mont Blanc et la chaîne des Alpes. Mais cette vue a été trop souvent décrite pour que je veuille la décrire à mon tour.

De la nouvelle basilique et de la chapelle de Fourvières il n'y a que quelques pas au pavillon Gay ou pavillon des artistes, situé sur un autre versant de la colline et bâti sur des ruines romaines. Il mérite bien ce surnom par la juste faveur dont il jouit auprès des artistes. Là c'est un tout autre panorama, mais qui ne fait pas une moindre impression sur le spectateur émerveillé; la vue est plus resserrée, moins grandiose, mais elle est plus pittoresque. Vous voyez en pente, immédiatement au-dessous de vous, de riants et verts vallons; vous avez sous les yeux la Saône avec ses gracieux contours, coulant entre les deux quais de Vaise et de Serin, entre le rocher de Pierre-Scise d'un côté et, de l'autre, le rocher avec le fort Saint-Jean.

En face de vous est un versant de la Croix-Rousse et le boulevard des Chartreux, à mi-coteau avec ses rochers pour base, avec les pittoresques sinuosités du jardin qui le longe et qui domine la Saône. Si vos regards se portent un peu plus au loin vers le nord, vous apercevez non loin, dans le fond de ce cadre admirable, la chaîne du mont d'Or, le mont Cindre, le mont Verdun, et à leur pied les plus beaux villages des environs de Lyon, au milieu des plus riches campagnes.

Je n'irai pas jusqu'à partager tout à fait l'admiration enthousiaste, et non tout à fait désintéressée, du propriétaire qui exploite ce pavillon, et qui a mis à l'entrée cette inscription : « Lyon vu de cette position merveilleuse est un des plus beaux spectacles que l'homme puisse contempler. » Mais j'estime, avec le Guide Joanne, que la vue du pavillon Gay vaudrait bien, à elle seule, le voyage de Paris à Lyon.

Si vous voulez jouir encore d'autres beaux points de vue et achever de contempler sous tous ses aspects la ville et ses environs, descendez maintenant de Fourvières et montez à la Croix-Rousse. Je ne vais guère à Lyon sans me donner ce plaisir et sans parcourir les deux boulevards qui se rejoignent de la Croix-Rousse et des Chartreux. A chacune des deux extrémités du premier, je m'arrête ravi; à l'est, je vois le Rhône, je le vois venir de loin comme pressé d'aller se jeter dans la Saône; j'ai en face de moi le quai et le quartier des Brotteaux, avec ses maisons monumentales, le beau parc de la Tête-d'Or et son lac, le Grand Camp, et par de là l'immense plaine à perte de vue et le département

de l'Ain. Du côté de l'ouest, c'est la Saône, Serin et Vaise; c'est le commencement des bords enchantés de la gracieuse rivière que tous les voyageurs admiraient autrefois, sur le bateau à vapeur de Châlons à Lyon, et qu'on ne voit plus que très imparfaitement du wagon du chemin de fer. De l'extrémité de ce boulevard, on descend au quai de Serin par un ravissant square, tout en pente et en lacet, que le peuple a baptisé du nom de chemin des S, en raison de ses nombreux contours.

Mais je suis particulièrement attiré du côté du boulevard des Chartreux et des squares qui en font la plus belle des promenades. De là on a en face de soi la colline de Fourvières, le rocher de Pierre-Scise, et celui de l'Homme de la roche, avec sa statue en pierre. Cette statue représente Cléberger, riche bourgeois d'il y a plusieurs siècles, bienfaiteur du quartier, dont le peuple qui, quoi qu'on dise, n'est pas ingrat, a conservé la mémoire, et dont je me rappelle avoir vu dans mon enfance célébrer un centenaire. A chaque pas que vous faites, vous apercevez de nouveaux quais, d'autres ponts, d'autres monuments, des clochers ou des dômes, et successivement toute la partie de la ville que baigne la Saône.

Je suis encore, je l'avoue ingénument, attiré vers ce boulevard par une sorte d'amour-propre d'auteur. J'ai été, en effet, chargé, en 1847, par le Conseil municipal, d'un rapport sur la création de ce boulevard. Il s'agissait même d'un projet plus grand et plus complet, comprenant le percement d'un boulevard parallèle de l'autre côté de la Saône, et d'un pont hardiment suspendu dans les airs avec deux rochers pour point d'appui, qui aurait uni les deux boulevards.

Le boulevard des Chartreux seul a été fait; j'espère que son vis-à-vis se fera plus tard, après le pont dont un vote du Conseil général vient de décider l'exécution. Ce ne sera pas un pont suspendu par des fils de fer et plus ou moins balancé dans l'espace, mais un pont métallique de fer appuyé sur des colonnes plus hautes, non pas tant que la tour Eiffel, mais plus que la colonne Vendôme. Ce projet est moins extraordinaire d'ailleurs aujourd'hui qu'en 1847, depuis les merveilles de l'industrie du fer, depuis les Halles de Paris, et surtout depuis le palais des Machines et la Tour du Champ de Mars. Il doit réunir les chemins de fer de la Loire à ceux de l'Ain et de la Suisse. Il aurait aussi un avantage militaire en cas de complications du côté de l'Italie.

Grâce à ce pont, les troupes campées sur les hauteurs et dans les forts pourraient, en cas de siège, se porter plus rapidement d'un point à l'autre de la vaste enceinte des fortifications de la ville. Les communications seront plus promptes et plus faciles entre les habitants des deux sommets opposés, séparés par la Saône Ce sera, pour une partie considérable de la ville, l'accès le plus court à la cité des Morts, à ce grand cimetière de Loyasse qui couronne de ses cyprès et de ses croix blanches les hauteurs de Fourvières et de Vaise. Mon imagination se complaît d'avance à l'effet sans pareil, pour les passants des deux quais de la Saône, des enterrements, des trains de chemins de fer, des bataillons traversant ce pont aérien, à plus de cent mètres au-dessus de leur tête.

En attendant qu'il soit mis à la forge, je voudrais quelques améliorations qui en rendraient l'accès du boulevard plus facile, au moins du côté de Serin, à la montée de la butte, de manière à ce que les voitures et les promeneurs fissent plus volontiers le tour par le quai, au lieu d'aller et de revenir par la rue un peu triste de l'Annonciade. Je voudrais aussi qu'au lieu des parapets trop élevés, ou même des planches qui garantissent les habitants et les maisons d'au-dessous de projectiles dont les plus minces seraient dangereux, en vertu des lois de la chute des corps graves, on eût mit des barres de fer ou des grillages qui n'interceptent pas la vue aux plus beaux endroits.

*
* *

Après avoir contemplé Lyon du haut en bas, pour ainsi dire, il faut, en se plaçant à un autre point de vue qui complète le premier, la contempler de bas en haut, c'est-à-dire des quais et du milieu des ponts du Rhône et de la Saône. Le spectacle n'est ni moins grand, ni moins varié, ni moins pittoresque. Les collines gagnent à être vues de la ville, comme la ville à être vue des collines.

Ce double spectacle serait plus beau encore, si nos pères, si nous-mêmes, sans remonter bien haut dans le passé, nous avions su mettre mieux à profit ce que la nature a fait pour Lyon, si même, à ce qu'il semble, nous n'avions pas pris à tâche de nous mettre un bandeau devant les yeux pour ne pas voir le plus beau des spectacles. Que nos collines seraient d'un plus gracieux aspect si les lourds bâtiments qui les chargent avaient été mieux disposés et aménagés, soit pour la vue et l'agrément, soit pour l'hygiène. Si, au lieu de construire de deux côtés et de mettre en face l'une de l'autre de hautes maisons qui s'interceptent mutuellement la lumière et la vue, on n'eût construit que d'un seul côté, on aurait eu partout, au lieu de laides et tristes rues, de larges boulevards, des terrasses en amphithéâtres, en montées et en ceintures malencontreuses. De quel coup d'œil on aurait joui du Lyon d'en haut sur le Lyon d'en bas, et réciproquement!

Tout un côté mis à bas doublerait la valeur matérielle de l'autre moitié. Quant à l'aspect, Lyon gagnerait encore bien davantage. Comparez, pour en avoir une idée, la montée de Sainte-Foi, qui a tout un côté à découvert, aux montées de Fourvières et de la Croix-Rousse enfermées d'un bout à l'autre entre des maisons ou de hautes murailles. Que par une porte entr'ouverte sur votre gauche ou votre droite, vous puissiez

entrevoir un instant ce qu'elles vous cachent, vous êtes émerveillé de cette fortuite échappée de vue sur la ville, sur la Saône ou sur le Rhône. Pour en jouir tout le long de votre route, que vous voudriez voir à bas cette maison et les maisons voisines, ou plutôt que vous voudriez qu'elles n'eussent jamais été construites!

Regrets et vœux superflus! Nulle ville, avec ses hautes et monumentales maisons en pierre de taille, n'est plus difficile et plus coûteuse à remanier. Il faudrait, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'un tremblement de terre les jetât à bas ou que quelque grand incendie, comme celui qu'a raconté Sénèque, les réduisît en poussière. Mais ce qui est encore possible, et demanderait plus de goût que d'argent, serait de traiter avec les propriétaires dont les clôtures interceptent la vue aux plus beaux endroits pour substituer à quelques mètres de mur des claires-voies et des grilles.

*
* *

Malgré tout ce qu'on peut reprendre ou désirer encore, qu'il est changé en bien le Lyon de mon enfance! C'était une ville sale et boueuse; c'est, aujourd'hui, une des villes les plus propres de France, sans excepter Paris, grâce à ces beaux pavés plats qui ont remplacé les anciens cailloux pointus, grâce aux trottoirs et au bitume qui, en tout temps, permettent de circuler à pied sec. Mais sa propreté est due surtout à l'abondance de ces eaux naturellement filtrées, et point chargées de bacilles malfaisants, d'un Rhône souterrain qu'a découvert M. Fournet, un de mes savants collègues de la Faculté des sciences. Une machine les fait monter de Saint-Clair jusqu'au haut d'une grande colonne qu'on aperçoit de loin sur la partie nord de la Croix-Rousse. De là le flot redescend dans la plaine où il monte jusqu'au dernier étage des plus hautes maisons, puis il traverse la Saône et, remontant à la même hauteur d'où il est descendu, va arroser les sommets de Saint-Just et de Fourvières. Dans toutes les rues, aussitôt que la pluie a cessé, l'hiver comme l'été, jaillissent et se croisent sous vos pieds et sur vos têtes les jets d'eau à longue portée des arroseurs, qui inondent la chaussée et les trottoirs, si bien que parfois il semble qu'il y ait excès et qu'on soit comme au milieu de grandes eaux en permanence.

Si Lyon a cessé d'être une ville plus ou moins malpropre, il n'a pas cessé de demeurer célèbre par ses brouillards. Au risque de passer pour un Lyonnais fanatique et singulièrement aveuglé par l'amour de sa ville natale, je prendrai sa défense même contre les brouillards, non pas qu'ils soient chimériques, mais parce qu'ils me semblent ne plus autant mériter leur ancienne et fâcheuse réputation. Le Lyon d'aujourd'hui est moins brumeux que le Lyon d'autrefois, sans qu'aucune révolution météorologique ait eu lieu en sa faveur, mais uniquement à cause de l'élargissement de quelques-unes de ses rues et des grandes percées qui s'étendent d'un bout de la ville à l'autre. Jadis, les brouillards de la Saône et du Rhône, emprisonnés dans des rues étroites et contournées, avaient en quelque sorte peine à en sortir, tandis que maintenant ils s'écoulent avec plus de rapidité. Est-ce un paradoxe ou une illusion?

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle, pas une voie droite et d'une largeur de plus de huit ou dix mètres ne traversait le centre de la ville. C'était un véritable labyrinthe de rues étroites, tortueuses, obscures par lesquelles, à moins de prendre les quais, il fallait passer pour aller des Terreaux à Bellecour. En ce temps-là, les édiles n'avaient qu'un très médiocre souci de la largeur des rues, pas plus d'ailleurs que de l'hygiène. En voici quelques exemples.

C'est en 1820 seulement que fut ouverte, en face du pont Morand, l'avenue des Brotteaux que bordent aujourd'hui de magnifiques maisons, mais où on ne voyait alors que quelques guinguettes, des jardinets et des saltimbanques. Vous l'admirez sur de belles et grandes proportions dans la première partie de son parcours; mais avancez un peu, elle se rétrécit d'un quart ou d'un tiers; avancez encore de nouveau, elle se rétrécit comme une lorgnette par le petit bout, jusqu'à n'avoir plus que la largeur d'une rue ordinaire. Enlever le moins de terrain possible à l'agriculture, voilà la raison de ce double rétrécissement telle qu'on la trouve dans les délibérations des édiles de ce temps-là. Vingt-cinq ou trente ans plus tard, l'occasion se présenta d'élargir tout entière une voie importante qui va de la rue de l'Algérie à la place Sathonay et à l'ancien Jardin des Plantes; elle fut rebâtie tout entière, faute irréparable, sur une largeur de huit mètres seulement. Cette rue s'appelait alors rue des Bouchers. Ce nom me remet en mémoire un des plus hideux souvenirs du vieux Lyon, cette grande boucherie à cent pas des Terreaux, répandant le sang et les émanations infectes dans les rues d'alentour et même jusqu'à l'hôtel de ville. Une autre boucherie, qui a été transformée en un passage, était dans le bâtiment même de l'hôpital; sans doute il en a été longtemps de même dans la plupart des villes et à Paris même. Mais Lyon, ce qui n'est pas à son honneur, a été peut-être une des dernières grandes villes à construire des abattoirs loin du centre de la ville.

Des trois larges et belles percées qui ont fait pénétrer l'air et la lumière dans le centre de la ville, l'une, la rue Centrale est quelque peu antérieure à 1848; les deux autres, la rue de l'Hôtel-de-Ville et la rue de la République, datent de M. Vaisse, qui a été pour Lyon ce que M. Haussmann a été pour Paris. Sous l'Empire, les quais des deux rivières ont été complétés, élargis, exhaussés. A la première crue, les Lyonnais allaient autrefois en bateau sur le quai Saint-Antoine, sur la rue et la place de l'ancienne Préfecture, et à Bellecour; en 1840, j'ai vu tout le centre de la ville submergé et la

Saône rejoignant le Rhône à travers les rues et les quais. Désormais, Lyon, avec ses deux rivières bien encaissées, est à l'abri des inondations. Comment ne pas admirer ces quatre quais de cinq ou six kilomètres chacun, bordés en tout leur parcours de maisons qui, en certaines parties, comme sur les quais Saint-Clair, des Brotteaux, de Tilsitt, d'Occident, sont de véritables monuments et d'où la vue est si variée et si belle sur les coteaux du Rhône et de la Saône!

Malheureusement pour l'harmonie de l'ensemble et la facilité des communications en tous sens, si la ville est suffisamment dotée en voies longitudinales parallèles au Rhône et à la Saône, elle ne l'est pas aussi bien en voies transversales allant d'une rive à l'autre. Pas une voie large ne mène de l'une à l'autre, si j'excepte celle qui passe par la place Bellecour. Le projet a été voté d'une voie allant en ligne horizontale, du coin de la place de la République au pont Lafayette. Sans doute, cette nouvelle voie, qui coûtera bien des millions, améliorera un quartier qui en a grand besoin et fera disparaître en tout ou en partie quelques fort vilaines rues. Mais une percée transversale en ligne droite aurait eu non moins d'avantages pour la circulation et l'assainissement, et aurait eu en plus pour ornement naturel la perspective des rives et des coteaux du Rhône et surtout de la Saône.

*
* *

En dernier lieu, je dirai quelques mots d'améliorations ou embellissements qui sont de date récente. Je me rappelle que, lorsque j'étais conseiller municipal, un entrepreneur audacieux demanda l'autorisation d'attacher au haut de la Croix-Rousse deux câbles traversant le Rhône pour aboutir aux Brotteaux. Il y eût fait glisser des wagons qui auraient transporté en un instant de la colline dans la plaine, au delà du Rhône, les voyageurs assez hardis pour y monter. C'eût été comme des montagnes russes suspendues dans les airs. Quoiqu'il ne demandât aucune subvention, la mairie, soucieuse de la vie de ses administrés, n'accorda pas l'autorisation. Aujourd'hui, grâce à des chemins funiculaires ou à des *ficelles*, comme le peuple les appelle, on descend des hauteurs et on y monte, on en descend, sinon avec plus de rapidité, au moins avec plus de sécurité. Le plus ancien de ces chemins souterrains est celui qui va à la Croix-Rousse par la pente la plus escarpée, parallèlement à la *grande côte*, et qui, arrivé au plateau, se continue sur le camp de Sathonay et les Dombes jusqu'à Bourg. Plus récent est celui qui va à Fourvières et à Saint-Just, et de là à Vaugneray et à Mornant. Enfin, un troisième se construit en ce moment qui abordera la Croix-Rousse du côté du Rhône. Il sera achevé avant celui de Belleville, à Paris.

Il ne faut pas oublier les deux nouveaux ponts du Rhône, qui remplacent des ponts qui menaçaient ruine. Le 14 juillet a été inauguré le nouveau pont Morand, pont monumental, tout en fer, presque large comme le pont d'Austerlitz, au lieu et place de ce vieux pont de bois rouge qui avait fait un assez bon et assez long service, mais auquel il était grand temps de ne plus se fier. Près de là vient également d'être inauguré le pont Lafayette, non moins monumental, non moins orné, non moins large. Enfin, un troisième pont en fer est en construction au cours du Midi.

Rien de plus facile, et à meilleur compte, que de se faire transporter d'un bout à l'autre de la ville. Des tramways la sillonnent dans tous les sens, entremêlés de *riper-cars* plus légers, plus rapides, et encore à meilleur marché. Il y a même un chemin de fer avec sa machine à vapeur traînant plusieurs wagons qui part de Bellecour, traverse le pont de la Guillotière et va dans la banlieue.

Non moins active et facile, non moins à bon marché, et plus agréable encore, est la circulation sur la Saône. Les *Mouches*, élégants petits bateaux à vapeur que Paris a empruntés à Lyon, s'y succèdent à chaque instant. Que l'étranger ne quitte pas la ville sans s'être donné le plaisir d'une promenade sur l'eau à partir du confluent, en longeant les Étroits célébrés par Rousseau dans ses *Confessions*, jusqu'à l'île Barbe ou même jusqu'à Neuville. Quel merveilleux décor s'y déroule à ses yeux! Quelle variété d'aspects, tous plus gracieux ou plus pittoresques les uns que les autres! Quels coteaux verdoyants parsemés d'édifices profanes ou religieux et de ravissantes villas!

La nouvelle Préfecture, reléguée assez loin du centre de la ville et des affaires, par-delà le Rhône, entre les Brotteaux et la Guillotière, est le plus récent des monuments qui ornent la cité. Elle est élégante et vaste, sans avoir cependant les proportions démesurées de celle de Marseille. Que n'a-t-elle, comme la Faculté de médecine, sa façade sur le quai du Rhône, dont elle est fâcheusement séparée par une rue et une rangée de maisons! A propos de la nouvelle Préfecture et de l'hôte qui va l'habiter, il se passe à Lyon le contraire de ce que nous voyons à Paris. A Paris, le préfet de la Seine, tenu en échec par le Conseil municipal, n'a encore réussi qu'à moitié à s'installer dans l'Hôtel de Ville où est sa place, en qualité de maire de Paris, jusqu'à ce que viennent les beaux jours de l'autonomie municipale; à Lyon, le préfet n'étant plus le maire de Lyon, comme il l'a été sous l'Empire, quitte l'Hôtel de Ville pour la Préfecture nouvelle, où il ne sera pas installé plus somptueusement, mais où il sera mieux chez lui, sinon plus à son aise.

*
* *

Depuis quinze ou seize ans, la ville a fait de grands sacrifices pour l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur. Des groupes scolaires ont été construits en divers quartiers, dont quelques-uns sont de véritables monuments et ressemblent plutôt à des sous-

préfectures, ou même à des préfectures, qu'à des écoles. Pour ma part, je me suis plus d'une fois extasié devant les dimensions de l'École normale des garçons et surtout de l'École normale des filles, voisines l'une de l'autre, à la Croix-Rousse. C'est à peine si l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris pourrait soutenir la comparaison.

La Faculté de médecine avec la Faculté des sciences, construite à l'extrémité méridionale du quai Claude-Bernard, fait honneur à la ville par la beauté, par la grandeur du monument, par l'aménagement intérieur, par le nombre des chaires, par l'abondance des ressources scientifiques en tout genre. L'École de médecine militaire, qui s'élève à ses côtés, augmentera encore son importance. Là aussi est la place déjà marquée pour la Faculté de droit, aujourd'hui si déplorablement installée dans ce qu'on appelle le Petit-Collège, au bas des rampes de Fourvières. La Faculté des lettres viendra compléter ce grand et bel ensemble, qui sera le centre et la Sorbonne de l'Université lyonnaise.

Il n'y a qu'une critique à faire, mais des plus graves à mon avis, celle de l'éloignement. La distance est telle des principaux quartiers de la ville et des établissements d'instruction secondaire que non seulement les auditeurs volontaires, les amateurs mêmes qu'il ne faut pas dédaigner, auront peine à s'y rendre, mais les maîtres répétiteurs eux-mêmes du grand lycée, situé à l'autre bout de la ville. Quant à ceux du petit lycée, près de l'île Barbe, ils devront tout à fait y renoncer.

La Faculté des lettres aura plus que toutes les autres à souffrir de cette sorte de déportation, d'autant qu'elle n'est pas mal installée, avec sa belle bibliothèque dans le palais Saint-Pierre, au centre même de Lyon.

Je plains surtout les professeurs qui ont encore la faiblesse de tenir à un public accoutumé à les suivre, et qui ont la vanité, que j'approuve fort, d'avoir un auditoire volontaire, en outre d'un auditoire payé et contraint de boursiers ou d'étudiants. Un pont construit en face de la Faculté de médecine diminuerait un peu cet inconvénient de la distance. On en parle depuis plusieurs années, mais on ne fait encore qu'en parler.

J'ai le regret de voir le vieux lycée de Lyon toujours situé à cette même place où il a été plus d'une fois visité par les épidémies. Croit-on donc que les élèves moyens, et même les grands, aient moins besoin de bon air, de l'air de la campagne, que les petits, si bien installés au lycée de Saint-Rambert? Je ne connais plus aujourd'hui que le lycée Saint-Louis de Paris qui soit dans de plus mauvaises conditions hygiéniques. La ville cependant pouvait faire et pourrait, je crois, faire encore un bon marché avec le ministère de l'instruction publique, en s'engageant à construire un grand lycée d'internes à la campagne, moyennant la cession d'une partie des bâtiments actuels dont l'Université ne garderait que ce qui serait nécessaire pour recevoir des externes. La ville y gagnerait, ce qu'elle doit estimer à un grand prix, de pouvoir élargir à bon compte la rue Bât-d'Argent jusqu'au quai, et d'avoir ainsi une de ces larges voies transversales dont elle est privée.

Malgré tout le zèle que j'y ai mis quand j'ai été à diverses fois en mission d'inspection générale à Lyon, j'ai eu le regret d'échouer dans cette négociation, et mes successeurs, à ce qu'il paraît, n'ont pas été jusqu'à présent plus heureux. Cependant l'idée de placer tous les internats à la campagne, idée que pendant longtemps j'ai été à peu près seul à soutenir, ayant pris faveur depuis quelques années, le projet pourrait, semble-t-il, être repris avec plus de chance de succès.

Tels sont quelques-uns de mes vieux souvenirs, quelques-unes de mes impressions et quelques-uns de mes vœux, toutes les fois qu'au retour de Paris j'ai le plaisir de revoir et de parcourir ma ville natale.

FRANCISQUE BOUILLIER.

A PROPOS DE FLAUBERT

« Je suis composé de deux hommes, disait Flaubert à l'un de ses amis intimes : il y a en moi un Bénédictin et un Huron. Voilà pourquoi je suis grotesque! » Au lieu de *grotesque,* mettez — ce qu'il n'aurait jamais dit ni écrit — *intéressant* et *admirable,* et l'homme, avec ses deux tendances, vers l'action et vers le labeur, sera défini par lui-même.

Dans la première jeunesse, il semble que les deux instincts aient lutté : l'inquiétude et le malaise durant le séjour d'étudiant à Paris, l'amour du voyage, c'était le besoin d'agir, de courir longuement à travers les lointaines terres, qui les inspiraient. Mais la vocation qui devait tout dompter et asservir l'homme entier, c'était celle de « l'anachorète », celle du « Père de l'Église », ainsi qu'il se nommait encore.

Jamais vocation plus forte, plus immédiate. On peut dire qu'il était né pour écrire et pour cela seulement. A dix ans, il proposait à un camarade de s'associer pour « écrire des rêves ». A dix-neuf, il commençait la *Tentation* et *Novembre.* Ensuite, il essaya d'aimer. Il tomba sur celle qu'un critique visant à l'humour a récemment qualifiée « une des chaussettes bleues les plus bleues et les plus... chaussettes... de son temps ». Il ne lui servit qu'une passion bimensuelle, parfois trimestrielle, et pas même autant de *copie* qu'elle eût souhaité. Puis il partit : il avait fait déjà ce voyage en Bretagne, cette fugue en Corse, où son âme libre et allègre s'exhalait dans le plein espace; le second départ l'emmenait vers l'Orient. Il remonta le Nil, père des fleuves, déclara devant l'Acropole que « cela manquait de colzas », mais aussi « il eut des battements de

cœur en contemplant un mur tout nu, celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées » (1) : puis, au retour, extrêmement las d'avoir suivi ce conseil d'un autre songeur : « Souffle la lampe, passe ta culotte, entre à droite, à gauche, va essuyer tes pieds au tapis du salon, te rafraîchir à la buvette, te réchauffer à la forge... tu reviendras plein de tableaux. » (2), il s'assit, ayant fatigué pour toute sa vie le besoin et le ressort d'activité. Tout favorisait l'empire du dieu qui le possédait : il avait un large foyer, la vie assurée ; il pouvait rester dans son fauteuil énorme sans que rien l'y vînt déranger.

L'homme vrai, du moins la partie dominante de l'homme, put dès lors tout envahir, et le cabinet de travail ouvert sur le fleuve tranquille s'éclaira pour tant de veillées aux inouïs labeurs, intenses, âpres, acharnés, j'allais dire voluptueux.

Seulement, ce maître écrivain, si vaillant dès la première tâche et si puissant, arrivait après ce romantisme qui avait formé son esprit, décidé de son équilibre intellectuel, mis en lui, dans ce solitaire, le regret et la passion souveraine pour les formes éclatantes de la vie. Il regarda autour de lui, avec son œil minutieux et implacable de myope : autour de lui, c'était la bourgeoisie formée — ou déformée — par des sentiments qui n'avaient rien de littéraire ; c'était la vie mesquine avec « ce bruit de gros sous » qu'il détestait avec la franchise d'un indépendant. Il fondit sur sa proie ; la revanche du *bourgeois* fut le martyre auquel se vouait, en le décrivant, le plus cruel de ses analystes.

Les procédés de travail nous sont connus ; le résultat suffirait à nous les apprendre. On devinerait aisément par quelle implacable logique la conception fut menée, quelles tâches amoncelées préparèrent cette synthèse de la pensée, du style aussi, cette œuvre patiente, unie, ferme comme une mosaïque. Ce serait un jeu puéril que de rattacher un tel homme à aucune école : on comprend que certains cénacles prétendent à l'accaparer. Mais il se laisserait peu faire, car la création dès types est demeurée son secret. Le prix de l'énorme peine qu'il s'est donnée est dans cette unité superbe d'un livre, viable et pareil à un tout organique, au lieu que tant d'autres, les plus célèbres bien souvent, sont des embryons mal venus ou d'artificielles séries de faits et d'êtres incohérents, qui s'agitent sans raison et se déduisent au hasard.

Par éloignement de cette clarté si véritablement artistique et si différente de la vie réelle, notre siècle au déclin en est venu à préférer, dût-il passer la frontière pour les trouver, les œuvres faites de pièces rapportées, les livres où l'esprit suit tous les cahots d'une route à peine tracée à travers des steppes.

(1) *Lettres à George Sand*, p. 232.

(2) Gavarni cité par Goncourt, p. 68.

Flaubert en faisant le premier des écrits qu'il ait publiés cédait à l'obsession du bourgeois, il avait aussi la sève du terroir en lui, car jamais livre ne fut le livre d'une province, le livre d'une ville, un livre normand et rouennais, autant que *Madame Bovary*. Mais il appliquait à l'étude de son sujet deux instruments incomparables : son propre esprit d'abord, et la phrase lucide que lui donnait un génie nourri du meilleur et du plus vaste savoir, puis la langue française aussi, l'esprit français, qui lui inspiraient le plus haut et le mieux mérité des cultes.

Bourgeois, foncièrement bourgeois dans l'ancien sens, dans le vrai sens du mot, le fils du médecin apportait dans ses dissections morales la plus sévère probité. On se figure de quel poids il lui fallait peser sur ses désirs de romantisme pour les vaincre, combien *Salâmmbo*, combien tant d'autres ombres, plus vivantes pour lui que la réalité, devaient se révolter dans son imagination, tenter sa plume tout asservie à une Lélia de bourgade. Il résistait, et on peut croire que rien de plus intime ne le distrayait du livre qui lui valut la renommée, puisqu'il a fait, à dix-huit ans, cet aveu : « Oui, je donnerais volontiers toutes les femmes de la terre pour avoir la momie de Cléopâtre ! » puisqu'il disait à un ami : « Vraiment, je n'ai jamais aimé que la reine de Saba ! »

Le succès lui permit enfin de se donner congé. Il fit un livre suivant son tempérament et ses goûts d'artiste. Il put évoquer, à défaut des antiques reines orientales, la fille d'Hamilcar. Toujours exact, au point de réduire un archéologue au silence sur les antiquités phéniciennes, au point que ses descriptions sont un guide admirable dans le pays où vivait Carthage, il lui était accordé cette fois par sa volonté impérieuse d'errer à travers les mirages magnifiques de l'ancien monde, et Mâtho le reposait de Homais et de Bovary. La même profonde candeur, et la même bonté, une candeur d'enfant et une bonté de géant et de mâle d'autant plus pénétrante qu'elle est plus contenue et plus secrète, lui faisait peindre la souffrance éclatante de la brute barbare après les poignantes angoisses du médicastre campagnard. Mais il avait sa récompense dans les invocations offertes à Tânit par la vierge pâle, et dans les splendeurs victorieuses qu'il pouvait sertir dans son style toujours ferme comme l'airain, mais sonore aussi maintenant et triomphal.

Quel travail préparaient ces joies du style, conquis et reconquis à chaque nouvelle lutte, une lettre nous le révèle : « Depuis dix-huit jours, j'ai écrit dix pages, lu en entier et analysé *la Retraite des dix mille*, six traités de Plutarque, la grande hymne à Cérès, dans les poésies homériques, en grec ; de plus, *Tabarin*, le soir ou plutôt le matin... Le chapitre Ier m'a occupé deux mois cet été. » Ironie du sort ! l'écrivain qui a cité cette lettre, recueillie par un double héritage, est un de nos plus féconds journalistes, et de ceux qui connaissent

le moins les « affres du style », s'ils en savourent à merveille les jouissances.

C'est ainsi qu'il se consolait « de ne pas habiter dans des Alhambras, » ainsi qu'il observait fidèlement cette maxime : « Il faut se faire des palais avec les phrases, des harems avec le style, et draper son âme dans la pourpre des belles périodes. »

Mais c'est une vérité de la physiologie et de la médecine, que les premières habitudes reviennent avec l'âge mûr, et que l'homme ancien, le modèle primitif de l'être moral et sensitif, reparaît dans l'effigie usée par l'âge. Flaubert revint donc à ses bourgeois; il se rattachait à cette « charrette de moellons »; après le cheval que l'on voit sur les médailles de Carthage, le fiacre d'Emma Bovary le remportait, ou la carriole d'Arnoux. A peine remis sous ce joug, il jurait que ce serait bien la dernière fois; tout le long *de l'Éducation sentimentale*, il maudissait cette invention terre à terre :

Moi, qui suis *un vieux romantique*, — il le soulignait — qui possède des souvenirs qui remontent aux Pharaons,... avec quel plaisir j'abandonnerai ce genre-là pour n'y plus revenir de mes jours... Dans deux ans, adieu pour jamais aux bourgeois... Peindre des bourgeois modernes et français me pue étrangement au nez .. Quel bon *ouf* je pousserai quand ce sera fini, et que je suis pas près de refaire ces bourgeois. Il est temps que je m'amuse. »

Seulement, sa philosophie le persuadait, sa volonté le contraignait, et puis encore « disséquer est une vengeance ». Il semble que la dissection, cette fois, n'eut pas la rigide sûreté qui avait donné le succès à celle de *Madame Bovary;* mais c'est une question de savoir si le talent n'est pas plus vaste, plus complexe, plus identique à la vie changeante et réelle, dans cette étrange *Éducation sentimentale :* il est certain, du moins, qu'une image exquise a fleuri sur ces pages, et les fervents mêmes du pénétrant Fromentin peuvent, auprès de *Dominique,* placer cette Mme Arnoux, figure d'amour aussi tendre, et divine de cette grâce supérieure à toutes, la grâce donnée par un artiste ordinairement impassible et rude dans son procédé.

Les deux derniers livres de Flaubert semblent pousser jusqu'à leur terme les tendances jumelles et contradictoires de l'écrivain. De même qu'elles se sont marquées dans les sujets mêmes des *Trois Contes,* bourgeois pour un tiers, et pour les deux autres archaïques et romantiques, elles s'affirment à la fois par *Saint-Antoine* et par *Bouvard et Pécuchet.*

L'origine du *Saint-Antoine* est encore provinciale cependant et rouennaise : tant il est vrai que notre enfance nous marque et nous façonne tout entiers. Flaubert avait vu, et tous les ans il revoyait à la foire de Saint-Romain la baraque du bon Saint-Antoine, une institution locale et un monument historique au même titre que le cloître Saint-Maclou, que ces verrières de la cathédrale où l'on admire saint Julien l'Hospitalier dans le castel de ses parents, au milieu d'un vague pays d'une région inconnue et que Flaubert n'a pas voulu déterminer tout en peignant jusqu'au dernier de ses détails.

Il plaît de croire que la profonde impression laissée par le Saint-Antoine forain nous a donné plus tard la féerie mystique et payenne du grand prosateur. Le cadre était simple, les détails furent infinis, les recherches interminables; infinies aussi, et plus interminables encore pour *Bouvard*, cette épopée de la bêtise où l'obsession chez Flaubert s'exagère jusqu'à la maladie. Avant de mourir sur ce livre, il en avait fait le tyran de sa vie.

Bouvard s'est vengé en venant parler jusque devant le monument funéraire.

On avait déjà vu Flaubert écrire, durant tout un séjour au bord des mers bretonnes, une page unique de *Saint-Julien;* le directeur du Muséum à Rouen conserve la lettre suivante, qui se rapporte au perroquet de Mlle Félicité, la servante d'*Un cœur simple :*

Mon cher ami (1),

Serez-vous à Rouen *samedi* prochain tout l'après-midi — vers trois ou quatre heures? — et où vous trouverai-je?

J'aurais besoin de voir des *perroquets* et d'avoir sur eux le plus de détails possible, de connaître un peu leurs maladies et leurs mœurs.

Un petit mot de réponse, n'est-ce pas, et tout à vous,

GUSTAVE FLAUBERT.

Ce fut bien autre chose pour *Bouvard*. Le scrupule ici touchait presque à la manie, et l'encyclopédie grotesque était assise sur des bases, composée par des éléments qui méritaient un sort meilleur et dont l'agrégation factice et la difficile récolte épuisaient Flaubert excédé. Chaque détail lui coûtait des peines et des tracas dont les moindres sont les billets comme celui-ci :

Mon cher ami,

Pourriez-vous, demain, me montrer des dessins de *Rubiacées* (gratteron, muguet) qui n'ont point de calice, et la représentation exacte d'une *Sherarde* (ou Sherardia), plante de la même famille, qui en possède un !

Ainsi, j'ai ce qu'il me faut : une exception à la règle et une exception à l'exception.

Tout à vous et à demain,

Votre

GUSTAVE FLAUBERT.

(1) Cette lettre et la suivante m'ont été communiquées par l'obligeant docteur Pennetier de Rouen.

Le bénédictin écrasait le poète. La glose dévorait le texte.

Cet écrivain qui pouvait dire avec une juste fierté : « J'écris, non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs... tant que la langue vivra (1) », s'empêchait lui-même d'écrire en accumulant ce fatras autour de son écriture. Mœurs intimes des paons, somnambulisme, phrénologie, tous les recoins les plus poudreux du répertoire des connaissances humaines l'attiraient. Enfin, le mercredi 11 février 1880, il écrit une lettre encore, au même ami; j'y vois ces mots : « Je n'ai plus besoin de rien! tous mes matériaux sont accumulés. »

Il avait compté sans la mort : trois mois après, la congestion cérébrale l'abattait au pied de la table ronde où sa pensée l'avait cloué si longtemps comme au chevalet de torture : l'œuvre avait tué l'ouvrier. Les livres demeuraient, solides, classiques dans le grand sens du mot.

Les chagrins domestiques, la guerre aussi et les désastres de la patrie avaient préparé le malheur qu'achevait une tâche trop fiévreusement poursuivie. Car jamais homme ne porta cœur plus chaud et plus généreux que le « bon géant » comme l'appelaient ses amis. Ce travailleur, que sa superbe correspondance nous montre faisant le tour de tous les siècles et de toutes les idées, avait gardé l'âme fraîche d'un enfant. Pareil aux monstres excellents créés par Rabelais, ce solitaire qui s'isolait à Croisset, au point de sentir son cœur battre au moindre bruit, n'avait perdu dans sa retraite ni la sympathie, ni la force de témoigner son amitié. Sa camaraderie avec ce grand honnête homme qui s'appelait George Sand le prouverait assez; si tous les amis laissés par Flaubert n'étaient là, redisant à l'envi comment cet ogre à la parole truculente fut le meilleur des fils, était fraternel pour les amis, vieux ou plus jeunes — tous éminents et excellents — qui l'entourèrent, montra, pour une nièce, des vertus toutes paternelles, se désolait sur la maladie d'un serviteur, et prodigua la joie de vivre aux êtres qu'il avait admis dans son cœur.

Il m'a été donné de m'asseoir à des tables qu'il ébranlait par sa gaieté sonore, de fréquenter des foyers où sa canne, « sa grosse canne d'invalide », avait été laissée par lui deux jours avant sa mort. Partout, le souvenir est demeuré, tendre et souriant, ainsi qu'il sied pour les morts qui ont bien vécu.

Que Flaubert fût un bon Français, et sous son masque de Gaulois portât l'âme du saint terroir, son désespoir pendant l'année terrible le disait assez :

Je meurs de chagrin, répétait-il, je meurs de chagrin... Comment n'en suis-je pas crevé!... Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là! Et je n'en reviens pas! Je ne me console pas! C'est comme des océans de tristesse qui déferlent sur moi (1)!

Par là encore, par ce « chauvinisme » admirable, ce grand brave homme est hors de certaines écoles dont l'odieux dilettantisme serait digne de châtiment, si l'expression n'en était nulle et sans effet. Il avait bien le droit de dire : « Je crois que le cœur ne vieillit pas; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. » Avant de périr sur son « pensum » — le mot est de lui, cet alchimiste de la prose montrait combien il possédait ces plus hautes vertus de l'homme, la bonté et la souffrance.

Il avait passé sa vie « à faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances », mais la puissance de vivre, qui est le pouvoir de sentir, était restée intacte en lui.

Est-il sûr, cependant, que nous sachions tout? Et personne a-t-il vu le fond de cet exubérant, peut-être plus secret que les taciturnes? Avant de s'attacher au roman, « comme une huître à son rocher », Flaubert avait eu l'épanouissement d'une adolescence superbe. Il se replia brusquement, comme par un vœu monacal; « se griser avec de l'encre vaut mieux que de se griser avec de l'eau-de-vie ». Quel oubli venait-il chercher dans cette ivresse prolongée? Et sommes-nous bien assurés que la vulgarité du temps fût son unique souffrance? On n'arrive point aussi vite à être « le R. P. directeur des Dames de la Désillusion »; seulement parce que « Pignouf et Pignouflard son fils » existent. Il éprouvait « une répulsion invincible à mettre sur le papier quelque chose de son cœur ». Et pourtant il regrettait de ne pouvoir faire un livre où il se donnerait tout entier. « J'étais né pour toutes les tendresses! avouait-il. Mais on ne fait pas sa destinée : on la subit! J'ai été lâche dans ma jeunesse, j'ai eu *peur de la vie!* Tout se paye (2). »

Et encore : « Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... Il me semble que je traverse une solitude sans fin (3). »

Aussi, tandis que j'essaye pour lui cette critique de sympathie et d'art qu'il a si parfaitement définie (4), je ne puis m'empêcher de recueillir ces rares aveux où, parlant de sa première jeunesse, il déclare que « le peu de bon qui lui reste vient de ce temps-là »; je me souviens qu'on nous raconte sa tristesse au retour d'une visite faite, sur le déclin de sa vie, et qui lui avait montré une « famille heureuse » comme disent les es-

(1) *Lettres à George Sand*, p. 209.

(1) *Lettres à George Sand*, p. 130 et *passim*.
(2) *Ibid.*, p. 236.
(3) *Ibid.*, p. 266.
(4) *Ibid.*, p. 81.

tampes du premier Empire : « Ces gens-là ont raison, disait-il, oui, ils sont dans le vrai. Oui. » Il s'éloigna, triste, songeant. Or, l'on nous dit qu'on lui a connu, et lui-même laisse entrevoir une de ces passions presque d'enfant, si précoces, funestes aussi, pareilles à ces gelées d'aube qui ne laissent au soleil de midi et aux abeilles en tournée que les tiges veuves de sève et les fleurs séchées jusqu'au cœur. « J'espère m'habituer à mon vide, » écrivait-il; Mme Arnoux, la plus parfaite des femmes créées par Flaubert, était-elle l'ombre fictive d'une ombre vraie?

Dans le monument de Chapu, sous le médaillon du maître écrivain, l'on voit une Muse au corps harmonieux et souple. Assise, elle tient un livre, elle y écrit. Mais elle n'y écrira point ce secret-là, même aujourd'hui que Flaubert a fini la dure, l'excédante tâche de vivre. Les Muses ne savent pas tout.

PIERRE GAUTHIEZ.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Coppée est le seul des poètes vivants qui rappelle la popularité de nos grands disparus. Ni Sully-Prudhomme, le noble et délicat philosophe, ni Leconte de l'Isle, le puissant et imperturbable évocateur des choses antiques et des sentiments primitifs, ni Banville, l'artiste subtil et l'adroit jongleur de rimes, ni Manuel, le poète de la sympathie et de la vertu, n'ont appris leur nom à des foules aussi nombreuses, ou étendu leur action au delà du cercle des lettrés aussi loin que François Coppée. Pourquoi? Est-ce parce que ses pièces de théâtre et, en dernier lieu, ses romans, ont élargi son public et conquis des lecteurs à ses vers? Est-ce parce que son talent d'écrivain poétique, sans cesse perfectionné et assoupli, atteint aujourd'hui son apogée? Oui, sans doute. Mais c'est aussi et surtout parce que Coppée est, comme disent les Anglais, *a representative man*. Il est le Français, et surtout le Parisien de ce temps. Il dit en vers exquis, dont la forme est frappée à sa marque, nos pensées et surtout nos sentiments, doutes, fantaisies, défaillances, rapides attendrissements, inquiétude du mieux, aspirations vagues vers la vérité et la justice, rêvées plutôt que cherchées, entrevues et adorées dans un nuage.

Excepté deux ou trois mille criards, tout le monde, en France, est dégoûté de la politique. Ouvrez les *Paroles sincères* (1), qui viennent de paraître, et écoutez comme le poète traite nos politiciens de droite et de gauche :

> Voyons : dans mon quartier, qui sera député?
> Cet avocat véreux? Ce médecin raté?
> Quand j'y songe, le choix me paraît difficile;
> L'un est une canaille et l'autre un imbécile.

Il n'y a qu'une question politique : l'Alsace-Lorraine. Il n'y a qu'une question sociale : la misère. La société est mal faite, mais comment la refaire? L'ouvrier est touchant quand il se plaint, terrible quand il menace, absurde quand il théorise. Lorsqu'il est bon, c'est un martyr, un saint; égaré, ses actes valent mieux que ses paroles; l'instinct du cœur corrige en lui les déviations du raisonnement. Voyez l'histoire du « nommé Marc Lefort » et celle du père Éloi, l'homme-affiche. Marc, mécanicien renvoyé par la Compagnie du Nord, pour avoir contresigné un placard socialiste,

> Marc, l'anarchiste, est mort pour sauver les bourgeois!

Quant au père Éloi, sa destinée est douloureuse. Il promène partout l'annonce et l'éloge des filouteries financières où s'est engloutie son épargne, des meetings révolutionnaires où son fils, plus tard victime de la Commune, a bu le poison des mauvaises paroles, du bal public où sa fille s'est perdue. En d'autres termes, il porte sur son dos

> Son fils mort, son argent volé, sa fille infâme.

Voilà le peuple!... C'est à ce même peuple, et au peuple de Paris, qu'appartiennent les femmes dont j'entrevois le profil dans ce volume : la pauvre chanteuse de café-concert dont la gorge à deux fins sert successivement à allumer le public et à abreuver son nourrisson; la petite ouvrière « si joliment pâle » que nous retrouvons à l'Opéra dans toute sa splendeur de courtisane, « magnifiquement pâle », et enfin, sur la table de dissection « hideusement pâle » : un drame en trois pâleurs! C'est enfin la grisette, qui passe au bras de son amant, et rencontre un cercueil solitaire, un cercueil d'enfant que les croquemorts emportent au cimetière. Elle veut donner ses fleurs au petit mort, puis se ravise et n'ose, nous offrant ainsi, en une seconde, le spectacle de sa générosité charmante et de sa honte exquise.

Et l'idée religieuse, l'autre vie, qui tient déjà tant de place dans celle-ci? Quel est « l'état d'âme » du Parisien en ce qui touche ces choses? Il ne va guère à l'église, mais il tient au clocher, comme il tient aux tambours du régiment, quoiqu'on lui ait plusieurs fois démontré l'inutilité et l'absurdité de cet instrument de musique. C'est très poétique, l'Angélus! C'est très joli, le mois de Marie, avec l'orgue et l'encens, les fleurs et les lumières sur l'autel, surtout avec les jeunes filles en blanc! Sapristi! mais il y en a de très gentilles!... Le prêtre monte en chaire. Il parle d'une divinité en trois personnes, d'une vierge conçue sans péché, d'un Dieu qui s'enferme dans un petit pain analogue à celui dont on se sert pour avaler la quinine; surtout, il parle de l'enfer. Alors tout se gâte, le Parisien sort de l'église, va faire un tour sur le quai et regarde la voie lactée, ce qui le jette dans

(1) *Les Paroles sincères*, par François Coppée. — Lemerre.

un certain état soi-disant religieux. Après quoi, il rentre chez lui et se couche, songeant que Voltaire a bien fait de guerroyer contre la superstition, mais qu'il a, lui, de plus que Voltaire, la fibre émotionnelle.

Il entend conserver les légendes, et au besoin il en fabrique de neuves qui ressemblent aux vraies comme le « Vieux-Chêne » de la rue Beaubourg ressemble aux meubles du Musée de Cluny. Il ne demande pas mieux que de garder Jésus, ne serait-ce que pour mettre des joujoux dans les souliers des petits enfants, le soir de Noël. Si on lui disait : « Jésus est parti, parti pour jamais, » il éprouverait cet émoi, cette angoisse qui saisit le monde antique lorsque retentit cette parole mystérieuse et désolée : « Le grand Pan est mort! » Donc il espère que Jésus ne partira pas, mais il ne fera rien pour le retenir. Il voudrait... il ne sait pas trop... mais il aimerait assez la morale chrétienne sans le dogme, une foi qui serait la « romance sans paroles » de Mendelssohn.

Telles sont les idées qui flottent dans l'air et que vous trouverez dans les *Paroles sincères*, exprimées avec une habileté et une grâce qui leur enlèvent toute vulgarité.

La misère, l'amour, la mort, ce sont bien, n'est-ce pas, les trois têtes de chapitres de ce roman mal fait, mal écrit, souvent indécent et presque toujours ennuyeux, que vous appelez la Vie? Il contient aussi des digressions, des hors-d'œuvre. Ce sont les modes, les engouements, les « emballements » d'une heure, lorsque nous avons réussi à trouver un dada, une idole ou un bouc émissaire. C'est ainsi qu'il y a deux ans, nous éprouvâmes un entraînement bizarre vers l'empereur Frédéric III. Il allait mourir : on le disait philosophe... Tiens! il devrait nous léguer l'Alsace et la Lorraine! M. Coppée fut l'écho éloquent de cette pensée qui n'a pas d'analogue dans les temps modernes pour sa touchante absurdité, si ce n'est les lettres que Victor Hugo mettait à la poste pour inviter à la clémence les souverains de l'Europe... Relisez cette page, badauds, mes frères, admirez le poète et frappez-vous la poitrine!

Un autre paradoxe du même temps, c'était de grogner contre la tour Eiffel. Voyons, ça n'avait pas de bon sens, cette tour Eiffel! D'abord c'était laid, ce mât en fer, ce jet de fonte, ça n'avait pas de style. Demandez aux artistes, même aux plus ignorants, ils vous diront tous : « C'est énorme, ce n'est pas grand! » De là-haut, Paris, notre gigantesque Paris, notre cher Paris, aura l'air mesquin comme tout! Et puis, à quoi ça sert-il, une tour Eiffel? Qu'est-ce qu'on y fera? On y prendra des bocks? Un restaurant, alors, une gargote? Et c'est pour voir ça qu'on fait venir toute l'Europe? Quel four, mes enfants!

Voilà ce que nous disions. Le poète, traduisant la pensée de tous, ou de beaucoup, prend un fil d'or, y enfile adroitement ces verroteries de l'esprit boulevardier dont il fait autant de perles. Ainsi naît un petit poème pétillant d'humour et d'injustice. Un autre, pour ne pas laisser voir qu'il s'était trompé en jugeant trop tôt et trop vite, eût supprimé la pièce : Coppée s'est contenté de la dater. C'est aussi honnête que spirituel, et de cette façon on a le droit d'écrire sur son livre : *Paroles sincères*.

Voulez-vous définir d'un mot le parfum qui s'échappe du volume et dont on reste pénétré après l'avoir lu? C'est le livre de la pitié. Vous avez beaucoup entendu parler de la pitié, trop peut-être, à propos des Russes. Mais la pitié de Coppée est française, et il y a très loin de la *Maison des morts* aux *Paroles sincères*. Cette pitié ne sanglote pas, elle tient tout entière dans une larme qui brille au bord des cils sans tomber jamais. Le Parisien a une confiance superstitieuse dans la vertu de cette petite larme. Il compte sur elle pour le laver de tout, et il aimera son poète pour avoir dit :

> Que l'eau d'une larme est un prisme
> Qui transfigure l'univers.

Oui, la pitié est une douce chose, et bien venu celui qui nous l'apporte! Elle sera notre dernière vertu et notre religion dernière.

J'aurais pu trouver d'autres sujets d'étude et d'autres motifs d'admiration dans ce charmant livre. J'aurais pu y chercher le lettré, l'amoureux, le railleur. J'ai voulu y voir surtout le Parisien, le flâneur, le badaud exquis, qui ne craint pas plus de trinquer sous la tonnelle d'un cabaret avec le père Éloi que de baiser la joue pâle d'une grisette sous l'ombre des bois de Meudon ; qui se fait jeune avec les jeunes, petit avec les petits : le vrai fils de Villon et de Béranger, je n'ai pas dit leur fils légitime, car ni l'un ni l'autre n'ont connu le sacrement, et d'ailleurs ce sont les enfants de l'amour qui sont les plus beaux !

***

« Une source qui jase, des arbres qui causent avec la lune qui leur répond, des oiseaux qui dialoguent entre eux, un hibou qui philosophe, c'est de la féerie toute pure, ou je ne m'y connais pas. » Ainsi parle le poète que sa bonne fortune a conduit dans la forêt enchantée, par une matinée d'avril, juste au moment où le rideau se lève sur la « première » du printemps. Les oiseaux reviennent d'exil et racontent leurs impressions de voyage, parmi lesquelles il en est de très jolies et de très piquantes. Que de gaieté dans leurs chansons! Que de bon sens dans leurs petites cervelles! Comme ils savent vivement éconduire les trouble-fête, les décadents et les anarchistes du monde emplumé, tous ceux qui viennent jeter une note discordante dans le concert de bénédictions et de joie dont ils saluent le paradis retrouvé!

Avec toutes les forces vivantes de la nature, ils s'entendent pour aimer et pour protéger la douce Jacque-

line, la fille du garde forestier ou plutôt l'enfant de la forêt, qui a aujourd'hui dix-sept ans. Elle rencontre sur son chemin un butor qui l'effraye et dont la sottise met sa vie en danger. Mais elle est bien vite tirée de péril, et voici Valentin, son fiancé, qui revient du Tonkin pour l'épouser, avec les galons de sergent et la croix sur la poitrine.

Qui a vu et entendu tout cela ? M. Antoine Campaux, auquel nous devons déjà *Maisonnette,* sans parler aujourd'hui d'œuvres plus graves. Il nous fait assister, nous aussi, au *Rêve de Jacqueline* (1), mêlant de gracieux vers à une prose gaie et familière, mais toujours ailée, où passent tour à tour un ressouvenir d'Aristophane et un écho de Shakespeare... O matin d'avril, quel pur et frais souvenir tu m'as laissé ! O forêt enchantée, quand retournerai-je sous tes ombrages parlants, au bras de ce guide aimable qui sait le langage des torrents, des fleurs et des étoiles !

***

Cédant à l'invincible attraction des pays du soleil, je me laisse conduire vers le Midi tantôt par un moqueur, tantôt par un poète. Cette fois, nous irons avec Jean Aicard (2), jusqu'au « désert de France », jusqu'à cette Camargue si belle dans sa nudité désolée sur laquelle plane une mélancolie ardente ; où l'on n'aperçoit parmi le miroitement des étangs déserts, parmi les touffes de tamaris brûlées et les longues lignes de peupliers, que les *manades* de taures et de cavales bondissantes, sous l'œil de leurs *gardians* presque aussi sauvages qu'elles. Jacques Renaud, l'un d'eux, est le héros d'une aventure à la fois simple et étrange où se croisent le drame et l'idylle.

Là où le rivage de sable descend lentement sous les lames, là où le Rhône projette au loin dans la mer bleue sa ligne pâle, se dresse un petit village autour d'une vieille église. Chaque année, le 24 mai, cette plage se couvre de pèlerins attirés par un pieux souvenir. L'église est dédiée aux Saintes-Maries de la Mer, qui, après la mort du Christ, vinrent aborder sur cette côte inhabitée. Ici, l'imagination, naïvement impure, du peuple, a greffé une légende sur la légende elle-même. Elle raconte que Sara, la servante égyptienne des Maries, pour payer les bateliers, leur montra son chaste corps sans voile. Le récit de M. Jean Aicard est comme une diabolique et moderne réminiscence de cet épisode inquiétant d'une Vie des Saints non expurgée.

Zinzara est une Égyptienne comme Sara, et, comme Sara, elle est admirablement belle ; elle montre à Jacques Renaud, le roi des *gardians* de Camargue, son merveilleux corps bronzé, émergeant des flots, mais dans une pensée toute différente de la pauvre sainte. Elle veut se venger de Livette, la fiancée de Jacques, qui lui a un jour refusé quelques gouttes d'huile. Lorsqu'il l'a contemplée assez longtemps :

— Tu ne te délivreras plus de moi, dit-elle.

En effet, la prophétie s'accomplit. Amour, serments, vertu, attrait délicat de la vierge rougissante, tout sera vaincu, effacé par l'image obsédante, inoubliable. Jacques verra mourir sa fiancée et fuir sa maîtresse, cette Vénus fauve, cette bête farouche aux membres charmants, que l'amour n'a pu dompter qu'une heure. Vieilli avant l'âge, jour et nuit il galopera follement sur la lande, poursuivi par deux fantômes, hanté par le cuisant souvenir des deux bonheurs qu'il a perdus, et la rafale emportera ses vains sanglots.

Je ne conseillerai pas aux adolescents de lire cette œuvre vibrante, éperdue de sensualité, enfiévrée de désir ; mais je n'emprunterai pas à ce pauvre M. Tartuffe le mouchoir dont il couvrait la gorge de Dorine pour en voiler la vivante statue de la Zinzara. Il me suffit qu'elle ne rappelle en rien les nauséabondes histoires d'hôtel garni dont on salit tous les jours notre imagination. Cette belle fille qui sort nue de la mer est-elle si différente de l'Anadyomène pour laquelle, en fils des Grecs que nous sommes, nous professons une sorte de dévotion esthétique ? Réservons notre pruderie pour les bonnes occasions. Évidemment, M. Jean Aicard n'a pas composé *Roi de Camargue* pour les petites filles ni pour les petits garçons ; mais il a fait œuvre de poète comme M. George Roux, le dessinateur, a fait œuvre d'artiste. A ce point de vue, c'est un succès pour l'un comme pour l'autre.

D'ailleurs, si vous avez peur de regarder la Zinzara, il y a mille autres choses dans *Roi de Camargue :* des paysages, des légendes, des peintures de mœurs, de la philosophie, des trésors pour l'archéologue, le rêveur et le curieux.

***

Vous allez dire que je suis dans un jour d'indulgence. Non seulement je me prépare à donner l'absolution à M. Henry Fèvre, l'auteur de *l'Honneur* (1), mais j'y ajouterai la formule hétérodoxe : « Allez et péchez encore ! »

L'Honneur a été une pièce avant d'être un roman. Notez le fait : c'est un usage qui se généralise. Après Albert Delpit, Georges Ohnet ; après Georges Ohnet, M. Henry Fèvre.

Lorsqu'on a joué *l'Honneur* chez M. Antoine, M. Francisque Sarcey et M. Jules Lemaître s'en sont montrés pareillement scandalisés, mais avec des nuances différentes. Le premier se déclarait dégoûté par certaines peintures, où le second s'accusait d'avoir pris trop de

(1) Le *Rêve de Jacqueline*, par Antoine Campaux. — Librairie des bibliophiles.

(2) *Roi de Camargue*, par Jean Aicard, avec illustrations par G. Roux. — Testard.

(1) *L'Honneur*, par Henry Fèvre. — Kolb.

plaisir. A ce sujet, M. Lemaître, avec cette ingénuité qui est cent fois plus spirituelle que l'esprit de bien des gens, a laissé échapper un aveu, et l'aveu a de l'importance, s'il ne l'a point rétracté la semaine suivante. Il avait pensé longtemps que l'art et la morale avaient des domaines séparés; maintenant « il n'en était plus aussi sûr ». Combien ne devais-je pas me montrer plus sévère, moi qui n'ai jamais cru à cette séparation et qui m'obstine, en dépit des moqueries, à voir et à juger dans toute œuvre d'art un acte de la volonté et de la conscience?

J'ai ouvert le livre. Dès la première page, une préface inattendue m'a barré le chemin. Il y était dit que l'auteur avait pris la plume « pour combattre le préjugé social admis sur ce qui constitue l'honneur féminin, préjugé complice, fauteur essentiel, inspirateur responsable de bien des tentations criminelles et des aberrations morales analogues à celles des personnages de ce livre ».

La situation se corsait. L'homme qu'on proclamait immoral se proclamait moraliste. Qui croire? J'ai pris le parti d'imiter le meunier de la fable et de me décider par moi-même. J'ai lu.

M. Henry Fèvre n'est ni aussi immoral qu'on le prétend ni aussi moraliste qu'il le dit. Le spectacle du mal ne trouble pas ses digestions. Cet apôtre est un vaudevilliste, un « Français né malin » qui se fait un bon sang étonnant en constatant comme l'humanité est cocasse en commettant des crimes. Cécile est tout bonnement une ingénue du Palais-Royal; au même répertoire appartient le godiche auquel elle fait signer son enfant après l'avoir séduit dans une scène extrêmement savoureuse — probablement celle qui a troublé notre confrère. Toujours du Palais-Royal, les deux duègnes Lepape et Bagréaut. Seul, le petit père Lepape a failli me toucher. Une heureuse conception que ce pauvre petit vieux, si honnête mais si impuissant, auquel la nature a tout refusé, la voix, la taille, l'autorité, tout ce qui est nécessaire pour dire : « Je veux! » Il n'ose même pas tuer un misérable qui le déshonore, de peur d'être ridicule. A son tour le petit père Lepape est entraîné dans la danse; son dernier accès de vertu ne sert qu'à amener le fou rire au milieu duquel se termine l'histoire « des tentations criminelles et des aberrations morales » auxquelles donne lieu le « préjugé social sur l'honneur féminin ».

M. Henry Fèvre a un petit grain de préciosité qui n'est pas déplaisant: par exemple lorsqu'il raconte les confidences polissonnes d'un ruisseau qui vient d'être enjambé par une demoiselle, ou qu'il traduit les plaisanteries d'une locomotive en gaieté. En voilà un qui connaît bien le langage des locomotives! Il a aussi des similitudes toutes neuves. A l'en croire, les jeunes filles sentent la luzerne. Leurs lèvres sont « comme de la groseille chaude », et leur cou, quand on le baise, exhale un bon goût de brioche. Moi, je ne sais pas, je ne puis me prononcer là-dessus: il y a trop longtemps que j'ai rompu avec l'amour et avec la pâtisserie!

Joignez à cela que le récit est bien conduit, sans longueurs parasites. M. Henry Fèvre a une tendance à devenir écrivain, s'il se méfie des adjectifs après lesquels il papillonne, et surtout s'il abandonne à temps les Folies-Antoine pour faire de l'art sérieux.

***

J'ai reçu *les Prières* (1), un volume de vers que m'a adressé l'auteur, M. Raymond Février, pasteur à Saint-Hippolyte, dans le Gard. Ce livre, simple et sincère, a été pensé dans la solitude : c'est le sentiment du divin retrouvé par le sentiment de la nature. Je l'ai lu avec un plaisir d'âme; mais le caractère purement religieux de ces chants me défend de les commenter ici. Je me borne à envoyer à M. Février ma vive sympathie et mes vœux de succès : ce sera désigner son œuvre à l'attention de tous ceux qui sentent comme moi sur ces choses.

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Le discours de Mgr Lavigerie.

Nous avions déjà les Pères Blancs de *Port-Tarascon*, si inoffensifs et si doux, et qui gagnaient le ciel en fabriquant de succulents pâtés d'hirondelles dans leur abbaye de Pamperigouste. Mais les paisibles religieux, chers à Daudet, ont des allures d'inquisiteurs auprès des Pères Blancs de Mgr Lavigerie. Ceux-là jouent *la Marseillaise* sur le trombone et sont prêts à la jouer demain, si on les en prie, sur cet instrument mystérieux, utilisé dans les concerts divins, qu'Alexandre Soumet a découvert et qu'il appelait « l'extaséon ». Que peut-on demander de plus à des moines? M. de Douville-Maillefeu, qui refuse de leur en savoir gré, me paraît un mortel difficile à satisfaire. La pieuse fanfare ne pouvait pourtant pas débuter par le *Ça ira:* l'Église a le goût des transitions. Ayons confiance dans l'évêque de Carthage : il en fera jouer, chanter et danser bien d'autres à ses milices. Je ne désespère pas d'apprendre un jour ou l'autre qu'elles ont adapté à la mélodie de Rouget de l'Isle le texte inoubliable de Mac-Nab :

On n'en a donc jamais fini
Avec ces .... princes!...

Et pourquoi pas? Ce serait une façon détournée et galante de signifier aux diverses Maisons de France

(1) *Les Prières*, par Raymond Février. — Fischbacher.

que l'Église entend désormais séparer sa cause de la leur. Depuis que M. Naquet avait collaboré, au moins moralement, au *Rosier de Marie*, on remarquait quelque trouble dans la chrétienté. L'ordre se rétablit peu à peu. Ainsi que toutes les grandes dames, l'Église avait eu un regard pour le général que vous savez. Par bonheur, il n'est pas dans sa tradition de s'attacher indiscrètement aux partis morts : elle est revenue de la revue comme une simple duchesse. Cette exécution de *la Marseillaise*, sous le ciel bleu de la Méditerranée, c'est la paraphrase sacrée du « Bonsoir, messieurs! » de M. Arthur Meyer. Mgr Lavigerie est un grand chef.

*
* *

Plus que jamais, j'en veux à M. Bonnat d'avoir traité en matérialiste cette profonde figure de politique. Il y a dans l'œil noir et sur le front orageux du cardinal bien des choses qu'un peintre, si habile qu'il soit, ne saurait rendre. Il y en a cent fois plus encore dans son cœur et dans son esprit. Où s'arrête la diplomatie d'un évêque? Où commence-t-elle? Soyez sûrs que celui-là n'a dit que ce qu'il voulait dire. Ses paroles étaient pesées dans de fines balances; il en savait la valeur et le poids. Les enivrements de l'éloquence, les témérités de l'improvisation, l'emballement des fêtes officielles, cela est bon pour des laïques. Croyez que Mgr Lavigerie n'est pas homme à s'engluer aux pièges du style, à aller où le mènent ses phrases. Il connaît cette parole que Villiers de l'Isle-Adam attribuait au Psalmiste : *Quoniam non cognovi litteraturam introïbo in potentius Dei.* Et, puisque nous parlons latin, disons aussi qu'il a médité depuis le séminaire sur les applications pratiques de cette maxime : *Stat crux dum volvitur orbis!* Elle possède bien des sens et peut, à la rigueur, se traduire ainsi en bon français : les harmonies de *la Marseillaise*, jouée par les Pères Blancs, montent droit au ciel et flattent délicieusement l'Éternel, du moment que cette manifestation musicale importe au triomphe de la Foi.

Maintenant, républicains mes frères, ouvrons l'œil : nous avons un ami de plus.

Est-ce à dire qu'il faille prendre des airs de méfiance, et faire grise mine au nouveau venu? Ce serait d'un goût détestable et d'une sotte pruderie. Que le cardinal ait plus d'une pensée de derrière la tête, de derrière le chapeau, et même de derrière la tiare; qu'il songe déjà à nous offrir, comme disent les bonnes gens, un œuf contre un bœuf; qu'il reste encore plus d'une nuance entre son républicanisme et celui de M. de Douville-Maillefeu, d'accord! Mais il n'en coûte rien de le voir venir. « Ce que j'aime dans les femmes du monde, déclare Boireau, c'est qu'avec elles on peut causer. » Les princes de l'Église, les vrais, les politiques, présentent le même avantage que les femmes du monde. Pourquoi la République ne causerait-elle pas avec celui-là, ne fût-ce que par curiosité? Il y aura toujours moyen de se reprendre, si par hasard la conversation n'aboutissait point. En parlant d'ouvrir l'œil, nous voulons simplement insinuer qu'il serait peut-être prématuré de s'attendrir...

Après tout, c'est le prophète qui, cette fois encore, est venu à la montagne. Monseigneur a fait le premier pas, en beau joueur; qu'on ne voie pas là un acte vulgaire. Il faut avoir étudié de près le monde des dévots, pour comprendre ce que risque un prélat à scandaliser les boudoirs et les sacristies. Il est de bonnes âmes, à l'heure actuelle, qui croient, comme à leur *Pater*, à la damnation de l'évêque de Carthage. Plus d'une ouaille crie au sacrilège; les douairières frémissent sous leurs tartans, et le plus mince prestolet du clergé algérien refuserait d'engager son casuel sur les chances de salut de son pasteur. Qu'on soit clerc ou laïque, le rôle d'homme modéré est un rôle ingrat; il n'y aura en enfer que des « centre gauche ». Rien que par la posture où il se trouve, Mgr Lavigerie mérite l'estime des sages. D'un côté, les intransigeants mangeurs de curés, les gardiens de la tradition du père Raspail, ceux qui vous confient à l'oreille que les magasins du Bon Marché appartiennent à la Compagnie de Jésus, et qui jouent au bouchon sous le porche de l'église, quand on les invite à un mariage. Ceux-là prêtent d'avance au conciliateur les plus noirs desseins de perfidie. Ils le récusent pour l'habit qu'il porte. Ils comprennent les rapports de l'État et de l'Église, comme entendait la diplomatie cet ambassadeur de 1848, à qui Lamartine demandait s'il avait vu le roi des Deux-Siciles, et qui répondait non sans sécheresse : « Est-ce que je vois ces gens-là! » Eux, traiter avec un prêtre, y pensez-vous? Jamais de la vie! Passe s'il était athée, et encore! Tant que les Pères Blancs n'auront pas crié en chœur : « A bas la calotte! » ils se méfieront. On est excusable de désespérer de les convaincre. — De l'autre côté, les paladins de l'Église militante, les tirailleurs de la phalange sacrée, marguilliers, députés ou journalistes, la monnaie de Veuillot. Ceux-là sont les pires!

*
* *

Un homme d'État incomparable, le comte de Falloux, le plus rude jouteur que l'esprit de la Révolution ait rencontré dans ce siècle, les connaissait pour les avoir trouvés sur sa route. Alors qu'il préparait la loi de 1850, chef-d'œuvre de la politique cléricale, ce grand serviteur de l'Église dut sommer le Saint-Siège d'intervenir entre lui et les scribes de l'autel. *Falloux fallax,* disaient les sacristains! Des chroniqueurs de semaines religieuses, trop obtus pour entrer dans ses vues profondes, lui reprochaient de pactiser avec l'erreur, les innocents! parce qu'il employait contre ses adversaires des poisons subtils au lieu de les assommer à coups de crosse. Pendant quinze ans, Veuillot a régenté l'épiscopat, tranché sur le dogme et donné le mot d'ordre aux fidèles du fond de son bureau de

rédaction. Il avait au moins, celui-là, l'excuse de la sincérité dans le fanatisme et le prestige d'un talent magistral. Aujourd'hui, c'est au cercle, entre deux bouillottes, que l'on prononce sur les choses divines. Si encore ces docteurs modernes étaient tous baptisés! mais nous verrons tôt ou tard s'ouvrir des agences israélites pour la protection de la foi catholique. Donnez-vous donc la peine de recevoir les ordres, de pâlir sur la théologie, de creuser l'histoire des conciles, pour que des fêtards et des circoncis parlent au nom de Jésus-Christ plus haut que vous-mêmes! J'imagine la fureur des derniers prêtres pénétrés du caractère de leur mission... Mais ce ne sont pas là nos affaires. Il serait plaisant que nous prissions la défense de l'Église contre les plus chers de ses fils. Seulement, à entendre les outrages que vaut à Mgr Lavigerie sa nouvelle attitude, je suis tenté d'admettre qu'il voit plus clair que ses détracteurs dans les véritables intérêts du clergé.

Cette pensée ne me dispose pas, je l'avoue, à goûter les douceurs de la confiance. S'il est vrai que les meilleurs auxiliaires d'un parti politique soient les violents du parti contraire, la soudaine aménité du cardinal donne à réfléchir... Bah! avec des soupçons de cette sorte on ne négocierait jamais! Voyons toujours...

D'ailleurs, Mgr Lavigerie voudrait nous tromper qu'il ne le pourrait pas : on vient de lui couper la retraite.

M. Péladan, le Sâr Joséphin Péladan, s'est chargé de ce soin.

Si la gaieté française disparaissait, on la retrouverait dans la correspondance de ce mage. Par une lettre adressée au *Figaro*, le cardinal laïque rompt ouvertement avec le cardinal romain, son ex-collègue. M. Péladan prévient la catholicité qu'il prendra dorénavant ses précautions : « Désormais, dit-il simplement, avant de recevoir un sacrement, j'interrogerai le prêtre, et s'il adhère à la république athée, et s'il admet l'égalité devant le recrutement, j'irai sommer la nonciature de me fournir un prêtre romain. » Et si par hasard la nonciature se dérobait, que ferait le Sâr? Il ne le dit pas, mais on le devine : il déposerait le nonce en cinq secs. Je l'admire d'ailleurs d'accepter l'intermédiaire d'un légat alors qu'il lui est si facile de s'adresser au souverain pontife. Lisez cet adorable *post-scriptum :*

« Les trois cents de la Rose-Croix catholique, où chacun sait plus de théologie qu'un primat d'Afrique, dénonceront le schisme au très Saint-Père dans un public document. »

Immense, ce mage! Attendons la réponse du primat d'Afrique, et marquons les points.

URSUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA FIN DE SODOME (1).

Depuis Schiller et Gutskov, le déclin du théâtre allemand est trop sensible pour qu'une tentative de rénovation n'attire pas aussitôt l'attention de l'Allemagne. C'est ce qui explique le bruit qui s'est fait autour de *la Fin de Sodome*, le nouveau drame de M. Sudermann, d'abord interdit par la censure comme une pièce immorale, et enfin, moyennant quelques coupures, joué au *Lessings-Theatre* de Berlin.

Ce que l'auteur s'est proposé, il le dit clairement par la bouche d'un de ses personnages qui s'écrie : « Messieurs, l'art allemand est sur le point de se frayer des voies nouvelles en alliant à l'analyse profonde des maîtres allemands le talent de peinture des Latins. »

Et, en effet, nous trouvons ces deux éléments dans la pièce de M. Sudermann; seulement la pensée qui l'inspire n'a pas assez de profondeur, ni la peinture assez d'éclat pour que *la Fin de Sodome* fasse époque.

En France, on compte par centaines des pièces de ce genre et de cette valeur.

Voici la fable assez compliquée de ce drame :

M. Sudermann a choisi ses personnages dans la riche bourgeoisie et le monde artistique de Berlin. Mme Ada Marczinovski, jeune et jolie, femme d'un riche boursier, a fait l'achat d'un tableau à sensation du jeune peintre Willy Janikov, *la Fin de Sodome*, le succès de la saison. Mme Marczinovski est entrée en même temps en relations avec le peintre, qui n'a pas tardé à devenir son amant. Janikov n'a pas plutôt goûté de la vie de plaisir qu'il néglige son pinceau... Adieu le travail, adieu l'étude, il se laisse aller à la dissipation et ne semble pas s'apercevoir que c'est sa maîtresse qui l'entretient. Un beau jour la satiété se fait sentir, il a la nostalgie de la maison paternelle et veut rompre avec Mme Marczinovski pour retourner auprès de ses parents, d'honnêtes industriels. Mais il a pris l'habitude de la vie oisive et molle, et il est trop faible de caractère pour rompre une chaîne si légère à porter. Pour se l'attacher plus sûrement, Mme Marczinovski ne trouve rien de mieux que de le marier à sa propre nièce, Mlle Kitty, et Janikov se laisse faire.

Cependant, avant le mariage, le peintre fait un séjour dans la maison paternelle. Il a confié aux soins de ses parents une petite fille, Claerchen, la fille d'un grand peintre, le maître vénéré de Janikov, qui, en mourant, a prié son élève de veiller sur sa fille.

Kramer, un brave employé de la maison du père de l'artiste, qui a fait autrefois de grands sacrifices pécuniaires pour permettre au fils de son patron de poursuivre en paix ses études à Munich, avoue au jeune peintre qu'il aime la gracieuse Claerchen et le prie d'intercéder en sa faveur auprès de la jeune fille. Willy Janikov accepte cette délicate mission, mais au lieu de plaider la cause de son bienfaiteur et de favoriser le mariage de Claerchen, il séduit l'orpheline, et cela à la veille de son propre mariage avec la nièce de sa maîtresse.

La contagion de la perversité de Sodome n'est-elle pas un peu prompte? Par ses exagérations pessimistes, M. Sudermann s'éloigne de la vérité; son drame est bien plutôt un drame romantique qu'une œuvre observée et vécue.

Si l'art dramatique peut, à une époque quelconque de son développement, tenir dans une *formule*, suivant l'expression

(1) Drame en cinq actes de M. Sudermann.

consacrée par la jeune école, nous devons reconnaître que M. Sudermann n'a pas donné cette formule dans *la Fin de Sodome*.

Ainsi le dernier acte tout entier est pénible. Le peintre conduit sa jeune femme dans son atelier. En route il est assailli par un groupe de joyeux camarades, qui insultent la femme de leur ancien compagnon de plaisir, et celle-ci s'évanouit de frayeur auprès de son mari. Il faut espérer à l'honneur des peintres allemands que M. Sudermann leur a fait injure.

A peine la jeune femme revient-elle de son émoi que Kramer s'élance dans l'atelier et annonce que la pauvre Claerchen s'est jetée dans la Sprée et qu'on vient de retirer son cadavre.

Janikov avoue sa scélératesse et dit à son bienfaiteur :

« Tu m'as tout sacrifié, ta carrière, ton existence: rends-moi un dernier service, ôte-moi la vie! »

Le représentant de la Sodome moderne n'a plus même assez de courage pour se rendre justice.

Kramer saisit le premier objet qui lui tombe sous la main, et le jette à la tête du peintre. Celui-ci, déjà malade, est pris d'un crachement de sang. Le délire s'empare de lui, et il expire en maudissant sa vie de désordres et en déclarant qu'il voudrait commencer une nouvelle existence et se régénérer par le travail.

Autour des personnages principaux, M. Sudermann a groupé plusieurs types de la société berlinoise moderne : le boursier Marczinovski, le mari de Mme Ada, qui n'est jamais à la maison et ne rentre chez lui que pour annoncer la hausse ou la baisse; puis le savant docteur Weisse, qui dit : « Aujourd'hui nous parlons comme nos domestiques; c'est le dernier cri de l'éducation mondaine. » Enfin, le wagnérien Sigfried Meyer, qui amuse le public par ses anecdotes plus que salées.

Comme il arrive ordinairement pour les pièces qui font grand bruit, les opinions sont très partagées : les naturalistes allemands portent l'auteur aux nues et le louent sans aucune mesure, tandis que les partisans de l'ancien théâtre sentimental allemand lui refusent tout mérite avec un parti pris de dénigrement.

Pour être équitable, le critique se tiendra entre ces deux appréciations extrêmes : *la Fin de Sodome* est une œuvre de mérite, mais qui se distingue beaucoup plus par un talent de « peinture latine » que par la philosophie profonde d'un Gœthe.

Si M. Sudermann a voulu nous donner un *Faust* « fin de siècle », on ne peut pas dire qu'il y ait réussi.

*
* *

UN NOUVEAU ROMAN DE M. BESANT.

De tous les romanciers anglais contemporains, M. Walter Besant est peut-être le seul que ses compatriotes désignent comme successeur à la phalange glorieuse des Bulwer, des Thackeray et des George Eliot. Ce n'est pas qu'on se fasse illusion en Angleterre sur la puissance créatrice de M. Besant et sur la valeur de son style, quand on les compare aux maîtres qui ont fait la gloire de l'Angleterre dans la première moitié de ce siècle; mais s'il est incapable par son talent de remplacer ces grands écrivains, il continue la tradition des romanciers réformateurs, et sous ce rapport on peut le tenir pour un fils de Dickens.

Londres doit déjà à la fantaisie utilitaire de ce romancier un de ses établissements philanthropiques les plus remarquables; dans un roman intitulé : *Men of all sorts of conditions* (*les Hommes de toutes conditions*), M. Besant avait tracé la sympathique figure d'une jeune fille riche et noble, consacrant sa vie et son immense fortune à une œuvre de bienfaisance.

Émue de compassion pour les souffrances des jeunes ouvrières et des employées dans les grands magasins, l'héroïne de M. Besant se fait ouvrière elle-même, fonde un grand établissement de couture où les jeunes filles qu'elle employait trouvent tout le confort, la sécurité et l'agrément que peuvent offrir les maisons bourgeoises les plus connues.

Un philanthrope s'empara de l'idée suggérée par M. Besant et la développa, étendant sa sollicitude non seulement à l'ouvrière, mais aux travailleurs des deux sexes; il fonda *le Palais des pauvres*, qui éclaire d'un rayon de charité et de bonheur un des quartiers jusque-là les plus sombres de l'est de Londres.

M. Besant a plutôt le tempérament d'un publiciste que celui d'un romancier, si nous concevons le roman comme une évocation de la vie dans un tableau harmonieux et non comme le développement d'une thèse. Dans ces derniers temps, M. Besant s'est donné la mission de défendre contre la rapacité des éditeurs anglais la légion des auteurs et surtout celle des *authoresses*, si nombreux de l'autre côté de la Manche. Un pamphlet qu'il a lancé il y a quelques mois contre la *Society of Christian Knowledge* (la Société de la science chrétienne) contenait des révélations sur la manière dont cette Société exploite les femmes de lettres qui travaillent pour elle : il a produit une immense sensation en Angleterre. Sous la pression de l'opinion publique, la Société a dû renoncer à bon nombre de ses abus.

Ce souci des souffrances de l'ouvrier de la plume a également inspiré à M. Besant son dernier roman, *Armorel of Lyonesse : a Romance of to-day*. On se rendra un compte assez exact des qualités de M. Besant en tant que moraliste, et de ses défauts comme romancier, par une rapide analyse de ce dernier ouvrage.

Un peintre de vingt et un ans, Roland Lee, dans une excursion en Sicile, fait la connaissance d'Armorel Roseveau, jeune orpheline qui demeure chez sa grand'mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans. Après trois semaines de *flirtation* dans un pays admirable dont la plume de M. Besant ne réussit pas à nous indiquer les splendeurs, le peintre part pour l'Angleterre. Peu après, Armorel se décide à rejoindre son fiancé. A Londres, Armorel, qui est riche et très intelligente, est frappée de toutes les choses qu'elle voit, qui heurtent ses notions d'équité et de justice. Elle prend aussitôt la résolution de combattre tous les abus qu'elle trouvera sur son chemin. Ces abus s'incarnent pour ainsi dire en la personne d'Alec Fielding, qui passe pour l'homme « le plus habile de Londres ». L'extérieur de ce personnage ne concorde guère avec sa réputation : « il est bête et il a l'air bête, lourd et pédant dans la conversation ». Il ne sait rien, et n'a aucun talent ni aucun goût prononcé en art ou en littérature. Cependant cet homme est connu dans le monde pour un peintre habile, un poète de talent et un conteur charmant. Il est également directeur d'une feuille hebdomadaire qui a beaucoup de succès et dont on lui attribue les meilleurs articles. Le secret de ces contradictions entre l'*être* et le *paraître* d'Alec Fielding n'est pas difficile à deviner : il fait faire ses tableaux par un bon peintre, ses vers par une poétesse de talent, les contes et les articles de son journal par un écrivain plein d'avenir; il paye à ses collaborateurs une faible part de ce que leurs talents variés lui rapportent, et en outre il nimbe son front de la gloire qu'ils lui ont gagnée. Les Ariels, victimes d'un Caliban singulièrement moderne, acceptent leurs chaînes, jusqu'au jour où Armorel vient les délivrer en leur donnant le moyen d'exploiter eux-mêmes leurs talents, c'est-à-dire d'attendre la gloire — en travaillant avec du pain sur la

planche. Fielding est désespéré d'abord en voyant ses « fantômes », comme on appelle en anglais les exploités de cette catégorie, prendre la clef des champs; mais il se console en épousant une aventurière, et à eux deux ils se lancent dans des entreprises beaucoup plus considérables et couronnées de succès.

Pendant ce temps Armorel épouse Roland Lee, et les nouveaux époux se promettent de délivrer encore beaucoup de *fantômes*.

Un roman du genre de celui que nous analysons n'est à vrai dire qu'un sermon illustré. Nous leur préférons sans doute ces créations puissantes où nous trouvons des types vraiment humains : des Mme Bovary ou des Fromont Risler, des M. de Camors ou des Gervaise; ces œuvres où l'artiste ne moralise pas, mais nous aide à résoudre le plus ardu des problèmes : « Connais-toi toi-même. »

Cependant nous ne pouvons méconnaître ce qu'il y a d'élevé dans le but que poursuit M. Besant, et le romancier qui réussit à faire naître dans le cœur de ses lecteurs de bons sentiments et leur suggère des œuvres utiles est digne de notre estime, sinon de notre admiration.

C'est à ce titre que nous avons tenu à signaler à nos lecteurs ce nouveau Dickens de l'Angleterre contemporaine.

M. D.

*
* *

On vient de publier à Londres le fac-similé d'un manuscrit de Dickens, *the Christmas Carol*.

L'histoire de ce manuscrit est assez curieuse : lorsque Dickens publia ses *Contes de Noël*, il fit hommage du manuscrit à un vieil ami, M. Thomas Mitton. Trente années plus tard, ce manuscrit passa entre les mains d'un libraire, qui l'acheta pour une somme insignifiante et le revendit aussitôt à un prix modéré à M. Churchill. En 1882, M. Churchill vendit le manuscrit avec un bénéfice considérable, mais auparavant il avait pris la précaution de faire photographier chaque page du précieux manuscrit « pour son usage particulier », à ce qu'il assurait. Cependant il s'est décidé à publier une reproduction de cette copie, et comme elle est remarquablement bien faite, le public peut admirer la belle main de l'auteur d'*Oliver Twist*, dont l'écriture se lit comme de l'imprimé.

Il est probable que ce livre d'étrennes peu banal donnera l'idée d'autres publications du même genre.

*
* *

L'Art de savoir vieillir, tel est le titre d'un ouvrage peu volumineux que publie la Société autrichienne pour la propagation de l'enseignement populaire. La Société vient d'adresser aux plus illustres vieillards d'Europe une douzaine de questions. Le maréchal de Moltke a répondu avec empressement. Il raconte que sa jeunesse a été austère et dénuée de charme; sa nourriture était frugale, et il a passé ses plus jeunes années loin de sa famille et de ses amis. A la question suivante : Attribuez-vous votre longévité à des habitudes particulières ou à un régime spécial? il a répondu : « Je crois que la modération en tout est une bonne chose et qu'on ne devrait jamais passer une journée entière sans sortir, même par la pluie. » La promenade à cheval a toujours été sa principale distraction, et il n'y a renoncé qu'à l'âge de quatre-vingt-six ans. M. Gladstone n'a pas encore répondu au questionnaire.

L'Art de savoir vieillir se termine par un récit qui est aussi instructif qu'intéressant : une bonne vieille dame, qui a soin d'ajouter qu'elle n'est pas une célébrité, raconte ingénument sa vie et comment elle a trouvé le moyen de vivre confortablement avec un revenu de 750 francs.

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 21, sur la demande de M. Étienne, l'ajournement de la discussion du projet de loi de M. Isaac concernant l'organisation des colonies est voté. Vote du projet de la proposition de loi réglant les droits de l'époux sur la succession de son conjoint prédécédé. Le Sénat décide de passer à une seconde délibération.

Le 25, discussion en seconde lecture de la proposition de loi relative au contrat de louage des agents de chemins de fer avec les compagnies. M. Maze développe un contre-projet qui est combattu par le rapporteur, M. Cuvinot. M. Yves Guyot, ministre des travaux publics, insiste pour le vote de la loi. M. Léon Renault affirme que cette loi ne donnera aucun résultat profitable.

Chambre des députés. — Le 20, suite de la discussion du budget de l'instruction publique. M. Bouge se plaint de la situation faite aux instituteurs par la loi de 1889, dont il signale les inconvénients. Le ministre, M. Bourgeois, réplique en insistant sur ses avantages. M. Le Provost de Launay critique l'organisation générale de l'enseignement. Le rapporteur, M. Dupuy, passe en revue les progrès accomplis dans les trois ordres d'instruction publique.

Le 21, M. Maurice Faure réclame la réduction du crédit affecté aux bourses délivrées; le ministre déclare ne pas s'opposer à cette mesure, et M. Dionys Ordinaire demande que l'économie réalisée profite aux maîtres répétiteurs mariés. L'amendement est adopté. MM. Laserre et Sarrien proposent le rétablissement du crédit relatif à l'École de Cluny; l'amendement est repoussé par 372 voix contre 148.

Le 22, M. de Belleval demande le rétablissement des crédits affectés aux bourses qui ont été réduits par la Commission du budget. Un amendement de M. Delpeuch, voté par 258 voix contre 243, augmente ce crédit de 100 000 francs. Discussion du budget des beaux-arts. M. Leygues critique le fonctionnement de ce service.

Le 24, M. Aynard s'attaque surtout aux manufactures nationales et réclame le développement de l'enseignement des arts. M. Antonin Proust, rapporteur, insiste sur la nécessité d'une centralisation artistique. M. Michou réclame énergiquement la suppression de la subvention accordée aux théâtres nationaux; M. Cousset se borne à demander une réduction. M. Larroumet, commissaire du gouvernement, défend le crédit, qui est maintenu intégralement par la Chambre. M. Demarçay demande que le droit des pauvres soit réparti entre tous les départements. M. Constans, ministre de l'intérieur, combat cette proposition. Sur la proposition de M. Baudin, le crédit de la manufacture de Sèvres, que la Commission avait réduit de 50 000 francs, est rétabli à son chiffre primitif.

Le 25, discussion et vote des budgets des conventions des chemins de fer de l'État et de l'agriculture. M. Philippon critique vivement l'organisation de notre service forestier, dont les dépenses n'ont cessé de s'accroître, tandis que les recettes diminuent.

Le 26, vote des budgets des postes et télégraphes et des colonies. M. Delafosse réclame de sérieuses réformes dans l'administration du Tonkin.

Pays Bas. — Guillaume II, roi des Pays-Bas, est mort à sa résidence de Loo, âgé de soixante-treize ans. Avec lui s'éteint la descendance mâle de la maison d'Orange.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1142)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 TOME XLVI 6 DÉCEMBRE 1890

LA NOUVELLE CHAMBRE ITALIENNE

Chiffrer exactement la force des partis dans l'assemblée qui s'apprête à siéger au palais de Montecitorio est chose assez difficile.

D'après les partisans du ministère, la défaite de ses adversaires serait complète. Sauf 41 radicaux, 46 opposants constitutionnels et 17 incertains, tout le reste serait pour lui, et ce reste se chiffrerait par 392 députés. A lire, au contraire, les journaux antiministériels, les 392 — et même moins — ne seraient qu'un composé électoral momentané, destiné à s'émietter dès les premiers chocs.

La vérité, comme il arrive presque toujours dans ces sortes d'appréciations, doit se trouver dans l'opinion moyenne.

Le succès électoral du gouvernement n'a rien qui doive surprendre : il était prévu et annoncé ; les lecteurs de ce recueil s'en souviennent sans doute. Mais, dans ce succès, il y a lieu de distinguer. La question est de savoir si, dans l'espèce, gouvernement et ministère signifient une seule et même chose, et le doute, à cet égard, est parfaitement permis.

D'autre part, est-il vrai que les adversaires du ministère aient été aussi complètement battus ? Ici encore une distinction est à faire. Il y avait trois groupes d'opposition en présence des candidats ministériels : la droite intransigeante, la gauche modérée ou constitutionnelle et l'extrême gauche. De ces trois groupes, le premier et le deuxième reviennent affaiblis, mais le troisième, celui que le gouvernement avait le plus d'intérêt à combattre, sort de la lutte augmenté d'un quart environ.

L'opposition radicale, en effet, de 40 membres qu'elle comptait dans l'ancienne Chambre, arrivera, tous comptes faits, au chiffre de 55. Ce n'est pas ce qu'elle avait espéré. Elle comptait revenir au nombre de 70 au moins ; mais elle a perdu 14 sièges, et cette perte, fort habilement exploitée par la presse gouvernementale, lui a donné, au premier moment, les apparences d'une défaite, tandis que, en réalité, elle remportait un succès. Et ce succès ne laisse pas que d'être d'une haute signification. La vraie lutte se poursuivait, entre ce petit groupe et le gouvernement, sur des questions de principes à l'intérieur et surtout à l'extérieur. Le groupe opposant revient augmenté. C'est donc le ministère qui a eu le dessous sur ce point spécial. La chose est d'autant plus évidente que les trois candidatures qui se présentaient sous l'étiquette unique d'opposition radicale à la politique extérieure du gouvernement, à la Triple alliance pour mieux spécifier, ont réussi malgré l'effort intense de l'administration et de ses partisans : M. Imbriani, chef reconnu de l'irrédentisme, a été élu à Bari ; M. Bezzi, irrédentiste natif de Trente, a été élu à Ravenne ; enfin, M. Barzilai, irrédentiste natif de Trieste, a été élu à Rome. Cette dernière élection est d'autant plus significative qu'à Rome le candidat irrédentiste avait pour concurrent un prince romain, qui, entre autres titres, possède ceux de Prince du saint empire romain et de Magnat de Hongrie, et à l'égard duquel l'opposition n'avait pas manqué de mettre en lumière cet autre titre d'une signification encore plus grande : Chambellan héréditaire de S. M. l'empereur d'Autriche. On voit donc

que les électeurs qui ont assuré le succès de M. Barzilai ont bien entendu condamner les accords qui tient l'Italie à un autre membre de la Triple alliance.

Quand la question de la politique d'alliances a été nettement posée, le corps électoral l'a donc résolue dans le sens de sa condamnation. Faut-il cependant croire que partout ailleurs cette politique ait été approuvée par les électeurs?

Nullement. Il y a tout d'abord les cinquante et quelques élections radicales qui protestent d'une manière absolue contre une semblable interprétation. Là, il n'y a pas à en douter, la Triple alliance a été solennellement répudiée Viennent ensuite les élections des candidats dits *légalitaires*, dont le chef, M. Fortis, tout en constatant l'existence de la Triple alliance comme un fait contre lequel il a voulu éviter de se prononcer, a catégoriquement déclaré que « ses avantages sont loin de compenser les charges et les inconvénients qu'elle fait peser sur l'Italie ». Assurément, les électeurs de ce groupe n'ont pas entendu voter pour la continuation de ces inconvénients et de ces charges. On en pourrait dire autant des électeurs du groupe d'opposition de gauche constitutionnelle dont M. Nicotera est le chef. Ce groupe, en effet, n'est pas allé jusqu'à demander la dénonciation de la Triple alliance, mais il a fait, dans toutes ses professions de foi et dans tous ses discours électoraux, sans exception, une critique tellement sévère de la politique extérieure du ministère, que, sans nul doute, les électeurs qui l'ont envoyé dans la nouvelle Chambre ont cru lui donner mission de combattre cette politique.

Il y a plus : la majorité obtenue par le ministère — 370 environ et non 390, comme ont dit les relevés officieux — est le produit d'une combinaison avec l'élément de droite modérée ou, plus précisément, l'élément conservateur. Les nombreux candidats de cette nuance ont, il est vrai, approuvé la politique extérieure du gouvernement, mais non sans se montrer partisans résolus d'une politique d'économies. Or il est plus que prouvé que les économies sont impossibles à concilier avec les exigences que les alliances imposent à l'Italie. La condition sous laquelle la politique extérieure a été approuvée doit donc faire inévitablement défaut, et les députés qui l'ont formulée pourront, pour rester conséquents, appuyer éventuellement une politique extérieure différente.

Restent maintenant les questions intérieures. Un homme politique du tempérament et des origines de M. Crispi pourra-t-il rester en harmonie de sentiments avec l'élément de droite sur lequel il a fait reposer son succès électoral? Il s'apercevra bientôt des difficultés aux exigences qui percent déjà par rapport à la répartition des portefeuilles. Les conservateurs, qui ont eu une si large part au succès, n'admettront pas que des hommes de gauche continuent à diriger les ministères les plus importants. Que fera alors M. Crispi, lui dont la seule raison d'être réside dans son passé d'homme de gauche?

On le voit, cette majorité dont on a mené si grand bruit est loin de présenter entre ses membres les éléments de cohésion qui seraient nécessaires pour la rendre durable; elle pourrait bien n'avoir constitué pour M. Crispi qu'un succès relatif et momentané.

Mais M. Crispi a des ressources d'expédients très réelles en même temps qu'une rare énergie. S'il pouvait se convaincre que toutes les difficultés de sa situation consistent uniquement dans la gêne financière engendrée par la politique d'alliances, rien ne lui serait plus facile que de les vaincre. Arrivera-t-il à faire cet effort? Ce n'est pas impossible. En tout cas, il peut le faire sans se mettre en contradiction absolue avec lui-même, car il a dit plus d'une fois, et à bon droit, que l'alliance avec les puissances germaniques a été l'œuvre de ses prédécesseurs, non la sienne; et, d'autre part, s'il a souvent cherché à en démontrer l'utilité, il n'a jamais, que nous sachions, fait la déclaration positive de son intention de la renouveler.

G. Giacometti.

AU REVOIR!...

Nouvelle.

A Paul Bourget, qui, en faisant toucher le mauvais arrangement des choses de ce monde, a servi la cause de la pitié et de la bonté.

I.

La pluie! La pluie!...

Ce chuchotement rapide se répandit dans la foule. Les figures se levèrent en l'air, les mains se tendirent pour sentir les gouttes, les parapluies s'ouvrirent. Sur la première plate-forme de la Tour, semblable à une cité suspendue ou à un pont de navire, les quatre tavernes orientées aux quatre points cardinaux se remplirent en un instant de personnes réfugiées qui se tassaient, sans parler, consternées par la pluie. Il était sept heures du soir, en septembre, et les lumières étaient déjà allumées. Tous ces gens debout, pressés les uns contre les autres, refluaient au milieu des tables des dîneurs pour se mettre à l'abri; les dos couverts de paletots, de châles, de foulards, étaient dans la pleine lumière des lustres, les visages étant tournés vers l'obscurité extérieure. Mais tout d'un coup les cordons de gaz allumés en dehors des balustrades par d'invisibles mains magiques éclairèrent des centaines de figures contrariées. A l'autre bout du Champ de Mars, dans le ciel foncé, le long des arêtes du Dôme central, les mêmes

doigts magiques traçaient des lignes de lumières qui tremblotaient au vent et sous la pluie. La nuit tombait, créant la solitude autour de chaque être.

« Ah! mais... Ah! mais... Ne vous gênez pas! » murmuraient les messieurs attablés en repoussant les intrus dont les vêtements humides les frôlaient de trop près. Ceux qui avaient payé pour dîner tranquillement ressentaient une vague indignation contre ces hommes du dehors qui prétendaient partager gratuitement leur gîte. Il faut dire qu'on était au moment du dîner où les misères extérieures touchent le moins; on avait assez bu, assez mangé pour s'épanouir; le dessert était fini; les garçons avaient desservi et étalaient sur les tables des serviettes éblouissantes avant d'y placer le café et les liqueurs; on allumait les cigares. On se renversait sur les chaises avec une familiarité très gaie, avec un délicieux épanchement pour les commensaux et une douce indifférence pour tout ce qui se passait en dehors, dans la nuit froide, à deux cents pieds au-dessous, dans cet immense Paris enveloppé de brouillard, et plus loin encore, dans l'univers illimité plein de misères, heureusement ignorées....

Dans le salon vert d'eau de Brébant, orné de treillages et de rinceaux Louis XV, rempli d'une clarté de fête, trois hommes et une femme étaient assis à la même table, à l'entrée de la salle. Les hommes causaient, le cigare entre deux doigts, en repoussant par petits coups leurs tasses vides et leurs soucoupes au milieu de la nappe. La femme les écoutait, les cils baissés, une main repliée sous le menton, rangeant distraitement avec la pointe d'un couteau d'argent les pelures de poires sur son assiette. Un des hommes se tourna vers elle :

— Il faudra que Mme Jaubert en soit, dit-il. On prendra une loge grillée pour n'être pas vus.

— Oh! ma femme, interrompit le mari, ne s'amuse de rien de ce qui est amusant. Elle n'a pas l'habitude de Paris. Elle est encore très province, depuis deux jours que nous sommes ici : donnez-lui le temps de se retourner. Petit à petit je l'amènerai au *Moulin Rouge*, mais nous n'y sommes pas.

— Tu dis cela pour y aller tout seul, répondit Mme Jaubert en souriant et sans lever les yeux. Pourtant quand je suis montée dîner ici dans cette horrible machine, il me semble que j'ai été gentille...

Et elle effleura de sa main gauche ses cheveux noirs au-dessus de son oreille.

— Oui, oui, ma chérie, reprit Jaubert en faisant signe d'envoyer du bout des doigts un baiser à sa femme. J'apprécie, j'apprécie... Je ne t'aurais pas crue capable. Mais tu entends ce que propose Langlade. Veux-tu venir, oui ou non? Tu sais que c'est très loin de l'hôtel, c'est plein de courants d'air, on est très mal assis...

— Alors, je ne veux pas que tu y ailles, toi.

— Il faut bien que j'y aille pour te raconter...

— Oh! comme je me passerais bien de savoir! Les vilaines choses ne sont pas tellement intéressantes...

— Ce ne sont pas de vilaines choses, madame, interjeta Langlade, piqué. C'est un peu vif, voilà tout.

— D'ailleurs, ajouta Cornudet, le quatrième convive, qu'est-ce au juste qu'une vilaine chose? Il n'y a pas de vilaines choses, il n'y a que des choses ratées. Ce qui est bien fait ou drôle n'est jamais vilain. L'art purifie tout...

Cela dit, il lança une bouffée de fumée bleue vers le plafond souriant.

— Et enfin, conclut Jaubert, une honnête femme peut tout voir; du moins avec son mari. Une femme mariée doit connaître toute sorte de choses. Sans ça, à quoi bon être mariée?...

— Parbleu! s'écrièrent d'une commune voix Langlade et Cornudet.

Mme Jaubert ne répondit rien : sans doute cette conversation l'ennuyait. Elle se retourna vers le vitrage déjà ruisselant d'eau :

— Dieu! comme la pluie tombe! dit-elle.

Chacun des hommes observa que si ce temps-là durait, ce serait un fameux ennui à cause des fêtes de la clôture de l'Exposition. Mais sûrement ce n'était qu'une averse passagère. Déjà un rayon de lune réapparaissait à gauche dans une déchirure des nuages, et frappait d'un reflet pâle le dôme des Invalides.

— Giboulées d'automne, giboulées d'automne... murmura Jaubert, son cigare entre les lèvres, et faisant signe au garçon d'apporter la note.

A ce moment la foule des personnes massées à l'entrée du restaurant pour y chercher abri se pressa davantage contre les tables, afin de se garer d'une rafale de pluie qu'on entendait tournoyer au-dessus des têtes, dans les armatures de fer de la Tour. Les garçons repoussèrent les importuns, quelques convives s'emportèrent : « Que diable! on paye sa place, alors! » dirent-ils.

Une petite fille, enveloppée dans le châle trop grand de sa mère noué autour des reins, s'était faufilée entre les tables, et regardait avec admiration la desserte. Mme Jaubert lui tendit la main et l'attira contre elle. La petite, rassurée par ces doux yeux gris qui ne s'ouvraient qu'à demi, et par cette jolie figure qui n'était tout entière qu'un sourire, se laissa faire. Elle grimpa même sur les genoux de la dame.

— Vous voulez bien venir avec moi? Vous n'avez pas peur?

L'enfant dit que non, d'un signe énergique de sa petite tête encapuchonnée.

— Ne va donc pas avec la dame, petite, ce n'est pas le côté des gens amusants, cria Jaubert à travers la table, d'une voix réjouie; viens plutôt par ici, tu auras le fond de mon petit verre avec du sucre.

Suivant lui, les enfants inconnus d'une condition inférieure devaient être tutoyés.

La petite fille ne bougea pas et serra le bras de Mme Jaubert. Langlade, qui était assis tout contre, lâcha par plaisanterie une bouffée de son cigare dans le capuchon de l'enfant; les petites boucles de cheveux parurent fumer quelques instants.

— Regardez donc! s'écria Cornudet; le Vésuve!

— Tiens, c'est vrai! reprirent les autres en riant.

— Oh! comme c'est méchant! dit Mme Jaubert avec un rire blessé. Serrez-vous contre moi, mademoiselle... mademoiselle?

— Camille, marmotta la petite à l'oreille de la dame; et elle se cacha la figure dans cette tiède poitrine.

— Il faut nous quitter, mademoiselle Camille. Je m'en vais. On ne peut pas toujours vivre avec ceux qu'on voudrait, vous saurez ça plus tard. Il faut que vous retourniez près de votre maman.

Ces paroles étaient dites à mi-voix; l'enfant n'avait pas l'air de les avoir entendues.

— Allons! il faut nous quitter, reprit Mme Jaubert; et elle reposa délicatement la petite Camille à terre. Puis elle étendit le bras et prit sur la table de desserte un gâteau qu'elle lui donna.

— Mais, Marthe, tu sais? intervint Jaubert, l'addition est réglée Tu compliques les comptes.

— Bah! on nous fera bien cadeau de ce gâteau-là, répondit gaiement sa femme en se levant d'un seul mouvement très souple.

Elle se tourna vers le maître d'hôtel debout et impassible au milieu des tables :

— N'est-ce pas, monsieur, lui dit-elle, en rattachant sa voilette, vous nous ferez la charité de ce gâteau-là?

Le maître d'hôtel, surpris de s'entendre appeler *monsieur*, s'inclina gracieusement, en faisant le geste qui signifie : « Mais comment donc! c'est trop peu de chose! »

Camille avait rejoint sa mère. On vit sortir de l'ombre une figure blonde, fine et fatiguée, dont les yeux se plissèrent avec un sourire pour remercier Mme Jaubert. C'était la mère de la petite fille. Elle rentra aussitôt dans l'ombre.

Cependant on s'était levé.

— Allons! mes petits, dit Jaubert, à présent il s'agit de redescendre. Le grand jeu va commencer!

Et comme sa femme sortait la première en boutonnant ses gants, il resta un pas en arrière et, la montrant du regard :

— Elle est originale tout de même, n'est-ce pas? murmura-t-il à Langlade d'un air satisfait.

— Elle est charmante! Mes compliments, répondit de même Langlade en mâchant un cigare... Mais, dis-moi, ça tient toujours pour mardi?

— Parbleu! Et elle restera à l'hôtel. Ça va sans dire.

Dehors, la pluie avait cessé. Quelques nuages couraient encore devant la lune. On apercevait plusieurs étoiles à travers l'entrelacs de l'énorme charpente noire. Les galons de feu de l'illumination traçaient des lignes en tous sens, en bas, dans le Champ de Mars et au loin dans Paris. Seulement un énorme vent qui semblait s'élever de terre et s'engouffrer dans la Tour la faisait vaciller et gémir.

Une queue de personnes sombres se déployait devant l'accès de chaque ascenseur, attendant la descente. Les messieurs en furent découragés.

— Ah! mais, moi, comme je me connais, je ne vais pas faire queue ici, au froid, pendant une heure, cria joyeusement Jaubert. Ah! non, non!...

Et, sans regarder derrière lui, il disparut dans l'ouverture sombre de l'escalier en tournevis qui se perdait dans les dessous. Les autres et sa femme le suivirent. Dans cette grande machine à jour il n'y avait pas où s'abriter. Chacun se précipitait pour redescendre à terre le plus vite possible, comme des fourmis surprises en haut d'un arbre par l'orage. Du haut en bas, le long des énormes charpentes de fer inclinées où glissaient les coffres des ascenseurs, des défilés d'ombres tournoyaient sans fin dans les spirales aériennes des escaliers. Tout ce fer qu'on touchait était glissant et glacé. Les hommes se hâtant pour en fuir le contact affreux s'abîmaient par des trappes, disparaissaient en s'enfonçant. Puis, dans les traverses enchevêtrées, on les revoyait plus bas, tout petits et noirs au milieu de la blancheur cotonneuse du brouillard nocturne. Des messieurs avec leurs mouchoirs tendus sur leurs chapeaux, serrant dans leurs bras des enfants effarés, suivis de dames retroussées, coiffées de leurs jupes, dont les cris d'épouvante se perdaient, couverts par l'immense rumeur sourde de l'édifice de métal.

— Mon Dieu! mon Dieu! arriverons-nous? murmura d'une voix éteinte Mme Jaubert. Et elle frissonnait.

Elle était arrivée à un petit palier en demi-cercle. Personne ne lui répondit; les autres avaient déjà disparu dans le trou noir de l'escalier de descente.

Elle était seule, absolument seule, comme lorsqu'on est en présence de la mort et que toutes les attaches sont rompues. Alors elle s'arrêta une minute, s'appuya au balcon, dont le froid rigide la repoussa. Retirant sa main, elle jeta les regards au loin sur la ville. Les feux verts et rouges des bateaux se mouvaient sur la Seine; les boulevards et les rues se dessinaient en files de lumières; les monuments émergeaient avec des formes étranges. Elle cherchait quelque chose sans doute dans ce fourmillement anonyme, composé cependant de personnes distinctes et dont aucune ne peut être remplacée par une autre. Ses yeux s'attachèrent avidement sur cet horizon, interrogèrent cette obscurité. Puis elle les releva insensiblement, et elle aperçut dans le ciel, au zénith, entre les nuages, une étoile très brillante. Alors elle fit un petit signe de tête et descendit d'un pas singulièrement ferme.

En bas, on se sépara. Langlade et Cornudet conduisirent les Jaubert jusqu'à un fiacre, puis s'éloignèrent dans la foule.

— Par exemple, ils ont l'air de s'entendre joliment

bien, dit Cornudet en allumant un nouveau cigare.

— Bah! qui sait? répondit Langlade : il n'y a pas de ménage qui n'ait sa plaie cachée.

Cependant les deux époux, serrés l'un contre l'autre, s'en allaient cahotés au petit trot boiteux de leur fiacre. C'était un fiacre à lanterne rouge qui s'en retournait vers les Batignolles. Ils demeuraient justement de ce côté-là, dans une mauvaise maison meublée de la rue des Moines. Étant arrivés à Paris par une décision subite et n'y connaissant personne, ils n'avaient pas trouvé à se gîter ailleurs. Leur fortune leur aurait permis mieux, mais ils avaient dû se contenter de cette médiocrité banale, dont Jaubert, avec son amour-propre de magistrat, souffrait particulièrement.

Blottie dans l'ombre de la voiture, de façon qu'on ne distinguait plus que les feux des brillants à ses oreilles, Mme Jaubert frissonnait toujours. Le froid l'avait saisie sans doute dans cette imprudente descente de la Tour. Son aspiration était sifflante, tirée du fond de la gorge, et collait la voilette sur sa bouche.

— Ils sont très gentils, n'est-ce pas? dit son mari, en pensant à Langlade et à Cornudet. Ce sera pour nous une fameuse ressource.

— Oui.

Se souvenant alors d'être affectueux comme il convient à un époux laissé seul avec sa femme, Jaubert ajouta :

— Je connais tout de même quelqu'un de plus gentil qu'eux, et que j'aime mieux.

— Je le pense aussi! répondit une voix souriante.

Mais on ne pouvait voir, dans l'obscurité, si le sourire était en même temps sur le visage.

Jaubert saisit l'étroite main gantée, dont le poignet s'abandonna; il rabattit la manchette du gant et appliqua un baiser sur le bras, au-dessous du bracelet.

Le fiacre arrivait à la place de l'Alma et se trouvait arrêté par l'encombrement des voitures, aux abords de l'Hippodrome. Des piétons, subitement éclairés en pleine figure par les lanternes des voitures ou par les globes électriques dressés au milieu de la chaussée, apparaissaient à droite et à gauche, attendant pour traverser, puis aussitôt disparaissaient, laissés en arrière. Mme Jaubert se pencha et frotta avec la courroie de la portière la vitre pour en effacer la buée. A ce moment juste, il sortit des ténèbres, à la hauteur de cette vitre, dans la clarté bleue de la lumière électrique, une tête de femme enveloppée d'un fichu blanc, et, tout contre, une tête d'homme baissée, coiffée d'un képi d'officier. L'ombre crue de la visière tombait sur les traits et les cachait, donnant à cette tête devinée quelque chose de très lointain, d'oublié longtemps et de soudain réapparu, comme d'un revenant... C'était certainement un étranger, un inconnu très ordinaire. Cependant Mme Jaubert se renfonça en toute hâte dans l'obscurité de la voiture, et, de nouveau, on ne vit plus que les deux petites étoiles de ses oreilles, avec l'éclat humide de son regard sous la voilette. La voiture continua; l'apparition s'était évanouie. Mme Jaubert toussa un peu, la main sur les lèvres.

— Marton! murmura Jaubert, en posant sa main sur la main de sa femme.

Elle tressaillit.

— On étouffe dans cette boîte, continua-t-il. Veux-tu que j'ouvre ?

Elle ne répondit pas. Il tira la courroie et abaissa vivement la glace du côté où elle était. Elle toussa encore légèrement.

Il se mit alors à parler avec bonne humeur de ce qu'ils avaient vu dans la journée; il projeta beaucoup d'achats à faire à l'Exposition pour renouveler leur mobilier; il demanda que, de retour à la maison, elle expliquât à leur cuisinière plusieurs choses qui lui avaient paru remarquables dans le dîner du restaurant. Il était d'ailleurs charmant, plein d'entrain, se plaisant à ses propres souvenirs, faisant autant de frais pour sa femme que pour une étrangère. Il se rappelait le mot de son auteur de chevet, Balzac, qui avait dit : « Le mariage doit incessamment combattre un monstre qui dévore tout, l'habitude. » — Et de temps en temps il s'imposait d'être brillant dans son intérieur, comme devant un vrai public; il renouvelait son fonds d'anecdotes pour sa femme et se comportait avec elle habilement, à la façon d'un invité aimable dans le monde. Tel était le fruit de son expérience de la vie, et il la jugeait sûre, ayant connu beaucoup de femmes dans sa jeunesse.

Ils arrivèrent enfin à leur auberge, dans une petite rue écartée. Ils gagnèrent leur chambre, précédés d'un garçon de service qui tenait la lumière. Jaubert avait soin de parler avec hauteur à ce garçon, pour faire sentir à tout l'établissement que c'était par un simple accident qu'il se trouvait égaré dans un tel taudis, sans rapports avec sa position véritable.

Quand la porte eût été refermée, il fut très tendre pour sa femme :

— Oh! mais... vous avez été trempée et vous avez froid, madame ma chérie, lui dit-il, en tâtant ses manches et son manteau. Faut-il que je sois égoïste! ajouta-t-il gaiement. — Nous aurions dû attendre l'ascenseur; je t'ai fait descendre à travers cette affreuse machine pleine de courants d'air, j'ai eu tort... Mais, tu sais, moi, je ne peux pas attendre; je n'ai jamais pu; c'est plus fort que moi... Il faut dire aussi que tu n'es pas très aguerrie...

Et ce mot lui fut une occasion de raconter deux anecdotes qu'il avait apprises dans la journée, sur le général de Galliffet, qui, dit-on, n'avait jamais porté de paletot, et sur l'ancien empereur d'Allemagne, qui assistait sans capote, à quatre-vingt-dix ans, aux grandes manœuvres de son armée. En terminant, il souleva d'une main la lourde chevelure brune de sa femme et il lui baisa le cou voluptueusement.

Les doux yeux gris se levèrent sur lui :

— Tu sais bien que je ne suis pas malade, dit-elle.

Elle passa dans le cabinet de toilette, pendant qu'il examinait le courrier arrivé en leur absence et déchirait la bande des journaux.

Elle revint bientôt, toute vêtue de blanc comme un fantôme. Elle s'approcha doucement de la fenêtre, souleva le petit rideau et, dans l'étroite bande de ciel que laissaient apercevoir les maisons hautes, elle vit la même étoile brillante qui l'avait frappée en descendant de la Tour. Elle laissa retomber le rideau et gagna le lit à pas légers. Elle se mit à genoux sur le tapis, le dos tourné à son mari; ses lèvres ne paraissaient pas articuler de prière; mais elle resta quelque temps prosternée les deux bras nus étendus en avant sur le lit, les mains jointes, le visage enfoncé dans les draps et le cou sans force, comme une personne lasse. Puis elle se releva et se glissa dans le drap froid qu'elle ramena par-dessus son épaule. L'ombre dessina sur le mur le relief de ses coudes repliés contre sa poitrine, et la forme de sa tête où les cheveux, tressés en nattes pour la nuit, s'échappaient au-dessus des oreilles en boucles ténues comme un souffle. Cette ombre fut à plusieurs reprises secouée par une petite toux profonde et étouffée.

Cependant, assis au milieu de la chambre, à la clarté de la bougie, Jaubert dépliait ses journaux et lisait, d'un sourcil préoccupé, les nouvelles des pays lointains..

II.

Quand Mme Jaubert essaya de se lever, le lendemain, elle ne le put. Elle alla pieds nus jusqu'à la fenêtre qui ruisselait de pluie matinale, mais elle se sentit étourdie, chancela et dut se remettre au lit. Il avait été arrêté qu'on passerait la journée à Saint-Germain; il fallut y renoncer. Elle défaillait, et, en voyant ainsi sa volonté impuissante sur elle-même, ses yeux se remplirent de larmes. La fièvre la saisit. C'était une grande contrariété que de tomber malade dans ces circonstances, loin de chez soi. Jaubert, heureusement, ne s'alarma point. Il était bon, mais incapable d'inquiétude; il ne savait pas s'affliger en se possédant; il savait seulement passer de la sécurité au désespoir, lequel est encore un état commode. Or, comme il n'était pas à propos de se désespérer pour une indisposition de quelques jours, il n'y pensa véritablement pas. Il embrassa sa femme sur le front, promit de lui rapporter des bonbons pour le rhume, tira les rideaux afin que la lumière ne la fatiguât point. Ayant ainsi rempli les devoirs de l'époux affectueux, il s'occupa de ceux du magistrat, et s'en alla place Vendôme, au ministère. Ce jour, perdu pour le plaisir, pouvait être employé encore à des choses utiles.

Mme Jaubert resta ainsi seule, étendue, les coudes relevés, la tête renversée sur les paumes de ses deux mains jointes pour éviter la chaleur pénible de l'oreiller, et les yeux grands ouverts perdus au plafond. Ses joues douces étaient brûlantes; sa poitrine se soulevait avec peine. Avec la lucidité aiguë de la fièvre, elle épiait les ramages du papier de tenture, y découvrait des figures bizarres, s'y embrouillait avec effort, puis refermait languissamment ses paupières. Alors tous les bruits lui devenaient perceptibles, le fracas des charrettes dans la rue éveillait un contre-coup dans sa tête; les cris des marchands la faisaient tressaillir; le roulement des voitures qui naissait au lointain et devenait intense sous ses fenêtres, puis s'éloignait, l'énervait surtout : cette régularité prévue dans l'accroissement et le décroissement du son lui était une cause de dégoût. C'était comme l'image des choses d'abord espérées, au cours de la vie, qui deviennent si vite choses passées, puis sont remplacées par d'autres qu'on sait devoir passer de même, et ainsi de suite... Quelle lassitude que cette marche uniforme du temps, que cette monotonie des jours!... Et peu à peu on se défait; la force de réagir s'use, on se rappelle ce qu'on était autrefois... On se sent les yeux secs devant ce qui vous faisait pleurer dans votre jeunesse; on constate la beauté de la nature et on n'en est plus ému; on constate les actes bons ou héroïques, mais on ne s'y attache plus avec énergie... Alors quoi? — Alors, ou bien on se révolte contre cette action dissolvante du temps et de l'habitude; on s'emporte contre soi-même de ne plus savoir sentir et aimer; on verse des larmes brûlantes pour n'en savoir plus verser de douces. — Ou bien on s'abandonne. Qu'il en soit comme la Vie voudra! Ainsi ont vécu les hommes, sans doute, depuis qu'il y a des hommes. Il faut se résigner à ce rêve de plus en plus fugace avec les années... Et l'on n'a même plus ce reste de force intérieure qui consiste dans le regret; en vérité on n'est pas triste; on ferme les yeux de l'âme pacifiquement. Alors les existences s'écoulent pareilles à ces gondoles funéraires qu'on rencontre de distance en distance sur la lagune : de loin, c'est une étoile mobile sur la mer, et en effet une lampe est allumée sur la sombre poupe. Est-ce donc la vie qui l'habite?... Mais si l'on approche, c'est un mort qui repose à l'intérieur de l'étroit bateau; les yeux clos et les pieds en avant, il vogue avec une tranquillité digne de pitié, sans savoir où...

Ainsi rêvait Marthe Jaubert, avec cette étonnante vision des ensembles et ce désintéressement suprême que donne la faiblesse des organes, quand l'esprit est intact. N'étant plus obstruée par le flux de la vie corporelle, individuelle, l'âme s'élève tout d'un coup à une tristesse pure et universelle.

Et pourtant on continue à connaître le monde extérieur très bien, quoiqu'on le perce, pour ainsi dire, par une sensibilité trop aiguë... Ce fragile corps de femme percevait nettement son propre malaise, l'engourdissement de ses bras sous le poids de sa tête

mouillée de sueur, et un point douloureux, à gauche, près de la hanche...

... Telle est donc la destinée : c'est de cette façon que la force vitale qui nous est prêtée se retire de nous insensiblement. Oui, mais... mais, si presque tout passe, quelque chose reste, quelque chose de solide, pensa Marthe Jaubert en se retournant vivement dans son lit, et en ramenant le drap sous son menton délicat. En même temps elle regardait le mur contre la ruelle, afin de pouvoir mieux se souvenir en échappant à la vue des objets nouveaux répandus autour d'elle.

... Elle pensa donc cela, ou plutôt *cela se pensa en elle*, tant elle eut conscience que cette notion s'imposait à son esprit, irrésistiblement, d'une manière et à un moment qu'elle n'avait pas choisis.

Ce qui demeure, ce par quoi on vainc le temps, c'est l'âme.

Il n'y a point de passé pour qui aime ou croit toujours de même... Oui, oui... c'est cela... En somme, il n'y aurait pas de passé pour moi si je ne me sentais appauvrie de quelque chose... appauvrie par l'oubli, par l'infidélité... Mais je suis appauvrie, en effet : cette vie que je mène n'est pas bonne; elle s'écoule trop vite, à la minute la minute; elle me fatigue, elle m'use... Qui me réparera?... Qui?... Vit-*il* encore seulement? Sommes-nous deux au monde, ou suis-je seule? Tout à l'heure — non, hier, c'était hier — en descendant de cette Tour (comme j'avais froid!) j'ai cherché dans Paris — *il* doit y être — je l'ai appelé. Il n'est pas possible que les âmes soient comme cela bornées, empêchées par des obstacles matériels, ne puissent pas franchir les distances... Je n'ai rien entendu pourtant; rien ne m'a répondu. Pourtant *il* vit. S'il était mort, je l'aurais su. Il respire quelque part en ce moment. J'ai vu l'étoile toujours au ciel. Et lui-même, où donc ai-je pu le rencontrer dernièrement, tout dernièrement?... Je ne me rappelle plus!... Que de gens existent que peut-être on aimerait! Ainsi cette petite fille, pourquoi ai-je eu de la peine à la quitter, en pensant que je ne la reverrais plus? Je ne la connais pas... Mais ma tête s'égare... C'est à *lui* que je veux penser. Ce n'est pas mal : je l'ai dit à René : je lui ai dit autrefois quel est celui qui m'avait paru le seul bon et dans le vrai chemin... Je n'ai pas ajouté que j'y pensais toujours. Non... cela, je ne l'ai pas dit à René, parce qu'il en aurait eu de la peine; il n'aurait pas compris. Les hommes ne comprennent pas ce qui est de la religion. C'est comme d'avoir un enfant, de le sentir vivre, les hommes ne savent pas ce que c'est. Je le sais, moi : j'aurais tant voulu en avoir un, seulement un!... Mais, voyons, voyons. C'est à *lui* que je veux penser. Eh! n'y ai-je pas pensé assez dans ces huit années? Je ne l'ai pas revu, quoiqu'il m'ai dit : « Au revoir! » Mais je me rappelle à toute heure son mot : *Le moyen de ne pas vieillir, c'est de grandir jusqu'à la fin* .. J'en ai tiré toute ma petite religion (car chacun a la sienne), et j'en ai vécu. Tout de même, si c'était un rêve? C'est si exactement ce que je pensais autrefois, étant jeune fille, sans trouver les mots pour le dire. Quand j'étais jeune fille... Voyons, qu'est-ce qui est un rêve, qu'est-ce qui n'en est pas un? A quoi reconnaître?...

Ici Marthe se coula à bas du lit et se dressa debout sur le tapis, ouvrant des yeux agrandis par la fièvre. Elle avança en chancelant dans la chambre. En passant devant une glace, elle s'aperçut ainsi toute blanche de vêtement et de visage. Elle tressaillit, puis se regarda un instant, en soulevant d'une main les tresses défaites de ses cheveux noirs. La pâleur de ses traits tirés et languissants la frappa. « A huit ans... dit-elle, avec son petit rire blessé, après huit ans!... Voilà!... » Et laissant retomber ses cheveux, elle gagna en trébuchant, toujours pieds nus, la chaise où elle avait laissé ses vêtements. Elle y fouilla en hâte, retira un petit portefeuille de maroquin noir, et, de sa démarche d'oiseau frappé à la tête, retomba jusqu'à son lit. Elle s'y enfonça en grelottant. Elle avait à peine glissé le portefeuille noir sous son oreiller, qu'elle fut secouée tout entière par une puissante quinte de toux. Elle sentit comme un arrachement à la fois dans les côtes et dans les tempes; il lui sembla que les os de sa tête allaient céder sous l'effort, et elle s'évanouit.

Des gens de l'hôtel entrèrent dans la chambre et, trouvant Mme Jaubert sans connaissance, firent chercher hâtivement un médecin voisin, un jeune homme noir et timide, qui arriva comme elle rouvrait les yeux. C'était un délicieux et touchant spectacle que cette jolie tête sortant de la mort et regardant tout, autour d'elle, avec l'étonnement de l'enfance. En constatant une fièvre extraordinaire et une température de plus de 40°, le jeune médecin ordonna une forte dose de quinine, et une boisson tiède, avec de l'eau-de-vie et un peu de jus de citron; puis il se retira, n'osant pas risquer un examen plus complet. La quinine opéra son effet; la lucidité revint, avec le calme; il ne resta aux deux yeux gris entr'ouverts sous les paupières qu'un peu plus d'éclat et une gravité étrange.

Presque aussitôt après, René Jaubert rentra. Le jour était à son déclin.

Il ouvrit la porte de la chambre sans avoir rien demandé à personne, et congédia la bonne de l'hôtel qui s'était établie près du lit, en garde malade.

— Eh bien, Marton, comment va, petite amie? demanda-t-il affectueusement. J'ai beaucoup de choses à te raconter.

— Pas très bien, répondit, sur l'oreiller, une voix au timbre légèrement changé, mais toujours souriante.

— Voyons! qu'est-ce que cela veut dire? Pense que dans deux jours ce sera de l'histoire ancienne; un peu de patience! Je ne te quitterai plus, si tu veux! J'enverrai un *petit bleu* à Langlade... Je vais faire chercher le médecin.

— Il est venu.

— Déjà? Qui l'a cherché?

— Des gens d'ici.

— Ils auraient bien pu m'attendre. C'est moi que cela regarde.

— Je m'étais trouvée mal... Ils ont eu peur... Ils ont été très bons.

— Oui, mais je n'aime pas que ces sales mains approchent ma chère petite femme si élégante, si jolie...

— Ils ont été très bons, répéta la faible voix obstinée.

— Comment, tu t'étais trouvée mal? reprit Jaubert, qui releva seulement alors le mot échappé tout à l'heure à sa femme. Tu souffrais donc beaucoup? Ah! mais, je ne veux pas de ça. Il faut te distraire, tu m'entends!... Tiens, regarde si j'ai pensé à toi dans mes courses.

En même temps il tirait de toutes ses poches de petits paquets ficelés avec soin. Il s'était rappelé les adresses des bons marchands, du temps qu'il habitait Paris; il avait acheté des caramels de Gouache, des fondants de Boissier, des chocolats de Marquis, courant d'une boutique à l'autre; puis un très bel éventail à monture de nacre, puis deux porte-bouquets en faïence de Moustier; puis, pour finir, et de toutes ses poches à la fois, il tira une avalanche de petits bouquets de violettes. Tout cela fit un étalage très gai sur le lit, en particulier les porte-bouquets, déposés de chaque côté de la légère éminence que formaient sur les draps les genoux de la malade — et l'éventail, ouvert tout grand — à portée de sa main.

— Tu es gentil, dit-elle avec un sourire pénible.

Sa respiration était trop courte pour qu'elle pût parler davantage; la petite toux brève lui revenait à chaque instant.

Ce mot de « gentil » épanouit son mari; il lui rappelait leurs petites façons de parler d'autrefois, aux premiers temps de leur mariage, et un souvenir retrouvé est toujours doux, sans qu'on s'en rende compte. Il caressa sa barbe en contemplant avec satisfaction l'étalage joyeux de ses cadeaux sur le drap blanc. Puis il leva les yeux sur le visage bien connu de sa femme: il fut frappé du changement de ce visage; tous les traits paraissaient s'en être effacés; il n'apparaissait plus que les taches rouges des joues, le sourire dessiné par la ligne mince des lèvres, et le regard. Cela rappela à Jaubert une question qu'il voulait faire :

— En somme, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il a dit, ce médecin?

— Il ne m'a pas trouvée bien. Il m'a donné de la quinine. A présent je vais mieux, beaucoup mieux... La petite toux coupait chaque parole de la malade. Elle se tut, de lassitude, puis se retourna contre le mur, comme pour s'assoupir. En allongeant son bras nu sous l'oreiller, elle rencontra de la main le petit portefeuille noir. Elle le saisit, le tint étroitement serré, mais ne le tira point. Elle resta ainsi un quart d'heure environ, silencieuse; on n'entendait que sa petite toux.

Cependant la nuit était tombée tout à fait. Jaubert avait demandé une lampe. Il s'était assis devant la table, rangeant des papiers, ne disant rien, n'osant penser à rien, de peur de rencontrer des sujets de tristesse.

Tout à coup Mme Jaubert se retourna, se releva presque assise, et de l'ombre qui enveloppait son visage une parole tomba très distincte, mais qui paraissait lointaine :

— René, dit-elle.

— Ma chérie.

— Je voudrais te parler.

— Parle, ma chérie. Veux-tu à boire?

— Je voudrais te parler... Promets-moi de ne pas t'effrayer.

— Pourquoi veux-tu que je m'effraye? Je sais bien que ce n'est rien, murmura Jaubert avec un vague mouvement d'inquiétude.

— Tu n'as jamais douté de moi?

— De toi? mais non...

Et Jaubert leva un peu l'abat-jour pour essayer de découvrir sur le visage de sa femme pourquoi elle parlait ainsi. Une idée lui traversa la tête : « Allons, bon, voilà le délire! » pensa-t-il. Mais Marthe ne le regardait pas; ses yeux étaient fixés au pied du lit. Son profil était très calme et faisait une ombre délicate sur le mur.

— Tu as eu confiance en moi... toujours?

— Mais, sans doute.

— Peut-être... peut-être qu'il ne fallait pas.

— Que veux-tu dire?

— Attends... Je souffre un peu là, au côté... Je ne respire pas... Donne-moi à boire, veux-tu?... Là!... merci.

— Allons, allons, dors. Il ne faut pas te tourmenter. Vois comme tu tousses!... Laisse-moi écrire à Langlade.

— Peut-être qu'il ne fallait pas... répéta la douce voix obstinée. Comprends bien; nous ne sommes pas pareils nous deux... Tu te rappelles?... Très souvent autrefois nous disions : Ceci pour monsieur; cela pour madame... Il y avait toujours une différence...

— C'était une plaisanterie, repartit Jaubert surpris.

Il s'était levé et s'approcha du chevet du lit.

— C'était vrai... c'était vrai! dit Marthe en remuant doucement la tête sur l'oreiller, toujours sans regarder son mari.

— Voyons: on pourrait répéter la même chose de tous les ménages!

— Oui, oui, je crois aussi...

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Peut-être avons-nous eu tort de nous marier, vois-tu...

— Marthe! Que veux-tu dire?... Tu es folle, tu es malade. Je ne te laisserai pas parler ainsi.

Au moment même où Jaubert prononçait ces paroles, il sentit que, malgré lui, une question nouvelle s'était posée, et qu'un coup de ciseau venait d'être donné dans sa destinée. Il regarda les cheveux noirs de sa femme, répandus sur la blancheur du drap, et cette petite oreille rose où perlait la sueur, avec la boucle d'oreille de brillant, comme si ces choses se révélaient soudain aussi étrangères à lui que les meubles de la chambre d'auberge. Cette minute lui fut très pénible : il eut peur d'entrevoir sa solitude.

— Tu ne vas pas me proposer de divorcer pour incompatibilité d'humeur, je suppose? dit-il en souriant avec effort.

— La loi, la loi! répondit-elle avec une toux qui ressemblait à un petit rire blessé; les hommes de loi! Je les connais... je les ai eus à dîner à la maison très souvent... Non! Tu ne comprends pas. J'ai voulu être ta femme. J'ai cru, il y a longtemps, que tu m'aimais, que je te ferais du plaisir en t'épousant, du bien peut-être... Il est possible que j'aie eu tort; qu'on ne doive pas se donner soi-même... ainsi, sans être sûre... C'est peut-être mentir, cela... Mais j'ai fait de mon mieux... On ne peut pas me condamner pour cela : ce ne serait pas juste... Je resterai toujours ta femme. Seulement, vois-tu, si j'étais plus mal... cela peut arriver... j'ai quelque chose à te demander.

PAUL DESJARDINS.

(*A suivre.*)

LA VIE D'ÉTUDIANT EN ALLEMAGNE

Au moment de fixer les souvenirs de deux semestres passés à Heidelberg, je regarde le recueil des chansons d'étudiants sur lequel sont imprimés en lettres d'or ces mots joyeux : *Gaudeamus igitur juvenes dum sumus!* et, malgré moi, me revient en mémoire une phrase que j'ai bien souvent entendue, une phrase de flatterie, sans doute, mais de vérité aussi : « Après tout, pour un jeune homme, la plus belle vie, c'est la vie d'étudiant! » J'aimerais mettre dans ces pages la gaieté, l'indiscipline, la vie exubérante, tapageuse et puérile des étudiants de l'ancienne Allemagne. Je dis de l'ancienne Allemagne, car ce sont là usages en train de s'en aller. A Berlin, à Leipzig, cette existence n'est plus guère de mode; pour l'observer, il faut émigrer dans les petites villes où l'Université est tout : à Göttingen, à Iéna, à Tubingen, à Heidelberg, surtout — à Heidelberg « renommée par la turbulence de ses étudiants », écrit le vénérable Père Didon. Et, encore, même là, les vieilles habitudes s'oublient, on prend le goût du luxe. Allez, il est bien passé le temps où, dit la chanson, « l'étudiant s'en allait au cours en robe de chambre laissant croître sa barbe comme elle voulait, comme elle pouvait »! Maintenant, c'est un élégant : il a un tailleur, un bottier, un chapelier à la mode; chaque jour, il se fait raser, friser, peigner. Il a des bagues, des fleurs à la boutonnière, une raie sur la nuque. Dans la rue, il ne fume plus ses longues pipes; au cours, il n'apporte plus de charcuterie. *Herodotus junior* le déplore sincèrement, disant à la jeunesse qu'elle est le sel de la terre et qu'elle ne doit pas l'oublier; *Herodotus junior*, l'auteur pseudonyme de l'*Academica juventus* (1), un excellent petit livre qui m'a servi à préciser et à compléter mes observations personnelles. Pourtant ce qui a persisté est encore assez curieux pour mériter une étude. C'est en face de ces jeunes hommes, la plupart étonnamment vigoureux et chevaleresques, mais dont les idées, les théories, les points d'honneur, les mobiles de joie nous sont si parfaitement étrangers, qu'il convient de se souvenir que la jeunesse savante d'un pays, c'est l'avenir, presque tout l'avenir de ce pays, et qu'il faut saluer en elle, comme a dit magnifiquement le poète, « une nouvelle aurore ».

Le monde des étudiants se compose de *membres actifs* (*Mitglieder*), qui sont de toutes les fêtes, de tous les duels, de toutes les parades; de *membres amis* (*Conkneipanten*), qui, sans être membres actifs, sont en relations familières et fréquentes avec telle ou telle Société; de *sauvages* (*Wilde*), qui se battent, vont de loin en loin aux *Kneipes* et travaillent presque sérieusement; enfin, de *serins* (*Finken*), qui vivent à l'écart, en compagnie de vieux livres et de gros dictionnaires, préparant longuement leurs examens de doctorat. De ces derniers, naturellement, il ne sera pas question dans ces pages. Les travailleurs sont partout les mêmes, à Berlin, à Paris, à Oxford; la seule différence est peut-être qu'en Allemagne ils portent des lunettes, des redingotes plus que douteuses et sont bossus généralement. A cela il faudrait ajouter que ces travailleurs sont aussi plus érudits, plus patients, et que nuls ne savent comme eux abattre des montagnes d'ouvrage. Mais ils ne s'entendent guère à chanter des couplets, à lamper de la bière ou à manier la rapière : ils aiment la tranquillité. Et c'est pourquoi nous les laisserons peiner tout à leur aise, dans leurs petites chambres mal meublées, à la clarté avare de leur lampe à huile, nous bornant à décrire le ton, les manières, les habitudes de la jeunesse élégante, c'est-à-dire des membres actifs et des membres amis. Mais je serais désolé que l'on oubliât combien exceptionnels et rares sont, après tout, ces types que d'aucuns trouveront grimaçants, mais qui seront toujours moins emportés et moins

(1) *Academica juventus. Die deutschen Studenten nach Sprache und Sitte, herausgegeben von Herodotus junior.* — Leipzig, Auguste Schulze, 1887.

joyeux que la réalité. En somme, l'étudiant ferrailleur et buveur, le franc luron qui court les tavernes, couche au *Carcer* et évite les cours, c'est, toutes proportions gardées, le *pschutteux* d'outre-Rhin. Car pour être avec honneur membre actif de l'une des grandes sociétés d'Allemagne, deux conditions sont aussi nécessaires : être riche, être noble, et cela est plus indispensable que ceci.

*
* *

A la dix-huitième, à la dix-neuvième, à la vingtième année au plus tard, le premier soin de tout jeune homme quelque peu muni d'argent est, après l'immatriculation à l'Université, de se faire recevoir dans un corps d'étudiants. D'après la position mondaine, l'état de fortune de ses parents, d'après ses relations personnelles aussi, il verra à se présenter chez les *Saxo-Borusses*, ou chez les *Schwabes*, ou ailleurs, selon que son budget lui permettra encore de distraire pour ses plaisirs de cinq à soixante louis par mois. Pour oser se porter candidat, trois choses sont indispensables : être Allemand, être homme d'honneur, être chrétien (cela en vue de l'antisémitisme). S'il en est ainsi, il adressera une demande écrite au secrétaire (*Schreiber*). Celui-ci la communiquera à l'assemblée générale, puis l'affichera dans la salle des réunions. Si personne ne fait opposition, l'incorporation aura lieu quinze jours plus tard. C'est une belle scène. Les étudiants sont assis en costume de parade. Un coup de rapière commande le silence. Le président (*Sprecher*) se lève, accueille le nouveau venu. Ce dernier s'avance, un peu interloqué, on le devine, et le secrétaire lui fait jurer entre autres choses « de défendre corps et âme, au dedans et au dehors, le principe du compagnonnage, le principe de la Société ».

Reçu membre actif, il restera *Fuchs* deux ou trois semestres, puis sera *Bursch* à son tour, jusqu'à ce qu'il devienne membre honoraire plus ou moins vite, afin de terminer ses études tant bien que mal; car du jour où il sera *Fuchs* aura commencé pour lui la vie la plus bohème, la plus amusante et la moins studieuse qui se puisse rêver. Leurs chansons disent :

« Loin de nous les chagrins, les soucis; frères, ce n'est que dans la jeunesse que l'aurore nous paraît si belle, si souriante. Couronnons de fleurs notre coupe, soyons radieux de gaieté. Nous sommes heureux, nous chantons, nous buvons toute la nuit; aussi longtemps que brillent les étoiles, personne ne songe au repos. Mais lorsque l'escarcelle est vide, alors nous rentrons au logis, car on ne fait guère godaille devant des bouteilles vides. En avant, frères, en avant, joyeusement!...

« Oubliez Salluste et Cicéron; oubliez les Latins, oubliez les Grecs; nous irons en équipée à travers les bois et les vallées, et c'est là que nous étudierons. Voyez le *Codex doré* dans le soleil d'or. Nous laisserons nos travaux s'en aller à la dérive sur les ondes fraîches. Qu'est-ce qu'une *editio princeps?* Je vous le dis, en vérité, c'est le murmure des vagues, c'est la chanson de l'oiselet. »

L'étudiant qui porte couleur n'a pas le temps d'assister régulièrement aux cours; il y va en amateur, de loin en loin. Je me souviens qu'aux conférences de M. Kuno Fischer, sur deux cents étudiants, il n'y avait guère plus de quatre ou cinq membres actifs. Ce n'est point par paresse, c'est par manque de loisir. Je vous assure qu'une telle existence n'est point une sinécure. Avant midi, réunion à la brasserie, pour *la chope du matin*. Puis, quelques heures de liberté : c'est alors que l'on va aux cours, lorsqu'on n'a rien de mieux à faire. A midi, dîner en commun, *le dîner des Achantis*, comme on dit en riant, et c'est même toute une légende dont, à Heidelberg, on s'amuse de génération en génération. Là-bas, bien loin, en Afrique, habite le peuple des Achantis. Ceux-ci, dit-on, dévorent sans danger pour leur estomac non seulement de la chair humaine, mais des os, du bois, même des pierres. Or il arriva qu'un prince des Achantis s'en vint étudier à Heidelberg. Comme il était habitué à se nourrir d'os et de pierres, il déclara délicieuse la table d'hôte et, à l'inverse de ce que font chaque jour les étudiants, ne se plaignit pas une seule fois au cuisinier ou à l'aubergiste. C'est en souvenir de ce fait mémorable qu'on surnomme la table commune la table des Achantis, puisqu'on ne s'en peut contenter qu'à la condition d'être accoutumé dès ses plus jeunes ans à broyer des os, du bois et de la pierre. On le voit, la plaisanterie est vulgaire, elle ne nous fait pas même sourire; Voltaire nous a appris à penser plus délicatement. C'est un peu le défaut de la gaieté d'outre-Rhin; elle nous échappe, elle nous paraît enfantine. Nous sommes plus compliqués.

Le dîner mangé, le café bu, les pipes fumées, ce sont, les jours de pluie, d'interminables parties de cartes où l'on perd, où l'on gagne, où l'on triche, où l'on se dispute, où surtout on tue le temps. Les jours de soleil, ce sont des promenades cinq ou six de compagnie.

On les voit passer très corrects avec leurs pantalons collants, leurs vêtements volontiers doublés de soie, leurs casquettes de couleurs vives rondes et raides comme celles des employés de chemins de fer, ou molles, couvrant la nuque, avec une vague apparence de casques à mèche. Ils marchent à grandes enjambées, la canne à la main, le cigare aux lèvres, fiers, presque brutaux, pour la plupart très grands et souvent poussifs. Leur teint est congestionné, leurs joues balafrées de cicatrices, ce qui passe d'ailleurs pour très élégant et plaît fort aux demoiselles à marier. Ils respirent la santé, la force, mais ils manquent de charme. Il y a dans leurs mouvements je ne sais quoi d'automatique qui fait penser à la poupée des *Contes d'Hoffmann* du maëstro Offenbach. Derrière eux

marchent d'énormes chiens, des compagnons familiers qui ne les quittent jamais, boivent dans leur verre, couchent dans leur lit, et leur sont si dévoués que sur un ordre de leur part, et pour rien, pour passer le temps, ils s'entre-dévorent les uns les autres. C'est ainsi, de leur pas ferme, que ces jeunes hommes s'en vont, par des chemins bordés d'arbres, dans la campagne fleurie, jusqu'à l'auberge d'un village, boire quelques litres, griller quelques cigarettes en plaisantant avec la *Kellnerin* jolie, aux joues roses, aux yeux rieurs, qui leur donnera au départ une petite fleur bleue en disant : « A bientôt, n'est-ce pas? » Si c'est l'été, s'il fait très chaud, ils prendront une voiture. Comme ce sont des élégants, ils ne voudront qu'une voiture à deux chevaux. Hop! les chiens sur les coussins; fouette, cocher! Et les bons bourgeois regarderont défiler au grand trot, dans la poussière, ces victorias où parade la jeunesse universitaire. En hiver, on a les traîneaux, on conduit soi-même, on s'en va par bande, souvent vingt, trente attelages de file, et, malgré le froid, la neige, la bise, je vous promets que l'on est gai et fou comm on sait l'être en Allemagne.

Pour passer l'après-midi, il y a encore des exercices presque journaliers chez le maître d'armes, en prévision des duels futurs, le manège où l'on apprend la haute école, les visites à celui-ci ou à celle-là, quelques lectures, un peu de sommeil et la brasserie où il fait toujours si bon rêver et boire. De temps à autre, enfin, il y a des cortèges aux flambeaux, des visites de cérémonie au recteur, des anniversaires fameux. Ce jour-là, on mettra de grandes bottes, des maillots blancs, des vestes moulantes, chamarrées de brandebourgs. On portera de longues rapières, des gants à la mousquetaire, de petites toques richement brodées, et l'on se pavanera par les rues, la moustache cirée, le regard fier, tout à fait content de soi, ayant conscience d'être beau garçon. D'entre les *Fuchs*, quelques-uns auront sur l'épaule, en bandoulière, de longues cornes garnies d'argent, les cornes à boire de la Société, qui, pour l'heure, sont pleines de roses. Les fenêtres se garniront de têtes, on se pressera au seuil des cafés, on descendra dans la rue et des cœurs battront plus vite à voir cette jeunesse vaillante et bien découplée. Les lumières fumantes des torches mettront de grandes taches rouges sur le blanc de la neige, les cuivres joueront bruyamment. — A Heidelberg, c'étaient des airs du pays, parfois aussi du Bizet, l'*Habanera* de *Carmen* surtout.

Entre membres de la même Société existe une très étroite camaraderie, même plus, une sorte d'intimité, un compagnonnage tout à fait curieux. D'abord, comme chez nous, mais plus facilement, on se tutoie, et, naturellement, il y a un cérémonial à observer : des canettes sont remplies; chacun des deux intéressés en prend une, de la main droite, puis, croisant les bras, d'un trait, on vide les chopes. Une solide poignée de main, et celui qui a proposé de boire la fraternité de *schmolliser* — or, ce doit être le plus âgé — ajoute : « Sois mon ami, paye mes dettes, etc. » Suit l'échange des prénoms : Hugo — Henri — Toi — Toi — et c'est dit, toute la vie, on sera ami, on se tutoiera toujours, quels que soient les hasards de l'avenir, ne se fût-on même pas vu durant vingt ans. En agir autrement serait de la dernière grossièreté. D'ailleurs, les années d'étude, les habitudes de la Société, encouragent à l'amitié. On n'a pas de secrets les uns pour les autres, souvent on fait bourse commune ou à peu près; on est ensemble du matin au soir et — les jours de *Kneipe*, au moins — du soir au matin. Entre étudiants, ce sont encore des cadeaux à tout propos (*Dedication*); des pipes, des chopes blasonnées, de gros gourdins avec des monogrammes d'argent et mille choses qu'invente l'esprit pratique des marchands d'Allemagne. Enfin, entre eux, les étudiants forment une ligue; ils se soutiennent, ils se défendent contre les bourgeois — les *Philistins*, comme ils les appellent — ces *Philistins* dont Schiller dit, dans le *Camp de Wallenstein*, « qu'ignares et idiots, ils tournent en rond comme les rosses des teinturiers ». Ivres, et Dieu sait si cela leur arrive souvent, les plus forts conduisent les plus faibles; malades, ils se soignent, ils se veillent des mois de suite sans égoïsme, sans lassitude. J'ai connu un étudiant qui, s'étant cassé la jambe, resta étendu près d'un semestre. Sa chambre ne désemplissait guère. C'étaient des parties de cartes, des chansons; c'était de la gaieté et, avec la gaieté, de la santé apportée à tous moments et par tous.

Exceptions près, l'étudiant allemand fait peu de dettes; il est pratique, il sait équilibrer son budget. Il a ses libertés, il en profite, mais il ne les dépasse guère. Ainsi, il ne doit obéissance qu'à la police de l'Université. En cas de tapage nocturne — et ce cas n'est pas sans se présenter quelquefois dans un pays où l'usage de la bière est si répandu — le policeman n'a pas le droit de l'arrêter, de le conduire au dépôt. Il lui demandera son nom et le laissera aller; mais, le lendemain, notre jeune homme recevra avis de l'Université qu'il a quatre ou cinq jours à passer, quand il lui plaira, dans le courant du présent mois, à la prison de l'Université, au *Carcer*. Or, c'est presque un honneur que de dormir au *Carcer;* en tout cas, on s'y amuse infiniment; on joue, on rit, on boit comme partout, lorsqu'on a le bonheur, il est vrai, de ne s'y point trouver seul. Il existe même plus d'un couplet sur le *Carcer*, et ces couplets sont bienveillants, pas rancuniers du tout : « Au *Carcer*, on vit librement; librement l'on rit! Amusante est la vie du *Carcer*. Oh! la! la! » C'est ainsi que pendant les années de jeunesse, à faire ensemble des folies, s'établissent des amitiés qui durent toujours. Combien ont dû une vie facile, une position enrichissante au hasard qui leur permit de tutoyer l'ex très illustre chancelier de l'empire, à ce hasard qui jadis les avait menés dans la même ville, dans la même Université

et dans la même corporation que l'exilé de Warzin! M. Paul Bourget prétend que « le malin génie de la nature fait toujours flotter un bout de jupon dans les cerveaux de vingt-deux ans ». Je ne dis pas qu'il ait tort; d'ailleurs, un si grand casuiste en science d'amour ne saurait avoir tort, mais je pense qu'il n'a raison qu'à demi, pour ce qui concerne du moins les jeunes gens d'Allemagne. A Heidelberg, on m'a bien raconté quelques équipées furtives où les petites actrices viennoises de la troupe d'opérette jouaient le rôle qui convenait à leur jeunesse enfantine et charmante. M. Paul Lindau décrit une aventure pareille dans deux pages de son dernier roman, *Dentelles*, où le prince Ulrich d'Engerheim, membre ami des *Saxo-Borusses*, se prend d'affection pour une danseuse débutante, la petite Franzi. Mais le cas est rare; ces femmes sont intéressées, la morale allemande étroite, l'expédition difficile, et le secret risque de s'ébruiter. Plus souvent, pas très souvent, s'engagent entre les *Kellnerin* élégantes et les familiers de la brasserie des amitiés de tout un semestre, mais la chose n'est pas connue, on n'en parle guère. Puis ces filles ont peu de liberté, à peine un jour par semaine; d'ailleurs, le métier est fatigant, il faut veiller tard, se lever matin, et, après tout, ce ne sont que des servantes. Ainsi, pour la plupart, ils ont la tête à autre chose. On se contente d'un baiser donné, d'un baiser reçu ici ou là, d'occasion; beaucoup ont une promise là-bas, au pays. On s'écrit, on s'envoie des boucles de cheveux; d'autres se fiancent avec la fille d'un voisin, avec celle de l'hôtelière. Alors, ce sont chaque jour des promenades deux à deux, des conversations à tout moment, une vie d'intimité chaste qui finit quand finissent les cours; car, neuf fois sur dix, ces fiançailles sont rompues : ce n'était qu'un moyen de passer l'hiver agréablement. En Allemagne, on prend une fiancée comme ailleurs une maîtresse. J'ai connu des jeunes filles qui en étaient à leur quatrième fiancé, et tout faisait prévoir que le quatrième ne serait pas le dernier. Elles le pensaient un peu, elles aussi, et pourtant elles étaient gaies, contentes, toujours prêtes à sortir, à aller au concert, heureuses d'une fleur donnée, de presque rien, et pas énervées, pas malades, jamais tristes. Décidément, c'est une bonne chose que d'avoir des nerfs endormis. Pour les jeunes gens, il y a des dérivatifs : l'abus des exercices corporels, les séances chez le maître d'armes — jusqu'à se trouver mal de fatigue — et surtout la bière, la bière bue presque continuellement le matin, le jour, le soir, et ces nuits de *Kneipe* qui s'achèvent dans l'ivresse générale braillante et titubante. Car tels sont les deux grands amusements de la vie universitaire : les duels et les *Kneipe;* mais la femme reste lointaine, amicale sans doute et bonne, mais mal connue et pas recherchée du tout. C'est comme dans les chansons du *Commersbuch*, lorsqu'on parle de l'amour; c'est toujours avec décence et respect: « L'amour excite le cœur de l'homme aux actions belles et héroïques; il console de chaque douleur, il illumine les sentiers obscurs. Tristesse donc, tristesse pour celui qui n'a ni amour ni bon vin. Ayons des baisers, du bon vin, des musiques et des chansons! — Martin Luther a dit : « Qui n'aime pas le vin, la femme et les chansons, « celui-là restera un fou toute sa vie. » Or nous ne sommes pas des fous, nous autres — certes pas! » Cela diffère un peu, je crois, des refrains du quartier latin. Après tout, chaque pays a ses mœurs — et il a raison de les trouver bonnes. Seulement, lorsque Gœthe disait : « Aujourd'hui, j'aime Jeanne et demain Suzanne; l'amour est toujours jeune! Voilà comment l'étudiant est fidèle, » il parlait, le divin poète, comme tout à l'heure le cher maître, non pas des étudiants d'Allemagne, mais des autres étudiants d'Europe. Pour ceux-là, ils doivent avoir raison, au moins j'aime à le penser, car la jeunesse et l'amour sont deux sœurs qui s'avancent, la main dans la main.

*
* *

Le R. P. Didon prétend qu'on lui disait à Berlin : « Prenez garde, quand vous serez à Göttingen, de coudoyer dans la rue, même par inadvertance, un étudiant portant couleur: c'est une provocation. » L'anecdote est jolie, mais elle a l'exagération, même l'invraisemblance qui caractérisent trop souvent ce qui s'écrit en France sur l'Allemagne; ainsi les livres de M. Jacques Saint-Cère et de mon amusant homonyme M. Victor Tissôt. S'il est vrai qu'entre membres de sociétés ennemies, tout soit motif ou prétexte à provocations, il est faux de supposer qu'un étudiant s'en aille jamais insulter un inconnu, d'aspect pacifique, tel que doit l'être, j'imagine, le R. P. Didon. Il y a là de l'hyperbole; ce n'est plus de l'étude de mœurs, c'est de l'opérette. A moins de raisons spéciales et à part, bien entendu, les cas graves de rivalités ou d'injures, l'étudiant, gai compagnon, s'occupe peu des travailleurs. Ces derniers sont des serins et serins ils resteront. Mais entre confrères, il n'excuse rien, il n'oublie rien. A tout propos, ce sont des duels surtout tant qu'il est *Fuchs*, car chaque passe à son actif; c'est un peu plus de considération, un peu plus de célébrité. S'il n'a point le courage de se battre souvent, il aura une peine infinie à devenir *Bursch*. Le duel, c'est pour lui le baptême de l'épée, le baptême du sang. Aussi montre-t-il avec une vanité de crânerie son visage déformé d'estafilades. Le plus célèbre des professeurs actuels d'Heidelberg, M. Kuno Fischer, a le nez partagé par un coup de rapière, et je suis certain qu'il trouve encore maintenant que c'est très bien. D'ailleurs, tous se battent, même les étudiants des Facultés de théologie protestante. J'ai vu des pasteurs aux joues rayées et, eux aussi, trouvaient que c'était très bien. Ainsi donc, il y a beaucoup de duels et pour les causes les plus futiles du monde : pour un salut non rendu, pour une question de préséance, pour une parole un peu vive échan-

gée, entendue, même rapportée — enfin, seulement parce que deux sociétés sont ennemies, car on ne se bat jamais entre membres d'un même corps — ce serait de la guerre civile.

L'insulte faite (*Tusch*), la provocation acceptée, le duel (*Mensur*) sera quelques semaines plus tard ; car ils ont lieu généralement cinq ou six à la fois, un jour fixé, dans un local voulu. Aux dernières semaines des semestres on règle tous les différends en retard; ce sont, comme dit ce respectable P. Didon qui ne paraît pas avoir vu la chose de très près, des « semaines de sang ». Ces passes d'armes, ces sortes de tournois modernes ne se font point du tout en secret; les membres de toutes les sociétés y assistent, il y a même des invités. On y boit, on s'y amuse fort : c'est un spectacle qui rappelle, toutes proportions gardées, les anciens combats de gladiateurs. Il y a du sang répandu, presque des vies en péril, donc une émotion suprême. Les deux adversaires se préparent, ils mettent des lunettes de fer, de larges cravates de soie, une façon de cuirasse en peau protégeant les épaules, la poitrine, le ventre, les jambes, enfin des gants de salle d'armes. Anciennement, ils portaient encore des casquettes de fer, mais les progrès de la médecine les ont rendues inutiles. Ils ont, cela va s'en dire, des seconds, un arbitre qui décide dans des cas douteux, un docteur (on se contente, d'habitude, d'un étudiant en médecine de dernière année), un garde-malade et des *Fuchs* qui aident à porter les évanouis, séparent les combattants et sont indispensables. Les duellistes habillés, les seconds se placent à leur gauche, l'épée nue à la main. L'arbitre crie : *Silencium;* les seconds ajoutent: « En place ! — Attention ! — En avant ! » Et le combat commence avec un angoissant cliquetis d'épées.

Ils ne manient point la rapière, la pointe en avant, comme en France le fleuret, mais ils lui font décrire de vastes cercles à hauteur d'homme, de manière à blesser le crâne et à tailler les joues. Les armes sont très lourdes, les mouvements rapides, les coups brusques et secs. Pour ne point être désarmé, pour s'en tirer avec honneur, il faut donc une extrême force de poignet et beaucoup d'agilité. Après certains coups, les seconds crient : Halte ! et de leurs épées ils séparent celles des combattants. Puis la lutte recommence jusqu'à ce que le sang ait jailli et qu'un des combattants soit hors d'état.

Lorsque j'étais à Heidelberg, on parlait d'un duel où les rapières s'étaient croisées quinze fois de suite, sans résultat. De guerre lasse — et c'est ou jamais le cas de le dire — on s'était arrêté. Plus ordinairement, une blessure aux lèvres, au nez, aux oreilles, termine l'affaire. Or ces blessures, les seules à craindre en ce genre de combat, ne sont point mortelles. Elles sont douloureuses, parfois longues à guérir, mais on s'en tire toujours ou presque toujours, car la santé n'agit que selon son caprice ! La plaie est aussitôt lavée, désinfectée, recousue; il arrive que le patient perde connaissance et qu'on le ramène, inerte, les vêtements tachés de sang dans une de ces voitures aux stores baissés qui s'en allaient au pas, tristement, dans les rues d'Heidelberg, les jours de *Mensur*.

Il en a pour une semaine, un mois ou deux de traitement, puis à la première occasion il recommencera. Au fond, comme les chevaliers d'autrefois, il aime à se battre pour le plaisir de se battre — à se battre pour rien. Il lui semble qu'il y a dans ce fait la preuve de sa vaillance, l'affirmation de sa virilité intellectuelle. Il ne sait pas grand'chose — c'est possible, mais ce n'est pas lui qui s'en irait flotter de système en système, de philosophie en philosophie.

Il a ses idées; sa philosophie, il la trouve bonne, elle lui suffit. Ce n'est pas lui encore qui perdrait son temps à rimer des vers symboliques ou à s'intéresser aux subtiles théories des Ruskin ou des Pater... Non, il est pratique, il est vigoureux, il est, il veut surtout être un homme. Aussi ses amusements sont-ils des amusements d'homme, des amusements dans lesquels il peut prouver et mesurer et exercer sa force musculaire. Sans doute, le jeune homme que nous étudions ici est riche, élégant; mais, entre diverses formes d'élégance, il a choisi d'instinct celle qui le fortifie, ou tout au moins celle qui l'use le moins. Ce goût naturel se retrouve jusque dans ses lectures. La plupart de nos auteurs sont traduits. Or croyez-vous qu'il lise avec plaisir Baudelaire ou *Mademoiselle de Maupin?* Erreur, de tels livres l'écœurent. Il penserait volontiers de leurs auteurs ce que Stanley pense des poètes, à savoir qu'ils sont « mous, efféminés, si différents à ce qu'il semble du type de l'humanité ». Ce qui le prend, le transporte, ce sont les romans de M. Zola, malgré ce qui le choque — car il s'avoue choqué. — Mais il ne craint pas non plus cette brutalité même un peu sauvage, cette perpétuelle affirmation de vigueur et de force.

Aussi quel mépris professe-t-il pour ceux qui blâment, ou ridiculisent, ou évitent des duels ! En 1884, le docteur Küster entreprit une réforme — la chose est de mode, en Allemagne — contre cette habitude qu'il taxait de « barbare et d'antichrétienne ». Une société et même deux sociétés se fondèrent, inscrivant dans leurs règlements défense absolue de prendre part à aucun duel. Leur existence ne fut pas glorieuse : l'une dut cesser faute de membres, l'autre est en train de se dissoudre. Pour elles, il n'y a pas assez de brocards, assez d'insultes, et je crois presque que les *serins* eux-mêmes sont plus considérés. A Heidelberg, ceci est textuel, on évitait de les saluer, on les regardait un peu comme les chanteurs du pape, en Italie — avec curiosité et dédain. Au point de vue allemand, on avait raison, car être *Bursch* et refuser le duel, c'est porter atteinte à la réputation de courage et de bravade du monde universitaire.

A côté de ces *Mensurs* qui rappellent décidément les passes d'armes des tournois de jadis (on n'y mourait pas, et cependant on y pouvait mourir comme Henri II), il y a, dans les cas graves, de vrais duels au sabre ou au pistolet. Mais ils sont rares et heureusement! Chaque société a un tribunal d'honneur au jugement duquel on ne peut en appeler, et ce tribunal stipule s'il ne suffit pas d'une simple *Mensur*. Il en est ainsi le plus souvent. Au cas contraire, on s'en ira, en cachette cette fois-ci, quelque part, à la campagne, et ce duel sera comme tous les duels du monde, silencieux, rapide, avec l'horrible incertitude du dénouement. Mais, je le répète, ces duels n'ont lieu que très rarement; je n'ai point eu l'occasion d'en voir durant mes deux semestres de séjour à Heidelberg.

Et maintenant si l'on me demandait mon opinion toute personnelle sur ces mœurs en apparence un peu sauvages, je répondrais : Ne blâmez pas trop, car cela demande un certain courage de risquer sa vie pour le plaisir de faire montre de sa virilité. De tels exercices doivent développer la force musculaire, la vigueur intellectuelle, la santé morale. Ces jeunes hommes auront des caractères adéquats à leurs constitutions. Ils seront fermes, inébranlables et brutaux. — Pourtant n'admirez pas trop, car il y a bien de la puérilité dans cette perpétuelle attitude de spadassin, comme il y a bien de la grossièreté et un manque de grâce très affligeant dans cette nature brusque et batailleuse. Ce n'est pas tout d'être courageux, il faut encore prendre garde de n'être point fanfaron. C'est très beau d'être Duguesclin, mais c'est très ridicule d'être Don Quichotte, et, ne l'oubliez pas, facilement, très facilement, les Duguesclins deviennent des Don Quichottes, tandis que jamais, jamais, les Don Quichottes ne deviennent, des Duguesclins. Or cet étudiant toujours flamberge au vent, ce matamore pourfendeur et tailladeur, me rappelle, quoi que j'y fasse, le Sylvestre d'illustre mémoire des *Fourberies de Scapin* : « Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! Point de quartier. Donnons! Ferme! Bon pied, bon œil!... Ah! coquins! Ah! canaille!... » C'est un peu la même chose, et c'est aussi, comme dans la comédie de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*.

*
* *

Voici de vastes salles aux décorations moyen âge, avec de larges fenêtres garnies de vitraux plombés et coloriés, avec des glaces biseautées serties de cadres de bois, avec des fresques en deux teintes représentant des scènes joyeuses de bandouliers et de basochiens. Les tables sont en vieux chêne recouvertes de nappes de grosse toile, quadrillée rouge sang et blanc crème, les chopes en terre, de forme ancienne, marquées aux armes du pays — et les *Kellnerin* s'activent. Il en est de jeunes, il en est de jolies. Elles sont adroites sans brusquerie, portant jusqu'à huit chopes d'une main, presque élégantes sous leurs robes ajustées, des fleurs au corsage, des sourires aux lèvres. Elles se promènent, cherchant des yeux les canettes aux couvercles levés (ce qui veut dire qu'on a fini et qu'on redemande une mesure de bière) — ou bien elles s'accoudent à un coin de table, babillant un peu, ayant le rire facile, se laissant volontiers lutiner par celui-ci ou par celui-là.

Dans des salles pareilles, les sociétés tiennent leur *Kneipe* presque chaque soir et une fois la semaine, au moins, leur *Commers*, c'est-à-dire leur *Kneipe* de gala avec musique, cérémonies et chansons. En été, lorsqu'il fait très chaud, les *Commers* ont lieu dans un jardin, à la lueur des flambeaux de résine, et souvent l'on tire des feux d'artifice, des fusées et des soleils. Le *Commers* est une cérémonie, et comme tel il est réglé par l'étiquette. Coude à coude, des deux côtés d'une longue table, se placent les membres actifs et les membres amis. A la tête, le président est assis. Il a devant lui la rapière, et c'est en frappant de cette épée qu'il demande le silence et donne les ordres. A quelque distance se tient la musique, d'ordinaire deux ou trois violons, une contrebasse et un harpiste. L'orchestre entonne, les voix suivent et, comme dit le R.-P. Didon dans un livre qui a fait jadis quelque bruit et qui ne le méritait guère, tant il est mal documenté (1), « la bière coule sans fin ». A une *Kneipe*, à un *Commers*, la bière est en effet la seule boisson d'usage. Il est vrai que cette bière dont on lampe de si fabuleuses quantités est la bière d'Allemagne — la bière à peine alcoolisée, blondissante et mousseuse qui ne rappelle que très vaguement le liquide amer et désagréable servi sous ce nom dans les cafés des boulevards. Chaque étudiant a devant lui sa canette et, à propos de tout, ce sont des encouragements et des invitations à la vider.

D'abord, en buvant on se découvre, car j'ai oublié d'avertir qu'il est de mode de garder sa casquette, et l'on dit, se tournant vers Pierre ou Paul : « *Prosit* Pierre. » Si l'on veut être tout à fait aimable on ajoute : « spécialement ». Ce à quoi Paul ou Pierre est tenu de répondre : « *Prosit* X (levant sa canette et saluant) : *Prosit* X, je boirai tout à l'heure. » Souvent on indique la quantité : « Je boirai le reste, je boirai la moitié, etc. » Ensuite, afin de témoigner aux anciens membres leur respect amical, les *Fuchs*, au moment d'entamer un verre blanc d'écume, s'adressent à l'un d'eux en saluant : « *Prosit* X, je bois spécialement à votre santé la fleur de cette bière. » C'est, paraît-il, un grand honneur. — Puis commencer un tonneau est tout une petite fête; les chopes sont remplies, placées au milieu de la table, et d'une voix vibrante est entonnée une chanson fameuse, *la Valse de la bière* ou *l'Éloge de la bière* : « Bière, bière, mot rempli de douceur. Ton nom seul m'enchante; il m'émotionne et me trouble l'âme

(1) *Les Allemands*, par le P. Didon. — 1 vol. Calmann Lévy, éditeur, 1884.

délicieusement. Celui qui n'apprécie pas ton écume enivrante, celui qui ne sait pas rêver le rêve que tu nous verses dans le corps et dans l'âme, celui-là n'a point connu les extases du Walhalla! » — Enfin, à l'arrivée ou en souvenir d'un membre illustre, on commande l'exercice de la *Salamandre*. C'est très gai, ça fait boire énormément. Voici le cérémonial. Après que les bocks ont été remplis, le *Præses* crie : « *Silentium, exercitium Salamandri* (1) *incipitur.* » — Un, deux, trois. A trois, on commence à boire. De nouveau : « Un, deux, trois. » A trois on se touche la main. Encore : « Un, deux, trois, » et les canettes doivent être reposées vides sur la table. On exécute la chose plus ou moins vite, souvent avec des variantes. J'ai indiqué la *Salamandre* classique, mais aux fins de *Commers* elle s'enjolive de détails plus ou moins joyeux. On comprend qu'il suffise de quelques exercices pareils pour mettre à l'envers les têtes ordinaires. Entre les *prosit*, les *salamandres* et les politesses, il y a de quoi défaillir à la première heure. Mais ces étudiants ont la tête dure, ils ne sont pas Allemands pour rien.

D'ailleurs, on ne fait pas que boire toute la soirée, on discute, on raconte des histoires toujours les mêmes, on chante des chansons toujours les mêmes — et l'on rit. Ah! je vous assure que l'on sait rire et qu'on ne se douterait pas d'être dans la patrie de Schopenhauer! — Tous font silence, et l'un d'eux, de nature plus ou moins pitre, entame avec d'impayables gestes un intraduisible récit, dans ce genre :

« La semaine dernière, j'ai pris le chemin de fer, qu'on dit de fer parce qu'il est construit en bois; j'allais à Francfort-sur-le-Mein, qui s'appelle ainsi parce qu'elle est sur l'Oder. Débarqué, j'ai pris la *Grand'Rue* qui se nomme grande parce qu'elle est petite, je cherchais le n° 40 parce que cette rue n'a que dix maisons, etc... »

J'abrège, je crois avoir raison d'abréger. En allemand, c'est fou comme une opérette d'Hervé. En français, c'est incomparablement bête. Ces récits sont un peu comme les scénarios des comédies italiennes de jadis : chacun les agrémente à sa fantaisie de détails et de bons mots. Ils sont un cadre, rien de plus. D'autres remémorent les joyeuses frasques des générations passées, lorsqu'à Heidelberg, par exemple, les étudiants s'amusèrent un beau soir à éteindre tous les becs de gaz de la ville, ou lorsqu'à Göttingue encore ils peignirent une certaine nuit, en bleu et en jaune, les deux lions ornant la façade de l'hôtel de ville. Car de telles plaisanteries sont fort à la mode, même actuellement, parmi la gent universitaire. En Allemagne, ce n'est pas que sur les théâtres et ce n'est pas qu'entre apprentis cordonniers que se joue l'homérique bousculade de la nuit de la Saint-Jean, au second acte des *Maîtres chanteurs;* mais c'est aussi entre étudiants, les soirs de fête, au sortir des *Kneipe*, lorsqu'il neige, à coups de boules de neige, lorsqu'il fait beau à coups de canne ou à coups de poing, et toujours, cela va s'en dire, les Beckmessers sont rossés d'importance, et comme leur bêtise le mérite, d'ailleurs, par les David jeunes, souples et adroits.

Le *Commers* continue : écoutons-les chanter de ces belles voix fortes, bien timbrées de la vingtième année. — Des chants patriotiques d'Arndt, de Rückert, même du vieux Martin Luther. Ces chants-là nous font mal à nous autres Français, ils nous rappellent trop de choses tristes et inoubliables; nous devons pourtant les excuser et, nous plaçant plus haut, trouver bien que cette jeunesse aime et célèbre sa patrie. Ce sont encore des chansons d'étudiant sur des mélodies légères et dansantes. En voici une, très célèbre dans toute l'Allemagne du Sud, et de Gœthe s'il vous plaît :

« Cette chanson doit être chantée en chœur, dans toutes les bonnes heures, lorsqu'on a l'âme exaltée par l'amour ou par le vin. C'est Dieu qui nous rassemble, c'est Dieu qui nous mène ici. — C'est lui qui rajeunit notre gaieté et c'est lui qui nous la donne!

« Comme elle brille joyeusement, aujourd'hui! Soyons vraiment unis de cœur. Debout! buvons ce verre de vrai vin à notre joie toujours nouvelle. Debout! voici des heures d'or et à chaque nouvelle fête bénissons fidèlement les anciennes fêtes que nous renouvelons.

« Peut-on vivre parmi nous et n'y pas vivre joyeusement? Parmi nous, on a l'absolue liberté et des amitiés à toute épreuve. Ainsi demeure notre ligue, les cœurs contre les cœurs et rien de mesquin ne la détruira.

« Un Dieu nous a bénis d'un regard de vie libre. Aussi, tout ce que nous voyons fortifie-t-il notre joie de vivre, notre joyeuse humeur ne se perd pas dans de sombres rêveries, notre poitrine n'est point serrée par des vêtements de luxe — elle bat librement.

« Le train de la vie s'avance rapide. Il va loin, mais plus serein, toujours plus serein s'élève notre regard. Nous ne connaîtrons pas l'angoisse. Si tout grandit pour tomber, nous resterons longtemps, longtemps, compagnons pour l'éternité. »

Ce sont aussi des chansons comiques, d'un comique très simple, toujours correct, qui échappe à la traduction. Voici un essai. Je prie qu'on me croie sur parole, si j'affirme que chanté un soir de *Commers*, avec de la bonne bière et de joyeux amis, cela devient d'un comique énorme :

LA DERNIÈRE CULOTTE.

« Dernière culotte, avec laquelle je me faisais beau, adieu, bon voyage! Votre tâche est accomplie.

« Un autre bientôt vous emportera dans sa maison, vous qui me plaisiez tant!

« Car ce n'est pas tous les jours qu'un œil se caresse à une paire de si belles culottes. Vous étiez du plus fin

(1) Ou *Salamandris*, ou *Salamandrius*. On dit indifféremment. Voir la *Grammaire latine* de Zumpts.

cheviot, pour l'hiver, à grands carreaux, et jamais vous ne fûtes rapiécées.

« Lorsque je vous portais, j'ai célébré la joie de vivre avec des chansons, des bouteilles pleines, et dans votre petite poche, réservée à la clef de la maison, tintait alors l'argent de trop.

« Mais le malheur vint — voici longtemps. Les pièces de six batz s'en allèrent, et la poche où se tiennent les clefs qui ouvrent les ponts et les portes devint un lieu sombre et silencieux.

« Le superflu s'en est allé depuis longtemps : le frac, la redingote, le manteau élégant, et maintenant vous aussi, c'est effroyable : « Bonne nuit, ô ma dernière « culotte! »

« Le sauveur n'apparaît pas. Pauvre dernière culotte! — Cela sera donc. Allons, méchant fripier. Allons, vieux fripier d'Elkan Lévi. Prends-les donc, prends-les donc !

« Quoique déculotté, je ne serai pas un sans-culotte. Oh! non, car j'ai encore ma grande robe de chambre qu'a usée la plus noire misère.

« Depuis longtemps elle serait partie, elle aussi, si par bonheur elle n'était très malade. Devant ses fentes longues d'une aune, Elkan Lévi lui-même s'est récusé.

« Puis je vais me fourrer au lit; si on frappe, je ne me lèverai pas, j'attendrai qu'une pluie d'or bien inespérée tombe sur moi au travers du toit. Oh! misère, j'ai déjà froid aux jambes. Dernière culotte, portez-vous bien et bon voyage!

« SCHLEFFEL. »

Cela se chante à gorge déployée; aux refrains on crie, on siffle, on bat des pieds, on fait retomber les couvercles des chopes et, parfois, on cogne des poings sur les tables. Un sabbat pareil s'entend de la rue; mais parce qu'il est scandé, comme cadencé par la musique, il a quelque chose de simple, quelque chose de primitif, qui écarte toute idée de tabagie et fait songer plutôt à ces festins des légendes scandinaves où coulait sans fin l'hydromel doré.

A ce moment le *Commers* bat son plein, les folies commencent. On fait boire les chiens, on les grise; car ces pauvres bêtes ont appris à aimer la bière — avec force coups de bâton, je le suppose. Ce sont d'énormes animaux, ayant souvent un mètre et plus de hauteur à l'encolure, des danois, des dogues d'Ulm, des lévriers écossais, aux allures paresseuses et aux crocs terribles. On les nourrit de viande crue et de biscuit. Généralement ils appartiennent aux sociétés et sont d'insatiables buveurs, de véritables ivrognes de la race canine. Par fantaisie, j'ai rapporté un chien d'Heidelberg; mais il a de la peine à s'habituer, il regrette sa joyeuse vie d'autrefois, et le soir, lorsqu'il se couche à mes pieds, tandis que je lis, il lui arrive souvent de soupirer d'un soupir profond, qu'on dirait humain. Regretterait-il les fêtes d'Allemagne, et la bière, la bonne bière qu'il aimait tant, et le bruit, et les coups de stick, et les hurlements? Peut-être qu'en voyant ses anciens maîtres gais et fous, mon chien les trouvait moins imposants, moins au-dessus de lui. Par certains côtés, c'étaient presque des frères. Avec eux, il ne s'ennuyait pas. On s'amusait de compagnie. Ah! les bêtes sont moins bêtes qu'on ne le pense! Elles comprennent et deviennent tant de choses!

Il y a encore les paris, les duels à la bière : on parie de boire tant de litres en tant d'heures. J'ai vu, et je dois sans doute ajouter, comme un classique, de mes yeux vu, boire six litres en une heure. Quand je dis boire, c'est par euphémisme, car l'étudiant ne boit pas, mais littéralement il se verse de la bière dans l'estomac. Ou bien un aîné défie un cadet. C'est à qui aura bu le plus vite... C'est un sujet de roman réaliste tout indiqué et non encore étudié. Il y aurait là matière à piquantes descriptions.

C'est alors que s'exécute la parade du *Landesvater*. Ce qu'on pourrait appeler en français, je suppose, *la chanson des épées*. La description que voici n'en rendra guère le lyrisme presque grandiose et vraiment émotionnant, car un soir de *Commers*, la tête déjà lourde, on oublie les enfantillages.

L'orchestre prélude, les quatre *Præses* se lèvent, frappent la table du plat de leur rapière, et le chœur entonne : « Que chacun fasse silence, que chacun écoute l'hymne sérieux, qu'il écoute la chanson des chansons. Frères, nous allons la chanter, la chanter en chœur, joyeusement. »

Après quelques strophes disant la gloire de la patrie, les *Præses* se découvrent et lèvent leurs épées : « Voyez, elle brille dans ma main gauche, l'épée à jamais inviolée. Je transperce ma casquette et je jure d'être un garçon d'honneur, d'être toujours, toujours, un honnête *Bursch*. »

Ils font comme ils disent, tandis que le chœur reprend le couplet. Puis chope et rapière en main, les *Præses* les offrent à leur vis-à-vis en ajoutant : « Prends la coupe, vaillant buveur de bière; prends l'épée de la main gauche, perce ta casquette et bois à la gloire de la patrie. »

Encore une fois, ainsi dit ainsi fait, et la cérémonie se répéta, de quatre membres en quatre membres, jusqu'au bout de la table. On commande alors : *Ad loca*, la musique cesse; les *Fuchs* rapportent aux *Præses* leurs rapières, et ces derniers reprennent : « Reviens, épée blanche et sacrée! Arme libre des hommes libres! Apportez-la respectueusement toute chargée de casquettes et laissez-nous respectueusement la dépouiller. Que chaque tête soit recouverte, et ensuite laissez-la reposer, toujours inviolée, jusqu'à la fête prochaine. »

Les casquettes sont rendues avec une étiquette fixée d'avance ; en terminant, *Præses* et chœur chantent ensemble : « Repose-toi, épée blanche, épée sacrée de la fête des *Burschs!* Que chacun s'efforce de rendre la patrie plus libre, plus glorieuse! Frères, soyez joyeux

à la fête, soyez des fils dignes de vos ancêtres. Et que nul ne manie l'épée qui n'ait l'âme noble et loyale! »

La cérémonie achevée, il se fait tard, les têtes sont allumées, la fête dégénère; le président cède sa place au plus jeune des membres. C'est le *régent* des dernières heures, un peu et même tout à fait l'évêque des fous, comme à cette fête du moyen âge dont le docteur Beleth fixa les lois. Depuis tant d'heures qu'on chante et qu'on festoie, les esprits sont à l'envers, les yeux troubles, les langues épaisses... le jour va blanchir. Il y aura des retours titubant le long des rues désertes, et des malheureux que des mains obligeantes porteront au logis et jetteront, tout habillés, au travers de leur lit.

Les lendemains de soirées pareilles sont douloureux: on a la migraine. Alors triomphe le *Katzen jammer*, selon la formule étudiante, le *Katzen jammer* « fils de Bacchus et de la Nuit »! Heureux quand on s'en tire à si bon marché; mais l'étudiant ne garde pas rancune à la bière.

***

Ainsi, à se balafrer les joues, à se gorger de bière, à travailler aussi — car je ne l'ai point dit assez — passent les belles années de la jeunesse universitaire d'Allemagne. On a sans doute remarqué que j'ai constamment évité de juger ces habitudes et ces mœurs. Je ne voulais que raconter.

Lisez les premiers chapitres de *Numa Roumestan*, *Sœur Philomène*, les *Sensations d'Oxford*, voyez ce qui se passe en France, en Angleterre et, d'après ce que je viens de dire, en Allemagne. Il y a partout à admirer, il y a partout à blâmer; mais je n'ai aucun titre pour le faire, et je prie qu'on m'en excuse, préférant terminer par cette réflexion que me faisait un professeur d'Heidelberg et qui me paraît mériter attention :

« Tout cela est fort peu édifiant, j'en conviens. Mais, après tout, il faut que jeunesse se passe, n'en déplaise à certains moralistes. Croyez-vous que ces mêmes étudiants, si indisciplinés à vingt ans, seraient à trente les excellents pères de famille qu'ils sont, neuf fois sur dix, si leur jeunesse s'était passée à broder des pantoufles? Moi, je ne le pense pas; je crois que, comme dit l'*Ecclésiaste*, il est un temps pour chaque chose, un temps pour être fou, un temps pour être sérieux. Or, pour la sécurité de la vie, c'est à vingt ans et non pas plus tard qu'il n'y a pas grand mal d'être un peu fou. »

ERNEST TISSOT.

LE THÉATRE D'HIER
ET
LE THÉATRE DE DEMAIN (1)

Le théâtre aura bientôt vécu, s'il faut ajouter foi à des pronostics qu'on nous donne d'ailleurs pour certains. On lui fait crédit encore de trente années d'existence, exactement. Après quoi sans doute nous continuerons de voir les foules assister dans les cirques aux tours des acrobates, tandis que les lettrés se réuniront en de petits cénacles pour se lire, entre initiés, des pièces injouables et géniales. Mais ce que nous ne verrons plus, c'est un public de douze cents personnes assemblées dans une salle pour entendre une comédie en cinq actes, vers ou prose. Au surplus, le théâtre étant mort, on en portera gaiement le deuil. Qu'est-ce en effet que le théâtre, sinon un « genre inférieur »? L'écrivain y subit les plus fâcheuses des tyrannies, obligé qu'il est de s'abaisser au niveau d'un public composé en majorité d'imbéciles, et d'emprunter encore l'intermédiaire d'acteurs, souvent inintelligents, toujours vaniteux, et qui, pour se tailler un succès personnel, s'inquiètent peu s'ils compromettent la fortune de l'œuvre tout entière. Aussi ce qu'il faut admirer, c'est la complaisance des hommes qui, durant des siècles, se sont prêtés à ce jeu, et qui même ont semblé y prendre plaisir. Mais les plus mauvaises plaisanteries ont une fin... Et c'est ainsi que de jeunes blasés s'en vont, annonçant aux peuples que les temps sont venus.

Cette opinion qui fait du théâtre un genre inférieur est passée aujourd'hui en manière de dogme. Elle est au reste totalement dénuée de sens. Car c'est à ce genre inférieur qu'on doit quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre, *les Oiseaux*, *Hamlet*, *Tartuffe*, etc. Et puisqu'on parle d'une hiérarchie des genres, voit-on qu'aucun genre y ait occupé un rang plus élevé que notre vieille tragédie classique, et qu'aucun ait exigé du public auquel il s'adressait une culture d'esprit plus délicate et un goût plus affiné? Tout au plus est-il juste de dire que le théâtre est inférieur aux autres genres quand il essaye de leur emprunter leurs sujets et leurs procédés, et quand on veut le faire servir à des fins qui ne sont pas les siennes. — Que si le théâtre doit périr, est-ce faute d'un public? Mais dans aucune société les choses et les gens du théâtre n'ont tenu plus de place que dans la nôtre. Ou serait-ce faute d'auteurs? Or, tandis que quelques délicats, et qui sans doute ont le droit de l'être, désespèrent que le théâtre

(1) Voy. sur ce sujet l'amusante boutade de M. Lucien Muhlfeld : *la Fin d'un art*; le manifeste de M. Jean Jullien : *le Théâtre vivant*, une solide étude de M. Maurice Le Corbeiller : *le Mélange des genres au théâtre* (Revue d'art dramatique), et surtout M. F. Brunetière : *la Réforme du théâtre*. (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1890.)

contienne jamais autant de littérature qu'il en faudrait pour les satisfaire, il se trouve que tous les écrivains en qui ils saluent leurs maîtres ont rêvé quelque jour de donner à leur pensée la forme dramatique. Flaubert s'y est essayé après Balzac. Les de Goncourt y ont échoué, ce qui prouve du moins qu'ils ont souhaité d'y réussir. M. Alphonse Daudet y a fait de très artistiques tentatives. M. Zola n'attend que d'avoir ajouté deux volumes à la série des *Rougon Macquart* pour marcher à la « conquête » du théâtre. M. Paul Bourget, M. Jules Lemaître y voudraient trouver un moyen de renouveler et d'élargir leur talent. C'est d'ailleurs toute la phalange des romanciers qui s'efforce de s'emparer du théâtre qu'elle veut diriger à son gré. Tandis qu'on parle de la mort du théâtre, on s'occupe tout de même de le relever et de le rajeunir, et le mouvement qui se fait en ce sens est des plus curieux. Aussi peut-être est-il permis encore de parler de ce moribond comme s'il avait devant lui l'avenir, tout un avenir de santé et de fécondité.

Il est vrai seulement que le théâtre traverse aujourd'hui une crise, après en avoir vu d'autres, et de pires. Une « formule » est épuisée, celle-là même d'où les Augier et les Dumas fils ont tiré des chefs-d'œuvre. On n'a pas encore trouvé celle qui doit lui succéder. Et il ne semble pas qu'en art on puisse se passer de toute espèce de formule. De là, chez tous les écrivains sérieux, l'indécision et les tâtonnements. De là le malaise du public qui, conservateur par instinct et effrayé de toute nouveauté, s'étonne d'autre part de ne plus trouver de plaisir aux choses qui l'ont contenté jusqu'ici. — Ce malaise ne fait que traduire le besoin d'une réforme. Et cette réforme, que tout le monde attend, nul ne refuserait de s'y associer, si les réformateurs ne semblaient prendre à tâche de décourager les bonnes volontés. Mais c'est un fait qu'ils y travaillent. Injustes envers leurs devanciers, ils affectent à leur égard un mépris qui, au surplus, ne fait de tort qu'à eux-mêmes. Au rebours, ils enflent la voix pour célébrer des productions nées dans l'école, et qui n'en sortent pas sans péril. Ils s'étonnent devant leur propre hardiesse et admirent la nouveauté de leurs inventions; servis en cela par leur ignorance qui est grande et qui les empêche de voir à quelle date reculée quelques-unes de ces nouveautés étaient déjà tenues pour vieilleries. Dogmatiques avec intolérance, encore ne s'accordent-ils pas sur tous les points de leur programme... Mais on sait que les réformateurs, en aucun temps, n'ont su prendre une autre attitude. C'est une loi que toute école nouvelle fasse dater du jour de sa naissance la naissance elle-même de l'art.

Le Théâtre-Libre est, comme on sait, le quartier général des partisans de l'art nouveau, de cet art qui est issu des théories de M. Zola et des exemples de M. Becque. Mais le Théâtre-Libre a débordé sur toutes les scènes ; il est partout aujourd'hui : à la Comédie-Française comme au Vaudeville, et aux Nouveautés comme à l'Odéon. Et les novateurs par hasard ne formeraient-ils qu'un groupe? Mais ils mènent tant de tapage, qu'on est admis à les croire légion. Ils ont un mot d'ordre : c'est qu'il faut « faire vrai ». Ils se sont donné une mission, c'est de débarrasser le théâtre de toutes les sortes de conventions.

*
* *

Il en est, parmi ces conventions, que nul ne songe à défendre. J'en indique quelques-unes, concernant la conduite de la pièce, les personnages, les sentiments, le dialogue.

Pour ce qui est de l'intrigue, il existe un art de combiner des événements, en dehors des idées, des passions, des caractères. Certains expédients y font merveille : la lettre égarée puis retrouvée, la dénonciation anonyme, etc. Autant de trucs aujourd'hui débinés, et qu'on abandonne aux faiseurs, comme indignes de la comédie sérieuse, et bons tout au juste pour le vaudeville et le mélodrame.

Certains rôles nous sont devenus insupportables. — Celui du « personnage spirituel ». Si fort a été l'engouement du public pour le Desgenais, qu'on pourrait citer des pièces dont il a fait tout le succès, que dans maintes comédies il a usurpé la première place, et qu'on l'a revu avec plaisir sous des noms et dans des conditions variées. Mais, chroniqueur comme Desgenais, gentilhomme comme Olivier de Jalin, bourgeois comme Bordognon, docteur comme Rémonin, ou simple employé de ministère comme le Duluc de la *Maîtresse légitime*, il reste toujours identique à lui-même, et on le reconnaît d'abord à sa fatuité et à son importance. Moraliste aussi sévère pour autrui qu'indulgent pour lui-même, sa spécialité est de se mêler des affaires qui ne sont pas les siennes, et de les embrouiller; mais durant qu'il les embrouille, il bavarde, fait de l'esprit et fabrique des mots qu'ensuite il distribue en toutes les directions avec une noble impartialité, et qui sont autant d'impertinences. Pourquoi tolérer à la scène ce fâcheux, que dans la vie réelle nous aurions sitôt fait de jeter à la porte, à moins que ce ne fût par la fenêtre? — Celui du « personnage sympathique ». Tels ces ingénieurs vertueux dont l'âme forgée d'un métal sans alliage a été d'ailleurs et une fois pour toutes garantie contre la corruption du siècle par la discipline de l'École polytechnique. Tels les inventeurs candides, les militaires intègres, ou les bêlantes jeunes filles dont la main délicate sait panser toutes les blessures, ou encore les enfants naturels du théâtre de M. Dumas, pour qui la tache de leur naissance a été un signe d'élection. Nous leur en voulons de leur perfection angélique, parce qu'elle est hors de la nature, et que nous savons trop de combien de défaillances et de compromissions est faite l'honnêteté des meilleurs d'entre nous. Mais nous leur en voulons surtout parce qu'ils ont une conscience trop éclairée de leur supériorité

morale, qu'ils s'en savent infiniment de gré, et qu'à tant de vertus dont ils se parent il en manque une : la modestie.

De même qu'il y a des « personnages de théâtre », il y a une « morale de théâtre » qui ne ressemble guère à la morale du monde. Nous avons sifflé, quand on nous les a montrés sur la scène, des individus à qui nous venions de serrer la main dans les couloirs. Nous avons entendu avec joie flétrir des actes dont peut-être n'étions-nous pas innocents. Nous avons applaudi à des solutions évangéliques dont nous n'aurions garde de nous appliquer les mérites. Mais cet étalage de grands sentiments et cette prédication d'une morale héroïque ne seraient plus de mise aujourd'hui : nous savons trop bien qu'il est sage ici-bas de se contenter d'une honnêteté moyenne, et qu'il est dangereux de tendre au sublime.

S'il est difficile enfin de reproduire exactement dans le dialogue du théâtre le tour des conversations ordinaires, du moins n'est-il pas indispensable de l'émailler de ces mots postiches qui visiblement s'adressent moins aux interlocuteurs de la comédie qu'aux personnes qui sont de l'autre côté de la rampe. Des plus fameuses comédies modernes on pourrait tirer un piquant recueil de définitions et maximes pour faire suite à ceux que nous ont légués les moralistes des derniers siècles. Tirades et morceaux à effet, couplets notés sur le modèle du couplet des pêches à quinze sous, répliques amenées du plus loin qu'il se peut, mots à facettes, ce sont toutes gentillesses de style qu'à peine hasarderait-on dans les salons où l'on cause, si tant est que l'on cause encore dans les salons d'aujourd'hui.

On proteste contre ces conventions. C'est justice. Encore faut-il le remarquer : ceux-là mêmes qui travaillent à en débarrasser le théâtre n'ont rien trouvé de plus pressé que d'en installer d'autres à leur place qui, pour leur être directement opposées, n'en sont pas moins choquantes. — Les « mots d'auteur » ont cessé de plaire. On y a substitué les « mots de nature », et il serait audacieux de prétendre qu'au change le dialogue ait gagné en naturel. Certes, les plus grands auteurs comiques ont mis dans la bouche de leurs personnages quelques-uns de ces mots, par où se trahissent les aspects les plus secrets de notre nature. Mais ce dont ils se sont bien gardés, c'est d'en faire la substance même de leur dialogue. Car les moments sont rares où de tels aveux nous échappent. Tandis que les personnages de la comédie accumulent les « mots de nature », je m'aperçois qu'ils le font avec intention et en pleine conscience, afin de s'expliquer eux-mêmes au public et de lui faire les honneurs de leur caractère. Ou plutôt je me rends compte que l'auteur est derrière eux qui leur souffle chacune de leurs répliques, et leur fait dire ce qu'ils auraient tant de raisons de garder par devers eux. Du même coup, toute illusion de réalité devient impossible. — Par crainte du trop d'esprit, il arrive encore qu'on s'applique à être plat et trivial, et qu'on y réussisse. — Par mépris de l'habileté, on est convenu d'applaudir à la maladresse elle-même et à l'impuissance pareillement. — Pour être assuré qu'on ne sacrifiera pas à la moralité conventionnelle du théâtre, on jette le défi à toute espèce de morale. De là cette insistance avec laquelle on nous présente des tableaux de mauvaises mœurs et des types choisis dans les milieux les plus ignobles : vieux messieurs en puissance de bonne, receleurs, souteneurs, écuyères de cirque et filles publiques. Mais de ne mettre à la scène que des personnages titrés, ou de recruter ses interlocuteurs parmi les clients de la correctionnelle, ce ne sont que deux partis pris inverses. — En haine du personnage sympathique, on s'attache à nous montrer exclusivement les exemplaires d'une humanité avec laquelle il nous semble que nous n'avons rien de commun. Car la perfection dans la perversité absolue est un idéal aussi bien que la perfection dans la vertu. Mais passez en revue les œuvres du théâtre des jeunes. La conception qui s'en dégage accuse le même pessimisme morose qui règne aussi bien dans les romans de toute l'école naturaliste. C'est la même vision d'une société aperçue à travers un cauchemar. Les individus y sont distribués en deux catégories : les coquins et les lâches; les premiers qui font le mal sans hésitation comme sans remords, les seconds dont les aspirations vers le bien et les vagues velléités n'aboutissent jamais; les uns et les autres jouissant d'ailleurs dans le monde d'une solide réputation d'honnêtes gens. Cette façon d'expliquer l'âme humaine en la simplifiant étrangement, et de peindre la société en traits arrêtés quoique sommaires, ce n'est rien encore qu'un procédé, recommandable au surplus, puisque ceux qui y ont recours sont dispensés désormais de regarder autour d'eux, d'étudier, de réfléchir, et qu'ils ont, en outre, la satisfaction de passer à leurs propres yeux pour être très forts.

***

C'est qu'il est plus facile en art de remplacer une convention par une autre que de se passer de toute sorte de convention. Surtout il faut se garder de prendre pour d'arbitraires conventions des nécessités déterminées par les conditions elles-mêmes du genre. C'est l'erreur que commettent les écrivains de la nouvelle école dramatique; et on ne saurait leur rendre un plus grand service qu'en la dénonçant, ainsi qu'un maître, M. Brunetière, l'a fait maintes fois avec autant de justesse et d'à-propos que de vigueur. A les entendre, en effet, il faudrait cesser de dire que certaines choses sont *du théâtre* et que d'autres n'en sont pas. Qu'est-ce donc, demandent-ils, que ce *théâtre* dont on fait tant d'affaires? Peut-être n'est-ce rien, puisque personne encore n'en a pu donner une définition quelque peu précise. Ou ne serait-ce pas un ensemble de

recettes excellentes pour déformer et fausser la réalité, un système de duperie, une sorte de cabotinage de l'art?... Or ce qu'enferme cette expression à laquelle on affecte de prêter une signification mystérieuse, c'est une vérité toute simple : à savoir que le théâtre est un genre à part, et qu'il a ses conditions, dont on ne saurait refuser de tenir compte. L'œuvre de théâtre, différente en cela du roman, doit produire une impression immédiate, par des effets sensibles, visibles, rapidement saisissables. Le spectateur auquel elle s'adresse est placé dans une situation déterminée. Dans un temps où la psychologie est si en faveur, et où d'ailleurs l'influence du milieu sur la production de l'œuvre d'art n'est pas contestée, à quel titre refuserait-on précisément de s'occuper de la psychologie du spectateur et d'étudier ce milieu spécial qui est celui d'une salle de théâtre? Notez que les pièces composées d'après l'esthétique nouvelle ne s'appellent plus du nom de comédies, ou de drames, ni même du nom très général et très vague de « pièces ». Ce qu'on apporte à la scène, ce sont des « études » et des « tableaux » exécutés en dehors de toute préoccupation des exigences scéniques, et par des procédés justement identiques à ceux qu'emploient les romanciers. Mais s'il est sans exemple que d'un bon roman soit sortie une bonne pièce de théâtre, peut-être est-ce une preuve suffisante qu'il y a entre les deux genres une différence essentielle.

C'est par suite de la même erreur que, des éléments dont se compose toute pièce de théâtre, on s'applique à en éliminer un qui est : l'action. — Et, ici, il semble qu'on fasse exprès de mal poser la question. Car il ne s'agit pas de savoir si en comparaison des idées et des caractères l'élément d'intérêt qu'apporte l'action n'est pas très secondaire et de moindre prix; mais il faut rechercher si, tout secondaire qu'il soit, cet élément n'est pas indispensable. — Nous ne songeons pas davantage à réclamer ces scénarios compliqués, chargés d'épisodes, d'incidents et d'accidents; nous demandons seulement que dans l'espace de trois ou de quatre actes il se passe tout de même quelque chose, qu'une situation soit posée, au développement, au progrès et au dénouement de laquelle le spectateur puisse s'intéresser. Au théâtre, l'ennui guette le spectateur, et rien n'y prévaut contre l'ennui. Nous connaissons tous ce genre d'ennui propre au théâtre, où l'ennui de chacun se double de celui du voisin et se multiplie par l'ennui de la salle tout entière. Dès qu'il a commencé de peser sur nous, c'en est fait, et toutes les beautés nous trouvent indifférents. Que si, au contraire, on a pris soin d'éveiller notre curiosité et de nous tenir en haleine, c'est le bon moyen pour faire valoir les traits d'observation, les détails de mœurs, toute cette vérité humaine qu'une action appropriée contribue à mettre encore en relief. Les maîtres du théâtre le savent bien. Le spectateur, dès qu'ils l'ont rendu attentif, leur appartient, et désormais non seulement ils le gouvernent à leur gré, mais ils trouvent en lui un complice. On peut tout faire passer au théâtre, à condition toutefois d'intéresser le spectateur.

On s'insurge de même contre ce qu'on appelle dédaigneusement le métier. Or si la connaissance du métier ne saurait suppléer à d'autres mérites plus relevés, encore ne faut-il pas aller jusqu'à prétendre que, pour un écrivain ou pour un artiste, ce soit un mérite d'ignorer son métier. On n'avait point vu jusqu'ici que le décousu eût sa valeur propre.

*
* *

De récents exemples, au témoignage desquels on ne peut se soustraire sans y mettre quelque bonne volonté, viennent à l'appui des idées que nous exposons. C'était hier qu'à la Comédie-Française, devant un public où M. Henry Becque comptait de nombreux admirateurs, les trois actes de *la Parisienne* se déroulaient dans une atmosphère glaciale. Or, à la prendre seulement pour une étude de mœurs, l'œuvre de M. Becque est à peu près au-dessus de toute critique. L'observation, tout amère qu'elle soit, y est juste. La réalité de la vie y est serrée de très près. Pour la langue, on n'en saurait trop louer la sobriété et la vigueur. Mais quoi! cette comédie est vide de toute action, et faite d'ailleurs de la répétition des mêmes scènes qui se reproduisent avec une fatigante monotonie. Aussi bien dans *la Parisienne* les seules parties qui aient passé la rampe sont celles où l'auteur s'est conformé aux exigences du théâtre. Par exemple, cette première scène entre Clotilde et Lafont, combinée afin que le spectateur s'imagine assister à une discussion de ménage, et que par le dernier mot seulement il apprenne que ce jaloux de Lafont est l'amant et non le mari de Clotilde. Ce qui est du « théâtre », du meilleur, et du plus factice. — N'est-ce pas encore pour avoir cru qu'il se passerait aisément de tout sujet et de toute intrigue, que M. Georges Ancey n'a pu nous faire accepter les conversations, si joliment prises sur le vif, dont il avait composé les trois actes de *Grand'mère?* — Et dans les deux ouvrages les plus importants qui aient été représentés cette année : *Une famille*, de M. Henri Lavedan, *le Député Leveau*, de M. Jules Lemaître, ce que nous avons eu à regretter, n'est-ce pas précisément l'insuffisance du métier? Par la scène très dramatique qui termine le premier acte, et où il met aux prises deux belles filles, l'auteur d'*Une famille* s'applique à jeter le spectateur sur une fausse piste, en sorte qu'il soit pour la suite dérouté et déconcerté. M. Jules Lemaître, après avoir fait converger toute notre sympathie vers l'excellente Mme Leveau, a soin de laisser désormais de côté le seul personnage que nous souhaiterions de voir reparaître. Faut-il ajouter que le personnage le plus réussi de *Une famille*, celui d'André Le Brissard, aurait pu être vu par les yeux de M. Dumas fils, et que l'admirable second

acte du *Député Leveau* aurait pu partir de la main d'Augier?

C'est pourquoi, s'il est permis d'espérer que le mouvement auquel nous assistons aboutira et que nous lui devrons quelque jour le rajeunissement de notre théâtre, on peut prévoir néanmoins que le théâtre, sous sa forme nouvelle, ne différera pas essentiellement de ce qu'il a été jusqu'en ces dernières années. Sur beaucoup de points de détail, les réformateurs ont vu juste et leur influence aura été utile, puisqu'ils ont réussi déjà à désencombrer le théâtre de certaines conventions qui ont fait leur temps. Souhaitons seulement qu'ils ne stérilisent pas eux-mêmes leurs efforts par une erreur qui porte sur le fond même du débat. Ce que le public a besoin de trouver désormais au théâtre, c'est une action plus simple, moins chargée d'incidents, étroitement dépendante des caractères, un dialogue plus naturel, des sentiments plus rapprochés de ceux de l'humanité moyenne, des personnages moins déformés par les nécessités du rôle. C'est dire qu'il ne réclame rien moins qu'une révolution, et ne se soucie pas qu'on démolisse la maison. Le moment n'est pas venu de briser la formule d'Augier et de M. Dumas : il suffit de l'assouplir.

René Doumic.

PARYSATIS ET LE ROMAN HISTORIQUE

Peut-on faire revivre l'histoire par le roman? La tentative a été faite à plusieurs reprises dans ce siècle, qui est par excellence un siècle d'historiens et un siècle de romanciers, et chaque agrandissement de l'histoire a amené des aventures du roman dans des régions de plus en plus lointaines. Les *Martyrs* de Chateaubriand ne nous faisaient pas sortir du cercle relativement familier de Rome et des premiers âges chrétiens : l'*Hypatia* de Kingsley nous transportait dans les mêmes âges, mais sous un paysage plus étrange, parmi des couleurs, des formes et des traditions plus nouvelles. Quand Champollion eut exhumé la momie de la vieille Égypte, Ebers essaya de la démailloter et de la faire marcher. Quand M. Renan revint de Phénicie, chargé des dépouilles de Sidon, Flaubert écrivit *Salammbô* et restaura Carthage. Voici à présent le tour de la Perse ancienne, et du palais exhumé d'Artaxerxès sort la reine Parysatis! La tentative est doublement intéressante, puisque ici l'inhumation et la résurrection sont presque l'œuvre de la même main. Profitons de l'occasion pour aborder à nouveau le vieux problème.

*
* *

Avant d'ouvrir *Parysatis*, allez au musée du Louvre, dans la salle des antiquités susiennes. Repassez en revue ces débris de la vieille splendeur persane, si heureusement ramenés au jour par l'intelligente énergie de M. Dieulafoy et de ses auxiliaires; cette frise des lions qui passent; cette procession d'archers, fidèles à la consigne d'il y a vingt-trois siècles, et qui montent encore la garde, lance en main, carquois au dos, du même air imperturbable et solennel; ce taureau colossal, juché au sommet d'une colonne, seul et dernier représentant de tout un troupeau qui ruminait son rêve dans les airs tout à l'entour de l'enceinte royale. Passez de là à l'admirable plan qui occupe le centre de la salle, et qui vous rend le tumulus de Suse, la forteresse, le palais, la rivière, la plaine et l'espace. Vous pourrez sans peine, en fermant les yeux, voir l'édifice se redresser tout entier de ses ruines dans son ensemble de puissance et d'éclat. Vous pourrez même, peut-être, le remplir de vie et de bruit; faire monter les foules armées le long des pentes de la forteresse; y faire descendre les grandes processions de fête; faire passer sur la colline déserte, dans le ruissellement du soleil d'Asie, les frémissements de l'écarlate, le reflet et le cliquetis de l'acier et le bruit confus de toutes les langues de Babel. Mais l'âme de ceux qui ont vécu là et y ont mêlé leur poussière, où la retrouver? Qu'est-ce qu'ont pensé, senti, vécu les habitants de ces palais et des huttes qui les environnaient? De quelles histoires s'entretenaient le soir ces archers relevés de garde? Quelle sorte de créature était le grand roi dont vous voyez dans une vitrine voisine le sceau marqué des signes du droit divin? Quelle sorte d'amour et de haine remuait dans le cœur de ceux qui ne nous ont laissé d'eux que ces restes de splendeur cyclopéenne?

Le roman historique, caché dans toute grande découverte archéologique, se posait ici de lui-même. Aussi les amis et les admirateurs de Mme Dieulafoy, tous ceux qui savent quelle part active et enthousiaste elle a prise à l'œuvre de son mari, ont été peu étonnés d'apprendre qu'elle travaillait à ressusciter les hôtes du palais que M. Dieulafoy avait exhumé. Ces hôtes heureusement ne sont pas absolument des inconnus et de simples noms propres. Mme Dieulafoy n'avait qu'à mettre en roman, presque à découper en drame, une des pages les plus shakespeariennes de Plutarque, la vie d'Artaxerxès.

*
* *

C'était vers l'an 400, un demi-siècle après les guerres médiques, en pleine décomposition de la puissance perse et de la vertu grecque. Le roi Darius II venait de mourir : c'était le petit-fils de Xerxès, le vaincu de Salamine; né d'une concubine, il n'était arrivé au trône et ne s'y était maintenu que par l'énergie de sa femme, l'intelligente, impure, atroce Parysatis, une Frédégonde de sang royal. Parysatis avait donné deux fils à Darius : Artaxerxès et Cyrus; Artaxerxès, l'aîné, monta sur le trône, mais avec lui y montait aussi sa femme, la belle Statira, et la reine-mère vieillie voyait avec terreur et colère venir le jour de la retraite. Elle avait rêvé l'empire pour son autre fils, son fils favori, le jeune, ambitieux et brillant Cyrus, gouverneur des provinces grecques. Cyrus avait essayé de saisir le pouvoir le jour même du couronnement de son frère, en le frappant

(1) Mme Jane Dieulafoy, *Parysatis*. — Paris, Lemerre, 1890.

d'un poignard dans le temple de Pasargades : son frère avait arrêté le poignard, et Cyrus n'avait échappé au bourreau que grâce aux larmes de Parysatis qui l'avait pris dans ses bras et l'avait enlacé à elle avec les tresses de ses cheveux. Cyrus, gracié par son frère, mais ulcéré d'ambition et de honte, recrute des mercenaires grecs et marche à leur tête sur la capitale. Il meurt dans la victoire à Cunaxa, aux portes de Babylone.

Parysatis, tombée en disgrâce, rentra bientôt en faveur auprès d'Artaxerxès : son ascendant sur ce fils qu'elle méprise, mais qui a besoin d'elle pour le conseiller dans les affaires, pour l'aider dans ses plaisirs, pour soulager sa faiblesse d'intelligence et de volonté, était trop grand et trop ancien pour s'effacer même devant un soupçon de trahison. Elle profite du pouvoir qui lui revient pour tirer des vengeances horribles de tous ceux qui ont contribué à la mort de Cyrus et fait roi Artaxerxès. Mithridate, qui a porté le premier coup à son fils bien-aimé, périt dix-sept jours durant, dans le supplice des auges, sur l'ordre même de la brute royale qu'elle a su exaspérer contre lui. Une autre fois, elle gagne au jeu contre Artaxerxès un de ses eunuques favoris, Masabatès, qui avait tranché la tête et la main de Cyrus; elle le fait écorcher vif, et, quand le roi se plaint, répond en riant : « Tu as bonne grâce en vérité de te fâcher ainsi pour un méchant eunuque décrépit, tandis que moi qui ai perdu mille dariques n'en souffle mot. » Restait toujours le grand obstacle, la reine Statira : les deux femmes s'étaient réconciliées, se voyaient l'une l'autre, buvaient et mangeaient ensemble, mais en ayant bien soin que ce fussent les mêmes aliments et servis dans les mêmes vases.

« Or, comme dit le bon Amyot, il y a en Perse un petit oiseau, auquel il n'y a rien qui ne soit bon à manger, car il est tout plein de graisse par le dedans, de manière que l'on estime qu'il se nourrisse du vent et de la rosée, et le nomme t-on en langage persien Ryntaces. Parysatis en prit un qu'elle coupa par le milieu en deux parts avec un petit couteau, lequel estait empoisonné de l'un des costez seulement, et mit incontinent en sa bouche la partie qui estait nette, n'ayant point touché au costé du cousteau empoisonné, et donna à Statira la moitié qui estait infectée et envenimée... Si tomba incontinent Statira malade de la maladie dont elle mourut avec griefves douleurs et aspres torsions et tranchées ès parties intérieures, et cogneut bien évidemment qu'elle avait esté empoisonnée par le moyen de Parysatis, et le dit au roy, lequel en eut la même opinion contre sa mère, mesmement pource qu'il cognoissait bien sa nature cruelle et vindicative, qui ne pardonnait jamais depuis qu'elle avait pris une chose à cœur ». Artaxerxès exila sa mère à Babylone, et jura que, tant qu'elle vivrait, il n'y mettrait point le pied. Mais bientôt, reconnaissant « qu'elle avait l'entendement et le courage tel qu'il fallait pour gouverner un grand royaume », il la rappela auprès de lui; d'ailleurs, par la mort de Cyrus et de Statira, « il n'y avait plus d'empeschement qui les gardât d'estre et hanter ensemble tant comme ils voudraient ».

Dans le harem de Cyrus, enlevé à Cunaxa, se trouvait une belle Ionienne, nommée Aspasie; elle n'était point née pour être esclave : en faisant sentir à son maître qu'elle ne lui appartenait pas, elle lui avait inspiré un amour ardent que le respect avait rendu plus profond, et Cyrus l'avait aimée plus qu'aucune autre maîtresse. Cunaxa l'avait fait passer dans le harem d'Artaxerxès. Mais le fils aîné d'Artaxerxès, l'héritier présomptif, Darius, l'avait vue et s'était pris d'amour. Or, c'est la coutume de Perse que le prince, qui vient d'être déclaré héritier de la couronne, demande une grâce au roi son père, qui ne peut la refuser. Darius demanda Aspasie. Artaxerxès, lié par sa parole, répondit qu'Aspasie était libre et pouvait choisir entre le harem du père et celui du fils : Aspasie, contre l'attente du roi, choisit le fils. Artaxerxès céda; puis il l'enleva et la consacra prêtresse de Diane Anaïtis à Ectabane, « pour illec servir la déesse, et vivre chastement tout le reste de sa vie ». Darius, blessé dans son amour et son orgueil, conspira contre la vie de son père; saisi en flagrant délit, il implore en vain la pitié du roi qui l'abat à coups de cimeterre, et, rentrant dans son palais, adore le soleil et dit à ses courtisans : « Allez, Perses, allez dans vos demeures, et annoncez à tous que le grand Ormazd a puni ceux qui avaient formé contre moi le plus cruel et le plus impie des complots. »

Telle est l'histoire que conte Plutarque. Ajoutez-y un inceste, celui d'Artaxerxès avec sa fille Atossa, qui, conduite par leur mère commune Parysatis, vient prendre dans le lit du roi la place de Statira empoisonnée, et vous aurez les principaux éléments historiques dont Mme Dieulafoy a tiré sa *Parysatis*.

*
* *

La matière était splendide, et Mme Dieulafoy avait eu la main plus heureuse que Flaubert dans le choix d'un sujet. Elle n'avait eu qu'à se pencher sur l'histoire pour en ramasser plein la main de la matière vivante et palpitante encore. Flaubert avait dû *inventer* son sujet : Salammbô n'a jamais vécu. Salammbô et ses amours, et cette machine de l'enlèvement de Zaïmph, sont sorties péniblement d'une imagination en quête d'un prétexte à descriptions. Flaubert était un artiste de génie : mais le génie même ne crée pas la vie; c'est l'exclusif privilège de la nature. Le génie ne peut que la prendre où elle est, autour de lui et en lui s'il peint la vie présente, dans le trésor de l'histoire et de la légende s'il veut peindre la vie passée : hors de là il n'y a que fantômes. Pourquoi les personnages de Hugo ne sont-ils que des ombres sonores, tandis que ceux de Shakespeare sont des réalités visibles et palpables? C'est que le Hernani de Hugo, son Ruy Blas, ses Burgraves, et même ceux de ses personnages qu'il affuble de noms historiques, ne sont que le support indifférent d'une seule et même splendide imagination lyrique, tandis que Macbeth, Richard III, Othello, Brutus, Lear, Hamlet sont venus à Shakespeare tout vivants, de la réalité historique ou légendaire. C'est pourquoi les noms de Hernani, Ruy Blas, Lucrèce ne réveillent en vous que l'écho de telle ou telle tirade lyrique qui chante encore dans votre mémoire, tandis que ceux de Macbeth, Richard, Lear, Hamlet, évoquent devant vous des personnages réels, que

vous voyez aller, venir, agir, vivre, mourir, sans le secours d'une tirade, d'un vers, d'un mot. Flaubert, qui dans ses romans modernes, dans *Madame Bovary* et dans *l'Éducation sentimentale*, avait montré un sens si profond de certaines formes de la vie du cœur, privé pour Salammbô du secours de la vie ambiante, n'a pu que restaurer des murs en croyant retrouver des âmes. De là est sorti le plus illisible des chefs-d'œuvre; quatre cents pages dont chacune fournirait un tableau à un grand peintre, une belle matière de vers latins à nos élèves de rhétorique, un sujet de commentaire et de dissertation à un membre de l'Institut, une succession de peintures incomparables que le lecteur naïf poursuit avec un bâillement d'admiration. Qu'aurait-il fait du sujet vivant de Parysatis? Je crains qu'il n'eût étouffé l'âme sous les choses et la vie sous le décor.

C'est que le roman historique poursuit à la fois deux objets qui sont difficilement conciliables. Le roman ordinaire montre le jeu d'âmes humaines dans le milieu où nous vivons, ou du moins dans un milieu très voisin du nôtre et qui nous est familier. Le roman historique montre le jeu d'âmes humaines dans un milieu disparu qui nous est inconnu. Il implique donc, à côté du développement dramatique et psychologique qui est le fond de tout roman, une restitution archéologique, politique, religieuse : autrement dit, il comprend l'histoire d'une âme et la description d'un décor de civilisation. Cette âme et ce décor ne sont point choses indépendantes l'une de l'autre : un amour chinois, dont les héros sont nés à l'ombre d'une pagode, aux bords du fleuve Jaune et ont été nourris de la lecture des cinq classiques, ne ressemble pas à un amour d'héroïnes de Bourget, à un amour de Paris fin de siècle. Un martyr japonais du XVIIe siècle ne sentira pas, ne mourra pas à la façon d'Eudore et de Cymodocée. Mais plus le décor sera loin du nôtre, moins il sera facile à l'artiste de nous faire entrer dans cette âme lointaine. Dans le roman moderne, avant même d'ouvrir le livre, nous connaissons les héros : ils sont nos contemporains, ils sont nos frères; nous connaissons d'avance le milieu qui les a faits et qui est le nôtre : ils vivent de notre air, celui de nos poumons et celui de nos intelligences. L'artiste n'a donc pas à se perdre dans la description pédante ou scientifique — il le fait, il est vrai, sous prétexte de réalisme, parce que c'est la mode aujourd'hui; tant pis pour lui et tant pis pour nous — il n'a qu'à nous rappeler d'un mot un milieu que nous connaissons déjà et à dessiner les traits spéciaux qui donnent au milieu des héros sa couleur particulière. Mais dès que nous sortons de notre pays et de notre temps, nous entrons dans l'ombre, une ombre qui sera d'autant plus épaisse que ce pays ou ce temps sont plus loin de nous, qu'ils ont moins laissé leur empreinte sur ce que nous sommes et sentons, que nous avons moins de leur héritage. Que l'artiste nous transporte dans la révolution — nous y serons presque de plain-pied, nous sommes encore imprégnés de sa vapeur; qu'il nous transporte dans le siècle de Voltaire, du Roi-Soleil, de la Renaissance — il suffira d'un effort pour nous mettre au point : car le Panthéon, la colonnade de Perrault, le Louvre sont encore debout, Racine et Corneille sont encore aux Français; qu'il remonte en plein moyen âge — le portail de Notre-Dame nous l'ouvre au large et le *Dies iræ* nous y emporte sur ses ailes. Rome même et la Grèce ne seront point pour nous des mondes fermés : nous en avons été trop nourris, nous avons trop pâli sur le *Conciones* dans notre enfance, et ceux qui ont fait notre langue, notre art, nos lois, nos révolutions ont été les disciples trop fidèles de Sénèque et d'Euripide, de Virgile et d'Homère, de Tacite et de Thucydide; nous sommes des anciens, nous sommes les fils adoptifs de Rome et d'Athènes, et il y a moins loin de nos boulevardiers ou de nos clubistes aux élégants de Tibulle ou aux orateurs du Pnyx qu'à des chevaliers allemands du moyen âge. L'artiste pourra faire revivre ces civilisations parce qu'elles ne sont pas mortes, elles vivent en nous. Qu'il s'amuse au décor, s'il lui plaît; nous le suivrons sans peine et peut-être même avec plaisir s'il a du talent, parce que les âmes qui jouent dans ce décor ne sont pas pour nous des inconnues et, au lieu d'en être éclairées, ce sont elles qui l'illuminent. Mais si vous nous emportez au delà des îles de Grèce, dans la Perse, la Phénicie, la Chine, l'Inde, la chaîne des traditions et des pensées se brise; il n'y a plus entre nous et les héros qu'on nous présente ce lien invisible qui faisait qu'à travers les siècles nous ne nous sentions pas dépaysés. Entre eux et nous, il n'y a pas le seul éloignement de la distance — qu'importe la distance quand le courant continu de la tradition court d'un bout à l'autre? l'étincelle jaillit d'elle-même — il y a un abîme, que nul fil conducteur ne longe ou ne traverse. L'âme et le milieu nous sont également étrangers.

Il arrive alors généralement, par une illusion assez naturelle, que l'artiste s'imagine qu'il lui faut avant tout restituer le milieu. Ce n'est pas là une œuvre impossible : l'archéologie, aidée de l'imagination, y peut arriver pour tout ce qui est détail purement matériel. Il fera donc revivre le paysage, les monuments, le type physique des personnages; il pourra même retrouver les dieux, les dogmes que l'on croyait ou que l'on enseignait; et quand il aura répandu à flots la couleur locale et mis dans la bouche de ses personnages des proverbes ou des formules tirés de quelque scholie oubliée, il s'imaginera qu'il a remis sur pied les anciens. Là est l'erreur. Il n'est pas possible de faire revivre à la fois et avec un intérêt égal le décor disparu et le drame qui s'y est agité : il faut renoncer ou à l'un ou à l'autre. Il faut ou bien réduire la décoration à un minimum et lancer le drame; et, si vous êtes grand peintre, il vous suffira de quelques traits précis et exacts pour créer l'impression de *l'étranger* et mettre les personnages dans une perspective qui ne ressemble à nulle autre et dont ils prennent eux-mêmes le ton et la couleur; ou bien, si vous tenez à la couleur locale, il faut bien vous dire que vous devez renoncer à l'intérêt humain, que vous ne pourrez pas nous montrer des âmes en action, et que, sous le titre conventionnel de roman, vous ne pouvez donner qu'une série de restitutions scientifiques, reliées ensemble plus ou moins artificiellement par le lien d'un récit romanesque. Je ne nie point l'in-

térêt de curiosité de ces restitutions, je n'en vois pas l'intérêt artistique.

Mme Dieulafoy a vu très nettement les périls du genre et a visiblement cherché à les éviter. Je lui sais gré, pour ma part, de nous avoir épargné l'argot scientifique qui semble la loi du genre; de n'avoir pas redouté le reproche d'anachronisme en donnant à ses personnages les noms connus du public lettré, sans remonter aux noms authentiques; de nous avoir parlé de nos vieilles connaissances, Darius, Xerxès, Ormazd, Ahriman, et de ne pas nous infliger les Dârayavaoüch, les Khchâyarsha, les Ahoura Mazda, les Angra Mainyouch, les Arta Khchathra, et « tout le Ramayana de Fouchtra ». Je lui sais gré d'anachronismes plus graves : d'avoir mis tout une page de Lucrèce dans la bouche des prêtresses d'Aphrodite de Sardes : ce n'est que rendre son bien à la Grèce; Lucrèce n'est-il pas l'écho de ses poètes et de ses philosophes? Je lui sais gré surtout d'avoir su reconnaître, avec un véritable instinct de romancier, tout le parti qu'il y avait à tirer, pour établir un contact entre les Persans et nous, d'un personnage effacé du récit de Plutarque, l'Ionienne Aspasie. C'est un personnage touchant et tragique que cette fille libre de la Grèce, victime de l'amour de trois générations de princes barbares. Il y avait une analyse délicate et profonde à faire de cette sœur aînée de Monime, plus torturée et plus malheureuse, âme trois fois éprouvée et qui est de tous les personnages du drame celui qui parle le plus à nos imaginations d'Européens. C'était une heureuse inspiration de la mettre au seuil du livre, et de nous montrer, dès les premières lignes, Cyrus effeuillant timidement des fleurs sur la poitrine de la pauvre esclave endormie :

« Aspasie souleva ses paupières frangées de longs cils.

— Vous, Cyrus!

— Ma vue t'épouvantera donc toujours?

— Une pauvre fille longtemps sevrée de tendresse et d'affection, ignorante de luxe, ne peut, en ouvrant les yeux, cacher sa surprise. Le rêve, pour elle, commence au réveil. »

Aussi je regrette que Mme Dieulafoy, pouvant écrire avec cette délicatesse d'imagination, n'ait pas voulu se borner au drame psychologique. Elle a voulu faire revivre ce monde persan qu'elle connaît si bien, et n'a voulu rien nous laisser ignorer de tout ce que l'on peut savoir de cette vieille civilisation. L'inévitable s'est produit alors; c'est que le monument a couvert les hommes de son ombre, et les personnages, au lieu d'agir et de parler pour eux-mêmes, nous ont parlé pour nous instruire; ils nous ont expliqué tous les mystères de la religion de Zoroastre et du Zend Avesta, ils nous ont raconté l'histoire de Perse avec une compétence parfaite et telle que le membre de l'Institut le plus pointilleux n'aurait pas un mot à reprendre, et quand les personnages n'en trouvaient pas l'occasion, l'auteur, parlant pour son compte, complétait leurs données. Mme Dieulafoy ne fait en cela d'ailleurs que suivre la voie du roman moderne qui est avant tout un roman instructif. Ce bon M. Zola avait commencé avec ses rééditions des manuels Roret.

Le simple récit de Plutarque est vivant : nous comprenons les personnages et leurs motifs, tout en sentant qu'ils vivent dans un autre milieu que nous. C'est que le bon Plutarque, qui n'avait pas besoin de décrire le milieu, car de son temps on savait encore ce qu'était un empire perse, ne s'est pas embarrassé de couleur locale. Et je me prends à regretter que Shakespeare, qui savait si bien prendre à même ses drames dans Plutarque, ne se soit pas avisé de cette vie d'Artaxerxès. Quelle bonne fortune pour ce manieur de monstres que cette lady Macbeth d'Orient, superbe d'ambition et de volonté féroce, d'ironie, de mépris et de ruse, mère à ses heures et toujours reine! Et ce grand bénet d'Artaxerxès, bonasse et brutal, faible et capable de toutes les atrocités, polichinelle solennel du droit divin. Toutes les formes de la jalousie — jalousie d'amour, jalousie de pouvoir; de frère à frère, de père à fils, de femme à femme; toutes les passions élémentaires déchaînées et entrelacées, et passant à travers ce pandémonium la blanche et douce image de la fille d'Ionie, meurtrie, mais non souillée, des barbaries de la réalité. Oh! il y aurait eu sans doute bien des erreurs grossières et des anachronismes criants; mais qu'importe si ces anachronismes vivent? Le théâtre, si un jour il retrouvait le respect de l'art, est peut-être la seule forme sous laquelle on puisse faire revivre le passé : le décor et le costume dispensent de la description et de l'archéologie, et nous mettent d'emblée dans le milieu matériel : le poète, dégagé de ce côté, peut s'abandonner tout entier au génie de l'âme. Aspasie, promenant sa blessure sous les colonnes de l'Apadâna et sous l'œil des doryphores, sera belle comme une cariatide de l'Acropole exilée au milieu des barbares.

JAMES DARMESTETER.

CHRONIQUE MUSICALE

PETIT-THÉATRE : *le Mystère de la Nativité.*
Audition des œuvres de César Franck. — Bibliographie.

La douce soirée que nous a donnée Maurice Bouchor, au Petit-Théâtre, avec son charmant *Mystère de la Nativité!* Devant ses marionnettes, nous étions redevenus les petits enfants qu'il faut être pour sentir l'intime poésie de l'Évangile; et ce premier miracle accompli nous rendait croyants à tous les autres. D'avoir fait parler en bons chrétiens le bœuf et l'âne de l'étable, ou d'avoir amené la critique tout émue au pied de la crèche, lequel vous semble le plus merveilleux? J'y songe à présent : peut-être c'est tout un. Car ces bons animaux résignés, laborieux et neutres, nous sommes un peu de leur famille, nous autres, ruminants et glossateurs. Que dis-je? ils l'emportent sur nous, l'un par son sérieux, l'autre par la capacité de ses oreilles. Je veux donc les prendre pour modèles en m'efforçant à devenir meilleur; je promets comme eux de faire bon

ménage avec mes compagnons de chaîne, d'être patient à l'ennui :

Mon frère, si parfois, te voyant réfléchir,
J'ai fourragé dans ta mangeoire,
Si je fus même assez indélicat pour boire
L'eau qui devait te rafraîchir,
Au nom du saint Enfant dont nous serons les hôtes
Daigne me pardonner mes fautes.

LE BŒUF.

Mon frère, si parfois j'ai raillé lourdement
Tes oreilles, ces purs calices,
Si je t'ai reproché de braire avec délices,
Moi qui tiens à mon beuglement,
Par le Seigneur Jésus, par sa divine Enfance,
Oh! pardonne-moi cette offense!

L'ANE.

Oui, mon aimable Bœuf.

LE BŒUF.

Que je t'aime, Ane exquis!

L'ANE.

Prends la moitié de ma pâture.

LE BŒUF.

Je veux, une fois l'an, suave créature,
Fêter le jour où tu naquis.

L'ANE.

Nul ne jouira plus d'un bonheur solitaire;
L'amour va fleurir sur la terre.

. . . . . .

Pourrai-je désormais, sous les plus lourds fardeaux,
Me plaindre de ma destinée?
Qu'importent les jurons d'une voix avinée,
Les coups qui pleuvent sur mon dos?
Je tâcherai, prenant le Sauveur pour modèle,
D'être humble, résigné, fidèle.

LE BŒUF.

Je veux, pour creuser mon sillon,
Livrer au joug un front docile,
Sans maudire jamais le labeur difficile.

. . . . . .

L'ANE.

Mais j'espère qu'un jour, dans le frais Paradis
Que Dieu réserve aux douces bêtes,
Nous jouirons en paix de passe-temps honnêtes.

LE BŒUF.

O mon frère, je te le dis,
Nous connaîtrons, après nos jours de lassitude,
Un immense béatitude!

Il faudrait citer toute la scène; mais je n'ai pas le droit de vous parler des vers, et M. Paul Vidal, mon justiciable, s'est si bien dérobé derrière le poète qu'il échappe à mon objectif. Je le rattraperai cet hiver, lorsqu'il nous fera réentendre sa partition à la Société nationale. Saluons en attendant, d'un rapide et sincère applaudissement, ces pages musicales exquises, si discrètes, d'une candeur de sentiment où se devine le disciple de César Franck, — et dédiées par l'auteur à M. Massenet, son premier maître : toutes les délicatesses! L'œuvre vient de paraître chez Hartmann. Je vous recommande la ronde de Marjolaine, le défilé des animaux, par-dessus tout, la touchante berceuse de la vierge.

***

La représentation du Petit-Théâtre ne m'a pas permis d'assister à la répétition générale des œuvres de César Franck au nouveau Théâtre-Lyrique. J'avais compté sur le concert du lendemain : on sait les incidents qui l'on fait contremander. Ce débat entre les exécuteurs — testamentaires ou non — de *Rédemption* et de *Ruth*, a péniblement ému le monde des musiciens. Je n'ai point à prendre parti dans la querelle : la justice est saisie. J'en veux même ignorer les causes. Si c'est l'honneur qu'on se dispute d'un tardif hommage au génie du compositeur, n'y avait-il pas place pour tous les repentirs? Si c'est le monopole de la réhabilitation fructueuse qu'on revendique, quel mot assez sévère pour une spéculation après décès? Et s'il ne s'agit, enfin, que des scrupules de la piété filiale, de quel droit suspecter l'orchestre et les chœurs de M. Verdhurt, au lendemain des belles représentations de *Samson et Dalila?* M. Gabriel Marie a donné la mesure de son respect pour les chefs-d'œuvre; ce n'est pas lui que l'on peut accuser d'écourter les répétitions, de procéder par à peu près. Vivant, le maître indulgent et bon, toujours content de peu, se fût bien étonné de cet excès de zèle succédant à une si longue indifférence; il l'aurait modéré, sans doute, de peur que l'heure attendue n'en fût encore une fois ajournée.

Et l'accueil fait, aux concerts du Châtelet, à sa *Psyché*, lui eût donné raison. Les défaillances des chœurs n'ont pas compromis l'œuvre, dont les sévères beautés, la conception idéalement abstraite, plus encore que les complications harmoniques, avaient l'an dernier déconcerté le public de M. Colonne. L'admirable scène d'amour qui termine la seconde partie a porté, cette fois. Il faut ajouter aussi que, sans être irréprochable, l'exécution, dans son ensemble, a dépassé l'attente. L'Association artistique s'était piquée d'honneur. S'il lui est réservé de nous faire entendre *la Rédemption*, souhaitons du moins qu'elle y apporte le même bon vouloir, avec un souci croissant de la mesure et des nuances.

***

A l'heure où j'écris ces lignes, le *Benvenuto* de M. Diaz n'a pas encore paru devant le public, et il ne m'est pas permis de donner mes impressions d'avant la lettre. Un peu de bibliographie, voulez-vous, devant que les chandelles s'allument pour la cérémonie? Jamais on n'a tant écrit sur la musique. Tout le monde s'en mêle, jusqu'aux musiciens. Voici d'abord *le Don Juan de Mozart* de M. Charles Gounod, brochure exégétique en l'honneur du chef-d'œuvre (1). Nous ne savons plus jouer Mozart, même nous avons cessé de l'aimer, même nous n'y comprenons plus grand'chose. C'est l'auteur de *Faust* qui l'affirme, et l'auteur de *Faust* n'a pas tort. Mais le pourquoi et le comment, voilà ce qu'il néglige de nous dire, ce qu'il nous importerait

(1) Paris, Ollendorf.

cependant de savoir; car, enfin, si toutes ces beautés qu'on prétend nous montrer nous échappent, c'est, ou bien qu'elles n'y sont pas, ou qu'elles ont cessé d'être. Notre froideur ne manque pas de bonnes raisons. Il y a l'exécution, d'abord — M. Gounod donne là-dessus quelques conseils excellents dont les chefs d'orchestre se garderont bien de faire leur profit — puis, la salle de l'Opéra — mais il faudrait en dire autant pour *Roméo*, et c'est beaucoup exiger — puis l'arrangement en cinq actes, surtout les gentillesses de la traduction française : « *Don Juan-hun!* » pour « *Don Giovan-ni!* » à l'entrée du Commandeur, etc. Mais la vraie cause profonde de mésintelligence est ailleurs. C'est l'inexorable loi de la caducité théâtrale. Si d'autres refusent d'en convenir, M. Jules Lemaître, lui, le sait bien, que le chef-d'œuvre éternel, absolu, l'œuvre d'art de tous les temps ne peut être l'œuvre de théâtre, essentiellement passagère comme la vie que toujours elle reflète, en sorte qu'il faut, pour la sentir, se replacer d'abord dans le milieu qu'elle manifeste (1). Et si jamais pareil effort fut difficile, c'est bien avec Mozart, et, dans l'œuvre de Mozart, avec *Don Juan*, ce drame qui n'est ni la réalité, ni la fable, ni l'opéra moderne, ni la tragédie lyrique, mais se maintient entre deux par un miracle d'équilibre; ce produit d'un art encore ingénu et déjà plus d'à moitié sceptique. Pour nous ramener à ce moment presque insaisissable, il faudrait d'abord faire résolument la part à nos préventions légitimes, sacrifier le côté périssable du chef-d'œuvre pour en dégager les beautés immortelles. Qu'importent les perfections de détail, si le sens général nous échappe à travers l'insipide trottinement des épisodes parasites. C'est l'intérêt musical qu'il faut montrer, progressant de scène en scène malgré le décousu d'un livret trop vanté — l'effet ménagé jusqu'au bout, la modulation réservée pour la scène finale, la gradation, en un mot, cette condition suprême du théâtre, obtenue musicalement, en dépit des airs de bravoure, des reprises, des concessions à la mode. Alors, ayant compris, nous pourrons admirer. Bref, M. Gounod a fait un peu comme les prédicateurs qui reprochent à leurs assistants leur petit nombre : eux n'y peuvent rien, et les autres, ça leur est égal ; ce n'est pas cela qui les fera venir. Pareillement, j'ai bien peur que le *Don Juan* de M. Gounod ne ramène aucun wagnérien à Mozart. Mais à nous, qui l'aimons déjà, il aura donné de nouvelles raisons de l'aimer davantage, et c'est de quoi faire pardonner les métaphores un peu risquées dont l'auteur émaille son dithyrambe.

*
* *

C'est égal, quel besoin d'écrire quand on pourrait chanter si bien! Avec cela, le métier se gâte. Jadis nous avions les privilèges superbes du ministère public, dont personne ne relève les inadvertances ; il faut marcher droit à présent : l'ouvreuse des concerts Lamoureux a l'œil sur nous (1). Bien familière, cette jeune femme, et élevée un peu à la diable. Elle montre les gens au doigt, les appelle par leur petit nom, leur tire la langue, et fait éclater ses calembours sous les pieds des vieux messieurs de l'Institut. Mais ses malheurs et sa rude franchise lui ont attiré les sympathies du public. Il est dur pour une personne « intelligente et jadis fortunée » — c'est elle qui nous fait ces confidences — d'hospitaliser les parapluies des principicules de la critique et de distribuer des programmes à leurs épouses : aussi prend-elle sa revanche, en sténographiant impitoyablement nos bévues. Pour comble de déveine, elle est tombée amoureuse d'un jeune musicographe de qualité, dont les idées rétrogrades lui font horreur, et qu'elle s'efforce en vain d'arracher de son âme. Son nom revient sans cesse sous sa plume; elle en fait retentir les échos du promenoir. L'Armide de Gluck n'est pas plus tragique en ses combats :

> Ah! si la liberté me doit être ravie,
> Est-ce à toi d'être mon vainqueur?

tant et si bien que son patron M. Lamoureux a fini par la mettre à la porte. C'est vraiment dommage, car avec l'effronterie de Loulou — sa parente très éloignée — elle en a le clair bon sens et le large éclectisme: Wagner et Mozart, César Franck et Berlioz, Schumann aussi et Reyer, puis Beethoven et le père Bach, sans compter d'Indy et Fauré — les partis pris rageurs — et, contre Meyerbeer et Mendelsshon — ces dieux bourgeois — la haine vigoureuse d'une fille de race. Allons, chère confrère, tâchons de nous faire une raison! Moins de calembours tintamarresques et d'arguments *ad hominem;* donnez-nous souvent de fines pages de critique, comme celles sur *Esclarmonde* (p. 116), joignez vos instances aux miennes pour faire jouer les *Béatitudes* au Conservatoire, et, après cela, tapez tant qu'il vous plaira sur l'Académie et sur la critique.

RENÉ DE RÉCY.

(1) *Impressions de théâtre*, 4e série, p. 181.

(1) *Lettres de l'ouvreuse.* — Paris. Léon Vanier.

CHRONIQUE PARISIENNE

BOURSIERS EN FUITE.
COMMENT ON PART. — COMMENT ON REVIENT.
CONSEILS A CEUX QUI PARTENT.

Nous avons eu, cette semaine, quelques accidents sur la place de la Bourse. Un coulissier s'est pendu et un financier fort connu a cru devoir quitter notre pays au moment où il allait devenir peut-être un homme

politique distingué. C'est à la fois une perte pour la Chambre et pour un assez grand nombre de personnes qui lui avaient confié leurs économies, ce qui prouve d'ailleurs que le goût de l'épargne est loin d'être diminué en France, comme le prétendent nos détracteurs. Certes, au point de vue de la pure morale, la conduite de ces financiers, qui disparaissent en emportant de l'argent qui n'était pas destiné à des frais de voyage, est fortement répréhensible; mais, si l'on ne considère que l'intérêt général, on est obligé de reconnaître que ces catastrophes servent puissamment la fortune publique. En effet, les gens qui risquent ainsi leur pécule dans des opérations de Bourse sont pour la plupart — l'expérience l'établit — de petits capitalistes et des travailleurs. Si ces travailleurs s'enrichissaient rapidement, comme ils l'espèrent, il est évident qu'ils cesseraient de travailler et d'aider ainsi à la prospérité commune. Au contraire, réduits à la misère du jour au lendemain, ils vont se remettre à la besogne, avec une nouvelle ardeur, et bientôt ils auront réalisé d'autres économies qui effaceront le souvenir de l'ingratitude des premières.

C'est pourquoi, tandis que les boursiers qui s'en vont en état de déficit passent momentanément pour des malfaiteurs aux yeux de leurs contemporains, l'impartiale postérité, elle, les considère simplement comme les agents du progrès, et se montre indulgente à leur mémoire.

***

Il est avéré aujourd'hui, par d'innombrables faits récents ou anciens, que tout homme de Bourse, depuis les chefs puissants des établissements les plus solides jusqu'aux patrons infimes des agences louches, depuis l'agent de change officiel jusqu'au pâle remisier, peut être exposé à mettre du jour au lendemain la frontière entre lui et ses clients. C'est un phénomène social incontestable. Quand on serre, le soir, la main à l'un d'eux, il faut toujours se dire : « Je ne le reverrai peut-être plus de longtemps. » La fuite est la conséquence naturelle de cette profession essentiellement moderne, et le nombre des financiers qui meurent sans être partis au moins une fois devient de plus en plus restreint. Il en est même qui ne font qu'aller et venir.

La fuite financière a d'abord été le monopole de Paris, puis elle a subi ce grand mouvement de décentralisation auquel rien ne résiste. Les grandes villes de province ont essayé à leur tour, et ont donné l'exemple de fuites qui ne le cédaient en rien à celles de la métropole; maintenant, il n'est pas une bourgade où l'on ne cite quelqu'un ayant disparu pour cause de spéculation.

Mais, pourtant, c'est de la capitale que l'on part encore le mieux, avec le plus d'élégance et de correction.

On part, d'habitude, le soir, après dîner. La clôture de la Bourse ne vous a laissé aucun espoir. Il est de trois heures et demie à quatre heures. Arrêtez bien dans votre esprit le pays où vous comptez vous rendre d'abord. La Belgique est démodée; elle ne sert plus qu'à de pauvres diables, esclaves des traditions, pressés d'arriver n'importe où, pris d'une peur enfantine des gendarmes. Si vous êtes contraint de fuir en hiver, vous choisissez l'Italie ou l'Espagne, suivant vos goûts. L'Italie est plus chic; elle a un côté *voyage de noce* qui est pour séduire les imaginations délicates. Si c'est l'été, la Suisse, les bords du Rhin, ou l'Écosse.

Ne vous hâtez pas, vous avez largement le temps. Ayez votre air ordinaire, n'affectez ni une joie immodérée, ce qui serait de mauvais goût, ni une tristesse sombre, qui pourrait éveiller des soupçons. Il y a là une question de tact sur laquelle on ne saurait trop insister. Un gentleman qui va partir dans quelques heures, pour des années peut-être, doit avoir une tenue irréprochable et le sourire sur les lèvres. Ce n'est pas la peine d'apprendre vos affaires à tout le monde. Causez et plaisantez avec les gens que vous rencontrez : il n'y a même pas de mal à en inviter à dîner pour le surlendemain, quitte à leur envoyer un télégramme de la frontière, car il faut être poli avant tout.

Rentrez chez vous. Laissez sous enveloppe, à votre valet de chambre, une quinzaine de ses gages et l'argent nécessaire pour payer les dettes courantes du ménage. Il importe que les fournisseurs du quartier ne gardent pas de vous une mauvaise opinion.

Que votre devise soit : Ni peur ni forfanterie. Par exemple, ne faites pas préparer ostensiblement de grandes malles que vous remplirez d'effets. N'emportez que les vêtements que vous avez sur vous. En allant à la gare, passez simplement dans un magasin de l'avenue de l'Opéra, achetez une de ces confortable valises, chefs-d'œuvre de l'industrie anglaise, et disposez avec ordre du linge de voyage et des instruments de toilette, dont vous ferez l'emplette dans les boutiques voisines.

Dînez chez Bignon ou à la Maison-d'Or, avant de partir. Voyagez en sleeping. Telle est l'attitude du véritable homme du monde en présence d'événements dont il ne doit ni se dissimuler ni s'exagérer l'importance. Il n'hésitera pas à s'avouer à lui-même qu'il a quelques torts, sans se condamner pour cela à des remords éternels. Au fond, il est assez puni d'aller vivre à l'étranger, de renoncer à toutes ses habitudes, à son cercle, aux premières représentations, aux *five o'clock* élégants; d'en être réduit comme spectacle aux hasards des tournées dramatiques. Encore, ces tournées, si l'on n'est pas sur le passage de Sarah Bernhardt, de Judic ou de Coquelin, sont-elles généralement composées d'artistes médiocres qui ne font qu'éveiller en vous le regret de la capitale.

Quoi qu'il en soit, une fois loin de la patrie, évitez toutes les occasions de vous rappeler au souvenir de vos concitoyens. Résignez-vous à un oubli provisoire, attendez la prescription, en vous instruisant au cours

de vos voyages, en apprenant les langues des pays où vous passerez, en prenant au besoin, des notes que vous publierez plus tard en librairie.

Enfin, les années s'écoulent. Les lois ne s'opposent plus à ce que vous revoyiez la terre natale. Un irrésistible besoin de vous promener sur le boulevard vous saisit. Vous êtes décidé à retourner au milieu de vos compatriotes. C'est maintenant surtout qu'il faut du tact, de la correction et de la tenue.

*
* *

Vous êtes un peu oublié. D'autres aventures ont succédé à la vôtre. Plusieurs de vos anciens camarades, de ceux qui vous ont traité, après votre départ, comme le dernier des malfaiteurs, ont eux-mêmes pris la fuite. Des scandales récents ont accaparé l'attention publique. Les gens que vous avez ruinés ont refait leur fortune ou se sont suicidés. Dans le premier cas, ils auront de l'indulgence pour vous; dans le second cas, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. N'hésitez donc plus, rentrez.

Courez immédiatement chez votre tailleur. C'est ici que vous vous félicitez de vous être bien conduit jadis avec vos fournisseurs. Heureux de retrouver un de ses meilleurs clients, votre tailleur vous accueille comme l'enfant prodigue et vous fait un de ces costumes qui renouvellent le crédit d'un homme et effacent jusqu'à la trace des déboires antérieurs.

Sur le boulevard, vous ne tardez pas à serrer des mains amies. On vous demande bien en vous apercevant :

— Tiens! qu'est-ce que vous êtes devenu? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu!...

Mais vous vous contentez de répondre :

— J'ai fait des voyages superbes. Je vous ai même rapporté quelque chose. Venez donc déjeuner avec moi demain, je vous donnerai ça.

Peu à peu, par des cadeaux habilement distribués, vous renouez le cercle de vos relations. On vous représente à votre ancien club, comme si de rien n'était; vous payez les cotisations en retard, vous distribuez quelques louis au valet de pied, vous vous affirmez par une banque heureuse, et vous n'avez bientôt plus autour de vous que des visages souriants.

A la rigueur, vous vous arrangez de façon à avoir un duel convenable, et cette affaire d'honneur vous rend définitivement votre place au milieu du Tout-Paris dont vous aviez cessé momentanément de faire partie.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nécrologie.

ARISTE VIGUIÉ.

Ceux qui ont assisté, il y a deux ans, aux obsèques d'Eugène Yung, se souviennent encore des paroles émues et sympathiques par lesquelles le pasteur Viguié rendit hommage au fondateur de la *Revue bleue*. Cette voix éloquente, hélas! ne retentira plus sous les voûtes de l'Oratoire; Ariste Viguié a été enlevé, en pleine activité, dans la nuit du mercredi au jeudi 27 novembre.

Il était né à Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne) le 29 janvier 1827, sur cette terre du Midi si féconde en orateurs, en artistes, en hommes d'État. Après de solides études théologiques, commencées à Montauban, poursuivies à Berlin et à Bonn et achevées à Strasbourg (1858 : thèse de doctorat), il exerça le ministère pastoral à Nîmes, pendant vingt-quatre ans (1853-1879). C'est dans cette grande église, qui est comme la métropole du protestantisme méridional, qu'il déploya un talent, un dévouement, un esprit conciliant, qui le désignèrent bientôt aux suffrages de ses collègues, pour le poste difficile de président du Consistoire. En mars 1879 il était nommé professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, et le 7 novembre de la même année, il prononçait à l'inauguration des bâtiments de la Faculté, présidée par M. Jules Ferry, cette admirable leçon sur les prédicateurs de la réforme française qui enleva les applaudissements de tout l'auditoire. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, A. Viguié a partagé son temps entre cette Faculté et la paroisse de l'Oratoire, dont il était pasteur auxiliaire.

Nous laisserons à d'autres le soin de dire ce que Viguié a été comme pasteur, comme professeur, comme prédicateur; nous voudrions seulement apprécier l'écrivain. En effet, outre trois volumes de sermons (1864, 1875 et 1885) il avait publié une *Histoire de l'apologétique réformée* (1858), des études sur *les Origines de la réformation à Nîmes* (1869) et enfin ces savantes monographies sur les fêtes chrétiennes, publiées ici même.

En les lisant trois qualités nous ont frappé : l'ampleur du style, la hauteur du point de vue, la sûreté et la richesse des informations. Sans doute, la redondance de la phrase, les images poétiques et l'abondance d'épithètes trahissent l'orateur; mais l'écrivain sait pourtant résumer et réduire aux proportions du livre les grandes masses d'un développement oratoire. Viguié nous charme plus encore qu'il nous persuade; on est captivé par le tour harmonieux de sa langue, par les mots heureux, surtout par la largeur de ses aperçus. A nul mieux qu'à lui ne s'appliquait la maxime de Buffon : « Le style c'est l'homme même » Sa parole écrite était bien le reflet des belles qualités de son âme : la bonté, la sagesse, l'amour du divin dans l'homme et dans la nature. Pour achever de le caractériser, nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter le jugement qu'il a porté lui-même sur Viret : « C'est le plus populaire des prédicateurs; il y a en lui je ne sais quoi d'humain, d'aimable, de plus préoccupé des faiblesses de la terre. Il est plus accessible, moins effrayant, moins terrible que les autres réformateurs; il jette volontiers ses regards en dehors du cercle de la grâce, vers la philosophie, vers la nature. »

Tel est l'homme que nous avons perdu et dont nous ne dirons plus qu'un mot : c'est qu'il faisait honneur à l'Église qui l'a formé, à l'Université dont il était un des ornements et à la patrie qu'il a servie d'un ardent amour!

C. Bonet-Maury.

Bibliographie.

CROQUIS PARLEMENTAIRES PAR SYBIL (1).

Ces brillants essais de psychologie contemporaine ont paru ici même. Il serait excessif et peu courtois de dire qu'ils firent scandale; mettons qu'ils furent très remarqués, discutés par les uns avec acrimonie, savourés comme un régal par le plus grand nombre. Un peu de malice n'a jamais nui en France à la vogue d'un écrit. Ces pages en contenaient beaucoup, trop même au dire des personnages visés et de leur clientèle. Nous disons malice et non méchanceté Écrivain de race, Sybil dédaigne l'outrage, parce qu'il le juge trop facile et antilittéraire; polémiste sincère et désintéressé, il en veut moins aux hommes qu'à l'idée qu'ils incarnent ou qu'ils exploitent. En ce temps où les pires injures ne portent plus, c'est une grande force de rester modéré dans l'attaque. Sybil n'épargne guère ses adversaires, mais il ménage ses coups et cherche moins à frapper fort qu'à viser juste; aussi fait-il de cuisantes blessures. Les victimes de sa verve ont poussé les hauts cris; il eût été vraiment admirable qu'elles trouvassent le jeu de leur goût. Les potentats n'aiment pas la critique.

L'auteur de ce livre doit être jeune encore; assez pour ne pas redouter de se compromettre et savoir encore s'indigner, pas assez pour dédaigner les leçons de l'histoire. Je le devine, mûri de bonne heure par de sérieuses études, très informé des choses étrangères, laborieux, curieux, voyageur, de sens droit et d'esprit large, point du tout fanatique, mais trop généreux pour être sceptique, à la fois passionné et clairvoyant. Très patriote (et sans tapage, comme il sied de l'être), il tient la France, selon une parole célèbre, « pour la plus haute personne morale qu'il y ait au monde »; il la veut respectée et bien servie. Il a le goût de la politique, en même temps que l'horreur des petits moyens et le mépris des petites gens. Je le crois trop jaloux de son indépendance pour appartenir à une coterie quelconque Toutefois, si je ne crains pas de me tromper en le rangeant parmi ces jeunes hommes qui, volontairement, par une inspiration de leur cœur et de leur raison, mirent en Gambetta le meilleur de leurs espérances et que la mort du chef laisse dans le deuil et l'anxiété Vaillante et peu fortunée génération, baptisée dans le sang de 1870, initiée aux affaires par les enseignements du plus exceptionnel des maîtres, un tribun sage — puis brusquement privée de son guide, et, maintenant, n'ayant personne pour la conduire à l'action, utiliser ses forces et discipliner ses énergies.

Oui, Sybil est de ceux-là, sans nul doute. De ceux qui pensent que rien ne ressemble plus une à armée qu'un parti, et qu'une armée ne va pas sans un chef; de ceux à qui leur orgueil permet et même ordonne de servir; de ceux qui ne croient pas qu'obéir soit moins noble ou plus facile que commander. Une telle conception du devoir politique rend difficile sur la qualité du commandement. De là les sévérités de Sybil, de là sa manière un peu brutale de dévisager ceux qui parlent en maîtres, quand le hasard seul les a investis. Il lui paraît qu'il y a disproportion entre quelques individus et leur succès. Selon lui, certaines charges publiques demandent des initiations que n'ont pas franchies toujours ceux qui remplissent ces charges ou les convoitent. Il a le parler franc, la dent dure; quand il est mécontent ou inquiet, il le dit et le dit rudement. Examinant les causes de notre malaise, il déclare sans fard qu'elles se réduisent à une seule : « le mauvais choix du personnel ». Il a traité de haut en bas, comme il convenait, l'erreur boulangiste, mais l'erreur radicale ne lui plaît guère mieux. C'est aller au-devant des inimitiés; c'est contraindre bien des vanités blessées à se changer en haines. Viennent les ripostes, à la façon dont Sybil attaque, on prévoit qu'il saura se défendre. Soyez sûrs qu'il rendra les coups pour les coups.

J'admire cette intrépidité. Et cependant, eussé-je ses rares dons de polémiste que j'hésiterais à m'en servir comme il s'en sert. « Je n'aime pas, disait Michelet, à rompre l'unité de la grande Église. » On n'a que les chefs qu'on mérite; nous sommes tous solidaires des péchés de notre parti. Êtes-vous certains que l'heure soit venue déjà de nous dire entre républicains toutes nos vérités? N'est-il pas d'une saine philosophie et d'une sage tactique de réserver quelque indulgence pour les nôtres? La carrière de grand homme est difficile. Les conditions où s'exerce le pouvoir sont de moins en moins favorables à l'expansion des intelligences directrices, à l'affirmation des caractères souverains. Qu'il y ait là un vice du système, qu'il y faille remédier le plus tôt possible, cela je l'accorde volontiers. Mais, en attendant, gardons au cœur un peu de pitié pour les puissants. Quels qu'ils soient, ils sont comptables de nos destinées : si nous avons des doutes sur leur expérience, raison de plus pour ne pas les troubler pendant la manœuvre. Et puis ne leur marchandons pas leurs bonheurs d'un jour. Laissons-les jouir de ce qu'on appelle en province les joies du pouvoir; cela dure si peu! Le service du peuple est un dur métier. Pour ma part, quand je vois passer ceux qui s'y consacrent, victimes sacrifiées d'avance aux caprices d'une idole, je songe aux lendemains de cette courte fête dont le bruit les enivre, aux revers de la popularité, aux sournoises et féroces vengeances de la foule; et j'éprouve plutôt de l'attendrissement. Aussi, tout en rendant hommage au talent de Sybil et tout en appréciant son courage, oserai-je lui rappeler la leçon de charité républicaine contenue dans ces vers :

Sois indulgent. Ce sont des hommes comme nous.
Et puis il faut, vois-tu! c'est une loi pour tous
Dans ce monde rempli de sombres aventures,
Laisser parfois un peu de joie aux créatures.
Tous ces gens-là seront peut-être un jour pendus.
Ayons donc les égards pour eux qui leur sont dus.

***

Nouvelles de l'étranger.

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'ESPAGNE

D'après un récent livre espagnol.

Les Espagnols aiment fort à médire de leur pays. C'est là un travers national, que signale d'une manière piquante le poète humoristique Bartrina : « En entendant parler un homme, il est facile de deviner quel pays l'a vu naître; s'il loue l'Angleterre, il est Anglais; s'il dit du mal de la Prusse, il est Français; s'il dit du mal de l'Espagne, il est Espagnol. »

Rien de plus funeste que de se dénigrer toujours soi-même : on perd ainsi toute confiance et toute initiative. Mais on ne gagne rien non plus à se faire trop d'illusions sur ce qu'on peut et ce qu'on vaut, et l'optimisme naïf est aussi dangereux que le pessimisme exagéré. Telle est sans doute l'opinion de M. Mallada, l'auteur d'un livre récemment publié à Madrid sous ce titre : *les Maux de la patrie et la future révolution espagnole*. M. Mallada est un patriote sincère et courageux; il estime que la situation actuelle de l'Espagne est des plus tristes, et il prétend nous la montrer telle qu'elle est, car on ne pourra y porter remède qu'en sachant la regarder en face. Son livre, très consciencieux, très do-

(1) Paris, Perrin, éditeur, 1891.

cumenté, est du plus haut intérêt et a mérité les éloges unanimes de la presse espagnole.

Il commence par combattre le préjugé qui veut que l'Espagne soit un pays favorisé de la nature. Sauf dans quelques parties admirablement fertiles, comme la *huerta* de Valence, l'Espagne a un sol rocailleux et stérile. Il y a des provinces où les terrains improductifs s'élèvent à plus de 1/8. Le manque d'arbres est une des causes de la pauvreté du sol. Des gouvernements imprévoyants ont laissé complètement détruire la richesse forestière de la Péninsule.

M. Mallada analyse ensuite les principaux défauts du caractère national, qui sont, suivant lui, l'imagination, la paresse, le manque de patriotisme, l'ignorance et la routine. La preuve la plus évidente de la paresse est que tous les articles d'exportation de l'Espagne sont des matières premières, et tous ses articles d'importation des produits manufacturés. L'Espagnol ne sait pas tirer parti lui-même de ce que lui fournit la nature, et, pour employer les expressions mêmes de M. Mallada, il a su résoudre les trois problèmes suivants : étant donnés les meilleurs raisins, faire le plus mauvais vin; étant données les meilleures olives, faire la plus mauvaise huile; étant données les laines les plus fines, tisser les draps les plus grossiers.

J'emprunte à un long et fort curieux chapitre sur les souffrances de l'agriculture espagnole un certain nombre de renseignements qu'on ne lira pas sans intérêt. La concurrence américaine a été plus funeste pour l'Espagne que pour aucune des autres nations européennes; elle a frappé d'une dépréciation générale toutes ses matières premières d'exportation, céréales, bétail, laines, minerais; de là, depuis vingt-cinq ans, une crise agricole qui va s'aggravant de jour en jour et dont la nôtre ne saurait donner une idée. Il y a aujourd'hui en Castille des gens qui condamnent d'une manière absolue la culture des céréales comme étant ruineuse. Il faut, paraît-il, trouver moyen à bref délai de faire rapporter aux terres le double, sous peine d'avoir à renoncer à produire du blé : le blé américain, même avec l'application des droits les plus élevés, revient meilleur marché que le blé castillan. Les oliviers faisaient jadis une des richesses de l'Espagne. Les gelées de 1870, 1875 et 1880 en ont détruit des millions. D'autre part, l'invasion des pétroles d'Amérique, la production croissante des huiles de colza, de coco, de palme, etc., ont diminué la consommation de l'huile d'olive. Ajoutez à cela que la fabrication de l'huile espagnole est restée si primitive que l'étranger n'en veut plus. La destruction des vignes françaises par le phylloxera a favorisé dans ces vingt dernières années le développement de la richesse vinicole de la Péninsule. Mais les vins espagnols, après s'être maintenus à de bons prix de 1877 à 1887, ont subi brusquement une dépréciation de 50 et même 70 pour 100, à cause des falsifications pratiquées sur une grande échelle. Aujourd'hui que la production des autres nations du midi de l'Europe, et surtout celle de l'Algérie, deviennent considérables, la situation des viniculteurs espagnols est excessivement précaire. Aussi bien, à part un très petit nombre d'entre eux, n'entendent-ils rien à la fabrication soignée du vin.

Rien ne saurait donner une idée de la pauvreté du laboureur espagnol. Quand on songe que, quatre cent quatorze mille propriétés ont été saisies par le fisc pour défaut de payement des contributions! On abandonne la campagne. Tous ceux qui le peuvent se réfugient dans les villes. Les émigrations s'effectuent en masses. On évalue le chiffre annuel des émigrants à 25 000. Tous les ans des centaines de familles entières vont s'embarquer pour l'Amérique à Malaga ou à Cadix, ne trouvant plus en Espagne de quoi vivre.

Sur le commerce de l'Espagne, M. Mallada nous fournit des documents statistiques fort significatifs. En 1887, son trafic avec l'Amérique latine s'est réduit à 1,3 pour 100 du trafic total de celle-ci avec l'Europe. On peut juger par là combien est définitive la ruine de son influence dans ses anciennes colonies d'outre-mer.

Durant la même année 1887, l'Espagne n'a exporté en Asie que pour 12 955 francs, tandis que la Suisse avait exporté pour 21 993 548 francs. Un seul pays européen a un trafic moindre avec l'Asie, c'est le Danemark.

Les prétentions plus ou moins avouées de l'Espagne sur le Maroc doivent nous rendre curieux de connaître ses rapports commerciaux avec cette puissance. Il se trouve que les neuf dixièmes du commerce extérieur du Maroc se trouvent entre les mains de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne; viennent ensuite l'Italie, la Belgique, les États-Unis et le Portugal. L'Espagne n'arrive qu'en dernier lieu et ne compte que pour une quantité négligeable (217 145 francs en 1887).

Voici, enfin, un petit tableau des relations commerciales de la Péninsule avec les Canaries et ses autres possessions africaines (année 1887) :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	—	—
Canaries	2 689 082	1 554 965
Ceuta	70 731	437 296
Melilla	18 169	»
Fernando-Po	»	877
Rio-de-Oro	289	»

L'Allemagne est de tous les pays d'Europe celui qui exporte le plus en Espagne. Elle inonde la Péninsule de ses contrefaçons à bon marché. Elle contrefait même les rares produits de l'industrie nationale espagnole. Ainsi la fabrique d'armes de Tolède n'a pas de dépôt dans les autres villes d'Espagne, et la plupart des objets vendus avec la marque de Tolède sont, j'ai pu le constater par moi-même, de provenance allemande.

M. Mallada consacre les derniers chapitres de son livre à l'immoralité publique, au désordre administratif et aux partis politiques. Il y donne encore un grand nombre de documents et de chiffres fort instructifs. Son ouvrage, qui aura prochainement un second volume, est indispensable à quiconque veut connaître à fond la situation économique de l'Espagne contemporaine.

Boris de Tannenberg.

* * *

LES BARING.

Au moment où la liquidation de la maison Baring prend l'importance d'un événement européen, peut-être y a-t-il intérêt à retracer, d'après M. Edward Walford l'histoire de cette famille, dont l'illustration financière est moins récente qu'on ne le suppose généralement en France. Elle fournit un nouvel exemple de la façon dont la pairie anglaise se recrute de siècle en siècle et se rajeunit par l'adjonction de toutes les forces vives du pays.

Comme les Rothschild, les Baring sont d'origine allemande. Le premier membre connu de cette famille est un certain Henry-François Baring, pasteur luthérien à Brème, qui, sur la fin de sa vie, passa en Angleterre, au commencement du siècle dernier. Son fils John Baring fut fabricant de drap dans un des faubourgs d'Exeter. Deux d'entre eux, John et Francis, vinrent à Londres où ils fondèrent de grandes teintureries, qui les enrichirent davantage. L'aîné, John, quitta l'industrie et se fit banquier. Lord Shelburne, qui l'appelait déjà en ce temps-là *le prince marchand*, lui empruntait de l'argent pour le compte du gouvernement anglais, et peut-être aussi pour le sien. John Baring était très en faveur

auprès des ministres, et William Pitt, qui succéda à lord Shelburne, le créa baronet, en 1793. Quant à Francis Baring, qui avait conservé les teintureries, il épousa la cousine et la cohéritière d'un archevêque de Cantorbéry, et en eut cinq fils. C'est de cette branche cadette que la famille devait tirer le plus d'éclat.

Par suite de circonstances trop longues à raconter, la fortune de Francis Baring, le grand teinturier, se trouva centralisée dans les mains du second de ses fils, qui s'appelait Alexandre. Celui-ci épousa la fille de William Bingham, le plus riche Américain de son temps, qui lui apporta vingt-cinq millions de francs en dot Cette fortune jointe à la sienne propre fructifia dans ses mains, de telle sorte qu'il put, pendant l'occupation étrangère en 1814, prêter à la France une somme considérable. Il le fit au taux, modeste pour les circonstances, de 5 pour 100, et le duc de Richelieu disait : *Il y a en Europe, à cette heure, six grandes puissances : l'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche, la Prusse et la maison Baring frères.* Dans sa famille et dans la cité de Londres, on avait surnommé le chef de cette maison : *Alexandre le Grand.* En 1835, il fut créé lord, baron Ashburton, et mourut en 1848, comblé d'honneurs et de prospérités.

Son second fils, un autre Francis Baring, avait épousé, vers 1830, une Française, Mlle Claire-Hortense Maret, fille du premier duc de Bassano; il vivait une grande partie de l'année, à Paris, dans un hôtel de la place Vendôme. Il est mort en 1868, et c'est son petit-fils qui est le présent lord Ashburton

La grande maison de banque a eu à sa tête, jusqu'en 1873, M. Thomas Baring, membre du Parlement et frère du premier lord Northbrook, mieux connu sous le nom de sir Francis Thornhill Baring, premier lord de l'amirauté dans le ministère Melbourne. Le second lord Northbrook a été gouverneur général des Indes avant lord Dufferin, si nous avons bonne mémoire. Un de ses frères a été évêque de Durham, et un autre créé lord Revelstoke.

Les Baring occupent donc aujourd'hui trois sièges dans la Chambre des lords. S'ils disparaissent du monde de la finance, ce ne sera pas sans avoir contribué, pour leur part, à introduire dans le monde politique anglais quelque chose de cet esprit pratique dont le succès commercial est la marque indéniable, et qui fait la prospérité des nations, comme il fait celle des particuliers.

L. Q.

*
* *

Les théâtres de Berlin ne veulent décidément plus jouer que des pièces à prétention sociale. Après *l'Honneur,* de M. Sudermann, l'*Alouette,* de M. de Wildenkruch, et la malheureuse *Fin de Sodome,* voici que l'on vient de jouer, au Deutsch-Theatre, un drame de M. Fulda, *le Paradis perdu,* où il est question de grèves, de syndicats ouvriers, etc., etc. La pièce d'ailleurs paraît avoir complètement échoué. Comme celles que nous avons nommées, elle est en réalité plus imitée du *Maître de forges* que des pièces sociales de Tolstoï ou d'Ibsen, et les dissertations sociales n'y servent qu'à faire jouer une banale et grossière intrigue de mélodrame bourgeois.

*
* *

La grande librairie Smith et Elder, de Londres, qui a sur les chemins de fer anglais un monopole à peu près semblable à celui que possède en France la librairie Hachette, a organisé, depuis de longues années, un système de prêt de livres qui offre de très grandes commodités aux voyageurs. Moyennant une somme relativement modique, on peut emprunter un livre au libraire de la station de départ et on le rend en arrivant au libraire de la station d'arrivée Ce système n'a pas encore paru assez pratique et assez confortable à MM. Eden et Remington, lesquels ont eu l'idée d'installer dans les wagons de chemins de fer une *Automatic Railway Library,* autrement dit un distributeur automatique de livres comme il y en a partout, même en France, pour les allumettes, pour les bonbons, etc... Les bibliothèques automatiques se composeraient naturellement de livres différant comme prix et comme qualité littéraire, suivant les classes. Mais le principe serait toujours le même : « Donnez un penny, ou six pence, et vous aurez un livre.» L'idée est assez originale. Il sera curieux de voir le succès qu'elle aura.

*
* *

On vient de découvrir et de publier, dans une revue anglaise, divers manuscrits de Thomas de Quincey, le polygraphe mangeur d'opium. Parmi les pièces ainsi découvertes figure un fragment important des *Suspiria de profundis,* ces poèmes en prose dont Baudelaire a donné l'analyse et qui sont incontestablement un des chefs-d'œuvre de la prose anglaise.

*
* *

La maison de campagne qu'habitait le peintre Hogarth, à Chiswick et où vécurent et moururent Mrs Hogarth, Mrs Lewis, la sœur d'Hogarth ; Cary, le traducteur de Dante, vient d'être achetée par M. Alfred Dawson, de la Société de gravure typographique, lequel se propose de la faire réparer, d'y installer un gardien, et d'y conserver et d'y classer tous les souvenirs du peintre qu'il pourra recueillir.

*
* *

La France exerce, on le sait, une influence considérable sur le développement intellectuel des jeunes républiques hispano-américaines. En littérature, l'Amérique latine n'a guère encore produit que des poètes, et le plus grand nombre d'entre eux sont des disciples de Victor Hugo. Deux écrivains colombiens, MM. Soffia et Rivas Groot, ont eu l'idée de recueillir toutes les traductions des poésies de Victor Hugo faites par des poètes américains et d'en former une anthologie des œuvres du maître. Ce volume (1), de plus de 600 pages, est un témoignage de l'admiration que l'on porte à notre grand poète au delà de l'Océan. Il est précédé d'une introduction fort enthousiaste. Parmi les traductions qu'il renferme, il en est de tout à fait supérieures, celles qui sont dues notamment à Andrès Bello, le plus grand poète et le plus grand esprit de l'Amérique espagnole en ce siècle. Il faut citer aussi celles de M. Miguel Antonio Caro, interprète aussi élégant que fidèle de plusieurs de nos poètes modernes dans un petit volume qu'il publiait naguère sous le titre modeste de : *Traductions* (Bogota).

*
* *

L'Académie espagnole vient de publier, d'après le précieux manuscrit inédit de l'Escurial, les *Cantiques à la Vierge Marie* du roi Alphonse le Savant. C'est là une publication d'une importance philologique considérable. Les *Cantigas* sont écrites dans le dialecte galicien, qui avait, au XIIIe siècle, en Espagne, une importance considérable et qui est la source du portugais. Ils sont le plus ancien manuscrit littéraire de la langue portugaise encore en enfance, et sont à peu près pour elle ce que le *Poème du Cid* est pour le castillan. L'édition que publie l'Académie espagnole est fort belle, avec la reproduction artistique des miniatures du manuscrit original. Son seul défaut est d'être d'un prix exa-

(1) *Victor Hugo en America.* — Bogata.

géré. L'exemplaire (2 volumes) vaut 200 francs. 300 exemplaires seulement sont en vente.

L'Académie espagnole entreprend également une édition complète des œuvres de Lope de Vega, qui sera dirigée par M. Menendez y Pelayo. On ne saurait trop la louer d'élever un monument digne de lui au plus grand des auteurs dramatiques de l'Espagne, dont les œuvres, trop rares, sont en réalité mal connues. Le premier volume de l'édition est déjà en vente et contient la biographie de Lope de Vega, par D. Cayetono de La Barrera, le mieux informé peut-être des érudits qui se sont occupés du théâtre espagnol.

*
* *

On sait que M. Gladstone s'occupe beaucoup d'Homère, mais on sait moins en quoi consistent exactement ses théories homériques. Son dernier ouvrage, *Landmarks of homeric Studies*, est surtout destiné à prouver que *l'Iliade* et *l'Odyssée* ont eu un auteur commun. Entre autres arguments, M. Gladstone allègue l'identité du style, l'impossibilité d'admettre la coexistence de deux poètes aussi géniaux dans un si petit pays, l'excellence égale de la peinture des caractères dans les deux poèmes; enfin de nombreuses coïncidences de détail, dont M. Gladstone se borne à citer dix-neuf principales. Parmi ces coïncidences, nous citerons au hasard les trois suivantes : 1° ni dans *l'Iliade* ni dans *l'Odyssée*, il n'est attribué de chevaux au soleil; 2° Aphrodite dans les deux poèmes est assez maltraitée; 3° Ulysse, dans *l'Odyssée*, est un père de famille excellent; dans *l'Iliade*, il est le seul des chefs grecs qui parle avec tendresse de son fils absent. Les arguments de M. Gladstone sont, on le voit, d'un ordre plus sentimental que documentaire, et rappellent assez les arguments invoqués par M. Ravaisson pour faire de la *Vénus de Milo* le fragment d'un groupe représentant Vénus avec Thésée sous les attributs de Mars.

Chronique de la semaine.

Élection législative — Au scrutin de ballottage du quartier Clignancourt, M. Lavy a été élu député en remplacement de M. Joffrin, député, par 3220 voix, contre 2121 données à M. Lissagaray, 787 à M. Dejeante et 1600 environ à divers candidats.

Sénat. — Le 27, suite de la discussion de la loi concernant les rapports des agents commissionnés avec les compagnies de chemins de fer. Un amendement de M. Maze est rejeté par 128 voix contre 119.

Le 28, adoption d'un amendement de MM. Trarieux et Bonnard. La loi est votée par 171 voix contre 64.

Le 2 décembre, deuxième délibération et vote de la proposition de loi tendant à modifier les droits de l'époux sur le succession du conjoint prédécédé. Discussion de la proposition de loi concernant les syndicats professionnels des patrons et ouvriers.

Chambre des députés. — Le 26, fin de la discussion du budget des postes et télégraphes. La Chambre vote une augmentation de 2 200 000 francs pour améliorer la situation du personnel. Discussion du budget des colonies. M. César Duval critique l'excès de centralisation en Indo-Chine. M. Delpech se plaint de ce que nos établissements d'Afrique n'ont aucun lien entre eux.

Le 27, M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, constate que l'uniformité du régime douanier a nécessité pour l'Indo-Chine l'unité de direction; il signale les améliorations opérées au Tonkin et déclare que de nouveaux sacrifices sont indispensables. M. Le Myre de Vilers, rapporteur, insiste sur la nécessité de voter les ressources nécessaires. M. Clémenceau critique vivement les dépenses du régime civil colonial; il prétend que l'on a construit un chemin de fer sans consulter le Parlement, que l'on a dégrevé illégalement de l'impôt certains industriels, et il demande que le budget du Tonkin soit communiqué chaque année à la Chambre. Un article additionnel de M. Pelletan concernant la communication du budget et la construction des chemins de fer indo-chinois et un amendement de M. Clémenceau concernant le recouvrement des détaxes sont renvoyés à la Commission du budget.

Le 28, M. Turrel observe que les intérêts de l'État n'ont pas été sauvegardés dans la construction de la ligne de Dakar à Saint-Louis. MM. Couturier et Delafosse se plaignent de la situation trop avantageuse faite aux transportés en Nouvelle-Calédonie. Discussion du projet d'emprunt. M. Pelletan demande que cette question soit réservée jusque après le vote du budget des recettes, pour ne pas entraver la liberté d'action de la Chambre. M. de Douville-Maillefeu appuie l'ajournement. M. Rouvier, ministre des finances, combat cette proposition, qui est néanmoins adoptée par 303 voix contre 248.

Le 29, M. Étienne justifie les détaxes des douanes précédemment signalées. M. Clémenceau n'accepte pas ces explications et dépose un ordre du jour motivé qui est rejeté par 228 voix contre 211. On adopte un ordre du jour de M. Burdeau, portant que les détaxes devront être limitées désormais aux cas prévus par une loi spéciale acceptée par le cabinet. Discussion du budget des finances. M. de Soubeyran se prononce pour la conversion facultative du 4 1/2. M. Pelletan se déclare partisan de la réduction du taux de l'intérêt de la dette publique. M. Peytral repousse la conversion facultative.

Le 1er décembre, invalidation de M. Mary-Raynaud, député de Saint-Flour. Suite de la discussion du budget des finances. M. Léon Say demande que l'on relève les crédits relatifs à l'amortissement. M. Rouvier n'est pas partisan de cette mesure. M. de Soubeyran propose le remboursement anticipé des obligations trentenaires. Un amendement de M. Germain, appuyé par M. Pelletan, tendant à la conversion des obligations émises pour réparations des dommages de la guerre est adopté par 327 voix contre 194.

Le 2, M. Legrand demande la suppression du crédit affecté au renouvellement du cadastre; M. Brunier propose une simple réduction; les deux amendements sont repoussés. M. Félix Faure réclame une augmentation pour le personnel des douanes ; cet amendement est pris en considération. M. Déroulède se plaint de ce que l'on n'ait pas procédé au pointage des votes et provoque un incident.

Le 3, M. Pelletan propose d'affecter aux recettes du budget le boni à provenir de la réduction de l'intérêt des caisses d'épargne. MM. de Soubeyran et Gervais appuient cette proposition. M. de Freycinet, président du Conseil, signale les effets fâcheux que cette mesure pourrait avoir sur l'opinion. MM. Laroche-Joubert et Piou se déclarent partisans d'un intérêt gradué pour les dépôts.

Nécrologie. — Mort du comte de Bondy, ancien pair de France, sénateur de l'Indre et doyen d'âge du Sénat; — de M. Tappie, conseiller à la Cour de cassation ; — de M. Marion, sénateur de l'Isère ; — du peintre Théophile Gide ; — de M. Léon Rivière, administrateur du Crédit foncier; — de M. Félix Aubry, ancien membre de la Chambre de commerce de Paris.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Lt. D. 7, rue Saint-Benoît. (1142)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 TOME XLVI 13 DÉCEMBRE 1890

LA PÉDAGOGIE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Après ses idées sociales, l'empereur Guillaume II expose ses idées pédagogiques. Ni les unes ni les autres ne sont neuves : on les avait rencontrées un peu partout, avant qu'il les exprimât.

Qu'il faille élever les enfants pour leur temps et leur pays, cela est évident. Qu'il soit fait un abus de la culture antique, et qu'on l'applique sans discernement à des sols ingrats, personne ne le conteste plus. Que les philologues se fassent de douces illusions sur l'efficacité de l'action éducative de la grammaire et même des lettres, nous le croyons tout comme l'empereur Guillaume. Nous n'avons pas plus que lui la superstition de la composition latine. L'originalité qu'attribuent au discours du jeune souverain des enthousiastes de divers pays consiste seulement en ceci que des idées courantes ont été exprimées par un prince de qui l'univers n'attendait point un ordre du jour pédagogique.

Négligeons donc le fond même de la démonstration impériale, pour en noter quelques détails curieux.

***

L'empereur Guillaume veut élever de jeunes Allemands, et non des Grecs et des Romains. Rien de mieux, mais il reste à savoir si les Grecs et les Romains ne peuvent pas être employés utilement à élever de jeunes Allemands. L'Allemagne est un des pays du monde les moins exposés à perdre son génie national dans l'imitation de l'antique. Nous avons, nous Français, une prédisposition, une prédestination latine. Le germanisme se défend, au contraire, par une certaine répulsion naturelle contre l'influence trop forte du génie classique. Tandis que nous nous laissons assimiler volontiers aux modèles de l'ancienne culture, l'Allemand bien doué s'assimile ces modèles pour le plus grand profit de son germanisme. Deux hommes ont été, de façons différentes, des disciples de l'antiquité : Luther et Gœthe. La culture ancienne ne les a pas empêchés d'être de vrais Allemands, et des Allemands grands entre tous. Et il est hors de doute qu'ils n'auraient pas été si grands, sans cette culture. Ils n'ont rien perdu d'eux-mêmes, et ils ont ajouté quelque chose à ce tout eux-mêmes qu'ils ont gardé. Ce quelque chose est très considérable. Quiconque a étudié Gœthe n'aura pas de peine à calculer les pertes que subirait ce génie, si on en retranchait tout ce qui vient de la Grèce.

En raisonnant du grand au petit, il est permis de conclure que la moyenne des esprits cultivés s'abaisserait en Allemagne, le jour où la culture classique en aurait disparu. Cette culture y est plus nécessaire que chez nous, avec moins d'inconvénients. Il aurait peut-être fallu se rendre compte de cette différence.

***

L'empereur Guillaume nous fait des aveux qui sont bons à recueillir. A l'en croire, les écoles prussiennes et les collèges prussiens ont été jusqu'en 1870 les

dépositaires de l'idée d'unité. Grâce à elles, tout le monde à cette date était d'accord sur ce point : l'empire allemand sera de nouveau restauré et l'Alsace-Lorraine reconquise. C'est-à-dire que ces écoles ont préparé la guerre contre nous et qu'elles ont passé notre frontière avant les uhlans. Nous le savions, mais aucune bouche si autorisée ne l'avait dit.

* * *

Les écoles prussiennes ayant si bien fait cette besogne nationale, l'empereur leur en indique une autre. L'école, dit-il, a le devoir de faire comprendre à la jeunesse que « la forme actuelle de l'État » doit être conservée.

Il est permis d'avoir foi en la puissance de l'école. Notre démocratie a cette foi. Elle ne croit pas trop exiger de l'école en lui demandant de travailler pour la communauté souveraine, qu'on appelle la République française. L'effort qu'elle attend de chacun des maîtres et de chacun des écoliers est au profit de chacun et de tous. Je sais bien que l'empereur d'Allemagne s'identifie avec la nation allemande ou identifie cette nation avec sa personne, mais il paraît que des Allemands font une distinction entre l'Allemagne et « la forme actuelle de l'État ». C'est l'empereur qui nous l'apprend : « Il y a, dit-il, des tendances centrifuges, qui se sont développées et qu'il faut arrêter. » Soit! Mais alors, au lieu que nous disons aux éducateurs et aux éduqués : Travaillez pour vous! Guillaume II leur dit : Travaillez pour moi! Ce conseil, cet ordre intéressé a une moins grande autorité morale; il a peu de chance d'être obéi dans les régions des forces centrifuges.

D'ailleurs, la puissance qu'on attribue à l'école est exagérée. L'école n'est pas si active : dans tous les pays, en Allemagne au moins autant qu'ailleurs, il y a dans son foyer de la cendre, beaucoup de cendre. Puis, en dehors de l'école, se produisent des idées et des faits sur lesquels elle ne peut rien. L'école n'a produit ni le christianisme, ni la Renaissance, ni la réforme, ni aucune des révolutions intellectuelles et morales. L'esprit souffle où il veut, heureusement, et après que le christianisme et la Renaissance et la réforme sont entrés dans l'école, il a continué de souffler, heureusement; car nous sommes ainsi faits que toujours nous avons besoin d'air.

* * *

L'empereur Guillaume a peut-être laissé trop voir l'intention et « la fin » de sa pédagogie. Il veut être débarrassé des journalistes socialistes, parce qu'il prétend au monopole du socialisme, comme de la lymphe du docteur Koch (se défier des contrefaçons de ces produits, et exiger le timbre de l'État). Il veut être débarrassé des myopes, parce que ces infirmes visent mal :

« Messieurs, j'ai besoin de soldats, et je me demande ce qu'on fera avec des gens myopes! Il me faut une génération forte et apte à servir le pays. Que voulez-vous que fasse un homme qui ne voit pas avec ses yeux? Et il y a 74 pour 100 de myopes dans les écoles... Messieurs, ces choses ont ému mon cœur... »

J'ai lu beaucoup de pédagogues allemands ; il en est qui sont de très grands philosophes, et qui ont étudié profondément la théorie de l'école à ses degrés divers, pour l'adapter aux fonctions de l'esprit.

L'idée, dont se moque l'empereur, que l'école doit être une pure gymnastique, est fondamentale dans leur système. L'école, disent-ils, doit exercer toutes les forces intellectuelles, et, en même temps, placer à grands traits sous les yeux de l'enfant et de l'adolescent le savoir universel, afin qu'il se sente attiré déjà vers tel et tel objet.

Après l'école, l'Université montre les liens entre les divers objets. Au jeune homme qui vient de se décider pour une partie quelconque de la connaissance, elle donne le sens général de l'unité, et l'esprit scientifique sans lequel il n'atteindra jamais la pleine indépendance et ne sera qu'un manœuvre, tout au plus un contremaître dans l'atelier. Elle l'habitue à considérer le particulier dans ses relations avec le tout; à reconnaître, dans chacun de ses actes intellectuels, les lois de la science, à cultiver et à fortifier la faculté de chercher à son tour et de découvrir.

Ces vieux maîtres, Schleiermacher, Jacob Grimm, Schelling, disent que cette alliance de l'esprit philosophique et de l'esprit pratique a fait la grandeur de la science allemande, et distingué, entre toutes, l'intelligence de l'Allemagne. Et tout le monde sait que la jeunesse ainsi élevée dans et par la science et la philosophie a professé le culte enthousiaste de la patrie allemande, propagé les idées politiques unitaires et travaillé, en somme, pour le roi de Prusse.

Sans doute, répond le roi de Prusse devenu empereur d'Allemagne ; aussi ai-je fait à l'école les remerciements que je lui devais ; mais ce qui est fait est fait : il ne faut pas toujours regarder vers le passé. Soyons modernes, messieurs. Messieurs, il y a 74 pour 100 de myopes dans les écoles, et je ne veux pas de myopes dans mon armée. Arrangez-vous et dépêchez-vous.

Ceci est encore un idéal, mais différent du premier. Peut-être bien la résistance à cet idéal un peu court est-elle un des éléments des forces centrifuges. Auquel cas, l'empereur d'Allemagne chevaucherait dans un cercle vicieux.

ERNEST LAVISSE.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER

Quelques personnes ont paru désirer que je donnasse une suite au livre où j'ai conté mon enfance et ma jeunesse, et le directeur de cette *Revue bleue*, où avait été publiée la première partie de mes Mémoires, me pressait affectueusement d'en commencer une nouvelle série. J'ai longtemps hésité : les souvenirs qui datent de cet aimable printemps de la vie ont naturellement une grâce et une fraîcheur qui manquent le plus souvent à ceux de l'âge mûr. L'accueil trop favorable que le public avait bien voulu faire à mon premier volume, loin de m'encourager, me mettait en défiance. Quelques années ont passé sur ma tête depuis qu'il a été écrit. Retrouverai-je à point nommé cette belle humeur d'esprit et cette gaieté de langage qui avaient fait le succès de mes récits d'autrefois? Je ne sens, Dieu merci! aucune aigreur contre la vie, qui m'a toujours été clémente. Mais le temps est passé de ces beaux rires, sans cause, qui jaillissent spontanément d'une âme bien équilibrée dans un corps robuste. N'importe! je vais essayer de m'y remettre. Je vais vous ouvrir un petit coin de ma vie à Paris; je vais vous exposer comment je suis devenu conférencier, et ce que doit être à mon sens la conférence. Si vous prenez plaisir à cette étude qui sera courte, je continuerai; je vous dirai mes années de journalisme. Sinon, nous en resterons là.

Je m'étais déjà fait dans la presse un petit nom comme critique de théâtre, chroniqueur, revuiste, que sais-je? car je faisais avec la même ardeur tout ce qui concerne mon état; il ne m'était pas encore venu en pensée que je pusse jamais joindre au métier de journaliste celui de conférencier. Il y avait pour cela une excellente raison : la conférence n'existait pas à Paris, et le mot de conférencier y était aussi inconnu que l'était il y a trois ou quatre ans celui d'interviewer. Nous savions, par ouï-dire, qu'en Angleterre des écrivains célèbres ne dédaignaient pas de s'asseoir devant un verre d'eau sucrée, un manuscrit à la main, et d'en lire un certain nombre de pages, à un public venu là pour les écouter. Mais ce n'était pas là, à proprement parler, une conférence. La chose s'appelait une *lecture*, et l'officiant était un *lecturer*. Dickens était venu à Paris donner quelques-unes de ces lectures, qui n'avaient guère été suivies que par la colonie anglaise. Nous connaissions trop mal la langue de Shakespeare pour payer vingt-cinq francs le plaisir très problématique de dévisager un grand écrivain.

On nous avait bien dit qu'en Belgique quelques-uns de nos réfugiés politiques, et le premier de tous M. Deschanel, acculés à cette douloureuse nécessité de gagner leur vie n'importe comment, avaient inauguré là-bas l'art tout nouveau de la conférence. Ils promenaient de ville en ville des leçons, ou plutôt des causeries, que la population et surtout la partie féminine de la population allait écouter avec empressement. Mais nous avions peu de détails sur cette innovation, et nous nous disions que, si elle avait réussi en Belgique, où les gens sont plus capables de réflexion et d'ennui, elle avait peu de chances de s'acclimater à Paris, où l'on n'aime que les distractions qui amusent. Entre la leçon de Sorbonne ou du Collège de France et la conversation, le soir, dans un salon ou dans un atelier, nous ne soupçonnions pas qu'il pût y avoir place chez nous pour un exercice de la parole, qui tînt à la fois de l'une et de l'autre, qui ne fût ni trop sérieux ni trop frivole, et qui devînt pour la bonne compagnie une récréation de haut goût.

Les premiers essais de conférence eurent lieu à Paris, vers 1862 ou 1863, dans une grande salle que les organisateurs avaient louée rue de la Paix. Ces messieurs avaient plutôt, je crois, des visées politiques. Dans le grand silence de l'Empire, leur idée était de fonder une tribune où l'on pourrait, sournoisement, doucement, sous couvert d'histoire ou de littérature, lancer des épigrammes contre le gouvernement. Comme j'avais toujours affiché un parfait scepticisme à l'endroit de la politique, ne voulant ni me rallier au régime impérial ni le combattre, ils n'avaient point pensé à moi, et personne ne m'avait fait aucune proposition de monter dans cette chaire improvisée.

Je n'y aurais pas consenti. Les séances auxquelles j'avais assisté par hasard n'étaient pas engageantes. J'y avais vu débuter dans la conférence mon pauvre camarade d'école, Alfred Assolant, mort aujourd'hui. Assolant s'était toujours passionnément occupé de politique; au Deux-Décembre, professeur dans un ville de province, il était descendu sur la place publique, appelant les citoyens aux armes. Comment n'avait-il pas, à la suite de cette équipée généreuse, passé par les armes ou été envoyé en exil? Je n'en sais trop rien. Il avait refusé le serment, donné sa démission, et il était venu vivre de sa plume à Paris. Son premier livre, *Scènes de la vie aux États-Unis*, qui est un chef d'œuvre de verve française et d'humour britannique, avait obtenu un succès énorme et l'avait tout de suite mis en vue. C'était un singulier garçon, qui joignait à une rare hardiesse d'âme une timidité incroyable. Il semble que ces deux qualités s'excluent; elles vivaient chez lui en bonne intelligence. Il était doué d'une volonté forte et tenace; quand une fois il avait pris une résolution — et il les prenait toujours excessives — il poussait jusqu'au bout avec une invincible opiniâtreté. Nous l'avons vu une fois se mettre sur les rangs, pour un siège au Corps législatif, dans son département d'origine, où il n'était connu de personne. Tous ses amis le détournaient de hasarder ce coup d'épée dans l'eau, qui le traduirait en ridicule. Rien ne l'arrêta; il écrivit articles sur articles, envoya des circulaires, nous supplia tous

de patronner sa candidature et récolta douze voix. Étonné du résultat, non ébranlé, il parlait de recommencer aux élections suivantes. Il s'en allait, l'œil perdu dans le vague, le chapeau très en arrière du front qu'il avait fort découvert, de ses longues jambes fendues en compas, à la poursuite de son rêve, dédaigneux des obstacles, énergique et têtu.

Avec cela timide, mais timide à un point qu'on ne saurait imaginer. Jamais il ne trouvait le mot qu'il fallait dire ; pas ombre de repartie : il n'avait pas même l'esprit de l'escalier... About s'amusait à le déconcerter, et rien n'était plus facile, hélas ! car, à la moindre attaque, il balbutiait, à moins qu'il ne se mît en colère. Mais la plupart du temps il s'enfermait contre la plaisanterie — lui qui, la plume à la main, avait la riposte si vive — dans un silence hérissé. Je ne crois pas que, de sa vie, il ait en causant achevé une phrase.

C'est précisément cette lutte contre l'impossible qui le tentait. La nature lui avait refusé le don de la parole : il voulait être orateur. Quand on vint le chercher pour faire une conférence rue de la Paix, il ne balança pas un instant ; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ayant accepté de courir ce hasard, il ne songea point à mettre de son côté le plus de chances qu'il pourrait. Il s'assit pour la première fois sur la chaire du conférencier avec une ingénuité de confiance, qui n'est intelligible qu'à ceux qui ont connu cet être inconséquent et désaccordé. Il avait pris pour thème de causerie le titre de son livre : *la Vie aux États-Unis.*

— Messieurs, dit-il, d'un air assuré, quand on veut partir pour l'Amérique... pour l'Amérique... quand on veut y aller... on prend le bateau... il faut prendre le bateau.

On écoutait quelque peu interloqué. Tout à coup, nous le vîmes ramasser ses papiers, son livre, se lever en pied, descendre de la chaire :

— Et moi, je prends la porte, nous dit-il.

Un fou rire courut dans les rangs. J'ai tort de dire : les rangs. Il n'y en avait qu'un, qui, par bonheur, était composé d'amis. Cette conférence resta légendaire, comme celle que fit un soir le célèbre bohème Pellequet, qui arriva plus qu'à demi-ivre, avec un de ses amis qui avait bu autant que lui ; et comme les mots tombaient lentement de sa bouche pâteuse :

— Vas-y, mon vieux, lui disait le camarade d'une voix encourageante ; dis leu-z-y leur fait !

La seconde conférence à laquelle j'avais assisté à la salle de la Paix était celle de Gaston de Saint-Valry. J'ai plaisir à rappeler ce nom à peu près oublié du public aujourd'hui. C'est un des hommes pour qui, dans notre métier, j'ai eu la plus vive estime, et je le croyais appelé à un très grand avenir. Il possédait une instruction très variée et très profonde, qu'il laissait entrevoir dans ses articles plus qu'il ne la déployait, n'y ayant pas chez lui ombre de pédanterie. Il avait horreur des *snobs* et les crossait d'un mépris hautain. Il était philosophe, et portait dans la critique littéraire ou dans la politique courante de rares qualités de moraliste ; il écrivait d'un style sobre et ferme, et sa prose était toujours pleine de sens. Il ne collaborait, par malheur, qu'à des journaux sans clientèle ; il ne lui déplaisait pas de n'être lu que d'un petit nombre de bons esprits. Il y avait, en ce temps-là, un journal fondé par M. Poggenpol, qui s'appelait *le Nord* et prétendait faire concurrence à *l'Indépendance belge* que toute l'Europe, si vous vous le rappelez, lisait sous l'Empire. Comme j'y avais collaboré, je le recevais et le lisais assidûment. J'y avais remarqué des articles qui paraissaient trois fois par semaine, signés d'un simple ω. J'avais été extrêmement frappé de la variété et de la finesse des aperçus qui abondaient sous la plume de l'anonyme ; sa vigueur de pensée et sa netteté de langage m'avaient charmé. Je rencontrai un jour Gaston de Saint-Valry, avec qui j'étais en bonnes relations de camaraderie littéraire, car il aimait le théâtre et en parlait volontiers.

— Vous qui savez tous les dessous parisiens, lui dis-je, apprenez-moi donc qui signe au *Nord* d'un oméga. C'est un moraliste original et un maître écrivain.

Pas un muscle de son visage ne bougea :

— Je le demanderai à Poggenpol, me dit-il.

J'ai su depuis, par M. Poggenpol lui-même, que c'était Gaston de Saint-Valry, qui, par haine de la publicité bête, pour être aussi plus libre dans ses appréciations, dérobait sa personnalité sous cette initiale. Au rebours d'Assolant, Gaston de Saint-Valry causait avec abondance et force ; il avait le yerbe haut, la voix impérieuse et cravachante ; le mot juste lui partait des lèvres comme un trait. Il ne m'étonna donc point lorsqu'il m'apprit qu'il allait faire une conférence. Il était impérialiste, ou plutôt il était en politique autoritaire convaincu et déterminé. Il ne lui déplaisait pas d'apporter à cette tribune, où l'opposition se plaisait aux coups d'épingle d'un libéralisme taquin, des idées relevant d'une autre doctrine. Il me pria d'y venir ; je n'y manquai pas, car je l'aimais et l'admirais de tout mon cœur.

Je croyais qu'il allait enlever son public. Quelle déception ! Ce causeur si robuste, qui, dans la conversation, savait si bien ce qu'il voulait dire, et qui le disait si juste et si net, ne trouvait plus ses mots : il ânonnait, il perdait le fil de son argumentation, et, pour le ressaisir, il était obligé de recourir à ses notes, où il se perdait.

Ce fut une heure pénible et pour lui et pour nous. Comme il n'avait point de vanité sotte, et qu'il n'était pas de ceux qui s'en font accroire, nous nous entretenions librement de ce four noir. Il me dit l'impression singulière que lui avait faite le public ; il n'y était point préparé ; il avait eu peur ; il avait perdu la tête. Ce n'était pourtant pas un public bien terrible. Il n'y avait

pas plus de soixante personnes dans cette vaste salle, et toutes ces personnes le connaissaient; il pouvait compter sur leur sympathie. N'importe! il n'avait pu dompter son émotion; la leçon toute prête avait fui en désarroi de sa mémoire.

— C'est, lui dis-je, la sensation que les comédiens dans leur argot appellent le *trac*.

— C'est une des sensations les plus désagréables qu'il y ait au monde, et je ne m'y exposerai pas une seconde fois.

— Votre ambition est pourtant d'arriver à la Chambre.

— Oh! à la Chambre, c'est une autre affaire. On a en face de soi des adversaires politiques, qui interrompent, qui répondent... Il me semble que là je serai à mon aise. Au reste, Gaston de Saint-Valry ne parla pas plus à la Chambre qu'à la rue de la Paix; car il fut enlevé dans la force de l'âge et du talent, et sa perte est une des plus sensibles qu'ait faites le journalisme contemporain.

Ces exemples auraient suffi pour réprimer chez moi toute velléité de tâter de la conférence, si le désir m'en eût tourmenté tout bas. La vérité est que je n'y songeai point une minute. Les conférences de la rue de la Paix n'avaient jamais mené grand bruit dans le monde parisien. Elles s'éteignirent doucement, sans que le public en fût averti par l'ombre d'une lettre de faire-part. On avait causé; on ne causait plus; personne n'y prit garde.

Et cependant l'idée de conférences à établir avait fait obscurément son chemin. Elle était dans l'air, comme nous disons aujourd'hui. Les conférences, avec arrière-pensée de propagande politique, avaient échoué, comme il était à peu près inévitable, sous le régime dont nous étions comprimés. Ceux qui songeaient vaguement à relever l'institution la prenaient par un autre côté. On se préoccupait beaucoup à cette époque (car l'empereur affectait d'être le premier socialiste de son temps) d'éclairer le peuple, de répandre l'instruction, tous les genres d'instruction dans les masses. On était certain d'avoir pour soi la neutralité et peut-être même la bienveillance du pouvoir, quelque ombrageux qu'il pût être, si l'on bornait la conférence à n'être pour la petite bourgeoisie qu'une récréation intellectuelle, où l'on serait censé la vouloir mettre au courant des progrès dans les sciences, des idées nouvelles en littérature ou en art.

Je vis, un beau matin, entrer chez moi Félix Hément.

Félix Hément, qui a depuis occupé dans l'Université le poste élevé d'inspecteur général de l'enseignement primaire, et qui vit maintenant retiré des honneurs, mais toujours amoureux d'enseignement, était, à l'époque où je l'ai connu, moitié professeur, moitié journaliste. C'était un homme très correct d'allure et de tenue, de voix claire et aimable, doué d'une merveilleuse facilité d'élocution, et dont la turlutaine (une noble turlutaine après tout) avait toujours été de rendre la science accessible à tous, en lui prêtant toutes les grâces de son langage, en emmiellant, comme disaient nos pères, les bords du vase. Il a plus tard été l'un des plus ardents et des plus heureux promoteurs de ces conférences pédagogiques, qui ont, en province, rendu de si grands services à la libre pensée et à l'enseignement primaire. Mais il était jeune en ce temps-là, sans notoriété, sans autorité; ce projet de raviver le goût des choses de l'esprit par la conférence libre bouillonnait dans sa tête, et s'échappait au hasard en vapeurs diffuses et vagues. Il ne s'était pas encore nettement et précisément formulé.

Je m'étais lié avec lui chez Millaud, le directeur du *Petit Journal* et de vingt autres journaux nés de celui-là. Je travaillais dans cette usine, dont il était le neveu ou le cousin, je ne sais plus au juste. J'avais apprécié l'étendue de ses connaissances, la droiture de son jugement, et surtout le goût de pédagogie qui nous était commun l'un à l'autre. Je sentais en lui un fervent, qui faisait ses dévotions à la chapelle où mes pensées me ramenaient sans cesse.

Il m'expliqua qu'il avait loué quai Malaquais une grande salle où il comptait donner trois ou quatre conférences par semaine : l'une de science, l'autre de lettres, l'autre d'histoire; c'était une manière d'institut philotechnique plus libre, puisqu'il n'y aurait pas de cours suivi, mais où chaque conférencier tâcherait d'éveiller chez les auditeurs des idées nouvelles sur le sujet choisi. Il espérait que les femmes de la bourgeoisie viendraient à ces séances et qu'elles y amèneraient leurs filles.

Il me proposa d'ouvrir la série littéraire par une conférence sur Corneille. Je ne vis là qu'une classe à faire; j'acceptai sans me faire tirer l'oreille, sûr de moi, puisque je reprenais pour un jour le métier de professeur que j'avais exercé durant dix années.

Le souvenir de cette première conférence me restera éternellement gravé dans la mémoire. C'était un lundi de décembre. Vers trois heures de l'après-midi, des nuages qui depuis le matin traînaient, sales et gris, sur Paris, crevèrent, et la neige se mit à tomber avec une régularité silencieuse, à gros flocons épais et drus. Vers six heures, la circulation s'arrêta, les rues étaient impraticables, et tous les cochers ramenaient leurs voitures aux remises.

— Je n'arriverai jamais! me disais-je, en regardant, à travers les carreaux, le voile de blanchenr mate qui unissait la terre au ciel. Et je n'en était pas autrement fâché. Je commençais à trouver que j'avais donné bien légèrement ma parole à Félix Hément. Ce n'était pas si facile que j'avais cru de causer de Corneille une heure durant avec un auditoire que je ne connaissais pas. Le hasard venait de lui-même à mon secours, en écartant le public.

Je me mis en route à pied. Sur les quais, on enfonçait dans la neige jusqu'à mi jambe, et c'est à peine si, de loin en loin, sur ce vaste linceul blanc, on voyait se détacher une forme noire, qui, dans le grand silence de la rue déserte, témoignât que la ville n'était point morte, s'avancer exténuée et trempée. Il y avait cinq personnes en tout dans la salle, dont Félix Hément et son secrétaire ; deux amis à moi, qui avaient bravé cette température sibérienne pour m'entendre. Je n'ai jamais su le nom du cinquième, de cet héroïque cinquième, que je ne saurais comparer à la cinquième roue d'un carrosse, car il était à lui seul tout mon auditoire, les autres ne comptant pas.

A-t-il été content? As-tu été content, brave et consolant cinquième, qui, comme la femme de Joas, n'as point dit ton nom et qu'on n'a point revu? Je t'ai longtemps porté dans mon cœur, et je te garde dans ma mémoire un coin reconnaissant. Je ne me rappelle plus trop si j'ai bien ou mal parlé, ce soir-là; mais c'est pour toi que j'ai parlé, et quand il m'échappait de dire *messieurs*, c'est à toi que, dans ma gratitude, j'adressais ce pluriel obligeant.

Félix Hément me fit, comme il y était obligé par les convenances, force compliments. Mais nous ne renouvelâmes pas l'expérience. La neige dura assez longtemps, cette année de malchance. Les auditeurs sur lesquels on comptait préférèrent rester au coin de leur feu,

Et le combat finit faute de combattants.

J'avais oublié cet incident, et ne songeais plus aux conférences, lorsqu'un soir, au théâtre, je fus abordé par un jeune homme, aux longs cheveux tombant sur les épaules, dont les beaux grands yeux largement ouverts et pleins de flamme, le sourire aimable et la voix mélodieuse me séduisirent du premier coup. Il était abondant en gestes, et les paroles coulaient de sa bouche comme l'eau des fontaines, sans interruption ni reprise, avec un bruit harmonieux. Il me dit qu'il était avocat, qu'il commençait à s'escrimer dans le journalisme, mais que son ambition, sa vraie et ardente ambition, était de restaurer ou plutôt d'établir la conférence dans notre pays. Je le regardai avec curiosité : il me paraissait bien jeune pour avoir conçu un tel projet et pour le mener à bien.

C'était M. de Lapommeraye. J'aurai bien souvent, dans la suite de ce récit, à vous entretenir de Lapommeraye; car nous avons tous deux, pendant de longues années, fraternellement conférencié à Paris, dans les mêmes salles; nous avons couru tous deux la province et l'étranger, où nos deux noms sont encore associés dans les mêmes souvenirs. Mais il eut sur moi cet avantage d'entrer, de dessein formé, dans la conférence à l'âge où l'on peut encore faire l'apprentissage d'un métier. A peine au sortir du collège, à vingt ans, il s'était dit : « Je serai un prédicateur laïque pour dames. » C'est un art dont il avait l'instinct; il ne s'agissait plus que d'en apprendre le maniement et la pratique. Il avait de prime abord, ce qui est si rare dans la vie, mis le doigt sur sa vocation.

Étais-je né pour la conférence ? Il faut bien croire que j'y avais quelque aptitude, puisque, après tout, j'y ai beaucoup réussi et que je m'y suis fait un nom. Mais je ne m'y étais préparé par aucune étude. Les gens du monde croient aisément que l'on apprend à parler en professant dans les lycées. Il n'en est rien ; on n'a pas besoin d'éloquence dans une classe, et j'oserais presque dire que l'éloquence y est nuisible. Un professeur qui aime à parler et qui parle trop est presque toujours un assez mauvais professeur. On prend empire sur les élèves moins en les séduisant par les grâces ou par l'agrément du discours — car le discours n'est que d'un usage très intermittent dans les classes — qu'en ayant l'air de croire profondément à ce qu'on leur enseigne et de s'intéresser passionnément à ce qu'ils font. Croire et aimer, voyez-vous, c'est tout le professeur.

Quand je repasse dans ma mémoire mes années de collège, je vois que les maîtres qui ont eu le plus d'action sur moi sont précisément ceux qui n'étaient pas de beaux-esprits, qui ne savaient point défiler des phrases élégantes. C'est Caboche qui m'a le premier ouvert le secret de la langue du XVIIe siècle. Ce brave homme avait un esprit très étroit, et il n'a jamais pu achever une phrase de sa vie; mais quand, de sa voix nasillarde, il nous lisait deux lignes de Pascal ou de Bossuet, ses deux écrivains de prédilection, et que, s'arrêtant à chaque membre de la période, il disait, avec une façon admirative de tourner sa main droite : « C'est beau ça, mon ami !... c'est beau ça !... » il éclatait dans son geste et dans sa voix une conviction si forte, que nous étions pris nous-mêmes d'enthousiasme et que nous répétions : « Oh ! oui, c'est beau, ça ! » Et nous trouvions pourquoi c'était beau, car on trouve toujours de bonnes raisons pour se justifier à soi-même son sentiment.

Sainte-Beuve se moque quelque part d'un professeur vieux jeu de la vieille Université, qui, lisant à ses élèves le récit de Laocoon dans le second livre de l'*Énéide*, l'ornait de commentaires à l'ancienne mode.

Ecce autem a Tenedo gemini tranquilla per alta.

Ecce, disait-il avec admiration, les voilà, ce sont eux ; on les voit qui viennent là-bas, de l'île de Ténédos; *gemini*, ils nagent en couple. Le poète n'a pas mis *ambo : ambo* ne serait pas aussi fort ; ils ne sont pas seulement deux, ces deux monstres qu'un même dieu pousse; ils se dirigent ensemble vers un même but, altérés du même meurtre, *tranquilla per alta !* : « Ah ! messieurs, la nature ne sait rien de la vengeance qu'ils méditent; la mer qu'ils fendent est tranquille, et si haute qu'elle soit... *alta!* elle ne saurait les arrêter. » Et il continuait sur ce ton, vers à vers.

Sainte-Beuve a beau jeu à rire, et peut-être, en effet,

a-t-il un peu de niaiserie et de pédantisme dans ces explications. Mais elles avaient un mérite : c'est que l'enfant qui les avait écoutées, séduit à cet air de conviction, enflammé de ce feu, sortait de la classe admirant de tout son cœur et de toutes ses forces les vers de Virgile, dont il emportait quelques lambeaux dans sa mémoire. Une dissertation très philosophique sur le Laocoon de la sculpture, comparé à celui de la poésie, aurait peut-être prêté aux développements d'une éloquence brillante, mais il n'en serait rien resté dans la mémoire de l'écolier. Il fût sorti de la classe plein d'admiration pour le bel esprit de son professeur, comme une dévote s'en va du sermon de son curé, qui se pique d'éloquence : « Il a bien parlé aujourd'hui, dit-elle d'un air satisfait. » Ne lui demandez pas ce qu'il a dit, elle n'en sait rien. Elle a été émue d'un vain bruit de paroles.

J'ai exercé, je crois — et c'est un de mes plus doux souvenirs — une grande influence sur quelques-uns des élèves que le hasard rassemblait chaque année autour de ma chaire. Je ne me rappelle pas un seul jour où j'aie fait une leçon suivie, où j'aie été éloquent, ou, plus simplement, beau diseur. Je croyais aux lettres que j'enseignais; j'aimais mes élèves pour l'amour d'elles; il me semble que, sérieusement, j'ai été un excellent professeur, et même un professeur rare : vous me pardonnerez ce petit excès de vanité rétrospective. Mais je ne m'étais point, dans ma classe, rompu à l'art de la parole; je ne savais rien de ce métier de conférencier, auquel Lapommeraye se préparait dans les parlottes ouvertes aux futurs avocats.

Il avait conduit son affaire avec une habileté qui était bien extraordinaire chez un si jeune homme. Ne se sentant pas en état d'aborder la scène parisienne, il avait organisé des séries de conférences dans quelques-unes des localités qui avoisinent Paris. Il s'était entendu, soit avec les municipalités, soit avec les cercles littéraires de l'endroit. Il avait créé une petite agitation.

Un des centres où il évoluait était cette aimable ville de Sceaux, que Balzac a immortalisée en y transportant les personnages d'une de ses plus jolies nouvelles. Il me représenta avec beaucoup de vivacité l'intérêt qu'il y avait à soutenir son entreprise; il était tout fumant d'espérances, qui me faisaient l'effet d'être de pures illusions. Il était si pressant, et il y avait dans ses instances un air si engageant d'enveloppantes câlineries, que je me laissai prendre. Je n'ai jamais su dire : Non !

— Choisissez un sujet de théâtre, me dit-il.

Dumas venait de remporter un grand succès avec je ne sais laquelle de ses pièces :

— Si nous prenions Dumas? lui demandai-je.

— Va pour Dumas; mais souvenez-vous que vous aurez dans votre auditoire beaucoup de jeunes filles.

— Je ne l'oublierai pas, soyez tranquille.

J'avais, sur le théâtre de Dumas, un certain nombre d'idées qui m'étaient personnelles, et je me frottais les mains d'avance, pensant qu'elles exciteraient par elles-mêmes une curiosité vive, alors même que je n'arriverais pas à leur donner une forme attrayante. Je préparai la leçon, sans me préoccuper de la composition du public auquel j'allais avoir affaire.

Le soir convenu, je débarquai à Sceaux. Lapommeraye m'attendait, avec quelques notables du pays, et le cortège me conduisit à la salle où je devais parler. J'entrai; je vivrais cent ans que je garderais présent à la mémoire le souvenir de cette minute. Aussi loin que ma vue, qui n'est pas longue, pouvait s'étendre, je voyais s'étager de rang en rang des visages roses de jeunes femmes et de jeunes filles, et parmi ces physionomies gaies et souriantes quelques têtes graves de papas qui étaient venus faire tapisserie. J'eus instantanément la sensation qu'entre la conférence que j'apportais et ce public aussi frivole qu'ami des préjugés, il y avait une incompatibilité absolue; ce fut comme une bouffée de froid qui me souffla à la figure. Je tremblai de tous mes membres; je me vis perdu.

Je n'étais pas assez maître du métier pour renverser d'un coup la conférence et en débiter une autre qui fût mieux accommodée au public. Il me restait sans doute, pour échapper à la cruelle nécessité d'emplir cette heure, le moyen qu'avait choisi Alfred Assolant :

— Et moi, messieurs, je prends la porte.

J'y songeai; oh ! je vous jure que j'y songeai sérieusement. Il n'y a pas de supplice comparable à celui de parler, tout seul, dans une chaire, quand on sait qu'on n'a rien de bon à dire et que le peu qu'on pourra dire on le dira de travers. Ce fut une déroute, ce fut un désastre. J'en devais voir, hélas ! beaucoup d'autres. Mais c'était le premier. Et je me serais arraché les cheveux (j'en avais alors!) d'être allé de moi-même, sans y être forcé, chercher l'amer chagrin de cette déception et la honte de cette défaite.

Ce pauvre Lapommeraye, qui était aussi désolé que moi, n'en témoignait rien, pour ne pas m'affliger davantage :

— Mais non, me disait-il, mais non ; ça n'a pas si mal été que vous croyez et que vous dites. Tenez ! il y a un endroit...

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre endroit. Je sais parbleu bien que j'ai été exécrable partout.

— Bah ! la prochaine fois, vous prendrez votre revanche.

— Ma revanche ! Vous voulez rire. Jamais, entendez-vous bien ! jamais... je ne referai de conférence. C'est absurde de se donner ces émotions-là !

Et, rentré chez moi, je ruminai toute la nuit ma fâcheuse aventure. Il devait y avoir des Parisiens en villégiature à Sceaux; car la chose s'était faite par une belle soirée de printemps. Je me les représentais me

blaguant moi et mes ambitions de conférencier ; j'étais furieux contre eux et contre moi, triple niais ! J'aurais voulu les tenir dans une cour et leur crier : C'est bien la première et la dernière fois que je suis aussi bête. Jamais on ne m'y reprendra ; non, jamais !

J'avais oublié ce vieux proverbe :

Il ne faut pas dire : « Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau. »

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LE SENTIMENT RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS

Je lisais dernièrement un ouvrage très considérable sur les États-Unis, où il est parlé longuement de toutes les communions chrétiennes, et avec partialité du catholicisme. L'auteur est visiblement convaincu que toute religion procède directement ou d'une grâce divine ou d'une erreur humaine; il traite toutes les croyances comme des faits irréductibles, qui n'ont derrière eux que la bonté paternelle de la Providence ou l'intelligence faillible de l'homme. Il ne leur cherche point d'autre cause et ne se permet de les étudier que dans leurs effets. Il les étudie pour les louer ou pour les maudire. Il y voit les sources premières de tout le bien et de tout le mal qui se rencontrent aux États-Unis. Il estime que le mal vient en grande partie du protestantisme et que le catholicisme est l'unique et sûr remède.

J'avoue que j'ai une sympathie plus égale pour toutes les communions chrétiennes et même pour toutes les formes du sentiment religieux, et j'en conçois tout autrement l'étude sérieuse et scientifique. Cette analyse ainsi réduite, cette recherche écourtée des causes, cette explication simplifiée, cette clef qu'on nous met dans la main, en quelque sorte, et qui ouvre toutes les portes, et enfin cette panacée toute prête, cette guérison promise m'ont causé quelque impatience. Et je me suis trouvé engagé, un peu prématurément sans doute, à exprimer quelques idées générales sur les voies que doit suivre le penseur laïque pour approcher et aborder ce grand sujet de la religion aux États-Unis. Je dis à dessein : le penseur laïque ; à dessein aussi : approcher et aborder. Je réclame le droit de considérer les religions comme des phénomènes intellectuels et moraux que la Providence produit, je le veux, mais qu'elle produit par des causes et suivant des lois naturelles qu'il ne nous est pas refusé de connaître. J'ajoute qu'il ne s'agit ici que d'une rapide reconnaissance. Je ne prétends même pas pousser jusqu'au point où la séparation s'établit entre les différentes dénominations chrétiennes ; c'est une seconde étape où je n'entrerai point. Avant d'en arriver là, je rencontre la conception de l'au delà, la vision du divin, principe commun de toute foi religieuse, et je m'y arrête. Les États-Unis, en cela comme en tout, présentent des conditions très exceptionnelles ; les expériences faites en Europe ne sont pas concluantes dans ce monde nouveau et à part. Il y a donc lieu de s'enquérir comment, et avec quelles vicissitudes, la plus noble des effervescences spirituelles a pu s'y produire.

C'est un spectacle émouvant que celui des âmes avides de croire s'enflant en vagues incertaines qui se soulèvent au hasard vers tous les points du firmament. Il y a des sectaires qui ne les admirent point si elles ne tendent vers l'étoile unique dont ils ont fait leur patrie céleste. — C'est une opinion correcte de croire au gouvernement paternel du monde. Il y a des hommes qui se le représentent à ce point direct et arbitraire que la simple explication que voici clôt leur enquête et les contente : « Ce peuple est chrétien parce que Dieu lui a fait la grâce de voir juste ; il est catholique — d'autres disent il est presbytérien — parce que Dieu lui a fait la grâce de voir plus juste. » Ni les uns ni les autres n'ont rien à tirer des remarques qui vont suivre. Elles s'adressent à des consciences moins sûres de leurs voies étroites, à des esprits plus curieux et moins aisément satisfaits.

L'évolution morale, sociale et religieuse aux États-Unis se divise assez naturellement en trois ou au moins en deux périodes. La première s'arrête à la Révolution, la seconde se prolonge jusque vers le milieu de ce siècle. Nous ne nous risquerons guère à dépasser cette date, si ce n'est par quelques échappées. Nous avons sur la seconde période et sur celle qui la précède des documents nombreux, authentiques, bien ordonnés et d'un sens précis. Depuis la première occupation jusqu'à la guerre d'indépendance, le développement moral et social s'est fait uniformément et sans secousse. Les effets perturbateurs de la Révolution de 1776 ont mis ensuite quelque temps à se dégager. A la condition de ne pas dépasser beaucoup 1800, nous pouvons donc saisir la figure de l'Américain telle que la période coloniale la livre à la période nationale, solidement assise dans son type biséculaire. Après 1800, et surtout après 1846, d'énormes changements survenus dans les choses retentissent sur les hommes par des effets qui sont encore en cours d'expansion et dont une partie nous est même aujourd'hui cachée. C'est l'achat de la Louisiane en 1803, l'acquisition successive du continent dans toute sa largeur, le mouvement imprimé à la colonisation par ce vide qui l'attire, la navigation transatlantique à vapeur en 1838 et le développement consécutif de l'immigration, les chemins de fer et les voies transcontinentales, la découverte des mines d'or et d'argent — enfin, la guerre de sécession.

Tous ces changements se produisant coup sur coup ont engendré des courants difficiles à suivre, des pressions malaisées à mesurer, et, en somme, une sorte de

chaos moral où la direction future de l'âme religieuse ne paraît plus distinctement. Dieu seul y pourrait reconnaître les siens. Il n'en est que plus important de fixer, au seuil de cette période troublée, le type profondément accusé qui s'était formé lentement au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Il avait eu le temps d'acquérir assez de consistance et de ténacité pour se survivre, quoi qu'il arrive, par ses traits les plus essentiels et pour entrer en partie dans la physionomie de la société à venir.

Cette analyse aura sans doute beaucoup moins à tirer de l'histoire du catholicisme que de celle des différentes sectes protestantes. Le catholicisme est surtout la religion des Irlandais et des Franco-Canadiens, qui l'apportent avec eux et la gardent fidèlement. Il paraît s'accroître juste dans la mesure de leur immigration (1). Longtemps persécuté, il est resté à peu près étranger à tout le premier développement, plus que séculaire, qui a donné le ton et le pli aux populations de l'Amérique du Nord. Il n'a presque rien à voir avec les groupes de *settlers* qui ont occupé graduellement et qui achèvent de conquérir les solitudes de l'Ouest. C'est un culte de long passé et de forte assiette, mais relativement récent en Amérique, presque entièrement importé, aux trois quarts urbain, pratiqué par une population agglomérée, où l'opinion, la coutume et le décorum atténuent ou masquent les manifestations de la foi personnelle. Le catholicisme, précisément parce qu'il est un et immuable en son fond, ne nous instruit guère que sur *lui-même*. Il nous donne les preuves les plus extraordinaires de cette flexibilité extérieure que Macaulay lui avait reconnue, de sa capacité d'adaptation rapide aux milieux sociaux et politiques les plus différents. Antique établissement compté parmi les puissances terrestres, appelé et exercé au gouvernement des hommes, il possède de longue main le sentiment de l'opportun, de l'expédient et du possible. Mais, religion de tradition, d'autorité, de culte extérieur, il ne nous éclaire pas profondément sur la vie intérieure des âmes; il ne nous apprend guère sur l'évolution morale des masses que ce qui est impliqué par le simple fait de son existence et de ses progrès ou de ses pertes. Il est un peu comme une admirable langue savante, ou plutôt comme le style arrêté d'une période classique; le mouvement d'idées et de passions contemporain ne peut pas y imprimer de traces bien visibles. Le protestantisme est divers, multiple et changeant; c'est une grave infériorité dogmatique. Il y gagne toutefois d'être un indicateur très sensible de l'esprit public. Ses sectes en formation et en déformation perpétuelle, ressemblent, non pas à une langue classique, mais les unes, à des patois vivaces, qui s'acheminent lentement vers la dignité littéraire, d'autres, à des dialectes obscurs et qui demeureront tout locaux, d'autres, à des argots tout artificiels, les derniers destinés à se désagréger rapidement, ceux-là, au contraire, à prendre corps par la croissance même de l'âme et de l'esprit modernes, qui s'y peignent sous leurs aspects divers et comme en leurs âges successifs. On y saisit en plein ce travail d'assimilation et de désassimilation qui est la vie. Je n'en retiendrai d'ailleurs, selon mon propos, que ce qui peut servir à éclairer quelques vues très générales sur le sujet.

*
* *

Le premier point à bien dégager, c'est que la religion ne doit pas être considérée seule. Elle ne fait qu'un, en un sens, avec quatre autres départements de l'ordre spéculatif : la philosophie, la science, la poésie et l'art, dont l'objet commun est l'absolu. On peut les comparer à plusieurs rameaux divergents, qui sortiraient de boutures distinctes, entées sur le même tronc et nourries de la même sève. Cette sève peut être abondante ou rare et la frondaison de toutes les branches s'en ressentir. Lorsque toutes, ou au moins le plus grand nombre, ont leur pleine croissance, la circulation commune crée entre elles un air de famille, et le port, la floraison de chacune s'enrichissent de caractères empruntés à ses voisines. Si l'une d'elles ou plusieurs s'étiolent, les sucs nourriciers refluent en partie vers les autres et les font d'autant plus grossir et s'étendre. Mais, en ce cas, l'arbre souffre et la végétation perd en coloration et en élan ce qu'elle a pu gagner en ampleur pâle et retombante. Aux États-Unis s'est rencontré ce cas singulier que toutes ont subi un arrêt de croissance, la religion exceptée, et que celle-ci a fourni un développement immense en largeur et en surface, mais terre à terre et sans essor.

Pour juger sainement et rapporter à leur vraie cause les caractères de la conception américaine de l'au delà, sous ses différentes formes, il faut d'abord considérer les instruments, c'est-à-dire les hommes fournis pour l'élaborer ou la recevoir.

Leurs origines ethniques, les circonstances de leur premier établissement ne doivent pas être négligées. Ce sont des faits de grande conséquence. Les colons, surtout au commencement, appartenaient presque tous à l'active et laborieuse race anglo-saxonne. Les plus anciens, ceux qui ont les premiers donné le ton, étaient des gens qui avaient pu avoir des raisons différentes pour quitter leur pays natal, mais qui tous avaient eu l'énergie nécessaire pour le quitter et se jeter dans l'inconnu. Produit d'une sélection douloureuse, qui avait d'abord éliminé les faibles et les indécis, ils faisaient presque tous partie de commu-

(1) *Le Correspondant* du 10 avril 1890, témoin non suspect, reconnaît que, par les conversions, le catholicisme n'augmente pas, il diminue. M. Bodley, l'un des admirateurs les plus décidés de l'œuvre accomplie par l'Église romaine aux États-Unis, montre que, de 1840 à 1850, le catholicisme a dû perdre environ un million de fidèles par l'apostasie.

nions chrétiennes persécutées. Pour le plus grand nombre, le motif de l'expatriation avait été de se soustraire à des vexations odieuses, pour beaucoup de sauver leur âme, pour quelques-uns — but plus positif et aspiration plus haute — de fonder et de propager, dans l'immensité du continent nouveau, une Église et une société selon la parole de Dieu. Leur foi était pour eux comme un trésor disputé qu'ils s'étaient vus tout près de perdre; ils y tenaient d'autant plus qu'ils avaient plus sacrifié pour le conserver. Ils la concevaient comme la patrie idéale d'où ils n'avaient pas voulu se laisser bannir. Elle leur faisait un sol natal, une terre des aïeux, de ces solitudes nouvelles à leurs yeux et à tous leurs sens. Quoi d'étonnant que la conception religieuse ait occupé tout l'horizon de leur esprit, à ce point qu'elle a mis sa marque sur toutes les parties de leur première organisation politique et que la société des citoyens ne s'est pas distinguée d'abord de la communauté des fidèles? En somme, les immigrants du XVIIe siècle étaient, dans toute la force des deux termes, des hommes d'action et des hommes de foi. L'aventurier et le dévot se rencontrèrent ainsi et mélangèrent leurs qualités spécifiques dans un type fortement trempé qui se transmit en se multipliant aux sociétés politiques issues des premiers colons.

Voilà les qualités les plus générales; essayons de distinguer les variétés qui se dessinent sur ce fond.

Les hommes de la période coloniale peuvent être ramenés à plusieurs types différents par l'origine, le genre de vie, les idées maîtresses et le degré de culture. Le plus considérable, celui qui a le plus contribué à donner le ton, est celui qui caractérise encore aujourd'hui toute la région du Nord-Est, la Nouvelle-Angleterre et ses dépendances. Ici les qualités de l'homme d'action et de l'homme de foi se développèrent avec force par la lutte quotidienne contre un climat inclément (1) et un sol ingrat. L'hiver, la terre était couverte de plusieurs pieds de neige; l'été, elle ne produisait guère que des céréales. Gagner rudement sa subsistance, adorer librement son Dieu, ces deux désirs remplissaient en entier les âmes et les vies. Presque tous les colons s'étaient faits agriculteurs (2); ils étaient propriétaires de leurs exploitations, généralement peu étendues (3), et ils y travaillaient de leurs mains avec leurs fils. Point d'esclaves. Les instruments aratoires étaient des plus simples : la faucille suppléait à la faux absente. Du blé, les bois de leurs forêts, étaient leurs seules matières d'échange; cela ne suffisait pas pour les enrichir. Les hommes pressés de gagner faisaient la traite des nègres pour le Sud ou la contrebande avec les îles, seuls commerces de transport lucratifs. L'industrie n'existait pas. A la fin du XVIIIe siècle, il y avait une extrême disette de monnaie; elle était tout entière étrangère et le titre en était différent d'une colonie à l'autre. Cela marque bien l'état de barbarie économique. Aussi, point de grandes fortunes; le fait, attesté maintes fois pendant la période coloniale, sera signalé de nouveau jusque vers 1840 (1). On se figure aisément le genre de vie de ces petits fermiers propriétaires, leur journée de dur labeur, récompensée par un bien-être que leur eussent envié les paysans de l'Europe, les longues et lasses veillées d'hiver dans leurs maisons coupées l'une de l'autre par la neige. La lecture occupait en partie ces heures de séquestration. Le devoir et le désir de lire la Bible avaient suscité partout des écoles élémentaires; les enfants y apprenaient le *New England primer*. Ce petit livre, catéchisme autant que rudiment, rédigé dans une assemblée de cent vingt ministres, contenait le *Credo* et des prières, de petites hymnes ou des chansons religieuses en vers brefs, des paradigmes empruntés aux livres saints ou au jargon théologique, des exhortations morales en style dévot et, à la fin, le dialogue entre le Christ, la jeunesse et le diable (2). Aucune notion n'entrait dans ces jeunes cerveaux sans être marquée d'une empreinte chrétienne. Beaucoup d'hommes ne s'avançaient guère au delà de ce point de départ. Plusieurs allaient plus loin par leur propre effort et connaissaient des récits de voyages, des pamphlets politiques, des classiques élémentaires et les œuvres de certains moralistes, Addison surtout, dont ils raisonnaient bien. De Fielding, de Richardson et généralement de la littérature romanesque, ils n'avaient pas lu une seule ligne. En somme, si l'instruction élémentaire et moyenne n'était nulle part plus répandue, la haute instruction, l'éducation savante de l'esprit, faisaient absolument défaut. Les établissements dénommés Universités et collèges ne dépassaient pas, si ce n'est par certaines préparations professionnelles, ce que nous appellerions aujourd'hui la limite supérieure du degré secondaire; ils restaient même sensiblement en deçà. Cet état de choses s'est maintenu assez avant dans le siècle, et les hautes études en Amérique ne remontent guère à plus de cinquante ans.

Parmi ces hommes et cette société, des lois intolé-

(1) Le froid et le chaud sont et surtout étaient excessifs. C'est, dit Nichols, parlant du New-Hampshire, une combinaison de Madras et de la Nouvelle-Zemble.

(2) En 1797, ceux-ci étaient aux autres professions comme 100 est à 11.

(3) Le partage égal *ab intestat*, secondé par les mœurs, prévenait la concentration des propriétés. Il y a exception pour Rhode-Island.

(1) Burke, qui connaissait admirablement la vie américaine, doutait qu'il y eût deux personnes, soit en Connecticut, soit en Massachussetts, en état de dépenser 1000 livres par an hors de leur résidence. — Vers 1820, dans le New-Hampshire, un homme possédant 2000 livres en biens fonds, passait pour riche. 8000 ou 10 000 livres étaient une grande fortune. Ce niveau n'était guère atteint que par des marchands ou des hommes de loi.

(NICHOLS N.-H.)

(2) Douze mots de six syllabes sont donnés pour apprendre à épeler. Cinq d'entre eux sont : Abomination, édification, humiliation, mortification, purification.

rantes, qui allèrent s'adoucissant pendant tout le XVIIIe siècle, interdirent longtemps le séjour ou les droits civiques aux libertins et aux membres des sectes chrétiennes réputées moins pures. Elles durent détourner en partie le courant de l'émigration et contribuèrent à conserver un et homogène le noyau puritain des premiers jours. La théocratie commence par faire des sociétés très vigoureuses et d'un lien très serré, qui s'énervent lentement ensuite par la servitude d'une conformité banale et par l'hypocrisie d'une croyance imposée. Faut-il croire que le régime de tolérance établi de très bonne heure à Rhode-Island n'a pas été étranger à la démoralisation publique et privée qui s'y fit voir à l'époque de la Révolution (1), et que si Baltimore, avec son théâtre, et même Philadelphie, la ville des quakers, eurent alors la réputation d'être des villes de plaisir et de dissipation, cela tient en partie aux effets de la liberté religieuse proclamée dès l'origine par Penn et par le propriétaire catholique du Maryland. Peut-être, comme aux industries naissantes, un peu de *protection* et même de *prohibition* est-elle nécessaire aux consciences incertaines et mal assises d'une société en formation. En ce cas, la Nouvelle-Angleterre a eu cette fortune que la tolérance n'y a pas été introduite trop tôt, et qu'elle l'a été par la gradation la plus propre, sinon à conserver la vivacité et la spontanéité de la foi dans les esprits, du moins à maintenir la vigueur de la discipline dans les mœurs. L'intolérance de la loi n'a désarmé que lorsque l'intolérance de l'opinion, fortifiée par l'habitude et tournée en instinct, s'est trouvée en état de la suppléer. Et, trait bien significatif, cette haute et rigide tenue morale une fois contractée a pu durer par sa propre consistance, se passer de l'appui du dogme étroit et dur dont elle procédait, comme elle se passait des sanctions d'une législation théocratique, et se concilier avec l'unitarisme et l'arminianisme qui, maîtres un moment d'une grande partie des Églises de Boston, ont détendu pour jamais l'arc trop bandé de la doctrine confessionnelle.

Les immigrants que le XVIIIe et surtout le XIXe siècle versèrent sur ces mêmes rivages obéissaient en général à des mobiles moins élevés que les premiers colons, et il est à peu près exact de dire que chaque génération d'arrivants s'est trouvée inférieure moralement et intellectuellement à la précédente. Mais, pendant nombre d'années, ce fret humain fut relativement peu abondant. Jusque vers 1840, les moyens de navigation ne se prêtaient pas à des transports sur une grande échelle (1). La population dut donc s'accroître en immense majorité par les naissances sur place et se confirmer dans son caractère originel par l'hérédité et l'éducation. Les nouveaux venus, que leur vaisseau amenait à Boston ou à New-Haven, se trouvaient jetés un à un ou en petit nombre dans un milieu singulièrement énergique de sabbatariens aux formes austères, qui bien vite les cernait, se saisissait d'eux, les marquait de son empreinte. Bornés, ignorants, c'était une raison de plus pour qu'ils ne fussent pas en état de résister à l'assimilation. Ceux qui poussaient vers l'Ouest, dans la partie nord du grand territoire qu'on appelait alors le *North-Western territory*, ou qui y arrivaient de New-York par Albany et Troy, y retrouvaient des communautés essaimées de la Nouvelle-Angleterre ou y étaient rejoints par elles. La même action s'exerçait là sur eux avec les mêmes effets. Après une génération, ils étaient fondus dans la masse et en avaient pris le ton général. La seule différence est que, par le mélange, le niveau intellectuel moyen se trouvait abaissé et que le nerf moral trop tendu des premiers occupants se relâchait un peu.

Tous les observateurs sont d'accord pour signaler, dans le milieu originel, l'énorme pression que l'opinion exerçait sur les consciences. Chez des hommes pourvus d'une instruction moyenne, cette pression est à la fois plus sentie que dans une société moins éclairée, et moins facile à vaincre que dans une société armée des ressources d'une haute culture. Tout conspirait donc à conserver intact le type de ce petit fermier infatué, qui tenait pour une abomination de lire un roman, de voir une pièce de théâtre, d'aller au bal, de faire une plaisanterie, de chanter une chanson comique, de monter à cheval ou de faire cuire son dîner le dimanche, de faire un présent le jour de Noël (2). Le sermon dominical était l'événement de la semaine. Des réunions et des colloques fréquents avaient lieu, où l'on discutait avec passion les questions de morale et de dogme. Comme le plus simple Écossais du XVIIIe siècle, le moindre petit propriétaire du Massachusets

(1) « Le nouvel établissement (V. *Gleanings from the judicial History of R. I. quoted by W. S. Foster*) devint un refuge, non seulement pour les consciences molestées, mais pour les excentricités incommodes. Des aventuriers pleins d'une ardeur inquiète, rebelles à toute contrainte, des hommes à penchants vicieux, chassés de leurs anciennes résidences, y cherchaient une patrie plus indulgente. » Les écoles étaient dans un état très misérable et en arrière de plus de cent ans sur celles du Massachusetts.

(1) Aux environs de 1800, l'immigration paraît avoir été très faible. En 1790, on compte 10 000 immigrants (Cooper); en 1804 et 1805, 4000 (Blodgett). Les lois des pays européens visent à décourager l'émigration. Entre 1790 et 1810, la population ayant passé de 3 200 000 à 6 050 000, on ne peut compter dans ce nombre que 120 000 colons et 60 000 personnes issues d'eux. D'autre part, d'après Humboldt et Blodgett, il y aurait deux naissances pour un décès; d'après Franklin, deux mariages sur cent individus, et huit enfants par chaque mariage, dont moitié parvient à l'âge viril. D'après Beaujour, il n'y a pas de limite à la reproduction, « les enfants couvrent le sol comme les insectes répandus dans les champs, un jour d'été ».

(2) Un écrivain avait fait un livre où il mettait en scène une famille qui, après une semaine laborieuse, assistait le dimanche matin au service divin, puis faisait dans l'après-midi une promenade sur l'eau. Du reste, la journée se passait même sur l'eau, en conversations religieuses. L'idée de cette promenade en bateau le dimanche parut tellement choquante à l'éditeur, juge intéressé et clairvoyant du public, qu'il exigea et obtint de l'auteur de la retrancher.

et du Connecticut avait de la vocation et de l'aptitude pour ces controverses et y prenait plaisir. Le doute, l'essai de révolte contre l'étroit *Credo* puritain étaient rares, et si un jour la foi semblait avoir faibli, il suffisait de la parole ardente d'un Jonathan Edwards pour la ranimer et la faire passer rapidement d'une âme à l'autre; elles étaient prédisposées à en subir la contagion, à en retrouver dans leurs plis le germe réparateur.

A l'époque de la Révolution, c'est-à-dire à la fin du dernier siècle, la Nouvelle-Angleterre, que l'on comparait alors à l'Écosse, pour les mœurs intolérantes et le décorum minutieux qui avaient survécu à son organisation théocratique, était la plus peuplée des provinces américaines, relativement à son étendue : elle contenait le tiers de la population totale. C'était aussi celle où les hommes étaient le plus éclairés, progressifs, le plus curieux et capables d'agir sur les autres. Eux seuls avaient colonisé tout le Nord-Ouest. Les statisticiens signalent, de 1790 à 1800, un exode de la Nouvelle-Angleterre dans l'Ouest et au Sud. Il avait commencé plus tôt. Vers 1661, on les avait vus paraître à New-York entre les Hollandais et les Huguenots, occuper tous les emplois importants et faire succéder la langue anglaise au français, comme l'une des langues des actes publics. Un peu plus tard, ils arrivent dans le Delaware et le Maryland, puis dans la Caroline du Nord, où ils s'établissent près du cap Fear. Entre temps, ils concourent avec des éléments arrivés directement du nord de l'Irlande, de Grande-Bretagne, de Hollande, de Suède, et d'Allemagne, à constituer les denses communautés presbytériennes de Pensylvanie et de la Virginie de l'Ouest, et ils en deviennent l'élite dirigeante. Il est constant que, dans cette dernière colonie, ils avaient fini par réduire au tiers de la population la clientèle de l'Église épiscopale. Quand Cincinnati grandira sur les bords de l'Ohio, ce sera par leurs mains et grâce à leur industrie. La célèbre compagnie de l'Ohio, organisée en Massachusetts, était formée en grande partie de citoyens de cet État. Ils sont partout : à l'ouest, au sud; à chaque pas, les chercheurs retrouvent leurs traces. C'est par ce mouvement de concentration d'abord, puis d'expansion, que dans toute la région de l'Est et du Nord-Ouest un vigoureux christianisme de réfugiés, issu des germes extraordinairement vivaces semés au XVIIe siècle, a pu se perpétuer à l'état de forte suggestion héréditaire, ramener et soumettre à sa norme toute l'activité supérieure de l'esprit, développer largement et en même temps retenir en deçà des périls d'une haute culture un admirable système d'instruction populaire, et propager enfin, hors de sa sphère originelle, sa vue étroite et basse, tenace et forte des choses. Il l'a propagée, on l'a vu, parmi les populations du Centre et même du Sud, moins cohérentes, et condamnées par leur manque total d'instruction et de lumières à subir l'ascendant d'une supériorité d'abord toute relative. On ne saurait surestimer le poids dont a pesé le solide noyau religieux de la Nouvelle-Angleterre dans les destinées morales de la race.

*
* *

Au Sud, l'élément réfugié avait eu sa représentation la plus noble et la plus accréditée dans les planteurs virginiens, issus en grande partie des cavaliers émigrés au temps de la Révolution de 1648. Ils étaient restés fidèles à l'organisation et aux rites de l'Église établie. Ils dominaient aisément les autres classes. A côté d'eux s'étaient multipliées, comme je l'ai dit, des communautés presbytériennes, où s'étaient plus ou moins fondus les congrégationalistes issus de la Nouvelle-Angleterre. Plus bas, les descendants des *convicts* qui avaient été les premiers colons virginiens, de pauvres sans industrie et des gentlemen ruinés, formaient la classe assez misérable des petits blancs; le système des substitutions (*entails*) laissait retomber à ce niveau les fils puînés des grandes familles et surtout leur postérité. Ils se conduisaient en déclassés, et croyant plus noble de se refuser à tout travail, vivaient dans l'indigence et la brutalité.

Dans l'ensemble, les colonies du Sud étaient extrêmement florissantes. L'abondance et la valeur des productions propres à l'échange engendraient la richesse. Il paraît qu'en 1760, le commerce de la Virginie et du Maryland seuls excédait de plus d'un tiers les exportations réunies de la Nouvelle-Angleterre, de New-York et de la Pensylvanie. Mais les facilités et les loisirs que donne la fortune ne profitaient guère à la civilisation matérielle et morale des Virginiens. Les planteurs, qui formaient la tête de cette société opulente, vivaient isolés les uns des autres au centre d'immenses domaines, et n'avaient de commerce quotidien qu'avec leurs esclaves. Point de petits propriétaires dont les habitations fussent en vue et à portée l'une de l'autre. Le tabac, le coton, le sucre épuisent le sol : on n'avait pour le féconder ni les engrais de ferme, ni les déjections des grandes villes. Il fallait donc laisser successivement en jachères, pendant vingt ans et plus, les terrains appauvris. Cela n'était possible que sur d'immenses domaines. Les *latifundia* étaient pour ainsi dire dans la force des choses. (Voy. *The old South and the New*, par Kelley). Au reste, en 1800, il n'y avait pas plus d'un dixième du territoire virginien occupé. Des déserts séparaient donc les résidences des grands propriétaires. Point d'industrie; tous les objets manufacturés venaient d'Europe, même, le croirait-on, les ustensiles de bois. Sans industrie, point de villes. Les rares groupes d'habitations qu'on appelait de ce nom mériteraient à peine aujourd'hui celui de village. A la fin du XVIIe siècle, la capitale, Jamestown, ne comptait que dix-huit maisons. Par quel miracle une cohésion morale quelconque aurait-elle pu se produire dans cette société clairsemée? L'intolérance de la loi en matière

religieuse qui, au Nord et à l'Est, avait engendré l'unité, restait ici lettre morte et sans effet. Le clergé de l'Église privilégiée se composait de planteurs qui, en se chargeant du ministère sacré, ne visaient qu'à grossir leur revenu et négligeaient absolument leurs ouailles (1). En 1833, aucun évêque virginien n'avait jamais franchi les Alleghanies, bien que deux diocèses s'étendissent à l'Ouest sur de vastes régions. Il y avait les paroissiens qui demeuraient à cinquante milles de leur église. Comment leur imputer à crime d'accepter le secours religieux que le zèle aventureux des sectes dissidentes mettait à leur portée? Où étaient d'ailleurs les innombrables agents de surveillance et d'exécution qu'il aurait fallu pour rendre effectives les sanctions pénales, sur cette immense surface où chacun vivait isolé et ignoré des autres. En résumé, aucun esprit public intense et en travail, aucune vie spirituelle active et en progrès, aucune discipline morale ne pouvaient exister dans une population à ce point disséminée.

De l'esclavage était né le mépris du travail. Les grands propriétaires vivaient dans l'oisiveté une grande partie du jour; le sport seul les en faisait sortir. Les fils de gentlemen, qui ne pouvaient pas faire leur éducation en Angleterre, n'avaient de ressource que le médiocre collège de William et Mary ou bien des précepteurs particuliers qui, faute de mieux, étaient pris trop souvent parmi les convicts. Leur ignorance était extrême. C'était la condition de tout le Sud. Les Carolines n'avaient, à elles deux, pas plus de cinq écoles à la fin de la période royale. L'Alabama, le Mississipi, le Missouri, n'en avaient encore aucune en 1830. La Virginie était un peu mieux pourvue. Au temps de Noah Webster, les instructions données au représentant du Maryland par ses commettants étaient, pour les trois quarts, signées d'une croix. Jusqu'en 1766, la Virginie n'eut qu'une seule imprimerie, entièrement sous la main du gouverneur. En 1749, il n'y avait à New-York qu'une seule boutique de libraire; il n'y en avait aucune en Virginie, en Maryland et dans les deux Carolines. Le Connecticut avait à lui seul autant de journaux que tous les États au sud de la Pensylvanie.

Dans cette sorte de vide intellectuel, les hommes n'entendaient plus que la voix de leurs instincts. L'isolement, le manque de lumière, le pouvoir arbitraire sur les esclaves, la lutte aux frontières avec les Indiens avaient développé chez eux une sorte d'individualisme violent et farouche qui produisait, en masse, des demi-barbares, à l'état d'exception, des hommes supérieurs, aptes et exercés à commander, pénétrés d'une sorte de conscience naïve de leur droit à être pris pour chefs (1). Même vers 1840, les enfants considéraient le courage physique comme le plus noble attribut de l'humanité, le travail manuel comme un déshonneur, l'homicide comme un accident assez ordinaire, la générosité comme plus importante que la justice, et l'humiliation aux yeux des hommes comme le plus intolérable des maux (2). On adoptait des mœurs turbulentes et cavalières pour éviter l'imputation de lâcheté; on se livrait à des dépenses excessives pour éviter l'imputation d'indigence. Il faut se représenter l'existence d'alors, en Virginie et dans les provinces plus méridionales, comme une sorte de vie de château qui ressuscitait un moyen âge sans chevalerie et sans troubadours, mais où la servitude de la glèbe, l'hospitalité facile, le luxe étalé, l'oisiveté des longs jours qu'entrecoupaient seuls des duels, des rixes brutales, des jeux et des paris, des combats de coqs, des chasses au gibier ou à l'Indien, rappelaient les mœurs d'un pays de Marche dans l'Europe du XIIIe siècle. Le colon s'y rapprochait à grand train du sauvage.

*
* *

Entre ces deux types très consistants, très caractérisés du Nord et du Sud, un type plus étroit et plus pauvre florissait dans les ports et dans les villes d'entrepôt. Il avait été engendré par l'immense et rapide développement commercial de ces provinces. Le négociant de New-York, prodigieusement ignorant, l'industriel de Pensylvanie, un peu plus éclairé, étaient possédés l'un et l'autre de la fièvre du gain. Le dollar brillait à leurs yeux comme un Saint-Sacrement dans l'ostensoir; tout le reste pâlissait alentour. Nous rencontrons ici, avec étonnement, une espèce qui n'a pas disparu de la société américaine. Elle est représentée sous sa forme extrême par des hommes qui, après avoir retranché les vaines paroles et réduit la sociabilité à de secs

(1) Voici comment un dignitaire de l'Église épiscopale, le révérend Mc'Connell, décrit les mœurs du clergé dans le Sud avant la Révolution : « Les membres du clergé eux-mêmes étaient presque tous des planteurs qui chassaient, jouaient aux cartes, buvaient du punch ou du vin des Canaries, et pour qui les mariages, les baptêmes, les funérailles étaient autant d'occasions d'orgies. Tel vociférait contre son marguillier au moment de la sainte communion : « Holà! Georges, le pain n'est pas bon pour les chiens! » Tel autre se battait en duel dans le cimetière attenant à l'église. Un autre, robuste gaillard, rossait les membres de la fabrique l'un après l'autre, et, le dimanche suivant, les prêchait sur ce texte : « Et j'ai lutté avec eux, je les ai maudits, j'ai frappé certains d'entre eux et leur ai arraché les cheveux. » Un autre encore dînait tous les dimanches avec son principal paroissien, et, le soir, on le rapportait chez lui complètement ivre, attaché dans sa chaise. »

(1) Lorsque les conditions ambiantes sont éminemment propres à tremper le caractère, il n'en faut pas plus pour assurer la formation d'une élite dirigeante. Il se trouve toujours quelques hommes richement doués, en qui l'intelligence, soutenue et poussée par une volonté énergique, fait or de tout ce qu'elle trouve à sa portée, se passe au besoin d'un enseignement organisé, d'une culture méthodique, et nous surprend par la vigueur, l'aisance, l'originalité de son libre développement. Voilà le secret du légitime et long empire exercé par les Virginiens aux États-Unis.

(2) Même aujourd'hui, dans certaines parties du Kentucky, le préjugé, favorable à des duels atroces, témoigne d'un sentiment de l'honneur qui prend une forme presque sauvage.

rapports d'affaires (1), ne prennent pas même la peine et le temps de se créer un *home;* ils s'établissent dans des sortes de pensions bourgeoises où ils ne rentrent que pour manger précipitamment et dormir; leurs femmes y vivent entre elles tout le jour dans la promiscuité banale et susurrante d'un parloir commun. Quant aux enfants, livrés à eux-mêmes et jetés au milieu d'un monde de rencontre, ils ne sont plus protégés par l'enceinte de la famille et subissent dès le bas âge les influences les plus suspectes. Ils vont à l'école seuls, en reviennent seuls et font d'ailleurs ce qui leur plaît. Ils ne reçoivent de leurs parents aucune direction morale ou intellectuelle sérieuse; leur éducation est toute publique et virile avant le temps. Ils passent sans transition des jeux de l'enfance à une vue positive de la vie, à un travail aride; la période ingénue, l'adolescence morale n'existe pas. (Jacquemont.) Plus tard, le même négociant aura une maison ou une villa somptueuse; mais il n'y vivra pas autrement; elle ne sera toujours pour lui qu'un sujet d'ostentation et un abri pour la nuit. Ne pas perdre un des moments ou un des mouvements qui peuvent produire un effet utile, c'est ici la règle d'action suprême et presque unique (2); aucun autre intérêt ne prévaut contre elle. Et notez que, dans cette course au lucre, les hommes apprennent à goûter l'effort pour acquérir plus que ses fruits mêmes, et l'émotion du jeu plus que le gain, en sorte que plus d'un exagère ses dépenses et même dissiperait volontiers sa fortune pour avoir le plaisir de la refaire. Le nombre énorme des faillites (3) témoigne de l'excès auquel est portée la passion d'entreprendre et de gagner. L'espèce de complicité morale qu'elle trouve dans les esprits se marque dans l'indulgence de la loi, dans l'empressement des créanciers à passer leur déconvenue par profits et pertes, dans le sans-gêne et l'arrogance du failli et dans la rareté extrême des remboursements.

*
* *

Un dernier type est celui du *settler*, du pionnier. Dès avant 1800, les États de l'Est voyaient avec inquiétude leurs jeunes gens les plus énergiques les quitter et s'enfoncer dans le désert, par exemple dans le Kentucky et le Tennessee. Aux immenses dangers de l'entreprise, les États désertés ajoutaient par vengeance des difficultés de toute nature. Cela ne décourageait pas le *settler*; un instinct irrésistible le poussait à l'Ouest, toujours plus à l'Ouest, jusqu'à ce qu'il eût été scalpé par quelque Indien, que la mauvaise nourriture, la faim, les intempéries l'eussent obligé à rebrousser chemin ou que la fièvre maligne l'eût emporté. Les liens sociaux étaient-ils pour lui des chaînes d'un poids intolérable? On le croirait à voir la frénésie avec laquelle il s'efforçait de les secouer, de les rompre, de fuir au large dès qu'ils tendaient à se nouer de nouveau autour de lui. Visiblement, vivre seul était à ses yeux la seule manière de vivre libre. A peine avait-il créé une petite exploitation, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût vendue pour aller plus avant dans la forêt. L'acquéreur y ajoutait un peu, puis faisait de même. Alors survenaient les fondateurs de villages qui, dès qu'ils voyaient plus de dix maisons construites, ne respiraient plus librement et poussaient plus loin (1). Les voyageurs dans la « Genesee Valley » racontaient qu'il n'y avait là personne qui n'eût changé six fois de demeure. On se figure sans peine ce type d'hommes dont on peut à peine dire qu'ils formaient une société : ce n'étaient que des individus incultes, énergiques, tout nature, tout à l'action. L'opinion n'avait pas d'empire sur eux; l'idée de la loi ou même d'une règle leur était étrangère. On les retrouve aujourd'hui plus nombreux et encore moins recommandables dans ces *settlers* des territoires du Far-West, dans ces *rowdies* énergiques que pousse en avant un indomptable besoin de liberté plus encore que la passion du lucre. Il y en a trop maintenant pour qu'aucun reste bien longtemps isolé : un milieu social se forme autour d'eux la loi a les moyens de les suivre et de les rejoindre, grâce aux chemins de fer; elle les menace de ses sanctions; mais leur grossier public leur tient à honneur de la défier et de s'y soustraire. En 1870, M. de Hubner admirait leur nombre, leur entrain, la séduction qu'exerce sur eux l'incertain, malgré les chances de faim, de froid, de maladie et de mort. Les Américains, s'écrie-t-il, sont des nomades. L'audace, ce qu'on appelle la *sharpness*, est leur vertu la plus appréciée, parce que, dans cette lutte contre la nature vierge, c'est celle qui est en effet la plus utile à eux et aux autres. L'individu, comprimé ailleurs par les nécessités et les convenances sociales, les domine ici et *se pose* dans une sorte d'inconscience morale habituelle, que traversent çà et là de brusques éclairs.

*
* *

Résumons ces rapides esquisses, en repassant au noir

(1) Nulle part, disait Jacquemont, il n'y a plus d'esprit d'association et moins d'esprit de société; les conversations sont insipides : l'*humour* anglais même fait défaut. « Cela vient, en partie, de l'ignorance, et l'ignorance est l'effet de la fièvre du gain. » Chacun, dans sa direction particulière, apprend juste ce qui lui est nécessaire pour exercer tellement quellement sa profession et gagner de l'argent; il n'apprend rien au delà ».

(2) Toute cette société, dit Jacquemont, est fortement tendue à la poursuite du gain.

(3) Un ecclésiastique d'une ville commerciale déclare à miss Martineau que, depuis qu'il réside là, il a vu faire faillite à tous les chefs de famille de sa congrégation. Pour un très grand nombre, la faillite est déguisée; elle prend la forme d'un arrangement avec les créanciers; on se retrouve riche et honoré et on ne s'inquiète à aucun degré de liquider le passé.

(1) Voir *History of the Valley of Virginia de Samuel Kercheval* (1833), p. 401.

seulement les traits essentiels et tirons-en quelques conséquences.

Il faut distinguer d'abord les populations relativement agglomérées et fixes de la masse éparse et mouvante qui occupe et défriche les solitudes de l'Ouest. Celle-ci n'est qu'ignorance et ténèbres; le milieu humain trop raréfié n'a pas d'action sur chacun de ses membres; ils subissent presque uniquement la pression du milieu physique. L'opinion, le décorum, la légalité, la tradition sont ici sans force. L'homme aux prises avec la nature recommence la société en partant d'un individualisme sauvage ou grossier. Les populations fixes groupées, soit dans la Nouvelle-Angleterre, soit ailleurs sous son influence, se présentent dans des conditions toutes différentes. Elles atteignent très généralement le niveau le plus élevé de l'enseignement primaire; presque personne ne dépasse ce niveau. L'extrême diffusion de l'instruction moyenne, l'absence de toute haute culture, enracinent l'impression que tout homme en vaut un autre, et cette égalité a pour corollaire la souveraineté légitime de la majorité, le droit divin de l'opinion régnante. Il n'y a pas de crédit ouvert, comme en Europe, à l'esprit supérieur, créateur d'idées originales et qui essaye de les faire prévaloir; la prévention est contre lui. Il y a dans la haute culture une vertu dissolvante qui est l'agent le plus énergique du progrès. Cette vertu ne se fait pas sentir ici, car la haute culture est absente. Les idées reçues ne rencontrent rien qui tende ou qui soit de force à miner leur autorité : elles règnent sans opposition et un terrorisme instinctif s'exerce d'un individu à l'autre pour les maintenir. Miss Martineau en a donné plus d'un exemple; elle a signalé la façon comique dont on se garde d'exprimer le premier une opinion : « Le culte de l'opinion régnante, dit-elle encore, a certainement le pas sur celui de la richesse. » Au reste tous les observateurs sont d'accord pour reconnaître que nulle part l'originalité n'est plus rare qu'aux États-Unis et que tout conspire à l'empêcher de se produire : « Toutes les existences sont jetées dans le même moule; les hommes de ce pays naîtraient fort inégaux de facultés que tout l'ensemble des mœurs tendrait à les rapprocher. Des caractères forts ne pourraient se développer librement ni se produire, soumis à ces règles uniformes de vie... Quel milieu insupportable et qui de nous voudrait y vivre? » (Jacquemont.) C'est la conclusion commune de tous les observateurs. Tocqueville la résume d'un mot digne de l'airain : « Cette démocratie a spiritualisé la violence. »

On n'imagine rien de plus extrême que la timidité, le misonéisme ou plutôt le phobonéisme (crainte de l'inconnu) de ces hommes à demi éclairés, si ce n'est la précipitation aveugle avec laquelle ils se pousseront l'un l'autre, tête baissée, dans une voie nouvelle, dès qu'ils auront lieu de croire que l'opinion se déplace dans cette direction. Autant ils sont rebelles aux supériorités qu'elle ne consacre pas encore, autant ils se montrent bruyamment serviles pour celles qui ont su détacher et entraîner quelques âmes moins pusillanimes que les autres et donner l'idée que le courant ira désormais dans leur sens. Tout cela vient, au fond, de ce qu'il n'y a pas de principe intérieur de mouvement ni de résistance engendré par la réflexion appliquée à des notions positives un peu élevées. Aussi la loi d'inertie qui gouverne les corps s'applique ici aux esprits. Ils ne bougent que si du dehors une force les sollicite; ils ne s'arrêtent ni ne se détournent, une fois poussés dans un sens, que si une autre force extérieure les arrête (1).

E. Boutmy.

(*A suivre.*)

AU REVOIR!...

Nouvelle (2).

II.

La déchirure inconsciente qui s'était faite, depuis une minute environ, dans les sentiments de Jaubert, lui permit de répondre avec un sang-froid qui le surprit lui-même. Il ressentait une sorte de sympathie singulière pour *cette femme* qui était tout à l'heure *sa femme*, la chair de sa chair, qui restait encore une femme intéressante et très jolie; mais il venait de découvrir confusément que sa destinée à lui serait concevable encore, séparée de cette autre destinée. Il reprit donc, avec la facilité d'élocution d'un personnage de théâtre :

— Je te ferai remarquer, ma chérie, qu'un tel langage a de quoi surprendre. Il est étrange que tu me parles avec cette solennité, pour la première fois depuis notre mariage, dans une chambre garnie et à l'occasion d'une maladie sans gravité...

Il continua cependant, en jouant avec l'éventail qu'il avait saisi sur le lit :

— Quant à ce que tu attends de moi, puisque tu t'es frappée ainsi sans raison, cela doit avoir trait à certaines dispositions... enfin aux choses religieuses, sans doute. C'est là-dessus qu'a pu porter, quelquefois, le seul désaccord entre nous. Et il va sans dire que tout ce que tu peux souhaiter à ce sujet te sera accordé, avec la déférence que les époux se doivent mutuellement. Cependant je ne vois pas ce que ton préambule singulier avait à faire ici.

— Tu as eu de la peine? reprit la malade en tous-

(1) Le monde religieux, dit un excellent observateur — on pourrait dire plus généralement le monde moral — est sous un aspect une inquisition, sous une autre une tour de Babel.

(2) Voy. le dernier numéro.

sant; je ne voulais pas t'en faire... Mais quand même, tu comprends, je ne pouvais pas ne pas te dire... Je ne pouvais pas mentir plus longtemps à toi et à moi-même... Tu dois me pardonner; pénible ou non, cela devait être ainsi... Mais ce n'est pas de ton pardon qu'il s'agit à présent... Il s'agit de quelque chose de plus grand, qui ne dépend pas de toi... Ceci que je t'ai avoué... un peu péniblement, tu comprends bien, doit... te garantir que je t'ouvre... en ce moment... la vérité dernière de ma vie... Donne-moi la main, veux-tu?... Non, non, pas de baiser! la main, c'est mieux... entre amis.

Son mari lui prit la main, et elle continua, les yeux fixés sur l'angle de la chambre, les sourcils plissés, parlant nettement, avec effort:

— La seule personne que j'aie cru... me ressembler tout à fait... je l'ai peu connue, tu sais?

Jaubert eut un tressaillement brusque des épaules; son regard s'assombrit, et il reprit avec raideur:

— Vous voulez parler encore de cet officier... de M. Servan? Je ne l'attendais pas ici!

Marthe ne sembla pas remarquer ce changement dans le ton de son mari:

— Non, ne lâche pas ainsi ma main, dit-elle; ce serait injuste... Ce que je veux dire n'a dépendu ni de toi ni de moi... Pour ce qui a dépendu de moi, je ne te dis rien; alors il n'y a rien... Autrement, je ne serais pas ici.

Elle avait ressaisi la main de Jaubert et la tenait fermement dans sa main brûlante et tremblante. Il tourna les yeux vers elle et il aperçut, sa toilette de nuit étant entr'ouverte autour du cou, la blanche attache de l'épaule et la naissance de la poitrine, qui palpitait violemment, comme le cœur d'un oiseau qu'on serre dans la main. Cette vue donna à Jaubert une sensation amère:

— Quand je pense, murmura-t-il, que dans ces huit années, lorsque vous étiez près de moi tendrement...

Elle l'interrompit:

— Ce qui est à toi est à toi!

Il se souvint de la dignité de son rôle, et continua:

— Du moins vous pourrez me rendre cette justice que je vous ai toujours entourée d'égards, que jamais je n'ai cherché à lire une des lettres que vous receviez, ni à contrôler celles que vous écriviez. Vous avez été parfaitement libre et respectée.

— Sans cela, je ne me croirais pas obligée — elle s'arrêta pour tousser — obligée à te dire ce que je te dis à présent.

— Mais où veux-tu en venir? Que me demandes-tu? interrogea vivement Jaubert, presque calmé par la satisfaction d'avoir inspiré à une femme cette estime assez haute.

Elle dit, du même ton net et calme:

— Je te demande de me laisser revoir une fois la personne dont je te parle.

Il dégagea brusquement sa main de la petite main frissonnante, et, s'éloignant du lit, il marcha dans la chambre avec violence:

— Voilà ce que vous vouliez? Et cette pensée vous occupe depuis huit ans! Et je ne l'ai pas soupçonné! Eh bien, je ne veux pas! je ne veux pas!... Pourquoi donc m'imposerais-je cette douleur et cette humiliation? Pour vous peut-être, après l'affront que vous me faites?... Et cet étranger, je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens à présent. Je le hais! entendez ce mot, et choisissez entre deux personnes dont l'une vous a tout donné et l'autre ne vous est rien!... Rien: du moins, je l'espère!... Vous avez entendu? Je le hais!... Cela doit vous suffire... Ah! vous avez vraiment la mémoire fidèle! Car j'avoue qu'à moi il me serait sorti de la tête, si vous ne m'en aviez parlé déjà plusieurs fois, cet officier qui faisait si piètre figure. Eh bien, voyons; supposons qu'il vienne, qu'il soit ici: qu'est-ce que vous avez à lui dire?

Jaubert s'était arrêté en face du lit, à quelque distance, les bras croisés. La voix douce reprit, entrecoupée et indistincte:

— Je suis lasse; la fièvre... augmente... Rends-moi de la quinine... là, sur la cheminée...

Il resta hésitant une seconde, regardant autour de lui si quelqu'un d'autre pouvait répondre à cet appel; puis, se voyant seul avec la malade, il fut saisi de pitié pour cette femme jolie et sans aide; par une habitude de tendresse, il prit le remède et, s'approchant de Marthe, il le lui donna, avec un peu d'eau et d'eau-de-vie. En soutenant son dos, il la sentit défaillante entre ses bras. Elle ne toussait plus; le mal s'enfonçait dans les parties profondes: elle commençait à étouffer.

Quand elle se sentit tenue ainsi par son mari, elle ressaisit convulsivement cette main et la posa sur ses yeux brûlants:

— Tu vois, murmura-t-elle, je ne peux pas pleurer... Je ne peux pas, mais... ce n'est pas faute de peine...

Jaubert, effrayé cette fois, plus encore qu'affligé, ne pouvait parler. Le bruit de la respiration de sa femme remplissait toute la chambre, semblait le souffle unique et l'âme ramassée de toutes ces choses, luttant seule contre la mort et le silence. La respiration s'interrompait, le silence et la mort avaient le dessus un instant; puis le mouvement reprenait avec la vie.

Dehors, le bruit des voitures continuait dans la rue. Cet écoulement de vie étrangère et indifférente à deux pas d'eux glaça ce cœur d'homme. Il trébucha sur le tapis en soutenant Marthe. Et, tout d'un coup, sans savoir comment cela se fit, *il se sentit deux*: deux êtres très faibles, perdus ensemble au milieu du monde, ne devant manquer à personne s'ils ne se manquaient pas l'un à l'autre. Un sentiment nouveau l'envahit, un sentiment, non plus d'amour ou de désir, mais fraternel. Il se sentit près de pleurer.

— Tiens! dit contre son oreille la voix sifflante, déjà changée, prends!

Et la petite main fiévreuse ayant fouillé sous l'oreiller et saisi le portefeuille noir, caché au plus profond, le tendit. Jaubert, avec un peu d'étonnement, le prit.

En ce moment on frappa à la porte. C'était le jeune médecin, atteint de scrupules, qui revenait s'informer des nouvelles. Il entra, ausculta Mme Jaubert, s'établit auprès d'elle quelque temps, envoya chercher un vésicatoire, ayant trouvé « le point », dit-il; puis, pour ne pas attendre, il posa tout de suite quelques ventouses avec des verres à boire qu'on monta de l'office. Il conseilla de faire venir un médecin considérable, à cause de la responsabilité — par exemple le professeur Prétet — et il se retira sans bruit.

Soulagée un peu par ces premiers remèdes, Marthe reposa; on la vit s'assoupir; ses paupières délicates s'abaissèrent sur le globe ardent des yeux.

Jaubert demanda le dictionnaire des adresses pour voir où demeurait le professeur Prétet. Il se sentait plus à son aise d'avoir quelque chose à faire, quelque chose qui était un devoir. C'était la conscience de ce dernier ordre de préoccupations qui à son insu le réconfortait, l'élevait un peu jusqu'à la sérénité. Il prit donc son paletot sur une chaise, en glissant dans la poche, par distraction, le portefeuille noir oublié sur la table.

Mme Jaubert était étendue toute calme; elle murmura sans presque ouvrir les lèvres et d'une voix immatérielle qui avait une douceur de flûte :

— Tu ne perds pas de temps, n'est-ce pas?... Il faut y aller... Je m'en vais de tes bras, vois-tu... Si je te demandais de chercher un prêtre, tu irais bien... C'est un peu la même chose... Mais tu n'as pas voulu que j'aie un confesseur... dès le lendemain de notre mariage... Voilà : c'est un peu fort ce que je te demande... c'est digne de toi... Tout à l'heure, cela te paraissait étonnant... Vois-tu bien, une fois... que la question de vie ou de mort s'est posée... on ne considère plus les choses de même... tout est renversé... tout ce qui est vrai devient de marbre... le reste n'existe plus... Il ne faut pas oublier ça... Tu assisteras, tu resteras tout le temps... tout le temps que je le verrai... Cela sera bien ainsi.

Et elle sourit, en essayant de lever une main, comme pour dessiner une perspective souriante.

Jaubert fronça le sourcil. Il s'était imaginé d'abord qu'elle voulait parler du médecin; puis il comprit à quoi elle pensait toujours. Comme il tenait le dictionnaire des adresses, il trouva d'abord celle du professeur Prétet, boulevard Saint-Germain; ensuite, à moitié conscient, il en chercha une autre : « M. H. Servan, chef d'escadron d'artillerie, attaché à la place de Paris, 118, rue de l'Université. »

Elle tâcha de parler encore, toujours étendue, les yeux à demi fermés; mais elle s'embrouilla, elle articulait mal, on ne l'entendait plus. Bientôt elle délira tout à fait :

— La voiture va vite, vite... bredouillait-elle.

Et d'une voix pure, mais trop faible et faussée comme un cristal cassé, elle chanta des fragments de phrases musicales, des lambeaux de l'*Alceste* de Gluck : *Divinités du Styx!... Non, ce n'est pas un sacrifice, non, ce n'est pas un sacrifice... de mourir... pour ce qu'on aime!...*

Son mari, bouleversé, la regardait indécis, n'osant pas la quitter une heure. Cependant il eut le sang-froid de commander qu'on ramenât le jeune médecin pour veiller; il établit deux personnes de service au chevet, et, content de lui-même, sans savoir encore pourquoi, il se décida à partir. Auparavant, il se mit, presque malgré lui, à genoux devant le lit, baisa la petite main pendante qui ne le reconnut pas, se releva, et descendit rapidement.

Dans la rue, il trouva tout de suite un fiacre. Il pouvait être neuf heures et demie du soir.

— Vite, vite! dit-il au cocher.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

Jaubert hésita une seconde, puis il dit, sans émotion apparente, comme s'il lui fallait seulement se rappeler un chiffre :

— 118, rue de l'Université! Allez vite!

III.

Jaubert était troublé, il n'était pas malheureux. Pourtant sa femme se mourait peut-être, pourtant elle venait de l'humilier, de le blesser, d'ébranler le bonheur tranquille, le bonheur acquis des années précédentes, par un aveu imprévu comme la foudre; elle l'obligeait encore à une démarche inouïe; mais, malgré tout, du milieu même de ces motifs de tristesse, quelque chose s'élevait de puissamment consolateur : il se sentait agir librement et en dehors des habitudes d'une existence égoïste, il se sentait vivre davantage : il ne pouvait donc être malheureux... Chaque tour de roue le rapprochait d'un moment difficile à passer, et qui, tout de même, donnait à sa vie présente un intérêt passionné. Il chantait entre ses dents et rentrait avec satisfaction sa barbe dans le col de son paletot... Subitement, il se rappela que quelque chose qui le touchait de très près n'allait pas bien... Quoi? il ne pouvait le fixer tout de suite, et pour éviter d'approfondir cette cause de chagrin, il s'absorba dans le spectacle qu'offrait la rue... Des gens passaient dans les deux sens avec précipitation; les lumières clignaient comme des yeux fatigués... A la fuite de tous ces êtres, il eut ce sentiment que le temps s'écoulait; chaque seconde lui sembla marquée par le tic-tac d'une montre, et ce tic-tac se confondait avec le battement accéléré du pouls de sa femme, qu'il n'entendait plus, mais qu'il savait

pouvoir être entendu quelque part, dans une chambre perdue de ce grand Paris et connue de lui... Sa femme, le seul de tous ces êtres vivants avec qui il eût des souvenirs communs... Elle lui devenait chère, maintenant qu'il s'imposait quelque chose de pénible pour elle... Il pressa le cocher...

Tout à coup, comme il cherchait des gants dans sa poche, sa main rencontra le portefeuille noir de Mme Jaubert : il le tira distraitement et l'ouvrit... Il distingua la blancheur d'un papier. Une angoisse le saisit : c'était un coup brusque; ses réflexions et son commencement d'ouverture de cœur s'arrêtèrent net. Il se sentit trembler d'une colère impuissante et douloureuse. Une grande fleur séchée, une fleur de glaïeul tomba en même temps sur ses genoux; il la ramassa et la replaça dans le portefeuille de sa main tremblante. Le papier était plié et noué d'un ruban noir. Il l'ouvrit vivement en dénouant le ruban : c'était une lettre; il se pencha pour la déchiffrer. Cependant la voiture marchait toujours, et il ne pouvait lire qu'à la clarté fugitive des réverbères qui tout de suite passaient. C'était une nuit traversée d'éclairs. Un mot, deux mots s'illuminaient, puis rentraient dans l'ombre; le mystère de sa destinée était là cependant, entrecoupé comme des paroles d'oracle, se montrant, puis fuyant aussitôt sa vue : il fallait le saisir, coûte que coûte... Serait-il mieux de refermer la page terrible, de ne pas la regarder? Il n'était plus temps. Il fallait savoir, puisqu'on ne peut se résigner à ignorer que dans l'espoir de l'oubli, et que désormais, tant qu'on devait vivre, l'oubli était impossible.

Ces mots, qui finissaient la lettre, parurent les premiers :

« *Au revoir!... A plus tard! Au revoir, s'il y a un revoir!*

« H. S. »

L'écriture était nette, et cependant un peu défaillante vers la fin. Quelques lignes plus haut (la lettre n'avait qu'une page), René Jaubert lut, par fragments détachés : « *Cela vaut mieux peut-être... ainsi... oui... Vous obéir...* » Puis, d'une seule venue : *Il faut nous endormir maintenant; toute cette vie est un rêve; vous avez raison. Attendons le réveil; ce n'est pas bien long... Jusque-là, beaucoup de bonté et d'indulgence! Nous en avons tous deux, mais puissions-nous persévérer; la fermeté est ce qui nous manque quelquefois. Je n'oublierai pas votre exemple; je tâcherai de gagner de vous revoir. Il ne faut pas craindre les petites choses que la destinée nous réserve particulièrement, puisqu'elles sont pour nous le sacrifice. Vivons séparés, seulement unis, malgré l'absence, dans un amour commun pour tout ce qui mérite d'être aimé sur terre. Ainsi nous pourrons nous retrouver, nous reconnaître...* » Et ici venait la dernière ligne : « *Au revoir!* »

Les passions qui bouleversèrent Jaubert étaient de toute nature : colère, amour presque blessé à mort, angoisse à la pensée que son déshonneur avait été possible, honte, étonnement, regret de ce qui aurait pu être, haine, désespoir, tout cela ensemble, et par-dessus tout l'insupportable sentiment de sa propre exclusion : nul compte n'était tenu de lui; il était dépossédé, non seulement de sa place dans le cœur de sa femme, mais de toute place dans la vie, car au reste des hommes il était bien plus étranger encore : « Et moi! et moi! » criait désespérément tout son être, sans qu'il ouvrît la bouche; tout serait donc revenu au même s'il n'était pas né. Et il ne se découvrait plus de raison suffisante de continuer à vivre, sa personne vacillait comme une herbe fauchée au ras du sol. Un tel état n'est pas tolérable. Il serrait les poings avec une impatience d'agir, de frapper, de prouver victorieusement son existence aux autres et à lui-même. Prouver son existence, oui, c'est ce qu'il fallait d'abord; on verrait après.

Cependant la voiture marchait, l'emportant vers l'homme qui avait écrit la lettre. Car cet homme était vivant, il allait le voir.

Il n'y put tenir. Ayant refermé le portefeuille, il se pencha à la fenêtre et cria au cocher :

— Mettez-moi d'abord au boulevard Saint-Germain!

En effet, il était plus que jamais à propos de voir le grand médecin, de le ramener, de faire ainsi œuvre de protecteur et de maître, ce qui n'appartenait qu'à lui seul. Le docteur Prétet était à table encore; il fit entrer Jaubert, fut frappé de son émotion, qu'il interpréta dans le sens d'une extrême inquiétude. Il lui promit d'aller voir la malade le lendemain de très bonne heure; c'était tout ce qu'il pouvait faire; puis il le congédia, ayant ordonné, pour attendre, une potion calmante à l'opium.

En descendant l'escalier, Jaubert se dit qu'il avait accompli tout son devoir; il se sentit irréprochable, et cela réveilla en lui la conscience des torts d'autrui. La femme pour laquelle il venait de prendre cette peine l'avait trahi en somme; il devait châtier les coupables... châtier ou bien pardonner, mais d'une façon supérieure, écrasante; car seulement ainsi il pourrait prouver son existence, ce qui était le grand point. Sa colère s'était tournée en indignation. Il cria au cocher :

— Cette fois, rue de l'Université!

Devant la maison où il descendit, beaucoup de voitures étaient arrêtées. On le fit monter au troisième étage. Le cœur lui battait. Il se rappelait M. Servan assez vaguement, ne lui ayant presque jamais parlé autrefois et ne l'ayant pas revu depuis que ce dernier avait quitté la garnison de Laval pour revenir à Paris, il y avait huit ans. Mais Jaubert était sûr de lui; n'avait-il pas la lettre?

Une musique le frappa, une musique de danse. Quand il fut au troisième, il vit, par les portes grandes ouvertes, l'appartement plein de monde. Des figures animées, des visions rapides dans de claires étoffes en-

volées glissaient et tournoyaient sous des lustres et entre des girandoles. De jeunes officiers en gants blancs se tenaient sur le palier, appuyés au chambranle de la porte, et causaient. Jaubert, le col du paletot relevé, s'approcha d'eux, demandant d'une voix brève si M. Servan n'habitait pas la maison. Un officier roux, au dolman bleu de ciel, se tourna vers lui :

— Oui, monsieur, répondit-il, vous êtes chez le commandant et Mme Servan; mais si vous avez à leur parler, vous tombez mal : ils sont en plein bal, comme vous voyez.

— Ah !

Et tandis que Jaubert réfléchissait, l'officier renoua sa conversation interrompue.

Ainsi il était marié ? Et, de plus, il donnait des bals, il s'amusait ?... Jaubert se sentit aussitôt rentré en possession de sa femme. Que Marthe trouvât ou non en lui tout ce qu'elle rêvait, du moins elle n'avait plus au monde que lui. Cette pensée le soulagea sur-le-champ.

Il compara rapidement en son esprit la chambre froide et muette de la rue des Moines, où à cette heure même sa femme était étendue tristement, ses cheveux noirs répandus sur l'oreiller — et ce salon chaud de vie et de mouvement, papillotant de lumières, où des valseurs passaient en bruissant. C'étaient deux coins du monde isolés, sans aucun lien. Et Jaubert fut satisfait par cette vision de deux destinées séparées et qui s'ignorent l'une l'autre. Il était chimérique que, les vies étant à ce point éloignées, les âmes fussent unies. Et d'ailleurs Servan s'était marié... Il avait, lui aussi, comme Jaubert, transigé avec les à peu près de l'existence terrestre; il était devenu son semblable... L'histoire de la lettre et de la prière de Marthe n'était qu'un rêve.

Un domestique avait remarqué cet étranger au paletot fermé; il avait été avertir les maîtres de maison. Dans l'encadrement de la porte, Henri Servan parut.

Jaubert le reconnut, quoiqu'il fût changé. Sa moustache était un peu grise; il penchait la tête en avant et levait les yeux, en sorte que son regard passait pardessus ses lunettes légères et sans monture; il était pâle, il avait l'air fatigué et ébloui par le trop de lumières, comme s'il venait de lire longtemps. Il considéra Jaubert une minute et le reconnut aussi, car il rougit légèrement. Les yeux d'un homme qu'on n'a pas vu depuis longtemps semblent vous regarder du fond du passé et vous juger. Tous deux se détournèrent.

— Vous voyez, ici on danse! dit Servan avec un sourire timide en montrant les salons remplis de monde. Évidemment il voulait dire autre chose et ne le pouvait.

Jaubert prit avantage de cette timidité. D'ailleurs l'idée que Servan était marié lui avait rendu sa force.

— Il faut que je vous parle, dit-il avec netteté. Veuillez m'emmener quelque part où nous serons seuls.

— C'est très difficile. Tout est envahi. Venez par ici, pourtant; on y est plus tranquille.

Et, soulevant une portière, il l'introduisit dans un petit cabinet de travail orné de bibliothèques et de crédences, où des messieurs jouaient aux cartes. Les feux rouges des bougies sous les abat-jour éclairaient les tables et le bas des visages aux lèvres serrées; les fronts des joueurs ainsi que la profondeur de la chambre étaient enveloppés d'une égale pénombre douce; quelques mots rares s'échappaient de ces lèvres serrées, en même temps que les mains faisaient le geste automatique de jeter une carte et de ramasser la levée. Une odeur légère de tabac turc et de maroquin flottait dans l'air; on entendait tinter en sourdine les pièces d'argent sur les tapis.

Passant le second, Jaubert remarqua qu'il était un peu plus grand que Servan, et il en éprouva une seconde de plaisir. Il le suivit dans un coin ombreux du cabinet, et, refusant de s'asseoir, il lui parla avec une rudesse contenue, pendant qu'un peu plus loin les joueurs dialoguaient brièvement au milieu de la fumée des cigarettes.

— Je n'ai que quelques minutes à vous entretenir, monsieur; une grave préoccupation me rappelle chez moi, ou plutôt à l'hôtel où je loge. Si je me suis décidé à quitter le chevet d'une malade...

Il s'arrêta pour juger de l'effet de ce mot, s'attendant à être interrompu; mais le commandant se tenait le front dans la main, sa tête était baissée, comme alourdie de souvenirs ou de tristesse. Il garda le silence.

— ... D'une malade très menacée, continua Jaubert, c'est que je me suis chargé pour vous d'une commission urgente.

Servan l'enveloppa d'un long regard, afin de pénétrer sa pensée. Jaubert crut s'apercevoir qu'il était inquiet, et d'un ton brusque il reprit :

— Mme Jaubert a le désir de vous revoir. C'est un caprice de malade, et je l'ai autorisé. Il me plaît qu'elle apprenne de vous votre mariage et l'état prospère de votre santé... Je n'ai pas à me mêler, quant à moi, de certains enfantillages indignes de l'attention d'un homme sérieux, qui se sont passés entre elle et vous. Je vous prie de croire que j'y attache peu d'importance... Mme Jaubert, qui avait perdu sa mère de bonne heure, a été élevée par un père très bizarre, et il lui en reste quelque chose. Je veille sur elle parce que c'est mon devoir, mais je ne laisserai croire à aucun homme qu'il m'ait alarmé dans ma dignité d'époux. C'est afin de vous convaincre de ma sécurité parfaite que je suis ici. Vous m'entendez bien ?... S'il vous plaît de vous rendre au désir de cette enfant malade, je ne m'y opposerai pas. Vous êtes trop oublieux des réalités de la vie, monsieur, pour me donner ombrage...

— Monsieur, répondit lentement Servan, qu'est-ce qui vous donne le droit, après huit ans d'absence et

d'oubli, de vous présenter chez moi ainsi, tout d'un coup, pour me dire des paroles blessantes?

— Ce qui m'en donne le droit, vous le demandez? reprit Jaubert avec un petit rire sec... Oh! il est étrange en effet que j'intervienne dans une correspondance qu'on entretient avec ma femme...

Il tira de sa poche le portefeuille noir et l'ouvrit. Servan reconnut la petite lettre jaunie et froissée.

La fumée des cigarettes formait un brouillard bleu dans la chambre; la musique des danses y pénétrait sourdement et soudain devint très distincte. La portière s'était écartée et un tourbillon de danseurs, riant, les joues roses, les yeux brillants, au milieu du tulle blanc semé d'étoiles et de la mousseline aérienne, envahit la calme retraite. La farandole ondula entre les tables des joueurs inquiets. Un jeune homme aux cheveux noirs, qui la conduisait, s'arrêta une seconde devant Servan, le salua, invitant par son exemple tous ceux qui le suivaient à faire de même; et ce fut une série de saluts précipités, les uns sur les autres, et de révérences de toutes les robes bruissantes, tout de suite envolées, avec de petites fusées de rires... Puis le piétinement pressé s'éloigna très vite, ondula encore une minute et disparut. Ce ne fut qu'un souffle; la portière retomba, étouffant le bruit...

Servan rassemblait ses souvenirs avec effort et s'interrogeait. Jaubert jouissait de lui laisser entendre que Marthe l'avait trahi.

— Voulez-vous, oui ou non, me suivre? reprit-il; le temps presse et il faut que je prenne congé de vous. Je dois retourner au chevet de ma femme, où est ma place.

— Vous ne m'intimidez pas du tout, dit le commandant, mais vous me troublez... Je sens bien que vous n'êtes pas dans la vérité. Vous faites intervenir ici la jalousie mal à propos... Une seule chose doit nous occuper, vous et moi : le salut d'une personne qui vous est chère et dont je me souviens avec une amitié très grande... Est-elle en danger de... de vous quitter?

— J'ai fait mon devoir, sachez-le; j'ai été chercher un grand médecin; il viendra demain matin. Et nous saurons à quoi nous en tenir. Ce soir elle n'est pas bien.

— C'est que, voyez-vous, tout change, quand la question de vie ou de mort s'est posée. Alors tout est remis à sa place.

Jaubert se souvint que Marthe lui avait dit le même mot une heure avant. Cette rencontre le fit tressaillir comme le toucher d'une pointe de couteau. Il ne dit rien, et Servan continua, en regardant à terre droit devant lui :

— Un grand nombre de choses deviennent indifférentes et un peu puériles aux yeux de ceux qui s'en vont... Je sais cela; j'ai vu mourir ma mère, que j'aimais à comparer à Mme Jaubert — elle lui ressemblait de voix, de manières — eh bien, toutes les fois que je suis tenté de me mettre en colère, comme tout à l'heure en vous écoutant, je me moque de moi-même, à la pensée que dans quelques années tout ceci nous laissera bien tranquilles, tranquilles comme ma mère l'est à présent... Je ne vous en veux donc pas; j'irai où vous me priez d'aller... Pensez-vous que la pauvre amie soit un peu réconfortée de me voir?... Je me souviens de son courage. Retournez auprès d'elle, monsieur. Je prends un manteau et je vous suis.

Jaubert se sentit de nouveau exclu et dépossédé de sa place, humilié et blessé, comme lorsqu'il avait lu la lettre dans la voiture. Sa colère lui revint, mais cette fois l'insaisissable rival était devant lui. Il posa la main sur le bras de Servan :

— Savez-vous le mal que vous avez fait avec toutes ces idées de l'autre monde? Vous avez brisé irrémédiablement ma vie. J'étais heureux et tranquille avant vous; sans vous je le serais encore...

A ce moment une autre main, très légère, se posa sur l'autre épaule de Servan. C'était une jeune femme aux cheveux blonds frisés tout autour du front. Son corsage, tout de dentelles, laissait voir ses épaules; elle riait et levait la lèvre supérieure en parlant:

— Eh bien, Henri, dit-elle, voilà une demi-heure qu'on ne t'a vu! Quel maître de maison tu fais! Il faut que toute seule je sois monsieur et madame. Viens au moins entendre la personne qui va chanter... J'ai peur qu'elle ne chante pas l'*Alceste* de Gluck, la seule chose que tu aimes. Mais il faut l'entendre tout de même : tu n'as jamais entendu chanter si faux!... Mais c'est une amie des Montgascon... Fais cela pour moi!...

En achevant ces mots, la jeune femme jetait un regard interrogateur sur l'étranger en paletot qui retenait si longtemps son mari. « Ce doit être un huissier, pensait-elle; il a une figure d'homme de loi. » Et cette idée la fit sourire intérieurement; elle mordit le bout de son éventail, en se retournant vers quelques jeunes figures curieuses qui apparaissaient entre les portières, épiant l'effet de l'ambassade : elle leur fit un petit signe, en pesant sur un seul pied, comme une danseuse qui va s'élancer.

— Ma chère Mary, je dois sortir, lui dit son mari.

— Comment?

— Il le faut! Une heure seulement... Gaston fera les honneurs avec toi.

— Quel original, toujours! s'écria la jeune femme, contrariée.

— Il le faut. Tu as bien confiance en moi, n'est-ce pas? Voici quelqu'un qui vient me chercher de la part *d'un ancien ami* très malade. Tu comprends, il le faut. Rappelle-toi ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas tout à fait autant.

En prononçant ces mots : « Un ancien ami, » Henri avait rougi. Sa femme le remarqua et se mordit la lèvre.

— Je ne me rappelle qu'une chose, c'est que tu es

le plus capricieux et le plus maussade des hommes que je connaisse. Tu n'es pas de mise dans le monde, répliqua-t-elle avec une pointe de colère véritable, et elle s'éloigna en donnant un coup sec de son éventail sur une bibliothèque.

Jaubert se retira aussitôt, en ayant laissé l'adresse du petit hôtel des Batignolles.

Servan prit sa capote d'officier et descendit l'escalier un moment après.

Du salon plein de monde, il arrivait jusqu'à lui de petits rires, des bruits de conversations très gaies, puis le son décroissant du piano qui préludait.

PAUL DESJARDINS.

(*A suivre.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

En réimprimant *la Physiologie de l'amour moderne* (1), qui a charmé les lecteurs de la *Vie parisienne*, et en l'offrant au grand public, M. Paul Bourget l'a fait précéder d'une préface un peu embarrassée, qui va de l'apologie timide au demi-désaveu. Beaucoup de passages, par trop folâtres, des premières « méditations », ont été adoucis ; la partie sentimentale a pris le dessus sur la partie sensuelle. Et puis, si vous n'êtes pas content, prenez-vous à Claude Larcher : un brave garçon, mais bien raseur avec sa Colette ! Loin de rejeter ce faux nez littéraire, ce déguisement de l'avant-dernier carnaval, M. Paul Bourget s'abrite plus que jamais derrière une personnalité factice. Comme Claude Larcher lui-même met sur le dos de son domestique Ferdinand les mots de troisième classe ou impute à Raymond Casal les « à peu près » dont il rougit, ainsi M. Paul Bourget passe au compte de Claude Larcher ce qu'il y a de plus scabreux dans sa philosophie de la fête parisienne. Il a l'air d'offrir l'amant de Colette en victime propitiatoire à ses nouveaux amis en l'honneur desquels il a déjà coupé sa queue. Car il l'a coupée : impossible de douter sur ce point d'histoire contemporaine. D'où ces deux problèmes qui s'imposent :

1° Une queue coupée peut-elle repousser ?

2° Une queue coupée peut-elle s'organiser et vivre de sa vie propre ?

Dans sa crainte d'être confondu avec ce Claude Larcher qui envoie, du fond de la tombe, des polissonneries au journal de Marcelin, M. Paul Bourget s'est laissé induire jusqu'à lâcher un brin de profession de foi. Il se donne à nous pour un écrivain « chrétien d'inspiration et de pensée, sinon de pratique ».

Il faut tenir compte de cette déclaration, mais il n'en faut pas tenir trop de compte. Il serait inexact d'affirmer que Larcher n'est pas Bourget; il serait injuste de dire que Larcher est tout Bourget. En réalité il est une des têtes de l'hydre, un des « moi » dont la juxtaposition forme le premier moraliste, chrétien ou non, de notre époque, un des nombreux Pauls Bourgets qui se sont révélés à nous depuis quinze ans.

Dans la personnalité collective, que représente Claude Larcher et comment le définir ? Ici un mort vient à mon secours. Je lis à la page 88 que le célèbre auteur dramatique Émile A. (Augier, évidemment !), apprenant que les amis de Paul B. (pas besoin d'être grand clerc pour reconnaître l'auteur de *Mensonges* et de *Cruelle énigme!*) cherchaient à obtenir pour lui un prix de l'Académie, s'écria plaisamment : « Un prix à B... mais vous ne connaissez pas ce garçon, c'est un cochon triste ! »

Un cochon triste ! Le mot est souverainement injuste si on l'applique au Bourget total, mais il va comme un gant à ce Bourget partiel qu'on appelle Claude Larcher. Ne vous arrêtez pas, je vous en supplie, à la brutalité outrageuse de l'expression. Rien ne me serait plus facile que d'y substituer vingt périphrases fleuries qui voudraient dire absolument la même chose et qui passeraient comme une cuillerée de sirop. Mais le « cochon triste » est précieux par sa vigueur et sa précision. Lorsque Larcher intitule son œuvre « Physiologie de l'amour », par là même et par cela seul il justifie le substantif. Lorsqu'il fait de cette œuvre un corollaire de la loi, froidement atroce, de Nysten qui voit dans l'amour une manifestation de l'instinct destructeur, il justifie l'adjectif. C'est parce qu'il est un cochon triste que Claude Larcher exprime les sentiments d'une très grande partie de sa génération. En effet, le cochon triste n'est pas un homme, c'est un genre, c'est un « état d'âme », c'est l'étape actuelle que fournit la Pensée française (avec un grand P, je vous prie !), régie, comme chacun sait, dans son évolution par les lois de Darwin. Claude Larcher, c'est tout simplement Pascal qui fait la noce.

Voilà pour la genèse du livre. Deux mots, maintenant, sur le livre lui-même.

Il a été écrit d'après un plan rigoureux. Il se compose de vingt-deux méditations, qui peuvent se ramener à quatre groupes principaux que j'indiquerai comme suit : 1° l'homme; 2° la femme; 3° le bilan de l'amour; 4° l'art de rompre. Comme on voit, l'auteur a suivi l'ordre chronologique, au lieu de synthétiser et de systématiser son sujet, ce qui eût été assommant, je m'empresse de le reconnaître. En somme, c'est aussi éloigné que possible d'être une théorie de l'amour. C'est une série d'observations sur l'amour, admirablement classées et présentées dans la langue libre, familière et pittoresque du « fumoir ». Car, vous le savez, ce n'est plus au salon que nous avons de l'esprit et des idées. Le tout est constellé de mots-diamants, dont la

(1) *Physiologie de l'amour moderne*, par Paul Bourget. — A. Lemerre.

profusion est telle qu'il en reste, comme j'ai dit, pour Ferdinand, le domestique de Larcher : d'un mot cru il « finit » la philosophie de son maître, comme il finit sa bouteille de sauterne, d'une seule lampée goulue. Il y a des historiettes, les unes pas plus longues qu'une nouvelle à la main, les autres qui sont de petits romans concentrés, des ébauches, d'une maëstria saisissante, négligemment jetées à travers le récit. Voir, page 330, la navrante aventure de Mme de S...

Quelquefois ce sont des réminiscences personnelles, des silhouettes de journalistes et d'écrivains, si bien campées, si finies en trois ou quatre touches! Entre autres, un Barbey d'Aurevilly qui est étonnant de vérité et d'insolence. Claude Larcher croit avoir été le disciple de ce de Maistre romantique et crapuleux, qui trouvait dans le catholicisme « un balcon d'où il pouvait cracher de haut sur le peuple ». Je parlais, l'autre samedi, de ceux qui sortent voltairiens de l'église; Barbey, lui, eût fait brûler vingt mille hérétiques lorsqu'il sortait du Cirque, non pas du Cirque romain où les chrétiens étaient livrés aux bêtes, mais du Cirque des Champs-Élysées, où l'on voyait une malheureuse en maillot chair qui sautillait sur un fil de fer. *Omnia enarrant gloriam Dei*, même les jambes d'Oceana!...

A recueillir soigneusement les indications de géographie mondaine, nécessaires pour tracer l'itinéraire du flirt, qui a remplacé la carte du Tendre. Ici, les définitions abondent, toutes ingénieuses, jolies, suggestives : « Le flirt, c'est le péché des honnêtes femmes et l'honnêteté des pécheresses... Le flirt, c'est la tranche de caviar servie avec une tasse de thé. La grignoter n'est pas plus manger que flirter n'est aimer. » Oui, c'est l'apéritif, et, pour employer une autre comparaison, c'est l'acte II de la comédie amoureuse, celui qui doit être « bourré de traits d'esprit ». Mais les gens qui se couchent tôt s'en vont après le second acte et ne voient pas les autres où la comédie tourne au drame. Que de jeunes gens aujourd'hui, soit mollesse, soit prudence, vont porter à une fille le désir né près d'une femme du monde et passent ainsi du flirt à la débauche en sautant par-dessus l'amour!

De toutes les pages du livre, celle qui répond le mieux au titre est peut-être celle qui montre l'homme moderne, au lieu d'obéir au simple instinct du sexe, obligé d'avoir recours à une idée, pour obtenir l'excitation nécessaire. Nous naissons blasés, et si le cerveau ne s'en mêlait, ni le cœur ni même les sens ne nous conduiraient seuls à l'amour. Voilà pourquoi nous sommes des « cérébraux », et là gît le secret de cette contradiction monstrueuse qui étonnera les penseurs naïfs : une corruption idéaliste.

On suit d'étape en étape le brillant causeur, mais lorsqu'on arrive avec lui à la vingt et unième méditation, patatras! tout s'écroule.

Larcher est malade, réfugié dans les montagnes d'Auvergne. Il ne sent plus l'asphalte sous ses pieds : c'est un autre homme. Décidément l'amour, ce n'était pas ça, l'amour c'est une tout autre chose, comme en fait foi l'histoire d'Auguste Dupuis. Tout cet échafaudage de subtilités et d'aphorismes, d'inductions et de déductions, de passion et de libertinage, de plaisanteries et de dialectique, cette tour Eiffel construite avec des toiles d'araignée, la voilà à bas, disparue comme un rêve! D'un coup de pied l'auteur l'a rejetée dans le néant.

Donc, encore une fois, il ne nous reste pas de doctrine nouvelle sur l'amour, mais il reste un livre, vrai répertoire de sagesse mondaine, l'*Ecclésiaste* du boulevardier. Pendant dix ans, tous les pauvres d'esprit, tous les voleurs de mots et d'idées, tous les pierrots du journalisme, viendront y marauder, de jour et de nuit, et s'engraisseront des miettes de Bourget. Plus tard, bien plus tard, du temps que les bêtes parleront de nouveau, après quelques siècles de silence partiel, quand l'homme qui descend du singe sera tout près d'y retourner, ou lorsqu'un coup de balai, venu on ne sait d'où, aura nettoyé la terre de toutes les civilisations actuelles, on cherchera dans *la Physiologie de l'amour moderne* la pensée des philosophes qui assistaient à l'élégante agonie de notre société et qui en notaient les râles avec une savante et consciencieuse curiosité.

*
* *

La Conquête du Paradis (1), voilà un bien joli titre et qui ouvre à l'imagination tout un horizon de divins enchantements! C'est assez l'usage que les livres démentent les promesses des titres, mais ce n'est pas ici le cas, et je ne crois pas qu'un seul lecteur de Mme Judith Gautier se plaigne, en fermant le volume, d'avoir été attiré dans un piège.

Sachez d'abord vers quel paradis on nous conduit. Il s'agit de l'Inde, non point de l'Inde moderne, sillonnée par les chemins de fer, inondée de bibles, plantée de réverbères, peuplée de majors alcooliques et de missionnaires wesleyens, et où les jeunes brahmanes sont admis à passer une espèce de baccalauréat presque aussi ridicule que le nôtre. C'est l'Inde de 1746, dans sa délicieuse et splendide décadence, l'Inde des fakirs et des bayadères, l'Inde énigmatique et attirante, rêvant des rêves monstrueux dans son sommeil de trente siècles, enfin l'Inde que faillit nous donner, il y a cent cinquante ans, le génie de Dupleix. Mme Judith Gautier nous a conté cette brillante aventure sans lendemain. Elle nous a montré nos braves soldats conquérant, à grands coups d'épée, ce paradis que nous ne sûmes garder qu'une heure.

Mais il y a un paradis dans le paradis; c'est l'amour de la reine Ourvaci. Je connaissais déjà une autre

(1) *La Conquête du Paradis*, par Mme Judith Gautier. — A. Colin.

Ourvaci, la gracieuse et touchante Apsara qui est l'héroïne d'un beau drame sanscrit et dont la tendresse élève un mortel aux honneurs divins. La sœur que Mme Judith Gautier vient de lui donner est, de tout point, digne d'elle. L'homme auquel elle livre son cœur avec la moitié de son trône peut se vanter d'avoir atteint, sinon dépassé, les bornes de la félicité humaine.

Si je ne voyais dans *la Conquête du Paradis* qu'un roman historique, je serais peut-être tenté de faire à l'auteur deux ou trois petites querelles de pédant. J'essayerais de lui prouver qu'elle s'est montrée bien sévère pour La Bourdonnais en accueillant les calomnies, non prouvées, qui le déshonorent, à côté des faits, trop réels, qui le condamnent; j'oserais même encore soutenir que ces faits eux-mêmes, s'ils étaient interprétés d'autre façon, pourraient encore s'expliquer sans gâter irrémédiablement un grand caractère; que Dupleix, à son tour, le héros de Mme Gautier, ne se tirerait pas sans dommage de la contre-épreuve, de ce que les Anglais appellent la *cross-examination;* qu'enfin le dernier mot n'est pas dit sur la rivalité de ces deux hommes extraordinaires... Mais j'aime mieux m'abandonner au courant du récit, à la magie du style, à la poésie du langage, à la splendeur des descriptions, au plaisir de retrouver dans le brave et amoureux Bussy une double réincarnation de Werther et de d'Artagnan. J'ai aimé et j'aime encore les féeries; je n'ai pas complètement perdu ce petit frisson de curiosité qui me faisait battre le cœur plus vite, lorsque, les toiles se levant l'une après l'autre, le mouvant tableau de l'apothéose passait par toutes ses phases, de la nuit vague et mystérieuse à l'éblouissement final où de vivantes statues semblaient flotter dans la lumière. J'ai retrouvé quelque chose de cette émotion dans *la Conquête du Paradis*. Je lisais ce livre au milieu d'un brouillard de Londres, près d'un feu de charbon de terre, en entendant rouler les omnibus sur le pavé de bois du Strand. Et je voyais les murailles d'or étincelantes de pierreries, les merveilleux défilés d'hommes, de chars, de chameaux et d'éléphants; la reine Ourvaci et la princesse Lila me souriaient de leur languissant et divin sourire; les scènes se déroulaient, rapides, haletantes, faisant alterner la guerre et l'amour, jusqu'au moment où le méchant brahmane Pauch Anan roulait sur le bûcher qu'il a préparé pour la plus charmante des femmes et où Bussy m'apparaissait, dans une gloire, monté sur un trône et tenant dans ses bras celle qu'il a par trois fois arrachée à la mort.

Et il a suffi à Mme Judith Gautier d'être la fille de son père et de tremper sa plume dans une bouteille d'encre de deux sous pour donner cette fête à mon imagination! Et c'est précisément la même bouteille d'encre d'où tant d'autres ne savent faire sortir que l'amertume, le dégoût et le désespoir!... Madame, vous êtes bien mieux qu'un historien, vous êtes une magicienne!

*
* *

Une petite révolution a lieu en ce moment dans notre enseignement. Il s'agit de donner une large place à la poésie dans l'éducation du premier âge, d'en faire non plus « un luxe », mais pour ainsi dire « le pain quotidien ». Le Conseil supérieur de l'instruction publique a jugé qu'il fallait demander cette poésie non au XVIIe siècle, dont la langue devient chaque jour davantage une langue morte, mais aux poètes de notre temps, et non pas seulement aux écrivains du premier ordre, mais à ceux du second et du troisième, qui se trouveront, à ce que l'on suppose, plus rapprochés du niveau intellectuel où l'enfance peut atteindre sans effort. Le Conseil supérieur a encore voulu qu'on parlât surtout aux enfants d'eux-mêmes, des tableaux et des sentiments qui se rapportent au foyer domestique ou qui peuvent éveiller l'amour de la patrie. Autrefois on eût ajouté un autre ordre d'idées, la religion; mais, vous savez, Dieu, ce n'est pas de l'actualité!

M. Gustave Merlet, qui est le premier professeur de rhétorique de France, comme Latour-d'Auvergne en était le premier grenadier, nous donne une anthologie des poètes du XIXe siècle (1) rédigée d'après les suggestions du Conseil supérieur; et si quelques-unes de ces suggestions semblent d'une sagesse douteuse, la prudence, le soin, le tact de l'auteur du recueil rendront sans péril l'expérience qu'on veut tenter. J'ai eu le bonheur d'avoir pour maître M. Merlet; j'ai reçu de lui mes premières leçons de goût. Il a eu depuis, j'en suis sûr, des élèves plus brillants : il n'en a pas eu de plus attentifs ni dont la reconnaissance ait été plus durable. Il commentait les vers comme il les débitait, c'est-à-dire admirablement, et il nous les faisait juger après nous les avoir fait sentir.

Je ne crois pas céder à une illusion de gratitude, en disant qu'il a eu sa place et son rôle bien déterminés, très honorable, dans la transformation de notre outillage scolaire et de nos idées pédagogiques. Il y a quarante ans, l'Université était comme la muse de Ronsard : « en françois, elle parlait grec et latin ». Elle ne savait rien de ce qui s'était passé dans les lettres françaises, depuis la mort de Suard et de l'abbé Auger. Elle confondait dans le même pédantesque anathème toutes les nouveautés, le mauvais, le médiocre et l'excellent. M. Merlet est un de ceux qui ont appris à l'Université à connaître le XIXe siècle et, partant, au XIXe siècle à connaître l'Université. J'ose dire que la réconciliation est achevée, que l'entente est complète, voilà qui est bien! mais que notre cher maître, qui a été à la peine, soit maintenant à l'honneur.

AUGUSTIN FILON.

(1) *Anthologie classique. Les Poètes du XIXe siècle*, par G. Merlet. — A. Lemerre.

CHOSES ET AUTRES

A propos du Petit-Théâtre des Marionnettes.

A Maurice Bouchor.

Nous n'entendons parler depuis quelque temps que du rajeunissement du théâtre. Une nouvelle formule d'art dramatique est à l'étude. De graves problèmes s'agitent, celui-ci entre autres : les comédiens peuvent-ils, oui ou non, tourner le dos au public? Non seulement ils le peuvent, mais ils le doivent. (*Correspondance de M. Antoine : passim.*) Parler devant la rampe, à voix intelligible, est une lâche concession. Il faut « jouer vécu », à tout prix, et le meilleur moyen qu'on ait encore trouvé de jouer vécu, c'est de ne pas jouer du tout. L'acteur moderniste doit se comporter aux chandelles comme dans la vie, marcher, se lever, s'asseoir, tousser, se moucher, éternuer et cracher, à l'instar du premier passant venu. Voilà le fin du fin pour le quart d'heure. Plus l'illusion sera plate, mieux ce sera. Si le public perd du dialogue, à merveille : est-ce qu'il ne se perd pas du dialogue dans la réalité? Ne désespérons point de voir représenter un jour ou l'autre le petit lever d'un bourgeois de Paris. Le parfait comédien, chargé du personnage, sortira de sa couche, procédera à des ablutions sommaires, se rasera, absorbera son chocolat, parcourra *le Petit Journal*, émettra quelques vues générales sur la cherté des denrées, formulera des critiques contre le gouvernement, prendra sa canne et son chapeau, et se dirigera vers la porte; au moment où il franchira son seuil pour se rendre au bureau, le rideau tombera au milieu des applaudissements d'une foule en délire. Ce sera ce qui s'appelle une tranche d'existence. Pourvu qu'il n'y ait dans la prose débitée ni l'apparence d'une phrase, ni l'ombre d'une idée, et pourvu que l'acteur se soit appliqué scrupuleusement à singer les manières d'un contribuable absolument quelconque, l'impression de modernité se produira. Si vous n'admirez pas cela, c'est que vous ne voulez pas de la modernité au théâtre. Vous n'y tenez pas? Alors, dites-le franchement!...

Eh bien! tant pis, j'aime mieux l'avouer : je n'y tiens pas. J'ai beau essayer d'y tenir, je n'y parviens point; le sens de la modernité me fait défaut. Ne me méprisez pas trop, vous me pousseriez au désespoir. Nul ne sait ce dont je suis capable quand on m'exaspère.

*
* *

J'y tiens si peu, à votre modernité que le diable emporte! qu'il m'a fallu cette inoubliable soirée du *Petit-Théâtre* pour me réconcilier avec les spectacles. Se peut-il rêver un plus beau drame que ce *Mystère de la Nativité* (1), mimé par des bonshommes de bois et déclamé à la cantonade par des poètes? Quel bain d'idéal nous avons pris là, mon cher Bouchor! J'en sais qui avaient les yeux mouillés et la gorge sèche, en acclamant votre nom. Il m'a semblé entendre à la sortie un de nos maîtres les plus illustres et les plus aimés, qui disait : « Je viens d'entendre un chef-d'œuvre. » Que M. Renan me pardonne ce procédé de reporter; un tel éloge, tombé de sa bouche, ne pouvait être perdu. « Ravi, ravi, je suis ravi! » dirai-je, comme le berger Farigoul. Voilà donc enfin un succès sincère; voilà donc de l'art tout pur, sans épithète, de la poésie pour les poètes et aussi pour tout le monde; voilà donc de la beauté et de la gloire! Cela repose des *gendelettreries* de toute sorte, des naturalistes, des décadents, des analystes, des symbolistes, de l'écriture artiste et de la psychologie cruelle, de la chinoiserie et du slavisme, des quintessences ou des platitudes à la mode! Comme je manifestais mon enthousiasme devant certain romancier, qui a publié récemment en librairie l'étude très fouillée d'un cas d'adultère chez une tuberculeuse, l'excellent confrère (un scientifique!) m'a demandé si je ne craignais pas de « m'emballer ». Rassure-toi, mon garçon! une fois n'est pas coutume. Sois sûr que je n'en ferai pas autant pour ton sixième mille; on ne s'emballe ainsi que de temps en temps.

Mais comme c'est bon quand cela arrive, et la délicieuse chose que l'admiration! Tout concourt d'ailleurs, au *Petit-Théâtre*, à vous transporter au pays du rêve. L'histoire qu'on y conte est la plus belle, la plus touchante et la plus profonde qu'ait retenue la mémoire des hommes; son charme opère sur les plus incrédules, son éternité défie toutes les laïcisations. Pour se laisser prendre à sa grandeur simple, il suffit de laisser son rationalisme à la porte; et du moment que M. Renan y laisse le sien, nous pouvons, vous et moi, n'est-il pas vrai? l'imiter sans crainte. Nulle comédienne illustre n'est chargée du personnage de la Mère de Dieu; point de sociétaire à part entière pour « creuser le rôle » de saint Joseph. Les pures figures de la légende ne s'accommodent que de l'innocence des poupées; d'impassibles marionnettes soulignent d'un geste hiératique et sobre les paroles sacrées. Elles sont, ces statuettes naïves, sculptées, peintes et drapées à miracle; le bœuf et l'âne sont les plus beaux joujoux que puisse rêver un enfant sage, et l'on a envie de les voler quand on est papa; le fermier ivrogne semble un Téniers vivant; la figure de la Vierge, avec ses yeux de gazelle et son teint d'aurore, a la sérénité d'un primitif. Un artiste exquis, M. Lerolle, a donné à l'étoile des Rois un visage mélancolique et quasi divin. Les paysages aux lignes fuyantes, brossés sur les toiles, évoquent la tristesse de

(1) *Noël* ou *le Mystère de la Nativité*, par Maurice Bouchor. — 1 vol. in-12. Kolb, éditeur.

la Judée et la crèche resplendit comme si un élève de Rembrandt l'avait allumée. Mais la plus puissante de toutes ces magies est celle dont dispose le poète lui-même. A quelle école pourrait-on bien rattacher Maurice Bouchor? Ne cherchez point, il ne se rattache pas. Il chante tout simplement, sans aucune malice, comme un brave homme de poète qu'il est, comme un musicien qui s'abreuve sans cesse à la plus large source de candeur qui ait jamais coulé, le génie de Bach, comme un vagabond des forêts de Shakespeare. Il a le son de voix des oiseaux.

Lorsque ses deux petits bergers, Myrtil et Marjolaine, apprennent que Jésus vient de naître, voici la langue qu'il leur fait parler :

MYRTIL.

J'adore mon amie : elle m'est bien plus douce
Qu'à l'oiseau nouveau-né son nid d'herbe et de mousse,
Au jeune agneau son lait ou l'ombre au moissonneur,
Mais je rêve à l'enfant qu'un Dieu bon nous envoie,
Et le bonheur de tous me donne plus de joie
Que mon propre bonheur.

MARJOLAINE.

Va, je suis bien heureuse : et je perdrai la tête
Lorsque les violons, jouant des airs de fête,
Viendront me réveiller à l'aube du grand jour;
Mais je rêve à Jésus, qui près d'ici repose,
Et tout au fond de moi je ressens quelque chose
De plus doux que l'amour.

Et tout le monde chante ainsi dans *Noël*, les Anges, les Rois, les Bergers, le Bœuf et l'Ane !

*
* *

Pecudesque locutæ. J'ai donc le droit de proclamer, moi qui ne suis qu'un ours, qu'il se passe à l'heure présente, dans un coin de Paris, quelque chose de rare et de précieux : la révélation d'une belle œuvre. Et la preuve que je ne me trompe pas, c'est que le succès tourne au triomphe. On fait de l'argent!!! Il serait inutile de le nier, on en fait. Le « grand public » est de notre avis; au premier moment, cela gêne un peu, faute d'habitude, mais il faut savoir se raisonner. Ce brave public! à force d'écouter des pauvretés, il avait fini par s'imaginer, de la meilleure foi du monde, qu'il était aussi bête que le souhaitaient ses amuseurs ordinaires. Il allait aux formules nouvelles, l'innocent; il y allait comme un chien qu'on fouette, mais il y allait! Lorsqu'une foule se compose d'individus dont chacun tremble de passer aux yeux de son voisin pour un imbécile — et c'est le cas de toutes les foules — elle est capable, par respect humain, de se pâmer à la lecture du Code civil plutôt que d'avouer qu'elle s'ennuie. Ces conspirations de la vanité moutonnière se démasquent à la voix des poètes et des petits enfants. Le Tout-Paris des premières est en train de s'apercevoir qu'il comprend les beaux vers et qu'il y prend plaisir. Il y a plus de joie au ciel pour l'arrivée d'un pécheur que pour celle d'un juste. Que M. Albert Wolf soit pardonné pour avoir accordé à ses lecteurs l'autorisation de s'enthousiasmer.

Je dis cela sans l'ombre d'ironie : il y a et il y aura toujours trop de gens qui demandent à leur journal la raison de leurs sentiments spontanés pour que le chroniqueur du *Figaro* n'ait pas servi utilement la cause des lettres, en parlant du poème de Bouchor comme il en a parlé.

Voilà maintenant que le bureau de location du Petit-Théâtre est assiégé du matin au soir. On va entendre *Noël* en smoking... Que pense de cela Raoul Ponchon?

URSUS.

VARIÉTÉS

Le sport nautique (1).

Le yachting est l'expression suprême du sport. Je veux dire celle qui offre le plus vaste champ à la valeur physique et morale de l'être humain, à l'affirmation de son individualité propre, de son courage, de son énergie, de toutes les qualités qui font l'homme véritablement digne de ce nom.

Qu'est, en effet, le yachting? C'est l'acceptation volontaire, à titre de délassement et de plaisir, de la vie la plus active, la plus rude, la plus périlleuse — celle du marin. C'est l'exercice continu de toutes les puissances musculaires, non pas seulement en plein air, mais dans l'air le plus pur, le plus vif, le plus riche, le plus exhilarant qu'il y ait à la surface du globe. C'est la mise en jeu de toutes les facultés intellectuelles, physiques et morales, dans le milieu le plus fécond en dangers, en fatigues, en difficultés, en surprises de tout ordre.

Ajoutez la variété du cadre, l'élégance des formes, l'imprévu des rencontres, le piquant des rivalités, l'intensité de la vie animale, les joies du chez soi associées à celles du voyage, le sentiment profond de l'indépendance complète, l'affranchissement de toutes les servitudes sociales... Puis trouvez, s'il est possible, une autre manière de combiner des sensations aussi aiguës, aussi neuves et aussi saines.

Il est à peine besoin d'insister pour démontrer que, parmi tous les sports, il n'en est pas de plus large et de plus haut que celui de la mer, ni qui demande à son adepte une plus grande somme de qualités viriles.

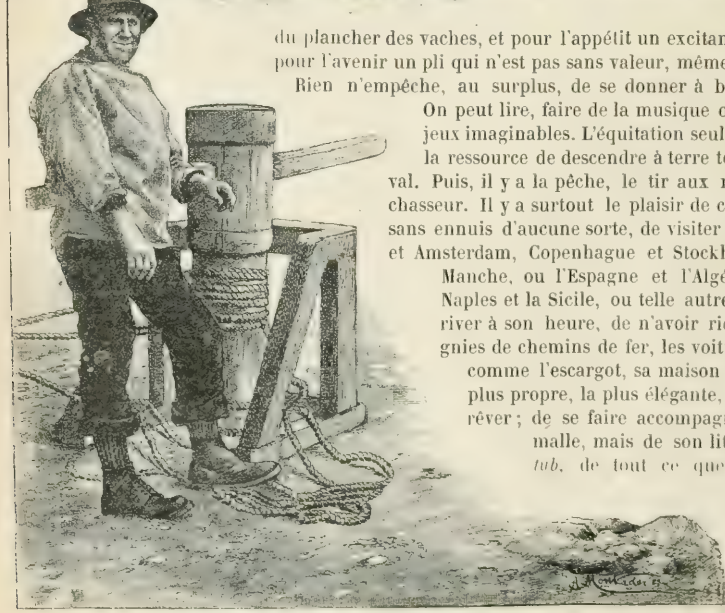
Manœuvrier, il aura le pied sûr comme l'alpiniste et le chasseur, les reins souples comme le gymnaste. Commandant, il lui faudra d'autant plus de décision et de sang-froid qu'il est responsable, non seulement

(1) Extrait d'un ouvrage, *le Yachting*, qui paraît aujourd'hui à la Librairie Quantin. — 1 vol. in-4° carré de 360 pages et 160 dessins.

de sa propre vie, mais encore de celle de son équipage et de ses passagers. Il a besoin d'étudier sans cesse, pour arriver à connaître les secrets du métier. Car afin d'en tirer tout l'agrément qu'il comporte, force est de s'initier au moins aux éléments de l'art nautique et d'entrer en familiarité réglée avec le *Manuel du timonier*. Il faut apprendre à lire une carte marine, à faire le point, et sinon à prendre un ris — ce qui ne ferait assurément de mal à personne — tout au moins à reconnaître l'orientation d'une voile et sa raison d'être.

Dès lors, tout devient sujet d'intérêt dans la vie à bord : les moindres nuances de la manœuvre, les résultats du loch, les signaux, les sondages, les profils de la côte. On entre à fond dans l'existence de marin : il n'en est pas de plus passionnante, pour deux ou trois mois.

Le mieux est de n'en rien négliger, d'établir sur son yacht une discipline inflexible, de mettre personnellement la main à l'ouvrage et de ne jamais hésiter, au besoin, ni à haler sur une amarre, ni à prendre la roue du gouvernail. C'est de petites choses de ce genre qu'est fait le plaisir tout spécial du yachting. Et comme, après tout, la mer a ses colères, l'heure vient tôt ou tard où cette adresse, ces habitudes, ont leur utilité pratique. En tout cas, on y trouve dans le présent un passe-temps qui a son charme, une antithèse à la vie routinière du plancher des vaches, et pour l'appétit un excitant incomparable; on en garde pour l'avenir un pli qui n'est pas sans valeur, même à la ville.



Rien n'empêche, au surplus, de se donner à bord les distractions préférées. On peut lire, faire de la musique ou de l'escrime, jouer à tous les jeux imaginables. L'équitation seule serait difficile : encore a-t-on la ressource de descendre à terre tout exprès pour monter à cheval. Puis, il y a la pêche, le tir aux mouettes, la chasse si l'on est chasseur. Il y a surtout le plaisir de changer de pays sans fatigue et sans ennuis d'aucune sorte, de visiter en quelques semaines Anvers et Amsterdam, Copenhague et Stockholm, ou les deux côtes de la Manche, ou l'Espagne et l'Algérie, ou la rivière de Gênes, Naples et la Sicile, ou telle autre région qu'on a choisie; d'arriver à son heure, de n'avoir rien à démêler avec les compagnies de chemins de fer, les voitures et les guides ; d'emporter, comme l'escargot, sa maison avec soi, et quelle maison ! la plus propre, la plus élégante, la plus coquette qu'on puisse rêver ; de se faire accompagner non pas seulement de sa malle, mais de son lit, de ses livres préférés, de son *tub*, de tout ce que l'habitude rend précieux à l'homme civilisé. Plus d'auberges encombrées, plus de dîners de table d'hôte, plus de draps suspects, plus de promiscuités écœurantes. On ne prend, de chaque

ys, de chaque station, que ce qu'il y a de vraiment nable. Le pays a-t-il cessé de plaire? La station ne nne-t-elle pas ce qu'on attendait? On lève l'ancre, largue un peu de toile, et en deux ou trois heures a changé de mouillage pour essayer d'un cadre

A hisser la voile.

nouveau. N'est-ce pas l'idéal même du voyage d'agrément?

Le yachting d'agrément peut être compris et pratiqué de cent façons, depuis la plus humble jusqu'à la plus luxueuse. L'erreur commune est précisément de confondre le grand yacht de parade (celui qu'on pourrait appeler un transatlantique privé) avec le yacht de promenade, simple et bon enfant, dont chacun peut proportionner les dimensions, le tonnage, l'ameublement et le prix aux moyens financiers dont il dispose. Or le vrai yachting est celui-là et non pas l'autre: celui qu'on pratique pour se distraire, pour respirer de l'air sans microbes, pour se faire des muscles et de la pulpe cérébrale, pour échapper pendant deux ou trois mois à l'asphalte, aux maisons à six étages, à toutes les platitudes et à toutes les nausées de la vie normale, quitte à les remplacer par celles du mal de mer. Il y a vingt manières d'aller chercher l'air au large, depuis le billet de première classe à bord d'un steamer à double hélice en partance pour les Antilles ou la Plata, jusqu'au bateau de pêche armoricain où, pour cent sols, on vous donnera le vivre et le couvert, le droit de haler sur la

Canoëist et son canoë.

traîne et même celui de serrer un foc, pour peu que le vent fraîchisse.

Cette école est la bonne et qui y a passé peut tout affronter. C'est là que se sont formés des marins amateurs comme M. Leigh Smith, qui eut l'honneur, en 1881, de faire naufrage, avec son yacht, sur la terre de François-Joseph, au fond des mers arctiques, et qui y fut rejoint, l'année d'après, par son ami sir Henry Gore-Booth. Et, plus récemment encore, ces deux gars du Transvaal, qui sont venus de Port-Natal à Londres dans un bateau non ponté, couvert d'une simple bâche, qu'ils avaient construit eux-mêmes à deux cents lieues dans les terres et transporté à la côte sur une charrette à bœufs. Voilà de bel et bon yachting dans les prix doux! Et du plus vrai. Car la première condition, pour goûter les joies de la navigation de plaisance, est bien la possession d'un bateau à soi, fût-il seulement de deux tonneaux, avec un mousse pour équipage.

PHILIPPE DARYL.

BULLETIN

Une chaire à créer.

Le projet de loi sur les Universités régionales est sans doute l'un des essais les plus intéressants de décentralisation qui aient été faits dans notre pays; décentralisation d'enseignement, bien supérieure à la décentralisation administrative, et d'une autre portée, d'où pourrait nous venir toute forme de décentralisation, avec le temps et dans le degré qui convient. Le mot seul en a été presque toujours réputé fâcheux et mal sonnant chez nous; mais si la décentralisation la plus grave et la plus haute ne nous paraît plus que salutaire, je ne vois pas pour quelle cause j'appréhenderais les autres. La décentralisation préfectorale, auprès de la décentralisation universitaire, ne vaut pas deux heures de réflexion.

Je ne songe pas à discuter ici le projet d'organisation des Universités régionales soumis au Sénat, mais je voudrais y proposer un amendement. Le ministre pourrait, de son initiative, et sans loi, l'introduire dans le fonctionnement des Universités. Cela appartiendrait bien à l'esprit si ouvert et si libre de M. Bourgeois. Les conseils et commissions dont il est entouré lui prêteraient volontiers leur appui, j'en suis sûr, s'il les consultait, car l'idée est venue de là plutôt que de moi. Il s'agirait d'instituer auprès des Universités ou Facultés des « chaires mobiles », suivant une heureuse expression que j'emprunte, où des personnes étrangères à l'enseignement, mais exceptionnellement distinguées dans un certain ordre de connaissances, pourraient donner une série de leçons, qu'elles régleraient à leur choix et fantaisie.

Je ne parle pas de l'institution du *privat-docent*, que l'on a commencé à acclimater, mais trop timidement; ces professeurs libres sont toujours des professeurs, professant, prêchant et enseignant, d'après des méthodes et des traditions de la plus haute valeur, qu'ils possèdent en général moins bien que les vrais maîtres. On rend justice à leurs efforts, à leurs talents, mais ils ne sont pas autre chose que l'Université, ils sont encore l'Université même, avec ses qualités, avec ses défauts, plus avec ses défauts qu'avec ses qualités souvent. Ils sont comme le fruit vert à côté du fruit mûr.

Je ne parle pas non plus de ces chaires, en quelque sorte extra-universitaires, que l'on a très heureusement fondées dans ces dernières années, principalement à Paris, pour y enseigner des sciences nouvelles ou des aspects nouveaux de sciences anciennes. On les a admises dans le vestibule du temple, mais pas encore dans le Saint des Saints. Elles font un stage à l'ombre de la Sorbonne. Elles n'ont pas encore conquis le plein et entier exercice de droit de cité. Ces chaires sont bien intéressantes, on y monte d'un pied plus léger et d'une plus libre allure; mais ce sont des professeurs qui y montent des docteurs dans l'art et le métier d'enseignement. Ces chaires sont consolidées; ce ne sont point les chaires mobiles et momentanées dont nous voulons parler ici.

Je prendrai un exemple. Bien que l'enseignement de la géographie ait fait de grands progrès depuis dix ans, il laisse encore à désirer; il est toujours bien sec, décharné et manquant de vie. Le perfectionnement de nos atlas en peu d'années a été admirable. Nous voici pour toujours affranchis des honteux tributs que nous payions à l'étranger. C'est lui qui bientôt viendra chez nous chercher des cartes autrement légères, claires, aérées que les siennes, et aussi complètes. Mais tous les instruments les meilleurs, aux mains du professeur le plus pénétrant et le plus suggestif à la fois, ne remplaceront jamais la vision, la sensation et la pratique des choses mêmes. Comment voulez-vous, par exemple, qu'un maître qui n'a jamais eu d'autre horizon que celui du quartier latin, ou qui ne connaît qu'une notable portion de la France, sa patrie, vienne nous révéler l'Afrique d'une manière expressive et vivante, nous la faire voir, sentir et aimer? J'admets qu'il aura commencé par l'apprendre lui-même, sur les cartes les plus récentes : que saura-t-il des mœurs, des coutumes, du fond des choses africaines, et surtout comment s'en sera-t-il pénétré et imprégné dans sa bibliothèque, de façon à nous en imprégner à notre tour?

Or tout est là. On se plaint de n'avoir pas encore en France ces jeunes gens tout transportés pour la visite et la conquête du monde, amoureux des lointaines perspectives, qui iront sur tous les rivages porter notre langue, notre esprit et nos couleurs. Mais comment ce goût pourrait-il naître d'un enseignement géographique mort et desséché?

Au contraire, imaginez un de ces intrépides voyageurs de France, point charlatans, point faiseurs, mais véritablement animés des plus hautes pensées, et les plus désintéressées, sur la civilisation, l'humanité et la patrie. Il vient de traverser l'Afrique; il est revenu dans notre pays, intègre, honnête et bon, comme il en était parti; il a pénétré là-bas les secrets du commerce et des mœurs et du cœur humain universel, avec ces claires lumières de France qu'il avait emportées avec lui; — nous avons de ces hommes chez nous, et c'est un des privilèges de notre nation. Ouvrez-lui une chaire en Sorbonne ou au Collège de France, afin qu'il puisse y faire, devant une jeunesse curieuse, un cours de géographie africaine. Quelles leçons vivantes et palpitantes, et en même temps solides et concrètes comme la vie organisée, ne pourra-t-il pas nous donner, s'il le veut bien, avec toute sorte de profits d'excitation et d'entraînement, que l'enseignement classique ne saurait contenir? Des alentours de

ette chaire improvisée, où pourront se succéder ces
aîtres d'un nouveau genre, qui n'y demeureront que
temps qui leur plaira, ne pensez-vous pas que nous
rrons sortir des jeunes gens qui se feront une tout
tre conception du monde et de la vie, et surtout une
inion publique nouvelle, source elle-même de nou-
lles mœurs et d'une nouvelle politique?

J'en dirai autant pour les autres ordres de connais-
nces, pour toutes ces sciences, hier inconnues, sur
nature des choses et de l'homme, pour ces sciences
ciennes, dont les aspects se renouvellent : ouvrez
s chaires d'enseignement à ceux qui inventent et qui
ouvent, qui n'ont pas seulement appris la science
ns les écoles, mais qui l'ont faite eux-mêmes et qui
nt vécue. C'est alors que vous aurez un enseigne-
ent vivant, empoignant, qui remuera notre jeunesse
ses profondeurs et la renouvellera jusqu'à l'âme, et
i fera jaillir ces sources abondantes de curiosité,
mme il en faudrait pour notre démocratie. Pourquoi
s voyageurs, ces savants, ces inventeurs, ne vien-
aient-ils pas remplir, à leur façon et sans façon,
ec la spontanéité de leur caractère et de leur génie,
tte fonction momentanée d'enseignement, si la Ré-
blique les convie et si l'opinion publique les solli-
e et les salue?

Telles seraient ces « chaires mobiles... ». L'idée n'est
s de nous, et je me garde d'en rien revendiquer. Elle
t née sur les confins de notre Université, si dégagée
si libre, si désintéressée de l'égoïsme de caste et si
imée vers le mieux, chaque fois qu'elle ose être elle-
ême. J'en renvoie tout l'honneur à ceux dont elle
ent, trop heureux d'avoir dû au hasard le plaisir
en parler ici le premier. Nous avons un consul alerte
délié, à qui ces aperçus doivent particulièrement
urire, si je ne me trompe, et qui est bien fait pour
tirer parti : c'est à lui surtout que je les recom-
ande.

HECTOR DEPASSE.

Nouvelles de l'étranger.

LA DÉCADENCE DE LA PRESSE AMÉRICAINE.

Tandis que nos nouveaux journaux prennent pour modèles
s feuilles américaines et s'efforcent d'introduire chez nous
reportage à outrance et la réclame éhontée, les Améri-
ins commencent à s'apercevoir que leur presse a fait
usse route, et ils appellent à grands cris une réforme dans le
urnalisme des États-Unis. Dans la dernière livraison de
Irena (octobre), M. W.-H. Murray publie un article où
dénonce hautement la décadence du journalisme amé-
cain :

« Aujourd'hui, dit-il, la presse n'est plus chez nous qu'un
mmérage de portière, un prétexte pour étaler publique-
ent sous les yeux de nos femmes et de nos enfants toutes
s pourritures sociales que les reporters découvrent avec
tte promptitude de coup d'œil qui distingue le vautour
irant sa proie. »

Si le journalisme doit servir uniquement à ramasser toutes les mauvaises choses répandues dans notre pauvre monde pour le semer aux quatre vents des cieux, nous en viendrons à regretter la naissance de Gutenberg.

Comment le journalisme qui devrait être une tribune servant à la vulgarisation de la science, de l'art, et à la discussion de toutes les découvertes et de tous les problèmes qui intéressent la société, est-il devenu le porte-voix d'une commère, quand il n'est pas un instrument de chantage? C'est qu'il est l'humble serviteur de Sa Majesté l'Argent. La presse américaine est vendue : le directeur du journal publie pour de l'argent tout ce qu'on veut, et les reporters qui travaillent sous ses ordres pour de l'argent enrôlent leurs plumes comme les guerriers mercenaires du moyen âge engageaient leur épée.

« L'argent, s'écrie M. Murray, n'a ni conscience, ni honneur, ni patriotisme, ni sympathie pour la vérité et pour la justice, ni respect pour les convenances. Il ne connaît qu'une chose... son profit. Tout ce qui fait vendre le journal est bon à imprimer; que cela soit vrai ou faux, bon ou mauvais, calomnieux ou équitable, propre ou malpropre, qu'importe du moment que cela fait de l'argent? Tout ce qui fait sensation, tout ce qui fera sortir les sous les plus crasseux des poches les plus sordides; tout ce qui augmente la publicité s'appelle chez nous « du bon journalisme ».

« On a souvent exalté la puissance de la presse, continue le critique américain; c'est un côté de la question. Il y en a un autre : la presse est aussi un objet de terreur. »

Et M. Murray s'empare de ce thème pour formuler un implacable réquisitoire contre le journalisme de son pays :

« La presse fait faire à un mensonge le tour du pays en une seule journée; elle donne une publicité universelle à une vile calomnie; il lui suffit d'une ligne pour ternir à jamais une réputation honorable, la juste récompense d'une vie sans reproches; elle répand dans les deux hémisphères un soupçon qui flétrit la renommée la plus pure. Si un homme en vue dans la politique se défend, la presse crie : « Qui « s'excuse s'accuse. » S'il se tait, on dit : « Vous voyez, il a « peur, il ne se défend même pas! » Enfin si, dégoûté de la carrière politique par d'injustes attaques, il rentre dans la vie privée, ses ennemis ne désarment pas, et c'est à peine si la tombe pourra le dérober à leurs coups. Voilà ce que nous appelons du bon journalisme! »

Pour relever la presse américaine, M. Murray propose deux mesures : introduire aux États-Unis la loi anglaise contre la diffamation et créer des journaux *subventionnés*. De même que chaque secte religieuse a son église qu'elle soutient de son argent, chaque parti politique aurait son journal, dont le directeur serait soigneusement choisi parmi les hommes les plus capables de représenter dignement le parti et d'en défendre les idées. Les journaux deviendraient ainsi des institutions d'utilité publique comme les lycées, et il serait aussi honorable d'être à la tête d'un grand journal que d'être le directeur d'un grand collège. Il va sans dire que ces journaux devraient s'interdire la réclame et se donner pour mission de tenir le public au courant des nouvelles, en s'imposant l'obligation d'être bien informés et de ne pas sacrifier le respect de la vérité au désir de faire monter le tirage. Enfin, la presse, débarrassée des préoccupations mercenaires qui en font une enseigne de boutique, pourrait faire une part sérieuse à la littérature et à l'étude des problèmes sociaux ou philosophiques que soulève chaque jour tout peuple qui pense et qui vit.

Nous ne pouvons que nous associer au vœu de M. Murray et reconnaître avec lui quelle haute mission remplirait la presse américaine, si elle poursuivait l'idéal qu'il vient de lui tracer. Bien que l'américanisme ait atteint les bas-fonds de la presse française, nous sommes heureux de pouvoir constater qu'elle compte encore plus d'un représentant, qui approche beaucoup du journal idéal que rêve M. Murray.

M. D.

*
* *

Le comte Tolstoï continue à faire parler de lui dans le monde entier. Du jour où il a résolument tourné le dos à la célébrité littéraire, il est devenu le plus célèbre des littérateurs. L'Angleterre après la France, et l'Allemagne après l'Angleterre, se sont prises de passion pour lui. A Londres, à Berlin, à Vienne, *la Sonate à Kreutzer* a été le gros événement littéraire de l'année qui s'achève.

Le 12 novembre, le docteur Rafaël Löwenfeld de Berlin a fait à Vienne une très intéressante conférence sur la vie de l'illustre écrivain, qu'il a récemment interviewé dans sa propriété de Jasnaïa Poliana. Il raconte, entre aûtres anecdotes, que lorsqu'un chambellan donna lecture de *la Puissance des Ténèbres* à la cour impériale, le tsar poussa des cris d'enthousiasme, mais que la tsarine manifesta, plus vivement encore, son dégoût et son indignation. Une autre fois, on devait jouer la pièce dans une maison particulière de Saint-Pétersbourg. Au dernier moment, M. Poledonosref interdit la représentation; mais la maîtresse de la maison lui fit répondre qu'elle se voyait forcée de passer outre à l'interdiction, quarante membres de la cour impériale ayant promis d'assister à la soirée.

En Russie, journaux et revues ne parlent que de Tolstoï. Chacun de ceux qui l'ont connu publie sur lui des mémoires, des souvenirs, des anecdotes. C'est ainsi que, dans les *Mémoires* de M. A.-A. Fett (Moscou, 1890), nous trouvons un détail assez curieux sur la réconciliation qui eut lieu, en 1878, entre Tolstoï et Tourguenief : « C'est, dit M. Fett, Tolstoï lui-même qui a désiré cette réconciliation. Les deux écrivains s'étaient brouillés parce qu'ils différaient d'avis sur la façon dont il convenait d'appliquer à la littérature russe les traditions littéraires occidentales. Mais Tolstoï avait jugé qu'un homme pour vivre heureux ne devait pas avoir d'ennemis; et c'est dans ce sens qu'il a écrit à Tourguenief. »

M. Nazarief publie, lui aussi, dans *le Messager historique*, ses souvenirs sur le comte Tolstoï dont il a été le condisciple à l'Université de Kazan. Il raconte que le jeune aristocrate lui a toujours déplu par la sécheresse de ses manières et le peu d'égards qu'il avait pour lui. « Pour la première fois, dit-il, je rencontrai un homme aussi pleinement satisfait de lui-même. C'est à peine s'il répondait à mon salut, soucieux toujours de me montrer que je n'étais pas son égal. » M. Nazarief révèle ensuite que le comte Tolst ï échoua dans un examen; que, s'étant trouvé enfermé avec lui une nuit dans la prison de l'Université, il ne le laissa pas dormir, et voulut à tout prix discuter sur la poésie, l'histoire, la pédagogie, etc. « Enfin, quelques années plus tard, à Saint-Pétersbourg, Tolstoï aurait déclaré, dans une conversation particulière, que Shakespeare était un écrivain médiocre, et que l'admiration des Russes pour lui était due simplement à la peur de ne pas être de l'avis de tout le monde. » Voilà les piquantes révélations que reproduisent gravement les journaux russes hostiles à Tolstoï.

Enfin, nous devons signaler un récent article publié par le comte Tolstoï lui-même dans le journal hebdomadaire *Niediela :* c'est une nouvelle réponse aux objections soulevées contre *la Sonate à Kreutzer ;* pour la première fois, l'écrivain russe reconnaît d'une façon expresse qu'il est l'auteur de ce fameux roman.

*
* *

Le Schampielhaus de Berlin vient de jouer un drame h
torique de M. Henri Bulthaupt, *Un nouveau monde*. C'est u
œuvre à grandes prétentions, écrite dans un style lyriq
imité de Schiller. Le sujet est la conquête de l'Amérique p
les Espagnols. Succès assez médiocre d'ailleurs, malgré
renom de l'auteur, un des plus connus parmi ceux qui
présentent en Allemagne la tradition du drame rom
tique.

Au théâtre Lessing, *Raskolnikof*, drame en quatre act
de MM. Zabel et Koppel, est tombé dès le premier soir.
drame est la mise à la scène de *Crime et Châtiment* de D
toïevsky; MM. Zabel et Koppel ont fait en Allemagne
qu'avaient naguère fait chez nous MM. Ginisty et H. Le Ro
Mais leur adaptation, au contraire de l'adaptation françai
est simplement une histoire d'assassinat. Raskolnikof y
présenté comme un meurtrier retors et cruel; la pré
ration et l'accomplissement du crime forment la plus gra
part du sujet. Le juge d'instruction Porphyre intervien
peine dans l'action : Sonia est une jeune ouvrière sage
pudique, et Raskolnikof est dès le début follement ép
d'elle. On voit que Dostoïevsky n'a que peu de chose à
dans toute cette affaire. Son livre continue à être l'évang
de tous les jeunes écrivains allemands, qui d'ailleurs ne c
sent pas de lui témoigner leur admiration en l'imitant
leur mieux.

*
* *

Le monde artistique et la presse de Berlin ont été mis
grand émoi, ces jours-ci, par la publication d'un décret
comte de Hochberg, intendant des théâtres impériaux,
termes duquel la distribution de cartes d'entrée gratui
est diminuée désormais de plus des trois quarts. En réal
il s'agit simplement de fermer l'accès des théâtres im
riaux à la foule des hôteliers, marchands de cigares et g
çons de café qui jusqu'ici formaient une grande partie
l'auditoire, chacun des acteurs disposant tous les soirs d'
dizaine de billets de faveur, qu'il distribuait au hasard.
rénavant les acteurs n'auront plus de billets que pour
membres de leur famille : les élèves des écoles supérieu
de musique et de déclamation continueront à être ad
sans payer. C'est d'ailleurs sur la demande expresse de l'
pereur que ce décret a été promulgué.

*
* *

Au train que prennent les choses, la Russie tout enti
deviendra bientôt une nouvelle Thébaïde. De divers c
s'organisent des colonies de *tolstovetz*, ermites d'un nouv
genre, gentilshommes-propriétaires, industriels et m
chands quittant les villes pour aller vivre en commun d
des villages qu'ils fondent et pour y mener une existe
conforme aux théories du comte Tolstoï. Aux environs
Charkof, il y a ainsi une colonie tolstoïenne qui existe
fonctionne depuis plus de deux ans. Elle se compose
douze membres, trois femmes et neuf hommes : tous
membres s'habillent en moujiks et s'essayent à vivre exac
ment comme les moujiks des villages voisins. Ils cultiv
un domaine commun de cinquante *desiatines :* le pain qu
en tirent forme à peu près tout le menu de leurs repas.
enfants vont nu-pieds et vêtus seulement en toute sais
des chemisettes rouges que portent les petits paysans.
colonie possède une bibliothèque, formée surtout de Vies
saints, des œuvres de M. Renan et de traités agricoles. To
œuvre purement littéraire est exclue, comme objet de lu
et de corruption. Un des membres s'est fait cordonnier,
autre tailleur; ils chaussent et habillent toute la colonie.

Malheureusement on annonce qu'une scission est sur le point de se produire dans cette petite république, la majorité des colonistes étant d'avis d'appliquer à la lettre toutes les prescriptions du comte Tolstoï, tandis que d'autres proposent de s'en tenir seulement aux principes généraux.

*
* *

La centralisation berlinoise ne se fait pas aussi vite qu'on aurait pu le prévoir. Les Universités provinciales sont toujours très fréquentées : l'Université de Leipzig a même cette année un nombre d'étudiants plus élevé que les années précédentes. Elle compte 3458 étudiants, dont 565 pour la théologie, 1090 pour le droit, 913 pour la médecine, 31 pour l'art dentaire et 859 pour la *philosophie* (sciences, lettres, histoire, etc.).

*
* *

Le *musée Ruskin*, de Sheffield, va publier son catalogue. Ce musée singulier se compose d'une bibliothèque où l'on peut lire les écrits du fameux critique et d'une galerie de photographies des œuvres d'art dont il a parlé. On sait que le nombre des ouvrages de Ruskin est incalculable. Leurs titres sont encore faits pour embarrasser : les volumes intitulés *les Sept lampes de l'architecture* étant consacrés à des questions d'économie politique, et ainsi de suite. Enfin les œuvres de Ruskin coûtent en librairie un prix fantastique : les millionnaires seuls peuvent se procurer la collection complète de ses écrits. Par toutes ces raisons, le musée Ruskin et son catalogue peuvent être considérés comme d'excellentes et précieuses institutions.

*
* *

On doit publier à Londres en janvier prochain, dans la série des *Great Writers*, une vie de Thackeray qui fut commencée par M. Hermine Merivale avant son départ d'Angleterre, et que M. Frank T. Marzials, le biographe de Victor Hugo et de Gambetta, a bien voulu achever. Le livre contiendra sur la jeunesse de Thackeray des renseignements curieux et inédits.

Les Anglais sont en train d'organiser pour l'année prochaine un congrès de Folk-Lore. Les fonds nécessaires à la préparation de ce congrès sont déjà souscrits. Et un certain nombre de personnages connus dans le monde des *Folk-Loristes* ont promis de prendre part aux travaux.

M. Wemyss Reid, journaliste et romancier de talent, comme le prouve *Glady's Fane*, cette intéressante étude des mœurs politiques et mondaines de l'Angleterre, publiée il y a quelques années, vient de faire paraître chez l'éditeur Cassell, de Londres, *la Vie et la correspondance de Richard Mouckton Milnes*, plus connu sous le nom de lord Houghton. Lord Houghton a eu pour amis les plus grands littérateurs anglais de ce siècle. Il a eu, dans sa vie, des rapports fréquents avec les principaux hommes politiques de ce temps. C'est dire l'intérêt qui s'attache au livre de M. Wemyss Reid, qui est rempli d'anecdotes et de lettres fort curieuses.

*
* *

La plus importante des revues espagnoles est aujourd'hui *la España moderna*, fondée il y a deux ans, avec le concours des meilleurs écrivains de l'Espagne contemporaine Elle paraît mensuellement. Chaque numéro est divisé en deux parties, l'une formée d'articles étrangers traduits, l'autre d'articles originaux.

A signaler dans le dernier numéro un long article de M. Mérendez y Pelayo sur les précurseurs du romantisme français. Cet article formera sans doute un chapitre du grand ouvrage que l'éminent professeur de l'Université de Madrid est en train de publier sous ce titre : *Histoire des idées esthétiques en Espagne*. Ce titre est en réalité inexact, car c'est dans l'Europe entière que l'auteur étudie le développement des idées esthétiques, et dans ses derniers volumes il s'est tellement laissé entraîner par son sujet que la partie purement espagnole est comme écrasée par le reste. Ajoutons que si l'ouvrage y perd un peu au point de vue de l'harmonie du plan, il y gagne en intérêt et en portée.

*
* *

Le public anglais a décidément peu de goût pour la musique classique. Le Lamoureux de Londres, M. Henschel, directeur des concerts symphoniques et des concerts populaires, vient de lancer un appel de fonds où il déclare que, s'il ne recueille pas un nombre suffisant de souscriptions nouvelles, il se verra forcé d'abandonner son entreprise.

*
* *

M. Anigo Boïto, le librettiste attitré de Verdi, est lui-même, comme on sait, un compositeur de talent. Il travaille depuis six ans à un opéra, *Néron*, dont le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième acte sont entièrement achevés. M. Boïto espère que l'œuvre sera prête l'année prochaine.

*
* *

M. Félix Mottl, maître de chapelle du théâtre Grand-Ducal de Carlsruhe, qui vient de monter en entier *la Prise de Troie* et *les Troyens à Carthage* de Berlioz, annonce pour le courant de janvier une semaine toute consacrée à Berlioz. Le théâtre de Carlsruhe donnera intégralement, l'un après l'autre, *Benvenuto Cellini, Beatrix et Benedict*, et les deux parties des *Troyens*.

*
* *

L'invention munichoise de la *Scène Shakespeare*, permettant un nombre indéterminé de changements de décor, est en train de s'acclimater dans toutes les villes d'Allemagne. Le Volkstheater de Vienne va à son tour en faire l'essai, le 14 janvier, par la représentation d'*Ottokar*.

*
* *

On annonce la mort, à Londres, à l'âge de soixante-seize ans, de M. George Bell, un des éditeurs anglais les plus intelligents et les plus actifs; c'est lui qui, entre autres publications importantes, a dirigé la *Collection Aldine* des poètes anglais.

*
* *

La Chambre des représentants de Washington vient de voter, à une énorme majorité, un bill réglant les droits d'auteurs et interdisant à l'avenir la libre reproduction en Amérique de toutes les œuvres anglaises. Le bill, pourtant, n'aura valeur de loi qu'après avoir été approuvé par le Sénat et signé par le président.

*
* *

Le 1er janvier va paraître à Londres une revue mensuelle, *Child Life*, qui sera l'organe central des partisans du système pédagogique de Frœbel, ce fameux système des *Jardins d'enfants*, si répandu aujourd'hui en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis.

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 4, adoption d'un projet de loi portant ouverture au budget du ministère de l'intérieur d'un crédit de trois millions pour assurer l'application de la loi sur les enfants assistés et moralement abandonnés. Suite de la première délibération de la proposition concernant les syndicats professionnels des patrons et ouvriers. M. Tolain insiste sur la nécessité de compléter la loi de 1848, et demande le renvoi à la Commission. M. Buffet critique le projet. M. Fallières, garde des sceaux, propose d'accepter le renvoi, ce qui est voté par 178 voix contre 94.

Le 9, adoption du projet de loi concernant un emprunt départemental du Lot-et-Garonne.

Le 10, M. Rouvier dépose le budget voté par la Chambre.

Chambre des députés. — Le 4, discussion des amendements relatifs au taux d'intérêt des caisses d'épargne. M. Laroche-Joubert n'accepte pas le tarif gradué proposé par la Commission. M. Sarrien expose les difficultés que doit présenter l'application de ce tarif. Un amendement de M. Hubbard tendant à fixer le taux maximum à 3 fr. 75 pour 100 est adopté par 272 voix contre 228. M. Rouvier, ministre des finances, déclare qu'il ne saurait prendre la responsabilité d'appliquer un taux gradué. M. de Freycinet, président du Conseil, insiste sur la nécessité de voter promptement le budget. La proposition de M. Sarrien tendant à ce que la question du tarif gradué soit renvoyée à la Commission spéciale des caisses d'épargne est votée, suivant le désir du cabinet, par 322 voix contre 193.

Le 5, M. Desprès propose d'établir une taxe sur les annonces murales et les voitures-réclames; cet amendement, combattu par M. Jaluzot, est renvoyé à la Commission. M. Leydet réclame la suppression du monopole des allumettes; MM. Rouvier et Burdeau se prononcent contre cette mesure, qui est repoussée. MM. de Belleval et Thévenet critiquent l'élévation à 4 pour 100 de la taxe sur les valeurs mobilières, que défend M. Rouvier, et qui est votée par 291 voix contre 248. Un amendement de M. Leydet invitant le gouvernement à faire état des recettes de l'exercice 1889 est renvoyé à la Commission.

Le 6, vote de la taxe sur les annonces murales et les voitures-réclames et de l'accroissement de l'impôt sur les valeurs mobilières. M. Pelletan dépose un amendement tendant à la suppression de l'impôt sur la grande vitesse; MM. Rouvier et Burdeau combattent ce dégrèvement, qui est repoussé par 233 voix contre 229.

Le 8, adoption d'un amendement de M. Cunéo d'Ornano qui substitue les tribunaux correctionnels à la juridiction administrative pour les fraudes en matière d'octroi. M. Brisson demande qu'il soit fait état au budget de toutes les sommes dues par les congrégations religieuses depuis 1885 pour droits d'accroissement. M. Piou propose d'exempter de ces droits les biens des congrégations autorisées. M. Rouvier déclare qu'en cette matière le gouvernement, conformément à la jurisprudence, exigera les droits de toutes les congrégations. L'amendement de M. Piou est rejeté par 358 voix contre 177.

Le 9, M. Clausel de Coussergues dépose un amendement tendant à régler d'une façon équitable la perception des droits d'accroissement. M. Rouvier déclare que si la loi de 1880 devait aboutir à une véritable confiscation, le gouvernement n'hésiterait pas à en proposer la modification. L'amendement de M. de Coussergues et deux autres analogues de Mgr Freppel et de M. Robert Mitchell sont repoussés. M. de Freycinet annonce que le cabinet proposera prochainement un projet de loi sur les associations.

Le 10, adoption d'un projet de loi concernant la constitution des cadres des gardiens de batterie. Suite de la discussion du budget. MM. Lanjuinais et Paulin Méry se prononcent contre l'emprunt proposé. M. Léon Say demande qu'il soit fait en rentes amortissables. Le projet du ministre portant qu'il sera émis en 3 pour 100 perpétuel l'emporte. Les derniers articles du budget sont votés et l'ensemble du budget est adopté par 363 voix.

Intérieur. — L'élection municipale du quartier du Combat, à Paris, donne lieu à un ballottage : M. Gribeauval, revisionniste, a obtenu 1260 voix; M. Gély, possibiliste, 1244; cinq autres candidats socialistes ont eu chacun de 200 à 500 voix. — Pendant le mois de novembre 1890, les impôts, revenus indirects et monopoles de l'État, ont donné une plus-value de 3 743 000 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 3 661 900 francs sur la période correspondante de 1889. La plus-value totale pour les onze premiers mois est de 57 574 700 francs et l'augmentation de 70 646 300 francs.

Hollande. — Les funérailles solennelles de Guillaume II ont été célébrées à la Haye. La dépouille mortelle du souverain a été déposée dans la crypte de la cathédrale de Delft, sépulture de la famille d'Orange. Le gouvernement français était représenté à cette cérémonie par une mission spéciale.

Italie. — M. Giolitti, ministre des finances, a donné sa démission, qui a été acceptée. M. Grimaldi, député de Catanzaro, a été désigné pour lui succéder. Le roi Humbert a ouvert la session du Parlement; dans le discours du trône, il constate que tout danger de complications internationales paraît dissipé, annonce que l'élaboration des lois pour le bien-être des ouvriers devra être la tâche principale de la nouvelle session législative, et que, la réorganisation militaire du pays étant accomplie, il convient d'assurer la solidité des finances, de rendre l'administration moins coûteuse et de remédier au malaise économique.

Rome. — Le cardinal Rampolla, secrétaire d'État du Saint-Siège, dans une lettre adressée à un évêque français, a déclaré, d'après les théories politiques développées par le pape Léon XIII dans ses dernières encycliques, que l'Église ne répugne à aucune forme de gouvernement, s'élève au-dessus des querelles et des rivalités des partis et entretient des relations avec tous les États, monarchiques ou démocratiques.

États-Unis. — Inauguration à Philadelphie d'une statue de Jeanne d'Arc, qui est une reproduction de l'œuvre de Frémiet.

Nécrologie. — Mort du général de brigade en retraite Camô; — de M. Faure, préfet de la Haute-Vienne; — de M. Varnod, président du Conseil général de Belfort; — de M. Gambetta père; — du général de division en retraite Barral; — du Mougel-bey, ancien ingénieur des ponts et chaussées; — du général de brigade Nicolas de Lisleferme, l'un des derniers survivants de la Grande armée; — du peintre Hippolyte Dubois; — du cartographe allemand Berghaus; — de M. Amilhau, ancien directeur général des chemins de fer de la haute Italie; — de M. William Church, doyen de la cathédrale de Saint-Paul de Londres; — de M. Jules Petit, conseiller honoraire à la Cour de Paris; — de M. Gentil Mir, ancien magistrat; — du sculpteur Ottin; — de M. Meignen, l'un des fondateurs des cercles catholiques d'ouvriers à Paris; — de Mme Millet-Robinet, auteur d'ouvrages d'économie domestique et agricole très estimés.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (12237)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 TOME XLVI 20 DÉCEMBRE 1890

Dans notre prochain numéro, M. Charles Benoist, qui, sous le pseudonyme de Sybil, nous a déjà donné une série de « Croquis parlementaires », commencera une nouvelle série d'études, intitulée : « Sophismes politiques de ce temps ».

Dans le courant de janvier, la Revue publiera un roman de M. Ferdinand Fabre : « Sylviane ».

LE SENTIMENT RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS (1)

Voilà ce qu'étaient les hommes; il faut maintenant les voir aux prises avec l'idée de l'au delà en ses divers modes d'expression.

La science, la poésie, l'art, la philosophie, sont des productions plus ou moins objectives, spéciales, contingentes, qui ont besoin pour exister, non pas seulement pour fleurir, que certaines conditions extérieures soient réunies. La science élabore des matériaux soigneusement amassés, patiemment triés, judicieusement ordonnés; c'est une œuvre continue dont la suite suppose que le commencement reste toujours en vue et à la main. La poésie et l'art ont une technique qui veut être apprise. La philosophie, dans ses parties positives et traitées scientifiquement, se trouve dans la même condition que la science. Toutes impliquent un milieu adapté et une préparation. Par exception, les mathématiques pures et la métaphysique ont un caractère subjectif qui les affranchit dans une certaine mesure des circonstances extérieures; mais il ne faut pas moins qu'un affinement héréditaire ininterrompu pour voir distinctement et suivre dans leur réseau ces menus fils d'araignée. Cela n'appartient qu'à un petit nombre.

La religion, au contraire, est à un très haut degré subjective et universelle. Il suffit, pour qu'elle naisse, d'un homme quelconque qui vit, lutte, souffre, jouit, doute, plie sous l'injustice ou la mauvaise fortune, fléchit sous la conscience pesante de ses fautes. C'est un *tout* qui se fait de *rien* en quelque sorte. Nul besoin d'avoir réuni des matériaux et de les assembler selon les lois de la stabilité pour que cet édifice aérien, aux formes arbitraires, monte dans le vide de l'imagination; il s'y élève par une poussée intérieure lente ou brusque, effet d'impressions chaque jour répétées ou au contraire d'une illumination soudaine. La conception religieuse se fixe volontiers dans une tradition; elle y puise la force qui résulte de toute communion avec le passé; elle n'en dépend pas. C'est une production naturelle et immédiate comparable à la langue que l'enfant reçoit toute faite, s'il y a quelqu'un là pour la lui transmettre, mais qu'il créerait spontanément dans toute la mesure de ses besoins, si la transmission avait été arrêtée par quelque obstacle. Les quatre autres branches ne fleurissent pas sans quelque industrie; la religion est comme les lis qui ne filent point; elle s'épanouit sans travail, ou par un travail qui ne se sent pas.

De là une première conséquence. La religion a dû devancer de beaucoup, aux États-Unis, les autres manifestations de l'absolu. Elle s'est trouvée dans la condition où serait, dans un pays pauvre, une industrie qui

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

n'a pas besoin d'un capital fixe considérable, comparée à des industries d'un établissement long et coûteux. Au Sud et à l'Ouest, les hommes étaient trop complètement incultes pour seulement entrevoir les formes savantes, exactes ou raffinées que peut revêtir l'absolu Dans la Nouvelle-Angleterre même, les moyens de développement intellectuel, quoique infiniment abondants et répandus, ne conduisaient pas l'esprit assez avant et assez haut pour lui procurer même un semblant de maîtrise en ces genres difficiles. La religion devait donc demeurer seule et maîtresse. Les faits donnent un témoignage conforme.

Les mêmes causes font à la religion une condition assez particulière. Sur le continent, depuis deux siècles, la philosophie et la science se trouvaient en face d'elle à l'état de puissances constituées et armées en guerre; aussi a-t-elle eu toujours à se retrancher et à se défendre contre des assauts extérieurs; l'assaillant était tantôt, comme au temps de Voltaire, le rationalisme, c'est-à-dire la raison laïque totalement émancipée, tantôt la physique ou la biologie, comme de nos jours. Aux États-Unis, la religion était comme un État dont les voisins ne sont pas encore formés en corps politiques compacts. Elle n'avait à se garder que contre de minimes désordres intérieurs. Rien de pareil à ce que nous appelons rationalisme. La raison n'a pas ici, en général, un drapeau à elle; elle continue à marcher sous les couleurs de l'Évangile; le plus qu'elle ose est de se donner pour un christianisme amendé et épuré. Rien de pareil à la science. Il n'y a pas de représentants de la haute spéculation scientifique; l'esprit sévère et méthodique que la science développe n'a pas pu s'alimenter aux hautes sources et s'infiltrer de là insensiblement dans les intelligences même incultes, comme cela se fait chez nous par les livres, les journaux, la conversation (1). La religion établie ne rencontre donc, dans l'élite et dans les masses, ni critique raffinée, ni objections de bon sens, tout au plus un désir vague de s'y mettre à l'aise sans en sortir. On n'a aucune autorité rivale à lui opposer, aucune certitude d'un ordre plus élevé à mettre à sa place.

Les croyances et le culte traditionnels montrent donc une ténacité rare, ce qui n'implique pas qu'ils aient des assises profondes. Leur solidité n'est que la faiblesse des forces intellectuelles qui pourraient les ébranler. Cette faiblesse laisse l'opinion peser de tout son poids sur les esprits et jouer le rôle d'une sorte de conscience extérieure, l'autre faisant défaut. Tocqueville, qu'il y a toujours profit à consulter sur ces matières, dit admirablement : « Aux États-Unis, la majorité se charge de fournir aux individus une foule d'opinions toutes faites et les soulage ainsi de l'obligation de s'en former qui leur soient propres. Il y a un grand nombre de théories en matière de philosophie, de morale et de politique, que chacun y adopte ainsi sans examen sur la foi du public, et, si l'on y regarde de près, on verra que la religion elle-même y règne bien moins comme doctrine révélée que comme opinion commune. »

Remarquons d'autre part que là où, par l'interruption des rapports, par la dispersion des hommes, par l'ignorance croissante, comme c'est le cas parmi les *settlers*, les croyances ou les cultes traditionnels ont perdu leurs prises et l'opinion son empire, il n'y a rien non plus pour résister à quelque révélation que ce soit qui viendra à se produire, si puérile, si grossière, si incohérente qu'elle paraisse à des esprits cultivés. De là, surtout dans l'Ouest, la multiplicité, la domination surprenante et la durée de tant de *credo* étranges; ils ne se heurtent à rien et s'établissent sans contradiction dans les têtes vides des colons. Ainsi la même raison fait qu'ici la tradition n'est pas contestée et qu'ailleurs ni la fantaisie n'est contenue ni le hasard maîtrisé : aucune force intérieure n'est préparée et équipée pour ces combats.

Les faits confirment cette *construction* théorique. Il est remarquable qu'à part quelques livres de théologie, la période coloniale tout entière — un siècle et demi — a été littérairement stérile. Le premier débouché différent que l'activité intellectuelle se soit ouvert à l'époque de la Révolution, et où elle s'est précipitée comme s'il n'y en avait pas d'autre praticable, a été le Droit, science tout ensemble scolastique et pratique (1). Cette stérilité a duré jusque vers le premier tiers du siècle. Jusque-là, rien en philosophie spéculative. On ne peut pas porter Berkeley au crédit de l'Amérique pour ce simple fait qu'*Alciphron* a été écrit sur le sol américain. Dans les sciences, un peu d'astronomie; en littérature, quelques récits de voyages, des romans aujourd'hui oubliés. Si l'on excepte Franklin et un peu plus tard Washington Irving, lequel procède des humoristes anglais, tous les auteurs américains célèbres sont nés entre 1784 et 1814 : Irving, Cooper, Prescott, Bryant naissent entre la conclusion de la paix et la fin du XVIIIe siècle. Bancroft, Emerson, Longfellow, Hawthorne, Poe, viennent au monde entre 1800 et 1810, et ne commencent à fleurir que vers le premier tiers du siècle. Il faut attendre jusque vers 1840 pour rencontrer le premier épanouissement philosophique, poétique et historique original, celui que marquent les noms d'Emerson, de Prescott, de Longfellow et que le

(1) Les attaques fondées sur les conclusions de la science, les apologies qu'on leur oppose et les essais de conciliation sont de date extrêmement récente aux États-Unis. (Voir la polémique de M. White et du professeur Wright, le livre du professeur Drummond, etc.) Ce sont des positions et des manœuvres nouvelles pour l'esprit américain.

(1) Vers 1820, Nichols signale, dans le petit village qu'il habite, pour un cordonnier, un maréchal-ferrant, deux ou trois *lawyers*.

mot de transcendantalisme rattache, par la théologie de Parker à la doctrine de Kant. Il y eut là un courant et un flot admirables, mais assez resserrés et localisés, et qui devaient bientôt se perdre comme à travers les sables dans la question morale, sociale et politique de l'abolitionisme. Trait significatif! l'esprit pratique les a repris par ce côté et les a pour ainsi dire résorbés. La science (1) et la littérature vraiment américaines n'ont pas plus de cinquante ans de date. Jusque-là le sol n'était pas préparé pour ces semences et la religion seule y pouvait fleurir.

Remarquons, d'ailleurs, que les œuvres de philosophie, de poésie, d'art et de science veulent, dans l'élaboration qui les crée, dans la curiosité qui les accueille et les encourage, une continuité que les loisirs d'une classe riche dans une société établie et au repos rendent seuls possible. Or, là où ces œuvres auraient à la rigueur pu naître, dans la Nouvelle-Angleterre, il n'y avait pas de classe riche. J'ai rapporté le propos de Burke. Le témoignage de miss Martineau le confirme à peu près pour 1836. Une médiocrité laborieuse resta donc très longtemps la règle. Les colons ne connaissaient pas les loisirs; le peu de gens qui en avaient auraient été fort embarrassés et comme honteux d'en jouir dans cette société toute à l'action et au travail. L'oisif s'y fût déclassé par son oisiveté même. La nation dans son ensemble était aux prises avec une tâche immense, absorbante et de toutes les heures : l'exploration, l'occupation, la mise en valeur de tout un continent. Sensible à ce qu'il y a de grandeur presque fascinante, à ce qui se mêlait pour ainsi dire d'infini dans une telle entreprise, chaque homme s'y donnait tout entier, sans rien réserver pour d'autres emplois, et cette fin, toute pratique et intéressée en un sens, avait pris quelque chose du caractère idéal et impératif qui distingue les fins morales. Dans cette lutte sans relâche contre la nature vierge, le seul besoin spéculatif qu'éprouvait le colon américain était celui d'une doctrine capable de lui fournir, avec un point fixe et lumineux au vague horizon, une direction pratique, un appui moral indéfectible, toujours saisissable et à portée. Rien de plus significatif à cet égard que le prodigieux succès de la *Proverbial Philosophy* de Martin Tupper. Ces *truisms* compendieux, cette sagesse émiettée étaient une nourriture à souhait et à point pour l'esprit américain, toujours haletant; il digérait légèrement ces lieux communs en pilules. Il y aurait à cet égard une curieuse recherche à faire touchant les affinités naturelles d'une démocratie active et industrieuse et de la poésie gnomique. Ni les rêves flottants de la poésie, ni les études descriptives minutieuses de la psychologie, ni les froides élucubrations de la métaphysique, ni les conquêtes sûres, mais lentes, de la science, n'auraient eu ce qu'il fallait pour satisfaire l'Américain, même si ces perspectives sur l'au delà lui eussent été ouvertes. Le fait est qu'elles ne l'étaient pas et ne pouvaient pas l'être. Seul, le christianisme s'offrait; on le respirait avec l'air en quelque sorte dans le milieu créé par les premiers immigrants. Aucune des contradictions et des objections qu'élèvent la pensée réfléchie et la connaissance positive de la nature n'avait été mise en forme et ne se dressait devant lui. Il était une lumière dont on ne voyait pas les ombres. Ce simple fait qu'un homme de la valeur de John Adams ait, pendant les angoisses de la guerre de l'Indépendance, noté chaque dimanche les noms des prédicateurs et la substance des sermons qu'il avait entendus, montre la place que tenait la religion dans la vie des populations de la Nouvelle-Angleterre.

*
* *

J'ai fait voir que les cinq modes de connaître et d'exprimer l'absolu : religion, poésie, métaphysique, science et art, sont entre eux comme des *concurrents* qui se disputent la place; ils sont aussi et se comportent comme des *associés*. En un sens, ils sont partie prenante à la même masse, en sorte que chacun gagne plus ou moins à l'abstention ou à la disparition des autres; et, d'autre part, ils sont, tous pour chacun, comme des bailleurs de fonds, des commanditaires, sans le secours desquels aucune de ces cinq grandes entreprises spirituelles ne prendra l'extension qu'on en pourrait attendre. Si l'arrêt de développement de la philosophie, de la science, de la poésie et de l'art, a fait plus large la place que la religion occupe dans les âmes, plus actif le rôle qu'elle joue dans la société, la même cause a, par compensation, abaissé le niveau auquel elle atteint dans les esprits, rétréci l'horizon qu'elle embrasse. La religion a perdu en envolée ce qu'elle a gagné en assiette. Son caractère le plus apparent, au moins dans toutes les sectes protestantes, c'est qu'elle n'est à peu près qu'une morale, une règle de vie pratique : la théologie y est nulle ou pis que nulle, sèche et terre à terre au delà de toute expression. C'est que la théologie est une métaphysique trempée dans la légende, un poème enflé de métaphysique; là où poésie et philosophie manquent, la théologie ne naît pas viable ou n'a pas sa croissance normale. L'esprit américain ne l'imagine pas, ne la souhaite pas, et, sans doute, ne la souffrirait pas plus développée. Il est significatif que les sectes qui se sont fait en Amérique la clientèle la plus étendue, le baptisme et le méthodisme, se sont abstenues systématiquement de procurer à leurs ministres une culture théologique ; elles ont été longtemps

(1) Cela est particulièrement marqué pour la science. Un critique éclairé (*the Nation* du 6 novembre 1890) faisait observer qu'aucune contribution notable aux sciences mathématiques ne date d'avant 1876, à l'exception d'un mémoire de B. Peirce. En dehors de l'histoire naturelle et de l'astronomie, toutes les recherches savantes originales sont l'œuvre « d'hommes encore vivants qui étaient, il y a dix ou quinze ans, étudiants dans les Universités étrangères ou américaines ».

sans aucun séminaire savant. Leurs pasteurs n'en avaient que plus d'action. Longtemps persécutés et traqués, entrés en scène plus d'un siècle après les presbytériens et les congrégationalistes, ces missionnaires ignares ont conquis plus de la moitié de la population américaine. C'est qu'au fond cette population ne leur demandait pas de théologie et leur savait gré de n'en pas charger leurs discours.

C'est d'ailleurs une remarque faite par tous les observateurs aux États-Unis que la prédication dans toutes les églises est exclusivement éthique, presque jamais dogmatique. Le prédicateur ne prend pas la peine de répondre aux questions de l'intelligence curieuse, par la raison qu'ici l'intelligence n'est pas curieuse; il n'a devant lui que des hommes d'action ; il se préoccupe de leur fournir l'appui intérieur, le moyen de réfection morale dont ils ont besoin au cours de leurs longs efforts.

Les sujets de prédilection des sermonnaires sont, par exemple, la responsabilité de l'homme, son activité morale et la vieille question du libre arbitre et de la nécessité. « La prédication, dit Baird, deviendra de plus en plus simple et scripturaire. Partout on demande un christianisme *qui puisse être prêché*, et non pas d'interminables spéculations sans rapport avec les besoins de la conscience. Qui puisse être prêché, voilà le mot de cette religion utilitaire. Tocqueville avait déjà remarqué la tendance des pasteurs à laisser de côté ce qui se rapporte à l'autre vie et à se tenir en vue de cette terre.

Les sectes sont nombreuses; mais les principales différences qui les séparent portent sur des questions de rite et de cérémonial, ou d'organisation et de discipline (1), plutôt que sur des points de foi. Aussi l'esprit sectaire apporté d'Europe, et qui avait régné dans les premiers temps de la période coloniale, s'est-il sensiblement atténué ; les raisons d'être profondes lui manquaient. C'est une coutume répandue d'admettre les ministres de toutes les dénominations à faire éventuellement le service dans le même temple et à se remplacer en cas de maladie (2); c'en est une aussi pour les ouailles de suivre, à l'occasion, des exercices religieux dirigés par des pasteurs d'une autre confession; enfin, rien n'est plus ordinaire que de changer d'église par la seule raison qu'on préfère un pasteur à un autre. Les déplacements de ce genre sont aussi multipliés que les conversions sont rares. Un Américain protestant interrogé sur la secte à laquelle il appartient ne répond pas : « Je suis baptiste ou congrégationaliste », mais « J'entends M. un tel (1). » Faut-il ajouter le fait que Talleyrand rapporte comme très ordinaire : un père, la mère et les enfants, formant une famille très unie, et dont chacun, sans opposition ni commentaire de la part des autres, suit paisiblement la croyance qu'il préfère? Tous sortent ensemble le dimanche, se rendent respectivement à l'église de leur secte, et, de retour au foyer commun, s'abstiennent de toute dispute sur le sujet délicat qui vient d'occuper leur esprit; on n'en fait même jamais mention. « J'ai été, ajoute Talleyrand, plus d'une fois témoin oculaire de ce spectacle auquel rien de ce que j'avais vu en Europe n'avait pu me préparer. Tout cela ne peut évidemment s'expliquer que par une sorte de liberté d'indifférence à l'endroit du dogme. »

*
* *

Sur les points de foi eux-mêmes, le travail de la pensée a rarement engendré une efflorescence théologique; il a produit plutôt une défloraison. Il a presque toujours tendu à réduire, à émonder ce qui ne sert qu'à fournir des satisfactions improductives à l'imagination et à l'entendement; il a gardé et cultivé ce qui parle à la conscience, au sentiment, et concourt par cette voie à rendre la volonté plus énergique, l'action plus continue et plus fructueuse. Rien de plus plat et de plus pauvre philosophiquement que l'unitarianisme originel, tel qu'on le rencontre dans les écrits de Channing, ce rationalisme inconséquent qui admet posément les miracles, s'aide des Écritures pour amollir la sécheresse du déisme et couronne, on ne sait pourquoi, d'un idéal chrétien son sensualisme emprunté de Locke et sa morale de sentiment. Un peu plus tard, à la vérité, nous le retrouvons sous la forme plus relevée d'un transcendantalisme né de Kant; il embrasse avec vigueur, il exprime avec éloquence la thèse de l'intuition, de la spontanéité de l'âme; mais presque aussitôt le voilà qui s'écoule, se concentre, s'absorbe dans la thèse toute polémique de l'abolitionisme, comme si l'intellect américain n'était pas de force à se soutenir plus longtemps au niveau de la métaphysique. La majorité des petites communions montre une tendance à supprimer les formulaires et les confessions de foi, à chercher l'unité d'esprit, c'est-à-dire un accord moral et pratique plutôt que la conformité de croyance, à retrancher les côtés sombres et menaçants du dogme, à garder les Écritures non comme un texte sacré, mais comme une source vénérable d'inspiration, à proclamer les droits de l'intuition, de la parole intérieure et

(1) Voir Baird, t. II, p. 271.

(2) A Philadelphie, le pasteur d'une église baptiste étant empêché, le service fut fait pendant deux ans par des ministres d'une autre dénomination, même par des pédobaptistes. L'Union américaine pour les écoles du dimanche réunissait, vers 1830, des membres de toutes les églises évangéliques. En remontant même aussi haut que 1764, je trouve dans la charte de la Brown University des clauses prescrivant que des deux comités dirigeants de cette corporation, l'un, les Trustees, doit contenir, à côté d'une majorité de baptistes, un nombre déterminé de quakers, de congrégationalistes et d'épiscopaliens; l'autre, les fellows, peut comprendre quatre membres sur douze appartenant à d'autres dénominations que le baptisme. (*Nation* du 23 octobre 1890.)

(1) Duvergier de Hauranne, t. II, p. 5.

spontanée. Les plus avancées éliminent plus ou moins l'élément divin et tirent de la Bible, soit une morale à la Confucius, soit une profession de foi du Vicaire savoyard.

Quelques exemples fourniront une idée plus précise de cette évolution, qui se caractérise sommairement par deux tendances : *déraidir* et *désassombrir* le dogme.

D'une part, il semble que cette population, qui a contracté de plus en plus l'habitude de se sentir libre en toutes choses, se prête de moins en moins aux servitudes d'une foi déterminée. C'est ainsi que les baptistes, les congrégationalistes et, à leur exemple, les sectes des chrétiens, des baptistes du libre arbitre, des universalistes, des disciples du Christ, écartent les *credo* en articles et ne reconnaissent d'autre règle que l'Écriture.

L'Église épiscopale descend la même pente. Tout récemment, l'un de ses dignitaires, le révérend Mac Connell, caractérisait ainsi qu'il suit les trente-neuf articles, qui furent au temps jadis, en Angleterre, l'ample sujet de persécutions et de vexations que l'on sait : « On commanda, dit-il, de les relier avec le *Prayer book* dans toutes les éditions à venir, sans qu'on fît une obligation d'y souscrire formellement. Ils ont, depuis, conservé cette place. Chacun décide pour son compte du degré de créance qu'il leur accorde. Ils sont comme un fragment de la pensée du XVIe siècle transporté dans le XIXe siècle. Ils n'ont jamais exercé d'influence appréciable sur la vie et la croyance de l'Église. Comme toutes les confessions du même temps, ils ont en grande partie cessé d'être intelligibles. Ils marquent l'étiage d'une marée qui s'est retirée. Le fleuve religieux a continué son cours sans s'arrêter à ces signes surannés. La dernière revision du *Prayer book* a prescrit qu'ils fussent reliés sous la même couverture ; la prochaine les renverra à se faire brocher à part. »

Il semble, d'un autre côté, que cette nation, à qui tout réussit et où il y a place au festin pour tous les individus, soit moins inclinée aujourd'hui qu'aux temps difficiles de ses premiers établissements à concevoir un ciel à porte étroite et le salut limité à un petit nombre. Tout récemment, le Congrès pour les missions étrangères, ayant consulté les églises et les séminaires sur la question de savoir s'il ne faut pas exclure les missionnaires qui croient au purgatoire, n'a reçu que très peu de réponses. On ne tenait pas à confirmer une règle dont l'effet serait, paraît-il, d'exclure presque tous les pasteurs congrégationalistes de Boston. On sait que Mme Beecher-Stowe se disait moins révoltée par l'esclavage que par la doctrine du châtiment éternel. C'est dans cet esprit d'indulgence que le *presbytery* de New-York a entrepris de reviser la confession de foi de Westminster. Ce symbole religieux, rédigé au XVIIe siècle, admet, dans toute l'étendue et la rigueur de leurs conséquences, le dogme de la prédestination et le principe : hors de l'Église point de salut. On incline à omettre ces doctrines comme surannées et « impréchables ». La cause de cette évolution est aisée à saisir. Elle a son siège dans l'idée que l'homme se fait du bonheur et du bien. Une vie exubérante, avec des fautes que l'homme ne s'attarde pas à regretter, des mécomptes que la suite répare ou compense, pareille à un large fleuve d'activité saine, utile et prospère, entraînant sable et fange dans son courant à la fin purifié, voilà une conception du souverain bien terrestre qui ne prépare guère à écouter les chicanes d'une conscience timorée. L'Américain devient de jour en jour plus optimiste. Pénétré du sentiment qu'ici-bas il ne faut faire état que d'une bonne moyenne et du surplus final, il transporte instinctivement ce critérium dans ses notions de l'au delà et il paraît s'écarter de plus en plus de l'état d'esprit qui caractérise le calvinisme.

*
* *

Cet amollissement et cette déchéance du dogme avaient d'autant plus de facilité à se poursuivre que leurs inconvénients se trouvaient ici très atténués. Le génie pratique, formé et exercé, assoupli et relevé par la grandeur du but et la continuité de l'effort dans ce champ illimité ouvert à l'activité humaine, avait toutes les ressources nécessaires pour couvrir ce déficit doctrinal. Rien n'est plus significatif que de le voir tirer des effets bienfaisants et durables de croyances mal étudiées, accueillies sans discernement et dont plusieurs étaient véritablement incohérentes, déréglées et pernicieuses.

C'est un phénomène très ordinaire aux États-Unis que des doctrines aussi antiéconomiques et antisociales que celles des shakers, des rappistes, de l'amour libre, des communistes d'Amana, aient pu servir de lien apparent à de petites sociétés assises et tranquilles, qui, après être devenues riches jusqu'au superflu, continuent sans dégoût leur vie de travail. Commencer par ôter à des hommes, par le communisme, l'incitation de la propriété privée, par le célibat, celle d'une famille à pourvoir ou à enrichir, et obtenir d'eux que, des années durant, ils s'emploient infatigablement à cultiver le sol, à cueillir des simples, à fabriquer des essences et des parfums ou des pièges à bêtes fauves, tout cela aboutissant à la création d'une grande fortune qu'il ne leur vient pas à l'idée de liciter pour en prendre chacun sa part (1) — dire à d'autres hommes que toutes les passions sont bonnes, notamment l'attrait du sexe, qu'il n'y faut pas résister, et, sur ce principe qui devrait conduire les mâles à s'entre-déchirer, fonder une société que plusieurs lustres ont vue paisible et harmonieuse, laborieuse et prospère — ce sont là des paradoxes singulièrement caractéristiques. Pareillement, voici une société (la libre association religieuse),

(1) Il y a eu exception pour les rappistes; mais ç'a été une scission plutôt qu'une liquidation.

à ce point antidogmatique qu'elle affiche comme son but unique de « favoriser les intérêts pratiques de la pure religion, d'accroître la sympathie spirituelle, et d'encourager l'étude scientifique du sentiment religieux ainsi que de l'histoire religieuse ». A cette œuvre négative qui vise à miner la base de tout dogme, cette société ajoute une œuvre positive de confréries charitables. Au fond, ce travail philanthropique en commun est, entre les membres, le seul et solide lien d'une union spirituelle; ils la maintiennent, d'autre part, sans que cela paraisse leur coûter, par des réticences touchant les points de foi et par l'emploi étudié d'expressions vagues dont on ne réussit pas à les faire sortir. L'une de leurs thèses est que l'organisation religieuse doit être fondée sur l'unité d'esprit plutôt que sur la conformité de croyance. Que dire encore de cette Société pour la culture éthique dirigée à New-York par un athée, Adler, qui, après avoir éliminé Dieu, le reprend tout de suite après à titre d'hypothèse, conserve du déisme ses conséquences, qui sont la croyance à l'ordre dans le monde et à la bonté de cet ordre, et fonde sur cette plate-forme mal étayée un ensemble d'œuvres pratiques? — Il est si vrai que ce sont les œuvres et non le dogme qui sont réputées l'élément essentiel d'une Église, qu'une loi récente a conféré au président de cette Association, exactement comme au ministre d'un culte, le droit de solenniser les mariages de ses adhérents (1).

Ces contradictions frappantes se résolvent par cette simple observation que le lien de l'Association n'est pas ici la doctrine déterminée inscrite dans la profession de foi, mais le goût passionné et, en un sens, désintéressé de l'effort régulier, l'orgueil du travail efficace, l'intérêt sentimental de l'action philanthropique. Il s'y ajoute éventuellement, dans cette âpre lutte pour la vie, la timidité de certaines âmes mal armées et qui se dérobent à la responsabilité, la satisfaction qu'elles trouvent à n'avoir pas la charge de se diriger soi-même. Mais cette seconde cause ne fournit qu'un appoint.

En somme, lorsque l'Américain rencontre par hasard une doctrine, il n'a pas l'esprit assez subtil pour la chicaner longtemps sur ses raisons et ses justifications. Il s'y rangera sans faire le difficile, pourvu qu'il y trouve un cadre où déployer et ordonner son activité. Le cadre est-il commode, son activité y est-elle à l'aise, il aura de la doctrine ce qu'il en voulait avoir et ce qu'il estime essentiel. Il ne s'avisera pas de la reconsidérer de l'œil inquiet du penseur. Ce sont les muscles et les nerfs qui sont exigeants, non l'intelligence. Si les premiers ont leur content, celle-ci s'arrange pour être satisfaite. Et elle marque cette satisfaction par une incuriosité singulière, par une arrogance de formes, un mépris des autres, qui ne vont qu'avec la suprême ignorance. Bien plus, si la doctrine s'est incorporée dans un homme qui, ayant promulgué la règle de vie, s'est montré supérieur dans l'art d'ordonner et de concerter les efforts, on n'hésitera pas à se soumettre à lui sans raisonner, sans rien réserver, si grossière et déraisonnable que soit sa théorie, et ainsi se produiront ces miracles d'obéissance passive et d'abdication de soi dont le rappisme, le mormonisme et les communautés de shakers nous offrent le spectacle répugnant.

*
* *

La déchéance du dogme et de la théologie retentit sur la position du clergé, sur l'idée qu'il se fait de ses droits et de ses devoirs. Nous avons montré que, même dans les colonies où elle a été quelque temps protégée par des lois intolérantes, l'Église n'a jamais tiré ses titres d'un droit divin; elle les a toujours reçus de l'opinion, de la volonté générale, et justifiés par des raisons d'intérêt public. En ce sens, elle n'a jamais cessé d'être soumise au droit commun, même lorsque la loi violentait la conscience au nom de la foi, et cette loi lui a de bonne heure retiré tout appui partial. Voilà pourquoi le clergé des différentes communions ne parle pas ici avec cet intime accent de supériorité que le sentiment d'un droit transcendant, auquel rien ne peut légitimement être opposé, imprime aux enseignements de nos Églises continentales. Il ne connaît pas ce ton de prince souverain médiatisé d'hier et non résigné qu'elles ont gardé de leur longue domination sur les corps aussi bien que sur les âmes, de la déférence inquiète du pouvoir civil envers elles, de l'usage sanglant qu'elles ont fait durant des siècles du bras séculier.

Une autre cause diminue encore le prestige du clergé. On a vu que l'immense majorité des Américains, engagés à outrance dans une existence d'action et de travail, demandent à la religion de la force et un point d'appui plutôt que de la lumière. Ils ne la conçoivent guère comme une vérité absolue que l'on recherche pour elle-même avant d'en tirer une règle de conduite; elle est essentiellement à leurs yeux cette règle de conduite même, et la vérité absolue n'intervient ici que pour en reculer la source et en relever l'autorité. Elle a malgré tout plus de consistance et d'assiette que la morale philosophique, mais elle part généralement du même niveau que la raison humaine et que l'expérience. Elle prend rang parmi les fonctions sociales, parmi les formes d'activité bienfaisantes et nécessaires, sans élever — et en tout cas sans faire accepter — la prétention d'être mise à part et hors de pair. *Socia et magistra, non domina aut regina vitæ*. De là vient

(1) Le même professeur Adler, dans une allocution sur *the Freedom of ethical Fellowship*, publiée par *the International Journal of Ethics*, montre de combien peu d'importance est une théorie systématique du bien et du devoir, même pour organiser systématiquement des œuvres pratiques d'un caractère moral.

que le pasteur, particulièrement dans la Nouvelle-Angleterre, est traité simplement comme le producteur d'une denrée utile et prisée. Son église acquiert ou perd la vogue, selon son mérite et son industrie. On trouve tout naturel qu'il débatte la valeur de ses services. Son caractère sacré ne lui défend aucun des actes permis aux autres citoyens. Il peut, s'il lui plaît d'en courir le risque, mêler la politique ou l'économie sociale à ses sermons. Le risque, c'est qu'on déserte son temple, car on incline généralement à le considérer comme peu préparé à aborder de tels sujets (1). Nous avons peine à nous figurer un sacerdoce qui occupe dans la société une *place* si étendue et un *rang* si médiocre, et qui réunit tant d'activité à si peu de prestige.

Le retour volontaire au niveau commun de la part de l'Église romaine, sa rentrée dans le rang ne sont pas moins remarquables. Macaulay a rendu hommage à la faculté extraordinaire d'adaptation dont elle a fait preuve au XIIIe et au XVIe siècle. Je ne puis citer de plus concluant exemple de cette même flexibilité que l'attitude et le langage des prélats catholiques américains. L'Église catholique a toujours été réputée la plus explicite et la plus rigide de toutes les communions en ce qui concerne le dogme, la plus portée à condamner tout ce qui n'est pas elle, la moins disposée à se contenter du pied d'égalité avec les autres sectes et de sa propre autonomie, la plus accessible enfin à des souvenirs d'antique suprématie et à des pensées de domination pour l'avenir. Or, qui la reconnaîtrait avec cette physionomie classique, dans la figure et les discours de ce cardinal Gibbons, le même que nous voyons, après avoir voté contre l'infaillibilité, condamner l'inquisition, réprouver la Saint-Barthélemy, en prenant la simple précaution de déclarer que Rome y est restée étrangère; garder un silence significatif sur les miracles contemporains et les dévotions qui en sont issues; revendiquer la liberté pour toutes les dénominations religieuses; ne désigner les protestants que par l'expression courtoise : *my dissenting Brethren;* appeler les membres de l'Église anglicane : *our friends the Episcopalians;* tendre volontiers la main à toutes les sectes, sans plus exiger d'elles que la foi à la mission divine de Jésus-Christ; critiquer la démarche de certaines églises de Baltimore qui pressaient le maire de supprimer une école du dimanche antichrétienne, et donner pour raison de son blâme que la contrainte en matière religieuse est elle-même antichrétienne, outre qu'elle est impolitique; dénoncer l'alliance déjà ancienne de l'Église de Rome avec les hautes classes, lui recommander de se ranger comme autrefois du côté des pauvres; prescrire à son clergé la simplicité dans les rapports avec les fidèles; mettre une intention marquée à désigner son emploi, non par les mots de « ministère sacré » et de « dignité ecclésiastique », mais par ceux de « profession spirituelle », ce qui semble la classer à côté et au niveau des carrières civiles? La cour du Vatican s'était inspirée du vieil esprit conservateur, en frappant de ses foudres les Chevaliers du travail. Le cardinal Gibbons l'avertit qu'il serait imprudent « d'offrir à l'Amérique une protection ecclésiastique que celle-ci ne demande pas et dont elle ne croit pas avoir besoin », « qu'il n'est ni possible ni nécessaire dans ce pays de substituer l'idée de confréries dirigées par des prêtres à celle d'organisations purement industrielles où catholiques et protestants se rencontrent sur le pied d'égalité; que ce mélange ne présente aucun danger pour la religion »; qu'en le condamnant, l'Église s'exposerait au reproche d'être *unamerican*, c'est-à-dire étrangère au sentiment national, et que ce serait l'arme la plus puissante que ses ennemis pourraient diriger contre elle (1).

On ne saurait donner un exemple plus frappant de la décision et de l'aisance avec lesquelles le clergé catholique américain descend volontairement les marches de l'autel, élargit l'accès du sanctuaire, fraternise avec toutes les autres communions chrétiennes, accepte les règles et se plie aux convenances de la société civile, et y prend sa place sans réserve mentale, aux conditions communes à toutes les sectes religieuses.

Il y a aux États-Unis un autre prélat infiniment respecté, l'évêque de Saint-Paul, en Minnesota, Mgr Ireland. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques fragments d'un de ses discours :

« ... En dépit de ses défauts et de ses erreurs, dit-il, j'aime mon siècle, j'aime ses aspirations et ses actes.

« Je ne cherche pas à remonter le courant des âges. Je voudrais plutôt le devancer... Suivant l'expression américaine, *let us go ahead*. Qu'importe s'il nous arrive de nous tromper? Qui ne hasarde rien n'a rien. Le conservatisme qui ne veut jamais s'aventurer n'est que pourriture et poussière.

« Ne craignez pas ce qui est nouveau, pourvu que les principes restent intacts. Nous sommes dans un temps d'innovations, et l'action religieuse, pour rester d'accord avec le siècle, doit prendre des formes et des directions nouvelles. Que l'individu agisse avec vigueur. Que le laïque n'attende pas l'impulsion du prêtre, le prêtre celle de l'évêque, l'évêque celle du pape. Les timides vont en troupe, le brave s'avance seul. Lorsque des efforts concertés sont nécessaires, soyez prêts, et, en tout temps, obéissez promptement aux ordres qui vous sont donnés; mais souvenez-vous que l'action

(1) Un père de famille pieux et éclairé mettait en garde un voyageur européen contre les prédicateurs qui abordent la question sociale : « Ils n'y connaissent rien et n'y peuvent rien connaître. — Pourquoi? — Parce qu'il n'y a personne qui les en instruise; vous savez que tous les gens raisonnables considèrent le clergé comme tenant le milieu entre l'homme et la femme. »

(1) Voy. *the Catholic Democracy of America*. S. C. Bodley. — Baltimore.

individuelle n'en a pas moins un très large champ, et que le bien qu'elle peut faire est immense.

« Nous devons vivre dans notre siècle, le connaître, être en contact avec lui. Il y a des catholiques, plus nombreux il est vrai en Europe qu'en Amérique, qui ne connaîtront le présent que longtemps après qu'il sera devenu le passé. Notre tâche est dans le présent, non dans le passé. Il est déraisonnable de chercher à comprendre le XIIIe mieux que le XIXe siècle, d'être plus familier avec les erreurs d'Arius et d'Eutychès qu'avec celles des incrédules et des agnostiques contemporains, d'étudier plus à fond les causes des hérésies albigeoises ou luthériennes ou de la Révolution française que les agents des soulèvements sociaux de notre époque. Le monde est entré dans une phase entièrement nouvelle, le passé ne reviendra pas; la réaction est le rêve d'hommes qui ne voient pas, qui n'entendent pas, qui se tiennent à la porte des cimetières et pleurent sur des tombes à jamais fermées, oubliant le monde vivant qui est là derrière eux. Nous devons parler à notre siècle de choses qu'il sent, dans une langue qu'il puisse comprendre. Nous devons être de notre siècle, rester dans notre siècle, si nous voulons qu'il nous entende. »

*
* *

La population des États-Unis est partout mobile; elle est plus que mobile dans les États transmississipiens, presque nomade dans le Far-Wast et parmi les *settlers*. De leurs déplacements incessants, de leurs poussées rapides en avant et au sein des solitudes, il résulte que les religions qui ont une unité trop forte, des rites compliqués, des sacrements nombreux et un caractère essentiellement sacerdotal se sont trouvées à peu près incapables de les suivre avec ce lourd bagage. Le catholicisme, particulièrement, était condamné à rester en arrière. L'avantage était pour les organisations qui faisaient une Église autonome de chaque communauté de fidèles, comme c'était le cas des baptistes et des congrégationalistes, et pour les formes religieuses les plus simples et les plus laïques, j'entends celles qui avaient le moins besoin du prêtre ou qui lui demandaient le moins, qui se prêtaient le mieux à le remplacer par le prédicateur improvisé, ou à le suppléer par le chef de maison, qui pouvaient se perpétuer sans trop d'amoindrissement à l'état de culte de famille. On voit pourquoi le baptisme et le méthodisme, avec leurs prêcheurs en grande partie laïques ou qui n'avaient point passé par le séminaire, et avec leur doctrine de l'inspiration ouverte à tous, sont les *dénominations* qui ont le mieux réussi parmi les populations de l'Ouest. Elles étaient seules adaptées à la condition de colons disséminés dans les solitudes.

A contempler ces hommes qui s'enfoncent dans le Far-West sans regarder derrière eux, on se surprend à espérer je ne sais quel retour à la fraîcheur d'impression, à la fécondité d'imagination de l'humanité jeune devant un monde nouveau. Aux confins des déserts, dans l'infini horizontal des hautes herbes, près des forêts inexplorées où circule une faune redoutable, à l'ombre des grandes chaînes de montagnes, dans ces vallées closes où les rivières se perdent mystérieusement au lieu de rejoindre la mer, ne doit-on pas s'attendre à voir quelque chose de l'antique naturalisme renaître dans ces cervelles incultes et rajeunir la vieille tradition apportée du continent? L'astre, le mont, le fleuve, l'arbre, pères des dieux d'autrefois, seront-ils ici sans postérité?

La platitude monotone de la Russie, qui laisse l'âme moscovite sous l'empire des formules verbales et des saintes images, se retrouve ici dans la prairie illimitée des régions centrales. Mais que d'autres sensations plus riches l'Américain reçoit de ces bois que les lianes rendent impénétrables, de ces campagnes fleuries comme un jardin, de ces cimes neigeuses qui envahissent le ciel, de ces cours d'eau dont un bord ne distingue pas l'autre, de ces marécages aux vapeurs traînantes! Les Indous, les Grecs, les Hébreux n'avaient pas un horizon plus varié pour l'envolée de leurs fables et de leurs légendes. N'allons-nous pas rencontrer des révélations et des épiphanies locales, des saints ou des héros propres à chaque tribu, des fétiches ou des objets sacrés propres à chaque district? Autour de ces dévotions, les communions et les sectes n'iront-elles pas se multipliant et se diversifiant? A partir de 1846, l'affluence des immigrants est énorme. Pressés par ceux qui viennent derrière eux, entraînés plus loin, privés du peu de souvenirs qu'ils ont pu garder d'abord de la vie européenne, désorientés comme l'enfant qu'on a transporté en un lieu inconnu pendant son sommeil, les voilà enfin livrés à eux-mêmes et à des sensations toutes nouvelles. La nature vierge, une existence solitaire et presque sauvage, n'auront pas de peine, ce semble, à refaire tout l'homme, et de ce tout la religion sera l'âme, le centre vivant.

Plusieurs causes ont arrêté l'efflorescence des légendes et des cultes locaux. Une vue profonde de Michelet sépare en deux l'humanité religieuse : les peuples de la nature et les peuples du livre. Les peuples du livre l'emportent. La Bible que les immigrants apportaient du continent ou qu'ils retrouvaient sur ces bords nouveaux leur a comme désenchanté le monde physique. Toute la magie flottant sur les choses s'en est retirée pour se condenser entre ces feuillets augustes. Il n'y a plus eu de *divin* que dans le texte sacré; l'univers visible en a été comme purgé. Toute création de l'imagination religieuse a eu pour point de départ et pour caution quelque verset des saintes Écritures, authentiques ou apocryphes. De là je ne sais quoi d'arrêté, de verbal, de déductif qui remplace le libre coup d'aile de l'intuition primitive. Les conceptions

religieuses sont ici comme des tiges qui sortent toutes, non de racines plantées en terre, mais de boutures et de greffes pratiquées sur le tronc vigoureux du christianisme biblique.

Plus encore que le christianisme, les siècles de réflexion et de culture que l'humanité a traversés font échec au naturalisme mystique. Ils ont laissé dans la langue, et par la langue dans l'esprit, un résidu résistant qui a son siège dans le vocabulaire et dans l'appareil dialectique, et qui tend à dissoudre la légende à mesure qu'elle se forme. Les plus incultes participent à cet héritage. La longue civilisation de l'Europe occidentale est comme une liqueur recuite, un bouillon à demi stérilisé, où ne peuvent vivre qu'affaiblis les germes générateurs des mythes. Cette influence se fait sentir chez les plus ignorants et les plus isolés de nos paysans; elle frappe d'une sorte d'impuissance relative la fonction mythogénique. — Enfin, sortis par sélection d'une race amoureuse de l'action et de l'effort, aux prises avec une tâche accablante, le loisir et l'aptitude manquaient aux immigrants, soit pour les immobiles contemplations et les longs retours sur soi-même, soit pour les bavardages et les récits ornés d'où procèdent les légendes religieuses ou héroïques. Ils ont donné l'exacte mesure de leur capacité en ce genre par la théologie matérialiste et courte du mormonisme et par le spiritisme, cette forme à la fois puérile et vieillotte de la création mythique, qui paraissait naguère fort répandue dans l'Ouest et qui comptait, disaient les adeptes (1), trois millions d'adhérents.

Le développement religieux de cette partie de la population américaine a été, on pouvait s'y attendre, presque exclusivement éthique. La religion a été conçue comme l'appui d'une morale. Déclassés en Europe, aventuriers ici, simples chercheurs de lucre, beaucoup des plus récents *settlers* semblent avoir pour conscience une table rase. Depuis cinquante ans, un grand nombre n'ont fait qu'une trop courte étape dans les États de l'Est, au sein d'une société assise et relativement régulière, dont l'exemple et la pression collective auraient pu les plier à une discipline traditionnelle. La règle de vie s'est obscurcie chez ces hommes trop tôt dispersés et comme égrenés; un individualisme brutal est resté leur unique loi. S'ils possèdent enfin un idéal moral, c'est qu'ils l'ont eux-mêmes retrouvé. La dure vie, qui a déchaîné leurs instincts, les dispose par réaction à concevoir je ne sais quel ordre supérieur. Une illumination soudaine le leur découvre, au détour d'un chemin, dans des circonstances qui varient avec un chacun. L'opération a été bien des fois décrite. Partout où l'homme ne reçoit pas son *Credo* tout fait, mais le rencontre seul à seul ou l'invente à son usage dans le secret de sa conscience, la diversité est extrême. Il en est ici de la religion comme de la langue, avant qu'aient paru ou après qu'ont été détruits les monuments qui la fixent. Jusque-là ou à partir de là, dans toutes les bouches, les mots ne cessent pas de naître, de presser sur leurs devanciers qui parfois tombent hors de l'idiome et se perdent, puis ils tombent à leur tour, refoulés par de nouveaux venus. La concurrence a ici son libre jeu, sans privilège ni protection pour aucun. Le renouvellement est indéfini. C'est exactement ce qui se produit en matière de foi tant qu'il n'y a pas de société constituée et assise solidement autour de l'arche sainte qui contient le dogme et les rites, ou lorsqu'une partie considérable de la nation se trouve jetée hors de la sphère où l'action de cette société peut s'étendre. Alors toutes les croyances germent comme des graines folles dans un sol qui n'a pas été sarclé et n'a pas reçu de semailles régulières.

Ne nous étonnons donc pas du nombre des sectes différentes qui existent aux États-Unis. Il y aurait plutôt lieu d'être surpris qu'elles ne fussent pas plus nombreuses. S'il n'y en a pas davantage, c'est que là encore l'*action* tient trop de place, souffre de trop rares détentes et, en un mot, prend trop tout l'homme pour que la foi et les émotions religieuses aient leur part régulière de la vie quotidienne et en forment comme le fond continu et perpétuellement senti. Chez les *settlers* du Far-West, elles ne paraissent guère qu'à intervalles inégaux et rares; aussi des communions distinctes à profession de foi fixe et définie peuvent difficilement se constituer sur cette base qui se dérobe. Ce qui a le plus de chance de prévaloir ici, ce sont les sectes sans profession de foi déterminée, sans ombre de théologie, à inspiration très libre, comme le baptisme. Avant le baptisme, ce qui a dominé et domine encore, la première forme de l'inspiration religieuse, c'est quelque chose qui échappe à toute dénomination sectarienne (bien que les baptistes en aient été généralement les ouvriers avec Dieu), c'est le réveil des *camp-meetings*.

Que sont ces *revivals?* Selon les témoignages de maint observateur, ceux d'aujourd'hui sont encore semblables à celui qui troubla le Kentucky et étonna l'Amérique en 1801. Un arrêt se produit de temps à autre dans le cours de ces vies brutales et impures, une crise aiguë du sens moral longtemps silencieux et comme mort, et cette crise se traduit, dans ces tempéraments trop forts, par des accès à moitié physiques, chaos répugnant où se mêlent la frénésie du remords, les bonds en avant, les chutes volontaires, les cris inarticulés, les éjaculations monotones, le geste idiot, les attendrissements cherchés, les attouchements suspects. L'imagination, la raison n'ont rien à voir dans ces dérèglements; cela se passe entre la conscience — qui apparaît ici moins comme une lumière que comme un éclair rapide et affolé dans une nuit épaisse — et les systèmes nerveux et musculaires qui s'agitent hystériquement à ce signe, comme si ces âmes, inha-

(1) Hepworth Dixon (1867).

biles à un retour sur elles-mêmes, avaient besoin de se voir en quelque sorte du dehors, et n'étaient sûres d'éprouver que ce qui se répercute en mouvements dans leurs membres, en impressions sur leur chair et dans leurs sens. Nulle création théologique, nulle vue claire de l'au delà ; rien qu'un reflet obscur et brouillé du divin qu'on reconnaît à peine dans cette moralité intermittente à forme épileptique.

*
* *

Est-il possible de prévoir quelles modifications et inflexions se produiront à l'avenir dans le cours de l'évolution religieuse? La direction paraît en avoir été déterminée jusqu'ici par quatre causes destinées à s'atténuer ; ce sont : l'extraordinaire consistance et la vigueur héréditaire du groupe Nord-Est, l'extrême mobilité et l'individualisme de l'Ouest, l'absence ou la médiocrité de la culture dans tous les autres groupes un peu anciens, la prépondérance écrasante de l'activité pratique.

Or, l'unité du groupe Nord-Est est aujourd'hui rompue par l'invasion pacifique d'un grand nombre d'Irlandais et de Franco-Canadiens catholiques. Les derniers remplacent en partie les vieilles familles de fermiers congrégationalistes qui ont émigré en grand nombre à la recherche d'exploitations plus fructueuses. Les premiers sont maîtres de Boston et des grandes villes. L'antique noyau puritain est ainsi entamé par l'extérieur, tandis que l'unitarisme, l'universalisme et l'agnosticisme le désagrègent intérieurement. C'en est fini de la puissante action éducatrice qu'il exerçait il y a cinquante ans.

A l'Ouest, à mesure que les territoires se peuplent et sont mis en valeur, des groupes plus stables, des sociétés régulières se forment ; l'individualisme se discipline, et les plus acceptables d'entre les croyances prévalent sur les autres, grâce à l'appui et à la recommandation d'une opinion publique constituée. La libre végétation des sectes avait déjà ce caractère, où se trahit l'influence du milieu originaire, que toutes se présentaient avec une apparence et un port chrétiens. Elles le conserveront sans doute en se multipliant avec plus de lenteur ; puis elles se rapprocheront, se fondront enfin en un petit nombre d'orthodoxies évangéliques (1). Toutes les différentes branches du christianisme auront alors l'autorité qui repose sur une croyance et un culte officiels communs à des groupes nombreux et respectables, tandis que s'amortira la puissance de vie et d'expansion divergente dont les sectes pullulantes sont le signe.

Par un mouvement parallèle, les Universités, qui se sont déjà multipliées avec une rapidité extraordinaire depuis cinquante ans, deviendront plus nombreuses encore, et le point de vue spéculatif s'élèvera graduellement au-dessus des courtes perspectives de l'esprit pratique. Le territoire entièrement occupé et exploité, moins d'élan vers une richesse qu'il faudra disputer à d'autres pour l'acquérir, des accumulations de richesse acquise créant la curiosité avec le loisir, autant de conditions favorables au développement de la science désintéressée. Une marque première et déjà décisive de cette évolution est la place prépondérante que les principales Universités accordent à l'étude des origines nationales et à l'étude de l'histoire philosophique, et le lien étroit qu'elles établissent entre cette dernière science et la politique. Les sciences exactes et les sciences naturelles sont aussi en progrès. La conception religieuse commence à les trouver devant elle à l'état de corps constitués, en possession d'une méthode et d'un esprit qui s'insinuent et s'étendent dans la société au delà même de la limite où s'arrête la diffusion de leurs notions positives, en sorte que l'intelligence de l'ignorant lui-même résiste davantage aux *Credos* tout faits. Des publications récentes nous montrent pour la première fois des attaques suivies dirigées contre l'obscurantisme des Églises au nom de l'esprit scientifique, en même temps que des apologies régulières, sous la forme d'essais de conciliation entre les *postulats* religieux et les démonstrations de la science.

Dans ces conditions, peut-on s'attendre à voir la théologie renaître en se transformant, ou n'est-ce pas, au contraire, l'extraordinaire amollissement dogmatique dont nous sommes témoins qui va se poursuivre? Questions à peu près insolubles en ce qui concerne le lointain avenir. Dans les limites d'une période plus prochaine, il semble à première vue que les théologies régnantes puissent tout au plus subsister par la force de l'habitude, mais non qu'elles puissent s'accroître, ni des théologies nouvelles se produire, dans l'atmosphère scientifique où baigne désormais l'esprit humain. Si un développement dogmatique recommençait dans ce monde encombré de lois immuables, ce ne serait pas, sans doute, par une floraison fraîche et libre, distincte et colorée, rappelant celle de l'imagination hellénique, mais plutôt sous la forme d'une philosophie sentimentale et vaporeuse et par une sorte de maladie du langage, analogue à ce vague symbolisme verbal dont Emerson a donné de si singuliers exemplaires. N'est-ce pas le dernier qui, écartant le Jéhovah des Hébreux, la divinité trinitaire du chrétien, le dieu personnel du déiste — conceptions finies — adore la Loi indéfinissable, universelle, « matérielle, intellectuelle, spirituelle »..... « qui se déploie à travers le monde, gouvernant les moindres choses, maîtrisant les plus grandes; *tenant dans le creux de sa main* toutes les affaires du globe; comprenant tout : le domaine entier de la raison, le domaine entier de l'espérance; si haute qu'aucune foi ne peut en gravir la

(1) Baird observait déjà en 1836 que les sectes sont très nombreuses dans les régions récemment colonisées, et que leur nombre diminue à mesure que la population augmente.

cime, si tendre qu'on peut *reposer sur son sein comme un enfant?...* » Dans cet éther brumeux, les différences dogmatiques des communions religieuses s'effacent et, dès à présent, au reste, plusieurs de ces communions correspondent moins à des divergences de fond qu'à des degrés dans l'échelle des classes sociales, le baptisme et le méthodisme ralliant les pauvres et les ignorants, les autres Églises groupant les riches et les cultivés. Ce qu'on peut se demander, c'est si la chute des barrières qui séparent les sectes n'entraînera pas quelque chose de ce qui a fait jusqu'ici la force et l'action du christianisme. La passion profondément humaine d'appartenir à un corps assez restreint pour que chaque homme ne s'y sente pas perdu, le goût du débat et de la lutte, le besoin d'une part d'activité machinale, trouvaient dans les différences sectariennes de doctrines et de rites une satisfaction qui leur manquera désormais. « Combien d'hommes, dit justement M. J.-B. Vasson, n'auraient jamais été attirés par les maximes du christianisme pur, qui sont tout prêts à vivre du christianisme et même à mourir pour lui, quand il est mélangé d'éléments terrestres et jeté dans des moules essentiellement humains? Nos yeux ne supportent pas de fixer la blanche lumière qui vient du ciel. » Le christianisme, en s'épurant, perdrait ainsi un peu de ses prises sur l'âme et de sa valeur pratique.

J'arrête ici cette trop longue course à travers un sujet d'une richesse infinie, qui demanderait, pour être traité dignement, un ensemble d'informations que je n'ai pas. J'aurai atteint mon but, si j'ai réussi à montrer la complexité du sujet et à indiquer les positions dominantes où il faut se placer successivement pour l'apercevoir dans son ensemble et avec tout son relief.

E. Boutmy.

L'ACTUALITÉ

ET

LA MODE DANS LES OBJETS D'ÉTRENNES

Bonbons. — Jouets. — Bijoux.
Actualités politiques. — Articles de Paris.

« Supprimez les fêtes. Les fêtes ne peuvent avoir été inventées que par les cabaretiers et ceux qui tiennent des cafés et des guinguettes. » Ainsi s'exprimait, en 1766, un brave homme dans une requête reproduite par le marquis de Villette en 1789.

Et, logique, ne voyant dans les fêtes que des empêchements forcés au travail, ou des prétextes à mendicité déguisée, ou des abus religieux, la Révolution supprima tout... même le Jour de l'An, du moins en tant qu'étrennes. « Recevoir, toujours recevoir, écrit un « bon bougre » de 1793, cela sied bien aux aristocrates, c'est Jacques Bonhomme qui donne. Il leur faut tous les droits aux freluquets de Coblentz, même le droit de nouvelle année. Donnez et passez. A vous, citoyens, l'étrenne de la vieillesse! »

Mais les étrennes une fois supprimées, qu'arriva-t-il? C'est que ceux, déjà nombreux, qui vivaient de ce renouvellement d'année — sorte de fin de siècle en miniature — protestèrent contre l'abolition d'un usage qui les privait de leur industrie « fin d'année ». Et l'on vit paraître un pamphlet — aujourd'hui peu commun — « Doléances des commerçants de la bonne ville de Paris lésés dans leurs intérêts au public lésé dans le plus cher de ses désirs », pamphlet dans l'esprit de la « Requête des grisettes à M. Sylvain Bailly ». Confiseurs, libraires-doreurs, marchands-papetiers, fabricants de pouppée (*sic*) réclament « le bon vieux premier janvier » qui « si gentiment » venait remplir leurs escarcelles : « Vous n'avez pas supprimé des barrières, citoyens, pour en élever d'autres. Vous n'avez pas fait rendre gorge aux aristocrates pour affamer les patriotes. » Et le citoyen Lottin, confiseur, peut-être parent du libraire dont le nom se lit sur maint petit livre d'avant la Révolution, fait connaître à l'honorable public que les pâtisseries de sa boutique sont coloriées aux trois couleurs.

Le 14 juillet a fait éclore chez nous le *binocle* tricolore. Plus pratiques, nos ancêtres avaient trouvé le bonbon tricolore, et il ne faut plus s'étonner de l'estampe allemande représentant un patriote avalant la Nation sous forme de dragée.

***

Vivent les petits objets, les bonbons et les jouets, les mille petits riens, fanfreluches et articles de Paris! Ce sont eux qui servent à perpétuer les grands événements, les grandes dates, les grands hommes; faisant revivre l'histoire, ils nous rappellent les passions et les engouements d'autrefois; ils nous montrent de quoi s'amusaient les galants seigneurs du XVIIIe siècle, les muscadins thermidoriens, les pourfendeurs de l'Empire prenant les cœurs à l'assaut comme les capitales, les beaux jeunes hommes aux visages pâles passant de la chevelure en saule pleureur à la chevelure en coup de vent, les honnêtes bourgeois du Marais, si souvent caricaturés, et tous les descendants, plus ou moins dégénérés, du peuple-roi.

Comme le costume et, peut-être plus encore, les petits objets subissent l'influence du moment : ils naissent un matin, ils disparaissent un soir. Avec eux ne dites jamais : demain, car demain, ils auront vécu.

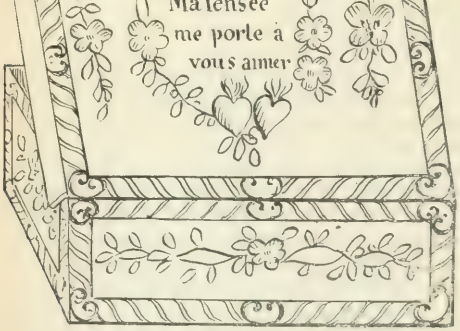
Mouvements, attitudes, langage, nourriture, jeux, mœurs intimes, tout n'est-il pas convention? Hier, vous récitiez des madrigaux, beau jeune homme! Aujourd'hui, de par le roi défense de tenir conversation autre

que « la mathématique » : vous parlerez problèmes, théorèmes, équation, triangles, pentagones ; vous réciterez le *Binome* de Newton. Allez et... multipliez ! Nous sommes en 1666, sous le Grand Roi.

Cette femme, tous les soirs, quitte la couche conjugale. Histoire banale, allez-vous dire. Non point : car, armée d'un télescope, elle observe les astres. Trouvez-m'en beaucoup de cette étoffe, aujourd'hui.

Vers 1733, le Diable est partout ; et tandis que les « Almanachs du Diable » mènent grand bruit, que les belles demoiselles se laissent habiller aux couleurs des diables, un marchand confiseur avertit l'honorable public que, pour les étrennes de 1734, on trouvera sa boutique abondamment pourvue de ces « diables qu'on aime à croquer ». Plus tard, vers 1760, les béquilles du père Barnabé, mises en chanson, font florès. Le monde ne marche plus comme sur des roulettes : il est obligé de se soutenir sur des béquilles. La béquille orne des étoffes, elle apparaît sur des reliures, elle se suspend aux *berloques*, elle devient un colifichet. Le 1er janvier arrive : on ne s'offre plus que des béquilles d'argent. « Nous étions déjà aveugles, écrit l'auteur des *Anecdotes morales sur la fatuité*, bientôt l'on dira de nous : C'est un peuple bancal. » Du reste, la béquille ne fait pas long feu. Engouement sans nom, elle disparaît comme elle est venue.

Plus sérieuse, plus durable, sera la mode de la lyre



Boite à bonbons, fin du XVIIIe siècle, cartonnage coloré.

A l'intérieur de la boîte on lit : « Villier, confiseur, rue St-Honoré à côté du n° 15/20 ».

Et au-dessous : « Pastille de Provance, orange et citron

(Collection du Musée Carnavalet)

qui prévaut plus ou moins de 1750 à 1800. Lyres sur le dossier des chaises, sur les pendules, sur les boîtes, sur les papiers, sur les étoffes : les bonbons eux-mêmes affectent la forme éolienne. La lyre ne disparaîtra que pour faire place à la harpe, la harpe dont les minuscules réductions en ivoire, en bronze, en bois, en pâte de Sèvres orneront les commodes aux lourdes appliques de cuivre, la harpe qui se dessinera sur les « boëtes ». Et toutes deux, la lyre et la harpe, entreront dans le mobilier des jouets enfantins.

Les ballons ! nouveau prétexte à engouement. Dans sa belle *Histoire des Ballons* (1), livre d'artiste et de philosophe, M. Gaston Tissandier s'exprime comme suit à ce sujet :

> Les élégantes du Palais-Royal avaient des gants de peau sur lesquels était peinte à la gouache la scène de l'ascension de Versailles ou des Tuileries ; elles plaçaient dans leurs poches des bonbonnières élégantes où étaient ciselés des ballons ; leurs éventails figuraient des globes sculptés sur l'ivoire du manche et peints sur la soie dont ils étaient formés. Leurs grandes cannes à pomme d'or donnaient l'image des globes finement ciselés sur le métal. Les bijoux, les bagues, les bracelets et les médaillons représentaient des ballons.

Or, c'étaient là autant d'objets d'étrennes que, très certainement, les grands seigneurs durent s'offrir à partir de 1783. Et puisque M. Tissandier mentionne une *Crème aérienne* qui se vendait chez tous les distillateurs comme liqueur de table réconfortante, on peut bien supposer qu'il y eut des *bonbons aériens*. La belle confiseuse d'un des petits almanachs de Queverdo n'offre-t-elle pas des « bonbons à la mappemonde » ? Le ballon qui figurait partout, sur les chaises, sur les commodes, sur les cadres de glaces, sur les toiles de Jouy, qui créa les « boëtes roulantes » — une des étrennes de 1785 — qui donna sa forme aux cages d'oiseaux — amère ironie ! — devait naturellement prendre place dans le domaine des jouets. Et l'on vit les enfants s'amuser à faire monter et descendre des petits ballons tenus en équilibre au moyen des lois physiques.

Voici bien autre chose : en l'an VII, l'épidémie du losange, épidémie terrible, agaçante, sans raison d'être ; on s'habilla, on se meubla en losange, on se nourrit en losange. Losange aux couchettes, aux canapés, aux fauteuils, aux paravents, aux parquets. Eux aussi, gâteaux et bonbons, se coupent en losange. Sur les annonces d'objets d'étrennes, c'est une nomenclature fastidieuse : un doreur ne fait-il pas savoir aux dames qu'il a inventé des petits ciseaux « imitant à s'y méprendre cette forme si goûtée » ? Le rédacteur du *Journal des Dames et des Modes* perd courage ; il se déclare impuissant à enregistrer toutes les fantaisies que la mode fait éclore sous le couvert du losange.

Heureusement, avec le siècle, une concurrence lui naîtra. En 1803, les bonbons du jour sont à la comète,

(1) Paris, Launette (Boudet, successeur), éditeur. — 2 vol. gr. in-8°.

et, dès lors, dans toutes les branches de l'industrie, abondent les fantaisies créées sous ce vocable.

Et quand ce n'est pas un événement, un fait purement local, une de ces « scies » qui s'emparent de toute une ville, alors la politique apparaît. Voici le « royal-bonbon » dirigé contre l'armée des princes, et c'est un éclat de rire; voici les bijoux, les objets à la Bastille, et c'est un véritable enthousiasme, — Palloy fut, on le sait, l'instigateur, l'inventeur de ce petit commerce qui débitait des coffrets, des coupes, des encriers, des bonbonnières, des presse-papiers, véritable fabrique d'articles de Paris nouveau régime — voici les actualités à la Constitution, affirmant le triomphe des principes révolutionnaires sur les frivolités du temps jadis. Quelquefois la politique revêt des formes moins athéniennes; l'article de Paris ira jusqu'à fabriquer des lanternes: « Le citoyen L., bijoutier patriote, prévient qu'on trouvera chez lui un choix complet de bijoux emblématiques, et notamment de lanternes pour aristocrates (1). » En 1790 et en 1791, les boîtes à bonbons se recouvrent de papiers peints d'une grossière exécution — les mêmes qui servent à tapisser les chambres des bien pensants — sur lesquels figurent la hache du licteur surmontée du bonnet phrygien (2). Et dedans, mille sucreries, baptisées aux noms du moment.

La boutique du confiseur Berthelmot, le Jour de l'An.
(Estampe de la série *le Goût du jour*, d'après un dessin de Kreutzberger.)

*
* *

Mais attendez que le Jour de l'An soit rétabli, si ce n'est officiellement, du moins de fait (1er janvier 1797), et vous verrez les étrennes prendre un essor considérable. Garchy, « le célèbre Garchy », est à la fois glacier et confiseur : le 1er janvier, ses salons ne désemplissent pas. Lui seul sait inventer ce qu'il faut pour le palais délicat des belles merveilleuses; Juliet lui-même, qui vient d'ouvrir sa boutique avec force réclames, ne saurait lui être comparé.

L'époque est « au sucré »; les « thés » sont dans tout leur éclat; les soirées sont partagées entre les proverbes et le colin-maillard. Or, chez les enrichis du Directoire, il y a des « thés » fin d'année; et là, au milieu des gâteaux, des friandises, des tartines, des biscuits, se donnent les bonbons saturés d'orange ou de citron. Tout Paris court chez un confiseur qui annonce des « bonbons Angélina », des « bonbons Lodoïska », des « bonbons Théodora » — des « bonbons Joscelina », des « bonbons Narcissa ». — Ne riez point, ces noms étaient alors portés — et bien portés — par nos grand'mères. Regardez les estampes qui ne manquent pas de célébrer, de caricaturer ce retour aux anciennes coutumes, aux réjouissances publiquement affichées. Les passants « en route pour les étrennes » sont chargés de boîtes et de cornets, les boîtes rondes, plates, ficelées en croix — pareilles à celles encore conservées pour les dragées — et les cornets pointus, comme il ne s'en voit plus que dans quelques boutiques borgnes des quartiers perdus. Ce ne sont que sucres de pomme, pastilles, nougats, pâtes, pistaches, diablotins, sucreries diamantées, chocolats : les premiers aux longs papiers tricolores, les autres dans leurs cartonnages losange, oblong, triangulaire.

Les pièces montées affectent des formes spéciales. Il y a là tout un décor particulier qu'on peut voir dans une des gravures de la série *le Goût du jour*, représentant la boutique du confiseur Berthelmot la veille du Jour de l'An. Berthelmot, dont l'existence s'est prolongée assez avant dans le siècle actuel, deviendra, par la suite, un personnage célèbre quand il aura pris possession de la terrasse des Tuileries; quand, malgré les défenses royales, il promènera à travers Paris des voitures attelées de seize chevaux.

L'époque n'est pas seulement « au sucré » : sur elle souffle un vent de folie. Elle a vu la guillotine, elle a eu peur de la mort; elle veut jouir, et elle rit du rire des énervés. Hommes et femmes, continuant la tradition du « royal-bonbon », ne se promènent plus qu'avec des pantins dont on tire les ficelles en marchant; tous

(1) Annonce d'almanach faisant partie de la collection de l'auteur.
(2) Boîte vue par l'auteur dans une collection particulière.

les jours ce sont noms nouveaux, inventions nouvelles, préliminaires du « jeu du Diable » qui apparaîtra sous le premier Empire.

Il est assez curieux d'observer que, pendant la période d'exaltation politique, pas une chose n'échappa au nouveau baptême : « des restaurateurs avaient changé jusqu'au nom des fruits », nous apprend J.-B.-S. Salgues (1), et un almanach de l'an VI reproduit toute une série de confiseries aux appellations révolutionnaires : « N'avons-nous pas vu sur les cartes de certains restaurateurs des poires de *bon chrétien* s'appeler

Jouets, d'après une estampe gravée de la Restauration.

des poires de *bon républicain*? celles des *cuisses-madame*, des *cuisses de citoyennes?* On vous offrait des *poires de germain* et des *prunes de nation-claude.* » L'*Almanach des Acheteurs* de l'an VI mentionne, lui, des *pralines rouge aristocrate*, des dragées à la *nation* (pour remplacer les dragées à la *royale*), des *purées de fruits à l'autrichienne*, etc.

Passions et manies du jour! Il faudrait des pages entières pour donner la seule nomenclature de toutes les nouveautés écloses sous les brouillards de décembre. Directoire, Empire, Restauration, jamais époques ne virent autant de jeux, autant d'amusements de salon. En 1818, le casse-tête devient un engouement général. Petits et grands, tous sont occupés à former des figures géométriques. La « casse-tête Omanie » (*sic*) sévit. Un marchand facétieux insère dans le *Journal des Dames* un avis au public : « A quoi bon vous casser la tête pour offrir des étrennes, le casse-tête n'est-il point là! » Et, effectivement, petits et grands donnent et reçoivent des casse-têtes. Détrôné un instant, le casse-tête ne disparaîtra jamais : aujourd'hui encore il fait partie du bagage classique des étrennes enfantines.

Tous les jeux, du reste — c'est leur destinée — ne font que se transformer. Qu'il s'appelle jeu des costumes, jeu des dames françaises, jeu des batailles, jeu de l'histoire de France, jeu des étrennes, jeu des Pyramides, jeu du Juif-Errant, jeu des Quarante — le jeu d'oie est toujours à la base de toutes les promenades à jetons. C'est encore lui qu'une récente transformation a fait devenir le jeu d'oie du Général. Venir de Grèce pour échouer à Jersey, triste fin! Et les jeux à pions! Vous souvenez-vous du jeu de la forteresse, autrement dit de *la prise de Sébastopol*, sous le second Empire? Antérieurement, c'était *la prise de Constantine;* aujourd'hui, c'est *la prise de Bac-Né.*

Quoi qu'il en soit, 1818 fut une année fertile en créations de ce genre. Après le casse-tête, le kaléidoscope; après le kaléidoscope, le transfigurateur ou la lunette française. Vous vous placez devant une glace avec ledit kaléidoscope, en ayant soin de tenir une bougie contre votre objectif, et dans la glace viennent se refléter les images les plus gracieuses. Aussi, quel succès, enregistré à l'envi par les estampes : *la Soirée amusante, les Étrennes de l'année!*

*
* *

Revenons aux bonbons et entrons plus avant, si vous le voulez bien, dans les cadeaux du Jour de l'An, dans ce qu'un auteur de la Restauration appelait « les souhaits sucrés et littéraires ».

Visites, compliments, doux baisers de Judas,
Cadeaux de joujous, d'almanachs,
Souvenirs, diablotins, pistaches, papillotes,
Etiquette, ennui, neige ou crottes,
Temps perdu, fous en beaux habits :
Voilà le jour de l'an tel qu'il est à Paris.

Ces vers de vaudeville, aux rimes peu riches, se lisent sur le titre d'une plaquette rarissime : *le Tableau du premier Jour de l'An ou je vous la souhaite bonne et heureuse*, publiée en 1816 sous la rubrique facétieuse : *A l'Ile des Bonbons*, chez Friandet, marchand de caramels, et dont les auteurs, Cuisin et Blanchard — le second, surtout — amusèrent plusieurs générations (1).

Guerriers sous le premier Empire, sentant la poudre et le canon, faisant résonner tout un cliquetis de ferraille et de sabretaches, les jouets et les bonbons revêtent, sous la Restauration, une allure pacifique. Ce ne sont plus des sabres de bois, des canons de sucre, des shakos, des bonnets à poils fourrés de « fondants à la

(1) *De Paris, des mœurs de la littérature et de la philosophie.* — 1813.

(1) M. Eugène Muller, dans son volume *le Jour de l'An et les étrennes*, publié chez Maurice Dreyfous, paraît avoir cru à l'existence réelle de ce Friandet. Je dois à M. Paul Lacombe, le savant bibliographe parisien, la communication du *Tableau du premier Jour de l'An*, que possède seule, en dehors de lui, la Bibliothèque nationale.

tranchée » ou de pistaches « à la bombe »; ce ne sont plus des tambours et des aigles, ni des dragées à la Wagram, ni des papillotes à la Austerlitz, pas plus que des poupées à la Maréchale ou des pantins à la Chambellan. Aux violettes ont succédé les lis : Mars et Bellone sont détrônés par le « Bien-Aimé », restaurateur de la paix publique. Tout, jusqu'aux filigranes des papiers que fabrique dès 1814 F. Johannot, jusqu'aux cartonnages des boîtes à bonbons, est aux armes et au portrait de Louis XVIII. Les devises et les énigmes, les quatrains et les rébus à l'usage des papillotes et caramels, n'unissent plus les Amours à Bellone; ils chantent les douceurs de la paix, ils sacrifient au temple de la friandise. Des emblèmes, des symboles ingénieux, des « Vive le Roy » en lettres roses, bleues, blanches, ou vertes, se lisent sur les crèmes et les fondants les plus minuscules.

Dirigeons-nous rue des Lombards, rue Saint-Honoré, rue Vivienne, où est Henrion à l'enseigne du *Fidèle Berger;* rue Montorgueil, où est la boutique de Deslandres; *Au Paradis terrestre*, au passage du Panorama (1), où est le fameux confiseur qui deviendra Marquis; rue Saint-Martin, *A la Maison gothique*, où vient de s'installer Mille (2); entrons *Au Grand Monarque* ou chez Berthelmot. Voici ce que les auteurs du *Tableau du premier Jour de l'An* ont vu, chez ces grands maîtres du sirop, chez les dieux de la pistache et des papillotes; voici ce qu'ils content, pour donner plus de poésie à leur récit, sous la forme d'un *songe ossianique*. Un temple, érigé sur de légers bâtons de sucre d'orge, se voyait en perspective dans ce songe, des fontaines en marmelade d'abricots faisaient jaillir du sirop de punch et d'ananas, et de deux cornes d'abondance soutenues par des génies ailés sortaient des merveilles sucrées dont voici l'amusante nomenclature. Des bonbons *à la Marie-Thérèse*, des pistaches *à la Duchesse d'Angoulême*, des sucres de pommes *à la Marie-Antoinette*, *à l'Héroïne de Bordeaux;* des adoucissants *à la Louis XVIII*, du jus de réglisse *à la Royale*, des pastilles d'absinthe *à la Napoléonide*, des cornets ambrés *à la Paix*, du sucre d'olive délicieux pour les agitations, *à la Gabrielle* (presque une actualité pour les étrennes 1891); du cachou *à la Pie voleuse*, des fondants *à la Vénus de Médicis*, des croquignoles *au Retour des Lis*, des sultans *à la Jocrisse*, chef de brigands; des vaisseaux de gelée de prunes *à la Jean Bart*, de la pâte de guimauve *à la Russe*, des pêches glacées *à l'ours Martin, au cerf Coco;* des pilules pectorales *à la ci-devant Jeune-Homme*, des amandes douces *à la d'Orléans*, des pastilles *à la Mélodrame* pour les vomissements, des bougies imitées en beau sucre diamanté *à la Bobèche*, des beignets de pomme *au boulevard de Gand*.

Et ce n'est pas tout. Parés de leurs grands costumes, pétris en pâte coloriée, tous les auteurs des actualités théâtrales, *les Deux Magots, le Nouveau Seigneur, Cendrillon, Saint-Vincent de Paul, les Deux Edmon* (*sic*), *Manlius* offraient, pêle-mêle dans une corbeille, la bigarrure la plus attrayante. *Othello* figurait en caramel, aux côtés de *la Famille des Innocens* modelée en plâtre peint. Colifichets sucrés, composés, s'il faut en croire une adresse de confiseur que j'ai sous les yeux, des tributs de Pomone, de Flore et de l'Amérique (1). Politiques, historiques ou littéraires, les illustrations n'étaient pas oubliées dans ce *tutti-frutti* de l'architecture *confiturière*. Ce n'est plus « aux grands hommes la patrie reconnaissante », c'est « aux grands hommes le sucre reconnaissant ». Ici, Voltaire en sucre première qualité; là, Fréron en biscuit de Savoie; Turenne, sur un piédestal de pralines, meurt, une épée de pain d'épices à la main, frappé d'un boulet de sucre candi. Et placé avec pompe dans la boutique du *Grand Monarque*, Henri IV fait son entrée solennelle dans Paris, parcourant une route semée de fleurs de lis; pour le voir, les mains tendues vers lui, la multitude est *tout sucre*.

Amas, quantité prodigieuse de cornets de taffetas, de satin pailleté, de bonbons, de madrigaux *à jujubes*, de devises *à caramels*, de déclarations ayant pour flèches des dragées, que l'on vient annuellement s'arracher dans les confiseries à la mode. Berthelmot fait circuler à travers Paris ses voitures-réclames et, pour contenir la foule, la porte de toutes ces « boutiques sucrées » est gardée par un gendarme (2).

Les journaux de modes et les nouvellistes ne tarissent pas en éloges sur la beauté des jolies confiseuses, « jeunes nymphes dignes, disent-ils, de la cour de Vénus ». Toujours est-il que ces « filles de magasin » sont mises avec une ingénieuse coquetterie, que la cornette à la rosière de Salency les coiffe délicieusement, et que leur tablier de soubrette produit le plus piquant effet.

L'enseigne du *Fidèle Berger* a fait fortune. A Dijon, c'est le *Galant Berger;* à Lyon, c'est le *Berger vainqueur*. Sur les boîtes, ce ne sont que bergers et bergères, dans ce style inimitable de la Restauration, mélange de poncif et de « cocasserie » auquel le pointillé de la gravure à la mode donne une physionomie un peu... niaise. Et il s'y trouvera, cependant, des pièces signées: Girardet. La rosière étale aussi ses charmes et... ses roses

(1) Il n'y avait encore qu'un seul des trois panoramas de construit : c'est pourquoi le passage s'appelait « du Panorama ».

(2) C'était au n° 42 dans la numérotation de l'époque. Henrion était au 21 de la rue Vivienne.

(1) La plupart de ces réclames-adresses se terminent par cette déclaration typique : « X .., confiseur, qui fournit tout ce qui concerne son état, à juste prix. »

(2) Cette habitude de faire garder les boutiques de confiseries par un garde national, puis par un gendarme, date du Directoire. *Le Provincial à Paris* fait observer que pour le Jour de l'An de 1825 presque tous les confiseurs se sont abstenus de faire appel à la force armée.

sur tous ces cartonnages pliés à l'entaille du couteau. Le *Fidèle Berger* qui annonce des « bonbons au miel de rosière » a des gravures représentant Louis XVIII alors Monsieur, couronnant une rosière à Blanckembourg (1794), et l'actualité c'est S. A. R. Mgr le duc de Berry couronnant deux rosières à Saint-Denis, le 8 juillet 1816. D'autres fois, il est vrai, c'est la série des jeux de société très en faveur auprès du public, *le baiser à la religieuse*, le *baiser à la capucine*, le *dessous du chandelier*, les *aunes de ruban*, ou encore les enseignes de Paris, petites vignettes coloriées, publiées en 1816, qui ont servi à tant de choses et qui constituèrent même un jeu d'oie d'un nouveau genre.

Quelques années plus tard, on lancera des boîtes avec adresses imprimées : « Madame *** (le nom était mis par l'acheteur), rue des Vertus, ou rue de la Fidélité, ou rue de l'Amour, ou rue de la Bergère-Sensible ». allégories sentimentales et troubadouresques.

Et le bonbon n'est pas seul à jouir de ces « douceurs », Les liqueurs ne sont pas moins bien traitées. Feuilletez les étiquettes soigneusement conservées en ce musée Carnavalet où sont réunies tant de choses précieuses pour l'histoire de nos mœurs. Voici les qualificatifs qui s'imprimaient à l'usage des bouteilles de sirops : *Liqueur de Flore, Petit-lait d'Henri IV, Liqueur des Grâces, Liqueur des Amours, Liqueur de Fidélité, Liqueur de l'Amour et Psyché, Élixir des Cœurs unis, Goutte des Enfans d'Épicure, Liqueur de Jour de l'An.* De toutes ces crèmes « doucement » sirotées de 1820 à 1830, que reste-t-il ? Le *Parfait Amour*, seul et dernier témoin d'une génération romanesque qui a des revers de médaille, des contrastes bien étranges.

En effet, dans ces mêmes confiseries où se vend l'amour en bouteilles, vous allez pouvoir connaître les deux grands succès de l'année 1816.

Suivez ce jeune homme qui vient d'entrer chez Berthelmot : c'est un « aimable » ; il achète une seringue en carton recouvert d'un papier d'argent, il la fait remplir de vingt sortes de pastilles, et, ce soir, il ira offrir le tout à quelque tendron. Au *Grand Monarque*, la foule contemple des seringues en métal, garnies de sirops exquis, avec lesquelles les aimables du grand monde vont, des fenêtres de la Maison-Dorée, « adoucir » les passants du boulevard de Gand.

Voici mieux. Les confiseurs suivant le mouvement — l'époque est grasse — découvrent le *pot aux roses*. En ses profondeurs il a pour œil la fleur de lis ; sur sa panse ventrue il arbore fièrement quelque devise gauloise. Soulevez le couvercle : vous trouverez en ses larges flancs triple couche de fruits confits.

Et ceci s'achète, et ceci se donne.

« Si cet objet vous déplaît, disent les auteurs du *Tableau du premier Jour de l'An*, tous les légumes, tous les fruits d'un jardin potager sont là dans cette corbeille de Flore, au carton verni ; la *barque embaume*, les noix dorées, les oranges creuses vous offrent leurs parfums. »

***

De crainte d'indigestion, laissons toutes ces sucreries: fuyons toutes les mièvreries sentimentales des jeunes bergers qui, sur les colonnes du « Temple du Bonbon », gravent à la pointe le nom de leurs amoureuses empanachées. Saint Caramel n'est point seul maître en ce royaume du Jour de l'An. Chez les libraires, chez les « marchands de nouveautés » — Palais-Royal ou rue Saint-Jacques — chez Rosa, chez Le Fuel, chez Janet, chez Treuttel et Wurtz, chez Delaunay, j'aperçois les almanachs ; chez Blanchard, à la galerie Montesquieu, s'alignent en leurs formats oblongs, avec leurs cartonnages illustrés, les livres à enfants... aux figures « très soigneusement coloriées », annoncent les prospectus. Alors, comme aujourd'hui, la boutique aux produits littéraires était chamarrée de toute sorte de couleurs, véritable arc-en-ciel de la palette. « Vous croiriez vous trouver devant un barbouilleur d'enseignes, » dit un contemporain.

Depuis 1780, l'almanach fait fureur; il est partout, allant du libraire chez le doreur, se glissant chez le marchand de curiosités, faisant partie de la toilette des élégantes, réduisant son format jusqu'aux plus minuscules proportions. Il a ses tablettes de perte et de gain pour les belles joueuses, il est enrichi par le sieur Desnos, libraire de S. M. le roi de Danemark, d'un parfait secrétaire composé d'un papier spécial sur lequel on peut sans cesse écrire, effacer, écrire à nouveau. Il est orné par Queverdo et par Dorgez de ravissantes petites figures; il est léger, il est polisson, il est par excellence l'étrenne des petites-maîtresses. Sa reliure est belle, riche; un plein maroquin, sur lequel les armoiries du destinataire garnissent royalement les plats; ou bien, plus gaie, plus fraîche, plus populaire, elle est en soie avec ornements, broderies, paillettes, médaillons, sujets peints abrités sous un verre.

Cet almanach, il a survécu tout en se transformant, tout en se modifiant suivant le goût du jour. Lui aussi est devenu romantique, lui aussi a changé son vêtement : broché on le méprise, il est pour les personnes qui ont le rare courage de lire les vers de MM. Mouffle, Brichard, Cochet, Charamond, Hédouin, Jubé, Labitte, Malignon, Soulié, Bizien du Lézard et autres illustrations : cartonné, avec ses amusants ornements qui rappellent Percier et Fontaine, avec ses jeunes femmes qui s'envolent, des roses dans les mains, avec ses papiers aux fraîches couleurs, rose, « bleu d'amour », jaune « pipi de serin », avec ses tranches jaune mat, il est pour les petites bourgeoises : relié avec des fers spéciaux — or ou argent — lyres, harpes, bouquets de fleurs, ou encore avec une reliure à la cathédrale, il est pour les gens sérieux. Mais voici pour la *gibecière* des élégantes : c'est ainsi que s'appellent les poches en

l'an de grâce 1816. L'almanach — je parle de la reliure — est en velours à coins, il est en taffetas moiré, il est orné de peintures, ou bien encore il est entièrement sous verres : dos et plats. Verres dehors, glaces dedans, comme en plein règne de Trianon, et des gardes en tabis aux nuances les plus délicates, les plus claires aux rayures les plus chatoyantes!

De 1805 à 1830, ce sont les étrennes à la mode, sous

Couverture (recto et verso) de la *Poupée bien élevée*, livre à images de 1820.

L'original mesure 16 centimètres sur 12.

(Collection de l'auteur.)

ces noms jadis populaires : *Almanach des dames*, *Almanach dédié aux dames*, *Almanach des demoiselles*, *Almanach dédié aux demoiselles*. L'almanach pouvait, à la rigueur, se concevoir sans le cornet de bonbons; la boîte ne pouvait se présenter sans un Le Fuel avec son accompagnement de « Feuilles de Souvenirs » pour les pensées des dames, sans un Rosa avec ses petits Amours enluminés ou ses fleurs gentiment coloriées au pinceau. Je ne sais trop quelle réception serait faite à pareilles étrennes en 1891.

La boutique a jouets (terre-plein du Pont-Neuf).

(Dessin à la plume par Kreutzberger, d'après une lithographie des *Tableaux de Paris* de Marlet (1820).

Après le livre pour les jeunes femmes, le livre pour les enfants, l'éternelle imagerie, l'éternel album aux cuivres grossièrement enluminés. Quelle naïveté! mais, en même temps, quel sens parfait de l'intellect des petits! Certes, nous faisons mieux, mais par cela même aussi nous faisons moins bien : je veux dire que les publications en vue du jeune âge se trouvent être, en raison de leur perfection même, de véritables livres d'enfant à l'usage des grandes personnes.

Où retrouver *les Enfants sages*, *les Promenades amusantes d'une jeune famille dans les environs de Paris*, *la Journée des enfants*, *le Petit conteur*, *le Petit enfant prodigue*, *les Bons exemples*, *la Civilité en estampes*, *le Miroir des enfants*, *la Poupée bien élevée*, tous ces volumes dont les couvertures à encadrements caractéristiques servent encore de modèles aux compositions d'Adrien Marie ? Curieuse littérature, tout imbue de royalisme, dans laquelle le « Bon Monarque » et le « Bien-Aimé » ne sont jamais oubliés. Voir le Roi, approcher du Souverain, n'est-ce pas la suprême récompense réservée aux seuls enfants sages! Du moins, ce sont les étrennes que souhaite à ses petits lecteurs l'auteur des *Promenades instructives*, et nous ne chercherons nullement à le contredire.

***

A ce livre sans prétentions, bien fait pour être manié par l'enfance, répondent des jouets d'une simplicité extrême. Elle peut faire sa madame la poupée à laquelle on enseigne les usages du monde, à laquelle on apprend force révérences et force prières, qu'on mène promener, qu'on fait goûter ou qu'on fourre au cabinet noir, elle n'en est pas moins, la plupart du temps, une tête en bois et en carton, aux extrémités non définies. A-t-elle un corps, marche-t-elle? Malgré falbalas, plumes, affiquets, elles est loin de la poupée « fin de siècle »; c'est un mannequin costumé, ce n'est pas une petite femme habillée par le couturier et experte en l'art des dessous.

Précieuse est la couverture de *la Poupée bien élevée*, avec sa réunion de jouets communs. Les quilles, les raquettes, le bilboquet, les petits *cricris*, les pelottes, les gibecières (sacs servant de poche), les étuis et les boîtes

Découpage au ciseau, d'après un original de 1818.
Œuvre d'un « artiste découpeur » pour salons.
(Collection de l'auteur.)

à ouvrages, la petite lanterne magique, la théière accompagnée de la tasse à oreillettes, tels sont les objets qui s'offrent en étrennes aux fillettes de 1816. On n'a pas encore la voiture aux chèvres, mais il y a la calèche traînée par un pauvre toutou, dans laquelle trône une belle madame.

Si vous voulez en savoir plus, si vous vous intéressez aux jeunes garçons, plongez dans la boutique si abondamment pourvue placée par Marlet sur le terre-plein du Pont-Neuf. « *Y en a-t-y des porrichinelles! Y en a-t-y des arlequins!* » Et les balles, et les cerceaux, et les petits moulins tournant à tous les vents, jouets d'actualité s'il en fut jamais, que les marchands inventifs ont appelé : *la girouette du jour, la nouvelle girouette, la girouette multicolore, la girouette des cours* — cette dernière défendue par arrêté du ministre de la police — et les soldats de bois, et les ménages minuscules en fer-blanc, en poteries grossières aux émails plombifères rouges ou verts, et les petites charrettes; tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, l'éternel amusement des petits.

Car il en est des joujoux comme des livres à images. Beaucoup, à la façon des cabinets en argent ou en bois précieux du XVIIIe siècle, avec les bonshommes dans leurs petits appartements, sont des œuvres d'art, des jouets d'apparat qui, une fois le premier de l'An passé, vont prendre dans les vitrines les places qu'ils ne quitteront plus. Ils ne sont point faits pour amuser les enfants, mais bien pour orner les appartements.

Suivez les *pantins* dont l'état civil remonte à 1747, s'il faut en croire le *Journal* de Barbier. Ces Arlequins, ces Scaramouches, ces mitrons, ces bergers, ces bergères, tout d'abord, ont bien en vue le jeune âge; mais bientôt les grands s'en amusent, et le *Journal d'un observateur* constate que tous les pantins de la vie, pantins de cours et autres, défilèrent ainsi la parade devant le public qui tirait les ficelles, pendant toujours haut et court les personnages en vue. Ce sont les pantins rencontrés tout à l'heure accrochés à l'habit des Incroyables.

Sans caractéristique bien accentuée, le jouet se traînera ainsi jusque vers 1860; il ne prendra une physionomie nouvelle et distincte qu'avec l'apparition du jouet mécanique, dit actuellement *jouet scientifique*. La poupée de 1816 n'a pour se distinguer de la poupée de 1786 ou de la poupée de 1840 que la différence de noms et de toilettes. Qu'il danse, qu'il danse le pantin :

> ... Qui pour nous satisfaire
> Se met tout en mouvement.

Et maintenant, ses étrennes achetées, les poches pleines, les mains pleines, les bras encombrés, véritable porte-paquets ambulant, ayant fait ample provision de bonbons, d'almanachs, de jouets, le bourgeois de 1816 ou de 1825 — c'est tout un — va faire sa tournée à domicile. C'est dans le salon, devant le guéridon ou la table ronde, autour de la lampe, qu'il trouvera son monde. La lampe Carcel, savez-vous bien qu'elle est fort mal vue, que les salons bien pensants la proscriront encore en 1827 comme entachée de révolutionnarisme? Mais aussi elle est le drapeau du clan bourgeois : c'est elle qui fera 1830. Et puis autour de son rayon lumineux se confectionnent les mille petits objets que les jeunes filles font sous l'œil vigilant des mères; les découpages, les cartonnages, les silhouettages. Les découpures en noir venant se détacher sur des papiers blancs, bleus ou gris; les découpures blanches destinées à faire lumière sur les papiers noirs. Et tandis que le lampascope adapté aux Carcels projette ses fantaisies sur les différentes murailles du salon, on fabrique les abat-jour, abat-jour à personnages, à découpages, en dentelles, en rubans qui, de 1814 à 1820, sont les véritables réceptacles des charges politiques.

Que d'images, que de caricatures amusantes, que de scènes vivement croquées, que de pochades légèrement

rehaussées de gouache, sur les gens du Jour de l'An de 1810 à 1816, sur les bons bourgeois du Marais allant porter les étrennes à des ribambelles de gamins! Tenez, plaçons-nous sur le pont Neuf, à côté de la boutique à jouets de Marlet, et voici ce que nous pouvons photographier à l'aide des auteurs du *Tableau du premier Jour de l'An*.

Devant nous est une famille de la rue Mouffetard, qui vient de souhaiter la bonne année à des parents, rue de la Ville-l'Évêque, à la Madeleine : par économie, on n'a pas voulu prendre un fiacre, malgré deux pouces de boue qui forment une pâte liquide sur le pavé; la grand'tante a troussé sa robe dans les fentes de côté, ce qui lui donne l'air de se diriger par deux ailes de moulin à vent immobiles; on ne sait ce qui l'embarrasse le plus, ou de son mantelet de satin noir, ou de son *Gérard*, ou de son sac de toile de coton vert. La jeune personne qui lui donne le bras, autrement dit l'ingénue de la troupe, ayant tous ses appas bien enveloppés dans une robe de « raz de Saint-Maur », souvenir de son aïeule, tient un livre d'*Heures* dont lui a fait présent son oncle, le vicaire de la paroisse de Saint-Séverin. Son petit frère la tire par sa robe ayant peine à tenir ses joujous, car un *pantin* lui sort d'une poche, une trompette de l'autre; son bras gauche serre un polichinelle, sous le bras droit il porte trois pièces de canon et un régiment de cavalerie. Le papa, autrement appelé le père noble, paré de son habit marron à boutons de fils d'or, orné de brandebourgs, suit, ou plutôt guide cette famille qu'une grosse servante de Picardie, bien joufflue, accompagne d'un air hébété et curieux.

Tableau digne de la plume de Paul de Kock et du crayon des amuseurs de la Restauration, qui peint en pleine pâte le grotesque de l'époque, déjà si loin de nous, et qu'on souhaiterait rencontrer encore au milieu de notre société nivelée et américanisée. Vive « l'Ile des Bonbons! » Vivent les étrennes de 1816!

JOHN GRAND-CARTERET.

AU REVOIR!...

Nouvelle (1).

IV.

Mme Jaubert était mieux. Elle reposait avec calme dans la petite chambre triste. Ses doux yeux gris entr'ouverts contemplaient les choses sans les voir telles qu'elles sont ; ses bras parfaitement blancs étaient allongés sur les draps que sa main ne froissait plus avec impatience. Elle était trop faible pour se rendre compte qu'elle attendait quelqu'un ou quelque chose de précis; à chaque minute elle attendait seulement la minute suivante, et s'abandonnait au cours lent du temps. Le jeune médecin, assis devant la lampe, lisait, le front dans la main ; la femme de garde dormait au fond d'un fauteuil. Le silence était absolu. Il pouvait être environ minuit.

Ainsi se préparait dans la tranquillité de toute chose le grand moment du *Revoir*. Un événement rêvé depuis des années allait devenir réalité : c'était donc sous cette forme, à ce jour marqué d'avance, dans cette chambre inconnue, loin de chez soi et des souvenirs du passé, que *cela devait être*. On est surpris de l'aspect tout ordinaire que prennent les choses longtemps espérées, quand enfin elles arrivent.

Jaubert, le premier, rentra. Il jeta brusquement son paletot sur une chaise, renvoya les personnes de service et s'approcha du lit. Sa contenance était tragique ; le rôle qu'il avait accepté lui paraissait exceptionnel et beau ; il songeait à ne pas le gâter par des paroles vulgaires. Il prit les deux mains de sa femme dans les siennes et la baisa au front.

— Marthe, dit-il, regarde-moi.

Les paupières délicates se soulevèrent et sur le fin visage passa un sourire. Elle lui fit sans parler un petit signe de tête, comme on en fait aux enfants qui vous distraient de vos pensées, puis elle cessa de le regarder, en se taisant toujours.

— Il viendra ici deux personnes, continua Jaubert : une que je veux voir, le médecin, et une autre que je t'accorde de voir...

Il s'arrêta un instant, attendant une effusion, un transport de reconnaissance. Il n'y eut rien. La forme blanche du corps de sa femme, indécise et noyée dans l'ombre, demeura immobile.

— M. Servan va venir, reprit-il avec une gravité contrariée.

— Oui, je sais... Quand? demanda la voix douce.

— Tout de suite... Mais ne vois-tu là rien d'extraordinaire? Trouves-tu tout simple ce que j'ai fait?... Je t'avouerai que j'ai hésité longtemps. Il faut bien que je te traite comme une enfant et une malade pour t'avoir accordé cela. Tu n'y as peut-être pas assez réfléchi, et tu ne t'es pas demandé ce qu'on dirait de nous à Laval, si cette histoire devenait publique... Tu te conduis comme une petite fille : moi qui ai de sérieux devoirs, je suis obligé de considérer plus de choses que tu n'en comprends. Ainsi peut-être bien ai-je tort d'exposer ta réputation et la mienne par cette fantaisie : ma femme ne doit pas même être soupçonnée — comme la femme de César... Tout ceci est grave, plus grave que tu ne t'en rends compte. Tu ne mesures pas assez les conséquences de tes actes. C'est la seule chose que j'aie eue à te reprocher quelquefois, encore y a-t-il de ma faute en cela; j'aurais dû t'instruire, et Balzac

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

dit que la femme est pour son mari ce que son mari l'a faite... Pour en revenir à cette histoire, je me suis chargé là d'une grande responsabilité : beaucoup de gens blâmeraient le parti que j'ai pris... Enfin, enfin, conclut-il en haussant les épaules, j'ai mieux aimé pécher par excès d'amour et de bonté.

— Cela devait être ainsi... murmura nettement la douce voix dans l'ombre.

— Cela devait être! cela devait être!... Parce que je l'ai bien voulu!

Et Jaubert céda au désir de riposter à sa femme d'un coup droit, non par cruauté, mais par besoin de couper dans le vif des attaches qui la rendaient ingrate envers lui, ou simplement pour voir ce qu'elle ressentirait.

— ... Cette démarche, dit-il, a d'ailleurs semblé anormale à d'autres que moi. On n'a pas su ce que je venais demander. Je suis tombé en plein bal chez M. et Mme Servan. C'était très gai... Tu ne savais peut-être pas que M. Servan est marié?

Il y eut un instant de silence. Tout d'un coup :

— Mon Dieu... mon Dieu! faites qu'il ait une bonne femme! murmura la voix faible en parlant à quelqu'un d'invisible.

A ce moment même, on entendit sous les fenêtres le bruit d'une voiture qui s'arrêtait, d'une portière refermée brusquement. On monta l'escalier. On frappa à la porte.

Jaubert boutonna vivement sa redingote, rejeta de la main ses cheveux en arrière et vint ouvrir d'un pas ferme en tenant la lampe. Une femme de service parut : elle annonça qu'un étranger, un militaire, demandait à voir sur-le-champ M. et Mme Jaubert.

— C'est bien. Faites-le monter.

La porte ouvrait à la tête du lit. Le rideau était justement relevé. En posant la lampe sur la table de chevet qui se trouvait là, Jaubert fit tomber les rayons de lumière sur la tête de sa femme.

Dehors, Henri Servan montait en hâte ; mais dans la baie de la porte il s'arrêta, immobile. Il aperçut du premier coup la forme blanche étendue, dans ce grand calme résigné, les deux bras allongés sur le drap, les flots de cheveux noirs dénoués, et le pli de l'oreiller à l'endroit où la tête reposait; mais la tête, il ne la voyait pas... Il entendit d'abord la respiration, la présence de la personne vivante... Elle était là, et en aucun autre lieu du monde. Elle n'était que là... Henri Servan se sentit arrivé, arrivé comme au but, au terme unique d'un voyage très long, qui aurait duré dans les ténèbres des années et des années... Une idée étrange le saisit : elle va parler ; dans une minute je vais entendre sa voix. Sera-ce bien la même? J'ai peur de l'entendre... Et il regarda autour de lui, dans la chambre pleine d'objets étrangers; ses yeux rencontrèrent sur une table un miroir à pied en ivoire, qu'il reconnut, et il fut saisi de cette immuable fidélité au passé qu'expriment les choses inanimées sur lesquelles le temps n'a pas de prise... Il n'en est pas de même des âmes. Qu'allait-il retrouver? Et lui-même qu'était-il devenu?

Jaubert fut légèrement blessé de ce regard jeté sur la pauvre chambre :

— Ma chère amie, dit-il d'abord à sa femme, voici M. Servan, que tu as eu le caprice de revoir...

Puis se tournant vers l'officier, qui se tenait sur le seuil, la tête nue et le col de la capote relevé, il ajouta en sortant de l'ombre :

— Veuillez entrer, monsieur. Vous pardonnerez à l'insuffisance de l'installation de Mme Jaubert et de moi; nous sommes en camp volant dans ce galetas, où nous n'attendions aucune visite, pas même la vôtre.

Tout à coup Marthe parla. C'était la voix d'autrefois; c'était le même timbre, seulement un peu plus tremblant :

— Vous êtes là? dit-elle; vous êtes là!...

— Oui, oui, je suis là!

Et, s'étant approché d'elle, il la reconnut. Elle le reconnut aussi.

Les deux yeux qui brillaient au fond de deux cavernes d'ombre s'attachèrent sur son visage longuement; la main blanche se souleva du lit et se tendit vers lui : il la prit avec respect. Jaubert plissa le front, s'attendant à ce qu'il y poserait les lèvres; mais il la tint seulement dans la sienne, sans même la presser. Il la regardait d'un œil interrogateur par-dessus ses lunettes : était-elle en danger? allait-elle mourir? Il fallait empêcher cela à tout prix; à force d'affection, on devait le pouvoir.

— Vous êtes mal, dit-il; vous souffrez?

— Comment, c'est vous! c'est bien vous! reprit-elle sans l'entendre, en écartant de son front ses cheveux noirs, pour le voir mieux. — Oh! j'en étais sûre : l'étoile brillait si bien hier, et ce soir!

— L'étoile?...

— Oui, la même étoile qui brillait au-dessus de la maison, là-bas, quand vous êtes parti. Elle devait luire sur votre retour aussi. C'est l'étoile du Revoir... Vous m'aviez dit au revoir!... Je ne vous ai pas répondu. Seulement, comme vous descendiez seul l'allée du jardin, je me suis mise au piano, et j'ai joué les mesures de l'*Arlésienne : la, a, a, ah!* vous savez? ces mesures si affreusement tristes!... Voilà huit ans de cela... Depuis, bien souvent, le soir ou la nuit, j'ai ouvert la fenêtre du côté où je pensais que vous viviez, très loin de moi, et j'ai rejoué ce même air... Vous avez dû l'entendre... vous l'avez entendu, j'en suis sûre!... Je ne crois pas à l'absence... ni à la mort. Si vous étiez mort, je l'aurais su... Je n'aurais plus pu faire de musique... Ainsi... ainsi donc, nous nous sommes retrouvés... Vous voici, et me voici!

Elle s'arrêta une minute, fatiguée, et pressant de sa main son côté palpitant :

— Dites-moi, je voudrais savoir... Êtes-vous heureux?... Avez-vous des enfants? reprit-elle d'une voix basse.

— Non.

— Ni moi...

Et de sa main soulevée elle montra la chambre vide et sombre, car son mari, pour ne plus entendre, s'était enfoncé dans un fauteuil près de la fenêtre, le front levé au plafond.

De nouveau elle se tut quelques instants et ferma les yeux. Puis elle continua, plus bas encore :

— Et votre mère... qui me ressemblait?

— Je ne l'ai plus.

— Vous ne l'avez plus?... C'est donc pour cela que depuis quelque temps... sans m'en rendre compte... je me sentais pour vous une affection plus grande... Quel jour était-ce?

— Un jour d'août.

— Et moi, mon jour de deuil; c'était hier, 27 septembre.

— Oui, je m'en souviens, j'y ai pensé hier justement, à la tombée de la nuit. Alors je ne vous savais pas si près de moi.

— Près ou loin, qu'est-ce que cela?...

— En effet, notre amitié est fidèle... Pour nous être connus si peu!

— Trois semaines... Le lundi vous êtes venu nous voir à la maison de mon pauvre papa, à la campagne... Il y avait beaucoup de monde à dîner... Vous vous rappelez l'odeur du chèvrefeuille de la petite porte?... la fleur de glaïeul?... Sous la treille, nous avons parlé ensemble... Et le vendredi... la promenade en bateau au *Moulin des Belles-Ouvrières*... Comme l'ombre des arbres s'enfonçait dans l'eau, comme tout était tranquille!... Vous avez un peu ri de moi, parce que je gouvernais mal: nous allions toujours sous la roue du moulin... Ai-je mieux gouverné depuis?... Qui sait? J'ai fait de mon mieux... Et maintenant, comme tout est loin, mon ami, comme tout est loin!

Servan restait debout, la tête baissée, tâchant de faire revivre ces mêmes choses passées, ému et troublé de retrouver une si fidèle image de lui dans un autre être?

— A quoi bon se souvenir? dit-il.

— J'ai désiré vous voir, non pour nous souvenir ensemble... mais pour vous remercier, répondit-elle... Je ne sais si j'ai beaucoup de temps encore.

— Me remercier?

— Du bien, du grand bien que vous m'avez fait.

— Moi?

— Avez-vous oublié les choses que vous m'avez écrites... cette fois, cette seule fois... après m'avoir quittée?

— Quoi donc?... Pardonnez, cela s'est effacé de ma mémoire.

— Est-ce possible?...

— Oui, c'est possible, oui! Je me souviens seulement de ma grande amitié et de mon chagrin.

— ... Eh bien... vous m'avez dit de grandir jusqu'à la fin, pour ne pas vieillir... de mettre ma joie dans ce qui me coûte le plus... de ne pas me chercher moi-même... et qu'alors je trouverais la paix... J'ai fait ce que vous disiez.

— Comment?...

— Oui, je l'ai fait... J'ai donc vécu de vous pendant ces huit ans. J'ai aimé ce que de votre côté vous aimiez. Que pouvais-je faire davantage?

— Pauvre amie!

— Oh! ne croyez pas de moi des choses trop favorables. J'ai été faible si souvent! Je pensais prier, je me mettais à genoux, et quel vide horrible j'ai senti tant de soirs!... Mais presque tous les jours j'ai trouvé tout de même à faire quelque petite chose un peu pénible qui me redonnait une âme... Cependant vous étiez loin! Qui sait?... Peut-être suis-je allée au bal le soir où votre mère est morte... Mais je ne pouvais savoir : j'ai fait de mon mieux.

— Écoutez-moi...

— Non, laissez-moi dire ce que je vous ai dû...

— Hélas! ne le croyez pas...

— Je ne crois pas; je sais, je sais d'où me vient toute force. Après mon cher papa, qui m'a fait tant aimer la musique quand j'étais enfant, votre place a été grande dans ma vie, trop grande peut-être... Depuis que je vous ai rencontré, rien ne m'est plus indifférent... Je trouve un tel plaisir à mes peines!... Et vous savez, il y a de la peine dans tout!... Si je vous racontais! J'ai eu tant de joie, un jour, à m'apercevoir que je tenais beaucoup à un vieux bijou, afin de mieux le donner!... Et je ne pensais pas que je vous le raconterais jamais : ç'aurait été un peu trop facile alors. Voilà!... Oh! ça n'a pas été bien tous les jours... Je suis fatiguée d'être retombée tant de fois quand j'aurais dû me maintenir sans cesse... Mais aussi pourquoi étiez-vous loin?

— Mon Dieu! répondit Servan; mais vous ne me connaissez pas du tout. Vous ne m'avez vu que trois semaines, et ce n'est pas moi, cela, ce n'est pas moi!

— Si! je vous vois tel que vous êtes... Je ne suis pas très intelligente... mais ce n'est pas avec l'intelligence que je vous comprends...

— Je vous en supplie, ne dites pas cela! C'est moi qui ai à vous comprendre; j'y parviens à grand'peine, et quant à vous imiter : oh! non. Je ne suis pas méchant; mais si vous voyiez mes journées!

— Oui! oui! nous valons mieux que notre vie.

— Mais, au nom du ciel, je vous jure que je suis le premier venu. Peut-être, en effet — je me le demande en vous écoutant — peut-être ai-je valu quelque

chose autrefois, à une certaine heure... Peut-être!... Tout cela est très obscur.

Comme il disait ce mot, justement une obscurité presque absolue se fit autour d'eux. La lampe se mourait sur la table par défaut d'huile. Jaubert, épuisé, s'était assoupi dans une attitude hautaine. Les brillants, aux oreilles de Marthe, reprirent leur éclat bleu d'étoiles. La tête frêle aux cheveux dénoués fit encore sur l'oreiller des signes de négation et de confiance obstinée. Elle voulait croire en son rêve. Seulement, elle était à bout de forces et ne pouvait plus parler. Subitement elle étouffait; sa poitrine soulevait d'une façon mourante la blancheur du drap.

Servan s'approcha en toute hâte de Jaubert:

— Monsieur, dit-il, vite! elle est plus mal.

Jaubert songea à repousser cet étranger. Mais le mot: « elle est plus mal », l'effraya comme un enfant. Cette sonorité lugubre lui fit monter les larmes aux yeux. Il laissa Servan s'approcher avec lui, et tous deux prirent entre leurs bras le pauvre corps palpitant.

A ce moment, la lampe s'éteignit en crépitant. Du dehors, la clarté blanche de la lune remplit la chambre, et à côté d'elle, avec sa lumière distincte, une étoile, l'étoile du *Revoir*. La malade apparut ainsi avec une extrême paleur, son cou sans force laissa retomber sa tête en arrière sur l'épaule de son mari; son bras droit battait l'air, et le poignet étant inerte, sa main retombait au-dessus de la tête de Servan agenouillé.

— C'est terrible, disait Jaubert épouvanté, c'est terrible!... Elle s'en va, elle s'en va! Que croyez-vous? Le médecin ne viendra que dans plusieurs heures...

— Non, elle ne peut pas mourir, répondit Servan éperdument. Elle ne peut pas mourir!... Elle ne peut pas mourir pour jamais!...

Il ne savait plus ce qu'il disait.

— Viens, viens... près de moi! murmurait Marthe d'une voix étranglée.

Les deux hommes se levèrent; ils se regardèrent une seconde.

— Elle vous appelle, dit Servan, et il détourna les yeux.

— Viens donc enfin, répétait la voix éteinte; viens donc!...

— Elle vous appelle; soutenez-la, embrassez-la, je vous en prie, balbutia Servan; elle a besoin de votre tendresse...

Jaubert entoura sa femme de son étreinte: il baisa son front et ses cheveux. Servan se tenait immobile. Soudain, le mot lui revint: « ... Mettre sa joie dans ce qui coûte... » Il eut la force de regarder le mari près de la femme, et il se sentit pris d'une grande bonté pour eux.

Marthe ne mourut pas. Ce n'était qu'une crise d'étouffement passagère. Elle retomba sur l'oreiller la bouche ouverte, et peu à peu sa respiration redevint calme. Bientôt elle rouvrit les yeux.

En voyant Henri qui la regardait avec une inquiétude extrême, elle fit son sourire d'autrefois, son sourire du *Moulin des Belles-Ouvrières*...

— Vous ici? dit-elle. Je vous ai parlé, n'est-ce pas? Je vous ai dit ce que je voulais?

— Oui.

— Eh bien, il ne faut plus... que vous reveniez... jamais, jamais!... Cela va mieux... Nous allons retourner là-bas... dans la maison couverte de glycine, vous savez?... vous la connaissez bien?... C'est là... Vous, vous resterez ici... Je sais que vous n'êtes pas seul... cela me fait plaisir... beaucoup de plaisir... Allez, allez sans vous retourner! N'ayez pas de peine à cause de moi.

— Je vous remercie, monsieur, dit Jaubert, encore tout bouleversé, en touchant la main de Servan.

Celui-ci resta immobile un instant, puis se retira. Comme il sortait déjà et franchissait le seuil, la voix faible connue en d'autres temps cria encore une fois:

— Au revoir!...

En descendant l'escalier, Servan se demanda, en se passant la main sur le front, pourquoi elle avait ajouté ce dernier mot. Voulait-elle donc qu'il revînt? Non; elle avait dit le contraire si nettement, si expressément... Ce ne devait pas être de ce revoir-là qu'elle voulait parler...

Quand il rentra chez lui, il était environ quatre heures du matin. L'aube ne paraissait pas encore. Au milieu du salon vide, élargi par le récent départ de tous les danseurs, jonché de débris de tulle, de fleurs mortes et foulées aux pieds, sous les lustres où les bougies mouraient, sa femme, frissonnante, enveloppée de dentelles, l'attendait, toute seule.

« Voilà donc mon chez moi, » pensa Servan.

— Enfin! lui dit la jeune femme; il est temps!

— J'ai dû rester plus que je ne croyais, mon enfant.

— Pourquoi m'appelles-tu ton enfant?... Qu'est-ce que tu as?

— Tu sauras plus tard... Au fait, pourquoi ne te dirais-je pas un jour?... Viens te reposer. Je tâcherai demain d'être un peu meilleur avec toi que par le passé. Voyons... dis-moi ce qui te ferait plaisir...

— Mais... bien des choses. D'abord que tu ne me laisses plus ainsi...

— Je ne te laisserai plus jamais ainsi, sois bien tranquille, répondit Servan en regardant par-dessus la petite tête blonde, dans le vide, comme s'il y voyait en pensée une figure et un sourire connus...

Le jour se levait déjà; l'étoile du Revoir avait disparu, effacée dans le matin.

PAUL DESJARDINS.

FIN.

UNE PAGE D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE

L'introduction de l'industrie de la soie en Hollande au XVIIe siècle.

Au moment où dans les assemblées parlementaires et dans la presse s'agite de nouveau la question de savoir s'il convient de frapper d'un droit d'entrée les matières premières telles que la laine, la soie et le coton qui alimentent nos principales industries, il nous a paru intéressant, sans entrer dans le vif du débat, de remonter dans le passé et d'invoquer l'expérience du passé. Nous prendrons pour guide dans cette excursion rétrospective un auteur dont la postérité n'a pas conservé le nom, mais qu'un juge compétent, M. Marius Morand, l'érudit secrétaire de la chambre de commerce de Lyon, vient de tirer d'un oubli immérité (1).

Parmi les nombreuses marchandises que négociait au XVIIe siècle la puissante Compagnie hollandaise des Indes orientales figurait la soie qui venait en second rang, immédiatement après les épices et les drogueries. Cette Compagnie retirait notamment 6000 balles de la Perse, 7000 balles environ du Bengale, 2000 balles des Échelles du Levant et une certaine quantité de la Chine et du Tonkin, dont les produits soyeux étaient alors fort estimés. Détail curieux : en dehors de l'Europe, l'un des pays qui absorbait la part la plus considérable de cette soie était le Japon qui, à l'heure actuelle, est après la Chine notre plus grand fournisseur de soies, mais qui alors n'en produisait pas assez pour alimenter ses fabriques d'étoffes. La Compagnie s'approvisionnait également en Italie et en Russie. Dans ce dernier pays, Arkangel était devenu le grand marché des soies du Caucase, depuis que les Turcs avaient fermé la mer Rouge au commerce européen.

Mais la France était de beaucoup la meilleure cliente de la Compagnie hollandaise. Depuis longtemps, la fabrique lyonnaise avait, pour ainsi dire, monopolisé la production des riches tissus et sa renommée remplissait le monde. Lyon achetait donc d'énormes quantités de soie aux Hollandais, dont elle était tributaire, comme on dirait aujourd'hui. Par contre, les Hollandais, enrichis par le négoce, avaient pris goût aux somptueuses étoffes que seule la France savait tisser, et ils en faisaient venir de Lyon d'importantes quantités. En 1858, les registres de douane constatent qu'il a été expédié de France en Hollande pour plus de 6 millions de livres de soieries et pour 2 millions de livres de rubans et de passementeries.

La Compagnie hollandaise se chargeait aussi de répandre nos produits sur tous les points du globe. Comme sa marine de commerce était alors plus nombreuse et mieux exercée que la nôtre, comme elle possédait des comptoirs dans les contrées où nous ne pouvions pénétrer, ce genre d'affaires était fort avantageux pour nous.

« L'utilité que la France retirait de ce commerce, dit notre auteur, et la raison d'État qui l'unissait avec cette république contre la maison d'Autriche, nous avaient portés à la favoriser dans les divers traités de commerce que nous fîmes avec eux en leur accordant beaucoup de privilèges; en sorte que cela, joint au voisinage des deux États, donnait aux Hollandais une grande facilité pour faire le trafic avec nous, et ils le faisaient d'autant mieux que, comme nous n'étions guère alors habiles au fait de la navigation, ils étaient seuls occupés à faire les voyages aux transports de marchandises de toutes parts; de là venait que nos ports de mer étaient toujours remplis de leurs vaisseaux qui enlevaient notre superflu. »

Les intérêts économiques des deux nations se trouvaient donc d'accord avec les intérêts politiques. Mais il y avait, paraît-il, un point noir à l'horizon; les protectionnistes d'alors se chargèrent de le signaler. Ils s'aperçurent qu'en 1658 nous avions expédié en Hollande pour 35 millions de livres d'objets manufacturés, et que la Hollande avait importé chez nous une somme plus considérable de matières premières. Cela ne pouvait durer; ils firent tant qu'après la paix de Munster la convention commerciale franco-hollandaise ne fut pas immédiatement renouvelée, et qu'en 1667 la France, sous prétexte que la balance n'était pas en notre faveur, déchira le traité de commerce qu'elle s'était résignée à contracter en 1662 avec les États généraux de Hollande. En même temps, des droits élevés furent édictés sur les produits venant de Hollande. « Nous avons inventé, écrit l'auteur du *Grand Trésor*, une manière jusqu'alors inconnue de faire le commerce : nous prétendons vendre beaucoup de choses à nos voisins et ne rien acheter d'eux. » Cette prétention paraît fort plaisante à notre auteur, mais depuis elle a fait son chemin, et il serait bien étonné de voir que deux siècles après elle était érigée en dogme par une école économique.

Les résultats de cette politique ne se firent pas attendre. Naturellement les Hollandais ripostèrent par des représailles. Non seulement ils frappèrent nos produits de droits exorbitants, mais ils se mirent en tête de se passer de nos produits « en établissant chez eux les manufactures qu'ils avaient coutume de prendre chez nous ». La phrase n'est peut-être pas très correcte, mais le sens en est clair. Des fabriques de soieries furent créées à Amsterdam et à Harlem. Ces manufactures approvisionnèrent à notre détriment les marchés nationaux, et leurs produits envahirent l'Allemagne et le Portugal, qui avaient été jusqu'alors nos clients les plus fidèles. Alors s'engagea une guerre commerciale qui fut peut-être très préjudiciable aux Hollandais, mais dont en fin de compte notre industrie paya les frais. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les incidents de cette lutte de tarifs. Il nous suffira de rappeler que, comme toujours, la guerre économique provoqua en partie la guerre politique, et qu'elle aboutit à la triple alliance de la Hollande avec l'Angleterre et la Suède. A partir de 1672, toute relation cessa entre les deux pays.

(1) *Le Grand Trésor historique et politique du florissant commerce des Hollandais dans tous les États et Empires du monde.* — Rouen, 1712.

Le traité de Nimègue, en 1678, rétablit la paix politique et la paix commerciale. Mais le charme était rompu : « Le commerce, une fois dérouté, ne reprend jamais son premier cours. » Les Hollandais avaient perdu l'habitude de s'approvisionner chez nous, et quand les fabricants lyonnais se présentèrent chez leurs anciens clients d'Amsterdam et de La Haye ils trouvèrent porte close. Ce n'est donc pas la révocation de l'Édit de Nantes, comme le remarque judicieusement M. Morand, qui a doté l'Europe de l'industrie de la soie; c'est un autre genre d'intolérance, l'intolérance des intérêts économiques, qui a plus d'un point de contact avec l'intolérance religieuse, qu'il faut accuser de l'émigration de cette industrie en Hollande.

Depuis lors, la fabrique hollandaise a décliné, tandis que Lyon, grâce à un régime économique libéral et aux efforts persévérants de ses fabricants, a reconquis son ancienne suprématie. Mais, aujourd'hui, alors que la concurrence dispose de moyens d'action plus puissants et plus perfectionnés qu'autrefois, nous sommes fondés à dire, l'histoire en main, que le retour à une politique économique dont nous venons d'exposer les résultats produirait pour la plus ancienne et la plus glorieuse de nos industries des effets bien autrement désastreux qu'au XVIIe siècle.

GEORGES MICHEL.

L'ALGÉRIE DEVANT LE PARLEMENT

Le rapport sénatorial du budget de l'Algérie, annexé à celui de l'Intérieur, a été distribué avant-hier. Il est signé de M. Louis Pauliat. Le document est de peu d'étendue — une quarantaine de pages ; mais quarante pages qui valent la peine d'être lues, et qui vont, j'imagine, faire quelque bruit dans le Landerneau législatif.

Très crânement, le jeune sénateur du Cher a quitté l'ornière des compilations monotones et des fades « exposés » où se complaît assez habituellement notre littérature budgétaire. Son rapport est une œuvre de hardie polémique où se retrouvent les qualités de forme et d'analyse, la lucidité de démonstration, et aussi l'âpreté un peu brutale de logique qui distinguaient déjà les écrits de M. Louis Pauliat, à l'époque où les occupations de la politique le détournaient moins complètement qu'aujourd'hui de celles des lettres.

Il n'y a rien d'ailleurs dans le rapport de M. Pauliat — j'ajoute cela pour tous ceux qu'épouvante la perspective des conflits parlementaires — qui soit de nature à embarrasser le vote final du budget.

Les réductions opérées par la Commission du budget de la Chambre des députés sur l'ensemble des crédits algériens dont dispose le service de l'Intérieur comprenaient une économie de 310 000 francs, sur un budget de dépenses supérieur à 43 millions.

Ces réductions, acceptées par le gouvernement, ont été sanctionnées par la Chambre. Le rapporteur du Sénat reconnaît que « toutes s'expliquent par des raisons de bonne administration financière », et demande à notre haute assemblée de les adopter. Mais M. Pauliat a eu soin de nous déclarer, en commençant, que son optimisme a pour principale raison d'être, cette année, « l'heure avancée de la session et la nécessité, en raison des prochaines élections sénatoriales, de hâter le travail du budget »... Ajournons donc les réformes, puisque, cette fois encore, la raison d'État nous y oblige... Elles n'en sont pas moins d'absolue nécessité pour l'avenir, et M. Louis Pauliat s'efforce de le prouver, en un réquisitoire très curieux, dont nous pouvons être assurés que les adversaires du régime actuel ne laisseront rien perdre...

*
* *

M. Louis Pauliat adresse un premier reproche — et fondamental, selon lui — à notre colonie algérienne : elle coûte trop cher.

Ici, je crois que M. Pauliat a été un critique un peu sévère. On évalue, d'après les estimations officielles, à quatre milliards environ le montant *net* des sommes dépensées par nous en Algérie depuis soixante ans : c'est le prix d'une conquête que M. Louis Pauliat juge suffisamment payée...

On pourrait lui chercher chicane à ce sujet, et rappeler, en regard des sommes dépensées, la valeur des biens dont cette conquête nous a assuré la possession. M. Labussière, rapporteur du budget d'Algérie à la Chambre des députés, a été plus juste à cet égard que son distingué collègue du Sénat. Luí aussi trouve que l'Algérie a coûté cher, mais il a soin, après l'avoir constaté, d'inventorier rapidement « le domaine », et d'établir *l'actif* de ce bilan : les richesses immenses de la colonie — déjà connues ou encore inexploitées; et outre toutes les ressources que la nature a accumulées en cet admirable pays, celles qu'y a créées ou développées depuis soixante années le travail de la civilisation ; et enfin, au-dessus des avantages économiques et dont l'avenir seul nous permettra d'apprécier l'incommensurable étendue, les avantages sociaux et politiques d'une conquête où notre pays, en attendant qu'il en tire des bénéfices, a trouvé beaucoup de gloire et dont l'importance stratégique est reconnue par M. Pauliat lui-même comme plus grande qu'elle n'a jamais été...

Tout cela a été payé, sans doute ; mais il me semble qu'on ne s'est jamais attendu, en annexant l'Algérie, à la posséder pour rien... La question serait donc, pour les économistes, de savoir si l'Algérie *vaut* plus ou

moins que ce qu'elle a coûté; piètre calcul, au fond, et qui ne résout rien. « Il ne suffirait pas de démontrer que nos colonies coûtent plus qu'elles ne rapportent pour en faire regretter la possession à ceux qui comprennent les intérêts de la patrie autrement que ceux d'une maison de commerce. » Le mot est juste, et j'y insiste, parce que c'est un économiste, M. de Foville, qui l'a écrit.

***

Le rapporteur du Sénat me paraît également sévère dans la façon dont il apprécie la situation actuelle des finances de l'Algérie :

« C'est un préjugé, nous dit M. Pauliat, de croire que l'Algérie « fasse aujourd'hui ses frais » et puisse, dans un temps rapproché, constituer une des ressources les plus importantes de la métropole... Rien n'est plus inexact. En dépit de distinctions habilement imaginées, il y a un fait contre lequel les arguments les plus spécieux et les raisonnements les mieux déduits ne sauraient à aucun degré prévaloir; et ce fait, c'est que tous les ans, dans la supposition où il n'y a pas d'insurrection à réprimer, et toutes recettes déduites, l'Algérie coûte à la France de 83 à 84 millions. »

Et M. Pauliat estime même que ce chiffre est au-dessous de la vérité; car il n'y est tenu compte ni du complément annuellement versé par l'État pour le service des pensions de retraites des fonctionnaires qui ont résidé en Algérie, ni du prix de fabrication des tabacs, poudres, timbres-poste, etc., vendus dans la colonie, et dont le produit brut figure seul au budget des recettes, ni de la subvention fournie par la moitié du produit de l'impôt arabe et qui, au lieu d'être encaissée comme l'autre moitié par le Trésor public, « est généreusement abandonnée aux budgets de nos trois départements algériens ».

Tout cela est exact en apparence; mais la réalité veut être serrée d'un peu plus près.

Le budget de l'Algérie se subdivise en quatre grandes catégories :

Les dépenses civiles ayant un caractère normal — elles s'élèvent à 40 millions, et sont exactement couvertes par les recettes du Trésor algérien;

Les dépenses militaires;

Les annuités d'emprunts réalisés en vue de l'exécution de grands travaux d'utilité publique;

Les garanties d'intérêt aux chemins de fer algériens.

C'est entre ces quatre chapitres que se répartit le déficit annuel de 83 millions dont parle le rapporteur; — mais sont-ce bien là des dépenses sans compensation, et dont il soit juste d'imputer moralement la charge à notre colonie?

Ainsi que l'a justement fait remarquer M. Tirman (1) dans un document récent, on ne saurait équitablement mettre au passif de l'Algérie ni les garanties d'intérêt, qui sont des avances remboursables par les compagnies concessionnaires, ni les annuités d'emprunt, qui s'appliquent au passé, « et constituent si peu des dépenses normales qu'elles ont toujours été imputées sur la dotation de la dette publique »; ni enfin l'intégralité des dépenses militaires...

Il est évident, en effet, que les 56 millions affectés par l'État aux services militaires de l'Algérie sont avant tout des dépenses de souveraineté où l'intérêt algérien proprement dit n'est engagé que dans une assez faible mesure. L'Algérie est un immense champ de manœuvres, où la métropole forme et entretient des troupes admirables : il serait extraordinaire de prétendre que les frais de cette éducation — qui est d'intérêt national — fussent payés par les Algériens. S'avisa-t-on jamais de vouloir faire payer aux contribuables de Saint-Maixent l'entretien de l'école de sous-officiers que l'État a jugé utile d'installer dans leur commune?

Sur tous ces points j'estime, encore une fois, que M. Pauliat s'est laissé entraîner à une sévérité de critique excessive. En revanche, il serait bon que le Sénat prêtât la plus grande attention à la seconde partie du réquisitoire de son rapporteur.

Dans la première, M. Pauliat s'était plaint que l'Algérie nous coûtât trop d'argent; dans celle-ci, il prend directement à partie le colon algérien, et lui reproche d'être un contribuable insuffisant et abusivement favorisé par les lois.

***

« A dire le vrai, déclare sévèrement le rapporteur, les forces contributives de la population européenne d'Algérie sont, si l'on peut ainsi parler, à l'état vierge... »

Et M. Pauliat le démontre :

Le contribuable algérien ne paye l'impôt ni sur la propriété foncière non bâtie, ni sur la propriété bâtie, bien que le travail d'évaluation en ait été fait et soit tenu exactement à jour;

Le contribuable algérien ne paye ni la contribution personnelle et mobilière, ni l'impôt des portes et fenêtres;

Il ne paye ni sur les alcools, ni sur les vins, ni sur les bières, aucun des droits énormes que nous acquittons;

Il cultive et vend librement le tabac, et s'il lui plaît de consommer des tabacs de la régie française, ils lui sont livrés francs d'impôts;

Il n'a à subir, sur le sucre raffiné et les matières saccharines qu'un impôt qui est environ le huitième des droits que nous payons;

Il est affranchi de l'impôt sur les allumettes;

Sur les achats d'immeubles, sur les emprunts hypo-

(1) Projet de création d'un budget spécial (*Alger*, 1890).

l'héréditaires, il n'a à acquitter que la moitié des droits qui sont en vigueur chez nous;

Des droits de mutation après décès, si exorbitants en France, il n'est point question en Algérie; — ainsi du reste...

Au moins, interroge ironiquement le rapporteur, si les Algériens ont été à ce point ménagés par le Trésor public, est-ce parce qu'on avait à dédommager leurs départements et leur communes des dépenses extraordinaires qui leur incombent?

En aucune façon. Les centimes additionnels, qui dans la plupart de nos départements français doublent le principal des quatre contributions, ne constituent en Algérie qu'un faible élément de recettes; et comme ils ne portent, là où ils sont établis, que sur un principal insignifiant, le colon en ressent à peine le poids.

Et encore cette charge est-elle considérablement allégée, grâce au fonds de subventions « provisoires », allouées très régulièrement d'ailleurs, chaque année, à nos trois départements algériens. Le fonds de subventions, institué par l'État à l'effet d'aider les départements à équilibrer leur budget, est pour la France tout entière d'un peu plus de 3 millions et demi. Elle dépassera, pour l'Algérie seule, l'an prochain, la somme de 7 millions...

Les communes enfin ne sont pas moins favorisées que les départements : ne bénéficient-elles pas, sous le nom d'*octroi de mer*, d'une subvention métropolitaine supérieure à 6 millions, « laquelle consiste dans une sorte d'aliénation au profit de ces communes d'un certain nombre de taxes et de droits de douanes dont le produit, rationnellement, devrait rentrer dans les caisses du Trésor »?

L'Algérie, conclut M. Pauliat, est donc l'Eldorado du contribuable... Et en dehors des raisons générales d'équité qui l'excitent à s'en plaindre, il nous montre qu'il y a là, politiquement, un péril et une anomalie.

Le péril, c'est que toute faveur nouvelle accordée au colon est un obstacle de plus à l'allégement des charges fiscales, relativement considérables, qui pèsent sur l'indigène.

L'indigène le sent, et cette constatation n'est pas faite pour le rapprocher de nous. Il y a trois ans, M. Camille Rousset, dans une magistrale œuvre d'histoire, nous rappelait mélancoliquement qu'après trente années de possession incontestée et de pacifique domination, la « conquête morale » de l'Algérie était encore à faire. On peut se demander si cette conquête morale sera possible, tant le contribuable musulman, comparant ce qu'il reçoit à ce qu'il donne, estimera — peut-être à bon droit — « qu'il n'en a pas pour son argent ».

Au moins pourrait-on se consoler — temporairement — de ces injustices, si l'on était sûr que le profit en fût acquis tout entier à des Français... Malheureusement (et c'est là que gît l'anomalie signalée par M. Pauliat), les Français ne forment à peu près, en Algérie, que la *moitié* de la population colonisante. Ils sont au nombre de 220,000; et ils ont à côté d'eux plus de 205,000 étrangers — Allemands, Anglais, Italiens et Espagnols — dont l'effectif tend à s'accroître d'année en année beaucoup plus rapidement que le contingent français, et qui ont acquis déjà dans notre colonie, où ils entendent d'ailleurs conserver leur nationalité, des propriétés considérables.

Ces étrangers bénéficient de tous les avantages fiscaux dont jouit, en Algérie, le colon français — aux dépens de l'Arabe; en sorte que, pour faciliter l'enrichissement de 205 000 individus dont la plupart sont nos ennemis, nous entretenons — contre nous-mêmes — les méfiances et le sourd découragement d'une population indigène à l'amitié de laquelle nous avons fait, en soixante ans, une avance de quatre milliards...

***

Tels sont les principaux griefs développés par M. Louis Pauliat en son rapport; et je n'ai pas tout dit. J'en ai laissé de côté les dernières pages, consacrées au fameux projet de budget spécial, dont le Conseil supérieur s'est occupé ces jours-ci, et sur lequel nous devrons revenir très prochainement; car la question est grosse et passionne depuis plusieurs années les Algériens.

M. Louis Pauliat est un adversaire résolu du budget spécial; il y voit — très à tort, selon nous — un acheminement vers l'autonomie budgétaire (et peut-être politique) de l'Algérie; c'est une conclusion contre laquelle n'ont cessé de protester avec la plus vive énergie M. Tirman et les partisans de son projet. Par contre, le distingué rapporteur du Sénat ne tient nul compte des avantages économiques très réels qui résulteraient de cette grave réforme, et qui n'ont échappé ni à M. Labussière, son collègue de la Chambre des députés, ni au gouvernement lui-même... Mais tout cela aurait besoin d'être plus amplement expliqué.

Nous en avons assez dit pour montrer combien de questions graves et compliquées vont être soulevées d'ici peu de temps autour du « problème algérien »; nous allons assister à de terribles conflits de doctrines et à des luttes d'intérêts plus terribles encore. M. Labussière a eu bien raison de dire que l'Algérie est un champ de manœuvres admirable : nos hommes politiques y auront trouvé, depuis soixante ans, presque autant de sujets d'exercice que nos soldats.

ÉMILE BERR.

COURRIER LITTÉRAIRE

Bien loin d'être abandonnée, la tombe de Théophile Gautier est devenue un autel : on y sacrifie presque tous les jours. Un petit groupe d'amis enthousiastes s'entend pour y renouveler les fleurs et les offrandes. Je ne sais où en est la popularité du poète auprès du gros public ni si c'est une bonne affaire pour les éditeurs de réimprimer ses œuvres. Mais ceux qu'on pourrait appeler les étudiants de la littérature donnent une curieuse attention à tout ce qu'il a écrit. On l'encense et on le discute. Il a des dévots comme s'il était dieu et des ennemis comme s'il était vivant. En somme, dans ce renouveau du romantisme, auquel nous assistons, il est un des plus favorisés, et c'est justice, car il a été, parmi les croyants de l'art, un des plus sincères en même temps qu'un des plus grands, et il n'a mêlé à son culte aucune ambition étrangère.

Il y a trois ans, M. Spoelbereh de Lowenjoul donnait aux lettrés une précieuse et complète bibliographie de Théophile Gautier. M. Maxime Du Camp nous offre aujourd'hui, dans la nouvelle collection Hachette (1), une étude sur l'homme et l'écrivain où les souvenirs personnels se croisent avec les aperçus critiques. Après un premier chapitre d'introduction sur la jeunesse de l'auteur d'*Albertus*, il envisage successivement le critique, le voyageur, le conteur, le poète. Les divers talents de Gautier, depuis celui qui l'a fait vivre jusqu'à celui qui le fera durer, sont ainsi disposés en pyramide, de sorte que nous nous élevons avec lui, de degré en degré, vers le faîte de sa gloire, où nous le laissons à sa hauteur définitive. Par une habileté qui lui appartient et qui ne nous étonne pas d'un aussi expert ordonnateur de matières, M. Du Camp a combiné cette progression intellectuelle avec l'ordre des temps, sans trahir l'effort par des incohérences ou des anachronismes.

Il y aurait ici bien des anecdotes à glaner sur l'âge héroïque et militant du romantisme, l'âge des préfaces et des coups de poing, qui va de la première d'*Hernani* en février 1830 à la première des *Burgraves* en mars 1843 : juste treize ans, un peu moins qu'il n'y en a de Marengo à Waterloo! Tout tient entre ces deux dates, *Hernani, les Burgraves*. En 1830, Théo s'élance dans la mêlée, vêtu de son immortel gilet rouge (qui, entre parenthèses, était rose vif!) et poussant le terrible cri de guerre : « Mort aux perruques! » En 1843, Célestin Nanteuil, requis d'envoyer trois cents jeunes gens aux secours des Burgraves, répond par cette phrase navrante : « Dites au maître qu'il n'y a plus de jeunes gens! »

Oui, il serait intéressant de passer quelques instants dans ce fameux cénacle où la majorité était composée de ratés et où l'on croyait en Pétrus Borel autant qu'en Victor Hugo. Mais comme je dois, faute de place, choisir un ou deux points de vue parmi les curiosités du volume, je préfère y récolter quelques détails sur la personnalité morale de Théophile Gautier, qui a été parfois si étrangement méconnue.

On l'a pris pour un nonchalant, lui l'un des hommes de lettres les plus laborieux de cette laborieuse époque! Paresseux, il eût bien voulu l'être! Mais n'oubliez pas que cette paresse, s'il lui avait été permis de s'y livrer, n'eût été que le rêve sans fin d'un poète, et que ce rêve se fût condensé en vers exquis ou en une prose encore plus nombreuse et plus colorée que les vers. Au lieu d'obéir aux suggestions de cette heureuse et féconde paresse, il a traîné toute sa vie le boulet du journalisme. C'est pourquoi il écrivait tristement :

> O poètes divins, je ne suis plus des vôtres!
> On m'a fait une niche où je veille tapi
> Dans le bas d'un journal, comme un dogue accroupi.

Du moins, voulait-il être un bon chien et lécher, comme le pauvre animal de l'Écriture Sainte, les blessures de ceux qu'il aimait. On ne l'entendait pas ainsi; on ne lui permettait ni d'exprimer son dégoût pour les amertumes et les aridités de sa tâche, ni de plaindre les camarades tombés en route, les malheureux poètes tués par la prose. Un jour qu'il avait laissé échapper un sentiment de ce genre dans le feuilleton de *la Presse*, Girardin, l'autocrate du journal, saisissant cette plume « qui, pour être infatigable, n'en était pas meilleure », infligea, dans les colonnes mêmes de *la Presse*, une insolente mercuriale au critique malgré lui. Avec la brutalité qui lui était propre, Girardin exprimait, ce jour-là, l'optimisme bourgeois dans ce qu'il a de plus âprement et de plus bassement égoïste. Défense aux poètes de dire qu'ils meurent de faim : cela empêche de digérer les gens qui ont bien dîné. Gautier eût été heureux « de jeter son feuilleton au nez de Girardin ». Mais il ne le pouvait pas; il avala l'affront. Quinze ans plus tard, M. Maxime Du Camp, rencontrant dans une ville d'eaux le directeur de *la Presse*, vint à parler avec lui de Gautier : « Je lui demandai, nous raconte-t-il, pourquoi, en cette circonstance, il s'était montré si agressif et si dur. Il me regarda avec cet air impertinent et gouailleur qui lui était familier : « Gautier, me dit-il, est un imbécile qui ne comprend rien au journalisme. Je lui avais mis une fortune entre les mains; son feuilleton aurait dû lui rapporter trente ou quarante mille francs; il n'a jamais su lui faire produire un sou. Il n'y a pas un directeur de théâtre qui ne lui eût fait des rentes à condition de l'avoir pour porte-voix. Actuellement, et depuis qu'il a quitté *la Presse*, il est au *Moniteur universel*, c'est-à-dire au journal officiel de l'Empire, et il n'en tire aucun parti. Je vous le répète, c'est un imbécile... »

(1) *Les Grands écrivains français Théophile Gautier*, par M. Maxime Du Camp. — Hachette.

L'homme à la mèche a laissé des héritiers encore plus vilains que lui. Prions Dieu que tous nos confrères soient des « imbéciles » à la manière de Gautier. En regard des cyniques paroles de Girardin, quel plaisir de citer, après M. Maxime Du Camp, ces fragments d'une lettre de Théophile Gautier à ses sœurs, écrite à Saint-Pétersbourg, en 1858, près de trente ans après qu'il avait commencé à remplir les journaux de sa prose et le monde de son nom! La douloureuse simplicité de ces lignes ne laissera, je l'espère, aucun cœur indifférent :

Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos pauvres parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'à mon dernier soupir. Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses; je ne vis plus que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. *L'art, les tableaux, le théâtre, les livres ne m'amusent plus :* ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans bouger... J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit, à midi; le ciel était jaune, la terre était couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches, petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs; mais mon esprit était comme un cheval abattu qui aime mieux recevoir des coups et crever dans les brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, *et il était très bien.* J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte, et il a servi à l'enterrer.

Ainsi ce païen fêtait le jour des Morts; ce paresseux a compris et pratiqué le devoir; cet épicurien a connu les pires tristesses, celles qui ne pleurent pas; ce dévot de l'art a découvert que « tout est vanité » et que c'est le dernier mot de cette religion-là comme de toutes les autres.

Il y a longtemps que nous le savons, ni les coups d'œil de Louis ni ceux de Napoléon n'enfantent les Corneilles. Mais si les gouvernements n'ont pas la mission de susciter les poètes, peut-être quand ils en trouvent de tout faits devraient-ils leur donner à manger de temps en temps. On aurait dû mettre à la disposition de Théophile Gautier un yacht et un train-salon afin qu'il fît perpétuellement le tour du monde, à la condition d'écrire une page quand l'envie lui en prendrait. Les ministres de Napoléon III ne s'élevèrent pas jusqu'à cette fantaisie grandiose; mais ils alimentèrent Gautier par les vieux moyens : ils donnèrent par-ci par-là à Pégase une botte de fourrage frais, au poète un peu de bordeaux à mettre dans son hippocrène.

L'Académie française aurait pu s'associer à cette bonne œuvre, qui ne fut guère, d'ailleurs, qu'une bonne intention : elle n'en fit rien. Elle avait à prononcer, en 1869, si l'auteur d'*Émaux et Camées* était digne de succéder à Empis. Elle trouva là l'occasion d'humilier le neveu du « Corse à cheveux plats » en préférant à Gautier l'écrivain qui, trente-cinq ans auparavant, dans un vers célèbre, avait vigoureusement flétri le manque absolu d'ondulation naturelle dans la chevelure du vainqueur d'Arcole. Que pouvait opposer à un pareil titre le bibliothécaire de la princesse Mathilde? Rien, évidemment... rien que ses vers et ses livres, inconnus des futurs confrères de M. de Freycinet.

***

Jeune ménage, de M. Jules Case (1), a pour point de départ une idée souvent émise et soutenue depuis quelques années : à savoir que le mariage est une sorte de viol légal. Cette thèse est-elle du goût des intéressées? En tout cas elles n'en ont rien fait paraître; elles ont laissé leurs champions déployer en leur honneur des pudeurs de sensitive et les protéger contre des outrages qui, peut-être, ne déplaisaient pas trop et qui ne pouvaient jamais être tout à fait imprévus. M. Jules Case aurait, en ce qui le concerne particulièrement, rendu sa thèse plus facile à démontrer s'il nous avait représenté, comme il arrive, une fillette sans expérience et surtout sans amour, jetée par quelque marieuse enragée dans les bras d'un monsieur mûr qui l'aborde avec des réminiscences de la galanterie vénale et tarifée. Mais point, c'est la naïveté, la passion même du jeune mari qui fait tout le mal. Henri et Louise s'adorent : il suffit des maladresses de la nuit de noces pour changer cette inclination en haine et pour gâter deux existences. Le malentendu va si loin que Louise prend un amant, à la façon de ces lâches qui n'ont pas su se tenir au feu et qui trouvent dans leur désespoir le triste courage de se brûler la cervelle. A la dernière scène, nous la voyons brutalement chassée du domicile conjugal. Elle n'a point de famille! Où ira-t-elle? Le mari est un butor et un égoïste, la femme une douloureuse et insoluble énigme. On la plaindrait davantage si on la comprenait mieux.

Si cette analyse — d'ailleurs trop sommaire — semble une critique, cette critique, on le comprend, s'adresse au sujet choisi plutôt qu'à M. Jules Case, dont le talent, plein d'avenir, est connu et apprécié des lecteurs de la *Revue bleue*.

AUGUSTIN FILON.

(1) *Jeune Ménage*, par Jules Case. — Havard.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique. — *Benvenuto Cellini*,
Drame lyrique de MM. Gaston Hirsch et Eugène Diaz.
Le Théatre-Lyrique. — Le monument de Bizet.

Benvenuto Cellini a séduit Pasiléa, la sœur de son rival, Pompéo Guasconi, sculpteur bolonais aux gages, comme lui, de Cosme de Médicis; et Pasiléa en a profité pour lui dérober une coupe du plus précieux travail. Ayant cessé de plaire à son amant, elle lui renvoie l'objet, en réclamant un suprême rendez-vous. Benvenuto, tout fiancé qu'il est à la fille de l'ambassadeur de France, la belle Delphe de Montsolm, qui l'aime et qu'il adore, n'hésite pas à se rendre à cet appel; mais il refuse de reprendre sa chaîne, et, tombé dans le guet-apens du Bolonais, il laisse son ennemi mort sur la place — après quoi il s'enfuit à Rome. La vengeance de Paliséa l'y poursuit. Prisonnier au château Saint-Ange, il reçoit dans son cachot, pendant son sommeil, l'idéale visite de Vénus en personne, qui vient s'offrir à lui pour modèle — bientôt remplacée malheureusement par les juges du pape, porteurs d'une sentence de mort. L'intercession de l'ambassadeur fait commuer sa peine en bannissement. Le roi François Ier offre l'hospitalité au grand artiste : les fiancés partiront pour Fontainebleau, et Pasiléa, déçue dans sa haine comme dans son amour, se poignarde, après avoir essayé d'empoisonner sa rivale qui en est quitte pour une migraine.

Cet ouvrage défie la critique et nargue l'analyse. La partition rappelle les plus mauvais jours de notre histoire musicale. M. Diaz en est resté à ses souvenirs de Ventadour: aux vieux maîtres italiens, comme disait un illustre confrère — et, par vieux maîtres, je pense qu'il entend ceux qui ont vieilli, qui faisaient fureur en la disgracieuse année 1850 : Gordigiani, Mercadante, Donizetti, Bellini, *e tutti quanti* — Halévy aussi, avec votre permission. Mais, tout de même :

J'aime mieux Lucie,
Oh gai,
J'aime mieux Lucie !

J'accorderai que la facture de ce *Benvenuto* est honnête. Chaque phrase tient ce qu'elle promet; elle se termine sur la chute prévue dès la première note; point de supercherie ni de surprise : une allure de tout repos; on pourrait cheminer indéfiniment ainsi; il n'y a aucune raison pour que cela continue; il n'y en a pas davantage pour que cela s'arrête. Arrêtons-nous pourtant. Il serait injuste d'accabler un infortuné compositeur dont ce n'est pas la faute, après tout, s'il n'est pas né trente ans plus tôt. Encore moins est-ce la faute de Mme Deschamps-Jehin et de M. Renaud. Ces courageux artistes, de toute la vigueur de leurs poumons, de toute la force de leur talent, ont soutenu la pièce et sauvé de l'œuvre ce qui pouvait être sauvé. Mais M. Paravey n'a pu se faire aucune illusion sur sa valeur. S'il a tenu quand même à nous la faire entendre, c'est donc pour d'autres raisons : des raisons du cœur, sans aucun doute. Il aura voulu jouer un bon tour à Saint-Saëns et consoler un peu M. Godard — parodier *Ascanio* et utiliser les décors de *Dante*. Seulement, de ce train, je crois bien qu'il faudra une demi-douzaine d'opéras pour les user; ce qui, à deux ouvrages nouveaux par an, nous promet trois années d'Italie obligatoire et lyrique. Dieu nous assiste !

Et pendant ce temps-là sombrait la fortune de M. Verdhurt, emportant *le Rêve* de M. Bruneau, avec les illusions de beaucoup de jeunes musiciens. Nous n'entendrons ni *la Coupe et les Lèvres* de M. Canoby, ni *le Vénitien* de M. Albert Cahen, élève de César Franck, ni *Gwendoline* de M. Chabrier. Quant aux *Troyens* de Berlioz, ceux qu'effraye un pèlerinagé d'hiver à Carlsruhe peuvent en faire définitivement leur deuil: délivrés du cauchemar de la concurrence, chefs d'orchestre et directeurs vont se rendormir sur l'oreiller banal. C'est vrai que ce pauvre M. Verdhurt était un financier médiocre; son ramage valait mieux que son plumage; il s'était lancé à l'étourdie, sans assurer les lendemains; et puis, il avait cru à *la Jolie Fille de Perth*, comme d'autres à *Béatrice et Bénédict*... En place pour *les Huguenots, la Dame blanche* et *le Chalet!*

Nous avons eu, comme diversion à ces tristesses, la représentation de gala de *Carmen*, pour le monument de Bizet. Très réussie, la petite fête : des fleurs, de jolies femmes, la garde républicaine en grande tenue, les éventails parfumés, le champagne — toutes les attractions d'une kermesse de charité. On a flirté, lunché, potiné à la mémoire du grand musicien dont l'école française porte encore le deuil. La manifestation artistique a bien un peu souffert de ce tapage; mais la gloire du maître a libéralement rejailli sur les interprètes et sur les organisateurs de la fête : triomphe pour Jean de Reszké, un Don José incomparable — ovations pour Mme Melba et pour Lassalle — palmes académiques pour Mme Galli-Marié, l'inoubliable Carmen d'antan — succès de maître de maison pour le directeur de l'Opéra-Comique — satisfaction tout intime pour notre excellent confrère M. de Fourcaud, le promoteur un peu trop oublié de la souscription.

Pour tous les souscripteurs, M. Camille Bellaigue vient de faire tirer à part, en avance sur le quatrième volume de *l'Année musicale*, sa jolie étude de la *Revue des Deux Mondes*, l'une de ses meilleures : le vaillant champion de l'Opéra-Comique est ici sur son terrain. La vue de son élégante brochure m'a donné un remords; je songe que je ne vous ai point encore parlé de Bizet : à peine quelques lignes à propos de l'*Arlésienne* et des *Pêcheurs de perles*. C'est que, malgré la ballade, les vivants vont trop vite, et que les morts demeurent. Si j'avais pu m'acquitter plus tôt de ma dette, j'aurais, pour l'hon-

neur du maître, fait deux parts de son œuvre — son plus beau titre de gloire étant, à mon sens, qu'il a pu écrire l'*Arlésienne* et *Carmen* après *la Jolie fille*, et, le premier de sa génération, s'affranchir de l'influence de Gounod. J'aurais donc voulu montrer d'abord l'à-propos de la rupture et ses conséquences fécondes : j'aurais essayé d'en surprendre le point de départ et d'en rechercher les causes — milieu, circonstances et tempérament du musicien. — J'aurais évité, par-dessus tout, de mettre au jeu Wagner; car si le regret d'une telle perte pouvait recevoir quelque allégement, ne serait-ce pas par la pensée que Bizet, très au courant de l'œuvre wagnérienne, n'a pas eu cependant à compter avec elle ? Parvenu à la pleine possession de soi-même pendant un court interrègne, et presque aussitôt entré dans sa gloire, le contre-coup des théories nouvelles n'a point retenti dans sa conscience d'artiste; nous pouvons donc saluer en lui le dernier des musiciens de pure race française, sans en demander davantage. Voilà ce qu'en d'autres temps j'aurais essayé de vous dire, et peut-être alors, en manière de conclusion, vous aurais-je rappelé tout bas à-l'oreille le mot de Rivarol, qu'il serait temps de mettre dans la louange la sobriété que la nature observe dans la production des grands hommes. Mais l'heure n'est point à de pareilles réflexions, si discrètement qu'on les glisse. Vous ne trouverez, je vous le garantis, dans l'étude de mon aimable confrère, ni ces discussions ni ces réserves. Sa critique, toute de premier mouvement, s'interdit les arrière-pensées, les problèmes d'art et de technique : elle tresse des couronnes, et, dans ces jours d'apothéoses, la sympathie émue lui donnera, je le sens, raison contre mes scrupules.

René de Régy.

CHRONIQUE PARISIENNE

UNE ÉVASION PAR LA VOIE DE LA PRESSE. — BROUQUE CONTRE SARCEY.

On ne peut pas dire que M. de Labruyère, Mmes Duc-Quercy et Séverine, et tous les héros de l'évasion de Padleswki, abusent du fameux précepte : N'avouez jamais. Non seulement ils avouent, mais encore ils tirent leurs aveux à cent mille exemplaires, et le juge qui sera chargé de l'affaire n'aura pas besoin de se creuser la cervelle pour arracher la vérité aux coupables. Il lui suffira d'ouvrir un journal avant d'entrer dans son cabinet. M. de Labruyère a même créé là un curieux précédent en matière d'instruction. Un criminel, par exemple, est arrêté, conduit devant un magistrat instructeur qui commence l'interrogatoire :

— Que faisiez-vous dans la nuit du... etc. ?

L'inculpé sourit avec finesse :

— Pardon, je veux bien faire des aveux, je ne demande qu'à faire des aveux ; je dirai tout, seulement j'y mets une condition : je tiens à ce que ces aveux paraissent d'abord dans *le Rapide*, dont je suis un des lecteurs assidus. Vous comprenez, monsieur le juge, j'ai une femme et des enfants. Mon journal me donnera une forte somme, et il faut bien assurer le pain de sa famille.

Le juge se croira-t-il vraiment le droit de dédaigner ce moyen d'information ? Et qu'importe la façon dont il apprendra la vérité ? Ainsi tout le monde sera content : la justice d'abord, le journal ensuite, qui augmentera son tirage, et le public qui adore les indiscrétions.

D'ailleurs, avec notre journalisme perfectionné, la besogne de la magistrature est singulièrement simplifiée. Ce sont les reporters qui découvrent les crimes, arrêtent les criminels et interrogent les jurés pour savoir quelle est la peine qu'il convient d'appliquer. Tout cela sera bientôt terminé dans la même journée et avant que le parquet soit seulement averti. La presse consent encore à abandonner à la police le soin de garder les rues et de faciliter la circulation, mais c'est simplement pour que du jour au lendemain les gardiens de la paix ne se trouvent pas sans ouvrage.

Je serais désolé que M. de Labruyère s'imaginât que j'ai voulu le comparer à un criminel. Il n'y a plus ni crimes ni criminels. Il y a de bons et de mauvais reportages, et le sien était d'une excellence incontestable. Quant à Padleswki, il a admirablement compris que son affaire était purement une affaire de métier qui ne regardait que les journalistes. Il s'est confié à un de nos confrères, et l'événement a prouvé qu'il avait eu raison, car aujourd'hui le voici libre comme la presse. Nous nous permettons toutefois de lui chercher une légère chicane. Pourquoi a-t-il attendu si longtemps pour se rendre chez M. de Labruyère ? Il me semble qu'il eût été plus courtois de le convier à la scène de l'hôtel de Bade, de manière qu'il pût prendre des notes pendant l'opération. Nous aurions ainsi un récit authentique, au lieu de toutes les versions contradictoires qui circulent au sujet de la mort du général Seliverstef. Nul n'aurait songé à blâmer M. de Labruyère de sa curiosité toute professionnelle, pas plus qu'on a incriminé le lieutenant Jameson d'avoir dessiné quelques croquis pendant que les nègres mangeaient de petits enfants à la croque au sel. L'information avant tout. Ce n'est pas M. de Labruyère qui l'a inventée : il n'a fait que la porter à son plus haut degré de perfectionnement.

Il faut lui savoir gré aussi d'une intention essentiellement nationale, laquelle était, comme il l'a dit lui-même, de montrer qu'en fait de reportage, nous ne sommes pas inférieurs aux Américains. Il a pleinement atteint son but, et, de l'avis de tous les esprits impartiaux, ces messieurs ne sont plus à la hauteur.

Enfin, quoi qu'il en soit, Padleswki est là-bas bien

tranquille, et si l'idée saugrenue ne le prend pas de s'aller réfugier à la Havane, rien ne l'empêchera de vivre heureux désormais. Car la Havane est joliment mal notée maintenant parmi les gens qui ont quelque chose à cacher. Cette déplorable réputation lui vient de l'arrestation d'Eyraud, qui a comparu ces jours-ci devant la critique de son pays.

***

Une autre affaire de critique va prochainement occuper les tribunaux. C'est le procès Becque contre Sarcey. L'auteur de *la Parisienne* se trouve lésé dans ses intérêts matériels par les articles du critique et lui intente une action en dommages-intérêts. L'interview, qui a fait rage en cette occasion, nous montre M. Francisque Sarcey acceptant l'éventualité du procès avec infiniment de bonhomie. Il eût été, en effet, bien mal venu de se fâcher : quel plus délicat hommage rendre à un critique que de supposer que chacun de ses mots vaut un spectateur, et que, de son éloge ou de son blâme, le succès d'une pièce dépend? La jeune école dramatique a fort daubé, à diverses reprises, sur M. Sarcey : elle est en train de lui offrir, par la voix de son chef reconnu, une éclatante réparation. Elle fixe sur papier timbré la preuve de son autorité.

Quelles terribles choses avait donc dites le critique du *Temps?* Il avait déclaré d'abord que *la Parisienne* n'était pas un chef-d'œuvre; ensuite, il avait offert de parier qu'elle ne ferait pas de bonnes recettes au Théâtre-Français. Tels sont les deux griefs principaux de M. Becque.

En ce qui concerne l'un, il appert de plusieurs feuilletons publiés par M. Francisque Sarcey que, lorsque *la Parisienne* fut jouée à la Renaissance, celui-ci la proclama chef-d'œuvre. Depuis il a changé d'opinion. Becque en appelle à la loi de ce virement. C'est la première fois que le droit de changer d'opinion est contesté. Jusqu'à présent, il avait été considéré par tous les peuples civilisés comme primordial, tant en littérature qu'en art ou en politique. Une opinion sur n'importe quel sujet peut être prise, abandonnée pour une autre, puis reprise dans le même après-midi sans que l'État prélève le moindre impôt sur ces différentes mutations. On est obligé de prévenir son propriétaire trois mois à l'avance quand on veut quitter son appartement ; il n'est pas nécessaire de prévenir personne quand on veut quitter son opinion.

Reste le second grief, à savoir le pari sur les recettes. Le pari n'est pas protégé par la loi, il est seulement toléré. Il ne constitue pas un délit, puisque tout le monde parie aux courses et que l'administration en profite même dans d'assez belles proportions. Ah! si M. Francisque Sarcey avait ouvert à son domicile de la rue de Douai un guichet de pari mutuel sur les recettes de *la Parisienne*, s'il avait donné l'œuvre de M. Becque à deux, trois ou quatre contre un, il aurait pu être assimilé à un bookmaker marron et, en cette qualité, poursuivi !...

Il est facile de conclure que M. Becque n'a pas grande chance de gagner son procès.

Pauvres critiques! ils sont en général plus à plaindre qu'à blâmer, et on doit leur pardonner bien des petites erreurs en considération du rude métier auquel ils sont astreints tous les soirs. Pensez-vous qu'il y en ait un plus pénible que de raconter par le menu les funèbres vaudevilles dont les théâtres parisiens ont la spécialité; que d'écrire là-dessus deux ou trois cents lignes avec le plus grand sérieux du monde; puis d'étudier concurremment le jeu des artistes qui ont pris part à ces déplorables mystifications ? Chaque vaudeville entraîne la matière d'un volume, au bas mot, tant en comptes rendus qu'en réclames de toute sorte.

Comment l'idée peut-elle venir sérieusement à un auteur de se plaindre des critiques ? Ce sont les gens les plus généreux et les plus aimables du monde. Ils donnent pour rien — pour un fauteuil d'orchestre — la grosse publicité de leur journal, que les industriels payent d'ordinaire très cher; ils accablent de compliments le directeur de théâtre, les artistes, les auteurs, les décorateurs, les metteurs en scène, les costumiers ; ils ne savent pas résister à un acteur qui vient leur rendre une visite :

— Je vous en supplie, dites demain dans votre journal que je suis le plus grand acteur du siècle.

Et ils le disent pour ne pas lui faire de la peine. Ceux qui essayent de résister passent aussitôt pour des croquemitaines et des garçons sans entrailles.

Et voilà les hommes que l'on veut traduire devant les tribunaux !

Les gens de théâtre sont véritablement bien ingrats.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le *Deutsche Theater* de Berlin vient d'obtenir un très grand succès avec une comédie en quatre actes de MM. Ernest de Wolzegen et Guillaume Schumann, *les Enfants de Son Excellence*. Cette pièce est tirée d'un roman de M. de Wolzegen, frère cadet du fameux apôtre wagnérien, M. Hans de Wolzegen, et l'un des romanciers réalistes les plus remarquables de l'Allemagne. *Les Enfants de Son Excellence* sont une peinture assez sarcastique des mœurs familiales allemandes. L'intrigue est souvent trop éparpillée, mais les caractères sont très finement indiqués, notamment ceux de l'oncle, un haut major myope; du frère aîné, un lieutenant viveur et grossier; des deux sœurs, Trude, la ménagère acariâtre, et Asta, qui écrit des livres pour nourrir sa famille. C'est peut-être la première comédie allemande faite proprement, sans pour cela décalquer des vaudevilles français.

*
* *

Le célèbre romancier allemand Spielhagen vient d'achever un drame, *l'Age de fer*, qui sera joué, avant la fin de décembre, au Schampielhaus de Berlin, et dont la représentation fera, dit-on, grand tapage, à cause des tendances politiques et sociales de la pièce.

*
* *

La Bibliothèque royale de Munich vient d'acquérir un grand nombre de lettres d'Orlando Lasso, le célèbre musicien flamand du XVIe siècle (1520-1598), qui a été, comme l'on sait, pendant près de quarante ans, le maître de chapelle du duc de Bavière. On avait eu d'abord l'intention de publier cette importante correspondance : au dernier moment, on a dû y renoncer, d'abord parce que la plupart des lettres étaient adressées à des membres de la famille ducale, mais surtout parce qu'elles sont rédigées avec une telle abondance de mots grossiers et d'épithètes injurieuses ou obscènes, que l'on craindrait d'effaroucher la pudeur du public. On extraira seulement de cette correspondance des notes relatives à la biographie du compositeur.

*
* *

L'Almanach de Gotha pour 1891 vient de paraître. Il publie les portraits de la reine et du roi de Portugal, du prince Gunther de Schwarzbourg-Rudolstadt et du chancelier Caprivi. Dans la partie généalogique, le seul changement est celui qui a nécessité la révolution du Brésil : la maison de Bragance n'est plus désormais admise que dans les chapitres d'Autriche et d'Allemagne. Signalons aussi la généalogie de trente familles nobles françaises qui jusqu'ici ne figuraient pas dans le fameux Almanach. D'une liste jointe au volume, il résulte que le monde compte actuellement 17 princes qui règnent depuis plus de 25 ans : la reine d'Angleterre vient en tête, elle règne depuis 53 ans ; puis viennent le duc de Saxe-Cobourg, le duc de Waldeck et l'empereur d'Autriche. Il y a 5 souverains âgés de plus de 70 ans; 10 ont entre 60 et 70 ans; 7 entre 50 et 60, 8 entre 40 et 50, 3 entre 30 et 40, 1 entre 20 et 30 ; enfin, le roi de Serbie a 14 ans, la reine de Hollande 10 ans, et le roi d'Espagne 4 ans.

*
* *

Nous signalions récemment le récit du voyage d'un écrivain anglais à travers les provinces françaises. Voici encore un ouvrage du même genre, mais cette fois un ouvrage excellent, plein de détails curieux et finement observés. L'auteur, M. Édouard Harrison, a vécu dix ans en France; il a exploré, le plus souvent à pied, les recoins les moins fréquentés du bas Languedoc, des Landes, du Dauphiné, de la Bretagne et de l'Alsace. Il a rapporté de ces excursions une très vive sympathie pour le caractère des paysans français, et son récit, où les descriptions des monuments se mêlent aux études de mœurs, aurait peut-être pour le lecteur français plus d'intérêt encore que pour les compatriotes de l'auteur.

*
* *

En mars 1891 s'ouvrira à Palerme une Exposition nationale d'art et d'industrie dont les journaux italiens parlent à l'avance comme d'un événement des plus considérables, destiné à sanctionner aux yeux de l'Europe la seconde Renaissance de l'art italien.

Chronique de la semaine.

Intérieur. — Le Président de la République a reçu en audience publique M. Vannerus, chargé d'affaires de Luxembourg à Paris, qui lui a remis la lettre par laquelle le grand-duc Adolphe de Nassau lui notifie son avènement au trône du grand-duché.

Au scrutin de ballottage pour l'élection municipale du quartier du Combat, M. Gribauval, socialiste boulangiste, a été élu par 1980 voix contre 1756 données à M. André Gély, possibiliste broussiste.

Pendant le mois de novembre 1890, le commerce extérieur de la France s'est élevé à 363 718 000 francs pour les importations et à 302 980 000 francs pour les exportations. Ces résultats, comparés à ceux du mois de novembre 1889, présentent une diminution de 5 808 000 francs pour les importations et de 61 037 000 francs pour les exportations. Le produit total des onze premiers mois de 1890, comparé à la période correspondante de 1889, présente une augmentation de 139 331 000 francs pour les importations et de 9 147 000 francs pour les exportations.

Sénat. — Le 13, M. Boulanger dépose les rapports sur le budget de 1891 et sur l'emprunt. Validation de M. Drouhet, sénateur de la Réunion.

Le 15, adoption de divers projets de loi d'intérêt local et d'une proposition tendant à modifier l'article 17 de la loi du recrutement, en ce qui concerne l'inscription d'office des omis en tête des listes de tirage au sort, seulement dans le cas de négligence grave ou de fraude.

Angleterre. — A Bassetlam, dans le Nottinghamshire, sir Frédéric Milner, unioniste, a été élu membre de la Chambre des communes par 4381 voix, contre 3653 obtenues par M. Mellor, gladstonien, en remplacement de M. Beckett, conservateur, décédé.

Pays-Bas. — Au cours de la discussion du budget des affaires étrangères, M. Reckers, catholique, a demandé le rétablissement de la mission auprès du pape. Le ministre des affaires étrangères a promis de saisir le cabinet de ce vœu.

Luxembourg. — M. Raindre, ministre plénipotentiaire de France à Luxembourg, a été reçu en audience officielle par le grand-duc Adolphe, auquel il a présenté ses lettres de créance.

Suisse. — M. Welti a été élu président de la Confédération pour 1891, et M. Hauser vice-président. MM. Schenck, Ruchonnet, Droz et Deucher ont été élus membres du Conseil fédéral.

Instruction publique. — M. E. Faguet est nommé professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, chargé du cours de littérature française, en remplacement de M. Lenient.

Faits divers. — M. de Labruyère, publiciste, et Mme Duc-Quercy, ont été mis en état d'arrestation, comme prévenus d'avoir favorisé l'évasion de Padleswki, l'assassin du général de Séliverstoff. — Un duel au fusil a eu lieu à la Guadeloupe entre MM. Cicéron, conseiller général, et Feillet, directeur de l'intérieur, qui a été blessé. — La représentation extraordinaire de *Carmen*, donnée à l'Opéra-Comique au bénéfice de la statue de Bizet, a produit une recette de 42 000 francs.

Nécrologie. — Mort de M. Edmond de Lafayette, sénateur de la Haute-Loire; — de M. Évariste Bavoux, ancien député et ancien conseiller d'État; — de M. Brace, fondateur à New-York des asiles pour l'enfance abandonnée; — du baron de Pretis-Cagnodo, ancien ministre des finances, directeur des chemins de fer de l'État austro-hongrois; — de M. Bagneris, conseiller à la Cour d'appel de Paris; — de M. Alphonse Dulong, professeur à l'École des ponts et chaussées; — de M. Eugène Charpentier, peintre militaire distingué; — du doyen des vaudevillistes, Aimé Capelle, plus connu sous le nom de Paul Laurencin; — de sir Edgar Boehm, sculpteur de la reine d'Angleterre.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1238)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 TOME XLVI 27 DÉCEMBRE 1890

VISIONS DE NOËL

I.

Ce mot : *Noël*, éveille toujours en moi des souvenirs, des rêves... Noël, c'est *Nouvel*, naissance, espérance. En plein cœur de l'hiver, quand les arbres paraissent morts, le petit brin d'herbe qui fait le pain renaît, perce la terre dure, la neige... Tout est mort... tout revivra... Noël !

Et les familles sont assemblées autour du Feu. Le foyer devient symbolique. Sur la nappe très blanche, les cristaux, les vins, joyeusement semblent sourire. On a allumé tous les flambeaux, et la lumière met sur toute chose de la gaieté en étincelles. Les yeux rient. Si l'attendrissement, la joie de se retrouver, font venir aux yeux des larmes — elles brillent aussi, les bonnes larmes, elles brillent gaiement, car aujourd'hui, c'est Noël... Heureux ceux qui aiment et ceux qu'on aime !

Je suis seul dans ma maison triste, à la campagne, tout seul. Noël approche. J'y pense. Mon feu de vigne flambe en chantant. Ma lampe veille. Dans mon fauteuil, je m'assoupis — et, bercé au bruit du vent qui, sous le ciel noir, tourmente la mer et les grands pins du rivage, je rêve.

II.

Quand nous étions petits, nous allions voir les crèches provençales, celle de M. Rimbaud, celle de M. Pomet. Au fond des ruelles tortueuses, étroites, entre les maisons hautes, je revois, au-dessus des portes d'entrée, les lanternes à transparents avec ces mots : CRÈCHE RIMBAUD, OU : CRÈCHE POMET... Ce sont de petits théâtres très bien machinés où des marionnettes jouent le mystère de la Nativité. Je crois y être encore. Je rêve... Je vois...

Le théâtre représente un paysage du Midi de la France. Au fond, un coteau, tout recouvert de pins-parasols, se profile sur l'azur du ciel. Dans le lointain, à gauche, au pied du coteau, apparaît une bourgade. Au milieu des maisons s'élève le clocher de l'église... Attention ! on est à Bethléem... A droite, au premier plan, au bord de la grand'route, une auberge. Au-dessus de la porte, une branche de pin. L'enseigne dit : *Ici le vin est bon. Arrêtez-vous et goûtez-le.*

III.

PREMIER ACTE. — Un grenadier du premier Empire, décoré, mais un peu gris, sort de l'auberge en chantant :

Boire et manger sans payer
C'est le bonheur, (*bis*)
C'est le bonheur du grenadier...

Il s'éloigne toujours chantant — et sa voix, lentement, se perd tout là-bas, derrière le coteau.

La scène reste vide longtemps... C'est le soir... le jour baisse lentement.

Voici un âne qui rentre au moulin. Il porte des sacs. Il grimpe le coteau, s'arrête un moment pour mordre un chardon. Le meunier, qui le suivait de loin, accourt, furieux. Il est furieux, il jure, le meunier, et,

d'un bâton qu'il a, il frappe l'âne... Les ânes sont nés pour être frappés. L'âne rue... Elles sont très bien articulées, les petites marionnettes de la crèche de M. Rimbaud! L'âne rue toujours. Tous les sacs qu'il portait tombent à terre. Le meunier les ramasse. Le public rit, parce qu'il y a beaucoup d'enfants dans le public, des tout petits et des grands. Le meunier péniblement a repris les sacs par terre et, d'un coup d'épaule, clac! il les a remis sur le dos de l'âne... Très bien articulées, les marionnettes de M. Rimbaud!... L'âne et le meunier, qui ont l'air vivants, rentrent au moulin, qui fait tic-tac, et l'on entend dans la coulisse l'âne braire : Hi-han! hi-han!

La scène de nouveau reste vide très longtemps. La nuit gagne. — La lune paraît sur l'horizon, très grosse, bien ronde, bien luisante. Il y a un grand silence dans la campagne. C'est l'heure où les bécasses quittent les bois de pins pour la plaine marécageuse. C'est l'heure des affûts... Ouah! ouah! ouah!... Ça, c'est un chien qui aboie. On entend un coup de fusil : « Apporte, apporte! » Le chien traverse la scène; il a un oiseau entre ses dents; il court le porter à son maître qu'on ne voit pas, mais qu'on entend siffler dans la coulisse... Il siffle un air de chasse du temps de Henri IV... Nous sommes à Bethléem. La lune a monté. Elle est maintenant au-dessus du clocher du village « comme un point sur un *i*.

C'est à ce moment que la vierge Marie et saint Joseph entrent en scène. Marie est bien fatiguée...

— Encore un peu de courage, Marie, dit Joseph. (Saint Joseph prononce : *couraze*.) J'aperçois une hôtellerie. Je vais y frapper, et *peut-être* qu'on nous ouvrira!

Ce *peut-être* est un mot bien profond, triste! C'est le doute du pauvre, habitué aux déceptions. Et déjà la pitié chrétienne, déjà le drame commence au cœur des assistants.

Saint Joseph, sans espérer qu'on ouvrira, heurte la porte avec son grand bâton; mais l'aubergiste (encore irrité contre le grenadier de l'Empire!) paraît à sa fenêtre en bonnet de coton :

— Qui frappe à cette heure, coquin de sort! quand les braves gens dorment?

Saint Joseph s'explique :

— Ma compagne *on* est fatiguée (*sic*); nous sommes de pauvres gens; nous ne voulons du mal à personne. Donnez-nous, péchère! la retirée pour la nuit.

— Passez votre chemin, tas de mendiants, canailles!

Et brusquement l'hôtelier referme son volet, qui claque.

Comme tous les gens de peu, l'aubergiste parle en bon provençal, mais Joseph, Marie et toutes les personnes de distinction parlent en mauvais français.

Saint Joseph ne se tient pas pour battu.

— Frappez encore une fois, Joseph, dit Marie de sa voix douce, et *peut-être* qu'on nous ouvrira!

Il frappe et refrappe à la porte, non sans humeur, tant et si fort qu'on entend se briser à l'intérieur toute la vaisselle!... Et l'aubergiste, hors de lui, de reparaître à sa lucarne, d'où pleuvent les invectives et où s'agite désespérément la mèche de son bonnet de coton.

Pourtant, lorsqu'il comprend à la fin qu'on lui demande seulement un coin de son étable pour y coucher un petit enfant qui va naître, il s'humanise, prend sa lanterne, descend, et ouvrant sa porte :

— Allons, venez, braves gens, dit-il; l'hiver est dur, la nuit bien froide. Il fait tiède dans mon étable, et entre le bœuf et l'âne, qui sont dociles, vous serez au chaud.

Tous trois s'éloignent. Le rideau tombe. La pitié a vaincu.

Ainsi a commencé l'Évangile, la Bonne Nouvelle... *Noël!*

IV.

Acte deuxième. — Dans la campagne, la nuit. On entend les clochettes des troupeaux qui paissent sur les collines, dans les bruyères roses. Deux bergers, dans leur limousine, appuyés à deux mains sur leurs longs bâtons et le menton sur leurs mains, sont debout au premier plan. L'un d'eux est bossu.

Un ange descend du ciel au milieu du théâtre, s'arrête brusquement à deux pieds du sol. On aperçoit, entre ses deux ailes ouvertes, la ficelle qui le rattache aux étoiles. Il tient dans sa main droite une trompette d'un sou, dont, par erreur évidemment, il porte l'embouchure à son oreille lorsqu'il y veut souffler. Cela n'empêche pas l'instrument de rendre aussitôt le son bien connu des trompettes d'un sou : Tur-lu-tu-tu!

GABRIEL, *d'une voix enfantine.*

Berzers de ces coteaux, c'est moi l'archange Gabriel, qui vient vous annoncer que le Messie est né cette nuit dans une étable, à Bethléem. Déjà les rois d'Arabie, guidés par une étoile miraculeuse, sont en chemin pour aller voir le Sauveur des hommes prédit à vos aïeux... Et, maintenant, berzers et berzères, je vais annoncer à d'autres la Bonne Nouvelle... Tur-lu-tu-tu!... (*Il remonte perpendiculairement dans le ciel.*)

LE BERGER BOSSU.

Oh! quel bonheur! Je suis ravi. Viens vite avec moi, compagnon, rendre visite à l'Enfant Jésus. Je vais lui porter un joli chevreau...

LE BERGER SCULPTIQUE.

... Et aussi une jolie bosse!

LE BERGER BOSSU.

Je suis bien forcé, péchère! de la lui porter... Mais peut-être bien qu'il me l'ôtera.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Alors, tu crois comme ça qu'il va te faire un miracle?

LE BERGER BOSSU.

Et toi, tu ne crois donc pas ce que nous a dit l'ange? Ce petit enfant, c'est le Messie.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Messie? Mais non, je n'y crois pas! J'y croirai s'il t'enlève ta bosse!... Et tiens, ma foi, je vais t'accompagner, pour voir! (*Ils sortent.*)

On voit entrer un vieil aveugle conduit par un petit enfant. Une chose frappe le public : le petit enfant a un chapeau castor à haute forme, à longs poils, très évasé, presque aussi grand que lui.

L'ENFANT.

Couraze, mon père! Appuyez-vous sur moi. Nous n'avons plus qu'un jour de marche, et, j'en suis bien sûr, l'Enfant Jésus, dont on raconte tant de miracles, vous rendra la vue.

L'AVEUGLE.

Oh! si ça pouvait arriver! Si je pouvais te voir, mon enfant! Oh! quel bonheur, mon Dieu, quel bonheur! (*Ils sortent.*)

Passent à la file un grand nombre de personnages sans importance, qui tous, chargés de présents, se rendent à Bethléem... Une comète apparaît, suivie par les trois Mages, escortés de nombreux serviteurs et d'une troupe d'éléphants et de chameaux. Les rois sont vêtus somptueusement, leur manteau traîne derrière eux; ils ont la couronne en tête, le sceptre en main; l'un d'eux est nègre.

L'UN DES ROIS BLANCS, *style noble, voix sourde et basse.*

Hâtons-nous, seigneurs, hâtons-nous! Voyez, l'étoile nous devance... Précipitons nos pas!

En entendant ces mots, le roi nègre, demeuré un peu en arrière de ses deux compagnons, s'efforce de glisser avec rapidité dans sa rainure qui grince. Il sursaute sur place, il vibre, et tout d'un coup s'élance dans la coulisse avec une rapidité que lui-même n'attendait pas. Le public rit aux larmes. C'est une maîtresse scène. Voilà du théâtre! La toile tombe rapidement.

V.

TROISIÈME ACTE. — L'intérieur du palais d'Hérode. Beaucoup de colonnes. Le roi Hérode entre, suivi de tous ses ministres. Il a, lui aussi, la couronne en tête, le manteau sur les épaules, le sceptre en main.

LE ROI HÉRODE, *à ses ministres, style noble, basse-taille profonde. Il roule les r.*

Je raffermirai sur sa base mon trône chancelant. (Il prononce *tronne çancelant.*) Allez, seigneurs; exécutez les ordres de votre souverain. Égorgez sans pitié ni retard tous les petits enfants de la Judée. Que pas un *il* n'échappe! Allez, vous dis-je... *et prenez garde à votre tête!*

Frappés de ce conseil, qui semble contenir une menace, les ministres, après un haut-le-corps, s'inclinent humblement. A ce moment, on entend le tonnerre... Le diable, en personne, apparaît, et, caché derrière une des innombrables colonnes, il ricane. L'assistance hue le roi Hérode, ce qui constitue le vrai succès de ce personnage, puisqu'il n'a rien de sympathique On voit tomber aux pieds du roi quelques pelures d'oranges. Le tonnerre gronde derechef. La toile tombe avec une extrême rapidité.

VI.

ACTE QUATRIÈME. — L'intérieur de l'étable de Bethléem. Le petit Jésus est couché sur de la paille, entre l'âne et le bœuf qui remuent la tête sans discontinuer. Saint Joseph est assis à la droite du bœuf et Marie à la gauche de l'âne. Tous les personnages qu'on a vus en route au deuxième acte entrent les uns après les autres. Ils présentent à l'Enfant Jésus leurs offrandes et leurs compliments. Une bonne femme, bien connue du peuple sous le nom de tante Rigoumelle, retire de son panier, sans étonnement, une foule d'objets qu'elle n'y a pas mis. C'est que chacun des acteurs s'amuse à lui faire passer quelque chose par le fond de son panier qui est percé. Cela prend un temps considérable.

LE BERGER BOSSU, *s'avançant à son tour.*

Bonjour, monsieur Joseph. Bonjour, madame Marie. Bonjour, monsieur le bœuf. Bonjour, monsieur l'âne!... Moi, j'apporte un chevreau.

LE BERGER SCEPTIQUE.

... Et aussi une bosse!...

LE BERGER BOSSU.

C'est de bon cœur que je vous l'offre.

LE BERGER SCEPTIQUE.

Je crois bien!... (*Il rit, puis saisi d'un grand effroi :*) Oï, oï, aïe! aïe! mais qu'est-ce qui m'arrive? qu'est-ce que je sens? qu'est-ce qui me pousse dans le dos?

La bosse du bossu disparaît avec un bruit sec; on la voit gonfler aussitôt l'échine du berger sceptique. Tout le monde rit, les acteurs et le public. Les deux bergers vont se ranger dans la foule.

L'AVEUGLE, *s'avançant à son tour, accompagné de l'enfant au grand chapeau:*

Vous le savez, bon Jésus, ce qui fait chanter les

aveugles, c'est la misère! Moi, je n'ai rien à vous donner, et je n'ai pas même la joie de vous voir... (*Saisi d'un grand troublé :*) Oh! mon Dieu! qu'est-ce que je sens? Mes yeux s'ouvrent!...

Tout joyeux, il se tourne brusquement vers son fils et s'écrie, en français, avec stupeur et avec l'accent : *Oh! qué capó!* (quel chapeau!) Hilarité générale. Entrée immédiate des rois Mages, aux sons de la marche populaire illustrée à Paris par *l'Arlésienne* d'Alphonse Daudet. L'enfant Jésus se met à pleurer, avec des cris aigus.

UNE VOIX DE FEMME.

L'Enfant Jésus pleure,
Il a peur du roi nègre!

LE CHOEUR, BERGERS ET ROIS.

C'est pas la *negrure*
Qui le fait pleurer!
C'est la tache impure
De ce vieux péché.

LE ROI NÈGRE, *s'adressant à l'Enfant Jésus en langue franque bâtarde* (*sic.*)

Ti avir pour, bambino? Ti pas plourir. (*Il ôte brusquement sa couronne, et, d'un geste raide, la tend à Jésus, dont les cris redoublent.*) A ti ma roale coronna! (*Il se tourne vers saint Joseph et lui offrant un objet invisible :*) A ti... ma pipa per foumar!

LE BERGER SCEPTIQUE, *à son camarade.*

Tout ça n'empêche pas que ta bosse me reste!

(*La bosse disparaît avec un bruit sec : clac!*) Joie universelle. Les tambourins résonnent. Les galoubets jouent. Le plafond s'ouvre. Les cieux apparaissent resplendissants de lumière et de papier doré. — La toile tombe lentement.

VII.

Je m'éveille dans mon fauteuil. Je jette une souche dans mon feu et je pense aux choses que je viens de revoir en rêve. Alors seulement des réflexions critiques se pressent dans mon esprit. Le rêve a eu du bon, mais qu'il y aurait à dire, si je m'écoutais au réveil!

Étrangement composée, cette pièce de théâtre, que j'ai vue bien des fois chez M. Rimbaud, chez M. Pomet! Ce grenadier de l'Empire, ce clocher d'église catholique, à Bethléem... hum! n'y a-t-il pas là un anachronisme?... Et puis, trop souvent, en vérité, la scène est restée vide. Est-ce bien là du théâtre? Le chasseur et son chien, le meunier et son âne, comparses inutiles qui n'ont servi à rien absolument... qu'à me donner, malgré tout, l'illusion intense de la vie, tout comme le clocher et le grenadier. N'ai-je pas eu tort de jouir sans réflexion de la naïveté, de l'ignorance adorables de l'auteur populaire?

Gabriel, Gabriel, heureux les pauvres d'esprit qui n'ont pas vu ta ficelle! — J'étais un roi heureux dans le pays des rêves; je m'éveille désespéré : je ne suis plus qu'un critique!

VIII.

Maudits soient les temps de critique exaspérée, d'analyse à outrance, où l'on se gâte à soi-même toute chose, où l'on est bête, à force d'avoir tant d'esprit! Les temps où l'on ne sait plus jouir d'un spectacle naïf sont ceux peut-être où l'on s'est éloigné de la vérité morale. Hélas! les crèches de M. Pomet, de M. Rimbaud, n'ont plus beaucoup de public... On trouve ça trop simple aujourd'hui. Les hommes sont devenus très forts. Ils raisonnent très bien; ils parlent tous! et tous lisent les gazettes. Les gazettes leur apprennent que le progrès a maintenant la forme d'un gros canon qui lance à vingt mille mètres un projectile de douze cents francs, de quoi nourrir, une année durant, tout un ménage d'ouvriers!... Ah! c'est une belle chose que d'être des hommes de notre temps, tous savants, tous critiques, des hommes très forts!

— Qu'en dis-tu, toi, mon chien?

Mon chien Tom est venu mettre, il y a un moment, sa tête sous ma main pendante. Tom ne me répond pas. Il ne veut pas parler; mais il est bon et il a le regard paisible. Il a l'âme tranquille, parce qu'il croit à l'humanité.

Et, tenez, savez-vous ce qu'a fait un de ses frères, un soir qu'il assistait, chez M. Pomet ou chez M. Rimbaud, à une représentation du Noël populaire? L'histoire est authentique.

Le chien dont je parle s'appelait Tom, comme le mien. Il y a beaucoup de chiens qui s'appellent Tom. Son maître, un officier de marine qui fut un vrai poète (dont l'œuvre sera publiée peut-être quelque jour), un ami des Louis Jourdan, des Préault, de M. de Lesseps, regardait, en compagnie de quelques jeunes amis, les marionnettes de la crèche, et subissant, avec les plus naïfs spectateurs, la force du spectacle, ils éprouvaient tous un sentiment de haine déterminée pour le *farouche* Hérode.

Le « farouche Hérode », c'est ainsi, jamais autrement, que les personnages de la crèche désignaient ce monarque, et ils en parlaient souvent.

Tom, assis à côté de son maître, suivait attentivement le spectacle, inclinant sa tête légèrement, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour mieux suivre le « mouvement » dramatique.

Au beau milieu du drame, au moment où le farouche Hérode, de sa voix de basse-taille, déclare en style noble, pour la troisième ou quatrième fois, qu'il fallait égorger tous les enfants à la mamelle, « Tom! dit à voix basse le poète, sans imaginer qu'il allait être obéi, Tom! il nous ennuie, à la fin, le farouche Hérode! Va me chercher le farouche Hérode! »

Le chien ne se le fit pas répéter. Il s'élança, franchit

en trois bonds les épaules de trois rangs de spectateurs, et indigné, comme Don Quichotte au chapitre des Marionnettes, reconnaissant Hérode, à peu près comme Jeanne d'Arc reconnut Charles VII au milieu de tous ses brillants ministres, il le prit dans sa forte gueule, donna à la marionnette deux ou trois secousses, l'arracha à la rainure grinçante, et l'apporta, triomphant, la queue haute, sur les genoux de son maître, au milieu des acclamations du parterre... On renvoya le cadavre au diable, qui rentrait en scène à ce moment.

Comment avait-il compris, ce bon chien, que c'était Hérode qui était responsable et non ses ministres? Il y a là un mystère... Cette histoire signifie que les chiens aussi ont une âme... N'est-ce pas, mon Tom? Et Tom se couche à mes pieds sans me répondre, mais en me regardant d'un air de profonde intelligence, commenté du reste par un frappement léger de sa queue sur le plancher.

IX.

Ma lampe a baissé, mon feu s'alanguit. Le vent, au dehors, plus tristement se lamente. Par les fentes des volets, des portes, il entre chez moi. Dans la chambre devenue froide, je me sens pris d'engourdissement. Je voudrais me lever; je ne le puis, et, de nouveau, voici que je rêve. Le vent qui entre chez moi me raconte toute sorte de choses tristes qui se passent dans le monde, sous la nuit, à cette heure-ci et toujours! Et j'entends retentir ces mots dans les échos sans fond du sommeil, du songe : « Allez, et égorgez tous les petits enfants à la mamelle! »

•

Quelle est donc cette vallée? Est-ce donc Josaphat? Tout ce sol est-il de roche, que rien n'y a germé? A-t-il donc menti, Jésus? Quel fruit a porté réellement sa parole, si l'humanité, qui se dit chrétienne, ne rêve qu'égorgements, si la puissance, toujours accrue, de l'esprit humain, ne sert qu'à perfectionner et à multiplier les moyens de mort?... « Allez, et égorgez tous les enfants des hommes! »

L'immense plaine morne s'est couverte de jeunes hommes. Ils sont là deux millions, les plus vigoureux, les plus beaux. Comme ils s'attendent à mourir, ils sont là en silence. Où est l'ennemi? On *ne peut pas* le savoir. Et cependant cette foule compacte de deux millions d'hommes qui était tout à l'heure une mer figée, subitement, sous une grêle drue, précipitée, dont chaque grêlon est d'acier, se divise, se rompt, trouée par larges places.

Où est l'ennemi? On ne sait pas. On ne voit que ceux qui meurent.

Et maintenant ces hommes qui, tout à l'heure, étaient debout, forts, bien vivants, sont étendus sur le dos, les bras ouverts, comme en croix. Les visages grimacent. Les yeux agrandis regardent obstinément droit au-dessus d'eux. Ils interrogent. Les bouches, ouvertes, semblent crier vers le fond du ciel. Elles interrogent. Quel vaste silence!

Les blessés, ceux qui ont pu, se sont traînés les uns vers les autres, se sont rapprochés, parce qu'il est bon de n'être pas seul, ni pour vivre ni pour mourir. Se sentir près les uns des autres, c'est la seule consolation qu'aient trouvée les hommes à tous les maux de la vie. Et sur les champs de bataille, même entre ennemis, on s'entr'aide; et l'on meurt plus volontiers d'être côte à côte, bien rapprochés, après s'être fait beaucoup de mal, le plus de mal possible.

Et les soirs de bataille, après la tuerie, dans les champs dévastés, horribles, les chevaux sans cavaliers s'assemblent en cercle, par groupes, et — leurs têtes basses bien rapprochées au centre du cercle — ils sont là immobiles, muets, tristes, ne comprenant pas... Mais qui comprend?

X.

Comment se fait-il qu'il y ait, au milieu de cette plaine sinistre, un calvaire? Je ne l'avais pas vu encore... Ce n'est pas un Christ de pierre ni de bois, c'est le cadavre vrai, saignant de Jésus lui-même... Ah! c'est juste, voici la Noël, la Noël du monde civilisé, l'avènement de la paix. C'est aujourd'hui la fête du travail universel, et alors il fallait que Jésus fût là... Comme c'est étrange, les rêves!

Il est là, ce Christ, au milieu de cette plaine couverte de jeunes hommes tombés, étendus sur le dos, leurs bras en croix... Il est là, mort, ce Christ, et pourtant, tout à coup, il a crié! Il a, étant mort, proféré ce cri : « Pourquoi, pourquoi, ô mon Dieu! nous avez-vous abandonnés? »

Et j'ai reconnu, sans savoir comment, que ce cri, répercuté par l'infini, est un cri venu de la mort, un cri de cadavre!... Noël!... Où êtes-vous, charme intime des foyers, joyeuses fêtes des petits enfants? Où est cela? Perdu, noyé, oublié, dans les temps... La guerre gouverne... Allez, et égorgez-vous les uns les autres!

XI.

Au pied de la croix pleure une femme. Ce n'est pas Marie. C'est Ève. Je la reconnais. Tous les hommes, tous ceux qui ont vécu et qui sont morts, sont sortis d'elle. C'est pourquoi elle pleure.

Elle est antique et toute blanche, mais l'antique aïeule n'est pas une vieille parce qu'elle est une immortelle. Elle éprouve donc éternellement l'horreur sans nom d'être la mère de tous, de tous les Abels, de tous les Caïns.

XII.

Ève pleure. De ses yeux coulent deux ruisseaux de larmes, et, de la place où tombent ses larmes sur la

terre, jaillissent deux sources. Les deux sources deviennent des fleuves, et la terre en fleurit.

Le pays qu'entourent ces fleuves s'appelle le pays de Dieu.

De ces fleuves, l'un coule confondu avec la Moselle, l'autre avec le Rhin.

Entre les deux fleuves, je reconnais l'antique pays des cathédrales. C'est comme une île en forme d'ellipse.

C'est le lieu de l'arbitrage international. C'est le tribunal des États-Unis d'Europe. Là se tiennent les états généraux du monde.

Le roi qui préside, savant comme un mage, doux comme un bon prêtre, dit : « Aimez-vous. Allez, et civilisez. »

La raison humaine lentement devient bonté. Elle prend de la grâce. Elle enchante les univers. Partout le fort protège le faible.

Alors, sur la croix de bois, le cadavre divin se décompose en rayons qui s'épandent, se fondent dans la lumière du jour divinement accrue.

Et dans les sentiers heureux deux hommes se sont rencontrés.

— Bonjour, Abel.

— Bonjour, Caïn.

Ils s'embrassent. Ève sourit.

XIII.

Il n'y a au monde qu'une vérité : la sympathie; qu'une consolation : la pitié qu'on éprouve; qu'un bonheur : la pitié faite action.

— « Ainsi donc, si tu as pitié des autres, c'est pour toi-même? Ta morale du dévouement, c'est encore l'intérêt. »

L'esprit des bêtes réplique :

— « La pitié, certainement, est un bien pour deux : pour qui la donne et pour qui la reçoit. Comment cela condamnerait-il ce qui est bon, d'être bon deux fois? Je sentais le bien : tu me le démontres, par un chiffre. »

Il semble à l'homme que l'inconnu terrifiant éternellement le menace. Il a éternellement besoin d'une compassion, d'une protection, d'une providence. Dieu retiré, que nous resterait-il, perdus comme nous sommes dans l'infini, si nous n'étions pas à nous-mêmes notre propre secours?

— « Si j'éprouve, avec certitude, tendresse et pitié pour un autre, c'est donc que cela existe, » se dit l'homme seul et désespéré, nu de croyances... Et il se rassure... « A mon tour donc, pense-t-il, je pourrai sentir cela d'un autre, en bienfait sur moi? » Égoïsme fécond, qui contient l'avenir de l'humanité, apitoyée sur elle-même, tendre et maternelle à elle-même, devenue lentement son propre dieu, sa providence, qui sait? (la vie est magique et si féconde!) peut-être par-delà la mort!

Et pourquoi non? Pourquoi l'homme sceptique, daignant affirmer quelque chose, se croirait-il le dernier terme, le plus noble, d'une évolution qui pourrait bien être infinie?

XIV.

Noël! Noël! Il naît un petit enfant par seconde. Le même souffle d'inconnu qui jette l'homme, abattu, dans le trou noir des tombeaux, se fait doux pour balancer les berceaux.

Noël! Regardez le nouveau-né. Il est tout nu... On rit à cette nudité, à cette chair transparente où court un sang si frais, si rose au soleil.

Les mains mignonnes ressemblent à la feuille nouvelle, qui vient de se déplier, au sortir du bourgeon. Les ongles minuscules, délicats adorablement, luisent comme de l'eau pure. Le blanc des yeux est toujours teinté d'azur.

« Enfantelet, tout innocent, disent nos paysans de Provence, on te boirait dans un verre d'eau! »

Comment donc l'homme, qui, si souvent, se méprise lui-même dans son esprit corrompu et dans sa chair fatiguée, ne sentirait-il pas au fond de lui une joie étrange à se dire : « Cette fraîcheur, l'enfance, cette limpidité, c'est encore moi! »

Avec la tendresse, avec la pitié, l'Évangile a apporté au monde le culte du petit enfant.

Tout enfant nouveau-né désormais sera dieu. N'est-il pas l'inconnu futur, l'éternel espoir?

La vue d'un petit enfant, paisiblement endormi, réjouit le cœur plus que tout au monde. On se prend à rêver pour l'homme de nouvelles destinées, un avenir d'amour, de paix...

Et pourquoi non? La civilisation universelle n'est, en fin de compte, que le développement des sentiments d'humanité.

Tout le bonheur possible à l'homme, la seule consolation à ses maux de toute sorte, est dans la pitié mutuelle.

Et ne dites jamais : « Non! mon effort sera inutile : il y a trop de malheureux! »

Si chacun consolait un seul malheureux, chacune des deux moitiés du monde se trouverait avoir sauvé l'autre.

La morale de douceur, de pitié, de tendresse, retrouvera, grâce à je ne sais quelles formules impérieuses — grâce peut-être à des martyrs philosophiques — la force expansive que lui a retirée, en périssant, la religion, ce moyen nécessaire de la première heure.

Ouvrons les alphabets... L'Enfant, sans fin, sauvera le monde...

XV.

Brusquement je m'éveille. C'est mon bon chien qui

m'a tiré de ces rêves. Le vent, qui, au dehors, se lamente, sans doute lui racontait des choses trop tristes, et inquiet tout à coup il est venu, *pour se faire plaisir*, poser sa tête sur mes genoux. Et cela veut dire : Caresse-moi. Sa caresse à lui, appel purement égoïste adressé par l'humble animal à mon humanité, pourquoi est-elle un bienfait pour moi?... Ah! ce besoin mystérieux qu'ont tous les êtres de s'allier contre la vie, voilà la seule vérité bienfaisante, la prédiction, le sens de Noël — l'égoïsme divin qui s'appelle amour.

JEAN AICARD.

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS

Observations préliminaires.

Je vais essayer de lever une grosse pierre. Si j'y puis réussir et si elle tombe où je voudrais la jeter, il est probable qu'on entendra comme un clapotement d'eau dormante subitement troublée. Ce n'est point pour le vain plaisir de faire du bruit que je me donne tant de peine ; mais, non plus, la crainte puérile du bruit que la pierre, en tombant, pourrait faire, n'est pas pour m'émouvoir et m'arrêter. Ce que je pense, je le pense tout franc, et ce que je dis, je le dis tout haut.

J'y ai d'autant moins de mérite que tout le monde en France, aujourd'hui, pense et, plus ou moins prudemment, parle de même. Mais n'est-ce pas une chose étrange qu'il faille prendre ces précautions oratoires dans un temps où, Dieu merci, on ne met plus les écrivains à la Bastille et où chacun a le droit de disserter librement des affaires publiques ?

C'est que nous avons, à la vérité, renversé toutes les tyrannies, sauf une seule, la plus dure : la tyrannie des préjugés. Il y a des idées ou des semblants d'idées, des mots, des sons qui nous fascinent, et d'autres qui nous épouvantent. Nous nous sommes forgé, nous nous sommes laissé forger toute sorte d'idoles. Ne touchons pas à ceci, ni à cela encore, c'est sacré. Ne portons point les regards sur le Saint des Saints où repose, dans sa majesté inviolable, la trinité des Immortels Principes.

Et la foule des habiletés médiocres, et la foule des banalités commodes : « Prenez garde; croyez-vous que l'heure soit venue? » Ou bien : « Prenez garde, vous allez tirer sur nos troupes! » Ainsi, en pleine liberté, nous nous sommes à nous-mêmes interdit l'usage de la liberté. Depuis un siècle, il s'est formé sur notre esprit une croûte qui le paralyse et le ronge. Cette croûte, il suffirait d'un coup d'ongle pour la percer, mais nous n'osons remuer le doigt, empêchés par on ne sait quelle prétendue discipline.

Discipline sous quel drapeau? Envers qui? Où sont les chefs? Qui les a nommés, investis? Il est aisé de comparer un parti à une armée. Mais d'abord où sont les partis? Je ne vois point de *partis*, mais des *groupes*; je ne vois que des groupes de gouvernement et des groupes d'opposition. Vous connaissez *le parti réactionnaire?* Ne voulez-vous pas me le montrer? Et *le parti républicain*, vous le connaissez? Il doit être curieux à voir. Des groupes, dans le Parlement, et, hors du Parlement, des comités, des associations, des syndicats, blancs ou rouges, de droite ou de gauche; mais après, mais derrière, mais ces deux grands partis? Des abstentions vides de réalité, des âmes sans corps, de la baudruche politique.

Cent petites ambitions juxtaposées, cent petits intérêts parallèles ou rivaux, désunis, réunis, désunis à nouveau, combinés à nouveau en dix ambitions, en dix intérêts majeurs, en une dizaine de plus grosses ambitions ou de plus gros intérêts particuliers. Dans tout cela, où placez-vous ce qui fait l'unité de l'armée, ce qui, si un parti était véritablement une armée, en devrait faire l'unité : la communauté du but? Si vous tenez à la comparaison, ne dites pas alors que vous êtes une armée : vous en êtes dix ; j'exagère : vous en êtes trois ou quatre : l'extrême Gauche, la Gauche républicaine, l'Union républicaine, le Centre gauche. Mais non, je n'exagérais pas; car il y a les trois ou quatre gauches du Sénat, qui ne se confondent pas avec les trois ou quatre gauches de la Chambre.

Je sais que déjà quelques optimistes saluent l'heure où ne se trouveront plus en présence que les deux divisions historiques ou théoriques, les tories et les whigs, le poids et le contrepoids. Mais je sais aussi que leur désir va à l'encontre des faits, et je crains que l'honnêteté de leurs intentions ne les abuse.

Supposez pourtant que, contre toute vraisemblance, ce vœu soit un jour exaucé; qu'il ne reste qu'une droite et une gauche, des tories et des whigs, des républicains et des monarchistes, des libéraux et des réactionnaires. Supposez qu'on ait deux partis : voudriez-vous que ce fussent deux armées?

La fin d'une armée, son objet, c'est de combattre; est-ce la fin, est-ce l'objet d'un parti? La politique a-t-elle pour fin, pour objet, la guerre, ou la justice, l'ordre, la paix civile? Vous voyez bien qu'un parti n'est pas une armée : ne nous opposez donc pas la discipline.

Ce qui fait la force d'une armée, c'est elle, la discipline à son dernier degré; c'est l'obéissance passive. Ferait-elle la force d'un parti? Et d'un parti républicain, dont le propre doit être, à ce qu'il semble, de déployer l'initiative de tous ses membres? Quoi! vous repoussez — avec raison d'ailleurs — le mandat impératif, et vous vous inclinez dans l'obéissance passive, devant la discipline impérative!

Assurément, il faut une direction d'ensemble, une

entente. Mais cette direction d'ensemble, est-ce que la communauté du but ne suffit pas à la donner? Évidemment, il faut se garder de l'anarchie, mais il faut aussi se garder de l'asservissement. Vous croyez ce souci chimérique et qu'il ne saurait être question d'asservissement. Soit; dans ce cas, et à tout le moins, il faut se garder de la paresse.

Songez qu'il est moins fatigant de ne pas réfléchir que de réfléchir, de se confier en quelques-uns que de ne compter que sur soi-même. Où mène cette abdication quotidienne? A la nullité. Comment s'en excuse-t-on? Par le respect de la discipline. La discipline! combien de sottises n'a-t-on pas commises en son nom! Pour l'amour de la discipline, on a vu des majorités subir la loi insolente d'une minorité audacieuse. Pour ne pas blesser la discipline, on a vu des bourgeois modérés voter pour des survivants de la Commune et des revenants de Nouméa.

Mais de toutes ces concessions, de toutes ces compromissions, de ces empiétements, de ces effacements, s'imagine-t-on qu'il ne demeure rien? Il en demeure une confusion telle que le bon sens y succombe, telle que, ne comprenant plus, personne ne s'efforce de comprendre, personne ne résiste, personne ne réagit. La langue devient élastique, le vocabulaire se déforme, la logique pend comme une loque, traînée dans l'universel à peu près. Il n'y a plus de cloisons, plus de catégories; tout est indifférent, sauf la consigne. Tout ce qu'elle permet est bien; tout ce qu'elle défend est mal : elle change le bien en mal et le mal en bien.

Cependant les notions les plus simples s'obscurcissent, les ressorts les mieux trempés se détendent et grincent, le travail utile s'arrête. Tirez, poussez, tirez! disent les chefs. Et les uns tirent, les autres poussent, à l'aveuglette. Ne serait-il pas plus adroit de s'arrêter pour tâcher de découvrir où le volant s'est accroché? Car, maintenant qu'ils tirent et qu'ils poussent, cela marche si l'on veut, mais de travers; cela frappe à côté; cela ne fabrique que de la « camelote », et cela mange moitié plus de graisse.

Laissons de côté les métaphores. Nul ne conteste que le boulangisme nous ait fait courir un sérieux danger, qu'il ait été, à l'origine, un mouvement considérable. Or un mouvement ne se produit pas sans causes. Et plus il procède par larges ondes, plus profondément il faut chercher les causes. On en a, ici même, indiqué la première : l'insuffisance du personnel républicain. Mais ce n'est pas tout, ce ne peut pas être assez, puisque le personnel boulangiste était infiniment pire, qu'on le savait, et que cette indignité n'empêchait pas de prendre la suite.

Les causes de ce scandaleux succès, il n'y a pas à les chercher plus loin ; nous venons de les faire toucher : l'obscurcissement des notions les plus simples, la langue étirée et forcée, le vocabulaire devenu trop mou, trop flou, trop lâche; la logique remplacée par le raisonnement verbal; cinq ou six épithètes tenant lieu de raisons; les uns et les autres, Pierre et Paul, rappelant à l'envi les principes, sans savoir ni ce qui est un principe, ni ce que c'est qu'un principe; personne ne s'exprimant nettement, tout le monde taisant ou travestissant quelque chose; chaque proposition contenant quelque chose de faux, chaque note ayant quelque chose de faussé; des affirmations dogmatiques qui ne correspondent à rien, des riens ridicules et vieillots sur lesquels on bâtit des dogmes; pour tout dire d'un coup, un malentendu général.

Du malentendu, le mécontentement; du mécontentement, la révolte. Que faut-il faire? Rester l'arme au pied, imperturbablement, dans le brouillard, attendre le retour offensif de l'ennemi, ou tâcher de s'éclairer, de reconnaître les positions, de bien dresser la carte et de bien relever les cotes, de rendre à l'ennemi toute surprise impossible? Si l'on s'en tient à la première tactique, il n'est besoin que de discipline et de patience : Silence dans les rangs, jusqu'au commandement de feu. Si la seconde paraît préférable, qu'on se disperse en tirailleurs et que chacun fouille son coin, déblaye sa place, donne tout ce qu'il peut donner.

Nous sommes de ceux qui demandent à y voir. Au risque d'être accusé (ce qui ne manquera pas) d'enfoncer une porte ouverte, nous réclamons la liberté de penser en politique. Vous m'entendez parfaitement. Cette liberté, je la réclame non de mes adversaires, mais de mes amis et, pour ne pas m'insurger, de mes chefs. Nous ne discuterons pas, nous ne critiquerons pas, nous n'épiloguerons pas pour nier, mais nous voudrions bien comprendre.

Nous voudrions ne pas toujours être obligés de jurer sur la parole du maître. Nous sommes convaincus que le catéchisme républicain renferme quelques hérésies et la dialectique républicaine quelques sophismes. Nous en soupçonnons, de ces hérésies et de ces sophismes, touchant les droits de l'homme, touchant le droit de suffrage, touchant l'égalité, touchant la nature et les attributions de l'État, touchant les formes de gouvernement : nous voudrions les démasquer, en débarrasser le terrain. Par compensaton, nous en connaissons d'autres dans le catéchisme et dans la dialectique réactionnaires : ils sont à mettre dans le même panier.

Ni celui qui va signer ces lignes, ni la *Revue* qui les accueille ne peuvent être suspects de trahir la cause libérale. La *Revue* a derrière elle plus de vingt-cinq ans de services; ses débuts datent d'un temps où les campagnes étaient rudes. Quant à l'auteur, il le déclare, ses convictions républicaines ont la rigueur et la solidité d'une conviction scientifique. Elles ne sont nullement instinctives. Il ne croit peut-être pas que la république soit de son essence un gouvernement supérieur, le gouvernement par excellence. Il est certain que c'est

le seul gouvernement qui puisse s'établir et durer en France, dans les circonstances que l'histoire nous a faites. Qu'exigerait-on davantage? Il part de là et il y revient. Mais laissez-le remuer et ne lui liez pas bras et jambes avec vos formules.

Ce que nous nous proposons de faire, c'est d'examiner, à un point de vue très résolument républicain, les matériaux qu'on fait entrer dans la bâtisse républicaine, pour en éliminer les éléments mauvais, les remplacer par de moins mauvais ou de bons, pour qu'elle tienne debout et défie toutes les secousses. Nous nous proposons de passer une visite de la maison, du dedans de la maison même, afin d'en boucher les fissures, d'en réparer les crevasses, d'en tirer plus de confort et plus d'aises.

Il ne s'agit ni de détruire ni de refaire à neuf. Il ne s'agit de faire table rase ni dans la doctrine ni dans les institutions.

La république nous apparaît un peu comme les vieilles villes dont parle Descartes, « mal compassées », mal alignées :

« Encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés. »

Néanmoins « nous ne voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville pour le seul dessein de les refaire d'autre façon et d'en rendre les rues plus belles; mais on voit bien que plusieurs font abattre les leurs pour les rebâtir, et que même quelquefois ils y sont contraints, quand elles sont en danger de tomber d'elles-mêmes et que les fondements n'en sont pas bien fermes ».

Nous n'allons certes pas au delà. Qu'on fasse seulement abattre les murailles qui surplombent, qui menacent d'entraîner tout un quartier dans leur chute, d'écraser les passants et d'ensevelir les habitants. Nous nous consolerons des carrefours et des coudes, des creux et des bosses. Nous n'appellerons pas l'ingénieur, pour qu'il « trace à sa fantaisie dans la plaine », avertis qu'il travaillerait sur de la chair sensible et souffrante, sur de la chair vive.

Disons tout : c'est de peur que l'ingénieur ne vienne et ne nous chasse de chez nous, pour nous faire une ville à sa fantaisie, que nous portons nous-mêmes la pioche aux parois branlantes de notre maison. Nous estimons ce moyen à la fois plus sage et plus sûr que de prendre un fusil pour l'écarter. Sa mort ne redresserait pas le pan qui s'écroule ; la détonation pourrait hâter la catastrophe; du mieux que tournent les choses, nous en serions au même point avant qu'après.

Pourquoi tant hésiter enfin? Et que désirons-nous? « Non pas, comme dit Bentham, que le gouvernement reste sans direction, mais qu'il soit confié en de meilleures mains; non pas que le pouvoir reste désarmé, mais qu'il soit mieux exercé; non pas que, dans l'exercice du pouvoir, il n'y ait ni règles ni principes, mais que ces règles et ces principes soient mieux déterminés. »

CHARLES BENOIST.

(*Sybil.*)

A PROPOS D'UN LIVRE DE FABLES (1)

A MONSIEUR CHARLES RICHET.

Mon cher ami,

Quand j'ai reçu les épreuves du recueil de fables dont vous m'offriez gracieusement la primeur, j'ai hésité à en ouvrir l'enveloppe; je vous l'avoue sans embarras, car c'était un bon mouvement. Les rimeurs de profession ressentent d'ordinaire un plaisir peu généreux à surprendre en flagrant délit d'aspiration poétique les hommes de science que leurs travaux enchaînent au commerce de la réalité. Il semble que la Muse sourie avec perfidie à ces recrues insolites, comme une grande coquette s'amuse des soupirants austères égarés parmi les familiers de sa cour. Cet instinctif hommage des profanes à la déesse éveille chez ses prêtres une fierté maligne. Mais j'éprouvais un sentiment meilleur, une inquiétude compatissante : je craignais pour vous et pour la physiologie, dont la Faculté de médecine vous a confié l'enseignement. Je savais trop par expérience les ravages que peut causer dans une honnête existence l'amour intempestif de la poésie. N'est-ce point cette fureur qui m'a fait, dès mes premiers pas dans le monde, déserter successivement plusieurs carrières sérieuses et, en dernier lieu, celle du notariat? Songeant combien votre fidélité aux sciences qui combattent la mort est plus utile encore à l'espèce humaine que la persévérance d'un cinquième clerc à libeller des certificats de vie, j'ai frémi de votre imprudence.

Dieu merci! mes alarmes n'étaient pas fondées. J'aperçus du premier coup d'œil la dédicace de vos vers, et je fus aussitôt rassuré. Vous n'improvisiez donc pas une vocation nouvelle en vous; vous ne faisiez que rendre à votre jeune fils, en vivants conseils, sous une forme sensible à son cœur, ce que vous aviez reçu de lui-même, car votre inspiration procédait de l'amour paternel. Si vos fables trahissaient l'inexpérience, c'était à l'enfant que vos lecteurs devraient s'en prendre, et, dès lors, je ne craignais plus rien de leur sévé-

(1) Cette notice est l'introduction d'un livre qui paraîtra la semaine prochaine à la librairie Quantin : *Pour les grands et les petits*, fables, par M. Charles Richet.

rité pour votre ouvrage. Ah! quel crédit sans bornes je fis tout de suite à votre noviciat de versificateur! mais j'en fus pour mes frais d'indulgence, comme j'en avais été pour mes frais de sollicitude. Je constatai, en effet, non sans quelque surprise, que votre vers, dans son allure familière, n'accuse aucune gêne sous le harnais de la règle; que la rime en est heureuse et docile aux exigences de la consonne d'appui. Je dus reconnaître que l'oreille du savant n'est pas nécessairement différente de celle du poète, qu'elle en peut recéler tous les instincts. On ne s'étonne pas que le savant soit musicien : pourquoi s'étonnerait-on qu'il eût le sens de la métrique, dont l'oreille est l'organe? Mais, à vrai dire, l'organe de notre art n'est pas l'oreille seule; la poésie, bien que son langage implique la mesure, ne relève pas uniquement de l'acoustique. Elle est proprement le verbe du cœur. A ce titre, elle emprunte à la pensée tout juste ce qu'il en faut pour en faire du rêve; la science demande à la pensée bien davantage, du moins toute autre chose. De là vient, sans doute, que le savant composera plus volontiers des fables que des élégies. La fable est un genre assez élastique pour satisfaire à tous les besoins de l'âme; la philosophie pratique y peut formuler ses aphorismes les plus dénués de poésie :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

L'émotion dramatique y trouve des accents :

Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Les sentiments tendres y peuvent également trouver leur expression la plus délicate. Il faut convenir que La Fontaine n'a pas abusé de cette ressource pour les traduire. Même dans la délicieuse fable des « Deux Pigeons », le bon souper et le bon gîte ne s'effacent pas devant *le reste*. Certes, il comprenait l'affection; il fut ami dévoué sans défaillance : les nymphes de Vaux en témoignent. Il ne fut pas moins ami confiant, et sa nature, peu propre au combat pour l'existence, le portait à l'être sans intermittence. « J'y allais. » Cette réponse à M. d'Hervart, qui lui offrait l'hospitalité de sa maison après la mort de Mme de La Sablière, est bien touchante. Néanmoins, dans cet échange de deux procédés amicaux, celui de La Fontaine n'est peut-être pas le plus digne d'encouragement. On lui pardonne de ne pas avoir été le modèle des époux et des pères; il était si bonhomme! La bonhomie diffère notablement de la tendresse : c'est une aimable ouverture de cœur qui laisse entrer et sortir tout le monde un peu pêle-mêle, bêtes et gens; elle était chez lui un distrait abandon de soi-même et des siens. La domesticité l'indigne, et l'effraye surtout, à cause de la discipline, qui empêche la flânerie errante. *Notre ennemi, c'est notre maître.* Dans la fable du « Loup et du Chien », cette déclaration ne présage que vaguement celle des Droits de l'homme; l'indépendance y est revendiquée plutôt que la liberté civique; La Fontaine, de nos jours, oublierait probablement de voter. Il s'est servi de la fable pour enseigner surtout aux hommes en société l'art de n'y être dupe ni d'autrui ni de soi-même, l'art d'y vivre autant que possible en repos, l'intérêt bien entendu. On ne sent pas trace de charité chrétienne dans ses maximes, qui sont plutôt des recettes que des préceptes. C'est la morale vulgaire des Anciens, non pas celle d'Épicure, mais encore moins celle de Zénon ou d'Épictète. Ce n'est point la vôtre. Tout en désirant armer votre enfant pour la vie sociale et le prémunir contre les pièges dont elle est semée, vous vous montrez extrêmement soucieux de ne pas rétrécir son âme, de ne pas sacrifier en lui la noblesse des penchants à la prudence de la conduite. On devine dans vos principes votre éducation scientifique; la recherche de la vérité pour elle-même, qui est la condition du progrès dans la science, est aussi une admirable école de désintéressement et de virile constance.

Mais n'allez pas penser que je tente d'amoindrir La Fontaine pour diminuer la distance qui sépare vos fables des siennes; je veux seulement distinguer votre point de vue du sien. Je n'oserais même pas vous proposer sa langue pour modèle; on sait qu'elle est inimitable. D'autre part, son génie tout gaulois lui devient, en vieillissant, plus exclusivement personnel, à mesure que s'altèrent chez nous les qualités distinctives de notre race. Toutes les civilisations, en effet, tendent aujourd'hui à se pénétrer mutuellement; la cause en est dans la facilité croissante des communications et aussi dans l'influence prédominante de la science, qui n'a pas de patrie, sur l'esprit national. Chaque langue reflète visiblement cette influence; chacune se décolore, se dessèche et perd ainsi de sa vertu poétique en exprimant des choses plus générales, les lois au lieu des faits particuliers. Un mot d'origine latine, par exemple, a été d'autant mieux assimilé par la nôtre, il est d'autant plus français qu'il désigne un objet plus usuel, plus concret; dès que son sens est généralisé pour les besoins de la science, il retourne à sa forme latine et par là se dépoétise. Le vocabulaire de la médecine en fournirait de nombreux exemples. Rien n'est plus éloigné du langage de La Fontaine. Le savant, en outre, est inconsciemment porté à substituer la définition à l'image, qui est par excellence la forme poétique. Mais, mieux que tout autre genre de poème, la fable peut s'accommoder de ce tour d'esprit; le langage figuré n'y est pas obligatoire, car elle est essentiellement un simple récit présentant aux hommes une leçon de conduite empruntée aux mœurs des bêtes. Ce qu'il y faut, c'est, par une invention ingénieuse et grâce au rythme approprié du discours, donner la vie et l'attrait à un enseignement.

Aussi, pour y réussir, n'avez-vous eu qu'à changer de chaire sans rien changer à vos habitudes.

Bien cordialement à vous,

SULLY-PRUDHOMME.

*
* *

LA FOURMI ET LA CIGALE.

Ayant amassé maint trésor,
La fourmi dut enfin payer à la Nature
L'impôt de toute créature :
Elle expira sur un tas d'or.
Non loin de là, la cigale joyeuse
Chantait encore, et, vaillamment,
Du noir trépas insoucieuse,
Rendait l'âme au même moment.
Cependant, des splendeurs de la voûte azurée,
Le souverain de l'Empyrée
Fait comparaître devant lui
Ceux dont le sort ici-bas se termine.
C'était la cigale aujourd'hui
Avec la fourmi sa voisine.
« Çà, demanda le Dieu, cigale, réponds-moi :
Qu'as-tu fait de bon sur la terre?
Raconte-nous, sans nul effroi,
Ton existence solitaire. »
— « Sire, soyez clément, dit le pauvre animal;
Je n'ai jamais rien fait de mal :
Sur le bord des routes poudreuses,
Aux amoureux, aux amoureuses,
Je répétais mes gais refrains.
J'ai dissipé bien des chagrins;
Mais mon bagage est très modeste,
L'amour et les chansons ont fait du tort au reste;
Je n'ai connu le labeur ni l'effort.
Que votre sagesse décide;
Je riais tout à l'heure aux portes de la mort,
Seigneur, et je suis pauvre, et ma besace est vide. »
— « A toi, fourmi, parle à ton tour! »
La fourmi dit : « J'ai confiance.
Je n'ai connu ni les chants, ni l'amour,
Mais la bâtisse et la finance.
J'ai souffert, lutté, voyagé,
Amassé, construit, ménagé;
Des caves jusqu'aux toits mon logis étagé,
Dans un ordre admirable est partout arrangé.
Nuit et jour j'étais à la tâche,
Et, sans relâche,
Je courais dans les bois par toutes les saisons.
Je possède quatre maisons.
J'espère qu'on saura récompenser ma peine,
Seigneur, car je suis riche, et ma besace est pleine. »
Jupin, embarrassé, se gratta le menton :
« Le cas est grave, par Pluton!
Eh bien, faites chez nous ainsi que sur la terre,
Madame la propriétaire:
Vous tiendrez le ménage ici...
Toi, cigale, pas de souci.
Je veux que ta chanson me plaise,
Tu t'amuseras à ton aise. »

La fourmi, paraît-il, murmura quelque peu.
Mais que peut-on répondre au jugement d'un Dieu?
Comme je racontais à mon fils cette histoire,
— C'était une imprudence, et ma faute est notoire, —
Il réfléchit d'abord, et puis, sans sourciller :
« C'est donc qu'il est permis de ne pas travailler? »
Sa mère alors reprit, avec un doux sourire :
« C'est autre chose, enfant, que ton père veut dire.
Le travail, c'est la joie et la force ici-bas;
Mais force sans douceur, cela ne suffit pas.
La fourmi travailleuse est méchante personne.
Dans ses greniers jaloux elle gardait son bien;
La cigale chantait, mais son âme était bonne.
Elle était généreuse, et le reste n'est rien. »

*
* *

LES GOUJONS.

Sous le miroir calme d'un lac
Des goujons gémissaient de leur vie agitée
Par certain pêcheur infestée :
« Il a juré de tous nous mettre à sac.
Chaque matin dès l'aurore il arrive,
S'assied au penchant de la rive,
Et, suspendant sur nous ses objets tentateurs,
Enlève impudemment nos frères et nos sœurs.
Eh bien, pour arrêter son infernale rage,
Amis, que nous faut-il? Rien qu'un peu de courage.
Contre ces noirs forfaits en vain nous protestons.
Nous pouvons dérouter les machines des hommes.
Ne soyons pas ce que nous sommes.
Imposons le silence à nos désirs gloutons,
A la vilaine gourmandise,
Et que chacun de nous se dise
Qu'il fuira loin de ces traîtres appas.
Moi, par le Dieu des mers, je n'y toucherai pas. »
Telles étaient les plaintes indignées
D'un vieux goujon blanchi par les années.
Il parlait fort éloquemment,
Et le peuple des eaux s'étouffait pour l'entendre.
A renchérir sur lui chacun voulut prétendre.
On fit mainte harangue; on prêta maint serment,
Maint solennel engagement...
Cependant on touchait au moment de la crise.
La ligne du pêcheur flottait entre les eaux.
L'amorce, ce jour-là d'une saveur exquise,
Se balançait dans les roseaux.
Nos vertueux goujons d'abord ont pris la fuite.
Mais l'un d'eux se retourne, et s'arrête un instant,
Un autre en fait autant,
Un troisième l'imite.
L'orateur des goujons vient lui-même à leur suite.

Et, voilà, comme au premier jour,
La troupe à volonté légère
Faisait ses ébats à l'entour
De la pâture mensongère.

Aucun n'y résista, si bien que sans effort
Le pêcheur, aggravant ses crimes,
Put amener sur le funeste bord
Quelques douzaines de victimes.

LA LITTÉRATURE DES ENFANTS

Les étalages des libraires sont remplis de livres dorés sur toutes les coutures, luttant par les couleurs les plus vives à qui « fera le plus d'effet » pour répondre au désir formulé par tous les donneurs d'étrennes. Dans les loges des portiers, les cases de chaque locataire sont encombrées de prospectus. Têtes d'enfants, groupes de famille, barques chargées de matelots qui repêchent à grands gestes une cargaison de nouveaux livres dont quelques-uns surnagent au point de sauter en l'air, c'est à qui parmi les éditeurs trouvera le frontispice le plus engageant. Nous étions en train de parcourir ces catalogues illustrés lorsque brusquement, par une de ces interpositions de pensées qui deviennent obsédantes, notre souvenir se reporta vers les vieux livres écrits pour la jeunesse d'autrefois et qui, délaissés, dépareillés, noirs de poussière, mangés aux coins par les souris, traînent sur quelques rayons perdus des bibliothèques de province.

Que nous soyons, nous autres dévoreurs de livres, sans cesse à la recherche de quelque chose de nouveau, c'est tout simple. Mais comment se fait-il que, dans un âge où toutes les impressions sont neuves et devraient être frappées par les mêmes lectures, il y ait d'une génération à l'autre des différences si grandes que ce qui charmait l'une soit illisible pour la suivante? Pourrait-on tenter d'expliquer ces changements de goût? retrouver l'histoire de la société par l'histoire de quelques-uns de ces livres ? et, au risque de faire un peu comme ces enfants qui croient entendre le bruit de la mer parce qu'ils s'appliquent un coquillage contre l'oreille, chercher à ressaisir le bruit de tout un monde dont ces volumes gardent encore un faible murmure? Pour peu que, dans ces jours mélancoliques de la fin de décembre on soit enclin à philosopher ou à rêver, il y a là matière à diverses réflexions.

***

« Je ne donnerai à mes enfants ni les contes de fées, ni *les Mille et une Nuits*, » écrivait, il y a plus de cent ans, Mme de Genlis. Ces princes beaux comme le jour qui passent dans des jardins enchantés, ces princesses persécutées ou travesties qui font languir d'amour les fils de rois, tout un monde qui se réveillait grand seigneur en s'étant donné la peine de dormir, commençaient à passer de mode. Les fées ne régnaient plus en souveraines. Elles avaient eu leur beau temps lorsque Perrault, rajeunissant les vieux contes bleus, avait étalé leur pouvoir, qui ne semblait pas beaucoup plus extraordinaire que le pouvoir royal. Louis XIV n'avait-il pas fait sortir de terre, comme s'il avait frappé d'un coup de baguette, le Versailles magnifique dont nous sommes encore éblouis? Les citrouilles changées en beaux carrosses dorés, les lézards métamorphosés en laquais, qui montaient aussitôt derrière les carrosses avec leurs habits chamarrés, tout cela était comme le prolongement fantastique de ce que l'on pouvait voir dans la cour du roi-soleil. A mesure que le succès de ces histoires grandissait, les imitations suivaient, la flatterie s'en mêlait; on pensait à telle princesse en décrivant les charmes d'une fée. Puis la parodie arriva avec le sultan Misapouf et la princesse Grisemine. Voisenon voulut faire, toutes proportions gardées, ce que Cervantès avait fait avec Don Quichotte contre les romans de chevalerie : les rendre à jamais ridicules. Cette attente perpétuelle de l'impossible, le désir du merveilleux dans les choses de ce monde devinrent insupportables à un siècle qui se piquait de n'aimer que la raison. Ne devait-on pas rêver pour les enfants autre chose que ces interventions magiques, ces coups d'autorité souveraine?

Alors, comme un auteur toujours en quête du succès, sachant deviner à quel point l'opinion publique était suffisamment préparée pour que la révolution fût facile tout en bénéficiant d'une apparence de courage, Mme de Genlis voulut faire un manifeste.

« Toutes ces choses fantastiques, écrivait-elle dans ses *Lettres sur l'éducation*, ne peuvent donner à des enfants que des idées fausses, retarder les progrès de leur raison et leur inspirer du dégoût pour les lectures véritablement instructives. » Rappelant que Locke se plaignait de ce qu'il n'existât pas un seul ouvrage fait pour l'enfance: « Il faudrait, disait-elle, dans une tirade que j'abrège, que ce livre écrit avec une extrême simplicité fût également touchant, instructif et varié. » Ce livre, Mme de Genlis l'avait sous la main; elle l'offrait à qui voulait le prendre. C'étaient *les Veillées du château*. Elle en était l'auteur. Mme de Genlis, qui ne manque jamais de se donner un certificat de célébrité, raconte dans ses *Mémoires* que la première édition fut enlevée en huit jours et que l'ouvrage fut traduit dans toutes les langues. Comment une histoire aussi simple que celle d'une mère retirée dans un vieux château, à soixante-dix lieues de Paris, vivant dans la tristesse de l'hiver avec ses trois enfants qui n'avaient d'autre distraction que d'entendre des contes à dormir assis de huit heures et demie à neuf heures du soir, passionnait-il les petits et les grands? C'est qu'il y avait là toute une révolution. Le retour à la nature que Jean-Jacques Rousseau avait proclamé en rêveur et en misanthrope, Mme de Genlis le rendait séduisant et praticable pour toute une famille. Dédaigneuse des grands soupers, des spectacles, du jeu, de tout ce qui faisait alors le fonds de la vie mondaine, elle vantait la douceur des plaisirs simples, la joie profonde des parents qui, comprenant leur vrai rôle, se consacraient à leurs enfants.

Jusqu'alors le couvent avait paru le meilleur système d'éducation, la méthode la plus ingénieuse de débarras. Ce n'était pas que le régime fût aussi sévère qu'au siè-

cle dernier. Il y avait eu plus d'un accommodement avec le monde. Se relâchant de leur extrême rigueur, les couvents étaient devenus des écoles préparatoires à la bonne compagnie. On alla si loin dans cette voie mondaine que la petite princesse de Ligne raconte qu'à l'Abbaye-aux-Bois, en 1773, les leçons de danse, de harpe et de clavecin se mêlaient trois fois par semaine aux enseignements du catéchisme janséniste. Cette dévotion de papier imprimé s'associait à un règlement de vie peu austère. A certains jours on organisait de grandes matinées dramatiques. Une pensionnaire sortait de sa petite robe noire comme un papillon sort de sa chrysalide. Revêtue d'une robe brodée de diamants et de perles « valant cent mille écus », elle apparaissait dans le rôle d'Esther en face du tout-Paris bien pensant et oisif.

A force de provoquer des applaudissements, on attirait les admirateurs. Des négociations de mariage étaient commencées et continuées sous le regard indulgent des religieuses. Jeunes ou vieux, les fiancés avaient le droit de venir au parloir et de se faire précéder d'un bouquet. C'est ainsi que l'on vit arriver un jour à l'Abbaye-aux-Bois M. d'Avaux, le futur mari d'une élève, Mlle de Bourbonne. Et toute la cour de récréation de s'écrier : « Ah! mon Dieu, que ton mari est laid! Si j'étais de toi, je ne l'épouserais pas. Ah! la malheureuse! » Et elle disait : « Ah! je l'épouserai, car papa le veut; mais je ne l'aimerai pas, c'est une chose sûre. »

Ouvert ainsi à tous les bruits du monde, accessible aux projets les moins austères, le couvent était devenu, comme Fénelon l'avait jadis pressenti, « une école de vanité ». N'était-il pas dès lors plus simple et infiniment plus naturel d'indiquer aux parents le vrai rôle qui leur appartenait, celui d'éducateurs? Mme de Genlis, après cette déclaration de principes, traça un programme général d'enseignement de famille qui convenait à la fois aux enfants nobles, aux enfants de Mme de Clémire, l'héroïne des *Veillées du château*, et aux fils de marchands et d'artisans : « Je suis, disait-elle, en femme insatiable d'éloges et qui eut un instant l'illusion de penser que pour l'amour de ses livres et de ses beaux yeux on la nommerait membre de l'Académie française, je suis le premier auteur qui se soit occupé de l'éducation du peuple. » Quand on lance un manifeste, on n'en saurait trop dire. Moitié sincérité, moitié calcul, Mme de Genlis flattait ce qu'il y avait de plus généreux et de plus confiant dans l'esprit public à la veille de 1789. On s'imaginait que la face des choses allait se modifier sans secousse, qu'il suffirait de souffler sur certains abus pour les renverser comme on souffle sur un château de cartes, que rien ne serait bousculé, à peine dérangé, que l'on ferait de la politique non pas à coups de bélier, mais à coups de plumeau. L'idée de douceur, de tolérance était partout. On parlait de démocratie chez les nobles, de philosophie dans les bals, de morale dans les boudoirs, dit un des témoins de ces années heureuses, M. de Ségur, qui, au début de ses *Mémoires*, parle avec ravissement du charme de cette aurore. Moment unique dans l'histoire où l'homme, au lieu de se considérer frappé de déchéance et obligé de se racheter par la grâce de Dieu et l'effort de ses mérites, selon la thèse du péché originel, apparaissait — sans même la complexité de bien et de mal qui forme sa vraie nature — bon, idéalement bon et entrant dans la vie en ne songeant qu'aux autres. Le peuple était sans défaut, de même que les bergeries de Florian étaient sans loup. Littérairement, les enfants n'avaient plus ni égoïsme, ni colères, ni caprices. Mme de Genlis racontait dans ses *Veillées* des anecdotes capables de faire passer les petits Augustins et les petits Colas de son imagination au premier rang des petits saints laïques. Mais il y a des jours où elle n'inventait pas, assurait-elle. Les enfants du château étaient eux-mêmes les témoins de certains actes héroïques. Un jour qu'un de ces enfants, César, se promenait dans la campagne avec son abbé, il vit un gamin qui en battait un autre infiniment plus grand que lui, et qui se contentait de parer les coups et de n'en donner aucun. César s'approcha :

— Est-ce là votre frère qui vous bat de la sorte?

— Non, monsieur, c'est un de mes voisins.

— Il est bien méchant, reprit César; et pourquoi lorsqu'il vous bat ainsi ne lui répondez-vous pas?

— Mais, monsieur, je ne peux pas, je suis le plus fort.

*
* *

Mme de Genlis avait peint les bons petits pauvres. Berquin se chargea de peindre les bons petits riches. Cet ami des enfants, des adolescents, de la famille, de tout le monde, fut entraîné par le courant d'attendrissement général. Le plaisir que nos arrière-grands-pères prenaient à pleurer, en se félicitant de leur sensibilité, Berquin l'exalta.

Un jour que vous tomberez sur le fatras de ses œuvres, allez droit à un chapitre intitulé : « Tout un pays réformé par quatre enfants. » Il y a encore là, réduite en miniature, la Révolution telle que se la représentaient les nobles et les riches s'imaginant que le roi serait le premier restaurateur de la liberté française, et qu'après des sacrifices joyeusement offerts au peuple sur l'autel de la patrie on passerait son temps de part et d'autre à s'embrasser dans un élan de fraternité universelle et dans la proclamation d'une égalité absolue.

Quatre enfants arrivent dans un village peuplé de polissons, qui commencent par les insulter. Les bons enfants, conseillés par leur père, une des meilleures pâtes des hommes en pâte tendre du XVIIIe siècle, finissent, à force de patience et de générosité, par apprivoiser ces petits sauvages. Les pères de ces garnements, émus, pénétrés de reconnaissance, se jettent aux genoux de ce nouveau seigneur de village, qui leur abandonne tous ses titres de propriété. Qu'importe, dit-il,

dans un monologue intérieur, qu'importe de perdre des vassaux dès que l'on y gagne des frères et des amis? Il se prépare une révolution dans les idées. De vains titres ne distingueront plus les hommes. Cherchons d'avance une distinction plus douce dans la bienfaisance envers nos semblables.

Berquin avait donné à ce coin bourgeois de banlieue l'aspect que prend dans *Télémaque* l'heureux séjour de la paix qu'habitent aux Champs-Élysées les bons rois qui ont gouverné sagement les hommes. Cette même félicité « faisant comme un flux et reflux dans ces âmes unies » semblait facile à obtenir dans l'âme un instant commune du roi et de la nation. Aussi toutes ces berquinades paraissaient-elles si justes et d'une application si simple, que le jour où l'Assemblée nationale se mêla, en 1791, de faire une liste de ceux qui pourraient être gouverneurs du fils de Louis XVI, le nom de Berquin fût inscrit au milieu d'autres noms qui étaient placés comme les poteaux indicateurs du chemin uni, sans fondrières, ni fossés, uniquement bordé de fleurs que croyait suivre la Révolution. Il y avait Sieyès, donnant à tous ceux qui l'approchaient le sentiment qu'il était un homme d'État, tant il excellait à monter et à démonter les rouages du gouvernement qu'il rêvait, toujours prêt, en outre, à trouver les formules qui mettent les esprits en mouvement, mais, une fois la démonstration de sa petite machine expliquée et le mot lancé, songeant prudemment à tourner les difficultés. Il y avait Condorcet, que Mme Roland comparait à une liqueur fine imbibée dans du coton, disant qu'elle aurait voulu lui donner autant de courage qu'il avait de talent; puis le très doux et très mystique philosophe Saint-Martin, et enfin Bernardin de Saint-Pierre, qui apparaissait avec sa tête d'apôtre de la divinité, se chargeant d'expliquer les harmonies de la nature.

C'était la période de douceur, c'était ce que l'on pourrait appeler le fleuve de lait de la Révolution. Au lendemain de ces rêves, on se réveilla en pleine Terreur. Le fleuve de sang coula. Sur la marge de toutes les histoires faites sur cette époque, soit en style d'apologie, soit en style d'exécration, soit rédigées comme une enquête impartiale et désintéressée, on pourrait écrire que le rapprochement de deux idées — sans cesse liées l'une à l'autre, revenant à tout propos, aussi bien dans les berquinades que dans les grands discours — explique pourquoi le peuple passa si rapidement de tant de confiance à tant de haine. L'idée de vertu devenait inséparable de l'idée de bonheur, non pas du bonheur intime, mais du bonheur terrestre, réel, tangible. Quoi de plus simple dès lors que ces explosions de colère dans l'âme des patriotes — qui se regardaient comme les hommes les plus vertueux du monde — contre les criminels grands ou minuscules faisant obstacle à ce bonheur qui était dû? Point de grâce contre ceux que l'on rencontrait ainsi sur le chemin de la terre promise. On les supprimait, soit avec colère, soit avec résignation. Il semblait qu'après avoir hué ou tristement suivi des yeux tant de charrettes, on arriverait enfin — et Robespierre le croyait très sincèrement — à un jour béni où l'on célébrerait la fête du genre humain en ne pensant plus aux absents guillotinés. La vertu et le bonheur, représentés par deux figures allégoriques, telles qu'on les aimait, auraient passé accompagnées, comme dans le programme dressé par David pour la fête de l'Être suprême, des députés du peuple portant à la main des épis de blé, des fleurs et des fruits.

Mais à travers les contrastes, les longues épouvantes, puis les reprises d'espoir où se débattaient alors l'éducation du peuple et celle des enfants, un sentiment devenu si vif qu'on le croyait nouveau, le sentiment de la famille, s'étendit à toutes les classes. Les enfants passèrent au premier rang et devinrent tout. Le principe d'autorité fit place au besoin de tendresse. Cette notion entra si profondément dans les âmes que le jour où Bernardin de Saint-Pierre, en 1795, inaugura ses leçons à l'École normale, il commença son discours par ces simples mots qui provoquèrent des applaudissements sans fin : « Messieurs, je suis père de famille et j'habite à la campagne. »

Ceux qui voudraient mesurer la force de cet entraînement général et se rendre compte de l'impatience que devaient en éprouver certaines personnes habituées à d'autres mœurs et brusquement dérangées dans leurs habitudes, comme des locataires que l'on obligerait à déménager, trouveraient dans les feuilletons d'un critique du *Journal des Débats*, homme à principes du temps jadis, le vieux et dur Geoffroy, des passages pleins de colère contre cette déviation de sentiments. Rendant compte, en 1802, d'une pièce qui s'appelait *l'École des pères*, il commençait ainsi son feuilleton : « La salle était déserte; les pères d'aujourd'hui n'ont pas besoin d'aller à l'école du théâtre; n'ont-ils pas leurs enfants pour précepteurs? » Quatre ans plus tard, voyant que, malgré son opinion, le monde continuait d'aller dans le même sens, il partit en guerre avec son entêtement de Breton : « C'est un spectacle révoltant, dit-il, que cette idolâtrie pour des êtres faibles et dépendants de leur nature : on n'est occupé que d'eux; ils sont le centre de tout ce qui les environne. On mesure tous leurs caprices, on adore leur babil. »

*
* *

« Messieurs, je suis père de famille et j'habite Paris, » aurait pu dire à son tour et assuré du même succès que celui qu'obtint si facilement Bernardin de Saint-Pierre, un éducateur en chambre dont le nom évoque aujourd'hui le souvenir de choses fanées, de modes ridicules, de phraséologie à points d'exclamation, le vieux Bouilly. C'est en 1809 qu'il fit paraître les *Contes à ma fille*. D'où vint le succès d'un livre que les enfants

lisaient comme leurs mères avaient lu Jean-Jacques Rousseau « jusqu'à s'en rendre malades, jusqu'à s'en rendre laides », selon le mot de la fille du maréchal de Saxe parlant de *la Nouvelle Héloïse*. Quand un de ces contes de Bouilly vous tombe sous la main, dans le désœuvrement d'un jour de pluie à la campagne, on trouve des débuts comme celui-ci : « M. de Voranges, l'un des agents de change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence ; » ou bien encore des aphorismes qui devaient mettre toute une famille d'accord : « Si parmi les bienfaits qu'on répand il en est qui ne produisent que l'ingratitude et l'oubli, souvent il s'en trouve aussi qui procurent de douces jouissances. » Après cette phrase, Bouilly commence le récit : « Euphrosine, fille de M. de Murval, riche négociant, prenait le frais, un soir de l'été, à l'une des croisées de l'hôtel de son père, avec plusieurs jeunes demoiselles de son âge, etc., etc. »

Dans un style qui veut toujours être élégant, Bouilly ne dit pas de quelqu'un : il était riche, mais « il jouissait des faveurs de la fortune ». Un gamin dont il parle ne cherche pas dans sa veste, « il tire quelque chose de son sein ». Si quelque ménage a un enfant, cet enfant s'appelle « le fruit d'une heureuse union ». Jamais un terme simple. Toujours des périphrases, toujours des épithètes qui surchargent les mots comme des rubans voyants surchargent les chapeaux vulgaires des femmes de chambre et des cuisinières endimanchées.

Dès qu'on s'en tient ainsi à la forme de ces contes, on s'étonne, on s'égaye ou l'on s'indigne, selon l'âge et le tempérament, d'un succès que rien ne paraît justifier. Mais si on lit ces anecdotes bourgeoises avec la pensée toujours présente de l'époque où elles parurent, et en recherchant à travers les plus petits faits la marche des idées générales, alors tout devient net et précis. On comprend que cette société qui avait considéré la vertu comme quelque chose d'abstrait, d'inaccessible, une sorte d'entité philosophique, ait eu la joie de retrouver un manuel très simple de petites vertus de famille. C'était, après un enthousiasme empreint de mysticisme et sujet à de terribles extrémités, l'application ingénieuse et facile des devoirs journaliers. N'avait-on pas aussi et surtout dans la nation surmenée un besoin de repos ? La France, lasse de tant de batailles, désirait après tous les bulletins de victoires se reposer à la lecture de quelques pages intimes. Tout livre d'éducation était sûr d'un de ces succès qui sont dans l'air. C'est ainsi qu'avait déjà éclaté, au commencement du siècle, un grand enthousiasme pour *le Mérite des femmes*. Filles, femmes, sœurs, mères, toutes celles qui avaient pleuré sous la Terreur avaient été touchées par ce poème de foyer.

Le temps avait passé. Il restait à célébrer le mérite des filles. Contes, conseils, Bouilly ne demanda qu'à tout semer d'une main prodigue. En mêlant la recherche de la psychologie sociale à la cause de son succès grandissant, on s'explique l'accueil fait à ce père qui se présentait au public non pas en faiseur de sermons, mais en ami de sa fille, de sa chère Flavie. Il n'y avait pas jusqu'à son étalage de confidences qui ne plût à tout le monde. Quand, à la fin des *Contes à sa fille*, le jour où elle avait quinze ans, il s'écriait avec effusion : « J'ai fini, ma Flavie. Embrassons-nous, » toutes les mères étaient émues. Il ne mettait, disait-il, rien au-dessus de l'éloge : « L'auteur fut un bon père. » Le père devenant le meilleur ami de ses enfants, cette théorie sentimentale de l'éducation réjouissait tous les cœurs. Une grande et première clientèle était gagnée. Bouilly en eut une autre plus considérable, plus militante, grâce à la politique. Un grain de libéralisme, qu'avaient étouffé sous leur passage les armées de Napoléon, ne demandait qu'à reparaître dans bien des coins de France. Bouilly s'intitula libéral. La confusion ignorante et passionnée des gens qui toutes les fois qu'on leur parlait de 1789 vous répondaient par 1793, il la détruisit doucement. Il ne procédait pas à coups de programmes, mais par une série d'insinuations. Au milieu des petites phrases édulcorées, il glissait un couplet sur l'amour de la tolérance. Quand il pouvait prêter à quelque curé de village, comme il le fit dans un de ses contes qui fait partie des *Encouragements de la jeunesse*, cette qualité inattendue, le récit se fondait en attendrissement.

Entraîné par le désir de s'adresser aux parents, Bouilly oubliait parfois son jeune auditoire. Dans une de ses amplifications sur Boufflers, qui, si l'on en croyait le conte, retrouvait au bout de vingt ans une jeune fille qui lui avait plu, Boufflers, en bon troubadour, s'écriait : « Oui, oui, voilà bien ces deux grands yeux bleus si pénétrants, cette bouche expressive et ce piquant sourire. Je vois encore la place du baiser reçu par l'innocence. » Bouilly avait ainsi de ces encouragements à la jeunesse d'un genre très particulier. Mais son succès excusait tout. Cependant si rien ne manquait à sa gloire, il manquait à celle du duc de Bordeaux, qui venait de naître.

Sur le désir de la duchesse de Berry, Bouilly écrivit alors, pour le petit duc de Bordeaux et sa sœur la duchesse de Parme, les contes offerts aux enfants de France. Il entremêla de sages conseils à des éloges sur la « piété douce et tolérante », il rêva de jouer le rôle de conciliateur entre la cause des rois et la cause du peuple. Puis, avec ce retour sur lui-même qu'il n'oubliait jamais dans ses préfaces ou dans ses conclusions, il souhaitait que la duchesse de Berry, après avoir parcouru ses contes, vînt lui dire : « J'ai bien fait de m'adresser à vous. » C'était constater avec un mélange de naïveté et d'habileté qu'il n'était point courtisan. Il se vantait de ne pas flatter davantage les classes

populaires. C'est à elles qu'il consacra ses derniers contes, persuadé, disait-il, en brave homme qui avait exploité pendant près de vingt ans ce genre de littérature, qu'après avoir parcouru tous les rangs de la société, sondé tous les cœurs, étudié tous les sexes, selon son expression, il pouvait mourir tranquille, entouré de ses nombreux disciples.

***

Il y avait parmi ses disciples des auteurs qui s'étaient déjà annoncés maîtres. Une femme, Mme Guizot, avait pris cette direction des âmes d'enfants. Elle commença toutefois par manifester le besoin de réagir contre la théorie de Bouilly, la théorie d'ami-père. Elle peignit, dans *l'Écolier*, dans Raoul, un fils en lutte avec son père et revendiqua les droits de l'autorité paternelle. Avec une autre figure d'enfant, Victor, qui avait volé, elle montra comment on peut racheter une faute et trouver dans le chagrin fixe de son remords une cause de vertu. Leçon vraie et grande, écrivait M. de Rémusat, et qui se rattache à l'idée dont Mme Guizot fit la base de ses ouvrages d'éducation. C'est qu'aucun mal moral n'est sans remède, et que la nature humaine, même sous le poids d'une lourde faute, doit se relever et le peut toujours par ses propres forces. Le respect que Mme Guizot inspirait aurait fait d'elle une des plus grandes éducatrices. Elle mourut en 1827. La génération suivante d'enfants ne vit pas se renouveler cette littérature particulière, où il faut donner tant de douceur à la raison et tant de charme à la morale. Le mauvais goût, les fadaises, les niaiseries envahirent tout le champ de l'éducation. Un abbé, reprenant, en 1828, la suite d'un livre du siècle dernier, *Éraste ou l'ami de la jeunesse*, imaginait comme entrée en matière des dialogues comme celui-ci : « Approchez, mes chers enfants, disait Éraste à Eugène et à Eudoxie, quittez cet air timide, livrez-vous avec confiance au zèle d'un ami qui veut consacrer à votre instruction les faibles lumières qu'il a reçues du ciel. — Nous sentons, respectable Éraste, disait un des enfants, toute la grandeur du service que vous daignez nous rendre, et notre reconnaissance égalera vos bontés. » Eugène et Eudoxie promettaient, en style solennel et parfaitement ridicule, d'être de bons élèves. « C'est ce que je désire, disait Éraste, c'est ce que je demande sans cesse à l'Éternel. » Et la leçon commençait aussi profitable aux garçons qu'aux filles.

Les filles étaient cependant plus favorisées encore. On n'imagine pas ce qu'on leur apprenait. Voici, par exemple, quelques demandes et réponses que l'on dictait à cette époque lointaine dans une école d'Orléans :

— Qu'est-ce que la géographie?

— C'est un mot grec.

— Que veut-il dire?

— La description de la terre.

— Qu'entendez-vous par la terre?

— Des continents, des mers, des rivières, des lacs, etc.

— Que veut dire le mot et cætera?

— Qu'il y aurait encore beaucoup de choses à dire, mais que le détail en serait trop long.

— Qu'était-ce que Brunehaut?

— La plus belle femme de son temps.

— Et de son âme, que peut-on en dire?

— Qu'elle était aussi noire que son corps était beau.

— Que remarquez-vous de Philippe Ier?

— Que la nature avait beaucoup fait pour lui.

— Comment l'entendez-vous?

— Qu'il était beau, grand, bien fait et qu'il était très habile dans les exercices gymnastiques.

— Qu'était-ce qu'Apollon?

— Un beau jeune homme blond couronné de roses.

C'est dans une institution de demoiselles formées à ces habitudes d'esprit et de mémoire qu'un évêque, arrivant un jour en tournée et demandant ce qu'elles étaient en train d'étudier :

— Le règne d'Henri IV, répond la plus forte, le premier prix de récitation.

— Quand est-il mort?

— Il n'est pas mort, Monseigneur, il a été ravi à l'amour de ses sujets.

— Quel était l'homme qui a commis un tel crime?

— Ce n'était pas un homme, c'était un monstre nommé Ravaillac.

***

Les livres de lecture que l'on appelait ainsi, par opposition ironique aux livres de classe, ne valaient guère mieux. Il y avait des séries d'histoires prétentieuses et sentimentales où l'on voyait, comme dans les contes du chanoine Schmid, des petits enfants qui, après avoir joué avec des moutons frisés, se perdaient dans une forêt et retrouvaient, au bout de vingt-cinq ans, leur mère au pied du même arbre. *Le collège incendié.* « Comme on aurait voulu que ce fût le sien, disait Vallès, comme on aurait sournoisement soufflé le feu et qu'on se serait bien gardé d'avertir! Le *De viris* et les *Selectæ* brûlés, les classes détruites, le censeur, un chien fini, rôti jusqu'à l'os; le désordre, le bruit; un congé! » Toute une littérature d'infirmerie sévissait ainsi déplorablement. Elle resta endémique pendant de longues années. Il fallait, pour y échapper, revenir aux livres qui, par une fortune extraordinaire, sont toujours assurés de plaire à l'enfance, bien qu'ils n'aient pas été faits en pensant à elle. *Don Quichotte*, qui répond au besoin d'imagination créatrice de l'enfant avide de vaincre tous les obstacles; *Robinson Crusoë*, qui satisfait l'idée qu'il aime à se donner de son propre courage s'il était seul, sans parents, sans personne, dans une île déserte; le roman de *Paul et Virginie*, qui provoque les premières larmes désintéressées. Les *Voyages de Gulliver* ne nous apparaissaient que comme

des séries de tableaux fantastiques. Nous n'en voyions pas, heureusement! l'ironie impitoyable, le parti pris d'insulter à tous les efforts de toutes les créatures humaines. Après ces voyages à Lilliput et à Brobdingnag, nous rentrions brusquement dans *la Bibliothèque de mon oncle*. La bonne humeur de Toppfer, son goût des choses bourgeoises, sa pointe de sensibilité nous rapprochaient un peu plus de ce que nous pouvions voir autour de nous. Mais grands chefs-d'œuvre de l'humanité ou petits chefs-d'œuvre genevois, c'était bien vite fait de les connaître, à un âge surtout où l'on ne goûte que le plaisir de la première lecture. On nous offrait alors tous les vieux bouquins qui traînaient au fond des placards. Mais le nom seul des *Veillées du château* nous faisait dormir. Qu'y avait-il, en effet, de commun entre les idées d'une génération d'enfants du siècle dernier, heureuse d'avoir été admise dans l'intimité de la famille, et les idées d'une génération comme la nôtre, habituée à ne s'étonner d'aucune tendresse? Nous aurions volontiers dit de Mme de Genlis ce que Jules Janin, dans un style qui lui est peu habituel, disait d'elle en 1830, au moment où elle venait de mourir : « Ah! la pédante, et quelle abominable odeur de vieille encre et de musc éventé! » L'initiative qu'elle avait revendiquée d'avoir introduit dans l'éducation l'étude des langues étrangères ne pouvait guère nous la rendre plus intéressante. C'était encore une odeur de devoir ou de pensum. Berquin, avec ses éternels petits enfants, les uns bons, les autres méchants, ne trouvait un peu grâce à nos yeux que parce que, dans plus d'un passage, il avait, pour plaire aux idées de son temps, donné un meilleur rôle aux cadets qu'aux aînés et, condamnant une fois de plus le singulier droit d'aînesse, répondu ainsi à notre besoin d'égalité, sentiment que nous avons sucé avec le lait. Quant aux histoires de Bouilly, elles nous faisaient à peu près le même effet qui si nous avions vu sortir nos parents dans le costume que représentaient les images des contes. Restaient les *Aventures de Jean-Paul Choppart*, aventures romanesques et disproportionnées qui donnaient à la morale je ne sais quel air d'ogresse à faire peur de la moindre peccadille. Il y avait enfin les éternels livres de Mme de Ségur, où l'on voit des enfants toujours riches qui daignent s'intéresser à des enfants pauvres. Ces petits nobles, promenés en voiture, vivant dans des châteaux et consentant à pénétrer quelques minutes dans une cabane, se savent vraiment trop gré de leur générosité. Il y a là, vue par le gros bout de la lorgnette, l'histoire d'un monde social qui n'a pas le don de se faire aimer. Aussi Louis Veuillot, dans un article des plus élogieux sur Mme de Ségur, disait-il : « Il faudrait cependant songer à la condition démocratique des lecteurs. »

*
* *

C'est au moment où l'on se débattait ainsi dans cette disette de livres qu'un éditeur rêva de constituer un enseignement de famille à côté de l'enseignement du collège. Partant de cette idée que tout ce qui fait rire et sourire les enfants est le commencement de la sagesse, Hetzel entreprit, il y a trente ans, lorsque personne n'y pensait, de créer une bibliothèque d'éducation et de récréation. Revenant de l'exil où il avait beaucoup souffert, il ne songea, pour toute vengeance, qu'à s'occuper des petits enfants. Il chercha avec patriotisme comment on pouvait les instruire et comment on pouvait les élever, dans le beau sens du mot élever qui avait pour lui toute sa force. Écrivain, il rendit la morale aimable, gaie et familière ; éditeur, il eut le don d'éveiller des idées autour de lui. Combien de jeunes auteurs lui ont dû leur premier livre, combien d'écrivains déjà mûrs lui ont dû un rajeunissement de talent !

Quelques-uns de ces livres où l'imagination joue un trop grand rôle et où se succèdent des aventures trop extraordinaires passeront. Plus d'un a déjà vieilli. Mais ce qui ne vieillira pas, c'est l'ensemble des sentiments qu'Hetzel a exprimés ou inspirés : il a adapté à notre éducation ce que tous les moralistes anciens ou modernes ont pensé de plus juste, de plus noble, de ce qui est le plus à l'honneur de la nature humaine. Très spiritualiste, il ne s'enfermait dans aucune école religieuse. Il aimait Dieu sans phrases. Il trouvait que la loi divine est une loi de fraternité et de charité. Il n'avait pas besoin d'autre sermon.

L'idée qu'il se faisait des morts était touchante et consolante : « Ils sont encore autour de ceux qui les ont aimés, nous disait-il un jour ; ils les protègent, ils les conseillent. » Au lendemain de la guerre, il reprit avec un optimisme invincible sa tâche d'éducateur. Il sentit le besoin de donner à cette génération d'enfants encore épouvantés de ce qu'ils avaient vu quelque chose qui pût les consoler et leur rendre courage.

C'est à lui, c'est à ce grand vieillard qui, mourant, retrouvait encore son doux sourire pour parler de ce qu'il voulait publier et de tout ce qui se faisait ailleurs pour le monde de l'enfance et de la jeunesse, que l'on doit cette grande évolution morale. Son idée a été comprise, adoptée, répandue partout.

Dans cette littérature qui mérite le beau nom d'éducatrice, il est un autre homme qu'il faut citer à part, dont la mort, comme celle d'Hetzel a mis en deuil bien des cœurs d'enfants : Jules Girardin. Il a été le grand moraliste du monde des tout petits et des moyens. Ah ! le brave homme que cet auteur des *Braves gens !* Bienveillant sans être jamais dupe, il démasquait avec un mélange de bonhomie et de très spirituelle malice les défauts des modèles qui posaient devant lui : il était professeur de quatrième au lycée de Versailles. Il ne voulut jamais être que cela. Le bon sens, le bon goût, le bon cœur, il n'en demandait pas davantage à ses élèves et à ses lecteurs, le bon cœur surtout. « Il

faut s'incliner devant le talent, disait un jour Gounod, mais il faut s'agenouiller devant la bonté. »

*
* *

Au moment où, dans cette période d'étrennes, on ne songe qu'aux vivants, nous avons voulu saluer deux des maîtres éducateurs dont les œuvres préparent des joies à des enfants qui ne savent pas encore lire. Grâce à eux et à d'autres qui sont toujours là, la littérature du jour de l'an est tellement relevée dans les esprits et a tellement pénétré dans nos mœurs que chez les libraires tous les autres livres cèdent leur place de vitrine à ces volumes bariolés.

Les auteurs les plus célèbres se font un point de conscience, d'honneur ou de coquetterie d'apporter leur contribution à cette bonne œuvre qui n'est au-dessous de personne. C'est ainsi que cette année — depuis un moraliste comme M. Legouvé (1) jusqu'à un humoriste comme M. d'Hervilly, qui prend maintenant un tel plaisir à dépenser sa verve et son esprit pour les enfants qu'il arrive avec deux volumes à lui tout seul (2) — tous travaillent de leur mieux pour le plus grand profit ou pour la plus grande distraction des bonnes petites gens. Selon le titre ingénieux du livre d'un de nos confrères, M. Hippolyte Durand, nous vivons, en vérité, sous *le Règne de l'enfant*.

Le seul point de rapprochement qu'il y ait, au sujet de la littérature spéciale écrite pour les enfants, entre la fin de notre siècle et celle du siècle dernier, c'est la dépopularité de plus en plus grande des contes de fées. Les méchantes fées sont mortes. Les enfants ont commencé depuis si longtemps à ne plus vouloir en entendre parler que les fées qui naissaient, il y a quelque soixante ans, sont bienfaisantes comme *la Fée aux Miettes* de Charles Nodier ou *la Fée des Pleurs* d'Hégésippe Moreau, cette toute petite fée qui entendait les plus timides pulsations des cœurs souffrants et se métamorphosait en souris blanche pour visiter les prisonniers. Ce besoin de tendresse dans l'imagination des enfants est devenu si vif que les écrivains qui de nos jours, comme M. Anatole France, disent qu'il faut des contes aux petits, « de beaux contes en vers ou en prose », ont enveloppé de bonté et de pitié les récits qu'ils ont publiés pour les cœurs naïfs. M. Jules Lemaître, dans un de ses *Dix Contes*, n'a-t-il pas été jusqu'à faire du monstre Polyphème un bon géant qui, pouvant écraser tout le monde d'une chiquenaude, est meilleur qu'un terre-neuve, plus doux qu'un agneau et ne songe qu'à se faire aimer de la fille de Cendrillon, la princesse Mimi? Quant aux contes de Perrault, s'ils tombent de plus en plus dans l'oubli, c'est qu'il y a précisément dans ces vieilles légendes trop de sang, trop d'ogres, trop de cruauté. Les grandes dents du loup dans *le Petit Chaperon rouge*, le coutelas de *Barbe-Bleue*, les ordres de meurtre donnés par l'ogresse de *la Belle au bois dormant*, tout cela fait aux enfants d'aujourd'hui l'effet de visions sinistres, d'horribles cauchemars. Si *Cendrillon* leur plaît encore, c'est que Cendrillon est aussi bonne que belle, et qu'après avoir été humiliée par ses orgueilleuses sœurs, elle ne songe qu'à leur pardonner et à les rendre aussi heureuses qu'elle-même.

Ne serait-ce pas dans les petites âmes d'enfants, où la douceur et la bonté grandissent visiblement de siècle en siècle, que germeraient les progrès qui font, quoi qu'on en dise, avancer l'humanité vers la justice et la vérité? Pour ne pas nous jeter dans une théorie qui nous entraînerait bien loin et qui paraîtrait quelque peu mystique, n'êtes-vous pas frappés que, tandis que nous sommes de plus en plus compliqués, que nous nous perdons dans des analyses infinies, que nous exigeons de nos romanciers qu'ils coupent les cheveux en quatre, et que nous nous complaisons dans un pessimisme d'école ou de fumoir, il y ait chez les enfants un sentiment de plus en plus net des choses simples, vraies et bonnes?

R. Vallery-Radot.

(1) *Une élève de seize ans.*
(2) *Trop grande. L'Ile des Parapluies.*

LE BARREAU CONTEMPORAIN

M. Rousse.

Dans sa préface aux œuvres de Chaix d'Est-Ange, M. Rousse a dit :

> Parler d'un homme vivant, placé dans une position éminente, c'est-à-dire exposé à des louanges intéressées et à des flatteries aveugles, c'est une entreprise qui peut sembler téméraire, mais dont, quant à moi, je ne comprends pas le péril; et, de quelque côté que je l'envisage, ne me sentant pas plus enclin à la flatterie qu'à l'ingratitude, je ne vois rien qui gêne ma liberté.

Je prie que l'on me permette de m'approprier cette phrase de M. Rousse, avant de parler de lui. Et me voilà en pleine liberté, moi aussi, devant mon très respectable modèle.

Il se propose actuellement à l'attention publique. L'on sait que, à la demande des directeurs de la maison Hachette, il compose un livre sur Mirabeau. Il en a déjà lu quelques fragments dans une séance de l'Académie, et ces fragments ont été fort goûtés. Il est tout prêt, paraît-il, à donner le bon à tirer; et je gagerais que le livre n'aura pas, auprès du public, moins de succès que n'en ont eu les fragments. D'abord, M. Rousse est un de ces esprits justes qui se distribuent dans leurs œuvres avec une égalité infaillible. Et puis, s'il suffit qu'un auteur ne ressemble pas à son sujet pour qu'il s'accorde merveilleusement avec lui, comme

on dit pour mari et femme, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances — et pas une de moins — sur cent, pour que M. Rousse et Mirabeau fassent ensemble le meilleur des ménages. Cette vérité se démontrera d'elle-même par la suite.

D'ailleurs, il n'était pas besoin d'attendre le livre pour parler de l'écrivain. Cet écrivain, par son caractère unanimement respecté, et aussi par la situation spéciale qu'il a prise dans le monde auquel sa profession le rattache, offre un objet d'étude toujours intéressant et toujours actuel.

Au Palais — surtout depuis la mort de M. Allou — M. Rousse est tout à fait le chef du grand état-major : l'Agamemnon (nous verrons tout à l'heure que M. Rousse aime ses classiques) — le roi des rois — fi donc! le bâtonnier des bâtonniers! — — Il s'avance, un peu avant M. Bétolaud, vraiment trop impeccable juriste pour consentir à entrer en partage de toute notoriété qui lui semblerait trop profane. Vienne le jour des élections pour le Conseil de l'ordre, et le nom de M. Rousse sortira de l'urne le premier, ce qui prouve que, grâce à son âge et à son talent, cet avocat célèbre à accoutumé le Palais à l'aimer, et qu'il a dépassé le point en deçà duquel l'unanimité des suffrages n'est acquise qu'aux innocents.

Cette amitié dont le Palais l'entoure s'est attestée naguère assez solennellement. M. Rousse a eu ses noces d'or; on a fêté la cinquantième année de son inscription au tableau : Marie seul et Berryer, jusqu'alors, avaient obtenu cet honneur. Il y a eu gala, toasts et banquet, députations de la haute magistrature et de la chambre des notaires. M. Renan lui-même a bien voulu passer le pont des Arts, pour dire au héros de la journée ce que, dans un jour fameux de la vie, Mgr le duc d'Aumale lui avait dit déjà : « L'Académie a voulu honorer en vous l'art de bien dire et le courage de bien faire. »

Enfin, M. Rousse a eu une destinée éclatante et, tout compte fait, heureuse.

Il représente le barreau à l'Académie française, bien qu'il ait proclamé l'alliance des lettres avec l'éloquence judiciaire « douteuse » ;

Il a rédigé une brûyante consultation en faveur de la Compagnie de Jésus, bien qu'il ne se soit pas refusé à discerner son esprit d'empiétement;

Il a défendu récemment le jeune duc d'Orléans, bien qu'il ait déclaré n'être pas un homme politique;

Il est connu par-delà le quai de l'Horloge, bien que les avocats de nos jours soient frappés, dans les cénacles littéraires, d'un oubli dont eussent rougi Duval, Chaix d'Est-Ange et Jules Favre; il a été loué par M. Francisque Sarcey!

***

S'il vous arrive de voir passer M. Rousse au Palais, où il se fait rare — à l'aspect de sa taille droite et svelte, de sa démarche agile, de je ne sais quel air de coquetterie grave répandu sur toute sa personne — vous vous dites : « Voilà un immortel, pour qui ses soixante ans sont un fardeau léger! » — Erreur, M. Rousse a soixante et treize ans, étant né dans les environs de 1815.

La France offrait alors un spectacle curieux.

Fatiguée du fusil et du sabre, elle s'armait de la plume. Revenue d'Égypte et de Russie à la suite de Napoléon, elle ne demandait plus qu'à rester chez elle. Pendant trente ans elle allait recevoir, de la main des Bourbons des deux branches, les potions les plus lénifiantes. Mais cette malade a l'humeur turbulente. Jusque sous le bonnet de coton, il lui plaît de jouer l'héroïque. Elle prétendit escalader le Parnasse — emprunt à M. Luce de Lancival — comme elle avait franchi le Saint-Bernard, et faire de la littérature dans la rue, comme on y dresse des barricades.

M. Rousse, pressentant qu'ainsi il ferait plaisir à M. Taine, son futur confrère, s'assimila les deux principales vertus de son temps :

Il fut lettré, comme devait l'être un collégien distingué, qui pouvait lire, sous le couvercle de son pupitre, *la Chute d'un ange* et *Ruy Blas*, parus nouvellement!

Il fut bourgeois, ainsi qu'il convenait à un jeune homme réfléchi, pour qui la *Démocratie en Amérique*, de M. le vicomte de Tocqueville, présentait le tableau des pires audaces en politique.

***

Que M. Rousse soit un lettré, on en aurait cent preuves en une seconde, ne fût-il pas académicien! Il en a fait lui-même et répété l'aveu. Il confesse ainsi avoir éprouvé les ravages de ce « mal des alexandrins » qui, aux environs de la rhétorique, sévit sur les adultes de toutes conditions — mal plus léger que profond, sorte de petite vérole volante qui ne laisse au visage de ses victimes aucune marque.

Il est, par exception, des cas assez sérieux.

M. Rousse a poussé l'amour des belles-lettres jusqu'à ses limites dangereuses, où l'on aime à forger sa pensée sur l'enclume qu'ont battue les grands morts, et à ne point dire qu'il fait jour sans tomber dans Horace ou Virgile. Il cite bien; aussi cite-t-il beaucoup. S'il arrive que, en 1870, pendant toutes les horreurs du siège, la maison voisine de la sienne flambe sous les obus prussiens, il dit : *Jam proximus ardet Ucalegon.* — Si l'on se marie? *æs triplex!* » — « *Impositosque rogo juvenes.* » C'est un jeune avocat qu'il enterre! — J'ai même noté certains archaïsmes à faire pâlir le simple M. Lhomond.

Quand M. Rousse se parle à lui-même (ce qu'il fait le plus souvent en français), il garde ce souci du « beau dire ». Les *Souvenirs intimes du siège de Paris* en font foi. La guerre affamant l'Opéra, il observe que « les rats ont perdu leur fromage ». Gambetta, qui part en ballon, devient un « Icare politique ». — « Paris met une housse de bois sur ses meubles », parce que les che-

vaux de Marly s'abritent sous une enveloppe de planche; les Allemands sont « tatoués d'algèbre »; et les « anges de la maison Molière tiennent l'ambulance affiche des théâtres ».

« Une fantaisie municipale a fait disparaître, ces jours derniers, du quartier de la Roquette, le nom et la statue du prince Eugène. — L'on *destitue* et l'on *destatue!* »

Ajoutez, pour finir sur ce point, que M. Rousse ne s'en est pas tenu aux langues mortes;

Qu'il parle l'allemand comme Fichte ou comme Hegel;

Qu'il a même traduit, pour distraire son adolescence, un fragment des « opuscules historiques de Arnold, Herman, Louis Heeren de Gœttinge », lequel fragment traite « des développements des résultats politiques de la réforme en Europe »;

Qu'il doit se connaître en anglais, si j'en juge par l'obsession que cause à son esprit, dans une circonstance de sa vie, cette seule phrase empruntée à Shakespeare: « Le temps est hors de ses gonds »;

Qu'il converserait avec Dante, si le Dante voulait ressusciter...

Voilà pour le lettré.

***

Voici pour le bourgeois!

D'abord, M. Rousse est bourgeois avec ostentation, à le crier par-dessus les toits, aggressivement — faites excuse — *ore rotundo!* « Moi bourgeois » sont deux mots qu'il aime de joindre dans une accolade fraternelle; je les lis à la page 215 des *Souvenirs du siège de Paris*.

Sa bourgeoisie, il l'aime en tout ce qui la touche, dans ses quartiers préférés, patriotes par-dessus tous les autres; dans M. Thiers, « le seul général en qui il ait confiance pour nous mener à la guerre »; dans Louis-Philippe, « ce bon et grand roi » !

Mais il est, en vérité, trop facile de dire d'un homme qu'il est un bourgeois, sans expliquer comment et de quelle espèce. N'y a-t-il pas des bourgeois de tout poil? N'est-on pas bourgeois aujourd'hui comme on était abbé autrefois? abbé tout court ou petit abbé?

Nous avons donc nos petits bourgeois — oui, vraiment! — Ce sont gens légers, musqués et bien pensants. Ils chantent, dans un opéra de salon, avec la vicomtesse Y.... Ils sont, avec Mgr Z..., de la conférence Saint-Vincent-de-Paul. Mais cette engeance frivole n'a rien à voir céans. Au-dessus d'elle s'élève le grand bourgeois, austère, pieux, quelque peu misanthrope, individu très respectable d'une caste où l'on n'entre pas aisément. Car il faut avoir la conscience ferme pour ne point faire tache en pareille compagnie. C'est là que M Rousse se complaît.

Il a l'âme naturellement religieuse. Si j'en étais resté à la page 203 de ses œuvres, au tome II, j'aurais juré qu'il était un dévot. Il y parle, en termes touchants, d'une visite faite, le mercredi 30 octobre, à quatre heures, à l'église Saint-Séverin : « J'aime cette pauvre petite église, dit-il. Je m'y réfugie volontiers dans les jours de tristesse. Je me rappelle y être resté un jour, pendant longtemps, assis sans penser, sans prier, abîmé dans la douleur. C'était en 1846, au plus fort de la mauvaise fortune. »

Mais il y a la page 305, et à propos d'un scapulaire passé au cou d'un agonisant, dans l'ambulance du Palais de Justice, un « grand Être, pourquoi ces choses »? qui me fait retarder mon serment. — Ce grand Être m'inquiète, je le dis; ce grand Être n'est pas orthodoxe; ce grand Être me paraît voisiner, dans les cieux spiritualistes, avec l'Être suprême de nos pères.

***

Qu'importe! Je sais un culte intime dont M. Rousse est le fervent quand même, auquel il a voué sa vie, qu'il n'a jamais pensé à renier. C'est cette pure religion de la famille, cet amour des êtres et des mémoires vénérées, lot des seules âmes délicates. Réparateur des torts de la fortune, consolateur, soutien, orgueil, M. Rousse a été tout cela pour les siens. Il parle de sa mère, et l'on sent sa phrase se charger de tendresse : « C'était si beau, il y trois mois (son installation comme bâtonnier)! Ma mère était si heureuse! » Et encore : « C'est demain la fête de ma mère; quelle fête! »

Ainsi la cloche des chers anniversaires sonne au plus profond de son cœur : « 29 octobre : anniversaire de la mort de mon père. C'est la première fois, depuis treize ans, que nous manquons à notre visite au cimetière de Laroche. »

Qui sait? c'est peut-être pour être meilleur fils que Me Rousse est resté vieux garçon!

***

Et puis! Et puis, comme dit M. Rousse en parlant de lui-même, il a si peu de disposition « à l'engouement » qu'il ne s'est peut-être pas engoué du mariage. Car c'est là la dernière touche qu'il faut ajouter à son portrait. Il n'est pas enthousiaste du tout. Et, suivant la façon dont on regarde, cela est une vertu, ou cela est un défaut. Car les enthousiastes tombent dans tous les panneaux tendus à la crédulité, et c'est un grand malheur. Mais aussi un vent impétueux les enlève parfois jusque dans les nuages. Alors ils frappent de front les astres. Ceci est de l'Horace; mais je n'ose pas lui laisser son latin. — Les non-enthousiastes, au contraire, se garent des moindres précipices, mais ils s'élèvent moins haut vers les sommets.

Instinctivement, M. Rousse semble avoir eu une préoccupation : celle de faire sonner, sous un doigt chagrin, le creux des choses et des gens. *Omnia vanitas!*

Pendant le siège, par exemple, il n'a pas cru aux bulletins de Trochu, ni au courage des Bellevillois. Aussi a-t-il été malheureux! Il a partout des notes désolées comme celles-ci :

Au poste, en une heure, on nous amène deux citoyens ivre-morts, habillés et armés aux frais de la République et partant en guerre pour la défense.

... La rue de Rivoli fourmille de gardes nationaux de mauvaise mine, chantant *les Girondins*. Ce sont les citoyens de Ménilmontant qui vont je ne sais où, mais je doute qu'ils aillent au feu.

L'oserai-je dire? Le spectacle d'une chambrée de Français, se préparant à exercer leurs droits politiques, ne frappe pas M. Rousse d'admiration. Non!

Le jeudi 3 novembre 1870, à huit heures du soir, il assiste à une réunion électorale donnée dans la salle de l'Athénée — et il pense être à Bobino.

Parce qu'un citoyen du parterre, qui l'a reconnu dans une loge, a dit aux autres citoyens : « Citoyens, nous avons dans la salle le bâtonnier des avocats; » parce que la salle tout entière a voulu le bâtonnier des avocats pour son président; parce qu'on l'a enlevé de sa chaise, poussé dans les couloirs, perdu dans les coulisses, et parce que, sous le lustre, un public idolâtre a battu la semelle sur l'air des lampions!... Bobino!... Qu'y faire? M. Rousse ne croit même plus au sourire d'un candidat, du candidat de son groupe et de sa liste, de son candidat à lui, d'un candidat quasi-confrère, puisque ce candidat est un avoué :

« D... s'avance! Avec son plus charmant sourire, il annonce qu'il est candidat! »

En vérité, M. Rousse est un Alceste. Et je mets, dans ce rapprochement, beaucoup moins de fantaisie qu'on pourrait le croire. D'abord Alceste était un très grand janséniste? Demandez-le à M. Sainte-Beuve. Ensuite les derniers des jansénistes se rencontrent à cette heure, prétend-on, sur la paroisse Saint-Séverin? Or M. Rousse aime l'église Saint-Séverin. Donc M. Rousse, m'y voilà! est un Alceste! Et j'appelle un Alceste tout moraliste de grand cœur, de haute mine, cultivé, « honnête homme », mais dégoûté, désanchanté, et délicat à l'extrême.

Et puis, que M. Rousse, après cela, « ne se fâche pas d'une comparaison » dont M. le duc de Montausier s'est déclaré hautement satisfait!

*
* *

Alceste tant qu'il vous plaira! Du moins qu'Alceste n'entre pas au barreau : il n'y trouverait pas le placement apprécié de ses qualités. Il faut, dans cette compagnie, d'autres vertus pour aller au succès; ce sont de ces vertus pédestres — pour user d'un mot qu'affectionne M. Rousse — qui maintiennent leurs heureux possesseurs près des ornières où la foule se traîne. Je parie que de deux avocats, dont l'un sera pourvu de toutes les grâces renaniennes, comme ils disent, ou de toutes les subtilités stendhaliques — (excusez ce mot, que je forge); — et l'autre, de la philosophie de M. Joseph Prudhomme, ce sera ce dernier qui enlèvera la paille, surtout s'il a une voix touchante, un visage heureux, et un bel abdomen! Auquel cas la philosophie de M. Prudhomme elle-même, en tant qu'élément du succès, sera de trop. Pourquoi? parce que la langue hâtive des affaires doit être la langue de tout le monde, exprimant les pensées de tout le monde, aisément comprise par tout le monde. S'il faut que, pour vous faire gagner votre procès, je cherche à m'orienter avec peine au milieu des originalités de votre pensée, ou des nouveautés de votre discours, allez au diable avec votre procès! votre cause est d'avance perdue! Et c'est pour cette raison qu'un plaidoyer ne révolutionnera jamais ni la morale ni la philosophie, ni même la littérature! Aussi comprené-je à merveille que les amoureux du genre classique conservent le titre d'avocat par excellence à Cicéron, qui est, sans nul conteste, le plus illustre *lieu commun* de l'antiquité.

*
* *

M. Rousse ne semble pas avoir voulu démentir, par une trop foudroyante réussite, la règle générale que je viens d'exposer.

Il avait quarante ans bien sonnés, et il était encore, lui-même le dit, parmi les inconnus : « Il y a vingt-six ans, disait-il en 1887, à l'heure même où nous sommes, dans une assemblée où vous aviez convié le barreau français tout entier, j'étais assis au fond de la salle, non plus déjà parmi les jeunes, mais parmi les inconnus. » Ne nous en plaignons pas, et surtout ne l'en plaignons pas! Pendant qu'il ne plaidait point, il écrivait. Il insérait, dans des journaux qui ne paraissent point faits pour le grand public (*le Droit*, *la Gazette des Tribunaux*), des articles depuis réunis en volume. Ils sont excellents. Ils n'ont qu'un seul défaut. Mais ce défaut est leur sujet!

Quel mortel assez affamé du beau style se laissera sommer sans protestation de lire *le Droit nobiliaire français;* ou la critique de l'ouvrage du vicomte de Bastard, voire même la notice sur Charles Sapey; ou l'article sur *les Manieurs d'argent!* Je néglige l'avant-projet de loi pour la conservation des monuments historiques! Heureusement M. Rousse a eu compassion du profane. Il a écrit, spécialement pour lui, quelques pages qui méritent de rester, les unes à titre de documents, les autres à titre de compositions littéraires. Cela est encore le lot d'un privilégié. Il a fait, en 1862, sa fameuse préface des plaidoyers de Chaix d'Est-Ange, son œuvre, son titre, aux yeux des amateurs trop pressés. Il a osé son discours du Bâtonnat, et, dans cette austère mercuriale, fait servir, à titre d'enseignement pour les jeunes gens du stage, les terribles événements de la Commune! Il a donné aussi sur cette même Commune *Ses souvenirs*, notes furtives, amassées au jour le jour!

M. Rousse a donc été l'historiographe public et secret, le Procope et le Tite-Live de cette insurrection

funeste. Seulement Procope n'écrit point toujours dans le même style que Tite-Live, et les lecteurs pourront s'en convaincre par la comparaison suivante :

PORTRAIT DU PRÉSIDENT BONJEAN.

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS.	DISCOURS DU BATONNAT.
C'est le parleur le plus intarissable que j'ai jamais rencontré. Il a tout vu; il a tout fait; il se prône; il se cite; et se récite; sans trêve ni merci. C'est une autobiographie sans fin; le Bouillet de soi-même. Au milieu de ce flot, du mouvement, du trait, beaucoup de connaissances; des anecdotes amusantes, une grande jeunesse d'idées; de la résolution. L'homme est très laid, borgne, mal bâti, sans tenue. Il a soixante-six ans et un pantalon d'uniforme à bandes rouges, dont il paraît très fier. Il monte sa garde, il couche au rempart, il donne l'exemple à son quartier. Il fournit des secours aux blessés, des conseils aux généraux. C'est lui, du moins, qui le dit, et je le crois sur parole.	Le président Bonjean était un vieillard tumultueux, d'un esprit alerte, original et bienveillant; très familier, conteur infatigable, savant comme on ne l'est plus, brave comme on ne l'est guère, par tempérament, à son insu, patriote ardent qui semblait né pour les temps de trouble. En le voyant, je songeais toujours à nos vieux parlementaires du temps de la Ligue. Il me rappelait Brisson, pour l'esprit et le vaste savoir; Duranti et de Harlay, pour le courage. Dans ces jours funestes, il n'avait qu'une passion, la France. Cet otage appartenait de droit à la Commune. — L'antiquité n'a pas vu de plus grande mort !

Au demeurant, de tous les avocats qui ont tenu la plume, M. Rousse est celui qui a écrit le mieux. Je n'excepte du nombre personne : ni Patru, ce puriste trop peu connu, ni cette méchante et amusante peste de Linguet.

Délicat, consciencieux, M. Rousse traite la pensée et l'expression comme deux grandes dames que l'on ne saurait recevoir trop cérémonieusement. Peut-être serait-il trop correct? — Mais, en ce temps de démocratie littéraire, qui donc accusera un auteur d'armer de buscs trop rigides le corset dans lequel il emprisonne ses phrases?

*
* *

La préface aux œuvres de Chaix d'Est-Ange parut, et M. Rousse entra dans la gloire.

A vouloir proclamer un grand homme, il gagna d'être réputé grand homme à son tour. Il est de ces bienfaits qui, après avoir profité à l'obligé, profitent au bienfaiteur lui-même.

Le Palais sut un gré infini à l'écrivain de l'éclat qu'il avait jeté sur l'Ordre. M. Rousse n'eut plus rien à désirer. Il eut la très bonne renommée, le crédit, les affaires, de nombreux secrétaires.

De 1862 à 1880, il n'est pas de grand procès où l'une ou l'autre des parties n'ait désiré l'avoir comme défenseur. Procès d'assises et d'attentat contre la vie de l'empereur (affaire Greco); procès des héritiers de Mme Récamier; procès des ayants droit d'André Chénier; procès veuve Scribe contre les héritiers Pichot en réclamation d'un manuscrit; procès Zola contre Duverdy !

M. Rousse a gagné plus d'affaires qu'il n'a fait imprimer de plaidoiries. La raison n'en est point dans les lacunes de ses notes. — Il est un de ces improvisateurs de cabinet plus nombreux au Palais qu'on le pense; seulement, dans les scrupules de sa conscience, il a redouté les indiscrétions du livre pour tant de misères intimes que les différends judiciaires mettent à nu. Quoi qu'il en soit, les discours que nous possédons font regretter les autres que nous n'avons pas. Ce sont de fort beaux morceaux de style. Leur auteur est bien un de ces orateurs qu'on aime autant lire qu'écouter. Ces harangues jointes à quelques autres d'Allou, de Jules Favre et de Léon Duval, sont encore ce que le barreau moderne peut offrir de meilleur aux curieux.

*
* *

En 1869, M. Rousse fut élu bâtonnier; — ses prédécesseurs sous l'Empire n'avaient été que *nommés* par le Conseil.

M. Jules Grévy, auquel il succédait, ne fut point, paraît-il, très content. On ne vit jamais cependant bâtonnier meilleur ni plus courageux. « Mon consulat fut triste, » a-t-il écrit quelque part. Je le crois. La guerre avait vidé le Palais. Plus de clients, plus de procès, plus d'avocats ! Dans l'ancienne salle des assises, une ambulance était installée ! Le même christ qui, en face de la barre réservée aux témoins, avait reçu tant de serments, vrais ou faux, présidait aux agonies cruelles. Pour peupler cet asile funèbre, M. Rousse (il avait cinquante ans passés) partait en campagne. Les jours de bataille, on le voyait, le brassard à la croix rouge au bras, courir à la recherche des blessés. Ou bien il s'asseyait près du lit des malades, réconfortant avec des paroles paternelles « ce pauvre enfant de dix-neuf ans, fils d'ouvrier, aux jolis traits, aux yeux noirs, très doux qui voudrait bien pleurer, mais qui n'ose pas ». Les chirurgiens venaient de l'amputer du bras droit.

Chez lui, il remplissait d'autres devoirs moins meurtriers, mais non moins utiles. Il était la femme de ménage du quartier. La tête couverte d'un képi, le bâtonnier de l'ordre des avocats recevait les plaintes des cuisinières « sur la distribution de la viande »; ou bien, sur le trottoir glacé, déballait des quartiers de lard, en compagnie de deux garçons bouchers.

La Commune vint avec toutes ses horreurs : l'emprisonnement de Chaudet, les otages !... Belle occasion d'être héroïque ! M. Rousse courut chez Protot, chez Rigaud, traversant les antichambres pleines d'une soldatesque aussi populacière qu'avinée, sautant par-des-

sus les dormeurs vautrés dans des « fleuves immondes » et dans des souillures de toute sorte. » Il donna du « monsieur », à pleines lèvres, à ces deux « incarnations souveraines de la justice communale ». Il demanda des permis de communiquer. Il visita, comme un consolateur suprême, les cellules où vivaient leurs derniers jours Mgr Darboy et ses compagnons. C'était risquer sa tête; il la risqua. Involontairement, on se souvient ici de ce que le cardinal de Retz disait du président Molé : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a dans notre siècle quelqu'un de plus intrépide que le roi Gustave et Monsieur le Prince, je dirais que ç'a été Molé, premier président! »

*
* *

Maintenant M. Rousse se repose — dans son petit entresol du boulevard Haussmann.

L'appartement est digne de l'hôte qui l'habite. Nul tapis, nulle tenture, aucune de ces fanfreluches que prodigue le goût moderne, dans nos logis encombrés. L'accès au cabinet par la salle à manger, où des chaises, à la façon de 1840, semblent attendre, devant leurs pieds, le petit carré d'étoffe que l'on y mettait autrefois. La table recouverte d'une toile cirée, sur laquelle le domestique (est-ce encore le fidèle Henry?) dresse les préparatifs du repas. Ce doit être le repas du sage, tel, ou à peu près, que Lycurgue le recommandait à ses concitoyens.

C'est là que M. Rousse écrit les dernières pages de son étude sur Mirabeau.

*
* *

En terminant, je cherche à rassembler ces traits épars, à me représenter M. Rousse sous une image précise et fidèle. Il me semble qu'on peut la trouver dans les pages écrites par lui-même. N'est-ce pas elle que j'ai rencontrée ici ? Dans son discours du Bâtonnat, M. Rousse parle de l'incendie du Palais en 1870 :

La Sainte-Chapelle restait seule debout, intacte, dans un cercle de feu! C'est là qu'un soir vous auriez pu voir un de vos anciens emportant dans ses bras le buste classique de Gerbier, trébuchant à travers les escaliers, et déposant enfin son fardeau sacré au fond du sanctuaire.

Sur quoi cet ancien, que M. Rousse connaît fort, ajoute du latin en homme qui, la poitrine en face des fusiliers de Raoul Rigault, aurait encore invoqué Virgile. « A chaque pas, il songeait au pieux Énée emportant sur ses épaules, dans la nuit fatale d'Ilion, le vieil Anchise et ses dieux domestiques. »

Oui, c'est bien ainsi que M. Rousse aura traversé la vie. Comme il portait, en 1870, à la lueur des flammes de l'incendie, le buste du vieux Gerbier, de même il aura passé, soutenant virilement les antiques traditions des vertus professionnelles.

Enfin, en le considérant dans l'ensemble de ses actions simplement courageuses, on pense encore, comme il le dit lui-même, « à ces religieux tableaux de Philippe de Champagne, où de graves personnages, agenouillés et vêtus de noir, vous suivent d'un regard tranquille, en étendant leurs belles mains sur le missel ».

MUNIER-JOLAIN.

M. THIERS A VIENNE EN 1870

Le dernier volume des *Œuvres complètes* de Ranke (1), qui vient de paraître, contient le récit de trois entretiens que le célèbre historien allemand eut avec M. Thiers en 1870. Ranke se trouvait à Vienne pour des recherches qu'il avait à faire dans les archives. M. Thiers y arrivait, venant de Saint-Pétersbourg. Il poursuivait sa douloureuse mission diplomatique; il essayait d'émouvoir les gouvernements de l'Europe au nom de leur propre intérêt, et de leur persuader qu'en abandonnant la France à la discrétion du vainqueur ils commettraient une faute peut-être irréparable. M. Thiers et Ranke se connaissaient de longue date. Ranke, qui avait séjourné à Paris à différentes reprises, avait toujours trouvé chez M. Thiers l'accueil le plus cordial. Dès qu'il le sut arrivé à Vienne, il s'empressa de l'aller voir.

On devine avec quels sentiments de sympathie, et en même temps de curiosité émue et inquiète, Ranke se rendit à l'*hôtel d'Autriche*, où M. Thiers venait de descendre :

J'avoue, dit-il, qu'il me fut agréable d'entendre, comme autrefois, M. Thiers m'appeler de sa voix un peu étouffée et à demi enrouée : « Mon cher monsieur Ranke. » Et tout de suite : « Où en sommes-nous venus! Nous sommes bien malheureux! » L'entretien tomba aussitôt sur les causes de la guerre, puis sur les conditions de la paix. M. Thiers ayant dit que le parti impérialiste n'existait plus, que les victoires allemandes l'avaient anéanti :

— Eh bien, répondit Ranke, faisons donc maintenant la paix les uns avec les autres. Nous n'avons point la pensée d'abaisser la France. Nous ne voulons point vous enlever votre influence sur l'Italie et sur le Midi en général. Mais il faut toujours vous souvenir que la France et l'Allemagne sont issues du partage de l'ancien empire carolingien. Un état intermédiaire entre elles deux avait été projeté, mais n'a jamais existé en fait. Les deux nations en sont venues aux mains au sujet de ces territoires limitrophes, et elles avaient fini par s'entendre. Mais, à une époque où nous étions très faibles, vous nous avez arraché nos provinces de l'Ouest l'une après l'autre; et vous ne pouvez pas vous étonner que nous vous les réclamions aujourd'hui, après vous avoir délivrés de votre soi-disant empire.

Une des personnes qui accompagnent M. Thiers chercha à combattre cette argumentation en objectant qu'alors ce serait la guerre à perpétuité entre les deux nations. Je répliquai qu'il n'en serait ni plus ni moins; que jamais on ne nous pardonnerait en France l'événement de Sedan; et

(1) L. von Ranke, *Œuvres complètes*, tomes LIII et LIV, publiées par Alfred Dove. — Leipsic, 1890.

que, dans l'état incertain de la France, la nation allemande, qui a versé son sang, veut une sécurité pour l'avenir. M. de Rémusat dit alors que la République se maintiendrait. Je contestai cette affirmation et maintins mon dire...

— La nation allemande trouvera intolérable que ses anciennes provinces restent aux mains de la France. Le roi le voulût-il, il ne pourrait vous rendre votre territoire dans son intégralité. Il faut que nous ayons Strasbourg et Metz.

— Réclamez-vous Metz comme place forte, demanda-t-il, ou voulez-vous la démanteler? Je répondis que je ne pouvais juger si une modification de ce genre pourrait être acceptée : pour moi, je réclamerais en ce cas Luxembourg, à qui nous n'aurions jamais dû renoncer.

L'entretien continue ce soir-là sur un ton de cordialité; la conversation toucha à mille sujets différents, réveilla des souvenirs communs, et Ranke sentit, dit-il, qu'on peut être à la fois ami et ennemi. Il crut la paix possible à brève échéance : il lui sembla que les républicains et les libéraux, pour se maintenir au pouvoir, pourraient être amenés à consentir une cession de territoire assez considérable.

Mais un second entretien, au lieu de confirmer ces espérances, convainquit Ranke que la paix n'était pas encore possible. M. Thiers soutint qu'un agrandissement considérable de la Prusse, après ceux qu'elle avait déjà reçus en 1866, soulèverait les inquiétudes et la résistance de toute l'Europe : la puissance prussienne deviendrait trop formidable, et serait un danger permanent pour toutes les autres. M. Thiers, dit Ranke, en est encore à l'idée du vieil équilibre européen : ce sont là sans doute les considérations qu'il fait valoir auprès des gouvernements :

Je fis remarquer que si l'Allemagne réclamait des garanties, ce n'était pas contre la France en elle-même, mais contre des révolutions éventuelles qui pourraient remettre à sa tête un conquérant. M. Thiers repoussa cette idée comme inadmissible : la République, c'est la paix. — On l'a toujours affirmé, répondis-je, mais l'expérience l'a démenti : la nation allemande ne se contentera pas ainsi. La France n'a pas affaire seulement à la Prusse comme puissance : elle a devant elle à la fois les armées prussiennes et l'idée allemande...

Le point qui nous sépare est toujours la cession des provinces. Selon nous, c'est une condition de la paix; selon les Français, elle éternise la guerre. Au reste, M. Thiers n'est pas absolument opposé à toute cession, quelle qu'elle soit; il déclare seulement qu'il ne peut rien promettre. Il laisse entendre que l'on pourrait consentir à un démantèlement des forteresses, de Strasbourg, par exemple, s'il reste français, comme aussi à une indemnité de guerre : impossible de le faire aller plus loin. Il me pria d'écrire au roi en ce sens. Je lui fis observer qu'on ne pouvait guère attendre de succès de cette démarche : que la nécessité des faits pesait également sur le roi. Nous avons été provoqués; la victoire inespérée a réveillé toutes les anciennes prétentions de la nation allemande : le roi ne peut pas ne pas en tenir compte...

Mais quel plus grand déshonneur pour mes cheveux blancs, reprit M. Thiers, que de consentir au nom de la France à des concessions qui seraient en contradiction avec ce que j'ai soutenu toute ma vie!

Tout son entourage partage cette conviction : il ne se trouvera pas de ministre pour signer l'abandon de l'Alsace.

Mais, repris-je, dans un cas pareil, lorsqu'il s'agit de la paix entre deux si grandes nations, et de l'existence même de Paris, qui est aussi une capitale du monde, quelqu'un devrait pourtant avoir le courage de souscrire aux conditions du salut, et d'en prendre l'odieux sur soi. — C'est un de vous, me fut-il répondu, qui devrait avoir le courage de s'élever contre les prétentions allemandes et de proposer aux Français une paix qu'ils puissent supporter.

Le 10 novembre, au soir, troisième visite de Ranke chez M. Thiers, cette fois pour prendre congé de lui. L'historien allemand a été frappé de l'activité et de la vaillance d'esprit de M. Thiers : « un Français de la tête aux pieds, dit-il, un des plus aimables que je connaisse, et à coup sûr un des plus spirituels ». M. Thiers, fatigué, sommeillait sur un canapé :

Du reste, on se serait cru dans son salon, à Paris. Mme Thiers entretenait la conversation avec plus de vivacité que je ne lui en avais vu chez elle. Parmi les personnes qui vinrent là, je n'en connaissais qu'une seule; mais bientôt une conversation générale s'engagea. Le ministre italien, en particulier — je sus seulement plus tard que c'était lui — trouva bien fondée la distinction entre les prétentions de la Prusse et celles de l'Allemagne... Une certaine impression fut produite, me sembla-t-il, par une remarque que je fis — moi seul historien au milieu de ces hommes politiques. « La guerre, dis je, n'a plus pour objet Napoléon, qui se trouve à présent prisonnier, elle n'a pas non plus pour objet la France en elle-même, que nous désirons jusqu'à un certain point voir grande, mais bien la politique de Louis XIV, qui profita jadis d'un moment de faiblesse de l'Empire allemand pour arracher Strasbourg de nos mains, non seulement sans aucun droit, mais même sans aucune prétention à faire valoir sur cette ville.

— Où s'arrêtera-t-on, me fut-il répondu, si l'on veut remonter à des réclamations de ce genre? — Le moment pressé, répliquai-je. Il faut que vous le sachiez : jamais cette injustice n'a été oubliée. C'est elle qui aujourd'hui encore enflamme la nation allemande et la pousse, sinon à tirer vengeance, du moins à exiger satisfaction. Que cette vieille injure soit une fois réparée et soyons désormais bons amis. »

Il va de soi que personne ne fut convaincu par ce raisonnement historique, et Ranke ne s'en montre pas autrement étonné. En lui disant adieu, M. Thiers le pria encore une fois d'écrire au roi pour lui demander d'offrir des conditions de paix acceptables. Ranke ne paraît pas avoir fait cette tentative dont il n'espérait rien. Et son récit se termine par ces mots remarquables :

En somme, dit-il, s'il faut résumer mon impression d'ensemble, il me paraît que la cession de l'Alsace serait peut-être possible; celle de Metz, non. Pour l'Alsace, en effet, la nationalité peut servir de motif. Metz, au contraire, a toujours été français de nationalité et de langue. La blessure que l'on ferait serait double.

Ces notes ont été prises par Ranke le jour même où

il avait vu M. Thiers. Le document est précieux par les quelques renseignements qu'il fournit. Il l'est davantage encore par le caractère de son auteur, « le plus grand historien de l'Allemagne, et peut-être de l'Europe », disait M. Thiers lui-même. Ranke juge des événements présents comme d'une période historique. Il n'éprouve pas de haine, il n'est même pas sans quelque sympathie pour le vaincu. Mais il comprend, sans la partager aveuglément, et il essaye de faire comprendre la rancune séculaire qui anime les Allemands vainqueurs. Il explique qu'en annexant l'Alsace et la Lorraine, l'Allemagne ne croit pas faire de conquête. Elle exerce une juste revendication, elle reprend simplement son bien, qui lui a été dérobé.

Déjà, en 1815, après Leipsig et Waterloo, elle aurait dû rentrer en possession de ces provinces. La diplomatie de la France et la mauvaise volonté de l'Europe l'en ont alors frustrée. Aujourd'hui, après de si éclatantes victoires, rien au monde ne l'empêchera de se faire justice et d'assurer du même coup sa frontière contre un voisin qui l'a envahie tant de fois. Voilà le courant irrésistible, voilà la « nécessité des faits » dont parle Ranke, et qui, selon lui, condamnent à l'insuccès les efforts patriotiques de M. Thiers. Mais l'homme d'État français n'avait-il pas raison pourtant lorsqu'il soutenait que, pour faire une paix acceptable et solide, il ne fallait pas exiger de la France vaincue le seul sacrifice dont elle dût demeurer inconsolable?

COURRIER LITTÉRAIRE

J'ai reçu à la fois deux volumes qui portent le nom de M. Ferdinand Fabre. Ils viennent d'éditeurs différents et sont d'apparence très dissemblable (1). L'un appartient à la jolie collection, format elzévir, que l'éditeur Lemerre a baptisée « Petite bibliothèque littéraire des auteurs contemporains ». C'est le troisième volume des œuvres de Ferdinand Fabre. Les deux premiers contenaient le fameux *Abbé Tigrane* et *Monsieur Jean*. Celui-ci renferme *Barnabé*, un des chefs-d'œuvre de ce maître simple et profond, le seul qui soit un vrai « primitif » parmi les écrivains vivants.

Que dire de *Xavière* et de ses merveilleuses illustrations par M. Boutet de Monvel? Elles racontent aux yeux la touchante histoire de la petite sainte de Camplong, dans cette gamme de pureté, de tendresse et de ferveur affectionnée par le romancier cévenol et avec cette exquise conscience artistique qui le caractérise. Chose rare, le dessinateur et l'écrivain se sont réellement unis d'intention, et le résultat de cette collaboration intime est un chef-d'œuvre de sentiment et de grâce. C'est un précieux legs de la *Revue des lettres et des arts*, dont je pleure encore la perte. Sans doute elle était d'un monde

> ... Où les plus belles choses
> Ont le pire destin!

Il n'y a peut-être pas en France assez d'amateurs riches pour rendre fructueuses ces raretés de l'illustration vraiment artistique; mais des maisons comme Goupil ne doivent pas regretter d'avoir ainsi affirmé leur primauté. Il y a là, à côté de l'échec apparent, un succès d'art auquel notre amour-propre national ne doit pas être indifférent et dont M. Frédéric Masson, l'historien, l'érudit, l'homme de goût qui dirige ces publications, me permettra de lui reporter une bonne part. Donc voici Xavière, l'humble martyre villageoise, qui revient vers nous dans sa robe de gloire. C'est un cadeau digne des étrennes d'une duchesse.

M. Ferdinand Fabre se ressemble parfois à lui-même, mais ne ressemble jamais à autrui. Si l'on trouve dans ses œuvres quelque monotonie, c'est un défaut auquel n'échappent jamais les artistes vraiment convaincus et concentrés en eux-mêmes, et ce défaut contribue à l'intensité de l'impression produite, comme certaines gaucheries habituelles nous ravissent dans Memling et dans Holbein. M. Fabre ne craint pas de nous fatiguer de ses héros en soutane, puisque, après plus de trente ans, il n'en est pas lui-même. L'abbé Constantin a pu conduire M. Ludovic Halévy à l'Académie. L'oncle Fulcran, lui, est bien trop simple pour savoir le chemin du quai Malaquais, et si on lui faisait la surprise d'ouvrir à son neveu les portes du palais Mazarin, il serait tout aussi saisi qu'en apprenant la promotion à l'épiscopat de son camarade Pannetier. Regardez-le ôter ses galoches, allumer sa lampe, attiser son feu de genêts; écoutez-le conter son étonnante histoire de Miséri, le petit chien de Pie VII, qui arracha deux boutons du gilet de Napoléon Ier, et vous vous sentirez transporté dans un monde doux et lointain, dans la calme région des vieilles idées et des sentiments ingénus; vous croirez être votre propre grand-père.

***

Quelqu'un, qui a plus d'esprit que de bienveillance, me disait récemment : « Pourquoi n'*éreintez*-vous pas plus souvent vos auteurs? Je vous assure que, quand vous *éreintez*, vos articles sont meilleurs. » Je lui répondis : « Madame... — Vous aviez deviné que c'était une dame, n'est-ce pas, et même une dame de lettres? — Madame, les jours où vous daignez me lire avec plaisir, ce ne sont pas mes articles qui sont meilleurs, c'est vous qui êtes plus mauvaise! »

En réalité, à moins qu'un auteur n'ait spéculé sur la bêtise ou la luxure humaine, auquel cas il ne mé-

(1) *Œuvres de Ferdinand Fabre. Barnabé.* — A. Lemerre. — *Xavière*, par Ferdinand Fabre; illustrations par M. Boutet de Monvel. — Boussod et Valadon.

rite aucune pitié, je trouve honteux de taquiner et de chagriner, pour des vétilles littéraires, un membre de la même confrérie, un « esclave de la lampe », un honnête homme qui noircit du papier comme moi et qui s'est trompé, comme je l'ai fait hier, comme je le ferai demain. « Il faut déjà beaucoup de talent, disait Gautier, pour faire un mauvais tableau ou un livre médiocre ! »

Si j'hésite à affliger l'écrivain qui a échoué, j'ai une grande joie à louer celui qui a réussi, dût l'éloge agacer légèrement le bon public. Je ne me consolerais pas de laisser passer, sans l'avoir signalé, le roman intitulé : *Feu à Formose* (1). Ce livre semble fait pour consoler ceux que *la Gamelle* a attristés, et mes confrères de province, qui ont bien voulu faire écho à mon jugement un peu sévère contre l'ouvrage de M. Jean Reibrach, seront bien aise d'apprendre, s'ils ne le savent déjà, où trouver le contre-poison. Les voilà, ces vertus militaires dont la disparition me navrait ! La voilà, cette paternité spirituelle de l'officier qui devient au besoin le confesseur de ses hommes, cette bonhomie dans le commandement, cette naïveté dans l'obéissance, cette simplicité dans la mort ; l'amour du chef, l'enthousiasme du drapeau, ces bouffées d'héroïsme mêlées à un peu de blague, à beaucoup de blague, si vous voulez, mais qui sont, proprement, la bravoure française !

M. Jean Dargène a commencé son livre à la diable en nous contant les amours d'un capitaine anglais au long cours avec une musicienne hongroise de l'Eldorado de Port-Saïd. Peut-être ne se savait-il pas écrivain en traçant les premières pages, et peut-être voulait-il tout uniment griffonner quelques jolies arabesques sur les marges d'une page d'histoire. Peu à peu il a été amené à écrire cette page elle-même, et il s'est trouvé à la hauteur de son sujet. La prise du Nid d'Aigle, à Formose, et l'enterrement des braves zéphyrs qui sont tombés dans leur victoire ; l'agonie du petit fourrier, auquel la cupidité chinoise ne permet pas de reposer en paix dans son cercueil d'un jour ; la mort du brave Breton Paradis dans les bras de son commandant, qui lui relit les lettres de sa vieille mère, comme on lirait les prières des agonisants, et qui se fait croyant pour l'exhorter à passer en soldat le grand passage ; la terrible et saisissante disparition, en mer, du matelot Plouvara ; l'incendie de la ville de Makung, si puissamment décrit ; la fuite et la mort du mandarin Nilson, cet Anglais que la misère et l'amour ont fourvoyé au service de la Chine, et qui périt victime de l'édit féroce dont il a été l'inspirateur ; enfin, le deuil de l'escadre, quand elle perd son vaillant amiral ; autant de scènes qu'on n'oublie pas, autant de belles et bonnes pages que Pierre Loti ne désavouerait point. Pour tout dire, il y a ici quelque chose qu'on ne sent pas toujours chez le délicat et incomparable artiste qui a signé *Mon frère Yves* et *le Pêcheur d'Islande*, un moi qui s'affirme, une jeunesse qui vibre et tressaille, un cœur qui bat !

L'Académie a récompensé *le Feu à Formose*. A la bonne heure ! Voilà vraiment un ouvrage « utile aux mœurs ». Du haut du ciel, sa demeure dernière (ce serait bien drôle, avouez-le, s'il ne s'y trouvait pas !), le pauvre père Montyon a dû être content, lui dont les « libéralités » ont trop souvent servi à payer à de vieux squelettes égrillards une ou deux privautés autour de quelques bas-bleus d'âge incertain et de nullité notoire.

Puisque j'ai parlé de *la Gamelle* et ébauché une comparaison entre les deux ouvrages, j'ajouterai une dernière réflexion. Elle ne plaira, j'en ai peur, ni aux amis de la paix quand même ni aux partisans du militarisme à outrance, mais elle s'imposera à tout homme de bonne foi qui lira le livre de M. Jean Dargène après celui de M. Jean Reibrach. Autant la caserne abrutit et corrompt, autant la guerre élève et ennoblit les caractères. Ne me dites pas que la caserne est nécessaire pour préparer la guerre : je le sais aussi bien que vous. Ne me dites pas non plus que pour rendre la caserne inutile il faut supprimer la guerre : cette utopie me ferait tristement sourire. Quoi donc ? Un double fait s'impose. Fermez-y les yeux, vous ne le ferez pas disparaître.

Que nous donnera maintenant M. Jules Dargène ? Il ne trouvera pas dans ses souvenirs une aventure semblable à celle-ci ; il n'aura pas tous les jours à encadrer une épopée dans le plus original décor qu'on puisse rêver... Livré aux seules ressources de son imagination, se maintiendra-t-il au niveau où il est monté ? Pour moi, je le souhaite et je le crois. C'est un esprit bien doué, vif, mobile et souple, dont les facultés diverses s'équilibrent heureusement. Il a le sens de la femme, une vision de peintre, tous les dons du conteur, la clarté, l'entrain, l'émotion, la familiarité du dialogue, la puissance descriptive. Pourquoi son second livre ne serait-il pas un second succès ?

*
* *

Il y a quelques années on conduisit vers Victor Hugo une jeune fille qui faisait des vers et qui venait d'être frappée de cécité. Le vieillard ne résista pas au plaisir de la bénir avec une antithèse : « Cette petite aveugle est une grande voyante. »

Ce n'était pas assez : à la cécité vint se joindre la surdité. Ainsi, murée en elle-même, la pauvre enfant battait comme un oiseau les murs de sa prison et cherchait à s'échapper, à revoir en esprit cette mer, ce ciel qu'elle avait tant aimés, cette radieuse beauté des choses dont elle était ravie jusqu'aux larmes et dont le souvenir la torturait. Puis ramenée vers l'infini intérieur,

(1) *Le Feu à Formose*, par Jean Dargène. — Librairie de la Nouvelle Revue.

elle trouvait dans son infortune des accents d'une noblesse et d'une pureté que nous ne connaissons pas. Ne vivant plus que par l'âme, comment aurait-elle douté de l'âme?

Moi aussi, j'ai traversé cet enfer. J'ai été aveugle, j'ai vécu longtemps enfermé en moi-même comme dans un cachot. J'y suis entré sceptique, j'en suis sorti croyant. C'est pourquoi je puis rendre témoignage à cette jeune fille.

Dans cette situation si cruelle, elle se fit aimer. Elle devint épouse et mère. Ici, je laisse parler la préface :

La maternité a été pour elle une joie délirante. Elle ne voulait pas que personne approchât de son enfant auquel elle prodiguait ses soins elle-même. Elle sentit son enfant se refroidir sur son sein. Le rayon s'évanouit qui éclairait ses ténèbres. Point ne fut besoin de l'avertir que son enfant se mourait : elle le sut avant tous les autres...

La poésie de Bertha Galeron de Calonne est faite de cette douleur comme de celles qui l'avaient précédée, et le recueil que j'ai sous les yeux, *Dans ma nuit* (1), est comme un bouquet de toutes les souffrances humaines. Ne me demandez pas d'en détacher une fleur pour vous la faire respirer. Le talent de l'expression est ici inférieur, je dois l'avouer, au don du sentiment. Il faut, si l'on veut être ému, lire le livre entier. Aucune pièce n'est parfaite, mais il s'exhale de toutes un doux parfum de tristesse que savoureront les âmes délicates.

L'auteur de la préface, c'est notre royale sœur en littérature, Carmen Sylva. La reine de Roumanie s'intéresse à cette jeune femme dont elle nous dit les peines en quelques touchantes pages. J'ai déjà confessé mon admiration pour cette majestueuse et charmante figure, qui est un des exemples et une des poésies de notre temps. Qui l'eût dit, que notre maussade et scientifique époque donnerait un pendant à Élisabeth de Hongrie, dans la personne d'une autre reine, également belle et bonne, également tendre aux petits et aux souffrants! Pour elle aussi s'est réalisé le miracle des roses, puisque ses bonnes actions sont des œuvres d'art.

Si vous partagez ce sentiment, et si vous y mêlez, comme moi, un tout petit grain de respectueuse curiosité, je suis heureux de vous donner le moyen de la satisfaire en lisant certain volume paru cette année même, une très agréable biographie de Carmen Sylva, par S. Sergy (2).

(1) *Dans ma nuit*, par Bertha Galeron de Calonne. — A. Lemerre.
(2) *Carmen Sylva Élisabeth de Roumanie*, par S. Sergy. — Fischbacher.

CHOSES ET AUTRES

A la Cour d'assises.

Qu'allons-nous devenir sans Gabrielle Bompard? Le Paris mondain l'avait adoptée : elle lui manquera. Disons-nous pour nous consoler qu'elle aura probablement des imitatrices, rien n'étant entraînant comme le succès. Les huissiers galants (ils le sont tous!) n'ont qu'à bien se tenir. Maintenant qu'il suffit d'en pendre un pour devenir célèbre, et même un tantinet sympathique, avis à eux. C'est là une des leçons du procès Eyraud. J'en sais d'autres aussi dont chacun de nous pourrait profiter. Pourquoi ne les indiquerais-je pas en passant, pour rien, pour le plaisir d'être ridicule? Je me rends compte de l'inutilité de ce que je vais dire; voilà mon excuse.

***

Un bandit, le plus plat des bandits, tripoteur d'affaires louches, escroc jouisseur, se trouve un beau jour à court d'argent. Il lui faut à tout prix la grosse somme. Pour se la procurer, il assassinera. Qui? Le premier venu, le monsieur qui passe, vous ou moi si nous avions eu l'honneur de figurer dans ses relations. Une proie facile se présente à lui, sous les traits d'un pauvre diable d'huissier noceur. C'est un de ces êtres obscurs qui roulent des idées sadiques en barbouillant des grimoires, un de ces bourgeois d'apparence austère et cravatés de blanc auxquels Flaubert supposait de confiance des goûts de Sardanapales. Il aime le sexe, cet huissier; l'assassin le sait : une fille servira donc d'amorce. L'homme a justement pour femelle une petite drôlesse comme il en pousse par milliers sur le fumier parisien, une sorte d'avorton inachevé au moral comme au physique, avec l'âme d'un titi féroce, capable de tuer uniquement par blague, un parfait monstre. Cette gamine effroyable est de celles dont certains roquentins raffolent, sous prétexte qu'elles sont « très drôles ». Tout le monde ne désire pas lady Hamilton. Le malheureux officier ministériel avait logé dans sa cervelle le caprice têtu d'ajouter cette conquête à sa collection. Il y tenait; question d'idéal. Il rencontre la petite, lui parle, obtient un rendez-vous. Tout était convenu entre les deux complices. La fille était stylée et savait son rôle. On pendrait ou on étranglerait la victime, selon l'inspiration du moment. L'huissier vient se jeter dans le guet-apens; n'aimez jamais! Il est expédié en un tour de main, dépecé, cousu dans un sac et les deux assassins se donnent du large. Grâce un peu à la police et beaucoup au hasard, on les a repris et jugés... Telle est, en quelques mots, l'histoire de Gouffé, d'Eyraud et de Gabrielle Bompard, dont Paris, la France et le monde entier ont parlé pendant plusieurs mois!

N'était-ce pas la plus vulgaire anecdote judiciaire

qu'on puisse lire à la quatrième page d'un journal? Est-il rien là-dedans qui rappelle un de ces « beaux crimes » pour lesquels notre maître J.-J. Weiss a avoué son faible, au grand scandale des lecteurs des *Débats?* Les procès Fualdès, La Farge, Marcellange, et cette mystérieuse affaire La Roncière, qu'on évoquait l'autre jour, étaient au moins des drames de la passion, d'énigmatiques tragédies, atroces et poignantes. Mais ça! Deux coquins qui chourinent un huissier et lui chipent sa montre! Et cela suffit pour que la littérature judiciaire s'enrichisse d'une cause célèbre de plus! C'est vraiment de l'immortalité à bon compte.

Décidément, il est regrettable que la librairie ait renoncé à la littérature dite d'imagination. A force de lire des romans d'analyse où il ne se passe rien du tout, le public en est réduit à demander aux reporters les émotions qu'Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié et Paul Féval procuraient jadis à nos pères. Nous avons impérieusement besoin, nous autres Français, qu'on nous raconte des histoires de voleurs et de meurtriers, des choses noires et rouges qui fassent peur. Les journaux savent cela, et ils en abusent. Avec un cadavre trouvé dans une malle, ils doublent leur tirage; et comme il y a profit pour eux en même temps que plaisir pour nous, ils font durer le bonheur. C'est la faute des romanciers psychologues : si leur prose n'ennuyait pas tant l'abonné, le fait divers serait moins prospère. Il faut au peuple français des feuilletons. A défaut de Monte-Cristo, ou même de Rocambole, il a fait un sort à Eyraud.

Depuis la découverte de Millery jusqu'au dénouement, le bon public a suivi son idée; il tenait, coûte que coûte, à se divertir. Il s'est emballé à froid, dès la première scène; et, comme le sujet en lui-même manquait d'originalité, il a corsé les détails. D'un bout à l'autre du territoire, on était empoigné. La mystique et décente ville de Lyon elle-même, se souvenant qu'elle était la patrie de Guignol, a tenu à honorer Gabrielle Bompard. Paris a été dépassé : c'est à une dame lyonnaise que revient la gloire d'avoir offert quelques fleurs au « petit démon ». Quand la province s'en mêle, elle va bien. La magistrature, entraînée par le mouvement, s'est mise au point avec une complaisance charmante. L'instruction s'est poursuivie en famille, à la papa, toutes portes ouvertes, tous voiles déchirés : notes aux journaux, entrées de faveur, indiscrétions savantes, rien n'y a manqué. La palme revient cependant à l'honorable conseiller qui a présidé les assises. Il avait composé sa salle, cela se sentait, et il lui en a donné pour son argent. De l'esprit, du pathétique de temps en temps, une pointe de gauloiserie discrète, d'heureuses inadvertances, toute la lyre, quoi! Il a su avoir d'adorables mots bêtes, comme celui-ci, qui ne s'oubliera pas de sitôt : « Il manque un huissier ici! » Et quel art dans le maniement des accessoires! « Passez le sac à MM. les jurés et priez-les de ne pas le sentir » est d'un macabre exquis. Quant à sa façon de dire : « Voyons, Gabrielle! » elle créera une tradition au Palais. Avec cela, de la fantaisie, de l'imprévu; je goûte fort cette idée de faire sortir la canaille du fond de la salle, sous prétexte que le public « chic » avait grogné, entre deux sandwichs. Est-ce qu'un impresario qui sait son monde se brouille jamais avec les billets donnés? Ces gens du fond de la salle, ce sont « ces gredins de payants » dont parlait Roqueplan; notez qu'ayant fait queue plusieurs heures, ils étaient les seuls à se trouver là en vertu d'un droit, le Code d'instruction criminelle ne stipulant rien pour les abonnés. Sans compter qu'il se glisse toujours parmi eux quelques accusés, passés ou futurs, dont la présence à la cour d'assises est des plus légitimes et qui ne peuvent que gagner à subir l'influence moralisatrice des débats judiciaires. N'importe! ils ont été expulsés sans contremarques, tandis qu'un heureux colonel, accompagné d'une dame non moins heureuse, pénétrait par la porte entre-bâillée des coulisses, ou plutôt du prétoire, et obtenait d'échanger quelques pensées avec la diva, pardon! avec l'accusée, entre le deux et le trois, je veux dire pendant la suspension d'audience. On en a jasé beaucoup au foyer.

*
* *

Ah! mes enfants, quelle première, comme dirait Sarcey! Jusqu'à la science qui avait mis son bonnet de travers! C'est encore elle qui a donné la note la plus gaie. Dire que je mourrai sans avoir compris ce que la suggestion et l'hypnotisme sont venus faire dans le cas de Gabrielle Bompard. Si ingénieuse qu'elle soit, l'espiègle enfant n'avait pas songé à mettre sa peccadille sur le compte du magnétisme. Son bon génie lui a envoyé un estimable savant de province qui méditait depuis longtemps d'infliger une conférence au public parisien. Rendons cette justice à M. Liégeois : il a été loyal en avertissant son monde qu'il en avait pour une heure ou deux. C'était à prendre ou à laisser, on était prévenu. L'auditoire a profité de ce qu'il avait apporté du saucisson pour saisir cette occasion de s'instruire. Et le conférencier a pu procéder selon toutes les règles de l'art. Exorde parfait, surtout le compliment si bien amené à l'adresse du procureur général, « qui a débarrassé la scène politique du cheval d'Arcole et de Marengo ». Soit dit en passant, j'ai beau n'être point bonapartiste, j'aurais su gré à l'orateur de ne pas choisir précisément ces deux souvenirs parmi les hontes de notre histoire ; mais n'attachons pas à cette métaphore de province plus d'importance qu'elle n'en comporte ; à cela près, cette conférence sur la suggestion est le modèle du genre. Remarquez l'habile ordonnance du discours, le choix toujours heureux des anecdotes, sans oublier l'allusion badine aux séminaristes. Tout y est. C'est l'école de Nancy donnant la main à l'école du

boulevard des Capucines ; il n'y manquait que le verre d'eau sucrée. Je parierais que plus d'un juré, converti aux théories nouvelles, en rentrant le soir au domicile conjugal, s'est offert la débauche d'hypnotiser « sa dame » pour rire un brin : on a du fluide ou on n'en a pas. Il est fâcheux que le président, qui n'a pourtant reculé devant aucun sacrifice pour égayer les débats, ait cru devoir refuser à ses invités le spectacle de Gabrielle Bompard abîmée dans une catalepsie élégante ; cela rend la pièce, dont il est le metteur en scène, inférieure sur ce point à un autre grand succès du boulevard, *le Juif polonais*. Et encore, que disons-nous là ? Il n'était pas besoin de compromettre la dignité proverbiale de la magistrature. N'a-t-on pas vu, pendant la causerie de M. Liégeois, Gabrielle sommeiller doucement sur l'épaulette attendrie du municipal ? Puissance de l'hypnotisme, voilà de tes coups ! Telle est la mauvaise foi des adversaires de la suggestion qu'ils prétendent que Gabrielle a goûté ces quelques instants de repos tout simplement parce qu'elle s'ennuyait. Laissons dire cela à M. Brouardel. Voyons ! a-t-elle dormi, oui ou non ? Oui. Eh bien, alors ? Cela suffit pour que l'école de Nancy ne soit pas bredouille.

URSUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le 11 décembre était le jour anniversaire de la mort de Robert Browning ; ce jour-là, les amis du grand poète se sont réunis à Edison-House. On savait que le colonel Gouraud avait recueilli dans un phonographe les paroles prononcées par Robert Browning, le 7 avril 1889, chez l'artiste Rudolf Sehmann.

Un petit cylindre de cire, soigneusement enveloppé dans de la ouate, fut posé sur la machine et mis en mouvement. Aussitôt les voix de toutes les personnes présentes à la séance du 7 avril 1889 se firent entendre distinctement. On reconnut d'abord la voix du colonel Gouraud qui annonçait à Edison que Robert Browning allait prendre la parole. Le poète récita plusieurs vers, et s'arrêta tout à coup au milieu de la tirade : « J'oublie la suite. » Quelqu'un souffle au poète le vers qu'il cherche, et il reprend sa citation pour s'interrompre aussitôt, en disant : « Je regrette beaucoup de ne pouvoir jamais me rappeler mes vers ; mais il est une chose dont je me souviendrai toute ma vie, c'est l'impression profonde que votre étonnante invention a produite sur moi. « Ici nouvelle pause, et tandis que M. Rudolph Sehmann prévenait les assistants que, le 7 avril, Browning avait été rappelé au phonographe pour signer son discours, la voix sonore du poète éclata de nouveau dans l'assemblée, en jetant son nom : « Robert Browning ! »

***

Projet d'une Académie anglaise et George Eliot jugé par M. Zola. — Le correspondant du *Daily Graphic* a interviewé M. Zola et lui a demandé s'il encouragerait les Anglais dans le projet de fonder une Académie des lettres anglaises. M. Zola a répondu que le mérite de l'Académie française tenait à l'ancienneté de son origine et à la hauteur à laquelle ses traditions ont maintenu la littérature française, mais qu'une telle institution lui semblait peu conforme à l'esprit démocratique des temps modernes, et que, s'il était bon de la conserver quand on la possédait, il ne voyait pas l'utilité de la créer quand on s'en était si longtemps passé. M. Zola ajouta qu'il ne connaissait de la littérature anglaise que quelques traductions des romans de George Eliot. Il faut croire qu'il n'a pas eu la main heureuse dans son choix ou que, n'étant pas initié à la vie anglaise, il n'a pas été à même d'apprécier la fidélité des tableaux tracés par l'auteur d'*Adam Bede*. Le chef de l'école naturaliste française déclare ne rien comprendre au jugement d'Edmond Scherer, qui opposait toujours le naturalisme de George Eliot à celui de Flaubert, de Balzac et de M. Zola. L'auteur de *Nana* ne comprend pas qu'on puisse comparer à Balzac la grande romancière anglaise, et il est tout étonné d'apprendre que jusqu'ici George Eliot n'est point descendue du piédestal où l'a placée l'admiration de ses compatriotes. Il est certain que George Eliot avait une autre manière de comprendre le naturalisme que l'auteur de *la Joie de vivre ;* si elle reflète dans ses œuvres les types immortels de ses compatriotes pris dans toutes les classes de la société anglaise, elle s'est refusée à admettre, dans une œuvre de littérature ou d'art, ce qu'elle appelait les choses *crues*. C'est probablement pourquoi M. Zola ne la trouve pas assez naturaliste.

Chronique de la semaine.

Sénat. — Le 18, discussion générale du budget. M. Fresneau critique le budget proposé et demande que le vote soit renvoyé après les élections sénatoriales. M. Blavier constate que les économies annoncées ne sont en réalité que des ajournements de dépenses. M. Boulanger, rapporteur, se plaint du délai très court laissé au Sénat pour examiner et voter la loi des finances, et il défend le budget de 1891 adopté par la Chambre.

Le 19, M. Lacombe conteste que l'on ait incorporé dans le budget ordinaire toutes les dépenses extraordinaires de la guerre. M. Rouvier, ministre des finances, fait remarquer la prospérité actuelle de la fortune nationale et réfute les critiques adressées au budget. M. Buffet déclare que l'on n'a réalisé aucune économie sérieuse. On passe à la discussion des chapitres, et les budgets des finances et des affaires étrangères sont votés.

Le 20, vote des budgets de la justice et des cultes, de l'intérieur et de la guerre.

Le 22, vote des budgets de la marine, de l'instruction publique et des beaux-arts, du commerce et de l'industrie, des postes et télégraphes, de l'agriculture, des travaux publics et des chemins de fer de l'État.

Le 23, vote du budget des recettes et de l'emprunt.

Chambre des députés. — Le 18, question de M. Hubbard au ministre des travaux publics, au sujet du chauffage des wagons de 2e et 3e classe, sur les lignes de banlieue. Le ministre répond que les Compagnies invitées à prendre cette mesure ont promis de faire tout le possible.

Le 20, interpellation de M. Franconie au sujet du Conseil général de la Guyane, qui a outrepassé ses droits en administrant lui-même les communes. M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, justifie la nécessité de cette mesure. L'ordre du jour pur et simple, accepté par le cabinet, est voté par 365 voix contre 166.

Le 24, vote définitif du budget et clôture de la session.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1314)

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er juillet au 31 décembre 1890.

Ackermann (Mme), 620.
Afrique (La convention anglo-française pour l'), 232.
Algérie (L') devant le Parlement, 792.
Alliance italo-germanique (Les origines de l'), 289.
Alsace-Lorraine (En), 80.
Annam (D') en France, 321.
Antiquités sémitiques (Les), 193.
Archives révolutionnaires de Paris (Les), 253.
Arménienne (La question), 370.
Ascétisme philanthropique (L'), 434.
Augier (Émile). Les femmes d' —, 16.
Au Revoir!... Nouvelle, 707, 751, 787.
Autour d'un Congrès. Notes sur la Russie, 343, 373, 402.

Balzac (Une biographie anglaise de —), 572.
Baring (Les), 732.
Batard (Un) de Louis XV, 335.
Berlioz (Hector), 97.
Bilan (Le) d'une session parlementaire, 219.
Bourget (M. Paul), 552.
Brésilienne (La révolution), 56.

Camées et croquis, 147, 176.
Chaire (Une) a créer, 764.
Chambre (La) et les anciens groupes, 641.
Chanson (La) contemporaine, 362.
Chine (La) vue par un artiste, 685.
Choses et autres, 27, 121, 188, 251, 317, 379, 445, 509, 568, 636, 700, 760, 827.
Chronique de la semaine, 31, 63, 95, 128, 160, 190, 224, 256, 288, 320, 352, 383, 416, 448, 481, 512, 543, 574, 606, 639, 670, 702, 736, 768, 800, 829.
Chronique musicale, 25, 507, 627, 729.
Chronique parisienne, 61, 93, 158, 220, 286, 349, 411, 478, 539, 604, 668, 730, 798.
Chronique théâtrale, 538, 564, 474, 633.
Claude Vignon, 302.
Clergé (Les biens du), 108.
Comment je devins conférencier, 739.
Concours (Le) général a la nouvelle Sorbonne, 161.
Confalonieri (Federico), 123.
Conférences (Les) Bodinier, 71.
Congrès de Halle, 513.
Coup de foudre (Le), Nouvelle, 327.
Courrier littéraire, 57, 90, 154, 185, 248, 283, 346, 376, 441, 475, 563, 601, 665, 697, 757, 795, 825.
Criminel (Un) de village, 557.
Critique (La) et le Christ de l'Évangile, 593.
Croque-mort (Le). Nouvelle, 100.

Deuil (Le), récit d'atelier, 205.
Dialectes (Les) de la langue française, 26.
Diamant (Le) de Golconde, récit hindou, 167.

Ebner Eschenbach (Marie), 404.
École (L') des langues orientales vivantes de Berlin, 279.
Écoles françaises d'Orient (Le budget des), 609.
Écuyère (L'). Nouvelle, 37.
Elections (Les) en Belgique, 86.
Élections (Les) italiennes, 577.
Émigration et colonisation, 217.
Empereur (L') du Brésil chez Victor Hugo, 414.
Engagement d'artiste (Un), souvenirs, 65.
Enseignement (L') secondaire des filles, 399.
Espagne (La situation en), 105.
Esquisses d'Alsace, 132, 270, 400, 535.
Étrennes (L'actualité et la mode dans les), 779.
Études orientales (Les) en 1888-1890, 465.
Étudiant (La vie d') en Allemagne, 713.
Évelina, souvenir de voyage, 488.
Évolution (L') du socialisme français, 313.

Fables (A propos de), 809.
Femmes (Les) et le génie littéraire du XVIIe siècle, 449, 481.
Flaubert (A propos de), 693.
Fondation (La) de l'Empire allemand, 306.
Football (Le) des anciens, 120.
France et Angleterre coloniales, 50.
Franck (M. Adolphe), 129.
Franck (César), 632.
Frédéric. (Les premières années du grand), 547, 578.

Gare au Père! 203.
Gaultier de Biauzat, 525.
Gianone, jurisconsulte napolitain, 355.
Goblet (M. René), 33.
Gouvernement (Le) révolutionnaire, 366.
Grand-duc (Un) poète, 184.

Haraucourt (M. Ed.), 339.
Heureuse indifférence, 533.
Histoire d'une sébile, conte occidental, 360.
Hollande (L'industrie de la soie en), au XVIIe siècle, 791.

Idées (Les) morales du temps présent, 257, 552, 673.
Inde britannique (Congrès national de l'), 140.
Les fonctionnaires de l' —, 273.
Instructions (Les) aux ambassadeurs en Russie, 127.
Italie (La politique en), 227. — La nouvelle Chambre, 705.

Japon (Le) vu par un artiste, 648.

Karr (Alphonse), 504.

Lamartine (En souvenir de), 531.
Langue courante (Quelques mots de la), 623.
Lefevre d'Étaples, 499.
Légende romaine, 381.
Légion d'honneur (Le contrôle dans les nominations de la), 570.
Lemaitre (M. Jules), 552.
Léonard de Vinci (Les manuscrits de), 235.
Littérature enfantine (La), 823.
Lyon d'aujourd'hui (Le), 688.

Manœuvres (Les grandes) des 1er et 2e corps, 438.
Mari (Un). Nouvelle, 136.
Mémoires d'un prélat, 497.
Métronome (Le) et l'espace céleste, 162.
Metternich et la question des Balkans, 113.
Mickiewicz (Adam), 44.
Mort de la Nuit (La), 22.

Nouvelles de l'étranger, 607, 670, 700, 733, 765, 799, 829.

Obstacle (L'), fantaisie, 409.

Œdipe-roi et la tragédie de Sophocle, 353, 385.

Paix (La) par la liberté, 511.
Panitza (L'exécution de), 1.
Parysatis et le roman historique, 725.
Pédagogie (La) de l'empereur d'Allemagne, 737.
Personnel (Le) parlementaire, 481.
Petite-Gaule (La). Nouvelle, 585, 612, 658.
Petite guerre (La). Nouvelle, 263, 295.
Poésie castillane (La), 222.
Provinciales (A propos des), 515.

Réforme (La) du baccalauréat, 214.
République Argentine (La), 171.
Responsabilité (La) des criminels, 643.
Restif de la Bretonne, 3.
Revers de médaille. Nouvelle, 393, 429.
Revue bibliographique, 31, 63, 95, 191.
Rousse (Me), 818.

Scherer (Edmond), 561.
Séminariste Ménard (Le). Nouvelle, 679.
Sentiment (Le) religieux aux États-Unis, 744.
Session (La) parlementaire, 715.
Sophismes politiques de ce temps, 808.
Soudan français (La campagne de 1890 au), 418, 454.
Souffrance humaine (La religion de la), 29.
Sport nautique (Le), 761.

Talleyrand et la maison d'Orléans, 412.
Talleyrand (Les mémoires de), 73.
Théâtre (Le) d'hier et le théâtre de demain, 721.
Thiers (M.) a Vienne en 1870, 823.
Tir (Le) fédéral en Suisse, 210.
Tirard (M.), 426.
Tolstoï (Un nouveau roman de), 637.
Tour Eiffel (De la) a Vancouver, 21, 53.
Traversée (Une) en Bretagne, 2.
Trésor (Le) de Benjaia, conte arabe, 66.

Vieil Amour. Nouvelle, 8.
Vigilé (Ariste), 732.
Visions de Noël, 801.

Zeller (M. Jules), 118.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er juillet au 31 décembre 1890.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

AICARD (Jean). — *Roi de Camargue*, 699. — Visions de Noël, 801.
ALBERT (Maurice). — Le football des anciens, 120.
ALE (Georges d'). — La chanson contemporaine, 362.
ALLAIS (Henri). — Le séminariste Ménard, Nouvelle, 679.
ANONYMES. — L'exécution de Panitza, 1. — La France et l'Angleterre coloniale, 50. — Un grand-duc poète, Sébastien le martyr, 184. — La convention anglo-française pour l'Afrique, 232. — D'Annam en France, 321. — Autour d'un Congrès, 343, 373, 402. — L'empereur du Brésil chez Victor Hugo, 414. — Le Congrès de Halle et le socialisme allemand, 513. — Une biographie anglaise de Balzac, 572. — M. Thiers à Vienne en 1870, 823.
ARVÈDE BARINE. — Les Mémoires d'un prélat, 497.
AUBOC (Léon). — Le contrôle dans les nominations de la Légion d'honneur, 570.
AUDEBRAND (Philibert). — Camées et croquis, 147, 176.
AULARD (F.-A.). — Mme Ackermann, 620.

BANVILLE (Th. de). — *Sonnailles et Clochettes*, 601.
BARY (E.). — *Les Cahiers d'un rhétoricien de 1815*, 91.
BELLOC (J.-T. de). — Le drame de la Passion à Oberammergau, 62.
BENOIST (Charles). — Sophismes politiques de ce temps, 808.
BENOIT (Camille). — César Franck, 632.
BENTZON (Th.). — Un essai de roman physiologique, 238.
BERGERET (Gaston). — La Petite-Gaule, 585, 612, 658.
BERL (Alfred). — Les élections et les partis en Belgique, 86. — La situation en Espagne, 105. — La crise de la République Argentine, 171.
BERR (Émile). — Un tir fédéral en Suisse, 210. — L'Algérie devant le Parlement, 792.
BERR DE TURIQUE (Julien). — L'obstacle, fantaisie, 469. — *Jacques et Jacqueline*, 604.
BESSON (Emmanuel). — *André Theuriet, sa vie et ses œuvres*, 157.
BIRÉ (Edmond). — *Paris sous la Terreur*, 190.
BLAZE DE BURY (Mlle). — *Anne de Boleyn*, 250.
BONET-MAURY. — Ariste Viguié, 732.
BONNIÈRES (Robert de). — *Le Petit Margemont*, 443.
BOUILLIER (Francisque), de l'Institut. — Le Lyon d'aujourd'hui, 688.
BOURGAULT-DUCOUDRAY. — Soirs d'enfance, 476.
BOURGET (Paul). — *Un cœur de femme*, 185. — *Physiologie de l'amour moderne*, 757.
BOUTMY, de l'Institut. — Le sentiment religieux aux États-Unis, 744, 769.
BRANDA. — *Chapelle, Tour de fer et Menhir*, 447.
BRATEL (Albert). — L'Écuyère, Nouvelle, 87.
BRÉAL (Michel), de l'Institut. — Les dialectes de la langue française, 26. — L'enseignement secondaire des filles, 399.
BRET (Fernand). — *Les Éphémères*, 477.
BRUNETIÈRE (Ferdinand). — A propos des Provinciales, 515. — *L'Évolution des genres*, 283.

CALMETTES (Fernand). — *Sœur aînée*, 157.
CALONNE (Berthe de). — *Dans ma nuit*, 827.
CAMPAUX. — *Le Rêve de Jacqueline*, 699.
CAPUS (Alfred). — Voyez CHRONIQUE PARISIENNE.
CASE (Jules). — La Petite guerre, Nouvelle, 263, 295. — *Jeune ménage*, 796.
CHAILLEY (J.). — L'Inde anglaise et ses fonctionnaires, 273.
CHAMPION (E.). — Les biens du clergé, 108. — Le gouvernement révolutionnaire, 366.
CHASSIN. — Un bâtard de Louis XV, 335.
CHENEVIÈRE (Adolphe). — *Conte d'amours*, 379.
CHEVILLARD. — *Contes à la minute*, 188.
CLARETIE (Jules). — *La Cigarette*, 58.
CLERMONT-GANNEAU, de l'Institut. — Les antiquités sémitiques, 193.
COIGNET (C.). — Lefèvre d'Étaples, 499.
COLAS (Henry). — Le diamant de Golconde, récit hindou, 167.
COPPÉE (François), de l'Académie française. — *Les Paroles sincères*, 697.

DARGÈNE (Jean). — *Le Feu à Formose*, 826.
DARMESTETER (James). — L'École des langues orientales vivantes de Berlin, 279. — Les études orientales en 1888-1890, 465. — Parysatis et le roman historique, 725.
DARYL (Philippe). — Le sport nautique, 761.
DAUDET (Alphonse). — *Port-Tarascon*, 665.
DEBIDOUR. — La paix par la liberté, 511.
DELPIT (Albert). — *Toutes les deux*, 347.
DEPASSE (Hector). — Une chaire à créer, 764.
DESJARDINS (Paul). — En souvenir de Lamartine, 531. — Au Revoir! Nouvelle, 707, 751, 787.
DÉTANG (Paul). — Evelina, souvenir de voyage, 488.
DOUMIC (René). — Le théâtre d'hier et le théâtre d'aujourd'hui, 721.
DU CAMP. — Théophile Gautier, 795.
DURUY (George). — *Ni Dieu ni maître*, 441.

ÉPHEYRE (Charles). — *Sœur Marthe*, 59.

FABRE (Ferdinand). — *L'Abbé Roitelet*, 157. — *Xavier, Barnabé*, 825.
FERNEUIL (Th.). — Le bilan d'un session parlementaire, 219.
FÈVRE (Henri). — *L'Honneur*, 699.
FÉVRIER (Raymond). — *Les Prières*, 700.
FILON (Augustin). — Voyez COURRIER LITTÉRAIRE.
FONCIN (Pierre). — Le budget des écoles françaises d'Orient, 609.
FONTAINE (Ed.). — L'évolution du socialisme français, 313.
FOUQUIER (Henri), député. — La session parlementaire, 445.
FRANCE (Anatole). — *Thais*, 565.
FREHEL (Jacques). — *Dorine*, 359.

GALL (Paul). — Le Deuil, récit d'atelier, 205.
GAUTHIEZ (Pierre). — A propos de Flaubert, 693.
GAUTIER (Mme Judith). — *La Conquête du Paradis*, 758.
GEVIN-CASSAL (Mme). — Esquisses d'Alsace, 132, 270, 400, 535.
GIACOMETTI. — La politique italienne et l'élection romaine, 227. — Les origines de l'alliance italo-germanique, 289. — Les élections italiennes, 577. — La nouvelle Chambre italienne, 705.
GILL (Ph.). — *L'Herbier*, 668.
GRANDMOUGIN (Charles). — La mort de la Nuit, 225.
GRAND-CARTERET. — L'actualité et la mode dans les étrennes, 779.
GROLOUS (Jules). — Histoire d'une sébile, Conte occidental, 360.
GUÉRIN (Alcide). — Un mari, Nouvelle, 136.

HARLAND. — *Deux femmes ou une seule*, 238.
HEIMWEH. — En Alsace-Lorraine, 80.
HERMANT (Abel). — *Cœurs à part*, 444.
HERVILLY (Ernest d'). — Un criminel de village, 557.
HESSEM (L. de). — Marie Ebner Eschenbach, 404.
HONCEY (Jean). — L'ascétisme philanthropique, 434.
HOUARD (G.). — *Drapeaux et voiles*, 478.
HUGOUNET. — *Les Turturel*, 188.

JEHAN (Auguste). — *Morale*, 477.
JEWETT (Sarah). — *Le Roman de la femme médecin*, 251.
JOUIN (Henry). — *Vie de Charles Lebrun*, 286.
JULIAN-PERRY. — Le croque-mort, Nouvelle, 100.

Keary (miss Armie). — *L'Irlande il y a quarante ans*, 251.
Kwiatkowski. Adam-Mickiewicz, 44.

Lafayette (Raoul). — *Les Cent sonnets*, 178.
Larroumet (Gustave). — Œdipe-roi et la tragédie de Sophocle, 353, 385.
Lavisse (Ernest). — Le concours général à la nouvelle Sorbonne, 161. — Les premières années du grand Frédéric, 547, 578. — La pédagogie de l'empereur Guillaume, 737.
Legouvé (Ernest), de l'Académie française. — Les femmes et le génie littéraire du XVIIe siècle, 449, 481.
Lemoyne (André). — *Poésies*, 475.
Lesueur (Daniel). — *Névrosée*, 603.
Levallois (Jules). — Claude Vignon, 302. — Alphonse Karr, 504.
Lévêque (Charles). — M. Adolphe Franck, 129.
Levinck. — La question municipale romaine, 151. — La poésie castillane contemporaine, 222. — Légende romaine, 381.
Lévy-Bruhl. — La responsabilité des criminels, 643.
Lorédan-Larcher. — Les Mémoires de Talleyrand, 73.
Luchaire (A.). — M. Jules Zeller, 180.

Mairet (Jeanne). — Revers de médaille, Nouvelle, 393, 429.
Malet (A.). — Metternich et la question des Balkans, 113. — Le prince de Talleyrand et la maison d'Orléans, 412.
Margueritte (Paul). — *Amants*, 378.
Marifton (Paul). — *La Terre provençale*, 348.
Maspéro. — *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 541.
Maupassant (Guy de). — *Notre cœur*, 154.
Maurel-(André). — La religion de la souffrance humaine, 29.
Meirac. — *Traditions des Ardennes*, 318.
Merlet (Gustave). — *Anthologie classique du XIXe siècle*, 759.
Michel (Georges). — L'introduction de l'industrie de la soie en Hollande au XVIIe siècle, 791.
Michelet (Émile). — M. Ed. Haraucourt, 339.
Mitchi. — *Là-bas et ailleurs*, 248.
Moireau (Augustin). — Émigration et colonisation, 217.
Molina (de). — Federico Confalioneri, 123.
Monchoisy. — Congrès colonial de l'Inde britannique, 140.
Monin (Henri). — Les archives révolutionnaires de Paris, 253.
Morsier (Éd. de). — *Romanciers allemands contemporains*, 249.
Munier-Jolain. — Me Rousse, 818.

Nemours-Godé. — *O'Connell*, 251.
Noel (Eugène). — *La Campagne*, 63.
Normand (Jacques). — Les conférences Bodinier, 71. — *Contes à Madame*, 187.

Olivier (Henry). — Les manuscrits de Léonard de Vinci, 235.
Ordinaire (Dionys). — Heureuse indifférence, 533. — La Chambre et les anciens groupes, 641.

Parigot (Hippolyte). — Les femmes d'Émile Augier, 16.
Parisis. — *La vie parisienne*, 92.
Paschkof (Lydie). — La question arménienne, 370.
Pécaut (Élie). — L'Église et la Révolution, 153. — La réforme du baccalauréat, 214.
Perrens (F.-T.), de l'Institut. — Gaultier de Biauzat, 525.
Perret (Paul). — *Les Derniers rêveurs*, 348.
Pressensé (de), de l'Institut. — La critique et le Christ de l'Évangile, 593.
Prévost (Marcel). — *Cousine Laura*, 60.

Quatrelles. — Gare au père! 203.

Rambaud (Alfred). — La campagne de 1890 au Soudan français, 418, 454.
Raunié (Émile). — Voyez Chronique de la semaine.
Récy (R. de). — Voyez Chronique musicale.
Regamey (Félix). — Le Japon vu par un artiste, 648.
Reibrach (Jean). — *La Gamelle*, 567.
Richet (Charles). — Deux fables, 811.
Richtenberger. — De la tour Eiffel à Vaucouver, 21, 53.
Rochedole (Jean de). — Vieil amour, Nouvelle, 8.
Rod (Édouard). — Les idées morales du temps présent. M. Paul Bourget, 257. — M. Jules Lemaître, 552. — Schopenhauer, 673.
Roux (Hugues Le). — Voyez Chronique théâtrale.

Saint-Saens (Camille). — Une traversée en Bretagne, 2. — Un engagement d'artiste, 65. — Hector Berlioz, 97. — Le métronome et l'espace céleste, 162. — *Poésies*, 667.
Saint-Vidal (Mathilde de). — Le Coup de foudre, Nouvelle, 327.
Sarcey (Francisque). — Comment je devins conférencier, 739.
Simon (Édouard). — La fondation de l'Empire allemand, 306.
Sorel (Albert), de l'Institut. — Les instructions aux ambassadeurs en Russie, 127. — *Mme de Stael*, 285.
Stendhal. — *Vie de Henri Brûlard*, 376.
Sully-Prudhomme. — A propos de fables, 809.
Sybil. — M. René Goblet, 33. — M. Tirard, 426. — Le personnel parlementaire de 1871 à 1889, 481.

Tcheng-ki-Tong. — La Chine vue par un artiste, 685.
Theuriet (André). — *Le Bracelet de turquoise*, 156.
Thierry (Gilbert Augustin). — *La Savelli*, 346.
Tissot (Ernest). — La vie d'étudiant en Allemagne, 713.

Ursus. — Voyez Choses et autres, 27.

Vallery-Radot. — Restif de la Bretonne, réformateur et précurseur, 3. — Quelques mots de la langue courante, 623. — La littérature enfantine, 812.
Valvor (Guy). — Le trésor de Bedjaia. Conte arabe, 66.
Van Raalte. — La révolution brésilienne, 56.
Varagnac (B.). — La crise d'une âme. Edmond Scherer, 561.

Paris. — Mary & Motteroz, imp. 10, r. [illegible], 7, r. [illegible] Benoit